

LA- VIE
DES ANIMAUX
ILLUSTRÉE

LA VIE DES ANIMAUX ILLUSTRÉE

COMPREND

MAMMIFÈRES

2 VOLUMES GRAND IN-8, A DEUX COLONNES

Formant ensemble 1,500 pages avec 758 figures

OISEAUX

2 VOLUMES GRAND IN-8, A DEUX COLONNES

Formant ensemble 1,500 pages avec 428 figures

CORBEIL. — TYP. DE CRÉTÉ FILS.

LA VIE
DES ANIMAUX
ILLUSTRÉE

DESCRIPTION POPULAIRE DU RÈGNE ANIMAL

PAR A. E. BREHM

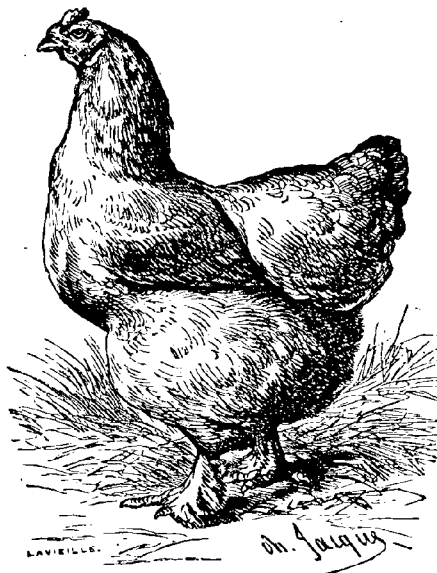
ÉDITION FRANÇAISE REVUE

PAR

Z. GERBE

LES OISEAUX

MOEURS, CHASSES, COMBATS, CAPTIVITÉ, DOMESTICITÉ, ACCLIMATATION, USAGES ET PRODUITS

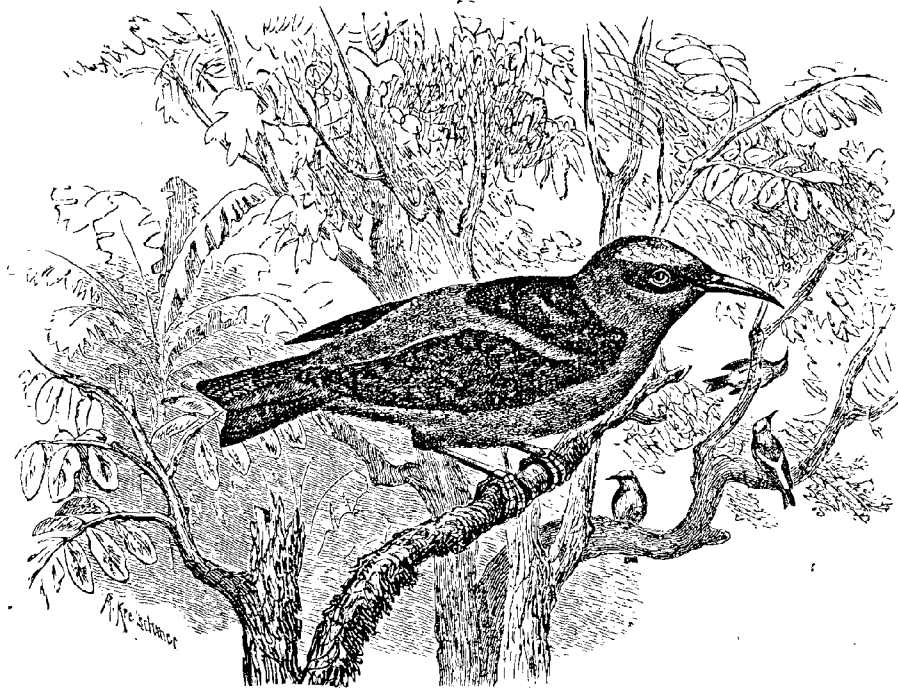


PARIS

J. B. BAILLIÈRE ET FILS, LIBRAIRES-ÉDITEURS

49, RUE HAUTEFEUILLE, 49

Tous droits réservés



Corbeil, Crété Fils, imp.

Fig. 1. Le Guit-guit sai (p. 6).

Paris, Baillière et Fils, édit.

LES OISEAUX

LES INVESTIGATEURS — *INVESTIGATOIRES*

Die Späher, the Explorators.

Le nom sous lequel nous réunissons les oiseaux qui vont nous occuper, a été employé par Reichenbach, le premier, mais dans un sens un peu différent de celui que nous lui attribuons. Ainsi, nous réunissons dans une même classe des oiseaux voisins les uns des autres, et que les naturalistes ont cependant dispersés dans divers ordres. D'après les uns, les investigateurs figureraient parmi les chanteurs, les crieurs, les piailliers et les grimpeurs; d'après d'autres, ils rentreraient dans les ordres des conirostres, des pêcheurs et des palmipèdes. Reichenbach excepté, aucun naturaliste classificateur ne les a réunis dans un même groupe.

J'avoue que les oiseaux que cet auteur a ainsi

BREHM.

rapprochés, présentent entre eux des différences plus grandes que celles que nous avons pu constater dans les autres classes; mais je me range néanmoins à son opinion, car les investigateurs se ressemblent plus entre eux qu'ils ne ressemblent aux oiseaux des autres ordres. Comparer un toucan et un colibri, c'est, il est vrai, mettre l'un près de l'autre des êtres fort différents; néanmoins, si l'on considère tous les intermédiaires, nous nous convaincrions qu'il y a entre eux plus de parenté qu'entre un colibri et un amphibole, bien qu'on admette généralement ces deux derniers oiseaux comme faisant partie d'une même famille.

La classe des oiseaux investigateurs diffère de

IV — 312

toutes les autres par la grande diversité de ses formes. Certains types se présentent sous les aspects les plus variés; ils se transforment, se modifient de telle façon, qu'il devient fort difficile de les séparer; des oiseaux dont on ne peut mettre en doute la parenté, ne présentent que très-peu de ressemblances entre eux. Les types de transition sont extrêmement fréquents, non-seulement entre deux familles, mais encore entre deux ordres. Le colibri, si l'on considère la somme de ses caractères, ne peut être comparé à aucun autre oiseau; nous le verrons représenté dans deux groupes de cette classe, que nous sommes forcé de considérer comme des ordres différents. Le type du pic se trouve de même répété dans plusieurs subdivisions des investigateurs. Le type de l'oiseau chanteur se confond peu à peu avec celui du ténuirostre; celui-ci, avec celui du grimpeur. Le colibri passe, si j'ose m'exprimer ainsi, au jacamar, celui-ci au martin-pêcheur ou au guêpier, ou encore au *trachyphonus*, et le *trachyphonus* ressemble à un engoulevent à couleurs superbes, au coucou, et celui-ci enfin au toucan, le représentant des bucérotidés dans le Nouveau-Monde. Il est fort difficile d'établir parmi les oiseaux des ordres et des familles, et c'est surtout pour les investigateurs que cette difficulté atteint son maximum.

Cette grande variété dans les formes rend impossible une description générale de la classe que nous allons étudier. Il n'est pas un caractère qui soit commun à tous les investigateurs.

Chaque appareil, chaque organe, varie à l'infini; le plumage, sa forme, sa couleur présentent notamment les différences les plus considérables.

A ces variations dans les caractères physiques, correspondent des différences dans le genre de vie: un être, en effet, est incapable de vivre d'une vie autre que celle que détermine la constitution de ses organes.

Les quelques particularités qui soient à peu près communes à tous les investigateurs se résument à ceci: ils habitent sous toutes les latitudes, comme sous toutes les altitudes; ils sont plus nombreux dans les contrées tropicales que dans les régions froides ou tempérées; ce sont généralement des oiseaux sylvoles, ou du moins leur existence est liée à la présence des arbres; au point de vue de leurs facultés, ils sont au-dessous des broyeurs et des oiseaux de proie; très-peu d'entre eux sont des oiseaux chanteurs, beaucoup n'ont qu'un cri des plus détestables; ils ont une nourriture surtout animale, quelquefois végétale; ils sont presque tous monogames; ils nichent généralement dans des cavités, et pondent des œufs blancs; très-peu d'entre eux émigrent, quelques-uns seulement entreprennent des voyages un peu étendus; ce sont pour la plupart des animaux utiles; très-peu d'entre eux commettent des dégâts de quelque importance; sauf quelques exceptions, ils se prêtent peu à la captivité. C'est là tout ce que l'on peut dire de général à leur sujet; pour tout le reste, il faut s'en rapporter à la description de chaque famille en particulier.

LES GRIMPEURS — SCANSORES.

Die Klettervögel, the Climberbirds, the Creepers.

Il est des noms que l'on ne peut se dispenser d'employer: tel est celui de *grimpeur*. Ce nom est tellement caractéristique pour certains oiseaux, qu'il s'impose forcément. Qu'on veuille bien considérer, en effet, que, comme le mathématicien, le naturaliste est soumis aux lois de sa science, et ne peut échapper aux faits; des bornes infranchissables s'opposent aux écarts de son imagination. Même dans les détails, l'histoire naturelle demande de la clarté et de la précision. Elle permet de traiter les faits isolés avec toute la liberté voulue, mais elle exige que l'on se conforme à ses lois, dès qu'on veut comparer ces faits les uns aux autres, ou en tirer des conclusions. Il n'est pas difficile de nommer un animal

isolé; à cet égard, le naturaliste peut donner libre carrière à sa fantaisie; mais il est bien moins aisé de trouver un nom pour un groupe d'animaux: ce nom, en effet, doit être significatif et indiquer un caractère commun à tous les membres du groupe.

Le terme de *grimpeur* est connu depuis longtemps, mais il a reçu diverses acceptions. On l'a appliqué à certaines familles auxquelles il convient fort peu, car aucun des animaux qui en font partie ne possède la faculté de grimper. J'ai déjà donné les motifs pour lesquels je me suis décidé à séparer les perroquets des grimpeurs, et je reviendrai encore sur ce point; mais je dirai dès à présent, et en cela je suis presque

complètement d'accord avec Reichenbach, que je comprends parmi les grimpeurs une partie seulement des ténuirostres et les pics. Ces deux groupes passent insensiblement de l'un à l'autre; ils présentent tant de caractères communs, au point de vue des mœurs et du genre de vie, que je ne me crois pas en droit de les séparer. Je sais bien, cependant, que les uns ont des muscles au larynx inférieur, tandis que les autres en sont dépourvus, et qu'il en est qui ne grimpent pas de la même façon que les pics. En outre, les membres de cet ordre présentent des différences d'habitudes aussi prononcées que celles qu'on observe dans d'autres ordres.

Caractères. — On peut résumer dans les quelques propositions suivantes les caractères généraux des grimpeurs : — Ils ont le corps allongé, mais vigoureux ; le cou court, la tête grande, le bec très-long ou de longueur moyenne, fort et conique, ou faible et recourbé. Les tarsi sont courts, les doigts longs, disposés régulièrement ou opposés ; exceptionnellement, l'un d'eux est atrophié ; les ongles sont grands, forts, acérés et recourbés. Les ailes sont de longueur moyenne, arrondies, parfois très-larges ; jamais elles ne sont étroites et pointues. La queue peut offrir des formes très-variées. Chez les individus qui représentent le type de l'ordre dans sa plus grande perfection, elle est devenue un organe de soutien, elle sert à l'oiseau à diriger son vol, et lui permet en même temps de s'appuyer sur les surfaces verticales, le long desquelles il grimpe. Il est impossible de donner des caractères généraux tirés du plumage ; cela se pourrait pour certains groupes, mais nullement quand on envisage l'ordre dans tout son ensemble. Chez les uns, le plumage est lisse et serré ; chez les autres, il est lâche : les uns ont des couleurs sombres, couleur de terre ou d'écorce d'arbre ; les autres, par contre, sont revêtus des teintes les plus vives : chez quelques espèces, les deux sexes ne présentent nulle différence de coloration ; dans la plupart, ils n'ont presque aucune ressemblance entre eux. Quant aux organes internes, nous y reviendrons en faisant l'histoire de chaque famille en particulier.

Parmi les sens des grimpeurs, celui de la vue est le plus développé ; puis vient le toucher. La langue, chez ces oiseaux, perd presque complètement ses fonctions habituelles : elle devient moins un organe de goût qu'un organe de toucher. Certains ténuirostres, il est vrai, n'ont qu'une langue atrophiée, et cependant l'on ne peut pour cela les séparer des grimpeurs ; mais ce sont des

exceptions trop peu nombreuses pour infirmer la règle. La langue, chez les grimpeurs, présente une structure toute particulière. Chez la plupart, elle remplit presque complètement la cavité buccale ; bien plus, elle peut être projetée au dehors, et servir ainsi au toucher et à la préhension des aliments. L'os hyoïde offre, dans ces cas, une forme spéciale, et la langue est pourvue de muscles particuliers : c'est ce qui lui donne ces propriétés que l'on ne retrouve plus que chez quelques autres oiseaux encore voisins des grimpeurs, c'est-à-dire appartenant comme eux à la classe des investigateurs. L'ouïe doit être à peu près aussi développée que le toucher. Il est difficile de juger du sens du goût. Quant à l'odorat, il est probablement fort imparfait, bien que certains faits paraissent témoigner en faveur du contraire. Le cerveau est relativement grand ; il présente, en un mot, les conditions indispensables à un haut développement des facultés intellectuelles.

La distribution géographique, l'habitat, les mœurs, tout le genre de vie des grimpeurs doivent être en harmonie avec leurs caractères physiques.

Distribution géographique. — Ces oiseaux se trouvent dans toutes les contrées et sous presque toutes les latitudes. Mais plusieurs familles n'ont qu'une aire de dispersion fort limitée et sont remplacées, dans d'autres régions, par d'autres familles voisines. Une seule famille a des représentants sur toute la terre. L'aire de dispersion de chaque espèce est d'ordinaire fort restreinte.

Mœurs, habitudes et régime. — La plupart des oiseaux de cet ordre habitent les forêts ; ils grimpent aux arbres, exceptionnellement le long des parois de rochers, plus rarement encore, ils poursuivent leur proie sur le sol. Plus la forêt est grande, plus ils y sont nombreux. Certains d'entre eux ne vivent que sur des arbres parfaitement déterminés. La plupart demeurent toute l'année au même endroit, errent tout au plus de côté et d'autre ; il en est, cependant, qui émigrent et avec autant de régularité que les oiseaux voyageurs. Il semblerait que des oiseaux aussi bien doués physiquement et intellectuellement que le sont les grimpeurs, devraient s'accommoder de n'importe quelle localité : c'est le contraire qui arrive.

Tous, sans exception, sont fort difficiles sous le rapport de l'habitat ; là où l'un se trouve fort à l'aise, un autre ne rencontre pas les conditions nécessaires à son existence. La plus ou moins

grande quantité de nourriture est évidemment la cause qui exerce, sous ce rapport, le plus d'influence ; mais elle n'est pas la seule : les grimpeurs ont besoin de trouver toutes les conditions nécessaires à leur existence réunies dans un endroit, avant de s'y fixer.

Le grimpeur est assez bon voilier ; il vole, sinon avec toute la légèreté des oiseaux de haut vol, du moins avec facilité ; il n'est pas étranger sur le sol, et, sur les arbres, il se meut avec une facilité sans égale.

C'est un investigateur dans toute la force du terme ; l'on peut dire qu'il voit non-seulement avec ses yeux, mais aussi avec sa langue ; il n'est pas assujéti à un régime unique ; son estomac est capable de digérer et d'assimiler les aliments les plus variés ; il est prudent, il connaît ses ennemis et sait échapper à leurs embûches ; mais il veut être convenablement logé. La plupart des oiseaux n'ont pas de demeure (on ne peut, en effet, regarder le nid comme en constituant une) ; ils se contentent d'un endroit paisible, silencieux, pour se reposer et pour dormir ; et ce n'est que lorsque l'amour paternel se fait sentir chez eux, qu'ils songent à disposer un berceau pour leurs petits. Les grimpeurs, eux, vivent dans une demeure, tout comme les mammifères dans leurs terriers ou leurs tanières ; et pour que cette demeure leur convienne, il faut qu'elle ait été aménagée, soit par eux-mêmes, soit par un de leurs semblables.

Plus un grimpeur est voisin du type de l'ordre, plus il est fidèle à sa demeure. Cette habitude n'est pas un résultat des premières impressions de l'enfance ; d'autres oiseaux, éclos dans de pareilles cavités, n'y reviennent pas chaque soir pour y passer la nuit ; les prudents perroquets et les rusés moineaux exceptés, il n'y a pas d'oiseaux autres que les grimpeurs qui recherchent de pareilles habitations.

Tous les grimpeurs, sans exception, sont insectivores, mais tous ne le sont pas exclusivement. Plusieurs d'entre eux se nourrissent aussi d'aliments végétaux, de fruits, de baies, de noix, de graines, et même de nectar ou de pollen. Pour prendre leur nourriture, ils ont recours à des moyens que nous n'avons pas encore vu appliquer, d'une manière aussi complète du moins, chez les oiseaux dont nous avons déjà fait l'histoire. Ils ne ramassent pas leur proie, ils ne la prennent pas au vol ; ils vont la saisir dans ses retraites les plus cachées, et souvent au prix des plus grands efforts. Ils fouillent le fond du calice des fleurs ; ils poursuivent les insectes cachés

sous l'écorce ou dans l'intérieur des bois en décomposition. Quelques-uns, plus faibles, sont obligés de se contenter de ce qu'ils trouvent à la surface ; d'autres vont chercher leur nourriture très-profondément.

Chacun emploie ses facultés de la manière la plus complète. Celui-ci se suspend aux branches, comme la mésange, et examine soigneusement les feuilles et les fleurs ; celui-là grimpe le long des troncs d'arbres ; cet autre, contre des parois de rochers ; un autre enfin cherche sa proie sur le sol. Leur genre de chasse est aussi varié que le sont leurs allures.

Tous les grimpeurs ne sont pas dépourvus de chant ; il en est, en petit nombre, il est vrai, qui sont de vrais chanteurs. Mais beaucoup sont tout au plus capables de lancer quelques notes harmonieuses ; le plus grand nombre ne savent que crier. Certains auteurs parlent en termes enthousiastes du chant de quelques espèces ; je ne saurais dire ce qu'il y a de vrai dans cela ; ce que je sais, c'est que plusieurs grimpeurs savent se servir de certains instruments de musique naturels, pour exprimer leurs sentiments. Ainsi, le pic tambourine, pour ainsi dire, sa chanson d'amour ; en faisant vibrer des corps étrangers, il produit un bruit qui le ravit d'aise, lui et ses semblables.

Les nids des grimpeurs varient beaucoup sous le rapport de la forme et de la disposition. La plupart des oiseaux de cet ordre nichent dans des cavités, que quelques-uns aménagent au préalable. Plusieurs de ceux qui appartiennent au sous-ordre des ténuirostrés, construisent leurs nids plus ou moins artistiquement, au milieu des branches ou à la surface du sol. Le nid d'un grimpeur a toujours quelque chose de singulier. Les œufs varient infiniment, quant au nombre, à la forme, à la couleur. Les deux parents les couvent alternativement, et élèvent leurs petits avec beaucoup d'amour et de tendresse.

Captivité. — Ces oiseaux ne se prêtent généralement pas à la captivité. Ils sont difficiles à entretenir, et s'habituent difficilement au régime auquel on les soumet. Leur agitation continuelle, la rage qu'ils ont de tout détruire, rendent presque impossible leur séquestration dans une cage ou dans un appartement. Cependant, ceux que l'on a pu jusqu'ici garder en captivité, ont tous conquis, sans exception, l'amitié, les bonnes grâces de leur maître. Quand on les entoure de soins, ils se montrent en cage ou ne peut plus vifs et intéressants. Quelques-uns deviennent

aussi privés qu'un chien; ils reconnaissent leur maître et suivent ses pas. On peut les laisser librement sortir et rentrer; ils deviennent de véritables animaux domestiques. Ils vivent en bons rapports avec les autres oiseaux. En un mot, ils ne font preuve que de bonnes qualités.

Utilité. — Tous les grimpeurs sont des oiseaux utiles; aucun n'est nuisible. Ce sont les meilleurs gardiens de nos forêts, de nos arbres. Certaines intelligences grossières ne veulent pas reconnaître cette vérité; aussi est-ce un devoir pour l'homme de science que de la proclamer hautement et de protéger les grimpeurs de tout son pouvoir. Les pics, les torchebots, etc., doivent être pour nous des êtres sacrés, inviolables. Je dois reconnaître, et cela avec satisfaction, que cette vérité fait peu à peu son chemin. Les admonestations répétées des naturalistes commencent à porter leurs fruits. Tout récemment,

j'ai reçu communication d'un projet de loi, présenté à la Diète de Bohême, sur la protection des oiseaux utiles; il est à espérer que cette loi sera adoptée et se montrera efficace. Honneur aux hommes, qui ont regardé cette question comme digne d'être élevée au rang d'une question d'État!

I. LES TÊNUIROSTRES — *TENUIROSTRES*.

Die Dünnschnäbler, the slender-billed Birds.

Les grimpeurs doivent être divisés en deux sous-ordres: les ténuirostres et les pics. Les premiers peuvent être considérés comme les plus élevés en organisation, quoique se rapprochant moins du type de l'ordre.

Caractères. — Les ténuirostres sont caractérisés par leur bec mince, ordinairement recourbé, et par leurs doigts non opposés.

LES CÉRTHIOLIDÉS — *CERTHIOLÆ*.

Die Blumenvögel, the Flower-Birds.

Il existe des grimpeurs qui ressemblent à certains oiseaux chanteurs: ce sont les certhiolidés. C'est une raison suffisante pour que nous commencions par eux l'histoire de cet ordre.

Caractères. — Ces oiseaux ont le corps élancé; leur bec est de longueur moyenne, fort à la racine, à arête dorsale légèrement courbée, à bords de la mandibule supérieure incurvés en dedans; leurs pattes sont courtes et fortes; leurs ailes de longueur moyenne; les rémiges primaires sont au nombre de neuf, les deuxième, troisième et quatrième étant à peu près égales entre elles et plus longues que les autres; leur queue est de longueur moyenne, à plumes molles. Leur langue est longue, filiforme, bifide, mais non protractile. Le plumage varie d'un sexe à l'autre: les mâles sont généralement bleus, les femelles vertes.

Distribution géographique. — Ces oiseaux, peu nombreux, habitent l'Amérique du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Au dire du prince de Wied, tous les certhiolidés sont des oiseaux gais, vifs, charmants; leurs mœurs, leur genre de vie les fait ressembler aux oiseaux chanteurs. Ils sont sans cesse en mouvement; se tiennent perchés sur les rameaux les plus élevés des arbres de la forêt; volent de branche en branche; se suspendent, comme les mésanges, aux rameaux, pour y chasser les insectes, ou y

chercher les fruits dont ils se nourrissent. Dans l'estomac de ceux qu'il ouvrit, le prince de Wied a trouvé moins d'insectes que de fruits, notamment des graines rouges et des baies. Ils sont surtout friands des oranges. A l'époque de la maturité de ces fruits, ils arrivent dans les jardins près des habitations. Ils vivent dans les forêts les plus épaisses, comme dans les buissons clairsemés. Leur cri d'appel ordinaire est bref; jamais le prince de Wied ne les a entendus chanter.

LES GUIT-GUITS — *CÆREBA*.

Die Blauvögel, the Azure Cærebas.

Caractères. — Les guit-guits, ou vulgairement: *oiseaux-bleus*, sont caractérisés par un bec long, mince, un peu comprimé latéralement, très-pointu, légèrement échancré à l'extrémité de la mandibule supérieure; par des ailes assez longues et pointues, dont les deuxième et troisième plumes, égales entre elles, dépassent toutes les autres; par une queue moyenne, tronquée à angle droit; par des pattes faibles; par un plumage variant de couleur suivant les sexes. Ils ont la langue assez longue, bilobée; les lobes en sont divisés à leur extrémité.

LE GUIT-GUIT SAÏ — *CÆREBA CYANEA*.*Der Saï, the Azure Caereba.*

Caractères. — Le saï (*fig. 1*) est un superbe oiseau, d'un bleu clair brillant, avec le sommet de la tête bleu-vert brillant; le dos, les ailes, la queue et une ligne qui passe sur l'œil sont noirs; le bord interne des rémiges est jaune. L'œil est brun, le bec noir, les pattes sont rouge-orange vif. La femelle a le dos vert-serin, le ventre vert pâle, la gorge blanchâtre. Cet oiseau a 13 cent. de long; l'aile mesure 6 cent., et la queue 3.

Distribution géographique. — Le guit-guit saï habite une grande partie de l'Amérique du Sud; on le trouve depuis la Colombie, jusqu'au sud du Brésil.

Mœurs, habitudes et régime. — « Dans les contrées que j'ai parcourues, dit le prince de Wied, je n'ai vu nulle part les saïs plus communs que dans la province d'Espirito-Santo. Là, dans les belles forêts du voisinage des côtes, mes chasseurs tuèrent un grand nombre de ces charmants oiseaux. Vivant par couples dans la période des amours, ils se réunissent par petites sociétés de six à huit individus aux autres époques de l'année. Ils se meuvent gaiement à la cime des arbres les plus élevés. Dans leur estomac, je trouvai des restes de fruits et de quelques insectes. Jamais je n'ai entendu ni le chant ni la voix d'un saï. Cet oiseau n'aurait, dit-on, qu'un gazouillement assez faible. Son cri d'appel est bref et fréquemment répété. Il sautille et volette de branche en branche, en société de ses semblables, comme le fait la mésange; il est dans une agitation continuelle, et ne reste jamais longtemps à une même place. Souvent, il se réunit à d'autres oiseaux, notamment à des tangaras. A l'époque de la maturité des fruits, il rend de fréquentes visites aux arbres fruitiers. » Schomburgk ne fait que confirmer les assertions du prince de Wied, sans y rien ajouter; il dit seulement que les saï vages chassent une espèce voisine, pour se faire des parures avec ses plumes.

LES SUCRIERS — *CERTHIOLA*.*Die Pitpits, the Pitpits.*

Caractères. — Les sucriers forment un second genre dans la famille des certhiolidés. Chez eux, le bec a à peu près la longueur de la tête; il est aussi large que haut à la base, légèrement recourbé dans le sens de sa longueur, mince à l'extrémité et terminé par une pointe longue,

droite et acérée. Les ailes sont longues, les deuxième, troisième et quatrième rémiges dépassant les autres; la queue est courte; la langue profondément bifide, et chacune de ses deux divisions se termine par un bouquet de longs filaments.

LE SUCRIER FLAVÉOLE — *CERTHIOLA FLAVEOLA**Der Pitpit.*

Caractères. — Le sucrier flavéole (*fig. 2*) a le dos brun-noir, le ventre et le croupion d'un beau jaune; une ligne qui surmonte l'œil, les rémiges primaires extérieurement, l'extrémité de la queue et les rectrices externes blanches; la gorge d'un gris cendré; l'œil gris-brun; le bec noir; les pattes brunes. La femelle a le dos noir olivâtre, le ventre d'un jaune pâle. Cet oiseau a 10 cent. et demi de long; l'aile pliée mesure 6 cent., et la queue 3.

Distribution géographique. — Le sucrier flavéole est commun dans tout le Brésil et dans les îles de l'Amérique centrale.

Mœurs, habitudes et régime. — « Il se trouve souvent, dit Gosse, l'auteur qui l'a le mieux décrit, en compagnie des colibris; il visite les mêmes fleurs qu'eux, et dans le même but. Il ne plane cependant pas devant les fleurs, comme le font ces oiseaux; il se pose au contraire sur l'arbre, et, sautant de branche en branche, il fouille l'intérieur des corolles; il prend alors les postures les plus diverses, les plus singulières: on le voit parfois se renverser en arrière, se suspendre le dos en bas, tandis que de son bec recourbé et de sa langue en pinceau il visite l'intérieur des fleurs, pour y prendre les insectes les plus petits. Il est excessivement confiant. A la Jamaïque, il se montre souvent dans les jardins. Un grand moringa, couvert de fleurs toute l'année, semble exercer une attraction toute particulière sur lui, comme sur les colibris. Au moment même où j'écris ces lignes, je vois de ma fenêtre une paire de ces charmants oiseaux visiter un moringa, tandis qu'à un autre endroit, un colibri passe comme une flèche d'une fleur à l'autre, et qu'un superbe papillon aux vives couleurs, une *urania*, voltige aux alentours. Par moments, le sucrier fait entendre un léger sifflement.

« Cet oiseau niche d'ordinaire dans des buissons peu élevés, et place son nid tout près de ceux des guêpes papyracées. D'autres oiseaux semblent aussi rechercher ce voisinage; on dirait qu'ils se sentent protégés par la présence de ces insectes

redoutables. La saison des amours coïncide avec les mois de mai, juin et juillet. Le 4 mai, je vis un sucrier apporter du coton pour faire son nid. Celui-ci, dont la charpente n'était que commencée, montrait déjà une forme sphérique ; il était fait de duvet de plantes et de coton. Plus tard, j'eus occasion de voir plusieurs de ces nids. Ils

sont sphériques, avec une ouverture à la partie latérale et inférieure. Les parois en sont épaisses et formées de foin, maintenu par du duvet d'une asclépiadée. Dans un nid, je trouvai deux œufs, d'un blanc verdâtre, semés de taches nombreuses de couleur rougeâtre. »

LES NECTARINIDÉS — *NECTARINIÆ*.

Die Honigsæuger, the Sun-Birds.

Dans l'ancien continent, les certhiolidés sont représentés par les nectarinidés, charmants petits oiseaux, fort élégants, au plumage paré des plus vives couleurs, et rappelant ainsi les colibris, dont ils diffèrent toutefois par leurs ailes courtes, leurs tarses longs, aussi bien que par leurs mœurs, leur genre de vie ; aussi ne doit-on pas, comme on l'a fait souvent, les regarder comme tenant la place des colibris dans la faune de l'ancien monde.

Caractères. — Les nectarinidés ont le corps ramassé ; le bec allongé, mince, légèrement recourbé ; les tarses hauts, les doigts minces ; les ailes de longueur moyenne ; les rémiges primaires au nombre de dix ; la queue tronquée à angle droit, arrondie ou conique, parfois les deux rectrices médianes très-longues ; la langue longue, tubulée, profondément bifide, protractile. Leur plumage varie suivant le sexe et suivant la saison. Les nectarinidés muent deux fois par an, et ce n'est que dans la saison des amours qu'ils sont revêtus d'un plumage splendide ; plus tard, ils ont une livrée obscure, comme celle des femelles et des jeunes.

Distribution géographique. — On trouve des nectarinidés en Afrique, en Asie et en Océanie, surtout dans la première de ces parties du monde. Partout où ils se montrent, ils sont communs et forment un des plus beaux ornements des forêts, des jardins et des buissons.

Mœurs, habitudes et régime. — Leurs mœurs sont des plus intéressantes, et ils peuvent être rangés parmi les mieux doués, les plus charmants des ténuirostrés. On les trouve toujours par paires ; ce n'est que peu après la saison des amours qu'on rencontre de petites familles, qui ne tardent pas à se séparer. Chaque paire se choisit un domaine d'une certaine étendue, et n'y souffre la présence d'aucun de ses semblables. Dans leur domaine, les nectarinidés se font bien vite remarquer. On est sûr de les trou-

ver là où un arbre est en fleur. Ils pénètrent fréquemment dans les jardins ; sans témoigner aucune crainte de l'homme, ils arrivent souvent bien près des habitations. Dans le nord-est de l'Afrique, un cactus à figues en fleur est le lieu de rendez-vous de toutes les espèces des environs. Il en est de même dans les forêts où se trouve isolé, au milieu des autres arbres, un mimosa en fleur ou quelque autre plante, dont les fleurs attirent les insectes ; ce sont eux, en effet, que poursuivent les nectarinidés. Quant au pollen, au nectar des fleurs, ils n'en mangent qu'accessoirement, qu'involontairement, si je puis ainsi m'exprimer.

Dans la saison des amours, les mâles se montrent fiers de leur splendide parure ; ils prennent les postures les plus singulières, exécutent les mouvements les plus divers, et lancent une chanson assez harmonieuse. Leur nid est très-artistiquement construit ; il est d'ordinaire suspendu à de petits rameaux. Les œufs sont blancs et peu nombreux.

Cette famille se divise en plusieurs tribus, qui se distinguent par la présence ou l'absence d'une touffe de plumes, de forme particulière, placée sous l'aile, et par l'éclat plus ou moins métallique du plumage. Mais toutes les espèces ont à peu près le même genre de vie ; aussi me bornerai-je à l'histoire de quelques-unes.

LES HÉDYDIPNES — *HEDYDIPNA*.

Die Honigsæuger, the Honey-suckers.

Caractères. — Les hédydipnes appartiennent à la tribu qui est caractérisée par l'absence de la touffe sous-alaire ; par le plumage à éclat métallique faible ou nul, la queue conique, à rectrices médianes très-longues.

Les espèces qui font partie de ce genre ont le bec de la longueur de la tête, droit ou peu recourbé ; les ailes relativement courtes ; toutes

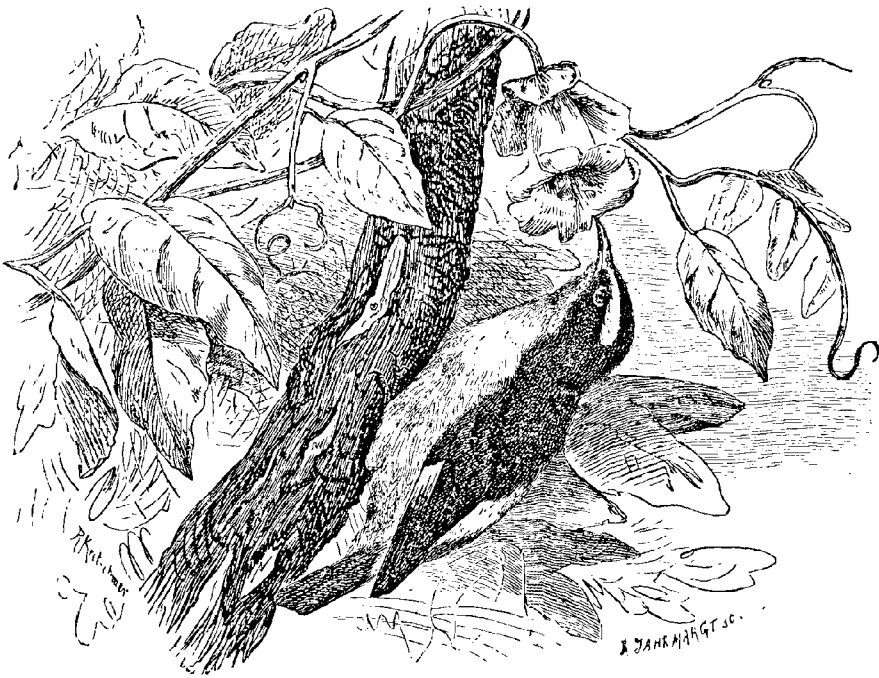


Fig. 2. Le Sucrier flavéole (p. 6).

les rémiges de la deuxième à la cinquième, égales entre elles et plus longues que les autres.

L'HÉDYDIPNE MÉTALLISÉ — HEDYDIPNA METALLICA.

Der Abu-Risch, the Abu-Rish.

Caractères. — L'hédydipne métallisé (fig. 3), l'*abou-risch* des Nubiens, nous représentera le type de ce genre. Le mâle a la tête, le cou, le dos et les couvertures de l'épaule d'un vert bronzé; le ventre jaune vif; une raie qui traverse la poitrine et le croupion d'un violet brillant; les rémiges et les rectrices d'un bleu noir; l'œil brun; le bec et les pattes noirs. La femelle est brun-olive clair; elle a le ventre jaune-soufre, les rémiges et les rectrices bordées d'un liséré pâle. Les jeunes ont un plumage encore plus terne que celui de leur mère. Cet oiseau a 17 cent. de long, sur lesquels 10 cent. appartiennent aux rectrices médianes; la longueur de l'aile est de 6 cent., celle de la queue, sans les rectrices médianes, de 5 cent.

Distribution géographique. — L'*abou-risch* est le premier oiseau de la faune tropicale que l'on rencontre, quand, venant du nord, on s'avance dans l'intérieur de l'Afrique; il dépasse de beaucoup la limite septentrionale que ne franchissent jamais d'autres oiseaux qui habitent la même

région. Il se montre en nombre dès qu'on a dépassé le tropique; je l'ai trouvé à Korosko et à Derr, dans le nord de la Nubie. Il n'habite pas la Nubie centrale, ce pays étant trop pauvre pour le nourrir. Les noires masses rocheuses, qui bordent des deux côtés le cours du Nil, sont trop arides pour qu'un seul pied de mimosa puisse y pousser.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce n'est, en effet, que là où croissent les mimosas qu'on peut être certain de trouver notre oiseau. Cet arbre est tout pour lui; c'est sur lui qu'il naît, qu'il vit et qu'il meurt. Si même il paraît sur un ischr (*calotropis procera*), ce n'est que passagèrement; il y vient seulement pour chasser les insectes dans la corolle de ses fleurs, ou pour ramasser le duvet qui entre dans la construction de son nid. Certains arbres fruitiers ont la propriété de l'attirer jusque dans les jardins de l'intérieur des villes; le cactus figuier, notamment, dont les grandes fleurs jaunes servent de demeure à une foule d'insectes. Mais bientôt l'oiseau revient à son cher mimosa, où il est sûr de trouver une nourriture abondante et un abri suffisant. Sur ces arbres, on voit toujours les *abou-risch* par paires; parfois, ils sont très-nombreux dans certaines localités. Dans ce cas, chaque paire doit se contenter, et se contente, en effet, de quel-



Corbeil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, edit.

Fig. 3. L'hédypipne métallisé (p. 8).

ques arbres en fleur ou d'une petite haie de cactus-figuiers.

L'hédypipne métallisé est le véritable fils du soleil. Le matin et le soir, il est tranquille et silencieux ; mais, quand les rayons perpendiculaires de l'astre du jour viennent brûler le sol, que toutes les autres créatures cherchent un endroit frais et ombragé, lui se montre dans toute sa vivacité. Il vole de fleur en fleur, chassant, mangeant, criant, chantant, toujours fidèlement suivi de sa compagne. Il ne craint pas les autres oiseaux ; il laisse l'homme l'approcher de très-près et l'observer tout à loisir. Une fois que l'on a découvert un mimosa en fleur, on n'a qu'à se placer à son pied ; on ne sera pas longtemps sans apercevoir notre oiseau.

Il arrive d'un vol rapide et bruyant ; il se perche entre les épines, au milieu des branches ; il regarde si sa compagne l'a suivi ; il l'appelle tendrement : *tchaï, tchaïhi, tshaw, tshi*, et se met à fouiller les fleurs. Il ébouriffe son plumage, le rabat sur son corps ; vole de fleur en fleur, et enfonce rapidement dans chacune d'elles, trois ou quatre fois de suite, son bec long et pointu, pour y prendre les insectes qui s'y sont rassemblés. De temps à autre, il happe au vol une mouche, après l'avoir poursuivie

BREHM.

quelque temps. Lorsqu'il a bien visité une fleur, il s'élève gaiement dans l'air, puis retourne bien vite vers une seconde, toujours suivi de sa compagne.

Le mâle et la femelle se témoignent mutuellement un vif amour ; le mâle, surtout, comble sa compagne des témoignages de sa tendresse. Il l'appelle en donnant à son cri ordinaire une intonation des plus douces ; il lui chante une chanson harmonieuse. Il commence par : *ta taï taïti*, et continue en mêlant plusieurs notes, filées et roulées. En même temps, il hérissé les plumes de sa tête, laisse pendre ses ailes, étale et relève sa queue ; il se tourne, se retourne de tous les côtés ; il fait miroiter son plumage sous les rayons du soleil. Comme le paon, il a conscience de sa beauté, et sait la faire valoir avec tous ses avantages. La femelle imite ses mouvements, autant du moins que cela lui est possible. La tendresse de l'abou-risch n'a d'égale que sa jalousie. Il ne souffre aucun mâle dans son voisinage ; quelqu'un se hasarde-t-il dans son domaine, il fond sur lui, le poursuit dans les airs, au travers des branches, des épines, et n'a ni cesse ni repos qu'il ne l'ait complètement expulsé.

La saison des amours varie suivant les localités,

IV — 313

ou, pour mieux dire, suivant l'époque de l'année, qui correspond au printemps. Dans le sud de la Nubie et dans le Samhara, l'oiseau commence à construire son nid en mars ou en avril, dès que la mue est terminée; dans le Soudan, par contre, j'ai trouvé des nids à la fin de l'été, au commencement de la saison des pluies. Il est difficile de distinguer le nid de l'abou-risch de celui des espèces voisines. Ce nid est placé sur un arbre, de préférence sur un mimosa, rarement à une grande hauteur du sol, souvent assez bas pour qu'on puisse le prendre avec la main. Il a tantôt la forme d'un ovale allongé, tantôt il est arrondi; parfois il est cylindrique, avec les deux extrémités arrondies. L'entrée se trouve à la partie latérale et supérieure. Le duvet de l'ischr en forme la charpente, et c'est lui aussi qui en constitue les parois. L'intérieur est tapissé de poils, de toiles d'araignée, de débris de fleurs. Très-souvent, il est suspendu de telle façon que l'entrée en est masquée par des feuilles. Le mâle et la femelle y travaillent avec une grande ardeur, et mettent au moins quinze jours à sa construction complète. Les œufs sont au nombre de trois par couvée; ils sont allongés, et entièrement blancs. La femelle les couve seule, à ce que je crois. Je n'ai pu observer comment les parents élevaient leurs petits.

Les hédypnes métallisés, ainsi que d'autres nectarinidés, commencent souvent à construire leurs nids avant d'avoir revêtu leur beau plumage. Peut-être ne font-ils alors que des nids de plaisance, et n'ont-ils pas encore en vue le soin de leur progéniture à venir. Les dissections que j'ai pu faire, tendraient cependant à prouver le contraire.

Je ne peux dire quels sont les ennemis qu'ont à redouter l'abou-risch et ses congénères. Jamais je n'en ai vu un poursuivi par un oiseau de proie. Leur agilité et la prudence avec laquelle ils se réfugient au milieu des épines des mimosas, les mettent à l'abri des attaques de l'épervier ou du faucon. Les singes doivent piller leurs nids, comme ils le font de ceux des autres oiseaux.

LES AÉTHOPYGES — *ETHOPYGA*.

Die Feuerhonigswäger, the fiery-tailed Sun-Bird.

Caractères. — Les aéthopyges représentent les hédypnes dans les Indes. Ils ont le bec court, mince et fortement recourbé; la quatrième rémige plus longue que les autres; la

queue conique, les rectrices médianes étant étroites et très-longues. Le mâle a la ligne nasoculaire de couleur très-vive. La femelle a un plumage peu voyant, presque unicolore.

L'AÉTHOPYGE CADET — *ETHOPYGA MILES*.

Der Kadet, the Cadet.

Caractères. — L'aéthopyge cadet est une des plus belles espèces de ce groupe. Le mâle a le dos rouge-de-sang; la gorge et la partie supérieure de la poitrine d'un rouge un peu plus clair; le sommet de la tête vert-violet à reflets métalliques; la nuque d'un jaune-olive foncé; le ventre vert-olive terne. De l'angle du bec part une ligne bleu-d'acier, qui descend en s'élargissant sur les côtés du cou. Les rémiges sont brunes, bordées d'olivâtre; les plus externes sont brunes, à barbes externes pourpres; les deux rectrices médianes sont d'un vert-pourpre foncé, brillant. L'œil est brun foncé; la mandibule supérieure noire, l'inférieure brune; les pattes sont noirâtres. La femelle a le dos vert-olive, le ventre vertjaunâtre. Cet oiseau a 16 cent. de long et 18 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 6 cent., celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — Le cadet habite le nord et l'est de l'Inde, notamment l'Himalaya. Dans les montagnes, il s'élève jusqu'à une altitude de 800 mètres.

Mœurs, habitudes et régime. — Boys croit qu'il mange du miel; Tytler assure avoir gardé longtemps en cage un individu qu'il nourrissait d'eau sucrée, de miel, de pain et de lait. C'est là tout ce que j'ai pu savoir au sujet de son genre de vie.

LES CYRTOSTOMES — *CYRTOSTOMUS*.

Die Bogenschwäbel, die Blütenleser.

Caractères. — On a donné le nom de cyrtostome (bec recourbé) à un genre d'oiseaux habitant les îles de la Sonde et l'Australie. Chez ces oiseaux, le bec a la longueur de la tête; il est fortement recourbé, à arête dorsale obtuse, à bords faiblement incurvés, à pointe acérée, et à tranchants des mandibules finement dentelés à leur partie antérieure; les tarses sont relativement hauts; la queue est courte et arrondie; les ailes sont moyennes, et les quatrième et cinquième rémiges dépassent les autres. Le dos est vert-olive, et la gorge a toujours une couleur vive.

LE CYRTOSTOME D'AUSTRALIE — *CYRTOSTOMUS AUSTRALIS*.*Der australische Blütenleser.*

Caractères. — Le cyrtostome d'Australie a le dos vert-olive, le ventre jaune vif, le cou et la partie supérieure de la poitrine bleu-d'acier. Audessus de l'œil se trouve une petite raie jaune transversale ; au-dessous, en est une plus longue et plus foncée. L'œil est brun-châtain, le bec et les pattes sont noirs. La femelle a le ventre d'un jaune unicolore. D'après Gould, cet oiseau a 13 cent. de long ; la longueur de l'aile est de 6 cent., celle de la queue de 7.

Distribution géographique. — D'après Gould et Ramsay, ce cyrtostome se trouve sur toute la côte septentrionale de l'Australie, dans les îles voisines et dans les îles du détroit de Torres. Il s'y rencontre partout, mais n'est commun nulle part.

Mœurs, habitudes et régime. — D'ordinaire, on voit les cyrtostomes d'Australie par paires, sur des arbres en fleur et occupés à chasser les insectes. Ils prennent leur proie au vol, ou la retirent de l'intérieur des corolles des fleurs. Cet oiseau recherche surtout un arbre que l'on trouve communément sur toute la côte septentrionale de l'Australie, et qui porte de grandes grappes

composées d'une foule de petites fleurs rouge-écarlate, fleurs qui attirent une quantité d'insectes. C'est le matin surtout qu'on le rencontre sur cet arbre ; vers le milieu de la journée, il se retire dans les buissons les plus touffus, les plus ombragés.

Son cri est perçant et vibrant ; on peut le rendre par : *tsi, tsi, tsss* ; il le soutient pendant environ dix secondes. Le mâle est querelleur, comme le sont tous les nectarinidés. Il attaque les autres mâles, et les chasse de l'arbre où il a établi son domicile.

La saison des amours a lieu en novembre et décembre. Le nid du cyrtostome d'Australie est ovoïde ; l'entrée est à la partie latérale et supérieure ; elle est munie d'une sorte de toit. Les parois de ce nid sont formées d'écorces, de feuilles, de fibres végétales, de toiles d'araignée, de duvet de diverses graines ; l'intérieur est tapissé de ce même duvet et de plumes. Gould trouva un œuf ; il était piriforme, gris verdâtre, semé de taches d'un brun sale foncé. Dans un autre nid, il vit des petits que leur mère nourrissait de mouches. Elle leur apportait deux fois à manger en dix minutes. Elle arrivait au nid comme une flèche, se posait à la partie inférieure de l'ouverture, regardait quelque temps tout autour d'elle, donnait à manger à ses petits, et disparaissait aussi vite qu'elle était arrivée.

LES ARACHNOTHÉRIDÉS — *ARACHNOTHERÆ*.*Die Pisangläufer, the Spider-Eaters.*

Caractères. — Les naturalistes qui ont étudié la faune indienne, notamment S. Müller et Bernstein, nous ont fait connaître une famille d'oiseaux peu différente de celle des nectarinidés : nous voulons parler des arachnothéridés. Ceux-ci ont le corps ramassé, le bec très-long, de forme souvent singulière, en général fortement recourbé, et à tranchants finement dentelés. Les narines sont recouvertes d'une membrane, à la partie supérieure de laquelle elles s'ouvrent par une fente étroite et horizontale. La langue, très-longue, filiforme, rappelle la trompe d'un lépidoptère. Elle se compose de deux tubes étroits, contigus l'un à l'autre, séparés à la pointe de l'organe, soudés dans le reste de son étendue, où un sillon indique seul encore leur division. L'os hyoïde présente la même conformation que chez les pics ; la langue est donc fortement protractile. Les pattes sont fortes, de longueur

moyenne, relativement plus courtes que celles des nectarinidés. Les ailes sont de longueur moyenne, obtuses, la quatrième rémige dépassant les autres. La queue est très-courte. Le plumage le cède beaucoup à celui des nectarinidés, quant à l'éclat des couleurs ; le dos est généralement d'un vert olivâtre, le ventre jaune, gris ou vert, plus ou moins vif. Les deux sexes diffèrent très-peu l'un de l'autre sous le rapport de la livrée.

Mœurs, habitudes et régime. — Les arachnothéridés habitent les forêts sombres et épaisses ; rarement ils s'élèvent jusqu'à la cime des arbres les plus hauts ; ils se tiennent de préférence dans les buissons et les branches, à une distance de 5 à 6 mètres du sol. Dans les îles de la Sonde, ils recherchent surtout les forêts de bananiers, les plantations de caféiers ; dans la plaine, les haies qui entourent les villages ; dans les montagnes, les petits bois sur la lisière des

forêts. On est sûr de les rencontrer là où croissent des bananiers sauvages. Ils se nourrissent du nectar des fleurs et des insectes qui vivent de ce nectar. On les voit voler d'une grappe de fleurs à l'autre, et revenir souvent à la même. Ils enfoncent leur bec dans les corolles, et de leur langue ils en sondent les parois, comme le font les pics. Ils semblent avoir une prédilection toute particulière pour les petites araignées : de là leur nom; ils les chassent surtout à la face inférieure des feuilles. On voit ces oiseaux venir régulièrement visiter les arbres à l'entour des maisons ou des écuries. Ils sont attirés par les figuiers, alors que les fleurs contiennent du nectar; ils s'en nourrissent, comme on peut le conclure des mouvements d'oscillation de leur tête, qu'ils portent alternativement en avant et en arrière, tout en plongeant leur langue dans l'intérieur des fleurs; ils pompent ce nectar, comme le font les papillons.

Les arachnothéridés sont plus craintifs que les neclarinidés. Leur vol est particulier : il est rapide, saccadé, bruyant, et ressemble assez à celui du pic. Les indigènes y prêtent une grande attention; et chez beaucoup de peuplades, les arachnothéridés ont autant d'importance que d'autres oiseaux en avaient pour les augures, à Rome. C'est sur leur vol qu'ils fondent leurs espérances; souvent ils abandonnent une entreprise de guerre ou de brigandage, quand ce vol ne leur paraît pas favorable.

Pour ce qui est de cette famille, nous avons suivi l'excellent ouvrage d'ornithologie de Reichenbach. Cet auteur est le premier qui, s'appuyant sur les relations de Müller, ait donné une histoire exacte des mœurs et du genre de vie des arachnothéridés.

LES HÉMIGNATHES — *HEMIGNATHUS*.

Die Halbschnäbler, the Halfbills.

Caractères. — Les hémignathes diffèrent des autres genres d'arachnothéridés et de la plupart des autres oiseaux, par la forme de leur bec. On dirait, à première vue, qu'ils n'ont qu'un demi-bec; la mandibule supérieure, terminée par une pointe extrêmement fine, recourbée en faucille, est plus grande de beaucoup (du double même chez quelques espèces) que la mandibule inférieure. Les tarses sont courts, les doigts longs. Le plumage est vert; le ventre est jaunâtre.

Distribution géographique. — Les hémignathes habitent l'Océanie.

L'HÉMIGNATHE BRILLANT — *HEMIGNATHUS LUCIDUS*.

Der glänzende Halbschnabel, the sparkled Halfbill.

Caractères. — L'hémignathe brillant est une des plus belles espèces de ce genre. Il a le dos vert-olive; le sommet de la tête et le bord externe des rémiges tirant sur le vert; une ligne qui surmonte l'œil, les côtés de la tête et la gorge couleur orange; la poitrine jaune; le ventre jaune clair; la partie postérieure du ventre gris verdâtre. Les jeunes oiseaux ont le dos et la région oculaire couleur olive; la face inférieure du corps gris-verdâtre clair; le ventre jaune terne. L'espèce a 47 cent. de long, sur lesquels 5 cent. appartiennent à la queue et 4 cent. au bec; la mandibule inférieure n'a que 2 cent. de long.

Distribution géographique. — L'hémignathe brillant est commun dans les plantations de bananiers, à Oahou; il y vit à la façon des autres arachnothéridés. C'est tout ce que nous savons au sujet de cet oiseau.

LES ARACHNOCESTRES — *ARACHNOCESTRA*.

Die Hängevögel.

Caractères. — Les arachnocestres ont un bec très-long, légèrement et uniformément recourbé, aussi large que haut à la base, d'égale épaisseur dans toute son étendue, sauf à la pointe, qui va en s'amincissant peu à peu, à arête obtuse, à tranchants de la mandibule supérieure légèrement dentelés; les pattes sont élancées; les doigts de longueur moyenne; les ailes assez longues, les quatrième, cinquième et sixième rémiges dépassant les autres; la queue est courte et arrondie.

L'ARACHNOCESTRE A LONG BEC — *ARACHNOCESTRA LONGIROSTRIS*.

Der Hängevogel.

Caractères. — L'arachnocestre à long bec ou longirostre (*fig. 4*) a le dos vert-olive, le ventre jaune-soufre, la gorge et la poitrine blanches; les rémiges et les rectrices brun foncé, les premières bordées vert-olive; les trois rectrices externes blanches à leur extrémité. Cet oiseau a 48 cent. de long; la longueur de l'aile est de 7 cent., celle de la queue de 5.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après les

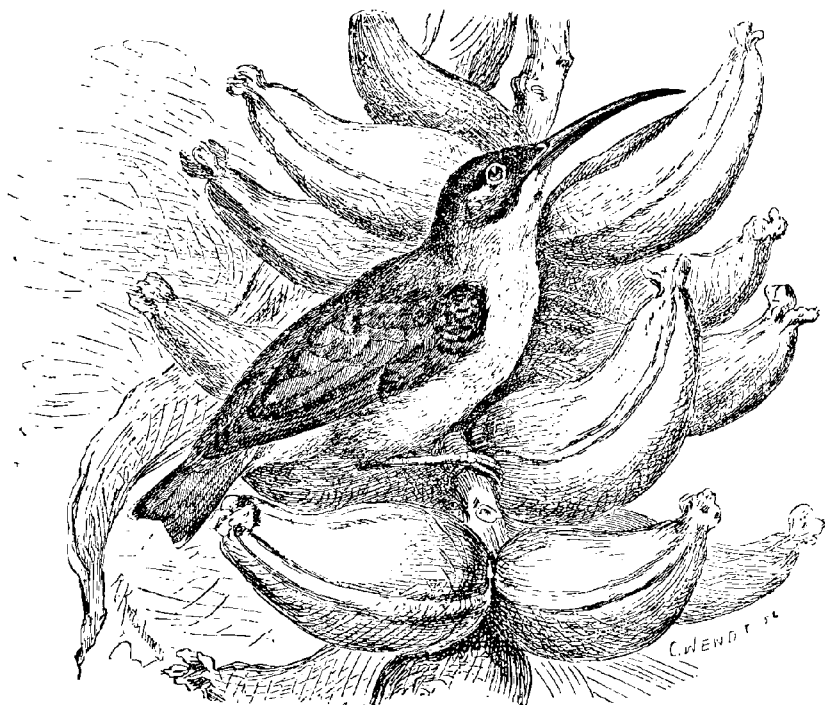


Fig. 4. L'Arachnocestre à long bec.

observations de Müller, confirmées par celles de Bernstein, l'arachnocestre à long bec est très-commun dans toutes les plantations de bananiers; il échappe cependant facilement aux regards, la couleur de son plumage se confondant avec les teintes des feuilles. Mais son cri trahit sa présence; on dirait un pépiement d'angoisse : *djip, djib*, qui, faible d'abord, va en augmentant d'intensité; puis l'oiseau se tait, pour recommencer un instant après. Ce cri trompe souvent l'observateur sur l'endroit où se trouve l'oiseau. Lorsqu'on approche de lui de très-près, il s'enfuit à tire-d'aile, en criant avec force : *kritsch, kritsch*.

Bernstein a décrit le nid de l'arachnocestre longirostre. « Ce nid, dit-il, ressemble à une demi-poire coupée en long. Cette comparaison cependant ne s'applique qu'à la forme de l'intérieur du nid; car l'extérieur est arrondi. Il a de 16 à 19 cent. de long et de 8 à 11 cent. d'épaisseur; il est fixé à l'extrémité d'une grande feuille; à peu près verticale, de

telle façon que la cavité soit du côté supérieur de la feuille. Celle-ci ferme en quelque sorte le nid en arrière, et en constitue la paroi postérieure. En bas et sur les côtés, le nid et la feuille sont solidement accolés l'un à l'autre, au moyen de fils de coton, à la façon du nid du couturier. A la partie supérieure se trouve une ouverture allongée, qui est l'orifice d'entrée et de sortie. Lorsque l'oiseau couve, il ne peut voir au dehors, à moins que la feuille ne soit déchirée. L'intérieur du nid est tapissé exclusivement de feuilles, de fibres molles, de quelques chaumes; les parois externes sont formées des mêmes substances, mais plus grossières. L'arachnocestre longirostre recherche surtout, à cet effet, les feuilles sèches, dont la putréfaction ne laisse subsister que le squelette formé par les nervures. A première vue, on croirait voir une toile d'araignée plutôt qu'un nid d'oiseau. Les œufs, au nombre de deux, sont blancs, avec un cercle formé de traits et de points rouge-brun, vers le gros bout. »

LES MELLIPHAGIDÉS — *MELLIPHAGÆ*.*Die Pinselzünzler, the Honey-Eaters.*

Presque tous les arbres de la Nouvelle-Hollande peuvent se rapporter, nous dit Gould, à deux grands groupes, celui des banksiées et celui des eucalyptées; ces arbres offrent des retraites excellentes à plusieurs oiseaux, notamment aux perroquets et aux melliphagidés dont nous avons à nous occuper maintenant.

Cette famille ne comprend pas moins de cinquante espèces, que l'on peut réunir en plusieurs groupes naturels. Leur existence est tellement liée à celle des arbres dont nous venons de parler, qu'on ne peut se figurer les uns sans les autres.

Caractères. — Les melliphagidés ont le bec assez long, légèrement recourbé, étroit et arrondi; la mandibule supérieure un peu plus longue que l'inférieure; les pattes moyennes, vigoureuses; le doigt de derrière très-fort; les ailes de longueur moyenne et arrondies; la quatrième rémige généralement plus longue que les autres; la queue plus ou moins longue et arrondie; les narines cachées sous une callosité cartilagineuse; le pharynx étroit; la langue couverte à son extrémité de fibres étroites, roides, soyeuses, qui la font ressembler à une brosse.

L'estomac est petit et légèrement musculoux. Le plumage est tantôt lâche, tantôt serré. Chez quelques espèces, certaines parties, les régions auriculaire et cervicale notamment, sont couvertes de plumes très-longues. Les uns ont des couleurs très-variées, les autres ont une livrée très-uniforme. Les deux sexes ne présentent entre eux que de légères différences.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les melliphagidés se ressemblent beaucoup sous le rapport des mœurs et des habitudes. Ce sont des oiseaux vifs, agiles et babillards. On les voit prendre sur les branches les postures les plus diverses. Ils grimpent à merveille; aussi bien, sinon que les pics, du moins que les mésanges. Ils sautent d'une branche à l'autre, courent rapidement le long d'un rameau, s'y suspendent, la tête en bas, pour chercher leur nourriture dans la corolle des fleurs. Leur vol est ondulé; rarement, ils vont loin d'une seule traite; quelques-uns, cependant, semblent prendre plaisir à voler, à s'élever dans les airs en se jouant.

Tous les melliphagidés se nourrissent d'insectes, de pollen, du nectar des fleurs des

eucalyptées; ils prennent ces aliments au moyen de leur langue longue, pointue, terminée en pinceau. Très-peu descendent des arbres sur le sol pour y chasser quelque insecte; la grande majorité ne vit que sur les arbres: les uns, sur telle essence; les autres, sur telle autre.

Très-peu d'entre eux sont sociables; ils vivent généralement par paires. Certains sont fort querelleurs, et ne craignent pas de s'attaquer intrépidement aux faucons, aux corneilles et aux autres grands oiseaux. Ils n'ont guère peur de l'homme; ils arrivent jusqu'au voisinage des habitations, et nichent sur leurs arbres favoris, dans l'intérieur même des villes.

La forme du nid varie beaucoup. Les œufs sont peu nombreux.

Captivité. — Quelques espèces seulement peuvent être tenues en captivité; du moins, nous n'avons trouvé que peu de renseignements à ce sujet. Les conserver en cage n'est cependant pas impossible, car on en a déjà vu plusieurs en Europe.

LES MYZOMÈLES — *MYZOMELA*.*Die Honigfresser, the Honey-Eaters.*

Caractères. — Les myzomèles établissent une transition entre les nectarinidés et les melliphagidés. Ils sont de petite taille; leur bec est mince, assez fortement recourbé; leurs pattes sont vigoureuses; leurs ailes et leur queue moyennement longues; cette dernière est tronquée à angle droit, ou légèrement échancrée. Leur plumage a des couleurs très-vives.

LE MYZOMÈLE ÉRYTHROCÉPHALE — *MYZOMELA ERYTHROCEPHALA*.*Der Blutvogel, the Blood-Bird.*

Caractères. — Le myzomèle érythrocéphale ou sanguinaire est une des plus belles espèces de ce genre. Il a la tête, le cou, le croupion d'un rouge écarlate; le dos, une bande pectorale, les ailes et la queue brun-chocolat; le ventre fauve brunâtre ou brun rougeâtre; le bec brun ou olive; les pattes grisâtres. La femelle a le dos brun, le ventre fauve clair. Cet oiseau a 12 cent. de long; la longueur de l'aile pliée est de 6 cent., celle de la queue de 4.

Distribution géographique. — Ce charmant oiseau habite le nord de l'Australie, notamment les environs de Port-Essington.

Mœurs, habitudes et régime. — On l'y trouve presque exclusivement dans les fourrés de mangliers qui couvrent les îles et les côtes. Les fleurs de ces arbres lui fournissent les insectes et le nectar dont il se nourrit. C'est un oiseau extrêmement vif et agile; il vole avec la plus grande rapidité d'une branche à une autre, en faisant entendre un gazouillement rauque et assez perçant.

On ne connaît encore rien de son mode de reproduction.

LES PTILOTIS — *PTILOTIS*.

Die Ohrbüschler, the Ptilotis.

Caractères. — Un second genre, celui des ptilotis, est caractérisé par la présence d'une touffe de plumes particulièrement développée dans la région auriculaire. Les oiseaux qui le composent ont le corps allongé; les ailes courtes; la queue longue; le bec court, assez fort, à crête légèrement bombée; les pattes de longueur moyenne.

LE PTILOTIS A GORGE JAUNE — *PTILOTIS FLAVIGULA*.

Der gelbkehlige Ohrbüschler, the yellow-throated Ptilotis.

Caractères. — Le ptilotis à gorge jaune est une des plus belles espèces de ce genre. Il a le dos, les ailes, la queue vert-olive tournant au jaunâtre; la partie inférieure du corps gris foncé, à reflets argentés; le ventre et les flancs tirant un peu sur la couleur olive; la tête d'un gris foncé; la gorge d'un beau jaune gomme-gutte; les plumes de la touffe auriculaire ont leur extrémité jaune; les barbes internes des rémiges sont d'un brun foncé. L'œil est brun, le bec noir, les pattes gris-de-plomb; la cavité buccale et la langue sont d'une belle couleur jaune-orange. Cet oiseau a 22 cent. de long; la longueur de la queue est de 12 cent., celle de la queue de 11.

La femelle ne diffère du mâle que par une taille plus petite; elle a exactement la même livrée que lui.

Distribution géographique. — « Ce bel oiseau, dit Gould, est commun dans tous les ravins boisés, aux environs de Hobart-Town, et dans toute la Tasmanie; on le rencontre aussi dans l'île Victoria.

Mœurs, habitudes et régime. — « Son plumage

se confond tellement avec la teinte des feuilles, qu'il est fort difficile de le découvrir. Ce ptilotis a un port élégant; ses mouvements sont vifs, gracieux, d'une rapidité extraordinaire. Lorsqu'il est en quête de nourriture, il étale souvent ses ailes et sa queue; il court et grimpe dans les branches, et y prend les postures les plus diverses; on le voit quelquefois suspendu la tête en bas, à l'extrémité d'un rameau. Son vol est ondulé, comme celui du pic; mais il est rare qu'il franchisse d'une traite un long espace. Sa voix est pleine, forte, retentissante.

« Son estomac est musculeux, mais d'une capacité remarquablement petite. L'oiseau se nourrit d'abeilles, de guêpes et d'autres névroptères; il mange aussi quelques coléoptères et le pollen des fleurs.

« Il niche de très-bonne heure. A la fin de septembre, je trouvai un nid renfermant déjà des petits. Le nid du ptilotis à gorge jaune est construit d'ordinaire dans un buisson peu élevé; il diffère essentiellement de celui des autres melliphagidés. Il est beaucoup plus grand et plus chaud, et ordinairement formé de lambeaux d'écorce, mêlés d'herbes et de toiles d'araignée. L'intérieur est très-bombé et tapissé de poils d'opossums et de kanguroos, quelquefois des filaments qui revêtent les frondes des fougères arborescentes, ou de brins d'herbe. Les œufs, au nombre de deux ou trois, sont couleur de chair, et marqués de petits points ronds épars, de couleur brun-châtain. »

LES MÉLICHÈRES — *MELICHAERA*.

Die Blumenzüngler.

Caractères. — Les mélíchères ont le corps trapu; le bec fort et peu recourbé; les pattes proportionnellement courtes; les ailes courtes et arrondies; la queue longue et pointue.

LE MÉLICHÈRE MELLIVORE — *MELICHAERA MELLIVORA*.

Der Blumenzüngler.

Caractères. — Le mellivore a le dos gris-brun foncé, chaque plume étant marquée en son milieu d'une raie blanche; les plumes de la gorge et de la poitrine brunes, et blanches à la pointe; le ventre de couleur plus claire, la ligne blanche de chaque plume étant plus large et plus prononcée; les rémiges primaires d'un brun châtain sur les barbes internes, les autres brunes, avec la pointe blanche; les rectrices

brunes, à extrémité blanche; l'œil gris, le bec noir, les pattes brunes. Cet oiseau a environ 30 cent. de long; l'aile pliée mesure 12 cent. et la queue 14.

Distribution géographique. — Le mellivore habite la Tasmanie, la Nouvelle-Galles du Sud, et le sud du continent australien.

Mœurs, habitudes et régime. — On le trouve partout où croissent des banksiées, et c'est une des espèces les plus communes de la famille des melliphagidés. Le mélichère mellivore ne craint pas l'homme; il pénètre jusque dans l'intérieur des villes. Gould en vit dans le jardin botanique de Sidney; il put même trouver dans les buissons de ce jardin public deux nids renfermant des œufs.

Le mélichère mellivore est un oiseau vif et hardi, querelleur, ennemi de tous les oiseaux qui partagent son régime. En été, les mâles se perchent sur les branches saillantes, et font entendre de là leur voix rauque, singulière, qu'on a comparée, assez à propos, au bruit que fait un homme qui vomit; de là vient le nom local, *joo-gwar-ruck*, donné à cet oiseau. Lorsqu'il crie, il hochela queue, renverse la tête en arrière, gonfle sa gorge; on dirait qu'il ne peut produire un son qu'au prix des plus grands efforts.

La saison des amours commence en septembre, et dure trois mois. Le nid est très-petit, arrondi, formé de rameaux très-fins recouverts de racines; l'ouverture en est supérieure; il est construit d'ordinaire au point de bifurcation d'une branche, à quelque faible distance du sol. Les œufs, au nombre de deux ou trois, sont rouge-saumon, et marqués de taches éparses d'un brun foncé, surtout vers le gros bout.

Les banksiées, qui fleurissent pendant une grande partie de l'année, fournissent au mellivore tout ce dont il a besoin pour subsister. Dès qu'une fleur s'épanouit, il la visite, y introduit sa langue longue et effilée, et en retire adroitement le pollen ou les insectes. Pour accomplir cette manœuvre, il est obligé de prendre les postures les plus diverses. Son existence est tellement liée à la présence des banksiées, qu'il ne se rencontre que là où croissent ces arbres; toujours est-il que Gould ne l'a jamais aperçu loin d'eux. Or, comme les banksiées ne croissent que dans un sol mauvais, les Européens voient dans le cri de ces oiseaux un indice que le lieu où il retentit n'est pas propice à l'établissement d'une colonie.

LES PROSTHÉMADÈRES — *PROSTHEMADERA*.

The Poe Birds.

Caractères. — Ce genre est particulièrement caractérisé par des ailes subobtusées, la cinquième rémige étant la plus longue; une queue allongée, ample, presque égale; des tarses robustes, à peine aussi longs que le doigt médian, qui est démesurément allongé, ainsi que le pouce, qui est épais et armé d'un ongle puissant. Un autre caractère essentiel est fourni par une touffe de plumes formant cravate.

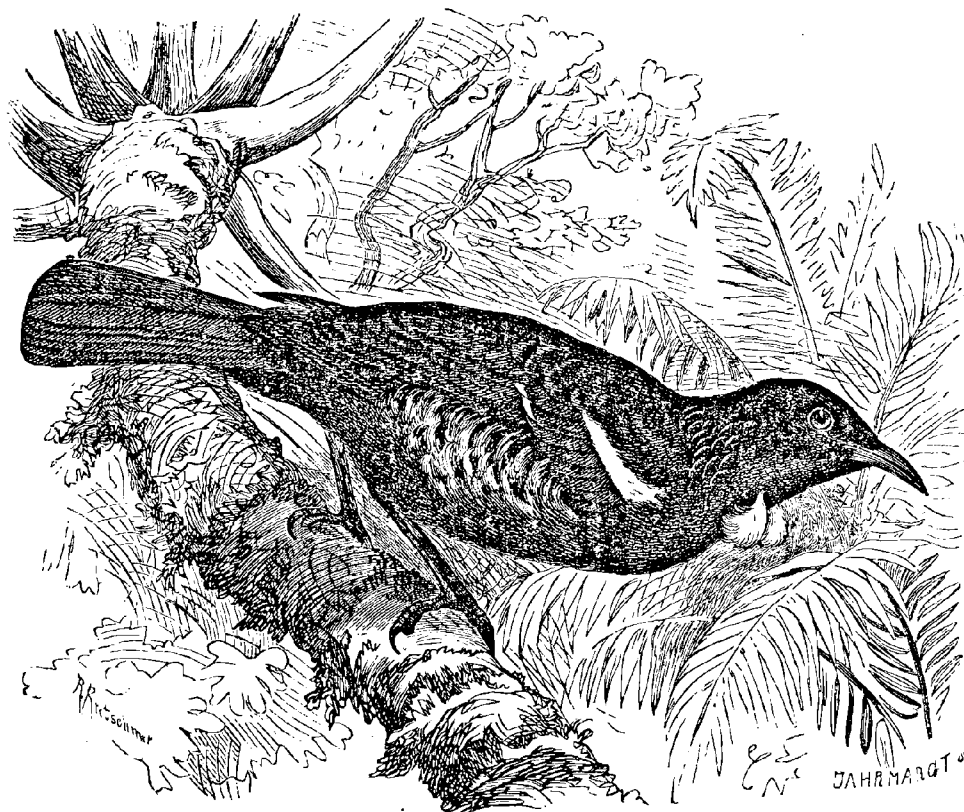
Distribution géographique. — L'espèce unique sur laquelle repose ce genre est propre à la Nouvelle-Zélande et aux Auckland.

LE PROSTHÉMADÈRE À CRÊTE — *PROSTHEMADERA CRISTATA*.

Der Poë, der Tui, the Tue.

Caractères. — Le prosthémadère à crête (*fig. 5*), que Le Vaillant nomme *cravate frisée* et les naturels de la Nouvelle Zélande, *poë* et *tui*, est facilement reconnaissable à la présence de deux touffes de plumes, placées de chaque côté du cou. Il est d'un vert métallique sombre, paraissant, suivant l'éclairage, tantôt noir, tantôt couleur-de-bronze; le dos est brun terre-de-Sienne; l'épaule est traversée par une bande blanche; les longues plumes de la nuque ont leurs tiges blanches; les plumes des côtés du cou sont longues, ébarbées, contournées en hélice, et forment une touffe longue, d'un blanc vif, tranchant superbement sur le reste du plumage; le ventre est brun terre-de-Sienne; les couvertures sous-alaires ont un éclat brillant; les rectrices et les rémiges sont d'un noir brillant à leur face supérieure, terne à leur face inférieure. Le *poë* a environ 33 cent. de long; la longueur de l'aile est de 15 cent., celle de la queue de 12.

Mœurs, habitudes et régime. — « Un des plus caractéristiques d'entre les oiseaux qui peuplent les paysages fantastiques de la Nouvelle-Zélande, c'est le *poë* ou *tui*, dit Rochelas. Dire qu'aucun des oiseaux des forêts d'Europe ne peut rivaliser avec lui sous le rapport du chant, ce n'est pas exagérer ses mérites. Je ne sais rien de comparable à la douceur, à l'harmonie, au charme de ses chansons. Il dépasse de beaucoup le rossignol, et jamais, je l'avoue, je n'ai entendu un oiseau qui eût un chant aussi harmonieux, aussi ravissant. » Les voyageurs qui, postérieurement à Rochelas, ont observé le *poë* ne partagent pas cette opinion.



Corbell, Crète Fils, impr.

Fig. 5. Le Prosthemadère à crête.

Paris, Baillière et Fils, édité.

On voit très-fréquemment des poës à Sidney ; à plusieurs reprises, on en a amené de vivants en Europe ; cependant, ce n'est que dans ces dernières années que nous avons pu obtenir quelques renseignements sur ses mœurs et sa manière de vivre en liberté.

« Aucun des oiseaux de la Nouvelle-Zélande, dit Layard, n'attire plus sur lui l'attention de l'étranger, que ne le fait le poë : bruyant compagnon, sans cesse en mouvement, volant d'un arbre à l'autre de la forêt, ou se jouant à décrire en l'air des cercles. C'est le soir surtout qu'il se livre à ce divertissement. Je crus, au commencement, qu'il explorait ainsi les alentours pour trouver de la nourriture, mais je me convainquis bientôt qu'il ne planait de la sorte que pour son plaisir. Souvent, on voit huit ou dix de ces oiseaux voler de compagnie au-dessus des arbres, décrire des cercles, tourner en tous sens, culbuter, se laisser descendre d'une grande hauteur, les ailes et la queue largement étalées, exécuter mille autres tours, jusqu'à ce que, subitement, au cri d'appel de l'un d'eux, tous se plon-

BREM.

gent dans la forêt et échappent ainsi aux regards. »

Captivité. — Les Nouveaux-Zélandais paraissent avoir de tout temps tenu des poës en captivité. Ils en offrirent à Rochelas, enfermés dans des cages d'osier, et, aujourd'hui encore, ils en vendent un grand nombre aux Européens. Bennett assure qu'en captivité cet oiseau est très-divertissant ; qu'il s'apprivoise facilement et se familiarise rapidement avec son maître. Le poë chante très-bien ; il a en outre le talent de l'imitation au plus haut degré ; la pie et le corbeau sont bien loin de l'égalier sous ce rapport ; il l'emporte même, paraît-il, sur le moqueur. Il apprend à répéter des mots entiers, et il est capable de reproduire tous les sons qu'il a entendus. Il réunit, en un mot, toutes les qualités qui charment l'amateur d'oiseaux : beauté et amabilité, voix charmante, facilité à s'apprivoiser.

Hartlaub nous apprend que le nom de cet oiseau n'est qu'une onomatopée. « De retour d'une campagne dans les mers du Sud, les baleiniers, dit-il, nous ont souvent ramené à Brême

IV — 314

de ces oiseaux. Nous avons eu occasion d'en observer un ; il se tenait généralement tranquille, et comme renfermé en lui-même, dans un coin de sa cage. A certains moments, il faisait entendre son cri d'appel : *tui tui*, en insistant tout particulièrement sur la dernière syllabe. »

LES TROPIDORHYNQUES — *TROPIDORHYNCHUS*.

Die Mönchsvogel, the Friar-Birds.

Caractères. — Les tropidorhynques constituent le dernier genre de melliphagidés qui doive nous arrêter. Les oiseaux qui en font partie présentent une saillie à la base de la mandibule supérieure ; ils ont la tête dénudée par places ; les plumes de la nuque et de la poitrine longues et étroites ; la langue couverte de papilles disposées sur deux séries.

LE TROPIDORHYNQUE MOINE — *TROPIDORHYNCHUS* *CORNICULATUS*.

Das Lederhaut, the Monk-Bird.

Caractères. — Cet oiseau a le dos gris-brun, le ventre gris brunâtre ; les plumes du menton, les longues plumes en forme de lancette qui recouvrent la poitrine, d'un blanc satiné, à petites taches brunes, disposées longitudinalement ; les plumes de la queue blanches à la pointe ; l'œil rouge et brun après la mort ; le bec et les parties nues de la tête noirs ; les pattes gris-de-plomb. La femelle diffère du mâle par une taille plus faible. Les jeunes ont la tête moins dénudée, les plumes de la poitrine moins longues, la tubérosité de la mandibule supérieure à peine indiquée. Cet oiseau a une longueur d'environ 33 cent. ; l'aile pliée mesure 16 cent., et la queue 13.

Distribution géographique. — Au dire de Gould, aucun oiseau n'est plus commun que le tropidorhynque moine, dans la Nouvelle-Galles du Sud. On l'y trouve partout, et il est aussi abondant dans les buissons, sur la côte, que dans les forêts de l'intérieur ; à quelques endroits, cependant, il est remplacé par une espèce voisine.

Dans la Nouvelle-Galles du Sud, il semble n'être qu'un oiseau d'été.

Mœurs, habitudes et régime. — Partout où vit le moine, il attire rapidement l'attention. Perché à l'extrémité d'une branche sèche, il fait entendre des sons singuliers, qui frappent d'étonnement l'auditeur non prévenu, sans que l'on a cherché à rendre de bien des manières. Certains noms sous lesquels cet oiseau est connu, tels que *poor soldier*, *pimlico*, *four o'clock*, ne sont que des onomatopées ; sa tête dénudée lui a valu les noms de *moine*, de *tête-de-cuir*.

Son vol est ondulé et soutenu. On voit souvent l'oiseau passer au-dessus de la forêt, d'une cime à une autre. Dans les branches, il prend les postures les plus bizarres ; ses ongles vigoureux et recourbés lui permettent de se tenir et de grimper dans toutes les positions. Souvent on le voit pendu par une patte, la tête en bas.

Quand le moine est blessé, il se sert de ses ongles pour se défendre, et fait des blessures profondes à l'aide de ces armes.

Il se nourrit du pollen des arbres à gomme, de figues, de baies et d'insectes.

Il niche en novembre, et devient alors extrêmement vif et courageux ; il attaque les faucons, les corneilles, et les autres grands oiseaux, qui passent trop près de son nid, et n'abandonne leur poursuite que quand ils sont assez éloignés. Son nid est grossièrement construit, et très-grand, pour un nid de melliphagidé ; il a la forme d'une coupe : l'extérieur est composé d'écorces et de laine ; l'intérieur est tapissé de fins rameaux, d'herbes et de racines flexibles. Le tout est suspendu à une branche horizontale d'un *angophora* ou d'un *eucalyptus*, souvent à une très-faible hauteur du sol, et toujours en évidence. Dans les plaines boisées d'Aberdeen et de Yanundi, dans le bassin supérieur du Hunter, les moines sont si communs, ils nichent si près les uns des autres, qu'on les y regarde comme des oiseaux sociables. Les œufs, au nombre de trois par couvée, sont couleur saumon pâle, avec un semis de petits points plus foncés.

LES HUPUPIDÉS — *UPUPAE*.

Die Hopfe, the Hoopoes.

De tous les ténuirostres, les hupupidés sont les plus singuliers ; ils diffèrent de tous les autres oiseaux de la même tribu par leur langue courte

et comme rudimentaire. Ce n'est pas chose facile que de leur assigner une place dans le système ; aussi sont-ils rangés tantôt ici, tantôt

là, suivant les auteurs. L'opinion n'est pas même unanime sur les limites du groupe, sur les espèces qui en font partie. Les divergences qui règnent à ce sujet nous laissent assez indifférents; nous ne voulons relever qu'un point incontestable: on ne peut placer les huppidés que parmi les ténuirostrés. « Ce que les sittelles sont relativement aux arbres, dit Baumann, les grimpereaux, aux murs et aux rochers, les huppés le sont relativement au sol. » Cet aphorisme ne s'applique cependant qu'à la huppe commune; d'autres espèces vivent, non pas sur le sol, mais exclusivement sur les arbres, et, à plusieurs égards, ces oiseaux ressemblent aux sittidés et aux certhiadés. Il n'y a pas entre les divers membres de cette famille une analogie bien évidente, sous le rapport des mœurs et du genre de vie. Les huppidés terrestres diffèrent essentiellement des huppidés arboricoles. Le régime varie d'une espèce à l'autre, et il en est de même du mode de reproduction. Il est donc impossible de donner un aperçu général des mœurs des huppidés: il faut réserver tous les détails pour l'histoire de chaque espèce en particulier.

Caractères. — Les huppidés sont des ténuirostrés d'assez forte taille, à stature élancée. Ils ont le bec long, mince, aplati ou fortement recourbé, et plus haut que large; les narines placées immédiatement en avant des plumes du front, petites, ovales, nues; les pieds faibles chez certaines espèces, forts chez certaines autres; les ailes longues ou moyennes, très arrondies, les quatrième et cinquième régimes étant les plus longues; la queue composée de dix pennes, courte et tronquée à angle droit, ou bien longue et conique; le plumage assez serré, de couleur très variable, mais généralement bigarré. Il n'y a entre les deux sexes que des différences inappréciables.

Nous ignorons si les organes internes des huppidés exotiques sont entièrement conformés sur le même type que ceux de l'espèce indigène.

LES HUPPES — *UPUPA*

Die Erdhopfe, the Hoopoes.

Caractères. — Les huppés ont le corps élancé; le bec très-long, faiblement recourbé, étroit, comprimé latéralement, pointu; les pattes courtes et fortes; les doigts courts; les ongles obtus; les ailes grandes, larges, très arrondies; la queue moyennement longue, tronquée à angle droit, à pennes larges; le plumage mou, lâche;

la tête surmontée d'une huppe. Leur livrée est assez bigarrée, mais d'une façon uniforme dans les diverses espèces: un rouge-brun, plus ou moins vif, en est la couleur fondamentale; les rectrices et les rémiges sont rayées de blanc et de noir.

Nitzsch, qui a étudié les organes internes de ces oiseaux, a constaté que la colonne vertébrale est composée de quatorze vertèbres cervicales, sept ou huit dorsales et six caudales. Il y a six paires de côtes vraies, une ou deux paires de fausses côtes. Les os du crâne, les vertèbres, le sternum, les os du bassin, l'humérus et le fémur sont pneumatiques. Le crâne présente certaines particularités. Le sternum ressemble à celui des oiseaux chanteurs. La langue est rudimentaire, triangulaire, aussi longue que large à la base; elle n'est revêtue que d'une membrane molle, et arrondie en avant, et son bord et son angle postérieurs sont légèrement dentelés. On ne trouve pas trace de muscles du larynx. Il n'y a pas de jabot. Le ventricule succenturié a des parois épaisses, criblées de glandes, et l'estomac n'est que faiblement musculéux.

LA HUPPE VULGAIRE — *UPUPA EPOPS*.

Der Wiedehopf, the Hoopoe.

Caractères. — La huppe vulgaire ou commune (fig. 6) ne peut être confondue qu'avec quelques espèces très-voisines. Elle a les parties supérieures couleur de terre glaise, avec le milieu du dos, les épaules et les ailes marqués de raies transversales, alternativement noires et d'un blanc jaunâtre; la huppe est d'un jaune-roux foncé, terne, chaque plume étant terminée par une pointe noire; le ventre est jaune couleur-de-terre; les côtés sont variés de taches noires, longitudinales; la queue est noire, marquée de raies longitudinales blanches; l'œil est brun foncé, le bec noir et les pattes gris-de-plomb. La femelle a des couleurs plus ternes que le mâle, et les jeunes ont une huppe plus courte. La huppe vulgaire a de 27 à 28 cent. de longueur et 50 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 11 cent.

Distribution géographique. — La plus grande partie de l'Europe, le nord de l'Afrique, l'Asie centrale jusqu'au Cachemire, sont la patrie de la huppe vulgaire. Dans le Nord, elle est plus rare que dans le Sud; mais, déjà dans l'Allemagne du Nord, elle se montre régulièrement dans certaines localités. Elle dépasse parfois les limites septentrionales de son aire de dispersion habituelle;

c'est ainsi que j'ai rencontré quelques individus isolés aux îles Loffoden. En Allemagne, les huppés sont des oiseaux de passage; elles arrivent à la fin de mars, seules ou par paires, et à la fin d'août ou au commencement de septembre, elles se dirigent lentement vers le sud, réunies en familles. Dans le nord de l'Afrique, les huppés n'émigrent plus; elles ne font, au plus, qu'errer dans le pays. On les rencontre partout dans le Soudan oriental; chaque hiver, on en voit aux Indes.

Mœurs, habitudes et régime. — Chez nous, la huppe préfère les plaines plus ou moins couvertes d'arbres. Elle recherche surtout les endroits où des champs et des prairies alternent avec de petites forêts, ou bien ceux où de vieux arbres croissent isolés au milieu des terres en culture. Dans le midi de l'Europe, elle se tient surtout dans les vignobles. En Afrique, on la rencontre dans chaque village et jusqu'au sein des villes. Le nord-est de l'Afrique lui est une patrie on ne peut plus favorable: elle y trouve tout ce qu'elle peut désirer. Ce ne sont plus les bestiaux, c'est l'homme lui-même qui fournit à ce sale oiseau sa nourriture. Quelque actifs que soient les vautours, il leur est impossible de faire disparaître toutes les immondices, et il en reste assez pour les oiseaux auxquels un amas d'ordure promet un régal délicieux. En Égypte, la huppe est très-commune partout, parce que partout elle trouve des matières à fouiller. Le sans-gêne éhonté des Arabes lui fait de chaque coin un lieu de régal, et leur complète indifférence lui permet de vaquer à ses occupations sans crainte d'être troublée. Elle se promène au milieu des immondices, sans s'inquiéter des allants et des venants; bien plus, elle connaît si bien les habitudes de son nourricier, qu'elle le suit jusque dans sa demeure, et s'y établit avec sa famille, dans quelque trou de mur. Il suffit de regarder par la fenêtre, dans la cour ou dans le jardin, pour observer les allures de la huppe; il suffit de traverser le village, pour voir partout cet oiseau occupé. On dirait que les Arabes l'entourent d'un certain respect; ils savent, semble-t-il, que, quelque dégoûtante que soit sa nourriture, la huppe est cependant encore moins sale qu'ils ne le sont eux-mêmes.

La huppe est un oiseau fort intéressant: il y a dans ses habitudes plus d'une particularité curieuse. Chez nous, elle est prudente et craintive; elle fuit l'homme, se fiant tout au plus au berger, dont le troupeau fournit à sa nourriture. Dans le sud, elle est au contraire devenue l'amie de

l'homme et vaque, sous ses yeux, à toutes ses occupations. Cependant, même là, elle montre ce qui est le fond de son être: une crainte sans pareille. Elle se sait en sûreté devant un homme ou quelque brebis; mais la vue d'un chien éveille déjà sa prudence; celle d'un chat excite ses alarmes; une corneille l'effraie; aperçoit-elle un milan ou quelque pernoptère, elle s'abandonne à toutes ses terreurs. Elle se tapit à terre, écarte ses ailes et sa queue, renverse la tête en arrière, relève son bec, et demeure ainsi immobile jusqu'à ce que l'ennemi ait disparu. Au dire de Naumann, une hirondelle suffit pour l'effrayer. Pour ma part, je n'ai pas observé en Égypte pareille pusillanimité; mais il m'a semblé que la huppe se comportait là comme dans nos contrées. « Rien n'est plus divertissant, dit Naumann, que d'observer cet oiseau sans en être vu. Tout l'effraie; à chaque instant, il se réfugie dans le feuillage touffu de quelque arbre voisin; en s'envolant, il fait entendre sa voix ronflante et exécute les mouvements les plus singuliers. D'ordinaire, il n'étale pas sa huppe, il la tient ramassée et renversée en arrière. Quand il est irrité, il l'agite; il l'étale quand il se repose, perché sur un arbre, ou quand il fait entendre sa voix. Dans la saison des amours, il ferme et déploie sa huppe lorsqu'il court sur le sol, et même quelquefois lorsqu'il vole. »

A terre, la huppe vulgaire marche facilement, sans sautiller. Elle se meut peu dans les branches; c'est tout au plus si elle marche sur une branche horizontale. Son vol est facile et silencieux, mais très-irrégulier, comme incertain et saccadé, ce qui tient à ce qu'elle bat des ailes tantôt lentement, tantôt rapidement. Elle tend le cou et incline le bec en bas. Avant de se poser, elle plane quelques instants et relève toujours alors la huppe. Son cri d'appel est ronflant et semble exprimer: *chrr*, parfois *schwaer*. Lorsqu'elle est de bonne humeur, elle fait entendre un cri sourd: *coue*, *coueg*; son cri d'amour est *houp houp* ou *hup hup*; d'où le nom de huppe qui lui a été donné non-seulement en français, mais encore dans presque toutes les langues. Son nom est donc une onomatopée de son cri. Au printemps, le mâle se fait entendre sans cesse, mais il se tait à partir de la fin de juillet. Quand deux mâles se battent pour la possession d'une femelle, ils crient sans cesse et, d'ordinaire, ils font suivre leur *hup* d'un son plus bas, plus rauque, que l'on peut exprimer par *pouh*.

Dans les endroits qui leur conviennent, les huppés nichent les uns près des autres; toute-



Fig. 6. La Huppe vulgaire.

fois, on ne peut dire que ce soient des oiseaux sociables. Les membres d'une même famille paraissent tenir les uns aux autres : quant à leurs voisins, ils sont continuellement en lutte avec eux. Rarement, les huppés en viennent aux coups, mais elles se pourchassent continuellement, et l'on ne peut méconnaître, à leurs allures, les sentiments de haine qui les animent. Les huppés ne vivent en amitié avec aucun autre oiseau. Elles craignent les uns ; les autres leur sont complètement indifférents.

La huppe se nourrit d'insectes de toute espèce, qu'elle prend dans la terre, ou qu'à l'aide de son long bec elle retire des trous où ils se sont cachés. Elle semble avoir une préférence bien marquée pour les bousiers, les mouches, les vers, tous les insectes, en un mot, qui vivent

dans les ordures ; elle ne dédaigne cependant pas les hannetons, les carabes, les sauterelles, les fourmis, les chenilles, etc. C'est avec beaucoup d'adresse qu'elle retire sa proie des retraites les mieux cachées ; elle rivalise avec le pic sous ce rapport. « Là où la huppe fouille dans les excréments du bétail, dit Naumann, comme là où elle a chassé des hannetons pendant quelque temps, le sol est criblé de petits trous, qu'avec son bec elle a produits. Ce bec lui sert encore à tuer les grands insectes, à détacher de la chair les ailes, les pattes, les parties les plus dures de la carapace. Elle frappe à plusieurs reprises l'insecte contre le sol, jusqu'à ce que ces parties se détachent ; cela fait, elle l'avale. » Son bec est parfaitement disposé pour saisir une proie ; mais, pour l'avaler, il faut que l'oiseau la jette en l'air

et la rattrape. Si on veut élever de jeunes huppés, il faut les bourrer; autrement, elles mourraient de faim; elles sont tout à fait incapables de déglutir ce qu'elles ont pris avec leur bec; elles n'apprennent à le faire que plus tard.

En Europe, la huppe niche de préférence dans le creux d'un tronc d'arbre, quelquefois dans un trou de mur, ou dans une crevasse de rocher. En Égypte, elle construit son nid presque toujours dans les trous des murs, souvent même des maisons habitées. Elle n'est d'ailleurs pas fort difficile quant à l'emplacement de son nid. Chez nous, elle l'établit, au besoin, sur le sol, dans un endroit un peu abrité; dans les steppes, elle le cache parfois dans les carcasses des animaux; Pallas trouva un nid, avec sept petits, dans la cage thoracique d'un squelette humain. D'ordinaire, elle ne se donne même pas la peine de tapisser l'intérieur de la cavité de l'arbre où elle a fixé sa demeure; quelquefois, elle y dépose quelques brins d'herbe, quelques racines ou un peu de bouse de vache. Quand elle niche à terre, elle construit un nid avec des herbes desséchées, des racines et du fumier. Chaque couvée est de quatre à sept œufs, relativement petits, allongés, d'un verdâtre sale ou d'un gris jaunâtre, semés de points blancs très-petits; d'autres sont complètement unicolores: du reste, ils varient considérablement. La huppe vulgaire ne niche qu'une fois par an, et la ponte est rarement terminée avant le commencement de mai. La femelle couve seule pendant seize jours, et avec beaucoup d'ardeur. Les deux parents élèvent leurs petits; ils les nourrissent de vers, de coléoptères; puis quand ils sont devenus grands, ils les conduisent, les gardent, leur apprennent à se nourrir eux-mêmes.

Tant qu'il est habité, le nid exhale une puanteur insupportable. Les parents ne pouvant enlever les excréments que rendent les petits, ceux-ci y sont, comme dit Naumann, enfouis jusqu'au cou, et, la putréfaction s'emparant de ces excréments, l'odeur qui s'en dégage est des plus repoussantes; c'est tout au plus si, pendant qu'elle couve, la femelle se donne la peine d'éloigner ses propres déjections; la putréfaction de toutes ces matières attire des mouches qui viennent y déposer leurs œufs, et bientôt tout le nid grouille de larves. Les jeunes huppés exhalent donc la plus mauvaise odeur. Bientôt, il est vrai, les vieilles ne leur sont guère inférieures sous ce rapport; et ce n'est que plusieurs semaines après les nichées, que les unes et les autres perdent cette odeur détestable; elles la perdent même

assez complètement pour que l'on puisse, sans aucun dégoût, manger les jeunes huppés, une fois qu'elles ont pris leur complet développement. Leur chair alors est grasse et savoureuse. Ce mets est défendu aux sectateurs de la loi mosaïque, ainsi qu'aux disciples de Mahomet: pour eux le *hous-hous* est un être impur.

Captivité. — La huppe vulgaire, en apparence si incapable de toute inclination, s'attache à son maître, lorsqu'elle en est bien traitée dès son enfance, et une huppe apprivoisée est un des oiseaux les plus intéressants que l'on puisse conserver en captivité. Ses drôleries divertissent; sa privauté ravit. Elle devient aussi apprivoisée qu'un chien; elle arrive quand on l'appelle, mange dans la main de la personne qui l'élève, la suit partout, dans la maison, dans la cour, dans la campagne, sans seulement songer à s'enfuir. Elle cherche, dirait-on, à connaître les pensées de son maître. Plus celui-ci s'occupe d'elle, plus elle est heureuse; elle finit par provoquer elle-même certaines agaceries qui, au début, lui ont dû paraître fort désagréables. On ne peut la tenir, il est vrai, dans une cage étroite, ni trop l'exposer à la chaleur artificielle: dans le premier cas, elle salit son plumage; dans le second, elle s'abîme le bec. Bechstein en a élevé qui étaient fort plaisantes, et sur lesquelles il a publié des observations pleines d'intérêt. « Moyennant beaucoup de soins, dit-il, je suis parvenu, l'été dernier, à élever deux jeunes huppés, que j'avais tirés d'un nid placé au sommet d'un chêne. Ces petites bêtes me suivaient partout, et, dès qu'elles m'entendaient de loin, témoignaient leur joie par un gazouillement particulier, sautaient en l'air; dès que je m'asseyais, elles grimpaient sur moi, surtout quand je me préparais à leur donner à manger, en prenant le pot renfermant du lait, dont elles avalaient la pellicule avec beaucoup d'avidité. Elles continuaient de monter jusqu'à ce qu'elles pussent se placer sur mes épaules ou ma tête, et se couchaient affectueusement sur moi. Au reste, je n'avais qu'un mot à dire pour me débarrasser de leurs importunités; elles se retiraient aussitôt sous le poêle. En général, elles observaient toujours mes yeux pour y découvrir quelle était mon humeur, d'après laquelle la leur se dirigeait. Je leur donnais la même nourriture qu'aux rossignols, ou la pâtée universelle, à laquelle j'ajoutais de temps en temps quelques insectes. Jamais elles ne touchaient aux vers de terre; mais elles étaient très-friandes de scarabées et de hannetons, qu'elles commençaient d'abord par tuer et frois-

ser à coups de bec, jusqu'à ce qu'elles en eussent formé une sorte de bol oblong ; alors elles le jetaient en l'air de manière à pouvoir le saisir et l'avalier dans le sens de sa longueur ; s'il tombait dans le sens de sa largeur, il fallait recommencer. Leur manière de se baigner consistait à se rouler dans le sable. Je les menai un jour avec moi dans un pâturage voisin, pour les mettre à portée de prendre elles-mêmes les insectes, et j'eus par là occasion de connaître leur frayeur innée des oiseaux de proie et leur instinct dans ces circonstances. Sitôt qu'un corbeau ou même un pigeon passait à leur vue, en un clin d'œil elles étaient sur le ventre ; leurs ailes déployées étaient ramenées du côté de la tête jusqu'à ce que les plus grandes plumes fussent au contact : elles étaient ainsi entourées d'une sorte de couronne formée par les plumes de la queue et des ailes ; la tête appuyée sur le dos présentait le bec en haut. Dans cette posture singulière, on les aurait prises pour un vieux chiffon. L'oiseau cause de leur frayeur avait-il disparu, elles sautaient aussitôt avec des cris de joie. Un de leurs grands plaisirs était de se coucher et de s'étendre au soleil ; elles exprimaient alors leur contentement en répétant d'une voix vacillante *vec, vec, vec*. Dans la colère, leurs tons étaient criards, et le mâle, reconnaissable par sa couleur plus rougeâtre, faisait retentir son *houp, houp*. La femelle avait coutume de traîner son manger par la chambre ; par ce moyen elle le remplissait de petites plumes et d'autres brindilles, qui, insensiblement, formèrent dans son estomac une pelote indigeste, de la grosseur d'une noisette, dont elle mourut. Le mâle passa l'hiver ; mais comme il ne quittait pas le fourneau dont la température était élevée, son bec se dessécha si fort, que les deux mandibules se contournèrent et restèrent éloignées de plus d'un pouce, ce qui le fit périr aussi misérablement. »

Ce ne sont pas seulement les jeunes huppés qui sont susceptibles d'éducation, les adultes se prêtent également à la captivité et deviennent très-familières, comme l'a constaté l'un des collaborateurs de Buffon, Guéneau de Montbeillard.

« J'ai eu occasion, dit cet auteur, de voir un de ces oiseaux qui avait été pris au filet, étant déjà vieux ou du moins adulte, et qui, par conséquent, avait les habitudes de la nature ; son attachement pour la personne qui le soignait était devenu très-fort et même exclusif ; il ne paraissait content que lorsqu'il était seul avec elle. S'il survenait des étrangers, c'est alors que sa huppe se relevait par un effet de surprise ou d'in-

quiétude, et il allait se réfugier sur le ciel d'un lit qui se trouvait dans la même chambre ; quelquefois il s'enhardissait jusqu'à descendre de son asile, mais c'était pour voler droit à sa maîtresse ; il était occupé uniquement de cette maîtresse chérie et ne semblait voir qu'elle ; il avait deux voix fort différentes : l'une plus douce, plus intérieure, qui semblait se former dans le siège même du sentiment, et qu'il adressait à la personne aimée ; l'autre plus aigre et plus piquante, qui exprimait la colère ou l'effroi. Jamais on ne le tenait en cage ni le jour ni la nuit, et il avait toute licence de courir dans la maison ; cependant, quoique les fenêtres fussent souvent ouvertes, il ne montra jamais, étant dans son assiette ordinaire, la moindre envie de s'échapper, et sa passion pour la liberté fut toujours moins forte que son attachement. A la fin, toutefois, il s'échappa, mais ce fut un effet de la crainte, passion d'autant plus impérieuse chez les animaux qu'elle tient de plus près au désir inné de leur propre conservation. Il s'envola donc un jour qu'il avait été effarouché par l'apparition de quelque objet nouveau, encore s'éloigna-t-il fort peu, et, n'ayant pu regagner son gîte, il se jeta dans la cellule d'une religieuse qui avait laissé sa fenêtre ouverte. Il y trouva la mort parce qu'on ne sut que lui donner à manger ; il avait cependant vécu trois ou quatre mois, dans sa première condition, avec un peu de pain et du fromage pour toute nourriture. Une autre huppe a été nourrie pendant dix-huit mois de viande crue ; elle l'aimait passionnément et s'élançait pour l'aller prendre dans la main ; elle refusait au contraire celle qui était cuite. Gessner en a nourri une avec des œufs durs ; Olina avec des vers et du cœur de bœuf ou de mouton, coupé en petites tranches languettes, ayant à peu près la forme de vers. Ce dernier recommande surtout de ne point renfermer la huppe dans une cage. »

LES MOQUEURS — *IRRISORES*.

Die Baumhopsfe, the Tree-Hoopoes.

Je ne veux pas trancher la question de savoir si tous les tenuirostres exotiques que l'on a rangés parmi les hupupidés, appartiennent bien réellement à cette famille ; il en est cependant pour lesquels le doute n'est pas permis : tels sont les moqueurs.

Caractères. — Ce sont des oiseaux au corps svelte. Ils ont le bec long, légèrement recourbé, comprimé latéralement, à arête dorsale sillonnée ; les tarses sont forts, mais plus courts que le

doigt du milieu; tous les doigts armés d'ongles longs et fortement recourbés; ailes courtes, arrondies, obtuses, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues; la queue longue, large et très-fortement tronquée.

Distribution géographique. — Toutes les espèces connues de moqueurs habitent le centre et le sud de l'Afrique et les îles avoisinantes; elles vivent dans les forêts et se tiennent presque exclusivement sur les arbres.

**LE MOQUEUR A BEC ROUGE — IRRISOR
ERYTHORHYNCHUS.**

Der Baumwiedehopf, the Tree-Hoopoe.

Caractères. — Le moqueur à bec rouge est l'espèce de ce genre la plus intéressante. Il est d'un beau bleu, à reflets métalliques, tirant tantôt sur le vert foncé, tantôt sur le pourpre. Les trois premières rémiges ont une tache blanche sur leurs barbes internes; les six autres en ont deux: une sur les barbes internes, l'autre sur les barbes externes; les trois premières rectrices présentent le même dessin; elles ont en outre des taches blanches près de leur extrémité. L'œil est brun; le bec et les pattes sont rouge-corail. La femelle est plus petite que le mâle, son plumage n'a qu'un faible éclat. Les jeunes sont d'un vert foncé, presque noir; leurs plumes sont sans éclat, et ils ont le bec noir rougeâtre. Cet oiseau a de 47 à 50 cent. de long, et 51 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 47 cent., celle de la queue de 23.

Distribution géographique. — D'après ce que j'ai vu, on ne trouve pas le moqueur à bec rouge, dans le nord de l'Afrique, en deçà du 16° de latitude septentrionale; mais, en delà, on le rencontre dans toutes les grandes forêts en se dirigeant vers le sud. Il habite toute la côte orientale jusqu'au Cap; on le voit partout à mesure qu'on se dirige vers le centre de l'Afrique, et jusque dans la partie occidentale de ce continent.

Mœurs, habitudes et régime. — Le moqueur à bec rouge habite les forêts; c'est tout au plus s'il s'aventure dans les clairières, et encore le fait-il sans quitter les arbres. Jamais on ne le voit dans les plaines découvertes; très-rarement, il descend à terre. On voit de petites bandes de ces beaux oiseaux sauter, voler, grimper dans la forêt. Ils sont rarement moins de quatre, rarement plus de dix. Speke parle de troupes de quinze à vingt individus; mais je révoque en doute la véracité de cette assertion.

Chaque bande demeure fidèlement unie. Ce

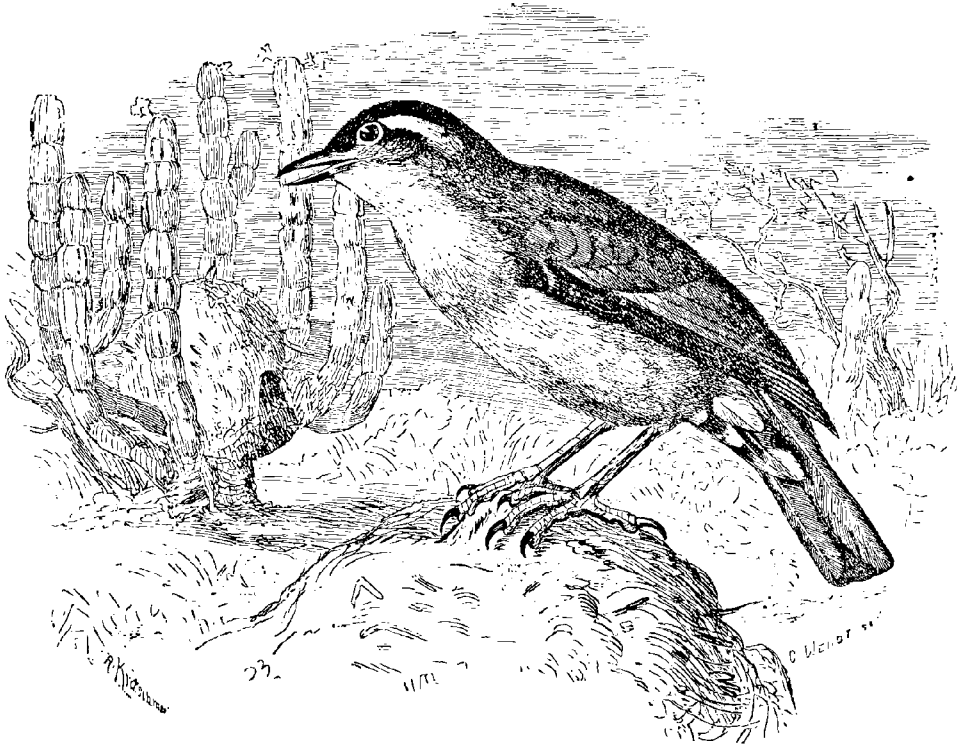
qu'un individu fait, les autres le font aussi. Au moment de s'envoler, tous poussent de grands cris: c'est un tapage, où l'on ne peut distinguer les voix séparées. Ce sont des sons gutturaux, se succédant avec une rapidité incroyable; Le Vaillant a voulu les rendre par *gra ga ga ga ga*. Tant que rien ne les trouble, ils volent en bande d'un arbre à l'autre. L'un se cramponne à l'écorce rugueuse d'un tronc, un autre le suit, et bientôt toute la bande est suspendue au même arbre. Si le tronc est incliné, ils y grimpent, sinon aussi agilement que le pic, du moins sans peine. Si le tronc est vertical, ils restent quelque temps solidement cramponnés à l'écorce; ils enfoncent leur bec dans chaque fente pour retirer les insectes qui s'y cachent. Leur queue ne leur sert pas à grimper; elle s'use néanmoins rapidement par le frottement.

Le moqueur à bec rouge se rapproche de la huppe vulgaire en ce qu'il mange très-souvent des insectes qui vivent dans les ordures, et du pic, en ce qu'il préfère surtout les fourmis. D'après Gurney, il se nourrirait de punaises; d'après Monteiro, de chenilles et de petits coléoptères; pour moi, je l'ai vu manger presque exclusivement des fourmis, surtout des fourmis ailées. Son régime lui donne une odeur très-désagréable; mais cette odeur varie suivant sa nourriture du moment. D'ordinaire, on croirait sentir des fourmis; assez souvent, comme la huppe, il exhale une odeur de fumier, et quelquefois, enfin, une odeur de musc des plus désagréables.

Je connais peu d'oiseaux qui soient plus attachés les uns aux autres que les moqueurs à bec rouge. Un chasseur adroit peut en tuer toute une bande. Dès que l'un d'eux est tombé, tous les autres accourent, se posent sur les branches des arbres voisins, poussent des cris lamentables, battent des ailes et ne perdent pas de vue leur malheureux compagnon. Un second coup de feu en abat-il un autre, bien loin de s'effrayer, ils ne font que redoubler leurs cris d'angoisse. Quelquefois la bande se divise, et tandis que les uns restent ainsi près du cadavre, les autres volent autour d'eux. Leurs rangs ont beau s'éclaircir, le dernier tombe enfin à côté de ses compagnons, sans avoir cherché à s'enfuir.

Le moqueur à bec rouge est adroit dans ses mouvements. Il court mieux qu'on ne le penserait d'après la brièveté de ses tarses, et il grimpe très-bien. En volant, il donne quelques coups d'aile précipités, puis glisse dans l'air. Assez souvent, il décrit une ligne ondulée.

Les observations de plusieurs voyageurs, les



Corbeil, Créteuil, imp.

Fig. 7. Le Fournier roux (p. 28).

Paris, Baillière et Fils, édit.

miennes propres confirment toutes les relations de Le Vaillant au sujet des mœurs de cet oiseau ; nous sommes fondés à considérer comme vrai ce qu'il dit de son mode de reproduction et de la chasse qu'on lui fait.

Le Vaillant avance que la femelle pond de six à huit œufs, d'un vert bleuâtre, sur le terreau qui occupe le fond de la cavité d'un tronc d'arbre ; que les deux parents les couvent alternativement, et qu'ils reviennent chaque nuit à leur demeure avec leurs petits, longtemps encore après que ceux-ci ont pris leur essor. Le soir, on n'a qu'à se laisser guider par leurs cris ; on découvre facilement alors ces oiseaux, et l'on voit toute la famille revenir à sa demeure. Un soir, Le Vaillant boucha une de ces retraites, et

revint le lendemain matin pour s'emparer des oiseaux qui s'y trouvaient ; dès qu'un peu de lumière tomba dans le creux de l'arbre, il vit les moqueurs arriver l'un après l'autre près de l'ouverture, où on les prenait rapidement par le bec. De cette façon, il captura 62 mâles, 45 femelles, et 11 petits de divers âges.

Le Vaillant raconte encore que parfois les moqueurs se réunissent en grand nombre autour d'un homme, d'un chien, ou de quelque autre animal, et le suivent, volant d'arbre en arbre et poussant de grands cris. S'arrête-t-on, ils se posent tous sur l'arbre le plus voisin, fléchissent les pattes et balancent leur corps d'un côté à l'autre.

LES ANABATIDÉS — ANABATÆ.

Die Baumsteiger, the Tree-Creepers.

Caractères. — Les anabatidés ressemblent aux oiseaux chanteurs, avec lesquels on les a souvent réunis ; mais, dans ces derniers temps, on les a

BREHM.

mis à côté des fourniers et des sittelles ; ils ont le corps élancé ; leur bec a environ la longueur de la tête ; il est assez fort, droit ou légèrement

IV — 315

recourbé; leurs pattes sont moyennes; leurs doigts courts et armés d'ongles courts, faiblement recourbés; leurs ailes sont courtes, obtuses, la quatrième rémige dépassant toutes les autres; leur queue est longue, formée de douze plumes, assez molles, fortement tronquées.

Distribution géographique. — Les anabatidés remplacent les paridés dans l'Amérique du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les anabatidés habitent les forêts; ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils se hasardent dans les lieux découverts. Ils sont vifs et agiles, toujours en mouvement; ils se glissent au travers des buissons les plus épais, sautillent au milieu des branches, grimpent à la façon des mésanges, se suspendent le corps en bas, mais on ne les voit pas, comme les pics, les sittelles, les grimpeaux, monter et descendre le long des troncs. Plusieurs ont une voix perçante, fort singulière; d'autres ne font entendre qu'un cri d'appel, bref et assez faible. Tous, sans exception, se nourrissent d'insectes, qu'ils chassent comme le font les mésanges. Beaucoup construisent des nids assez singuliers, généralement suspendus et fermés en dessus.

LES PHACELLODOMES — PHACELLODOMUS.

Die Bündelnistler.

Caractères. — Les phacellodomes ont un bec court, fortement comprimé, droit, à pointe légèrement retombante; les pattes élevées, vigoureuses; les ailes arrondies; la queue formée de pennes étroites, molles, larges et arrondies à leur extrémité. Ils rappellent les fauvelles en plus d'un point.

LE PHACELLODOME A FRONT ROUX — PHACELLODOMUS RUFIFRONS.

Die Kletterdrossel, the Creeper-Thrush.

Caractères. — Cet oiseau, que l'on connaît aussi sous le nom de *grive-grimpeuse*, a le dos brun-olivâtre clair, le ventre gris-brunâtre pâle, les rémiges brunes, reflétant le rougeâtre sur leurs barbes externes; le front brun-roux foncé; l'œil surmonté d'une ligne blanche; l'iris gris-brun; la mandibule supérieure d'un brun foncé, l'inférieure blanchâtre; les pattes d'un bleuâtre clair.

D'après le prince de Wied, cet oiseau a

18 cent. de long; la longueur de l'aile est de 6 cent., celle de la queue de 7.

Distribution géographique. — « Jamais, dit le prince de Wied, je n'ai aperçu ce bel oiseau au voisinage de la mer; je ne l'ai rencontré que dans l'intérieur des terres, dans les lieux élevés, brûlés par les ardeurs du soleil, des provinces de Geraès et de Bahia; il y habite des endroits découverts, alternant avec des buissons. »

Mœurs, habitudes et régime. — « On le voit sans cesse voler d'un buisson à l'autre. Par son genre de vie, il ressemble aux espèces voisines, et notamment à l'anabate aux yeux rouges (*anabates erythrophthalmus*). »

Voici ce que dit le même auteur au sujet de ce dernier oiseau. « L'anabate aux yeux rouges est un de ces oiseaux sylvoles que l'on peut reconnaître de loin à leur voix singulière, formée de quelques notes toujours également modulées. Je m'étais arrêté pour quelques jours dans une hutte abandonnée, au milieu de la forêt vierge, d'où j'entendais résonner continuellement, du sein des bouquets d'arbres tout couverts de lianes et de plantes grimpantes, les six notes composant le chant d'un oiseau qui m'était encore complètement inconnu. Il fallut un hasard pour qu'il me fût possible de l'apercevoir. Cet oiseau habite les forêts vierges les plus épaisses; il y vit par paires à l'époque des amours, en familles tout le reste de l'année. Une de ces familles habitait tout près de moi, et je pus l'observer à mon aise. Du milieu des buissons s'élevaient quelques vieux troncs d'arbres à cime fortement touffue. D'un de ces arbres pendait, attaché à une liane longue et mince, un faisceau de brindilles: c'était le nid de ces oiseaux. Nous les voyions y entrer toute la journée. Pendant le jour, ils parcouraient de compagnie les alentours de la forêt, et lançaient sans cesse leur cri dans les airs. A l'approche du soir, on entendait la famille s'approcher; on voyait les oiseaux sauter sur les branches, l'un derrière l'autre; puis deux d'entre eux, les deux jeunes probablement, volaient rapidement vers le nid et s'y blottissaient. Ils venaient s'y reposer toutes les nuits, quoiqu'ils eussent atteint leur complet développement. Une fois dans le nid, on pouvait atteindre plusieurs fois celui-ci avec des flèches, avant qu'ils se décidassent à s'en aller. Au lever du jour, ils quittaient leur demeure, gagnaient la forêt, et on les entendait lancer leurs cris dans les airs et se répondre mutuellement. Ils semblent avoir les uns pour les autres beaucoup d'affection; ils se répondent continuellement et se

réunissent tous les soirs. Ils sautent sur les branches les pattes fléchies, la queue étalée et un peu redressée ; ils grimpent le long des lianes qui enlacent les troncs d'arbres. J'ai trouvé l'estomac de ceux que j'ai ouverts rempli d'insectes.

« Ce fut au milieu de février, continue le prince de Wied, que je rencontrai le nid de la *grive-grimpeuse*, et toujours sur des branches latérales basses, peu épaisses, d'arbres médiocrement élevés. Ce nid est formé par un faisceau ovalaire de branches, ayant la moitié de l'épaisseur du doigt, entrelacées les unes avec les autres de différente façon. Les extrémités en hérissent les parois, de telle façon qu'on ne peut le saisir. Ce nid a parfois un mètre en largeur, et plus encore en longueur. Les branches sont réunies par diverses substances. Près de l'extrémité inférieure se trouve une ouverture petite, arrondie. C'est par cette ouverture que l'oiseau grimpe dans l'intérieur de sa demeure ; qu'il arrive à son nid proprement dit, lequel est formé de mousse,

de laine, de fil, d'écorce, d'herbes sèches. Quand on enlève les branches entrelacées qui constituent la charpente extérieure, on découvre ce nid, qui est petit, arrondi, fermé par en haut, et dans lequel l'oiseau, à l'abri de tout danger, trouve une couche chaude et molle. Chaque année, le phacellodome à front roux agrandit son nid ; à chaque saison des amours, il y ajoute une nouvelle construction en branchages, à l'intérieur de laquelle il dispose une petite chambre à parois de mousse. Le tout finit par acquiescer un tel poids qu'un homme a de la peine à le soulever. Ouvre-t-on cette singulière demeure, on trouve en haut le nid le plus récent, et au-dessous toute une série de nids anciens, dans lesquels souvent le mâle a établi son domicile. » Swainson, le premier qui nous ait fait connaître ces nids, assure qu'ils donnent au paysage une physionomie toute particulière. Chaque couvée se compose de quatre œufs arrondis, d'un blanc pur.

LES FURNARIIDÉS — *FURNARII*.

Die Töpfervögel, the Oven-Birds.

Caractères. — Les furnariidés se rapprochent beaucoup des anabatidés. Par leur port, ils rappellent les grives ; mais, comme le dit Darwin, on ne peut les comparer à aucun oiseau d'Europe. Le bec a la longueur de la tête ou est un peu moins long ; il est moyennement fort, droit ou légèrement recourbé, comprimé latéralement ; les ailes sont de longueur moyenne et obtuses ; la troisième rémige est la plus longue, la seconde l'est un peu moins, la première est très courte ; la queue est courte, formée de plumes molles ; les tarses sont élevés ; les doigts forts ; les ongles courts, légèrement recourbés, sauf celui du pouce, qui est très-développé.

Mœurs, habitudes et régime. — Les furnariidés habitent, les uns des endroits où des places découvertes alternent avec des buissons ; les autres, le voisinage immédiat des demeures de l'homme. Ils sont souvent à terre ; ils sautillent autour des buissons, mais ne grimpent pas et volent mal. Leur voix est singulière : elle ne se compose que de quelques notes très-perçantes, que l'oiseau lance d'une façon toute spéciale.

Quelques espèces se bâtissent un nid d'une forme particulière. Ce nid diffère considérablement de celui de tous les autres oiseaux ; aussi

a-t-il de tout temps attiré l'attention des indigènes comme celle des voyageurs. Grâce au prince de Wied, à Darwin, à d'Orbigny, à Burmeister, et surtout à d'Azara, nous connaissons assez bien les mœurs des fourniers. « Lorsqu'on a franchi, dit Burmeister, les hautes chaînes de montagnes qui séparent les grandes forêts de la côte du Brésil des prairies des Campos, et qu'on descend les collines de la vallée du Rio das Velhas, partout, le long de la route, sur les grands arbres isolés, au voisinage des habitations, on aperçoit sur les fortes branches horizontales de grands amas de terre, en forme de melons, bombés de tous côtés. Leur aspect a quelque chose d'extraordinaire. On croirait voir des nids de termites ; mais ils sont munis d'une ouverture latérale, et ils ont tous la même forme, la même dimension, tandis que les constructions des termites sont fort irrégulières, et ne sont jamais établies librement sur une branche, mais toujours à un point de bifurcation.

« On ne tarde pas d'ailleurs à se rendre compte de la véritable nature de ces tas de terre : on en reconnaît l'ouverture latérale, grande, ovale, et bientôt on peut voir, y entrant ou en sortant, un petit oiseau au plumage jaune-roux : c'est ef-

fectivement un nid d'oiseau ; c'est celui du fournier roux, que chaque mineiro connaît sous le nom de « Jean de terre, *Joao de bano.* »

LES FOURNIERS — *FURNARIUS*.

Die Ofenvögel, the Oven-Birds.

Caractères. — Le genre des fourniers représente bien le type de la famille. Les oiseaux qui le composent ont le corps vigoureux ; le bec un peu plus long que la tête, à arête dorsale légèrement bombée, plus haut que large à sa partie antérieure, aussi large que haut à sa base ; les tarses très-élevés, mesurant une fois et demie environ la longueur du doigt du milieu ; les doigts forts, armés d'ongles courts, acérés, assez fortement recourbés ; les ailes courtes et ne recouvrant que le premier tiers de la queue ; les troisième, quatrième et cinquième rémiges, égales entre elles et plus longues que les autres ; la queue formée de plumes molles, arrondies latéralement. Le plumage est assez riche ; le jaune-roux couleur de terre y domine.

LE FOURNIER ROUX — *FURNARIUS RUFUS*.

Der Lehnhaus, der Ofenvogel, the Oven-Bird.

Caractères. — Le fournier roux (*fig. 7*) a, d'après d'Azara, 19 cent. de long et 29 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 10 cent., celle de la queue de près de 8. Son plumage est d'un rouge-roux tournant au jaunâtre, avec le dessus de la tête rouge-brun, le ventre plus clair, le milieu de la gorge blanc ; une ligne d'un jaune-roux vif part de l'œil et se dirige en arrière ; les rémiges sont grises ; les primaires présentent un liséré jaune pâle dans une partie de leur portion basilaire ; les rectrices sont d'un roux jaune. L'œil est brun-jaune, le bec brun, la mandibule inférieure blanchâtre à sa racine ; les pattes sont brunes.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après d'Orbigny, le fournier vit à peu près à la façon des grives, sur le sol comme sur les arbres. Dans les branches, il se montre très-actif, et fait souvent retentir sa voix. On le trouve toujours par paires ou solitaire. Il arrive cependant qu'un fournier se réunit pour quelque temps à d'autres oiseaux. Si c'est une femelle qui agit de la sorte, rien n'est plus comique alors, dit d'Orbigny, que les allures de son mâle.

Cet oiseau se nourrit d'insectes et de graines. D'après Burmeister, il ne mangerait que les insectes qu'il trouve sur le sol ; jamais on ne le voit

en chasser sur les branches, et encore moins en poursuivre en volant. A terre, il est fort agile et il saute en faisant de grands bonds ; son vol, par contre, est peu rapide ; jamais il ne le soutient longtemps. Sa voix est très-singulière ; tous les auteurs sont unanimes sur ce point, mais les uns en parlent avec estime, les autres sur un ton moins élogieux. « Sa voix perçante et retentissante, dit Burmeister, est forte et rauque ; d'ordinaire, les deux époux crient en même temps, perchés sur un arbre ou sur un toit, mais chacun d'eux crie à sa façon ; le mâle a une mesure plus rapide, la femelle une mesure plus lente, et sa voix est environ d'une tierce plus basse. Le bruit ainsi produit est extraordinaire pour quiconque n'y est pas habitué ; mais il n'est nullement agréable. Il est d'autant moins que ces oiseaux semblent prendre plaisir à couper les conversations ; ils se mettent à crier dès qu'on s'arrête et que l'on parle. Cela m'est souvent arrivé dans le jardin de mon ami, le docteur Lund ; souvent, quand ces oiseaux commençaient à crier : « Laissez-les achever, me disait mon hôte ; en leur présence, nous n'obtiendrons jamais la parole. »

Au premier abord, le fournier semble d'une hardiesse excessive ; on ne tarde pas à en découvrir la raison. Les Brésiliens le regardent comme un oiseau sacré, ayant des sentiments chrétiens ; car ils croient qu'il ne travaille pas à son nid le dimanche et en tourne toujours l'ouverture vers l'orient. « Je vis bientôt que la première assertion n'était pas fondée, dit Burmeister, et j'en convainquis plusieurs indigènes. Cette croyance, que l'oiseau ne travaille pas le dimanche, repose sur la rapidité avec laquelle il exécute son ouvrage ; s'il le commence dans les premiers jours de la semaine, il l'a sûrement achevé avant le dimanche.

« Ce nid est surprenant, quand on considère la faible taille de l'oiseau. Il est d'ordinaire construit sur une branche horizontale ou à peine inclinée, de 8 cent. au moins d'épaisseur. Il est très-rare qu'on en voie sur un toit, un balcon, la croix d'un clocher, etc. Le mâle et la femelle travaillent de concert. Ils commencent par disposer une première couche d'argile détrempe par les pluies. Ils en forment des sortes de boulettes, qu'ils transportent sur l'arbre et qu'ils étalent à l'aide de leurs pattes et de leur bec. D'ordinaire, quelques débris végétaux sont enchâssés dans cette boue. Lorsque cette couche a une longueur de 22 à 25 cent., les oiseaux l'entourent d'un rebord, un peu incliné

en dehors, atteignant au plus 6 cent. de haut, plus élevé aux extrémités qu'au milieu et disposé de manière à former une ligne concave. Sur ce rebord, une fois qu'il est sec, ils disposent un second rebord semblable, un peu incliné en dedans; puis en vient un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la coupole soit terminée. Sur un des côtés, est ménagée une ouverture arrondie primitivement, puis demi-circulaire. Je l'ai toujours vue disposée verticalement, ayant de 8 à 11 cent. de haut, et de 5 à 6 cent. de large en son milieu. Lorsque le nid est fini, il ressemble à un petit four ayant de 16 à 19 cent. de haut, de 22 à 25 cent. de large, et de 11 à 14 cent. de profondeur. Les parois ont une épaisseur de 3 à 4 cent. La cavité intérieure a donc une hauteur de 11 à 14 cent., une longueur de 14 à 17 cent., et une largeur de 8 à 11 cent. Je pris un nid près d'être achevé; il pesait neuf livres.

« C'est dans cette cavité que l'oiseau construit son nid proprement dit : du bord droit de l'ouverture part une cloison verticale, se dirigeant dans l'intérieur de la construction, et portant une autre cloison transversale, placée au-dessus du fond. La chambre ainsi délimitée est soigneusement tapissée d'herbes sèches, et plus en dedans de plumes, de coton, etc. C'est là que la femelle pond de deux à quatre œufs blancs. Les deux parents les couvent alternativement; tous deux nourrissent leurs petits. La construction est terminée à la fin d'août; une première ponte a lieu au commencement de septembre; une seconde ponte bien plus tard. »

Captivité. — D'Azara, seul, a décrit les mœurs du fourmier en captivité. Il garda environ un mois un de ces oiseaux, qu'il nourrit de riz cuit et de viande crue; il préférerait de beaucoup cette dernière. Si un morceau était trop gros pour qu'il pût l'avalier, il le prenait avec ses pattes et le déchirait avec son bec. Pour marcher, il s'appuyait sur une patte, levait l'autre, la gardait quelque temps étendue, la posait ensuite. Ce n'était qu'après avoir fait ainsi quelques pas, qu'il commençait à courir. Souvent, il s'arrêtait brusquement; souvent aussi il alternait les deux allures, marchant majestueusement pour courir peu après; il levait alors la tête et hochait la queue. Quand il chantait ou qu'il criait, il prenait une fière posture, tendait le cou en avant, et battait des ailes. Il entraînait en colère et chassait les grives et les habias qui osaient s'approcher de la mangeoire.

LES GÉOSITTES — *GEOSITTA*.

Die Erdkleiber, the Mudwallers.

Caractères. — Les géosittes ont le corps élancé; leur bec a la longueur de la tête; il est légèrement bombé, triangulaire à la base, cylindrique dans le reste de son étendue, et se termine par une pointe obtuse, légèrement recourbée; leurs ailes sont longues et aiguës, les deuxième et troisième rémiges dépassant les autres; leur queue est courte, faiblement échancrée; ils ont des tarses moyennement élevés, les doigts antérieurs courts; les ongles petits, et peu recourbés.

LE GÉOSITTE FOUISSEUR — *GEOSITTA CUNICULARIA*.

Der Höhlenkleiber, the Cave-Mudwaller.

Caractères. — Le géositte fouisseur se rapproche assez des alouettes pour que plusieurs auteurs l'aient placé près d'elles. Il a le dos et les ailes brun foncé; la face inférieure du corps brun clair, la gorge blanchâtre, la poitrine tachetée et rayée de noir, le ventre rouge roussâtre, la région oculaire rougeâtre clair; les scapulaires bordées de blanc; les rémiges primaires d'un brun noir sur les barbes externes et à l'extrémité, d'un roux châtain sur les barbes internes; l'iris brun; le bec blanchâtre à la pointe; les pattes d'un brun noir.

Distribution géographique. — D'après Kittlitz, le géositte fouisseur habite les plaines arides du Chili; selon d'Orbigny, on le trouve dans les plaines de la République Argentine et de la Patagonie, comme sur les hauts plateaux des Cordillères de la Bolivie, à une altitude de 1,100 à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mœurs, habitudes et régime. — Kittlitz dit que cet oiseau a tout à fait les habitudes des alouettes. On le rencontre dans les lieux arides, seul ou par petites bandes. « Son plumage d'un gris roussâtre, ses rémiges médianes d'un roux-fauve pâle, qui se montre lorsqu'il vole, s'harmonisent parfaitement avec la teinte du sol. Jamais je ne le vis se poser sur un buisson. En marchant, il hoche la queue presque continuellement, mais sans jamais l'étaler et la fermer. »

Il rappelle le fourmier non-seulement par la teinte roussâtre de son plumage, mais encore par son cri perçant, par la façon curieuse et saccadée dont il court. Aussi les Espagnols l'appellent-ils *casarita* (petit maçon), bien que son nid diffère considérablement de celui du fourmier ou maçon,

comme ils l'appellent. Il niche, en effet, au fond d'un terrier étroit, qui s'étend horizontalement jusqu'à une distance de deux mètres. « Quelques indigènes m'ont raconté, dit Darwin, que des enfants ont souvent essayé de déterrer son nid, et que jamais ils n'y sont parvenus. L'oiseau choisit, pour établir sa demeure, un petit talus, au sol sablonneux mais solide, sur les bords d'un chemin ou d'un cours d'eau. Ici (dans le Bahia blanca), les murs sont construits en terre. Je remarquai que celui qui entourait la cour de la maison où je demeurais, était percé en plusieurs endroits de trous ronds. J'interrogeai à ce sujet mon propriétaire ; il me répondit en se plaignant amèrement des géositte, et, plus tard, je pus moi-même observer ces oiseaux en train de travailler. Chose singulière, ils ne paraissent avoir aucune idée de l'épaisseur ; autrement, ils n'essaieraient point de creuser leurs terriers dans des murs d'argile, dont ils devraient connaître les dimensions, eux qui volent continuellement autour. Je suis persuadé que quand, après avoir traversé le mur, l'oiseau se retrouve tout à coup à la lumière, il est rempli de stupéfaction, et ne sait comment s'expliquer un fait si extraordinaire. »

Gray confirme cette relation. Il ajoute que le géosite fouisseur est très-doux, qu'il vit paisible et solitaire et que, du matin au soir, il est continuellement en mouvement. L'effraye-t-on, il s'en vole à quelque distance, se pose et demeure immobile, au point de se laisser écraser par les voitures qui passent, sans chercher à s'enfuir. Dans certaines saisons, il fait entendre fréquemment un cri d'appel assez sonore, formant parfois un trille. Dans l'estomac de ceux qu'il ouvrit, Gray trouva des restes d'insectes ; Kittlitz dit n'y avoir rencontré, lui, que des grains et de petites pierres.

LES SITTINES — *XENOPS*.

Die Steigschnäbel.

Caractères. — Les sittines forment la transition des fourniers aux grimpeaux, dont elles ont les habitudes. Leur bec a une forme toute particulière ; l'arête en est droite, et la mandibule inférieure se dirige en haut ; leurs organes internes ressemblent beaucoup à ceux des grimpeaux ; leur queue est formée de plumes molles

et arrondies ; leurs pattes sont fortes, parfaitement disposées pour leur permettre de grimper le long des branches et des troncs d'arbres.

Distribution géographique. — Les sittines sont exclusivement américaines, et sont surtout propres au Brésil.

Mœurs, habitudes et régime. — « Je crois, dit le prince de Wied, que leur régime est mélangé ; elles se nourrissent principalement d'insectes, mais elles mangent aussi des noix. Elles grimpent aussi bien que les grimpeaux ; mais elles ne sont ni aussi vives, ni aussi bruyantes qu'eux. Je n'en ai jamais vu qui fussent perchées. Elles frappent les arbres à la manière des pics. Elles habitent les forêts, où on les rencontre solitaires ou par paires, et en petites familles, après l'époque des amours. Jamais je ne les ai entendues chanter. Elles ne sont pas timides, et viennent tout près des habitations. Elles nichent dans le creux des troncs d'arbres.

LA SITTINE A QUEUE ROUSSE — *XENOPS GENIBARBIS*

Der Steigschnäbel.

Caractères. — Cette espèce (fig. 8) a le dos brun-olive ; le ventre gris-brun ; la gorge blanche. Une ligne d'un blanc jaunâtre surmonte l'œil ; une tache blanche se trouve au-dessous de l'oreille. Les ailes sont rayées de gris brun et de rouge brun ; les rectrices médianes sont brun-roux, les suivantes brun noir, les plus externes brun-noir et rouge-roux à l'extrémité. Elle a 12 cent. de long ; la longueur de l'aile est de 5 cent., celle de la queue de 3.

Distribution géographique. — « J'ai trouvé ce petit oiseau, dit le prince de Wied, dans toutes les forêts que j'ai parcourues au Brésil.

Mœurs, habitudes et régime. — « Il grimpe avec une très-grande adresse le long des branches, comme les mésanges, et frappe le bois à coups de bec. Je n'ai pas vu son nid, qui se trouve probablement dans le creux d'une branche ou d'un tronc d'arbre. » Burmeister captura plusieurs de ces oiseaux à Neufreieburg. Ils arrivaient jusque dans le jardin qui entourait sa maison, et il put les y voir sauter gaiement dans les branches à la façon des grimpeaux, tout en poussant des sifflements.

LES SITTIDÉS — *SITTÆ*.*Die Spechtmeisen, the Nuthatches.*

Une famille très-intéressante est celle des sittidés, oiseaux qui établissent une transition entre les pics et les mésanges. On a voulu les réunir aux oiseaux chanteurs, et, en réalité, leurs organes internes se rapprochent plus de ceux des chanteurs que de ceux des pics; mais ceux-ci ne forment qu'une des divisions de l'ordre des grimpeurs, si riche en types divers, et c'est aux grimpeurs, et non aux pics qu'appartiennent les sittidés.

Caractères. — Les sittidés ont le corps très-ramassé, les ailes longues, la queue courte, les pattes fortes. Leur bec est de longueur moyenne, dur, à mandibule supérieure droite, à mandibule inférieure un peu relevée, très-pointu et en coin, mais moins que celui des pics, moins conique et moins court que celui des mésanges. Les narines, situées près du front, sont arrondies, en partie recouvertes de poils courts, couchés, dirigés en avant. Ils ont des tarses courts; des doigts très-longs; la face inférieure du pied couverte de callosités nombreuses; le doigt interne et celui du milieu réunis par une membrane courte; le premier doigt et le doigt du milieu soudés l'un à l'autre dans toute l'étendue de la première phalange; les ongles grands, recourbés en demi-cercle et très-pointus; les ailes larges, à plumes molles et flexibles, obtuses, la troisième et la quatrième rémige étant les deux plus longues; une queue courte et large, formée de douze plumes faibles, flexibles, arrondies à leur extrémité, et ne pouvant soutenir l'oiseau dans l'action de grimper; le dos gris-bleu, le ventre brun rougeâtre. Les deux sexes diffèrent à peine l'un de l'autre. Les jeunes ont presque le même plumage que leurs parents.

D'après Nitzsch, qui a étudié leurs organes internes, les sittidés ressembleraient aux oiseaux chanteurs, et non aux pics: ils ont un larynx inférieur pourvu de muscles, et présentent toutes les autres dispositions anatomiques liées à la présence de ces muscles. Ils ont douze vertèbres cervicales, huit dorsales, sept caudales. Les os des membres inférieurs sont très-développés. Les os du crâne et les humérus sont seuls pneumatiques. Au repos, la langue ne remplit que la moitié du bec, mais elle est protractile. Elle est longue, mais non vermiculée, large,

plate, sillonnée supérieurement, légèrement bifide à sa partie antérieure et terminée par un grand nombre de filaments. Le ventricule saccenturié est court; l'estomac très-muscleux.

Distribution géographique. — Les sittidés habitent toutes les parties du monde, sauf le centre et le sud de l'Afrique et l'Amérique méridionale. Ils vivent surtout, sinon exclusivement, dans les forêts.

Mœurs, habitudes et régime. — Dire que les sittidés sont, de tous les oiseaux grimpeurs, les plus parfaits, serait peut-être exagéré; toujours est-il qu'ils grimpent aussi bien et même mieux que les pics: on les voit descendre le long des parois verticales, ce que ne peut faire aucun autre oiseau. « J'ai d'autant plus admiré leur habileté à grimper, dit mon père, que la conformation de leurs pattes et de leur queue la fait moins prévoir. Le pic peut être regardé comme le type fondamental des oiseaux grimpeurs. Ses pattes fortes, ses doigts courts et opposés, ses ongles grands, très-recourbés, sa queue conique, à plumes dures, élastiques, son corps bas et élancé, tout est fait pour lui permettre de monter facilement le long des arbres. Toute cette conformation est tellement en harmonie avec les usages auxquels elle doit s'adapter, que l'on croirait n'y pouvoir rien changer sans gêner considérablement les allures de l'oiseau. Mais, chez les sittidés, le type est tout différent. Les pattes sont plus longues; trois doigts sont dirigés en avant; le corps est court; la queue est molle, flexible et complètement incapable de fournir à l'oiseau un point d'appui; et cependant, un sittidé monte à un arbre aussi bien que le pic; il le descend bien mieux encore; il s'y arrête souvent, la tête en bas, et s'y fixe assez solidement pour pouvoir, dans cette posture, casser une noisette. Il doit ces facultés à la forme de ses doigts et de ses ongles. Les premiers sont plus longs que chez le pic, ils couvrent une surface plus étendue; la distance de l'extrémité du doigt du milieu à celle du doigt postérieur égale presque la longueur du corps; la face inférieure des doigts est calleuse; les ongles sont acérés et recourbés en demi-cercle. Aussi l'oiseau peut-il enserrer une surface assez considérable, sur laquelle il trouve un nombre



Fig. 8. La Sittine à queue rousse

suffisant d'aspérités qui forment autant de points d'appui. Les callosités de ses doigts l'aident à mieux se tenir; la membrane qui relie les premières phalanges empêche les doigts de trop s'écarter et augmente encore leur puissance.

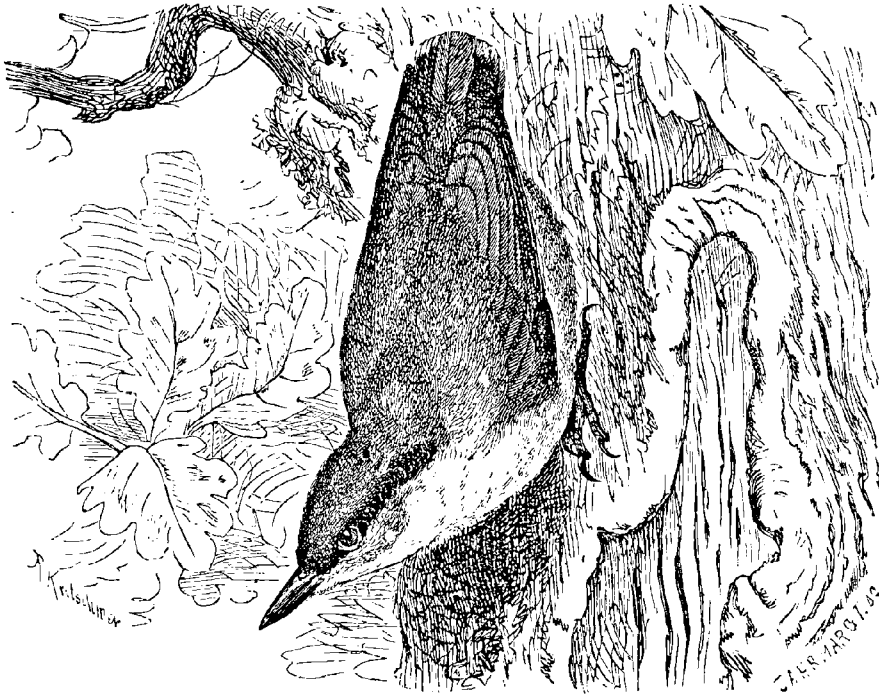
«A ces différences dans les organes, entre le picet le torche-pot, correspond une différence analogue dans la façon de grimper. Celui-là appuie fortement sa queue contre le tronc d'arbre et en éloigne sa poitrine; celui-ci, au contraire, ne se cramponne qu'avec ses pattes, et écarte autant sa queue que sa poitrine. La forme de la patte permet aussi de concevoir comment notre oiseau peut descendre le long des troncs d'arbres, ou s'y cramponner la tête en bas. Armé d'un ongle très-développé, le doigt postérieur est parfaitement disposé pour s'enfoncer profondément dans l'écorce, tandis que les doigts antérieurs, prenant un point d'appui inférieur, empêchent le corps de se renverser. Le pic a bien deux doigts postérieurs, mais ils sont séparés, et le plus grand est encore dirigé latéralement plutôt que directement en arrière; en outre, les doigts antérieurs sont courts. Qu'un pic veuille se fixer à un arbre la tête en bas, il n'aura pas le point d'appui supérieur que fournit au sittidé son doigt postérieur; d'un autre côté, les doigts antérieurs s'implanteront aussi trop haut dans l'écorce pour que

l'oiseau puisse conserver cette position sans efforts, et s'y mouvoir sans trop de difficultés. Je ne parle pas de sa queue, son point d'appui habituel; elle contribuerait à renverser l'oiseau. On voit donc que pour pouvoir grimper aux arbres dans tous les sens, un oiseau doit être conformé comme l'est un sittidé. Et ce n'est pas là sa seule allure; il peut encore sautiller sur les branches et sur le sol.»

Les sittidés demeurent toute l'année au même endroit; c'est au plus si, après la saison des amours, ils errent dans un cercle fort restreint. On les trouve sûrement dans les localités où de vieux arbres élevés, ou bien des parois de rochers, leur fournissent des conditions d'existence suffisantes. Ils montent assez haut dans les montagnes.

Ils mangent des insectes, des matières végétales, principalement des graines, qu'ils cueillent sur les arbres, les buissons, ou qu'ils ramassent sur le sol.

Ils nichent dans des troncs d'arbres creux, dans des crevasses de rochers; ils ont presque toujours soin de garnir l'ouverture de leur trou d'argile et de vase. Chaque couvée se compose de six à neuf œufs, blancs et semés de points rouges.



Corbeil, Gréte Fils, imp.

Paris, Bailliére et Fils, édit.

Fig. 9. Le Torchepot bleu.

LES TORCHEPOTS — *SITTA*.*Die Kleiber, the Nuthatches.*

Caractères. — Les torchebots ont un bec fort, entier, cunéiforme, peu ou point comprimé latéralement ; des ailes médiocres ; un plumage dans lequel le bleu cendré et le roux dominant généralement. Leurs autres caractères sont ceux de la famille.

LE TORCHEPOT BLEU — *SITTA CAESIA*.*Der Kleiber, der Blauspecht, the Nuthatch.*

Caractères. — Ce genre est peu riche en espèces, et le torchebot bleu, vulgairement *grimpeur bleu* ou *pic bleu* (fig. 9), en est la plus intéressante. Il a le dos gris-de-plomb, le ventre roux-de-rouille ; une ligne noire passe au-dessus de l'œil et descend sur les côtés de la tête jusqu'au cou ; le menton et la gorge sont blancs ; les plumes des flancs et les sous-caudales sont

BREHM.

d'un brun châtain ; les rémiges d'un noir brunâtre, bordées d'un liséré clair, avec une tache blanche à la base ; les rectrices médianes sont d'un cendré bleuâtre, et portent sur les barbes externes, une tache blanchâtre, près de leur extrémité ; leurs barbes internes offrent une grande tache blanche, quadrangulaire. Les autres rectrices sont d'un noir foncé, avec les extrémités d'un bleu cendré. L'œil est brun, la mandibule supérieure noire, l'inférieure gris-de-plomb ; les pattes sont jaunâtres. Cet oiseau a 17 cent. de long et 28 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 9 cent., celle de la queue de 5.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle a la ligne noire sus-oculaire moins large, le ventre de couleur plus claire, des dimensions plus petites.

Distribution géographique. — Autrefois, l'on croyait qu'il n'existait en Europe qu'une seule espèce de torchebot, celle dont nous venons de donner les caractères ; mais l'on sait aujourd'hui qu'on y en rencontre au moins trois, le torchebot bleu, le torchebot d'Europe (*Sitta euro-*

IV — 316

pæa), qui vit dans le nord, et le torche-pot de Syrie ou des rochers (*Sitta syriaca*). Le torche-pot bleu manque dans le nord, mais on le trouve dans tout le reste de l'Europe, depuis le Jutland jusque dans le sud.

Mœurs, habitudes et régime.— L'espèce vit solitaire ou par paires, parfois par petites familles ou dans la société d'autres oiseaux, mais jamais en grandes bandes. Elle préfère à toute autre localité les grandes forêts, à arbres élevés, où abondent cependant les buissons, elle y est même parfois commune. Elle ne fuit pas le voisinage de l'homme, et on la trouve à la porte des villes, sur les arbres des promenades publiques, aussi bien que dans les forêts les plus désertes. En été, elle erre dans un district peu étendu; un chêne peut la retenir plusieurs heures, et lui donner beaucoup d'occupation. En automne, le besoin de voyager se faisant sentir, elle étend un peu le cercle de ses pérégrinations. Toutefois, elle demeure toujours sur les arbres, et il faut un besoin extrême pour qu'elle se hasarde dans un lieu découvert.

Cet oiseau est bien fait pour captiver l'attention de chacun. Il séduit par son activité, son agilité continuelle. Il n'est pas une minute en repos. « Il grimpe à un arbre, dit mon père; il le contourne, monte, descend; il court le long d'une branche, ou bien s'y suspend, le corps en bas; il enlève un morceau d'écorce, frappe le tronc de son bec, s'envole, et ne s'interrompt que pour faire entendre sa voix. Il se tient le corps accroupi, le cou rentré, les pattes fléchies, les plumes hérissées, ce qui lui donne une apparence lourde et maladroit. Mais rien n'est plus trompeur que cette apparence. Il vole avec facilité, sinon avec légèreté, les rémiges très-étendues, en battant fortement des ailes, souvent en voletant. Il ne franchit d'ordinaire qu'un court espace d'une seule traite; ce n'est pas faiblesse, cependant; mais pour passer d'un arbre à un autre, il n'a d'ordinaire que quelques pas à franchir. Souvent, en effet, on le voit se jouer dans les airs autour de la cime d'un arbre; parfois, sans cause connue, il vole d'une montagne à une autre, et franchit des distances d'un quart de lieue et plus, sans se poser. Parfois, il grimpe en tournant au haut d'un arbre et échappe ainsi aux regards; d'autres fois, au contraire, il vaque à ses occupations, sous l'œil de l'homme. La tristesse, chez lui, est signe de maladie. Le plus souvent, il se montre gai, vif, agile, en même temps que rusé et judicieux.

« Un des traits qui dominant tout son caractè-

re, continue mon père, c'est son amour de la société, non de ses semblables, mais d'autres oiseaux, notamment des mésanges et des grim-pereaux. Jamais je n'ai vu plus de deux à quatre torche-pots réunis ensemble, à moins qu'ils ne formassent une famille. Obligés qu'ils sont de conquérir péniblement leur nourriture, ils vivent épars, suivis d'ordinaire par les mésanges, les pinsons, auxquels s'adjoignent quelques nonnettes, quelques roitelets ou quelques grim-pereaux. » Parfois, un pic se mêle à cette société, et vit avec elle plus ou moins longtemps. « Quel est le véritable chef d'une réunion aussi mélangée? c'est ce qu'il est bien difficile de décider, dit Naumann. Chacun obéit au signal donné par un autre, jusqu'à ce qu'enfin les soucis de la reproduction viennent mettre fin à la communauté. » Dans toutes nos forêts, on rencontre fréquemment de pareilles bandes. Il n'y a aucun lien intime qui réunisse ainsi toutes ces diverses espèces, et cependant, elles demeurent réunies. On rencontre la même bande plusieurs jours de suite, en différents endroits; mais, quel que soit le nombre de mésanges, et des autres espèces dont elle se compose, il est excessivement rare d'y trouver plus de deux ou trois torche-pots.

Le cri d'appel du torche-pot bleu, est un son flûté clair : *tu tu tu*; son cri ordinaire, qu'il pousse sans cesse, sans paraître y attacher de signification, est bref, peu retentissant; on peut le noter par *sit*. Il fait encore entendre un autre cri : *tzirr twit twit twot* ou *tzor twaet twaet twaet*. Le cri, dans la saison des amours, se compose de plusieurs notes harmonieuses, sifflantes et s'entendant au loin. *Tu tu* y domine, et ce cri est suivi de *couü couü tizr*. Le mâle se tient perché sur la cime d'un arbre, se retourne de tous côtés et lance dans les airs sa note : *tu*; la femelle, perchée sur un autre arbre, lui répond par *twaet*. Tous deux s'envolent ensuite, s'attaquent, se pourchassent, tournent autour des arbres, se poursuivent au milieu des branches, exécutent les tours d'adresse les plus variés et toujours en criant. A ce moment, une seule paire suffit pour animer une forêt ou du moins un parc. Lorsque l'on connaît le cri du torche-pot, il suffit de se diriger vers l'endroit d'où part ce cri, pour être sûr de rencontrer l'oiseau.

Le torche-pot bleu se nourrit d'insectes, d'araignées, de baies et de graines. Il avale du sable pour faciliter sa digestion. Il prend les insectes sur les branches, les retire de la mousse, des fentes, de l'écorce où ils cherchent une re-

traite; ou bien, d'un bond rapide, il les saisit au moment où ils s'envolent. Son bec est trop faible pour percer le bois, mais il est suffisamment fort pour détacher d'assez grands morceaux d'écorce. Dans ses chasses, cette espèce arrive souvent auprès des maisons; elle grimpe le long des murs, et pénètre même dans les chambres. « Ce qu'elle aime autant que les insectes, dit mon père, ce sont les graines des hêtres, des tilleuls, des érables, des pins, des sapins, les glands, l'orge et l'avoine. J'ai trouvé de toutes ces substances dans son estomac. Tant que les cônes restent fermés, elle ne peut s'emparer des graines des conifères; mais dès qu'ils commencent à s'ouvrir, elle sait en retirer les semences, qu'elle mange avec plaisir. Elle paraît surtout être friande de celles des sapins, que peu d'oiseaux recherchent. Quand nos vieux sapins sont couverts de cônes mûrs, ils deviennent le séjour préféré des torchebots. Ces oiseaux ramassent à terre les autres graines des arbres. Avant de les manger, ils savent dépouiller les grains d'orge et d'avoine de leur balle, les glands de leur écorce. L'orge et l'avoine paraissent peu leur convenir; ils n'en mangent, dirait-on, que par nécessité. Ils aiment mieux les faines et les fruits du tilleul, et ils en font provision pour les temps de disette. J'ai souvent pris grand plaisir à observer des torchebots en train de dévaliser un hêtre chargé de fruits. On les voit deux ou trois ensemble s'envolant l'un après l'autre vers le hêtre, et y cueillir une graine qu'ils transportent sur un autre arbre, où ils ont pratiqué dans l'écorce un trou parfaitement disposé pour la recevoir; ils l'y posent, la tiennent avec leurs doigts de devant, la fendent et l'avalent. Ils laissent ensuite tomber les enveloppes et vont chercher un autre fruit, qu'ils mangent de même. Cela dure des heures, des journées entières, et c'est un spectacle charmant de voir ces oiseaux voler ainsi continuellement d'un endroit à l'autre, cueillir des graines, les ouvrir. Ils agissent de même avec les noisettes, les fruits du tilleul et de l'érable. Le torchebot bleu sait reconnaître si une graine est pleine ou non; jamais, il n'en ouvre une qui soit vide. Il a bien quelque peine à casser la dure écorce d'une noisette; mais il en a vite fini avec les semences du tilleul, du hêtre ou de l'érable. Comme il prend toujours dans son bec les fruits dont il se nourrit, s'il veut saisir une noisette, il est obligé d'écartier démesurément ses mandibules, ce qui lui donne un aspect assez singulier. D'après Naumann, il ramasserait en hiver les noyaux de cerises que l'on a jetés, et les fendrait

pour en manger l'amande. On le voit dans les jardins, en société des mésanges, chercher des graines de tournesol, se chier et surtout de chanvre, dont il est on ne peut plus friand. » Au dire de Snell, il mange impunément les baies vénéneuses de la buyone, et dans plusieurs localités, les enfants ont l'habitude de couvrir leurs pièges avec cette plante, dont les baies rouges l'attirent de loin.

Hayden a observé qu'en hiver, les torchebots mangeaient souvent les larves qui vivent dans les galles du hêtre. Ces galles coniques se trouvent assez communément réunies en grand nombre sur la face supérieure d'une feuille de hêtre; elles deviennent ligneuses en automne, et tombent des arbres. Les torchebots et les mésanges les recherchent alors avec avidité; ils percent un trou dans la galle, non loin de la pointe, et retirent la larve. D'ordinaire, ce trou est si petit que l'oiseau ne peut certainement pas y enfoncer le bec; dans ce cas, c'est donc probablement avec la langue qu'il retire l'insecte. Hayden fait remarquer que le torchebot perce toujours la galle à son sommet, qui est dur et ligneux, et non à l'endroit où la larve n'est protégée que par une simple membrane papyracée.

Nous avons déjà dit que le torchebot bleu fait des provisions pour l'hiver. « Il les dépose, dit encore mon père, dans une fente d'un tronc d'arbre, dans un lambeau d'écorce, quelquefois même sous le toit d'une maison. Il n'entasse jamais beaucoup de semences en un même endroit; tout au contraire, il les dissémine en plusieurs lieux, afin, sans doute, de n'être pas exposé à tout perdre d'un coup. »

Le torchebot niche toujours dans des trous, d'ordinaire dans des troncs d'arbres creux, exceptionnellement dans les crevasses des murs. Souvent, ils s'empare des demeures cloisonnées du pic; seulement, il n'aime pas que son habitation soit pourvue d'une porte plus grande qu'il ne faut pour lui livrer passage; aussi, mure-t-il l'entrée de son nid, et n'y laisse-t-il de libre qu'un trou juste suffisant pour pouvoir passer. « Il fait cet ouvrage, dit mon père, avec de l'argile ou de la terre, qu'il mouille, pétrit et agglutine avec sa salive visqueuse, comme l'hirondelle. Il travaille rapidement; il apporte successivement dans son bec de petits morceaux de terre, les imprègne de salive et les fait tenir. On dirait un petit maçon, apportant une pierre après l'autre et la consolidant. La paroi ainsi construite a un pouce et plus d'épaisseur; quand elle est sèche, elle est assez solide pour résister à l'action des doigts,

et il faut prendre un ciseau pour l'enlever. En son milieu se trouve l'ouverture, qui est circulaire et qui n'a, comme nous l'avons dit, que les dimensions nécessaires pour permettre à l'oiseau d'y passer. Une fois terminé, ce nid est à l'abri des attaques de tous les carnassiers ; seuls, les pics peuvent en percer les parois, et ils le font, quand le torche-pot s'est établi dans un nid qu'il leur a dérobé. En 1819, un torche-pot avait disposé un nid de pic noir pour recevoir ses œufs ; il n'avait pas terminé son travail, qu'arrivaient les premiers possesseurs ; la femelle s'approcha, demeura un instant stupéfaite devant la paroi argileuse, puis la détruisit en quelques coups de bec. Ces oiseaux ont encore d'autres combats à soutenir, avant de demeurer tranquilles possesseurs de leur nid. J'ai vu une paire de torche-pots actifs à travailler, mais avant qu'ils eussent pu murer l'entrée de leur nid, survint une paire d'étourneaux qui les chassa. » Avoir terminé leur construction semble être pour le mâle et la femelle un grand sujet de joie. « Le mâle, dit Paessler, se tient au voisinage du nid, et lance joyeusement dans les airs son cri d'amour, tandis que la femelle entre et sort sans cesse : la joie qu'ils expriment semble avoir sa source dans un sentiment de sécurité. » Pralle trouva un jour un nid de torche-pot et voulant s'assurer s'il était ou non habité, il frappa contre le tronc de l'arbre qui recélait ce nid ; l'oiseau vint à l'entrée, considéra quelque temps le naturaliste, puis se retira au fond de sa demeure ; cette manœuvre se répéta encore plusieurs fois, et toujours avec le même résultat. Enfin la femelle ne se décida à s'envoler que lorsqu'on monta sur l'arbre.

« Le nid du torche-pot bleu, d'après mon père, est plus ou moins grand, suivant les dimensions de la cavité dans laquelle il est construit ; il est toujours fait de substances très-sèches, de feuilles de hêtre, de chêne, de petits morceaux d'écorce de pin, le tout entassé de telle sorte que l'on se demande comment les œufs peuvent y tenir et l'oiseau y trouver assez de place pour se retourner. On est tenté de croire que les œufs sont enfouis au milieu des feuilles et des écorces. »

C'est à la fin d'avril ou au commencement de mai que les pontes sont achevées. Chaque nichée est de six à neuf œufs, d'un blanc de lait ou de chaux, semés de points plus ou moins nets, plus ou moins fins, d'un rouge clair ou d'un rouge foncé, fort semblables aux œufs des mésanges. La femelle couve seule, pendant treize ou quatorze jours. Les deux parents élèvent leurs petits en commun, les nourrissent d'insectes,

notamment de chenilles. Ces petits grandissent rapidement, mais ils ne quittent le nid que quand ils peuvent parfaitement voler. Après avoir pris leur essor, ils restent encore quelque temps avec leurs parents, qui fournissent à leurs besoins, les avertissent des dangers qui peuvent les menacer, leur apprennent à se suffire à eux-mêmes. Après la mue ils se dispersent.

Chasse. — Le torche-pot bleu n'est pas difficile à chasser. On le prend dans des pièges amorcés avec du chènevis ou de l'avoine, aux gluaux ; souvent on le capture dans des chambres, où il s'est aventuré.

Captivité. — C'est un oiseau qui se fait aisément à la perte de la liberté. Il n'est pas difficile à nourrir ; de l'avoine lui suffit ; lui donne-t-on du chènevis, il prospère ; cependant, pour le garder longtemps, il faut varier son régime. Il est charmant dans une petite cage, et plus encore dans une prison un peu vaste. Trouve-t-il un endroit convenable, il y dépose des provisions. Naumann l'a vu enfoncer des grains d'avoine dans des fentes de sa cage, toujours le gros bout en avant, de façon à en laisser sortir la pointe. Il s'épargne ainsi la peine d'avoir à retirer le grain, quand il veut le manger ; car il a l'habitude d'ouvrir constamment les grains d'avoine par la pointe ; dans ce cas, il n'a donc qu'à l'ouvrir pour en extraire le contenu. Le torche-pot bleu vit en bons rapports avec les autres oiseaux ; mais il ne contracte amitié qu'avec ceux dont, en liberté, il recherche la compagnie, et reste indifférent pour les autres. Il n'a qu'un défaut, c'est de faire continuellement du bruit, de tout frapper de son bec ; on ne peut donc pas le laisser voler librement dans un appartement, sans avoir à craindre quelques dégâts.

LE TORCHEPOT SYRIAQUE — *SITTA SYRIACA*.

Der Felsenkleiber, the Rock-Nuthatch.

Caractères. — Tous les torche-pots paraissent avoir les mêmes mœurs, les mêmes habitudes ; un seul fait exception, c'est le torche-pot syriaque, *Sittelle des rochers* comme on l'appelle aussi. Sa livrée est presque la même que celle de l'espèce précédente. Il a le dos bleu-cendré, la face inférieure du corps en partie jaunâtre ; mais tandis que le torche-pot bleu n'a que la gorge blanche, celui-ci a en outre la poitrine et le milieu du ventre de cette couleur ; les rectrices, à l'exception des médianes qui sont d'un gris cendré, sont gris-de-fumée, tachées de brun fauve sur les

barbes internes. Cet oiseau est un peu plus grand que le torchepot bleu.

Pour plusieurs naturalistes, le torchepot syriaque ne serait qu'une variété de l'espèce précédente; mais tous ceux qui ont eu occasion de l'observer en vie sont unanimes pour le considérer comme espèce parfaitement distincte.

Distribution géographique. — Ehrenberg a découvert cette espèce en Syrie; Michahelles la vit dans les hautes montagnes, entre la Bosnie et la Dalmatie; le comte von der Mühle, Lindermayer, Kruper l'ont souvent observée en Grèce.

Mœurs, habitudes et régime. — L'ornithologiste qui parcourt les routes affreuses de la Grèce, ne voit pas un oiseau durant des heures entières, et fait des réflexions sur la pauvreté de ces contrées, quand tout à coup un rire éclatant vient l'arracher à sa rêverie. Ce rire part d'une paroi rocheuse ou de quelques blocs de rochers: il se répète; le naturaliste regarde, et aperçoit un torchepot qu'il considère immédiatement, et avec raison comme différent du précédent. Cette espèce vit à la manière du torchepot bleu; mais on ne la rencontre guère que sur les rochers et surtout sur les murs des anciennes forteresses vénitiennes, où on la voit continuellement entrer dans les meurtrières et en sortir. Elle est on ne peut plus agile; elle grimpe avec sûreté le long d'une paroi verticale, montant, descendant, et comme maintenue par un aimant. Quand elle vole vers un rocher, elle s'y pose d'ordinaire la tête en bas; sur les murs, sur les corniches, elle s'utille à reculons. Ce n'est que rarement qu'elle grimpe à un arbre; jamais on ne la rencontre dans les grandes forêts où ne se trouvent pas des rochers. Son cri est un rire perçant, sonore et très-aigu, qu'on peut rendre par *hidde hati tititi*.

Le torchepot syriaque a le même régime que le torchepot bleu, dont il a d'ailleurs toutes les allures; il est aussi vif, aussi actif, aussi audacieux; il se prend tout aussi facilement dans des pièges de toute nature, et supporte longtemps la captivité. En cage, il se tient presque toujours à terre, et ne monte guère sur les barreaux.

Cette espèce construit son nid contre une paroi de rochers escarpés, sous une corniche qui lui fournit un toit naturel. D'après von der Mühle, elle choisirait toujours une exposition au midi ou au levant, jamais au couchant. Ce nid, artistement construit en argile, est muni d'un couloir d'entrée, d'environ 30 centimètres de long, et aboutissant à une chambre arrondie, tapissée de poils de chèvre, de bœuf, de chien et de chacal. En dehors, il est recouvert d'ailes cornées de

certain coléoptères. D'après Kruper, le nid a 30 centimètres de long et quelquefois plus; le couloir d'entrée, par contre, n'a que 3, au plus 5 centimètres de long. L'erreur de von der Mühle reposerait sur ce que, très-souvent, ce torchepot s'emparerait du nid d'une hirondelle (*Cecropis rufula*), lequel serait muni d'un long couloir.

Au dire de Kruper, le torchepot syriaque prend un plaisir extraordinaire à construire. Ce naturaliste trouva une cavité naturelle de rocher que l'oiseau avait disposée pour lui servir de demeure; il l'avait murée en avant et munie d'un couloir artificiel de 7 centimètres de long, fait avec du fumier mêlé à des ailes de coléoptères. Il enleva ce mur. Trois semaines plus tard, la cavité avait disparu; l'oiseau l'avait complètement bouchée. Il détacha de nouveau la couche de terre qui la fermait, mais ne trouva rien dans le nid: il en conclut que l'oiseau n'avait exécuté ce travail que par passe-temps. Il fit un grand trou dans un nid et en boucha le couloir d'entrée avec de l'herbe; quelques jours après, le dommage était réparé, le trou fermé et le couloir remis en bon état. Une autre fois, le torchepot, au lieu de boucher le trou, y construisit un couloir de 3 centimètres de long; le nid se trouva alors avoir deux ouvertures.

La ponte a lieu à la fin d'avril ou au commencement de mai. La couvée est de huit ou neuf œufs blancs, tachetés de rouge. La femelle les couve avec tant d'ardeur, qu'on peut la prendre avec la main.

LES SITTELLLES — *SITTELLA*.

Die Baumkleiber, the Tree-Nuthatches.

Caractères. — Les sittelles diffèrent des torchepots par leur bec mince, pointu, fortement comprimé latéralement, à mandibule supérieure échancrée en arrière de la pointe; des ailes couvrant en entier la queue et dont les deuxième et troisième régimes sont les plus longues; des rectrices courtes et égales entre elles.

Distribution géographique. — Ce genre est propre à la Nouvelle-Hollande.

Mœurs, habitudes et régime. — Les espèces qui le composent ont les allures des torchepots. Elles construisent sur des branches d'arbres des nids d'une forme toute particulière, dans lesquels il ne paraît pas entrer de terre.

LA SITTELLE A CAPUCHON — *SITTELLA PILEATA*.*Der Kappenbaumkleiber.*

Caractères. — Cet oiseau a le haut de la tête noir, ce qui lui a valu son nom spécifique; le dos et la nuque gris-brun, à taches longitudinales d'un brun foncé; les ailes d'un brun noirâtre; le front, une ligne qui surmonte l'œil, la gorge, la poitrine et le ventre, sur la ligne médiane, blancs; les côtés de la poitrine et les flancs gris-brun; les rectrices d'un brun noirâtre, avec une tache rouge-brun au centre et la pointe brune; l'œil brun-jaune, le bec jaune à la base, noir à la pointe; les pattes jaunes. La femelle est plus foncée, elle a toute la tête noire. Cet oiseau a 13 cent. de long; l'aile pliée mesure 10 cent. et la queue 4.

Distribution géographique. — Il habite le sud-ouest de l'Australie.

Mœurs, habitudes et régime. — Gould et Gilbert nous ont fait connaître quelques particularités des mœurs de cette espèce. Le premier la vit par petites troupes de quatre à huit individus. Elle se tient sur les arbres; court avec la plus grande agilité au milieu des branches;

grimpe aussi bien que les torchepots; monte ou descend comme eux la tête la première. Son vol est très-rapide; elle ne vole cependant que pour passer d'un arbre sur un autre. Gould rencontra une bande d'environ trente individus. Ils étaient très-défiants; se tenaient sur les branches les plus élevées, et volaient avec une telle rapidité que les chasseurs durent courir précipitamment pour pouvoir en tirer. Gilbert dit que ces oiseaux vivent par familles de vingt à trente membres, qu'ils grimpent aux arbres avec la plus grande agilité, et que, en grim pant, mais surtout en volant, ils font entendre un léger pialement, assez bref.

Leur nid est formé de morceaux d'écorce, attachés aux branches avec des toiles d'araignée. Cette même substance le couvre entièrement, ce qui le fait paraître lisse et poli; mais elle n'est pas enroulée autour du nid, elle est simplement posée sur lui. Souvent, on y trouve aussi des lichens. D'ordinaire, le nid est placé à une bifurcation d'une des plus hautes branches d'un acacia; il est difficile à apercevoir, car il est petit et ressemble à une exostose du bois. Chaque couvée se compose de trois œufs blanchâtres, semés de taches arrondies, de couleur verte. La ponte a lieu au mois de septembre.

LES TICHODROMIDÉS — *TICHODROMAE*.*Die Mauerkletten, The Wall-Creepers.*

Caractères. — Un des plus beaux oiseaux des Alpes est le représentant européen d'un petit groupe, diversement délimité par un certain nombre d'auteurs, mais envisagé par tous comme devant occuper une place à part, et former une famille, ou tout au moins une sous-famille, particulièrement caractérisée par des ailes amples et une queue dont les pennes ont un rachis flexible.

Cette famille ne compte que peu d'espèces, et toutes ne sont pas bien connues, aussi nous contenterons-nous de faire l'histoire de celle qui habite nos pays, et qui, type de la famille, l'est aussi du genre suivant.

LES TICHODROMES — *TICHODROMA*.*Die Mauerkletten, the Wall-Creepers.*

Caractères. — Le genre tichodrome a pour caractères, un corps ramassé; le cou court; la tête grande; le bec très-long, mince, arrondi, anguleux seulement à sa base, pointu, légè-

rement recourbé; des tarses assez robustes; des doigts minces, armés d'ongles très-grands, très-recourbés, minces et pointus; des ailes courtes, larges, arrondies, dont la quatrième ou la cinquième rémige est la plus longue, tandis que la première est très-courte; une queue courte, à plumes molles, larges, arrondies à leur extrémité; un plumage lâche, soyeux, vivement coloré, variant suivant les saisons. La langue présente chez les tichodromes la même conformation que chez les pics. Elle a environ 2 cent. de long; et atteint par conséquent presque l'extrémité du bec; elle est pointue, vermiculaire, peu protractile et munie d'une grande quantité de petites papilles crochues, visibles à un faible grossissement, mais impropres à maintenir une proie.

On ne sait pas encore au juste si les tichodromes que l'on a découverts dans le midi de l'Europe, en Afrique et dans le sud de l'Asie, diffèrent spécifiquement du tichodrome des Alpes: toujours est-il qu'ils lui ressemblent

beaucoup. Il nous suffira donc de faire l'histoire de celui-ci.

LE TICHODROME DE MURAILLES — TICHODROMA MURARIA.

Der Alpenmauerläufer, der Alpenspecht.

Caractères. — Le tichodrome de murailles, ou *grimpeur des Alpes*, *échelette* (fig. 10), a la gorge noire en été, blanche en hiver; les rémiges et les rectrices noires; les premières, de la troisième à la quinzième, d'un beau rouge vif dans leur moitié radicale; les petites sus-alaires et un liséré qui borde en dehors les grandes sus-alaires de même couleur, les rectrices bordées de blanc dans leur partie terminale; les troisième, quatrième et cinquième rémiges marquées d'une ou deux taches blanches sur leurs barbes internes, les autres marquées des taches jaunes, variant beaucoup sous le rapport du nombre et de la grandeur; l'œil brun, le bec et les pattes noirs. Cet oiseau a 17 cent. de long et 29 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 10 cent., celle de la queue de 6 cent.; le bec mesure de 4 à 5 cent.

Distribution géographique. — Le tichodrome de murailles a une aire de dispersion fort étendue. On le trouve dans les Alpes, dans les Pyrénées, dans d'autres montagnes de l'Espagne, dans les Apennins, dans les Balkans, dans les montagnes de la Grèce, dans le Tatra et dans les Carpathes. Plusieurs fois, parti des Alpes, il a fait des apparitions non-seulement dans le sud, mais encore dans le nord de l'Allemagne. On l'a observé dans l'Atlas et, d'après Rüppell, dans les montagnes de l'Abyssinie. Au dire de Jerdon, il est commun dans l'Himalaya, dans le Cachemire et dans l'Afghanistan.

Mœurs, habitudes et régime. — Jusqu'à ces dernières années, nous ne connaissions que très-peu son genre de vie. Gessner est le premier naturaliste qui fasse mention de cet oiseau; plus tard, Steinmüller, Sprungli, Schinz et Tschudi le décrivent. Mais ce n'est qu'en 1864, que Girtanner, de Saint-Gall, nous a rendu un compte détaillé de ses mœurs et ses habitudes. J'en puis mieux faire que de céder la parole à ce remarquable observateur, à l'obligeance duquel je dois plusieurs détails encore inédits.

« Lorsque le voyageur, qui parcourt les montagnes de la Suisse, arrive sur les cols élevés des Alpes; qu'il a dépassé la limite des forêts; qu'il pousse toujours plus avant au milieu des rochers, il lui arrive, dans certaines parties, d'en-

tendre un sifflement prolongé sortir d'une paroi de rochers. Ce sifflement rappelle un peu le chant du merle; il se compose de plusieurs syllabes, se suivant précipitamment, sur la même note, et se terminant par une finale traînante, plus haute de plusieurs tons: on peut rendre ce chant par: *du du du duiii*. Étonné et réjoui à la fois de sentir un autre être vivant au milieu des déserts des rochers, le voyageur regarde autour de lui, et finit par apercevoir au milieu des rocs, un petit oiseau, aux ailes rouges, à moitié ouvertes, grimant le long d'une paroi verticale. C'est le tichodrome des murailles, la *rose vivante des Alpes*, qui parcourt son domaine, sans crainte de l'homme qui s'est péniblement traîné jusque dans sa patrie. Le touriste s'arrête, s'assied sur une pierre couverte de mousse, pour admirer quelques instants cet être. Mais quelque attention qu'il y prête, il lui est impossible de comprendre des jeux de lumière, des mouvements qui ressemblent plus à ceux d'un papillon qu'à ceux d'un oiseau. Le tichodrome lui apparaît comme dans un rêve, et il veut pouvoir le considérer de plus près. En possession d'un bon fusil, et poussé par l'amour de l'observation et non par une aveugle rage de détruire, il n'a qu'à épauler son arme, et à bien viser quand l'oiseau sera tranquille un instant. Il ne doit pas redouter la petite grêle de pierres, que lancera sur lui le vieux génie de la montagne, irrité de la mort d'un de ses favoris; il doit savoir que, quand il se croira le plus sûr de sa mire, le génie lui fera tout à coup glisser une pierre sous le pied, pour lui faire manquer son coup. Si le chasseur est heureux, il voit tomber le petit oiseau, et à moins que celui-ci ne disparaisse au fond d'un précipice, il en possède le cadavre.

« Il est plus facile de surprendre le tichodrome de murailles lorsqu'il s'aventure, en hiver, dans des régions moins hautes. Comme tous les oiseaux des Alpes, il aime à errer. Par les jours de soleil, il monte le long des rochers jusqu'à une altitude de plus de 3,000 mètres. On l'a même vu sur des blocs de rochers, au milieu des glaciers, occupé à y chasser des insectes. Rarement, en été, il descend au-dessous de la région alpestre. Mais à mesure que les jours diminuent, que les nuits sont plus longues, que le soleil ne peut plus arrêter la marche lente mais progressive de la croûte de glace, il se voit bien forcé d'abandonner ces parages déserts, et de descendre dans une zone plus basse, plus chaude, mieux protégée. Ainsi, dans l'hiver particulièrement long et rigoureux de 1863-1864, on vit des

tichodromes de murailles dans Saint-Gall même. Je les observai souvent sur les poudingues de la Steinach-Schlucht, tout auprès de la ville, sur les clochers, sur les vieux murs, souvent presque au niveau du sol; ils se laissaient approcher au point qu'on pouvait presque les prendre avec la main. Mais que quelques beaux jours se succèdent, tous aussitôt émigrent vers les hautes régions, tandis que le retour du froid les ramènera dans la vallée.

« Le tichodrome aime surtout les rochers complètement dénudés; plus une région alpestre est sauvage et aride, plus on est sûr de l'y rencontrer. Il ne va visiter les larges traînées d'herbes, qui descendent le long des rochers, que pour y chercher des insectes; et encore se hâte-t-il de revenir toujours sur les places nues. Jamais il ne grimpe aux arbres; jamais je n'en vis un seul perché sur un arbre ou sur un buisson. Il ne vit que dans l'air ou sur les rochers. Il n'aime pas à descendre à terre. Y voit-il un insecte, il cherche à le prendre sans quitter son rocher; n'y réussit-il pas, il s'envole, se pose un instant, saisit sa proie, et l'instant d'après, il est de nouveau appendu à la paroi rocheuse, y cherchant un endroit convenable pour dévorer son butin. Les petits coléoptères, qui simulent la mort et se laissent rouler en bas des pierres, espérant tomber dans quelque endroit inaccessible; les araignées qui, se suspendant à un fil, cherchent leur salut en tombant du haut d'un rocher, il les capture en l'air, avant qu'ils aient eu le temps de disparaître.

« En grim pant, le tichodrome porte la tête haute, et semble avoir alors le cou aussi court que le torche pot bleu. Là où le rocher surplombe, il se renverse en arrière, pour ne pas endommager son bec, en le frottant contre les pierres.

« Il grimpe avec une vitesse incroyable le long des rochers les plus escarpés, des murs les plus élevés, tantôt courant, tantôt faisant des bonds, accompagnés chacun d'un battement d'ailes, et souvent d'un cri bref et guttural. Jamais il ne s'appuie sur ses rectrices, comme on l'a dit: elles sont trop molles et trop faibles pour le soutenir. De loin, il semble bien qu'il en soit ainsi, mais quand on l'approche, on voit les mouvements de ses ailes. Il abaisse le coude, relève ses rémiges en haut et en arrière, et agissant ainsi sur la colonne d'air qui se trouve sous lui, il s'élance plus haut. Ses ailes sont parfaitement conformées pour lui servir dans ce but. Si elles avaient été pointues, elle lui auraient

donné bien moins de force. Quant à sa queue, il cherche tant qu'il peut à l'éloigner de la paroi, pour éviter qu'elle ne s'endommage.

« Le tichodrome de murailles déploie dans ses mouvements tant de force et d'adresse, que l'on peut bien admettre qu'il n'y a dans toute la montagne pas de rocher pour lui trop lisse ou trop escarpé. En captivité, on le voit courir aisément le long des tapisseries. Plus une surface est lisse et verticale, plus il la gravit rapidement, car il ne peut s'y tenir qu'un instant en équilibre.

« Arrivé à son but, il étale ses ailes, montrant ainsi les taches blanches qui marquent ses plumes; on dirait un grand papillon collé contre la muraille. Il porte la tête à droite et à gauche; il regarde par-dessus son épaule la place où il va descendre. A ce moment, on croirait facilement qu'il repose sur l'extrémité de sa queue. D'une secousse vigoureuse, il s'élance dans l'air, s'y retourne, y joue quelque temps. Tantôt il donne des coups d'aile précipités et irréguliers, comme un papillon; tantôt il descend les ailes grandement ouvertes; tantôt enfin il se laisse tomber comme un oiseau de proie, la tête en bas, les ailes serrées contre le corps, et se pose près ou fort loin, ou à quelques pieds seulement au-dessous de l'endroit d'où il s'est élan cé. Il s'y pose la tête relevée, et décrit ainsi un arc à courbe élégante, se terminant brusquement. Pour aller de côté, il vole. Quelquefois, on le voit courir sur une arête de rocher, les tarses fortement fléchis; mais il n'aime pas cette allure et ne tarde jamais à prendre son essor. Il vole bien, moins peut-être horizontalement que verticalement; cette dernière façon lui est à vrai dire la plus utile, et là il est passé maître. On ne peut rien voir de plus beau qu'une paire de ces charmants oiseaux, se jouant ainsi au soleil, le long des parois de rochers les plus sombres.

« Le tichodrome de murailles passe la nuit dans quelque crevasse, où il se trouve en sécurité. Dans la montagne, j'avais remarqué certaines parois rocheuses qu'il semblait affectionner particulièrement; on était sûr de l'y trouver toujours; mais je ne l'y avais jamais vu apparaître que quand les autres oiseaux des Alpes s'étaient déjà montrés et fait entendre depuis longtemps. J'en avais conclu qu'il n'arrive à ces endroits que venant d'une autre région des Alpes, où il avait passé la nuit. Aujourd'hui, j'ai pu me convaincre que ce n'est que parce qu'il se réveille tard. Il a d'ailleurs parfaitement raison; sa



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE DRYOCOPE OU PIC NOIR.

Corbeil, Crété fils, imp.

LE PIC ÉPEICHE.

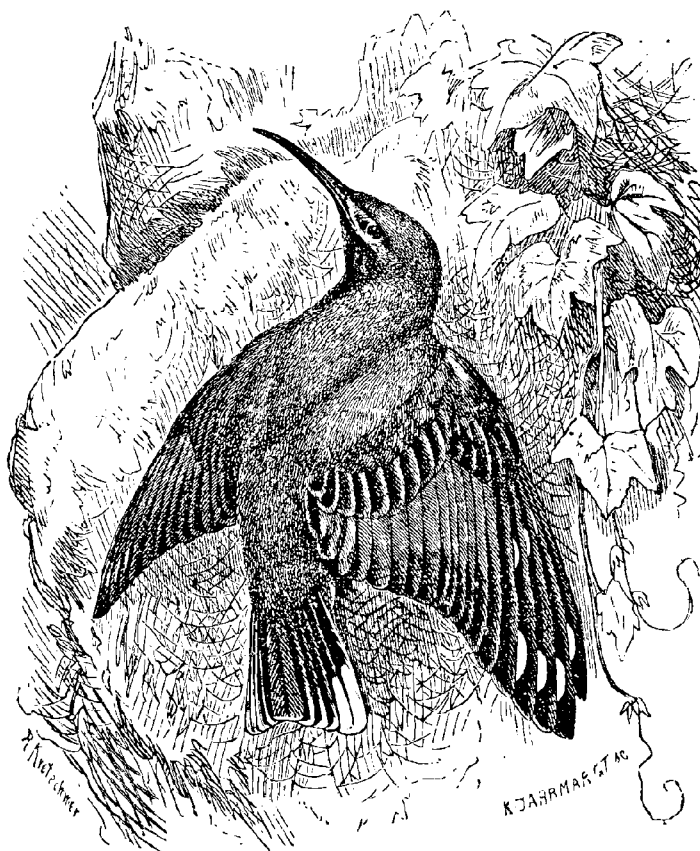


Fig. 10. Le Tichodrome de murailles.

pétulance, sa vivacité doivent le fatiguer; et de plus, tant que les ravins sont encore dans l'obscurité la chasse aux insectes y est infructueuse. Même en été, la température, la nuit, baisse considérablement dans les hautes régions. Les rochers se recouvrent d'une rosée abondante, et dégouttent le matin. Qu'y ferait le tichodrome? Il ne pourrait qu'y salir et mouiller ses ailes, sans trouver un point d'appui pour se cramponner; malgré la vigueur de ses ongles, il ne pourrait se tenir sur des surfaces polies et mouillées. Il reste donc au fond de son trou, couché sur le ventre, comme un oiseau qui couve, laissant reposer ainsi ses ailes et ses pattes.

« Hors la saison des amours, il est rare de rencontrer deux tichodromes ensemble. L'oiseau parcourt isolément son domaine désert, en lançant dans les airs sa petite phrase brève, mais harmonieuse. Un de ses semblables s'aventure-t-il dans le même district, il se montre indifférent à son égard, ou cherche à le chas-

ser. Il ne fait nulle attention aux autres oiseaux, ou bien il fuit devant eux. »

Girtanner n'a pas observé le mode de reproduction du tichodrome; il se contente, à ce propos, de citer Koenig Warthausen. « Le mode de reproduction du tichodrome de murailles, dit ce dernier, a déjà causé plus d'un souci aux naturalistes. C'est à Kramer que nous devons les renseignements les plus anciennement connus. D'après lui, il nicherait dans des crevasses de rochers inaccessibles, dans des troncs d'arbres creux, et même dans les crânes desséchés des grands mammifères. Plus tard, on reconnut ce qu'il y avait dans cette narration de vrai et de faux. Thienemann a décrit trois nids: pour l'un d'eux, son authenticité est indubitable. Quant à moi, après plusieurs années de recherches, je pus enfin découvrir, au Saint-Gothard, deux beaux nids, complètement achevés, et appartenant bien positivement à notre oiseau. Je trouvai l'un, le 1^{er} juin; il contenait deux œufs: le second en renfermait trois; je le trouvai le 18 juin. Ces

ВРЕМЯ.

IV — 317

nids sont des reproductions exagérées de celui du torchepot bleu. A première vue, ils semblent un grossier feutrage de substances animales et végétales. Dans le fond de l'un, se trouve une couche de petites racines, sur laquelle repose le nid proprement dit. On croirait qu'un vieux nid de rouge-queue a servi de fondation. La partie supérieure est formée de mousses fines et de poils blancs, artistement entrelacés. Les bords de la cavité sont doucement arrondis ; l'intérieur est tapissé des substances les plus molles : plumes de lagopède des Alpes, poils de campagnol des neiges, plumes de la poitrine du tichodrome. Dans le second nid, le fond est formé de mousse ; le revêtement interne se laisse facilement enlever ; il est composé de poils bruns et blancs ; ceux du fond sont très-fins, presque duveteux. Les œufs sont petits, un peu plus gros que ceux du rouge-queue tithys. Ils sont ovales ou piri-formes, à coquille peu brillante, d'un blanc de lait, semée de petits points d'un rouge-brun foncé, nombreux surtout vers le gros bout, et manquant presque à la pointe. » Le mâle aide-t-il sa femelle à couvrir ? C'est ce que l'on ne sait pas encore. Wodzicki trouva dans le Tatra deux nids de tichodromes, mais il ne put s'en emparer, car ils étaient établis contre une paroi de rochers à pic, à une hauteur de plus de 60 mètres. Dans l'un, il semblait y avoir des petits, car les parents y venaient souvent avec de la nourriture. Dans l'autre, la femelle couvait ; on voyait le mâle arriver, apportant des aliments que la femelle, tendant la tête, prenait avec son bec. Wodzicki resta plus d'une heure, transporté d'aise, à observer ces charmants oiseaux. Il aurait voulu pouvoir s'emparer de l'un des nids ; mais y arriver par en bas était complètement impossible, et malgré toutes les belles récompenses qu'il promit, aucun de ses compagnons ne voulut se hasarder à les atteindre par en haut.

« Le tichodrome de murailles, dit encore Girtanner, se nourrit des quelques espèces d'araignées et d'insectes qui habitent les hautes régions ; ces espèces sont trop peu nombreuses pour qu'il puisse se montrer difficile sur leur choix. De son bec effilé il saisit, comme avec une pince, la proie la plus petite. Sa langue ne sert pas à la préhension des aliments ; mais avec elle il embroche l'insecte retenu entre ses mandibules et le ramène rapidement au fond du bec. A-t-il affaire à quelque proie plus volumineuse, à une chenille, par exemple, il la prend dans son bec, puis la tourne, la retourne jusqu'à ce qu'il la tienne en travers par son milieu ; il la frotte

alors à droite et à gauche contre les pierres, et finalement, en balançant la tête, il la fait pénétrer longitudinalement dans son gosier, après quoi, il a soin d'essuyer son bec contre les pierres. Il ne prend pas les insectes à carapace dure, comme les coléoptères ; sa langue ne pourrait les embrocher. Il ne peut avec son bec délicat percer la glace ou soulever les pierres ; néanmoins, quand on voit des tichodromes captifs frapper bruyamment les barreaux de leur cage, on se convainc qu'ils sont capables de s'emparer d'une chrysalide que la gelée retient contre une roche, ou d'un insecte qui se cache sous un peu de terre. En hiver, cet oiseau doit se contenter d'œufs, de chrysalides, d'insectes engourdis. Il est alors occupé toute la journée à chercher péniblement de quoi se nourrir. Il est juste de faire remarquer que le moindre rayon de soleil suffit pour ranimer nombre d'insectes plongés dans une léthargie hibernale.

« En liberté, les ennemis les plus redoutables du tichodrome de murailles, sont les oiseaux de proie, l'épervier notamment, qui va chasser jusque dans les plus hautes régions. Plus d'un adulte tombe sous ses serres ; plus d'un nid est détruit par lui. Cependant, grâce à son agilité, le tichodrome peut souvent lui échapper, et j'ai pu en voir un exemple.

« Un épervier poursuivait un tichodrome de murailles qui volait au-dessus d'un large ravin. Plus l'un se montrait impétueux, plus l'autre déployait toute son agilité. Attentif aux mouvements de son ennemi, il savait, tout en l'évitant, se rapprocher du rocher voisin. Qu'il l'atteigne, et il est sauvé, me disais-je. Une fois près de lui, il changea brusquement son allure ; il parut ne plus s'occuper de se défendre, et s'élança comme une flèche, en droite ligne, contre le rocher et disparut dans une crevasse. L'épervier abandonna cette chasse infructueuse, et s'éleva en poussant des cris perçants.

« On ne peut reprocher au tichodrome de murailles aucun méfait ; il ne commet pas le moindre dégât ; quant à l'utilité dont il pourrait être, elle est fort bornée, si on considère les régions où il vit. Mais c'est pour l'observateur, pour l'amant de la nature, un des ornements les plus précieux de nos Alpes. Dans ces régions désertes, où le silence de la mort n'est troublé que par les mugissements de la tempête, les éclats du tonnerre, le fracas des avalanches, sa voix harmonieuse vient frapper délicieusement les oreilles du voyageur ; ses yeux se reposent avec plaisir sur cette rose vivante des Alpes, qui

anime d'une façon charmante un paysage grandiose, mais condamné à une immobilité éternelle. Réjoui par cette apparition de la vie, il reprend avec un nouveau courage sa route au milieu de ces régions.

Captivité. — « Posséder un tichodrome de murailles vivant, était un de mes désirs les plus vifs, et le devenait de plus en plus à mesure que j'observais davantage ce bel oiseau. De retour de la Faculté, à peine étais-je établi à Saint-Gall, que je me procurai une grande cage en bois, de quatre pieds de haut, trois pieds de long et deux pieds de large. Elle avait servi pendant plusieurs années à des torchebots. Les parois de la cage étaient couvertes d'écorces de sapin. Je donnai à ces parois une apparence de rochers. J'enlevai les écorces, je les coupai en morceaux, les clouai de nouveau aux parois, mais en laissant des endroits dégarnis. D'autres morceaux furent disposés de manière à faire saillie; ils étaient destinés à servir de lieu de repos à mon futur captif. J'arrangeai ainsi trois parois. J'enlevai la planche qui fermait la cage supérieurement, et la remplaçai par un treillis en fil de fer. Pour donner plus de jour dans l'intérieur, je mis à la place de la porte une plaque épaisse en verre. Il fallait maintenant changer les écorces en rochers : je les couvris de colle et saupoudrai le tout de petites pierres et de sable, entremêlés d'un peu de mousse. Aux endroits laissés libres, je collai d'assez forts morceaux de tuf; je disposai ainsi une demeure qui convenait parfaitement aux habitudes du tichodrome. Restait à trouver l'habitant de la cage. Personne n'avait encore vu le tichodrome de murailles en captivité; aucun chasseur, aucun amateur n'en avait possédé. Je promis une forte récompense à l'oiseleur qui m'en procurerait un; je demurai moi-même des jours entiers dans la montagne, dressant des pièges, plaçant des gluaux, mais le tout inutilement. Ce ne fut que deux ans plus tard, en février 1864, que je pus avoir un superbe tichodrome mâle. Chassé par les grands froids, il était arrivé jusqu'aux environs de Saint-Gall; il avait grimpé le long d'une maison, était entré dans une chambre par la fenêtre, et y avait été pris. Vingt-quatre heures après, on me le remettait.

« On ne lui avait encore donné ni à boire ni à manger. Je le mis aussitôt dans la cage qui lui était destinée, en faisant les vœux les plus ardents pour le conserver. C'était le plus bel individu que j'eusse encore vu; pas une de ses plumes n'était abîmée.

« Je le plaçai dans une chambre non chauffée, mais où le soleil donnait pendant quelques heures. Il s'était perché sur une saillie de la paroi et regardait tranquillement tout autour de lui : cinq minutes après, il était descendu au fond de la cage, et, à ma grande satisfaction, y mangeait des vers de farine et des larves de fourmis que j'y avais mis. Je m'approchai. Je pensais bien ne pas le trouver timide, mais je ne pouvais me le figurer aussi confiant, aussi hardi qu'il se montra. Il conserva toute sa gaieté et ne tarda pas à s'appriivoiser. La quatrième nuit, il s'était déjà établi dans le trou que je lui avais ménagé pour lui servir de retraite. Au commencement, il mangeait les vers de farine avec avidité, mais ne mangeait que cela. Les larves de fourmis, sur lesquelles une longue diète l'avait fait se jeter, il les laissait complètement; il préférerait passer son long bec au travers des barreaux pour prendre les vers de farine que je lui tendais. Je le nourris ainsi pendant dix semaines, lui donnant soixante-dix vers par jour. Je finis par me décider à essayer de modifier ce régime, en lui fournissant moins de vers et plus de larves de fourmis; mais il préféra souffrir de la faim plutôt que de toucher à celles-ci. Il jeûna même complètement pendant trente-six heures. Craignant de le perdre, j'allais lui redonner des vers, lorsque je le vis tout à coup redevenir vif et joyeux; il avait mangé toutes les larves. La faim l'avait décidé. A partir de ce moment, je le nourris de larves de fourmis, et ne lui donnai des vers de farine que de temps à autre, en guise de friandise. Il ne paraissait pas aimer l'eau; jamais je ne le vis se baigner, ni avoir les plumes humides; une seule fois, je remarquai que son bec était mouillé, ce qui me fit penser qu'il ne doit boire que de temps en temps. Un jour, je lui lavai les ailes; pendant longtemps, il se secoua, en donnant tous les signes du plus vif mécontentement. Presque toute la journée, il demeura lent et paresseux, le plumage hérissé, semblant ne pas oser se fier à ses ailes.

« Il ne venait à terre que rarement et seulement pour y prendre quelque proie. Il s'approchait de sa mangeoire en zig zag, volant et grimpant le long de son rocher; il mangeait accroché à la paroi de la cage.

« En liberté, il avait été habitué à passer la nuit dans quelque retraite bien sûre; aussi, le soir, il grimpait autour du trou qui lui servait d'habitation; mais, s'il se voyait observé, il s'envolait aussitôt dans un autre coin de la cage. Il n'entraîrait jamais dans son trou tant que quelqu'un

était auprès de lui ; le voisinage des oiseaux de proie dans ses montagnes natales est sans doute ce qui lui avait inspiré cette prudence. Un étranger s'approchait-il de la cage alors qu'il était au fond de sa demeure, et se croyait-il menacé, il se levait silencieusement, grimpait sans bruit le long d'une crevasse de son petit rocher, jusqu'au plus haut de la cage, quittait la crevasse, faisait encore quelques pas, puis tout à coup s'envolait dans un coin opposé, sans doute pour tromper celui qui l'observait.

« Malheureusement, mon plaisir fut de courte durée. A la fin de septembre, le bataillon dont j'étais médecin, reçut l'ordre de se rendre à Genève. Je laissai mon oiseau entre des mains expérimentées, mais je craignais un malheur, et je reçus effectivement la nouvelle qu'il était

mort le 13 octobre. Un de mes amis l'empailla avec beaucoup de soin ; le corps fut conservé dans l'alcool, et, à mon retour, je pus me convaincre qu'il était mort d'une inflammation pulmonaire. Mon père me dit avoir remarqué qu'une semaine déjà avant sa mort, il était devenu un peu plus triste, un peu moins vif, mais qu'il continuait encore à bien manger. Un matin, après une nuit froide, on le trouva couché au fond de la cage et respirant avec peine ; une heure après il était mort.

« J'avais trop compté sur ses forces ; je le croyais complètement à l'abri du froid, et j'avais donné ordre de ne mettre la cage dans l'appartement que si la température était réellement très-rigoureuse. Il semble qu'il se soit refroidi. »

LES CERTHIIDÉS — SCANDENTES

Die Baumkletterer, the Tree-Creepers.

Autrefois, les naturalistes regardaient le plus petit de tous les grimpeurs de nos contrées, le grimpeur familial, comme le type d'une famille d'oiseaux assez nombreux, se rapprochant de lui par la forme du bec et par leur genre de vie. Aujourd'hui, on place le grimpeur familial à côté du tichodrome de murailles, à cause du développement des muscles de son larynx, tandis que l'on range dans un ordre différent les falcirostrés ou *pique-bois* de l'Amérique du Sud, qui lui ressemblent cependant par leur port comme par leurs habitudes. Pour moi, je ne vois point entre ces oiseaux de différences assez tranchées pour séparer ces deux groupes l'un de l'autre ; les pique-bois de l'Amérique sont des certhiidés en grand, et certaines espèces ressemblent considérablement à quelques vrais certhiidés.

Caractères. — Les certhiidés sont de petits oiseaux, au corps allongé. Ils ont le bec faible, plus ou moins recourbé, très-pointu, et ils sont surtout caractérisés par une queue étroite, conique, formée de plumes arquées, roides et élastiques comme celles des pics. Leurs plumes sont longues et molles. Leur langue est cornée, à bords durs, longue, étroite, légèrement fibrilleuse en avant, et non protractile. Leur larynx inférieur est pourvu de muscles peu ou incomplètement développés.

Distribution géographique. — Les certhii-

dés ont des représentants dans toutes les parties du monde.

Mœurs, habitudes et régime. — Les certhiidés habitent les forêts, et y passent toute leur vie. Ils grimpent aux troncs d'arbres comme le font les pics, courent le long des branches, mais jamais ils n'y marchent, comme les sittidés, la tête en bas. La plupart vivent solitaires et silencieux. Ils cherchent leur nourriture, sans se faire remarquer. D'ordinaire, on les trouve par paires ; ce n'est que quand les petits ont pris leur volée, qu'on en rencontre de petites familles ; quelques-uns se réunissent à d'autres oiseaux, et errent avec eux dans la forêt ; d'autres, au contraire, fuient la société. Les grandes espèces ont une voix forte, analogue à celle du pic ; les petites ne font entendre que des sons faibles. Aucune ne chante réellement. Beaucoup se nourrissent d'insectes, de leurs œufs et de leurs larves, d'araignées, et d'autres petits animaux semblables ; de temps à autre, ils mangent quelques graines. Les grandes espèces se servent de leur bec comme le font les pics ; les petites ne peuvent en faire usage que pour fouiller les fentes, les crevasses, et sont incapables de soulever les écorces. Presque toutes les espèces nichent dans des troncs d'arbres creux, ou sous des plaques d'écorce soulevées et s'y construisent un nid assez grand.

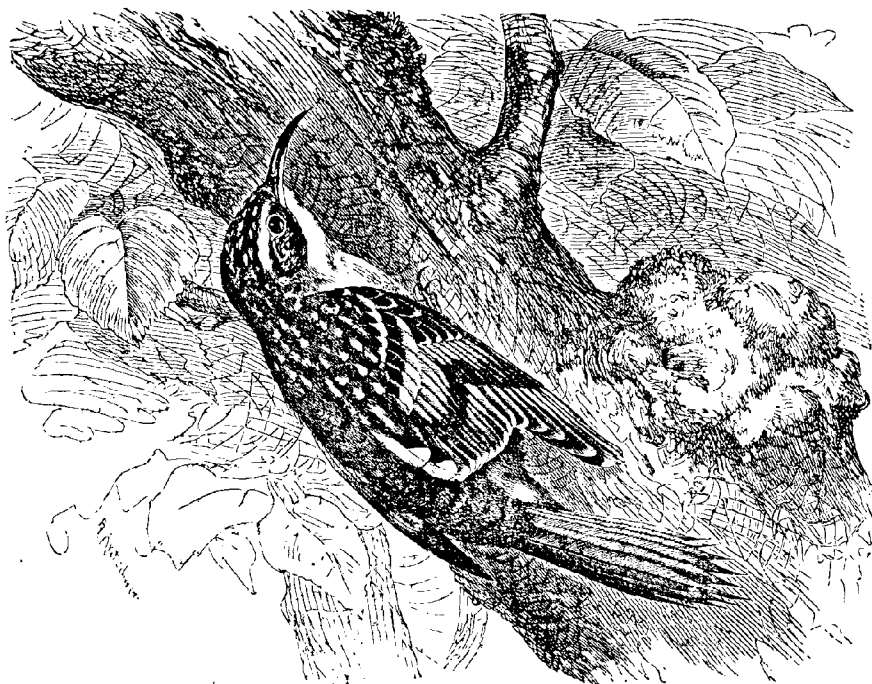


Fig. 11. Le Grimpereau familier.

LES GRIMPEREAUX — *CERTHIA*.

Die Baumläufer, the Tree-Creepers.

Caractères. — Les grimpereaux ont un corps allongé; le bec faible, très-pointu; des tarses grêles; des doigts longs, pourvus d'ongles grands, recourbés et acérés; des ailes obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; une queue assez longue, se terminant par deux pointes; les plumes du corps longues et molles; le dos couleur d'écorce, le ventre blanchâtre. Leur langue est cornée, à bords durs, longue, étroite, légèrement fibrilleuse en avant.

Distribution géographique. — Les grimpereaux habitent l'ancien monde et l'Amérique du Nord; on n'en trouve pas dans l'Amérique du Sud, ni dans l'Amérique centrale.

Toutes les espèces actuellement admises ont entre elles une grande ressemblance; aussi les naturalistes ne sont-ils pas d'accord sur leur détermination.

LE GRIMPEREAU FAMILIER—*CERTHIA FAMILIARIS*

Der Baumläufer, der Baumrutscher, the common Tree-Creeper.

Caractères. — Le grimpereau familier (*fig. 11*) a le dos gris-foncé, tacheté de blanc, et le ventre blanc; la ligne qui va du bec à l'œil gris-brun; l'œil surmonté d'une raie blanche; le croupion gris-brun, rayé de roux jaunâtre; les rémiges d'un brun noir, toutes, sauf la première, marquées d'une tache à leur extrémité et d'une bande d'un blanc jaunâtre en leur milieu; les rectrices d'un gris brun, bordées de jaune clair en dehors; l'œil brun-foncé; la mandibule supérieure noire, l'inférieure rougeâtre, et les pattes rougeâtres. Les plumes sont molles, soyeuses, ébarbées, de manière à ressembler à des poils. Cet oiseau a 14 cent. de long et 19 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 6 cent. et demi, celle de la queue de 3.

Distribution géographique. — Le grimpereau familier habite presque toute l'Europe et

la Sibérie; il y vit dans les forêts et les jardins.

Mœurs, habitudes et régime. — Il s'avance loin vers le nord, et s'élève à une grande hauteur dans les montagnes; mais on ne le trouve que là où il y a des arbres. Pendant la saison des amours, il habite un domaine très-restreint; plus tard, il erre, en compagnie des mésanges, des roitelets, des torchepots et des pies, mais il n'entreprend jamais de grands voyages.

Comme tous les oiseaux grimpeurs, le grimpeur familier est sans cesse en mouvement. Il grimpe le long des arbres, tantôt en ligne droite, tantôt en spirale; il visite chaque fente, chaque crevasse de l'écorce; il enfonce son bec au milieu de la mousse et des lichens, partout où il peut trouver quelque chose à manger. Il grimpe facilement, en sautant, et court à la face inférieure des branches. On le voit rarement à terre, et quand il y descend, il sautille maladroitement. Son vol est assez rapide, mais irrégulier; il n'aime pas à franchir d'une traite un grand espace. Le plus ordinairement, il s'élance du sommet d'un arbre à la base du tronc d'un autre arbre; il bondit, se laisse tomber, vole quelque temps en rasant le sol, se relève un peu et se cramponne enfin à l'autre arbre vers lequel il tendait. Son cri habituel est : *sit*. Ce cri ressemble assez à celui des mésanges et des roitelets; son cri d'appel est plus fort, et peut s'exprimer par la syllabe *sri*; quand il est content, il crie *sit sri*, ou bien il pousse ce cri bref et perçant : *tzi*. Au printemps, quand le temps est beau, le mâle répète ces divers cris d'un ton monotone et ennuyeux.

Le grimpeur familier ne craint pas l'homme. Il s'aventure dans les jardins, grimpe aux murs, niche même dans les trous, sous les toits des maisons. Il ne tarde pas à s'apercevoir s'il y est en sûreté ou non. Là où il sait n'être exposé à aucune attaque de la part de l'homme, il se laisse approcher jusqu'à quelques pas; dans d'autres endroits, il cherche au contraire à échapper aux regards, et grimpe toujours aux arbres du côté opposé à celui où se tient l'observateur. Tant qu'il fait beau, il est gai et de belle humeur; mais quand il pleut, qu'il fait froid, qu'il y a du brouillard, il témoigne du malaise. Peut-être ne peut-il souffrir d'avoir son plumage sali, ce qu'il ne peut empêcher par un pareil temps. Il passe la nuit dans les cavités des troncs vermoulus.

Il niche dans un tronc d'arbre, dans une crevasse de mur, sous un toit, dans des tas de bois. Plus un trou est profond, plus il lui convient. Son nid varie de grandeur suivant l'endroit où il

est placé. Il se compose de brindilles sèches, de chaumes, de feuilles, d'herbes, d'écorces, de paille, le tout lié et entrelacé avec des toiles d'araignée; l'intérieur est tapissé d'écorces et de plumes de différentes grandeurs. La cavité n'en est pas fort profonde; elle est ronde, à parois très-lisses. Chaque couvée est de huit à neuf œufs, blancs, finement ponctués de rouge et fort semblables à ceux de la mésange bleue. Les deux parents les couvent, et tous deux élèvent leur progéniture avec amour. Les jeunes restent longtemps dans le nid; mais, même avant de pouvoir voler, ils le quittent quand on les trouble, et cherchent à se sauver en grimant. Ils savent parfaitement se cacher, et disparaissent aux yeux de l'observateur, qui souvent a de la peine à les retrouver. Les parents restent avec leurs petits longtemps encore après qu'ils ont pris leur essor, et toute la famille, ainsi réunie, offre un spectacle charmant. « Tout ce petit peuple, dit Naumann, est assemblé sur un même arbre ou sur quelques arbres voisins; les parents sont très-affairés; entourés de leurs petits, ils tendent l'insecte qu'ils viennent de prendre tantôt à l'un, tantôt à l'autre, puis se remettent en chasse avec ardeur. Leurs cris, d'intonations diverses, leur anxiété quand ils soupçonnent quelque danger, leur vivacité, tout concourt à divertir l'observateur. »

Le grimpeur familier a deux couvées par an: en mars ou avril et en juin. La seconde couvée est toujours la moins nombreuse; elle n'est d'ordinaire que de trois à cinq œufs.

Captivité. — Le grimpeur familier ne doit pas être tenu en captivité. Il est à peu près impossible de le nourrir. Il n'est pas difficile à prendre, car il suffit de disposer sur un arbre quelques soies de porc enduites de glu. Quant à chasser cet oiseau, c'est tout au plus si le naturaliste, dans un intérêt purement scientifique, est autorisé à tuer un être aussi inoffensif et aussi utile.

LES FALCIROSTRES — *XIPHORHYNCHUS.*

Die Baumhacker, the Tree-Peckers.

Caractères. — Les falcirostres sont plus trapus que les grimpeurs; leur bec est fort, généralement beaucoup plus long que la tête, très-recourbé, très-pointu; leurs pattes sont courtes, grêles; leurs doigts forts, armés d'ongles acérés et très-recourbés en forme de faucille, comprimés latéralement; leurs ailes un peu

pointues, la troisième ou la quatrième rémige étant la plus longue ; leur queue est très-courte ; leur plumage est sur le dos plus uniforme, et sur le ventre plus varié que chez les grimpeaux ; leur langue est plus courte que le bec, la pointe en est cornée et les bords sont entiers ou fibrilleux ; enfin les muscles du larynx inférieur ne sont pas complètement développés.

Nous ne voulons pas énumérer ici tous les falcirostrés connus : nous nous contenterons de faire l'histoire des deux espèces les plus remarquables.

LE FALCIROSTRÉ TROCHILIROSTRÉ — XIPHO-RHYNCHIUS TROCHILIROSTRIS.

Der Säbelspecht, the curved-billed Pecker.

Caractères. — Le falcirostre trochilirostre ou à bec-en-sabre, comme l'appelle le prince de Wied, a un plumage sombre ; le dos et le ventre d'un brun olive ; la tête, le cou, la poitrine marqués de blanc jaunâtre ; la gorge blanche ; les ailes et la queue d'un brun-rougeâtre foncé ; l'œil brun ; le bec brun-roux ; les pattes d'un brun-roux sale. Cet oiseau a 26 cent. de long, et 31 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 10 cent., celle de la queue de 9. Le bec, mesuré dans le sens de sa courbure, a 6 cent. et demi.

Distribution géographique. — Burmeister a reçu quelques exemplaires de cette espèce des forêts des montagnes d'Orgel ; Schomburgk le signale à la Guyane.

« Je l'ai trouvé, dit le prince de Wied, dans les grandes forêts qui s'étendent sans interruption le long de la route qui va d'Ilheos dans le Sertong de la province de Bahia.

Mœurs, habitudes et régime. — « Je l'y ai vu par paires, ajoute le prince de Wied. Il grimpe le long des arbres et des branches ; jamais je n'ai remarqué qu'il se perchât sur les branches, le corps droit. Dans son estomac, j'ai trouvé de petits insectes. » C'est tout ce que l'on

sait des mœurs de cet oiseau, qui vit caché au fond des forêts vierges les plus impénétrables.

LES TALAPIOTS — DENDROPLEX.

Caractères. — Les talapiots, qui font le passage aux pics, se distinguent des grimpeaux et des falcirostrés par un bec médiocre, droit, fortement comprimé, élevé, à arête tranchante, à mandibules supérieure et inférieure également pointues ; des ailes médiocres ; une queue assez longue ; des tarses élevés et forts.

Distribution géographique. — Les talapiots sont propres à l'Amérique méridionale.

LE TALAPIOT PIC — DENDROPLEX PICUS.

Der Spechtbaumhacker.

Caractères. — Le talapiot pic (*fig. 12*) a le plumage généralement d'un brun rougeâtre ; les ailes et la queue d'un brun roux ; les plumes de la tête, du cou et de la poitrine marquées de taches transversales larges, blanches, entourées de gris-brun foncé ; l'œil brun, le bec blanchâtre, les pattes grises. Il a 22 cent. de long ; la longueur de l'aile est de 11 cent., celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — D'après le prince de Wied, le talapiot pic n'est pas rare dans tout le Brésil ; on l'a trouvé aussi dans la Guyane, et il habite dans la majeure partie de l'Amérique méridionale.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit dans les grandes forêts vierges ; grimpe, comme le pic, le long des troncs d'arbres et des branches et, comme lui, frappe l'écorce de son bec. Après la saison des amours, il vient près des habitations et ne se montre pas très-craintif. Son cri est clair ; il le répète souvent. Après l'époque des couvées, il se montre par petites bandes. Il niche comme les espèces de la même famille dans des troncs d'arbres creux.

LES PICIDÉS — PICIDÆ.

Die Spechtvögel, the Wood-Peckers.

Les picidés ou pics, sont les grimpeurs les plus parfaits. Ils forment un groupe très-nombreux, mais bien délimité et dans lequel il est fort difficile d'établir des subdivisions. La plupart des naturalistes en forment une seule famille,

dans laquelle ils font entrer d'autres oiseaux, qui n'ont cependant pas une bien grande affinité avec les pics, surtout sous le rapport du genre de vie. A vrai dire, il n'est pas d'oiseaux voisins des pics ; les grimpeurs que nous ve-

nons de passer en revue en diffèrent par des caractères essentiels.

Caractères. — Les picidés ont le corps allongé; le bec fort, droit, conique, à arête dorsale aiguë, à pointe acérée; les pattes courtes, fortes, tournées en dedans; les doigts longs et opposés deux à deux, les deux doigts antérieurs étant soudés l'un à l'autre dans la moitié de leur première phalange. Chez ces oiseaux, le doigt antérieur externe, qui est le plus long, est détaché en arrière, et placé à côté du véritable doigt postérieur, lequel est beaucoup plus petit; il peut même se faire que celui-ci reste rudimentaire, et le pied alors n'est plus composé que de trois doigts. Tous ces doigts sont munis d'ongles très-grands, forts, acérés, recourbés en demi-cercle. Les ailes, de longueur moyenne et un peu arrondies, ont les dix rémiges primaires étroites et pointues, les neuf à douze secondaires plus larges et un peu plus courtes. La première rémige est très-petite, la seconde est moyenne, la troisième ou la quatrième est la plus longue. La queue est composée de rectrices très-flexibles et très-élastiques, à barbes serrées, agglutinées les unes contre les autres dans leur moitié basilaire, à barbes plus épaisses, indépendantes dans leur moitié terminale, et inclinées en bas, de manière à donner à la plume l'apparence d'un toit, dont la tige représente l'arête. Sous ce toit se trouve la seconde rectrice médiane, qui est conformée de même; sous celle-ci, la troisième. La quatrième rectrice, de chaque côté, ressemble encore à la troisième, mais la cinquième présente la conformation ordinaire des rectrices; la sixième offre une structure particulière. Le plumage est épais et serré; les plumes de la tête sont nombreuses, petites, disposées en séries longitudinales; celles du tronc sont moins serrées, courtes et larges. Très-souvent, la tête porte une huppe. Une certaine uniformité se manifeste au milieu de toutes les variations du plumage. Les sexes se distinguent généralement par la coloration de la tête. Mieux que dans toute autre famille, il est possible de diviser les picidés en divers groupes, suivant leur couleur, et depuis longtemps déjà on les a divisés en pics noirs, pics verts, pics bigarrés, etc.

Les organes internes des picidés présentent plus d'une particularité curieuse. Le squelette est fort grêle. Les os de la tête, du tronc, du bras et de l'avant-bras sont pneumatiques; l'omoplate est courte, terminée par une surface lobée; l'os coracoïdien est très-faible; la

clavicule très-forte; le brechet peu saillant. L'on compte douze vertèbres cervicales, sept ou huit dorsales et huit caudales; la dernière est très-grande, très-forte; sa surface postérieure est très-large et munie d'apophyses épineuses longues et fortes.

La langue doit fixer quelque temps notre attention. Elle est petite, cornée, très-effilée, et pourvue, sur chacun de ses bords, de cinq ou six soies ou aiguillons, courts et roides, dirigés en arrière comme les crochets d'une pointe de flèche. « Cette petite langue, dit Burmeister, est insérée à un os hyoïde droit, de la longueur du bec, et d'où partent, en se dirigeant en arrière, deux cornes composées de deux pièces chacune, qui ont le double de longueur du corps de l'os. L'hyoïde est compris dans une gaine élastique, que couvrent des papilles. Cette gaine est cachée dans la bouche, et ressemble à un ressort qui serait susceptible de s'étendre en ligne droite. Au repos, les deux cornes de l'os hyoïde contournent l'occiput, et se dirigent vers le front, où elles deviennent sous-cutanées; leurs extrémités arrivent dans la gaine cornée du bec, dépassent les narines, et s'y logent dans un canal spécial. Quand l'oiseau tire la langue, elles descendent dans la gaine élastique de l'os hyoïde, amènent ainsi la langue hors du bec, et la font saillir de plusieurs pouces. » A cette conformation de l'appareil lingual correspond un développement considérable d'une paire de glandes muqueuses. Ces glandes s'étendent sur les côtés de la mâchoire inférieure, jusqu'au-dessous du conduit auditif. Elles sécrètent un liquide visqueux, qui enduit la langue. Cette disposition est la même que celle qu'offrent les fourmiliers. Les picidés n'ont pas de jabot; leur ventricule saccenturié est long, et l'estomac musculeux.

Il est évident qu'avec de tels organes, les picidés sont admirablement conformés pour certains actes. Leurs ongles acérés, se cramponnant à une large surface, leur permettent de se tenir sans peine contre des troncs d'arbre verticaux; leur queue leur sert de soutien et les empêche de glisser. Non-seulement les extrémités des huit grandes rectrices, mais celles de toutes les autres plumes, les barbes des trois rectrices médianes de chaque côté, s'appliquant contre le tronc, trouvent dans la moindre inégalité un excellent point d'appui. Leur bec vigoureux et tranchant est parfaitement disposé pour fendre l'écorce; leur queue leur sert de levier et de ressort. Leur langue peut pénétrer dans les



Corbell, Créte Fils, imp.

Fig. 12. Le Talapiot pic.

Paris, Baillière et Fils, édit.

trous les plus étroits, et grâce à sa mobilité, elle peut suivre tous les détours du couloir que parcourt un insecte.

Distribution géographique. — Les picidés sont représentés dans toutes les parties de la terre, sauf la Nouvelle-Hollande, l'Océanie et Madagascar. Leur nombre, d'après Gloger, va en augmentant à mesure que les forêts couvrent les pays sur une plus grande étendue. L'aire de dispersion d'une espèce est assez limitée. Chaque partie de la terre, chaque pays a non-seulement ses espèces propres, mais encore ses genres et ses tribus. Une même espèce peut se trouver en Asie et en Europe; mais les espèces de l'Ancien Monde diffèrent de celles du Nouveau Continent.

Mœurs, habitudes et régime. — Les énormes forêts vierges des contrées tropicales, et notamment des Indes et de l'Amérique du Sud, sont pour eux un vrai paradis. L'Afrique nourrit peu d'espèces et presque toutes de petite taille. Dans les forêts du Brésil, les picidés sont au nombre des oiseaux les plus communs, les plus répandus.

BREHM.

« Partout, dit le prince de Wied, ils rencontrent de vieux troncs d'arbres pourris; partout, ils y trouvent en abondance les insectes dont ils font leur pâture. Au centre du Brésil, là où aucune voix ne vient troubler le silence du désert, on peut être sûr d'entendre retentir le cri de quelque pic. Mais, ce n'est pas seulement dans les forêts vierges que sont confinés ces oiseaux; ils aiment encore les petits bois, les buissons, et même les lieux découverts. »

Pourquoi font-ils défaut dans certains cantons? Il est difficile d'en donner l'explication.

Gloger suppose qu'ils évitent les arbres à écorce solide et à bois dur; mais cela ne rend pas suffisamment compte du fait que nous signalons; car, dans les forêts de ces pays, il y a bien des arbres qui ne remplissent pas ces conditions, et, d'un autre côté, on y trouve d'autres grimpeurs, qui, plus encore que les pics, ont une organisation qui paraît peu faite pour une existence sur des arbres à bois dur. Dans nos contrées, les picidés vivent solitaires dans les forêts, les vergers et les jardins; ils se montrent peu sociables, surtout

IV — 318

à l'égard de leurs semblables ; parfois, on les trouve errants dans les forêts, avec d'autres oiseaux.

Tous les picidés ont essentiellement le même genre de vie. Ils passent presque tout leur temps à grimper ; même en dormant, ils se tiennent cramponnés aux parois de leur demeure, dans la même posture que celle qu'ils ont étant éveillés. Ils descendent rarement à terre ; le cas échéant, ils y sautillent maladroitement. Ils n'aiment pas à voler loin ; ce n'est pas, cependant, que le vol les fatigue, mais ils ne passent pas devant un arbre sans s'y poser, pour y chercher les insectes qui peuvent y être cachés. Les picidés décrivent en volant une ligne très-ondulée. En s'élevant, ils donnent des coups d'aile bruyants et précipités ; puis, tout à coup, ils rabattent leurs ailes et se laissent descendre obliquement, pour se relever de nouveau. Arrivés près d'un arbre, ils se dirigent vers son pied, tout près du sol, se cramponnent au tronc, puis y grimpent rapidement ; souvent, ils s'y élèvent en spirale ; rarement, ils s'avancent sur des branches horizontales ; quelquefois, ils descendent un peu le long du tronc, mais ils le font toujours à reculons, jamais la tête en bas. Lorsqu'ils sont cramponnés, ils penchent fortement en arrière la tête, le cou et la poitrine ; en sautant pour s'élever, ils hochent la tête. Leur bec fonctionne soit comme ciseau, soit comme marteau. A l'aide de cet organe, ils détachent des morceaux d'écorce plus ou moins gros, et découvrent ainsi les insectes dans leurs retraites, les prennent avec leur langue et les avalent.

Les picidés se nourrissent principalement d'insectes ; beaucoup mangent des graines, et quelques-uns en amassent pour l'hiver. Les espèces américaines dévorent aussi des œufs et même de petits oiseaux.

D'ordinaire, les picidés poussent un cri bref et harmonieux ; ils manifestent leur plaisir par une sorte de rire. En outre, ils font entendre un autre bruit tout particulier : ils tambourinent, comme l'on dit. Suspendus à une branche sèche, ils la font vibrer, en la frappant de leur bec à coups redoublés. Ils produisent ainsi un bruit perçant, plus ou moins fort suivant l'épaisseur de la branche, bruit que l'on entend au loin dans la forêt. Wiese croit que cette musique se trouve en rapport avec les changements de température, qu'elle sert à signaler ; il croit aussi que l'oiseau frappe de la sorte contre la branche pour en chasser les insectes. Il se trompe certainement, et tous les autres observateurs s'accordent à dire qu'il n'a

pour but que de charmer sa femelle. Ce qui est certain, c'est que ce bruit est pour les picidés mâles le signal du combat ; dès qu'ils l'entendent retentir, ils avancent pour attaquer leur rival ; l'oiseleur sait bien à quoi s'en tenir là-dessus, et il lui suffit d'imiter ce bruit pour attirer sûrement les pics dans ses pièges.

Les picidés nichent toujours dans un trou d'un tronc d'arbre, dont ils détachent quelques copeaux, pour en former une sorte de couche. Chaque couvée est de 3 à 8 œufs, d'un blanc pur et lustré. Le mâle et la femelle les couvent alternativement. Les jeunes, au moment où ils éclosent, sont hideux ; c'est à peine s'ils ressemblent à leurs parents ; ils grimpent de très-bonne heure, avant même d'avoir tout leur plumage. Quand ils ont pris leur essor, le père et la mère les gardent encore quelque temps avec eux, puis ils les expulsent de leur voisinage.

Utilité. — On ne saurait assez répéter que les pics ne peuvent que nous être utiles, et ne nous causent aucun mal. Bernstein est le premier naturaliste qui ait combattu en leur faveur. Des observations de plusieurs années lui ont permis d'affirmer que ces oiseaux sont sans défauts. Depuis, tous les naturalistes ont confirmé cette opinion, et cependant, il existe encore aujourd'hui des personnes assez ignorantes pour prétendre que le pic fait du mal aux arbres. L'auteur d'un traité d'agriculture, Kœnig, a osé formuler cette accusation contre les pics. Mais, nous le répétons, ces oiseaux sont incapables de nuire, et ne peuvent que nous rendre des services. Ils nous sont utiles non-seulement en détruisant des insectes nuisibles, mais encore indirectement, comme le dit très-bien Gloger et comme le répète le forestier Wiese ; car ce sont les pics qui construisent les demeures dans lesquelles vont nicher tant d'autres oiseaux utiles. Malheureusement, on ne veut pas croire qu'un vieil arbre creux, resté debout dans la forêt, rapporte plus, si on le laisse pour loger des oiseaux, que si on le coupe et qu'on en débite le bois. Gloger dit qu'un pic, en un an, établit au moins une douzaine de demeures parfaitement convenables pour d'autres espèces ; que chaque paire de ces charpentiers ailés se construit chaque printemps une nouvelle demeure, sans jamais se servir d'une ancienne. Cela n'est pas tout à fait exact : mon père et moi-même avons observé le contraire. Mais il est positif, que, pendant leurs excursions, partout où ils séjournent quelque temps, les pics se creusent un trou pour passer la nuit, et dans ce travail, ils montrent un cer-

tain caprice ; ils commencent à en creuser un, qu'ils abandonnent bientôt sans l'achever ; mais ils le laissent assez avancé pour que d'autres oiseaux puissent s'y loger ; aussi, je m'associe entièrement aux vœux de Wiese, qui demande qu'on respecte les pics, et je prie instamment de les conserver tous, « les grands, les petits, les noirs, les verts, les bigarrés, comme autant d'hôtes précieux pour les forêts. » Il est vrai qu'ils décortiquent les arbres, mais les dégâts qu'ils peuvent ainsi causer ne doivent pas être comparés aux services qu'ils rendent. Les progrès de la culture atténuent déjà leur reproduction ; il ne faut pas qu'on active leur destruction en leur faisant la chasse. Les arbres où ils peuvent s'établir deviennent de plus en plus rares ; il serait même temps d'en conserver quelques-uns, pour empêcher ces oiseaux de disparaître. Je suis persuadé que propriétaires et forestiers n'auraient rien à y perdre. Que protection et liberté soient donc accordées à ces oiseaux, les plus utiles, les plus indispensables de tous les habitants ailés de nos forêts !

I. — LES DRYOCOPÉS — *DRYOCOPI*.

Die Schwarzsechte.

Caractères. — Les dryocopés ou pics chez lesquels le noir domine, forment le premier groupe de picidés, groupe que l'on pourrait même considérer comme constituant une famille. Ce sont les plus grands et les plus vigoureux d'entre les picidés ; chez eux, le noir, comme il vient d'être dit, est la couleur prédominante ; leur tête est souvent couverte d'une huppe.

Distribution géographique. — L'Amérique semble être leur véritable patrie. On les y trouve sous toutes les zones, tandis qu'ils ne sont représentés dans l'Ancien Monde que par une espèce européenne et quelques espèces indiennes.

LES DRYOCOPES — *DRYOCOPUS*.

Die Baumspechte.

Caractères. — Le genre dryocope présente les caractères suivants : le bec est plus long que la tête, fort, plus large que haut ; à arête dorsale droite et anguleuse. Les ailes, dont la cinquième rémige est la plus longue, recouvrent les deux tiers de la queue, qui est assez longue. Les tarses sont couverts de plumes sur presque toute leur étendue, et sont plus longs que le doigt du milieu ou doigt antérieur externe, y compris l'ongle.

LE DRYOCOPE NOIR — *DRYOCOPUS MARTIUS*.

Der Schwarzspecht.

Caractères. — Le dryocope noir, *pic noir* de la plupart des ornithologistes, est d'un noir mat ; chez le mâle, le sommet de la tête est rouge-cramoisi ; chez la femelle, une partie de l'occiput seule est de cette couleur. L'œil est jaune-desoufre terne, le bec gris-de-perle, avec la pointe d'un bleu-d'ardoise terne ; les pattes sont gris-de-plomb. Les jeunes ont presque le même plumage que leurs parents. Cet oiseau a de 47 à 49 cent. de long et de 77 à 80 cent. d'envergure ; la longueur de la queue est de 16 à 18 cent.

Distribution géographique. — Le dryocope noir habite toutes les forêts de l'Europe et de l'Asie, jusqu'au versant septentrional de l'Himalaya. En Europe, on le trouve jusqu'au 68° de latitude nord ; il est rare dans le midi, cependant on le rencontre encore isolé dans les forêts de la Grèce et de l'Espagne. Il n'habite pas l'Angleterre, et on ne l'a pas encore vu en Hollande. Depuis que les grandes forêts ont disparu de notre sol, il est devenu rare en Allemagne ; on ne trouve plus que des individus solitaires dans les Alpes, dans le Harz, dans la forêt de Thuringe, dans le Hanovre et le Mecklembourg, dans le Erzgebirge et le Fichtelgebirge. Il est commun en Scandinavie et en Russie.

Mœurs, habitudes et régime. — Le dryocope noir recherche les grandes forêts de conifères, surtout celles des montagnes. C'est seulement lorsqu'il émigre qu'il se montre dans les forêts où ne croissent pas d'arbres verts. Il préfère à tous autres les bois déserts, où dominent les arbres séculaires et élevés, et où les fourmis rouges abondent. Il fuit le voisinage de l'homme, même dans les contrées les plus septentrionales.

Comme tous les picidés de nos contrées, il paraît être sédentaire ; on dirait qu'il n'erre même pas. Ceux que l'on rencontre hors de leur habitat proprement dit, ne semblent être, en effet, que de jeunes oiseaux, qui cherchent un domaine pour se fixer. Ce domaine a d'ordinaire une étendue de plusieurs kilomètres carrés ; ce n'est que dans certains endroits, qui leur sont tout particulièrement favorables, que plusieurs dryocopes noirs habitent les uns près des autres.

Mon père est le premier qui ait donné une description exacte des mœurs de cet oiseau, et c'est d'après lui que j'écris les lignes suivantes.

Le dryocope noir est fort agile, gai, mais en même temps craintif et déflant. Il se montre tantôt ici, tantôt là. En un instant, il parcourt tout son domaine, et il est facile des'en rendre compte, car en quelques minutes, on entend son cri retentir en plusieurs endroits différents. En volant, il crie *kirr kirr* ou *kluck kluck* ; quand il est perché, il fait entendre une seule syllabe, perçante et traînante, qu'on peut rendre par *klihae klihae*. Quand il est à son nid, il produit encore d'autres bruits.

Son vol diffère beaucoup de celui des autres picidés. Il ne vole pas par saccades, montant et descendant alternativement ; il décrit une ligne presque droite, légèrement ondulée ; il ouvre largement ses ailes et en bat avec force ; on dirait que les pointes de ses ailes se courbent. Il paraît voler plus facilement que les autres picidés, et sans autant se fatiguer ; aussi son vol n'est-il pas bruyant comme le leur, mais seulement accompagné d'un léger frémissement, qui s'entend surtout, selon Naumann, quand le temps est sombre et humide. Son vol n'est pas habituellement d'une grande étendue ; cependant il lui arrive parfois de franchir d'une traite un espace d'une demi-lieue et plus. A terre il sautille maladroitement, et néanmoins il y descend souvent pour chasser les fourmis. De tous les picidés d'Europe, le dryocope noir est le plus habile à grimper et à détacher les fragments d'écorce. En grim pant, il pose toujours ses deux pattes à la fois, comme le font les autres picidés. Il saute ainsi le long de l'arbre, et il le fait avec tant de force, qu'on entend le bruit produit par ses ongles frappant le tronc. Il écarte la poitrine de l'arbre le long duquel il grimpe, et renverse en même temps le cou en arrière.

Il se nourrit des grandes espèces de fourmis, de leurs larves, et de tous les insectes qui vivent dans les bois de conifères. « J'en ai ouvert plusieurs, dit mon père, et j'ai trouvé leur estomac rempli de fourmis. Ils aiment surtout les larves des grandes guêpes. J'en ai disséqué, dont l'estomac ne contenait que des débris de ces larves. Dans d'autres, j'ai vu en quantité souvent incroyable des vers de farine, des insectes qui vivent dans le bois, et des fourmis rouges. » Le dryocope noir devient pour les Baskirs un animal incommode, car, comme eux, il chasse les abeilles sauvages et les empêche de se fixer dans les trous des arbres. Bernstein croit qu'il mange aussi des graines de conifères, des noix et des baies ; cependant des observateurs plus récents n'ont pas confirmé cette assertion. Pour découvrir les larves et les insectes dont il se nourrit, il détache de grands morceaux

d'écorce : quant aux fourmis, il les prend avec sa langue couverte d'un enduit visqueux, et dont il se sert comme le font les fourmiliers.

Suivant que la saison est plus ou moins favorable, l'accouplement a lieu dans la première ou dans la seconde moitié de mars. « Le mâle poursuit la femelle pendant des quarts d'heure, et quand la fatigue le gagne, il se pose sur quelque branche sèche et commence à tambouriner. Il choisit toujours celle qui résonne le mieux ; il s'y perche, et, relevant la queue, il la frappe à coups redoublés avec son bec. On entend alors un bruit, qu'on peut rendre par : *errrrrr*. A ce moment, le dryocope noir est moins craintif que dans toute autre circonstance. Maintes fois, je me suis tenu sous l'arbre où il tambourinait ainsi, et j'ai pu l'y observer tout à mon aise. La femelle arrive, attirée par ce bruit ; souvent elle y répond par : *kluk kluk kluk*. La femelle est déjà depuis quelques jours sur les œufs, que le mâle continue son jeu.

« C'est au commencement d'avril que le dryocope noir commence à faire son nid. Il l'établit dans un arbre dont le cœur est pourri, et où se trouve déjà un trou, ou bien une branche détachée du tronc. La femelle se met au travail : elle creuse et agrandit l'ouverture, de manière à pouvoir y passer facilement. Puis, elle creuse avec ardeur la chambre où seront déposés les œufs. Elle a certaines difficultés à vaincre, car l'espace nécessaire pour des mouvements faciles lui fait assez fréquemment défaut. J'ai souvent pu l'observer : parfois, elle est tellement à l'étroit, que c'est à peine si l'espace dans lequel se meut son bec a l'étendue d'un pouce ; les coups qu'elle frappe retentissent alors sourdement ; les copeaux qu'elle enlève sont très-petits, et ce n'est que quand elle a déjà fait un creux d'une certaine étendue, qu'elle peut détacher des parois des fragments plus volumineux. J'ai vu un pic noir construire son nid dans un pin un peu pourri ; les plus grands copeaux qu'il détacha avaient 16 cent. de long et 3 cent. et demi de large, et non 33 cent. de long et 3 cent. de large, comme le dit Bernstein. Il faut déjà une force considérable pour enlever de pareils copeaux : quelles devraient donc être la taille et la vigueur de cet oiseau pour détacher des morceaux du volume indiqué par cet auteur ! »

« La femelle ne travaille à son nid que le matin. Après midi, elle cherche sa nourriture. Enfin, après dix ou quinze jours de peine, la cavité est terminée : elle a 40 cent. de profondeur et 22 cent. de diamètre. L'intérieur en est

parfaitement uni et comme raboté. Le fond a la forme d'un segment de sphère; il est recouvert de fins copeaux, et c'est sur cette couche que reposent trois ou quatre, rarement cinq, plus rarement encore six œufs. Ces œufs ont 4 cent. de long et 3 cent. de large; ils sont allongés, fortement arrondis au gros bout, pointus au bout opposé et renflés en leur milieu. Leur coquille est très-lisse, d'un blanc brillant comme de l'émail.

« Le dryocope noir place généralement son nid à une grande hauteur. J'en ai vu à 15, 20, 25 mètres au-dessus du sol. Ils se trouvaient tous dans des hêtres ou des pins, à tronc lisse. Un seul nid sert pendant plusieurs années, lors même qu'une couvée y aurait été détruite. Chaque année, cependant, le dryocope noir le répare, enlève les ordures et remet une nouvelle couche de copeaux. En construire un nouveau serait pour lui trop fatigant et, du reste, il trouve trop peu d'arbres convenables pour changer chaque année l'emplacement de son nid. On reconnaît facilement l'arbre où un nid vient d'être construit, car tout à l'entour, et dans un rayon de plus d'un mètre, le sol se trouve couvert de copeaux. Quand le nid est ancien, on voit aussi des copeaux jonchant la terre, mais en moindre quantité.

« Il en est de même pour tous les picidés : pour trouver leurs nids, il suffit donc de chercher les endroits où le sol est ainsi couvert de débris de bois. Bechstein dit que l'on trouve sûrement le nid du pic, en cherchant les arbres creux dans la contrée où l'on entend, au mois de mars, crier une paire de ces oiseaux. Je crois que cela ne réussirait pas toujours. A l'époque des amours, j'ai souvent entendu les pics crier à une demi lieue de l'endroit où ils nichaient, et je n'ai jamais trouvé leurs nids, qu'en prenant pour indices les copeaux au pied des arbres. »

Le mâle couve vers le milieu de la journée, la femelle, le matin, le soir et toute la nuit; c'est du moins tout ce que l'on peut dire d'une manière générale, les heures auxquelles ils se relayent étant très-sujettes à variations.

Les jeunes, au moment de leur naissance, sont hideux et informes. Ils n'ont que le dos couvert d'un duvet rare, noirâtre. Leur tête paraît très-grande, et leur bec est d'une grosseur disproportionnée. « Si l'on chasse du nid le père ou la mère qui les réchauffent, les petits font entendre un cri tout particulier, que l'on ne peut comparer à celui d'aucun autre oiseau,

et qu'il est difficile de décrire. Lorsqu'ils sont plus grands, ils restent muets. » Les parents se montrent très-inquiets quand on s'approche de leur progéniture, et poussent des cris plaintifs. Comme presque tous les oiseaux, ils sont, au moment des nichées, moins craintifs qu'à l'ordinaire; ils oublient le soin de leur propre sécurité pour veiller au danger qui menace leur progéniture. D'après les observations de mon père, ils nourrissent leurs petits de larves de fourmis. « J'ai disséqué, dit-il, des dryocopes noirs adultes, tués auprès de leur nid, et j'ai trouvé tout leur œsophage rempli de larves de fourmis. Si on ne trouble pas les petits, ils ne quittent le nid que quand ils peuvent parfaitement voler; souvent, ils grimpent le long des parois de leur demeure, et regardent au dehors, en mettant la tête à l'ouverture. »

Captivité. — Des dryocopes noirs, pris jeunes et bien soignés, peuvent être conservés longtemps. L'été dernier, je reçus trois de ces oiseaux; ils avaient déjà presque toutes leurs plumes. L'un d'eux mourut au bout de quelques jours; je nourris les deux autres, et bientôt ils purent manger tout seuls. Ils apprirent bientôt à prendre les larves de fourmis, et je pus observer toute la mobilité de leur langue. À voir cet organe s'infléchir de tous côtés, se promener sur la toile métallique où j'avais déposé les larves de fourmis, on aurait dit un ver des plus agiles. Quand ils voyaient une larve, ils recourbaient la langue, la lançaient sur la proie, la pointe en avant, et la saisissaient infailliblement.

Une fois qu'ils surent bien manger, je les mis dans une cage où se trouvaient déjà des pics épeiches et dorés. Je n'étais pas sans souci. Mais mes dryocopes noirs se montrèrent assez sociables. Ils ne contractèrent pas d'amitié avec leurs compagnons de captivité, mais, d'un autre côté, ils ne les maltraitèrent et ne les inquiétèrent pas; ils restèrent indifférents à leur égard. Chacun vaquait à ses affaires, sans s'inquiéter des autres. Tout ce qu'ils firent, ce fut de s'emparer de la caisse où les pics dorés s'étaient déjà établis, et de s'y maintenir. L'ouverture de cette caisse était bien un peu étroite pour eux, mais en quelques jours, ils l'eurent agrandie, et parfaitement disposée à leur convenance. Chaque soir, ils rentraient dans la caisse et s'y endormaient, cramponnés chacun à une paroi verticale. J'avais déjà remarqué que les pics ne dormaient que dans cette posture; aussi avais-je eu soin de faire clouer de l'écorce le

long des parois. Ils parurent reconnaissants de cette attention; en effet, tandis qu'ils prenaient plaisir à détruire tout le bois de leur cage, les barreaux, l'écorce clouée aux parois externes de leur caisse, ils respectèrent toujours celle qui était à l'intérieur.

Au commencement, mes dryocopes noirs étaient très-silencieux; vers l'automne, on entendit souvent leur voix harmonieuse et perçante. Malheureusement, leur cage ne répondait pas encore à toutes les conditions voulues: elle n'était pas assez à l'abri des courants d'air. Mes dryocopes noirs eurent froid, furent pris de convulsions, tombèrent à terre, y restèrent plusieurs minutes roides et immobiles, et finirent par périr. Je les avais gardés sept mois.

LES CAMPÉPHILES — *CAMPEPHILUS*.

Die Riesenspechte.

Caractères. — Les campéphiles, que l'on a aussi nommés *pics-géants*, sont les plus grands de tous les picidés. Ils ont la tête et le corps très-vigoureux, le cou long et mince; le bec long et droit, semblable à celui du dryocope noir; les tarses courts et dégarnis de plumes; les doigts très-forts, le postérieur externe étant le plus long; les ailes et la queue longues. Le plumage des campéphiles est noir, marqué de blanc. Les plumes de l'occiput sont très-longues, chez le mâle surtout, où elles forment une huppe rouge.

Distribution géographique. — Les campéphiles sont propres à l'Amérique.

A ce genre appartiennent deux espèces qui méritent de fixer notre attention,

LE CAMPÉPHILE IMPÉRIAL — *CAMPEPHILUS IMPERIALIS*.

Der Kaiserspecht.

Caractères. — Le campéphile impérial est noir; il a une raie au-dessus de l'épaule et la dernière moitié des rémiges postérieures d'un blanc lacté; les sous-alaires blanches, tachetées de noir le long de leur bord externe. Le mâle porte à l'occiput une huppe rouge-écarlate, la femelle une huppe noire. Cet oiseau a plus de 70 cent. de long; l'aile pliée mesure 33 cent. et la queue 25.

Distribution géographique. — Le campéphile impérial habite les Montagnes Rocheuses et le nord de la Californie, jusqu'aux frontières du Mexique.

LE CAMPÉPHILE PRINCIER — *CAMPEPHILUS PRINCIPALIS*.

Der Elfenbeinschabel.

Caractères. — Le campéphile princier ou *pic à bec d'ivoire* (fig. 31), comme on l'a nommé longtemps, ressemble au campéphile impérial par sa livrée, mais sa taille est bien moindre. Il est noir; la raie scapulaire commence en arrière de l'œil et descend sur les côtés du cou; non-seulement les rémiges postérieures, mais encore les moyennes sont blanches; les sous-alaires sont bordées de noir. L'œil est d'un jaune vif, le bec d'un blanc d'ivoire; les pattes sont bleuâtres. Cet oiseau a 58 cent. de long et 82 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 29 cent., celle de la queue de 20.

Distribution géographique. — Le campéphile princier se trouve dans les forêts des rives du Mississipi jusqu'à l'Ohio, depuis la Floride jusqu'à la Caroline du Nord, et au Texas.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous manquons de renseignements précis au sujet des habitudes du premier de ces oiseaux. Quant au second, les naturalistes américains l'ont parfaitement décrit; aussi ne pouvons-nous mieux faire que de donner la parole à Audubon.

« Dans le ton et la distribution des couleurs qui rendent le plumage de ce pic si remarquable, j'ai toujours trouvé quelque chose rappelant de très-près la manière du grand Van Dyck. L'ample étendue de son corps et de sa queue d'un noir lustré, les larges plaques de blanc qui tranchent si bien sur ses ailes, son cou et son bec, rehaussées par le riche carmin de sa crête qui, chez le mâle, pend gracieusement derrière la tête; enfin le jaune éclatant de ses yeux, n'ont jamais manqué de me remettre en mémoire quelque une des plus hardies et des plus nobles productions de cet inimitable artiste. Et cette idée s'est si fortement gravée dans mon esprit, à mesure que j'ai fait plus ample connaissance avec cet oiseau, que chaque fois que j'en voyais un s'envoler d'un arbre à l'autre, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier: Ah! voilà un Van Dyck! C'est étrange, puéril, si vous voulez, mais c'est un fait, et après tout, l'essentiel est que vous puissiez avoir sous les yeux la planche où j'ai représenté ce grand pic, incontestablement le premier de sa tribu.

« Le pic à bec d'ivoire confine ses excursions dans une portion comparativement très-restreinte des États-Unis. De mémoire d'homme, on n'en a jamais vu fréquenter les États du cen-

tre; c'est qu'aussi, dans aucune partie de ces districts, la nature des bois ne paraît convenir à ses singulières habitudes.

« Quand on descend l'Ohio, il ne commence à se montrer que près du confluent de cette rivière avec le Mississipi; puis, en suivant ce dernier fleuve, soit par en bas, vers la mer, soit en remontant dans la direction du Missouri, le splendide oiseau se rencontre déjà plus fréquemment. Sur les côtes de l'Atlantique, il ne dépasse pas la Caroline du Nord, bien qu'on puisse encore en voir quelques-uns dans le Maryland. Mais à l'ouest du Mississipi, et même depuis la pente des Montagnes Rocheuses, il se trouve dans toutes les épaisses forêts, au bord des rivières qui déchargent leurs eaux dans ce fleuve majestueux. Les parties basses des Carolines, de la Géorgie, de l'Alabama, de la Louisiane et du Mississipi sont ses retraites favorites. Il réside constamment dans ces États, y élève sa famille et passe sa vie tranquille et heureux, trouvant de la nourriture à profusion, au milieu de ces marais sombres et profonds dont le pays est entrecoupé.

« Il faudrait, cher lecteur, que je pusse figurer à votre esprit ces lieux redoutables, séjour préféré du pic à bec d'ivoire, il faudrait vous décrire l'immense étendue de ces marécages que recouvre l'ombre funèbre de milliers de gigantesques cyprès, allongeant leurs bras nouveaux et moussus, comme pour avertir l'imprudent chasseur prêt à s'y aventurer que là-bas, là-bas, dans leurs inaccessibles profondeurs, ses pas ne rencontreront plus qu'énormes branches qui se projettent à la traverse, troncs massifs tombés et pourrissants, parmi d'innombrables espèces de plantes qui rampent, grimpent et s'enchevêtrent en tous les sens; il faudrait vous faire bien comprendre les dangers de ce terrain perfide, la nature spongieuse de ces bourbiers que cachent traitreusement de magnifiques tapis de verdure, de riches mousses, des glaçons et des lis d'eau, et qui, dès qu'on y pose le pied, s'enfoncent et mettent en danger la vie du voyageur. Ça et là le malheureux croit apercevoir une clairière; mais ce n'est qu'un lac d'eau noire et croupissante, et son oreille est assaillie par l'affreux croassement d'une légion de grenouilles, par le sifflement des serpents et le mugissement des crocodiles. Il faudrait enfin vous faire respirer ces exhalaisons pestilentielles et suffocantes, alors que, dans les jours caniculaires, un soleil de midi échauffe ces horribles marais! Mais ce n'est rien que de parler de pareilles scènes; la plume ni le pinceau ne

sauraient en donner une idée à qui ne peut les voir.

« Quelle différence, pourtant, dans les rôles assignés à chacun de nous, ici bas! quelle diversité dans les aptitudes et les goûts! C'est ce que je me suis dit bien souvent, lorsque, voyageant dans des pays fort éloignés de ceux où l'on vend, sous forme de peaux desséchées, des oiseaux de cette espèce et d'autres non moins difficiles à se procurer, j'entendais l'amateur ou le naturaliste de cabinet se plaindre qu'on en demandait une demi-couronne (trois francs). Notez que le pauvre diable qui osait mettre son oiseau à un si haut prix, l'avait peut être poursuivi pendant des milles, à travers ces marais que vous savez; et qu'après l'avoir pris et préparé de son mieux, il avait dû faire encore des centaines de milles pour l'apporter au marché! J'aimerais autant, je l'avoue, entendre quelque maître sot se plaindre de l'aspect mesquin de la galerie du Louvre qu'il vient de parcourir sans bourse délier; ou voir un connaisseur de la même force, se lamenter de la perte de son shilling, tout en promenant son illustre personne à travers les salles de l'Académie royale de Londres, ou dans toute autre collection artistique d'une égale valeur.

« Mais revenons à notre histoire.

« Le vol de ce pic est particulièrement gracieux; rarement le prolonge-t-il plus de cent verges d'un trait, si ce n'est lorsqu'il lui faut traverser quelque grande rivière. Alors il décrit de profondes courbes; d'abord ses ailes s'ouvrent de toute leur largeur, puis il les referme, pour renouveler bientôt son premier effort d'impulsion. Le passage d'un arbre à l'autre, quand même la distance serait de plus de cent pas, s'accomplit d'un seul mouvement; et l'on dirait que l'oiseau se balance entre les deux cimes, tant ses ondulations sont élégantes. C'est à ce moment qu'il étale toute la beauté de son plumage, et charme les yeux. Jamais, tant qu'il est sur ses ailes, il ne pousse aucun cri, sauf dans la saison des amours; mais en tout temps, dès qu'il vient de se poser, on entend sa voix si remarquable. Grimant soit contre le tronc des arbres, soit le long des branches, dont il gagne toujours le sommet, il avance par petits sauts, et chacun est accompagné d'une note claire, aigüe, et néanmoins assez plaintive, qui se prolonge au loin, quelquefois à un demi-mille, et retentit comme le fausset d'une clarinette. C'est une sorte de *paït, paït, paït*, ordinairement répété par trois fois de suite et si souvent, que de toute la journée, c'est à peine si l'oiseau reste un moment

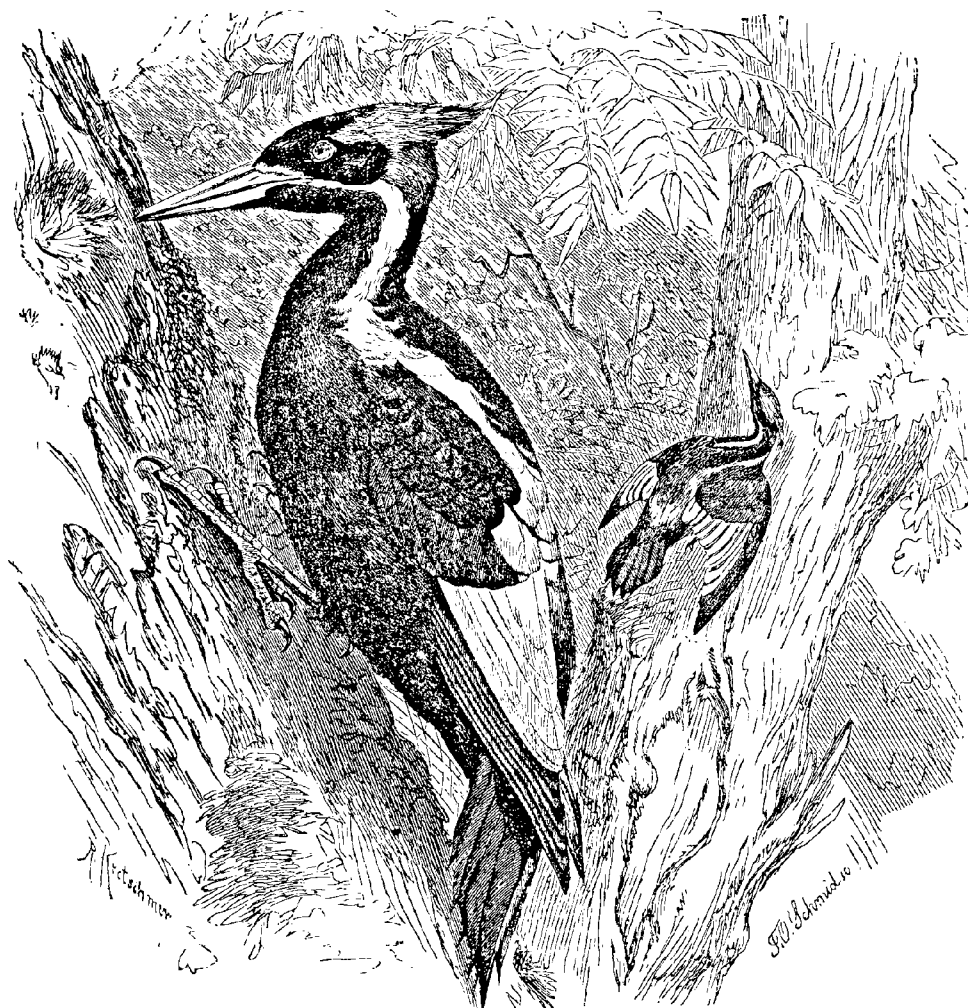
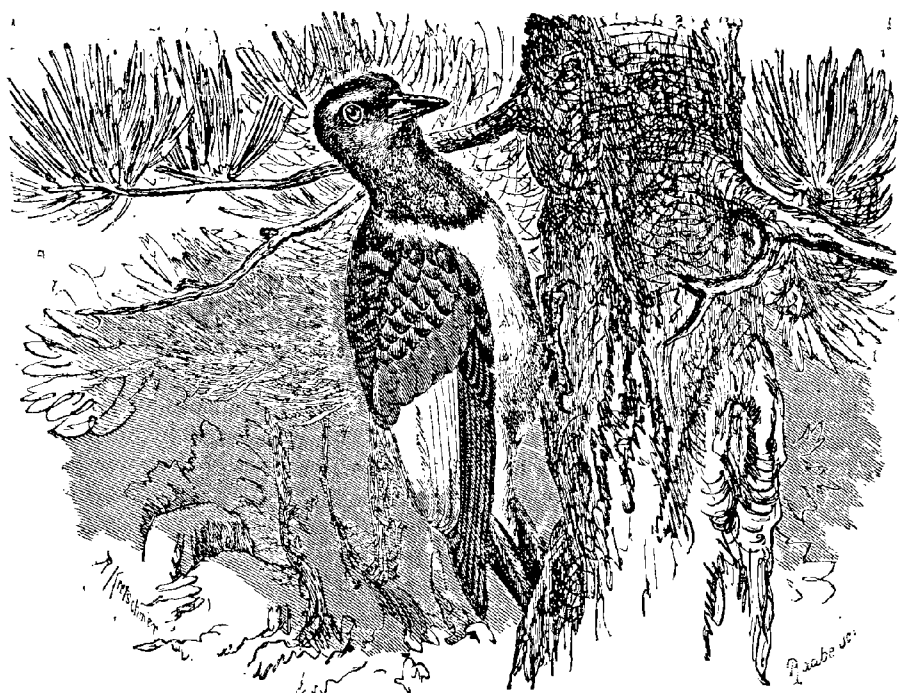


Fig. 13. Le Campéphilus princier.

silencieux. Cette habitude lui devient funeste, car elle révèle sa présence à ses ennemis, et si l'on cherche à le détruire, ce n'est pas, comme on le suppose, parce qu'il ferait mourir les arbres, mais parce qu'il est bel oiseau, et parce que la riche peau qui lui recouvre le crâne forme un ornement pour l'habit de guerre de nos Indiens, et le sac à balles des pionniers et des chasseurs. Les voyageurs de tous pays recherchent aussi beaucoup la partie supérieure de la tête et le bec du mâle. Lorsqu'un steam-boat s'arrête à l'un de ces lieux que, dans le pays, on appelle *wooding places* (un dépôt de bois), il n'est pas rare de voir des étrangers donner un quart de dollar pour deux ou trois têtes de ce pic; souvent j'ai pu admirer des baudriers de chefs indiens

entièrement recouverts de becs et de huppes de cette espèce, et j'ai remarqué qu'alors on y mettait un très-haut prix.

« Au printemps, ces oiseaux sont les premiers à faire leur nid, parmi tous les autres de leur tribu. Je les ai vus occupés à percer leur trou dès le commencement de mars. Ce trou, du moins d'après ce que j'ai pu observer, est toujours ouvert dans le tronc d'un arbre vivant (d'habitude un frêne), et à une grande hauteur de terre. Les pics ont bien soin d'examiner la situation particulière de l'arbre et l'inclinaison du tronc: d'abord parce qu'ils préfèrent un lieu retiré; ensuite parce qu'ils cherchent à garantir l'ouverture de l'eau durant les pluies battantes. A cet effet, ils commencent en général à creuser immédiatement



Corbail, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd.

Fig. 14. Le Mélanerpe à tête rouge.

au-dessous de la jonction d'une grosse branche avec le tronc. Le trou est d'abord conduit horizontalement, sur une longueur de quelques pouces; puis, à partir de là, directement en bas, et non en spirale, comme certaines gens se l'imaginent. Suivant les cas, la cavité est plus ou moins profonde; parfois elle n'a pas plus de dix pouces; d'autres fois, au contraire, elle a une étendue de près de trois pieds. J'ai pensé que ces différences provenaient de la nécessité plus ou moins pressante qu'éprouve la femelle de déposer ses œufs; et j'ai aussi cru reconnaître que plus l'oiseau était vieux, plus son trou s'enfonçait dans l'intérieur de l'arbre. Le diamètre de ceux que j'ai examinés pouvait être de sept pouces en dedans, bien que l'entrée, parfaitement ronde, n'eût juste que la largeur suffisante pour laisser passer l'oiseau.

« Le mâle et la femelle travaillent sans relâche à avancer ce trou, l'un se tenant en dehors pour encourager l'autre pendant qu'il pioche, et pour le remplacer aussitôt, quand il est fatigué. Je me suis doucement approché de plusieurs arbres où des pics étaient ainsi tout entiers à leur travail; et en y appuyant ma tête, je pouvais facilement

BREHM.

distinguer chaque coup de bec. En deux occasions différentes, ma présence les effraya; ils s'envolèrent et ne revinrent plus.

« La première ponte est généralement de six œufs, d'un blanc pur. Ils sont déposés sur de menus copeaux, au fond de la cavité. Les petits s'habituent à grimper au dehors, une quinzaine de jours, au moins, avant de prendre leur vol vers un autre arbre. Ceux de la seconde couvée font leur apparition vers le milieu d'août.

« Dans le Kentucky et l'Indiana, il n'y a d'ordinaire qu'une couvée par saison. Les jeunes ont d'abord le plumage de la femelle; seulement, ils n'ont pas la huppe; mais elle pousse rapidement, et vers l'automne elle est accusée, surtout chez les femelles. Les mâles, à la même époque, n'ont qu'une légère ligne rouge sur la tête; ce n'est qu'au printemps qu'ils revêtent toute la richesse de leur plumage, et leur accroissement n'est complet qu'à la deuxième année; mais, même alors, on les distingue encore très-aisément des individus qui sont plus vieux.

« Leur nourriture consiste principalement en hannetons, larves et gros vers. Cependant les

IV — 319

raisins ne sont pas plutôt mûrs dans nos forêts, qu'ils se jettent dessus avec avidité. J'en ai vu de suspendus par les ongles à des branches de vigne, dans la position que prend si souvent la mésange; le corps tendu en bas, ils s'allongeaient tant qu'ils pouvaient, et semblaient atteindre la grappe avec une grande satisfaction. On en voit aussi sur les plaques minières, mais seulement lorsque leurs fruits sont devenus tout à fait mûrs.

« Ces oiseaux ne font aucun tort au blé ni aux fruits des vergers, bien que, dans les jeunes plantations, ils s'attaquent quelquefois aux arbres qu'on a protégés d'une enveloppe, et qu'ils en détachent des lambeaux d'écorce. Rarement ils s'approchent de terre, et préfèrent, en tout temps, les sommets des plus hauts arbres. S'ils découvrent quelque gros tronc mort, à moitié gisant et brisé, ils se jettent dessus et le travaillent avec une telle vigueur, qu'en peu de jours ils l'ont presque entièrement démoli. J'ai vu les restes de quelques-uns de ces antiques monarques de nos forêts ainsi minés, et d'une façon si singulière, que le tronc chancelant et haché semblait n'être plus soutenu que par l'énorme tas de copeaux qui l'entourait à sa base. Leur bec est si puissant, et ils en frappent avec tant de force, que d'un seul coup ils enlèvent des morceaux d'écorce de sept à huit pouces de long, et peuvent, en commençant à l'extrémité d'une branche sèche, la dépouiller sur une étendue de vingt ou trente pieds, dans l'espace de quelques heures. Pendant tout ce temps, ils ne cessent de sautiller en descendant peu à peu, la tête dirigée en haut, et la tournant de droite et de gauche, ou bien l'appliquant contre l'écorce, pour reconnaître où les vers sont cachés. Cela fait, ils recommencent de plus belle à piocher, et entre chaque coup éclate leur cri retentissant, comme s'ils prenaient un vif plaisir à l'ouvrage.

« Lorsque les jeunes ont quitté leurs parents, ces derniers se tiennent généralement par couples. La femelle est toujours plus bruyante que le mâle et moins craintive; leur mutuel attachement dure toute la vie. Sauf le cas où ils creusent le trou qui doit recevoir leurs œufs, ils n'attaquent presque jamais les arbres vivants, que pour se procurer de la nourriture, et ils les débarrassent en même temps des insectes nuisibles.

« Plusieurs fois j'ai vu le mâle et la femelle se retirer ensemble, pour passer la nuit, dans le même creux où, longtemps auparavant, ils avaient élevé leurs petits. Ils y rentrent ordinairement quelques instants après le coucher du soleil.

« Si l'un de ces oiseaux est blessé et qu'il tombe à terre, il gagne immédiatement l'arbre le plus rapproché, y grimpe aussi lestement qu'il peut, et ne s'arrête qu'aux dernières branches, où il réussit, en général, à se cacher très-bien. Il monte le long de l'arbre en ligne spirale, en faisant toujours entendre son éclatant *pit-pit*. Mais il devient silencieux, du moment qu'il a trouvé une place où il se croit en sûreté. Quelquefois ses pattes s'accrochent si fortement à l'écorce, qu'il y reste cramponné des heures entières, même après la mort. Quand on veut le prendre à la main, ce qui n'est pas sans quelque danger, il frappe avec violence et blesse cruellement avec son bec et ses ongles, qui sont très-aigus et très-forts. En se défendant ainsi, il pousse un cri lamentable, et qui véritablement fait pitié. »

Captivité. — Wilson essaya de garder un campéophile princier en captivité, mais il trouva que l'expérience avait ses difficultés. Il avait affaire à un vieil oiseau, dont on s'était emparé à la suite d'une blessure. Il poussait des cris comme un petit enfant, et ces cris inspirèrent une telle frayeur au cheval de Wilson, que celui-ci vit ses jours menacés. Quand Wilson traversa les rues de Wilmington avec son captif, toutes les femmes coururent aux fenêtres pour savoir d'où provenait cet horrible bruit, et notre naturaliste eut à soutenir, devant l'hôtel, tout un assaut de questions. Il mit l'oiseau dans sa chambre, et le quitta pour aller soigner son cheval. A son retour, environ une heure après, il trouva le campéophile travaillant à sa liberté. Il avait grimpé le long de la fenêtre, et en avait presque complètement percé les montants. Désireux de le dessiner, et pour éviter toute évasion, Wilson l'attacha avec une chaîne à une forte table de bois de mahogoni. Il sortit un instant, pour chercher à manger. En revenant, il entend du dehors son campéophile travaillant à nouveau, et il constata, en entrant, que la table ne tenait plus que sur trois pieds. Pendant que Wilson le dessinait, l'oiseau lui fit plusieurs blessures; il montra tant de fierté, tant d'amour de la liberté, que l'illustre naturaliste fut plus d'une fois tenté de le rapporter dans la forêt. Il refusa toute nourriture, et mourut au bout de trois jours.

II. LES MÉLANERPÉS — *MELANERPIS*.

Die Heberspechte.

Caractères. — Les mélanerpés, ou *pics-geais*, se font moins remarquer par leur taille que par la beauté de leur plumage. Ils ont le corps vi-

goureux, la tête forte, le cou court. Le rouge et le noir ou le rouge et le blanc sont les couleurs dominantes du plumage.

Distribution géographique. — Toutes les espèces qui appartiennent à ce groupe habitent les deux Amériques.

LES MÉLANERPES — *MELANERPES*.

Caractères. — Les mélanerpes ont un bec droit, plus large que haut à la base, à arête dorsale bombée, à bords fortement rentrants, muni de quatre saillies parallèles qui naissent au-dessus et au-dessous des narines, se terminent vers le milieu de sa longueur, et sont séparées les unes des autres par des rainures; les tarsi de la longueur du doigt médian, y compris l'ongle; les quatrième et cinquième rémiges égales entre elles, et les plus longues; la queue arrondie; l'œil entouré d'un cercle dépourvu de plumes.

LE MÉLANERPE A TÊTE ROUGE — *MELANERPES ERYTHROCEPHALUS*.

Der Rothkopf.

Caractères. — Le mélanerpe à tête rouge (*fig. 14*) est l'espèce la plus connue du genre. Il a la tête et le cou d'un rouge vif; le dos, les ailes et la queue d'un noir foncé; les rémiges secondaires, le croupion et le ventre d'un blanc éclatant; l'œil brun; le bec et les pattes d'un noir bleuâtre. La femelle est un peu plus petite et a des couleurs moins vives que le mâle. Les jeunes ont la tête, le cou, le dos et la poitrine ocre-brun, semés de taches circulaires d'un brun noir; les rémiges primaires d'un brun noir, les secondaires d'un blanc rougeâtre, bordées de brun noir vers leur extrémité; les rectrices d'un brun noir foncé. Cet oiseau a 25 cent. de long et 47 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 13 cent., celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — Le mélanerpe à tête rouge habite tout le nord de l'Amérique.

Mœurs, habitudes et régime. — « Il n'y a dans toute l'Amérique du Nord aucun oiseau qui soit mieux connu, je crois, que le mélanerpe, dit Wilson. Son plumage tricolore, ses habitudes de destruction, son grand nombre l'ont rendu familier à chaque enfant. » D'après le prince de Wied, on en voit perchés sur toutes les haies, suspendus aux branches ou aux troncs de tous les arbres, ou bien grim pant autour des racines, et cherchant des insectes.

« On peut, dit Audubon, le regarder comme

un oiseau sédentaire aux États-Unis. On le rencontre pendant tout l'hiver dans les États du Sud, et il y niche en été; cependant la plupart des mélanerpes nous quittent en septembre, et voyagent la nuit. Ils volent haut au-dessus des arbres, en bandes nombreuses, mais dans lesquelles chaque individu se comporte d'une façon indépendante; on dirait une armée en déroute. Ils font entendre des cris perçants, comme pour s'encourager mutuellement. Aux premières lueurs de l'aurore, ils s'abattent sur le sommet des arbres morts, à l'entour des plantations, et ils y restent jusqu'au coucher du soleil, occupés à chercher leur nourriture. Quand l'heure est venue, ils s'envolent, l'un après l'autre, et reprennent le cours de leur voyage.

« Le moqueur excepté, je ne connais pas d'oiseau plus gai, plus joyeux que le mélanerpe. Toute sa vie n'est que plaisir. Partout il trouve de la nourriture en abondance; partout il rencontre des endroits convenables pour l'établissement de son nid. Les petits travaux qui lui incombent ne lui sont qu'une nouvelle source de plaisir; il ne travaille que pour se procurer quelque friandise bien appétissante ou pour se construire une demeure, qui sera aussi le berceau de ses œufs et de sa famille. Quoique l'homme soit son plus redoutable ennemi, il ne le craint pas. Lorsqu'il est perché sur une palissade, le long d'un chemin ou auprès d'une plantation et qu'on s'approche de lui, il gagne lentement le côté opposé de la palissade, se cache, regarde prudemment, comme pour se dérober au regard. Passe-t-on tranquillement, il reparait aussitôt au haut de la palissade, et chante, comme pour se féliciter du succès de sa ruse. Va-t-on vers lui, il s'envole sur un pieu voisin de la palissade, chante de nouveau, et semble provoquer son adversaire. Souvent, il arrive près des maisons, grimpe aux murs, frappe les chevrons, pousse un cri, puis redescend dans le jardin, et y cueille les fruits les plus savoureux qu'il a pu découvrir.

« Je ne conseillerai à personne d'abandonner un verger aux mélanerpes; non-seulement ils mangent des fruits, mais ils en détruisent encore un très-grand nombre. Les cerises ne commencent pas encore à rougir qu'ils accourent déjà; ils arrivent de tous les côtés, de plusieurs milles à la ronde, et dépouillent un arbre complètement. L'un d'eux arrive; aperçoit-il une cerise, il lance son cri d'appel, hoche la queue, baisse la tête, et à l'instant cueille le fruit. Est-il rassasié, il prend encore une ou deux cerises dans son bec et va les porter à ses petits.

« Il est impossible d'estimer le nombre de ces oiseaux que l'on voit dans le courant d'un été; mais je puis assurer en avoir tué, en un seul jour, une centaine sur le même cerisier. Outre les cerises, ils mangent les poires, les pêches, les pommes, les figues, les mûres et même les pois. Je ne parlerai pas des dégâts qu'ils causent dans les maisons, ne voulant pas trop charger leur acte d'accusation, car ils ont aussi leurs bonnes qualités. Ils ont une façon toute singulière de cueillir les pommes; ils enfoncent vigoureusement dans le fruit leur bec ouvert, le cueillent, s'envolent ensuite sur un arbre ou sur quelque palissade, et là le divisent et le mangent à loisir. Ils ont encore un autre défaut, celui de dévorer les œufs des petits oiseaux. Ils visitent les nids artificiels, disposés pour les cypselidés et les hirondelles bleues, et pénètrent même dans les pigeonniers.

« Mais, quelques méfaits dont ils se rendent coupables, ils sont toujours gais. Ils n'ont pas apaisé leur faim, qu'ils se réunissent en petites bandes, à l'extrémité des branches de quelque arbre mort, et font de là la chasse aux insectes; ils se laissent tomber sur eux d'une hauteur de huit à douze brasses, exécutent les mouvements les plus hardis, puis, leur proie capturée, ils reviennent à leur ancienne place, en poussant un joyeux cri de triomphe. Souvent deux d'entre eux se pourchassent de la façon la plus divertissante: tout en décrivant dans l'air des courbes gracieusement ondulées, ils déploient toute la splendeur de leur plumage, et charment vivement le spectateur. Pour passer d'un arbre à l'autre, ils ne font guère qu'un bond. Ils ouvrent les ailes, descendent obliquement, puis, arrivés près du tronc, ils s'élèvent lentement. En grim pant, ils montent, ils descendent, ils vont de côté, sans aucune difficulté apparente; mais ils descendent rarement la tête en bas, comme le font d'autres picidés. Quand ils vont d'un arbre à l'autre, c'est souvent, pourrait-on croire, dans l'intention d'attaquer un de leurs semblables. Mais celui-ci, grâce à son agilité, sait toujours éviter son adversaire, en tournant autour de l'arbre avec une incroyable rapidité.

« Il est rare de trouver un nid nouvellement construit; d'ordinaire, ils se servent d'anciens nids, qu'ils défoncent un peu et qu'ils agrandissent légèrement. Ils nichent dans des troncs d'arbres morts. On trouve souvent de dix à douze nids sur le même arbre, quelques-uns à peine commencés, d'autres un peu plus profonds, d'autres enfin terminés. Je n'ai jamais vu aucun

nid de mélanerpe sur un arbre encore vert. Dans la Louisiane et au Kentucky, le mélanerpe a deux couvées par an; il n'en a qu'une dans les États du centre. La femelle pond de deux à six œufs, blancs, translucides. Tantôt le nid est à peine à six pieds au-dessus du sol, tantôt il est aussi élevé que possible. »

D'après Wilson, les jeunes mélanerpes ont un terrible ennemi dans la couleuvre noire (*coluber constrictor*). Ce serpent grimpe au haut des arbres les plus élevés, pénètre dans le nid du mélanerpe, en dévore les œufs ou les petits encore sans défense, sous les yeux des parents et malgré leurs cris d'angoisse; puis, pour digérer, il se couche mollement dans le nid, enroulé sur lui-même. Souvent un enfant, au risque de se casser le cou, grimpe à un arbre pour dénicher des mélanerpes; mais quel est son effroi, quand, enfonçant sa main dans le nid, il saisit non de petits oiseaux, mais ce terrible serpent!

LE MÉLANERPE FOURMILIER — *MELANERPES FORMICIVORUS*.

Der Sammelspecht.

Caractères. — Le mélanerpe fourmilier ou collectionneur mérite aussi de fixer notre attention. Il a le dos noir; le front, une tache sur les rémiges primaires, le bord interne des rémiges secondaires et le croupion noirs; le haut de la tête rouge-vif; la gorge noire, entourée d'un cercle jaune-soufre; la poitrine et les flancs blancs, rayés longitudinalement de noir; l'œil jaune; le bec et les pattes noirs. Il a 25 cent. de long; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 6.

Distribution géographique. — Cet oiseau remplace le mélanerpe à tête rouge dans la Californie et au Mexique.

Mœurs, habitudes et régime. — « Le mélanerpe fourmilier, dit Heermann, est le plus bruyant et le plus commun de tous les picidés que l'on trouve en Californie. On le voit tranquillement perché sur une des plus hautes branches d'un arbre, lorsque tout à coup il s'élance, poursuit un insecte, le saisit, puis revient à la place qu'il occupait, pour recommencer un instant après le même manège. En automne, il emploie une grande partie de son temps à percer des trous dans l'écorce des pins et des chênes; dans chacun de ces trous, il enfonce un gland, et tellement bien qu'il faut un certain effort pour le retirer. Souvent, à la suite de ce travail, le tronc entier d'un vigoureux conifère pa-

rait comme couvert de clous de bronze. Ces glands servent à nourrir, pendant l'hiver, non-seulement le mélanerpe, mais encore les écureuils, les souris, les geais, qui découvrent ces cachettes. »

Kelly confirme pleinement cette relation. « En enlevant l'écorce d'un arbre, dit-il, je remarquai qu'elle était toute criblée de trous, dont le diamètre dépassait celui que produit une balle de carabine; ils étaient aussi réguliers que si on les avait faits avec un compas. Plusieurs étaient remplis de glands. J'avais déjà observé plusieurs fois la même chose sur d'autres arbres, mais, croyant que c'était l'ouvrage de quelque insecte, je ne m'en étais guère occupé. Cette fois, la présence de glands, que le vent ne pouvait y avoir amenés, me décida à en rechercher l'origine. Un de mes amis me rendit attentif à un vol de mélanerpes, occupés à ramasser leurs provisions d'hiver; je les vis alors passer leur été à se pourvoir de nourriture pour la mauvaise saison. Je les observai souvent, moitié volant, moitié grimant, tourner autour d'un arbre; j'admirai plus d'une fois comment ils essayaient d'enfoncer un gland. Ils s'y prenaient à diverses reprises, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un trou de dimension convenable. Ils faisaient pénétrer le gland par son extrémité aiguë et l'enfonçaient ensuite à coups de bec; puis, ils s'envolaient pour aller en chercher un autre. Dans ce travail, ils font preuve d'un tact étonnant; ils ne choisissent que des glands sains et de bonne qualité. Celui qui ramasse des glands pour les rôtir, en prend toujours un certain nombre de creux ou de gâtés; très-souvent, les plus beaux en apparence, sont rongés par un ver; l'Indien lui-même, dont les sens sont le plus exercés, y est souvent trompé; mais dans tous ceux que j'ai trouvés enfoncés ainsi dans les arbres, je n'en ai pas rencontré un seul qui renfermât le moindre germe de destruction.

« Quand les mélanerpes fourmiliers sont très-occupés à amasser des glands, on peut prédire de la neige pour un temps prochain. Tant qu'il n'a pas neigé, ils ne touchent pas à leurs provisions; ils ne le font que quand le sol est couvert de neige. Ils mangent alors les glands qu'ils ont amassés, en se contentant d'en ouvrir l'écorce sans les retirer du trou où ils les ont enfoncés. »

III. LES PICÉS — *PICI*.

Die Buntspechte.

Caractères. — Les picés peuvent être considérés comme les grimpeurs les plus parfaits; ils sont trapus, de taille moyenne ou petite; leur bec est à peu près de la longueur de la tête; quelques espèces n'ont que trois doigts, et leur plumage est noir, semé de blanc, avec du rouge ou du jaune sur certaines parties.

Distribution géographique. — Les picés sont répandus sur toute la surface de la terre, sauf le centre et le sud de l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils vivent à peu près exclusivement sur les arbres et ne descendent à terre qu'exceptionnellement.

LES PICS — *PICUS*.

Die Buntspechte.

Caractères. — Les pics ont un bec droit, de moyenne longueur, aussi haut que large à la base, à arête très-anguleuse, à sillons latéraux plus rapprochés des bords mandibulaires que du sommet du bec; des ailes obtuses, la troisième rémige étant la plus longue; des tarses courts, en partie emplumés; une queue longue et cunéiforme. Leur tête est dépourvue de longues plumes formant huppe.

LE PIC ÉPEICHE — *PICUS MAJOR*.

Der Buntspecht, der Rothspecht.

Caractères. — Le *pic épeiche*, *grand pic*, *pic bigarré*, *pic rouge* (Pl. XX), de quelques auteurs, est l'espèce la plus connue de cette famille. Il a le dos noir, le ventre d'un jaune sale; le front marqué d'une bande jaunâtre; les côtés du cou, une grande tache scapulaire, des bandes au travers des ailes, blancs; le derrière de la tête et le bas-ventre d'un beau rouge-carmin; une raie noire, descendant de la racine du bec sur les côtés du cou; l'œil rouge-brun; le bec gris-de-plomb clair; les pattes gris-verdâtre.

La femelle n'a point l'occiput rouge. Les jeunes ont le sommet de la tête rouge-carmin.

Distribution géographique. — Le *pic épeiche* habite toute l'Europe et la Sibérie jusqu'au Kamtschatka.

Mœurs, habitudes et régime. — Il recherche les grandes forêts, mais on le trouve aussi dans les bouquets de bois, au milieu des champs. En

hiver, il arrive jusque dans les jardins. Il préfère les forêts de pins à toutes les autres. En été, il demeure dans un espace assez restreint; en automne et en hiver, il étend le cercle de ses pérégrinations, et vit alors en société des grimpeurs, des mésanges et des roitelets. En été, il ne souffre aucun de ses semblables auprès de lui; dès qu'il en entend un dans son voisinage, il accourt pour le chasser. Dans ses voyages, il demeure toujours près des arbres, et évite de franchir en volant des espaces découverts.

Le pic épeiche est, comme le dit Naumann, fort, vigoureux, lesté, agile et hardi; et à ces qualités, il joint la beauté. « C'est un spectacle superbe, quand le temps est beau, de voir ces pics se poursuivre d'arbre en arbre, grimper le long des branches, se chauffer au soleil, dont les rayons font resplendir leurs couleurs. Presque toujours, ils sont en mouvement; ils animent merveilleusement les sombres forêts de pins. » Leur vol est saccadé, bruyant, assez rapide; toutefois, ils ne franchissent ordinairement d'une traite, qu'un faible espace. A terre, ils sautillent avec maladresse, aussi n'y descendent-ils que rarement. Très-souvent, ils se perchent sur la plus haute branche d'un arbre et font entendre leur cri: *pick pick* ou *kik kik*. Comme tous les autres picidés, ils passent la nuit dans des troncs d'arbres creux; c'est là aussi qu'ils se réfugient quand ils sont blessés. Ils ne vivent pas en bonne intelligence avec leurs semblables; et, bien qu'on les rencontre souvent en compagnie d'autres oiseaux, on ne peut les dire sociables. Ils ne contractent pas amitié avec les grimpeurs, les mésanges, les roitelets, qu'ils semblent guider, mais qui, en réalité, leur sont au moins indifférents. Ils ne peuvent souffrir qu'on leur dispute leur nourriture. Les épeiches sont de tous les picidés ceux qu'on attire le plus facilement en imitant le bruit qu'ils font en frappant aux arbres. Au printemps, surtout, on est sûr de les voir arriver, car la jalousie les anime alors; mais, même en été et en automne, ils viennent tout auprès du chasseur qui reproduit ce bruit, grimpent aux branches, cherchent partout où se trouve leur rival. Les femelles, sous ce rapport, se comportent comme les mâles; preuve évidente qu'ils sont poussés, non par la jalousie seule, mais par le désir de garder pour eux seuls leur territoire de chasse.

Le pic épeiche se nourrit d'insectes, de leurs œufs, de leurs larves, de fruits durs et de baies. Mon père, et après lui Naumann, se basant sur leurs observations, assurent qu'il ne mange pas

de fourmis, et qu'il ne nourrit pas ses petits avec leurs larves; Gloger, par contre, dit avoir tué, en hiver, un pic-épeiche dont l'estomac n'était entièrement rempli que de grandes fourmis des bois. D'après mon père, c'est le pire ennemi du scarabée du pin; pour s'en emparer, il décortique les arbres. « J'ai souvent observé cela avec plaisir, dit-il. Il grimpe autour des troncs dont l'écorce se fendille; il enfonce son bec et sa langue sous l'écorce; il fend celle-ci lorsqu'il ne peut arriver autrement aux insectes qui s'y cachent. Souvent, j'ai examiné les morceaux d'écorce qu'il avait détachés, et je les ai toujours trouvés minés par les insectes. Il mange aussi quantité de chenilles nuisibles aux arbres. C'est un excellent gardien des forêts, il devrait être admirablement protégé. »

« Lorsqu'il frappe contre une petite branche, dit Naumann, on le voit parfois courir aussitôt de l'autre côté, pour pouvoir y prendre les insectes qu'il a effrayés par ses coups de bec. Ces insectes se comportent, en effet, comme les vers de terre, quand la taupe fouille la terre, ils connaissent aussi bien que le font ceux-ci, l'approche de leur ennemi mortel. »

Parfois, cependant, cet oiseau commet quelques méfaits. Ainsi, en 1844, assure Wiese, on tira un pic, pour savoir ce qu'il apportait dans son bec à ses petits, et on y trouva une jeune mésange encore privée de plumes. Pareil méfait doit cependant être fort rare. Bien plus souvent, le pic épeiche mange des semences, notamment celles des pins et des noisettes. Il cueille celles-ci, les porte dans un trou qu'il a creusé dans un arbre, à cet effet, et le bouche. Souvent, on le voit suspendu à une pomme de pin, et fort occupé à l'attaquer; mais plus souvent encore, il enlève tout le cône, le porte sur une branche, et en arrache tranquillement les semences. « Lorsqu'il a envie de graines de pin, dit mon père, il creuse sur la face supérieure d'une branche un trou suffisant pour y faire tenir la moitié d'un cône de pin; puis, il vole sur l'arbre, prend le cône de pin par sa tige, la coupe et le place dans son trou, la pointe en l'air. Il le saisit alors avec ses doigts de devant, et frappe le sommet à coups de bec, pour en faire sauter les écailles et pouvoir en prendre les semences. En trois ou quatre minutes, le tout est mangé; il va en chercher un autre, et ce n'est que quand il l'a rapporté, qu'il jette par terre les débris du premier. Il ne mange d'ailleurs jamais toutes les graines, ne dépouille pas le cône aussi complètement que le fait le bec-croisé. Il continue ce

manège pendant presque toute la journée, et sur le même arbre. J'ai dans ma forêt un pin, où un épeiche demeure souvent pendant plusieurs semaines. Vers le milieu d'août, il commence à manger des graines, bien qu'elles ne soient pas encore mûres, et en hiver, c'est presque sa seule nourriture. Son bec, à ce moment, est couvert de résine; tandis que chez d'autres espèces, il est souvent souillé de terre.»

Le pic épeiche ne fait pas preuve de beaucoup de persévérance quand il construit son nid. Il en commence plusieurs, avant d'en terminer un, et souvent il en cherche un qui ait déjà servi ou que d'autres aient abandonné. L'entrée du nid est très-étroite, et tout juste suffisante pour que l'oiseau puisse entrer et sortir. La cavité a généralement 33 cent. de profondeur; la chambre où sont déposés les œufs, a des parois très-lisses; le fond est recouvert de copeaux. L'accouplement est précédé de longs ébats, car, d'ordinaire, deux mâles se disputent une femelle. « Ils tournent au-dessus des arbres, dit mon père, en décrivant de grands cercles. L'un est-il fatigué, il se pose sur quelque branche sèche et fait entendre sa voix; à peine a-t-il cessé, que l'autre l'imite. Cela dure des heures entières. L'un d'eux aperçoit-il la femelle, il accourt auprès d'elle et l'un et l'autre se poursuivent, se pourchassent en criant : *kaech kaech-kaeck, kick kick*. L'autre mâle vient de les entendre et arrive à son tour. Alors les cris augmentent, et les deux rivaux suivent la femelle ou fondent l'un sur l'autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'un d'eux, resté vainqueur, mette l'autre en fuite. »

Chaque couvée est de quatre ou cinq, rarement de six œufs, petits, allongés, à coquille mince, à grain fin, d'un blanc lustré. Les deux sexes les couvent alternativement pendant quatorze ou seize jours. Les petits, au moment de leur naissance, sont entièrement nus, laids, informes. Leurs parents les élèvent avec amour; ils poussent des cris d'angoisse quand quelque danger les menace, et ne s'éloignent jamais du nid. Lorsque les jeunes ont pris leur essor, ils demeurent encore avec eux et les nourrissent jusqu'à ce qu'ils soient complètement à même de se suffire.

Les pics épeiches sont quelquefois la proie des éperviers et des autours; mais, dans la forêt, ils échappent à ces ennemis par la rapidité avec laquelle ils grimpent aux arbres et se cachent dans des trous. Les belettes et les écureuils détruisent souvent leur progéniture. Lorsqu'ils voient un

de ces derniers s'approcher de leur nid, dit Naumann, ils le poursuivent en poussant des cris d'angoisse.»

Captivité.— Le pic épeiche est très-amusant en captivité, et s'habitue facilement à son nouveau régime. J'en ai gardé pendant plusieurs mois, en leur donnant la pâtée des grives, et je les aurais conservés plus longtemps, si j'avais pu leur fournir plus de graines. Ils vivent en très-bons rapports avec les autres oiseaux, et charment leur maître par leur grâce, leur agilité, leur pétulance, leurs cris joyeux, leur élégance et leur beauté.

LE PIC EPEICHETTE — *PICUS MINOR*.

Der Kleinspecht.

Dans les forêts de la plaine, où dominent d'autres essences que les conifères, le pic épeiche est remplacé par le pic mar (*picus medius*) et par le pic épeichette, la plus petite de toutes les espèces européennes.

Caractères.— L'épeichette ou *petit pic* diffère de son congénère par son bec court, peu conique; sa queue arrondie, à plumes obtuses, et par les couleurs de son plumage. Le mâle a le front gris-jaune; le sommet de la tête rouge-carmin; le haut du dos noir; les ailes rayées de noir et de blanc; le bas du dos blanc, rayé de noir; les joues blanches, séparées de la gorge par une raie noire qui descend sur les côtés du cou; la face inférieure du corps grise, avec des raies longitudinales noires sur les côtés; les rectrices médianes noires; les latérales blanchâtres, rayées de noir. La femelle n'a pas la tête rouge, et les jeunes ont le même plumage que la femelle, mais la couleur en est encore plus sombre. L'œil est d'un jaune rougeâtre ou rouge-feu, brun-clair chez les jeunes; le bec gris-de-plomb, à crête dorsale et à pointe noires; les pattes sont gris-de-plomb. Cet oiseau a 17 cent. de long, et de 30 à 32 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 8 cent., celle de la queue de 6.

Distribution géographique.— Le pic épeichette habite toute l'Europe et l'Asie centrale. Radde l'a trouvé dans l'île d'Onon. Au sud, on le rencontre encore en Grèce et en Espagne; il est probable qu'on doit aussi le rencontrer dans le nord-ouest de l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime.— Le pic épeichette est commun en Europe, dans les plaines couvertes d'arbres fruitiers; il est très-rare dans les montagnes. Ce n'est point un oiseau voya-

geur, et on le rencontre toute l'année dans la contrée où il s'est reproduit; cependant il est erratique et descend jusque dans les basses régions des montagnes. Ces déplacements ont lieu en automne et au printemps, du mois de septembre ou d'octobre jusqu'au mois d'avril. Il évite les forêts composées exclusivement de conifères. Établi dans un certain domaine, il le parcourt en entier plusieurs fois par jour; c'est ce que l'on constate surtout l'hiver, lorsque la chute du feuillage le met plus à découvert qu'en été. Le centre de ce domaine est déterminé par quelque tronc d'arbre creux, où l'oiseau vient passer la nuit. Dans ses pérégrinations, il évite de s'aventurer dans les endroits où il ne trouverait pas pareille retraite. D'après Naumann, il est souvent forcé de déplacer violemment les mésanges ou les moineaux qui se sont établis avant lui dans ces trous. Comme il s'abandonne au repos plus tard qu'eux, il trouve ces demeures déjà occupées, et il ne peut y pénétrer sans combat.

L'épeichette est, d'après Naumann, un des pics les plus vifs et les plus agiles. Il grimpe avec promptitude le long des arbres, tourne autour des troncs, descend même quelques pas, mais toujours la tête en haut; il court le long de branches qui ont à peine un doigt d'épaisseur, ou s'y suspend à leur face inférieure. Il frappe les arbres, et montre autant d'adresse que ses congénères pour creuser des trous propres à la nidification; il recherche cependant les endroits où le bois est le plus mou. Sur les vieux chênes, il niche assez souvent dans des trous, à la face inférieure de branches presque horizontales. Parfois, il se tient en travers sur une petite branche, comme les autres oiseaux, et dans ce cas il fléchit fortement les pattes. D'un naturel très-querelleur, il ne souffre aucun de ses semblables auprès de lui. On le voit, comme ses congénères, accompagné souvent de grimpeaux, de mésanges, de roitelets, qui le suivent, sans qu'il paraisse s'inquiéter de leur présence. Il n'a pas peur de l'homme, et le laisse approcher de très-près, avant de s'enfuir. Son cri peut se rendre par : *kick* ou *kick*; la note en est haute ou faible et traînante. Parfois, il répète ce cri à plusieurs reprises, ce qui arrive surtout quand il se pose sur un arbre. Il crie beaucoup quand le temps est beau, et principalement à l'époque des pariades. Le mâle ronfle comme les autres pics, mais moins fortement et sur un ton plus élevé.

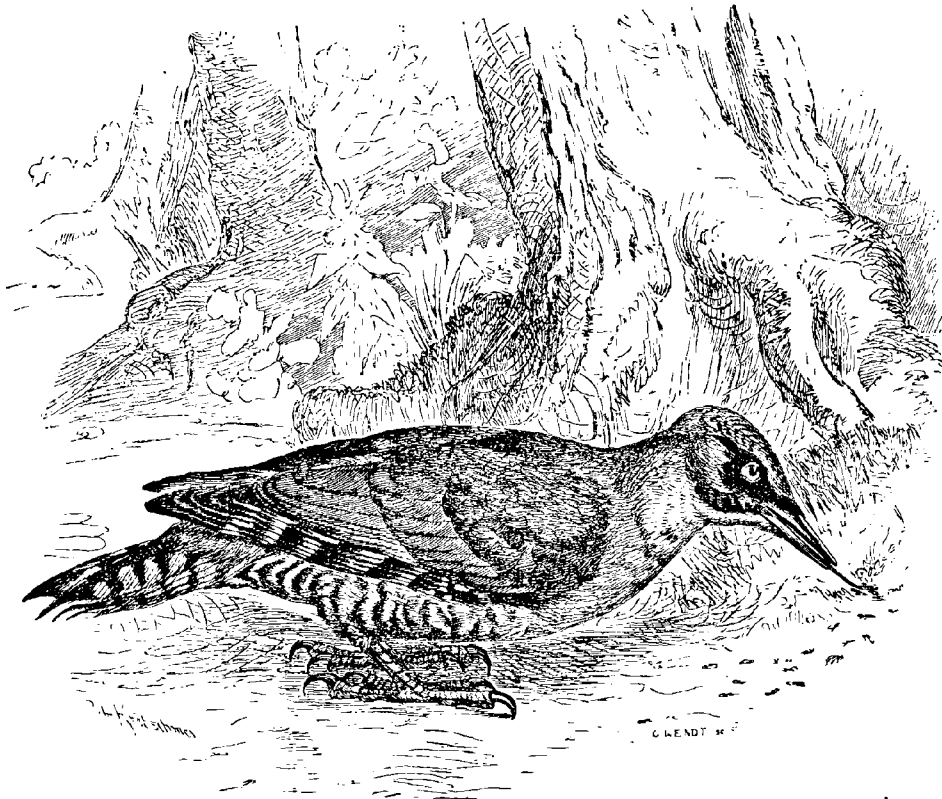
Pendant la saison des amours, qui commence au mois de mai, le pic épeichette se fait remar-

quer par ses cris, son agitation continuelle; c'est une époque de combats entre deux mâles, qui se disputent une femelle, ou entre deux couples, qui, tous deux, veulent occuper le même trou. Il niche à une assez grande hauteur du sol, sur un vieux chêne creux ou, à défaut, sur un arbre fruitier. La construction de son nid lui cause beaucoup de fatigue; aussi choisit-il presque toujours un endroit où une vieille branche est cassée, et dont le bois est vermoulu à l'intérieur. L'ouverture du nid est circulaire, elle n'a pas plus de 5 cent. de diamètre, et conduit dans une cavité d'environ 17 cent. de profondeur. Le pic épeichette commence plusieurs nids avant d'en terminer un, ce qui rend plus difficile la découverte de ses œufs. Il faut, pour y parvenir, suivant le conseil de Paessler, guetter le mâle quand il apporte à manger à sa femelle. Chaque couvée se compose de cinq à sept œufs, petits, d'un blanc lustré, quelquefois parsemés de petits points rouges. Le mâle et la femelle les couvent alternativement pendant quatorze jours; tous deux élèvent leurs petits, et les gardent avec eux longtemps encore après qu'ils ont pris leur essor.

Le pic épeichette se nourrit exclusivement d'insectes; même en hiver, son estomac n'est absolument rempli que de leurs débris. Il détruit en grande quantité les fourmis, les araignées, les coléoptères et leurs œufs. « Il rend donc de grands services, et non-seulement dans les forêts, mais encore dans les vergers, » dit Naumann. Il grimpe sans cesse aux arbres, frappe contre leurs branches, et mange continuellement; quand on l'ouvre, on trouve son estomac bourré d'une quantité incroyable d'insectes nuisibles.

Heureusement, il est moins exposé que les autres pics à être victime de la rage de destruction de certaines personnes; il attire moins la vue, et celui qui a appris à le connaître, ne peut que le prendre en amitié. Sa confiance, il est vrai, lui fait courir plus d'un danger. Lui aussi arrive quand on imite le bruit qu'il fait en frappant aux arbres; mais il faut savoir l'imiter parfaitement, pour pouvoir l'attirer par ce moyen.

Captivité. — Personne encore ne semble avoir songé à garder cet oiseau en cage. Je ne doute pas, par ce que j'ai pu voir, qu'en le soignant et en le nourrissant bien on ne puisse le conserver facilement; sa grâce, son élégance, dédommageraient pleinement son maître des peines qu'il pourrait lui donner.



Corbail, Grété Fils, imp.

Fig. 15. Le Gécine vert.

Paris, Baillière et Fils, édit.

LES APTERNES — *APTERNUS*.*Die Dreizehenspechte.*

Caractères. — Les apternes ont le bec droit, presque aussi long que la tête, plus large que haut, à bords latéraux droits, à arête dorsale anguleuse à faces latérales échancrées dans la dernière moitié; trois doigts seulement, les deux antérieurs à peu près égaux entre eux, le postérieur un peu plus long, et tous plus courts que le tarse; des ailes moyennes et obtuses, la quatrième rémige étant plus longue que les autres; une queue conique, à rectrices médianes pourvues de liges très-roides et pointues. Le plumage ressemble à celui des autres pics bigarrés, avec la tête plutôt jaune que rouge.

L'APTERNE TRIDACTYLE — *APTERNUS TRIDACTYLUS*.*Der Dreizehenspecht.*

Caractères. — L'apterne tridactyle, ou *pic à trois doigts*, a le dos noir; le ventre blanc-sale; le

BREHM

front marqué d'une raie noire, tachée de blanc; le sommet de la tête d'un jaune-doré clair; une bande blanche, plus ou moins tachée de noir, commençant au-dessus de l'œil, se réunissant à l'occiput avec une pareille bande qui vient du côté opposé, et descend le long du milieu du dos; la ligne naso-oculaire noire; il en est de même d'une autre ligne parallèle à celle-ci, qui part de la racine du bec et descend sur les côtés du cou; les plumes des flancs variées de taches disposées en séries transversales et longitudinales; les rémiges et les rectrices externes noires, à bandes blanches; les rectrices médianes entièrement noires; l'œil gris-perle ou blanc-d'argent; le bec gris-de-plomb clair avec la pointe noirâtre; les pattes gris-de-plomb foncé. Cet oiseau a 25 cent. de long et 38 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 43 cent., celle de la queue de 9 cent.

La femelle n'a pas la tête jaune, mais simplement tachetée de blanc.

Distribution géographique. — Il n'est pas bien établi si les apternes tridactyles qui vivent

IV — 320

en Europe, appartiennent à une seule espèce, ou s'il faut séparer spécifiquement celui des Alpes de celui qui habite les contrées du Nord. Si l'on admet qu'ils sont tous de la même espèce, il faut accorder à celle-ci, comme patrie, une grande partie de l'Europe et de l'Asie. Ce n'est pas à dire, pourtant, que l'apterne tridactyle se rencontre partout; comme le lagopède des neiges, il a besoin de trouver réunies certaines conditions. Il habite les hautes montagnes de nos pays et les contrées du Nord; entre ces deux régions, on ne rencontre plus que quelques individus égarés. Il n'est pas rare dans la Scandinavie. Dans tout le Nord, on le trouve aussi loin que s'étendent les forêts; mais, au sud du 6° de latitude, on ne le voit plus que comme oiseau voyageur. Il n'est pas rare en Finlande, en Russie, en Livonie, en Courlande; il est commun dans certaines parties de la Sibérie, et c'est, parmi les picidés, l'espèce la plus abondante à l'embouchure de l'Amour. Il a même passé dans l'Amérique du Nord, ou du moins il y est représenté par une espèce extrêmement voisine. On le trouve dans les Alpes, en Suisse, dans le Tyrol, en Carinthie, dans les Carpathes, tandis qu'il ne s'établit jamais dans les autres contrées de l'Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — Là où il vit, l'apterne tridactyle tient exactement la place du pic épeiche, dont il a les mœurs et les habitudes. Il est aussi gai, aussi agile, aussi hardi que lui; aussi peu que lui, il connaît le repos; il a le même vol, la même voix; il tambourine et bourdonne de la même façon; il est aussi jaloux, et accourt dès qu'il entend frapper contre un arbre; comme lui, il se nourrit d'insectes et de substances végétales. Dans la forêt, il chasse les insectes, détache les morceaux d'écorce sous lesquels ceux-ci se réfugient, creuse le bois pourri; dans d'autres saisons, il mange des baies et des graines. D'après Tschudi, il aimerait la société du pic épeiche. Je ne veux pas rechercher jusqu'à quel point cette assertion est fondée; je dirai seulement qu'elle ne s'accorde point avec ce que nous savons des habitudes des pics en général.

La femelle pond quatre ou cinq œufs d'un blanc lustré, dans un trou qu'elle a creusé elle-même.

LES GÉCINES — *GEVINUS*.

Die Grünspechte.

Caractères. — Les gécines, qu'on nomme aussi *chloropics* ou *pics verts*, ont une taille assez forte, un corps élancé, un bec un peu conique, à quatre pans peu nettement marqués, à crête dorsale légèrement incurvée; des pattes fortes, terminées par quatre doigts; des ailes arrondies, dont les quatrième et cinquième rémiges dépassent les autres en longueur; une langue très-longue. Leur plumage est généralement vert, avec le ventre nuancé d'une teinte plus claire. Les plumes de la tête ont une couleur vive, et sont souvent prolongées en forme de huppe.

D'après Reichenbach, les gécines ont un squelette faible, ce qui indique peu de force. Leur crâne est plus allongé qu'il ne l'est chez les autres picidés; les vertèbres dorsales ont des apophyses épineuses supérieures larges, serrées les unes contre les autres. Le caractère tiré de l'uniformité plus ou moins complète du plumage reste néanmoins le plus saillant, car les gécines ne forment pas, eux non plus, un groupe bien nettement délimité.

LE GÉCINE VERT — *GEVINUS VIRIDIS*.

Der Grünspecht.

Caractères. — Le gécine vert, *pic vert* des auteurs (*fig. 15*), qui représente ce groupe dans nos contrées, a le dos d'un beau vert jaunâtre, le ventre d'un vert clair; la face noire; le sommet de la tête et la nuque d'un gris cendré, varié de rouge carmin; le croupion jaune clair; uneligne qui passe au-dessous de la joue, rouge chez le mâle, noire chez la femelle; les rémiges d'un brun-noir terne, marquées de taches transversales jaunâtres ou d'un blanc brunâtre; les rectrices d'un gris vert, rayées de noir. Les jeunes ont le dos gris-vert, tacheté de blanc; le ventre blanchâtre, taché de noir. L'œil, blanc-bleuâtre chez les adultes, est gris-foncé chez les jeunes. Le bec est gris-de-plomb sale, à pointe noire; les pattes sont gris-de-plomb verdâtre. Cet oiseau a 33 cent. de long et 55 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 19 cent., celle de la queue de 12.

Distribution géographique. — Le gécine vert habite l'Europe et une grande partie du nord-ouest de l'Asie; il doit probablement se trouver dans les pays de l'Atlas. Il fait défaut en Égypte, bien que mon père, Naumann, Glo-

ger et d'autres auteurs pensent le contraire. Du côté du nord, on le rencontre jusqu'en Laponie. Il est très-commun dans certaines parties de l'Allemagne; dans d'autres, par contre, c'est tout au plus si on en voit parfois lors de ses courses d'hiver.

Mœurs, habitudes et régime. — Les excursions du gécine vert ont lieu dès que les jeunes sont devenus indépendants, et ce n'est qu'au printemps suivant que commence la période des amours; mais elles ne sont nullement régulières, ni quant à la saison, ni quant à leur étendue; dans certains hivers, les gécines verts ne voyagent point; dans d'autres, ils parcourent un très-grand espace.

On ne peut pas dire que le gécine vert soit un oiseau forestier. Très-rare dans les forêts de conifères, il est plus commun dans celles où dominent d'autres essences; mais il préfère les endroits où des bouquets de bois alternent avec des lieux découverts. Dans la saison des amours, il demeure aux environs de son nid; en hiver, lorsqu'il n'abandonne pas la contrée, il parcourt un district assez étendu, mais chaque soir, il cherche quelque trou pour y passer la nuit. On le voit alors demeurer pendant plusieurs mois dans les jardins, tout près des habitations, et venir jusqu'au milieu des maisons. J'en ai longtemps observé un qui passait toutes ses nuits dans le clocher de l'église de mon village natal; un autre avait fait sa demeure d'un nid artificiel, disposé dans notre jardin pour loger des étourneaux.

Le gécine vert a autant de gaieté et de vivacité, de ruse et de prudence que les autres pycidés. Comme eux, il est sans cesse en mouvement; il grimpe aussi bien qu'eux, et marche bien mieux. Souvent on le voit à terre, sautillant avec agilité. Son vol est bruyant, fortement ondulé, et difforme en cela de celui des autres pycidés. Sa voix est claire et retentissante; son cri : *gluck*, qu'il répète à plusieurs reprises, ressemble à un éclat de rire; son cri de tendresse est *guck gaeck* ou *kipp*; son cri d'angoisse est rauque et désagréable. Il ne tambourine pas, comme le font les pics; du moins, ni mon père ni Naumann ne l'ont entendu.

Son genre de vie ressemble tout à fait à celui de ses congénères. Dès que la rosée du matin commence à disparaître, il quitte sa retraite et se met à parcourir son domaine. Tant que l'amour ne le transporte pas, il s'inquiète peu de son conjoint; il va solitaire, d'un arbre à l'autre, avec assez de régularité pour qu'on puisse l'at-

tendre sûrement au passage. Il visite les arbres, en commençant par le pied et s'élevant le long du tronc; rarement, il monte dans les branches. S'approche-t-on de l'arbre où il se tient, il se glisse rapidement du côté opposé à l'observateur, puis il avance de temps en temps la tête et regarde; s'il se croit observé, il grimpe plus haut, puis tout à coup il s'envole, et se voyant alors en sûreté, il manifeste son contentement par un cri clair et joyeux. Son activité est très-grande jusque vers midi. En une matinée, il visite plus d'une centaine d'arbres, et chasse dans plusieurs fourmières. Il frappe moins les troncs que ne le font les autres pycidés; mais souvent, par contre, il creuse des trous profonds dans les charpentes des maisons et dans les murs d'argile. En été, après la fenaison, il court sur le sol, y chassant les vers et les larves. En hiver, il vole aux endroits déclives, où le soleil a fondu la neige, et y cherche les insectes qui s'y sont cachés. Il n'est point difficile pour sa nourriture; mais il préfère à tout les fourmis rouges et il se hasarde souvent loin dans les champs pour en trouver. Il n'aime pas beaucoup les substances végétales; cependant il mange des sorbes, au dire de Snell. Son adresse pour prendre des fourmis est plus grande que celle des autres pycidés; sa langue est plus longue, plus visqueuse, et il s'en sert tout comme le fourmilier fait de la sienne.

A la fin de février, il se rend dans la localité où il va se reproduire; mais ce n'est qu'en avril que la femelle commence à construire son nid. En mars, les deux sexes sont réunis et le mâle se montre fort excité. Perché au sommet d'un arbre élevé, il crie souvent et fort, ou pourchasse sa femelle d'arbre en arbre. Le couple se montre très-jaloux de son domaine; il poursuit avec acharnement tout autre couple qui voudrait s'établir au même endroit. Le gécine vert choisit pour nicher un arbre creux ou dont le cœur est pourri. Le mâle et la femelle y creusent un trou, et le terminent en moins de quinze jours. L'ouverture en est ronde et juste suffisante pour donner passage à l'oiseau, l'intérieur a de 23 à 30 cent. de profondeur, et de 16 à 20 cent. de diamètre. Si, en le creusant, le gécine rencontre du bois dur, il abandonne la partie, et plutôt que de recommencer un pareil ouvrage, il s'empare d'un trou abandonné par un de ses semblables.

E. Servaux a été témoin d'un fait que nous ne saurions passer sous silence. « A la fin de l'hiver, écrit-il à Mulsant, j'avais remarqué, dans une grande propriété de Montmorency, deux pics

(*gecinus viridis*) qui avaient commencé à creuser leur nid dans un orme, à environ 4 pieds du sol. Vers le milieu de mai, pensant, à juste raison, qu'ils devaient avoir des œufs, j'appliquai une échelle et montai le long de l'arbre, mais impossible d'introduire mon bras dans l'ouverture ; l'arbre était trop épais, et le trou était profond de 50 centimètres environ. J'essayai, mais en vain, et pendant plus d'une demi-heure, d'arriver aux œufs, soit à l'aide d'une branche enduite de glu, soit avec une cuiller en étain recourbée. Enfin, lassé de mes tentatives infructueuses, je me décidai à boucher l'entrée du nid, avec cette espérance que, peut-être pressée de pondre, la femelle déposerait ses œufs (ainsi que je l'ai observé plusieurs fois) dans un trou d'arbre des environs.

« Je ne m'occupais plus des pics et je ne pensais déjà plus à eux, lorsque le soir, vers quatre heures, passant dans cette même allée, j'entends frapper à coups redoublés sur l'orme que j'avais quitté le matin. Je m'avançai avec précaution, et j'aperçus, cramponné à l'arbre et frappant sans interruption, juste à la hauteur du fond du nid, c'est-à-dire à cinquante centimètres plus bas que l'ouverture, un pic qui, tout préoccupé de son opération, ne me vit pas et me laissa approcher jusqu'au pied de l'arbre; il s'envola alors, et grand fut mon étonnement, lorsque j'entendis continuer, mais intérieurement, dans l'arbre, le même bruit que j'avais entendu au dehors. Évidemment j'avais enfermé la femelle dans le nid, sans m'en douter, et la pauvre bête couchée sur sa couvée n'avait pas donné signe de vie le matin, lors de mes tentatives pour lui enlever ses œufs.

« J'appliquai de nouveau l'échelle contre l'arbre et je collai mon oreille à l'endroit où les coups de bec arrivaient sans arrêt et avec une précipitation qui indiquait le désir de liberté que devait éprouver la prisonnière; je fis du bruit, elle s'arrêta, mais un instant après elle recommença de plus belle. De son côté, le mâle n'était pas resté inactif, je vous assure, car l'écorce de l'arbre était fortement entamée sur une largeur de 5 à 6 cent. et sur une profondeur de plus de 2 centimètres. Inutile d'ajouter que ce commencement de trou correspondait juste à celui que la femelle commençait à l'intérieur.

« La captivité forcée que j'avais imposée bien involontairement à la pauvre femelle avait duré assez longtemps, et après m'être bien assuré du fait que je viens de vous raconter, je retirai la

pierre que j'avais mise le matin pour boucher l'entrée du nid; la femelle s'élança immédiatement, mais je la saisis au passage pour l'examiner avec attention; elle était, comme vous devez le penser, extrêmement farouche, très-agitée, les plumes hérissées, le bec tout couvert de sciure de bois, et lorsque je la lâchai elle poussa deux ou trois cris en s'envolant. Était-ce la peur que je venais encore de lui causer, ou plutôt la joie de la liberté?

« En quittant la maison, je fis part au jardinier de ce qui venait de m'arriver; il me plaisait beaucoup, me disant que c'était impossible, attendu que, dans la journée, à plusieurs reprises, il avait vu les deux pics qui frappaient l'orme à l'extérieur, et qui étaient tellement occupés à leur travail qu'ils le continuaient malgré sa présence. Je m'expliquai alors l'énorme trou fait en si peu de temps, et qui, bien probablement, n'aurait pas tardé à offrir une sortie à la prisonnière. Pour rendre la liberté à la femelle, le mâle avait eu recours à l'obligeance d'un camarade, de son frère peut-être. »

Chaque couvée est de six à huit œufs, oblongs, renflés à la grosse extrémité, à coquille lisse et d'un blanc lustré. Le mâle et la femelle les couvent alternativement pendant seize ou dix-huit jours, le mâle de dix heures du matin à trois ou quatre heures du soir, la femelle le reste de la journée. Tous deux nourrissent leurs petits. Ceux-ci, aussi laids à leur naissance que tous les autres picidés, croissent très-rapidement. A trois semaines, ils viennent déjà à l'entrée du nid. Plus tard, ils grimpent le long de l'arbre, et enfin ils accompagnent leurs parents dans leurs excursions; mais ils rentrent tous les soirs au nid. Les excursions vont en s'agrandissant de jour en jour; à la fin, la famille, toujours réunie, ne revient plus à son ancienne demeure et passe la nuit dans la première retraite qu'elle trouve à sa convenance. En octobre, les jeunes sont devenus capables de se suffire à eux-mêmes; ils se séparent et vont alors, chacun de son côté, sans s'inquiéter des autres.

Chasse. — Le pic vert est difficile à prendre. Ce n'est que par hasard qu'on en capturera un dans une trappe. On réussit mieux en plaçant un collet à l'entrée de son trou. « Dans ma forêt, dit Naumann, un pic vert s'était établi dans un trou d'un vieux peuplier. J'y grimpai avec une échelle, et plaçai un collet à l'entrée. Caché dans une hutte de feuillage, je vis le pic arriver au crépuscule, regarder mes préparatifs avec soupçon, quitter l'arbre et y revenir plusieurs fois

avant d'oser se hasarder. Enfin, il pénétra dans son trou. En sentant le lacet autour de son cou, il voulut s'envoler, mais il tomba en criant au pied de l'arbre; il était pris. Je le lâchai le lendemain. Il se méfia longtemps de l'arbre où cette aventure lui était arrivée. Après plusieurs semaines, cependant, il revint tous les soirs à son ancienne demeure.

Captivité. — « Le pic vert est si vif, si impétueux, continue Naumann, qu'on ne peut songer à l'appivoiser lorsqu'il est adulte. C'est vainement qu'on l'a essayé; le malheureux captif succombait bientôt. Du reste, ses vigoureux coups de bec ont bientôt brisé la cage en bois où on voudrait le renfermer, et dans une chambre, il grimpe partout et abîme toutes les boiseries. On pourrait peut-être apprivoiser les jeunes; mais je n'en connais aucun exemple. » Pour moi, je ne doute pas qu'on ne puisse habituer les gécines verts aussi facilement que les autres à un nouveau régime, et je compte bien en faire l'essai.

IV. LES COLAPTÉS — COLAPTI.

Die Kukuhspechte.

Caractères. — Sous le nom de colaptés ou *pics-coucous*, on a réuni les picidés dont le bec est notablement courbé, et le plumage plus ou moins voisin de celui de l'épervier.

LES COLAPTES — COLAPTES.

Die Goldspechte.

Caractères. — Les colaptes se distinguent par un bec large à la base, allongé, comprimé vers la pointe, à crête dorsale et à bords légèrement échancrés; des tarses du double plus longs que le doigt antérieur externe; des ailes obtuses, les quatrième et cinquième rémiges étant plus longues.

LE COLAPTE DORÉ — COLAPTES AURATUS.

Der Goldspecht, der Flietker.

Caractères. — Le colapte doré (*fig. 16*) est l'espèce la plus connue de ce groupe. Il a les tiges des rémiges et des rectrices d'un jaune foncé ou rouge; le dos d'un brun rougeâtre, rayé de noir; le sommet de la tête et la nuque gris-cendré; l'occiput marqué d'une bande demi-circulaire d'un rouge écarlate; le croupion blanc; les suscaudales d'un blanc lavé de fauve; les côtés de la tête et la gorge gris-rougeâtre; la ligne naso-ocu-

laire et une large bande à la face inférieure du cou noires; le reste de la face inférieure du corps blanc, ponctué de noir, chaque plume étant blanche et présentant à son extrémité une tache noire arrondie; les rémiges d'un jaune-soufre, les rectrices d'un jaune vif, à pointe foncée; l'œil brun-clair, la mandibule supérieure brune, l'inférieure bleuâtre; les pattes d'un gris bleu. La femelle n'a pas de ligne naso-oculaire noire. Cet oiseau a 35 cent. de long, et 44 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 16 cent., celle de la queue de 12.

Distribution géographique. — Le colapte doré se trouve depuis le Texas, dans toute l'étendue des États-Unis, jusqu'au nord de la Nouvelle-Écosse; on l'a même rencontré au Groënland. Le prince de Wied dit qu'il est très-commun dans la Pensylvanie et dans l'Indiana; il l'est aussi sur les bords du Warwasch.

Mœurs, habitudes et régime. — Wilson et Audubon nous ont fait connaître les mœurs du colapte doré. « A peine, dit ce dernier, les premiers jours du printemps ont appelé les oiseaux aux doux devoirs de la reproduction, que de la cime des arbres, on entend retentir la voix du colapte doré, annonçant l'arrivée de cette heureuse saison. Ce cri est bien l'expression du plaisir; c'est un rire longuement prolongé, gai et sonore. Plusieurs mâles poursuivent une femelle, s'approchent d'elle, baissent la tête, étalent la queue, avancent, reculent, prennent les postures les plus diverses, se donnent mille peines pour la convaincre de la sincérité et de la violence de leur amour. La femelle s'envole sur un autre arbre, mais suivie de un, de deux et quelquefois d'une demi-douzaine de mâles, qui répètent à l'envi leurs démonstrations d'amour. Ils ne combattent pas ensemble, ils ne paraissent même nullement jaloux, et quand la femelle semble avoir donné à l'un d'eux la préférence, ils abandonnent le couple bienheureux, et vont à la recherche d'une autre compagne. Aussi, tous les colaptes sont-ils bientôt accouplés. Chaque paire se met aussitôt à l'œuvre pour creuser un tronc d'arbre, et construire une demeure convenable pour elle et sa progéniture. Le mâle et la femelle travaillent avec ardeur, et même, semble-t-il, avec plaisir. Tandis que le mâle charpente, la femelle se pose près de lui, et le félicite à chaque copeau qu'un coup de bec détache. Quand il se repose, elle semble lui causer avec tendresse, et quand il est fatigué, elle vient à son aide. De cette façon, le nid est bientôt suffisamment creusé. Alors, les deux époux se font des agace-

ries, grimpent avec une véritable joie le long des troncs d'arbres, tambourinent avec leur bec contre les branches mortes, chassent les mélanèrpes qui veulent s'approcher, défendent leur nid contre les étourneaux pourpres, font entendre leurs cris et leurs rires. Au bout de deux semaines, la femelle a pondu ses quatre ou six œufs, et se montre ravie de leur blancheur et de leur transparence. Quand tout est favorable, le colapte doré peut élever une nombreuse progéniture, car il niche deux fois par an.

« Le vol de ce colapte est rapide et soutenu ; il est saccadé, si on le compare à celui des autres oiseaux de la même famille. Pour passer d'un arbre à un autre, il se dirige en ligne droite, puis, à quelques brasses de son lieu d'arrivée, il s'abaisse, se pose sur le tronc assez bas, et grimpe rapidement. Quand il se perche sur une branche, il penche la tête et, s'il se sent en sûreté, lance son cri bien connu, *fiker*. Il grimpe très-bien, dans toutes les postures que prennent les autres picidés. A terre, où il descend souvent, il sautille avec une grande agilité ; mais il ne le fait guère que pour aller ramasser sur le sol une baie, une sauterelle, un noyan, ou bien pour chasser les fourmis et les autres petits insectes, logés dans des racines. Il aime les fruits et les baies de toute espèce. Les pommes, les poires, les pêches, et certaines baies qui mûrissent dans les forêts, paraissent surtout lui plaire. Il ne dédaigne pas les jeunes céréales ; en hiver il va rendre visite aux meules de grain.

« Plusieurs de ces oiseaux passent toute l'année aux États-Unis ; d'autres émigrent en hiver, se dirigeant vers le sud. Ils voyagent la nuit, et on reconnaît leurs vols au bruissement particulier de leurs ailes, ainsi qu'aux cris qu'ils font entendre de temps à autre.

« Le raton laveur et le serpent noir sont les plus redoutables ennemis du colapte doré. Souvent, le premier introduit dans le nid de cet oiseau sa patte de devant, et, s'il n'est pas trop profond, en retire les œufs, qu'il suce avec avidité ; souvent même, il capture les adultes, occupés à couver. Le serpent noir mange aussi les œufs et les jeunes. Diverses espèces de falconidés poursuivent le colapte doré au vol, mais celui-ci leur échappe le plus souvent, en se réfugiant dans quelque trou. Il est fort plaisant de voir la stupéfaction du faucon quand sa proie disparaît subitement à ses regards, au moment même où il allait la saisir. Si le colapte ne trouve pas un trou pour abri, il gagne un arbre, et se met à décrire autour du tronc des spirales avec une telle

rapidité, qu'il déjoue le plus souvent les attaques du rapace.

« Beaucoup de chasseurs estiment fort la chair du colapte doré, surtout dans les États du centre. De temps à autre, on voit de ces oiseaux sur les marchés de New-York et de Philadelphie ; je dirai, qu'à mon goût, la chair du colapte doré est fort désagréable par l'odeur de fourmi qu'elle exhale. »

Captivité. — Aucun naturaliste américain ne paraît avoir longtemps conservé un colapte doré en captivité ; l'oiseau s'y habitue cependant, et assez bien même pour pouvoir supporter une traversée. Il y a trois ans le jardin zoologique de Hambourg reçut quatre de ces beaux oiseaux, et l'un d'eux est encore en vie. Il n'est pas difficile pour sa nourriture ; il ne l'est du moins pas plus qu'un autre insectivore ; il se contente de la pâtée des grives, à condition toutefois que les larves de fourmis y soient en très-grand nombre. Nos colaptés dorés se montrèrent dès le début privés et confiants ; ils ne tardèrent pas à connaître leur gardien, à arriver à son appel, à manger dans sa main.* « Pour un amateur, dit mon frère, le colapte doré est un des oiseaux les plus divertissants que l'on puisse tenir en cage. On observe chez lui toutes les allures ordinaires des picidés ; on constate avec quelle rapidité, quelle agilité il grimpe aux branches que l'on a placées dans sa cage ; avec quelle force, il en fend l'écorce ; avec quelle sûreté il s'y cramponne ; on peut même étudier son vol, car souvent il essaye de voler. J'ai vu ces oiseaux prendre, même en dormant, leur position favorite. Je savais par mes observations sur les pics indigènes que ceux-ci passaient la nuit dans des troncs d'arbres creux ; aussi fus-je surpris de voir les colaptés dorés, non pas se poser simplement sur le fond du trou, mais s'y tenir cramponnés aux parois, dans la même posture que lorsqu'ils grimpent : j'en conclus que ce mode de station est celui qui leur est le plus naturel.

« En 1865, nos colaptés dorés se reproduisirent. C'était une preuve qu'ils supportaient la captivité aussi bien que n'importe quel autre oiseau. Le printemps ne manqua pas d'exercer sur eux son influence. Le mâle manifestait ses sentiments en criant et en tambourinant. Son cri d'appel était bien celui qu'Audubon a noté : il caressait sa femelle, et se jouait avec elle de mille façons. Un matin, le gardien trouva un œuf sur le fond de la cage, et quelques jours après un second. Malheureusement, je fus trompé

dans mon désir d'obtenir des petits. La femelle tomba malade et mourut. Cette mort fut probablement la suite d'une ponte trop précipitée. Rien ne fut plus touchant alors que la conduite du mâle. Pendant toute la journée, il ne cessait d'appeler sa femelle; il tambourinait, manifestant ainsi son deuil, comme quelque temps auparavant il manifestait son amour. La nuit même ne lui apportait pas le repos. Peu à peu, il devint plus calme, mais il ne récupéra plus son ancienne gaieté, et maintenant que tous ses compagnons ont péri, il est devenu complètement silencieux. J'ai recommandé qu'on m'envoyât d'autres colaptes vivants; mais, malgré tous nos moyens rapides de communication, l'Amérique est encore bien loin, et je ne sais si nous arriverons à pouvoir posséder à la fois, en vie, plusieurs de ces charmants oiseaux.»

LE COLAPTE DU MEXIQUE—COLAPTES MEXICANUS

Der Kupferspecht.

Caractères. — Dans le sud des États-Unis, au Texas, au Mexique, à côté du colapte doré habite une espèce très-voisine, le colapte du Mexique, ou *pic cuivré*. Sa robe et sa livrée ressemblent beaucoup à celles de l'espèce précédente, mais les couleurs en sont plus foncées, et les tiges des rémiges sont rouge-orange et non jaune-d'or. Il a le front et le sommet de la tête d'un brun fauve, tournant au rougeâtre; le dos gris-brun, à raies noires transversales; le bas du dos blanc; les rectrices brunes, avec les tiges d'un rouge orange; le menton, la gorge, le cou d'un gris rougeâtre clair; la poitrine et le ventre d'un blanc rougeâtre, semés de taches rondes noires; l'occiput rouge-vermillon, le haut de la poitrine traversé d'une bande noire; une ligne vermillon descend sur les côtés de la face et du cou. Il a à peu près la taille du colapte doré.

Distribution géographique. — « J'ai trouvé ce superbe oiseau, dit le prince de Wied, non-seulement au Mexique, dans les montagnes rocheuses de la Colombie et sur les rives de la Plata, mais encore dans tout le bassin du Missouri, jusqu'au Saskatcharran. »

Mœurs, habitudes et régime. — Je n'ai pas fait mention de cet oiseau à cause de son plumage, mais à cause de ses singulières habitudes et de son genre de vie. Nous devons à Henri de Saussure (1) de les connaître, et je ne puis mieux faire que de le citer.

(1) H de Saussure, *Observations sur les mœurs de di-*

« Après être descendu du Coffre de Pérote, dit ce voyageur, je visitai l'ancien volcan qu'on nomme le Pizarro. Cette singulière montagne en pain de sucre, qui s'élance de la plaine de Pérote comme une île qui s'élève du sein de la mer, frappe tous les voyageurs par la régularité et la grâce de ses contours. Mais lorsqu'on approche et lorsqu'on commence à gravir les pans ardu de cette pyramide de lave, on éprouve une surprise inattendue à l'aspect de la curieuse végétation qui tapisse son sol scoriacé. Cette verdure pâle, qu'on prenait de loin pour celle des forêts, n'est due qu'à une étonnante quantité de petites agaves dont l'étoile verte n'atteint que 2 ou 3 pieds et les hampes 2 ou 3 pouces de diamètre. Puis, entre ces espèces d'artichauts dont les sables blanchâtres sont émaillés, une grande yucca projetée sur les trachytes azurés de la montagne son ombre insuffisante, et tient lieu d'arbres dans un pays où cette production de la nature est passée à l'état de phénomène. Cette solitude sèche et aride, qu'aucun être vivant ne semblait animer, commençait à m'impressionner par son aspect morne et silencieux, lorsque, pénétrant plus avant dans ce désert hérissé d'épines, mon attention fut subitement attirée sur une grande quantité de pics, seuls habitants de ces lieux désolés. Ce n'est jamais sans un certain plaisir qu'on retrouve la vie après avoir parcouru des déserts inanimés, et depuis longtemps je ne m'étais vu à pareille fête. Je m'aperçus bientôt que le *colaptes rubricatus*, si remarquable par l'éclat rougeâtre de ses ailes, était le roi des lieux, et, quoique d'autres espèces s'y fussent donné rendez-vous, il conservait incontestablement la palme, et par sa taille de beaucoup la plus grande, et par le nombre de ses représentants. Tous ces oiseaux, grands ou petits, se livraient à des ébats extraordinaires; il régnait dans toute la forêt des aloès une grande agitation peu naturelle, une activité inusitée; d'ailleurs, la réunion d'un grand nombre de pics dans un même lieu avait déjà en elle-même quelque chose d'insolite, parce que la nature assigne à ces oiseaux des mœurs plutôt solitaires et un genre de vie qui leur interdit, sous peine de disette, d'habiter en société. Aussi, loin de troubler les habitants ailés de la savane par un coup de fusil intempestif, je me blottis sous l'ombre peu hospitalière d'un yucca, et, en curieux indiscret, j'observai sans mot dire ce qui devait se

vers oiseaux du Mexique (Bibl. univ. de Genève, Archives, 85.)



Fig. 16. Le Colaptes doré.

passer au milieu de cette république volatile.

« Je ne fus pas longtemps sans en pénétrer le mystère. Les pics allaient et venaient, se portant un instant contre chaque plante, puis s'envolant presque aussitôt. Ils venaient surtout se fixer contre les hampes des aloès; ils y travaillaient un instant, frappant le bois des coups redoublés de leurs becs aigus, puis ils s'envolaient contre des yuccas, où ils renouvelaient leur travail et revenaient aussitôt à l'aloès, pour recommencer encore. Je m'approchai alors des agaves, et j'examinai leurs tiges, que je trouvai toutes criblées de trous, placés irrégulièrement les uns au-dessus des autres (fig. 17). Ces trous correspondaient évidemment à un vide intérieur; je m'empressai donc de couper une hampe et de l'ouvrir, afin d'en examiner le centre. Quelle ne fut pas ma surprise en y découvrant un véritable magasin de nourriture.

« La sagacité que déploie l'industriel oiseau

dans le choix de ce magasin et l'art qu'il met à le remplir, méritent l'un et l'autre d'être décrits. Après avoir fleuri, la plante de l'agave périt et se dessèche, mais elle reste longtemps encore fixée en terre, et sa hampe forme une perche verticale, dont la couche extérieure se durcit en séchant, tandis que la moelle intérieure se détruit graduellement, et laisse ainsi dans le centre de cette tige un canal qui en occupe toute la longueur. C'est ce canal que les pics choisissent pour y loger leurs provisions. Mais ces provisions sont elles-mêmes étonnantes par la bizarrerie de leur choix; ce ne sont ni des insectes, ni des larves ou autres aliments animaux semblables à ceux que les oiseaux grimpeurs affectionnent et cherchent sous les écorces; non, elles appartiennent exclusivement au domaine végétal; ce sont des glands que nos oiseaux amassent pour l'hiver dans ces greniers naturels. Le canal central de la hampe des agaves offre un



Fig. 17. Tronçon d'une hampe d'agave que les colaptes ont criblée de trous.

Corbel, Gréa Fils, impr.

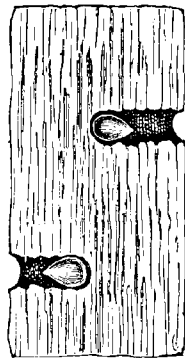


Fig. 19. Coupe verticale d'un tronçon de hampe dépourvu de cavité centrale.

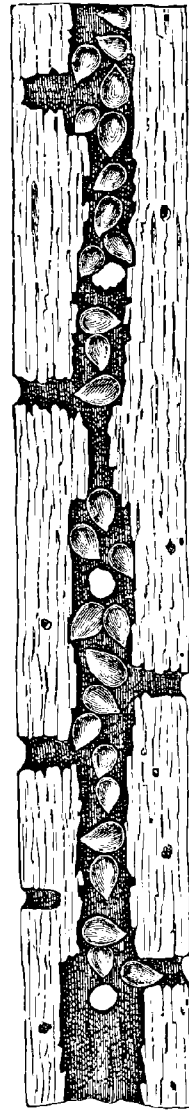


Fig. 18. Coupe verticale d'un tronçon de hampe d'agave, montrant la cavité centrale et les glands qu'elle loge.

Paris, Baillière et Fils, édit.

diamètre juste suffisant pour laisser passer un de ces fruits selon son plus petit diamètre, en sorte que ces derniers s'y logent les uns à la suite des autres, à la manière des graines d'un chapelet, et, lorsqu'on fend ce tube selon le sens de sa longueur, on trouve tout le canal central occupé par une série de glands (*fig. 18*). Cependant l'ordre n'est pas toujours parfait; dans les agaves de grande dimension, le canal central est plus large, et les glands s'y entassent plus irrégulièrement.

BREHM.

« Mais comment l'oiseau s'y prend-il pour remplir son magasin, qui se trouve naturellement clos de toutes parts? C'est dans la solution de ce problème que son instinct paraît surtout étonnant. Il perce à coups de bec dans la partie la plus inférieure de la hampe, et dans son bois périphérique, un petit trou rond qui s'ouvre dans la cavité centrale. Il profite de cette ouverture pour y introduire des glands jusqu'à remplir la partie du canal située au-dessous du trou. Le

IV — 321

pic pratique alors un second trou sur un point plus élevé de la hampe, par lequel il remplit l'espace du canal situé entre les deux orifices. Il percera ensuite un troisième trou, plus élevé encore, et il continuera ainsi à remplir son magasin de proche en proche, jusqu'à ce qu'en s'élevant il atteigne le point de la hampe où le canal, en se rétrécissant, finit par devenir trop étroit pour laisser passer les glands. Il faut noter toutefois que ce canal de la hampe n'est ni assez large ni assez net pour permettre aux glands de le parcourir en tombant sous la seule influence de leur poids ; l'oiseau est obligé de les y pousser, et, malgré sa grande dextérité, il ne parvient guère à remplir qu'une portion d'un ou deux pouces du vide central, ce qui l'oblige de rapprocher ses trous considérablement, s'il veut opérer le remplissage complet de la hampe depuis le bas jusqu'au sommet.

« Mais cet ouvrage ne se fait pas toujours avec une égale régularité. Il est bien des hampes dont la moelle presque intacte offre à peine un vide central, et d'ailleurs la portion supérieure de ces tiges est presque toujours dans ce cas. Il faut alors aux pics d'autant plus d'industrie pour réussir à loger leurs provisions de glands, car ne trouvant pas de cavités suffisantes où ils puissent les entasser, ils en sont réduits à les créer eux-mêmes. Dans ce but, ils percent un trou pour chaque gland qu'ils ont à cacher, et, après l'avoir percé, ils logent le gland au centre même de la moelle, dans laquelle ils ont pratiqué une cavité suffisante pour le recevoir. C'est ainsi qu'on trouve nombre de tiges où les glands ne sont pas entassés dans un vide central, mais logés chacun au fond d'un de ces trous dont la surface de la hampe est criblée (fig. 19).

« Ce travail est rude, et occasionne à l'oiseau beaucoup de sueur ; il lui faut une grande industrie pour faire de telles provisions, mais il est vrai de dire que l'exploitation des magasins est ensuite d'autant plus facile. Le pic n'a plus à rechercher sa nourriture sous des couches de bois qu'il faut laborieusement briser ; il lui suffit de plonger son bec effilé dans un des orifices tout pratiqués pour en extraire son diner. Il semble, dans ce cas, que la nature ait pourvu notre oiseau de son bec solide, non plus pour aller chercher sa nourriture à travers le bois, mais pour l'y cacher.

« Les mœurs du *colaptes rubricatus*, quoique bien différentes de celles des autres pics, exigent cependant un bec identique au leur, parce que le bois périphérique des hampes d'aloës est

d'une grande dureté, et ne se laisse entamer qu'avec un instrument solide. Mais la patience que nos oiseaux déploient à remplir leurs magasins n'est pas seule à remarquer. La persévérance qu'il leur faut pour se procurer les glands est peut-être plus étonnante encore. En effet, le Pizarro s'élève au milieu d'un désert de sable et de coulées de laves qui ne nourrissent aucun chêne. Je ne puis comprendre de quel endroit nos oiseaux avaient apporté leurs provisions ; il faut qu'ils aient été les chercher à plusieurs lieues de distance, peut-être sur le versant de la Cordillère ! Tel est l'ingénieux procédé qu'emploie la nature pour mettre les pics à l'abri des horreurs de la famine, dans un pays aride pendant les six mois d'hiver, et qu'un ciel toujours serein dessèche à outrance. La sécheresse amène alors la mort de la vie végétale, comme chez nous le froid, et les plantes coriaces des savanes, qui sont la sécheresse même, ne nourrissent plus les insectes nécessaires à la subsistance des pics. Sans cette ressource, nos oiseaux n'auraient plus qu'à émigrer ou à mourir de faim.

« Nous étions alors en avril, c'est-à-dire dans le cinquième ou le sixième mois de la saison morte, et les pics s'occupaient à retirer les glands de leurs greniers. Tout me porte à croire que ce sont bien les glands mêmes qui leur servent de nourriture, non les larves chélines que ceux-ci peuvent renfermer, et la manière dont ils s'y prennent est aussi digne de remarque que ce qui précède. Le gland lisse et arrondi ne peut être saisi facilement par les pieds trop grands du pic. Alors, afin de le fixer suffisamment pour que le bec puisse l'entamer, l'oiseau a recours à un procédé des plus ingénieux. Il pratique, dans l'espèce d'écorce qui entoure les troncs desséchés des yuccas, un trou juste assez grand pour y engager le gland par son petit bout, mais pas assez pour lui permettre de le traverser. Il l'engage dans ce trou et l'y enfonce avec son bec, comme un coin dans une mortaise. Le fruit ainsi fixé, notre oiseau l'attaque à coups de bec et le met en morceaux avec la plus grande facilité, car chaque coup de bec tend à l'enfoncer de plus en plus, et à le fixer davantage. Les troncs de bien des yuccas se trouvaient, pour cette raison, criblés de trous, comme les hampes des agaves. Lorsque ces arbres périssent, l'écorce qui les recouvre se détache du tronc, et son écartement laisse entre elle et le bois de l'arbre un interstice très-étendu qui, lui-même, peut servir de magasin, comme le vide central des hampes d'agaves. Nos oiseaux, habiles à pro-

fiter de cette circonstance, criblent de trous les écorces mortes, et introduisent aussi des glands entre elle et le bois. Mais cette ressource ne paraît pas leur convenir beaucoup, ce qui se comprend facilement, parce que, le magasin étant trop vaste, les glands tombent au fond de cette poche naturelle, et les pics ne savent plus ensuite comment les en retirer. Aussi, en soulevant les écorces trouées, je n'y ai, en général, rencontré que des débris de glands tombés le long du bois, lorsque les pics les mettaient en pièces dans les trous pratiqués à l'extérieur. Les glands intacts y étaient très-rares.

« Les procédés qui viennent d'être décrits sont remarquables. Voilà donc un oiseau qui fait des provisions d'hiver ! Il va chercher au loin une nourriture qui ne semble pas appropriée à sa race, et il la transporte dans d'autres régions où croît la plante qui lui sert de magasin. Il ne la recèle ni dans le creux des arbres, ni dans les fentes des rochers, ni dans des cavités pratiquées en terre, ni dans aucun lieu qui semble s'offrir tout naturellement à ses recherches. Un instinct puissant lui révèle l'existence d'une cavité exigüe et cachée au centre de la tige d'une plante ; il y pénètre en rompant le bois qui l'enferme de toutes parts, il y accumule ses provisions avec un ordre parfait, et il les loge ainsi à l'abri de l'humidité, dans les conditions les plus favorables pour leur conservation, à l'abri des rats et des oiseaux frugivores, dont les moyens mécaniques ne suffisent pas pour entamer le bois qui les protège.

« Je ne doute pas que ces faits ne soient jugés dignes d'attirer l'attention des ornithologistes, et je recommande aux voyageurs de les vérifier et d'en compléter l'observation. Il faudrait se rendre compte de la localité où les pics vont récolter les glands. Il ne croît guère de chênes que sur le versant de la Cordillère. Or, il y a près de dix lieues de ce versant au Pizarro, et j'ai peine à croire que nos oiseaux aillent faire leurs provisions à une distance aussi prodigieuse. Il faudrait assister au remplissage du magasin, il faudrait ensuite suivre l'oiseau, et tâcher de se rendre compte si chaque pic conserve la propriété des aloës qu'il a préparés, ou si des larcins mutuels amènent des rixes entre leurs propriétaires respectifs.

« Plusieurs pics appartenant à des espèces plus faibles habitent aussi la savane de Pizarro, mais je n'ai pu vérifier s'ils usaient du même procédé. Dans une partie de la montagne, les innombrables lampes d'agaves sèches étaient

toutes transformées enmagasins. C'est à ce dépôt général qu'était due l'affluence des pics dans cette localité. Il est probable que pendant la saison sèche ces oiseaux se rassemblent dans les lieux très-fournis d'agaves, où leur nourriture est toute préparée, et qu'à l'entrée des pluies de l'été ils se dispersent dans les campagnes pour y chercher les insectes que la nature leur offre alors en abondance. »

LES GÉOCOLAPTES — *GEOCOLAPTES*

Die Erdspechte.

Caractères. — Tandis que la plupart des picidés ne vivent ou du moins ne chassent guère que sur les arbres, quelques-uns, les géocolaptes ou *pics terrestres*, cherchent leur nourriture sur le sol.

Ces oiseaux ont le bec de la longueur de la tête, légèrement comprimé latéralement, un peu recourbé, à arête anguleuse, à bord de la mandibule supérieure légèrement renflé vers la base ; des ailes assez puissantes, longues et pointues, obtuses, la quatrième penne étant la plus longue ; la queue forte et pointue ; les tarses élevés ; les doigts relativement faibles.

LE GÉOCOLAPTE CHAMPÊTRE — *GEOCOLAPTES CAMPESTRIS.*

Der Feldspecht.

Caractères. — Le géocolaptes champêtre a un plumage varié, mais les couleurs en sont peu vives. Il a le sommet de la tête et la gorge noirs ; les joues, le cou et la partie supérieure de la poitrine jaune-doré, le dos et les ailes jaunepâle, rayées de brun-noir ; le bas du dos, la poitrine et le ventre jaune-blanchâtre clair, chaque plume offrant plusieurs raies noires transversales ; les rémiges brunes, à tiges jaune-doré ; les barbes internes des rémiges primaires, les barbes internes et externes des rémiges secondaires rayées de blanc ; les rectrices d'un brun noir, les barbes externes des intermédiaires, les barbes internes des trois médianes étant rayées de jaune ; l'œil rouge-cerise foncé ; le bec noirâtre ; les pattes gris-sale. Les deux sexes diffèrent peu l'un de l'autre ; cependant la femelle a des couleurs moins vives que le mâle. Les jeunes ont des raies plus larges que les adultes.

Distribution géographique. — Cette espèce semble habiter la majeure partie de l'intérieur de l'Amérique du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — « Le géoco-

lapte champêtre, dit le prince de Wied, diffère de toutes les autres espèces par son habitat; il ne se trouve que dans les lieux découverts, complètement dégarnis de forêts, où ne croissent, au plus, que quelques rares buissons. Je ne l'ai jamais vu dans les grandes forêts du voisinage de la côte, et ne l'ai rencontré que dans les landes arides, brûlées par le soleil, de l'intérieur des Sertongs, dans les provinces de Bahia et de Minas. D'Azara l'a trouvé au Paraguay. »

Burmeister, de son côté, avance que le géocolapte champêtre, se trouve dans les lieux découverts, près des nids de termites. « C'était sur le versant d'un haut plateau, dit-il, que je vis les premiers. Une bande de huit de ces oiseaux était en train de frapper contre un gros arbre; de temps à autre un d'eux se posait à terre, y marchait comme une corneille, et revenait ensuite à l'arbre. Ils devaient trouver là une excellente nourriture; ils avaient sans doute surpris dans son voyage une colonie de termites. Ces oiseaux ne pouvaient manquer d'attirer bien vite mon attention. Un pic criant et courant à terre, était pour moi un spectacle extraordinaire. Je dis à mon fils d'en tirer un, ce qu'il fit. En examinant le cadavre, j'acquis la conviction que j'avais pénétré dans le Campo; car ce n'est que là qu'on peut trouver ce singulier pic. »

« Le géocolapte champêtre, dit encore le prince de Wied, se nourrit surtout des termites et des fourmis qui vivent dans ces plaines, par bandes innombrables. On trouve dans les landes et les forêts de petits monticules coniques, d'une argile jaunâtre, qui ont souvent deux mètres de haut; c'est l'œuvre des termites. Dans les lieux découverts, ces monticules sont d'ordinaire un

peu aplatis. Aux fortes branches des arbres sont appendus d'autres nids, de forme arrondie, de couleur brun-noir; chaque tronc de cactus en porte au moins un. C'est là que le géocolapte a l'habitude de se poser, et de chasser. Il se rend ainsi très-utile, en détruisant les insectes nuisibles, le fléau de tous les colons au Brésil. Ces animaux voraces construisent leurs demeures au dessus comme au-dessous du sol, ils les établissent même auprès des habitations humaines; mais partout des ennemis nombreux leur font une chasse acharnée. Les fourmiliers, divers picidés, les grives fourmillières, et bien d'autres encore, prêtent au planteur un appui précieux dans la guerre qu'il a à soutenir contre ces insectes dévastateurs. »

De cette citation du prince de Wied, il résulte évidemment que c'est à tort que d'Azara et Spix ont cru que le géocolapte ne grimpait pas aux arbres; il le fait cependant moins que les autres picidés. Ses tarses très-longs lui permettent plutôt de sauter et de marcher; néanmoins, on peut le voir grimper à la façon des pics. Il monte le long des troncs de cactus; il saute, le corps droit, sur les branches horizontales, cependant c'est à terre qu'il passe la majeure partie de son temps. D'ordinaire, on le trouve par paires; il est probable que la troupe dont parle Burmeister était une famille, c'est-à-dire le père et la mère avec leurs petits. Pour le reste, le géocolapte ressemble aux autres picidés. Il vole et crie comme le gécine vert d'Europe.

« Son nid, dit Burmeister, doit être parfaitement caché, car on ne le connaît pas encore. Il est peu probable qu'il le construise sur le sol. »

LES PICUMNIDÉS — *PICUMNI*.

Die Weichschwanzspechte.

Caractères. — Les picumnidés, ou *pics à queue molle*, sont très-voisins des pics proprement dits. Reichenbach les regarde comme représentant les alcédinés parmi les pics; Cabanis les met entre les pics et les torcols. Ils ont le port du pic; mais leur queue ne peut leur servir de point d'appui. Leur taille est très-petite; c'est à peine s'ils sont un peu plus grands que le troglodyte.

Distribution géographique. — Les picumnidés, dont quelques auteurs font une simple sous-

famille, quoique leur queue souple les distingue parfaitement des picidés, appartiennent surtout à l'Amérique du Sud. On connaît, en outre, trois espèces propres aux Indes et une à l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne savons rien de précis touchant les mœurs de ces oiseaux, et les renseignements que nous fournissons les divers auteurs ne sont nullement concordants.

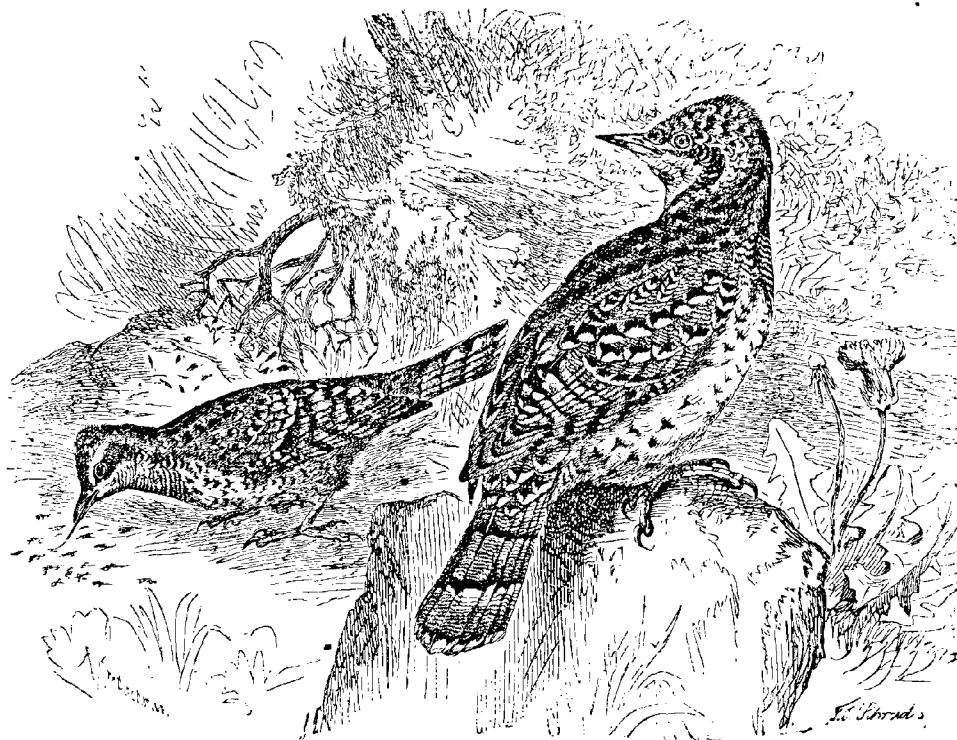


Fig. 20. Le Torcol verticillo.

LES PICUMNES — *PICUMNUS*.*Die Zwergspechte.*

Caractères. — Les picumnes ont un bec allongé, conique, droit, pointu, sans arête bien marquée, des pattes absolument conformées comme celles des pics, ni faibles, ni petites, eu égard à la taille de l'oiseau; des ongles fortement recourbés en faucille; des ailes courtes, obtuses et arrondies, les quatrième et cinquième rémiges étant plus longues que les autres; une queue composée de douze pennes, courtes, molles, arrondies; les deux externes étant très-petites. Leur plumage est très-mou et les plumes sont peu nombreuses.

LE PICUMNE NAIN — *PICUMNUS MINUTUS*.*Der Zwergspecht.*

Caractères. — Le picumne nain, *pic nain* de quelques auteurs, a le dos gris-brun, le ventre rayé en travers de blanc et de noir; le sommet de la tête noir, finement ponctué de blanc; le front et le devant de la tête rouges chez le

mâle, ponctués de blanc chez la femelle; les rémiges d'un brun noir, bordées de jaune; les sus-alaires de même couleur, à bordure claire; les rectrices noires, marquées de larges bandes blanches, les latérales sur leurs barbes externes, les médianes sur leurs barbes internes; l'œil brun; la racine du bec couleur de plomb, avec l'arête et la pointe noires; les pattes d'un gris-de-plomb. Cet oiseau a 10 cent. de long et 16 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 6 cent., celle de la queue de 3.

Distribution géographique. — Le picumne nain se rencontre assez fréquemment dans toutes les forêts des côtes, depuis la Guyane jusqu'au Paraguay. On le trouve aussi tout auprès des habitations.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit par paires en été; en hiver, on le rencontre par petites bandes, qui errent dans une contrée assez étendue. D'après le prince de Wied, il a toutes les habitudes des pics; il grimpe le long des troncs pour chasser des insectes et des larves. Burmeister est d'une opinion tout opposée. D'après lui, le picumne nain aurait les mœurs du roitelet. Ni l'un ni l'autre de ces auteurs ne

confirment les assertions de d'Azara, qui avance que cet oiseau grimpe le long des troncs d'arbres et sautille d'une branche à l'autre.

Schomburgk a toujours rencontré le picumne nain mêlé à d'autres oiseaux, parcourant avec eux la forêt, et pénétrant souvent dans les jardins et les plantations. Il en vit une paire venir

régulièrement près d'une branche creuse, y entrer, en sortir; il ne semble pas cependant qu'il ait observé le nid. Une espèce voisine habite le Pérou, et nous savons par Tschudi qu'elle a quatre petits par couvée.

Ce sont là tous les renseignements que j'ai pu recueillir au sujet de ces charmants oiseaux.

LES TORQUILLIDÉS — YUNGES.

Die Wendhalse.

Caractères. — Les torquillidés sont les moins parfaits des oiseaux de la section des grimpeurs. Ils forment en quelque sorte une transition entre les picidés et les cucullidés. Ils ont le corps allongé; le cou long; la tête assez petite; le bec dépourvu de sillons latéraux; la queue arrondie et composée de pennes larges et flexibles, impropres à servir d'arc-boutant.

D'après Nitzsch, les organes internes présentent la même conformation que chez les pics. La langue est très-protractile, filiforme; sa pointe n'est pas garnie de crochets.

Distribution géographique. — Cette famille repose sur un genre unique, qui a des représentants en Europe, en Asie et en Afrique.

LES TORCOLS — YUNX.

Die Wendhalse.

Caractères. — Les torcols ont un bec court, droit, conique, pointu, un peu comprimé, emplumé à la base; des ailes médiocres, subobtusées, la troisième rémige étant la plus longue; une queue longue, large, à pennes molles; des tarses forts, squammeux; un plumage mou.

LE TORCOL VERTICILLE — YUNX TORQUILLA.

Der Wendhals.

Caractères. — Le torcol verticille ou torcol vulgaire (*fig. 20*) a le dos gris-cendré clair, finement ponctué et ondulé de gris foncé, le ventre blanc, marqué de taches éparses, triangulaires, foncées; la gorge et le cou jaunes, à raies transversales; une raie noirâtre descendant du sommet de la tête au bas du dos; le reste du dos semé de taches noirâtres, brun-roux ou brun-clair; les rémiges rayées de brun roux et de brun noir; les rectrices ponctuéées de noir, et marquées de cinq raies courbes, étroites; l'œil brun-jaune;

le bec et les pattes d'un jaune verdâtre. Les jeunes ont des teintes plus ternes, une livrée moins pure; les yeux bruns. Cet oiseau a 19 cent. de long et 30 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 9 cent., celle de la queue de 7.

Distribution géographique. — Le torcol vulgaire habite la moitié du globe; mais il n'a sa véritable patrie que dans le nord, dans le centre de l'Europe et de l'Asie. En Allemagne on le trouve à peu près partout, si ce n'est dans les hautes montagnes et dans les forêts les plus sombres et les plus épaisses. Vers le nord, il arrive jusqu'au centre de la Scandinavie; du côté de l'est, son aire de dispersion s'étend jusque dans le bassin de l'Amour. Il est rare dans le sud de l'Europe. D'après mes observations, il ne niche pas dans les plaines de l'Espagne; il en est de même en Grèce. Dans ses voyages, il traverse toute l'Égypte, la Nubie, et va prendre ses quartiers d'hiver dans le Soudan oriental. D'après Jerdon, on a rencontré le torcol dans toutes les parties de l'Inde, mais seulement en hiver. Linder Mayer dit qu'il passe cette saison en Grèce et qu'on l'observe souvent dans les forêts d'oliviers, depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars; mais cela, je crois, mérite confirmation. Il serait singulier, en tout cas, qu'un oiseau aussi voyageur vint passer l'hiver dans un pays septentrional.

Mœurs, habitudes et régime. — Chez nous, le torcol verticille ne se montre que quand le printemps est venu, et il nous quitte avant la fin de l'été. Il voyage la nuit. Vers l'automne, il se réunit par petites familles, qui émigrent de concert; au retour, au contraire, il va seul. Il arrive cependant qu'au printemps, on rencontre dans certaines localités, en Égypte et en Espagne, plusieurs de ces oiseaux ensemble.

Le torcol verticille recherche les endroits où

dominent les forêts, mais où se trouvent de grandes et nombreuses éclaircies. Les bouquets de bois au milieu des champs, les buissons, les vergers, sont les lieux qu'il semble préférer. Il ne craint pas l'homme, et vient s'établir près des maisons, dans les jardins, partout où un arbre lui offre un trou dans lequel il puisse établir son nid.

Il se fait facilement remarquer, surtout au printemps, dans le cercle de son domaine. Sa voix le trahit, et cela d'autant plus que la femelle répond régulièrement à l'appel du mâle. Il répète vingt fois de suite, son cri : *wii id, wii id*. Se dirige-t-on vers l'endroit où le cri retentit, on ne tarde guère à apercevoir l'oiseau. Il se perche sur les branches d'un arbre ; il se cramponne à un tronc ; ou bien il reste sur le sol : il est tranquille, sans demeurer immobile. Il n'est ni lourd, ni maladroit ; mais il est paresseux, et ne se meut que quand il ne peut faire autrement. Il n'a rien de la vivacité, de la pétulance des pics et des autres grimpeurs. Ses doigts opposés lui permettent parfaitement de se cramponner aux troncs d'arbres, mais non de grimper. Sur le sol, il sautille assez lourdement. Quand il vole, ce n'est jamais que vers l'arbre le plus voisin. Il monte sur la cime, se laisse tomber presque jusqu'à terre, vole un instant, en donnant des coups d'ailes précipités, puis remonte en décrivant une longue courbe.

Ce qu'il offre de plus curieux, c'est la faculté qu'il a de tourner sa tête dans toutes les directions. Chaque chose inaccoutumée qui se montre lui fait faire des grimaces, et cela d'autant plus que l'oiseau en est plus effrayé. « Il allonge son cou, dit Naumann ; il hérissé les plumes de sa tête sous forme de huppe, étale sa queue en éventail ; en même temps, il se relève lentement et à plusieurs reprises ; ou bien, il se contracte, étend son cou, s'incline lentement en avant, tourne les yeux, et gonfle sa gorge comme le fait une grenouille, tout en produisant un ronflement sourd et guttural. Quand il est en colère, quand il est blessé ou pris dans un piège, et qu'on veut le saisir avec la main, il fait de telles grimaces, que celui qui le voit pour la première fois en demeure stupéfait, sinon effrayé. Les plumes de la tête hérissées, les yeux à demi fermés, il étend le cou, le tourne lentement de tous côtés, comme le ferait un serpent ; sa tête semble décrire plusieurs cercles ; son bec est tantôt dirigé en avant, tantôt en arrière. » On dirait que, par ce manège, le torcol cherche à effrayer son ennemi, son plumage, dont les teintes se con-

fondent avec celle de l'écorce des arbres ou avec celle du sol, prêtent à l'illusion, qu'il pourra l'effrayer en imitant les mouvements du serpent, si redouté de presque tous les animaux. Et ce n'est pas là une chose instinctive, mais apprise, car il n'y a que les torcols adultes qui se comportent de la sorte.

On entend rarement cet oiseau pousser un cri autre que *wii id, wii id*. Lorsqu'il est en colère, le mâle crie : *waed, waed*. Lorsqu'ils ont peur, le mâle aussi bien que la femelle crient *schaeck*. La femelle irritée siffle comme un serpent. Les jeunes, lorsqu'ils sont dans leur nid, crient comme des sauterelles.

C'est avec raison que les Espagnols ont appelé le torcol *hamiguero*, et les Provençaux *fourmigué*, c'est-à-dire mangeur de fourmis. Ce sont en effet les fourmis qu'il rencontre sur les arbres ou sur le sol, qui forment le fond de sa nourriture. Il s'attaque à toutes les petites espèces ; mais il préfère les larves aux adultes. Il mange aussi des chenilles et d'autres larves d'insectes. Sa langue, plus protractile que celle d'aucun picidé, lui rend de très-grands services. Comme les fourmiliers, il fait pénétrer sa langue à travers les fentes, jusque dans l'intérieur de la fourmilière ; il attend que les fourmis s'y soient cramponnées avec leurs mandibules, ou y soient retenues par la salive visqueuse qui l'enduit ; puis, d'un trait, il les retire toutes dans sa bouche. Il frappe les larves avec la pointe de son bec, comme l'avait déjà vu le vieux Gesner : « Le torcol perce rapidement les fourmis avec sa langue, comme les enfants s'amuse à transpercer les grenouilles avec des flèches de fer ; et il les avale, mais il ne les touche pas avec son bec, comme les autres oiseaux ont coutume de le faire pour les saisir et s'en nourrir. »

Le torcol verticille peut rencontrer, sans trop de recherches, un endroit propre à nicher. Il lui suffit de trouver un trou à ouverture assez étroite pour qu'un carnassier n'y puisse pénétrer. Peu lui importe la hauteur où il est placé. Si un arbre est creusé de plusieurs trous, il abandonne généralement les plus élevés aux moineaux, aux mésanges, aux rouges-queues, et autres oiseaux avec lesquels il n'aime pas à se quereller ; il s'établit dans ceux qui sont plus bas et vit alors en bonne harmonie avec ses colocataires. Il débarrasse un peu la cavité des matières qui l'encombrent, de manière à disposer une couche assez plane. C'est là, qu'à la fin de mai, la femelle pond de sept à onze œufs, petits, obtus, à coquille lisse et mince, de couleur blanche.

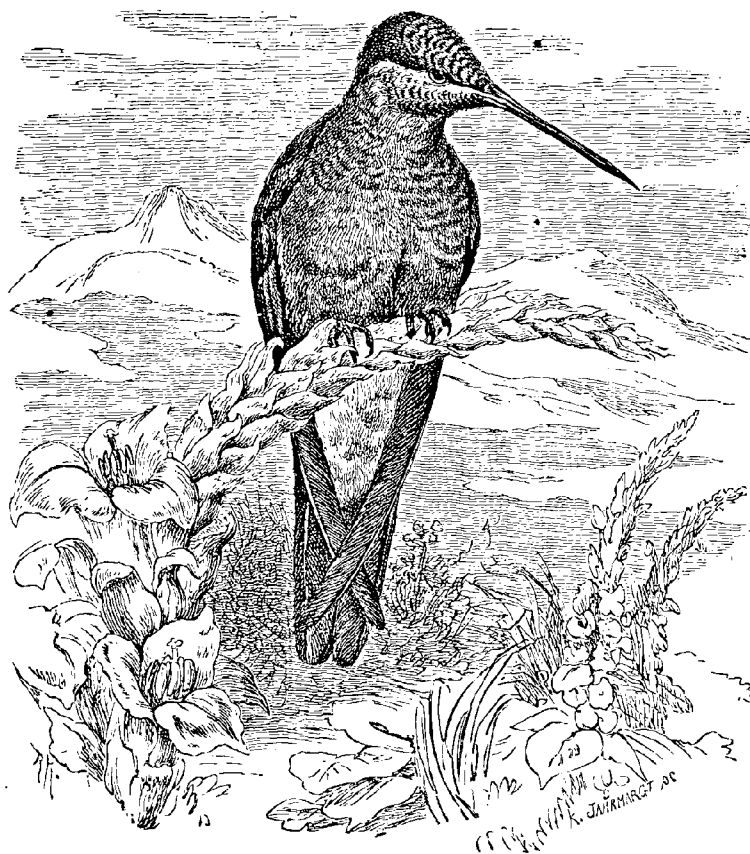
Elle les couve pendant quatorze jours : le mâle ne la relaie que pendant peu de temps, vers le milieu du jour. La femelle reste sur ses œufs avec une grande persistance : d'après mes observations, il est très-difficile de les lui faire abandonner. Lorsqu'on frappe à l'arbre, elle ne se trouble pas, comme tous les autres oiseaux qui nichent dans des trous; on peut regarder par l'ouverture de son nid sans qu'elle bouge; elle se contente de siffler comme un serpent.

Les jeunes, au moment où ils éclosent, sont seulement ouverts par places d'un duvet rare et grisâtre. Ils croissent rapidement; leurs parents leur apportent de la nourriture en abondance. Ils ne quittent le nid que quand ils peuvent parfaitement voler. Quelque soigneux que soient les vieux pour tout ce qui touche à leur progéniture, il est une chose cependant dont ils n'ont nul souci, c'est de leur propreté. On reproche fort ce défaut à la huppe; le torcol verticille ne vaut pas mieux qu'elle sous ce rapport; son nid finit par n'être plus aussi qu'un tas fumant d'ordures. Lorsque les jeunes ont pris leur essor, les parents restent encore longtemps avec eux, et leur apprennent à se tirer seuls des difficultés de la vie. Ce n'est qu'au milieu de juin que les familles se séparent; chacun vit alors solitaire, jusqu'au jour du départ.

Le torcol verticille vient malheureusement s'offrir trop souvent aux coups des *chasseurs du dimanche*, que ne pousse qu'une rage de destruction ignorante; aussi, en meurt-il beaucoup trop. L'épervier et les autres rapaces, la pie, le geai, le chat, la marte, la belette sont encore autant d'ennemis redoutables pour cet innocent oiseau. Sa chair est tendre et savoureuse, il est vrai, mais un torcol ne fait qu'une bouchée, et cela ne justifie nullement la guerre acharnée qu'on lui fait. Il est d'ailleurs pour nous parfaitement inoffensif; il nous rend au contraire des services, et le plus simple sentiment de reconnaissance devrait nous le faire respecter.

Captivité. — Il n'est pas difficile d'habituer le torcol vulgaire au régime de la captivité : quelques individus cependant ne veulent manger que des œufs de fourmis. Naumann en possédait un qui endura les souffrances de la faim, plutôt que de toucher aux papillons, aux chenilles, aux coléoptères, aux larves, aux libellules, aux mouches, aux araignées qu'on lui offrait en abondance; mais, dès qu'on lui eut donné des larves de fourmis, il se précipita sur

elles, les prit avidement avec sa langue comme avec une fourchette. D'ordinaire, cependant, les torcols s'habituent peu à peu à une autre nourriture: c'est ainsi, du moins, que se comportèrent ceux que j'ai élevés, et un autre, dont Frauenfeld raconte l'histoire. Cet auteur affirme que le torcol s'apprivoise parfaitement, et apprend à connaître son maître. Au commencement, cet oiseau fait ses grimaces, à toute occasion. « J'en ai eu un, dit Gesner, qui ne s'envolait pas dès qu'un homme l'approchait; il se mettait en colère, levait la tête, donnait des coups de bec, mais il ne mordait pas; souvent il tournait son bec en arrière, puis en avant; c'était de la sorte qu'il manifestait sa colère. En même temps, il hérissait toutes les plumes du cou, et relevait la queue. » D'après Frauenfeld, le torcol vulgaire ne fait tant de grimaces que pour épouvanter les autres animaux. Cet auteur laissait le matin voler librement dans sa chambre son torcol et deux pics. L'un de ceux-ci s'approchait-il trop de leur compagnon, aussitôt le torcol faisait les gestes que nous avons décrits, et réussissait toujours à effrayer les pics, qui s'enfuyaient dès qu'il imitait le serpent. Au commencement, il se comportait de même vis-à-vis de son maître; mais bientôt il apprit à le connaître, et ne le menaça plus jamais. « Il se meut en mesure, ajoute Frauenfeld. Il se tapit, se pousse en avant, allonge en même temps le cou, étale la queue, hérisse les plumes de la tête, puis, tout à coup, il ramène rapidement et brusquement sa tête en arrière. Il répète ce mouvement quatre ou cinq fois de suite, jusqu'à ce que son adversaire s'éloigne. Il est surtout curieux, une fois hors de sa cage. Dans ces circonstances, il cherche une cachette où il se blottit si bien qu'on a souvent de la peine à le retrouver. Tant qu'il ne se croit pas découvert, il reste tranquille, et suit des regards celui qui le cherche. Quand il voit qu'on l'a découvert, il commence ses mouvements, pour effrayer et chasser son ennemi. Lorsqu'il est surpris étant hors de sa cage, il s'allonge, se tapit contre le sol et reste immobile. Si on cesse de l'observer, il se lève, et continue à errer dans la chambre. Marche-t-on sur lui, il répète son ancien jeu. Ce n'est que quand plusieurs personnes entrent à la fois dans la chambre, qu'il vole craintif et se pose sur quelque objet élevé. »



Corbier, Crété Fils, imp.

Fig. 21. Le Patagon géant (p. 84).

Paris, Baillière et Fils, édit.

LES COLIBRIS OU BOURDONNEURS — STRIDORES.

Die Schwärzvögel, the Humming Birds.

« De tous les êtres animés, voici les plus élégants pour la forme, et les plus brillants pour les couleurs. Les pierres précieuses et les métaux polis par notre art, ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle les a placés dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur, *maxime miranda in minimis*. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit

ВРЕМ.

de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

« C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées, n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrus à la suite d'un printemps éternel. »

C'est en ces termes que Buffon, dans sa langue enchanteresse, décrit les oiseaux-mouches; et tous les naturalistes, même les plus graves, ne peuvent assez célébrer leur beauté. « Qui ne s'arrêtera rempli d'admiration, dit Audubon, en voyant une de ces charmantes créatures fendre

IV — 322

les airs, s'y maintenir comme par enchantement, voler de fleur en fleur, resplendir comme un rayon détaché de l'arc-en-ciel, briller comme la lumière elle-même? » — « Le colibri, dit Waterton, est le véritable oiseau du paradis. On le voit fendre les airs, aussi rapide que la pensée. Il vous frôle le visage, et à l'instant il disparaît, pour revenir, presque au même moment, voler de fleur en fleur. On dirait un rubis, l'instant d'après une topaze, une émeraude, une paillette d'or étincelante. » « Il n'y a pas sur la terre, écrit Burmeister, d'oiseau au port plus gracieux, aux couleurs plus vives, que ces singuliers habitants de l'Amérique. Il faut les avoir vus en vie dans leur patrie, pour pouvoir comprendre tout ce que la nature leur a donné en beauté. »

Mais si tous les naturalistes sont unanimes à admirer les colibris, il n'en est plus de même, quand il s'agit de la place à leur assigner dans le système. Forment-ils une seule famille? Constituent-ils un ordre? Ces questions ne sont pas encore universellement résolues. On ne peut nier que les colibris ne ressemblent en plusieurs points à d'autres oiseaux; mais, en réalité, on ne peut les placer dans aucun des ordres établis. En considérant la somme de leurs caractères, on est conduit à les ranger dans une division à part.

Leur type est parfaitement spécial; et leurs mœurs diffèrent totalement de celles des autres volatiles. Les bourdonneurs représentent en quelque sorte les insectes parmi les oiseaux; leurs mouvements, leur nourriture, tout leur être, en un mot, a des analogies indéniables avec celui de certains insectes, des papillons notamment. Les colibris sont des oiseaux quand ils se posent; quand ils se meuvent, ce sont des insectes. On les a mis à côté des espèces de haut vol, ils ne s'en rapprochent que par la structure de l'aile; on en a fait des ténuirostrés, et notamment des nectarinidés, mais ils diffèrent de ceux-ci presque sous tous les rapports. On aurait tout aussi bien pu les réunir aux pics, leur langue étant conformée comme celle des picidés. Quelque place qu'on veuille leur assigner, il en sera de même: ils sont isolés au milieu du règne des oiseaux. Je ne commettrai donc aucune faute en en faisant un ordre à part. D'autres naturalistes ont partagé cette manière de voir; l'ordre des bourdonneurs (*strisores*) créé par Cabanis comprend, outre les colibris, les engoulevents, les martinets, les touracos et les colious. Trouver quelque ressemblance entre ces derniers et les colibris, c'est pour moi chose im-

possible; je ne peux même découvrir leurs affinités avec les engoulevents, les martinets et les touracos.

Caractères. — Les colibris varient beaucoup sous le rapport de la taille: il en est qui sont grands comme les petites espèces de nectarinidés, d'autres ne sont guère plus forts qu'une grosse mouche. Le corps est allongé, ou du moins le paraît, car la queue est généralement longue. Chez les quelques espèces qui n'ont qu'une queue courte et rudimentaire, on voit que le corps est vigoureux et trapu. Le bec est mince, allongé, finement aciculé, droit ou légèrement recourbé, tantôt de la longueur de la tête, tantôt beaucoup plus long, chez quelques-uns même il est aussi long que la moitié du corps. La gaine cornée qui le recouvre est assez mince; sa pointe est droite; son bord, chez les uns, est légèrement échancré ou finement dentelé à l'extrémité, entier chez les autres; chez d'autres, les mandibules sont profondément sillonnées; la supérieure embrasse complètement l'inférieure, et forme avec elle un tube dans lequel est logée la langue. En arrière, l'arête dorsale fait une saillie aplatie, et présente une légère excavation, que l'on peut considérer comme représentant l'excavation nasale, bien que les narines ne s'y ouvrent pas; celles-ci sont placées plus en dehors, immédiatement à côté du bord du bec, et s'y montrent sous forme de fentes étroites et allongées.

Les pattes des colibris sont remarquablement petites et délicates. Les tarses sont couverts de plumes, plus souvent couchées que hérissées. Les doigts, complètement séparés ou un peu réunis à leur base, sont couverts d'écailles courtes et tabulées. Les ongles, très-acérés, très-pointus, égalent ou dépassent même les doigts en longueur. Les ailes sont longues, étroites, légèrement recourbées en faucille. La première rémige est toujours la plus longue, et sa tige est plus forte que celles des autres; chez beaucoup d'espèces, la première moitié en est très-large. Il y a d'ordinaire dix, quelquefois neuf rémiges primaires, et six rémiges secondaires. De celles-ci, les quatre premières sont égales entre elles, les deux dernières sont écourtées et étagées. La dernière rémige primaire est plus longue que les secondaires. La queue compte toujours dix rectrices, mais elle est très-diversement conformée. Beaucoup d'espèces ont une queue fourchue, les rectrices externes dépassant plus ou moins les autres et ayant, chez plusieurs, jusqu'à six fois la longueur des plus courtes. Leurs bar-

bes sont égales dans toute l'étendue de la plume, ou bien elles disparaissent presque complètement vers le tiers du rachis, pour reparaitre ensuite à la pointe, où elles s'élargissent de façon à former une sorte de palette arrondie. Chez quelques espèces, les barbes sont très-petites, et la plume semble réduite à la tige seule. Parfois, les rectrices s'atrophient, restent comme rudimentaires, et ressemblent plutôt à des aiguillons qu'à des plumes. D'autres fois, la queue est fourchue, mais arrondie en dehors, de telle façon qu'étant étalée, les extrémités des rectrices forment une ligne courbe. Chez d'autres enfin, la queue est simplement arrondie, les rectrices médianes étant alors les plus longues.

Le plumage est assez roide et abondant relativement à la taille de l'oiseau, et n'est pas uniforme sur toutes les parties du corps; c'est ainsi que certains colibris ont la tête surmontée d'une huppe plus ou moins longue; que d'autres portent une collerette en éventail autour de la poitrine, ou des touffes de plumes, qui simulent une barbe. La livrée varie plus ou moins, suivant l'âge et le sexe. On ne sait pas encore d'une manière certaine si les colibris muent une ou deux fois par an. L'œil est entouré d'un cercle nu, assez large.

« Le squelette des colibris, dit Burmeister, est très-grêle; les os du tronc sont presque tous pneumatiques; les orbites sont très-grandes, et la cloison interorbitaire semble perforée. On compte douze ou treize vertèbres cervicales et huit vertèbres dorsales. La fourchette, courte, étroite, ne s'articule pas avec le sternum. Celui-ci est très-large dans sa partie postérieure, arrondi, dépourvu d'échancures et de lacunes. Le brechet est extrêmement élevé et fortement saillant en avant. Le bassin, court et large, ressemble plus à celui des pics et des coucous qu'à celui des oiseaux chanteurs. Les vertèbres caudales sont au nombre de cinq ou de sept, suivant que les premières sont soudées ou non aux os du bassin. Le membre supérieur offre comme particularités une omoplate longue, un humérus et un avant-bras très-courts; la main, par contre, est très-longue. Les os du membre inférieur sont très-grêles et courts; les doigts ont cependant le nombre d'articulations normal.

« L'appareil lingual ressemble à celui d'un pic, car les longues cornes de l'os hyoïde se recourbent, remontent derrière et au-dessus de la tête, arrivent au front, et atteignent même, au repos, le bord du bec. La langue est formée de deux cylindres soudés à leur base, et se ter-

minant par une surface aplatie, presque membraneuse, et munie de petites dentelures latérales. Ces cylindres sont creux et semblent ne contenir que de l'air, du moins n'ai-je jamais rien trouvé dans leur intérieur. En arrière, ils sont soudés l'un à l'autre, et dans cette portion, leur cavité est remplie par un tissu cellulaire lâche. La langue devient un peu plus épaisse en arrière, et se termine par deux surfaces lisses, un peu divergentes. Cette partie de la langue est aussi longue que le bec. Immédiatement en arrière de ces deux surfaces, l'organe devient musculueux, et simule un court pédicule, dont la surface est creusée de sillons. Ce pédicule, qui correspond au corps de l'hyoïde, va en s'épaississant jusqu'au niveau du larynx; là, il se divise en deux branches, qui embrassent ce même larynx, passent à côté des bronches, de la mâchoire inférieure et montent vers l'occiput. Ce sont les cornes de l'os hyoïde, auxquelles s'insère une paire de muscles rubanés, qui déterminent les mouvements de la langue. Le plus fort de ces muscles est placé derrière l'os hyoïde, qu'il longe jusqu'au niveau de la langue. C'est lui qui, en se contractant, détermine la sortie de la portion cylindrique. Dans ce mouvement, la gaine du pédicule de la langue se trouve étendue depuis sa racine jusqu'au larynx, et sa longueur est quadruplée et même sextuplée. Le second muscle, inséré sur la corne de l'hyoïde, au niveau de son articulation médiane, longe cette corne, passe au-dessus de la tête, sur le front, et s'attache à la racine du bec. En se contractant, il tire la langue en arrière, et en raccourcit la gaine, entre la base de la langue et le larynx.

« J'ai disséqué les parties molles de plusieurs espèces de colibris, et n'ai rien trouvé de particulier à signaler. Au cou, l'œsophage présente une dilatation oblongue, située au-dessus de la fourchette, comme chez les pics et les coucous. Puis cet organe se rétrécit et communique par une ouverture étroite avec le ventricule succenturié. Celui-ci est court, et l'estomac est très-petit, rond, peu musculueux. Le premier a sa surface interne couverte de glandes disposées en réseau; la surface interne du second est lisse et la muqueuse est dépourvue d'épiderme. On ne rencontre chez les colibris ni cœcums, ni vésicule biliaire; leur foie est très-grand, bilobé, et le lobe droit est de beaucoup plus grand que le gauche. La trachée se bifurque au-dessus de la fourchette, et au niveau de cette bifurcation se trouve un larynx inférieur,

globuleux, dont la face inférieure est couverte, de chaque côté, par deux muscles, l'un mince, l'autre filiforme. Les lobes pulmonaires sont très-petits; par contre, le cœur est très-volumineux et trois fois plus gros que l'estomac. L'oviducte, qui descend dans le flanc gauche, est très-grand et très-large; ce qui est en rapport avec le volume extraordinaire des œufs de cet oiseau. L'ovaire et les testicules sont petits et difficiles à trouver. Les muscles pectoraux sont développés d'une façon extraordinaire. »

Nous connaissons trop peu les mœurs de ces oiseaux pour pouvoir dire en quoi les diverses espèces diffèrent à cet égard. Ce que nous savons se rapporte plus à toutes les espèces en général qu'à chaque espèce en particulier. Aussi vais-je essayer de réunir les données connues, de manière à en former un seul tableau; mais je veux auparavant décrire en détail au moins

quelques espèces. Le faire pour toutes serait impossible; car on n'en compte pas moins de quatre cents, distribuées dans soixante-dix genres. Je renvoie ceux de mes lecteurs, qui veulent faire connaissance avec chacune des espèces connues, au superbe ouvrage de Gould, ou à celui de Reichenbach; au premier surtout, où toutes sont non-seulement décrites, mais encore figurées. Je me bornerai donc à parler des colibris d'une manière générale, et je décrirai seulement les espèces les plus remarquables.

Jusqu'à présent, les bourdonneurs ont été considérés comme formant non pas un ordre, mais simplement une famille; on n'a donc accordé aux subdivisions dont ils sont susceptibles que la valeur de sous-familles; pour rester logique avec nos principes, nous regarderons ces subdivisions comme constituant autant de familles.

LES EUSTÉPHANIDÉS — *EUSTEPHANI*.

Die Riesengnomen.

Caractères. — Les eustéphanidés, qui forment la première famille, sont les plus grands de tous les colibris. Ils ont le bec long ou très-long, droit ou un peu incliné, légèrement recourbé de haut en bas ou de bas en haut, s'amincissant d'une manière uniforme de la base à la pointe, ou épaissi en arrière de la pointe; les pattes proportionnées à leur taille; les ailes longues et minces, ou courtes et larges; la queue de longueur moyenne, échancrée sur son milieu. Les couleurs du plumage ne sont pas très-vives.

LES PATAGONS — *PATAGONA*.

Die Riesenkolibris.

Caractères. — Les patagons sont caractérisés par un bec épais, droit, arrondi, entier, renflé un peu en arrière de la pointe des deux mandibules; par des ailes fortement recourbées et dépassant un peu la queue, qui est fourchue et composée de dix rectrices.

Une seule espèce, la plus grande de la famille, appartient à cette section.

LE PATAGON GÉANT — *PATAGONA GIGAS*.

Der Riesenkolibri.

Caractères. — Le patagon géant (*fig. 21*) est une espèce de la taille de la chélidon des mu-

railles. Il a le dos brun-pâle, à reflets verts; le ventre brun-rougeâtre; le croupion gris-jaunâtre; la tête, le haut de la poitrine et le dos variés de légères raies de teinte plus sombre; les ailes d'un brun foncé; la queue également d'un brun foncé, avec des reflets verdâtres. Il a 22 cent. de long.

Distribution géographique. — Le patagon géant habite une grande partie de l'ouest de l'Amérique du Sud. Il est de passage dans l'extrême Sud, où il arrive et d'où il part à des époques régulières.

On l'a rencontré jusqu'à une altitude de 4,000 à 4,600 mètres au-dessus du niveau de la mer.

LES DOCIMASTES — *DOCIMASTES*.

Die Schwertschnäbel, the Sword-Bill Humming Birds.

Caractères. — De tous les colibris, les docimastes sont ceux dont le bec est le plus long. Cet organe, qui ne permet jamais de les confondre avec d'autres espèces, a la même longueur que le tronc de l'oiseau. Il est légèrement relevé, et présente un faible épaissement en arrière de sa pointe; les ailes sont relativement courtes et larges; la queue est de longueur moyenne et nettement fourchue.

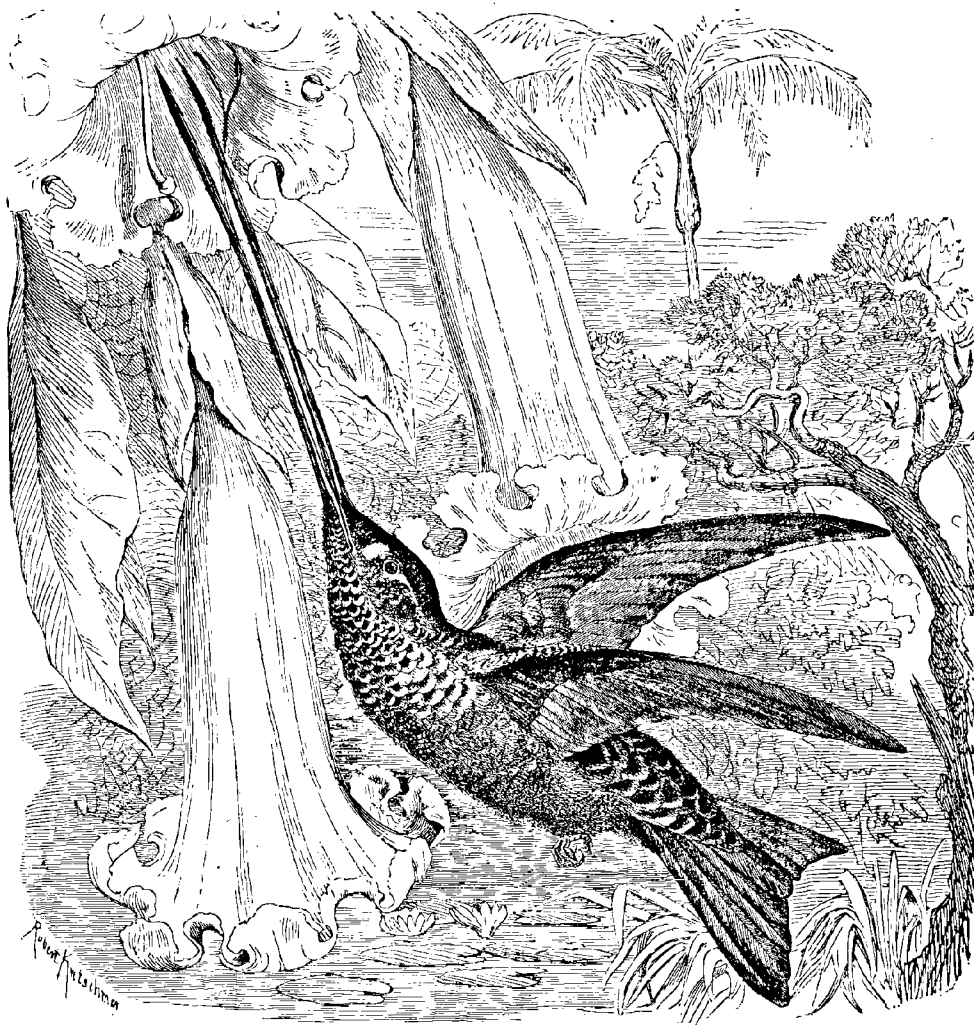


Fig. 22. Le Docimaste porte-épée.

LE DOCIMASTE PORTE-ÉPÉE — *DOCIMASTES*
ENSIFER.

Der Schwertschnabel, the Sword-Bill Humming Bird.

Caractères. — Cette remarquable espèce (fig. 22) a le dos, la tête couleur cuivre ; le ventre, la gorge, le milieu de la poitrine d'un vert bronzé, la tête couleur cuivre ; les flancs relevés par des reflets d'un vert clair ; une petite tache blanche en arrière de l'œil ; les ailes d'un brun pourpre, la queue d'un brun foncé, à reflets métalliques ;

le bec brun-noir ; les pattes brun-jaunâtre. Cet oiseau a 23 cent. de long, sur lesquels 11 cent. appartiennent au bec ; la longueur de l'aile est de 8 cent., celle de la queue de 6.

La femelle a le dos d'une couleur plus terne, le ventre tacheté de blanc et de brun ; les flancs n'ont qu'un faible éclat métallique. Elle n'a que 18 cent. de long et son bec mesure seulement 8 cent.

Distribution géographique. — Le docimaste porte-épée est originaire des montagnes de Quito.

LES POLYTMIDÉS — *POLYTM.**Die Gnomen, the Gnomes.*

Caractères. — Les polytmidés ou *gnomes* forment la seconde famille des bourdonneurs. Ce sont encore des oiseaux assez grands et assez forts, dont le bord libre des deux mandibules est dentelé près de la pointe.

LES RAMPHODONS — *GRYPHIUS.**Die Habichtsnasen.*

Caractères. — Les ramphodons ont un bec de longueur moyenne, épais, légèrement recourbé; les doigts courts; les ongles longs; les ailes larges, médiocrement incurvées; la queue large, dépassant un peu les ailes au repos; les deux rectrices externes de chaque côté courtes.

LE RAMPHODON TACHETÉ — *GRYPHUS NÆVIUS.**Die Habichtsnase.*

Caractères. — Cet oiseau a le dos vert-bronzé, à reflets cuivrés; le front et le haut de la tête d'un brun foncé; toutes les plumes du dos, sauf les sus-alaires, bordées de jaune-roux; les côtés du cou d'un rouge-roux, tournant au jaunâtre; une bande étroite qui descend au-devant du cou, la poitrine, le ventre et le croupion d'un gris jaunâtre, relevé par des taches longitudinales noires; l'œil surmonté de deux raies, l'inférieure, d'un jaune-roux clair, la supérieure noire; les rémiges noires, avec des reflets violets sur les plus externes; les rectrices médianes d'un vert bronzé, et d'un jaune roux à l'extrémité; l'œil brun foncé; la mandibule supérieure noire, l'in-

férieure d'un blanc jaunâtre, à pointe noire; les pattes couleur de chair. Cet oiseau a 16 cent. de long; la longueur de l'aile est de 8 cent., celle de la queue de 4.

Distribution géographique. — Le ramphodon est originaire du Brésil; on l'y trouve surtout dans les vallées boisées des montagnes.

LES EUTOXÈRES — *EUTOXERES.**Die Adlerschnäbel.*

Caractères. — Les eutoxères sont essentiellement caractérisés par leur bec vigoureux, recourbé en faucille et par leur queue conique.

L'EUTOXÈRE AIGLE — *EUTOXERES AQUILA.**Der Adlerschnabel.*

Caractères. — Cette espèce (*fig. 23*) a le dos d'un vert brillant; la tête et une petite huppe qui la surmonte d'un noir brunâtre; les plumes de la tête et du croupion bordées de brun; la face inférieure du corps noir-brunâtre, semée de taches longitudinales d'un jaune foncé à la gorge, blanchâtres à la poitrine; les ailes d'un brun pourpre avec une tache blanche vers l'extrémité des dernières rémiges secondaires; les rectrices d'un vert-foncé brillant, noirâtres vers leur extrémité, avec la pointe blanche sur une étendue d'autant plus considérable que la rectrice est plus externe; la mandibule supérieure noire, l'inférieure jaunâtre.

Distribution géographique. — L'eutoxère aigle habite Bogota.

LES PHAËTORNITHIDÉS — *PHAETHORNITHES.**Die Sonnenvögel, the Sun-Birds.*

Caractères. — Les phaëtornithidés diffèrent essentiellement des bourdonneurs, dont il vient d'être question, par leur queue longue et conique, à rectrices médianes dépassant de beaucoup les autres. Leur plumage a des teintes encore assez sombres; les sexes diffèrent l'un de l'autre, moins par la couleur que par la forme de la queue.

LES PHAËTONS — *PHAETORNIS.**Die Einsiedler, the Hermit-Humming Birds.*

Caractères. — Les phaëtons ont un bec faible, long, légèrement recourbé, sans échancrures à la pointe; des tarses grêles et minces, légè-

rement vêtus, et des ongles très développés. Leurs autres caractères sont ceux de la famille.

**LE PHAËTON A SOURCILS — PHAETORNIS
SUPERCILIOSUS.**

Der Einsiedler, the Hermit.

Caractères. — Le phaëton à sourcils, l'*ermite*, comme quelques auteurs l'ont nommé, est un des plus grands oiseaux-mouches. Sa longueur totale est de 10 cent. ; l'aile mesure 6 cent. et demi et la queue 7. Il a le dos d'un vert-métallique terne, le ventre gris-rougeâtre uniforme ; les plumes du dos bordées de jaune-roux ; au-dessus et au-dessous de l'œil, une raie d'un roux-jaunâtre pâle ; les rémiges brunes, à reflets violets ;

les rectrices d'un vert bronzé à la face supérieure, grisâtres à la face inférieure, noires à l'extrémité, avec une bordure de jaune-roux, et la pointe blanche ; la mandibule supérieure noire, l'inférieure d'un jaune clair ; les pattes couleur de chair.

La femelle a la queue courte, le plumage plus sombre, et c'est à peine si, chez elle, la queue est conique, les rectrices médianes n'étant guère plus longues que les autres ; en outre, elle a environ 5 cent. de moins que le mâle.

Distribution géographique. — Le phaëton à sourcils habite le nord du Brésil et de la Guyane, et fréquente surtout les lieux où des espaces découverts alternent avec des buissons.

LES ORÉOTROCHILIDÉS — OREOTROCHILI.

Die Bergnymphen, the Hill-Stars.

Caractères. — Les oréotrochilidés ou *nymphes des montagnes* sont caractérisés par la forme de leurs ailes, les tiges des rémiges primaires étant extrêmement élargies. Ils ont en outre un bec de longueur moyenne, fort, élevé, sans échancrure ; une queue courte, tronquée presque à angle droit ; un plumage d'un brillant à reflets superbes ; le dos bleu ou vert ; le ventre de couleur claire ; la gorge, en général, très-vivement colorée, à éclat métallique très-prononcé ; les rectrices latérales le plus souvent blanches ; un plumage dont la couleur varie considérablement d'un sexe à l'autre.

**LES ORÉOTROCHILES —
OREOTROCHILUS.**

Die Chimborazovogel, the Chimborazian Hill-Stars.

Caractères. — Le genre oréotrochile est caractérisé par un corps vigoureux ; un bec long, mince, légèrement recourbé ; des ailes médiocres, mais fortes ; une queue de longueur moyenne, large, arrondie latéralement, à pennes pointues ; des pattes fortes, couvertes de duvet dans leur partie supérieure. Les sexes diffèrent beaucoup l'un de l'autre.

**L'ORÉOTROCHILE DU CHIMBORAZO — OREOTRO-
CHILUS CHIMBORAZO.**

Der Chimborazovogel, the Chimborazian Hill-Star.

Caractères. — L'oréotrochile du Chimborazo (*fig. 24*) est une des plus belles espèces de ce

groupe. Le mâle a la tête et la gorge d'un bleu-violet brillant, le dos brun-olivâtre, le ventre blanc, les flancs brun-olive. Au milieu de la gorge se trouve une tache triangulaire, allongée, d'un vert étincelant, et séparée du blanc de la poitrine et du ventre par une bande d'un noir satin ; les ailes d'un brun pourpre ; les deux rectrices médianes vert-foncé ; les autres d'un noir verdâtre sur les barbes externes, blanches sur les barbes internes ; le bec et les pattes noirs.

La femelle a le dos vert-olive, le ventre brun-olive, les plumes étant bordées d'un liséré plus clair ; la poitrine blanche, chaque plume ayant l'extrémité brun-olive ; les rectrices médianes vert-foncé brillant, les autres brun-verdâtre clair, sauf dans leur partie basilaire, qui est blanche ; les trois externes présentent une tache blanche sur leurs barbes internes, au voisinage de leur extrémité. Cet oiseau a 13 cent. de long sur lesquels 6 cent. et demi appartiennent à la queue.

Distribution géographique. — Cette espèce justifie bien le nom qui lui a été donné ; car on ne l'a trouvée jusqu'ici que sur le Chimborazo, à une altitude de 4,000 à 5,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. D'autres espèces voisines habitent les autres sommités des Andes.



Fig. 23. L'Eutoxère aigle (p. 86).

LES CAMPYLOPTERES — CAMPYLOPTERUS.

Die Säbelflügler.

Caractères. — Les campyloptères sont remarquables par la forme de leurs ailes. Elles sont larges ; les rémiges primaires en sont fortement recourbées, et leurs tiges très-élargies. Ils ont une queue grande tronquée ou arrondie, à rectrices externes courtes ; un bec vigoureux, une fois et demie environ plus long que la tête, peu recourbé, comprimé latéralement, plus haut que large ; des pattes grêles ; des ongles longs.

LE CAMPYLOPTÈRE DE DELATRE — CAMPYLOPTERUS DELATREI.

Der Sichelstügler, the Sickle winged Humming Bird.

Caractères. — Le campyloptère de Delatre, ou *campyloptère à ailes en faucille*, est bleu-violet, avec le sommet de la tête bleu-noir foncé ; les

sus-alaires, le dos, le croupion verts. Il a les rémiges d'un brun-pourpre foncé ; les rectrices d'un noir métallique, les trois externes blanches dans leur moitié terminale, quelquefois légèrement bordées de noir ; le ventre d'un blanc grisâtre ; les sous-alaires noires, à reflets verdâtres ; une petite tache blanche au-dessus de l'œil ; le bec noir ; les pattes d'un brun foncé.

La femelle a la tête d'un brun bronzé, le dos vert-brillant, à reflets dorés ; la gorge et les côtés de la poitrine d'un bleu verdâtre ; le ventre gris, à reflets verts.

Distribution géographique. — Cette espèce habite le Mexique et l'Amérique centrale.

LES PLATYSTYLOPTÈRES — PLATYSTYLOPTERUS.

Die Krummstügler.

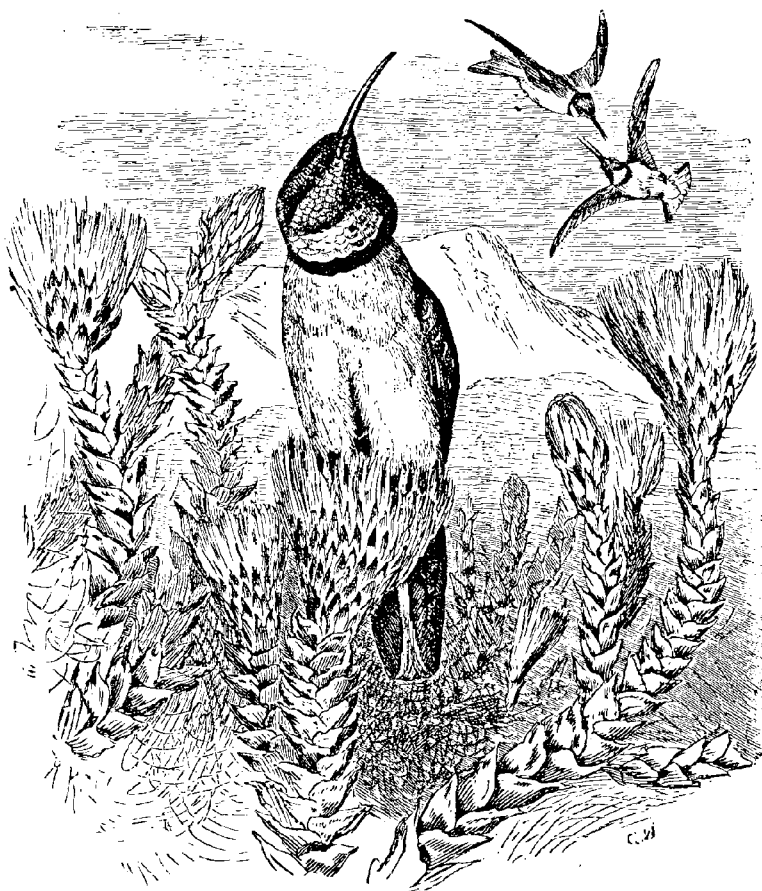
Caractères. — Sous le nom de *platystylopterus*, Reichenbach a décrit quelques espèces qui rappellent les nectarinidés. Ce sont des colibris



Paris, J.-B. Baillière et Fils, éd.t.

Corheil, Crété fils, imp.

L'OXYPOGON DE LINDEN.
LE CHRYSOLAMPE NYMPHE.
LE CAMPYLOPTÈRE DE DELATRE.



Corheil, Créte Fils, imp.

Fig. 24. L'Orótrochile du Chimborazo (p. 87).

Paris, Baillière et Fils, édit.

grands et vigoureux ; à tiges des premières rémiges fortement élargies ; à queue tronquée à angle droit, et à bec court, assez fort, presque droit.

LE PLATYSTYLOPTÈRE ROUX —
PLATYSTYLOPTERUS RUFUS.

Der Krummflügel.

Caractères. — Le platystyloptère roux ou à

ailes recourbées, a environ 13 cent. de long et 20 cent. d'envergure. Il a le dos vert-bronzé, le ventre jaun-brunâtre ; les rectrices médianes ont la même couleur que le dos, les autres sont de même teinte que le ventre ; toutes ont une tache blanche près de leur extrémité.

Distribution géographique. — Cet oiseau habite le Guatémala.

LES HYPOPHANIDÉS — *HYPOPHANIAE.*

Die Edelsteinvögel, the Topaz Humming-Birds.

Caractères. — Les hypophanidés, ou *oiseaux-pierreries*, ont, sous le rapport de la structure de l'aile, beaucoup de conformité avec les orótrochilidés ; mais leurs rémiges primaires sont ce-

BREHM.

pendant moins larges, et leur queue est plus inégale, les deux rectrices médianes dépassant de beaucoup les autres.

IV — 323

LES TOPAZES — *TOPAZA*.*Die Topase, the Ara Humming-Birds.*

Caractères. — Les espèces qui font partie de ce petit groupe ont un bec court, vigoureux, légèrement recourbé; les tarsi et les pieds très-grêles; des ailes assez courtes; une queue courte, avec les rectrices moyennes étroites et beaucoup plus longues que les autres.

LE TOPAZE VULGAIRE — *TOPAZA PELLA*.*Der Topaz, the fiery Topaz Humming-Bird.*

Caractères. — Le topaze (*fig. 25, p. 92*) peut rivaliser de beauté avec tous les autres colibris. Il a le sommet de la tête et une bande qui entoure la gorge d'un noir velouté; le tronc d'un rouge-cuivré tirant sur le rouge-grenat, à reflets dorés; les couvertures de la queue vertes; la gorge dorée, à reflets vert-émeraude ou jaune-topaze, suivant l'incidence de la lumière; les rémiges primaires d'un brun rouge, les secondaires d'un roux de rouille; les rectrices médianes vertes, la paire suivante, qui dépasse toutes les autres de 8 cent., d'un brun châtain; les autres d'un rouge brun. La femelle est verte, avec la gorge rouge; ses couleurs sont moins chatoyantes que celles du mâle. Cet oiseau, y compris les longues plumes de sa queue, mesure plus de 10 cent.

Distribution géographique. — Le topaze semble propre à la Guyane. Il habite les fourrés les plus épais, sur les rives des cours d'eau. Une

autre espèce, très-voisine, se trouve dans le bassin supérieur de l'Amazone.

LES AITHURES — *AITHURUS*.*Die Kappenkolibris, the tufted Humming-Birds.*

Caractères. — Les aithures ont le bec court, fort, recourbé à la pointe; des ailes longues et étroites; une queue courte, peu profondément fourchue, la seconde rectrice externe dépassant les autres d'environ 16 cent. Les mâles portent de chaque côté de la tête, à la région auriculaire, une huppe assez longue.

L'AITHURE A CAPUCHON — *AITHURUS POLYTMUS*.*Der Kappenkolibri, the tufted Humming-Bird.*

Caractères. — L'aithure à capuchon a le sommet de la tête d'un noir foncé; le dos vert; le devant et les côtés du cou, la poitrine d'un beau vert-émeraude; le ventre et les couvertures inférieures de la queue d'un bleu noir; les rémiges noir-pourpre; les rectrices d'un noir foncé, à reflets verts dans leur partie basilaire; l'œil brun-foncé, le bec rouge-coral, à pointe noire; les pattes brunes. Cet oiseau a 28 cent. de long et 17 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 8 cent., celle de la queue de 20.

La femelle a le dos vert-bronzé, le ventre blanc, les flancs semés de taches vertes. Elle a 13 cent. de long; son aile pliée mesure 7 cent., et sa queue 5.

Distribution géographique. — Cette espèce habite la Jamaïque.

LES LAMPORNITHIDÉS — *LAMPORNITHES*.*Die Waldnymphen, the Wood-Nymphs.*

Caractères. — Les lampornithidés, ou *nymphes des forêts*, ont le bec droit ou légèrement recourbé, large à la base, échancré un peu en arrière de la pointe; les doigts longs; les ongles courts, hauts, pointus, fortement recourbés; les ailes étroites; la queue assez large, obtuse, arrondie ou légèrement fourchue. Les deux sexes portent une livrée différente.

LES LAMPORNIS — *LAMPORNIS*.*Die Mango, the Mangos.*

Caractères. — Ce genre est essentiellement caractérisé par un bec assez long, recourbé, large,

aplatis dans toute sa longueur et par une queue courte et arrondie.

L'espèce suivante peut être considérée comme le type non-seulement du genre, mais aussi de la famille.

LE LAMPORNIS MANGO — *LAMPORNIS MANGO*.*Der Mango, the Mango.*

Caractères. — Cet oiseau a le dos vert-bronzé, à reflets cuivrés, les rémiges d'un gris noir, à reflets violets; les deux rectrices médianes de même couleur que les rémiges, à leur face supérieure; leur face inférieure, et les deux faces des autres

rectrices d'un rouge-violet tournant au pourpre, et bordées d'un liséré noir à reflets bleu-métallique ; la gorge, le cou, la poitrine, la partie supérieure du ventre d'un noir velouté, bordé latéralement de bleu ; le bas du ventre vert-bronzé ; le bec noir, brun chez les jeunes ; les pattes noires.

La femelle a le dos plus clair que le mâle, le ventre blanc, à raies longitudinales noires. Le mango a 13 cent. de long et 20 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 7 cent., celle de la queue de 4.

Distribution géographique. — Le mango se trouve dans presque tout le Brésil ; on le rencontre aussi au Paraguay, dans la Guyane, aux Antilles et même dans la Floride.

LES CHRYSOLAMPES — *CHRYSOLAMPIS*.

Caractères. — D'après Burmeister, ce genre présente les caractères suivants : bec plus long que la tête, aplati, légèrement recourbé, à pointe

droite, précédée d'une échancrure ; ailes étroites ; queue large, arrondie ; doigts longs ; ongles courts, hauts, pointus, fortement recourbés.

LE CHRYSOLAMPE NYMPHE — *CHRYSOLAMPIS MOSCHITA*.

Die Waldnymph, the Wood-Nymph.

Caractères. — Le chrysolampe nymphe est le plus beau de tous les colibris du Brésil, d'après Burmeister. Il a le sommet de la tête brun, la gorge rouge-rubis et rouge-aurore doré, à reflets splendides ; les ailes à reflets violets ; la queue d'un roux-châtain clair, chaque plume étant bordée de noir. Cette espèce a 11 cent. de long et 14 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 6 cent., celle de la queue de 3. La femelle et les jeunes ont le dos d'un vert bronzé et le ventre gris.

Distribution géographique. — La nymphe des forêts habite l'est de l'Amérique du Sud ; c'est un des oiseaux-mouches les plus communs de cette partie du monde

LES FLORISUGIDÉS — *FLORISUGI*.

Die Blumennymphen, the Flower-Nymphs.

Caractères. — Les florisugidés, ou *nymphes des fleurs*, sont d'une assez forte taille ; ils ont le corps vigoureux ; leurs ailes au repos couvrent entièrement la queue ; leur bec est fort, mais sans aucune échancrure ; leur plumage diffère plus ou moins suivant les sexes.

LES HÉLIOTHRIX ou JACOBINES — *HELIOTHRIX*.

Caractères. — Les héliothrix ont un bec droit, large, plat, mince, à pointe allongée ; les pattes grêles et faibles ; des doigts soudés à leur base ; des ongles courts, aplatis, légèrement recourbés ; une queue longue, conique, à plumes étroites. Chez la femelle, la queue est arrondie, à rectrices larges.

L'HÉLIOTHRIX A OREILLONS — *HELIOTHRIX AURICULATA*.

Der Blumenküsser.

Caractères. — L'héliothrix à oreillons, vulgairement *l'embrasse-fleurs* (fig. 26), est l'espèce la plus connue de ce genre. Il a le dos et les côtés du cou vert-bronzé, à reflets dorés, au moins chez

les adultes ; les rémiges d'un noirâtre à reflets violets ; le ventre blanc ; les trois rectrices externes blanches, les médianes d'un beau bleu à reflets cuivrés. Au-dessous de l'œil commence une raie d'un noir velouté, qui s'élargit en se dirigeant en arrière, et se termine par une bande bleu-d'acier. Le mâle a la queue longue, à rectrices externes très-courtes. La femelle a la queue courte, large et égale. Le mâle a 15 cent. de long, sur lesquels 7 cent. appartiennent à la queue ; la femelle a 11 cent., dont 4 appartiennent à la queue.

Distribution géographique. — D'après le prince de Wied, l'embrasse-fleurs est assez rare au Brésil ; au dire de Burmeister, il habite les forêts de la côte orientale de l'Amérique du Sud, jusqu'à Rio-de-Janeiro. Dans la Guyane, il est remplacé par une espèce voisine. Les autres espèces de ce genre habitent l'ouest de l'Amérique du Sud.

LES FLORISUGES — *FLORISUGAE*.

Die Blumensauger, the Flower-Suckers.

Caractères. — Les florisuges diffèrent des oiseaux du genre précédent par un bec fort et

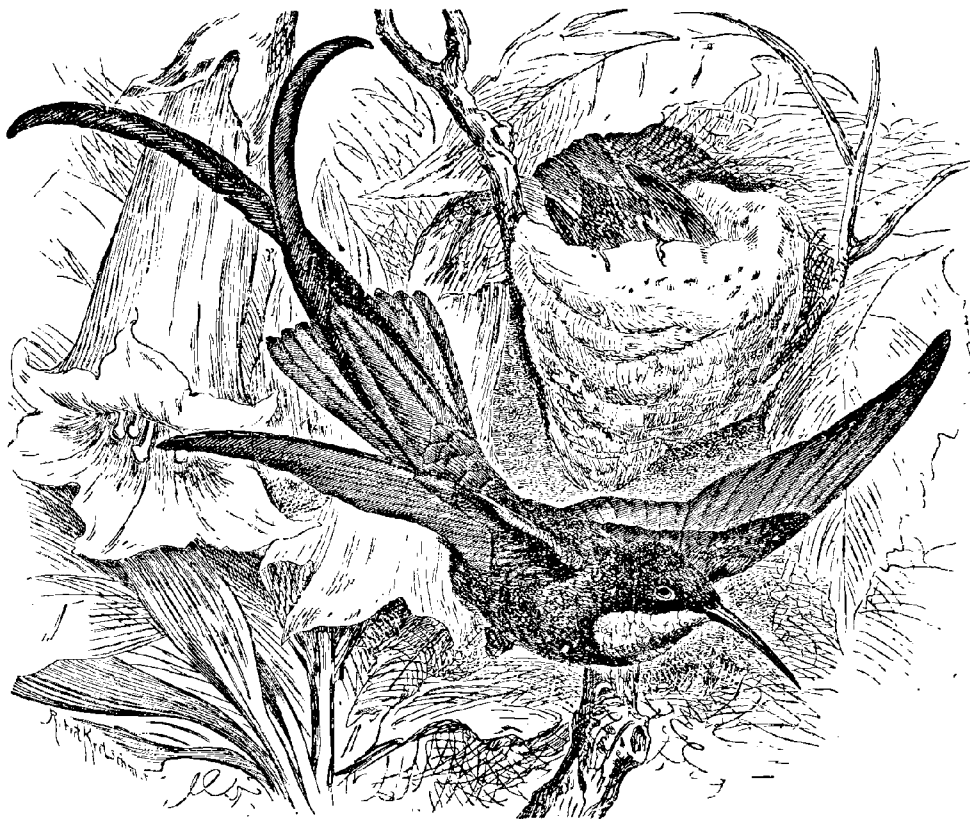


Fig. 25. Le Topaze vulgaire (p. 90).

droit, aplati seulement à la base, plus haut que large à la pointe, et légèrement bombé; des pattes fortes, à tarsi couverts de plumes; des ongles légèrement recourbés; des ailes longues et étroites; une queue large et légèrement échan-crée.

LE FLORISUGE NOIR — FLORISUGA ATRA.

Der Trauerblumensauger, the black Flower-Sucker.

Caractères. — Le florisuge noir est une des plus belles espèces de ce groupe: il a tout le corps noir-velouté, sauf le croupion et les pattes;

les couvertures des ailes sont vert-bronzé, les ré-miges noirâtres, à reflets violets; les deux rectri-ces médianes noires, à reflets bleu-violet; les quatre externes blanches, bordées de noir à leur extrémité; cet oiseau a 12 cent. de long; l'aile pliée mesure 7 cent. et la queue 4.

La femelle a des couleurs plus ternes; les joues sont rouge-roux; les plumes du dos bordées de jaune. Le bec et les pattes sont d'un noir foncé dans les deux sexes.

Distribution géographique. — Cette es-pèce est très commune au Brésil; elle habite vo-lontiers les altitudes les plus grandes.

LES TROCHILIDES — TROCHILI.

Die Feen, the Ruby-throated Humming-Birds.

Caractères. — Les trochilidés, que l'on peut regarder comme le type de la division des bour-donneurs, ont le bec de longueur moyenne, droit, entier; les ailes étroites, en faucille; le plumage splendidement coloré, variant suivant les sexes.

LES COLIBRIS — TROCHILUS.

Die Kolibris, the Colibris.

Caractères. — On peut assigner à ce groupe comme caractères génériques: un bec de lon-

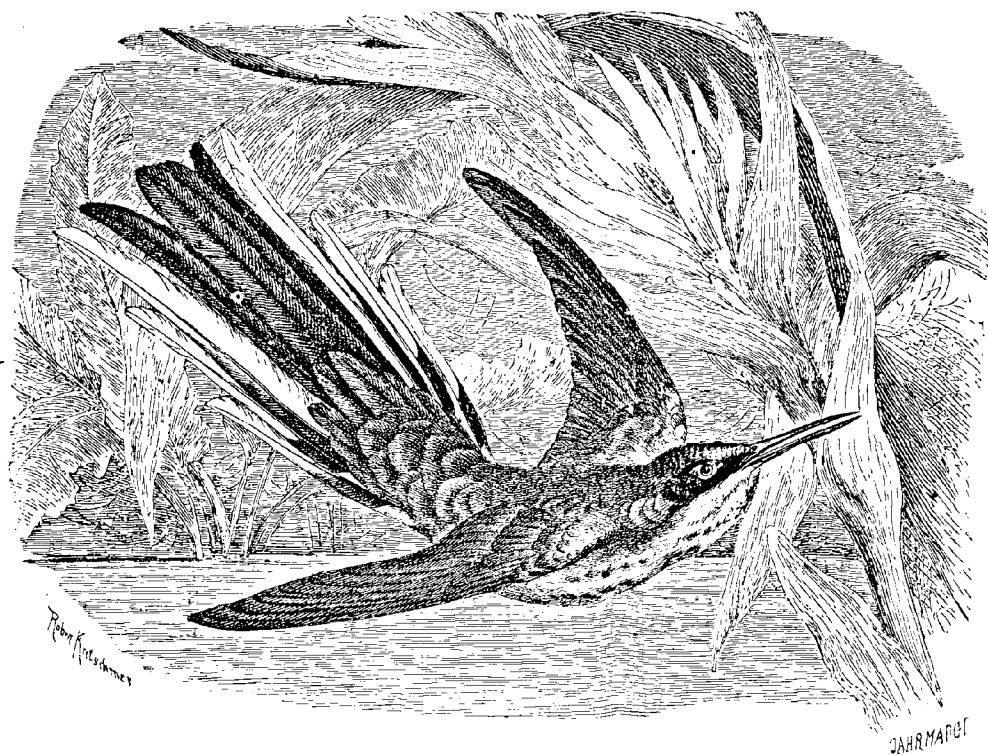


Fig. 26. L'Héliothrix à oreillons (p. 91).

gueur moyenne, droit, aplati à la base, pointu; des pattes courtes, faibles; des tarses minces; des ailes longues et très-étroites; une queue légèrement fourchue.

LE COLIBRI PROPREMENT DIT — TROCHILUS COLUBRIS.

Der nordamerikanische Kolibri, the Ruby-throated Humming-Bird.

Caractères. — Cet oiseau, l'une des espèces des plus anciennement connues, a le dos et les deux rectrices médianes verts, à reflets dorés; la poitrine, les côtés du cou, la gorge d'un carmin-pourpre tacheté de noir; le ventre blanc-grisâtre mêlé de vert; les rémiges et les rectrices d'un brun pourpre; l'œil brun-foncé, le bec et les pattes noirs. L'oiseau a 10 cent. de long et 10 cent. d'envergure.

La femelle a le ventre blanc et les trois rectrices externes marquées d'une tache de même couleur.

Distribution géographique. — On trouve le colibri dans tout l'est des États-Unis et au Canada, jusqu'au Labrador.

LES CALLIPHLOX ou AMÉTHYSTES. — CALLIPHLOX.

Die Amethystvögel, the Amethyst-Birds.

Caractères. — Les calliphlox ont le bec plus long que la tête, finement pointu, légèrement épaissi en arrière de la pointe; des tarses courts et grêles; les doigts et les ongles courts, ces derniers fortement recourbés et acérés; les rectrices étroites; une queue fourchue chez le mâle, tronquée chez la femelle. Chez le premier, les rectrices externes sont longues et pointues.

LE CALLIPHLOX AMÉTHYSTE — CALLIPHLOX AMETHYSTINA.

Der Amethystkolibri, the Amethyst-Colibri.

Caractères. — L'améthyste (fig. 27, p. 96) a le dos vert-bronzé, à reflets dorés; la gorge, les joues, le cou d'un rouge-améthyste splendide, limité par une bande d'un blanc éclatant; la poitrine et le ventre d'un gris noirâtre, à faibles reflets métalliques; les couvertures inférieures de la queue d'un gris clair, bordées de blanc; les rémiges d'un gris brun, à faibles reflets violets;

les rectrices médianes vert-bronzé ; les trois externes de la coulcur des rémiges.

La femelle a la gorge blanche, la queue d'un jaune roux à l'extrémité. Les jeunes ont le même plumage que la femelle.

L'améthyste a 9 cent. de long, et environ autant d'envergure ; la longueur de l'aile est de 4 cent., celle de la queue de 3 cent. et demi chez le mâle, de 2 cent. chez la femelle.

Distribution géographique. — Cette espèce habite les Campos, dans l'intérieur du Brésil, et y est même très-commune.

LES CALOTHORAX ou LUCIFERS — *CALOTHORAX.*

Die Spitzenschwânze, the Woodstars.

Caractères. — Dans ce genre, le mâle a la queue d'une forme toute particulière. Les rectrices sont courtes, étroites, roides, et la queue, dans son ensemble, est fourchue. Chez certaines espèces, cette bifurcation se fait avec une certaine régularité, les rectrices les plus externes étant les plus longues, les moyennes, les plus courtes. Dans d'autres, les rectrices externes sont réduites à des

moignons courts, presque dépourvus de barbes ; la troisième seulement commence à faire partie de la fourche. Chez la femelle, les rectrices sont toutes égales entre elles, et de longueur moyenne. Le bec est long, mince et légèrement recourbé.

LE CALOTHORAX DE MULSANT — *CALOTHORAX MULSANTI.*

Der Mulsant'sche Spitzenschwânze, Mulsant's Woodstar.

Caractères. — Une des plus belles espèces de ce genre est celle qui a été dédiée à Mulsant. Le mâle a le dos et les flancs vert-foncé, à reflets superbes ; le menton, une ligne étroite allant du bec à l'œil, le cou, une ligne qui descend sur la partie médiane de la poitrine, et le ventre blancs ; le menton a des reflets rouge-violet.

La femelle a le dos plus clair que le mâle, le ventre blanc, les flancs et les couvertures supérieures de la queue brun-rougeâtre. Sur les côtés du cou, descend une ligne d'un vert-olive foncé ; la queue est d'un brun clair, avec une ligne noire à l'extrémité.

Distribution géographique. — Cette espèce habite la Colombie et la Bolivie.

LES LOPHORNITHIDÉS — *LOPHORNITHES.*

Die Elfen, the Coquettes.

Caractères. — Les lophornithidés, vulgairement *elfes*, sont de tous les colibris ceux qui sont les mieux parés. Leur cou ou leur tête portent des ornements particuliers, au moins chez le mâle ; le bec est légèrement aplati à sa base, allongé, droit, cylindrique, pointu, sans échancrure dans le reste de son étendue. Les pattes sont petites, les doigts très-courts, les ongles plus longs que chez les autres colibris. Les mâles ont un plumage à couleurs splendides et variées. Les femelles n'ont aucun ornement.

LES CÉPHALÉPIS — *CEPHALOEPIS.*

Die Kopffelfen.

Caractères. — Chez les céphalépis, le bec a à peine la longueur de la tête ; il est pointu, avec la pointe de la mandibule inférieure un peu bombée ; les doigts sont courts ; les ongles, longs, minces, étroits ; les ailes, assez courtes ; la queue, relativement longue, à rémiges larges. Le mâle

porte sur la tête une huppe, dont la pointe est constituée par une seule plume.

LE CÉPHALÉPIS DE DELALANDE — *CEPHALOEPIS DELALANDII.*

Die Kopffelfe.

Caractères. — Le mâle de cette espèce est un des plus beaux colibris. Il a le dos et les deux rectrices médianes d'un beau vert-de-bronze mat ; la tête vert-de-bronze clair et vif ; les trois longues plumes qui constituent la huppe et les côtés de la tête d'un vert plus mat et plus foncé, bleu-d'acier chez les individus très-âgés ; la face inférieure du corps gris-cendré ; la poitrine et le milieu du ventre bleu-d'azur ; les ailes brunâtres, à reflets violets ; les rectrices latérales noirâtres, les plus externes bordées de blanc ; le bec noir ; les pattes d'un brun noir. La femelle et les jeunes n'ont pas de huppe, et leur ventre n'est pas bleu d'azur. Cette espèce a 40 cent. de long ; la lon-

gueur de l'aile est de 6 cent., celle de la queue de 8. La longueur de la huppe est de 4 cent. et demi.

Distribution géographique. — D'après Burmeister, le céphalépis de Delalande ne vit que dans les forêts ou sur la lisière des bois ; il ne pénètre jamais dans les jardins. Il ne se trouve que dans le sud du Brésil, et on ne le rencontre guère au nord de Rio-de-Janeiro.

LES LOPHORNIS — *LOPHORNIS*.

Die Prachtelfen, the spangled Coquettes.

Caractères. — Les lophornis, *elfes superbes*, coquets de quelques auteurs, sont des oiseaux on ne peut plus ravissants. Chez le mâle, le cou porte une collerette composée d'un plus ou moins grand nombre de plumes étroites, longues, de couleurs splendides, et que l'oiseau peut étaler ou rabattre à volonté. Souvent la tête est surmontée d'une sorte de huppe ; le bec est fin, pointu, légèrement épaissi près de son extrémité, et il a environ la longueur de la tête. Les ailes sont petites et étroites, plus courtes que la queue. Les rectrices sont larges et toutes à peu près d'égale longueur.

LE LOPHORNIS SPLENDE—*LOPHORNIS ORNATA*.

Die Prachtelfe, the spangled Coquette.

Caractères. — Il est difficile de dire quelle est la plus belle de toutes les espèces de lophornis ; toutes rivalisent de beauté et d'éclat ; celle-ci, le lophornis splendide (*fig. 28*), a les plumes du tronc d'un vert de bronze, la huppe, qui surmonte la tête, d'un rouge brunâtre ; une bande étroite qui traverse le bas du dos blanche ; la face verte, à reflets magnifiques ; la collerette formée de plumes d'un brun-rouge clair, avec une tache d'un vert brillant à l'extrémité ; les rémiges brun-pourpre foncé ; les plumes de la queue d'un rouge-brun foncé ; le bec d'un rouge couleur-de-chair, avec la pointe brune.

La femelle a des teintes bien moins vives, et n'a ni huppe ni collerette ; sa face n'a point les effets brillants de celle du mâle.

Distribution géographique. — Le lophornis splendide habite la Guyane.

LES BELLATRIX — *BELLATRIX*.

Die Königsselfen, the King-Coquettes.

Caractères. — Chez les bellatrix, la collerette

est moins grande que chez les lophornis, mais la huppe est plus développée.

LE BELLATRIX ROYAL — *BELLATRIX REGINÆ*.

Die Königsselfe, the King-Coquette.

Caractères. — Le bellatrix royal se rapproche beaucoup, par sa livrée, du lophornis splendide. Il a le corps vert-de-bronze ; le bas du dos traversé par une bande blanche ; la queue brune ; les ailes brun-pourpre ; les plumes de la collerette vert-émeraude, tachetées de rouge. La huppe est formée de plumes longues et étroites, d'un roux rouge très-vif, avec une tache vert-de-bronze foncé près de la pointe.

LES HÉLIACTINES — *HELIACTINUS*.

Die Schweifelfen, the Sun-Gems.

Caractères. — Les héliactines diffèrent des autres lophornithidés par la longueur de leur queue. Le mâle a une petite huppe au-dessus de chaque œil ; les ailes sont longues et étroites ; la queue conique ; les rectrices étroites et pointues, diminuant de longueur de dehors en dedans ; le bec plus long que la tête, chaque mandibule étant légèrement épaissie en arrière de son extrémité. Les pattes sont petites, les ongles courts, assez gros et forts.

L'HÉLIACTINE CORNU—*HELIACTINUS CORNUTUS*.

Die gehörnte Schweifelfe, the Sun-Gem.

Caractères. — L'héliactine cornu (*fig. 29*) est vert-de-bronze peu brillant. Le mâle a la tête bleu d'acier ; la collerette est successivement viclette, verte, jaune, orange et rouge, ces teintes se fondant insensiblement les unes dans les autres ; la gorge, la partie antérieure du cou et les joues sont d'un noir-velouté foncé ; la partie supérieure de la poitrine, le milieu du ventre, le croupion et les rectrices latérales sont blanches ; les rémiges grises ; le bec est noir. L'oiseau a 12 cent. de long ; la longueur de l'aile pliée est de 5 cent., celle de la queue de 5 à 7.

La femelle est dépourvue de huppe et de collerette ; elle a la gorge jaune-roux ; les rectrices externes rayées de noir dans le milieu de leur longueur.

Distribution géographique. — D'après Burmeister, ce serait un des colibris les plus abondants des Campos découverts dans l'intérieur de Minas-Geraës.

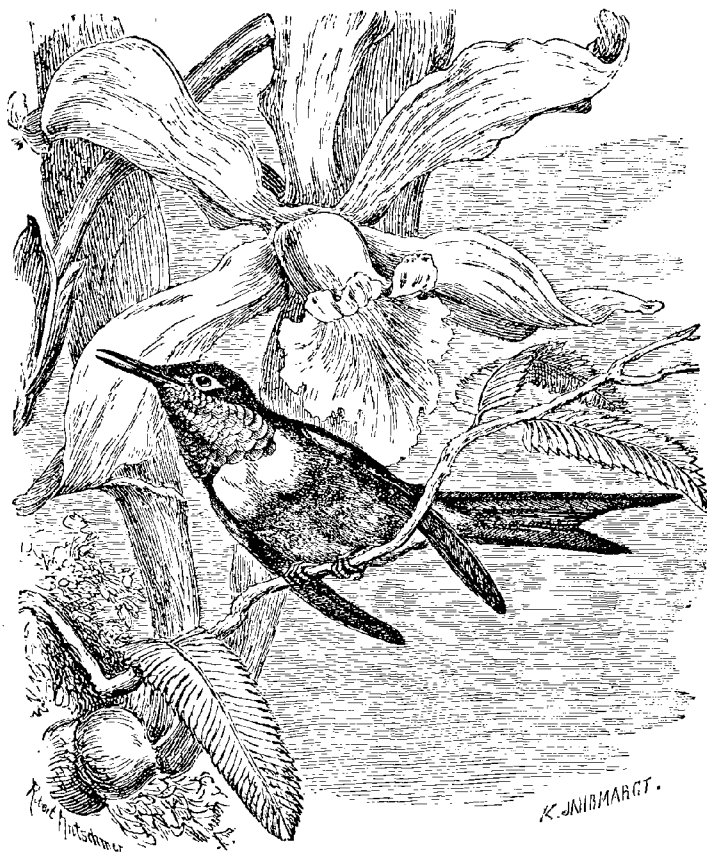


Fig. 27. — Le Calliphox améthyste (p. 93).

LES LESBIIDÉS — *LESBIAE*.*Die Sylphen.*

Caractères. — Les lesbiidés, ou *sylphes*, sont surtout caractérisés par leur queue, qui est très-longue et très-fourchue.

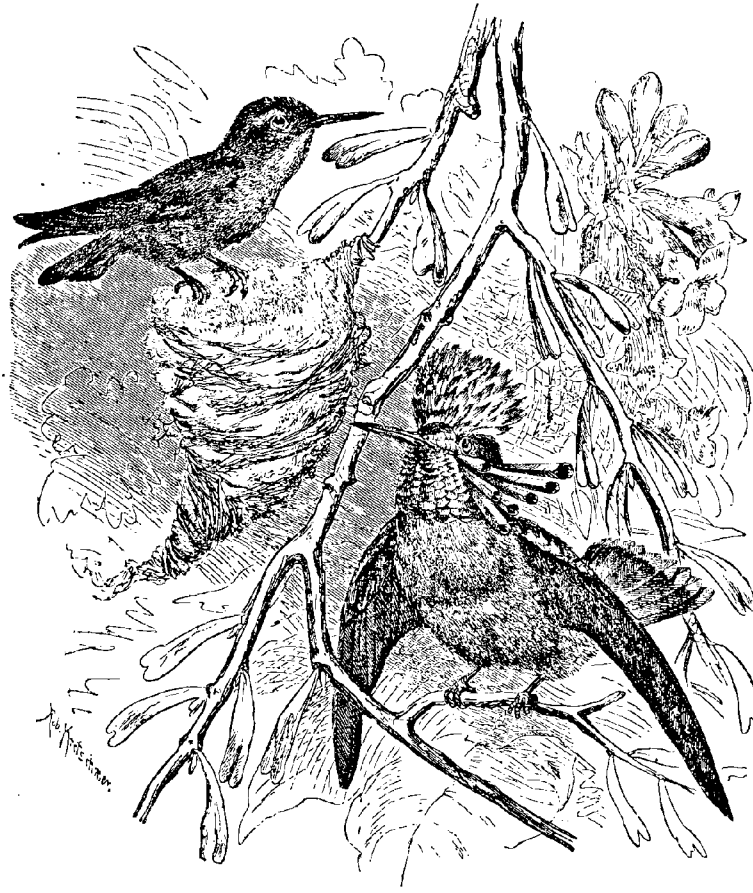
LES STÉGANURES — *STEGANURUS*.*Die Flaggensylphen.*

Caractères. — Chez les stéganures, ou *sylphes-étendards*, les deux rectrices externes sont très-longues, dépourvues de barbes dans leur dernière moitié, sauf à la pointe, où les barbes redeviennent très-longues. Leur bec est court, presque droit; leurs pattes sont petites et couvertes d'un duvet épais.

LE STÉGANURE D'UNDERWOOD — *STEGANURUS UNDERWOODI*.*Die Flaggensylphe.*

Caractères. — Ce stéganure (*fig. 30*) a le dos, le ventre, les flancs et les sous-caudales vert-de-bronze; la poitrine et le cou d'un vert brillant; les ailes d'un brun pourpre; la queue brune; les barbes terminales des rectrices externes noires, à reflets verts. L'oiseau a 15 cent. de long; la longueur de l'aile est de 5 cent., celle de la queue de 9.

La femelle a le dos vert-de-bronze; le ventre blanc, à reflets verdâtres; les sous-caudales brunâtres, les rectrices, à peu près d'égale longueur, blanches à l'extrémité.



Corbeil. Crété Fils, imp.

Paris, Baillières et Fils, édit.

Fig. 28. Le Lophornis splendide (p. 95).

Distribution géographique. — Le stéganure d'Underwood habite le Brésil.

LES SPARGANURES — *SPARGANURA*.

Die Schleppensylphen.

Caractères. — Les sparganures diffèrent principalement des stéganures par la forme de leur queue : les rectrices vont en augmentant de longueur de dedans en dehors, et les externes ont au moins cinq fois la longueur des médianes. Leurs barbes ont la même longueur dans toute l'étendue de la plume.

LE SPARGANURE SAPHO — *SPARGANURA SAPHO*

Der Sapho.

Caractères. — Le sapho (*fig. 3*) a le dos rouge-écarlate; la tête et le ventre vert-métallique; la gorge de couleur plus claire et brillante; le bas-ventre brun-clair; les ailes brun-pourpre; les rectrices d'un jaune-orange brillant à la racine et brun-noir foncé à l'extrémité.

La femelle a le dos vert; le ventre tacheté de gris; la queue plus courte, et d'un rouge clair.

Distribution géographique. — Cette espèce habite la Bolivie.

BREHM.

IV — 324

LES MICRORAMPHIDÉS — *MICRORAMPHI.**Die Maskenkolibris. The Columbian Thornbills.*

Caractères. — La dernière famille que nous ayons à examiner rapidement est celle des microramphidés, vulgairement *colibris masqués*. Ils ont le bec très-court, droit ; les ailes moyennement longues et assez larges ; la queue diversement conformée, généralement longue, plus ou moins fourchue ; la tête et le cou ornés de parures singulières.

LES RAMPHOMICRONS —
*RAMPHOMICRON.**Die Dornschnäbel. The Thornbills.*

Caractères. — Les ramphomicrons ont un bec mince, court, semblable à une épine ; des ailes moyennement longues, assez étroites ; une queue large et profondément fourchue.

LE RAMPHOMICRON A BEC EN ÉPINE —
*RAMPHOMICRON HETEROPOGON.**Der Dornschnabel. The Thornbill.*

Caractères. — Cette espèce a le dos vert-de-bronze ; la partie antérieure de la tête vert foncé et brillant ; les plumes de la gorge, prolongées sous forme de collerette, d'un vert métallique à la partie moyenne de la gorge, d'un jaune orange aux parties latérales et inférieure ; le bas-ventre d'un blanc grisâtre ; les rémiges d'un brun pourpre ; a queue d'un brun bronzé.

Distribution géographique. — Le ramphomicron à bec en épine est originaire de Santa-Fé de Bogota.

LES OXYPOGONS — *OXYPOGON.**Die Helmkolibris. The Helmet-Crests.*

Caractères. — Les oxypogons sont caractérisés par une tête surmontée d'une huppe, en forme de cimier, ce qui les a fait nommer quelquefois *colibris à casque* ; leur queue est droite, tronquée ; leurs ailes sont larges, et leur plumage terne.

L'OXYPOGON DE LINDEN — *OXYPOGON LINDENI.*

Caractères. — Cette espèce (Pl. XXI), dédiée à Linden, a le dos et le ventre vert-de-bronze terne ; une tache sur le front et les côtés de la tête noirs ; les plumes de la huppe et de la gorge, les côtés

du cou, blancs ; les plumes de la queue brunes, à tiges blanches. Il a 40 cent. de long. ; la longueur de l'aile est de 8 cent., celle de la queue de 7 cent.

Distribution géographique. — Linden découvrit ce singulier colibri dans la Sierra Nevada de Morida, dans la Colombie, à une altitude de 4,000 à 5,400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mœurs, habitudes et régime des colibris.

— Les colibris appartiennent exclusivement à l'Amérique, et, plus que tout autre vertébré ailé, ils sont caractéristiques de la faune de cette partie du monde. On avait dit autrefois qu'ils étaient limités à la zone torride ; mais nous savons maintenant qu'il n'en est pas ainsi. On en trouve dans toute l'étendue du continent américain, partout où la terre est encore capable de produire des fleurs. Le colibri proprement dit ou de l'Amérique du Nord, a été trouvé au Labrador ; une autre espèce, qui le remplace dans l'ouest, se rencontre sur les bords de la rivière Columbia ; d'un autre côté, l'on a découvert de ces oiseaux dans la Terre-de-feu. Ils s'élèvent également très-haut sur les sommets de la chaîne des Andes ; on les voit, au-dessous de la limite des neiges éternelles, à une altitude de 4,000 à 5,600 mètres au-dessus du niveau de la mer ; ils vont visiter les cratères des volcans non encore éteints, là où aucun autre vertébré supérieur n'ose s'aventurer. Le naturaliste, que l'amour de la science pousse à gravir les hauts sommets, les a vus nicher dans les régions dévastées par les tourmentes de neiges, là où il s'attendait tout au plus à apercevoir un condor.

On peut dire que chaque contrée, chaque localité même a ses espèces propres. Les oréotrochilidés ne quittent pas les montagnes où ils vivent ; c'est au plus s'ils descendent jusqu'à la limite inférieure de la région montagneuse, quand le mauvais temps les y contraint. D'autres, qui peuplent les vallées chaudes et brûlantes où ne se fait jamais sentir le moindre zéphyr, ne les quittent pas pour s'élever sur les hauteurs. De même que les montagnes et les vallées, les forêts et les steppes ont leurs colibris spéciaux. Plus que tous les autres oiseaux, ces bijoux de la nature ont leur existence liée à la présence de certaines fleurs ; ils sont dans la relation la plus

intime avec le monde végétal. Telle fleur où celui-ci trouve sa nourriture, n'est jamais visitée par celui-là; de la forme du bec, on peut déjà conclure que certaines espèces ne peuvent vivre que de certaines fleurs, et sont incapables de prendre leur nourriture dans d'autres fleurs. Quelques espèces, cependant, ne paraissent pas fort difficiles sous ce rapport; Wilson croit que la moitié, au moins, des fleurs de sa patrie, sont tributaires du colibri de l'Amérique du Nord. D'autres, enfin, ne recherchent que certains arbres, et ne visitent même que celles de leurs branches qui se trouvent à une certaine hauteur. Les uns préfèrent les fleurs des plus hautes branches; les autres, celles des basses branches, d'autres encore les feuilles. D'après Gosse, le colibri-nain ne se nourrit que des fleurs des petites plantes, qui éclosent au ras du sol. Au dire de Bates, les phaëtons se posent très-rarement sur les quelques fleurs qui fleurissent dans les forêts épaisses qu'ils habitent; ils prennent plutôt sur les feuilles les insectes dont ils se nourrissent, et se meuvent avec une agilité incroyable dans le feuillage, en examinant chaque feuille sur chacune de ses faces. En un mot, on ne pourrait nier la dépendance où se trouvent ces oiseaux relativement à certaines plantes. Aussi, ne devons-nous pas nous étonner si plusieurs îles ont leurs colibris propres: ainsi, l'île Juan-Fernandez possède deux espèces que l'on ne trouve pas dans les îles voisines; le colibri-nain, qui habite la Jamaïque, ne s'est jamais transporté à Cuba. Et cependant, ce qui manque à ces oiseaux, ce n'est certes pas la possibilité d'entreprendre de longs voyages; plusieurs espèces sont là pour le prouver.

Ce que nous venons de dire ne s'applique pas à tous les colibris en général; car telles espèces se rencontrent dans toute une moitié de l'Amérique.

L'existence des colibris étant essentiellement dépendante de la végétation, il est évident que les régions tropicales doivent être surtout riches en espèces. On se tromperait cependant, si l'on croyait que les forêts des terres basses, où la végétation atteint son plus haut développement, sont le paradis des colibris. Ce n'est pas que ceux-ci dédaignent les fleurs magnifiques qui croissent dans ces régions; au contraire, ils volent autour d'elles en grand nombre et les visitent: ce qui détermine la richesse d'une contrée en espèces de colibris, ce n'est point le nombre, mais bien la variété des fleurs. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons admettre

que les montagnes de l'Amérique du Sud et de l'Amérique centrale sont celles qui nourrissent le plus grand nombre de colibris, en effet, c'est là que ces oiseaux se montrent sous les aspects les plus variés.

Le Mexique semble, sous ce rapport, une contrée des plus privilégiées; il est la patrie du cinquième de tous les colibris actuellement connus, et probablement l'on y en découvrira encore nombre d'autres, quand cette contrée sera mieux connue. Le Mexique, il est vrai, est le pays le plus varié de toute l'Amérique centrale; on y trouve toutes les altitudes, et, en même temps, toutes les saisons ou plutôt tous les degrés de température. Aussi, le naturaliste s'y voit-il partout entouré de ces oiseaux aux couleurs chatoyantes. Il les trouve dans les terres chaudes, comme sur les plateaux où règne un froid glacial; là où dans une humidité continuelle se développe la végétation luxuriante des tropiques, aussi bien que sur les points où le cactus seul continue à croître dans les plaines brûlées par les rayons du soleil, et sur les flancs des volcans couverts de traînées de lave. « Ils transportent, dit Gould, le charme qui s'attache à eux jusqu'au milieu des ruines volcaniques; ils animent des contrées où jamais l'homme ne s'égare; ils rompent de leur douce voix le silence du désert. »

Il n'est pas encore bien établi jusqu'à quel point ceux des colibris qui n'émigrent pas, peuvent être regardés comme des oiseaux sédentaires. Ce qui est certain, c'est qu'aucun colibri ne demeure toute l'année dans la même localité. Suivant les saisons ou mieux les périodes de floraison, telle espèce se montre tantôt ici, tantôt là; il se pourrait même qu'elle errât sans cesse, excepté pendant l'époque des amours. Tous les observateurs qui ont séjourné longtemps à un même endroit, s'accordent à dire que ce n'est qu'à des époques fixes que se montrent certaines espèces. Ainsi, Bullock dit que plusieurs espèces du Mexique ne s'y voient qu'au commencement de l'été. Il en est qui, en mai et en juin, se montrent en grand nombre dans le jardin botanique de Mexico, et il est facile alors de s'en procurer, tandis que dans d'autres saisons on n'en rencontre plus un seul individu. Reeves fait la même observation pour Rio-Janeiro; Bates, pour les bords de l'Amazone, où il passa onze années. Il en est de même de tous les naturalistes qui ont étudié pendant longtemps les mœurs de ces remarquables oiseaux. Il est probable que toutes les espèces de colibris errent plus ou moins. Celles qui habitent les hauteurs,

sont forcées, dans certaines saisons, de descendre vers les vallées; celles même qui vivent dans les lieux où règne un printemps éternel, où chaque jour la végétation se renouvelle, où toute l'année se trouvent des arbres et des plantes en fleur, celles-là mêmes, dis-je, sont contraintes de passer d'un endroit à un autre pour y trouver les fleurs qui leur conviennent. On sait que les colibris se rendent en grand nombre sur certains arbres en fleur, tandis qu'ils ne semblent pas les connaître dans d'autres saisons. On a remarqué qu'ils se montrent en bandes innombrables au moment où un arbre commence à fleurir, comme le font les insectes qui vivent du nectar des fleurs. Ils arrivent alors de tous les points de l'horizon, et chaque jour, ils se rendent à l'arbre, tant qu'il est en fleur. Ces excursions ne peuvent être appelées des voyages. Ce ne sont que les espèces qui habitent la zone tempérée arctique ou australe, qui émigrent à proprement parler. Elles arrivent dans leur patrie aussi régulièrement que chez nous les hirondelles, y demeurent, y nichent et, à l'entrée de la froide saison, se dirigent de nouveau vers les pays chauds.

« D'après Audubon, le colibri de l'Amérique du Nord (*Trochilus colubris*) ne fait que de très-rares apparitions dans la Louisiane, avant le 10 mars; dans les États du centre, avant le 15 avril: souvent même il ne s'y montre qu'au commencement de mai, et y reste jusqu'en septembre; dans la Floride, jusqu'en novembre. L'espèce qui habite l'ouest de l'Amérique du Nord (*Selasphorus rufus*), arrive, d'après Nutall, au commencement d'avril; en septembre, elle se dirige vers le sud, et va passer l'hiver au Mexique. Le colibri de Keing (*Eustephanus galeritus*), qui habite la Terre-de-feu et que l'on trouve tout le long de la côte occidentale de l'Amérique méridionale, sur une étendue de 2,500 milles anglais, le colibri de King, dis-je, ne se montre au Chili qu'au commencement du printemps. Deux autres espèces, qui habitent la même contrée, sont également des oiseaux migrateurs. Elles y arrivent en octobre, pour se diriger de nouveau, vers le milieu de mars, dans les contrées tropicales. Certaines espèces, cependant, doivent passer toute l'année dans le sud, comme le font d'autres colibris dans le nord.

Audubon croit que les colibris voyagent la nuit, mais il ne peut naturellement rien préciser à ce sujet. Je dis naturellement, car il est difficile d'observer les colibris dans leurs voyages. On peut suivre d'autres oiseaux voyageurs par

la vue ou par l'ouïe, il n'en est plus de même pour les colibris. L'œil le plus perçant les perd de vue rapidement, il ne peut plus les distinguer, et l'oreille ne peut renseigner exactement sur la direction qu'ils prennent, sur la distance où ils sont.

Le colibri cause toujours une certaine surprise: on croirait voir un être enchanté. Il se montre sans qu'on sache d'où il est venu, et l'instant d'après il a disparu. Quand on en a aperçu un dans l'Amérique du Nord, on ne tarde pas en voir partout. Un naturaliste, auquel nous devons quelques renseignements fort précis, fut réveillé un matin par cette nouvelle: « Les colibris sont arrivés. » Il en aperçut d'abord sur un tulipier en fleur, et bientôt après il en observa partout et en grand nombre. Mais ce nombre diminua rapidement. « Au bout de quelques jours, dit-il, c'est à peine si l'on en voyait un de temps à autre. En ville, nous entendîmes encore parler de quelqu'un de ces oiseaux qu'on aurait aperçu. Il me semble que c'est en grandes bandes que les colibris émigrent et pénètrent dans les villes et dans les jardins. Ils arrivent comme une vague. Cette vague traverse le pays du sud au nord, en laissant partout quelques individus isolés. Un autre phénomène, cependant, pourrait se produire; si, les premiers jours, nous en vîmes une telle quantité sur un tulipier, c'est que cet arbre, par sa position favorable, avait fleuri avant tous les autres, tandis que plus tard, des fleurs naissant partout, les colibris, réunis sur un seul point, s'étaient disséminés sur une vaste surface, et avaient, par le fait même de leur dispersion, paru beaucoup moins nombreux. »

Pour comprendre la vie des bourdonneurs, il faut commencer par apprendre à connaître leur vol. C'est lui qui fait ces oiseaux ce qu'ils sont. Aucun autre ne vole comme eux, aussi, aucun ne peut-il leur être comparé. « Quel mécanisme admirable, s'écrie Gould, doit être celui qui produit les mouvements vibratoires des ailes du colibri, et qui les soutient aussi longtemps! Je ne peux les comparer à rien; on dirait quelque machine ingénieuse, mue par un puissant ressort. Ce vol me fit, la première fois que je le vis, une impression des plus singulières. C'était tout le contraire de ce que je m'attendais à voir. Le colibri ne fend pas les airs comme une flèche, ainsi que l'hirondelle, mais, soit qu'il erre de fleur en fleur, soit qu'il franchisse un cours d'eau ou passe au-dessus d'un arbre, toujours ses ailes sont agitées d'un mouvement vibratoire. Il s'arrête par moments devant un objet, y demeurant

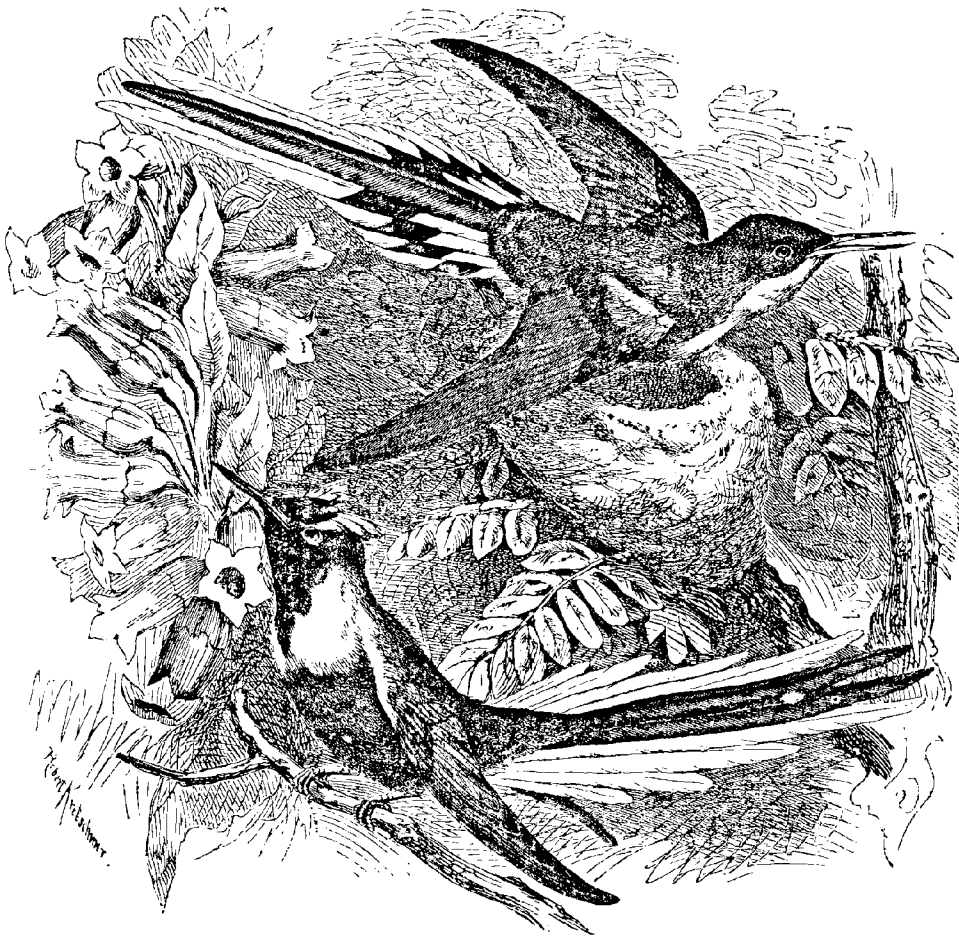


Fig. 29. L'héliactine cornu (p. 95).

en équilibre ; les coups d'aile se succèdent alors si rapidement, que l'œil ne peut les suivre ; un demi-cercle vaguement dessiné, autour de chaque côté du corps, c'est tout ce que l'on aperçoit. »

« Le vol de ces petits oiseaux, dit à son tour Kittlitz, a quelque chose de singulier : on les prendrait presque pour des insectes. Ils volent d'un arbre à l'autre, avec tant de rapidité qu'on peut à peine les apercevoir ; mais, devant chaque objet qui frappe leur attention, ils s'arrêtent quelque temps, se soutenant dans les airs, le corps relevé, les ailes agitées de mouvements si rapides, qu'on ne voit que leurs reflets. » — « Nous trouvâmes, dit un autre observateur, un superbe tulipier, tout couvert de fleurs, et ne tardâmes pas à apercevoir les colibris qui en occupaient toutes les branches. Ils décrivaient des cercles au-dessus de la cime, ils tournoyaient autour des branches les plus inférieures, tantôt

disparaissant dans l'ombre du feuillage, tantôt faisant reluire au soleil leurs vives couleurs. De loin, on aurait presque dit un essaim d'abeilles ou d'autres insectes ; ils battent des ailes à coups aussi précipités que les frelons, et leurs ailes en deviennent presque invisibles, et ne ressemblent plus qu'à un voile très-indistinct. Cela se voit surtout lorsqu'ils se tiennent devant la corolle d'une fleur, pour y chercher leur nourriture. » Tant que l'oiseau-mouche demeure à une même place, on ne perçoit pas le bruit que font ses ailes ; mais lorsqu'il vole rapidement d'un endroit à l'autre, il fait entendre un bruit perçant, tout particulier, variable suivant les espèces ; plus sourd chez les grandes que chez les petites, et tellement caractéristique chez certaines, qu'il suffit de l'entendre pour reconnaître les espèces. Quelle est la cause exacte et précise de ce bruit ? nul ne le sait encore. D'après H. de Saussure, « le vol des colibris est de deux genres : l'un a

pour but la translation horizontale; il est si rapide qu'on a peine à le suivre de l'œil, et qu'il produit une espèce de sifflement; l'autre sert à soutenir le corps en l'air, immobile à la même place. Pour cela, l'oiseau prend une position presque verticale, et bat des ailes avec une grande intensité. C'est naturellement dans ce cas-ci que ces organes doivent vibrer le plus rapidement, parce que l'immobilité du corps exige un coup d'aile plus petit et, par conséquent, plus souvent répété; de plus, dans cette position, l'aile frappe l'air de bas en haut presque autant que de haut en bas, pour maintenir le corps en équilibre, en sorte qu'il y a une force considérable exclusivement employée à produire l'immobilité, et entièrement perdue pour la neutralisation de la gravité. »

En volant, les colibris produisent un courant d'air très-sensible. « Je remarquai, dit Salvin, un colibri qui était entré dans une chambre et volait au-dessus d'un morceau de ouate; toute la surface de cette ouate était agitée. » Rochefort raconte que quand un colibri passe près d'une personne, celle-ci entend comme un vent lui siffler dans les oreilles.

On ne peut déterminer la direction du vol des colibris, ni les lignes qu'ils décrivent. Leurs mouvements sont si rapides, leur taille est si faible, que les observer est impossible. Audubon affirme que le colibri de l'Amérique du Nord fend l'air en décrivant des lignes longuement ondulées. Il s'élève sous un angle d'environ 40 degrés, pour descendre en dessinant une courbe; mais il ajoute qu'il est impossible de suivre cet oiseau sur un espace de plus d'une quarantaine de mètres, lors même qu'on se sert d'un bon instrument d'optique. Pœppig, auquel les occasions d'observer les colibris n'ont pas fait défaut, croit que la forme de leurs ailes recourbées en faucille leur permet de fendre les airs très-rapidement, en ligne droite, mais les empêche de s'élever; aussi, dit-il, « les colibris volent en général horizontalement. » Mais cette assertion se trouve en contradiction tellement évidente avec ce que nous rapportent les autres auteurs, que nous ne pouvons y ajouter foi. Gould dit que les oiseaux-mouches volent très-facilement et dans toutes les directions; que très-souvent ils s'élèvent dans les airs verticalement; qu'ils reculent, tournent en cercle; qu'ils volent, ou pour mieux dire qu'ils dansent d'une fleur ou d'une branche à l'autre, montant, descendant, s'élevant au-dessus des arbres les plus élevés, puis disparaissant tout à coup, comme une étoile filante. Tantôt,

ils se tiennent auprès des petites fleurs qui croissent au ras du sol; l'instant d'après, ils sont au-dessus du gazon; puis, subitement, ils se transportent à quarante pas de distance; ils y ont volé aussi rapides que la pensée.

« Leurs mouvements sont on ne peut plus vifs et impétueux, continue Audubon, auquel nous avons déjà emprunté plusieurs citations. Ils demeurent un instant immobiles à la même place, on les croirait fixés là, dans l'air, puis tout à coup, ils font un écart de côté, avec la rapidité de la flèche; ils décrivent un demi-cercle autour de l'arbre, pour aller y visiter une nouvelle fleur. Souvent, un de ces petits oiseaux s'élance du sommet de l'arbre vers le ciel, comme poussé par quelque puissant ressort. » Instinctivement, on en vient à l'idée de regarder l'oiseau-mouche comme un papillon ailé; et ces paroles doivent être prises au pied de la lettre. « Au premier pas que je fis dans les savanes de la Jamaïque, dit H. de Saussure, je vis un brillant insecte vert, au vol rapide, venir à plusieurs reprises se glisser entre les ramuscules déliés d'un arbuste. J'étais émerveillé de sa dextérité extraordinaire pour échapper à un coup de filet, et, lorsqu'enfin je parvins à le saisir, quelle ne fut pas ma surprise en trouvant au fond de mon filet, non pas un insecte, mais un oiseau! C'est qu'en effet les colibris n'ont pas seulement la taille des insectes, ils en ont aussi le mouvement, le port, le genre de vie. » Gould eut de la peine à convaincre une personne, qu'elle avait vu voler en Angleterre des macroglosses étoilés (*Macroglossa stellarum*), et non des colibris. Bates assure que ce ne fut qu'après de longues observations, qu'il put distinguer un papillon des bords de l'Amazonie, le macroglosse titan (*Macroglossa Titan*), d'avec certains colibris, et qu'une fois même il tira un de ces papillons, croyant tirer un oiseau-mouche. Les uns et les autres, en effet, volent de même, se suspendent de même devant les fleurs. Les Indiens, les nègres, et même des blancs, regardent le titan et le colibri comme étant le même animal. Ils savent qu'une chenille peut se transformer en papillon, et ils ne tiennent pas pour impossible la transformation ultérieure d'un papillon en oiseau. Des naturalistes dignes de foi croient qu'au point de vue des sens et des facultés intellectuelles, les papillons et les colibris se trouvent à peu près sur la même ligne; ils ont été induits en erreur par l'expression innocente des yeux du colibri et par la confiance qu'il témoigne. Son agilité, son adresse, sa rapidité lui donnent une assurance réellement surprenante.

« Quand on découvre un colibri, dit Burmeister, on ne peut admirer assez son œil clair et limpide, la tranquillité, l'assurance parfaite avec laquelle il considère l'observateur, aussi longtemps du moins que celui-ci reste tranquille : dès qu'il bouge, l'oiseau disparaît. »

Certains voyageurs parlent des superbes effets de couleurs que l'on remarque pendant que les colibris voltigent, mais leurs récits ne sont pas entièrement exacts. Tant qu'ils volent, on ne voit rien de l'éclat qui appartient à ces bijoux ailés de la nature ; cet éclat ne se manifeste que lorsqu'ils se reposent, soit qu'ils se tiennent devant une fleur, sans remuer autre partie de leur corps que leurs ailes, soit qu'ils se posent sur une branche. « Tout à l'heure, dit Schomburgk, on a vu une fleur tranquille et solitaire ; maintenant, un topaze brille au-dessus d'elle, on ne sait ni d'où, ni comment il est venu ; un instant après, il a disparu. L'œil enivré se détourne, mais c'est pour voir le même jeu se renouveler : ici, c'est un rubis aux vives couleurs, là une gouttelette d'or, ou un saphir étincelant de mille feux ; bientôt tous ces bijoux se réunissent en une couronne splendide, qui se brise subitement, et la même scène se répète. »

Les colibris sont-ils fatigués d'un long vol, ils cherchent pour se reposer une place convenable dans le feuillage. Ils préfèrent, selon Wilson, les rameaux minces de bois mort, ou ceux, du moins, qui sont dégarnis de feuilles sur un espace de 8 à 10 centimètres. « C'est là qu'ils dorment, dit Bullock, s'y suspendant parfois, comme certains perroquets, la tête en bas. »

A terre, ils sont aussi étrangers que la chéridon de murailles : ils sont incapables de marcher. « Un jour, dit Kittlitz, je blessai légèrement à l'aile un colibri, mais assez cependant pour l'empêcher de voler. Il tomba à terre, mais ne put bouger de l'endroit où il était. Ses pattes sont complètement impropres à la marche ou au saut. » Néanmoins, les colibris se posent quelquefois à terre, pour boire, par exemple.

On a dit depuis longtemps qu'aucun oiseau-mouche ne chantait ; cela est vrai d'une façon générale, mais il y a plusieurs observations qui établissent des exceptions à cette règle. « La voix des colibris, dit le prince de Wied, est faible, brève, insignifiante ; » plus loin, il dit qu'un colibri faisait entendre « son cri d'appel, bref et perçant. »

Burmeister dit à son tour : « Les oiseaux-mouches ne sont nullement muets ; lorsqu'ils se perchent sur quelque branche basse et s'y repo-

sent, ils font entendre de temps à autre leur cri faible et tremblant. Souvent, je les ai entendus ; souvent, j'ai observé un de ces oiseaux, perché dans le feuillage et j'ai vu comment, après avoir lancé son cri, il sortait d'environ un pouce la langue hors du bec. » La plupart des autres naturalistes ne parlent que des sons rauques et criards poussés par ces oiseaux, sons qu'ils rendent par : *tirr, tirr, tirr*, ou *tzock, tzock, tzock*. Quelques-uns, Lesson par exemple, ajoutent expressément que, d'ordinaire, les colibris sont silencieux, et que l'on peut rester des heures entières sous l'arbre où ils se tiennent, sans entendre leur voix. Par contre, d'autres naturalistes s'accordent à dire que certaines espèces chantent. « Le colibri-nain, rapporte Gosse, est le seul qui chante réellement. Au printemps, on le voit, dès le lever du soleil, perché sur la plus haute branche d'un manglier ou d'un oranger, et là on l'entend lancer son chant faible et peu varié, il est vrai, mais harmonieux, et le soutenir pendant dix minutes.

« Je pus m'approcher assez d'un de ces petits oiseaux, dit Gundlach, en parlant d'une autre espèce, l'*Orthorhynchus Boothi*, jusqu'à une distance de quatre pieds, pour l'observer et écouter son chant assez varié, délicat et harmonieux. Tout en chantant, le mâle s'élève souvent verticalement jusqu'à une très-grande hauteur, et fait entendre un léger trille sur une seule note. »

« Un colibri doré, raconte Kittlitz, était perché les ailes à moitié étendues, faisant entendre une chanson assez forte et harmonieuse, chanson qui me charma d'autant plus que, d'ordinaire, les colibris n'ont que des notes criardes. » Malheureusement, ce naturaliste ne put déterminer l'espèce à laquelle l'oiseau appartenait.

A mes yeux, ces trois citations sont suffisantes pour établir que les colibris peuvent chanter. Je ne doute pas qu'on ne fasse de pareilles observations pour d'autres espèces, dès qu'on se mettra à étudier les mœurs de chacune en particulier. Jusqu'à présent, nous sommes encore au même point que le naturaliste qui n'a passé que peu de temps en Amérique... « A mon arrivée, à Guatemala, dit Salvin, tous les colibris me semblaient avoir les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, la même voix, mais des observations continuées pendant quelque temps m'apprirent bientôt que chaque espèce a ses particularités, et bientôt je pus reconnaître les espèces à leur cri, au bruit de leur vol. Ces différences, il est vrai, sont difficiles à décrire, mais on peut les constater. »

Les colibris paraissent avoir des sens très-sub-

tils et à peu près également développés. De toutes les observations, il découle évidemment que leur vue est extrêmement perçante. On reconnaît cela à leurs allures pendant qu'ils volent. Il est probable qu'ils prennent au vol des petits insectes complètement invisibles pour nos yeux, et qu'il leur est possible de voir. Leur ouïe ne le cède pas à celle des autres oiseaux; on peut l'admettre, quoique nous manquions d'observations précises sous ce rapport. Le toucher, chez eux, est très-développé; sinon, il leur serait impossible de retirer la majeure partie de leurs aliments de l'intérieur des fleurs. « Ils ne savent pas, dit très-bien Burmeister, si une fleur leur cache ou non quelque proie; ils se tiennent devant elle, suspendus en l'air, plongent leur langue dans sa corolle, et, battant continuellement des ailes, ils demeurent en place jusqu'à ce qu'ils aient examiné tout l'intérieur de la fleur. Ils se servent de leur langue comme les pics; aucune retraite ne leur est impénétrable. Leur toucher délicat leur permet de reconnaître leur proie, et le même organe qui l'a découverte, la saisit. » Le sens du goût existe chez les colibris; on le voit à la façon dont ils aiment les substances sucrées. Quant à leur odorat, il est difficile d'en dire quelque chose; on peut supposer seulement qu'il n'est pas rudimentaire.

De la forme bombée et régulière de leur crâne, on est en droit de conclure que leurs facultés intellectuelles sont très-développées. Cependant, plus que pour les autres oiseaux, les observateurs peuvent se tromper à leur égard, aussi ne faut-il pas s'étonner des grandes divergences d'opinions qui règnent entre eux. Tant que les colibris se meuvent en liberté, on ne peut apprendre à les connaître qu'imparfaitement. Leur agitation et leur pétulance continuelles, la rapidité de leurs mouvements, leur petitesse, leur nombre, tout contribue à rendre les observations difficiles et même impossibles; mais on s'aperçoit cependant qu'ils savent distinguer leurs amis de leurs ennemis, ce qui leur nuit de ce qui leur est utile; que là où on les respecte, ils sont confiants et sans crainte, tandis qu'ils sont timides et peureux là où on les chasse. Il est vrai que, généralement, ils sont d'une confiance qui leur devient souvent fatale; mais ce n'est que la conséquence de leur incroyable agilité. Ils ont conscience, si j'ose m'exprimer ainsi, de pouvoir échapper à temps à tout danger. Et en effet, tant qu'il ne s'agit que de leurs ennemis naturels, cette confiance est justifiée; mais vis-à-vis de l'homme, dont ils n'ont pas appris suffisamment à connaître

tous les moyens de destruction, leur assurance leur tourne souvent à mal, et ils deviennent en grand nombre les victimes de ses chasses.

C'est le régime qui détermine le genre de vie des colibris. On sait combien, sur ce point, les opinions des naturalistes ont été faussées, et le sont encore; on croyait que les oiseaux-mouches se nourrissaient exclusivement ou presque exclusivement du nectar des fleurs. « Il est bien naturel, dit le prince de Wied, que l'on trouve dans les relations des voyageurs, mille descriptions de ces petits oiseaux si ravissants, mais il est fort singulier que certaines de leurs habitudes nous soient encore presque inconnues: tel est notamment leur régime. En voyant ces charmants oiseaux enfoncer leur bec long et délicat dans la corolle des fleurs, on leur a naturellement attribué un régime en rapport, à certains égards, avec leur beauté; on a donc cru qu'ils vivaient de nectar. On regardait leur longue langue comme un cylindre creux, et on supposait qu'ils devaient avec elle aspirer les sucres des plantes: c'est, en effet, le régime que beaucoup d'auteurs récents leur ont assigné. Un naturaliste très-consciencieux, d'Azara, n'a pas observé par lui-même cette partie si essentielle de l'histoire de ces petits êtres, et il a partagé à ce sujet les opinions erronées qui avaient cours. Il était cependant dans la meilleure situation pour nous fixer sur ce point; aussi peut-on lui reprocher avec juste raison de s'en être tenu à la description des caractères extérieurs des colibris. Mais d'autres naturalistes ont rectifié l'erreur où étaient tombés leurs prédécesseurs, et parmi eux, il nous faut citer, Badier qui, le premier, découvrit que les colibris se nourrissaient d'insectes. En 1778, cet auteur nous apprit que si tous les colibris que l'on avait essayé de nourrir avec de l'eau sucrée ou du sirop étaient rapidement morts, cela tenait à ce qu'en liberté, ils n'avaient que par accident le nectar des fleurs, et qu'ils se nourrissent de petits insectes, notamment de ceux qui habitent dans l'intérieur des fleurs et y vivent de leur nectar. Ayant disséqué plusieurs colibris, il trouva dans tous des débris d'insectes et d'araignées. Pendant six semaines, il en nourrit deux avec du sirop et du biscuit; mais ils s'affaiblirent peu à peu et périrent. En les ouvrant, il trouva leur intestin ratatiné et renfermant du sucre cristallisé. Vers la même époque, Brandes traduisit l'histoire naturelle du Chili de Molina, et arriva aux mêmes conclusions que Badier.

En 1810, Wilson donna là-dessus de plus grands

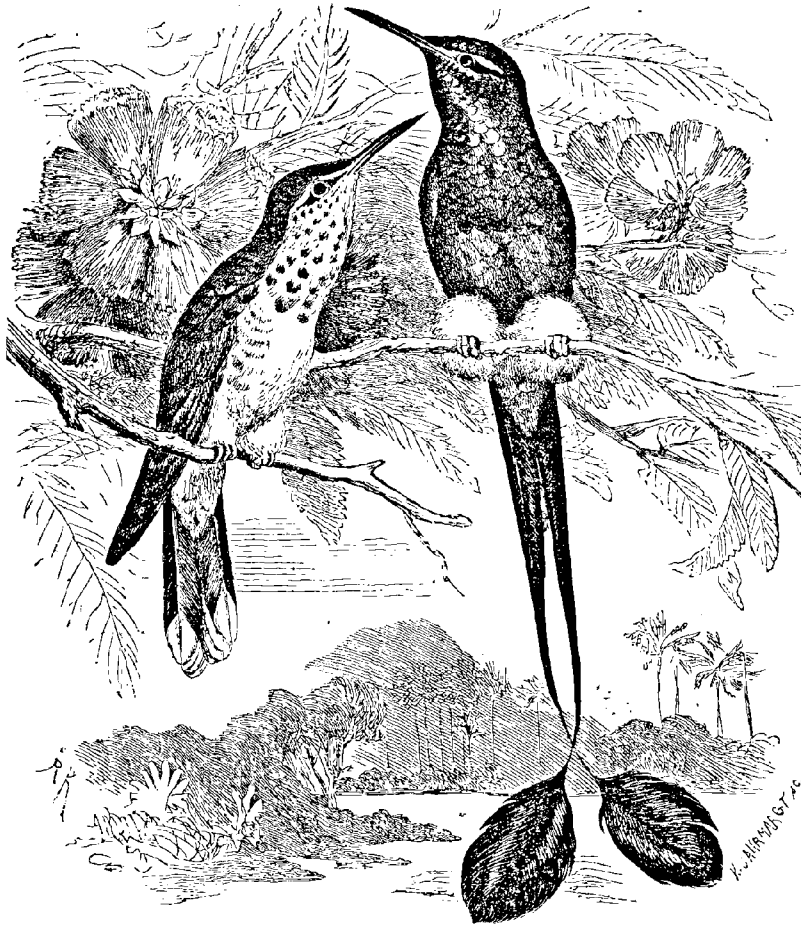


Fig. 30. Le Stéganure d'Underwood (p. 96).

détails. « Jusqu'à présent, dit-il, on a cru que les colibris se nourrissaient du miel des fleurs; un ou deux observateurs modernes, seulement, ont signalé dans leur estomac des fragments d'insectes, fragments qui, dans la croyance des auteurs, auraient été avalés par hasard. Les Européens n'ont pas eu beaucoup d'occasions d'observer les faits par eux-mêmes, de disséquer de ces oiseaux: c'est ce qui fait que cette erreur a subsisté si longtemps. Pour mon compte, je puis formellement m'inscrire en faux contre elle. Par les beaux soirs d'été, j'ai, pendant des heures entières, vu un colibri chasser les petits insectes, les prendre à la façon des gobe-mouches, mais avec une agilité qui laisse loin derrière elle celle de ces oiseaux. J'en ai disséqué un grand nombre; j'ai examiné au microscope le contenu de leur estomac, et, dans trois cas sur quatre, je l'ai toujours trouvé formé de débris d'insectes. Souvent, j'ai pu y reconnaître de très-petits co-

BRENN.

léoptères encore entiers. Plusieurs de mes amis ont fait les mêmes observations. On sait que les colibris recherchent surtout les fleurs à corolle tubulée; or ces fleurs sont aussi celles où se tiennent de préférence les petits insectes.»

« Il est très-probable, écrivait Bullock en 1825, que tous les oiseaux-mouches se nourrissent d'insectes; pour un grand nombre, le fait est certain. Je les ai souvent observés attentivement, chassant leur proie, dans le Jardin des Plantes de Mexico, comme dans la cour d'une maison de Tehuantepec. Là, un colibri avait pris possession d'un oranger en fleur; il s'y tenait tout le jour, attrapant les petites mouches que les fleurs y attiraient. Souvent, j'ai vu ces oiseaux prendre au vol des mouches et d'autres insectes; en les disséquant, j'en ai trouvé des débris dans leur estomac. Dans un jardin, à Jalapa, j'ai souvent admiré comment les colibris chassaient avec adresse au milieu des innombrables toiles d'a-

IV — 325

raignée. Ils s'approchaient prudemment de ces toiles pour enlever les mouches qui s'y étaient prises; mais souvent les grandes araignées ne cédaient pas facilement leur proie, et les oiseaux étaient forcés de se retirer. Ils arrivaient, ils faisaient une ou deux fois le tour du jardin, comme pour reconnaître leur territoire de chasse, puis commençaient leurs attaques, en volant prudemment au-dessous d'une toile d'araignée, et s'élançaient subitement sur une petite mouche qui s'y trouvait prise. Leurs mouvements exigeaient une grande habileté; souvent, c'est à peine s'ils avaient la place nécessaire pour agiter leurs ailes; il leur fallait beaucoup d'attention pour ne pas se prendre eux-mêmes dans les toiles d'araignée. D'ailleurs, ils ne pouvaient piller que celles des petites espèces; les grandes arrivaient, prêtes à défendre leur domaine, dès qu'elles les voyaient s'approcher, et aussitôt les ravisseurs de s'enfuir comme une flèche. D'ordinaire, un colibri restait en chasse une dizaine de minutes. »

« Sans connaître encore ce que l'on avait écrit au sujet du régime insectivore des colibris, dit le prince de Wied, j'en parlai en 1821 dans la relation de mon voyage au Brésil, et en 1822 dans *l'Asis*. Je suis donc parfaitement convaincu de ce fait. Même chez les plus petits colibris, je trouvai l'estomac rempli de débris d'insectes, jamais de miel. Ces oiseaux se nourrissent de petits coléoptères, d'araignées, d'autres insectes. Leur langue n'est nullement un cylindre creux disposé comme un sucoir; les deux pointes membraneuses qui la terminent sont parfaitement disposées pour sentir, pour saisir et pour ramener dans le bec les insectes extrêmement petits qui vivent dans l'intérieur des fleurs. En ouvrant un de ces oiseaux, on se convainc parfaitement de la réalité de ce que j'avance; souvent, j'en ai vu dont l'estomac était complètement rempli, bourré de débris de petits insectes. Lesson avance que l'on a essayé de nourrir des colibris en captivité avec du miel ou des suc végétaux; mais eût-on réussi à les conserver, cela ne prouverait nullement que telle soit leur nourriture à l'état de liberté. Ce savant semble d'ailleurs partager mon opinion à ce sujet. L'Anglais Rennie se prononce dans le même sens sur le régime des colibris, et tout ce qu'il en dit est très-juste. »

En 1831, parut l'excellent ouvrage d'Audubon: « Les colibris, y est-il dit, se nourrissent d'insectes, principalement de coléoptères. On en trouve dans leur estomac avec de petites

mouches; ils prennent les premiers dans les fleurs, les secondes au vol. Le colibri pourrait donc être regardé comme un gobe-mouche. Le nectar, le miel, ne suffisent pas à le nourrir, c'est au plus s'ils lui sont nécessaires pour étancher sa soif. On a gardé en captivité beaucoup de ces oiseaux, les nourrissant de miel ou de sucre; ils n'ont jamais vécu plusieurs mois, et sont tous morts amaigris et émaciés. D'autres, par contre, auxquels on donnait deux fois par jour des fleurs cueillies dans les bois ou dans les jardins, et dont la cage était fermée par des gazes à travers lesquelles pouvaient passer de petits insectes, ont vécu ainsi plus d'un an, et ont été lâchés ensuite. »

Plus explicites encore sont Gosse et Burmeister. « Les colibris, écrit le premier, en 1847, se nourrissent presque exclusivement d'insectes. Je veux bien admettre qu'ils prennent en outre le nectar des fleurs; je sais qu'on en a gardé un certain temps en les nourrissant de miel et de sucre; mais je nie, qu'avec ce régime, ils aient conservé leurs forces et aient vécu longtemps. J'en ai disséqué plusieurs de ceux qui vivent à la Jamaïque, et chez tous, j'ai trouvé l'estomac rempli d'une masse noire, semblable en tout à celle que l'on trouve dans l'estomac des chanteurs, et formée de restes de petits insectes. J'ai vu souvent ces oiseaux prendre des mouches au vol, comme le dit Wilson du colibri de l'Amérique du Nord. J'ai observé, à la tombée de la nuit, comment le lampornis-mango volait autour des arbres non encore en fleur, et, de la direction de son vol, j'ai pu conclure qu'il prenait de petits insectes. Si le colibri à capuchon fait et exécute dans les airs des volte-faces si rapides, c'est qu'il chasse des insectes. En ayant observé un de très-près, j'ai pu voir les petites mouches qu'il poursuivait, et, à plusieurs reprises, j'ai entendu le claquement qu'il produisait en fermant son bec. »

C'est intentionnellement que j'ai réuni tous ces témoignages; mais il y a encore une question à éclaircir. Personne, j'aime à le penser, ne croira plus que les oiseaux-mouches se nourrissent de nectar et de miel. Cependant l'assertion suivante de Burmeister me semble encore demander une confirmation. Cet auteur croit, en effet, que les oiseaux-mouches ne capturent jamais d'insectes au vol, comme quelques observateurs l'ont avancé. Il répète ce que Bullock dit au sujet des araignées, mais il rejette toutes les assertions des autres auteurs. « J'ai vu, dit-il, les colibris manger de petites mouches prises

dans des toiles d'araignée; ils se tiennent devant celles-ci, comme devant les fleurs, et j'ai pu remarquer parfaitement comment ils captureraient une mouche après l'autre, en s'avancant et se reculant alternativement. Rarement, les araignées viennent les troubler; elles semblent craindre, les petites espèces surtout, d'être prises elles-mêmes. Les colibris se nourrissent d'insectes, cela est complètement hors de doute; mais ils ne prennent jamais d'insectes au vol; cela leur est impossible, et c'est pourquoi ils sont forcés de les recueillir dans les fleurs. Qu'un peu de miel reste alors attaché à leur langue, ce n'est qu'un accident, et ce n'est pas pour en puiser qu'ils plongent la langue dans l'intérieur des fleurs. Le nom poétique, que leur ont donné les Brésiliens, *Beija flores* (baise-fleurs), n'est pas complètement vrai; le colibri fait plus que baiser la fleur, et ce n'est que par les fleurs qu'il vit. Il est facile de s'expliquer comment il se fait que ces oiseaux ne prennent pas leur proie au vol; il suffit de comparer leur bec, long, mince, à ouverture buccale étroite, avec le bec court et la bouche largement fendue de l'hirondelle. Tous les oiseaux qui saisissent des insectes au vol ont le bec court et aplati, l'ouverture buccale considérable, l'angle de la bouche armé de longues soies, en forme de barbes, et ces caractères sont toujours en rapport avec la taille des insectes dont ils se nourrissent, avec la facilité plus ou moins grande avec laquelle ils les prennent. Un oiseau qui possède des caractères précisément inverses de ceux-ci, ne peut pas prendre d'insectes au vol; il ne peut les capturer que quand ils sont posés, soit que, comme le pic, il les retire des trous et des fentes des écorces d'arbres, soit que, comme le colibri, il les recherche dans l'intérieur des fleurs. »

De tout ce qu'avance ici Burmeister, il ne résulte qu'une chose certaine : c'est qu'il n'a pas vu de colibris prendre des insectes au vol, et on peut lui appliquer les paroles du poète :

Mon ami, triste et grise est toute théorie;
Mais éternellement vert est l'arbre de la vie.

Wilson, Audubon, Gosse sont des observateurs trop consciencieux, trop dignes de foi, pour que nous puissions nier ce qu'ils affirment tous unanimement.

Le pays, la localité, la variété des fleurs qui leur fournissent leur nourriture, d'autres conditions extérieures exercent une très-grande influence sur le genre de vie des colibris; mais les diverses espèces présentent entre elles de nom-

breuses différences à ce sujet. Presque tous les oiseaux-mouches sont diurnes; il en est cependant qui ne chassent que le soir ou le matin, et qui restent cachés dans le plus épais du feuillage, pendant les heures les plus chaudes du milieu de la journée. Ainsi, Waterton, et après lui Schomburgk, rapportent que le topaze ne se montre qu'au moment de la fraîche, et évite soigneusement les rayons du soleil; le prince de Wied n'a vu une autre espèce que le matin, en train de sécher son plumage mouillé par la rosée.

Le colibri nain de la Jamaïque tourbillonne, comme un bourdon, autour des plantes les plus basses, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'il s'élève à une grande hauteur, là où le patagon géant se tient de préférence. Un arbre en fleur attire des espèces fort diverses, et si l'on se met en observation dans le voisinage, on peut voir, en une heure, arriver et disparaître la plupart de celles qui peuplent la contrée. Certains voyageurs, entre autres Spix et Martius, parlent de bandes de colibris; d'autres affirment que ces oiseaux arrivent isolés. « Mon expérience, dit le prince de Wied, m'a appris que les uns et les autres sont dans le vrai. Souvent, auprès d'un arbre en fleur, nous avons tiré en quelques minutes un grand nombre de colibris de la même espèce, tandis que d'ordinaire ils ne se montrent qu'isolés. » Stedmann dit avoir vu tant de colibris voler à la fois autour d'un arbre, qu'il s'en élevait un bruit semblable à celui d'un essaim d'abeilles. Le même fait m'a été raconté par Roehl, consul de Hambourg à Caracas, qui a passé plus de vingt ans au Vénézuéla; mais il a ajouté très-explicitement que ces rassemblements ne se produisaient qu'au commencement de la floraison, lorsqu'un grand nombre de fleurs s'épanouissaient simultanément sur un même arbre. D'ordinaire, un individu arrive après l'autre, et chacun ne demeure qu'un instant au même endroit. « Leur impatience est trop forte, dit d'Azara, pour qu'ils puissent fouiller un arbre complètement. » — « Ils rappellent un peu les abeilles, me disait encore le consul Roehl; mais il y a entre eux et ces insectes une différence considérable. L'abeille est l'image du zèle et de l'activité. Même quand elle n'est pas pesamment chargée, elle vole lentement au milieu des fleurs, les visite toutes soigneusement, s'enfoncé profondément dans leur corolle, en ressort chargée de nectar et de pollen, et montre qu'elle est ouvrière et artiste. Le colibri ne se manifeste que comme un joyeux compagnon, n'aimant que la flânerie. » Bates dit à peu près la même chose.

« En mars, avril et mai, rapporte Gosse, le colibri à capuchon est très-commun. Bien des fois, j'en ai vu des centaines arriver les uns après les autres au même endroit, dans l'espace d'une après-midi. Ce n'est cependant pas un oiseau sociable, on peut en voir trois ou quatre à la fois voltiger autour d'un même buisson en fleur, sans qu'aucun lien les relie. Chacun n'obéit qu'à sa fantaisie, ne s'inquiète que de lui-même. Parfois, on ne voit que des mâles; d'autres fois, les deux sexes se montrent également nombreux; mais ce n'est qu'aux environs de leur nid qu'on peut remarquer entre eux quelque liaison. Deux mâles d'une même espèce ne peuvent vivre en paix; dès qu'ils s'aperçoivent, ils se combattent; il en est qui attaquent tous les autres colibris qui s'approchent d'eux, qui s'en prennent même à des oiseaux différents.

« On a souvent parlé de leur ardeur querelleuse, et il paraît impossible à deux individus de la même espèce de visiter à la fois les fleurs d'un même buisson. Le lampornis-mango pourchasse tous les colibris qui s'aventurent près de lui. J'assistai un jour à un de ces combats, qui fut plus ardent et plus prolongé que de coutume. C'était dans un jardin où deux arbres étaient en fleur. Depuis plusieurs jours, un mango venait visiter l'un d'eux régulièrement. Un matin, un autre apparut en même temps que lui. Tous deux alors de se poursuivre au milieu des branches et des fleurs, fondant l'un sur l'autre avec rage. On entendait le bruit de leurs ailes; ils tourbillonnaient, tournoyaient presque jusqu'à ras du sol. Tous leurs mouvements étaient si rapides, que l'œil ne pouvait les suivre. Finalement, ils se saisirent par le bec, et tous deux tombèrent. Après s'être lâchés, l'un poursuivit son adversaire pendant une centaine de pas, puis, joyeux de sa victoire, il revint vers l'arbre, se posa sur une branche et fit entendre sa voix. Mais quelques minutes après, son ennemi revenait, en poussant des cris, et le combat recommença de nouveau. Je suis persuadé que c'était bien par inimitié qu'ils en agissaient ainsi: l'un d'eux paraissait bien évidemment craindre l'autre; il s'enfuyait quand celui-ci le poursuivait, mais sans cependant vouloir abandonner la partie. Pendant les intervalles de repos, je voyais l'oiseau qui se reposait ouvrir son bec, comme pour aspirer de l'air. De temps à autre, les hostilités étaient interrompues; les combattants visitaient quelques fleurs, mais pour recommencer la lutte bientôt après. Un petit pitip (*certhiola flaveola*), qui sautillait paisiblement

au milieu des fleurs, semblait regarder les combattants avec admiration; mais lorsque l'un d'eux avait mis son adversaire en fuite, il se précipitait sur lui et le forçait à s'enfuir. Cette guerre — car c'était bien réellement une campagne, une suite régulière de batailles, — cette guerre, dis-je, dura une heure entière. »

Bullock raconte que certains colibris prennent possession d'un arbre, et attaquent avec furie tous les autres oiseaux qui s'en approchent, fussent-ils dix fois plus gros qu'eux, et les mettent en fuite. D'après lui, ils dirigeraient leur bec pointu et acéré contre les yeux des autres oiseaux, et les forceraient ainsi à se retirer. Salvin assure que certains de ces oiseaux gênent considérablement le chasseur, en faisant prendre la fuite à tous les autres colibris qui tentent de s'approcher de leur demeure. « Il semble, dit cet auteur, que les batailles soient leur grande affaire. A peine, l'un d'eux a-t-il enfoncé son long bec dans la corolle d'une fleur, qu'un autre veut prendre sa place, et un duel a lieu immédiatement. Parfois, ils s'élèvent si haut dans les airs, tout en combattant, qu'ils disparaissent aux regards. »

Ce n'est pas seulement à leurs semblables ou à d'autres petits oiseaux que les colibris font la guerre, « ils s'attaquent avec fureur à tout ce qui leur porte ombrage, dit H. de Saussure, et livrent des combats acharnés aux êtres de la création qu'ils ont en inimitié. Parmi ces derniers, les sphinx sont un de ceux qu'ils détestent le plus. Lorsqu'un de ces inoffensifs papillons, deux fois plus gros que le colibri, s'est hasardé de trop bonne heure dans les jardins, s'il est rencontré par un colibri attardé, il faut qu'il lui cède le pas, ou sa perte est imminente. A son aspect, l'oiseau fond sur lui et l'attaque à coups de bec, comme le narval attaque la baleine à coups de lance; s'il est permis de comparer les deux extrêmes de la création. Le sphinx, dérangé par cette agression insolite, fait un bond de côté, s'éloigne un instant, et revient aussitôt à ses fleurs appétissantes. Mais son ennemi furieux revient à la charge et l'écarte de nouveau. Le même manège se répète plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin, lassé de la persistance du sphinx, le colibri le pourchasse de buisson en buisson, de plate-bande en plate-bande, et le force à chercher son salut dans une fuite précipitée. Cependant, l'insecte n'a pas toujours le dessous dans cette lutte inégale: il revient avec persévérance aux pâturages fleuris que lui dispute son adversaire, et après en avoir été chassé plusieurs fois, il finit par rester maître

des lieux, lorsque le crépuscule très-avancé rappelle l'oiseau à son nid. »

Vis-à-vis de l'homme, les oiseaux-mouches se montrent très-confiants. Ils ne sont nullement craintifs; ils se laissent approcher de très-près; ils volent sans crainte devant l'observateur, et ne témoignent pas la moindre défiance, tant que celui-ci reste tranquille. Gosse dit qu'ils sont très-curieux, et qu'ils accourent dès que quelque objet attire leur attention. Audubon et Burmeister rapportent qu'ils entrent souvent dans les chambres, attirés par les bouquets de fleurs qui y sont déposés. Salvin raconte qu'un oiseau-mouche mâle, en train de construire son nid, lui enleva un brin de coton presque dans la main. Le prince de Wied en vit un couple qu'on laissa paisiblement établir son nid dans une chambre.

On ne sait encore si le mâle et la femelle restent ensemble toute l'année, ou s'ils ne se réunissent qu'au temps des amours. Cette saison varie beaucoup, suivant les localités. Chez les espèces qui émigrent, elle commence avec le printemps; chez celles qui habitent l'Amérique centrale, elle coïncide avec l'époque de la floraison. Quelques espèces ne semblent être tenues à aucun temps déterminé: Gosse assure très-explicitement, qu'en toute saison il a trouvé des nids récents de colibri à capuchon. « D'après mes observations, dit-il, le plus grand nombre niche en juin, » tandis que Hill indique le mois de janvier comme la saison des amours. Il est probable que la plupart des espèces ont deux couvées par an.

L'amour exerce aussi son influence sur les oiseaux-mouches. Vers l'époque de l'accouplement, ils sont encore plus vifs et plus querelleurs que de coutume. « Rien, dit Bullock, ne peut égaler leur ardeur, quand, dans la saison des amours, un mâle s'approche de la demeure d'un couple de la même espèce. La jalousie les transporte; ils combattent jusqu'à ce que l'un des deux rivaux tombe à terre inanimé. J'ai vu un de ces combats, au moment où il pleuvait assez fort, à mon avis, pour jeter les combattants à terre. »

« Je voudrais, dit Audubon, que d'autres eussent pu partager le plaisir que j'ai senti, en observant quelques-uns de ces charmants oiseaux, pendant qu'ils se témoignaient mutuellement leur ardeur. Le mâle hérissé son plumage, gonfle sa gorge; il danse sur ses ailes; il tournoie autour de sa compagne et vole rapidement vers une fleur; il en revient le bec plein,

pour nourrir sa bien-aimée; il se montre vis-à-vis d'elle d'une tendresse excessive; il l'évente avec ses petites ailes. Celle-ci reçoit avec reconnaissance ces témoignages d'amour; le courage et la sollicitude du mâle s'en accroissent; il livre combat au tyran; il poursuit l'hirondelle pourprée jusque dans son nid; puis, tout en bourdonnant, il revient joyeux se poser aux côtés de sa compagne. Tous ces témoignages de tendresse, d'amour, de fidélité, de courage que le mâle prodigue à sa femelle, toute la sollicitude dont il l'entoure, sont de ces choses que l'on peut voir, admirer, mais qu'il est impossible de décrire. »

Les nids des diverses espèces de colibris ne diffèrent pas beaucoup entre eux, et toutes ne pendent que deux œufs blanchâtres, allongés, très-grands relativement à la taille de l'oiseau. « Tous ces nids, dit Burmeister, présentent une telle ressemblance que je crois inutile de décrire chacun d'eux en particulier, malgré les légères différences qui résultent du choix des matériaux. Ces différences doivent être regardées comme purement locales; elles sont simplement en rapport avec les matériaux que l'oiseau trouve à employer.

« Le fond du nid est formé par une couche de substance cotonneuse, mêlée à des lichens, des brindilles d'herbes sèches, des écailles de fougères. Tantôt toutes ces substances se trouvent dans le même nid, tantôt une seule y est employée. Les lichens appartiennent à des espèces variées, et chaque colibri semble avoir son espèce préférée.

« Le nid le plus curieux est celui d'un phaëtonnis (*phaëtonnis Eurynome*). Ce nid, terminé inférieurement par une longue pointe, est formé de brins de mousse, reliés entre eux par les lichens à orseille du Brésil; il n'y entre aucune substance cotonneuse. L'aspect de ce nid est très-beau. Il y a plus: sous l'influence de la chaleur développée par l'incubation, les lichens mettent en liberté leur matière colorante, et les œufs se teignent en beau rouge carmin; cette couleur les couvre entièrement, avec une régularité remarquable; on n'y voit pas une tache, pas une ombre, et cependant les lichens ne les enveloppent pas entièrement; ils sont disposés horizontalement au milieu des mousses, et ne touchent les œufs que par une face.

« Le nid du colibri à cou blanc (*agyrtria albicollis*) doit aussi nous arrêter un instant. Il est construit avec un lichen d'un gris-verdâtre superbe, qui recouvre le sommet comme un toit. Les écailles de fougères y sont fichées de ma-

nière à être libres par une de leurs moitiés; elles pendent tout autour du nid, et lui donnent un aspect tomenteux, et une couleur brun-marron; elles ne forment un cercle serré qu'au bord de l'ouverture du nid.

« L'on trouve encore dans ces nids bien des substances végétales sèches ou fanées, de petites tiges, de petites feuilles, mais jamais ces substances ne sont disposées aussi régulièrement que le sont les lichens et les écailles de fougères.

« Les nids sont aussi placés d'une façon très-variable. Certaines espèces ont des préférences bien marquées pour certaines places. Ainsi, le colibri à cou blanc, que l'on voit nicher dans les jardins des faubourgs de Rio-de-Janeiro, construit toujours son nid à la bifurcation d'une branche horizontale, de telle sorte qu'il est comme enclavé entre les deux rameaux de la branche. J'en ai trouvé plusieurs, et je crois avoir remarqué que l'oiseau met un soin tout particulier à choisir l'arbre où il s'établit. Une autre espèce ne niche qu'au milieu des frondes gigantesques des fougères qui croissent dans les montagnes, sur les sols arides et couvrent de grandes étendues de terrain. C'est à la face inférieure de ces frondes, tout près de leur extrémité, que ce petit oiseau a coutume de construire sa demeure, en reliant solidement entre elles les parties des feuilles qui se touchent. Il se trouve là comme dans une poche en feuillage. La plupart des colibris fixent leur nid à des chaumes ou à de petites branches verticales. J'en ai plusieurs, que j'ai trouvés au milieu des roseaux; j'en ai, dans lesquels sont comprises plusieurs tiges d'herbes, qui leur servent de soutien et de support. Quelques-uns sont très-lâchement construits, et j'ai eu beaucoup de peine à pouvoir les conserver dans leur état primitif. Une espèce n'emploie guère que des radicules pour faire son nid, et celui-ci est d'un tissu moins serré que les autres. »

Schomburgk dit que le topaze établit son nid à la bifurcation d'une petite branche penchée au-dessus de l'eau, ou au milieu des lianes qui en pendent. « Intérieurement, ce nid a la couleur du cuir tanné; il ressemble assez à de l'amadou. Pour que le vent ne puisse, en le balançant, faire tomber les œufs, les parents ont eu soin d'en garnir l'ouverture d'un large rebord, renversé en dedans. »

Salvin nous apprend que, chez certaines espèces au moins, le mâle prend part à la construction du nid; le colibri qui prit, comme nous l'avons dit, un morceau de coton sous ses

yeux était un mâle. Mais, généralement, c'est la femelle qui fait le plus gros de l'œuvre. Gosse nous l'assure, d'après ses propres observations. Il était occupé à chercher des nids, lorsqu'il entendit le bourdonnement d'un colibri, et vit une femelle, le bec rempli de duvet. « Effrayée à ma vue, dit-il, elle se sauva sur une branche située à quelques pas. Je me cachai derrière un rocher et demeurai silencieux et immobile. Elle revint au bout de quelques instants, disparut derrière une pierre pour réapparaître peu après et s'envoler. J'examinai l'endroit, et trouvai à ma grande joie un nid, en voie de construction, et placé de façon à ce que je pusse l'observer de loin. J'attendis, et au bout d'un instant la femelle était de retour, se tenant en l'air devant son nid. M'ayant aperçu, elle arriva vers moi, et vola devant ma figure, à la distance d'un pied au plus. Je restai immobile. Alors elle se posa sur une branche, lissa son plumage, nettoya son bec des brins de duvet qui y demeuraient, puis s'envola vers un rocher couvert d'une mousse tendre et fine. Se tenant devant ce rocher comme devant une fleur, elle arracha de la mousse, suffisamment pour en remplir son bec, revint à son nid, y entra, puis, avec son bec, elle chercha à faire pénétrer cette mousse dans les parois, en même temps qu'elle arrondissait la cavité en s'y retournant, et en appuyant avec sa poitrine. Ma présence ne la troublait point. Enfin, elle s'envola, et je quittai les lieux où je revins le 8 avril. Le nid était achevé, et renfermait deux œufs. Le 1^{er} mai, j'envoyai mon domestique avec ordre de me rapporter le nid et la femelle. Il la trouva couvant, la prit sans peine, et me l'apporta avec son nid. Je la mis dans une cage, mais elle parut triste, quitta ses œufs, se tint immobile sur le perchoir, et le lendemain matin elle était morte. »

Audubon dit que l'incubation n'est que de six jours; qu'en une semaine, les petits grandissent, et que pendant une semaine encore leurs parents les nourrissent. Cela ne me paraît pas tout à fait exact. D'autres naturalistes nous apprennent, en effet, que les petits oiseaux-mouches naissent nus et aveugles, qu'ils sont très-faibles; que c'est à peine s'ils peuvent ouvrir le bec pour recevoir leur nourriture; que le lendemain de l'éclosion, ils se couvrent d'un duvet grisâtre, et que les plumes du dos poussent plus tard. D'après Burmeister, les jeunes éclosent après seize jours d'incubation, ils ouvrent les yeux quinze jours après et prennent leur nour-

riture à quatre semaines. Jusque-là, ils demeurent dans leur nid, que la femelle agrandit à mesure que les petits grandissent eux-mêmes. Mais toutes ces assertions ne paraissent pas reposer sur des observations personnelles. Il n'en est plus de même de celles de Salvin. « C'est à la femelle seule, dit-il, qu'incombe le soin d'élever les petits; jamais, du moins, je n'ai vu de mâle près du nid; je n'en ai même pas aperçu dans le jardin. Lorsque la femelle couvait, je pouvais passer près d'elle, saisir même la branche où elle était, sans qu'elle s'envolât. Il fallait cependant pour cela qu'il fit du soleil; s'il pleuvait ou si le temps était sombre, je ne pouvais en approcher à plus de cinq pas. Quand je l'avais effrayée, je demeurais souvent tout près, pour attendre son retour, et je la voyais chaque fois revenir avec un brin de lichen qu'elle fixait en dehors, après s'être commodément installée dans son habitation. Cela se faisait sans aucune crainte apparente de sa part; elle voulait me prouver, aurait-on dit, qu'elle s'était envolée pour chercher ce lichen, et que la peur n'était pour rien dans cet acte. Les petits, nouvellement éclos, représentaient une petite masse noire, informe, avec un long cou et un rudiment de bec. Ils grandirent très-rapidement, et bientôt remplirent complètement le nid. Jamais, à partir du moment de leur éclosion, je ne vis la femelle couchée sur sa poitrine dans le nid; les petits étaient abandonnés sans défense aux rayons du soleil et à la pluie. Pour les nourrir, la femelle se perchait sur le bord du nid, le corps fortement relevé. Le premier des jeunes s'envola le 15 octobre; mais il tomba au milieu des fleurs. Je le remis dans le nid; il le quitta de nouveau, et cette fois avec plus de succès. Le même soir, je vis la mère lui apporter à manger; il s'envola ensuite vers un autre arbre, et je ne le revis plus. Le second petit quitta le nid, à son tour, deux jours plus tard. »

Le prince de Wied a fait une singulière observation : il vit dans un nid deux jeunes, complètement nus, autour desquels grouillaient des vers, en si grande quantité, que les oiseaux en étaient presque entièrement couverts. « Comment ces larves étaient-elles venues là, je l'ignore; mais on dit qu'on en trouve souvent près des jeunes colibris. » Burmeister croit que ce ne sont pas les oiseaux eux-mêmes qui attirent les vers, mais bien leurs excréments; ils seraient donc nécessaires pour entretenir la propreté du nid; mais cette explication ne prouve rien; nous ne pouvons admettre que certains colibris net-

toient leurs nids, tandis que d'autres, comme la huppe, laissent leurs petits dans l'ordure. Il n'est d'ailleurs pas aussi commun de trouver des vers dans les nids des colibris que le croient les Brésiliens; aucun observateur récent n'en fait mention.

Oviedo raconte que l'oiseau-mouche vole à la figure de l'homme qui s'approche de son nid; le prince de Wied dit n'avoir jamais vu cela, tandis que d'autres auteurs confirment l'assertion d'Oviedo.

Audubon avance que le père et la mère, remplis d'angoisse et de terreur, volent deçà et delà, passant à peine à quelques pouces de la figure de celui qu'ils croient leur ennemi, puis se perchent tout auprès de lui, sur une branche, attendant là l'issue des événements. Dans un autre passage, le prince de Wied parle des témoignages d'angoisse d'une paire de colibris, dont il menaçait la progéniture. L'erreur d'Oviedo est donc bien explicable. Il a regardé comme offensives les allures des colibris adultes, tandis qu'en réalité elles ne sont que défensives.

Audubon a remarqué que peu de temps après avoir pris leur essor, les jeunes se réunissent, et il croit qu'ils voyagent séparés des vieux; car il a souvent vu vingt ou trente jeunes colibris, au milieu desquels se trouvait un seul individu adulte, voler autour de certains arbres. Je ne chercherai pas à décider jusqu'à quel point cette assertion est vraie.

L'homme excepté, les colibris n'ont guère d'ennemis à redouter. Leur agilité les fait échapper aux attaques des rapaces ou des carnassiers. Leurs petits, cependant, peuvent devenir la proie des carnassiers grimpeurs ou des oiseaux qui pillent les nids. Cela explique la fureur avec laquelle les colibris attaquent ces oiseaux. Mais, en somme, peu de dangers menacent ces bijoux ailés. C'est ce que prouve leur nombre considérable, eu égard à leur faible multiplication. Autrement, il est vrai, on leur donnait des ennemis fabuleux. On a dit et répété que les grandes araignées les prenaient dans leurs toiles et les égorgeaient. Mais ce que nous savons aujourd'hui des mœurs de ces oiseaux nous permet de mettre en doute les histoires racontées par madame Merian et par Palisot de Beauvois; cependant nous admettrons qu'il serait possible qu'un petit colibri pût être pris dans la toile d'une grande araignée et dévoré par cet insecte. Toutefois, ces oiseaux ne sont pas aussi maladroits que les deux jeunes pinsons que Bates trouva un jour pris dans une toile d'araignée.

Du reste, ils connaissent ce danger, et, comme le prouvent les observations de Bullock, ils savent parfaitement y échapper.

- Chasse. — La beauté, la grâce des colibris leur ont conquis l'amitié des Américains; aussi ne les chasse-t-on que quand quelque collectionneur européen en demande. Il paraîtrait cependant qu'il n'en est pas ainsi dans toute l'Amérique. A Mexico, par exemple, on ferait, d'après H. de Saussure, un véritable commerce de colibris vivants. Ces oiseaux se vendraient au marché pour la modique somme d'un réal, et beaucoup d'habitants de la ville tiendraient dans leur salon une volière d'oiseaux-mouches, dont ils rempliraient sans cesse les vides que la mortalité y fait. La chasse des colibris ne serait donc pas dans cette partie de l'Amérique quelque chose d'accidentel. Du reste, il est facile de prendre ces oiseaux. « Les Indiens, dit H. de Saussure, s'en emparent en enduisant de glu les buissons fleuris qu'ils fréquentent; d'autres, plus habiles, les prennent au filet. Ils les attendent, cachés sous les buissons de fleurs que les colibris affectionnent particulièrement, et, d'un rapide coup de filet, les enveloppent au moment où ils s'arrêtent pour vibrer; mais il faut, pour donner ce coup avec succès, une dextérité et une promptitude qu'acquièrent seuls les hommes chez qui cette occupation est un métier. »

On lit, dans les anciennes relations des voyageurs, qu'on tire les colibris avec du sable ou de l'eau. Audubon en a fait l'essai, et il a vu que, si l'on charge son fusil avec de l'eau, on salit l'arme sans abattre aucun colibri. La chasse à ces oiseaux n'est d'ailleurs nullement difficile. De la grenaille très-fine tue parfaitement les colibris, et il suffit de se mettre à l'affût près d'un arbre en fleur, et de bien choisir son moment pour les tirer. Ricord dit aussi que la chasse des colibris se fait assez bien au fusil, et que l'époque la plus favorable pour s'y livrer est la floraison du pois d'août. Les colibris arrivent alors par essaims vers ces arbres, et on peut les tirer à son aise, sans que le bruit de la détonation fasse fuir ceux que le plomb n'a pas atteints. On peut ainsi, en une matinée, en abattre autant que l'on veut. Une fois mort, il est vrai, le colibri n'est absolument utile que pour le naturaliste. Le temps n'est plus où les nobles mexicains ornaient leurs vêtements de dépouilles d'oiseaux-mouches. Aujourd'hui, du moins dans l'Amérique du Sud, les colibris ne servent plus de parure.

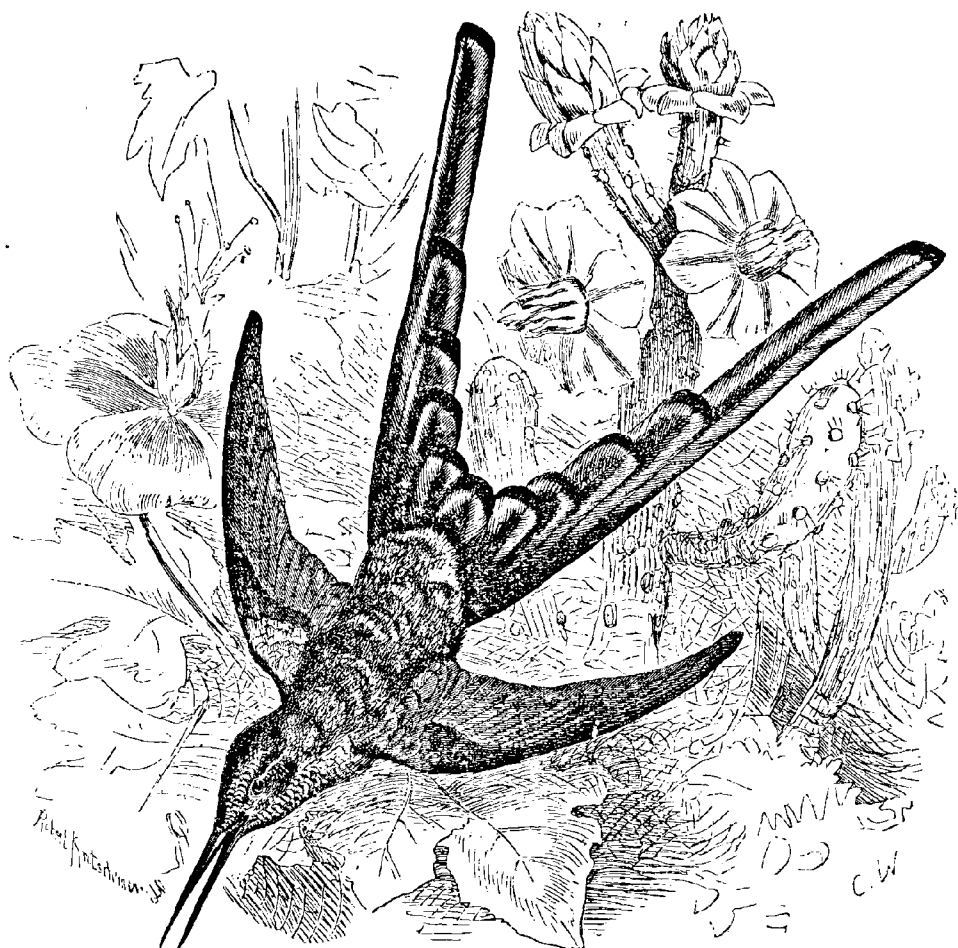
Captivité. — « Les colibris vivent très-difficilement en captivité, dit Lesson. Les besoins

d'activité et de mouvement sont inhérents à leur existence, et la vie trop resserrée d'une volière, jointe à la difficulté de saisir les aliments qui leur conviennent, les fait bientôt languir et puis mourir. » On peut cependant, comme l'expérience l'a démontré, les conserver au moins pendant assez longtemps. Nous possédons de nombreuses observations sur les habitudes des colibris en captivité, et je vais leur emprunter au moins les points les plus saillants.

Le P. Labat cite un fait assez intéressant pour être rapporté. « Je montrai, dit-il, au P. Montdidier un nid de colibris qui était sur un appentis, auprès de la maison. Il l'emporta avec les petits, lorsqu'ils eurent quinze ou vingt jours, et le mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, où le père et la mère ne manquèrent pas de venir donner à manger à leurs enfants, et s'apprivoisèrent tellement, qu'ils ne sortaient presque plus de la chambre, où, sans cage et sans contrainte, ils venaient manger et dormir avec leurs petits. Je les ai vus souvent tous quatre sur le doigt du P. Montdidier, chantant comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissait avec une pâtée très-fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre. Ils passaient leur langue sur cette pâte, et quand ils étaient rassasiés, ils voltigeaient en chantant... Je n'ai rien vu de plus aimable que ces quatre petits oiseaux qui voltigeaient de tous côtés, dedans et dehors de la maison, et qui revenaient dès qu'ils entendaient la voix de leur père nourricier. Il les conserva de cette manière pendant cinq ou six mois, et nous espérions voir bientôt de leur race, quand le P. Montdidier, ayant oublié un soir d'attacher la cage où ils se retiraient à une corde qui pendait du plancher, pour les garantir des rats, le matin ils avaient été dévorés. »

« Certaines personnes, raconte d'Azara, ont tenu des colibris en captivité. Don Pedro Melo, gouverneur du Paraguay, en eut pendant environ quatre mois; ils volaient librement dans la chambre. Ils apprirent très-bien à connaître leur maître. Ils le caressaient et volaient autour de lui pour demander de la nourriture. Melo apportait alors un vase rempli de sirop, et ils y trempaient leur langue. De temps à autre, il leur donnait des fleurs, et de cette façon, ces charmants oiseaux étaient aussi gais qu'en liberté. Ils ne périrent que par la négligence d'un domestique. »

« Bien des personnes, dit Wilson, ont été tentées d'élever ces petits oiseaux et de les habi-



Corbeil, Créte Filis. imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 31. Le Sparganure sapho (p. 97).

tuer à la captivité. Coffer, qui a étudié très-consciencieusement les mœurs de nos oiseaux indigènes, m'a raconté avoir gardé pendant plusieurs mois deux colibris dans une cage, en leur donnant du miel délayé dans de l'eau. Ce liquide attirait de petites mouches, que les colibris happaient avec avidité. Peale a élevé deux jeunes oiseaux-mouches. Ils volaient librement dans la chambre, et, quand ils avaient faim, ils venaient se poser sur l'épaule de leur maître. Lorsque le soleil donnait, ils prenaient de petits insectes, comme le font les gobe-mouches.

« En 1803, on m'apporta un nid avec de jeunes colibris qui étaient sur le point de prendre leur essor. L'un vola vers la fenêtre et s'y tua ; le second ne voulut pas manger, le lendemain il était à moitié mort. Une dame le prit, le mit dans son sein ; pour le nourrir, elle laissait fondre du sucre dans sa bouche et le lui faisait

BREUM.

avaler. C'est ainsi qu'on l'éleva, jusqu'à ce qu'il pût être mis en cage. Je le gardai plus de trois mois, en lui donnant de l'eau sucrée, et tous les jours des fleurs fraîches. Il était gai, vif, plein de vie ; il volait de fleur en fleur, comme en liberté ; et lorsqu'on lui apportait de nouvelles fleurs, il manifestait sa joie par ses mouvements et ses sifflements. Je pris toutes les précautions pour le garder pendant l'hiver. Malheureusement, il s'échappa de sa cage, vola dans la chambre, se blessa et mourut. »

« A certains moments, raconte Bullock, j'ai eu environ soixante et dix colibris en cage, et avec un peu de soin je les ai conservés plusieurs semaines. Si j'avais pu leur consacrer tout mon temps, je les aurais rapportés vivants en Europe. Il est faux qu'ils soient sauvages, indomptables, qu'ils se tuent eux-mêmes en captivité : aucun oiseau, au contraire, ne se fait plus facilement à

IV — 326

son nouveau sort. Jamais ils ne se précipitent contre les barreaux de leur cage ou contre les fenêtres. Ils restent en l'air, dans un espace à peine suffisant pour les mouvements de leurs ailes; ils y demeurent des heures entières, immobiles en apparence. Dans chaque cage, je mettais un petit vase, à moitié rempli d'eau sucrée très-concentrée, et dans celle-ci je plaçais des fleurs qui étaient continuellement visitées par mes petits prisonniers.

« En liberté, les colibris, on le sait, sont très-querelleurs; jamais je ne les vis se disputer en captivité. Tout au contraire, les petits se permettaient bien des privautés à l'égard des plus grands, se posaient sur leur bec par exemple, y restaient plusieurs minutes, sans en être chassés. »

« Le 23 février, raconte Burmeister, Berckeste m'envoya un colibri (*agyrtria albicollis*). Il était très-vif et volait tout autour de ma chambre. Ses mouvements y étaient aussi rapides qu'en liberté. Il s'élançait avec force contre les parois et les fenêtres, et à chaque fois, il tombait à terre épuisé. Je cherchai une branche fleurie et la lui présentai; il accourut aussitôt, se mit à voler autour des fleurs aussi gaiement qu'en liberté, et à enfoncer sa langue dans l'intérieur des corolles. Je n'étais pas à deux pas de lui, et il ne témoignait aucune crainte, tant que je restais tranquille; mais le moindre mouvement de ma part le faisait fuir. A la fin de la journée, il se tint plus tranquille, et finit par tomber à terre épuisé. Je pus le prendre d'ans ma main, sans qu'il bougeât; son œil était cependant ouvert et plein de vie; son cœur battait avec force. Il s'appuyait sur ses ailes à demi ouvertes; je le déposai sur un coussin très-mou, et le lendemain, je le trouvai mort dans la même position. Il s'était endormi pour ne plus se réveiller. Plus tard, j'eus un second colibri, qui, comme le premier, était entré dans une chambre par la fenêtre. »

Mais toutes ces relations sont bien incomplètes à côté de celle de Gosse. « En quittant l'Angleterre, dit cet auteur, je me promis, si c'était possible, de ramener vivants, en Europe, quelques-uns de ces charmants oiseaux; quelques observations que je fis sur le colibri à capuchon me firent croire que cette espèce se prêterait le mieux à la réalisation de mon désir. Mes espérances furent déçues; mais j'eus l'occasion de parfaitement observer les mœurs et les habitudes de ces oiseaux. J'en capturai beaucoup, aidé de mes domestiques, au moyen d'un filet à

papillons; les autres engins décrits par certains auteurs me paraissant meilleurs en théorie qu'en pratique. Souvent, je vis que chez ces oiseaux, la curiosité l'emporte sur la timidité. J'apprêtais mon filet, ils ne s'envolaient pas; au contraire, ils tendaient le cou en avant, pour considérer cet engin qui leur était inconnu, et facilitaient ainsi leur capture. En avais-je manqué un, il revenait vers moi, se tenait dans l'air au-dessus de ma tête, me considérant avec une confiance incroyable. Mais, s'il était facile de prendre ces oiseaux, il n'était pas autant de les rapporter à la maison; d'ordinaire, ils périssaient avant que je fusse arrivé, même lorsqu'ils n'étaient nullement blessés, et ceux que je pouvais apporter en bonne santé apparente, mouraient régulièrement le lendemain. Au commencement, je me hâtais de les mettre en cage; mais ceux-ci périssaient toujours; ils tombaient tout à coup à terre et y demeuraient immobiles, les yeux fermés. Les prenait-on dans la main, ils semblaient revenir à la vie pour quelques instants; ils tournaient la tête en arrière, la secouaient à droite et à gauche, avec tous les signes de la douleur, étendaient les ailes, ouvraient les yeux, hérissaient les plumes de la poitrine et mouraient sans convulsions. Tels furent les résultats de mes premières tentatives.

« En automne, je pris deux jeunes mâles et les plaçai, non dans une cage, mais dans ma chambre, après avoir eu soin d'en fermer les portes et les fenêtres. Ils étaient vifs, mais non sauvages; ils aimaient à jouer, ils se montraient confiants vis-à-vis de moi, et venaient sans crainte aucune se poser sur mon doigt. J'apportai des fleurs qu'ils visitèrent aussitôt; mais je ne tardai pas à remarquer qu'ils en délaissaient certaines pour fouiller les autres avec grand soin. Dès lors, je cherchai quantité de celles-ci, et j'eus le plaisir de les voir les visiter pendant que je tenais encore le bouquet dans ma main. Ils volaient en passant à un pouce à peine de mon visage. Je mis les fleurs dans des vases; ils fouillèrent tantôt ce bouquet, tantôt cet autre; entre temps, ils jouaient entre eux ou se perchaient sur divers objets. Ils s'approchèrent de la fenêtre, mais ils ne vinrent pas y voleter. Pendant qu'ils étaient en l'air, j'entendis souvent le claquement de leur bec; c'était probablement un petit insecte qu'ils venaient de happer et d'avalier. Au bout de quelque temps, l'un d'eux tomba à terre dans un coin et mourut. Le second conserva toute sa vivacité. Je craignais que les fleurs ne fussent vidées; je remplis un petit verre

d'eau sucrée, et le fermai par un bouchon, au travers duquel j'enfonçai un tuyau de plume, au-dessus duquel je disposai une grande fleur coupée par en bas. L'oiseau accourut, et enfonça son bec dans la corolle. Ce mets parut lui plaire; il y resta quelque temps, et, quand il s'envola, le tuyau de plume était vide. Bientôt, il vint vers ce tuyau, même dépourvu de fleur, et dans le courant de la journée, il apprit à connaître parfaitement où il trouverait ce nouvel aliment. Au coucher du soleil, il chercha un endroit pour dormir; le lendemain matin, toute sa vivacité était revenue, et il vida sa provision d'eau sucrée. Quelques heures après, il s'envola par une porte que j'avais imprudemment laissée ouverte, et disparut à mon grand mécontentement.

« Au mois d'avril, trois mâles, nouvellement pris, parurent immédiatement faits à leur nouvelle demeure. L'un d'eux découvrit presque aussitôt un verre rempli de sirop et y but à plusieurs reprises. L'un mourut; les autres s'apprivoisèrent tellement, qu'avant la fin du jour, l'un volait vers mon visage, se posait sur mes lèvres ou sur mon menton, introduisait son bec dans ma bouche et buvait ma salive. Il en devint même importun, à force de hardiesse; il enfonçait sa langue protractile dans tous les points de ma bouche, entre les gencives et les dents, sous la langue, etc. Pour l'attirer, je prenais un peu de sirop dans la bouche et l'appelais par un petit cri, qu'il apprit bientôt à comprendre. Les fleurs fraîches ne semblaient pas le tenter beaucoup. J'apportai dans la chambre des fleurs de moringa, celles qu'il fouille le plus ordinairement quand il est en liberté; il les visita un instant, puis les abandonna. — Chacun de mes colibris se choisit une place sur une corde que j'avais tendue en travers de ma chambre, et y revint régulièrement. En outre, ils se cherchèrent dans la chambre une ou deux places commodes pour se reposer quelques instants. Les en chassait-on, ils y revenaient toujours aussi régulièrement qu'ils le font quand ils sont en liberté.

« Le plus hardi de mes colibris était très-querelleur; il attaquait à toute occasion son compagnon plus paisible, qui s'enfuyait aussitôt. Il se perchait ensuite, en poussant son cri de contentement : *skrip*. Mais au bout de deux ou trois jours, le vaincu se lassa de ce jeu; il devint despote à son tour et ne permit plus à son compagnon d'approcher du vase qui renfermait le sirop. Vingt fois de suite, celui-ci chercha à atteindre ce vase; dès qu'il en approchait et sortait sa langue, l'autre fondait sur lui avec une

rapidité incroyable et le chassait. Le battu gagnait un coin, et chaque fois qu'il s'approchait du vase, c'était un nouveau combat. Quant à son rival, il buvait à sa guise; avec le courage, la voix lui était revenue, et tous deux faisaient entendre leurs *skrip*, presque sans interruption.

« Une fois habitués à leur nouvelle demeure, mes captifs montrèrent une vivacité sans égale. Ils prenaient les postures les plus diverses, se tournaient de tous côtés, montrant toutes les beautés et toutes les variations de leur plumage, sous les différents jeux de lumière. Ils volaient à droite et à gauche, se balançaient dans les airs de la façon la plus gracieuse, et tous leurs mouvements s'exécutaient avec une telle promptitude qu'il était impossible à l'œil de les suivre. Maintenant ici, la seconde d'après on entend dans le coin opposé le bourdonnement de leurs ailes invisibles; ou bien ils frôlent le visage du spectateur, sans que celui-ci puisse comprendre d'où ils viennent.

« Jusqu'à la fin de mai, je reçus encore environ vingt-cinq colibris, presque tous mâles. Les uns avaient été pris dans des filets, les autres avec des gluaux. A peine capturés, on les mettait dans un panier. Beaucoup périrent très-vite, ce dont je ne puis me rendre parfaitement compte. Ils se posaient souvent sur les parois intérieures du panier, mais ils ne pouvaient s'y blesser, et il est probable que c'est la douleur qu'ils ressentirent de leur captivité qui amena leur mort. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux me furent apportés moribonds, et la plupart des autres périrent dans les premières vingt-quatre heures. Ils ne faisaient nulle attention aux perchoirs où se posaient leurs compagnons et se heurtaient contre les murailles. Ils voletaient assez longtemps devant elles, puis, tout en battant des ailes, ils descendaient lentement, et finissaient par tomber épuisés; bientôt après ils se relevaient, mais pour voler de nouveau contre le mur. Parfois ils tombaient derrière les caisses qui se trouvaient dans la chambre; là ils manquaient d'espace pour se relever et mouraient sans secours. Ce fut le sort de beaucoup : ainsi, de vingt-cinq colibris qui m'avaient été apportés, je ne pus en conserver que sept.

« Je dois faire remarquer qu'ils différaient sous le rapport du caractère. Les uns étaient tristes, maussades; d'autres, très-craintifs; d'autres, enfin, se montraient doux, gais, privés, dès les premiers instants de leur captivité.

« Je suivais un plan très-simple pour les habituer à la chambre et pour leur enseigner le

vase où ils trouveraient du sirop. Lorsqu'on ouvrait le panier dans lequel on les avait apportés, ils s'envolaient d'ordinaire au plafond, rarement vers la fenêtre. Au bout de quelques instants, ils se tenaient en face des murs, les touchant de leur poitrine ou de leur bec. Avec un peu d'attention, il était facile de voir quand ils commençaient à être épuisés. A ce moment, ils se laissaient généralement prendre et on pouvait les poser sur le doigt. Je prenais alors un peu de sucre dans la bouche et plaçais leur bec entre mes lèvres. Quelquefois, ils se mettaient de suite à sucer; mais, le plus souvent, il fallait s'y prendre à plusieurs reprises; au bout de quelque temps, cependant, ils s'y habituaient tous. Je plaçais alors doucement l'oiseau sur le perchoir, et, si son caractère était bon, il y restait. Au lieu de ma bouche, je lui présentais un vase plein de sirop, et quand il y avait goûté une ou deux fois, il savait le chercher, le retrouver, et pouvait être regardé comme apprivoisé. A partir de ce moment, le colibri passait son temps à voler par la chambre et à se reposer par instants sur son perchoir. Parfois, deux d'entre eux se poursuivaient réciproquement. Ils me semblaient le faire pour s'amuser. Une observation plus minutieuse me prouva qu'ils ne volaient que pour chasser des insectes invisibles à notre œil: souvent, j'entendis leur bec claquer, et une ou deux fois j'en vis qui prenaient des mouches assez grandes pour que je pusse les apercevoir. D'ordinaire, ils ne volaient pas longtemps sans se reposer. Ils ne franchissaient pas une distance de plus de deux pieds, et revenaient ensuite à leur place, comme le font les gobe-mouches. Du reste, les colibris sont des gobe-mouches, et des gobe-mouches très-parfaits. Je puis estimer, en prenant les chiffres les plus bas, qu'un de ces oiseaux capture au moins trois insectes par minute, et cela presque sans interruption, des premières heures du jour jusqu'au soir. En liberté, leurs chasses, celles toutefois qu'ils font de cette manière, sont probablement moins fructueuses; ils vivent surtout alors de petits insectes qu'ils trouvent dans l'intérieur des fleurs; néanmoins, leurs allures, dans ces conditions, sont les mêmes que celles des colibris captifs. Mes oiseaux volaient parfois aussi contre les parois des murs, et enlevaient les mouches prises dans les toiles d'araignée.

« Leur manière de boire était très-curieuse. Ils ne volaient pas droit au vase de sirop; ils décrivaient au-dessus de lui de douze à vingt tours de spirale, l'un descendant plus bas que

l'autre. Ils buvaient souvent, mais très-peu à la fois. A cinq, cependant, ils vidaient la valeur d'un verre à vin de Bordeaux par jour. Leurs excréments étaient liquides, de même consistance que le sirop qu'ils buvaient.

« Ce n'était que le soir, assez tard, qu'ils se livraient au repos; au crépuscule, ils étaient encore en chasse. Pendant la nuit même, ils n'étaient pas tranquilles et un rien suffisait pour les exciter. Entrait-on dans la chambre avec une lumière, un ou deux se réveillaient. Ils semblaient farouches autant qu'au moment où ils avaient été pris; ils volaient contre le mur, et, si l'on n'y prenait garde, ils mouraient de frayeur.

« Une fois mes colibris habitués à la chambre, j'en mis cinq dans une grande cage, dont un côté était garni d'un treillis métallique. Je redoutais ce changement; aussi ne les mis-je dans la cage que le soir, espérant que la nuit les calmerait. Auparavant, je les avais habitués peu à peu à aller boire leur sirop dans la cage; ce ne leur était donc pas une demeure tout à fait inconnue. Quand je fermai la porte, ils volèrent bien un peu de tous côtés; mais le lendemain, ce fut avec plaisir que je les vis tous se tenir sur les perchoirs et boire dans le vase renfermant le sirop. Peu après, je leur adjoignis deux autres mâles et plus tard une femelle. Le lendemain, celle-ci s'était déjà approchée d'un colibri mâle à longue queue, qui occupait tout seul un des perchoirs; elle s'efforçait d'éveiller son amour. Elle sautait sur le perchoir, et si près du mâle qu'elle le touchait; elle le provoquait par ses jeux, battait des ailes, volait au-dessus de lui, faisait mine de se poser sur son dos. Le mâle, à mon grand regret, se montra fort impoli, ou du moins fort indifférent à toutes ces marques de tendresse.

« J'espérais amener mes colibris en Angleterre, et je croyais que les plus grandes difficultés étaient vaincues: mes illusions devaient être détruites. Je ne les avais pas depuis une semaine en cage, que les malheurs commencèrent. J'en perdis deux chaque jour. A la fin de la semaine, un seul me restait, et celui-ci devait bientôt partager le sort de ses compagnons. J'essayai de m'en procurer d'autres; malheureusement le temps de la chasse était passé. L'impossibilité de trouver une quantité suffisante d'insectes est évidemment la cause de la mort de mes captifs: ils buvaient du sirop, mais ce n'était pas assez pour les conserver. Tous périrent extraordinairement amaigris, et leur estomac était tellement racorni qu'on ne pouvait

presque plus le reconnaître. Dans une chambre ils avaient encore pu prendre quelques insectes ; dans une cage étroite, cela leur était impossible.»

Yarell croit qu'il serait possible d'habituer de jeunes colibris, pris au nid, à se nourrir de sirop ; en disant cela, il ne prouve qu'une chose, à savoir qu'il n'a jamais eu d'animaux vivants. On peut nourrir pendant quelque temps des chiens avec du sucre ; mais de cette façon, on ne fait que préparer leur mort. Il n'est pas douteux pour moi qu'il est complètement impossible de garder des colibris, en ne leur donnant que du miel et du sucre ; toutefois, je suis convaincu qu'on pourrait les habituer à un autre régime. Au commencement, il faudrait leur donner des larves de fourmis, qu'on remplacerait plus tard par du biscuit pilé, du jaune d'œuf. Pour les faire manger, il faudrait avoir recours au même artifice que celui que décrit Gosse ; en été, on ferait en sorte de leur donner des fleurs fraîches. De cette façon, je crois qu'on pourrait amener des colibris vivants en Europe, et les y garder au moins quelque temps. L'expérience de Gould est d'ailleurs là, pour nous prouver la possibilité de ce que j'avance.

« Mes colibris d'Amérique, dit cet auteur, étaient fort apprivoisés. Je les tenais dans une cage de douze pouces de long, sept pouces de large et huit pouces de haut. Dans l'intérieur se trouvait une petite branche d'arbre, à laquelle était suspendu un flacon de verre, que je remplissais chaque jour avec du sirop et un jaune d'œuf. Cette nourriture semblait parfaitement convenir à mes captifs, du moins tant que nous longeâmes la côte d'Amérique et que nous traversâmes l'Atlantique ; mais quand ils eurent à subir l'influence du climat de l'Europe, quand nous fûmes arrivés à la hauteur de la côte occidentale d'Irlande, ils présentèrent des symptômes irrécusables d'affaiblissement, et ne se rele-

vèrent plus. Je réussis cependant à en amener un à Londres ; mais il mourut le lendemain de son arrivée. »

Usages et produits. — Les colibris, avons-nous dit plus haut, n'ont plus guère d'intérêt que pour le naturaliste, et leur rôle se borne maintenant à orner les collections : il n'en a pas toujours été ainsi. De leur dépouille étincelante, les Péruviens et les Mexicains fabriquaient ces manteaux somptueux, véritables mosaïques de plumes qui remplirent d'admiration les conquérants espagnols. « De leurs plumes, dit G. Desmurs, ils composaient des tableaux d'une rare beauté et d'une grande fraîcheur, que Ximenez et les autres anciens historiens des conquêtes espagnoles ne cessent de louer. Leur corps entier, desséché et revêtu de ses plumes, servait, dans les forêts du Brésil, de parure aux jeunes Machakerlis. Elles s'en formaient des bandeaux ou les suspendaient à leurs oreilles. Combien ne devaient point avoir d'attraits ces filles de la nature vêtues de quelques grandes plumes d'aras rouges ou bleus, les cheveux retenus par une guirlande de fleurs d'*heliconia*, le cou et les oreilles garnis de saphirs, d'émeraudes et de topazes, empruntés aux oiseaux-mouches ! »

Légendes. — « Des êtres aussi charmants que les colibris, dit H. de Saussure, ne pouvaient manquer d'exciter l'imagination des peuples ingénus ; aussi ces oiseaux ont-ils été, chez les Mexicains, le type de la plus haute félicité, et il était reçu dans leur mythologie que l'épouse du dieu de la guerre, Toyamiqui, conduisait les âmes des guerriers, morts pour la défense des dieux, dans la maison du soleil, où elle les transformait en colibris. Cette étrange croyance, du reste, n'était pas un sauf-conduit pour ces oiseaux, car ces mêmes Mexicains, qui voyaient en eux l'image divine de leurs semblables, les immolaient sans vergogne à leurs goûts somptueux.

LES LÉVIROSTRES — LEVIROSTRES.

Die Leichtschnäber.

La troisième et dernière grande subdivision des investigateurs renferme des oiseaux fort différents les uns des autres. Des types très-variés y sont réunis, et les extrêmes diffèrent tellement entre eux, qu'on a de la peine à reconnaître ce qui peut encore les rapprocher. Aussi, les naturalistes sont-ils très-divisés d'opinion au sujet de ces oiseaux, et ont-ils établi pour eux des divisions que nous ne pouvons adopter, si nous nous en rapportons, comme nous l'avons fait jusqu'ici, au genre de vie des animaux. Ils ont notamment attribué un grand rôle à la présence ou à l'absence de doigts opposés. Cependant, pour ce qui touche à la forme des pattes, beaucoup de lévirostres ont des caractères si voisins, et ont un genre de vie tellement semblable, qu'il est tout à fait impossible de les regarder comme appartenant à des ordres différents, comme le font certains auteurs; je les réunis donc dans un seul ordre, auquel je conserve le nom que lui a donné Reichenbach.

Caractères. — Les oiseaux que nous réunissons ici, diffèrent tellement les uns des autres, qu'il est difficile de donner à l'ordre des caractères généraux. On peut dire, cependant, qu'ils ont le corps ramassé, exceptionnellement allongé; le cou court; la tête grande; le bec toujours gros et grand, d'ordinaire largement fendu, à tranchant souvent dentelé, parfois garni d'excroissances cornées, creuses, en forme de cimier; des pattes courtes, souvent faibles et petites, organisées pour permettre à l'oiseau de se percher plutôt que de marcher; des doigts au nombre de quatre, deux en avant, deux en arrière ou trois en avant, un seul en arrière; des ailes généralement larges et arrondies; une queue formée de dix ou douze rectrices, exceptionnellement de huit et variant beaucoup pour la forme et la longueur; la base du bec souvent enveloppée de vibrisses; des plumes grandes et serrées; un plumage en général vivement coloré chez les uns, terne et foncé chez les autres.

Je me borne à indiquer ces caractères généraux, me réservant d'entrer dans plus de détails en faisant l'histoire des familles en particulier. Je ferai seulement remarquer que les différents types de lévirostres sont reliés entre eux par des

types intermédiaires; aucun n'occupe une position isolée au milieu de l'ordre, comme le serpenteaire au milieu des rapaces. Ils se rattachent les uns aux autres de la façon la plus intime. Plusieurs familles sont tellement voisines entre elles, qu'on dirait que l'une n'est que la reproduction de l'autre; chacune, cependant, a son indépendance, et présente certains caractères spéciaux. Il est plus difficile d'indiquer les différences qui séparent les membres d'une même famille, il faut quelquefois descendre dans les détails les plus minutieux, pour distinguer une espèce d'une autre.

Distribution géographique. — Les lévirostres sont cosmopolites; cependant ils habitent plutôt les zones chaudes; quelques-uns vivent dans les régions tempérées, et quelques autres ne se trouvent que dans les pays froids. Les hautes chaînes de montagnes ne leur conviennent pas; on ne les y rencontre que dans les premiers contre-forts. Ils vivent exclusivement dans les forêts et ne font que passer dans les lieux découverts. La plupart sont des oiseaux sédentaires, quelques-uns errent, d'autres émigrent et parcourent une étendue très considérable. L'aire de dispersion de chaque espèce varie beaucoup, mais elle est assez généralement restreinte.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les lévirostres ont à peu près le même genre de vie; ce ne sont pas des oiseaux particulièrement bien doués. A terre, ils sont maladroits; dans les branches, ils ne peuvent se mouvoir sans le secours de leurs ailes; leurs pattes peuvent tout au plus leur servir à se cramponner à la branche qu'ils ont atteinte en volant, à s'y tenir, mais non à marcher ni à sauter. Tous, par contre, volent très-bien; plusieurs même rivalisent sous ce rapport avec le faucon et l'hirondelle. Une famille a en quelque sorte l'eau pour domaine; les oiseaux qui en font partie plongent ou se laissent tomber de haut et se relèvent à grands coups d'ailes.

Les lévirostres ne sont pas bien partagés sous le rapport de la voix: il n'y a point parmi eux d'oiseaux chanteurs. Très-peu, cependant, sont silencieux; beaucoup, au contraire, semblent se

plaire à pousser des cris; mais tous, sans exception, ne font entendre que quelques notes très-peu variées. Les sens de la vue et de l'ouïe paraissent chez eux assez parfaits. Le goût et l'odorat sont faibles, rudimentaires même. Quant à l'intelligence, on ne saurait trop rien en dire. Si elle est fort déveïoppée chez quelques-uns, elle paraît bornée chez la plupart : il en est même dont on vante la bêtise et la stupidité. Les uns sont toujours craintifs; les autres, hardis et insoucians; la vue du danger le plus imminent ne fait sur eux nulle impression.

Les mœurs de ces oiseaux présentent plus d'une particularité curieuse. Très-peu d'entre eux, les mieux doués, aiment la société, c'est-à-dire vivent en commun avec leurs semblables ou d'autres espèces voisines. Généralement, chacun mène une vie isolée, et tant que l'amour ou le sentiment de la paternité ou de la maternité ne le transporte pas, un léviostre ne s'inquiète nullement de ses semblables : il cherche au contraire à les éloigner de lui. Tous, même, ne sont pas accessibles à l'amour de la progéniture. A la vérité, le nombre de ceux-ci est restreint. L'on peut dire, comme règle générale, qu'un léviostre ou un couple de ces oiseaux habite un certain domaine, dans lequel il ne souffre aucun intrus. Rester perché silencieux et tranquille sur une branche d'arbre, guetter sa proie, la poursuivre, puis revenir sur sa branche, parcourir son domaine une ou deux fois par jour; telle est la vie ordinaire des léviostres; quelques-uns seulement, et les plus nobles, font exception; ils se jouent longtemps dans les airs avec leurs semblables; ils se glissent avec eux au travers du feuillage, ou cherchent leur nourriture sur le sol. Ceux-ci s'occupent aussi de ce qui se passe autour d'eux; ils poursuivent les rapaces, et avertissent les autres habitants de la forêt de leur présence; les autres, au contraire, ne sont touchés que par ce qui les intéresse directement, et l'amour est le seul sentiment qu'ils manifestent par leurs actes.

La plupart des léviostres se nourrissent de

petits vertébrés, d'œufs, d'insectes, de mollusques, de larves, de vers; quelques-uns mangent surtout des graines. Les premiers sont très-voraces, chassent toute la journée, digèrent rapidement et ne laissent pas passer devant eux une proie sans la saisir; ceux qui se nourrissent surtout de fruits paraissent moins affamés et sont, dans tous les cas, bien plus vite assouvis. Pour chasser, les léviostres sillonnent l'air en tous sens, ou bien se précipitent sur leur proie de l'endroit où ils sont perchés; d'autres fois, ils la prennent sur le sol; il en est enfin qui la saisissent dans l'eau en se laissant tomber d'une certaine hauteur. Quelques léviostres se nourrissent sans aucun danger de larves que les autres vertébrés ne peuvent manger impunément.

Les léviostres nichent pour la plupart dans des trous creusés en terre, ou dans le tronc d'un arbre creux; quelques-uns se construisent, à l'air libre, des nids grossièrement faits; il en est enfin qui confient leur progéniture à des soins étrangers, sans cependant la perdre complètement de vue. Les œufs des premiers sont généralement blancs, ceux des seconds ressemblent ordinairement, pour le volume et la couleur, à ceux des espèces auxquelles ils les confient. Tous les léviostres ne pondent qu'une fois par an. Ces oiseaux ne sont pour l'homme que d'une bien faible utilité. Quelques-uns rendent d'assez grands services, dans certaines circonstances; mais, d'un autre côté, ils causent beaucoup de dégâts, soit directement, soit indirectement, de telle sorte que les uns sont compensés par les autres.

Captivité. — Les léviostres se prêtent peu à la captivité, quelques-uns même y sont complètement réfractaires. Il en est qui s'habituent facilement au changement de régime; d'autres sont incapables de se nourrir eux-mêmes dans une cage étroite. Les premiers sont plus ou moins amusants en captivité; les autres sont fort ennuyeux. En somme, les léviostres ne nous sont pas d'une bien grande utilité.

LES MÉROPIDÉS — MEROPES.

Die Liestvögel.

Caractères. — Parmi les léviostres, nous donnerons la première place aux méropidés, car ils ressemblent à des oiseaux des ordres que

nous venons de passer en revue. Ils ont le bec long, pointu, droit ou légèrement recourbé, plus ou moins quadrangulaire; les tarses courts;

trois doigts dirigés en avant et plus ou moins unis les uns aux autres; un plumage lisse, avec des couleurs généralement superbes.

LES GUËPIERS — *MEROPS*.

Die Bienenfresser.

Caractères. — Les guépriers peuvent être considérés comme les plus parfaits et les types des méropidés. Ils figurent parmi les plus beaux oiseaux de l'ancien continent, et on ne peut guère les confondre avec d'autres. Ils ont le corps allongé; le bec plus long que la tête, épais à la base, pointu, légèrement recourbé, à arête dorsale aiguë, à tranchants acérés, à bords légèrement rentrants; la mandibule supérieure plus longue que l'inférieure, mais sans courbure à l'extrémité et sans échancrure près de la pointe; des pattes courtes et petites; le doigt externe et le médian soudés jusqu'à la troisième phalange, les premières phalanges du doigt interne et du médian également soudées; les ongles assez longs, recourbés, acérés, munis en dedans d'une crête un peu saillante et tranchante; les ailes longues et pointues, la deuxième rémige étant la plus longue; la queue longue, tronquée à angle droit, ou bien plus ou moins fourchue ou légèrement arrondie avec les deux rectrices médianes, chez plusieurs espèces, deux fois plus longues que les autres. Les plumes sont courtes et raides; les couleurs en sont vives, variées, et disposées sur de grandes surfaces. Les sexes diffèrent très-peu l'un de l'autre par le plumage; les jeunes sont plus ternes, mais, à deux ans, ils ont déjà les couleurs de leurs parents.

Distribution géographique. — Les guépriers habitent les pays chauds de l'ancien monde; une seule espèce vit dans la Nouvelle-Hollande.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils habitent des localités fort variées, mais jamais on n'en trouve dans celles qui sont dépourvues d'arbres. On les rencontre depuis les bords de la mer jusqu'à une altitude de 2,000 à 2,600 mètres; certaines espèces semblent préférer les hauteurs, d'autres les bas-fonds. Celles qui vivent dans le Nord, émigrent régulièrement; celles qui habitent le Sud, sont tout au plus errantes. En Égypte, vit déjà une espèce qui y demeure toute l'année, et qui, deux fois par an, assiste au passage d'espèces voisines, sans être tourmentée du besoin d'émigrer. Les espèces du centre de l'Afrique errent, et leurs excursions sont reliées aux saisons; elles arrivent au commencement des pluies dans les contrées où elles doivent ni-

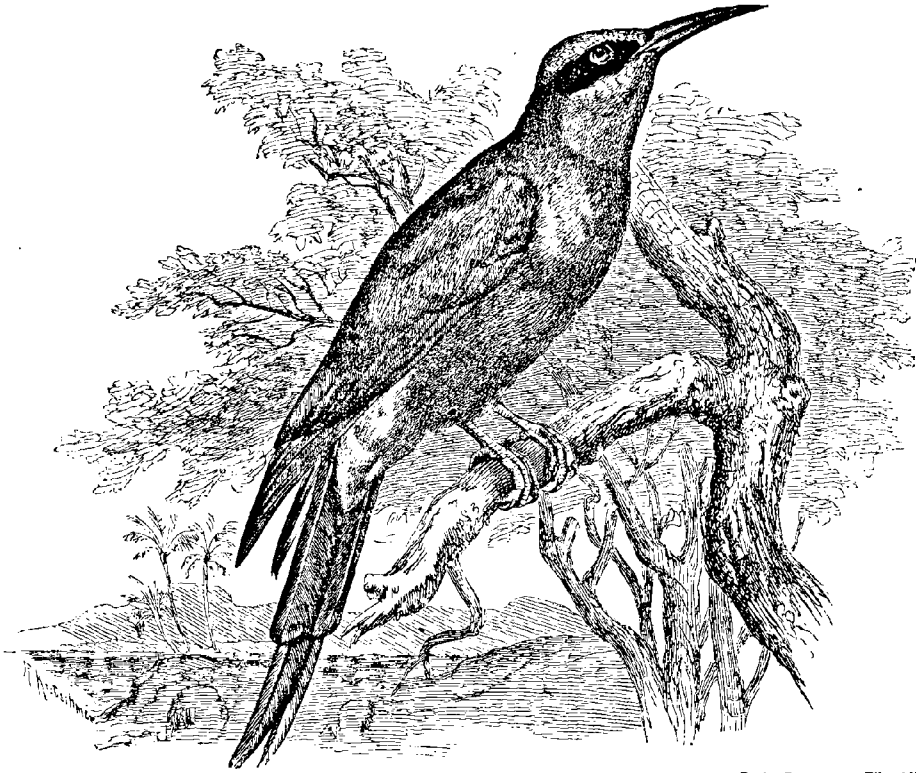
cher, et s'en vont à l'arrivée des sécheresses. Tous les guépriers, sans exception, sont des oiseaux extrêmement pacifiques et sociables; il en est même qui se joignent non-seulement à leurs semblables, mais encore à d'autres de leurs congénères. Ils forment alors de grandes bandes, si intimement unies qu'on ne peut y reconnaître les diverses espèces.

Par leurs mœurs et leurs habitudes, les guépriers ressemblent surtout aux hirondelles; par certains points, ils rappellent aussi les gobe-mouches. Quand le temps est beau, on voit les grandes espèces planer dans le haut des airs, en cherchant leur nourriture; quand le ciel est couvert, et pendant le temps des amours, ils se tiennent perchés sur les branches des arbres, prêts à s'élancer de là sur une proie. Ils ne descendent que rarement sur le sol, et seulement pour y saisir un insecte qu'ils guettaient; souvent, par contre, ils rasant la surface de l'eau. Ils passent la nuit dans la cime de quelque arbre touffu; pendant la saison des amours leur nid devient leur lieu de repos.

Les guépriers attirent nécessairement l'attention: ils savent animer une contrée, et il n'y a pas de plus beau spectacle que celui d'un guéprier, tantôt fendant l'air comme un faucon, tantôt volant à la manière d'une hirondelle. Il se laisse tomber verticalement d'une hauteur prodigieuse, pour saisir un insecte que son œil découvre; l'instant d'après, il est de nouveau au haut des airs, continuant sa route en compagnie de ses semblables, et lançant son cri d'appel: *guép, guép*. Les guépriers ont un vol tranquille: ils donnent quelques coups d'aile, puis ils glissent dans l'air, les ailes à moitié ouvertes, et avec une telle rapidité que l'on croirait voir une flèche.

Ces oiseaux ne sont pas moins attrayants quand ils prennent du repos et qu'on peut les observer de près. On les voit par paires, se poser sur les basses branches. De temps à autre, l'un des deux appelle son conjoint par un cri de tendresse; celui-ci part, et d'un vol court et rapide va saisir un insecte. L'autre demeure tranquille et attend son retour. Je n'ai jamais vu deux guépriers se disputer une proie; jamais je n'en ai vu se battre, pour un motif quelconque. La paix et les bons rapports, c'est ce qui domine dans toutes leurs relations.

Les guépriers se nourrissent exclusivement d'insectes qu'ils capturent au vol; exceptionnellement, ils en prennent sur des feuilles ou sur le sol. Ils dévorent des insectes à aiguillon



Corbeil, Créte fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 32. Le Mélittothère de Nubie (p. 123).

venimeux. Des expériences nombreuses ont démontré qu'une piqûre d'abeille ou de guêpe était mortelle pour la plupart des oiseaux, et l'on a observé que presque tous ceux qui mangeaient de ces insectes, commençaient par leur enlever l'aiguillon dont ils sont armés; les guépriers les avalent immédiatement et sans les mutiler.

Tous les guépriers nichent en communauté; ils s'établissent dans des trous creusés horizontalement dans un terrain coupé à pic. Tous aiment la société de leurs semblables, aussi en trouve-t-on des colonies extrêmement nombreuses. Leur demeure est un couloir, aboutissant à une chambre plus large. Ils ne construisent pas de nid à proprement parler. Leurs œufs, au nombre de quatre à sept et d'un blanc très-pur, sont déposés sur le sable nu; ce n'est que peu à peu que les restes et les débris des insectes apportés par les parents forment une sorte de coussin sur lequel reposeront les jeunes.

Captivité. — Il est malheureusement impossible de conserver des guépriers en captivité. Ceux même que l'on gorge de nourriture périssent rapidement. Nous ne pouvons leur donner

ВРЕМ.

de demeure convenable, ni leur procurer les aliments dont ils ont besoin.

LE GUÉPIER VULGAIRE — MEROPS APIASTER.

Der Bienenfresser, the Bee-Eater.

Caractères. — Le guéprier vulgaire, un des plus grands de la famille, a 28 cent. de long et 47 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 15 cent., celle de la queue de 11 à 12. Il a le front blanc, la partie antérieure de la tête verte; l'occiput, la nuque, le milieu des ailes d'un brun châtain ou d'un brun cannelle; le dos jaune, à reflets verdâtres; une ligne noire qui, du bec, descend jusqu'au milieu du cou en passant sur l'œil; la gorge jaune-d'or clair, entourée de noir; le ventre et le croupion bleus ou verts; les rémiges d'un vert d'herbe, frangées extérieurement de bleu, avec la pointe noirâtre; les rectrices d'un vert bleu, rayées de jaune; les deux médianes, qui sont les plus longues, noires dans toute la partie qui dépasse les autres; l'œil carmin-foncé; le bec noir; les pattes rougeâtres.

Distribution géographique. — On est par-

IV — 327

faitement en droit de considérer le guêpier vulgaire comme un oiseau de l'Europe centrale, car il s'y est montré plusieurs fois, et il y a même niché. Si on ne l'y voit pas régulièrement, il n'y est cependant pas très-rare, surtout dans le sud-est de l'Allemagne. Plusieurs fois, on a signalé son apparition dans des localités au nord de son aire de dispersion habituelle ; on l'a vu aussi dans l'Allemagne du Nord, en Danemark, en Suède, et même en Finlande. Parfois, il y a fait des apparitions en bandes assez nombreuses, ce qui n'a pas manqué d'attirer l'attention publique. Ainsi, on lit dans la *Chronique de Leipzig* : « Oiseaux rares. Année 1517. Vers la fête de saint Philippe et de saint Jacques, on a vu et pris à Leipzig des oiseaux rares et encore inconnus, de la taille des hirondelles, avec le bec long; la tête, le cou et le dos étaient brun-foncé; les ailes, bleu-foncé, le corps noir, la gorge jaune; ils avaient les pattes courtes et faisaient de grandes destructions d'abeilles et de poissons. »

Il est plus rare de voir un couple de guêpiers venir nicher au nord des Alpes ou des Pyrénées ; on en a cependant observé des cas.

Mais ce n'est que dans le midi de l'Europe que le guêpier vulgaire niche régulièrement. C'est un oiseau des plus communs en Espagne, en Italie, en Grèce, dans toutes les îles de la Méditerranée, en Turquie, en Hongrie et dans le sud de la Russie. On le rencontre également en Asie. Il est aussi abondant en Palestine et dans la Turquie d'Asie que dans l'Europe du sud. Il habite la Perse ; Adams en rencontra un grand nombre dans les montagnes de Cachemire ; on le trouve aussi en Chine. Dans ses migrations, il traverse l'Asie et l'Afrique. Aux Indes, on le voit en hiver très-communément ; en Afrique, je l'observai pendant ses voyages ; il y arrive d'Europe au commencement de septembre et en part vers la fin de mai. Mais je ne l'ai vu se fixer, pour passer l'hiver, dans aucune des parties de l'Afrique que j'ai parcourues ; aussi, je pense qu'il va jusque dans le sud de ce continent ; Le Vaillant en rencontra, aux environs du Cap, en telle quantité, qu'il put en deux jours en tuer plus de trois cents. Ils s'abattaient par milliers sur de grands arbres, et leurs bandes couvraient de vastes espaces. Le Vaillant pense que ces oiseaux nichent dans le sud de l'Afrique ; mais je me crois en droit de considérer cette assertion comme erronée, car, d'après toutes mes observations, il n'est pas un oiseau qui niche dans les contrées du sud où il va passer l'hiver, et nous ne pouvons admettre que le guêpier habite l'hémisphère austral

comme l'hémisphère septentrional. Je ferai remarquer encore que tous les guêpiers que j'ai observés voyageant, étaient en compagnie d'une espèce voisine, le guêpier de Perse (*merops persicus*), dont on a vu quelques individus égarés en Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — Le guêpier vulgaire arrive dans les contrées où il niche à la fin d'avril ou au commencement de mai ; d'après Linder Mayer, dont j'ai peine à accepter le dire, il apparaîtrait à la fin de mars. Au milieu de mai, les bandes se sont un peu divisées ; mais il arrive que plusieurs se réunissent et forment une colonie, composée de cinquante, soixante couples, ou plus encore. Le nombre varie suivant les localités. Là où les guêpiers trouvent une paroi argileuse verticale et très-haute, ils se réunissent en grande quantité ; sinon, chacun cherche de son côté l'endroit qui pourra le mieux lui convenir.

C'est sur les lieux où se sont établies des colonies, que l'on peut le mieux observer les mœurs du guêpier vulgaire. Pendant que les petites espèces de cette famille ne délaissent qu'exceptionnellement le voisinage immédiat de leurs demeures, les guêpiers vulgaires, lorsque le temps est beau, passent des heures entières à voler dans le haut des airs. Leur bande, sans former un tout bien uni, n'est pourtant pas divisée ; chaque oiseau occupe un grand espace, suit toujours la même direction bien exactement, tout en appelant sans cesse les autres. De cette façon, ils parcourent, de compagnie, un espace de plusieurs lieues carrées. Ils font sans cesse retentir l'air de leurs cris d'appel : *schurr schurr*, ou *guép guép*. Vers le soir, ils reviennent à leur colonie, se séparent par paires, et jusqu'au crépuscule s'occupent activement à chasser les insectes sur les arbres. Ils recherchent surtout les bruyères, car c'est là que leur chasse est le plus fructueuse. Tant que le temps est au beau, il est très-rare qu'ils s'approchent des maisons ; mais quand le ciel est couvert ou quand il pleut, ils ne s'élèvent plus à de grandes hauteurs dans les airs comme les hirondelles ; ils ne chassent plus que sur les branches, s'aventurent au voisinage des habitations, et causent de grands dégâts aux ruchers. On peut les voir alors perchés sur une branche ou sur une poutre du rucher, et happer les abeilles au passage.

Les guêpiers sont surtout friands des insectes à aiguillon ; ils dévastent les ruches d'abeilles, comme les nids de guêpes et de frelons. Quand l'un d'eux a découvert un nid de guêpes, il se

pose tout auprès, et en quelques heures il en a attrapé et dévoré tous les habitants. Ils ne dédaignent pas pour cela les sauterelles, les cigales, les libellules, les mouches, les coléoptères; ils mangent tous les insectes qui passent en volant à leur portée. Ils régurgitent les ailes et les autres parties cornées de leurs proies.

La saison des amours commence à la fin de mai, pour le guêpier vulgaire. L'espèce recherche, pour construire son nid, la rive escarpée, argileuse ou sablonneuse, d'un cours d'eau. Il y creuse un trou rond, de 5 à 7 cent. de diamètre, et se sert à cet effet de son bec et de ses ongles, peut-être même seulement de ses ongles. De ce trou part un couloir horizontal ou légèrement ascendant, qui atteint parfois une profondeur de 1^m,30 à 2 mètres. A son extrémité, se trouve une chambre de 22 à 27 cent. de long, de 11 à 16 cent. de large, et de 8 à 11 cent. de haut; c'est là que la femelle dépose ses œufs. La ponte a lieu dans le courant de juin; elle est de quatre à sept œufs, d'un blanc pur et assez globuleux. Quelquefois, d'après Salvin, une deuxième chambre se trouve derrière la première, à laquelle elle est reliée par un couloir d'environ 30 cent. de long. Quelques auteurs disent y avoir trouvé une couche de mousse et d'herbes; quant à moi, dans tous les nids de guêpiers que j'ai découverts, je n'ai jamais vu trace de ces matériaux. Les ailes, les pattes des insectes, les résidus vomis par les jeunes ou par les parents, forment à la longue une couche sur laquelle reposent les petits. On ignore si la femelle couve seule, ou si le mâle la relaie dans cette fonction; on sait seulement que le père et la mère nourrissent et élèvent leurs petits. A la fin de juin, on voit déjà ceux-ci voler avec leurs parents, et en recevoir leurs aliments. Il est probable qu'au commencement, ils reviennent chaque soir à leur nid; Powys, du moins, a vu plusieurs fois trois ou quatre guêpiers sortir d'un même trou. Au bout de quelques semaines, les jeunes ont tout à fait les allures des vieux, et au moment des migrations, on ne pourrait les en distinguer par leur manière de vivre.

Les anciens racontaient diverses fables au sujet du guêpier vulgaire. « Cet oiseau est tellement rusé, dit Gessner, qu'il transporte ses petits d'un endroit à un autre, afin qu'on ne puisse les dérober. Il s'envole aussi d'un autre côté pour n'être pas pris, et pour ne pas faire découvrir où il a caché ses petits. On dit que, comme la cigogne, cet oiseau rend des services à ses parents; lorsque ceux-ci sont vieux, il ne les laisse pas sortir du

nid, et leur apporte leur nourriture, ou les transporte sur son dos d'un endroit à l'autre. »

Il est certain que le guêpier vulgaire ne doit pas être vu partout d'un bon œil. Ses pillages excitent contre lui la haine des apiculteurs, qui le poursuivent sans ménagement. Il n'est d'ailleurs pas craintif, surtout dans un endroit où il espère une proie abondante; les coups de feu mêmes ne le mettent pas aisément en fuite, et ce n'est que lorsqu'il a été longtemps poursuivi qu'il montre quelque défiance.

Chasse. — D'après Linder Mayer, on tue en Grèce, dans les derniers mois de l'année, des quantités considérables de guêpiers; on les y mange et ils sont pour les habitants de ce pays un mets délicieux. A Candie, on les prend avec des hameçons, comme nous l'apprenait déjà Gessner. « Leur beauté excite les jeunes garçons de l'île de Crète à les prendre avec des sauterelles, comme ils le font des hirondelles; à cet effet, ils piquent une sauterelle à l'extrémité d'un fer recourbé en hameçon, et attachent celui-ci à un fil, qu'ils tiennent en main; ils laissent la sauterelle voler et lorsque l'oiseau la voit, il l'avale et se trouve pris. »

Usages et produits. — D'après Gessner, le guêpier vulgaire ne serait pas bon à manger, mais sa chair aurait des propriétés thérapeutiques très-efficaces. « On ne mange pas le guêpier, dit-il, car sa chair est dure, indigeste; elle est cependant utile dans des cas d'ulcères. Le fiel, mêlé à de l'huile et à des olives non mûres, rend les cheveux d'un très-beau noir. » Il n'est pas nécessaire de dire que depuis fort longtemps la chair du guêpier a cessé de jouer son rôle thérapeutique, et que de nos jours la coquetterie ne tire plus de cosmétique du fiel de ces oiseaux.

LES MÉLITTOTHÈRES — MELITTOTHERES.

Die Bienenwölfe, the Bee-Eaters.

Caractères. — Les mélittothères sont caractérisés par leur stature vigoureuse, leur bec fort, leurs rectrices médianes très-longues.

LE MÉLITTOTHÈRE DE NUBIE — MELITTOTHERES NUBICUS.

Der Scharlachspint, the red-throated Bee-Eater.

Caractères. — Le mélittothère de Nubie (*fig. 32*), ou mélittothère écarlate, est un oiseau superbe. Il a le dos rouge-de-sang, le ventre rose; la tête, la gorge, le croupion, les sous-caudales

d'un vert bleuâtre ; une bande noire étendue de l'angle buccal à la région parotique, en passant sur l'œil ; les rémiges et les rectrices médianes noires à leur extrémité. L'œil, comme chez tous les méropidés que je connais, est rouge-carmin. Le bec est noir ; les pattes sont brunes. Cet oiseau a 30 cent. de long ; la longueur de l'aile est de 16 cent. ; les deux rectrices médianes ont 19 cent. de long, les autres 12.

Distribution géographique. — On a rencontré le mélittothère écarlate sur toute la côte orientale d'Afrique, tantôt solitaire, tantôt en grandes bandes. Je l'ai vu dans le Soudan Oriental.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans les contrées que j'ai parcourues, le mélittothère écarlate apparaît au sud du 15° de latitude nord, vers le commencement de la saison des pluies et y demeure jusqu'en mars. Niche-t-il dans le Soudan Oriental ? C'est ce que je ne puis certifier. Je trouve mentionné une fois dans mon journal qu'il se disposait à nicher, mais jamais je n'ai rencontré de nid. Heuglin trouva des nids, réunis en colonie, sur le cours supérieur de l'Abiad ou Nil-Blanc, aux mois d'avril et de mai ; ces nids consistaient en des trous profonds, dirigés obliquement, toujours placés du côté opposé au vent, et renfermaient des œufs ronds, blancs, transparents, à reflets rosés. Hartmann assure avoir rencontré sur la rive argileuse et escarpée d'un cours d'eau, au-dessus de Sennaar, « plusieurs milliers de ces nids, absolument inabordables, » et avoir vu des nuées de ces oiseaux. Je ne mets pas en doute cette assertion, quoiqu'elle soit un peu entachée, ce me semble, d'exagération. Les observations de Heuglin concordent mieux avec les miennes. Tous deux, nous avons rencontré les mélittothères écarlates par bandes de soixante à quatre-vingts individus.

Tant que les steppes dégarnies d'arbres du Soudan sont couvertes de leur luxuriante végétation herbacée ; tant qu'elles sont encore riches en insectes, les mélittothères et bien d'autres oiseaux y trouvent une nourriture abondante ; ils ne mangent presque que des sauterelles. Souvent, au dire de Heuglin, on voit dans le Kordofahn les mélittothères perchés sur les bœufs, les ânes, parfois même sur les cigognes qui se promènent majestueusement au milieu des herbes ; et de là, ils chassent les sauterelles qu'ont fait lever leurs singulières montures. Ils les prennent et les mangent tout en volant, puis reviennent à leur observatoire mouvant. Je ne me rappelle pas avoir été témoin de ce singulier

spectacle, mais, comme Hartmann, j'ai vu le mélittothère écarlate prendre des insectes sur le sol, les retirer des crevasses produites par les ardeurs du soleil ; comme Heuglin, j'ai vu l'incendie d'une steppe attirer ces oiseaux et les falconidés qui vivent de serpents et d'insectes. Même pour celui qui n'étudie pas les mœurs des animaux, l'incendie d'une steppe est un spectacle de toute beauté ; mais pour le naturaliste, il a un attrait tout particulier. Au risque de me répéter, je ne peux m'empêcher de m'arrêter un instant sur ce sujet, en parlant du mélittothère écarlate.

Quand la sécheresse a détruit toute vie végétale, que les steppes, un vrai paradis pendant la saison des pluies, sont transformées en un vaste désert désolé, le nomade, par un jour de grand vent, met le feu aux herbes desséchées. Bientôt, l'incendie éclate violent et terrible. Les flammes s'élancent dans la plaine avec la vitesse de l'ouragan. Au loin, s'étend la mer de feu, et au-dessus s'élève un nuage de fumée, tandis que le ciel rougit des lueurs de l'incendie. Le feu dévore les herbes ; il lèche les arbres, détruisant les lianes qui lui fournissent un nouvel aliment. Parfois, il gagne une forêt vierge, et en consume les arbres ; souvent il arrive jusqu'à un village, et en détruit les cabanes de chaume.

Quelque rapide que soit la marche de l'incendie, quelque nombreux que soient les matériaux qui servent à l'alimenter, jamais les animaux lestes à la course ne deviennent sa proie ; néanmoins, il excite dans tout leur monde une agitation, une anxiété sans égales ; il met en fuite tous ces êtres qui peuplent les hautes herbes ; tous se sauvent, à mesure que la ligne enflammée se rapproche. Au milieu des troupeaux d'antilopes effarés, on voit des léopards et d'autres carnassiers, oublieux, devant le commun danger, de leur férocité instinctive ; le lion se lève, il rugit de colère et de terreur, et s'enfuit comme les autres. Les animaux qui terrent, cherchent un refuge dans leurs demeures souterraines, laissant la mer de flammes passer au-dessus d'eux, sans les atteindre. Mais les insectes, les animaux rampants deviennent la proie du feu. Les serpents ne peuvent lui échapper ; les scorpions, les tarentules, les scolopendres sont ses victimes désignées. Du reste échapperaient-ils au feu, qu'ils rencontrent des ennemis redoutables que l'incendie attire. J'ai déjà dit comment les rapaces accouraient et chassaient au-devant de la ligne des flammes. A ces oiseaux s'en mêlent d'autres, et notamment le mélittothère écarlate.

Tous savent que l'incendie leur rabat les proies dont ils se nourrissent, et ils profitent de cette occasion. On est stupéfait de leur hardiesse, surtout de celle des plus petits d'entre eux. Du haut des airs, le méliothère se laisse tomber au plus fort de l'incendie, vole tout à côté de la flamme, s'élève de nouveau, pour disparaître l'instant d'après au milieu des tourbillons de feu et de fumée. Heuglin dit que souvent il se brûle le bout des ailes et de la queue. Jamais je n'ai vu cela, et je puis affirmer qu'il vole tout au ras des flammes, et qu'on ne peut assez admirer son audace.

Ignorant si d'autres méropidés pratiquent le même genre de chasse, je n'ai pas voulu passer sous silence cette singulière habitude du méliothère écarlate.

LES COCCOLARYNX — COCCOLARYNX.

Die Buntspinte, the variegated Bee-Eaters.

Caractères. — Les coccolarynx ont le bec très-mince, grêle; la queue de moyenne longueur, tronquée à angle droit; le plumage paré de couleurs très-vives.

A ce genre appartient l'espèce suivante, que j'ai observée dans les forêts sur les bords du Nil-Bleu.

LE COCCOLARYNX BRIDÉ — COCCOLARYNX FRENATUS.

Der Prachtspint, the magnificent Bee-Eater.

Caractères. — Le coccolarynx bridé ou superbe, a le dos vert, le ventre brun-cannelle; le front mêlé de vert et de bleu; la gorge écarlate; le bas-ventre, les sous-caudales et le croupion bleu-de-gentiane; une ligne noire, bordée supérieurement d'un liséré bleu-turquoise, du bec à l'œil; les rémiges secondaires marquées d'une bande noire à l'extrémité, bordées en avant d'un liséré bleu-turquoise; l'œil rouge vif; le bec et les pattes noirs. Cet oiseau a 22 cent. de long; la longueur de l'aile est de 10 cent., celle de la queue de 9.

Mœurs, habitudes et régime. — Le coccolarynx est un des plus beaux oiseaux du centre de l'Afrique. On le voit partout où il trouve un endroit convenable pour nicher; rarement, il est solitaire, et le plus souvent on le rencontre par bandes très-nombreuses. Par ses mœurs, il rappelle plutôt les gobe-mouches que les hirondelles. Ce n'est qu'exceptionnelle-

ment qu'il s'élève au-dessus de la cime des arbres, y chassant les insectes, comme le font les hirondelles. Il m'a semblé que les bandes de coccolarynx ne quittaient jamais le voisinage de leurs colonies. Pendant plusieurs mois, je les ai observées aux mêmes endroits, sans qu'elles y fussent retenues par le soin de leur progéniture.

Le jour de Noël 1850, j'amarrai mon bateau près de la colonie la plus nombreuse que j'aie jamais vue. Soixante couples au moins s'étaient établis sur une paroi argileuse, lisse et solide de la rive du Nil-Bleu. Ils occupaient un espace de 3 à 4 mètres carrés; les nids s'y touchaient presque; c'est à peine s'il y avait une distance de 10 à 15 cent. entre eux. Leurs bouches avaient environ 4 cent. de diamètre; elles étaient suivies chacune d'un couloir horizontal de 1^m à 1^m,50 d'étendue; couloir qui aboutissait à une chambre de 16 à 22 cent. de long, 11 à 16 cent. de large et à 7 à 9 cent. de haut.

Dans aucune de ces chambres, je ne trouvai ni matériaux ordinaires des nids d'oiseaux, ni œufs, ni petits; cependant on voyait les coccolarynx y entrer et en sortir sans cesse.

La vie de ces animaux offrait un spectacle des plus intéressants. Ils couvraient les arbres voisins; sur chaque branche, se tenait un couple, et les deux époux s'envolaient l'un après l'autre, poursuivant une proie, revenant à leur place ou se dirigeant vers le nid, dans lequel ils disparaissaient pour reparaitre l'instant d'après, sans que j'eusse pu voir ce qu'ils allaient y faire. Je ne comprends pas comment chacun pouvait distinguer sa demeure de celle de ses voisins. L'aspect de la colonie rappelait celui d'une ruche. Une nuée de ces oiseaux volait devant l'entrée des nids: voulaient-ils y pénétrer, ils ne montraient nulle hésitation; après avoir voleté un instant, ils s'élançaient tout à coup dans l'intérieur, et cela avec tant de promptitude, qu'il fallait bien admettre que c'était dans leur demeure qu'ils s'étaient introduits. Le soir, tout devint plus tranquille, et à la tombée de la nuit, la bande tout entière avait disparu; la plupart, sinon tous, s'étaient retirés dans leurs trous.

Ce spectacle excita mon ardeur de collectionneur. Je résolus de m'emparer de ces oiseaux, fort rares encore à ce moment. Je plaçai un vaste filet à l'entrée des nids, et le lendemain matin, cinquante d'entre eux y étaient pris. Je pus ainsi me procurer un grand nombre d'individus de cette belle espèce; mais, en-

core aujourd'hui, il me semble que j'ai des reproches à me faire au sujet de cette capture.

LES MÉLITTOPHAGES — *MELITTOPHAGUS*.

Die Gabelspinte, the fork-tailed Bee-Eaters.

Caractères. — Les mélittophages se rapprochent plus que tous les autres méropidés des hirondelles; leur caractère principal est tiré de la forme de leur queue, qui est profondément fourchue, à rectrices latérales très-longues.

LE MÉLITTOPHAGE HIRONDELLE — *MELITTOPHAGUS HIRUNDINACEUS*.

Der Schwalbenspint.

Caractères. — Le mélittophage hirondelle, qui nous servira de type du genre, a le dos d'un vert jaunâtre, à reflets vert-doré; la partie postérieure du dos, les sus-caudales et la queue d'un vert plus foncé, le ventre d'un vert plus clair; la gorge jaune-safran, séparée de la poitrine par une bande bleu-d'outremer; les plumes de la région anale et les sourcils d'un bleu turquoise; la ligne naso-oculaire noire. Cet oiseau a 23 cent. de long; la longueur de l'aile est de 9 cent., celle de la queue de 11.

Distribution géographique. — Le Vaillant découvrit le mélittophage hirondelle dans le sud de l'Afrique; d'autres naturalistes le trouvèrent plus abondamment dans l'ouest de ce continent. Henglin l'observa en deçà du fleuve Djour, jusqu'à Kosanga; il ne le vit que dans les grandes forêts, et même loin des cours d'eau.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après Le Vaillant, le mélittophage hirondelle vit par paires, et on ne rencontre de petites bandes que quand les jeunes ont pris leur essor. Dans l'Afrique du sud, c'est un oiseau migrateur, arrivant et disparaissant régulièrement dans certaines saisons.

Avant d'entreprendre leur voyage, tous ceux qui habitent un même canton se réunissent en grand nombre et s'en vont de concert.

Le mode de reproduction du mélittophage hirondelle ne diffère pas de celui des autres oiseaux dont nous venons de faire l'histoire. Chaque couvée est de cinq ou six œufs d'un blanc bleuâtre.

Le Vaillant croit que cet oiseau exhale une odeur particulière assez agréable. Cinq ou six individus qu'il avait enfermés dans sa tente, la

parfumèrent de telle sorte qu'on aurait pu croire qu'il s'y trouvait des fleurs.

LES COSMÉROPS — *COSMAËROPS*.

Die Schmuckspinte.

Caractères. — Les cosmérops ont les caractères généraux des guépriers; mais ils s'en distinguent par des rectrices médianes prolongées en brins grêles et filiformes.

Distribution géographique. — La seule espèce sur laquelle repose ce genre habite l'Australie, où elle représente la famille des méropidés.

LE COSMÉROPS ORNÉ — *COSMAËROPS ORNATUS*.

Der Schmuckspint.

Caractères. — Le cosmérops orné (*fig. 33*) a le dos vert, le sommet de la tête, la nuque et les ailes rouge-brun; le haut du dos et le croupion bleu-de-turquoise; le ventre vert; la gorge jaune-vif, séparée de la poitrine par une bande noir foncé; la région anale bleue; la ligne naso-oculaire noir-satiné, bordée inférieurement de bleu de ciel. Cet oiseau a environ 22 cent. de long; la longueur de l'aile est de 12 cent., celle de la queue de 9.

Distribution géographique. — Nous devons à Gould la connaissance des mœurs de cet oiseau, qu'il a trouvé dans le sud de l'Australie et dans la Nouvelle-Galles du Sud, où il est très-commun, surtout aux bords de la rivière des Cygnes.

Mœurs, habitudes et régime. — Il recherche les forêts sèches et clair-semées, et se tient toujours perché sur une branche morte, dépourvue de feuilles; c'est là son observatoire de chasse. Le soir, il se réunit avec ses semblables sur le bord du fleuve, par grandes bandes de plusieurs centaines d'individus. Tout, dans sa manière d'être, est fort attrayant, aussi est-il universellement aimé en Australie. La beauté de son plumage, l'élégance de son port, la grâce de ses mouvements, attirent sur lui l'attention de chacun. De plus, il est le messager du printemps. Il arrive à la Nouvelle-Galles du Sud, au mois d'août, pour partir en mars, c'est-à-dire à l'entrée de l'hiver; il se dirige alors vers le nord, et on voit de grandes bandes de ces oiseaux parcourir tout le nord de l'Australie et les îles avoisinantes, quelques-uns même paraissent y nicher.

Le mode de reproduction du cosmérops, ne diffère pas de celui des autres méropidés.

LES NYCTIORNIS — *NYCTIORNIS*.

Die Nachspinte, the azure-throated Bee-Eaters.

Aux Indes, la famille des méropidés est très-nombreuse, et les espèces diffèrent assez du type général pour que Cabanis ait cru pouvoir en faire une famille distincte.

Caractères. — Les nyctiornis ont un bec de longueur moyenne, fort, recourbé; des ailes obtuses, la quatrième rémige dépassant les autres; la queue longue, presque tronquée à angle droit; le plumage mou et assez riche; le cou et la poitrine ornées de plumes raides, de forme toute particulière.

LE NYCTIORNIS D'ATHERTON — *NYCTIORNIS*
ATHERTONII.

Der Sangrok, the azure-throated Bee-Eater.

Caractères. — Le nyctiornis d'Atherton ou *sangrok*, comme l'appellent les Indiens, a le dos vert-de-perroquet; le ventre jaune-isabelle à raies longitudinales vert-olive; le sommet de la tête, le menton et la gorge, d'un vert clair, relevé par des taches longues et larges; les plumes de la gorge d'un bleu-vert foncé, bordées de vert clair; l'œil jaune-foncé, le bec gris-de-plomb et noir à la pointe; les pattes d'un vert foncé. Cet oiseau a 30 cent. de long et 50 cent. d'envergure; la lon-

gueur de l'aile est de 15 cent., celle de la queue de 17 cent.

Distribution géographique. — Atherton envoya le premier individu connu de cette espèce à Jardine, en lui disant qu'il vivait solitaire dans les forêts de bambous de l'intérieur de l'Inde et avait des habitudes nocturnes. C'est sur ces renseignements qu'on lui donna le nom significatif de *nyctiornis* (oiseau de nuit), nom dont des observations ultérieures devaient démontrer la fausseté. Nous savons en effet, par Hodgson et par Jerdon, que le *sangrok* habite les grandes forêts des Indes, depuis la plaine jusqu'à une altitude de 1,000 à 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mœurs, habitudes et régime. — Le nyctiornis vit solitaire. Il demeure perché sur une branche d'où il s'élançait sur les insectes qui passent, pour y revenir aussitôt après. Il se nourrit d'abeilles, de guêpes, de coléoptères, de sauterelles et d'autres insectes. Il est paresseux; ses habitudes ne présentent aucune particularité intéressante.

Au dire de Hodgson, on en capture souvent de vivants, dans les grandes chasses auxquelles se livrent les rajahs des Indes; le bruit que font les chasseurs les étourdit au point qu'ils se laissent prendre avec la main. Boys, par contre, assure qu'on les surprend très-difficilement.

La voix de cet oiseau est forte et perçante.

On ne sait rien de positif au sujet de son mode de reproduction. Les indigènes racontent qu'il niche dans les creux des troncs d'arbres.

LES CORACIIDÉS — *CORACII*.

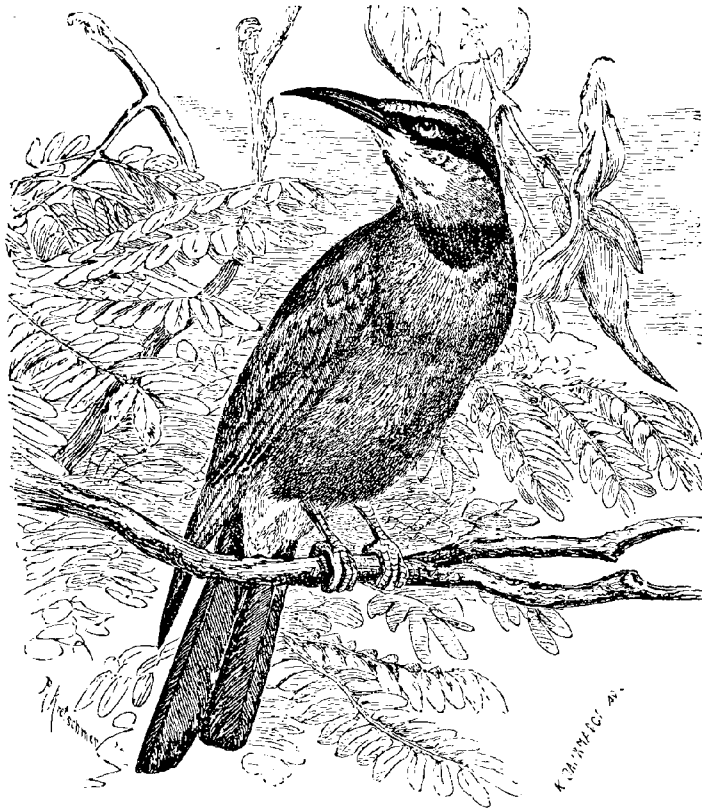
Die Raken, the Rollers.

Caractères. — Les coraciidés sont des oiseaux d'assez forte taille; leur plumage est orné de couleurs vives et variées. Ils ont le bec assez long, fort, droit, un peu élargi à la base, comprimé vers sa pointe, à bords tranchants, à pointe recourbée; des tarses courts, faibles; des doigts petits; les ailes de longueur moyenne, et assez larges; une queue moyenne, tantôt tronquée à angle droit, tantôt légèrement arrondie, tantôt faiblement échancrée; parfois, les deux rectrices externes dépassent les autres de beaucoup. Le plumage est dur et grossier, les tiges des plumes étant raides, les barbes lisses et décomposées. Le vert, le bleu, le brun cannelle et le rouge vineux en sont les couleurs prédominantes. Les

différences suivant l'âge ou le sexe sont à peu près insignifiantes.

Distribution géographique. — Les contrées tropicales de l'ancien monde sont la véritable patrie des coraciidés. Une espèce, il est vrai, habite l'Europe, mais la plupart vivent dans la zone équatoriale. L'Afrique et l'Asie ont à peu près chacune le même nombre d'espèces; la Nouvelle-Hollande n'en possède qu'un nombre fort restreint.

Mœurs, habitudes et régime. — Les coraciidés recherchent les lieux secs des plaines; ils sont rares dans les montagnes, de même que dans les contrées très-fertiles. Ce ne sont pas des oiseaux sylvoles à proprement parler; on les trouve dans

Fig. 33. Le *Cosmécrops orné* (p. 126).

les bois clair-semés des steppes de l'Afrique, mais jamais dans les forêts vierges. Ce qu'ils demandent, ce sont de grands arbres isolés, des blocs de rochers, des maisons inhabitées, d'où ils puissent voir au loin, et dont les trous ou les crevasses leur offrent des endroits favorables pour nicher.

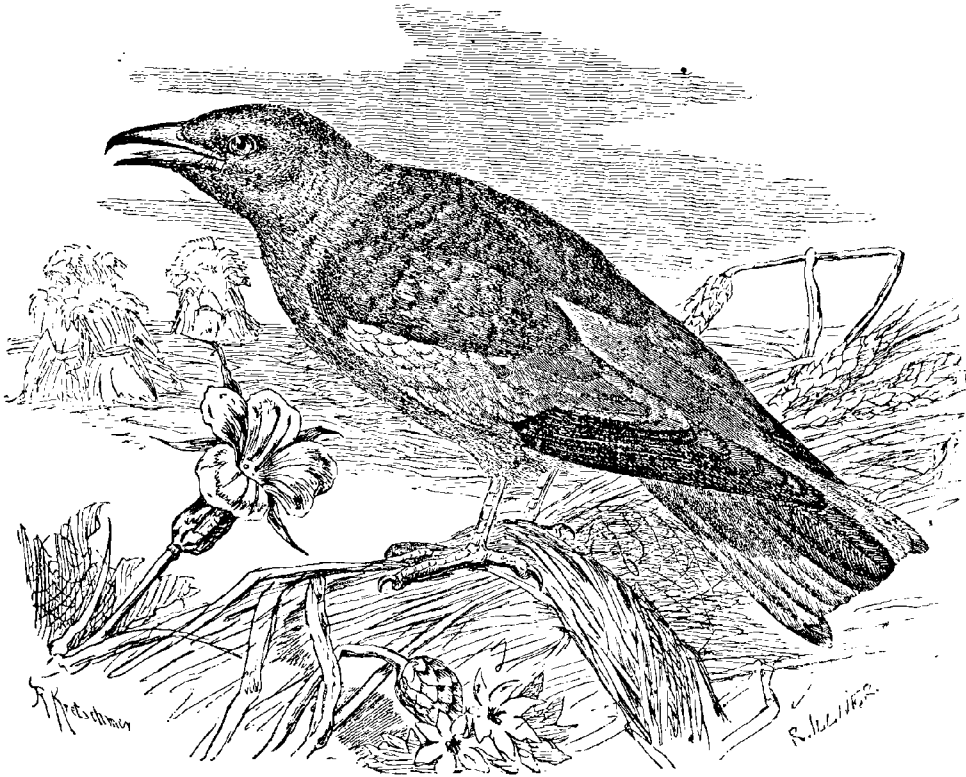
C'est sur un point culminant et isolé que les coraciidés se tiennent de préférence, et c'est de là qu'ils examinent soigneusement tout leur domaine. Que quelque grand insecte passe à leur portée, ils le happent, comme le font les guêpiers et les gobe-mouches ; qu'une souris trotte imprudemment, qu'un lézard ou quelque autre reptile se montre à leurs yeux, ils fondent dessus et s'en emparent ; de temps à autre, ils se permettent aussi de piller un nid. Dans certaines saisons ils mangent des fruits, mais le régime animal est toujours celui qu'ils préfèrent.

« Tous les coraciidés sont des oiseaux inquiets et désagréables. Une défiance extraordinaire, une prudence plus que craintive, une vivacité qui ne connaît point la fatigue, une gaieté continuelle, un penchant tout particulier à faire

du bruit et à se quereller, et chez les adultes, une résistance obstinée à l'apprivoisement, tels sont, dit Gloger, les traits principaux de leur caractère. Ils ne demeurent jamais longtemps silencieux ; ils ne se cachent que par crainte, non pour le plaisir de se cacher ; ils se tiennent de préférence sur la cime des arbres, ou à l'extrémité des branches sèches. Ils ne sautillent guère, pas plus dans les branches que sur le sol, et ne changent de place qu'en volant. Leur vol est vif, rapide, extraordinairement facile ; ils exécutent, tout en volant, des tours d'adresse très-remarquables. Leur voix est dure et désagréable ; leur nom allemand *rake* en est presque l'onomatopée.

Les coraciidés ne sont fixés dans une localité qu'autant qu'ils y sont retenus par les soins à donner à leur progéniture ; tout le reste du temps, ils errent dans la contrée. L'espèce qui vit dans le Nord émigre tous les ans ; mais, en hiver, au lieu de demeurer à un même endroit, elle voyage sans cesse et franchit, sans nécessité apparente, des espaces considérables, comme le font les espèces des contrées tropicales.

Les coraciidés construisent leur nid en diffé-



Corbeil, Crété Fils, Imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 34. Le Rollier vulgaire (p. 130).

rents endroits, mais toujours de la même façon. Dans nos contrées, le rollier vulgaire niche dans les creux des troncs d'arbres. On a vu que tous les autres oiseaux de la même famille avaient aussi cette habitude, mais nous savons maintenant qu'ils utilisent plus souvent, pour y établir leur nid, les crevasses des murs, les fentes des rochers, les trous creusés dans les falaises argileuses. Quant au nid en lui-même, ce n'est qu'un amas grossier de foin, de racines, de poils et de plumes. Chaque couvée est de quatre ou cinq œufs d'un blanc très-pur. Le mâle et la femelle les couvent alternativement, et tous deux se partagent les soins de l'éducation des petits. Ils déploient la plus grande ardeur dans l'accomplissement de cette tâche, tant, du moins, qu'il ne s'agit que de couvrir les œufs ou de donner à manger aux petits ; pour le reste, ils s'en inquiètent fort peu ; ils ne s'occupent nullement, par exemple, d'entretenir la propreté du nid, et le laissent se transformer finalement en un amas d'ordures. Les jeunes ne tardent pas à se rendre indépendants. Peu de temps après avoir pris leur essor, ils suivent chacun leur voie, sans s'inquiéter ni de leurs pa-

Врѣмѣ.

rents ni de leurs semblables ; la sociabilité, en effet, est chose parfaitement inconnue des coraciidés.

Chasse. — Les coraciidés sont l'objet de nombreuses poursuites, à cause de la beauté de leur plumage et de la succulence de leur chair. Chez nous, chaque paysan se croit en droit de tirer ces singuliers oiseaux ; dans le midi de l'Europe, on leur fait une chasse réglée. Les coraciidés adultes ont de plus à redouter les attaques des falconidés de toute espèce, et les jeunes, celles des carnassiers grimpeurs. Le cultivateur soucieux de ses véritables intérêts fait bien de les prendre sous sa protection. De temps à autre ils peuvent bien détruire un nid d'oiseau ; mais ce dégât ne peut être comparé aux services qu'ils nous rendent d'autre part.

Captivité. — Il est malheureusement difficile d'habituer ces beaux oiseaux à la captivité. Les adultes ne peuvent vivre en cage ; quant aux jeunes, il leur faut les soins les plus assidus pour les habituer à la perte de leur liberté. Ce ne sont d'ailleurs pas des oiseaux divertissants. Ils demeurent généralement tranquilles et silen-

IV — 328

cieux à la même place, salissent leur plumage, et ne savent pas se faire aimer de leur maître.

LES ROLLIERS — *CORACIAS*.

Die Roken, the scarlet Crows.

Caractères. — Le genre rollier auquel appartient l'espèce européenne, que nous considérons comme le type de la famille, présente les caractères suivants. Le bec est de longueur moyenne, droit, fort, large à sa base, à arête légèrement bombée, à pointe crochue; les tarses sont plus courts que le doigt médian; la deuxième rémige est la plus longue de toutes; la queue est égale, les rectrices externes n'étant pas plus longues que les autres.

LE ROLLIER VULGAIRE — *CORACIAS GARRULUS*

Die Blaurake, the Chough.

Caractères. — Le rollier vulgaire ou rollier bleu (*fig. 34*) a un plumage superbe. Un vert brillant en est la couleur dominante; il a le dos brun-cannelle clair; le front et le menton blanchâtres; les rémiges bleu-indigo à leur face supérieure, bleu-azuré à leur face inférieure; les petites rectrices supérieures de l'avant-bras et les plumes du croupion d'un bleu foncé; les rectrices externes d'un bleu clair, les autres d'un bleu tirant de plus en plus sur le noir, leurs barbes externes seules étant d'un bleu clair; les deux rectrices médianes d'un vert bleu ou vert gris; l'œil brun, le bec noir; les pattes d'un jaune-foncé sale. Les jeunes ont le haut de la tête, la nuque et le ventre d'un vert gris, le dos brun-cannelle terne, la queue vert-bleu pâle; pour tout le reste de leur plumage, ils ressemblent à leurs parents. Cet oiseau a de 33 à 36 cent. de long et de 74 à 77 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 21 cent., celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — Le rollier vulgaire a été observé dans toutes les contrées de l'Europe, au sud de la Scandinavie; mais son aire de dispersion s'étend bien au delà, et, dans ses voyages, il parcourt la moitié de l'Afrique et tout le sud de l'Asie. Radde ne l'a pas rencontré dans la Sibérie orientale; Pallas nous apprend cependant qu'il niche encore dans la partie sud de l'Altai. Dans nos contrées, on ne le trouve que par-ci, par-là, principalement dans les pays en plaine; il est excessivement rare dans la montagne. On ne l'a jamais observé ni en Hollande ni en Angleterre, et il ne ferait que

traverser dans ses voyages la Suisse, le nord de la France et l'Italie. A Corfou, il se montre très-abondamment à l'époque de ses migrations; mais les bandes n'y restent que peu de temps; quelques paires seulement nichent dans l'île ou sur le continent avoisinant. A Malte, il est commun en automne et au printemps, quelques individus seuls y demeurent et s'y établissent.

Dans le sud de la Russie, en Espagne et en Grèce, il est très-commun dans certains endroits; en Grèce, notamment, on rencontre de véritables colonies de rolliers, et en Espagne j'ai observé des bandes assez nombreuses de ces oiseaux. Dans leurs voyages d'hiver, les rolliers se montrent dans tous les pays de l'Afrique que j'ai parcourus; j'en ai vu au sud du 42° de latitude nord, et, d'après A. Smith, on en rencontrerait au cap de Bonne-Espérance. D'après Jerdon, ils sont communs dans l'Asie occidentale et dans l'Asie centrale; aux Indes, on ne les voit que dans les provinces du nord-ouest.

Mœurs, habitudes et régime. — Chez nous, le rollier vulgaire fuit le voisinage de l'homme; dans le sud, au contraire, il se laisse facilement observer. Tant que les soins à donner à sa progéniture ne le retiennent pas à un même endroit, il erre de lieu en lieu pendant toute la journée, volant d'arbre en arbre, ou se perchait sur la cime d'un arbre ou à l'extrémité d'une branche sèche, pour y guetter sa proie. Quand le temps est couvert, il est triste et morose; quand le soleil luit, il vole dans les airs, comme pour se jouer; il fait des culbutes, se laisse tomber verticalement d'une grande hauteur, se relève ensuite à grands coups d'aile, sans qu'on découvre de but apparent à toutes ces allures. On ne le voit pas sautiller dans les branches, comme les lévirostres en général, et ce n'est guère qu'à l'aide de ses ailes qu'il se meut. A terre, il paraît totalement étranger; parfois, cependant, il rase le sol en volant, et le rase d'assez près pour pouvoir y saisir un animal qui y court.

Ses sens paraissent assez parfaits, son intelligence suffisamment développée; mais ses mœurs n'ont rien de fort agréable. Bien différents en cela des méropidés, le rollier vulgaire et tous ses congénères sont des oiseaux querelleurs, insociables, ne vivant en paix avec presque aucun autre animal, et étant notamment en guerre continuelle avec leurs semblables. Von der Mühle assure que le rollier d'Europe vit en bonne harmonie avec le choucas. Naumann dit qu'il en est de même pour plusieurs autres oiseaux. La première assertion est exacte;

quant à la seconde, on ne peut l'admettre que sous réserve, car le rollier attaque et poursuit avec fureur non-seulement les rapaces, mais encore les geais, les corbeaux et les corneilles.

Sa voix est un cri perçant, rauque, qu'il répète souvent, et qu'on exprime par *raker, raker, raker*; son cri de colère est un grincement qui peut se rendre par *raeh*; son cri de tendresse et d'amour est *kraeh*, dit sur un ton haut et plaintif. « Quand le temps est beau, dit Naumann, le mâle s'élève dans les airs, non loin de l'endroit où couve sa femelle; il crie *rak, rak, rak*; arrivé à une certaine hauteur, il se laisse tomber en culbutant, volète de côté et d'autre, tout en répétant plusieurs fois de suite *raeh, raeh, raeh*; puis il vient se poser à l'extrémité de quelque branche sèche. Ces cris, à ce qu'il paraît, leur tiennent lieu de chant. »

Le rollier vulgaire se nourrit d'insectes de toute espèce et de petits reptiles, notamment de coléoptères, de sauterelles, de vers, de petites grenouilles et de lézards. De temps à autre, il attrape une souris ou quelque jeune oiseau. Naumann dit ne l'avoir jamais vu prendre un oiseau au vol; Jerdon affirme, par contre, que le rollier de l'Inde poursuit les insectes en volant à une certaine distance; qu'il chasse activement les termites ailés, lorsqu'ils quittent leur nid après la pluie.

D'après Naumann, les rolliers ne prendraient aucun aliment végétal; Von der Mühle, au contraire, dit avoir vu souvent, en Grèce, les plumes de la base de leur bec engluées du suc des figues, et Lindermayer affirme qu'après avoir quitté la Grèce, ils demeurent encore quelque temps dans les îles avant de continuer leur voyage vers l'Afrique, et qu'ils sont retenus dans ces îles par le mets dont ils sont le plus friands, par les figues. Quoi qu'il en soit, les insectes n'en forment pas moins le fond de leur nourriture. Perché sur sa branche, le rollier vulgaire regarde tout autour de lui, vole rapidement vers l'insecte qu'il a entrevu, le prend avec son bec, le dévore, puis revient vers sa place. « Il mange volontiers les petites grenouilles rainettes, dit Naumann. J'en ai vu en prendre avec leur bec par les pattes de derrière, les frapper contre le sol jusqu'à ce qu'elles ne bougeassent plus, et les avaler ensuite, ils en dévoreraient ainsi trois ou quatre l'une après l'autre. » Le rollier ne paraît pas avoir besoin d'eau; on a dit qu'il ne buvait pas, et ne se baignait pas non plus; cette assertion paraîtra vraisemblable à tous ceux qui ont eu l'occasion d'observer cet oiseau dans les

steppes ou au milieu du désert, là où ne se trouve pas une goutte d'eau.

En Allemagne, le rollier vulgaire niche dans des troncs d'arbres, qu'il tapisse intérieurement de racines sèches, de chaumes, de plumes et de poils; dans le midi de l'Europe, il se loge dans les crevasses des murs, ou bien, à la façon des méropidés, il se creuse des trous dans une paroi argileuse escarpée. C'est ce que j'ai observé en Espagne, ce qu'ont vu Von der Mühle et Lindermayer en Grèce, Porrys et Taylor à Malte et à Corfou. Dans la Maïna, Von der Mühle trouva une colonie de rolliers qui avaient ainsi établi leurs demeures dans une falaise verticale, de 100 mètres de haut, au bord de la mer; mais à Nègrepont, où les plantations d'oliviers et les vignobles sont semés de nombreuses maisons, il les vit nicher sous les toits. Jerdon rapporte la même chose de l'espèce qui vit aux Indes.

Chaque couvée est de quatre ou six œufs d'un blanc lustré. Le mâle et la femelle les couvent alternativement, et avec une telle persévérance, qu'on peut les enlever avec la main de dessus leurs œufs, sans qu'ils fassent de tentatives pour s'enfuir. « Comme les parents n'ont aucun souci d'enlever les ordures, dit Naumann, les jeunes finissent par se trouver enfouis dans un monceau d'excréments et de débris de toute espèce, et le nid exhale une odeur repoussante. » Les petits sont nourris d'insectes et de vers; ils prennent leur essor de bonne heure, mais demeurent encore longtemps avec leurs parents, et entreprennent avec eux leurs voyages. Le père et la mère déploient le plus grand courage pour défendre leur progéniture; ils s'exposent vaillamment aux ennemis qui les menacent, oublieux de leur propre sécurité.

Chasse. — La chasse du rollier vulgaire est facile, si l'on choisit pour affût un des arbres que cet oiseau recherche. Il est plus difficile de le prendre en vie; à la vérité, les oiseleurs, chez nous du moins, se soucient peu de le capturer. Il en est autrement aux Indes, à ce que rapporte Jerdon. L'on y chasse le rollier au faucon, et on le prend dans des pièges spéciaux. On recourbe des tiges de roseaux, que l'on enduit de glu, et sous l'arc qu'elle décrivent on suspend une souris morte ou quelque autre appât. Le rollier cherche à prendre cet appât en volant; mais le bout de ses ailes vient toucher les roseaux englués, et il y demeure suspendu.

LES EURYSTOMES — *EURYSTOMUS*.*Die Rollen.*

Caractères. — Les eurystomes ont le bec fortement recourbé, court, très-déprimé, large sur les côtés, à arête arrondie; la deuxième rémige est la plus longue; la queue est courte, tronquée à angle droit ou légèrement arrondie; les pattes conformées comme celles des rolliers. Leur plumage ressemble beaucoup à celui de ces derniers.

L'EURYSTOME PAISIBLE — *EURYSTOMUS PACIFICUS**Der Dollarvogel, the Dollar-Bird.*

Caractères. — Cette espèce, que les naturalistes appellent l'*oiseau-dollar*, est une des plus connues de ce genre. Elle a la tête et le cou d'un brun foncé; le dos vert-de-mer; les joues noires; la gorge d'un bleu superbe, chaque plume ayant sur sa tige une raie bleu clair; le ventre vert clair; la moitié basilaire des barbes externes des rémiges primaires, les barbes externes des rémiges secondaires, les barbes externes de la moitié basilaire des rectrices d'un bleu vif; une tache d'un blanc bleuâtre au milieu de chaque rémige; l'œil brun foncé; les paupières, le bec et les pattes rouges. Cet oiseau a environ 28 cent. de long; la longueur de l'aile est de 19 cent., celle de la queue de 10.

Distribution géographique. — Gould dit n'avoir trouvé l'oiseau-dollar que dans la Nouvelle-Galles du Sud; mais Elsey nous apprend qu'il est très-commun dans la baie Victoria. Il arrive au printemps dans la Nouvelle-Galles du Sud, et s'en va, se dirigeant vers le nord, dès que ses petits sont devenus grands.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est au lever et au coucher du soleil, ou par les jours sombres, que cet oiseau est le plus actif; quand il fait beau, il demeure tranquille, perché sur

quelque branche morte. Il est hardi en toute saison; mais au moment des amours il attaque avec une véritable furie quiconque s'approche de son nid pour troubler son repos.

Quand il chasse, il se perche ordinairement sur quelque branche morte, près d'un cours d'eau; et il y reste, le corps droit et relevé, regardant tout autour de lui, jusqu'à ce que quelque insecte vienne fixer son attention; alors il fond sur lui, s'en empare et revient se percher sur sa branche. Parfois, on voit les eurystomes s'ébattre dans les airs. Dans ces circonstances, ils se montrent généralement par paires. Ils volent autour de la cime des arbres, et charment le spectateur par la rapidité de leurs évolutions. Pendant qu'ils volent, les taches blanc-argenté du milieu des ailes apparaissent très-nettement; de là le nom d'*oiseaux-dollars* que le vulgaire leur donne. Lorsque le temps est couvert, cet oiseau fait beaucoup de bruit. Il fait entendre, surtout en volant, un cri vibrant, particulier. On a dit qu'il enlevait les jeunes perroquets de leurs nids et les tuait; Gould ne confirme nullement cette assertion; dans l'estomac de tous ceux qu'il a ouverts, il n'a jamais trouvé que des débris d'insectes.

La saison de la reproduction dure du mois de septembre au mois de décembre. Les œufs, au nombre de trois ou de quatre par couvée, sont blanc-perle; la femelle les dépose simplement dans le creux d'un tronc d'arbre, auquel elle n'a fait subir nul travail d'appropriation.

L'EURYSTOME D'ORIENT — *EURYSTOMUS ORIENTALIS*.

Cette espèce, qui est voisine de la précédente, habite les Indes. D'après Jerdon, cet oiseau vole beaucoup plus que ne le font les rolliers. Comme les pics, il se suspend aux arbres et chasse les insectes logés dans le bois pourri. Layard trouva l'estomac d'un individu qu'il ouvrit, tout rempli de coléoptères perce-bois.

LES PRIONITIDÉS — *PRIONITES*.*Die Sägeraken, the Motmots.*

Caractères. — Dans l'Amérique du Sud, les coraciidés sont remplacés par les prionitidés. Ceux-ci ont une certaine ressemblance avec le rollier vulgaire, mais ils en diffèrent par leur queue plus longue, leurs tarses plus élevés, et

surtout par leur bec à bords dentelés. Ce bec est légèrement recourbé, assez pointu, dépourvu de crochet terminal, comprimé latéralement; les bords des mâchoires sont plus ou moins régulièrement échancrés. L'ouverture

buccale est entourée de plumes raides, en forme de soies, mais peu longues. Les ailes sont assez courtes et un peu arrondies, à quatrième et cinquième rémiges les plus longues. La queue, forte et conique, est formée, chez quelques espèces de dix, chez d'autres de douze pennes, dont les deux médianes sont les plus longues, et dépourvues de barbes, soit à leur extrémité, soit un peu en avant. Le plumage est mou et serré, duveteux au voisinage de la peau; les plumes sont grandes.

La structure interne offre plusieurs particularités à signaler. Le squelette ressemble à celui du rollier vulgaire et à celui du coucou. Il y a 13 vertèbres cervicales, 8 dorsales et 8 caudales; le sternum est court et large; la fourchette ne s'articule pas avec le brechet; la clavicule et l'omoplate sont longues, minces et étroites. La langue a quelque ressemblance avec celle des toucans; mais elle est moins longue, et l'os hyoïde qui la supporte est très-petit. Elle se termine par une surface en forme de lancette; elle est bilobée, cornée, couverte de papilles, et remplit presque toute la cavité de la mandibule inférieure.

Mœurs, habitudes et régime. — Les prionitidés sont des oiseaux sylvoles; on les rencontre partout, mais jamais en grand nombre; ils vivent solitaires ou par paires, et loin du voisinage de l'homme. Le matin et le soir, on entend leur cri, consistant en un sifflement monotone, comme le son d'une flûte. Ils se nourrissent d'insectes, qu'ils capturent surtout sur le sol.

LES MOTMOTS — PRIONITES.

Die Sägerok'n, the Motmots.

Caractères. — Les motmots ont un corps épais; des formes lourdes; un bec robuste, convexe, à arête élevée, à bords de la mandibule supérieure profondément crénelés; des ailes courtes, concaves, obtuses; une queue très-longue, étagée, composée de douze rectrices; des tarses et des doigts faibles et grêles.

Distribution géographique. — Les motmots sont propres à l'Amérique chaude.

LE MOTMOT VULGAIRE — PRIONITES MOTMOTA.

Der Motmot, the Brazilian Motmot.

Caractères. — Cette espèce (fig. 35), la plus connue du genre, a le dos, les couvertures des ailes et les cuisses vert-olive; le cou, la gorge, la



Fig. 35. Le Motmot vulgaire.

poitrine et le ventre roux-de-rouille; le sommet de la tête, les joues, la ligne naso-oculaire noirs; le front et une ligne mince, entourant l'occiput, d'un vert clair brillant; les ailes noirâtres; le bord antérieur des rémiges secondaires bleu-de-

ciel; la queue verte sur sa face supérieure, noire sur sa face inférieure; l'œil brun-rouge; le bec noir; les pattes gris-brun. Cet oiseau a 52 cent. de long; la longueur de l'aile est de 18 cent.; celle de la queue de 50.

Distribution géographique. — D'après Burmeister, ce motmot est commun dans les forêts du nord du Brésil. Schomburgk l'a souvent rencontré dans la Guyane, où il a eu de nombreuses occasions de l'observer.

Mœurs, habitudes et régime. — « Avant le lever du soleil, dit ce dernier auteur, on entend le cri plaintif et mélancolique, *houtou, houtou* (cri que l'on peut rendre par motmot), s'élever du sein de la forêt vierge, et annoncer à la nature encore endormie le retour de l'aurore. Ce singulier oiseau évite les clairières; jamais il ne s'aventure jusqu'à la lisière de la forêt; et cependant, il n'est pas craintif. Il laisse le voyageur arriver très-près de lui, avant de prendre son vol. Dès qu'il est perché sur quelque basse branche, son séjour de prédilection, il lance son mélancolique *houtou houtou*; il relève la queue à la première syllabe, la rabaisse à la seconde, par un mouvement analogue à celui de nos hoche-queue, mais exécuté avec beaucoup plus de gravité.

« Pendant mon premier séjour au milieu des habitants indigènes de la Guyane, des *Hommes sans larmes*, j'avais appris que je ne pouvais mieux m'adresser qu'à eux pour tout ce qui touchait à la vie des animaux. Je demandai donc à mon ami, le chef Cabaralli, pourquoi la queue du motmot n'était pas conformée comme celle des autres oiseaux. « Homme venu d'au delà de la grande eau, tu le verras demain, » me répondit-il. Le lendemain, en effet, il me conduisit dans la forêt: c'était la saison des amours; aussi ne tarda-t-il pas à trouver un nid, avec un motmot en train de couver, et il m'ordonna de rester tranquille, caché derrière un arbre voisin.

« Pour nicher, le motmot cherche un creux arrondi, ou ovalaire, sur le flanc d'une colline ou de quelque autre élévation. Le mâle et la femelle couvent alternativement, se relayant avec régularité; mais quelque grave et mesuré que soit cet oiseau dans tous ses mouvements, le temps qu'il passe dans son nid semble, cependant, lui paraître bien long. Il n'est pas depuis trois ou quatre minutes sur ses œufs, qu'il se tourne plusieurs fois en rond; puis reste tranquille quelques instants, pour se retourner de

nouveau. Par ces mouvements continuels, les barbes des deux longues rectrices s'emmêlent ou s'usent contre les bords du nid. A peine son conjoint l'a-t-il relayé, que le motmot s'élance sur une branche voisine, et s'occupe avant tout à remettre un peu d'ordre dans son plumage; mais il n'y parvient le plus souvent qu'en enlevant entièrement les barbes enchevêtrées. C'est ainsi que se produit cette lacune, sur l'origine de laquelle on a fait tant d'hypothèses, et dont la longueur peut servir à faire reconnaître l'âge de l'oiseau. Chez les individus très-âgés, la pointe des rectrices est dépouillée de barbes, tandis que chez les jeunes qui n'ont pas encore niché, les plumes de la queue sont encore tout entières. » Je dois avouer que cette explication ne m'a pas convaincu. D'autres oiseaux à longue queue nichent, couvent de la même manière, et nettoient leurs plumes sans les endommager; pourquoi le même phénomène ne se produit-il pas régulièrement chez eux, comme chez le motmot?

Schomburgk ne parle pas des œufs de cet oiseau, et je n'ai rien trouvé non plus à ce sujet dans les autres auteurs.

Captivité. — D'Azara a fait quelques observations sur la vie du motmot vulgaire en captivité. Il a eu trois individus de cette espèce, qu'il laissait librement courir dans sa maison. Il dit que c'est un oiseau craintif, méfiant, mais curieux en même temps. Ceux qu'il possédait, étaient lourds et raides dans tous leurs mouvements; ils penchaient la tête en avant ou l'inclinaient à droite et à gauche. Ils sautaient rapidement, les pattes étendues, comme les toucans. Ils ne descendaient de leur perchoir que pour manger. Ils demandaient leur nourriture, en criant à plusieurs reprises: *hou* ou *tou*. Ils mangeaient du pain, et avec plus de plaisir encore de la viande crue. Avant d'avalier ce qu'ils venaient de saisir avec leur bec, ils le frappaient plusieurs fois à terre, comme si c'eût été une proie vivante qu'ils eussent voulu tuer. Très-gourmand des petits oiseaux, ils les poursuivaient longtemps et les tuaient en les frappant contre le sol; les grands oiseaux étaient à l'abri de leurs attaques. Ils chassaient de même les souris. Parfois, ils mangeaient des melons d'eau et des oranges; le mais n'était pas de leur goût et ils n'y touchaient point. Les trop gros morceaux étaient laissés de côté, et jamais ils ne les prenaient avec leurs pattes.

LES EURYLAIMIDÉS — EURYLAIMI.

Die Rachenvögel, the Todies.

Le petit groupe des eurylaimidés nous offre un exemple de l'insuffisance des classifications. Horsfield, les réunit aux todidés de l'Amérique; Swainson les met avec les muscicapidés; Blyth et Wallace les rangent parmi les paradisidés; Van Høven les place à côté des caprimulgidés; Gray, Bonaparte et Reichenbach voient en eux les voisins des coraciidés, et Cabanis, suivant leur exemple, les regarde comme établissant une transition entre les coraciidés et les hirundinidés, ce qui lui permet de les réunir avec ces deux groupes dans une même famille. Lequel de tous ces auteurs approche le plus de la vérité? La chose est fort controversable, car les eurylaimidés ont une conformation tellement singulière, qu'il devient difficile de les comparer à d'autres oiseaux.

Caractères. — Toutes les espèces actuellement connues ont le corps ramassé, le bec profondément fendu jusqu'au-dessous de l'œil, court, fort, déprimé, très-large à la base, s'amincissant rapidement vers la pointe, à mandibule supérieure profondément sillonnée, à pointe recourbée en crochet, à bords renversés en dedans; la bouche presque aussi grande que celle des hirundinidés; des pattes de longueur moyenne et assez épaisses; des tarsi un peu plus longs que le doigt du milieu; les deux premières phalanges du doigt externe, la première phalange seulement du doigt interne, soudées avec le doigt du milieu; les ailes courtes et arrondies, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues; une queue arrondie ou tronquée, légèrement échancrée chez quelques espèces. Les couleurs du plumage sont vives; et les deux sexes portent à peu près la même livrée.

Distribution géographique. — Les eurylaimidés habitent les Indes et la Malaisie.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne connaissons presque rien de leurs mœurs et de leurs habitudes: nous savons seulement que les quelques espèces actuellement connues vivent dans les forêts les plus sombres, dans celles surtout qui sont éloignées des demeures humaines.

LES CORYDONS — CORYDONES.

Die Kellenschnäbel, the great-billed Todies.

Caractères. — Les corydons forment le premier genre dont nous nous occuperons. Leur corps est ramassé, et leur port ressemble à celui du faucon. Ils ont le bec court, très-large, entouré à la base de soies courtes et éparses, à mandibule supérieure échancrée, manifestement sillonnée au sommet et recouvrant presque complètement la base de la mandibule inférieure; des tarsi courts et forts; des doigts longs; les ailes arrondies, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues; une queue composée de douze rectrices arrondies; un plumage serré, mou, foncé.

LE CORYDON DE SUMATRA — CORYDON SUMATRANUS.

Der Kellenschnabel, the great-billed Tody.

Caractères. — Le corydon de Sumatra est en général d'un noir mat. Il a la gorge et la partie antérieure du cou d'un jaune-cuir pâle; le milieu du dos rouge-de-fer; les rectrices noires, sauf une petite tache blanche, qu'elles présentent de la deuxième à la septième; les rectrices d'un noir mat, marquées, sauf les deux médianes, d'une bande transversale blanche près de la pointe; l'œil brun, le bec et une tache nue, au pourtour de l'œil, rouge-carmin; les pattes d'un brun noirâtre. Cet oiseau a 26 cent. de long; la longueur de la queue est de 10 cent., celle de l'aile de 11; le bec a environ 27 millim. de long et 34 millim. de large à sa base.

Distribution géographique. — Ce corydon habite Sumatra et Bornéo.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne savons rien de ses mœurs: on pense qu'il se tient dans les forêts épaisses et humides, au voisinage des cours d'eau, et qu'il y vit silencieusement en petites sociétés.

LES EURYLAIMES — EURYLAIMUS.

Die Hornrachen.

Caractères. — Les eurylaimes, qui sont types de la famille, ne diffèrent des corydons que par

leur bec plus long, plus aplati, et paraissant plus arrondi, lorsqu'on le regarde par-dessus.

L'EURLAIME DE JAVA—EURYLAIMUS JAVANICUS

Der javanische Hornrachen, the Javan Tody.

Caractères. — L'eurlaime de Java (*fig. 36*) a le dos brun-noir, le bas du dos jaune-citron, le ventre d'un rouge-vineux grisâtre; une ligne passant entre les deux épaules, et une autre longeant les couvertures de l'épaule jaune-citron; des taches allongées, de même couleur, sur les barbes externes des rémiges; une bande blanche sur la queue, en avant de la pointe; le bec d'un noir brillant, avec les bords et l'arête dorsale d'un blanc grisâtre; les pattes d'un brun jaune. La femelle a le dos bigarré comme le mâle, le ventre d'une teinte plus mate. Cet oiseau a 23 cent. de long; la longueur de l'aile est de 10 cent., celle de la queue de 6 et demi.

Distribution géographique. — L'espèce est propre à Java, où Horsfield en fit la découverte.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après Raffles, cet eurlaime se tient au voisinage des étangs et des cours d'eau, et s'y nourrit de vers et d'insectes. Il suspend son nid à une branche qui pend au-dessus de l'eau. Horsfield le rencontra dans les endroits les plus inaccessibles, dans de vastes forêts riches en marais et en rivières.

Helpfer dit d'une espèce voisine, qu'elle vit sur les arbres les plus élevés des forêts, en bandes de trente à quarante individus, et que ces oiseaux sont si confiants ou si sots, qu'on peut les tuer tous l'un après l'autre sans qu'ils s'envolent.

LES PSARISOMES — PSARISOMUS.

Die Rayas, the Rayas.

Caractères. — Les psarisomes sont caractérisés par un bec long, large, triangulaire lorsqu'on

le voit par en haut, à arête fortement recourbée, pourvu d'un crochet à la pointe; des ailes courtes, légèrement arrondies; une queue longue, tronquée, et un plumage vivement coloré.

LE PSARISOME DE LA DALHOUSIE — PSARISOMUS DALHOUSIÆ.

Der indische Raya, the Indian Raya.

Caractères. — C'est grâce à Jerdon que nous devons de bien connaître le représentant dans l'Inde de la famille des eurylaimidés. Le *raya*, comme les Indiens nomment ce psarisome, a le dos bleu d'azur; la tête noire, sauf une tache bleue au sommet; le front, la ligne naso-oculaire, une petite touffe auriculaire, la gorge, une bande étroite à la partie postérieure du cou, d'un jaune safran; le ventre vert-perroquet; les rémiges d'un brun noir, frangées extérieurement de bleu azuré; la queue bleu azuré à sa face supérieure, d'un brun noir brillant à sa face inférieure; l'œil brun; le bec vert, à crête dorsale noire; les pattes d'un jaune-verdâtre sombre. Cet oiseau a 39 cent. de long, et 35 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 11 cent., celle de la queue de 15.

Distribution géographique. — Le psarisome de la Dalhousie habite les Indes.

Mœurs, habitudes et régime. — « Ce superbe oiseau, dit Jerdon, se trouve dans l'Himalaya, depuis le pied jusqu'à une altitude d'environ 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; mais il semble n'être commun nulle part. Je l'ai vu à environ 1,300 mètres d'altitude, dans les parties les plus épaisses des forêts, volant d'arbre en arbre, seul ou par paires. Je n'ai pas remarqué qu'il prit des insectes, en volant; mais dans l'estomac de ceux que j'ai ouverts, j'ai trouvé des sauterelles et des cigales.

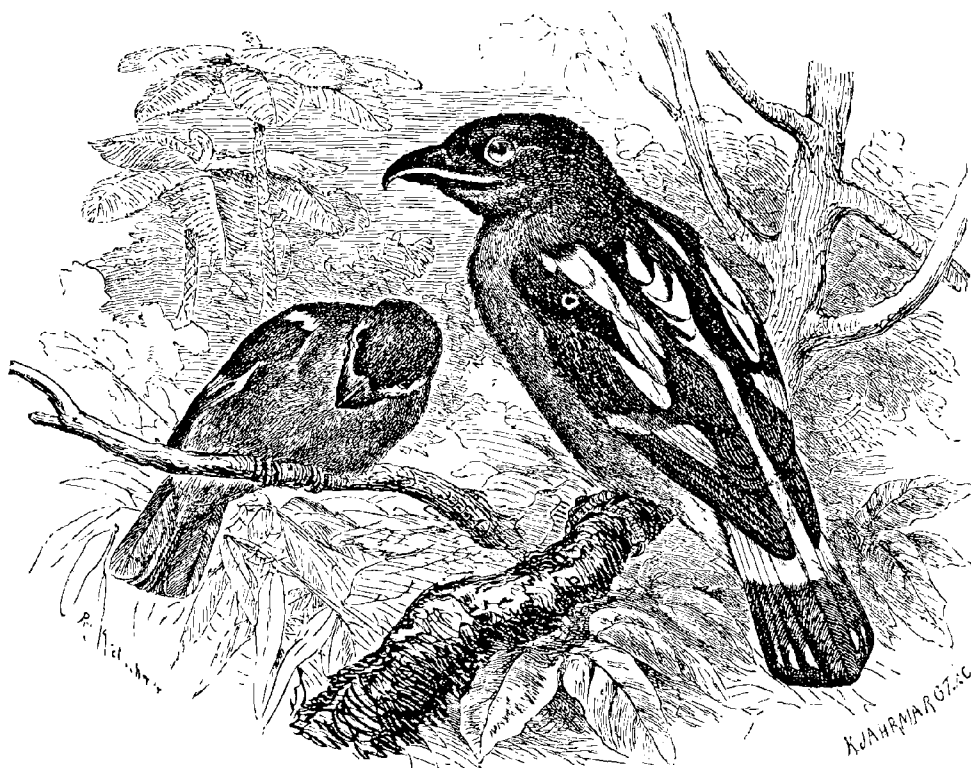
« Une fois, on m'apporta un nid avec deux œufs. Le nid n'était qu'un grossier assemblage de mousses et d'herbes, et se trouvait placé, m'a-t-on dit, dans le creux d'un tronc d'arbre. Les deux œufs étaient blancs. »

LES TODIDÉS — TODI.

Die Plattschnäbler, the Todies.

Caractères. — Les todidés ou platyrostres, peuvent être regardés comme représentant les eurylaimidés en Amérique. La forme de leur bec, surtout, en fait des oiseaux des plus singu-

liers, aussi ont-ils été placés tantôt ici, tantôt là. Gundlach croit qu'il faut les regarder comme « établissant une transition entre les alcédinidés et les muscipidés. » Par leur forme, par leurs



Corbeil, Créteil Filz, imp.

Pa.iz, Baillière et Fils, édit.

Fig. 26. L'Eurylaime de Java.

mœurs ils se rapprochent, en effet, autant de ceux-ci que de ceux-là. Toutes les espèces actuellement connues sont petites, élégantes; elles ont le bec très-aplati, les ailes et la queue courtes.

LES TODIERS — *TODUS*.

Die Plattschnäbel, the Todies.

Caractères. — Les todiers ont le bec de longueur moyenne, droit, plat et comme composé de deux lamelles minces et obtuses, entouré de soies à la base, à arête de la mandibule supérieure à peine visible; vu par en haut, le bec ressemble à un triangle allongé, tronqué au sommet. La pointe de la mandibule supérieure est droite, c'est-à-dire qu'elle n'est point recourbée par en bas; la mandibule inférieure est obtuse, à bords très-finement dentelés; la fente buccale dépasse le niveau de l'œil, en arrière. Les tarses sont minces, à peine plus longs que le doigt du milieu; les doigts très-minces, longs, faibles; les ongles courts, minces, peu recourbés, aigus. Les ailes sont arrondies, les quatrième,

EREM.

cinquième et sixième rémiges étant les plus longues; la queue est de longueur moyenne, large et légèrement échancrée. Les plumes sont molles, lisses, couchées. La langue, charnue à sa base, est transformée dans le reste de son étendue, en une lamelle cornée, translucide, ressemblant tout à fait à un morceau de tuyau de plume.

LE TODIER VERT — *TODUS VIRIDIS*

Der Todi, the green Tody.

Caractères. — Le todier vert, une des espèces rares du seul genre qui constitue cette famille, a le dos vert-bleuâtre, la poitrine gris-blanchâtre, la gorge et la partie antérieure du cou rouge-rose, le ventre jaune-pâle; les ailes gris-verdâtre, les rectrices médianes vertes, les deux externes grises; l'œil gris-clair; la mandibule supérieure rougeâtre, l'inférieure rouge-écarlate clair; les pattes rouge-brun ou couleur de chair. Cet oiseau a près de 12 cent. de long et de 18 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 5 cent., celle de la queue de 4 cent.

IV — 329

Le plumage est absolument semblable dans les deux sexes.

Distribution géographique. — Le todier vert habite l'Amérique.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne savions à peu près rien sur le genre de vie de ce singulier et charmant oiseau, jusqu'à ces derniers temps, où Gosse et Gundlach nous l'ont fait connaître. « Dans toutes les parties de la Jamaïque que j'ai parcourues, dit Gosse, le todier vert est un oiseau très-commun. On le trouve partout au sommet des Bluefields, à une altitude d'environ 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et là surtout où le sol est recouvert d'un fourré de buissons à peu près impénétrable. Son plumage d'un vert brillant, sa gorge d'un rouge velouté attirent rapidement l'attention, et il n'est pas difficile de l'approcher; et, de sa part, c'est indifférence plus qu'excès de confiance. L'effarouche-t-on, c'est tout au plus s'il s'envole sur la branche la plus voisine. Souvent j'en ai capturé dans mon filet à insectes, ou bien j'en ai assommé avec un bâton; les enfants en prennent quelquefois avec la main. Aussi cet oiseau est-il aimé partout, et a-t-il reçu mille noms, tous en témoignage d'amitié.

« Jamais je n'ai vu ce todier à terre. Il sautille au milieu des branches et des feuillages, y cherchant les petits insectes dont il se nourrit, et fait entendre de temps en temps un sifflement d'appel plaintif. Plus souvent encore, on l'aperçoit perché tranquillement sur une branche, la tête rentrée dans les épaules, le bec en l'air, le plumage hérissé, ce qui le montre plus grand qu'il n'est effectivement. Il paraît être alors d'une bêtise adorable, mais c'est apparence plus que réalité. Quand on l'observe attentivement, on ne tarde pas à remarquer que son œil se porte sans cesse à droite ou à gauche. Du reste, l'oiseau s'élance de temps en temps, se tient un moment en l'air, y happe quelque proie, qu'il revient dévorer sur sa branche. N'ayant pas la force de poursuivre les insectes, il attend qu'ils arrivent dans son voisinage, et il les y saisit en toute sûreté. Jamais je n'ai vu un todier se nourrir de végétaux; cependant, dans l'estomac de ceux que j'ai ouverts, j'ai trouvé parfois de petites graines, au milieu des débris de coléoptères et de névroptères.

« Le todier vert, en liberté, attire sur lui l'attention de l'homme le plus indifférent, et, pour l'Européen, il est un des êtres les plus agréables qu'il puisse rencontrer. Quand il est posé au

milieu du feuillage, c'est à peine si on le distingue, tant il a la couleur des feuilles; mais change-t-il de position, expose-t-il sa gorge aux rayons du soleil, il brille comme un charbon ardent.

« Le todier vert niche dans des trous creusés en terre, à la façon des alcédinidés. On m'a montré de ces trous, mais jamais je n'ai trouvé ni nids, ni œufs; je suis donc obligé de m'en rapporter à la description de Hill.» D'après ce dernier auteur, le todier se creuse un trou dans une paroi de terre verticale, à l'aide de son bec et de ses pattes; ce trou, dont l'entrée est tortueuse, a une profondeur de 20 à 30 cent., et se termine par une excavation plus ou moins sphérique, soigneusement tapissée de racines, de mousse et de coton. Chaque couvée est de quatre ou cinq œufs gris et tachetés de brun. Les petits restent dans cette demeure souterraine, jusqu'à ce qu'ils puissent voler. Ne trouve-t-il pas de place convenable pour construire son nid dans la terre, le todier vert niche dans le creux d'un tronc d'arbre; c'est du moins ce que disent aussi Gosse et Gundlach.

Hill eut l'occasion de pouvoir observer tout à son aise le mode de reproduction de cet oiseau. Un couple de todiers verts avait choisi pour nicher une caisse pleine de terre, qui avait servi à élever des plantes. Un trou pratiqué dans une des parois de la caisse avait sans doute déterminé ce choix; ce trou servait d'entrée à la cavité qu'ils avaient creusée dans la caisse. Bien que ces oiseaux n'eussent pas passé inaperçus et qu'on les eût souvent troublés, ils n'avaient pas abandonné les lieux et avaient heureusement élevé leur famille. Ils semblaient prendre à tâche de ne pas trahir à l'homme l'emplacement de leur nid, et choisissaient toujours, pour entrer ou pour sortir, le moment où l'attention des assistants était distraite par quelque chose. Quand les jeunes eurent pris leur essor, on examina mieux la caisse; et l'on trouva, creusé dans la terre, un conduit plusieurs fois coudé, allant jusqu'au milieu, et s'ouvrant là dans la chambre qui avait servi de nid.

Captivité. — « J'ai tenu en cage, dit encore Gosse, un todier vert qui se précipitait avec avidité sur les vers, les frappait vigoureusement contre son perchoir pour les dépecer, et les avalait. J'en pris un autre dans un filet, et le lâchai dans la chambre; aussitôt, il se mit à faire la chasse aux mouches et aux petits insectes qui s'y trouvaient, et il continua cette chasse depuis le matin jusqu'à la tom-

bée de la nuit, avec autant de persévérance que de fatigue. Perché sur le coin d'une table, sur une ficelle tendue dans la chambre ou sur quelque meuble, il s'élançait dans l'air de temps à autre, et dès que le claquement de son bec avait annoncé la capture d'une proie, il revenait à son ancien poste. Il regardait dans tous les coins, sous la table, y cherchant les petites araignées. Il les chassait aussi avec succès le long des murs et au plafond. Il faisait une capture toutes les minutes environ : on peut donc se figurer le nombre d'insectes qu'il détruit. Dans la chambre où il était, se trouvait un vase avec de l'eau ; souvent, il se posait sur le bord du vase, mais jamais je ne

l'ai vu boire, il ne le faisait même pas lorsqu'il trempait son bec dans le liquide. Autant il était vif pour tout ce qui le touchait, autant il était indifférent à notre présence. Parfois, il venait se poser sur notre tête, sur l'épaule, sur le doigt, se laissait caresser, enlever avec la main. Cela cependant ne paraissait point le contenter ; il hérissait son plumage, et cherchait à s'échapper. Il semblait supporter facilement la société ; malheureusement il périt par accident.

« Ce n'est point la mode, à la Jamaïque, d'apprivoiser les oiseaux indigènes ; autrement, il y a longtemps que le todier y serait recherché comme oiseau d'appartement. »

LES ALCÉDINIDÉS — *ALCEDINES*.

Die Eisevögel, the Kingfishers.

Nous voici arrivés à une famille dont les membres ont été les héros de nombreuses fables et légendes.

Caractères. — Les alcédinidés ont le corps épais, le cou court, la tête grande ; les ailes courtes ou moyennes, la queue courte ou de moyenne longueur ; le bec très-long, fort, droit, pointu ; les pattes petites ; les doigts au nombre de trois ou de quatre ; le plumage lisse, paré de couleurs souvent très-vives, variant peu avec l'âge, encore moins selon le sexe.

Voici ce que dit Nitzsch de la structure interne des alcédinidés : ses observations ont été faites sur l'espèce européenne. « Le squelette a avec celui des hérons une ressemblance superficielle, il est vrai, mais qu'on ne saurait méconnaître. Le dos du bec et le front sont presque en ligne droite. Il y a onze vertèbres cervicales, huit dorsales et sept caudales. Les cinq dernières côtes seules sont osseuses. Le sternum ressemble à celui du pic. Les membres postérieurs sont surtout remarquables par la brièveté des tarsi. La langue est disproportionnée avec la longueur du bec ; elle est moins longue que large, presque triangulaire ; les bords latéraux en sont recourbés en dehors, le bord postérieur en dedans. Le squelette de la langue offre à considérer la petitesse de l'os lingual et la largeur du corps de l'os hyoïde. L'œsophage est large, mais non dilaté en forme de jabot ; le ventricule succenturié très-court ; l'estomac membraneux et dilatable. Il n'y a pas de cœcum. »

Distribution géographique. — Les alcédinidés sont assez uniformément répandus sur

toute la surface de la terre ; ce n'est cependant que dans les régions chaudes que cette famille se montre dans toute sa richesse.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les alcédinidés habitent au voisinage de l'eau, ils suivent les fleuves et les rivières, depuis les bords de la mer, jusque dans les régions montagneuses, aussi haut, du reste, que se trouvent encore des poissons.

Les alcédinidés vivent solitaires ou par paires ; comme tous les oiseaux pêcheurs, ils sont silencieux, ennuyeux, envieux, et fuient la société de leurs semblables ou celle des autres oiseaux ; dans chaque être vivant, ils voient sinon un rival, du moins un fâcheux. Ce n'est qu'autant que les soins de leur progéniture les y retiennent qu'ils restent dans une même localité ; le reste du temps, ils errent en pêcheurs, suivant le cours de l'eau ; quelques espèces parcourent ainsi des étendues de terrain très-considérables.

Ils sont singulièrement doués : ils peuvent à peine marcher ; ils volent maladroitement, et ce n'est que dans l'eau qu'ils semblent à leur aise : ils plongent et peuvent un peu nager. De leurs sens, la vue est le plus parfait ; l'ouïe semble être assez développée ; nous ne pouvons nous prononcer sur le goût et le toucher.

Au point de vue de l'intelligence, ils sont placés assez bas. Leur caractère semble être une défiance sans limites. On ne peut pas dire qu'ils soient prudents. Ils ne sont cependant pas dépourvus de toute qualité, car ils témoignent au moins un très-grand amour pour leur progéniture.

Leur nourriture consiste en poissons, en crus-

tacés, en insectes, etc. C'est surtout en plongeant qu'ils capturent leur proie.

La multiplication des alcédinidés est assez considérable : toutes les espèces ont une progéniture très-nombreuse. Ils choisissent pour nicher des parois argileuses, escarpées, où ils creusent des cavités profondes, dont l'extrémité est disposée pour recevoir les œufs. Ils ne construisent pas de nid à proprement parler ; mais ils s'amasent peu à peu, dans leur demeure, une telle quantité de balles, composées d'arêtes de poissons, qu'elles forment à la longue une couche de repos.

Si les alcédinidés ne sont pour l'homme d'aucune utilité, d'un autre côté ils ne lui causent pas un grand préjudice. En effet, dans les contrées poissonneuses, la quantité de nourriture qu'ils consomment ne peut être prise en considération, et, chez nous, l'espèce que nous possédons est de si petite taille, qu'on ne saurait parler des dégâts qu'elle peut produire.

LES MARTINS-PÊCHEURS — *ALCEDO*.

Die Eisvögel, the Kingfishers.

Caractères. — Les martins-pêcheurs ont un bec long, mince, droit, diminuant d'épaisseur de la base, qui est large, à la pointe, qui est conique ou un peu comprimée latéralement, à bords tranchants, et un peu rabattus en dedans ; des pattes courtes et très-petites ; le doigt externe et le médian presque égaux et unis l'un à l'autre dans toute l'étendue des deux premières phalanges, l'interne et le médian soudés seulement jusqu'à la deuxième phalange ; un pouce très-petit ; des ailes courtes et subobtus, la troisième rémige étant la plus longue ; une queue formée de douze rectrices petites et courtes ; un plumage abondant, lustré, vivement coloré, d'un éclat métallique au-dessus du corps, à reflets soyeux au-dessous ; les plumes de l'occiput allongées et formant une petite huppe.

LE MARTIN-PÊCHEUR VULGAIRE ou ALCYON — *ALCEDO HISPIDA*.

Der Eisvogel, the Kingfisher.

Historique. — « L'alcyon (fig. 37) est un oiseau marin, bien qu'il habite aussi les bords des fleuves. Les Grecs l'ont nommé ainsi, parce qu'il vit dans la mer. Il est peu connu, ce qui n'est pas étonnant, car on le voit rarement, et seulement en avril ou aux rayons du soleil d'hiver. Lorsqu'il a volé une fois autour d'un navire, près d'une côte, il

s'en éloigne aussitôt, et n'y revient plus. Le mâle de cet oiseau est appelé *cerylus* et *ceryx*. Plutarque avance que l'alcyon est le plus sage et le plus remarquable de tous les animaux marins. A quel rossignol, dit-il, pourrions-nous comparer son chant, à quelle hirondelle son agilité, à quelle colombe l'amour qu'il témoigne à son épouse, à quelle abeille son activité ? C'est une merveille d'art et de sagesse que la construction de son nid, car l'alcyon fait ce nid sans employer d'autre outil que son bec ; il le construit comme un navire, et de telle sorte que les flots ne peuvent le submerger ; il entrelace des arêtes de poisson les unes avec les autres ; il dispose les unes droites, pour former le fond ; il en relève d'autres sur les flancs ; il en courbe d'autres en rond ; il allonge son nid, comme un esquif de chasse. Et quand il a terminé cet ouvrage, il travaille à consolider l'extérieur ; les vagues en frappent les flancs, les pénètrent, mais l'oiseau l'approprie sans cesse, et le rend si solide, qu'on ne peut le briser facilement, ni à coups de pierres, ni à coups de barre de fer. L'ouverture de ce nid est merveilleuse ; elle est faite de telle façon que l'alcyon seul peut y entrer ; pour les autres oiseaux, elle est complètement invisible ; l'eau ne peut pénétrer à travers, car la matière qui la forme est capable de se gonfler, comme l'éponge. En se gonflant, elle ferme toute issue ; cependant, lorsque l'oiseau veut entrer, il comprime cette matière, en exprime l'eau et pénètre librement.

« Aristote dit que ce nid ressemble à une balle, formée de fleurs et d'algues ; qu'il est rouge clair, et semblable à un verre à ventouses, avec un long cou. Ce nid est plus grand qu'une grande éponge, et comme une éponge, il est plein à un endroit, vide à un autre ; il est tellement solide qu'on peut à peine le casser. On est encore à se demander de quoi ce nid est composé ; on croit qu'il est formé d'arêtes de poissons, dont l'oiseau se nourrit. Lorsque ce nid est ainsi fait, l'alcyon y pond ses œufs. Quelques-uns prétendent qu'il les pond sur le sable, au bord de la mer, et qu'il les y couve, jusqu'au milieu de l'hiver. Les œufs sont au nombre de cinq. Les alcyons construisent leur nid en sept jours, et dans les sept jours suivants, pondent, couvent les œufs et élèvent les petits. Cet oiseau se multiplie toute sa vie, et commence dès qu'il est âgé de quatre mois. La femelle aime son compagnon ; elle demeure avec lui non-seulement une période de l'année, comme les autres oiseaux, mais toujours ; elle ne s'unit à aucun autre, par amitié, amour et

fidélité conjugale. Lorsque l'âge a rendu le mâle impotent, qu'il ne peut plus se suffire, elle le soulage, le nourrit, l'entretient, ne l'abandonne jamais, le porte sur son dos, lui rend service jusqu'à sa mort. Une fois le mâle mort, la femelle cesse de boire et de manger; elle porte son deuil pendant longtemps, et finit par en mourir; mais avant sa mort, elle fait entendre un chant plaintif: *ceyx ceyx*, comme si elle voulait cesser de chanter pour toujours. Elle répète ce cri souvent, puis se tait. Je ne désire, ni pour moi, ni pour d'autres entendre ce chant, car c'est un présage de malheur et de mort.

« L'alcyon et ses petits exhalent une odeur agréable, voisine de celle du musc. Sa chair ne se putréfie pas après sa mort. On croit que l'oiseau se dépouille de sa peau, ou tout au moins qu'il retire lui-même ses intestins.

« Les drapiers gardent près de leurs étoffes une peau de cet oiseau, comme si elle avait le pouvoir de chasser les mites. Quelques-uns disent que la foudre ne tombe pas sur la maison où se trouve un nid d'alcyon. De même, quand on en met un dans un trésor, celui-ci s'augmente, et l'on est ainsi préservé de la pauvreté. »

Voilà ce que, dans sa crédule bonhomie, raconte Gessner, en compilant toutes les histoires merveilleuses et incompréhensibles des anciens. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ces histoires se sont conservées, au moins en partie, jusque dans les temps modernes. Aujourd'hui encore elles sont l'objet de la croyance populaire. Nos ancêtres étaient persuadés que, même après sa mort, cet oiseau merveilleux détournait la foudre, augmentait les trésors cachés, procurait à celui qui le portait la grâce et la beauté, amenait la paix dans la maison, le calme sur la mer, attirait les poissons et favorisait la pêche. De nos jours, quelques peuplades asiatiques, les Tartares et les Ostiaques, se répètent de bouche en bouche des histoires semblables: pour eux, les plumes de cet oiseau sont un filtre d'amour, et son bec a des vertus thérapeutiques. Pour nous, ces fables n'offrent plus qu'un intérêt historique; mais l'oiseau qu'elles ont célébré n'en est pas moins digne, à tous égards, de fixer notre attention.

Caractères. — Le martin-pêcheur vulgaire ne peut être confondu avec aucun autre oiseau d'Europe; il nous suffira donc de dire qu'il a le dos vert-bleu, le ventre brun-jaune, l'œil brun foncé, le bec rouge vif, les pattes rouge-vermillon. Il a 18 cent. de long, et 29 cent. d'envergure;

la longueur de l'aile est de 7 cent., celle de la queue de 4.

Distribution géographique. — Le martin-pêcheur vulgaire habite toute l'Europe, depuis le Jutland, le Danemark, la Livonie et l'Esthonie jusque dans le sud, ainsi que la partie occidentale de l'Asie centrale. Il est probable qu'il se trouve aussi dans le nord-ouest de l'Afrique; on l'y voit, dans le nord-est, tous les hivers, mais il n'y niche pas. Il est commun en France, en Espagne, en Grèce, dans l'Archipel, sur les bords du Jourdain, au dire de Tristram, tandis qu'il est assez rare à Malte. Une espèce très-voisine, dont certains auteurs ne font même qu'une variété, le remplace dans l'Asie orientale. Dans les Alpes, il s'élève, d'après Tschudi, jusqu'à une altitude de 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans nos pays, on rencontre partout ce bel oiseau, mais toujours solitaire. Il attire l'attention autant par la beauté de son plumage que par la singularité de ses mœurs, bien qu'il se cache du mieux qu'il peut aux regards de l'homme. Il se tient le long des ruisseaux ou des petites rivières, dont l'eau est claire et limpide; on ne le voit jamais près des eaux bourbeuses. Il préfère à tous autres les rivières ou les ruisseaux qui traversent les forêts, ou dont les bords sont couverts de fourrés de saules. Si le cours d'eau présente des chutes telles qu'il ne gèle pas complètement en hiver, il y demeure encore pendant la mauvaise saison. Si les lieux sont moins favorables, il est obligé d'émigrer, et il s'en va alors jusque dans le nord de l'Afrique.

D'ordinaire, on n'aperçoit le martin-pêcheur que quand il passe, comme une flèche, au-dessus de la surface de l'eau. Pour le voir au perché, il faut être initié à ses mœurs. Au voisinage des habitations ou des lieux fréquentés, il fait choix d'un endroit bien caché et il montre dans ce choix une grande habileté. Il paraît inquiet tant qu'il n'a pas trouvé un lieu convenable. Les places choisies sont faciles à reconnaître, car tous les martins-pêcheurs qui fréquentent les bords de la rivière, venant s'y reposer, y laissent des fientes.

« Dans chaque canton, dit Naumann, il existe plusieurs de ces endroits, souvent à une assez grande distance les uns des autres. Rarement ils sont à plus de deux pieds au-dessus de la surface de l'eau, et toujours dans les lieux retirés. Dans les cantons plus solitaires, plus écartés du voisinage de l'homme, le martin-pêcheur

vulgaire s'établit dans des lieux plus découverts, où on peut le voir d'assez loin. Il ne se perche sur les branches élevées qu'à l'époque des amours. »

Chaque martin-pêcheur, ou chaque paire du moins, a son canton, dont il défend l'approche à ses semblables; c'est tout au plus s'il permet à la bergeronnette de partager son domaine. Le martin-pêcheur passe la nuit, à l'abri, sous un rebord de la rive surplombant le cours de l'eau, ou dans l'intérieur de quelque cavité.

Le martin-pêcheur vulgaire reste souvent des demi-journées entières à la même place, immobile, silencieux, attendant patiemment qu'une proie se montre. « Il semble, dit Naumann, que ses courtes pattes ne lui permettent que de percher, et non de marcher. Il ne marche, en effet, que très-rarement, et encore ne fait-il que quelques pas, sur une pierre, sur un pieu, jamais sur le sol. » Si rien ne vient le déranger, il ne bouge que pour capturer une proie. A-t-il été heureux, il reste la plus grande partie du jour à la même place. L'observateur patient peut le voir étendre le cou, se pencher en avant, la pointe du bec dirigée en bas, puis s'élancer subitement dans l'eau comme une flèche, sans se servir de ses ailes. D'ordinaire, il disparaît entièrement sous le liquide; quelques coups d'aile le font remonter à la surface: il gagne alors en volant son observatoire, secoue l'eau qui mouille son plumage, le lisse un peu et reprend son immobilité première. A-t-il fait plusieurs tentatives inutiles, ne voit-il aucun poisson, il se décide enfin à changer de place. Son vol est pénible. Ses courtes ailes peuvent à peine soulever son corps lourd, et il est obligé de les agiter avec une telle vivacité qu'on a de la peine à en distinguer les mouvements. Il vole rapidement et très-uniformément, en ligne droite; il se maintient à la même hauteur au-dessus de l'eau, ne se détourne que quand la rivière ou le ruisseau décrit lui-même une courbe, et ne se décide à l'abandonner qu'avec peine. Il ne peut guère franchir d'une traite plus de deux ou trois cents pas; et, à moins qu'il n'y soit contraint, il s'arrête à la place de pêche la plus voisine du point qu'il vient d'abandonner. Parfois, cependant, la faim, le besoin lui font entreprendre des exercices de haut vol, dont on ne le croirait pas capable à première vue. Il s'élève au-dessus de l'eau, se maintient dans l'air en planant, examine soigneusement ce qui se passe au-dessous de lui, puis il se laisse tomber tout à coup de la hauteur où il se trouve. Il fait cela surtout lorsqu'il a à nourrir ses petits; ce semble être le

dernier moyen auquel il ait recours, pour capturer sa proie. Lorsque l'amour le transporte, il déploie plus encore ses qualités de haut vol.

Le martin-pêcheur vulgaire mange principalement des poissons de même taille, accessoirement des insectes, et il en nourrit aussi ses petits. Il ne paraît pas faire de différence entre les diverses espèces de poissons et capture tous ceux qu'il peut saisir; parfois même il s'empare d'une proie assez forte. Au dire de Naumann, il guette les poissons comme le chat guette les souris. Il ne les saisit qu'avec son bec; aussi, manque-t-il souvent son coup, et doit-il s'y prendre à plusieurs fois avant que ses efforts soient couronnés de succès. A vrai dire, une seule proie lui suffit, sinon pour tout un jour, du moins pour une demi-journée. La manière dont il chasse le met dans la nécessité de choisir ses endroits; l'eau doit ne pas être trop basse, autrement il pourrait se blesser contre le fond; elle ne doit pas être trop profonde, car sa proie lui échapperait trop facilement. Des pluies continues, en troublant l'eau, l'affament, amènent même sa mort; souvent aussi l'hiver vient causer sa perte; le poisson disparaissant sous la glace ou au fond de l'eau, il doit renoncer à la pêche. Pendant les rigueurs de l'hiver, il est forcé de se contenter de quelques places où l'eau n'est pas gelée et, là encore, il lui arrive de plonger et de ne pouvoir plus retrouver le trou fait dans la glace. D'autres fois, le martin-pêcheur périt pour avoir fait une chasse trop heureuse; il meurt étouffé par une trop grosse proie engagée dans l'œsophage et qu'il ne peut parvenir à avaler. Il vomit des balles formées d'arêtes et d'écaillés de poissons.

Pendant la saison des amours, le martin-pêcheur vulgaire est très-excité. Il pousse fréquemment alors son cri, haut, perçant, *tit tit* ou *si si*. Ce cri, qu'il répète à plusieurs reprises, il le fait entendre rarement dans tout autre moment, à moins qu'il ne soit en colère. A ce cri habituel, l'oiseau ajoute encore des notes toutes singulières. « Le mâle, dit mon père, se perche sur un arbre, souvent à une très-grande hauteur, et pousse un cri, différent de son cri ordinaire. La femelle accourt, agace le mâle et s'envole. Celui-ci la poursuit, se perche sur un autre arbre, et se remet à crier jusqu'à ce que la femelle revienne. En se pourchassant ainsi, ces oiseaux s'éloignent de deux à trois cents pas de l'eau, et se perchent, le corps droit, sur un arbre de la campagne, ce qu'ils ne font jamais en toute autre circonstance. »

Leisler et mon père ont pu observer le mode de reproduction du martin-pêcheur vulgaire, que Bechstein ignorait. « Dès que le martin-pêcheur s'est accouplé, ce qui arrive à la fin de mars ou au commencement d'avril, dit mon père, il cherche un endroit pour établir son nid. C'est toujours une rive sèche, escarpée, complètement dégarnie d'herbe, où ne peut grimper ni rat, ni belette, ni aucun autre carnassier. Là, 30 ou 60 centimètres au-dessous du bord supérieur, le martin-pêcheur creuse un trou arrondi, d'environ 5 à 6 cent. de diamètre, et de 60 cent. à 1 mètre de profondeur. Cette sorte de terrier se dirige un peu en haut. L'entrée est bifurquée, et l'extrémité opposée se termine par une excavation arrondie, de 6 à 8 cent. de haut et de 11 à 14 cent. de large. Le plancher de cette excavation est couvert d'arêtes de poissons et très-sec; la paroi supérieure est lisse. Sur le lit d'arêtes, se trouvent les œufs, au nombre de six ou sept; relativement très-grands, presque ronds, d'un blanc lustré. Lorsqu'ils sont fraîchement pondus, ces œufs présentent une teinte jaunâtre, due au jaune, qui est vue par transparence. Ce sont peut-être les œufs les plus beaux que je connaisse; une fois vidés, ils sont d'un blanc brillant, comme le plus pur émail. Ils ont à peu près le volume de ceux de la caille. Je ne comprends pas comment le martin-pêcheur, avec ses plumes dures et courtes, peut les couvrir tous à la fois.

« Le martin-pêcheur met deux à trois semaines pour creuser le terrier où il dépose ses œufs. Lorsqu'il rencontre des pierres, il cherche à les enlever; s'il n'y réussit pas, il les laisse en place, et creuse à côté d'elles. Ces pierres rendent souvent le couloir d'entrée très-tortueux; s'il y en a trop, le martin-pêcheur abandonne la place et creuse ailleurs un autre nid. Sous le rapport de la construction du nid, le martin-pêcheur vulgaire se rapproche beaucoup des pics, avec cette différence qu'ils creusent, ceux-ci, le bois mort, celui-là, la terre. Le martin-pêcheur habite le même nid plusieurs années, si rien ne vient le troubler; mais si l'entrée de ce nid s'élargit, il n'y dépose plus ses œufs. On reconnaît facilement les nids qui ont déjà été habités à la quantité de têtes et d'ailes de libellules, qui sont mêlées aux arêtes de poissons. Quand le nid est récent, les arêtes sont plus rares, et l'on ne trouve pas de débris de libellules avant l'éclosion des jeunes. A la première vue, le nid d'un martin-pêcheur peut être distingué du terrier d'un rat ou d'un mammifère, et pour savoir s'il est

habité ou non, il suffit d'en flairer l'entrée. S'en exhale-t-il une odeur de poisson, on peut être sûr que l'on a affaire à un nid habité.

« La ténacité avec laquelle le martin-pêcheur reste sur ses œufs ou sur ses petits encore dépourvus de plumes, est vraiment remarquable. On peut frapper à coups redoublés et longtemps sur le bord, il ne sort pas; il reste tranquille, lors même qu'on travaille à agrandir l'entrée, et il ne quitte ses petits qu'au moment où l'on va le saisir.

« J'ai trouvé des œufs, du milieu de mai au commencement de juin.

« Le mâle se tient à une distance de cent à trois cents pas de son nid: il y passe la nuit et une partie du jour. »

Naumann confirme pleinement ce que rapporte mon père et n'y ajoute que peu de détails. Il dit que l'on trouve parfois jusqu'à onze œufs dans un seul nid. « La femelle, continue-t-il, couve seule pendant quatorze ou seize jours; le mâle lui apporte à manger des poissons et enlève les ordures du nid, travail que les deux époux accomplissent de concert, une fois que les petits sont éclos. Au moment de leur sortie de l'œuf, les jeunes martins-pêcheurs sont des créatures hideuses. Ils sont complètement dépourvus de plumes et restent aveugles pendant plusieurs jours. Leur taille est très-différente, j'en ai vu qui n'étaient pas moitié aussi gros que d'autres de la même couvée. Ils ont la tête grande, le bec court, la mandibule inférieure plus longue de 4 millimètres que la mâchoire supérieure. Leur maladresse est excessive, ils remuent souvent la tête, ouvrent le bec tout grand, pépient un peu lorsqu'ils ont faim, et rampent comme des vers. A ce moment, les parents les nourrissent de larves d'insectes, et surtout de libellules, auxquelles ils ont arraché la tête et les ailes. Plus tard, ils leur donnent de petits poissons. Lorsque leurs plumes commencent à pousser, ils paraissent hérissés de piquants d'un bleu noirâtre, leurs plumes étant renfermées dans des gaines très-longues, qui ne s'ouvrent qu'assez tard. Les jeunes restent longtemps dans leur nid avant de pouvoir prendre leur essor, leur éducation donne beaucoup de peine à leurs parents, et c'est le moment où ceux-ci se montrent le plus actifs. Une fois qu'ils peuvent voler, les parents les conduisent dans les endroits les plus tranquilles, au milieu des saussaies, des buissons, entre les racines d'un arbre qui croît au bord de l'eau; toute la famille se trouve ainsi réunie. S'approche-t-on, le père et la mère se trahissent

par leur vol inquiet et peu étendu, par leurs cris plaintifs, tandis que les petits restent tranquilles et silencieux. Les chasse-t-on de leur retraite, ils s'envolent l'un à droite, l'autre à gauche, et les parents suivent tantôt l'un, tantôt l'autre, en poussant leurs cris plaintifs. Il faut un certain temps avant que les jeunes aient appris à pêcher. »

Naumann a aussi publié une observation qui montre combien le martin-pêcheur est attaché à sa progéniture. Dans l'intention de se procurer des jeunes, il se rendit à un endroit où il avait reconnu l'entrée d'un nid ; il s'assura, par l'odorat, de la présence des petits, et se mit en devoir de les déterrer. « Je n'étais pas seul, dit-il, et non-seulement nous avons beaucoup parlé, mais encore nous avons longtemps marché et piéliné au-dessus du nid. Aussi, grand fut mon étonnement, lorsque j'introduisis une baguette dans l'entrée, et qu'un martin-pêcheur, se décidant seulement alors à quitter ses petits, me frôla le visage en s'envolant. Mais la destruction de la famille avait été résolue ; il me fallait me procurer un des parents, et comme nous n'étions pas convenablement outillés pour le moment, nous remîmes l'entreprise au lendemain, après avoir disposé un lacet à l'entrée du nid. Toute la perturbation amenée par notre visite n'empêcha pas la mère d'essayer de revenir auprès de ses petits. Le lendemain, nous la trouvâmes pendue au lacet et morte ; pendant que nous enlevions les jeunes, le mâle passa plusieurs fois près de nous, en poussant des cris de détresse. »

Il résulte d'observations publiées ultérieurement à celles de mon père et de Naumann, que la saison des amours, chez le martin-pêcheur vulgaire, n'est pas limitée aux mois qu'ils avaient signalés. Diverses circonstances peuvent la retarder. Si le printemps est tardif, si les ruisseaux et les rivières ont longtemps de hautes eaux, si les nids ont été détruits, etc., le martin-pêcheur est obligé d'attendre des circonstances plus favorables, et il arrive qu'en septembre l'on trouve encore dans les nids des jeunes non emplumés.

On sait que pas un carnassier ne poursuit le martin-pêcheur. Adulte, il échappe par ses mœurs à bien des dangers auxquels sont exposés d'autres oiseaux, et son nid est très-rarement disposé de telle sorte qu'un rat ou une belette puisse y arriver. L'homme lui-même ne lui fait pas grand mal, mais il faut bien moins l'attribuer à sa bonté qu'à la grande prudence du martin-pêcheur, qui lui fait partout craindre le danger. Celui, du reste, qui n'est pas familiarisé avec son

genre de vie, n'a pas souvent l'occasion de le tirer ni de lui dresser utilement des pièges.

Captivité. — Il est difficile d'habituer le martin-pêcheur vulgaire à vivre en cage. Les jeunes, pris au nid, peuvent être nourris de poissons et de viande, et rester en vie assez longtemps. Les adultes dont on parvient à s'emparer sont brusques, sauvages, peureux, refusent d'ordinaire toute nourriture et périssent rapidement. Mais si on a la chance de les apprivoiser ; si on peut leur fournir une prison convenable, ils deviennent fort amusants.

Au Jardin zoologique de Londres, on a fait des installations spéciales pour les martins-pêcheurs et les autres oiseaux aquatiques. On a construit une grande cage, dont le fond est en partie occupé par un bassin d'eau, assez profond, et dont les parois offrent tout ce que réclament des oiseaux pêcheurs. L'eau du bassin fourmille de petits poissons ; par-dessus, se trouvent des perchoirs convenables pour l'affût : toute l'installation, en un mot, est aussi parfaite que possible. Les martins-pêcheurs s'y trouvent à merveille ; ils peuvent y pêcher presque comme en liberté, et ils le font effectivement. Je dois dire que la vue de cet oiseau indigène, que j'observais là pour la première fois en captivité, m'a causé autant de plaisir que celle de n'importe quel autre animal de cette riche et splendide collection.

LES CEYX — CEYX.

Die Stummelvögel.

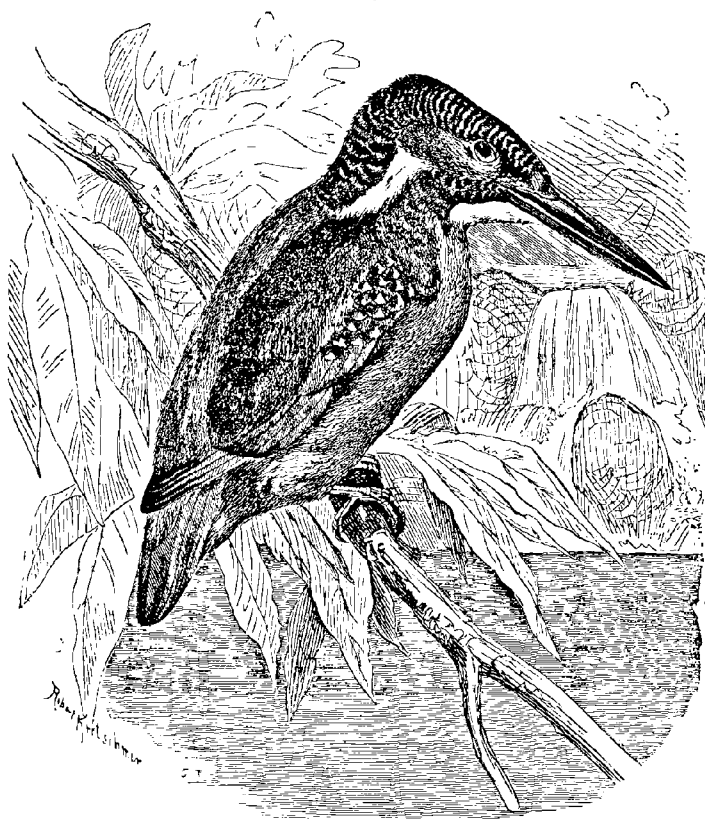
Caractères. — Les ceyx sont des alcédinidés pourvus de trois doigts seulement, le doigt interne manquant. On les range souvent parmi les halcyonidés, parce que leur bec est plus large à sa base que celui des autres alcédinidés. Mais leurs formes générales, leur organisation, notamment la brièveté de leurs ailes et de leur queue, et leurs mœurs les rapprochent tellement des martins-pêcheurs, que nous ne pouvons les en éloigner.

Distribution géographique. — Les ceyx habitent les Indes, les îles de l'archipel Malais, les Philippines et la Nouvelle-Guinée.

LE CEYX TRIDACTYLE — CEYX TRIDACTYLA.

Der Purpurfischer, the tridactylous Kingfisher.

Caractères. — Le ceyx tridactyle est la plus belle espèce de ce genre et la mieux connue. Il a le dos orange, à superbes reflets fleur-de-pêcher ; les côtés du cou et de la poitrine variant du brun-



Cerbell, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 37. Le Martin-pêcheur vulgaire ou Alcyon (p. 140).

rouge ou châtain clair ; le ventre jaune-safran ; les grandes tectrices supérieures de l'aile d'un noir pur, les scapulaires et le bord antérieur de l'aile brun châtain ; les rémiges brun-noir, bordées de brun rouge sur les barbes internes ; les rectrices roux-de-rouille, l'œil brun, le bec rouge-de-corail, les pattes rouge clair. Cet oiseau a 14 cent. de long et 22 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 6 cent., celle de la queue de 2.

Distribution géographique. — D'après Jerdon, le ceyx tridactyle se trouve dans toute l'Inde et à Ceylan, sans être commun nulle part. Sykes le vit dans le Dekan ; il semble habiter plus particulièrement les côtes. Il est plus répandu dans les îles de la Malaisie qu'aux Indes.

Mœurs, habitudes et régime. — Il se nourrit exclusivement de petits poissons et d'animaux aquatiques.

LES CÉRYLES — CERYLE.

Die Stossfischer, the belted Kingfishers.

Caractères. — Les céryles fournissent, une fois de plus, la preuve que les mœurs d'un animal ont un étroit rapport avec son organisation. Ils diffèrent des martins-pêcheurs par la conformation de leurs ailes et de leur queue. Les premières sont plus longues et plus pointues que chez les martins-pêcheurs, la deuxième rémige étant presque aussi longue que la première, et la queue est assez longue et large ; en un mot, les organes du vol, chez les céryles, sont plus développés que chez les martins-pêcheurs. Leur bec est long, droit, pointu, comprimé latéralement ; leur plumage est lisse et serré, mais dépourvu de vives couleurs, et varie plus ou moins suivant le sexe.

Distribution géographique. — Les céryles, dont on a fait plusieurs genres, sont surtout répandus en Amérique ; ils ont cependant leurs représentants en Asie et en Afrique ; une espèce

BREHM.

IV — 330

s'est même montrée plusieurs fois en Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — Les céryles sont de tous les alcédinidés les plus forts, les plus agiles, et par suite les plus voraces; les *tigres des poissons*, comme Cabanis en a nommé quelques-uns.

LE CÉRYLE PIE — *CERYLE RUDIS*.

Der Graufischer, the black and white Kingfisher.

Caractères. — Le céryle pie (Pl. XXII) est celui qui, d'Égypte et de Syrie, est souvent venu en Europe. Sa couleur est bien tranchée, il a le dos tacheté de noir et de blanc; la face inférieure du corps d'un blanc pur, sauf une ou deux raies pectorales noires, et quelques taches foncées sur les flancs; le haut de la tête presque noir; la ligne naso-oculaire d'un noir pur; l'œil surmonté d'un étroit sourcil tacheté de blanc et de noir; les plumes de la queue blanches, avec une bande noire transversale, près de l'extrémité. Cet oiseau a 28 cent. de long et 50 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 8.

La femelle diffère du mâle, en ce qu'elle n'a qu'une raie pectorale noire, tandis que celui-ci en a deux.

Méconnaissant la valeur de cette différence, Swainson a décrit les deux sexes comme deux espèces différentes; Reichenbach a commis la même erreur, qui a été relevée par Hartlaub.

Distribution géographique. — Le céryle pie est très-répandu. On le trouve dans presque toute l'Afrique, en Syrie, en Palestine, en Perse et, probablement aux Indes; car il est douteux que le céryle qui habite ce dernier pays diffère spécifiquement du céryle pie, comme l'ont avancé quelques auteurs. En Europe, on l'a rencontré plusieurs fois, mais seulement en Grèce et en Dalmatie. Il est probable même qu'il s'y montre plus souvent qu'on ne l'admet généralement. Il est commun dans la vallée du Nil, où j'ai eu de nombreuses occasions de l'observer.

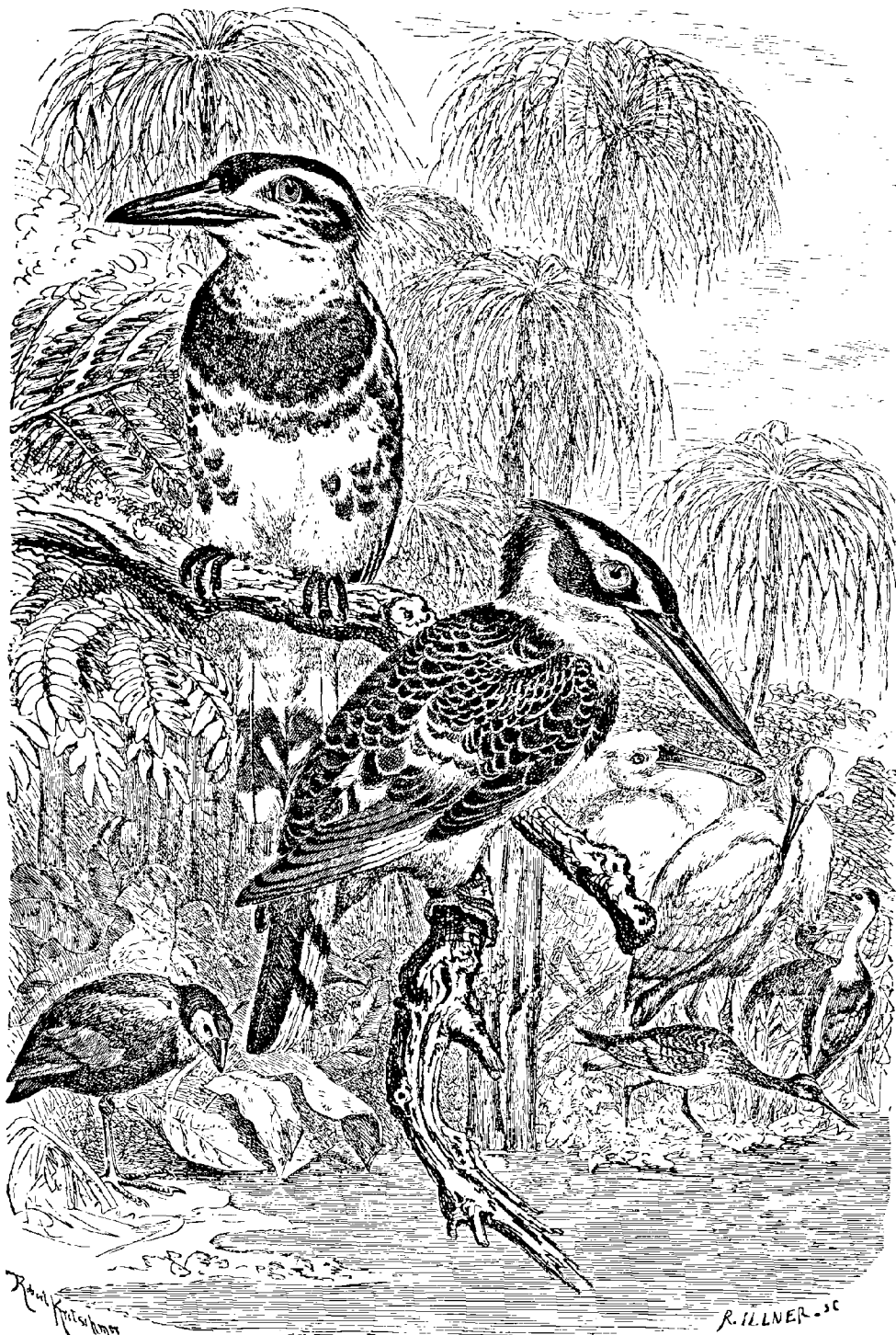
Mœurs, habitudes et régime. — Jeme souviens encore de l'étonnement que me causa cet oiseau, au moment où je mettais le pied sur le sol africain. Sur le canal de Mahmoudieh, qui réunit Alexandrie au Nil, j'avais vu à plusieurs reprises un grand oiseau, volant comme la crécelle, planant dans l'air ou perché sur les puits, sans pouvoir reconnaître à quelle espèce il appartenait. Enfin, j'en abattis un d'un coup de fusil, et ce fut avec une vraie satisfaction que je contemplai le céryle pie, à ce moment encore

une grande rareté à mes yeux de nouveau débarqué. Mais bientôt cette opinion changea; et je ne tardai pas à me convaincre que, sans être un des oiseaux les plus communs de l'Égypte, le céryle pie est un de ceux cependant que l'on rencontre partout, en tout temps, et dont on peut sans peine tirer autant d'individus que l'on veut.

D'ordinaire, on aperçoit le céryle pie au repos sur les longues perches des puits, sa poitrine blanche tournée du côté du fleuve. Un palmier, une mimosa se trouvent-ils au bord immédiat du Nil, une de leurs branches offre-t-elle une place convenable, il en fait son observatoire; il se pose aussi sur les bâtis des roues d'épuisement que font tourner les bœufs, et qui produisent la *musique du Nil*, bien connue de tous les voyageurs.

Le céryle pie n'a pas la défiance du martin-pêcheur vulgaire; il sait qu'il peut se confier aux Égyptiens, qu'il n'en a rien à craindre. Ses mœurs offrent plus d'une particularité qui surprend l'étranger; mais de toutes, la plus curieuse est sa familiarité vis-à-vis de l'homme. Il vient se poser immédiatement au-dessus de l'enfant qui conduit les bœufs, et à portée de son fouet; il y reste tranquille, comme le ferait un oiseau apprivoisé à côté de son maître et de son protecteur; il vole tout auprès des femmes qui vont puiser l'eau au Nil, comme s'il voulait les éloigner du fleuve. Tout à l'opposé du martin-pêcheur vulgaire, il souffre dans son voisinage les autres oiseaux; il est même sociable. Le mâle et la femelle demeurent fidèlement ensemble, d'ordinaire perchés l'un à côté de l'autre; si Swainson avait voyagé en Égypte, il aurait pu voir avec stupéfaction son *ceryle bicincta* et son *ceryle rudis* se donner tous les témoignages d'affection qu'un tendre époux peut donner à sa compagne; il aurait pu, en effet, s'approcher assez d'eux pour pouvoir distinguer les caractères de l'un et de l'autre.

Le céryle pie pêche comme le fait le martin-pêcheur, quand celui-ci ne trouve pas assez de nourriture; en d'autres termes, il plane au-dessus de l'eau, et s'y laisse tomber pour saisir sa proie. Son vol diffère complètement de celui du martin-pêcheur vulgaire. Il meut ses ailes rapidement, mais non précipitamment, et l'on peut en distinguer chaque battement. Il fait plus de crochets en volant, et ne file pas tout d'une traite, comme le martin-pêcheur. Il a presque l'allure du faucon; il s'élève, se détourne, plane, va plus loin, plane de nouveau. Pour saisir sa



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Crété fils, impr.

LE CÉRYLE (MARTIN-PÊCHEUR) PIE.

proie, il serre les ailes contre le corps, tombe un peu obliquement dans l'eau comme une flèche, disparaît, puis, au bout d'un instant, s'élève par quelques vigoureux coups d'aile. Pearson dit, en parlant du céryle de l'Inde, qu'il reste sous l'eau jusqu'à ce que le rond produit par sa chute se soit effacé. Jerdon met cette assertion en doute, et je partage complètement son avis; je ne crois pas que cet oiseau reste plus de quinze à vingt secondes sous l'eau. D'autres fois, tout en volant, il plonge sous un angle tellement faible et se relève avec une telle rapidité qu'il semble rebondir à la surface de l'eau. Jerdon ne croit pas en avoir jamais vu sortir de l'eau sans rapporter une proie. Il est possible, que le céryle pie soit plus adroit que le martin-pêcheur vulgaire; néanmoins il ne fait pas toujours capture; il se trompe sur la profondeur où il voit nager un poisson. A-t-il fait une prise, il vole aussitôt vers son perchoir favori, et mange sa proie, d'ordinaire après l'avoir plusieurs fois frappée contre la branche. S'il ne chasse pas, il vole à coups d'aile égaux, rase d'assez près la surface de l'eau, se dirige directement vers l'endroit où il veut se poser, et s'élève brusquement quand il arrive auprès. Le jour, il est assez tranquille; vers le soir, il devient plus vif et aime à folâtrer. C'est alors qu'il fait entendre sa voix, consistant en un cri perçant, vibrant, répété plusieurs fois, et impossible à rendre par des lettres.

Quand les eaux du Nil sont hautes, le céryle pie est obligé d'abandonner le fleuve; les eaux en sont trop troubles, pour qu'il puisse encore apercevoir les poissons. Les nombreux canaux dont est sillonné le sol de l'Égypte lui fournissent d'ailleurs une nourriture suffisante, l'eau s'y est éclaircie, et renferme quantité de poissons. C'est ce qui explique comment cet oiseau est beaucoup plus commun dans le Delta, où les canaux abondent, que dans la Haute-Égypte et dans la Nubie, où ses ressources sont presque bornées à celles que le fleuve peut lui fournir. Les observations toutes récentes de Tristram nous apprennent que les céryles pies se montrent aussi sur les bords de la mer, par douzaines, volant au-dessus des vagues, à une centaine de mètres du rivage. Aux mois de novembre et de décembre, ce naturaliste en observa des quan-

tités innombrables sur les côtes de la Palestine, tantôt pêchant, tantôt perchés sur les rochers.

En Égypte, le céryle pie est en amour lorsque les eaux du Nil sont le plus basses, c'est-à-dire en mars et avril. Adams a trouvé des nids en décembre, dans une autre localité, sans doute, où l'état du Nil n'a que peu d'influence. Une seule fois, j'avais reçu un œuf qu'on m'avait assuré être de céryle pie; mais, depuis que j'ai lu la relation de Tristram, je doute de la réalité de ce qu'on m'avait assuré. Cet auteur a vu qu'en Palestine les céryles nichaient en véritables colonies. Une de celles-ci avait pris possession d'une paroi argileuse escarpée, à l'embouchure du ruisseau de Moudawarah, dans le lac de Génézareth. L'entrée des nids n'était qu'à environ 10 cent. au-dessus de l'eau, et l'on ne pouvait guère y arriver qu'à la nage. De chaque ouverture partait un conduit, qui s'enfonçait à environ 1 mètre, et s'élargissait pour former une simple cavité latérale. Aucun terrier ne renfermait des arêtes de poisson servant de couche aux œufs; on n'en rencontrait, mêlées aux ordures, que quand il y avait des jeunes. Des herbes tapissaient le fond du couloir. Le 28 avril, Barlett trouva dans un nid quatre œufs, et six dans un autre. Lorsque, le 22 mai, Tristram visita la même colonie, il vit une grande quantité de jeunes pouvant déjà voler; d'autres, plus en retard, étaient encore dans les nids, et il y avait cinq de ces nids avec des œufs. De l'un d'eux, Barlett avait précédemment enlevé une couvée. La forme des œufs varie beaucoup; ils sont généralement ovoïdes; quelques-uns sont très-allongés. Tristram ne dit rien de leur couleur. Je dois en conclure qu'ils sont d'un blanc pur; je me rappelle cependant que celui qui m'a été donné comme un œuf de céryle pie avait un fond clair à taches foncées.

D'un des trous que fouilla Tristram, sortit un rat avec six petits.

Pendant cette visite, les parents se tenaient perchés dans les bosquets de lauriers-roses, sur la rive, volaient de tous côtés, et poussaient des cris d'angoisse.

Je ne sais quels ennemis le céryle pie a à redouter. Jamais je n'en ai vu qui fussent attaqués par un rapace, et je ne connais pas d'autres animaux que l'espèce ait à craindre.

LES HALCYONIDÉS — *HALCYONES**Die Lieste, the Australian Kingfishers.*

Caractères. — Les halcyonidés suivent les alcédinidés de si près, que beaucoup de naturalistes les rangent parmi ces derniers à titre de sous-famille ou tribu. Cependant, un examen attentif fait découvrir chez les halcyonidés de telles particularités qu'on est conduit à reconnaître leur indépendance. Au premier abord, déjà, ils se distinguent des alcédinidés par la conformation plus parfaite de leurs organes de locomotion aérienne. Leur bec, dans son ensemble, est encore celui des alcédinidés, mais il est plus large; leurs pattes sont plus fortes, leurs tarses plus élevés. Leur plumage est moins serré, et n'a pas le lustre que présente celui des martins-pêcheurs; cependant il a aussi de très-vives couleurs et quelques espèces, même, peuvent être rangées parmi les plus beaux de tous les oiseaux. L'on pourrait considérer les halcyonidés comme établissant une transition entre les alcédinidés et les buccinidés: leurs caractères participent autant de ceux-ci que de ceux-là.

Distribution géographique. — L'Afrique, le sud de l'Asie, l'Australie et les îles situées entre ces continents, sont la patrie des halcyonidés. Ils sont absolument défaut en Europe et en Amérique.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous sont plus ou moins des oiseaux sylvoles, et la moins grande partie d'entre eux montre une préférence pour le voisinage de l'eau. Quelques-uns pêchent à la façon des martins-pêcheurs; la plupart se rapprochent des barbues par les mœurs. Plusieurs espèces vivent dans les endroits les plus secs, mais parsemés d'arbres; ceux-ci semblent être indispensables à leur existence.

Sous le rapport des organes du vol, les halcyonidés sont plus parfaits que les alcédinidés: leur vol est léger, facile, élégant, et rappelle celui des certhiidés. Perchés sur quelque lieu élevé, ils fouillent tous les environs d'un œil attentif, et fondent sur leur proie dès qu'ils l'aperçoivent, pour revenir ensuite à leur première place. A terre, ils sont mal à l'aise et ne peuvent guère mieux marcher que les oiseaux de la famille précédente. Ils leur sont de beaucoup inférieurs quant à la faculté de capturer leur proie dans l'eau; quelques espèces seules, et encore exceptionnellement, plongent pour prendre des poissons ou d'autres animaux aquatiques. Leur voix

est perçante, assez singulière; leurs cris sont difficiles à traduire.

Quant à leur intelligence, je ne puis porter de jugement général. Les espèces que j'ai pu observer vivantes ne m'ont pas paru bien douées sous ce rapport; elles montraient une confiance et une lourdeur qui ne permettent pas de conclure à une bien grande dose d'intelligence; j'avouerai cependant que j'ai rencontré des exceptions.

Les halcyonidés se nourrissent d'insectes, surtout de sauterelles et de gros coléoptères; les grandes espèces mangent en outre des crustacés et de petits vertébrés. Quelques-unes ont la réputation de détruire des serpents; d'autres, au contraire, sont accusées de piller les nids. Sous le rapport de la voracité, il faut les mettre à côté des alcédinidés.

Leur mode de reproduction diffère de celui des espèces de la famille précédente. La plupart nichent dans des troncs d'arbres, quelques-uns dans des trous creusés naturellement dans la terre ou dans le roc; tous construisent un nid, plus ou moins parfait. Les couvées sont peu nombreuses, et les œufs sont d'un blanc brillant.

Captivité. — Les halcyonidés supportent facilement la captivité; ils s'habituent vite au régime qu'on peut leur donner. Mais, en cage, avouons-le, ils sont plus extraordinaires qu'intéressants, et jamais ils ne contractent amitié avec l'homme; on ne peut les amener à reconnaître leur maître et à lui témoigner des sentiments d'affection.

LES HALCYONS — *HALCYON*.*Die Baumlieste.*

Caractères. — Les halcyons ont un bec long, droit, large, recourbé en haut chez quelques espèces; des pattes courtes, sans être faibles; des ailes de moyenne longueur, arrondies, la troisième rémige étant la plus longue, mais ne dépassant pas de beaucoup la quatrième et la cinquième; une queue relativement courte et arrondie.

L'HALCYON A VENTRE ROUX — *HALCYON RUFIVENTRIS*.*Der Baumliest.*

Caractères. — L'halcyon à ventre roux a le

dos noir, et le ventre brun-châtain; la tête, la partie postérieure et les parties latérales du cou d'un gris cendré; le bas du dos, les sus-caudales, la queue, une grande tache sur l'aile, d'un brun vert; la gorge d'un blanc pur, la poitrine d'un blanc sale, la ligne naso-oculaire noire. Vues en dessous, les ailes sont brun-rouge, rayées de blanc en travers, avec la pointe des rémiges noire. La queue présente les mêmes couleurs à sa face inférieure. L'œil est brun, le bec et les pattes sont rouges. Cet oiseau a 26 cent. de long; la longueur de l'aile est de près de 10 cent., celle de la queue de 7.

Distribution géographique. — L'halcyon à ventre roux a été découvert dans l'Afrique occidentale; plus tard, on l'a signalé dans les îles du Cap-Vert, et dans toute l'Afrique centrale, jusque vers l'Abyssinie. Je l'ai souvent observé dans les forêts du Soudan oriental.

Mœurs, habitudes et régime. — Autant que je me le rappelle, j'ai presque toujours vu ce singulier oiseau solitaire; parfois, cependant, j'en ai rencontré un grand nombre dans un district très-restreint; généralement, il m'a paru plus commun dans les alluvions du Nil que dans les forêts des steppes; mais pendant la saison des pluies, il se montrait partout. Dans certains moments, je n'en ai aperçu aucun, d'où je conclus que ce doit être un oiseau voyageur. Il ne niche peut-être pas dans le Soudan; il n'y serait que de passage, et en partirait après avoir mué. Tous ceux que j'ai tués, au milieu de septembre, étaient dans la période de la mue.

Par ses allures, l'halcyon à ventre roux rappelle les certhiidés et les muscicapidés. Il vole tout le jour, partant d'une même branche, et y revenant tant qu'il peut faire une chasse heureuse et que rien ne vient le troubler. Ce n'est pas là signe d'incapacité, mais bien de paresse et d'indifférence. L'homme ne l'effarouche en aucune façon; il le considère, au contraire, avec la plus grande tranquillité, aussi n'est-il pas difficile à tirer. Le manque-t-on, c'est tout au plus s'il s'envole pour aller se poser sur un arbre voisin.

Il semble se nourrir exclusivement de sauterelles; à certaines époques, du moins, ces insectes forment tous ses repas. Il ne méprise pourtant pas les coléoptères qui volent autour des mimosas en fleur, et happe au passage les papillons qui se jouent trop près de lui. Bolle trouva dans l'estomac d'un halcyon d'espèce voisine, des fragments de lézards, ce qui laisse à penser que cet oiseau chasse aussi les reptiles.

J. Verreaux parle de son mode de reproduction. Ses observations à vrai dire ont porté sur une autre espèce, mais on peut, je crois, les appliquer aussi à celle dont il est ici question. La saison des amours a lieu en octobre et novembre. L'oiseau niche dans un tronc d'arbre creux; chaque couvée est de trois œufs arrondis, d'un blanc brillant. Les deux parents les couvent alternativement; mais une fois que les petits sont éclos, le père semble se charger seul de leur éducation.

LES TODIRAMPHEES — *TODIRAMPHUS*.

Die Waldlieste.

Caractères. — Les todiramphes se distinguent des halcyons par un bec plus large et plus court, et des ailes plus longues, dont la deuxième rémige égale presque la troisième en longueur.

Distribution géographique. — Ce genre habite surtout l'Océanie, c'est-à-dire l'Australie et les grandes îles du sud de l'Asie. Quelques rares espèces seulement le représentent aux Indes.

LE TODIRAMPHE A TÊTE VERTE — *TODIRAMPHUS CHLOROCEPHALUS*.

Der Waldliest.

Caractères. — Je choisis comme type de ce genre, le todiramphe à tête verte, des mœurs duquel Bernstein nous a donné une excellente description. C'est un des plus beaux oiseaux du groupe. Il a toute la partie supérieure du corps verte, la partie inférieure blanche; une ligne naso-oculaire noire, s'étendant jusqu'à la nuque en forme de collier; une tache sur les côtés du front, et une ligne qui marque la nuque, d'un blanc sale; l'œil jaunâtre; la mandibule supérieure noire, l'inférieure noire à la pointe, blanc-jaunâtre à la base. Cet oiseau a 25 cent. de long; la longueur de l'aile est de 12 cent., celle de la queue de 8.

Mœurs, habitudes et régime. — « Dans toute la partie occidentale de Java, dit Bernstein, le todiramphe à tête verte est l'espèce de ce genre la plus commune. Il n'y a pas une rivière, pas un ruisseau, dont les rives ne soient habitées par cet oiseau, si toutefois elles ne sont pas complètement dépourvues d'arbres ou de buissons. D'ordinaire, on le voit fixé sur une branche ou sur une pierre, au-dessus de la surface de l'eau, attendant que monte quelque petit poisson ou quelque insecte. Il prend les insectes avec habileté, et revient se percher à son poste d'observation pour les manger. Quand il traverse un pays découvert, pour se porter d'un ruisseau

à un autre, il vole en ligne droite, en battant précipitamment des ailes. De temps à autre, il s'arrête sur un arbre pour se reposer. Alors, il fait souvent entendre son cri, clair, perçant, que l'on peut à peu près rendre par le nom que les Malais ont donné à l'oiseau : *kakeh*. A son vol et à son cri, on peut déjà de très-loin reconnaître ce todirampe.

« Aux environs de Godok coule un petit ruisseau, au fond d'un ravin à parois hautes et escarpées; c'est là que j'ai vu fréquemment les nids du todirampe à tête verte. Ces nids sont déposés le plus souvent dans une simple dépression du sol, protégés par la saillie de quelque pierre, ou bien ils sont établis dans des crevasses horizontales. Le fond en est formé de quelques feuilles sèches et d'un peu de mousse; sur ce lit reposent trois ou quatre œufs, blancs, peu brillants, ordinairement salis de boue, et ne recouvrant leur couleur primitive que par le lavage.

LES CYANALCYONS — *CYANALCYON*.

Die Blauliester.

Caractères. — Les cyanalcyons, ou *halcyons bleus*, ne se distinguent guère des halcyons proprement dits que par la beauté de leur plumage, dans lequel le bleu domine.

LE CYANALCYON DE MAC LEAG — *CYANALCYON MACLEAGI*.

Der Blauliester.

Caractères. — Le cyanalcyon de Mac Leag ou bleu, a le sommet de la tête d'un bleu noir; le dos et le manteau bleu-d'azur; les ailes et la queue noires, marquées de bleu-indigo; toute la face inférieure du corps, la portion basilaire des rémiges primaires et secondaires, un collier entourant le cou et une tache allongée en arrière des narines, blancs; l'œil brun foncé, le bec noir; les tarses gris-noirâtre. La femelle a des couleurs moins vives; son collier blanc n'est pas continu; l'espèce a 19 cent. de long; la longueur de l'aile est de 8 cent., celle de la queue de près de 6.

Mœurs, habitudes et régime. — « Dans toute l'Australie, dit Gould, il n'y a aucun martin-pêcheur, aucun halcyonidé comparable en beauté à celui qui porte le nom de Mac Leag. Son plumage splendide semble indiquer un climat plus chaud que celui de la Nouvelle-Galles du Sud, et cela semble confirmé par ce fait, que

cet oiseau se rencontre jusqu'à l'extrême nord du continent australien. Comme les autres halcyonidés, il est rare près des cours d'eau; il recherche plutôt les grandes forêts, dans l'intérieur du pays; aussi, à Port-Essington est-il connu sous le nom d'*oiseau de la forêt*. D'ordinaire, on le rencontre par paires, quelquefois il est solitaire.

« Il se nourrit de petits reptiles, d'insectes et de larves. Son cri est bref, lancé avec force: on peut le rendre par *pi pi*.

« Il se reproduit en novembre et décembre. Il niche dans le creux d'un tronc d'arbre, ou dans une de ces fourmilières qui sont une des curiosités de ces contrées. Le nid est facile à découvrir, car, dès que l'on s'en approche, le cyanalcyon vole avec anxiété et pousse des cris plaintifs. Chaque couvée est de trois ou quatre œufs, d'un blanc de perle. »

LES PARALCYONS OU MARTINS-CHASSEURS — *PARALCYON*.

Die Riesenliester.

Caractères. — Les paralcions, nommés aussi *martins-chasseurs* (dacele), *halcyons géants*, sont caractérisés par leur grande taille; leur bec gros, long et épais, à base large et aplatie, à arête dorsale droite, à pointe comprimée latéralement et légèrement recourbée en crochet par-dessus la mandibule inférieure; leurs tarses sont courts, mais forts; leurs doigts longs et assez épais; leurs ailes de longueur moyenne, obtuses, la seconde rémige étant un peu plus courte que la troisième, qui est la plus longue; leur queue est large, et de longueur moyenne; leur plumage est abondant, lâche, de couleur peu voyante.

LE PARALCYON GÉANT — *PARALCYON GIGAS*.

Der Jägerliester, der Riesenfischer.

Le paralcion ou martin-chasseur géant (*fig. 38*) est l'espèce la plus connue de toutes celles qui sont propres au continent australien. Non-seulement il attire immédiatement l'attention de l'Européen qui met le pied sur le sol de la Nouvelle-Hollande, mais encore il a été souvent amené en Europe, et il figure aujourd'hui dans toutes les collections importantes.

Caractères. — Il a le dos brun foncé, le ventre fauve-blanchâtre sale, le bas du dos et les couvertures supérieures des ailes bleus, les sus-candales d'un rouge brun, bordées de noir; les plumes de la tête longues et pointues, rayées de brun le long de la tige; l'oreille surmontée de

plumes soyeuses, noires ; les rétuiges primaires d'un brun noir, blanches à la base ; les rectrices d'un rouge brun, rayées de noir ; les externes, dans la plus grande partie de leur étendue, la pointe et les barbes internes des autres blanchâtres. La femelle a des couleurs bien moins vives et moins tranchées. Le paralcyon géant a de 47 à 50 cent. de long, et plus de 66 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 22 cent., celle de la queue de 19.

Distribution géographique. — D'après Gould, le paralcyon géant ne se rencontre ni à la Terre de Van-Diémen, ni dans l'Australie occidentale ; il semble habiter exclusivement le sud-est de la Nouvelle-Hollande, la langue de terre entre le golfe de Spenser et la baie de Moreton. Il n'est lié à aucun habitat de Tasmanie.

Mœurs, habitudes et régime. — Les premiers naturalistes qui ont visité l'Australie signalent déjà le paralcyon géant, mais ce ne sont guère que les auteurs récents, et Gould en particulier, qui nous ont bien fait connaître son genre de vie. « C'est un oiseau, dit Gould, que tout voyageur, tout habitant de la Nouvelle-Galles du Sud doit connaître. Il attire l'attention non-seulement par sa taille, mais encore par sa voix singulière. En outre, loin d'être craintif, on le voit accourir près de tout ce qui excite sa curiosité. Il vient souvent se placer sur l'arbre au pied duquel le voyageur a établi son campement, et il examine gravement comment il allume son feu, comment il prépare son repas. D'ordinaire, on ne remarque sa présence que lorsqu'il fait entendre sa voix, consistant en une sorte de ricanement rauque. Ce cri est tellement singulier, qu'il est mentionné par tous les auteurs qui ont écrit sur la Nouvelle-Galles du Sud. Caley dit que l'on entend son ricanement de très-loin, et que c'est sans doute ce qui lui a fait donner son nom populaire de *Jean le Rieur*. » « Le cri de cet oiseau, assure le capitaine Sturt, semble un chœur d'esprits sauvages, il effraye le voyageur qui se croit en danger, on dirait un génie malfaisant, riant de son malheur. » « Ce singulier ricanement, dit à son tour Bennett, commence par des sons peu élevés, et se termine par des notes fortes et hautes ; on l'entend souvent dans toute la colonie. Il retentit au crépuscule, ou lorsque le soleil s'incline fortement à l'ouest : c'est un bonsoir qu'il adresse à la nature. » Un vieil habitant des bois dans ses *Promenades d'un naturaliste*, s'exprime encore plus poétiquement. « Une heure avant le lever du soleil, le chasseur est réveillé par des cris sauvages, comme ceux d'un

essaim d'esprits farouches qui l'entoureraient en poussant des clameurs et des ricanements. C'est le chant du matin de *Jean le Rieur*, par lequel il annonce à ses compagnons l'approche du jour. A midi, on entend les mêmes cris, et quand le soleil disparaît à l'occident, ils retentissent de nouveau dans toute la forêt. Je n'oublierai jamais la première nuit que je passai en Australie, à la belle étoile. Après un sommeil agité, je me réveillai à la pointe du jour, mais il me fallut un certain temps pour me rappeler où je me trouvais, tant était grande l'impression que faisaient sur moi des bruits inaccoutumés. Le cri infernal du paralcyon géant se mêlait au sifflement de la pie, au chant rauque de la grande poule pattue, aux clameurs discordantes de milliers de perroquets, et le tout se fondait dans un ensemble tellement singulier, qu'on ne peut le décrire. Depuis, j'ai souvent entendu ce même concert, mais jamais il ne m'a produit la même impression. Le *Jean le Rieur* est l'horloge de l'habitant des bois ; bien loin d'être craintif, cet oiseau semble aimer la société ; aussi vient-il demeurer au voisinage des tentes ; sa familiarité, et, plus encore, la guerre qu'il fait aux serpents, le rendent pour les habitants des bois un oiseau sacré. »

Au rapport de Gould, on trouve le paralcyon géant dans les buissons épais du long de la côte, aussi bien que dans les forêts élevées des montagnes. Nulle part, cependant, il n'est très-répandu. On le voit partout, mais partout solitaire.

Ses aliments sont variés, et tous tirés du règne animal. Il semble préférer les reptiles, les insectes, les crustacés. C'est avec une véritable rage qu'il fond sur les lézards, et souvent on le voit revenir à son perchoir, un serpent dans le bec. « Une fois, dit le vieil habitant des bois, je vis deux *Jean-Rieurs* perchés sur une branche morte d'un vieil arbre, et de là s'élançant de temps à autre à terre. Ils avaient tué un serpent, comme je m'en aperçus plus tard, et leur babillage, leur ricanement témoignaient toute la joie qu'ils avaient de ce succès. Je ne sais s'ils mangent les serpents ; en fait de reptiles, je n'ai jamais trouvé que des lézards dans l'estomac de ceux que j'ai ouverts. » Le paralcyon géant chasse aussi les petits mammifères ; Gould, un jour, en tua un pour voir ce qu'il portait dans son bec, et constata que c'était un petit marsupial. On peut penser qu'il n'épargne pas les petits oiseaux, et qu'il pille les nids.

Le paralcyon géant paraît pouvoir se passer d'eau. On le rencontre, comme je l'ai dit, dans les forêts les plus arides, et ceux que l'on a gardés

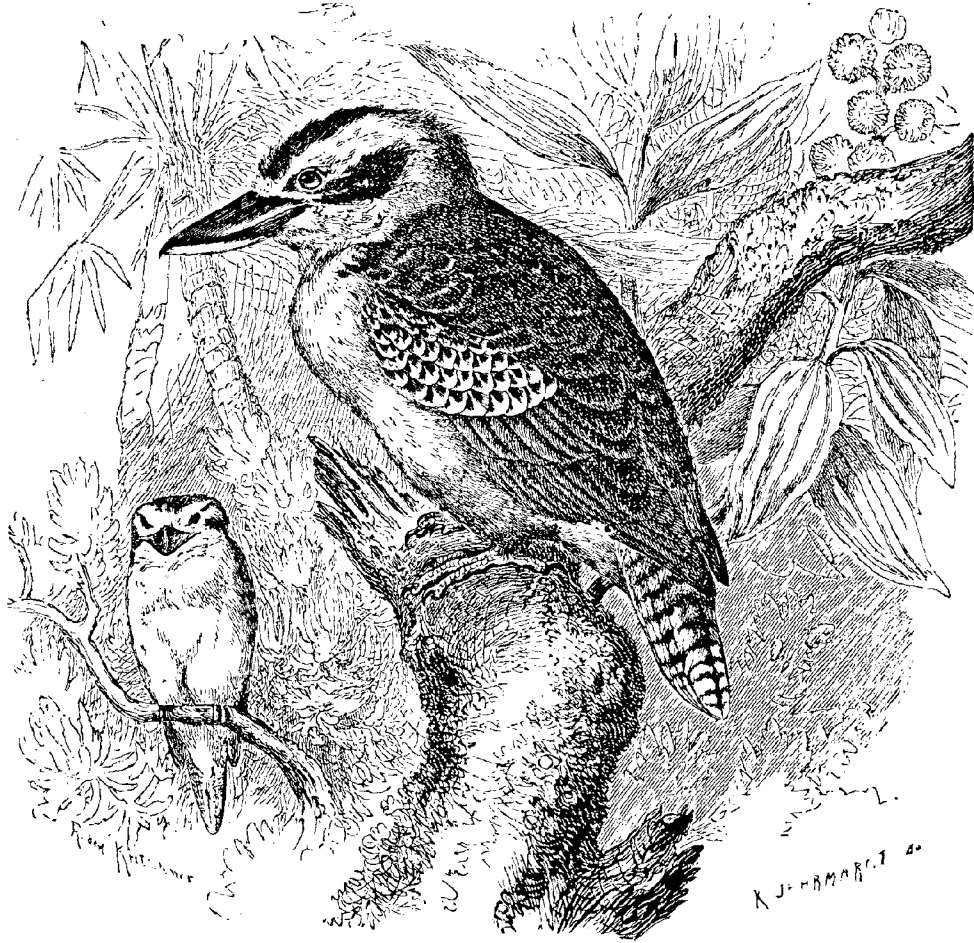


Fig. 33. Le Paracyon géant.

en captivité ne semblaient pas réclamer d'eau, ni pour boire ni pour se baigner.

La saison des amours a lieu en août et septembre. Le mâle et la femelle cherchent pour nicher un trou convenable, dans quelque tronc d'arbre à gomme. C'est dans ce trou que la femelle pond ses œufs, qui sont d'un blanc de perle superbe. Une fois les petits éclos, les parents défendent avec courage l'entrée de leurs demeures ; ils attaquent quiconque veut enlever leur progéniture, et lui font souvent des blessures dangereuses.

Captivité. — « La première chose qui me sauta aux yeux à mon arrivée à Londres, raconte le vieil habitant des bois, ce fut un *Jean le Rieur*, enfermé dans une petite cage. Jamais je n'ai vu un être plus misérable, plus à plaindre, que ne l'était mon pauvre ami, qui avait dû échanger l'air libre de ses forêts natales contre les brouillards épais de la Babylone moderne. » Cette

plainte du vieil habitant des bois est fondée ; les oiseaux de la Nouvelle-Hollande arrivent chez nous dans un bien triste état ; mais leur sort ultérieur est cependant moins mauvais qu'il ne semble le croire. Les paracyons captifs eux-mêmes sont là pour en témoigner. Ce ne sont pas des animaux difficiles à entretenir ; ils se contentent d'une nourriture très-simple : de morceaux de viande grossièrement coupés, de souris et de poissons. Leur donne-t-on une grande cage, ils ne tardent pas à retrouver toute leur ancienne gaieté et se comportent tout comme dans leur patrie. D'ordinaire, ils se tiennent tranquilles, à la place la mieux appropriée de leur cage, et si on en a deux dans la même loge on les voit presque constamment serrés l'un contre l'autre. Leur tenue est fort singulière ; leur tête semble portée par les épaules, tout leur cou est rentré, et leur plumage est tombant. De temps à autre, l'un d'eux hérissé les plumes de la tête,

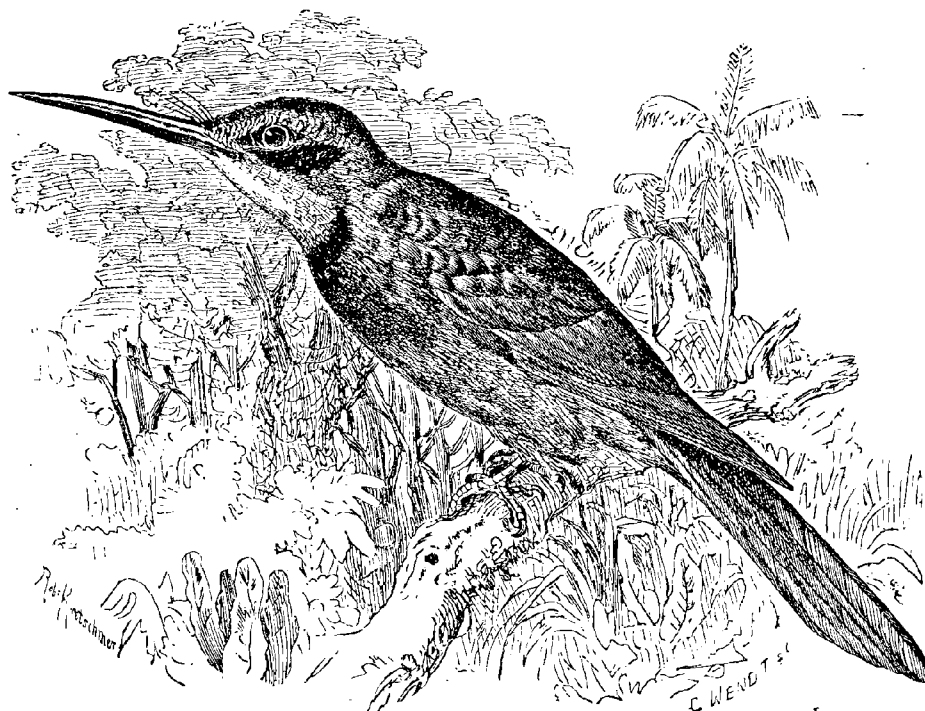
Corbeil Créé Fil^s, impr.Paris, Baillière et Fil^s, édit.

Fig. 39. Le Jacamar vert (p. 155).

de manière à la faire paraître double de ce qu'elle est réellement; par moments, ils hochent la queue. Malgré ces mouvements, le paralcyon semble paresseux et indolent, mais ce n'est là qu'une apparence. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder ses yeux brillants et rusés; on voit de suite que l'oiseau inspecte continuellement tout ce qui est à portée de sa vue et que rien ne lui échappe.

Même en captivité, le paralcyon géant montre le même sentiment du temps que dans les forêts de l'Australie; il ne crie qu'aux heures que nous avons signalées plus haut. Cependant, quand quelque chose le frappe particulièrement, il fait entendre sa voix. Une fois habitué à son maître, il le salue de son cri.

Les paralcycions géants les plus apprivoisés que j'aie vus, sont ceux du Jardin zoologique de Dresde.

Ils sont pour le connaisseur une preuve de l'intelligence parfaite des soins à donner aux animaux, que possède mon honorable collègue et ami Schœpff. La vue de leur maître est pour ces oiseaux un événement. Le repos rêveur où ils sont plongés fait place aussitôt à la plus vive excitation. « Dès que je me montre, m'a raconté mon ami, ces oiseaux me saluent par leurs cris;

BREHM.

si j'entre dans la cage, ils viennent voler sur mon épaule et sur ma main, et il me faut les enlever de force pour m'en débarrasser; ils ne me quittent pas volontairement. Si je me promène près de la cage, ils me suivent en volant, lors même que je n'ai pas l'air de m'occuper d'eux. » Et pour me prouver la vérité de son récit, Schœpff me conduisit à cette cage, et je fus moi-même témoin et admirateur de leur familiarité. Ces paralcycions géants vivent avec des hérons, des porphyryons et des ibis, dans la plus parfaite harmonie, ou plutôt ils ne semblent nullement s'inquiéter de leurs compagnons de captivité. Il n'en serait pas de même avec de petits oiseaux, car ils sont très-voraces. Quelque amour qui règne entre les deux sexes du même couple, la discorde se met entre eux, dès qu'il s'agit d'une proie. Une souris vivante fut saisie par eux avec rage, et assommée contre une branche; une autre eut le même sort. Puis, chacun des deux oiseaux saisit la victime, la tira à lui vivement, en hérissant les plumes de la tête. Ils se lançaient des regards farouches, jusqu'à ce qu'enfin l'un d'eux eût définitivement soustrait la souris aux atteintes de son conjoint, en l'avalant.

IV — 331

LES TANYSIPTÈRES — *TANYSIPTERA*.

Die Paradieslieste, the ternate Kingfishers.

Caractères. — Les tanysiptères, ou *halcyons de paradis*, se distinguent des autres halcyonidés par leurs rectrices médianes allongées. Ils ont le bec relativement court, mais toujours plus long que la tête, conique, large et aplati à la base, élevé au milieu, à arête dorsale presque droite, à mandibule inférieure se recourbant en haut; des ailes obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; la queue longue, tronquée, avec les deux rectrices médianes beaucoup plus allongées que les latérales, et pourvues de barbes très-courtes, qui, chez certaines espèces, augmentent régulièrement de longueur à mesure qu'elles se rapprochent de la pointe; chez d'autres, les barbes n'augmentent qu'à partir de la dernière moitié de la plume.

LE TANYSIPTÈRE SYLVIE — *TANYSIPTERA SYLVIA*.

Der Paradiesliest, the ternate Kingfisher.

Caractères. — Le tanysiptère sylvie, la plus belle espèce de ce genre, a le haut de la tête, les ailes et les cinq rectrices externes d'un bleu vif; les joues, la partie postérieure du cou et le manteau noirs; une tache triangulaire entre les deux épaules; le croupion et les deux longues rectrices médianes d'un blanc pur; toute la face inférieure du corps roux-cannelle; le bec et les pattes rouges. Ce bel oiseau a 28 cent. de long; la longueur de l'aile est de 10 cent., celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — « Jusqu'ici, dit Gould, on n'a rencontré ce superbe oiseau que sur les côtes nord de la Nouvelle Hollande. Le cap York est la localité qu'il habite, et il doit y être abondant, car dans ces derniers temps, beaucoup de peaux ont été apportées en Europe. Mac Gillivray m'a dit que cet oiseau était très-commun dans toutes les forêts épaisses des environs du cap York, et qu'il se tient surtout dans les petites clairières, qui sont riches en insectes.

D'autres espèces de ce genre, le tanysiptère dea (*tanysiptera dea*) et le tanysiptère nymphe (*tanysiptera nympha*) vivent dans la Nouvelle Guinée, aux Moluques et aux Philippines.

Mœurs, habitudes et régime. — « Son superbe plumage le fait facilement remarquer, quand il s'élanche hors de la forêt et y retourne, en glissant dans l'air, rapide comme une flèche.

Jamais il ne se pose à terre; d'ordinaire, il perche à découvert sur une branche horizontale, ou sur une liane; de là, il examine tous les environs, et s'élanche sur les insectes qui s'approchent de lui, pour revenir ensuite à la place qu'il vient de quitter. On peut rendre son cri par *wi wi wi*; il le fait entendre ordinairement quand il est perché. Cet oiseau est craintif et méfiant, et il faut au chasseur une grande patience pour s'en rendre possesseur. On est souvent obligé de le poursuivre pendant plus d'une heure, avant de pouvoir le tirer. D'après le dire des indigènes, il pond trois œufs blancs, dans une cavité qu'il se creuse dans une des grandes fourmilières du pays. »

LES SYMÉS — *SYMA*.

Di Säjerlieste, the Sawyer-Halcyons.

Caractères. — Les symés ou *halcyons-scies*, par lesquels nous terminerons la famille des halcyonidés, ont un bec mince, long, large à la base; comprimé latéralement, à bords, dans les deux tiers de leur longueur, hérissés de petites dents nombreuses, fortes, dirigées en arrière, écartées dans leur milieu; la mandibule supérieure, terminée par une longue pointe, et dépassant de beaucoup l'inférieure; les ailes courtes, avec les troisième et quatrième rémiges égales entre elles et plus longues que les autres; une queue de longueur moyenne, et très-arrondie, les deux rectrices externes étant très-courtes.

Distribution géographique. — Les deux espèces de ce genre habitent la Nouvelle-Guinée et le nord de l'Australie.

LE SYMÉ A BEC JAUNE — *SYMA FLAVIROSTRIS*.

Der Politti, the Poditti

Caractères. — Le symé à bec jaune, ou *poditti* des indigènes, a le sommet de la tête, le cou, le dos, la région auriculaire et les côtés du cou d'un roux cannelle; les ailes vert sale; le croupion et la queue bleu-verdâtre; la gorge et le ventre fauve-blanchâtre, le reste de la face inférieure du corps brun-jaunâtre; au bas du cou un collier noir, étroit, interrompu en arrière; le bec rouge pâle, avec l'arête dorsale brun-noir. Le *poditti* a 20 cent. de long; la longueur de l'aile est de 7 cent., celle de la queue de 6.

Distribution géographique. — Cet oiseau habite la riche péninsule du cap York, qui semble posséder une faune toute spéciale.

Mœurs, habitudes et régime. — Les lignes suivantes de Mac Gillivray renferment tout ce que

Gould put apprendre des mœurs de cet halcyonidé. « Le *poditti*, comme l'appellent les indigènes, semble être rare ; car, malgré toute l'activité de nos recherches, nous ne pûmes nous en procurer plus de quatre ou cinq individus. Comme le tanyseptère, il habite les forêts, tandis que son congénère, le torotoro (*syma torotoro*) de la Nouvelle-Guinée, vit dans les mangroves. Pour moi, je n'en ai vu qu'un seul vivant : c'était dans un groupe d'arbres élevés, au pied desquels

poussaient des buissons très-serrés, et au bord d'un petit cours d'eau. A son cri, que nos naturels reconnurent comme celui du poditti, trois ou quatre de nous s'avancèrent ; il fallut attendre dix minutes au moins avant de pouvoir le tirer ; il était perché à une grande hauteur, hors de portée pour du petit plomb. Il fut atteint. Les indigènes nous assurèrent que cet oiseau niche comme le tanyseptère, et pond des œufs blancs. »

LES GALBULIDÈS — GALBULAE.

Die Glanzvögel, the Jacamars.

Les galbulidés, auxquels Cabanis donne le nom d'*Agornithes* (oiseaux paresseux), peuvent être regardés comme les représentants des certhiidés dans le Nouveau-Monde ; mais on peut admettre aussi qu'ils forment transition entre les certhiidés, les alcédinidés ou les halcyonidés et les bucconidés, tant ils présentent de caractères communs aux uns et aux autres. Beichenbach en fait des certhiidés ; Durmeister les regarde comme une tribu des bucconidés, et Cabanis les rapproche aussi de ceux-ci.

Caractères. — Les galbulidés ont le corps allongé ; le bec long, droit, haut, à arête enveloppée à la base de plumes soyeuses, raides, plus ou moins longues, dirigées en avant ; des pattes faibles, petites, paridigitées ; des ailes courtes ; une queue longue et forte ; des plumes larges, molles, à tige mince, lâchement implantée dans une peau très-fine.

Distribution géographique. — Les quelques espèces connues habitent l'Amérique du Sud, et se trouvent surtout dans les parties humides des forêts vierges.

Mœurs, habitudes et régime. — Leurs mœurs n'offrent rien de remarquable, et c'est à peine si les naturalistes en parlent. Les galbulidés sont des oiseaux lourds, paresseux, indifférents, stupides, méritant parfaitement leur nom populaire brésilien de *Jean le Sot*.

Il me semble inutile de décrire en détail les divers genres qui composent la famille des galbulidés. Il me suffira de dire qu'ils se rapprochent, les uns des certhiidés, les autres des alcédinidés, d'autres encore des trochilidés, et qu'ils ont ou quatre doigts, ou trois seulement.

LES JACAMARS — GALBULA.

Die Jacamaren.

Caractères. — Les jacamars ont le bec long, mince, haut, légèrement recourbé, à crête dorsale tranchante ; les ailes relativement longues, la quatrième et la cinquième rémige dépassant les autres ; la queue longue, forte, tronquée, à pennes arrondies à leur extrémité, les latérales étant plus courtes que les médianes ; les tarses courts, faibles ; les deux doigts antérieurs soudés dans presque toute leur étendue, libres seulement à l'extrémité ; les doigts postérieurs très-courts ; leur plumage très-mou et lâche.

LE JACAMAR VERT — GALBULA VIRIDIS.

Der Jacamar, the green Jacamar.

Caractères. — Le jacamar vert (*fig. 39*) est l'espèce la plus connue. Il a le dos et la poitrine d'un vert doré superbe ; le ventre brun-roux ; la gorge blanche chez le mâle, fauve-roux chez la femelle ; les rectrices latérales d'un brun roux et vertes à la pointe ; l'œil brun ; le bec, la ligne naso-oculaire, un cercle nu qui entoure l'œil bruns ; les pattes couleur de chair brunâtre. D'après les mesures du prince de Wied, cet oiseau a 22 cent. de long ; la longueur de la queue est de 10 cent., celle de l'aile de 8 cent. et demi.

Distribution géographique. — Le jacamar vert habite les forêts qui longent la côte du Brésil, et il n'est rare nulle part.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après le prince de Wied, ce bel oiseau a plus d'un trait commun avec les oiseaux-mouches, et cette ressemblance n'a pas échappé aux sauvages Bo-

locoude eux-mêmes, qui l'appellent le *grand colibri*. Il vit solitaire dans les forêts humides, au milieu des buissons, et se tient d'ordinaire perché sur quelque basse branche, au voisinage de l'eau. Son vol est rapide, mais peu étendu. Silencieux, triste, maussade, il semble avoir horreur du mouvement. Il attend patiemment qu'un insecte s'approche de lui, et le happe en volant, puis revient à son observatoire. Souvent, assure Schomburgk, il reste des heures entières sans bouger de place. Son cri, fort, clair, perçant, n'est nullement un chant agréable, comme l'a dit Buffon. Le jacamar, ainsi que ses congénères, niche dans un trou arrondi, creusé en terre sur le bord d'un cours d'eau. Ce nid ressemble à celui du martin-pêcheur vulgaire. Le prince de

Wied rapporte ce fait, mais sans avoir vu lui-même de ces nids.

C'est là à peu près tout ce que l'on sait des mœurs du jacamar vert. Pœppig ajoute que dans les forêts vierges il n'est pas difficile de reconnaître la place favorite d'un jacamar aux ailes de papillons qui couvrent le sol, l'oiseau ne mangeant que le corps de ces insectes. Cela peut être vrai; mais il est fort problématique, pour ne pas dire plus, que le jacamar atteigne les insectes d'un bond ou de quelques coups d'aile, les perce de son bec, puis revienne les manger, après s'être perché. Je ne comprends pas comment il perce les insectes, et je ne puis admettre autre chose, sinon que le jacamar capture sa proie comme les autres oiseaux.

LES BUCCONIDÉS — *BUCCONES*.

Die Bartkukuke, die Schnurrvögel, the Barbets.

Caractères. — Les bucconidés, vulgairement *coucous barbés* ou *oiseaux à moustaches*, ont le bec allongé, légèrement recourbé, rappelant tantôt celui des halcyonidés, tantôt celui du coucou, entouré à la base de soies raides; les pattes faibles; deux doigts dirigés en avant, deux en arrière; les ailes courtes, la queue courte ou moyennement longue, formée de douze pennes; le plumage très-lâche, mou, de couleur sombre.

D'après Burmeister, la structure interne des bucconidés rappelle celle du coucou.

Distribution géographique. — Cette famille, assez nombreuse, sans être précisément riche en espèces, habite exclusivement l'Amérique du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les bucconidés vivent dans les forêts, solitaires ou par paires; c'est tout au plus, si en certaines saisons on les rencontre par petites familles. Ils n'aiment pas le voisinage des habitations humaines, et se tiennent de préférence dans les forêts les plus désertes. Leurs allures n'ont rien d'atrayant: paresse, lourdeur, stupidité, tels sont les caractères principaux de leur être. Ils se nourrissent d'insectes, qu'ils happent au passage, en s'élançant de l'endroit où ils sont perchés. Les uns aiment les sommets des arbres, les autres les basses branches; mais aucun ne se pose souvent à terre. On ne sait presque rien de leur mode de reproduction. Quelques espèces nicheraient dans des trous qu'elles creusent elles-mêmes en terre.

Ces oiseaux ne sauraient être tenus en cage. Ils sont difficiles à nourrir, et ils ne payent pas, en agrément, les peines que coûte leur entretien. On ne les chasse que pour leur chair, qui est fort délicate. Leur port tranquille et majestueux leur a fait donner le nom populaire de *juges de la forêt*.

LES NYSTALES — *NYSTALUS*.

Die Schlafvögel.

Caractères. — Les nystales rappellent les halcyonidés; quelques-uns même pourraient être parfaitement confondus avec ceux-ci, si ce n'étaient leurs pattes paridigitées. Ils ont le bec à peu près de la longueur de la tête, fort, droit, comprimé latéralement, à bords lisses, à pointe de la mandibule supérieure un peu recourbée; les tarses assez courts et minces; une queue de longueur moyenne, formée de plumes étroites toutes d'égales longueur, sauf les deux externes qui sont un peu plus courtes.

LE NYSTALE CHACURU — *NYSTALUS CHACURU*.

Der Tschakuru, the Tchakuru

Caractères. — D'Azara, le premier, nous a fait connaître cet oiseau sous le nom de *tschacourou*. Il a le haut de la tête, le dos, les ailes d'un brun rougeâtre, transversalement rayés de noir; le ventre blanc-jaunâtre, un collier et une large ligne naso-oculaire d'un blanc pur; les

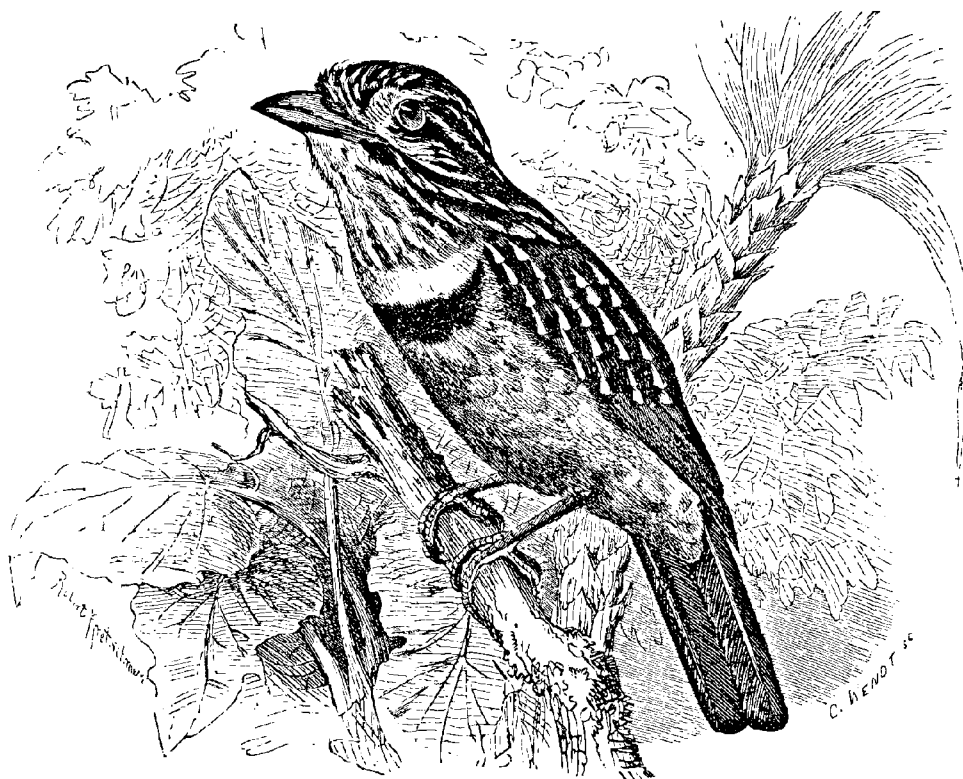


Fig. 40. Le Trappiste brun.

joues noires ; les rémiges gris-brun, les secondaires étant bordées de rouge brun et semées de petites taches transversales de même couleur ; les rectrices d'un brun-noirâtre foncé, parsemées de petites taches anguleuses d'un jaune roussâtre sur les bords ; l'œil brun-châtain ; le bec rouge-vermillon sale, couleur de chair à sa base, gris-noir à la pointe et sur l'arête ; les pattes brunes. Il a 22 cent. de long, 28 même d'après Natterer, et 32 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 8 cent., celle de la queue de 7 cent. et demi.

Mœurs, habitudes et régime. — D'Azara nous dit avoir toujours trouvé cet oiseau solitaire, et en petit nombre dans des endroits peu boisés. Le prince de Wied l'a observé dans les buissons près de Lagoa Santa, « perché, solitaire et silencieux, sur les branches découvertes de la cime des arbres, et laissant le voyageur approcher tout près de lui, sans remuer un membre. Il restait immobile jusqu'à ce que nous fussions à six ou huit pas de lui, et ne s'envolait que quand on agitait le buisson où il était perché. » Cela concorde parfaitement avec l'opinion de d'Azara, qui qualifie cet oiseau de triste, tranquille et stupide, et dit qu'il se perche à hauteur moyenne,

sur les petites branches. Le prince de Wied l'a vu posé sur le sol.

D'après Burmeister, il se nourrit d'insectes, qu'il happe à mesure qu'ils passent près de lui. Il ne grimpe pas à la manière des pics, mais il attend patiemment qu'une proie convenable se montre à sa portée. « Je n'ai pu me procurer son nid. Au dire des Brésiliens, il niche dans les troncs d'arbres creux, et pond plusieurs œufs blancs. » D'Azara dit que son nom guarani de *tschacourou* est une onomatopée de son cri ; mais ni le prince de Wied ni Burmeister n'ont entendu la voix de cet oiseau.

LES TRAPPISTES — *MONASTA*.

Die Trappisten, the white-faced Barbets.

Caractères. — Les trappistes se distinguent des nystales par leur bec petit, plus mince et plus faible à la pointe, légèrement recourbé, sans être crochu ; leurs pattes minces ; leurs ailes plus longues et plus pointues ; leur queue moyennement longue, à rectrices étroites ; leur plumage plus mou et plus laineux encore. Leur œil est entouré d'un cercle nu.

LE TRAPPISTE BRUN — *MONASTA FUSCA*.

Der Trappist, the white-faced Barbet.

Caractères. — Le trappiste brun (*fig. 40*) a la tête et le dos brun foncé, rayés de jaune roux, le ventre gris-fauve; une grande tache à la base du cou d'un blanc pur; une large bande pectorale noire; les rectrices et les rémiges gris-brun foncé, celles-ci bordées de brun roux sur leurs barbes externes; l'œil brun-roux; le bec et les pattes noirs. Les jeunes ont des couleurs plus ternes; la tache blanche du cou, chez eux, variée de jaune clair. Cet oiseau a 21 cent. de long, et 33 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 9 cent., celle de la queue de 8 cent. et demi.

Mœurs et habitudes. — « Le trappiste brun, dit le prince de Wied, est un des oiseaux les plus communs dans les forêts du sud-ouest du Brésil. Déjà près de Rio-de-Janeiro, je l'ai trouvé dans tous les buissons ombragés, même au voisinage des habitations; il se tient, là, perché sur quelque basse branche, ou posé sur le sol, tranquille et guettant les insectes. Je l'ai toujours vu immobile, et jamais je n'ai entendu sa voix. »

« Au printemps, ajoute Burmeister, il vient, accompagné de sa femelle, jusque dans les jardins des villages et se pose au bord des chemins; mais il reste dans une complète inaction et ne paraît nullement s'inquiéter de tout ce qui l'entoure. Aussi produit-il une singulière impression. On l'aperçoit de loin, sa gorge blanche brillant au milieu des buissons. En s'approchant, on le voit immobile et comme endormi, ses grands yeux fixés sur le voyageur, et se demandant, dirait-on, ce qu'il a à faire. Tout, dans son être, respire tellement la stupidité et l'indifférence, que l'on ne saurait blâmer les Brésiliens de l'avoir appelé *João doido* (Jean le sot). Au point de vue ornithologique, c'est un singulier oiseau, il a, avec le port du coucou, si hardi, si bruyant, si impétueux, la livrée sombre et les allures paresseuses de l'engoulevent, au vol silencieux.

« Je n'ai pas vu son nid. Le prince de Wied n'en parle pas non plus.

« Dans l'estomac de l'un de ces oiseaux, je trouvai, avec des débris d'autres insectes, un grand papillon de jour, qui le remplissait presque entièrement.

LES CHÉLIDOPTÈRES —
CHELIDOPTERA.

Die Träumer, the white-backed Barbets.

Caractères. — Les chélidoptères diffèrent des genres précédents par leur queue très-courte et leur plumage plus court et plus serré.

LE CHÉLIDOPTÈRE TÉNÉBREUX — *CHELIDOPTERA*
TENEBROSA.

Der Traumvogel, the white-backed Barbet.

Caractères. — Le chélidoptère ténébreux est noir-ardoisé, à reflets bleuâtres; il a le ventre jaune-roux; le croupion blanc; l'œil brun foncé; le bec noir; les pattes grises. Il mesure 22 cent. de long et 38 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 12 cent., celle de la queue de 5.

Mœurs, habitudes et régime. — « Dans la plupart des cantons du Brésil, dit le prince de Wied, le chélidoptère ténébreux n'est pas rare; dans certains, il est même très-commun. Il se montre surtout là où alternent des forêts vierges et des lieux découverts, sur la lisière des bois; mais on le rencontre également au sein de la forêt. On le voit immobile sur les branches sèches et élevées. De temps à autre, il s'élance dans l'air comme un gobe-mouche, happe une proie, et vient reprendre sa place. Il est silencieux, tranquille et aime à percher haut, contrairement à l'habitude des autres bucconidés. Son port, son plumage ressemblent un peu à celui de l'hirondelle: de là le nom d'*hirondelle de forêt* que lui ont donné les Brésiliens. Cette ressemblance est surtout apparente quand l'oiseau est posé à terre; ses pattes sont mal conformées pour la marche et il glisse sur le sol, comme le fait l'hirondelle. Son vol est léger et ondulé. Perché sur une haute branche, il fait entendre son cri d'appel, qui est bref. Il n'est pas peureux; on peut le tirer facilement. Le déloge-t-on, il pousse quelques cris sifflants. Il se nourrit d'insectes. » D'après Burmeister, il mange surtout des fourmis et de grandes punaises.

« Aux bords du Rio-Grande del Belmonte, dans les forêts du pays des Botocoudes, continue le prince de Wied, j'ai pu observer les nids du chélidoptère ténébreux. Je vis au mois d'août ces oiseaux entrer dans des trous ronds, creusés dans la rive sablonneuse du fleuve, et ressemblant aux nids de martin-pêcheur. Nous en

mimes un à découvert; nous eûmes à creuser horizontalement pendant environ deux pieds, et nous trouvâmes deux œufs, d'un blanc de lait, reposant sur une maigre couche de plumes.

LES TROGONIDÉS — TROGONES.

Die Nagelschräbel, die Surukus, the Trogons.

Caractères. — Les trogonidés se rapprochent beaucoup des bucconidés. Ils ont le corps allongé; le bec très-court, large, triangulaire, fortement bombé, à pointe crochue, à bords renflés en arrière et souvent dentés, entouré de soies à la base; les pattes très-petites et faibles; les tarses presque entièrement cachés par les plumes des cuisses; les doigts courts, l'interne placé à côté du pouce; les ailes courtes, presque arrondies; les rémiges étroites, pointues, recourbées en forme de faucilles, à tiges roides; la queue longue, formée de douze pennes, dont les trois externes, de chaque côté, plus courtes que les six médianes, qui sont plus larges et à peu près d'égale longueur; un plumage très-mou, lâche, duveteux, d'un superbe éclat métallique. Leur structure interne rappelle celle des coucous.

Une particularité à noter, c'est que la splendeur de leur plumage est très-passagère. Leurs belles couleurs se perdent, dès qu'elles sont exposées à la lumière. « Les trogonidés, dit Cabanis, craignent la lumière, morts comme vivants. » Je crois cependant que cette assertion est quelque peu entachée d'exagération.

Distribution géographique. — Les trogonidés sont propres aux contrées tropicales de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

Mœurs, habitudes et régime. — De tout temps, la beauté de leur plumage a attiré sur ces oiseaux l'attention des naturalistes et des voyageurs; leurs mœurs, par contre, ne présentent rien de bien remarquable. Par leur bec largement fendu, leurs pattes courtes et petites, leur plumage mou, les trogonidés rappellent les engoulevents, à côté desquels on les a même quelquefois rangés; mais leurs mœurs les éloignent essentiellement des engoulevents, et les font paraître ce qu'ils sont réellement: de véritables agornithés ou oiseaux paresseux. On peut les regarder comme de véritables oiseaux crépusculaires, car on ne les voit jamais qu'au sein des forêts les plus sombres, les plus touffues, que ne pénètrent même pas les rayons perpendiculaires du soleil. C'est là, sur les basses branches, qu'ils se tiennent solitaires ou deux à

deux. Plus la forêt est touffue, plus ils y sont nombreux. Ils ne sont pas exclusivement propres à la plaine, ils s'élèvent haut dans les montagnes, et quelques espèces n'habitent même qu'à une altitude très-considérable.

Par leur manière de vivre, ils rappellent tout à fait les bucconidés. On les voit perchés sur une branche, immobiles, silencieux, inspectant tous les environs. Un insecte passe-t-il près d'eux, ils prennent leur vol, poursuivent leur proie avec une grande agilité, la happent avec adresse, puis reviennent à leur observatoire. Ils ne sont pas absolument insectivores; ils mangent aussi des fruits, et certaines espèces paraissent même s'en nourrir exclusivement. Ils nichent dans des troncs d'arbres creux; chaque couvée est de deux ou quatre œufs, de couleur claire, généralement blancs.

Captivité. — On n'a encore observé aucun trogonidé en captivité. Il doit être difficile, mais non impossible, de le conserver.

LES HARPACTES — HARPACTES.

Die Feuersurukus, the Malabar Trogons.

Caractères. — Les harpactes, ou *couroucous flamboyants*, ont le bec fort, très-recourbé, à bords lisses; les tarses couverts de plumes dans la moitié de leur longueur; les ailes courtes; la queue longue, à rectrices latérales larges, et augmentant de longueur, des externes vers les médianes.

Distribution géographique. — Toutes les espèces connues appartiennent à l'Asie méridionale et à la Malaisie.

L'HARPACTE A BANDE — HARPACTES FASCIATUS.

Der Kama.

Caractères. — L'harpacte à bande mâle a le dos brun-châtain tournant au rougeâtre, la tête et le cou noirs, les couvertures des ailes rayées de blanc et de noir, la poitrine et le ventre rouge-écarlate; une bande étroite, d'un blanc éclatant, séparant la gorge de la poitrine; un demi-cercle rouge, d'une oreille à l'autre, en

passant sur l'occiput; l'œil entouré d'un cercle nu, d'un bleu azuré; les rectrices médianes de la même couleur que le dos, avec les externes rayées de noir et de blanc; l'œil brun foncé; le bec bleu foncé; les pattes bleu clair. La femelle n'est pas noire à la tête; elle a les rémiges secondaires et les sus-alaires bordées d'un étroit liséré noir et brun et le ventre jaune-ocre. Cet oiseau a 32 cent. de long, 44 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 16.

Distribution géographique. — « On trouve cet oiseau, dit Jerdon, dans les forêts du Malabar, depuis l'extrême sud jusqu'aux montagnes de Rhat, ainsi que dans quelques forêts de l'Inde centrale et de Ceylan, jusqu'à une altitude de 1,000 mètres, au-dessus du niveau de la mer. Cependant l'altitude à laquelle il se tient de préférence est celle de 600 mètres environ.

Mœurs, habitudes et régime. — « Il vit absolument dans les endroits les plus sombres des forêts, où on le rencontre souvent immobile sur une branche. Si on l'observe quelque temps, on le voit, par instants, abandonner son poste, pour prendre un insecte. Parfois, il revient à la place d'où il est parti; le plus souvent, il en cherche une autre et parcourt ainsi à plusieurs reprises une grande partie de la forêt. D'ordinaire, il est solitaire; souvent, cependant, on le rencontre par paires; j'en ai même vu quatre ou cinq ensemble, et Layard rapporte que ces oiseaux se réunissent en petites familles de trois ou quatre individus. L'harpacte à bande se nourrit d'insectes, surtout de coléoptères; d'après Layard de sauterelles et d'araignées. Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu sa voix, et c'est à ma connaissance un des oiseaux les plus silencieux qui existent. Tickell, par contre, prétend qu'il pousse un cri sauvage, plaintif, qui rappelle un peu le miaulement d'un chat. Le nom hindostani, *Kufni churi*, c'est-à-dire sans cou, qui lui a été donné, lui vient de l'habitude qu'il a de tenir ordinairement le cou enfoncé entre les épaules. »

Jerdon dit d'une espèce voisine qu'elle pond deux œufs ronds, blancs, dans le creux d'un tronc d'arbre.

LES HAPALODERMES — *HAPALODERMA*.

Die Blumensurukus, the Narina Trogons.

Caractères. — Ce genre est essentiellement caractérisé par les dentelures des bords des

deux mandibules; par la brièveté des rectrices latérales, qui sont arrondies à l'extrémité; par des pieds grêles, et des tarses assez élevés et nus.

L'HAPALODERME NARINA — *HAPALODERMA NARINA*.

Die Narina, the Narina Trogon.

Le type des hapalodermes, la seule espèce de ce genre, la seule de la famille que l'on ait encore observée en Afrique, est la *narina*, comme Le Vaillant l'a appelée, en l'honneur d'une belle Hottentote.

Caractères. — La *narina* mâle (*fig. 41*) a le dos, les petites plumes sus-alaires, les rectrices médianes, la gorge, le cou d'un vert-doré superbe; la poitrine et le ventre d'un rose foncé; les grandes plumes sus-alaires grises, rayées de noir; les rémiges noires, à tiges blanches; les rectrices latérales blanches sur les barbes externes, les internes noires. La femelle a des couleurs plus ternes; le front et la gorge rouge-brun, les rémiges d'un noir brun.

Distribution géographique. — Le Vaillant a découvert la *narina* dans les grandes forêts de la Cafrerie; plus tard, Rüppell l'observa dans les forêts, le long de la côte d'Abyssinie; Heuglin, dans le Fanokel et sur les bords du Nil Blanc; Bies et du Chaillu sur les rives du Zambèze. Une seule fois, j'ai eu la chance d'apercevoir ce superbe oiseau, c'était dans la vallée de Mensah, à quelques milles de la côte de la mer Rouge; je ne crois pourtant pas qu'il y soit aussi rare que le croient les voyageurs.

Mœurs, habitudes et régime. — La *narina* habite les parois escarpées des montagnes, où il est fort difficile de parvenir. Jules Verreaux dit que l'on rencontre surtout la *narina* dans le sud de l'Afrique, dans les grandes forêts qui sont à l'est du cap de Bonne-Espérance.

Dans tout son être, la *narina* présente quelque chose de particulier, qu'on ne peut méconnaître. Perchée, elle se tient très-droite, la tête rentrée entre les épaules, la queue pendante. Son vol est silencieux. « Au temps des amours, dit Le Vaillant, la *narina* fait entendre des cris, qui semblent exprimer la douleur, tandis que, tout le reste de l'année, elle est silencieuse. » J. Verreaux confirme cette assertion; il taxe le cri de cet oiseau de plaintif. Ce ne sont pas là les seuls sons que fasse entendre la *narina*: elle est aussi ventriloque. Souvent, on la croit bien loin, tandis qu'elle est perchée sur une branche voisine. Je puis confirmer ce fait, car j'ai entendu positi-

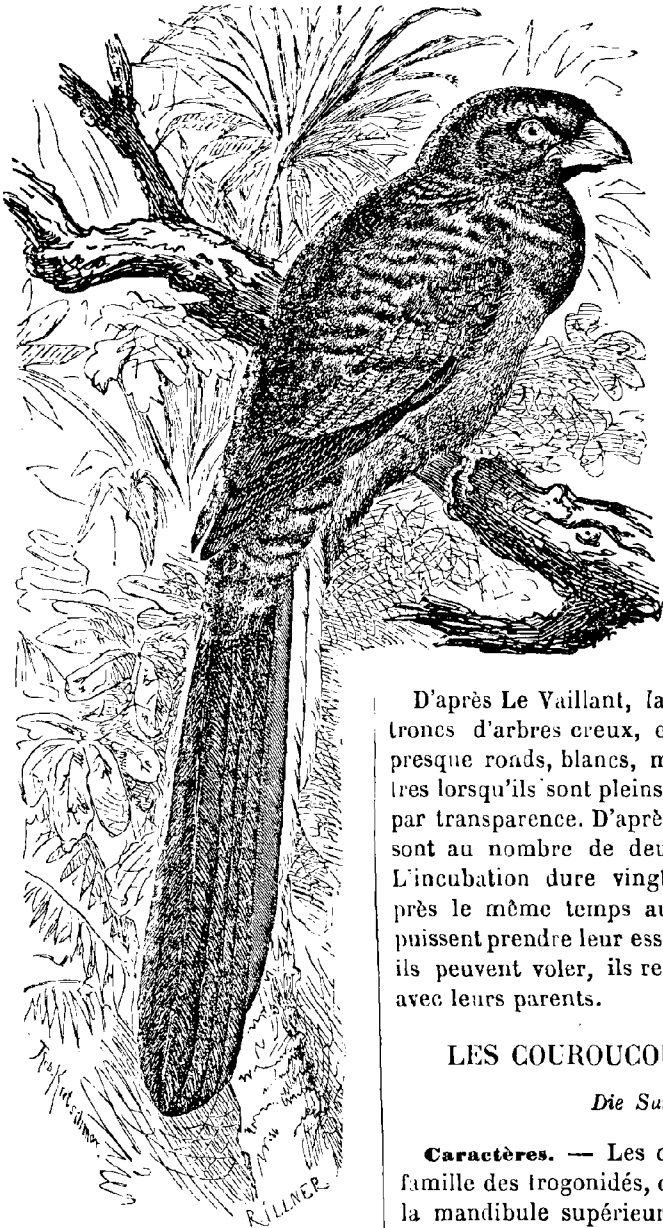


Fig. 41. L'Hapaloderme narina.

vement cette voix singulière. Le Vaillant assure que l'on peut attirer la narina en imitant le cri du hibou, ou en sifflant avec une feuille, et cela concorde parfaitement avec ce que d'autres naturalistes nous apprennent des trogonidés de l'Amérique du Sud.

Cet oiseau se nourrit de papillons, de sauterelles, de mouches. J. Verreaux trouva aussi, mais rarement, des débris de coléoptères dans leur estomac.

BREHM.

D'après Le Vaillant, la narina niche dans les troncs d'arbres creux, et y pond quatre œufs presque ronds, blancs, mais paraissant rougeâtres lorsqu'ils sont pleins, le jaune se montrant par transparence. D'après J. Verreaux, ces œufs sont au nombre de deux, rarement de trois. L'incubation dure vingt jours; il faut à peu près le même temps aux jeunes, avant qu'ils puissent prendre leur essor; mais, même quand ils peuvent voler, ils restent encore longtemps avec leurs parents.

LES COUROUCOUS — TROGON.

Die Surukuen.

Caractères. — Les couroucous, types de la famille des trogonidés, ont le bec large et haut, la mandibule supérieure bombée, à pointe un peu crochue et recourbée, à bords échancrés; les ailes courtes et obtuses; la queue de longueur moyenne, conique; le plumage lâche, mou, composé de plumes larges.

LE COUROUCOU SURUCURA — TROGON SURUCUA.

Die Surukua.

Caractères. — D'Azara, le premier, publia la description de cette espèce. Le surucura est un oiseau de 28 cent. de long et de 40 cent. d'envergure; les ailes pliées ont 12 cent. et la queue en a 9. Le mâle est superbe dans son plumage

IV — 332

parfait. Il a la tête, le cou, la poitrine d'un bleu noir, à éclat métallique; le dos vert éclatant; le ventre rouge-de-sang; les côtés de la tête d'un bleu d'acier ou bleu-violet, ceux du dos verts ou d'un bleu doré; les couvertures supérieures de l'aile finement vermiculées de noir et de blanc, et bordées d'un liséré blanc, plus large sur les barbes internes que sur les barbes externes; les rectrices médianes bleues, à pointe noire; les autres noires, avec les barbes externes d'un vert bleu; la quatrième et la cinquième de chaque côté blanches à la pointe, la plus externe et la sixième également blanches sur les barbes externes; l'œil rouge foncé; le bord nu des paupières orange; le bec blanchâtre; les pattes d'un gris noir. La femelle a le dos gris, le ventre rose.

LE COUROUCOU VERT — TROGON VIRIDIS.

Der Pompeo, the beautiful Trogon.

Caractères. — Le couroucou vert, vulgairement connu au Brésil sous le nom de *Pompéo*, a le front, les joues, la gorge noirs; le sommet de la tête, la nuque, les côtés du cou, la poitrine d'un beau bleu à reflets verts; le dos, les épaules, les tectrices supérieures des ailes vert-bronze, tirant d'autant plus sur le bleuâtre qu'on se rapproche du bas du dos; le ventre et le croupion d'un jaune vif; le bord des ailes et les rémiges noirs; celles-ci bordées de blanc; les rectrices médianes vertes, avec un léger liséré vert à l'extrémité, les autres noires, bordées en dehors de vert bronzé; et les trois externes blanches sur les barbes externes et à la pointe. La femelle a le dos gris foncé, le ventre jaune clair, les couvertures des ailes finement rayées de blanc en travers. L'œil est brun, le bec blanc-verdâtre; les pattes sont noirâtres. L'espèce a 35 cent. de long et 52 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 16 cent., celle de la queue de 15.

Distribution géographique des couroucous surucura et vert. — Le surucura habite les forêts vierges du sud du Brésil et du nord du Paraguay; le couroucou vert se trouve dans le nord du Brésil et dans la Guyane. Ni l'un ni l'autre ne sont rares, et le pompéo est un oiseau des plus communs dans les forêts vierges.

Mœurs, habitudes et régime des couroucous surucura et vert. — Les plaines et les montagnes conviennent à ces couroucous, et on les rencontre même sur les côtes, là où les forêts vierges arrivent jusqu'au bord de la mer. « Ces

oiseaux, dit le prince de Wied, sont répandus partout, dans le Sertong, dans les bois chauds et secs de l'intérieur des terres, aussi bien que dans ces forêts hautes, sombres et touffues des côtes, qui dépassent de beaucoup en majestueuse beauté celles du centre du Brésil. Ils sont même beaucoup plus communs dans les premières que dans celles-ci. »

Partout, dans ces localités, on entend retentir le cri du couroucou vert, consistant en un sifflement monotone, assez court, répété plusieurs fois, mais toujours sur un ton plus bas. Ce cri est assez analogue à celui de la dinde, et peut être rendu, d'après Schomburgk, par *vou, vou*. Partout, on peut voir l'oiseau lui-même, car il n'est nullement craintif, et se laisse approcher de très-près. D'Azara a vu assommer un surucura d'un coup de bâton, et le prince de Wied pense qu'il peut en être de même pour le couroucou vert.

L'un et l'autre demeurent des heures entières immobiles sur une branche découverte, à une faible hauteur du sol, le cou rentré, la queue pendante, guettant les insectes. D'ordinaire, on rencontre ces oiseaux solitaires, ou au plus deux à deux; Bates dit cependant en avoir vu de petites bandes d'une demi-douzaine d'individus, et il ajoute qu'ils restent une ou deux heures immobiles, sur quelque basse branche, et que c'est tout au plus s'ils tournent un peu la tête quand un insecte vole près d'eux. Si l'insecte passe à leur portée, ils s'élèvent d'un vol silencieux, comme celui du hibou, le happent et reviennent à leur première place. Souvent, d'après Schomburgk, on les rencontre sur des figuiers, dont ils semblent aimer les fruits. Natterer a trouvé dans l'estomac du couroucou vert des fruits et des graines. Ces oiseaux sont surtout actifs le matin, notamment au lever du soleil. C'est à cette heure que toute la forêt retentit de leurs cris.

Le couroucou surucura niche dans des trous qu'il se creuse au milieu des constructions que les termites établissent sur les arbres. « Je vis un mâle, dit d'Azara, suspendu à un arbre à la façon d'un pic, et occupé à agrandir son nid à coups de bec, tandis que la femelle se tenait immobile sur un arbre voisin, et semblait l'encourager par ses regards. » Pendant la saison des amours, le surucura fait entendre sa voix, consistant en un cri répété, qu'on peut rendre par *pio, pio*. En septembre, le nid est achevé, et la femelle pond de deux à quatre œufs blancs. Schomburgk a fait connaître le mode de repro-

duction du couroucou vert; mais je crois devoir mettre ses assertions en doute. Cette espèce construirait, d'après lui, au milieu des branches, un nid semblable à celui du ramier. Si ce fait est vrai, le couroucou vert différerait donc essentiellement, sous ce rapport, de tous ses congénères.

Aucun oiseau ne donne plus de difficulté au naturaliste que le surucura, lorsqu'il est mort. « Aucun animal, dit Schomburgk, ne m'a jamais donné autant de peine à dépouiller que le couroucou vert; il est rare qu'avec les plus grandes précautions, on puisse enlever sa peau, sans l'endommager. Elle est tellement délicate que si, dans sa chute, l'oiseau se heurte contre une branche ou tombe sur une pierre, elle se déchire et est perdue. »

Chasse. — Il n'est nullement difficile de tuer l'un ou l'autre de ces couroucous; si on ne voit pas l'animal, on l'attire facilement en imitant son cri, et il vient alors se poser tout près du chasseur. La chair de ces espèces est fort délicate.

LES PRIONOTÈLES — PRIONOTELUS.

Die Tocoloroen, the Cuba Trogons.

Caractères. — Les prionotèles, avec un bec, des pattes, des ailes à peu près conformés comme chez les couroucous, se distinguent de ceux-ci par la forme de la queue, et c'est là leur principal caractère générique. Chacune des rectrices est tronquée à son extrémité et découpée en forme de croissant; la tige de la plume est plus courte que les barbes latérales auxquelles elle donne naissance, et la rangée externe de ces barbes dépasse l'autre et forme une pointe aiguë.

LE PRIONOTÈLE TEMNURE — PRIONOTELUS TEMNURUS.

Der Tocoloro, the Cuban-Trogon.

Caractères. — Le prionotèle temnure, que les insulaires nomment vulgairement *tocoloro*, est la seule espèce connue de ce genre. Il a le sommet de la tête, la nuque, le dos, les sus-scapulaires d'un vert métallique; les côtés de la tête bleus; le cou et la poitrine d'un gris cendré; le ventre rouge-vermillon; les rémiges brunes, rayées de blanc; les grandes sus-alaires bleues, avec une tache blanche; les rectrices médianes vert-bronze foncé, les autres bleu-vert; les trois internes blanches à l'extrémité; l'œil jaune-rouge; le bec brun-noir; l'angle de la bouche et la mandibule inférieure rouge-coraïl; les pattes brun-noir. Cet oiseau a 28 cent. de long

et 41 cent. d'envergure; la longueur de l'aile pliée et celle de la queue sont de 14 cent.

Distribution géographique. — Le prionotèle temnure est très-commun dans certaines parties de l'île de Cuba.

Mœurs, habitudes et régime. — Son genre de vie diffère peu de celui des autres trogonidés. Il se tient sur une branche, le corps presque droit; il est lent, paresseux, stupide, peu craintif; il fait entendre souvent, surtout le soir et le matin, son cri singulier : *to corr.* D'après d'Orbigny, il lance son cri à longs intervalles : la première syllabe est haute et forte, la seconde basse et moins distincte.

Son régime est presque exclusivement végétal. D'après Bundlack, il mange les chatons des saules et d'autres grandes fleurs, qu'il happe tout en volant.

C'est en avril, mai et juin qu'il se reproduit. Il niche dans des troncs d'arbres, de préférence dans quelque nid de pie abandonné, et il pond trois ou quatre œufs arrondis, d'un blanc éclatant.

LES CALURES — CALURUS.

Die Prachtsurukuen, the Peacock-Trogon.

Caractères. — Les calures, dont on a fait plusieurs genres, sont les plus grands de tous les trogonidés : ils ont la tête large et plate; le bec aussi haut que large, mince, comprimé vers la pointe, faiblement recourbé et muni d'une seule dent; les ailes allongées, un peu concaves, subrotuses, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues; la queue ample, longue, étagée latéralement, et généralement cachée par les sus-caudales, qui atteignent ou dépassent de beaucoup l'extrémité des rectrices; un plumage paré de couleurs excessivement vives.

LE CALURE PAVONIN — CALURUS (COSMURUS) PAVONINUS.

Der Pfuensuruku, the Peacock-Trogon.

Le calure pavonin est sans ornements à la tête, et chez lui les deux plumes sus-caudales médianes seules dépassent les rectrices : c'est sur ces deux caractères qu'a été établi le genre *cosmurus*, dont cet oiseau est le type.

Caractères. — Le pavonin a la tête, le cou, le dos, la poitrine, les couvertures des ailes et de la queue d'un beau vert métallique à reflets cuivrés ou violets; le ventre, les cuisses, le croupion d'un rouge pourpre; le côté interne des ailes,

les rémiges et la queue noirs; l'œil rouge-carmin sale, et entouré d'une tache nue d'un gris foncé, le bec rouge-vermillon foncé, avec la pointe et les bords jaune-ocre; les pattes ocre-brun. La femelle ressemble au mâle, mais ses couleurs sont moins vives.

Cet oiseau a 39 cent. de long, et 62 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 20 cent., celle de la queue de 19; les deux sus-caudales médianes dépassent la queue de 18 cent.

Distribution géographique.—Spix découvrit cet oiseau sur les bords du Rio-Negro, où Natterer l'observa aussi plus tard.

LE CALURE SUPERBE — *CALURUS ANTISIANUS*.

Der Schmucksuruku, the resplendent Trogon.

Caractères. — Le calure superbe diffère du pavonin par la présence d'un bouquet de plumes soyeuses à la racine du bec; les couvertures des ailes et de la queue sont très-développées, mais sans être allongées. Les couleurs du plumage sont à peu près les mêmes que dans l'espèce précédente; mais les trois rectrices externes sont entièrement blanches, et le bec est jaunâtre. Cet oiseau a 38 cent. de long; la longueur de ses ailes est de 21 cent., celle de sa queue de 18.

Distribution géographique. — D'Orbigny a découvert le calure superbe dans la Bolivie, dans les forêts chaudes et humides de la province de Yungas. Il y est rare, et difficile à trouver, car il se tient au voisinage des rapides.

LE CALURE RESPLENDISSANT — *CALURUS (PHAROMACUS) RESPLENDENS*.

Der Quesal, the resplendent Trogon.

Caractères. — Le calure resplendissant (Pl. XXIII), le *quetzal* des indigènes, que Bonaparte a nommé *calure paradis* et que de la Llave avait depuis longtemps décrit sous le nom de *pharomacrus mocinus*, est le plus beau de tous les calures. Il a une espèce de cimier touffu, formé de plumes soyeuses, les couvertures des ailes et de la queue très-développées, et pendant par-dessus ces organes, le dos et la poitrine d'un vert-doré brillant; le ventre rouge-carmin vif; l'œil brun foncé, les paupières, noires; le bec jaune, brun à la base; les pattes d'un jaune brun. La femelle n'a qu'une huppe très-petite; les sus-caudales, chez elle, dépassent à peine les rectrices. Dans les deux sexes, la tête, la gorge, le cou, la poitrine sont vert foncé; le dos, les épaules, les

sus-caudales vert clair; le ventre est gris-brun; le croupion rouge vif; les rectrices médianes sont noires, les externes blanches, rayées transversalement de noir. Cet oiseau a 44 cent. de long; la longueur de l'aile est de 23 cent. et demi, celle de la queue de 23 cent., mais les sus-caudales les plus longues dépassent encore les rectrices de 69 cent.

Distribution géographique. — Le calure resplendissant habite les montagnes boisées du Mexique et de l'Amérique centrale.

Mœurs, habitudes et régime. — Salvin, Owen, Delattre nous en ont fait connaître le genre de vie. D'après ce dernier, cet oiseau vit dans les régions de l'Amérique tropicale très-élevées et presque défendues aux pas des voyageurs européens par de sérieuses difficultés. Il faut une persistance et une ténacité des plus grandes pour pénétrer dans la région de Guatémala, où l'espèce est confinée, et ce n'est que par des chemins épouvantables, des sortes de sentiers perdus, impraticables pour les mules, qu'on peut atteindre les lieux qu'il fréquente, c'est-à-dire le district de Coban, au delà de la haute Vera-Paz.

C'est au milieu d'une végétation exubérante, dans les forêts d'arbres très-élevés, impénétrables au soleil, constamment humides et froides, que se plaît ce calure. Cependant il en sort le matin pour gagner la cime d'un arbre élevé et s'y réchauffer aux premiers rayons du soleil. Vers dix ou onze heures, il s'enfonce dans les bois pour ne plus reparaitre que le lendemain. Ces habitudes, qui le dérobent à l'observation, rendent également sa capture difficile.

« Le quetzal, dit à son tour Salvin, vit à une altitude moyenne de 2,000 mètres. Dans cette zone, on le rencontre dans toutes les forêts d'arbres élevés. Il se tient de préférence sur les branches du deuxième tiers de l'arbre, et il demeure dans une immobilité presque complète; c'est tout au plus s'il tourne lentement la tête d'un côté à l'autre, s'il relève et abaisse doucement et alternativement sa longue queue. Mais a-t-il aperçu un fruit mûr, il s'envole, demeure quelque temps comme suspendu en l'air à côté du fruit, cueille une baie et revient à sa première place. Il exécute ce mouvement avec une grâce indescriptible. Souvent, j'ai entendu des personnes s'écrier avec extase, à la vue de colibris empaillés: « Quel superbe spectacle doivent offrir ces petits oiseaux, quand ils « volent! » C'est là une erreur: à vingt mètres, on ne distingue plus les couleurs du colibri. Il



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbell, Crété fils, imp.

LE CALURE (COUROUCOU) RESPLENDISSANT.

en est autrement du quetzal. Sa beauté reste la même, quelle que soit sa position. Aucun oiseau du Nouveau-Monde ne l'égale, aucun de l'ancien ne le surpasse. Telles furent mes impressions lorsque j'en vis un pour la première fois.

« Son vol est rapide, et s'exécute en ligne droite, les longues plumes de sa queue traînant majestueusement derrière lui.

« Il a divers cris : celui qu'il pousse lorsqu'il appelle est dissyllabique ; il peut se rendre par *viou, viou*. Il commence par faire entendre un léger sifflement qui va augmentant de force et se termine par un cri fort, sans cesser d'être harmonieux. Parfois, il traîne son cri : il le commence lentement, l'augmente de force et le diminue. Il a d'autres cris rauques et discordants.

« Le quetzal se nourrit principalement de fruits ; parfois, cependant, on trouve des sauterelles dans son estomac. »

Owen, en parlant du mode de reproduction du calure resplendissant, dit : « Dans une excursion de chasse sur la montagne de Santa-Cruz, un de nos chasseurs m'annonça avoir trouvé un nid de quetzal à environ un mille de Chilaseo, et il s'offrit à tuer la femelle et à me rapporter les œufs, si je lui donnais quelqu'un pour l'aider. J'y consentis avec empressement, et il revint, en effet, avec la femelle et deux œufs. Il avait trouvé le nid, me raconta-t-il, dans un tronc d'arbre mort, à environ vingt-six pieds au-dessus du sol ; l'ouverture d'entrée était juste suffisante pour permettre à l'oiseau de passer. La cavité était à peine assez grande pour que le quetzal pût s'y retourner. Dans le trou, il n'y avait point de nid à proprement parler. D'après les récits d'autres montagnards, le quetzal s'établirait volontiers dans des nids de pie abandonnés. »

Delattre a reproduit ce dire des indigènes, et a rapporté quelques autres faits également relatifs à la nidification. D'après lui, c'est vers le mois de janvier que cet oiseau entre en amour. Pour nicher, il cherche ordinairement un nid de pie inhabité, qu'il approprie à ses besoins, en y pratiquant un trou opposé à celui qui déjà y existe. Cette double ouverture est nécessaire au mâle, lorsque, en l'absence de la femelle, il couve à son tour ; car la faculté qu'il a de pouvoir sortir par le côté opposé à celui de l'entrée, lui permet d'accomplir cette fonction sans nuire à sa riche parure. Les guépiers abandonnés, les trous creusés par les pics, et d'où il chasse les propriétaires, sont quelquefois aussi des points que cet oiseau choisit pour nicher.

H. de Saussure a vu au musée de Mexico un nid de la même espèce, dont la forme était celle d'un cône tronqué. Il était attaché par le petit bout, allait en s'évasant vers le bas, et avait son ouverture à la face inférieure. Cette disposition singulière du nid, si différente de celle qu'on remarque chez les autres trogonidés, qui, pour la plupart, pondent dans les trous d'arbres, a également ici pour effet, comme dans les nids à deux ouvertures observés par Delattre, de protéger les longues rectrices qui forment la parure des vieux mâles.

Cependant Salvin semble mettre en doute l'existence de ces nids à deux ouvertures. « Dans mon opinion, dit-il, le mâle abandonnerait à la femelle le soin de couvrir ses œufs. L'on dit que le quetzal ne niche que dans un arbre creux et percé de part en part, cette croyance se base sur l'impossibilité où l'on est de se figurer un autre nid dans lequel les longues plumes du mâle ne s'abîmeraient pas. L'oiseau, d'après ces récits, entrerait dans son nid par une ouverture, et en sortirait par une autre située au côté opposé. Cette croyance a pris naissance à Guatémala, où souvent on m'a décrit de tels nids ; mais je n'ai jamais rencontré personne qui en eût vu un de ses propres yeux. »

Chasse. — Le quetzal est facile à chasser pour celui qui sait bien reproduire le cri soit du mâle, soit de la femelle. Une imitation exacte de celui de la femelle fait arriver en tous temps les mâles à portée de fusil et attire aussi les femelles, mais seulement à l'époque des amours, lorsque la jalousie les excite à se livrer combat.

Salvin dit expressément n'avoir jamais attendu trop longtemps. D'ordinaire, la femelle arrive la première et vient se poser au-dessus du chasseur, qui n'y prête pas attention, et continue à crier, jusqu'à ce que le mâle se montre. Rarement, les chasseurs tirent les femelles.

Un autre moyen consiste à découvrir l'arbre qui produit le fruit dont l'oiseau se nourrit. « Alors, dit Delattre, on se poste près de cet arbre, et il est rare que dans le courant de la journée, un ou plusieurs individus ne viennent prendre leur repas, ce qu'ils font en volant rapidement et en attrapant au passage un fruit qui est de la grosseur d'une noisette. Celui qui penserait chasser le calure resplendissant comme les autres espèces, se tromperait, parce que cet oiseau est de son naturel tranquille et muet, et qu'il est impossible de le poursuivre dans les bois qu'il habite. »

Usages et produits, légendes. — Les ani-

maux qui, par leurs formes étranges, par l'éclat de leur parure ou par la singularité de leurs mœurs, attirent plus que les autres l'attention de l'homme, ont ordinairement leurs légendes et leurs fables : le calure resplendissant devait avoir aussi les siennes, et H. de Saussure a recueilli là-dessus des détails des plus curieux, que nous sommes heureux de lui emprunter.

Les Espagnols, au moment de la conquête, frappés de sa beauté, lui donnèrent le nom de *Pito-real* (Oiseau royal). Chez les indigènes, il jouissait déjà, à cette époque, d'une haute réputation. De tout temps, et encore de nos jours, les Indiens du Mexique oriental ont attribué au cœur de cet oiseau la vertu de guérir la folie et l'épilepsie, lorsqu'on le fait manger tout chaud aux patients. Les gens du plateau portent ses plumes en guise de talisman ou de spécifique contre la maladie fantastique qu'ils nomment *el aire* ou fascination, et à laquelle ils rapportent à peu près tous leurs maux physiques ou moraux. Avant la conquête, sous les Aztèques, les trogonidés étaient beaucoup chassés pour l'éclat de leurs dépouilles. Dans un ancien manuscrit mexicain, qui donne la liste des oiseaux que les Indiens des provinces méridionales du Mexique envoyaient en tribut à Montézuma et dont les plumes servaient à la fabrication des manteaux célèbres que le prince et les grands de l'empire revêtaient aux cérémonies, H. de Saussure a vu figurer en tête de la liste le *Quetzaltotol*, évidemment un trogonidé, attendu qu'aujourd'hui encore, les Mexicains donnent le nom de *Quexale* au calure resplendissant. Cet oiseau est du reste fréquemment mentionné dans les antiques manuscrits indiens qui racontent l'histoire plus ou moins mythologique du vieux Mexique.

Les plumes du calure resplendissant étaient mises au même rang que les pierres précieuses les plus recherchées. Ainsi, le roi Huemac, dont le trône était menacé, rencontrant le dieu Tlaloc

dans la profondeur des forêts, lui adressa l'invocation suivante : « O Dieu, conserve-moi mes trésors, mes émeraudes et mes plumes de *quetzal*. »

Longtemps avant l'ère des Aztèques, chez les anciens Toltèques, les plumes du calure servaient à la parure des princes, et l'oiseau était le symbole de la majesté royale. Les trogonidés, chez les Mexicains, comme les colombes, chez les Hébreux, étaient réputés divins ; c'étaient les élus du ciel. Le grand roi Quetzalcohuatl, le civilisateur et le législateur divin du vieux Mexique, dont le culte était répandu dans tout le pays, emprunte une partie de son nom à un trogonidé. *Quetzalcohuatl* signifie le serpent aux plumes de couroucou, car l'imagination des peuples ne trouvait aucun objet plus brillant qui fût digne d'orner la tête auguste du grand monarque. Selon la légende toltèque, ce dieu-roi, après avoir été expulsé par ses sujets rebelles de la ville de Tollan, qui refusait de se soumettre à l'abolition des sacrifices humains, se retira sur les bords du Goatzamalco, où il termina sa carrière terrestre. Son cadavre fut transporté au sommet du pic d'Orizaba et livré aux flammes du bûcher. On vit alors les cendres tourbillonner vers le ciel avec une quantité d'oiseaux au brillant plumage, et l'âme de Quetzalcohuatl s'envola vers l'empyrée, sous la forme d'un calure aux royales couleurs.

Si ces fables n'ont plus cours aujourd'hui, l'oiseau qui en était l'objet est encore très-recherché, et ses plumes, toujours employées comme parure, n'ont rien perdu de leur valeur. Pour se les procurer, les Indiens font une chasse continue et mettent aussi en usage le procédé fort singulier que voici. Pendant que le mâle couve, ils montent avec précaution sur l'arbre qui recèle le nid, s'efforcent de l'atteindre, et lorsqu'ils sont arrivés à leurs fins, ils saisissent brusquement les plumes qui font saillie à l'extérieur et que l'oiseau leur abandonne en fuyant.

LES INDICATORIDÉS — *INDICATOIRES*.

Die Honigkukuke, the Honey-Guides.

Caractères. — Les indicatoridés, dont la plupart des ornithologistes ne font qu'une tribu des cuculidés, se distinguent cependant de ceux-ci par des formes plus trapues ; par un bec presque conique, dont les deux mandibules s'infléchissent l'une vers l'autre à la pointe ; une queue

légèrement échancrée, et surtout par un plumage très-fourni, lisse, rude et dont les plumes sont solidement implantées dans une peau épaisse. La famille des indicatoridés ne repose que sur un genre.

LES INDICATEURS — *INDICATOIRES*.

Die Honigkukuke, the Honey-Guides.

Caractères. — Les indicateurs ont le bec plus court que la tête, fort, presque droit, comprimé latéralement; des pattes courtes et fortes; des tarsi plus courts que le doigt externe; des doigts longs, sans être faibles; des ailes longues, pointues, assez larges, subaiguës, la troisième rémige étant la plus longue; une queue de longueur moyenne, formée de douze pennes, dont les deux externes sont très-courtes, arrondies, et légèrement échancrées au milieu, les deux rectrices médianes étant un peu plus courtes que celles qui leur sont contiguës.

Distribution géographique. — Les indicateurs appartiennent surtout à l'Afrique; jusqu'ici deux espèces seulement ont été rencontrées dans le sud de l'Asie.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils vivent dans les forêts, par paires, rarement par petites troupes; ils volent d'un arbre à l'autre, en faisant entendre leur voix forte et harmonieuse. « Malgré leur petite taille et leur plumage sombre, dit Heuglin, ils sont tous faciles à reconnaître de loin à la singularité de leur vol, ainsi qu'à la couleur blanche de leurs rectrices externes. » Ce sont des oiseaux très-populaires en Afrique: dans les régions qu'ils habitent, chacun les connaît. Les plus anciens voyageurs en font mention, et relèvent une particularité qui paraît leur être commune. Il semble, en effet, qu'ils veuillent communiquer aux autres animaux et à l'homme lui-même tout ce qu'ils remarquent de curieux; ils viennent voler autour d'eux, et paraissent, par leurs cris, leurs allures, les inviter à les suivre. « Tout indigène, depuis le Cap jusqu'au Sénégal et jusqu'en Abyssinie, sait qu'ils le conduiront ainsi à un essaim d'abeilles. Cependant, l'indicateur mène souvent l'homme qu'il guide au cadavre d'un animal, rempli de larves d'insectes, ou bien il poursuit de ses cris le lion et le léopard. »

C'est seulement dans ces dernières années que nous avons appris à connaître le mode de reproduction de ces oiseaux. Les indicateurs sont des parasites; ils ne s'inquiètent pas de leur progéniture, et la confient aux soins d'autres espèces.

Des récits des voyageurs, il résulte que tous les indicateurs ont essentiellement les mêmes mœurs; il nous suffira donc de faire l'histoire d'une espèce.

L'INDICATEUR A BEC BLANC — *INDICATOR ALBIROSTRIS*.

Der Honiganzeiger, the great Honey-Guide.

Caractères. — L'indicateur à bec blanc a le dos gris-brun, le ventre blanc-grisâtre; la gorge noire; une tache auriculaire d'un blanc grisâtre; quelques plumes des cuisses rayées de noir; les rémiges brunâtres, les sus-alaires largement bordées de blanc, les épaules marquées d'une tache jaune; les rectrices médianes brunes; les autres brunes sur les barbes externes, blanches sur les barbes internes; les trois plus extérieures blanches, avec la pointe brune; le bec blanc-jaunâtre; les pattes brunes. Cet oiseau a 18 cent. de long; la longueur de l'aile est de 11 cent., celle de la queue de 7.

Distribution géographique. — L'indicateur à bec blanc est répandu dans toute l'Afrique, depuis le Cap jusqu'au 16° de latitude nord. Il semble cependant n'être que de passage dans certaines contrées, dans le Soudan oriental et dans l'Habesch notamment. Pour moi, je n'en ai vu un qu'une fois, et encore n'a-t-il fait que passer devant moi; je ne puis donc en parler *de visu*, tandis que tous les voyageurs, qui ont parcouru la même contrée que moi, l'ont pu observer à loisir. Heuglin croit qu'il reste dans le Soudan et dans l'Habesch de septembre à avril, car il n'en a jamais vu pendant la sécheresse. Pour moi, je puis affirmer que même pendant la saison des pluies, je n'ai jamais eu le bonheur d'en apercevoir sur les rives du Nil Bleu.

Mœurs, habitudes et régime. — Le voyageur Ludolf, dont l'histoire d'Éthiopie a paru en 1681, est le premier qui parle de l'indicateur. Il sait positivement, bien que ne parlant pas par expérience, que cet oiseau indique à l'homme tout ce qui le frappe, non-seulement les nids d'abeilles, mais encore les buffles sauvages, les éléphants, les tigres, les serpents, et qu'il conduit le chasseur à l'animal ou à l'objet qu'il a découvert.

Lobo, dont le voyage en Abyssinie a été publié en 1728, fait aussi mention de cet oiseau. « Le moroc ou l'oiseau à miel, dit-il, a la singulière propriété de découvrir les nids d'abeilles. On voit en ce pays (l'Abyssinie) beaucoup d'abeilles de diverses espèces, dont quelques-unes sont apprivoisées comme les nôtres, et font leur miel dans des ruches; d'autres, sauvages, qui déposent le leur tantôt dans le creux des arbres, tantôt dans des trous sous terre, qu'elles ont soin d'en-

tretenir très-propres et qu'elles recouvrent si exactement, qu'il est rarement possible, quoique ces nids soient communément sur le grand chemin, de les trouver sans le secours du moroc. Le miel fait sous terre est tout aussi bon que celui de nos ruches ; seulement il m'a semblé un peu plus noir, et je suis porté à croire que c'était de ce miel même que saint Jean vivait dans le désert. Lorsque le moroc a fait la découverte de quelque nid d'abeilles, il se porte sur le chemin, et s'il voit passer quelqu'un, il chante, bat des ailes et par divers mouvements invite le voyageur à le suivre. Lorsqu'il s'aperçoit qu'on l'a entendu, il vole d'arbre en arbre jusqu'à ce qu'il arrive à la place où les abeilles ont enfoncé leur trésor, et alors il commence à chanter mélodieusement. L'Abyssinien s'empare du miel et ne manque pas d'en laisser une partie pour l'oiseau, en récompense de sa délation.»

Sparmann, à la fin du siècle dernier, donna une description complète des habitudes de l'indicateur, et tous les naturalistes ultérieurs l'ont confirmée. Le Vaillant, il est vrai, prétend que Sparmann n'a jamais vu d'indicateur, et n'a fait que répéter les récits des Hottentots ; mais, comme Le Vaillant ne rectifie pas les assertions de Sparmann ; que, d'un autre côté, il a donné une description erronée du mode de reproduction de cet oiseau, nous ne pouvons ajouter pleinement foi à ses allégations.

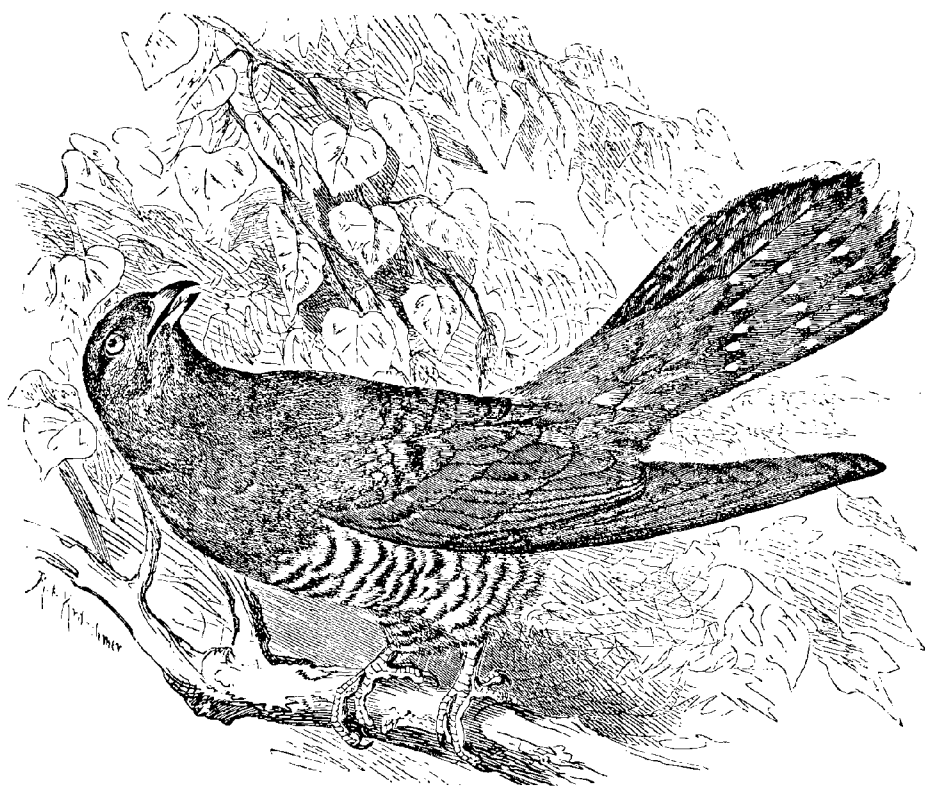
« Le *coucou des abeilles*, ou *guide au miel*, dit Sparmann, mérite bien un article à part, et je crois que c'est ici le lieu d'en parler. Cet oiseau n'est cependant remarquable ni par sa grosseur, ni par sa couleur : à la première vue, on le prendrait pour un moineau ordinaire, si ce n'est qu'il est un peu plus gros, d'une couleur plus claire, qu'il a une petite tache jaune sur chaque épaule, et que les plumes de sa queue sont marquées de blanc.

« C'est, comme je l'ai dit, pour son propre intérêt que cet oiseau découvre aux hommes et aux ratels les nids d'abeilles : car il est lui-même très-friand de leur miel, et surtout de leurs œufs ; et il sait que toutes les fois qu'on détruit un de ces nids, il se répand toujours un peu de miel dont il fait son profit, ou que les destructeurs lui laissent en récompense de ses services. Le moyen qu'il emploie pour leur communiquer sa découverte, est aussi extraordinaire qu'il est merveilleusement adapté à ses vues.

« Le soir et le matin sont probablement les heures où son appétit se réveille : au moins, c'est alors qu'il sort le plus ordinairement, et

par ses cris perçants *cherr cherr cherr*, semble chercher à exciter l'attention des ratels, des Hottentots ou des colons. Il est rare que les uns ou les autres ne se présentent pas à l'endroit d'où part le cri : alors l'oiseau, tout en le répétant sans cesse, vole lentement et d'espace en espace, vers l'endroit où l'essaim d'abeilles s'est établi. Il faut que ceux qui le suivent aient grand soin de ne pas effrayer leur guide par quelque bruit extraordinaire ou par une compagnie trop nombreuse ; il faut plutôt, comme je l'ai vu faire à un de mes Boshis, habile à cet exercice, répondre à l'oiseau par un sifflement fort doux, comme pour lui faire connaître qu'on fait attention à son appel. J'ai observé que si les nids d'abeilles sont un peu éloignés, l'oiseau fait de longues volées et se repose par intervalles, attendant son compagnon de chasse et l'encourageant par de nouveaux cris à le suivre ; mais à mesure qu'il approche du nid, il abrège l'espace des stations, rend son cri plus fréquent, et répète ses *cherr* avec plus de force. J'ai vu aussi avec étonnement, ce que plusieurs personnes m'avaient précédemment assuré, que si l'oiseau, impatient d'arriver, a laissé trop loin derrière lui son compagnon, retardé par l'inégalité et la difficulté du terrain, il revient au-devant de lui, et par ses cris redoublés, qui annoncent plus d'impatience encore, semble lui reprocher sa lenteur. Enfin, lorsqu'il est arrivé au nid des abeilles, soit qu'il soit bâti dans une fente de rocher, dans le creux d'un arbre ou dans quelque trou souterrain, il plane immédiatement au-dessus pendant quelques secondes (j'ai moi-même été deux fois témoin de ce fait) ; après quoi il se pose en silence, et se tient ordinairement caché sur quelque arbre ou buisson voisin, dans l'attente de ce qui va arriver, et dans l'espérance d'avoir sa part du butin. Il est probable qu'il plane toujours plus ou moins longtemps au-dessus du nid des abeilles, avant de s'aller cacher ; mais on n'y fait pas toujours attention. On est au moins toujours assuré que le nid n'est pas loin, lorsqu'après vous avoir conduit un bout de chemin, l'oiseau s'arrête tout à coup et cesse son cri.

« Dans un endroit où nous fîmes halte pendant une couple de jours, mes Hottentots furent conduits par un *coucou des abeilles*, dont les indications paraissaient obscures et ambiguës. Il les fit avancer et reculer plusieurs fois, en les ramenant toujours à la même place ; l'un deux, plus attentif que les autres, s'avisait enfin de chercher à cette place même, et y trouva le nid.



Corbeil, Crété Fils, imp.

Fig. 42. Le Coucou gris (p. 171).

Paris, Baillière et Fils, édit.

« Après avoir ainsi déterré ou découvert, grâce à l'oiseau, les nids d'abeilles, et les avoir pillés, les Hottentots, en reconnaissance, lui laissent ordinairement une bonne portion de cette partie du rayon qui contient les œufs et les petits. Ce morceau, le pire à nos yeux, est probablement pour lui le plus délicat, et les Hottentots mêmes étaient loin de le dédaigner. Lorsqu'un homme, m'a-t-on dit, fait métier de chercher des essaims d'abeilles, il ne doit pas d'abord être trop libéral envers l'officieux oiseau, mais seulement lui laisser une part suffisante pour aiguïser son appétit ; l'espérance d'obtenir une plus ample récompense l'excitera à conduire de nouveau son compagnon à un autre nid, s'il en connaît quelqu'un dans le voisinage.

« Quoiqu'on trouve aux environs du Cap beaucoup d'abeilles sauvages, on n'y connaissait nullement l'oiseau, ni cette propriété de découvrir le miel. Lorsque j'en entendis parler pour la première fois à Groot-vaders-bosch, j'étais très-persuadé qu'on me contait des fables, surtout après avoir vu dans cet endroit même un Hottentot courir inutilement après un de ces oiseaux.

BREHM.

Mais il faut dire que le bois y était fort épais et presque impénétrable, et l'oiseau plus farouche et plus réservé que dans les cantons les plus reculés. Mes Hottentots de Buffel-jagts-rivier et de Zwellendam me dirent que dans ces deux endroits de leur naissance ils avaient connu l'oiseau, mais qu'il y était fort rare, facile à effrayer, et qu'il ne les dirigeait pas vers le miel aussi promptement ni aussi distinctement que ceux que nous trouvions dans le désert, près de t'Kautkai ou Vish-rivier.

« Les habitants de Bruntjes-hoogte l'appellent *honing-wyzer* (guide au miel). Quoique je l'eusse vu à Bruntjes-hoogte une fois, et fort souvent dans le désert, je ne pus en tirer un qu'à mon retour. Je le tirai comme il voltigeait devant moi, et m'invitait par son petit ramage à le suivre. Mes Boshis furent fort offensés de mon procédé. Quoique j'eusse promis à mes Hottentots de Zwellendam une ample récompense de tabac et de grains de verre, à condition qu'ils m'aideraient à attraper un guide au miel, cet oiseau était trop leur ami, ils ne voulurent point le trahir. Ce trait me fit grand plaisir de la part des Hottentots.»

IV — 333

Cumming raconte qu'on allume de l'herbe fraîche à l'entrée du nid, qu'on retire le miel, qu'on donne à l'oiseau ce qui lui revient, que si l'on répond en sifflant à son gazouillement, il vous conduit à un second et à un troisième nid. Gourney dit avoir trouvé dans l'estomac d'un indicateur, des sauterelles, mais qu'il a aussi vu cet oiseau se percher sur une ruche, et happer au passage les abeilles qui y entraient ou en sortaient. Il confirme ce fait : que les Cafres récompensent toujours ses services, et que dès que le nid est mis à découvert, il arrive pour prendre les larves qu'on lui abandonne. Kirk a vu l'indicateur conduire parfois à deux nids d'abeilles ; mais il se tait après avoir découvert le premier, s'il n'en connaît pas de second. Il trompe quelquefois le chasseur, en le conduisant à une ruche d'abeilles privées. Aucun naturaliste moderne n'a confirmé ce que rapporte Le Vaillant de combats mortels de l'indicateur et des abeilles.

« Le Vaillant dit que l'indicateur pond trois ou quatre œufs blancs, dans le creux d'un tronc d'arbre et que les deux parents les couvent en commun. Les observations de J. Verreaux ont montré que cette assertion était complètement erronée. « Cet oiseau, ou pour mieux dire ces oiseaux, dit ce voyageur, se rapprochent beaucoup des coucous, sous le rapport du mode par eux employé pour la ponte et l'incubation de leurs œufs. Il m'est arrivé de trouver les œufs de ces oiseaux, et plus particulièrement les jeunes, dans les nids de diverses espèces. Ainsi, de même que les coucous, la femelle pond son œuf à terre, puis s'élance dans le nid qu'elle a choisi pour l'y déposer, en dérobe un de ce même nid, qu'elle brise ou qu'elle mange, puis vient rechercher le sien qu'elle y substitue à l'aide de son bec, et en fait autant pour

les trois œufs qu'elle pond généralement à deux jours d'intervalle. Je pourrais citer comme un fait positif, qu'ayant suivi la même femelle pendant toute la période de sa ponte, je l'ai vue déposer de la même manière les trois œufs qu'elle avait pondus ; je dirai même que les trois œufs se trouvaient placés chacun dans le nid de trois espèces distinctes d'oiseaux, et à la distance de sept à huit cents pas l'un de l'autre. Ce fut dans les premiers jours d'octobre que j'observai le premier, qui fut déposé dans un nid de cubla (*lanarius cubla*) ; le second dans celui d'un merle à cul d'or ; et le troisième dans celui d'un importun (*andropadus importunus*). Le lendemain de la dernière ponte, la femelle, accompagnée de son mâle, qui se tenait toujours à distance, disparut avec lui, et ce ne fut que dans les premiers jours de novembre que je les vis reparaitre tous deux. Il ne restait à cette époque dans le nid de cubla, que le jeune indicateur, qui, en grossissant, avait fini par jeter en dehors les deux petits cublas ; et cependant le père et la mère de ceux-ci continuaient à le nourrir, comme ils l'avaient fait pour leurs propres enfants. C'est le 2 novembre que la femelle de l'indicateur, en approchant du nid, appela son jeune, qui commençait à voler, et qui ne tarda pas à venir la rejoindre, au grand désappointement des deux pauvres oiseaux. Je remarquai alors que les rôles changèrent, et que le mâle prit soin du jeune, tandis que la femelle se rendit au second nid et en ramena le second jeune, puis enfin le troisième. Ces jeunes paraissent rester avec leurs parents jusqu'à l'époque assignée par la nature à chacun de ces deux êtres pour leur reproduction ; car, dès l'année suivante, ces oiseaux s'accouplent. »

LES CUCULIDÉS — CUCULI.

Die Kukuke, the Cuckoos.

Caractères. — Les cuculidés ont des formes élancées ; le bec de la longueur de la tête, légèrement recourbé, assez mince, élargi à la base ; des pattes courtes ou moyennes ; des ailes longues, étroites, pointues ; la queue longue, arrondie ou conique, formée de douze pennes ; un plumage assez épais, mais lâchement implanté dans la peau et dont les couleurs varient peu selon le sexe, notablement selon l'âge.

D'après les recherches de Nitzsch, la structure interne des cuculidés (notre coucou d'Europe

étant pris pour sujet d'étude) offre les particularités suivantes. Ils ont douze vertèbres cervicales, sept dorsales et sept coccygiennes. Des sept paires de côtes, cinq seulement sont osseuses. La partie postérieure du sternum est recourbée en dehors ; la fourchette est reliée au brechet par une véritable articulation. Il n'y a pas d'os coracoïdien. Le bassin est court ; tous les os sont pneumatiques, à l'exception des fémurs. La langue est cornée, de longueur moyenne, assez large, tranchante en avant et

sur les bords. L'œsophage est large; le jabot manque; le ventricule succenturié a ses parois criblées de glandes muqueuses, très-grandes. L'estomac est capable de se dilater considérablement. Les deux lobes du foie sont d'égale grandeur et la rate est petite.

Distribution géographique. — Les cuculidés habitent tous l'Ancien-Monde et la Nouvelle-Hollande. Très-nombreux aux Indes et en Afrique, ils ne sont représentés en Europe que par une seule espèce.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous, sans exception, habitent les forêts et les quittent rarement. Ceux qui vivent dans le nord émigrent; les autres errent seulement.

Ce sont des oiseaux turbulents, inquiets, craintifs, fuyant la société de leurs pareils et des autres espèces. Ils traversent rapidement un assez grand espace, visitent les arbres, s'élançant de là sur la proie qu'ils convoient, mais sans se poser à terre. Ils parcourent de la sorte leur domaine, volant, mangeant et criant toute la journée. Ils se nourrissent presque exclusivement d'insectes, et notamment de larves et de chenilles velues, que les autres oiseaux dédaignent. Les poils de ces chenilles, en s'implantant dans les parois de leur estomac, donnent à cet organe un aspect velu qui a induit plusieurs naturalistes en erreur. Les grandes espèces, dit-on, mangent aussi de petits vertébrés, des reptiles. Tous les cuculidés, sans exception, sont regardés partout, et avec raison, je crois, comme des pillards de nids, qui ne se contentent pas d'enlever les œufs, mais qui les mangent aussi.

Cela s'explique facilement, d'ailleurs, quand on considère leur mode de reproduction. Les cuculidés ne couvent pas leurs œufs; ils abandonnent ce soin à d'autres oiseaux, dans les nids desquels ils vont les porter, après avoir préalablement jeté hors de ces nids, au moins un des œufs qui s'y trouvent. On a souvent nié ce fait, mais il est complètement mis hors de doute par de nombreuses observations. Quant aux causes pour lesquelles les cuculidés ne couvent pas eux-mêmes leurs œufs, on a émis sur ce chapitre bien des hypothèses, mais aucune, jusqu'ici, est loin de satisfaire.

Les cuculidés sont-ils des animaux utiles ou nuisibles? Ils nous rendent certainement des services en détruisant les chenilles velues, que laissent en paix les autres insectivores; mais, d'un autre côté, ils nous font du tort, en détruisant des œufs; un jeune coucou ne grandit qu'en entraînant la mort de tous ses frères d'a-

doption. On peut répondre à cela qu'un individu adulte, à lui seul, détruit plus d'insectes que ne le font cinq ou six petits oiseaux chanteurs; d'où la conséquence que l'on doit protéger ces oiseaux.

LES COUCOUS — *CUCULUS*.

Die Kukuke, the Curkoos.

Caractères. — Le genre coucou présente les caractères suivants: corps élancé, bec petit, faible, légèrement arqué, entier, graduellement comprimé jusqu'à la pointe; ailes longues, surabondantes, la troisième rémige étant la plus étendue; queue très-longue, arrondie, étagée; tarsi courts, couverts de plumes en partie; tour de l'œil peu dénudé; plumage mou et sombre.

LE COUCOU GRIS — *CUCULUS CANORUS*.

Der Kukuk, der Gauch, the Cuckoo.

Caractères. — Le coucou gris (*fig. 42*) mâle a le dos d'un cendré bleuâtre, ou gris-cendré foncé; le ventre gris-blanc, ondulé transversalement de noir; la gorge, les joues, les côtés du cou gris-cendré pur; les ailes d'un noir de plomb; la queue noire, tachetée de blanc; l'œil jaune vif; le bec noir, avec la base de la mandibule inférieure jaune; les pattes jaunes. La femelle ressemble au mâle, et porte à la nuque et sur les côtés du cou des bandes rougeâtres peu marquées. Les jeunes ont le dos et le ventre ondulés transversalement; les jeunes femelles ont souvent le dos brun, avec des bandes transversales très-nettes. Le coucou gris a 39 cent. de long et 67 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 25 cent., celle de la queue de 21. La femelle a environ 4 cent. de moins en longueur et en envergure.

Distribution géographique. — Il est peu d'endroits en Europe, en Asie, en Afrique, où le coucou gris soit inconnu. Il vient nicher dans toute la partie septentrionale de l'ancien continent, en Europe, depuis le cap Nord jusqu'au cap de Taffa, et il est plus commun dans le nord que dans le sud. Du nord, il émigre vers le sud. Parti de la Sibérie, il traverse la Chine, les Indes, pour aller jusqu'à Java, aux îles de la Sonde, à Ceylan; d'Europe, il va dans le sud-ouest de l'Afrique. J'ai rencontré le coucou dans toutes les parties du Soudan occidental que j'ai parcourues; mais il n'y était pas en séjour d'hiver, et je ne sais jusqu'où il pousse ses voyages. Dans nos pays, il apparaît au milieu d'avril; en Scandinavie, il n'arrive qu'au commencement ou

même au milieu de mai; il n'y reste que jusqu'au commencement de septembre; le 11 de ce mois, j'en ai rencontré dans le sud de la Nubie. Exceptionnellement, j'en vis le 14 juillet à Alexandrie. Dans nos pays, on entend le coucou dans toutes les forêts, qu'elles soient de conifères ou d'autres essences. Il est plus rare dans le midi de l'Europe. En Scandinavie, par contre, c'est un des oiseaux les plus communs; je ne me rappelle pas, du moins, avoir vu nulle part autant de coucous qu'en Norvège et en Laponie. Il est singulier que l'on ne trouve pas de coucous dans des îles pauvres en arbres, comme à Sylt.

Mœurs, habitudes et régime. — Chaque paire, ou plutôt chaque mâle, se choisit ou se conquiert un domaine assez étendu et le défend contre tout rival. En est-il dépossédé, il s'établit non loin de son ennemi, et lui livre combat chaque jour. Naumann a constaté que le coucou revient tous les ans à la même place. Il en avait remarqué un, qui se distinguait de tous les autres par une voix toute particulière, et il le vit, pendant vingt-trois ans, revenir tous les printemps dans la même partie de la forêt. Le coucou parcourt son domaine sans trêve ni repos; on peut le voir arriver à certains arbres plusieurs fois par jour, et à des heures régulières.

Le coucou gris est un des oiseaux les plus vifs,

les plus agiles. Il est en mouvement du matin au soir, et même, en Scandinavie, une grande partie de la nuit. Ce fut pour moi une singulière impression, dans mes expéditions de chasse nocturnes, d'entendre encore retentir la voix du coucou après onze heures du soir, et avant une heure du matin. Pendant ses excursions, il mange sans cesse, et il est aussi vorace qu'ami du mouvement. Il arrive d'un vol rapide, élégant, léger, qui rappelle celui du faucon; il se pose sur quelque forte branche, et cherche du regard une proie à dévorer. En a-t-il aperçu une, il fond sur elle en quelques coups d'aile, la saisit et revient à sa place, ou vole sur un autre arbre, pour recommencer le même manège. En Scandinavie, il se perche volontiers sur les palissades qui bordent les champs; il s'approche plus des habitations qu'il ne le fait chez nous. Ce n'est qu'au vol, d'ailleurs, que le coucou est adroit; dans tous ses autres mouvements il est lourd. C'est à peine s'il marche, et il est complètement incapable de grimper.

Au printemps, il ne manque jamais, dès qu'il s'est posé, de lancer son cri; quand l'amour le transporte, il fait de sa voix un tel abus, qu'il en devient littéralement enroué. Outre son chant bien connu : *coucou*, et dont nous reproduisons les notes (fig. 43) d'après Beethoven (1), il crie



Fig. 43. Le chant du Coucou — Clarinette en si bémol.

encore doucement : *coua*, ou *hag hag hag hag*, tandis que la femelle fait entendre une sorte de ricanement, ou de grincement qu'on peut rendre par *kwikwikwik*.

On dépeint le coucou comme un oiseau essentiellement querelleur; je ne peux souscrire à cette assertion. Il ne se bat qu'avec ses semblables; quant aux autres oiseaux, il ne s'en inquiète nullement, si ce n'est quand il s'agit de remplacer un de leurs œufs par le sien. Mais les petites espèces auxquelles il abandonne le soin d'élever ses jeunes, le connaissent parfaitement et le poursuivent dès qu'il se montre. Des coucous captifs, mis avec des petits oiseaux, vivent avec eux en bonne harmonie, et n'essayent jamais de les tourmenter. La vue d'un mâle de son espèce est, à vrai dire, pour le coucou, un excitant considérable. Autant il est mauvais père, autant il est

époux amoureux et jaloux. Il suit sa femelle partout; seulement, il n'est pas encore bien démontré s'il n'accompagne que sa femelle, ou s'il ne suit pas toute femelle qu'il aperçoit, comme le prétendent des observateurs très-consciencieux. Quoi qu'il en soit, l'amour semble le rendre fou; il voit en chacun de ses semblables un rival, c'est-à-dire le plus haïssable de tous les êtres. Aussi, malgré toute sa prudence et sa défiance, il se laisse facilement attirer par celui qui sait imiter son cri.

Les anciens savaient déjà que le coucou pond ses œufs dans des nids d'autres oiseaux. « L'œuf du coucou est couvé, dit Aristote, et le petit qui en éclôt est nourri par l'oiseau dans le nid du-

(1) Beethoven, *la Symphonie pastorale*. — Voy. G. Colin, *Traité de physiologie comparée*. Paris, 1871, t. I, p. 508, 2^e édition.

quel l'œuf a été pondu. Le père nourricier même rejette, dit-on, ses propres petits hors du nid, les laisse mourir de faim, tandis que grandit le jeune coucou. D'autres racontent qu'il tue sa progéniture pour en nourrir le coucou ; car celui-ci est tellement joli que ses parents nourriciers méprisent pour lui leurs propres petits. Tous ces récits sont avancés par des témoins prétendus oculaires ; mais ils ne concordent pas quant à la manière dont périssent les jeunes de l'oiseau nourricier. Les uns disent que le vieux coucou vient les manger ; d'autres prétendent que comme le jeune coucou dépasse en grandeur et en force ses frères d'adoption, il prend pour lui seul toute la nourriture et les laisse mourir de faim ; d'autres enfin, disent qu'il les mange. Le coucou fait bien de placer ainsi ses petits ; il sait combien il est lâche et qu'il ne pourra les défendre. Sa lâcheté est telle, que les petits oiseaux se font un plaisir de le harceler et de le chasser. »

Nous verrons qu'il y a beaucoup de vrai dans cette description d'Aristote, mais je dois avouer qu'encore aujourd'hui, nous ne savons pas tout ce qui a trait aux mœurs des coucous. Je ne m'amuserai pas aux diverses conjectures et hypothèses émises au sujet de cet oiseau, et dont sont remplis les histoires naturelles et les journaux d'ornithologie ; je dirai tout simplement que nous ignorons encore pourquoi le coucou ne couve pas ses œufs, et nous nous en tiendrons aux faits positifs, connus, au sujet du mode de reproduction de cet oiseau.

Le coucou confie à divers oiseaux chanteurs le soin de faire éclore ses œufs. Nous connaissons plus de cinquante espèces, dont il s'est établi le parasite, et de nouvelles observations en augmentent encore le nombre. A ma connaissance, on a trouvé des œufs de coucou dans des nids de bouvreuil, de pinson de niverolle, de pouillots, de linotte, de verdier, de proyer, de bruant jaune, de cynchrame des roseaux, d'euspize auréole, d'alouette huppée, des arbres, commune, de geai, de pie, de rossignol, de rouge-gorge, de gorge-bleue, des deux rouge-queue, de traquet pâle, de bergeronnette, de grive, de merle, de fauvette des jardins, de troglodyte, des pipits obscur, des prés, des arbres, d'agrodrome champêtre, des roitelets ordinaire et triple-bandeau, de mésange charbonnière, de tourterelle, de ramier. Parmi tous ces nids, ce sont surtout ceux des calamohéridés, des bergeronnettes, des fauvettes et des bruants qui ont la préférence ; il est d'autres nids où le coucou ne s'établit que par extrême nécessité.

Les œufs du coucou varient plus que ceux de n'importe quel autre oiseau, sous le rapport de la couleur et des dessins. Mais toujours ils ressemblent plus ou moins aux œufs à côté desquels ils sont placés. Il en résulte que, suivant les localités, c'est tantôt une variété, tantôt une autre qui prédomine. La femelle ne pond qu'un ou au plus deux œufs dans le même nid, et seulement quand d'autres œufs s'y trouvent. Il est probable qu'elle ne les dépose que dans les nids d'une seule et même espèce, à moins qu'elle ne soit forcée de faire autrement. C'est à Baldamus que l'on doit la connaissance de ce fait.

Au printemps, à peine le coucou est-il arrivé dans son domaine, qu'il songe à s'accoupler ; il fait retentir la forêt de ses cris d'amour, poursuit chaque femelle qu'il aperçoit, la suit d'arbre en arbre, et franchit ainsi avec elle un espace souvent considérable. Lorsqu'elle est prête à pondre, la femelle se met en devoir de chercher un nid. Le mâle ne l'accompagne pas, et semble ne se préoccuper nullement de sa progéniture. C'est en volant qu'elle cherche, et elle doit être douée d'un instinct tout particulier ; car elle découvre les nids les mieux cachés. Oublieuse, en ce moment, de sa timidité, elle arrive tout auprès des habitations, entre dans les granges, dans les étables. Si la position et la forme du nid le lui permettent, elle y pénètre et y pond son œuf ; sinon, elle le pond à terre, le prend dans son bec et le porte dans le nid. Elle se glisse quelquefois dans des trous, où elle ne peut pénétrer qu'avec grand-peine ; on en a pris souvent qui n'avaient plus pu en sortir. Il n'est pas rare de trouver dans un même nid deux œufs de coucou, ayant souvent des couleurs différentes. Une fois l'œuf pondu, la femelle revient fréquemment au nid, jette en bas un des œufs ou des petits qu'il renferme, mais jamais le sien. Paessler a vu ce fait se produire.

« Il est curieux, dit Bechstein, de voir avec quel plaisir les oiseaux voient une femelle de coucou s'approcher de leur nid. Au lieu de quitter leurs œufs comme ils le font quand se montre un homme ou un animal, ils paraissent tout joyeux. La femelle de troglodyte, qui couve ses œufs, s'élançe en bas du nid quand arrive le coucou et lui fait place pour qu'il puisse y pondre tout à son aise. Elle sautille tout autour ; à ses cris joyeux, arrive le mâle qui prend part à l'honneur que veut bien faire à leur ménage un si grand oiseau. » Tout cela est charmant ; malheureusement ce n'est pas vrai. Tous les oiseaux, auxquels incombe ce douteux honneur d'avoir à

élever un coucou, témoignent la plus grande frayeur du sort qui les menace, et cherchent par tous les moyens à éloigner le coucou. Celui-ci d'ailleurs n'aime pas à pondre en présence des parents nourriciers. Il arrive comme un voleur de nuit, dépose son œuf et s'enfuit aussitôt. Il n'en est pas moins curieux de voir que des oiseaux, qui ne peuvent souffrir qu'on dérrange leur nid, qui le quittent si on y touche, ne jettent pas en bas l'œuf du coucou, comme ils le font pour d'autres œufs qu'on mêle aux leurs, et qu'ils continuent à couver, même si le coucou a enlevé presque tous leurs propres œufs. Ils détestent le coucou, mais ne refusent pas leurs soins à ses œufs ni à ses petits.

Au moment où il éclôt, le jeune coucou se trouve dans un état fort imparfait ; mais on le reconnaît facilement, d'après Naumann, à sa grosse tête, que de grands globes oculaires rendent encore plus informe. Il croît rapidement, et devient surtout hideux lorsque ses plumes commencent à faire des saillies sur sa peau noirâtre. On m'a raconté qu'on a une fois pris au premier aspect un coucou nouvellement né pour un crapaud. Un jeune coucou, que Paessler trouva le 21 juin, avait une tailedouble le 24 ; il était couvert de rudiments de plumes, et paraissait d'un bleu noirâtre ; il était encore aveugle. Le 2 juillet, il remplissait tout le nid ; la tête, le cou et le croupion en dépassaient même le rebord. Ses yeux étaient ouverts ; les couvertures des ailes étaient brunes, et le ventre n'avait pas de plumes. Le 5 juillet, il n'était plus au nid. Autant cet oiseau paraît imparfait, autant aussi il est vorace : il demande plus que ses parents nourriciers ne peuvent lui apporter ; s'il y a d'autres oiseaux dans le nid, il leur prend la nourriture dans le bec, et finit même par les jeter au dehors, si la mère coucou ne l'a déjà fait ou s'ils ne sont pas morts de faim. Les parents nourriciers lui apportent toutes sortes de menus insectes, avec une sollicitude vraiment touchante. Ils lui donnent de petits coléoptères, des mouches, des escargots, des chenilles, des vers ; ils travaillent du matin au soir, sans pouvoir le rassasier, et sans arrêter son cri rauque et incessant : *zis zisis*. Après qu'il a pris son essor, ils le suivent des journées entières ; car le jeune coucou ne s'inquiète pas de leur obéir ; il vole selon son caprice d'arbre en arbre, et ses fidèles nourriciers le suivent pas à pas. Parfois, le jeune coucou ne peut sortir à travers l'ouverture étroite du creux d'un tronc d'arbre ; ses tuteurs restent alors avec lui jusqu'à la fin de l'automne, et continuent à le nourrir. On a vu

des bergeronnettes demeurer ainsi avec leur nourrisson, quand toutes leurs familles étaient déjà parties depuis longtemps pour les régions méridionales.

Cette tendresse ne va cependant pas aussi loin que Bechstein l'a prétendu. Cet auteur décrit le charmant spectacle que l'on a, quand le jeune coucou fait entendre sa voix, et qu'accourt une quantité d'oiseaux lui apportant de la nourriture. Le coucou, d'après lui, ne peut littéralement pas assez ouvrir le bec, pour prendre ce qu'on lui tend de tous côtés. Il fait suivre ce tableau de quelques réflexions bien senties sur la sagesse des plans du Créateur, sans laquelle le jeune coucou mourrait inévitablement de faim. Malheureusement, il y a dans tout cela beaucoup d'exagération. Mon père mit un jour sur le toit de la maison un jeune coucou affamé. Des bergeronnettes et des rouge-queue qui voltigeaient aux alentours regardèrent le coucou, mais ne lui donnèrent rien. Un autre jeune coucou fut placé sur le même toit ; on lui donna peu à manger, de sorte qu'il criait sans cesse ; mais aucun oiseau chanteur, aucune bergeronnette ne le prit en pitié. « Pour être encore plus sûr, dit mon père, je l'enlevai du toit, et le mis dehors, près des buissons habités par de nombreux petits oiseaux. Je le plaçai sur une branche, sans l'attacher ; car il pouvait à peine voler. J'attendis longtemps ; le coucou criait à pleine gorge. Enfin se montra une fauvette, un insecte dans le bec ; elle s'approcha de mon oiseau, le regarda quelque temps, et alla porter l'insecte à ses petits, qui étaient tout près de là. Aucun autre oiseau ne s'approcha. » Les faits, on le voit, viennent contredire les belles histoires de Bechstein.

Cet auteur calomnie encore le jeune coucou, en le traitant de méchant. « A la vérité, il ouvre le bec, dit mon père ; il avance la tête, mais il ne le fait que lorsqu'il veut effrayer son ennemi, ou lorsqu'il est affamé, et il l'est toujours. » Pour moi, je dois dire que tous les coucous que j'ai eu captifs — et j'en ai encore un sous les yeux au moment où j'écris ces lignes — n'étaient nullement méchants ; je dois même dire que je n'ai rien remarqué de la haine que, d'après Naumann, ils témoigneraient aux autres oiseaux. Mon coucou vit avec des perroquets, des beccroisés, des cardinaux, des alouettes hausse-col, des calandres, des huppés, des pigeons pattus ; il a été longtemps dans une même cage avec de petits fringilles d'Afrique ; jamais, à ma connaissance, il n'a fait le moindre mal à aucun de ces

oiseaux. Les coucous, pris vieux, s'appriivoient même assez rapidement. Dehne eut une femelle, qui, au bout de trois jours, venait au-devant de lui, quand il lui apportait à manger.

Le coucou adulte a peu d'ennemis. Son vol agile lui permet d'échapper à presque tous les rapaces, et il sait se mettre hors des atteintes des carnassiers grimpeurs. Il n'a à souffrir que des agaceries des petits oiseaux, qui le harcèlent, et des divers parasites qu'il loge dans son plumage. Il se met en garde contre l'homme, et fuit à son approche. Prendre un coucou vivant est chose très-difficile pour celui qui ne sait pas bien imiter son cri. Je ne connais pas, à cet effet, de procédé qui donne toujours un succès.

Utilité. — Je crois bien faire en recommandant à tous de protéger le coucou gris. Il ne devrait manquer dans aucune forêt : non-seulement il l'anime, mais encore il contribue notablement à son bon entretien. Le chant du coucou nous annonce l'arrivée du printemps ; mais il a encore une autre signification : c'est le signal du retour d'un des meilleurs gardiens de nos forêts. Le coucou se nourrit d'insectes de toute espèce, et exceptionnellement de fruits ; il détruit surtout des animaux que laissent en paix les autres insectivores, par exemple, les chenilles velues. On sait combien, parmi celles-ci, il en est qui font du mal à nos bois ; combien elles se multiplient avec rapidité. Or, elles n'ont pas d'ennemi plus acharné, plus redoutable que le coucou. Son insatiable voracité doit le faire aimer du forestier intelligent ; elle le porte à faire plus que l'homme lui-même ne le pourrait. L'observation suivante d'E. de Homeyer en est la preuve.

Au commencement de juillet 1848, plusieurs coucous se montrèrent dans un bois de pins, d'environ 30 arpents. Quelques jours plus tard, le nombre de ces oiseaux s'était tellement accru, que de Homeyer en fut frappé : il y en avait une centaine dans le bois. Ce rassemblement était dû à la présence d'une énorme quantité de chenilles de pins (*Iparis monacha*). Les coucous trouvaient là de la nourriture en abondance ; ils avaient interrompu leur voyage, déjà commencé, pour profiter de cette heureuse rencontre. Chacun était occupé à chercher sa nourriture. En une minute, un seul oiseau avalait plus de dix chenilles. « Qu'on compte, dit de Homeyer, seulement deux chenilles par oiseau et par minute ; pour cent oiseaux, cela fera pour une journée de seize heures (au mois de juillet), 192,000 chenilles. Les coucous étant restés quinze jours dans la localité, le nombre de che-

nilles dévorées put donc s'élever à 2,880,000. Et, en effet, leur diminution fut si notable qu'on aurait été tenté de croire que les coucous les avaient toutes détruites. Plus tard, on n'en vit plus de trace. »

LES OXYLOPHES — OXYLOPHUS.

Die Heherkukuke, the Joy-Cuckoos.

Au commencement du siècle, un négociant de Lubben, dans la vallée de la Sprée, du nom de Müller, fut prévenu que deux oiseaux fort singuliers s'étaient abattus non loin de sa demeure, dans un bois marécageux. Sur cette indication, il s'y rendit, et vit effectivement deux oiseaux fort défilants et craintifs, qui ressemblaient au coucou, volaient d'arbre en arbre, et criaient avec force. Leur cri n'avait aucune ressemblance avec celui du coucou gris, il rappelait davantage celui du pic. Il parvint à en tuer un. L'autre, effrayé par la détonation qui avait accompagné la mort de son conjoint, devint encore plus craintif, et ne put être pris. L'oiseau qui avait été abattu fut donné plus tard à mon père, qui le décrivit, et le nomma *coucou à longue queue*. Plus tard, on découvrit que cet oiseau avait été décrit par Linné, sous le nom de *cuculus glandarius*. Mon père, dans tous les cas, fut le premier à signaler cet oiseau en Allemagne, et il m'était réservé de faire connaître son mode de reproduction.

Caractères. — Les oxylophes, que quelques auteurs nomment génériquement *coccytes*, ont le corps allongé ; le bec à peu près de la longueur de la tête, large et épais à la base, fortement comprimé latéralement, recourbé ; les pattes fortes et relativement longues, couvertes de plumes, en avant, jusqu'au-dessous de l'articulation tibio-tarsienne, nues en arrière ; les ailes moyennes, dont la troisième rémige est la plus longue ; la queue plus longue que le corps, conique, à plumes étroites, les externes atteignant à peine le milieu des médianes ; le plumage lisse, la tête surmontée d'une sorte de huppe. Les deux sexes portent la même livrée, et cette livrée varie un peu avec l'âge.

Ce genre est un des plus riches de la famille, quoiqu'on en ait extrait divers cuculidés que Gloger y rangeait.

Distribution géographique. — Les oxylophes sont propres à l'Afrique.

L'OXYLOPHE GEAI — *OXYLOPHUS GLANDARIUS*Der *Strausskukuk*, the *Jay-Cuckoo*.

Caractères.— L'oxylophe geai ou tacheté (*fig. 44*), a la tête gris-cendré, le dos et le ventre gris-brun; la gorge, les côtés du cou, la poitrine d'un jaune fauve, tournant au rougeâtre; les couvertures des ailes et les rémiges secondaires marquées à l'extrémité d'une large tache blanche, triangulaire; l'œil brun-foncé; le bec pourpre; les pattes d'un gris verdâtre. Cet oiseau a environ 41 cent. de long; la longueur de l'aile est de 22 cent., celle de la queue de 24.

Distribution géographique.— L'oxylophe geai est originaire d'Afrique. Il est commun dans certaines parties de l'Égypte et de la Nubie, et n'est pas rare en Arabie et en Palestine. On le trouve en Algérie, d'où il passe plus ou moins régulièrement tous les ans en Europe. Il niche en Espagne; se montre assez fréquemment en Italie et plus rarement en Grèce. Il est probable qu'on le rencontrera dans tout le midi de l'Europe. D'après mes observations, il fait des apparitions annuelles à Alexandrie, à l'époque des migrations. Il va hiverner dans les forêts vierges de l'Afrique centrale, où je l'ai souvent tiré. Ce ne sont d'ailleurs que les individus qui nichent en Europe, qui émigrent aussi loin vers le sud; ceux qui habitent l'Égypte ne la quittent pas pendant l'hiver.

Mœurs, habitudes et régime.— En Égypte, l'oxylophe geai recherche les petits bosquets de mimosas, qu'on trouve çà et là dans la vallée du Nil. Un petit bois, dont on peut faire le tour en un quart d'heure, renferme jusqu'à huit et dix paires de ces oiseaux, tandis qu'on peut parcourir plusieurs lieues sans en apercevoir un seul. Je ne sais si la saison des amours exerce quelque influence sur leurs habitudes; je puis dire seulement que c'est à cette époque que j'ai rencontré des oxylophes vivant en société, mais non en paix les uns avec les autres. Allen, qui a parcouru l'Égypte avec moi, dit qu'on les trouve ordinairement par paires; Heuglin n'en a vu que de solitaires; quant à moi, je regarde leur vie en société comme la règle, et leur vie solitaire comme l'exception.

Sous le rapport des mœurs et des habitudes, l'oxylophe geai n'a presque rien de commun avec le coucou. Il vole à peu près comme lui; mais pour tout le reste il en diffère considérablement. Il habite un domaine beaucoup moins étendu; il revient bien plus souvent à la même

place; il est jaloux, mais ne peut être comparé sous ce rapport au coucou. Les mâles se poursuivent avec ardeur, crient de toutes leurs forces, se livrent de violents combats, sans jamais déployer la rage qui anime le coucou.

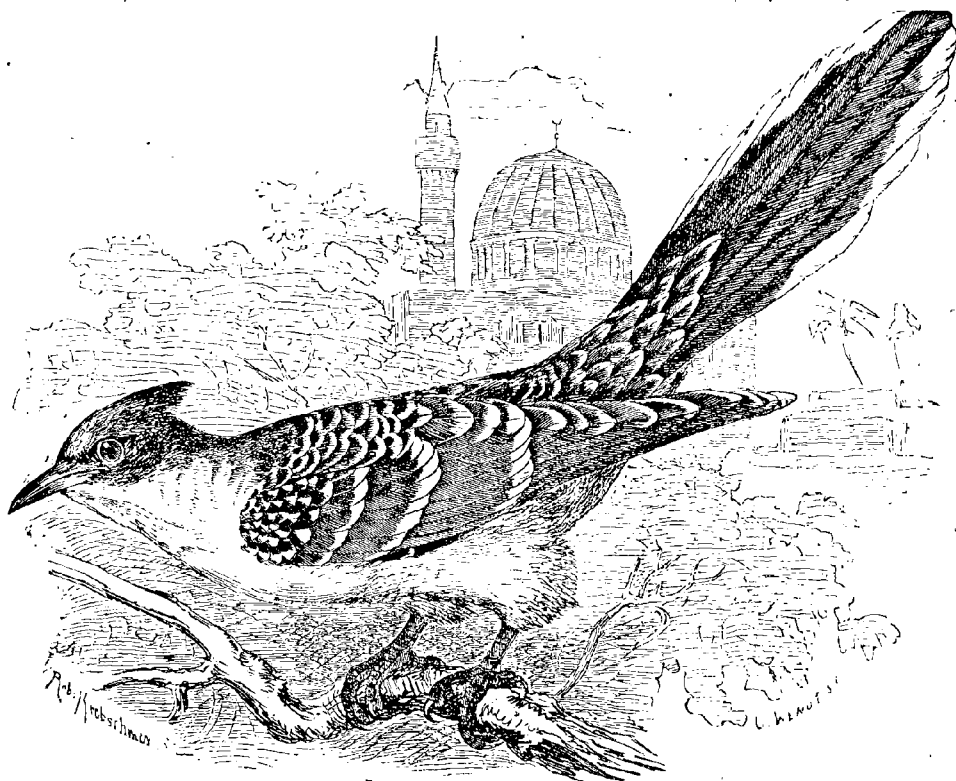
Le vol de l'oxylophe geai est léger et rapide; l'oiseau passe avec la vitesse de l'épervier à travers les fourrés les plus serrés, sans s'arrêter un instant. D'ordinaire, il ne vole pas loin, ce n'est que quand deux mâles se poursuivent qu'ils franchissent de grands espaces. Rarement, l'oxylophe geai se pose à terre, du moins ne l'y ai-je jamais vu; par contre, j'ai souvent été témoin de la façon dont il y prenait sa proie en volant à ras du sol. L'effraye-t-on, il se dirige vers un arbre, s'enfonce dans le feuillage, et attend le chasseur. Si le danger s'approche, il file silencieusement entre les branches, et quitte l'arbre du côté opposé. C'est souvent ainsi qu'il déroutait le poursuivant.

Sa voix diffère de celle du coucou; elle consiste en une sorte de ricanement qui rappelle le cri de la pie, et qu'Allen rend par *kiau, kiau*. Son cri d'avertissement, que je n'ai pas entendu, pour ma part, serait *kerk kerk*. Il pousse d'ordinaire ce cri avec une telle force et une telle fréquence, qu'on l'entend de loin et qu'on ne peut guère le confondre avec un autre.

Dans l'estomac de ceux que j'ai tués, j'ai trouvé des insectes de toute espèce, des chenilles. Allen a surtout trouvé des sauterelles.

L'oxylophe geai niche-t-il, ou pond-il ses œufs dans des nids d'autres espèces? Cette question était importante à résoudre, car elle décidait si cet oiseau était ou n'était pas un cuculidé. Je résolus de l'étudier. Pendant longtemps, mes recherches furent vaines; enfin, le 5 mars 1850, je recueillis un premier indice. Je tuai, dans un bois de mimosas, aux environs de Siout, sept oxylophes, parmi lesquels une femelle ayant un œuf formé dans l'oviducte. Malheureusement le plomb ayant brisé cet œuf, je n'en trouvai plus que des débris, mais ils suffisaient pour m'apprendre que l'œuf de l'oxylophe geai différait beaucoup de celui du coucou gris. De plus, et c'était là le point important, je connaissais la saison de la ponte, saison qui varie beaucoup en Afrique. Néanmoins, deux ans s'écoulèrent avant que je susse à quoi m'en tenir.

Le 2 mars 1852, je poursuivis longtemps un oxylophe, dans un jardin des environs de Thèbes, dans la Haute-Égypte. Au bout d'une demi-heure, je le vis se glisser dans un nid, placé sur un arbre peu élevé. Je me gardai bien de le



Corbell, Créte fils, imp.

Fig. 41. L'Oxylophe geai.

Paris, Baillière et Fils, edit.

troubler. Après un quart d'heure environ, ils s'en-vola et quitta aussitôt les alentours. Je montai sur l'arbre, et trouvai un nid de corneille cendrée contenant six œufs, mais dont l'un venait d'être brisé. De ces six œufs, j'en reconnus de suite deux qui ressemblaient beaucoup pour la grandeur et la couleur à ceux de la corneille, mais qui étaient un peu plus petits, et que l'on ne pouvait confondre avec ceux d'aucun autre oiseau. Je les pris et les transportai soigneusement à ma barque, pour les comparer aux débris de mon premier œuf. A ma grande satisfaction, ils y ressemblaient absolument. Ils avaient à peu près la taille d'un œuf de pie et la forme des autres œufs de coucou. « Leur couleur, comme le dit Bædecker, est un vert-bleuâtre clair, relevé par des taches serrées d'un gris cendré et d'un gris brunâtre, se réunissant vers le gros bout en une couronne plus ou moins complète. Outre ces taches, il y a encore quelques points d'un brun foncé. On ne peut guère les comparer, encore moins les confondre, avec les œufs de pie ou de corneille; car ils en diffèrent par la forme, le grain de la coquille, le dessin, la couleur. »

BREHM.

Cette première découverte suffisait déjà à établir le mode de reproduction de l'oxylophe. Le 12 mars, j'eus occasion de faire à ce sujet une nouvelle observation. Dans un jardin planté de bosquets d'arbres, comme dans toute l'Égypte, j'entendis retentir le cri discordant de l'oxylophe: *kiekkiek, kiek kiek*. Je me mis en chasse et tuai deux individus adultes; mais j'en remarquai un troisième, un jeune, qui était nourri par deux corneilles cendrées. A partir de ce moment, je fis fouiller tous les nids de corneilles, et le 19 mars, je trouvai encore un œuf d'oxylophe.

Je ne suis pas surpris que cette découverte, lorsque je l'eus publiée, ait été mise en doute et niée; mais ce qui m'a scandalisé, c'est de voir que l'on regardait ces faits, exprimés tels que je les avais vus, « comme des hypothèses que j'avais frauduleusement cherché à soutenir par des faits; » et cela, en m'appuyant sur les bavardages inconséquents d'un jeune Syrien. Heureusement, j'ai trouvé plus tard une confirmation de ces hypothèses. Peu après mon arrivée à Madrid, j'avais fait connaissance avec les naturalistes de cette capitale; dans leur cercle, on parlait de tel et tel animal, quand un zélé collectionneur me deman-

IV — 334

da si je connaissais l'oxylophe geai. Je répondis affirmativement. « Mais connaissez-vous quelque chose sur son mode de reproduction ? — Oui. — Señor, cela est impossible, car je suis le premier qui ai découvert quelque chose à ce sujet. Que savez-vous ? » — Je connaissais les oiseaux d'Espagne ; je pouvais avec grande probabilité indiquer quels étaient les parents nourriciers de cet oiseau. Les freux ne font que traverser l'Espagne ; les deux espèces de corneilles y manquent complètement. D'après les observations que j'avais faites en Égypte, la pie seule restait comme pouvant servir de nourrice à l'oxylophe, et je la désignai. « Vous avez raison, me fut-il répondu ; mais d'où savez-vous cela ? » — Je racontai alors ce que j'avais vu, et le collectionneur espagnol me fit part de ses observations.

Son attention avait été éveillée par la présence, dans des nids de pie, d'œufs un peu différents de ceux de cet oiseau, plus petits notamment. Il se mit en relations avec d'excellents chasseurs, et il en apprit que c'était le *coucou* qui pondait ces œufs dans des nids de pie. La chose lui parut impossible, car les œufs qu'il avait en vue, différaient notablement de ceux du coucou ; il se mit lui-même en campagne, et il découvrit que c'était l'oxylophe qui pondait ces œufs.

Ce n'était cependant pas à lui que revenait l'honneur de la découverte. Bien avant lui, un vieux naturaliste allemand, Mieg, avait remarqué que les jeunes oxylophes étaient nourris par des pies ; mais Mieg n'avait donné à ce fait qu'une publicité très-restreinte ; mon honorable interlocuteur pouvait se croire des droits de priorité, et son amour-propre castillan fut assez durement atteint, lorsque je lui appris que la chose venait déjà d'être annoncée au monde savant.

Aujourd'hui la question est complètement tranchée. Quelques années après mon voyage en Espagne, Tristram explora l'Algérie ; il trouva des œufs d'oxylophe geai, ressemblant à ceux de la pie de Mauritanie (*Pica Mauritanica*). D'après lui, l'oxylophe ne se bornerait pas à pondre dans le nid de la pie ; il y couverait encore ses œufs ; car il trouva deux œufs prêts à éclore, dans un nid d'où s'était envolé un oxylophe, et les récits des Arabes le confirmèrent dans cette opinion.

En 1861 et 1862, Allen et Cochrane parcoururent l'Égypte ; les parents nourriciers de l'oxylophe geai étaient déjà connus, et il ne leur fut pas difficile de rencontrer dans les nids de corneille cendrée des œufs et des jeunes de l'espèce parasite. Allen ne trouva que deux œufs, et trois

petits, dont deux dans le même nid. Plus heureux, Cochrane trouva treize œufs, et douze petits, tous dans des nids de corneille cendrée : dans trois nids, étaient deux œufs ; dans un, deux petits d'oxylophe.

Des observations d'Allen, il résulte que les jeunes oxylophes devancent dans leur développement leurs frères d'adoption. Ils sont déjà couverts de plumes, que les jeunes corneilles sont encore nues ; les œufs de l'oxylophe écloraient donc plus vite que ceux de la corneille ; car l'opinion d'Allen, à savoir que l'oxylophe ne pond ses œufs que dans un nid de corneille, dont la couvée est encore incomplète, n'est pas tout à fait exacte d'après mes observations. « Il semble, dit Allen, que l'oxylophe ne va pondre que dans les nids de corneille établis dans les bosquets de mimosas ; jamais, je n'ai trouvé des œufs dans les nids construits sur des arbres isolés. »

« En Palestine, dit Tristram, j'ai vu les corneilles nicher indifféremment sur les arbres isolés, sur les rochers ou dans les ruines ; j'y ai rencontré aussi l'oxylophe geai, qui vient pondre ses œufs dans leurs nids. Je m'en procurai plusieurs. Un d'eux aurait eu un triste sort : les œufs de corneille étaient sur le point d'éclore tandis que celui de l'oxylophe avait à peine un commencement d'incubation. J'ai été heureux, de trouver dans les ruines de Rabath-Ammon, la confirmation de ce qu'avaient annoncé Brehm, Cochrane et Allen, lesquels, en Égypte, n'ont trouvé ces œufs que dans les nids de corneille, tandis que lord Lilford, en Espagne, n'en a trouvé que dans ceux de la pie, et moi-même, en Algérie, dans ceux de la pie de Mauritanie. »

Captivité. — Allen nous apprend encore que les jeunes oxylophes se font facilement à la captivité. Il en éleva un qui mangeait beaucoup de viande, et malgré cela criait toujours, demandant encore à manger. Cet oiseau put être amené en Angleterre. Je ne sais combien de temps il y vécut ; Allen dit seulement avoir remarqué, qu'avec le temps son plumage était devenu plus clair, ce qui prouve qu'il a pu le conserver au moins plusieurs mois.

LES EUDYNAMIS — EUDYNAMIS.

Die Guckel.

Caractères. — Les eudynamis ont un bec épais, fort, à arête dorsale, très-recourbé, à mandibule inférieure presque droite ; des pattes fortes ; des ailes moyennes, dont la quatrième rémige est la plus longue ; une queue longue et

arrondie ; le plumage mou, de couleur assez uniforme. Le mâle est généralement noir ; la femelle est un peu plus grande que lui et plus ou moins tachetée de noir et de blanc.

Distribution géographique. — Les eudynamis habitent l'Océanie et les îles du sud de l'Asie.

L'EUDYNAMIS ORIENTAL — EUDYNAMIS ORIENTALIS.

Der Kuil, der Kæl.

Caractères. — L'eudynamis oriental, vulgairement *couil* ou *coel*, est l'espèce la plus connue. Le mâle est d'un noir verdâtre brillant ; la femelle d'un vert foncé, avec le dos tacheté de blanc, les ailes et la queue rayées de blanc, le ventre blanc, semé de taches blanches, allongées au cou, en cœur à la poitrine. L'œil est rouge-écarlate ; le bec verdâtre clair ; les pattes sont bleu ardoisé. Le mâle a 42 cent. de long et 63 cent. d'envergure ; la femelle a 48 cent. de long et 66 cent. d'envergure. La longueur de l'aile varie de 20 à 22 cent ; la queue a les mêmes dimensions.

Distribution géographique. — « Cet oiseau, dit Jerdon, se trouve dans toutes les Indes, depuis Ceylan jusqu'à Burmah, dans la Malaisie et aux Philippines. »

Mœurs, habitudes et régime. — « Il habite les jardins, les bosquets, les allées, les forêts clairsemées ; il se nourrit presque exclusivement de fruits, surtout de figues et de bananes. Sans être sociable, il vit cependant en petites troupes. Il n'est nullement craintif ; au repos il se tient à l'écart et reste silencieux ; il crie, dès qu'il s'envole. Son vol diffère de celui du coucou ; il n'est pas aussi régulier ; l'oiseau bat plus fréquemment des ailes. Vers l'époque des amours, l'eudynamis oriental devient bruyant ; on l'entend sans cesse, jusqu'au milieu de la nuit, poussant son cri bien connu : *coel coel*. Le mâle a encore un autre cri, qui peut se rendre par *houwihou* ou *hoæo* ; et quand il vole, il fait entendre un troisième cri plus sonore. »

« La femelle de cet oiseau, très-connu et très-populaire aux Indes, raconte Blyth, semble pondre exclusivement ses œufs dans les nids de l'*Anomalocorax splendens* et du *Corvus culminatus*. C'est là un fait si commun, que la même personne nous a apporté à la fois cinq ou six œufs d'eudynamis pris chacun dans un autre nid. Souvent, on ne rencontre dans le nid de nos corneilles qu'un œuf d'eudynamis ; il faut donc admettre que cet oiseau détruit ceux qui se

trouvent dans le nid où il va pondre. Mais on ne sait encore si le jeune coel a l'instinct de jeter à bas du nid ses cohabitants. Je suis tenté de mettre la chose en doute. Frith, en l'expérience duquel j'ai grande confiance, m'a assuré n'avoir jamais trouvé plus d'un œuf de coel dans un nid, et n'en avoir rencontré que dans les nids des deux oiseaux que je viens de nommer. Il a vu souvent la femelle de l'anomalocorax chasser de son voisinage la femelle du coel ; une fois même, cette dernière, pour fuir sa poursuite, s'élança avec une telle force contre une vitre d'un bâtiment, qu'elle tomba à terre, le bec brisé.

« Le major Davidson raconte le fait suivant : « J'étais dans la verandah de mon bungalow, « quand j'entendis soudain un cri dans un bosquet, et j'accourus, pensant qu'un jeune anomalocorax était tombé du nid. A sa place, je « trouvai avec étonnement un jeune eudynamis. « Je m'approchai et vis ce petit oiseau recevoir « la nourriture que lui apportait une corneille ; « il tremblait et battait des ailes. Un indigène « m'assura que le coel est élevé et soigné par sa « mère nourrice jusqu'à ce qu'il soit en état de « se suffire à lui-même. »

« L'œuf de l'eudynamis a 34 millim. de long et de 20 à 24 millim. de large ; il ressemble assez à celui du cotri (*Dendrocitta rufa*) ; il est vert-olive pâle, régulièrement semé de taches brun-rouge, surtout vers le gros bout. Il a d'ailleurs bien le type de l'œuf des cuculidés.

« Philips est en contradiction avec le récit du major Davidson ; lui-même et un indigène très-instruit, très-habitué à observer, ont remarqué tous deux que la femelle du coel, après avoir pondu son œuf dans un nid de corneille, vient souvent le surveiller, pour voir s'il n'est pas jeté en bas, ce qui arrive lorsque le jeune a son plumage bigarré. Il peut alors voler, mais il est encore incapable de se suffire, et c'est sa vraie mère qui maintenant le nourrit. Philips a observé ce fait plusieurs fois pendant son séjour à Gwalior. Blyth a aussi vu la femelle de l'eudynamis nourrir son petit. Il était presque adulte et se tenait perché sur une branche, tandis que sa mère lui apportait des fruits.

« Ce qui semble vrai, conclut Blyth, c'est que le coel pond plusieurs œufs, l'un après l'autre, en deux ou trois jours, comme le coucou, et que quand les petits sont chassés par leurs parents nourriciers, leur vraie mère les nourrit encore quelques jours. »

« La femelle de l'eudynamis, ajoute Jerdon,

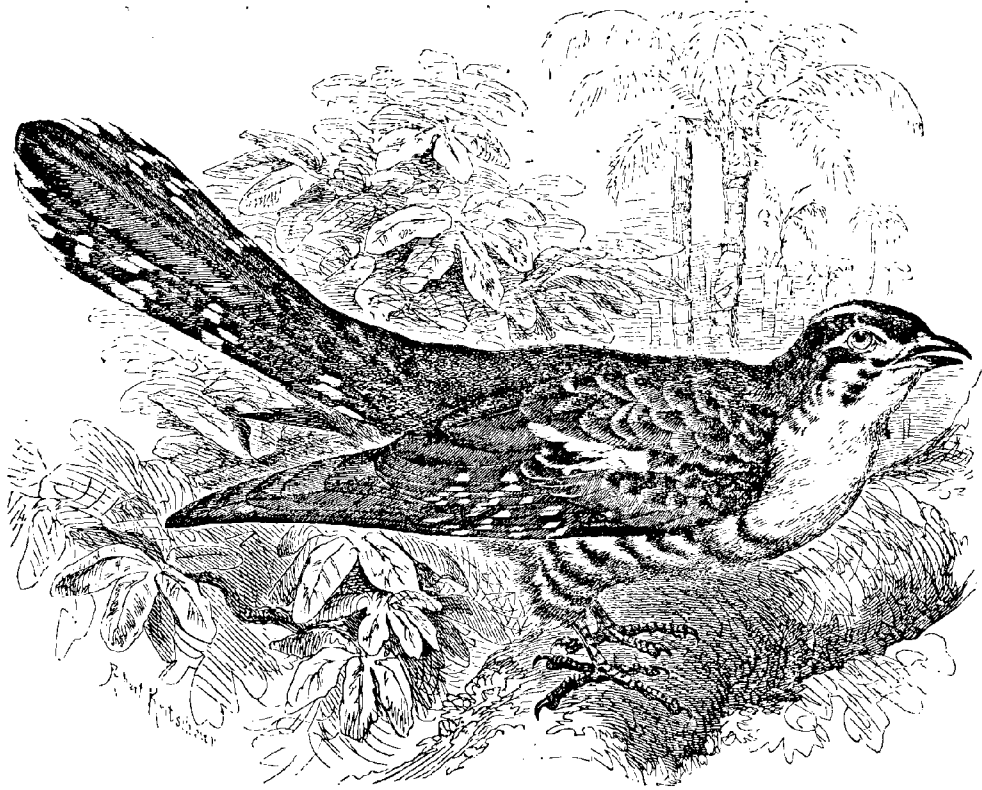


Fig. 45. Le Chalcite doré.

pond ses œufs presque exclusivement dans le nid de l'*Anomalocorax splendens*, plus rarement dans celui du *Corvus culminatus*. D'ordinaire, elle ne dépose qu'un œuf dans un nid, et généralement, mais non toujours, brise un œuf qui s'y trouvait déjà. C'est une croyance populaire, répandue dans l'Inde, que l'anomalocorax reconnaît la fraude lorsque le jeune coel est presque adulte, et qu'il le jette hors de son nid. Cela n'est cependant pas la règle : j'ai souvent vu des anomalocorax nourrir des eudynamis qui avaient déjà quitté le nid. »

Captivité. — A ma dernière visite au Jardin zoologique de Londres, j'ai vu avec plaisir un des eudynamis qu'y avait envoyés Babu-Rajendra-Mulik, un Indien amateur d'ornithologie. Cet oiseau était à Londres depuis deux ans, et en si parfaite santé, qu'on pouvait espérer de le conserver encore longtemps. On le nourrissait de riz cuit, de fruits frais ou secs. Malheureusement, je n'eus pas le temps de l'étudier à loisir. Il m'a semblé cependant être très-vif, même en captivité, et se distinguer par là, à son avantage, du coucou d'Europe.

LES CHALCITES — *CHRYSOCOCCYX*.

Die Goldkukuke, the Gold-Cuckoos.

Caractères. — Les chalcites, ou coucous dorés, sont les plus beaux de tous les cuculidés. Le nom même de coucous dorés n'exprime pas assez toute leur beauté; aucun métal n'a des couleurs aussi splendides que celles de leur plumage. C'est là un de leurs caractères importants, peut-être même le plus essentiel. Ils ont une petite taille; le corps allongé; le bec de longueur moyenne, assez faible, conformé comme celui du coucou; les tarses courts; les doigts longs; les ailes assez pointues; la troisième rémige la plus longue; la queue longue, un peu arrondie latéralement; les plumes grandes, peu nombreuses.

Distribution géographique. — Ils habitent les régions tropicales de l'Afrique, de l'Asie et de la Nouvelle-Hollande.

LE CHALCITE DORÉ — *CHRYSOCOCCYX AURATUS*.

Der Didrik, der Goldkukuk, the Gold-Cuckoo.

Caractères. — Le chalcite doré, vulgairement *didrik*, ou coucou doré (fig. 45), a le dos d'un vert

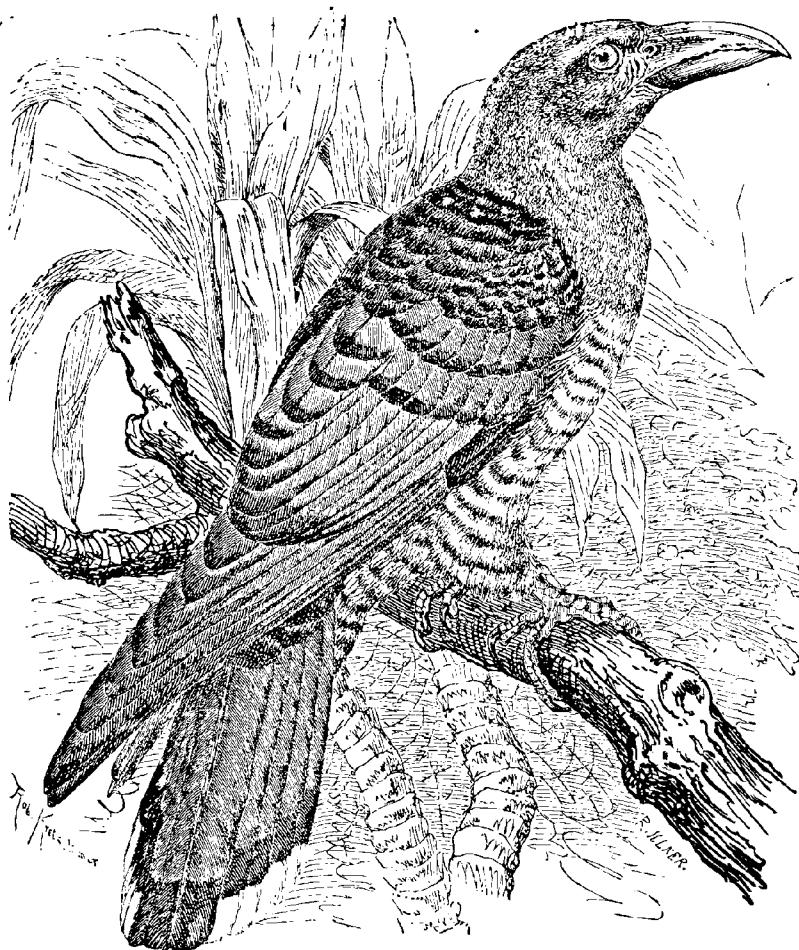


Fig. 46. Le Scythrops géant.

métallique brillant, à reflets cuivrés; plusieurs plumes ont à leurs bords un reflet bleuâtre; quelques-unes portent une ou deux taches bleuâtres. Une raie blanche se trouve en avant, une autre en arrière de l'œil; une tache blanche est sur le front. Le ventre est brunâtre clair ou blanc jaunâtre; mais cette teinte est tellement délicate, qu'elle ne se montre dans tout son éclat qu'immédiatement après la mue; la lumière du soleil la fait rapidement blanchir, même chez l'oiseau vivant. Les flancs, les couvertures de la queue, les couvertures inférieures des ailes sont verdâtres; les premières des rémiges primaires, les rémiges secondaires, les rectrices externes sont d'un vert foncé, bordées de blanc. L'œil est brun-jaune vif, chez le mâle, et rouge-cochenille pendant la saison des amours; les paupières sont rouge-de-corail; le bec est bleu foncé; les pattes sont gris-bleu clair. Cet oiseau a 41 cent. de long, et 33 cent.

d'envergure; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 9.

La femelle est un peu plus petite; elle a des couleurs moins vives, et le ventre tacheté. Les jeunes ont le ventre parsemé de jaune; la poitrine et la gorge vert métallique, à petites plumes serrées et imbriquées; les plumes du dos bordées de jaune roux; les ailes tachetées de jaune roux.

Distribution géographique. — « J'ai trouvé le *didrik*, dit Le Vaillant, dans la plus grande partie du sud de l'Afrique, depuis la rivière des Éléphants jusqu'au pays des Petits-Namaquois; il y est si commun, que j'aurais pu en tuer des milliers. Dans mon journal de voyage, je vois que mon brave Klaas et moi avons tué 210 mâles, 113 femelles et 103 jeunes. » Cet oiseau est loin d'être aussi commun dans l'Afrique centrale, où nous l'avons observé Rüppell, Heuglin et moi. Autant qu'il m'en souvient, je ne l'ai

vu que dans les forêts vierges. Il est dit dans mes notes, qu'il ne se tient que sur les arbres les plus hauts et les plus touffus. Heuglin le vit en Abyssinie, sur les bords du Nil Blanc et du Nil Bleu, dans les haies, sur les arbres, jusque dans les villages.

Mœurs, habitudes et régime. — Le chalcite doré n'est pas difficile à découvrir; le mâle se fait remarquer par ses cris et par ses querelles avec ses semblables. Son cri est un sifflement net, que Le Vaillant rend par *didididrick*, Heuglin par *houidhouidhouidi*. La femelle ne fait entendre qu'une note, peu forte, *wikwik*, par laquelle elle répond au mâle ou qu'elle pousse pour l'appeler. Au temps des amours, les mâles sont aussi jaloux, aussi querelleurs que le coucou gris.

Le Vaillant a trouvé quatre-vingt-trois œufs de didrik dans des nids d'oiseaux insectivores; il a remarqué que la femelle prenait son œuf dans son bec, pour le porter dans le nid qu'elle avait choisi. C'est au hasard qu'il dut la découverte de ce fait : ayant tué une femelle, et voulant lui introduire un tampon dans la gorge, pour empêcher le sang d'en souiller les plumes, il y trouva un œuf. Cet œuf est d'un blanc brillant. Heuglin observa, dans les ovaires de deux femelles qu'il disséqua en juillet et septembre, des ovules presque mûrs, et en vit un grand nombre en voie de développement. La multiplication de cet oiseau doit donc être considérable.

LES SCYTHROPS — *SCYTHROPS*.

Die Fratzenvögel.

Caractères. — Les scythrops, les plus grands de tous les cuculidés, sont caractérisés par leur bec, qui les fait regarder comme établissant une transition entre les coucous et les toucans. Ce bec est plus long que la tête; il est grand, fort, épais, assez large et haut à sa racine, comprimé latéralement, à crête dorsale fortement recourbée, à pointe des deux mandibules crochue. Suivant l'âge, la mandibule supérieure est creusée de sillons longitudinaux, plus ou moins nets, qui se terminent vers le bord maxillaire par de petites échancrures dentelées. Les pattes sont fortes; les tarses courts; les doigts vigoureux, sans être très-longs. Les ailes, dont la troisième rémige est la plus longue, recouvrent environ la moitié de la queue; celle-ci, relativement courte, est arrondie et formée de douze pennes.

Le plumage est abondant; sa couleur rappelle celui du coucou. La ligne naso-oculaire et la région oculaire sont dépourvues de plumes.

LE SCYTHROPS GÉANT — *SCYTHROPS NOVÆ HOLLANDIÆ*.

Der Riesenkekuk, the Channel-Bill.

Caractères. — Le scythrops géant ou de la Nouvelle-Hollande (*fig. 46*), la seule espèce connue du genre, a la tête, le cou, la poitrine gris; le dos, les ailes, la queue d'un vert olive, chaque plume étant terminée par une large bande d'un brun noir; le croupion marqué de bandes peu nettes, gris-brun; les rectrices d'un gris-de-plomb foncé à leur face dorsale, les quatre externes blanches à l'extrémité, avec une large bande noire en avant de la partie blanche, le reste de la plume sillonné de raies minces; l'œil brun, entouré d'un cercle nu rouge-écarlate; le bec jaunâtre; les pattes d'un brun olivâtre. La femelle ne diffère que par une taille un peu plus petite. Le mâle a plus de 66 cent. de long; la longueur de l'aile est de 36 cent., celle de la queue de 28.

Distribution géographique. — Gould n'a trouvé le scythrops géant que dans la Nouvelle-Galles du Sud. Il y est de passage, y arrive en octobre, pour repartir en janvier.

Mœurs, habitudes et régime. — D'ordinaire, au dire de Latham, on voit les scythrops le matin et le soir, réunis en troupes de sept à huit individus, plus souvent encore par paires. Le port, les mœurs, les allures, le régime, le mode de reproduction de cet oiseau, le rapprochent singulièrement du coucou gris. Perché, il est fort beau à voir, surtout lorsqu'il étale sa longue queue en éventail. Il ne produit pas la même impression quand il vole. Il fait entendre un cri perçant et fort, lorsqu'il aperçoit un faucon ou quelque autre rapace. Dans son estomac, on a trouvé des graines d'arbres à gomme, mêlées à une petite quantité d'insectes. Eisey, qui a observé cet oiseau dans le nord de l'Australie, dit qu'il soutient souvent son cri plaintif pendant cinq minutes. « Parfois, il ne paraissait nullement s'inquiéter de notre présence; mais, d'ordinaire, il était très-craintif. Il ne se pose jamais à terre; je ne l'ai toujours vu que sur la cime des arbres les plus élevés. »

Nous ignorons encore bien des détails relativement à son mode de reproduction; ce qui semble établi cependant, c'est que le scythrops, lui aussi, fait couvrir ses œufs par d'autres oiseaux. Gould en vit un qui était nourri par

deux oiseaux d'une autre espèce. Strange trouva dans l'oviducte d'une femelle qu'il tua, un œuf parfaitement formé; il était grisâtre et semé de taches et de points d'un brun noirâtre.

Captivité. — Un jeune scythrops, que Bennett observa, fut mis dans la même cage qu'un martin-pêcheur géant. Il ouvrit le bec, comme s'il souffrait de la faim; le martin-pêcheur géant le prit en pitié; il saisit un morceau de viande, le travailla avec son bec de manière à lui donner la mollesse nécessaire, et le fourra dans

le bec de son protégé; il continua ainsi, jusqu'à ce que celui-ci pût manger lui-même. « Lorsque je le vis, dit Bennett, il était tout au haut de la cage; il se leva, battit des ailes et se posa de nouveau, comme le font certains faucons, avec lesquels d'ailleurs il a une certaine ressemblance. Lorsqu'on lui apporte à manger le matin, il descend dans le bas de la cage, mais remonte immédiatement après à sa place favorite. D'après ce que j'ai vu chez lui, je suis tenté de croire que ces oiseaux s'appriivoisent facilement en captivité. »

LES PHÉNICOPHÉIDÉS — *PHOENICOPHÆI.*

Die Buschkukuke, the Bush-Cuckoos.

Caractères. — Les phénicophéidés diffèrent peu des cuculidés. Ils ont le corps allongé, la queue longue, les pattes courtes; mais ils ont aussi les ailes courtes: leur bec est vigoureux, mais de longueur moyenne; la région oculaire est généralement nue; leur plumage est vivement coloré; les plumes en sont souvent ébarbées et ressemblent à des poils.

Distribution géographique. — Cette famille est surtout représentée aux Indes et dans les îles avoisinantes: une seule espèce habite l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous connaissons peu le genre de vie de ces oiseaux; nous savons seulement qu'ils se tiennent au sein des forêts les plus épaisses et loin des habitations; qu'ils fuient l'homme; qu'ils se nourrissent surtout d'insectes, et que probablement ils couvent eux-mêmes leurs œufs.

LES ZANCLOSTOMES — *ZANCLOSTOMUS.*

Die Sichelkukuke, the Sickle-Cuckoos.

Caractères. — Les oiseaux qui font partie de ce genre ont le bec très-comprimé et les deux mandibules recourbées; les tarses moyennement longs; les doigts courts; les ongles pointus; les ailes courtes et arrondies, les quatrième, cinquième et sixième rémiges étant à peu près égales et plus longues que les autres; la queue très-longue, conique.

LE ZANCLOSTOME TRISTE — *ZANCLOSTOMUS TRISTIIS.*

Der Kokil, der Ban-Kokil, the Kokil.

Caractères. — Le zanclostome triste, le *kokil* ou *ban-kokil*, comme l'appellent les Bengalais, nous est connu depuis les travaux de Jerdon. Il a le dos d'un gris-vert foncé; la tête et le cou grisâtres; la queue et les ailes à reflets verts; les rectrices blanches à l'extrémité; la gorge et la poitrine d'un gris clair; le ventre et un cercle entourant la région oculaire blancs; l'œil brun foncé, la partie nue qui l'environne rouge-écarlate foncé; le bec vert-pomme; les pattes bleu-ardoisé verdâtre. Cet oiseau a 63 cent. de long; la longueur de l'aile est de 49 cent., celle de la queue de 47.

Distribution géographique. — « Ce bel oiseau, dit Jerdon, se trouve au Bengale, dans l'Inde centrale, dans les vallées brûlantes de l'Himalaya, dans l'Assam, le Burmah, à Malacca, où il est très-commun.

Mœurs, habitudes et régime. — « Je l'ai généralement vu solitaire, parcourant les forêts, et chassant les sauterelles, les grillons et d'autres insectes. Dans le Sikim, on ne le rencontre que dans les vallées chaudes, à environ 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

« On m'apporta une fois, comme provenant de lui, deux œufs allongés, d'un blanc très-pur; mais je n'ai jamais vu son nid, qui serait formé de branches et de racines. J'ai trouvé un œuf, semblable, dans l'oviducte d'une femelle que j'ai tuée. »

Blyth dit que cet oiseau trahit souvent sa pré-

sence par son cri, monotone : *tchouk*, répété plusieurs fois.

En parlant d'une autre espèce, Gould dit qu'elle n'aime pas à voler; qu'elle ne franchit jamais un grand espace d'une seule traite.

Quelques naturalistes ont supposé que ces oi-

seaux mangeaient des fruits; Jerdon dit expressément n'en avoir rien vu.

C'est là tout ce que nous savons au sujet du genre de vie des phénicophéidés; aussi me semble-t-il inutile de décrire d'autres espèces.

LES COCCYZIDÉS — COCCYZI.

Die Fersenkukuke, the lurk-heeled Cuckoos.

Caractères. — Les coccyzidés ont le corps épais; des ailes plus ou moins courtes, une queue; très-longue, formée de dix, exceptionnellement de douze pennes; un bec assez vigoureux; des tarsi élevés, assez même, chez certaines espèces, pour leur permettre de vivre sur le sol. Leur plumage est très-mou. La femelle a les mêmes couleurs que le mâle; elle est généralement plus grande que lui. Les jeunes diffèrent à peine des adultes.

Distribution géographique. — Les coccyzidés habitent toute l'Amérique, principalement le Sud. Ils tiennent dans la faune du Nouveau-Monde la place qu'occupent les cuculidés dans celle de l'Ancien Continent.

Mœurs, habitudes et régime. — Les coccyzidés vivent dans les forêts ou dans les plantations d'arbres; ils sont craintifs, solitaires; ils se tiennent surtout dans les fourrés les plus serrés, se glissent habilement au milieu des branches, et de temps à autre descendent à terre. Ils se nourrissent d'insectes et de fruits, mais ils mangent surtout des chenilles velues. Ils pillent les nids des petits oiseaux, ou tout au moins en renversent les œufs. Par contre, ils ne détruisent pas de nichée, en y introduisant leurs œufs. Généralement, ils couvent eux-mêmes, et il semblerait qu'ils ne déposent leurs œufs dans des nids étrangers que poussés par la nécessité.

LES COULICOU — COCCYZUS.

Die Regenkukuke.

On assigne à ce genre les caractères suivants : bec presque de la longueur de la tête, faible, comprimé, légèrement recourbé, aigu; tarsi courts; ailes longues, subobtus, la troisième rémige étant la plus longue; queue longue, conique, formée de dix pennes étroites et arrondies à l'extrémité.

LE COULICOU AMÉRICAIN — COCCYZUS AMERICANUS.

Der Regenkukuk, the Cow-Bird.

Caractères. — Le coulicou américain, vulgairement : *coucou des pluies*, que Wilson, Audubon, Nuttall et d'autres observateurs nous ont fait connaître, a tout le dos, y compris les couvertures des ailes et les rectrices médianes, d'un brun clair; le ventre blanc-grisâtre; les barbes internes des premières rémiges bordées de jaune-orange tournant au brunâtre; les rectrices, sauf les médianes, noires avec la pointe blanche, les plus latérales blanches sur les barbes externes; l'œil brun foncé; la mandibule supérieure d'un noir brunâtre, l'inférieure jaune; les pattes gris-de-plomb. Cet oiseau a 34 cent. de long et 44 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 15 cent., celle de la queue de 18.

Mœurs, habitudes et régime. — « L'étranger, dit Wilson, qui aux mois de mai et de juin parcourt les forêts des États-Unis, entend parfois des sons gutturaux, bas, semblant exprimer *kaou kaou*; ils commencent lentement, et finissent par se précipiter de telle sorte que les notes semblent se confondre. Il entend ces cris, sans voir l'oiseau qui les pousse; car celui-ci est craintif et solitaire, et cherche toujours pour s'y établir les fourrés les plus épais. C'est le *coucou à bec jaune* ou *coucou de pluie*, un oiseau d'été des États-Unis. Arrivé dans les États du centre, au milieu d'avril, dans ceux du nord à la fin de ce mois, ou même seulement au commencement de mai, il y reste jusqu'en septembre; époque où il se réunit à ses semblables et forme de grandes troupes, qui se dirigent toutes ensemble vers l'Amérique centrale, pour y passer l'hiver. » Ces bandes d'émigrants sont très-considérables, et s'éparpillent sur une vaste étendue; les oiseaux qui les composent vont, il est vrai, à la suite les uns des autres, mais sans être



Fig. 47. Le Zanclosiome triste.

retenus par quelque lien commun. Si un ouragan survient, il peut se faire que ces bandes cherchent un refuge dans les petites îles de la mer des Antilles, et qu'elles parcourent alors une distance considérable. C'est ainsi que Hurd vit une de ces troupes aborder, au mois d'octobre, aux Bermudes. Des milliers d'individus la composaient; elle arriva avec un fort vent du sud-ouest, accompagné de pluie; les coulicous se posèrent dans les buissons de la côte méridionale de l'île, mais le lendemain, déjà, ils disparaissaient et continuaient leur route.

Au printemps, on rencontre cet oiseau dans toute l'Amérique, et lorsqu'on connaît ses habitudes, il n'est pas difficile à observer; car, au lieu d'être rare, il est au contraire très-commun à certains endroits. Le plus grand nombre s'établissent dans les forêts; mais beaucoup viennent se loger tout près des habitations, dans les vergers, les jardins, et les mâles trahissent bien vite leur présence par leurs cris *kaou kaou* ou *kouk kouk*, qu'ils font entendre sans cesse. « Par un temps chaud, dit Nuttall, ils crient des heures entières sans s'arrêter, et même pendant la nuit. »

Le coulicou américain glisse, il ne court pas. Dans les branches, il se meut avec autant d'agilité que la mésange; il vient rarement à terre, et s'il y vient, il n'y sautille qu'avec une maladresse incroyable. Il vole rapidement et sans bruit,

PREFM.

mais rarement bien loin; il s'arrête au premier arbre dans l'épaisseur du feuillage duquel il se sent en sûreté. Quand il circule au milieu des branches, il montre, d'après Audubon, tantôt son dos, tantôt son ventre. Il se nourrit d'insectes et de fruits, surtout de papillons, de sauterelles, de chenilles velues, et en automne de baies. On lui reproche, et peut-être non sans raison, de piller les nids des petits oiseaux.

IV — 335

Son mode de reproduction montre que l'espèce n'a pas abjuré tout lien de parenté avec les coucous; car l'on rencontre parfois de ses œufs dans des nids étrangers. Nuttall en trouva un dans un nid de moqueur, un autre dans un nid de grive voyageuse. Mais, chose plus curieuse, la femelle couve aussitôt l'œuf qu'elle a pondu, et les jeunes n'éclosent pas tous en même temps. Son nid, établi sur une branche horizontale, souvent à hauteur d'homme, est fait de branches et d'herbes; il est plat et ressemble à celui du pigeon commun. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq, sont allongés, et d'une vive couleur verte.

« Me trouvant, dit Audubon, au commencement de juin 1837 à Charleston, je fus prié par un M. Rhett, de me rendre dans sa propriété, pour y voir un nid. Ce nid, placé au milieu d'un arbre de moyenne hauteur, fut facilement atteint par le fils de M. Rhett. Un coucou adulte, qui y était, ne quitta la place qu'au moment où on allait s'en emparer; il s'envola silencieusement sur un autre arbre. Deux petits coucous, déjà en état de voler, quittèrent leur berceau en toute hâte, et grimperent au milieu des branches, où ils furent bientôt pris. Le nid fut descendu et me fut donné. Il renfermait encore trois petits coucous, mais de taille différente. Le plus petit venait d'éclore; le second n'avait que quelques jours; le troisième avait presque toutes ses plumes, et, une semaine plus tard, il aurait pu voler. Outre ces trois petits, il y avait encore deux œufs: un renfermait un embryon, un autre venait d'être pondu. En comparant tous les jeunes coucous, nous n'en trouvâmes pas deux de la même taille: ils avaient dû éclore à différentes époques. Les plus grands avaient bien trois semaines de plus que les autres. M. Rhett m'assura avoir déjà observé le même fait, et il me raconta qu'une même paire avait, dans une seule saison, pondu et élevé successivement onze petits. »

Cette découverte d'Audubon fut plus tard confirmée par Brewer. « La femelle, écrit celui-ci, commence à couvrir dès qu'elle a pondu son premier œuf. J'ai trouvé dans un même nid un œuf tout frais pondu, et un autre, dont le petit allait éclore. J'ai pris des œufs, sur le point d'éclore, à côté de petits tout jeunes, et d'autres qui avaient déjà pris leur essor. » Ces faits sont très-intéressants, et, à ma connaissance, ils sont encore isolés.

Comme en Amérique on ne chasse pas le coucou, on comprend facilement qu'il se

montre confiant. Il remarque d'ailleurs bien vite ce qu'on lui veut, et l'expérience le rend prudent. Au dire d'Audubon, il deviendrait souvent la proie du faucon.

LES SAUROTHÈRES — SAUROTHERA.

Die Eidechsenkukuke, the Ground-Cuckoos.

Caractères. — Les saurothères sont caractérisés par la conformation de leur bec, qui est plus long que la tête, presque droit, mince, comprimé latéralement, à pointe crochue; par des tarses courts et grêles, des doigts longs et minces, des ailes de longueur moyenne, obtuses, les quatrième, cinquième et sixième rémiges étant les plus longues; une queue assez allongée, fortement conique, composée de dix pennes arrondies à l'extrémité.

LE SAUROTHÈRE VIEILLARD — SAUROTHERA VETULA.

Der Regenvogel, the Rain-Bird.

Caractères. — L'oiseau de pluie, comme on appelle ce saurothère à la Jamaïque, a le dos gris foncé, la face inférieure du corps jaune-fauve tirant sur le cendré clair à la poitrine, sur le gris jaunâtre au ventre, les dix premières rémiges d'un rouge-brun clair, et brun-jaunâtre à leur extrémité; les deux rectrices médianes grises, à reflets verdâtres; les latérales d'un brun noirâtre, blanches à leur extrémité; l'œil brun, et entouré d'un cercle rouge-écarlate; le bec noirâtre; les pattes d'un noir bleuâtre. Le plumage est le même dans les deux sexes. Cet oiseau a 45 cent. de long, et 39 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 12 cent., celle de la queue de 18.

Distribution géographique. — Le saurothère vieillard est propre à l'Amérique tropicale.

Mœurs, habitudes et régime. — « Un ou deux jours après mon arrivée à la Jamaïque, raconte Gosse, j'entrepris, en compagnie d'un jeune garçon, une excursion sur une colline qui était couverte en partie d'un fourré presque impénétrable. En y arrivant, je remarquai, à quelques pas de nous, un oiseau singulier, qui semblait nous examiner avec un vif intérêt. Mon jeune compagnon m'apprit que c'était l'oiseau de pluie, ou *Thomas le fou*, comme sa curiosité le fait encore appeler. Sans perdre d'autres paroles inutiles, l'enfant saisit une pierre et l'envoya avec une telle adresse sur l'oiseau, que celui-ci tomba à terre, et que je pus m'en emparer. »

« Depuis, j'ai souvent vu le Thomas le fou, toujours sautillant de branche en branche, ou grim pant le long de jeunes pousses; regardant ceux qui l'approchaient, ne s'éloignant, quand on l'effraye, que de quelques pas, pour recommencer son manège. On le rencontre partout, mais seulement dans les taillis. Comme on peut s'y attendre en voyant ses ailes courtes, concaves comme celles des poules, il vole peu, et seulement pour passer d'un arbre à un autre. Il préfère grimper et sautiller au milieu des branches. En volant, il glisse dans l'air, en ligne presque droite, sans battre des ailes. Souvent, on le voit perché sur une branche, dans une posture singulière, la tête plus basse que les pattes, la queue verticale. Lorsqu'il est perché, il fait entendre de temps à autre un cri assez fort, qu'il lance toujours sur le même ton, mais plus ou moins vite, et qu'on peut rendre par les syllabes *tiki, tiki, tiki*, prononcées aussi rapidement que possible. Quelquefois encore, il crie en volant. Assez souvent, on aperçoit cet oiseau à terre, où il se meut en sautillant, la tête basse, la queue un peu relevée. »

Le saurothère vieillard se nourrit d'insectes de toute espèce, de petits vertébrés, de souris, de lézards. Robinson trouva dans l'estomac d'un individu qu'il ouvrit, un lézard long de 22 cent., et enroulé de telle façon que la tête portait sur le milieu du corps. Le saurothère broie d'abord la tête du lézard, puis avale l'animal en entier, la tête la première.

Gosse trouva un nid de saurothère, établi à la bifurcation d'une branche; il était fait de racines, de mousse et de feuilles, et renfermait un œuf tacheté sur un fond clair. Hill lui raconta qu'avant l'accouplement le mâle déclare son amour par des mouvements gracieux, écartant la queue et les ailes, hérissant son plumage.

Captivité. — Des saurothères vieillards, que Hill garda en cage, vécurent plusieurs semaines: on les nourrissait d'insectes et de viande. Dans les premiers temps, ils criaient sans cesse, étaient furieux et cherchaient à mordre.

D'après Gosse, cet oiseau a une résistance vitale excessivement grande: c'est à peine s'il put en achever un qu'il avait blessé.

LES PYRRHOCOCCYX — PYRRHOCOCCYX.

Die Schlankkukuke, the lark-heeled Cuckoos.

Caractères. — Les pyrrhococcyx ont le corps relativement petit; le bec allongé, légèrement

bombé, à crête dorsale relevée, à pointe fortement recourbée en bas; les jambes fortes, les tarses minces, les doigts de moyenne longueur; les ailes courtes, la cinquième rémige étant la plus longue; la queue très-longue, tronquée latéralement, formée de dix rectrices à pointe légèrement arrondie; le plumage épais, très-mou, duveteux.

LE PYRRHOCOCCYX DE CAYENNE — PYRRHOCOCCYX CAYANUS.

Der Langschwanzkukuk, the Pheasant-Cuckoo.

Caractères. — L'espèce la plus connue, le pyrrhococcyx de Cayenne ou à longue queue, est rouge-brun clair, à ventre gris-de-plomb; les barbes internes et l'extrémité des rémiges sont gris-brun; les plumes de la queue sont rouge-brun foncé à la face dorsale, noires à la face inférieure, blanches à l'extrémité; l'œil est rouge-carmin, le bec blanc-verdâtre; les pattes sont gris-brunâtre clair. Cet oiseau a de 50 à 60 cent. de long, ce qui tient à la longueur de la queue, qui varie de 27 à 39 cent. et 47 cent. d'envergure; la longueur de l'aile varie de 15 à 18 cent.

Distribution géographique. — Le pyrrhococcyx est propre à l'Amérique méridionale

Mœurs, habitudes et régime. — « Tout le monde, au Brésil, connaît cet oiseau, dit Burmeister; il arrive jusque dans les établissements, et se montre chaque jour dans les jardins. Il existe dans toute la zone torride de l'Amérique. » — « Il n'est pas rare dans la plus grande partie du Brésil oriental, dit le prince de Wied, et il se montre au milieu des grandes forêts vierges, aussi bien que sur la lisière des bois, et là où alternent des bosquets d'arbres et des jachères. On le reconnaît de loin à sa longue queue et à son plumage rouge-brun. Malgré ses petites ailes, il vole assez bien; il est vif, toujours en mouvement; il lève la queue et fait entendre souvent son cri d'appel, petit cri qu'on peut rendre par *zik zik zik*. D'ordinaire, on rencontre ces oiseaux par paires. Ils semblent se réunir pour chercher leur nourriture, qui consiste en insectes.

« Je ne sais rien quant à leur reproduction. Les habitants de ces pays s'inquiètent fort peu des animaux, et l'on ne peut rien savoir d'eux. »

Spix et Martius trouvèrent un nid renfermant six œufs verts, marbrés, mais c'est tout ce qu'ils

disent du mode de reproduction ; ils se contentent d'avancer que « le pyrrococcyx à longue queue se tient dans les champs, et que des coups de fusil mêmes ne peuvent faire cesser ses cris. »

LES CROTOPHAGIDÉS — CROTOPHAGAE.

Die Madenfresser, the Mad-Eaters.

Caractères. — Les crotophagidés ont le corps allongé ; le bec surmonté d'une arête saillante ; les pattes vigoureuses ; les ailes moyennes ; la queue longue, large, arrondie, formée de huit pennes ; le plumage serré, plus ou moins brillant, composé de plumes petites ; la racine du bec entourée de soies ; la ligne naso-oculaire et la région oculaire nues. L'intérieur de la mandibule supérieure est creux, et la portion cornée est formée de cellules à parois très-minces, comme chez les toucans et les bucérotidés. Les crotophagidés rappellent encore les premiers par leur plumage serré, qui les fait paraître maigres ; ils établissent en quelque sorte une transition entre les cuculidés et les toucans.

Distribution géographique. — Cette famille, peu nombreuse, habite l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale.

Mœurs, habitudes et régime. — Le genre de vie des crotophagidés diffère de celui des cuculidés, et a plus de rapports avec celui des corneilles ou des toucans. On les voit toujours en société, au voisinage des habitations, comme au milieu des forêts, des steppes ; ils se tiennent de préférence au fond des vallées, dans les prairies humides, et toujours auprès des troupeaux de bétail. Ils n'ont pas peur de l'homme, et sont même souvent d'une imprudence inexplicable.

Leur mode de reproduction est singulier. Les crotophagidés couvent en société, au moins le plus souvent ; bien mieux, plusieurs femelles viennent pondre dans le même nid, y couvent en commun, y élèvent ensemble leurs petits.

Leur nombre, leur vivacité, leurs cris perçants ne leur permettent guère d'échapper à l'attention ; aussi ont-ils été le sujet de nombreuses observations, notamment de la part de d'Azara, de Humboldt, du prince de Wied, de Schomburgk, de d'Orbigny, de Gosse, de Burmeister. Des relations de tous ces auteurs, il résulte que le genre de vie des diverses espèces est essentiellement le même, de telle sorte que l'on peut rapporter à toutes les observations faites sur l'une d'elles : toujours est-il qu'il en est ainsi pour les espèces du genre type de la famille.

LES ANIS — CROTOPHAGA.

Die Madenfresser, the Mad-Eaters.

Caractères. — Les anis ont quelque ressemblance avec la pie. Ils ont des formes élancées ; la tête petite, le bec aussi long que la tête, élevé au niveau de sa racine, à arête dorsale en forme de cimier, et se prolongeant sur le front, à pointe fortement recourbée en bas, à bords maxillaires lisses ; les tarses hauts et forts ; le doigt antérieur et externe deux fois aussi long que l'interne, le doigt externe de la longueur du pouce ; les ailes longues, recouvrant au moins la base de la queue, et obtuses, la quatrième rémige étant plus longue ; la queue aussi longue que le tronc avec les deux rectrices externes un peu plus écourtées que les autres.

Distribution géographique. — Trois espèces de ce genre, différant surtout entre elles par la taille et la forme du bec, habitent le Brésil et l'Amérique méridionale : nous allons successivement les faire connaître.

L'ANI DES PALÉTUVIERS — CROTOPHAGA MAJOR.

Die Coroya, the Coroya.

Caractères. — L'ani des palétuviers ou grand ani, *grand bout-de-petun*, comme le nommait Buffon, le *coroya* des Brésiliens, est un peu plus grand que la pie, avec des formes plus élancées ; son bec est un peu plus long que la tête, bien plus fort et moins comprimé latéralement que celui des autres espèces ; sa pointe est peu recourbée ; le cimier n'en recouvre que la moitié postérieure. Les plumes du cou et de la nuque sont longues et pointues ; celles du dos et de la poitrine, très-larges. Cet oiseau, à l'âge adulte, est d'un bleu foncé, tirant sur le violet à la queue, sur le vert à la poitrine, ce qui tient à ce que les plumes ont des bordures de ces couleurs. L'œil est vert clair, avec le bord interne de l'iris jaune et étroit ; le bec et l'espace nu qui entoure l'œil sont noirs, et les pattes d'un brun noir. L'ani des palétuviers a 51 cent. de long et 61 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 21 cent.,

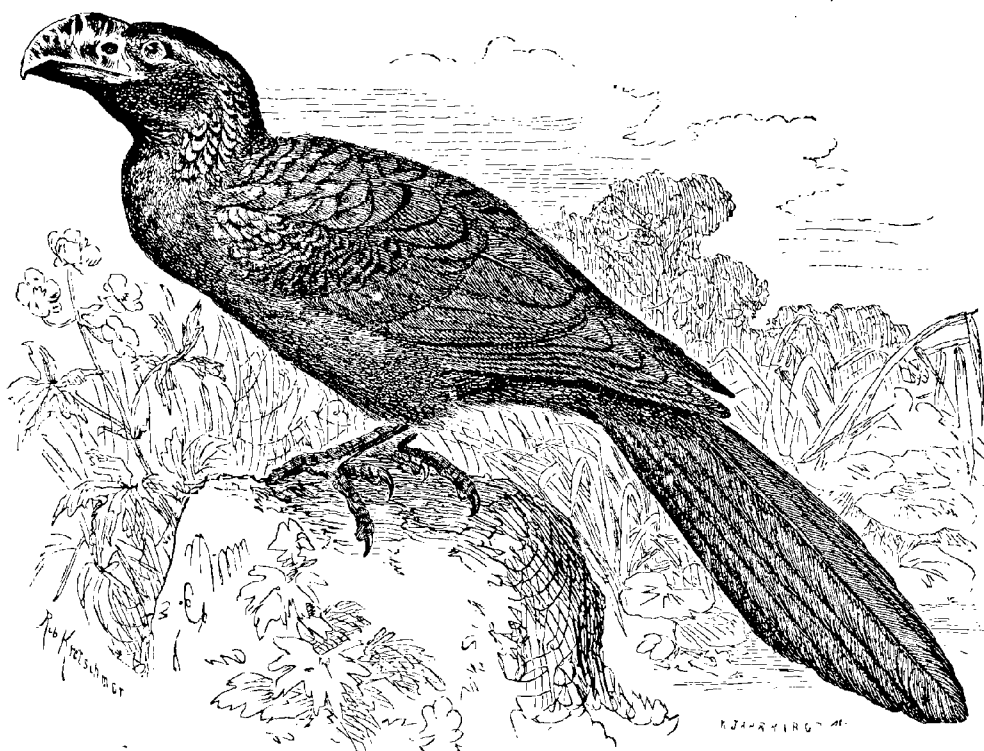


Fig. 48. L'Ani des savanes.

celle de la queue de 27. La femelle est un peu plus petite que le mâle.

L'ANI DES SAVANES — CROTOPHAGA MINOR.

Der Ani, the Savannah Black-Bird.

Caractères. — L'ani des savanes, *petit-bout-de-petun* de Buffon (fig. 48), est moins grand que la pie; c'est à peine s'il a la taille du coucou. Il a le bec de la longueur de la tête, fortement recourbé à la pointe, avec la crête de la mandibule supérieure élevée et très-tranchante. Les plumes de la tête sont larges. Cet oiseau est bleu-noir; les plumes de la partie antérieure du corps ont un reflet violet sur leurs bords. L'œil est gris; le bec et les pattes sont noirs. L'ani des savanes a 37 cent. de long et 42 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 18.

L'ANI A BEC RUGUEUX — CROTOPHAGA RUGIROSTRIS.

Der Runzelschnabel.

Caractères. — L'ani à bec rugueux (fig. 49) est un peu plus grand que l'ani des savanes; son bec

est plus mince, le cimier allongé qui le recouvre est marqué de quatre ou cinq rugosités transversales. Le plumage de cet oiseau est d'un noir-bleuâtre foncé, à reflets peu brillants; les plumes de la tête, du cou et de la partie antérieure de la poitrine sont bigarrées, bordées de violet cuivré; celles du dos et du ventre bordées de vert à éclat brun métallique. L'œil est gris-brun; le bec et les pattes sont noirs. Cet oiseau a 38 cent. de long, la longueur de l'aile est de 16 cent., celle de la queue de 19.

Distribution géographique. — L'ani des palétuviers habite surtout les lieux tranquilles, buissonneux de l'Amérique méridionale. L'ani à bec rugueux vit dans les forêts, qui bordent les cours d'eau dans les savanes de la Guyane et du nord du Brésil. L'aire de dispersion de l'ani des savanes semble être plus étendue que celle de ses congénères; d'après le témoignage unanime de tous les voyageurs, il est aussi beaucoup plus commun.

Au Brésil, on le rencontre partout où des jachères alternent avec de petits bois et des buissons, mais jamais il ne se montre dans les grandes forêts. Dans toute la Guyane son cri rauque vient frapper les oreilles du voyageur, dès

que celui-ci a quitté les établissements. A la Jamaïque, on le voit dans toutes les plaines, surtout dans les steppes et les prairies où viennent paître les bœufs et les chevaux; il y est en si grand nombre, que Gosse a pu le désigner comme l'oiseau le plus commun de cette île. Il est aussi très-commun à Sainte-Croix.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mœurs de l'ani des savanes sont fort intéressantes à observer. « C'est mon favori, dit Hill. Les autres oiseaux ont chacun leur saison; l'ani se rencontre toute l'année dans les champs. Partout où se trouve un pâturage, un lieu découvert où poussent quelques arbres ou quelques buissons, on est sûr d'y trouver des anis. Ils sont hardis, nullement craintifs en apparence, mais jamais ils ne manquent de signaler par un cri l'approche de l'homme. Après l'orage, ils sont les premiers à quitter le fourré où ils se sont réfugiés, à sécher leurs plumes, à revenir dans les endroits découverts; le moqueur même ne les précède pas. A peine entend-on le cri *coui iotsch, coui iotsch*, retentir dans un buisson voisin, qu'aussitôt apparaît une bande d'anis, volant, la queue étalée, vers un endroit où l'humidité a animé et fait sortir de terre tout un monde d'insectes. Le soleil darde obliquement ses rayons sur la terre, la brise répand une douce fraîcheur, et l'on entend le même cri résonner dans les airs. Un faucon s'est élevé silencieusement du milieu des arbres; il plane au-dessus de la savane; mais depuis longtemps, déjà, toute la gent ailée a obéi au signal d'alarme que l'ani a donné; on n'entend plus un cri, on ne voit plus une seule plume bouger. Par les journées chaudes et brûlantes, quand la rosée est tarie, que les plantes se dessèchent, les anis des savanes, un peu après midi, se dirigent vers les cours d'eau et s'y divisent en petites sociétés. Ont-ils trouvé un arbre déraciné et tombé dans la rivière, ils s'y posent, en prenant les postures les plus diverses: les uns, la queue en l'air, boivent à longs traits; d'autres sont silencieux et comme absorbés dans leurs méditations; d'autres encore lissent leur plumage ou se tiennent sur le sable du rivage. Ils restent là jusqu'au coucher du soleil; à ce moment ils s'envolent, après qu'un de la bande a donné le signal de se rendre vers le lieu du repos. »

« C'est un peuple des plus intéressants, écrit Schomburgk; on reste des heures entières à admirer leurs allures. Ils sautillent autour des bœufs, ou bien ils se glissent dans l'herbe, pour y prendre des grillons et d'autres insectes. Mais

faut-il s'enfuir, leur agilité disparaît; les muscles de leurs ailes ne sont pas assez forts. Le plus souvent, on trouve ces oiseaux dans les forêts, les buissons, le long des rivières qui traversent les savanes; ils volent là de buisson en buisson, en poussant de grands cris; ils sont plus rares au milieu de la savane et dans l'intérieur des forêts. »

« Ils aiment à se poser le matin sur des arbres peu élevés, à se chauffer au soleil, les ailes étendues, dit Gosse; ils restent longtemps immobiles dans cette position. Par la chaleur du milieu du jour, ils vont dans les bas-fonds; ils se perchent sur les haies, les buissons, le bec ouvert, comme pour aspirer l'air frais à pleins poumons. Ils semblent alors oublieux de leur prudence et de leur habil ordinaires. Souvent, deux ou trois jouent, dirait-on, à cache-cache, au milieu d'un buisson épais, entouré de lianes et de plantes grimpanes; par leurs cris singuliers, ils semblent inviter les autres à les chercher. »

Les anis ne sont nullement maladroits. A terre, ils sautent ou sautillent, en levant les deux pattes simultanément; parfois ils courent, en mouvant une patte après l'autre. Dans les arbres, ils sont très-agiles. Ils se perchent à l'extrémité d'une branche-mère, puis se réfugient au milieu de la cime, et courent rapidement sur les branches; ils chassent les insectes avec ardeur; ils quittent l'arbre du côté opposé à celui par lequel ils l'ont abordé, chacun l'un après l'autre, ou tous ensemble, en poussant de grands cris. En volant, ils ont un aspect très-singulier; ils tiennent sur la même ligne leur corps mince, leur longue queue, leur grande tête, leur bec vigoureux, et n'agitent que fort peu leurs ailes; ce qui les fait ressembler, comme le dit Gosse, à un poisson plus qu'à un oiseau.

L'ani des savanes a beaucoup à souffrir des attaques du tyran. Il est difficile de dire lequel des deux, de l'ani ou du tyran, charme le plus l'observateur. Quand souffle une légère brise, l'ani des savanes est presque sans force, vu la longueur de sa queue et la brièveté de ses ailes. Son instinct alors l'abandonne et il vole dans le sens du vent, au lieu de voler en sens contraire. Alors le tyran apparaît, et lui porte de tels coups, qu'il ne lui reste plus qu'à chercher au plus vite un refuge dans l'herbe ou au sein du buisson d'épines le plus épais. Dans ces circonstances, le plumage de l'ani, sa queue surtout, a beaucoup à souffrir; aussi est-il difficile de trouver un seul individu dont la queue soit en parfait état.

Le cri de l'ani des savanes a quelque chose de singulier et de nasillard; Kittlitz le rend par *trou-i trou-i*; d'Azara, par *oooi* ou *aaai*; le prince de Wied, par *ani* ou *a-i*. Ce cri est très-désagréable, et il a valu à cet oiseau, d'après Schomburgk, le nom de *vieille sorcière*, que lui ont donné les colons.

Le régime de ces oiseaux est très-varié. Ils se nourrissent surtout d'insectes et de vers; dans certains moments, ils mangent exclusivement des fruits. Dans l'estomac de ceux que l'on a disséqués, on a trouvé des sauterelles, des papillons, des mouches, des fruits et des baies. Les anis mangent les parasites qui tourmentent les bêtes à cornes; c'est pourquoi ils fréquentent les pâturages. Ils courent sur le dos des bestiaux, sans que ceux-ci en témoignent le moindre déplaisir; souvent on voit plusieurs anis à la fois sur le dos d'un même bœuf, que celui-ci soit couché ou qu'il marche. Le prince de Wied les a vus ainsi, en compagnie du caracara blanc; Gosse a remarqué l'ardeur avec laquelle ils étaient occupés à délivrer une vache des parasites qui la tourmentaient; tous les naturalistes signalent l'amitié qui règne entre eux et les bestiaux.

Ils chassent aussi les insectes au vol. « Au mois de décembre, dit Gosse, j'ai vu une bande peu nombreuse d'anis, perchés sur une branche, d'où ils s'envolaient sans cesse, sans aucun doute pour prendre les insectes qui passaient près d'eux en volant. Un jour du mois de mars, un autre jour, en mai, mon attention fut attirée par quelques anis qui poursuivaient un grand papillon; une autre fois, j'en vis un qui tenait une libellule dans son bec. J'en ai aussi remarqué qui poursuivaient de petits lézards. »

Plusieurs auteurs décrivent en détail leur mode de reproduction, mais tous ne sont pas sur ce point absolument d'accord. D'Azara a vu que les anis, celui des palétuviers excepté, nichaient en société; Richard Schomburgk est d'un avis contraire, et d'Orbigny confirme son opinion. « Ce n'est pas l'ani des savanes, dit ce dernier, qui présente cette particularité, qui fait que plusieurs femelles se réunissent au moment de la ponte pour construire un nid, y pondre et y couver, tout cela en commun; je n'ai jamais trouvé, en effet, plus de cinq à sept œufs dans un même nid; cette particularité, comme je le reconnus plus tard, est propre au coroya seul; les grands nids que ces oiseaux construisent renferment souvent de vingt à trente œufs blancs. »

Au dire de Burmeister, on trouve partout,

au Brésil, des nids d'ani des savanes sur les buissons peu élevés, dans les forêts et jusque près des habitations. « Ces oiseaux, qui vivent par paires, font découvrir leur nid par leurs allées et venues continuelles. Les diverses paires ne se réunissent pas pour construire un grand nid commun, peut-être à cause des fréquents dérangements auxquels elles sont exposées; leur nid, au contraire, est petit et ne contient généralement pas plus de cinq ou six œufs. La description que donne d'Azara de la vie en communauté de ces oiseaux au voisinage des habitations, peut se rapporter aux lieux où l'homme ne vient pas souvent les déranger; mais, au Brésil, on n'en connaît rien. Je n'en ai jamais entendu parler par aucun Brésilien, et cependant, d'ordinaire, ils connaissent fort bien les mœurs des animaux indigènes, et aiment à les raconter dès qu'on prend des informations à ce sujet. »

Cela concorde avec le récit de Schomburgk. « Les Indiens croient que les coroyas seuls construisent un nid commun, tandis que dans les deux autres espèces chaque paire fait son nid. » Par contre, Gosse dit : « Tous les colons affirment que les anis des savanes bâtissent en commun un nid très-grand, formé de branches, d'ordinaire sur un arbre élevé. » Till, dont le témoignage est digne de foi, s'exprime ainsi : « Une demi-douzaine environ d'anis des savanes se réunissent pour construire un seul nid. Celui-ci est assez grand pour pouvoir les loger tous, avec leur progéniture. Ils couvent avec ardeur, et, tant que dure l'incubation, ils ne quittent jamais leurs œufs sans les recouvrir préalablement de feuilles. Je trouvai un pareil nid au mois de juillet. Il était formé d'une grande quantité de branches entrelacées et recouvertes de feuilles. Il renfermait huit œufs; des débris de coquilles de plusieurs autres œufs se trouvaient soit dans le nid, soit au pied de l'arbre. »

« Mes six œufs d'ani, continue Burmeister, ont environ le volume de ceux d'un pigeon. Ils étaient, au moment de la ponte, d'un blanc pur, et ils avaient un aspect crayeux, avec un léger reflet verdâtre. La surface était sillonnée de rainures dont le fond était d'un beau vert-céladon. Le frottement d'un corps dur leur faisait perdre leur revêtement blanc et mettait à découvert la couche verte inférieure. Je regarde ce revêtement blanc comme un enduit dont l'œuf se recouvre probablement pendant son séjour dans le cloaque, et je le comparerais volontiers à la substance crétacée de l'urée,

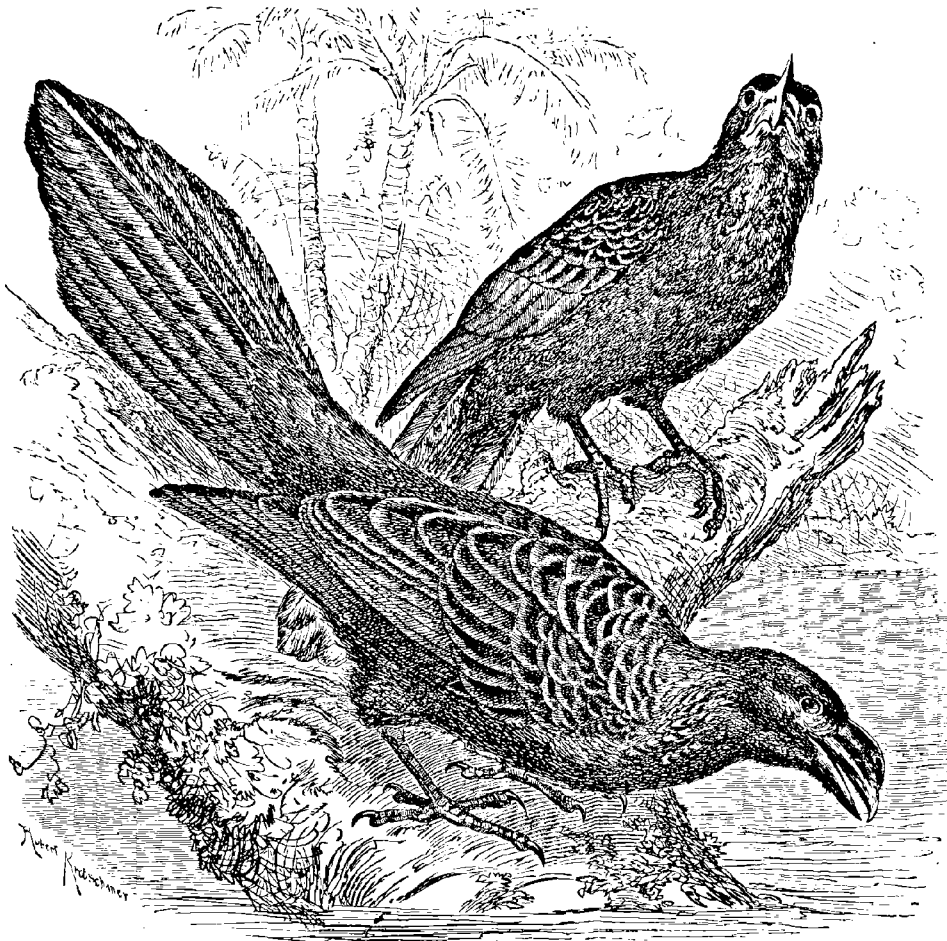


Fig. 49. L'Ani à bec rugueux (p. 189)

dont sont recouverts les excréments des oiseaux. Quand on enlève la couche blanche, l'œuf, auparavant mat et crayeux, présente une surface polie, très-finement granulée. Il est tantôt vert-bleuâtre, tantôt vert-de-mer. »

« Au mois de juin, écrit Newton, je trouvai un nid d'ani des savanes, dans lequel je vis deux oiseaux l'un à côté de l'autre. Ce nid était appuyé contre le tronc de l'arbre, soutenu par plusieurs petites branches, et à une hauteur d'environ cinq pieds. C'était une grossière construction de branches et de ramilles, recouverte en partie de feuilles sèches, au milieu desquelles se trouvaient quatorze œufs. Ce nid semblait être une propriété commune. D'ordinaire, deux ou trois oiseaux y sont l'un à côté de l'autre; quatre ou cinq sont souvent plus haut, dans les branches. Les possesseurs du nid criaient tant que j'étais au voisinage. »

D'après Schomburgk, les jeunes quittent le

nid avant de pouvoir voler; ils sautillent au milieu des branches, en compagnie de leurs parents, et montrent autant d'agilité que ceux-ci. Dès qu'un danger approche, les vieux s'envolent en poussant des cris sauvages, et les jeunes s'élancent à terre, pour se cacher au milieu des herbes.

Chasse. — Les anis sont si peu craintifs, qu'ils ne sont nullement difficiles à chasser. Là où ils ne vivent pas trop près de l'homme, leur hardiesse est incroyable. « Comme d'autres oiseaux du désert, dit Humboldt, ils se défient tellement peu de l'homme, qu'un enfant peut souvent les prendre avec la main. Dans la vallée d'Aragua, où ils sont très communs, ils venaient souvent se poser, en plein jour, sur le hamac où nous étions couchés. » Mais ils ne peuvent supporter les sifflements, à ce qu'assure Schomburgk; du moins, ils s'envolent dès que l'on siffle.

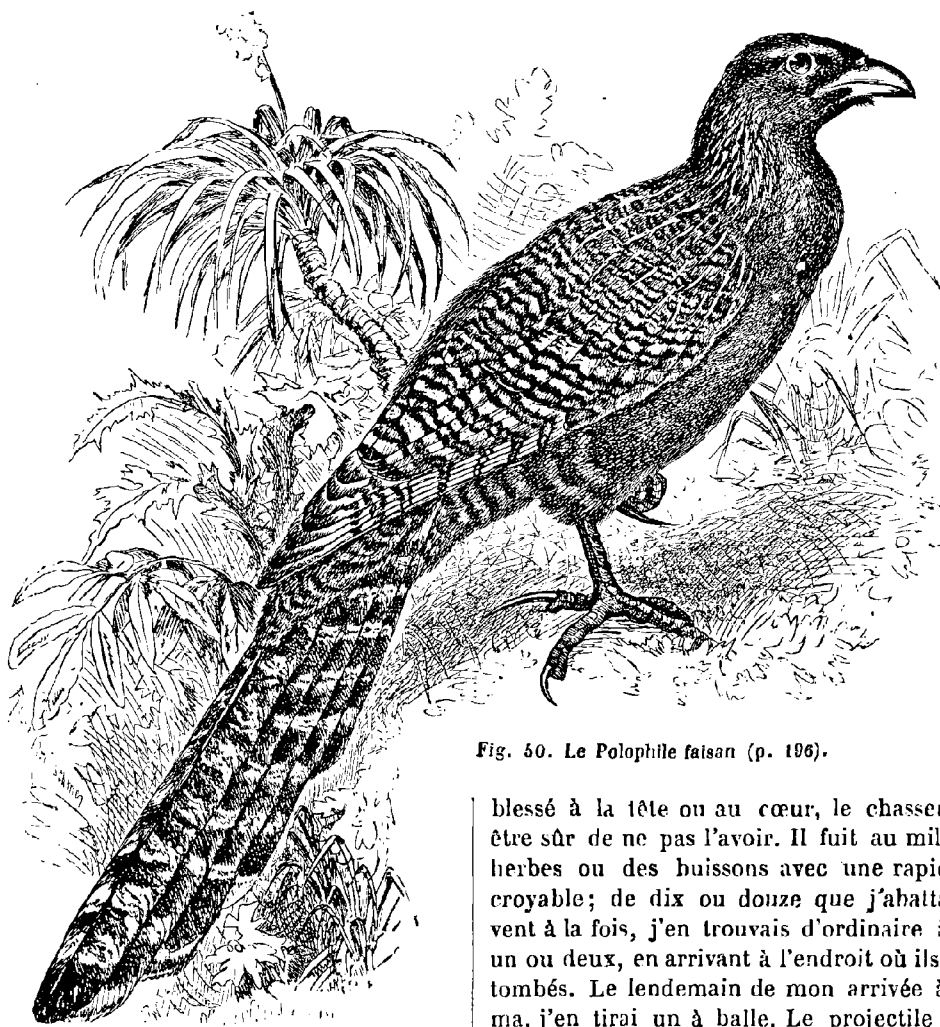


Fig. 50. Le Polophile faisán (p. 196).

Quant à ceux que l'on tue ou que l'on blesse, ils ne tombent pas tous en la possession du chasseur, tant est grande leur résistance vitale. « Si le crotophage, dit Schomburgk, n'est pas

blessé à la tête ou au cœur, le chasseur peut être sûr de ne pas l'avoir. Il fuit au milieu des herbes ou des buissons avec une rapidité incroyable; de dix ou douze que j'abattais souvent à la fois, j'en trouvais d'ordinaire à peine un ou deux, en arrivant à l'endroit où ils étaient tombés. Le lendemain de mon arrivée à Zuruma, j'en tirai un à balle. Le projectile lui déchira la paroi abdominale, les intestins sortaient; et cependant je ne l'aurais pas trouvé, si un de mes Indiens ne l'eût aperçu, à plus de deux cents pas, arrêté par ses intestins, qui s'étaient pris dans les branches d'un buisson.

LES CENTROPODIDÉS — CENTROPODES.

Die Kukals, die Sporenkukuke, the Curkals.

Caractères. — Les centropodidés ont encore le port des coucous; mais ils ont le bec très-vigoureux, court, fortement recourbé, comprimé latéralement; les tarses élevés; les doigts relativement courts; le pouce armé généralement d'un éperon pointu, plus ou moins long; les ailes très-courtes et arrondies; la queue, co-

ВЕНН.

nique et composée de dix plumes, très-longue ou de longueur moyenne; le plumage d'une dureté particulière. Les couleurs varient peu suivant le sexe, mais beaucoup suivant l'âge, et ce n'est guère qu'à trois ans que les jeunes prennent la livrée des adultes.

Distribution géographique. — Les centro-

IV — 336

podidés habitent l'Afrique, l'Inde orientale, la Malaisie et la Nouvelle-Hollande.

Mœurs, habitudes et régime. — Les centropodidés peuvent être regardés comme occupant, dans la faune de l'Ancien Monde, la même place que les coccyzidés dans celle du Nouveau. Ils ont beaucoup des mœurs de ceux-ci. Ils habitent les bas-fonds, les buissons bien épais, les fourrés de roseaux et même les hautes herbes. Ils courent sur le sol, glissent, comme des souris, au milieu des lacis les plus serrés, et pénètrent là où ne peuvent arriver d'autres oiseaux; ils font la chasse aux grands insectes, tels que les scolopendres, les scorpions; ils s'attaquent même aux lézards, aux serpents; ils pillent des nids, et ne semblent dédaigner aucune proie animale; jamais ils ne touchent aux aliments végétaux. Mauvais voiliers, ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils font usage de leurs ailes. Ils font entendre des cris assez singuliers, sourds comme ceux d'un ventriloque. Ils nichent dans les buissons, au milieu des herbes ou des roseaux; leur nid est recouvert, et muni de deux ouvertures, l'une pour l'entrée, l'autre pour la sortie. Chaque couvée est de trois ou cinq œufs blancs, que les deux parents couvent alternativement. Les jeunes sont des êtres fort singuliers et hideux.

LES COUCALS — *CENTROPUS*

Die Sporenfäse, the Lark-heeled Cuckoos.

Caractères. — Les coucals se distinguent dans la famille des centropodidés par leur plumage, en général d'un brun rougeâtre; leur queue relativement courte, et leurs ailes surobtuses, la sixième rémige étant la plus longue.

LE COUCAL D'ÉGYPTE — *CENTROPUS AEGYPTIUS*

Der Sporenkukuk, the Lark-heeled Cuckoo.

Caractères. — Le coucal d'Égypte a la tête et la nuque noires; le dos et les ailes d'un brun châtain, tournant au rougeâtre; les rectrices noir-vertâtre, bordées de blanc; le ventre gris-fauve; l'œil rouge-pourpre; le bec noir; les pattes gris-brun foncé. Cet oiseau a 38 cent. de long et 43 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 15 cent., celle de la queue de 20 cent.

Distribution géographique. — Ce coucal n'est pas rare dans le nord-est de l'Afrique; il est même très-commun en Égypte, où il fréquente presque exclusivement les grandes étendues de roseaux. Au Soudan, il habite les fourrés les plus impénétrables.

Mœurs, habitudes et régime. — Il glisse au travers des lacis de plantes épineuses avec autant d'agilité que le ferait un rat. Il grimpe, il rampe au milieu des branches, se montre de temps à autre, s'élève à une certaine hauteur, demeure un instant immobile sur une branche, inspectant les environs, puis disparaît de nouveau dans les buissons, ou en gagne un autre en volant lentement, en glissant dans l'air plutôt qu'en battant des ailes, ou bien en courant à la surface du sol. Il n'a aucune ressemblance, dans ses allures, avec le coucou; il est tranquille, silencieux, se fait peu remarquer, et ne fait rien au grand jour. Sa nourriture consiste probablement en insectes, surtout en fourmis, dont il exhale souvent l'odeur.

Comme tous les autres oiseaux de la même famille, les coucals d'Égypte vivent par paires. En voit-on un, on est sûr d'en rencontrer bientôt un second. Les jeunes seuls sont assez longtemps solitaires et errants, peut-être vivent-ils ainsi des années. Je n'ai trouvé qu'un nid à la fin de juillet; c'était dans le Delta, sur la cime d'un olivier; il était formé presque exclusivement de spathes de maïs, et renfermait quatre petits, à moitié développés: je pus en conserver un assez longtemps. Je ne connais pas les œufs de cet oiseau.

Je ne sais quels ennemis le coucal d'Égypte peut avoir à redouter. Je n'en ai jamais vu qui fussent poursuivis par un oiseau de proie. Les buissons épineux, où il a établi sa demeure, sont d'ailleurs son meilleur refuge.

En Égypte, personne ne songe à chasser le coucal; on le regarde avec la même indifférence que les autres oiseaux. Dans l'est de l'Afrique, on ne le chasse pas, on l'épargne également, ainsi qu'un de ses congénères, car leur chair a une odeur fétide, qui la rend complètement im-mangeable.

Captivité. — Je n'ai eu qu'un coucal d'Égypte captif, et encore ne l'ai-je pas conservé longtemps. Il est cependant facile à élever, comme on peut le voir d'après un individu actuellement vivant au Jardin zoologique d'Amsterdam. On ne lui donne que de la viande crue, et cela lui suffit parfaitement. Il ne peut, dans sa cage, montrer toutes ses facultés; néanmoins, il charme le connaisseur par sa tenue, par son agilité. A côté de lui, le coucou n'est qu'un être des plus ennuyeux.

LES CENTROCOCCYX — CENTROCOCCYX.

Die Krähenfasane, the Crow-Pheasants.

Caractères. — Les centrococcyx ou *corneilles-faisans*, comme les ont appelés les Anglais, diffèrent des coucals par leur queue plus longue, étagée; par leur plumage où le noir domine, et leurs ailes brun-rouge.

Distribution géographique. — Ce genre est exclusivement propre aux Indes.

LE CENTROCOCCYX VERT — *CENTROCOCCYX* *VIRIDIS.*

Die Heckenkrähe, the Hedge-Crow.

Caractères. — Le centrococcyx vert, ou *corneille des haies* des Anglais, a la tête, la nuque, les couvertures supérieures des ailes, la queue, le ventre d'un noir brillant; le dos et les ailes d'un rouge brun, avec l'extrémité de ces dernières rouge vif. Les jeunes ont un plumage tout différent.

D'après Swinhoe, le centrococcyx vert change trois fois de plumage. A un an, il a le dos rougeâtre clair, rayé de noir, le ventre blanc, irrégulièrement tacheté de rouge; à deux ans, le dos est brun, avec les tiges des ailes d'une teinte ocre; la queue est noir-verdâtre, plus ou moins tachetée de rougeâtre; les rémiges sont rougeâtres, plus ou moins bordées de brun; le ventre est jaune de cuir, rayé et tacheté de brun; les tiges des plumes sont plus claires que les barbes. A trois ans, enfin, l'oiseau revêt son plumage définitif. L'œil est rouge, le bec noir, les pattes sont couleur de plomb. Le centrococcyx vert a 15 pouces de long; la longueur de l'aile est de 6 pouces et demi, celle de la queue de 8 pouces (mesure anglaise).

Distribution géographique. — L'aire de dispersion du centrococcyx vert est très-étendue en Asie. On le trouve dans toutes les Indes, depuis les montagnes du Rhat et l'Himalaya jusqu'à la côte orientale, à Malacca, dans le Sud de la Chine, à Sumatra, à Java, à Formose, etc.

Mœurs, habitudes et régime. — Aux Indes, le centrococcyx habite les jungles; à Java, il vit dans les vallées des basses montagnes, couvertes de buissons épais et d'une médiocre élévation, surtout dans les fourrés de roseaux; à Formose, on le trouve dans des forêts, dont les

arbres sont reliés les uns aux autres par un lacs de lianes inextricables.

Au dire de Bernstein, cet oiseau vit silencieux et caché, d'ordinaire à une faible hauteur du sol; de temps à autre, il trahit sa présence par un cri, qui ressemble à celui du coucou, et qui lui a valu son nom malais de *dudut*. D'après Tytler, il ferait entendre différents cris: les uns ressembleraient à l'aboiement du renard du Bengale; d'autres peuvent se rendre par *glouk glouk-gougoug* et par *gougour*. Ce n'est que contraint qu'il quitte les buissons qu'il habite, et lorsqu'un danger le menace, il fuit plus souvent en courant qu'en volant. Est-il surpris brusquement, il s'envole à une faible hauteur, et en ligne directe, jusque vers le premier buisson, battant des ailes, la queue étalée et un peu penchée en bas. Il cherche toujours à se cacher le plus vite possible au milieu des broussailles.

« J'ai souvent découvert le nid du centrococcyx vert, dit Bernstein. Il se trouve toujours dans un buisson très-épais, à une faible distance du sol, sur quelque vieille souche, sur des chaumes brisés et recourbés, ou entre les branches. Tous ceux que j'ai vus étaient faits de feuilles d'alang-alang, grossièrement entrelacées, si bien qu'en enlevant le nid, les diverses parties s'en séparaient et qu'il était bien difficile de lui conserver sa forme primitive. Dans quelques-uns, j'ai rencontré quelques feuilles sèches formant une couche sur laquelle reposaient des œufs d'un blanc mat, à surface crétacée; ils étaient au nombre de deux ou trois, et dans des conditions telles que j'en pus conclure avec sécurité que l'oiseau n'en pondait pas davantage. Dans certains nids, outre deux œufs de volume ordinaire, j'en trouvai un troisième notablement plus petit. Pendant le jour, je n'ai jamais vu couvrir que le mâle; je n'ai pas pu observer quelle part les femelles prenaient à l'incubation, ni à quel moment elles couvaient.

« Les jeunes ont un aspect très-singulier. Leur peau est noire; ils ont la tête et le dos couverts de poils raides, ou plutôt de plumes soyeuses. La langue est rouge-orange foncé, avec la pointe franchement noire. Je fus fort surpris quand je trouvai pour la première fois ces jeunes êtres noirs, ouvrant le bec et tirant leur langue. Swinhoe, qui a élevé de ces petits oiseaux, nous apprend qu'ils sont aussi voraces que les jeunes coucous, mais qu'on n'a aucune peine à leur trouver une nourriture convenable.

LES POLOPHILES — *POLOPHILUS*.*Die Fasanensporenkukuke.*

Caractères. — Les polophiles, connus aussi par les Anglais qui habitent l'Australie sous le nom vulgaire de *coucous-faisans éperonnés*, sont essentiellement caractérisés par leur grande taille ; leur bec court, épais, fortement incliné.

Distribution géographique. — Les polophiles sont propres à l'Australie.

LE POLOPHILE FAISAN — *POLOPHILUS PHASIANUS*.*Der Fasanenkukuk, the Pheasant-Cuckoo.*

Caractères. — Le polophile faisán, ou *coucou-faisan* (fig. 50), est noir foncé ; il a les couvertures des ailes brun fauve et noir, chaque plume ayant sur la tige une raie claire ; le bas du dos vert foncé, tacheté de noir ; les ailes d'un brun châtain, avec deux raies noires ; les plumes de la queue brun foncé, à reflets verdâtres, finement tachetées de rouge et de brun clair, avec l'extrémité blanche, sauf sur les deux médianes ; l'œil rouge, le bec noir ; les pattes d'un

noir de plomb. Les jeunes ont le dos brun-rougeâtre, le ventre gris-fauve, et ils sont tachetés comme les adultes. Cet oiseau a 66 cent. de long ; la longueur de l'aile est de 28 cent., celle de la queue de 39.

Mœurs, habitudes et régime. — Gould nous a fait connaître le genre de vie du polophile faisán. On le trouve dans les marécages couverts de buissons, d'herbes et de roseaux ; il se tient presque exclusivement à terre, où il court avec une grande rapidité. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il se réfugie sur les arbres. Il se pose d'abord sur une basse branche, d'où il s'élève par sauts successifs, jusqu'au haut de la cime. Ce n'est que de là qu'il reprend son vol, pour gagner lentement un autre arbre.

Son nid se trouve au milieu d'une touffe d'herbes. Il est très-grand, formé d'herbes sèches, bombé supérieurement, et muni de deux ouvertures par lesquelles la femelle qui couve sort la tête et la queue. Parfois, on trouve ce nid sous les feuilles d'un *pandanus*, mais bien moins souvent qu'au milieu des herbes. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq par couvée, sont arrondis, à grain grossier, de couleur blanc sale, et parfois rayés de brun.

LES CAPITONIDÉS — *CAPITONES*.*Die Bartvögel.*

Caractères. — Les capitonidés, ou *oiseaux barbés*, ont le bec de longueur moyenne, épais, presque conique, sillonné latéralement, large à la base, qui est entourée de poil rigides, comprimé vers la pointe ; les pattes courtes, mais fortes, paridigitées ; des ailes de longueur moyenne ou courtes et arrondies ; une queue, généralement courte et tronquée à angle droit, ou longue et arrondie ; un plumage mou, solide, vivement coloré.

Distribution géographique. — Cette famille habite les contrées tropicales des deux continents, mais elle est représentée dans chaque partie du monde par des genres différents. Elle est exclusivement propre à l'Afrique et à l'Asie ; aucun de ses membres n'a encore été rencontré en Australie.

Mœurs, habitudes et régime. — Les capitonidés sont généralement des oiseaux vifs et gais ; jamais ils ne font preuve de l'insouciance stupide de quelques-unes des familles précédentes. Ils sont sociables et se réunissent souvent en pe-

tites bandes, qui ont une vie commune. Ils chassent les insectes dont ils se nourrissent dans la cime des arbres ou au milieu des buissons ; rarement, ils attendent qu'un insecte passe à leur portée pour le poursuivre. Ils parcourent dans leur journée une étendue de forêt plus ou moins considérable. Outre les insectes, ils mangent encore des baies et des fruits de diverses sortes. Ils ne paraissent pas avoir des habitudes terrestres, du moins n'ai-je jamais observé une seule espèce africaine à terre. Ils grimpent assez adroitement ; leur vol est rapide, mais peu étendu, et ils battent fortement des ailes en volant. Presque tous ont une voix forte, perçante ; et chez certaines espèces, les individus réunis en société exécutent même des sortes de concerts.

L'homme semble ne leur inspirer aucune crainte ; ils paraissent avoir conscience de la sécurité qu'ils trouvent dans la cime des arbres touffus, et savoir combien il est difficile de les y découvrir. Ceux cependant qui, pour chanter,

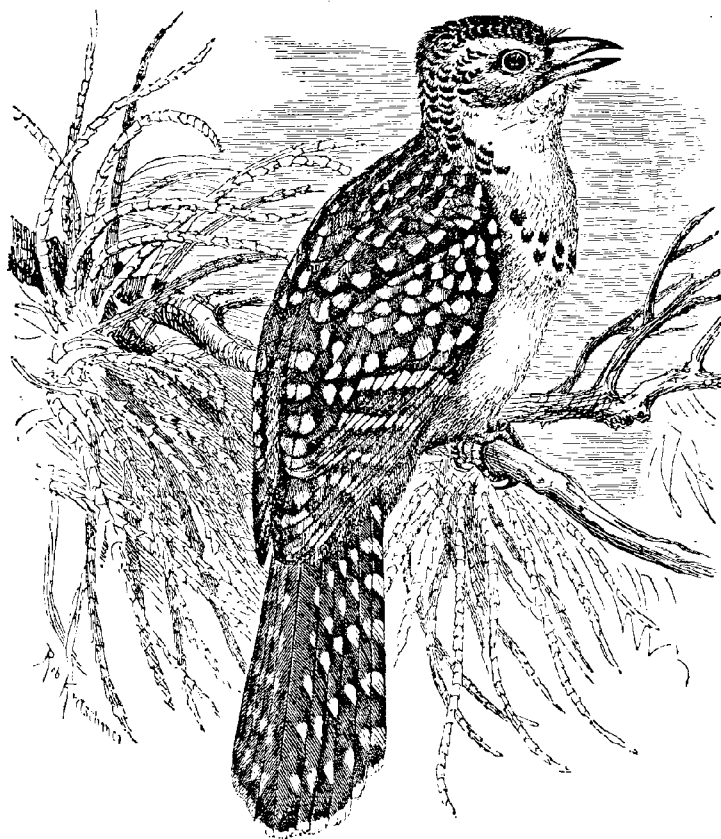


Fig. 51. Le Trachyphone perlé.

se mettent à découvert, font preuve d'une certaine prudence.

Ce que l'on connaît de leur mode de reproduction se réduit à peu de chose : on sait néanmoins qu'ils nichent dans des troncs d'arbres creux, dans des cavités pratiquées en terre, et que leurs œufs sont blancs.

LES TRACHYPHONES — TRACHYPHONI.

Die Schmuckbartvögel.

Caractères. — Les trachyphones ont le bec effilé, de longueur moyenne, à arête dorsale légèrement bombée, à pointe comprimée; des tarsi élevés, et plus longs que le doigt médian; des ailes assez longues, la quatrième rémige étant la plus grande; la queue assez grande et arrondie.

Distribution géographique. — Ce genre appartient à la faune africaine.

LE TRACHYPHONE PERLÉ — *TRACHYPHONUS MARGARITATUS.*

Der Perlvogel, the Pearl-Bird.

Caractères. — Le trachyphone perlé (fig. 51) a le dos brun-terre-d'Ombre, perlé et rayé de blanc; le ventre jaune brillant; la poitrine marquée de rougeâtre; le front et le sommet de la tête noirs; la gorge tachée de noir chez le mâle et la poitrine ornée d'un collier formé de petites taches de même couleur; le croupion rouge-écarlate foncé; l'œil rouge foncé; le bec rouge clair; les pattes gris-de-plomb. Cet oiseau a 20 cent. de long; la longueur de l'aile est de 10 cent.

Distribution géographique. — Le trachyphone perlé n'est pas rare dans toutes les parties du nord-est de l'Afrique que j'ai parcourues, au sud du 17° de latitude nord, dans les jardins et dans les forêts du Sennaar.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet oiseau n'échappe pas aux yeux du voyageur, car il fait

tout ce qu'il faut pour se faire remarquer. C'est lui qui anime les jardins auprès des villages et les forêts des steppes. D'ordinaire, on le rencontre par paires; après la saison des amours, par petites bandes. Jamais il ne se cache, comme le font les autres capitonidés de l'Afrique; à certaines heures surtout, il se montre à découvert. Le matin et le soir, il se perche sur quelque haute branche. C'est de là que le mâle et la femelle réunis commencent un chant très-particulier, que je rends par : *goukgouk, girre, goukgouk*, et Hartmann par *tour tiour*. Les deux voix se confondant, il en résulte un chant où les notes se mêlent si bien qu'on ne peut plus les distinguer, et produisent un bourdonnement, comme le dit avec raison Hartmann. Ce chant, rapporte cet auteur, est un des plus singuliers et un des plus caractéristiques que l'on entende dans ces contrées. Il est surtout divertissant par l'ardeur avec laquelle il est lancé, et qui fait partager à l'observateur les sentiments de l'oiseau. Celui-ci, d'ailleurs, n'aime guère à être épié par des blancs. Il se tait et s'enfuit, dès qu'un Européen s'approche. Il n'est donc pas précisément facile d'observer ses allures.

Du reste, le trachyphone perlé vit comme les autres capitonidés. Il se meut lentement dans la cime des arbres, chassant les insectes, mangeant des fruits, cueillant des graines. Il grimpe mal; ne vole jamais loin; exécute son vol tantôt en planant, tantôt en battant des ailes; aime le repos, et demeure avec ténacité à l'endroit qu'il a une fois choisi. Cependant, il pousse ses excursions plus loin que ne le font les autres oiseaux de cette famille.

Heuglin a décrit le nid de cette espèce dans les termes suivants : « Le 26 septembre, je trouvai un nid de trachyphone perlé, dans la rive argileuse, escarpée, d'un torrent de la saison des pluies, conduisant à l'Ain-Saba. Il était à environ huit ou neuf pieds au-dessus du fond du lit. Un trou circulaire, de près de deux pouces de diamètre, donnait entrée à un couloir un peu incliné vers le haut, et qui s'ouvrait à environ deux pouces de là, dans la paroi d'une cavité plus grande, arrondie, dirigée en bas, et séparée du conduit par une sorte de petite paroi. Dans l'intérieur, sur la terre nue, était un œuf, fraîchement pondu, de grandeur moyenne, relativement à la taille de l'oiseau, ovoïde, assez obtus à ses deux bouts, blanc, à reflets roses, à coquille très-fine et luisante. Le 8 octobre, je trouvai, dans un endroit analogue, un nid avec quatre œufs en voie de développement. Ce nid ressemblait tout à fait au

premier, les œufs seulement reposaient sur une couche de graines de malvacées. Je ne sais si c'est le trachyphone lui-même qui creuse son nid. »

LES XANTHOLÈMES — *XANTHOLÆMA*.

Die Goldbartvögel.

Caractères. — Les xantholèmes ont un bec court, évidé latéralement; les ailes assez pointues, à troisième, quatrième et cinquième rémiges les plus longues; la queue courte, presque tronquée à angle droit.

Distribution géographique. — Ce genre est propre à l'Asie.

LE XANTHOLÈME INDIEN — *XANTHOLÆMA INDICA*.

Der Goldbartvogel.

Caractères. — Le xantholème indien a le dos vert, le ventre jaunâtre ou blanc-verdâtre; les plumes du dos et les couvertures supérieures de l'aile bordées de jaunâtre, celles de la poitrine rayées longitudinalement de verdâtre; le front et une tache à la région de la gorge, d'un rouge-écarlate brillant, cette dernière étant bordée inférieurement d'un liséré jaune-doré; une bande qui entoure l'occiput, une autre qui traverse la poitrine, une troisième au voisinage du bec, noires; l'œil brun foncé; le bec noir; les pattes rouge-de-corail. Cet oiseau a 40 cent. de long et 28 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 9 cent., celle de la queue de 4.

Une variété jaune, dont on a voulu faire une espèce, est assez fréquente.

Distribution géographique. — Le xantholème indien habite, au dire de Jerdon, toute l'Inde, Ceylan et les îles de la Malaisie; mais on ne le trouve ni dans l'Himalaya, ni au Punjab.

Mœurs, habitudes et régime. — Il est commun partout où il y a des arbres; il habite les hautes futaies, les bruyères, les jardins, les promenades; il n'est nullement craintif, s'avance tout près des maisons et souvent même vient se poser sur les toits ou les murs. Quelques naturalistes veulent l'avoir vu grimper à la façon du pic; mais Jerdon assure n'avoir jamais été témoin de ce fait et le met fortement en doute. Son cri est fort: on peut le rendre par *douk douk*. Il le fait généralement entendre lorsqu'il est perché au haut d'un arbre. A chaque syllabe, il incline la tête, alternativement à droite et à gauche. Ce

mouvement et ce cri lui ont valu le nom de *rétameur*, sous lequel le connaissent les Européens et les Indiens. Sundewal dit qu'un xantholème lance toujours la même note, mais qu'il n'en a à peu près jamais rencontré deux qui fassent entendre les mêmes sons; si bien que, quand plusieurs de ces oiseaux sont réunis, ils produisent un concert qui n'est pas désagréable.

Le xantholème indien se nourrit de fruits et d'insectes; un individu captif, qu'observa Blyth, laissait les aliments fournis par le règne animal, quand on lui présentait des fruits.

Il niche dans des troncs d'arbres creux. Chaque couvée est ordinairement de deux œufs blancs. Il est probable que le nid sert pendant plusieurs années.

LES TÉTRAGONOPS — *TETRAGONOPS*.

Die Tukanbartvogel.

Caractères. — Ce genre, qui forme la transition des capitonidés aux ramphastidés, est caractérisé par un bec vigoureux, quadrilatère à la racine, à mandibule inférieure bifurquée et recevant la pointe de la mandibule supérieure entre les deux branches résultant de sa bifurca-

tion; des ailes de longueur moyenne; une queue moyenne, fortement conique.

Distribution géographique. — L'unique représentant de ce genre appartient à l'Amérique.

LE TÉTRAGONOPS TOUCAN — *TETRAGONOPS RAMPHASTINUS*.

Der Tukanbartvogel.

Caractères. — Cet oiseau, récemment découvert, a un plumage très-bigarré. La tête, une bande à la nuque, les couvertures de l'aile et la queue sont noirs; le haut du dos est gris-brun, le bas jaunâtre; une tache triangulaire blanche existe de chaque côté du cou; la gorge est grise, limitée inférieurement par une bande d'un rouge écarlate; les flancs ont la couleur de la gorge, et la poitrine est rouge de feu. L'œil est jaunâtre; le bec jaune à sa base, noir à la pointe; les pattes sont gris foncé. Cet oiseau a 23 cent. de long; la longueur de l'aile est de 41 cent., celle de la queue de 9.

Distribution géographique. — Le tétragonops toucan habite l'Équateur.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne connaissons encore rien de son genre de vie, ni en liberté ni en captivité.

LES RAMPHASTIDÉS — *RAMPHASTI*.

Die Tukans, die Pfefferfresser, the Tukans.

« Au Brésil, dit Burmeister, il n'existe aucun groupe d'animaux, mieux défini, mieux caractérisé, à première vue, que celui des Ramphastidés. On a des raisons pour mettre les perroquets en parallèle avec les singes; on en a autant pour placer les ramphastidés en regard des paresseux, et cette vue concorde avec la dispersion géographique de ces deux types animaux. Les ramphastidés n'habitent que la zone tropicale de l'Amérique, mais, en leur qualité d'oiseaux, ils se montrent encore au delà de cette limite: On les trouve au Mexique et à Buenos-Ayres, là où on ne rencontre plus de paresseux; ils habitent le versant occidental des Cordillères, où les paresseux ne vont point. On ne les trouve jamais à plus de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; toutes leurs allures ne sont pas aussi lentes que celles des paresseux; ils sont oiseaux en effet, et, comme tels, ils doivent être vifs; mais ils sont stupides, doués de sens obtus, à un moindre degré cependant que les paresseux. »

Je dois avouer que je ne comprends pas le parallèle établi par cet ingénieux auteur; le genre de vie des ramphastidés, autant du moins que je le connais, ne se prête nullement à une pareille comparaison. Aucun autre observateur ne reconnaît à ces oiseaux des sens obtus; aucun n'a trouvé chez eux quelque chose qui rappelle les paresseux. On vante tout au contraire leur prudence, leur vivacité, leurs habitudes plaisantes. Cependant, je dois me récuser. Burmeister a observé les ramphastidés dans leurs forêts natales; je n'en ai vu que quelques-uns, et encore étaient-ils en cage.

Caractères. — Les ramphastidés sont caractérisés par un bec conique, grand, recourbé, plus ou moins comprimé latéralement, aussi large que la tête à la base, presque aussi long que le tronc, recouvert d'une mince couche cornée, sans dents ni crochet à l'extrémité, mais présentant quelques échancrures accidentelles sur les bords tranchants des mandibules. Des narines s'ouvrant en haut, immédiatement en avant

du front, de chaque côté du dos du bec et cachées par les plumes de la tête; le tour de l'œil, les joues, les lorums, complètement nus, dépourvus même de plumes soyeuses; les paupières dégarnies de cils, caractère qu'ils partagent avec les psittacidés.

« Le plumage, dit Burmeister, est riche, sans être très-abondant: il est formé de plumes peu nombreuses, molles, lâches, larges, arrondies et assez courtes. Les ailes sont arrondies, et ne dépassent pas la naissance de la queue; les rémiges secondaires, larges, grandes et longues, recouvrent presque complètement les rémiges primaires, qui sont beaucoup plus petites et moins étendues; la première rémige est fort courte, la seconde l'est moins, la quatrième est ordinairement la plus longue; elle surpasse cependant de peu la troisième et la cinquième; celle-ci fait de même à l'égard de la sixième. La queue est grande, large, souvent longue, conique, pointue, étagée. Elle est formée de dix penes. Les pattes sont grandes et fortes, mais non musculeuses; les tarsi sont assez longs, minces, recouverts en avant et en arrière d'écaillés tubulaires, généralement au nombre de sept. Au-dessus des articulations des phalanges se trouvent deux écaillés, une seule recouvre la phalange; la face plantaire des doigts est verruqueuse; les ongles sont longs, très-recourbés, sans être très-vigoureux; les deux antérieurs sont un peu plus grands que le postérieur; ils présentent un rebord très-saillant à leur bord interne.

« On connaît les caractères essentiels de leur structure interne. Leur bec, si grand et si lourd en apparence, est creux, rempli par un réseau osseux, spongieux, à grandes cellules, dans lesquelles l'air arrive par les fosses nasales, celles-ci, représentées par des conduits contournés en S, descendant depuis le front jusque dans le pharynx. La langue a l'aspect d'un ruban étroit, corné, déchiqueté sur les bords, et peut être comparée à une feuille de graminée; elle est entièrement dépourvue de muscles. Il n'y a pas de jabot; la tunique musculeuse de l'estomac est épaisse. Le foie a deux lobes. Il n'y a ni vésicule biliaire, ni cæcums.

« Dans le squelette, les os du crâne, du cou, du tronc, du bassin, les humérus sont seuls pneumatiques. Les fémurs, les os de la jambe et du pied, ceux de l'avant-bras et de la main renferment de la moelle. Il y a douze vertèbres cervicales, sept à huit dorsales, huit caudales. Le sternum n'a pas un bien grand développement; il est élargi en arrière, et muni de chaque côté

de deux apophyses inégales. Le brechet est peu saillant, sans prolongement antérieur, et présente une articulation toute particulière avec les deux branches de la fourchette, qui sont indépendantes l'une de l'autre.

Distribution géographique. — Les ramphastidés habitent les forêts vierges de l'Amérique méridionale.

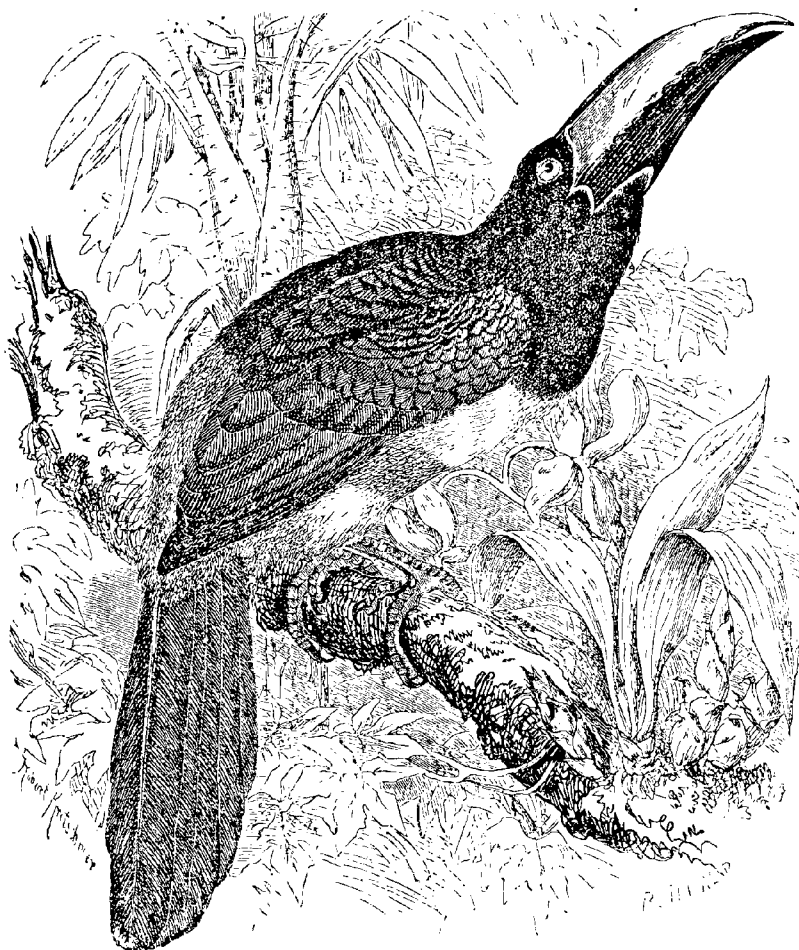
Mœurs, habitudes et régime. — Burmeister assure que personne n'a aussi bien décrit les mœurs des ramphastidés que le prince de Wied; aussi allons-nous lui emprunter ce qu'il en dit :

« Sonnini et d'Azara nous ont donné une histoire très-exacte de ces singuliers oiseaux. Les descriptions de ces deux auteurs s'accordent en général; chacun, cependant, note quelques particularités spéciales, différentes, mais cela n'enlève rien au mérite ni à l'exactitude de leurs récits.

« Dans les forêts vierges du Brésil, les ramphastidés sont, avec les perroquets, les oiseaux les plus communs. En hiver, on en tue partout des quantités considérables pour les manger. Ils offrent plus d'intérêt encore pour l'étranger que pour l'indigène, qui est habitué à leurs formes singulières, à leur plumage éclatant.

« Ces oiseaux sont très-nombreux dans les forêts du Brésil; cela est certain, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'il est fort difficile, comme le fait très-bien remarquer Sonnini, de pouvoir étudier à fond leur genre de vie, et surtout leur mode de reproduction. Les Brésiliens m'ont assuré qu'ils pondraient deux œufs dans des troncs d'arbres creux. Cela est probable: la plupart des oiseaux de ce pays ne pondent d'ailleurs que deux œufs.

« Le régime des ramphastidés a été longtemps inconnu. D'Azara dit qu'ils pillent les nids des oiseaux; je ne peux affirmer le contraire, je dirai toutefois que dans l'estomac de ceux que j'ai ouverts, je n'ai trouvé que des fruits, des graines et d'autres substances analogues. Ils causent de grands dégâts dans les plantations, en venant manger les bananes et les goyaves. En captivité, ils sont omnivores. J'ai vu un de ces oiseaux dévorer avec avidité de la viande, du piron (bouillie faite avec de la farine de manioc et du bouillon de viande), des fruits de diverses espèces. Il faut encore citer une observation de Humboldt: l'illustre naturaliste a vu ces oiseaux manger du poisson. Je n'ai jamais remarqué que ces oiseaux lançassent leur nourriture en l'air, avant de l'avaler. Les sauvages assurent qu'en



Corheil, Créte Filz, imp.

Fig. 52. Le Ptéroglosse aracari (p. 202).

Paris. Baillière et Fils, édit.

liberté; ils ne se nourrissent que de fruits. Peut-être aussi mangent-ils d'autres substances, en tant du moins qu'ils peuvent les prendre avec un bec aussi faible que le leur.

« Ils sont curieux comme les corneilles, dont ils paraissent avoir le régime; ils poursuivent en commun les oiseaux de proie, et se réunissent en grand nombre pour harceler leurs ennemis. Je ne puis dire qu'ils volent lourdement: l'assertion contraire de Sonnini se rapporte sans doute au toco, que je n'ai jamais vu voler. Le toucaou (*Ramphastus Temminckii*) vole haut, loin, en décrivant une ligne légèrement ondulée, sans faire des efforts extraordinaires, et sans avoir une tenue différente de celle des autres oiseaux. Les ramphastidés, en volant, étendent horizontalement le cou et le bec, et n'ont par conséquent pas la tête rentrée entre les épaules, comme l'avance Le Vaillant. Waterton se trompe

BREHM.

également, quand il avance que le poids du bec, trop lourd pour les forces de l'oiseau, entraîne cet organe vers la terre; bien souvent, au contraire, j'ai admiré la légèreté et la rapidité avec laquelle ces oiseaux se jouaient dans l'air au-dessus des arbres, pour disparaître bientôt au milieu du feuillage. Le toco fait-il exception? J'en doute; son bec est si léger, qu'il ne doit pas être plus lourd à porter que ne l'est pour le pic son bec court.

« Le cri varie suivant les espèces. D'Azara note par *rack*, celui qu'il a entendu: ce doit être le cri du toco. Les autres espèces que j'ai étudiées en avaient un tout différent. »

Usages et produits. — « Les indigènes de l'Amérique confectionnent des parures avec les belles plumes de ces oiseaux; ils emploient surtout à cet usage la poitrine, dont la couleur est orange. »

IV — 337

LES PTÉROGLOSSES — PTEROGLOSSUS.

Die Arassaris, the Arassaries.

Caractères. — Les ptéroglosses ont le bec relativement petit, allongé, arrondi, médiocrement comprimé vers la pointe, à peine aussi haut que la tête à sa base, à bords tranchants des mandibules plus ou moins échancrés; des narines ouvertes dans un sillon du bec, des deux côtés de la crête frontale, qui est aplatie; des ailes courtes, assez pointues, sub-aiguës, la troisième penna étant la plus longue; une queue longue, conique, pointue, étagée. Le plumage est orné de couleurs vives: le vert et le jaune y prédominent. Souvent la femelle diffère du mâle par son plumage.

LE PTÉROGLOSSE ARACARI — PTEROGLOSSUS ARACARI.

Der Arassari, the Arassary.

Caractères. — L'aracari ou *arassari* des Brésiliens (*fig. 52*), est une des espèces les plus communes. Il a les parties supérieures d'un vert foncé, à éclat métallique; la tête et le cou noirs; les joues d'un brun-violet foncé, à reflets; la poitrine et le ventre d'un vert-jaune clair; une bande qui occupe le milieu du ventre et le croupion rouge; la queue d'un vert noir à la face supérieure, d'un gris vert à la face inférieure; l'œil brun, entouré d'une place nue d'un noir ardoise; la mandibule supérieure d'un blanc jaunâtre, sauf l'arête qui est noire, ainsi que l'angle de la bouche et la mandibule inférieure, cette dernière étant bordée de blanc vers sa base; les pattes d'un gris verdâtre. Cet oiseau a 47 cent. de long; la longueur de l'aile est de 16 cent., celle de la queue de 18.

Mœurs, habitudes et régime. — « L'aracari, dit le prince de Wied, habite dans toutes les forêts vierges du Brésil que j'ai parcourues; il y est commun, et y vit à la façon des toucans. On le voit souvent perché à l'extrémité d'une branche sèche, à la cime d'un arbre élevé, poussant de temps à autre son cri bref, dissyllabique, qu'on peut rendre par : *koulik koulik*. Il vit par paires, et, hors l'époque des amours, par petites bandes, qui parcourent la contrée jusqu'au printemps. Pendant la saison froide, surtout au moment de la maturité de la plupart des fruits, il quitte souvent les forêts, arrive près de la côte, dans le

voisinage des plantations. On en tue beaucoup à ce moment. La chair des aracarins est bonne, grasse à cette saison. Leur vol est ondulé et saccadé, comme celui des toucans; il n'exige pas de fréquents coups d'ailes. Une fois au repos, ils hochent la queue, comme le font les pies. Ils nichent dans des troncs d'arbres creux, et pondent deux œufs par couvée. Ils se rassemblent autour des rapaces, des hiboux principalement, pour les harceler. »

« Cette espèce, dit Schomburgk, est assez commune dans la Guyane anglaise. On rencontre les aracarins dans les forêts, par paires ou par petites bandes, perchés sur des arbres dont les fruits sont mûrs; la recherche de la nourriture semble le motif de leur réunion sur un même point; car ils se séparent par paires, dès qu'ils s'envolent. Ils ne se nourrissent que de fruits. »

Burmeister est d'un avis contraire. « Ils ne mangent pas seulement des fruits, dit-il, mais encore des insectes, et même des coléoptères de forte taille. » Cela me paraît le plus vraisemblable.

Ce dernier auteur donne, dans le récit de son voyage, une description courte mais saisissante des allures de ces oiseaux. « Une famille d'aracarins était établie à la cime d'un arbre très-grand, et était occupée à en cueillir les fruits: toute la bande manifestait son contentement par des caquetages. Je croyais rencontrer des perroquets, et je m'étonnais déjà de ne pas les voir s'envoler en poussant de grands cris. Leurs allures, en effet, étaient tout à fait celles des perroquets, avec moins de prudence seulement. Ils étaient tout à leur ouvrage, s'appelaient de temps à autre, et se laissaient observer à loisir. On ne saurait nier qu'ils n'aient une certaine ressemblance avec les perroquets; comme ceux-ci, ils vivent par paires, ou par petites bandes; ils s'abattent ensemble sur un arbre, en mangeant les fruits et s'envolent quand on les effraye, chaque paire tirant de son côté. »

Bates dit d'une autre espèce du même genre, qu'il ne l'a jamais vue se réunir avec ses semblables sur un arbre fruitier, mais qu'il l'a toujours rencontrée, voyageant par bandes, sautant de branche en branche, se cachant dans le feuillage, sur des arbres peu élevés. « A ma connaissance, ajoute-t-il, l'aracari ne pousse pas un cri glapissant comme celui du toucan; une espèce coasse comme la grenouille. »

Le même auteur rend compte d'un fait singulier dont ces oiseaux l'ont rendu témoin. « J'avais tiré, dit-il, un aracari perché sur un arbre élevé, dans un sombre ravin. Il n'était que

blessé et criait de toutes ses forces au moment où j'allais le prendre. Au même instant, tout le ravin s'anima comme par enchantement; c'étaient les camarades de ma victime, dont auparavant je n'avais pas vu un seul individu. Sautant de branche en branche, ils arrivaient sur moi; ils se suspendaient aux lianes: tous criaient, battaient des ailes, se démenaient comme des furieux. Si j'avais eu un grand bâton à la main, j'en aurais pu assommer plusieurs. Après avoir achevé le blessé, je me mis en devoir de châtier leur témérité; mais dès que les cris de ma victime eurent cessé, tous ses compagnons s'enfuirent dans le plus épais du feuillage, et ils avaient disparu jusqu'au dernier avant que j'eusse rechargé mon fusil.»

Captivité. — Schomburgk nous apprend que les Indiens prennent souvent et élèvent des aracaris, lesquels s'apprivoisent rapidement.

Usages et produits. — Poeppig raconte que les indigènes se servent de raclures du bec et de la langue des aracaris comme d'un remède infailible contre l'oppression et les crampes.

LES TOUCANS — *RAMPHASTOS*.

Die Pfefferfresser, the Pepper-Eaters.

Caractères. — Les toucans ont le bec très-grand, très-épais à la base, fortement comprimé à la pointe, à arête aiguë; les tarses forts, élevés, recouverts de grandes écailles plates; les doigts longs; la queue courte, arrondie; les ailes courtes, obtuses, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues.

Les diverses espèces connues se ressemblent beaucoup sous le rapport du plumage. Elles sont d'un beau noir brillant, sur lequel tranchent le jaune, le blanc ou le rouge de la gorge, du dos, du croupion.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les oiseaux, qui appartiennent à ce genre, vivent solitaires ou par paires, exceptionnellement par bandes plus ou moins nombreuses; ils habitent les forêts vierges, et évitent le voisinage de l'homme.

LE TOUCAN TOCO — *RAMPHASTOS TOCO*.

Der Toko, the common Toucan.

Caractères. — Le toco (fig. 53) est le plus grand des toucans. Il est tout noir, avec la gorge, les joues, la partie antérieure du cou, les couvertures supérieures de la queue blanches; le croupion rouge-de-sang clair. Le bec est très-

grand et très-élevé, avec quelques échancrures sur ses bords; il est d'un rouge-orange vif; le dos et la pointe de la mandibule inférieure sont rouge-feu; la pointe de la mandibule supérieure et le bord postérieur du bec sont noirs; l'œil, la ligne naso-oculaire, la région temporale sont rouge-feu; les paupières sont d'un bleu noir, les pattes bleuâtres. Cet oiseau a 60 cent. de long; la longueur de l'aile est de 24 cent., celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — Le toco habite les parties élevées de l'Amérique du Sud, depuis la Guyane jusqu'au Paraguay.

LE TOUCAN A BEC ROUGE — *RAMPHASTOS ERYTHORHYNCHUS*.

Die Kirima.

Caractères. — Le toucan à bec rouge; le *kirima* des indigènes, est un peu plus petit, plus élancé que le toco, auquel il ressemble beaucoup. Il en diffère néanmoins par son bec qui est moins élevé, rouge-écarlate, jaune à la base et sur la crête; en outre, il a la gorge blanche, bordée inférieurement d'une large bande rouge, et le croupion jaune.

Distribution géographique. — Il habite l'Amérique du Nord.

LE TOUCAN DE TEMMINCK — *RAMPHASTOS TEMMINCKII*.

Die Tukana.

Caractères. — Le toucan de Temminck ou *toucana* a le devant du cou jaune, bordé d'un liseré plus clair; la poitrine traversée d'une bande rouge; le croupion rouge; le bec noir, sauf une large bande jaune clair à la base; l'œil bleuâtre, entouré d'un cercle nu rouge foncé, les pattes gris-de-plomb. Il a 51 cent. de long, et 58 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 19 cent., celle de la queue de 17.

Distribution géographique. — Le toucan de Temminck vit dans les forêts, le long des côtes du Brésil.

Mœurs, habitudes et régime. — Des descriptions des voyageurs qui ont observé les toucans dans leur patrie, il résulte que toutes les espèces ont absolument les mêmes mœurs; en sorte que l'on peut rapporter à toutes ce que l'on a observé chez l'une d'elles.

Le toco, comme nous l'avons dit plus haut, n'habite que le haut pays; d'après Schomburgk, il se tiendrait exclusivement dans les savanes.

On l'y verrait, soit par paires, dans les oasis et dans les forêts qui bordent les cours d'eau, soit par petites bandes, et alors parcourant les savanes, pour chercher des fruits mûrs.

Le toucan à bec rouge ou kirima est un des oiseaux sylvicoles les plus communs, il n'est rare que sur la côte même, mais c'est surtout dans les grandes forêts qu'il abonde.

Le toucan de Temminck ou toucana est l'espèce la plus connue. Dans les contrées qu'a parcourues le prince de Wied, on le rencontre comme le précédent dans toutes les grandes forêts. Au dire de tous les voyageurs, les kirimas et les toucanas vivent par paires, depuis la saison des amours jusqu'au moment de la mue.

D'ordinaire, les toucans se tiennent sur les arbres élevés. Ils y cherchent leur nourriture, en sautant de branche en branche, avec plus de légèreté qu'on ne leur en accorderait au premier aspect ; ou bien, ils se reposent à l'extrémité d'une branche, et font entendre leur voix grondeuse ou sifflante, qui a quelque analogie avec les syllabes *tocono*. « Parfois, dit Bates, on voit une société de quatre ou cinq individus, demeurer des heures entières sur le faite d'un arbre, et faire entendre leurs cris singuliers. L'un d'eux, perché plus haut que les autres, semble être le chef d'orchestre dans ce concert discordant ; quant aux autres, deux crient d'ordinaire, à tour de rôle, sur des tons variés. » Ils poussent aussi leurs cris d'appel quand ils sont cachés au milieu du feuillage, mais ils aiment surtout à crier, affirment les Indiens, à l'approche de la pluie, et savent parfaitement prédire le temps.

Ils volent assez bien ; pour passer d'un arbre à un autre, ils planent lentement ; quand ils ont à franchir un grand espace, leur vol est saccadé, et ils tiennent la tête un peu penchée vers le sol. D'Azara dit qu'ils volent en ligne droite et horizontalement ; qu'ils battent des ailes bruyamment et à intervalles inégaux, mais qu'ils avancent plus vite qu'on ne s'y attendrait en les voyant.

Tous les toucans, sans exception, sont agiles, gais, craintifs, et cependant curieux. Ils fuient l'homme, et il faut être habile et expérimenté pour les surprendre ; mais ils aiment aussi à agacer le chasseur ; comme le geai, ils volent devant lui, par petites traites, mais toujours hors de portée, et en ayant soin, lorsqu'ils se posent, de choisir un endroit bien caché. S'agit-il de harceler un rapace, un hibou, tous accou-

rent aussitôt. Ils font attention à tout ce qui les entoure ; ils sont les premiers à apercevoir l'ennemi et à le signaler à toute la gent ailée. Ils sont vigoureux, bien armés, et mettent régulièrement en fuite tous les petits rapaces. Bates dit qu'ils sont craintifs et défiant tant qu'ils sont en petites sociétés, mais qu'ils perdent toute prudence, lorsqu'ils sont réunis en grand nombre. Ces réunions ont surtout lieu après la mue, laquelle s'opère du mois de mars au mois de juin.

Il n'y a pas accord, parmi les naturalistes, sur la question de savoir quelles sont les substances dont ils se nourrissent. Schomburgk croit qu'ils ne mangent que des fruits ; Bates dit que les fruits forment le fond de leur régime ; que leur bec est parfaitement disposé pour les cueillir, et leur permettre de les atteindre de loin. D'Azara, par contre, assure qu'ils ne se bornent pas à une nourriture végétale, mais qu'ils détruisent nombre d'oiseaux, auxquels ils inspirent une grande terreur par l'énormité de leur bec ; qu'ils chassent les petites espèces et même les aras de dessus leurs nids pour en dévorer les œufs et les petits ; qu'au temps des pluies, quand le nid du fourmier est imbibé d'eau, ils le démolissent et en mangent les œufs ou les petits. Humboldt dit qu'ils se nourrissent aussi de poissons. Je suis convaincu que ces deux derniers auteurs sont dans le vrai ; les bucérotidés, si voisins des toucans, sont également frugivores, mais cela ne les empêche pas de faire une chasse active aux petits vertébrés, et tous les toucans que l'on a observés en captivité, mangeaient volontiers des substances animales. En outre, ils poursuivaient les petits vertébrés avec une telle ardeur, qu'il fallait bien admettre qu'un instinct naturel les y poussait. D'Azara raconte encore qu'ils jettent en l'air les fruits, les morceaux de viande, comme le ferait un jongleur, et cela jusqu'à ce que le morceau en tombant se présente dans une position qui rende sa déglutition facile. Les autres naturalistes n'ont pas observé le même fait : Schomburgk dit expressément qu'il est difficile à un oiseau si singulièrement conformé de prendre sa nourriture à terre ; mais que lorsqu'il y est parvenu, il lève son bec verticalement et avale son morceau sans l'avoir auparavant lancé en l'air. Le même auteur ajoute, il est vrai, que les toucans sont d'une adresse prodigieuse pour happer la nourriture qu'on leur jette, et je suis tenté de croire que l'observation de D'Azara est parfaitement vraie. Humboldt est du même avis que Schomburgk,

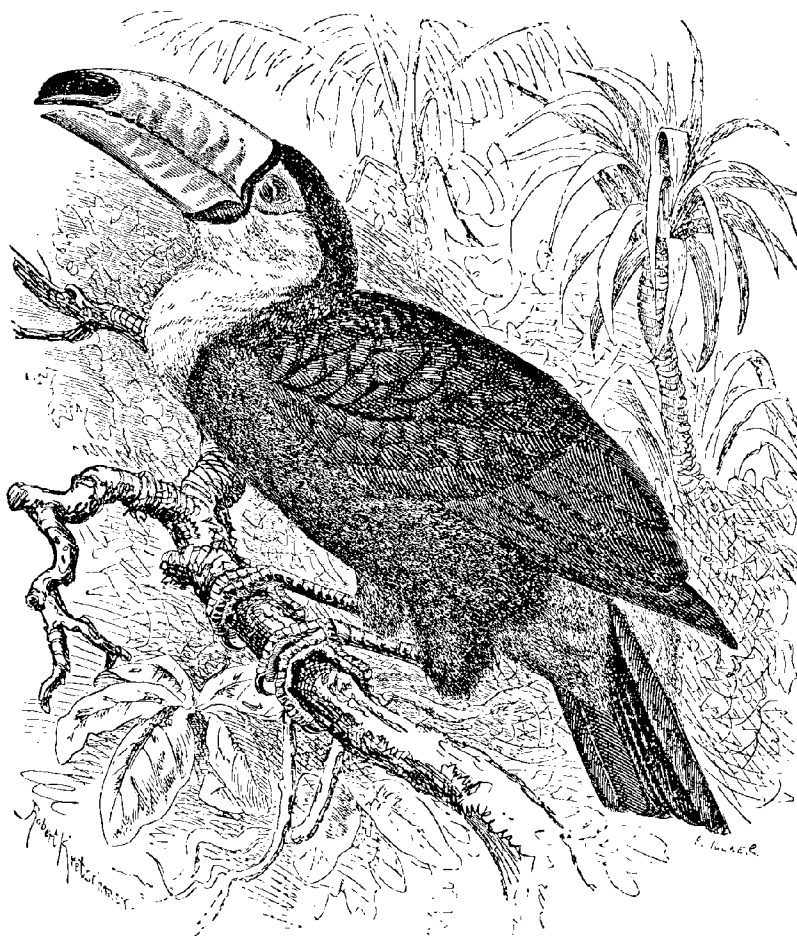


Fig. 53. Le Toucan toco.

ou, plus exactement, Schomburgk est de l'avis de Humboldt. « Quand il boit, ajoute ce dernier, cet oiseau se comporte d'une façon fort singulière. Les moines croient qu'il fait le signe de la croix au-dessus de l'eau ; cette croyance, devenue populaire, est l'origine du nom que les créoles ont donné au toucan : *Dios te de*. Castelnau nous apprend que, pour boire, l'oiseau enfonce dans l'eau la pointe de son bec et aspire fortement le liquide, après quoi, relevant le bec, il le porte à droite et à gauche par des mouvements saccadés.

Nous manquons de détails relativement au mode de reproduction de ces oiseaux ; nous savons seulement que les toucans nichent dans des troncs d'arbres creux et pondent deux œufs blancs. Les jeunes revêtent bientôt le plumage des adultes ; mais ce n'est qu'à deux ou trois ans que leur bec prend sa couleur définitive.

Chasse. — Au Brésil, on fait aux toucans une chasse très-active, tant pour avoir leur chair et leurs plumes, que pour se procurer des oiseaux d'appartement. « Il nous est souvent arrivé d'en tuer plusieurs dans un jour, dit le prince de Wied, et de les manger : leur chair rappelle celle de la corneille. » Selon Burmeister, cette chair est fort délicate ; cuite avec du riz, elle ferait un plat succulent. Schomburgk se borne à dire qu'elle est comestible. Bates raconte que tous les habitants d'Ega, village des bords du fleuve des Amazones, se livrent avec ardeur à la chasse des toucans, à l'époque où leurs bandes se montrent dans les forêts voisines. Ces oiseaux sont alors peu craintifs et deviennent facilement la proie du chasseur. « Quiconque, à Ega, possède un fusil, ou seulement une sarbacane, va dans la forêt, et tue quelques-uns de ces oiseaux, pour améliorer l'ordinaire de sa table. On peut dire qu'en juin et juillet, tout Ega ne se nourrit que de

toucans. Pendant des semaines entières, chaque famille a journellement sur sa table un toucan rôti ou bouilli. Ces oiseaux, à cette époque, sont gras, et leur chair est très-délicate et succulente. »

Schomburgk nous apprend à quel usage les naturels emploient les plumes du toucan. Il décrit une rencontre qu'il fit de Maiongkongs, et ajoute : « Ils ont la tête ornée avec beaucoup de goût de parures faites des plumes rouges et jaunes, que les toucans ont à la naissance de la queue. Outre les Maiongkongs, les Guinaus, les Maupes et les Pauxanas font avec ces plumes, non-seulement des coiffures, mais encore de véritables manteaux. Si les chasses auxquelles se livrent les sauvages pour en avoir les plumes étaient aussi destructives que celles que leur font les habitants d'Ega, les toucans auraient bientôt disparu ; mais ceux-ci emploient pour leur conservation un moyen fort ingénieux. Ils ne tirent ces oiseaux qu'avec des flèches très-petites, et enduites d'une très-faible dose de poison. La blessure faite par une pareille flèche est trop insignifiante pour tuer l'oiseau, tandis que la faible dose de poison suffit pour l'étourdir seulement. Il tombe, on lui arrache les plumes d'ornement, puis on l'abandonne, et bientôt il s'envole, pour être peut-être plus tard tiré et déplumé une seconde fois. »

Captivité. — Pris jeunes, les toucans deviennent des captifs très-agréables. « Cet oiseau, dit Humboldt, rappelle le corbeau par son genre de vie. Il est courageux, facile à apprivoiser. Son bec lui sert d'arme défensive. Il s'établit comme seigneur dans la maison : il vole tout ce qu'il peut accrocher ; il se baigne souvent ; il aime à pêcher au bord des cours d'eau. Le toucan que j'ai acheté était encore très-jeune ; cependant, pendant toute la traversée, il prenait un plaisir visible à agacer les maussades singes nocturnes. »

« De tous les animaux apprivoisés que je trouvais à Watu-Ticaba, rapporte Schomburgk, aucun, je crois, ne me fit autant plaisir qu'un toucan ; il était devenu le maître et seigneur, non-seulement de toute la gent ailée, mais encore des grands quadrupèdes ; et tous, grands et petits, se courbaient sous son sceptre de fer. Une dispute s'élevait-elle entre les agamis, les hoccos, les yacous et les autres gallinacés, elle prenait fin, par la fuite de tous les combattants, dès que se montrait le tyran ; l'un d'eux ne l'apercevait-il pas dans l'ardeur de la querelle, quelques vigoureux coups de bec venaient lui apprendre

que le souverain ne pouvait souffrir aucune dissension intestine au milieu de ses sujets ; jetait-on du pain ou des os au milieu d'eux, aucun bipède, aucun quadrupède n'osait y toucher, avant que le toucan fût rassasié. Un chien étranger paraissait-il, il lui faisait sentir qu'il se trouvait sur les terres d'autrui, lui portait de vigoureux coups de bec, et le chassait par tout le village. Le jour même de mon départ, les animaux tyrannisés allaient être délivrés de leur despote. Un grand chien, arrivé le matin avec son maître, trouva des os, et croyant y avoir autant de droit que le toucan, s'en empara tranquillement, sans s'inquiéter si cela pouvait ou non déplaire à l'oiseau. Furieux, celui-ci se précipita sur le téméraire et le mordit à la tête. Le chien se mit à grogner, le toucan n'en tint compte et continua à le frapper à coups de bec ; le chien, se retournant alors brusquement, porta à l'oiseau un tel coup de dent à la tête, que la mort s'ensuivit de près. Cette fin tragique nous attrista : ce toucan était, en effet, très-amusant, surtout quand il attaquait un grand chien, ou qu'il rappelait à l'ordre un de ses sujets désobéissant, parmi lesquels, entre autres, figurait un petit ours. »

Bates raconte, qu'en se promenant dans une forêt, il vit, perché sur une branche peu élevée, un toucan qu'il prit sans peine avec la main. L'oiseau était épuisé et à moitié mort de faim ; il se releva bientôt quand on lui eut donné à manger, et il devint un des animaux les plus divertissants qu'on puisse imaginer. Son intelligence ne le cédait pas à celle des perroquets. On le laissait courir librement dans la maison. Une bonne correction suffit pour l'éloigner à jamais de la table de travail. Il mangeait tout ce que mangeait son maître : de la viande, des tortues, du poisson, des fruits, etc., et venait régulièrement prendre sa place à table. Sa voracité était extraordinaire ; il digérait tout avec une facilité surprenante. Il connaissait l'heure des repas, et au bout de quelques semaines, il fut difficile de le faire sortir de la salle à manger. On l'enferma dans une cour entourée d'une haute palissade ; mais il grimpa par-dessus, gagna les environs de la salle à manger, et parut sur la table avec le premier plat. Plus tard, il vint se promener dans la rue, devant la maison. Un jour, il fut volé : Bates le considéra comme perdu ; mais, deux jours après, il réapparut à l'heure ordinaire dans la salle à manger ; il avait pu s'échapper des mains de son possesseur déloyal.

Broderip et Vigors eurent un autre toucan,

qu'ils soumièrent presque exclusivement à un régime végétal; quelquefois, ils mêlaient des œufs à sa nourriture habituelle, du pain, du riz, des pommes de terre, etc. Il aimait beaucoup les fruits, et faisait paraître tout son contentement, quand on lui offrait une pomme, une orange, ou quelque autre friandise semblable. Après avoir saisi le morceau avec la pointe de son bec, et l'avoir tâté du bout de la langue avec un plaisir visible, il le faisait disparaître dans son pharynx, en relevant brusquement le bec. Il faisait preuve cependant de certains instincts de rapine vis-à-vis des animaux vivants. Un oiseau ou seulement une peau empaillée, que l'on approchait de sa cage, l'excitait au plus haut point; il se levait, hérissait ses plumes, poussait un cri sourd, glapissant, qui semblait être un cri de joie ou mieux un cri de triomphe. Ses yeux étincelaient, et il semblait prêt à sauter sur sa proie. Lui présentait-on un miroir, il se montrait tout aussi excité.

Broderip ayant introduit dans sa cage un passereau, le toucan le saisit aussitôt et lui donna à peine le temps de pousser un petit cri; l'instant d'après, il était mort et tellement déchiré que ses intestins étaient à découvert. Le toucan se mit alors en devoir de le plumer, puis il lui brisa les os des pattes et des ailes, et le réduisit en une masse informe. En même temps, il sautait de branche en branche, en poussant sans relâche son étrange grognement, en agitant le bec et les ailes. Il mangea d'abord les intestins et finit par avaler tout ce qui restait de l'oiseau, y compris le bec et les pattes; il manifestait la plus vive joie à cette occupation. Son repas fini, il nettoya soigneusement son bec des plumes qui y adhéraient. Broderip dit l'avoir vu souvent vomir ce qu'il avait mangé, pour le dévorer à nouveau, comme le font les chiens. Une fois, il régurgita ainsi un morceau de viande, à demi digéré, et ce faisant, il fit entendre une sorte de claquement; il avait auparavant examiné sa pitance, et trouvé qu'elle ne se composait que de pain

qu'il n'aimait guère; il semblait donc avoir voulu, en vomissant ainsi, se donner encore une fois la satisfaction de manger de la viande. Il préférait les substances animales aux substances végétales, et commençait toujours par les premières lorsqu'il avait le choix; ce n'était que quand il les avait mangées, qu'il touchait aux fruits.

Le toucan de Vigors était très-plaisant et fort sociable. Il souffrait que l'on jouât avec lui; il mangeait dans la main; il était propre, gai, joli, malgré son bec informe; ses mouvements étaient légers et gracieux; il tenait son plumage très-propre, et se baignait régulièrement tous les jours. Quand rien ne le troublait, ses habitudes journalières étaient régulières. A la tombée de la nuit, il achevait son dernier repas, tournait plusieurs fois dans sa cage, puis se juchait sur le barreau le plus élevé de son perchoir. Après avoir ramené sa tête entre ses épaules, et relevé la queue verticalement au-dessus de son dos, il restait ainsi environ deux heures, immobile, les yeux fermés, dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil. On pouvait le toucher à son aise; il prenait volontiers quelque friandise, mais ne changeait pas de posture. Il souffrait qu'on lui rabattit la queue, mais il la relevait aussitôt. Au bout des deux heures, il tournait lentement son bec sur le dos, le cachait entre les plumes, laissait pendre ses ailes, et ressemblait ainsi à une boule de plumes. En hiver, ses allures changeaient; le feu de la cheminée le tenait longtemps éveillé.

« Mes toucans, m'écrivit le docteur Bodinus, sont des oiseaux charmants. Leur plumage splendide fait l'admiration de chacun; leur bec énorme ne paraît pas monstrueux; c'est au plus si on le trouve singulier. L'homme ne les effraye point; ils sont toujours vifs et gais, et ils ont toujours faim. Leur propreté est telle qu'ils sont sans cesse occupés à nettoyer et à lisser leur plumage. Leur agilité est surprenante; en un mot, ce sont des oiseaux des plus divertissants. »

LES BUCÉROTIDÉS — *BUCEROTIDÆ*.

Die Hornvögel.

Les bucérotidés remplacent les ramphastidés dans l'ancien monde. Ce n'est pas à dire que ces deux groupes ne diffèrent point l'un de l'autre par des caractères essentiels, mais ces différences ne sont pas aussi grandes qu'on l'admet généra-

lement. Elles sont moindres, pour ce qui touche aux caractères fondamentaux, entre ces deux groupes, qu'elles ne le sont entre les corvidés et les bucérotidés, ou entre les cuculidés et les ramphastidés.

Caractères. — Les oiseaux de cette famille sont faciles à caractériser : ils ont le bec long, très-épais, plus ou moins recourbé, muni d'appendices singuliers, simulant une corne ; et, quelque variée qu'en puisse être la forme, on ne peut le confondre avec celui d'aucun autre oiseau. Ils se distinguent, en outre, par un corps très-allongé, un cou assez long, une tête petite, une queue moyennement longue ou très-longue, formée de dix rectrices ; des ailes courtes et très-arrondies ; des pattes brèves ; les plumes du dos petites ; celles du ventre ébarbées, et comme pileuses.

Sous le rapport des formes, cette famille offre une grande variété de types. Chaque espèce peut être regardée presque comme constituant un genre, et, dans une même espèce, les individus d'âge différent varient considérablement.

Ce qui frappe surtout dans leur organisation interne, c'est la grande légèreté du squelette. Non-seulement le bec, mais presque tous les os sont formés de cellules très-grandes, à parois excessivement minces, toutes pneumatiques. Le sternum est élargi à sa partie postérieure, et présente de chaque côté une légère saillie. La fourchette est très-petite, et n'est pas articulée avec le sternum. L'œsophage est large, l'estomac très-musculeux, l'intestin court et dépourvu de cœcums. Chez beaucoup, sinon chez toutes les espèces, l'air peut arriver jusque sous la peau, qui n'adhère que faiblement aux organes sous-jacents, et le tissu sous-cutané renferme, en plusieurs endroits, de grandes cellules remplies d'air.

Distribution géographique. — Les bucérotidés habitent le sud de l'Asie, où ils sont très-nombreux, la Malaisie, le centre et le sud de l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — On les trouve depuis les bords de la mer, jusqu'à une altitude de 2,600 à 3,300 mètres, et toujours dans de grandes forêts. Les petites espèces seules se montrent parfois dans les buissons.

Tous les bucérotidés vivent par paires ; néanmoins ils sont sociables, car ils se réunissent souvent avec leurs semblables, et même avec des oiseaux fort différents. Comme les ramphastidés, ils passent presque toute leur vie sur des arbres ; ceux qui vivent à terre font seuls exception. La plupart marchent maladroitement ; mais ils se meuvent avec agilité au milieu des branches. Ils volent mieux qu'on ne le croirait au premier abord ; et s'ils ne font pas de longues traites, on ne saurait l'attribuer à la fatigue ; car on les

voit plusieurs ensemble se jouer des heures entières au milieu des airs. Leur vol est généralement bruyant ; on entend un bucérotidé plus tôt qu'on ne le voit. Au dire d'observateurs consciencieux, le vol de certaines espèces s'entend à la distance d'un mille anglais.

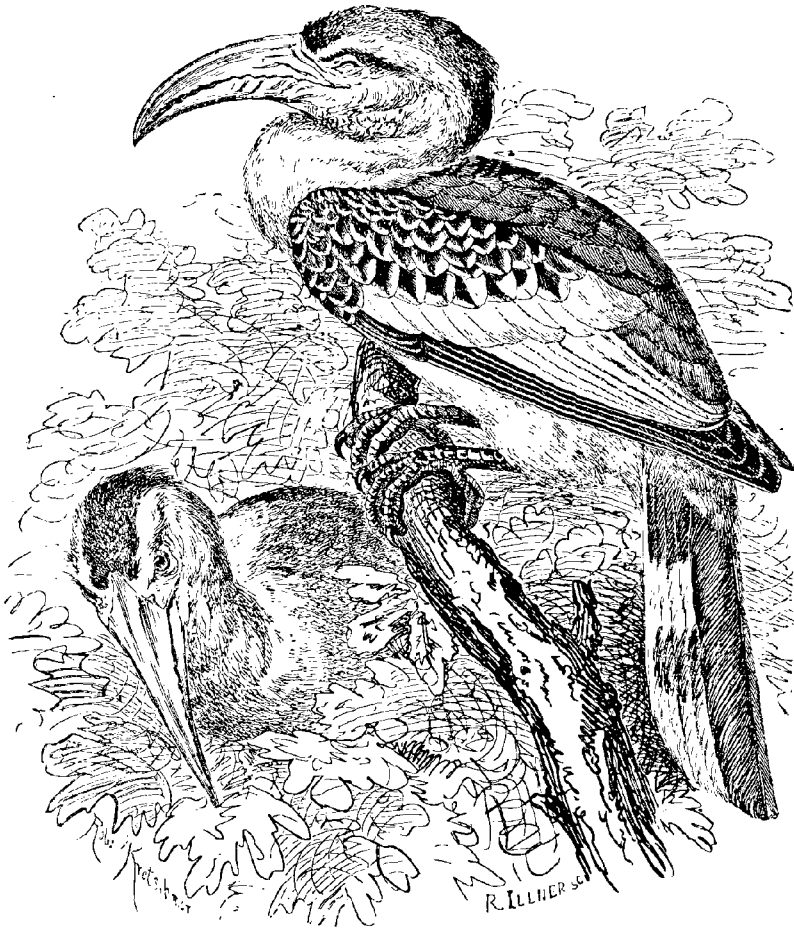
L'ouïe et la vue sont bien développées chez ces oiseaux. Nous manquons encore de renseignements précis pour apprécier leur intelligence ; mais nous savons que toutes les espèces connues sont prudentes, craintives, vigilantes. Leur voix est assez sourde, monosyllabique ou dissyllabique ; ils la lancent avec ardeur.

Leur régime est varié. La plupart mangent de petits vertébrés, des insectes, de la charogne même ; tous se nourrissent aussi de fruits et de grains. Quelques-uns sont réellement omnivores.

Leur mode de reproduction, celui tout au moins des quelques espèces indiennes qui ont été observées jusqu'à ce jour, est très-singulier. Ils nichent dans des troncs d'arbres creux ; mais pendant que la femelle couve, le mâle bouche l'entrée du nid avec de la terre détremmée, et n'y laisse qu'un trou, juste suffisant pour que la captive puisse y passer son bec et recevoir sa nourriture. La femelle reste ainsi emprisonnée, jusqu'à ce que les petits éclosent, ou même, rapportent quelques auteurs, jusqu'à ce qu'ils puissent prendre leur essor. Le mâle se trouve seul chargé de nourrir toute la famille, ce qui lui demande, dit-on, un tel travail, de tels efforts, qu'à la fin il ne lui reste plus pour ainsi dire que la peau sur les os. On a fait encore d'autres récits à ce sujet, je les passe sous silence, car ils ne me semblent pas suffisamment prouvés.

En liberté, les bucérotidés, les grandes espèces surtout, ont peu d'ennemis à craindre ; la plupart des rapaces redoutent leur bec formidable ; car ce sont eux qui ont à souffrir des attaques des bucérotidés. L'homme ne les poursuit pas non plus ; quelques-uns même passent, en certains lieux, pour des êtres sacrés ; néanmoins, tous semblent voir en lui un ennemi redoutable, et ils l'évitent avec soin. Mais, en captivité, ils s'appriivoisent rapidement et s'attachent à leur maître au point que celui-ci peut leur laisser toute liberté d'allures, sans qu'ils en abusent.

Les limites de cet ouvrage ne me permettant pas de m'étendre sur ce sujet autant que je le voudrais, je suis obligé de m'en tenir à l'histoire de quatre espèces.



Corbeil, Créé Fils, 1877.

Fig. 54. Le Rynchacère à bec rouge.

Paris, Dailly et Fils, édit.

LES RHYNCHACERES — RHYNCHACEROS.

Die Glatthornvögel.

Caractères. — Les rynchacères sont les plus petites espèces de cette famille. Ils ont le bec relativement court, quoique encore fort grand ; à mandibules recourbées, à bords plus ou moins dentelés, à crête dorsale tranchante, élevée et sans saillie cornée ; des tarses courts et faibles ; des ailes moyennement longues, obtuses, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues ; la queue arrondie et assez longue.

LE RHYNCHACÈRE A BEC ROUGE — RHYNCHACEROS ERYTHORHYNCHUS.

Caractères. — Le rynchacère à bec rouge
BREHM.

(fig. 54), connu aussi sous le nom vulgaire de *tok*, a le dos brun-fauve ; le ventre d'un blanc sale ; la tête et le cou gris-blanc ; les couvertures des ailes en partie noires, en partie d'un blanc jaunâtre ; les barbes externes des rémiges noirâtres, les barbes internes blanches ; les rémiges les plus près du corps brunes, avec les barbes externes blanches ; les deux rectrices médianes d'un gris sale, les autres noirâtres, avec l'extrémité blanche ; l'œil brun foncé ; le bec rouge-de-sang, sauf une tache foncée à la base de la mandibule inférieure ; les pattes d'un gris brun. Cet oiseau a 49 cent. de long et 61 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 18 cent., celle de la queue de 21.

La femelle a les mêmes couleurs que le mâle ; elle est seulement un peu plus petite.

Distribution géographique. — Le tok habite presque toute la partie de l'Afrique située au sud du 17° degré de latitude nord.

IV — 338

Mœurs, habitudes et régime. — Dans toutes les forêts de l'Abyssinie, du Soudan oriental, du Kordofahn, et probablement dans toutes celles de l'ouest, du sud et du centre de l'Afrique, le rhynchacère à bec rouge est un des oiseaux qui frappent le plus l'attention du naturaliste. On le rencontre déjà, quoique plus rarement, dans les maigres forêts des steppes; mais il se montre commun le long des cours d'eau, là où les forêts sont formées d'arbres élevés. Dans les montagnes, il s'élève, au dire d'Heuglin, jusqu'à une altitude de 2,300 mètres.

Comme presque tous les bucérotidés, le tok est un oiseau arboricole; il n'aime pas à descendre à terre, et ne le fait que quand il ne trouve plus sur les arbres les baies et les fruits dont il se nourrit. Certains arbres sont pour lui des lieux de prédilection; il vient s'y reposer régulièrement, en société d'autres oiseaux d'espèces voisines. Il se montre volontiers à découvert, et se perche à l'extrémité des branches les plus élevées. Il saute assez maladroitement pour passer d'une branche à l'autre, tandis que sur la même branche il glisse avec beaucoup de rapidité. Son vol ressemble assez à celui du pic; il a néanmoins un caractère tellement spécial, qu'on peut reconnaître l'oiseau de très-loin. Il s'élève dans l'air à une certaine hauteur, en plusieurs coups d'aile rapides, puis il se laisse tomber, en décrivant une courbe, le bec penché en bas; il se relève ensuite, pour retomber de même. Dans ce mouvement, il étale et replie sa queue alternativement.

Le nom vulgaire de cet oiseau est une onomatopée de son cri; il ne fait entendre qu'une seule syllabe, mais il la répète rapidement, sans s'arrêter, pendant plus d'une minute. A chaque cri, il baisse la tête; et comme, finalement, les cris se suivent avec une très-grande rapidité, l'oiseau est obligé de faire de véritables efforts pour accompagner chacun d'eux de son inclinaison de tête.

Comme les corbeaux, les toks sont très-curieux et très-vigilants. A-t-on tiré une pièce de gibier, on est sûr de les voir arriver; ils se perchent sur quelque arbre voisin, et leurs cris annoncent leur découverte à toute la population animale d'alentour. L'apparition de quelque ennemi, d'un carnassier, d'un oiseau de proie, d'un serpent, les excite bien plus encore. Ils fondent sur le chat-huant, avec autant de fureur et d'adresse que les corbeaux; ce sont eux qui préviennent les autres animaux de l'approche

du léopard; ce sont eux aussi qui enlèvent à l'indicateur l'honneur de ses recherches et apprennent à leurs camarades où se glisse un serpent. Non-seulement les autres oiseaux, mais encore les quadrupèdes, prêtent attention à leurs allures: l'aschskoko dresse l'oreille dès que retentit leur cri; l'antilope au repos se relève; les oiseaux accourent; en un mot, toute la population de la forêt s'éveille et s'agite.

Dans l'estomac des toks que j'ai tués, j'ai trouvé des fruits, des graines, des insectes. Je ne doute pas cependant qu'ils ne pillent les nids, qu'ils ne dérobent, à l'occasion, un jeune oiseau, un petit mammifère, un lézard. Heuglin a vu des individus, d'une espèce voisine, en train de se repaître sur une charogne, peut-être ne chassaient-ils que les larves d'insectes qui s'y étaient développées. Le même auteur a gardé quelque temps des toks, en les nourrissant de viande et de pain. Quant à moi, je n'en ai jamais possédé en captivité.

Je ne sais rien de positif sur le mode de reproduction du rhynchacère à bec rouge. Au dire des Arabes, il nicherait dans des troncs d'arbres creux; on trouverait ses œufs à l'entrée de la saison des pluies.

LES DICHOCÈRES — *DICHO CEROS*.

Die Doppelhornvögel.

Caractères. — Les dichocères sont caractérisés par la forme de l'appendice qui surmonte leur bec. Cet appendice, grand, haut, large, part du premier tiers du bec, recouvre une grande étendue de la partie antérieure de la tête, est tronqué en arrière, et présente en avant deux pointes.

LE DICHOCÈRE BICORNE — *DICHO CEROS BICORNIS*.

Der Hornray, the Hornray.

Caractères. — Le dichocère bicorne, vulgairement *hornray* (fig. 55) est noir, avec le cou, l'extrémité des sus-caudales, le ventre, les sous-caudales, une tache sur l'aile, la base des rémiges primaires, l'extrémité de toutes les rémiges, les rectrices, sauf une large bande noire qui les traverse près de leur extrémité, d'un blanc plus ou moins pur. Assez souvent, les plumes du cou et des ailes ont une teinte jaunâtre, qu'elles doivent à un enduit gras, provenant de la sécrétion de la glande coccygienne. L'œil est rouge-écarlate; la mandibule supé-

rieure rouge, tirant sur le jaune couleur de cire; la mandibule inférieure jaune, à pointe rouge; la base de l'appendice rostral noirâtre; l'arête d'un brun foncé; la racine du bec d'un noir couleur de plomb; l'espace nu qui entoure l'œil noir; les pattes sont d'un brun foncé. Cet oiseau a 1 mètre 30 de long; la longueur de l'aile est de 52 à 55 cent., celle de la queue de 47. Le bec a 28 cent. de long, et 36 cent. mesuré de la partie postérieure de l'appendice jusqu'à la pointe; l'appendice rostral a 41 cent. de long et 9 de large.

Distribution géographique. — Le dichocère bicorne habite les hautes forêts de l'Inde, depuis l'extrême sud jusqu'à l'Himalaya, et depuis la côte de Malabar jusqu'à l'Anam, le Burmah et la presqu'île Malaise; on le trouve aussi à Sumatra.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après Jerdon, on le rencontre sur le flanc des montagnes, jusqu'à une altitude de 1,600 mètres au-dessus du niveau de la mer; cependant il est plus abondant dans les basses régions. Il se tient ordinairement dans les jungles les plus épaisses; mais il se montre, de temps en temps, sur quelque arbre élevé et isolé. Hodgson l'a vu souvent préférer les lieux découverts et cultivés aux déserts proprement dits.

Jerdon nous apprend aussi qu'on le voit le plus souvent par paires, et Hodgson avance qu'on rencontre parfois des bandes de vingt à trente individus. « En somme, dit encore Jerdon, le hornray est un oiseau silencieux, ne faisant entendre de temps à autre qu'une sorte de croassement bas, peu sonore; mais, lorsque plusieurs individus sont réunis, ils poussent tous des cris perçants, rauques, très-discordants. » Hodgson assure que, quand il est blessé, le cri que lui arrache la douleur est réellement étonnant: « Je ne puis le comparer, écrit-il, tant il est fort, qu'au braiement de l'âne. » Ce cri, dit Tickell, est répété par les échos, et, au premier abord, il est difficile de croire que ce soit là la voix d'un oiseau. Comme plusieurs de ses congénères, le hornray crie tout aussi bien pendant l'inspiration que pendant l'expiration. »

Le dichocère bicorne vole en battant plus souvent des ailes que ne le font les autres bucérotidés; il ne plane qu'au moment de se poser sur un arbre. Le bruit de ses ailes s'entend à plus d'un mille.

Cet oiseau semble se nourrir exclusivement de fruits, qu'il recueille sur les arbres: lorsqu'il en a pris un, il le lance en l'air, le rattrape, puis

l'avale. On a vu cependant des dichocères captifs ne pas dédaigner une nourriture animale.

Plusieurs auteurs décrivent le mode de reproduction de cet oiseau. « Dès que la femelle a pondu ses cinq ou six œufs, dit Mason, le mâle mure avec de l'argile l'entrée du nid, ne laissant qu'une petite ouverture, par où la captive peut passer le bec. Elle reste ainsi enfermée tout le temps de l'incubation, et le mâle est occupé activement à lui apporter des fruits. Tickell confirme cette assertion. « Le 16 février 1858, dit-il, j'appris des habitants du village de Karen, qu'un hornray s'était établi dans le creux d'un arbre voisin, à un endroit où ces oiseaux avaient coutume de nicher depuis des années. M'y étant rendu, je trouvai le nid dans le creux d'un tronc presque droit, dépourvu de branches, à cinquante pieds au-dessus du sol. L'entrée en était presque complètement obstruée avec une épaisse couche d'argile; une seule petite ouverture, par laquelle la femelle passait le bec pour recevoir la nourriture que le mâle lui apportait y était ménagée. Un des indigènes grimpa, avec beaucoup de peine, jusqu'au trou et se mit à enlever l'argile. Pendant ce temps, le mâle poussait de forts grognements; il volait de côté et d'autre, et passait tout près de nous. Les indigènes semblaient redouter ses attaques, et j'eus de la peine à les empêcher de le tuer. Lorsque l'ouverture fut agrandie, l'homme qui avait grimpé à l'arbre fourra le bras dans le trou; mais il reçut un coup de bec si violent, qu'il le retira précipitamment, et risqua de tomber par terre. Enfin, après s'être entouré la main d'un linge, il parvint à s'emparer de la captive: elle était dans un état affreux, sale et misérable. Il la descendit et la mit à terre; elle sauta de côté et d'autre en menaçant les assistants de son bec; mais elle ne put voler. A la fin, elle grimpa sur un petit arbre, et y demeura. Ses ailes, par suite de l'immobilité prolongée à laquelle elle avait été condamnée, semblaient avoir contracté trop de raideur pour qu'elle pût s'envoler et rejoindre son compagnon. Dans le fond du trou, à une profondeur d'environ trois pieds, et reposant sur une couche de bois, de morceaux d'écorce et de plumes, était un seul œuf d'un brun clair un peu sale. Le trou renfermait encore une grande quantité de fruits pourris. Tout le plumage de la femelle était teint en jaune par la graisse de sa glande coccygienne. »

Les jeunes dichocères bicornes croissent lentement; du moins, Hodgson prétend-il que ce n'est qu'à quatre ou cinq ans qu'ils sont adultes. Blyth,

par contre, d'après des observations faites sur des individus captifs, pense qu'ils sont complètement développés au bout de trois ans.

Captivité. — Tickell nous fait connaître la vie de cet oiseau en captivité. Pris jeune, le dichocère bicorne s'apprivoise facilement; mais il garde toujours sa hardiesse innée, et il menace les étrangers de son bec formidable. Un de ces oiseaux ne souffrait pas qu'on le caressât, comme les autres espèces plus petites de la même famille. Il volait dans le jardin, se perchait sur les arbres ou sur le toit de la maison, descendait parfois à terre, y sautait, retombant à chaque fois sur son carpe, et cherchait dans l'herbe sa nourriture. Une fois, il prit une grenouille, mais il la rejeta immédiatement. Dans ses promenades matinales, son plumage se mouillait souvent; dans ce cas, il allait s'exposer aux rayons du soleil, les ailes étendues, pour se sécher. Deux autres dichocères semblaient témoigner que l'humidité ne leur était nullement désagréable; ils restaient des heures entières à la pluie la plus forte. Jamais ils ne poussèrent de cris violents, ils ne faisaient entendre qu'une sorte de grognement. Ils étaient très-voraces et avalaient sans peine une banane.

Trois de ces oiseaux se trouvent actuellement au Jardin zoologique de Londres. Ils ont su captiver mon attention pendant plusieurs heures, et je suis parfaitement convaincu qu'on ne peut les comparer qu'aux toucans. Leurs postures varient beaucoup. Perchés, leur corps prend ordinairement une position horizontale; quand ils se reposent, ils laissent souvent pendre leur queue. S'il fait très-chaud, ils étendent le cou et ouvrent le bec, comme pour aspirer de l'air frais. A terre, ils paraissent maladroits. Ils se posent sur leur métatarse, et non sur leurs doigts; ils sont obligés, en outre, de s'appuyer sur leur queue, pour garder leur équilibre; ils n'avancent qu'en faisant de petits sauts, très-lourds, levant les deux pattes à la fois. Souvent, cependant, ils font de cette manière un assez long chemin.

Un spectacle charmant est celui d'une lutte entre deux dichocères: ils se posent l'un en face de l'autre, s'élançant à la fois, frappent leur bec l'un contre l'autre, et s'enlacent souvent. Ces luttes, commencées en se jouant, finissent par devenir sérieuses.

On nourrit ces oiseaux de riz cuit et de fruits; ils sont très-friands de raisins secs. Souvent, leur gardien leur jette leur nourriture, et ils la prennent avec la pointe du bec avec une adresse surprenante.

LES RHYTICÈRES — *RHYTICEROS*.

Die Fallenhornvogel.

Caractères. — Chez les rhyticères, l'appendice rostral est remplacé par une saillie rugueuse, sillonnée de plis, et placée transversalement au-dessus de la mandibule supérieure. Ils ont les ailes de moyenne longueur, la queue fortement arrondie, les pattes courtes et vigoureuses.

LE RHYTICÈRE A BEC PLISSÉ — *RHYTICEROS PLICATUS*.

Der Jahrvogel.

Caractères. — Le rhyticère à bec plissé ou *djulan* (fig. 56), comme l'appellent les habitants des îles de la Sonde, est noir; il a le sommet de la tête jaune-brunâtre, la queue blanche, l'œil rouge-brun, le bec couleur de corne claire, les pattes noirâtres. La femelle diffère du mâle par la couleur de la partie nue de la gorge, qui est jaune clair, tandis qu'elle est bleu-indigo sale chez le mâle. Les jeunes n'ont pas de saillie sur le bec; celle-ci ne se développe que lorsque l'animal est adulte; les sillons transversaux qui la plissent varient de nombre chez les divers individus; l'on a cru qu'il s'en produisait un chaque année, et que l'on pouvait ainsi reconnaître l'âge de l'oiseau.

Distribution géographique. — Le rhyticère à bec plissé habite les îles de la Sonde et Malacca.

Mœurs, habitudes et régime. — « Il se tient, dit Bernstein, dans les forêts sombres et étendues des bas-fonds et des premiers versants des montagnes, jusqu'à une altitude de 1,000 à 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est rare dans les forêts plus élevées, sans doute parce qu'il n'y trouve pas les arbres qui produisent les fruits pour lesquels il montre un goût prononcé. Il parcourt souvent de grandes distances pour se les procurer; souvent, surtout le matin, on voit une paire de *djulans* voler à une grande hauteur au-dessus de la forêt, se diriger en ligne droite là où mûrissent les fruits qu'ils préfèrent. En volant, ces oiseaux tendent en avant le bec et la tête. Ils produisent en même temps un bruissement qui varie suivant la force de leurs coups d'aile, et qui s'entend de très-loin. Ce bruit se produit surtout pendant l'abaissement de l'aile; mais sa cause n'est pas encore connue. En frappant l'air avec une aile de rhy-

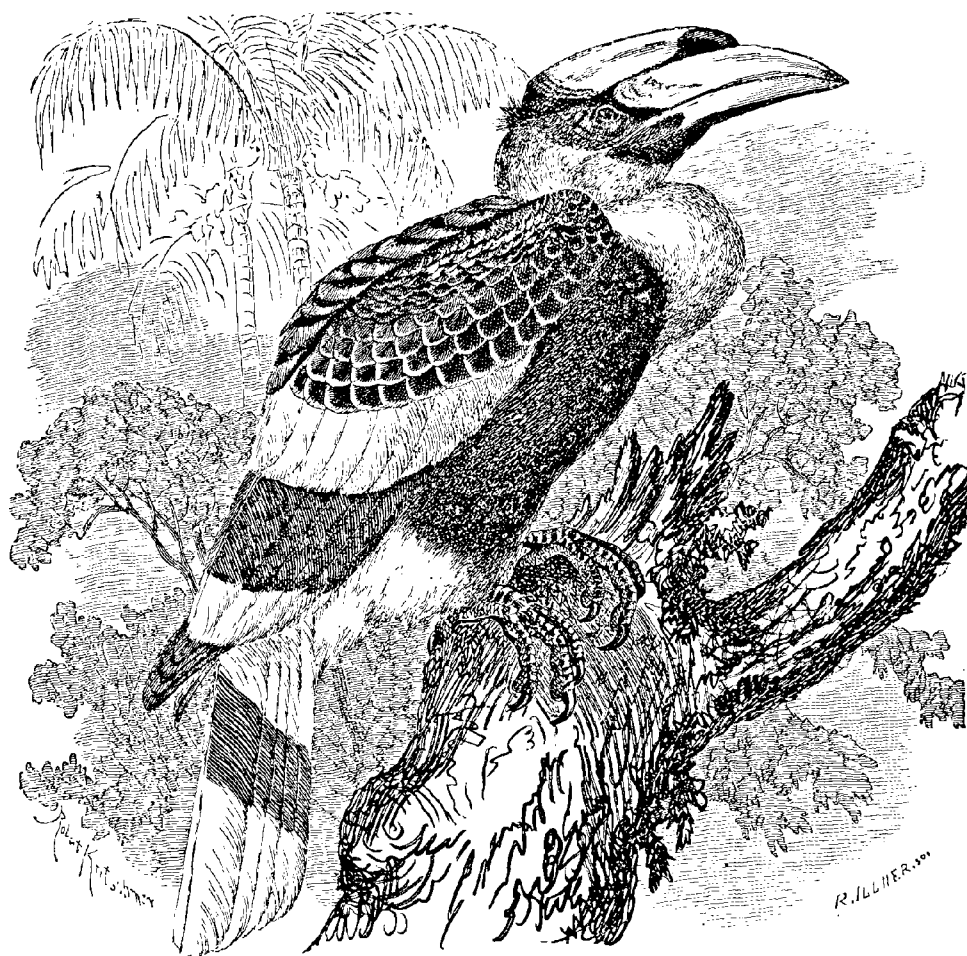


Fig. 55. Le Dichocère bicorne (p. 210).

ticère, on obtient bien un certain bruit, mais on ne peut le comparer à celui dont je parle. J'ai vu des rhyticères captifs, juchés sur leur perchoir, agiter souvent leurs ailes, sans cependant faire entendre ce bruissement particulier. Dans ce cas, il est vrai, leurs mouvements étaient loin d'être aussi énergiques que pendant le vol. Je suis tenté d'en rechercher la cause dans la disposition de leurs énormes sacs aériens, qui s'étendent entre la peau et les muscles, jusqu'aux cuisses, à l'extrémité des ailes et à la gorge. Ils sont capables d'emmagasiner ainsi une grande quantité d'air, ce qui doit contribuer extraordinairement à rendre leur vol léger et facile, malgré la brièveté de leurs ailes. En volant, les contractions musculaires, comprimant l'air enfermé dans ces sacs, donnent probablement lieu, du moins en partie, au bruissement que je signale.

« Les djulans vivent presque toujours par

paires, même en dehors de la saison des amours; jamais je ne les ai vus attroupés. Ils se nourrissent de fruits de diverses espèces, qu'ils cueillent sur les arbres.

« Le mode de reproduction du rhyticère à bec plissé est tout particulier. Il niche dans un tronc d'arbre creux, à une assez grande hauteur, et dans les parties les plus impénétrables de la forêt. Ces nids sont donc difficiles à trouver et presque inabordables. Les flancs des montagnes où il les établit ne présentent que des arêtes étroites, escarpées, séparées par des ravins profonds; le pied des arbres qui les recouvrent est caché par un fourré impénétrable de fougères, de lianes, de bananiers sauvages, et l'on ne peut s'y frayer un chemin qu'à coups de hache. Soupçonne-t-on l'existence d'un nid dans une partie de la forêt, il faut d'abord pouvoir y arriver; puis, il faut examiner soigneusement tout le tronc de chaque arbre pour découvrir une ouverture

qui donne accès à un nid. Parfois, le mâle en trahit la place par ses allées et ses venues; c'est ce qui arriva pour le seul nid que j'aie eu occasion d'observer. Il était sur un *rasamala*, à environ 20 mètres au-dessus du sol. Je trouvai là la confirmation de ce qu'avait avancé Horsfield. Lorsque la cavité du tronc d'arbre est convenablement disposée pour recevoir les œufs, et que la femelle se met à couvrir, le mâle ferme l'ouverture du trou avec de la terre, du bois pourri, cimentés sans doute avec de la salive, et ne laisse qu'une petite ouverture, par laquelle la couveuse peut passer le bec. Pendant tout le temps de l'incubation, le mâle apporte à sa compagnie des fruits en abondance, et il est souvent obligé, pour en trouver suffisamment, d'arriver jusque dans les pays habités et cultivés. Ainsi, un de ces oiseaux a été tué dans un jardin voisin de ma demeure. Mais pourquoi murer ainsi la femelle? Est-ce pour la protéger contre les singes, comme le veut Horsfield? Cela me paraît peu vraisemblable, et je crois que les singes de Java se garderaient bien, sans cette précaution, d'approcher à portée d'une arme aussi terrible que le bec du djulan. A mon avis, les grands écureuils seraient plus à craindre; il est à ma connaissance qu'un écureuil volant captif s'est précipité sur un faucon qu'on venait de mettre dans la même chambre; qu'il l'a saisi, l'a tué et l'a dévoré. Il est un autre fait sur lequel je crois devoir attirer l'attention; la femelle que j'ai observée avait perdu presque toutes ses plumes; il ne lui restait que les deux premières rémiges primaires, et à une aile six, à l'autre quatre rémiges secondaires; les autres rémiges n'avaient que le quart ou la moitié de leur longueur définitive. Rien n'indiquait que ce pût être là le résultat de morsures; sur le tronc, il n'y avait cependant ni jeunes plumes ni rudiments de plumes. Dans cet état, l'oiseau ne pouvait s'élever à un pied au-dessus du sol; une fois tombé de son nid, il n'aurait pu y rentrer. C'est là ce que j'ai vu par moi-même. L'indigène, qui avait trouvé le nid, m'assura que la femelle est toujours ainsi enfermée par le mâle; que pendant la période d'incubation ses plumes tombent, qu'elle devient complètement incapable de voler, et que cette impuissance se prolonge jusqu'au moment où les petits prennent leur essor. J'incline donc à croire que le mâle n'enferme ainsi sa femelle que par mesure de précaution, c'est-à-dire pour l'empêcher de tomber en bas de son nid. Il est réservé à de nouveaux observateurs de trancher la question. »

Horsfield rapporte, à ce sujet, diverses histoires, qu'il tient des indigènes. Il croit que le mâle agit ainsi par jalousie, qu'il surveille sa femelle, et la punit en cas d'infidélité. Le mâle, revenant d'une absence, croit-il remarquer qu'un autre mâle s'est approché du nid, aussitôt il en bouche l'entrée complètement, et la femelle est condamnée à mourir misérablement.

Le nid qu'a trouvé Bernstein n'était formé que d'une couche sèche de copeaux de bois et d'écorce. « A côté d'un jeune nouvellement éclos et encore aveugle, se trouvait un œuf très-avancé en développement; il était petit relativement à la taille de l'oiseau, et n'avait que 64 millim. de long et 43 millim. dans son plus grand diamètre transversal. Il était un peu allongé, à coquille blanche, d'un grain grossier, parsemé de points et de lignes d'un rouge pâle et brunâtres.

Captivité. — « J'ai conservé longtemps en cage des rhyticères; je les nourrissais avec du riz cuit, des pommes de terre, des bananes et d'autres fruits. Ceux qui sont pris jeunes, s'apprivoisent rapidement, et on peut les laisser courir librement, après leur avoir coupé les ailes. Quant aux vieux, ils ne se font pas à ce nouveau genre d'existence; ils refusent toute nourriture, et se laissent mourir de faim en quelques jours. Jamais je n'ai entendu le cri de ces oiseaux en liberté; ils sont, il est vrai, tellement craintifs, qu'il est difficile de les approcher. Les captifs, quand on les excite, font entendre une sorte de hurlement qui ressemble à celui d'un porc que l'on va abattre. La première fois que je l'entendis, je crus que c'était le cri de quelque carnasier. Les djulans ont une très-grande force dans leur bec, bien plus grande qu'on ne pourrait s'y attendre, en considérant sa structure celluleuse et le peu de développement des muscles de la mâchoire. Ils font des morsures très-douleuruses. Un de mes captifs eut bientôt creusé à coups de bec un trou dans sa cage, faite de bambous. Je le bouchai avec une planche d'un demi-pouce d'épaisseur, il en enleva de tels copeaux que je craignis longtemps qu'il ne parvint à s'échapper. Au repos, ces oiseaux gonflent souvent le sac aérien de la gorge. »

LES BUCORAX — BUCORAX.

Die Hornraben, the Horn-Bills.

Caractères. — Le genre *bucorax* a pour caractères un corps épais; un bec très-grand, légèrement recourbé, aplati latéralement, à pointe obtuse, à bords des deux mandibules

écartés l'un de l'autre vers leur milieu; un appendice rostral court, mais assez élevé et recouvrant la base de la mandibule supérieure; le tour de l'œil et la gorge nus; des ailes et une queue courtes, les premières rémiges surabondantes, la sixième dépassant les autres.

A ce genre appartient l'espèce suivante, l'une des plus communes des bucorotidés d'Afrique.

LE BUCORAX ABYSSINIEN — BUCORAX ABYSSINICUS.

Der Abbagamba, the Abbagamba.

Caractères. — Ce bucorax (fig. 57), que les indigènes connaissent sous le nom de *Abbagamba*, est une des plus grandes espèces de la famille. Il est d'un noir brillant, avec les dix rémiges primaires d'un blanc jaunâtre; l'œil est brun foncé; le bec noir, sauf une tache à la mandibule supérieure, qui est rouge en arrière, jaune en avant; le tour de l'œil et la gorge sont gris-de-plomb foncé, et cette dernière est largement bordée de rouge vif. La femelle est plus petite que le mâle; chez elle, la partie nue de la gorge est moins étendue que chez le mâle. D'après mes propres mesures, le bucorax abyssinien a 1^m.20 de long et 1^m.93 d'envergure; la longueur de l'aile est de 60 cent., celle de la queue de 37.

Distribution géographique. — L'abbagamba a à peu près la même aire de dispersion que le tok; il est seulement beaucoup plus rare.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet oiseau ne vit que par paires: jamais on ne le trouve en compagnie de ses congénères; ce n'est pas non plus un oiseau arboricole dans le vrai sens du mot; il court sur la terre, comme le corbeau, et ce n'est que quand il est effrayé qu'il cherche un refuge sur les arbres; il va aussi s'y percher, pour se reposer. Après la saison des amours, plusieurs couples et leurs petits se réunissent souvent, et l'on rencontre alors des bandes d'une dizaine d'individus, errant dans les champs.

La physionomie du bucorax abyssinien est tellement singulière qu'elle a dû frapper tous les indigènes, et fait même naître en eux une certaine considération pour l'oiseau. Le mâle, surtout quand il est excité, se comporte d'une façon extraordinaire. Il étale et replie sa queue alternativement, tout comme le dinjon; il gonfle son sac aérien guttural, il rase le sol avec ses ailes. Cet oiseau marche comme le corbeau, mais en vacillant un peu. Son vol est léger et facile. Souvent, on voit le bucorax abyssinien planer assez longtemps, et à une grande hauteur. Il n'aime cependant pas à franchir d'une traite un long espace. Des arbres

sont-ils dans le voisinage, il se dirige de leur côté, s'y pose et inspecte de là les environs. Quelque chose vient-il frapper son attention, il se lève sur ses pattes, ouvre le bec et regarde. Tout à coup il pousse un cri: c'est le signal de la fuite, il part, et toute la troupe l'imite. Il est craintif, prudent, et se laisse très-difficilement approcher. Même quand il est en train de chercher sa nourriture, il choisit des endroits découverts, d'où il puisse voir au loin.

Dans l'estomac d'un abbagamba mâle que je tuai, j'ai trouvé des coléoptères, des sauterelles, des vers et un assez grand caméléon. Cet oiseau, d'après Gourney, se nourrirait de limaces, de lézards, de grenouilles, de rats, de souris, de sauterelles, de coléoptères, d'insectes; d'après Monteiro, de reptiles, d'oiseaux, d'œufs, d'insectes, de racines de manioc. « Il chasse surtout, dit Gourney, sur les terrains où l'herbe a été brûlée. De son bec vigoureux, il creuse le sol, fouille la terre en faisant voler la poussière; il saisit un insecte, le lance en l'air, le rattrape et l'avale. A-t-il découvert un serpent, après avoir appelé à son aide trois ou quatre de ses compagnons, il aborde le reptile de côté, déploie ses ailes, en frappe le serpent; puis, se retournant subitement, il lui porte avec le bec un coup vigoureux et lui oppose immédiatement après une de ses ailes, dont il se sert comme d'un bouclier. Il renouvelle ses attaques jusqu'à ce que le serpent soit tué. Celui-ci se défend-il, l'oiseau ouvre ses deux ailes, les porte en avant, et se garantit ainsi la tête et la poitrine. »

La voix du bucorax abyssinien est un cri sourd, qu'on peut rendre par *bou* ou *kou*.

« Lorsque le mâle et la femelle s'appellent, dit Heuglin, l'un d'eux, le mâle probablement, fait entendre ce cri sourd, mais retentissant; l'autre lui répond par un cri analogue, mais d'une octave plus élevée. Cette conversation dure ainsi plus d'un quart d'heure sans interruption. » Gourney mentionne le même fait; il ajoute que c'est toujours le mâle qui commence à crier, et qu'on l'entend souvent à près de deux milles anglais de distance.

Mes propres observations m'ont appris que le bucorax abyssinien niche dans des troncs d'arbres creux; au dire de Heuglin, ses œufs sont petits, ronds, blancs, à grain grossier. On ne sait pas encore quel est le nombre d'œufs par nichée; on ignore également si le mâle enferme sa femelle pendant qu'elle couve. Dans le nid que j'ai trouvé, rien n'indiquait une pareille clôture: il ne renfermait qu'un petit déjà assez gros et tout

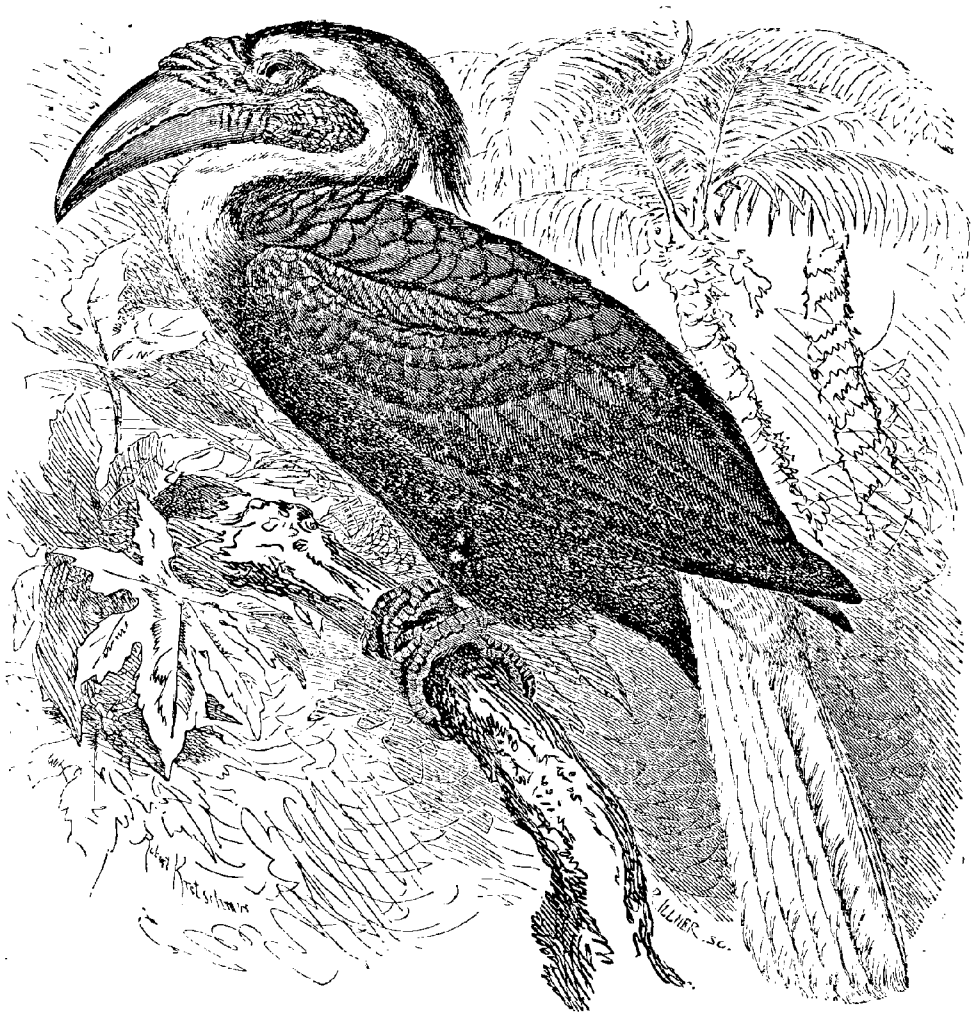


Fig. 56. Le Rhyticère à bec plissé (p. 212).

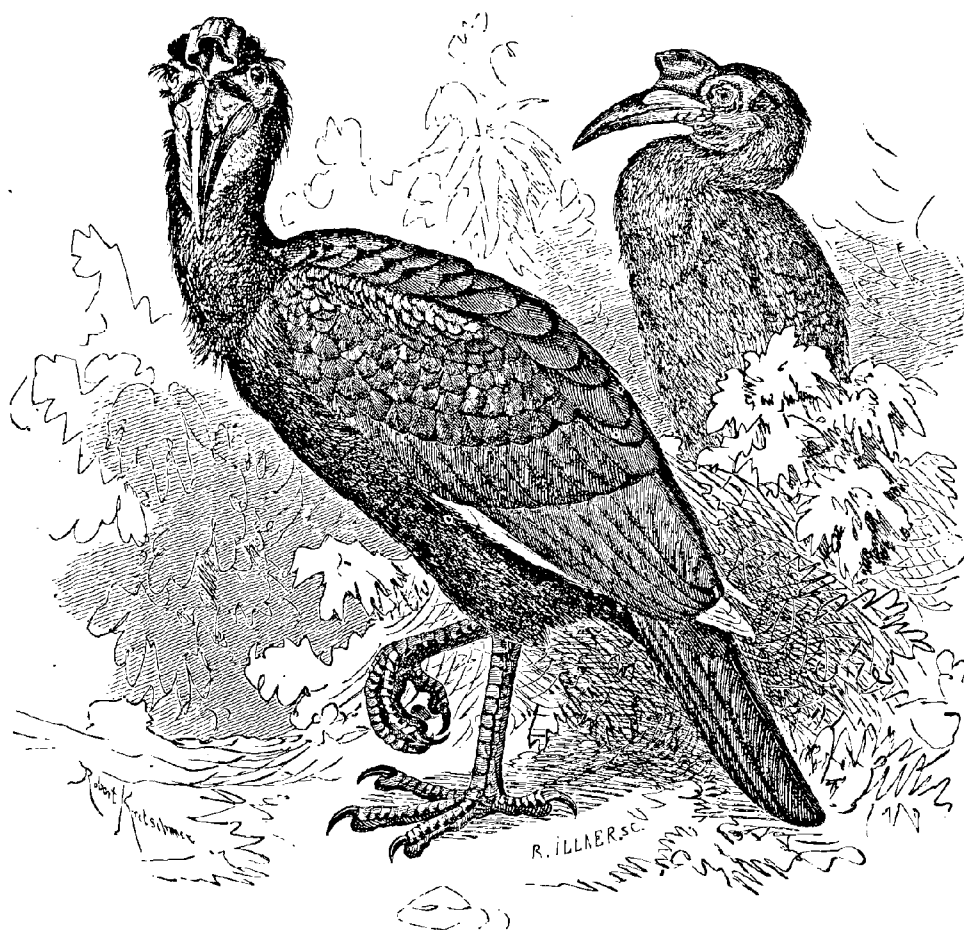
noir, sauf le milieu des ailes ; son bec n'était encore surmonté d'aucun appendice. Je le remis dans son nid, espérant que les parents viendraient et que je pourrais les tuer ; mais ils ne se montrèrent pas.

Chasse. — Les indigènes de l'Afrique se soucient peu de chasser l'abbagamba, l'oiseau mort ne leur rapportant rien et sa chair n'étant pas très-délicate. Dans certaines contrées, c'est même un animal sacré. Au Kordofahn, on le chasse d'une façon toute particulière. « Pour m'apporter des abbagambas vivants, dit Rüppell, on les poursuivait à cheval jusqu'à ce que, leurs forces étant épuisées, ils ne pussent plus voler. »

Captivité. — Le petit que j'avais trouvé dans le nid et que j'emportai, après avoir inutilement

attendu les parents, fut nourri avec de la viande crue. Il s'apprivoisa rapidement. Laisse libre dans la barque, il errait à volonté de côté et d'autre ; mais bientôt il choisit une place, où il revenait toujours. Il avait contracté une amitié toute particulière avec un cercopithèque ; j'en ai déjà parlé à propos de cette espèce (1). A Kharthoum, on le laissa librement courir dans la cour ; jamais il n'abusa de sa liberté, et jamais il ne négligea de revenir de temps à autre vers son ancien ami ; parfois, il passait des heures entières auprès de lui, malgré les mauvais traitements que celui-ci lui faisait subir. Plusieurs singes étaient enchaînés dans la cour ; l'abbagamba connaissait son ami, et jamais il ne se trompa. Il savait d'ail-

(1) Voyez *Mammifères*, t. I, p. 63.



Corbeil, Créte Fils, imp.

Fig. 57. Le Bucorax abyssinien.

Paris, Baillière et Fils, édit.

leurs s'occuper et se divertir : il pourchassait nos ibis apprivoisés, attaquant les moineaux, qu'il poursuivait dans toute la cour, et exécutait les cabrioles les plus comiques. Souvent, il grimpaît sur un de nos lits, s'y couchait à son aise les ailes écartées, la tête cachée sous le ventre ou sous l'aile. Jamais il ne témoigna contre nous la moindre mauvaise humeur ; il se laissait caresser, soulever, emporter, sans donner signe de colère, sans, du moins, menacer de son bec.

Mais tous les abbagambas captifs ne se comportent pas de même. « Vous êtes heureux d'avoir un abbagamba aussi plaisant, m'écrivit mon ami Bodinus ; celui que j'ai possédé ne m'a nullement satisfait, et pour moi cet oiseau me paraît des plus ennuyeux, malgré la singularité qu'il offre au premier aspect. Lorsque je reçus l'individu dont je parle, je le mis dans une volière, où ne se trouvait qu'un pigeon, dont l'aile était paralysée. Le premier acte de l'abbagamba fut de

fondre sur son compagnon de captivité, de le tuer et de le dévorer. Quand je me cachais, il marchait à la façon d'un échassier, et jetait sur les autres oiseaux des regards farouches ; il leur aurait certainement fait subir le même sort qu'au pigeon si les treillis de la cage ne l'en avaient empêché. Quelqu'un s'approchait-il, il se retirait aussitôt dans un coin, y restait tranquille et dans une immobilité telle qu'on l'aurait cru empaillé, si les mouvements de ses yeux n'avaient trahi en lui la vie. Se détournait-on, il filait comme une flèche dans sa cabane et cherchait à se dérober à tous les regards. Au bout de quelque temps, il revenait et regardait prudemment si personne n'était plus là. Enfin, lorsqu'il avait repris assurance, il s'élevait moitié volant, moitié sautant jusque sur son perchoir, ou plus souvent sur un petit sapin qui était dans la volière, et qui pliait sous le faix de cet oiseau. Il restait là tranquille, bien qu'il me fût difficile

BREM.

IV — 339

de comprendre comment il pouvait s'y maintenir avec ses doigts si courts. Ses regards curieux erraient constamment de côté et d'autres cherchant si personne ne s'approchait. Venait-on près de lui, il fallait se tenir en garde ; il suivait de l'œil tous vos mouvements, en ouvrant le bec. Lui tendait-on le doigt, il fondait dessus comme une flèche et faisait des morsures profondes et douloureuses. Les bords de ses mandibules étaient si tranchants qu'on courait le risque d'avoir le doigt dépeillé. Cependant, il était facile de prendre cet oiseau ; il suffisait de tenir d'une main un objet, sur lequel se fixait son attention, puis de le saisir subitement de l'autre main par le cou.

« Mon abbagamba refusait toute autre aliment que la viande ; il ne touchait ni au pain, ni aux fruits. Il aimait surtout les souris, et en mangeait jusqu'à huit l'une après l'autre. Il était également friand d'oiseaux. Il avalait les souris avec leurs poils, les oiseaux avec leurs plumes ; d'un seul coup de bec, il tuait un moineau. Il mangeait

des vers de terre, mais ce régime ne semblait pas lui plaire beaucoup, et je crois qu'en liberté il se nourrit surtout de reptiles. Malgré les souris qu'on lui prodiguait, la nourriture abondante qu'on lui servait, mon abbagamba était très-maigre. Sa gorge, dure, musculeuse autrefois, était molle et flasque, comme un simple repli cutané. Il n'était cependant pas malade ; il mangeait et digérait bien, son plumage était en bon état ; cependant son amaigrissement indiquait qu'il lui manquait quelque chose, et un matin, on le trouva mort dans sa cage.

« Je n'achèterai plus d'abbagamba, celui-ci m'a trop révolté par sa timidité. Jamais je n'ai pu observer ses allures ; il n'avait gagné les bonnes grâces de personne. »

Monteiro eut longtemps aussi un abbagamba, qu'il soumit à un régime varié. Il lui donna un jour du poisson, qu'il parut beaucoup aimer. On le lâcha dans la basse-cour, et tout aussitôt, il se précipita sur les poussins, en tua six, les avala, et termina son repas en mangeant des œufs.

LES COUREURS — *CURSORES*.*Die Läufer, the Coursers.*

Le mode de locomotion d'un animal, sans être la condition essentielle de son genre de vie en est cependant une des conditions prédominantes. Il peut servir à lui assigner une place dans la classification, à établir ses liens de parenté avec d'autres êtres, car, comme nous l'avons déjà vu maintes fois, il explique son organisation. Chez les oiseaux, que nous venons de passer en revue, cette règle est difficile à reconnaître; elle devient évidente chez ceux dont il nous reste à faire l'histoire.

Nous en avons fini avec les oiseaux réellement arboricoles et aériens; il nous reste à nous occuper de ceux dont l'existence est plus ou moins attachée au sol. Parmi ceux-ci (les *coureurs*, comme nous les appellerons), il en est beaucoup encore qui passent la majeure partie de leur existence sur les arbres; mais le grand nombre vit à terre; beaucoup sont étrangers dans l'air: ils ont perdu la faculté la plus importante des oiseaux, celle de pouvoir voler. »

Caractères. — Le caractère commun à tous les coureurs consiste dans le développement de leurs jambes, aux dépens de celui de leurs ailes. Ces deux appareils de locomotion se trouvent dans un certain rapport, l'un vis-à-vis de l'autre, ou, en d'autres termes, les ailes s'atrophient, à mesure que les jambes se développent. Il en résulte que les coureurs les plus parfaits ne sont pas les plus haut placés en organisation. Ce qui doit déterminer la place plus ou moins élevée d'un animal, ce n'est pas, en effet, le développement plus ou moins prédominant de tel ou tel organe, de tel ou tel appareil, mais bien l'harmonie de développement de tous les organes.

Les oiseaux compris dans cette série varient beaucoup, et les extrêmes sont considérablement distants les uns des autres; aussi, laisserons-nous de côté leurs autres caractères communs, dont nous parlerons à l'occasion de chaque ordre en particulier.

Distribution géographique. — Les coureurs sont répandus par tout le globe, mais leur aire de dispersion est limitée. Il y a même des

ordres entiers qui ne sont pas représentés dans toutes les parties du monde. Comme on peut s'y attendre, ce sont les régions tropicales qui en renferment le plus; toutefois la faune de la zone tempérée est loin d'être pauvre en oiseaux de cette série, et plusieurs genres habitent les contrées polaires. Quelques espèces ont une aire de dispersion tellement restreinte, qu'elles risquent d'être complètement détruites; d'autres espèces diminuent d'année en année.

Mœurs, habitudes et régime. — L'habitat de ces oiseaux est fort varié. La plupart vivent dans les forêts; on en rencontre cependant un nombre considérable dans les régions dégarnies d'arbres. Dans les montagnes, les uns s'élèvent jusqu'au-dessus de la zone des arbres, tandis que d'autres descendent sur les plages les plus arides.

Le régime exerce une grande influence sur l'habitat des coureurs; mais les observations sont encore insuffisantes pour démontrer jusqu'où s'étend cette influence. Ils sont d'ailleurs au nombre des animaux qui se prêtent le moins à faire reconnaître cette loi. Il y a parmi eux des oiseaux qui se nourrissent de proies tout comme l'aigle et le faucon, ou l'hirondelle et les oiseaux chanteurs; d'autres sont frugivores. De leur forme, on ne saurait donc conclure à leur régime. On peut admettre cependant que les coureurs s'habituent plus facilement que les autres oiseaux à un régime différent de leur régime primitif, et que, dans certaines conditions, ils se trouvent bien d'une nourriture qu'ils dédaigneraient en toute autre circonstance.

Leur genre de vie présente également trop de variations pour que nous puissions ici le décrire d'une façon générale. Leur mode de reproduction varie beaucoup aussi et diffère souvent de ce que nous avons vu jusqu'ici. Les deux parents ne prennent pas toujours part à l'incubation des œufs et à l'éducation des petits; ce soin incombe généralement à la mère, mais, chez certaines espèces, c'est le mâle seul qui s'en occupe. Chez d'autres encore, les parents ne s'inquiètent nullement de leur progéniture, et laissent à la nature le soin de veiller sur elle.

Beaucoup ne connaissent pas les unions fidèles, indissolubles que nous avons vues exister chez les autres oiseaux; ils vivent plutôt en polygamie, à la façon des mammifères; quelques-uns même en polyandrie. La plupart se multiplient d'une manière considérable. Les jeunes naissent souvent complètement développés et capables, dans bien des cas, de se suffire à eux-mêmes.

Usages et produits. — Parmi les coureurs, nous trouvons beaucoup de gibier, et c'est parmi eux aussi que l'homme rencontre ses oiseaux domestiques les plus précieux. Ce sont eux que l'on voit dans tous nos champs, dans toutes nos basses-cours; et dire qu'eux seuls sont capables de payer toutes les peines qu'on se donne actuellement pour acclimater des animaux exotiques, ce n'est pas trop s'avancer.

LES GYRATEURS — GYRATOIRES.

Die Girtvögel, the Crookle-Birds.

Les plus élevés en organisation d'entre les coureurs sont les gyrateurs, ou *pigeons*, aussi nommés *tourbillonneurs*, *roucouleurs*. Ils font en quelque sorte une transition entre les oiseaux que nous avons décrits, et ceux qui nous restent à étudier. Quelques naturalistes les rangent parmi les gallinacés; ils n'ont cependant avec ceux-ci qu'une analogie apparente. En étudiant leurs caractères, on voit qu'ils en diffèrent autant qu'il est possible, entre animaux d'une même série. Les gyrateurs naissent à moitié nus, aveugles; les gallinacés, au moment de leur éclosion, sont actifs, couverts de plumes, capables de se nourrir eux-mêmes. Cette seule différence est d'une telle valeur qu'on ne peut songer à rapprocher ces deux divisions plus que je ne le fais ici; à moins cependant de vouloir confondre les caractères dominateurs avec les caractères subordonnés.

Qui connaît un gyrateur les connaît tous. Cet ordre est aussi parfaitement délimité que celui des perroquets ou des bourdonneurs; aussi n'en fait-on souvent qu'une seule famille, que l'on subdivise en un certain nombre de sous-familles. Mais limiter ces dernières est chose difficile, ce qui explique la divergence qui règne à ce sujet entre les différents auteurs.

Caractères. — Les gyrateurs ou pigeons sont des coureurs de taille moyenne. Ils ont le corps ramassé, le cou court, la tête petite, mais bien conformée. Leur bec est court, généralement faible, mou à la base, corné seulement à la pointe; bombé et légèrement crochu chez les uns; fort, épais, dur chez quelques autres; il est exceptionnellement très-bombé, et, exceptionnellement aussi, la mandibule inférieure offre des dentelures près de la pointe. Les narines, générale-

ment en forme de fente longitudinale, sont percées dans un large espace membraneux et recouvertes par une écaille renflée. Les tarses, rarement plus longs que le doigt du milieu, sont couverts d'écailles courtes, en réseau à la face postérieure, disposées transversalement à la face antérieure. Les doigts sont au nombre de quatre: trois antérieurs, séparés ou au plus reliés les uns aux autres par une courte palmature, et un postérieur, libre. Les ongles sont forts, mais courts et un peu recourbés. Les rémiges sont fortes et solides; la main en porte dix, l'avant-bras de onze à quinze; la seconde des primaires est la plus longue de toutes. La queue est formée de douze rectrices, exceptionnellement de quatorze à seize; elle est généralement courte, légèrement arrondie, quelquefois longue et conique. Le plumage est serré au corps; les plumes en sont grandes, larges, arrondies, duveteuses à leur base. Les couleurs tendres prédominent; souvent, cependant, les plumes du cou et des ailes brillent de teintes superbes, à éclat fortement métallique. Les différences sont généralement peu considérables entre les sexes; elles le sont beaucoup suivant les âges. Quant aux variations de taille, on peut dire que, chez les pigeons, le géant est la taille d'une petite dinde, le nain celle d'une alouette.

Quant à leur organisation interne, les pigeons, d'après Nitzsch, dont nous résumons ici les travaux, ressemblent aux gallinacés par la forme du sternum, de la fourchette, de l'avant-bras, du bassin, de l'estomac, des organes respiratoires; mais ils en diffèrent notablement sous d'autres rapports.

Dans le squelette, les os du crâne sont pneumatiques; les frontaux sont larges et bombés, ce qui diffère beaucoup de ce que l'on observe chez les gallinacés. L'os lacrymal ne présente pas

d'apophyse supérieure aplatie ; les apophyses temporales, courtes et faibles, ne sont pas soudées par leur pointe, comme chez les gallinacés, et les os palatins ont plus de largeur que chez ceux-ci. La colonne vertébrale comprend de 12 à 13 vertèbres cervicales, 7 dorsales, plus ou moins soudées les unes aux autres, et 7 caudales. Le sternum a des rapports avec celui des gallinacés par son bord postérieur, qui se prolonge du côté du bassin ; mais il en diffère par la disposition des échancrures, par la hauteur du brechet, qui est aussi développé que chez les cypselidés et les colibris. La fourchette est faible, mince ; elle ne présente pas l'apophyse inférieure impaire, si prononcée chez les gallinacés. La main est plus longue que l'avant-bras, celui-ci plus long que le bras. Le bassin est, comme chez les gallinacés, large et aplati, et les membres postérieurs sont construits sur le même type que ceux de ces derniers.

La disposition des muscles, chez les gyrateurs, rappelle celle que l'on trouve chez les gallinacés. Les muscles des membres supérieurs, seuls, sont remarquables par la force extraordinaire de leur ventre et la brièveté de leurs tendons.

La langue est molle, étroite, en forme de flèche ; son bord postérieur est rentré en dedans et finement dentelé ; son noyau est cartilagineux ; l'apophyse impaire postérieure de l'os hyoïde est mobile et indépendante. L'œsophage présente un jabot, dont les parois s'épaississent au moment de l'incubation. A cette époque, la surface interne de cet organe présente un système de plis et de glandules, disposés en réseau ; elle est fortement injectée, et sécrète un liquide d'apparence lactée, qui est la première nourriture des petits. Cette particularité distingue les pigeons de tous les autres oiseaux. Le ventricule succenturié est allongé, très-glanduleux ; le gésier est très-musculeux. L'intestin a environ six ou huit fois la longueur du corps ; les cœcums sont petits, les lobes du foie inégaux, et la vésicule biliaire fait défaut. Le pancréas est double, la rate sphérique, l'ovaire simple et situé à gauche.

Distribution géographique. — Les gyrateurs sont réellement cosmopolites : ils vivent dans toutes les parties du monde et dans toutes les zones. Cet ordre est surtout richement représenté en Océanie et dans les îles de l'océan Pacifique. Les îles de la Sonde, les Philippines, les Moluques ont toutes des espèces de pigeons nombreuses et superbes. A la Nouvelle-Hollande et à la Nouvelle-Guinée, on en trouve un grand nombre ; il n'y en a pas moins dans le sud de l'Asie,

c'est-à-dire aux Indes et en Chine. En Afrique, les espèces sont moins nombreuses qu'en Asie ; mais chaque espèce y est représentée par tant d'individus, qu'on rencontre des pigeons partout, jusqu'au milieu du désert. Dans les forêts des steppes chaque arbre, pour ainsi dire, est occupé par des pigeons ; dans les forêts vierges, leurs cris, leurs roucoulements font une des parties indispensables et prédominantes des concerts qui y retentissent. Une fontaine, une flaque d'eau dans la steppe ou dans le désert devient le lieu de rassemblement de centaines de milliers de ces oiseaux.

A l'Amérique, notamment à l'Amérique du Sud, appartient plus du tiers des espèces de gyrateurs actuellement connus.

« Dans les gigantesques forêts vierges du Brésil, dit le prince de Wied, habitent de nombreux pigeons. Leurs tendres roucoulements charment l'oreille du chasseur, qui, abattu par la chaleur du jour, s'est étendu sur un lit de mousse, au pied d'un arbre énorme, au bord d'un clair ruisseau, tandis que la vanille et d'autres plantes embaument tout autour de lui l'air de leurs parfums. » Dans l'Amérique centrale, les pigeons sont encore plus nombreux qu'au Brésil ; mais c'est dans les îles surtout qu'ils trouvent des lieux à leur convenance.

Mœurs, habitudes et régime. — On est en droit de dire des gyrateurs que ce sont des animaux bien doués. Gais, vifs, agiles, assez prudents, ils surpassent bien des oiseaux sous le rapport des facultés physiques et intellectuelles. Ils marchent bien et longtemps, sinon très-vite ; à chaque pas, ils inclinent la tête, car leurs pattes sont très-courtes. Quelques espèces courent avec assez de rapidité, à la façon des poules ; d'autres paraissent maladroitement à terre, mais ils en sont d'autant plus agiles au milieu des arbres. Ceux qui marchent le mieux sont aussi ceux qui volent le plus mal. La plupart de ces oiseaux ont un vol puissant, très-rapide ; ils peuvent, tout en volant, se détourner brusquement ; leur vol est généralement bruyant. En Égypte, j'ai vu des pigeons nager, et Naumann assure qu'ils plongent, en cas de nécessité.

Bien que variant d'une espèce à l'autre, la voix des pigeons a quelque chose de propre à ces oiseaux. La plupart roucoulent, c'est-à-dire qu'ils poussent des sons écourtés, bas, à timbre caverneux, parmi lesquels dominent les syllabes : *rouck* ou *roucks* ; d'autres bourdonnent, font entendre des sons doucement tremblotants ; quelques-uns hurlent ; d'autres rient ;

d'autres encore grognent d'une façon très-désagréable, tandis qu'il en est qui produisent des sons harmonieux, bien soutenus.

Parmi leurs organes des sens, le plus parfait est l'œil; il est grand, bien fait, de couleur vive, souvent plein d'expression. La vue de ces oiseaux est excellente; leur ouïe est très-fine; l'odorat, le goût et le toucher doivent être aussi assez développés. On a souvent exagéré leur intelligence, dans l'admiration où l'on était de leurs formes gracieuses. Les pigeons sont prudents, craintifs; mais ils ne savent pas, comme d'autres oiseaux, distinguer un danger réel d'un danger apparent; ils fuient le berger et le paysan, aussi bien que le chasseur. Quelques-uns viennent s'établir au voisinage des lieux habités par l'homme, mais c'est là une exception. Apprivoiser des pigeons est chose difficile; on n'y arrive qu'au bout de plusieurs générations élevées en captivité. Le jugement de ces oiseaux est peu développé; leur mémoire assez faible; cependant ils sont plus intelligents que les autres coureurs.

Les allures des pigeons ont tant de charmes et d'attraits que, depuis les temps les plus reculés, on a fait de ces oiseaux l'emblème de toutes les bonnes qualités; ils sont même devenus des symboles spirituels; cependant, à l'observateur non prévenu, ils se présentent sous un jour moins favorable. Personne ne songe à nier leur grâce; on peut admirer leurs témoignages mutuels de tendresse; mais la fidélité conjugale si renommée des colombes n'est pas toujours à l'abri du soupçon, et quant à l'attachement qu'ils auraient pour leur progéniture, il est facile d'acquiescer des preuves du contraire. Beaucoup de pigeons, mais non tous, aiment la société et vivent par paires. Le couple reste-t-il uni pendant toute sa vie, comme on l'a dit? Cela est douteux: il y a bien des observations qui viennent démentir leur fidélité proverbiale. Ils sont assez ardents en amour, c'est vrai, mais les gallinacés le sont plus encore; leurs témoignages de tendresse nous frappent, et nous oublions qu'il est d'autres oiseaux bien plus charmants sous ce rapport: les perroquets, par exemple. L'indifférence de certains pigeons pour leur progéniture nous semble affreuse: ils abandonnent leurs œufs, leurs petits, si on les dérange dans les soins qu'ils leur donnent. Ils sont envieux et jaloux; bien plus, ils sont avares. Trouvent-ils quelque chose à manger, ils le couvrent de leurs ailes, tandis que dans les mêmes circonstances, les poules font entendre un cri d'appel pour faire profiter leurs compagnes de leur découverte. Dévouement, sacrifice

à d'autres êtres sont sentiments inconnus aux pigeons; ce n'est qu'en apparence qu'ils se réunissent à d'autres animaux; ils n'aiment que la société de leurs pareils. Indifférents pour la plupart des êtres animés, ils craignent ceux qui sont plus forts qu'eux, et se délient du plus grand nombre.

Sous le rapport de l'habitat, les gyrateurs offrent de grandes différences. Les uns sont exclusivement arboricoles, et c'est au plus s'ils se posent à terre pour s'abreuver; d'autres, au contraire, vivent presque toujours sur le sol, et ne se posent jamais que sur de basses branches et pour peu de temps. Ceux-ci habitent les forêts les plus sombres; ceux-là, les bois clair-semés des steppes. Les uns ne se trouvent que sur les rochers, d'autres dans les buissons, d'autres dans les petites îles; mais tous aiment le voisinage de l'eau, et ils évitent de leur mieux les lieux qui en sont dépourvus.

Les pigeons qui vivent dans le Nord émigrent; ceux qui vivent dans le Sud sont sédentaires ou errants. Ceux-ci forment tout au plus de petites bandes; d'ordinaire, ils vont par paires. Les autres, au moment des voyages, se réunissent en grandes troupes. Il en est qui vivent toute l'année en sociétés, et ces sociétés sont tellement nombreuses, qu'aucun autre oiseau ne peut leur être comparé sous ce rapport. On parle de bandes de pigeons formées de milliards d'individus de la même espèce. Les migrateurs ne vont généralement pas loin; ceux qui habitent l'Europe gagnent le nord de l'Afrique pour hiverner, lorsqu'ils ne restent pas dans le midi de l'Europe.

La nourriture des gyrateurs est presque exclusivement végétale. On a trouvé dans le jabot de quelques-uns des limaces, des vers, des chenilles; on sait qu'ils se débarrassent de leurs parasites en les dévorant; mais, en somme, le règne animal ne leur fournit qu'une quantité d'aliments excessivement restreinte. La plupart mangent des graines et des tubercules; certaines espèces se nourrissent de baies et de fruits. Ils se contentent de ramasser leur nourriture et de l'avaler telle quelle sans la mâcher; rarement, ils la dépouillent de ses enveloppes; ils la détèrront avec leurs pattes ou plutôt avec leur bec. Plusieurs espèces aiment la terre salée; on les voit arriver régulièrement dans les lieux où cette substance se trouve, et c'est surtout à l'époque où elles ont des petits qu'elles en sont friandes. Les pigeons qui mangent des graines dures avalent de petites pierres et d'autres corps semblables; les femelles qui sont sur le point de pondre

mangent des matières calcaires. Ils ont besoin de beaucoup d'eau, pour détrempier les grains dont ils se nourrissent.

Tous les gyrateurs ont plus d'une couvée par an. Leur nid varie beaucoup ; tantôt il est établi sur les branches d'arbres, tantôt sur les buissons, près ou fort au-dessus du sol, dans un tronc d'arbre creux, dans une crevasse de rocher, sur une maîtresse branche, rarement sur la terre. Il est fait de quelques ramilles sèches, grossièrement et lâchement entrelacées, et il offre si peu de solidité, en apparence, qu'on a peine à comprendre comment il peut résister à la pluie et au vent. Chaque couvée est de deux œufs blancs ; quelques espèces n'en pondent qu'un seul ; quelques autres trois, mais ce sont là des exceptions.

Au moment des amours, le mâle est très-empressé auprès de sa femelle ; il roucoule, il chante, il rit, il hurle ; il exécute les mouvements les plus singuliers ; il s'incline, se courbe, se tourne, s'avance, recule, s'élève dans l'air à grand bruit, se laisse retomber doucement, bécote sa femelle, la débarrasse de ses parasites ; toutes ses allures témoignent d'une grande excitation. Les deux parents couvent les œufs ; le mâle, cependant, à en juger par le pigeon domestique, ne le fait qu'avec impatience ; il n'aime pas l'immobilité à laquelle cette fonction l'oblige. La femelle couve toute la nuit et une grande partie du jour. Au moment où elle abandonne le nid, — ce qui a lieu vers midi, — le mâle vient la relayer. Au bout de quatorze à vingt jours, les jeunes éclosent. Ils sont petits, débiles, informes, aveugles, couverts d'un rare duvet jaune, et ils restent dans le nid jusqu'au moment où ils peuvent voler. Les

parents les nourrissent en leur introduisant des aliments dans le bec ; ils leur donnent d'abord la matière caséuse que secrètent les parois du jabot ; plus tard, des grains ramollis, et enfin des grains durs. Lorsqu'ils ont pris leur essor, leur développement est rapide ; à un an, ils sont capables de se reproduire.

Utilité. — Tous les pigeons, ceux du moins qui habitent nos pays, sont des oiseaux utiles. Le paysan, à vrai dire, qui craint toujours d'être volé et pillé, est d'un avis contraire, et Naumann s'est laissé aller à partager l'opinion populaire. Mais un observateur consciencieux, que j'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion de citer, le pasteur Snell, a démontré par des observations répétées et exactes, que les pigeons mangent bien quelques grains de blé, qui seraient perdus d'ailleurs sans cela, mais qu'ils se nourrissent presque exclusivement de graines de mauvaises herbes, nuisibles à l'agriculture, et qu'ils sont ainsi d'une utilité inestimable. Snell a trouvé dans le jabot d'un pigeon domestique 3,582 graines de vesce, et il calcule qu'en un an, un pigeon avec ses petits mange environ 800,000 de ces graines. Ces observations mettent complètement à néant les accusations que l'on avait fait peser sur ces oiseaux ; elles montrent au contraire combien la culture des céréales serait en péril, sans eux. Ce n'est pas ici le lieu de nous appesantir davantage sur ce fait. Ce que nous avons dit doit suffire. Que l'homme intelligent veuille bien contrôler nos assertions, et ne pas les rejeter d'une manière absolue : en répétant les observations de Snell, il se convaincra de la réalité des services que nous rendent ces oiseaux.

LES TRÉRONIDÉS — *TRERONES*.

Die Fruchttauben, the Fruit-Pigeons.

Caractères. — Des trois cent et quelques espèces de gyrateurs actuellement connues, les premières à être étudiées sont celles qui forment la famille des tréronidés ; elles constituent en quelque sorte une transition entre les oiseaux que nous avons passés en revue jusqu'ici et les autres pigeons.

Les tréronidés ont des cormes ramassées ; le bec court et épais ; les pattes courtes, très-fortes, à plante large ; les ailes moyennes ; la queue courte, ordinairement composée de quatorze rectrices, tronquée à angle droit, rarement conique. Le plumage est vivement coloré ; le vert y domine généralement.

Distribution géographique. — Les tréronidés habitent les Indes, les îles de la Malaisie, l'Australie, l'Océanie, et l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — Les tréronidés vivent en sociétés plus ou moins nombreuses ; ils se tiennent presque exclusivement sur les arbres, se nourrissent de baies, de fruits et peut-être exceptionnellement de grains. Sur les arbres, ils sont plus agiles que les autres pigeons ; leurs allures y rappellent celles des perroquets. Ils courent rapidement le long des branches, s'y suspendent la tête en bas, prennent des postures qui leur sont exclusivement propres. Leur voix est forte et harmonieuse ; elle diffère

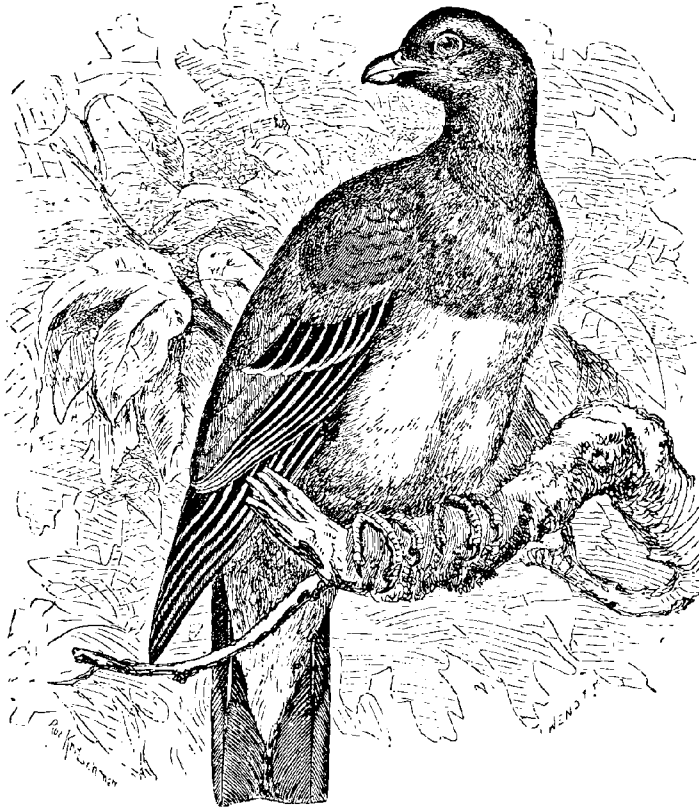


Fig. 58. Le Phalacrotréron d'Abyssinie.

beaucoup de celle des autres pigeons. Les espèces indiennes, et probablement aussi les africaines, construisent dans la cime des arbres le plus touffus un nid formé de branches lâchement entrelacées, et pondent deux œufs blancs. Je signale ce fait avec intention; car plusieurs auteurs ont avancé que certaines espèces de cette famille nichaient dans des troncs d'arbres creux, et poussaient jusqu'à quatre œufs.

Captivité. — Les tréronidés s'habituent plus difficilement à la captivité que les autres gyrateurs. Il n'est cependant pas impossible de les conserver longtemps en cage, si l'on a soin de ne leur donner à manger qu'avec mesure; car ils sont très-voraces et meurent souvent d'indigestion. Ils ne sont d'ailleurs pas fort divertissants. Autant ils sont vifs et bruyants en liberté, autant, en cage, ils deviennent tranquilles et silencieux.

LES PHALACROTRÉRONS — *PHALACROTRERON.*

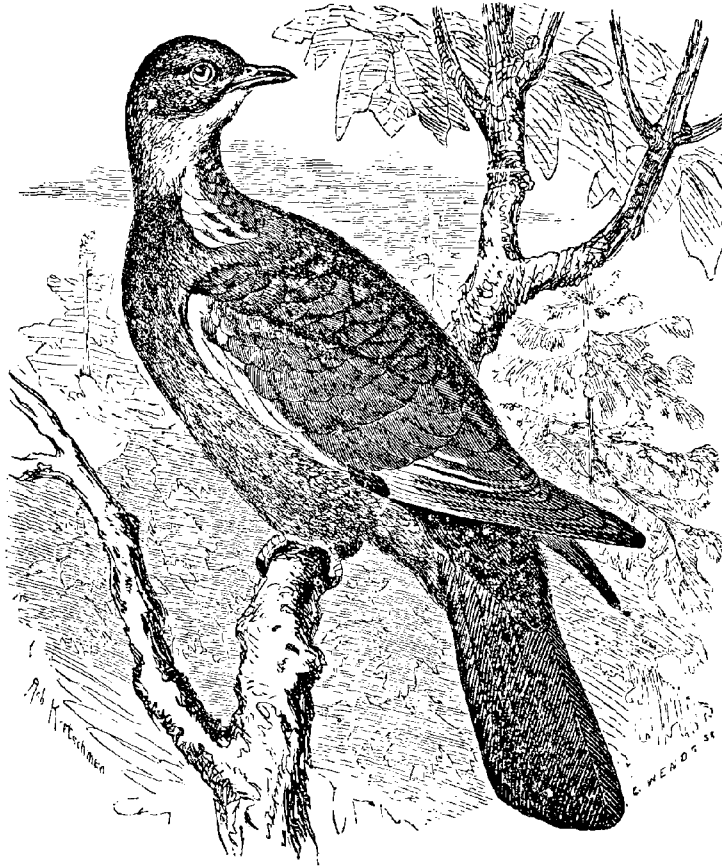
Die Papageitauben, the Parrot-Pigeons.

Caractères. — Les phalacrotrérons, vulgairement *pigeons-perroquets*, ont le corps épais; le bec court, robuste, à mandibule supérieure crochue, nu à la base; des ailes longues, aiguës, la deuxième rémige étant la plus grande; une queue courte, tronquée à angle droit; des tarses relativement courts, en grande partie couverts de plumes; la plante des pieds large; les doigts courts.

LE PHALACROTRÉRON D'ABYSSINIE — *PHALACROTRERON ABYSSINICA.*

Die Papageitaube, the Parrot-Pigeon

Quand on a dépassé les premiers contre-forts des hautes montagnes de l'Abyssinie; que, laissant derrière soi les plaines arides du Samachra, on s'avance dans les vallées à végétation splendide,



Corbeil, Créte Fils, imp.

Fig. 59. La Palombe à collier (p. 227).

Paris, Baillière et Fils, édit.

où retentit le cri harmonieux du flûtiste, on aperçoit partout les plus beaux de tous les pigeons du nord-est de l'Afrique; leurs bandes effrayées s'envolent avec un fort bruissement; leur voix singulière: *hi ha hou*, résonne de toutes parts; ils ne peuvent échapper à l'œil du voyageur. C'est de cette espèce que nous allons nous occuper.

Caractères. — Cet oiseau (*fig. 48*) brille par son plumage. Il a le dos vert-olive pâle, le ventre jaune clair; la tête, le cou, la poitrine d'un vert cendré; les épaules d'un rouge vineux; les couvertures des ailes noirâtres, largement bordées de jaune clair; les rémiges noirâtres, à liséré clair; les rectrices noires dans leur moitié antérieure, d'un gris d'argent dans leur moitié terminale; la pupille entourée d'un liséré étroit, bleu foncé; le reste de l'iris d'un rouge pourpre; l'œil entouré d'un cercle nu, rouge bleuâtre; le bec blanc, à reflets bleuâtres à la base, rouge pâle à la pointe; la cire rouge-de-coq sale; les pattes d'un jaune-orange foncé. L'espèce a 33 cent. de long et 58 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de

19 cent., celle de la queue de 12. La femelle a le même plumage que le mâle; elle est seulement un peu plus petite.

Distribution géographique. — Le phalacrotreron d'Abyssinie habite tout le centre et le sud de l'Afrique. Le Vaillant l'a observé dans le pays des Grands Namaquois; d'autres naturalistes l'ont vu dans l'ouest de l'Afrique et en Abyssinie.

Mœurs, habitudes et régime. — Temminck dit qu'il y habite les basses régions; que pendant la chaleur du jour, il se tient perché à la cime des arbres, dans une immobilité complète; qu'à l'entrée de la saison des pluies, il se dirige vers le sud de l'Afrique, réuni à ses semblables en troupes nombreuses, qui volent à une hauteur surprenante. Quant à moi, je ne le regarde pas comme un oiseau voyageur, et tous les auteurs récents sont de mon avis. D'après mes observations, de petites familles de ces oiseaux habitent les vallées profondes et les parties du Samchara au pied des montagnes, là où se manifeste dans

L. REILL.

IV — 310

toute sa splendeur la végétation tropicale. Heuglin a vu cette espèce dans le sud du Sennar, sur les bords du Nil Blanc et dans le Kordofahn.

Dans le Samchara, ces oiseaux se tiennent sur les hautes mimosées qui recouvrent de leurs branches l'arbre de Judée et les *cissus* aux tiges quadrilatères et couvertes de vrilles; dans les vallées des montagnes, ils s'établissent sur les superbes tamarins, sur les kigélics à la cime touffue, au milieu de l'épais feuillage des gigantesques *sycomores*. Partout où se trouvent réunis trois ou quatre de ces arbres, on peut être sûr d'y trouver des phalacrotrérons; des *sycomores* isolés mêmes leur servent le matin et le soir de lieu de rassemblement; au milieu du jour, de refuge contre les rayons brûlants du soleil.

Parfois, on rencontre ces oiseaux par paires; mais le plus souvent ils forment des bandes de huit à vingt individus; je n'en ai jamais vu de plus nombreuses. Même en volant, les deux individus d'un même couple ne se séparent pas. Ils se perchent l'un à côté de l'autre, et au milieu même d'une bande, il n'est pas difficile de reconnaître chaque paire.

Le phalacrotréron d'Abyssinie semble en effet surpasser tous les autres pigeons en tendresse; il donne à sa femelle des témoignages tout particuliers de son amour. Comme les autres pigeons, il se presse contre elle, la caresse, s'élève bruyamment dans les airs pour en redescendre doucement. On le voit aussi étendre avec grâce et élégance ses ailes au-dessus de l'objet de son amour; exécuter, pour lui plaire, des évolutions que seuls, d'ordinaire, accomplissent les perroquets. Malheureusement, mon séjour dans ces contrées ne coïncida pas avec l'époque des amours de ces oiseaux, et je ne pus observer leurs allures pendant ces moments; j'en vis cependant assez, pour être convaincu de la véracité des récits des autres voyageurs.

Cette espèce a, en effet, beaucoup de ressemblance avec les psittaciens. Ses couleurs, vert et jaune vif, rappellent celles des perroquets. Comme eux, elle grimpe de branche en branche et prend des postures vraiment singulières. Souvent le chasseur y est trompé, et croit voir un perroquet. Je mentionnerai encore ce fait: que notre phalacrotréron se tapit souvent sur la branche où il est posé, à la façon d'un engoulevant endormi. Son vol rapide est accompagné d'un bruit sifflant, différent du bruit que font les autres pigeons en volant. Sa voix seule n'a rien d'agréable; elle ressemble un peu à un hurlement. Jamais je n'ai entendu ce pigeon roucouler.

Dans l'estomac de ceux que j'ai tués, j'ai trouvé des baies de diverses espèces, et les indigènes m'ont assuré qu'on ne rencontrait cet oiseau que là où croissaient des arbres ou des buissons à fruits. Ce régime explique comment cet oiseau ne vient jamais à terre; pour ma part, je ne l'ai jamais vu que perché sur un arbre.

Le Vaillant dit que cette espèce niche dans un tronc d'arbre creux, et qu'elle y pond, sur un tas de mousse et de feuilles sèches, quatre œufs d'un blanc jaunâtre. Je n'ai, sur ce sujet, aucune donnée positive, mais je crois cette assertion entachée d'erreur.

Chasse. — Cet oiseau n'est facile à chasser que pour celui qui se met à l'affût sous un de ses arbres favoris. Il est très-prudent, craintif, et ne se laisse pas approcher facilement.

Captivité. — Peut-on garder en captivité un phalacrotréron d'Abyssinie, pris adulte? Je l'ignore. Le Vaillant raconte avoir déniché un jour quatre jeunes, et les avoir conservés tant qu'il eut des fruits à leur donner; quand il en manqua, ils refusèrent toute autre nourriture et périrent.

LES COLOMBIDÉS — *COLUMBÆ*.

Die Tauben, the Doves.

Caractères. — Les colombidés diffèrent des treronidés par leur bec de longueur moyenne, faible, corné seulement à sa pointe, mou à la base, recouvert d'une cire; leurs pattes plus élevées, à plante plus étroite et mieux disposée pour la marche; leur queue formée de douze

pennes, arrondie ou tronquée à angle droit; leur plumage moins vivement coloré.

C'est à cette famille qu'appartiennent toutes les espèces de pigeons indigènes, et celles qui sont devenues domestiques.

Distribution géographique. — Les colom-

bidés habitent l'Ancien et le Nouveau-Monde ; mais l'Ancien Monde est plus riche en genres et en espèces.

LES PALOMBES — *PALUMBUS*.

Die Ringeltauben, the Ring-Doves.

Caractères. — Les palombes, qu'on nomme aussi *ramiers*, sont caractérisées par leur stature vigoureuse, leur queue ample et relativement longue, leurs tarses plus courts que le doigt médian et légèrement emplumés au-dessous de l'articulation tibio-tarsienne.

LA PALOMBE A COLLIER — *PALUMBUS TORQUATUS*.

Die Ringeltaube, die Ho'ztaube, the Ring-Dove.

Caractères. — La palombe à collier, plus connue sous le nom de *palombe*, *pigeon ramier* ou simplement *ramier* (*fig. 49*), a la tête, la nuque et la gorge d'un bleu foncé, le haut du dos et des ailes d'un gris-bleu foncé ; le bas du dos et le croupion bleu clair ; la tête et la poitrine gris vif ; le bas du ventre blanc, le reste de la partie inférieure du corps bleu clair ; la partie inférieure du cou ornée de chaque côté d'une tache blanche brillante ; le derrière et les côtés du cou d'un vert doré, à reflets bleu et cuivre-rossette ; les rémiges gris ardoisé, avec les primaires bordées de blanc ; les rectrices d'un cendré foncé en dessus, passant au noir vers l'extrémité, avec une large bande transversale d'un gris bleuâtre en dessous ; l'œil jaune-de-soufre clair, le bec jaune pâle à la pointe, rouge à la racine ; les pattes d'un rouge bleuâtre. Cet oiseau a 45 cent. de long et 79 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 23 cent., celle de la queue de 18. La femelle est un peu plus petite que le mâle, et les jeunes ont des teintes plus mates.

Distribution géographique. — La palombe à collier se trouve dans toute l'Europe, depuis le sud de la Scandinavie jusqu'à l'extrême sud, et en Asie, depuis le centre de la Sibérie jusqu'à l'Himalaya. Dans ses migrations, elle arrive dans le nord-ouest de l'Afrique ; on ne l'a jamais vue dans la région du nord-est. Dans le midi, elle est déjà plus rare que dans nos contrées ; j'en ai cependant rencontré des bandes nombreuses dans certaines parties de l'Espagne.

Mœurs, habitudes et régime. — La palombe à collier est un véritable oiseau sylvicole, ou du moins arboricole. Chez nous on la rencontre dans toutes les forêts, quelle que soit leur étendue, quelle qu'en soit l'essence prédominante. On la voit dans les montagnes comme en

plaine, près des villages comme loin de toute habitation. Elle semble préférer cependant les forêts de pins, de sapins, d'épicéas, pour cette seule raison, sans doute, que les graines de ces arbres sont pour elle des aliments de prédilection. Exceptionnellement, elle vient fixer sa demeure dans les villages ou même dans les villes. Il y a des palombes qui nichent sur les arbres des promenades de Dresde, de Leipzig, et dans les jardins d'Iéna ; à Paris, les jardins des Tuileries, du Luxembourg, du Muséum d'histoire naturelle sont, neuf mois de l'année, les demeures habituelles d'une foule de palombes.

Dans le Nord, la palombe à collier est un oiseau de passage, qui arrive et s'en va avec une grande régularité ; déjà dans le midi de l'Allemagne, mais surtout en Espagne et en Italie, elle est sédentaire. Celles qui vivent l'été chez nous s'en vont en automne dans le midi de l'Europe, et hivernent dans des contrées où elles ont souvent à souffrir des intempéries, pendant plusieurs semaines. J'ai rencontré en hiver des bandes nombreuses de ces oiseaux près de Madrid et dans la Sierra Nevada, mais j'ai appris en même temps qu'elles y étaient aussi abondantes en été qu'en hiver. Dans le centre de l'Allemagne, les palombes à collier arrivent en mars, quelquefois déjà en février, et y restent jusqu'au milieu ou à la fin d'octobre. D'après les observations de mon père, elles ne se montrent pas toujours en égal nombre dans les mêmes localités ; leur choix paraît être déterminé par les circonstances. Quand les cônes de pins ont bien mûri, elles sont très-nombreuses dans les forêts de conifères ; sinon, c'est dans les autres bois qu'elles fixent leur séjour.

Mon père, le premier, a donné une description exacte et complète de leur genre de vie. « La palombe, dit-il, est un oiseau craintif. Elle marche bien, sinon vite. En marchant, elle tient le corps tantôt horizontal, tantôt redressé, et incline sans cesse le cou. Elle se perche à la cime des arbres ou se cache au milieu des branches. Elle a ses arbres de prédilection, où on la trouve tous les matins. Ces arbres sont en général ceux qui dominent tous les autres, ou ceux dont la cime est desséchée. Son vol est élégant, rapide, facile ; quand elle prend son essor, ses ailes produisent un grand bruit, un claquement, et pendant le vol, une sorte de sifflement. De loin, on peut reconnaître cet oiseau, non-seulement à sa taille, mais encore à sa longue queue et à la tache blanche qui marque ses ailes.

« Pour décrire ses habitudes, je ne puis mieux

faire que de donner le récit de sa journée. A la tombée de la nuit, le mâle et la femelle se rejoignent au voisinage de leur nid. Avant le lever du soleil, ils s'éveillent et le mâle va se percher sur son arbre favori. Il y commence à roucouler; sa voix est plus forte que celle du pigeon des champs; on peut la rendre par *rouckkouckkouck*, et *koukoku* ou *roukoku koukou*. Il est à ce moment solidement perché sur une branche, le cou gonflé. Son cri, qu'il répète trois ou quatre fois de suite, est d'autant plus rapide qu'il est lui-même plus excité. Les autres mâles, attirés par ce cri, viennent se percher sur des arbres voisins, et tous roucoulent à l'envi. Il est à noter que, généralement, trois mâles se font entendre, rarement deux, jamais quatre. Tous sont perchés sur des arbres élevés, souvent à l'extrême sommet. Une fois, je vis un mâle, posé à terre, roucouler ainsi devant sa femelle; j'en vis aussi un autre voler au-dessus de moi, tout en roucoulant. La femelle arrive à son tour, et se pose près du mâle, qui cesse de roucouler, mais pousse de temps à autre ce petit cri: *pouh* ou *houh*; c'est l'indice d'un grand contentement. Il semble par là vouloir célébrer sa victoire sur les rivaux qui l'entourent. C'est le matin, par de chaudes journées, et s'il ne fait pas de vent, que les palombes roucoulent le plus; je les ai cependant entendues par des temps de pluie et même de neige; elles roucoulent surtout au moment où elles se préparent à une nouvelle couvée.

« A 7, 8 ou 9 heures du matin (le temps est variable), le mâle se tait, et si sa femelle n'a ni œufs ni petits, il va avec elle chercher sa nourriture. A 10 heures, il recommence à roucouler, mais plus faiblement, et pendant très-peu de temps. A 11 heures, il gagne l'abreuvoir, puis se tient caché pendant le milieu du jour au sein d'un arbre touffu. A 2 ou 3 heures, il se met de nouveau en quête de nourriture; à 5 ou 6 heures, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard, il roucoule encore, et, après s'être abreuvé, il se livre au repos.

« Au printemps et en été, on voit d'ordinaire les palombes à collier par paires, rarement en sociétés. Au moment de l'accouplement, le mâle se montre très-excité. Il ne peut rester en place; il vole, s'élève dans l'air obliquement, frappe violemment les pointes des ailes, qu'on entend battre de très-loin, descend en planant, et continue ce jeu pendant longtemps. Sa femelle le suit quelquefois; mais, d'ordinaire, elle reste perchée et l'attend tranquillement. Il re-

vient généralement auprès d'elle après avoir exécuté ses évolutions aériennes. Jamais je n'ai vu deux mâles se battre pour posséder une femelle.

« Une fois l'emplacement du nid choisi, les deux époux apportent des matériaux, mais la femelle seule travaille à la construction de l'édifice. Ce nid est profond et élevé. J'en ai vu, sur des sapins, des chênes, des hêtres, des aulnes et des tilleuls, à une hauteur de 10 à 30 pieds au-dessus du sol; d'ordinaire, il est établi dans un endroit très-caché, sur un baliveau dans un taillis, ou sur une maîtresse branche, non loin du tronc. Il est formé de bûchettes sèches de pin, de sapin, de hêtre, etc.; mais il est construit si lâchement, qu'on peut souvent voir les œufs au travers. Il est aplati, n'a qu'une petite dépression, dans laquelle sont logés les œufs, et a généralement de 12 à 15 pouces de diamètre. Quoique grossièrement établi, il est cependant assez solide pour résister au mauvais temps; je n'en ai jamais vu un seul qui ait été renversé par le vent. Souvent, les palombes ne construisent pas de nid; elles se contentent de celui qu'un écureuil aura abandonné, et se bornent à l'aplatir, et quelquefois à le garnir de quelques branches. J'ai un jour trouvé des œufs de palombe dans un vieux nid de pie, dont les anciens propriétaires avaient enlevé le dessus, pour le faire entrer dans une nouvelle construction.

« Les œufs, au nombre de deux, sont minces, à pores écartés, d'un blanc brillant, également arrondis aux deux extrémités. J'en ai trouvé de la dernière quinzaine d'avril à la fin de juillet. Les deux parents les couvent: le mâle, depuis 9 ou 10 heures du matin, jusqu'à 3 ou 4 heures du soir.

« Les palombes témoignent fort peu d'attachement à leur progéniture. Chasse-t-on un de ces oiseaux de dessus son nid, on peut être assuré qu'il abandonnera les œufs et on peut les enlever. Dans ce cas, jamais je n'ai vu la palombe revenir. Aussi, quand je trouve maintenant une palombe dans son nid, je passe outre, sans faire semblant de la remarquer, pour qu'elle ne parte pas. Cependant, si l'on chasse les deux époux du voisinage du nid qu'ils sont en train de construire, ils y retournent. Quand les petits sont éclos, leurs parents leur témoignent beaucoup de tendresse, mais bien moins que ne le font les autres oiseaux. J'enlevai un jour d'un nid une jeune palombe et je laissai l'autre en place; les parents cessèrent, dès ce moment, de la nourrir. Jusqu'à ce que les petits soient couverts de plu-

mes, un des parents reste sans cesse auprès d'eux pour les réchauffer; la mère, quand le temps est mauvais, continue à agir de même la nuit et le jour, jusqu'à ce qu'ils prennent leur essor. Dans les premiers jours de leur existence, les petits sont nourris du produit caséux de la sécrétion du jabot des parents; plus tard, ceux-ci leur donnent des graines, qu'ils ont fait ramollir dans leur jabot. Les petits reçoivent leur nourriture, le matin, entre 7 et 8 heures; le soir, entre 4 et 5; ils font à ce moment entendre un murmure particulier de satisfaction. Quand on veut les dénicher, ils donnent des coups de bec. Une fois qu'ils ont pris leur essor, les parents les gardent avec eux pendant quelque temps, leur apprennent à chercher leurs aliments et à éviter le danger. D'ordinaire, chacun des deux parents emmène un petit avec lui. »

Les graines des conifères sont le mets de prédilection des palombes; en été, on en trouve souvent plein leur jabot. Elles ne les ramassent pas à terre; mais, comme mon père l'a très-bien vu, elles les enlèvent des cônes encore adhérents à l'arbre. Elles mangent, en outre, des céréales, des graines de graminées, et quelquefois des limaces et des vers; à la fin de l'été, elles mangent des myrtilles. Au dire de Naumann, elles seraient friandes de glands et de faines. Ceci concorde parfaitement avec ce que j'ai observé en Espagne, où elles se nourrissent surtout des glands du chêne vert.

Les quelques grains que la palombe cueille dans les champs, on peut les lui donner; ils seraient perdus quand même, et les pertes insignifiantes qu'elle peut ainsi causer à l'homme sont grandement compensées par les services qu'elle lui rend en détruisant les mauvaises herbes. Elle ne cause donc pour ainsi dire aucun dégât, et mérite par conséquent d'être regardée comme un animal utile. Pour moi, je vois en elle un oiseau qui ne devrait manquer dans aucune forêt; qui contribue pour une large part à son animation, et doit être le bienvenu de tous. Et cependant, le paysan avare, le chasseur du dimanche la poursuivent en tout temps; l'habitant du midi de l'Europe cherche, autant qu'il est en son pouvoir, à éclaircir les rangs des palombes, qui viennent hiverner dans son pays (1); heureusement ce n'est pas un oiseau facile à appro-

(1) Il sera question des chasses qu'on lui fait dans le midi de l'Europe à propos du colombin, qui est l'objet des mêmes chasses (p. 231).

cher. Celles qui se reproduisent dans les villes; qui, établies à quelques pieds des promeneurs, vaquent sans crainte à leurs occupations; qui semblent privées, en un mot, doivent être considérées comme formant exception. En général, la palombe est craintive; elle ne se fie jamais à l'homme, quelque inoffensif qu'il puisse paraître, et cette prudence la protège contre son plus grand ennemi. C'est la raison qui fait que cet oiseau n'a pas été détruit dans nos contrées. Outre l'homme, elle a d'ailleurs d'autres ennemis à craindre. De temps à autre, une palombe adulte devient la proie du milan ou du faucon; les chats sauvages, les martes, les écureuils, peut-être l'épervier femelle, et le chat-huant détruisent ses petits.

Captivité. — La palombe à collier s'appriivoise assez facilement; on peut la garder longtemps en cage, car elle n'est pas difficile à nourrir: des graines de diverses espèces lui suffisent. Mais ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle se reproduit en captivité. A ma connaissance, Pietruski est le premier qui ait obtenu des palombes nées en cage. On arrive plus facilement à ce résultat, maintenant que l'usage des grandes volières s'est introduit dans les jardins zoologiques. A Hambourg, les palombes à collier se sont accouplées, et elles auraient élevé des petits sans un accident. La palombe vit en bons rapports avec les autres pigeons; elle ne réclame pas pour elle le droit du plus fort, et permet à ses congénères plus faibles bien des hardiesses, sans essayer de les réprimer.

LES COLOMBES ou PIGEONS — *COLUMBA.*

Die Feldtauben.

Caractères. — Les colombes proprement dites ou pigeons de la plupart des auteurs, ont le corps ramassé; le bec court et mince; les pattes de hauteur moyenne; les ailes assez longues; la queue courte, presque tronquée à angle droit.

LA COLOMBE COLOMBIN — *COLUMBA AENAS.*

Die Hohлтаube, the Stock-Dove.

Le prince Lucien Bonaparte a voulu faire du colombin, vulgairement *pigeon bleu*, le type d'un genre à part, sous le nom de *palumbæna*; mais les caractères qu'il invoque sont loin d'être suffisants, à mon avis, pour autoriser pareille distinction.

Caractères. — Le colombin a la tête, le cou, les sus-alaires, le bas du dos et le croupion bleus; le haut du dos gris-bleu foncé; la région du jabot d'un rouge vineux; le ventre et la poitrine d'un bleu terne; les rémiges et les extrémités des rectrices bleu-ardoise; l'aile traversée par une bande foncée, peu distincte; la gorge couleur gorge-de-pigeon, l'œil brun foncé; le bec jauné pâle, avec la base d'un rouge couleur-de-chair, nuancé de blanc; les pattes d'un rouge foncé terne. Les jeunes ont des couleurs moins nettes. Cet oiseau a de 33 à 34 cent. de long, et de 69 à 72 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 23 cent., celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — Le colombin habite à peu près les mêmes pays que la palombe à collier. On ne l'a pas encore rencontré en Egypte, quoi qu'en ait dit Naumann. Aux Indes, il est remplacé par une espèce voisine, par la raison que les troncs d'arbres creux, qui lui sont des retraites nécessaires, ne sont pas suffisamment multipliés.

Mœurs, habitudes et régime. — La colombe colombin est plus rare dans nos contrées que la palombe à collier. On la trouve dans les forêts, même sur des arbres isolés où elle rencontre un trou pour nicher; souvent même elle s'établit tout auprès des villages. Dans l'Allemagne centrale, les colombins arrivent un à un au mois de mars, et se réunissent en bandes quand ils s'en vont, au mois d'octobre. Ils passent l'hiver dans le midi de l'Europe, et s'avancent très-rarement jusque dans le nord-ouest de l'Afrique.

Le colombin est moins sauvage que la palombe à collier; ses mouvements sont plus vifs; il marche d'une manière plus dégagée et le corps relevé; il vole facilement. En prenant son essor, il produit un claquement, que suit bientôt un sifflement assez fort; il se pose en planant doucement, et sans faire de bruit. Son roucoulement diffère de celui des autres pigeons; on peut le rendre par *hou hou hou*. « Tout en roucoulant, dit mon père, le colombin gonfle son cou, et, comme la palombe, reste immobile sur sa branche; il diffère en cela du pigeon domestique, qui court çà et là en roucoulant. Du mois d'avril au mois de septembre, le colombin roucoule; quelquefois on n'entend qu'un seul mâle; parfois, cependant, un autre lui répond, et là où plusieurs arbres élevés sont voisins, plusieurs individus roucoulent à l'envi. Ils ne roucoulent pas seulement le matin, avant midi, et le soir, comme les palombes,

mais à toute heure de la journée, dès que le mâle se trouve près de sa femelle ou de ses petits. »

Le colombin tient beaucoup à la demeure qu'il a choisie. L'effraye-t-on, il va se poser non loin de là, et y retourne dès que le danger est passé.

Il se nourrit de graines de toute espèce. Il va à leur recherche, le matin, de huit à neuf heures; le soir, de trois à quatre heures, et se rend à cet effet dans les champs et les prairies; entre 11 heures et midi, et le soir, il va s'abreuver.

Un couple de colombes colombins est un vrai type d'amour conjugal. Le mâle ne quitte pas sa femelle; il reste près d'elle, la distrait par ses roucoulements, pendant qu'elle couve, et l'accompagne si elle est chassée de dessus ses œufs. A peine arrivé au printemps, le couple cherche, pour nicher, un trou dans un tronc d'arbre, et au commencement d'avril, on peut y trouver la première couvée. Si rien ne vient les troubler, les colombins ont trois nichées par an, mais jamais ils n'en élèvent deux dans le même nid. La cause de ce fait tient à ce que les pigeons ne débarrassent pas le nid des ordures que les petits y déposent; aussi, lorsque ceux-ci sont grands, la cavité où ils étaient est-elle remplie par un tas d'ordures. Les petits y baignent dans leurs excréments, et il en résulte que les plumes de leur ventre et de leur queue en sont souillées pour longtemps. Mais, comme chaque paire a, dans le courant d'un seul été, besoin de plusieurs cavités, elle court risque de n'en pas trouver suffisamment. Elle est souvent obligée d'en conquérir une, de combattre non-seulement avec ses semblables, mais avec des pics, des étourneaux, des choucas, combats dans lesquels elle succombe souvent. L'année suivante, le couple revient à son ancien nid; les ordures n'existent plus, soit que la décomposition les ait fait disparaître, soit qu'elles aient été mangées par les insectes, soit qu'un pic ou quelque autre oiseau se soit chargé d'approprier la demeure. Quelques auteurs ont avancé que le colombin ne niche pas dans une cavité qu'un pic venait d'abandonner; mon père a pu s'assurer du contraire.

Les colombins ne sont pas seulement des époux accomplis, ce sont encore des parents dévoués. « Autant, dit mon père, la palombe à collier montre peu d'attachement à sa progéniture, autant le colombin lui témoigne de dévouement. Il ne quitte pas ses œufs; on peut

même quelquefois le prendre sur son nid, sans qu'il cherche à s'enfuir; il revient à sa couvée au péril de sa vie. La femelle se laisse tuer sans abandonner ses petits. »

Le colombin a les mêmes ennemis à redouter que la palombe à collier; mais la situation même de son nid lui en donne encore d'autres; la marte, l'hermine en détruisent probablement beaucoup. On a cependant observé des cas d'amitié, si on peut parler ainsi, entre cet oiseau et des carnassiers. On abattit un jour un chêne, dans le voisinage de la maison de mon père; dans un trou, à la base de l'arbre, étaient quatre jeunes martes; dans un autre, près de la cime, se trouvaient deux petits colombins. Cette coïncidence ne se retrouvera peut-être plus.

Chasse. — Les oiseaux de proie, les mammifères carnassiers ne sont pas les plus grands destructeurs des colombins; l'homme est leur pire ennemi, car, dans certaines localités, il leur fait des chasses très-meurtrières. Nous emprunterons au *Journal des Chasseurs* la description de quelques-unes de ces chasses, dans le midi de la France.

« Dans nos contrées méridionales et principalement le long des côtes de la Méditerranée, dit le vieux chasseur, on remarque, tous les ans, des passages considérables de colombins et de ramiers qui se dirigent, au printemps, des Pyrénées vers les Alpes, et qui s'en retournent, en automne, des Alpes vers les Pyrénées. Le passage du mois de mars ne dure que quinze à vingt jours au plus; mais celui d'automne, qui commence dès les derniers jours de septembre, se prolonge souvent jusqu'à la mi-novembre.

« Les colombins passent par bandes de dix, vingt, trente, quarante et quelquefois plus de cent. Les bandes de ramiers, que nous appelons ici palombes, se réunissent en une même troupe et voyagent de compagnie.

« Le passage des colombins commence au lever du soleil. Il se ralentit vers le milieu du jour, ces oiseaux stationnant alors dans les champs pour y chercher leur nourriture, ou sur les arbres pour se reposer. Ils continuent ensuite leur migration jusqu'au coucher du soleil. Les colombins sont extrêmement sauvages et méfiants. Pour les tirer, il faut ou les surprendre, ou se poster, sans en être vu, sur leur passage. On emploie aussi diverses ruses pour les approcher. Ma maison de campagne se trouvant favorablement située pour cette chasse, depuis longues années nous leur faisons une guerre assidue. Voici les diverses manières de nous y prendre.

« Dans les champs situés vers la venue du passage, c'est-à-dire, au printemps, du côté du couchant, et en automne, vers l'orient, on place, près les uns des autres, douze ou quinze cornets de papier gris, de la nuance la plus rapprochée de la couleur du biset, et on les fixe à terre, en introduisant dans chacun un caillou, pour empêcher qu'ils ne soient emportés par le vent. Ces cornets figurent parfaitement, même vus d'assez près, une troupe de bisets posés.

Les colombins de passage, qui les aperçoivent de très-loin, ne manquent pas de se détourner de leur route, et d'arriver, en planant, pour se mêler avec eux. Lorsqu'ils reconnaissent leur méprise, ils ne laissent pas de se poser à côté.

« Pendant tout le temps que dure leur passage, cinq ou six fusils fortement chargés sont déposés ensemble derrière une des principales portes du château. Dès qu'une troupe de colombins s'abat dans un des champs, un garde-chasse ou un enfant placé en sentinelle en avertit par le cri : *aux bisets ! aux bisets !* Les premiers chasseurs qui se trouvent prêts, s'emparent, chacun, d'un fusil et se placent à trente ou quarante pas de distance les uns des autres, le long d'une allée, dans la direction du passage. Si les colombins sont posés près d'un fossé ou d'un mur à la faveur duquel on puisse les approcher sans être aperçu, un des chasseurs va les tirer à terre ou au partir : sinon, un valet de ferme ou le premier venu les fait enlever. Les colombins ne manquent jamais de reprendre leur même route, et reçoivent, en passant sur les chasseurs postés, plusieurs coups de feu qui leur font toujours éprouver des pertes. On recharge aussitôt les fusils; on les remet derrière la porte, et chacun retourne à ses occupations. Les jours de grand passage, on a ainsi des alertes continuelles, et il nous est arrivé, cent fois, pendant le dîner de nous lever de table, avec la permission des dames, pour faire une de ces fusillades, ce qui est l'affaire de quelques minutes. Souvent la société entière vient prendre part à ce spectacle. Les colombins passent quelquefois si près de la maison, qu'ils reçoivent des coups de fusil des balcons et des terrasses, et qu'il en tombe dans le parterre, dans les vergers, dans les cours et jusque sur les toits. On trouverait difficilement une autre chasse qui puisse procurer un amusement acheté par moins de fatigue.

« Parmi les coups singuliers auxquels cette chasse donne journallement lieu, j'en citerai un, bien extraordinaire par sa réussite, dont j'ai toujours conservé le souvenir. J'étais allé faire

partir une bande de colombins posés. Couché dans un fossé, derrière une touffe de joncs, j'attendis qu'en se promenant dans le champ ils s'approchassent à portée et se missent en ligne. Sur mon premier coup, il en resta sept. Tous les autres s'enlevant pêle-mêle, firent un grand tour pour se rallier, et apercevant ceux qui se débattaient par terre, ils vinrent passer dessus. J'étais resté blotti sans me montrer. De mon second coup détaché à la croisée, j'en abattis huit. Il n'en resta sains et saufs que huit autres qui prirent à l'instant leur ligne de passage, et qui furent si bien reçus et tirés si à propos par nos chasseurs postés, qu'il n'en échappa qu'un seul que nous regardions, tous, s'éloigner à notre grand regret. Tout à coup un coup de fusil part, et l'oiseau tombe. Un de nos gardes-chasse, averti par la fusillade, le voyant venir droit à lui, se cacha derrière un buisson, et le tira au-dessus de sa tête; de sorte que de vingt-trois colombins pas un seul qui pût porter des nouvelles.

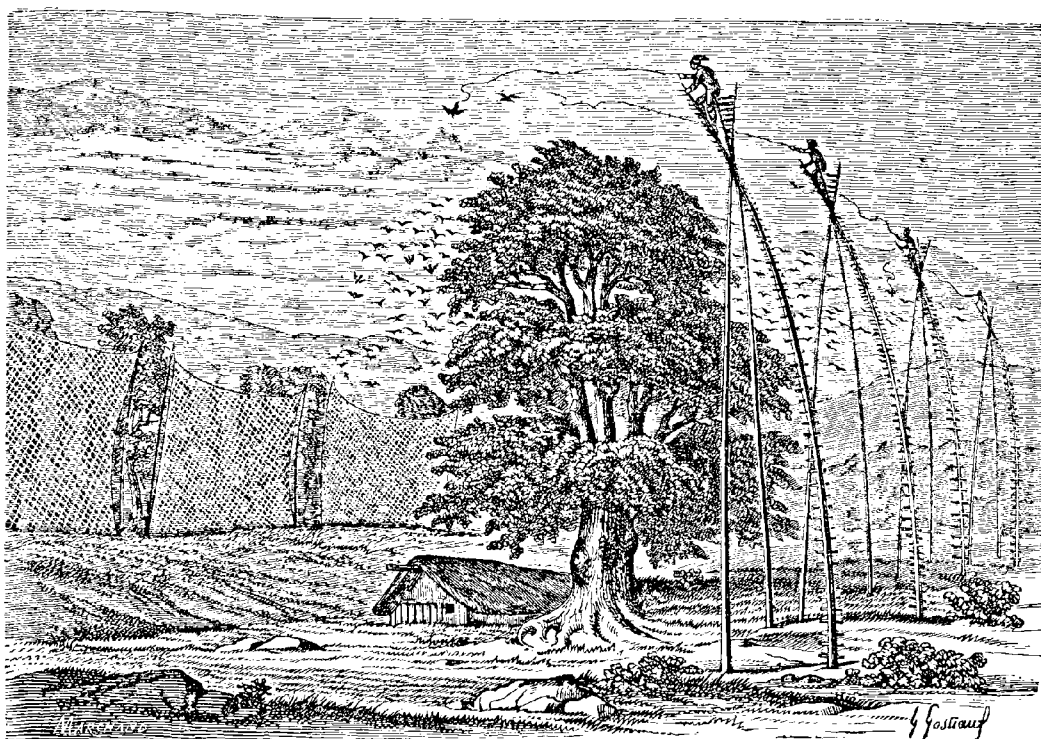
« En revanche, il nous est quelquefois arrivé de faire une décharge de douze ou quinze coups de fusil sur des troupes extrêmement nombreuses, sans atteindre un seul individu. Un pareil désappointement est ordinairement dû à des amateurs introduits dans nos rangs, qui, malgré l'injonction cent fois répétée de ne pas faire feu avant l'ordre, n'attendent pas, dans leur impatience, que les oiseaux arrivent jusqu'à eux et les tirent trop en avant. Les colombins rebroussement aussitôt chemin, s'éparpillent, montent dans les nues et passent hors de portée. Il est beaucoup d'oiseaux, et les pigeons sont de ce nombre, dont le plumage est si épais et si serré, que le plomb qui le frappe par devant n'a pas la force de le traverser ni de pénétrer dans les chairs. Aussi, un chasseur qui a de l'expérience, lorsqu'il voit des oiseaux venir droit à lui, ne les tire qu'au-dessus de sa tête ou à la croisée, et plus souvent encore lorsqu'ils l'ont un peu dépassé.

« Une autre cause très-fréquente de non-réussite est qu'un chasseur, peu habitué à voir arriver sur lui des volées épaisses, perd la tête. Emporté par sa vivacité, il dirige promptement son coup d'œil et non le canon de son fusil vers le gros de la troupe et tire au hasard. Quelque nombreuse que soit une bande d'oiseaux, on doit toujours en choisir un seul parmi les premiers dans la volée et le bien ajuster, sans s'occuper des autres qui ne laissent pas de payer cher le mauvais voisinage.

« A 3 ou 400 mètres de notre habitation est un bois taillis d'environ 30 hectares, situé

sur un plateau qui domine une vaste plaine. Ce taillis, parsemé de chênes antiques et d'énormes pins, est le refuge de tous les oiseaux de passage blessés ou égarés. Il est également, tous les soirs, la remise d'une grande partie des oiseaux des environs qui viennent y passer la nuit. Auprès d'un vieux chêne couronné ou d'un pin à branches à demi desséchées, on dresse à force de bras, cinq ou six grands arbres secs, et l'on construit à portée une cabane à laquelle on pratique des jours qui ont vue sur toutes les branches de cette espèce de bosquet. Pendant l'automne, il passe dans nos contrées une quantité énorme d'oiseaux de proie. Les jours de grands vents, ces oiseaux sont obligés de s'abattre, et viennent se reposer sur cet affût (c'est le nom consacré). On y tue souvent des aigles de diverses espèces, quelquefois des vautours, mais journellement des halibuzards, des jean-le-blanc, des milans, des buses, des faucons, et un plus grand nombre encore d'oiseaux de proie des petites espèces, tels que l'autour, le hobereau, la crécerelle, l'épervier, l'émérillon, etc. Il se pose aussi sur ces arbres beaucoup de corneilles, de geais, de pies, de grives, d'étourneaux; mais c'est surtout à la chasse des colombins et des palombes que cet affût est destiné. Pour mieux les y attirer, on place à la cime d'un arbre sec cinq ou six oiseaux postiches. Dans ma jeunesse, ils étaient moulés en plâtre et peints de couleur naturelle; mais comme ils étaient exposés à recevoir souvent des coups de fusil des chasseurs qui, en passant, s'y méprenaient, les plombs leur enlevant de nombreuses écailles, ils étaient, en peu de jours, ou mutilés ou métamorphosés en pigeons domestiques. Depuis fort longtemps ils sont sculptés en bois; les grains de plomb s'y incrustent, et, quoiqu'ils en soient criblés, ils ne sont jamais défigurés. Il ne faut pas que les *simbels* (c'est le nom technique du pays) soient placés sur les mêmes arbres où l'on veut que les colombins se perchent, mais sur un arbre à côté, parce que les colombins qui se poseraient avec eux, leur voyant le cou tendu, resteraient dans la même position, prêts à décamper au moindre objet qu'ils viendraient à découvrir. Ces simbels sont d'un effet merveilleux pour arrêter les colombins voyageurs qui, après avoir rôdé un instant autour des arbres, s'y posent tous à la fois; de sorte que le chasseur, posté dans la cabane, n'a souvent que l'embaras de choisir le groupe le plus épais.

« Me promenant un jour dans le taillis, j'ai perçus un chasseur qui se glissait d'arbre en arbre



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 60. La chasse aux colomblins et aux palombes.

et de buisson en buisson en se dirigeant vers l'affût. Ne voyant aucun oiseau sur les arbres secs, je me doutai qu'il en voulait aux colomblins postiches, et je m'amusai à le regarder manœuvrer. Il s'approche avec toutes les précautions requises, et lorsqu'il se voit à portée, il ajuste, tire, court précipitamment quelques pas en avant, et s'arrête comme médusé. Tout à coup il pose à terre sa carnaissière, son fusil, son chapeau, sa veste, et à grands coups de pierres il assaille les simbls qui n'en pouvaient mais. Lorsque je pus contenir le rire, je m'approchai de lui : « Que faites-vous donc là ? » lui dis-je. Cet homme se retourne vers moi, les yeux hors de la tête et le visage en feu, et me répond en termes fort énergiques : « Monsieur, on ne se... moque pas des gens comme cela. » Et il recommence de plus belle sa bataille contre les faux colomblins. Je fus obligé de feindre de me fâcher pour lui faire cesser son agression, et j'eus toutes les peines du monde à le persuader que ce n'était pas lui, mais les colomblins que l'on voulait attraper. Pour achever de l'en convaincre, je lui permis d'entrer dans la cabane, et de se venger de sa méprise sur les premiers arrivants. Il se retira au bout de trois

ВРЕМ.

quarts d'heure avec une demi-douzaine de victimes, en me faisant mille excuses, et en me priant de garder le silence sur son aventure, qu'il fut le premier à divulguer en arrivant à la ville.

« A l'époque des passages, on entend souvent de la maison, vers le bois, un coup de fusil suivi de bruyants éclats de rire. Les nombreux chasseurs qui passent aux environs, et qui, la plupart, y ont été successivement pris, ne manquent pas d'envoyer leurs camarades, qui ignorent ce stratagème, s'y attraper à leur tour.

« Depuis bien des années le passage des colomblins et des ramiers a considérablement diminué. On n'en voit plus la même quantité qu'autrefois. Quelle en est la cause ? On l'attribue généralement au goût de la chasse partout répandu et à l'augmentation du nombre des chasseurs. Je n'en suis pas parfaitement convaincu. Il est certain que, si les chasseurs ont réellement contribué à cette diminution, ce ne sont pas les nôtres qu'il faut en accuser. Excepté dans un très-petit nombre d'habitations avantageusement placées, comme la mienne, où l'on s'est de tout temps adonné fructueusement à la chasse aux colomblins, il s'en est toujours tué infiniment peu dans

IV — 341

nos environs. Ces oiseaux passant presque tous à une grande élévation et hors de portée, je puis assurer que, dans vingt lieues carrées de pays, il n'en a jamais péri un sur mille de ceux qu'on a vus passer. Sur les coteaux nus et arides qui avoisinent nos étangs et la mer, on fait, en automne, aux colombins, une chasse au filet assez remarquable.

On se sert d'un rets saillant d'une grande dimension, puisqu'il a 30 mètres de longueur sur près de 4 de hauteur. L'oiseleur, caché dans une cabane en pierre, a trois de ces rets tendus à la file les uns des autres à sa droite, et un pareil nombre à sa gauche. Les cordes ou tirants de ces six filets viennent toutes aboutir à ses pieds. Lorsqu'il voit arriver une bande de colombins ou de ramiers, volant assez bas, il saisit le tirant du filet qu'il juge dans la direction de leur vol. Au moment où ils passent, il tire et enveloppe quelquefois la troupe entière. Cette chasse serait très-meurtrière, si l'on pouvait la faire tous les jours avec succès; mais comme les colombins passent presque toujours trop haut, et qu'ils ne rasant la terre que par un grand vent d'ouest, à peine si, pendant tout le passage, on rencontre cinq ou six jours de bonne chasse.

« Dans la Basse-Navarre, le Béarn, le Bigorre et les autres contrées voisines des Pyrénées, on a pris, de temps immémorial, aux filets, une immense quantité de colombins et de ramiers.

« On choisit entre deux chaînes de montagnes une gorge large à son ouverture et qui aille en se rétrécissant : à son extrémité doit se trouver une surface plane et unie d'environ cent pas carrés, qu'on appelle *fonte* dans le pays. L'embouchure étroite est entièrement fermée par des filets dont le nombre varie suivant la largeur de la gorge (fig. 60). Ces filets, qui ont chacun 8 ou 9 mètres de largeur, sur 18 de hauteur, sont hissés, par le moyen de poulies, à des arbres qui n'ont pas moins de 25 à 30 mètres d'élévation. Ces filets sont masqués, sur le devant, par une seconde rangée d'arbres élagués dans le bas, pour donner passage aux oiseaux.

« Environ 30 mètres en avant des filets est une *trêpe* qui consiste en trois troncs d'arbres plantés en triangle à six pas les uns des autres, rapprochés et liés ensemble par le haut avec une chaîne de fer. Sur leurs cimes réunies, on construit une cabane qui est occupée par un des chasseurs, le plus intelligent.

« Des deux côtés de la gorge, le long de la crête des montagnes, sont également disposées, d'es-

pace en espace, des cabanes sur des arbres ou sur des éminences naturelles. Chacune de ces cabanes recèle un chasseur.

« Lorsqu'une volée de colombins ou de ramiers, engagée dans la gorge, veut franchir la crête, le chasseur le plus à portée lui lance un *matou*, espèce de palette blanchie et emplumée, qui imite grossièrement un oiseau de proie. Les oiseaux effrayés rétrogradent et fondent souvent jusqu'à terre. Ils sont ainsi maintenus successivement, d'un chasseur à l'autre, dans la direction des filets. Au moment où ils dépassent la trêpe, le chasseur posté dessus, leur décoche, à son tour, toujours en queue, jamais par devant, un oiseau empaillé ou un matou. Les colombins épouvantés se jettent les uns sur les autres : on lâche une détente, et oiseaux et filets tout est précipité pêle-mêle à terre.

« Ces chasses, » dit G. F. Magné de Marolles (1), « occasionnent souvent des parties de plaisir suivies de repas champêtres, sous une loge de feuillage ; repas dont les palombes, mises à la broche en sortant des filets, font les principaux frais, et qui sont assaisonnés de toute la gaieté naturelle aux habitants du pays. Cette même gaieté anime singulièrement les manœuvres, les cris et les signaux des chasseurs : ce qui, joint à quelque chose de grand et d'imposant que présente l'appareil de cette chasse, produit une sensation ravissante à tous ceux qui la voient pour la première fois. »

« Les emplacements de ces chasses sont extrêmement multipliés dans les Pyrénées. Il y en a d'établis dans tous les lieux qui en sont susceptibles. Il en est qui datent, dit-on, du treizième siècle. Plusieurs de ces emplacements occupent jusqu'à vingt-quatre chasseurs. Magné de Marolles cite une grande quantité de ces palomnières ou pantières (2), décrit leurs positions, indique le nom de leurs propriétaires et le produit de chacune. Il y en a qui, selon lui, prennent, par an, jusqu'à cinq mille ramiers, d'autres plus de huit mille colombins. « Il n'est pas d'année, » ajoute l'auteur, où, dans quelque jour de bon passage, il ne s'y fasse, dans une seule pantière, une capture de mille bisets ; et il s'en est fait une de deux mille deux cents, dans un seul jour, au Pied-Jau, dans le Courserant. »

« J'ignore si ces chasses sont aujourd'hui aussi productives. Je suis fort porté à en douter,

(1) Magné de Marolles, *la Chasse au fusil*. Paris, 1788.

(2) On appelle *palomnières* les emplacements où il se prend plus de palombes que de colombins, et *pantières* ceux où il se prend plus de colombins que de palombes.

lorsque je compare le nombre assez borné de volées de colombins et de palombes que nous voyons maintenant passer, avec la quantité immense de ces oiseaux qui traversaient nos plaines, il y a quarante ans. Cependant, comme l'on n'a vu ici, dans aucun temps, passer autant de palombes que de colombins, et que, dans les palomières des Pyrénées, on en prend proportionnellement davantage, il est à présumer qu'elles y parviennent par d'autres directions. Des témoins oculaires m'ont assuré qu'à certaines époques de l'année, tous les vallons, dans les Pyrénées, étaient couverts de nuées de palombes.

« La chasse à tir des pigeons de passage plaît assez généralement aux chasseurs, et ils saisissent volontiers l'occasion de se livrer à cet amusement. Cependant, ces oiseaux sont, à mon avis, un bien médiocre gibier. La chair du colombin est noire, maigre et sèche; celle de la palombe est un peu plus délicate; mais ni l'un ni l'autre de ces oiseaux n'ont la saveur, l'enbompoint et le coup d'œil appétissant du pigeon domestique, et surtout de nos beaux pigeons pattus. »

Captivité. — En captivité la colombe colombin s'apprivoise plus parfaitement que la palombe à collier, se mêle aux pigeons domestiques et probablement s'accouple avec eux. Si l'on n'a pas encore d'observation précise de ce fait, du moins ne le voit-on pas impossible, à en juger par la manière dont ils se conduisent les uns envers les autres. Au Jardin zoologique de Hambourg, ils vivent dans la plus parfaite amitié avec des colombes bisets, et plus d'une fois j'ai vu un mâle de cette espèce chercher à s'accoupler avec un colombin femelle.

LA COLOMBE BISÉT — *COLUMBA LIVIA*.

Die Felsentaube, the Rock-Dove.

La colombe biset, qu'on nomme aussi *pigeon de roche*, ou *pigeon des champs*, est pour nous l'espèce la plus importante; c'est d'elle, en effet, que proviennent les pigeons qui peuplent nos colombiers. Ceux-ci lui ressemblent par le plumage, les mœurs, et ils ressemblent facilement de la domesticité à l'état sauvage. Je n'ai pas besoin de dire que par *pigeons domestiques*, je n'entends parler ici que des pigeons *marrons* ou *fuyards*, comme on les appelle, et non des pigeons de race, dont l'origine peut être encore douteuse.

Caractères. — Le biset ou pigeon de roche a le dos bleu-cendré clair, le ventre bleuâtre; la

tête d'un bleu d'ardoise clair; le cou d'un bleu d'ardoise foncé, à reflets vert-bleu clair dans sa partie supérieure, pourpres dans sa partie inférieure; le bas du dos blanc; l'aile traversée par deux bandes noires; les rémiges d'un gris cendré; les rectrices d'un bleu foncé, avec la pointe noire, et les barbes externes des latérales blanches; l'œil jaune-soufre, le bec noir à la pointe, et bleu clair à la base; les pattes d'un rouge-violet foncé. Les couleurs varient peu suivant les sexes. Les jeunes sont plus foncés que les vieux. Cet oiseau a 36 cent. de long, et 63 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 22 cent.; celle de la queue de 12.

Distribution géographique. — L'on admettait autrefois que le pigeon de roche habitait toute l'Europe, la plus grande partie de l'Asie et le nord de l'Afrique. Aujourd'hui, l'on distingue, et avec raison, deux espèces au moins: le biset ou *pigeon de roche*, qui habite le nord, et la colombe ou *pigeon de montagne* (*columba glauconotos*, comme l'a appelé mon père, *columba intermedia* de Strickland), qui vit dans le sud. Dans le midi de l'Europe, les aires de dispersion de ces deux espèces semblent se confondre; dans la Sierra-Nevada, j'ai rencontré l'une et l'autre. En Égypte, la *columba glauconotos* prédomine; c'est la seule espèce que l'on trouve aux Indes, au dire de Jerdon.

Mœurs, habitudes et régime. — Sous le rapport de leur habitat, de leurs mœurs, de leur manière de vivre, ces deux espèces ne diffèrent nullement; aussi pouvons-nous les confondre dans une même description.

Le biset et la colombe de montagne se distinguent de la plupart de leurs congénères en ce qu'ils s'établissent sur les rochers, les vieux murs, jamais sur les arbres. Le biset habite les rochers et les falaises de l'Europe; on le trouve surtout le long de la côte occidentale d'Écosse, aux Hébrides, aux Orkney, aux Shetland, aux Féroë, dans la partie rocheuse de Rennesø, près de Stavanger, sur la côte occidentale de Norvège. En France, en Espagne, la colombe de montagne remplace le biset dans le sud et le sud-est.

Ces oiseaux sont rares à l'état sauvage dans l'intérieur des terres. On les y rencontre bien quelquefois, mais ils préfèrent à tout autre séjour le voisinage de la mer ou des rivières.

Graba a observé le pigeon de roche aux îles Féroë. « Il y est, dit-il, très-commun; il niche presque dans toutes les îles habitées, mais il sait si bien se cacher que les habitants ne peu-

vent s'emparer ni de ses œufs, ni de ses petits. Quand il vient chercher sa nourriture à Ind-marck, il est si prudent, son vol est si rapide, que ni les corbeaux ni les autres oiseaux de proie ne peuvent le capturer, tandis qu'ils tuent les pigeons domestiques. Je vis ces bisets voler dans une grande caverne, où je pus arriver après beaucoup de peine, et en courant bien des dangers. La caverne était éboulée, et divisée en plusieurs petites grottes, dont les ouvertures étaient masquées par des pierres plus ou moins grosses, de sorte qu'il était impossible de voir les nids des bisets. On eut beau parler, crier, jeter des pierres; rien ne put les faire sortir; on tira un coup de fusil, aussitôt la caverne s'anima, et les pigeons arrivèrent de tous côtés. »

Aux Canaries, d'après Bolle, les pigeons de montagne se trouvent non-seulement le long de la côte, mais encore dans les parties non boisées de l'intérieur; on en rencontre jusqu'à une altitude de 2,600 à 3,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Berthelot en vit à Lazarote, dans le cratère récent du volcan, malgré l'odeur de soufre et la chaleur qui y régnaient. Dans ces pays, ils dorment et ils nichent dans des cavernes. A Lazarote, on les chasse d'une façon toute particulière; on pénètre de nuit dans la grotte, avec des torches allumées, on en ferme l'entrée et on assomme les oiseaux à coups de bâton.

En Égypte, je vis beaucoup de ces pigeons le long des parois rocheuses situées près des cascades; j'en rencontrai même des bandes au milieu du désert: on aurait le droit de se demander comment ils pouvaient y trouver de quoi se nourrir. Ils sont rares dans le centre de l'Afrique où manquent les montagnes rocheuses; mais partout où est un rocher abrupt, on est sûr de les y rencontrer.

Aux Indes, ce sont des oiseaux très-communs; ils nichent dans les grottes et les cavernes des rochers, généralement près de l'eau, souvent en société du martinet alpin; c'est ce que l'on voit, par exemple, au voisinage de la célèbre cascade de Grisoppa.

Aux Indes, comme en Égypte, le pigeon de montagne vit dans un état demi-sauvage. Il habite les vieux édifices tranquilles, les enceintes des villes, les pagodes, les temples, les tours que l'on a construites à leur intention. Dans la Haute-Égypte, il existe de nombreuses constructions, qui semblent convenir mieux aux colombes qu'aux hommes. Ce sont des maisons en forme de pyramide, à toit aplati; le paysan n'en habite que l'étage inférieur; l'étage supé-

rieur, généralement peint en blanc et diversement décoré, appartient aux pigeons: on élève aussi des tours exprès pour eux seuls. A partir d'une certaine hauteur, la maçonnerie de ces colombiers est faite de grands pots ovoïdes, à parois solides, placés les uns au-dessus des autres, et reliés par du mortier fait avec de la vase du Nil. L'extrémité du pot qui est tournée en dehors est percée d'un trou suffisant pour laisser passer l'air et la lumière, mais trop petit pour qu'un pigeon puisse y entrer. Du côté opposé, au contraire, c'est-à-dire du côté qui regarde l'intérieur, le pot est largement ouvert. L'entrée de ces pigeonnières est assez grande, et entourée de faisceaux de branches scellées dans la maçonnerie. Le nombre immense de pigeons qui entourent ces constructions, montre suffisamment combien elles leur conviennent.

Dans le sud, le pigeon de montagne est sédentaire; dans le nord, les bisets émigrent. Ils se rassemblent en bandes très-nombreuses, qui ne paraissent pas se disperser pendant tout le temps de leur exil. Il est probable que souvent nous voyons de ces bandes d'émigrants, mais que nous n'y prêtons qu'une faible attention, les prenant simplement pour des bandes de pigeons fuyards ou marrons. Elles n'attirent l'attention que quand elles sont réunies à des troupes de corneilles ou de choucas, ou quand elles se posent sur les arbres, ce que ne font pas d'ordinaire les pigeons marrons. A la fin de décembre 1818, une bande d'environ un millier de couples apparut ainsi aux environs de Kreuzburg; les pigeons étaient en compagnie de freux et de choucas; le jour, ils venaient se poser sur les toits, se mêlant aux pigeons domestiques; mais le soir ils se retiraient dans la forêt, pour y passer la nuit sur les arbres. Ils restèrent jusqu'au milieu de janvier, et disparurent peu à peu, sans qu'on pût voir comment. Mon frère a observé une bande semblable non loin de notre village natal; les bisets que je vis au milieu des pigeons de montagne dans la Sierra-Nevada, étaient probablement aussi des émigrants.

Les allures du biset diffèrent peu de celles du pigeon domestique. Il est plus agile; son vol est plus rapide; il craint l'homme: pour tout le reste, les descendants nous représentent parfaitement le genre de vie de l'espèce souche. Le biset marche bien, mais en saluant; il vole parfaitement, avec un bruit sifflant; il parcourt environ 110 kilomètres à l'heure; ses ailes claquent au moment où il prend son vol; il plane avant de

se poser ; il aime à s'élever haut dans l'air, et y décrit souvent de grands cercles. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'il se pose sur les arbres. En Égypte, les pigeons domestiques perchent régulièrement sur les palmiers, et chez nous, quelques pigeons marrons perchent sur les arbres. Pour chercher leur nourriture, ils courent des heures entières sur le sol ; pour boire, ils entrent dans l'eau. Les pigeons d'Égypte s'abattent pour boire au milieu du fleuve, se laissant porter par les flots et se relèvent, leur soif une fois apaisée.

Les sens et les facultés intellectuelles de ces pigeons sont assez développés. Il est difficile d'observer les individus sauvages ; mais les pigeons domestiques font preuve de prudence et d'intelligence. Leur être est un mélange de bonnes et de mauvaises qualités. Ils sont paisibles, ou pour mieux dire indifférents ; entre eux, ils vivent assez en paix. L'amour cependant les transporte de jalousie ; deux mâles peuvent se prendre de querelle, mais jamais la chose ne devient aussi sérieuse que l'ont prétendu certains auteurs. L'on remarque aussi chez ces oiseaux une sorte de jalousie pour ce qui touche à leur nourriture ; celui qui a trouvé quelque abondante pitance, étend ses ailes au-dessus, et cherche ainsi à empêcher ses compagnons de partager sa bonne fortune. Mais bientôt l'instinct de sociabilité l'emporte sur ces sentiments d'égoïsme. Quand un danger s'approche ou que le mauvais temps est menaçant, les pigeons témoignent de sentiments plus élevés.

Comme les autres espèces de la famille, les pigeons roucoulent, et on peut à peu près rendre leur cri par *maroukough*, *moukougouh*, *marhoukougouh*. A chaque syllabe, ils se baissent, se retournent, inclinent la tête. Plus le mâle est excité, plus les diverses syllabes se suivent avec rapidité. Parfois, les pigeons font entendre des sons qu'on peut rendre par *houhou* ou *houhoua* ; c'est le mâle qui appelle de la sorte sa femelle ou qui se plaint de son absence trop prolongée.

Les bisets, comme les pigeons domestiques, se nourrissent de céréales de toute espèce, de graines de colza, de lentilles, de pois, de graines de lin, mais surtout de graines de vesce, cette mauvaise herbe presque indestructible qui infeste nos champs. On a voulu en faire des animaux nuisibles. Comme ils ont besoin d'une grande quantité d'aliments, on a supposé que les dégâts qu'ils causent étaient en rapport avec ces besoins. Mais si l'on tient compte de ce fait, qu'ils ne mangent des grains qu'au moment des semailles, on conviendra qu'ils ne peuvent pas

faire grand mal, et on avouera que, eu égard à la prodigieuse quantité de mauvaises graines qu'ils détruisent, ils sont au contraire très-utiles. Il n'y a pour moi aucun doute à ce sujet : les pigeons nous sont plus utiles qu'on ne se l'imagine. Ils ont certaines heures pour prendre leurs repas, et souvent ils font un long trajet pour trouver le champ qu'ils ont découvert, et qui leur fournit des aliments en abondance.

On admet que les bisets nichent deux fois par an ; on sait d'une façon positive que les pigeons fuyards ou marrons ont trois couvées par saison de reproduction. Au commencement du printemps, le mâle roucoule avec ardeur, se querelle avec ses semblables, conquiert sa femelle, souvent avec peine, et lui témoigne la plus vive tendresse. « Une fois le couple uni, dit Naumann, il ne se sépare plus ; les deux époux restent ensemble, même hors de la période des amours. Les exceptions sont rares. Le mâle cherche un endroit pour construire son nid : l'a-t-il trouvé, il y demeure, et crie, la tête penchée vers le sol, jusqu'à ce que la femelle arrive. Celle-ci accourt, la queue étalée et relevée, l'agace et fouille avec son bec les plumes de sa tête. Puis tous deux se caressent et l'accouplement a lieu. Lorsqu'il est accompli, ils s'élèvent dans les airs en se jouant, en battant bruyamment des ailes, puis ils se reposent et s'occupent silencieusement à lisser leur plumage. Ce manège se répète plusieurs jours de suite ; enfin, le mâle poussant sa femelle devant lui, jusqu'à l'endroit où doit être construit le nid, va chercher des matériaux, les apporte dans son bec et les remet à sa compagne, qui se charge de les coordonner. Le nid est plat, légèrement excavé au milieu ; il consiste en un amas grossier de branches sèches, de brindilles d'herbe, de paille, de chaumes desséchés. Plusieurs jours se passent avant que la femelle ponde. » Les œufs, au nombre de deux, sont allongés, d'un grain très-fin, d'un blanc pur et brillant. Les deux parents les couvent alternativement : la femelle, de trois heures de l'après-midi à dix heures du matin ; le mâle, de dix heures à trois heures après-midi. Quelque court qu'il soit, ce temps lui paraît bien long ; car vers une heure, il se met à crier misérablement, appelant sa compagne, qui a cependant bien besoin du repos qu'elle prend.

Le mâle passe la nuit tout près du nid, prêt à défendre sa femelle. Il ne souffre pas qu'un autre pigeon s'approche. Au bout de 16 à 18 jours, les petits éclosent, l'un après l'autre, à un in-

tervalle qui varie de 24 à 36 heures. Dans les premiers jours, les parents les nourrissent du produit de sécrétion de leur jabot; plus tard, ils leur donnent des grains ramollis préalablement dans leur estomac, et plus tard enfin des grains durs, avec de petites pierres et des fragments de terre. A quatre semaines, ils sont adultes. Ils accompagnent encore leurs parents pendant quelques jours, puis ils les quittent, et ceux-ci commencent alors une nouvelle couvée.

Les pigeons de roche et les pigeons marrons ont les mêmes ennemis à redouter que les autres colombidés de nos contrées. Les derniers sont en quelque sorte plus exposés à leurs attaques que ceux qui vivent à l'état complètement sauvage, car ils connaissent moins bien les animaux qui peuvent leur nuire, et savent moins se soustraire à leurs poursuites. Dans nos pays, les martes, les faucons, les milans sont leurs principaux ennemis. Les oiseaux de proie, surtout, leur causent des frayeurs mortelles; aussi font-ils tout pour leur échapper. Naumann a vu un pigeon marron, poursuivi par un faucon, se laisser tomber dans un étang, plonger, reparaitre à la surface de l'eau à un autre endroit et s'envoler. On a souvent vu aussi des pigeons poursuivis, pour trouver un refuge dans l'intérieur des maisons, se précipiter contre les vitres des fenêtres et les briser.

Captivité et domesticité. — Les pigeons marrons ou fuyards vivent chez nous dans un état de demi-esclavage; ils gardent une certaine indépendance. Les pigeons de roche, pris jeunes, se comportent absolument de la même manière que les pigeons marrons, comme j'en ai eu la preuve. Ils s'habituent à l'homme, mais sans lui montrer la même soumission que les pigeons dits *de race*, dont nous allons nous occuper.

Races de pigeons domestiques.

Lorsqu'après avoir considéré cette innombrable quantité de pigeons domestiques, qui, dans toutes les parties du monde civilisé, vivent tributaires de l'homme; lorsqu'après avoir constaté la diversité de leur taille, de leurs formes, de leurs couleurs, etc., l'on s'est demandé s'il était possible que tant d'êtres, en apparence si différents, tirassent leur origine d'une seule espèce, les uns ont nié la possibilité d'une généalogie qui aurait le pigeon biset pour point de départ, et les autres ont invoqué des preuves qui ont fait croire à la probabilité d'une pareille généalogie: ainsi s'est trouvée partagée l'opinion sur l'ori-

gine des races. Brisson et avec lui quelques naturalistes ont pensé que le pigeon romain, que nous ferons bientôt connaître, était une espèce primitive, et que de lui et du biset, avec ses variétés, étaient issues toutes nos races. D'autres auteurs les ont attribuées au mélange de nos espèces sauvages et de quelques autres espèces étrangères; mais pour que leur opinion ne tombât pas devant les faits qui prouvent que le produit issu de deux espèces différentes, bien qu'appartenant au même genre, est le plus ordinairement infécond, et par conséquent incapable de se perpétuer dans le temps, ils ont supposé qu'il n'y avait pas d'espèces dans la nature, mais plutôt des races primitives. Buffon, après avoir admis qu'on doit regarder les pigeons de volière et ceux de colombier comme émanant de la même espèce, qui serait aussi le biset, a fini néanmoins par dire qu'il pourrait bien se faire que ce dernier, le ramier, et la tourterelle, dont les espèces paraissent se soutenir dans l'état de nature, se soient cependant unies dans celui de domesticité, et que de leur mélange soient issues la plupart des races de nos pigeons domestiques.

Quoi qu'il en soit, il sera toujours vrai de dire que le biset est la souche de tous nos pigeons de colombier et d'un bon nombre de ceux de volière; quant aux races sur l'origine desquelles il règne encore beaucoup d'obscurité, nous devons nous borner à les considérer comme un fait acquis, sans nous engager dans des conjectures qui ne tendraient à rien moins qu'à éclaircir une question qu'il nous paraît impossible de résoudre.

On est aussi peu d'accord sur le nombre de races pures que l'on doit admettre, qu'on l'est sur leur origine; mais ici une pareille diversité dans les opinions est concevable: la moindre variation dans la taille ou dans le plumage, obtenue par croisement, étant considérée comme race. Buffon divisait ses pigeons en douze races ou variétés principales, auxquelles il rattachait une foule de variétés secondaires. Boitard et Corbié (1), ont décrit vingt-quatre races, parmi lesquelles beaucoup correspondent aux variétés secondaires de Buffon. J. Pelletan (2) a réduit ce nombre à quinze, abstraction faite du biset. Comme la connaissance de ces diverses races offre un intérêt réel sous le rapport des avantages

(1) Boitard et Corbié, *Monographie des pigeons domestiques*, Paris, 1821.

(2) J. Pelletan, *Pigeons, dindons, oies, canards*, Paris.

et des produits qu'on peut en retirer, nous allons passer en revue, d'une manière rapide, les plus intéressantes d'entre elles, en nous aidant du travail de J. Pelletan.

PIGEON MONDAIN. — *COLUMBA ADMISTA*.

C'est un *pigeon domestique* amélioré par une culture plus attentive, et restreint à une domesticité plus étroite encore. C'est le pigeon qui prospère en volière, même en cage ; se nourrit de tout ce qu'on veut, ou à peu près ; n'a plus de caractère à lui, et serait incapable de trouver lui-même sa nourriture. Il a perdu son instinct de liberté ; s'accouple avec toutes les races et les variétés, et a même perdu sa fidélité primitive. Introduit dans une volière renfermant des couples d'autres races, il apporte la perturbation dans ces ménages, et donne naissance à des produits mélangés. En revanche, les mondains sont les plus familiers de tous les pigeons.

Caractères. — Les mondains sont gros, étoffés, bien faits, robustes, très-féconds et faciles à nourrir. Leur plumage offre toutes les nuances possibles et leurs dimensions sont variables.

Eu égard à la taille, on divise les mondains dans les trois groupes suivants.

Gros mondain. Il a un filet rouge autour des yeux ; sa taille approche parfois de celle d'une petite poule. Comme toutes les fortes variétés, il est moins fécond et couve moins bien que les races moyennes. Il est tout plumage.

Mondain moyen. L'un des plus communs et des meilleurs. Il peut donner une couvée tous les mois, ce qui lui a fait donner aussi le nom de *pigeon de mois*. Il n'a pas de caractères propres ; il est souvent pattu, huppé ou coquillé, car il résulte parfois de la dégénérescence ou du croisement des autres races.

La variété dite *mondain de Berlin*, qui appartient à ce groupe et dont le plumage est noir, bariolé de blanc, avec un filet rouge autour des yeux, est très-répondue dans le Midi et très-féconde.

Petit mondain. Également sans caractère déterminé, et ne se distinguant que par sa petite taille.

Qualités et défauts. — Ces variétés, produits de la culture, en général bonnes et soignées, plus productives que le biset ou autres races moins domestiques, sont les plus pillardes. Élevés pour ainsi dire dans nos maisons, en contact immédiat fréquent et nécessaire avec l'homme, ces oiseaux ont perdu toute timidité. Ils n'éten-

dent pas leurs ravages au loin, mais il est nécessaire de les séquestrer pendant les semailles des graines potagères. Ils pénètrent jusque dans les maisons, volent le sel dans les salières, le pain dans les huches, et cela avec un invincible entêtement, pour peu qu'on leur ait laissé prendre la moindre habitude de familiarité.

PIGEON ROMAIN. — *COLUMBA ROMANA*.

The Runt-pigeon, the Roman pigeon.

Cette race est très-répondue en Italie : on croit qu'elle descend des anciens pigeons de Campanie.

Caractères. — Elle a le bec plus ou moins noirâtre, couvert à la base d'une membrane épaisse ; un ruban rouge autour des yeux ; deux *feves* formant *morilles* sur les narines ; l'iris blanc, la paupière rouge. Ses ailes pliées touchent le bout de la queue. Ses formes et son plumage sont variables. Elle est quelquefois huppée ou *coquillée*. Elle a 42 cent. de long et 75 cent. d'envergure ou de vol.

Le pigeon romain offre des variétés *blanches*, *crème-de-lait*, *gris-piqueté*. Quelques romains plus sveltes ont été nommés *romain-coupé*, *romain-messenger*, *romain-argenté*, etc.

Qualités et défauts. — Cette race mange beaucoup, s'éloigne peu, est modérément féconde (de quatre à six couvées par an), mais donne des pigeonceaux de fort poids.

PIGEON BAGADAIS. — *COLUMBA TUBERCULOSA*.

Caractères. — C'est un pigeon de volière, le plus gros de tous, remarquable par le développement de la membrane qui couvre les narines et des rubans nus qui entourent les yeux, au point que le bout du bec est seul visible et que les yeux sont presque cachés. Le bec est long et crochu. Son plumage est blanc ou de couleur sombre, ou d'un bleu cendré comme chez le bagadais batave (*fig. 61*). Quelquefois sa tête est huppée. Il est plus svelte, plus haut sur pattes et il a le cou plus long que le romain, et la queue plus courte.

Le bagadais compte un assez grand nombre de variétés.

Qualités et défauts. — Il est médiocrement fécond, maladroit, farouche, irritable, peu soigneux de ses petits et souvent d'un prix très-élevé : le bagadais batave a été payé jusqu'à 200 francs la paire. C'est une race d'amateur.

PIGEON TURC. — *COLUMBA TURCICA*.

Caractères. — Ce pigeon, dont quelques

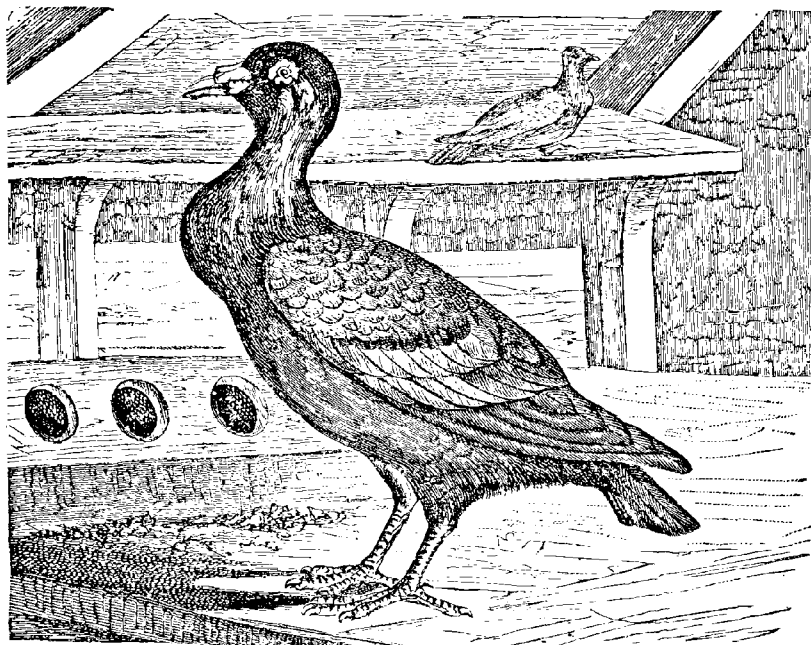


Fig. 61. Le Bugadais batave ou bâtard.

auteurs ont fait une race, paraît dériver du romain et du bagadais : c'est un romain avec les caroncules de ce dernier, mais moins développées. Il est presque toujours huppé.

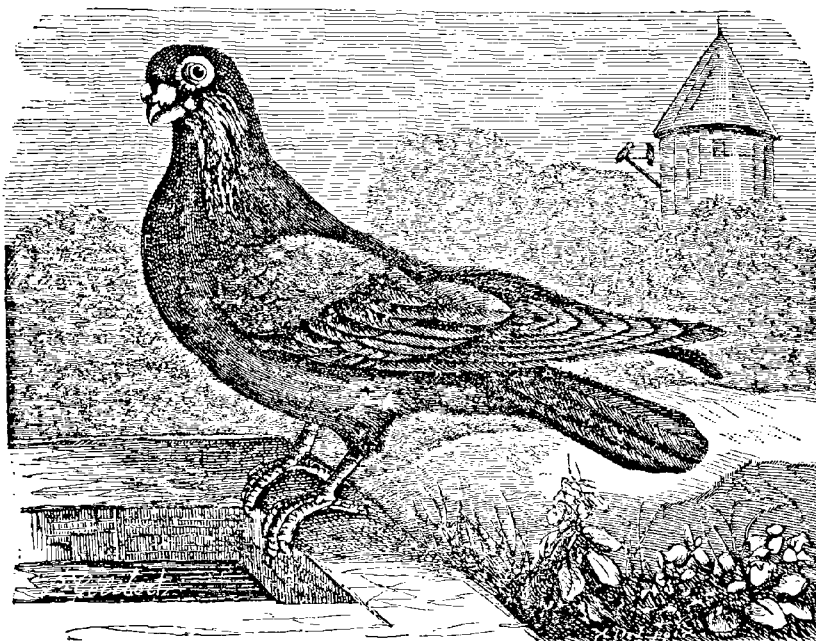


Fig. 62. Le Polonais ordinaire.

Pour Buffon, ces trois formes (pigeon romain, pigeon bagadais, pigeon turc) étaient de simples variétés qu'il rattachait à la race du pigeon mondain.



Corbeil, Grégoire Fils, impr.

Paris, Baillière et Fils, éd.

Fig. 63. Le Boulant lillois.

PIGEON POLONAIS. — *COLUMBA POLONICA*.

Caractères. — Le polonais (fig. 62) est plus petit que les précédents, trapu, remarquable par la forme carrée de sa tête, dite *crapautée*, et par les rubans qui entourent les yeux. Ces rubans sont quelquefois si larges, qu'ils se confondent au-dessus de la tête. Les caroncules de la base du bec sont très-développées.

Qualités et défauts. — C'est une race d'amateur, peu gracieuse et peu féconde.

Les variétés qu'elle présente sont le *polonais noir*, le *bleu*, le *rouge*, le *polonais bénin*, le *bénin-huppé*, etc.

PIGEON BOULANT OU GROSSE GORGE. — *COLUMBA GUTTUROSA*.

The Cropper ou *Powter-Pigeon*.

Caractères. — Cette race est bien définie par la dilatation extrême du jabot, que le pigeon

BREM.

gonfle d'air de manière à en former comme une boule énorme : c'est l'exagération de la faculté qu'ont tous les pigeons de se *rengorger*. Sa gorge est quelquefois aussi grosse que son corps ; mais cet organe, dans un tel état de développement, est le siège de maladies inconnues ou très-rares chez les autres races.

Les variétés du pigeon boulant sont presque innombrables : on en trouve de *blancs*, de *soupe-à-vin*, de *rouges*, de *bleus*, de *chamois*, de *marrons*, de *noirs*, de *gris*, de *panachés* de toutes ces nuances.

Indépendamment des variétés du plumage, les boulanges offrent quelques variétés de formes, que les uns élèvent au rang de race, les autres de sous-races seulement ; tels sont :

Le boulant à bavette. — Qui prend au-devant du cou l'ornement des pigeons cravatés.

Le boulant lillois (fig. 63). — Caractérisé par une gorge ovale et moins grosse que celle du boulant ordinaire.

Le boulant maillé. — Plus petit que le lil-

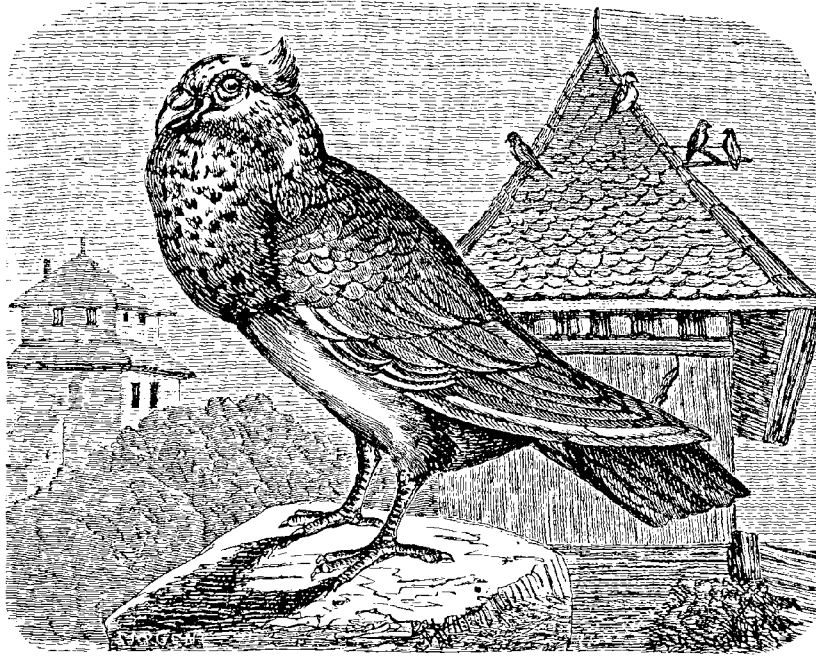


Fig. 64. Le Cavalier faraud.

lois, plus bas sur pattes. Les *maillés* ont le plumage réticulé, de diverses nuances. Le *pigeon maillé-jacinthe* et le *maillé-feu* sont fort jolis.

Qualités et défauts. — Les boulangers sont très-féconds et très-estimés.

PIGEON CAVALIER. — *COLUMBA EQUES.*

The Horseman-pigeon.

Caractères. — Cette race, qui paraît due au croisement du pigeon romain et du boulangier, a comme celui-ci la faculté d'enfler la gorge, et a comme le romain un filet rouge autour des yeux; elle a en outre des narines épaisses, membraneuses et charnues.

On admet deux variétés :

Le *cavalier faraud* (fig. 64), dont le corps est allongé, les jambes hautes, la tête très-rejetée en arrière, le plumage ordinairement blanc, quelquefois maillé.

Le *cavalier espagnol*, semblable à un bagadais dont les caroncules et les morilles seraient rentrées dans de justes limites.

Qualités et défauts. — Cette race est précieuse par sa beauté, et surtout par sa fécondité.

PIGEON NONAIN OU CAPUCIN. — *COLUMBA CUCULATA.*

The jacobine Pigeon.

Caractères. — Charmante race (fig. 65), ornée d'une fraise ou d'un capuchon formé par les plumes redressées du cou, recouvrant la tête et se prolongeant en gorgette sur la poitrine. Elle a le bec petit, l'œil sablé, avec un ruban rouge. Elle est de petite taille.

Son plumage affecte différentes couleurs qui se conservent pures, et dont, pour cette raison, on a fait des variétés. Il est ou *soupe-au-vin*, ou *rouge sombre*, ou *jaune-fauve*, ou *chamois pur*, ou *blanc*, etc.

Qualités et défauts. — C'est l'un des plus jolis pigeons de volière; il est doux, familier, très-fécond, et ne s'éloigne pas.

PIGEON COQUILLE. — *COLUMBA GALEATA.*

The Helmet pigeon.

Caractères. — Les pigeons coquilles ou *coquillés* sont des nonnains, qui, au lieu de capuchon, portent sur le derrière de la tête une simple touffe de plumes à rebours, relevées en forme de coquille.

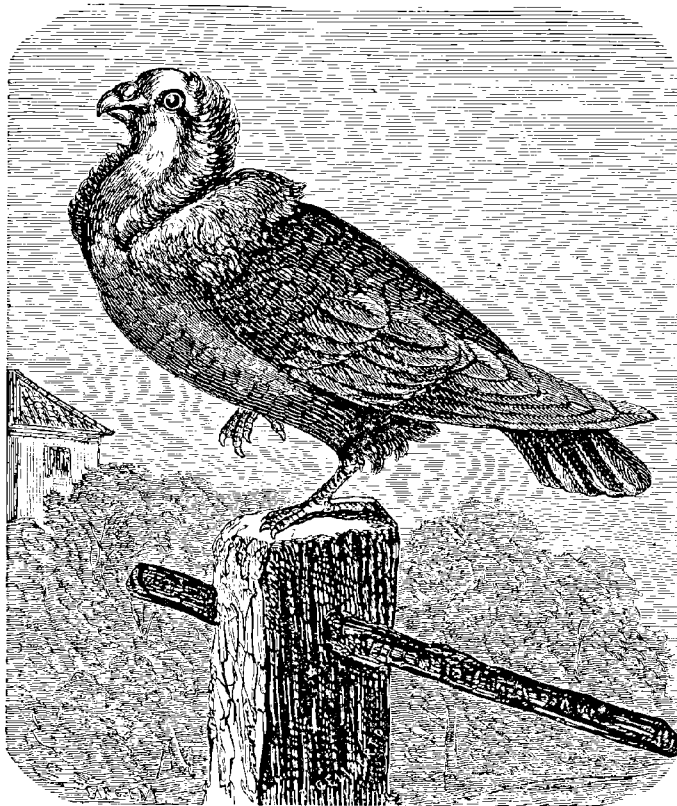


Fig. 65. Le Pigeon nonain.

Les coquilles ont les qualités des nonnains, et offrent également de nombreuses variétés de plumage.

PIGEON A CRAVATE. — *COLUMBA TURBITA*.

The Turbit Pigeon.

Caractères. — C'est la mieux caractérisée de toutes les races de volière : ses caractères sont tels que Temminck et plusieurs auteurs hésitent à la rattacher au type biset. Elle a la taille très-petite; les plumes de la gorge redressées et frisées en jabot; la tête carrée; le bec court et très-petit; les yeux saillants. Ses formes sont gracieuses.

Le *cravaté français* (fig. 66), blanc, à ailes noires ou chamois; le *cravaté anglais*, bleu; le *cravaté blanc*, sont les variétés les plus recherchées. Il y a aussi un *cravaté huppé*.

Qualités et défauts. — C'est un pigeon grand voilier, au vol très-soutenu, très-employé, pour ce motif, comme messager. Il s'allie aussi facilement à la tourterelle qu'au pigeon commun et donne avec eux des méliés.

PIGEON VOLANT. — *COLUMBA TABELLARIA*.

The Carrier Pigeon.

Caractères. — Cette race est petite, comme le biset, svelte de formes, avec un mince filet rouge autour des yeux; elle a l'iris blanchâtre, les pieds nus et sans écailles, les couleurs variées et irrégulières, les ailes longues et pointues. Les tubercules sur les narines sont nuls ou très-petits.

Indépendamment de l'intéressante variété *messagère* du pigeon volant, qui présente, d'ailleurs, toutes les nuances de plumage, on en connaît un grand nombre d'autres : *Pigeon-volant anglais*, *pigeon-volant huppé*, *à barbe blanche*, *blanc à queue noire*, *noir à queue blanche*, etc.

Qualités et défauts. — C'est la plus féconde de toutes les races de colombier. Moins farouche et plus privé que le biset fuyard, le pigeon volant le remplace avec avantage, dans la position qui est faite aux éleveurs par la législation sur les pigeonniers. S'il ne se nourrit pas autant que lui aux dépens des graines

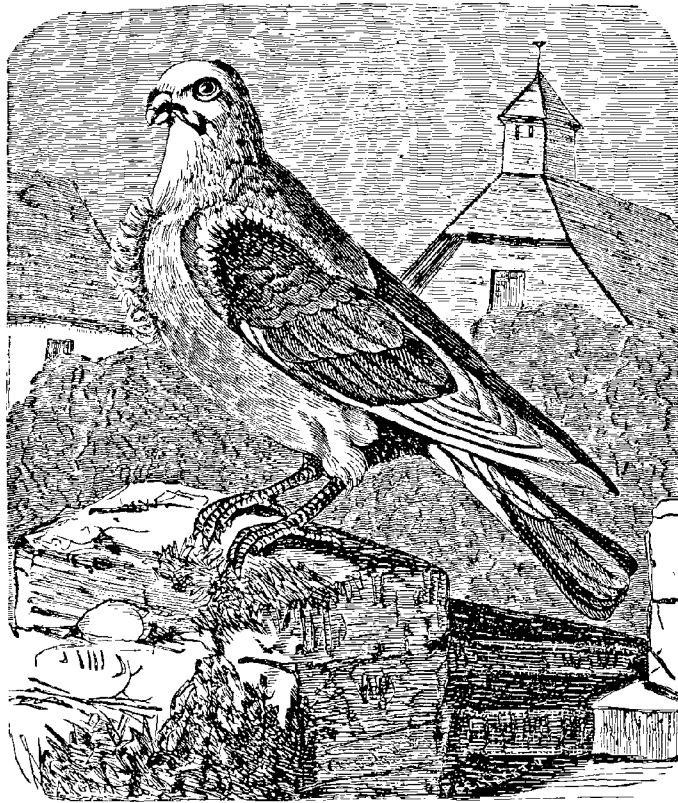


Fig. 66. Le Cravaté français.

qu'il trouve dans les champs et demande, par conséquent, plus de nourriture supplémentaire à la ferme, il a l'avantage d'être extrêmement attaché à sa demeure, ce qui rend souvent difficile le peuplement d'un colombier que l'on veut créer avec lui. On est obligé, pour l'empêcher de retourner au pigeonnier où il est né, de l'enfermer dans son nouveau domicile jusqu'à ce qu'il y ait fait une couvée. Les soins à donner à ses petits le fixent auprès d'eux, et dès lors il adopte le colombier qu'on lui offre. Cependant, on a vu des exemples d'une résistance complète au déplacement, et certains pigeons volants retourner toujours, quand même, à leur toit natal.

Cette particularité, jointe à la rapidité de son vol, qu'il peut soutenir fort longtemps, a fait plus particulièrement employer cette race de pigeons au transport des dépêches. Les anciens avaient inventé bien avant nous la *Poste aux pigeons* et développé certaines variétés dans ce but spécial.

Tel est le *pigeon-volant messenger*, qu'on ap-

pelle souvent *pigeon voyageur*, mais qu'il ne faut pas confondre avec le véritable pigeon voyageur (*Columba migratoria*) d'Amérique, espèce véritable et parfaitement distincte (1). Le pigeon messenger a les ailes longues et pointues des grands rameurs de l'air. Son vol très-élevé, léger et droit, est extraordinairement rapide et ne le cède qu'à celui des meilleurs voiliers. On a calculé que le pigeon volant peut parcourir, sans forcer son allure, 28 mètres par seconde, ou 100 kilomètres à l'heure, ce qui est la plus grande vitesse d'une locomotive.

PIGEON CULBUTANT. — *COLUMBA GYRATRIX*

The Tumbler Pigeon.

Les pigeons culbutants constituent une race fort singulière par l'habitude qu'ils ont de voler très-haut (car ce sont peut-être ceux de tous les pigeons qui ont le vol le plus élevé), et puis, de se laisser choir tout à coup de quelques mè-

(1) *Voy.* p. 254.

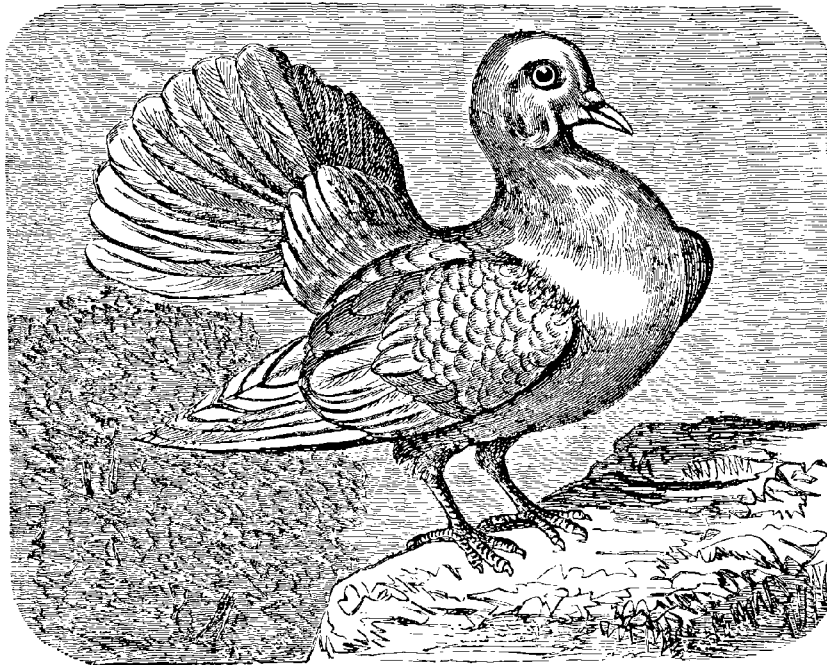


Fig. 67. Pigeon trembleur.

tres, en faisant trois ou quatre culbutes successives, en tournant sur eux-mêmes comme un saltimbanque qui fait le saut périlleux. On dit que cette pratique bizarre déconcerte souvent l'oiseau de proie qui les poursuit, mais aussi elle empêche quelquefois le culbutant de voir son ennemi.

Du reste, tous leurs mouvements ont quelque chose d'irrégulier, et ne semblent jamais en rapport avec ce que l'animal veut faire. On pense, en les voyant, aux personnes atteintes de la *danse de Saint-Guy*. Leur vol est, d'ailleurs, très-rapide.

Caractères. — Cette race est très-petite : elle est caractérisée par ces mouvements bizarres qui semblent des tics nerveux ; par un mince filet rouge autour des yeux ; l'œil est perlé, sablé de rouge ; les pieds sont nus et sans écailles. Quant au plumage, il varie à l'infini. Les ailes repliées dépassent quelquefois le bout de la queue.

Les pigeons culbutants ressemblent donc beaucoup aux pigeons volants ; mais, outre leurs tics, leur taille les en distingue : ils sont plus petits.

On cite comme variétés :

Le *culbutant anglais*, l'un des plus petits pigeons connus.

Le *culbutant pantomime* qui, outre ses culbutes caractéristiques, exécute encore les contorsions

les plus grotesques : c'est une bonne variété qu'on élève beaucoup.

Qualités et défauts. — Les culbutants sont très-féconds et s'accrochent très-bien du colombier.

D'après Temminck, on les emploie pour attirer les pigeons sauvages ou échappés de volière. Curieux de voir de plus près ces singuliers oiseaux, ils s'approchent, étonnés, et le chasseur embusqué s'en empare. C'est encore un des moyens de prendre les pigeons des voisins.

PIGEON BATTEUR OU TOURNANT. — *COLUMBA PERCUSSOR.*

The Smiter Pigeon.

Caractères. — Le *pigeon tournant* est un culbutant incomplet. Au lieu de la culbute, il exécute des cercles continuels, comme un oiseau qui a du plomb dans l'aile, ce qui ne laisse pas que d'être assez pénible à voir. Ces pigeons se blessent souvent en tournant dans leur colombier. Ils sont un peu plus gros que les culbutants, et ils ont l'iris noir. Ils sont féconds, mais querelleurs et jaloux.

La race compterait deux variétés : le *tournant-frappeur*, le *tournant-batteur*.

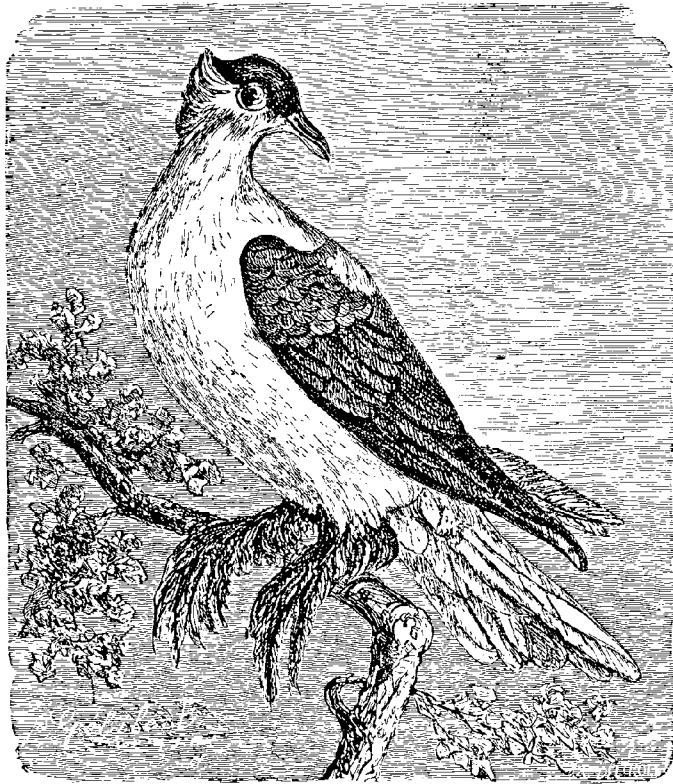


Fig. 68. Le Pigeon hirondelle.

PIGEON TREMBLEUR. — *COLUMBA TREMULA.**The Shaker Pigeon.*

Caractères. — C'est une très-petite race de volière (*fig. 67*) au bec fin, sans filet autour des yeux et dont l'iris est jaune. Elle a les ailes pendantes et la queue relevée.

Ces pigeons sont agités d'un tremblement continu dans la tête et le cou, surtout au moment des amours. Leur plumage et leurs formes sont très-variés.

PIGEON QUEUE-DE-PAON. — *COLUMBA LATICAUDA.*

Caractères. — Jolie race de volière, remarquable par sa queue étalée et dressée en forme de toit. La tête, très-rejetée en arrière, touche la queue; aussi le pigeon, pour regarder derrière lui, passe-t-il sa tête entre les deux plans de rectrices. Cette disposition de la queue est très-caractéristique. De plus, le nombre des plumes peut augmenter considérablement, et de 12, qui est le nombre ordinaire, s'élever à 30 ou 34. L'oiseau a alors d'autant plus de prix pour les ama-

teurs. Temminck, qui dit ce pigeon originaire d'Asie, hésite à le rapporter au type biset.

Qualités et défauts. — Très-doux, très-féconds, les pigeons queue-de-paon s'éloignent peu, parce que leur queue nuit à leur vol. Presque tous sont trembleurs comme le paon et le dindon. Ils présentent des variétés de plumage de toute nuance, mais tous sont de petite taille.

PIGEON HIRONDELLE. — *COLUMBA HIRUNDININA.*

Caractères. — Les pigeons hirondelles (*fig. 68*), que quelques personnes rapportent à la race des pigeons pattus, quoique leurs pieds ne soient pas toujours emplumés, ont des formes sveltes, des ailes très-longues, et leur tête est quelquefois huppée. Ils ont une partie de la tête, le cou, le vol blancs; le manteau et les sus-alaires noirs, jaunes, rouges ou gris, et, lorsque les pattes sont emplumées, les plumes qui les recouvrent sont toujours de la couleur du manteau.

Ces jolis pigeons de volière doivent le nom qu'ils portent à une ressemblance éloignée avec l'hirondelle de mer.

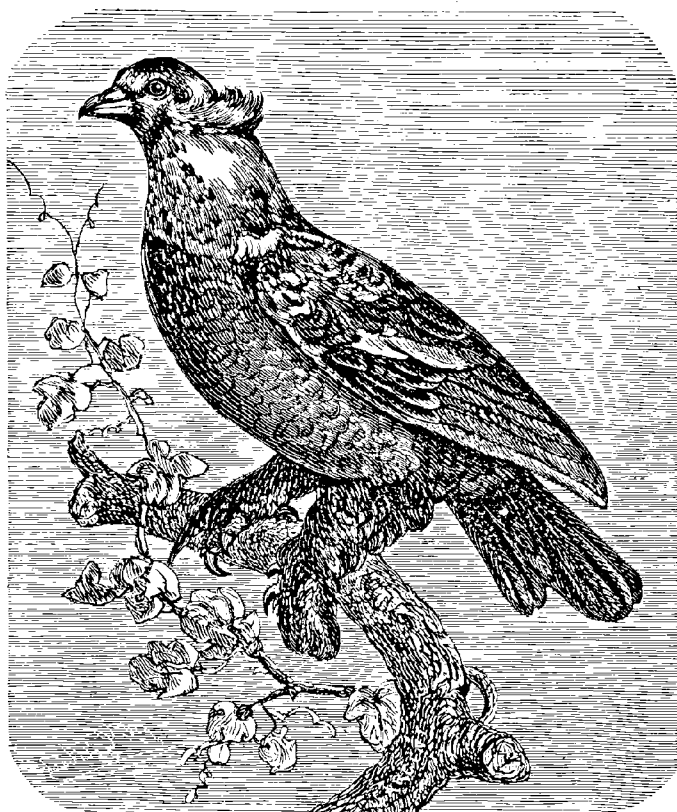


Fig. 69. Le Tambour gloug'ou.

PIGEON TAMBOUR. — *COLUMBA TYMPANIZANS.*

Caractères. — Les pigeons tambours sont très-pattus et le plus souvent portent la huppe ou couronne. Ils ont un roucoulement sourd et saccadé qui, de loin, rappelle le bruit du tambour. Leur vol est assez lourd, leurs pattes sont courtes.

La variété la plus estimée est le *tambour-gloug'ou* (fig. 69), ainsi nommé de son roucoulement qui répète sans cesse ces deux syllabes. Sa tête est coquillée et couronnée; il est non-seulement pattu, mais culotté, c'est-à-dire que ses cuisses sont recouvertes de longues plumes en culotte. Sa mue est difficile.

Les variétés de couleur sont nombreuses.

Qualités et défauts. — Les pigeons tambours sont féconds, ils donnent huit à dix couvées par an, mais leurs culottes les gênent, les salissent, et d'ailleurs ils ont assez peu de précautions pour leur couvée.

PIGEON PATTU. — *COLUMBA DASYPES.*

The Rough fould pigeon.

Les pigeons pattus (fig. 70) ne forment pas une race proprement dite, puisque beaucoup d'autres, même dans les races distinctes que nous avons citées, présentent ce caractère d'être emplumés jusqu'aux phalanges. On ne peut donc rattacher à cette division que ceux qui ne peuvent entrer dans les autres, faute de caractères distinctifs saillants.

Comme pigeons pattus des plus remarquables, nous citerons :

Le *pattu de Norwége*, qui est blanc, huppé et aussi gros qu'un bagadais.

Le *pattu ordinaire*, sans huppe, de taille moyenne, à plumage variable. Il est très-fécond aussi et s'accommode de toute espèce de nourriture et de logement. Il prospère et multiplie même dans une boîte.

Le *pattu du Limousin*, très-gros, très-long, très-haut sur pattes. Son plumage affecte toutes les nuances. Il est très-fécond et donne d'excel-

lents produits; malheureusement, en raison de la grandeur démesurée des plumes de ses doigts, qu'il faut couper sans cesse, il est assez sale et maladroit; aussi jette-t-il souvent ses œufs hors du nid, accident, du reste, fréquent chez tous les pigeons qui ont les pattes emplumées.

Le *pattu crapaud*, ainsi nommé à cause de son corps trapu. Il a la tête carrée du pigeon *polonais*.

Il y a aussi un *pattu frisé*, dont on a fait souvent une race particulière. Il est entièrement blanc, avec les doigts rouges, et ses plumes sont décomposées et frisées comme chez les poules de soie. On lui attribue une origine asiatique.

Croisements. — Toutes ces races et les sous-races ou les variétés qui en dérivent, produisent entre elles des métis féconds, dont les caractères

participent plus ou moins de ceux des parents, et qui sont d'autant plus beaux et plus purs, que l'on choisit mieux les sujets que l'on rapproche. Le croisement des races ou des variétés n'est donc point, comme on pourrait le croire, une chose que l'on doive abandonner au hasard. Pour que les produits soient de quelque valeur, il faut au contraire que le choix des individus que l'on croise soit heureusement fait, c'est-à-dire que ces individus proviennent de races ou de variétés bien tranchées, sans quoi l'on n'obtiendrait que des métis insignifiants quant à la beauté de leur plumage.

Le tableau ci-après donnera une idée des résultats qui ont été obtenus, et de ceux que l'on peut obtenir par les croisements de diverses races ou variétés entre elles.

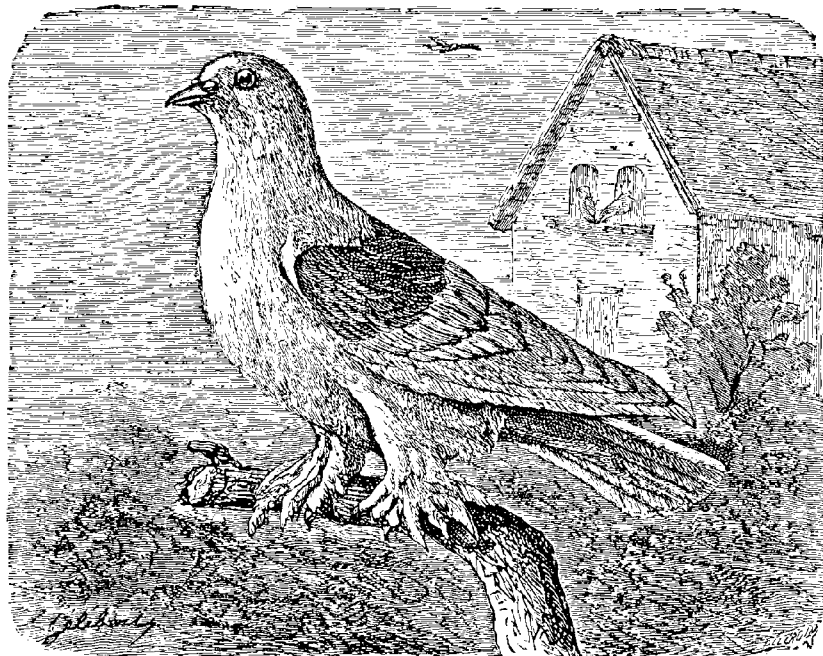
TABLEAU DES RÉSULTATS OBTENUS PAR LES CROISEMENTS DES DIVERSES RACES.

RACES ou VARIÉTÉS CROISÉES.	PRODUITS.	RACES ou VARIÉTÉS CROISÉES.	PRODUITS.
Grosse-gorge.....	} Mailés noyer, feu, jacinthe.	Tambour.....	} Pattu crapaud-volant.
* Mondain.....		Grosse-gorge.....	
Grosse-gorge.....	} Cavalier.	Bagadais batave.....	} Bagadais batave-têtard.
Romain.....		* Grosse-gorge.....	
* Grosse-gorge.....	} Nonnain maurin,	Bagad. à gr. morille, blanc.	} Bagadais pierré.
Nonnain.....		Bagadais batave noir.....	
Grosse-gorge chamois....	} Chamois panaché ou la variété	Bagadais mondain à l'œil	} Cavalier faraud.
Grosse-gorge maurin.....		Grosse-gorge maurin.....	
Grosse-gorge.....	} Cavalier.	Romain ordinaire.....	} Romain coupé.
Gros mondain.....		Romain noir.....	
Maillé jacinthe.....	} Maillé noyer.	Romain gris.....	} Romain gris piqueté.
Maillé feu.....		Trembleur soie.....	
Maillé jacinthe.....	} Maillé pêcher.	Avec d'autres races.....	} Des pigeons soies de toutes
Maillé noyer.....		Nonnain maurin (femelle).	
Grosse-gorge bleu.....	} Grosse-gorge gris panaché.	Nonnain rouge (mâle).....	} Nonnain rouge panaché.
Grosse-gorge maurin.....		Nonnain rouge panaché.....	
Grosse-gorge gris de fer..	} Grosse-gorge gris piqueté.	Nonnain chamois.....	} Nonnain chamois panaché.
Grosse-gorge maurin.....		Nonnain capucin.....	
Grosse-gorge chamois....	} Grosse-gorge ardoisé.	Mondain.....	} Nonnain capé.
Grosse-gorge bleu.....		* Culbutant anglais.....	
Grosse-gorge maurin.....	} Grosse-gorge rouge.	Petits mondains.....	} Suisse collier doré.
* Grosse-gorge bleu.....		* Volant ordinaire.....	
Lillois.....	} Pattu plongeur et lillois cla-	Polonais ordinaire.....	} Volants noirs à queue blanche.
Pattu.....		Cravate.....	
Tambour.....	} Trembleur - paon à queue		} Polonais bénin.
* Paon.....		étroite.	

NOTA. Les astérisques indiquent les résultats douteux. Les races ou variétés comprises dans l'accolade sont celles que l'on a croisées, et celles qui correspondent à l'accolade sont les produits obtenus.

Lors donc qu'on veut créer une variété, il ne faut pas prendre au hasard un mâle et une femelle qui auront des rapports avec l'individu

que l'on se propose d'obtenir, mais bien calculer quel peut être le résultat de la combinaison de telle ou telle couleur, et agir en conséquence.



Corbel, Crétefle, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 70. Le Pigeon pattu.

Le mélange de couleurs est soumis à des variations fort souvent inattendues : ce qu'il y a d'à peu près probable, c'est que d'un mâle bleu et d'une femelle rouge résultent des pigeons à plumage comme doré, jaunâtre ou noir; un pigeon rouge et un pigeon noir, produisent des oiseaux d'un rouge foncé, mais souvent plombé; un rouge et un minime engendrent souvent un très-beau rouge; un bleu et un fauve reproduisent quelquefois des individus tout bleus ou tout fauves, ou mélangés de l'une et de l'autre couleur; un jaune et un noir, donnent des couleurs de nuit et des jaunes panachés, etc. La production des couleurs par la combinaison de telle ou telle autre couleur est beaucoup plus variable que la production des variétés.

Quant aux formes générales et aux caractères, on ne doit pas oublier que c'est le mâle seul qui les transmet à sa postérité. Il en résulte que si on lui donne plusieurs fois de suite des femelles venues de lui, les petits, après quelques générations, rentrent dans la race. Ces faits sont le résultat d'observations faites non-seulement sur les pigeons, mais encore sur toutes nos races d'animaux domestiques.

Ordinairement, on peut, après l'éclosion des métis venant d'un croisement, juger de leurs couleurs futures, de la régularité de leur plumage, du cas qu'on peut en faire, par consé-

quent du soin qu'on doit en prendre. On a constaté qu'un bec noir annonce un plumage analogue; s'il est bleuâtre ou plombé, l'oiseau sera bleu; s'il est blanc, la couleur sera blanche ou du moins très-claire; si le bec est mélangé de blanc et d'une autre couleur, la bizarrerie ou la régularité de ce mélange indiquera celle du plumage.

On ne peut juger du résultat d'un croisement à la première génération, ni quelquefois à la seconde et à la troisième. Ce n'est souvent qu'à force de persévérer dans la même voie d'amélioration, qu'on est récompensé de ses peines. Quelquefois aussi l'on ne réussit pas toujours à obtenir les nouvelles variétés qu'on se proposait de créer; mais, dans ces cas, on se trouve encore dédommagé en voyant augmenter le produit économique de sa volière; car nous devons dire que les métis obtenus, quelle que soit leur valeur physique, sont beaucoup plus féconds que les pigeons de race pure; et ils le sont d'autant plus, que les variétés desquelles on les a obtenus étaient plus éloignées et avaient moins d'analogie entre elles. Quoi qu'il en soit, ces croisements n'ont donné jusqu'ici que des variétés: quant à la manière de former les races, c'est encore un secret pour l'homme.

Usages et produits. — Au point de vue de l'économie domestique et agricole, l'utilité des

BREHM.

IV — 343

pigeons est incontestable : cependant tel n'est point l'assentiment général, du moins pour ce qui concerne les pigeons errants. Bien des personnes prétendent encore qu'ils sont plus nuisibles qu'utiles; qu'ils s'attaquent aux céréales et aux légumineuses, non-seulement à l'époque des semailles, mais aussi au moment de la germination des semences confiées à la terre, et occasionnent de grands dégâts. Leurs méfaits ont certainement été exagérés, mais fussent-ils aussi considérables qu'on l'a dit, ils seraient avantageusement compensés par les profits que nous retirons de ces animaux,

De Vitry a démontré par un calcul très-simple et très-clair la perte que la France avait faite en détruisant ou en dépeuplant les colombiers qu'elle possédait avant la première révolution. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Au moment de l'arrêt porté contre les pigeons fuyards, il y avait quarante-deux mille communes en France, il y avait donc quarante-deux mille colombiers. Je sais que dans les villes il n'en existait pas, et qu'on n'en voyait pas dans les communes rurales des environs de Paris; mais je sais aussi qu'on en trouvait deux, trois et quelquefois plus dans un très-grand nombre de villages; et je pense être bien loin de toute exagération, en comptant un colombier par commune.

« Il y avait des colombiers où l'on comptait trois cents paires de pigeons; mais, pour aller au-devant de toute objection, je ne compterai que cent paires par colombier, et seulement deux pontes par an, laissant la troisième pour repeupler et remplacer les vides occasionnés par les événements. Or, cent paires par colombier, donneraient un total de quatre millions deux cent mille paires; or, chaque paire donnant facilement quatre pigeons par an, il en résulte seize millions huit cent mille pigeonneaux.

« Chaque pigeonneau pris au nid au bout de dix-huit ou vingt jours, plumé et vidé, pèse quatre onces. Les quarante-deux mille colombiers fournissaient donc soixante-quatre millions huit cent mille onces d'une nourriture saine, et en général à un prix assez bas. On a vu le jeune pigeonneau ne se vendre couramment que quatre sous, dans plusieurs départements.

« Enfin, en divisant soixante-quatre millions huit cent mille onces par seize, pour connaître le nombre de livres de viande dont l'arrêt contre les pigeons nous a privés, on trouvera qu'à l'é-

poque de leur proscription, les colombiers entraient pour quatre millions deux cent mille livres pesant de viande, dans la nourriture de la France, et diminaient d'autant la consommation des autres substances animales.

« Il résulte un autre dommage de la suppression des colombiers, la perte de leur fiente, un des plus puissants engrais pour les terres qu'on destine à porter du chanvre, et qu'on a vu vendre dans certains départements au même prix que le blé. »

La colombine est en effet un des plus grands produits du colombier, et un des plus puissants engrais que nous possédions. On va chercher bien loin et à grands frais le guano qui lui est inférieur, car elle est plus puissante que le plus puissant guano et elle renferme 83 pour 100 d'azote d'après l'analyse qu'en a faite Payen, tandis que le fumier de ferme n'en contient que 4. Cinq cents kilogrammes de colombine équivalent donc à dix mille kilogrammes de fumier de ferme. Facile à transporter, cet engrais est surtout précieux dans les pays de montagnes où les terres, éloignées des habitations, sont d'un accès difficile pour les charrettes.

Emploi. — Mais les pigeons ne nous fournissent pas seulement une chair délicate et un engrais précieux; ils nous rendent encore des services dont on a pu apprécier l'importance pendant le siège à jamais mémorable que Paris a subi en 1870 : nous voulons parler de leur emploi comme *messagers*.

L'antiquité connaissait déjà les pigeons messagers, emportant à travers l'espace, par-dessus les lignes d'investissement de l'ennemi, des nouvelles de personnes assiégées dans une ville ou dans un camp.

Des témoignages très-précis constatent, chez les Romains du premier siècle avant l'ère chrétienne, l'emploi des pigeons voyageurs. Pline dit en propres termes : « Les pigeons ont servi de messagers dans des affaires importantes. Décimus Brutus, assiégé dans Modène, fit parvenir au camp des consuls des lettres attachées aux pattes de ces oiseaux. A quoi servirent à Antoine ses retranchements, la vigilance de l'armée assiégeante et même les filets tendus dans le fleuve, puisque le courrier traversait les airs ? » Frontin, auteur d'un traité spécial *Sur les stratagèmes*, raconte le même fait, avec de nouveaux détails et une légère variante : « Hirtius (l'un des deux consuls qui s'efforçaient de délivrer Brutus) tenait dans l'obscurité des pigeons qu'il privait en même temps de nourriture; puis il leur atta-

chait au cou des dépêches avec un fil de soie, et il les lâchait le plus près possible des remparts de la ville. Les pigeons, avides de lumière et de nourriture, s'abattaient sur le haut des édifices, où Brutus les faisait recueillir. Il était ainsi informé de toutes choses, surtout depuis qu'il avait pris soin de disposer pour les pigeons de la nourriture en des lieux déterminés, où ils prenaient l'habitude de s'abattre. »

Dans des temps plus rapprochés de nous, l'emploi stratégique des pigeons fut renouvelé plusieurs fois dans des circonstances analogues : ainsi Joinville nous apprend que les Sarrasins envoyèrent par trois fois des pigeons messagers au Soudan, pour lui annoncer que le roi saint Louis était arrivé. En 1574 et 1575, le prince d'Orange, aux sièges de Harlem et de Leyde, employa aussi les pigeons messagers : les services qu'ils rendirent à cette occasion furent, paraît-il, assez grands pour que le prince ordonnât que ces pigeons fussent nourris aux frais du trésor public, et qu'on les embaumât après leur mort, pour être conservés à l'hôtel de ville (1). Peut-être est-ce depuis cette époque qu'a été établie en Hollande et en Belgique la *poste aux pigeons*, dont plus tard s'est emparée la spéculation, pour la mettre au service des opérations de bourse et de commerce.

Nous venons de voir, d'après Frontin, que, dans les temps anciens, les nouvelles confiées aux pigeons étaient attachées au cou de l'oiseau à l'aide d'un fil de soie. Ce moyen paraît avoir été longtemps seul en usage : naguère encore il était employé ; seulement, le fil retc-

(1) Les pigeons du siège de Paris n'ont pas eu un sort aussi heureux et il est probable qu'après leur mort ils ne figureront ni à l'Hôtel de ville ni même dans un musée, car voici ce qu'on lit dans un journal de Paris : « Une vente très-intéressante vient d'avoir lieu au dépôt du mobilier de l'État, rue des Écoles. Il s'agissait des pigeons-voyageurs qui nous rendirent tant de services pendant le siège, en nous apportant des nouvelles de la province. Eh bien ! malgré les souvenirs que rappellent ces messagers fidèles, ils ont été adjugés, pour la plupart, à des prix bien modestes : 1 fr. 50 c. en moyenne. Toutefois, deux pigeons qui avaient fait trois fois le voyage ont été assez vivement disputés et rachetés au prix de 26 fr. pièce par leur ancien propriétaire. »

Le gouvernement de la défense nationale traitait de la façon suivante avec les possesseurs de ces courriers aériens, qui étaient devenus fort rares ; lors de leur départ on comptait la somme de 100 fr. au propriétaire du pigeon. Si celui-ci revenait au colombier, son maître en demeurait propriétaire. Si, au contraire, pour une cause ou pour une autre, il ne revenait pas, il appartenait au gouvernement.

Ceux que l'on vient de vendre se trouvaient être dans ce dernier cas.

nant la dépêche était attaché tantôt au cou, tantôt aux pattes, ou même sous l'aile ; mais on a dû y renoncer parce que le pigeon arrivait assez souvent à destination sans la nouvelle attendue, soit que le fil se fût rompu spontanément, soit que l'oiseau l'eût brisé lui-même pour se débarrasser d'un objet importun. Aujourd'hui on applique simplement un petit carré de papier gommé, sur lequel la dépêche est écrite, sous une des plumes de la queue, et il n'y a pas d'exemple que la dépêche ainsi établie ne soit pas heureusement arrivée. C'est de la sorte que Paris assiégé par l'armée prussienne (sept. 1870 à janv. 1871) a reçu quelquefois des nouvelles de la province, par les pigeons transportés en ballon, et faisant retour au lieu de départ.

« Comment expliquer, dit l'abbé Moigno, ce phénomène surprenant d'un pigeon ou d'une hirondelle, transportés dans des paniers bien fermés à 100 lieues de leurs nids, et revenant à tire-d'ailes vers leur jeune famille ? On a longtemps été tenté de soupçonner chez ces étonnants oiseaux l'existence d'un sixième sens que nous n'avons pas ; et ce soupçon se serait peut-être changé en certitude sans ce fait, qu'en général, pour assurer le succès de ces longs retours, il faut soumettre l'oiseau voyageur à des exercices préalables ; le porter successivement à des distances de plus en plus grandes, et le lancer toujours dans la même direction. Mais les faits étranges dont nous sommes témoins à Paris, le retour au colombier de pigeons non préalablement exercés, après un long circuit fait en ballon et sur les chemins de fer, déroutent de nouveau toutes les conjectures, et nous laisse en présence d'un véritable mystère.

« A l'occasion d'une très intéressante brochure publiée par un savant physicien de mes amis, Délézenne, professeur à la Faculté des sciences de Lille, j'ai fait, il y a quelques années, une étude attentive de ce qui a été écrit sur ce fait curieux d'histoire naturelle, et je suis heureux de pouvoir publier, en l'abrégé, le résumé que je fis alors d'une question aujourd'hui pleine d'actualité.

« Dans l'hypothèse où le pigeon, pour retrouver son gîte, est réduit à la connaissance des objets environnants, tels que les dispositions relatives des bâtiments, des toits, des cheminées, etc., il est clair qu'en raison de la sphéricité de la terre, si la distance à franchir est grande, il faut qu'en tournoyant il s'élève assez haut pour reconnaître l'ensemble général des lieux. Les égli-

ses, les clochers, les hautes cheminées d'usine seraient alors ses guides naturels. Un calcul très-simple fait voir que, pour reconnaître les lieux aux distances suivantes, 6, 12, 25, 100 lieues, le pigeon devrait s'élever tour à tour à des hauteurs de 60, 240, 970, 4,000, 15,000, mètres : 15,000 mètres, plus de quatre fois la hauteur du mont Blanc ! Il semble impossible d'admettre que le pigeon puisse s'élever à de si grandes hauteurs. L'observation a en effet prouvé que, lorsqu'on lance un pigeon de la nacelle d'un ballon parvenu à une hauteur de 6,000 mètres, il se précipite immédiatement vers la terre en décrivant de grands cercles ; il ne vole plus, il tombe.

« Il est certainement encore plus impossible d'admettre que la vue de ces étonnants volatiles, quelque puissante que la fasse l'observation, puisse s'étendre à 100 lieues, et leur permettre de voir à cette distance énorme les groupes d'arbres ou de maisons qui entourent le colombier. Le fait du retour d'un pigeon transporté d'un seul bond, en ligne droite ou courbe, par terre ou en ballon, à une distance de 100 lieues ou même à une distance de 57 lieues, distance de Paris à Tours, reste donc complètement sans explication tant que l'on ne met en jeu que la puissance de la vue et la mémoire locale, ou la faculté merveilleuse de voir nettement et de reconnaître instantanément les dispositions relatives des objets, et d'en conserver le souvenir fidèle.

« Ce qu'on peut expliquer, du moins, par cette faculté de vue extrêmement perçante et de mémoire locale excessivement développée, c'est le fait journalier du retour au colombier des pigeons qui vont chercher leur nourriture à des distances de plusieurs lieues, ou de ceux que l'on a dressés en les lâchant à des distances de plus en plus grandes, mais telles cependant que la vision distincte de l'oiseau puisse s'exercer d'une station à l'autre. Par exemple, pour préparer les pigeons au retour dans les luttés engagées entre Paris et Lille, on les transporte et on leur donne leur volée successivement aux stations suivantes du chemin de fer : faubourg de Paris à Lille, Ronchin, Lesquin, Carvin, Arras, Amiens, Creil, Paris. Dès que le pigeon est lâché de la cage, on le voit s'élever à une hauteur d'autant plus grande qu'il est plus éloigné de son point de départ, et prendre en ligne droite la direction qui y conduit. Dans ces conditions, le phénomène du retour du pigeon n'a plus rien de mystérieux ou d'impossible, et on peut en rendre compte comme il suit :

« Soient A le pigeonnier, et B, C, D, E, F, G, H, I, les stations diverses d'où on l'a successivement lancé, pour le préparer à revenir de I, station extrême, en A ou au pigeonnier. Parti de I, le pigeon s'élève en décrivant des cercles de plus en plus grands, cherchant déjà son pigeonnier, qu'il ne peut apercevoir, jusqu'à ce qu'il ait enfin reconnu les lieux de l'avant-dernière station H. La reconnaissance faite, il se dirige vers H ; arrivé vers H ou près de H, il reconnaît à son tour la station G, et s'élanche vers elle ; il continue ainsi de proche en proche jusqu'à son retour en A. Les stations H, G, F, E, sont autant de jalons connus du pigeon et qui lui marquent successivement la route à suivre. Le retour du pigeon est d'autant mieux assuré qu'il approche plus de A. En effet, parti de I, il va en H, qu'il a vu une fois, de H il va en G, qu'il a vu deux fois ; puis en F, qu'il a vu trois fois, puis en E, D, C, B, qu'il a vu respectivement quatre, cinq, six et sept fois. Parti de I et arrivé quelque part en E, le pigeon peut se sentir affaibli par la faim ou par la fatigue ; il descend donc sur le sol pour chercher sa nourriture, ou bien il va se reposer sur un toit de la station E. S'il tarde trop et que le jour vienne à baisser, il attendra le grand jour du lendemain pour s'élever ou tourner autour de E. Or, il peut se faire qu'il reconnaisse également vite et également bien les deux stations F et D, entre lesquelles il se trouve, ce qui le jettera dans l'indécision. S'il se détermine pour la station F, malgré le renversement apparent de la disposition des objets, il reviendra à la station I, où il a été jeté, forcé ainsi de renouveler les manœuvres de son départ ; et, cette fois, plus heureux, il pourra arriver en A, mais non sans avoir perdu tout le temps nécessaire pour aller de E en I, et revenir de I en E.

« Un éleveur belge affirmait récemment, dans une de nos feuilles quotidiennes, que le retour du pigeon ne pouvait pas subir plusieurs jours de retard ; qu'il était impossible, par exemple, qu'un pigeon parti d'Orléans ou de Tours le 11 novembre eût pu arriver à Paris le 15. Il affirmait même qu'il n'y a pas d'exemple qu'un pigeon se fût arrêté en route sans avoir perdu la pensée du retour au colombier. Ce que nous avons déjà dit prouve suffisamment combien ces assertions sont gratuites ; mais pour les réfuter plus péremptoirement et calmer les inquiétudes que les retards de nos complaisants messagers peuvent inspirer, j'emprunterai à la brochure de M. Délézanne le récit suivant : Vers la fin de mai 1861,

la Société l'Hirondelle, de Lille, expédie à Châteauroux un panier renfermant trente-deux pigeons voyageurs très-exercés. Les pigeons prennent leur vol de Châteauroux le dimanche 2 juin, à 5 heures 30 minutes du matin. Le même jour, à 5 heures 30 minutes du soir, un premier pigeon mâle, de couleur grise, rentrait au pigeonnier de Lille ; un second pigeon, une femelle, rentra le lundi 3, à 10 heures du matin ; un troisième le mardi 4, à 6 heures du matin ; un quatrième, dans la journée du mercredi 5. A la fin de ce jour 15 des pigeons étaient revenus. Le vendredi 7, il manquait une douzaine de pigeons ; plusieurs revinrent après une attente de plus d'une semaine. Le pigeon aime extrêmement la société des compagnons de sa domesticité ; et le mâle partage avec sa femelle tous les soins du ménage. Cinq à six jours avant son départ de Lille, il était né deux petits au mâle gris, revenu le premier au pigeonnier ; on peut admettre que l'extrême désir de revoir sa famille chérie a doublé son courage. La distance de Châteauroux à Lille est de 120 lieues par les routes ordinaires. Comme l'oiseau franchit cette distance en ligne droite, sans subir les détours des routes ordinaires, on peut réduire son parcours réel à 100 lieues. Or, ces 100 lieues furent parcourues en 12 heures et demie par le mâle, qui arriva le premier ; sa vitesse moyenne ne fut donc que de 8 lieues à l'heure. On peut conclure de là qu'il s'était arrêté plusieurs fois en route pour se reposer ou se nourrir, car s'il avait volé avec la vitesse de 18 lieues à l'heure, que l'on a constatée souvent dans les retours de Paris à Lille, il se serait rentré au pigeonnier à 10 heures du matin, au lieu de 5 heures et demie du soir.

« Si, comme on ne saurait en douter, le pigeon est surtout guidé par la vue des objets, la parfaite sérénité de la masse d'air comprise entre le sol et la région des nuages est la principale condition de son retour au colombier ; et tout ce qui nuit à la perception visuelle doit diminuer les chances du retour, mais inégalement d'un individu à l'autre ; l'expérience prouve, en effet, que, par les plus légers brouillards, un bon nombre de pigeons s'égarèrent ou se perdent.

« Mais, répétons-le en finissant, le fait que des pigeons apportés une première fois de Lille ou

de Bruxelles à Paris, puis transportés à Tours par les ballons et les voies ferrées, sans exercices préalables, sans avoir été jetés à des stations de plus en plus éloignées, sont fidèlement revenus au colombier de Paris où se trouvent leurs camarades ou leur famille, semble réellement exiger l'intervention d'un instinct spécial, dont nous ignorons la nature. »

D'après Toussenel, ce n'est pas un instinct spécial qui guiderait sûrement le pigeon vers le domicile dont on l'a éloigné, mais ce seraient des impressions atmosphériques.

Après avoir dit que l'oiseau de France sait, d'une façon positive, que le nord souffle le froid, le midi le chaud, l'est le sec, l'ouest l'humide ; que c'est déjà plus de connaissances météorologiques qu'il ne lui en faut pour diriger sa marche sans le secours du soleil ni des yeux, il ajoute : « Le pigeon domestique, transporté de Bruxelles à Toulouse dans un panier couvert, n'a pas eu le loisir de relever de l'œil la carte géographique du parcours ; mais il n'était au pouvoir de personne de l'empêcher de sentir aux chaudes impressions de l'atmosphère qu'il suivait la route du Midi.

« Rendu à la liberté à Toulouse, il sait déjà que la ligne à suivre pour regagner ses pénates est la ligne du Nord. Donc, il pique droit dans cette direction, et ne s'arrête que vers les parages du ciel dont la température moyenne est celle de la zone qu'il habite.

« S'il ne retrouve pas d'emblée son domicile, c'est qu'il a remonté perpendiculairement à l'équateur et qu'il a trop appuyé sur la gauche ou sur la droite, Bruxelles et Toulouse ou une autre ville ne se trouvant pas exactement sous le même méridien.

« En tous cas, il n'a plus besoin que de quelques heures de recherches dans la direction de l'est à l'ouest, pour relever ses erreurs ; et c'est ce travail de rectification qui explique la différence que l'on observe entre les heures d'arrivée des différents courriers expédiés. »

Quelle que soit la valeur de ces hypothèses, quelle que soit la raison de ce phénomène encore plein de mystères, il n'en est pas moins certain que les pigeons ont joué depuis les temps les plus reculés un rôle important dans les relations des hommes entre eux.

LES MACROPYRIDÉS — *MACROPYGLÆ**Die Kukulstauben, the Cuckoo-Pigeons.*

Caractères. — Sous le nom de macropyridés ou *pigeons coucous*, Bonaparte a rangé des pigeons qui ont le corps élancé, la tête petite, les ailes assez courtes, la queue longue, les pattes courtes.

Distribution géographique. — Cette famille, bien que peu nombreuse, a des représentants dans l'ancien et le nouveau continent.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les macropyridés, dont on connaît le genre de vie, sont extrêmement sociables, et quelques-uns se réunissent en bandes réellement innombrables. On peut les regarder comme frugivores; car ils mangent plus de fruits que de graines. Tous vivent dans les forêts, et quelques-uns s'établissent dans les jardins très-boisés. Les diverses espèces présentent de grandes différences au point de vue des mœurs et des habitudes, ce qui peut faire mettre en doute la valeur de la classification de Bonaparte.

LES ECTOPISTES — *ECTOPISTES**Die Wandertauben, the Passenger-Pigeons.*

Caractères. — L'espèce unique, qui sert de type à ce genre, a pour caractères génériques un bec médiocre, assez mince, à bords des mandibules un peu flexueux; des ailes longues sub-aiguës, la deuxième rémige étant la plus longue; la queue flabelliforme, composée de douze rectrices étagées; des tarses courts, robustes, un peu emplumés au-dessous de l'articulation; le doigt médian un peu plus long que le tarse et pourvu d'un ongle large et médiocrement recourbé.

Distribution géographique. — Les ectopistes sont propres à l'Amérique septentrionale.

L'ECTOPISTE MIGRATEUR — *ECTOPISTES MIGRATORIUS.**Die Wandertaube, the Passenger-Pigeon.*

Caractères. — L'ectopiste migrateur (*fig. 71*), qu'on a aussi nommé *pigeon voyageur*, *pigeon de passage*, *tourterelle du Canada*, est vigoureusement bâti. Il a le dos bleu ardoisé; la face inférieure du corps gris rougeâtre, avec les côtés du

cou reflétant le violet pourpre; le ventre et la région anale blancs; les rémiges noirâtres, bordées de blanc; les rectrices médianes noires, les latérales d'un gris clair, marbrées de brun rouge et marquées d'une tache noire sur les barbes internes; l'œil rouge vif; le bec noir; les pattes d'un rouge-de-sang. La femelle est un peu plus petite que le mâle; elle a le dos et le croupion d'un gris blanchâtre, les couvertures moyennes des ailes d'un brun rouge. Le mâle a 45 cent. de long; la femelle, 41 cent.; l'envergure est de 68 cent. chez le premier, de 63 chez la seconde; la longueur de l'aile est de 21 cent., celle de la queue de 22 cent. et demi.

Distribution géographique. — On trouve l'ectopiste voyageur dans tous les États de l'Amérique du Nord, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, des Montagnes Rocheuses à la côte orientale.

Mœurs, habitudes et régime. — Mon père a comparé certains oiseaux à ces peuples d'origine énigmatique, indienne, dit-on, qui jouent encore un rôle dans les contrées du midi de l'Europe; il les a appelés *oiseaux-bohémiens*, ou *oiseaux-gitanes*. Comme ces peuples sans patrie, ils arrivent tout à coup dans des pays où, depuis de longues années, on n'en avait plus vu un seul; ils s'y établissent, s'y comportent comme ils le feraient dans leur patrie, puis disparaissent sans que l'on sache où ils vont. Parmi ces oiseaux, figure l'ectopiste migrateur, espèce depuis longtemps célèbre, moins par ses voyages, que par les attroupements inouïs qu'elle forme.

Dans l'est, d'après Gerhard, il semble être en bandes beaucoup plus nombreuses qu'ailleurs, si nombreuses même que les récits des naturalistes les plus dignes de foi paraissent à plus d'un Européen devoir être rangés dans le domaine des fables. Ces naturalistes, en effet, racontent que les vols de ces oiseaux obscurcissent l'air; qu'ils abiment des forêts entières par leurs excréments; que de fortes branches se brisent sous leur poids; que des populations entières et des troupes innombrables de carnassiers vivent des semaines entières à leurs dépens. Audubon et Wilson ont donné sur les habitudes de ces oiseaux des détails des plus intéressants que nous leur emprunterons.

« Le pigeon voyageur ou, comme on l'appelle habituellement en Amérique, le *pigeon sauvage*, dit Audubon (1), vole avec une extrême rapidité, en donnant de vifs et fréquents coups de ses ailes, qu'il porte plus ou moins près du corps, suivant le degré de vitesse qu'il veut acquérir. De même que le pigeon domestique, on le voit souvent, dans la saison des amours, décrire en l'air de larges cercles, les ailes relevées en angle; et pendant ces révolutions qu'il continue jusqu'à ce qu'il soit prêt à se poser, les tuyaux des rémiges primaires, frottant par le bout les uns contre les autres, produisent un bruit strident qu'on peut entendre à cinquante ou soixante pas. Comme le perroquet de la Caroline et quelques autres oiseaux, il a soin, avant de se poser, de briser la force de son vol par des battements répétés, craignant sans doute de se blesser s'il abordait trop brusquement la branche ou le point du sol sur lesquels il a résolu de descendre.

« J'ai commencé la description de cet oiseau par les détails qui précèdent sur son vol, parce que les faits les plus importants de son histoire se rapportent précisément à ses migrations. Ces migrations sont dues uniquement à la nécessité où il se trouve de se procurer de la nourriture; et jamais il ne les accomplit en vue de se soustraire aux rigueurs des latitudes septentrionales ou de chercher, au midi, un climat plus chaud pour y nicher. En conséquence, elles ne se produisent point à une certaine période ou à une époque fixe de l'année; au contraire, il arrive quelquefois qu'une abondance continuelle de nourriture retienne pendant très-longtemps ces oiseaux dans un même canton, sans qu'ils songent à en visiter d'autres. Du moins, je sais très-positivement qu'ils restèrent ainsi dans le Kentucky, et qu'on n'en voyait nulle part ailleurs; puis, une année que les provisions manquaient, ils disparurent tout d'un coup. Des faits analogues ont été observés dans d'autres États.

« La grande force de leurs ailes leur permet de parcourir et d'explorer, en volant, une immense étendue de pays, dans un très-court espace de temps. Cela est prouvé par des faits bien connus en Amérique. Ainsi des pigeons ont été tués dans les environs de New-York, ayant le jabot encore plein de riz, qu'ils ne pouvaient avoir pris, au plus près, que dans les champs de la Géorgie et de la Caroline. Or, comme leur di-

gestion se fait assez rapidement pour décomposer entièrement les aliments dans l'espace de douze heures, il s'ensuit qu'ils devaient, en six heures, avoir parcouru de trois à quatre cents milles; ce qui montre que leur vol est d'environ un mille à la minute. A ce compte, l'un de ces oiseaux, s'il lui en prenait fantaisie, pourrait visiter le continent européen en moins de trois jours.

« Cette grande puissance de vol est secondée par une puissance de vue non moins remarquable; de sorte que, tout en voyageant du train que nous venons d'indiquer, ils sont capables d'inspecter le pays qui s'étend au-dessous d'eux, de découvrir aisément s'il se trouve de la nourriture, et d'atteindre ainsi le but pour lequel ils ont entrepris leur voyage. C'est ce dont j'ai pu m'assurer également: ainsi, quand ils passaient au-dessus de terrains stériles ou peu fournis des aliments qui leur conviennent, ils se maintenaient haut en l'air, volant sur un front étendu, de manière à pouvoir explorer des centaines d'acres à la fois; au contraire, dès qu'apparaissaient de riches moissons ou des arbres chargés d'une provision de graines et de fruits, ils commençaient à voler bas, pour découvrir sur quelle partie de la contrée les attendait le plus ample butin. »

Gerhard a raison quand il dit que les récits de Wilson et d'Aububon pourraient passer pour fabuleux. « En me rendant à Francfort, dit Wilson, je parcourus une forêt au-dessus de laquelle j'avais vu, dans la matinée, passer plusieurs vols de pigeons se dirigeant vers l'est. Vers une heure de l'après-midi, ils revinrent sur leur route, et en tel nombre que je ne pus me rappeler en avoir jamais vu autant. Une éclaircie, au voisinage de la baie de Bersac, me donna un vaste horizon; mais le spectacle qui m'y attendait me remplit de stupéfaction. Les pigeons volaient avec une grande rapidité, à environ une portée de fusil au-dessus de ma tête, sur plusieurs rangs de profondeur, serrés les uns contre les autres, au point que d'un seul coup de feu on en aurait abattu un grand nombre. A ma droite et à ma gauche, aussi loin que pouvaient porter mes regards, s'étendait toujours la colonne, partout aussi serrée et aussi épaisse. Curieux de savoir le temps que durerait ce passage, je me couchai, la montre à la main. Il était environ une heure et demie; j'étais là depuis plus d'une heure déjà, lorsque la bande, au lieu de diminuer, sembla augmenter de nombre; la vitesse paraissait accrue; je dus me

(1) Audubon, *Scènes de la nature dans les Etats-Unis*. Trad. par Bazin. Paris, 1857, tome I, p. 197.

mettre en marche, pour arriver à mon but. Vers quatre heures, j'arrivai aux bords du Kentucky, non loin de Francfort; le fleuve vivant qui passait au-dessus de ma tête semblait aussi large, aussi nombreux qu'auparavant. Bien longtemps après, je vis encore passer des bandes, qui mettaient de six à huit minutes chacune à défilier, et celles-ci étaient suivies d'autres bandes semblables; cela continua ainsi jusqu'à six heures du soir. Tous ces pigeons se dirigeaient vers le sud-ouest. »

« Pendant l'automne de 1813, dit Audubon (1), je partis de Henderson où j'habitais, sur les bords de l'Ohio, me dirigeant vers Louisville. En traversant les landes qu'on trouve à quelques milles au delà de Hardensbourg, je remarquai des pigeons qui volaient du nord-est vers le sud-ouest en si grand nombre, que je n'avais jamais rien vu de pareil. Voulant compter les troupes qui pourraient passer à portée de mes regards dans l'espace d'une heure, je descendis de cheval, m'assis sur une éminence, et commençai à faire avec mon crayon un point à chaque troupe que j'apercevais. Mais bientôt je reconnus qu'une pareille entreprise était impraticable, car les oiseaux se pressaient en innombrables multitudes. Je me levai, comptai les points qui étaient sur mon album; il y en avait 163 de marqués en vingt et une minutes! Je continuai ma route, et plus j'avais, plus je rencontrais de pigeons. L'air en était littéralement rempli; la lumière du jour, en plein midi, s'en trouvait obscurcie comme par une éclipse; la fierte tombait semblable aux flocons de neige fondante, et le bourdonnement continu des ailes m'étourdissait et me donnait envie de dormir.

« Je m'arrêtai, pour dîner, à l'hôtel de Young, au confluent de la rivière Salée avec l'Ohio; et de là, je pus voir à loisir d'immenses légions passant toujours sur un front qui s'étendait bien au delà de l'Ohio, dans l'ouest, et de forêts de hêtres qu'on découvre directement à l'est. Pas un seul oiseau ne se posa, car on ne voyait ni un gland, ni une noix dans le voisinage. Aussi volaient-ils si haut, qu'on essayait vainement de les atteindre, même avec la plus forte carabine; et les coups qu'on tirait après eux ne les effrayaient pas le moins du monde. Je renonce à vous décrire l'admirable spectacle qu'offraient leurs évolutions aériennes lorsque, par hasard, un faucon venait à fondre sur l'arrière-garde de l'une de leurs troupes : tous à la fois, comme

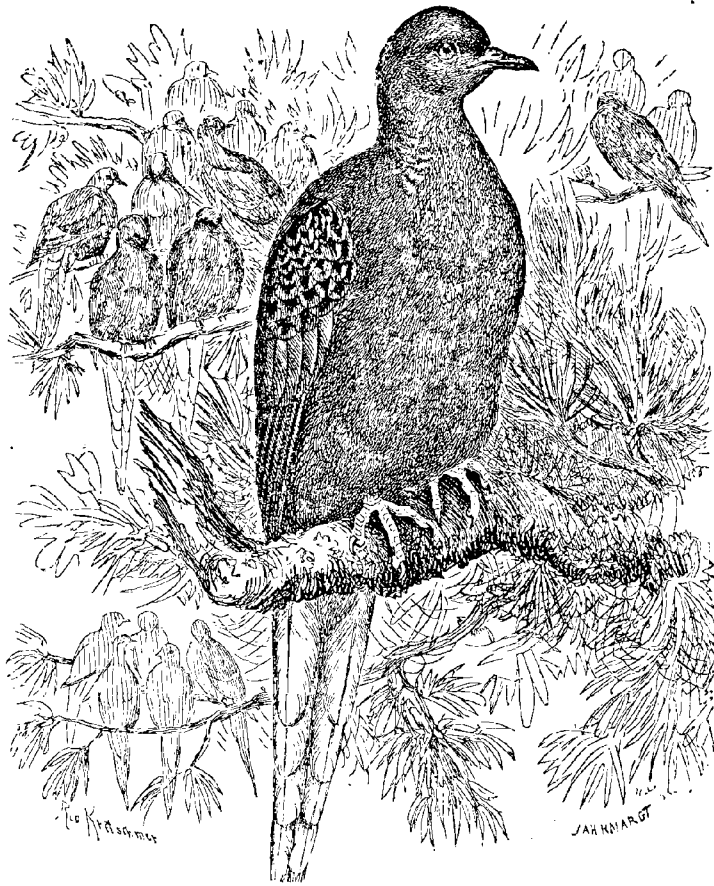
un torrent et avec un bruit de tonnerre, ils se précipitaient en masses compactes, se pressant l'un sur l'autre vers le centre; et ces masses solides dardaient en avant en lignes brisées ou gracieusement onduleuses, descendaient et rasaient la terre avec une inconcevable rapidité, montaient perpendiculairement de manière à former une immense colonne; puis, à perte de vue, tournoyaient, en tordant leurs lignes sans fin qui représentaient la marche sinueuse d'un gigantesque serpent.

« Avant le coucher du soleil, j'atteignis Louisville, éloigné de Hardensbourg de cinquante-cinq milles; les pigeons passaient toujours en même nombre, et continuèrent ainsi pendant trois jours sans cesser. Tout le monde avait pris les armes; les bords de l'Ohio étaient couverts d'hommes et de jeunes garçons fusillant sans relâche les pauvres voyageurs qui volaient plus bas en passant la rivière. Des multitudes furent détruites; pendant une semaine et plus, toute la population ne se nourrit que de pigeons, et pendant ce temps l'atmosphère resta profondément imprégnée de l'odeur particulière à cette espèce.

« Il est extrêmement intéressant de voir chaque troupe répéter de point en point les mêmes évolutions qu'une première troupe a déjà tracées dans les airs. Ainsi, qu'un faucon vienne à donner quelque part sur l'une d'elles; les angles, les courbes et les ondulations que décriront ces oiseaux dans leurs efforts pour échapper aux serres redoutables du ravisseur, seront reproduits sans dévier par ceux de la troupe suivante. Et si, témoin d'une de ces grandes scènes de tumulte et de trouble, frappé de la rapidité et de l'élégance de leurs mouvements, un amateur est curieux de les voir se reproduire encore, ses désirs seront bientôt satisfaits : qu'il reste seulement en place jusqu'à ce qu'une autre troupe arrive.

« Il ne sera peut-être pas hors de propos de donner ici un aperçu du nombre de pigeons contenus dans l'une de ces puissantes agglomérations, et de la quantité de nourriture journellement consommée par les oiseaux qui la composent; cette recherche nous prouvera une fois de plus avec quelle étonnante bonté le grand Auteur de la nature a su pourvoir aux besoins de chacun des êtres qu'il a créés. — Prenons une colonne d'un mille de large, ce qui est bien au-dessous de la réalité, et concevons-la passant au-dessus de nous, sans interruption, pendant trois heures, à raison également d'un mille par mi-

(1) Audubon, *loco cit.*, p. 200.



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils,   dit.

Fig. 71. L'Ectopiste migrateur.

nute; nous aurons ainsi un parallélogramme de cent quatre-vingt milles de long sur un de large. Supposons deux pigeons par mètre carré, le tout donnera un billion cent quinze millions cent cinquante-six mille pigeons par chaque troupe; et comme chaque pigeon consomme journellement une bonne demi-pinte de nourriture, la quantité nécessaire pour subvenir à cette immense multitude devra être de huit millions sept cent douze mille boisseaux par jour.

« Aussitôt que s'annonce quelque part une abondance convenable, les pigeons se préparent à descendre, et volent d'abord en larges cercles, en passant en revue la contrée au-dessous d'eux. C'est pendant ces évolutions que leurs masses profondes offrent des aspects d'une admirable beauté et déploient, selon qu'ils changent de direction, tantôt un tapis du plus riche azur, tantôt une couche brillante d'un pourpre foncé. Alors, ils passent plus bas par-dessus les bois, et par instants se perdent parmi le feuillage, pour re-

PREMI.

paraître le moment d'après et s'élever de nouveau au-dessus de la cime des arbres. Enfin les voil   posés; mais aussitôt, comme saisis d'une terreur panique, ils reprennent leur vol avec un battement d'ailes semblable au roulement lointain du tonnerre; et ils parcourent en tous sens la forêt, comme pour s'assurer qu'il n'y a nulle part du danger. La faim cependant les ramène bientôt sur la terre, où on les voit retournant très-adroitement les feuilles sèches qui cachent les graines et les fruits tombés des arbres. Sans cesse, les derniers rangs s'enlèvent et passent par-dessus le gros du corps, pour aller se reposer en avant, et ainsi de suite, d'un mouvement si rapide et si continu, que toute la troupe semble être en même temps sur ses ailes. La quantité de terrain qu'ils balayent est immense, et la place rendue si nette, que le glaneur qui voudrait venir après eux perdrait complètement sa peine. Ils mangent quelquefois avec une telle avidité, qu'en s'efforçant d'avalier un gros gland ou une

IV — 344

noisette, ils restent là longtemps, en tirant le cou et haletant, comme sur le point d'étouffer.

« C'est lorsqu'ils remplissent ainsi les bois qu'on en tue des quantités prodigieuses, et sans que le nombre paraisse en diminuer. Vers le milieu du jour, quand le repas est fini, ils s'établissent sur les arbres pour reposer et digérer. Par terre, ils marchent aisément, aussi bien que sur les branches, et se plaisent à étaler leur belle queue, en imprimant à leur cou un mouvement en arrière et en avant des plus gracieux. Quand le soleil commence à disparaître, ils regagnent en masse leur juchoir quelquefois à des centaines de milles, ainsi que me l'ont affirmé plusieurs personnes qui avaient exactement noté le moment de leur arrivée et celui de leur départ.

« Et nous aussi, cher lecteur, suivons-les jusqu'aux lieux qu'ils ont choisis pour leur nocturne rendez-vous. J'en sais un, notamment, digne de tout votre intérêt : c'est sur les bords de la rivière Verte et, comme toujours, dans cette partie de la forêt où il y a le moins de taillis et les plus hautes futaies. Je l'ai parcouru sur un espace d'environ cinquante milles, et j'ai trouvé qu'il n'avait pas moins de trois milles de large. La première fois que je le visitai, les pigeons y avaient fait élection de domicile depuis une quinzaine, et il pouvait être deux heures avant le soleil couchant lorsque j'y arrivai. On n'en apercevait encore que très-peu ; mais déjà un grand nombre de personnes, avec chevaux, charrettes, fusils et munitions, s'étaient installées sur la lisière de la forêt. Deux fermiers du voisinage de Russelsville, distante de plus de cent milles, avaient amené près de trois cents porcs, pour les engraisser de la chair des pigeons qui allaient être massacrés ; çà et là on s'occupait à plumer et saler ceux qu'on avait précédemment tués et qui étaient véritablement par monceaux. La fiente, sur plusieurs pouces de profondeur, couvrait la terre. Je remarquai quantité d'arbres de deux pieds de diamètre, rompus assez près du sol ; et les branches des plus grands et des plus gros avaient été brisées comme si l'ouragan eût dévasté la forêt. En un mot, tout me prouvait que le nombre des oiseaux qui fréquentaient cette partie des bois devait être immense, au delà de toute conception. A mesure qu'approchait le moment où les pigeons devaient arriver, leurs ennemis, sur le qui-vive, se préparaient à les recevoir. Les uns s'étaient munis de marmites de fer remplies de soufre ; d'autres, de torches et de pommes de pin ; plusieurs, de gaules, et le

reste, de fusils. Cependant le soleil était descendu sous l'horizon, et rien encore ne paraissait ! Chacun se tenait prêt, et le regard dirigé vers le clair firmament qu'on apercevait par échappées à travers le feuillage des grands arbres..... Soudain un cri général à retenti : « Les voici ! » Le bruit qu'ils faisaient, bien qu'éloigné, me rappelait celui d'une forte brise de mer parmi les cordages d'un vaisseau dont les voiles sont ferlées. Quand ils passèrent au-dessus de ma tête, je sentis un courant d'air qui m'étonna. Déjà des milliers étaient abattus par des hommes armés de perches ; mais il continuait d'en arriver sans relâche. On alluma les feux, et alors ce fut un spectacle fantastique, merveilleux et plein d'une magnificence épouvante. Les oiseaux se précipitaient par masses et se posaient où ils pouvaient, les uns sur les autres, en tas gros comme des barriques ; puis les branches, cédant sous le poids, craquaient et tombaient, entraînant par terre et écrasant les troupes serrées qui surchargeaient chaque partie des arbres. C'était une lamentable scène de tumulte et de confusion. En vain, aurais-je essayé de parler, ou même d'appeler les personnes les plus rapprochées de moi. C'est à grand-peine si l'on entendait les coups de fusil ; et je ne m'apercevais qu'on eût tiré, qu'en voyant recharger les armes.

« Personne n'osait s'aventurer au milieu du champ de carnage. On avait renfermé les porcs, et l'on remettait au lendemain, pour ramasser les morts et les blessés ; mais les pigeons venaient toujours, et il était plus de minuit, que je ne remarquais encore aucune diminution dans le nombre des arrivants. Le vacarme continua toute la nuit. J'étais curieux de savoir à quelle distance il parvenait, et j'envoyai un homme habitué à parcourir les forêts. Au bout de deux heures il revint et me dit qu'il l'avait distinctement entendu à trois milles de là. Enfin, aux approches du jour, le bruit s'apaisa un peu ; et longtemps avant qu'on pût distinguer les objets, les pigeons commencèrent à se remettre en mouvement dans une direction tout opposée à celle par où ils étaient venus le soir. Au lever du soleil, tous ceux qui étaient capables de s'envoler avaient disparu. C'était maintenant le tour des loups, dont les hurlements frappaient nos oreilles, renards, lynx, couguars, ours, ratons, opossums et fouines bondissant, courant, rampant, se pressaient à la curée, tandis que des aigles et des faucons de différentes espèces se précipitaient du haut des airs pour les supplanter, ou du moins prendre leur part d'un si riche butin.

« Alors eux aussi, les auteurs de cette sanglante boucherie, commencèrent à faire leur entrée au milieu des morts, des mourants et des blessés. Les pigeons furent entassés par monceaux; chacun en prit ce qu'il voulut; puis on lâcha les cochons pour se rassasier du reste. »

Le même carnage se produit sur le lieu de ponte du pigeon voyageur.

« La manière dont nichent ces pigeons, et les lieux qu'ils choisissent à cet effet, sont aussi des points d'un grand intérêt. L'endroit le plus convenable est celui où ils trouvent le plus facilement de la nourriture à leur portée, pourvu qu'il ne soit pas trop éloigné de l'eau. Ils préfèrent les plus hautes futaies, au milieu des forêts, et s'y rendent en légions innombrables, se préparant à accomplir l'une des plus grandes lois de la nature. A ce moment qui, moins que dans les autres espèces, dépend de l'influence de la saison, le roucoulement du mâle devient un doux *coo, coo, coo, coo*, beaucoup plus bref que celui du pigeon domestique. Les notes communes ressemblent aux monosyllabes *kee, kee, kee, kee*, la première étant plus forte et les suivantes allant un peu en baissant. Le mâle prend aussi un air fier et pompeux; il poursuit la femelle soit par terre, soit sur la branche, la queue étalée et laissant pendre ses ailes, qu'il frotte contre le sol ou la partie de l'arbre sur lesquels il se pavane. Le corps est élevé, la gorge se gonfle, les yeux étincellent; il continue son roucoulement et s'envole de temps à autre à une courte distance, pour se rapprocher bientôt de sa timide compagne qui semble fuir. De même que les pigeons domestiques, ils se caressent en se becquetant mutuellement, les mandibules de l'un introduites transversalement entre celles de l'autre, et, par des efforts répétés, ils se dégorgent tour à tour le contenu de leur jabot. Mais ces préliminaires sont assez promptement terminés, et les pigeons commencent leur nid, au milieu d'une paix et d'une harmonie générales. Il est formé de quelques brindilles sèches entre-croisées, et supporté par des branches fourchues. Sur le même arbre, on trouve fréquemment de cinquante à soixante de ces nids; je dirais plus, cher lecteur, si je ne craignais que cette histoire, déjà si étonnante du pigeon sauvage, ne vous parût tourner tout à fait au merveilleux. Chacun contient deux œufs en forme de large ellipse et d'un blanc pur. Durant l'incubation, le mâle fournit aux besoins de la femelle, et sa tendresse, son affection pour elle, ont quelque chose de frappant. Un fait également remarquable, c'est que chaque couvée se

compose généralement d'un mâle et d'une femelle.

« Mais ici encore, le tyran de la création, l'homme, intervient pour troubler l'harmonie de cette pacifique scène. Quand les jeunes oiseaux commencent à grandir, arrive leur ennemi, armé de haches, pour en prendre et détruire le plus qu'il pourra. Les arbres sont coupés et on les fait tomber de façon que la chute de l'un entraîne celle des autres, ou du moins leur donne une telle secousse que les pauvres pigeonneaux, comme on les appelle, sont précipités violemment sur la terre. De cette manière aussi on en détruit d'immenses quantités. »

Wilson donne à ce sujet des détails plus circonstanciés. « Lorsque les pigeons voyageurs, dit-il, sont établis depuis longtemps dans une contrée, celle-ci présente un aspect singulier. Le sol est couvert d'une couche d'excréments de plus d'un pouce d'épaisseur; toutes les herbes, tous les buissons sont détruits. Des masses de branches jonchent la terre; sur une étendue de plus de mille acres, les arbres sont dépouillés comme avec une cognée. Les traces de cette dévastation ne s'effacent qu'après plusieurs années; on rencontre des endroits où, pendant longtemps, ne croît aucune plante. Les Indiens regardent ces lieux comme très-importants pour eux. Dès que les jeunes ont acquis tout leur développement, les habitants des contrées voisines arrivent avec des chariots, des lits, des ustensiles de cuisine; beaucoup emmènent avec eux toute leur famille et s'établissent là pour plusieurs jours. Des témoins oculaires m'ont assuré que le bruit qui s'y fait est tel, que les chevaux s'effrayent; qu'on ne peut s'entendre qu'en se criant dans l'oreille. Le sol est couvert de branches cassées, d'œufs renversés, de petits pigeons, qui deviennent la pâture des porcs. Les milans, les faucons, les aigles, planent dans l'air et prennent leur part de butin; l'œil ne voit qu'une masse non interrompue de pigeons se pressant, se bousculant. Le bruissement de leurs ailes ressemble au roulement du tonnerre. De temps à autre retentit le fracas de la chute d'un arbre couvert de nids, que les bûcherons viennent d'abattre. »

On pourrait croire que ces massacres amènent la destruction des ectopistes. « Je me suis convaincu, dit Audubon, par une expérience de plusieurs années, qu'ils empêchent tout au plus la forêt de succomber. » En 1805, il arriva à New-York des schooners, chargés d'ectopistes migrants, qu'on vendit un *cent* la pièce. Audubon assure qu'en un jour un habitant de la Pen-

sylvanie captura dans des filets cinq cents douzaines de pigeons, vingt douzaines venaient aussi se faire prendre dans des lacets. En 1830 les marchés de New-York furent également encombrés d'une pareille quantité de pigeons voyageurs.

Captivité. — Les ectopistes migrateurs, lors-

qu'on les soigne bien, supportent la captivité pendant plusieurs années, et se reproduisent facilement en volière. On en trouve actuellement dans tous les jardins zoologiques. Il est probable que ceux qu'on a tués en Angleterre étaient des individus échappés de cage.

LES TURTURIDÉS — *TURTURES.*

Die Turteltauben, the Turtle-Doves.

Caractères. — La famille des turturidés est parfaitement limitée. Les oiseaux qui la composent ont des formes sveltes; la tête petite; des ailes et une queue longues; des pattes relativement élevées, bien conformées pour la marche. Leur plumage a une teinte généralement rougeâtre; les côtés de la nuque, chez presque toutes, sont ornés d'une bande noire, ou tachetés de noir et de blanc.

Distribution géographique. — Cette famille a des représentants dans toutes les parties du monde; mais c'est surtout l'Asie et l'Afrique qui sont riches en espèces.

Mœurs, habitudes et régime. — Les turturidés habitent généralement les buissons, même ceux des plaines les plus arides; plusieurs espèces cependant vivent au sein des forêts vierges humides, et surtout au voisinage des cours d'eau. Leur genre de vie est le même que celui des autres pigeons; néanmoins ils paraissent plus gracieux, plus aimables, surtout quand on considère l'élégance de leurs mouvements, la rapidité de leur vol, la douceur de leur voix. Tous, sans exception, sont sociables, au moins en dehors de l'époque des amours; quelques-uns forment même des bandes très-nombreuses qui couvrent des espaces de terrain considérables, comme le font les ectopistes migrateurs de l'Amérique du Nord.

Leur mode de reproduction ne présente rien de particulier. Ils nichent dans des buissons ou sur des arbres peu élevés, souvent immédiatement au-dessus du sol; leur nid est grossièrement construit.

Captivité. — Tous les turturidés sont faciles à élever en cage; car ils ne demandent que des grains. Ils se reproduisent facilement, non-seulement entre eux, mais avec d'autres pigeons, et les métis ainsi obtenus sont eux-mêmes féconds.

Dans tout le nord de l'Afrique et aux Indes, les turturidés sont regardés comme des oiseaux sacrés, auxquels personne ne fait de mal; aussi y

vivent-ils sans crainte de l'homme. On les voit dans tous les endroits, dans les plus petits jardins même, confiants dans l'hospitalité que l'homme leur accorde et se laissant observer par lui tout à loisir.

LES TOURTERELLES — *TURTUR.*

Die Turteltauben.

Caractères. — Les tourterelles proprement dites ont le corps élancé; le bec droit, un peu élevé, à mandibules légèrement rentrées près de la pointe; les pattes longues; les doigts faibles; les ailes longues, la deuxième et la troisième rémige dépassant les autres; la queue assez longue et arrondie.

LA TOURTERELLE COMMUNE — *TURTUR AURITUS*

Die Turtel, the Turtle-Dove.

Caractères. — La tourterelle commune (pl. XXIV), le type de ce genre, a les plumes du dos d'un brun roux sur les bords, tachetées en leur milieu de noir et de gris cendré; le sommet de la tête et le derrière du cou bleu-de-ciel tournant au grisâtre; les côtés du cou marqués de quatre bandes transversales noires, bordées de blanc-d'argent; la gorge et la poitrine d'un rouge vineux; le ventre rouge-bleuâtre, tirant plus ou moins sur le grisâtre; les rémiges primaires noirâtres, les secondaires de même teinte, à reflets d'un bleu cendré; les scapulaires noirâtres, largement rayées de rouge-brun; l'œil jaune-brunâtre, entouré d'un cercle rouge-bleuâtre; le bec noir; les pattes rouge-carmin. Cet oiseau a 30 cent. de long, et 53 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 10 cent., celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — La tourterelle commune est répandue sur une grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Elle



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Crété fils, imp.

LA TOURTERELLE COMMUNE.

n'est pas rare dans certaines contrées de l'Allemagne; mais elle ne se montre plus dans bien des endroits situés au nord du pays. En Scandinavie, on ne la voit que dans les provinces du sud, bien que quelques individus se soient égarés jusqu'en Laponie. Elle abonde dans le midi de l'Europe, le nord-ouest de l'Asie et le nord-ouest de l'Afrique; elle n'arrive dans le nord-est de l'Afrique qu'à l'époque des migrations. Nombreuse, en Espagne, dans certains endroits, elle est rare ou manque même complètement dans d'autres. Elle est commune dans certaines contrées du sud de la Russie, en Asie Mineure, en Palestine. D'après Bolle, elle fourmille, dans le sens littéral du mot, dans les vallées solitaires et désertes des Canaries.

Dans le centre de l'Asie orientale, la tourterelle commune est remplacée par une espèce voisine, un peu plus grande, dont Radde ne fait qu'une variété. Elle paraît manquer aux Indes; toujours est-il que Jerdon n'en fait pas mention.

Mœurs, habitudes et régime. — La tourterelle commune se plaît dans les bois voisins des champs cultivés. On la rencontre cependant en grand nombre dans les arides plaines de la Grèce et on l'y voit toute l'année; toutefois, le nombre des individus qui y sont sédentaires n'est pas à comparer à celui des bandes qui s'abattent dans les champs, au moment du passage. Au printemps, la montagne est pour ainsi dire couverte de tourterelles; aussi un chasseur un peu adroit peut-il en tuer une cinquantaine dans sa journée. Beaucoup hivernent en Grèce, d'autres vont plus loin, et gagnent alors l'Égypte, la Nubie, où, sans être trop rares, elles ne composent pas de grandes troupes.

Dans nos pays, les tourterelles communes arrivent au commencement d'avril, restent jusqu'en août près du lieu où elles se sont reproduites, errent quelque temps, puis nous quittent en septembre. Elles sont plus nombreuses en certaines années que dans d'autres. « Cela tient, dit mon père, à la plus ou moins grande abondance de graines de pins qui mûrissent, et aux massacres qu'elles ont eu à subir dans leur voyage. » Je crois que la première cause est exacte; quant à la seconde, je ne puis l'admettre, elle est compensée largement par la grande multiplication de ces oiseaux.

« La tourterelle, continue mon père, est une espèce charmante; et il n'y a pas à s'étonner qu'elle soit devenue l'oiseau favori des poètes et des amants. Sa beauté déjà prévient en sa faveur; ses couleurs tendres se marient si agréablement,

sont disposées avec tant de goût, qu'on a plaisir à la contempler. » Ses mœurs sont très-agréables, bien que le charme en ait été exagéré outre mesure. La grâce de ses mouvements, de son port, la douceur de son roucoulement ravissent l'observateur; et celui qui est témoin de son amour conjugal, des marques de tendresse que le mâle témoigne à sa femelle, pourrait être porté à faire de la tourterelle le plus charmant de tous les oiseaux. Il se tromperait cependant : la tourterelle a aussi ses mauvais côtés; elle n'a pas plus d'affection que beaucoup d'autres oiseaux, et elle est peut-être bien moins fidèle.

La tourterelle commune marche bien et avec élégance. Elle vole facilement, très-rapidement, sans faire beaucoup de bruit, en exécutant les tours et les détours les plus hardis. Poursuivie par un oiseau de proie, elle glisse avec une agilité admirable au milieu des branches les plus touffues, et dérouté ainsi son ravisseur.

Le nom de cet oiseau est une onomatopée de sa voix. Son roucoulement ne se compose, à vrai dire, que d'une seule note, assez haute : *tour tour*, mais elle la lance avec tant de douceur qu'elle charme les oreilles de chacun. Pour se faire entendre, le mâle se perche sur la cime de quelque buisson ou de quelque arbre élevé, gonfle son cou, incline légèrement la tête et le bec. Est-on près de lui, on entend entre chaque roucoulement une espèce de claquement, qui paraît être le bruit d'inspiration. Ce roucoulement étant le chant d'amour de la tourterelle, elle le fait surtout entendre au moment de l'accouplement. Elle commence avant le lever du soleil et continue jusqu'à ce que la faim se fasse sentir; elle roucoule encore un peu avant midi, et surtout le soir. Le vent, le mauvais temps la rendent silencieuse, mais par les chaudes et belles matinées, elle roucoule souvent des heures entières sans s'interrompre. Plusieurs de ces oiseaux habitent-ils la même contrée, les mâles rivalisent entre eux, et animent la forêt de la façon la plus agréable. Au moment de l'accouplement, le mâle, après avoir roucoulé, s'élève obliquement dans l'air, en faisant claquer ses ailes, puis il redescend lentement et revient en général à son point de départ, pour recommencer ses roucoulements. Il s'approche alors de la femelle, lui prodigue ses caresses, et l'accouplement a lieu. Tant que dure la saison des amours, le mâle et la femelle restent fidèlement attachés l'un à l'autre. L'un vient-il à périr, la douleur de l'autre est immense.

« Je tuai une femelle, raconte mon père : le

mâle se réfugia dans la forêt, mais comme sa femelle ne le suivait pas, il revint, et se mit à roucouler, pour l'appeler. Ce pauvre isolé me fit pitié; je voulus le tuer aussi, pour mettre fin à sa douleur, mais il ne se laissa pas approcher à portée de fusil; toutefois, il ne gagna pas la forêt: il resta plusieurs heures sur des arbres isolés, ne voulant pas s'en retourner sans sa compagne. »

Beaucoup de chasseurs croient que la tourterelle commune périt de douleur quand sa compagne lui est ravie, ce qui est une erreur; cette croyance a néanmoins ceci de bon que les chasseurs qui en sont imbus se font un scrupule de tuer une tourterelle.

Les tourterelles se nourrissent de céréales, de graines de toute espèce, de semences de pins, de petits colimaçons, et en automne de graines d'euphorbe. Elles se rendent utiles en mangeant les semences des mauvaises herbes, et on ne peut mettre à côté des services qu'elles rendent ainsi les quelques graines de chanvre, de lin, de colza, de pois ou de lentilles qu'elles dérobent. Le matin, vers onze heures, et le soir elles vont s'abreuver; elles font souvent plus de deux kilomètres pour trouver une bonne eau de source.

La tourterelle ayant deux, et peut-être trois couvées par an, la période de reproduction dure du mois d'avril au mois d'août. Les deux époux travaillent de concert à leur nid. Ce nid, comme celui de tous les pigeons, est grossièrement fait de brins de bruyères, de racines si écartées les unes des autres qu'on voit les œufs à travers et la femelle couvant. Il est placé sur un arbre, à une faible hauteur; sa forme est aplatie. Une légère excavation qui reçoit les œufs, en occupe le centre. Quoique peu solidement construit, ce nid résiste aux violences des vents, protégé qu'il est par les branches sur lesquelles il appuie.

Les deux parents couvent alternativement et témoignent à leur progéniture beaucoup d'amour; ils exposent même leur vie pour la protéger. Ils nourrissent leurs petits, comme le font les autres pigeons.

Par son agilité, la tourterelle échappe à bien des ennemis. Elle déjoue la poursuite de la plupart des rapaces: les jeunes, seuls, ont à redouter les attaques des petits carnassiers. L'homme lui fait peu de mal; le chasseur intelligent la respecte, et quant au maladroit, au chasseur d'occasion, elle ne le laisse pas approcher à portée de fusil; elle est trop prudente pour cela. Ce n'est que dans les lieux où elle hi-

verne qu'elle court plus de dangers, par le fait même de sa vie en société.

Captivité. — Les tourterelles communes sont faciles à élever et à apprivoiser. « Une tourterelle apprivoisée, dit mon père, est un oiseau ravissant; non-seulement sa beauté, mais encore la douceur de ses mœurs, de son roucoulement, doivent la faire préférer à tous les autres oiseaux. Elle se reproduit facilement en volière. J'en ai vu une paire, logée dans une petite cage, qui y avait construit son nid et couvé ses œufs. J'en ai eu plusieurs, qui venaient manger dans ma main. »

LES STREPTOPÉLIES — STREPTOPELEIA.

Caractères. — Ce genre, établi par Bonaparte, diffère du précédent par une queue plus courte et moins arrondie; par la bande de la nuque qui s'étend au-devant du cou, et par les teintes plus claires du plumage.

LA STREPTOPÉLIE RIEUSE — STREPTOPELEIA RISORIA.

Die Lachtaube, the Indian Turtle-Dove.

Caractères. — Le type de ce genre est généralement connu sous les noms de *pigeon rieur*, et mieux sous celui de *tourterelle à collier*. Tout son plumage est isabelle, plus foncé au dos qu'à la tête, à la gorge et au ventre, avec les ailes noires, et le collier noir. L'œil est rouge clair, le bec noir, et les pattes sont rouge-carmin. Cet oiseau a 33 cent. de long et 55 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 18 cent., celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — La streptopélie rieuse habite la partie occidentale des Indes, Ceylan, l'Yémen, l'Arabie et une grande partie de l'est de l'Afrique. Reichenbach prétend que ceux des naturalistes qui disent avoir observé l'espèce en Afrique se sont trompés, et l'ont confondue avec une espèce voisine. Les dessins donnés par Le Vaillant ne lui inspirent pas de confiance; quant à moi, je puis affirmer avoir vu des streptopélies rieuses et en grand nombre, non-seulement aux environs d'Aden, mais encore en Afrique, dans le Samhara et dans les forêts des steppes aux bords du Nil Bleu, et je n'ai pas à craindre de m'être trompé, car j'ai rapporté ici plusieurs de ces oiseaux; je les ai soigneusement comparés à ceux qui vivent privés dans nos contrées, et j'ai la certitude qu'ils n'en dif-

fèrent nullement. Au dire de Jerdon, l'espèce se trouve dans toute l'Inde ; elle se tiendrait de préférence sur les arbres et les buissons, au voisinage des lieux habités ; d'après mes observations, elle aime les forêts arides des steppes. Déjà commune dans le centre de la Nubie, elle est de toutes les espèces de turturidés la plus répandue dans l'intérieur de l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — Le cavalier qui traverse le Samhara ou les steppes, entend de chaque buisson retentir le roucoulement particulier, le rire des streptopélies. A certains moments, surtout à l'entrée de la période de sécheresse, ces oiseaux se réunissent en bandes innombrables. On en rencontre des vols, qui mettent plusieurs minutes à défilier, et qui, en s'abattant, couvrent littéralement un espace de plusieurs kilomètres carrés. Je me souviens d'un jour où, notamment, ils m'incommodèrent beaucoup, en m'entourant de toutes parts, et en m'empêchant d'observer d'autres animaux plus rares. Ces bandes, poussées sans doute par le manque de nourriture, errent pendant plusieurs semaines dans les steppes ; vers midi et le soir, elles vont s'abreuver, et l'on voit alors des milliers de streptopélies gagner les sources ; toutes n'y arrivent pas à la fois, mais successivement pendant des heures et en colonnes non interrompues.

Tout le reste de l'année, les streptopélies rieuses vivent par paires ou par petites familles. Dans le Samhara, je remarquai sur chaque buisson deux ou trois couples. Si un des couples s'envolait, et allait s'abattre sur un autre buisson, il le trouvait déjà occupé.

Dans le jabot de ceux de ces oiseaux que j'ai tués, j'ai rencontré des graines de diverses espèces ; mais j'ai peine à comprendre comment ils font pour en trouver une quantité suffisante.

La voix de la streptopélie rieuse ressemble à celle de la tourterelle commune ; mais son roucoulement est suivi des notes *hi hi hi hi*, que l'on a comparées à un rire : de là le nom spécifique qui a été donné à cet oiseau. Cette comparaison, il faut l'avouer, est cependant forcée. Ces sons sont bas, sourds, à timbre creux ; ils n'ont pas le caractère joyeux du rire, quoiqu'ils ne soient pourtant pas désagréables.

Jerdon dit qu'aux Indes la streptopélie rieuse niche en tout temps. Il n'en est pas de même en Afrique. La saison des amours y commence un peu avant les premières pluies, et finit avec les dernières. Les allures de ces oiseaux diffèrent peu de celles des autres pigeons. Le mâle courbe

son dos, hérisse ses plumes, se baisse, se redresse, roucoule, rit, saute sur une patte, sur l'autre, sur les deux à la fois, gonfle sa gorge, et la femelle coquette avec lui. Leur nid est grossièrement construit. Les parents témoignent beaucoup d'attachement à leur progéniture.

Captivité. — Dans le Soudan, l'homme s'inquiète peu des pigeons ; personne ne les chasse. Il est cependant facile de les prendre. Sur la côte d'Abyssinie, je m'en procurais autant que je le désirais. J'ignore cependant comment on les prenait.

La streptopélie rieuse s'habitue facilement au régime de la cage, et elle s'y reproduit mieux encore que la tourterelle. « Un couple de streptopélies, raconte Kœnig Warthausen, choisit, dans ma volière, la place la plus convenable et construit son nid sur un petit sapin. Un autre couple l'établit à terre. Un autre encore avait l'habitude, à chaque couvée, dès que le deuxième œuf était pondu, de pousser le premier hors du nid, et de l'enfourer sous le rebord de ce nid. Un spectacle curieux est celui des deux parents couvant simultanément, chacun un petit. Le mâle relaye sa femelle de dix heures du matin jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Dans ma volière, se trouvent toujours quelques streptopélies femelles dépareillées ; mais, depuis trois ans que je les ai, aucune n'a encore voulu s'accoupler avec des mâles de tourterelle. Par contre, à Ludwigsburg, un mâle de l'espèce dont il est question, s'est accouplé avec une perdrix ; celle-ci a pondu, mais les œufs étaient tous inféconds. »

Furcr a observé, chez des streptopélies rieuses captives, que la femelle pond son premier œuf le soir, entre six et sept heures ; elle se repose le second jour, et dans l'après-midi du troisième jour, entre deux et trois heures, elle pond son deuxième œuf, puis se met à couvrir. Parfois, le mâle couve avec elle. Les jeunes éclosent au bout de quatorze jours. Ils sont couverts d'un duvet rare, blanchâtre ; trois jours après, les premières plumes apparaissent et les yeux s'ouvrent. A 8 jours, ils sont nourris de graines dures ; à 16 ou 18 jours, ils peuvent voler ; à 4 semaines, ils mangent seuls ; à 7 ou 8 semaines, ils muent.

« Les streptopélies rieuses sont très-sensibles aux maladies, raconte Kœnig Warthausen, je fus atteint d'un violent catarrhe, et elles aussi se mirent à tousser et à éternuer continuellement. Une autre fois, j'eus une urticaire ; elles furent atteintes aussi d'une éruption cutanée.

« L'expression, doux comme une colombe,

n'est pas toujours exacte. Un de mes élèves, un mâle, se montrait jaloux et querelleur vis-à-vis des autres oiseaux qui couraient dans la chambre; une perdrix surtout attirait son inimitié; il la poursuivait sans cesse, la maltraitait dès qu'elle s'approchait de son nid ou de l'auge aux graines.»

Lorsqu'on en a grand soin, les streptopélicieuses vivent en cage pendant plusieurs années. Furer a conservé un mâle pendant dix-sept ans, et il ne l'a perdu que par accident.

LES CHALCOPÉLIES — CHALCOPELEIA.

Die Metallfleckentauben.

Caractères. — Le genre des chalcopélicieuses, ou pigeons à couleurs métalliques, est caractérisé par une queue courte et arrondie; des tarses élevés, et par la couleur métallique, toute particulière, des régimes secondaires.

LA CHALCOPÉLIE AFRICAINE — CHALCOPELEIA AFRA.

Die Zwergtaube, the Dwarf-Pigeon.

Caractères. — Cette espèce, qu'on nomme aussi *pigeon-nain* (fig. 72), est un des plus élégants de tous les turturidés. Elle a le dos brun terreux, à reflets olivâtres; le sommet de la tête gris cendré; le front et la gorge blancs; le croupion noir; la poitrine rougeâtre; le ventre blanchâtre; les rémiges d'un brun noir, avec la base et les barbes internes roux-cannelle; les rémiges secondaires d'un bleu noirâtre foncé, à éclat métallique; les rectrices médianes d'un brun terreux, comme le dos, les externes noires; l'œil rouge, le bec noirâtre; les pattes jaune-rouge. Cet oiseau a 20 cent. de long; la longueur de l'aile est de 11 cent., celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — La chalcopélie africaine ou naine habite le sud et l'est de l'Afrique; dans l'ouest, elle est remplacée par une espèce très-voisine. D'après mes observations, elle ne dépasse pas, vers le nord, le 16° de latitude boréale et ne devient commune qu'au sud du 14°. On la voit partout dans les vallées du Nil Bleu, et dans les vallées à riche végétation du Samhara ou des montagnes de l'Abyssinie.

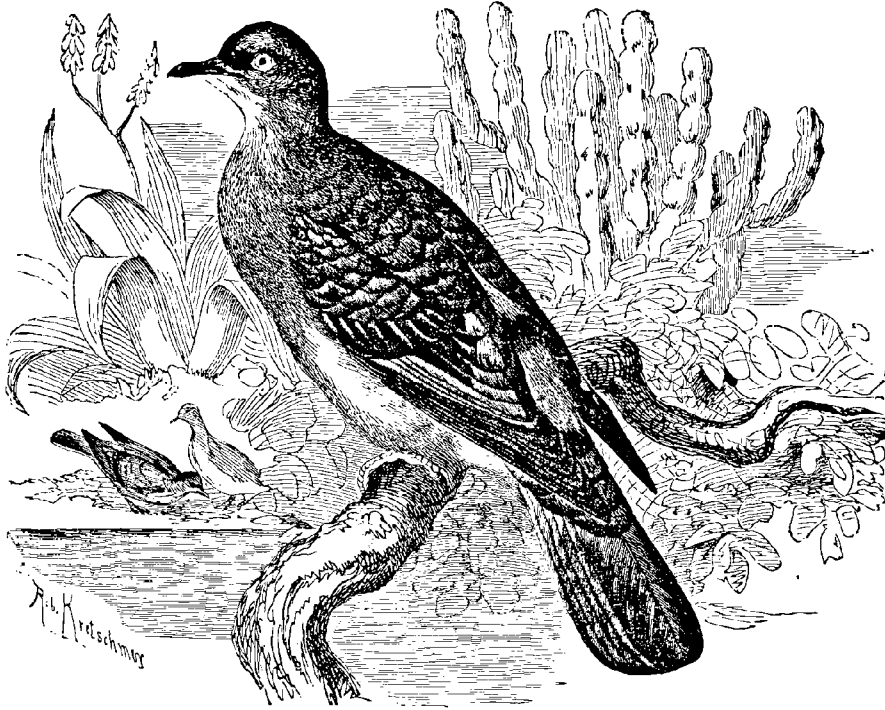
Mœurs, habitudes et régime. — Les chalcopélicieuses habitent par couples les buissons très-touffus; jamais on ne les voit dans la cime des arbres élevés. On peut dire que ces oiseaux passent leur vie au sein des fourrés, car ils ne les

quittent que pour quelques minutes, quand la soif les y contraint. Partout où ils sont communs, on entend sortir de chaque buisson leur roucoulement particulier; en s'approchant avec prudence, on parvient à les apercevoir, à découvrir leur nid. Ce n'est pas à dire pour cela qu'on puisse s'emparer facilement soit des oiseaux, soit de leurs œufs; la nature même du milieu où ils se trouvent empêche, et souvent d'une façon invincible, le chasseur de les prendre.

Les allures de la chalcopélie africaine sont on ne peut plus élégantes. C'est un oiseau paisible, inoffensif, qui vit retiré dans ses buissons. Il ne vit que par paires; jamais, du moins, je ne me rappelle l'avoir vu réuni en troupes; mais, dans les endroits favorablement situés, tout buisson en renferme une paire. Chaque paire ne semble avoir besoin pour subsister que d'une vingtaine de mètres carrés de surface. Le pays qu'habite cet oiseau est riche en graines de toute espèce; les lianes et les plantes grimpantes surtout, qui font des buissons une espèce de tissu serré, portent tant de graines, que notre pigeon n'est pas astreint à de longs voyages pour trouver sa nourriture. Il s'établit généralement près d'un cours d'eau, et il a alors à sa portée tout ce qu'il lui faut pour vivre heureux.

Dans le Soudan, la saison des amours coïncide avec les premières pluies; en Abyssinie, elle commence avec le printemps: c'est à cette époque, du moins, que l'on entend surtout la voix caractéristique de la chalcopélie naine. Elle ne rappelle plus que de loin le roucoulement des pigeons, et ressemble davantage aux cris que le toc fait retentir dans la forêt. Le cri de la chalcopélie ne comporte que la seule syllabe: *dou*; mais l'oiseau la répète dix à quinze fois de suite, lentement d'abord, puis avec une rapidité, une précipitation qui va toujours croissant. Ce cri a un timbre particulier, mélodieux, dont il est difficile de donner une idée, et qui ne permet pas de le confondre avec le cri du toc. Je n'ai jamais entendu la chalcopélie africaine produire d'autres sons. Hors le temps des amours, l'oiseau est silencieux.

Le mâle est très-affectueux pour sa compagne, il incline gracieusement la tête devant elle, la caresse, puis s'envole sur quelque branche, d'où il fait retentir son chant de joie et d'amour. La chalcopélie niche dans un buisson très-épais, presque à ras du sol, sur un tronc d'arbre renversé, ou dans le creux de quelque arbre. Son nid ressemble à celui des autres pigeons, il est



Corheil, Créte Filis, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 72. La Chalcopélie africaine.

généralement mieux construit quand il est à découvert, que lorsqu'il est placé dans une cavité; dans ce dernier cas, il ne se compose que de quelques branches, formant la couche où reposent les œufs. Le 14 janvier,

je trouvai un de ces nids; il renfermait un œuf petit et d'un blanc jaunâtre.

Captivité. — Je n'ai jamais vu de chalcopélies naines en captivité; je suis cependant persuadé qu'elles la supporteraient facilement.

LES ZÉNAIDIDÉS — ZENAIIDAE

Die Rallentauben.

Les zénaididés offrent une certaine analogie avec les turturidés. Ils ont en général les ailes courtes ou de longueur moyenne; les pattes fortes et élevées; la queue plus ou moins allongée et de forme variable. Leurs formes sont élégantes.

Distribution géographique. — Les zénaididés sont répandus dans toute l'Amérique, mais surtout dans l'Amérique du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Sous le rapport de leurs habitudes, les zénaididés établissent une transition entre les pigeons et les gallinacés. Ils vivent exclusivement sur le sol.

LES MÉLOPÉLIES — MELOPELIA.

Die Schlagtauben.

Caractères. — Les mélopélies rappellent par BREHM.

leurs formes et les teintes du plumage les tourterelles. Ils ont des ailes assez longues, la queue longue, légèrement arrondie; l'œil entouré d'un cercle nu, très-large.

LA MÉLOPÉLIE MÉLODE — MELOPELIA MELODA.

Der Kukulí.

Caractères. — Des deux espèces que renferme le genre mélopélie, celle-ci (fig. 73) est la plus connue: on la nomme vulgairement *kukulí*. Elle a le dos brun-cannelle, à reflets olivâtres; le sommet de la tête brun foncé; le croupion bleuâtre; le devant du cou et la gorge d'un rouge brun; la poitrine et le ventre grisâtres; les rémiges d'un brun foncé bordées de grisâtre; les rectrices noi-

râtres, avec une bande noire en avant de leur pointe, qui est blanche; une tache ovoïde noire sous l'oreille. Les côtés du cou ont des reflets plus ou moins gorge-de-pigeon. L'œil est bleu-noir, entouré d'un cercle d'un bleu foncé; le bec est noir; les pattes sont rouges. Cet oiseau a 33 cent. de long; la longueur de l'aile est de 49 cent.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne connaissons du genre de vie de cet oiseau que ce que nous en a appris Tschudi. « Ce pigeon, dit-il, se distingue par son chant mélodieux et mélancolique, consistant dans les syllabes : *ku, ku, li*, répétées trois fois. Quelques individus le répètent plus souvent, mais rarement plus de cinq à six fois : j'en ai entendu un cependant qui le répéta quatorze fois. C'est ce cri qui a valu à cet oiseau son nom vulgaire de kukuli.

Captivité. — « On tient le kukuli en cage. Plusieurs personnes ont pour ces oiseaux une véritable passion, et les payent fort cher. Leur prix varie suivant le nombre de fois qu'ils répètent leur chant. C'est surtout le matin et le soir qu'ils se font entendre.

« J'ai pu longtemps observer cette espèce en captivité, et je n'ai rien remarqué chez elle qui la distinguât des tourterelles. Elle a surtout des rapports avec la streptopélie rieuse par sa tenue et ses manières. Je n'ai pu la faire reproduire; il est probable que la seule raison de cet échec tient à ce que je n'ai pu lui procurer un espace suffisant. Le kukuli supporte notre climat aussi bien que les pigeons de l'Australie ou de l'Amérique du Nord. »

LES COLOMBI-MOINEAUX — *PYRGITOENAS.*

Die Sperlingstauben, the Sparrow-Pigeon.

Caractères. — Les colombi-moineaux, comme les a nommés Reichenbach, sont trapus; ils ont la tête petite; le cou court; les ailes de longueur moyenne, la seconde rémige étant la plus longue; la queue formée de douze rectrices, courte et arrondie; le bec très-court, droit, faible; les tarses nus de toutes parts.

LE COLOMBI-MOINEAU PASSERINE —
PYRGITOENAS PASSERINA.

Die Grundtaube, the Sparrow-Pigeon.

Caractères. — Le colombi-moineau passerine, le *pigeon de terre*, comme l'appellent les Améri-

cains, est brun grisâtre; il a le sommet de la tête et la nuque gris cendré; le croupion d'un brun sale; la gorge blanchâtre; les plumes de la poitrine et de la gorge bordées de brun foncé; les rémiges d'un brun foncé, avec les barbes internes rouge-brun; les rectrices noires, les externes bordées de blanc en dehors; les couvertures supérieures de l'aile semées de taches arrondies, à reflets couleur d'acier; l'œil orange; le bec rouge pâle, plus foncé vers sa pointe; les pattes couleur de chair. Cet oiseau a 18 cent. de long et 28 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 9 cent., celle de la queue de 6.

Distribution géographique. — Cette espèce est propre au sud des États-Unis et aux Antilles; elle est seulement de passage dans le nord de l'Amérique, le long des côtes. Elle vit sédentaire dans les Indes occidentales et surtout à la Jamaïque.

Mœurs, habitudes et régime. — Wilson, Audubon et Gosse nous ont fait connaître le genre de vie de ce charmant oiseau. « Depuis les temps les plus reculés, dit Wilson, les pigeons sont le symbole de la paix et de l'innocence; mais aucun ne mérite mieux cet honneur que le pigeon de terre. »

Il vit dans les pâturages et les plaines herbeuses, par bandes de quatre à vingt individus. Dans la Floride orientale, il vient tout auprès des villages, et s'établit volontiers dans les petits bois d'orangers.

Pour roucouler, il se perche sur quelque lieu élevé, sur les haies qui entourent les champs. On peut alors l'observer aisément, tandis qu'il échappe facilement aux regards quand il court sur le sol. A terre, il rivalise de vitesse avec les poules. Comme les petites espèces de gallinacés, il a l'habitude de relever un peu la queue. Il ne vole qu'à contre-cœur, pour ainsi dire, et ne va jamais bien loin; il ne parcourt pas plus d'une dizaine de mètres d'une seule traite, en rasant le sol, et produit en volant un bruissement particulier, différent de celui que font les autres pigeons. Quand un colombi-moineau passerine s'élève, tous ceux qui font partie de la bande le suivent; mais bientôt tous redescendent vers la terre et reviennent à l'endroit d'où ils ont été chassés.

Au printemps, on entend partout dans les forêts retentir le roucoulement des colombi-moineaux. Ce roucoulement consiste en un cri assez fort, plaintif : *mého*, ou plus doux : *waub*. Il n'est pas difficile de découvrir le nid de cet oiseau. Ce nid est grand, solide, formé exté-

rièvement de branches sèches, et tapissé intérieurement d'herbes. Il est toujours placé sur un buisson peu élevé, et renferme deux petits œufs, d'un blanc éclatant. L'espèce a deux couvées par an : l'une en avril, l'autre en juin. Le mâle a toutes les allures du mâle de la palombe à collier ; il montre cependant plus de courage et d'ardeur quand s'approche un ennemi ; ainsi, il n'hésite pas à s'attaquer aux geais qui veulent lui enlever ses petits.

Le colombi-moineau passerine se nourrit de petites graines de diverses espèces, et d'après Audubon, de riz et de baies. Il avale des grains de sable pour faciliter la trituration des aliments. Comme les poules, il creuse des trous dans le sable, et souvent on voit les individus composant une bande couchés l'un près de l'autre, à la façon des perdrix.

Chasse. — La chair du colombi-moineau passerine est délicate ; aussi chasse-t-on beaucoup cet oiseau. On en capture des quantités dans l'Amérique du Nord, à l'aide de filets ; à la Jamaïque, avec des collets et des gluaux. Il se prend généralement par le cou dans les lacets, et on le trouve non-seulement étranglé, mais presque décapité, à la suite des mouvements convulsifs qu'il fait pendant l'agonie. Les enfants cherchent à découvrir les lieux où les colombi-moineaux vont boire et y répandent des graines enduites d'une glu tellement bonne, que l'oiseau est perdu dès qu'il en a touché quelques-unes.

Captivité. — Les colombi-moineaux passerines s'habituent facilement à la perte de leur liberté et peuvent se reproduire en cage. Audubon vit un couple, qui avait été pris avec ses petits, et qu'on enferma dans une grande volière. Les parents se mirent aussitôt à réchauffer leurs petits et à les nourrir jusqu'à ce qu'ils fussent adultes. Immédiatement après, ils eurent une seconde couvée, et le même nid leur servit pour la mener à bien. Gosse dit que ces oiseaux sont très-déliçats. Un colombi-moineau, qu'il laissait voler dans sa chambre, s'étant heurté contre le plafond, tomba et mourut aussitôt. L'espèce n'est rare maintenant ni dans les jardins zoologiques, ni dans les boutiques des oiseleurs.

LES GÉOPÉLIES — *GEOPELIA*.

Die Sperbertäubchen.

Caractères. — Les zénaididés qui habitent l'Orient et qui forment ce genre, sont caracté-

risés par leur taille petite et élancée ; leurs ailes courtes et arrondies, dont les trois premières plumes sont étagées, courtes, amincies vers l'extrémité ; leur queue longue, composée de quatorze rectrices, dont les quatre externes sont étagées ; leur plumage élégamment rayé.

LA GÉOPÉLIE STRIÉE — *GEOPELIA STRIATA*.

Das Sperbertäubchen.

Caractères. — La géopélie striée (*fig. 74*), vulgairement appelée *pigeon-épervier*, est couleur de terre claire, avec le dos et le ventre rayés. Toutes les plumes de la face supérieure du corps sont bordées de noir, et celles de la face inférieure finement rayées de la même teinte ; le front et la gorge sont d'un gris cendré ; le ventre et le croupion blanchâtres ; les ailes et les sus-alaires moyennes d'un brun bronzé ; les petites sus-alaires d'un brun rouge, légèrement marquées de noir ; les rectrices latérales noires à leur base, blanches à leur pointe ; l'œil est brun clair ; le bec jaune clair ; les pattes sont d'un jaune foncé. Cet oiseau a 25 cent. de long ; la longueur de l'aile est de 10 cent.

Distribution géographique. — La géopélie striée habite les îles de la Sonde et les Moluques, d'où on en exporte de grandes quantités dans les pays voisins. Beaucoup de ces oiseaux arrivent des mêmes localités en Europe. L'espèce s'est acclimatée à l'Île-de-France, et y est très-commune actuellement.

Captivité. — Les Javanais font grand cas de la géopélie striée ; ils aiment à la tenir en cage, et croient que sa voix agréable préserve leurs maisons des conjurations des sorciers ; aussi payent-ils cet oiseau des prix très-élevés.

On vante beaucoup les allures de la géopélie striée en captivité ; je me vois cependant forcé d'avouer qu'il y a là de l'exagération. Certes ses mouvements sont gracieux, sa voix est agréable ; mais tous les individus que j'ai eu occasion d'observer, restaient presque tout le jour silencieux et immobiles à la même place, serrés les uns contre les autres, et ne descendaient sur le sol de leur cage que pour boire et pour manger.

Les géopélies striées se montrent timides et peureuses, même lorsqu'elles sont en compagnie d'oiseaux plus petits qu'elles, et qui ne pourraient leur faire aucun mal. Elles sont peut-être plus vives quand on les sépare par couples et quand, par des soins intelligents, on leur fait perdre leur timidité naturelle ; aussi, m'abste-

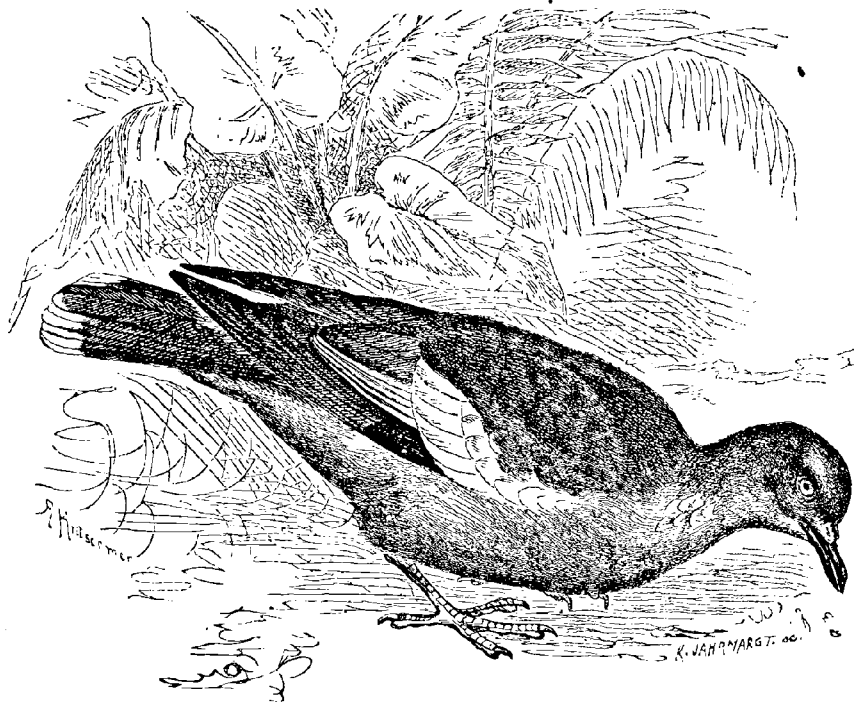


Fig. 73. La Mélopélie mélode.

nant de généraliser, je me contenterai de dire que toutes celles que j'ai vues étaient fort ennuyeuses.

LES STICTOPÉLIES — *STICTOPELEIA*.

Caractères. — Les stictopélies ne diffèrent des géopélies que par leur queue plus longue, dont les cinq rectrices externes sont étagées, et par leur plumage ponctué, au lieu d'être rayé.

LA STICTOPÉLIE A QUEUE CONIQUE — *STICTOPELEIA CUNEATA*.

Die Keilschwanztaube.

Caractères. — La stictopélie à queue conique a la tête, le cou et la poitrine gris; le dos et les épaules brun-cannelle; les couvertures de l'aile gris foncé; les plumes de l'épaule marquées de deux taches blanches, cerclées de noir; le ventre et les couvertures inférieures de l'aile blancs; les rémiges brunes, à barbes internes rougeâtres; les quatre rectrices médianes grises, avec la pointe noire; les autres d'un noir grisâtre à la base, blanches à l'extrémité; l'œil rouge vif, entouré d'un cercle nu écarlate pâle ou jaunvert; le bec brun-olivâtre foncé; les pattes jau-

nâtres ou couleur de chair. La femelle est un peu plus petite que le mâle; chez elle, l'occiput, le cou et le dos ont une teinte plus brune, et les taches des ailes sont moins serrées et moins régulières que chez le mâle. Cet oiseau a 21 cent. de long; la longueur de l'aile est de 10 cent., celle de la queue de 12.

Distribution géographique. — Cette espèce habite la Nouvelle-Hollande. Gould l'a rencontrée dans toutes les parties de ce continent qu'il a parcourues, et l'a trouvée surtout en très-grand nombre dans les plaines de l'intérieur.

Mœurs, habitudes et régime. — Le capitaine Sturt s'exprime sur cette stictopélie à peu près dans les mêmes termes que Wilson a employés pour le colombi-moineau passerine. « Tout ce que nous pouvons nous imaginer, quant à la douceur et à l'innocence des pigeons, tout cela, dit-il, se rencontre chez ce tendre et charmant oiseau, qui est commun près de Murray et de Darling, et que l'on a trouvé dans les localités les plus diverses de l'intérieur. » Gould assure que la beauté de cette espèce, l'élégance de son plumage, la douceur de ses mœurs, se réunissent pour en faire la favorite de tous les amateurs, comme elle l'est devenue des habitants de l'Australie.

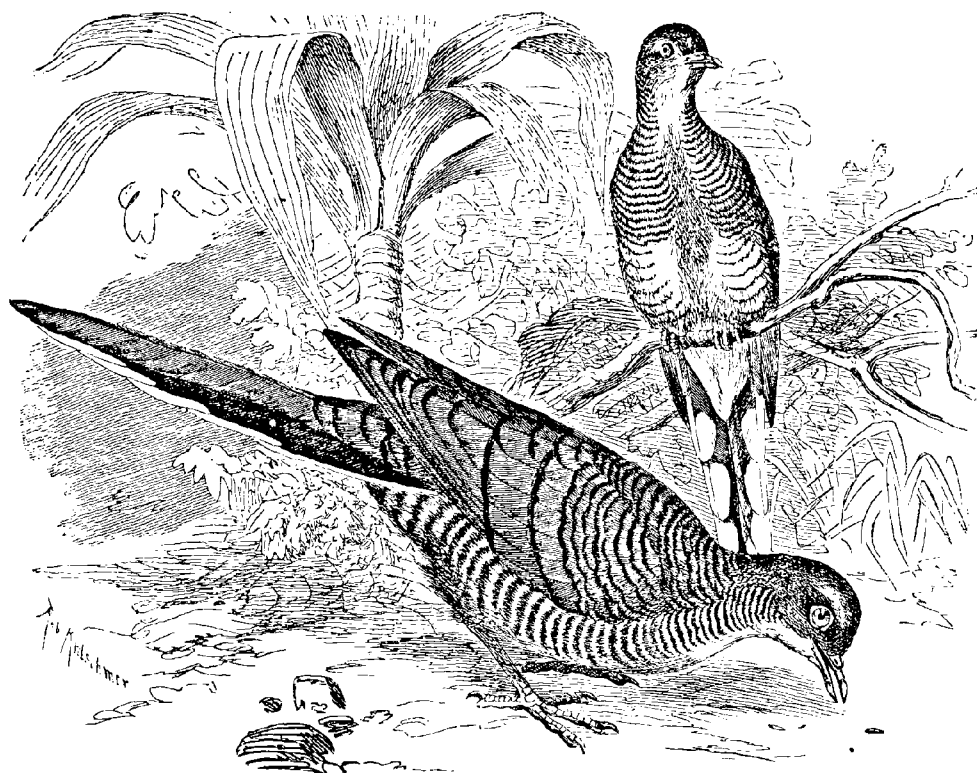


Fig. 74. La Géopélie striée.

Cet auteur a rencontré la stictopélie quelquefois en petites bandes, le plus souvent par couples, ou même isolée. Elle court sur le sol, en hochant légèrement la queue. Elle est très-peu craintive, surtout quand elle mange, et se laisse presque prendre avec la main. Si elle s'envole, ce n'est que pour se poser sur l'arbre le plus proche, et s'y cacher entre les branches, pour retourner bientôt à terre. Souvent Gould a rencontré ces oiseaux à la porte des habitations des colons, qui, habitués à les voir pres-

que tous les jours, y prêtent peu d'attention.

Leur nid, légèrement mais élégamment construit, est fait de chaumes. Il est généralement placé à la naissance d'une branche, et à une faible distance du sol. Les œufs, au nombre de deux, sont blancs.

Les indigènes appellent cet oiseau *men-nabrunka*; ils croient, en effet, que c'est lui qui a introduit le *men-na*, espèce d'acacia qui est le mets de prédilection des nègres d'Australie.

LES GÉOTRYGONIDÉS — GEOTRYGONES.

Die Lauftauben.

Caractères. — Les géotrygonidés, ou *pigeons-coueurs*, sont lourds et vigoureux; ils ont les ailes arrondies; la première des rémiges secondaires souvent très-raccourcie; les tarses hauts et épais; les doigts courts.

Distribution géographique. — Toutes les espèces connues habitent l'Amérique centrale ou l'Amérique méridionale.

LES COLOMBI-PERDRIX — STARNOENAS.

Die Rebhuhntauben, the Partridge-Pigeons.

Caractères. — Ce genre a été distingué par Le Vaillant dans les termes suivants: « Les colombi-perdrix tiennent aux colombes par la

forme du bec ainsi que par la nature de leurs plumes, en même temps qu'elles tiennent des perdrix par la forme totale du corps, par leurs ailes courtes et arrondies, par leur corps élevé, par leur queue courte et étagée, qu'elles portent basse, pendante, et enfin par leur port et leurs habitudes. » Les colombi-perdrix ont en effet des formes trapues ; des ailes courtes, à rémiges primaires étroites, recourbées en lame de sabre, pointues ; à rémiges secondaires obtuses, médiocrement larges ; une queue formée de douze pennes ; un bec fort, élevé, large, bombé ; des tarses assez semblables à ceux des gallinacés, longs, épais ; des doigts courts et charnus, armés d'ongles solides et fortement recourbés ; un plumage serré, assez dur ; la ligne naso-oculaire dépourvue de plumes, mais couverte de petites éminences verruqueuses, ovoïdes.

**LA COLOMBI-PERDRIX CYANOCÉPHALE —
STARNOENAS CYANOCEPHALA.**

Die Rebhuhntaube, the Partridge-Pigeon.

Caractères. — Cet oiseau, le plus anciennement connu du genre auquel il sert de type, est d'un beau brun-chocolat, qui, au ventre, passe au rouge brun, et au rouge vineux à la poitrine ; il a le sommet de la tête et quelques plumes du cou en dehors et un peu au-dessous de la gorge d'un bleu ardoise ; la face, la nuque et la gorge noirs ; la ligne naso-oculaire et une bande qui entoure la gorge, d'un blanc pur ; les rémiges d'un brun foncé, bordées en avant de brun-rouge, avec un reflet gris cendré à leur face inférieure ; les couvertures médianes de la queue d'un brun chocolat, les externes d'un brun noir ; l'œil brun foncé ; le bec rouge-de-corail à la base, bleuâtre à la pointe ; les pattes d'un blanc rougeâtre, avec les écailles qui revêtent les tarses rouge-carmin ; les doigts d'un rouge bleuâtre foncé ; les articulations des phalanges bleu-de-ciel. Cet oiseau a 33 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile, ainsi que celle de la queue, sont de 14 cent.

Distribution géographique. — Ce superbe oiseau est originaire de l'île de Cuba, d'où il se répand au nord, jusque dans la Floride, au sud, jusqu'au Vénézuëla. D'après Burmeister, il se montrerait aussi au nord du Brésil, aux bords du fleuve des Amazones ; mais on ne le rencontre pas plus loin vers le sud. Sa présence à la Jamaïque est douteuse. Gosse dit qu'on l'y transporte souvent de Cuba ; mais il n'a pu obtenir

des données précises relativement au séjour de l'espèce dans cette île.

Mœurs, habitudes et régime. — Audubon, qui a vu plusieurs fois des colombi-perdrix dans la Floride, au mois de mai, n'a rien pu savoir touchant leur genre de vie en liberté. Nous possédons d'ailleurs très-peu de renseignements à ce sujet, bien que cet oiseau soit mentionné déjà par les anciens auteurs, et il faut nous en tenir à ce que nous en a appris Ricord, que Gundlach n'a fait que confirmer, sans y ajouter rien d'essentiel.

« La colombi-perdrix, dit Ricord, vit très-retirée dans les forêts vierges de Cuba. Elle est extrêmement difficile à observer, soit par suite du progrès des défrichements, qui diminuent son champ d'activité, soit par suite de la chasse que lui font les créoles, qui, pour se procurer sa chair délicate et d'un prix assez élevé sur les marchés, ne laissent perdre aucune occasion de la tirer. »

On rencontre les colombi-perdrix en assez grande quantité, dans certaines saisons, sur les pois sucrés [pois goulus?] dont elles vident les cosses.

Celles que vit Audubon se trouvaient au voisinage de l'eau ; elles étaient en train de picoter dans le gravier, mais elles s'enfuirent rapidement dans le fourré, et malgré des recherches patientes, continuées pendant tout un jour, l'illustre naturaliste ne put plus les retrouver.

Gundlach décrit en quelques mots leur mode de reproduction. « Elles construisent, dit-il, leur nid au milieu de plantes parasites, dans les forêts épaisses de haute futaie, dépourvues de buissons. »

Chasse. — « Pour chasser cet oiseau, dit Ricord, il faut être sur place de très-grand matin ; car, dès le lever du soleil, il a l'habitude de se percher à la cime des arbres les plus élevés et dans la direction de l'orient. La rosée, qui, aux Antilles, se dépose pendant la nuit en grande abondance, mouille et transperce ses plumes, ce qui l'oblige à se sécher aux premiers rayons du soleil. C'est à ce moment qu'on peut se mettre en chasse, mais il faut le faire sans éveiller son attention. Son ouïe est d'une finesse extraordinaire, et au moindre bruit il en recherche la cause ; aperçoit-il le chasseur, il s'enfuit et disparaît comme un éclair. Un peu plus tard, on le rencontre dans les bas fourrés de la forêt, perché sur les branches les plus feuillues, qui lui fournissent un refuge contre la chaleur du jour ; il se tient alors de préférence au voisinage des cours

d'eau, où il peut trouver de quoi apaiser sa soif. A ce moment, il semble moins craintif, soit qu'il se croie là plus en sûreté, soit qu'accablé par la chaleur, il ait perdu de sa vivacité. Mais si, d'un côté, il est plus facile à approcher au moment de midi, d'un autre, il est fort difficile de profiter de cet avantage; la chaleur du jour impressionne et accable le chasseur au moins autant que son gibier.»

Captivité. — A Cuba, on doit capturer et garder en cage beaucoup de colombi-perdrix cyanocéphales, car, depuis un certain nombre d'années, on en amène en Europe un très-grand nombre, et on les vend à bas prix. Le Jardin zoologique de Hambourg en a possédé plusieurs, mais jamais elles n'y ont vécu longtemps, probablement faute de place convenable. Ces oiseaux font une im-

pression toute particulière; leurs allures sont aussi singulières, en effet, que leur plumage. Ceux que j'ai eus ne m'ont cependant pas causé une bien grande satisfaction. Ils restaient longtemps à la même place, silencieux, les plumes hérissées; ils étaient constamment à terre, salissaient leur plumage et négligeaient les soins de propreté, si ordinaires aux autres pigeons. Je ne me rappelle pas avoir entendu leur voix; peut-être ne l'ai-je pas distinguée, car je dois dire qu'ils se trouvaient dans une volière qui renfermait beaucoup d'autres pigeons. Ils semblent ne pas pouvoir supporter les variations atmosphériques de notre climat; un jour d'été un peu frais, les impressionnait désagréablement; la pluie les rendait malades.

LES PHAPIDÉS — PHAPES.

Die Spiegeltauben.

L'Océanie est la patrie de plusieurs espèces de pigeons, qui paraissent destinés à jouer un rôle important dans nos volières, et qui se distinguent par la beauté de leur plumage, la grâce de leurs allures; de plus, ils se reproduisent facilement, ce qui fait espérer qu'ils pourront devenir des oiseaux domestiques. Partout, on essaye de les acclimater et l'on a d'autant plus de raison de se livrer à ces tentatives, que la chair de certains d'entre eux, d'après l'avis unanime de tous les voyageurs, est des plus délicates. Ils méritent donc de nous arrêter quelques instants.

Caractères. — Les phapidés diffèrent de ceux d'entre les pigeons qui ont comme eux des habitudes presque exclusivement terrestres, par la brièveté de leurs tarses et la longueur de leurs doigts. Ils sont assez grands et vigoureusement conformés; ils ont le bec fort; les ailes longues et pointues; la queue plus ou moins longue et formée de quatorze ou seize rectrices; un plumage bigarré, et les couvertures des ailes à éclat métallique.

LES OCYPHAPS — OCYPHAPS.

Caractères. — Les ocyphaps ont le corps élancé, les ailes longues et pointues, la queue longue, conique, étagée; le bec court, à pointe fortement recourbée; les pattes courtes; le doigt médian aussi long que le tarse.

L'OCYPHAPS HUPPÉ — OCYPHAPS LOPHOTES.

Die Schopftaube, the crested Pigeon.

Caractères. — L'ocyphaps huppé (*fig. 75*), la plus belle espèce de la famille, a la tête, la face et le ventre gris; les plumes de l'occiput, prolongées en forme de huppe et noires; le dos brun-olivâtre clair; les côtés du cou d'un rose œillet; les grandes couvertures de l'aile d'un vert-de-bronze brillant, bordées de blanc; les rémiges brunes, parcourues par une ligne étroite d'un blanc passant au brunâtre, plusieurs d'entre elles blanches vers la pointe; les rectrices médianes d'un brun terreux, les autres d'un brun foncé, avec les barbes externes d'un vert brillant et à pointe blanche; l'œil jaune-orange; le bec brun-olivâtre foncé à la base, noir à la pointe; les pattes rouge-œillet. Cet oiseau a 37 cent. de long; la longueur de l'aile, ainsi que celle de la queue, est de 17 cent.

Mœurs, habitudes et régime. — « L'élégance de son port, la présence de la huppe, tout concourt, dit Gould, à faire de cette espèce un des plus beaux oiseaux de l'Australie. Il est commun dans les plaines de la vallée de Wellington et au voisinage de Morumbidschi; il semble rechercher les marécages, et sa présence est un signe que la contrée est riche en eau. L'endroit le plus près de la côte où je le rencontrai, fut les bords du Murray. Il y est assez commun; mais

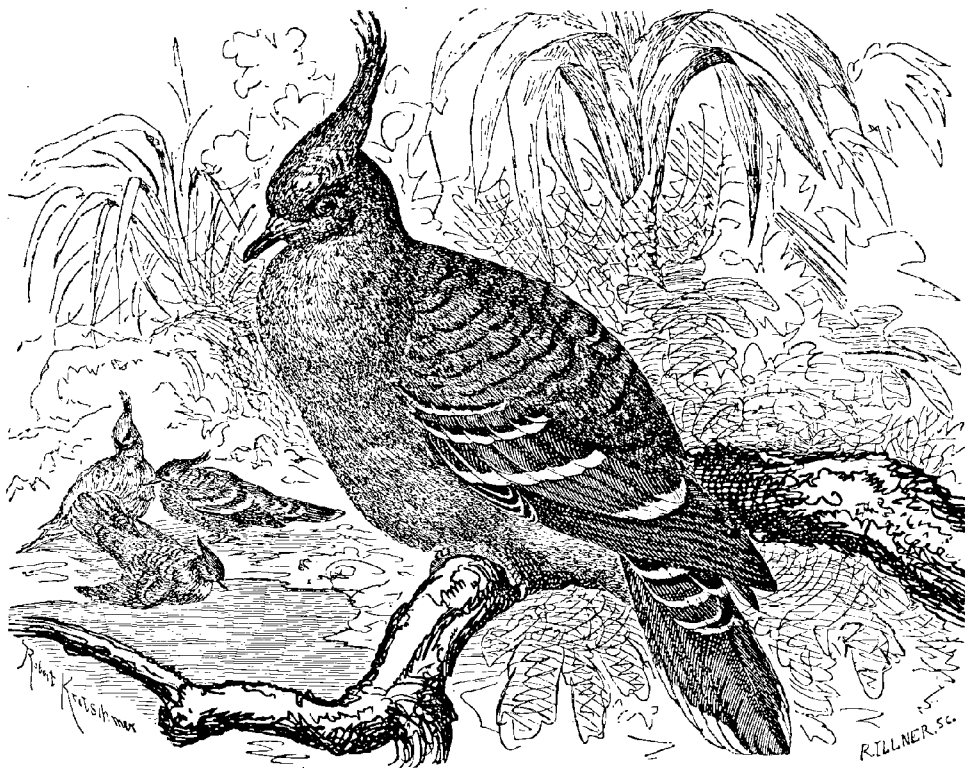


Fig. 75. L'Ocyphaps huppé.

il habite surtout en grande quantité les plaines, en arrière de la baie de Moreton, et les rives du Namoi. Souvent il se réunit à ses semblables, et forme de grandes bandes. Lorsque celles-ci, pendant la sécheresse, arrivent aux bords des lacs ou des rivières, elles s'établissent sur certains arbres ou sur certains buissons. Ces oiseaux s'y tiennent serrés les uns contre les autres. Tous s'envolent à la fois pour se diriger vers l'eau. En volant, ils sont si rapprochés, qu'on peut en tuer une douzaine d'un seul coup de fusil. Leur vol est extrêmement rapide; ils s'élèvent en battant des ailes avec précipitation, puis ils continuent leur course aérienne, sans paraître agiter les ailes. Au moment de prendre leur essor, ils lèvent la queue et rentrent la tête entre les épaules.

« Le 23 septembre, je trouvai un nid d'ocyphas huppé; il était sur un petit arbre, dans la grande plaine près de Gundermein, aux bords du Namoi. Ce nid ressemblait à celui des autres pigeons, et renfermait deux œufs blancs, que la femelle était en train de couvrir. »

Captivité. — Gould dit que l'ocyphas huppé est difficile à observer, par cela même qu'il habite l'intérieur des terres; mais il parle d'il ya

trente ans. Depuis ce temps, on a souvent vu ce bel oiseau en Europe, et aujourd'hui il figure dans tous nos jardins zoologiques. Il ne réclame que les soins les plus simples, et se reproduit facilement. Il vit en paix avec les autres pigeons, et se montre indifférent pour les oiseaux plus petits que lui. On peut le recommander aux amateurs d'oiseaux exotiques.

LES PHAPS — PHAPS.

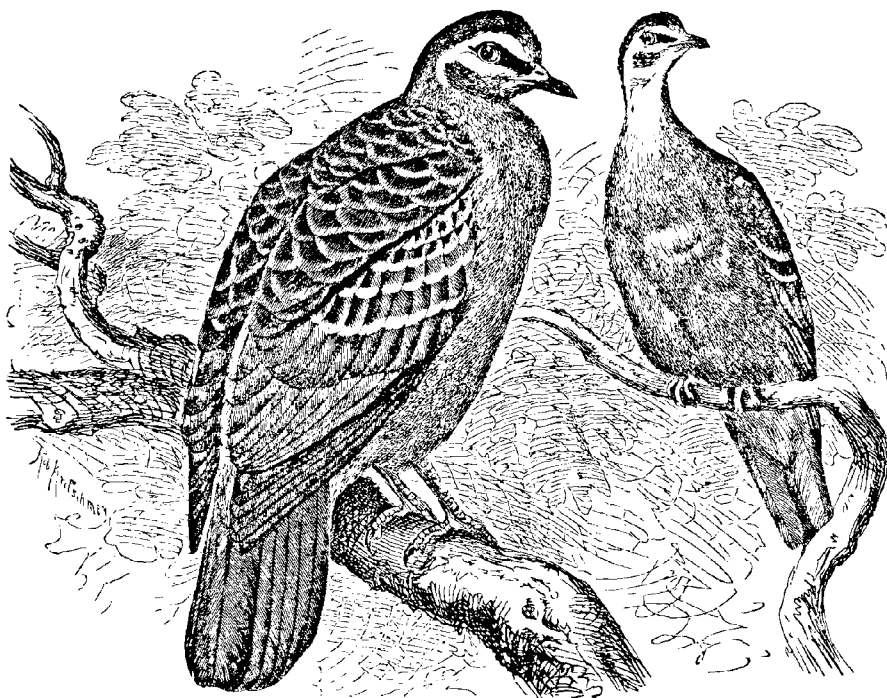
Die Schillertauben.

Caractères. — Les phaps sont lourds; ils ont les ailes longues, aiguës, les deuxième et troisième rémiges étant les plus longues; la queue courte; le bec à peu près de la longueur de la tête; les tarses forts, plus courts que le doigt médian.

LE PHAPS LUMACHELLE — PHAPS CHALCOPTERA.

Die Bronzeflugeltaube, the Bronzwing-Pigeon.

Caractères. — Cette espèce (fig. 76), que l'on a aussi nommée *pigeon bronzé*, a le dos brun; l'occiput brun foncé; la face inférieure du corps rouge vineux, tirant sur le gris au ventre; la partie an-



Corbeil, Créé Fils, in.p.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 76. Le Phaps lumachelle.

térieure de la tête, une bande au-dessous de l'œil, une autre à la gorge, d'un blanc jaunâtre; les côtés du cou gris; les couvertures de l'aile semées de taches allongées d'un bronze-cuivré, à éclats métalliques; deux ou trois rémiges secondaires marquées de taches vertes, brillantes; les couvertures médianes de la queue brunes, les autres gris foncé; l'œil d'un brun rougeâtre foncé; le bec noirâtre; les pattes rouge-carmin. La femelle n'a pas le front gris; sa teinte générale est plus grise, et les taches des ailes sont plus petites que chez le mâle. Cet oiseau a 36 cent. de long; la longueur de l'aile est de 20 cent., celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — Cette espèce est un des premiers oiseaux de la Nouvelle-Hollande qui aient figuré dans les collections; il est donc connu depuis longtemps. Il se trouve dans toute l'étendue du continent australien, seulement il n'est que de passage dans certains contrées.

Mœurs, habitudes et régime. — Le phaps lumachelle se tient surtout dans les plaines arides, couvertes de buissons ou de bruyères. « Quand il arrive, dit le vieil habitant des bois, on le trouve au milieu des fougères, des buissons, sous les arbres, aussi bien qu'au milieu du

feuillage; quand la saison avance, il se rend dans les bruyères, où il demeure jour et nuit; lorsque les chardons ont fleuri, on peut être sûr de trouver un de ces oiseaux sur chaque touffe, et lorsque les graines des wattles sont mûres, on le rencontre toujours au pied de ces arbres. »

Gould dit que le lumachelle est lourd, mais il ajoute qu'il peut en très-peu de temps parcourir d'une traite un grand espace. « Avant le lever du soleil, on le voit traverser rapidement la plaine, se dirigeant vers les ravins où il va s'abreuver. Quand on connaît ses habitudes, on peut, d'après ses allures, savoir si l'on est près de l'eau, même dans les endroits les plus arides, ces pigeons volant toujours du côté où ils vont s'abreuver. Quand il a fait de fortes pluies, que les fleuves et les étangs sont gonflés, ils changent d'allures; alors, ils n'ont plus besoin de s'exposer au danger pour apaiser leur soif. La nuit et le matin on entend leur roucoulement, fort et bas, qui ressemble un peu au mugissement lointain d'une vache. »

La saison des amours coïncide avec notre automne, c'est-à-dire avec le printemps de l'Australie. La première couvée a lieu au mois d'août, la dernière, quelquefois au commencement de

BREHM.

IV — 346

février, à ce qu'assure le vieil habitant des bois. Le nid est ordinairement établi sur une branche horizontale d'un arbre à gomme ou d'un an-géphora, très-peu au-dessus du sol, et le plus près possible de l'eau. Il diffère peu du nid des autres pigeons, et ses œufs ont à peu près la grosseur de ceux des espèces de même taille. Les deux parents couvent alternativement. A la fin de janvier, les jeunes se réunissent en grandes bandes, qui parcourent la contrée et fournissent aux chasseurs un gibier abondant.

Pendant la longue sécheresse de l'hiver de 1839-1840, Gould se trouvait au Brésil; au dire des indigènes, il n'y avait d'eau que dans une citerne naturelle, creusée dans le roc et remplie par les pluies de plusieurs mois; elle était tout auprès de la tente de Gould. Tous les oiseaux des environs, les insectivores exceptés, s'y rendaient. Les perroquets et les autres oiseaux venaient se poser au bord de la citerne, y apaisaient leur soif, sans s'inquiéter de la présence du naturaliste. Les phaps lumachelles n'y apparaissaient presque jamais de jour; ils arrivaient après le coucher du soleil, un à un ou par paires. Ils commençaient par se poser à terre, y restaient immobiles quelque temps, se glissaient prudemment vers la citerne, puis s'envolaient vers l'endroit où ils passaient la nuit.

Classe. — Le vieil habitant des bois dit en avoir souvent tué, dans sa soirée, huit ou dix, qui venaient ainsi s'abreuver. Le lever de l'étoile du soir est pour le chasseur le signal de se rendre à l'affût.

Tous les voyageurs qui parlent par expérience personnelle, vantent la délicatesse de la chair du phaps lumachelle. L'oiseau figure sur la table du gouverneur, et fait aussi les frais des repas des sauvages de l'intérieur. Après la saison des amours, on fait à ces pigeons de grandes chasses, et parfois un chasseur en tue, dans sa journée, une trentaine de paires.

Captivité. — Actuellement, on peut voir le phaps lumachelle dans tous les jardins zoologiques. On le tient souvent en captivité à la Nouvelle-Hollande, et on en amène beaucoup en Europe. Lorsqu'on en prend bien soin, l'espèce se reproduit en volière. Dans ces dernières années, on en a élevé un grand nombre en Angleterre et en Belgique, et on peut espérer que l'on réussira à en faire un oiseau domestique.

LES GÉOPHAPS — *GEOPHAPS*.

Die Wachteltauben, the Quail-Pigeons.

Caractères. — Les géophaps ou *colombi-cailles*, comme quelques auteurs les ont nommés, sont caractérisés par leur bec court et solide, leurs ailes courtes et arrondies, leurs tarses assez élevés, leur œil entouré d'un cercle nu.

Distribution géographique. — Les géophaps sont propres à la Nouvelle-Hollande.

Mœurs, habitudes et régime. — Plus que tous les autres pigeons de l'Australie, les géophaps ont des habitudes terrestres. C'est à terre même qu'ils pondent leurs œufs.

LE GÉOPHAPS ÉCRIT — *GEOPHAPS SCRIPTA*.

Die Buchstabentaube.

Caractères. — Le géophaps écrit a le dos et la poitrine brun clair, le reste de la partie inférieure du corps d'un gris cendré; les flancs blancs; les plumes du ventre d'un brun jaune; les rémiges et les sus-alaires bordées d'un liséré clair; les barbes externes de la plupart des grandes sus-alaires marquées d'une tache pourpre verdâtre, à éclat métallique, et entourée d'un liséré plus foncé; la gorge, une ligne large allant de l'œil à la mandibule inférieure, et une tache sur les côtés du cou d'un blanc de neige; sur le fond clair du plumage, se détachent des lignes noires, ressemblant à des caractères d'imprimerie; l'œil brun foncé, entouré d'un cercle gris bleuâtre; le bec noir; les pattes rouge-vineux pourpre. Cet oiseau a 33 cent. de long; la longueur de l'aile est de 15 cent., celle de la queue de 11.

Distribution géographique. — Gould vit pour la première fois ce géophaps dans la plaine de Liverpool; il le trouva en nombre d'autant plus grand qu'il se rapprochait davantage du Namoi. D'autres voyageurs lui apprirent qu'il était également commun entre le fleuve de Murray et la côte sud de l'Australie. Il ne l'a vu figurer dans aucune collection d'oiseaux faite dans le nord ou dans l'ouest de ce continent. L'espèce semble donc propre à l'est et au sud de l'Australie.

Mœurs, habitudes et régime. — « Cette espèce, dit Gould, intéresse autant l'ornithologiste que le gourmet; elle est le type d'un groupe de pigeons très-curieux, et sa chair est un mets très-délicat. C'est un des meilleurs oiseaux que j'aie mangés pendant mon séjour en Australie; il ne le cède même, sous ce rapport, à aucun autre

oiseau. Comme chez la leucosarcie pie, les muscles pectoraux sont, chez lui, blancs, succulents, savoureux. Il est malheureux qu'un pareil gibier ne se trouve que dans l'intérieur, et soit par conséquent difficile à avoir. Il offre d'autant plus d'attraits pour le chasseur, qu'il ressemble beaucoup aux gallinacés.

« J'ai généralement rencontré ces oiseaux par paires, ou par petites bandes de quatre à six individus. Quand on les approche, ils fuient en courant avec une grande rapidité, et se rasent à terre. Quand ils se lèvent, ils volent avec une très-grande vitesse, et en produisant avec leurs ailes un fort bruissement. Généralement, ils se réfugient vers quelque autre endroit de la plaine; souvent aussi, ils se penchent sur quelque branche horizontale, s'y tapissent, et s'y cachent si bien qu'on a peine à les apercevoir. »

La femelle pond ses deux œufs sur le sol nu; on ne trouve pas trace de nid. Les jeunes courent et volent quand ils ont à peine la grosseur d'une caille. Gould en tua un, ne sachant quel oiseau il avait devant lui.

Je n'ai vu le géophaps écrit dans aucun des jardins zoologiques que j'ai visités, et je ne le trouve mentionné dans aucun catalogue.

LES LEUCOSARCIES — *LEUCOSARCIA*.

Die Weissfleischtauben.

Caractères. — Sous le nom générique de leucosarcie ou *pigeons à chair blanche*, Gould comprend des espèces dont le corps est ramassé et vigoureux, le bec allongé et cylindrique, les tarsi élevés, les ailes courtes, conchoïdes, la queue de moyenne longueur et arrondie.

LA LEUCOSARCIE PIE — *LEUCOSARCIA PICATA*.

*Die Wonga-Wonga, die Elstertaube,
the Wonga-Wonga Pigeon.*

Caractères. — La leucosarcie pie, le *wonga wonga* des indigènes, a le dos roux; le ventre, le devant de la tête et la gorge blancs; les côtés de la tête gris clair; la ligne naso-oculaire, une tache triangulaire à la gorge, deux larges bandes pectorales noires; les plumes des flancs marquées de taches triangulaires foncées, à éclat métallique; les rémiges brunes, les rectrices latérales blanches à leur pointe; les tectrices inférieures de la queue d'un brun foncé, à pointe plus claire; l'œil brun foncé; le bec noir-pourpre, les pattes rouge-œillet. Cet oiseau a 41 cent. de long; la

longueur de l'aile est de 21 cent., celle de la queue de 16.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet oiseau, dit Gould, mérite de fixer notre attention. Il est fort beau, et sa chair est un des mets les plus délicieux. C'est le plus grand de tous les pigeons d'Australie; le géophaps écrit seul l'égalé pour ce qui est du bon goût de la chair. Il est fort regrettable qu'un oiseau aussi excellent ne soit pas répandu sur toute la surface du pays. On le chercherait en vain dans les plaines et sur les collines découvertes; il n'habite que les buissons, le long de la côte. Ses tarsi élevés indiquent qu'il vit sur le sol: il s'y tient, en effet, toujours caché dans les fourrés les plus serrés, s'exposant rarement aux rayons du soleil. Pendant que je parcourais les forêts, je fus souvent surpris par le bruit que faisaient des wongas-wongas en s'élevant comme les faisans. Leur vol n'est pas de longue durée; l'oiseau ne vole que pour échapper à un danger pressant, ou pour se percher sur quelque branche. Pendant mon séjour à l'Illawarra, j'eus de nombreuses occasions de l'observer, et j'en tuai le plus possible pour améliorer ma cuisine. »

Captivité. — On voit maintenant assez souvent des leucosarcies vivantes en Europe. Elles supportent bien la température de nos climats et se contentent de grains. En Angleterre, l'espèce s'est plusieurs fois reproduite déjà.

LES NICOBARS — *CALOENAS*.

*Die Mähmentauben, die Kragentauben,
the Nicobar-Pigeons.*

Caractères. — Ce genre, que Ch. Bonaparte a élevé au rang de famille sous le nom de *calonadidae*, est caractérisé par des formes trapues; un bec fort, recouvert à la base d'une éminence charnue, molle, sphérique; des pattes fortes, conformées comme celles des gallinacés; des tarsi hauts; des doigts courts; des ailes, au repos, plus longues que la queue, sur-obtuses, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues; une queue arrondie, formée de douze pennes larges; un plumage abondant.

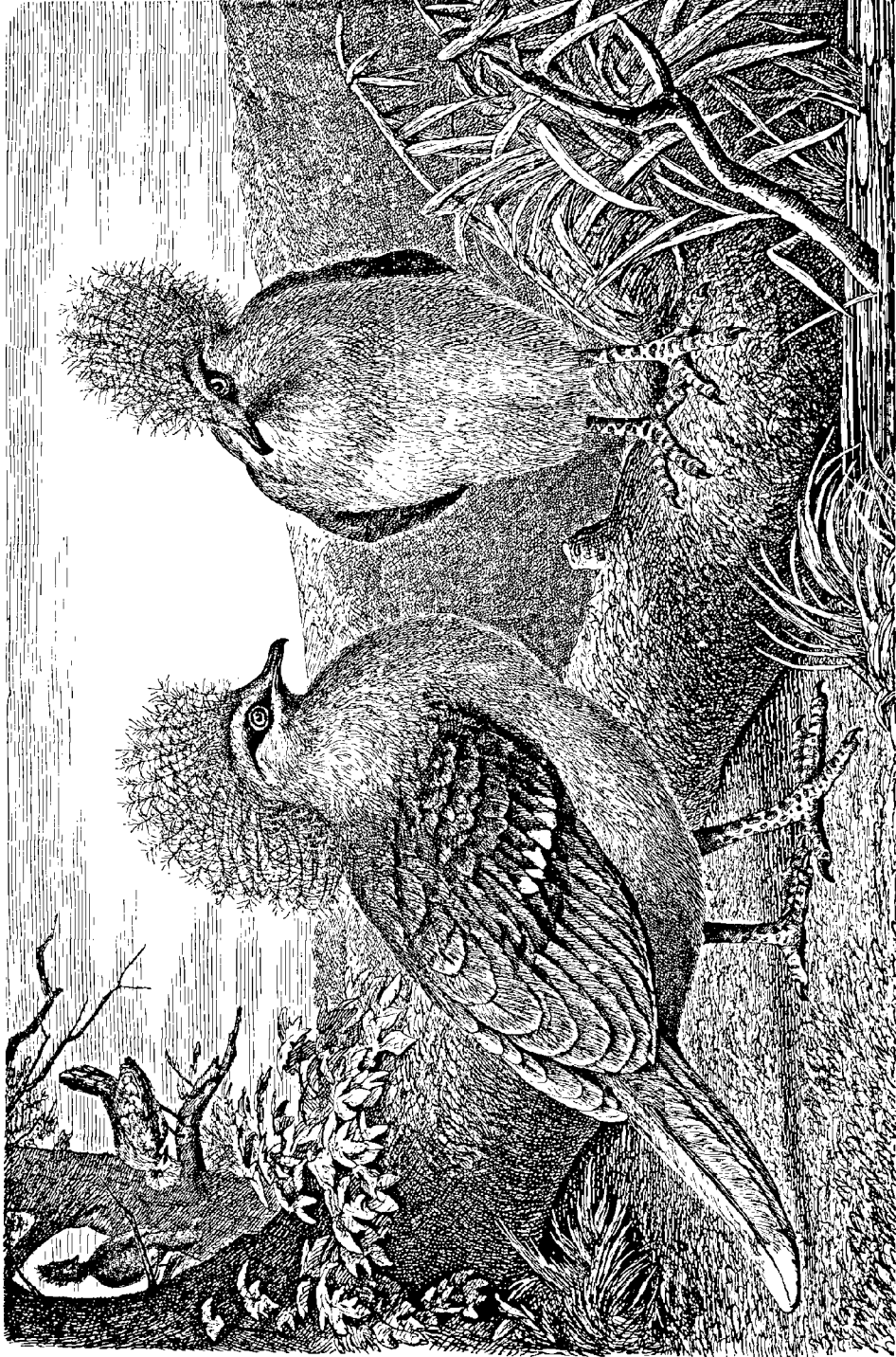
LE NICOBAR A CAMAIL — *CALOENAS NICOBARICA*.

Die Mähmentaupe, the Nicobar-Pigeon.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 77*), l'une des plus belles de l'ordre des gyrateurs, a les plumes du cou très-longues et formant une sorte de camail; la tête, le cou, tout le ventre, les rémiges d'un

BEHN, OISEAUX.

T. II, Pl. XXV, p. 277.



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE GOURA COURONNÉ.

Corbell, Créte III, imp.

porter le premier hiver; mais ils résistèrent, et dès lors il suffit pour les maintenir en santé de les protéger contre le froid des nuits et surtout contre l'humidité. Les femelles que possédait Hameshoff, semblaient plus amoureuses que les mâles; leurs œufs ressemblaient à ceux des poules de petite taille. Ils n'étaient probablement pas fécondés, car Hameshoff ne put obtenir de jeunes. Le Vaillant croit qu'un climat

comme celui du midi de la France conviendrait parfaitement aux nicobars, et qu'ils se reproduiraient probablement.

Le Jardin zoologique de Hambourg a longtemps possédé quelques-uns de ces superbes oiseaux, et j'ai pu me convaincre de l'exactitude des faits avancés par Le Vaillant. Plusieurs fois ces oiseaux se sont reproduits au Jardin zoologique de Londres.

LES GOURIDÉS — *GOURÆ*.

Die Kronentauben, the crowned Pigeons.

Caractères. — Les gouridés, suivant Bonaparte, doivent former une famille; suivant d'autres ornithologistes, ils ne composent qu'une sous-famille. Ce sont les plus grands de tous les pigeons, leur taille égale celle de nos poules. Ils sont essentiellement caractérisés par la présence, sur la tête, d'une huppe superbe, formée de plumes soyeuses disposées en éventail, huppe qu'ils peuvent relever ou abaisser à volonté, et par une queue composée de seize rectrices.

Cette famille repose sur un genre unique.

LES GOURAS — *GOURA*.

Die Kronentauben.

Caractères. — Les gouras, indépendamment des attributs de la famille, présentent encore les caractères suivants: ils ont un corps lourd; des ailes assez longues, arrondies, sur-obtuses, les quatrième, cinquième, sixième et septième rémiges étant les plus longues; la queue longue et arrondie; le bec aussi long que la moitié de la tête; des tarses longs; des doigts courts; le plumage mou et serré.

Ce genre ne renferme que deux espèces.

LE GOURA COURONNÉ — *GOURA CORONATA*.

Die Kronentaube, the crowned Pigeon.

Caractères. — Le goura couronné est bleu-ardoise; il a les épaules roux-châtain; le milieu de l'aile rayé de blanc; les rectrices coupées par une bande d'un gris cendré près de l'extrémité; les plumes de la huppe entièrement dépourvues de barbes; l'œil rouge-vermillon; les pattes couleur de chair. L'espèce a 75 cent. de long; la longueur de l'aile est de 40 cent.; celle de la queue de 28.

LE GOURA DE VICTORIA — *GOURA VICTORIÆ*.

Die Fächertaube, the Fan-Pigeon.

Caractères. — Chez le goura de Victoria (*fig. 78*), le bleu ardoisé est, comme chez le précédent, la couleur dominante; mais il diffère de celui-ci par son ventre roux-châtain; par la bande transversale de l'aile qui est gris-bleu au lieu d'être blanche; par la bande terminale blanchâtre de la queue; par les plumes de la huppe qui sont munies à leur extrémité de barbes formant comme un petit triangle. L'œil et les pattes ont à peu près les mêmes teintes que chez le goura couronné. Ses dimensions sont un peu plus fortes.

Distribution géographique. — Le goura de Victoria est propre à la Nouvelle-Guinée.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est en 1699, que Dampier, à ce que rapporte Wallace, signala le premier les gouras couronnés; plus tard, on en importa beaucoup aux Indes orientales et dans les îles de la Sonde, où ils furent tenus dans des basses-cours. On en amena en Hollande, où ils faisaient l'ornement des collections des riches amateurs. Cependant, jusqu'à ces derniers temps, nous ne savions rien de leurs mœurs en liberté: c'est à Rosenberg et Wallace que nous devons le peu que nous en connaissons aujourd'hui.

« Le goura couronné, dit le premier, habite les côtes de la Nouvelle-Guinée, les îles de Waigin, de Salawati et de Misool. Il a les habitudes des faisans; il erre dans la forêt en petites troupes, et se tient surtout à terre. » — « Dans la Nouvelle-Guinée, écrit le second, l'absence de carnassiers, la rareté des oiseaux de proie et des grands reptiles ont permis à ce bel oiseau de se reproduire facilement. Je l'ai souvent vu courir

dans les forêts ; il passe en effet presque tout le jour à terre, et se nourrit de fruits tombés des arbres ; il ne vole que quand on l'effraye, et pour aller se percher sur quelque basse branche, où il dort aussi. »

« Le goura couronné, continue Rosenberg, n'est pas difficile à tirer. Dans notre voyage sur le fleuve Karufa, sur la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée, nous tuâmes, de notre canot, une femelle sur son nid. Ce nid était fait de branches grossièrement entrelacées ; il ne renfermait qu'un petit, nouvellement éclos. »

« A Dora, le goura couronné s'appelle *mambruck* ; sur la côte sud-ouest, *titi*. On en importe beaucoup de vivants à Amboine, à Banda, à Java, et de là en Europe ; c'est ce qui avait fait croire que cet oiseau était originaire de ces îles. Le goura de Victoria est plus rare ; il habite surtout le sud de la Nouvelle-Guinée. »

Captivité. — Aujourd'hui encore, c'est surtout en Hollande que l'on voit des gouras couronnés captifs. Voici ce que me communique sur leur compte mon collègue du Jardin zoologique de Rotterdam, M. Marlin. « Les deux gouras couronnés que nous possédons, furent achetés ici par un amateur, le 24 juillet 1864 ; nous ne savons pas depuis combien de temps déjà ils étaient en Hollande. Ils se contentent d'une nourriture très-simple : maïs, pain rassis, salade fraîche. L'hiver ne leur est pas trop fatal. Ils sont dans une cage en plein air ; quand les froids arrivent, on ferme la cage avec des vitres, et quand la nuit est froide, on la recouvre en outre d'une toile à voile. Comme le soleil peut y arriver, on ne la chauffe pas artificiellement ; j'ai d'ailleurs vu nos pigeons encore fort gais et très-actifs par un froid de plus de 36° Fahrenheit. »

« Ces gouras semblent être habitués à leurs gardiens : toujours est-il qu'ils remarquent un changement dans les vêtements. Confiants d'ordinaire, ils ont peur quand il s'approche autrement vêtu qu'à l'ordinaire. Ils n'aiment pas le bruit. »

Les observations de Mitchell démontrent que ces oiseaux peuvent se reproduire en Europe. « Les gouras, dit-il, étaient réduits, au Jardin zoologique, à deux : un goura couronné mâle, un goura de Victoria femelle. Je les fis mettre ensemble dans une volière. Au commencement de juin, ils s'étaient accouplés ; deux mois après,

ils se mirent à construire leur nid. Dans la volière se trouvait une forte branche d'arbre, élevée d'environ six pieds, et qui leur servait de perchoir. C'est à son extrémité qu'ils portèrent des bûchettes, des rameaux, et s'efforcèrent, mais en vain, de faire un nid sur cette surface insuffisante. Un gardien attentif y cloua une corbeille, et à partir de ce moment, les oiseaux se mirent à construire avec ardeur, le mâle apportant les matériaux, la femelle les disposant. Le 15 août, le travail était achevé ; le même jour, très-probablement, un œuf fut pondu. Les deux parents le couvèrent avec ardeur, sans l'abandonner un instant, sans se laisser déranger par la foule de visiteurs du jardin, qui passaient à quelques pieds d'eux ; le gardien lui-même ne put apercevoir l'œuf qu'une fois, au moment où les deux oiseaux se relayaient. Le 13 septembre, le jeune sortit de l'œuf ; les parents continuèrent à le soigner, à le réchauffer, à le nourrir. Mais le 17 on le trouva mort dans le nid. Faut-il attribuer cette mort à un excès de soins ou à un accident ? C'est ce que je ne saurais dire. La mère continua à rester sur le cadavre de son petit, cherchant à le réchauffer, semblant ne pouvoir croire à la réalité de sa perte. Connaissant tout l'intérêt qui s'attachait à l'existence de cet oiseau, je priai mon ami Wolf de le dessiner. »

« Le 24 octobre un autre œuf fut pondu ; mais il tomba par terre et se brisa. Les deux parents sont en parfaite santé : je puis donc espérer que l'année prochaine ils nicheront de nouveau et qu'ils pourront élever leurs petits, si la saison est plus favorable. »

Ce souhait de Mitchell s'est-il accompli ? Je l'ignore ; les gouras couronnés ont également pondu à Rotterdam. « En septembre 1864, continue Martin, la femelle pondit un œuf, le couva quelques jours, puis l'abandonna. Cet œuf, comme l'on s'en assura, n'avait pas été fécondé. En 1865, elle ne pondit pas. Au commencement du printemps 1866, nous remarquâmes qu'elle portait des plumes de tous les côtés ; on lui prépara une place convenable, et aussitôt elle en profita pour y faire son nid. Elle pondit le 21 mars, un œuf, mais elle ne le couva pas ; cependant elle chassait le mâle, dès qu'il voulait s'approcher du nid. Cette fois encore nous n'eûmes pas de petits. »

LES DIDUNCULIDÈS — *DIDUNCULI*.*Die Zahntauben, the tooth-billed Pigeons.*

Il nous reste à parler d'un pigeon qui a été pour les naturalistes l'objet de nombreuses discussions, et qui diffère de tous les autres par la forme singulière de son bec. Je dirai en passant qu'il me semble qu'on a accordé à cette particularité une trop grande valeur : tout au moins, peut-on mettre en doute, jusqu'à nouvel ordre, les conséquences qu'on en a tirées. On a voulu, en effet, faire de cet oiseau le parent du dronte, le réunir avec lui dans une même famille. Mais depuis que j'ai vu un diduncule conservé dans l'alcool, diduncule figuré dans la collection de M. Godefroy, je suis persuadé que l'oiseau ressemble plus aux autres pigeons qu'au dronte, et que c'est à ceux-là qu'il faut le réunir.

Caractères. — Quoi qu'il en soit, le pigeon dont il est question peut être à bon droit regardé comme le type d'une famille caractérisée par un bec très-robuste, du double plus haut que large, très-comprimé, à mandibule supérieure très-recourbée et se terminant par un crochet, à mandibule inférieure se relevant à son extrémité vers la supérieure, coupée carrément à la pointe, et portant deux échancrures profondes à chacun de ses bords.

Cette famille ne comprend que le genre suivant, qui lui-même repose sur une espèce unique.

LES DIDUNCULES — *DIDUNCULUS*.*Die Zahntauben.*

Caractères. — Le genre diduncule, indépendamment de l'attribut qui distingue la famille, a encore pour caractères un corps massif; un cou assez long; la tête grande; des tarsi forts, entièrement dégarnis de plumes, plus longs que le doigt médian; des doigts libres, munis d'ongles forts, un peu aplatis supérieurement, concaves inférieurement; des ailes arrondies, obtuses, à rémiges acuminées, les secondaires étant assez longues pour être presque au niveau des primaires; une queue formée de quatorze rectrices, de longueur moyenne, légèrement arrondie, et recouverte dans les trois quarts de son étendue par les ailes au repos.

LE DIDUNCULE STRIGIROSTRE — *DIDUNCULUS STRIGIROSTRIS*.*Die Zahntaube, the tooth-billed Pigeon.*

Le plumage de l'individu que j'ai eu entre les mains étant imbibé d'alcool, il m'a été impossible d'en reconnaître la couleur : je dois donc accepter la description de Gould, complétée par Bennett et Ramsay.

Caractères. — Le diduncule strigirostre ou à bec de strix, a la tête, le cou, la poitrine, le ventre d'un noir-vert brillant; le bas du dos, les ailes, la queue, les tectrices inférieures de la queue d'un beau brun-châtain foncé; les rémiges noirâtres; l'œil brun-noir, entouré d'un cercle nu rouge-orange vif, ainsi que la ligne naso-oculaire; le bec rouge-orange, avec la pointe d'un jaune clair; les pattes rouge vif; les ongles d'un blanc jaunâtre. Cet oiseau a 34 cent. de long et 66 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 19 cent., celle de la queue de 8.

Un individu décrit par Bennett, un jeune très-probablement, était brun-chocolat, tirant sur le rougeâtre, avec le dos, les ailes et la queue plus foncés que le reste du corps; la poitrine et les couvertures supérieures des ailes rayées en travers de brun clair. L'œil était brun-rouge foncé, le cercle oculaire couleur de chair; le bec jaunâtre vers les extrémités et rouge-orange à la base; les pattes d'un rouge-orange vif.

Le premier diduncule connu fut donné par lady Harvey à une vente d'objets provenant d'Australie; Gould le décrivit et le dessina dans son ouvrage sur les oiseaux de la Nouvelle-Hollande. Peale publia un second dessin, d'après un individu plus âgé, qu'il avait pris lui-même. Plus tard, nous apprîmes quelque chose des mœurs de cet oiseau, nous connûmes sa patrie; enfin, dans les dix dernières années, de nouveaux détails ont été publiés à ce sujet.

Distribution géographique. — Le diduncule strigirostre habite les îles de Samoa; on l'y trouve dans la partie montagneuse et boisée, à une certaine distance de la côte. Au dire du lieutenant Walpole, il était très-commun dans l'île d'Upola, d'où il a presque complètement disparu. La cause de cette disparition serait due au

goût qu'ont les habitants de cette île pour les chats. Les chats, étant redevenus sauvages, ont dévoré ces oiseaux, qu'aucun carnassier n'avait poursuivis jusqu'alors. Les indigènes les appelaient *manumea*, c'est-à-dire oiseaux rouges ; ils estimaient beaucoup leur chair, et tous les ans, ils faisaient de longues excursions de chasse dans les montagnes, dans le seul but de prendre des *manumeas*.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après Staire, les diduncules, là où ils existent encore, vivent par petites troupes, et se tiennent presque exclusivement à terre. Walpole dit, il est vrai, n'en avoir vu que sur des arbres, et jamais à terre ; il ajoute cependant avoir rencontré des places où ces oiseaux devaient avoir gratté le sol. Staire assure, par contre, qu'ils ne cherchent leur nourriture qu'à terre ; que c'est là qu'ils pondent et qu'ils couvent ; qu'ils ne se perchent que pour dormir. Ils volent comme les autres pigeons ; mais, au moment où ils se lèvent, ils font entendre un bruit si fort, que les indigènes en ont fait ce dicton : « Faire du bruit comme un *manumea*. » Walpole dit qu'ils volent au plus d'une forêt à l'autre ; que, très-rarement, ils passent dans une île voisine.

Nous savons très-peu de chose touchant le mode de reproduction de ces oiseaux. Les auteurs n'ont fait, à ce sujet, que rapporter les récits des naturels.

Le diduncule, à les en croire, nicherait à terre ; les deux parents couveraient alternativement, et avec une telle persévérance, qu'on peut les enlever de dessus leurs œufs. Au dire de Walpole, les jeunes écloraient aussi imparfaits que les autres pigeons, et ne se développeraient que lentement ; ce n'est qu'à deux ans qu'ils auraient le plumage de leurs parents, et à trois ans seulement ils seraient complètement adultes.

Captivité. — Le même auteur raconte que les indigènes des îles Samoa ont souvent des diduncules strigirostres en captivité. Ils enlèvent les jeunes dans les nids, ou prennent des adultes avec des lacets et des gluaux. Ils les attachent par la patte à une longue courroie, fixée à un pieu, et emmènent leurs oiseaux avec eux, quand ils émigrent.

Dans ces dernières années, des naturalistes eurent enfin l'occasion d'observer des diduncules captifs. En 1863, Bennett apprit que le consul anglais Williams en possédait un et voulait l'envoyer à Sidney. L'oiseau était encore jeune ; les dents de la mandibule inférieure n'étaient pas formées. Il était très-craintif, et encore peu ha-

bitué à la captivité, qu'il ne subissait que depuis six semaines. Les indigènes paraissaient très-surpris de l'attention qu'on témoignait à cet oiseau, et surtout des prix élevés qu'on leur en offrait. En juin 1863, ce *manumea* arriva à Sidney, et deux jours après Bennett put l'étudier. « Au commencement, dit-il, il se montra craintif et sauvage ; plus tard, il s'apprivoisa et je pus l'observer tout à mon aise, sans que, comme autrefois, il témoignât sa crainte par quelques cris saccadés. Il se trouvait dans une sorte de caisse, munie seulement de barreaux à sa face antérieure. Il y courait sur le sol, ou se juchait sur un des échelons les plus bas du perchoir. Souvent, il se cachait dans un coin. Le dérangeait-on, il courait très-rapidement tout autour de sa cage, le corps allongé, la tête penchée, presque comme font les poules. Il est faux qu'il ne boive jamais d'eau. Il a un aspect stupide ; et sauf son bec, rien chez lui n'attire particulièrement l'attention. Son cri est saccadé et peut s'exprimer par *kou, kou, kou* ; on le nourrit de riz cuit, de graines et de pommes de terre. »

Un autre *manumea* plus âgé, que Bennett acheta plus tard, était très-privé, il prenait ses repas en présence du naturaliste ; il mangeait de grands morceaux d'ignames cuites, broyait les graines, comme le font les perroquets ; dépeçait des morceaux de pain avec son bec après les avoir assujettis entre ses pattes. Il ne mangeait que le jour, mais pas en présence d'étrangers. Bien que son bec soit très-solide, le *manumea* ne s'en sert pas comme d'une arme offensive ; jamais, du moins, les diduncules de Bennett ne cherchèrent à mordre la main qu'on mettait dans la cage ; ils manifestaient, au contraire, beaucoup de crainte, se tapissaient dans un coin, et s'y laissaient prendre. Tout le temps que Bennett les conserva, ils ne témoignèrent pas la moindre reconnaissance à la dame qui leur donnait tous les jours à manger ; aussi cet auteur ne croit pas qu'ils soient propres à être tenus en captivité. Parfois, ils semblaient très-privés ; puis, quelque temps après, ils redevenaient timides et sauvages, sans aucune cause appréciable.

Ces deux individus furent envoyés à Londres, où ils arrivèrent le 10 avril 1864 ; mais ils périrent bientôt. « Tant qu'on ne le dérange pas, dit Bartlett à son sujet, le *manumea* marche lentement, posément, la tête rentrée entre les épaules. Il mange des fruits, mais de tous les pigeons c'est le seul qui dépèce les fruits dont il se nourrit. Il les coupe sans se servir de ses pattes ; il



Corbeil, Créte Filé, imp.

Paris, Baillié et Fils, édit.

Fig. 78. Le Goura de Victoria (p. 277).

broie, sans grands efforts, une coquille de noix. Il peut mouvoir isolément sa mandibule supérieure, comme le font les perroquets. Il boit, non comme les autres pigeons, mais comme les oies, en plongeant son bec dans l'eau, puis en rejetant vivement la tête en arrière. »

LES PULVÉRATEURS — RASORES.

Die Scharrvögel.

Oken a établi pour les oiseaux deux grandes divisions : les sédentaires et les nomades. « On a, dit-il, partagé les oiseaux en deux classes : les *oiseaux terrestres* et les *oiseaux aquatiques*, en comprenant parmi ceux-ci les oiseaux de marais. Mais cela produit deux divisions très-inégalement, le nombre des oiseaux terrestres étant de beaucoup prédominant. » Ce n'est certes pas là une raison suffisante pour renverser une division généralement adoptée ; mais Oken a d'autres arguments à faire valoir. « Je considère, continue-t-il, le développement des oiseaux : les uns éclosent, nus, aveugles, et doivent être nourris pendant longtemps ; je les appellerai *sédentaires* ; les autres éclosent couverts de plumes, les yeux ouverts, pouvant courir et aptes à chercher eux-mêmes leurs aliments ; je les nommerai *nomades*. Les premiers sautillent, les seconds marchent ; on pourrait les appeler *sautilleurs* et *marcheurs*. Ceux-là vivent dans les airs, et le vol est leur principal mode de locomotion ; ceux-ci, au contraire, se tiennent à terre ou dans l'eau, ne volent qu'en cas de nécessité ; on pourrait les appeler : *volants* et *marcheurs*. Ceux-là ont un régime limité ; ils vivent de graines et de fruits encore adhérents, ou d'animaux rapides ; ceux-ci se nourrissent de tout, de graines et de fruits tombés à terre, d'animaux généralement à progression lente, de mollusques, de vers, de poissons, de reptiles, d'oiseaux et de mammifères, de viande cuite et de légumes ; on pourrait encore appeler les uns *univores* et les autres *omnivores*. Ceux-là sont généralement petits, la plupart n'ont pas la taille du corbeau ; ceux-ci sont plus grands que la poule. Ceux-là dorment perchés, ceux-ci debout, etc. »

Ces différences sont fondées, en effet, mais, elles n'ont qu'une valeur secondaire pour servir de base à un système. Beaucoup de *coureurs* — *marcheurs* — *omnivores*, etc., comme Oken a appelé les oiseaux appartenant à l'un de ses groupes, sont sédentaires, non nomades : pour nous conformer rigoureusement à ce plan, il nous faudrait donc séparer des oiseaux manifestement voisins les uns des autres ; c'est à quoi nous ne pouvons nous résoudre. Nous devons cependant appeler un moment l'attention sur

ces idées ingénieuses ; ajoutons, qu'à partir de ce moment, nous avons surtout affaire à des *nomades*.

On a donné à l'ordre qui nous occupe le nom général de *pulvérateurs* ou *gratteurs*, car on sentait que ces oiseaux ne sont pas tous très-voisins les uns des autres ; s'il en était autrement, il aurait mieux valu les appeler du nom de *gallinacés*. J'aurais volontiers séparé et fait des ordres indépendants de diverses familles que l'on range d'ordinaire parmi les gallinacés : je veux parler de celles que composent les gangas, les pénélopes, les hoccas et les mégapodes. Je me mets ainsi en garde contre toute fausse interprétation, et je déclare expressément, qu'à mon avis, les différences entre les gallinacés proprement dits, qui forment le type de l'ordre, d'une part ; les gangas, les pénélopes, les hoccas, les mégapodes d'autre part, sont considérables et suffisantes pour établir plusieurs ordres. Cette opinion se consolide encore davantage quand on tient compte des mœurs de ces oiseaux ; les derniers diffèrent tant, en effet, des gallinacés proprement dits par leur genre de vie, leurs allures, leur régime, leur mode de reproduction, qu'on n'est pas autorisé à les confondre avec eux dans un même groupe. Mais, d'un autre côté, si on les range dans des ordres différents, il faut créer au moins deux ordres nouveaux : un pour les gangas, un autre pour les trois autres familles. Et encore, cette division ne serait pas à l'abri de toute critique. Aussi, après avoir fait mes réserves, j'accepte l'ancienne division, faute de mieux. Seulement, les considérations générales que je vais présenter ne s'appliqueront qu'aux gallinacés proprement dits ; plus tard, nous parlerons des familles dissidentes.

« Aucun groupe d'oiseaux de même valeur, dit Burmeister, n'est aussi répandu sur toute la surface de la terre, ne présente des types aussi variés que les pulvérateurs ou gallinacés, cette dénomination étant prise dans son sens le plus vaste. Il y a partout des gallinacés : non seulement ce sont des oiseaux domestiques, accompagnant l'homme sous toutes les latitudes ; mais encore chaque contrée habitable de la terre

a son type propre. A la vérité, ce type est souvent si défiguré, qu'il faut un certain travail pour constater la parenté originelle de tous ces oiseaux. Giebel, il est vrai, est d'un avis contraire : pour lui, tous les gallinacés se ressemblent tellement par leurs mœurs et leur structure, qu'il est tout à fait impossible, à son avis, de distinguer même les extrêmes de ce groupe. Mais l'on pourrait dire que Giebel ou s'est prononcé avec trop de légèreté, ou n'a pas connu ces oiseaux aussi parfaitement que son illustre prédécesseur, dont j'ai adopté entièrement la manière de voir.

Caractères. — Il est extrêmement difficile d'établir des caractères généraux qui soient communs à tous les gallinacés : tout ce que l'on peut avancer sous ce rapport, c'est que ce sont des oiseaux forts et même lourds; qu'ils ont des ailes courtes, des pattes fortes, le plumage abondant; que leur tronc est ramassé, leur poitrine fortement développée, leur cou court, leur tête petite.

Le bec varie bien plus que chez les rapaces ou les chanteurs; généralement il est court, et ne dépasse pas la moitié de la longueur de la tête; parfois, cependant, il est presque aussi long que la tête. Dans le premier cas, il est large, haut, plus ou moins bombé, recourbé à la pointe, avec la partie terminale cornée, la base molle, membraneuse, mais moins étendue et moins prononcée que chez les pigeons. Dans le second cas, le bec est faible, avec les deux mandibules recourbées, et corné seulement à son extrémité. L'ouverture des fosses nasales, large et béante, est placée dans une dépression oblongue. Les jambes sont fortes, de hauteur moyenne, très-musculeuses; les tarses sont épais; les quatre doigts généralement bien conformés; mais souvent le doigt postérieur est réduit à sa portion unguéale, qui fait rarement défaut. Chez les gallinacés qui vivent à terre, le doigt postérieur est petit, et situé sur un plan plus élevé que les autres doigts; chez les gallinacés arboricoles, il est assez grand; chez quelques-uns même, il est fort développé. Les ongles sont généralement courts, larges et obtus, quelquefois longs et étroits, mais toujours peu recourbés. Chez quelques espèces, ils tombent et se reproduisent à certaines saisons. Les ailes sont courtes, arrondies, bombées en forme de bouclier; parfois, cependant, elles présentent une conformation inverse. Les rémiges primaires sont au nombre de dix, les secondaires de douze à dix-neuf. La queue varie de forme, et manque

même quelquefois. Elle est composée de douze ou quatorze rectrices; les mâles de certaines espèces en ont de dix-huit à vingt. Sa longueur varie considérablement. Le plumage est serré : celui du tronc et du cou est très-abondant. Les plumes sont larges, duveteuses à la racine; leur tige est épaisse, et de leur base part un second rachis ou fausse tige, très-grand et ne portant que du duvet. Chez quelques espèces, les plumes du croupion ou les suscaudales présentent un développement particulier; chez d'autres, ce sont les rémiges secondaires. Dans deux familles, les tarses sont recouverts de plumes jusqu'à la naissance des doigts; dans quelques autres, certaines parties de la tête et du cou sont nues et sur ces parties se trouvent des appendices cutanés de formes diverses, telles que crêtes, verrucosités, etc., et de couleurs généralement très-vives. Les diverses teintes du plumage sont souvent très-belles et très-brillantes, et certains gallinacés ne le cèdent sous ce rapport à aucun oiseau. C'est chez eux surtout que les deux sexes présentent de grandes différences; différences telles qu'il est souvent difficile de reconnaître au premier abord le même type spécifique chez les deux sexes du même couple. Les jeunes diffèrent considérablement aussi des adultes; leur plumage varie beaucoup et d'une façon très-rapide, avant d'acquérir son aspect définitif.

L'organisation interne des gallinacés nous offre plusieurs particularités intéressantes. Le squelette est lourd; à l'exception du fémur, les os sont peu pneumatiques. Le corps du sternum est membraneux, plutôt qu'osseux; il présente en arrière, et de chaque côté, deux échancrures; l'une d'elles est si profonde, que le sternum, à son niveau, se trouve réduit à une ligne osseuse; une autre ligne osseuse sépare les deux échancrures l'une de l'autre. Le brechet est moins haut que chez les pigeons, fortement bombé, très-large en avant. Les vertèbres dorsales médianes sont soudées. Il y a de treize à quinze vertèbres cervicales, sept dorsales, articulées avec les côtes, cinq à six caudales. Il est bien entendu que je ne parle ici que des gallinacés proprement dits.

La langue a à peu près la même largeur dans toute sa longueur; sa face dorsale est aplatie et molle; son extrémité antérieure est légèrement pointue, souvent effilée; le noyau lingual est simple, osseux en avant, cartilagineux en arrière; l'os hyoïde est long et étroit. L'œsophage s'élargit et offre un jabot très-vaste. Le ventricule succenturié a des parois épaisses et très-

glanduleuses ; le gésier est très-muscleux. Les cœcums sont longs et en forme de massue. Le foie est assez grand, à lobes inégaux ; la vésicule biliaire petite ; la rate petite et arrondie. La trachée est molle, formée d'anneaux cartilagineux ; chez les mâles de quelques espèces, elle est revêtue dans sa partie inférieure d'une masse gélatineuse, de structure celluleuse.

Distribution géographique. — Les gallinacés sont répandus sur toute la surface du globe ; mais c'est en Asie surtout qu'ils sont nombreux. Chaque partie du monde a des familles qui lui appartiennent plus ou moins en propre ; il faut cependant faire remarquer qu'en Europe n'existe pas une famille, pas une espèce même qui ne se trouve en Asie et aussi en Afrique. Les mêmes familles sont communes à toutes les contrées du Nord. Dans la zone tropicale, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie présentent chacune leurs types spéciaux.

Mœurs, habitudes et régime. — Les forêts sont l'habitat de prédilection des gallinacés ; toutefois ils n'y vivent pas exclusivement. Dans les plaines les plus arides, sur les versants des Alpes, où ne croissent que quelques herbes et quelques buissons rabougris, au-dessus de la limite des neiges éternelles, dans les steppes couvertes de mousses des contrées boréales, on trouve partout de ces oiseaux. Aussi loin que les voyageurs ont pénétré dans le Nord, ils ont rencontré des lagopèdes ; partout où ils ont installé leur tente dans le désert, ils ont aperçu des gangas. Les gallinacés ont pris possession de toute la surface de la terre ; là où celui-ci ne rencontre pas de quoi vivre, celui-là y trouve chaque jour une nourriture suffisante. Ils sont partout, depuis la cime des montagnes jusqu'aux rivages de la mer, depuis l'équateur jusqu'aux îles des régions polaires, et ce n'est que sur les rochers qui entourent le pôle austral qu'on ne les a pas rencontrés. Comment peuvent-ils vivre dans des contrées où, soit les ardeurs d'un soleil brûlant, soit les froids d'une nuit de plusieurs mois, font de la terre un désert désolé ? C'est ce que nous ne pouvons expliquer ; nous savons cependant que tout leur est bon comme nourriture, qu'ils se contentent d'aliments qu'ils n'ont à partager qu'avec des chenilles, et avec quelques mammifères. Mais il est un fait certain, c'est que, où qu'on les trouve, ils paraissent partout à leur aise, et que partout ils présentent à peu près les mêmes mœurs et les mêmes habitudes.

On ne peut pas trop dire que les gallinacés soient des animaux bien doués. Très-peu peu-

vent rivaliser, sous le rapport du vol, avec les autres oiseaux ; la plupart sont plus ou moins étrangers sur les arbres ; tous, sans exception, ont peur de l'eau. Le sol est leur vrai domaine. Ils courent parfaitement ; cependant, les espèces qui sont les mieux douées pour le vol, font exception. Leurs pattes fortes et hautes leur permettent de courir longtemps et vite ; une petite poule peut défier un homme à la course. Les pattes ne leur suffisent-elles pas, ils se servent de leurs ailes, mais particulièrement pour se maintenir en équilibre. Ils ne se décident à prendre leur essor que quand ils y sont contraints, quand, en courant, ils ne peuvent pas atteindre leur but. On comprend aisément qu'il doive en être ainsi, tant ils volent mal. Ils ont à battre rapidement de leurs ailes courtes et arrondies ; ils ne peuvent donner de repos à leurs muscles, et se fatiguent bientôt. Jamais ils ne se jouent dans les airs comme le font les autres oiseaux ; pour manifester la joie ou l'ardeur qui les transportent, ce sont les jambes qu'ils font agir ; ils ne se servent guère de leurs ailes que pour faire valoir toute leur beauté, ou pour faire du bruit. Sous ce rapport encore il y a des exceptions.

La voix des gallinacés est particulière. Très-peu sont silencieux ; généralement, ils crient beaucoup et souvent ; mais les sons qu'ils font entendre n'ont rien d'agréable. C'est ce que l'on peut surtout dire du cri du mâle, du chant du coq ; il n'en est pas de même si nous pensons aux cris pleins de tendresse et de douceur avec lesquels la poule appelle ses poussins.

Les gallinacés ne sont guère mieux doués sous le rapport des facultés intellectuelles. Leur intelligence est médiocre, quoique supérieure à celle de bien d'autres animaux. La vue et l'ouïe paraissent bien développées ; le goût et l'odorat existent ; quant au toucher, nous ne pouvons nous prononcer à ce sujet. Nous venons de dire qu'on ne peut leur refuser un certain degré d'intelligence ; mais en étudiant ces oiseaux avec quelque attention, on remarque que ce ne sont que les facultés intellectuelles inférieures qui sont développées chez eux. Ils ont de la mémoire, mais peu de jugement. Ils apprennent que des ennemis les menacent, mais ils ne savent pas les distinguer : tout homme, tout animal leur inspire la même terreur, qu'il leur soit dangereux ou non. Ils fuient la crécerelle comme l'aigle, le paysan comme le chasseur. S'ils ont été chassés, l'expérience les rend plus craintifs, mais non plus défiants et plus prudents. Et une

fois que la jalousie s'en mêle, ils perdent toute prudence.

Tous les gallinacés, même ceux qui d'ordinaire sont les plus doux et les plus pacifiques, sont très-jaloux et passionnés. On a vanté les femelles; on a dit que sous le rapport de la douceur, elles l'emportaient sur les mâles; cela n'est vrai qu'en partie, car elles aussi sont irascibles et querelleuses quand il s'agit de leur progéniture. Elles traitent leurs petits avec un amour extrême, et ne craignent pas pour eux de s'exposer aux dangers les plus imminents. Elles servent même de mères tendres et vigilantes à des poussins étrangers qu'elles ont fait éclore; mais elles sont sans pitié pour les petits des autres oiseaux; elles les tuent à coups de bec, quand elles craignent qu'ils ne nuisent aux leurs.

C'est surtout chez les mâles, chez les coqs, qu'éclatent les mauvaises qualités. Chez ceux qui vivent en polygamie, l'ardeur sexuelle se manifeste plus que chez aucun autre oiseau. Elle devient une rage, qui transforme tout l'être du coq, anéantit, au moins pour un temps, tout autre sentiment. Le coq en amour n'a qu'un but : la possession d'une, de plusieurs, de beaucoup de poules. Malheur à celui qui est animé du même désir ! Pour l'emporter sur lui, rien ne l'arrête. Aucun oiseau ne combat ses rivaux avec autant de rage, autant de persévérance. Toutes les armes lui sont bonnes. Il lutte avec un acharnement sans égal, sans nul souci des lieux et des circonstances, sans se préoccuper des blessures et du danger : c'est une lutte à mort. Dans le cœur des deux combattants, ne règne qu'un désir, atteindre son ennemi dans sa vie, dans son honneur, dans ses amours. Tout est oublié pendant la bataille, même la bonne volonté ordinaire des poules, qui assistent au combat, et attendent son issue dans le plus grand calme. La jalousie des coqs est donc excessive; mais elle est justifiée. La fidélité conjugale est chose rare chez les poules. Elles souffrent l'amour des coqs, mais elles font aussi peu de différence entre un coq et un autre, que le coq, de son côté, en fait entre les poules. On admet généralement que les gallinacés sont polygames; cependant il n'y a pas chez les animaux de polygamie, dans le sens ordinaire du mot; on pourrait plutôt dire qu'il y a simplement union libre. La loi du mariage est souvent enfreinte, et elle l'est des deux côtés. Du reste, nous verrons plus tard que ces réflexions ne peuvent s'appliquer qu'aux gallinacés proprement dits.

Tous les pulvérateurs dont la parenté avec les poules peut être mise en doute, montrent par leur genre de vie que ce doute est fondé. Leurs allures, pendant la saison des amours, diffèrent complètement de celles que nous venons de décrire.

Chez les gallinacés proprement dits, le mâle s'inquiète peu de sa progéniture. Il abandonne généralement à la femelle le soin de l'incubation et de l'éducation des petits; quelquefois, cependant, il rejoint sa femelle, lorsque l'incubation est terminée. Quelques-uns se font alors les guides et les chefs de la jeune bande; d'autres ne se réunissent aux petits que quand ceux-ci sont à peu près adultes.

Tous les vrais gallinacés nichent à terre, et jamais sur les arbres, comme le font les hoccoes et les pénélopes. Le nid varie, mais toujours sa structure est grossière. La mère choisit l'emplacement avec beaucoup de soin, sans trop s'inquiéter de la construction. Elle creuse dans le sol une faible dépression, sous un buisson, dans de hautes herbes, dans les blés, à un endroit toujours bien caché. Quelques-unes tapissent cette dépression avec quelques brindilles et des plumes. Chaque couvée est généralement nombreuse. Les œufs varient beaucoup sous le rapport de la couleur. Ils sont souvent unicolores, blancs, gris, brun jaunâtre, bleuâtres; d'autres sont semés de petits points, de taches plus ou moins grandes, de couleur foncée ou assez vive. La durée de l'incubation est variable; elle est de trois semaines, en moyenne.

On dirait que la mère, par son ardeur, son dévouement pour ses petits, veut faire oublier l'indifférence du père : il n'y a pas d'oiseau qui, plus qu'elle, se sacrifie d'une manière absolue à sa progéniture. Tant qu'elle couve, c'est à peine si elle prend le temps de chercher sa nourriture; elle dépouille toute crainte, et s'expose au danger, pour le salut de ses poussins.

Au moment de l'éclosion, les jeunes gallinacés sont capables de marcher. Dès le premier jour, ils prennent eux-mêmes la nourriture que leur mère leur indique; ils accourent à ses cris. Ils croissent très-rapidement, et au bout de quelques jours, ils peuvent se servir de leurs ailes. Un duvet bigarré, de la teinte générale du sol, les couvre au moment de leur naissance; ils le perdent bientôt pour se revêtir de plumes. Les ailes ne tardent pas à devenir trop faibles pour porter le poids du corps, qui augmente toujours, mais elles se renouvellent assez rapi-

dement, pour ne jamais refuser leurs services. Quand le jeune gallinacé revêt pour la première fois le plumage de l'adulte, les plumes de ses ailes ont mué déjà quatre ou cinq fois. Chez la plupart des espèces, c'est à un an que les jeunes acquièrent leur plumage définitif; chez quelques-unes, ce n'est qu'à deux et même à trois ans. C'est à ce moment-là qu'ils s'accouplent pour la première fois.

Beaucoup de poules, quand elles couvent, deviennent la proie des carnassiers auxquels elles échapperaient facilement dans d'autres circonstances. Elles ne peuvent se décider à abandonner leurs œufs, et quand elles le font, elles ont recours à la ruse; elles simulent la paralysie, se sauvent moitié sautillant, moitié voletant et cherchent ainsi à éloigner l'ennemi de leur nid. Mais c'est surtout quand elles ont des poussins qu'elles montrent une grande inquiétude.

Les gallinacés ont tant d'ennemis, que leur

grande multiplication seule les préserve d'une destruction totale. Tous les carnassiers, tous les rapaces, grands et petits, les poursuivent, et partout l'homme se joint à eux. Partout, les gallinacés sont plus chassés que tous les autres oiseaux ensemble.

Captivité et domesticité. — Mais l'homme n'a pas tardé à reconnaître que ces oiseaux pouvaient lui tenir lieu d'autre chose que de gibier. Dès l'antiquité la plus reculée, il a cherché à s'en attacher quelques-uns. Il a répandu avec lui sur toute la surface de la terre ceux dont il a fait la conquête; il les a acclimatés sous les cieux les plus différents, dans les circonstances les plus variées. Il est probable qu'il a choisi les espèces qui pouvaient lui être les plus utiles; mais il est hors de doute que beaucoup de celles qui vivent encore à l'état sauvage, pourraient également être rangées sous son empire, et lui rendre de grands services.

LES PTÉROCLIDÉS — *PTEROCLAE*.

Die Flughühner, die Wüstenhühner, The Desert-Fowls.

La famille, ou plutôt le sous-ordre des ptéroclidés, forme, pour beaucoup de naturalistes, la transition des pigeons aux gallinacés proprement dits. On ne peut nier que les arguments n'abondent pour appuyer cette proposition; mais, d'un autre côté, il faut reconnaître qu'elle n'est fondée que sur des caractères superficiels. Il en est de même pour l'opinion récemment émise, qu'il faut voir en eux les représentants des outardes parmi les gallinacés, ce que démontreraient la forme du bec et des pattes, leur plumage et leur mode de reproduction. Quant à moi, je ne peux comparer les ptéroclidés ni aux autres pulvérateurs ni aux pigeons. Ils forment une de ces familles dans lesquelles est fortement empreint le type de leur patrie, familles aussi singulières que l'est cette patrie elle-même. Sans les considérer comme les pulvérateurs les plus haut placés, je tiens compte cependant d'une qualité qui les distingue de tous les autres: de leur vol. Ils ne portent pas en vain le nom vulgaire de *poules volantes*. Ce n'est ni la forme de leur bec ni celle de leurs pattes qui les distinguent; leur caractère dominant, c'est le développement de leur plumage, et surtout des organes du vol. Il n'y a aucun gallinacé, aucun autre pulvérateur qui puisse leur être comparé sous ce rapport; aucun oiseau coureur,

qui leur soit supérieur. Leur patrie singulière, c'est-à-dire les plaines du désert ou des steppes dépourvues d'arbres, se reflète, s'incorpore pour ainsi dire dans ces oiseaux. Elle leur a donné une livrée locale; elle leur a donné, en outre, l'agilité qui leur est nécessaire pour pouvoir vivre dans un milieu aussi désolé, et y vivre d'une vie facile.

Caractères. — Les ptéroclidés paraissent élancés, grâce à la longueur de leurs ailes et de leur queue; mais, en réalité, ils sont trapus. Ils ont le tronc court, la poitrine fortement bombée, le cou de longueur moyenne, la tête petite et élégante; le bec petit, court, faiblement recourbé, à mandibule inférieure un peu épaissie vers la pointe, peu comprimée latéralement, ce qui lui donne une forme arrondie; les fosses nasales situées à la base du bec, cachées sous les plumes du front, à moitié recouvertes par une membrane, et à ouverture dirigée en haut; des tarses peu élevés; des doigts très-courts, atrophiés même dans un genre; les premières phalanges des doigts antérieurs réunis par une palmature et presque soudés les uns aux autres; le doigt postérieur rudimentaire, inséré très-haut, quand il existe; des ongles courts, faiblement recourbés, larges et obtus; les plumes assez courtes, larges, ar-

rondies, très-dures, lâches; la portion brachiale de l'aile courte; l'aile elle-même longue; les rémiges diminuant régulièrement de longueur à partir de la première; la queue formée de 14 à 18 rectrices, arrondie, le plus souvent conique, les deux rectrices médianes, chez la plupart, dépassant les autres de beaucoup. La couleur dominante des ptéroclidés est celle du désert, c'est-à-dire une teinte qui se confond avec celle du sable; les dessins du plumage sont très-fins, très-variés. Généralement, les deux sexes diffèrent l'un de l'autre, le contraire arrive cependant aussi. Les jeunes ont le même plumage que les femelles; ils revêtent rapidement la livrée des adultes.

« D'après toute leur organisation, dit Nitzsch, les ptéroclidés se trouvent entre les pigeons d'un côté, les tétraonidés de l'autre, mais plus près de ces derniers. Par leur plumage, par la conformation des rémiges primaires, des muscles de l'aile dans son entier, du squelette de la tête, de la langue, du sternum, de la fourchette, ils ressemblent beaucoup aux colombidés; on trouve chez eux tous les caractères qui sont communs aux pigeons et aux gallinacés; et d'autres que ces derniers seuls possèdent: par exemple, des œcums longs et entièrement semblables à ceux des poules. Leur caractère principal se tire de la forme de leurs pieds: le doigt postérieur est atrophié et le doigt antérieur externe est réduit à quatre phalanges, au lieu de cinq, comme chez les autres oiseaux. Quant au développement du bréchet, les ptéroclidés surpassent les pigeons, peut-être même les cypsélidés et les colibris. »

Distribution géographique. — Les ptéroclidés ne se trouvent que dans l'ancien continent, et surtout en Afrique, bien que l'on ne puisse pas dire que cette partie du monde renferme le plus grand nombre des espèces. Leur patrie étant le désert, dans toute son étendue, ils sont surtout abondants en Afrique; mais leur nombre est compensé en Asie par une grande variété d'espèces.

Chaque partie du monde, l'Europe exceptée, quoiqu'on y trouve des ptéroclidés, du moins, dans les contrées qui ressemblent à l'Afrique; chaque partie du monde, disons-nous, a ses espèces qui lui sont propres. Certaines d'entre elles ont une aire de dispersion très-étendue, et se rencontrent, comme oiseaux de passage, dans les trois parties du monde. Non-seulement on les y a observées, mais elles s'y sont montrées dans des pays où elles étaient inconnues auparavant.

Mœurs, habitudes et régime. — La plupart

des ptéroclidés demeurent toute l'année dans la même contrée, sinon dans la même localité; mais tous sont si bien doués sous le rapport du vol, qu'ils peuvent franchir sans peine des milliers de kilomètres; souvent même, certaines conditions, encore inconnues, les forcent de dépasser considérablement les limites de leur domaine. Une espèce a des émigrations régulières; d'autres espèces, regardées comme sédentaires, ont été vues à plusieurs reprises dans des localités où elles étaient auparavant tout à fait étrangères. Sans entrer ici dans de longs détails sur les mœurs, le genre de vie des ptéroclidés, je crois devoir cependant en dire quelques mots, au point de vue surtout de leur habitat.

Peu d'oiseaux sont mieux qu'eux capables d'animer les contrées les plus solitaires, les plus arides. Au sein du désert, en des lieux où le voyageur n'aperçoit que le silencieux courvite-isabelle, où il n'entend que le cri mélancolique de l'alouette des sables, il voit s'élever tout à coup, devant lui, le tourbillon bruyant de ces oiseaux. Ils nous semblent des êtres abâtardis, quand nous les comparons à d'autres volatiles; mais quand nous observons leur genre de vie, nous reconnaissons en eux les véritables habitants du désert. On est assuré de les rencontrer partout où ils trouvent de quoi vivre, et même on ne comprend pas toujours comment ils s'y prennent pour subsister dans le milieu qu'ils habitent. Plusieurs espèces vivent au voisinage l'une de l'autre, mais sans se mêler jamais; les individus d'une même espèce se réunissent en bandes, souvent très-nombreuses; ils restent ensemble des mois entiers, errant de concert, parcourant chaque jour de grands espaces, car quoiqu'ils se contentent de peu, le désert ne peut leur fournir qu'une nourriture rare et dispersée; aussi, le voyageur les rencontre-t-il partout. Bien que chaque jour, et avec une certaine régularité, ils aillent s'abreuver, néanmoins ils s'inquiètent peu si l'endroit où ils trouvent leurs aliments est plus ou moins éloigné de l'eau; il leur est facile, avant de se livrer au sommeil, de faire une course qui, pour nous, représenterait plusieurs journées de voyage. C'est surtout au moment où ils vont étancher leur soif, qu'ils se montrent au chasseur ou au voyageur; quand leur bande nombreuse passe alors en rangs serrés, faisant entendre le cri commun à toutes les espèces: *khadda, khadda*, ils ne peuvent échapper à la vue la plus imparfaite, à l'ouïe la plus obtuse. A tout autre moment, il n'est pas facile de les apercevoir; leur

plumage couleur du désert les protège et ils échappent à l'œil le plus exercé. L'observateur attentif connaît leurs lieux de prédilection; il sait où les trouver facilement, et cependant il passe souvent auprès d'eux sans les apercevoir. L'étranger, lui, ne se doute de leur présence qu'au moment où il est subitement entouré par des centaines de ces oiseaux, volant autour de lui.

Les bandes de ptéroclidés vivent ensemble dans la plus parfaite union, jusqu'à l'approche de la saison des amours. Elles se divisent alors en petites troupes, et celles-ci se subdivisent par couples. Chacun de ces couples choisit sur le sol un lieu convenable, y creuse un trou peu profond, et couve avec ardeur les œufs peu nombreux que la femelle a pondus. Les ptéroclidés ont une ou deux couvées par an; après la reproduction, jeunes et vieux se réunissent, et recommencent le même genre de vie.

LES GANGAS — PTEROCLES.

Die Flughäner.

Caractères. — Les gangas sont essentiellement caractérisés par des ailes longues, étroites, pointues, à rémiges graduées, les première et deuxième rémiges étant les plus longues; des doigts au nombre de quatre, les trois de devant étant réunis par une membrane jusqu'à la première articulation. Le plumage diffère dans les deux sexes.

Deux espèces de ce genre vivent en Europe; une troisième, appartenant à l'Afrique, y aurait été observée.

LE GANGA DES SABLES — PTEROCLES ARENARIUS.

Die Ganga.

Caractères. — Le ganga des sables ou *ganga unibande*, un des plus grands ptéroclidés, a la tête d'un rougeâtre couleur de chair, la nuque de même couleur, mais plus foncée; le manteau tacheté de jaune clair ou foncé et de couleur ardoisée, chaque plume ayant vers sa pointe une tache arrondie d'un jaune orange, limitée, supérieurement, par une bande plus foncée; la gorge jaune-ocre, traversée par une bande d'un brun noir; la poitrine rougeâtre; une bande pectorale et le ventre noirs ou brun-noir; les rémiges bleuâtres ou d'un gris cendré; avec la pointe d'un brun noirâtre, et la face inférieure d'un noir de charbon; les couvertures supérieures

des ailes d'un jaune ocre, les inférieures blanches; les deux rectrices médianes d'un brun cannelle, transversalement rayées de noir; les autres d'un gris cendré, à pointe blanche, toutes d'un noir de charbon à leur face inférieure; les couvertures supérieures de la queue de la couleur du dos, les inférieures tachetées de blanc et de noir; les plumes des tarsi d'un jaune brun foncé; l'œil brun foncé; le bec bleuâtre; les pattes, dans leur partie nue, d'un gris-bleu foncé. Cet oiseau a 37 cent. de long, et de 71 à 74 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 24 cent., celle de la queue de 11.

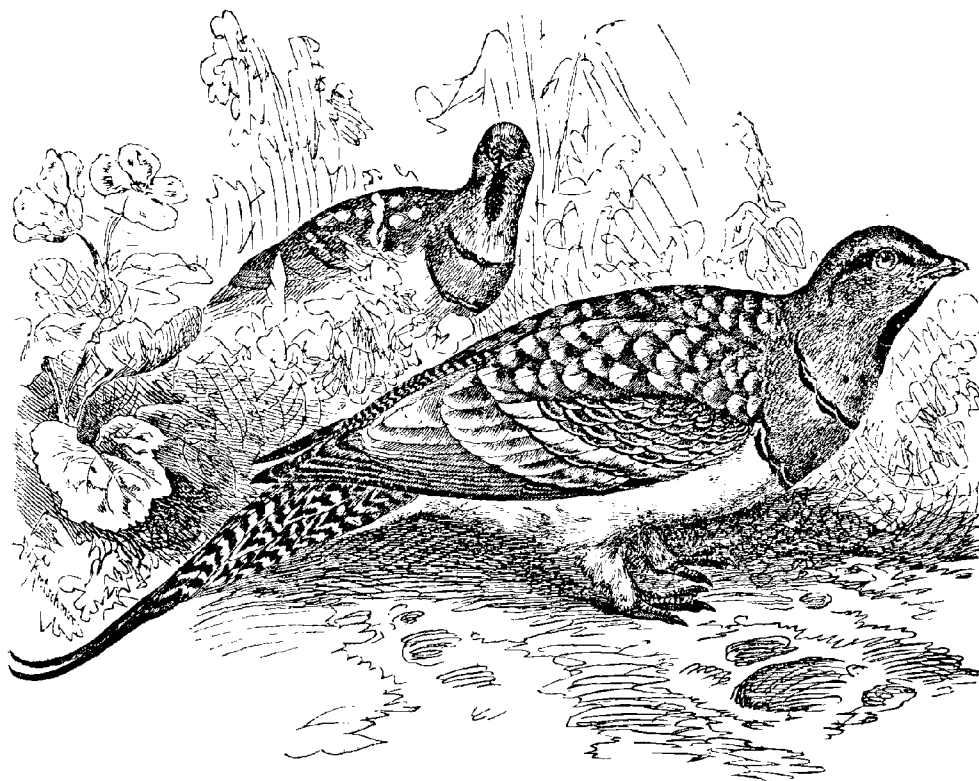
La femelle a le dos et les côtés du cou d'un jaune couleur de sable; chaque plume du dos présentant plusieurs raies noires, transversales, chaque plume de la tête, de la nuque, du cou et de la poitrine étant semée de points noirs; la bande de la gorge et celle de la poitrine ne sont qu'indiquées; le ventre est brun-noir, mais plus clair que chez le mâle. D'après mes mesures, elle a la même taille que ce dernier.

LE GANGA CHATA — PTEROCLES ALCHATA.

Die Khata.

Caractères. — *Le Khata* (fig. 79), comme l'appellent les Arabes, est un peu plus petit que le ganga des sables, mais ses couleurs sont plus vives. La teinte couleur de sable prédomine encore chez lui. Il a le front et les joues d'un brun roux; la gorge et une ligne très-étroite allant de l'œil vers l'occiput, noires; la nuque et le dos d'un vert brunâtre, tachetés de jaune, chaque plume présentant à son extrémité une tache de cette couleur; les couvertures supérieures de l'aile d'un cendré-olivâtre, avec les petites et les moyennes marquées obliquement de rouge marron, et terminées par une double bordure jaune et brune, les grandes nuancées de jaunâtre et terminées de noir; la gorge d'un fauve-rougeâtre; la poitrine brun-cannelle vif, limitée inférieurement et supérieurement par une bande étroite, noire; le ventre blanc; les rémiges grises, à tige noire; les scapulaires d'un jaune verdâtre en dehors; les rectrices rayées de gris et de jaune sur les barbes externes, grises sur les barbes internes, avec la pointe blanche; la paire la plus latérale blanche sur les barbes externes, la seconde d'un blanc jaunâtre; les longues plumes de la queue de la même couleur que les sus-caudales, et très-finement rayées.

La femelle présente les mêmes couleurs que



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 79. Le Ganga chata.

le mâle, mais elle en diffère par son dos finement rayé, à la base des plumes, de brun foncé sur un fond couleur-de-chair, à leur pointe de gris bleuâtre, de jaune couleur de sable et de brun ; elle en diffère aussi par la présence d'un double collier noir, circonscrivant une surface gris-jaunâtre et par sa gorge blanche. Les couvertures supérieures de l'aile ont à leur extrémité des raies jaune clair, brun-cannelle clair et brun-noir ; celles qui recouvrent la main n'ont que leurs barbes externes bordées de brun noir. L'œil, dans les deux sexes, est brun ; le bec gris-de-plomb ; les pattes sont brunâtres. Le mâle a 36 cent. de long et 62 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 49 cent., celle de la queue de 14.

Chez les jeunes qui viennent d'éclore, la livrée est des plus élégantes. Le dos est d'un jaune de sable foncé ; parsemé de taches circulaires foncées, et de raies blanches, bordées de lisérés foncés ; la tête porte une raie médiane et deux raies oculaires ; de la large raie qui occupe le milieu du dos, partent deux autres raies plus étroites, qui descendent sur les côtés, puis se rejoignent

BREM.

en avant. Les ailes sont variées aussi de barres transversales. Dans l'intérieur des sortes de carrés dessinés par les raies, se trouvent de petites taches rondes, blanches. Le ventre est d'un blanc jaunâtre uniforme.

LE GANGA BRULÉ — *PTEROCLES EXUSTUS*.

Das Sandhuhn, the Sand-Grouse.

Caractères. — La vraie couleur de sable se montre surtout dans une troisième espèce, le ganga brûlé (fig. 80). Il est d'une belle couleur isabelle rougâtre, qui, aux joues, à la face et aux couvertures des ailes, passe au jaune vif et présente sur le dos un reflet verdâtre. Une étroite bande noire s'étend des côtés du cou sur le haut de la poitrine, et sépare la teinte isabelle de cette partie, du brun chocolat foncé qui colore le reste de la poitrine et le ventre. Les plumes des pattes et les couvertures inférieures de la queue sont de teinte isabelle ; les petites couvertures des ailes ont à leur pointe une tache brun-chocolat ; les rémiges primaires sont noires, à partir de la troisième, et ont leurs barbes internes et leur pointe

IV — 348

blanche ; les deux rectrices médianes, très-longues et très-pointues, sont jaune-isabelle ; les autres, d'un brun foncé, tachetées et rayées de brun clair. L'œil est brun foncé, entouré d'un cercle nu, assez large, d'un jaune citron ; le bec et les doigts sont couleur de plomb. Cet oiseau a 36 cent. de long et 63 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 21 cent., celle de la queue de 15 à 17.

La femelle a le dos isabelle, semé de taches et de raies foncées ; la tête, sauf la gorge et la région auriculaire, la nuque et le cou d'un jaune-isabelle grisâtre, semés de taches foncées ; la bande pectorale à peine indiquée ; le ventre rayé de brun et de noir ; les rectrices médianes faiblement plus longues que les autres.

**LE GANGA DE LICHTENSTEIN — PTEROCLES
LICHTENSTEINII.**

Das Streifenflughuhn.

Caractères. — Le ganga de Lichtenstein ou *ganga rayé*, a le dos et le ventre d'un jaune grisâtre clair, transversalement rayé de noir ; le front blanchâtre, parcouru par une ligne médiane noire, partant de la base du bec ; sur le haut de la tête, sur les joues et la gorge, les raies sont remplacées par des taches ; le manteau porte à l'extrémité de chaque plume des taches demi-circulaires d'un jaune vif. Au haut de la poitrine est une large bande d'un jaune brun clair, parcourue en son milieu par une bande étroite brun foncé, et limitée inférieurement par une bande gris clair ; les rémiges primaires sont d'un brun foncé, à barbes externes brun clair ; les secondaires ont leur base brune, les barbes externes blanches, leur pointe noire ; la queue est d'un jaune rougeâtre, chaque plume étant finement rayée de noir en travers ; l'œil est brun foncé, entouré d'un cercle nu jaune-soufre ; le bec est jaune-orange sale et les pattes sont jaune-bronze dans leur partie nue. Cet oiseau a 29 cent. de long et 59 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 19 cent., celle de la queue de 7.

La femelle n'a pas de ligne noire au front, ni de bande pectorale rougeâtre ; elle est gris-isabelle, avec le dos et le ventre finement rayés transversalement de noir.

Distribution géographique des gangas. — Le ganga des sables et le ganga chata ont à peu près la même aire de dispersion ; le ganga brûlé et le ganga rayé ou de Lichtenstein appartiennent à des régions plus méridionales. De toutes les contrées

de l'Europe, l'Espagne seule peut être considérée comme la patrie de certaines espèces ; le ganga des sables a été observé, il est vrai, dans diverses autres parties du midi de l'Europe et même en Allemagne, mais ce ne sont jamais que des déserteurs qu'on y a ainsi vus, tandis que cette espèce et le ganga chata sont des oiseaux caractéristiques de la faune espagnole, qui se montrent dans certaines parties de la péninsule ibérique aussi régulièrement que ces oiseaux ou d'autres espèces du même genre le font en Asie et en Afrique. L'aire de dispersion des gangas s'étend sur une grande partie de l'ancien continent. L'unibande et le chata sont communs dans tout le nord-ouest de l'Afrique ; du côté de l'est, ils s'étendent jusqu'à Tunis. Ils habitent la plus grande partie de l'Asie, et l'hiver, on les voit aux Indes. Dans cette dernière contrée, comme dans le nord-est et le centre de l'Afrique, ils sont remplacés par le ganga brûlé et par d'autres espèces. Le ganga de Lichtenstein semble confiné en Afrique, et d'après mes observations, on ne le trouverait qu'au sud du 18° de latitude nord et non dans le désert proprement dit. En Espagne, le ganga des sables et le chata habitent l'Andalousie, les provinces de Murcie et de Valence, les deux Castilles et l'Aragon ; dans chaque province, c'est tantôt une espèce qui prédomine, tantôt une autre. D'après Jerdon, il en est de même aux Indes.

Mœurs, habitudes et régime des gangas. — Les diverses espèces de gangas vivent les unes près des autres, mais non ensemble. Toutes n'habitent que les steppes et le désert ; on ne les voit dans les champs qu'après la moisson. Les plaines où poussent que la sèche graminée africaine, le halfa, les champs en jachère, sont les lieux qu'ils préfèrent. En Espagne, ils se tiennent dans des milieux analogues, dans le *campo*, plaine qui n'est guère qu'un désert. Il en est de même aux Indes, d'après Jerdon. Ils fuient les bois, mais ils semblent se plaire dans les endroits couverts de buissons rares et peu élevés, comme dans les steppes d'Afrique. Ils évitent également les forêts, qui seraient pour eux un danger. Dans leur vol rapide, impétueux, mais maladroit, ils seraient exposés à se heurter à une branche, à un tronc d'arbre avant de pouvoir l'éviter. Ils choisissent toujours des terrains dont la couleur répond à celle de leur plumage ; le gris rougeâtre du ganga des sables s'accorde avec la couleur argileuse du *campo*, le jaune vif du ganga brûlé, avec la couleur presque dorée du sable du dé-

sert ; la livrée du ganga rayé se marie avec la variété de tons qui règne dans les steppes.

Dans leurs mœurs, leurs habitudes, les gangas ont quelque chose de tout particulier. Chacun de leurs mouvements les différencie déjà des autres pulvérateurs. Ils marchent bien plus à la façon des pigeons qu'à celle des poules, et trottent plutôt qu'ils ne courent. Ils se redressent, tiennent leurs jambes droites, posent lentement une patte devant l'autre, et inclinent la tête à chaque pas. Leur vol rapide et impétueux s'exécute à coups d'aile uniformes, se suivant avec précipitation, et ressemble à celui des pigeons, plus encore à celui du pluvier. Ils ne planent nullement comme le font les pigeons ; ce n'est qu'au moment de s'abattre qu'ils se laissent glisser dans l'air, sans remuer les ailes. Quand ils s'élèvent, ils grimpent dans l'air, pour ainsi dire ; ils montent en ligne presque droite, et ce n'est qu'arrivés à une certaine hauteur, qu'ils volent horizontalement au-dessus de la plaine, ordinairement à une hauteur que le fusil ne peut atteindre, en rangs serrés, et en poussant des cris non interrompus. Dans la bande, les divers individus qui la composent ne paraissent pas changer de place ; ils gardent chacun le rang qu'ils avaient au départ. On ne remarque pas chez eux, comme chez beaucoup d'autres oiseaux, que les uns cherchent à devancer leurs compagnons, pendant que d'autres restent en arrière.

Le cri de ces oiseaux est caractéristique. Le nom arabe de *khata* ou mieux *khadda* est une onomatopée de celui qu'ils font entendre en volant. Quand ils courent à terre, ils poussent un cri plus doux, moins fort, qu'on peut rendre par *glouck* ou *aplouck*. Les cris des diverses espèces se ressemblent beaucoup : on remarque cependant entre eux certaines différences, qu'il est difficile de rendre. Ainsi, le ganga de Lichtenstein fait entendre un chant assez harmonieux, qu'on peut noter, je crois : *kulu klu klu oer*. Je ne sais si les mâles ont des cris différents de ceux des femelles ; je le crois, mais sans avoir pu mettre la chose complètement hors de doute.

Il est difficile de porter un jugement sur le degré de développement des sens et de l'intelligence des gangas. Le chasseur apprend bientôt, par expérience, que leur vue est excellente ; l'attention qu'ils prêtent au moindre bruit indique la finesse de leur ouïe ; quant aux autres sens, nous n'en pouvons parler : disons toutefois qu'ils donnent des preuves d'intelligence. Ainsi, ils

paraissent savoir que la couleur de leur plumage se confond avec celle du sol, et, au besoin, ils en tirent avantage ; ils déploient parfois une certaine ruse et montrent qu'ils savent mettre à profit les leçons de l'expérience. Eux, si confiants d'ordinaire, deviennent très-craintifs et prudents lorsqu'ils ont été chassés ; ils paraissent plus timides quand ils sont réunis en grandes troupes, que lorsqu'ils sont par petits groupes ou isolés. On dirait que les plus prudents d'entre eux ont mis en commun leur expérience, et que toute la bande se guide d'après leurs conseils.

Tout, dans les gangas, semble un mélange de qualités les plus opposées. Ils sont très-sociables, mais ne s'inquiètent, au sens propre du mot, que de leurs semblables ; ils vivent dans la paix la plus profonde avec les autres oiseaux, et cependant ils se montrent parfois querelleurs et envieux, comme les pigeons, sans aucune cause appréciable ; ils se tiennent tranquillement l'un près de l'autre, puis tout à coup ils se battent avec acharnement.

La vie des gangas est régulière et monotone. Sauf à midi, et peut-être à minuit, ils sont toujours en mouvement, toujours éveillés du moins. J'ai vu le ganga rayé courir et voler toute la journée, et toute la nuit, je l'ai entendu crier. Je ne fus pas médiocrement surpris, lorsque, pour la première fois, sa voix harmonieuse vint retentir à mon oreille, à une heure avancée de la nuit, tandis qu'aux pâles lueurs de la lune je voyais des troupes de ces oiseaux voler vers une petite source d'eau minérale, pour s'y abreuver. Les autres gangas sont-ils aussi actifs, ou est-ce la clarté de la lune qui agit ainsi sur le ganga rayé ? Je l'ignore ; je n'ai pas d'observations à cet égard.

Avant que le jour soit levé, c'est-à-dire avant que se soient montrées les premières lueurs du crépuscule, si court dans les régions équatoriales, l'on entend le babil des gangas, et dès que l'on peut discerner les objets, on les voit courir avec ardeur au milieu des touffes d'herbe et chercher leur nourriture. Ne les dérange-t-on pas, ils continuent ce manège jusque vers neuf heures. A ce moment, — un peu plutôt, un peu plus tard, suivant la saison, — ils prennent leur vol et vont boire. En une heure, on voit des milliers de ces oiseaux venir se désaltérer ; si la région est pauvre en eau, ils accourent tous à une petite flaque ; si la contrée est coupée de cours d'eau, les diverses troupes arrivent isolément tout le long de la rivière. Ils se laissent tomber oblique-

ment du haut des airs, courent rapidement vers l'eau, boivent en trois ou quatre longs traits, puis s'envolent, soit de suite, soit après avoir couru un instant : c'est au plus s'ils prennent le temps d'avaler quelques grains de sable, ou de se reposer un moment. Chaque bande se dirige vers l'endroit d'où elle venait, et retourne probablement à la même place. Tue-t-on un ganga au moment où il va boire, on trouve son jabot distendu par des graines, et de telle sorte que les plumes de cette région en deviennent comme bouffantes. Après avoir bu, l'oiseau se repose, en même temps qu'il commence à digérer. On voit alors les bandes, divisées en plusieurs groupes, se livrer aux douceurs du repos. Ils s'enfoncent dans des trous qu'ils ont creusés eux-mêmes, ou se couchent sur le sable, les uns sur le ventre, d'autres tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, en étalant les ailes et s'exposant aux rayons du soleil. A ce moment, les gangas se taisent, mais leur babil recommence dès que se montre quelque chose de suspect. Dans l'après-midi, ils font un second repas, et entre quatre et six heures, ils vont boire de nouveau. Cette fois encore, la bande ne demeure qu'un instant à l'abreuvoir, et se rend de là immédiatement au lieu où elle passe la nuit. Parfois, elle s'établit pour cela tout auprès de la source ; c'est ce que j'ai vu une fois, dans un endroit, il est vrai, où l'homme ne venait point les déranger.

Les gangas ne se montrent craintifs que là où ils sont chassés. Dans le désert, où ils voient rarement l'homme, ils laissent le cavalier monté sur son chameau les approcher de très-près ; le piéton même peut les atteindre facilement, s'il les aperçoit à temps, et s'il a l'air de vouloir passer auprès d'eux sans mauvaises intentions. Mais les découvrir est précisément la chose difficile. Il faut un œil perçant pour les apercevoir. J'ai chassé et tué plus de cent fois des gangas, et chaque fois j'avais à admirer l'art avec lequel ils savent échapper aux regards. Leurs teintes, dans ces circonstances, leur servent beaucoup, il est vrai ; l'oiseau se tapit sur le sol, dont la couleur se confond avec celle de son plumage ; pour ne pas être découvert, il n'a qu'à rester immobile. C'est de cette façon qu'il échappe au chasseur inexpérimenté. Lorsqu'un observateur habile et prévenu s'approche d'une bande de gangas au repos, il voit plusieurs vieux mâles le regarder le cou tendu, puis disparaître subitement à mesure qu'il avance. Toute la bande s'est tapie à terre, et est devenue invisible. Chaque rapace qui se montre, chaque créature suspecte

qui apparaît, transforme ainsi ces oiseaux en centaines de petits tas, tellement semblables au sable, que l'on est toujours et à chaque fois frappé de surprise, quand de l'endroit où l'on ne croyait voir que du sable, s'élèvent tout à coup avec bruit ces grands oiseaux.

Les gangas se nourrissent principalement, sinon exclusivement, de graines. Là où des champs viennent border le désert, ils n'ont guère de peine à se les procurer. Dans tout le nord-est de l'Afrique, ils ne se nourrissent pendant de longs mois que de durrah ; en Espagne, ils pillent les champs de blé, de maïs, de vesces ; aux Indes, ils se montrent sur les rizières mises à sec après la moisson. Mais dans le désert et dans les steppes, ils ne rencontrent que quelques graminées desséchées, et l'on a peine à comprendre comment ils y trouvent encore de quoi remplir et distendre leur vaste jabot. Mangent-ils aussi des insectes ? je ne saurais le dire. Je ne me rappelle cependant pas avoir trouvé dans leur estomac autre chose que des grains. En captivité, ils mangent des œufs de fourmis.

Dans le sud de l'Europe et dans le nord de l'Afrique, les gangas se reproduisent au commencement du printemps ; dans l'Afrique du centre, à l'entrée de la saison des pluies ; dans le sud des Indes, d'après Jerdon, entre les mois de décembre et de mai ; dans le centre des Indes, un peu plus tard. J'ai trouvé une seule fois des œufs de gangas, et n'ai pu observer, par conséquent, leur mode de reproduction. Mais, d'après ce que j'ai vu chez des chats captifs, je suis porté à croire qu'ils vivent tous par paires. On remarque, en liberté, qu'ils se tiennent deux par deux ; en captivité, un mâle ne reste qu'avec une femelle. Celui-là ne prend pas les diverses postures que prennent les autres coqs et ne crie pas comme eux. Le ganga mâle se borne à courir autour de sa femelle, à exprimer sa passion en hérissant ses plumes, en faisant bomber ses ailes, en étalant sa queue. Mais, à mesure que l'amour le transporte, il devient querelleur. Il poursuit les autres mâles, même les oiseaux étrangers qui s'approchent de la femelle. Il vit d'ordinaire en bonne harmonie avec les alouettes ; mais lorsqu'il est excité, si l'une d'elles apparaît, il pousse des cris menaçants : *drohd, drohd, dräh, dräch* ; il prend sa position de combat, baisse la tête, écarte les ailes, et la met en fuite. Un autre mâle vient-il à se montrer, il fond sur lui, la tête penchée et étendue, la queue relevée, les ailes et les plumes serrées au corps.

Tristram et Jerdon ont décrit le mode de repro-

duction des gangas. Le ganga des sables, d'après le premier de ces auteurs, pond trois œufs, et ce nombre serait invariable ; je dois dire cependant qu'on m'a une fois apporté quatre œufs provenant du même nid, et Jerdon assure que leur nombre est de trois ou quatre. Les Arabes prétendent que le nid de ces oiseaux n'est qu'une simple dépression, creusée dans le sable. Irby dit avoir trouvé des œufs sur le sable nu, dans une plaine complètement dépourvue d'arbres ; il n'y avait pas trace de nid. Adams, par contre, croit que le ganga brûlé creuse dans le sol une légère dépression, dont il garnit les bords avec des herbes sèches. Il trouva plusieurs de ces nids au mois de juin.

Les œufs des espèces jusqu'ici connues se ressemblent beaucoup. Comme ceux de tous les oiseaux qui nichent sur le sol, ils ont une couleur qui s'harmonise avec celle du milieu ; leurs deux extrémités sont à peu près également arrondies ; leur coquille est épaisse, d'un grain grossier, très-poreuse, mais cependant lisse et brillante ; leur couleur fondamentale est d'un jaune-brun clair, tirant plus ou moins sur le verdâtre ou le rougeâtre, et ils sont semés de taches qui varient du gris violet clair au gris violet foncé, auxquelles taches sont mêlés des dessins brun-jaune ou brun-rouge ; taches et dessins sont de grandeur variable et sont à peu près également répandus sur toute la surface de l'œuf. Telle est la description de Baldamus, faite d'après ses observations personnelles. Lorsqu'il y a trois œufs dans un nid, deux sont disposés sur une même ligne, le troisième est à côté et placé parallèlement à eux.

Pour couvrir, le ganga, d'après Tristram, se couche sur le côté, et couvre les œufs avec ses ailes étendues : il offre, ainsi posé, un aspect très-singulier. Cet auteur pense que cette posture est nécessitée par le grand développement du bec ; mais je crois qu'il a été induit en erreur, et qu'il n'a vu qu'un oiseau ayant pris exceptionnellement cette position pour se reposer.

Bartlett seul a fait connaître la vie des jeunes gangas, et encore ne parle-t-il que de jeunes nés en captivité. Les chatas du Jardin zoologique de Londres avaient déjà tenté plusieurs fois, mais en vain, de se reproduire, lorsqu'au commencement d'août 1865 la femelle pondit deux œufs, dans une légère dépression creusée dans le sol. Les petits naquirent le 29 août ; ils étaient bien développés, moins cependant que les poussins, les jeunes faisans ou les jeunes perdrix ; ils étaient gais, vifs, forts ; ils crurent rapide-

ment, mais ils périrent avant d'être complètement développés. Une planche accompagnant ces quelques lignes nous fait connaître leur premier plumage ; nous l'avons décrit plus haut.

Chasse. — L'homme est pour les gangas l'ennemi le plus redoutable, leur vol rapide les déroband à la poursuite de la plupart des animaux carnassiers. On m'a dit cependant que le faucon, pendant la nuit, le chacal, le renard du désert en dévoreraient un certain nombre ; mais je n'en ai rien vu. Par contre, j'ai souvent chassé ces oiseaux. Tant qu'ils ne sont pas devenus craintifs, il n'est pas difficile de les tirer ; ils se fient trop à leur plumage. Je me rappelle en avoir abattu une fois quatorze d'un seul coup de fusil. Ils supportent assez bien les blessures ; car ceux qui n'ont pas été atteints aux ailes ou aux organes importants s'envolent encore loin avant de tomber.

Leurs allures changent, quand ils ont été trop souvent chassés. On ne peut plus alors espérer de les surprendre ; il faut les attendre à l'affût, au moment où ils vont s'abreuver. Mon frère a décrit une de ces chasses, et je ne peux mieux faire que de répéter ce qu'il en dit. « Les Espagnols sont très-friands de la chair des gangas ; aussi les chasse-t-on de toutes les façons, et ces oiseaux sont-ils devenus très-craintifs et très-prudents. On les tire à l'affût, au moment où ils vont boire. Ils cherchent, autant que possible, à gagner la source des ruisseaux, et, pour apaiser leur soif, ils se rendent dans les montagnes, sur les lieux élevés. Une fois qu'ils ont adopté un endroit, ils y reviennent tous les jours, et à des heures fixes ; le chasseur peut donc être sûr de les y voir arriver. Il se cache tout au voisinage de l'endroit où il a remarqué leurs traces sur le sable, ordinairement dans une hutte construite en pierres ; mais il doit être dans cet affût une heure ou une heure et demie avant l'arrivée des gangas.

« Pendant un séjour de deux semaines que je fis aux bains d'Archena, je partis le lundi de Pentecôte pour une excursion de chasse dans le campo de Uléa, un désert dont les guépriers, les alouettes huppées et les traquets stapazins forment presque à eux seuls toute la population ailée. Vers sept heures, j'arrivai au lit du torrent où les gangas venaient s'abreuver. Un pâtre en avait reconnu l'endroit et y avait établi une hutte. Des deux côtés, le lit du torrent était encaissé entre des rochers à pic, tapissés de bosquets de lauriers-roses en fleur. Par ci, par là, se trouvaient encore quelques flaques d'une eau

bourbeuse, et sur le sable je remarquai des pistes de gangas. Enfin, au bout de trois quarts d'heure de marche, j'arrivai à un endroit où les pistes étaient plus serrées, et bientôt je trouvai une hutte d'affût en pierres, tout contre le cours de l'eau.

« Mon guide me répéta ses recommandations : rester tranquille à l'affût, le fusil armé, regarder vers l'eau, s'abstenir de tout mouvement, car les gangas, les *churras* comme on les appelle ici, sont prudents et rusés. Ils inspectent soigneusement la localité avant de se poser ; ils s'abattent près de l'eau, se tapissent à terre, collant l'oreille au sol, pour mieux écouter ; puis ils marchent rapidement vers l'eau, y plongent trois fois le bec, y boivent chaque fois à longs traits, et s'envolent aussi rapidement qu'ils étaient venus.

« J'étais depuis quelque temps à l'affût, quand j'entendis au-dessus de ma tête *schouerr*, et je vis trois gangas arriver en éclaireurs et voler de côté et d'autre. Ils s'abattirent un peu loin de l'endroit où j'étais ; peu après, deux autres apparurent prudemment et vinrent se poser tout près de mon affût. Ils agirent, comme mon guide l'avait dit ; au moment, où pour la seconde fois ils plongeaient le bec dans l'eau, je fis feu. La femelle seule resta sur le carreau ; quoique blessé, le mâle prit la fuite et je ne pus le retrouver. »

En automne et en hiver, saisons durant les quelles ces oiseaux se réunissent par bandes, on en tue souvent ainsi de quinze à vingt d'un seul coup de feu. Cependant les pièges leur sont encore plus funestes. Les indigènes du nord-est de l'Afrique sont trop paresseux pour disposer des lacets ou des gluaux ; mais dans le nord-ouest, on capture beaucoup de ces oiseaux. « Les gangas, écrit Bolle, n'aiment guère, vu la brièveté de leurs pattes, à passer par-dessus de grandes pierres et préfèrent le sol uni. Aussi, les chasseurs tirent-ils avantage de cette habitude : après avoir fait à l'aide des pierres rangées les unes à côté des autres un sentier qui conduit vers l'eau, ils y ménagent un espace juste suffisant pour donner passage à un de ces oiseaux ; et ils garnissent le passage de collets. Ce moyen de chasse procure un grand nombre de gangas vivants. »

Captivité. — Ces oiseaux s'approprient rapidement. « Pendant plus d'un an, dit mon frère, j'ai gardé dans ma chambre une paire de gangas. Ils couraient hors de leur cage, presque tout le jour, sans jamais essayer de s'envoler. Parfois, ils venaient se poser sur la table, s'y promenaient, mangeaient des miettes de pain jusque

dans ma main. Le matin, le mâle m'éveillait par son cri, qui ressemble assez au roucoulement du pigeon. J'entendais encore sa voix assez tard dans la nuit, ce qui me prouve qu'en liberté les gangas doivent veiller.

« Ce qui était fort amusant, c'était la façon dont la femelle, lorsqu'elle fut habituée à son nouveau toit, se comportait avec les personnes et les animaux étrangers. Quelqu'un d'inconnu s'approchait-il, elle hérissait les plumes du dos et du cou, en criant d'une voix rauque, *gourgour* ; elle s'avancait vers l'intrus le cou tendu, le frappait de son bec aux pieds et aux mains, et lui distribuait de forts coups d'aile. Elle chassait ainsi hors de la chambre les chiens et les chats. Le mâle était moins ardent : il ne se défendait avec son bec et ses ailes que quand il était acculé dans un coin. »

En captivité, les gangas vivent en bonne harmonie avec les autres oiseaux. Je les ai mis avec des calandres, des bruants, d'autres petites espèces, et jamais des disputes ne se sont élevées entre eux, jamais les gangas n'ont revendiqué le droit du plus fort. Au Jardin zoologique de Hambourg, la plus parfaite amitié règne entre eux et des syrrhaptés. Lorsqu'ils sont bien soignés, ils vivent longtemps en volière ; ceux de Hambourg ont supporté un froid de 20° Réaumur. L'humidité leur est plus funeste. Ils sont sensibles à la pluie, et quand le temps est pluvieux, il faut avoir soin de porter leur cage dans un lieu où ils ne puissent être mouillés.

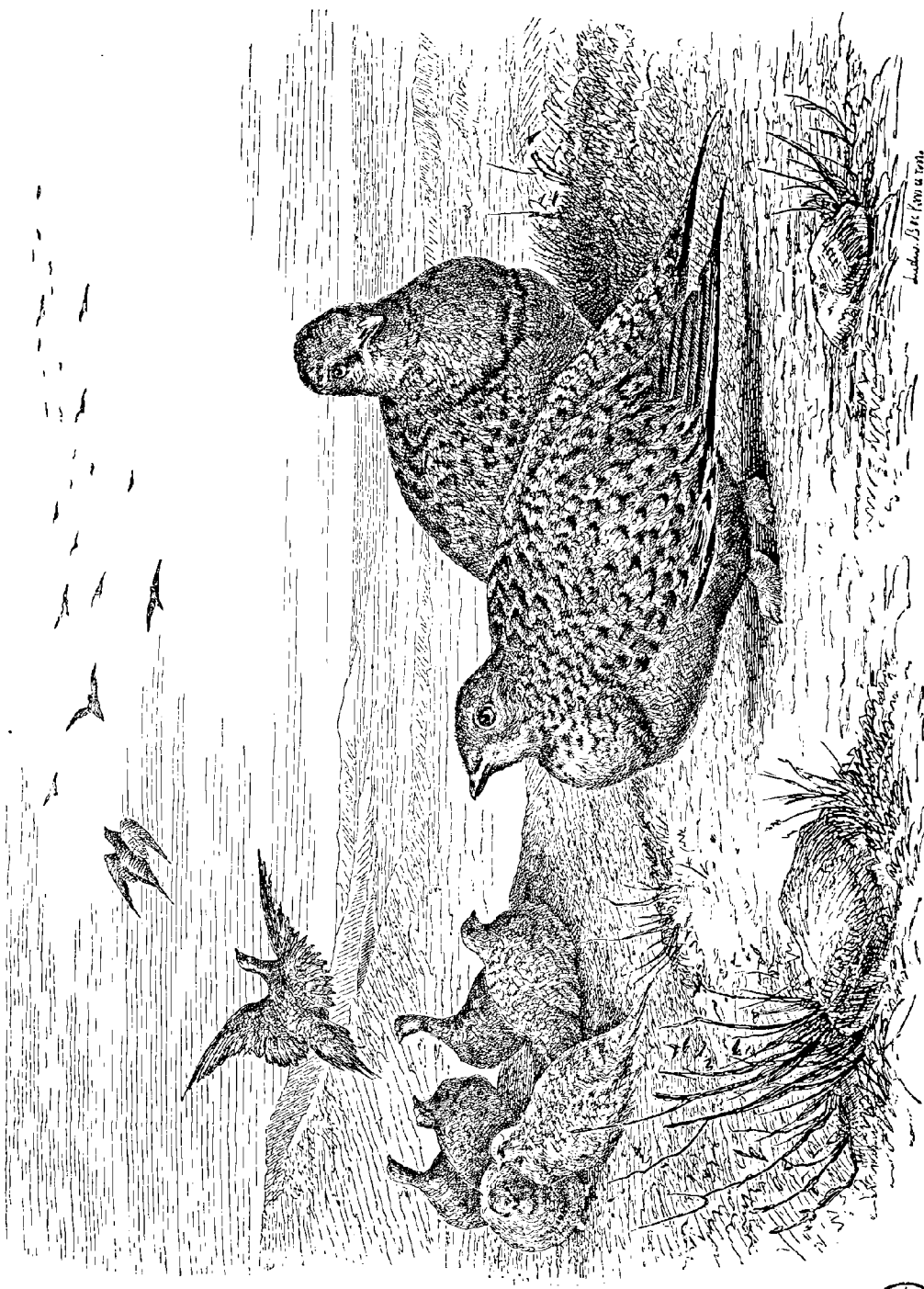
LES SYRRIAPTES — SYRRHAPTES.

Die Steppenhühner, the Heath-Fowls.

Caractères. — Outre les gangas, l'Asie est encore la patrie d'un autre genre de ptéroclidés : celui des syrrhaptés. Les deux espèces actuellement connues qui composent ce genre, ressemblent beaucoup aux gangas, mais elles en diffèrent par plusieurs caractères. La première de leurs rémiges primaires est la plus longue, et son extrémité est très-prolongée, très-amincie, et ressemble plus à une soie qu'à une plume. Les tarses, dans toute leur étendue, et les doigts, jusqu'à leur extrémité, sont recouverts de petites plumes décomposées ; les doigts, au nombre de trois seulement (le doigt postérieur manquant), sont larges, et entièrement réunis par une palmature couverte inférieurement de verrucosités cornées. Les ongles sont larges et forts.

BREHM, OISEAUX.

T. II, Pl. XXVI, p. 295.



André Delafosse

Corbell, Cresté fils, imp.

Paris, J.-B. Baillière et Fils, edit.

LE SYRRIAPTE PARADOXAL OU DES STEPPES.

LE SYRRHAPTE PARADOXAL — SYRRHAPTES
PARADOXUS.*Das Steppenhuhn, the Heath-Fowl.*

Caractères. — Le syrrhapte paradoxal, ou vulgairement *poule des steppes* (pl. xxvi), a 41 cent. de long et 64 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 19 cent. (nous ne tenons pas compte, dans ces mesures, de la longueur de la première rémige ni de celle des grandes rectrices médianes); la queue a 12 cent. et demi de long, et environ 22 cent. y compris les rectrices médianes. Il a le sommet de la tête, une ligne allant de l'œil sur les côtés du cou, la tête d'un gris cendré; la poitrine d'un gris isabelle, limité du côté de la tête par une bande formée de trois ou quatre rangées de raies étroites, blanches et noires; le haut du ventre brun-noir, le bas-ventre et les couvertures inférieures de la queue d'un gris cendré clair; la gorge, le front, une large bande au-dessus de l'œil d'un jaune couleur d'argile; le dos de même couleur, mais varié de raies transversales plus foncées; les rémiges d'un gris cendré, les primaires, bordées de noir en dehors, les secondaires de gris en dedans; les scapulaires brunâtres, bordées de jaunâtre dans leur partie antérieure, de blanc à leur pointe; les couvertures inférieures de l'aile d'un brun de sable, tachées de brun noir à l'extrémité; les plumes de la queue jaunes, à bandes foncées; les plumes des pattes d'un blanchâtre fauve.

La femelle est dépourvue de bande pectorale; elle a le bas-ventre plus clair, plus brunâtre, la face plus pâle, le dos plus semé de taches et de bandes qui se prolongent sur les côtés du cou.

Distribution géographique. — Pallas nous apprend que le syrrhapte paradoxal habite les steppes des Kirghis et de la Bulgarie, jusqu'en Chine; que les Kirghis l'appellent *tuldruck*, les Russes *sadscha*. Ewersmann délimite mieux son aire de dispersion. Le syrrhapte, dit-il, n'habite que les steppes, à l'est de la mer Caspienne jusque vers la Dzoungarie. Dans l'ouest, il dépasse rarement, au nord, le 46° de latitude; dans l'est, il remonte plus haut, car on le rencontre encore dans les steppes du sud de l'Altaï, le long du cours supérieur de la Tschuja, dans les environs des avant-postes chinois. Les Mongols l'appellent *nukturu*, les Dwojedanzes *altin*.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est à la fin du siècle dernier que, dans son voyage en Si-

bérie, Pallas découvrit le syrrhapte paradoxal. Son genre de vie, cependant, resta à peu près inconnu, car l'on ne saurait rapporter avec certitude à cette espèce la description suivante du père Huc, tant cette description est incompréhensible.

« Nous avons observé en Tartarie, dit cet excellent homme, un oiseau qui présente des particularités très-singulières, et qui est peut-être encore inconnu des naturalistes. Cet oiseau a la taille d'une caille; ses yeux, noirs et brillants, sont entourés d'un cercle bleu de ciel, comme le limbe d'un saint; tout son corps est gris cendré, tacheté de noir; ses pattes, dépourvues de plumes, sont recouvertes d'une sorte de poil grossier, qui ressemble un peu à celui du chevrotain porte-musc; les doigts ne sont pas conformés comme ceux des autres oiseaux, mais ressemblent tout à fait à ceux du lézard vert; ils sont recouverts d'écailles, d'une dureté telle que le couteau ne peut les entamer. Ainsi, cette singulière créature tient à la fois de l'oiseau, du mammifère et du reptile. Les Chinois l'appellent pieds de dragon (*soun-kio*). Ces oiseaux arrivent souvent en très-grand nombre dans les steppes, surtout quand il est tombé beaucoup de neige. Ils volent avec une rapidité étonnante et, par leurs battements d'ailes, ils produisent un bruit strident et saccadé comme celui de la grêle. Lorsque nous étions dans le nord de la Mongolie, à la tête de la petite communauté chrétienne de la vallée de l'Eau Noire, un de nos convertis, qui était un bon chasseur, nous apporta un jour deux de ces oiseaux vivants. Ils étaient très-sauvages. Dès qu'on s'approchait d'eux et qu'on voulait les toucher avec la main, ils hérissaient les plumes de leurs pattes; essayait-on de les caresser, on en recevait aussitôt de forts coups de bec. Il fut impossible de garder en vie ces *pieds de dragon*, tant ils étaient farouches. Ils ne touchèrent pas aux grains qu'on jeta devant eux. Comme nous vîmes qu'ils allaient se laisser mourir de faim, nous nous décidâmes à les manger. Leur chair a un parfum de gibier assez agréable, mais elle est d'une dureté sans pareille. »

Radde, de 1861 à 1863, et presque en même temps Swinhoe, sont les premiers qui nous aient réellement fait connaître le genre de vie du syrrhapte paradoxal. Depuis, de nombreux observateurs ont été assez heureux pour pouvoir étudier les mœurs de cet oiseau: son histoire laisse donc peu à désirer. En empruntant à Radde ce qu'il rapporte du syrrhapte paradoxal, je dois

dire que je ne reproduis pas son texte littéralement : je puise dans deux de ses ouvrages, et cherche à rassembler ici tout ce qui se rapporte à notre sujet.

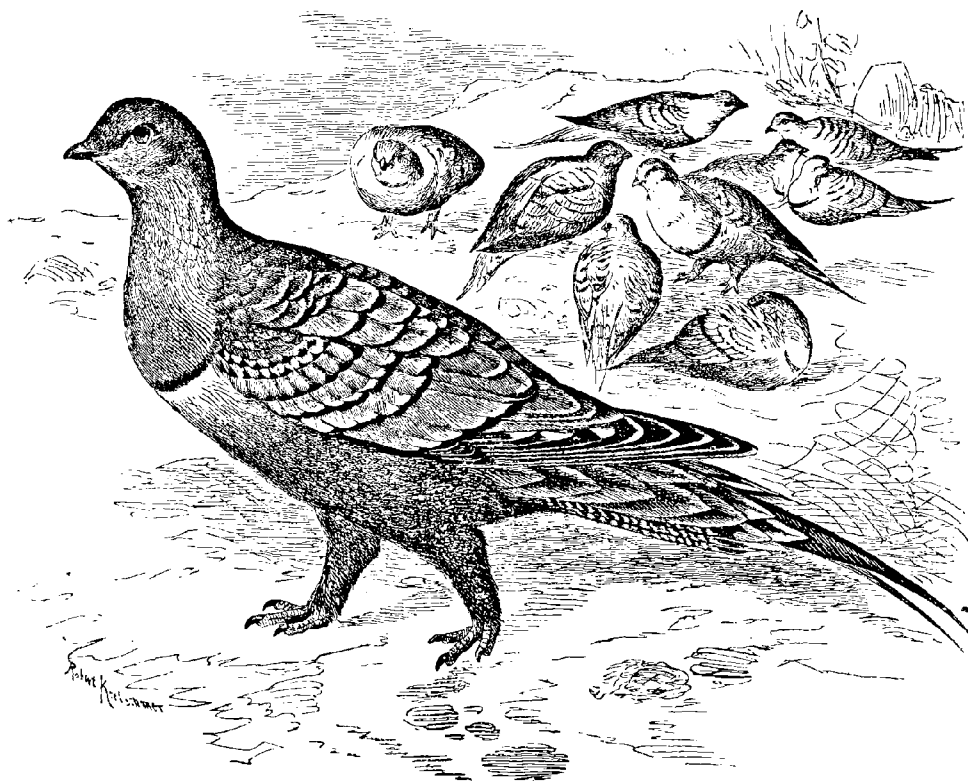
« Au moment où fleurissent les *thermopsis* et les *cymbaria*, où les premiers bourgeons des lis commencent à s'ouvrir, écrit cet auteur, la vie animale dans les steppes se présente tout autre qu'au printemps, lors de la floraison des iridées. C'est la saison des amours des oiseaux, l'époque où naissent la plupart des animaux sauvages des steppes. Pour connaître ces différences, transportons-nous au Taraï-nor, sur ses frontières désertes, là où quelques petits îlots émergent du sol encore marécageux. En traversant les steppes, nous y voyons leur vie d'été dans toute sa splendeur. La chaleur du soleil de midi éveille et excite la marmotte, la rend joyeuse ; les aigles criards tracent leurs cercles au haut des airs ; plus patiente, la buse reste des heures entières perchée sur un tas de terre ; on entend le babil joyeux de l'alouette de Mongolie ; les souslick commencent leurs travaux ; les troupeaux nombreux gagnent les citernes d'eau douce des marais du Taraï ; le cri des grues qui retentissait au printemps, a cessé ; on ne voit pas une oie, pas un canard ; rarement, une mouette passe bien au-dessus de nous, suivie à longue distance d'une seconde ou d'une troisième. Le rayonnement de la chaleur rend au loin tous les contours vacillants ; les îles du Taraï flottent littéralement dans une atmosphère sans cesse ondulée. Aucun arbre, aucun buisson, ne se découpe sur l'horizon ; çà et là, quelques lourds et grands animaux frappent le regard. Mais ce sol salé n'est pas dépourvu de vie ; il n'est pas aussi mort que l'est l'atmosphère ; il y a là un oiseau aussi remarquable par sa physionomie que par ses mœurs, qui l'anime, qui nous surprend par son abondance : c'est le syrrhapte.

« Au milieu de mars, lorsque la neige recouvre encore les coteaux des hautes steppes, cet oiseau arrive du sud : il est déjà accouplé, et vit par petites bandes. Dans les hivers peu rigoureux, on le rencontre déjà aux limites nord-est du haut Gobi ; mais, après les hivers, même les plus rudes, il y arrive, il s'y reproduit de si bonne heure, que, sous ce rapport encore, il est singulier. Dans les premiers jours d'avril, on trouve déjà ses œufs ; à la fin de mai, il a une seconde couvée. Après avoir élevé celle-ci, il change de demeure, et en hiver, il émigre jusqu'aux limites sud du Gobi, vers les contre-forts septentrionaux de l'Himalaya. Le 10 mars 1856,

alors que pendant la nuit régnait un froid de — 13° Réaumur, que la température de midi ne dépassait pas +2° R., les premiers syrrhaptés se montraient au Taraï-nor. Ils volent en rangs serrés, comme les pluviers ; au printemps, ils se réunissent en petites bandes, formées chacune de quatre à six couples, et en automne ils constituent des bandes de plusieurs centaines d'individus. En volant, ils font entendre un cri qui leur a valu leur nom mongol de *njupterjun*. Dans cette grande bande, chaque couple reste uni.

« Au printemps, les syrrhaptés arrivent régulièrement à heures fixes, pour boire aux puits d'eau douce : ils y viennent de toutes les directions ; ils crient dès qu'ils atteignent le bord de l'eau, et leurs compagnons leur répondent. Ils se posent près de l'eau, généralement en rangées de dix à douze individus. Ils n'y font pas une longue halte, et en quittant l'abreuvoir pour aller de nouveau se repaître, ils gagnent ces places blanches où le sel s'est cristallisé, et les petites hauteurs recouvertes d'herbes. Ils ne dédaignent pas les jeunes pousses succulentes des salicorniées ; ils les paissent, comme le font les outardes. Au printemps, j'ai trouvé dans leur estomac des graines de *salsola*.

« En été, ils aiment à se chauffer au soleil. Comme les poules, ils creusent de petites dépressions dans ces éminences gris blanchâtre, pénétrées de sel, qui bordent le Taraï-nor, et sur lesquelles croissent des plantes salines. Je les ai quelquefois observés ainsi au repos. Ils commencent par courir de côté et d'autre, cherchant des aliments, et une fois rassasiés, ils se reposent. Il est alors onze heures, généralement. Ils se creusent des trous, s'enfoncent en terre, comme les poules, remuant leur corps de côté et d'autre, hérissant leurs plumes. Ils demeurent ainsi parfaitement tranquilles, et il est difficile de les apercevoir, tant leur plumage gris jaune, tacheté de noir, se confond avec la teinte du sol. Un faucon passe au-dessus d'eux, fendant les airs avec la vitesse de la flèche ; ils se relèvent et disparaissent bientôt aux regards de l'observateur et à ceux de l'oiseau de proie. Leur cri de détresse éveille leurs compagnons, et ceux-ci les suivent dans leur fuite. En un instant, l'air est rempli de petites bandes innombrables de ces singuliers oiseaux. De tous les côtés, on entend leurs cris, mais ils sont loin avant qu'on ait pu les tirer. Cependant la tranquillité revient aussi vite que le trouble s'est produit. Ils s'abaissent, ils courent prudem-



Corbeil, G. & Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 80. Le Ganga brûlé (p. 289).

ment, timidement sur le sol, puis s'y couchent comme précédemment. C'est à peine, si de temps à autre un faucon peut saisir un d'entre eux ; car leur vol est plus rapide que celui des pigeons. Ils ne doivent pas faire de grands trajets à pied ; ils courent vite, mais pas longtemps »

« En été, des bandes nombreuses de syrrhaptés voyagent à travers les steppes. J'en ai acquis la preuve. Dans les derniers jours de mai, je voulais me rendre aux îles d'Aral, dans le Taraï-nor ; je longeais les bords de ce lac actuellement desséché, et vers midi, j'arrivai sur une quantité innombrable de petites bandes de syrrhaptés, mais ces oiseaux étaient si défiants que je ne pus m'en approcher. Après plusieurs tentatives infructueuses je remis ma chasse à plus tard. Au coucher du soleil, ces oiseaux se réunirent en deux grandes troupes, chacune d'au moins un millier d'individus : ils criaient de toutes leurs forces. J'espérais les surprendre ; mais mes manœuvres furent vaines, je ne pus les approcher à portée de fusil ni à cheval, ni en rampant. Après s'être élevés et abattus plusieurs

BРЕК.

fois, ils quittèrent enfin les bords du Taraï-nor et se dirigèrent vers l'est, dans le haut des steppes, où ils s'abattirent en deux endroits, qui, pendant l'hiver, avaient servi de parc à deux troupeaux. Ces deux places étaient recouvertes d'une couche épaisse et foulée de fumier, couche qu'aucune plante n'avait encore pu percer. La nuit qui se faisait m'empêcha de les y poursuivre. Ils continuaient à crier. Le lendemain, ils avaient tous disparu. Tout le reste de l'été, je n'en rencontrai plus un seul au Taraï-nor. Les pâtres nomades ne les virent pas non plus. Pour me consoler, ils me dirent d'attendre l'automne, époque où ils arriveraient bien plus nombreux encore : malheureusement, il n'en fut pas ainsi. Je fus extrêmement surpris de voir ainsi un oiseau quitter complètement un pays, en été, après sa seconde couvée. C'était cependant là un exemple frappant des mœurs errantes et nomades des véritables habitants des steppes. Ce ne fut qu'au mois d'octobre, dans le sud des steppes où j'étais allé chasser l'antilope, et lorsque les migrations automnales des oiseaux étaient terminées depuis longtemps déjà, que je revis des syrrhaptés, en

IV — 349

deçà de l'Argunj. Ils volaient en bandes et se dirigeaient vers le nord, sur le territoire russe ; mais je ne les revis plus dans les steppes.

« Leur nid est grossièrement fait et ressemble à celui des gangas. Plusieurs couples couvent ensemble. Dans les parties desséchées, imbibées de sel du Taraï-nor, ils creusent une dépression, d'environ 5 pouces de diamètre, dont les bords sont quelquefois garnis de tiges d'herbes et de *salsola*. Les œufs, au nombre de quatre, ressemblent à ceux des gangas. Ils sont elliptiques, mais souvent une extrémité est moins arrondie que l'autre. Leur couleur varie du gris brunâtre sale, qui est la teinte la plus commune, au gris verdâtre clair. Sur ce fond ressortent de petites taches d'un brun couleur de terre. »

Voilà ce que nous apprend Radde. Un an après la publication de son ouvrage, nos connaissances touchant les mœurs de cet oiseau furent enrichies par un concours de circonstances heureuses. En 1860, Schlegel et Moore annoncèrent la présence de quelques syrrhaptés isolés dans l'Europe centrale. On en tua sur les dunes de la Hollande et de l'Angleterre, et, si Collet est bien informé, on en observa en 1861 un vol de quatorze à quinze individus près de Mondal, en Norvège. Ces oiseaux ayant été considérés comme égarés, on avait donné peu d'importance à leur apparition. Mais dans l'automne de la même année, un fait analogue se reproduisit, d'après Swinhoe, dans le nord de la Chine. Il ne s'agissait pas là d'individus isolés, mais bien d'une bande énorme de ces oiseaux, qui s'était établie entre Pékin et Tientsin. Les Chinois chassèrent avec la plus grande ardeur ces oiseaux, qu'ils connaissent bien sous le nom de *satschi*, ou *poules des sables*, et ils racontèrent à Swinhoe qu'ils en prenaient souvent dans des filets ou les tuaient avec leurs fusils à mèche. Après une chute considérable de neiges, la chasse fut tellement abondante, que le marché de Tientsin était encombré de syrrhaptés. Cependant, ces oiseaux étaient craintifs, tant du moins qu'ils étaient à terre ; en volant, ils passaient souvent à peu de distance au-dessus des chasseurs. Les Chinois savaient que ces oiseaux sont originaires des plaines de la Tartarie, au delà de la grande muraille.

Je ne veux pas mettre en question s'il est venu en Europe, avant 1863, d'autres syrrhaptés que ceux que l'on y a observés ; le fait est probable, je dirai même qu'il ne me paraît pas impossible que quelques-uns de ceux-ci ne soient revenus dans leur patrie et n'aient indiqué à leurs com-

pagnons la route du pays qu'ils venaient de découvrir. Ce qui est certain, c'est qu'on a observé à plusieurs reprises de ces oiseaux sous notre ciel, avant leur grande émigration de 1863. Dans le courant de cette année, une bande très-nombreuse de syrrhaptés a fait son apparition en Europe et en a parcouru tous les pays du nord. On peut à peu près déterminer la route qu'elle a suivie, et si, dans le sud-est de l'Europe, on l'avait observée avec autant d'attention qu'en France, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre, nous pourrions la tracer rigoureusement. J'ai déjà émis ailleurs cette opinion : on m'a objecté qu'elle était fort spécieuse, et purement imaginaire. Je regrette que les faits sur lesquels on se basait pour m'intenter une pareille accusation n'aient pu me convaincre. On croit qu'on a observé les syrrhaptés dans certaines îles de la mer du Nord, avant de les voir sur le continent, et l'on en conclut que c'est là qu'ils se sont montrés d'abord. Mon contradicteur dit même qu'il serait possible de suivre la trace de ces oiseaux depuis le nord de l'Allemagne jusqu'en Hongrie. Mais un seul coup d'œil jeté sur la carte suffit pour faire tomber de pareilles allégations. Pour aller des steppes de la Mongolie en Angleterre et aux îles Féroë, il n'y a qu'une route pour des oiseaux vivant comme les syrrhaptés, et cette route, certes, n'est évidemment pas celle par l'océan Glacial et la mer du Nord, pas plus que celle que suivent les vaisseaux des compagnies indo-européennes. D'ailleurs, voici ce que d'après Newton, on sait de cette émigration. On a observé les syrrhaptés paradoxaux depuis Brody, en Gallicie, jusqu'à Naran, sur la côte occidentale d'Irlande, et depuis Biscarolle, dans le midi de la France, jusqu'à Thorscharw, dans les îles Féroë. Ces oiseaux se sont montrés le 6 mai à Sokolnitz, en Moravie ; le 14 à Tichel, dans la Prusse occidentale, le 17 à Polkwitz ; en Silésie ; le 20 à Wœhlau, dans le duché d'Anhalt ; le même jour à Laaland ; le 21 à Helgoland et sur la côte de Northumberland ; le 22 à Borkum, dans le Staffordshire et sur la côte du Lancashire ; dans les derniers jours de mai, aux Féroë. Ainsi on a pu constater la direction dans laquelle se faisait leur voyage, et les époques observées concordent parfaitement avec la facilité du vol des syrrhaptés. Une conclusion tirée de ces faits, un peu plus hardie, mais encore justifiable, est la suivante : les syrrhaptés ont quitté la Mongolie en une grande bande et ont continué leur route dans la direction que nous venons d'indiquer ; mais leur voyage coïncidant avec la saison des amours, de petites

troupes se sont détachées de la bande principale, ont suivi des chemins qui s'écartaient de la grande route de ces oiseaux, ou se sont arrêtées dans des endroits qui leur convenaient; d'autres, arrivées à la côte, sont retournées dans l'intérieur du pays; c'est ce qui expliquerait la dispersion de ces oiseaux. Mais ce sont là des théories qui ne peuvent être absolument démontrées et auxquelles, par conséquent, j'attache peu d'importance, comme le sait fort bien mon honorable contradicteur, M. le docteur Altum.

Cependant je ne puis passer sous silence les intéressantes observations qu'il a faites, à diverses reprises, sur la vie des syrrhaptés en liberté: je vais les résumer, sans reproduire littéralement ses paroles.

Les syrrhaptés apparurent à Borkum le 21 mai, par petites bandes de deux à douze individus. Du 23 juin au 1^{er} juillet, on n'en aperçut plus aucun; après cette époque, ils se montrèrent par grandes bandes. Altum et de Droste en virent encore quatre le 8 août; ils reconnurent tout de suite en eux des oiseaux différents de tous les autres oiseaux de rivage. Ces quatre syrrhaptés volaient avec une très-grande vitesse, en battant rapidement des ailes. Tout en volant, ils poussaient le cri: *quouick, quouick, quouick*, qui ressemblait un peu à celui du petit pluvier à collier. Ils s'abattirent, et de Droste chercha à les approcher. Arrivé à cent pas environ d'eux, il aperçut une grande bande d'oiseaux qu'il ne connaissait point encore, immobiles et serrés les uns contre les autres. On les aurait pris volontiers pour des pluviers dorés, si la position plus horizontale de leur corps ne les en avait distingués. Le chasseur, malgré toutes les précautions, ne put les approcher à moins de deux cents pas. Tout à coup les syrrhaptés s'envolèrent avec un fort bruissement d'ailes, en poussant des cris, qu'on pourrait rendre par *koeckerick*, mais qui, quand tous ces oiseaux les lancent à la fois, se confondent en un désordre inextricable. Ils s'envolèrent en rasant presque la surface du sable, comme une bande de pigeons qui revient des champs. Ils formaient une large traînée, fendaient l'air avec une très-grande rapidité, s'élevant et s'abaissant, de façon à décrire une ligne légèrement ondulée.

L'endroit de la plage où cette bande était posée semblait être pour les syrrhaptés un lieu de prédilection. Ils recherchaient surtout les places où croissait la *schoberia maritima*, des graines de laquelle ils étaient très-friands. Ils choisissaient toujours pour se poser des endroits découverts, surtout quand, au voisinage, le ter-

rain était parsemé de cette plante; ils en mangeaient les graines et les feuilles, tout comme le font les poules. Dans le jabot de plusieurs individus, Altum ne trouva que des graines d'une graminée, le *poa distans*, mêlées à des capsules non mûres de *lepigonum marinum*. Le jabot n'était distendu presque que par des aliments; les grains de sable y étaient peu nombreux; ils étaient au contraire en très-grande quantité dans le gésier.

Peu après sa chasse infructueuse, de Droste rencontra un syrrhapte isolé, dans un bas-fond d'une centaine d'arpents d'étendue et entouré de dunes de tous les côtés. Cet individu était bien moins craintif que ne l'était la bande réunie. Lorsque de Droste arriva en cet endroit, l'oiseau courait, et il put l'apercevoir; mais lorsqu'il s'arrêtait, il était fort difficile de le distinguer, tant il se confondait avec le sable. Il se levait comme une perdrix, et faisait en même temps claquer ses ailes, comme les pigeons. Au début, le vol du syrrhapte paradoxal paraît lourd et lent, et il est loin d'être aussi léger, aussi facile que celui du bécasseau maritime; mais une fois le premier élan pris, le syrrhapte surpasse de beaucoup cet oiseau en vitesse. Altum est enclin à le considérer comme un des oiseaux les plus rapides: le faucon seul volerait plus vite que lui. Est-on à proximité, on entend le claquement des ailes quand l'oiseau prend son essor; une bande qui passe produit un fort bruissement. Les syrrhaptés semblent ne pas pouvoir se détourner brusquement dans leur vol. Ils parcourent une ligne légèrement ondulée, et restent à peu près toujours dans le même plan horizontal. Les individus isolés seuls s'élèvent haut dans les airs; les bandes ne montent guère à plus de dix mètres au-dessus du sol. Lorsqu'on les chassait, les syrrhaptés s'enfuyaient à travers les vallées des dunes, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la vue; mais ils ne tardaient pas à revenir à leur ancienne place, dès qu'ils croyaient tout danger passé. Si un milan fondait sur la bande, celle-ci se divisait et laissait le rapace passer au milieu d'elle. Lorsque la mer était tranquille, on entendait de loin les cris saccadés et retentissants de ces oiseaux: *koeckerik* ou *koECKi*, *koECKi*, *koeki*.

Le syrrhapte a une allure si particulière, qu'on ne peut le confondre, même quand il est silencieux, avec aucun autre oiseau. En volant, il ressemble un peu au pluvier doré ou au bécasseau maritime; mais il lève davantage les ailes, il rentre la tête, et ses ailes paraissent articulées plus en avant que celles du pluvier doré. « Je ne

connais aucun oiseau, dit Altum, dont la partie du corps qui se montre au-devant des ailes paraisse aussi courte, et je crois pouvoir maintenant reconnaître d'assez loin les syrnhaptés, sans avoir la prétention cependant de décrire toutes les variétés de leur vol. »

Sur cette plage, entourée de dunes, on rencontrait d'ordinaire les syrnhaptés jusque vers neuf heures du matin. Ils paraissaient y affectionner, avons-nous dit, certaines places auxquelles ils retournaient régulièrement. Si rien de suspect ne venait frapper leurs regards, ils demeuraient là couchés, d'ordinaire sur le côté, deux à deux ou quelques-uns ensemble. Entre dix et onze heures, ils parcouraient la plage pour chercher les bourgeons et les graines dont ils se nourrissaient. Après s'être abattus, ils restaient environ cinq minutes immobiles, examinant les alentours ; puis ils se mettaient à manger, courant sur le sable en suivant toujours la même direction. Quelques petites troupes se détachaient sur les côtés, restaient en arrière, mais sans jamais s'écarter trop du gros de la bande. Quelques autres individus isolés dépassaient ces petites troupes, en arrière et sur les côtés, et semblaient servir de sentinelles. Un jour, de Droste s'était couché à plat ventre derrière un petit monticule de sable, d'environ deux pieds de haut, et observait la bande : un de ces oiseaux l'aperçut, courut aussitôt sur une petite éminence, leva la tête et poussa son cri retentissant : *koekerick*. Aussitôt, toute la bande de serrer ses rangs et de demeurer immobile. De Droste fit feu, la bande s'envola, mais le vieux mâle, qui avait averti ses compagnons, ne partit que quand le chasseur se fut levé.

En courant, les syrnhaptés font entendre un petit cri qu'on peut rendre par *koek, koek* ; lorsque deux d'entre eux s'approchent de trop près, ils lèvent les ailes, baissent la tête, prennent une posture menaçante et crient vivement : *kri kri krik*. Ils s'élancent l'un contre l'autre, sautent en l'air, et immédiatement quelques autres s'élèvent, comme s'ils craignaient un danger ; mais ils ne tardent pas à s'abattre de nouveau. Vers midi, ils se rendent tous vers les dunes sèches et chaudes pour se baigner dans le sable. Ils ont là aussi leurs places favorites ; ces places sont les endroits sablonneux, déserts, où la tempête a détruit toute végétation. On vit une fois treize syrnhaptés s'abattre sur une dune ; on y braqua immédiatement une longue-vue, mais l'on ne put, au bout d'un temps très-long et encore par hasard, en découvrir qu'un seul. A quarante

pas, il est très-difficile de bien voir ces oiseaux ; à deux cents pas, il est impossible de les distinguer, quand bien même on connaît l'endroit où une cinquantaine d'individus viennent de s'abattre. Au commencement de leur séjour, ces oiseaux étaient peu craintifs ; mais bientôt la chasse qu'on leur fit les rendit défiant, et il devint impossible aux plus adroits chasseurs de les surprendre.

Après avoir passé cinq mois à Borkum, les syrnhaptés en disparurent peu à peu. Le 1^{er} octobre, on pouvait encore en compter cinquante-quatre avec une longue-vue ; le 10, huit seulement ; le 12, cinq ; le 13, deux : ce furent les derniers. Vers la même époque, on en vit encore dans l'intérieur de l'Allemagne, selon Altum, dans l'Oldenbourg ; d'après mes propres observations, aux environs de Hambourg. Ils n'avaient cependant pas complètement disparu, comme le croit Altum ; l'année suivante on en revit. En juin 1864, on en observa aux environs de Plauen, et à la fin d'octobre de la même année, près de Wreschen, dans la province de Posen. Vers la même époque, il s'en montra aussi aux environs de Hambourg ; probablement, comme en 1863, ils avaient niché dans le Jutland et dans les îles danoises. Je ne pus malheureusement observer ceux qui nichèrent près de Hambourg, mais Reinhardt a étudié ceux qui s'établirent en Danemark. Les premiers œufs furent trouvés peu après l'arrivée de ces oiseaux, et ce naturaliste en reçut le 6 juin. Il y avait trois œufs dans un nid. D'après un auteur, un autre chasseur avait trouvé deux nids ; un autre chasseur en avait découvert un troisième. Le mâle et la femelle d'un de ces nids avaient été pris aussi : la femelle d'abord, le mâle ensuite. Deux nids voisins renfermaient, l'un trois œufs, l'autre deux. Le premier de ces nids consistait en une légère dépression, creusée dans le sable, et tapissée de quelques joncs ; le second était placé dans des bruyères, et était tapissé d'herbes sèches. Dans le courant de juin, on découvrit plusieurs autres nids, sur les dunes ; tous étaient construits de la même façon. Le 27 juillet, un chasseur fit lever une femelle de dessus son nid, qui renfermait trois œufs ; il plaça un lacet, et quand il revint, au bout de quelques heures, la femelle était prise ; il s'empara du mâle de la même façon. Pendant ce temps, un des petits était éclos ; un second sortit de l'œuf peu après ; mais ces deux poussins périrent dans la première journée, par manque de soins suffisants, sans doute. Ces observations prouvent que les

syrrhaptés sont monogames, et que le mâle prend part à l'incubation.

Acclimatation. — Dans l'ouvrage que je publiai en 1863, sur la migration de ces oiseaux, j'exprimais l'espérance que les syrrhaptés, au cas où ils seraient protégés intelligemment, s'acclimateraient dans nos contrées, et y deviendraient un gibier commun. « Et si même il ne devait pas en être ainsi, disais-je, si toutes nos espérances, quelque fondées qu'elles paraissent, devaient être déçues, il n'en serait pas moins infiniment plus honorable d'avoir tenté de les acclimater, que d'avoir cherché à en détruire le plus possible, pour la satisfaction d'une vaine gloriole de chasseur. » Je voulais obtenir pour ces oiseaux étrangers le respect dû par l'hospitalité. Rien n'était plus loin de ma pensée que d'écrire leur histoire, et surtout que de décerner à mes opinions le caractère de l'infailibilité. Je ne fus pas compris : Altum a éprouvé le besoin de s'élever contre ma prière aux chasseurs allemands. « Brehm croit, dit-il, que les syrrhaptés s'acclimateraient chez nous à l'état sauvage, au cas où, au commencement, ils seraient suffisamment protégés ; cette opinion, d'après ce qui s'est passé à Borkum, où cependant ces oiseaux trouvaient plus que partout ailleurs un terrain favorable à leur multiplication, est à rejeter d'une manière absolue. Comme probablement il n'a jamais vu de syrrhapte vivant en liberté, il ne pourrait invoquer à l'appui de sa thèse aucune raison déduite des mœurs et du genre de vie de ces oiseaux. » Je n'ai au contraire aucun motif de douter de la possibilité qu'il y a d'acclimater les syrrhaptés, et mon opinion n'est pas aussi dénuée de fondement qu'Altum veut bien le dire. Seulement, une condition demandait à être remplie : il fallait mieux les protéger qu'ils ne l'ont été. Des gens qui, de leur propre aveu, la chasse au fusil étant devenue trop difficile, ont eu recours au poison, à des grains de blé imbibés d'une solution de strychnine, témoignent suffisamment qu'ils ne savent ce que c'est que de ménager des animaux. D'ailleurs partout, comme à Borkum, on a poursuivi avec acharnement ces malheureux oiseaux ; on a partout employé tous les moyens possibles pour les détruire, sans compter que beaucoup ont péri par leur propre faute. Ainsi, on en ramassa un grand nombre qui s'étaient assommés contre les fils des télégraphes. Heureusement, on en prit aussi beaucoup, et l'on eut dès lors l'occasion d'étudier les mœurs de ces oiseaux en captivité.

Captivité. — Déjà deux ans avant la grande

immigration de 1863, le Jardin zoologique de Londres avait reçu un envoi considérable de syrrhaptés, de la Chine ; mais depuis 1863, ces oiseaux sont communs dans tous les jardins zoologiques et dans beaucoup de collections particulières.

Bolle, A. de Homeyer et Holtz nous ont surtout fait connaître la vie des syrrhaptés en captivité ; mes propres observations concordent parfaitement avec celles de Bolle et de Homeyer. Holtz raconte que le 17 octobre 1863, il vit un syrrhapte blessé dans une petite cage ; il l'observa longtemps, et trouva qu'il se comportait comme beaucoup d'autres oiseaux. Il lui amputa l'aile blessée, cautérisa la plaie et le mit dans une chambre. Au bout de trois jours, l'oiseau commença à courir de tous côtés, et à manger, sans montrer aucune crainte. Il prenait à terre les grains de blé, et se posait à certains endroits de préférence. Ce qu'il y avait en lui de particulier, c'est qu'il ne pouvait souffrir les crinolines. Si une dame ayant cet accessoire l'approchait de trop près, il poussait des cris de mécontentement, courait sur elle, le cou et la tête tendus, lui donnait des coups de bec.

Plus tard, Holtz le porta dans sa chambre et le plaça dans une grande cage peu élevée, remplie de sable et placée près du poêle. « Dès le matin, l'oiseau s'éveillait, se rendait à la place où on lui mettait sa nourriture et mangeait avec avidité. Il trottait ensuite par la chambre, picotant par ci par là le plancher, les paillassons, un tapis de fourrure, tout en nettoyant soigneusement son plumage. Il passait dans son bec les plumes de ses ailes et de sa queue et les lissait avec beaucoup d'attention ; il battait des ailes pour secouer les plumes qui s'étaient détachées ; mais, à ce moment, la perte d'une portion d'une aile, lui faisait souvent perdre l'équilibre.

« Les rayons du soleil pénétraient-ils dans l'appartement, le syrrhapte venait s'y exposer. Il se collait contre le mur en face de la fenêtre et se chauffait. Souvent, il lui prenait fantaisie de manger ; alors il courait rapidement vers sa mangeoire, prenait quelques grains, s'en allait vers le vase qui contenait de l'eau, y plongeait son bec, buvait en deux ou trois longs traits, relevait la tête, mais sans cependant que son bec dépassât la position horizontale, et retournait rapidement à la place où donnait le soleil. Il est assez singulier que cet oiseau ne se soit mis à boire qu'au bout de douze jours après sa blessure ; et cependant, chaque jour on plaçait à côté de sa mangeoire un vase rempli d'eau frai-

che. Les auteurs assurent pourtant que, dans les steppes, les syrrhaptés viennent régulièrement s'abreuver aux sources. »

Holtz décrit parfaitement la démarche de cet oiseau, et la compare avec beaucoup de justesse à celle d'une poupée mécanique. Il faisait assez de bruit en marchant sur le plancher, ce qu'on ne remarque pas quand, en liberté, il trotte sur le sable. Lorsque le soleil n'arrivait pas dans la chambre, il cherchait une porte, sous laquelle passait un courant d'air frais, et Holtz en conclut, avec raison, qu'il n'aimait pas la chaleur de l'appartement. « Ma femme, continue cet auteur, s'amuse souvent avec cet oiseau. Quand elle s'approche, il la regarde en colère, pousse le cri *gouck*, qu'il redouble quelquefois ; s'approche-t-elle davantage, il crie plus fort, plus souvent ; c'est un *igourrrr* qui va toujours en montant. Parfois, il lui donne des coups de bec à la main, et étale les plumes de sa queue comme un paon qui fait la roue. Ce syrrhapté mourut le 11 octobre. »

« D'après son aspect général, dit Bolle, le syrrhapté ressemble à un pigeon, mais il est encore plus bas sur pattes que tous les pigeons connus. Sa petite tête, portée par un cou court, reposant sur un tronc assez volumineux, rappelle la caille, et la teinte fauve du plumage contribue encore à fortifier cette ressemblance. En un mot, cet oiseau semble un intermédiaire de la caille et du pigeon. Le tronc est large, aplati inférieurement ; l'oiseau porte les pointes des ailes relevées, la queue horizontale ; il trotte, mais pas très-vite ; en même temps, il dandine un peu son corps ; c'est à peine si on voit ses pattes. Sa voix, qu'on n'entend pas souvent, est faible. Elle est composée de deux cris : l'un d'appel, l'autre de réponse ; l'un est bas, assez harmonieux et peut être rendu par *quelouk, quelouk* ; l'autre est élevé et s'exprime par *kurr, kurr* ; tous les deux sont lancés sans grande force. Le mâle et la femelle semblent avoir les mêmes cris. »

De Homeyer eut occasion d'observer plus longtemps ces oiseaux en captivité, et sa description est encore plus exacte. « Le syrrhapté, écrit-il, ne rappelle nullement les pigeons ; il se montre bien le proche parent des gangas. Il marche, il se meut presque comme le chata ; seulement, ses pattes sont plus petites et autrement conformées, aussi fait-il de plus petits pas et paraît-il ramper plutôt que marcher. » Je dois encore ajouter que la singularité de cette démarche tient surtout à l'obliquité des tarses. Le syrrhapté

est un véritable plantigrade. Son ventre n'est pas à deux centimètres au-dessus du sol, tandis que celui d'un ganga est au moins trois fois plus élevé. « Toute la face inférieure du corps, continue de Homeyer, forme, quand l'oiseau mange, une ligne presque droite, au-dessus de laquelle bombe le dos. La partie la plus élevée correspond non au milieu du corps, mais aux épaules, ce qui fait que l'arrière de l'oiseau paraît très-allongé. Comme Bruch l'a parfaitement observé, les ailes sont portées de différentes façons. Les rémiges sont toujours placées l'une derrière l'autre, comme les montants d'un éventail à demi ployé ; elles se recouvrent en s'imbriquant. L'aile en est amincie en forme de sabre : tantôt elle repose sur la queue, surtout quand l'oiseau s'agit, tantôt sa pointe se cache sous les sous-caudales, ou bien elle est sous la queue, dans la même ligne que les rectrices médianes ; tantôt, et c'est là le cas ordinaire, elle a sa pointe dirigée en haut. Au repos, le syrrhapté se ramasse en boule : c'est surtout alors qu'il ressemble à une caille. Marche-t-il lentement, il paraît ramper ; se hâte-t-il, il a la démarche d'une poupée à ressort ; est-il encore plus pressé, sa démarche est titubante. Mais, je le répète, les mouvements de sa tête, l'habitude qu'il a de jeter du sable avec son bec, la façon dont il cherche ses aliments, dont il écoute, dont il regarde les choses extraordinaires, en un mot, toutes ses allures sont d'un gallinacé, et non d'un pigeon, et rappellent absolument les gangas. »

Qu'il me soit permis d'ajouter à ces lignes un court résumé de mes propres observations.

Le Jardin zoologique de Hambourg a reçu sept syrrhaptés, provenant de la grande émigration, le 2, le 5 octobre et le 1^{er} décembre 1863. Deux arrivèrent malades et périrent : l'un le 1^{er}, l'autre le 15 novembre de la même année ; un troisième mourut le 21 mars 1865 ; deux autres furent égorgés par une belette, qui avait trouvé moyen de pénétrer dans la cage. Leur manière d'être a peu varié depuis le premier jour, et correspond parfaitement à ce qu'en ont écrit Bolle et Homeyer. Je dois dire notamment que jamais je n'ai été tenté de rendre le cri de ces oiseaux par *kœckerick*, comme l'a fait le docteur Altum, et je suis, sous ce rapport, du même avis que les deux autres auteurs. Mes syrrhaptés se sont trouvés très-bien d'une nourriture fort simple ; en été comme en hiver, ils sont toujours restés dans leur cage ; rarement ils ont profité de la liberté qu'on leur laissait de se retirer dans l'arrière-cage qui est couverte en verre. Lorsqu'il pleut,

ils se mettent à l'abri, mais s'il n'a pas plu de longtemps, ils restent à découvert pendant environ une demi-heure, pour mouiller leur plumage; ils sont insensibles au froid; ils ont supporté, sans en paraître incommodés, l'hiver très-rigoureux de 1863-1864, et continuaient encore à courir, quand le sol était couvert d'une forte couche de neige. Tant qu'il ne neigeait pas, ils restaient dehors; mais, tandis qu'en été ils se tiennent toujours au moins à une petite distance les uns des autres, ils se rapprochaient alors, se pressaient les uns contre les autres de façon à ce qu'ils paraissent ne former à eux cinq qu'une seule masse. Ils se couchaient, ainsi serrés, dans diverses positions, mais de manière à ne pas laisser entre eux la moindre place. Dans cette posture, ils laissaient la neige tomber et les recouvrir jusqu'au cou. Pendant les temps de neige, leur activité semblait être moins grande. Ils étaient obligés de glisser leur train antérieur comme un traîneau, et se frayaient de la sorte un chemin de la largeur de leur poitrine, chemin au milieu duquel deux sillons longitudinaux représentaient les pistes, dans lesquelles les pas se confondaient les uns avec les autres.

Au commencement de juin 1864, les mâles devinrent inquiets, et finirent par se livrer des combats. Ils prenaient alors une posture différente de celle des gangas; ils levaient leur train antérieur, hérissaient les plumes du cou, de la poitrine et du dos, écartaient un peu les ailes, fondaient l'un sur l'autre, se portant des coups de bec, adroits, mais peu vigoureux. L'un finissait toujours par céder et par prendre la fuite;

l'autre alors accourait triomphant vers une des femelles, et trottait autour d'elle. Le 6 juin, on trouva un œuf. En 1865, les syrhaptes se montrèrent en amour dès le mois de mai, et la même femelle pondit ses trois œufs, le 14, le 19 et le 21 mai. Elle n'avait construit aucune espèce de nid, et n'avait pas même creusé légèrement le sol. Elle pondit chaque œuf à un endroit différent, quoique j'eusse bien recommandé de ne pas toucher le premier, et que j'eusse fait mettre le second à côté de lui. Espérant que la femelle se déciderait à couvrir, je laissai les œufs trop longtemps dans la cage: je dus enfin me résoudre à les enlever. Le 22 juin, la femelle commença à pondre de nouveau; elle eut encore trois œufs, mais se montra à leur égard de la plus complète indifférence. Je voulus les faire couvrir, mais n'ayant pu me procurer de poule bonne couveuse, cet essai ne me réussit encore pas.

Les œufs de syrhapte varient peu. Ils ont de 39 à 41 millim. de longueur et de 27 à 30 millim. d'épaisseur. Ils sont elliptiques, à peu près également arrondis des deux bouts, d'un grain fin, et peu brillants. Ils sont d'un jaune verdâtre, relevé par des taches d'un gris brun foncé qu'entoure une auréole gris-brun clair, et également dispersées sur toute la surface de l'œuf. Quelquefois les taches sont réunies en couronne vers l'une des extrémités. Entre les taches se trouvent des traits, des lignes, des points. En somme, ces œufs ressemblent beaucoup à ceux des gangas.

Dans le courant de l'été 1866, un ganga chata mâle s'est accouplé avec un syrhapte femelle, mais sans résultat.

LES TETRAONIDÉS — *TETRAONES*.

Die Rauchfusshühner.

Caractères. — Les tétraonidés ont le tronc épais et ramassé; les ailes courtes ou de longueur moyenne; la queue courte, tronquée à angle droit, rarement longue et conique ou bifurquée; le bec court, fort, épais, très-bombé; les jambes basses et épaisses; les tarsi plus ou moins couverts de plumes; les doigts, chez plusieurs, pourvus d'appendices cornés singuliers, que l'on a regardés comme des plumes atrophiées; un plumage riche et abondant, ne laissant derrière le cou et au-dessus de l'œil que quelques parties nues, celles qui surmontent l'œil étant couvertes de petites écailles, rouges et cornées.

D'après Nitzsch, l'organisation interne des tétraonidés offre les singularités suivantes. L'os lacrymal a sa portion frontale très-élargie, formant une sorte de plateau fort, saillant en dehors, et sa portion ascendante atrophiée. Les apophyses temporales antérieure et postérieure sont unies, et constituent un canal dans lequel est logé le muscle temporal. Le maxillaire supérieur est très-petit; les os palatins sont minces, en forme d'arête de poisson; les apophyses postérieures des branches du maxillaire inférieur sont longues et recourbées en haut. Les côtes, au nombre de sept paires, sont larges et fortes; la

paire antérieure est formée par de fausses côtes; les vertèbres dorsales médianes sont soudées ensemble. Le sternum rappelle celui des pigeons avec un bord cervical plus développé; mais, en somme, cette pièce du squelette est plus membraneuse qu'osseuse; le brechet est moins élevé que celui des pigeons; la fourchette est amincie; l'omoplate est élargie vers son extrémité libre. Les membres antérieurs ont ceci de particulier que l'humérus est très-large et la courbure du cubitus dans sa portion olécraniennne bien développée; l'humérus, ainsi que la main, sont plus courts que l'avant-bras. Le fémur est pneumatique. La voûte palatine est parcourue par des sillons transversaux, dentelés. La langue a une face dorsale molle et aplatie; elle présente à peu près la même largeur dans toute son étendue, se termine par une pointe courte, et ne renferme qu'un noyau simple, présentant en arrière des apophyses angulaires. Le corps de l'hyoïde est long et mince, le jabot très-grand; le ventricule succenturié a des parois épaisses, richement glanduleuses; le gésier est fortement musculéux. Les cœcums sont remarquables par leur longueur. La partie inférieure de la trachée et du larynx est entourée d'une masse de tissu cellulaire arrondie, et de consistance gélatineuse.

Distribution géographique. — Les tétraonidés habitent le nord du globe. On les trouve dans toute l'Asie et l'Europe, depuis l'Himalaya et les montagnes de l'est de l'Asie: ils manquent en Afrique; mais on les rencontre de nouveau et en nombre dans l'Amérique du Nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Les tétraonidés se tiennent de préférence, mais non exclusivement dans les forêts; quelques-uns habitent les steppes, d'autres les pâturages des montagnes, immédiatement au-dessous de la limite des neiges éternelles. Tous, sans exception, sont des oiseaux sédentaires, ne s'écartant pas beaucoup des lieux qu'ils fréquentent ou ne s'en écartant qu'irrégulièrement.

Pendant la saison des amours, les tétraonidés vivent seuls ou par paires; tout le reste de l'année, ils forment des compagnies, mais jamais très-nombreuses. Ils se nourrissent de fruits, de baies, de bourgeons, de feuilles, d'aiguilles de conifères, de graines, d'insectes, de larves; quelques-uns ne vivent pendant un certain temps que de feuilles et de bourgeons.

Les tétraonidés peuvent être considérés comme des oiseaux bien doués, quoiqu'ils ne soient cependant pas les plus parfaits des galli-

nacés. Ils marchent bien, pas à pas, très-vite, mais ils volent lourdement, en battant des ailes avec bruit, et au prix de grands efforts. Aussi, ne vont-ils jamais loin et ne s'élèvent-ils pas haut dans les airs. Leurs sens sont très-développés, surtout l'ouïe et la vue; quant à leur intelligence, elle paraît être médiocre.

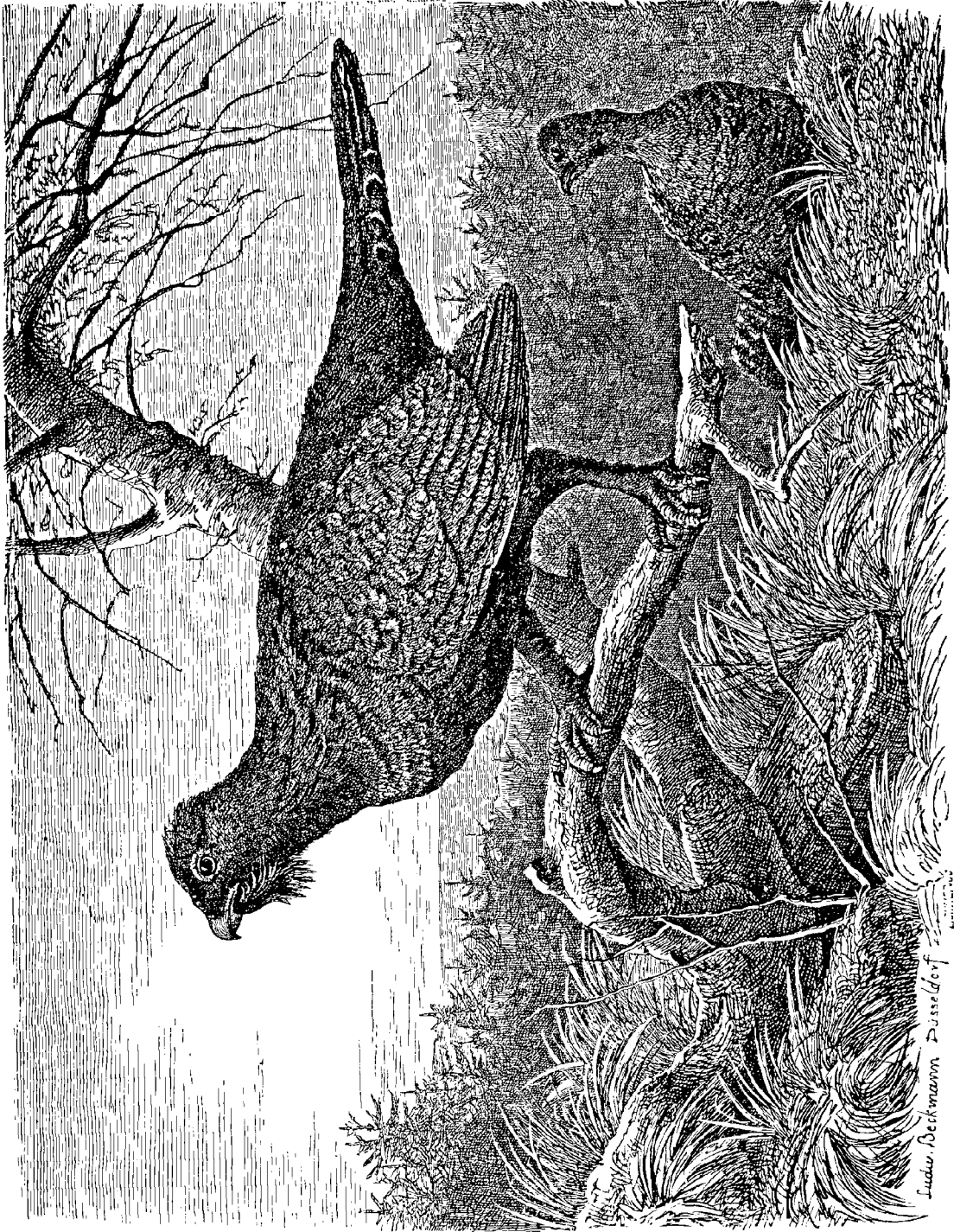
Quelques espèces vivent en monogamie; les autres, en polygamie, c'est-à-dire qu'un individu d'un sexe, comme nous avons eu déjà occasion de le faire remarquer, s'accouple avec un individu quelconque de l'autre sexe, sans qu'il existe entre eux une union durable. L'amour semble agir sur les tétraonidés plus fortement que sur les autres pulvérateurs; les mâles témoignent de leur ardeur par leurs cris, par l'oubli de leur propre sécurité, par des allures qui nous paraîtraient folles, si elles n'avaient pour nous un certain attrait.

Les tétraonidés se multiplient abondamment; la femelle pond de huit à seize œufs, qui sont ovalaires, à coquille lisse, jaunâtres, et tachetés de brun. Ils ne construisent pas de nid proprement dit. La femelle se contente de creuser un peu le sol, dans quelque endroit caché, et de tapisser ce creux avec des herbes et quelques plumes. Elle couve avec ardeur, et ne quitte ses œufs que quand le danger est imminent. Elle garde avec elle ses petits jusqu'à ce qu'ils puissent voler, leur prodigue tous ses soins, se dévoue, s'expose au danger pour les sauver. Ceux-ci croissent très-rapidement, mais ils passent par plusieurs degrés de développement avant de devenir complètement adultes.

Des naturalistes suédois ont remarqué, dans ces derniers temps, que les tétraonidés muient non-seulement leurs plumes, comme les autres gallinacés, mais encore leurs ongles; ceux-ci se détachent et sont remplacés par d'autres qui se sont développés sous eux. Cette mue semble coïncider avec le renouvellement des appendices cornés des doigts.

Chasse. — S'il existe encore des tétraonidés, ce n'est pas à l'homme que nous en sommes redevables; car il a poursuivi ces nobles animaux avec plus d'acharnement que les bêtes féroces, et il continue encore cette guerre sans pitié ni miséricorde. Ce n'est que dans les pays où les lois sur la chasse sont observées et appliquées par des forestiers instruits et intelligents, que nous pouvons espérer de rencontrer encore ces hôtes ailés, qui font la gloire et le plus bel ornement de la forêt. Je crois de mon devoir d'entrer ici en lice en faveur de tous les tétraonidés;

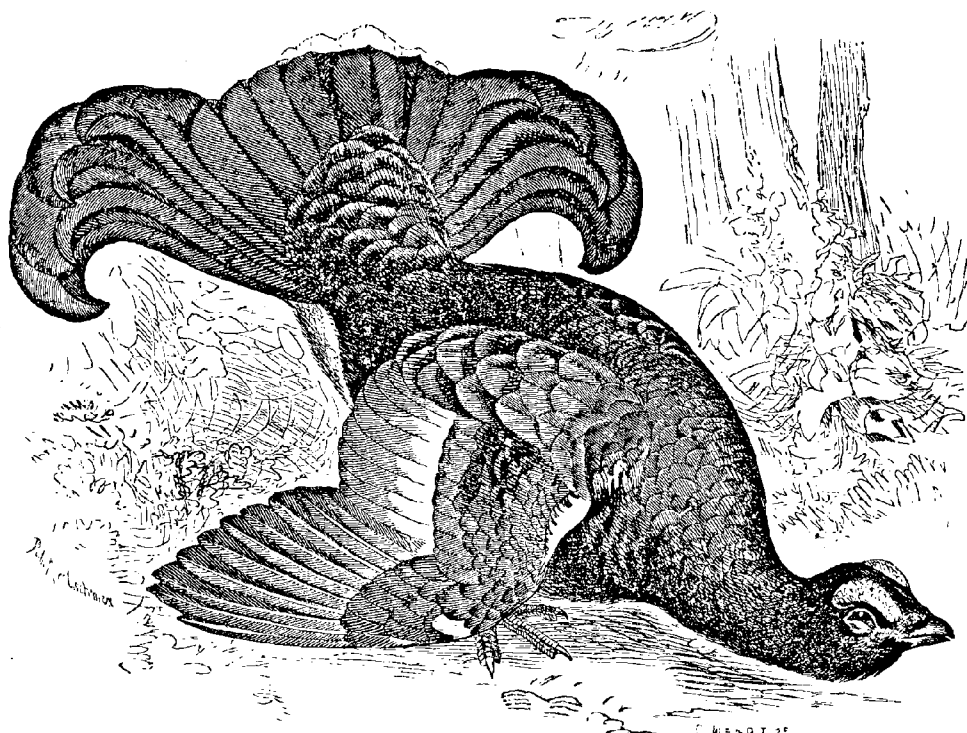
BIRNITZ, Oiseleur.



Cartonnet, Gréte, fils, imp.

LE TETRAS UROGALLE OU COQ DE BRUYÈRE.

Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.



Corbai, Grégoire fils, imp.

Paris, Daillière et Fils, édit.

Fig. 81. Le Lyrure des bouleaux (p. 315)

de les recommander de toutes mes forces à tous les amis de la nature. Jamais, j'en suis convaincu, les tétraonidés n'ont fait le moindre dégât dans nos forêts; ils ne sont pas même capables de nuire à de jeunes plants. Les cerfs et les chevreuils causent des dommages aux taillis, on peut même reprocher au lièvre plus d'un méfait; mais pour ce qui est des oiseaux dont il est question, de sérieuses observations démontrent le néant des accusations qu'on a pu porter contre eux. Il est vrai qu'en hiver surtout, ils se nourrissent de feuilles et de bourgeons; mais on ne peut alléguer que ce soient là de bien grands préjudices. Ils ne sont pas nuisibles, et ils font la joie de tous ceux qui aiment et connaissent la forêt; aussi devons-nous les épargner, les protéger contre leurs ennemis, et de ceux-ci, les pires sont les braconniers. Le vrai chasseur n'est jamais un grand destructeur.

LES TÉTRAS — *TETRAO*.

Die Auerhühner, the Capercaillies.

Caractères. — Ce genre, vu l'insuffisance d'attributs caractéristiques, n'est pas accepté par

BREHM.

tous les ornithologistes; ceux qui l'ont adopté admettent pour caractères génériques: une queue, chez le mâle et la femelle, fortement arrondie à son extrémité; les plumes de la gorge très-allongées, chez le mâle.

Le genre a pour type une espèce d'Europe.

LE TÉTRAS UROGALLE — *TETRAO UROGALLUS*.

Das Auerhuhn, the Capercaillie.

Caractères. — Le tétras urogalle ou *coq-de-bruyère* (Pl. XXVII), un des plus grands oiseaux de nos contrées, est en même temps le plus noble de toute la famille des tétraonidés. Il a le sommet de la tête et la gorge noirâtres; la nuque d'un gris cendré foncé, moirée de noir; le devant du cou moiré de cendré noirâtre; le dos noirâtre, comme saupoudré de cendré et de brun roux, le dessus de l'aile brun-noir, fortement moiré de brun roux; les plumes de la queue noires, avec quelques taches blanches; la poitrine d'un vert brillant, presque métallique; le ventre tacheté de blanc et de noir, surtout vers la région anale; l'œil brun, entouré d'un cercle nu rouge-laque vif; le bec couleur de corne. Cet oi-

IV — 350

seau a de 71 à 80 cent. de long, et de 1^m,43 à 1^m,51 d'envergure; la longueur de l'aile est de 41 à 47 cent., celle de la queue de 36 à 39. Il pèse, en moyenne, d'après Geyer, de 5 à 6 kilogrammes.

La femelle est d'un tiers plus petite que le mâle. Elle a la tête et le dessus du cou noirâtres, rayés en travers de jaune roux et de brun noir; le reste du plumage mêlé de brun noir, de jaune roux et de gris roussâtre; les rectrices roux-marron, à raies transversales noires; la gorge et le pli de l'aile d'un jaune marron; la poitrine marron; le ventre roux jaunâtre, varié de raies transversales interrompues, blanches et noires. Elle a de 75 à 82 cent. de long et de 1^m,15 à 1^m,22 d'envergure; la longueur de l'aile est de 36 à 39 cent., celle de la queue de 22 à 25. Elle pèse de 2 à 4 kilogrammes.

Les jeunes, sous leur première livrée, c'est-à-dire lorsqu'ils viennent d'éclore et qu'ils sont absolument couverts de duvet, ont le front d'un jaune roux, relevé par deux raies longitudinales brunes, qui prennent naissance en arrière des narines. Une tache, également brune, couvre la région naso-oculaire. Au-dessus de l'œil est une raie arquée brune; entre les deux yeux sont deux traits brun-noir, qui vont se réunir en arrière. L'occiput est roux, et présente en arrière une bande noirâtre, de laquelle part une raie qui descend le long de la ligne médiane du cou. Les côtés de la tête sont d'un jaune roux, avec une raie brune ou noire en arrière de l'œil. Les plumes du dos sont roux-de-rouille, semées de taches et de raies noires et brunes; celles du ventre sont d'un jaune grisâtre, et celles de la gorge de couleur claire. L'œil est gris-bleuâtre; l'iris couleur de plomb; la mandibule supérieure couleur de corne foncée, l'inférieure couleur de corne claire; les doigts et les ongles sont jaunâtres.

Quelques jours après l'éclosion, les rémiges se montrent; après elles, les plumes du dos et de la poitrine, puis celles de la tête. A ce moment, toutes les petites plumes de la tête, de la nuque, du dos, sont d'un gris noir, à pointe blanche, à tige rayée de jaune roux, à taches transversales noires et jaune-roux; les rémiges sont d'un gris noir, à taches et à bandes jaune roux; les couvertures supérieures de l'aile ressemblent aux plumes du dos; le ventre est jaune-roux, à taches et à raies brunes.

Ce premier plumage ne tarde pas à être remplacé par un second. Les plumes de la tête et de la nuque sont alors d'un jaune roux, à bandes

transversales, à lignes disposées en zigzag, noires et brunes; celles du dos ont le même dessin sur un fond brun-roux; l'œil est entouré d'un cercle tacheté de blanc et de noir; la gorge est blanchâtre, bordée de gris foncé et semée de taches transversales de même couleur; la partie antérieure du cou est blanc-roussâtre, à bandes transversales noires; vers la pointe, la tige des plumes est rousse. Le jabot est jaune-roux, varié de taches blanchâtres; le ventre est couvert de plumes blanches et jaune-roux, rayées transversalement de brun. L'œil est bleuâtre, l'iris gris; le bec et les pattes sont couleur de corne; les ongles blanchâtres; les tarses couverts d'un duvet gris.

Jusqu'à cette époque, mâles et femelles ont le même plumage; ils ne diffèrent que par la taille. Mais la femelle va maintenant revêtir peu à peu son plumage définitif, tandis que le mâle muera encore une fois. Celui-ci a alors la tête gris-noir, moirée de gris cendré clair, à reflets roux dans sa partie antérieure; la nuque et les côtés du cou sont gris cendré, parcourus de très-fines lignes en zigzag, tirant sur le jaunâtre; le croupion et le bas du dos sont de même couleur, le haut du dos est d'un brun roux mat, avec des lignes en zigzag d'un brun noir. Les rémiges sont obtuses, d'un gris noir et parsemées de taches d'un roux-châtain mat; les plumes du bras, ainsi que les tectrices supérieures de l'aile, sont d'un brun-roux foncé, avec une tache blanchâtre vers la pointe; en outre, elles sont parcourues de lignes en zigzag, noirâtres, très-étroites. Les plumes de la gorge sont gris-blanc, à tige noirâtre ou gris foncé vers l'extrémité; celles du devant du cou sont blanchâtres, tachetées et moirées de noirâtre et de gris cendré; celles qui recouvrent le jabot sur la ligne médiane sont noires, avec la tige rousse et grise vers l'extrémité; les autres sont mêlées de roux, de noir et de brun noir. A la poitrine, les plumes de la région médiane sont noires, tachetées de roux, à pointes blanches; celles des parties latérales sont d'un brun-roux mat, à pointes blanches, et parcourues de lignes en zigzag noires; celles du ventre et des jambes sont blanches et grises. L'œil est noir; l'iris brun; le bec couleur de corne; les tarses, jusqu'à la naissance des doigts, sont couverts d'un duvet blanchâtre; les doigts sont couleur de corne, les ongles ont la même teinte, mais plus foncée en arrière qu'en avant.

Quand le jeune mâle a atteint la moitié de sa taille, ses plumes définitives apparaissent: d'a-

bord celles des ailes et de la queue, puis celles des flancs, de la poitrine, et enfin du reste du corps. Mais ce n'est que lorsqu'il a fini de grandir que toutes sont développées.

Distribution géographique. — Le tétras urogalle habitait autrefois toutes les grandes forêts de l'Europe et du nord de l'Asie ; actuellement, il a disparu de bien des localités. Cependant, son aire de dispersion est encore fort étendue ; la guerre qu'on lui a faite l'a détruit sur certains points, mais n'a point reculé les frontières de son habitat. Blasius donnait les Alpes comme la limite la plus méridionale de l'aire de dispersion de cet oiseau ; depuis, on l'a observé dans le midi de l'Europe. Au musée de Madrid se trouvent plusieurs coqs de bruyère, qui, m'a assuré le directeur, avaient été tués sur le versant espagnol des Pyrénées ; von der Mühle reçut un coq de bruyère de Brathori, où cet oiseau paraît ne pas être rare ; il en est de même en Anatolie, et il se montre aussi en Eubée. Lindermayer, plus tard, le vit commun dans les forêts de l'Acarnanie. De là, en se dirigeant vers le nord, on rencontre le tétras urogalle dans toutes les grandes chaînes de montagnes ; dans les Alpes, les Karpathes, le Jura, l'Odenwald, les Fichtelgebirge, les montagnes de Bohême et de Thuringe, dans le Harz ; mais il est partout en très-petit nombre et comme solitaire ; il n'abonde que dans le nord de l'Europe, dans les grandes forêts de la Russie et de la Scandinavie, et aussi dans tout le nord de l'Asie, jusqu'au Kamtschatka. Dans le Schonen, d'après Wallengreen, les coqs de bruyère ont beaucoup diminué en nombre ; on les trouve dans tout le reste de la Suède, sauf en Gothie, mais surtout dans les provinces du centre, et au nord, jusqu'en Laponie, où ils s'arrêtent au 60° de latitude boréale. D'après Radde, ils ne seraient pas rares dans les forêts de la Sibérie ; mais à l'ouest des montagnes de la Pomme, ils seraient remplacés par une espèce plus petite : c'est celle probablement que Kittlitz trouva au Kamtschatka, et que Middendorf a nommée *Tetrao urogalloides* ; espèce qui me paraît être la même que celle que mon père a décrite en 1831, sous le nom de *Tetrao maculatus*, et dont il a constaté la présence en Allemagne.

Mœurs, habitudes et régime. — Le tétras urogalle préfère les forêts des montagnes à celles de la plaine, mais ce qu'il lui faut, avant tout, ce sont de vastes étendues de bois. Il cherche surtout les forêts où les essences sont mélangées ; cependant on le rencontre souvent dans les bois

de conifères, exceptionnellement dans ceux où ne se trouvent que d'autres essences. Hartig croit le contraire, mais tous les autres observateurs sont d'un avis opposé au sien, et l'on sait d'ailleurs que dans tout le nord de l'Europe et de l'Asie ce sont les conifères qui dominent. Je ne trancherai pas la question de savoir si, comme le prétendent certains auteurs, le coq de bruyère se tient toujours sur le versant méridional des montagnes ; ce qui est certain, c'est qu'il habite les forêts composées d'arbres vieux et élevés, riches en sources et en cours d'eaux, et entourant des fourrés, des bruyères, des arbustes à baies. Il aime assez les sols bourbeux.

Le tétras urogalle est un oiseau sédentaire, mais non dans toute l'acception du mot. Quand le froid est vif et persistant, que la neige est abondante, il quitte momentanément les hauteurs, où il revient dès que la température se radoucit. Dans la zone moyenne, dans la région des collines, il erre souvent d'un lieu à l'autre, sans que l'on puisse donner de ce fait une raison suffisante. Faisons cependant remarquer que l'on n'a pas encore établi d'une façon irréfutable l'existence de ces migrations ; car, comme mon père l'a dit, comme Geyer l'a confirmé, dans les hivers rigoureux, le coq de bruyère reste souvent des semaines entières sur les arbres, sans descendre à terre, ce qui a pu induire en erreur les observateurs, en leur faisant croire que l'oiseau avait vidé les lieux. « Ce qu'il y a de singulier, dit mon père, c'est que le coq de bruyère reste souvent huit jours sur un arbre, sans descendre à terre ; il en mange alors presque toutes les aiguilles. » Geyer, qui ne connaissait pas ce que mon père avait dit à ce sujet, s'exprime ainsi : « Je fus étonné de ne pas trouver un seul coq de bruyère. Je m'informai de divers côtés, personne ne put me donner d'autre réponse que celle-ci : Ces oiseaux ont dû émigrer. Mais l'énigme fut expliquée un jour que je trouvai une bande d'environ vingt coqs et poules sur le flanc d'une montagne exposée au soleil. Je les y vis plusieurs jours se nourrir d'aiguilles et de bourgeons de sapin, et il ne me fut pas possible de trouver la trace d'un seul sur la neige. »

En temps ordinaire, le tétras urogalle reste à terre toute la journée ; il recherche surtout les endroits exposés aux premiers rayons du soleil levant, là où la forêt présente des clairières couvertes de bruyères, de myrtilles ou de framboisiers, et situées à proximité de quelque ruisseau limpide. Au milieu de ces conditions, on le voit courir sur le sol, grimper sur les buissons,

chercher sa nourriture, ne s'envoler que si quelque chose d'extraordinaire vient frapper son attention. Vers le soir, le coq et la poule se séparent, et cherchent chacun de son côté un arbre pour passer la nuit. Rarement, l'oiseau s'élève jusqu'au sommet de l'arbre qu'il a trouvé à sa convenance; il reste d'ordinaire vers le milieu et en redescend le lendemain matin.

Le coq de bruyère se nourrit de bourgeons, de feuilles, d'aiguilles de sapin, de trèfle, d'herbes, de baies sauvages, de graines et d'insectes. Le coq, surtout quand il est en amour, prend une nourriture plus grossière que la poule ou les petits. « J'ai examiné, dit mon père, le contenu du jabot de dix coqs de bruyère, pendant leurs amours; je n'y ai trouvé que des aiguilles de pin et de sapin. On dirait qu'à ce moment l'oiseau ne prend pas le temps de chercher longuement sa nourriture, et qu'il se contente de ce qu'il trouve sous son bec. Cependant, de la différence de goût que présente la chair du coq, comparée à celle de la poule, je crois que celui-là se nourrit surtout de bourgeons de conifères, tandis que celle-ci prend des aliments plus délicats. De là provient sans doute que la chair du vieux coq est dure, sèche, à peine mangeable, si elle n'est assaisonnée d'une façon particulière, tandis que celle de la poule est délicate et savoureuse. Jusqu'à dix-huit mois, le coq est très-bon aussi; mais à cet âge, il n'a pas encore quitté sa mère, et a partagé son régime. » Ces oiseaux ont besoin d'avaler du sable, du gravier, pour faciliter la trituration de leurs aliments, aussi en trouve-t-on toujours dans leur estomac. Le tétras urogalle va s'abreuver plusieurs fois par jour.

De toutes les nombreuses histoires du tétras urogalle, celle qu'a publiée mon père en 1822 est encore la meilleure et la plus complète. En la reproduisant, je n'y ajouterai que quelques détails empruntés à l'intéressant ouvrage de mon ami, le forestier Dominique Geyer (1), un passionné chasseur de tétras.

« Le coq de bruyère, dit mon père, est lourd et craintif. Il marche rapidement, moins cependant que la perdrix, l'outarde, le pluvier. Il porte le corps presque horizontal et seulement un peu penché en arrière, le cou légèrement incliné en avant. Lorsqu'il est perché, sa posture varie. Il a le corps tantôt horizontal, tantôt redressé; le cou allongé en avant ou relevé. Il ne se perche pas seulement sur les basses branches, on le voit aussi près de la cime, quand l'arbre est as-

(1) Geyer, *Die Auerhahn Batze*.

sez fort pour le porter. Il court à terre pour chercher sa nourriture. Son vol est lourd et bruyant; il bat des ailes avec précipitation, et file presque en ligne droite. Ni le mâle ni la femelle ne volent loin; ils se posent bientôt sur un arbre. Lorsque l'oiseau se lève de terre pour aller se percher, ses ailes produisent un grand bruit, qui s'entend de loin. Le coq et la poule sont très-craintifs. Leur vue, leur ouïe sont très-perçantes, mais leur odorat est bien peu développé. Grâce à la perfection de leurs sens, ils découvrent de loin l'approche d'un danger. » Geyer s'exprime presque dans les mêmes termes : « Pour reconnaître, ajoute-t-il, quelle pouvait être la finesse de leur odorat, j'ai approché des coqs de bruyère en amour, en me mettant sur leur vent, et jamais je n'ai remarqué qu'ils m'aient découvert de cette façon. Je puis en conclure que leur odorat est peu développé. »

Par le mauvais temps, la tempête, le tétras urogalle semble perdre de son naturel farouche. « Je connais le fait, dit mon père, d'un coq de bruyère auquel, en hiver, on tira plusieurs coups de fusil, sans le faire déloger de l'arbre où il était perché depuis plusieurs jours. D'ailleurs, en hiver, on parvient, bien mieux qu'en été, à approcher ces oiseaux à portée de fusil. Les femelles, que les chasseurs protègent, sont par cela même moins craintives que les mâles. »

Dans toute son allure, le tétras urogalle se montre un véritable gallinacé. Le coq est colère, querelleur, jaloux, autant du moins que l'on peut en juger par des individus captifs. Il se bat avec ses semblables en quelque saison de l'année que ce soit; aussi est-il forcé de mener une vie solitaire. Vis-à-vis des femelles, il se montre un despote farouche. Autant il est fou d'amour lors de l'accouplement, autant il est indifférent pour sa compagne, hors de cette saison. J'ai vu chez des individus captifs combien il est dangereux de laisser ensemble un couple de ces oiseaux. Souvent le coq fond sur la femelle sans aucune cause apparente, et la maltraite sans pitié. On peut encore bien moins mettre un coq de bruyère avec des femelles de birkan; il les maltraite sans cesse, et même les tue. Le contraire, il est vrai, a été observé; on a même pu obtenir en captivité des métis de tétras urogalle et de l'yrure birkan. Entre deux mâles, éclatent des combats acharnés; il y a cependant des exceptions : là où ces oiseaux sont très-communs, il arrive que plusieurs coqs se réunissent vers la fin de l'été et en automne, et demeurent ensemble plus ou moins longtemps.

Tout le monde sait que les coqs, au moment des amours, sont excités au plus haut point; aucun ne l'est au même degré que le tétras urogalle. Les autres ont comme lui des transports ardents, mais ils les témoignent d'une façon gracieuse, tandis que le mâle du tétras ne peut même alors dépouiller sa lourdeur naturelle, et sa singularité en paraît plus extraordinaire. Chez les jeunes, c'est en automne que s'éveillent les désirs de la reproduction, du moins admet-on que ce sont eux qui entrent alors en amour; les plus vieux ne se montrent excités qu'au printemps. La période des amours commence et finit à époque fixe. Ce n'est qu'à ce moment que le chasseur intelligent les tire; aussi a-t-il étudié leurs façons d'agir avec le plus grand soin, et ce que nous en savons, c'est moins peut-être aux naturalistes qu'aux chasseurs que nous en sommes redevables.

Lorsque le tétras urogalle commence à entrer en amour, tout est encore silencieux dans la forêt; c'est tout au plus si l'on entend déjà les sifflements du merle et, quand l'année est exceptionnellement favorable, le chant de la grive chanteuse; pour les autres oiseaux, le printemps n'est pas encore arrivé. Dans les montagnes, tout est encore recouvert d'un linceul de neige; la vallée même n'en est débarrassée que par places. Si les beaux jours sont nombreux en mars, on entend déjà les cris de quelques coqs; mais si le mauvais temps reparaît, « leur bec se gèle de nouveau, » comme le dit Gadamer. Dans la zone moyenne des montagnes, le tétras urogalle est en amour régulièrement du 10 au 12 avril, tandis que dans les hautes montagnes le froid retarde souvent d'un mois encore les manifestations de ses désirs. A cette époque, tous les tétras mâles de la contrée se réunissent dans certains endroits bien déterminés, d'ordinaire sur le flanc de la montagne exposé au levant, là où des arbres jeunes et vieux sont mélangés. A la fin de la journée, les femelles y arrivent aussi, pour assister au spectacle qui va se donner en leur honneur. Vers sept heures du soir, ils se séparent et s'abattent sur les arures en faisant un grand bruit. Hartig a remarqué que les femelles produisaient en volant un bruit particulier, assez semblable à l'aboïement d'un petit chien de chasse. Geyer dit que le coq qui vient de s'abattre, reste plusieurs minutes immobile; il regarde tout autour de lui avec la plus grande attention; le moindre bruit qui lui paraît suspect le décide à quitter la place. Si tout reste tranquille, il meut le cou d'une façon

singulière et fait entendre un cri qu'on a comparé à celui d'un petit cochon: c'est l'indice que les amours commenceront le lendemain. Ce signe n'est cependant pas infaillible; car le coq de bruyère a un très-grand pressentiment du temps. « Assez souvent, dit Geyer, pendant l'époque des amours, quand le temps paraît le plus beau, et promet une chasse des plus fructueuses, il arrive que toutes les espérances du chasseur sont déçues; aucun tétras ne se montre. Dans ce cas, on peut être sûr que le mauvais temps arrivera avant vingt-quatre heures. L'oiseau pressent surtout la neige. L'inverse est également vrai. J'ai souvent vu la neige tomber jusque vers minuit, et cependant les tétras se faisaient entendre le lendemain matin; ce qui annonçait le retour d'un beau temps durable. » Souvent, le coq de bruyère commence à être en amour dès le soir. A peine s'est-il abattu, qu'il fait entendre sa voix, qu'il tombe à terre, s'y joue, chasse devant lui les femelles, en faisant les sauts les plus comiques, et finit par s'accoupler. Mais c'est là une exception. Lorsqu'il fait mauvais, qu'il neige, le coq de bruyère n'est en amour que très-rarement, et probablement Geyer a raison quand il dit que les ardeurs intempestives dont on est quelquefois témoin, ne sont excusées que par la grande jeunesse de l'oiseau. Lorsqu'il fait beau, le tétras mâle commence son manège dès que les premières lueurs grises se montrent à l'orient, vers deux ou trois heures du matin. Celui qui veut y assister doit donc vers minuit s'arracher aux douceurs du sommeil, et être à son poste d'observation à deux heures, ou deux heures et demie au plus tard.

Le manège commence par des claquements de bec, et, dès ce moment, s'éveille l'attention du chasseur, jusqu'à ce que retentisse le premier cri, cette musique divine pour tant d'oreilles, et bien faite pour accélérer le pouls du chasseur. « Le coq, dit mon père, étend la tête, mais non pas invariablement vers le levant, comme on l'a prétendu; il la porte en avant, hérissé les plumes du cou et de la tête, pousse des sons rauques, qui se précipitent de plus en plus, jusqu'à un dernier cri. Il *réroud* ensuite, c'est-à-dire qu'il fait entendre des bruits siffants semblables à ceux d'une meule à aiguïser, et réunis en plusieurs phrases; la dernière note est traînante. D'ordinaire, en commençant son chant, plus rarement au milieu d'une phrase, il lève la queue, dans une position intermédiaire entre la verticale et l'horizontale, et l'étale en même temps; il écarte légèrement les ailes et les laisse pendre. Il trotte

un peu sur sa branche lorsqu'il fait entendre son premier chant ; quand il rémoud , il hérissé presque toutes ses plumes et se retourne. Il ne met pas toujours dans son chant la même régularité. Quelquefois il s'arrête dans sa première phrase, avant de lancer sa note terminale ; d'autres fois, c'est pendant qu'il rémoud ; quelquefois encore il se borne à pousser des sons claquants. Parfois, dans la même matinée, le coq de bruyère fait entendre successivement des cris réguliers et irréguliers. On a souvent essayé, mais toujours en vain, de noter le chant du tétras urogalle. Geyer a approché de la réalité, sans toutefois l'atteindre. « La première note, dit-il, peut se rendre par *tæd*, puis suivent *tæd*, *tæd*, *tæd*, et toujours avec plus de vitesse *tæd*, *æd*, *æd æd æd æd*, etc. jusqu'à la note terminale, *glack*, qui est plus forte, plus retentissante que les précédentes. Puis il fait entendre ce bruit singulier, fantastique, que personne n'a pu imiter jusqu'à présent et n'imitera probablement jamais. Ce bruit dure environ trois secondes et demie, jamais plus de quatre ; on peut le comparer à celui qu'on fait en aiguisant un long couteau de table sur une meule. On pourrait le noter : *heide heide heide heide heide heide heide heiderie*. » J'ai remarqué que notre tétras urogalle du Jardin zoologique de Hambourg, qui entre régulièrement en amour tous les printemps, commence à chanter le bec largement ouvert. Il produit, selon toute probabilité, le premier bruit qu'il fait entendre en contractant fortement les muscles du larynx. Toujours est-il qu'on voit parfaitement combien son larynx se meut fortement, lors de la production de ce son.

A mesure qu'il reprend son chant, le tétras mâle se montre de plus en plus excité. Il monte et descend le long de sa branche, saute de l'une à l'autre, lève une patte, et arrive à un tel état d'animation, qu'il oublie tout le reste. La détonation d'une arme à feu même ne le trouble pas. Tous les mâles de tétras urogalle, dit mon père, sont également sourds pendant qu'ils rémoulent ; mais ils ne sont point aveugles. Nous nous rendîmes un jour à la chasse de cette espèce ; l'un de nous fut obligé, pour surprendre l'oiseau, de traverser une clairière ; aussitôt, le coq cessa de rémoudre, et resta silencieux, preuve qu'il avait aperçu le chasseur. Une autre fois, nous fîmes feu sur un coq de bruyère en train de rémoudre. Il n'entendit pas le bruit, mais il vit parfaitement la lueur de la détonation. Dans une autre occasion, nous remarquâmes un tétras mâle qui cessa subitement de rémoudre dès que

l'on agita au-dessous de lui un mouchoir blanc. » Mon père croit que la forte pression de l'air qu'il agite, le bruit qu'il fait lui-même sont les causes de cette surdité transitoire. Je ne puis partager cette manière de voir, et je donne raison à Gadamer, qui l'attribue à la grande excitation dans laquelle l'oiseau est plongé. Pendant qu'il chante, le tétras mâle relève sa tête verticalement, et il peut arriver alors que ce qui se passe au-dessous de lui ne frappe pas ses yeux, d'autant plus que, dans ce mouvement, la membrane clignotante recouvre plus de la moitié du globe de l'œil. Il voit et il entend, cela ne fait aucun doute, et je puis, par mes propres observations, confirmer les expériences ingénieuses de Gadamer. « J'ai possédé pendant quatre ans, dit ce naturaliste, un coq de bruyère apprivoisé, et j'ai eu le plaisir de l'entendre tous les printemps, au moment des amours. Il me vint à l'idée de faire des expériences sur sa vue et son ouïe ; mon père m'aida en cela. Ce coq continuait à chanter, lors même qu'on en était assez près pour le toucher avec la main. Je me plaçai donc à côté de lui. Mon père, le fusil chargé, s'éloigna d'une quarantaine de pas, et dès que l'oiseau commença à rémoudre, il fit feu. Le coq tourna vivement la tête de son côté, et montra par ses allures qu'il avait parfaitement entendu le bruit, mais il continua à rémoudre. Cette expérience fut répétée une dizaine de fois, et toujours le tétras tourna la tête. Je fis éclater une capsule, il l'entendit encore. Pendant les amours, ce coq était très-méchant, et mordait tout ce qui l'approchait ; c'est ce qui me servit à faire une expérience sur sa vue. Pendant qu'il rémoulait, j'avancai la main, comme pour lui toucher la tête ; mais, à chaque fois, je dus vivement la retirer, car il lui portait des coups de bec, sans cesser de rémoudre. Avait-il le dos tourné et rémoulait-il, il se retournait brusquement quand on voulait le saisir par la queue. »

L'excitation dans laquelle cet oiseau se trouve plongé au moment des amours, explique en quelque sorte comment il fait souvent les plus grandes folies. Ainsi Wildungen parle d'un mâle tétras qui se précipita sur un bûcheron et lui porta de grands coups d'aile et de bec ; le bûcheron eut mille peines à se débarrasser de l'agresseur. Un autre coq de bruyère, toujours d'après le même auteur, s'élança dans les champs, sauta après les chevaux d'un laboureur et les effraya ; un troisième attaquait quiconque s'approchait du lieu où il avait établi sa demeure. « Il y a plusieurs années, dit mon père, vivait

non loin de chez moi un coq de bruyère, qui avait attiré sur lui l'attention générale. Pendant la saison des amours, il se tenait tout auprès d'un chemin assez fréquenté, et montrait qu'il n'avait à ce moment aucune peur des hommes. Au lieu de s'enfuir, il s'approchait d'eux, leur courait après, leur mordait les jambes, leur donnait des coups d'aile : il était difficile de l'éloigner. Un chasseur s'en empara et le porta à deux lieues plus loin. Le lendemain, il était revenu à son ancienne place. Un homme l'enleva et le prit sous son bras, pour le porter au forestier. Il se laissa prendre très-tranquillement ; mais dès qu'il vit sa liberté en danger, il commença à se défendre avec ses pattes, et déchira les vêtements de son ravisseur, qui dut se résoudre à le lâcher. Pour les gens crédules, il était devenu un animal extraordinaire. Il surprit souvent des voleurs de bois ; aussi, dans toute la contrée, courait la légende que les forestiers avaient fait entrer en lui un mauvais esprit, et le contraignaient d'apparaître là où ils ne pouvaient aller eux-mêmes. Ce fut cette croyance superstitieuse qui sauva cet oiseau pendant plusieurs mois : un beau jour, il disparut, et on n'a jamais su comment. Probablement quelque esprit fort, car il y en a aussi dans nos contrées, l'avait pris et tué. »

Généralement, la fureur, le courage du mâle tétras urogalle ne sont pas aussi prononcés ; mais toujours, à l'époque des amours, il est d'une humeur querelleuse. Un vieux coq n'en souffre pas de jeunes, surtout quand ils sont en amour, dans un circuit d'environ trois cents pas autour de lui ; et il engage avec ses rivaux des combats à mort. Dans les cas les plus heureux, l'un des combattants est grièvement blessé à la tête ; mais souvent il arrive qu'il reste sur la place. Les jeunes mâles qui sont dans le voisinage d'un vieux, ne poussent, d'après Geyer, que des cris faibles et interrompus.

Le mâle exécute son singulier manège jusqu'au lever du soleil : il est au plus haut point d'excitation au moment où le jour apparaît. On a remarqué que les mâles tétras étaient surtout ardents quand la lune brille. Lorsque le jour est venu, le coq va rejoindre les femelles, qui se tiennent à une petite distance. Parfois, une d'elles s'approche de lui et l'appelle par le cri *bak, bak*, qui semble une expression de tendresse. Il ne résiste pas à un pareil appel. Comme une pierre, il se laisse tomber de l'arbre et danse à terre d'une façon fort comique. Mais, le plus ordinairement, il est obligé de poursuivre les femelles, et de voler assez loin. « Quand il

est près des femelles, dit encore mon père, le coq tourne plusieurs fois autour d'elles, puis s'accouple. Combien de femelles un mâle peut-il satisfaire dans une seule matinée ? Je ne saurais le dire. Il est rare qu'il en ait plus de trois ou quatre autour de lui, et il lui est difficile d'en rassembler autant qu'il pourrait le désirer. Les femelles semblent avoir plus de penchant pour un mâle que pour un autre ; de là, naissent souvent des combats acharnés entre les rivaux. Ceux-ci déploient une telle ardeur, qu'on peut parfois les prendre avec la main. Quelques coqs n'arrivent pas à s'accoupler, et sont encore en amour au mois de mai, quelquefois en juin et en juillet ; mais ce sont là de rares exceptions. Lorsque le temps est beau et sec, le manège dont nous venons de parler précède toujours l'accouplement, ce qui n'arrive pas quand le temps est humide.

Après trois ou quatre semaines de poursuites, les mâles tétras se retirent vers leurs anciennes demeures, et les femelles se mettent à construire leurs nids : chacune choisit à cet effet une place convenable. Ce nid est une dépression creusée dans le sol, derrière quelque vieille souche, quelque pin rabougri, dans une touffe de bruyère ou dans un petit buisson ; il est à peine tapissé de quelques branches sèches. « Malheureusement, dit Geyer, la femelle n'est pas assez prudente pour choisir un emplacement où elle soit à l'abri des attaques des carnassiers et de l'homme ; c'est précisément le contraire qu'elle semble faire. La plupart des nids sont en effet placés tout au bord d'un ravin ou d'un sentier, et cela contribue à expliquer la rareté de cet oiseau. Le nombre des œufs varie selon l'âge de la femelle : les jeunes en ont rarement plus de six ou huit, les vieilles en ont de six à douze. Ces œufs sont petits relativement à la taille de l'oiseau ; ils n'ont que de 65 à 73 millim. de long, et de 50 à 55 millim. de large ; ils sont allongés, arrondis à un bout, obtus à l'autre, à coquille assez mince et lisse, à pores peu visibles. Leur couleur fondamentale est le gris jaune, le jaune sale, plus rarement le jaune brunâtre. Ils sont parsemés de taches et de points plus ou moins serrés d'un jaune-brun sale, d'un brun châtain ou d'un brun clair. La mère les couve avec un dévouement souvent remarquable. Ainsi, d'après Geyer, on peut, surtout à la fin de l'incubation, la prendre avec la main, l'enlever de dessus ses œufs et la replacer dans son nid sans qu'elle cherche à s'enfuir. On peut, grâce à cette particularité, protéger tous les nids

qui sont exposés à être dévastés, en les entourant d'une sorte de palissade, et en ne laissant qu'une ouverture juste suffisante pour permettre à la femelle d'y passer.

« Après l'éclosion, les jeunes courent presque aussitôt : il leur suffit de quelques heures pour se sécher. Leur mère les conduit avec une tendresse incroyable. Il est touchant de voir avec quels cris elle accueille l'homme qui arrive près de sa jeune bande. En un instant, tous les petits ont disparu et ils savent si bien se cacher, qu'il est difficile d'en apercevoir seulement un. La couleur de leur livrée sert surtout à les rendre invisibles. Souvent j'ai eu des bandes entières à mes pieds ; les jeunes ne pouvaient encore voler, et cependant il m'arrivait rarement d'en découvrir. Ils sont moins heureux lorsqu'un renard à l'odorat subtil les surprend. La mère court à trois ou quatre pas au-devant de lui, et va voletant, comme si elle était paralysée. Parvient-elle par ce stratagème à éloigner le renard de l'endroit où sont les jeunes, elle s'élève subitement dans l'air, et revient vers sa progéniture. Ses cris *glouck, glouck*, indiquent que tout danger est passé, et aussitôt les petits d'accourir. »

Les jeunes tétras urogalles croissent très-rapidement. Ils se nourrissent presque exclusivement d'insectes. Leur mère les conduit dans des endroits favorables, creuse le sol, les appelle par son cri *back back*, leur met sur le bec une mouche, une larve, une chenille, un ver de terre, une limace, etc., et leur apprend ainsi à manger. Ils sont très-friands de larves de fourmis ; aussi la mère va-t-elle souvent avec eux sur la lisière des bois, à la recherche des fourmillières. En trouve-t-elle une, elle la fouille jusqu'à ce que les larves soient à découvert, et toute la petite famille de se repaître de ce mets, pour elle si délicieux. Peu à peu les jeunes mangent les mêmes substances que la mère. Au bout de quelques semaines, ils ont des plumes assez grandes pour pouvoir voler et se percher ; mais ce n'est qu'assez tard, comme nous l'avons vu en faisant la description des jeunes, que leur plumage devient complet.

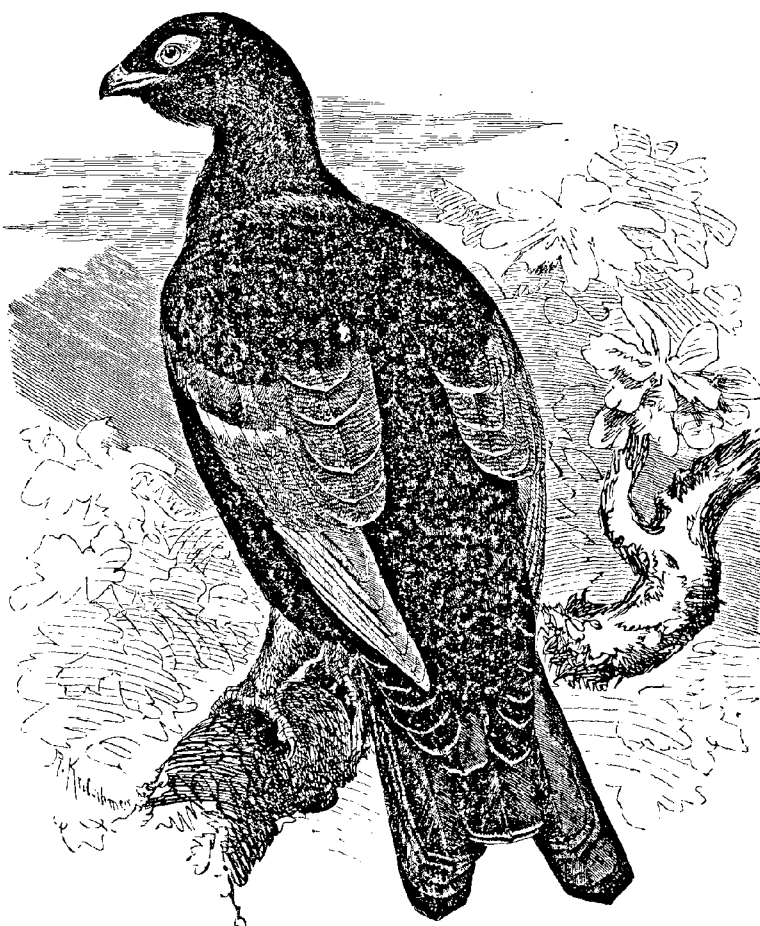
Vers la fin de l'automne, la petite famille se sépare ; les jeunes femelles restent avec leur mère, les jeunes mâles errent en communauté ; mais déjà ils font entendre leur voix, se battent quelquefois et au printemps suivant ils mènent tout à fait la vie des adultes.

Outre le renard et le milan, bien d'autres ennemis menacent encore le tétras urogalle. Les vieux coqs, il est vrai, échappent à la plupart des

carnassiers, grâce à leur prudence et à leurs habitudes presque exclusivement arboricoles. Les jeunes, les œufs surtout, deviennent la proie des rapaces et des carnassiers ; les femelles sont souvent enlevées par l'aigle et le grand-duc. Tous les mammifères carnassiers, tous les rapaces, la corneille elle-même, mangent les œufs de cette espèce ; trop souvent aussi ces œufs tombent entre les mains de gens ignorants ; ainsi plus d'un berger, plus d'un bûcheron se régale le soir d'une omelette dont leurs poules domestiques n'ont pas fait les frais.

Chasse. — Ce n'est que là où la chasse est sagement réglementée que les tétras sont convenablement protégés. Nul chasseur intelligent ne tue une femelle ; il ne chasse que le mâle, et encore le chasse-t-il seulement au temps des amours. C'est, du reste, ce que comprendra facilement tout chasseur qui, ne serait-ce qu'une fois, s'est mis en campagne pour observer cet oiseau, et le tuer, si possible. Pour le chasser, il faut être passé maître ; car, même dans ses transports d'amour, le tétras urogalle ne se défait pas de sa prudence ordinaire, et un chasseur très-expérimenté seul peut le surprendre. Mais c'est la difficulté même de cette chasse qui en fait le charme. « Aux dernières clartés de la lune, dit de Kobell, on traverse la forêt ; si le ciel est sombre, on allume une torche. Le chemin passe entre des arbres élevés, dont les troncs séculaires prennent aux lucurs vacillantes des flambeaux des aspects fantastiques. L'attention est tendue. De temps à autre, on s'arrête pour écouter le cri d'appel du coq, appel qui transporte le chasseur bien plus peut-être que la femelle, à laquelle il s'adresse. Souvent, tout espoir est déçu ; le coq ne se trouve pas ce jour-là en bonne humeur. Enfin son cri a retenti dans la forêt, et le chasseur en est ému jusqu'au fond de son cœur. » Mais pour approcher l'oiseau, il faut de la prudence, un mouvement trop brusque suffit pour l'effaroucher. « Quand il a lancé son premier cri, dit Geyer, le chasseur fait deux ou trois grands pas en avant, s'arrête et attend de nouveau que ce cri recommence, pour continuer son approche. Il arrive enfin à portée ; il voit l'oiseau ; il arme son fusil, le met en joue au moment où il commence à chanter, attend qu'il ait fini, et fait feu quand il recommence. »

D'après cette description, on pourrait croire que la chasse du tétras urogalle est chose très-facile. Il n'en est pourtant rien. La fièvre s'empare du chasseur le plus froid ; il ne peut retenir les



Corheil, Gréty Fils, impr.

Paris, Baillière et Fils, éd.

Fig. 82. Le Lyrurus intermédiaire (p. 323).

battements de son cœur; il lui est difficile d'étouffer le bruit de ses pas, d'attendre tranquillement et silencieusement que l'oiseau recommence son chant. Souvent, malgré toutes les précautions qu'il a prises, le coq découvre le chasseur et s'envole au moment où celui-ci croit le tenir en son pouvoir. Est-on même arrivé au pied de l'arbre, qu'on ne peut pas toujours découvrir l'oiseau; le crépuscule commençant à peine, il devient difficile de reconnaître l'animal au milieu du feuillage et plus encore de le viser. « Mais quand le plomb a bien porté, quand l'oiseau tombe lourdement et bruyamment au milieu des branches, quand on le tient enfin, alors la joie du chasseur est bien grande, et c'est avec orgueil qu'il orne son chapeau des grandes plumes noires de sa victime. »

Les paysans norvégiens chassent le tétras urogalle comme nous venons de le dire : lui

ВРЕМ.

tendre des collets est pour eux un crime. Dans l'Oberland bernois, d'après Tschudi, la chasse de cet oiseau se faisait, jusqu'à ces derniers temps, d'une façon très-singulière. « Le chasseur, dit cet auteur, se met par-dessus la tête une chemise blanche; il marche avec des patins à neige jusqu'à ce qu'il entende le cri du coq de bruyère. Tant que l'oiseau chante, que, la queue en roue, il exécute ses sauts comiques sur une branche ou sur la neige, le chasseur marche sur lui; quand il se tait, il demeure immobile; si le coq l'aperçoit, il le regarde un instant, et continue son manège jusqu'à ce que parte le coup de feu. »

Sur les bords de l'Énisséi, les paysans s'en vont dans la forêt avec des torches allumées, et assomment à coups de bâton les tétras éblouis par cette clarté subite. Tel est, du moins, le récit des voyageurs; je ne veux pas en discuter ici la véracité.

IV — 351

Captivité. — Un tétras urogalle captif est chose rare. On n'habitue pas aisément cet oiseau au régime qu'on voudrait, et il n'est pas toujours facile de faire éclore ses œufs. Là où ces oiseaux sont communs, on peut sans difficulté trouver leurs œufs et les faire couvrir par une poule domestique, ou mieux encore par une dinde; les jeunes éclosent, mais ils ont besoin de beaucoup de soins, et ils ne prospèrent que très-exceptionnellement. Geyer croit qu'on pourrait obtenir une multiplication artificielle des tétras, à condition de n'épargner ni les frais ni les peines. Il faudrait se procurer des œufs, les faire couvrir par des dindes, et élever les jeunes comme des faisans. « Qu'on leur procure en quantité suffisante des œufs frais de fourmis, une eau fraîche, courante autant que possible, où ils puissent se baigner, et qu'on les protège contre les rapaces et les carnassiers, et on aura réuni toutes les conditions qu'ils réclament pour prospérer. Une condition essentielle à remplir est encore de placer, au bout de quatre semaines, les jeunes avec leur mère, près d'une grande forêt, tout en les surveillant attentivement; ils s'habitueront ainsi peu à peu à la forêt. Celle-ci doit, il est vrai, présenter tout ce que réclament les coqs de bruyère; il faut qu'il s'y trouve des pins, des sapins, des hêtres, des endroits inclinés et exposés au soleil, des ruisseaux limpides, des sources, et surtout qu'il y règne le plus grand calme. Il faut éloigner tout ce qui pourrait troubler ces oiseaux. On sait que les tétras ont abandonné des lieux qui leur convenaient parfaitement à première vue, après que des coupes y ont été faites. La chute de six ou sept troncs d'arbres suffit pour les éloigner d'une localité. » Dans ces conditions, Geyer croit qu'on réussirait parfaitement à élever des coqs de bruyère. Mais les expériences, celles qui ont été faites en Écosse notamment, montrent que la chose est loin d'être aussi aisée. Les coqs de bruyère n'y étaient pas rares autrefois, tandis qu'aujourd'hui ils en ont presque complètement disparu. On voulut les y introduire de nouveau; mais, malgré toutes les précautions dont on eut soin de s'entourer, ces essais échouèrent complètement.

Un de nos éleveurs les plus habiles, Bettel, a tenté d'élever des tétras. « Les coqs de bruyère et de bouleaux, ou *lyrurus tetrix*, sont communs dans nos forêts; il est donc facile de se procurer de leurs œufs; mais il est très-malaisé d'élever les petits; à peine éclos, ils cessent déjà d'obéir aux cris d'avertissement de leur mère couveuse,

et ils ne prennent d'autre nourriture que des insectes, des larves de fourmis, etc. Les laisse-t-on en liberté, ils disparaissent presque immédiatement. Cela m'est arrivé un jour avec des coqs des bouleaux nouvellement éclos, et je n'ai jamais pu retrouver leurs traces. Il y a quelques années, un forestier du voisinage avait découvert un nid de coq de bruyère, dont les petits allaient éclore; il les fit couvrir par une poule domestique, et parvint avec de grandes peines à élever six de ces petits. Il leur avait construit une cabane dans la forêt, et les avait mis dans un endroit entouré de filets, où ils purent croître et se développer librement. » Je pourrai citer d'autres exemples pour démontrer que l'on peut parvenir à élever les jeunes tétras. Mon ami Bodinus y a réussi plusieurs fois, et, chaque année, on le fait en Scandinavie. Mais la difficulté de l'élève du tétras est bien plus grande encore que celle des faisans.

Les vieux tétras ne sont guère faciles à apprivoiser, ni même à habituer à un nouveau régime; les femelles meurent presque régulièrement au bout de quelques jours de captivité. Le Jardin zoologique de Hambourg en a possédé plusieurs, et jamais nous n'avons pu en garder une pendant un an. Voici ce que m'écrivit sur ce point mon collègue Schoepff.

« L'année dernière, un tétras urogalle mâle était en amour, près d'un grand pin, dans la Suisse saxonne. C'était un de ceux que la passion rend fous. Il se précipita sur une femme avec une telle violence, que celle-ci dut se défendre avec un panier qu'elle avait en main. Cette année, il l'attaqua encore, et au même endroit. L'oiseau lui mordait avec fureur les mollets; elle lui jeta son tablier sur la tête, et put ainsi le prendre facilement et l'emmener à la maison, dans un sac qu'elle portait en ce moment avec elle. J'en fus prévenu aussitôt, et j'allai le chercher. Comme il était très-farouche, je le mis dans une cage sombre, et lui donnai des branches de pin, de sapin, des graines de toute espèce, des pommes de terre coupées en petits morceaux, des grains de sable. En outre, je mis dans sa cage un grand vase plein d'eau, et je clouai aux barreaux des branches de pin, pour lui servir de perchoir. Le second jour, je remarquai déjà qu'il préférait les aiguilles de pin à toute autre nourriture, il n'avait touché qu'à peine aux pommes de terre. Au bout de quatre jours il mangea un peu de pain. Le sixième jour, il prit du maïs trempé dans l'eau; mais les aiguilles de pin étaient toujours son

mets favori. Il mangeait rarement des coléoptères, des œufs de fourmis, des vers de farine; il montrait peu de goût pour les baies de sureau; il aimait beaucoup plus les myrtilles, et mangeait rarement des baies de sorbier. Quant aux grains, il ne toucha qu'un peu au seigle, jamais à d'autres. Une seule fois, il mangea du chènevis. Le quatorzième jour, je l'entendis chanter son chant d'amour à une heure et demie du matin. J'allai souvent le visiter avec des étrangers; il s'appriivoisa ainsi peu à peu; et maintenant, il est depuis longtemps dans la basse-cour, et mangé dans la main de chacun du pain blanc ou du pain mollet. Il a complètement mué. »

En Scandinavie, on a fait reproduire plusieurs fois des tétras urogalles en captivité; on les a même croisés avec des lyrures birkhans. Il faut pour cela donner à ces oiseaux un vaste enclos, dans un bois bien exposé; il faut leur fournir un régime qui leur convienne, et surtout se bien garder de les déranger.

LES LYRURES — LYRURUS.

Die Spielhühner, the Black-Grouses, the Black-Cocks.

D'après les théories modernes, le second en grandeur des tétraonidés d'Europe, le *tetrao tetrix*, vulgairement *coq des bouleaux*, *petit coq de bruyère*, est devenu le type d'un groupe à part, dont le principal attribut générique est tiré de la forme de la queue chez le mâle.

Caractères. — Les lyrures ont des formes assez élancées, des ailes courtes, mais plus longues, relativement, que chez le tétras urogalle, bombées en forme de conque, arrondies, à troisième rémige la plus longue; une queue composée de dix-huit rectrices, tronquée chez la femelle, profondément fourchue chez le mâle; les couvertures inférieures de la queue plus longues que les rectrices; les trois paires médianes des rectrices de même longueur, les externes étant plus longues et se recourbant en dehors en demi cercle, de manière à donner à la queue la forme d'une lyre, d'où a été tiré le nom générique *lyrurus* (queue en lyre); un bec de longueur moyenne et fort; des pattes emplumées; les doigts externe et interne de même longueur. Swainson, qui a établi ce genre, fait encore entrer dans les caractères génériques le brillant du plumage du mâle.

LE LYRURE DES BOULEAUX — LYRURUS TETRIX.

Das Birkhuhn, the Black-Grouse.

Caractères. — Le lyrure des bouleaux (*fig. 81*) ou *coq de bruyère à queue fourchue*, *petit coq de bruyère*, *coq des bouleaux*, *tétras à queue fourchue*, *tétras Birkhan*, comme il est nommé par plusieurs auteurs, a la tête, le cou, le bas du dos d'un bleu d'azur à éclats métalliques superbes; les ailes coupées de bandes d'un blanc de neige; les sous-caudales blanches; tout le reste du plumage noir; l'œil brun, avec l'iris bleu-noir; le bec noir; les doigts gris-brunâtre; les sourcils et une place nue qui entoure l'œil d'un rouge vif.

La femelle ressemble à celle du tétras urogalle. La teinte de son plumage est un mélange de jaune roux et de brun roux, à bandes transversales et à taches noires.

Le mâle a 66 cent. de long et un peu plus de 4 mètre d'envergure; la longueur de l'aile est de 33 cent., celle de la queue de 10. La femelle a environ 16 cent. de moins en longueur et 24 cent. de moins en envergure.

Distribution géographique. — Le lyrure de bouleau a à peu près la même distribution géographique que le tétras urogalle. Il descend cependant moins loin vers le sud, et remonte peut-être un peu plus vers le nord. On ne le trouve ni en Grèce, ni en Espagne; il est très-rare dans le nord de l'Italie, et on ne l'y rencontre que dans les Alpes, et très-disséminé. Il abonde dans toutes les montagnes boisées de l'Allemagne centrale; il n'est pas rare dans le Voigtland, le Hanovre, dans certaines parties du Schleswig septentrional et du Jutland, et se trouve en nombre dans toute l'étendue de la chaîne des Alpes, dans la Livonie, l'Esthonie, la Scandinavie, la Russie, la Sibérie jusqu'aux rives de l'Amour.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce qu'il faut au lyrure de bouleau, ce sont des régions où dominant des buissons, que ce soient des bruyères ou des taillis. Il n'aime pas les futaies étendues et préfère celles dont le sol est tapissé de bruyères, de myrtilles, de genêts et d'autres arbustes semblables. Ce qu'il recherche surtout, ce sont les sols tourbeux, où dominant les plantes marécageuses, mais non les marais proprement dits. En Suisse, il se trouve, d'après Tschudi, dans la zone élevée comme dans la zone moyenne des forêts; il monte jusqu'à la limite des arbres, là où les clairières

sont couvertes d'un épais tapis de bruyères et de myrtilles. « Le canton de la Suisse le plus riche en coqs des bouleaux, dit-il, est sans contredit celui des Grisons, et dans ce canton, le val Mingen, petite vallée latérale, peu fréquentée, du Val da Scarl, dans la basse Engadine, vallée rocheuse que couvrent de sombres forêts. Là, on entend au printemps retentir de tous côtés les chants d'amour du lyrure des bouleaux. » Dans les Alpes bavaroises, cet oiseau est commun aussi, surtout dans les endroits marécageux. Près de Weilheims, de Diessen, de Rosenheim, de Reichenhall, on peut souvent, d'après Kobell, voir, à la fin de l'automne et en hiver, de quatre-vingts à cent de ces oiseaux réunis ensemble. Ils sont très-nombreux aussi dans les forêts de la Scandinavie, jusque dans la zone alpine, et il en est de même, d'après Radde, pour le sud-est de la Sibérie. Ce naturaliste rencontra presque tous les jours, sur la rive nord-est du lac Baikal, des femelles couvant, et plus tard il y vit des familles de ces oiseaux. Il apprit qu'en octobre et en novembre, un seul poste de Cosaques, établi dans la contrée du Bas-Benga, avait pris ou tué environ deux cents lyrures des bouleaux. A mesure qu'on remonte vers le nord, le nombre de ces oiseaux diminue.

Dans l'Allemagne centrale, le lyrure de bouleau est un oiseau sédentaire, mais pas complètement toutefois. Dans les hautes montagnes, et dans les contrées du nord, il entreprend des voyages assez réguliers. En Suisse, il quitte deux fois par an, d'après Tschudi, son cantonnement, et erre aux environs. Dans le Simmenthal, on a remarqué qu'à la fin de l'automne il se dirige assez régulièrement vers les montagnes du Valais. Beaucoup de ces voyageurs ne reviennent pas à leur ancienne demeure, mais se dispersent à l'étranger. Dans le nord, ces voyages sont mieux réglés; ainsi, ceux qui habitent les hauteurs, descendent dans la plaine. Radde a constaté, qu'en hiver, les lyrures quittent en grandes bandes les montagnes de la Pomme pour se rendre vers l'Onon moyen, et se fixer dans les îles couvertes de peupliers, où ils trouvent une nourriture abondante. Des émigrations semblables ont lieu sur les rives de l'Amour. On n'a pas encore pu établir si elles ont lieu chaque année.

« Quoique lourd encore, dit mon père, le lyrure de bouleau est plus agile que le tétras urogalle. Il court plus vite, tient seulement le corps un peu penché en arrière et le cou étendu. Lorsqu'il est perché, il est tantôt horizontalement,

tantôt verticalement posé, avec le cou rentré ou relevé. Aux conifères, il préfère les autres essences. Il se tient plus souvent à terre que le tétras urogalle. Malgré ses ailes courtes, il vole bien et en ligne droite; il bat des ailes avec une précipitation incroyable, et franchit un grand espace d'une seule traite. Son vol est bruyant, mais moins que celui du tétras urogalle; il paraît aussi bien plus léger. Ses sens sont très-bien développés. Il voit, il entend, il sent très-bien, et il est très-prudent. »

Tschudi dit qu'il est stupide, qu'il n'a qu'à un faible degré le sentiment des localités, et que sa timidité et sa sauvagerie innées le sauvent bien plus souvent que sa prudence et son jugement. Je ne puis souscrire à cette assertion; car je crois avoir observé le contraire. Très-rarement, le lyrure des bouleaux se laisse surprendre; cela n'arrive qu'en hiver, par les temps de tourmente, que cet oiseau paraît d'ailleurs pressentir. Comme les pigeons, il tient en général toute chose inconnue pour suspecte, et s'enfuit dès qu'il appréhende quelque danger.

Sa voix varie suivant le sexe. Le cri d'appel est un sifflement clair et bref; le cri de tendresse peut se rendre par *back, back*. Mais pendant la période des amours, le mâle déploie une richesse de sons qu'on n'attendrait pas d'un oiseau d'ordinaire aussi silencieux. Les petits pépient.

Son régime diffère notablement de celui du tétras urogalle. Il s'attaque à des aliments plus tendres, à des bourgeons, des feuilles, des baies, des graines et des insectes. En été, il mange des myrtilles, des framboises; en automne, des baies de sureau; il dévore en outre des bourgeons et de jeunes pousses de bruyère, de bouleau, de noisetier, d'aulne, de saule, de hêtre; ce n'est qu'exceptionnellement qu'il se nourrit de jeunes cônes de pin, et il n'en mange presque jamais les aiguilles. Il est très-friand d'une nourriture animale, par exemple, de petits escargots, de vers, de larves de fourmis, de mouches. Les jeunes ne mangent d'abord que des insectes. Les voyageurs que ces oiseaux exécutent dans le nord, ont pour cause le besoin de nourriture. Quand la gelée sévit en Sibérie, on voit le matin, dit Radde, les lyrures des bouleaux perchés sur les peupliers balsamiques, en pincer les branches sèches avec leur bec, pour cueillir les bourgeons résineux. Ces oiseaux ne dédaignent pas les graines, et, en captivité, ils s'habituent parfaitement à ce régime. Ils ont besoin, pour digérer, d'avaler du sable et des graviers.

Le lyrure de bouleau diffère encore du tétras urogalle par sa sociabilité. Il vit en troupes, du moins en automne et en hiver. Il y a bien quelques mâles qui se tiennent à l'écart, et ne rejoignent leurs semblables qu'au moment des amours, mais c'est là une exception. La vie du lyrure présente d'ailleurs de grandes irrégularités, ne serait-ce que par les voyages qu'il est obligé d'entreprendre en hiver. A cette époque, il a souvent de la peine à trouver sa nourriture; ainsi, lorsque la neige est épaisse, il est fréquemment obligé de fouiller longtemps avant de découvrir quelque aliment. Dans les hautes montagnes et dans le nord, lorsque le temps est mauvais, ces oiseaux se réunissent, comme le dit Gesner; ils laissent la neige les recouvrir, et attendent sous cet abri que le mauvais temps soit passé. A ce moment, leur sobriété est mise souvent à de rudes épreuves. Mais l'état atmosphérique s'améliore, et au printemps, les beaux jours sont revenus pour eux. A peine la neige est-elle fondue, que les amours commencent.

Parmi les chasseurs, il en est beaucoup qui allèguent qu'aucun oiseau n'est aussi attrayant que le lyrure de bouleau, lorsqu'il s'agit du jeu d'amour, et qui le mettent, sous ce rapport, bien au-dessus du tétras urogalle. Ce qui est certain, c'est que celui qui a assisté une fois au spectacle des amours du lyrure des bouleaux ne l'oubliera jamais. Bien des choses contribuent d'ailleurs à l'embellir; les lieux, la saison encore peu avancée, le nombre des mâles en amour, les variations de leurs danses, leur beauté, leur agilité.

En Allemagne, les amours du lyrure commencent quand les bourgeons des bouleaux se gonflent, c'est-à-dire vers la seconde quinzaine de mars; elles durent jusqu'au mois de mai; dans les hautes montagnes et dans le nord, elles commencent plus tard, et continuent jusqu'en juin ou même en juillet. Et même, à la fin de l'automne on entend encore quelques-uns de ces oiseaux pousser des chants singuliers, comme pour se préparer pour le printemps prochain.

Pour ses exercices amoureux, le lyrure des bouleaux choisit dans la forêt un endroit découvert, une prairie, une coupe où les jeunes arbres ne peuvent le gêner. Il y apparaît le soir, se perche sur un arbre, et fait entendre à plusieurs reprises son chant, jusqu'à la tombée de la nuit. Le matin, de bonne heure, il quitte l'endroit où il a dormi et descend à terre; car, pour sa danse, il a besoin d'un grand espace. Là où ces oiseaux sont communs, ils se

réunissent plusieurs ensemble. D'après Nilsson, on en verrait de trente à quarante, et même cent ainsi rassemblés. Le premier mâle qui se montre pousse quelques cris piaillants, il se tait un instant, puis il se met à rémoudre; le véritable chant commence alors. En mars et dans les premiers jours d'avril, le mâle ne se fait entendre que par intervalles; plus tard, il chante toute la matinée, et avec une persistance réellement étonnante. Dans la Laponie, j'entendis souvent ces oiseaux chanter de onze heures du soir à deux heures du matin. Chez nous, il commence à se faire entendre au lever du jour, et d'après Tschudi, il en serait de même dans les hautes montagnes. « Une heure environ avant le lever du soleil, à une altitude d'environ 1,600 mètres au-dessus du niveau de la mer, le rougequeue fait retentir sa courte chanson. Bientôt le braiement des mules éveille tous les oiseaux logés dans les sombres forêts de la montagne, et se répète dans tous les ravins, dans toutes les vallées. Immédiatement après, c'est-à-dire une demi-heure avant le lever du soleil, le premier cri du lyrure des bouleaux résonne dans les airs, et ses compagnons lui répondent. Leur voix part, ici d'une alpe, là du haut d'un rocher, d'un fourré d'arbres rabougris, d'une petite forêt du fond de la vallée. Pendant plus d'une demi-heure, on distingue nettement les sourds roulements et les sifflements de chacun de ces oiseaux, se détachant de l'ensemble du concert de la gent ailée. »

L'amour du lyrure de bouleau se traduit par des chants et des danses. Au premier sifflement ou pépiement, succède le rémouillage: c'est un sifflement singulier, à timbre creux, que Nilsson a assez exactement rendu par *tchiiio-y*; puis vient le roulement, que Bechstein note: *gol-gol-gol-golrei*, et Nilsson, avec plus de justesse, à mon avis: *routtourou-routtourou-rouiki-ourr-ourr-ourr-rrrrouttourou-routtourou-rouiki*. Lorsque le lyrure est fort excité, ces diverses phrases se suivent, se lient si bien, qu'on ne peut reconnaître ni la fin de l'une, ni le commencement de l'autre. Il est rare que le lyrure arrive, comme le tétras urogalle, à oublier dans ses transports tout ce qui l'entoure, à devenir sourd et aveugle. Je connais cependant des cas où quelques-uns de ces oiseaux, sur lesquels on avait tiré pendant qu'ils rémouillaient, n'ont pas quitté la place, ce qui laisserait supposer qu'ils n'avaient pas entendu le bruit de la détonation. En même temps, le lyrure mâle se comporte de la façon la plus comique. « Avant de chanter, dit mon père, il lève

la queue, l'ouvre en éventail, dresse la tête et le cou, en hérissé toutes les plumes, écarte les ailes et les laisse pendre; il saute un peu à droite et à gauche, décrit quelques ronds, puis applique son bec à terre, frottant et usant les plumes du menton. En même temps, il bat des ailes, et se tourne sur lui-même. » Plus il est excité, plus ses mouvements deviennent vifs; à la fin, on croit voir en lui un animal complètement fou.

Mais c'est surtout quand plusieurs mâles sont rassemblés qu'ils déploient une ardeur sans égale. Ils se battent avec rage. Deux se postent en face l'un de l'autre, comme des coqs domestiques; ils se précipitent l'un sur l'autre, la tête penchée à terre; ils s'élancent en l'air, cherchant à se porter des coups d'ongle; ils retombent, tournent l'un autour de l'autre en grondant; prennent un nouvel élan, et s'efforcent de se saisir mutuellement. Si le combat devient plus sérieux, chacun perd quelques plumes; mais malgré toute l'ardeur qu'ils paraissent déployer, jamais ils ne se font des blessures sérieuses. On dirait qu'ils ne veulent que s'effrayer, et non se nuire. Il arrive cependant quelquefois que le plus fort saisit son rival par la tête, le traîne à terre quelques pas, lui donne encore quelques coups de bec, puis le chasse. Le vainqueur retourne alors triomphant sur le champ de bataille, pour continuer son chant. Les mâles vigoureux viennent dans la matinée à plusieurs endroits, pour y essayer leurs forces avec leurs rivaux. Ils deviennent parfois ainsi la terreur de tous les jeunes mâles moins expérimentés. Souvent aussi le vaincu revient à son ancienne place, et recommence le combat; ou bien il se rend à quelque autre endroit, pour se mesurer avec un nouvel adversaire.

D'ordinaire, mais non toujours, les cris d'amour attirent les femelles, de telle sorte que les mâles peuvent immédiatement calmer leur ardeur. En Suède, on a remarqué qu'un lyrure captif, qui chantait dans un jardin entouré de palissades, y reçut la visite de plusieurs femelles sauvages. Chez nous, c'en est qu'exceptionnellement qu'elles arrivent auprès des endroits où se tient le mâle, et celui-ci est souvent obligé de les poursuivre au loin. Lorsqu'il les a trouvées, il reste avec elles sur un arbre jusqu'à une heure assez avancée de la matinée. Après l'accouplement, il chante encore un moment, puis tous ensemble s'en vont chercher leur nourriture. Un mâle vigoureux peut suffire, dans la même matinée, à quatre ou six femelles, mais il est rarement assez heureux pour en réunir autant autour de lui.

C'est vers le milieu de mai que la femelle se prépare à couvrir. Son nid n'est qu'une légère dépression, creusée dans le sol, à peine tapissée de quelques herbes. Il est établi dans un endroit bien caché, dans les hautes herbes, sous un buisson, etc. Chaque couvée est de sept à dix, quelquefois douze œufs: ces œufs sont jaunâtres, d'un gris pâle ou d'un jaune rougeâtre, et parsemés de points et de taches serrés, d'un jaune foncé, d'un brun roux ou brun-olivâtre. La mère les couve avec moins d'ardeur que la femelle de téttras urogalle; elle cherche cependant à éloigner par ses ruses les ennemis qui tentent de s'approcher du nid, et se consacre avec le plus entier dévouement à l'élève de sa progéniture.

Les jeunes vivent à peu près comme ceux du téttras urogalle; comme eux, ils changent plusieurs fois de plumage. Dès le premier jour, ils savent parfaitement se cacher et se dérober aux regards; ils apprennent rapidement à voler, et au bout de quelques semaines, ils sont capables de suivre partout leurs parents. Cependant, bien des dangers les menacent avant que leur croissance soit terminée. Jusqu'à la fin de l'automne, ils restent avec leur mère, et ne la quittent que quand ils ont revêtu la livrée des adultes.

Chasse. — Le lyrure de bouleau est chassé avec ardeur. En Allemagne, on tue les vieux mâles pendant la saison des amours, les jeunes à la fin de l'automne, dans des chasses à traque. Dans les pays du Nord, on les prend toute l'année dans des collets. Mais la chasse la plus attrayante est celle qui se fait pendant l'époque des amours; à ce moment, en effet, toutes les peines du chasseur sont déjà compensées par le charme du spectacle auquel il lui est donné d'assister. En Suède, le chasseur cherche les lieux découverts, les marais où le lyrure de bouleau a l'habitude de se rendre; il s'y tient à l'affût, dans une hutte de feuillage, à partir d'une heure du matin, et attend patiemment qu'un de ces oiseaux se montre à portée de fusil. Le bruit de la détonation les effraie; mais le chasseur demeure tranquille dans sa hutte, et bientôt un mâle recommence à se faire entendre; un autre lui répond; une femelle lance un cri; les roulements des mâles deviennent plus forts, et au bout d'une heure environ, l'un d'eux redescend à terre, et commence à siffler, ce qui indique à ses compagnons que tout danger est passé. Bientôt la place est couverte de nouveau. Un second mâle est tué; et le même manège recommence. Dans les cas heureux, un chasseur peut de la sorte

en tirer trois ou quatre dans une matinée. Dans plusieurs endroits, on construit des huttes pour attendre les lyrures à l'affût. Des chasseurs adroits attirent les oiseaux en imitant leurs sifflements ou le cri de la femelle; ils surprennent les jeunes, en reproduisant l'appel de leur mère; en un mot, on met pour les détruire tous les modes de chasse en usage.

En Courlande, en Livonie et en Lithuanie, on se sert du *balbahn* ou *bulvan*. On désigne ainsi un coq-de-bruyère empaillé, qu'on attache à un arbre où sont disposés des pièges. Un chasseur se cache; un autre fait lever les lyrures qui vont s'abattre sur des arbres, d'où ils croient apercevoir un rival. La jalousie les pousse à s'approcher de lui, et elle devient la cause de leur perte.

Dans le Tyrol et dans les Alpes bavaroises, on chasse avec ardeur les lyrures des bouleaux: les jeunes gens s'y font un honneur d'en porter les plumes à leur chapeau. Il y a une trentaine d'années, la façon dont ces plumes étaient fixées, avait, au dire de Hobell, une signification. Dans les légendes tyroliennes, le diable, quand il se montre sous la forme d'un chasseur, ce qui lui arrive souvent, porte une demi-queue de lyrure des bouleaux à son chapeau, non à gauche, comme les chasseurs chrétiens, mais toujours à droite; l'homme pieux peut donc ainsi le reconnaître facilement et se mettre en garde contre ses tentations.

Captivité. — On peut garder en captivité des lyrures pendant plusieurs années, à condition de ne pas leur ménager l'espace; on peut même les faire reproduire. D'après ma propre expérience, il est absolument nécessaire de leur donner beaucoup de place, et de les laisser en plein air, un peu à l'abri du vent. Si cet espace est planté de buissons, on peut être assuré d'avoir des jeunes; car, en captivité, le lyrure des bouleaux est peut-être encore plus amoureux qu'en liberté. Il se fait entendre tous les automnes; au printemps, il est en amour à partir des premiers beaux jours jusqu'en juin. Une des femelles que possède le Jardin zoologique de Hambourg pondit six œufs et se mit à les couvrir; mais elle les abandonna, tant elle fut dérangée. Nous ne pûmes ainsi avoir de jeunes. Des amateurs suédois ont été plus heureux, et l'on connaît actuellement plusieurs exemples de reproduction en captivité du lyrure des bouleaux. Les adultes ont de la peine à s'habituer à un nouveau régime, mais ils finissent par s'en accommoder, et ils ne donnent pas alors plus d'embarras que les poules domestiques.

A. Chewatoff, qui pendant près de vingt ans a

fait des expériences sur des lyrures captifs, en vue de les domestiquer, a publié à ce sujet un travail doublement intéressant, en ce qu'il nous fait connaître les habitudes de l'espèce en captivité, et les moyens les plus propres à assurer la domestication. Voici ce qu'il dit à ce sujet (1):

« Toutes les fois que je pouvais prendre de jeunes tétras (*lyrurus tetrax*), je les élevais dans une chambre. Bien qu'ils semblassent entièrement apprivoisés, à peine se sentaient-ils libres, qu'ils s'envolaient dans le bois. Il arrivait parfois qu'ayant vécu deux ans avec les poules domestiques, ils s'envolaient de même pour quelques jours.

« Quand je retirais les œufs des nids des tétras, je les mettais sous des poules russes, qui couvent ordinairement dans des logis habités. Les éclosions me donnaient toujours plusieurs petits, mais je ne pouvais les élever, car ils périssaient tous aussitôt que les coqs commençaient à se revêtir de leurs plumes noires et les femelles de leurs plumes bigarrées. Cette mortalité vient de ce que la pousse des plumes se fait difficilement.

« Quand je remarquais un nid de tétras, je laissais la femelle couvrir pendant une ou deux semaines; ensuite je retirais les œufs, et je les mettais sous une poule que j'avais préparée pendant ce temps. La poule soignait les petits tétras comme ses propres poussins; mais vers l'automne, il n'en restait qu'un très-petit nombre. J'essayai de placer les œufs de tétras sous une poule d'Inde, qui les couva pendant vingt-huit jours; mais l'élevage des petits se fit de même avec peu de succès: 1° parce que la poule d'Inde étouffa ou estropia par le poids de son corps plusieurs de ces petits; 2° parce qu'elle n'aimait pas à les réchauffer. Si je réussissais parfois à garder les petits tétras jusqu'en automne, ils se couvraient suffisamment de plumes et passaient l'hiver; mais pendant deux ou trois ans qu'ils restaient chez moi, ils ne coquetaient ni ne pondaient. Il est à remarquer que les petits tétras couvés par la poule d'Inde s'approprièrent aussi les mouvements de celle-ci, et non ceux qui sont propres à leur espèce.

« Voici les moyens qui m'ont donné les plus heureux résultats, et auxquels je dois une couvée de tétras parfaitement apprivoisés. En remarquant dans le bois le nid d'une femelle, surtout d'une vieille femelle, dans lequel il se

(1) Chewatoff, *Bulletin de la Soc. zool. d'acclimatation*. Paris, 1863, t. IX, p. 401.

trouvait au moins dix œufs, je la laissais couver pendant trois semaines. Pendant ce temps, je choisisais parmi mes poules une couveuse qui tint le nid depuis deux semaines ; alors je retirais les œufs du nid de tétras et les posais dans un panier garni de plumes ou d'étoffe, et après avoir couvert le tout avec quelque chose de chaud, je les transportais avec la plus grande précaution sous la couveuse, en retirant préalablement ses propres œufs, que je mettais sous une autre poule. Elle faisait éclore les petits tétras, et elle les considérait comme ses propres poussins.

« Dès que les tétras sont éclos, il faut immédiatement mettre dans la volière de l'eau dans deux ou trois vases peu profonds ; le premier jour, les tétras se passent de nourriture, tandis que l'eau leur est indispensable. Le second jour ou bien le soir du premier, on jette dans la volière de petits cakerlats (1) et des fourmis (2), qu'on échaude avec de l'eau bouillante ; on peut leur donner aussi des vers, des œufs de fourmis, ainsi que d'autres insectes ; et l'on continue à les nourrir ainsi un temps plus ou moins long, selon le besoin. Quant à la couveuse, elle doit être nourrie d'avoine, de pain cuit et de lait caillé. A l'approche de la nuit, il faut faire rentrer les tétras dans leur nid, ce qui est d'une grande importance pour le succès de la domestication. Après une semaine et demie ou deux, on peut laisser la poule se promener avec ses petits en plein air, ce qui se fait pourtant peu à peu et avec précaution, afin qu'ils ne soient pas attaqués par les chiens ou les chats.

« Si un tétras devient morne, hérissé, s'il a l'air paresseux, cela prouve qu'il a froid et qu'il n'a pu se débarrasser de sa fiente résineuse. Dans ce cas, on verse dans une soucoupe de l'eau-de-vie ou une dissolution de sel ammoniac avec l'alcool, on y plonge les pattes du tétras pendant deux minutes, et ensuite on le frotte avec le même mélange sous les ailes et le croupion. Si l'on découvre des vers blancs dans la fiente

(1) On attrape les cakerlats avec une cuvette de cuivre, dont on enduit les bords intérieurs d'huile, ou bien on les balaye du mur ; ensuite on verse de l'eau bouillante dans la cuvette, puis on retire les insectes et on les disperse sur une planche, afin que les tétras puissent les manger.

(2) On prend les fourmis de la manière suivante. Il faut d'abord coller de la toile à l'intérieur d'un pot, en enduire les bords avec de l'huile et enfouir le pot dans une fourmilière, de manière qu'on ne voie que son col. Quelques heures après, le pot se trouve rempli d'une quantité de fourmis, qu'on échaude avec de l'eau bouillante avant de les donner aux tétras.

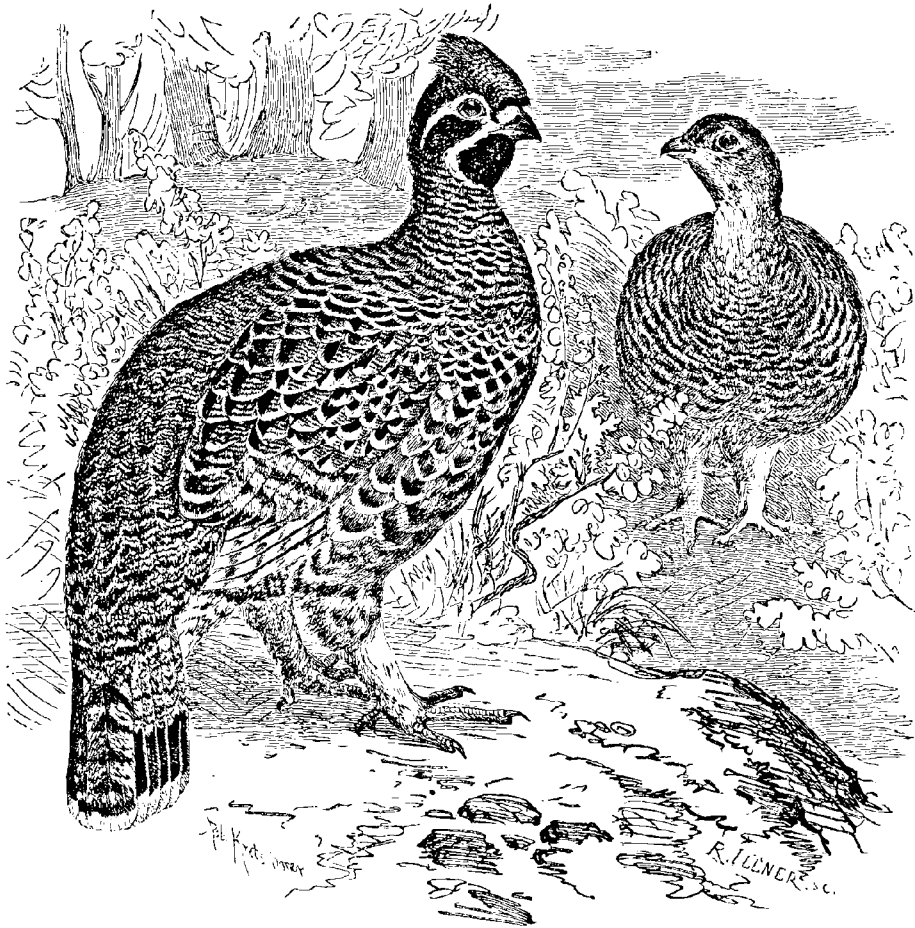
des tétras, il faudra alors saupoudrer de sucre pulvérisé leur nourriture (les cakerlats et les fourmis). On prend pour cela une cuiller à thé de sucre pour une bonne poignée de nourriture.

« Un mois après, si les tétras sont bien portants, s'ils ont l'air gai, on peut ajouter à leur aliment ordinaire de la mie de pain de farine de deuxième qualité ; mais il faut les accoutumer à cette nouvelle nourriture petit à petit et sans contrainte. Au temps de la maturité des fruits, on peut donner aux tétras leurs baies favorites, telles que myrtilles, fraises, airelles rouges (ces dernières doivent être trempées dans de l'eau pour l'hiver). Quant aux autres fruits, les tétras ne les mangent pas volontiers.

« Au bout de deux mois, la poule abandonne les tétras et retourne vers ses compagnes : c'est ce que font ordinairement les poules russes avec leurs poulets, et elles recommencent ensuite à pondre. Les tétras, au contraire, restent avec leurs petits toute l'année, s'ils n'en sont séparés par une cause quelconque. Cette circonstance hors de nature exerce une grande influence sur les tétras : une fois que la poule les a abandonnés, ils deviennent craintifs, ne bougent plus, piaulent et mangent peu. Il est indispensable que la personne qui les nourrit soit continuellement avec eux pendant tout ce temps, et qu'elle leur donne leur nourriture favorite en l'accompagnant d'un mot d'appel, auquel il faut les habituer dès le premier jour de leur naissance. La nuit, on mène les tétras dans l'endroit où ils ont passé la nuit précédente avec leur mère adoptive. En deux ou trois jours ils s'habitueront et formeront déjà une compagnie à eux ; mais il est indispensable, nous le répétons, que la personne qui les nourrit vienne les voir le plus souvent possible.

« Le blé commençant à mûrir dans les champs, on coupe de l'avoine, du froment et du sarrasin, tout verts qu'ils sont, pour en faire de petites gerbes, qu'on met dans la volière ou qu'on y attache, pour que les tétras s'habituent petit à petit à ce blé, dont ils devront se nourrir en hiver. Mais comme la nourriture ainsi composée n'est pas suffisante pour leur conserver la vie pendant l'hiver, il est nécessaire de leur donner une ou deux fois par semaine du pain coupé en morceaux gros comme un pois ; il faut, en outre, attacher à la volière des têtes de choux frais, des balais de bouleau, et leur donner des airelles rouges trempées dans de l'eau.

« Pour l'hiver, il conviendrait surtout de pla-



Corbeil, Crété Fils, in-p.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 83. La Gélinotte des bois (p. 324).

cer les tétras près de la volière où ils ont été couvés et élevés, et où ils pourraient facilement, à toute heure, se réfugier pendant le mauvais temps. En hiver, on pourrait les tenir à la température à laquelle l'eau ne se congèle pas; faute d'endroit propre à les mettre à l'abri, ils peuvent rester au froid, s'il n'est pas au-dessous de 10 degrés Réaumur; autrement on les exposerait à se geler les membres, parce qu'à l'état sauvage ils s'enfouissent profondément dans la neige pendant les grands froids. Au lieu d'eau, on peut leur donner de la neige. Il est urgent, en hiver, de les laisser entrer tous les jours, ou au moins tous les deux jours pour une heure ou deux dans la volière, qu'on recouvrira alors de branchages destinés à remplacer, en cette saison, le réseau de fil dont on se servira de nouveau en avril. Au reste, il ne serait pas mal de laisser, même en été, une quatrième

LREHM.

partie de la volière sous ce toit de branchages, les tétras, pendant les chaleurs, se trouvant bien à l'ombre: c'est pourquoi il conviendrait même de planter dans la volière quelques buissons touffus.

« Les tétras que la poule domestique a élevés coquetteront à leur premier printemps plus tard que ceux des bois; mais qu'on ne s'inquiète pas; dans tous les cas, ils produiront des poussins qui seront de beaucoup plus faciles à élever que ceux que la poule aura couvés. La poule des bois écrase la nourriture avant de la présenter, à l'aide de son bec, à ses petits, qu'elle appelle par un cri tout particulier. Accourus lestement à ce cri, les poussins lui arrachent du bec la nourriture, sans se la disputer et sans attendre leur tour; tandis que, la nourriture dans son bec, la poule domestique appelle ses petits, et, en la leur montrant, la jette par terre, avec un cri par-

IV — 352

ticulier réitéré. Les poules domestiques connaissent bien cet appel ; mais les tétas, après être accourus, regardent tout droit le bec de la poule, et, n'y voyant rien, s'en vont. C'est ce qui fait qu'à peine parvient-on à conserver quatre ou cinq tétas sur douze élevés par la poule domestique, tandis que ce n'est point le cas avec la poule des bois, qui perd rarement ses petits, et jamais pour cause de froid ou manque de nourriture, mais par accident.

« Si c'est la poule domestique qui a couvé les tétas, on peut s'en approcher sans danger ; mais si c'est celle des bois, il faut prendre des précautions pour mettre de la nourriture ou de l'eau dans la volière, parce qu'en général les oiseaux sauvages défendent de leur mieux leurs petits. En voyant s'approcher un homme ou un animal, la poule des bois fait semblant de ne pouvoir ni s'envoler ni s'en aller. Clouée à la même place, elle bat des ailes ; mais à peine s'approche-t-on pour l'attraper, qu'elle s'élance et court tout le temps qu'on la poursuit, en tâchant toujours d'éloigner le curieux de l'endroit où sont cachés ses petits ; le danger une fois passé, elle regagne sa place et appelle ses petits. La poule des bois garde cet instinct naturel, même dans la volière, les premiers jours que ses poussins sont sortis de la coque, mais ensuite elle le perd.

« Vers l'automne, il faut rogner aux jeunes tétas, à l'aide de ciseaux, le bout des plumes, en se gardant bien de couper la plume dans son entier : c'est pour empêcher les tétas de s'envoler, et on leur fera cette opération même jusqu'à la troisième génération, dans le cas où il serait nécessaire de les changer de place.

« On accouplera, à mi-mars, le jeune coq avec deux ou trois poules, et le vieux (qui aura deux ou trois ans) avec cinq ou six poules. On ne peut pas accoupler deux vieux coqs dans un même endroit, parce qu'ils finiraient par se tuer ou s'estropier l'un l'autre sans résultats. On mettra les coqs que l'on ne veut pas accoupler à part, dans un endroit fermé, afin de les empêcher de s'envoler dans les bois pour y satisfaire leurs désirs ; mais à mi-mai, époque où ils commencent à perdre leurs plumes, ils n'y pensent plus.

« Les pois sont un poison mortel pour les tétas, surtout les pois verts, qu'ils avalent par gousses entières et qui sont cause que, quelques heures après, ils meurent dans des convulsions.

« Quant aux tétas urogalles, le froment et les orties leur sont nuisibles, ce que j'ai constaté plusieurs fois. En élevant les jeunes de cette espèce, je les ai nourris comme les tétas des bou-

leaux, entre autres de pain blanc émietté qu'ils aiment beaucoup, mais qui les fait engraisser tellement, que les os de leurs pieds et de leurs ailes se ramollissent et deviennent comme des cartilages ; alors ils ne peuvent ni marcher, ni voler, et meurent. Il y a sur les orties de petites larves vertes que les tétas urogalles aiment beaucoup ; mais, vingt-quatre heures après les avoir mangées, ils en meurent comme empoisonnés. Les lagopèdes mangent des pois, du froment et des larves d'orties sans aucun préjudice pour leur santé.

« Quant à l'entretien des tétas âgés, je ferai observer ce qui suit. Les enclos où on les place doivent être garnis de gazon, parce qu'il leur faut de l'herbe au printemps, et non pas du sable. On couvrira cet enclos par-dessus d'un filet pour les protéger contre les oiseaux de proie et les petits carnassiers. D'un côté de l'enclos, on mettra cinq brancards environ de terre potagère, où, jeunes ou adultes, les tétas se plaisent à se vautrer. On tiendra en hiver les tétas à la température à laquelle l'eau ne se congèle pas ; on veillera à ce que la nourriture ne leur manque point. Elle doit être composée de trois parties de froment sur une partie d'avoine ; en outre, il est indispensable de leur donner une ou deux fois par semaine des choux ordinaires, par têtes entières, après les avoir dépouillés de leurs feuilles de dessus, et tous les jours deux poignées d'aïrelles rouges et du pain blanc émietté menu. On changera leur eau deux fois toutes les vingt-quatre heures.

« En mars, par le temps chaud, on nettoiera la neige dans l'enclos et l'on y mettra, à une hauteur différente, pour leur faire un juchoir, quelques petites perches comme celles qui sont dans la volière. Après avoir couvert le dessus de l'enclos d'un filet, on leur fera prendre l'air chaque jour ; à cette occasion, on tâchera de remarquer lequel des deux coqs se montre le plus ardent, afin de le laisser avec les poules et de mettre l'autre dans un endroit séparé. En avril, on ouvrira dans la volière la fenêtre pour tout l'été, afin que les tétas passent dans l'enclos.

A la fin d'avril ou au commencement de mai, on mettra dans les coins de l'enclos deux caisses défoncées ayant environ 70 cent. de longueur et de largeur sur 50 de hauteur, où l'on pratiquera, pour l'entrée et la sortie, deux ouvertures, l'une au levant et l'autre au midi ; on jonchera la terre autour des caisses de mousses et de brins d'herbes tendres, qui serviront aux femelles à préparer elles-mêmes leurs nids dans les caisses.

Dans le cas où l'une d'elles voudrait faire son nid hors de la caisse, on l'y laissera pondre, en mettant ensuite sur le nid la caisse défoncée, où elle continuera sa besogne.

« Les femelles s'étant mises sur leurs nids, on en séparera les coqs et on les tiendra dans l'enclos garni de gazon ; il y faudra mettre aussi de la terre végétale. »

LE LYRURE INTERMÉDIAIRE — *LYRURUS MEDIUS*

(*Métis du tétras urogalle et du lyrure des bouleaux.*)

Das Rackelhuhn, das Mittelhuhn.

Dans les endroits qu'habitent le tétras urogalle et le lyrure des bouleaux ; dans ceux surtout où les premiers ont beaucoup diminué de nombre, il arrive que des femelles de tétras urogalle établies près de l'endroit où un mâle lyrure est en amour, viennent à son appel et se donnent à lui. De même, des femelles du lyrure des bouleaux s'accouplent avec les tétras urogalles mâles. Il y a une trentaine d'années, on ne connaissait que les métis de lyrure mâle et de tétras urogalle femelle, et encore regardait-on ces métis comme formant une espèce indépendante de tétraonidés. Les observations de Nilsson, et la découverte des métis des deux espèces citées sont venues démontrer l'erreur où l'on tombait. Aujourd'hui, ces métis ont été bien observés, aussi je crois devoir leur consacrer quelques lignes.

Caractères. — Le métis du tétras urogalle et du lyrure des bouleaux, le tétras moyen (*tetrao medius*), comme on l'a appelé (*fig. 82*), tient le milieu entre les deux espèces dont il provient ; cependant, on ne peut le reconnaître à première vue pour un hybride. Ce qui est singulier, c'est que son plumage est régulier, c'est-à-dire qu'il ne varie pas d'un individu à l'autre.

Le mâle a le dos noir, semé de points et de lignes grises très-fines, en zigzag ; les ailes moirées de brun noir et de gris ; avec les rémiges secondaires marquées vers leur milieu d'une large bande d'un blanc sale, et à la pointe d'une tache de même couleur ; la queue bifide, noire, quelquefois bordée de blanc à l'extrémité des rectrices ; le ventre noir, le devant du cou et la tête à reflets pourpres ; les côtés du cou saupoudrés de gris, et parfois tachetés de blanc ; les plumes qui recouvrent les pattes blanches, celles des tarses d'un gris noir ; l'œil brun-foncé ; le bec noir.

La femelle ressemble tantôt à la femelle du tétras urogalle, tantôt à celle du lyrure des bouleaux. Elle est toujours plus petite que la première, plus grande que la seconde. Très-souvent on la prend pour une femelle de lyrure.

Le mâle a de 69 à 77 cent. de long ; la femelle, de 58 à 61.

Les métis de lyrure des bouleaux et de lagopède blanc sont plus faciles à reconnaître ; leur plumage présente un mélange évident des couleurs de leurs parents. Le noir du lyrure des bouleaux, le blanc du lagopède s'y disputent la suprématie, si je puis m'exprimer ainsi. On ne sait encore si ces métis ont un plumage d'été, lequel serait alors un mélange de noir et de brun. On ne connaît pas non plus la femelle.

Distribution géographique. — On a trouvé le lyrure moyen partout où vivent ensemble le tétras urogalle et le lyrure des bouleaux : en Allemagne, en Suisse, en Scandinavie. Dans ce dernier pays, on en prend toutes les années, d'après Nilsson. On l'observe surtout dans le nord de Wermeland ; il n'est pas rare en Norvège.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet oiseau n'a pas de places particulières pour manifester son amour ; on le trouve à celles que recherchent les tétras urogalles, et surtout les lyrures des bouleaux, au grand déplaisir et de ces oiseaux et du chasseur. Confiant en sa force, il attaque tous les lyrures mâles, les poursuit, les disperse, et les chasseurs assurent qu'un seul lyrure intermédiaire suffit pour rendre nulle toute une chasse. Ses cris, constant dans les sons rauques et roulants, *farr farr farr*, ressemblent plus à ceux du lyrure des bouleaux qu'à ceux du tétras urogalle. Il ne rémoud, ni ne pousse de cri final comme le dernier ; il siffle comme le lyrure, mais avec plus de force. Aucun observateur ne l'a vu s'accoupler avec des femelles de lyrure des bouleaux ; il est vrai qu'on n'est que très-rarement témoin de l'accouplement des tétraonidés, et que, d'un autre côté, ce métis n'est pas bien commun.

Captivité. — « J'ai eu successivement, dit Nilsson, trois de ces tétras moyens, et les ai gardés pendant cinq ans. En somme, cet oiseau est paresseux ; il reste tout le jour au repos, les plumes un peu hérissées, la queue pendante, les yeux fermés. Sauf au printemps, jamais on n'entend sa voix. Même après cinq ans de captivité, il était encore craintif et sauvage, il fuyait quiconque s'approchait de sa cage. Il se montrait au contraire méchant, surtout au printemps, à l'égard des petits oiseaux qui entraient

dans sa prison, et s'approchaient de la mangeoire. Il poussait des sons rauques et grognants, ouvrait largement le bec, menaçait celui qui venait trop près de lui. A la fin de mars ou au commencement d'avril, suivant la température, il entrait en amour. Il marchait à terre ou sur son perchoir, levait et étalait sa queue, laissait pendre les ailes, hérissait les plumes du cou, ouvrait son bec, et semblait en menacer le ciel. Il lançait d'abord des notes basses, qui allaient en montant, en augmentant d'intensité, et qu'on pouvait entendre de cent cinquante pas. Dans le même jardin, mais dans une autre cage, un mâle lyrure des bouleaux était également en amour; ce qui permit des comparaisons. Celui-ci paraissait un véritable artiste; il chantait facilement et sans efforts. L'hybride mâle, au contraire, semblait ne pouvoir lancer ses sons rauques qu'au prix des plus grands efforts, on ne pouvait cependant lui dénier une certaine connaissance des tons et de la mesure. Il fut en amour tout le mois d'avril. Il ne se faisait pas entendre de bon matin, mais dans la journée, avant comme après midi, par les jours de soleil, comme pendant et après les chaudes pluies. En automne, il donnait rarement de la voix; le reste de l'année, il se faisait. On le nourrissait de myrtilles, de baies sauvages, de pommes coupées en morceaux, de choux blancs, de graines. »

Le 21 août 1863, le Jardin zoologique de Hambourg reçut un lyrure intermédiaire, pris en Suède. Ses allures étaient bien plutôt celles du tétras urogalle que du lyrure des bouleaux; il avait la tenue majestueuse du premier. Il ne se montrait point querelleur. Un mâle lyrure des bouleaux qui partageait sa cage lui fit bientôt sentir sa supériorité; il le maltraita tellement, dans un accès de jalousie, que le malheureux métis, dès qu'il apercevait son rival, se sauvait aussitôt dans un coin, se cachait dans un buisson, restait tapi, sans oser bouger.

LES GÉLINOTTES — *BONASIA*.

Die Haselhühner, the Hazel-Grouses.

Caractères. — Outre le tétras urogalle et le lyrure des bouleaux, on trouve encore dans les forêts de l'Europe une troisième espèce de tétraonidés, dont on a fait un genre auquel on assigne pour caractères un bec presque droit, médiocre, garni de plumes jusqu'au milieu de la mandibule supérieure; des tarses emplumés seulement dans les trois premiers quarts de leur

longueur; des doigts nus; une queue médiocre, arrondie, formée de seize rectrices; les plumes du sommet de la tête allongées en forme de huppe, et pouvant être redressées à volonté.

LA GÉLINOTTE DES BOIS — *BONASIA SYLVESTRIS*.

Das Haselhuhn, the Hazel-Hen.

Caractères. — La gélinotte des bois, gélinotte rouge ou simplement gélinotte, vulgairement *poule des coudriers* (fig. 83), a le dos tacheté de gris roux, la plupart des plumes étant marquées de lignes ondulées noires; le dessus des ailes mélangé de roux et de gris, semé de taches et de raies longitudinales blanches, nettement accusées; la gorge tachetée de blanc et de brun; les rémiges d'un gris brun, avec les barbes externes finement tachetées de blanc; les rectrices noirâtres, semées de taches cendrées; les moyennes rayées de roux; l'œil brun; le bec noir; les parties nues des pattes d'un brun de corne. La femelle n'a pas la gorge noire; son plumage a des teintes moins vives, et tire plus sur le gris que sur le roux. Cet oiseau a de 47 à 50 cent. de long, et de 63 à 69 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est d'environ 20 cent., celle de la queue de 14. La femelle est un cinquième ou un sixième plus petite que le mâle.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion de la gélinotte des bois s'étend depuis les Alpes jusqu'au cercle polaire, depuis la Scandinavie jusqu'à la Sibérie orientale. Mais, dans toute cette étendue, on ne rencontre cette espèce que dans certaines contrées, et elle préfère les montagnes à la plaine, où on ne la trouve que dans quelques localités éparses. Elle n'est pas rare dans les Alpes, en Autriche, en Bavière, en Bohême, en Silésie; elle est commune en Livonie, en Esthonie, dans une grande partie de la Scandinavie, dans presque toutes les forêts de la Russie, dans certaines parties de la Sibérie; on en voit quelques-unes dans le Harz et dans la Franconie. Elle manque dans les plaines du nord de l'Allemagne.

Mœurs, habitudes et régime. — La gélinotte des bois recherche surtout les grandes forêts sombres, touffues, formées de chênes, de bouleaux, d'aulnes, de noyers, exposées au midi, alternant avec des clairières rocheuses, où croissent des arbustes à baies; elle est rare dans celles de conifères. Quelle que soit la forêt qu'elle habite, elle en recherche les endroits les plus retirés, les plus cachés. Plus la forêt lui présente des endroits variés, plus elle semble s'y

plaire. Elle se trouve toute l'année dans certaines localités; tandis que dans d'autres, elle erre dans un district généralement peu étendu. Ce sont les mâles surtout qui, en automne, se rendent dans les petits bois, dans les coupes, pour s'y nourrir de baies. Il arrive souvent que, dans ces circonstances, ils franchissent en volant une étendue d'un myriamètre et demi, couverte de champs cultivés ou de buissons; mais, vers la fin de l'automne, ils ne tardent pas à rentrer dans les grandes forêts. Dans les autres saisons, la gélinotte des bois change aussi quelquefois d'habitation. Ainsi, d'après Leyen, aux mois de mai, juin et juillet, elle se tient de préférence sur la lisière des forêts; en août, elle rentre dans l'intérieur du bois, s'approche des clairières où mûrissent les baies dont elle se nourrit, tandis que quelques mâles errent isolément; en septembre, on la rencontre sur la lisière des bois, dans les bruyères, à proximité desquelles des taillis épais lui offrent des lieux de refuge; en octobre, on ne la trouve que là où la chute des feuilles n'est pas encore fort prononcée, et en hiver, elle retourne dans les bois, où les conifères alternent avec d'autres essences. Dans les Alpes suisses, d'après Tschudi, elle se tient surtout dans les zones inférieure et moyenne des montagnes; elle est rare dans leurs premiers contre-forts, où on la trouve quelquefois en compagnie du tétras urogalle; mais ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle s'élève davantage. Là aussi, elle recherche les flancs des montagnes exposés au midi, arrosés par des ruisseaux, couverts de rochers, de buissons de sureaux, de noisetiers et d'aulnes, et les forêts de sapins et de bouleaux. Dans le Nord, elle habite indifféremment les montagnes et la plaine; dans la Scandinavie, elle est surtout commune au pied des Alpes scandinaves.

La gélinotte des bois est monogame. Elle vit très-retirée, et n'est pas facile à apercevoir. Ce n'est que par hasard, et en se tenant caché et silencieux, qu'on peut la voir courir d'un buisson à un autre, ou, pendant l'hiver, couchée dans le sens de la longueur de la branche sur laquelle elle s'est perchée, et y aplatissant sa tête dès qu'elle soupçonne le moindre danger. Si la branche n'est pas assez forte pour qu'elle puisse la cacher, elle saute à terre et se réfugie dans les buissons.

Lorsque rien ne l'épouvante, elle se tient presque accroupie, et prend cette allure en marchant, comme une perdrix qui ne se trouve pas très en sûreté; cependant, elle relève un peu plus le cou et l'étend dans la course. Elle court avec

une grande rapidité et saute très-bien. « J'en vis une un jour, dit Naumann, sauter verticalement à plus de quatre pieds de haut, pour prendre des baies; à ce moment, elle m'aperçut, et se réfugia sous un buisson de sureau. » En courant, la femelle rabat les plumes de la tête, tandis que le mâle les étale; d'ailleurs, sa démarche a quelque chose de plus majestueux.

La voix de la gélinotte est assez riche: elle diffère suivant le sexe. La femelle, surtout, fait entendre des sons très-divers. Les jeunes gélinottes, selon Legen, changent cinq fois leur cri d'appel jusqu'au mois de septembre de leur première année. Il est très-difficile de noter ce cri. Il commence par une voix de dessus montant et descendant, et se termine dans le même ton, par un trille plus ou moins court. Les gélinottes des bois, d'un an, les mâles comme les femelles, tant qu'elles restent ensemble, appellent simplement: *pi pi pi pi*. Une fois qu'elles ont atteint l'âge de puberté, mais avant qu'elles se soient séparées, elles crient: *tih* ou *tih-ti*; plus tard, leur cri est: *tih tih-titi* ou *tih tih-tite*. Le mâle adulte a un véritable chant, qu'on a essayé de rendre par *tih tih-titi diri*. Il change souvent cette phrase au début, aussi bien qu'à la fin. La femelle produit des tons tout différents. Lorsqu'elle s'envole, elle fait particulièrement entendre un cri bas, qui augmente de force et d'ampleur et se termine par des notes précipitées. Leyen essaye de l'écrire: *tiiitiiitiiitiiitii kioukioukioukioukiou*; d'après Kobell, les chasseurs de la haute Bavière le traduisaient par la phrase allemande: *zieh, zieh, zieh, bei der Hitz in die Höhe* (va, va, va, par la chaleur vers les hauteurs).

Sous le rapport du chant et de l'intelligence, la gélinotte des bois se trouve à peu près sur le même rang que le lyrure des bouleaux; mais elle en diffère notablement par ses mœurs et son genre de vie. C'est un gallinacé monogame. Dès le mois de septembre, le jeune mâle cherche une compagne, mais sans pour cela abandonner ses frères et sœurs; ce n'est qu'au printemps qu'il s'en sépare. Il est en amour, lui aussi, comme le coq tétras urogalle et le lyrure des bouleaux, mais il ne danse pas comme eux; il se contente de témoigner à sa compagne tout son amour, en relevant les plumes de la tête, des oreilles, de la gorge et en lançant dans les airs, avec ardeur, ses trilles et ses sifflements. Quand il est fort excité, il chante ainsi toute la nuit, depuis le coucher du soleil jusqu'au matin; il se tient alors généralement sur un arbre, à une hauteur

moyenne ; la femelle est sur un arbre voisin. Le mâle ne descend à terre qu'immédiatement avant l'accouplement. A l'époque des amours, la femelle captive tellement son mâle, que celui-ci ne la quitte pas un instant ; les cris des autres mâles n'éveillent plus chez lui d'ardeur belliqueuse, comme ils le font en tout autre moment. Ce n'est que quand la femelle couve qu'il redevient un peu querelleur.

Le mâle prend une certaine part à l'éducation des petits. Immédiatement après l'accouplement, la femelle cherche sous un buisson, derrière un bloc de rocher, dans une touffe de fougères une place convenable pour établir son nid. C'est là qu'elle pond de huit à dix œufs, quelquefois douze et plus. Ces œufs sont très-petits, lisses, brillants, jaunes ou d'un brun roussâtre, semés de taches et de points rouges et brun foncé. Elle les couve pendant trois semaines, et avec une telle ardeur, qu'on peut souvent arriver dans son voisinage immédiat sans la faire partir. Tout le temps qu'elle couve, le mâle erre aux environs, d'ordinaire tout près de sa compagne, mais parfois il s'en éloigne, attiré qu'il est par le cri de quelqu'un de ses semblables. Ce n'est que quand les jeunes ont un peu grandi qu'il rejoint sa famille, à laquelle il sert alors de guide fidèle et prudent.

Le nid de la gélinotte des bois est difficile à trouver ; son emplacement est toujours choisi avec le plus grand soin ; quand un ennemi s'approche, la femelle ne s'en va pas en boitant et en voletant, mais elle cherche à fuir en se glissant silencieusement, et toujours après avoir eu soin de recouvrir ses œufs avec les matériaux du nid. Les petits eux-mêmes qui viennent d'éclore, ne peuvent être découverts que par hasard. La femelle les garde dans son nid, jusqu'à ce qu'ils soient complètement secs, puis elle va avec eux à la recherche de la nourriture. Dès qu'elle prévoit un danger, elle cherche à tromper l'ennemi qui la menace ; les jeunes, dont la couleur se confond avec celle du sol, se tapissent dans les mousses, les feuilles sèches, les herbes, les racines, et il faut alors le nez d'un chien de chasse ou d'un renard pour les découvrir ; ils échappent à l'œil de l'homme.

Au commencement, la mère conduit ses poussins vers des endroits exposés au soleil ; ils se nourrissent alors presque exclusivement d'insectes ; plus tard, ils mangent les mêmes aliments que les adultes ; c'est-à-dire, des insectes, des baies, des pousses d'herbes, des bourgeons, des fleurs. Ils apprennent rapidement à voler,

et, dès qu'ils le peuvent, au lieu de passer la nuit sous les ailes de leur mère, ils vont se percher à côté d'elle, sur une branche d'arbre. C'est à ce moment, que le père les rejoint. Toute la famille demeure alors intimement unie jusqu'en automne.

Les gélinottes des bois, malgré la protection que l'homme leur accorde, deviennent malheureusement plus rares d'année en année, au moins dans nos pays. Les carnassiers, les rapaces en détruisent beaucoup ; mais il doit y avoir certainement d'autres causes qui contribuent à en diminuer le nombre. Dans beaucoup de localités, les gélinottes des bois ont disparu sans qu'on puisse en dire la raison. Par contre, elles s'établissent de nouveau dans certaines forêts, sur le versant méridional de l'Erzgebirge, par exemple.

Chasse. — Les gélinottes, partout où elles abondent encore, sont chassées d'autant plus activement que leur chair est très-délicate ; les connaisseurs la préféreraient même à celle du faisan et de la caille. On les chasse au chien d'arrêt, ou, d'une façon plus attrayante encore, à l'appeau. Dans ce dernier cas, on se sert d'un sifflet, à l'aide duquel on imite le cri du mâle. Mais, pour pratiquer cette chasse, il faut une certaine habileté.

Comme chez d'autres pulvérateurs, les derniers beaux jours de l'automne éveillent l'ardeur batailleuse du mâle de la gélinotte des bois. Cette période, qui s'étend des premiers jours de septembre à la fin d'octobre, est la plus favorable pour la chasse. Le chasseur doit connaître à fond, et le mode de procéder, et la forêt où il doit chasser ; la chose importante, en effet, est de choisir un affût convenable, et d'y arriver le plus silencieusement possible. On se lève de bon matin, on entre dans la forêt, et là où l'on sait que fréquentent les gélinottes, l'on prend place en se dissimulant derrière quelque arbre élevé. Il faut choisir un emplacement où, sur une étendue d'une trentaine de pas de diamètre, ne croissent aucun buisson, aucune bruyère. Après avoir choisi son poste, le chasseur arme son fusil, et siffle en imitant le cri d'un jeune mâle. Si le temps est beau, l'oiseau trompé accourt avant que le chasseur ait pour ainsi dire eu le temps d'enlever le sifflet de ses lèvres. Au bruit du vol, il reconnaît si l'oiseau s'est posé sur un arbre ou à terre. Lorsqu'il s'est convenablement placé, il appelle une seconde fois pour attirer l'oiseau plus près, et, disposé à faire feu, il porte ses regards vers l'endroit où il soupçonne que son gi-

bier va se montrer. D'ordinaire, il l'aperçoit de loin. Si l'oiseau court à terre, le chasseur attend qu'il ne soit plus caché par quelque pierre, par quelque racine, et, après avoir pris tout son temps pour bien viser, il tire l'oiseau à quinze, vingt ou trente pas au plus. Il faut le tuer du coup, sinon il serait perdu s'il lui restait la force de se cacher dans la mousse, de se tapir sous une racine, ou de s'envoler sur quelque branche élevée, où il resterait jusqu'à sa mort.

Si la gélinotte ne se montre pas au premier appel, le chasseur doit attendre au moins cinq minutes avant de le réitérer : généralement, l'oiseau l'a entendu et finit par venir. Si l'oiseau arrive en volant, il faut le tirer au moment même où il se pose; sinon il finirait par apercevoir le chasseur, et prendrait la fuite. Un vieux mâle, qui aurait déjà été chassé de cette façon, devient très-méfiant, et n'arrive pas immédiatement à l'appel; il court ou vole tout autour de l'affût et rarement s'approche à portée de fusil. Si une gélinotte répond, c'est signe qu'elle ne veut, ou ne peut se montrer immédiatement. Le chasseur n'a alors qu'à attendre patiemment. Toutefois, il fera bien de répéter son appel une ou deux fois encore, pour bien indiquer l'endroit. L'oiseau répondra de nouveau, puis se taira. Mais au bout de cinq à dix minutes, un grand bruissement se fait entendre, et le mâle vient directement se jeter aux pieds du chasseur. Il arrive souvent avec une telle violence qu'il fait voler les feuilles sèches. Dans le premier moment, il n'aperçoit pas l'homme et se met à marcher : c'est l'instant de le tirer. Si le chasseur arrive dans un endroit où se tiennent plusieurs gélinottes, qui s'appellent et se répondent mutuellement, il n'y en a qu'une qui arrive à son appel. Dans ce cas, le chasseur adroit imite le cri de la femelle; tout alors se tait, et il peut continuer sa chasse. Les mâles qui sont dans le voisinage n'étant pas effrayés des détonations, le chasseur, de son affût, peut en tuer plusieurs, si toutefois il a la précaution de ne pas se montrer.

C'est à Leyen que nous devons la description de ce genre de chasse.

Captivité. — En captivité, les gélinottes des bois s'habituent facilement à leur nouveau régime, mais elles deviennent rarement privées. Au commencement, elles sont très-craintives; si on les met dans une cage trop petite, elles s'assomment contre les parois, en cherchant à fuir la présence de l'homme. Quand elles se sont familiarisées avec leur gardien, elles ne sont pas sans charmes.

LES CUPIDONS — CUPIDONIA.

Parmi les tétraonidés de l'Amérique du Nord, il en est qui ressemblent beaucoup à notre tétras urogalle; mais d'autres ont un type tout particulier : telle est la *gélinotte des prairies*, type du genre cupidon.

Caractères. — Ce genre est caractérisé par la présence de deux longues touffes, formées de dix-huit plumes environ, étroites, placées de chaque côté du cou, et recouvrant des places nues, lesquelles correspondent à des sacs aériens cutanés, en communication avec les organes respiratoires. Les deux sexes diffèrent peu par leur plumage; mais le mâle a les plumes d'ornement plus longues que la femelle. Quant à leurs autres caractères génériques, ils diffèrent peu de ceux des tétras; leur queue, formée de dix-huit plumes larges et arrondies, est seulement plus courte; la quatrième rémige est chez eux la plus longue, et les plumes de la tête sont allongées.

LE CUPIDON DES PRAIRIES — CUPIDONIA AMERICANA.

Das Prairiehuhn, the pinnated Grouse.

Caractères. — Le cupidon des prairies (fig. 84) a les plumes du dos variées de noir, de rouge pâle et de blanc; celles du ventre rayées transversalement de brun clair et de blanc, de façon à former une teinte générale difficile à décrire; le bas-ventre blanchâtre; les rémiges brunes, à tige noire, à barbes externes tachetées de rougâtre; les rectrices d'un brun foncé, bordées à la pointe d'un liséré blanc sale; les joues et la gorge jaunâtres; une bande brune au-dessous de l'œil, les longues plumes du cou d'un brun foncé sur les barbes externes, d'un roux jaune sur les barbes internes; l'œil brun-café, surmonté d'une bande rouge-écarlate; le bec couleur de corne foncée; les parties nues des pattes et du cou d'un jaune orange. Cet oiseau a 50 cent. de long, et 83 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 16 cent., celle de la queue de 12.

Mœurs, habitudes et régime. — Wilson, Audubon, Nuttall et d'autres auteurs nous ont fait connaître les mœurs du cupidon des prairies, et dans ces dernières années, on a eu de fréquentes occasions de l'observer en captivité.

« Dans mon premier séjour au Kentucky, dit Audubon, les cupidons des prairies y étaient si communs, qu'on n'estimait pas leur chair plus

que la viande de boucherie, et qu'aucun chasseur ne les regardait comme un gibier. On leur témoignait autant de mépris qu'on en témoigne aux corneilles, dans d'autres parties des États-Unis, et cela à la suite des dégâts que ces oiseaux causaient dans les vergers et les jardins en hiver, dans les champs en été. Les enfants des paysans et les négrillons étaient occupés du matin au soir à les chasser des plantations et à disposer des collets, des pièges pour les prendre. Souvent, en hiver, des cupidons des prairies entraient dans les fermes, venaient partager les repas des poules, s'abattaient sur les toits des maisons, couraient dans les rues des villages. Je me souviens qu'on en prit plusieurs qui avaient suivi des dindons dans une écurie. Dans le courant de ce même hiver, un de mes amis en tua quarante, pour s'exercer à tirer à la carabine; il ne les regardait pas comme valant la peine d'être ramassés, tant, lui et sa famille, ils étaient rassasiés de la viande de cet oiseau. Mes domestiques préféraient un morceau de lard à un rôti de cupidon. »

Ce récit paraîtra d'autant plus intéressant, quand on saura qu'il s'applique à une contrée où, il y a soixante ans, un cupidon de prairie valait un cent, tandis que maintenant on n'en trouve plus un seul. Ces oiseaux ont quitté le Kentucky, et, comme les Indiens, se sont retirés de plus en plus vers l'ouest, fuyant le voisinage meurtrier des blancs. Dans les États de l'Est, où on les trouve encore, ils ne doivent leur conservation qu'aux lois sur la chasse. Pour les voir en grand nombre, il faut aller loin dans l'Ouest; là, encore aujourd'hui, on les poursuit de la façon que dit Audubon.

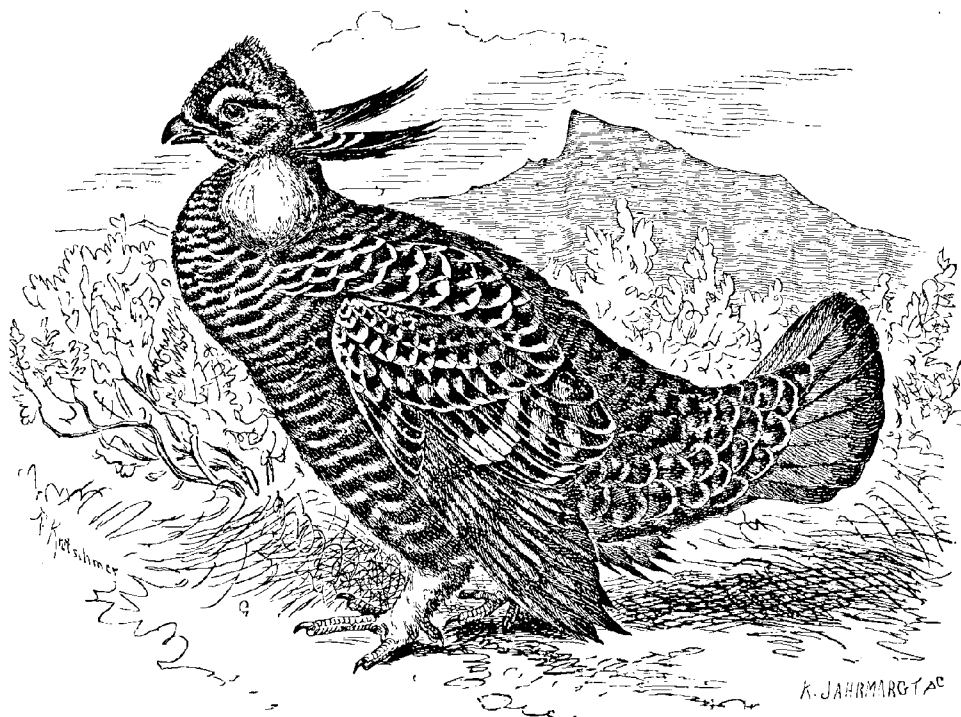
Contrairement aux tétraonidés que nous venons de passer en revue, le cupidon des prairies recherche les plaines dépourvues d'arbres, et mérite ainsi parfaitement son nom. Il se tient dans les plaines sèches et sablonneuses, couvertes d'herbes abondantes, où ne croissent que quelques rares buissons; il ne quitte pas les lieux cultivés, et trouve dans les champs une nourriture abondante. Plus que tous les autres tétraonidés de sa taille, il a son existence liée au sol; il ne se perche que quand il fait mauvais temps, ou quand il veut manger les fruits de certains arbres. Il passe la nuit au milieu des herbes. En hiver, il entreprend des voyages, on pourrait presque dire des migrations assez régulières, qu'il n'accomplit cependant que dans le but de trouver des pâturages plus abondants. Du reste, il ne présente cette particularité

que dans certaines localités; aussi, plusieurs auteurs le regardent avec raison comme un oiseau sédentaire.

Dans ses mouvements, le cupidon des prairies rappelle beaucoup la poule domestique. Il est plus lourd que l'élégante gélinotte des bois. Quand quelque chose vient subitement l'effrayer, il s'envole; mais, s'il peut apercevoir le danger de loin, s'il a devant lui un espace libre, il court très-rapidement vers quelque touffe d'herbes, quelque buisson, s'y cache, s'y rase jusqu'à ce que le chasseur en soit très-près. Audubon le vit, dans des champs fraîchement labourés, courir de toutes ses forces, se raser derrière une motte de terre, et disparaître comme par enchantement. Sur les branches épaisses, il se meut adroitement, sur de plus faibles, il ne se tient en équilibre qu'en s'aidant de ses ailes. Son vol est fort, régulier, assez rapide et moins bruyant que celui des autres tétraonidés. Il donne plusieurs coups d'aile précipités, puis glisse lentement dans l'air, en pliant fortement les ailes, et parcourt en même temps du regard l'espace situé au-dessous de lui. Il franchit souvent d'une seule traite des distances de plusieurs kilomètres. Avant de s'envoler, il pousse quatre ou cinq cris. Il ne se laisse pas arrêter par un chien; il cherche, dans ce cas, son salut dans la fuite.

La voix du cupidon des prairies ne diffère guère de celle de la poule domestique; mais, pendant l'époque des amours, le mâle fait entendre des cris particuliers. Il gonfle les sacs aériens de son cou, de façon à les faire ressembler à une petite orange; il baisse la tête vers le sol, ouvre le bec, et pousse plusieurs cris, tantôt forts, tantôt plus faibles, qui ressemblent à un roulement de tambour; puis, il s'élève, gonfle de nouveau ses sacs, et recommence le même manège. Sur un individu captif, Audubon remarqua que les sacs aériens, après ces cris, avaient perdu de leur ampleur; ils ressemblaient un instant à une vessie ratatinée, mais au bout de quelques secondes, ils étaient gonflés de nouveau. Il perça les deux sacs, et l'oiseau ne put plus crier. Sur un autre individu il n'ouvrit qu'un sac, et l'oiseau cria encore, mais plus faiblement. Après la saison des amours, ces sacs aériens s'affaissent; en automne et en hiver, ils sont très-petits. Chez les jeunes mâles, les sacs commencent à fonctionner à la fin du premier hiver, mais ils augmentent de volume d'année en année.

Le cupidon des prairies se nourrit de substances végétales et de petits animaux de toute espèce.



Corbell, Créteil Fils, imp

Fig. 84. Le Cupidon des prairies.

Paris, Baillière et Fils, édit.

En été, il parcourt les prairies, les champs de céréales ; en automne, les jardins et les vignobles ; en hiver, les lieux où ont mûri des baies, dont il est très-friand. Mais il n'a pas un goût moins prononcé pour les fruits, par exemple, les pommes. Les céréales forment un de ses principaux aliments, il en mange les grains, comme les jeunes pousses, et cause ainsi de grands dégâts. D'un autre côté, il rend des services, en détruisant des insectes, des limaces, et d'autres animaux. Il paraît aimer beaucoup les sauterelles ; lorsqu'un d'entre eux a découvert de ces insectes, tous les autres accourent pour partager sa trouvaille. Il mange aussi des fourmis.

A l'entrée de l'hiver, les cupidons des prairies, là où ils sont communs, se réunissent en bandes nombreuses, qui ne se divisent qu'au printemps. Cette séparation a lieu dès que la neige est fondue et que les premières pousses d'herbes apparaissent. Les cupidons vivent alors par troupes d'une vingtaine d'individus. Chaque troupe se choisit un endroit où elle se réunit tous les jours. Mais l'époque des amours arrive. A ce moment, avant que les premières lueurs de l'aurore paraissent à l'horizon, les mâles viennent sur le lieu du rendez-vous, pour provoquer leurs rivaux au combat.

BREM.

Ils ont alors revêtu leur parure de noces, et la portent avec un contentement d'eux-mêmes qu'on ne rencontre chez aucun autre oiseau. Chaque mâle se fait valoir de son mieux ; il regarde les autres mâles d'un œil plein de mépris ; tous cherchent à surpasser leur voisin en orgueil et en fierté. Les sacs aériens sont gonflés ; les plumes qui les recouvrent sont étalées en éventail, comme une collerette ; les ailes sont écartées du corps et traînent bruyamment sur le sol, le corps est penché ; dans cette posture, ils s'élancent l'un sur l'autre. Leurs yeux brillent d'ardeur ; l'air retentit de leurs cris singuliers : une femelle fait entendre sa voix, c'est le signal du combat. Les mâles s'attaquent avec fureur ; ils sautent l'un contre l'autre, des plumes arrachées tourbillonnent autour d'eux, et quelques gouttes de sang annoncent que la lutte est sérieuse. L'un d'eux est-il mis en fuite, le vainqueur provoque un autre rival, et on voit souvent ces oiseaux s'enfuir, l'un après l'autre, vers les buissons voisins. Quelques-uns seuls demeurent, épuisés, il est vrai, mais maîtres du champ de bataille ; ils s'y promènent triomphalement ; puis, vainqueurs et vaincus vont rejoindre les femelles, pour recevoir la récompense de leurs exploits.

IV — 353

Souvent, au moment de l'accouplement, le vainqueur est surpris par un rival qu'a attiré son chant d'amour et qui fond sur lui avec fureur ; alors la lutte recommence sous les yeux de la femelle.

Là où les cupidons des prairies ont peu à craindre de l'homme, on entend leur voix du lever au coucher du soleil ; tandis que dans les localités où ils sont chassés, ils ne la font guère entendre après les premières heures du jour. Ils ont, dans ces endroits, un lieu retiré pour livrer leurs combats, et ceux-ci ne durent jamais longtemps. En automne, les jeunes mâles luttent entre eux, tandis que les jeunes femelles se réunissent dans des intentions plus pacifiques.

Suivant qu'elles habitent le sud ou le nord, les femelles pondent plus ou moins tôt, du commencement d'avril à la fin de mai. Audubon a trouvé au Kentucky des œufs dans les premiers jours d'avril ; il regarde cependant le mois de mai comme la véritable saison des amours. Le nid, grossièrement construit avec des herbes et des feuilles sèches, est établi dans les hautes herbes, ou caché sous un buisson épais. Les œufs, au nombre de dix ou douze, ont le volume des œufs de poule, avec la coloration des œufs de pintade. La durée de l'incubation est de dix-huit à dix-neuf jours. La femelle emmène ses petits dès qu'ils peuvent marcher ; le mâle ne s'en inquiète nullement. La mère se comporte avec eux comme une poule avec ses poussins. Au commencement, ils se nourrissent surtout d'insectes ; plus tard, la mère les conduit dans les champs et par les chemins ; on les voit souvent fouiller le fumier, pour y trouver quelques grains. Si un homme, un carrossier, un rapace vient à se montrer, la mère pousse un cri d'avertissement ; les jeunes disparaissent alors comme par enchantement, tandis que celle-ci cherche à éloigner l'ennemi par ses ruses. « Une fois, dit Audubon, mon cheval effraya une famille de ces cupidons. Les jeunes s'envolèrent, se dispersèrent de tous côtés, puis se laissèrent tomber à terre ; ils s'y tinrent si tranquilles, si cachés qu'il me fut impossible d'en retrouver un seul. »

Quand elle n'est pas troublée, la femelle ne niche qu'une fois par an. Si on lui enlève ses œufs, elle a une seconde couvée, mais moins nombreuse que la première. Au mois d'août, les jeunes ont environ la taille d'une caille et peuvent voler, sinon voler ; au milieu d'octobre, ils sont adultes.

Chasse. — Tous les carrossiers et les rapaces

de l'Amérique du Nord, le loup des prairies, le renard, les martes, les pulois, les faucons, les hiboux, sont pour le cupidon des prairies des ennemis terribles, plus terribles encore que l'homme. Celui-ci s'est au moins convaincu, dans ces derniers temps, qu'il ne pourrait continuer à chasser cet oiseau qu'en prenant des mesures pour sa conservation. Il y a trente ans qu'a été promulguée une loi touchant la conservation des cupidons des prairies, loi qui frappe d'une amende de 10 dollars quiconque tue un de ces oiseaux hors la saison de la chasse, qui est ouverte en octobre et en novembre. Il est probable que cette loi a eu pour conséquence une multiplication considérable des cupidons des prairies dans certaines localités ; car, tous les hivers, il en arrive des quantités sur les marchés, et on peut parfois acheter des centaines d'individus vivants.

On chasse le cupidon des prairies de diverses façons. Autrefois, on en tuait beaucoup aux lieux de combats ; on répandait dans ces lieux une couche de cendres, qui aveuglait ces oiseaux, et on les assommait à coups de bâton. Avec les armes à feu, on a dû, sur ces mêmes places faire de véritables massacres ; mais le nombre de ceux que l'on prend vivants est bien plus grand encore. On met aux endroits où ces oiseaux vont manger des filets et des collets, ou bien, on les surprend la nuit. « J'avais remarqué, dit Audubon, que, plusieurs nuits de suite, des cupidons s'étaient rendus dans une prairie touffue, non loin de ma maison, et je résolus de les surprendre. Je me munis d'un grand filet, et me rendis en cet endroit avec quelques nègres, portant des lanternes et de grands bâtons. Les filets ayant été disposés, la chasse commença. Le premier cupidon surpris s'envola droit contre le filet, et les autres le suivirent. On abattit aussitôt le filet à terre, et on enleva les oiseaux l'un après l'autre. Nous renouvelâmes trois fois notre tentative, et les trois fois avec le même succès. Je dus alors cesser ma chasse, car les nègres ne pouvaient plus contenir leurs rires bruyants. Nous rentrâmes chargés de gibier. Le lendemain matin, on ne pouvait plus apercevoir sur les lieux un seul cupidon, des centaines cependant avaient échappé. »

Captivité. — « Mes cupidons captifs, continue Audubon, s'appriivoisèrent rapidement, se multiplièrent, et je m'étonne que depuis longtemps on n'ait pas essayé de les réduire en domesticité. Pendant mon séjour à Henderson, j'achetai soixante cupidons de prairies, jeunes

pour la plupart ; je leur fis couper les ailes, et les laissai courir librement dans un jardin de quatre ares d'étendue. Au bout de quelques semaines, ils étaient si bien habitués à moi, que je pouvais les approcher sans les effrayer. Je leur donnais du grain, et eux-mêmes cherchaient d'autres substances végétales. En hiver, ils perdirent toute crainte ; ils couraient dans le jardin comme des poules domestiques, se mêlaient à celles-ci, et venaient même manger dans les mains de ma femme. Quelques mâles étaient devenus assez courageux pour se battre avec les coqs et les dindons. Chacun de ces oiseaux se choisissait un endroit pour y passer la nuit, et tournait sa poitrine contre le vent. Au printemps, ils combattirent comme en liberté. Plusieurs femelles pondirent, eurent des œufs et des petits. Mais ils finirent par causer tant de dégâts dans mon jardin que je les tuai. »

Au Jardin zoologique de Hambourg, toutes nos tentatives pour arriver à un pareil résultat sont restées infructueuses. Nous avons acheté des douzaines de cupidons des prairies, nous leur avons donné les aliments les plus variés ; nous les avons tenus en cage, comme à l'air libre, nous nous sommes donné les plus grandes peines pour les faire reproduire ; mais toujours ces oiseaux sont morts, sans que nous puissions en connaître la cause. Il en a été de même en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, en Hollande. Nous avons presque perdu toute envie de renouveler un essai infructueux. Néanmoins, je suis convaincu qu'on pourrait acclimater les cupidons des prairies, mais il faudrait faire l'expérience plus en grand. Il faudrait acheter plusieurs douzaines de ces oiseaux, en choisissant des individus vigoureux, les mettre dans un endroit convenable, et les abandonner à eux-mêmes. Il est très-probable qu'ils y prospéreraient, quelque différentes que soient nos bruyères des prairies de l'Amérique. Toujours est-il que le cupidon des prairies vaut la peine qu'on fasse encore une pareille expérience.

LES LAGOPÈDES — *LAGOPUS*.

Die Schneehühner, the Ptarmigans.

Caractères. — Les lagopèdes nous offrent un genre d'oiseaux des plus intéressants, et par leurs mœurs et par les mues auxquelles ils sont soumis. Ils ont le corps très-ramassé ; les ailes de longueur moyenne, la troisième rémige étant la plus longue ; la queue courte, légèrement arrondie ou tronquée à angle droit, composée de dix-

huit rectrices ; le bec court, médiocrement épais ; les pattes courtes ; les tarses et les doigts recouverts de plumes pileuses ; le plumage abondant, changeant de couleur suivant les saisons ; les ongles bien plus grands, relativement, que chez les autres tétraonidés, et soumis à un renouvellement annuel très-manifeste. Le plumage varie peu suivant les sexes, et les jeunes ont de bonne heure la livrée des adultes.

Distribution géographique. — Les lagopèdes habitent le nord des deux hémisphères. On les trouve en Asie, en Europe et en Amérique. Leur aire de dispersion est limitée, au sud, par les Pyrénées, les Alpes, les chaînes de montagnes du centre de l'Asie, et en Amérique par les montagnes Rocheuses. Vers le nord, elle atteint la limite de la végétation. On a rencontré ces oiseaux jusque sous le 80° de latitude boréale.

LE LAGOPÈDE BLANC — *LAGOPUS ALBUS*.

Das Moorschneehuhn, the common Ptarmigan.

Dans un des derniers jours de mai, il était déjà tard, lorsque mon jeune guide et moi nous arrivâmes à la halte de Fogstuen au Dovrefjeld, sur la route de Christiania à Drontheim. Le long chemin que nous avions parcouru nous avait fatigués ; mais j'oubliai toute ma lassitude lorsque le chasseur norvégien, dont j'ai souvent parlé, me demanda si nous étions prêts à chasser le *Rypper*, qui se trouvait en ce moment en pleine saison d'amour. Le gibier que ce nom norvégien désignait nous était connu, mais nous aurions vainement cherché pendant des jours entiers à l'apercevoir. Notre équipement fut bien vite prêt, nous avalâmes quelques bouchées, et nous nous hâtâmes de gagner notre lit, pour pouvoir nous mettre en chasse de bonne heure. Mais nous n'eûmes pas le temps de nous endormir ; dix heures n'avaient pas sonné, que notre chasseur nous invitait à le suivre. Nous lui obéîmes, et quelques minutes après, nous avions quitté la ferme isolée.

La nuit était splendide. Il faisait ce clair-obscur, qui, sous cette latitude, sépare un jour d'un autre. Nous pouvions distinguer tous les objets à une certaine distance. Nous entendions encore les voix d'oiseaux, qui, dans nos contrées, dorment depuis longtemps à cette heure de la nuit. Le cri du coucou résonnait dans un fourré de bouleaux ; le *schak schak* de la rousserolle se faisait entendre dans chaque taillis que nous longions ; dans la plaine on entendait la

voix claire et harmonieuse du coureur de rivage, le cri mélancolique du pluvier doré, la chanson joyeuse de la gorge-bleue.

Notre domaine de chasse était un vaste plateau, bordé de montagnes à pente douce, comme on en trouve dans presque toute la Norvège ; c'était une partie de ces énormes steppes moussues, qui recouvrent le nord de notre hémisphère, et sont connues sous le nom de *tundra*. Le *tundra* est, en réalité, un seul et immense marais, ou tourbière ; toutes les portions rocheuses en sont tapissées d'une mince couche de lichens des rennes, sur lesquels croissent quelques petits buissons de myrtilles verts. Dans quelques endroits seulement des bas-fonds poussent des plantes plus élevées ; mais toujours elles sont maigres et rabougries ; elles semblent comme affaissées sous le poids d'un long hiver, que l'été trop court ne leur permet pas d'oublier. Elles se cramponnent au sol, y rampent lentement et péniblement, comme si elles venaient chercher, sur le sein de leur mère, un abri contre les rigueurs du froid, contre la neige qui les couvre de ses rafales. Pendant l'été, quelques plantes alpines s'éveillent, elles croissent, elles verdissent, et fleurissent, tandis que tous les autres végétaux portent imprégné en eux le type de la misère du pays. Bien au-dessous sont demeurés les pins, et les bouleaux qui recouvrent les premiers flancs des montagnes, ne se présentent plus que comme autant de nains courbés sous le poids des eaux ; ce sont de petits troncs rabougris, bas, épais, fortement rameux. Le genévrier rampant, aux aiguilles émoussées, forme là des buissons très-étendus, très-épais, mais très-bas ; à côté de lui, se trouvent le bouleau nain, ce petit buisson élégant, qui adhère au sol comme le lierre au tronc d'un chêne, dont les bourgeons ne peuvent s'ouvrir qu'à la fin de juin, et dont, à la fin de septembre déjà, les feuilles sont enterrées sous la neige ; les saules sont également rabougris ; quelques buissons de myrtilles verts et de canneberge couvrent encore le sol. Mais le lichen des rennes reste toujours la plante dominante ; il couvre sur une étendue de plusieurs lieues la montagne de son tapis aux reflets neigeux et jaunâtres, teintes qu'il faut avoir vues soi-même pour s'en faire une idée.

Tel était le terrain qui s'offrait à nos yeux. Des centaines, des milliers de petits ruisseaux déchiraient le tapis fauve-jaunâtre des lichens ; çà et là, ils s'élargissaient ou même se réunissaient pour former un petit lac. Les buissons

dé bouleaux nains entouraient les rives. Sur ce plateau, le printemps venait de faire une apparition ; mais de grands champs de neige marbraient encore les versants des montagnes qui l'entouraient et y prolongeaient les neiges de l'hiver.

C'est vers ces champs de neige que nous nous dirigeons, silencieux, pleins d'attente et d'espoir, prêtant une oreille attentive à tous les bruits qui traversaient les airs. Nous avons fait environ quatre cents pas, quand notre guide s'arrêta brusquement ; ses regards, comme ceux du lynx, fouillaient à l'horizon, noyé dans la lueur du crépuscule. Nous savions que ce n'étaient pas les oiseaux que nous avions entendus qui avaient ainsi attiré toute son attention ; mais nous ne pouvions reconnaître la présence d'aucun autre animal. Notre chasseur cependant devait être sûr de son fait ; il nous ordonne de nous taire, et se met à causer avec son gibier. Il crie plusieurs fois : *djiak, djiak, dji-ak, dji-ak* d'un ton tout particulier. Aussitôt, nous entendons au loin le bruit d'un oiseau qui se lève, et le cri *err-reck-eck-eck-eck* retentir. Puis tout redevient silencieux. Le chasseur recommence à crier, il module ses sons, les rend plus doux, plus tentateurs ; je remarque qu'il imite le cri d'amour de la femelle. Au *djiak* qui a éveillé l'attention et les désirs du mâle, succèdent des cris plus doux : *gou, gou, gourr* ; le mâle excité répond ; le bruit de ses ailes devient plus fort ; nous nous couchons derrière les buissons ; il n'en est que temps ; devant nous, sur le tapis blanc de la neige, est un mâle en amour. C'est un spectacle ravissant ! Mais l'ardeur du chasseur l'emporte sur le désir du naturaliste d'observer les allures d'un pareil oiseau. Sans savoir comment, je le tiens en joue, et avant qu'il ait eu le temps de commencer son chant, il roule mort par terre.

Le bruit de la détonation, répercuté par tous les échos d'alentour, éveille les cris de tous les habitants ailés de la contrée. Leurs voix descendent du haut de la montagne ou s'élèvent du fond de la plaine ; à quelques pas de nous, une bande de canards s'élève de dessus l'eau ; un coucou effrayé passe tout près de nous ; le pluvier et le coureur de rivage font entendre leurs trilles et leurs sons flûtés. Peu à peu cependant tout s'apaise, nous continuons notre chemin, emportant avec nous notre proie, la caressant du regard. A quelques cents pas plus loin, mon vieux chasseur recommence à pousser ses cris tentateurs, et deux mâles lui

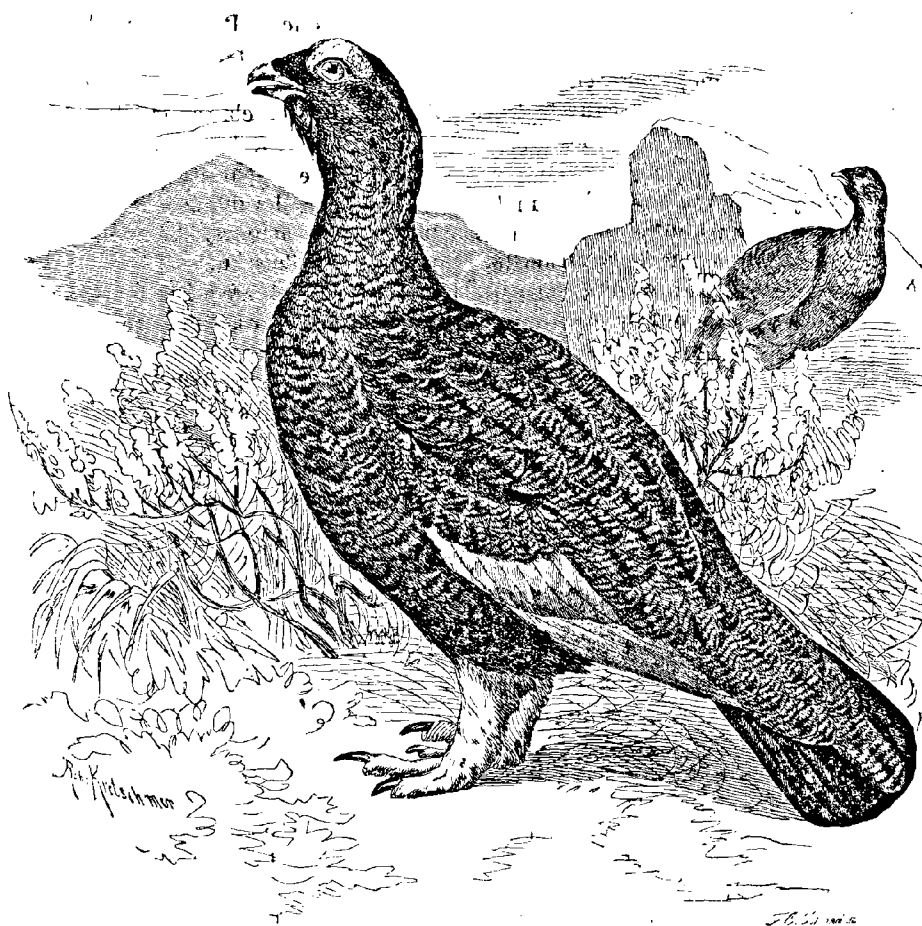


Fig. 85. Le Lagopède blanc.

répondent. Le même manège de tantôt se reproduit ; mais, cette fois, je me donne le plaisir d'observer le spectacle en son entier.

A l'autre extrémité du champ de neige s'abat le fier oiseau ; il traverse rapidement la scène, et s'avance droit vers nous. Nous pouvons, grâce au crépuscule, le distinguer d'assez loin ; mais, enivré d'amour, il ne prévoit pas le danger, il arrive à quelques pas de notre embuscade. La queue à moitié relevée ; les ailes pendantes, la tête penchée, il court : tout à coup, il s'arrête ; il est étonné que les appels aient cessé ; il crie à son tour. Plusieurs fois, il rejette la tête en arrière, et pousse des cris gutturaux : *gabaouh, gabaouh*, qui paraissent sortir du fond de sa poitrine. Ce sont ces cris que les Norvégiens traduisent par *hvor er hun* (où est-elle) ?

Mon vieux chasseur est assez audacieux pour répondre ; il fait croire à l'oiseau que sa femelle, sa fiancée adorée, est là, cachée dans le buisson. Il crie, mais avec plus de douceur encore, plus

de caresses dans la voix. Alors l'oiseau s'élance, la tête basse ; il nous côtoie, il passe sur nos jambes, car, nous sommes couchés de tout notre long sur la neige. Mais, à ce moment, il reconnaît son erreur, s'arrête subitement, s'enfuit et lance dans les airs un grognement ; c'est un signal pour tous ses semblables. Le chasseur a beau appeler, les ardeurs amoureuses de tous ces oiseaux semblent éteintes, être comprimées par la crainte du danger.

Nous allons plus loin ; et nous restons silencieux quelques minutes. Notre chasseur est d'avis que nous sommes arrivés sur les domaines d'oiseaux non encore troublés. Et, en effet, dès le premier appel, je tue un mâle, et quelques minutes après un second. Cependant notre gibier paraît être devenu plus prudent ; notre chasse est terminée, mais il n'en est pas de même de notre tâche d'observateurs. Je peux remarquer que les femelles, invisibles jusqu'à ce moment, prennent dès lors les fonctions de guetteurs,

et cherchent à prévenir leurs amants des dangers qui les menacent.

En retournant à la ferme, nous rencontrons encore plusieurs paires de ces oiseaux intéressants, et au lever du jour nous sommes rentrés dans notre demeure.

C'est ainsi que j'ai appris à connaître un des oiseaux les plus communs, et en même temps les plus attrayants des régions septentrionales, le lagopède blanc. Depuis, j'ai souvent entrepris des excursions nocturnes pour le chasser; en Laponie, j'ai pu observer ses mœurs, non-seulement dans les heures silencieuses, où « le soleil de minuit couvre la montagne de ses rayons rouge de sang, » — mais encore en plein jour, quand il va chercher sa nourriture; j'ai vu la mère conduire sa jeune famille: toujours, dans toutes les circonstances, cet oiseau m'a captivé au plus haut point, il m'a paru un des animaux les plus intéressants, les plus charmants de ces régions.

Caractères. — Le lagopède blanc (fig. 85), lagopède des marais ou des neiges, tient le milieu, pour la taille, entre le lyrure des bouleaux et la strane ou perdrix grise; le mâle a 41 cent. de long, et 67 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 21 cent., celle de la queue de 12. La femelle a environ 3 cent. de moins, en longueur comme en envergure.

Le plumage varie suivant les saisons. En hiver, l'espèce est entièrement d'un blanc éclatant, avec les rectrices d'un noir foncé, à tige et à racine blanches, et les six rémiges les plus extérieures d'un brun noir le long du rachis.

A l'époque des amours le mâle a le sommet de la tête et la partie postérieure du cou d'un roux-de-renard ou d'un brun roux, tacheté et moiré de noir; les plumes des épaules, du dos, du croupion, les rectrices médianes noires, bordées d'un liséré blanc, et rayées transversalement, dans une de leurs moitiés, de brun roux ou de jaune roux foncé; les rectrices latérales plus pâles que les médianes; les rémiges primaires blanches, les secondaires brunes; la face, la gorge d'un roux marron, le plus ordinairement uniforme; la tête, la poitrine, les flancs roux ou brun-roux, finement ponctués ou moirés de noir; les plumes du milieu de la poitrine noires, tachetées de roux et de blanc; le ventre et les pattes blancs; les couvertures inférieures de la queue noires, marquées de bandes et de lignes en zigzag jaune-roux et brun; le dessous de l'œil et l'angle de la bouche tachés de blanc. La teinte fondamentale de ce plumage est plus

ou moins foncée. Parfois, les plumes sont brun clair, à points noirs, etc. Ces couleurs pâlissent dans le courant de l'été. La femelle a toujours une teinte plus claire, et elle revêt sa parure d'été plus tôt que le mâle. En même temps que cette parure apparaît, la crête sus-oculaire se prononce davantage, devient rouge, et, à l'époque des amours, elle contribue à rehausser la beauté de l'oiseau.

Plusieurs auteurs admettent que le lagopède blanc a deux mues, l'une en automne, qui frappe tout le plumage; l'autre au printemps, qui ne porte que sur les petites plumes. Mais le changement d'une livrée à une autre ne se fait pas brusquement, et cela a conduit certains naturalistes à admettre quatre mues par an. Par contre, les Américains croient avoir observé qu'en automne les petites plumes ne se renouvellent pas, mais se décolorent; d'après Richardson, cette décoloration commencerait par la pointe des plumes, et marcherait si rapidement qu'elle serait complète en huit ou dix jours. Mais mon chasseur norvégien m'a assuré qu'en automne, lorsqu'il tombe tout à coup beaucoup de neige, le lagopède blanc s'arrache les plumes brunes; il prétend même que ces oiseaux s'entraident dans cette besogne; et qu'on trouve souvent de grandes quantités de ces plumes.

Je n'ai pu faire moi-même des observations à ce sujet. Le Jardin zoologique de Hambourg possédait un lagopède; il fut tué par un oiseau de proie, en automne, un peu avant la mue, et depuis nous n'avons pu le remplacer. Cette question ne peut être vidée qu'en observant des individus captifs, tenus en plein air et exposés à toutes les intempéries des saisons. Je ne saurais dire quelle est, des diverses opinions dont je viens de parler, celle qui a le plus de probabilité; j'ai récemment observé des faits de décoloration, qui me paraissent auparavant impossibles. Si l'on voulait conclure de ces observations à la mue des lagopèdes, on devrait admettre qu'ils ne muent qu'une fois par an, et que le second changement de plumage se produit par décoloration.

Distribution géographique. — Le lagopède blanc est répandu dans tout le nord de l'ancien et du nouveau monde, mais en nombre inégal. Il est surtout commun en Scandinavie, depuis le Wermeland jusqu'au cap Nord, en Finlande, en Russie, dans les provinces russes de la Baltique, en Livonie, en Esthonie, en Courlande, jusqu'en Lithuanie, et dans plusieurs parties de la Sibérie. Radde dit que dans les

environs du lac Baïkal et dans la partie moyenne du cours de l'Amour, il n'a jamais rencontré le lagopède blanc; on doit donc admettre que cet oiseau ne s'y montre pas en été. Il l'a trouvé, par contre, dans le Sajan oriental, à une hauteur de 1,600 à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, surtout dans les vallées qui sont couvertes de buissons de bouleaux. Dans le nord de l'Amérique, ce lagopède habite, d'après Richardson, toutes les contrées à pelleteries, entre le 50° et le 70° de latitude; mais, dans ces limites, il est plus ou moins un oiseau voyageur; à l'entrée de l'hiver, il se réunit à ses semblables en bandes très-nombreuses et se dirige vers le sud; cependant, même dans les hivers les plus rigoureux, on en trouve encore un grand nombre dans les forêts, sous le 67° de latitude. En 1819, les lagopèdes blancs parurent près de Cumberlandhouse, sous le 54° de latitude, dans la seconde semaine de novembre, et, au printemps, ils remontèrent vers le nord. Un phénomène analogue semble se passer dans l'ancien monde. Tous les hivers, de nombreux lagopèdes arrivent de la Courlande et de la Lithuanie dans la Prusse orientale; quelques-uns ont même été vus en Poméranie. Plus au sud, on n'a jamais rencontré cet oiseau. Il manque complètement en Irlande et au Groënland; en Écosse, il est remplacé par une autre espèce, peut-être par une variété seulement.

Mœurs, habitudes et régime. — Le lagopède blanc habite les plaines et les versants très-peu escarpés des montagnes qui ont encore le type de la plaine. Sous le nom de plaines, nous n'avons ici en vue que celles qui, comme en Scandinavie, sont situées dans les hautes montagnes. Dans les vallées, cet oiseau ne se montre que par intervalles et toujours pour très-peu de temps. Ceci s'explique par ce fait que l'existence de ce lagopède est liée à la présence des saules et des bouleaux; or, ces végétaux ne se montrent qu'au-dessus de la limite des conifères.

Sur ces hauts plateaux et dans le tundra, le lagopède est très-commun, plus commun certainement que tout autre gallinacé. Les couples vivent l'un à côté de l'autre, et le domaine de chaque paire n'a pas plus de cinq cents pas de diamètre. Au printemps, le mâle défend énergiquement ses limites contre ses semblables; mais une fois que les petits ont pris un certain accroissement, les femelles se réunissent en grandes bandes, qui errent en commun dans un vaste espace; la vie de ces oiseaux en hiver diffère beaucoup de celle qu'ils mènent en été.

Le lagopède blanc est, de tous les gallinacés que je connais, un des mieux doués, des plus vifs, des plus alertes. Il est adroit dans tous ses mouvements, aussi n'est-il pas souvent en repos. Ses pattes larges, au plumage épais, lui permettent de courir avec assurance sur le tapis de mousse qui recouvre le marais, comme sur la neige récemment tombée; probablement, elles lui permettent même de nager. Sa démarche est variable. D'ordinaire, il court pas à pas, le corps ramassé, le dos bombé, la queue pendante, suivant chaque accident du sol; quand quelque chose attire son attention, il grimpe sur quelque petite éminence, pour de là inspecter l'horizon. Se voit-il poursuivi, il continue son chemin droit devant lui, avec une rapidité incroyable. Lorsqu'il regarde, il se dresse autant qu'il peut, il lève la tête et paraît ainsi très-élançé. Son vol, léger et facile, ressemble plus à celui du lyrure des bouleaux qu'à celui de la starne grise; l'oiseau donne quelques coups d'aile précipités, puis glisse dans l'air assez longtemps. Immédiatement avant de s'abattre, le mâle fait entendre un cri perçant : *err, reck, eck, eck, eck*; la femelle est toujours muette en volant.

C'est dans la neige que le lagopède blanc est surtout dans son milieu favori : il s'y creuse de longs couloirs pour trouver la nourriture qu'elle recouvre; lorsqu'un rapace le poursuit, il se laisse tomber verticalement, et y plonge littéralement; dans les mauvais temps, il y cherche un refuge contre le vent. Souvent on trouve des bandes entières de lagopèdes enfouis dans la neige. les uns à côté des autres, ne laissant sortir que leur tête de dessous le blanc tapis qui les recouvre.

Grâce à l'acuité de ses organes des sens, il est facile au lagopède de reconnaître à temps le danger qui le menace, et il sait parfaitement s'y soustraire. Loin d'être craintif, il est au contraire hardi et courageux; mais quand il a été plusieurs fois poursuivi, il devient prudent et méfiant.

Il se nourrit surtout de substances végétales. En hiver, il ne mange guère que des bourgeons, des baies desséchées; en été, des feuilles, des fleurs, de jeunes pousses, des baies et des insectes. Il aime les graines de toute espèce.

Les amours du mâle continuent longtemps encore après que la femelle a pondu. Elle creuse sur un versant exposé au soleil, dans une touffe de bruyère, dans un buisson de saules, de bouleau nain ou de genévrier, une légère dépression, et la tapisse de quelques herbes sèches, de plumes. Ce nid est toujours tellement bien caché, qu'il est fort difficile de le trouver,

bien que le mâle paraisse faire tous ses efforts pour trahir la place qu'il occupe. Il se montre plein d'ardeur et de courage : tout homme, tout carnassier qui approche, il le salue de son cri, *gabaouh, gabaouh*. Il se pose hardiment sur une petite éminence, fuit quelquefois plus loin et cherche, dirait-on, à attirer l'ennemi vers lui, à l'éloigner ainsi du nid. Il défend énergiquement son domaine contre les autres mâles, mais qu'une femelle encore célibataire vienne à se montrer, sa fidélité conjugale est en péril; malgré tout l'amour qu'il a pour sa compagne, il est facilement enclin à demeurer quelque temps avec la nouvelle venue.

En cas de danger, la femelle reste tranquille le plus longtemps possible, elle semble méconnaître le péril et ne s'enfuit que quand on est tout près de son nid. Dans ce cas, elle a recours à la ruse pour tâcher d'éloigner le danger de ses petits. Elle est très-querelleuse vis-à-vis des autres femelles. Les Norwégiens croient qu'elle leur enlève leurs œufs et les porte dans son propre nid. C'est pendant la période de l'incubation et au milieu de la nuit que les lagopèdes sont le plus excités; on entend rarement leur cri avant dix heures du soir. Se dirige-t-on vers l'endroit où ce cri a retenti, on peut voir les mâles se provoquer à la lutte, se battre avec ardeur, jusqu'à ce que la femelle, par son cri *djouke* ou *gou, gou, gourr*, rappelle son compagnon auprès d'elle.

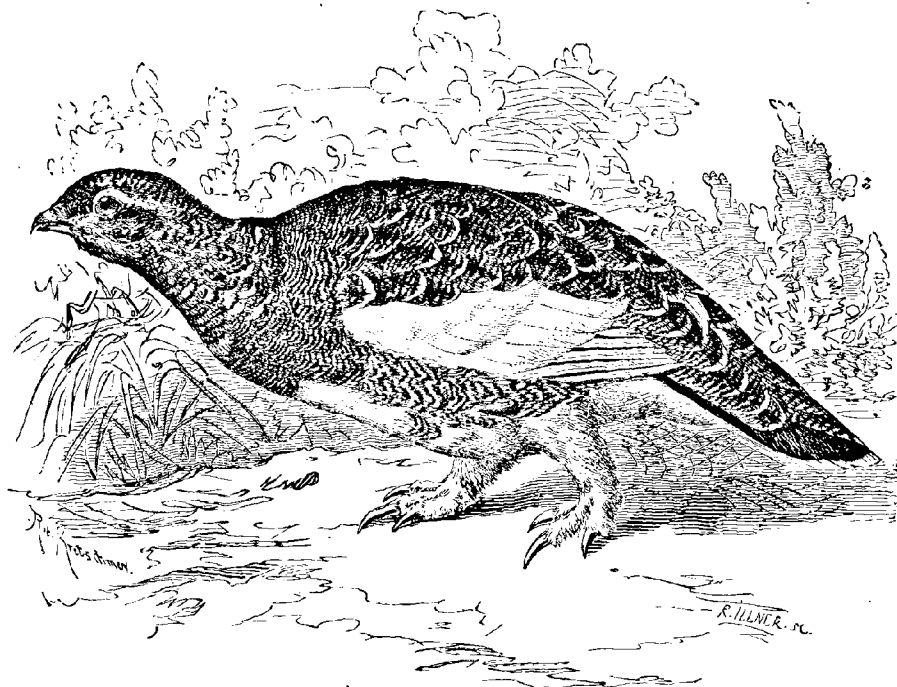
La ponte est terminée à la fin de mai ou au commencement de juin. Les œufs, au nombre de neuf ou dix, quelquefois de quinze ou seize, sont piriformes, lisses, brillants, jaune-ocre, parsemés de taches et de points brun-de-cuir ou brun-rouge. La femelle les couve avec ardeur; le mâle semble ne lui servir que de gardien. Les jeunes éclosent à la fin de juin ou au commencement de juillet, et toute la famille se rend ensemble vers les marécages. Les lagopèdes blancs sont alors de véritables oiseaux de marais; ils courent avec la plus grande facilité sur la vase la plus mince. Il est probable qu'ils se rendent là pour trouver la nourriture dont leurs petits s'accoutument le mieux, les larves de mouches à aiguillon, qui pullulent en été dans ces régions.

Avec une bonne lunette d'approche, il n'est pas difficile d'observer une pareille famille. Le père semble prendre une grande part à l'éducation des petits; il marche le premier, l'air grave et fier, la tête levée; il regarde sans cesse de tous côtés, et son cri *gabaouh* annonce l'imminence d'un danger. Il conduit sa famille vers les

lieux les plus riches en aliments. Ses petits sont couverts d'un duvet qui ressemble, à s'y méprendre, à un vêtement fait de lichens des rochers. Ils sont vifs et alertes; ils courent prestement sur la vase. Dès les premiers jours de leur existence, ils apprennent à se servir de leurs petites ailes. C'est ainsi qu'ils échappent à la plupart des périls qui les menacent. Leur plumage se confond avec la teinte du sol, de manière à tromper même l'œil le plus perçant, et dans les lieux où ils se tiennent, ils sont à l'abri des atteintes du renard. Ils croissent rapidement; bientôt leurs ailes brunes, moirées de noir, deviennent blanches; ils muent encore une ou plusieurs fois au commencement de septembre, et ont alors à peu près la taille de leurs parents. Ils passent l'hiver avec eux; mais, au printemps, l'amour exerce aussi sur eux son empire, ils s'en vont, chacun de son côté, à la recherche d'une compagne.

Chasse. — En Norwège, le lagopède blanc est un gibier très-estimé. Son abondance rend sa chasse souvent très-fructueuse; aussi, beaucoup de Norwégiens s'y adonnent-ils avec ardeur; mais bien peu connaissent le mode de chasse que m'a enseigné mon vieil Erik. On poursuit ces oiseaux, en automne, avant qu'ils se soient rassemblés, ou, en hiver, lorsqu'ils se trouvent réunis par centaines dans les fourrés de bouleaux. En automne, il faut avoir un bon chien d'arrêt; avec lui, on peut tuer une douzaine de lagopèdes dans sa journée. Je chassais en compagnie d'un Anglais, qui, depuis six ans, venait toutes les années pour faire cette chasse. Il me signala à peu près le nombre de lagopèdes qu'il avait tués, et me dit en avoir pris plus de quatre cents dans une seule saison. Je ne dissimulerai pas que les Anglais sont considérés par les habitants du pays comme un véritable fléau, car ils n'ont pour le gibier aucun ménagement, et tuent des jeunes qui ont à peine la grosseur d'une caille ou d'une alouette. Dans plus d'un endroit, on m'assura que ces détestables chasseurs jetaient à leurs chiens les jeunes qu'ils avaient massacrés; qu'ils ne chassaient que pour pouvoir compter un plus grand nombre de victimes. Les hommes du Nord ont horreur de cette manière d'agir: ils n'attaquent que les lagopèdes adultes, et dans le but d'en profiter.

C'est surtout en hiver qu'ils leur font la chasse, par cette seule raison qu'à cette époque de l'année, on peut mieux transporter le gibier. Cette chasse est pénible, surtout quand la neige est épaisse, mais elle est loin de l'être autant qu'a



Corbeil, Créte Fil, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 86. Le Lagopède des Alpes (plumage d'été).

bien voulu le dire Naumann. Le chasseur de lagopèdes ne s'enfonce pas dans la neige, ne s'égaré pas dans des endroits déserts et inhospitaliers, ne tombe pas au fond des précipices ; il a soin de chausser de larges patins particuliers, qui lui permettent de marcher facilement à la surface de la neige fraîchement tombée ; il ne peut s'égarer au sein du désert glacé, car il connaît les fjelds qu'il parcourt, et il sait y retrouver ses points de repère. Il est vrai que le chasseur doit être un homme vigoureux, fait à la fatigue, ne la redoutant pas, et sachant se conduire au milieu du brouillard. En hiver, d'ailleurs, on emploie les collets et les filets bien plus que les armes à feu : la poudre est chère, c'est déjà une raison. On connaît les retraites des lagopèdes, et on y dispose, entre des buissons de bouleaux, des filets dans lesquels on fait des prises abondantes. Un marchand de gibier du Dovrefeld a pu, en un seul hiver, expédier plus de 40,000 de ces oiseaux. Aujourd'hui, le commerce des lagopèdes blancs est fort étendu ; on en exporte non-seulement à Stockholm et à Copenhague, mais encore en Allemagne, en Angleterre et en France.

Captivité. — Il est rare de voir un lagopède blanc en captivité, même en Scandinavie ; le seul que j'ai eu occasion d'observer était celui

BREHM.

du Jardin zoologique de Hambourg, dont j'ai déjà parlé. Avant de nous parvenir, il était resté déjà longtemps en cage en Norwège ; on l'y avait habitué à un régime de grains, et nous n'eûmes ainsi aucune peine à l'entretenir. On lui donnait des bourgeons et des baies, dont il se montrait très-friand ; je suis cependant tenté de croire que ce régime n'était pas indispensable à son existence. Il se distinguait de tous les autres tétraonidés que j'ai vus captifs, par sa vivacité et sa douceur. Il paraît que ces oiseaux se seraient déjà reproduits en captivité, mais les jeunes sont morts de bonne heure.

LE LAGOPÈDE D'ÉCOSSE — *LAGOPUS SCOTICUS*.

Das schottische Schneehuhn, the red Grouse.

« Les îles Britanniques, dit Gloger, ont un climat extraordinairement doux ; les plaines et les basses vallées y sont souvent plusieurs années de suite sans voir la neige, et s'il y en tombe, elle n'est jamais abondante ni de longue durée. Les parties les plus septentrionales y sont situées bien plus au sud encore que la limite méridionale des domaines du lagopède en Scandinavie ; aussi, cet oiseau n'y revêt jamais le plumage blanc hivernal. Les tourbières y sont habitées par le lagopède d'Écosse, lequel ressemble

IV — 354

entièrement au lagopède blanc sans son plumage d'été, et n'en diffère que par l'absence de blanc sur les ailes et par le plumage gris, tacheté de brun, de ses pattes, et encore, par ces deux caractères, rappelle-t-il la première livrée du lagopède blanc.

« Cette ressemblance est aussi surprenante que l'est l'aire de dispersion peu étendue de cet oiseau. S'il constituait une espèce indépendante, ce serait là un fait sans exemple, au moins parmi les animaux européens. Aussi, pouvons-nous invoquer ces motifs à l'appui de cette opinion : que le lagopède d'Écosse n'est qu'une variété climatique méridionale du lagopède blanc. A mesure que les forêts ont diminué d'étendue, que la température s'est radoucie, tous les animaux que nous regardons maintenant comme caractérisant les régions du Nord, ont remonté vers le pôle; mais ce lagopède était trop mal partagé, sous le rapport du vol, pour pouvoir franchir l'étendue des mers qui séparent la Grande-Bretagne des contrées plus septentrionales. »

Si jamais j'ai été tenté d'adopter les théories de Gloger, sur les variétés climatiques, c'est certes dans ce cas. Le lagopède d'Écosse se prête parfaitement à leur justification. Il a la taille et les mœurs du lagopède blanc, et l'on ne saurait admettre une autre manière de voir à cet égard, si l'influence du climat pouvait être aussi suffisamment démontrée que Gloger l'admet. Il est assez surprenant qu'aucun des riches propriétaires terriers de l'Angleterre n'ait essayé de trancher cette question scientifique, et de la façon la plus simple; il suffirait d'introduire en Écosse quelques centaines de lagopèdes blancs de Norwège, de les lâcher, et de voir si leur progéniture se transforme sous l'action d'un climat plus doux que celui de leur patrie d'origine. De cette façon, on pourrait arriver à des résultats positifs. Tant que l'influence climatique ne sera pas mise hors de doute, toutes les discussions sur l'indépendance ou l'identité spécifiques du lagopède blanc et du lagopède d'Écosse resteront sur le terrain des hypothèses. Je ne nie nullement que ces deux oiseaux puissent appartenir à la même espèce; mais j'en demande la preuve, et celle-ci n'a pas encore été fournie.

Caractères. — Le lagopède d'Écosse ressemble, comme nous venons de le dire, au lagopède blanc sous son plumage d'été. Il a les plumes de la tête et de la nuque d'un rouge-brun clair, parcourues de plusieurs raies noires transversales; celles du dos et les couvertures

supérieures des ailes tachetées de noir dans leur milieu; celles de la gorge rouges et celles de la poitrine et du ventre d'un brun-pourpre foncé, marquées de plusieurs raies étroites; les rémiges d'un brun sombre; les rectrices noires, à l'exception des quatre médianes qui sont rayées de noir et de rouge; les plumes des cuisses d'un rouge pâle, à raies foncées transversales; les tarses et les doigts recouverts de plumes blanchâtres; l'œil brun; le bec noir; les ongles blanchâtres. La femelle est plus foncée que le mâle; le ventre et la poitrine présentent quelques taches blanches, et les extrémités de certaines couvertures de l'aile sont blanches. Cet oiseau a 41 cent. de long et 72 cent. d'envergure; la femelle est plus petite.

Distribution géographique. — Les comtés les plus méridionaux de l'Angleterre où l'on rencontre ce lagopède, sont le Derbyshire, le Lancashire et le Yorkshire; on le trouve dans toute la partie de la Grande-Bretagne, située plus au Nord, aux Hébrides et aux Orkneys; il n'existe ni aux Shetlands, ni en Irlande.

Mœurs, habitudes et régime. — Le lagopède d'Écosse a toutes les habitudes du lagopède blanc. Au printemps, il vit par paires, plus tard par petites troupes, alors que ses six à dix petits ont un peu grandi. En automne, on rencontre des bandes de quarante à cinquante individus; à cette époque, ces oiseaux sont très-prudents et craintifs. Ils se nourrissent de baies de toute espèce, de jeunes pousses de bruyère, de bourgeons de diverses plantes.

LE LAGOPÈDE DES ALPES — *LAGOPUS ALPINUS*.

Das Alpenschneehuhn, the Alp-Grouse.

Dans les Alpes, dans les Pyrénées, dans les montagnes du Nord, qui présentent le type général des régions alpestres, même dans les plaines des contrées septentrionales, vivent des lagopèdes qui, au premier aspect, se montrent bien différents du lagopède blanc et du lagopède d'Écosse. Cependant, certains naturalistes les regardent comme appartenant tous à une même espèce; Wallengreen veut même avoir démontré que leur dissémination s'est opérée pendant la période glaciaire; d'autres, au contraire, croient que ce sont des espèces différentes, bien que très-voisines. Nous reviendrons en quelques mots sur ce sujet, mais il nous faut auparavant esquisser l'histoire de ce lagopède ou d'un de ces lagopèdes.

Caractères. — Le lagopède des Alpes (*fig* 86)

varie beaucoup suivant les saisons ; en été, d'après Schinz, son plumage diffère d'un mois à l'autre. A toute époque de l'année, le mâle a le ventre, les couvertures inférieures de la queue, les couvertures supérieures des ailes, les rémiges et les pattes blanches ; la tige des rémiges noire ; la queue également noire. Mais les autres parties varient beaucoup en été. La mue printanière commence vers la mi-avril ; quelques plumes noires apparaissant alors, l'oiseau est tacheté de blanc, de noir et de brun. Au commencement de mai, la tête, le cou, le dos, les tectrices supérieures des ailes et la poitrine sont mélangés de noir, de roux et de blanc, les plumes étant entièrement noires, avec quelques raies transversales rousses, peu visibles ; ou bien noires, rayées de jaune-roux clair et de blanc. Sur la gorge et les côtés du cou, le blanc prédomine. Les plumes, de diverses couleurs se montrent souvent à côté de plumes encore entièrement blanches. Toutes pâlissent peu à peu, et à la fin d'août, au mois de septembre, le dos est ponctué de gris, de cendré clair et de noir ; les bandes rousses de la tête et du cou sont devenues blanches, il reste là cependant quelques parties, irrégulièrement disposées, qui sont encore jaune-roux ou noires. Chez la femelle, toutes ces régions sont moirées de noir, de jaune roux, et les bandes sont plus nettes.

En hiver (fig. 87), toutes les plumes deviennent d'un blanc éclatant, sauf les rectrices, qui restent noires, mais bordées d'un liséré clair ; chez le mâle, la ligne naso-oculaire est également noire. Parfois, quelques plumes colorées persistent. La mue automnale commence en octobre. A ce moment, les lagopèdes sont très-bigarrés ; mais, en novembre, ils sont déjà entièrement blancs. Les sus-caudales médianes se prolongent, et recouvrent entièrement la queue, qui paraît alors blanche au milieu. Au-dessus de l'œil est un repli cutané verruqueux, à bord supérieur dentelé, et de couleur rouge ; il est surtout prononcé chez le mâle.

D'après Schinz, le mâle a 36 cent. de long. D'après mes propres mesures, faites sur des lagopèdes des Alpes, de Norwège, la longueur de l'oiseau est de 36 à 37 cent., l'envergure de 63 cent., la longueur de l'aile est de 19 cent., celle de la queue de 11. L'œil est brun foncé, le bec noir.

Les jeunes lagopèdes, à la sortie du nid, sont couverts d'un duvet basané, mais de teinte analogue à celle du sol. Ils ont le dos brunâtre, parcouru de raies noires irrégulières ; à l'occiput, une tache brun clair est entourée d'une auréole

noire ; le front, la gorge, le cou, le ventre sont blanchâtres ; la poitrine et les flancs ont des reflets rougeâtres, et les pattes sont couvertes d'un duvet grisâtre.

Les autres lagopèdes diffèrent de celui des Alpes Suisses, non-seulement par la taille et la couleur, mais encore par le genre de vie. Voici comment Gloger cherche à expliquer ces différences : « En Islande, où le climat tempéré et brumeux n'est pas favorable au développement des couleurs, les lagopèdes sont moins foncés, d'un roux moins net que dans la Scandinavie, qui est plus chaude. Par contre, l'hiver, étant moins rigoureux, détermine une plus grande étendue de la portion noire de la tête, et non-seulement chez le mâle, mais encore chez la femelle. Cette coloration n'apparaît cependant chez les jeunes qu'à la fin du premier hiver. Si les lagopèdes d'Islande paraissent plus élancés, cela provient — si ce n'est pas une apparence — d'un moindre développement du plumage. Plus vers l'est, en Scandinavie, le plumage d'été est plus beau ; par contre, en hiver, la femelle n'a plus de noir à la tête, et il en est de même partout, sauf en Islande : je ne parle pas de l'Écosse. Plus loin encore, vers l'est, le froid de l'hiver devient plus intense, le mâle perd lui-même les raies de la tête. De plus, l'été dans les Alpes est moins chaud et le jour est moins long que dans le nord de l'Europe, et cela coïncide avec une teinte plus claire du plumage d'été du lagopède de Suisse. Dans les montagnes du centre et du nord de l'Europe, de l'Écosse, souvent ces oiseaux revêtent un plumage gris clair, leur second plumage d'été ; dans l'extrême nord de l'Amérique, l'été est trop court pour qu'ils puissent s'en parer ; à l'île Melville, par exemple, on trouve souvent, au milieu de juin, les mâles parés encore de tout leur plumage d'hiver. Mais plus au sud, dans les montagnes Rocheuses, sous le 54° de latitude, beaucoup présentent le plumage gris d'été, dans tout son développement. En même temps apparaît une singulière variété : des lagopèdes gardent pendant tout l'été leurs quatorze rectrices entièrement blanches. »

On ne peut nier que cette théorie n'ait pour elle une apparence de raison ; mais l'on ne peut nier aussi qu'elle ne soit une simple conception de l'esprit. Faber et Holboell qui ont, pendant plusieurs années, observé des lagopèdes au Groënland et en Islande sont d'un avis contraire ; ils voient dans ceux de l'Islande et dans ceux du Groënland des espèces différentes. Cependant, on ne peut accorder trop de poids non plus à

leur opinion; nous sommes actuellement incapables de nous prononcer sur l'indépendance spécifique de ces oiseaux. Celui qui aurait observé tous ces lagopèdes en liberté et en captivité, pourrait seul émettre un avis sérieux. Pour nous, nous devons nous contenter de regarder les lagopèdes alpins comme appartenant tous à la même espèce et décrire leur genre de vie d'une façon générale.

Distribution géographique. — Le lagopède des Alpes habite toute la chaîne des Alpes, les Pyrénées, les montagnes de l'Écosse, toutes les cimes de la Scandinavie, l'Islande, les montagnes de la Sibérie et de tout le nord de l'Asie, le nord du continent américain et le Groënland. Quelques-uns vont des Alpes dans la forêt Noire, des Pyrénées dans les montagnes des Asturies et de la Galice : il y en a même qui iraient du continent asiatique au Japon, si un dessin japonais représente réellement un lagopède des Alpes, pris dans ce pays. Dans le Nord, on a partout rencontré cet oiseau; on le trouve en Amérique jusqu'au 75° de latitude, au Spitzberg aussi loin qu'on s'est avancé dans l'intérieur.

Mœurs, habitudes et régime. — Contrairement à ce qui a lieu pour le lagopède blanc, le lagopède des Alpes n'habite que les endroits découverts, dépourvus de buissons; aussi le trouve-t-on dans les Alpes au-dessus de la limite des arbres, près des champs de neige et de glace; en Norwège, sur les sommets nus, couverts de rocailles. Ce n'est qu'en Islande et au Groënland qu'on le rencontre, pendant la saison des amours, dans les zones peu élevées, et même au bord de la mer. Mais encore ces lagopèdes passent-ils une grande partie de l'année dans les montagnes. Radde nous dit n'en avoir rencontré dans la Sibérie orientale que dans les hautes montagnes, au-dessus de la région de la rose des Alpes, à une altitude de 2,600 à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le lagopède des Alpes diffère beaucoup par ses habitudes du lagopède blanc. Ses allures sont plus tranquilles, car il semble être bien moins doué. Il court et il vole bien mieux peut-être que son congénère; cependant il ne franchit jamais en volant un grand espace, et encore ne le fait-il que s'il est poursuivi. Schinz et Tschudi trouvent que son vol ressemble à celui du pigeon; pour moi, je ne peux le comparer qu'à celui du lagopède blanc. Mais sous un rapport, cet oiseau surpasse tous ses congénères, il nage parfaitement. « J'ai remarqué plusieurs fois, dit Holboell, que le lagopède nage non-seulement

quand il y est contraint, mais encore sans motif apparent. En septembre 1825, j'avais ma galéasse à l'ancre dans la baie sud-est du Groënland; nous avons eu quelques jours de brouillard, et plusieurs lagopèdes vinrent à bord. L'un d'eux en volant se heurta contre la voile, et tomba à la mer. Comme le temps était calme, je fis appareiller un canot pour le prendre, mais il se releva de l'eau avec facilité et s'envola. L'hiver suivant, par un froid de 10°, je vis deux lagopèdes arriver en volant des rochers d'Udkigs, près de Godhavn, et se mettre à l'eau. J'ai aussi vu de ces oiseaux se baigner dans un petit ruisseau des montagnes et y nager. »

La voix du lagopède des Alpes est très-singulière et différente de celle du lagopède blanc. Elle ne semble pas être la même chez les individus du nord, et chez ceux du sud. « Par les forts brouillards, dit Schinz, ou quand il va tomber de la neige ou de la pluie, les lagopèdes des Alpes crient continuellement : *Kroegoeoe goeoe* ou *oenoe goeoe*, *oenoe goeoe*. Quand ils veulent appeler leurs petits ou qu'ils aperçoivent un oiseau de proie, les vieux crient : *gae-gae*, *gagaeae*, les jeunes : *tzip*, *tzip*, *tzip*. » Rien de pareil n'est jamais venu frapper mon oreille. Comme d'autres observateurs, j'ai entendu ces oiseaux pousser un cri rauque, grondant, très-guttural, pouvant s'exprimer par *a ah*, suivi d'une sorte de grognement qu'il me serait impossible de noter. Faber, Holboell, Kruper rendent ce cri par *arr* ou *orrr*. Il me semble que le son *r* est bien moins prononcé qu'ils ne le notent. Mon chasseur norwégien annotait l'appel de la femelle par le cri *miou*, un peu semblable au miaulement d'un jeune chat, mais lancé sur un ton que je ne puis indiquer.

En parlant de la première chasse qu'il fit aux lagopèdes des Alpes, Boje s'exprime ainsi : « Comme pétrifiés, ils demeuraient sur les rochers couverts de quelques plantes alpines, et attendaient l'arrivée du chasseur; ils s'envolaient ensuite sans cris, battant des ailes avec grand bruit; » et plus loin : « La paresse indescriptible de ces oiseaux contraste singulièrement avec la vivacité des lagopèdes blancs. Les mâles semblent rester tout le jour immobiles au voisinage de leurs femelles en train de couver, posés toujours sur les endroits les plus élevés, les plus escarpés, comme absorbés dans la contemplation de l'horizon qui s'étale devant eux. » Faber dit du lagopède d'Islande qu'il est « extraordinairement stupide; » Holboell appelle celui du Groënland, un oiseau « très-simple. »

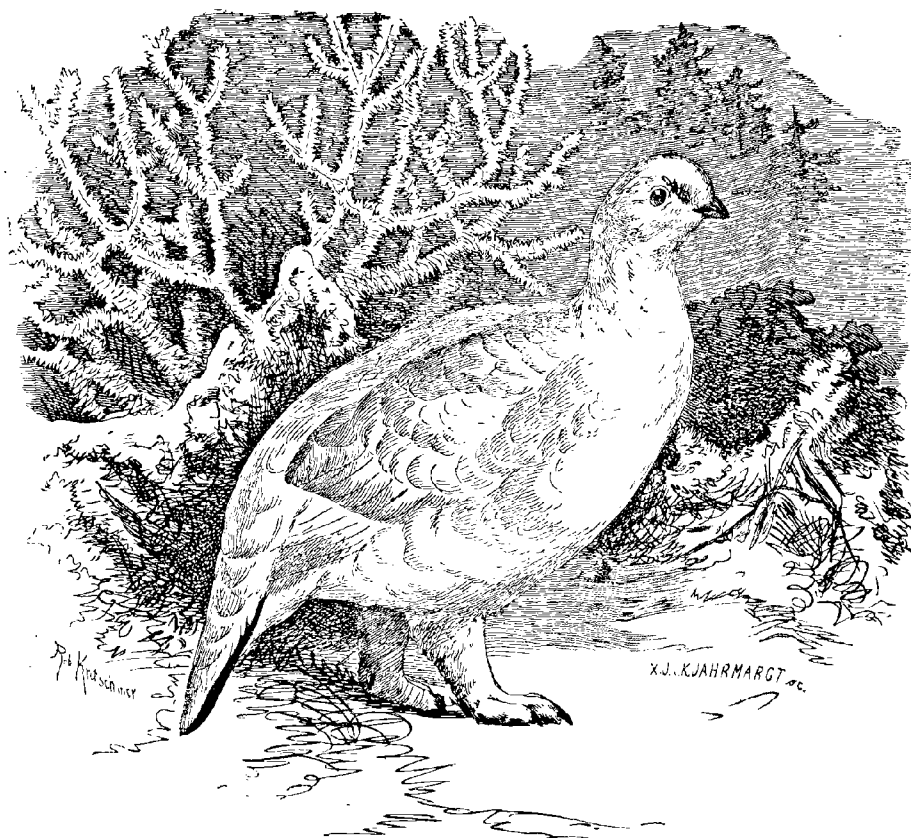


Fig. 87. Le Lagopède des Alpes (plumage d'hiver).

Dans mon journal de voyage, je trouve presque reproduits les termes de Boje : « Les deux premiers mâles que je tuai étaient très-peu prudents : ils ne montrèrent pas la moindre crainte, et, comme stupéfaits, ils attendirent le chasseur sans s'envoler. » Il n'en est pas autrement en Suisse. « Par le brouillard surtout, dit Schinz, les lagopèdes des Alpes courent sur le sol, et se croient parfaitement à l'abri de tout danger ; mais, même quand le ciel est le plus pur, ils ne sont nullement défiants. » — « Souvent, écrit Tschudi, sur des sommets complètement découverts, ils laissent l'homme les approcher à une dizaine de pas. » En hiver, ils seraient plus craintifs, probablement parce qu'en cette saison, ils se réunissent en bandes nombreuses.

Ces oiseaux ont surtout une nourriture végétale. Dans les Alpes, on trouve leur jabot rempli de feuilles de saule, de bruyères, de bourgeons de sapin, de roses des Alpes, de myrtilles, de baies, de fleurs. On les voit sur les routes, occupés à picorer les grains d'avoine,

dans les excréments des chevaux et des mulets. En été, ils chassent les insectes. Dans le Nord, ils se nourrissent des bourgeons et des feuilles des bouleaux et des saules nains, des bourgeons et des boutons des diverses plantes alpines, des baies qui mûrissent encore à cette hauteur, et, au besoin, des lichens qui tapissent les rochers. Si Faber a bien observé, ils amasseraient en certains endroits des provisions pour l'hiver.

En mai, on voit tous les lagopèdes des Alpes accouplés, et tout le temps de l'incubation, les deux sexes restent ensemble. Une fois les petits éclos, le mâle abandonne sa famille, et se dirige vers les montagnes pour y passer les fortes chaleurs de l'été. De triste et silencieux qu'il était, il devient vif ; il fait souvent entendre sa voix, à laquelle la femelle répond ; il vole rapidement, mouvant à peine ses ailes ; il se joue dans l'air ; il s'élève obliquement, demeure quelque temps immobile à la même place, en agitant rapidement ses ailes, puis il se laisse retomber à terre ; il prend des postures qui rappellent, de loin, il est vrai, les parades d'amour des autres tétrao-

nidés. Il ne participe ni à l'incubation des œufs, ni à l'éducation des petits.

La femelle, au milieu ou à la fin de juin, cherche une place convenable, sous un buisson, sous une pierre; elle y creuse un peu le sol, le tapisse grossièrement de feuilles, et y pond de neuf à quatorze, quelquefois seize œufs, d'un jaune ocreux, semés de taches d'un brun foncé. Elle couve avec une grande ardeur. Au bout de trois semaines environ, les jeunes éclosent. A partir de ce moment, leur mère se consacre à eux avec un dévouement remarquable. Dès qu'ils sont un peu séchés, elle abandonne le nid, et va avec eux à la recherche de leur nourriture. Un danger vient-il se montrer, la femelle se lève, et cherche à attirer l'ennemi après elle. Aussitôt les jeunes se dispersent, et se cachent au milieu des pierres. Tschudi rapporte que Steinmuller troubla un jour une couvée, et prit un petit, qui se mit à pousser des piailllements de détresse; la mère, dans son désespoir, se précipita sur le chasseur et fut tuée. Welden surprit, au Monte-Rosa, une femelle avec neuf petits; malgré l'imminence du danger, cette femelle ne s'envola pas, mais se mit à courir, en couvrant ses petits de ses ailes. Tout en fuyant, les petits, l'un après l'autre, se cachaient dans les pierres, et lorsque le dernier fut en sûreté, la mère, songeant alors à son propre salut, prit la fuite. Malgré toutes les recherches, on ne put retrouver aucun des poussins. Welden se cacha, et au bout d'un instant, la mère revint, fit entendre quelques gloussements, et aussitôt les neuf petits de revenir sous ses ailes. Dans un voyage en Suisse, le professeur Hornschuh vit aussi une famille de lagopèdes des Alpes. Les jeunes n'avaient que quelques jours, la mère était tellement occupée d'eux, qu'elle ne s'envola pas, et vint courir jusque sous les pieds de Hornschuh, qui aurait pu l'assommer d'un coup de canne, mais il s'en garda bien. Faber nous apprend jusqu'où peut aller le dévouement de la femelle. « Si en automne, dit-il, on a soin de ménager la mère, on peut facilement tuer tous les petits l'un après l'autre; effrayée par la détonation, la mère s'envole, il est vrai, mais l'amour qu'elle a pour ses petits la fait bientôt revenir sur les lieux où elle les a abandonnés, et ceux-ci, qui se sont sauvés d'abord, ne tardent pas à retourner auprès d'elle. »

En Islande et au Groënland, les lagopèdes des Alpes se reproduisent souvent dans les vallées; d'après Faber et Holboell, on trouve des familles dans les basses régions, encore à la fin d'août; mais au commencement d'octobre, la mère,

suivie de ses petits devenus grands, s'en va sur les montagnes, se réunit à d'autres familles, et ainsi se forment des bandes souvent très-nombreuses. Ces oiseaux demeurent là tout l'hiver, et y mènent une vie très-régulière. Au lever du jour, ils se mettent en quête de nourriture. Vers midi, ils prennent leur vol par petites bandes, descendent sur les flancs des vallées, puis reviennent à la montagne. Si les vallées ne sont pas couvertes de neige, ils y demeurent plus longtemps; ils y descendent aussi quand la glace recouvre les hauteurs et les empêche de trouver à manger. Ils sont alors contraints d'errer au loin, et ils mènent une vie misérable. Faber assure qu'ils arrivent affamés jusque dans les maisons; qu'ils traversent des bras de mer de plusieurs kilomètres de large pour gagner de petites îles dépourvues de neige, où ils espèrent trouver une pâture abondante.

Un fait analogue se passe en Suisse. « Lorsque l'automne a couvert de neige la croupe des montagnes, dit Tschudi, les lagopèdes des Alpes gagnent les rochers et les pâturages moins élevés; ils descendent même, avec une sorte de préférence, vers les routes des cols, et y demeurent jusqu'au printemps. » Il faut cependant que le besoin soit pressant pour qu'ils entreprennent de pareilles excursions; d'ordinaire, ils savent parfaitement se tirer d'affaire sur leurs hautes montagnes. L'épais tapis de neige qui recouvre leur domaine les incommode peu; ils s'y creusent facilement de profonds couloirs, qui les conduisent à l'endroit où ils rencontrent de la nourriture; ils y trouvent un refuge contre les rafales et les tempêtes; ils s'enterrent dans les neiges, n'en laissant sortir que la tête, et le chasseur ne reconnaît leur présence qu'au noir de leur ligne naso-oculaire. Il est probable qu'ils se creusent dans la neige de véritables demeures d'hiver, des trous où ils accumulent des provisions. Kruper en trouva un dans un grand champ de neige, en Islande; c'était une cavité complètement remplie de feuilles et d'herbes.

Outre ces excursions irrégulières, les lagopèdes des Alpes, dans l'Amérique du Nord notamment, exécutent en hiver de véritables migrations. Beaucoup de lagopèdes du Groënland passent l'hiver dans leur patrie; mais à la fin de l'automne, et par le vent du nord, et non par le vent de pluie, comme cela a lieu pour les autres oiseaux, un très-grand nombre arrivent dans le sud de la presqu'île et s'y établissent. D'après Audubon, il en est de même au Labrador: tous les hivers, des milliers de ces lagopèdes y vien-

nent couvrir toutes les montagnes. On a observé des faits analogues en Scandinavie; Boje, pour les Lofodden, Liljenborg, pour Tromso, rapportent qu'on a vu arriver dans ces endroits beaucoup de lagopèdes des Alpes, par un fort vent d'est.

On ne sait pas encore comment se fait la mue de ces oiseaux. Les naturalistes suisses croient qu'il y a deux mues, l'une automnale, portant sur tout le plumage, l'autre printanière, portant seulement sur les petites plumes; Holboell pense qu'il y en a trois, et Macgillivray quatre. Faber, par contre, dit que « les plumes blanches de l'hiver n'apparaissent pas à la suite d'une mue automnale, mais par la décoloration des plumes d'été; il assure avoir vu souvent comment ces plumes blanchissaient de la racine vers la pointe. Radde rapporte comme chose singulière, que, sur quelques lagopèdes des Alpes qu'il tua dans le Sajan oriental, dès le 12 juin, les plumes du ventre et de la poitrine étaient en train de se renouveler et de devenir blanches. « On voyait, au cou et à la poitrine, les jeunes plumes blanches, à base généralement encore sanguinolente, remplacer les plumes bigarrées de la livrée d'été; sur le dos, par contre, poussaient encore plusieurs plumes à base sanguinolente. » Je crois que l'on peut faire accorder toutes ces observations en apparence contradictoires. J'ai constaté récemment que la décoloration des plumes pouvait se produire en même temps que la mue, et je crois qu'il en est ainsi chez les lagopèdes; je ne veux cependant pas faire passer mon opinion pour infaillible. J'admets donc que la mue principale du lagopède des Alpes a lieu en automne, mais que, probablement, toutes les plumes ne se renouvellent pas; que dans le courant de l'été, au contraire, elles se décolorent au moins en partie. Au printemps, les petites plumes se renouvellent, chez la femelle plus tôt que chez le mâle. La couleur de ces plumes n'est pas persistante; elle est au contraire appelée à varier beaucoup. Dans tous les cas, ce qui paraît évident, c'est que le climat exerce une influence sur la mue; le

plumage d'hiver et celui d'été se montrent toujours au commencement de chacune de ces saisons, par conséquent plus tôt ou plus tard, suivant les contrées. Peu avant la mue automnale, les lagopèdes des Alpes renouvellent aussi leurs ongles.

L'habitation des lagopèdes dans des lieux pauvres et inhospitaliers leur devient souvent funeste. Quelque peu difficiles qu'ils soient, avec quelque habileté qu'ils sachent se garer contre le vent et la tempête, ils sont cependant exposés à bien des dangers provenant du climat. Quand il neige plusieurs jours de suite, l'air étant tranquille, ils n'ont rien à craindre; ils se laissent enterrer sous la neige comme nous l'avons dit, et y creusent leurs couloirs; mais, quand les avalanches se précipitent en bas des montagnes, plus d'un d'entre eux périt étouffé sous la masse de neige; ou quand une croûte de glace recouvre le sol, ils ont à souffrir cruellement de la faim. Mais les rigueurs de la nature ne sont pas seules à menacer ces êtres inoffensifs; l'homme et tous les carnassiers leur font la guerre.

Chasse. — Pour les peuplades du Nord l'arrivée des lagopèdes est une bénédiction du ciel, comme l'était pour les Israélites dans le désert la manne, ou les cailles amenées par le vent. C'est par milliers, par centaines de mille qu'on prend ces oiseaux toutes les années, et de la façon la plus simple, le chasseur n'ayant que la peine de les rabattre sur ses filets. Beaucoup cependant périssent par les armes à feu, et un grand nombre trouvent la mort sous la dent du renard ou du glouton, sous la serre du faucon ou du grand-duc.

Captivité. — Les lagopèdes adultes se font aisément à la perte de leur liberté, s'habituent facilement à un nouveau régime et peuvent vivre en cage plusieurs années. Les jeunes, au contraire, réclament beaucoup de soins pour prospérer. Voilà tout ce que je sais sur ce sujet, n'ayant jamais vu de lagopède des Alpes en captivité.

LES PERDICIDÉS — PERDICES.

Die Feldhühner, the Field-Grouses.

Caractères. — Les perdicidés, une des familles de gallinacés des plus nombreuses, diffèrent des tétraonidés par leur corps plus élané, leur tête relativement petite, leurs tarses dépourvus de plumes. Les ailes, dont la troisième

ou la quatrième rémige est la plus longue, sont encore très-courtes et arrondies, mais plus bombées que celles des tétraonidés. La queue est courte et formée de douze à seize plumes. Le bec est relativement allongé, à arête légèrement

bombée. Les tarsi sont armés d'un ou de deux ergots. L'œil est entouré, mais non chez tous, d'un cercle nu; exceptionnellement, une partie de la gorge est dépourvue de plumes, et chez aucun il n'y a de saillie sourcilière. Le plumage est généralement lisse, et varie suivant les sexes.

D'après les recherches de Nitzsch, les perdicidés diffèrent surtout des tétraonidés par les caractères suivants. L'avant-bras est très-généralement plus court que le bras; le bassin, étroit et allongé, n'a ni l'ampleur ni l'aplatissement considérables de celui des tétraonidés; l'os iliaque présente sur son bord une apophyse très-développée, surtout chez les francolins, apophyse qui n'existe pas chez les tétraonidés; les fémurs sont pourvus d'un canal médullaire, et ne sont pas pneumatiques. Les vertèbres caudales sont très-faibles, beaucoup plus petites que chez les tétraonidés, ce qui correspond au peu de développement des plumes de la queue. On ne trouve pas, à l'extrémité inférieure de la trachée, cette masse gélatineuse, singulière, dont nous avons signalé l'existence chez les tétraonidés. Les cœcums sont longs, mais beaucoup moins que dans la famille précédente. Les reins sont plus allongés et plus rapprochés l'un de l'autre à leur partie postérieure.

Distribution géographique. — Les perdicidés habitent toutes les contrées de l'ancien monde, l'extrême Nord excepté.

Mœurs, habitudes et régime. — On trouve les perdicidés partout, depuis le bord de la mer jusqu'au haut des montagnes. Ils se tiennent, pour la plupart, dans des endroits découverts, en dehors des forêts; il en est cependant qui se fixent dans les bois, et y mènent une vie très-retirée. Les perdicidés ont des mœurs assez caractéristiques. Ils sont plus vifs, plus agiles que beaucoup d'autres gallinacés; leur vol est un peu lourd, mais assez rapide; rarement ils volent loin et haut; ils courent parfaitement; ils grimpent même jusqu'à un certain point; ils s'élèvent le long de parois rocheuses à pic avec une agilité surprenante. Mais tous, ils évitent de se poser sur les arbres: les quelques espèces qui perchent peuvent être regardées comme des exceptions.

Sous le rapport de l'intelligence, ils sont supérieurs aux tétraonidés. Leurs sens sont bien développés. Ils sont prudents, savent profiter des circonstances et déploient une certaine ruse pour éviter les dangers; ils sont courageux et batailleurs; enfin, ils possèdent diverses qualités qui nous les rendent intéressants.

Tous les perdicidés connus sont monogames. Chez la plupart des espèces, les mâles ne recherchent que la femelle qu'ils ont choisie; chez un petit nombre, ils ne lui sont pas absolument fidèles. Les mâles ne prennent pas part à l'incubation, mais ils contribuent à l'éducation des petits. Les femelles pondent un grand nombre d'œufs brunâtres ou d'un jaunâtre clair, semés de points noirs, et témoignent à leurs petits un grand attachement. Leur nid est grossièrement construit. Pendant la saison des amours, chaque couple vit isolé dans un domaine qu'il s'est choisi, et qu'il défend énergiquement contre tout intrus. Lorsque les jeunes sont devenus grands, les perdicidés se réunissent souvent en bandes nombreuses.

Les perdicidés ne se nourrissent que d'aliments tendres, appartenant au règne animal ou végétal. Aucun ne mange des aiguilles de sapins, comme le tétras urogalle; tous font une chasse active aux larves et aux insectes. La plupart semblent préférer aux grains d'autres parties des végétaux, les feuilles notamment.

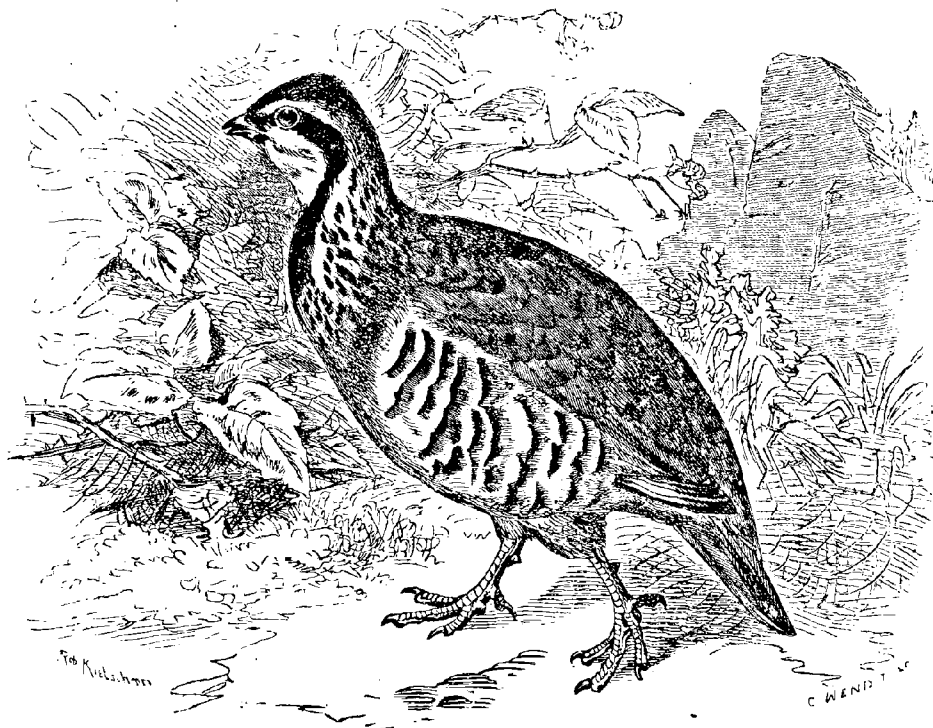
Chasse. — Dans les pays du sud, on regarde certaines espèces de perdicidés comme un fléau; cependant, en général, ces oiseaux sont partout aimés, et l'on ne redoute guère d'être pillé par eux. Cette affection, il est vrai, repose surtout sur le plaisir que procure leur chasse. Il n'est aucun perdicidé qui ne soit chassé plus ou moins passionnément. On met en usage contre eux tous les moyens de destruction connus: les armes à feu, les filets, les collets, les faucons et les chiens. Partout on en tue des milliers chaque année; mais partout ces pertes se réparent rapidement.

Captivité. — Les perdicidés s'habituent facilement à la captivité; beaucoup peuvent vivre des années en cage sans réclamer de bien grands soins. Plusieurs s'habituent à l'homme, le suivent pas à pas comme un chien, paraissent faire partie de la maison, et parfois même semblent prendre leur part de tous les chagrins et de toutes les joies de leur maître. La plupart se reproduisent en cage.

LES TÉTRAGALLES — *TETRAOGALLUS*

Die Felsenhühner.

Caractères. — Les tétragalles peuvent être regardés comme établissant une transition entre les tétraonidés et les perdicidés. Pour la taille, c'est à peine s'ils le cèdent au tétras urogalle. Ils ont le corps ramassé, le cou court, la tête pe-



Corbeil, Gréte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 88. La Perdrix rouge (p. 350).

tite, les ailes moyennement longues, un peu pointues, les seconde et troisième rémiges dépassant les autres; la queue formée de dix huit pennes, assez longue, arrondie; le bec long, large, épais; les pattes courtes et fortes; les tarsi armés d'un éperon mousse. Leur plumage est abondant; les couvertures supérieures et inférieures de la queue notamment sont très-développées. En arrière de l'œil se trouve un petit espace nu.

Distribution géographique. — Tous les tétragalles habitent les hautes montagnes de l'Asie.

LE TÉTRAGALLE CASPIEN — TETRAOGALLUS CASPIUS

Das Königsrebhuhn,

Caractères. — Le tétragalle caspien ou de la mer Caspienne, la *perdrix royale*, comme l'appellent les Persans, a la tête, la nuque, la partie supérieure de la poitrine d'un gris cendré; le dos moiré et tacheté de gris et de jaune fauve; le ventre d'un gris cendré foncé et d'un rougeâtre fauve mélangés, avec la tige des plumes d'un jaune roux, ce qui, vu la disposition en séries longitudinales des plumes, forme des

BREHM.

bandes qui paraissent se continuer sans interruption sur la partie inférieure de la poitrine, le ventre et les flancs; deux bandes gris cendré foncé descendent de l'angle de la mâchoire inférieure vers la poitrine, en délimitant trois espaces blancs, l'un à la gorge, et un de chaque côté de la face et du haut du cou; les couvertures supérieures des ailes sont moirées de noir et de jaune fauve, et largement bordées de rougeâtre en dehors; les rémiges sont d'un blanc éclatant, avec la pointe grise; c'est aussi la couleur des couvertures inférieures de la queue. L'œil est brun foncé; le bec couleur de corne claire; les pattes sont d'un jaune rougeâtre. Cet oiseau a environ 66 cent. de long.

Distribution géographique. — Le tétragalle caspien est l'espèce la plus anciennement connue du genre. On le trouve dans le Caucase, et il peut, dès lors, être compté au nombre des oiseaux d'Europe.

LE TÉTRAGALLE DE L'HIMALAYA — TETRAOGALLUS HIMALAYENSIS.

Der Schneefasan.

Caractères. — Le tétragalle de l'Himalaya a

IV — 355

reçu des chasseurs anglais les noms de *faisan des neiges* ou *des montagnes*, et des indigènes ceux de *kahak* ou *jer-monai*. Il a le dos d'un gris cendré tirant plus ou moins sur le brunâtre; le haut de la tête, les joues, la nuque gris; presque toutes les plumes du dos rougeâtres, finement tachetées de noir; celles du manteau variées de raies brun-foncé ou brun-rougeâtre; la gorge et le menton blancs; la poitrine grisâtre, semée de taches circulaires noirâtres à la partie supérieure, blanchâtres à la partie inférieure; les plumes du ventre grises, finement semées de points bruns, et marquées de deux taches brunes; les tarses d'un gris plus pâle que celui du ventre; les couvertures inférieures de la queue blanches; les cuisses d'un gris foncé; l'œil entouré de deux raies brunes, qui se réunissent sur les côtés du cou; les rémiges primaires blanches, avec l'extrémité grise, tachetée de brun; les rectrices rougeâtres, finement ponctuées de noir en dehors, de gris en dedans; l'œil brun foncé; l'espace nu, situé en arrière, jaune; le bec couleur de corne pâle; les pattes d'un rouge jaunâtre. Cet oiseau a 80 cent. de long, et 1^m,10 d'envergure; la longueur de l'aile est de 36 cent., celle de la queue de 22. La femelle est notablement plus petite: elle n'a environ que 65 cent. de long.

Distribution géographique. — Le tétragalle de l'Himalaya a été trouvé dans le Caucase, sur les montagnes les plus élevées de l'Arménie et du Kurdistan. Peut-être vit-il aussi dans les hautes montagnes de la Perse.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans les publications de la Société scientifique de Saint-Petersbourg, se trouve une courte notice sur les mœurs du tétragalle de l'Himalaya. « Cet oiseau, y est-il dit, ne se tient que dans la zone des neiges et ne descend jamais des hauteurs. Il ne supporte pas le séjour des basses régions; des jeunes, que l'on avait voulu élever dans la plaine de Kahetia, périrent tous dans la première année. Il vit en société, et court avec une très-grande rapidité sur les rochers, surtout sur les saillies rocheuses. Dès qu'il soupçonne un danger, il prend sa volée, en poussant un grand cri; aussi est-il fort difficile, même aux plus adroits chasseurs, de l'approcher à portée de fusil. On le rencontre en bandes de six à dix individus, d'ordinaire en société des chèvres sauvages, dont, en hiver, il doit manger les excréments. En automne, il est très-gras, sa chair a le fumet de celle de la starne ou perdrix commune. Dans son estomac, on trouve des graines de diverses

plantes alpestres, et une grande quantité de sable et de gravier. »

Radde, de son côté, n'a pu rassembler qu'un petit nombre d'observations sur le tétragalle de l'Altaï: « De même, dit-il, que le bouquetin du Caucase est accompagné par un tétragalle, de même un de ces oiseaux vit dans l'Altaï avec le bouquetin de Sibérie. Je crois que la cause de cette association réside dans la communauté de régime. Tous deux recherchent les endroits où croissent les potentilles des Alpes, des bourgeons desquelles ils sont très-friands. La réunion de ces animaux est assez étrange pour que les Sojotes et les Burjates des vallées d'Irkoutsk et d'Oka l'aient remarquée. Malheureusement, je ne pus m'emparer d'un de ces oiseaux. D'après les récits des chasseurs, ils sont quelque temps en mouvement un peu avant et après le lever du soleil, puis ils restent tranquilles tout le jour. Par les temps de pluie, ils font entendre un cri précédé d'un sifflement. Ils nichent et passent la nuit dans des cavités de rochers. Les œufs seraient bleuâtres, tachetés de noir. »

Heureusement que Hutton et Mountaineer nous ont fait connaître le genre de vie du tétragalle de l'Himalaya. « Ce bel oiseau, dit Hutton, se trouve dans toute la zone élevée de l'Himalaya occidentale, jusqu'au Népal, dans la Tartarie chinoise et au Thibet; c'est probablement la même espèce que Vigne observa dans le Cachemire. Il est bien connu de tous les montagnards; on le chasse activement, et on en apporte souvent au marché. »

« Ces oiseaux, rapporte Mountaineer, se tiennent exclusivement sur les montagnes couvertes de neige, au-dessus de la limite des arbres; cependant, en hiver, le froid et la neige les font descendre plus bas, et les obligent à entreprendre deux migrations annuelles. Dans le Kounawoor, ils sont communs toute l'année; dans les montagnes du Gange, ils ne le sont que du mois de juin au mois d'août; cependant, bien des chasseurs, bien des naturalistes ont fait des ascensions dans ces parages, et n'en ont vu que très-peu, aussi je crois que beaucoup, sinon tous, quittent ces régions pour aller nicher en Tartarie. Vers le commencement de septembre, on les voit d'abord dans les pâturages, immédiatement au-dessous des neiges, ou, plus bas, à la limite supérieure des forêts. A la première forte neige, ils descendent par troupes dans les endroits non boisés de la zone des forêts, et y restent jusqu'en mars. Ce voyage s'accomplit probablement dans la première nuit qui suit la

chute de la neige ; dans ces cas, je les ai toujours vus de très-bonne heure en possession de leur demeure d'hiver. Mais il faut qu'il ait neigé abondamment pour qu'ils se décident à descendre ; dans les hivers peu rigoureux, ils restent sur les hauteurs. Il est probable que ceux qui habitent une montagne ont, pour passer l'hiver, un endroit où ils reviennent tous les ans.

« Les tétragalles de l'Himalaya sont des oiseaux sociables ; ils se réunissent par bandes, parfois de vingt à trente individus ; d'ordinaire, cependant, on n'en rencontre que de cinq à dix ensemble. Plusieurs bandes habitent la même région de la montagne. En été, les quelques individus qui sont restés sur le versant indien de l'Himalaya, se montrent par couples ; mais en automne, avant l'émigration, je les ai toujours rencontrés à plusieurs. Rarement ces oiseaux quittent le domaine qu'ils ont une fois choisi. Quand on les effraye, ils volent de côté et d'autre, avançant et reculant. Jamais ils ne se rendent dans les forêts ou les taillis ; ils évitent même les endroits buissonneux, les hautes herbes ; il est presque inutile d'ajouter qu'ils ne perchent jamais. Quand il fait beau et chaud, ils restent tout le jour sur des rochers, sans se mouvoir, sauf le matin et le soir. Mais fait-il froid, tombe-t-il de la pluie ou du brouillard, ils sont vifs et actifs ; ils courent alors de tous côtés, et mangent pendant tout le jour. En mangeant, ils gravissent lentement la montagne, picotant de temps à autre quelque jeune pousse d'herbe ; par moments ils s'arrêtent et déterrent quelque racine bulbeuse, dont ils sont très-friands. Ont-ils atteint le sommet, ils y demeurent quelque temps, puis ils s'envolent, prennent terre et recommencent à monter. Leur marche est peu gracieuse ; ils lèvent la queue, et de loin on croirait voir des oies cendrées. Ils recherchent surtout les pâturages où des troupeaux de moutons se sont reposés, probablement parce que l'herbe y est plus verte, plus fraîche qu'ailleurs. Ils passent la nuit perchés sur des rochers surplombant des précipices.

« On entend leur voix de temps à autre pendant la journée, surtout au lever du soleil et par les temps de brouillard. Leur cri commence par une note traînée longuement, et se termine par une succession de sifflements précipités : il est fort harmonieux. On ne l'entend dans toute sa pureté que quand l'oiseau est tranquille ; s'il fuit, il ne fait entendre que de légers sifflements interrompus. Au moment où il s'envole,

il crie avec force et précipitamment ; il continue à le faire pendant tout le temps qu'il vole et quelques secondes encore après qu'il s'est posé à terre ; à ce moment, son cri est composé de quelques notes qui semblent témoigner la satisfaction qu'il a d'avoir pu remettre pied à terre. Je ne puis mieux comparer le sifflement de cet oiseau qu'au bruit que fait une bande de pigeons qui vole et va s'abattre.

« Le tétragalle de l'Himalaya n'est ni sauvage ni timide. S'approche-t-on de lui ; lorsqu'on en est à une centaine de brasses environ, il se met à marcher lentement en montant, ou en longeant les flancs de la montagne. Si on ne le poursuit pas, il ne va guère loin ; mais si on l'approche en descendant, il s'envole aussitôt. Rarement, d'ailleurs, il descend en marchant pendant longtemps ; jamais il ne court, si ce n'est au moment où il va prendre son essor. Toute la bande s'envole en même temps, et rapidement ; elle descend d'abord, puis se détourne de côté, et enfin remonte à la hauteur de son point de départ. Quand le flanc d'une montagne présente sur une grande étendue la même physionomie, les tétragalles traversent souvent en volant un espace considérable et s'élèvent haut dans les airs. Sur les plus basses montagnes, sur celles où ils passent l'hiver, par exemple, les tétragalles ne volent jamais à de grandes distances et rôdent dans un espace très-limité.

« Ils mangent les feuilles de diverses plantes, de la mousse, des racines, des fleurs ; mais les herbes forment le fond de leurs repas. Ils aiment beaucoup les jeunes pousses d'orge et de seigle. Un champ se trouve-t-il non loin de leur campement, ils y viennent le soir et le matin ; mais ils ne descendent jamais dans les régions entièrement cultivées.

« Ils sont ordinairement très-gras ; cependant leur chair n'est pas très-bonne ; celle des individus qui vivent à une très-grande altitude, a souvent une odeur désagréable, provenant des plantes dont ils se nourrissent.

« Quoique j'aie passé plusieurs étés dans la zone des neiges, je n'ai jamais trouvé ni les nids, ni les œufs du tétragalle de l'Himalaya. Dans le Thibet, j'ai souvent rencontré des familles de ces oiseaux, composées de jeunes et de vieux ; mais toujours ceux-ci y étaient plus nombreux, et je n'ai pu me faire une idée du nombre des petits de chaque couvée. Les œufs qui ont été recueillis par des voyageurs, ont environ la grosseur de ceux du dindon, avec la forme allongée des œufs du tétras urogalle. Ils ont

d'un brun olivâtre clair, semés de quelques petites taches brun clair. »

Les hauteurs où vivent les tétragalles les mettent à l'abri de bien des dangers auxquels sont exposés leurs congénères. Ils ont cependant aussi leurs ennemis ; les rapaces de forte taille en font souvent leur proie. Les tétragalles seraient surtout en butte, d'après Mountaineer, aux attaques de l'aigle à ventre fauve (*Haliaeetus fulviventer*), bien que ce rapace ne soit pas très-commun dans les hautes régions. Mais un aussi grand oiseau que le tétragalle de l'Himalaya n'échappe pas à sa vue perçante ; il le poursuit, l'épuise, et celui-ci ne tarde pas à périr sous ses serres.

Chasse. — L'homme poursuit aussi ces oiseaux. Heureusement pour eux, tout le monde ne peut aller les chasser dans les lieux qu'ils habitent ; et, d'un autre côté, les peuples du Sud ne sont que des chasseurs médiocrement passionnés.

Captivité. — Les tétragalles de l'Himalaya, d'après Mountaineer, s'habituent facilement à la captivité, et se contentent de grains ; mais cet auteur doute qu'on puisse ainsi les conserver longtemps en vie ; il conseille donc de les enfermer dans une cage mobile, dont le fond serait à claire-voie ; cette cage serait déposée sur une pelouse et changée de place de temps en temps, pour que l'oiseau pût toujours trouver une nourriture convenable.

Les naturalistes anglais, qui s'occupent avec ardeur de l'acclimatation des animaux exotiques, prétendent qu'aujourd'hui l'une ou l'autre des espèces de tétragalles s'est fixée dans les Alpes et dans les montagnes de l'Écosse. Mais nous avons tout lieu de croire que c'est prendre des espérances pour des réalités. A ma connaissance, un seul individu de tétragalle caspien a été amené vivant en Angleterre, et est resté quelque temps au Jardin zoologique de Londres. Je ne veux pas dire que l'avenir ne nous réserve point l'acclimatation de cet oiseau ; il mérite à tous égards qu'on s'en occupe sérieusement, et je ne peux que souhaiter à un adorateur de Diane de rencontrer un jour dans les Alpes un tétragalle au bout de son fusil.

LES PERDRIX — *PERDICES*.

Die Rothhühner, the Partridges.

Caractères. — Les perdrix ont le corps épais ; le cou court ; la tête relativement grosse ; les ailes de longueur moyenne, obtuses, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues ; la queue assez longue, formée de douze à seize

pennes, complètement recouvertes par les sus-caudales ; le bec allongé, mais fort ; les pattes moyennes, armées chez le mâle d'ergots mousseux ou d'un tubercule corné ; le plumage abondant, mais serré, dont la couleur dominante, au dos, est un gris rougeâtre, tirant, chez quelques-uns, sur le gris ardoise, tandis que la partie antérieure du cou, la poitrine et les flancs sont vivement colorés.

Distribution géographique. — Les perdrix habitent le sud de l'Europe, l'ouest et le centre de l'Asie, le nord et l'ouest de l'Afrique, Madère et les Canaries.

Mœurs, habitudes et régime. — Comme le fait pressentir leur plumage couleur de roche, ces oiseaux vivent dans les montagnes, dans les plaines désertes, et évitent les forêts autant que les tétragalles.

LA PERDRIX GRECQUE — *PERDIX GRÆCA*.

Das Steinhuhn, the Greek Partridge.

Caractères. — La perdrix grecque, qu'on a aussi nommée *bartavelle*, *perdrix saxatile*, a le dos et la poitrine gris-bleu, à reflets rougeâtres ; la gorge blanche, entourée d'une bande noire ; une bande noire sur le front ; une tache noire au menton ; les plumes des flancs alternativement rayées de roux, de jaunâtre et de noir ; le ventre jaune-roux ; les rémiges d'un brun-noir, avec la tige blanc-jaunâtre et les barbes internes rayées de jaune roux ; les rectrices externes d'un rouge roux ; l'œil brun-roux ; le bec rouge-corail ; les pattes rouge pâle. Cet oiseau a de 36 à 39 cent. de long, et de 52 à 55 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 17 cent., celle de la queue de 11. La femelle est plus petite.

Distribution géographique. — Au seizième siècle, la perdrix grecque habitait les montagnes rocheuses des bords du Rhin, notamment aux environs de Goar. Actuellement, on ne la trouve plus que dans les Alpes, dans la Haute-Autriche, la Haute-Bavière, le Tyrol, la Suisse, la France, l'Italie. Elle est commune en Grèce, en Turquie, en Asie Mineure, en Palestine et en Arabie. Dans les Indes, dans l'Indo-Chine, dans le sud de la Chine, elle est remplacée par une espèce très-voisine, dont certains auteurs ne font qu'une variété. En Afrique, elle paraît ne se trouver que dans les montagnes comprises entre le Nil et la mer Rouge.

Mœurs, habitudes et régime. — Il est assez remarquable que le même oiseau qui, dans les Alpes, préfère bien évidemment les hauteurs à la

plaine, qui ne s'y trouve guère que sur les pâturages exposés au soleil, entre les neiges éternelles et la limite supérieure des forêts, que ce même oiseau, dis-je, peuple les plaines, dans les contrées du sud. En Grèce, on le trouve non-seulement sur les hautes montagnes, mais aussi sur les plateaux rocheux et déserts, et, qui plus est, sur de petites îles, dont les sommets les plus élevés ne sont pas à 100 mètres au-dessus du niveau de la mer. Lindermayer croit même que cette perdrix ne s'élève jamais sur la cime des montagnes; qu'elle se tient de préférence dans la zone moyenne. Il semble vouloir rectifier l'assertion de von der Mühle, qui dit que dans les hivers les plus rigoureux, on l'aperçoit encore au milieu des neiges, dans les montagnes de la Roumélie. Sur le Sinaï, nous l'avons observée, — ou du moins l'espèce qui la remplace en Asie, — à une hauteur de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mountaineer dit qu'aux Indes, l'espèce se trouve surtout dans les hautes régions inhabitées. En Suisse, d'après Tschudi, elle fréquente les flancs des montagnes exposés au soleil, et vit parmi les buissons de roses des Alpes et les arbres rabougris, sous les parois rocheuses, dans les ravins, au milieu des rocailles; ce n'est qu'en hiver, qu'elle descendrait vers la plaine, souvent jusqu'au voisinage des villages. Cela concorde parfaitement avec les observations faites par Mountaineer dans l'Himalaya; là aussi, ces perdrix, à la fin de septembre, arrivent en bandes nombreuses dans les endroits cultivés, près des villages de la plaine.

Comme toutes ses congénères, la perdrix grecque se distingue par sa vivacité, son agilité, sa prudence, son courage, son humeur batailleuse, la facilité avec laquelle elle s'apprivoise. Elle court avec une rapidité surprenante sur le sol, qu'il soit uni ou non, couvert d'herbes ou de rocailles; elle grimpe avec agilité sur les rochers; elle se promène sur des surfaces, où l'on a peine à comprendre qu'elle puisse se tenir en équilibre. Son vol est léger, rapide, silencieux; cependant elle ne franchit que rarement un grand espace d'une seule traite et ne tarde pas à prendre terre; elle semble se fier plus à ses pattes qu'à ses forts muscles pectoraux. A moins d'y être contrainte, elle ne prend pas son vol dans la direction des grands arbres et évite la forêt; cependant, en cas de danger, elle se cache dans le feuillage des sapins.

Sa vue est extrêmement perçante. Son intelligence est bien développée; il suffit d'observer

cet oiseau, pour s'en convaincre. De tous les gallinacés des montagnes, elle est le plus prudent, le plus vigilant; elle fait attention à tout ce qui se passe autour d'elle; elle sait distinguer le chasseur du berger inoffensif, et sait échapper aux modes de poursuite les plus variés; en un mot, elle témoigne en tout d'une prudence extrême; mais elle sait aussi se plier rapidement aux circonstances, et il lui faut très-peu de temps pour s'apprivoiser.

Sa voix ressemble au gloussement de la poule domestique. Son cri d'appel est retentissant et semble exprimer *gigigich* ou *chatzibiz*; en s'envolant, elle fait entendre un siflement que l'on pourrait à peu près rendre par *pitschiï*, *pitschiï*. Là où ces oiseaux sont communs, on se croirait transporté, à l'époque des amours, dans une basse-cour, comme le dit von der Mühle, tant les cris de ces oiseaux retentissent de tous côtés.

La perdrix grecque se nourrit de substances végétales et de petits animaux. Dans les hautes montagnes, elle mange les bourgeons des rhododendrons et des autres plantes alpines, des baies, des feuilles, des graines, des araignées, des insectes, des larves; dans la plaine, elle parcourt les champs et dévore les jeunes pousses des céréales, dont elle fait en certaines saisons sa nourriture exclusive; en hiver, elle mange des baies de genévrier, et quelquefois même des aiguilles de sapin.

Les perdrix grecques se réunissent à la fin de l'automne en bandes nombreuses: aux Indes, d'après Mountaineer, ce serait par centaines. Au printemps, ces bandes se séparent, et chaque couple choisit une place pour se reproduire. Le mâle défend cet emplacement avec le plus grand courage; il combat tout intrus avec une véritable rage, même lorsque la femelle est en train de couver. D'après Lindermayer, la perdrix grecque pond en Grèce au milieu de février; au dire des naturalistes suisses, elle ne pond dans les Alpes qu'à la fin de mai, au commencement de juin et même en juillet. Son nid est une simple dépression, établie sous quelque sapin nain, sous un buisson, sous une pierre, et tapissée de quelques brins d'herbe et de mousse. La femelle dispose son nid avec bien plus de soin sur les montagnes que dans la plaine, et surtout dans le sud, où elle se contente souvent de creuser un peu le sable. Chaque couvée est de douze à quinze œufs, d'un jaunâtre pâle, semés de points et de taches très-fines d'un brunâtre clair. La femelle couve environ dix-huit jours, puis, en compagnie de son mâle, elle conduit ses petits à la

pâturage. « Les jeunes, dit Tschudi, savent parfaitement se cacher, et ils disparaissent avant qu'on ait eu le temps de bien les apercevoir. Vient-on à surprendre une famille, tous ses membres se séparent, courent de côté et d'autre, sans presque se servir de leurs ailes, et en poussant des cris d'angoisse : *pitschü, pitschü*. Au bout d'un instant, ils ont disparu dans les pierres et les buissons, sans qu'on puisse les découvrir. Mais si le chasseur a de la patience, si avec un appeau il sait imiter la femelle, bientôt toute la compagnie se réunit. »

Chasse. — En Grèce où, comme partout, cette perdrix est un gibier fort estimé, on la chasse dès le mois de juin; mais, d'après Powys, cette chasse présente des difficultés; les perdreaux épouvantés se dispersent de tous les côtés, sans s'inquiéter les uns des autres; chacun ne songe qu'à se cacher le mieux et le plus vite possible. Un d'eux a-t-il trouvé une bonne cachette, une haie, par exemple, il s'y tapit et n'en part plus facilement. Néanmoins, ces oiseaux sont si nombreux, que leur chasse est le plus souvent très-fructueuse.

Captivité. — La perdrix grecque est facile à apprivoiser; c'est ce que savent les Grecs aussi bien que les Suisses, les Indiens comme les Persans. On trouve très-souvent des perdrix grecques en cage. « Il est surprenant, dit Schinz, que ces oiseaux, si sauvages en liberté, s'apprivoisent aussi facilement. Au bout de quelques jours, ils mangent dans la main de leur maître, se laissent caresser, mais mordent vigoureusement quand on veut les prendre. Ce sont des oiseaux gais et intéressants, qu'il faut bien se garder de laisser courir librement, car ils s'envolent, et, bien que ne redoutant plus l'homme, ils le fuient le plus qu'ils peuvent. Ces perdrix sont très-querelleuses vis-à-vis des autres volatiles; elles se battent surtout avec les poules. » Les mâles combattent non-seulement avec les autres oiseaux, mais encore entre eux, et cela jusqu'à la mort. Les anciens connaissaient déjà cette particularité; ils tenaient en captivité des perdrix grecques pour les faire battre en public. Aujourd'hui encore, il en est ainsi aux Indes et en Chine.

On assure qu'aux Indes, on apprivoise parfaitement les perdrix grecques et qu'elles deviennent de véritables animaux domestiques, ce qui se trouve en contradiction avec le passage de Schinz que nous venons de rapporter. Elles courent librement autour de la maison, et suivent leur maître dans les cours et les jardins. Quelques-unes deviennent si familières, qu'elles

se permettent toutes sortes d'agaceries envers les étrangers et les domestiques, dont elles paraissent reconnaître la position subordonnée. Sur les côtes de Vessa et d'Elata, Murhard en a vu à l'état de véritables animaux domestiques: on les élevait en captivité, et elles étaient conduites au pâturage par des gardes spéciaux. En Grèce, on leur attribue le pouvoir de conjurer les maléfices, aussi y en a-t-il beaucoup en captivité. Mais là, on ne leur donne aucune liberté; on les enferme dans des cages coniques en osier tellement étroites qu'elles peuvent à peine s'y retourner. Elles vivent néanmoins de la sorte pendant plusieurs années.

LA PERDRIX ROUGE — *PERDIX RUBRA*.

Das Rothshuhn, the red-legged Partridge

Caractères. — Dans le sud-ouest de l'Europe, le genre perdrix est représenté par la perdrix rouge (*fig. 88*). Ce bel oiseau diffère surtout de l'espèce précédente par son plumage d'un rouge plus vif, et par son collier plus large, se continuant inférieurement en une série de taches. La teinte rouge-gris de la partie supérieure du corps est principalement prononcée à l'occiput et à la nuque, où elle devient presque rouge-roux, le sommet de la tête est gris; la poitrine et le haut du ventre sont d'un gris cendré brunâtre; le bas-ventre et les tectrices inférieures de la queue sont jaune sale; les plumes des flancs, d'un gris-cendré clair, sont coupées par des raies transversales d'un blanc roux, d'un brun châtain, limitées par des lisérés noir foncé. Une bande blanche part du front et se prolonge sur la région sourcilière. La gorge, entourée par le collier qui la délimite nettement, est d'un blanc net et brillant. L'œil est brun clair, entouré d'un cercle rouge-vermillon; le bec est rouge-de-sang; les pattes sont rouge-carmin pâle. Cet oiseau a 39 cent. de long et 55 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 16 cent., celle de la queue de 12. La femelle est plus petite que le mâle; la partie postérieure de ses tarses est dépourvue du tubercule corné qui, chez le mâle, tient lieu d'ergot.

Distribution géographique. — Il n'y a pas longtemps que l'on a pu établir avec certitude les limites de l'aire de dispersion de la perdrix rouge. Elle n'habite que le sud-ouest de l'Europe et une partie de l'Afrique. Commune dans le midi de la France, en Espagne, en Portugal et en Barbarie, elle est rare à Malte. On ne la trouve pas à l'est de ces contrées. Il y a une centaine

d'années qu'on l'a acclimatée en Angleterre, où elle est actuellement assez nombreuse dans les comtés de l'est.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans mon voyage en Espagne, j'ai fait de fréquentes observations sur cet oiseau, par cette raison que je ne connaissais encore aucune description détaillée de son genre de vie. Vers cette époque, mon frère en publia une, et, pour maintenir son droit de priorité, je vais la reproduire, en ajoutant quelques passages de l'excellente étude de A. de Homeyer, sur le même sujet.

« La perdrix rouge habite les montagnes, surtout les parties cultivées. En Espagne, on la trouve dans toutes les chaînes de montagnes (sauf peut-être celles qui longent la côte septentrionale), et jusqu'à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle évite les grandes forêts; par contre, elle s'établit volontiers dans les parcs, dans les bois clair-semés, où la végétation est surtout représentée par de hautes bruyères, des chênes verts, des buissons de thym et de romarin. » Aux Baléares, Homeyer la trouva surtout dans les champs d'avoine, sur le flanc des montagnes, dans les ravins rocaillieux, couverts de buissons de cistes roses et de lentisques, au milieu même des rochers, dans l'intérieur des îles, aussi bien que sur la côte. C'est un oiseau sédentaire, vivant toujours sur un domaine d'assez peu d'étendue, et très-près de ses semblables. Schinz croit que les habitudes de la perdrix rouge diffèrent notablement de celles de la perdrix grecque. Elle serait moins sociable, ne vivrait pas en bandes, et, chez elle, l'union des sexes serait moins intime; elle s'appriivoiserait facilement. Je ne connais pas les sources où cet auteur a puisé, mais je crois pouvoir avancer que ces assertions ne sont pas fondées.

« Dans ses mouvements, continue mon frère, la perdrix rouge ressemble beaucoup à la starne ou perdrix grise; elle est cependant plus gracieuse, plus élégante. Sa course est rapide et aisée; elle court facilement au milieu des pierres et des rocailles, grimpe très-adroitement sur les rochers, et se sert rarement de ses ailes. Son vol est beaucoup plus rapide et plus silencieux que celui de la starne grise. Elle se lève doucement, monte vite à une certaine hauteur, à l'aide de quelques coups d'aile précipités et difficiles à distinguer. Souvent elle plane longtemps sans paraître agiter ses ailes; souvent elle se précipite du haut d'un rocher, à la façon d'un oiseau de proie. Elle n'aime pas à voler loin, et préfère courir. »

Homeyer dit aussi que, dans ses mœurs, elle rappelle beaucoup la starne grise: « comme elle, elle paît, elle court, elle se rase devant un chien ou devant un homme; elle le fait quelquefois dans la journée pour se cacher ou se reposer; c'est le soir surtout qu'elle est excitée. Une fois qu'elle est sur ses pattes, elle se laisse chasser longtemps sans s'envoler. Est-elle lasse d'être poursuivie, au lieu de s'envoler hors de portée, comme le fait la starne grise, elle se rase et laisse le chasseur l'approcher. »

Cette perdrix perche volontiers; là où les arbres sont abondants, elle le fait régulièrement, pour mieux inspecter le pays. Homeyer note le cri du mâle: *schick, scherna*; je crois qu'on est plus près de la réalité en le décrivant comme un son rauque: *tack tackerack* ou *kerekekek*. Je suis cependant obligé de reconnaître que cet auteur a raison, quand il dit que ce cri est poussé de la même façon que celui de la starne ou perdrix grise, et que l'intonation en est moins perçante, moins criarde, mais sifflante et plus arrondie. Comme signal d'avertissement, le mâle et la femelle crient doucement: *reb, reb*; en s'élevant, ils lancent un cri assez retentissant: *scherb*.

« Presque toute l'année, les perdrix rouges vivent en troupes de dix à vingt individus, formées de la réunion de plusieurs familles. D'ordinaire, chacune de ces troupes erre dans les limites d'un même canton. Comme ces oiseaux ont peu besoin d'eau, ils n'ont pas d'heures régulières pour s'abreuver. L'activité des perdrix rouges s'éveille quand les premières lueurs de l'aurore paraissent à l'horizon, et dure jusqu'après le lever du soleil; à ce dernier moment, on n'entend plus que rarement le cri du mâle. Pendant le milieu de la journée, ces oiseaux sont très-silencieux; ils sont plongés dans un demi-sommeil, cachés dans les herbes ou les buissons. Vers le coucher du soleil, ils s'animent de nouveau, et jusqu'à la nuit, on les voit courir, se jouant plutôt que cherchant leur nourriture.

« Mais la saison des amours vient changer ces allures. Dès le mois de février, les bandes se séparent par couples; les Espagnols croient que cela a lieu le jour de la Saint-Antoine.

*Al dia de san Anton
Cada perdix con su perdicon.*

L'époque des amours varie suivant les provinces. Dans le sud de l'Espagne, elle commence

dans les premiers jours de mars; dans le centre et dans les montagnes, à la fin de ce mois ou au commencement d'avril. A ce moment, les mâles se livrent des combats acharnés. Quand les femelles se mettent à couver, les mâles les abandonnent, et ils s'en vont, errants par la campagne, en quête de nouvelles amours.

« Le nid de la perdrix rouge se trouve dans un champ, un vignoble, sous un buisson de thym ou de romarin. Il consiste en une simple dépression creusée dans le sol. La ponte est de douze à seize œufs. Ceux-ci sont plus arrondis que ceux de la starne grise; leur coquille est solide, brillante, bien que les pores en soient visibles; ils sont d'un jaune-roux clair, semés de points et de taches très-nombreux, de couleur brune. Dès que les jeunes sont éclos, ils se mettent à courir sous l'œil vigilant de leur mère. En cas de danger, ils se comportent comme les perdreaux de la starne grise. Ils apprennent bientôt à voleter; à trois semaines, ils sont lestes et agiles. En quatre ou cinq semaines, ils sont devenus grands. Ils se nourrissent d'abord d'insectes, de larves, de vers, de petites graines; plus tard, comme leurs parents, ils ne mangent plus que des grains, des feuilles et des fruits, qui paraissent leur tenir lieu de boisson.

Chasse. — En Espagne, on chasse beaucoup la perdrix rouge. Les perdreaux, dès qu'ils ont atteint la grosseur d'une caille, sont regardés comme un bon gibier. On les chasse au chien d'arrêt. En automne, mais surtout dans la saison des amours, on se sert avantageusement d'un appelant. Cette chasse est très singulière et une des plus attrayantes que je connaisse.

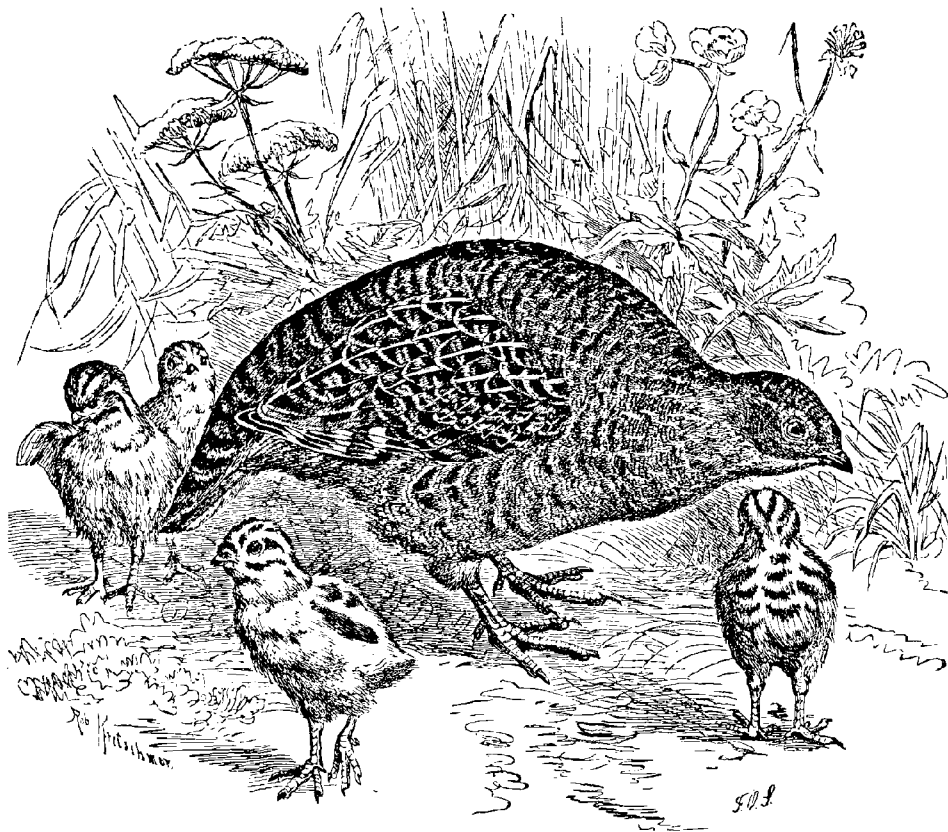
« Le chasseur se munit d'un oiseau, le *reclamo*, qui lui servira d'appelant; il le tient dans une petite cage, et, arrivé sur le lieu où il pense trouver des perdrix rouges, il élève avec des pierres un mur d'environ un mètre de haut, derrière lequel il se cache. Dix ou quinze pas plus loin, sur une petite éminence, il dispose sa cage, enlève l'étoffe qui l'enveloppait, et la recouvre de quelques branches. Si l'appelant est bon, il se met aussitôt à crier plusieurs fois *tack tack*, puis il fait entendre son véritable cri d'appel *tackte-rack*. Au bout de quelques minutes, une perdrix rouge apparaît. Au commencement de la saison des amours, on emploie des mâles comme appelants; à leurs cris arrivent des mâles et des femelles, souvent des couples. Les perdrix cherchent leur compagne, lui répondent, se découvrent et deviennent faciles à tirer. Cette chasse dure environ une quinzaine de jours. Lorsque les

femelles ont pondu et qu'elles couvent, le chasseur prend une femelle comme appelant, et procède de la même façon. Il n'arrive alors à l'appel que des mâles infidèles, des célibataires; ils viennent les ailes pendantes, les plumes de la nuque et de la tête hérissées; ils se mettent à danser en l'honneur de la femelle qu'ils entendent, sans la voir, et à ce moment, ils tombent frappés mortellement. Après ce premier mâle tué, le chasseur attend, et s'il s'en trouve un second dans un rayon d'un quart de lieue, il peut être sûr de le voir apparaître; parfois deux, trois mâles arrivent en même temps, se battent violemment, et sont frappés du même coup. Si aucune perdrix ne répond plus à l'appelant, le chasseur quitte son affût, s'approche doucement de la cage, l'enveloppe, ramasse son gibier et va chercher une autre place. Il doit bien éviter de se montrer après qu'il a tiré, et de relever sa victime; il pourrait ainsi effrayer son appelant et le rendre impropre à tout service, peut-être pour toujours.

« Grâce à ce mode de chasse, on voit partout en Espagne des perdrix rouges apprivoisées. Dans certaines localités, il n'y a pas de maison où l'on ne trouve une *perdix*, et certains chasseurs en possèdent un grand nombre, qu'ils tiennent dans diverses cages, selon les sexes. Un bon appelant se paye jusqu'à 500, 550 francs de notre monnaie. Il constitue souvent toute la richesse de son maître, car il arrive qu'avec un bon *reclamo*, un seul chasseur peut tuer de soixante à quatre-vingt paires de perdrix. Cette chasse est prohibée, il est vrai; mais cette loi, faite pour modérer sa rage de destruction, est, comme bien d'autres, lettre morte pour l'Espagnol.

« Il est assez singulier qu'au gros de l'été on puisse prendre avec la main des oiseaux aussi vifs et aussi agiles que les perdrix rouges. Un chasseur de ma connaissance est passé maître dans cet art. Vers midi, il s'approche d'une compagnie qu'il a reconnue, la chasse, observe où elle s'est envolée, court dans cette direction, les fait partir de nouveau, et continue ainsi jusqu'à ce que ces oiseaux, épuisés, courent, se rasent et se laissent prendre. Il lui suffit généralement de les faire lever trois ou quatre fois. »

Captivité. — « Les perdrix rouges destinées à servir à la chasse, sont gardées toute l'année dans les mêmes petites cages qui servent à les sortir, et on ne leur prodigue pas de grands soins. Aussi ont-elles, pour la plupart, un aspect misérable. Et cependant elles résistent plusieurs années à ce genre de vie.



Corbell, Créteil Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 89. La Starne ou Perdrix grise (p. 355).

Acclimatation. — On n'a malheureusement pas accordé, en Allemagne, aux perdrix rouges, toute l'attention qu'elles méritent. Les expériences faites en Angleterre ont surabondamment prouvé combien il était facile d'acclimater ce bel oiseau. On sait que ses œufs, s'ils sont bien emballés, supportent parfaitement le voyage, du midi de la France dans nos contrées ; que, d'un autre côté, ces perdrix se reproduisent en cage. Plusieurs fois, il est vrai, on a mis en liberté chez nous de jeunes perdrix rouges, mais on s'est laissé décourager par les premiers succès. Les quelques individus sur lesquels on avait ainsi opéré disparurent en quelques jours ; ils n'avaient pu trouver, sur le sol étranger, de lieux à leur convenance, ou avaient été tués. Mais ces essais ne sont nullement probants, et j'espère qu'on les reprendra sur une plus grande échelle. A l'appui de mes espérances, je dirai que les perdrix rouges vivent en très-bonne harmonie avec les starnes grises ; qu'elles habitent les endroits qu'évitent ces dernières, des endroits par con-

ВРЕМ.

séquent qui ne sont pas giboyeux et qui le deviendraient de cette façon. Il faudrait faire venir des œufs du midi de la France et les placer dans des nids de starnes grises en train de couver, de façon à ce que les jeunes perdreaux soient, dès les premiers jours de leur existence, instruits dans le genre de vie qu'ils auront à mener. Ces oiseaux ne tarderaient pas à se choisir des lieux convenables et à se multiplier rapidement.

LA PERDRIX DES ROCHES — PERDIX PETROSA.*Das Klippenhuhn, the Rock Partridge.*

Caractères. — La perdrix des roches, qu'on a aussi nommée *perdrix Gamba*, est la troisième espèce européenne du genre. Elle est surtout caractérisée par son collier brun châtain, semé de points blancs. Elle a le front et la tête gris-cendré clair, le milieu de la tête, la nuque, la partie postérieure du cou brun-châtain ; le dos gris-roux ; les ailes tirant sur le bleuâtre ; la gorge

IV — 356

et une ligne sourcilière blanchâtres ; le ventre bleuâtre ; la poitrine et les flancs comme chez la perdrix grecque ; quelques plumes du dos entourées d'un liséré gris-roux. Pour la taille, la perdrix des roches est un peu inférieure à la perdrix grecque ; elle égale à peu près la perdrix rouge.

Distribution géographique. — La perdrix des roches habite la Sardaigne, la Corse et la Grèce ; on en rencontre quelques-unes dans le midi de la France ; elle est commune dans le nord-ouest de l'Afrique. Autrefois, on la confondait souvent avec ses congénères ; on avait même complètement nié sa présence en Europe. De nouvelles recherches nous l'ont mieux fait connaître. Elle est très-commune en Sardaigne, d'après Salvadori ; en Grèce, d'après les observations concordantes de von der Mühle et de Lindermayer, elle se trouve dans les montagnes les plus méridionales, et seulement encore sur les cimes les plus élevées. Dans l'île de Malte, selon Sperling, il en arrive, chaque année, un grand nombre d'Afrique. Elle manque complètement en Espagne, malgré l'assertion de plusieurs auteurs.

Mœurs, habitudes et régime. — Contrairement à ce qu'ont avancé von der Mühle et Lindermayer, Salvadori dit que cet oiseau ne mérite pas son nom spécifique, car il préfère la plaine et les coteaux aux montagnes, et ne se trouve pas sur celles qui sont escarpées et ravinées ; « par contre, on peut être sûr de le rencontrer sur les collines entourées de champs de céréales, et où poussent des buissons de cistes roses et d'autres arbrisseaux. » Tristram dit aussi que dans le nord-ouest de l'Afrique, la perdrix des roches se tient dans les plaines, dans celles notamment où il n'y a de l'eau que trois mois dans l'année. D'un autre côté, Bolle assure qu'aux Canaries cette perdrix habite aussi bien les cimes arides des montagnes que les bas-fonds, les vallées, notamment celles qui sont au pied du Teyde.

« Quatre des îles Canaries, dit cet excellent auteur, sont habitées par cet oiseau, depuis la côte, depuis les vallées les plus chaudes jusqu'au sommet des montagnes ; mais, dans aucune, il n'y en a autant qu'à Grame, où il est un fléau, au dire des habitants ; fléau très supportable, il est vrai. A Canarie, il y en a beaucoup aussi. Ces perdrix ne sont pas rares à l'île d'Isleta ; mais la plupart habitent, dans l'intérieur de l'île, la grande caldera de Tirajana ; là, caché derrière un mur de pierre, on peut tirer autant de ces

oiseaux qu'on le désire. Ce sont de vives et charmantes créatures, de véritables oiseaux des rochers ; ils sont d'autant plus nombreux dans une localité que celle-ci est plus sauvage et plus montagnaise. » Plus loin, Bolle émet l'opinion que les perdrix des roches ne sont pas propres aux Canaries, mais qu'elles y ont été introduites. « Le goût pour la chasse des anciens comtes de Gomera semble avoir été le premier motif de leur acclimatation ; d'après le Père Galindo, ce fut Sancho de Herrera qui, dans la seconde moitié du quinzième siècle, importa des perdrix des roches de Barbarie à Gomera ; elles s'y multiplièrent très-rapidement, devinrent une véritable calamité, et plus d'une fois l'autorité ecclésiastique dut recourir contre elles à ses armes spirituelles, et, par ses exorcismes, les reléguer dans les déserts des montagnes. »

Par ses mœurs et ses habitudes, la perdrix des roches a beaucoup de rapports avec ses congénères. Elle est aussi vive qu'elles ; elle n'aime pas à voler. Son vol est bruyant et s'exécute presque en ligne droite. Elle n'est nullement craintive. Son cri d'appel est très-singulier, on peut le reproduire avec plus ou moins d'exactitude, par la syllabe *kai* répétée plusieurs fois, lentement, en traînant sur l'*i*. Dans la première moitié de février, Salvadori trouva des mâles et des femelles accouplées. Bolle dit que les œufs sont au nombre de quinze à vingt par couvée, et que l'incubation dure vingt-deux jours. Après la saison des amours, les perdrix des roches vivent en sociétés, mais sans être très-unies les unes aux autres. Quand on les chasse, chacune s'envole de son côté, et, plus tard, elles s'inquiètent peu de se retrouver.

LES STARNES — *STARNA*.

Die Feldvöhner, the Field-Partridges.

Caractères. — Les starnes ou *perdrix grises* diffèrent des perdrix proprement dites ou *perdrix rouges*, non-seulement par la couleur du plumage, mais aussi par d'autres attributs. Les écailles qui revêtent leurs tarses sont disposées sur deux rangées, à la face antérieure aussi bien qu'à la face postérieure ; ces mêmes tarses, chez les mâles aussi bien que chez les femelles, sont dépourvus du tubercule qui tient lieu d'ergot ; leurs ailes n'ont pas la même conformation, les troisième, quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues ; leur queue est formée de 16 à 18 rectrices ; et leur plumage, quoique les tein-

les en soient harmonieuses, est cependant moins beau que celui des perdrix à plumage rouge.

LA STARNE OU PERDRIX GRISE — *STARNA CINEREA*

Das Rebhuhn, the common Partridge.

Caractères. — La starne grise, *perdrix grise*, *perdrix commune* des auteurs, a sur le front une large bande qui s'étend au-dessus et en arrière de l'œil; les côtés de la tête, la gorge d'un rouge-roux clair; le dessus de la tête brun, rayé longitudinalement de jaunâtre; le dos gris, marqué de raies transversales rouge-roux, de petites lignes en zigzag noires, et de lignes claires le long des tiges des plumes; une large bande gris cendré, moirée de noir sur la poitrine, se prolongeant sur les côtés du ventre, où elle est entrecoupée de raies transversales rouge-roux, bordées de blanc; le ventre blanc, marqué d'une grande tache brun-châtain, en forme de fer à cheval; les plumes de la queue d'un rouge roux, les médianes ainsi que celles du croupion rayées transversalement de brun roux et de brun rouge; les rémiges primaires d'un brun-noir mat, tachetées et rayées transversalement de roux jaunâtre; l'œil brun, entouré d'un cercle nu étroit et rouge; une bande de même couleur partant de l'œil et se dirigeant en arrière; le bec gris-bleuâtre; les pattes d'un gris-blanc rougeâtre ou brunâtre. La starne grise a 33 cent. de long et 55 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 16 cent., celle de la queue de 8.

La femelle est plus petite que le mâle; la tache du ventre est chez elle moins nette et moins grande, et le dos est foncé.

Distribution géographique. — La starne grise est originaire de l'Europe et d'une partie de l'Asie centrale. On la rencontre disséminée çà et là dans le sud, et elle n'a été introduite que récemment dans le nord. Elle habite la Grande-Bretagne, la France, la Belgique, la Hollande, le Danemark, l'Allemagne, la Hongrie, la Turquie, une partie de la Grèce, le nord de l'Italie, les Asturies, le Léon, la haute Catalogne, quelques localités de l'Aragon; elle est commune dans le sud et le centre de la Russie, en Crimée, en Asie Mineure; dans la Tauride, elle est remplacée par une espèce très-voisine, peut-être même par une simple variété.

Mœurs, habitudes et régime. — La starne grise préfère toujours la plaine aux montagnes; dans les basses régions de la Suisse, par exemple, on la trouve partout. Dans les montagnes, elle s'élève jusqu'à 4,000 mètres au-dessus du niveau

de la mer. « Des endroits comme le Himmelberg, dans le canton d'Appenzell, le Kama, où l'on rencontre encore la perdrix grise à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, sont à considérer comme des exceptions, » dit Tschudi. Pour être convenablement, l'espèce demande des endroits cultivés et variés; elle s'établit dans les champs, mais elle a besoin de buissons pour se cacher; elle se trouve donc surtout dans les localités qui offrent un petit bois, une colline couverte de buissons, ou tout au moins des haies touffues. Elle évite les grandes forêts, mais elle en habite la lisière. Les lieux humides, marécageux, où se trouvent quelques bosquets d'arbres ou d'arbustes, de petits flots, ne lui sont pas inhospitaliers. En France on a remarqué récemment que des sternes grises manifestaient une notable préférence pour les marais; que les individus qui adoptaient cet habitat se distinguaient par leur taille plus petite, et par leur queue formée de seize rectrices seulement; aussi a-t-on voulu en faire une espèce particulière, confirmant ainsi une opinion émise par mon père, il y a déjà longtemps.

Il est peu d'oiseaux qui soient plus fidèles que la starne grise à l'endroit qu'ils ont adopté. Les jeunes demeurent dans le champ, dans le sillon où ils ont été élevés, et l'on sait qu'une compagnie ayant été complètement détruite, il faut longtemps avant que de nouveaux couples viennent s'établir dans le canton qu'elle habitait et le repeupler. Par contre, on a constaté dans le nord de l'Allemagne, qu'il arrivait tous les automnes des sternes voyageuses, souvent par grandes bandes. Ainsi, le frère de Naumann en vit une troupe d'environ cinq cents individus se dirigeant vers l'ouest, moitié volant, moitié courant avec une grande rapidité. Elle couvrait une étendue d'environ trois cents pas. Tous les individus qui la composaient avançaient dans la même direction, ceux qui étaient restés en arrière finissaient par dépasser ceux qui les précédaient; et bientôt toute la bande disparut aux regards de l'observateur.

On prétend que ces sternes voyageuses diffèrent des sternes sédentaires par leur taille plus petite: il ne me paraît pas impossible que l'on trouve chez nous deux espèces. Peut-être bien sont-ce des sternes de marais qui émigrent ainsi, et il faudrait considérer le moindre nombre de leurs rectrices comme un caractère essentiel, et non comme un fait accidentel. Les sternes qui habitent la Sibérie orientale la quittent tous les hivers pour se rendre dans les steppes de la

Tartarie, et y chercher un asile sur les collines sablonneuses et dans les marais, où la neige ne persiste jamais longtemps. Dans la Tauride, elles se mêleraient aux poules domestiques, et viendraient jusque dans les étables.

En Suède, on a acclimaté les sternes, il y a 350 ans. D'après Nilsson, elles s'y multiplient à mesure que le pays se cultive davantage; elles habitent actuellement des cantons où on ne les voyait pas il y a 10 ou 20 ans. Ainsi, elles sont parties des grandes plaines couvertes de céréales; de Schoonen, où elles étaient autrefois très-nombreuses, elles se sont répandues dans le reste du pays, et aujourd'hui on les trouve jusque vers l'Upland, le Gestrückland et même dans l'Hel-singland. En Norwége, elles ne sont pas exclusivement fixées aux environs de Christiania; elles se sont élevées sur le Dovrefjeld. Les îles de la Baltique en nourrissent bon nombre. Enfin, elles vont s'établir dans toute localité qui vient d'être défrichée, et se montrent, en hiver, dans des endroits où on ne les avait jamais vues auparavant.

La sterne grise est un oiseau aimé et estimé de chacun. Ses mœurs sont charmantes, et elle a plus d'une bonne qualité. Par ses allures, elle ressemble aux perdrix rouges. Est-elle tranquille, elle marche le cou rentré entre les épaules, le dos bombé; se hâte-t-elle, elle court le corps droit, le cou allongé. Elle sait se cacher à merveille; elle profite de chaque retraite, et, en cas de danger, se rase à terre, espérant se sauver par la conformité de couleur qui existe entre son plumage et la teinte du sol. Son vol n'est pas précisément lourd; néanmoins il demande à l'oiseau de grands efforts, qui le fatiguent bientôt. En se levant, la sterne grise bat précipitamment des ailes; lorsqu'elle a atteint une certaine hauteur, elle glisse dans l'air, sans remuer les ailes, puis, prend une nouvelle impulsion par quelques nouveaux battements.

Elle n'aime à voler ni haut ni loin, surtout quand il fait un vent contre lequel elle ne peut lutter, et qui l'entraîne. Elle ne perche jamais, lorsqu'elle est en bonne santé. Une sterne qui vient percher sur le toit d'une maison est chose excessivement rare. Par contre, elle nage. Wodzicki a observé deux compagnies, qui, dans le danger, s'enfuyaient régulièrement vers une rivière et se sauvaient à la nage. «Après avoir découvert ce fait, raconte-t-il, nous fîmes lever ces perdrix et nous nous cachâmes sur la rive opposée. Bientôt, nous vîmes ces oiseaux entrer dans l'eau, guidés par un vieux mâle, et se mettre à nager sans efforts visibles. Ils portaient la

queue relevée, les ailes un peu écartées du tronc. Après avoir abordé, ils se secouèrent, comme les poules après s'être baignées dans le sable, et ne parurent nullement fatigués.»

Le cri ordinaire de la sterne grise est fort, retentissant et s'exprime par : *gïrrhik* : elle le fait entendre en volant, comme lorsqu'elle est posée. Les vieux mâles changent ce cri d'appel par *gïrrhaek*, qu'ils poussent pour appeler leur compagne ou leurs petits, aussi bien que pour provoquer un rival au combat. Lorsqu'elles sont effrayées, les sternes grises ont un cri perçant : *ripripriprip*; ou un cri rauque : *taert*. Les jeunes piaillent comme les poussins; plus tard, ils crient : *tupegïrr tup*. Leur voix est facile à reconnaître d'avec celle des vieux. Le cri de contentement est : *kourrouck*; celui d'avertissement : *kourr*.

Pour le développement des sens et de l'intelligence, la sterne grise ne le cède pas à ses congénères. Elle est prudente, craintive; elle sait reconnaître ses amis et ses ennemis; l'expérience la rend avisée, et elle sait, avec beaucoup d'adresse, tirer profit de toutes les circonstances de la vie. Elle est sociable, paisible, fidèle, capable de dévouement. Le mâle et la femelle sont très-affectueux l'un pour l'autre et pour leurs petits, et pour défendre son bien, le mâle combat vaillamment. Mais la sterne déploie ses bonnes qualités à l'égard des siens bien plus qu'à l'égard de ses semblables ou des autres animaux; cependant, on a vu souvent des sternes adopter des jeunes, devenus orphelins, et se montrer aussi tendres envers eux, qu'envers leurs propres petits.

Au moment où les neiges fondent, l'amour fait sentir son empire. Dès le mois de février, les compagnies se séparent par couples, et chaque couple choisit un domicile. Y a-t-il des retours de froid, ces oiseaux se réunissent de nouveau, mais pour peu de temps. Au printemps, tous sont accouplés. Le matin et le soir, on entend retentir le cri d'appel des mâles; souvent, on en voit deux se livrer un combat acharné en l'honneur d'une femelle. Ils s'élancent l'un sur l'autre comme deux coqs, et se portent des coups de bec et de pattes. Le plus faible est finalement mis en fuite, et le vainqueur revient triomphant vers sa compagne. On a dit que les unions des sternes étaient indissolubles; on ne peut cependant admettre que, dans ces combats, ce soit toujours l'époux légitime qui sorte vainqueur. Ce qui est certain, c'est qu'une fois accouplées, les sternes se retirent du monde, si l'on peut s'expri-

mer ainsi, et laissent les autres mâles se battre à leur aise. Ce sont les célibataires, à ce moment, qui troublent la paix publique; ils s'inquiètent peu des droits d'autrui, et sont toujours prêts à essayer leurs forces et leur courage. Parfois, les querelles deviennent telles, que le forestier doit intervenir.

A la fin d'avril, plus souvent encore au commencement de mai, la femelle commence à pondre. Son nid consiste en une simple dépression pratiquée dans le sol, tapissée de quelques chaumes mous, et souvent placée dans des endroits peu convenables. Quelquefois, il est abrité par un buisson; mais, généralement, il se trouve au milieu d'un champ de blé, de fèves, de colza, de trèfle, dans les hautes herbes d'une prairie, dans une jeune coupe. Chaque couvée est de neuf à dix-sept œufs; du moins pense-t-on que les nids dans lesquels l'on en trouve un plus grand nombre, n'appartiennent pas à une seule femelle. « Si une perdrix a moins de neuf œufs, on peut admettre avec beaucoup de vraisemblance, dit Diezel, que sa première couvée a été détruite par accident. » Les œufs sont piriformes, lisses, peu brillants, d'un jaune-verdâtre pâle. La femelle les couve trois semaines avec un dévouement incroyable; toutes les plumes de son ventre lui tombent les unes après les autres; elle ne quitte ses œufs que le temps strictement nécessaire pour manger. Pendant qu'elle couve, le mâle reste près d'elle, fait bonne garde, l'avertit de l'approche du danger, et s'y expose au besoin. Grâce à cette vigilance, la femelle échappe à bien des périls. Le mâle est-il tué, elle est alors elle-même bien près de sa perte. Malgré tout l'attachement que ces oiseaux ont pour leurs petits, des poursuites répétées peuvent cependant les leur faire abandonner.

La starne grise étant un gibier fort estimé, et dont la chasse procure beaucoup de plaisir, sans trop de peine, on a naturellement cherché à obtenir des compagnies beaucoup plus nombreuses que celles que fournissent les couvées ordinaires. Quelques riches propriétaires, en France, ont fait, à cette intention, des tentatives qui ont donné d'assez bons résultats. Le docteur Blondeau a rendu compte de l'une d'elles. Voici ce qu'il en dit :

« Le propriétaire d'un château aux environs duquel j'habitais encore l'été dernier, possède une chasse des plus belles et des mieux soignées. Chaque année on élève chez lui une grande quantité de perdrix, provenant des œufs que les faucheurs trouvent en moissonnant les prairies

artificielles, et que l'on recueille avec soin. L'an dernier encore, les perdreaux éclos sous des poules étaient élevés dans des cages et nourris avec des œufs de fourmis que l'on cherchait dans les bois. Mais ce procédé, indépendamment des peines et des soins qu'il occasionnait, ne donnait jamais de merveilleux résultats; c'est tout au plus si l'on conservait un tiers des produits.

« Un jour, le garde chargé de cette éducation résolut de se soustraire aux ennuis et aux tracasseries qu'elle lui donnait. A cet effet, il imagina de confier aux perdrix sauvages le travail dont il voulait se débarrasser, et voici comment il s'y prit.

« Aidé de son chien d'arrêt, il chercha dans la plaine des perdrix qui pouvaient encore être sur leurs nids : on était vers la fin de juin. La première qu'il rencontra fut chassée avec précaution et rapidement; on compta le nombre d'œufs qu'elle avait sous elle : ceci fut fait avec une grande prestesse et sans bruit, de façon à ne pas trop effrayer la mère couveuse, et à l'éloigner le moins longtemps possible de l'objet de sa tendresse. Le garde revint à son logis prendre sous une poule, qui les couvait depuis quelque temps déjà, un nombre d'œufs de perdrix égal à celui compté dans le nid; il eut grand soin de choisir des œufs assez avancés, prêts à éclore et même déjà *béchés*; puis il revint auprès de sa perdrix, dont il avait gardé la place. Comme il l'avait fait le matin, il la chassa avec précaution; puis, avec une très-grande habileté, il substitua aux œufs qui se trouvaient dans le nid ceux qu'il avait pris sous la poule, et, rentrant chez lui, il attendit le résultat de son expédition.

« Le lendemain matin, nouvelle visite à sa perdrix; elle était à la même place et couvrait de ses ailes ses petits nouvellement sortis de leurs coquilles.

« Heureux de ce premier succès, le garde poussa plus loin l'expérience. Il revint chez lui prendre de nouveau sous la poule un certain nombre de perdreaux, du même âge que ceux qui étaient éclos sous la perdrix, puis il vint encore une fois trouver celle-ci, qu'il ne fallut pas longtemps déranger, pour pouvoir adjoindre à sa couvée les nouveaux venus. Cette seconde expérience réussit comme la première, et l'on put s'en assurer.

« Le garde la poursuivit dès lors sur d'autres perdrix, et son maître m'affirmait que toutes ses tentatives avaient eu le même succès. Il obtint ainsi des compagnies de trente à quarante per-

dreux, qui, à l'époque des chasses (au 8 septembre), étaient plus forts, plus vigoureux, plus sauvages que ceux qui avaient été élevés sous la poule et à l'état de domesticité.

« Un épisode assez curieux se rattache à cette histoire. Un jour d'orage, une compagnie de ces perdreaux vint se réfugier dans les fossés qui entourent le parc du château, et l'on vit alors, non plus seulement la mère perdrix, mais encore le père, occupés à protéger de leurs ailes leur nombreuse couvée. »

Les jeunes qui viennent d'éclore sont des créatures charmantes. Le duvet qui les recouvre présente, sur le dos, un mélange de jaune brun, de jaune roux, de brun roux et de noir, tandis qu'au ventre dominant des teintes plus ou moins disposées en séries. Dès le premier jour de leur existence, ils se meuvent avec agilité; ils quittent le nid avant d'être complètement secs, et d'être débarrassés de tous les débris de la coquille qui les enveloppait; ils sont attentifs aux avertissements de leurs parents. Le père et la mère en prennent soin : le premier veille sur eux, les avertit et les défend; la seconde les conduit et les nourrit. Un d'eux vient-il à périr, le survivant prend sa place. « Il est touchant, dit Naumann, d'observer la sollicitude des parents pour leurs petits. Le père court çà et là, regardant de tous côtés d'où peut poindre quelque péril; un petit cri d'avertissement de la mère rassemble les jeunes autour d'elle; leur ordonne de se cacher dans quelque retraite; leur en indique dans les moissons, les arbres, les buissons, dans un sillon, dans une ornière, et, une fois qu'elle les croit tous en sûreté, elle met tout en œuvre, avec son compagnon, pour déjouer et écarter le danger. Les deux parents se présentent à l'ennemi avec courage; conscients de leur faiblesse, ils ne l'attaquent pas; mais ils cherchent à attirer sur eux son attention, à l'éloigner peu à peu de leurs petits; lorsqu'ils croient y être parvenus, la mère s'envole la première, va rejoindre les petits qui sont restés dans leur cachette, et les conduit un peu plus loin. Quand le père voit tous les siens en sûreté, il s'enfuit à son tour. Tout est-il redevenu tranquille, il fait entendre sa voix, à laquelle la mère répond, et aussitôt il rejoint sa famille. Aucun carnassier ne peut échapper à la vigilance du mâle et de la femelle, vigilance qui s'exerce aussi bien la nuit que le jour. L'on a aussi souvent occasion d'admirer l'obéissance absolue, le charmant attachement des petits pour leurs parents. »

Quand les perdreaux ont un peu grandi, leurs allures changent, ainsi que celles des parents. Leur attachement réciproque n'a pas diminué; mais les jeunes sont devenus plus indépendants; chacun commence à agir à sa guise. Un ennemi se présente-t-il, ils se lèvent tous en même temps, font un vol plus ou moins étendu et se rabattent; les trouble-t-on une seconde fois, la compagnie se sépare, chaque perdreau s'envole de son côté, s'abat, se rase ou cherche son salut dans la fuite. Le père juge-t-il que le danger est passé, il se met à appeler; les jeunes répondent, et bientôt toute la famille est réunie de nouveau. Le père va chercher chaque petit l'un après l'autre, le ramène à la mère, qui les guide et les conduit. Plus tard, les perdreaux se chargent d'une partie des soins qui, jusque-là, incombaient au père; ce sont eux qui sont mis en sentinelles et examinent les alentours. Cet exercice, qu'ils font à tour de rôle, les développe rapidement. Lorsque des perdreaux perdent leurs parents, ils cherchent à se joindre à d'autres compagnies; car ils savent déjà que l'isolement leur est funeste.

Les tout jeunes perdreaux ne mangent que des insectes; plus tard, ils se nourrissent de matières végétales, comme leurs parents. Jusqu'à la moisson, ces oiseaux errent dans les champs de céréales; après la moisson, ils s'abattent dans les champs de choux et de pommes de terre, dans les luzernes, où ils trouvent le meilleur abri. En automne, ils se logent dans les champs labourés, se cachant dans les sillons. Ils vont souvent chasser les sauterelles dans les chaumes, dans les prés, les larves de fourmis dans les taillis; mais toujours les starnes passent la nuit dans la campagne découverte. Le matin, elles quittent leur demeure et se rendent dans les endroits secs des champs, et y prennent leur premier repas; de là, elles vont dans les prés, d'où la rosée a maintenant disparu; vers midi, elles se retirent dans les buissons, prennent un bain dans la poussière; dans l'après-midi, elles retournent dans les champs, et reviennent le soir à leur ancienne demeure. Cette vie continue ainsi jusqu'en hiver, saison souvent funeste pour elles, quoique ce ne soit pas du froid qu'elles aient à souffrir. Tant qu'elles peuvent déterrer les graines ou les jeunes pousses, tout va bien; mais quand la neige est revêtue d'une couche de glace, elles pâtissent, s'affaiblissent, deviennent facilement la proie des carnassiers, et périssent misérablement. Dans les hivers rigoureux, elles déposent toute crainte de l'homme; elles s'approchent des vil-

lages, entrent dans les jardins, dans les cours des fermes et se précipitent avidement sur les grains que leur distribue une main compatissante. Parfois, les lapins sauvages les sauvent ; en creusant leurs terriers, ils mettent à découvert des aliments dont elles se nourrissent. Dans plus d'une contrée, un hiver rigoureux tue toutes les sternes. Mais aussi vite que la misère est venue, aussi vite reparait l'abondance. Un vent chaud, quelques rayons de soleil qui ramollissent la neige, et nos oiseaux sont sauvés. En quelques jours ils ont réparé les pertes causées par l'abstinence ; ils ont repris toute leur belle et joyeuse humeur.

Le nombre des ennemis de la starne grise est considérable. Tous les carnassiers détruisent les œufs et les jeunes ; le milan et le faucon poursuivent sans cesse jeunes et adultes, l'épervier, la buse, le milan, les corbeaux, le geai pillent leurs œufs. En considérant tous les dangers auxquels les sternes grises sont exposées avant de devenir adultes, en tenant compte du mal que peuvent encore leur causer les intempéries, on a peine à comprendre comment il existe encore un seul de ces oiseaux. Aussi, l'homme intelligent doit-il autant qu'il est en son pouvoir diminuer le nombre de leurs ennemis, et les protéger par des mesures sages et efficaces. Pour y parvenir, il faudrait dans toutes les jachères établir des remises, des haies épaisses, de petits taillis, où les sternes pourraient trouver des abris ; et dans les hivers rigoureux, porter près de ces remises des graines pour éviter qu'elles ne meurent de faim. La starne grise ne nous cause aucun mal ; elle anime nos champs ; elle charme chacun par la grâce de ses allures ; elle fait l'objet d'une des chasses les plus attrayantes ; et mieux que tout cela, elle est un gibier excellent. Elle mérite donc protection.

Captivité. — On a dit que la starne grise était difficile à apprivoiser ; on connaît cependant plusieurs exemples qui démontrent que cet oiseau, pris jeune, s'est très-attaché à l'homme : nous en citerons au moins deux, qui ont été publiés récemment.

Une starne grise dont Brucklacher raconte l'histoire, s'était très-attachée à un jeune garçon. Quand celui-ci revenait à la maison après une absence de quelques heures, elle courait à lui, le tirait par ses habits ; quand il sortait, elle l'accompagnait jusqu'à la porte, s'élançait contre celle-ci, criait, revenait inquiète ; pendant un quart d'heure, elle était inconsolable, et quand on croyait que tout était oublié, elle re-

commençait ses plaintes, écoutait tous les pas, était attentive au grincement de la porte, et dès qu'elle avait reconnu que son ami approchait, elle s'élançait joyeuse vers la porte, pour le recevoir. « Un jour, qu'elle se roulait dans le sable, elle entendit l'enfant pleurer ; aussitôt elle se précipita vers lui, lui sauta sur le bras, le regarda en agitant la tête, et en poussant un cri très-doux : *tak*, dans l'intention évidente de le consoler. » Cet attachement était né sans aucune provocation de la part de l'enfant.

Une autre starne grise que Jex avait élevée, s'apprivoisa très-rapidement et s'habitua tellement à son maître, qu'elle était on ne peut plus inquiète quand elle n'avait personne de la famille auprès d'elle. « Un jour, dit cet auteur, j'étais sorti avec ma famille pour me promener, lorsque mon propriétaire me rappela en me criant que ma perdrix se comportait comme une enragée dans la chambre où je l'avais enfermée. Je rentrai, et dès que j'ouvris la porte, elle sauta sur moi en donnant de grands signes de joie, je l'emmenai. Elle resta tout le temps à mes côtés, et ce ne fut que quand un chien se montra, qu'elle parut inquiète et prête à s'envoler. Je chassai le chien, elle se tranquillisa et acheva la promenade avec nous. Je ne la sortis plus de crainte d'accident. Mais, depuis ce moment, il fallut toujours, pour qu'elle restât tranquille, que quelqu'un demeurât à la maison.

« Son plus grand plaisir, au mécontentement de ma servante, consistait à se rouler dans le sable. A midi et le soir, dès que la table était servie, elle sautait dessus, pour voir s'il n'y aurait rien à sa convenance. Y avait-il un plat de nouilles, son mets de prédilection, elle en prenait quelques-unes. Les trouvait-elle trop chaudes, elle les déposait prudemment au bord de l'assiette, et attendait qu'elles se fussent refroidies.

« Ma perdrix était un mâle ; je cherchai à lui trouver une compagne, et je parvins à découvrir une femelle saine et vigoureuse, mais non complètement apprivoisée. Leur première entrevue fut très-amusante. Dès que le mâle vit la femelle, il s'approcha lentement, le cou tendu, les plumes hérissées, en criant : *kak kak, kierrek*. Dès qu'elle lui eut répondu, il se mit à danser autour d'elle, gai et joyeux. La femelle, pendant ce temps, restait tranquille et criait doucement *krrrr*. Après quinze jours environ, vers la fin de mai, l'accouplement eut lieu. A quelque temps de là, la femelle devint très-inquiète ; elle courait sans cesse d'une chambre à l'autre criant sans cesse :

kak, hak. Puis, tout à coup; quoique je lui eusse coupé les ailes, elle s'envola par la fenêtre, se posa sur le toit d'une maison voisine et disparut complètement. Je crois que se sentant fécondée et ne trouvant pas dans mon appartement d'endroit favorable pour nicher, elle avait été en chercher un ailleurs. Le mâle ne se montra pas fort attristé de ce départ; tout au contraire, il s'attacha encore davantage à moi et aux miens, et je ne renouvelai pas cette expérience.

« Je le gardai ainsi trois ans : un jour, un de mes amis vint chez moi; il vit ma perdrix sur un canapé où elle faisait sa sieste, il la prit pour la caresser, et la remit à sa place. Peu après, elle agita les ailes, tourna la tête, et eut des mouvements convulsifs des yeux et des pattes : elle était morte. »

LES FRANCOLINS — *FRANCOLINUS*.

Die Frankoline, the Francolines.

Caractères. — Les francolins diffèrent des perdrix par leur bec plus long; leurs pattes plus hautes, armées d'un et quelquefois de deux ergots; leur queue plus longue; leur plumage plus épais, souvent très-bigarré. Le bec, de moyenne longueur, est fort, un peu crochu; la queue, formée de quatorze rectrices, est tronquée à angle droit ou légèrement arrondie; la troisième ou la quatrième rémige est la plus longue. Le mâle et la femelle ne présentent d'ordinaire aucune différence.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mœurs des francolins, et notamment de l'espèce européenne, sont encore peu connues. J'ai pu observer quelques espèces africaines; d'autres auteurs ont fait connaître les espèces indiennes; on peut, je crois, généraliser ces données, et dire que les francolins habitent, par paires ou par familles, dans les bois, dans ceux surtout où dominant les buissons, au milieu desquels ne s'élèvent que quelques grands arbres. C'est dans les buissons qu'ils trouvent un refuge et des aliments. Là où l'homme les poursuit peu, ils sont très-communs. Quelques espèces que j'ai pu observer en Afrique sont bien plus nombreuses qu'aucune autre de la même famille. Cette grande multiplication s'explique par ce fait, que les francolins ne sont nullement difficiles sous le rapport de la nourriture. Ils sont omnivores, dans toute l'acception du mot; ils mangent de tout : des bourgeons, des feuilles, des pousses d'herbes, des baies, des grains, des insectes, des limaces, de petits vertébrés, tous ali-

ments tellement trépanés dans la forêt, qu'ils les trouvent, à profusion, réunis dans un petit espace. Ils courent rapidement, et savent admirablement se glisser au milieu des fourrés les plus serrés, des rocailles les plus bouleversées; ils volent bien, mais rarement loin. Ceux que j'ai observés ne perchent pas; d'autres doivent exceptionnellement chercher un refuge sur les arbres.

Dans l'Afrique centrale, à l'entrée de la saison des pluies, c'est-à-dire au commencement du printemps, la femelle cherche un buisson convenable, au pied duquel elle creuse une légère dépression, qu'elle tapisse de feuilles, de chaumes. Dans ce nid grossièrement construit, elle pond dix, quelquefois quinze œufs. Le mâle prend-il part ou non à l'incubation, à l'éducation des petits, je l'ignore; je crois pouvoir cependant affirmer le second point; les compagnies que j'ai pu voir étaient guidées par lui.

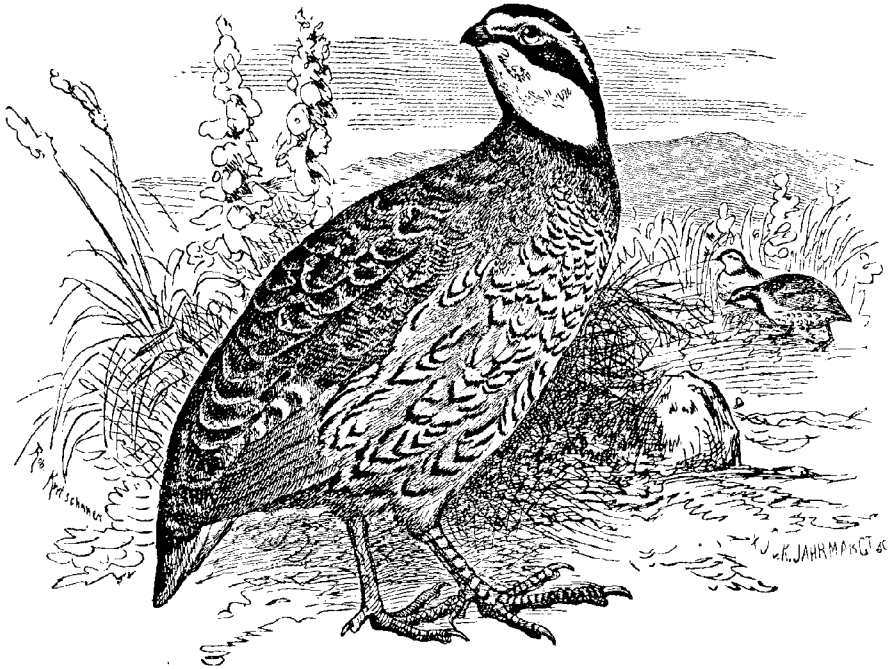
Chasse. — Dans le centre de l'Afrique, on chasse beaucoup les francolins. On se sert à cet effet des lévriers qui les forcent à la course, qui les prennent même au moment où ils s'envolent; d'un bond puissant, ils s'élancent sur eux et les saisissent encore à temps. On les prend aussi avec des collets et dans des filets. Les indigènes les tuent, d'ordinaire, dès qu'ils les ont pris; mais on peut cependant s'en procurer de vivants autant qu'on le désire.

Captivité. — Les francolins, pris adultes, vivent facilement en cage, et s'y nourrissent de grains; seulement, il faut avoir soin de matelasser le haut de la cage pour qu'ils ne s'assomment pas. Ils s'appriivoisent facilement et se reproduisent même.

LE FRANCOLIN VULGAIRE — *FRANCOLINUS VULGARIS*.

Der Frankolin, the common Francolin.

Caractères. — Le francolin vulgaire mâle est un très-bel oiseau. Il a le devant de la tête, les joues et la poitrine d'un noir foncé; les plumes de l'occiput bordées de rougeâtre et rayées longitudinalement de blanc; les régions parotiques d'un blanc pur, le milieu du cou d'un brun roux, formant un large collier; le dos noir, avec des bordures rougeâtres, et de très-petites taches blanches; le bas du dos rayé transversalement de noir et de blanc; la poitrine d'un brun foncé, plus ou moins rayée et tachetée de blanc à mesure qu'on se rapproche du ventre. Les cuisses et les couvertures supérieures de la queue brunâtres; les rémiges rouge et noir;



Corbeil, Créte Filz, impr.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 90. La Colin de la Virginie (p. 365).

les rectrices rayées de gris et de noir, les médianes dans toute leur longueur, les externes à leur base seulement; les autres noires; l'œil brun; le bec noir; les pattes jaune-rougeâtre. Cet oiseau a de 36 à 39 cent. de long et 55 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 16 cent., celle de la queue de 10.

La femelle est d'un brun-jaune clair; les plumes du sommet de la tête sont brunes, avec deux grandes taches symétriques jaunâtres; celles du cou et de la poitrine sont parsemées de petites taches brunes; celles du ventre rayées de brun; celles du dos et les sus-alaires d'un brun mat, bordées de jaunâtre.

Distribution géographique. — Il n'est pas douteux que cet oiseau habitait encore une partie de l'Europe il y a une trentaine d'années; par exemple, la Sicile, quelques îles de l'Archipel, les environs du lac d'Albufera dans le royaume de Valence. Mais, aujourd'hui, il en a complètement disparu. On le trouve encore assez nombreux à Chypre, dans l'Asie Mineure, en Syrie, sur la côte sud de la mer Noire, et dans le nord des Indes, si toutefois il n'y a pas de différence spécifique entre le francolin d'Europe et le francolin des Indes.

Mœurs, habitudes et régime. — Malherbe

BREHM.

dit qu'en Sicile le francolin habite la plaine, entre Caltagirone et Terranova; qu'il recherche les lieux humides, le voisinage des ruisseaux, et mène une vie solitaire. Sperling a souvent observé cet oiseau en Syrie, et l'a toujours vu seul ou par paires, dans les bosquets de myrtes, au bord des cours d'eau, ou dans les endroits marécageux de la plaine. Jerdon assure qu'il se trouve dans tout le nord des Indes, depuis l'Himalaya jusqu'à la vallée du Gange; qu'il arrive jusque dans le Sindh et le Guzurate, au sud; le Dacca et l'Assam, à l'est, et qu'il s'élève dans les montagnes à environ 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y habite les prairies marécageuses, les champs, les buissons, surtout les jungles; il vit en petites sociétés et toujours près de l'eau.

« Dans la saison froide, dit Jerdon, quand les jeunes sont devenus indépendants, on trouve le francolin dans une plus grande étendue de pays que pendant la chaude saison, et surtout pendant les pluies. Souvent alors on le rencontre dans les champs, loin de tout cours d'eau. De temps à autre, mais rarement, on voit un de ces oiseaux perché sur un arbre. »

Pendant l'époque des amours, le mâle se fait entendre le soir et au lever du matin. Son cri

IV — 357

est sonore. Malherbe cherche à le rendre par les syllabes *tré, tré, tré*, et dit qu'un « adage vulgaire en Sicile prétend que cet oiseau indique lui-même par son cri *tré* sa valeur de *tre* ou trois *taris* (monnaie sicilienne équivalant à 1 franc 25 centimes). » Jerdon avance, au contraire, que ce cri est désagréable, et il ajoute qu'aux Indes, on a cherché à le traduire en différentes langues, sans cependant y avoir réussi. Les mahométans disent que le francolin répète la prière : *dobahn teri kudrut*; d'autres, qu'il crie : *lussun, piarz, udruk* (ail, oignon, gingembre). Adams cherche à rendre ce cri par : *lohi wah witsch*; un autre, par : *suk, schuk, ti-titur*; un auteur enfin le compare au bruit d'une trompette cassée. Sans être très-éclatant, ce cri s'entend encore d'assez loin. Là où les francolins sont nombreux, les mâles se répondent mutuellement. Chacun a l'habitude alors de se poser sur quelque éminence pour faire entendre sa voix. Ils crient surtout lorsqu'il pleut ou que le ciel est couvert.

Le francolin n'est pas craintif; cependant, quand il est poursuivi, il court le plus loin possible, se cache et ne traverse un espace découvert que s'il ne peut faire autrement. Souvent, il court deux ou trois minutes devant le chasseur, avant de prendre son essor. Son vol est fort et bruyant, mais peu rapide. Généralement, l'oiseau se dirige vers le buisson le plus voisin, et y prend terre.

Aux Indes, la femelle, d'après Jerdon, couve en mai et juin. Son nid est construit dans les hautes herbes, dans un champ d'indigo ou de cannes à sucre. Les œufs, au nombre de dix à douze, quelquefois de quinze, sont d'un bleuâtre clair, blancs ou d'un verdâtre clair. La mère les couve seule probablement.

Chasse. — Il y a quelques années, on tuait encore beaucoup de francolins en Sicile. Cette chasse semble y avoir maintenant disparu. Il en est autrement en Syrie et surtout aux Indes. Le Journal des chasses du Bengale rapporte qu'en 1841, un chasseur tua en un seul jour soixante-quinze paires de francolins. Ces beaux temps sont passés, il est vrai; mais, aujourd'hui encore, un tireur adroit peut faire une chasse très-fructueuse. La chair de cet oiseau est très-bonne, surtout si elle date de quelques jours et si elle est servie froide. Dans certaines parties des Indes, on fait des colliers avec les plumes de la queue du francolin mâle.

Captivité. — Les francolins captifs ne sont pas très-communs; je n'en ai vu que dans les

jardins zoologiques de France et de Belgique. On les tire surtout de Marseille, où il en arrive de grandes quantités, venant d'Algérie et de Syrie. En les soignant bien, on peut les conserver longtemps et les faire reproduire en cage.

LES PTERNISTES — PTERNISTES.

Die Nachthalskühner, the naked Heatcocks.

Caractères. — Les pternistes sont des francolins d'Afrique, caractérisés par la présence, à la gorge, d'un espace nu vivement coloré. Ils ont le corps élancé, le cou de longueur moyenne, la tête petite, les ailes très-arrondies, la quatrième rémige étant la plus longue; la queue, plus longue que les ailes, presque tronquée à angle droit; le bec allongé; les pattes hautes; le tarse muni d'un ergot, chez le mâle.

LE PTERNISTE A COU ROUX — PTERNISTES RUBRICOLLIS.

Das Küstenhuhn, the Coast-Hen.

Caractères. — Le pterniste à cou roux a presque toutes les plumes, celles du haut de la tête exceptées, marquées en leur milieu d'une tache triangulaire allongée, d'un blanc jaunâtre, et bordées de blanc, ce qui forme un dessin uniforme. Les rémiges primaires diffèrent des autres plumes en ce qu'elles sont bordées de jaune en dehors, et portent sur leurs barbes internes une tache jaune, large et allongée; les plumes de la queue sont irrégulièrement rayées de brun et de jaune. L'œil est brun clair, entouré d'un cercle nu rouge-vermillon; la gorge est jaune, entourée et tachetée de rouge foncé; le bec est brun foncé, rouge à la base; les pattes sont d'un brun foncé. Cet oiseau a 44 cent. de long et 69 cent. d'envergure; la femelle a 40 cent. de long et 66 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 20 cent., celle de la queue de 11.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion du pterniste à cou roux s'étend du nord de l'Abyssinie aux pays de Somali. Mais on ne l'y rencontre que sur la côte, jamais dans la montagne.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est le premier oiseau que l'on trouve, quand on se dirige de la côte de la mer Rouge vers les montagnes. Il habite par couples ou par familles les fourrés au bord des lits des torrents; il y est d'autant plus abondant que ces fourrés sont plus serrés, plus étendus. Je ne l'ai pas vu dans les forêts;

mais on en rencontre encore quelques-uns au pied des premiers contre-forts des montagnes.

Le pterniste ne se montre pas plus à découvert que les autres francolins. Quand un homme l'approche, il court rapidement vers le premier buisson, s'y cache, file comme une flèche de l'un à l'autre, occupé toujours à se cacher. On dirait qu'il sait combien lui est utile la similitude de coloration qui existe entre son plumage et la teinte du sol. Ce n'est que quand on le surprend à découvert, ou que l'on met un chien sur sa piste, qu'il s'envole bruyamment et gagne un buisson isolé, où il continue sa fuite en courant. Son vol est assez facile; il volette d'abord, puis, arrivé à une certaine hauteur, il plane. Il se rapproche sous ce rapport du tétras urogalle. Mais c'est à la course surtout qu'il est passé maître.

Le pterniste vit en monogamie comme les autres francolins. On rencontre ces oiseaux par couples : en voit-on un plus grand nombre, ce sont deux ou trois paires réunies par hasard, ou une famille, c'est-à-dire les parents avec leurs cinq ou six petits. Les mâles sont aussi jaloux que les autres gallinacés. Je n'ai pas pu assister à leurs combats; mais les cris provocateurs de l'un, les réponses courroucées de l'autre m'ont prouvé suffisamment la réalité de ce fait.

Le cri du pterniste à cou roux est bien celui d'un tétraonidé, quoiqu'il m'ait souvent rappelé bien plus celui de la pintade ou de la starne grise, que celui du tétras urogalle. J'ai surtout entendu les cris : *quirraeae*, *rirraeae*, qui de loin ressemblaient à l'appel de la starne. En

avril et en mai, époque des amours, ces oiseaux étaient très-excités, et criaient sans cesse dans la soirée.

J'ai trouvé un nid dans un buisson très-épais, à ras du sol, au milieu de plusieurs troncs d'arbrisseaux. Il était fait de feuilles et de plumes, et renfermait six œufs en tout semblables à ceux d'une petite poule. La femelle trahit elle-même l'existence de son nid. A mon approche, elle sortit du buisson, s'éloigna d'une cinquantaine de pas, battit des ailes, en criant : *hihaerr*, dans l'intention évidente de m'attirer. Je reconnus le buisson et la suivis. Elle s'en alla, sautant, volant, criant sans cesse; me conduisit ainsi pendant environ cinq cents pas, puis, s'élevant tout à coup, elle revint au nid. Je ne pus voir le mâle, mais je ne doute pas qu'il ne fût dans les environs.

Chasse. — Les indigènes prennent beaucoup de ces oiseaux dans des filets; on les chasse aussi avec le fusil, et cette chasse n'est pas difficile. Lorsque la lune est à son deuxième quartier, on va le long des lits des torrents, dans la saison des pluies, et l'on peut tirer autant de ces oiseaux que l'on veut; mais il faut qu'ils restent sur le coup, car, s'ils ne sont que blessés, ils échappent en se glissant dans les buissons. Leur chair est très-savoureuse, et rappelle beaucoup celle de la pintade.

Captivité. — Les pternistes supportent assez bien la captivité, et l'on en trouve chez plusieurs Européens qui habitent les pays où ces oiseaux se trouvent, mais ils restent toujours sauvages. Je pus emmener un mâle pterniste en Europe.

LES ODONTOPHORIDÉS — ODONTOPHORI.

Die Baumhühner, the Tree-Hens.

Caractères. — Dans le Nouveau-Monde, les perdricidés sont remplacés par des oiseaux qui leur ressemblent beaucoup, mais qui offrent néanmoins un type bien indépendant, que l'on comprend plutôt qu'on ne peut le caractériser. Les odontophoridés sont de taille petite ou moyenne; ils ont la queue courte ou moyennement longue; le bec court, très-élevé, comprimé latéralement, à tranchants souvent dentelés; les doigts relativement longs; les tarses hauts dépourvus d'ergot; les ailes moyennement longues, très-arrondies, à quatrième, cinquième ou sixième rémige la plus longue; la queue, formée

de douze plumes, dont les externes sont plus ou moins écourtées. Il n'y a pas chez ces oiseaux de saillie sourcilière, verruqueuse, vivement colorée; chez plusieurs, l'œil est entouré d'un cercle nu. Le plumage est abondant, à couleurs généralement peu vives; chez quelques-uns, ses teintes sont très-belles et le dessin en est toujours élégant.

Jusqu'à ces dernières années, les odontophoridés étaient peu connus, c'est à Gould, le premier, que nous devons le peu que nous savons sur leur compte : il en a décrit trente-cinq espèces dans un splendide ouvrage. Si, d'un côté,

on peut mettre en doute l'indépendance spécifique de quelques-uns de ceux qu'il a fait connaître, de l'autre, on peut prévoir la découverte prochaine d'espèces encore inconnues; leur nombre augmentera donc plutôt qu'il ne diminuera.

Distribution géographique. — L'Amérique centrale est la véritable patrie des odontophoridés. On en trouve peu dans l'Amérique du Nord ou dans l'Amérique du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Ces oiseaux habitent les localités les plus diverses. Quelques-uns vivent dans les champs et les plaines, d'autres dans les buissons, d'autres enfin dans les grandes forêts; ceux-ci rappellent par leurs mœurs les gélinottes, ceux-là les perdrix, et à cette ressemblance d'habitudes correspond également une ressemblance physique.

Tous les odontophoridés sont bien doués; ils sont agiles, intelligents; leurs sens sont bien développés. Ils courent avec rapidité, volent avec légèreté, sinon longtemps; ils se meuvent aisément au milieu des branches; ils voient et entendent à merveille; ils savent juger des diverses circonstances qui se présentent, aussi se laissent-ils apprivoiser sans grandes difficultés. Leur grâce, leur élégance leur font un ami de quiconque apprend à les connaître. Leur innocence, leur grande fécondité ont éveillé des espérances bien fondées d'en faire un jour des animaux utiles. C'est avec pleine raison qu'ils sont actuellement l'objet de l'attention générale. On cherche à acclimater chez nous ceux qui habitent l'Amérique du Nord, et une espèce a presque reçu droit de domicile en Angleterre; d'autres espèces ornent nos jardins zoologiques. Leur nombre est encore fort restreint, mais il s'augmente chaque année. Les odontophoridés remplissent toutes les conditions qu'on est en droit de leur demander; ils n'exigent nuls soins particuliers, et payent largement les peines qu'ils donnent. Ils sont certainement réservés à un grand avenir.

LES ODONTOPHORES — *ODONTOPHORUS.*

Caractères. — Les oiseaux qui constituent ce genre, présentent les caractères suivants : corps épais; cou proportionnellement long; tête moyenne; queue courte, un peu arrondie, formée de plumes molles; ailes courtes, très-arrondies, à cinquième et sixième rémiges dépassant les autres; bec vigoureux, comprimé latéralement, très-élevé, à crête dorsale fortement

bombée, crochu, à mandibule inférieure munie de deux dents sur son bord; tarses et doigts longs, recouverts en avant de grandes plaques, en arrière de petites écailles, dépourvus d'ergots; ongles acérés, pointus, peu recourbés; plumage identique chez les deux sexes; plumes de la tête prolongées en forme de huppe; cercle nu entourant l'œil assez large et de couleur vive.

L'ODONTOPHORE TYPE — *ODONTOPHORUS* *DENTATUS.*

Die Capuere.

Caractères. — L'odontophore type ou à dents, le *capuere* des Brésiliens, est une des plus grandes espèces de la famille. Il a le sommet de la tête brun; la ligne naso-oculaire se prolongeant jusqu'à la nuque, d'un brun roux, chaque plume étant finement ponctuée de jaunâtre; la nuque, le dos, les ailes, la queue brun-jaune; les plumes du cou et du haut du dos alternativement tachetées de noir et de brun, et rayées longitudinalement de jaune; les scapulaires marquées sur leurs barbes internes d'une grande tache triangulaire noire; les couvertures tachées de jaune clair à la pointe; les scapulaires inférieures et les dernières rémiges secondaires bordées de jaune roux et rayées de noir sur les barbes internes, marbrées de jaune roux et de brun roux dans le milieu; les rémiges primaires brunes, tachetées de blanc sur les barbes externes; les rémiges secondaires couleur de plomb, rayées transversalement de jaune roux sur les barbes externes; toutes les plumes du bas du dos, du croupion et de la queue d'un jaune roux, semées en leur milieu de taches marbrées, bordées de jaune pâle et marquées d'une tache noire vers la pointe; celles de la face inférieure du corps d'un gris ardoise, bordées de brun; l'œil brun, entouré d'un cercle nu d'un rouge de chair foncé; le bec noir; les pattes d'un rouge de chair grisâtre. La femelle diffère du mâle par sa couleur plus terne, son dessin moins net. Les jeunes ont un plumage brun-roux, très-indistinctement marqué. Cet oiseau a 45 cent. de long et 49 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — L'odontophore type habite une grande partie de l'Amérique du Sud; il est surtout commun dans les forêts vierges sur la côte orientale. Le prince de Wied l'a principalement rencontré près du Mucuri, de l'Alcobaça, du Belmonte et de l'Ilhéos.

Mœurs, habitudes et régime. — A ma connaissance, le prince de Wied seul a fait connaître avec quelques détails le genre de vie de cet oiseau. Au Brésil, l'espèce remplace tout à fait notre tétras urogalle d'Europe. Aussi, le prince de Wied s'étonne que Sonnini ait comparé ses mœurs à celles de la starne grise. L'odontophore type vit dans les forêts vierges les plus épaisses, par couples, puis, plus tard, par compagnies. Il cherche sa nourriture parmi les feuilles sèches, à terre et tout en marchant, ou bien, il cueille sur les arbres les baies et les fruits.

Cet oiseau n'arrive pas dans les buissons qui recouvrent la côte; par contre, on entend sa voix retentissante au loin dans les grandes forêts, le matin et le soir. Le prince de Wied croit que le mâle est seul à crier; d'Azara pense le contraire. Son cri se compose de trois ou quatre notes, se suivant précipitamment. Au crépuscule; le matin et le soir, ces oiseaux se tiennent perchés sur quelque basse branche, serrés les uns contre les autres, et font entendre leurs cris.

« Nous avons trouvé le nid du capuere à terre, au milieu de la forêt, dit le prince de Wied. Ce nid renferme ordinairement de dix à quinze œufs blancs. Je n'ai jamais remarqué que plusieurs de ces oiseaux nichassent en communauté; je ne puis non plus confirmer l'assertion de Virey, d'après laquelle ils établissent leurs nids sur des arbres. »

Chasse. — « On chasse le capuere à peu près comme chez nous le tétras urogalle. Quand mes chiens découvraient une compagnie de ces oiseaux, tous les individus qui la formaient s'envolaient bruyamment, mais pour se poser presque aussitôt sur une branche. On pouvait les tirer du bas de l'arbre; mais il faut une certaine habitude pour distinguer leur plumage gris-brun au milieu des branches. Leur chair est délicate. »

Burmeister ajoute qu'on entend souvent le capuere, mais qu'on ne le voit que rarement; que cependant, un chasseur, qui sait imiter son cri, arrive facilement à pouvoir le tirer. D'après cet auteur, sa chair ne vaudrait pas celle de la perdrix grise.

LES COLINS — ORTYX.

Die Wachtel, the Quails.

Caractères. — Les colins ont le corps court et épais; le cou de longueur moyenne; la tête moyenne; le bec court, épais, fortement bombé,

à mandibule supérieure crochue, à mandibule inférieure pourvue de deux ou trois échancrures en avant de la pointe; les ailes bombées, moyennement longues, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; la queue formée de douze plumes, courte, arrondie; les tarses moyens, couverts en avant de deux séries longitudinales de plaques cornées, sur les côtés et en arrière de petites écailles; leur plumage est brillant; leur tête est surmontée d'une petite huppe.

LE COLIN DE LA VIRGINIE — ORTYX VIRGINIANUS.

Die Baumwachtel, die virginische Wachtel; the Virginian Quail.

Caractères. — Le colin de la Virginie, la caille de Virginie, ou perdrix d'Amérique des anciens auteurs, qui porte aussi les noms vulgaires de *coyoleos*, de *colenicui*, de *colin ho-oui*, de *poule colin*, de *bob-white*, est presque devenu européen. Quoique ses couleurs ne soient pas très-vives, le mâle est cependant un bel oiseau. Il a toutes les plumes de la face supérieure du corps d'un brun rougeâtre, tachetées, ponctuées et rayées de noir, bordées de jaune; celles des parties inférieures sont d'un jaune blanchâtre, rayées longitudinalement de brun roux, moirées de noir; une bande blanche, surmontée d'une bande noire, étendue du front à la nuque en passant au-dessus de l'œil; une seconde bande noire partant de l'œil entoure la gorge, qui est blanche; les côtés du cou tachetés de noir, de blanc et de brun; les rectrices supérieures des ailes d'un brun rouge; les rémiges primaires d'un brun foncé, bordées en dehors de bleuâtre, les secondaires rayées irrégulièrement de jaune sale; les rectrices d'un gris bleu, sauf les médianes qui sont gris-jaunâtre, tachetées de noir; l'œil brun; le bec brun foncé; les pattes d'un gris bleu.

La femelle a une teinte plus claire, un dessin moins net; le front, les sourcils, les côtés du cou et la gorge sont jaunes chez elle. Les jeunes ressemblent à leur mère, leur sexe se reconnaît à la plus ou moins grande netteté des dessins de leur plumage.

Cet oiseau a 25 cent. de long et 38 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 12 cent., celle de la queue de 7.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion du colin de la Virginie est limitée, au nord par le Canada, à l'est par les montagnes Rocheuses, au sud par le golfe du Mexique. Il se trouve dans quelques îles du golfe du Mexique, mais il doit y avoir été introduit.

Mœurs, habitudes et régime. — Son habitat est variable comme celui de la starne grise. Il préfère les champs, mais il lui faut des buissons, d'épaisses haies, où il puisse se réfugier; on le trouve même parfois au milieu des forêts. Dans le sud des États-Unis, c'est un oiseau sédentaire; dans le nord, un oiseau voyageur.

Les descriptions des auteurs américains prouvent surabondamment que le colin de la Virginie a toutes les allures et les mœurs de la starne grise. Il court tout aussi bien, et vole plus rapidement; pour les autres facultés, il paraît l'égaliser; mais sa voix est plus riche et plus harmonieuse. Son cri, qu'il est facile d'imiter, est formé de deux notes répétées plusieurs fois, et souvent précédées d'une sorte de prélude. On peut rendre ce cri par : *bobweit*. C'est lui qui a fait donner à l'oiseau le nom populaire de *Bob-white*. Son cri de tendresse est un léger sifflement tremblotant; son cri d'angoisse, un coup de sifflet perçant.

Au commencement du printemps, les compagnies qui avaient passé l'hiver réunies se séparent. Chaque mâle conquiert sa compagne au prix de longs combats, et choisit alors un canton à sa convenance. Il est fort excité, comme le montrent ses cris continuels, ses luttes et ses querelles avec ses semblables. Vers le soir, on voit des colins mâles, juchés sur toutes les palissades, crier avec force, cherchant à se faire remarquer, à attirer d'autres mâles. Après s'être battus avec ceux-ci, ils retournent à leur poste d'observation. Plus tard, mais rarement avant le commencement de mai, la femelle se met à construire son nid. Elle y apporte plus de soin que la starne grise, elle en choisit l'emplacement avec attention. D'ordinaire, elle établit son nid sous un épais buisson; elle y creuse une dépression hémisphérique, assez profonde pour pouvoir y entrer presque en entier, et la tapisse assez élégamment avec des herbes et des feuilles. En outre, elle dispose en berceau les hautes herbes qui croissent autour du nid, en ayant soin de laisser une ouverture latérale. Les œufs sont arrondis, à coquille mince, d'un blanc pur ou semés de quelques points jaune-ocreux. Leur nombre varie de douze à vingt; on en a trouvé jusqu'à trente dans un seul nid. Les deux parents les couvent, et le mâle prend encore le rôle d'un fidèle gardien.

Au bout de vingt-trois jours, les petits éclosent. Ils ont alors la face supérieure du corps brun-roux, rayée en long de brun-fauve clair; la face inférieure gris-fauve, sauf la gorge

qui est jaune. Le père et la mère se chargent de leur éducation; du moins, j'ai vu, sur des individus captifs, que, dès le premier jour, le mâle leur témoignait autant d'attachement que la femelle. Les deux parents se couchent côte à côte, mais avec la tête tournée à l'opposite l'un de l'autre, et gardent leurs petits sous leurs ailes. Quand la famille va dans la campagne, le père marche le premier, servant de guide, et la mère le suit à quelque distance avec les petits. Il s'avance majestueusement, tournant sans cesse la tête à droite et à gauche. Chaque oiseau qu'il aperçoit, lui devient matière à souci; mais son courage est à la hauteur de sa vigilance; pour rendre le passage libre, il s'élance sur tout adversaire supposé. Une famille de ces beaux oiseaux présente un spectacle véritablement charmant. Quand le danger menace, le père s'y expose, et donne à la femelle le temps de mettre ses petits en sûreté. A trois semaines, les jeunes sont capables de voler, et dès ce moment diminue le nombre des périls qui les menacent. L'apparition d'un ennemi disperse toute la bande, chacun cherche quelque retraite sûre, tandis que les parents ont recours à la ruse, comme les autres oiseaux du même ordre. Plus tard, toute la famille va se réfugier dans les arbres.

Quelques auteurs croient que le colin de la Virginie niche deux fois par an; cependant, je crois que cela n'arrive que quand la première couvée a été détruite par accident. Un ami de Wilson a pu constater que les colins servent de parents nourriciers à de jeunes oiseaux. Il mit dans un nid plusieurs œufs de poule; la femelle colin les couva, et tous vinrent à éclosion. Plus tard, il eut occasion d'observer plusieurs fois la jeune famille, et il vit que, sous la conduite de leurs parents nourriciers, les poussins avaient acquis toute la prudence des jeunes perdrix; ils s'enfuyaient au moindre danger, se tapissaient à terre, et se comportaient entièrement comme des oiseaux sauvages. Malheureusement, ils périrent bientôt.

En été, le colin de la Virginie se nourrit d'insectes et de substances végétales de toute sorte, notamment de grains de céréales; en automne, ces derniers forment leur principal aliment. Tant que les champs sont verts, jeunes et adultes vivent ensemble joyeux et dans l'abondance; mais quand l'hiver survient, ces oiseaux ont à souffrir, et il arrive souvent qu'ils doivent émigrer vers le sud. Dans ces voyages, beaucoup périssent; les carnassiers et les oiseaux de proie

Ils poursuivent, et l'homme met tous les moyens en usage pour s'en emparer. Dès le mois d'octobre, des milliers de colins de la Virginie viennent s'abattre sur les bords des grands fleuves, y peuplant et animant tous les buissons, passant tout le jour d'une rive à l'autre, mais plus d'un trouve alors la mort dans les flots. Plus tard, ils quittent ces retraites, viennent sur les routes fouiller le fumier des chevaux, et quand enfin la neige couvre tout le sol d'un épais tapis, pressés par la faim, ils arrivent auprès des habitations, jusque dans les cours des fermes, se mêlent aux poules, et partagent leurs repas. L'homme les reçoit-il avec hospitalité, ils passent toute la mauvaise saison au voisinage de sa demeure, ils prennent plus de confiance, arrivent même parfois à devenir des animaux à moitié domestiques.

Chasse. — La chasse du colin de la Virginie, quoique moins facile que celle de la starne grise, est pratiquée avec ardeur par les Américains. Ces oiseaux ne se laissent pas arrêter par les chiens ; ils cherchent au contraire leur salut dans la fuite ; lorsqu'ils sont pressés de trop près, ils se lèvent, l'une ici, l'autre là, souvent sous les pieds du chasseur, et il faut être bon tireur pour les atteindre au vol. La chasse devient encore plus difficile quand une compagnie a pu gagner la forêt. Tous les individus qui la composent vont se percher, ils se rasent sur les branches, et échappent ainsi aux regards. Mais celui qui sait imiter leur cri, peut faire une bonne chasse. En Amérique, on en prend plus avec des collets et des filets, qu'on n'en tue avec des armes à feu. Les chasseurs se rendent à cheval dans la campagne, appellent de temps à autre, puis, quand ils ont découvert une compagnie, disposent leurs filets, se rangent ensuite en demi-cercle, et rabattent la compagnie sur la tendue. Les colins se sauvent en courant et vont se prendre dans les filets. De cette façon, on en capture souvent de seize à vingt d'une seule fois. Cet oiseau a une chair très-délicate et passe pour un des meilleurs gibiers de l'Amérique.

Captivité et acclimatation. — Le colin de la Virginie se prête parfaitement à toutes les tentatives de domestication et d'acclimatation. Des captifs que l'on traite avec quelques soins, que l'on met dans une cage dont on a eu la précaution de matelasser le plafond, se soumettent rapidement à leur sort, perdent leur timidité et s'habituent en très-peu de temps à leur maître. Plus faciles encore à apprivoiser sont ceux qui ont grandi sous l'œil de l'homme. Les Améri-

cains assurent que l'on trouve souvent des œufs de colin de la Virginie dans les nids des poules qui nichent hors des fermes ; que ces œufs sont fécondés, et que les petits qui en éclosent, grandissent avec les poussins, sous la conduite de la poule. Au commencement, les jeunes colins se comportent comme les poussins, obéissent à l'appel de leur mère nourricière, la suivent dans la ferme ; mais, plus tard, le besoin de liberté s'éveille en eux, et au printemps ils s'envolent. Wilson raconte l'histoire de deux jeunes colins élevés de la sorte et qui avaient contracté une amitié particulière pour les vaches ; ils les suivaient partout, au pâturage, dans la ferme, et en hiver, ils rentrèrent avec elles dans l'écurie ; mais au printemps, ils partirent.

Bachmann essaya d'apprivoiser en grand des colins de la Virginie. Il fit ramasser un grand nombre d'œufs et les donna à couvrir à des poules Bantams. Les jeunes colins suivaient leurs mères nourricières comme des poussins ; leur maître avait eu soin, d'ailleurs, de leur couper les ailes, ils s'apprivoisèrent au point d'entrer dans la maison, de sauter sur la table où écrivait leur maître, de manger dans sa main. Ils passaient la nuit dans une cage à poulets, qu'on avait placée dans le jardin. Malheureusement les chats du voisinage en tuèrent beaucoup, et au second printemps, il ne restait plus que deux femelles et plusieurs mâles. Ceux-ci animaient tous les alentours par leurs cris harmonieux, ne différant nullement de ceux de leurs semblables sauvages ; ils combattaient soit entre eux, soit avec les pigeons ou les jeunes coqs. En mai, deux femelles pondirent dans le même nid ; les œufs furent couvés par une poule. Bachmann ne put continuer ses expériences ; mais d'autres observateurs ont réussi à élever beaucoup de ces oiseaux, surtout dans des enclos fermés.

Dans nos jardins zoologiques, les colins de la Virginie pondent, à condition qu'on leur donne bien à manger, sans s'inquiéter du reste. Leur fécondité remarquable favorise leur multiplication. Pour répéter chez nous les tentatives faites en Angleterre, il suffirait de quelques paires pour peupler une faisanderie et de là une réserve.

Les premières tentatives faites en France pour multiplier et acclimater le colin de la Virginie datent de bien loin déjà, et c'est à Florent Prévost que nous les devons.

« A une époque déjà fort éloignée, dit-il, j'ai cherché à acclimater et à propager plusieurs espèces de gallinacés, et en particulier le colin

houi, non-seulement parce que c'est un excellent gibier, mais encore à cause de la quantité considérable d'insectes qu'il détruit.

« En mars 1816, une paire de colins, remise par moi, dans ce but, à M. Lory de Fontenelle, fut placée dans un parquet d'accouplement, et au bout d'un mois à peu près, abandonnée dans un parc au milieu de la vaste terre de ce nom, voisine de celles de Ferrières et du Génitois, près Lagny.

« Ces colins firent leur nid dans une luzerne, sur la lisière d'un bois, et une compagnie de quatorze petits se conserva presque intacte jusqu'à l'époque des chasses; ils furent sans doute alors entièrement détruits; car au printemps suivant on n'en retrouva plus aucune trace sur la propriété de Fontenelle, ni aux environs.

« En 1828, ayant eu l'occasion de me procurer encore deux paires de colins, j'en lâchai une dans le clos de Chalais, actuellement haras de Meudon, et l'autre sur le coteau de Bièvre, près du bois de Verrières. Cette seconde tentative fut encore moins heureuse que la précédente, car je ne pus même revoir aucun de mes quatre oiseaux.

« En mai 1837, M. de Rham m'ayant envoyé de New-York quatre paires de colins houx, j'en donnai à M. Alfred de Cossette deux couples qui furent transportés en Bretagne. Ceux-ci multiplièrent beaucoup, et pendant plusieurs années le colin a été chassé sur quelques terres de cette province. J'ignore s'il s'y retrouve encore aujourd'hui; mais le seul fait que je viens d'exposer suffit pour faire considérer l'acclimatation de l'espèce, en France, comme y ayant été accomplie, ainsi qu'elle l'est depuis longtemps en Angleterre. Le colin est parfaitement acclimaté, surtout dans les comtés de Norfolk et de Suffolk. »

D'autres essais d'acclimatation, assez heureux, ont été faits plus tard par Coefier; les détails qu'il donne à ce sujet sont pleins d'intérêt, et méritent d'être rapportés.

« Je me suis procuré, en 1852, dit Coefier, un couple de colins ha-oui nés en Amérique. Ils sont restés sauvages pendant toute une année; la femelle a cependant pondu deux œufs dans les premiers jours de septembre. J'ai fait couver ces deux œufs, trouvés à terre; ils étaient fécondés, mais les jeunes sont morts dans la coquille. La même paire, placée dans une plus grande volière, devint plus familière en 1853; la femelle alors commença à pondre le 5 juin pour la première fois de l'année, et donna un œuf chaque jour presque sans interruption. Je retirais les œufs

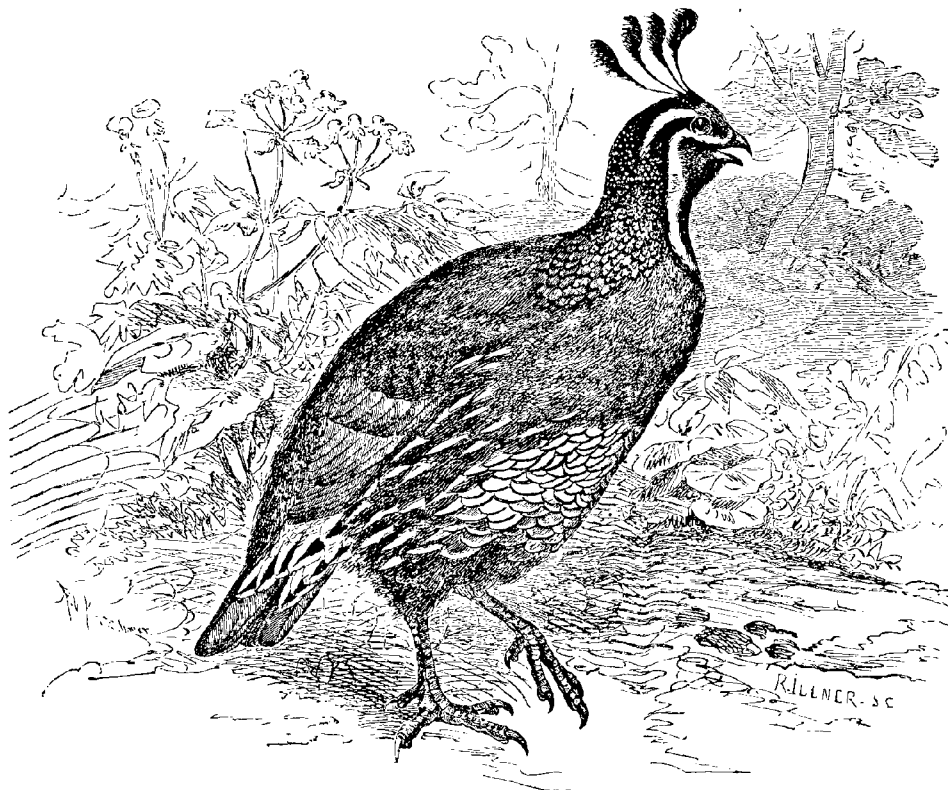
lorsque le nid en contenait 12 ou 15, et en laissais seulement un ou deux. A chacune de ces soustractions, la femelle ne retournait au nid que deux jours après; souvent alors elle pondait à terre une ou deux fois, puis elle reprenait ses habitudes. J'ai ainsi obtenu 57 œufs. La femelle, morte par accident le 20 août, était très-forte en chair, et son corps contenait une grappe d'œufs.

« Les 57 œufs, couvés en quatre fois par de petites poules, ont produit autant de petits. J'en ai perdu un quart environ. L'humidité aux pattes en fut la principale cause. Il est bien, pour obvier à cet inconvénient, de leur placer de la paille dans un endroit sec et ouvert, et de les forcer à rentrer le soir; ils en prennent facilement l'habitude, et se couchent sur cette paille en masse très-serrée, présentant tous leur tête en dehors, de manière à ne pouvoir être surpris d'aucun côté; le milieu du rond contient les plus faibles. Lorsqu'ils sont adultes, ils conservent encore cette habitude, et se couchent ainsi ou se perchent.

« J'ai conservé deux paires de ces jeunes colins nés chez moi en 1853. Ces deux paires, bien accouplées, vivaient en très-bonne intelligence; chaque mâle accompagnait, protégeait et appelait sa femelle. Dans la journée, les deux couples étaient presque toujours séparés l'un de l'autre, et le soir les quatre colins se réunissaient pour coucher ensemble dans la position indiquée plus haut, ou, si le temps était humide, ils perchaient, et toujours aussi près que possible les uns des autres. Une des deux femelles étant morte, le mâle désaccouplé ne cessait d'appeler la femelle absente, sans s'occuper de celle qui restait. Les deux femelles ont pondu dans le même nid. J'insiste beaucoup sur ce détail, pour prouver que l'on pourrait en avoir un grand nombre de paires dans le même endroit, à la condition, toutefois, de les y élever ensemble. J'ai essayé souvent d'en réunir plusieurs compagnies, et n'ai pu les accoutumer à vivre en commun qu'à la condition de les mettre dans une volière nouvelle pour tous; autrement, les nouveaux arrivants sont poursuivis et battus à outrance par les anciens occupants, ces derniers même étant plus faibles.

« Les deux paires nées à Versailles ont commencé à pondre le 12 mai 1854; elles ont produit 130 œufs. Les deux femelles sont mortes après leur ponte. Je ne pense pas que cette fécondité soit la cause de leur mort, car toutes deux étaient fort grasses.

« En 1853, avec des colins de deux ans au moins,



Corbel, Créte fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 91. Le Lophortyx de Californie (p. 370)

les 57 œufs avaient produit 57 jeunes; en 1854, les 130 œufs pondus par des colins nés en 1853 ont produit environ la moitié de jeunes. Mais si j'ai perdu un quart de ceux nés de colins originaires d'Amérique, en compensation j'ai conservé facilement tous les jeunes obtenus d'une deuxième génération, et, pendant que j'écris, avec 20 centimètres de neige et 12 degrés de froid, plusieurs paires que j'ai en volière n'ont d'autre abri qu'un peu de paille sous une cabane en bois ouverte de tous les côtés, et tous couchent perchés sur un arbre placé au milieu de la volière. Ils ne paraissent pas plus souffrir que d'autres que je fais rentrer tous les soirs dans une cabane vitrée bien garnie de paille et garantie du froid.

« Je conclus de ces observations que ces oiseaux, élevés d'abord avec quelques soins dans les faisanderies, pourraient, après deux ou trois générations, multiplier facilement dans nos campagnes.

« C'est un gibier d'un goût excellent; la chair en est blanche, moins sèche et bien meilleure, selon moi, que celle du faisán.

« Leurs habitudes, sous beaucoup de rapports, sont les mêmes que celles de la perdrix rouge.

BRENN.

« J'ai laissé, en 1854, une couvée de 16 ou 18 en liberté dans mon jardin, sous la surveillance d'une petite poule. A l'approche de tous ennemis, chiens ou oiseaux de proie, ou à l'apparition un peu brusque d'une personne, toute la compagnie disparaissait instantanément, et ne reparaissait que lorsque le danger était passé; ils reparaissent facilement tous les soirs dans une boîte à faisans.

« Deux ou trois mois après les ayant mis en volière, on oublia une fois d'en fermer la porte, et je trouvai dans le jardin toute ma compagnie, qui alors était adulte. Ayant essayé de les reprendre au filet, ils s'envolèrent au loin. Fatigué de les poursuivre, je les avais abandonnés, lorsqu'à mon grand étonnement je les retrouvai tous, deux heures après, dans la volière restée ouverte.

« Ils se rappellent comme les perdrix; leur vol est le même au départ; ils s'élèvent perpendiculairement à 5 ou 6 mètres, et poursuivent leur vol horizontalement à grande distance. Ils se nourrissent de blé, de millet, d'avoine, sont très-friands de chènevis et mangent beaucoup de verdure. Les jeunes sont avides d'insectes; ce

IV — 358

sont de grands destructeurs de coléoptères de toute sorte. Lors de l'éclosion, la partie supérieure de l'œuf se soulève, comme un couvercle à charnières, pour donner passage au jeune, et se referme ensuite en laissant à l'œuf sa forme primitive. La durée de l'incubation est de 22 à 23 jours.

« Le colin, comparé à la perdrix grise lorsque tous deux sont en plumes, est moitié moins gros ; plumé, cette différence disparaît, et n'est plus que d'un tiers en moins. Quelques personnes trouvent une grande analogie entre le colin houï et la caille ; j'ai remarqué les différences suivantes : Le colin vit en société, même quand il est accouplé ; rappelle lorsque la compagnie se trouve séparée ; perche, gîte en groupe, comme je l'ai dit plus haut ; pond des œufs à peu près de la grosseur de ceux de la caille, mais de couleur et de forme toutes différentes. Les œufs ne mettent pas le même temps à éclore. Déplumé et comparé à une caille dans le même état, cette dernière est moitié plus petite, quoique cette différence de grosseur soit bien moins sensible lorsque tous deux sont vivants. Le colin ne s'éloigne pas de l'endroit où il a été élevé, et y revient bientôt lorsqu'il en a été chassé ; la caille, au contraire, vit isolée, ne perche jamais, est polygame et essentiellement voyageuse : ce serait donc peine et temps perdus que d'essayer d'en augmenter le nombre dans une localité, en faisant des élevés ; elle aurait bientôt abandonné le lieu où on l'aurait élevée, pour rechercher un gîte meilleur. »

LES LOPHORTYX — LOPHORTYX.

Die Schopfwachteln, the crested Quails.

Parmi les gallinacés d'Amérique, il en est deux, très-voisins l'un de l'autre, que je désirerais vivement voir acclimatés chez nous ; ce sont le lophortyx ou *caille huppée de la Californie*, et le lophortyx de Gambel ou *caille à casque*. Ce souhait pourrait facilement s'accomplir, je puis même dire qu'il le sera. Personne n'a appris à connaître ces charmants oiseaux sans les aimer, et qui les aime doit désirer de les voir habiter nos forêts. Je me crois autorisé à dire que deux souverains m'ont promis de faire essayer leur élève dans leurs faisanderies. Mais je désirerais conquérir pour ces oiseaux de plus nombreuses sympathies, et je prie tous mes lecteurs de favoriser, chacun selon son pouvoir, les tentatives faites pour leur acclimatation.

Caractères. — Le genre lophortyx présente les caractères suivants : corps épais ; cou court ; tête assez grande ; ailes courtes, bombées, arrondies, la quatrième et la cinquième rémige dépassant les autres ; queue rouge, formée de rectrices courtes et tronquées ; bec court, fort, à crête dorsale fortement recourbée ; tarses de moyenne longueur, un peu comprimés latéralement ; plumage abondant, serré et brillant ; tête surmontée de deux à dix, généralement de quatre à six plumes très-étroites à leur base, élargies à leur extrémité, recourbées en faucille, à concavité antérieure, et plus développées chez le mâle que chez la femelle. Les teintes du plumage sont très-agréables, sans être vives, et elles s'harmonisent si parfaitement qu'on peut, avec Gould, regarder les lophortyx comme les plus beaux oiseaux de toute la famille.

LE LOPHORTYX DE CALIFORNIE — LOPHORTYX CALIFORNIANUS.

Die Schopfwachtel, the crested Quail.

Caractères. — Cette espèce, vulgairement *caille huppée, colin de Californie* (fig. 91), est fort belle. Le mâle a le front jaune-de-soufre, circonscrit par une bande qui occupe la région sourcilière ; le sommet de la tête brun foncé, l'occiput brun terre-d'Ombre ; la nuque bleuâtre, chaque plume ayant sa tige et un liséré noirs, et deux taches blanchâtres à la pointe ; le dos brun-olivâtre, la gorge noire, entourée d'une bande blanche, le haut de la poitrine bleuâtre ; le bas de la même région jaune, chaque plume ayant la pointe plus claire et étant bordée de noir ; le milieu du ventre rouge-brun, les plumes étant encre bordées d'un liséré foncé, de façon à produire un dessin noir ; les plumes des flancs brunes ; les couvertures inférieures de la queue d'un jaune clair, à tige foncée ; les rémiges brunes, les secondaires bordées de jaune, les rectrices de gris ; l'œil brun foncé ; le bec noir ; les pattes gris-plomb foncé.

La femelle est moins bigarrée : elle a le front rayé de blanchâtre ; le sommet de la tête gris-brun ; la gorge jaunâtre, à raies foncées ; la poitrine d'un gris sale, le ventre d'un gris pâle plus terne. En outre, les dessins de son plumage sont moins nets. Cet oiseau a 25 cent. de long ; la longueur de l'aile est de 12 cent., celle de la queue de 10.

LE LOPHORTYX DE GAMBEL — LOPHORTYX
GAMBELII.*Die Helmwachtel, the Helm-Quail.*

Caractères. — Le lophortyx de Gambel, ou *caille à casque*, comme on l'a aussi nommé, ressemble beaucoup au lophortyx de Californie; chez lui, cependant, la portion noire de la face est plus étendue, elle envahit la tête, et ne laisse blanche qu'une petite portion du front; l'occiput est roux-brun vif; la poitrine jaune, sans dessin noir; le ventre noir; les flancs sont d'un beau roux-brun, rayés longitudinalement de jaune clair. Toutes ses couleurs sont plus vives, plus brillantes que celles de son congénère.

Distribution géographique. — Ce fut lors du voyage de la frégate *La Pérouse* que le lophortyx de Californie fut découvert. Un dessin en fut publié dans la relation de ce voyage. Plus tard, on le rencontra dans toute l'étendue de la Californie. En 1841, Gambel découvrit le lophortyx qui porte son nom sur le versant oriental des montagnes de la Californie; mais sa véritable patrie est la province d'Arizona.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous manquons encore de détails sur le genre de vie du lophortyx de Californie. « Ce bel oiseau, dit Gambel, est extraordinairement commun dans toute la Californie. En hiver, il se réunit à ses semblables en bandes très-nombreuses, composées de mille individus et plus, selon les localités. Il est aussi abondant dans les forêts que dans les plaines couvertes de buissons et sur les flancs des collines. Il est aussi vigilant que le colin de la Virginie, il court mieux encore que lui, et déjoue toutes les poursuites par la rapidité de sa course, par l'adresse avec laquelle il se cache. L'effraye-t-on, il s'envole, se pose sur un arbre et s'y rase sur quelque branche horizontale; on a de la peine alors à le découvrir, tant son plumage se confond avec la couleur de l'écorce.

« Il niche à terre, d'ordinaire au pied d'un arbre ou sous un buisson; chaque couvée est très-nombreuse. Dans une dépression peu profonde, creusée au pied d'un chêne, et dont les bords étaient recouverts de quelques feuilles et d'herbes sèches, j'ai trouvé vingt-quatre œufs; probablement deux femelles avaient pondu dans le même nid. »

Le nombre ordinaire des couvées paraît être de quinze œufs.

Freyberg, qui a également observé le lophor-

tyx de Californie dans sa patrie, dit qu'il est sédentaire; qu'il erre au plus dans un petit rayon; qu'il se nourrit d'herbes, de graines, d'oignons, d'ail, de plantes bulbeuses, de baies de toutes sortes d'insectes; qu'il préfère les jeunes taillis, les buissons épais, dont il ne s'éloigne jamais à plus d'une cinquantaine de pas; et qu'ainsi il ne sort pas de la zone où la forêt étend son ombre. Il court assez longtemps devant les chiens; quand il se lève, c'est pour s'envoler vers le premier arbre, où il se comporte comme la gélinotte. En hiver, il se creuse de longs couloirs sous la neige. En Californie, on le tire avec de petites carabines, et on le chasse avec des chiens. Sa chair est délicate, et vaut celle de la gélinotte.

Je ne connais pas d'autre description de ses mœurs en liberté. Par contre, dans ces derniers temps, Coues nous a fait connaître en détail les habitudes du lophortyx de Gambel. Comme il est probable qu'à l'état sauvage ces deux oiseaux se ressemblent autant qu'en captivité, nous pouvons appliquer à tous deux les observations faites sur un seul.

« Celui qui veut étudier les mœurs de la *caille à casque*, dit Coues, doit renoncer à toutes les commodités d'une vie réglée, et s'enfoncer dans l'intérieur, à un millier de milles vers l'ouest. Il arrive dans un pays désert, où les Indiens Apaches sont encore les maîtres souverains, où le blanc ne peut demeurer, qu'à condition d'y livrer des combats quotidiens. C'est un pays dont on peut dire qu'il représente le désert dans toute sa majesté. Le sol est sillonné d'abîmes béants, de vallées et de ravins profonds; à côté s'élèvent des montagnes gigantesques; tout est recouvert de masses de laves, lancées autrefois par des volcans éteints depuis longtemps et devenus méconnaissables. Il y a des rivières, mais le voyageur peut mourir de soif tout en suivant leur lit desséché; les vastes plaines sont couvertes d'une herbe dure et sèche, de buissons peu élevés, souffrant sans cesse du manque d'eau. Mais ce pays est aussi le pays des contrastes les plus merveilleux. Les montagnes les plus sauvages enferment des vallées charmantes, humides, toujours vertes et fertiles; de grandes forêts de pins et de cèdres alternent avec des champs de lave désolés; les flancs des collines sont recouverts de chênes, de *mezquite*, de *manzanita*, tandis que sur les bords des cours d'eau croissent les peupliers laineux, les saules, les noyers, entremêlés d'un lacis inextricable de vignes sauvages, de groseilliers, d'é-

pinces vertes, de roses, et d'autres plantes grim-pantes. La faune, la flore, le règne minéral présentent un nouveau type; l'air lui-même paraît être changé.

« C'est là la patrie de la caille à casque.

« Belle à voir, douce à toucher, suave à sentir, succulente au palais, en réalité, la *caille à casque* est un ravissant oiseau. Je l'ai admirée, depuis le jour où je la vis pour la première fois, empaillée, clouée grossièrement sur une planche; mais maintenant que j'ai pu l'observer en vie, dans sa patrie; que je l'ai élevée, je l'admire encore davantage, et je crois qu'aucun oiseau d'Amérique ne l'égale en beauté. Ses formes pleines et arrondies excluent toute idée de lourdeur, son cou et sa queue sont longs, sa tête est petite, les plumes qui la surmontent, élégamment recourbées, lui donnent une grâce incomparable. Sa démarche est légère et facile. Le mâle qui s'avance majestueusement, la tête levée, les yeux brillants, la huppe agitée, est superbe à voir; il l'est aussi lorsqu'il monte sur le tronc d'arbre renversé, sous lequel se cache sa famille. Il est à la fois courageux et faible, résolu et dépourvu de moyens d'exécution.

« Un pareil oiseau ravit au même degré le naturaliste, l'artiste, le chasseur. Mais il a encore d'autres avantages: le parfum agréable, le goût savoureux de sa chair le font chérir du gourmet.

« Ce fut à la fin de juin que j'arrivai dans l'Arizona, mon lieu de destination. J'appris bientôt que les cailles à casque y étaient très-communes. Dans ma première excursion de chasse, je tombai sur une compagnie de jeunes tout nouvellement éclos; mais ils se sauvèrent et se cachèrent si parfaitement, que je ne pus en prendre un seul. Je me rappelle les avoir confondus alors avec la caille de montagne (*oreortyx pictus*) et m'être étonné d'en trouver des jeunes encore si tard. Mais ce n'était pas pour les cailles à casque une saison bien reculée; car, au mois d'août, je rencontrai encore plusieurs couvées, âgées à peine de quelques jours. L'année suivante, je remarquai que ces cailles s'accouplaient à la fin d'avril, et, au commencement de juin, je vis les premiers jeunes. La saison des amours dure donc du mois de mai au mois d'août, et il est probable qu'il y a deux, peut-être même trois couvées par an. Les couvées les plus nombreuses que je vis étaient de quinze à vingt petits; les moins nombreuses de six à huit. Le 1^{er} octobre, je trouvai encore des jeunes à moitié de leur grandeur; mais la plupart avaient presque la taille de leurs parents, et volaient

assez bien pour qu'un honnête chasseur n'eût aucun scrupule de les tirer.

« Tant que les jeunes ont besoin de leurs parents, ils demeurent avec eux; la compagnie est-elle menacée, chacun s'enfuit, se tapit en quelque endroit convenable, et il est difficile de les faire lever. Si l'on y parvient, ils s'envolent en bande serrée, mais pour s'abattre bientôt sur quelque basse branche d'un arbre, sur un buisson, ou à terre. Ils y restent tranquilles, souvent ramassés les uns contre les autres, et se croyant bien cachés, ils laissent le chasseur les approcher jusqu'à quelques pas. Plus tard, quand les jeunes ont atteint leur taille définitive, ils deviennent plus prudents, et ne se laissent pas approcher facilement. On reconnaît qu'on est dans leur voisinage à un petit cri qui se répète deux ou trois fois, et auquel succède un bruit dans les feuilles sèches, provoqué par la compagnie qui se sauve en courant; après avoir fait quelques pas, elle s'élève bruyamment, chaque individu tirant de son côté et se cherchant une retraite.

« Les cailles à casque habitent toutes les localités, les grandes forêts de conifères exceptées; elles préfèrent cependant les buissons épais, et surtout les fourrés de saules, qui bordent les cours d'eau. Ici, on les rencontre dans les buissons, aussi bien sur les flancs ravinés des montagnes que dans la plaine aride; je les ai vues partout et je ne puis trop dire quelle localité elles y préfèrent.

« Comme ses congénères, la caille à casque se nourrit surtout de graines et de fruits, mais sans dédaigner les insectes. Elle mange des graines et des baies de toute espèce, des raisins, des sauterelles, des coléoptères, d'autres mouches, des insectes; on trouve de tout dans son jabot, et quand l'Arizona sera cultivée, elle se nourrira sans aucun doute aussi de blé, de seigle et d'autres céréales. Au printemps, elle se montre friande de bourgeons de saule, et sa chair en prend une saveur amère.

« J'ai entendu trois cris différents de cet oiseau. Le premier, le cri d'appel ordinaire, qu'il pousse pour rassembler ou pour avertir sa compagnie, est un cri simple, clair, assez harmonieux, répété plusieurs fois: *tsching tsching*; le second est un sifflement fort clair, qui peut se rendre par *kiling*; on l'entend surtout dans la saison des amours; le mâle cherche par ce cri à captiver les bonnes grâces de sa compagnie; le troisième est un cri très-sourd, que le mâle ne lance, je crois, que lorsque la femelle couve ou conduit ses petits; on l'entend surtout au

lever et au coucher du soleil. Le mâle se tient alors sur la cime d'un chêne ou d'un saule, il allonge le cou, laisse pendre ses ailes, et lance dans la forêt ses cris rauques et forts.

« La huppe élégante, la plus belle parure de cet oiseau, se développe de bonne heure; elle existe chez les jeunes, âgés de quelques jours seulement. Elle n'est formée alors que de trois ou quatre plumes, brunes plutôt que noires, non élargies à leur pointe et droites. Ce n'est que quand la caille peut voler, que ces plumes se recourbent en avant. Le nombre des plumes qui la composent varie beaucoup. Elle n'est formée parfois que d'une seule; plus souvent de huit à dix.

« Immédiatement après l'accouplement, a lieu la mue; elle se fait lentement et peu à peu. Il m'est arrivé très-rarement de tuer une caille à casque qu'on n'aurait pu empailler. Les plumes même de la huppe tombent successivement; on ne trouve presque jamais d'individu qui en soit tout à fait dépourvu. »

Chasse. — « La caille à casque est plus difficile à chasser que le colin de la Virginie. Elle ne se lève pas brusquement, elle ne vole pas plus vite que celui-ci; mais une fois qu'une compagnie s'est levée, et qu'on en a tué un ou deux individus, il devient presque impossible de faire feu de nouveau, elle ne se laisse plus arrêter. Lorsque les cailles à casque ont été effrayées et qu'elles se sont rabattues, elles se rasent, sans se lever de nouveau, ou bien elles courent aussi vite et aussi loin que possible, et on ne les trouve qu'à une grande distance de l'endroit où elles ont pris terre. Par ces allures, elles fatiguent non-seulement le chasseur, mais encore les chiens; les meilleurs, dans ces cas, ne sont pas d'une grande utilité. Souvent, il est vrai, on arrive à pouvoir tirer une caille à casque à la course; mais quel chasseur digne de ce nom voudrait ainsi remplir sa carnassière? Le vol de cet oiseau est rapide, mais toujours en ligne droite, de sorte qu'un bon tireur peut le tuer facilement. »

Captivité et acclimatation. — En 1852, M. Deschamps introduisit en France six paires de lophortyx de Californie. L'année suivante, ils s'étaient déjà reproduits, et plus tard MM. Pomme, de Rothschild et Saulnier en élevèrent plusieurs. Voici ce qu'écrivit ce dernier touchant les résultats de ses expériences.

« Après avoir fait l'acquisition de deux paires de colins de Californie, j'ai eu le malheur de perdre l'une de mes deux femelles. Ne sachant

pas distinguer si le colin qui me restait de cette paire était mâle ou femelle, je pris le parti de laisser les trois oiseaux ensemble, m'étant réservé le moyen de voir et d'empêcher les batailles, s'il y avait lieu. Je remarquai, non sans surprise, que l'accord le plus parfait régnait parmi eux. Le colin veuf ne gênait en rien les rapprochements du ménage.

« Ma femelle a commencé sa ponte le 24 avril, et a pondu tous les jours. Le 6 mai, elle avait pondu quatorze œufs; j'en pris douze, que je mis couvrir sous une poule. Ce larcin n'arrêta pas la ponte de ma femelle; car, en trente-huit jours, elle m'a fait trente-six œufs, que j'ai de même successivement soustraits, en ayant soin d'en laisser toujours deux. Ayant résolu de lui abandonner les œufs qu'elle pondrait, une fois le nombre de trente-six œufs atteint, je lui laissai couvrir sa quatrième douzaine, qu'elle pondit avec quelque irrégularité; elle couva quinze jours, mais, ayant perdu quelques uns de mes jeunes élèves, et craignant de ne pouvoir donner tous mes soins aux jeunes qui éclosaient sous la mère, je lui ôtai les douze œufs qu'elle couvait et les confiai à une poule.

« Huit jours après, elle recommença à pondre, mais ne donna pas plus de six œufs; je les fis couvrir, et comme ils n'étaient pas fécondés, je n'obtins pas de jeunes; je ne m'en étonnai pas; car, lors de cette dernière ponte, le mâle était en pleine mue.

« Ainsi, cette femelle de colin m'a pondu cinquante-quatre œufs; elle se porte bien, a fait une très-belle mue et ne paraît nullement fatiguée.

« Pendant tout le temps qu'ont duré la ponte et la couvée, le mâle s'est toujours occupé de sa femelle; il ne quittait jamais les abords du nid pendant qu'elle pondait, et, durant les quinze jours que je laissai couvrir la femelle, il se tint sans cesse près d'elle, tandis que l'autre mâle ne s'occupait nullement du couple.

« Des douze premiers œufs que je mis sous la couveuse, le 6 mai, onze sont nés le 28 mai, à 5 heures du matin, tous ensemble; une heure auparavant, pas un seul des douze œufs n'était bêché.

« Ces petits oiseaux, sortant de leur coquille, sont vraiment merveilleux à voir; ils sont bien plus vifs que les perdrix et les cailles. A peine éclos, ils se mettent à gratter et se font vivre d'une manière admirable. Quant aux soins que je leur donnai, ce furent les mêmes que pour les jeunes faisans dorés.

« J'ai élevé mes onze premiers jeunes sans au-

eune difficulté, jusqu'à l'âge de six semaines. Alors, presque arrivés à leur force, ils sont morts tout à coup, avec la même promptitude, je puis le dire, qu'ils avaient mise à éclore. Le lendemain, les quatre autres subirent le même sort. La mort de ces petits animaux a eu lieu avec des circonstances remarquables : ils se sont pelotés, réunis deux à deux, et sont morts sans bouger. Aucun d'eux n'a eu de convulsions.

« Des quarante-huit œufs que j'ai fait couvrir j'ai eu quarante-quatre petits, et il ne m'en reste, à l'heure qu'il est (25 août 1854), que vingt-quatre : cela tient, sans nul doute, à quelque maladie de ma part. La localité que j'ai choisie pour les élever est la même que pour les jeunes faisans dorés.

« Instruit par l'expérience que je viens d'acquérir à mes dépens, j'espère éviter désormais les fautes que j'ai commises. En attendant, cinquante-quatre œufs pondus par une même femelle et vingt-quatre individus élevés, sur quarante-quatre qui étaient éclos, sont peut-être déjà des résultats dignes d'attention. Ils sont de nature à nous encourager dans l'espoir de réussir bientôt à acclimater en France l'élégante espèce que je possède, et que possèdent et cultivent aussi plusieurs autres personnes. »

En 1858, M. Deschamps en lâcha deux paires dans un endroit *convenable*, il vit qu'au mois de juin, elles avaient chacune une nombreuse famille. D'autres tentatives furent également couronnées de succès. Malheureusement elles ne paraissent pas avoir été poursuivies avec assez de zèle. C'est ce qui semble résulter d'une communication de M. Bussière de Nercy. Le baron de Freyberg, qui s'est occupé de cette question et avec succès, donne à ce sujet les indications suivantes : « Dans l'espace de trois ans, de 1863 à 1865, on obtint 732 œufs, qui furent couvés par des poules; 154 jeunes seulement purent être élevés. La perte s'éleva donc au chiffre énorme de 578 œufs. On ne dit pas combien de femelles avaient pondu; c'est dans leur nombre peut-être qu'il faut chercher la cause qui explique la grande quantité d'œufs inféconds. On ne dit pas non plus que les femelles aient couvé elles-mêmes; c'est cependant une condition indispensable pour obtenir de bons résultats.

« Ces essais furent repris en Allemagne avec plus de soins et de persévérance; les résultats en furent des plus heureux. On se proposa d'abord de rechercher si, en captivité, des lophortyx de Californie, importés d'Amérique, ne se reproduiraient pas, et si leurs petits seraient

féconds à la deuxième génération. Toutes les expériences réussirent à merveille; une paire arriva même à élever deux couvées par an, si bien que de deux paires, on obtint au bout d'un an trente-neuf petits; les œufs avaient été couvés par leur mère. La seconde année, un mâle et une femelle, tous deux nés l'année précédente, élevèrent dix-sept petits. Dans la troisième année, un couple de ceux nés l'année d'avant éleva treize petits. C'est là un fait concluant en faveur de la possibilité de l'élève de ces oiseaux. »

Des listes publiées par Freyberg montrent qu'en trois ans, trois mâles et quatre femelles pondirent en cinq couvées 77 œufs, sur lesquels 69 petits virent le jour et atteignirent tous l'âge adulte.

Auparavant, au mois de mars 1863, le même auteur avait acheté des lophortyx de Californie mal soignés jusque-là. Il les mit dans une cage bien disposée, et bientôt il trouva des œufs. Les premiers étaient épars, çà et là; la femelle ne les couva pas, et il dut en donner vingt-cinq à une poule domestique; mais, quatre jours après, la femelle avait de nouveau pondu quatre œufs, dans un endroit retiré; elle en pondit encore dix autres et se mit alors à couvrir. Elle se fit un nid, en amassant sans beaucoup d'art des herbes et des chaumes. Au bout de vingt et un jours, douze petits virent le jour. Le père et la mère les guidaient, et neuf jours après, ils se perchèrent; à seize jours, ils passaient la nuit avec leurs parents sur les branches les plus élevées. Dix-neuf jours après leur naissance, la femelle recommença à pondre, et se mit à couvrir, dès qu'elle eut pondu seize œufs. Cette fois encore tous arrivèrent à éclosion. On put remarquer dans ces circonstances que le nid est creusé en terre, le plus possible sous une racine, et qu'il est formé de mousse, de chaumes, de feuilles grossièrement assemblées. La femelle pond vers midi; elle couve seule. Le mâle veille sur elle, l'avertit de tout. Elle ne souffre pas qu'on touche à ses œufs, et si même un petit oiseau s'est approché du nid, elle tourne plusieurs fois autour, considère tous ses œufs soigneusement avant de recommencer à couvrir.

Les résultats furent moins bons, quand on fit couvrir les œufs de lophortyx par des poules. Celles-ci écrasèrent plusieurs œufs et plusieurs petits, en dévorèrent quelques-uns, les conduisirent mal, en un mot, ne rendirent pas de grands services. « La vivacité des jeunes cailles huppées, à peine écloses, dit Freyberg, en fait des oiseaux très-plaisants à observer. Celles qui

ont été couvées par des poules, ne s'inquiètent pas des appels de leur mère d'adoption ; elles vont à leur fantaisie, cherchent elles-mêmes leur nourriture, et ne reviennent vers la poule que pour se réchauffer. A côté d'elles, des faisans du même âge paraissent lourds et stupides. » Je crois devoir encore insister sur un des résultats de Freyberg ; les jeunes lophortyx : des dernières couvées qu'il obtint le cédaient beaucoup à leurs parents en grandeur et en vivacité ; et il a raison, je crois, quand il attribue ce fait à la consanguinité, et qu'il dit que, sans croisements, on ne peut obtenir de succès sur des oiseaux élevés en captivité. En liberté, la nature s'en charge ; mais en captivité, on trouve tous les inconvénients causés par des unions aussi consanguines.

Désirant on ne peut plus vivement de voir les lophortyx de Californie acclimatés dans nos forêts, je conseillai à mon ami Becker, de Ludwigslust, de faire à ce sujet des propositions au grand-duc de Mecklembourg. Ce prince, qui suit de pareilles expériences avec le plus vif intérêt, y consentit, et l'on fit un essai avec cinq paires de lophortyx. Je ne puis parler des résultats ; le mauvais temps qu'il a fait tout l'été dernier (1865), les connaissances insuffisantes et peut-être la mauvaise volonté des gardes auxquels cette éducation était confiée, ont arrêté la multiplication de ces oiseaux.

« Les gardes de la faisanderie, m'écrivit mon ami, avaient coupé les ailes aux lophortyx ; lorsqu'elles eurent repoussé, chaque mâle se choisit une femelle. Suivant votre conseil, je les avais mises dans cinq cages à élève, communiquant librement ensemble. Une paire se sépara et s'empara d'un des compartiments ; une seconde, une troisième, une quatrième la suivirent, et bientôt tous les compartiments furent occupés. Le 18 avril, tous les couples étaient bien formés, chacun avait fait ses dispositions. Le 11 mai, la ponte commença. Les premiers œufs étaient imparfaits, c'est-à-dire très-petits (moitié moins grands que ceux qui furent pondus plus tard), arrondis, couleur de terre, couverts de points foncés très-nombreux. Les autres, pondus plus tard, étaient ovales, et d'un dessin plus défini et plus net. Les premiers furent déposés çà et là, et sans intervalles de temps réguliers. Une femelle pondait tous les trois jours, une autre tous les deux jours, une autre enfin tous les cinq ou six jours. Les troisième et quatrième œufs furent enfin parfaits, mais leur ponte se fit encore simplement sur le sable. A

ce moment, je creusai une légère dépression sous un pin, et j'y rassemblai tous les œufs ; les femelles suivirent cet exemple, et vinrent y pondre sans exception. Trois d'entre elles garnirent leur nid de racines, de brins de foin, les disposant à l'entour en forme de couronne. Quittaient-elles leurs œufs, elles les recouvraient de feuilles sèches. La ponte continua ainsi pendant plusieurs jours ; de fortes pluies, pendant lesquelles le nid fut complètement inondé, ne parurent pas exercer d'influence nuisible.

« Enfin, le 1^{er} juin, je vis avec plaisir la femelle, qui avait pondu la première, se mettre à couvrir.

« Le mâle était alors charmant à voir. Perché sur une branche, il avertissait par un cri de l'arrivée de chaque personne ; aussitôt, la femelle se tapissait à terre, de telle sorte qu'on pouvait à peine l'apercevoir. J'en conclus que les lophortyx de Californie savent mieux cacher leur nid que les perdrix, de même qu'elles surpassent celles-ci en vitesse, en agilité, en vivacité et en prudence. S'approchait-on de la femelle plus près que cela ne convenait au mâle, celui-ci poussait de nouveaux cris plus pressants ; la femelle s'envolait alors, mais après avoir recouvert avec ses pattes ses œufs de feuilles sèches. Les autres femelles ne couvèrent pas, et je dus donner leurs œufs à des poules et à des dindes.

« Au bout de vingt-trois jours, douze des petits couvés par leur mère vinrent à éclosion. Le premier jour, la mère les guida longtemps, en les abritant sous ses ailes. Elle les guidait dans la recherche de leur nourriture, et les avertissait de l'approche d'un homme. Un seul cri poussé par elle faisait aussitôt disparaître tous les poussins, et si bien qu'on ne pouvait les apercevoir. Leur croissance fut très-rapide. Au commencement de septembre, ils volaient parfaitement ; quelques-uns avaient même le plumage des adultes.

« Les autres œufs, au nombre d'environ soixante-dix, eurent un sort malheureux. Les petits qui virent le jour furent, les uns écrasés par les dindes, les autres dévorés par les poules ; d'autres périrent au bout de quelque temps. Ceux qui furent mis dans un appareil à incubation artificielle ne purent éclore.

« Je n'ai pas besoin de dire que ces insuccès partiels ne m'effrayent nullement, et que l'élève des lophortyx sera poursuivie activement. »

Ces observations prouvent bien évidemment qu'on ne peut réussir qu'à la condition de faire couvrir les œufs, élever les petits par leur mère.

Je dois dire cependant que j'ai souvent vu le contraire; j'ai vu des poules conduire avec beaucoup de tendresse leurs jeunes d'adoption; c'était un spectacle divertissant d'observer le désespoir où les mettait la pétulance de ces jeunes oiseaux. Les lophortyx de Californie, élevés par de bonnes poules, n'ont généralement aucune peur de l'homme; ils reconnaissent en lui leur bienfaiteur; ils trottent dans la cour et le jardin, entrent dans la maison, deviennent des animaux semi-domestiques. Mais ce n'est pas là le résultat que nous voulons obtenir. Ce que nous cherchons, c'est de peupler nos forêts de ces ravissants oiseaux; et je suis convaincu que nous y réussirons. Peut-être arriverai-je à décider quelque chasseur, quelque naturaliste à renouveler ces expériences; aussi rapporterai-je encore le résultat de quelques observations, dont une partie me sont personnelles.

Avant de se procurer des lophortyx de Californie, il faut leur préparer un endroit convenable. Il suffira de leur donner un espace de 3 mètres et demi de large, entouré, ce qui serait pour le mieux, d'un enclos de 2 à 3 mètres de haut. Les faces tournées vers le nord et l'est doivent être fermées par des parois solides; les divers compartiments seront séparés par des barreaux serrés; le haut sera recouvert d'un treillis en fil de fer. Les barreaux peuvent être en bois; mais ceux en fer sont préférables; ils résistent aux carnassiers, et il ne faut pas oublier que la marte peut souvent passer à travers un filet, et jamais à travers un treillis en fil de fer. Une partie de ce sol sera recouvert de sable, une autre de gazon, une troisième enfin sera plantée de buissons toujours verts, serrés, et touffus jusqu'au ras du sol. On peut recouvrir d'un toit une partie du treillis, de manière à donner aux oiseaux un abri contre la pluie. J'insiste beaucoup sur l'établissement de petites portes, par lesquelles on pourra enlever et poser les vases contenant le boire et le manger, sans déranger les oiseaux. Freyberg conseille de tracer dans l'enclos un chemin, recouvert de sable, d'où le gardien puisse voir tout ce qui se passe; il conseille encore d'élever de petites éminences qui deviennent pour les mâles un siège de prédilection; en outre, les femelles y vont pondre, lorsque ces éminences sont plantées de buissons, et surtout si l'on y creuse une légère dépression où l'on rassemble les œufs épars. En agissant ainsi, on empêche le nid d'être submergé par les grandes pluies. Si l'on met sur ces éminences quelque vieille souche laissant assez de place

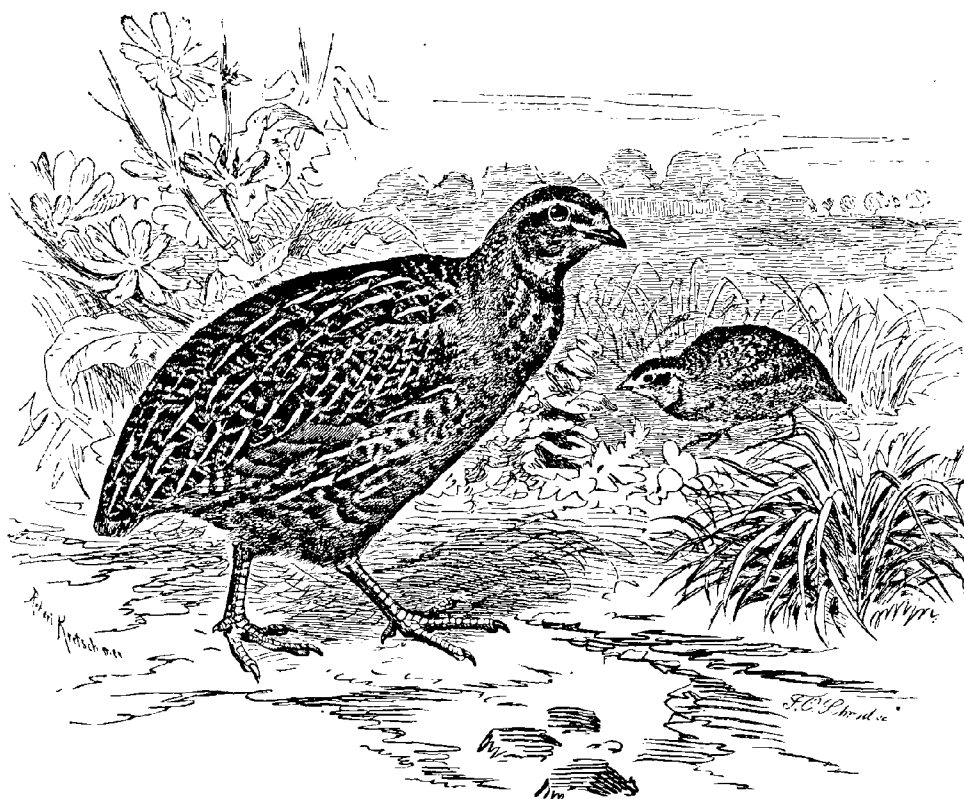
pour l'établissement du nid, les lophortyx s'en trouveront très-bien aussi.

Les lophortyx de Californie et de Gambel vivent en bonne harmonie avec les autres oiseaux; on fera bien de mettre avec eux quelques alouettes, quelques bruants et quelques pinsons.

Leur nourriture doit être variée. De bon millet en formera le fond, mais on devra y ajouter des grains, des vesces, des pois, du chènevis, etc. Toutes ces graines doivent leur être données sèches. Celles qui seraient mouillées pouvant les rendre malades, on aura soin de les enlever. Il faudra leur donner peu de gousses de légumineuses, leur usage trop prolongé les rendrait stériles. On ne doit pas les sevrer de substances vertes: en hiver de choux, de salade; au printemps, d'herbes fraîches. On fera bien de suspendre ces aliments verts assez haut, de manière à forcer les oiseaux à sauter, à se donner un mouvement indispensable à leur bien-être. Avant et pendant la saison des amours, les lophortyx adultes ont besoin d'insectes; les jeunes ne peuvent s'en passer. Des œufs frais de fourmis conviennent parfaitement à ces derniers; n'en a-t-on pas, on les remplacera par d'autres insectes, mais jamais il ne faut en donner trop à la fois.

Les lophortyx de Californie destinés à l'élève, doivent être achetés dans plusieurs endroits. On en fait venir de différents jardins zoologiques, et on mélange les couples, mettant un mâle venu d'ici, avec une femelle venue de là. A partir de ce moment, on abandonne chaque couple à lui-même; on lui donne une nourriture variée et abondante, des œufs de fourmis, du chènevis pour les exciter. Il faut n'entrer dans l'enclos qui les renferme que si la femelle pond sans couvrir. Couve-t-elle, il faut veiller à ce qu'elle ait bien à manger. Pond-elle un nombre d'œufs très-considérable, c'est signe que le mâle est faible; dans ce cas, il faut lui en donner un autre.

A dix ou douze jours, les jeunes peuvent mener une vie plus indépendante; il est temps de les lâcher dans la forêt, dans un endroit conforme à leurs instincts. Il est très-important de les mettre en liberté pendant la belle saison; on leur facilite ainsi leur tâche. Sous la conduite de leurs parents, les jeunes lophortyx deviennent craintifs, prudents, et échappent à la plupart des dangers qu'ils rencontrent; ils savent faire choix des meilleurs endroits; ils résistent mieux à l'hiver, et se reproduisent le printemps suivant.



Corbell, Créte Filz, in p

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 92. La Caille commune (p. 378).

Quant à leurs parents, il est assez probable qu'ils auront encore une couvée, dans la même année.

Il est évident que l'acclimatation réussira d'autant mieux qu'on lâchera simultanément plus de ces oiseaux en un même endroit. Un insuccès ne doit pas nous effrayer; nous devons réus-

sir, aussi bien qu'on a réussi en Angleterre avec la perdrix rouge et le colin de la Virginie. « On peut accorder quelque valeur au bon marché de ces oiseaux, dit Freyberg; mais je suis convaincu que dix paires, ayant des jeunes, se reproduisant une fois dans l'année, peupleraient tout leur premier domaine en deux ans. »

LES COTURNICIDÉS — COTURNICES.

Die Wachteln, the common Quails.

Caractères. — Les coturnicidés diffèrent assez, croyons-nous, des perdricidés pour que nous devions en faire une famille à part. Ils sont caractérisés par leur taille petite, leurs ailes pointues, leur queue cachée sous les plumes du croupion, leurs pattes courtes ou moyennes, faibles et dépourvues d'ergot; leur plumage abondant, et leur tête complètement emplumée.

Distribution géographique. — Lors même que l'on rangerait parmi les perdricidés toutes les espèces dont la place est encore douteuse

BREM.

dans le système, on doit accorder à chaque partie de l'ancien monde une ou plusieurs espèces de coturnicidés qui lui sont propres. Cette famille est de toutes les familles de gallinacés la plus répandue. Elle est surtout nombreuse dans la Malaisie et dans l'Australie, et nous ne connaissons pas encore toutes les espèces qui y vivent. L'aire de dispersion de chaque espèce est elle-même fort étendue.

Cette famille est particulièrement établie sur le genre suivant :

IV — 359

LES CAILLES — *COTURNIX*.

Die Wachteln, the common Quails.

Caractères. — Avec un corps massif, les cailles ont cependant des formes assez sveltes; leur bec est petit, élevé à la base et inséré haut sur le front; leurs ailes sont courtes, subobtus, les deuxième, troisième et quatrième rémiges étant les plus longues; leur queue, composée de douze pennes molles, est courte et arrondie; leurs tarses sont faibles et leurs ongles courts et grêles. Le plumage varie peu suivant les sexes; cependant les mâles se distinguent par quelques attributs particuliers.

Distribution géographique. — Ce genre a des représentants dans toutes les parties du monde, et l'espèce européenne qui lui sert de type se trouve dans la moitié du globe.

Mœurs, habitudes et régime. — Par leurs allures, les cailles diffèrent beaucoup des perdrix. Les voyages qu'elles entreprennent modifient singulièrement leur manière de vivre. Sous le rapport des mœurs, des instincts, du mode de reproduction, elles présentent aussi plusieurs particularités. Elles sont peu sociables; l'union des sexes est chez elles peu intime; elles ne se réunissent en bandes que pour voyager; elles se trouvent bien partout où la nourriture ne fait pas défaut, et se reproduisent dans des pays où elles sont évidemment étrangères. Sous le rapport des facultés physiques et intellectuelles elles ne le cèdent pas aux autres gallinacés. Les ptéroclidés seuls ont le vol plus rapide.

Leur régime est le même que celui des petits gallinacés; on peut dire, cependant, qu'il est plus animal que végétal. Malgré leur peu de fidélité conjugale, ou peut-être à cause de cela, les cailles se multiplient très-rapidement; mais cette grande multiplication suffit à peine pour couvrir les pertes qu'elles ont à subir. Bon nombre d'ennemis les menacent, dans le nord comme dans le sud. Chaque automne, chaque printemps, l'homme en détruit des centaines de mille, et les flots de la mer en engloutissent au moins autant. Aussi, leur nombre varie beaucoup dans une même localité; très-abondantes une année, elles sont rares l'année suivante.

LA CAILLE COMMUNE — *COTURNIX COMMUNIS*.

Die Wachtel, the common Quail.

Caractères. — La caille commune (*fig. 92*) a le dos brun, rayé transversalement et longitudinale-

ment de jaune roux; la tête de même couleur, mais plus foncée; la gorge brun-roux; le jabot jaune-roux; le milieu du ventre blanc-jaunâtre; les flancs roux, à raies longitudinales jaune clair; une ligne d'un brun-jaune clair part de la racine de la mandibule supérieure, passe au-dessus de l'œil, descend sur les côtés du cou, et entoure la gorge; là, elle est limitée de chaque côté par une ligne étroite d'un brun foncé; les rémiges primaires sont d'un brun noirâtre, semées de taches d'un jaune roussâtre, disposées en séries transversales; la première rémige est bordée en dehors d'un liséré étroit, jaunâtre; les rectrices sont d'un jaune roux, avec les tiges blanches et des bandes noires.

La femelle a des couleurs plus pâles, moins nettes; la gorge est moins bien dessinée. L'œil est d'un rouge-brun clair; le bec gris-de-corne; les pattes sont d'un jaune clair ou rougeâtre. La caille a 21 cent. de long et 36 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 11 cent., celle de la queue de 5.

Distribution géographique. — Il est peu de pays de l'ancien monde où la caille commune ne se montre. En Europe, on la trouve à partir du 60° de latitude boréale, et régulièrement à partir du 50°. Dans l'Asie centrale, mais sous une latitude un peu moins élevée, elle est peut-être plus commune encore. De ces contrées, elle émigre tous les ans vers le sud; elle traverse le nord de l'Afrique, arrive dans la zone tropicale de cette partie du monde et dans le sud de l'Asie; peut-être même ne fait-elle que franchir les tropiques et va-t-elle s'établir dans la zone tempérée antarctique; les cailles que l'on tue au Cap ressemblent absolument à celles de nos régions.

Mœurs, habitudes et régime. — Les cailles sont réellement singulières à cause des voyages qu'elles entreprennent. Ces voyages ont lieu tous les ans; ils ne diffèrent pas essentiellement de ceux des autres oiseaux. Quelques cailles semblent voyager toute l'année, et celles même qui, pour se reproduire, demeurent quelque temps dans un endroit, ne partent pas toutes au même moment. A la fin d'août, on en voit arriver isolément en Égypte; elles sont plus nombreuses en septembre, mais, à la même époque, on trouve dans nos contrées des femelles encore sur les œufs, et des jeunes couverts seulement de duvet. La grande émigration a lieu en septembre, elle se continue en octobre, et l'on voit quelques retardataires en novembre. Il ne paraît pas que les cailles se rassemblent pour

voyager; on dirait que chaque individu part sans se soucier de ses semblables; mais, en route, un émigrant se joint à d'autres, et ainsi se forment ces grandes bandes qui arrivent dans le midi de l'Europe. Dès le commencement de septembre, tous les champs, le long de la Méditerranée, fourmillent de cailles. « Dans les haies, le long des ravins, des fossés, des prairies, dans chaque buisson, derrière chaque motte de terre, dit Von der Mühle, en parlant de la Grèce, une caille se lève sous les pas du chasseur; en quelques heures, sa carnassière est remplie. Si le sirocco a soufflé la nuit, le lendemain, on ne trouve plus une seule caille là où elles étaient en nombre la veille; mais bientôt de grandes bandes apparaissent subitement de nouveau, et cela continue ainsi jusqu'à ce que le froid de la nuit arrête les voyageuses. » Il en est de même en Turquie, dans le sud de l'Italie, en Espagne, sur les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, sur les côtes du Japon et de la Chine. Déjà cependant un grand nombre de cailles passent l'hiver dans le midi de la France, et surtout dans les trois péninsules méridionales de l'Europe; on en a même vu quelquefois rester en Allemagne.

Toutes les cailles voyagent sur le continent aussi longtemps qu'elles le peuvent; c'est pourquoi on en voit d'innombrables quantités à l'extrémité des trois presqu'îles européennes. Si le vent est contraire, elles s'arrêtent; s'il est favorable, elles reprennent leur vol, franchissent la mer dans la direction du sud-ouest. Si le vent reste constant, leur traversée est heureuse; quand l'air est calme, il est rare qu'une d'elles tombe à la mer. Les voyageuses volent tant qu'elles peuvent; sont-elles fatiguées, au rapport de marins dignes de foi, elles s'abattent sur les flots, s'y reposent, puis se relèvent et continuent leur route. Il en est autrement quand le vent change, ou que la tempête s'élève. Bientôt épuisées, elles ne peuvent continuer leur vol, se précipitent sur les écueils, sur les rochers, sur le pont des navires, et y demeurent longtemps immobiles. Lors même que le calme s'est rétabli dans l'atmosphère, elles hésitent plusieurs jours avant de continuer leur voyage. C'est ce que l'on a observé; mais l'on ne sait combien d'entre les émigrants tombent dans la mer et s'y noient.

A cette époque, sur la côte septentrionale d'Afrique, on peut souvent assister à l'arrivée des cailles. On aperçoit un point noir, glissant au-dessus de l'eau; ce point approche rapidement;

enfin, on voit l'oiseau fatigué se précipiter à terre, immédiatement au bord de l'eau. Il reste là quelques minutes, et paraît incapable de faire un mouvement. Mais cet état ne dure pas longtemps. Les cailles qui ont atterri commencent à s'agiter; elles se lèvent, et bientôt toutes courent rapidement sur le sable. Il faut du temps pour qu'elles osent se confier de nouveau à leurs ailes, et c'est dans la course qu'elles cherchent alors leur salut. Les premiers jours, elles ne prennent leur vol qu'en cas de danger extrême. Je ne fais aucun doute qu'à partir du moment où elles ont mis pied à terre, c'est surtout en courant qu'elles continuent leurs migrations.

Dès lors, on rencontre les cailles partout dans le nord-est de l'Afrique, mais nulle part en grandes bandes; elles sont isolées, quoique nombreuses dans certaines localités. Elles cherchent des endroits convenables, des champs, des jachères couvertes de halfa, et surtout les steppes. Je crois que tout le temps qu'elles restent en Afrique, elles errent et ne font pas un long séjour dans le même canton. A l'entrée du printemps, la retraite commence; et en avril, les cailles se réunissent sur la côte, mais moins nombreuses qu'en automne. Elles ne semblent d'ailleurs pas suivre la même route; aux Cyclades, Erhard n'a jamais observé une seule caille au printemps, tandis qu'en automne elles y arrivent en nombre considérable. Par contre, d'autres observateurs disent que, dans d'autres îles, à Malte, par exemple, les cailles se montrent aussi nombreuses dans l'une que dans l'autre saison. Les voyages d'hiver ont lieu lentement. On a remarqué que les cailles qui, à la fin d'avril, arrivent très-nombreuses dans le sud de l'Europe, en disparaissent peu à peu, sauf quelques-unes qui y restent pour nicher.

En été, la caille s'établit dans les plaines fertiles, couvertes de moissons. Elle évite les hautes régions; elle est rare déjà sur les collines. Elle n'aime pas l'eau et on ne la voit jamais près des marais. Immédiatement après son arrivée, elle s'établit dans les champs de blé et de seigle; plus tard, elle se montre moins difficile dans le choix de sa demeure; on peut cependant admettre qu'elle ne se plaît pas trop là où les emblavures font défaut et qu'elle ne s'y montre que lors de ses migrations. En voyage, elle se réfugie souvent dans les buissons; en été, elle ne quitte pas les champs.

La caille n'est ni un bel oiseau, ni un oiseau bien doué, et cependant elle est chérie de tous,

jeunes et vieux. Elle le doit à son cri sonore, retentissant, bien connu : *buckwerwuck*, que chacun aime à entendre et qui contribue puissamment à l'animation de la campagne. Dans ses mœurs, ses allures, elle diffère beaucoup des perdrix. Elle marche rapidement, mais sans grâce, tenant la tête rentrée, la queue pendante et hochant la tête. Elle prend rarement une allure plus noble. Elle vole vite, avec bruit, par saccades, et bien plus rapidement que la starne grise. Elle ondule son vol assez élégamment, mais elle n'aime pas à franchir d'une traite un grand espace ; ce n'est que lors des migrations qu'elle s'élève haut dans les airs, encore s'abat-elle sur le sol, le plus tôt qu'elle peut, pour continuer sa route en courant.

Des cailles franchissent plus de cinquante lieues en une nuit ; on a trouvé dans le jabot de ces oiseaux, au moment de leur arrivée sur nos côtes de France, les graines de plantes africaines qu'elles avaient mangées la veille.

La caille commune a les sens de l'ouïe et de la vue surtout bien développés ; mais son intelligence est au moins médiocre. Elle n'est pas déliante ; cependant, elle est toujours craintive. Quand elle est poursuivie de près, elle agit en quelque sorte follement ; elle se croit sauvée, quand elle a caché sa tête. Elle ne s'attache point à ses semblables, et ce n'est que la nécessité qui la fait se joindre à elles. Le mâle montre même une certaine antipathie pour les autres mâles ; il les poursuit avec une rage aveugle, leur livre des combats acharnés, et maltraite souvent aussi la femelle qui a enflammé ses desirs. Celle-ci est bonne mère ; elle adopte souvent de jeunes orphelines, qui l'abandonnent dès qu'elles n'ont plus besoin de sa protection. Quant aux autres animaux, la caille ne s'en occupe que pour les éviter, elle ne vit en bonne amitié avec aucun.

La caille commune a divers cris ; mais, sauf celui de l'accouplement, aucun de ces cris n'est assez fort pour être entendu de loin. Le cri d'appel des deux sexes peut se rendre par *bu-biwi* ; le cri d'amour, plus fort, par *prickick* ou *brubrub* ; le cri de mécontentement par *gour*, *gour* ; le cri de crainte par *trulilil trulil*, celui de terreur par *trul reck reck reck*. Lorsque la frayeur la domine, la caille pépie. Au moment des amours, le mâle commence par crier sourdement : *waerre waerre*, puis vient le cri bien connu : *buckwerwuck*, qu'il répète plusieurs fois de suite.

Tant que le soleil est au-dessus de l'horizon,

la caille reste silencieuse et cachée dans les champs, au milieu des chaumés et des herbes ; vers midi, elle prend un bain de sable, se chauffe au soleil, ou s'endort ; vers le soir, elle devient vive et active. C'est alors qu'on entend son cri, qu'on la voit courir ou voler, chercher sa nourriture, et se joindre à une compagne ou livrer bataille à un rival. Elle se nourrit de graines de toute espèce, de feuilles, de bourgeons et d'insectes. Elle semble même préférer ceux-ci ; mais elle parait ne prospérer qu'à la condition de se nourrir pendant plusieurs mois de grains de blé. Elle a besoin d'avaler de petites pierres pour faciliter sa digestion, et il lui faut de l'eau fraîche pour étancher sa soif. Mais la rosée amassée sur les feuilles lui suffit.

Très-probablement la caille commune vit en polygamie. Le mâle est un des plus jaloux de tous les gallinacés ; il cherche à expulser de son domaine tous ses rivaux et leur livre des combats à mort. Ainsi que nous venons de le dire, il est despote et violent, comme pas un oiseau, à l'égard de la femelle ; il la maltraite, si elle ne veut se soumettre immédiatement à ses desirs : il s'accouple même avec d'autres oiseaux. Naumann a eu le spectacle d'une caille mâle voulant s'accoupler avec un jeune coucou ; il dit qu'on a vu des mâles en amour se précipiter sur des oiseaux morts, et il regarde comme possible cette ancienne légende : que les cailles s'accouplent avec les crapauds. Ce n'est qu'au commencement de l'été que la femelle commence à travailler à son nid ; elle creuse à cet effet dans un champ de blé ou de fèves une légère dépression, la tapisse de quelques feuilles sèches et y pond de huit à quatorze œufs, grands, piriformes, lisses, d'un brun jaunâtre, et parsemés de taches d'un brun noir ou d'un brun foncé, très-diversement disposées. Elle couve dix-neuf ou vingt jours. Il est difficile de lui faire abandonner ses œufs, et elle périt souvent victime de son dévouement. Pendant qu'elle couve, le mâle erre dans la campagne, en quête de nouvelles amours et sans aucun souci de sa progéniture. A peine écloses, les jeunes cailles courent avec leur mère, qui les conduit, les garde sous ses ailes quand le temps est mauvais, leur témoigne beaucoup de tendresse. Elles croissent très-rapidement et n'obéissent bientôt plus à leur mère. A ce moment, elles se battent entre elles jusqu'au sang. A deux semaines, elles volettent ; à cinq ou six semaines, elles sont assez grandes et peuvent assez bien voler pour entreprendre leurs voyages.

Assez souvent, à la fin de l'été, on trouve encore des mères conduisant des jeunes, qui n'auraient certainement pas le temps de grandir avant l'automne; aussi, ces couvées tardives périssent-elles généralement. Celles même qui sont nées plus tôt ont beaucoup à souffrir des carnassiers et des rapaces, et l'on peut admettre que la moitié a disparu avant l'époque des migrations. Mais celles qui survivent ont aussi des dangers à courir, et l'homme se montre leur ennemi le plus redoutable.

Chasse. — Sur toutes les côtes nord-est et nord-ouest de la Méditerranée, on chasse la caille commune à l'aide de filets, de collets, de pièges de toute espèce. L'île Capri, située à l'entrée du golfe de Naples, est renommée pour le nombre de cailles qu'on y prend. Jadis l'évêque de l'île percevait une dime sur celles qu'on y capturait, et bénéficiait, dit-on, d'une somme de 40 à 50,000 francs. A Rome, d'après Waterton, on met parfois en vente, en un seul jour, 17,000 cailles. Sur la côte espagnole, la chasse des cailles, qui a surtout lieu au printemps, n'est pas moins fructueuse. Sonnini nous apprend que sur la côte de la Morée, et particulièrement à Maïna, on sale les cailles que l'on vient ensuite vendre dans les îles de l'Archipel. Les habitants de l'île de Santorin en feraient également des provisions d'hiver et les conserveraient dans du vinaigre. Von der Mühle confirme le fait : « Dans la Maïna, dit-il, et surtout dans les îles, au moment du passage, tous, jeunes et vieux, sont occupés à la chasse et à la préparation des cailles. On les prend avec des lacets, des filets, des gluaux; des enfants les assomment à coups de bâton à mesure qu'elles arrivent. On les plume, on leur coupe la tête et les pattes, on les vide, après leur avoir fendu la poitrine, puis on les emballe comme des harengs et on les expédie. Dans plusieurs localités, cette chasse est tellement importante qu'en 1834, lors de l'insurrection de la Maïna, la proposition ayant été faite d'y interdire la vente de la poudre, le ministre Cobetti s'y opposa vivement au sein du conseil des ministres, en donnant pour raison que l'on enlèverait ainsi aux habitants leur plus important moyen d'alimentation. »

Captivité. — La caille commune est un oiseau agréable à tenir en captivité. Elle perd une partie de sa timidité, n'est pas difficile à entretenir, et ne salit guère les appartements. Elle s'habitue assez rapidement à la vie de la volière et même de la cage, et s'y reproduit facilement. Dans les appartements, elle niche souvent, mais

elle y élève rarement ses petits; dans les grandes volières des jardins zoologiques, les résultats sont plus heureux. On a vu des cailles se reproduire même dans des conditions très-défavorables. Ainsi, une femelle séquestrée dans une cage très-étroite, et qu'on livrait de temps en temps au mâle, aurait pondu successivement soixante et treize œufs, qui, retirés au fur et à mesure qu'ils étaient pondus, et mis ensuite en incubation sous des poules de petite race, sont tous éclos, à deux ou trois près. En volière, les cailles sont moins amusantes que dans les appartements, où elles charment leur maître par leur gaieté, par la destruction qu'elles font de beaucoup d'insectes gênants, par l'amitié qu'elles contractent avec les chiens et les chats.

Usages et produits. — Lorsqu'elle ne figure pas dans nos volières comme oiseau d'agrément, ou sur nos tables comme gibier, la caille commune n'a chez nous aucun autre emploi: il n'en est pas de même en Chine. Tastet, qui a longtemps séjourné dans le pays, a vu les Chinois se faire des moyens de récréation avec les cailles. Ils les dressent pour les combats, comme on le fait pour les coqs dans d'autres pays.

« Pour exciter davantage ces oiseaux, dit-il, on les élève d'une manière particulière, dans une volière qui varie, suivant le nombre qu'on en possède, de 3 à 5 mètres de long sur environ 30 à 40 centimètres de hauteur et de profondeur. Cette volière est construite en planches pleines, dessus, dessous et derrière: le devant est fermé au moyen d'un petit grillage en bois, au bas duquel se trouve une auge pour recevoir les aliments. La volière est divisée en compartiments d'environ aussi 30 centimètres: ces compartiments sont également fermés par des planches pleines qui empêchent les oiseaux de s'apercevoir les uns les autres, même lorsqu'ils vont manger. Derrière la cage, et en face de chaque séparation, se trouve une petite porte à coulisse, par laquelle on introduit les oiseaux dans ce domicile ainsi installé. Une nourriture tonique et probablement aussi excitante leur est donnée, afin de les entretenir dans les meilleures dispositions à réaliser les vœux de leurs maîtres. Ces oiseaux chantent presque continuellement, stimulés les uns par les autres, et on comprendra que cette animation se trouve augmentée par la présence de voisins qu'ils ne peuvent voir et avec lesquels il leur est impossible de communiquer.

« Les Chinois, qui ont la passion du jeu poussée très-loin, comme la plupart des peuples

de l'Asie, se rendent dans les maisons de jeux avec un certain nombre de cailles renfermées chacune dans une bourse en toile fermée, dans sa partie supérieure, par une coulisse. Là ils trouvent bientôt un adversaire qui accepte le pari proposé, et immédiatement on lâche les deux champions sur un *turf* de la forme d'un crible, dont le fond est en toile clouée extérieurement sur un cercle en bois, ayant environ 70 centimètres de diamètre sur 10 de haut. Là nos petits adversaires se trouvent comme en champ clos et s'attaquent sans hésitation. Le sort du combat est aussi très-court : il dure de une à trois minutes, et enfin, après l'issue du combat, chacun des éleveurs reprend son petit animal, lorsqu'il n'a pas péri dans la lutte, le replace dans la bourse dans laquelle il l'a apporté, et en sort un autre tout frais, offrant une revanche à celui qui a perdu, et souvent même défiant les spectateurs, surtout lorsqu'il a été victorieux.

« Cette récréation, qui est bien simple en elle-même, entraîne cependant des enjeux et des paris qui montent souvent à des sommes considérables (1).

LES CAILLES-NAINES — *EXCALEFACTORIA*.

Die Zwergwachteln, the Dwarf-Quails.

Caractères. — De nos jours, on a distrait des cailles proprement dites, pour en constituer un genre distinct, les petites espèces de coturnicidés dont les ailes ont une forme différente de celle des vraies cailles et dont le plumage varie notablement suivant les sexes. L'aile est chez elles plus courte et plus arrondie ; les troisième, quatrième et cinquième rémiges y sont les plus longues, et la première est beaucoup plus petite que la seconde.

Le nom latin, *excalefactoria*, qu'on a donné à ces cailles, nom assez singulier, pour le dire en passant, vient de ce qu'en hiver les Chinois se servent de ces oiseaux pour se réchauffer les mains. C'est du moins ce que dit Latham, en ajoutant que les tapisseries chinoises en donnent souvent la représentation.

(1) On pourrait croire que ce récit de Tastet se rapporte non à la caille commune, mais au *turnix batailleur*, que les Asiatiques s'amuse aussi à faire battre ; mais Tastet a bien soin de nous dire que dans la crainte de commettre une erreur ornithologique, il a pris des renseignements auprès de personnes compétentes, et qu'il « demeure convaincu que c'est bien la caille commune que les Chinois emploient pour ce spectacle. »

(Note des Éditeurs.)

Distribution géographique. — Les cailles naines habitent les Indes, les îles de la Malaisie et l'Australie.

LA CAILLE-NAINE DE CHINE — *EXCALEFACTORIA CHINENSIS*.

Die chinesische Zwergwachtel.

Caractères. — La caille-naine de Chine (fig. 93), que Linné connaissait déjà par les peintures chinoises, est une des plus belles espèces de la famille. Le mâle a le dos brun-olivâtre, chaque plume ayant sur la tige une raie claire médiane, et d'un côté seulement une bande foncée ; ce dessin fait défaut aux rémiges et aux couvertures de la queue ; quelques plumes sus-scapulaires sont bordées de roux foncé. La partie antérieure de la tête, les joues, la poitrine, les flancs sont d'un beau gris cendré foncé ; la gorge est noire, entourée de deux bandes concentriques, l'une interne, large, blanche ; l'autre externe, noire ; la partie médiane de la poitrine, le ventre, les couvertures inférieures de la queue, la plupart des rectrices sont d'un roux-brun superbe. La femelle a un dessin plus simple : chez elle, le menton est blanchâtre, la poitrine brun clair et rayée. L'œil est d'un brun très-foncé ; le bec est noir ; les pattes sont d'un jaune vif. Le mâle a 15 cent. de long et 25 cent. d'envergure ; la longueur de la queue est de 3 cent. La femelle est un peu plus petite.

Distribution géographique. — Gould a récemment séparé de la caille-naine de Chine, une espèce australienne, qu'il avait précédemment confondue avec elle. Est-ce à tort ou à raison, je ne le déciderai pas, mais ce petit oiseau a une aire de dispersion tellement étendue, qu'il ne serait pas surprenant qu'on le trouvât dans la Nouvelle-Hollande. Il habite les Indes, la Chine jusqu'à Canton, les îles de la Malaisie. Très-commun dans l'Assam et le Burmah, il est rare dans les autres provinces, on a dit qu'il en était de même dans certaines provinces de la Chine, tandis que d'autres auteurs parlent de bandes nombreuses qui s'y montrent chaque année. Ces deux assertions peuvent concorder, si l'on réfléchit qu'il en est à peu près de même pour la caille commune. Jerdon dit d'ailleurs expressément que les jeunes, à peine adultes, se répandent dans toute la contrée et apparaissent dans des localités où ces oiseaux étaient complètement inconnus auparavant.

Mœurs, habitudes et régime. — « A Java, dit Bernstein, les cailles-naines habitent surtout les

lieux sauvages, d'une vaste étendue, où elles peuvent facilement se cacher dans les chaumes. Elles se montrent quelquefois dans les champs, auprès des villages.

« Elles mènent, continue cet auteur, une vie si cachée et tellement silencieuse, qu'il est difficile d'observer leurs mœurs. La caille-naine n'aime pas à voler; en cas de danger, elle cherche à se sauver en courant, ou en se rasant. Son cri d'appel est très-doux: fort au début, il va en diminuant d'intensité. On peut l'exprimer par *duudu* ou *duhduhdi*. L'espèce se nourrit d'insectes, de vers, de graines; j'ai gardé quelques individus assez longtemps, en leur donnant à manger des sauterelles. J'ai souvent trouvé des

nids de cailles-naines. Ces nids consistent en une légère dépression que la femelle creuse dans le sol, et qu'elle revêt de racines et de feuilles sèches. Je n'y ai jamais trouvé plus de six œufs. Ceux-ci sont verts ou d'un brun olive, semés de points plus ou moins nombreux d'un brun-olive plus foncé. »

Captivité. — Bernstein dit qu'en captivité les cailles-naines restent très-craintives; qu'elles volettent sans cesse et se blessent souvent. Swinhoe, par contre, assure qu'on les recherche beaucoup à Canton pour les tenir en cage, et qu'on en voit toujours au marché. Aucun de ces charmants oiseaux, à ma connaissance du moins, n'est arrivé vivant en Europe.

LES TURNICIDÉS — *TURNICES*.

Die Laufhühner, the Coursers.

Bonaparte et Gray placent les gallinacés dont nous allons nous occuper, très-près des perdrix et des cailles; d'autres veulent les réunir aux tinamous de l'Amérique du Sud. Gould en a étudié plusieurs, et a trouvé qu'ils ressemblaient réellement, par leurs caractères extérieurs, aux cailles et aux perdrix, mais qu'il serait plus naturel de les regarder comme établissant la transition des gallinacés aux pluviers.

Caractères. — Les turnicidés ont une petite taille et un corps allongé; ils sont essentiellement caractérisés par leur queue courte, formée de dix ou douze rectrices, et presque entièrement cachée par les sus et les sous-caudales; par leurs tarses grêles et leurs doigts au nombre de trois, exceptionnellement de quatre; des narines latérales, longitudinalement fendues jusqu'au milieu du bec, en partie recouvertes par une membrane.

Leur organisation interne est insuffisamment connue.

Distribution géographique. — Les turnicidés habitent tout l'hémisphère oriental; on ne les rencontre pas dans l'hémisphère occidental. L'Australie semble être surtout leur patrie, car on y voit plus d'espèces que dans tout le reste du globe. D'après Gould, ils habitent non-seulement le continent australien, mais encore les îles voisines de la côte et la Tasmanie. Quelques espèces se trouvent dans l'est et dans l'ouest; d'autres, au contraire, ont une aire de dispersion des plus limitées.

Mœurs, habitudes et régime. — Les turni-

cidés, partout où ils se rencontrent, habitent les plaines, les vallées rocheuses couvertes de hautes herbes et de buissons. Ils mènent une vie tellement cachée, qu'en dehors de la saison des amours, il est rare de les apercevoir, à moins qu'on ne les chasse expressément. Par leurs mœurs, leurs allures, ils diffèrent des perdricidés et des coturnicidés: ils se rapprochent bien plus des charadriidés et des cursoriidés. Ils se cachent le plus qu'ils peuvent dans les hautes herbes. Les surprind-on, ils se lèvent sous le pied du chasseur, puis volent en ligne droite, comme une flèche, et vont s'abattre à une centaine de pas plus loin.

Dans la saison des amours, ils deviennent plus actifs; souvent alors on les entend, mais il est rare qu'on les voie. Dans leur ardeur, ils se livrent de violents combats, et cette humeur batailleuse se rencontre aussi bien chez les femelles que chez les mâles; dans quelques espèces même, les femelles seules paraissent se battre; aussi, depuis les temps les plus reculés, les peuples asiatiques élèvent-ils de ces oiseaux et les font combattre en public. Le nid est formé d'herbes rassemblées dans une dépression du sol; les œufs sont piriformes, pointus, toujours au nombre de quatre.

LES TURNIX — *TURNIX*.

Die Laufhühner, the Coursers.

Caractères. — Les turnix, sur lesquels repose presque entièrement la famille des turnicidés,

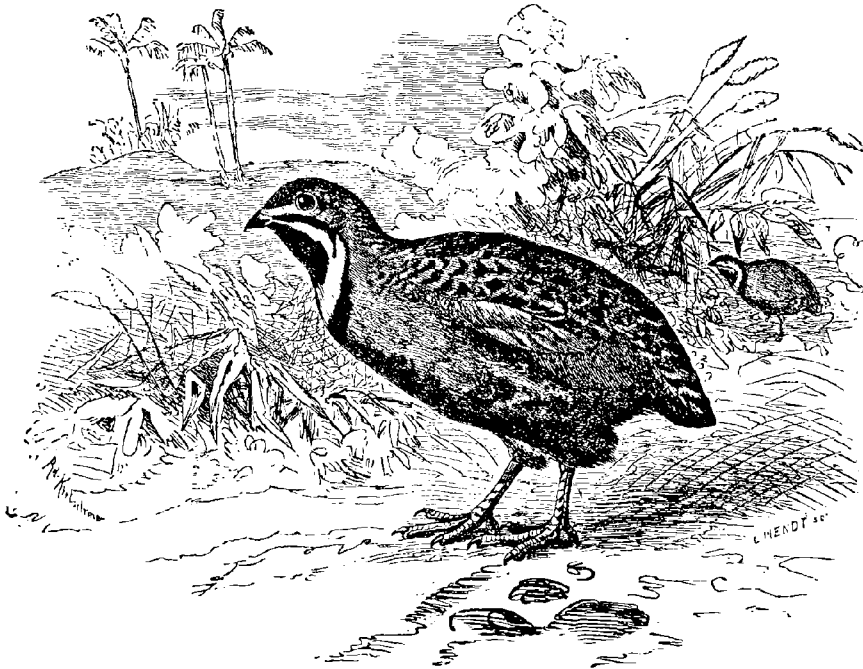


Fig. 93. La Caille-naine de Chine (p. 382).

indépendamment des caractères qui sont propres à cette famille, se distinguent encore par un bec long, mince, droit, comprimé, à arête élevée, courbée vers la pointe; des ailes suraiguës, les trois premières rémiges étant les plus longues; des tarsi un peu plus longs que le doigt médian; des doigts au nombre de trois seulement, le pouce manquant.

LE TURNIX BATAILLEUR — TURNIX PUGNAX.

Das Streitlaufkuhn.

Bien avant que nous connussions la seule espèce de ce genre que l'on ait vue en Europe, les Indiens, les Malais, les Chinois, la tenaient en captivité et n'ignoraient rien de ses mœurs. Dans ces derniers temps, on a découvert en Asie plusieurs espèces de turnix; je ne saurais dire jusqu'à quel point elles sont distinctes: du reste, tous ces oiseaux ayant les mêmes mœurs, le même genre de vie, il nous suffira de faire l'histoire d'un d'entre eux.

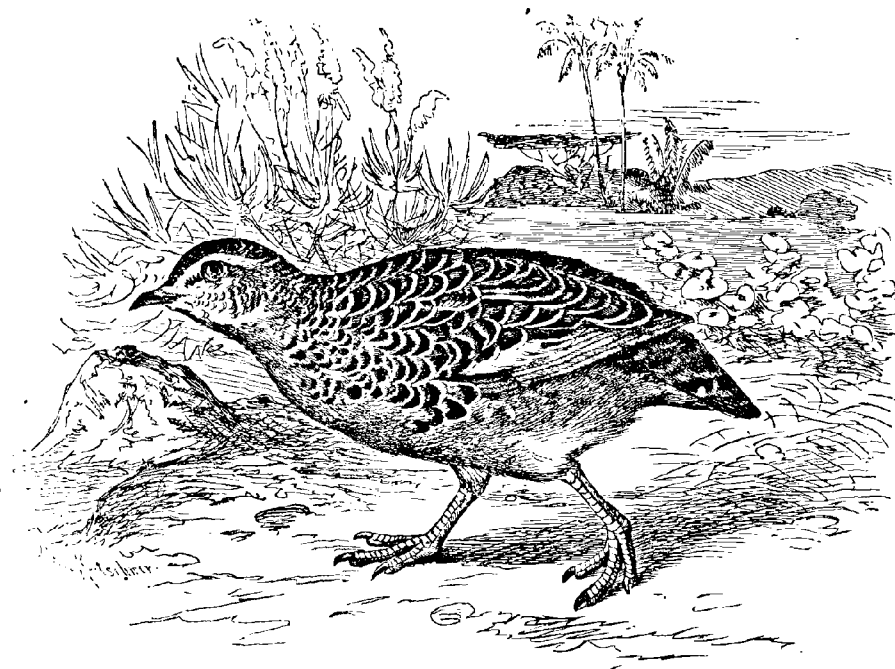
Caractères. — Le turnix batailleur ou combattant, une des plus grandes espèces de la famille, a les plumes du dos d'un brun foncé, marquées à leur pointe de taches demi-circulaires noires et rousses, formant des sortes de bandes;

les lorums, les plumes de la région oculaire et des joues noires, tachetées de blanc; celles des ailes gris-brun, tachetées de noir et de blanc; les rémiges bordées de blanc en dehors; la gorge d'un noir brillant; le bas de la poitrine et le ventre d'un roux vif. La femelle a la gorge blanche, entourée d'un cercle ponctué de noir et de blanc; la poitrine noire, rayée de blanc; le milieu de la poitrine et du ventre d'un roux blanchâtre. L'œil, dans les deux sexes, est blanc, le bec couleur-de-corne claire; les pattes sont d'un jaune foncé. Le mâle a 17 cent. de long; la longueur de l'aile est de 8 cent., celle de la queue de 3. La femelle est un peu plus grande.

Distribution géographique. — D'après Bernstein, le turnix batailleur est très-commun à Java.

Mœurs, habitudes et régime. — On l'y trouve dans les jachères, les champs abandonnés, parfois dans les déserts d'alang-alang, mais jamais ni dans les forêts ni dans les buissons. Dans d'autres pays, il habite les endroits herbeux des forêts et des jungles, les lieux où les buissons sont clair-semés, les champs qui ne sont pas sujets à être inondés: il recherche toujours les lieux secs.

Il vit très-caché; aussi le voit-on rarement, et



Corbel, Grise Filz, imp.

Fig. 94. Le Turnix d'Afrique.

Paris, Baillière et Fils, édit.

seulement dans la saison des amours, quand il lance ses cris. « Il cherche à échapper au danger qui le menace, dit Bernstein, en courant rapidement, droit devant lui. Ce n'est que quand il est surpris qu'il s'envole, à peu près comme la caille commune; mais il ne tarde pas à s'abattre et à continuer sa course. » D'ordinaire, le chasseur n'a devant lui qu'un ou deux turnix à la fois; il arrive cependant qu'après la saison des amours, il en rencontre cinq ou six réunis.

Cet oiseau se nourrit de graines et d'insectes. Quoique probablement il préfère ceux-ci, on a cependant vu des individus captifs vivre très-longtemps en ne mangeant que des graines.

Le turnix est surtout intéressant pendant la saison des amours. Les deux sexes semblent animés des mêmes sentiments, mais la femelle est encore plus excitée que le mâle. On entend alors retentir continuellement le cri grondant des femelles, par lequel elles provoquent leurs rivales au combat. Toutes, dit Jerdon en parlant d'une espèce voisine, sont on ne peut plus querelleuses, et cela cause souvent leur perte. On met une femelle apprivoisée dans une cage, que l'on expose sur le sol; des pièges sont disposés tout autour; l'oiseau commence à crier; les autres femelles accourent pour livrer bataille, mais elles viennent se prendre aux pièges.

ВРЕМН.

Le tintement d'une clochette annonce que la capture s'est effectuée; le chasseur arrive, enlève sa proie, redresse le piège, et peut ainsi prendre successivement jusqu'à vingt de ces oiseaux. D'après Jerdon, ce sont toujours des femelles que l'on prend et des femelles prêtes à pondre. « Plus d'une fois, dit-il, j'ai vu huit ou dix femelles, capturées de cette façon, pondre chacune un œuf avant que le chasseur fût arrivé avec elles à la maison. »

On admettait autrefois que les turnix vivaient en polygamie; mais tous les auteurs récents sont muets à cet égard; nous ne savons donc à quoi nous en tenir. Par contre, on connaît leur nid et leurs œufs. La femelle s'empare d'une légère dépression du sol, ou de quelque endroit couvert par une pierre, une motte de terre. Le nid est formé d'une simple couche d'herbes et de feuilles sèches; les œufs, au nombre de quatre, sont d'un blanc sale, semés de points, de raies, de taches jaune-brun, brunes et noirâtres. La femelle les couve-t-elle seule? est-elle aidée par le mâle? on ne le sait. En tous cas, celui-ci conduit les jeunes. « Le 14 mai, raconte Swinhoe, je fis lever un turnix, qui montra, par ses allures singulières, qu'il venait d'être séparé de ses œufs ou de ses petits. Je regardai attentivement et trouvai en effet les quatre petits, ca-

IV — 260

chés sous des feuilles sèches. J'en mis un dans un piège, et ordonnai à un petit Chinois de le surveiller. Le vieux turnix le trouva bientôt, mais ne voulut pas entrer dans la cage. Aux cris du petit répondaient des cris grondants, très-désagréables, partant du buisson voisin; bientôt après, le vieux accourut, gloussant comme une poule. Il arriva jusqu'à la cage, avançant, reculant et appelant sans cesse, mais sans vouloir entrer dans le piège. Mon aide voulut le prendre plusieurs fois avec son chapeau, il prit toujours la fuite en rampant, et rarement en volant. Il se faisait tard; je dus le tuer, pour ne pas le perdre. A mon grand étonnement, je vis en le dépeçant, que c'était un mâle. Je n'ai pas vu la femelle; je puis donc en conclure qu'elle était morte ou qu'elle était occupée à couvrir une seconde portée; les jeunes que j'ai vus étaient alors presque adultes.

Captivité. — Les Javanais liennent souvent en cage le turnix batailleur. Pris jeune ou vieux, il s'habitue facilement à la captivité. On le nourrit de riz et d'insectes, surtout de sauterelles, dont il est très-friand. On fait combattre ces oiseaux, et les femelles aussi bien que les mâles.

LE TURNIX D'AFRIQUE — *TURNIX AFRICANUS*.

Das Fausthähnchen.

Caractères. — Le turnix d'Afrique (*fig. 94*) ou de Gibraltar (*turnix Gibraltarensis*), comme on l'a aussi nommé, a à peu près la taille du précédent, c'est-à-dire environ 17 cent. de long. Les deux sexes ont un plumage fort semblable; mais la femelle est beaucoup plus grande, et environ d'un tiers plus lourde que le mâle. Cette espèce a la tête brun foncé, parcourue de trois raies jaunes longitudinales; le dos irrégulièrement traversé de raies en zigzag, noires et brun-roux; les plumes des ailes jaunâtres, marquées d'une tache noire sur les barbes internes, d'un jaune roux sur les barbes externes; la gorge blanche; le jabot brun-roux, chaque plume y étant bordée d'un liséré clair; les flancs d'un brun roux, variés de taches foncées; le ventre d'un blanc pur; les rémiges bordées en dehors d'un liséré clair; l'œil jaune; le bec jaunâtre; les pattes couleur de plomb.

Distribution géographique. — On pourrait dire que l'Afrique a fait cadeau à l'Europe d'une espèce de turnix; elle ne se trouve en effet que dans les contrées d'Europe qui touchent à l'Afrique, et qui en présentent le type. On ne l'a rencontrée encore qu'en Espagne et en Sicile.

D'après ce que j'ai pu voir, elle est très-rare dans la péninsule espagnole, tandis qu'en Sicile, au dire de Temminck, elle est très-commune, du moins dans certaines localités. De là, elle ne s'est pas étendue plus au nord, quoiqu'on l'ait tuée une fois dans le comté d'Oxford. Elle est beaucoup plus abondamment répandue le long de la côte méridionale de la Méditerranée, depuis le Maroc jusqu'à la Tunisie. D'après Tristram, elle n'y fut découverte qu'en 1847 par des naturalistes français; mais, depuis, on l'a trouvée dans toutes les contrées buissonneuses de l'Algérie, et on a pu observer son genre de vie.

Mœurs, habitudes et régime. — Tristram dit n'avoir jamais trouvé cet oiseau dans les plaines du désert, mais toujours dans les fourrés et les bas buissons. « Quand on l'effraye, il ne se décide pas facilement à prendre son essor, et se sauve, moitié courant, moitié volant, vers la première broussaille. Jamais il ne se réunit avec ses semblables en bandes nombreuses, comme les cailles. » Cet auteur doute que cet oiseau quitte jamais l'Algérie; il confirme aussi les assertions d'autres observateurs, qui assurent qu'on en tue en Sicile encore aux mois de novembre et de décembre. Un nid, que l'on trouva en Algérie, était sur le sol, au milieu d'une broussaille très-épaisse, caché si parfaitement et si profondément qu'il était même impossible à un chien d'arriver auprès. Chaque couvée serait de sept œufs, à coquille très-mince, d'un bleu pourpre, et parsemés de points rares et épars.

Les naturalistes espagnols semblent n'avoir jamais observé la vie de cet oiseau en liberté. Un Andalou, Machado, paraît être le seul qui l'ait signalée. « Nos chasseurs prétendent, dit-il, que le turnix d'Afrique conduit les cailles dans nos contrées; sa mort disperse la bande qui le suit, empêche les cailles qui la composent de retourner en Afrique; ce serait pour cette raison que l'on trouverait en hiver de ces oiseaux en Espagne. Je ne sais jusqu'à quel point cette croyance est fondée. »

LES PÉDIONOMES — *PEDIONOMUS*.

Die Trappenwachteln, the Bustard-Quails.

Caractères. — Les pédionomes diffèrent des autres turnicidés par leurs doigts, qui sont au nombre de quatre. Le bec, chez eux, est presque aussi long que la tête, droit, comprimé vers la pointe; les ailes sont courtes, conchoïdes,

aigües; la queue est courte; les tarses sont élevés; le doigt postérieur est faible et inséré assez haut.

LE PÉDIONOME A COLLIER — *PEDIONOMUS TORQUATUS*.

Die Trappenwachtel, the Bustard-Quail.

Caractères. — Cette espèce a le sommet de la tête d'un brun rougeâtre, semé de taches noires disposées transversalement; la partie antérieure de la tête et les côtés du cou tachetés de noir fauve; le cou marqué d'un large collier blanc, tacheté de noir; les plumes du dos d'un brun rougeâtre, rayées de noir et bordées de fauve; le milieu de la poitrine rouge, le reste de la face inférieure du corps fauve. Les plumes de la poitrine présentent le même dessin que celles du dos, celles des flancs ont de grandes taches noires, irrégulières; les plumes de la queue sont rayées de brun noir. L'œil est jaune-paille; le bec jaune, avec la pointe noire; les pattes sont d'un jaune verdâtre. Les deux sexes diffèrent beaucoup: la femelle l'emporte sur le mâle par la taille et la beauté du plumage. Le mâle a 12 cent. et demi de long; la longueur de l'aile est de 9 cent. La femelle a 19 cent. de long; la longueur de l'aile est de 10 cent., celle de la queue de 3 cent. et demi.

Mœurs, habitudes et régime. — « Peu de découvertes, dit Gould, m'ont paru plus importantes que celle de ces oiseaux, dont la conformation est on ne peut mieux appropriée aux grandes plaines, brûlées par les ardeurs du so-

leil, qui occupent une partie de l'Australie. Leurs pattes sont admirablement disposées pour la course; leurs ailes courtes, arrondies et bombées, ne sont guère favorables pour voler. Ils ressemblent tout à fait à de petites outardes, et n'était la présence d'un doigt postérieur, on les placerait à côté d'elles. »

« Le pédionome à collier, dit Gray est un de ces oiseaux de passage qui arrivent en juin aux environs de la Terre Adélaïde, et s'en vont en janvier, on ne sait où. Il ne vole pas sans qu'il y soit absolument contraint; aussi, souvent devient-il la proie des chiens. Quand il est effrayé, il se rase ou se cache dans une touffe d'herbes. En courant, il se dresse sur la pointe des doigts, la partie postérieure de la plante ne touchant pas le sol. Son cri, au moins par ce que j'ai entendu chez des individus captifs, ressemble au cri à timbre creux de l'ému; mais il est plus faible. J'en ai possédé jusqu'à quatre à la fois: un mâle et trois femelles. » Ils avaient tous été pris en même temps et d'un seul coup de filet. J'en conclus qu'un mâle vit avec plusieurs femelles. Ils mangeaient du blé, du riz cru, du pain, et étaient friands d'insectes. Ils s'approprièrent parfaitement et vécurent plusieurs mois. »

On ne connaît pas leur mode de reproduction. Strange trouva un jour un œuf dans l'oviducte d'une femelle. Cet œuf avait la petite extrémité légèrement pointue; il était blanchâtre, parsemé de petites taches grises, d'un brun terre d'Ombre et rouge vineux, surtout vers son gros bout.

LES LOPHOPHORIDÉS — *LOPHOPHORI*.

Die Prachthühner, the Pheasant-Birds.

Caractères. — Les lophophoridés, que quelques ornithologistes font entrer dans la famille des phasianidés à cause des ornements qu'ils portent à la tête, de la forme du bec, des ailes, des tarses, se distinguent pourtant de ceux-ci par des attributs bien tranchés. Ils sont, en effet, essentiellement caractérisés par une queue courte, légèrement arrondie, à rectrices placées sur le même plan et non imbriquées, bien différente, par conséquent, de celle des phasianidés.

Distribution géographique. — Les lophophoridés sont confinés dans les hautes montagnes du sud-est de l'Asie.

Cette famille repose sur les deux genres suivants:

LES LOPHOPHORES — *LOPHOPHORUS*.

Die Prachthühner, the Pheasant-Birds.

Caractères. — Les lophophores ont pour caractères génériques un corps robuste; un bec assez long, à mandibule supérieure terminée par une expansion en forme d'ongle; des ailes moyennes, surabondantes, les quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues; une

queue courte, ample, presque tronquée à angle droit, légèrement arrondie sur les côtés, formée de seize rectrices; des tarses de hauteur moyenne, munis d'un fort éperon chez le mâle; la tête surmontée d'une huppe de plumes dépourvues de barbes à la base et n'en présentant qu'à la pointe.

Le genre lophophore renferme deux espèces.

**LE LOPHOPHORE RESPLENDISSANT —
LOPHOPHORUS RESPLENDENS.**

Der Glanzfasan, the Impeyan Pheasant.

Caractères. — Cet oiseau (*fig. 93*), que les premiers naturalistes auxquels nous en devons la description avaient nommé *faisan Impey*, en l'honneur de lady Impey qui l'introduisit en Europe, que les naturels appellent *montaul* ou *monaul*, est peut-être le plus beau de tous les gallinacés. Le mâle est d'une beauté remarquable et difficile à décrire. Sa tête est comme surmontée d'un bouquet d'épis d'or d'un beau vert métallique, ainsi que la gorge. Il a la nuque rouge-pourpre ou carmin, avec tout l'éclat du rubis; le bas du cou et le dos d'un vert de bronze, à reflets dorés; le manteau, les couvertures supérieures des ailes et de la queue d'un vert violet ou vert bleuâtre; quelques plumes du bas du dos blanches; la face inférieure du corps noire, à reflets verts et pourpres au milieu de la poitrine, terne et foncée au ventre; les rémiges noires, les rectrices d'un brun cannelle; l'œil brun, entouré d'un cercle nu bleuâtre; le bec couleur de corne foncée; les pattes d'un vert sale. L'oiseau a 72 cent. de long, et 91 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 30 à 32 cent., celle de la queue de 23.

La femelle a la gorge blanche, toutes les autres plumes d'un brun jaune clair, tachetées, rayées et moirées de brun foncé; les rémiges primaires noirâtres, les rémiges secondaires et les rectrices rayées de noir et de jaune brun. Elle est plus petite que le mâle.

Chez l'espèce découverte en 1866 dans les montagnes de la Chine, le *lophophorus Lhuysii*, ainsi nommé en l'honneur de l'ancien ministre des affaires étrangères de France, M. Drouyn de Lhuys, le mâle n'a pas de nuppe; ses rectrices sont verdâtres et non roux-cannelle. La femelle ressemble à celle du lophophore resplendissant.

Les poussins ne se distinguent pas beaucoup de ceux des autres gallinacés, par le port et la couleur, mais ils en diffèrent par une plus forte

taille. Leur duvet est brun foncé, à raies claires et à marbrures foncées; et la face inférieure du corps est d'un blanc jaunâtre. Ils croissent rapidement.

Distribution géographique. — C'est sur les monts Himalayens, depuis les premiers contre-forts qui descendent vers l'Afghanistan jusque dans le Sikim et le Boutan, à une altitude de 2,000 à 3,300 mètres au-dessus du niveau de la mer, qu'habite le lophophore resplendissant.

Mœurs, habitudes et régime. — Mountaineer, dans ces derniers temps, nous a fait connaître les habitudes du lophophore resplendissant en liberté; malheureusement, nous regrettons que sa description, très-intéressante du reste, soit plus faite au point de vue du chasseur qu'au point de vue du naturaliste. « Depuis les premières cimes qui s'élèvent au-dessus de la plaine, jusqu'à la limite des forêts, partout on rencontre le *monaul*. Dans la montagne, c'est un des oiseaux les plus abondants. Lors de l'arrivée des premiers Européens dans les montagnes des environs de Mussuri, il y était très-commun, et maintenant on l'y observe encore quelquefois. Pendant l'été, on le voit rarement, les lianes à la végétation luxuriante empêchant le regard de plonger dans la profondeur de la forêt; mais on peut l'apercevoir alors au voisinage des champs de neige, surtout le matin et le soir. Cependant, personne ne peut, à ce moment, conclure du nombre d'individus qu'il voit, au nombre de ceux qui habitent la contrée. Mais les froids arrivent, les lianes, les plantes qui recouvrent le sol se dessèchent, et alors la forêt paraît remplie de ces oiseaux. Ils se réunissent en grandes bandes, et, en plusieurs endroits, on peut, dans un seul jour de chasse, en faire lever plus de cent. En été, presque tous les mâles et quelques femelles montent vers les hauteurs; en automne, jeunes et vieux se rassemblent sur les points où le sol est couvert d'une couche épaisse de feuilles sèches; ils y cherchent des larves et des insectes, et à mesure que la saison avance, ils descendent vers la plaine. Dans les hivers rigoureux, quand la neige est épaisse, ils viennent sur les versants méridionaux des montagnes, sur les points où l'on voit la première neige fondre; ils arrivent aussi sur les collines, là où la neige ne persiste pas. Les femelles et les jeunes demeurent souvent au voisinage des villages, et on les voit alors en très-grand nombre dans les champs. Par contre, tous les vieux mâles restent dans les forêts, quelque intense que devienne le froid, quelque épais que

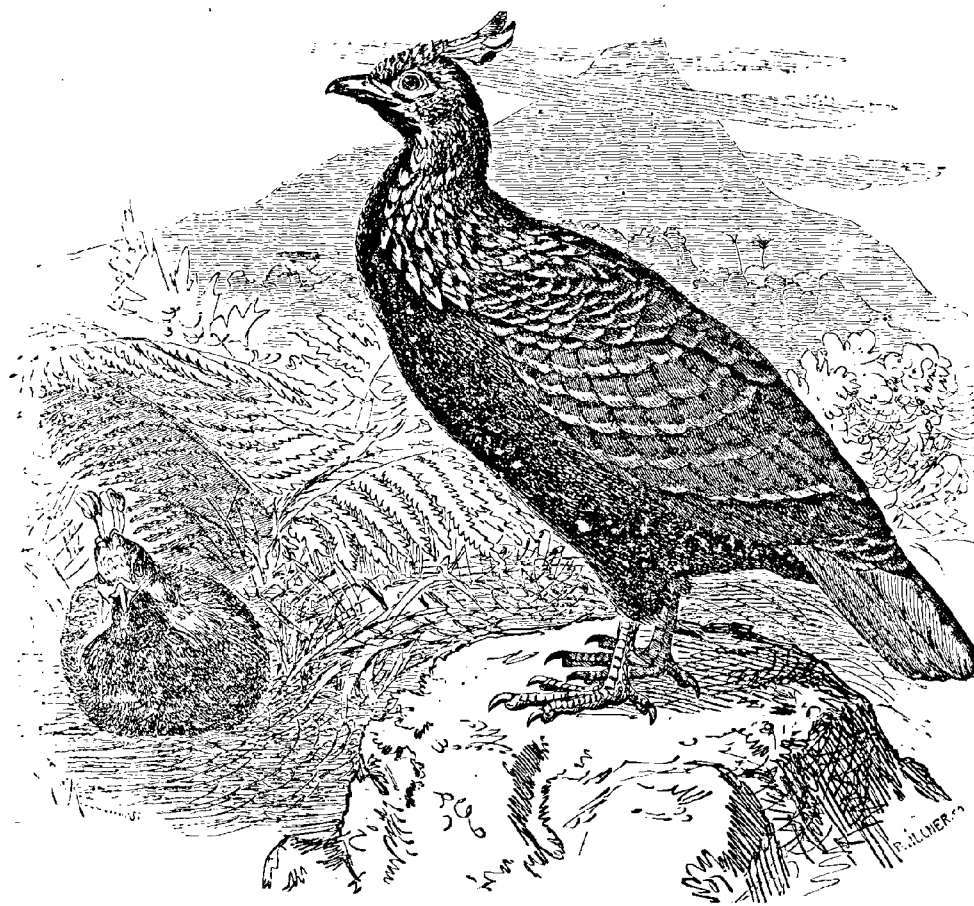


Fig. 95. Le Lophophore resplendissant.

soit le tapis neigeux qui recouvre la terre. Au printemps, tous remontent vers la montagne.

« Les bandes qui, en automne et en hiver, s'étaient réunies dans un certain district de la forêt, se répandent maintenant sur une telle surface, que chaque oiseau paraît isolé. On peut souvent franchir un mille et plus, sans en apercevoir un seul; puis, tout à coup, l'on arrive à une localité de quelque cent pas de diamètre où une vingtaine de ces oiseaux se lèvent l'un après l'autre. Ailleurs, ils sont espacés dans toute la contrée; on en trouve un ici, un autre là, deux un peu plus loin, et ainsi de suite. Les femelles forment des compagnies plus unies que les mâles; elles descendent plus bas; elles quittent l'abri de la forêt pour se rendre dans des endroits où donnent les rayons du soleil, et s'avancent près des habitations humaines. Les deux sexes se séparent souvent. Dans les vallées, sur les flancs humides des montagnes, on trouve par douzaines des femelles et des jeunes, sans un seul mâle adulte; tandis que dans l'intérieur

des forêts et sur les hauteurs on ne rencontre que ceux-ci. En été, les lophophores se dispersent bien plus encore, et ils ne forment pas de couples proprement dits, car on en voit souvent plusieurs ensemble. Se sont-ils accouplés ou non, cela reste douteux; il est possible que les couples se fondent au moment où la femelle commence à couvrir. Toujours est-il que le mâle ne semble nullement s'inquiéter ni de sa compagne, ni de sa progéniture.

« Du mois d'avril jusqu'à l'entrée de l'hiver, le monaul est craintif et prudent; mais sous l'influence du froid, de la neige qui lui rend plus pénible la recherche de sa nourriture, sa crainte, sa prudence disparaissent, au moins en partie. Dès le mois d'octobre, cet oiseau se montre plus souvent dans les endroits dégarnis de buissons, il ne cherche plus autant à se dérober aux regards. Au printemps, quand il est effrayé, il s'envole souvent fort loin, et si on le fait lever une seconde fois, il ne se laisse plus approcher. En hiver, on le tue souvent à la course; ou bien,

s'il s'est perché sur un arbre, on peut assez facilement arriver au pied de cet arbre et le tuer. Quand on le chasse en forêt, il s'envole silencieusement, sans courir auparavant; dans les prairies et dans les clairières, il court avant de s'envoler, surtout s'il n'est pas poursuivi de très-près. Quand il se lève alors, c'est bruyamment et en lançant un sifflement perçant, qu'il répète un grand nombre de fois jusqu'à lassitude, et qu'il fait suivre souvent de son cri plaintif ordinaire. Lorsqu'on a fait lever un ou deux monauls, tous les autres deviennent attentifs à leurs cris; s'ils appartiennent à la même bande, ils se lèvent aussi tous à la fois; s'ils sont séparés, ils s'envolent successivement. Aux cris du premier, un second prend sa volée; le cri de celui-ci détermine un troisième à partir, et ainsi de suite. En hiver, ils se montrent plus indépendants les uns des autres; ils sont comme toujours parfaitement sur leurs gardes; mais, avant de s'envoler, ils attendent généralement d'avoir été effrayés eux-mêmes. Des poursuites répétées les rendent timides et craintifs, leur font abandonner une contrée, surtout au printemps, où ils trouvent partout une nourriture abondante; tandis qu'en hiver, ils sont confinés, pour les conditions d'existence, dans des localités plus circonscrites. La femelle semble moins timide que le mâle. Le vol de celui-ci est très-singulier; quand il a à franchir un long espace, il glisse dans l'air, sans battre des ailes, mais en agitant ses rémiges d'un mouvement tremblotant. C'est à ce moment surtout qu'il apparaît dans toute sa splendeur.

« Le cri du monaul est un sifflement plaintif; on l'entend retentir dans la forêt à toute heure du jour, mais surtout le soir et le matin, avant le lever du soleil. Dans la saison froide, ces oiseaux, maintenant réunis, font surtout entendre leur voix un peu avant de se percher sur des arbres ou sur des rochers, pour y passer la nuit.

« Le monaul se nourrit de racines, de feuilles, de jeunes pousses d'herbes, de toute espèce de baies, de noix, de graines, d'insectes; en automne, il chasse ceux-ci dans les feuilles sèches; en hiver, il va souvent paître dans les champs de blé et d'orge. Son bec est parfaitement conformé pour qu'il puisse fouir le sol. Dans les forêts élevées, on voit souvent des monauls en très-grand nombre, cherchant ainsi leur nourriture dans les clairières et dans les endroits découverts.

« La saison des amours commence avec le printemps. La femelle construit son nid sous un

buisson, dans une touffe d'herbes; elle y pond cinq œufs, d'un blanc sale, semés de points et de taches d'un brun rougeâtre. Les jeunes éclosent à la fin de mai. »

Chasse. — Pour plusieurs chasseurs, la chair du lophophore resplendissant vaut celle du dindon; pour d'autres, elle n'est pas mangeable. Mountaineer assure qu'en automne et en hiver, les femelles et les jeunes sont très-déliés, mais qu'ils perdent de leur succulence vers la fin de l'hiver. La chasse de ces oiseaux présente plus ou moins de difficultés suivant la saison; mais leur nombre est assez grand pour qu'un chasseur adroit puisse toujours en abattre plus d'un. Mountaineer assure en avoir tué plusieurs de suite, en automne, lorsque les arbres sont dégarnis de feuilles et que la vue peut s'étendre au loin dans la forêt. Il attendait que ces oiseaux fussent perchés; il s'approchait alors doucement, en tirait un, puis un second, et ainsi de suite pendant assez longtemps. Ces oiseaux ne paraissent pas s'effrayer du bruit de la détonation.

Captivité. — Il n'est pas surprenant qu'un oiseau si remarquable par la richesse de son plumage, si précieux par la saveur et le volume de sa chair, ait excité le zèle des ornithologistes, et, en effet, plus d'une tentative a été faite pour son introduction et sa reproduction en Europe.

Cependant les lophophores sont encore rares dans nos jardins zoologiques, et leur prix est très-élevé. Aux Indes, on peut s'en procurer autant qu'on le désire; mais habitués à l'air vif des montagnes, ils ne supportent pas le séjour de la plaine et périssent presque tous pendant le voyage. Lady Impey apporta en Europe les premiers lophophores vivants, et ne recula pas devant les peines et les frais pour les y acclimater. D'après ce que m'écrit Bodinus, ces oiseaux mènent en captivité une vie aussi retirée que possible; ils cherchent à se soustraire aux regards, et se montrent toujours craintifs. Ils sont continuellement occupés à fouir le sol. Ils retournent le gazon et rendent bientôt leur volière inhabitable. Ils supportent l'hiver aussi facilement que les faisans.

Ce fut dans le parc de lord Derby que l'on réussit, pour la première fois, à faire reproduire les lophophores; plus tard, les jardins zoologiques de Londres et d'Anvers obtinrent des éclosions. Il en a été de même au Jardin d'acclimation de Paris; mais, presque partout, la plupart des jeunes poussins ont succombé dans les premiers jours d'octobre, à l'époque de la première mue.

Les tentatives qui jusqu'ici paraissent avoir eu le plus de succès sont celles de M. Pomme. Le rapport qu'il en a fait a un intérêt qu'on ne saurait méconnaître : nous lui ferons un large emprunt.

« Pendant l'hiver de 1866, dit-il, par la bienveillante intervention de M. le directeur de notre Jardin zoologique, j'obtins un couple de lophophores adultes. Je les établis chez moi, à la campagne, dans une volière où l'espace leur était largement mesuré. C'était encore une prison, mais une prison relativement grande, puisqu'elle contenait 250 mètres superficiels. Au centre de la volière se trouve une petite cabane destinée à servir d'abri contre la pluie et surtout contre l'ardeur du soleil, que les lophophores redoutent beaucoup ; quelques jeunes épicéas sont plantés çà et là, et ces oiseaux se complaisent à se réfugier sous leur épais feuillage. Pour nourriture, je donnai ce que l'on donne partout, un mélange, par parties égales, de froment, de sarrasin et de petit millet rond. J'y ai joint des choux, de la salade, des vers de terre, une pâte composée d'œufs durs hachés et de pain émiété : les vers et la pâte doivent être donnés avec ménagement.

« J'insiste sur l'installation et la nourriture des reproducteurs, parce que je crois qu'il est indispensable de les mettre dans les meilleures conditions hygiéniques, au moment de la ponte. C'est la première, c'est la principale cause de succès. Quand le père et la mère sont bien portants et vigoureux, la ponte est facile et régulière ; le développement des germes s'opère rapidement, et les jeunes poussins, nés vigoureux, grandissent avec promptitude et facilité. Il faut donc, avant tout, que les parents soient vigoureux et bien portants. La femelle commença à pondre le 23 avril. La ponte avait lieu tous les trois à quatre jours. Le 18 mai, il y avait huit œufs pondus. Je les confiai à une petite poule anglaise. Une seconde ponte de huit œufs eut encore lieu de la même manière que la première. Je les mis en incubation, le 18 juin, un mois après la première couvée : je crois que j'ai eu tort d'attendre aussi longtemps (un mois) avant de confier les œufs à une couveuse ; en effet, les œufs portaient leur date, et j'ai reconnu que les éclosions obtenues provenaient des œufs pondus les derniers. Au contraire, dans les œufs non éclos, le développement de l'embryon était d'autant moins considérable que la date de la ponte était plus éloignée.

« Sur cette ponte de seize œufs, deux ont été

cassés, cinq étaient clairs, quatre contenaient le poussin complètement formé, mais il n'avait pas rompu la coquille, la force lui ayant manqué ; enfin cinq poussins sont éclos : pour ceux-là l'éclosion a été facile et rapide. En sortant de l'œuf, ils étaient vigoureux, agiles, et portaient les plumes de l'aile toutes venues. Entraînés sans doute par une aspiration instinctive, ils s'élançaient constamment vers le point le plus élevé qu'ils pouvaient atteindre, comme s'ils voulaient se rapprocher des altitudes qui leur avaient été assignées pour demeure.

« Ils ont été mis dans une boîte à faisans. Dès le troisième jour, ils avaient la liberté de sortir de la boîte, où ils allaient rejoindre leur mère, demeurée captive, lorsqu'ils avaient besoin de se réchauffer.

« Leur nourriture consistait en œufs de fourmis, mie de pain émiété, œufs durs hachés, blé, sarrasin, millet, auxquels il faut ajouter l'herbe, les baies, les insectes qu'ils savent trouver, et surtout une substance mystérieuse qu'ils cherchent avec ardeur, en labourant la terre avec leur bec comme avec une pioche. Jeunes et vieux se livrent également à cette ardente recherche. Il m'a été impossible, malgré toute mon assiduité, de pouvoir distinguer ce qu'ils trouvent et avalent. Ce n'est pas un ver, c'est quelque chose dont ils sont très-friands et qui doit jouer un rôle important dans les fonctions gastriques. Sans doute, on pénétrerait ce mystère en ouvrant l'estomac d'un lophophore. Mais ces oiseaux valent encore de 700 à 800 francs la pièce, et il ne s'est pas trouvé de naturaliste assez curieux pour aller à la découverte.

« La mère lophophore habitait une volière voisine de celle où s'élevaient ses propres enfants, livrés aux soins d'une nourrice étrangère : un simple panneau de grillage les séparait. Quoique couvés par un autre, son cœur maternel les reconnut ; elle se tenait le plus près possible d'eux, et les appelait constamment d'une façon fort touchante. Je me laissai malheureusement attendrir, et j'ouvris la porte de communication. La mère se précipita au-devant de ses enfants ; elle les appelait, leur cherchait à manger, les attirait doucement sous son aile, faisant tout ce que doit faire une bonne et digne mère lophophore. Je m'applaudissais donc de ma résolution, mais ma joie fut de courte durée : dès le deuxième jour, le père, — père barbare et dénaturé, — se ruait sur un de ces petits déjà gros comme une caille, le tuait et le dévorait en mille coups de bec. Craignant qu'il n'imitât le bon père

qui croquait tous ses enfants, je le renfermai, lui, et la mère aussi : c'était peut-être injuste pour cette dernière, mais c'était plus sûr.

« Les quatre jeunes qui restaient se sont facilement élevés, et au commencement du mois de janvier dernier, ils avaient traversé les époques critiques et atteint leur grosseur.

« Cependant l'un d'eux mourut subitement. Cette mort m'a paru causée par un état pléthorique.

« Un autre, effrayé par un chien, s'est rué avec violence contre un barreau de fer de la volière, et s'est tué roide.

« Ce second accident m'a fourni, bien malgré moi, l'occasion de faire connaissance avec la chair du lophophore, et de juger si c'est à tort que quelques critiques l'ont déclarée médiocre. Ne voulant pas être seul juge, j'ai convoqué quelques gourmands émérites, et je leur ai soumis la question. Rôtie avec grand soin, il a été décidé que cette chair était succulente, d'un goût agréable et que le lophophore avait bien mérité de la gastronomie. J'ajouterai qu'il n'est resté que les os de la bête, ce qui prouve l'impartiale sincérité de nos juges.

« Les deux jeunes élèves qui ont survécu ont atteint leur complet développement et n'ont plus rien à redouter des dangers du premier âge. Ils sont les premiers que la France ait vus éclore et vivre.

« J'ai surtout publié ces détails, pour appeler sur le lophophore l'attention de ceux qui voudraient aussi consacrer leurs efforts à la reproduction de ce magnifique et succulent gibier.»

Malgré les difficultés de l'élevage du lophophore resplendissant, il ne faut donc pas désespérer de le voir figurer, sinon dans nos basses-cours, au moins dans tous nos jardins zoologiques.

LES TRAGOPANS — *CERIORNIS*.

Die Hornfasanen, the horned Pheasants.

Caractères. — Les tragopans ou cériornes, qu'on a aussi nommés *napauls*, *faisans cornus*, ont le corps épais; les ailes de longueur moyenne; la queue formée de dix-huit rectrices, courte et large; le bec très-court et assez faible; les tarses courts, forts, munis d'un ergot; l'œil surmonté, en arrière, d'un appendice charnu érectile, en forme de corne; la surface nue de la gorge prolongée latéralement par deux lobes charnus; l'occiput surmonté d'une sorte de huppe. Le plumage est très-abondant;

les couleurs en sont vives, les dessins très-déli-cats. La femelle a un plumage moins brillant que le mâle.

Distribution géographique. — Les tragopans habitent exclusivement l'Himalaya et les montagnes du sud de la Chine.

C'est seulement dans ces dernières années que l'on a reconnu plusieurs espèces de ce genre. Il y a quelque temps, ces oiseaux étaient des plus rares dans nos collections; aujourd'hui, on en voit deux espèces dans quelques-uns de nos jardins zoologiques.

LE TRAGOPAN SATYRE — *CERIORNIS SATYRA*.

Das Satyrhuhn, the horned Tragopan.

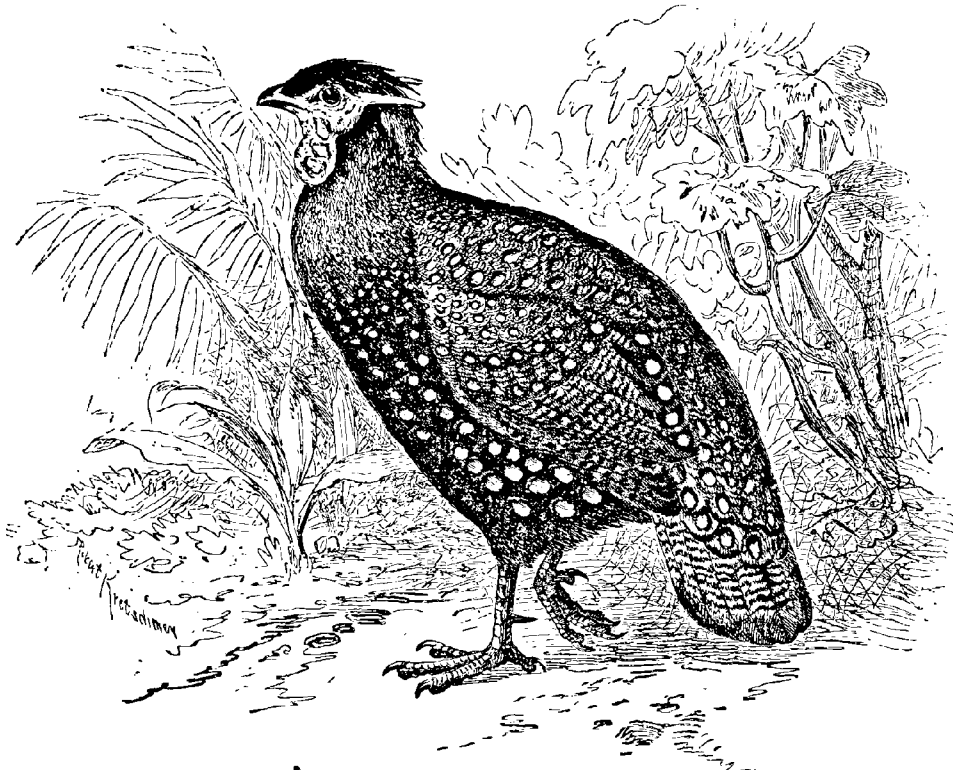
Caractères. — Le tragopan satyre (*fig. 96*) a le front, le sommet de la tête, une large bande qui se dirige de la tempe vers l'occiput, et un léger liséré, qui borde les excroissances charnues, noirs; l'occiput, la nuque, le haut du cou, le pli de l'aile d'un rouge carmin; le haut du dos, la poitrine et le ventre rouges, semés d'yeux blancs, entourés de noir; le manteau et les couvertures supérieures de la queue bruns, finement rayés de noir, toutes les plumes présentant à leur extrémité une tache en forme d'œil; quelques plumes des couvertures supérieures des ailes tachetées de rougeâtre; les rémiges d'un brun foncé, bordées et rayées de jaune sale, les rectrices noires, rayées transversalement de jaune foncé; l'œil brun foncé; le cercle circumoculaire nu, les appendices en forme de cornes, la gorge et ses appendices bleus, semés de taches jaune-orange; les pattes d'un brun jaune. Cet oiseau a environ 74 cent. de long; la longueur de l'aile est de 32 cent., celle de la queue de 30.

La femelle est brune; elle a le dos plus foncé que le ventre et parsemé de taches et de raies transversales nombreuses, noirâtres et rougeâtres, les tiges des plumes étant rayées et tachetées de blanc. Elle n'a que 66 cent. de long; la longueur de l'aile est de 28 cent., ainsi que celle de la queue.

LE TRAGOPAN MÉLANOCÉPHALE — *CERIORNIS MELANOCEPHALA*.

Der Jwar.

Caractères. — Le tragopan mélanocéphale, vulgairement *jwar*, est surtout caractérisé par son ventre noir. Le mâle a les plumes du sommet de la tête noires, à pointe rouge; la nuque,



Corbeil, Créteuil, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit

Fig. 96. Le Tragopan satyre.

le devant du cou et le pli de l'aile d'un rouge écarlate; les plumes du manteau d'un brun foncé, parcourues de raies noires très-fines, irrégulières, et parsemées de petites taches en forme d'œil, blanches, entourées de noir; les plumes de la poitrine et du ventre noires, comme hachées de rouge sombre, et pointillées de blanc; les rémiges noirâtres, rayées et tachetées de brun; les rectrices rayées de brunâtre et de noir jusque vers la pointe, qui est d'un noir uniforme; l'œil brun; le cercle circumoculaire d'un rouge vif; les cornes d'un bleu clair; la gorge pourpre en son milieu, avec des taches latérales d'un bleu clair et bordée d'un liséré couleur de chair; le bec couleur de corne foncée; les pattes rougeâtres. Cet oiseau a de 74 à 77 cent. de long, et de 96 à 99 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 29 cent., celle de la queue de 27.

Chez la femelle, le dos est mélangé de brun foncé, de brun clair et de noir; le ventre, de gris cendré brun, de noir et de blanc. Les plumes du dos sont parcourues de raies longitudinales d'un jaune pâle, se terminant en pointe; celles du ventre sont semées de taches blanches, irrégulières.

Врѣмѣ.

gulières. Elle a 63 cent. de long et 87 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 27 cent., celle de la queue de 23.

Distribution géographique. — Le tragopan satyre habite l'est de l'Himalaya, le Népal et le Sikkim; le tragopan mélanocéphale se trouve dans l'ouest de cette même chaîne, à partir du Népal. Deux autres espèces habitent la Chine.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne connaissons encore que les habitudes du tragopan mélanocéphale, et nous en sommes redevables à Moutaineer.

« Ce superbe oiseau, dit-il, se tient dans les forêts les plus sombres et les plus épaisses des hautes montagnes, fort peu au-dessous de la limite des neiges. En hiver, il descend plus bas, et vient se fixer dans les endroits les plus touffus des forêts de chênes, de noyers et de morindes, où dominent les bois et où les bambous de montagne forment entre les arbres des fourrés impénétrables. C'est là qu'on le trouve par petites compagnies de deux, trois, et jusqu'à une douzaine d'individus, qui cependant ne forment pas des réunions intimes; ils sont au contraire dispersés sur une étendue plus ou

IV — 361

moins grande de la forêt. Chaque compagnie semble revenir tous les ans au même endroit et s'y fixer, bien que le sol soit couvert de neige. Si une violente tempête ou quelque autre circonstance la force à émigrer, elle se dirige vers une vallée boisée, une petite forêt, un endroit couvert de bois peu élevés.

« En hiver, le tragopan mélanocéphale est silencieux, du moins ne l'ai-je jamais entendu crier dans cette saison, à moins qu'on ne le troublât. L'effraye-t-on, il pousse des cris plaintifs qui ressemblent au bêlement d'un jeune agneau, et qu'on peut rendre par *wae wae wae*. Pour commencer, ces sons se suivent lentement et sont parfaitement détachés l'un de l'autre; mais peu à peu ils se précipitent, se confondent, et, à ce moment, l'oiseau s'envole. Là où il n'est pas beaucoup chassé, le tragopan mélanocéphale n'est pastrès-craintif et ne se lève que quand on l'approche de trop. Il préfère se sauver en glissant, en rampant dans les buissons, et ne s'envole que pour gagner un arbre. Il crie tout le temps qu'il court et jusqu'à ce qu'il se soit caché dans le feuillage. Plusieurs trapogans sont-ils réunis, tous se mettent à crier à la fois, et se sauvent dans diverses directions, les uns courant, les autres volant. A la première alerte, ils se réfugient sur l'arbre le plus voisin; mais s'ils ont été souvent poursuivis, ils s'enfuient plus loin, et d'ordinaire en descendant la montagne. Leur vol est très-rapide; il est accompagné d'un bruissement particulier qui permet de reconnaître le tragopan mélanocéphale, même sans le voir. Dans les endroits où on le chasse fréquemment, il devient plus prudent, et finit même par surpasser en ruse tous les autres oiseaux. Dès qu'il remarque l'approche de l'homme, il crie une ou deux fois, puis il va se percher sur un arbre et se cache si bien dans le feuillage qu'on ne peut le découvrir que par hasard.

« Il passe toujours la nuit sur les arbres.

« Au printemps, quand la neige commence à fondre, les *jewars* quittent leurs quartiers d'hiver; ils se séparent et se répandent dans les endroits les plus retirés, les plus tranquilles des forêts, dans la zone des bouleaux et des rhododendrons blancs, montant jusqu'à la limite supérieure de la forêt. En avril, ils s'accouplent; c'est à ce moment qu'on rencontre le plus de mâles, probablement parce qu'ils sont en quête d'une compagne. Ils crient beaucoup, et tout le jour. Perchés sur une branche ou sur quelque tronc d'arbre renversé, ils semblent avoir moins souci d'être vus. Leur cri d'amour ressemble à celui qu'ils poussent quand on les effraye; il est plus perçant, et ne se compose que d'une syllabe, *wae*, lancée avec force, comme le bêlement d'une chèvre égarée: on l'entend à plus d'un mille de distance. »

Mountaineer ne parle pas du mode de reproduction du tragopan mélanocéphale; il dit seulement qu'après la saison des amours, chaque famille demeure en un endroit, et émigre peu à peu vers ses quartiers d'hiver, où elle n'arrive qu'en novembre, quand les forêts des montagnes sont buissonneuses.

« Le tragopan mélanocéphale se nourrit de feuilles, de bourgeons, surtout ceux des chênes, et des buis; il mange en outre des racines, des fleurs, des baies, des graines, des insectes. »

Captivité. — Autant les trapogans mènent une vie retirée, autant ils sont prudents et craintifs en liberté, autant ils sont faciles à apprivoiser. Les adultes perdent bientôt toute crainte, toute timidité, prennent la nourriture qu'on leur donne, finissent par manger dans la main de leur maître. Si on leur donne un espace convenable, ils se reproduisent même, comme cela est arrivé au Jardin zoologique de Londres. L'élevage des petits n'est pas plus difficile que celle des faisans. Nous pouvons donc espérer de faire bientôt plus ample connaissance avec ces superbes oiseaux.

LES GALLIDÉS — *GALLI*.

Die Hühner, die Kammhühner, the Fowls.

De toutes les familles de gallinacés, aucune ne nous offre plus d'intérêt que celle qui renferme la poule.

Caractères. — Les gallidés se ressemblent tellement, qu'ils forment un groupe naturel des

mieux définis. Cependant quelques espèces voisines les relient aux phasianidés. On peut assigner à cette famille, comme caractères essentiels: une partie de la tête et du devant du cou nus; une crête charnue prenant naissance à la

racine du bec et s'avancant sur le sinciput; des prolongements de même nature, mais plus flasques, sous le bec; une queue verticale, à pennes larges, disposées sur deux plans contigus, recouvertes par les sus-caudales qui s'allongent, se recourbent en faucille et retombent en arrière du corps.

Cette famille repose sur le genre suivant.

LES COQS — *GALLUS*.

Die Wildhühner, the Wild-Fowls.

Caractères. — Indépendamment des attributs qui distinguent la famille, les coqs sont encore caractérisés par un corps épais; des ailes courtes, concaves, très-arrondies; une queue moyenne, légèrement tronquée, formée de quatorze pennes; un bec moyennement long, fort, à mandibule supérieure convexe, à pointe recourbée; des tarses de la longueur du doigt médian, munis d'un éperon arqué et aigu; un plumage abondant, orné, chez toutes les espèces connues, de couleurs vives et brillantes.

Distribution géographique. — Les coqs sont originaires des Indes et de la Malaisie. Chaque espèce a une aire de dispersion qui lui est propre, et généralement très-limitée; chacune habite une certaine zone d'altitude; mais ces diverses aires de dispersion empiètent les unes sur les autres.

Mœurs, habitudes et régime. — Toutes les espèces habitent les forêts, de préférence les plus impénétrables; toutes mènent une vie très-cachée et retirée. Est-ce la cause qui fait que nous connaissons si peu leur genre de vie; ou bien, est-ce parce que les naturalistes ont trouvé que leurs habitudes rappelaient trop celles des races domestiques? Je ne saurais le dire: ce qui est certain, c'est que nous sommes bien mieux instruits des mœurs d'animaux sans importance, que nous ne le sommes de celles de ces oiseaux si utiles.

LE COQ BANKIVA — *GALLUS BANKIVA*.

Das Bankivahuhn, the Bankiva-Fowl.

Caractères. — Le coq Bankiva (*fig. 97*), ou *kasintu*, comme l'appellent les naturels, est celui qui paraît le plus être l'espèce-souche de la poule domestique. Le mâle ou *coq* est un bel oiseau; il a la tête, le cou, les longues plumes pendantes de cette dernière région d'un jaune-doré brillant; les plumes du dos d'un brun pourpre, d'un rouge brillant au milieu, bordées de brun jaune; les longues

couvertures supérieures et pendantes de la queue de même couleur que les plumes du cou; les couvertures moyennes des ailes d'un brun châtain vif; les grandes à reflet vert-noir; les plumes de la poitrine noires, à reflets vert-doré; les rémiges primaires d'un gris-noir foncé, bordées d'un liséré plus clair; les rémiges secondaires rouges sur les barbes externes; les internes noires; les plumes de la queue noires, les médianes brillantes, les autres ternes; l'œil rouge-orange; la crête rouge; le bec brunâtre; les pattes d'un noir ardoisé. Ce coq a 64 cent. de long; la longueur de l'aile est de 23 cent. et demi, celle de la queue de 38 cent.

La femelle ou *poule* est plus petite; sa queue est dirigée plus horizontalement, et chez elle la crête et les appendices rostraux ne sont qu'indiqués. Elle a les longues plumes du cou noires, bordées de blanc jaunâtre; celles du manteau tachetées de brun noir; celles du ventre isabelle; les rémiges et les rectrices d'un brun noir.

LE COQ DE STANLEY — *GALLUS STANLEYII*.

Das Dschungelhuhn, the Stanley-Fowl.

Caractères. — Le coq de Stanley ou des jungles diffère du coq Bankiva par sa poitrine brun-rougeâtre, rayée de noir foncé; et il n'a pas les couvertures des ailes brunâtres dans leur partie moyenne.

La poule diffère peu de celle de l'espèce précédente.

LE COQ DE JAVA — *GALLUS FURCATUS*.

Die Gangegar, the Javan-Fowl.

Caractères. — Le coq de Java, le *ayam-alas* ou *gangegar* des insulaires, surpasse en beauté les coqs Bankiva et de Stanley. Il a les plumes de la collerette longues, mais non pointues, d'un vert foncé à éclat métallique et entourées d'un liséré étroit d'un noir de satin; les plumes longues et étroites de l'épaule et des couvertures supérieures des ailes d'un vert-noir brillant, bordées d'une bande large d'un jaune-doré foncé, très-vif; les plumes du croupion très-longues, d'un vert-noir brillant au milieu, et bordées de jaune clair; les grandes couvertures et toutes les plumes de la face inférieure du corps d'un noir foncé, très-brillant; les rémiges primaires d'un noir brun, les secondaires brunes, bordées en dehors de jaune fauve; les plumes de la queue d'un vert métallique, à reflets superbes; l'œil

jaune-clair; les parties nues des joues rouges, bordées en dehors et en bas de jaune doré; la crête bleue à sa base, violette à sa pointe; la mandibule supérieure noire, l'inférieure jaune; les pattes d'un gris-bleuâtre clair.

La poule est plus petite; elle n'a ni crête, ni appendices gutturaux, et les joues sont couvertes de plumes. La tête et le cou sont gris-brun, les plumes du manteau vert-doré, bordées de gris brun, avec la tige rayée de jaune d'or; les grandes couvertures et les rémiges secondaires sont d'un gris foncé, brillant, moirées de jaune; les rémiges primaires sont brunâtres, les rectrices brunes, à reflets verdâtres et bordées de noir. La gorge est blanche; la poitrine et le ventre sont couleur isabelle.

Cette espèce est plus petite que la précédente.

LE COQ DE SONNERAT — *GALLUS SONNERATI*.

Das Sonneratshuhn, the Sonnerat-Fowl.

Caractères. — Le coq de Sonnerat ou *katukoli*, comme l'appellent les Indiens, diffère des autres espèces par la forme de sa collerette. Les plumes en sont longues, étroites, mais arrondies et non pointues à leur extrémité; leur tige s'élargit, forme un disque corné, puis s'amincit pour s'élargir de nouveau. Les barbes en sont gris-foncé, les tiges et leur première dilatation d'un blanc brillant, la dilatation terminale est d'un jaune-roux vif. Il a les plumes longues et étroites du dos d'un brun noir, semées de taches plus claires; les petites couvertures des ailes dépourvues de barbes, et d'un brun-châtain brillant sur les tiges qui sont aplaties; les plumes du croupion grises, à tiges et à liséré plus clairs; les plus externes rouges, à tige et à liséré jaunes; les rémiges d'un gris sale, à tige et liséré plus clairs; les couvertures supérieures de la queue d'un vert foncé, brillant; les plumes de la face inférieure du corps d'un gris noir; celles des flancs jaunes ou brun-rouge sur le milieu et les bords; l'œil jaune-brun clair; la crête rouge; le bec jaunâtre; les pattes d'un jaune clair. Ce coq a 66 cent. de long; la longueur de l'aile est de 26 cent., celle de la queue de 41.

La poule a le dos d'un brun foncé assez uniforme, les lisérés et les raies foncées des plumes y étant très-peu visibles; la gorge blanche; les plumes du ventre et de la poitrine d'un gris-jaunâtre clair, bordées de noir; les rémiges pri-

maires, d'un brun foncé; les secondaires rayées de brun et de noir; les rectrices d'un brun-noir, ponctuées et moirées de brun foncé.

Distribution géographique des coqs. — Les espèces sauvages de coqs habitent les Indes et la Malaisie. Sur le continent indien, vivent le coq Bankiva et le coq de Sonnerat; à Java, le coq Bankiva et celui qui porte le nom de la localité; le coq Stanley semble être limité à Ceylan. Le coq Bankiva est rare dans l'Inde centrale; il se montre en nombre, par contre, dans l'est et dans les collines du nord. Son aire de dispersion s'étend, au nord, jusque vers la frontière sud du Cachemire; à l'ouest, jusqu'aux montagnes de Rhat; à l'est, jusqu'au sud-ouest de la Chine; au sud, jusqu'à Java. Il est commun dans l'Assam, le Silhet, le Burmah, la presqu'île de Malacca, les îles de la Sonde; mais, dans le sud, il présente de grandes variations; peut-être y découvrira-t-on une nouvelle espèce.

Le coq de Java appartient au sud; on ne le trouve qu'à Java et à Sumatra, peut-être existe-t-il aussi à Bornéo.

Mœurs, habitudes et régime des coqs. — Toutes ces espèces habitent les fourrés de bambous des montagnes, sans éviter cependant les forêts clair-semées, ni même les plaines. Le coq Bankiva se tient principalement dans les hautes forêts; toutefois il descend souvent jusqu'au voisinage des plantations de café, mais il est rare de le rencontrer au-dessous de 1,000 mètres d'altitude. Le coq de Java se tient plutôt dans les forêts d'alang-alang et dans les taillis, au-dessous de 1,000 mètres d'altitude. D'après Tennent, le coq de Stanley se trouve partout à Ceylan; il est commun surtout dans la zone la plus élevée des montagnes, et semble par conséquent préférer les hauteurs à la plaine. Il n'est pas toujours facile d'observer les mœurs des coqs sauvages. Là où ils sont nombreux, la forêt offre au chasseur, comme au naturaliste, des obstacles souvent insurmontables. C'est aux Indes que l'étude de leurs mœurs en liberté semble pouvoir se faire facilement, tandis qu'à Java ce serait souvent presque impossible. D'après Jerdon, le voyageur qui traverse les forêts rencontre souvent des coqs sauvages, qui se tiennent au voisinage des chemins, où ils trouvent une nourriture abondante dans les excréments des chevaux et des bestiaux. Les chiens qui battent les environs des routes, en font assez fréquemment lever. On les voit aussi dans les champs situés à proximité des forêts. Enfin, on peut

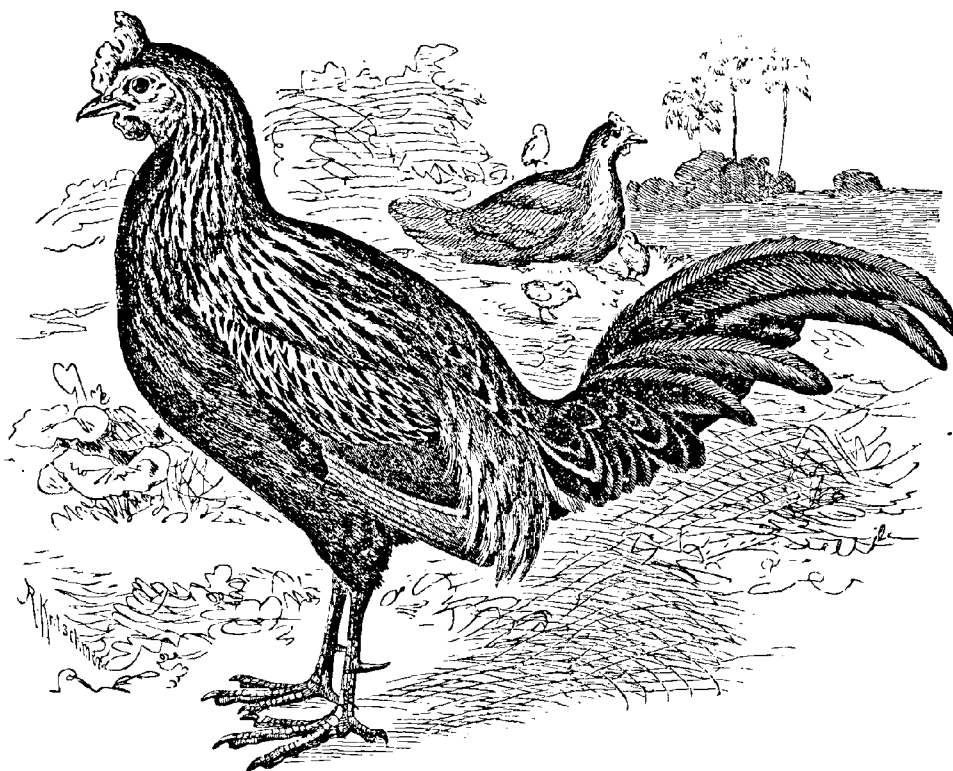


Fig. 97. Le Coq bankiva.

encore les observer quand on les chasse. Jerdon, malgré toutes les nombreuses occasions qu'il a eues d'étudier les mœurs de ces oiseaux, se borne à en dire ce que nous venons de rapporter. Les autres naturalistes qui ont exploré les Indes imitent son silence. C'est à Bernstein que nous devons le plus de détails sur leur compte. « Les deux coqs sauvages qui vivent à Java, dit-il, sont très-craintifs, et par conséquent difficiles à observer en liberté. Il en est surtout ainsi pour le coq de Java, qui habite des fourrés impénétrables, où il échappe aux regards. Au moindre bruit qui lui est suspect, il s'y réfugie, sans s'envoler, mais en courant entre les touffes d'alang-alang. Cet oiseau, s'il ne trahissait pas sa présence par son cri, passerait complètement inaperçu. Toutefois, si on l'entend fréquemment, on l'aperçoit rarement. C'est le matin qu'on y réussit le mieux. A ce moment, l'oiseau, se croyant le plus en sûreté, quitte les fourrés et va chercher dans des endroits découverts les graines, les bourgeons, les insectes dont il se nourrit. On le voit souvent en quête de termites, dont il est très-friand. »

D'autres auteurs disent que les coqs sauva-

ges ont tout à fait les mœurs des coqs domestiques, mais ils sont obligés d'avouer qu'ils en diffèrent déjà par leurs cris. D'après Tennent, le cri du coq de Stanley pourrait se rendre par : *george-joye* ; celui du coq de Java est, dit Bernstein, dissyllabique et rauque : *kukruu*, *kukru*. Celui du coq de Sonnerat diffère beaucoup de celui du coq Bankiva, comme Jerdon le fait remarquer expressément ; c'est un cri très-singulier, saccadé, un chant de coq interrompu, lancé d'une façon impossible à décrire. Tous ces coqs sauvages contribuent beaucoup à l'animation de la forêt. « Il est très-amusant, dit de Moekern, d'entendre de grand matin les cris de tous ces coqs, de voir leur démarche majestueuse, leurs combats ; tandis que les poules et leurs poussins courent au milieu des buissons. »

Tennent célèbre aussi le lever du jour dans les forêts des montagnes de Ceylan, lorsque retentissent les cris du coq de Stanley. Tous les coqs sauvages sont aussi querelleurs, sinon plus, que leurs descendants ; aussi les indigènes les tiennent souvent en captivité, car ils ont appris par expérience que les coqs domestiques peuvent bien être plus forts qu'eux, mais qu'ils ne

sont, tant s'en faut, ni aussi agiles ni aussi courageux.

Nous possédons quelques renseignements sur le mode de reproduction de ces oiseaux en liberté. « La poule Bankiva, dit Jerdon, pond, en juin ou juillet, suivant les localités, de huit à douze œufs d'un blanc de lait; elle les dépose sous un buisson, sous des bambous; elle creuse légèrement le sol, et y rassemble quelques feuilles sèches, quelques herbés, de manière à en faire un nid très-grossier. La poule de Sonnerat pond, un peu plus tard, de sept à dix œufs. » Bernstein a trouvé un nid de la poule de Java. « Il était dans une légère dépression du sol, au milieu d'une haute touffe d'alang-alang, et n'était formé que de feuilles sèches et de tiges de cette graminée. Il renfermait quatre œufs d'un blanc jaunâtre, dont l'incubation était déjà assez avancée. » Le coq ne s'inquiète nullement de sa progéniture; mais la poule lui témoigne autant de tendresse que le fait la poule domestique. Jerdon affirme que des métis de ces diverses espèces ne sont pas rares; il tend donc à fortifier cette opinion: que beaucoup de coqs sauvages, décrits comme autant d'espèces, ne sont que des métis de ces quatre espèces principales.

Chasse. — On chasse peu les coqs sauvages, leur chair n'étant pas très-bonne. Elle diffère de celle des races domestiques par sa couleur noire; les muscles des cuisses seuls sont blancs. Par contre, Jerdon assure que la chair des jeunes poulets a un goût sauvage excellent. Cet auteur décrit la chasse de ces oiseaux comme étant fort divertissante, et il la dit très-fructueuse, là où des jungles alternent avec des champs cultivés.

Captivité. — Les coqs et les poules sauvages s'apprivoisent facilement, mais pas aussi rapidement qu'on pourrait le supposer. Le coq Bankiva est celui qui se prive le mieux; le coq de Sonnerat est déjà plus difficile à apprivoiser, bien qu'on l'ait fait reproduire plusieurs fois en captivité, aux Indes et en Europe, et qu'on ait même obtenu des métis par le croisement de cette espèce et de la poule domestique; le coq de Java donne le plus de peines. « Pris vieux, dit Bernstein, il ne s'apprivoise jamais, et même quand on fait couver les œufs par des poules domestiques, les jeunes, à peine grands, profitent de la première occasion pour s'échapper. Je ne puis, d'après ma propre expérience, dire si cet oiseau se reproduit en captivité, ni s'il se croise avec la poule domestique. » Jusqu'à présent, le coq de Java, à ma connaissance du

moins, ne s'est pas encore reproduit en Europe, malgré toutes les tentatives qu'on a faites.

LE COQ DOMESTIQUE — *GALLUS DOMESTICUS*.

Das Haushuhn, the domestic Fowl.

Le coq domestique (*fig. 98*) n'a pas d'attributs propres, il y a plutôt chez lui promiscuité de caractères, si l'on peut ainsi dire. Et cependant, quoique mal défini, il n'est personne qui ne le connaisse et qui ne puisse le distinguer à première vue.

Caractères. — Ce qu'on peut dire d'une manière générale de ses formes, c'est qu'il a le plus ordinairement la crête simple, ample, dentelée, droite ou légèrement tombante; le bec fin, les barbillons bien développés, les tarses de moyenne longueur et minces; la poitrine un peu étroite.

Le plumage, tant celui du coq que celui de la poule, n'a rien de bien déterminé; il varie à l'infini et prend toutes les nuances; mais il est bien plus éclatant et plus riche en couleurs chez le coq que chez la poule. Il en est de même pour la taille: on trouve des coqs et des poules domestiques de dimensions très-différentes selon les lieux et les climats.

Origine. — Ce nous sera toujours un problème de savoir comment l'homme est parvenu à se faire des esclaves des coqs et des poules sauvages, si amoureux de leur liberté. Aucun document historique, aucune légende ne nous indique l'époque de leur domestication. Les récits les plus anciens parlent du coq domestique comme d'un oiseau très-connu et nullement surprenant. Des Indes, il s'est probablement répandu dans toutes les parties de l'hémisphère oriental. Les premiers navigateurs qui ont abordé aux îles de l'Océan Pacifique l'y ont trouvé. En Amérique, il n'a été introduit que dans les temps historiques. Chose importante à noter, il n'a jamais repassé à l'état sauvage. On a essayé d'en peupler des forêts, et toutes les tentatives ont échoué. Dans les villages des steppes de l'Afrique centrale, dans les huttes isolées au milieu des forêts, les coqs et les poules domestiques vivent en grand nombre presque sans recevoir de soins de la part de l'homme. Ils doivent chercher leur nourriture eux-mêmes; les poules pondent et couvent dans le buisson qui leur convient le mieux, souvent assez loin de la demeure de leur maître; elles passent la nuit dans la forêt, perchées sur des arbres; mais nulle part je ne les ai vues à l'état sau-

vage; toujours et en tous lieux, elles reviennent dans l'habitation de l'homme. Le coq domestique se soumet admirablement aux circonstances les plus diverses; il garde toutes ses habitudes dans des climats qui paraissent on ne peut plus défavorables, et ce n'est que dans les très-hautes montagnes et dans l'extrême Nord que sa fécondité diminue. Mais il se rencontre partout où l'homme est établi, et partout il s'est complètement domestiqué.

Mœurs, habitudes et régime. — La vie du coq et de la poule domestiques est trop connue pour que nous en fassions l'histoire complète: nous nous bornerons à emprunter à Lenz la peinture qu'il a faite des mœurs du coq, et à Scheitlin ce qu'il dit de la poule.

« Un coq, beau, fier, courageux, est de tous les oiseaux le plus intéressant, dit Lenz. Il porte haut sa tête couronnée; ses yeux étincelants se portent de tous côtés avec assurance; aucun danger ne l'effraye, il sait toujours y faire face. Malheur au rival qui ose se mêler à ses poules; malheur à l'homme qui ose, en sa présence, enlever une de ses favorites! Toutes ses pensées, il les exprime par divers sons, par divers gestes. A-t-il rencontré quelque grain, on l'entend appeler ses compagnes; il partage avec elles toutes ses trouvailles. Parfois on le voit dans un coin, occupé à construire un nid pour la poule qu'il préfère entre toutes les autres. Il marche à la tête de sa bande, dont il est le guide et le protecteur. S'il est dans la campagne, et qu'il entende le gloussement joyeux d'une poule annonçant qu'un œuf vient d'être pondu, il accourt aussitôt, salue la pondeuse par quelques regards pleins de tendresse, répond à son cri joyeux, puis revient en toute hâte reprendre sa place à la tête des siens. Le moindre changement de température, il le pressent et l'annonce par son cri. C'est par son chant qu'il annonce aussi l'approche du jour, qu'il appelle le laboureur à la reprise de sa tâche quotidienne. Il s'envole sur un mur ou sur un toit, il bat fortement des ailes, il chante, et semble dire: « Ici je suis maître et seigneur; qui ose me le contester? » L'a-t-on chassé, vient-il d'échapper à un danger, il chante encore de toutes ses forces, il insulte l'ennemi dont il ne peut se venger autrement; ses allures majestueuses se manifestent surtout lorsque, de bon matin, fatigué d'un long repos, il quitte le poulailler, et salue joyeusement les poules qui le suivent. Mais il paraît encore plus beau, encore plus fier, quand le cri de quelque mâle inconnu vient frapper son oreille.

Il écoute, il lève la tête d'un air audacieux, il bat des ailes, et provoque l'adversaire au combat par ses chants. Aperçoit-il l'ennemi, il s'avance courageusement, se précipite sur lui avec fureur. Les deux combattants sont en face l'un de l'autre; les plumes du cou sont hérissées, et forment comme un bouclier; les yeux étincellent; chacun cherche à mettre sous lui son adversaire en sautant fortement. Chacun tente de s'emparer du poste le plus élevé, pour combattre de là avec l'avantage de la position. La bataille dure longtemps; mais bientôt la fatigue arrive, et avec elle un moment de trêve. La tête penchée, prêts à l'attaque et à la riposte, frappant la terre du bec, ils restent toujours en face l'un de l'autre. L'un d'eux pousse un cri d'une voix tremblotante; il est encore hors d'haleine; l'autre fond sur lui de nouveau. Ils se frappent avec une nouvelle ardeur; mais, à la fin, les ailes et les pattes refusant d'agir par lassitude, ils ont recours à une dernière arme, la plus terrible. Ils ne sautent plus l'un sur l'autre; mais les coups de bec se succèdent avec rapidité, et le sang coule de plus d'une blessure. Enfin l'ennemi perd courage; il hésite, il recule, il reçoit encore un coup vigoureux; la bataille est décidée. Il fuit, les plumes de la nuque hérissées, les ailes levées, la queue pendante; il se tapit dans un coin, il glousse comme une poule; il cherche à implorer la pitié du vainqueur. Mais celui-ci ne se laisse pas toucher; il reprend haleine, bat des ailes, chante, puis se met à la poursuite de son rival, qui ne se défend plus, heureux quand il ne trouve pas la mort sous ses coups! »

« Les hommes, dit Buffon (1), qui tirent parti de tout pour leur amusement, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible que la nature a établie entre un coq et un coq; ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peuples polis, et en même temps des moyens de développer ou d'entretenir dans les âmes cette précieuse férocité, qui est, dit on, le germe de l'héroïsme. On a vu, on voit encore tous les jours, dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois, se diviser en deux partis, chacun des partis s'échauffer pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées à l'intérêt d'un si beau

(1) Buffon, *Histoire naturelle des oiseaux*, tome II, page 71, édition in-4°.

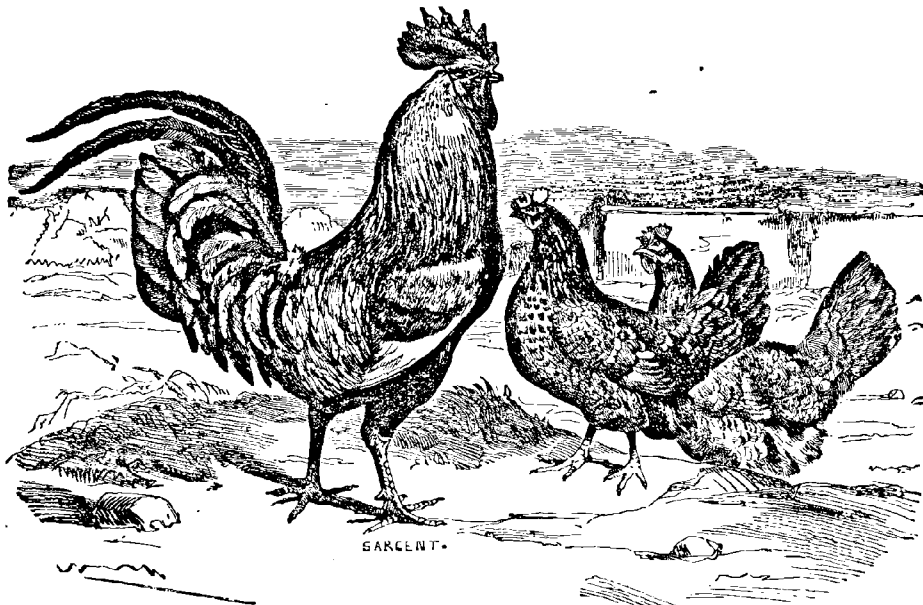
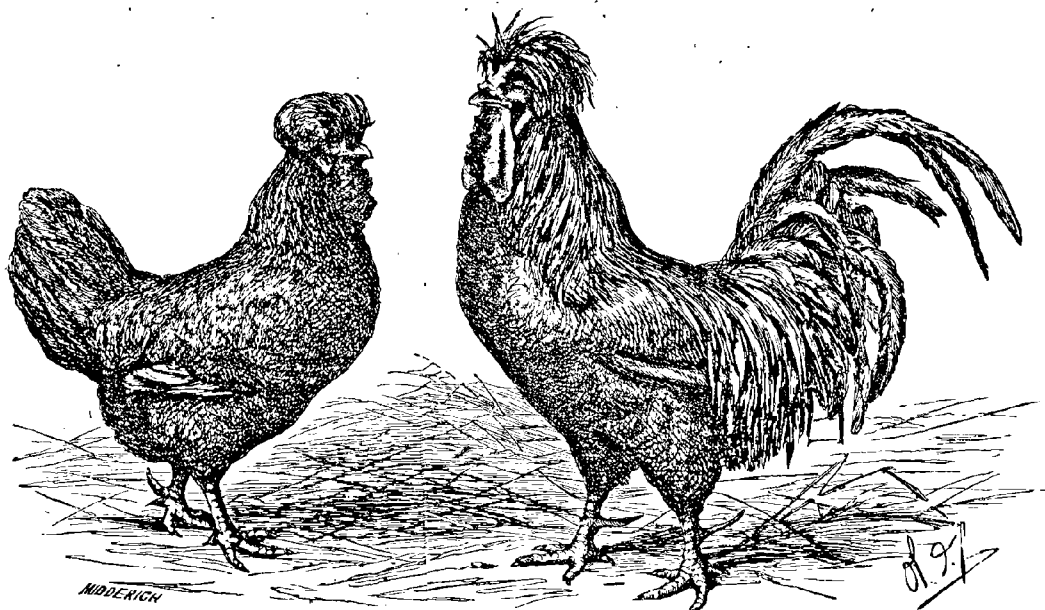


Fig. 98. Le Coq domestique (coq et poules).

spectacle, et le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur renverser la fortune de plusieurs familles. C'était autrefois la folie des Rhodiens, des Tongriens, de ceux de Pergame. C'est aujourd'hui celle des Chinois, des habitants des Philippines, de Java, de l'Isthme de l'Amérique et de quelques autres nations des deux continents. » Ajoutons que ce fut aussi, et que c'est encore dans quelques localités celle des Anglais, des Allemands et des Belges; mais ce frivole et barbare amusement, hâtons-nous de le dire, tend à disparaître en Europe.

Scheitlin a décrit la poule, et avec autant d'amour que Lenz le coq. « La poule est loin d'être aussi intelligente, aussi rusée que le coq; mais elle l'est assez pour accomplir dignement ses devoirs de bonne mère. Très-rarement, soit de jour, soit de nuit, elle fait entendre sa voix; mais quand elle a pondu un œuf, elle l'annonce aux habitants du lieu, tout comme le coq proclame ses victoires. Lui prend-on son œuf, elle en pond un autre, et cela chaque fois, espérant toujours qu'on ne les lui dérobera point. Les lui laisse-t-on, elle commence à couver. Son rôle, en effet, n'est pas de pourvoir nos tables d'œufs, mais bien d'élever sa progéniture, en obéissant à sa nature de mère. Le coq ne s'inquiète nullement des petits; il les abandonne entièrement à la poule; et il le peut, car celle-ci les soigne avec le plus grand dévouement; aussi est-elle

devenue le type et le symbole de l'amour maternel. Comme elle fouille le sol, comme elle crie avec tendresse, comme elle coupe les vers, les épis, les grains et les met devant le bec de ses petits; comme elle se montre soigneuse, comme elle demeure toujours au milieu d'eux, comme elle les avertit quand un danger menace, quand un oiseau de proie paraît dans les airs! Les poussins comprennent parfaitement la voix de leur mère; ils accourent, se cachent sous ses ailes, qui leur servent de bouclier, sur lequel vient frapper inutilement le bec du rapace. Comme elle est inquiète, quand un d'eux a été enlevé! Elle les défend contre l'homme et contre les chiens. Tous les poussins la connaissent, et elle les connaît tous. Quand plusieurs poules sont réunies, si l'une appelle, ce sont ses poussins seuls qui arrivent. Des poussins sont-ils mêlés, deux poules font-elles entendre leur cri d'appel d'un point différent, aussitôt les poussins se séparent, et vont rejoindre chacun leur mère. On a vu deux poules se défendre courageusement contre une marte, succomber, il est vrai, à la lutte, mais après avoir crevé les yeux à leur agresseur. Celui-ci avait reçu de tels coups de bec, qu'il put à peine se traîner encore quelques pas. Que ne peut l'amour maternel! Voyez cette poule à laquelle on a fait couver des œufs de canard; les canetons qui viennent d'éclore, confiants en leurs forces, gagnent l'eau



Corheil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillières et Fils, édit.

Fig. 99. La Poule et le Coq de la race de Crève-cœur.

et y entrent hardiment. La poule, étonnée et craignant pour ses petits adoptifs, dont elle ne connaît pas les aptitudes, court anxieuse le long du bord en prodiguant ses cris d'appel. Les canetons sont trop bien dans ce milieu naturel, pour céder à leur mère d'adoption, dans laquelle ils ne reconnaissent qu'une marâtre. Celle-ci, cependant, s'aperçoit bientôt qu'ils sortent de l'eau sans que rien de fâcheux leur soit arrivé. Comment cela a-t-il pu se faire? Elle ne le sait; mais peu à peu elle se rassure et se borne, en les attendant, à les surveiller de la rive.»

RACES DOMESTIQUES.

Hausracen, domestic Races.

Il est incontestable que les diverses espèces de coqs sauvages se croisent entre elles; il est également avéré que la poule domestique s'accouple facilement avec d'autres gallinacés; ces deux faits prouvent suffisamment que toutes les races gallines connues ne descendent pas d'une seule espèce-souche, mais ont des origines diverses. Dans le cours des temps, ces diverses races ont acquis une certaine indépendance, et ainsi s'est produite la grande variété de formes que nous admirons maintenant dans nos basses-cours. Cette hypothèse était au moins vraisemblable, nous devons nous en contenter pour expliquer ces variations, puisque nous manquons complètement à ce sujet de données fournies par l'observation.

BREHM.

En parlant ici des races gallines, notre intention n'est pas de les décrire toutes, mais de choisir parmi elles et parmi leurs variétés, les plus utiles et les plus intéressantes, que nous distribuons, eu égard à l'importance dont elles sont pour nous, en deux groupes artificiels. Dans l'un nous rangerons les races qui fournissent le plus à l'alimentation; dans l'autre, celles qui, tout en donnant des produits, sont cependant conservées et multipliées plutôt dans un but d'agrément, et nous prendrons, en partie, pour guide ce qu'a écrit M. Jacque, sur cette matière (1).

1° Races de produit.

RACE DE CRÈVE-CŒUR.

Cette race (*fig. 99*), l'une des plus répandues dans l'ouest de la France, est, dit-on, d'origine normande ou picarde. Ses qualités la mettent au premier rang parmi les volailles; et, par le fait, « elle est une manière de type à viande, » comme le dit M. Gayot.

Caractères. — Elle a le corps volumineux, carrément établi, court, large, bien posé sur des pattes solides; le dos presque horizontal; la poitrine, les membres bien développés; la tête grosse et quatre doigts aux pattes.

Le coq a une crête variable (*fig. 100*), mais toujours formée de deux cornes, tantôt parallèles,

(1) Ch. Jacque, *le Poulailleur*. Paris.

droites, charnues ; tantôt réunies à la base, légèrement accidentées, pointues, et s'écartant à leur sommet ; tantôt affectant cette dernière disposition, mais ayant quelques dentelures sur le bord



Fig. 100. Crête du coq crève-cœur sous ses différentes formes.

interne ; une huppe très-fournie, très-volumineuse, retombant tout autour de la tête, avec quelques plumes du sommet dirigées en l'air ; des favoris très-épais ; des barbillons pendants, charnus, longs de 7 à 10 cent., séparés par un épais faisceau de plumes qui les dépasse inférieurement ; des oreillons blanchâtres, presque cachés sous les plumes des favoris et de la huppe.

Son plumage est entièrement noir, lustré de reflets bronzés, bleuâtres et verdâtres à la collerette, au dos, aux ailes, au croupion et aux sus-caudales. Le reste est d'un noir mat, à l'exception des plumes de l'abdomen, qui sont d'un noir brun. La huppe prend ordinairement du blanc aux plumes postérieures, après la deuxième ou troisième mue. Beaucoup de sujets ont la collerette, le bas du dos et les scapulaires couleur paille.

Les plumes du camail, de la huppe, des reins, de la queue, sont extrêmement longues et touffues ; elles forment avec celles des autres parties du corps un plumage plus étoffé et plus abondant que dans aucune autre race.

À l'âge adulte, le coq pèse de 3 kilog. et demi à 4 kilogrammes.

La poule, par sa forme générale et par sa corpulence, a quelques rapports avec la poule de Cochinchine. Son poids moyen est de 3 kilogrammes et on en trouve qui, à l'âge de deux ans, en pèsent jusqu'à 4. Sa huppe offre des dimensions très-variables. Elle est composée de plumes tantôt assez courtes, retombant peu et laissant les yeux à découvert, tantôt longues et formant une coiffure si abondante que la tête disparaît presque entièrement et que les yeux ne découvrent que ce qui est à terre. Ses favoris sont épais ; sa cravate est longue, pendante, forte, plus grosse du bas que du haut ; ses barbillons sont très-pe-

tit ; et ses oreillons petits, blanchâtres, cachés sous la huppe et les favoris.

Son plumage est entièrement noir, à l'exception de la huppe qui, noire la première année, blanchit un peu après la première mue et de plus en plus dans les mues successives.

On trouve des variétés à plumage gris (coq et poule) ; d'autres à plumage blanc. Les variétés grises sont rares, et les blanches le sont davantage.

Qualités et défauts. — « Cette admirable race, dit M. Jacque, produit certainement les plus excellentes volailles qui paraissent sur les marchés de France. Ses os sont encore plus légers que ceux de la race de Houdan ; sa chair, plus fine, plus courte, plus blanche, prend plus facilement la graisse. Les poulets sont d'une précocité inouïe, puisqu'ils peuvent être mis à l'engraissement dès qu'ils ont atteint deux mois et demi ou trois mois, et être mangés quinze jours après. À cinq mois, une volaille de cette race est presque complète comme taille, poids et qualité. La poularde de cinq à six mois atteint le poids de 3 kilogrammes ; le poulet de six mois, engraisé, va jusqu'à 3 kilogrammes 1/2 et même 4 kilogrammes 1/2.

« C'est la race de Crève-cœur qui donne les poulardes et les poulets fins vendus sur le marché de Paris. Ceux de la race de Houdan, quoique d'une qualité supérieure, ne viennent qu'après. Le crève-cœur est la première race de France pour la délicatesse de la chair, la facilité à engraisser, la précocité, et je crois que c'est aussi la première du monde à ces divers points de vue.

« C'est peut-être la race la mieux éprouvée maintenant pour les croisements, et toutes les expériences ont amené la certitude que, croisée avec le cochinchine pur, ou avec le produit issu du crève-cœur pur et du cochinchine pur, elle donne des sujets rustiques, d'un beau volume et d'un goût très-délicat. »

De la race de Crève-cœur sont issues plusieurs variétés estimées, parmi lesquelles nous signalerons les deux suivantes :

VARIÉTÉ DE MEBLÉREAU.

Caractères. — Cette variété a les plus grands rapports avec le crève-cœur, mais la touffe de plumes qui forme cravate sur le devant du cou est petite ou nulle.

Qualités et défauts. — Elle fournit généralement ces poulets de proportions inférieures,

que l'on trouve en abondance sur les marchés de la Normandie; cependant, quand elle est bien cultivée, elle produit d'aussi grosses volailles que le crève-cœur, dont elle a, du reste, les autres qualités.

VARIÉTÉ DE CAUX.

Caractères. — C'est par le mélange des crève-cœurs et des fléchois qu'a été obtenue cette variété, que quelques auteurs élèvent au rang de race. Ses caractères extérieurs participent de deux souches; mais tantôt ils se rapprochent plus de ceux de la race de Crève-cœur, tantôt de ceux de la race fléchoise. Elle a une demi-huppe plus ou moins garnie de plumes qui se rejettent sur l'occiput. Son bec est plus ou moins incliné et sa forme tient de l'une et de l'autre race-mère. Sa crête est composée de petites excroissances rondes, variant beaucoup dans leur assemblage: généralement, elle est moins grande que celle de Crève-cœur, quelquefois elle ressemble à celle des coqs fléchois. Ses barbillons sont ronds et de moyenne longueur. Quant à la conformation du corps, certains individus de la variété de Caux pourraient être pris pour des crève-cœurs mal coiffés, parce qu'ils ont les pattes courtes, le corps plus allongé et sont pourvus de la jugulaire et de la mouche; d'autres, pour des fléchois, parce qu'ils sont montés sur de hautes jambes, et que la crête même les rapproche de ceux-ci.

« Le plumage de la race de Caux, dit M. Le-trone, est noir, avec des reflets verts et violets. Le poids du coq est de 3 kilogrammes; sa chair est excellente, fine, bonne à l'engraissement. La poule de Caux ne couve pas; elle pond médiocrement et ses œufs sont gros. Cette volaille a le caractère sauvage. Le chant du coq est sonore et prolongé.

« Tel amateur qui voudra se procurer la poule de Caux, l'obtiendra sans beaucoup de frais et par un premier croisement fait chez lui, en réunissant dans un parc soit le coq de Crève-cœur et la poule de la Flèche, soit le coq fléchois et la poule de Crève-cœur, indifféremment.»

RACE DE HOUDAN.

Die Houdanrace, the Houdan-Race.

Caractères. — Cette race, qui tire son nom de la localité où son élevage et sa vente se font sur une grande échelle (1), paraît avoir été obtenue

(1) Houdan est un chef-lieu de canton du département de Seine-et-Oise, à 24 kil. S. de Mantes.

par des croisements entre les races crève-cœur et Dorking. Elle a des rapports avec la première par la conformation du bec, de la crête, du barbillion, de la huppe, des joues, etc.; elle porte comme le dorking un doigt de plus que les autres races, c'est-à-dire cinq; mais elle se distingue de l'une et de l'autre par des caractères propres.

Le coq (fig. 101) a une crête cornue à trois



Fig. 101. Le Coq de la race de Houdan.

rangs, transversale dans le sens du bec, comme on la rencontre quelquefois chez le crève-cœur: des barbillons longs de 4 à 6 cent., séparés par une mouche de petites plumes, reliés à la crête par les parties charnues des joues, entourant les coins du bec de bonrelets saillants et l'œil d'une paupière nue; des oreillons courts et cachés par les favoris; une demi-huppe dirigée en arrière et sur les côtés; des joues nues, entourées de favoris formés de plumes courtes, retroussées et pointues; un bec fort et un peu crochu, incliné sur la cravate, à coins fortement renversés; l'iris jaune-aurore.

L'ensemble de ces caractères donne à sa tête (fig. 102) une physionomie des plus singulières. Son plumage est caillouté ou papilloté noir, blanc et jaune-paille. Il a les plumes des ailes noires, vertes et blanches; celles de la queue noires et d'un vert émeraude bordé de blanc, celles de la poitrine d'un brun noir, avec des taches noires et

blanches aux extrémités; celles du dos cailloutées par un mélange de plusieurs couleurs; l'abdomen d'un gris pâle; les plumes de la huppe étoilées et de toutes nuances.

Son poids ordinaire à l'âge adulte est de



Fig. 102. Tête de coq de Houdan.

2 kilogr. 1/2 à 3 kilogr., et sa longueur, de la naissance du cou à l'extrémité du croupion, est de 50 à 55 cent.

La poule (fig. 103) a presque le volume et le

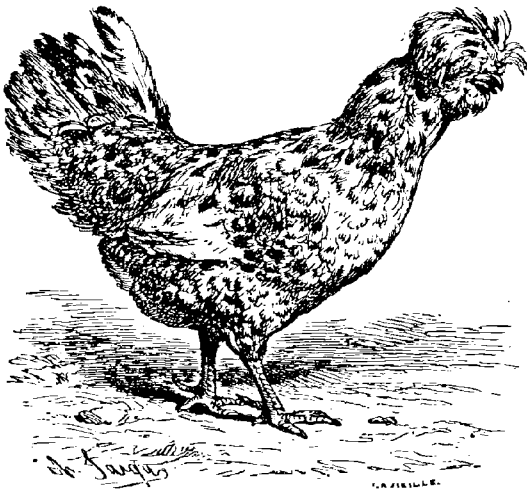


Fig. 163. La Poule de Houdan.

poids du coq et a cinq doigts comme lui. Sa crête, ses oreillons, ses barbillons sont rudimentaires; ses favoris sont petits; quelquefois sa huppe, formée de plumes larges, arrondies, superposées, est très-développée, et enveloppe complètement la tête (fig. 104) au point d'empêcher la poule de voir en face et par côté; d'autres fois elle est peu volumineuse et composée de plumes assez ébouriffées, à pointes aiguës et recourbées. L'une ou l'autre de ces deux formes caractérise également la race.

Son plumage entier est mêlé assez irréguliè-

rement de plumes tantôt noires, tantôt blanches, et tantôt noires et blanches par parties, quelquefois noires au commencement et blanches au bout, et *vice versa*, mais présentant gé-



Fig. 104. Tête de poule de Houdan.

néralement sur le dos, les épaules, les côtés de la poitrine et les sus-caudales, des taches plus tranchées, moins mêlées qu'aux cuisses, au ventre et à la huppe. Les rémiges et les rectrices sont également mêlées de plumes noires ou tachetées.

Qualités et défauts. — « Le houdan, dit M. Jacque, est une des plus belles races, et rien n'est plus riche que l'aspect d'une basse-cour composée de houdans; mais ses qualités dépassent de beaucoup sa beauté. Outre la légèreté de ses os, le volume et la finesse de sa chair, elle est d'une précocité et d'une fécondité admirables. Les poulets poussent en quatre mois, et n'ont pas besoin d'être chaponnés pour prendre parfaitement la graisse et acquérir un très-beau volume.

« La poule donne de magnifiques poulardes, et c'est, entre toutes les espèces, celle dont le poids est le plus rapproché de celui du coq. Elle est rustique et s'élève plus facilement que toutes les autres poules indigènes; elle est aussi moins coureuse, moins pillarde que la plupart d'entre elles. Les pontes sont précoces et abondantes; les œufs, d'un beau blanc et d'un volume considérable. Les poulettes pondent dès le mois de janvier.

« C'est une couveuse médiocre, comme toutes les poules dont les pontes sont abondantes et prolongées; mais cependant elle couve raisonnablement, et mène bien les poulets.»

Le coq est d'un caractère doux, son chant

tient de celui du dorking et du crève-cœur. Sa phrase musicale est bien accentuée, mais sa tonalité, sourde et quelquefois chevrotante, reste dans le médium du chant ordinaire des coqs dont il relève.

RACE DE LA FLÈCHE.

Par son port élevé, sa démarche fière et hardie, cette race rappelle beaucoup celle de Bréda, et surtout la race espagnole, dont M. Jacque la croit issue par suite de croisements avec le crève-cœur. D'autres éleveurs pencheraient plutôt à la regarder comme descendant du bréda, avec lequel elle a d'ailleurs une certaine ressemblance.

Caractères. — Le coq (*fig. 105*) a un petit épi



Fig. 105. Le Coq de la race de la Flèche

de plumes tantôt courtes et droites, tantôt un peu plus longues et retombantes, placé sur le front en arrière de la crête. Celle-ci, longue de 3 à 5 cent., est transversale, double, en forme de cornes infléchies en avant, réunies à leurs bases, écartées au sommet, tantôt unies et pointues, tantôt accompagnées à l'intérieur de quelques ramifications. Un petit crébillon double, qui sort de la partie supérieure des narines, est placé en avant de plus d'un centimètre de la crête proprement dite. Ses barbillons sont pendants et très-allongés; ses oreillons très-grands,

occupant un large espace, se repliant sous le cou, et d'un beau blanc mat, surtout à l'époque des amours; ses narines, très-ouvertes et d'une forme toute particulière. Par leur ensemble ces caractères donnent à la tête du coq de la Flèche (*fig. 106*) une physionomie qui lui est pro-



Fig. 106. Tête de coq de la Flèche.

pre et qui est déterminée surtout par le monticule saillant que forment ses narines, surmontées d'un crébillon; son plumage est entièrement noir, à l'exception de quelques petites plumes blanches qu'on aperçoit quelquefois dans l'épi qui surmonte la tête. Les plumes du cou, longues, fines et fournies, sont à reflets verts et violets, ainsi que les plumes du plastron, les sus-alaires, les sus-caudales, les rémiges, les rectrices; celles des cuisses sont noires, et celles de l'abdomen et des flancs d'un noir grisâtre.

Son poids, à l'âge adulte, est de 3 kilogr. 1/2 à 4 kilogr., et son corps, de la naissance du cou à l'extrémité du croupion, mesure 28 centimètres.

La poule (*fig. 107*) est un peu moins volumineuse que le coq, aussi à parité d'âge ne pèse-t-elle que 3 kilogr. à 3 kilogr. 1/2, mais à l'état de poularde elle atteint jusqu'à 4 kilogr. 1/2. Sa tête, longue et forte, a tous les caractères de celle du coq, mais sous de moindres proportions. Ses cornes sont très-petites, mais assez apparentes pour l'avoir fait nommer dans le pays, *poule cornette*; ses barbillons sont arrondis, ses oreillons larges et blancs, et ses narines comme celles du coq. Son plumage est d'un noir-violet à reflets verdâtres, à l'exception de l'abdomen qui est d'un noir grisonnant. Les plumes des jambes sont d'un noir-brun mat.

Qualités et défauts. — La race de la Flèche

peut être mise au nombre des deux ou trois plus belles races françaises. La poule est une pondeuse bonne et précoce, ses œufs sont d'un volume remarquable, mais elle est mauvaise

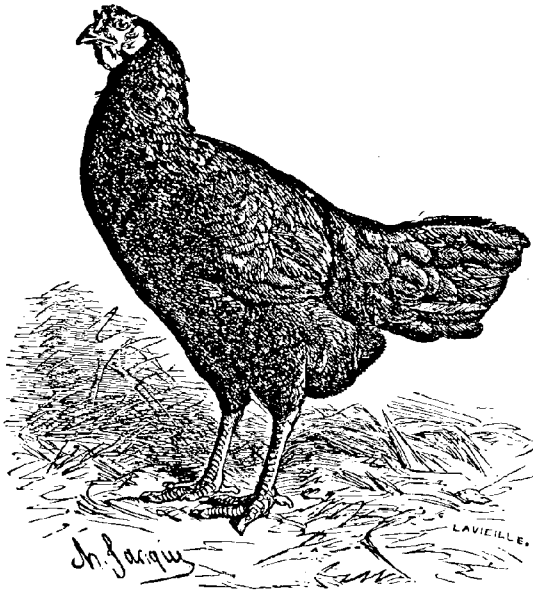


Fig. 107. La poule de la Flèche.

couveuse. Ce qui fait le principal mérite de cette race, c'est sans contredit la finesse, la délicatesse et le goût exceptionnel de sa chair; qualités déjà très-sensibles à l'état maigre, et qu'exalte l'engraissement. « Sa renommée, dit M. Letrône, peut prendre date vers le quinzième siècle, selon les rapports de quelques vieux historiens; je pense néanmoins qu'elle doit avoir une origine plus ancienne. C'est au Mans qu'on faisait ces belles poulardes tout primitivement, puis à Mézeray, puis à la Flèche. Aussi désignait-on indifféremment ces sortes de produits sous ces dénominations différentes. Cette industrie a depuis longtemps cessé au Mans; elle déchoit à Mézeray et ne s'est bien conservée qu'à la Flèche et dans les communes qui l'avoisinent. »

D'après M. Jacque, les volailles de la Flèche, si propres à l'engraissement, sont aussi très-robustes et rarement malades. Elles s'acclimatent en quelque contrée qu'on les transporte, et leur pureté se conserve facilement, pourvu qu'on évite la promiscuité, c'est-à-dire qu'on renouvelle le sang de temps en temps. Elles s'habituent à toutes les nourritures possibles dès qu'elles ont atteint un certain âge. Élevées en liberté, elles ne s'écartent pas trop, surtout si elles sont pourvues de verdure.

Les poules, avant qu'elles aient pondu, sont livrées comme les poulets à l'engraissement, et donnent ce qu'on appelle les poulardes. C'est, dans toutes les races, parmi les coqs de la Flèche que se trouvent les pièces les plus volumineuses qui soient destinées à la table.

« La fléchoise, dit M. Jacque, met de neuf à onze mois pour arriver à son état de perfection, ce qui prouve qu'elle n'est pas d'une grande précocité; mais on tire de cet inconvénient un grand avantage, car les poulets, étant fort longs à devenir adultes, continuent de se développer pendant l'hiver, et donnent au printemps, à cette époque où les bonnes volailles deviennent très-rares, de magnifiques et délicieux produits que se disputent à prix d'or les tables somptueuses.

« Il existe une variété exactement semblable, pour la forme et les résultats, à la race principale, excepté que la crête, qui est volumineuse, d'un seul lobe assez rond, aplati par-dessus et formant une pointe en arrière, est remplie de granulations à la partie supérieure, et rentre dans la classe de celles qu'on nomme frisées.

« C'est ordinairement celle à crête frisée qu'on désigne sous le nom de *poule du Mans*.

« Ces deux variétés ont encore leurs similaires dans les tailles moyennes; elles possèdent les mêmes qualités, sont également propres à l'engraissement, et les sujets donnent, en proportion du poids qu'ils atteignent, un bon profit à l'engraisseur, parce qu'ils sont plus précoces que dans les grandes variétés. »

RACE DE BRÉDA.

Die Bredarace, the Race of Breda.

Caractères. — Cette race (fig. 108) qui, avec ses variétés blanches et coucou, est aussi connue en Hollande sous le nom de race à *bec de corneille*, est très-ancienne et très-solide. On admet généralement qu'elle est originaire de la Hollande. Elle est principalement caractérisée par la forme singulière de sa crête, par ses pattes emplumées et par un petit épi de plumes sur la tête.

Le coq n'a pas de crête proprement dite (fig. 109). Cet organe, au lieu d'être saillant et très-développé, comme chez la plupart des autres races, a la forme d'une capsule ovale à bords peu saillants et arrondis. Ses oreillons sont petits; ses barbillons très-ouverts et presque aussi larges que longs; ses pattes, de longueur moyenne, sont

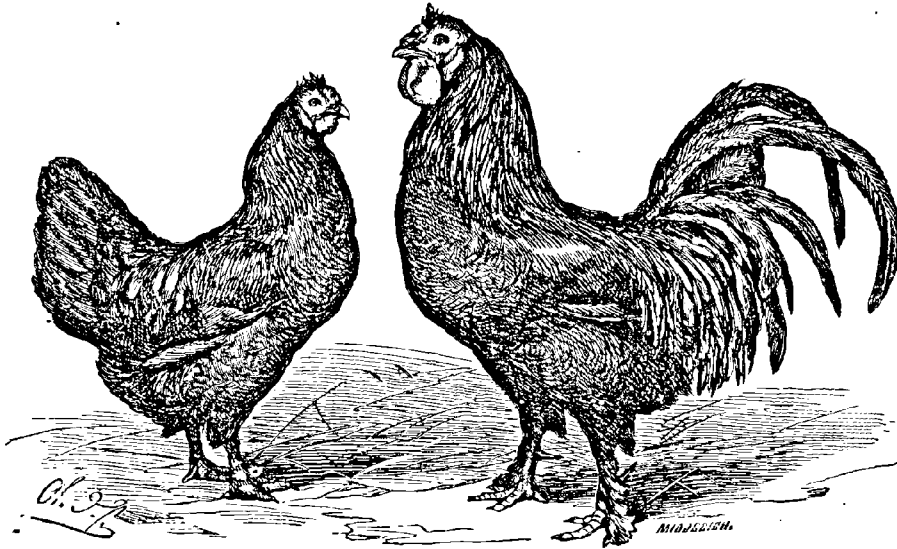


Fig. 108. La Poule et le Coq de la race de Bréda.

garnies de plumes roides, imbriquées comme des tuiles. Son plumage est d'un noir pur magnifique, lustré de brillants métalliques, plein de reflets vert-bronzé et indigo, surtout aux plumes

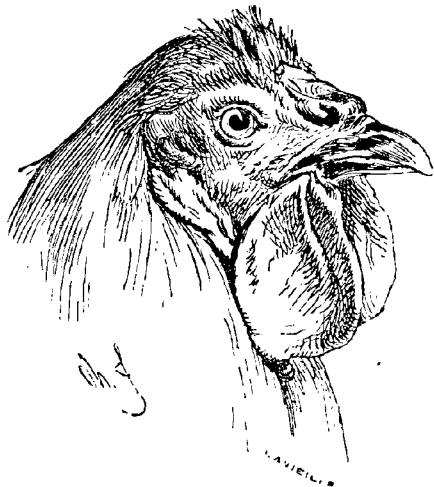


Fig. 109. Tête de coq de Bréda noir.

qui recouvrent les ailes et la queue. Les plumes des flancs, de l'abdomen et de l'intérieur des cuisses sont d'un noir-mat brun ; celles des épaules, d'un noir intense velouté.

Son poids, lorsqu'il a tout son développement, est de 3 kilog. 1/2 à 4 kilog.

La poule a, comme le coq, un plumage d'un noir de corbeau extrêmement brillant, à reflets indigo. Elle a aussi une petite crête sur la tête. Son poids, à l'âge adulte, est de 2 kilog.

Qualités et défauts. — Cette race a de grandes qualités : sa chair est excellente, d'une grande finesse et très-abondante. La poule est sobre, pond beaucoup, et ses œufs sont assez volumineux, mais elle est mauvaise couveuse.

Le chant du coq est peu étendu et le timbre en est dur et aigu. Il fait entendre une sorte de grassement dans son cri d'appel, qui est très-strident.

RACE DE GUELDRE.

Die guelderische Race, the gueldern Race.

La race de Gueldre, que quelques éleveurs considèrent comme une simple variété coucou de la bréda, a en effet toutes les qualités qui distinguent cette race : chair fine et blanche, ponte abondante, œufs volumineux, incubation pour ainsi dire nulle.

Caractères. — Le coq a tant de rapports, au physique, avec le coq de Bréda, que ce serait nous répéter que de tracer ses caractères. La seule différence entre ces deux races est dans la couleur du plumage. La bréda, comme nous venons de le dire, est toute noire ; la gueldre est coucou ; c'est-à-dire que chaque plume, les grandes aussi bien que les petites, est coupée par des bandes régulières grises, sur fond blanc. Le coq gueldre a en outre sur le cou, le dos et les sus-caudales des taches roussâtres, répandues et se mélangeant avec des nuances de gris foncé passant au gris clair.

La poule (fig. 110) a un plumage identique à celui du coq.

Le poids de la race de Gueldre donne, pour le

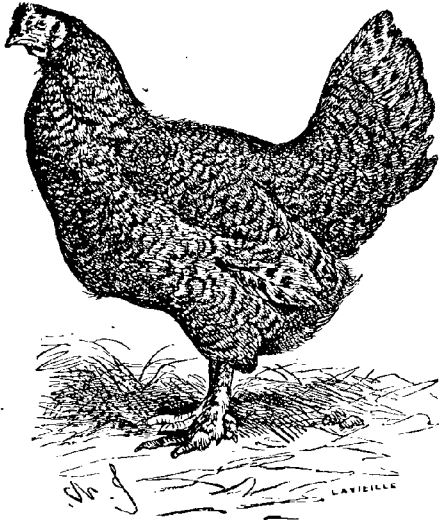


Fig. 110. La Poule de Gueldre.

coq, 3 kilog., et pour la poule 2; cependant celle-ci peut également atteindre le poids de 3 kilog.

RACE DE DORKING.

Die Dorkingrace, the Dorking-Race.

Cette race (fig. 111) est une des plus belles et des plus estimées que possède l'Angleterre.

Caractères. — Le coq, quoiqu'un peu lourd de forme, a une physionomie superbe. Sa grosse tête (fig. 112) que supporte un cou épaissi par un énorme camail, porte une crête le plus généralement simple, haute et large, prolongée en arrière, aussi droite que possible, régulièrement et largement dentelée, quelquefois épaisse et frisée. Ses barbillons sont larges et pendants; ses joues couvertes de petites plumes blanches, courtes et fines; ses oreillons assez longs, rouges aux extrémités, d'un bleu azuré et nacré près du conduit auditif; ses tarses, de longueur médiocre, forts et charnus; ses doigts forts et au nombre de cinq. Il a le bec noir et jaune, l'iris aurore-foncé, la pupille noire. Son plumage offre de nombreuses variétés. Le plus ordinairement, il a le camail et les plumes latérales du dos d'un beau jaune-paille, semé de petites taches noires; les épaules d'un jaune-roux très-vif; les plumes qui recouvrent les ailes d'un beau noir, à reflets bleus pourprés très-brillants; les rémiges primaires blanches le plastron noir brillant, les

flancs, les cuisses, l'abdomen d'un noir mat; les grandes rectrices noires; les sus-caudales noires, à reflets verts et bronzés. A l'âge adulte, le poids du dorking varie de 3 kilog. 1/2 à 4 kilog. 1/2.

La poule a pour principaux caractères une crête ployée, simple et dentelée, et quelquefois double et également dentelée, mais alors beaucoup plus petite. Ses pattes ont cinq doigts comme le coq. Elle a les joues et le tour du cou, au-dessous du bec, couverts de petites plumes courtes et noires, dont l'ensemble forme une espèce de collier ou plutôt de hausse-col; les plumes de la tête et du camail blanchâtres sur les bords, et noires au milieu; celles du dos d'un gris brun-marron, qui tourne au roux sur les épaules et sur le recouvrement des ailes; les grandes rémiges et les rectrices d'un brun noir: le plastron roux-marron clair; les cuisses, gris-roux foncé. Toutes ces teintes sont tantôt vives et bien délimitées; tantôt elles passent, en se fondant, d'une région à une autre.

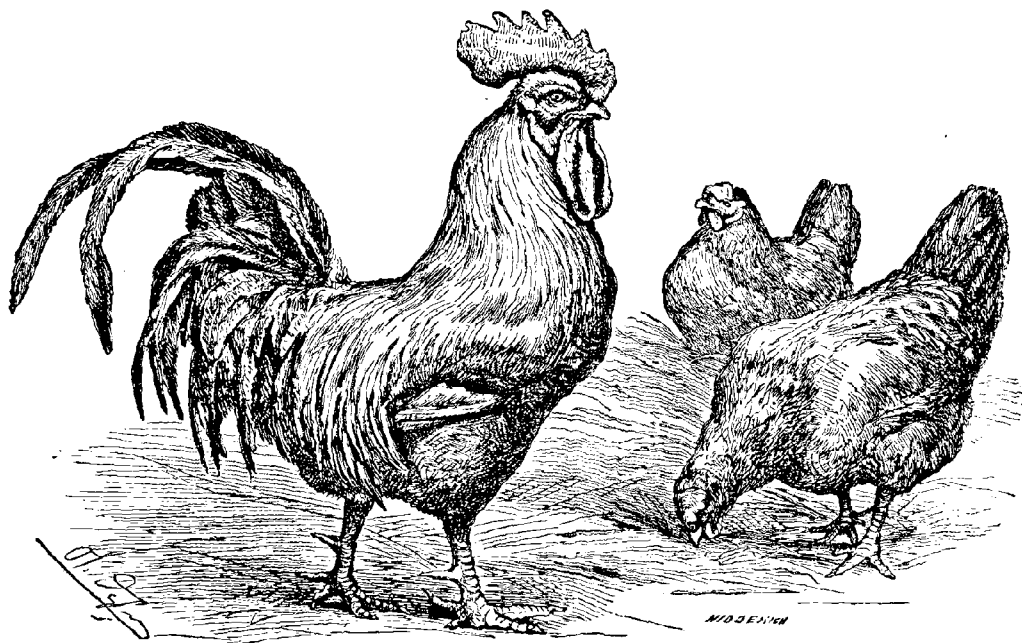
D'après M. Jacque, on pourrait compter beaucoup de variétés dans cette race, si l'on s'en rapportait au plumage, dans lequel on trouve, comme chez nos poules communes, toutes les couleurs, depuis le blanc pur presque jusqu'au noir, en passant par tous les tons, ainsi que les robes maillées, pailletées, mouchetées, etc., etc.

Qualités et défauts. — « En Angleterre, dit M. Jacque, cette volaille est mise au-dessus de toutes les autres, aussi acquiert-elle des prix exorbitants sur les marchés où viennent se fournir les tables les plus somptueuses.

« Les éleveurs entretiennent la race avec un grand soin, et les grands seigneurs possèdent et cultivent les variétés les plus belles comme taille et plumage. Ils ne dédaignent pas de concourir aux expositions publiques, et font même partie de sociétés particulières qui ont des expositions destinées uniquement aux animaux de basse-cour.

« Le dorking est d'une grande précocité et d'un goût exquis; sa chair est blanche, juteuse, et retient bien la graisse en cuisant. Sa nourriture, en Angleterre, consiste en pâtée dure de farines d'orge et d'avoine mêlées, en maïs cuit et en orge cuit; mais il faut ménager le maïs, qui engraisse trop. Il est bon de continuer ces pâtées ou de les remplacer par d'analogues quand des sujets de cette race arrivent en France, et de ne les habituer que petit à petit à leur nouveau régime, auquel ils se font du reste parfaitement.

« M. Badker m'a affirmé qu'un grand nom-



Corbeil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillièrre et Fils, édil.

Fig. 111. Le Coq et les Poules de la race de Dorking.

bre d'éleveurs français achetaient de ces belles volailles pour mêler à leur troupeau ou pour croiser avec une autre race, ce dont je les féli-



Fig. 112. Tête de coq de Dorking.

cite, car elle paraît ne le céder en rien même au crève-cœur et au fléchois.

« La race est délicate et exige certaines précautions contre les grandes gelées et l'humidité. Il faut surtout que, lorsqu'ils sont parqués, ces animaux soient toujours sur un terrain bien sec. »

BREM.

RACE ESPAGNOLE — *GALLUS HISPANIENSIS.**Die spanische Race, the Spanish-Race.*

Répandue depuis assez longtemps déjà en Angleterre, cette race n'est connue en France que depuis quelques années seulement. Son origine est tout aussi obscure que celle de presque toutes les autres races. Elle est remarquable par sa beauté, sa fécondité et la bonne qualité de sa chair et de ses œufs.

Caractères. — Le coq est un admirable oiseau qui forme le plus singulier contraste avec les autres races. Il a une crête simple, droite, extrêmement haute, très-prolongée en arrière, plus grande que chez toutes les autres races, très-épaisse à la base, mince dans la partie supérieure, largement et régulièrement dentelée et d'un rouge rose très-vif (*fig. 113*); des barbillons longs, minces et pendants, de la même couleur que la crête; des oreillons longs, épais et sinueux, de la même couleur et de la même nature que les joues, avec lesquelles ils semblent se confondre et ne faire qu'une vaste plaque de blanc, interrompue seulement par une touffe de petites plumes minces qui recouvrent le conduit auditif; des joues larges, d'un blanc de farine mat, dans lequel on aperçoit des teintes nacrées et d'un bleu extrêmement tendre. Lorsque l'ani-

IV — 363

mal vieillit, ses joues sont remplies de sinuosités profondes et de plis irréguliers si saillants, que l'œil disparaît quand la tête est vue de face ou par derrière.

Son plumage est complètement noir, avec les plumes du camail, du dos et des reins à reflets



Fig. 113. Tête de coq espagnol.

métalliques argentins, et prenant, dans certaines positions, des tons mêlés de vert et de pourpre; celles des épaules, d'un noir velouté; les plumes qui recouvrent les ailes et la queue à reflets verts et bronzés. « Dans son ensemble, dit M. Jacques, le coq espagnol a des façons d'hidalgo qui lui appartiennent en propre; son vêtement de velours noir, son visage colleté de blanc, sa crête en forme d'aigrette et ses barbillons rouges lui donnent un air tout à fait espagnol. »

Son poids, à l'âge adulte, est de 3 kilogrammes à 3 kilogrammes et demi.

La poule (fig. 114) a les caractères du coq : elle



Fig. 114. Tête de poule espagnole.

aurait beaucoup d'analogie avec nos poules communes noires, sans la particularité qu'offrent ses joues blanches comme celles du coq et parsemées de petites plumes noires, son large oreillon blanc, ainsi que sa longue crête, ployée à angle droit et se rabattant sur un des côtés de la tête. Elle est éveillée et porte fièrement sa

tête et sa queue. Son plumage est noir comme celui du coq; mais les reflets en sont moins variés et moins éclatants. Son poids moyen est à peu près de 2 kilogrammes et demi.

Il est probable que la *race gasconne* décrite par M. Granié n'est qu'un dérivé de la race espagnole, dont elle se distinguerait par des caractères peu tranchés et d'ailleurs variables.

Qualités et défauts. — La race espagnole a des qualités incontestables. « Ce bel oiseau de basse-cour, dit M. Letrône, n'est point une race de luxe comme l'ont prétendu quelques auteurs, puisqu'elle réunit à sa beauté des qualités productives qui doivent lui être comptées : elles consistent à donner de gros œufs et en grand nombre (1), à fournir une excellente chair, plus abondante qu'on ne le supposerait par l'apparence de l'animal, et à se reproduire aisément, quoiqu'on ait dit le contraire... En outre, la race a un tempérament passablement robuste; elle est très-sobre, qualité qu'on ne saurait trop considérer chez les gallinacés; ses muscles délicats garnissent bien la charpente osseuse; elle peut se maintenir toujours en bon état et son engraissement se fait bien. Depuis trois ans que nous cultivons cette race, nous n'avons pas vu que les coqs fussent querelleurs et propres au combat; leur attitude matamore n'a pas de signification; nous leur supposons plutôt une placidité de caractère qui les éloignerait de toute agression... Le chant du coq est très-bref, cadencé et clair, s'entendant de fort loin. »

On reconnaît dans la race espagnole plusieurs variétés; en voici les noms et le signalement sommaire d'après M. Jacques.

VARIÉTÉ DE MINORQUE.

La joue n'est blanche ni chez le coq ni chez la poule, quoique l'oreillon soit le même que chez l'espagnol; en outre, elle est moins haute sur pattes.

On la préfère comme volaille de table, à cause de sa forme plus arrondie.

VARIÉTÉ D'ANCONE.

Semblable au Minorque, si ce n'est que le plumage est tantôt blanc et noir, et tantôt perdrix.

(1) Voici ce que donne souvent une espagnole: 6 œufs par semaine, de février à août, et, de novembre en février, 3 œufs par semaine, plus petits que ceux d'été. Fourvu que le logement soit bien abrité, les poulettes commencent à pondre à cinq mois et continuent pendant l'hiver.

Les œufs de cette race ne peuvent être mis à couver qu'en avril.

VARIÉTÉ ESPAGNOL BLANC.

Elle n'est autre chose qu'un albinos reproduisant noir. Cependant on a fixé cette variété ; mais elle n'est point recherchée.

VARIÉTÉ ANDALOUSE.

Le coq est gris-bleuâtre ardoisé ; les plumes du camail, du dos, de la queue, du recouvrement supérieur des ailes et des épaules, varient entre le gris ardoisé, le noir et le ramier ; les plumes des cuisses, de la poitrine, du recouvrement inférieur des ailes, sont d'un gris-bleuâtre ardoisé.

Le plumage de la poule est presque partout gris-bleuâtre.

La crête du coq est très-haute et très-large, ainsi que celle de la poule, qui est grande et pendante.

Dans les deux sexes, les oreillons sont blancs, les joues rouges, l'œil et le bec noirs.

Le coq pèse de 2 kilog. à 3 kilog. 1/2 et la poule de 2 kilog. 1/2 à 3 kilogrammes.

RACE DE BRUGES.

Die Race von Bruges, the Race of Bruges.

Cette race, qu'on nomme aussi *race de combat du Nord*, tient jusqu'à un certain point de toutes les races dites *de combat*. Ses allures et sa physionomie la rapprochent du combat anglais ; sa force, sa taille et son poids, du malais. C'est la plus grande et la plus forte race d'Europe, et elle est considérée comme pouvant prendre rang parmi les meilleures.

Caractères. — Le coq a le corps monté sur des jambes épaisses, longues, fortement éperonnées ; la tête grosse ; la crête noirâtre, simple et petite ; des barbillons et des oreillons très-volumineux ; le regard féroce. Les plumes du cou, longues, très-minces, ainsi que celles du croupion, sont jaune-orange, avec des rayures brunées ; le reste du corps est d'un noir terne, avec quelques taches de feu sur les ailes.

Une variété a le plumage coloré gris-bleu ou ardoise, avec les plumes du dos, du cou et du croupion jaune-paille et quelques taches de feu sur les ailes.

A l'âge adulte, il pèse ordinairement 4 kilog. ; mais on en trouve de 4 kilog. 1/2 et même de 5 kilog.

La poule a une crête petite et comme ratafinée ; ses caroncules restent d'un noir grisâtre à l'état adulte, et son plumage, quand il est ardoisé, est ondulé aux grandes plumes de la

queue. On trouve du reste, comme pour le coq, des variétés de toutes couleurs.

Son poids, à l'âge adulte, est de 3 kilog.

Qualités et défauts. — La race de Bruges est d'une force prodigieuse ; elle possède des qualités physiques qui la rendent propre au combat et un caractère hardi, féroce, tenace. Lorsqu'on laisse combattre un coq de Bruges avec un ennemi digne de lui, l'un des deux doit succomber.

C'est probablement à cette race qu'il faut rapporter le récit humoristique suivant du combat qui eut lieu récemment à Lille, dans l'établissement du café des *Variétés*.

« J'arrivai vers trois heures et demie, dit le narrateur : il y avait déjà foule. On parlait, on exposait les mérites des sujets et les espérances des parieurs. A quatre heures passées, l'arène fut ouverte et les spectateurs se pressèrent en rangs épais et nombreux autour du cirque fatal.

« Il faut le reconnaître, ce cirque n'a rien de commun avec le Colisée, ou pour mieux dire, il est au fameux cirque des gladiateurs de la vieille Rome ce que les coqs sont aux gladiateurs. *Morituri te salutant*, disaient-ils en marchant à la mort ! Les coqs ne saluent personne, mais ils bravent la mort avec le même courage.

« Au reste, les opinions étaient très-partagées sur le résultat des divers engagements. Le premier surtout excitait une vive émotion tant les chances semblaient égales. Deux coqs extraordinaires étaient en présence. Le premier, *Goliath*, d'origine croisée anglo-russe, âgé de deux ans, appartenant à M. E.-L., réunissait beaucoup de parieurs ; son adversaire, *David*, race anglaise, âgé de trois ans, appartenait à M. W., de Wambrechies.

« Ces deux champions redoutables avaient déjà combattu dans les premières arènes de l'arrondissement. L'un et l'autre avaient remporté de brillants succès. Aussi tout l'intérêt de cette journée se portait-il sur cet engagement. Les paris étaient tenus avec une ardeur égale de part et d'autre.

« *Goliath*, froid, mais confiant dans sa force herculéenne, comme le géant de l'Écriture, attendait l'attaque de son adversaire. Celui-ci, d'une nature plus ardente, a pris d'abord quelques joutes. *Goliath* fléchit visiblement, et *David* ne cesse de l'accabler de ses coups habilement dirigés. Mais *Goliath*, lui aussi, porte des coups terribles !

« Enfin, à la dernière joute, *Goliath* a la veine jugulaire traversée d'un coup d'épéon et tombe

pour ne plus se relever. A trois mille ans de distance, un autre *David* était vainqueur d'un autre *Goliath*!

« Voici maintenant l'*Invincible*, poulet de dix mois, appartenant à M. D., de Roncq, contre le

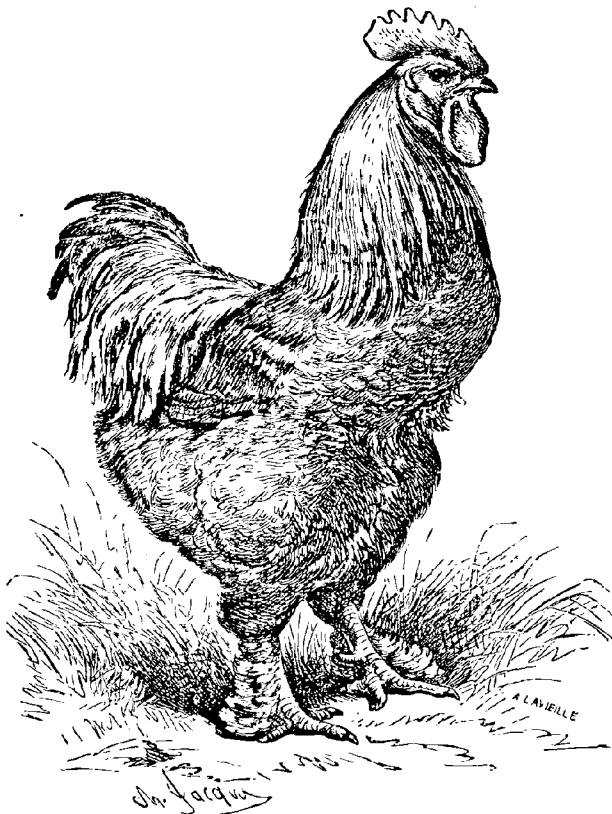


Fig. 115. Le Coq de la race de Cochinchine.

Foudroyant, poulet de onze mois, appartenant à M. B., de Lille.

« Ah, grand Dieu ! Quel combat ! quelle furie ! quelle ardeur ! l'*Invincible* et le *Foudroyant* font des joutes splendides, mais après une lutte acharnée, une dernière joute traverse le cœur de *Foudroyant*, qui meurt en jetant un dernier regard de haine sur son vainqueur !

« La troisième partie, dite de *décidage*, a lieu entre *Brillant*, à M. P., de Roncq, et *Caprice*, à M. de W.

« Après quelques passes habilement dirigées par *Brillant*, *Caprice* semblait visiblement épuisé lorsque, par un suprême effort, il se relève sanglant et superbe, bat des ailes, fait voler autour de lui un nuage de plumes ; mais un coup terrible, qu'on pourrait appeler le coup du

commandeur, le frappe à la tête et l'étend raide mort ! »

Cependant, avec les personnes, cette race est douce, peu craintive et susceptible d'une grande affection. Le coq, bien qu'attentif et complaisant pour les poules, ne se révolte jamais contre ceux qui les approchent. Les bruges sont très-carnassiers et s'entre-dévoient pendant la mue, s'ils sont renfermés dans des cours étroites. La poule est excellente pondeuse et ses œufs sont très-gros : elle est mauvaise couveuse.

RACE DE COCHINCHINE — *GALLUS COCHINCHINENSIS*.

Die Cochinchina-Race, the Cochinchina-race.

C'est au vice-amiral Cécile que l'on doit l'introduction de cette belle race en Europe. Les individus qu'il adressa de Macao au ministre de la marine (six poules et deux coqs), et qui arrivèrent en France dans les derniers jours de mai 1846, avaient été achetés par lui, non pas en Cochinchine, mais dans une ferme des environs de Shang-haï. Aussi le vice-amiral Cécile a-t-il réclamé contre l'appellation de *poule de Cochinchine* à laquelle il a proposé de substituer celle de *poule de Nankin* ; mais l'habitude était déjà prise, et cette rectification n'a été acceptée que par un petit nombre de personnes. Quoi qu'il en soit, l'honneur d'avoir doté la France, et par suite l'Europe, d'une précieuse volaille n'en revient pas moins au vice-amiral Cécile.

Caractères. — La race cochinchine est caractérisée par un corps ramassé, court, trapu, anguleux, d'un volume et d'un poids considérables ; des épaules saillantes ; des ailes courtes et relevées ; le dos plat, horizontal ; le sternum saillant ; des cuisses et des jambes très-fortes ; des pattes fortes, courtes et emplumées en dehors ; un plumage abondant, surtout aux cuisses et à l'abdomen ; une queue très-courte.

Le coq (fig. 115) a les joues dénudées jusqu'au conduit auditif ; la crête haute de 6 cent., simple, courte, droite, avec six ou sept grosses dents, très-épaisse surtout à la base, qui couvre presque le crâne d'un œil à l'autre, ne se prolongeant pas trop en arrière et prenant en avant des narines ; des barbillons moyens et arrondis ; des oreillons courts ; le bouquet de plumes qui recouvre la région parotique très-épais et pisiforme ; le bec fort, assez droit ; des doigts très-forts ; celui du milieu plus long, et l'externe, ou petit doigt, plus court que dans aucune race indigène.

Son plumage est d'une belle couleur tenant du fauve clair et du café au lait, avec des reflets

dorés au camail, aux épaules, aux plumes tombantes du croupion, et les sus-caudales en faucille d'un violet foncé à reflets bronzés.

La longueur de son corps, de la naissance du cou à l'extrémité du croupion, est de 28 cent., et son poids est de 4 à 5 kilog.

La poule (fig. 116) est encore plus ramassée, plus trapue que le coq, sa queue étant rudimentaire et ses pattes très-courtes. Elle a la crête fort peu élevée, des barbillons très-courts et arrondis, des oreillons rudimentaires, des joues dénudées. Son plumage est entièrement d'un beau jaune clair, tenant du café au lait ou fauve.

Son poids à l'âge adulte est de 3 kilogrammes. Dans la deuxième année il y a des poules qui atteignent 3 kilog. 1/2 et même 4 kilogrammes.

La race cochinchine compte les variétés suivantes :

VARIÉTÉ COCHINCHINE ROUSSE.

C'est dans cette variété que se trouvent généralement des sujets à taille plus élevée que dans les autres.

Caractères. — Le plumage du coq est d'un roux ardent et doré au camail, aux épaules, au bas du dos; d'un rouge-brique foncé sur le plastron, au dos et aux cuisses; d'un roux tanné sur les flancs, l'abdomen et les plumes des pattes. Sa queue est noire à reflets verts.

La poule est entièrement d'un jaune rosé vif.

VARIÉTÉ COCHINCHINE PERDRIX.

Caractères. — L'aspect général du plumage de cette variété présente un bariolage dont on ne se rend compte qu'en inspectant les plumes de chaque région.

Le coq, sur un fond tanné sombre, a les plumes des cuisses, de la poitrine, du devant du cou, de l'anus et des pattes marquées de bandes demi-elliptiques; le dos, les épaules, les sus-alaires, d'un rouge-acajou foncé; le camail et le croupion d'un rouge ardent et doré foncé; la queue d'un noir bronzé.

La poule a les plumes du camail noires, largement bordées de fauve; celles du dos, du croupion, des cuisses, de la poitrine ont trois bandes demi-elliptiques, concentriques, d'un gris foncé sur fond fauve; celles du devant du cou sont d'un fauve presque uniforme; les sus-alaires fauves, marquées de deux bandes demi-elliptiques presque noires; les rémiges d'un noir

brun, variées de fauve sur les barbes externes; les rectrices d'un brun sombre, également marquées de fauve.

En Angleterre, où cette belle variété est fort recherchée, on préfère les sujets dont le poitrail est le plus foncé possible.

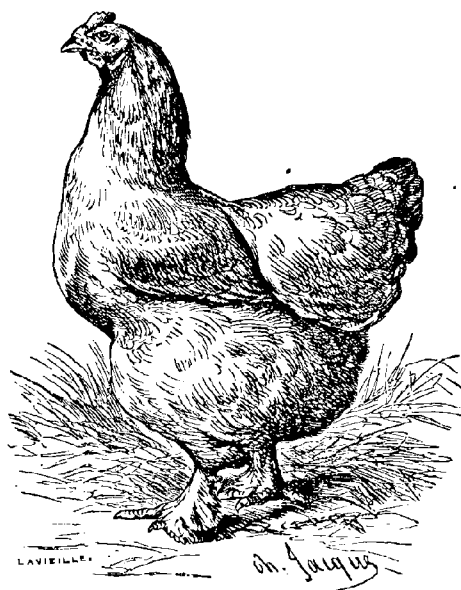


Fig. 116. La Poule de Cochinchine.

D'après M. Jacques, les variétés *fauve*, *rousse* et *perdrix* sont naturelles et semblent ne provenir d'aucun croisement.

VARIÉTÉ COCHINCHINE BLANCHE.

Caractères. — Cette variété, lorsqu'elle est pure, est d'un beau blanc, sans mélange de jaune. Elle pourrait avoir été obtenue par le croisement de la variété cochinchinoise jaune clair avec la poule blanche malaise.

Elle fait l'ornement d'un parc, lorsqu'elle est bien choisie.

VARIÉTÉ COCHINCHINE NOIRE.

« La variété noire, dit M. Jacques, semble avoir été obtenue avec le coq cochinchine roux foncé et la poule de Bréda, qui est d'un beau noir et ne manque pas d'analogie avec la poule de Cochinchine.

Caractères. — « Cette variété est des plus recherchées et des plus estimables, tant par sa beauté que par sa production. Mais elle a deux défauts qui font le désespoir des amateurs. La majeure partie des coqs est ordinairement mar-

quée de rouge au camail et quelquefois aux épaules et au croupion.

« Les coqs sont, en outre, et cela sans exception, plus ou moins marqués de blanc à la naissance des plumes de la queue, dites faucilles; ces taches se dissimulent difficilement, parce que les marques se prolongent ordinairement jusqu'au milieu des plumes. Des marques de blanc apparaissent également aux plumes des pattes chez les coqs et chez les poules, et cela surtout après la mue de la deuxième ou troisième année. Mais les inconvénients attachés à cette variété, n'en rendent les sujets purs de toutes taches que plus précieux, et on les recherche avec d'autant plus de passion qu'ils sont plus difficiles à obtenir. Certains amateurs commencent, au reste, à admettre, pourvu qu'il soit beau de forme, le coq de Cochinchine noir à camail rouge.

Les poulets en naissant sont tachés de blanc et de noir, mais le blanc disparaît petit à petit.

VARIÉTÉ COCHINCHINE COUCOU.

Caractères. — Cette variété, uniformément marquée comme la poule de Gueldre, dont elle est sans doute issue avec le cochinchine fauve, ou blanc, ou noir, mais plutôt noir, est des plus curieuses.

Les coqs sont généralement de deux robes distinctes : les uns à robe coucou grise, et à camail, épaules et lancettes d'un beau jaune-paille criblé de petites taches tout du long des plumes; les autres à robe entièrement gris-coucou. Si ces derniers ne sont pas les plus riches, ils sont certainement les plus purs.

La poule est entièrement gris-coucou, et cela d'une façon bien nette et en simulant des sortes d'écailles. Les taches sont naturellement proportionnées à la dimension des plumes.

Cette variété, la plus nouvelle de toutes, est naturellement la moins fixée et reproduit assez inégalement : ainsi M. Jacque dit avoir obtenu, en 1857, sur 20 sujets, 10 cochinchines coucous, 6 noirs, 4 mélangés roux et gris.

Qualités et défauts. — Après avoir été exaltée outre mesure, la race cochinchinoise ou de Nankin a eu ses dépréciateurs. On a prétendu qu'elle était d'un tempérament délicat, ce à quoi M. Jacque répond : « qu'elle est avec et après le brahma, qui n'est, au reste, qu'une variété du Shang-haï, la race la plus rustique et la seule vraiment rustique, et qu'elle communique à nos races si délicates une partie de sa

rusticité. » On s'en est pris à son physique, à ses allures lourdes et gauches; on a contesté les qualités de sa chair et même sa fécondité, comme si une poule qui ne donne pas trois cents œufs dans l'année, comme on l'avait dit d'abord, n'était pas une excellente pondeuse pour ne fournir que la moitié de ce nombre; ce qu'on ne lui a jamais contesté, ce sont ses qualités de couveuse. Ici, en effet, elle excelle. « La rage de couver, qui est toute particulière à la cochinchine, dit encore M. Jacque, détermine, par d'habiles croisements chez les autres races, cette qualité de couveuse qui manque souvent aux espèces les plus précieuses, et un certain nombre de cochinchines purs sont maintenant indispensables dans une grande organisation, afin d'avoir toujours sous la main des couveuses prêtes à prendre le nid. »

Voici, d'un autre côté, ce qu'écrit madame Passy (1) touchant les aptitudes à couver de la poule de Cochinchine et sur les habitudes générales de la race.

« De ce besoin répété de couver, devons-nous conclure que, douces et parfaites pendant tout ce temps-là, elles sont également bonnes et constantes mères? Je dirai oui et non : oui, quant aux soins premiers à donner à la famille, et non peut-être, quant à la durée de cette tendre vigilance; mais elle ne se ralentit jamais pourtant avant que les enfants sachent se suffire à eux-mêmes, et, si elles les abandonnent plus tôt que ne le fait, par exemple, la poule de combat, qui possède au plus haut degré le sentiment de la maternité, c'est que le besoin de reproduire se réveille bien plus promptement chez la cochinchinoise que chez les autres, puisqu'elle ne quitte sa famille que pour se livrer de nouveau à une ponte incessante. Du reste, ce désir de couver se manifeste chez elle avec bien moins d'agitation que chez nos autres poules, bien qu'il soit d'une excessive ténacité; j'ai vainement tenté d'obvier à cet inconvénient par une nutrition de laitage et de laitue et par des bains répétés; ce fut sans efficacité, et voici ce qui me réussit le mieux : c'est de fixer l'obstinée couveuse, dès le grand matin, dans une prairie avec une ficelle attachée à la patte et à un pieu, de l'y faire passer plusieurs jours de suite, en la faisant coucher le soir dans un lieu frais sans perchoir. Certes cela m'a quelquefois réussi; mais comme en définitive il peut résulter de ce régime que

(1) M^{me} Passy, *Lettre sur l'éducat. et les avantages de la poule cochinchinoise* (Bull. de la soc. d'acclimat. Paris, 1854, t. I, p. 170).

des fraîcheurs lui arrivent dans les pattes, je ne voudrais pas conseiller un remède qui peut être pire que le mal lui-même.

« La mère s'abstient de toute nourriture tant que dure le travail de l'éclosion; engoussant, elle répond ainsi aux mouvements de ses enfants éclos et aux pialements de ceux qui, dans l'œuf, manifestent le besoin qu'ils ont qu'elle leur vienne en aide; car, malgré toute l'onctueuse humidité qu'elle dégage et dont la nature, si admirablement prévoyante, l'a douée sans doute à l'effet de faciliter l'éclosion, la coquille de ses œufs est formée d'un calcaire rosé si épais et si dur, qu'elle est obligée d'aider les petits à en sortir, infiniment plus qu'il n'est nécessaire de le faire aux mères des autres races.

« A peine les petits cochinchinois sont-ils sortis, qu'ils expriment déjà toutes les qualités paisibles de leur race; ils veulent être tranquilles, jusqu'à ce que très-probablement ils aient rendu leur méconium. Dès que ce méconium est rendu, les poussins mangent presque toujours avec plaisir dans les premières vingt-quatre heures. Je ne saurais trop recommander de s'abstenir de donner nulle grenaille pendant le premier mois; de la mie de pain et un peu d'œuf dur mélangés à du lait coupé d'eau est une nourriture si parfaite, que je ne perds guère, par cette méthode, qu'un individu sur vingt. Mais je répéterai encore et toujours qu'il faut y adjoindre et laisser à la portée de la couvée quelques petites matières calcaires ou siliceuses, indispensables à leur santé générale. On m'a souvent objecté qu'il était difficile qu'une seule cochinchinoise pût conduire et surtout couvrir chaudement au delà de quatre-vingts poussins; mais, pour obvier à cet inconvénient, augmenté par le peu d'étendue des ailes de ces poules, on les couche chaque soir dans un panier dont la forme ronde est aussi simple qu'avantageuse, surtout dans la froide saison, puisqu'il permet d'y clore exactement la poussinée, tout en lui laissant une somme d'air convenable, ménagée dans le pourtour et le haut du panier.

« Moralement parlant, les cochinchinoises sont bonnes, douces et reconnaissantes envers ceux qui s'en s'occupent; le monde leur est agréable; elles ont de l'instinct et de la mémoire; elles ne sont ni pillardes, ni querelleuses, et elles sont tellement peu dévastatrices, que je me permettrais d'en citer cet exemple. Ma basse-cour est assez éloignée de mon potager, dont on labourait une partie cet automne; pour arriver de l'une à l'autre, il faut traverser les allées très-

soignées de mon jardin; il me prit donc l'envie d'engager la cinquantaine de cochinchinoises que je me réserve chaque hiver à venir avec moi là où étaient mes jardiniers, et, la porte ouverte, l'appel fut si bien compris, qu'elles me suivirent carrément, serrées les unes contre les autres, sans qu'aucune d'elles dépassât le bord des allées, s'arrêtât ou grappillât de droite ou de gauche, avec calme enfin, comme de bonnes et honnêtes bêtes qu'elles sont. Arrivées près des travailleurs, je leur indiquai le carré de labour dont elles prirent possession et où elles s'installèrent, guettant le retour de chaque fer de bêche pour saisir l'insecte ou le ver qui était à leur gré. Aucune ne chercha ni à courir ni à s'ébattre dans les plates-bandes voisines; puis, lorsque deux heures après je vins les y reprendre, le bataillon se forma de nouveau enserrant les coqs au milieu, et nous revînmes dans le même ordre, par la même route. Aussi la promenade fut-elle souvent répétée, à ma très-grande satisfaction, et aussi à la leur, je dois le croire.

« Mais, si je proclame hautement ma sympathie pour les femelles de cette espèce, je suis bien loin d'éprouver le même sentiment pour les mâles, poltrons pour la plupart, n'ayant ni la fierté ni la vaillance de nos indigènes, gourmands sans délicatesse, disputant à la poule le grain de blé, dont nos coqs se privent toujours avec empressement pour l'offrir à leurs femelles avec tant de grâce et de galanterie. Les cochinchinois ne possèdent ni la hardiesse, ni l'ardeur, ni l'audace des autres coqs; leur enfance est semblable à celle des autres gallinacés, mais leur adolescence est longue, et tandis que nos jeunes coqs manifestent avant trois mois des tendances non équivoques, celles de l'étranger ne commencent à se révéler que vers le dixième mois au plus tôt! Jusque-là, il est difficile de distinguer le mâle de la femelle, puisque c'est à cette époque seulement que quelques plumes différentes apparaissent au cou et à la queue; la crête droite et simple s'élève en même temps que le disque auriculaire s'élargit, et lorsque la voix grave, profonde et lente se fait entendre, c'est alors que la nubilité se manifeste; mais elle est si loin de la vivacité de celle qui anime nos coqs, qu'il est indispensable, pour que les cochinchinoises soient bien servies (comme on le dit dans le Vexin), de leur donner le double de coqs de ceux que l'on mettrait dans une basse-cour d'espèces ordinaires. »

RACE DE BRAHMA-POOTRA.

Die Brahma-Pootra-race, the Brahma-Pootra-Race.

La race de Brahma-Pootra a été connue en France, vers 1853, quelque temps après avoir été introduite en Angleterre. La beauté de son plumage, la taille du coq et de la poule, qui dépasse celle de toutes les autres races, sa chair, préférable peut-être à celle du cochinchine ordinaire, en ont fait vivement rechercher la possession par un nombre immense d'amateurs.

Caractères. — Les principaux caractères de cette race sont ceux de la race cochinchinoise, mais exagérés : elle a le dos parfaitement horizontal ; les épaules larges ; la partie postérieure, formée par l'énorme épanouissement des plumes de l'abdomen et les plumes des cuisses, extrêmement large ; la queue très-courte ; la jambe courte et forte, *presque entièrement cachée* par les plumes des cuisses ; les tarsi très-gros et très-courts, cachés sous un épais matelas de plumes s'étendant jusque sur les doigts ; la tête et le cou *proportionnellement* petits.

Le coq a la crête droite et simple ; les plumes du camail fortement marquées d'une tache noire allongée, dont la similaire se reproduit sur une partie des plumes du dos, des épaules et du croupion ; les côtés de la poitrine, près des épaules, les petites couvertures inférieures de la queue, la partie postérieure des cuisses, et les vestitures des pattes sont variés de plumes offrant un dessin analogue à celui de la variété cochinchine perdrix ; les plumes anales et les flancs d'un gris mêlé de blanc ; le plastron blanc, les couvertures des ailes marquées de taches noires ; les moyennes et grandes faucilles de couleur vert bronzé.

La forme de la poule est celle de la plus belle cochinchine qu'on puisse imaginer ; plus elle est basse, large, ramassée, plus ses pattes sont fortes, courtes, emplumées et cachées sous les plumes des cuisses, et plus elle est parfaite. Son plumage, encore plus caractéristique que celui du coq, a une grande analogie, pour le dessin, avec le plumage de la cochinchine perdrix ; mais les couleurs en sont différentes, et l'on voit seulement ce dessin sur les côtés du plastron, aux épaules, aux sus-caudales, aux cuisses et aux pattes. Elle a le plastron, le dos et les sus-alaires blancs ; les rémiges et les rectrices noires ; le camail taché régulièrement de noir comme chez le coq, et les plumes anales fortement mêlées de gris.

On a fait avec le cochinchine noir et le brahma une variété qu'on nomme *brahma-inverse*. Le corps est entièrement noir, et le camail, semblable à celui du brahma ordinaire, se détache alors en clair sur le fond vigoureux du plumage.

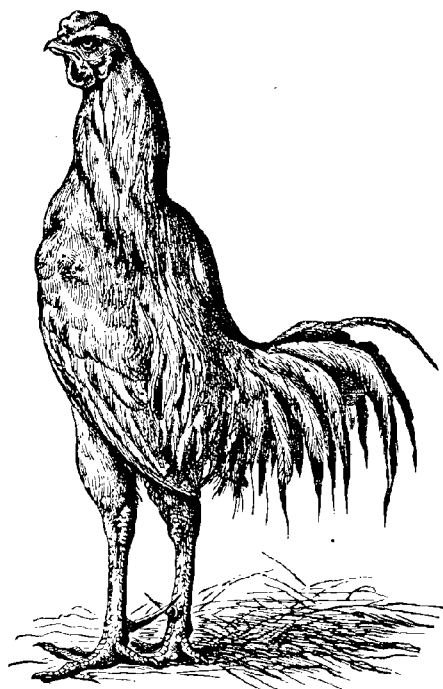
Qualités et défauts. — « Cette race, qui, je le crois, dit M. Jacque, n'est qu'une variété de la cochinchine ou shangaï, est *peut-être* la meilleure des différentes variétés. Les pontes sont plus longues, la chair est bonne, et la poule surtout a la propriété d'acquies un poids supérieur à celui des autres cochinchines. Les petits sont extrêmement rustiques, et dans des conditions de liberté convenables, on peut dire que tout ce qui éclôt bien portant s'élève.

« Quant au nom de Brahma-Pootra qu'on a fastueusement donné à cette race, nom d'un fleuve de l'Inde, il n'est pas plus raisonnable d'y croire que de croire, comme on l'a affirmé, qu'elle est originaire de l'Amérique, ce qui du reste ne ferait qu'embrouiller son origine ; mais d'où qu'elle tire son nom, là n'est pas la question : elle est toute dans l'avantage qu'on peut tirer de son croisement avec le crève-cœur, le houdan, le caux, etc., croisement que je conseille vivement par le coq indigène et la poule exotique. »

RACE MALAISE — *GALLUS MALAYENSIS*.*Die malayische Race, the Malayan-Race.*

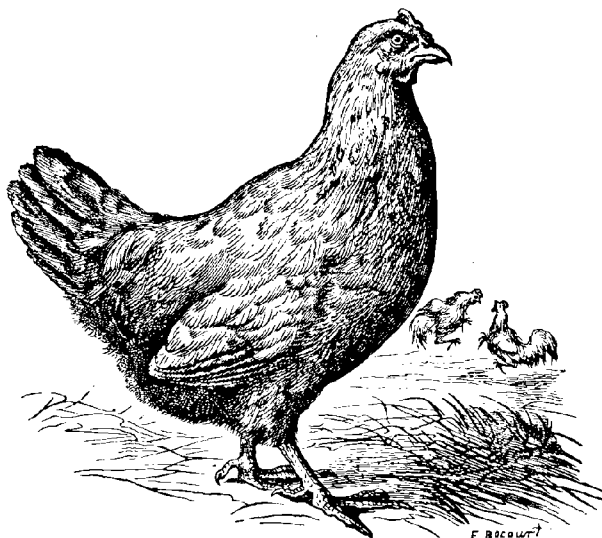
Caractères. — La race malaise a des caractères généraux qui la font aisément reconnaître. Son corps conique, large en avant, étroit en arrière, très-incliné et porté par des jambes longues et épaisses ; ses épaules larges et saillantes ; ses plumes très-étroites, allongées, appliquées et comme collantes sur le corps ; sa queue grêle, courte et tombante ; sa crête épaisse ; son œil sauvage et menaçant, extrêmement enfoncé dans l'orbite et recouvert par une arcade sourcilière si prononcée qu'il disparaît lorsque la tête est vue de face, donnent à cette race un cachet tout particulier.

Le coq (*fig. 117*) a la tête forte, courte, conique, très-large d'un œil à l'autre ; la crête épaisse, triple, mais en un seul lobe ; des barbillons et des oreillons moyens ; des joues larges, nues, rouges sur une grande surface ; le bec court et très-fort ; les tarsi armés d'un éperon très-robuste. Son plumage varie beaucoup. Ses variétés principales sont le noir, avec le bec et les pattes d'un jaune vif et la partie nue de la tête rouge ; la variété noir intense, avec les épaules marquées de roux ;



Corbeil, Crête Fils, imp.

Fig. 117. Le Coq malais.



Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 118. La Poule malaise.

la variété rousse, dont le plumage est d'un roux ardent au camail, au croupion ou aux rémiges; d'un roux-soncé acajou aux épaules, au poitrail et aux cuisses, d'un roux plus sali aux flancs, à l'abdomen et aux jambes, et d'un vert brillant au recouvrement des ailes et à toute la queue. Son poids est de 5 kilogr.

La poule malaise (fig. 118) a les mêmes caractères que le coq, et son plumage offre les mêmes variétés. On en rencontre de toutes blanches, de complètement noires, et d'entièrement rouges, avec des teintes rosées par places, dans ces trois états. Elle pèse de 3 kilogr. à 3 kilogr. et demi.

Qualités et défauts. — Les Anglais estiment beaucoup cette race, dont ils se servent dans les croisements pour donner du poids aux races destinées à la consommation. Chez nous, en dehors de la question de curiosité, on la considère généralement comme inutile, et pouvant d'ailleurs, pour les croisements, être avantageusement remplacée par d'autres races. Du reste, ses mœurs féroces en font un habitant impossible au milieu de nos volailles indigènes. « Le coq et la poule de l'île de la Réunion (race malaise), dit madame A. Passy, sont d'un naturel féroce; ils

BREHM.

se sont jetés sur leurs congénères, dans ma cour, avec une telle rage, que nul de mes coqs les plus forts de Cochinchine, de Brahma-Pootra, Dorking, Crève-cœur, etc., n'a pu soutenir le choc du combat, non pas seulement avec le coq, mais même avec la poule, dont le bec si dur est une arme terrible... Quand ils sont calmes et au repos, leur queue est tout à fait penchée en arrière comme celle des paons, large et très-aplatie; mais à la moindre émotion, frayeur ou irritation, elle se réunit, se redresse, se resserre, ce qui n'est pourtant pas son état ordinaire... Les poussins, déjà très-emplumés, font également ce mouvement, et ils sont aussi droits de taille et aussi roides que les parents, qui paraissent affectionner cette étrange position. »

C'est cette race qui, dans les Philippines, jouit d'une grande réputation pour son courage et sa vigueur dans les combats, et sur laquelle s'engagent des paris considérables et quelquefois des fortunes. Le docteur Eydoux, qui l'a mise en scène dans la relation du voyage de la *Favorite*, nous fait assister à toutes les péripéties du drame dont il a été lui-même témoin. Nous lui emprunterons l'intéressante page qu'il a écrite à ce sujet.

IV — 364

« Les combats de coqs, dit-il, sont pour les habitants de Manille ce que les courses de taureaux sont pour les Espagnols. Il y a dans la ville, les faubourgs et même les provinces, des endroits désignés par l'autorité pour les combats de coqs ; c'est là que ces intrépides animaux viennent défendre, au prix de leur sang et souvent de leur vie, les intérêts de leurs maîtres. Avant le combat, les arbitres, tirés de la foule des spectateurs qu'entoure une petite arène couverte de sable fin, décident, après bien des discussions, si les combattants sont égaux en force et surtout en pesanteur. La question résolue, de petites lames d'acier, longues, étroites et d'une excellente trempe, arment la patte gauche de chacun des gladiateurs, que les caresses et les exhortations intéressées de leurs propriétaires excitent au combat. Pendant ce temps les paris ont lieu, l'argent est prudemment opposé à l'argent ; enfin le signal est donné, les deux coqs se précipitent à la rencontre l'un de l'autre ; leurs yeux brillent, les plumes de leur tête sont hérissées et éprouvent un frémissement que partage une belle crête écarlate. C'est alors que l'animal le mieux dressé oppose l'adresse à la force et au courage aveugle de son ennemi. Ils dédaignent les coups de bec ; ils savent combien est dangereux l'acier dont leurs pattes sont armées, aussi les portent-ils toujours en avant en s'élançant au-dessus du sol. Il est rare que le combat dure longtemps ; un des champions tombe, le corps ouvert ordinairement par une large blessure ; il expire sur le sable et devient la proie du maître de son vainqueur : celui-ci, le plus souvent blessé lui-même, ne chante pas sa victoire ; emporté loin de l'arène, il est comblé de soins et reparait au combat quelques jours après, plus fier encore qu'auparavant, jusqu'à ce que le fatal coup d'épéron d'un rival heureux vienne terminer sa vie glorieuse. Si parfois les combattants tiennent la victoire en suspens et s'arrêtent pour reprendre haleine, le vin chaud aromatisé leur est prodigué. Alors, avec quelle avide et inquiète curiosité chaque parti compte leurs blessures ! Après quelques courts instants de repos, le combat recommence avec une nouvelle fureur, et ne finit que par la mort d'un des champions. Il arrive quelquefois qu'un coq, craignant la mort, ou reconnaissant la supériorité de son adversaire, abandonne le champ de bataille après quelques efforts. Si, ramenés deux fois au combat, les cris, les encouragements de son maître ne peuvent ranimer son courage, les paris sont perdus, et le coq dés-

honoré va le plus souvent expier sa lâcheté sous l'ignominieux couteau de cuisine d'une maîtresse doublement irritée. »

2° Races d'agrément.

Quoique les races dites d'agrément soient presque toutes essentiellement destinées à l'embellissement des volières, elles n'en sont pas moins excellentes pour la consommation. Leur chair est d'une grande finesse, et la plupart sont de bonnes pondeuses ; les petits sont très-précoces, mais leur élevage est assez difficile à cause de leur extrême délicatesse. Cependant, au bout de quelques générations dans une même contrée, ils deviennent plus rustiques.

Dans la plupart des races d'agrément, la poule a un plumage beaucoup plus riche et plus caractéristique que celui du coq.

RACE DITE DE PADOÛE OU DE POLOGNE — *GALLUS PATAVINUS*.

Die Polnische Race, the Polish Race.

Caractères. — Cette race, dont on ne connaît nullement la provenance, quoique le double nom qu'elle porte semble trahir une origine, est une des plus fortes parmi les races d'agrément. Elle est essentiellement caractérisée par une huppe relativement énorme, par la merveilleuse régularité du plumage, et par l'absence complète de crête, d'oreillons et de barbillons ; ces derniers seulement se montrent rudimentaires chez le coq.

Le coq a la huppe formée de plumes étroites, effilées, disposées en parasol. Son plumage offre de nombreuses variétés : il est ou chamois vif, avec des taches noires ; ou blanc, ou complètement noir, ou entièrement coucou, la huppe étant coucou dans sa moitié antérieure ; ou chamois uniforme, ou chamois maillé ou argenté : dans cette dernière variété la huppe, le camail, les épaules et le croupion sont d'un blanc-paille luisant, sur lequel on aperçoit à peine quelques petites taches noires ; les couvertures des ailes et les rémiges sont entourées d'une large bordure noire ; un collier noir, très-prononcé, occupe le dessous du bec ; les plumes du plastron sont pointillées par le bout et barrées dans le milieu ; les faucilles sont d'un noir bronzé, les moyennes blanches à la base, les grandes blanches dans leur plus grande étendue, la pointe seule restant noire.

La poule a une huppe différente de celle du coq : elle est énorme, parfaitement arrondie et comme séparée en deux lobes par une

espèce de gouttière qui part du bec et se perd en s'élevant; elle pousse sur une masse charnue nommée champignon, qui recouvre le crâne, et se tient légèrement renversée en arrière, de façon à dégager les yeux. Dans la variété argentée, dont le plumage ne diffère pas de celui du coq, chaque plume de la huppe est comme arrondie et entourée de blanc, puis marquée de noir, puis blanche au milieu.

Dès les deuxième et troisième mues, une partie des plumes de la huppe blanchit, ce qui augmente toujours en vieillissant.

Qualités et défauts. — La race de Padoue a une chair délicate, elle est excellente pondeuse, et, si l'on excepte la variété *chamois*, mauvaise couveuse. « Elle est la race huppée par excellence, dit M. Jacque; mais ce qui fait son ornement principal en fait aussi une race impropre à vivre en basse-cour, car la huppée, si belle, si développée par le beau temps, ne devient plus, par la pluie, qu'un masque matelassé et impénétrable qui lui couvre la tête. »

RACE HOLLANDAISE HUPPÉE.

Die Hollaendische Race, the Dutch Race.

« Cette race, dit M. Jacque, a une si grande analogie avec la padoue, que beaucoup de personnes prennent l'une pour l'autre; mais bientôt on s'aperçoit que des points différents en font des races bien à part, et que chacune a ses mérites particuliers. La hollandaise est également huppée, mais elle l'est beaucoup moins.

« Elle n'a que trois variétés : la bleue, à huppe bleue; la bleue, à huppe blanche; et la noire, à huppe blanche.

Caractères. — Sa taille est un peu au-dessous de celle de la padoue.

« La huppe a cela de différent, qu'elle est aplatie en forme de parasol et qu'elle couvre la tête en tombant en avant, aussi bien qu'en arrière et de côté. Les barbillons, extrêmement volumineux et pendants chez le coq, se trouvent chez la poule dans les rapports ordinaires d'un sexe à l'autre.

Qualités et défauts. — « La race est plus rustique, plus vive et plus farouche que la padoue; elle pond bien, mais ne couve jamais. »

RACE DE HANBOURG — *GALLUS HAMBURGENSIS.*

Die Hamburger race, the Race of Hamburg.

Caractères. — La race de Hambourg a la tête fort aplatie par-dessus, dépourvue de huppe; l'œil relativement énorme; la crête oblongue,

arrondie en avant, pointue en arrière, hérissée de petites pointes dont l'ensemble forme une surface plane; des joues nues seulement autour de l'œil; des barbillons affectant la forme d'une feuille de buis et des oreillons très-petits, posés à plat sur les joues.

Cette race offre un assez grand nombre de variétés de plumage, obtenues par croisement avec des races voisines ou avec des variétés de la race elle-même. Les principales de ces variétés sont les suivantes :

VARIÉTÉ PAILLETÉE ARGENTÉE.

Caractères. — Le coq a les plumes du camail, du dos, des épaules et du croupion abondantes, blanches, très-légèrement teintées de jaune paille et marquetées seulement de petites taches noires; tout le reste du plumage blanc, avec des taches ou des bandes noires à l'extrémité des plumes; ces taches forment sur l'aile une double bande transversale. Son poids s'élève un peu au-dessus de 2 kilogrammes.

La poule a le dessus de la tête et le haut du cou, en avant, blancs; tout le reste du plumage blanc, avec des taches terminales d'un noir violacé; les rémiges primaires entièrement blanches; les rémiges secondaires et les rectrices blanches et bordées de noir à l'extrémité.

Elle pèse environ 2 kilogrammes.

VARIÉTÉ PAILLETÉE DORÉE.

Caractères. — Elle est identique pour la forme à la variété argentée, seulement le dessin noir de son plumage, au lieu de s'élever sur fond blanc, se détache sur un fond roux-chamois.

VARIÉTÉ NOIRE.

Caractères. — Absolument semblable à la pailletée argentée, mais avec une robe noire magnifiquement lustrée.

VARIÉTÉ CAMPINE.

Caractères. — Cette variété, que quelques amateurs élèvent au rang de race, a absolument les mêmes caractères et les mêmes formes que les hamburgs dont elle ne diffère que par une taille moindre et le dessin du plumage. On la connaît dans plusieurs pays sous le nom de poule pond tous les jours, et les Anglais la nomment *Hambourg-crayonnée*.

Le coq a le camail, le plastron; le dos, les cuisses et les épaules d'un blanc pur; le dessus de l'aile coupé par deux bandes noires sur fond

blanc ; les rémiges blanches, bordées de noir ; les plumes tombantes du croupion noires, avec un liséré blanc ; les plumes recourbées de la queue noires à reflets verts.

La poule a la tête, le devant du cou et le camail d'un blanc pur, sans taches ; les épaules, les sus-alaires, le plastron, les cuisses, les sus-caudales marquées de taches transversales noires sur fond blanc ; les rémiges irrégulièrement marquées de nombreuses taches transversales.

Les campines offrent comme les hamburgs des sujets dont le fond du plumage, au lieu d'être blanc, est d'un beau jaune-chamois vif : de là la distinction de *campines dorées*, *campines argentées*.

A la race de Hambourg paraît encore se rattacher une variété que les Anglais nomment *poule faisanne* : elle est identiquement pareille pour la forme et le plumage à la hamburg, mais elle en diffère par une taille moindre, par sa tête que surmonte une crête double, en forme de cornes pointues, dans le genre de celle du crève-cœur, par quelques petites plumes rares renversées en arrière en forme de huppe, par les joues entourées d'un collier de petites plumes noires retroussées et bouffantes, par des barbillons plus longs et des oreillons rouges.

Deux variétés de cette forme, l'une dorée, l'autre argentée, viennent de Hollande.

Qualités et défauts. — La race de Hambourg et ses variétés ont des formes élégantes, une tenue gracieuse, et des allures extrêmement vives. Les vrais hamburgs sont assez rustiques ; les campines sont plus délicats, surtout quand ils sont originaires de Hollande, d'où ils viennent à peu près tous.

Toutes les variétés de hamburgs et de campines sont précoces, excellentes pour la table et produisent beaucoup d'œufs ; ainsi, la poule campine en pond jusqu'à trois cents par an. Ces œufs, quoique petits, sont cependant d'un volume assez raisonnable pour entrer très-utilement dans la consommation.

RACE DITE DE COMBAT ANGLAISE — *GALLUS ANGLICUS*.

Der englische Kampflahn, the English Fight-Cock.

Caractères. — Cette race a des caractères qui rappellent beaucoup ceux de la race malaise. Elle a la tête petite, allongée, aplatie comme celle d'un serpent ; la crête peu développée ; le cou haut et droit ; le corps incliné et bien pris ; des pattes élevées et solides.

L'on admet deux variétés principales : l'une

dorée à poitrine noire (*Black-breasted-red game*), l'autre, argentée, à aile de canard (*Duck-winged game*).

Dans la variété combat-doré à poitrine noire, le coq a un camail très-épais et long, d'un rouge ardent, les épaules rouge-foncé ; les plumes tombantes du croupion d'un rouge ardent ; les rémiges secondaires d'un jaune foncé ; la queue d'un vert bronzé, tout le reste du plumage noir.

Son poids est de 2 kilog. et demi.

Le plumage de la poule, jaune, assez clair et assez brillant à partir de la tête, s'assombrit graduellement en passant par tout le corps et jusqu'à la queue, où il devient brun mat grisâtre. Un petit dessin, très-régulier, analogue à celui de la cochinchine-perdrix, se répète par tout le corps, depuis le haut du camail jusqu'à l'extrémité de la queue. L'aspect général est d'un jaune neutre.

Dans la variété argentée à ailes de canard, le coq a un plumage beaucoup plus brillant que dans la variété précédente. Il a le camail jaune-paille très-vif ; le dos et les plumes tombantes du croupion jaune-doré ; les épaules d'un rouge ardent, les couvertures des ailes d'un noir-violet brillant et intense ; les rémiges blanches ; les petites sus-caudales noires, à bordure jaune ; les moyennes, les grandes et les rectrices d'un beau noir à reflets violacés ; tout le reste du plumage d'un noir intense.

La poule a le camail jaune-paille, marqué d'une tache noire allongée à chaque plume, le reste du plumage est brun-roux, surtout au plastron. La queue est d'un brun plus foncé et plus rompu que sur le reste du corps.

Qualités et défauts. — Comme la race malaise, celle-ci a l'œil sinistre, la démarche inquiète et féroce. « Il est impossible, dit M. Jacque, de se faire une juste idée du vertige qui s'empare de ces animaux lorsqu'ils peuvent se joindre. Rien n'égale leur impétuosité, la rapidité de leur attaque ; la rencontre est tellement furieuse, que les premières passes sont indescriptibles. Les combattants ne forment pendant un instant qu'une espèce de pelote, où têtes et queues se confondent. C'est à peine si, aussitôt qu'on vient de les lâcher l'un sur l'autre, on a le temps de les séparer avant qu'ils se soient portés des coups dont la force égale la vitesse. Un bon coq, en se précipitant sur son adversaire, le saisit rapidement avec le bec à la tête, qu'il trouve moyen de retenir par quelque coin, malgré la suppression habituelle de la crête et des

caroncules, et en un clin d'œil douze à quinze coups des terribles éperons d'acier dont on les arme sont portés à la tête. Les éperons y restent quelquefois si fortement engagés, que, malgré la violence de leurs mouvements, les combattants ne pourraient les arracher sans les efforts de l'homme qui surveille le combat. Les poules chaussent aussi l'éperon et se livrent des combats à mort.

« On a beaucoup parlé de l'utilité de ces volailles, dont on a vanté, avec raison, la fécondité, la délicatesse et les qualités maternelles; mais leur sauvagerie et leur méchancelé en interdisent l'emploi dans les basses-cours. La curiosité que leurs mœurs peuvent exciter, la richesse incontestable de leur plumage, et l'attrait de la conservation d'une race si tranchée, peuvent néanmoins encourager les amateurs à ne pas la laisser perdre. »

RACE DE JÉRUSALEM.

Die Jerusalemerrace, the Race of Jerusalem.

La race qui porte ce nom, paraît être depuis longtemps fixée, et ne manque pas de caractères propres.

Caractères. — Elle serait, d'après les uns, blanche comme la neige (coq et poule) avec le camail herminé foncé, très-tranché, et la queue presque noire; la crête serait simple et la patte bleue, et sa taille un peu au-dessous de la moyenne.

Selon d'autres, sa robe serait teintée d'une nuance jaune-rosé très-claire, à peine appréciable, et tiquetée de petites taches noires, espacées.

Qualités et défauts. — Sa chair serait de bon goût; et la poule pondrait bien.

RACE FRANÇAISE OMBRÉ-COUCOU.

« Entre toutes les races de poules, dit M. P. Letrône (1), il en est une qui, en réunissant par excellence toutes les conditions avantageuses à l'éleveur, est d'ordinaire, à cause de la beauté et de la distinction de sa robe, comprise au nombre des races dites de luxe, et pour laquelle nous réclavons une des meilleures places. »

« Cette race, particulièrement remarquable par la faculté de transmettre non-seulement par des croisements directs, mais encore par des croisements entés les uns sur les autres, sur toutes les autres races possibles, toute la bizarrerie

(1) P. Letrône, *Monogr. des Gallinacés* (Bull. de la soc. d'acclimat. Paris, 1860, t. VII, p. 534).

de son plumage, et même cette portion de sang indiquée par la coloration des pattes, doit porter à conclure qu'elle est de race primitive. »

Caractères. — La race est caractérisée par sa crête très-épaisse, granulée, terminée en arrière par une pointe en crochet qui recouvre toute la tête, et par la couleur blanc rosé des pattes, caractère qui ne fait jamais défaut.

Le coq a une énorme crête double, composée de lobules charnus informes, se terminant au delà de l'occiput par une pointe renversée, et prenant naissance à un centimètre de la pointe du bec; des barbillons assez développés, à deux divisions se soudant sous le bec; des oreillons peu apparents; l'œil grand, d'une couleur rouge-brûlée tirant sur le jaune; des pattes bien perfectionnées; des éperons faibles, aigus et très-recourbés. Tout son plumage est ombré de noir-bleu plus ou moins foncé et se dégradant par demi-teintes sur un fond blanc. Ces teintes, sur le camail, prennent un aspect argenté, par la finesse de leurs dessins.

Son poids, à l'âge adulte, est de 2 kilogr., et la longueur de son corps de 20 cent.

La poule donne un poids normal et approximatif de 1 kilogr. et demi; sa crête est moins grande que celle du coq, bien qu'également double; son bec est toujours demi-blanc rosé; son plumage entièrement et partout nuancé de la façon la plus régulière par des taches d'un noir bleu, faisant ombre sur un fond blanc symétriquement partagé.

Qualités et défauts. — Cette volaille, d'après M. P. Letrône, est très-robuste, sobre, *pondeuse des plus remarquables*, donnant de beaux œufs, couvant peu, néanmoins très-bonne mère. « C'est avec raison, dit-il, la poule de prédilection, et qu'adoptent nos petits ménages ruraux dans la partie nord-est de la Sarthe, et dans plusieurs communes du sud-est de l'Orne, où son élevage est en constant progrès. La chair de cette volaille est très-blanche et délicate, son engraissement assez avantageux. Son croisement avec des races plus fortes fournit d'appétissants produits pour la table et, par ce motif, d'une vente facile dans les marchés du pays. »

On reconnaît à cette race la variété suivante, qui tire son nom de la localité où on la cultive le plus.

VARIÉTÉ OMBRÉ-COUCOU DE RENNES.

Caractères. — Chez le coq, la crête est simple, grande et solide, parfaitement droite et à dentures excessivement profondes et aiguës,

pour le moins aussi développée que celle du coq andalou; les plumes fines du cou et du recouvrement de la queue sont d'un jaune-paille parsemé de taches nuancées d'un brun roux, qui donnent des reflets dorés à cette sorte d'ornement. Toutes les autres plumes ont la même couleur nuancée de la race précédemment décrite.

La poule ne se distingue de l'autre espèce que par sa crête simple et droite.

On estime autant cette variété que la première pour la production et la qualité de la chair. Les Bretons apportent une grande attention à la production de cette race remarquable.

Qualités et défauts. — « Les deux variétés ombré-coucou, dit M. P. Letrône, ont l'allure vive et légère; en s'appuyant par instinct sur la grande facilité de leur vol, elles s'éloignent sans crainte dans les champs et les bois, mais non moins fidèles à rentrer pour faire leur ponte et s'abriter la nuit que tous les autres gallinacés plus sédentaires, tant qu'on a soin de leur donner une bonne installation et une nourriture régulière; on n'a pas même à craindre pour elles, en tenant compte de leur sauvagerie, l'atteinte des bêtes fauves et des pillards.

« Les coqs des deux variétés sont vigilants et ont un chant très-aigu, nettement phrasé, qui s'entend de fort loin.

« Ces deux variétés de volailles sont très-faciles à élever; les poulets ne sont ni tardifs ni précoces. C'est un tendre et succulent manger lorsqu'ils ont atteint l'âge de cinq à six mois. Ils croissent parfaitement sans qu'il soit besoin d'y apporter des soins particuliers. Ces volailles vivent et produisent longtemps sans s'épuiser. »

RACE DITE COURTES-PATTES — *GALLUS PUMILIO*.

Beaucoup de localités dans la Bretagne, dans la Sarthe, dans l'Orne, possèdent des courtes-pattes; mais, d'après M. Jacque, la véritable race, celle autrefois répandue dans l'Orne, et dont on tirait ces délicieux poulets dits *poulets à la reine*, est à peu près perdue.

Cependant le même auteur dit l'avoir retrouvée, et M. P. Letrône, de son côté, l'a décrite.

Caractères. — Le caractère essentiel de la race est tiré de la brièveté de ses pattes.

Le coq a la crête double, prenant naissance très-avant sur le bec, et recouvrant largement la tête; l'occiput garni d'une demi-huppe plate, d'un rouge doré, retombant sur le cou; les plumes du cou et celles qui recouvrent la queue

très-abondantes et du même rouge doré que la huppe; tout le reste du plumage, le plus souvent noir. Ses pattes sont noires; son poids, à l'âge adulte, est de 1 kilogr. et demi.

La poule a une petite crête frisée, plutôt implantée sur la partie antérieure du bec que sur la tête. Son plumage, comme celui du mâle, varie de couleur, mais le plus souvent il est noir, et quelquefois d'un gris fauve mélangé, avec des teintes noires ou brunes.

La brièveté des membres inférieurs, chez les courtes-pattes, donne à la race une physionomie toute particulière: en marchant elle balance le corps comme les canards et les plumes de l'abdomen traînent à terre. Elle est surtout curieuse à voir quand elle court: c'est par petits sauts répétés et précipités qu'elle exécute ce mode de locomotion. Mais ses qualités semblent provenir de son défaut d'organisation.

Qualités et défauts. — « La race courtes-pattes, dit M. Letrône, doit à sa conformation d'être disposée à ne point s'écarter de l'habitation, à ne jamais gratter dans les cultures, comme les autres poules, et même pour couver, cette constance qui lui est propre. Son ancienne réputation d'être la meilleure des couveuses parmi les bonnes couveuses lui restera toujours. Cette volaille est aussi peut-être une des plus faciles à nourrir et à élever; elle pond bien; elle résiste à l'âge, à un tel point que nous avons en notre possession une poule de l'espèce, âgée de dix-sept ans, qui nous donne, tout autant que les jeunes, son contingent d'œufs. »

RACE DE BANTAM — *GALLUS BANTICUS*.

Die Bantamrace, the Bantam-Cock.

Caractères. — Cette merveilleuse petite race, à laquelle on attribue une origine anglaise, est particulièrement caractérisée par l'absence, chez le coq, comme chez la poule, de sus-caudales recourbées en faucilles. Son plumage est d'une richesse et d'une régularité admirables, et il est absolument semblable dans les deux sexes; seulement le coq est un peu plus gros que la poule.

Le coq a la crête effilée, oblongue, d'un volume proportionné, légèrement aplatie, pointue en arrière; les pattes bleues; l'œil très-grand, la pupille rouge-brique. Son plumage varie: il est ou argenté, ou doré, ou noir, ou blanc.

La variété la plus jolie et la plus estimée est l'argentée, chez laquelle toutes les plumes sont régulièrement bordées de noir, ou portent un

anneau elliptique de même couleur dans le milieu.

Dans la variété dorée, le fond du plumage, au lieu d'être blanc, est chamois très-vif.

Qualités et défauts. — Le coq a des allures fières et laisse pendre les ailes en marchant. La poule est bonne pondeuse et couve bien.

RACE NÈGRE — *GALLUS MORIO*.

Caractères. — Parmi les races naines, la nègre ou *poule de soie à peau noire*, comme on la nomme aussi, est la plus nouvelle, la plus curieuse et une des plus jolies.

« Extrêmement petits et légers, dit M. Jacques, coq et poule ont la forme exacte et peut-être exagérée des cochinchines les mieux faits. Chaque partie du corps se détache en un lobe distinct, et son plumage de soie, extrêmement fin et blanc, accompagné d'une forte demi-huppe renversée un peu en arrière, forme le plus étrange contraste avec ses joues, ses barbillons, sa crête frisée, d'un rouge sombre presque noir, et son oreillon d'un bleu de ciel verdâtre et nacré.

« La couleur de sa peau, qui est par tout le corps d'un bleu foncé noirâtre, ne s'aperçoit qu'aux pattes, qui sont à cinq doigts, courtes et bordées extérieurement de petites plumes soyeuses.

Qualités et défauts. — « La poule, aussi douce et aussi familière que la cochinchine, est, parmi les poules naines la plus féconde, la meilleure couveuse et la meilleure mère. Les petits sont très-rustiques et très-faciles à élever.

« La couleur noire de la peau se retrouve dans le bec, dans le gosier, dans l'anus et jusque dans les intestins, et la chair n'est pas très-bonne à manger. Les sujets sont adultes à trois ou quatre mois. Ces poules pondent et couvent l'hiver comme les cochinchines, et la race est originaire du même pays. »

RACE NAINÉ COUCOU, DITE D'ANVERS.

Caractères. — C'est aux Hollandais que l'on doit, paraît-il, la création de cette charmante petite race, qui se distingue par un petit collier de plumes entourant les joues. Sa création n'aurait pas une date bien ancienne.

Le plumage, chez le coq comme chez la poule, est entièrement coucou, plus sombre que dans les autres races qui présentent le même caractère. Chaque plume porte quatre bandes transversales très-distinctes d'un gris foncé sur fond

gris-clair. L'œil est grand, la pupille jaune et les pattes sont blanches.

Qualités et défauts. — La poule pond bien, mais couve mal.

RACE NAINÉ PATTUE DITE ANGLAISE.

Caractères. — Cette race est remarquable par le développement énorme que prennent les plumes du calcanéum : elles s'allongent en forme de manchettes, et couvrent extérieurement les pattes et les doigts d'un épais matelas, qui donne à ces animaux une tournure toute particulière. Le coq et la poule ont une crête simple et un plumage blanc, très-collant.

Qualités et défauts. — C'est une des races naines les plus estimées à cause de sa fécondité, de son aptitude et de sa précocité à couvrir.

On trouve cette race en assez grand nombre dans beaucoup de campagnes où l'on met à profit sa faculté d'incubation hâtive, et où son exigüité l'a presque partout préservée des croisements. Croisée par le coq avec des poules françaises de petites dimensions et avec des poules de combat anglaises, cette race donne des couveuses moyennes et légères, extrêmement recherchées par les faisandiers.

Produits des races gallines. — De tous les oiseaux soumis à notre domination, les plus utiles pour nous sont sans contredit le coq et la poule : ils nous payent avec usure des peines qu'ils peuvent nous donner et de leurs frais d'entretien. Partout où l'homme a transporté et multiplié ces précieux animaux leurs œufs, leur chair constituent une portion considérable de l'alimentation générale. Il n'est pas jusqu'à leurs plumes qui n'aient aussi leur utilité.

Pour donner une idée de l'importance qu'ont pour nous les races gallines, nous dirons que leurs produits en œufs, pour une partie de la France seulement, s'élèvent à plusieurs centaines de millions. Ainsi en 1869 il a été exporté par le port seul de Honfleur pour 9,164,246 f. d'œufs, c'est-à-dire, au prix de 1 franc la douzaine, plus de 110 millions d'œufs, et pendant les six premiers mois de 1870 pour 6,600,990 francs, somme qui représente à peu près la valeur de 50 millions d'œufs. Des relevés authentiques, datant d'une quarantaine d'années, nous révèlent qu'à ce moment nous fournissions, par an, à l'Angleterre 76,691,100 œufs ; à la Belgique, 68,800 ; à l'Amérique du Nord, 49,600 ; à la Suisse, 42,900 ; à l'Espagne, 34,800 ; et à d'autres pays, 306,300. D'un autre côté, dans un travail sur les consom-

mations de Paris, travail exécuté d'après des relevés officiels, M. Husson nous apprend qu'en 1853, 142 millions d'œufs, apportés aux halles, et vendus à raison de 45 fr. 32 cent., le mille, en moyenne, ont produit une somme de 6,435,440 fr. Il ne faudrait pas croire qu'une grande partie de la France participe à l'envoi de ce genre de produit. Les œufs qui se consomment à Paris sont fournis par dix à douze départements seulement. M. Husson a constaté que le Calvados, l'Orne et la Somme fournissent à eux seuls plus de la moitié de ce qui forme l'approvisionnement des halles. En 1853, les œufs venant de ces lieux de production ont dépassé 76 millions; le surplus, c'est-à-dire 66 millions, était expédié de neuf autres départements : l'Oise, l'Aisne, l'Eure-et-Loir, l'Indre-et-Loire, la Seine-Inférieure, la Sarthe, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise et le Pas-de-Calais.

« Indépendamment de ce grand approvisionnement de la vente en gros, les arrivages à destination donnent des quantités qui, d'après les introductions de 1853, ne comprennent pas moins de 31 millions d'œufs. Enfin pour avoir le chiffre total de la consommation de Paris, il convient d'ajouter à ces nombres environ 500,000 œufs provenant tant des petites introductions tolérées sans payement de droits, que de la ponte des poules entretenues dans l'enceinte de la ville. »

Ainsi, Paris engouffre à lui seul au moins 174 millions d'œufs qui, joints aux 77 millions (chiffres ronds) qui sont annuellement exportés à peu près des mêmes localités qui approvisionnent Paris, représentent le chiffre énorme de 251 millions. Si maintenant l'on veut bien considérer que la production d'œufs n'est pas bornée à quelques départements, mais qu'elle s'étend à toute la France; que la consommation est au moins aussi grande en province qu'à Paris, l'on arrivera à cette conséquence que ce n'est pas par centaines de millions, mais par milliards que le nombre d'œufs produit en France doit se chiffrer. Et que serait-ce si l'on faisait entrer en compte la production, nous ne dirons pas du monde entier, mais seulement de l'Europe?

Cependant les œufs n'entrent pas tous en nature dans la consommation générale; un nombre très-considérable est détourné pour la production des volailles qui viennent sur nos marchés; et ici encore les chiffres témoignent de l'importance des races gallines, et justifient les soins qu'on leur prodigue dans certaines localités.

D'après des calculs approximatifs, basés sur la production des œufs, on a estimé qu'il devait

avoir en France environ 125 millions de reproducteurs, tant poulets que coqs, et que le nombre des poulets annuellement produits égalait celui des producteurs. Il est difficile de dire jusqu'à quel point ces nombres sont exacts; mais ce que l'on peut affirmer, c'est que la consommation des races gallines, à tous les états, est immense et devient la source de grands bénéfices. M. Husson nous en fournira encore la preuve. D'après ses relevés, il est entré à Paris, en 1853, 192,000 pièces environ, tant poulardes que poulets adressés à divers destinataires, et le marché de la Vallée, dans la même période, recevait 329,230 chapons et poulardes, 2,607,248 poulets, pesant ensemble 2,609,714 kilog. et qui, au prix moyen de 3 fr. 50 la pièce, produisaient une somme de 9,133,999 fr.

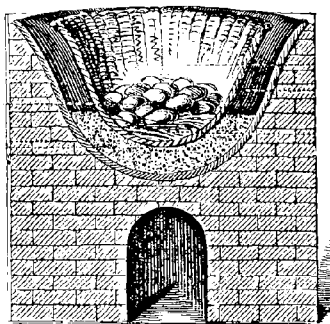
En général, la volaille qui se consomme à Paris provient principalement des pays de culture et d'élevage : les chapons et les poulardes arrivent du Calvados et de la Sarthe; la Sarthe envoie également des poulets et des poules concurremment avec les départements de Seine-et-Oise, de l'Oise, de la Somme, d'Eure-et-Loir, du Loiret, de Seine-et-Marne, de la Seine-Inférieure, de la Loire-Inférieure.

Du port seul de Honfleur il est parti en 1869 pour 981,670 fr. de volailles, et les six premiers mois de 1870 en ont vu sortir pour 202,150 fr.

Dans une note sur l'importance des volailles en France, M. Léonce de Lavergne (1) estime, d'après des données statistiques à son avis fort incomplètes, le total des deux productions réunies (œufs et volailles), à 250 millions seulement. « La chose en vaut la peine, ajoute M. Léonce de Lavergne, car une production annuelle de 250 millions et peut-être davantage n'est pas à dédaigner. Quant au progrès de la production, les documents nous manquent pour l'apprécier; nous savons seulement que l'exportation des œufs a quadruplé depuis dix ans, et la population montant toujours à Paris et dans la région environnante, la production a dû faire de grands progrès dans cette région, sous l'influence de cette double cause. »

Les races gallines, tant par la production d'œufs que par la chair qu'elles fournissent, entrent donc pour une grande part dans l'alimentation générale et sont par conséquent une source de lucre. Aussi l'homme a-t-il cherché à rendre plus fréquentes les pontes en donnant aux producteurs des abris bien appropriés, une

(1) *Journal pratique d'Agriculture*. Paris, 1865, t. I, p. 46.



Corbeil, Créteuil, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit

Fig. 119. Coupe verticale d'un couvoir artificiel chinois, d'après M. Dabry.

nourriture abondante et choisie; et à obtenir une plus grande quantité de chair, en multipliant les éclosions. Mais, pour ce dernier résultat, l'art a dû, sinon se substituer à la nature, du moins venir à son secours. Le nombre de poules bonnes couveuses et bonnes mères étant insuffisant pour faire éclore et mener à bonne fin le nombre de poulets que les besoins de la consommation réclament, on a demandé à l'incubation artificielle ce que la population des basses-cours ne pouvait fournir.

Incubation artificielle. — L'incubation artificielle que l'on essaye de faire revivre, mais qui n'a pas donné jusqu'à ce jour les résultats qu'on espérait, n'est point une méthode nouvelle, car elle existe depuis plusieurs milliers d'années en Égypte. Elle était autrefois, d'après M. Malézieux, entre les mains des prêtres, qui très-probablement l'inventèrent. Ceux qui la pratiquent aujourd'hui sont de pauvres diables de paysans, qu'on appelle *Berméens* ou *Bchermiens*, du nom d'un village voisin du Caire. Les Berméens ne sont en quelque sorte que les employés de propriétaires du pays, avec lesquels ils partagent par moitié les bénéfices, bénéfices qui consistent dans le tiers, ou un peu moins, des œufs qu'on leur donne à couvrir. Il y a ordinairement un couvoir ou fabrique à poulets (*mamal-el-kalaegt* ou *el-farroug* dans la langue du pays) pour quinze ou vingt villages. Les habitants apportent leurs œufs, reçoivent un bon en échange, et reviennent au bout de vingt-deux jours prendre autant de fois deux poussins qu'ils ont donné trois œufs.

« Ces poussins, dit M. Malézieux (1), qui demandent les plus grands soins, surtout pendant les deux ou trois premières semaines, sont ordinairement élevés par des femmes. Elles en ont souvent trois ou quatre cents à la fois, et elles les tiennent le plus chaudement et le

(1) Malézieux, *Manuel de la fille de basse-cour*.

BREM.

plus sèchement qu'elles peuvent, les mettant sur les terrasses qui couvrent leurs maisons, et les abritant pendant la nuit.

« La quantité de poulets produite annuellement par les mamals était d'une centaine de millions dans l'ancienne Égypte, et on la porte encore aujourd'hui à une trentaine de millions.

« On a essayé, à différentes époques, d'introduire en Europe le procédé égyptien : d'abord, dans l'antiquité, chez les Grecs et chez les Romains; puis, au moyen âge, à Malte, en Sicile, en Italie, et enfin, en France, où deux rois s'occupèrent de faire construire des fours : Charles VII à Amboise, et François I^{er} à Montrichard. Sous les règnes suivants, on tenta encore des essais, dont Olivier de Serres nous entretient. A une époque beaucoup plus récente, de nombreuses expériences furent faites par plusieurs savants : on connait les essais de Réaumur; après lui vinrent les tentatives de l'abbé Copineau, de Dubois, de Bonnemain. » Toutes ces expériences ont prouvé la difficulté de s'approprier le secret des Berméens d'Égypte. Malgré la découverte du thermomètre, nos savants n'ont jamais pu égaler la précision de ces pauvres paysans du Caire qui, dépourvus de tout instrument pour mesurer la température, règlent cependant leur feu avec tant d'habileté, qu'ils réussissent à faire éclore la presque totalité des œufs.

De nos jours, c'est aussi dans des couvoirs artificiels que les Chinois pratiquent en grand l'incubation artificielle. Nous emprunterons à M. Dabry, consul de France à Han-Keou, la description d'un de ces couvoirs et des manipulations qui y sont faites.

« Les établissements destinés à faire éclore les œufs, dit-il (1), portent en Chine, le nom de *Pao-*

(1) Dabry, *Bulletin de la Soc. d'acclimat.* Paris, 1865, 2^e sér., t. II, p. 394.

IV — 365

jang ; ces établissements, qui sont nombreux, ne diffèrent que par les dimensions. Voici la description d'un *Pao-jang* construit en avril 1865, à une lieue de Han-Keou, province de Hou-Pé.

« C'est une petite maison de torchis, ayant 3 mètres de hauteur jusqu'au toit; celui-ci, de tuiles, est élevé de 0^m,80; la longueur de la maison, qui est orientée E.-O., est de 7^m,8, la largeur de 4 mètres; l'épaisseur du mur, qui est garanti du vent de N.-E. par une couche de paille, est de 0^m,10; une porte de planches de 2 mètres de haut sur 1 mètre de large, s'ouvre sur un des côtés de la face exposée au midi. Quatre petites ouvertures, percées dans le toit, servent à éclairer la chambre. Dans l'intérieur sont dix-huit fours de torchis, contigus, adossés au mur et ayant 0^m,85 de hauteur et de largeur; ils reçoivent l'air par une porte de 0^m,33 de hauteur sur 0^m,22 de largeur.

« Chaque four (*fig. 119*) renferme un grand vase de terre de 0^m,60 de profondeur et de 0^m,015 d'épaisseur : dans le fond du vase, est une couche de cendre de 6 centimètres environ, sur laquelle repose un panier de rotin qui contient les œufs, reposant sur un peu de paille. Chaque panier contient douze cents œufs et est fermé au moyen d'un couvercle mobile de rotin ou de paille, ayant 1 centimètre d'épaisseur au milieu et 5 centimètres à la périphérie.

« La chambre est coupée en trois étages par deux planchers, le premier à 2^m,20 du sol; le second, à 0^m,80 au-dessus du premier; tous deux ont 2 mètres de largeur.

« Neuf fours sont allumés à la fois : huit seulement contiennent des œufs, le neuvième étant destiné à régler la température de la chambre, qui doit être constante. Le combustible employé est le charbon de bois. Lorsqu'on allume les fours, on les chauffe jusqu'à ce qu'on obtienne une température de 38 degrés centigrades dans le panier fermé de son couvercle, ce que les Chinois apprécient avec la main. Il faut régler le feu suivant la température extérieure et de manière que celle des paniers varie aussi peu que possible. Les œufs sont changés de place cinq fois par vingt-quatre heures, quatre fois pendant le jour et une fois pendant la nuit; ceux qui formaient la couche *supérieure* sont mis au fond du panier, où ils forment la couche inférieure, ceux de *dessous* occupent alors le milieu, et ceux du *milieu* forment le dessus du panier et constituent la nouvelle couche supérieure : ces manipulations se font au moyen du couvercle.

« Le cinquième jour, on perce un petit trou

dans la porte, et au moyen de la lumière qui pénètre par ce trou, on *mire* tous les œufs pour reconnaître ceux qui sont en voie d'incubation.

« Le douzième jour, on retire les œufs des paniers et on les transporte sur les planchers, recouverts d'un lit formé d'une natte recouverte de 3 centimètres de paille, qui est elle-même recouverte d'une autre natte : on y dispose les œufs par couches, on les recouvre d'un lit de coton de 5 à 6 centimètres d'épaisseur, et d'une couverture de coton de 3 centimètres d'épaisseur, qui est doublée six fois sur elle-même sur les côtés, et y est maintenue au moyen d'une grosse corde de paille, pour empêcher l'introduction de courants d'air. On change également alors les œufs de place cinq fois par jour, en mettant au milieu ceux des côtés, et sur les bords ceux du milieu.

« Aussitôt que l'on a retiré les œufs des paniers, on laisse éteindre les fours et l'on allume les neuf autres, pour lesquels on répète les mêmes opérations.

« L'éclosion a lieu le vingt et unième jour, et donne, à moins que le vent d'ouest n'ait soufflé, — car il agit d'une façon désastreuse, — en moyenne sept cents poulets, quelquefois huit cents pour mille œufs.

« Les *Pao-jangs* sont ouverts en avril et ferment en août. Les œufs sont achetés six *sapèques* par l'établissement, et les poulets qui viennent d'éclore sont vendus quatorze *sapèques* (1,250 *sapèques* valent 8 francs à Han-Keou).

« Lorsque les petits poulets sont éclos, on attend quatre jours avant de les descendre. Le premier jour, on ne leur donne pas de nourriture; le second, on les nourrit avec du riz écrasé et sec; le troisième jour on leur offre du riz qui a trempé pendant quelques instants dans de l'eau froide. Cette dernière nourriture leur est distribuée pendant dix jours, après quoi on peut leur donner de l'orge, du blé, etc. »

Comme il y a tout intérêt, pour éviter les non-valeurs, à ne mettre en incubation soit sous une poule, soit dans une couveuse artificielle, que des œufs fécondés, on s'est demandé s'il ne serait pas possible de distinguer par le simple *mirage*, et sans rien altérer, l'œuf qui est imprégné de celui qui ne l'est pas. Nécessairement, la réponse devait être négative. En effet, il est déjà très difficile, même aux personnes les plus habiles pour ces sortes de recherches, de dire si une *cicatrice* ou germe que l'on a sous l'œil porte des traces de fécondité; à plus forte raison devient-il impossible de porter un jugement lors-

qu'on ne voit absolument rien, cette cicatricule, dans l'œuf intact, étant dissimulée par l'albumen, par les membranes de la coque, et surtout par la coquille (1). Mais ce qui est impossible avant que

l'œuf soit couvé, ne présente plus de difficulté après quelques jours d'incubation, les premières traces de développement se trahissant alors, dans le mirage, par une opacité bien manifeste.

LES PHASIANIDES — PHASIANI.

Die Fasanen, the Pheasants.

Caractères. — Les phasianidés font immédiatement suite aux gallidés et constituent une famille riche en espèces. Ils ont le corps un peu allongé, complètement vêtu, sauf aux joues et aux tarsi; le cou court; la tête petite; les ailes très-courtes, concaves et fortement arrondies, la cinquième ou la sixième rémige étant la plus longue; la queue souvent très-longue, formée de seize à dix-huit rectrices coniques, imbriquées; le bec un peu allongé, fortement bombé, faible mais crochu; les tarsi de moyenne longueur, mais forts, lisses, armés, chez le mâle, d'un ergot. Leurs plumes sont grandes, arrondies, exceptionnellement longues, minces et molles; celles de l'occiput ou celles de la nuque, parfois très-longues, forment des huppés ou des collerettes; quelques-unes sont ébarbées. Le plumage, dans son ensemble, est moins brillant que celui des gallidés, mais il revêt encore des couleurs fort belles et harmonieusement réparties. La femelle est plus petite que le mâle; sa queue est plus courte et son plumage a des teintes plus simples, bien moins riches.

Nitzsch a disséqué le faisan commun, le faisan doré et le faisan argenté, et a constaté qu'ils présentent les mêmes particularités que les gallinacés proprement dits, sous le rapport de la conformation du squelette, des muscles, des viscères et des organes des sens. La colonne vertébrale est formée de treize à quatorze vertèbres cervicales, sept dorsales, cinq à six caudales, dont la dernière a une forme en rapport avec le développement de la queue. L'apophyse épineuse de cette vertèbre, très-longue et pointue, se dirige en arrière plutôt qu'en haut, et présente supérieurement une surface aplatie, horizontale. L'humérus est aussi long que l'omoplate, les os de l'avant-bras n'ont qu'un médiocre développement. Les apophyses latérales du sternum sont longues et droites, les postérieures bifurquées; le corps du sternum présente en avant et de chaque côté de la ligne médiane, une par-

tie très-mince, souvent membraneuse. Le bassin est haut et étroit; les fémurs sont pneumatiques. La trachée a des anneaux membraneux et cartilagineux. Le rectum est long, et l'étendue des cœcums est variable.

Distribution géographique. — Tous les phasianidés sont originaires de l'Asie.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils vivent dans les bruyères, les buissons, rarement dans les grandes forêts; les champs, les prairies semblent surtout leur convenir. Quelques-uns sont de véritables oiseaux de montagnes; ils ne descendent pas au-dessous d'une certaine altitude, même par les froids les plus rigoureux. D'autres ne vivent que dans la plaine. En général, les phasianidés sont des oiseaux sédentaires; ils choisissent leur demeure avec beaucoup de soin et de prudence, ne la quittent pas une fois qu'ils l'ont adoptée. Le district qu'ils habitent est assez étendu; car tous les phasianidés, quand la saison des amours est passée, errent dans la contrée, et apparaissent alors dans certaines localités où on ne les voit jamais dans d'autres saisons. Ces excursions ne peuvent cependant pas être assimilées à des voyages; elles ne s'étendent que sur un rayon de quelques kilomètres: c'est d'ailleurs tout ce que permettent à ces oiseaux leurs organes de locomotion.

Les phasianidés marchent bien, et ils peuvent lutter de vitesse, à la course, avec les autres gallinacés; mais ils volent mal; aussi ne le font-ils qu'en cas d'absolue nécessité. Ils n'aiment d'ailleurs pas à se fatiguer par de longs parcours. A l'époque des amours, ils sont même plus paisibles que les autres gallinacés. Ils marchent d'ordinaire lentement, la tête penchée ou rentrée dans les épaules, la queue juste assez relevée pour qu'elle ne traîne pas à terre; quand ils courent, ils courbent la tête jusqu'au sol, relèvent beaucoup plus la queue et s'aident même de leurs ailes. Lorsqu'ils sont excités, leur vivacité s'en accroît et semble en contradiction avec leurs autres allures; mais une telle excitation ne dure jamais longtemps. Pour voler, les phasianidés

(1) Voy. la figure 16, t. III, p. xviii.

sont obligés de battre précipitamment des ailes; leur vol est donc très-bruyant, surtout au départ; lorsqu'ils ont atteint une certaine hauteur, ils battent moins fréquemment des ailes et glissent en quelque sorte dans l'air avec rapidité, les ailes et la queue étendues, et restent dans un même plan oblique. Lorsqu'ils sont perchés, ils tiennent le corps droit, la queue presque verticalement pendante. Leurs sens sont bien développés; leur intelligence est médiocre. Entre eux, les phasianidés vivent en paix, aussi longtemps, du moins, que l'amour n'est pas en jeu; sous son influence, les mâles sont excités, et combattent leurs semblables avec acharnement.

Les phasianidés vivent retirés le plus qu'ils peuvent, jusqu'à l'époque des amours. Ils ne se perchent qu'au moment de se livrer au sommeil, et passent le reste de la journée à terre, cherchant leur nourriture dans les buissons et les hautes herbes, se glissant d'un abri à l'autre, en évitant presque avec terreur les lieux découverts. Un mâle conduit ordinairement plusieurs femelles, mais il n'est pas rare de trouver des compagnies mêlées, c'est-à-dire formées de plusieurs mâles et d'un bon nombre de femelles. De très-grandes bandes ne s'observent pas, ou, s'il s'en forme, elles n'ont qu'une existence fortuite et passagère. Hors la saison des amours, la quête de leurs aliments est la grande occupation des phasianidés. Ils mangent du matin au soir, et c'est tout au plus si, vers midi, ils se donnent quelques heures de repos. A ce moment, ils se baignent dans le sable. C'est surtout de grand matin et le soir qu'ils sont alertes et disposés à errer; au coucher du soleil, ils se livrent au repos. Ils se nourrissent de substances végétales de toute espèce, de graines, de baies, de bourgeons, de feuilles; en outre, ils mangent des insectes, des larves, des mollusques, des limaces, et même de petits vertébrés; ils chassent surtout les petites grenouilles, les lézards, les serpents.

La plupart des phasianidés, sinon tous, vivent en polygamie. Un coq-faisan rassemble autour de lui de cinq à dix femelles, et se montre aussi jaloux que les autres coqs; il combat avec acharnement contre ses rivaux, mais il s'inquiète aussi peu que le coq domestique de captiver les bonnes grâces de ses femelles. Au moment des amours, il est plus excité qu'à toute autre époque; cependant, jamais il n'arrive à ce degré de folie qui rend les autres coqs si intéressants. Il tourne autour de sa femelle, en prenant les postures les plus variées; il écarte les ailes, redresse sa huppe, sa collerette, lève la queue; il exécute

quelques mouvements plus ou moins dansants, et pousse des cris ou des sifflements qui blessent l'oreille; mais c'est là tout. Après l'accouplement, le mâle ne s'inquiète plus de ses femelles, et va dans les bois se réunir à d'autres mâles. Dans le principe, il y a bien encore quelques petites luttes entre eux; mais l'harmonie finit par s'établir, et ils vivent alors dans les meilleurs rapports. Quant à la femelle, elle cherche quelque endroit retiré, creuse dans le sol une légère dépression, qu'elle tapisse de feuilles et de brindilles, et y pond de six à dix, et quelquefois douze œufs, qu'elle couve seule. Les jeunes phasianidés ressemblent aux autres jeunes gallinacés; ils sont vifs et agiles, et croissent rapidement. A deux semaines, ils peuvent déjà voler; à trois, ils se perchent; et dans le troisième mois, ils sont adultes; cependant, ils demeurent encore avec leurs parents jusque vers l'automne.

Les phasianidés sont exposés à plus de dangers que les autres gallinacés, par cette seule raison qu'ils sont bien moins intelligents. De longues pluies, des inondations, d'autres phénomènes naturels les stupéfient à un tel point qu'ils s'abandonnent sans la moindre résistance à la fureur des éléments. Beaucoup deviennent la proie des carnassiers, les jeunes surtout périssent souvent de cette manière. Enfin, partout l'homme les chasse pour se procurer leur chair savoureuse.

LES EUPLOCOMES — *EUPLOCOMUS*.

Die Fasanenhühner, the Pheasant-Fowls.

Caractères. — Les euplocomes peuvent être regardés comme établissant le passage des gallidés aux phasianidés. Ils ont le corps allongé; le cou court; la tête petite; les ailes courtes; la queue de moyenne longueur et formée de seize plumes; le bec assez faible; les tarsi moyens, armés d'un ergot chez le mâle; les plumes du cou et du croupion très-peu allongées, les plumes de la queue imbriquées, les médianes se recourbant en bas et en dehors; les plumes de la tête longues et formant une huppe très-élégante; les joues nues, recouvertes d'une peau molle, comme veloutée, qui devient turgide pendant la saison des amours, et forme alors une sorte de crête et des lobes assez courts. Le plumage des euplocomes est remarquable, moins par la vivacité des couleurs que par leur harmonieuse distribution. Les femelles et les jeunes diffèrent notablement du mâle.

Distribution géographique. — Les euploco-

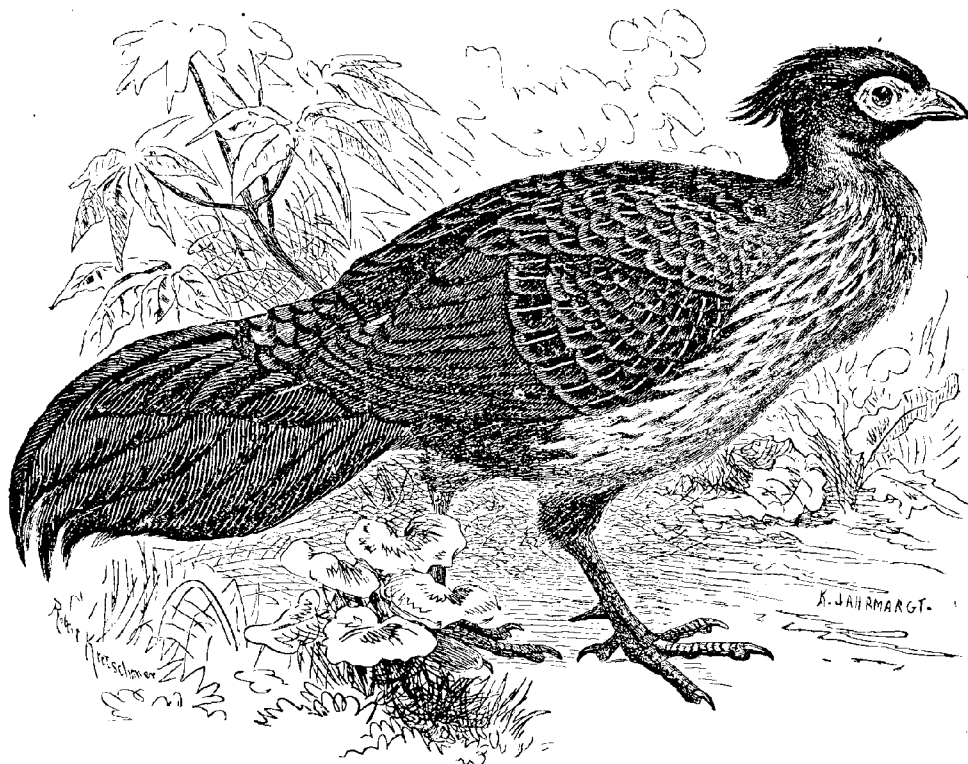


Fig. 120. L'Euplocome kirrik.

mes habitent le versant sud de l'Himalaya; ils s'étendent delà, d'un côté, jusque dans l'est et le sud de la Chine et à Formose, de l'autre jusqu'à Sumatra et à Bornéo.

Eu égard à la forme des plumes du cou et de la huppe, les euplocomes ont été subdivisés en diardigalles et en euplocomes proprement dits.

1° Les *Diardigalles*. — *Diardigallus*.

Caractères. — La seule espèce qui appartient à ce groupe est caractérisée par les plumes ébarbées et médiocrement allongées du cou, et par les plumes de la huppe, ébarbées à la base et pourvues à la pointe de barbes disposées en fer de lance.

L'EUPLOCOME PRÉLAT — *EUPLOCOMUS*
(*DIARDIGALLUS*) *PRÉLATUS*.

Der Prälat.

Caractères. — Cette espèce, que l'on a voulu dans ces derniers temps détacher génériquement des euplocomes, mérite certes le premier rang parmi les oiseaux qui nous occupent. Elle a le sommet de la tête noir, les joues rouges, entourées d'un étroit liséré; le cou, le haut du dos

et de la poitrine d'un gris cendré; les plumes du milieu du dos d'un jaune vif, celles du croupion noires, largement bordées de rouge écarlate; celles des ailes grises, bordées, rayées et moirées de gris foncé; celles de la queue d'un vert-noir brillant, celles de la poitrine d'un noir foncé, à reflets verdâtres.

Distribution géographique. — Jusqu'à ces dernières années, l'euplocome prélat passait pour un des phasianidés les plus rares. On n'en connaissait qu'un seul échantillon mâle, appartenant au Muséum de Paris. Mais aujourd'hui plusieurs de ces beaux oiseaux se trouvent vivants au Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne et au Jardin zoologique de Londres. Schomburgk, qui, dans les dernières années de sa vie, était ambassadeur d'Angleterre à Siam, nous a fait connaître, le premier, la patrie de cet oiseau; mais nous ignorons encore les limites de son aire de dispersion. Schomburgk acheta au marché de Bangkok un euplocome mâle, un *Kai-pha*, comme on l'appelle à Siam, il lui fut dit que ce phasianidé n'est pas rare dans la partie orientale du royaume de Laos, surtout dans la province de Phré ou Phé, et qu'il se trouve aussi dans quelques localités de la péninsule malaisienne.

Captivité. — Nous ne savons encore rien des mœurs de cet oiseau en liberté, et Schomburgk est le seul qui ait décrit ses allures en captivité. Il dit de ceux qu'il a eus, que c'étaient des oiseaux fort élégants et agréables. « Ils ne peuvent rivaliser pour la beauté du plumage avec le faisandoré; mais ils ont le même port, la même grâce dans les mouvements. Les ayant laissés sortir de leur cage et courir dans la maison, je les vis avec plaisir faire la chasse aux insectes. Apercevaient-ils une fourmi ou une araignée qui grimpeait à la muraille, ils faisaient un bond de plusieurs pieds de haut pour s'en emparer. Je leur donnais tous les jours du riz non décortiqué; mais ils lui préféraient des insectes. Ils étaient très-friands de fruits, surtout de bananes. Souvent ils faisaient entendre un léger cri. Les effrayait-on, ils poussaient des sons rauques. Ils volent à peu près comme la perdrix, mais bien plus bruyamment. Deux de mes captifs, le mâle et une femelle, étaient très-apprivoisés; une autre femelle resta très-sauvage, et je ne pouvais la laisser sortir de la cage. Je mis la femelle privée dans la même cage que le mâle; mais celui-ci la reçut à coups de bec et je dus l'enlever. Quand tous deux étaient dans la cour, la femelle restait toujours à une certaine distance; elle se souvenait sans doute des mauvais traitements qu'elle avait reçus de son compagnon de captivité. Je suis porté à conclure de là, que l'euplocome prélat ne vit avec sa femelle que pendant la saison des amours.

Les euplocomes prélat du Jardin d'acclimation sont, si je ne me trompe, un présent du roi de Siam.

2° Les Euplocomes proprement dits — *Gallophasis.*

Caractères. — Chez les euplocomes proprement dits, les plumes du cou — et c'est ce qui les distingue des diardigalles, — sont très-peu ébarbées; celles de la partie antérieure de la poitrine sont allongées en forme de fer de lance et pointues, et celles de la huppe sont munies de barbes à partir de la base.

En 1857, la Société zoologique de Londres reçut une paire d'euplocomes de l'Himalaya: l'année suivante, le couple s'était déjà reproduit. Depuis, on a introduit en Europe plusieurs de ces oiseaux, et aujourd'hui on en voit dans tous les jardins zoologiques. Toutes les espèces de ce groupe s'acclimatent et s'apprivoisent avec tant de facilité, que nous pouvons espérer de les voir

bientôt dans nos basses-cours, à moins que nous ne préférions en peupler nos forêts.

L'EUPLOCOME KIRRIK — *EUPLOCOMUS* (*GALLOPHASIS*) *MELANOTUS.*

Der Kirrik, das Fasanenhuhn, the Pheasant-Fowl.

Caractères. — Le kirrik des Indiens (fig. 120) est, malgré ses couleurs peu éclatantes, un oiseau des plus élégants. Chez le mâle, toutes les plumes du dos sont d'un noir brillant; celles du devant du cou et de la poitrine sont blanchâtres; celles du ventre et les couvertures de l'aile, d'un brun noir. L'œil est brun, le bec jaune-de-corne pâle; la portion nue des joues est d'un rouge vif; les pattes sont d'un gris de corne. Cet oiseau a 63 cent. de long et 77 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 24 cent., celle de la queue de 28.

La femelle est plus petite, et son plumage est d'un brun terre-d'Ombre terne. Chez elle, chaque plume, d'un gris clair le long de la lige, se termine par une bordure de même couleur, mais plus large et d'une teinte plus claire à la face inférieure du corps et sur les ailes; il en résulte que ces parties paraissent ponctuées, tandis que le reste du plumage semble rayé. Les plumes de la gorge sont d'un gris clair uniforme; les rectrices médianes d'un brun terre-d'Ombre, marbrées de gris clair, les latérales d'un gris noir, à reflets verdâtres.

L'EUPLOCOME A HUPPE BLANCHE — *EUPLOCOMUS* (*GALLOPHASIS*) *ALBOCRISTATUS.*

Der Kelitsch.

Caractères. — Chez cette espèce, la tête, le cou, le manteau et la queue sont d'un bleu-noir brillant; les plumes du croupion d'un blanc sale, ondulées en travers de noir; celles de la huppe, blanches; celles de la poitrine, bleuâtres; celles du ventre, d'un gris foncé. L'œil est brun; le bec couleur de corne foncée; les joues sont rouges et les pattes couleur de corne bleuâtre. La femelle diffère à peine de celle de l'espèce précédente. Ces deux oiseaux sont de même taille.

Distribution géographique. — Les euplocomes habitent le versant sud de l'Himalaya, le premier la partie orientale, le second la partie occidentale. Tous deux se trouvent au Népal; le kirrik est commun dans le Darjiling; dans tout l'ouest de cette chaîne de montagnes, l'euplocome à huppe blanche n'est rare nulle part.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne savons presque rien des habitudes de l'euplocome kirrik; quant à l'autre, Mountaineer l'a observé

et a décrit ses habitudes avec son exactitude accoutumée. « L'euplocome à huppe blanche ou *kélitsch* des Indiens, dit-il, est très-commun dans la zone inférieure des montagnes. Son aire de dispersion commence au pied des premières collines, et s'étend jusqu'à une altitude d'environ huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer; d'on en rencontre même quelques individus à une plus grande hauteur. Il semble fuir le voisinage de l'homme moins que tous les autres phasianidés; il s'approche davantage des habitations. On a si souvent occasion de le voir près des villages, près des chemins, qu'on est tenté de le prendre pour le plus commun de tous les gallinacés sauvages; le monaul (lophophore) cependant est bien plus nombreux que lui dans ces parages. Dans la région inférieure des montagnes, le *kélitsch* habite toutes les forêts, mais de préférence cependant les fourrés et les ravins boisés. Dans l'intérieur, on le trouve aussi dans des jungles isolés, et surtout dans des lieux jadis cultivés, mais maintenant abandonnés. Il est rare dans les grandes forêts, et semble presque avoir besoin, pour vivre, de se trouver au voisinage de l'homme.

« L'euplocome à huppe blanche n'est pas un oiseau très-sociable. On en voit souvent trois ou quatre ensemble; on peut même de temps à autre en compter jusqu'à dix, mais chaque individu agit à sa guise, sans se soucier des autres. Quand le *kélitsch* est effrayé, il s'enfuit en courant; ce n'est que lorsqu'il est surpris brusquement ou qu'un chien est lancé sur sa piste, qu'il prend son vol; autrement, il cherche à se dérober au danger en se tapissant dans un buisson touffu. Il n'est pas craintif, et dans les localités où il n'est pas chassé à outrance, il est aussi hardi que peut le désirer le chasseur. L'effrayé-on, il ne vole que jusqu'à l'arbre le plus voisin; s'il, avant de s'envoler, il s'est tapi, il vole à une courte distance en rasant le sol, puis se pose de nouveau à terre. Sa voix est un gloussement un peu sifflant, ou un pépiement tout particulier. Il la fait entendre à toute heure du jour, et surtout quand il s'envole et se perche. Si un chat ou quelque autre petit carnassier l'inquiète, il pousse des gloussements prolongés et très-forts.

« Querelleur à un très-haut degré, le *kélitsch* est toujours en lutte avec ses semblables. Je tirai un jour un mâle: il tomba à terre. Pendant qu'il se débattait dans les dernières convulsions de l'agonie, un autre mâle sortit du fourré, et, en ma présence, l'attaqua avec rage.

A l'époque des amours, les mâles font souvent avec leurs ailes un bruit particulier, semblable à celui que produit une bague dont on fouette l'air. Ils semblent vouloir ainsi attirer l'attention des femelles, ou provoquer un rival au combat.

« La femelle pond de neuf à quatorze œufs, en tout semblables à ceux de la poule domestique. Les jeunes éclosent à la fin de mai.

« Le *kélitsch* se nourrit de racines, de graines, de baies, de feuilles et d'insectes.

Captivité. — « Les vieux individus se font difficilement à la captivité et les jeunes s'habituent avec peine à la nouvelle nourriture qu'on leur donne. » Nos observations ne concordent pas avec cette assertion de Mountaineer. Il ne serait pas impossible qu'une longue captivité facilitât l'élève des euplocomes. Dans les jardins zoologiques, on fait couvrir les œufs par des poules. Les jeunes éclosent le 24^e ou le 25^e jour, quelquefois seulement le 26^e jour. Ce sont de petits oiseaux élégants, vifs et agiles, qui ont assez les allures des poussins, mais qui se montrent plus sauvages et plus craintifs. A trois semaines, ils commencent à voler, et à partir de ce moment, ils passent la nuit perchés sur une branche ou sur quelque autre objet élevé. A huit semaines, ils ont à peu près leur taille définitive.

Au commencement d'octobre, peut-être déjà au milieu de septembre, dans les bonnes années, ils commencent à muer; en novembre, ils ont leur plumage définitif. Si l'on s'occupe beaucoup d'eux, ils perdent leur timidité innée, et si on les laisse courir dans la basse-cour avec les autres volailles, ils ne tardent pas à en prendre les allures. J'en ai vu plusieurs en pleine liberté, en Belgique, chez mon ami Cornély, et je suis parfaitement convaincu que l'on peut élever ces superbes oiseaux dans les basses-cours, tout aussi bien que les poules. Je crois cependant qu'on ferait mieux de les lâcher dans la forêt. Ils ont toutes les bonnes qualités des faisans, mais ils leur sont de beaucoup supérieurs en agilité, en prudence, en fécondité; ils me paraissent aussi moins sensibles aux variations de température. La couleur de leur plumage s'harmonise parfaitement avec les teintes qui dominent dans nos forêts, et l'attachement que la femelle témoigne à ses petits rend inutile, au moins dans la plupart des cas, l'élevage artificiel. Ces oiseaux méritent certes qu'on tente cette expérience, et celle-ci est d'autant plus facile que, dans ces derniers temps, le prix de ces oiseaux est devenu très-accessible.



Fig. 121. Le Nythémère argenté.

LES NYTHÉMÈRES — *NYTHEMERUS*.

Die Silberfasanen, the Silver-Pheasants.

Caractères. — Les nythémères, dont quelques auteurs font des euplocomes, se distinguent de ceux-ci par leur huppe longue, à barbes décomposées, retombant en arrière; par leur queue longue, conique, très-élagée, composée de deux plans qui s'inclinent en forme d'angle ouvert. Leurs ailes ne s'étendent pas au delà de l'origine de la queue.

LE NYTHÉMÈRE ARGENTÉ — *NYTHEMERUS ARGENTATUS*.

Der Silberfasan, the Silver-Pheasant.

Caractères. — A mon avis, aucun phasianidé ne surpasse en beauté le *faisan argenté* de la plupart des auteurs, le *nythémère argenté* des méthodes actuelles (fig. 121). Ses couleurs, en apparencedi séparates, rendent son plumage

splendide. Il a la huppe d'un noir brillant; la nuque et la partie supérieure du cou blanches; le dos blanc, parcouru de lignes noires, étroites, disposées en zigzag; le ventre et la poitrine d'un noir à reflets bleus; les rémiges blanches, bordées d'un liséré noir, étroit, et marquées de larges raies noires transversales et parallèles; les rectrices également blanches et parcourues de raies noires, d'autant plus marquées qu'elles sont plus externes; les joues nues, et d'un rouge écarlate; l'œil d'un brun clair; le bec blanc-bleuâtre; les pattes rouge-laque ou rouge-coraïl. Cet oiseau a 88 cent. de long.

La femelle est plus petite; elle est d'un brun-roux finement tacheté de gris; les joues et le menton sont blanchâtres, le ventre et le bas de la poitrine blanchâtres, tachetés de brun roux, et rayés transversalement de noir; les rémiges primaires sont noirâtres, les secondaires ont la même couleur que les plumes du dos; les rectrices externes sont marquées de lignes ondulées noires.

Distribution géographique. — Nous ne savons à quelle époque les premiers nythémères ont été introduits en Europe; on peut toutefois admettre que ce n'est pas antérieurement au seizième siècle, car les auteurs de cette époque, Gessner notamment, ne mentionnent pas cet oiseau. Nous savions qu'il était originaire de la



Fig. 122. Le Faisan vénééré.

dans le sud de la Chine, et qu'elle y habite les montagnes boisées de l'intérieur. On en a tué quelques-uns près d'Amoy. Existe-t-il plus au nord, nous ne le savons positivement pas. Par contre, l'espèce se voit souvent en captivité dans toute la Chine et au Japon. En Europe, il prospère à merveille, moyennant quelques soins, en liberté comme dans une basse-cour ou dans une grande volière. On ne l'a pas encore acclimaté dans nos forêts, et cela pour de bonnes raisons. Grâce à son dos blanc, le mâle est plus visible, par conséquent plus exposé aux attaques des braconniers et des carnassiers, qu'aucun autre oiseau de la même taille; mais il est un autre obstacle, et qui provient des fureurs de l'oiseau. De tous les faisans, il est le plus querelleur; deux mâles, qui habitent le même district, sont continuellement en lutte. En outre, le nycthémère argenté cherche à faire reconnaître sa suprématie par tous les autres animaux; il combat avec les coqs domestiques; il chasse les autres gallinacés sauvages, le coq-faisan notamment; et comme celui-ci offre de plus grands avantages, on préfère se consacrer à son élève.

Chine, mais nous croyions à tort qu'il provenait du nord de cet empire: les observations de Swinhoe ont démontré que l'espèce est sauvage

BREHM.

Mœurs, régime et habitudes. — Le nycthémère argenté est moins agile que tous les autres phasianidés. On serait tenté de le qualifier d'oi-

IV — 366

seau paresseux. Il ne se décide à prendre son vol qu'en cas de nécessité absolue, et, quand il le fait, c'est pour aller s'abattre à une faible distance. Ses ailes paraissent trop faibles pour supporter le poids de son corps; par contre, il court très-bien. Il n'a pas, il est vrai, toute la vivacité et la pétulance du faisán doré; il est moins agile peut-être que le faisán commun, mais il les surpasse tous deux par la persistance de ses allures.

Sa voix varie suivant les saisons. Au printemps, pendant les amours, il fait entendre le plus souvent un sifflement très-prolongé, et un gloussement sourd : *radara doukdoukdouk*. Plus encore que tous ses congénères, le nyctémère argenté paraît s'inquiéter fort peu de conquérir les faveurs de sa compagne. Au moment des amours il est très-excité, très-querelleur, et va même jusqu'à attaquer l'homme, à lui donner des coups de bec et des coups d'ergots, tandis qu'il se montre assez négligent à l'égard des femelles. Il redresse sa huppe pour témoigner de son amour, mais rarement il agite la tête, ouvre les ailes et étale la queue.

La femelle pond de dix à dix-huit œufs, d'un jaune-roux uniforme, ou tachetés de petits points brunâtres, sur un fond blanc-jaunâtre. Elle les couve avec beaucoup d'ardeur. Au bout de vingt-cinq jours, les jeunes éclosent; ils sont vifs, agiles et recouverts d'un duvet fort agréable à la vue. Ils croissent rapidement, et ne tardent pas à pouvoir voler ou du moins à voleter; à deux ans, ils ont atteint leur taille définitive, et sont revêtus du même plumage que leurs parents. Dans les premiers temps, ils préfèrent, comme tous les gallinacés, des insectes; plus tard, ils mangent surtout des feuilles et les parties vertes des plantes; plus tard enfin, des substances plus dures, des graines. Ils sont friands de choux, de salade et de fruits.

Leur chair est aussi délicate que celle des autres phasianidés; mais elle ne l'est qu'autant qu'on donne à ces oiseaux un assez grand espace pour pouvoir y courir.

LES FAISANS — PHASIANUS.

Die Edelfasanen, the Pheasants.

Caractères. — Les caractères des faisans proprement dits sont les suivants: queue imbriquée, longue, à plumes médianes ayant six ou huit fois la longueur des externes, à couvertures supérieures allongées, arrondies ou ébarbées; plumes de la région auriculaire allongées, formant comme une petite corne de chaque côté

de la tête. Pour les autres caractères, les faisans proprement dits se rapprochent des euplocomes, et surtout des nyctémères. Le mâle a des couleurs vives, souvent splendides et brillantes. Le plumage de la femelle est plus sombre; le fond en est terreux, et il est tacheté, moiré et rayé de foncé.

LE FAISAN COMMUN — PHASIANUS COMMUNIS.

Der Edelfasan, the Pheasant.

Caractères. — Le plumage du faisán commun est si bigarré que je désespère de le décrire exactement. Il a les plumes de la tête et du haut du cou vertes, avec un reflet métallique d'un bleu superbe; celles du bas du cou, de la poitrine, du ventre et des flancs d'un brun châtain à reflets pourpres et bordées de noir brillant; celles du manteau marquées sur leurs barbes externes de taches blanches, demi-circulaires; les longues plumes du croupion ébarbées, et d'un rouge cuivré foncé, à reflets pourpres; les rémiges rayées de brun et de jaune-roux; les rectrices d'un gris olive, rayées de noir et bordées de brun châtain; l'œil jaune-roux, entouré d'un cercle nu rouge; le bec d'un jaune-brunâtre clair; les tarses rougeâtre ou d'un gris de plomb. Le faisán commun a de 82 à 88 cent. de longueur totale, et de 80 à 85 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 26 cent., celle de la queue de 44.

La femelle est plus petite et d'un gris de terre, tacheté et rayé de noir et de roux foncé; c'est surtout sur le dos que la teinte foncée prédomine.

Outre les variétés accidentelles, il en est deux qui paraissent persistantes: le *faisán rayé* et le *faisán isabelle*. Dans la première, le mâle est plus foncé, à taches noires moins prononcées; la teinte verte du cou est rehaussée par une bande blanche étroite. Dans la seconde, la teinte dominante est un gris-jaune clair, chaque plume étant bordée d'un liséré foncé; le ventre est foncé, parfois d'un noir uniforme. Les femelles ont la même teinte fondamentale que le mâle.

LE FAISAN A COLLIER — PHASIANUS TORQUATUS.

Der Ringfasan.

Caractères. — Le faisán à collier a un plumage plus beau, plus bigarré que celui de ses congénères. Il a la tête et le haut du cou verts; l'œil surmonté d'une bande sourcilière blanche; le cou orné d'un collier de même couleur; les

plumes de la nuque largement bordées de jaune, avec la tige foncée, presque noire; celles du manteau noires à la base, puis jaunes, noires, et enfin terminées par une large bande rouge-brûlée, les plumes ébarbées du croupion, les plumes étroites et allongées des couvertures supérieures des ailes d'un gris-de-plomb verdâtre, tachetées et marbrées de rougeâtre; celles du ventre d'un brun pourpre, avec une tache noire, en forme de coin, à l'extrémité de la tige; celles des flancs d'un jaune cuir, semées le long de la tige de taches foncées, grandes et rondes; les rémiges primaires d'un gris brunâtre, rayées de gris jaune; les rémiges secondaires d'un gris rougeâtre; les plumes de la queue d'un jaune verdâtre, rayées de noir; l'œil jaunâtre; les joues rouges; le bec couleur-de-corne claire; les pattes d'un jaune brunâtre. Cette espèce a la taille du faisán commun.

La femelle ressemble à la poule faisane, mais la teinte fondamentale de son plumage est plus rougeâtre.

LE FAISAN VERSICOLOR — PHASIANUS VERSICOLOR.

Der Buntfasan.

Caractères. — Le faisán versicolor ou bigarré a la tête et le haut du cou verts, le bas du cou d'un bleu métallique; la nuque et le dessous du corps d'un vert foncé, tournant au vert noir sur les flancs et au milieu du ventre; les plumes du manteau d'un vert noir au milieu, marquées d'une bande étroite jaune-roux en forme de fer à cheval, et rayées de roux; les couvertures supérieures des ailes et de la queue d'un vert bleuâtre; les rémiges brunes, avec une bordure plus claire; les rectrices rayées de brun rougeâtre et de noir; l'œil brun-clair, le bec gris-blanc, les pattes gris-brun clair. Ce faisán a 74 cent. de long, et 80 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 22 cent., celle de la queue de 41.

La femelle diffère des autres poules faisanes en ce que ses plumes sont d'un vert foncé au milieu, et largement bordées de gris-brun clair ou de jaune clair.

LE FAISAN DE SOEMMERING — PHASIANUS SOEMMERINGII.

Der Kupferfasan, the Copper-Pheasant.

Caractères. — Le faisán de Sœmmering ou cuivré, a le corps plus élancé, la queue plus longue que les espèces précédentes; aussi en a-t-on voulu faire un genre sous le nom de *graphe-*

phasianus. Son plumage est d'un beau rouge cuivré, assez uniforme, presque chaque plume ayant un liséré clair. Le milieu des plumes des couvertures supérieures des ailes et de la poitrine est brun-noir. Les plumes du croupion sont arrondies, bordées de jaune doré, et les rémiges sont brun-de-terre, à raies claires. L'œil est jaune, le bec couleur-de-corne claire, les tarses sont gris-de-plomb foncé.

La femelle est rouge-cuivre marqué de lignes ondulées et de raies noires; les plumes du dos sont d'un gris cendré, bordées de jaune-roux et de rougeâtre; celles des flancs sont d'un rouge pâle, rayées de noir; les rémiges ont les mêmes teintes que chez le mâle; les plumes de la queue sont rougeâtres, rayées transversalement de noir et marbrées de brun foncé; celles de la gorge et du milieu du ventre sont d'un gris clair, celles du bas-ventre d'un gris foncé.

LE FAISAN VÉNÉRÉ — PHASIANUS VENERATUS.

Der Königsfasan, the King's-Pheasant.

Caractères. — Le faisán vénéré (*fig. 122*), qu'on a aussi nommé faisán royal, faisán de Reves (*Phas. Revesii*), est caractérisé par une queue très-longue; aussi Wagler en a-t-il voulu faire un genre à part sous le nom de *syrmaticus*. Son plumage est excessivement bigarré. Il a le sommet de la tête, la région auriculaire, un large collier d'un blanc pur; les côtés de la tête et une bande pectorale noirs; les plumes du manteau, du croupion et du haut de la poitrine d'un jaune doré, bordées de noir; celles du bas de la poitrine et des flancs blanchâtres, marquées d'une tache noire, en forme de cœur et bordées de marron; celles du ventre d'un brun noirâtre; les couvertures supérieures des ailes d'un noir brun, à raies claires et bordées chacune de brun roux; les rémiges d'un jaune doré et d'un brun noir; les rectrices gris-d'argent, marquées de taches rouges, bordées de noir, disposées en séries et entourées d'un large liséré jaune doré; l'œil rougeâtre; le bec et les tarses d'un jaune de corne. Le faisán vénéré a environ la taille du nyctémère argenté; mais les plumes médianes de la queue ont une longueur d'environ 2 mètres.

Distribution géographique des faisans. —

Le faisán commun est originaire des côtes de la mer Caspienne et de l'ouest de l'Asie; mais, depuis l'antiquité la plus reculée, il est établi en Europe. Ce fut sur les bords du Phase, dans le pays de Colchos, que les Grecs, qui entreprirent le voyage des Argonautes, trouvèrent ce

superbe oiseau et l'emmenèrent dans leur patrie. De là, il s'est répandu dans tout le midi de l'Europe, ou, pour mieux dire, il y fut répandu par les Romains, qui savaient apprécier sa chair délicate, et qui l'introduisirent encore dans le midi de la France et en Allemagne. En Autriche et en Bohême, il est tout à fait à l'état sauvage; dans le nord de l'Allemagne, il vit sous la protection de l'homme, dans les faisanderies. Il est très-commun en Hongrie et dans le sud de la Russie; rare en Italie, plus rare en Espagne; et il tend à disparaître de la Grèce.

Le faisan à collier le remplace dans l'Asie orientale; l'aire de dispersion de celui-ci s'étend de la Transbaïkalie jusqu'aux rives de l'Amour et au sud de la Chine. Il est commun dans les plaines aux environs de Shang-hai, et sur les collines boisées de la Chine. D'après Radde, il est rare dans les montagnes de Bureja, et il n'y serait qu'un oiseau de passage, arrivant en automne. Il est plus commun dans la Tzoungarie centrale.

Le faisan versicolor habite le Japon, où il paraît être très-commun dans certaines localités. Nous ne savons encore rien de bien précis touchant cet oiseau. Il en est de même du faisan de Scæmering, originaire du même pays.

Enfin le faisan vénéré semble confiné dans le nord de la Chine; mais nous ne connaissons pas les limites exactes de son aire de dispersion.

Mœurs, habitudes et régime des faisans. — Par leurs allures, leurs mœurs, leurs habitudes, leur régime, leur mode de reproduction, tout leur genre de vie, en un mot, ces diverses espèces de faisans se ressemblent à un tel point que nous pouvons faire leur histoire d'une manière générale, et rapporter à chacune ce que nous savons des mœurs du faisan commun. Ajoutons à cela que les espèces exotiques ne sont connues que depuis peu de temps; que nous n'avons pu les observer qu'en captivité, et que nous ne savons rien de leurs mœurs en liberté.

Les faisans évitent les grandes forêts; ils préfèrent les buissons, les taillis entourés de prairies et de champs cultivés, et situés au voisinage de l'eau. Plus le sol est couvert de broussailles, plus la localité leur convient; ils sont plus craintifs que les autres gallinacés, et ne cherchent qu'à se cacher. Dans la Livadie et la Roumélie, nous apprend von der Mühle, le sol autrefois fertile, mais aujourd'hui devenu marécageux, est couvert de buissons épais, surtout de fougères, au milieu desquels se glissent des ronces et d'autres plantes grimpanes, enlaçant le tout et formant un fourré impénétrable pour le chien

aussi bien que pour l'homme. De telles localités sont pour les faisans des séjours de prédilection, ils s'y peuvent mouvoir à leur aise, à l'abri de tous les regards. Quoiqu'ils puissent vivre loin des champs cultivés, cependant c'est au mieux s'il s'en trouve dans le voisinage. On ne les voit jamais, ni dans les champs secs et arides, ni dans les forêts de conifères.

Ils courent toute la journée sur le sol, se glissent d'un buisson à un autre, tournent autour des haies épineuses, gagnent la lisière de la forêt, entreprennent une excursion dans les champs voisins, pour y manger, suivant la saison, les graines confiées au sol ou les récoltes sur pied. Le soir venu, ils cherchent un arbre pour y passer la nuit. Dans les déserts buissonneux, comme ceux de la Grèce, ils gagnent pour dormir un genêt, ou quelque arbuste épineux, sur lequel ils se sentent complètement en sûreté. Un être quelconque qui leur paraît suspect les détermine toujours à se cacher.

Autrefois, on croyait rendre une forêt très-agréable pour les faisans en l'enfumant. « C'est là une des choses les plus importantes de la faisanderie, dit le vieux Dœbel; en enfumant, on rassemble les faisans, et on fait revenir ceux qui s'étaient envolés. Le faisan aime la fumée, comme le renard; on peut donc en conclure que cet oiseau a un très-bon odorat. Comme cette opération a son procédé particulier, et que d'un autre côté il est assez dispendieux de charmer ainsi les faisans par la fumée, je vais indiquer plusieurs genres de fumigations. » Cet auteur décrit en effet diverses compositions propres à enfumer, et nous trouvons dans son ouvrage une liste des substances les plus variées et qu'on faisait brûler pour attirer les faisans. L'une est un composé de paille d'orge et d'avoine, de résidus de chanvre, de camphre, d'anis, de polytric, de bois de saule, de malt séché et d'excréments de chevaux; une autre comprend de l'encens, du fenouil, du cummin, des matériaux de fourmilières, de la résine de pin, de la paille d'avoine; une troisième se faisait avec de l'encens, de la myrrhe, du romarin sauvage, de la cire vierge, de tollita blanche et de résidus de chanvre. Ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a renoncé à l'usage des fumigations. Dietrich de Winkell (1) les mentionne encore comme indispensables: il dit cependant n'avoir jamais eu occasion de les pratiquer lui-même, mais que tous les meilleurs faisandiers lui ont assuré unanimement

(1) Dietrich aus dem Winkell, *Hundbuch für Jäger*. 2^e édition, 1820.

qu'on ne pouvait s'en passer. Et cela ne suffisait pas encore ; les jeunes faisans, à peine âgés de trois jours, étaient mis sur un tamis et exposés à l'action de cette fumigation. Combien ont dû succomber à cette pratique insensée ! Ce que je sais, c'est que les faisans que nous élevons dans les jardins zoologiques prospèrent parfaitement, sans jamais être enfumés. Je ne puis abandonner cette idée, que ces fumigations se rattachent à l'antique croyance des Romains, qui voyaient dans le faisan une espèce de divinité.

Les faisans ne sont pas très-bien doués. Le mâle, il est vrai, marche fier et majestueux, cherchant à faire admirer sa beauté ; mais, sous ce rapport, il n'est pas comparable au coq domestique. Quant aux allures de ces oiseaux, je ne ferai que répéter ce que j'ai déjà dit plus haut : ils marchent très-bien et volent mal.

Leurs sens paraissent être développés assez également, mais leur intelligence est au moins médiocre. Tous les faisans sont incapables de prendre au moment voulu le meilleur parti. Parmi leurs qualités principales, il faut mettre au premier rang l'amour de la liberté, ce qui explique bien des particularités qu'ils présentent. Le faisan, lorsqu'il a trouvé une localité qui lui convient, s'y fixe, mais il aime à faire des excursions continuelles dans les environs. Conscient de sa faiblesse, de l'impossibilité où il est de se défendre contre des animaux plus puissants, il se cache autant que possible, et cherche même à éviter les regards de la personne qui en prend soin. Ce n'est pas par ingratitude, comme le dit Winkell, c'est par timidité et par stupidité. Le faisan ne s'apprivoise jamais complètement, car il ne sait pas distinguer son maître d'une autre personne, et chacun est à ses yeux un ennemi qu'il doit fuir. Il est sédentaire, parce qu'il ne sait pas trouver dans une certaine étendue de pays les emplacements qui lui conviennent ; il craint continuellement, parce qu'il n'est pas assez intelligent pour se dérober quand le danger le menace. « On trouvera difficilement un animal sauvage, dit Winkell et avec raison, qu'on puisse aussi facilement mettre aux abois et rendre ainsi incapable de prendre une résolution. Un homme, un chien viennent-ils à surprendre un faisan, celui-ci semble ne plus se souvenir que la nature lui a donné des ailes pour se sauver ; il reste immobile, se rase, cache sa tête, on bien court éperdu de côté et d'autre. Rien n'est plus dangereux pour lui que la présence d'un cours d'eau dans son voisinage. Se trouve-

t-il sur la rive, il reste immobile, l'œil fixé sur l'eau, se laisse mouiller au point de ne plus pouvoir voler. Il périt victime de sa stupidité. » Winkell surprit un faisan dans une situation semblable ; l'oiseau ne chercha nullement à se sauver : au contraire, il s'avança plus encore dans l'eau. Quand ses pieds ne purent plus toucher le fond, il se laissa aller à la dérive, les ailes écartées et attendit tranquillement sa fin ; mais à l'aide d'un crochet on l'attira au bord de l'eau et on le sauva. Le faisan est encore plus insensé, quand un carnassier, un chien par exemple, le poursuit. C'est à lui que pourrait s'appliquer aussi la fable mise sur le compte de l'autruche : il se croit en sûreté quand il a caché sa tête. « Sa timidité, dit Naumann, est sans bornes. Une souris le remplit de terreur ; une limace qui rampe effraye la poule faisane au point de la faire se lever de dessus ses œufs, tandis qu'elle reste rêveuse, immobile et comme morte, quand c'est un danger réel qui la menace. » Cette stupidité est un des plus grands obstacles à la multiplication des faisans.

Le faisan ne témoigne pour ses semblables aucun bon sentiment : il n'est nullement sociable. Deux coqs se rencontrent-ils, ils fondent l'un sur l'autre avec acharnement, se battent avec fureur, leurs plumes volent dans l'air, leur sang coule ; souvent l'un d'eux reste mort sur la place. Aussi, ne peut-on laisser deux coqs-faisans dans le même enclos ; il faut les isoler, ou en mettre trois ensemble ; dans ce dernier cas, le troisième empêche les duels d'avoir lieu. Le mâle ne s'inquiète de la femelle que pendant la saison des amours ; quant aux jeunes, il ne s'en occupe nullement. Jamais il ne songe à sa femelle ; il la regarde comme un être exclusivement destiné à la satisfaction de ses instincts sexuels.

L'amour, qui s'éveille vers la fin de mars, change les allures du faisan. Il est silencieux le reste de l'année, ou fait tout au plus entendre cette sorte de gloussement : *koukkouckouk*, *kouk-kouk*, lorsqu'il part de dessus un arbre. Maintenant, au contraire, il chante, mais de la façon la moins harmonieuse. Son cri rappelle bien le *kickerickih* du coq, mais il est plus court, plus rauque, fort peu agréable à entendre. Les poules-faisanes cependant en jugent autrement, car elles accourent à ce cri. A leur vue, il se redresse fièrement, relève la queue, bat un peu des ailes ; en un mot, il cherche à leur plaire. Une poule-faisane est-elle près de lui, il ouvre les ailes, rentre le cou, se tapit contre le sol et essaie quelques sauts ; on dirait qu'il veut dan-

ser, mais il ne peut y parvenir. Puis, tout à coup, il se précipite comme un furieux sur la femelle, et si celle-ci ne cède pas immédiatement à ses désirs, il la frappe du bec et des pattes. Après l'accouplement, il crie encore une fois, puis s'éloigne de sa femelle. Ces scènes ont lieu le matin; quelquefois, cependant, le faisan crie encore le soir; c'est ce qui arrive surtout quand il n'a auprès de lui qu'un petit nombre de femelles, comme dans les jardins zoologiques, où l'on enferme un coq avec trois ou quatre poules, et non avec huit ou dix, comme dans les faisanderies.

La poule-faisane, après avoir été fécondée, va chercher, pour y construire son nid, quelque lieu bien tranquille, dans un buisson touffu, dans des herbes hautes et serrées, dans les moissons, les genêts; elle y creuse une légère dépression, dans laquelle elle rassemble quelques brindilles; cela fait, elle commence ses pontes, et elle pond de huit à douze œufs. Les lui enlève-t-on, elle en pond d'autres, mais rarement plus de seize ou dix-huit. Ces œufs sont plus petits, plus arrondis que ceux de la poule domestique; leur teinte générale est d'un vert-jaunâtre uniforme. Dès que le dernier œuf est pondu, la femelle se met à couver, et cela avec une ardeur surprenante. Elle laisse l'ennemi le plus dangereux l'approcher de très-près avant de se décider à se lever; et quand elle s'enfuit, c'est en courant, non en volant. Avant d'abandonner sa couvée, elle la recouvre de quelques feuilles ou de chaumes.

Les jeunes éclosent au bout de vingt-cinq ou vingt-six jours d'incubation. La mère les garde sous elle jusqu'à ce qu'ils soient complètement secs, puis elle les conduit à la pâture. Quand le temps est favorable, au bout de douze jours, les petits sont capables de voler; et, une fois qu'ils ont atteint la grosseur d'une caille, ils vont le soir se percher sur les arbres avec leur mère. Celle-ci cherche à les protéger contre tout danger; pour eux, elle s'expose au péril; mais il est rare qu'elle parvienne à les élever tous, car de tous les poussins gallinacés, les faisans sont les plus délicats, les moins robustes. Ils restent avec leur mère jusqu'à la fin de l'automne. A ce moment, les jeunes mâles la quittent, puis, vers le printemps, les jeunes femelles devenues propres à se reproduire.

Dans le centre et le nord de l'Allemagne, on n'abandonne généralement pas les faisans à eux-mêmes; on les aide, et trop souvent on les contrarie dans leur reproduction. Au commen-

cement du printemps, les faisandiers prennent quelques faisans sauvages, les enferment dans des enclos spéciaux, pour les faire se reproduire; en même temps, à l'aide de chiens dressés dans ce but, on cherche les œufs pondus en liberté, et on les donne à couvrir à des dindes, auxquelles l'on confie aussi les jeunes faisans. Les dindes sont des mères adoptives tendres et fidèles, mais maladroites; elles écrasent un bon nombre de leurs petits d'adoption. D'un autre côté, on donne à ceux-ci une nourriture assez peu convenable, aussi ne faut-il pas s'étonner des pertes que l'on a à subir. A la vérité, cela ne se passe pas ainsi dans toutes les faisanderies, mais le nombre de celles où les résultats laissent à désirer est encore trop grand, et la race des faisandiers, qui s'obstinent à enfermer les jeunes faisans et à leur donner des aliments qui ne leur conviennent pas, n'est malheureusement pas encore perdue.

Pour le connaisseur expérimenté, l'élève des faisans n'est pas chose difficile. Il suffit de quelque attention, et il faut surtout choisir soigneusement la nourriture des jeunes, suivant leur âge, sans recourir à ces mélanges fantastiques vantés par certains éleveurs.

Peu d'oiseaux sont exposés à autant de dangers que le faisan. Plus que tous les autres gallinacés, il est sensible aux influences climatiques; plus qu'eux, il devient la proie des carnassiers de toute espèce. Son plus terrible ennemi est le renard. Ce rusé coquin reconnaît bientôt à quelle stupide créature il a affaire; il le chasse en règle, comme l'homme, mais, mieux que lui, il sait profiter de toute circonstance pour capturer ce gibier savoureux. Les martes et les chats détruisent les jeunes faisans; les hérissons, les rats mangent les œufs. Parmi les rapaces, aucun, il est vrai, ne fait aux faisans autant de mal que le renard; mais l'autour, l'épervier, le milan en mangent plus d'un; le busard, le corbeau, les corneilles, les pies et les geais détruisent nombre de jeunes et tuent même des adultes. C'est ce qui explique comment l'élève des faisans ne donne jamais de bons résultats: dans le nord de l'Allemagne notamment, un faisan revient au propriétaire à trois ou quatre fois sa valeur.

Chasse. — Jusqu'en 1848, dans plusieurs pays, il n'était permis d'élever des faisans qu'avec l'assentiment des seigneurs; le faisan était un gibier noble, et les nobles seuls pouvaient le chasser: sa chasse leur était un plaisir tout particulier. Cette chasse est d'ailleurs des plus fa-

ciles, car, pour tuer un faisan, il suffit de savoir tenir un fusil. Ce stupide oiseau se prend aussi dans tous les pièges; on peut même le soir, quand il s'est perché sur un arbre, l'y prendre avec un crochet. Aussi, un pareil gibier ne cause aucun plaisir au véritable chasseur, et le faisan n'a plus d'avenir. Le temps où on lâchait des milliers de ces oiseaux pour pouvoir en tirer quelques-uns, ce temps-là est passé.

LES THAUMALÉS — *THAUMALEA*.

Die Kragenfasanen, the Collar-Pheasants.

Le faisan doré, type de ce genre, diffère tellement des autres faisans par sa belle collerette, qu'on a eu raison de le séparer génériquement. Une seconde espèce récemment découverte, est venue se joindre à celle-ci.

Caractères. — Les thaumalés ou *faisans à collerette*, sont de taille relativement petite; ils ont le corps élancé, la huppe touffue, la queue très-longue. Leur collerette est formée par les plumes de la nuque, qui s'écartent du cou en s'élargissant en avant. Cette collerette n'existe que chez le mâle.

LE THAUMALÉ PEINT OU FAISAN DORÉ — *THAUMALEA PICTA*.

Der Goldfasan, the Golden-Pheasant.

G. Cuvier, le premier, a émis l'opinion que le fameux phénix des anciens pourrait bien n'être que le thaumalé peint ou *faisan doré*, nom sous lequel il est plus généralement connu (fig. 123). Les descriptions légendaires des auteurs ne nous apprennent, à la vérité, rien de certain sur ce point; mais ce que les poètes ont écrit sur le phénix se rapporte si bien au thaumalé peint, qu'on ne peut douter que ces poètes n'aient eu cet oiseau en vue.

« Bien que le faisan doré soit connu depuis longtemps, dit mon ami Bodinus, le spectateur le contemple toujours avec la même admiration. La puissance de l'habitude ne peut émousser le plaisir que cause la vue de son riche plumage, et celui qui voit l'oiseau pour la première fois ne peut en détacher les yeux. »

En effet, le thaumalé peint est splendide, et ses couleurs sont aussi belles que son port est élégant.

Caractères. — Une huppe touffue de plumes un peu ébarbées, d'un jaune-doré vif, recouvre la tête et retombe sur la collerette; celle-ci est formée de plumes rouge-orange, bordées de noir-satin foncé, de façon à former des séries de

raies noires parallèles; les plumes du haut du dos, en grande partie recouvertes par la collerette, sont vert-doré et bordées de noir. Il a le bas du dos et les couvertures supérieures des ailes d'un jaune vif; la face, le menton, les côtés du cou d'un blanc jaunâtre; la gorge et le ventre rouge-safran vif; les couvertures des ailes d'un rouge-brun châtain; les rémiges d'un brun rougeâtre, bordées de roux marron; les scapulaires d'un bleu foncé, à bords plus clairs; les plumes de la queue marbrées ou veinées de noir sur fond brunâtre; les longues et étroites couvertures supérieures de la queue d'un rouge foncé. L'œil est jaune-doré, le bec jaune-blanchâtre; les tarses sont brunâtres. Cet oiseau a 88 cent. de long et 69 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 22 cent., celle de la queue de 60.

La femelle est d'un rouge-roux sale, passant au ventre au jaune roussâtre; les plumes du haut de la tête, du cou et des flancs sont rayées de jaune brunâtre et de noir; les rémiges secondaires et les rectrices médianes sont de même couleur, mais à raies plus larges; les rectrices latérales sont brunes, moirées de gris-jaune; le haut du dos et le milieu de la poitrine sont unicolores. Elle n'a que 66 cent. de long, car sa queue est courte.

Récemment, on a élevé dans des jardins zoologiques une variété du thaumalé peint, chez laquelle la queue est beaucoup plus courte, et le plumage orné de couleurs plus foncées: on lui a donné le nom de *thaumalea obscura*.

LE THAUMALÉ D'AMHERST — *THAUMALEA AMHERSTIÆ*.

Der Schmuckfasan.

Caractères. — Le seul congénère actuellement connu de l'espèce précédente est le thaumalé d'Amherst, ainsi nommé en l'honneur de lady Amherst, qui amena en Europe le premier individu qu'on y ait connu. Le thaumalé d'Amherst ne le cède pas en beauté au précédent. Il a la huppe rouge, noire en avant; les plumes de la collerette d'un blanc d'argent, à bords foncés; les plumes du cou, du haut du dos, des couvertures supérieures des ailes d'un vert doré clair, avec une étroite bordure foncée; celles du bas du dos d'un jaune doré, à hachures foncées; les couvertures supérieures de la queue d'un rouge clair, rayées et tachetées de noir; le ventre d'un blanc pur; les rémiges brunâtres, à liséré externe plus clair; les rectrices médianes tachetées de gris blanc,

rayées transversalement de noir, et bordées de jaune; les autres d'un gris de souris; les couvertures latérales de la queue allongées en fer de lance comme chez le thaumalé peint, et rouge-coral; l'œil jaune doré; les joues bleuâtres; le bec jaune clair; les pattes d'un jaune foncé.

Distribution géographique des thaumalés.

— Le sud de la Tauride, l'est de la Mongolie jusqu'aux rives de l'Amour, le centre de la Chine et surtout les provinces de Kansu et de Setchun, sont la patrie du thaumalé doré. Le thaumalé d'Amherst est originaire de l'Yu-nan occidental et probablement aussi du Thibet.

Mœurs, habitudes et régime des thaumalés.

— Nous ne savons rien des mœurs du thaumalé peint en liberté; nous ne le connaissons qu'en captivité. Nous ignorons également l'époque de son introduction en Europe: la légende même est muette à cet égard. On admet cependant qu'il a dû être importé au quinzième siècle, car les auteurs plus anciens ne parlent pas de cet oiseau.

Des allures du thaumalé peint en captivité, on peut conclure qu'il doit avoir en liberté les mêmes mœurs que ses congénères. La préférence qu'il montre pour les buissons touffus, les hautes herbes, nous fait croire qu'il se tient dans des localités semblables à celles qu'habite le faisan commun, et qu'il mène une vie cachée et retirée. Mais il est plus agile, plus vif; il se comporte d'une façon bien plus intelligente: il en est ainsi en captivité, il doit en être de même à l'état libre. Je suis tenté de le regarder comme le plus vif et le plus prudent de tous les phasianidés. Ses mouvements sont extrêmement gracieux; en marchant, il se tourne de tous côtés, facilement et brusquement. Il fait des bonds surprenants de légèreté et de grâce; il glisse au travers des fourrés les plus épais avec une agilité étonnante; il vole plus facilement que les autres faisans. Sa voix, qu'il ne fait pas souvent entendre, est un sifflement singulier.

On ne peut pas dire que le thaumalé peint soit très-intelligent; la timidité, déjà si développée dans cette famille, semble l'être encore plus chez lui; mais l'on peut admettre que mieux que tous ses congénères il sait se plier aux circonstances et s'apprivoise plus rapidement. Élevé jeune, il s'habitue à son maître et le distingue d'avec les étrangers. Celui qui s'occupe de ces oiseaux ne tarde pas à reconnaître toutes leurs bonnes qualités; cependant, l'espèce n'est pas encore, il s'en faut, ce

qu'elle pourrait être. On dirait que les amateurs se sont imaginé que l'élève de ces oiseaux présentait des difficultés toutes spéciales; il n'en est rien pourtant. « Dans l'opinion généralement répandue, dit Bodinus, que le faisan doré, originaire des parties chaudes de l'Asie, ne peut supporter les rigueurs de notre climat d'Europe, beaucoup d'amateurs l'enferment, le logent dans un enclos exposé autant que possible aux ardeurs du soleil, le préservent soigneusement de l'humidité, cherchent à remplacer par la chaleur d'un poêle les rayons insuffisants du soleil, lui fournissent des grains en abondance pour lui permettre de résister à l'intempérie de nos climats. Ce malheureux oiseau ne peut se mouvoir que dans un espace restreint; lui en donner plus, entraînerait trop de frais. Mais, si l'on observe mieux le faisan doré, on ne tarde pas à voir qu'un pareil traitement lui est contraire; que le sable sec, chaud, brûlé par le soleil, dont on remplit sa cage, n'est pas pour lui un sol convenable. C'est une erreur profonde de croire que cet oiseau ne prospère qu'à la condition d'avoir beaucoup de chaleur, d'être presque toute la journée exposé au soleil, et de recevoir une nourriture des plus nourrissantes et des plus échauffantes. Le faisan doré aime une température modérée, il souffre de la trop grande chaleur, comme du trop grand froid, et encore, d'après mes expériences, la chaleur lui serait-elle plus nuisible. » Si on met cet oiseau dans un enclos assez grand, planté de gazon, avec quelques buissons, si on lui donne une nourriture mélangée, animale et végétale, il réussit aussi parfaitement, se reproduit aussi bien que les autres phasianidés. Au printemps et en été, on lui donnera des plantes vertes et des insectes; en hiver, des grains. Comme plantes vertes, les choux, l'herbe, la salade, les lentilles d'eau conviennent parfaitement; on peut remplacer les insectes par du lait caillé, du fromage, de la viande crue, hachée et mêlée avec du pain. Les graines devront être mélangées. On se trouvera bien d'ajouter à ces aliments des baies et des fruits de diverses espèces.

Le thaumalé peint est en amour à la fin d'avril. A ce moment, il fait entendre plus souvent le sifflement qui est son cri d'appel; il est plus vif et très-querelleur; il prend les postures les plus gracieuses; il baisse la tête, il relève la collerette, écarte les ailes, relève la queue, et c'est avec la plus grande élégance qu'il exécute les mouvements les plus rapides. Pour appeler

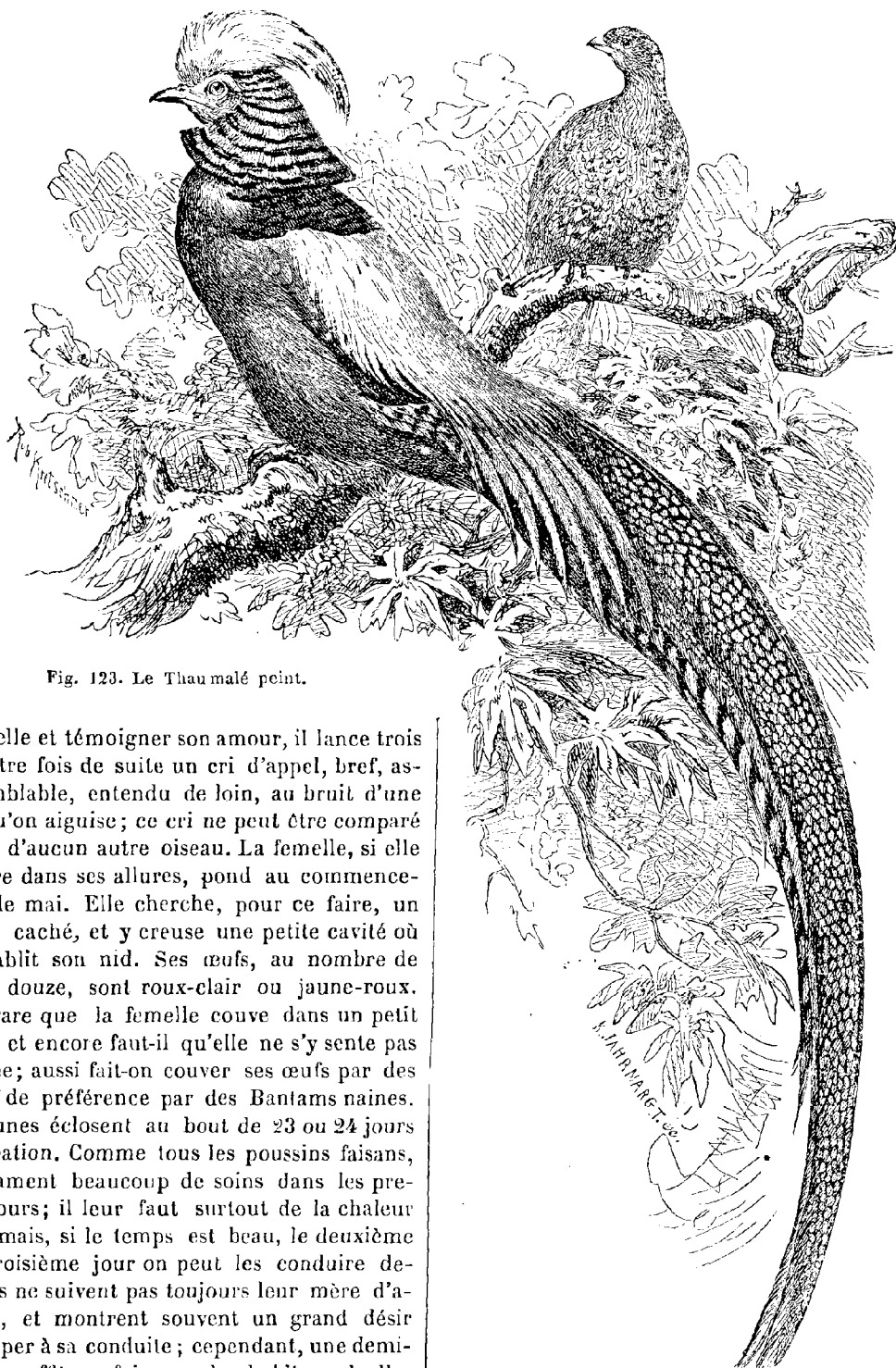


Fig. 123. Le Thaumalé peint.

sa femelle et témoigner son amour, il lance trois ou quatre fois de suite un cri d'appel, bref, assez semblable, entendu de loin, au bruit d'une faux qu'on aiguise; ce cri ne peut être comparé à celui d'aucun autre oiseau. La femelle, si elle est libre dans ses allures, pond au commencement de mai. Elle cherche, pour ce faire, un endroit caché, et y creuse une petite cavité où elle établit son nid. Ses œufs, au nombre de huit à douze, sont roux-clair ou jaune-roux. Il est rare que la femelle couve dans un petit enclos, et encore faut-il qu'elle ne s'y sente pas observée; aussi fait-on couvrir ses œufs par des poules, de préférence par des Bantams naines. Les jeunes éclosent au bout de 23 ou 24 jours d'incubation. Comme tous les poussins faisans, ils réclament beaucoup de soins dans les premiers jours; il leur faut surtout de la chaleur sèche; mais, si le temps est beau, le deuxième ou le troisième jour on peut les conduire dehors. Ils ne suivent pas toujours leur mère d'adoption, et montrent souvent un grand désir d'échapper à sa conduite; cependant, une demi-journée suffit parfois pour les habituer à elle. Au bout de 14 jours, ils commencent à se percher; quand ils ont atteint la grosseur d'une caille, ils ne s'inquiètent plus de leur mère adop-

BREHM.

tive. A quatre semaines, on peut les traiter comme des adultes.

On a plusieurs fois essayé de donner au thau-

IV — 367

malé peint plus de liberté, c'est-à-dire de le lâcher dans les faisanderies, comme d'autres faisans ; on n'a pas partout réussi, faute peut-être de persévérance et de certains soins, car nos climats ne sont pas trop rigoureux pour lui, puisque dans nos jardins zoologiques il vit toute l'année dans des enclos exposés à la gelée, sans se montrer sensible à l'action du froid. Du reste, l'expérience heureuse faite à Sivry, près Melun, en est la preuve surabondante. Voici dans quels termes Cosson en rend compte :

« Le faisan doré ou tricolore, qui, par l'éclat et le brillant contraste de ses couleurs, est l'un des plus beaux oiseaux de nos volières, a été naturalisé aux environs de Sivry, près Melun, dans le massif de bois connu sous le nom de Buisson de Massouri, et dès maintenant, dans quelques parties de la forêt, il est presque aussi abondant que le faisan commun lui-même.

« Temminck avait déjà fait observer que le faisan doré se multiplierait beaucoup plus en Europe, si on ne l'élevait pas dans un trop étroit esclavage, et si, en lui donnant un plus grand espace à parcourir, on l'habituaient davantage aux intempéries de climat et aux changements de saison. On a déjà signalé les résultats heureux obtenus dans de vastes faisanderies pour la multiplication de cet oiseau ; mais jusqu'ici aucun essai n'avait été fait pour une véritable naturalisation de cette belle espèce. En 1856, M. Place, alors locataire du Buisson de Massouri, qu'il avait rendu l'une des plus belles chasses de France, fit lâcher, au mois de mars, une trentaine de faisans dorés, parmi lesquels, par suite d'une erreur, il n'y avait guère que la moitié de femelles. M. Gigoust, brigadier des gardes, fut chargé spécialement d'assurer la conservation et l'acclimatation de ce nouveau gibier, et s'occupa avec zèle de suivre cet essai. Tout en laissant aux oiseaux leur liberté, il les empêcha de s'écarter et de se répandre sur de trop grandes surfaces, en leur faisant donner chaque jour le grain nécessaire à leur nourriture. Dès la première année, les faisans dorés furent assez abondants pour qu'on pût en tuer sans inconvénient quelques-uns dans les chasses réellement principales de Sivry. En 1857, leur nombre ne s'élevait pas à moins de 300, et il eût été plus considérable si les œufs de plusieurs nids n'eussent été accidentellement détruits ou enlevés pour des faisanderies. Depuis 1858, les faisans dorés se sont naturalisés, non-seulement dans le Buisson de Massouri, mais encore dans les bois voisins, où ils sont devenus assez abondants pour

être considérés comme un véritable gibier.

« Les bois des environs de Sivry sont particulièrement propices à la multiplication des faisans : ces bois, gardés avec la plus scrupuleuse exactitude, ont une étendue de près de 1,500 hectares, et forment une bande assez étroite entre deux plaines très-fertiles ; leur sol argileux est couvert, sur de larges espaces, de hautes herbes, parmi lesquelles domine la canche (*Aira cæspitosa*) ; des mares herbeuses, de nombreux fourrés, des buissons de ronces et de prunelliers, offrent aux faisans les meilleures conditions et les abris les plus utiles.

« Le faisan doré est d'une chasse plus difficile que celle du faisan commun, car il se tient presque constamment dans les fourrés et se dérobe généralement à l'arrêt du chien sans prendre son vol ; mais ces inconvénients sont largement compensés par une ponte abondante, qui a lieu généralement dans le mois de mars, et dont la précocité a l'avantage d'assurer la multiplication de l'espèce même, dans les années où celle du faisan commun se trouve compromise par les pluies d'avril et de mai. »

Quant au thaumalé d'Amherst, ses mœurs, à l'état de liberté, nous sont tout aussi inconnues que celles de son congénère, et l'on n'a jusqu'ici pu faire sur leur vie captive qu'un fort petit nombre d'observations ; car les deux premiers mâles transmis par le roi d'Ava à sir A. Campbell, et donnés par lui à lady Amherst, qui les apporta en Europe, n'ont survécu à leur voyage qu'un temps très-court. Mais ses habitudes en captivité nous seront probablement bientôt aussi familières que celles du thaumalé peint, et ce qui en donne l'espérance, c'est que dans le cours de 1869, six individus de cette espèce, cinq mâles et une femelle, sont arrivés vivants en Angleterre. Déposés temporairement au *Zoological Garden, Regent's Park*, tous, à l'exception d'un jeune mâle, ont ensuite été expédiés à M. Veckmans, directeur du Jardin zoologique d'Anvers. L'introduction de ces magnifiques animaux est due aux efforts de M. J. Stone qui les a obtenus, par l'intermédiaire de M. Walter, de M. Medhurst, consul de Sa Majesté Britannique à Shanghai. De vingt individus expédiés du Yun-nan occidental, huit étaient seulement arrivés à Shanghai en bon état et, de ces huit, six seulement, comme il vient d'être dit, ont pu être transportés vivants en Angleterre. M. J. Stone se propose du reste, avec l'aide de M. Medhurst, de faire tous ses efforts pour se procurer d'autres femelles, la femelle unique actuellement en Europe ne lui

paraissant pas suffire pour des tentatives sérieuses d'élevage, qui pourraient être arrêtées par sa mort. Les démarches pour s'en procurer d'autres sont faites depuis longtemps et doivent continuer jusqu'à ce qu'elles soient couronnées de succès.

Il n'y a, du reste, aucune raison de douter que le thaumalé d'Amherst puisse être parfaitement élevé et se reproduire sous notre climat : peut-être même pourra-t-il devenir assez commun pour arriver à être un habitant de nos faisanderies, bien qu'il ne paraisse pas devoir jamais faire partie de notre gibier au même titre que les faisans du Japon ou le faisau vénéré.

D'après les renseignements recueillis par Anderson, conservateur de l'*Indian Museum* à Calcutta, les plumes du thaumalé d'Amherst seraient employées par les indigènes comme objet d'ornementation.

LES CROSSOPTILES — CROSSOPTILON.

Die Ohrfasanen, the Ear-Pheasants.

Caractères. — Sous le nom de *crossoptilon*, on a réuni, dans un genre à part, deux espèces de phasianidés très-singulières, essentiellement caractérisées par leur face complètement nue et par les plumes longues, effilées du bas des joues, qui se relèvent vers la région auriculaire, où elles forment des touffes analogues à celles des hiboux. Ils ont, en outre, une stature vigoureuse, une queue relativement courte, à plumes médianes ébarbées et pendantes par-dessus les autres.

Distribution géographique. — Pallas, le premier, a fait connaître au monde scientifique une espèce de ce genre qui habite la Chine ; plus tard, Hodgson en découvrit une autre dans le Tibet oriental.

LE CROSSOPTILE OREILLARD — CROSSOPTILON AURITUM.

Der Ohrfasan, the Ear-Pheasant.

Caractères. — Le crossoptile oreillard, que les Chinois appellent *ho-ki* ou *gho-hy*, a un plumage sombre, la gorge et une ligne étroite, qui, partant de la gorge, se dirige sur les côtés du cou et se continue avec la touffe auriculaire, blanches; les plumes de la tête, le derrière du cou, le haut du dos et la poitrine noirs; le manteau gris-brunâtre clair; les plumes du croupion d'un blanc jaunâtre; celles du ventre d'un

jaune-gris clair; les rémiges et les rectrices grisâtres, avec une bordure plus foncée sur les barbes externes; les rectrices médianes d'un gris noir.

La femelle est plus petite que le mâle; les ornements de son plumage sont moins développés.

Distribution géographique. — Lamprey se procura un individu de cette espèce à Pékin, et y apprit qu'il avait été trouvé dans les montagnes, au nord de cette ville. Le missionnaire David l'y trouva dans une vallée septentrionale d'une montagne très-élevée, à environ 15 milles à l'est de Pékin.

Mœurs, habitudes et régime. — Nous ne connaissons pas les mœurs du crossoptile oreillard en liberté.

Captivité. — Quelques-uns de ces oiseaux, qui furent pris et mis dans une volière, étaient très-doux et très-privés; ils faisaient souvent entendre un cri analogue à celui de la poule. Il y a quelques années, plusieurs crossoptiles oreillards furent amenés au Jardin d'acclimatation de Paris. Je les y ai vus, mais je n'ai pu les observer; leur timidité et leur haute valeur les avaient fait renfermer dans un enclos écarté, planté de buissons, où ils pouvaient se soustraire aux regards des visiteurs. Le directeur du jardin m'a assuré qu'ils différaient à peine des autres phasianidés par leurs mœurs.

LES ARGUS — ARGUS.

Die Argusfasanen, the Argus-Pheasants.

Dans ces derniers temps, on a fait du paon le type d'une famille voisine des phasianidés. On ne peut, en effet, méconnaître les dissimilitudes qui existent entre le premier et les seconds; mais on a voulu rapprocher du paon d'autres oiseaux qui ne lui ressemblent que par les yeux du plumage. Je ne crois pas que ce soit là une classification naturelle, et je sépare des paons les argus et les polyplectrons que l'on a rangés à côté d'eux.

Caractères. — Les argus ont les joues et le devant du cou recouverts d'une peau nue, sur laquelle sont implantés quelques poils; mais leur caractère principal consiste dans le développement excessif des plumes du bras, par rapport à celui des rémiges primaires. Ces plumes sont extraordinairement allongées, élargies à la pointe, à tige molle, à barbes dures, tandis que les rémiges primaires sont très-courtes.

Leur queue est formée de douze larges rectrices, graduées, dont les deux médianes sont beaucoup plus longues que les autres. Leurs tarses sont longs, grêles et dépourvus d'ergot.

L'ARGUS GÉANT — ARGUS GIGANTEUS.

Der Argusasan, the Argus-Pheasant.

En 1780, arrivèrent en Europe les premières peaux d'un oiseau superbe, de l'existence duquel on avait quelques notions, et qui excitèrent une admiration générale. Peu après, Marsden publia une courte description du genre de vie de cet oiseau. Depuis cette époque, beaucoup de peaux sont venues en Europe, on les admire toujours, mais personne n'a encore étudié les mœurs de l'espèce, personne n'a cherché à l'habituer à un régime qui permit de l'amener vivante en Europe. L'argus est encore un des oiseaux que nous connaissons le moins.

Caractères. — Le plumage de l'argus géant (Pl. XXVIII) est remarquable, moins par la vivacité des teintes que par l'élégance du dessin. Il a les courtes plumes du front d'un noir de velours; les plumes pileuses du cou rayées de noir et jaune; celles de la nuque et du haut du dos brun-bistre, semées de taches et de raies d'un jaune clair; celles du milieu du dos jaunâtres, semées de points brun foncé, arrondis; celles du ventre brun-roux, assez également rayées et moirées de noir et de jaune clair. Les barbes externes des rémiges secondaires sont couvertes de taches allongées, brun foncé, entourées d'un cercle clair, et disposées en rangs serrés sur un fond gris-rougeâtre; les barbes internes offrent la même disposition, sauf dans leur partie basilaire, où elles sont d'un gris rouge, à points blancs, très-fins; les longues tectrices supérieures du bras d'un beau brun-roux foncé, parcourues de raies d'un rougeâtre clair, enfermant entre elles des séries de points brun-rouge, entourés d'un cercle foncé, parsemées de taches et de lignes blanc-jaunâtre, de réseaux rouge-brunâtre, et de grandes taches en forme d'yeux, brillantes, entourées d'un cercle foncé et d'un liséré clair; ces yeux sont près de la tige, sur les barbes externes, et sont plus prononcés sur les plumes de l'avant-bras que sur les scapulaires; les plus longues plumes de la queue noires, bordées en dehors de brun rouge, avec la tige d'un gris cendré, les barbes internes et externes marquées de taches blanches, entourées d'un cercle noir. Les autres rectrices leur ressemblent, mais les taches sont

plus petites, plus serrées, plus disposées en séries. Chez l'oiseau vivant, les parties nues du cou et de la tête sont d'un bleu cendré clair, et les pattes rouges, d'après Rosenberg. L'argus a 1 mètre 80 à 2 mètres de long, sur lesquels 1 mètre 30 appartiennent aux rectrices médianes; la longueur de l'aile proprement dite est de 47 cent.; celle des plus longues plumes de l'avant-bras est de 78 cent.

La femelle est plus petite, son plumage est plus simple. Elle a les plumes de la tête rayées de noir et de jaune; celles du haut de la poitrine et de la nuque d'un brun roux, nettement moirées de noir; celles du dos rayées de jaune brun et de noir; celles du ventre brun clair, transversalement rayées de noir et de jaune; les rémiges primaires marbrées de noir sur fond brun; les plumes du bras et de l'avant-bras couvertes de dessins irréguliers, de lignes jaunes entrelacées sur fond noir. Les plumes de la queue présentent un dessin semblable, clair sur fond rouge-brun foncé.

On a décrit dernièrement deux nouvelles espèces d'argus, d'après des peaux; mais on ne sait si leur existence, en tant qu'espèces, est bien justifiée.

Distribution géographique. — L'argus géant est propre à quelques îles de la Malaisie.

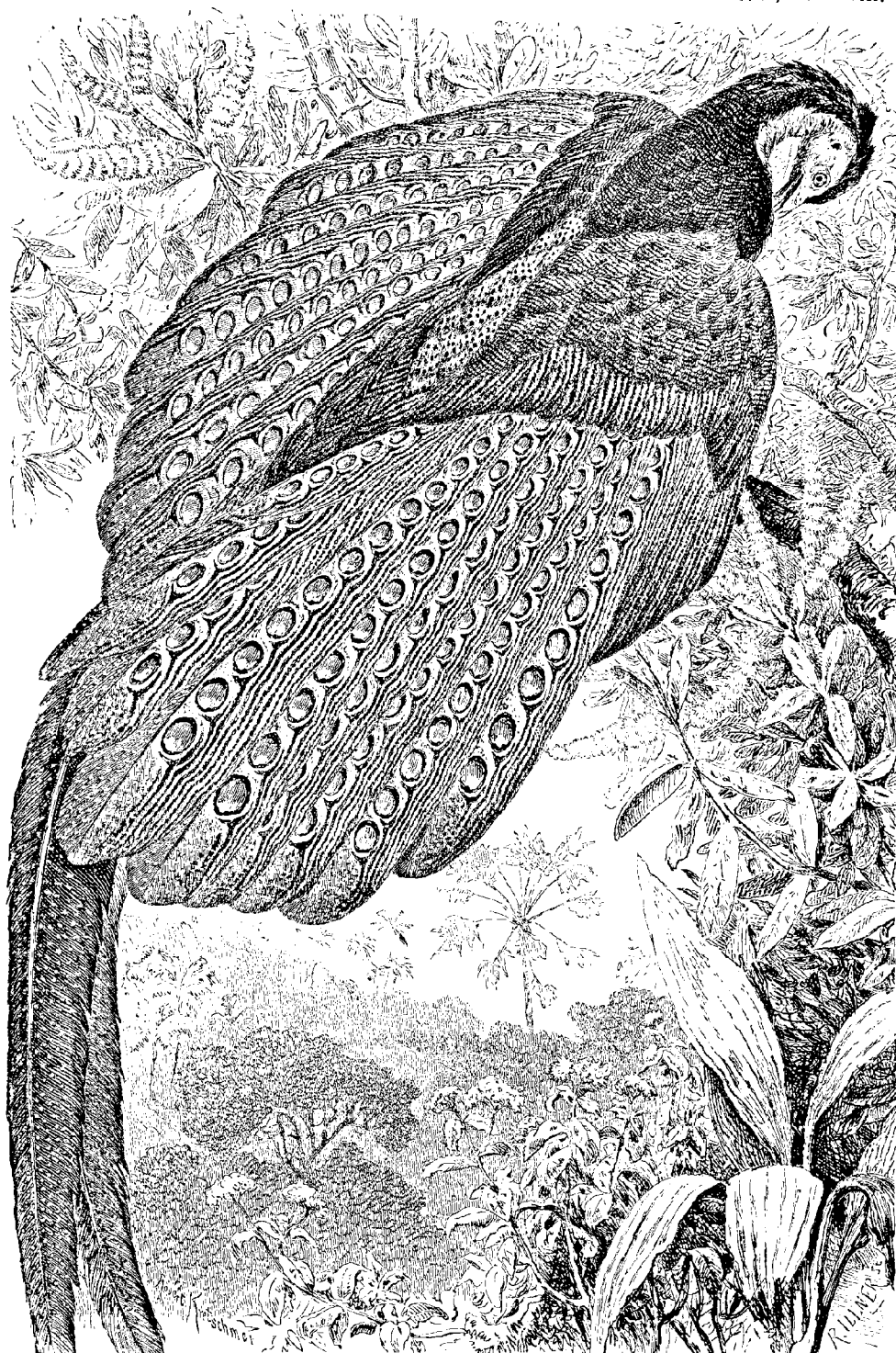
Mœurs, habitudes et régime. — Raffles dit que l'argus géant, qui joue un grand rôle dans la poésie des Malais, vit dans les forêts les plus épaisses de Sumatra, et se rencontre d'ordinaire par paires. Les indigènes prétendent qu'il joue le *galangan*, c'est-à-dire qu'il danse par orgueil, comme le paon.

S. Muller entendit pour la première fois le cri perçant de cet oiseau en passant la nuit près de Sakunbony, au sud de Bornéo, à 60 mètres au-dessus du niveau de la mer; les Banjérèzes, qui habitent le sud de Bornéo, l'appellent *haruwe*, les Malais de Sumatra *kuwau*.

Jardine et Selby disent que c'est à l'époque des amours que l'argus géant se montre dans toute sa beauté; il porte alors la queue relevée et les ailes écartées. Les jeunes n'acquièrent toute leur splendeur qu'après plusieurs mues.

C'est là tout ce que l'on savait de l'argus géant; aussi, puis-je m'estimer heureux d'avoir reçu d'un naturaliste consciencieux, de Rosenberg, qui a passé vingt-sept ans dans les Indes orientales, quelques détails intéressants que je m'empresse de publier.

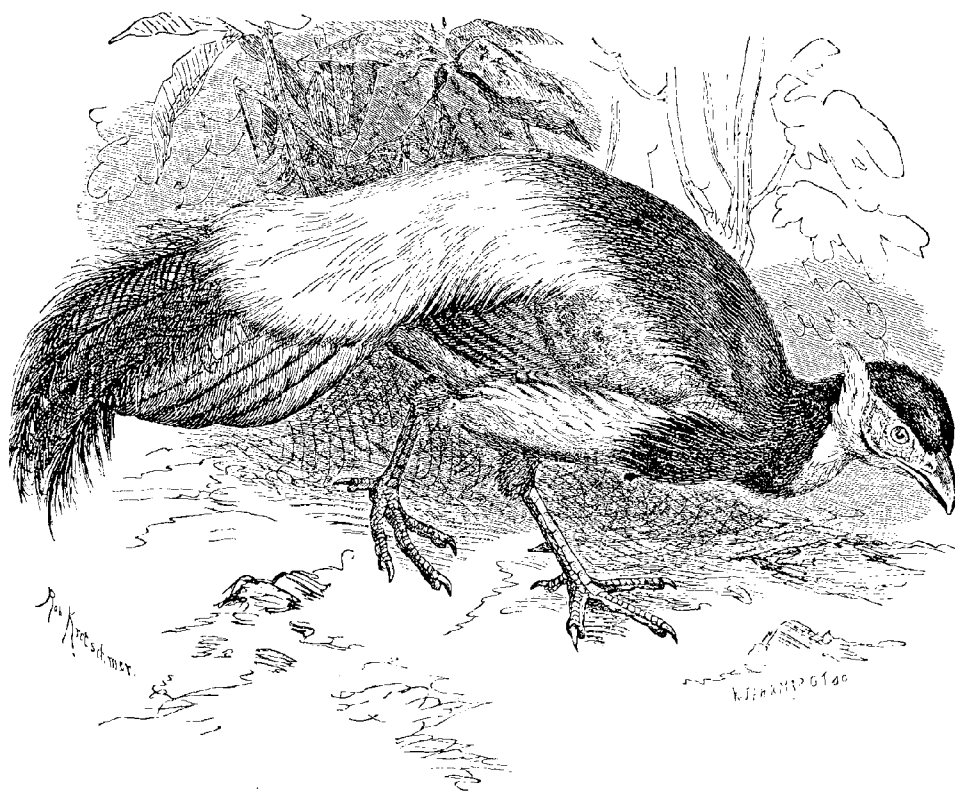
« A Padang, sur la côte occidentale de Sumatra, m'écrivit de Rosenberg, les indigènes ap-



Paris, J.-B. Baillière et Fils, edit.

Corbell, Gréte fils, imp.

L'ARGUS GÉANT.



Corbet, Créte Filz, 1 p.

Fig. 124. Le Crossoptile oreillard.

Paris, Baillière et Fils, édit.

portent souvent des *Kuau* vivants, et pour le prix de 1 florin et demi à 2 florins pièce. Cet oiseau doit donc être commun dans les forêts des montagnes de l'île. Au dire des indigènes, il vit en polygamie. Tant que l'amour ne l'excite pas, il a le port et les allures du paon; il rabat ses ailes contre le corps, et étend sa queue horizontalement. Pendant la saison des amours, on voit le mâle, marchant fièrement, dansant dans les clairières les ailes entrouvertes et traînant à terre; on entend le cri singulier, ronflant, par lequel il appelle les femelles, et qui ne ressemble en rien au cri : *kuau*, qui lui a fait donner son nom. La femelle pond de sept à dix œufs blancs, un peu plus petits que des œufs d'oie; elle les dépose dans un nid grossièrement construit, caché dans un buisson; mais je n'en ai jamais vu.

« En liberté, le *kuau* vit d'insectes, de limaces, de vers, de bourgeons, de graines. Deux que j'ai eus préféraient la bouillie de riz à toute autre nourriture. Sa chair est très-savoureuse.

Captivité. — « Le *kuau* ou argus, écrit Marsden, en 1783, est un oiseau d'une beauté remar-

quable, et le plus beau peut-être de tous les oiseaux. Quand on l'a pris dans la forêt, il est extrêmement difficile de le garder en vie. Je n'en ai jamais vu vivre plus d'un mois. Il hait la lumière. Le tient on dans un endroit sombre, il est gai et fait parfois entendre son cri, dont son nom est une onomatopée, et qui est plus plaintif et moins perçant que celui du paon. Lorsqu'on le met en pleine lumière, il reste immobile. Sa chair a le goût de celle du faisán. » Les indigènes prennent l'argus avec des collets; mais, même dans sa patrie, cet oiseau ne vit que quelques semaines en captivité. Je dois cependant faire remarquer que Blyth mentionne la présence d'un argus vivant dans une collection à Barakpore; et tout récemment, un oiseleur fort expérimenté m'a assuré que cet oiseau n'était pas rare aux Indes, et que s'il ne supportait pas la captivité, c'est parce qu'il est insectivore et qu'on lui donne à manger des grains.

LES POLYPLECTRONS — POLYPLECTRON.

Die Spiegelpfauen, the Peacock-Pheasants.

Caractères. — Les polyplectrons relient les argus aux paons. Ils sont petits, élancés; leurs ailes sont courtes, très-arrondies, les cinquième et sixième pennes étant les plus longues; ils ont aussi les plumes du bras très-longues; les seize plumes de la queue imbriquées, longues, élargies à leur extrémité; les sus-caudales allongées, offrant la forme, les couleurs, le dessin des rectrices; les tarsi hauts et minces, munis de deux à six ergots; les doigts courts; les ongles petits; le bec de longueur moyenne, mince, droit, comprimé latéralement, à mandibule supérieure légèrement recourbée vers sa pointe, à base couverte de plumes. Le plumage du mâle est orné de taches en forme d'yeux, qui se trouvent sur la queue, le manteau et les couvertures des ailes.

LE POLYPLECTRON CHINQUIS — POLYPLECTRON CHINQUIS.

Der Chinguis.

Caractères. — Des quatre espèces actuellement connues de polyplectrons, le chinquis est la plus belle (fig. 123). Elle a la tête et le haut du cou gris brun, finement moirés et ponctués de noir; le bas du cou, la poitrine, le milieu du ventre bruns, rayés transversalement de brun noir et parsemés de points d'un jaune clair, disposés en séries; les plumes du manteau jaunâtres, variées de petites raies noirâtres, et marquées chacune d'une tache en forme d'œil, arrondie, à reflets variant du gris vert au pourpre; les plumes du dos, du croupion, les grandes sus-caudales d'un brun mat, finement tachetées de jaune-ocre; les rémiges primaires brun-bistre, tachetées de gris; les rectrices et les longues couvertures de la queue d'un brun mat, tachetées de gris clair, et présentant sur leurs barbes internes et externes, près de la pointe, une grande tache en œil, bleu-vert à reflets pourpres, entourée de noir; l'œil jaune brillant; les pattes noires. Cet oiseau a 60 cent. de long, sur lesquels 27 cent. appartiennent à la queue.

La femelle a la queue plus courte, et des couleurs moins brillantes; des tubérosités calleuses tiennent chez elle la place des ergots.

Distribution géographique. — Le chinquis a été trouvé dans l'Assam, le Silhet, l'Arakan et le Tenasserim, jusque vers le Mesgui. Linnée l'avait appelé : *paon du Tibet*, croyant qu'il provenait de cette contrée; plus tard, on indiqua la Chine comme sa patrie, et ce n'est que dans ces derniers temps que nous avons appris qu'il se trouvait, au plus, dans l'extrême sud de ce pays.

Mœurs, habitudes et régime. — La vie de cet oiseau en liberté n'est pas connue. On suppose que tous les polyplectrons habitent les forêts, qu'ils vivent sur le sol, au milieu des buissons les plus touffus, et qu'ils se montrent rarement. Je ne saurais dire jusqu'à quel point ces assertions sont exactes.

Captivité. — Les polyplectrons ne sont pas difficiles à prendre, et ils s'habituent bien vite à la captivité. On en voit souvent en volière, dans les pays dont ils sont originaires.

Temminck croit que les Chinois les tiennent souvent en cage; il dit qu'un de ces oiseaux est arrivé vivant à la Haye et y a vécu cinq ou six ans.

Actuellement, plusieurs chinquis se trouvent au Jardin zoologique de Londres; deux mâles y sont même depuis le 14 juillet 1857. Récemment, la société zoologique a pu se procurer une femelle; mais jusqu'à présent ces oiseaux ne se sont pas reproduits. Je les ai vus, lors de ma dernière visite à ce jardin: ils se tenaient cachés du mieux qu'ils pouvaient et ne sortaient dans l'endroit découvert de leur enclos que lorsqu'ils ne se croyaient pas observés. Leurs allures me paraissent ressembler beaucoup plus à celles des poules qu'à celles des paons. Un des gardiens m'a dit cependant qu'au printemps, dans la saison des amours par conséquent, le mâle étale un peu sa queue, et se promène fier et majestueux. La femelle n'a pas encore eu d'œufs, mais elle semble toute disposée à pondre. Elle a pris sous sa protection les poussins d'une poule domestique, et les traite avec une tendresse vraiment maternelle. Aussi ai-je prié mon collègue de lui laisser, l'année prochaine, les œufs qu'on espère la voir pondre.

LES PAVONIDÉS — PAVONES.

Die Pfauen, the Peacocks.

Caractères. — Les pavonidés diffèrent de tous les autres gallinacés par un attribut des plus caractéristiques : leurs sus-caudales sont extrêmement allongées, à barbes lâches et soyeuses, et peuvent se redresser pour s'étaler en roue.

Cette famille repose uniquement sur le genre suivant.

LES PAONS — PAVO

Die Pfauen, the Peacocks.

Caractères. — Les paons sont de tous les gallinacés les plus grands, leur corps est épais, leur cou assez long, leur tête petite ; ils ont les ailes courtes, les tarses hauts, la queue longue ; le bec un peu épais, à arête bombée, à pointe recourbée en crochet ; chez le mâle, les tarses sont munis d'un ergot. Leur plumage est abondant ; leur tête est couverte d'une huppe droite, et formée de plumes longues, étroites ou munies de barbes seulement à leur extrémité ; la région oculaire est nue. Ils n'ont leur plumage complet qu'à trois ans. Dans deux espèces, le mâle et la femelle diffèrent beaucoup ; ils se ressemblent au contraire dans une troisième.

Distribution géographique. — Les paons sont originaires du sud de l'Asie.

LE PAON VULGAIRE — PAVO CRISTATUS.

Der Pfau, the Peacock.

Caractères. — Le paon vulgaire, l'espèce souche du plus beau de nos oiseaux domestiques, a la tête, le cou, le devant de la poitrine d'un bleu-pourpre superbe, à reflets verts et dorés ; le dos vert, chaque plume étant bordée et parcourue de traits contournés, cuivrés ; les ailes blanches, rayées transversalement de noir ; le milieu du dos d'un bleu foncé ; le ventre noir ; les rémiges et les rectrices d'un brun clair ; les plumes de la queue vertes et ornées de superbes taches en forme d'yeux ; les vingt à vingt-quatre plumes de la huppe munies de barbes seulement à leur extrémité ; l'œil brun foncé, entouré d'un cercle blanchâtre ; le bec et les pattes d'un brun couleur de corne. Cet oiseau a de 1^m,15

à 1^m,30 de long ; la longueur de l'aile est de 50 cent., celle des rectrices de 66 cent. ; la queue a de 1^m,30 à 1^m,48 de long.

La femelle a la tête et le haut du cou bruns ; les plumes de la nuque verdâtres, bordées de brunâtre ; celles du manteau d'un brun clair, finement moirées ; celles de la gorge, de la poitrine et du ventre blanches ; les rémiges brunes ; les rectrices d'un brun foncé, bordées de blanc vers la pointe. Elle a de 1 mètre à 1^m,65 de long ; la longueur de l'aile est de 41 cent., celle de la queue de 33 à 36. La huppe est plus courte et plus foncée que chez le mâle.

LE PAON NOIR — PAVO NIGRIPENNIS.

Caractères. — Récemment, Sclater a décrit une nouvelle espèce sous le nom de paon noir. Ce paon diffère du précédent en ce que le mâle a les couvertures supérieures des ailes d'un bleu noir ou d'un bleu vert.

La femelle aurait un plumage gris-clair, semé de taches foncées.

LE PAON SPICIFÈRE — PAVO MUTICUS.

Der Riesenspfau, the Giant-Peacock.

Caractères. — Le paon spicifère, *paon mutique*, *paon géant* comme on le nomme aussi, est connu depuis plus longtemps que le paon vulgaire. Il surpasse en beauté ses congénères. Il est élancé ; ses tarses sont hauts ; les plumes de sa huppe ont des barbes plus larges que celles du paon commun et sont disposées en épis. Il a le haut du cou et la tête d'un vert émeraude ; les plumes du bas du cou d'un vert bleu, bordé de vert doré ; les plumes de la poitrine d'un vert métallique à reflets dcrés ; celles du ventre d'un gris brunâtre ; les couvertures des ailes d'un vert foncé, les rémiges brun-cuir, avec les barbes externes marbrées de gris et de noir ; les rémiges secondaires noires, à reflets verdâtres ; les grandes couvertures de la queue semblables pour la longueur et la disposition des couleurs à celles du paon commun, mais encore plus belles ; l'œil gris-brun, entouré d'un cercle nu bleuâtre, les joues jaune-ocre ; le bec noir ; les pattes grises.

La femelle ressemble au mâle, mais n'a pas la queue longue.



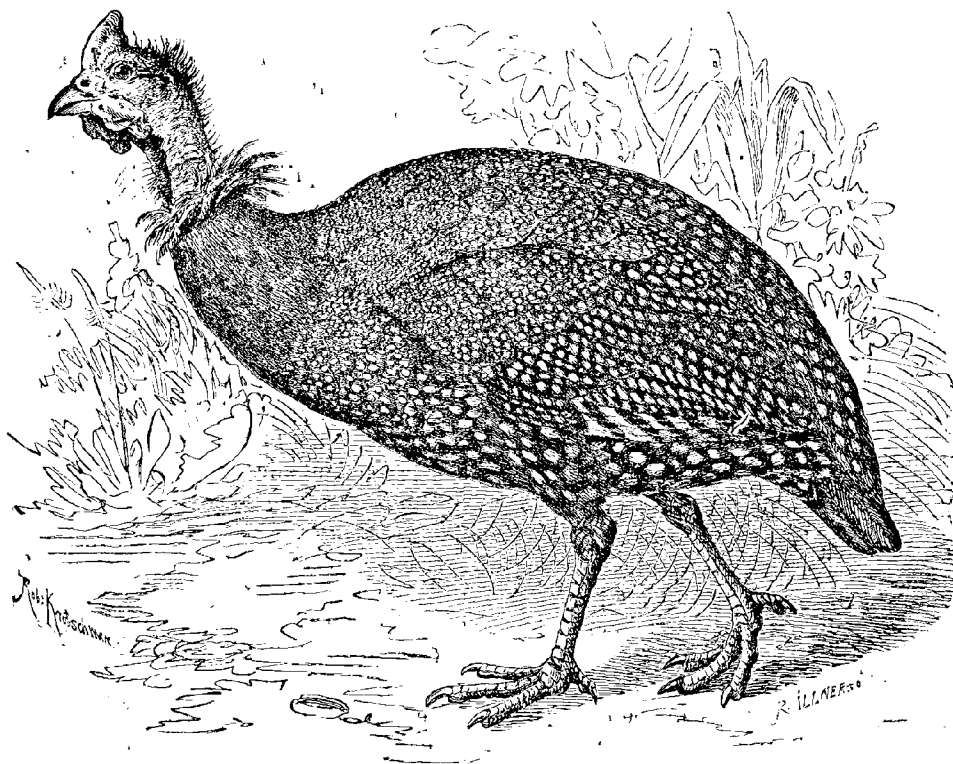
Fig. 125. Le Polyplectron chinquis.

Distribution géographique des paons. — Le paon vulgaire habite les Indes et Ceylan; dans l'Assam et les îles de la Sonde, il est remplacé par le paon spicifère. On ne connaît pas la patrie du paon noir.

Mœurs, habitudes et régime des paons. — Tous les paons habitent les forêts, les jungles, surtout dans les montagnes; on les trouve plus souvent dans celles qui sont entourées de terrains cultivés ou coupées par des ravins, que dans celles qu'on pourrait comparer à nos grandes forêts. Dans le Nilgherry et les montagnes du sud des Indes, le paon commun s'élève jusqu'à une altitude de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer; on ne le voit pas dans l'Himalaya. A Ceylan, il habite aussi les montagnes. D'après Williamson, il recherche de préférence les forêts dont le sol est couvert de buissons épais et de hautes herbes, et où il trouve de l'eau en abon-

dance; il fréquente volontiers aussi les plantations, où il se sent suffisamment caché, et où il trouve quelques arbres isolés pour se reposer la nuit. Dans plusieurs parties de l'Inde, il passe pour un oiseau sacré et inviolable; le tuer est un crime aux yeux des indigènes, et celui qui s'en rend coupable mérite la mort. Au voisinage de plusieurs temples hindous vivent de grands troupeaux de paons, à l'état demi-sauvage, et les soigner est un des devoirs des prêtres. Ces oiseaux apprennent bientôt à connaître la protection qui leur est ainsi dévolue, et ils ne montrent, à l'égard des Hindous du moins, pas plus de crainte et de défiance que ceux qui ont été élevés dans des basses-cours.

Tous les voyageurs, sans exception, s'extasient sur le grand nombre des paons sauvages. Tennent assure que quiconque n'a pas vu le paon en liberté, ne peut se faire une idée de sa beauté.



Corbell, Créte Filz, imp.

Fig. 126. La Pintade commune (p. 453).

Paris, Baillière et Fils, édit.

Dans les parties de Ceylan que les Européens visitent rarement, et où rien ne vient troubler ces oiseaux, ils sont extraordinairement nombreux; on en voit des centaines à la fois, et la nuit, on ne peut dormir à cause de leurs cris.

Cet oiseau se montre surtout dans sa splendeur quand il est perché; sa queue, tantôt à moitié cachée dans les feuilles, tantôt étalée, forme à l'arbre un singulier ornement. Williamson assure avoir vu, dans certaines parties des Indes, douze à quinze cents paires de paons à la fois; mais il les a surtout rencontrés en bandes de trente à quarante individus. Le jour, ces bandes restent à terre; dans la matinée et vers le soir, elles se rendent dans les champs ou les clairières pour y manger. Quand on le poursuit, le paon cherche le plus possible son salut dans la course; il ne prend sa volée que quand il a gagné une certaine avance. Son vol est lourd et bruyant. « On serait tenté de croire, dit Williamson, qu'un paon blessé à l'aile doit tomber à terre lourdement; il n'en est pas ainsi: malgré sa blessure, il se relève rapidement et continue

BREHM.

à fuir avec une telle vitesse que, neuf fois sur dix, il échappe au chasseur. »

Le paon paraît redouter bien plus le chien, les grands carnassiers, que l'homme. Les chiens sauvages, les tigres l'ont fait passer sans doute par de rudes épreuves. Un chien est-il sur sa trace, il se perche le plus vite qu'il peut et ne se laisse pas facilement déloger, même quand l'homme s'avance. Aux Indes, les vieux chasseurs reconnaissent l'approche du tigre aux allures des paons.

En véritable gallinacé, le paon a un régime aussi bien animal que végétal. Il mange tout ce que mangent les poules; mais, grâce à sa vigueur, il est en état de s'emparer d'animaux assez forts: ainsi, il mange en partie ou tue du moins des serpents d'assez grande taille. Lorsque les jeunes céréales sortent hors de terre, les paons s'abattent régulièrement dans les champs, pour y paître les nouvelles pousses; quand mûrissent les baies des pipuls, ils en mangent en si grande quantité, que leur chair en prend un goût amer prononcé.

Suivant les localités, le paon sauvage se re-

IV - 368

produit plus ou moins tôt; dans le sud de l'Inde, c'est généralement vers la fin de la saison des pluies; dans le nord, c'est dans les mois qui correspondent au printemps, c'est-à-dire du mois d'avril au mois d'octobre. D'après Irby, dans l'Aoud, le mâle perd sa queue en septembre; en mars, elle a de nouveau tout son développement, et c'est à ce moment qu'il peut songer à l'amour. Il étale alors toute sa beauté aux yeux de sa femelle, et se comporte absolument comme le fait son descendant, en esclavage.

On trouve le nid du paon sur quelque lieu élevé, dans la forêt, sous un grand buisson. Ce nid, composé de quelques ramilles, de feuilles sèches, est grossièrement construit. La couvée est de quatre à huit ou neuf œufs, d'après Jerdon; de douze à quinze, d'après Williamson. La paonne les couve avec une grande ardeur, et ne les abandonne qu'à la dernière extrémité. « J'ai pu dans diverses circonstances observer des paonnes en train de couver, dit le premier de ces auteurs. Si je ne les troublais pas, elles ne partaient point, et cependant elles m'avaient parfaitement aperçu. » Les jeunes paons vivent comme les autres jeunes gallinacés.

Chasse. — On ne peut pas dire que le paon soit un des gibiers les plus recherchés des Indo-Européens; cependant aucun chasseur, à ses débuts du moins, ne résiste à la tentation de lancer un coup de fusil à un de ces oiseaux qui passe près de lui. La chair des vieux oiseaux est tout au plus bonne pour faire du bouillon; celle des jeunes est très-délicate et a un fumet sauvage fort agréable. La chasse des paons n'est pas difficile, tant ces oiseaux sont communs; un novice les prend sans peine. Dans les localités où ils ne sont pas regardés comme des êtres sacrés, on en capture un très-grand nombre avec des collets, des filets et d'autres pièges, et on les amène vivants au marché. Ceux qui ont déjà un certain âge supportent facilement la captivité, les jeunes au contraire sont difficiles à élever.

Captivité et domesticité. — On ne sait à quelle époque le paon vulgaire fut introduit en Europe. Alexandre le Grand ne le connaissait pas comme oiseau domestique, puisque l'histoire nous apprend qu'il fut saisi d'étonnement quand il l'aperçut pour la première fois dans sa campagne des Indes; elle nous dit aussi qu'il en apporta plusieurs individus en Europe. Étaient-ce les premiers qu'on y voyait, ou bien la flotte de Salomon rapporta-t-elle réellement des paons du pays d'Ophir? Je n'essayerai pas

de trancher la question. Au temps de Périclès, un paon était chose tellement rare en Grèce, qu'on venait de loin pour le voir. Élien dit qu'un paon valait mille drachmes, environ 1,800 francs de notre monnaie. Si c'est réellement Alexandre qui introduisit le paon en Grèce, ces oiseaux ont dû s'y multiplier très-rapidement, car Aristote, qui ne survécut que de deux ans à son élève, en parle comme d'un oiseau bien connu dans tout le pays. Le paon joue un grand rôle dans l'empire romain; Vitellius et Héliogabale servaient à leurs convives des plats énormes de langues et de cervelles de paon, assaisonnées avec les épices des Indes les plus chères. A Samos, on élevait des paons dans le temple de Junon; un paon y était représenté sur les monnaies. En Allemagne et en Angleterre, ces oiseaux étaient encore fort rares au quatorzième et au quinzième siècle. Les barons anglais donnaient des preuves de leur richesse en faisant servir dans leurs festins d'apparat un paon rôti, orné de ses plumes, et entouré de pruneaux, alors très-rares.

Gesner, dont l'ouvrage parut en 1557, connaissait parfaitement le paon, et le décrit très-exactement, mais en expliquant ses mœurs à sa façon. « Parmi tous les grands oiseaux, dit-il, le paon remporte le prix par son port, son intelligence et sa majesté. Il admire lui-même sa beauté, et quand quelqu'un le loue, aussitôt il étale ses plumes dorées, et les fait voir comme un superbe parterre de fleurs; l'insulte-t-on, il les cache et montre ainsi qu'il n'aime pas les railleries. Tant qu'on l'admire, il étale sa queue; mais aussitôt qu'il aperçoit ses vilaines pattes, il devient triste et laisse retomber sa queue. Quand il se réveille la nuit, et qu'il ne peut se voir au milieu des ténèbres, il pousse des cris affreux, croyant avoir perdu sa beauté. Le paon ne sait pas seulement qu'il est le plus beau de tous les oiseaux, il sait aussi en quoi consiste sa beauté; aussi, il lève la tête et devient fier des plumes qui le parent et qui lui font en été un abri naturel. Quand il veut effrayer quelqu'un, il hérissé toutes ses plumes, fait du bruit avec elles, et fait de sa belle tête comme un triple bouquet. Quand il veut se rafraîchir, il écarte ses plumes, se fait ainsi de l'ombre, et de cette façon se garantit de la chaleur. Quand la brise souffle, il écarte ses ailes afin que l'air y pénètre et le rafraîchisse. Le loue-t-on, il témoigne son contentement, comme un bel enfant ou une jolie femme; il étale toutes ses plumes, qui ressemblent à un

beau jardin ou à un superbe tableau. Devant les peintres, il demeure parfaitement immobile, de sorte qu'ils peuvent l'examiner tout à fond et faire son portrait, comme le dit Élien. Le paon est un oiseau très-propre, il marche avec précaution pour ne pas se salir; si, pendant son premier âge, il se mouille, il en meurt comme s'il ne pouvait rien souffrir de malpropre, dit Albert. On dit vulgairement que le paon est méchant, même impudique. Il doit manger ses propres excréments. Le paon mue sa queue tous les ans; à l'époque où les feuilles commencent à pousser et les arbres à fleurir, elle repousse; mais lorsqu'il l'a perdue, il se cherche un lieu caché, où il reste honteux jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau complètement développée. Cléarque raconte que, de son temps, un paon aimait tellement une jeune fille, qu'il ne put lui survivre. Les paons et les pigeons sont amis. Les faisans sauvages sont tellement méchants qu'ils n'épargnent pas les paons, mais fondent sur eux et les déchirent. Le paon vit vingt-cinq ans, comme le dit Aristote.

« Lorsque le paon monte sur un lieu élevé, c'est un signe de pluie; et il pleuvra certainement dans la nuit, s'il crie plus que de coutume. Par son cri, il effraye les serpents et chasse tous les animaux venimeux. Lorsque les paons remarquent qu'on a préparé un poison, ils se rendent à cet endroit, crient, ouvrent leurs ailes, font tomber le poison du vase qui le contient. Rasis et Avicenne conseillent à ceux qui craignent les animaux venimeux, de tenir près d'eux des paons et des belettes. »

Je n'ai pas besoin de faire ressortir la fantaisie de cette description. Le paon est d'ailleurs tellement connu, que je n'aurai que quelques mots à dire. A certains égards, nous partageons encore l'opinion de Gesner : ce qui domine chez le paon, c'est l'orgueil et la vanité, et il le montre non-seulement vis-à-vis de sa femelle, mais encore à l'égard de l'homme. Il est en outre égoïste et despote. Dans une basse cour, il se rend souvent insupportable; sans être provoqué il fond sur d'autres oiseaux plus faibles, les maltraite, les tue même. Parfois, il s'attaque aux dindons, mais il reçoit alors le châtement de

sa témérité. Au Jardin zoologique de Hambourg, les paons et les diudons vivent ensemble et sont continuellement en querelle. Il arrive fort souvent que deux paons se battent avec acharnement : le vaincu, pour se venger de sa défaite, attaque alors un dindon; mais celui-ci appelle à son secours, et tous les autres dindons, les dindes même, accourent pour châtier l'orgueilleux enfant de l'Asie. Malgré son courage, le paon succombe sous le nombre. Il est obligé de se sauver, mais après avoir été cruellement battu.

Le paon s'est complètement acclimaté sous notre ciel; on pourrait l'abandonner à lui-même aussi bien qu'on abandonne le faisan. L'hiver lui est peu nuisible; et par les froids les plus rigoureux, il va toujours passer la nuit au même endroit qu'en été; il se laisse enfouir sous la neige sans en souffrir. Quand on lui donne une certaine liberté, il n'est nullement difficile à nourrir; il prend les mêmes aliments que les poules et va encore en chercher d'autres dans les cours et les jardins. Il semble avoir besoin de manger des substances vertes.

Pour élever des paons, il faut leur donner le plus de liberté possible. La paonne ne couve que là où elle ne sera pas troublée. Elle sait à merveille choisir pour nicher un endroit convenable, et dans les conditions les plus diverses. Son nid est très-grossièrement construit; chaque couvée est de quatre ou cinq œufs, rarement de plus de six. Au bout de trente jours d'incubation, les jeunes éclosent; si la mère n'est pas dérangée, elle s'occupe d'eux avec ardeur, les guide, les conduit, les défend de toutes ses forces lorsqu'un ennemi les menace, se montre en un mot excellente mère. Mais si elle est fréquemment troublée pendant qu'elle les abrite sous ses ailes, elle finit par s'inquiéter plus d'elle-même que de ses petits, et souvent elle les abandonne, surtout la nuit; sans égard pour leur faiblesse, elle va se coucher au lieu qu'elle a adopté. Les jeunes paons croissent rapidement; à trois mois, on peut déjà distinguer les sexes; mais ce n'est qu'à trois ans qu'ils acquièrent leur plumage définitif, et qu'ils deviennent aptes à se reproduire.

LES NUMIDIDÉS — *NUMIDÆ*.*Die Perlhühner, the Pintados.*

Les sœurs de Méléagre, inconsolables de la mort de leur frère, furent changées en oiseaux dont le plumage paraît comme aspergé de larmes. Telle est la légende qui nous apprend que l'existence des pintades n'était pas ignorée des Grecs et des Romains. La description que l'on trouve de ces oiseaux dans les anciens traités d'histoire naturelle ou d'agriculture est si exacte, qu'on est conduit à admettre qu'ils connaissaient deux espèces. Varron n'en décrit qu'une, mais Columelle distingue expressément la pintade à lobes bleus de celle à lobes rouges. Nous savons, en outre, que les pintades étaient tellement communes en Grèce, que les pauvres pouvaient en offrir dans les sacrifices. Après la chute de l'empire romain, ces oiseaux paraissent avoir été peu considérés, et avoir même disparu de l'Europe. Ce n'est que dans les auteurs du quatorzième siècle qu'il en est de nouveau fait mention. Peu après la découverte de l'Amérique, des navigateurs introduisirent dans le nouveau monde quelques individus de la pintade commune. Elle trouva là un climat tellement favorable, qu'elle repassa à l'état sauvage. Jusque dans ces derniers temps, nous ne connaissions bien qu'une espèce, et encore ne la connaissions-nous qu'à l'état domestique; aujourd'hui nos connaissances à ce sujet se sont bien étendues, cependant beaucoup de détails concernant l'histoire des espèces nous sont encore inconnus.

Caractères. — Les numididés ont le corps épais, les ailes courtes; la queue moyenne; les sus-caudales très-longues; le plumage abondant; les pattes moyennes, et généralement dépourvues d'ergots; les doigts courts, la tête plus ou moins nue, et portant des ornements en forme de huppe, de touffe, de cimier, de caroncule, de lobes cutanés; un plumage assez uniforme, parsemé de taches perlées claires sur un fond sombre, et identique dans les deux sexes.

LES ACRYLLIUMS — *ACRYLLIUM*.*Die Königperlhühner, the King-Pintados.*

Caractères. — Les acrylliums, qu'on distingue aussi sous le nom de *pintades royales*, peuvent être considérés comme tenant le premier

rang. Ils ont le corps allongé, le cou long et étroit, la tête petite, nue, ornée d'une crête de plumes très-courtes, veloutées, s'étendant d'une oreille à l'autre en passant sur l'occiput; les plumes du cou lancéolées; les rémiges secondaires beaucoup plus longues que les primaires, et les rectrices médianes plus que les latérales; le bec court, fort, très-recourbé, à mandibule supérieure manifestement crochue; les tarses hauts, munis d'une callosité, tenant lieu d'ergot.

L'ACRYLLIUM VAUTOUR — *ACRYLLIUM VULTURINUM*.*Das Geierperlhuhn, the Hawk-Pintado.*

Caractères. — L'acryllium vautour est un fort bel oiseau: il a la crête d'un brun-rouge foncé, le bec bleu-d'outremer, rayé longitudinalement de noir et de blanc d'argent; chacune des plumes longues et étroites du cou finement ponctuée de gris, sur un fond noir, avec une raie médiane blanche, d'environ 3 millim. de large, et un large liséré bleu-d'outremer; le milieu de la poitrine, d'un noir velouté; les côtés de la même région d'un bleu-d'outremer superbe; les plumes du haut du dos marquées au centre d'une ligne claire, et très-élégamment variées de lignes ondulées et de points gris-noir et gris-blanc; le reste du plumage gris-noir ou gris-foncé, semé de points et de marbrures gris-clair. Chacune des taches rondes est entourée d'un cercle noir. Sur les plumes des flancs et du ventre, ces taches sont plus grandes; sur celles qui couvrent les plumes bleues des côtés de la poitrine, le cercle noir est entouré lui-même de lignes lilas, disposées en réseau; sur les barbes externes des scapulaires et des rémiges secondaires, les taches se confondent en lignes blanches, étroites. Les barbes externes des quatre ou cinq premières rémiges secondaires sont bordées d'un large liséré lilas.

Distribution géographique. — L'acryllium vautour n'habite que la côte sud-est de l'Afrique, et encore seulement, paraît-il, les environs du Dschub ou Djuba, c'est-à-dire la portion de côte comprise entre les villes de Barawa et de Lamu. Le beau mâle que possède le jardin zoologique de Hambourg est originaire de Barawa

ou Brawa, sous le 5° de latitude nord; von der Decken m'a dit avoir vu la plupart de ces beaux oiseaux entre le 2° et le 4° de latitude sud, et surtout dans les bas-fonds. Outre l'individu du Jardin zoologique de Hambourg, un autre est venu en Europe. On avait indiqué la côte occidentale d'Afrique comme étant sa patrie, puis plus tard Madagascar. Layard croyait y avoir vu cette espèce à l'état domestique. Mais les communications verbales de von der Decken et diverses lettres que j'ai reçues d'Européens instruits, établis à Zanzibar, s'accordent à regarder comme erronée l'opinion de Layard, et font croire que cet auteur a vu une autre pintade que l'*Acryllium* vautour.

Captivité. — Si j'en juge d'après le seul individu que j'aie observé, l'*Acryllium* vautour se distingue à son avantage des autres numididés. Il est plus élégant, paraît plus élancé, tient la tête plus droite; il est surtout très-doux et très-paisible. Celui dont je parle s'était en très-peu de temps attaché à son gardien. Il se laissait prendre et porter par lui, sans jamais se défendre; il se contentait d'une nourriture très-simple, mais cependant mieux choisie que celle des autres volailles; il aimait surtout la pâtée des grives, mêlée à beaucoup de vert. La chaleur semblait lui être plus nécessaire encore qu'aux autres numididés. Dans un hiver rigoureux, et bien qu'on l'eût tenu dans une chambre chaude, il eut les pattes gelées. En été, on le voit à midi se chauffer au soleil, tandis que les pintades se cachent, à cette heure, à l'ombre d'un buisson; s'il fait du vent, il se tapit dans le coin le plus abrité et y reste tout le jour. Cette espèce est celle qui ornerait le mieux nos basses-cours, mais elle serait encore plus difficile à élever que la pintade commune.

L'*Acryllium* que possède le Jardin zoologique de Hambourg lance un cri très-singulier, composé de trois parties, et qu'on ne peut mieux comparer qu'au bruit d'une roue mal graissée. On peut le rendre par : *tiet-ti-tiet*. La première syllabe est longue et traînante, la seconde brève, la troisième longue encore. Toutes trois se suivent très-rapidement. Il n'est pas difficile de distinguer ce cri de celui des autres numididés.

LES GUTTÈRES — *GUTTERA*.

Die Schopferhühner, the crested Pintados.

Caractères. — Les guttères ou *pintades huppées* se distinguent génériquement par une tête

ornée d'une huppe complète. En outre, elles ont la gorge nue, dépourvue de barbillons, mais recouverte d'une membrane cutanée profondément plissée; un bec vigoureux; des tarses moyens; une queue courte et parfaitement recourbée en dedans.

LA GUTTÈRE DE PUCHERAN — *GUTTERA PUCHERANII*.

Das Schopferhuhn, the crested Pintado.

Caractères. — La guttère de Pucheran a le plumage semé de très-petites taches, rondes ou ovales, sur fond bleu, partout également répandues, sauf sur les barbes externes des couvertures des bras où elles sont confluentes et forment des bandes; les rémiges primaires d'un gris brun, à peine tachetées; les rémiges de l'avant-bras largement bordées de blanc sur les barbes externes; la huppe d'un noir velouté mat; la tête et la partie nue du cou d'un rouge-laque; la partie postérieure plissée du cou d'un gris-violet foncé; l'œil brun-foncé; le bec jaune-de-corne, avec la base bleuâtre; les pattes d'un cendré foncé, tournant presque au noir.

Distribution géographique. — La guttère de Pucheran habite les mêmes contrées que l'*Acryllium* vautour, c'est-à-dire le sud-est de l'Afrique, seulement son aire de dispersion est plus étendue. Elle n'existe pas à Zanzibar, mais elle est assez commune sur le continent. Kirk en observa de grandes bandes dans le delta du Zambèze, près de Djubanga, et dans l'intérieur du pays, à environ 40 milles à l'est des chutes Victoria.

LES PINTADES — *NUMIDA*.

Die Perlhühner, the Guinea-Fowls.

Caractères. — Les pintades proprement dites, types de la famille des numididés, ont au sommet de la tête un tubercule calleux plus ou moins prononcé et deux caroncules ou barbillons à la mandibule inférieure; leur cou est plus ou moins dénudé de plumes.

LA PINTADE COMMUNE — *NUMIDA MELEAGRIS*.

Das gemeine Perlhuhn, the common Guinea-Fowl.

Caractères. — La pintade commune (fig. 126) est l'espèce souche de notre pintade domestique. L'oiseau en liberté a le haut de la poitrine et le derrière du cou d'un lilas uniforme, le dos et le croupion gris, parsemés de petites taches blan-

ches, entourées d'un cercle foncé, les couvertures supérieures des ailes également variées de taches blanches, mais plus grandes et en partie confluentes, les barbes externes des rémiges secondaires marquées de raies transversales étroites; la face inférieure du corps d'un gris noir semée régulièrement de grandes taches rondes; les rémiges brunâtres, bordées en dehors de blanc, avec les barbes internes irrégulièrement rayées et pointillées de blanc; les rectrices d'un gris foncé, tachetées de blanc, les latérales seules étant rayées; les caroncules larges et assez longues; l'œil brun-foncé, les joues d'un blanc bleuâtre; le bec d'un rouge jaunâtre; le tubercule calleux qui surmonte le bec rouge; les pattes d'un gris ardoisé sale, couleur de chair vers la naissance des doigts.

Les pintades domestiques sont plus petites et offrent de nombreuses variétés: on trouve des individus pointillés, quadrillés, blanchâtres, rougeâtres, etc.

LA PINTADE A CASQUE — *NUMIDA MITRATA*.

Das Helmpertluhn, the helmed Guinea-Fowl.

Caractères. — Dans le sud de l'Afrique, la pintade commune est remplacée par la pintade à casque. Celle-ci a le tubercule calleux de la tête plus grand; les caroncules minces et longues; le plumage noir mat, plus clair au ventre, semé de taches régulières, grandes; les plumes de la nuque et de la gorge rayées transversalement de gris; les barbes externes des rémiges secondaires marquées de taches confluentes; l'œil gris-brun; la partie supérieure de la tête et la racine du bec rouge-laque; une tache demi-circulaire en arrière de l'œil; la partie postérieure du cou et la gorge d'un bleu vert; le milieu du cou bleu foncé; les caroncules violettes à la base, rouge-coral à l'extrémité; le casque jaune-de-cire; le bec couleur de corne; les pattes d'un bleu noir. Cet oiseau a 60 cent. de long, la longueur de l'aile est de 27 cent., celle de la queue de 19.

LA PINTADE PTILORHYNQUE — *NUMIDA PTILORHYNCHA*.

Das Pinselperlhuhn, the Pencil-Pintado.

Caractères. — Je mentionnerai encore la pintade ptilorhynque ou à pinceau, parce que c'est à elle que s'applique ce que j'ai à dire de la vie des pintades en liberté. Les plumes roides, qui lui forment une collerette, sont d'un noir

velouté; elle a les plumes du cou finement moirées de gris cendré clair, sur un fond gris-brun; celles du dos d'un gris-brunâtre foncé, semées de petites taches arrondies, plus prononcées sur les couvertures supérieures des ailes, confluentes et en taches allongées sur les barbes externes des scapulaires, en larges raies blanches, plus ou moins interrompues sur les grandes couvertures des ailes; le ventre à reflets gris-bleu; la poitrine, les flancs et les couvertures inférieures de la queue variés de taches grandes et bien arrondies; les rémiges secondaires d'un gris brun, marquées de raies gris-clair ou blanchâtres, plus prononcées sur les barbes externes que sur les internes; les rémiges secondaires marqués de taches très-nettes, mais se confondant peu à peu, sur les barbes externes, avec un liséré bleu-clair, finement moiré de brun clair et de brun foncé; les rectrices également marquées des taches nettes, mais non parfaitement arrondies; l'œil brun; les joues, ainsi que le lobe qui en naît, d'un bleu clair; la gorge couleur-de-chair rougeâtre; le haut de la tête couleur-de-corne, le pinceau de poils roides et soyeux qui se trouve à la base de la mandibule supérieure d'un jaune clair; le bec rougeâtre à la base, couleur-de-corne claire à la pointe; les pattes d'un gris-brun foncé.

Deux autres pintades, décrites, l'une sous le nom d'*Agelastus meleagrides*, l'autre sous celui de *Phasidus niger*, dont on a fait par conséquent deux genres distincts, habitent l'ouest de l'Afrique; mais ces oiseaux sont trop peu connus pour que nous ne nous croyions pas autorisé à les passer sous silence.

Distribution géographique des pintades.

— Tous les numididés sont originaires d'Afrique; mais la pintade commune est repassée à l'état sauvage, avons-nous déjà dit, dans l'Amérique centrale, et même, d'après Harlaub, dans les îles de la Sonde.

La pintade commune paraît être propre à l'ouest de l'Afrique; on la trouve en grand nombre à Sierra Leone, dans l'Aschanti, l'Aguapion, et dans les îles du Cap-Vert. Elle est redevenue sauvage dans les Indes occidentales. Existe-t-elle réellement au sud et à l'est de l'Afrique, comme le prétendent quelques voyageurs, je l'ignore, mais je ne me trompe peut-être pas en avançant qu'on l'a confondue avec la pintade à casque.

Celle-ci semble être répandue sur une vaste étendue de pays, et se trouve partout en grand

nombre. Kirk en vit des bandes considérables sur les bords du Zambèze, pendant la sécheresse; les chasseurs de von der Decken la considèrent comme un des oiseaux les plus communs dans les pays qu'ils ont parcourus.

Il en est de même de la pintade ptilorhynque, qui habite tout le nord-est de l'Afrique, à partir du 16° de latitude. Le chasseur qui prend pied sur la côte de la mer Rouge ne tarde pas à la connaître, car elle s'y montre dans bien des endroits; mais celui qui parcourt l'intérieur des terres la voit partout, dans les forêts vierges comme dans les steppes, dans les montagnes comme dans la plaine.

Mœurs, habitudes et régime des pintades. —

Les diverses espèces de pintades semblent avoir le même genre de vie. D'après ce que j'ai pu voir, elles ont besoin de localités couvertes, de buissons et de taillis laissant entre eux des espaces nus. Les vallées buissonneuses, les forêts dont le sol est couvert d'arbustes, les steppes où ne croissent pas seulement de hautes herbes, les hauts plateaux des montagnes, les versants à végétation luxuriante, peu escarpés, mais comme semés de roches, sont des endroits qui conviennent parfaitement aux pintades. Dans les montagnes ravinées des îles du Cap-Vert, elles trouvent, dit Bolle, des localités tellement appropriées à leur genre de vie, qu'elles y sont en masse; plus une île est grande et sauvage, plus ses montagnes sont désertes, plus aussi ces oiseaux sont nombreux. De grandes bandes de pintades animent toutes les hauteurs, elles habitent les forêts d'euphorbiacées arborescentes, où elles trouvent des refuges assurés. De semblables localités se trouvent dans les îles des Indes occidentales; aussi, les pintades s'y sont-elles rapidement soustraites à la domination de l'homme et se sont établies en liberté. Il y a cent soixante ans qu'elles étaient déjà communes à la Jamaïque, nous dit Falconer; aujourd'hui, elles y sont tellement nombreuses, qu'elles arrivent parfois à l'état de fléau. A Cuba, on les rencontre dans diverses localités, surtout dans l'est, où se trouvent de nombreuses plantations de café abandonnées. Des pintades apprivoisées y sont restées, pense Gundlach; elles s'y sont multipliées et sont redevenues tout à fait sauvages.

Les pintades sont des oiseaux sédentaires, mais non dans toute l'acception du mot. Je me rappelle en avoir trouvé, à certaines époques, dans des forêts et des steppes où on n'en voit pas d'ordinaire, et Kirk dit expressément que dans l'est de l'Afrique, au commencement de la sai-

son des pluies, elles se retirent dans l'intérieur des terres, s'y séparent et se reproduisent.

On n'est pas longtemps sans les apercevoir, quand elles sont en nombre dans une localité. Elles se font surtout remarquer le matin et le soir, quand elles poussent leur cri, semblable au son d'une trompette; cri difficile à décrire, mais que tout le monde connaît. Je dois dire cependant que je n'ai entendu crier ainsi que la pintade à casque. La guttère de Pucheran n'est pas criarde; celle que nous avons poussé quelquefois un léger gloussement, sur un ton assez élevé; il se pourrait que ce fût une femelle.

Les pintades fuient l'homme. Elles sont moins prudentes que craintives; dans tout animal de grande taille elles voient un ennemi. Un troupeau de bœufs les effraye, la vue d'un chien les met complètement hors d'elles, celle d'un homme les surexcite au dernier point. Il n'est donc pas facile d'observer leurs allures; dans tous les cas, on ne le peut qu'à la condition de les approcher avec mille précautions. Lorsque l'on a entendu le cri d'une compagnie, il faut s'avancer dans sa direction, dans le plus grand silence, et l'on peut alors voir les pintades franchissant une clairière, courant au milieu des rochers, passant au travers des buissons. Comme les Indiens dans leurs excursions belliqueuses, ces oiseaux se suivent en longues files, un à un, et ce que l'un fait, les autres le répètent. Il est très-rare de rencontrer un couple isolé; des familles de quinze à vingt individus s'observent plus fréquemment; mais, le plus souvent, on voit des compagnies formées de six à huit familles. L'union la plus intime règne au sein des familles comme des compagnies, car la pintade a des instincts sociaux très-développés. Une de ces compagnies est-elle effrayée, elle se divise par familles, qui se divisent à leur tour; chacun des individus qui la composent ne s'inquiète que de lui-même; chacun s'enfuit, courant ou volant, vers la retraite la plus proche; mais dès que le danger s'est un peu éloigné, les mâles font retentir leur voix, et toutes accourent à ces cris. Ce n'est que là où les pintades sont beaucoup chassées, qu'elles s'envolent lorsqu'on les effraye; partout ailleurs, elles cherchent aussi longtemps qu'elles peuvent leur salut dans la course. Souvent elles courent plusieurs minutes devant le chasseur, avant de s'envoler, mais en se maintenant toujours hors de la portée d'un fusil chargé à plomb. Elles savent, en outre, habilement profiter de chaque bloc de roche, de

chaque buisson, pour se dissimuler. Un vieux mâle conduit la bande. Toujours en avant, c'est lui qui indique la ligne de retraite, qui donne le signal du départ: Un coup de feu retentit, aussitôt la compagnie se sépare en petites bandes, allant chacune de son côté, et s'abattant et se relevant plusieurs fois avant de venir rejoindre le guide. Celui-ci se dirige régulièrement vers la retraite la plus sûre, au milieu de quelque buisson impénétrable, de quelque amas de rocailles; à peine arrivé, il fait entendre sa voix, et se pose sur l'endroit le plus élevé, comme pour bien se montrer à ses sujets dispersés. Ceux-ci, comme nous venons de le dire, accourent, et il reprend leur conduite.

Les pintades se comportent autrement quand c'est un chien ou quelque autre carnassier qui les poursuit. Elles savent qu'elles ont affaire à un ennemi auquel elles ne peuvent échapper ni par la course, ni par leur vol, qu'elles sont incapables de soutenir longtemps. Aussi vont-elles se percher aussitôt sur un arbre, et ne peut-on presque plus les en faire lever. Il semble qu'elles oublient tout autre danger; l'homme, qu'elles fuient sans cesse, elles le laissent maintenant approcher à une faible distance, avec une sorte de témérité stupide; elles le voient lever son fusil, sans songer à s'envoler, et elles ne le font que quand le coup de feu est parti. Mais, sans perdre le chien des yeux, elles vont se réfugier sur un arbre voisin, et laissent le chasseur les approcher de nouveau. Ont-elles été effrayées par quelque voyageur inoffensif ou par un chasseur dont la carnassière est pleine; n'ont-elles pas entendu le bruit d'une détonation, elles s'arrêtent bientôt sur quelque lieu élevé, contemplent leur ennemi d'un regard curieux, lancent la tête en avant et en arrière, poussent finalement un cri perçant et reprennent fuite. C'est ce que Bolle a vu pour les pintades communes, dans l'ouest de l'Afrique; ce que moi-même j'ai observé pour la pintade ptilorhynque.

Toutes les pintades passent la nuit sur des lieux élevés, où elles se savent en sûreté. Elles préfèrent les grands arbres au bord d'un cours d'eau, par la raison qu'il est fort difficile de les en déloger; ou bien, le soir venu, elles grimpent dans les montagnes, le long des parois rocheuses, et s'établissent, pour dormir, sur des pointes et des arêtes de rochers inaccessibles aux carnassiers.

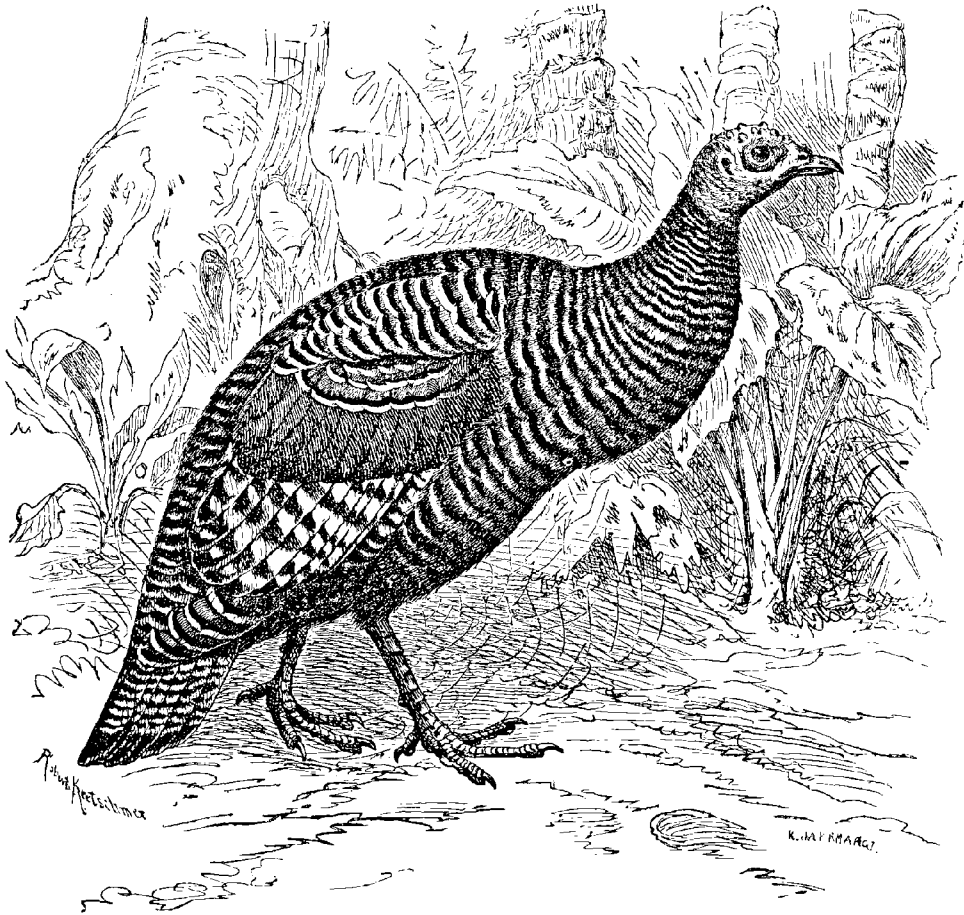
On peut facilement se figurer la façon dont les pintades décorent et animent les clairières couvertes d'un gazon court ou complètement

arides. Avec leur sombre plumage, elles disparaissent au milieu des pierres, dont elles ont la teinte, mais elles ne s'en détachent que plus vivement sur le fond vert de l'herbe. On ne peut les méconnaître: leur corps horizontal, leurs plumes du croupion lâches, comme hérissées, leur queue tombante et imbriquée, sont tellement caractéristiques, que personne ne peut les confondre avec un autre gallinacé. Les francolins les égalent en rapidité, mais leur vol diffère de celui de ces oiseaux; la pintade donne des coups d'aile vibrants, puis elle glisse un instant dans l'air, comme en planant.

Le régime des pintades varie suivant les localités et les saisons. Au printemps, lors des pluies, elles se nourrissent principalement d'insectes; j'ai trouvé du moins, à cette époque, l'estomac de celles que j'ai tuées rempli de sauterelles. Plus tard, elles mangent des baies, des feuilles, des bourgeons, des pousses d'herbes, des graines de toute espèce. A la Jamaïque, elles se sont fait détester: pendant la saison froide, elles sortent en bandes nombreuses des forêts, se répandent dans les champs et y causent de grands dégâts en mangeant les jeunes pousses des plantes et en fouillant le sol. En un instant, raconte Gosse, elles creusent un trou, mettent à nu les graines en germination et les mangent. C'est surtout lors de la plantation des ignames qu'elles sont le plus nuisibles, car elles déterrèrent les jeunes plants. « On n'a pas fini les semailles, dit Cham, qu'elles ont déjà découvert et mangé les grains. » Gosse fait remarquer qu'elles ne touchent jamais aux pommes de terre.

Je n'ai pu observer le mode de reproduction des pintades, et n'ai jamais trouvé de nid avec des œufs; par contre, j'ai rencontré souvent des jeunes, sous la conduite de leurs parents. De ce que j'ai pu voir, je suis porté à conclure que la pintade, en liberté, vit en monogamie. D'autres voyageurs nous ont appris que cet oiseau pondait une douzaine d'œufs au plus, au milieu d'une épaisse touffe d'herbes. Gosse dit que le nombre douze est le plus ordinaire, et que les œufs sont posés à terre, sur une simple couche de feuilles. Cependant, on en trouverait parfois jusqu'à vingt.

Peu de temps après l'éclosion, les jeunes pintades sont conduites par leurs parents; elles croissent rapidement. Dès qu'elles ont atteint la moitié de leur taille définitive, elles accompagnent leurs parents dans toutes leurs excursions, et passent la nuit perchées sur des arbres, à côté d'eux.



Corbeil, Créte Filz, Imp.

Paris, Bailliére et Filz, édit.

Fig. 127. Le Dindon ocellé.

Les pintades ont de nombreux ennemis. Tous les féliens de l'Afrique, depuis le léopard ou le guépard jusqu'au lynx et au chat sauvage, tous les chacals et renards les poursuivent à tous les âges; les petits carnassiers détruisent surtout les œufs et les poussins. Les grands rapaces chassent activement une proie si facile à capturer, et souvent ces oiseaux périssent sous la dent des reptiles; dans l'estomac d'un boa de 2^m,60 de long, je trouvai une pintade adulte.

Chasse. — Partout l'homme fait ses délices de la chasse de cet oiseau, par cette seule raison que c'est un des gibiers les plus faciles à atteindre. Il est vrai que des poursuites répétées rendent les pintades très-craintives et défiantes; que, d'un autre côté, le plomb souvent ne fait que glisser sur leur plumage épais et serré. Mais il en est autrement si on a un bon chien à mettre sur leur piste. Elles en ont une telle peur,

ВЕНЯ.

qu'elles oublient la présence de l'homme, et qu'on peut quelquefois les prendre avec la main; en tout cas, on peut les tirer tout à l'aise sur la branche où elles se sont posées. Les habitants des steppes du Kordofahn se servent, à cet effet, de leurs excellents lévriers, qui prennent les pintades à la course et qui souvent aussi parviennent à les attraper en s'élançant sur elles au moment où elles se lèvent. A la Jamaïque, on sème sur les places où elles se tiennent d'ordinaire, des grains imbibés de rhum ou de liqueur de cassave; les pintades avalent ces grains, s'enivrent, perdent toute conscience, titubent et vont enfin se poser à un endroit où elles peuvent se croire en sûreté, et où le chasseur va les ramasser. Souvent on trouve mortes plusieurs de celles qui ont mangé des grains enivrants.

Captivité. — Les pintades sont plus faciles à apprivoiser qu'aucun autre gallinacé sauvage,

IV — 369

mais elles n'arrivent jamais à être aussi privées que les poules domestiques. Même en Afrique, on ne réussit pas toujours à les faire reproduire, et chez nous il est fort rare que des pintades récemment arrivées d'Afrique s'accouplent et pondent. Par contre, elles s'appriivoisent assez rapidement pour qu'on puisse les laisser courir librement dans la maison et le jardin; on peut même les habituer à une voiture de voyage, les laisser errer à leur gré autour du lieu de campement; le lendemain matin, au moment du départ, elles sont de nouveau près de la voiture, toutes prêtes à se laisser enfermer. Des pintades captives sont, pour leur maître, un sujet de désagrément, comme un sujet de plaisir. Elles sont querelleuses, se battent continuellement avec les poules et les dindons, attaquent les coqs et même les enfants; elles errent au loin, cachent leur nid le plus possible, ne couvent pas avec

beaucoup d'ardeur et ne peuvent supporter de trop grands froids. Par contre, leur pétulance, leur beauté, la grâce et la singularité de leurs mouvements et de leurs postures, plaident en leur faveur.

On sait que l'on ne peut pas toujours laisser ses œufs à la pintade commune, et qu'on est obligé de les donner à couvrir à des poules ou à des dindes. La durée de l'incubation est de vingt-cinq jours. Les jeunes nouvellement éclos ont le dos brun, rayé et ponctué de fauve; le ventre blanchâtre; les pattes et le bec rouges. Dans le premier plumage qui succède au duvet, leurs plumes sont brunes, bordées de roux et de jaune roux. On a l'habitude d'avoir un seul mâle pour plusieurs femelles; cette manière de procéder, qui me semble en opposition avec le naturel de ces oiseaux, est sans doute une des causes principales du peu de succès que l'on a à les élever.

LES MÉLÉAGRIDÉS — MELEAGRIDES.

Die Truthühner, the Turkeys.

Caractères. — Les méléagrides constituent une petite famille qui se distingue de celles que nous avons passées en revue et de celles dont il nous reste à faire l'histoire, par des caractères essentiels bien tranchés.

Ils ont le haut du cou nu et couvert de saillies verruqueuses vivement colorées; une caroncule charnue, érectile à la base de la mandibule supérieure; des fanons membraneux au-dessous de la mandibule inférieure. Le mâle porte un bouquet de crins au milieu du thorax, et il a la faculté d'étaler les plumes de la queue comme le fait le paon.

Cette famille ne repose que sur le genre suivant.

LES DINDONS — MELEAGRIS

Die Truthühner, the Turkeys.

Caractères. — Les dindons sont des gallinacés de forte taille, à corps élancé, haut sur pattes. Ils ont la tête de grandeur moyenne, le bec court, fort, à mandibule supérieure bombée et convexe; les tarses assez élevés; des doigts longs; les ailes très-arrondies, obtuses, la troisième rémige étant la plus longue; la queue légèrement arrondie, formée de dix-huit pennes larges; le plumage dur, abondant, à teintes métalliques; chaque plume grande et large, et

quelques-unes du devant de la poitrine transformées en appendices soyeux et très-longs.

Distribution géographique. — Les dindons habitent l'est et le nord de l'Amérique, depuis le Canada jusqu'à l'isthme de Panama.

LE DINDON VULGAIRE — MELEAGRIS GALLOPAVO.

Das Truthuhn, der Puter, the Turkey.

Caractères. — Le dindon vulgaire a le dos d'un brun jaunâtre à éclats métalliques, avec une large bordure d'un noir velouté sur chaque plume; le bas du dos et les couvertures de la queue d'un brun foncé, rayées de vert et de noir; la poitrine d'un brun jaunâtre, plus foncé sur les côtés; le ventre et les cuisses brunâtres, le croupion noirâtre, avec des bordures peu accusées; les rémiges d'un brun noir, rayées, les primaires de blanc grisâtre, les secondaires de blanc brunâtre; les rectrices d'un brun noir, moirées, rayées et finement ponctuées de noir; les parties nues de la tête et du cou d'un bleu de ciel clair, et bleu d'outremer au-dessous de l'œil, les verrucosités d'un rouge laque; l'œil bleu jaune; le bec conleur-de corne blanchâtre; les pattes d'un violet pâle ou rouge-laque. La longueur du dindon est de 1^m,10 à 1^m,20; son envergure de 1^m,46 à 1^m,63; la lon-

gueur de l'aile est de 50 cent., celle de la queue de 41.

La dinde ou poule a un plumage paré de couleurs moins vives. Elle a 96 cent. de long, et 1^m.33 d'envergure; la longueur de l'aile est de 41 cent., celle de la queue de 30.

« Le poids des poules, dit Audubon (1), est de neuf livres, en moyenne. Cependant, dans la saison des fraises, j'ai tué des femelles qui ne pondaient plus et pesaient treize livres, et j'en ai vu quelques-unes de si grasses, que le corps leur crevait en tombant à terre, de l'arbre où on les avait tuées. Les mâles varient davantage en taille et en pesanteur. De quinze à dix-huit livres, c'est bellement estimer leur poids ordinaire. J'en vis un, en vente, au marché de Louisville, qui pesait trente-six livres. Ses appendices pectoraux mesureraient un grand pied.

« Quelques naturalistes représentent la femelle comme privée de ces appendices à la gorge; mais tel n'est pas le cas pour l'oiseau complètement venu. Les jeunes mâles, aux approches du premier hiver, ont simplement, à cette partie, une sorte de protubérance dans la chair, tandis que les poules du même âge n'offrent rien de pareil. La seconde année, les mâles se reconnaissent au pinceau de poils qui peut avoir quatre pouces de long, au lieu que, chez les femelles qui ne sont pas stériles, c'est à peine s'il est apparent. La troisième année, le mâle peut être réputé adulte, bien qu'il doive croître encore en taille et en poids, pendant plusieurs années. Les femelles, à quatre ans, sont dans leur pleine beauté, et ont les appendices pectoraux longs de quatre ou cinq pouces, mais moins gonflés que dans le mâle. Les poules stériles ne les acquièrent que dans un âge très-avancé. Le grand nombre de jeunes poules qui manquent des mamelons en question, a sans doute donné naissance à cette idée, que toutes en sont dépourvues. »

LE DINDON OCELLÉ — *MELEAGRIS OCELLATA*.

Das Pfauentruthuhn, the Peacock-Turkey.

Caractères. — Le dindon ocellé (*fig. 127*) a le bas du cou, le dos, les scapulaires et tout le dessous du corps d'un vert bronzé, chaque plume étant bordée de deux lignes: une noire, l'autre, plus extérieure, d'un bronze un peu doré. Le vert bronzé, en descendant vers le croupion, passe par degrés à un bleu de saphir, qui, selon les reflets de la lumière, se change en un vert d'é-

(1) Audubon, *Scènes de la nature dans les États-Unis*. Trad. par Eug. Bazin. Paris, 1857, t. 1, p. 25.

meraude, et la bordure bronze-doré s'élargit de plus en plus, prend sur le haut du dos l'éclat de l'or, sur le croupion une teinte rouge cuivre. Les sus-caudales et les rectrices offrent quatre rangées transversales d'yeux éclatants, séparés par des espaces gris et vermiculés; ces yeux sont formés par une tache bleue et verte, qu'entoure un cercle noir, et sont bordés, en outre, du côté qui regarde l'extrémité de la plume, par une large bande couleur or changeant en cuivre.

Distribution géographique des dindons. —

Le dindon ocellé, dont, pendant longtemps, on n'a connu en Europe qu'un seul individu, habite la baie de Honduras. Quant à l'aire de dispersion du dindon vulgaire, voici ce qu'en dit Audubon (1) à qui nous emprunterons aussi tout ce qui est relatif à l'histoire de cette espèce en liberté.

« Les portions non encore défrichées des États d'Ohio, de Kentucky, d'Illinois et d'Indiana; une immense étendue de pays, au nord-ouest de ces districts, sur le Mississipi et le Missouri, et les vastes contrées dont les eaux viennent se déverser dans ces deux fleuves, depuis leur confluent jusqu'à la Louisiane, et qui renferment les parties boisées de l'Arkansas, du Tennessee et de l'Alabama, telles sont les régions où abonde ce magnifique oiseau. Il est moins commun en Géorgie et dans les Carolines; devient encore plus rare dans la Virginie et la Pensylvanie; et maintenant c'est à peine si l'on en voit à l'est de ces derniers États. Dans tout le cours de mes excursions à travers Long-Island, l'État de New-York et les divers pays entourant les lacs, je n'en ai pas rencontré un seul; et pourtant je savais qu'il en existait quelques-uns de ce côté. On en trouve encore tout le long de la chaîne des monts Alleghany.

Mœurs, habitudes et régime. — « Le dindon sauvage n'émigre qu'irrégulièrement, et ce n'est qu'irrégulièrement aussi qu'il va par troupes. Comme se rapportant à la première de ces circonstances, je noterai qu'aussitôt que les fruits des forêts deviennent plus abondants dans une partie de la contrée que dans une autre, on voit les dindons se diriger petit à petit vers ce point, en trouvant de plus en plus de nourriture, à mesure qu'ils approchent du lieu qui en est le mieux pourvu; et c'est ainsi qu'ils s'en vont, troupe après troupe, se suivant les uns les autres, jusqu'à ce qu'un district soit entièrement abandonné, tandis qu'un autre se trouve inondé de

(1) Audubon, *loc. cit.*, p. 27 et suiv

ces nouveaux venus. Mais comme ces migrations n'ont rien de périodique et couvrent une vaste étendue de pays, il devient indispensable d'indiquer de quelle manière elles s'accomplissent.

« Vers le commencement d'octobre, lorsqu'à peine quelques graines et quelques fruits sont tombés des arbres, ces oiseaux s'attroupent et se mettent lentement en marche vers les riches vallées de l'Ohio et du Mississipi. Les mâles, ou, comme on les appelle plus communément, les *coqs d'Inde*, réunis par sociétés de dix à cent, cherchent leur nourriture à part des femelles; tandis que celles-ci se tiennent solitaires, emmenant chacune sa jeune couvée, alors aux deux tiers venue, ou bien se joignent à d'autres familles qui forment ensemble des compagnies de soixante à quatre-vingts individus. Mais toutes, elles sont fort attentives à éviter la rencontre des vieux coqs, qui, lors même que les jeunes ont acquis leur complet développement, se battent avec eux, et souvent les détruisent par des coups répétés sur la tête. Vieux et jeunes, cependant, s'avancent dans la même direction et par terre, à moins que leur voyage ne soit interrompu par le cours d'une rivière, ou qu'un chien de chasse ne les force à prendre la volée. Quand ils ont rencontré une rivière, on les voit gagner les plus hautes éminences aux environs, et souvent demeurer là tout un jour, quelquefois deux, comme pour délibérer. Tant que cela dure, on entend les mâles glouglouter, appeler et faire grand bruit; ils s'agitent, font la roue, comme s'ils cherchaient à élever leur courage au niveau d'une si périlleuse aventure; même les femelles et les jeunes se laissent aller parfois à ces démonstrations emphatiques: elles étalent leur queue, tournent l'une autour de l'autre, font entendre un bruit sourd, et exécutent des sauts extravagants. A la fin, quand l'air paraît calme et qu'autour d'elle tout est tranquille, la bande entière monte au sommet des plus hauts arbres, d'où, à un signal consistant en un simple *cluck, cluck*, donné par le chef de file, les voilà qui s'envolent vers la rive opposée. Les vieux, et ceux qui sont en bon état, l'atteignent aisément, dût la rivière avoir un mille de large; mais les jeunes et les moins robustes tombent fréquemment à l'eau, où cependant ils ne se noient pas, comme on pourrait le croire; ils ramènent leurs ailes tout près du corps, étendent leur queue pour se soutenir, allongent le cou, et détachant à droite et à gauche de vigoureux coups de patte, nagent rapidement vers le bord. En approchant, s'ils le trouvent trop escarpé pour

prendre terre, ils cessent un moment tous leurs mouvements, et se laissent aller au courant jusqu'à quelque endroit abordable, et, arrivés là, par un violent effort, parviennent généralement à se tirer de l'eau. Il est à remarquer qu'immédiatement après qu'ils viennent de traverser ainsi une grande rivière, on les voit courir çà et là pendant quelque temps comme au perdu; c'est en cet état qu'ils deviennent facilement la proie du chasseur.

« Quand ils sont parvenus aux lieux où le fruit abonde, ils se partagent en plus petites troupes, composées d'individus de tout âge et de tout sexe confusément mêlés, et dévorent tout devant eux. Cela arrive vers le milieu de novembre. Parfois ils deviennent si familiers après ces longs voyages, qu'on en a vu s'approcher des fermes, se réunir aux volailles domestiques, et entrer dans les étables et dans les granges pour chercher la nourriture. Ainsi rôdant à travers les forêts et vivant de leurs produits, ils passent l'automne et une partie de l'hiver.

« Dès le milieu de février, l'instinct de la reproduction commence à exercer sur eux son empire. Les femelles se séparent et s'éloignent des mâles. Ceux-ci les poursuivent hardiment et commencent à glouglouter, ou à marquer sur d'autres tons leur enivrement. Les deux sexes perchent à part, mais non loin l'un de l'autre.

« Quand une femelle pousse une note d'appel, tous les mâles à portée de l'entendre lui répondent, roulant notes sur notes avec tant de précipitation, qu'on dirait que la dernière veut sortir en même temps que la première. Leur queue, alors, n'est pas étalée, comme quand ils font la roue par terre, autour des femelles, ou qu'ils s'arrangent sur les branches des arbres pour y passer la nuit, mais plutôt à la façon du dindon domestique, lorsqu'un bruit soudain ou inaccoutumé l'excite à ses assourdissants glouglous. Si l'appel de la femelle vient d'en bas, immédiatement tous les mâles volent vers la terre; et, du moment qu'ils s'y sont posés, que la femelle soit ou non en vue, ils étendent et dressent leur queue, ramènent leur tête en arrière sur les épaules, rabaisent leurs ailes comme par un mouvement convulsif, se pavanent, deçà et delà, de leur air le plus majestueux, tout en émettant de leurs poumons une suite non interrompue de *puffs, puffs*, et s'arrêtant de temps à autre pour écouter et regarder. Mais toujours, qu'ils aient ou non

aperçu la femelle, ils continuent à piaffer, à pouffer, et à se mouvoir avec autant de célérité que leurs prétentions à la cérémonie semblent quelquefois le permettre. Pendant qu'ils sont ainsi occupés, les mâles se rencontrent souvent l'un l'autre; alors ils se livrent des batailles désespérées qui finissent dans le sang, et fréquemment par la perte de plusieurs vies. Malheur aux faibles! ils tombent bientôt sous les coups répétés que les plus forts ne manquent pas de leur assener sur la tête.

« Maintes fois, observant deux mâles engagés dans un rude combat, je me suis amusé à les voir, tantôt avançant, tantôt reculant, selon que l'un ou l'autre avait meilleure prise, les ailes pendantes, la queue à moitié relevée, toutes les plumes hérissées sur le corps, et la tête couverte de sang. Si, pendant qu'ils bataillent ainsi, et qu'ils cherchent à reprendre haleine, l'un d'eux vient à lâcher, il est perdu; car l'autre, tenant toujours bon, le frappe violemment à coups d'éperons et d'ailes, et en quelques minutes l'étend par terre. Du moment qu'il est mort, le vainqueur se met à piétiner dessus, et, chose étrange, ce n'est pas avec une apparence de haine, mais de l'air et avec les mouvements qu'il se donne quand il caresse sa femelle.

- « Une fois que le mâle a découvert et accosté la femelle, celle-ci, lorsqu'elle est âgée de plus d'un an, se met, elle-même à se pavaner, à glouglouter, à tourner autour du mâle, qui continue de son côté à faire la roue; puis, ouvrant les ailes tout à coup, elle s'élance au-devant de lui, comme pour couper court à ses délais, se foule par terre, et reçoit ses tardives caresses. Si c'est une jeune poule, le mâle change son mode de procéder; il se pavane d'une manière différente, moins pompeusement, mais avec plus d'ardeur; il se meut plus rapidement, quelquefois voltige autour d'elle, comme font certains pigeons et plusieurs autres oiseaux; puis, redescendu par terre, il court de toute sa vitesse, environ l'espace de dix pas, tout en frottant ses ailes et sa queue contre le sol. Alors il se rapproche de la craintive femelle, calme ses frayeurs en faisant entendre son plus doux ronron, et finit, quand elle y consent, par lui prodiguer ses caresses.

« Quand un mâle et une femelle se sont ainsi appariés, leur union est formée pour toute la saison; et cependant le mâle ne borne nullement ses soins à une seule femelle; car j'ai souvent vu un coq faire la cour à plusieurs poules, lorsque, pour la première fois, il se rencontrait avec elles dans le même lieu. Après cela, les

poules suivent leur coq favori, et se perchent dans son voisinage immédiat, sinon sur le même arbre, jusqu'à ce qu'elles commencent à pondre. Alors, d'elles-mêmes, elles s'éloignent pour sauver leurs œufs des atteintes du mâle qui les briserait infailliblement. Les femelles ont donc grand soin de l'éviter, ne lui accordant plus que quelques instants chaque jour; et alors aussi les mâles deviennent maussades et négligés; plus de combats entre eux, plus de glouglous, ni de fréquents appels.

« Quand les coqs sont perchés, il leur arrive parfois de faire la roue et de glouglouter; mais bien plus souvent, ils étalent et relèvent leur queue, qu'ils rabaissent ainsi que leurs autres plumes, immédiatement après avoir produit, avec leurs poumons, ce bruit de *puff, puff* qui leur est particulier. Durant les nuits claires, ou quand la lune brille, ils se livrent à cet exercice par intervalles de quelques minutes, et cela, pendant des heures entières, sans bouger de place, et même parfois, sans prendre la peine de se lever sur leurs jambes, principalement vers la fin de la saison des amours. Les mâles, à cette époque, tombent dans une grande maigreur; ils cessent leurs glouglous, et leurs caroncules deviennent flasques. Ils se séparent des femelles dont ils semblent abandonner entièrement le voisinage. Je les trouvais blottis le long d'une souche, dans quelque partie retirée des bois ou d'un champ de cannes; et souvent ils me laissaient approcher à quelques pas. Ils ne peuvent plus voler, mais ils courent très-vite, et s'échappent à de grandes distances. Un chien dressé pour cette chasse, mais lent à la poursuite, me fit faire un jour plusieurs milles avant de pouvoir forcer le même oiseau.

« Les coqs se retirent ainsi à l'écart pour se refaire et reprendre des forces en se purgeant avec certaines herbes et se livrant à moins d'exercice. Aussitôt qu'ils se retrouvent en meilleur état, ils se réunissent de nouveau et recommencent à parcourir les bois.

« Vers le milieu d'avril, quand la saison est sèche, les poules s'occupent à chercher une place pour déposer leurs œufs.

« Le nid, composé seulement de quelques feuilles sèches, repose par terre, dans un trou que la femelle creuse au pied d'une souche, ou dans la cime tombée de quelque arbre à feuilles mortes; quelquefois sous un buisson de sumac et de ronces; ou bien enfin, au bord d'un champ de cannes, mais toujours en place sèche. Les œufs, couleur de crème brouillée, pointillés de

roux sont rarement au nombre de vingt. Il y en a plus souvent de dix à quinze; quand la poule va pondre, elle s'approche toujours de son nid avec une extrême précaution, presque jamais deux fois de suite par le même chemin, et avant de quitter ses œufs, elle n'oublie pas de les couvrir de feuilles; de sorte qu'on peut bien voir l'oiseau, mais qu'il est très-difficile de mettre la main sur le nid. De fait, on en trouve peu, à moins qu'on n'en fasse partir la femelle à l'improviste, ou qu'un lynx à l'œil perçant, un renard, ou une corneille, après avoir sucé les œufs, n'en aient dispersé les coquilles aux environs.

« Très-souvent, pour cacher leur nid et élever leurs petits, les poules d'Inde préfèrent les îles à d'autres lieux, sans doute parce qu'elles y sont moins troublées par le chasseur, et que les grandes masses de bois que le flot y accumule peuvent les protéger en cas de péril. Chaque fois que, sur une île, j'ai trouvé de ces oiseaux ayant une couvée, j'ai constamment remarqué que la seule détonation d'une arme à feu les faisait fuir vers la pile, dans laquelle bientôt elles disparaissent. Maintes fois il m'est arrivé de marcher sur ces tas qui ont fréquemment de dix à vingt pieds de haut, en cherchant le gibier que je savais s'y être réfugié.

« Lorsqu'un ennemi passe en vue de la femelle, pendant qu'elle pond ou qu'elle couve, jamais elle ne bouge, à moins qu'elle ne se doute qu'on l'ait aperçue; au contraire, elle se foule encore plus bas, en attendant que le danger soit éloigné. J'ai pu souvent m'approcher d'un nid qu'auparavant je savais être là; mais j'avais bien soin de prendre un air d'indifférence, sifflant et me parlant à moi-même, et la femelle restait parfaitement tranquille, au lieu que, si je voulais m'avancer vers elle avec précaution, elle ne me laissait jamais approcher même jusqu'à vingt pas. J'étais sûr alors de la voir se lever d'un trait; la queue étendue et pendante d'un côté, elle courait à une distance de vingt ou trente verges; puis là, reprenant contenance et d'un pas superbe, elle se mettait à se promener comme si de rien n'était, en gloussant seulement de temps à autre. Rarement elle abandonne son nid, lors même que quelqu'un l'a découvert; mais j'ai lieu de croire que jamais elle n'y retourne quand un serpent ou un autre animal a sucé de ses œufs; s'ils ont été tous détruits ou emportés, elle appelle de nouveau après un mâle, quoique en général elle n'élève qu'une seule couvée par saison. Plusieurs poules s'associent quelquefois, et

cela, je pense, pour leur mutuelle sûreté: elles déposent leurs œufs dans le même nid et élèvent ensemble leurs petits; une fois j'en trouvai trois qui couvaient sur quarante-quatre œufs. Dans ces circonstances, le nid est constamment gardé par l'une des femelles, de sorte que ni corneille, ni corbeau, ni peut-être même la fouine n'osent en approcher.

« La femelle ne quitte jamais les œufs quand ils sont près d'éclore; aucun péril ne peut l'y déterminer tant qu'il lui reste vie. Elle souffrira même qu'on l'entoure, qu'on l'emprisonne, plutôt que de les abandonner. Un jour je fus témoin d'une éclosion de petits dindons; j'avais guetté le nid dans l'intention de m'emparer des jeunes avec la mère. Je me cachai contre terre à quelques pas seulement, et je la vis se lever à moitié sur ses jambes, jeter sur ses œufs un regard inquiet, glousser d'un ton qui lui est particulier dans de telles occasions, éloigner soigneusement chaque coquille à moitié vide, puis, avec son ventre, caresser et sécher les nouveau-nés qui, tout chancelants encore, cherchaient à se tenir debout et à faire déjà leur chemin hors du nid.

« Avant de quitter le nid, en compagnie de sa jeune couvée, la mère se secoue brusquement, épluche, rajuste ses plumes autour du ventre, et prend un aspect tout différent. Elle incline alternativement les yeux en l'air et de côté, allongeant le cou pour s'assurer s'il n'y a pas dans le voisinage de faucon ou d'autre ennemi; puis, les ailes entr'ouvertes, elle se met en marche tout doucement, et glousse à petit bruit, pour maintenir son innocente progéniture bien auprès d'elle. Comme c'est dans l'après-midi que l'éclosion a lieu d'ordinaire, la couvée revient souvent au nid, mais pour y passer la première nuit seulement. Après cela, ils commencent à s'aventurer plus au loin et se tiennent sur les terrains élevés et onduleux; car la mère craint beaucoup la pluie pour sa jeune famille encore si tendre et que revêt une sorte de léger duvet d'une délicatesse extrême. Dans les saisons très-humides les dindons sont rares, parce qu'une fois complètement mouillés, les jeunes en reviennent difficilement. Aussi, pour prévenir les effets désastreux de la pluie, la mère, en médecin habile, a-t-elle soin de détacher les bourgeons du faux benjoin et de les leur donner.

« Au bout d'une quinzaine environ, les jeunes quittent le sol où ils étaient toujours restés jusque-là, et s'envolent à la nuit sur quelques

basses branches très-grosses pour s'y abriter, en se partageant, de chaque côté, en deux parts à peu près égales, sous les ailes profondément recourbées de leur bonne et tendre mère. Ensuite ils quittent les bois pendant le jour et s'approchent des clairières naturelles ou des prairies. Là ils trouvent abondance de fraises, de mûres sauvages et de sauterelles, et prospèrent sous la bienfaisante influence des rayons du soleil. Ils aiment aussi à se rouler dans les fourmières abandonnées pour débarrasser le tuyau de leurs plumes naissantes des pellicules écailleuses prêtes à se détacher, et se préserver de l'attaque des tiques et des autres insectes qui ne peuvent souffrir l'odeur de la terre où se sont logées des fourmis.

« Maintenant, les jeunes dindons croissent rapidement; ils peuvent s'élever promptement de terre à l'aide de leurs fortes ailes, et en gagnant avec facilité les plus hautes branches, se garantir eux-mêmes des attaques imprévues du loup, du renard, du lynx, et même du cougar. Les coqs commencent, vers ce temps, à montrer le pinceau de poils à la gorge, à glouglouter et à se pavaner, tandis que les femelles font ce singulier bruit de chat qui file, et ces drôles de sauts que j'ai décrits précédemment.

« Vers ce temps aussi, les vieux coqs se sont rassemblés; il est probable que tous alors ils quittent les districts reculés du nord-ouest, pour gagner le Wabash, l'Illinois, la rivière Noire, et le voisinage du lac Erié.

« Des nombreux ennemis du dindon sauvage, les plus formidables, après l'homme, sont le lynx, le hibou de neige et le grand-duc de Virginie. Le lynx suce les œufs et est très-adroit à s'emparer des vieux comme des jeunes, ce qu'il exécute de la manière suivante: quand il a découvert une troupe de ces oiseaux, il les suit à distance pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il soit bien assuré de la direction dans laquelle ils vont continuer de s'avancer. Alors, par un rapide circuit, il se porte en avant de la troupe, se couche en embuscade, et quand les dindons arrivent, saute d'un bond sur l'un d'eux et le prend. Un jour que je me reposais dans les bois, au bord du Wabash, j'observai deux beaux coqs qui, sur une souche près de la rivière, s'occupaient à s'éplucher et à faire leur toilette; tout à coup l'un d'eux se précipite dans l'eau, et j'aperçois l'autre se débattant sous les griffes d'un lynx.

« Lorsqu'ils sont attaqués par les deux grandes espèces de hiboux mentionnées plus

haut, ils doivent souvent leur salut à une manœuvre qui ne laisse pas que d'être remarquable: comme ils perchent habituellement en société, sur des branches nues, ils sont aisément découverts par leurs ennemis les hiboux, qui, sur leurs ailes silencieuses, s'approchent et voltigent autour d'eux pour faire une reconnaissance. Cela, néanmoins, s'effectue rarement sans qu'ils soient aperçus par les dindons; et à un simple *cluck* de l'un d'eux, toute la troupe est avertie de la présence du meurtrier. A l'instant ils sont debout, attentifs aux évolutions du hibou qui, après en avoir choisi un pour victime, fond dessus comme un trait, et s'en emparerait infailliblement si, à l'instant même, le dindon baissant la tête et restant immobile, ne renversait sa queue sur son dos. Alors l'assaillant, ne rencontrant plus qu'un plan mollement incliné, glisse le long sans faire de mal au dindon; et celui-ci, sautant aussitôt à terre, en est quitte pour la perte de quelques plumes.

« Les dindons ne s'en tiennent à un seul genre de nourriture, puisqu'ils mangent de l'herbe, du blé, des fruits et des baies de toute sorte. J'ai souvent trouvé dans leur jabot des hannetons, des grenouillettes et de petits lézards.

« Leur mode habituel de progression est ce qu'on appelle la marche, durant laquelle on les voit ouvrir en partie et successivement chaque aile, qu'ils replient ensuite l'une sur l'autre, comme si le poids en était trop lourd. D'autres fois, ayant l'air de s'amuser, ils font plusieurs pas en courant, les deux ailes ouvertes, et s'en éventant les flancs à la manière des volailles domestiques; enfin, ils se mettent à sauter deux ou trois fois en l'air et à se secouer. En cherchant la nourriture parmi les feuilles ou dans les terrains meubles, ils se tiennent la tête haute, et sont continuellement sur le qui-vive; mais dès que leurs jambes et leurs pieds ont fini l'opération, on les voit immédiatement piquer du bec, et saisir l'aliment dont la présence, je suppose, leur est fréquemment indiquée, pendant qu'ils grattent, par le sens du toucher que possède leur pied. Cette habitude de gratter et d'écarter les feuilles sèches dans les bois, leur est fatale; en effet, les places qu'ils mettent ainsi à nu, peuvent avoir deux pieds de large; et quand elles sont fraîches, on juge que les oiseaux ne sont pas loin. Durant les mois d'été, ils fréquentent les sentiers et les routes aussi bien que les champs labourés, pour se rouler dans la poussière et se débarrasser des tiques dont ils sont infestés en

cette saison, en même temps que des moustiques qui les tourmentent considérablement, en les mordant à la tête.

« Les dindons sauvages s'approchent souvent des dindons domestiques, s'associent ou bien se battent avec eux, les chassent et s'approprient leur nourriture ; quelquefois les coqs font la cour aux femelles apprivoisées, et en sont généralement reçus avec grande faveur, aussi bien que par les propriétaires de ces dernières, qui connaissent parfaitement l'avantage de ces sortes d'unions. En effet, la race métisse qui en provient, est beaucoup plus vigoureuse que celle des domestiques, et par suite, bien plus facile à élever.

« Lorsqu'après une grande chute de neige, le temps tourne à la gelée, de manière à former une croûte dure à la surface, les dindons restent sur leurs branches pendant trois ou quatre jours et quelquefois plus ; ce qui prouve qu'ils sont capables de supporter une abstinence prolongée. Cependant, s'il y a des fermes dans le voisinage, ils quittent les arbres et se hasardent jusque dans les étables et autour des tas de blé, pour se procurer de la nourriture. Durant la fonte des neiges, ils voyagent à des distances extraordinaires ; et il est inutile alors de chercher à les suivre, car pas un seul chasseur n'est de force à tenir le pas avec eux. Ils ont une manière de courir en se jetant deçà et delà et en se dandinant, qui, si gauche qu'elle paraisse, ne leur permet pas moins de devancer tout autre animal ; souvent, quoique monté sur un bon cheval, il m'a fallu renoncer à les atteindre après une poursuite de plusieurs heures. »

Chasse. — Les dindons sauvages donnant une chair abondante et savoureuse, l'homme devait naturellement mettre en usage bien des moyens pour s'en emparer. Les armes à feu ne lui suffisant pas, il a imaginé des pièges qui rendent leur capture très-facile. C'est encore Audubon qui nous rend compte des chasses qu'on leur fait.

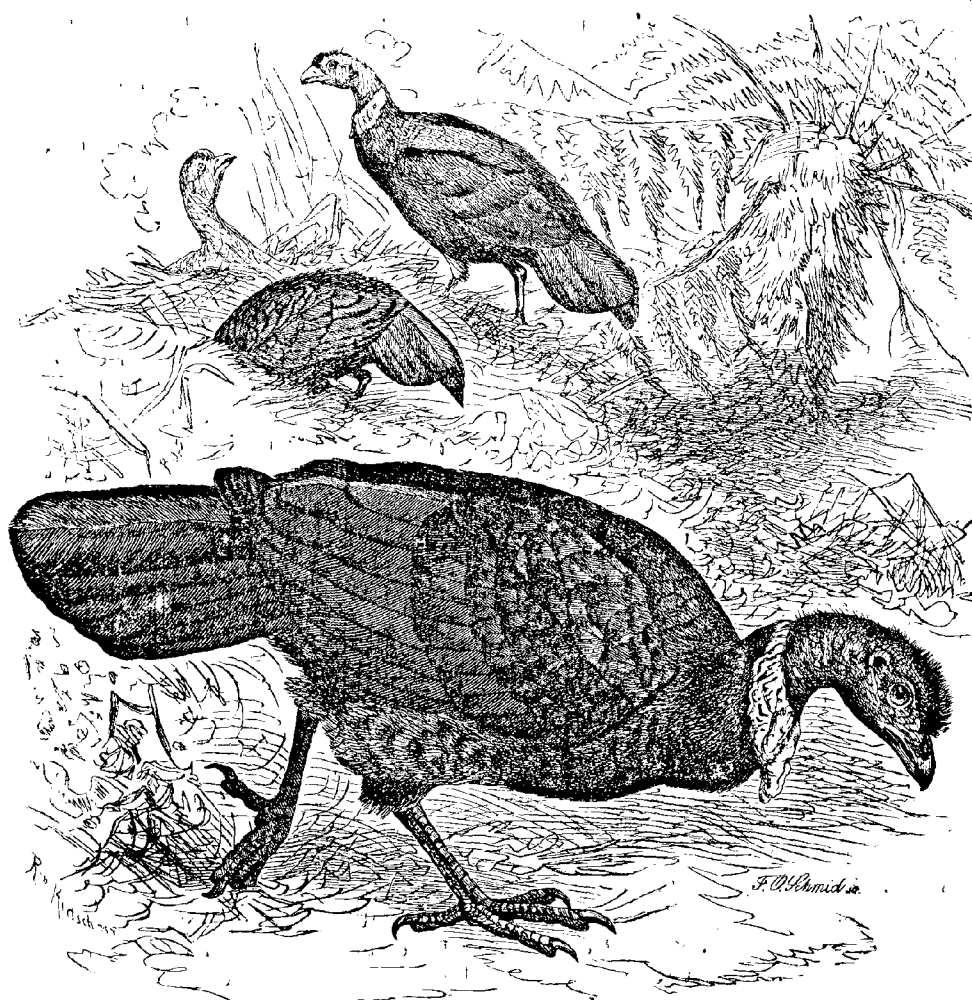
« Les bons chiens, dit-il, éventent ces oiseaux, quand ils sont en grandes troupes, à des distances surprenantes, je crois ne pas exagérer en disant à un demi-mille. Si le chien sait bien son métier, il s'élance à plein galop et sans rien dire, jusqu'à ce qu'il aperçoive le gibier ; alors, donnant aussitôt de la voix, il pousse aussi promptement que possible au beau milieu de la troupe et les force à s'envoler dans toutes les directions. C'est un grand avantage pour le chasseur, car si les dindons s'en vont tous du même côté, ils quit-

teront bientôt leur première retraite et se renvoleront ; mais quand on est parvenu à les disperser ainsi, pourvu que le temps soit calme et couvert, un homme au fait de cette chasse peut les retrouver à son aise, et les descendre à plaisir.

« Quand ils se sont posés sur un arbre, il est parfois très-difficile de les apercevoir, ce qui tient à ce qu'ils y restent parfaitement immobiles. Si l'on peut en découvrir un lorsqu'il est accroupi sur sa branche, rien de plus facile que de s'en approcher, et sans la moindre précaution. Mais s'il se tient droit sur ses jambes, il faut alors prendre bien garde ; car du moment qu'il vous aperçoit, le voilà qui part, et souvent à une telle distance, que ce serait en vain qu'on voudrait le suivre. »

« Lorsqu'un de ces oiseaux n'est simplement que désailé par un coup de feu, il tombe rapidement et dans une direction oblique. Une fois par terre, au lieu de perdre son temps à sautiller et à se débattre sur place, comme font souvent les autres oiseaux qu'on a blessés, il détale et d'un train que, si le chasseur n'est pas pourvu d'un chien qui ait bonnes jambes, il peut bien lui dire adieu. Je me rappelle avoir couru plus d'un mille, après un dindon frappé de la sorte, et mon chien n'avait pas cessé de le suivre à la piste, au travers d'une de ces épaisses cannaies qui, le long des rivières de l'ouest, couvrent nos riches terres d'alluvion. On tue facilement les dindons en les frappant sur la tête, au cou, ou bien à la partie supérieure de la gorge ; mais si le coup n'a porté que par derrière, ils peuvent encore voler très-loin, et on risque de les perdre. — En hiver, beaucoup de nos chasseurs émérites les affûtent au clair de lune, sur la branche où ils resteront souvent sans s'effrayer d'une première décharge, eux qui fuiraient à la vue d'un hibou, et c'est ainsi que des troupes presque entières peuvent être abattues par des tireurs habiles. On en détruit aussi de grandes quantités au moment hélas ! où ils en valent le moins la peine, c'est-à-dire, au commencement de l'automne, alors qu'ils cherchent à traverser les rivières, ou bien immédiatement après qu'ils ont touché le bord.

« A propos de ces chasses aux dindons, je rapporterai un épisode dans lequel j'ai figuré moi-même, et qui n'est pas sans quelque intérêt : je cherchais du gibier, un après-midi, tard, dans l'automne, à cette époque où les mâles se rassemblent entre eux, et où les femelles s'en vont également de leur côté. J'entendis glousser une de ces dernières ; je regardai, et l'ayant aperçue



Corbell, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 128. Le Cathéture de Latham (p. 468).

perchée sur une clôture, je me dirigeai vers elle; tout en m'avancant lentement et avec précaution, je crus entendre aussi les notes glapissantes de quelques mâles, et je m'arrêtai pour écouter dans quelle direction ils venaient. Quand je m'en fus bien assuré, je courus au-devant d'eux, me cachai le long d'un gros tronc d'arbre qui était tombé, armai mon fusil, et attendis avec impatience le moment propice. Les coqs continuaient de glapir en réponse à la femelle qui, pendant tout ce temps, restait sur sa palissade. Je jetai les yeux par-dessus la souche, et vis environ cinquante gros mâles qui s'avançaient majestueusement et tout à découvert, juste vers l'endroit où je me tenais en embuscade. Ils vinrent si près de moi, que je pouvais aisément

BREHM.

distinguer le point brillant de leurs yeux. Enfin, je leur envoyai mon coup de fusil qui en coucha trois par terre; les autres, au lieu de s'envoler, se mirent bravement à faire la roue autour des cadavres de leurs camarades, et si je ne me fusse en quelque sorte reproché comme un meurtre de tirer mon second coup sans nécessité, j'en aurais encore tué au moins un. J'aimai mieux me montrer, et marchant vers l'endroit où gisaient les morts, je mis en fuite les survivants.

« Un amateur de chasse n'entendra pas non plus sans intérêt le récit suivant que je tiens de la bouche d'un honnête fermier. Les dindons étaient très-abondants dans son voisinage, ils s'étaient adonnés à ses champs de blé, au moment même où le maïs venait de sortir de terre, et

IV — 370

ils en détruisaient des quantités considérables. Notre homme jura de se venger de cette maudite engeance. Il ouvrit une longue tranchée dans un endroit favorable, y répandit beaucoup de blé, et ayant chargé jusqu'à la gueule une fameuse canardière, il la plaça de façon à pouvoir tirer la détente par le moyen d'une longue corde, tout en restant complètement caché aux yeux des dindons. Dès que ceux-ci eurent aperçu le blé dans la tranchée, ils ne se firent pas prier pour faire place nette, sans cesser, pour cela, leurs ravages dans les champs. La tranchée fut de nouveau remplie, et un beau jour, lorsqu'il la vit toute noire de dindons, le fermier se mit à siffler très-fort. A ce bruit, la bande entière lève la tête, alors il tire la ficelle et le coup part ! Vous eussiez vu les dindons décampant dans toutes les directions, en déroute complète et frappés d'épouvante. Quand il courut à la tranchée, il en trouva neuf sur le champ de bataille ; les autres ne jugèrent pas à propos de renouveler leurs visites au blé, de toute la saison.

« Au printemps, on appelle, ou, comme on dit, on *appipe* les dindons en aspirant l'air d'une certaine façon à travers l'un des os qui forment la seconde jointure à l'aile de cet oiseau. On produit ainsi un son qui ressemble à la voix de la femelle. Le mâle y vient et on le tue. Mais c'est un instrument dont il faut prendre garde de donner à faux ; car les dindons sont très-difficiles à tromper ; à moitié civilisés surtout, ils deviennent farouches et grandement soupçonneux. J'en ai vu plusieurs répondre à cet appel, mais sans bouger d'un pas, et ainsi, déjouer entièrement la ruse du chasseur qui, lui non plus, n'ose remuer, de peur qu'un seul regard du coq ne rende inutile toute tentative ultérieure pour l'attirer.

« Mais la méthode la plus commune et la plus fructueuse pour se procurer des dindons, c'est celle des cages. On les établit dans la partie du bois où l'on a remarqué que ces oiseaux se perchent d'habitude, et on les construit de la manière suivante. On coupe de jeunes arbres de quatre à cinq pouces de diamètre, et on les fend en pièces longues de douze à quatorze pieds. Deux de celles-ci sont couchées sur le sol, parallèlement l'une à l'autre et à une distance de dix à douze pieds ; deux autres sont pareillement placées en travers et au bout des premières, à angle droit ; et ainsi de suite, on en couche de nouvelles les unes sur les autres, jusqu'à ce que la construction ait atteint une hauteur d'environ quatre pieds. On la recouvre

alors de semblables traverses de bois placées à trois ou quatre pouces l'une de l'autre ; et par-dessus le tout, on met une ou deux grosses souches, pour le charger et le rendre plus solide. Cela fait, il faut ouvrir une tranchée large et profonde d'environ dix-huit pouces, sous l'un des côtés de la cage dans laquelle elle vient déboucher obliquement et par une pente assez abrupte ; puis on la continue en dehors, à une certaine distance, de façon qu'elle atteigne insensiblement le niveau du sol aux environs ; enfin, sur une partie de la tranchée, en dedans de la cage et touchant à sa paroi, on établit quelques petits bâtons formant une sorte de pont qui peut avoir un pied de large. La trappe ainsi terminée, le chasseur répand au centre quantité de blé d'Iude ; il en met aussi dans la tranchée, et a soin d'en jeter çà et là quelques poignées au travers du bois ; cela se répète à chaque visite qu'il fait à sa cage, après que les dindons l'ont aperçue.

« Parfois on creuse deux tranchées qui doivent s'ouvrir dans la cage par les deux côtés opposés, et sont l'une et l'autre garnies de grain. Un dindon n'a pas plutôt découvert la trainée de blé, qu'il pousse un gluck retentissant, et donne avis de cette bonne aubaine à toute la bande ; à ce signal, chacun d'accourir. D'abord ils commencent par glaner les grains épars aux alentours ; puis finissent par s'engager dans la tranchée qu'ils suivent l'un après l'autre en se pressant le long du passage au-dessous du pont. De cette manière, quelquefois toute la troupe entre ; mais plus ordinairement cinq ou six seulement, car ces oiseaux sont alarmés par le moindre bruit, même par le simple craquement d'une branche, dans les temps de gelée. Ceux qui sont en dedans, après s'être gorgés de grain, redressent la tête, et essaient de sortir par le haut ou les côtés de la cage. Ils passent et repassent sur le pont, ne s'imaginant jamais de regarder en bas, et sans avoir l'instinct de reprendre, pour s'échapper, le chemin par où ils sont venus. Ils restent là, jusqu'au retour du chasseur qui ferme le passage et met la main sur ses prisonniers.

« On m'a parlé de dix-huit dindons pris ainsi, en une seule fois ; moi-même j'ai eu pour mon compte nombre de ces cages, mais je n'y en ai jamais trouvé plus de sept d'un même coup. Un hiver, je fis le total de ce que l'une d'elles m'avait produit : en deux mois seulement j'y en avais pris soixante-seize ! Quand ces oiseaux abondent, on est quelquefois fatigué d'en man-

ger, et les propriétaires des cages négligent de les visiter pendant plusieurs jours ou même des semaines entières, de sorte que les pauvres prisonniers périssent de faim ; car, quelque étrange que cela paraisse, rarement recouvrent-ils leur liberté en s'avisant de descendre dans la tranchée et de retourner sur leurs pas. Plus d'une fois j'en ai trouvé quatre, cinq et même dix de morts dans une cage, par pure négligence.

« A l'époque où je me retirai dans le Kentucky, il y a déjà plus d'un quart de siècle, les dindons étaient déjà si abondants, que le prix d'un de ces oiseaux sur le marché, était moindre qu'aujourd'hui celui du plus mince volatile de basse-cour. J'en ai vu offrir pour la somme de trois pence (1) la pièce, et qui pesaient de dix à douze livres. Un dindon de premier choix, pesant de vingt-cinq à trente livres, était regardé comme bien vendu pour un quart de dollar (2).

Captivité. — Le dindon sauvage pris jeune s'apprivoise très-bien. « A Henderson, sur l'Ohio, continue Audubon, j'avais chez moi, parmi beaucoup d'autres oiseaux sauvages, un superbe dindon élevé par mes soins dès sa première jeunesse, puisque je l'avais pris n'ayant probablement pas plus de deux ou trois jours. Il s'était rendu si familier, qu'il suivait tout le monde à la voix, et était devenu le favori du petit village; toutefois, il ne voulut jamais se percher avec les dindons domestiques, mais régulièrement se retirait à la nuit, sur le toit de la maison où il demeurait jusqu'à l'aurore. Quand il eut deux ans, il commença à voler dans les bois, y passant la plus grande partie du jour, pour ne revenir à l'enclos que quand la nuit approchait. Il continua ce genre de vie jusqu'au printemps suivant où je le vis plusieurs fois

s'envoler de son perchoir, sur la cime d'un grand cotonnier, au bord de l'Ohio, puis après s'y être un moment reposé, reprendre son essor jusqu'à la rive opposée, bien que la rivière, en cet endroit, n'eût pas moins d'un demi-mille de large; mais toujours il revenait à la tombée de la nuit. Un matin, de très-bonne heure, je le vis s'envoler vers le bois, dans une autre direction, mais sans faire grande attention à cette circonstance. Cependant, plusieurs jours se passèrent, et l'oiseau ne reparut plus.

« Quelque temps après, j'étais à la chasse, me dirigeant vers certains lacs aux environs de la rivière Verte. J'avais fait à peu près cinq milles, lorsque j'aperçus un bel et gros dindon qui traversait le sentier devant moi et s'en allait en se prélassant tout à son aise. C'était le moment où la chair de ces oiseaux est dans sa vraie primeur, et je lançai mon chien qui partit au galop. Il approchait déjà du dindon, et je voyais, à ma grande surprise, que celui-ci n'avait pas beaucoup l'air de s'en émouvoir. *Junon* allait sauter dessus, quand soudain elle s'arrêta et tourna la tête vers moi. Je courus, et jugez de mon étonnement, lorsque je reconnus mon oiseau favori lequel, ayant lui-même reconnu le chien, n'avait pas voulu fuir devant lui, bien qu'assurément la vue d'un chien étranger n'eût pas manqué de lui faire retrouver à l'instant toutes ses jambes. Plus tard, il fut tué par mégarde, ayant été pris pour un dindon sauvage.

Produits. — « Les doubles plumes longues et tombantes qui, chez cet oiseau, recouvrent les cuisses et le bas des flancs, sont souvent employées, par les femmes de nos colons et de nos fermiers, pour faire des palatines. Ces palatines, bien confectionnées, sont d'un bel effet et très-confortables. »

LES MÉGAPODIDÉS — *MEGAPODIDÆ*.

Die Grossfusshühner, die Wallnister, the Jungle-Fowls.

Une des espèces de cette famille nous est connue depuis le seizième siècle, et c'est à Pigafette que nous en devons la description; mais ce n'est qu'au commencement du siècle actuel qu'on put se procurer quelques-uns des ces singuliers oiseaux.

Caractères. — Les mégapodiidés par leur structure se rapprochent beaucoup des vrais

(1) 30 centimes.

(2) 1 fr. 25.

gallinacés, tandis que par leurs allures; par leur vol surtout, la plupart d'entre eux ressemblent aux rallidés. Ils sont de taille moyenne; ils ont des pattes assez élevées, des doigts en général longs, armés d'ongles robustes. Quant à leurs autres caractères, ils diffèrent peu de ceux des autres gallinacés.

Leur squelette présente comme particularité un bassin très-large, en rapport, par conséquent, avec les dimensions relativement énormes de

leurs œufs. La petitesse de leur cerveau, d'après Gould, ainsi que la façon singulière dont ils font couvrir leurs œufs, indiquent un degré inférieur d'organisation.

Distribution géographique. — Les mégapodiidés sont propres à l'Océanie, notamment à l'Australie.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mégapodiidés diffèrent de tous les autres oiseaux par la manière dont leurs œufs sont couvés, et cette singularité dans leur genre de vie est tellement caractéristique, qu'elle suffirait pour distinguer la famille. D'abord, ces œufs sont d'une taille extraordinairement forte, et ils les déposent non plus dans un nid, mais sous un amas de feuilles. La chaleur qui se dégage par fermentation, de cet amas de substances végétales suffit au développement de l'œuf. Le petit éclôt complètement couvert de plumes et capable de se suffire à lui-même, sans avoir besoin de ses parents.

Les naturalistes ne sont pas encore d'accord sur la question de savoir quelle est la place qu'il convient d'assigner aux mégapodiidés dans une classification. Latham fait de l'un d'eux un vautour, Jameson les range à côté des dindons, d'autres auteurs regardent certaines espèces comme des râles, et retirent toute la famille de l'ordre des gallinacés pour la mettre avec les pigeons. Je crois que ceux-là se sont le plus approchés de la réalité, qui ont rangé les mégapodiidés parmi les gallinacés. Cette famille comporte deux subdivisions : les tallégallés et les mégapodiés.

1° Les Tallégallés — *Tallegalli*.

Die Hühner-Wallnister.

Caractères. — Les tallégallés ressemblent aux autres gallinacés par leur plumage, leur port, leur bec fort, à arête recourbée; par leurs pattes à doigts relativement courts; leurs ailes courtes, très-arrondies; leur queue imbriquée; leurs joues nues, et enfin par leurs mœurs.

Les tallégallés que l'on connaît aujourd'hui, et que l'on a pu observer tant en liberté qu'en captivité constituent plusieurs genres.

LES CATHÉTURES — *CATHETURUS*.

Die Dickschnabelhühner, the Brush-Turkeys.

Caractères. — Ce genre, auquel appartient l'espèce la mieux connue, est caractérisé par un corps épais; un cou de moyenne longueur, une tête grosse des ailes courtes et arrondies;

une queue moyennement longue et composée de dix-huit pennes; un plumage abondant, formé de plumes grandes, à barbes larges, et d'un duvet mou, laineux, représenté sur la tête et le cou par quelques appendices pileux; enfin par la présence, à la partie antérieure du cou, d'un appendice cutané longuement pendant.

LE CATHÉTURE DE LATHAM — *CATHETURUS LATHAMI*.

Das Buschkuhn, der Buschtruthahn, the wattled Tallegalla.

Caractères. — Le cathéture de Latham (*fig. 128*) le *dindon* ou *coq des buissons*, comme l'appellent les colons de la Nouvelle-Hollande, a le dos d'un beau brun-chocolat; le ventre brun-clair, rayé de gris d'argent; l'œil brun-clair; les parties nues de la tête et du cou d'un rouge écarlate; le lobe cutané guttural jaune-vif; le bec gris-de-plomb; les pattes brun-chocolat clair. Il a 82 cent. de long; la longueur de l'aile est de 33 cent., celle de la queue de 26. La femelle ne diffère pas du mâle.

Distribution géographique. — « On ne sait encore, dit Gould, quelle est l'aire de dispersion de cet oiseau. On l'a trouvé dans diverses parties de la Nouvelle-Galles du Sud, depuis le cap Howe jusqu'à la baie de Moréton; Macgillivray m'a assuré en avoir tué le long de la côte orientale, jusqu'à Port-Molle; mais les nombreuses chasses faites dans les forêts de l'Illanvanna et du Maitland en ont tellement diminué le nombre, qu'il y est peut-être complètement détruit. Il est surtout commun, ce me semble, dans les forêts buissonneuses, encore peu explorées, du Manning et du Clarence. Je croyais d'abord qu'il habitait la zone comprise entre la côte et les montagnes, et grand fut mon étonnement, lorsque je le rencontrai dans les ravins couverts de buissons et sur les petites collines qui descendent des montagnes vers l'intérieur des terres.

Mœurs, habitudes et régime. — « On a souvent dit que l'Australie est riche en phénomènes extraordinaires de toute espèce, et cet oiseau confirme cette opinion. La place qu'il doit occuper dans une classification a été le sujet de bien des discussions, aussi fut-il particulièrement l'objet de mon attention.

« Le phénomène le plus remarquable que présente le *dindon des buissons*, c'est la façon dont se fait l'incubation. Au commencement du printemps, l'oiseau élève un gros tas de feuilles

morles, il y dépose ses œufs et les laisse exposés à la chaleur que dégagent ces substances végétales en décomposition. Ce tas est construit plusieurs semaines avant l'époque de la ponte; il est hémisphérique, mais son volume varie considérablement: il renferme la valeur de deux à quatre tombereaux de feuille. Il est construit par un seul couple, ou peut-être, comme le disent divers auteurs, par plusieurs. Mais, à en juger par ses dimensions, par l'état de décomposition des couches les plus inférieures, le même tas sert plusieurs années. A chaque ponte, de nouveaux matériaux sont accumulés par-dessus les anciens. Pour exhausser sa construction, l'oiseau détache avec ses pattes une certaine quantité de matériaux et les lance derrière lui; il accomplit son travail si soigneusement, qu'il ne reste pas une feuille, pas une brindille d'herbe dans tout le pourtour. Une fois que le tas est assez volumineux, qu'il s'y développe assez de chaleur, la femelle commence à pondre; elle dépose ses œufs au milieu du tas, à une distance de 9 à 12 pouces les uns des autres, les enfonce à la profondeur de 60 cent. environ, et de telle façon que le gros bout soit toujours dirigé en haut; ensuite elle les recouvre de feuilles et les abandonne. Des indigènes et des colons dignes de foi m'ont assuré qu'on pouvait souvent enlever, d'un seul tas, un boisseau d'œufs, et j'ai vu moi-même une femme en rapporter un demi-boisseau, qu'elle avait trouvés dans un fourré voisin de sa demeure. Quelques indigènes croient que la femelle demeure toujours au voisinage du tas, prête à recouvrir les œufs qui seraient mis à nu, à guider les petits nouvellement éclos; d'autres assurent, au contraire, qu'elle ne s'inquiète nullement de ses œufs, et que les jeunes n'en reçoivent aucun secours. Ce qui est certain, c'est que ceux-ci éclosent complètement couverts de plumes, munis d'ailes suffisamment développées pour pouvoir voler; en un mot, ils naissent comme le papillon qui, sorti de la coque où s'est accomplie sa métamorphose, est capable de voler dès que ses ailes sont séchées. »

Dans ses forêts natales, le cathéture de Latham, vit généralement en petites troupes. Ces troupes sont craintives et défiantes, tant qu'elles courent à terre, tandis qu'elles montrent la plus grande insouciance, dès qu'elles sont perchées. Lorsque ces oiseaux courent dans la forêt, ils font souvent entendre un gloussement assez fort; sont-ce les femelles, qui produisent ce son? Gould incline à le croire, sans toute-

fois l'assurer; le mâle semble plutôt indiquer ses sentiments en érigeant sa caroncule gutturale. « Quand on l'effraye, dit Gould, le cathéture de Latham déjoue toutes les poursuites par la rapidité avec laquelle il court au milieu des buissons les plus touffus, les plus inextricables. Est-il poursuivi de près, est-il chassé par son ennemi le plus terrible, le lévrier, il s'élançe sur la plus basse branche de quelque arbre voisin, et saute ensuite de branche en branche jusqu'à ce qu'il ait atteint le sommet, et y reste immobile, ou bien il gagne au vol un autre arbre. Il va aussi au milieu des branches, chercher un abri contre les rayons du soleil, ce qui souvent cause sa perte, car il s'expose ainsi aux coups du chasseur. Lorsque les cathétures sont réunis en petites troupes, on peut les tirer tous l'un après l'autre. Aussi ces oiseaux sont-ils sur le point d'être complètement détruits. Ce serait à déplorer, car ils ornent à merveille les volières, et de plus leur chair est excellente.

Captivité. — On a fait encore d'autres observations sur des cathétures de Latham captifs. « Lorsque la saison des amours approche, dit Sclater, le mâle commence à ramasser toutes les matières végétales qui se trouvent dans son enclos, il les prend avec une patte et les jette derrière lui. Il commence toujours son travail par le bord de l'enclos, il rejette donc ces substances vers le milieu et finit par en former un tas. Dès que ce tas a atteint environ quatre pieds de haut, les deux oiseaux, le mâle et la femelle, s'occupent d'en aplanir le sommet, puis ils creusent une dépression au centre. C'est dans celle-ci que les œufs sont pondus. Ils sont disposés en cercle, et à 15 pouces environ au-dessous du sommet. Le mâle surveille soigneusement la marche de l'incubation, et surtout la chaleur de ce poêle naturel. Il recouvre les œufs, et ne ménage qu'une ouverture ronde, pour permettre l'accès de l'air, et servir à modérer la chaleur. Par les temps chauds, il découvre les œufs presque complètement, deux ou trois fois par jour.

« Les jeunes, une fois éclos, restent au moins douze heures dans l'intérieur du tas de feuilles, sans essayer d'en sortir. Le second jour, ils se montrent au dehors; leurs ailes sont complètement développées, mais une enveloppe, qui va tomber bientôt, entoure encore les plumes. Ils ne paraissent d'ailleurs pas disposés à se servir immédiatement de leurs ailes et ne font que courir. Dans l'après-midi, ils reviennent au tas, et leur père les y enfouit à une profondeur moindre que

celle où se trouvaient les œufs; à trois jours, ils sont capables de voler. Un de ceux que nous avions élevés dans notre ménagerie parvint à cette époque à se sauver, en passant à travers les mailles du treillage qui recouvrait son enclos.»

Les œufs ont 10 cent. de long et 7 cent. de large, et ils sont d'un blanc pur.

LES MÉGACÉPHALES — MEGACEPHALON.

Die Maleos.

Caractères. — Les mégacéphales sont caractérisés par la présence d'une saillie dure, arrondie, qui, commençant au-dessus des narines, couvre tout le front et se prolonge au-dessus de l'occiput. Ils ont en outre le bec fort, à arête anguleuse, avec le bord de la mandibule inférieure presque droit; les ailes bombées, subaiguës, la troisième rémige étant la plus longue; la queue arrondie, formée de dix-huit pennes, les pattes fortes et vigoureuses; les doigts relativement courts.

LE MÉGACÉPHALE MALÉO — MEGACEPHALON MALEO.

Der Maleo.

Caractères. — Le mégacéphale maléo (*fig. 129*) a sur le dos une large bande pectorale, le croupion et les flancs d'un brun noir; la poitrine et le ventre d'un rose pâle; l'œil jaune; les parties nues de la tête blanchâtres; le tubercule qui recouvre la tête bleu; le bec et les pattes couleur-de-corne. Cet oiseau a plus de 66 cent. de long; la longueur de l'aile est de 30 cent. celle de la queue de 22.

Mœurs, habitudes et régime. — Wallace et le baron Rosenberg sont les seuls, à ma connaissance du moins, qui aient décrit les mœurs de cet intéressant oiseau en liberté. « Le maléo, dit le premier, habite exclusivement la presqu'île nord de Célèbes, et encore il y est limité au voisinage de la côte; il semble être surtout très-commun dans les forêts qui entourent les montagnes de Kalabit, et il ne se nourrit que de fruits tombés à terre »

Rosenberg indique pour cet oiseau la même patrie que Wallace, mais il est plus explicite au sujet de ses habitudes. « Les endroits où l'on trouve le maléo sont toujours très-isolés; ce ne sont parfois que des îlots ou un très-petit espace de côtes. Très-commun ici, c'est vainement qu'on le chercherait là. Il lui faut un sol couvert de buissons peu élevés. C'est à terre qu'il vit presque toujours, qu'il cherche les insectes

et les fruits dont il se nourrit. Dans l'estomac de tous ceux que j'ai tués, j'ai trouvé des mollusques terrestres, des insectes, des fruits, mêlés à de la vase et à du gravier. »

« En août et en septembre, à l'époque par conséquent où il pleut très-rarement et même pas du tout, continue Wallace, le maléo descend près du rivage, pour y faire ses pontes. Il choisit à cet effet des endroits éloignés des habitations; de préférence, le fond d'une baie. La localité est-elle convenable, tous les maléos de la contrée s'y réunissent, et on y en voit chaque jour des douzaines, et même des centaines. J'ai visité la plus célèbre de ces baies, malheureusement à une époque trop avancée de l'année, et je n'y ai pas vu un aussi grand nombre de maléos; néanmoins, je pus faire là plusieurs observations.

« La baie consiste en une bande étroite de côte, escarpée, d'environ un mille d'étendue, couverte d'un lit épais de sable volcanique grossier, limitée de deux côtés par une petite rivière, d'un autre côté par une forêt. Immédiatement au-dessus de la limite des plus hautes eaux, l'on voit un grand nombre de cavités, de quatre à cinq pieds de diamètre, renfermant chacune, à un ou deux pieds de profondeur, un ou deux, quelquefois sept ou huit œufs de maléos, toujours distants de six à huit pouces les uns des autres; les œufs seraient pondus par autant de femelles. Les maléos arrivent là, par paires, souvent de dix à quinze milles de distance; ils y cherchent un emplacement convenable, et creusent le sol jusqu'à ce qu'ils aient amassé assez de sable; d'autres fois ils utilisent une ancienne cavité. La femelle y pond un œuf, le recouvre de sable, puis le mâle et la femelle retournent dans la forêt. Treize jours après, m'a assuré un indigène, le couple revient au rivage pour pondre un deuxième œuf. Cette assertion paraît basée sur l'observation, et je la crois conforme à la vérité; toutes les femelles que j'ai tuées avant qu'elles eussent pondu avaient un œuf, qui remplissait tellement la cavité abdominale, que les viscères, semblait-il, ne pouvaient fonctionner; l'ovaire renfermait en outre huit à dix ovules, de différents volumes et dont le plus gros, de la grosseur d'un petit pois, paraissait avoir besoin d'une douzaine de jours pour atteindre son développement complet. Ces œufs sont d'un rouge-brun pâle. Ils ont 117 millimètres de long et 64 millim. de diamètre transversal. Lorsqu'ils sont fraîchement pondus, ces œufs sont délicieux à manger. Les indigènes arrivent à cet endroit de

plus de quinze milles à la ronde, pour chercher de ces œufs dont les parents ne s'inquiètent nullement. Une fois éclos, les jeunes, sans recevoir aucun secours, sortent du sable et se réfugient dans la forêt. »

Rosenberg observa surtout des maléos dans la petite île de la rivière Bone, qui est la propriété particulière du rajah. Des fonctionnaires spéciaux sont préposés à leur garde, et, à l'époque de la ponte, on y récolte les œufs. Ceux-ci sont très-recherchés; les gourmets de Gorontalo les payent jusqu'à 12 et 15 cents la pièce. Aussi est-il défendu, sous les peines les plus sévères, de chasser et de prendre des oiseaux aussi productifs, et les gardiens ont encore à détruire les grands lézards qui dévorent les œufs. Voici ce qu'un des gardiens a appris à Rosenberg au sujet de la ponte des maléos.

Au pied d'un arbre ou d'un buisson, mais souvent aussi sur la terre nue, la femelle creuse un trou, d'environ 66 cent. de diamètre, et de 2^m,20, à 2^m,50 (?) de profondeur. L'oiseau donne à ce trou une direction oblique. Lorsqu'il est arrivé à la profondeur voulue, ce qui ne demande pas beaucoup de temps, il gratte un peu le sol de manière à former une couche meuble, sur laquelle il dépose son œuf, qui, entraîné par son propre poids, prend une direction verticale. La femelle recouvre ensuite ce trou avec la terre qu'elle a enlevée, de manière à en former une couche de 1^m,35 à 1^m,65 de haut, et ne s'inquiète plus de son œuf. Dans deux de ces nids qu'ouvrit Rosenberg, le thermomètre marquait 112° Fahrenheit, tandis que la température extérieure n'était que de 82°. Chaque trou ne renferme qu'un œuf; la durée de l'incubation est de 26 à 28 jours. Les jeunes sortent de terre complètement développés, et, dès le premier jour de leur existence, cherchent d'eux-mêmes leur nourriture.

« Les maléos, dit Wallace, sont très-gracieux lorsqu'ils courent sur le sable. Les couleurs de leur plumage, leur tête couverte d'un cimier, leur queue relevée, et surtout leur démarche lente, majestueuse, tout concourt à leur donner un aspect singulier. S'approche-t-on d'eux, ils fuient très-rapidement, en courant; les surprend-on, ils s'envolent sur quelque basse branche d'un arbre voisin. C'est à peine si l'on remarque quelque différence entre les individus des deux sexes; chez le mâle, cependant, la caroncule est plus grande, la teinte rose du plumage plus prononcée que chez la femelle. Mais ces caractères ne paraissent être ni assez constants ni

assez prononcés pour que l'on puisse toujours distinguer le mâle de la femelle. »

Captivité. — En captivité, les maléos se comportent comme les espèces des genres précédents; mais ils n'ont rien pour attirer particulièrement l'attention. Ils ne se sont reproduits dans aucun des jardins zoologiques de Londres ou d'Anvers, les seuls où il en existe.

LES LÉIPOAS — *LEIPOA*.

Die Tauben-Wallnister, the native Pheasants.

Caractères. — Les léipoas ressemblent autant à certains pigeons qu'aux poules: de là le nom qu'on leur a donné. Ils ont le corps allongé; les ailes larges, arrondies, aiguës, la seconde rémige étant la plus longue; la queue, longue, large, très-arrondie, formée de quatorze pennes; les pattes fortes, mais peu élevées; le bec droit et petit.

Distribution géographique. — Les léipoas sont exclusivement propres au continent australien.

LE LÉIPOA OCELLÉ — *LEIPOA OCELLATA*.

Der Tauben-Wallnister, the native Pheasant.

Caractères. — Cet oiseau a le sommet de la tête brun-foncé, le dos gris-cendré, les ailes et les épaules semées de taches brunes disposées en séries, le ventre jaune-cuir; le menton et le milieu de la poitrine couverts de plumes étroites en forme de fer de lance, noires, à lige blanche; les rémiges brunes, à barbes externes marquées de lignes en zigzag d'un brun foncé; les rectrices d'un brun noirâtre, bordées de gris fauve, l'œil brunâtre; le bec noir, les pattes d'un brun foncé. Cet oiseau a 66 cent. de long, la longueur de l'aile est de 33 cent., celle de la queue de 23.

Mœurs, habitudes et régime. — Gould s'exprime de la manière suivante au sujet des mœurs et des habitudes du léipoa ocellé. « Ce bel oiseau est un des phénomènes les plus curieux des régions encore peu explorées de l'Australie; et l'étude seule de son genre de vie a pu déterminer la place qu'il convient de lui assigner dans la classification. Gilbert et Grey m'ont fait connaître ses habitudes; je reproduis ici ce qu'ils m'en ont dit.

« Ce matin, m'écrit Gilbert, le 28 septembre 1842, je pénétrai heureusement dans un épais fourré, où souvent déjà j'avais cherché, mais en vain, des œufs de léipoa. Je ne m'étais pas en-

core fort avancé dans l'intérieur, que l'indigène qui m'accompagnait me prévint que nous étions arrivés près d'un lieu de ponte. Une demi-heure après, nous trouvons un nid, consistant en un tas de terre assez élevé, mais dans un tel massif de buissons que nous étions obligés de marcher dessus pour avancer. Désireux de ravir les trésors cachés au fond de ce nid, je repoussai mon compagnon et me mis en devoir de creuser. Cet acte déplut à mon indigène, qui me fit comprendre que, n'ayant jamais exploré pareil nid, je risquais fort de casser les œufs, et que je ferais mieux de lui laisser le soin de ce travail. Je me rendis à son avis. Il commença alors par enlever la terre du milieu, de manière à former une large dépression centrale. Quand il eut creusé ainsi à environ deux pieds, je vis, avec une joie mêlée presque de crainte, les gros bouts de deux œufs, placés sur leur extrémité pointue. La terre qui les entourait fut enlevée avec des précautions infinies, car, au premier contact de l'air, leur coquille devient extrêmement fragile, et je m'emparai des deux œufs. A cent pas environ plus loin, nous trouvâmes un second nid, plus grand, qui renfermait trois œufs. Dans le courant de nos investigations, nous vîmes encore huit autres nids, mais vides d'œufs.

« Pour vous donner une idée des localités où niche le léipoa, je vais essayer de décrire les collines de Wongan. Elles se trouvent à environ 1300 pieds au-dessus du niveau de la mer, au nord-est de la maison de Drummond, dans la baie de Teot; elles sont entourées d'une forêt d'arbres à gomme, et couvertes sur plusieurs milles d'étendue de buissons touffus, entrelacés, dépassant la hauteur d'un homme, et formés principalement d'une espèce très-singulière d'arbre à gomme nain. Le sol est un sable ferrugineux rouge. C'est de ce sable qu'est fait le monticule qui sert de nid; au centre se trouve un sable plus fin, mêlé à des matières végétales. Drummond, qui, en Angleterre, a pendant longtemps fait des observations sur des couches de fumier, estime que la chaleur développée autour des œufs par la fermentation de ces matières végétales, atteint environ 89° Fahrenheit. Dans les deux nids que j'ai explorés, il y avait beaucoup de fourmis blanches, qui avaient accolé leurs couloirs à la coquille des œufs. Le plus grand monticule que je vis, avait environ vingt-quatre pieds de circonférence, et cinq pieds de haut. Dans tous les nids non encore prêts à recevoir les œufs, la couche de matières végétales était froide et humide; je crois aussi, qu'avant

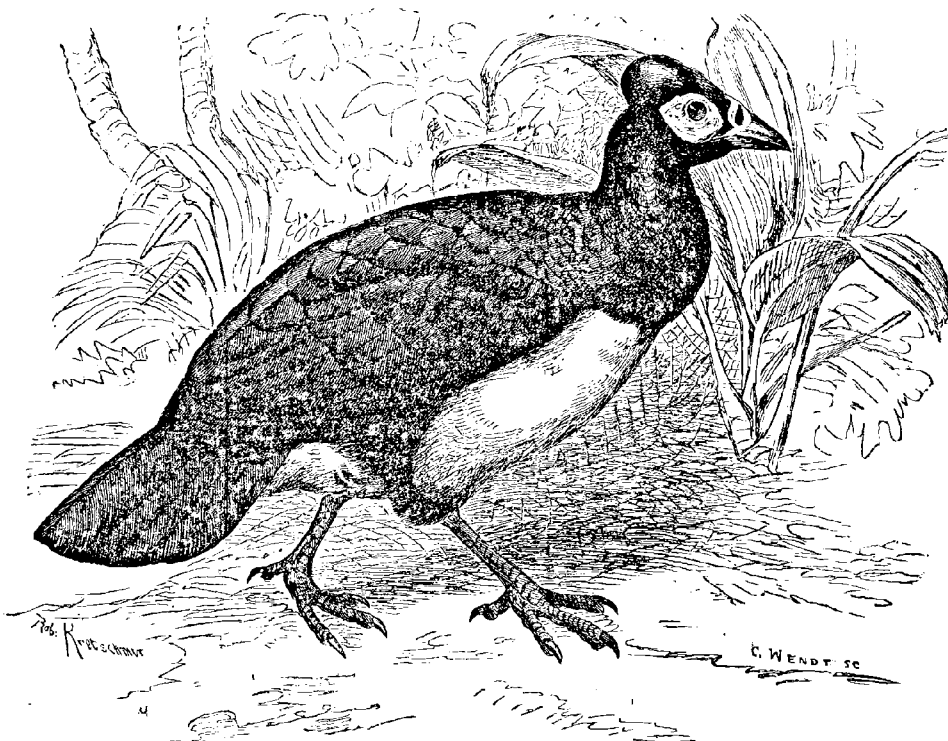
de pondre, l'oiseau retourne cette couche et la recouvre de terre. Tous les monticules, dans lesquels j'ai trouvé des œufs, avaient leur surface extérieure complètement lisse, arrondie, de telle sorte qu'un passant, ignorant des mœurs de ces oiseaux, les aurait pris pour des fourmilières; ceux, au contraire, qui ne renfermaient pas d'œufs, offraient une dépression à leur sommet. Les œufs étaient exactement déposés au milieu des monticules disposés en rond, tous à la même hauteur, éloignés d'environ trois pouces les uns des autres. Ces œufs ont un volume considérable; ils ont 3 pouces $\frac{3}{4}$ dans leur diamètre longitudinal, 2 pouces et demi dans leur diamètre transversal, et ils pèsent 8 onces. Leur couleur varie du brun clair au rouge-laque clair.

« De toute la journée, nous ne pûmes apercevoir aucun léipoa, bien que nous en ayons trouvé de nombreuses traces. Nous en vîmes même dans des marais desséchés, à deux milles des nids. Il en résulte que le léipoa ne demeure pas dans les fourrés où il pond. Les indigènes assurent qu'on ne peut le tuer qu'en se mettant à l'affût près du nid, et en y attendant son arrivée, vers le coucher du soleil. Je l'essayai; je demeurai là à attendre pendant plusieurs heures; aucun oiseau n'apparut, et l'impatience de mon guide finit par devenir telle que je dus quitter l'affût. En repassant près du monticule, j'aperçus enfin le léipoa; mais il faisait trop sombre pour pouvoir le tirer. »

Dans une lettre du 12 décembre, Grey complète ces renseignements de Gilbert.

« Les monticules que construit cet oiseau ont à leur base de douze à treize pieds de circonférence, et sont hauts de deux à trois pieds; le sable et les herbes y sont ramassés dans un rayon de quinze à seize pieds, à partir du pourtour extérieur. Voici comment sont faites ces constructions.

« Une dépression, presque circulaire, d'environ 18 pouces de diamètre et de 7 à 8 pouces de profondeur est d'abord creusée dans le sol; elle est remplie de feuilles sèches, de foin et d'autres substances analogues; des matières semblables sont amassées tout autour. Cette première couche est couverte de sable mêlé à des herbes sèches. Avant de pondre un œuf, l'oiseau ouvre le monticule, c'est-à-dire qu'il creuse à son sommet une cavité de 2 à 3 pouces de profondeur, dépose son œuf dans le sable, puis le recouvre et arrange le monticule. Un second œuf est placé dans le même plan horizontal que le premier, mais à l'extrémité oppo-



Corbeil, Crété Fils, imp.

Fig. 129. Le Mégacéphale maléo (p. 470).

Paris, Baillière et Fils, édit.

sée du même diamètre; le troisième et le quatrième le sont aux extrémités du diamètre perpendiculaire à ce premier; les autres sont déposés dans les intervalles qui séparent les quatre premiers. Le mâle aide la femelle à ouvrir et à fermer le monticule. Les indigènes assurent que la femelle pond chaque jour un œuf, (ce sont, sans doute, des femelles différentes). A ma connaissance, on n'a jamais trouvé plus de huit œufs dans un nid. »

Au dire du même auteur, le léipoa court longtemps, et avec une incroyable rapidité; il ne vole pas tant qu'il peut faire autrement, et ne se perche que pour dormir. Il se nourrit d'insectes et de graines de diverses espèces. Moore raconte que, quand il est poursuivi, il gagne la première broussaille, y enfonce la tête et se laisse alors prendre facilement. Ses allures ressemblent à celles des poules domestiques. Son cri, triste et plaintif, ressemble à celui de plusieurs espèces de pigeons. Gould rapporte, en paraissant y ajouter foi, des récits qui lui ont été faits par les indigènes; mais, en nous fondant sur ce que nous avons pu observer sur des léipoas captifs, nous sommes porté à les considérer comme

BRENN.

entachés d'erreurs grossières. « A chaque nid, appartiennent un mâle et une femelle; tous deux travaillent de concert à édifier le monticule, ou à disposer convenablement un ancien nid; tous deux y viennent quand la femelle est prête à pondre, et travaillent en commun à ouvrir et à refermer le nid. La femelle pond un œuf par jour, et cela se répète huit à dix jours de suite. Les enlève-t-on, elle n'en continue pas moins à pondre dans le même nid, et il arrive ainsi qu'elle en produit le double. Quatre mois s'écoulent entièrement, entre l'époque où l'oiseau commence à construire son nid et celle où éclôt le dernier œuf. Les jeunes sortent eux-mêmes de dessous terre, sans être aidés par leur mère. D'ordinaire, ils apparaissent tous ensemble, quelquefois deux par deux. Ils crient et appellent leur mère, qui est occupée à paître dans un buisson voisin, et qui prend alors la conduite des jeunes, comme une poule celle de ses poussins; souvent elle a à sa suite de huit à dix petits. » Je crois presque inutile d'ajouter que j'accorde plus de confiance aux relations de Sclater, de Wallace et de Rosenberg, qu'à ces récits provenant des nègres de la Nouvelle-Hollande.

IV — 371

2° Les *Mégapodiés* — *Megapodii*.*Die Hurbel-Wallnister.*

Caractères. — Les mégapodiés rappellent assez les râles ou les poules d'eau, et diffèrent des tallégallés par un corps plus élancé, une queue bien plus courte, et surtout par des pieds plus grands (d'où le nom qui leur a été donné), et par des ongles plus longs, plus forts et presque droits. Leur plumage est généralement abondant; ils ont l'occiput couvert de plumes longues, une grande partie de la tête, la gorge et le devant du cou nus, du moins chez la plupart.

Cette division ne repose que sur le genre suivant.

LES MÉGAPODES — *MEGAPODIUS*.*Die Grossfusslöhner, the Jungle-Fowls.*

Déjà en 1520, Ant. Pigafetta (1) parle des mégapodes. « On trouve, dit-il, aux Iles Philippines des oiseaux noirs, de la taille d'une poule, qui pondent des œufs très-savoureux et très-gros. On nous a rapporté que la femelle pondait ses œufs dans le sable, et que la chaleur du soleil suffisait pour les faire éclore. » Caneri ajouta à ce premier récit, mais il regarda le mégapode observé par lui et par Pigafetta, comme un oiseau de mer. Il raconte qu'il pond des œufs, de la grosseur de ceux d'une oie, dans un trou qu'il a creusé dans le sable et qu'il les recouvre de ce même sable; que cela arrive en mars, avril et mai, à l'époque où la mer est le plus calme, où les vagues ne viennent pas envahir la plage et noyer les œufs. Les matelots recherchent très-avidement ces œufs le long du rivage, et savent qu'ils en trouveront là où le sol paraît avoir été remué. Il était réservé à Gould de nous faire connaître plus en détail les mœurs de ces oiseaux, en publiant les relations de deux excellents observateurs.

Caractères. — Les mégapodes ont un bec généralement plus court que la tête, droit, convexe près de la pointe; des ailes larges, arrondies, obtuses, les troisième, quatrième et cinquième rémiges étant égales entre elles et plus longues que les autres; la queue courte, arrondie, formée de dix plumes; les tarses très-forts; plus longs que le doigt médian, qui est lui-même fort long; des ongles robustes.

(1) Pigafetta, *Primo viaggio intorno al globo terraqueo, ossia ragguglio della navigazione alle Indie orientali per la via d'Occidente, fatta sulla squadra del capit. Magalhães negli anni 1519-1522*. Milano, 1800, in-4.

LE MÉGAPODE *TUMULUS* — *MEGAPODIUS TUMULUS*.*Das Grossfusshuhn, the Australian Jungle-Fowl.*

Gould, lorsqu'il découvrit cette espèce en Australie, n'en fut pas surpris, car on savait que les mégapodes habitent la Nouvelle-Guinée et les îles avoisinantes; mais il la prit pour une espèce déjà décrite par Temminck, et ce ne fut qu'en la comparant attentivement à des exemplaires des musées de Paris et de Leyde, qu'il acquit la certitude que le mégapode d'Australie était une espèce réellement inédite.

Caractères. — Le mégapode tumulus est à peu près de la taille d'une poule-faisane. Il a les plumes de la tête d'un brun-rouge foncé, celles du dos et des ailes d'un brun cannelle; les couvertures supérieures et inférieures de la queue d'un brun-châtain foncé; les rémiges et les rectrices d'un brun noirâtre; les plumes de la partie postérieure du cou et de toute la face inférieure du corps grises; l'œil brun-rougeâtre clair; le bec d'un brun-rougeâtre un peu plus foncé; les pattes orange-vif.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est à Gilbert et à Macgillivray que nous devons, par l'intermédiaire de Gould, de connaître les habitudes de ce mégapode. « A mon arrivée à Port-Essington, dit le premier, mon attention fut attirée par la présence de nombreux tas de terre, très-élevés. On me dit que c'étaient des sépultures d'indigènes; mais ceux-ci m'assurèrent qu'ils étaient construits par les mégapodes, pour y déposer leurs œufs. Cela paraissait si extraordinaire, si contraire à tout ce que l'on observe chez les autres oiseaux, que personne, dans toute la colonie, ne voulait y croire, mais personne aussi ne s'inquiétait d'éclaircir la question. Les doutes furent encore augmentés par la grosseur des œufs que les indigènes apportaient, comme provenant de ces oiseaux. Je savais que le léipoa fait couvrir ses œufs d'une façon analogue; je résolus donc de faire tout mon possible pour découvrir la vérité, et pour cela, après m'être assuré du concours d'un naturel fort intelligent, je me rendis, le 16 novembre, à la baie de Krocker, endroit peu exploré de Port-Essington, et où se trouvaient beaucoup de ces oiseaux. » Gilbert raconte ensuite, avec de longs détails, comment ayant découvert plusieurs de ces tas de terre dans les fourrés, il les explora et finit par se convaincre de la véracité des récits des indi-

gènes. Pendant son séjour, il put tuer des mâles et des femelles, et trouva plusieurs nids renfermant des œufs.

« Il n'est guère d'oiseau, dit-il, aussi défiant, aussi difficile à tirer que le mégapode tumulus. Il habite les buissons qui couvrent les rivages des baies. Jamais je ne trouvai de nid à plus de cent brasses de la mer. Quand on l'effraye, il se lève très-rarement, il faut pour cela qu'il se trouve sur la lisière même des fourrés. D'ordinaire, il court sur le sol quelque temps avant de prendre son essor. Son vol est lourd, mais non bruyant. Il est rare qu'il vole loin d'une seule traite; le plus souvent, il s'abat presque aussitôt sur quelque arbre, s'y arrête le cou tendu, observant tous les mouvements du chasseur et s'envolant dès qu'il approche. Pour montrer combien grande est sa défiance, je dirai que trois chasseurs qui s'étaient rendus dans un petit taillis, à Nogo, pour tirer des mégapodes, ne purent parvenir à en voir un seul, bien qu'ils en eussent dérangé plusieurs. A Port-Essington, j'en tuai un dans un buisson de mangliers, dont les racines étaient baignées par la marée haute, et le capitaine Blackwood en tua un autre, qui courait sur la vase. Dans l'un et l'autre cas, ces oiseaux étaient au voisinage de leur nid. » Gilbert dit encore que le mégapode tumulus se tient exclusivement dans les fourrés les plus impénétrables, tout au bord de la mer, et ne s'aventure pas loin dans l'intérieur des terres. Il vit par paires ou solitaire; il prend sa nourriture sur le sol, mange des racines qu'il déterre facilement à l'aide de ses ongles vigoureux, des graines, des insectes, surtout de grands coléoptères. Sa voix ressemble au gloussement de la poule, et se termine par un cri assez semblable à celui du paon.

Les nids varient sous le rapport du volume, de la forme et des matériaux qui entrent dans leur composition. Généralement, ils sont situés près du bord de la mer, et sont formés de sable et de coquillages; quelques-uns renferment de la vase et du bois pourri. Gilbert en trouva un qui avait 5 mètres de haut et 5^m,33 de circonférence; un autre qui avait 50 mètres de circonférence; Macgillivray en vit aussi un qui avait les mêmes dimensions. Il est très-probable que ces nids gigantesques sont l'œuvre de plusieurs couples, et que, chaque année, ils sont agrandis et réparés. La cavité du nid a une direction oblique en bas, et soit en dedans, du bord du sommet vers le centre, soit en dehors, du centre du sommet vers la paroi latérale. Les œufs sont à deux mètres de profondeur, à une distance

de 60 centimètres à un mètre de la paroi latérale. Les indigènes ont raconté à Gilbert que ces oiseaux ne pondent qu'un œuf dans une cavité, puis la remplissent de terre et aplanissent parfaitement la place de l'ouverture. D'après les traces récentes qui se trouvent au sommet et sur les côtés du monticule, on reconnaît facilement si un mégapode a creusé récemment une cavité. La terre qui la recouvre est très-lâchement tassée, on y enfonce une baguette d'autant plus facilement que la cavité est plus récente. Il faut une certaine habitude et beaucoup de patience pour atteindre les œufs. Les indigènes creusent avec leurs mains; ils n'enlèvent de sable que juste ce qu'il faut pour pouvoir se glisser par l'ouverture et rejeter entre leurs jambes le sable qu'ils déplacent. Mais leur patience est souvent mise à une dure épreuve; il leur faut parfois creuser à 2 mètres, 2 mètres et demi sans trouver d'œufs, et pendant ce temps ils ont terriblement à souffrir de la chaleur et des piqûres de millions de moustiques. Les œufs sont placés verticalement, le gros bout dirigé en haut; leur volume est très-variable, mais ils se ressemblent par la forme. Leur diamètre longitudinal a environ 10 cent., et leur diamètre transversal 6. Leur couleur varie suivant la nature des matériaux qui les entourent; ceux qui sont placés dans une terre noire, sont uniformément d'un brun-rougeâtre foncé; ceux qui sont dans du sable, sont d'un jaunâtre sale. Cette couleur est due à une mince couche qui recouvre l'œuf; l'enlève-t-on, on trouve la coquille entièrement blanche. D'après les indigènes, les œufs sont pondus la nuit, et à plusieurs jours d'intervalle.

Ni Gilbert ni Macgillivray ne furent témoins de l'éclosion des petits; mais le premier trouva un jeune dans une cavité de 66 cent. de profondeur; il était sur une couche de feuilles sèches, et ne paraissait âgé que de quelques jours. Gilbert se donna toutes les peines possibles pour l'élever et le mit dans une assez grande cage, en partie remplie de sable. Il mangea sans peine des grains pilés, ce qui donna quelque espoir de le conserver. Mais il était si sauvage, si indomptable qu'il ne put supporter la captivité et qu'on dut le mettre en liberté. Tant qu'il était dans la caisse, il grattait le sable continuellement, en amassant des tas dans les coins de la cage. Il le faisait avec une vitesse surprenante et une force réellement extraordinaire, car c'est à peine s'il avait la grosseur d'une caille. Pour fouir, il ne se servait que d'une patte; il saisissait avec elle une certaine quantité de sable et la rejetait der-

rière lui, sans aucun effort apparent. Ce besoin de travailler semblait accuser une inquiétude naturelle et instinctive ; il agissait ainsi plutôt pour donner une occupation à ses pattes vigoureuses,

que pour chercher de la nourriture. La nuit cet oiseau était si turbulent, il faisait de si grands efforts pour s'évader, que son maître ne pouvait dormir.

LES CRACIDÉS — CRACIDÆ.

Die Hokkovögel, the Curassows.

Le nom de *fouisseurs* convenait à tous les oiseaux de la division que nous venons de passer en revue, il n'en est plus de même de ceux dont nous avons encore à nous occuper. On ne peut pas non plus les considérer comme de vrais gallinacés ; car ils diffèrent de ceux-ci par leurs formes extérieures aussi bien que par leur genre de vie : il en est surtout ainsi des cracidés, ou hoccas. On dit ordinairement que, dans les forêts du sud de l'Amérique, les cracidés remplacent les tétraonidés et les phasianidés ; mais cela ne peut être pris au pied de la lettre, et celui qui connaît bien les uns et les autres a de la peine à trouver quelque chose qui légitime cette comparaison. Reichenbach réunit les cracidés aux colombidés, et appuie son opinion sur des preuves dont il ne faut cependant pas exagérer la valeur. A mon avis, les cracidés n'ont pas le caractère le plus essentiel des colombidés, celui que fournit le mode de développement : ainsi, les jeunes qui viennent d'éclore ne restent pas dans le nid ; ils n'éclosent pas aveugles et presque nus, mais ils ressemblent plus aux poussins de la poule qu'aux pigeonneaux. Du reste, Reichenbach a raison, quand, pour séparer les cracidés des gallidés, il constate que leurs tarses sont dépourvus d'ergot ; que leur doigt postérieur est inséré aussi bas que les autres ; que leurs allures sont celles des pigeons coureurs ; qu'ils ne vivent pas en polygamie, mais en monogamie ; qu'ils nichent sur les arbres, et y construisent avec des branches et des brindilles un nid à claire-voie ; qu'ils ne sont pas pulvérateurs ; qu'ils ne pondent qu'un petit nombre d'œufs, le plus souvent deux ; que leurs jeunes ne restent pas longtemps au nid et sont nourris par les parents.

Sous le rapport des formes extérieures, les cracidés ne ressemblent pas plus aux gallinacés proprement dits qu'aux pigeons ; leur plumage rappelle assez, il est vrai, celui de ces derniers et leur organisation interne diffère notamment de celle des gallidés ; mais on ne peut pas dire qu'ils soient de vrais pigeons. Ils forment un de

ces groupes isolés, qu'on ne peut rapprocher d'aucun autre.

Caractères. — Les cracidés sont des oiseaux élancés, et de taille grande ou moyenne. Ils ont des ailes fortement arrondies, les quatre ou cinq premières rémiges primaires étant courtes et étagées, parfois pointues ; une queue longue, arrondie ou égale, composée de douze rectrices fortes, résistantes ; un bec relativement plus long que celui des vrais gallinacés, mais plus court que celui des colombidés, renflé vers la pointe, qui est large et crochue, recouvert en arrière d'une cire qui s'étend sur les narines et revêt la callosité qui se trouve au-devant du front de la plupart des espèces ; des tarses moyennement épais, longs ; des doigts minces, tous placés sur le même plan ; des ongles longs, assez minces, pointus et légèrement recourbés ; un plumage dur et serré, dans lequel les teintes foncées dominent, et qui paraît ne pas différer beaucoup dans les deux sexes.

Les plumes, chez certains, ont un caractère particulier : les tiges en sont très-élargies ; elles se gonflent à partir de la racine, et ce n'est que vers la pointe qu'elles s'amincissent et s'affaiblissent. Chez quelques espèces, cette forme est tellement prononcée, que la tige se trouve au milieu de la plume dix ou vingt fois plus large qu'à la pointe, six ou dix plus qu'à la racine ; cette partie élargie de la tige ne porte que du duvet, tandis que les parties étroites ont des barbes longues.

La famille des cracidés se divise en deux groupes ou sous-familles : celle des cracinés ou hoccas et celle des pénélopés.

1° Les Cracinés — Craces.

Die Hokkos, the Curassows.

Caractères. — Les cracinés sont des oiseaux relativement forts. Ils ont la tête lisse ou surmontée d'une touffe de plumes recoquillées ; le tour des yeux et quelquefois une légère partie des joues nus ; le bec élevé à la base, qui est

pourvue d'une cire, ou surmontée d'un tubercule calleux qui varie de forme selon les espèces; leur principal caractère consiste en un éperon obtus, quoique assez prononcé, dont le poignet de l'aile est armé.

Cette sous-famille a pour type le genre suivant:

LES HOCCOS — CRAX.

Die Hokkos, the Curassows.

Caractères. — Les hoccos ont un bec presque aussi long que la tête, comprimé latéralement, courbé de la base à la pointe, qui est crochue, pourvu d'une cire qui embrasse la moitié de la longueur des deux mandibules; des narines elliptiques, ouvertes en avant de la cire; des tarses robustes, peu élevés; des doigts assez longs; des ailes courtes, arrondies, subobtus, les septième et huitième rémiges étant les plus longues; une queue assez longue, ample et arrondie; le sommet de la tête et l'occiput couverts d'une sorte de huppe, en forme de crête ou de cimier, constituée de plumes minces, roides, inclinées légèrement en arrière, puis recourbées en avant; les plumes des joues, du haut du cou et du croupion molles, presque duveteuses, celles du bas du cou et du tronc dures et fermes.

Le squelette ressemble assez à celui des vrais gallinacés. La colonne vertébrale comprend quatorze vertèbres cervicales, sept dorsales et six caudales; le corps du sternum est modérément échancré, et le brchet en est très-élevé; l'humérus et le fémur sont pneumatiques. Le jabot existe, le ventricule succenturié est petit, le gésier très-muscleux. La trachée présente, outre diverses particularités de structure, une forme toute spéciale. La trachée descend sur les côtés du thorax, y décrit une ou plusieurs circonvolutions et s'enfonce ensuite dans la poitrine. Chez quelques espèces, elle présente diverses dilatations.

Distribution géographique. — Les hoccos sont propres à l'Amérique tropicale.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mœurs des hoccos en liberté ne sont pas complètement connues; cependant ce que l'on en sait, et ce que les observations faites sur des oiseaux captifs nous ont fait connaître, laissent peu à désirer. Avant de faire leur histoire, nous signalerons les espèces les plus importantes.

LE HOCCO ALECTOR — CRAX ALECTOR.

Der Hokko, the Curassow.

Caractères. — Le hocco alector (*fig. 130*), type du genre et de la famille, a environ la taille d'un petit dindon, c'est-à-dire un mètre de long. La cire et la couronne charnue de la base du bec sont jaunes. Son plumage est entièrement d'un noir-bleu brillant, sauf le ventre, le croupion et l'extrémité des rectrices qui sont blancs. L'œil est brun.

La femelle a la tête, le cou, la poitrine, le dos noirs; le ventre roux; les ailes et les jambes moirées de roux jaune.

LE HOCCO CARONCULÉ — CRAX CARUNCULATA.

Der Mutung, the crested Curassow.

Caractères. — Le hocco-caronculé, ou *mutung* des Brésiliens, diffère du précédent par une taille un peu plus faible et une cire rouge. Le mâle est noir, sauf le ventre et le croupion qui sont blancs. Il a l'œil brun, le bec noir à la pointe, les pattes d'un rouge jaune. L'oiseau mesure 93 cent. de long, et 1^m,29 d'envergure; la longueur de l'aile est de 38 cent., celle de la queue de 36.

La femelle a le haut du cou et la poitrine tachetés de blanc; les ailes, le haut du ventre et les cuisses rayés de jaune-roux, le bas-ventre et le croupion roux.

LE HOCCO ROUX — CRAX RUBRA.

Der Zimthokk, the Cinnamon-Curassow.

Caractères. — Le hocco roux ou hocco cannelé, est caractérisé par son plumage d'un beau brun châtain; les plumes de la nuque et du haut du cou sont rayées de noir et de blanc, celles de la queue marquées de bandes étroites d'un jaune blanchâtre et bordées de noir; l'œil est d'un brun rouge, le bec couleur de corne, la cire d'un bleu noir; les pieds sont d'un gris de plomb.

Distribution géographique des hoccos. — Toutes les espèces de hoccos habitent le sud et le centre de l'Amérique et le sud du Mexique. Le hocco alector se trouve dans l'intérieur du Brésil, depuis la Guyane jusqu'au Paraguay; on l'y rencontre dans toutes les forêts. Le hocco caronculé y habite les forêts vierges de la côte orientale du Brésil, depuis Rio de Janeiro jusqu'à Bahia. Le hocco roux se trouve au Pérou et au Mexique.

Mœurs, habitudes et régime des hoccos. —

Nous ignorons jusqu'à quel point les diverses espèces de hoccos diffèrent sous le rapport des mœurs et des habitudes; les voyageurs ne nous ont donné à ce sujet que des renseignements fort incomplets. Mais de ce qu'ont publié ceux qui ont pu les observer dans leur patrie; de ce qu'on a pu remarquer chez ces oiseaux en captivité, je crois pouvoir conclure que tous ont à peu près le même genre de vie.

Tous les hoccos, comme je l'ai déjà dit, habitent les forêts de l'Amérique méridionale et centrale. Leur existence est liée à la présence des arbres, et ils ne quittent jamais les forêts que pour quelques instants. On les rencontre souvent à terre, où ils courent avec une très-grande rapidité, si le sol est uni; mais, le plus ordinairement, on les voit perchés sur les arbres, par paires au moment des amours, par trois, quatre ou plus, dans les autres saisons. Au milieu des branches, ils se meuvent lentement, bien qu'assez adroitement. Pendant la saison sèche, d'après H. de Saussure, c'est-à-dire pendant les mois de mars, avril et mai, ils aiment beaucoup à se rouler dans la poussière, comme les gallinacés en général. Leur vol est bas, horizontal, de peu de durée. Toutes les espèces ont une voix singulière, et qui varie de l'une à l'autre. Les uns mugissent, les autres sifflent, d'autres grondent, d'autres crient : *hou hou hou hou*, d'un ton guttural; d'autres disent : *racka racka*. On entend surtout leur voix pendant la saison des amours, principalement le matin, quand, après leur réveil, ils quittent l'intérieur des forêts pour venir s'abattre dans les clairières au bord des cours d'eau.

En liberté, les hoccos se nourrissent principalement, sinon exclusivement de fruits. D'Azara dit, il est vrai, qu'on peut leur donner la même nourriture qu'aux poules; mais il ajoute expressément qu'ils ne digèrent pas le maïs, dont on retrouve les grains intacts dans leurs excréments; et tous les observateurs indiquent leur régime comme essentiellement frugivore. « Dans leur estomac, dit le prince de Wied, j'ai trouvé soit entiers, soit à demi digérés des fruits et des noix, dont quelques-unes étaient tellement dures qu'on ne pouvait les entamer avec un couteau. » Martius assure que toute espèce de nourriture leur convient, qu'ils mangent des vers et des insectes, qu'ils avalent même de la terre. Schomburgk confirme le dire de cet auteur; il ajoute que leur chair a souvent une odeur alliagée pénétrante, et un goût très-fort, ce qu'il attribue à une liane dont ils font leur principale nourriture.

« Les Indiens, raconte-t-il, étaient occupés à préparer un emplacement pour y établir nos tentes, et le couteau de chasse à la main, ils abattaient les buissons et les lianes, lorsque mon odorat fut subitement frappé d'une odeur alliagée, très-forte, très-pénétrante; on se serait cru au milieu d'un champ d'aulx. Or, je trouvai que cette odeur était celle des tiges et des feuilles d'une liane. Sans aucun doute, ce sont elles qui composent la nourriture des hoccos, à l'époque où leur chair exhale cette odeur dont nous venons de parler. »

Bates fait remarquer que dans les forêts qui bordent le fleuve des Amazones, les hoccos ne descendent jamais au bas des arbres; ce qui signifie que non-seulement ils y passent la plus grande partie de leur existence, mais encore qu'ils y trouvent abondamment de quoi se nourrir. Dans les jardins zoologiques, on a aussi remarqué que les hoccos et les pénélopes se distinguaient de tous les gallinacés par la façon dont ils prennent leur nourriture. Ils ne grattent pas le sol, ils se contentent de ramasser leurs aliments, ou de les picoter à la manière des pigeons. Dans les enclos où l'on tient des hoccos, le gazon est foulé, il n'est pas gratté, ce qui prouve déjà combien ils diffèrent des gallinacés proprement dits.

Nous connaissons peu de chose touchant le mode de reproduction des hoccos. H. de Saussure nous apprend, cependant, que dès le mois de janvier les mâles commencent à rechercher les femelles, et que le temps des amours dure jusqu'à la fin de mars. On entend alors les mâles réclamer dans les bois d'une voix forte et grave, en poussant un cri qu'on peut le mieux formuler par *baoum, baoum!* Nous savons aussi qu'ils nichent sur des arbres, et non à terre. « Ils construisent leurs nids, dit Martius, à l'angle de bifurcation d'une branche, fort peu au dessus du sol. Ce nid est plat, formé de brindilles, comme j'ai pu le voir moi-même. D'après ce que m'ont assuré les Indiens, la femelle ne pond que deux œufs blancs, plus grands et plus forts que des œufs de poule. » Schomburgk, Bates et H. de Saussure confirment cette assertion : « Le hocco, dit ce dernier, niche sur les arbres, et il n'est pas d'une grande fécondité. En mars, le couple construit sur un arbre élevé un nid grossier en bûchettes; la femelle y dépose deux œufs seulement, qu'elle couve pendant un mois environ. Les petits, une fois éclos, ne quittent pas le nid avant de savoir voler, comme le font les gallinacés qui nichent sur le sol, mais les parents leur appor-

vent des vers et des insectes. Dès qu'ils commencent à savoir battre de l'aile, c'est-à-dire vers la fin d'avril, la famille tout entière s'en va chercher fortune et se met en quête des fruits arrivés à maturité, comme les *chicozapotes*, les oranges de diverses espèces, etc. Les petites oranges sauvages paraissent les attirer tout particulièrement, et on les trouve presque à coup sûr dans les *naranjales*, ou endroits des forêts où croit en certaine quantité l'arbre qui les porte.»

La ponte du hocco alector n'étant que de deux œufs, il est probable que le prince de Wied se trompe lorsqu'il avance que le hocco caronculé pondrait quatre : à la vérité, le prince de Wied dit n'avoir jamais vu le fait par lui-même.

Chasse. — La chair des hoccos a la blancheur de celle du pigeon, le goût de celle du dindon, aussi chasse-t-on beaucoup ces oiseaux, surtout au moment des amours, époque pendant laquelle ils trahissent leur présence par leurs cris retentissants. « Dans cette saison, dit H. de Saussure, la chasse des hoccos devient très-facile, parce que chez eux les désirs amoureux sont plus forts que les instincts de la conservation, en sorte qu'ils perdent toute prévoyance, et se laissent approcher sans s'inquiéter beaucoup de ce qui se passe autour d'eux. Quelquefois, plusieurs mâles se rassemblent autour d'une femelle et ne la quittent pas quand bien même ils aperçoivent le chasseur. Lorsqu'on tombe sur une de ces petites troupes que l'amour rassemble et domine, si l'on peut du premier coup frapper la femelle à mort, il est rare que les mâles prennent la fuite. Ils restent au contraire en état de stupéfaction à côté du corps de la femelle, et ne se dispersent qu'après avoir essayé de nouvelles décharges. »

Dans le sein des forêts, loin des habitations, les hoccos n'ont pas peur de l'homme. Sonnini dit s'être souvent trouvé au milieu d'eux dans la Guyane, sans qu'ils fissent mine de s'enfuir. Aussi peut-on les prendre sans peine, et en tuer plusieurs sans que les autres s'éloignent ; ils regardent avec terreur leur compagnon mort, mais ils ne quittent un arbre que pour se porter sur un autre arbre peu éloigné. Dans le voisinage des lieux habités, ils deviennent au contraire craintifs et déliants ; chaque bruit les épouvante, la vue d'un homme les met en fuite.

Captivité. — Les hoccos captifs que l'on trouve dans tous les établissements des Indiens, proviennent, d'après Martius, d'œufs ramassés

dans la forêt et qu'on a fait couvrir à des poules, car, en captivité, les hoccos ne se reproduisent que dans certaines circonstances exceptionnellement favorables. Les Indiens ont même dit à Schomburgk qu'ils ne s'y reproduisent jamais. Bates semble aussi l'avoir observé : il remarque, en effet, qu'il est difficile de dire pourquoi les Indiens n'ont pas, depuis longtemps, fait de ces superbes oiseaux des animaux domestiques, car ils s'appriivoisent très-facilement. « L'obstacle réside en ce qu'ils ne se reproduisent pas en captivité, ce qui est peut-être en rapport avec leur vie arboricole. Des expériences répétées et continuées avec persévérance amèneraient sans doute de meilleurs résultats ; mais les Indiens n'ont pour cela ni assez de patience, ni assez d'intelligence. On ne peut pas dire qu'ils soient indifférents à l'égard de ces oiseaux. Le dindon commun, que l'on a acclimaté dans l'Amérique méridionale, est auprès d'eux en haute estime. » H. de Saussure dit à son tour : « Je ne puis comprendre pourquoi le hocco n'est pas, aussi bien que le dindon, un oiseau de basse-cour, car il est tellement fait pour l'état de domesticité que des adultes, pris sauvages, s'appriivoisent très-vite ; les jeunes enlevés au nid ou couvés par des poules deviennent aussi familiers que ces dernières, ou même plus encore, au point de se laisser caresser, et de venir prendre leur nourriture dans la main de l'homme. Il faut que les indigènes aient trouvé que le dindon, qui est plus gros, suffit à leurs besoins, ou bien que le hocco ne se reproduise pas facilement en domesticité. » Nous allons voir que cette opinion des voyageurs n'est pas parfaitement fondée ; mais ce que nous venons de rapporter contribuera à faire estimer à leur juste valeur les espérances que quelques éleveurs ont pu concevoir au sujet de ces oiseaux.

Tous les auteurs sont unanimes pour reconnaître que les hoccos s'appriivoisent facilement. D'Azara dit que, dans les colonies, non-seulement ils vivent en domesticité comme les poules, mais qu'ils sont devenus de véritables oiseaux d'appartement. Sonnini a vu dans la Guyane des bandes de hoccos apprivoisés courir dans les rues, sans aucune crainte de l'homme. Ils reviennent régulièrement dans les maisons où on leur a une fois donné à manger, et ils apprennent parfaitement à connaître la personne qui les soigne. Pour dormir, ils se perchent sur des lieux élevés ; comme les paons, ils se posent sur les toits des hautes maisons. Bates raconte l'histoire d'un hocco qui avait contracté amitié avec son maître, et semblait être devenu un membre de la fa-

mille. Il arrivait à chaque repas, courait tout autour de la table, allait d'une personne à l'autre pour demander à manger, et de temps en temps frottait sa tête contre la joue ou l'épaule de son maître. Il passait la nuit près du hamac d'une jeune fille, à laquelle il était particulièrement attaché et qu'il suivait partout. Un telle familiarité devrait, semble-t-il, faire des hoccos les favoris de tous; et cependant bien des personnes n'aiment pas à les avoir en captivité. Ils ont leurs défauts, et surtout celui d'avalier tout ce qui brille, tels que les boutons d'or, etc., et de les déformer dans leur estomac puissamment musculeux.

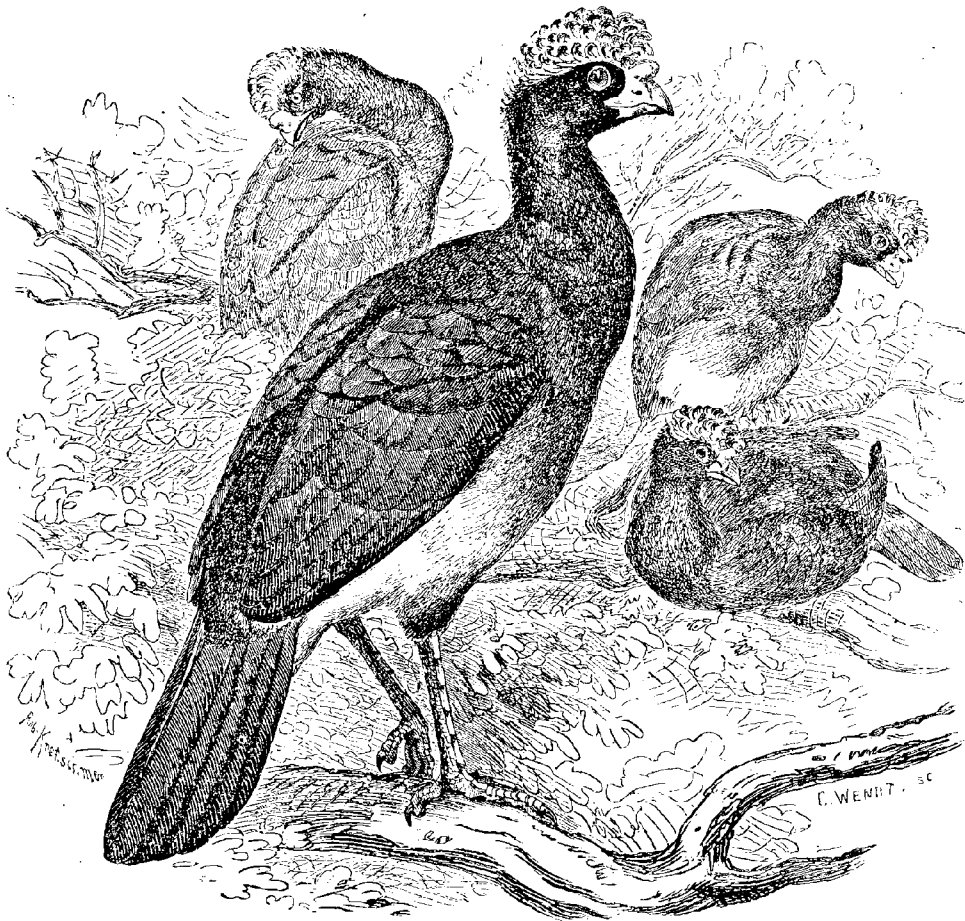
Je comprends parfaitement que depuis bien des années l'attention des éleveurs européens se soit portée sur les oiseaux dont il est question, et que l'on ait conçu l'espérance d'en faire des animaux domestiques fort utiles. Temminck raconte qu'en Hollande, à la fin du siècle dernier, on a élevé des hoccos, mais qu'on a abandonné cette élève : toutefois ce n'est là pour lui qu'un souvenir de jeunesse, et il peut très-bien s'être trompé. C'est, du moins, ce que tendent à prouver des expériences faites récemment avec beaucoup de soin. Il n'est pas facile de faire reproduire les hoccos en captivité; et l'on a une peine extrême à les retenir. Tous, à la vérité, s'habituent facilement à une nouvelle nourriture, et, sous ce rapport, ils ne causent aucun embarras; mais, en hiver, il leur faut une écurie chaude, sinon leurs doigts gèlent, si toutefois ils ne périssent pas. Loin de vivre en bonne harmonie, comme on l'a cru, ils ont soit entre eux, soit avec les poules de violentes querelles. On ne peut donc les mettre avec d'autres volailles dans une même basse cour. Ils ne sont du reste intéressants que si on leur donne un enclos assez vaste; dans un espace resserré, ils n'ont rien d'attrayant. On les voit des heures entières immobiles à la même place, et il faut les chasser pour qu'ils fassent preuve de leur grande agilité. Ce qui d'un autre côté est fort heureux, c'est qu'ils ne font entendre leur voix qu'à l'époque des amours; s'il n'en était pas ainsi, ils seraient on ne peut plus insupportables; car ni leurs grognements ni leurs sifflements ne sont agréables. Lorsqu'ils donnent de la voix, ils restent longtemps perchés à la même place; ils aspirent avec grand effort une grande quantité d'air, l'emmagasinent dans leurs poumons, puis le laissent sortir par saccades, en produisant des sons singuliers. On ne sait si leur grognement est ou non un cri d'amour; car ces oiseaux ne paraissent pas fort ardents, et un mâle qui est en train de chanter, ne semble nulle-

ment s'inquiéter de sa femelle, qui d'ailleurs le paye de retour. En un mot, sous tous ces rapports, le hocco n'a rien qui puisse gagner les bonnes grâces de son maître.

Des hoccos, que j'ai pu observer longtemps, ont pendant des semaines entières grogné, hurlé, sifflé, sans jamais avoir essayé de s'accoupler.

Il existe quelques publications relatives au mode de reproduction des hoccos en captivité: je me fais un devoir de les citer, quoiqu'il y en ait auxquelles j'ai peine à ajouter foi. Ainsi, je suis persuadé que Barthélemy Lapommeraye, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Marseille, qui a longuement écrit au sujet de la reproduction des hoccos, a tout simplement induit en erreur le monde scientifique. Il raconte, que chez un éleveur des environs de Marseille, on mit quelques hoccos avec les poules; quelque temps après, on les laissa courir dans une cour assez vaste, et l'on remarqua bientôt qu'ils s'habituèrent à cette localité; qu'ils arrivaient quand on donnait à manger aux oies, aux dindons et aux pintades, pour partager leur repas; qu'ils donnaient des coups de bec à leurs voisins, et se battaient avec les coqs domestiques; que souvent ils sautaient par-dessus les murs pour aller dans les champs manger des raisins, mais que le soir, ils revenaient, et allaient se percher dans le poulailler, en compagnie des poules. Souvent, on vit le mâle agacer et poursuivre la femelle, mais jamais on n'assista à l'accouplement. Tout cela, sauf peut-être quelques petits détails qui ont été mal vus, est assez d'accord avec ce que l'on connaissait déjà; mais voici où l'erreur commence. Un beau jour, la femelle disparut; on crut qu'elle était devenue la proie de quelque bête fauve. Mais, au bout de plusieurs semaines, elle revint en compagnie d'une quinzaine de poussins, déjà assez forts, qui grandirent et se développèrent à merveille.

« Nous obtînmes ainsi, pendant plusieurs années consécutives, dit Barthélemy Lapommeraye, des couvées plus ou moins nombreuses, et je parvins à découvrir enfin le lieu écarté et discret où les œufs étaient déposés successivement, jusqu'au moment de l'incubation. C'était dans un immense bûcher organisé sous un hangar ouvert, et dans un recoin où l'entassement du bois d'émondage laissait à peine quelques intervalles suffisants pour recevoir la pauvre mère. S'il était possible de supputer le nombre d'œufs pondus par le nombre de petits éclos, il serait permis de dire que ce nombre ne dépasse pas quinze. »



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillié et Fils, édit.

Fig. 130. Le Hocco alector (p. 477).

Aujourd'hui que nous savons d'une manière certaine que les hoccas pondent deux œufs seulement, il est difficile de s'expliquer l'erreur de Barthélemy Lapommeraye. On ne peut raisonnablement pas supposer qu'un oiseau qui, en pleine liberté, a un nombre d'œufs excessivement restreint, soit assez influencé par la captivité pour en pondre six ou sept fois plus.

Ce qu'a publié Pomme sur la reproduction des hoccas en domesticité, mérite bien plus de confiance.

« J'ai eu en ma possession, écrit-il (1), jusqu'à six femelles de hoccas. Je n'avais que quatre mâles. Cette disproportion m'a donné la preuve que cet oiseau est monogame. Quand les femelles ne sont pas appariées, elles pondent

(1) Pomme, *Bulletin de la Société zoologique d'acclimatation*. Paris, 1854.

BREHM.

néanmoins et recherchent les caresses du premier mâle qu'elles rencontrent, mais elles ne vont pas plus avant dans les fonctions de la reproduction. Ainsi elles négligent de préparer un nid, elles pondent leurs œufs au premier endroit venu, le plus souvent le soir, quand elles sont perchées. Celles, au contraire, qui sont pourvues d'un mâle, pondent toujours dans le nid préparé par ce dernier, car c'est le mâle qui fait le nid. Je dois ajouter qu'il est rare, en France du moins, que les femelles se livrent à l'incubation. Sur toutes celles que j'ai pu obtenir, une seule a voulu couvrir. Cinq seulement ont donné des œufs. La sixième s'est accouplée pendant plusieurs années; elle recherchait le mâle, mais jamais elle n'a donné d'œufs. Les femelles qui arrivent restent froides et insensibles pendant la première année de leur impor-

IV — 372

tation. A la seconde année elles s'accouplent, mais pondent rarement, ou bien elles donnent des œufs sans coquille. A la troisième, la coquille existe, mais fragile et imparfaite. Ce n'est guère qu'à la quatrième que cette imperfection disparaît complètement. Chaque femelle fait trois pontes par an lorsqu'elle ne couve pas. Si elle couve, elle n'en fait qu'une, vers la fin du mois d'avril, ou au commencement de mai. L'incubation dure de trente et un à trente-deux jours. Les pontes ont été chez moi de deux œufs, quelquefois, mais rarement, de trois.

« Pour diminuer les difficultés de l'importation et de la naturalisation, il m'a paru très-utile de laisser à ces oiseaux la liberté et la variété de nourriture. Ainsi placés, ils se trouvent dans de bien meilleures conditions. Je les lâchais donc dans ma basse-cour, d'où ils volaient et se promenaient à volonté dans mon jardin. Ce jardin n'a que deux hectares. Néanmoins il a toujours suffi à leurs excursions, et jamais ils n'en ont franchi les limites. Là, ils trouvaient des insectes, des fruits, des graines, des végétaux qu'il est impossible de leur donner dans l'état de captivité. Cependant, lorsque la saison des amours était venue, j'étais obligé de les enfermer dans des enceintes séparées, car les mâles se battent jusqu'à la mort. Je laissai libres un seul coq et toutes les poules non pourvues de mâles. Ces dernières pondaient mieux et donnaient des œufs dont la coquille était bien mieux élaborée. C'est parmi elles aussi que s'est rencontrée celle qui a couvé, tandis que les captives se sont constamment refusées à l'incubation. Ces oiseaux mangent également bien le maïs, le blé, l'orge, l'avoine, le chènevis. Avec leur bec formidable ils coupent et avalent par morceaux des pommes, des poires et des prunes. Ils aiment beaucoup le raisin, les insectes, la salade, les choux; ils entraînent dans ma cuisine et volaient jusqu'à des côtelettes sur le gril.

« Presque tous les œufs que j'ai recueillis étaient fécondés, mais presque tous aussi n'avaient pas été conçus et formés dans de bonnes conditions, car le petit mourait dans la coquille après son complet développement, comme si la force lui avait manqué au moment de l'éclosion. C'est ce qui arrive assez fréquemment, dans notre pays, aux espèces indigènes, quand la mère n'est pas bien portante au moment de la ponte. Trois fois, cependant, les jeunes hoccos ont pu triompher des difficultés de l'éclosion. Les jeunes animaux, quoique vigoureux, n'ont pas vécu plus de trois à quatre jours. Ils ne prenaient pas

de nourriture et mouraient évidemment de faim. Ils avaient un grand éloignement pour la dinde qui les avait couvés (car alors je n'avais pas encore de poule de hocco qui consentit à l'incubation) et ils se terraient constamment éloignés d'elle. Cette remarque m'avait porté à croire que la mère possédait une nourriture première, comme la pâte laiteuse des pigeons; que cette nourriture venait au terme de l'incubation et était indispensable aux jeunes hoccos pour les premiers jours de leur existence. Pour m'en convaincre, je donnai à une femelle de hocco trois œufs de pénélope marail. Pour faire comprendre cette expérience, je dois dire que depuis trois ans je suis réduit à deux femelles et à un seul mâle. L'une des deux femelles est la couveuse; mais, par malheur, depuis qu'elle a pris goût à l'incubation, le mâle qui me reste est devenu impuissant, de sorte qu'autrefois je me trouvais avec des mâles puissants et des femelles qui refusaient de couvrir; aujourd'hui l'une d'elles couve, mais le mâle est infécond. Enfin le nid était fait avec grand soin, sur le toit d'une faisanderie, à trois mètres de terre. Mes œufs de marail furent si bien couvés, que le vingt-neuvième jour, à six heures du matin, je trouvai la poule hocco et les trois jeunes pénélopes marails se promenant dans une allée de mon jardin. Le mâle resta étranger à l'éducation des petits, mais la femelle les a très-bien élevés. Aujourd'hui ils ont atteint tout leur développement. J'ai acquis la preuve que les poules hoccos n'avaient rien d'extraordinaire comme nourrices et que leurs petits devaient s'élever comme ceux des autres gallinacés. »

« Je suis arrivé très-péniblement à élever des hoccos, dit à son tour le docteur Bodinus. Depuis longtemps j'avais remarqué que le mâle poursuivait violemment sa femelle, et que celle-ci était forcée de se cacher pour lui échapper. Le mâle s'envolait au sommet d'un arbre sec, se perchait sur la branche la plus élevée, et lançait de là dans les airs un sifflement très-retentissant, qui animait tous les environs; puis, un instant après, il s'envolait, se posait à terre, sans doute pour s'accoupler. Cependant, jamais je ne pus assister à l'accouplement, car la femelle craignait les approches du mâle et le fuyait sans cesse; aussi ne m'étonnai-je pas de la voir un jour, dans une petite cage qui avait été construite pour des canards mandarins. Mais, quand plusieurs jours de suite, je l'aperçus dans la même position, la queue sortant à travers les barreaux, je crus qu'après y être entrée, elle n'en pouvait

plus sortir. Il me semblait impossible qu'une cage à peine suffisante pour qu'une cane-mandarine put y couvrir, eût été choisie comme demeure par un oiseau aussi grand que le hocco. Dans la crainte où j'étais de la trouver morte, je montai jusqu'à la cage avec une échelle, pour m'emparer de mon hocco. Le voyant plein de vie, je m'applaudissais déjà d'être intervenu à temps, lorsque l'oiseau ayant fait un brusque mouvement, j'entendis un craquement, et je reconnus, trop tard, hélas ! qu'il couvait un très-gros œuf. J'étais désolé ; mais le malheur était consommé ; mes hoccos n'allaient pas se reproduire cette fois ; cependant j'avais recueilli des indices précieux pour l'avenir. Peut-être aurais-je réussi la même année, si la température ne s'était pas considérablement abaissée au milieu de juillet. Peu de temps après l'accident, en effet, le mâle se mit de nouveau à siffler au haut de son arbre ; un beau jour, je le vis grimper à une cage destinée aux canards, y entrer en faisant entendre un léger sifflement et y approprier les matériaux destinés à la construction d'un nid ; la femelle avait regagné son ancienne cage, elle y entra, et s'y retourna en tous sens avec facilité, ce qui me paraissait impossible. Tout m'était expliqué maintenant : pour pondre, l'oiseau avait dû se retourner, et sortir la tête par l'ouverture, sans quoi son œuf serait tombé à terre, la longueur de l'oiseau excédant celle de la cage. J'en conclus que le hocco niche, non point sur des arbres, mais dans des trous, et, comme il recherche les trous les plus petits, il ne pond qu'un petit nombre d'œufs. Ce qui chez moi fortifie encore cette dernière opinion, c'est que l'œuf de hocco est très-grand relativement à la taille de l'oiseau, car il est plus grand qu'un grand œuf de paon. Il est entièrement blanc, de forme ovale arrondie, et c'est à peine si un bout est plus pointu que l'autre. »

Une observation d'Aquarone concorde assez avec celles de Pomme. En 1864, un mâle et trois femelles lui donnèrent successivement quinze œufs, qui furent pondus, le premier le 12 juin, le dernier le 30 septembre. Sur ces quinze œufs deux furent cassés, et sur les treize mis en incubation, sept furent stériles, et huit vinrent à éclosion. Chaque femelle pondait toujours deux œufs dans l'espace de quatre à cinq jours ; elle se reposait quatorze à dix-huit jours ; pondait de nouveau deux œufs, et restait encore une quinzaine sans pondre. Les œufs furent couvés par des poules domestiques.

« En général, dit cet auteur, les hoccos ne

mangent pas beaucoup étant jeunes, c'est-à-dire les quinze premiers jours ; il faut alors leur donner souvent pour les engager chaque fois à manger. Ils n'aiment pas à être regardés quand ils mangent ; ils sont très-méfiant : ou ils se cachent derrière la poule, ou ils ne cessent de vous regarder fixement tant que vous êtes là. On peut attribuer cela au petit nombre de hoccos que j'ai eus dans les couvées, de un à trois au plus ; tandis que s'ils étaient en plus grand nombre, ils s'encourageraient à manger et se soucieraient fort peu de vous regarder.

« Quand vient la nuit, c'est la même chose. Si vous vous montrez, ils ne trouvent pas de place pour se jucher, ils ne font que voler contre le grillage et ne font pas attention à la poule qui les appelle pour se coucher sous son aile. Je n'ai jamais eu un hocco qui ait passé une seule nuit sous sa mère, malgré toutes les précautions que j'ai pu prendre ; ils veulent se jucher dès le premier soir.

« Ils sont tranquilles pendant toute la journée ; mais quand vient la nuit, ils se heurtent contre le grillage au point de se faire mal pour vouloir sortir ; puis, fatigués, ils finissent par se mettre sur le dos de leur mère ou sur l'abreuvoir de zinc que je tiens dans la boîte à élevage : ils aimeraient, le premier jour, à avoir un juchoir et même assez élevé.

« Tous les huit hoccos que j'ai eus cette année ont fait la même chose, ainsi que celui que j'ai obtenu il y a deux ans.

« Il ne convient donc pas de tenir longtemps ces animaux dans des boîtes à élève : deux ou trois jours au plus, car ils n'aiment pas à être renfermés, surtout le soir. Il faut les mettre dans une petite volière de 1 mètre carré, avec au moins un juchoir à la hauteur de 40 à 50 centimètres ; on les verra tous les soirs s'y établir dessus, et même dans la journée, car ils aiment dès les premiers jours à avoir de l'espace, quoiqu'ils soient presque toujours à côté de leur mère ; mais parfois ils veulent courir ou sauter.

« Ces animaux ont les doigts très-tendres : si on les laisse un ou deux jours de plus dans une boîte, on verra leurs doigts tout contournés ; pour éviter cela, il n'y a qu'à leur donner des juchoirs, et en très-peu de temps leurs doigts reviendront à l'état naturel, s'ils sont difformes.

« Pendant les deux ou trois premières semaines, on ne voit pas beaucoup grossir ces animaux, ils ne font pas les mêmes progrès que les poulets et les faisans ; mais après un mois ils se développent très-rapidement.

« La petite volière où l'on mettra les hoccos au sortir de la boîte doit être exposée au midi et avoir le sol couvert de sable fin, car ils aiment, après avoir mangé, à s'étendre au soleil et à se vautrer dans le sable, tout en se frottant contre la poule; s'ils se mettent parfois sous son aile, c'est plutôt pour jouer que pour se chauffer.

« Une semaine après leur naissance, on peut très-bien les laisser sortir avec la poule, ils ne la quitteront jamais. Ils aiment assez à manger l'herbe qu'ils rencontrent, ne serait ce parfois que pour imiter la mère; seulement, il faut avoir le soin que des chiens ou des chats ne s'approchent pas d'eux, car ils sont très-poltrons et s'habituent bien difficilement à ces animaux, même en les voyant chaque jour; ce n'est qu'après deux ou trois mois qu'ils commenceront à se faire à eux, s'ils sont de la ferme, bien entendu, car une bête étrangère les effraye toujours, et ils ont ensuite de la peine à rejoindre la mère.

« Quand vient la nuit, si l'on oublie de les faire rentrer, quoique très-jeunes, on les verra tous jucher sur un arbre le plus haut possible, seulement ils auront eu la précaution de se rapprocher de la mère, car ils la quittent très-difficilement; et si dans la volière il y a des perchoirs, ils rentreront sans difficulté avec elle, quand même la poule couche à terre; et si elle se perche haut, tous les petits la suivront pour se mettre à ses côtés ou sur son dos; si, au contraire, elle se tient à une certaine élévation, elle n'aura qu'un ou deux petits près d'elle. Ces animaux sont très-longs à trouver une place qui leur convienne, aussi piaulent-ils longtemps avant de se coucher.

« Tant que les hoccos courent dans un jardin, il convient de leur laisser toujours la mère, non pas de peur qu'ils ne s'en aillent, car ils ne sont pas sauvages, mais ils sont très-méfiants et très-poltrons, de manière que le moindre bruit, quoique éloigné, les effraye, même quand ils sont très-avancés en âge; et si un chien ou un chat venait à les surprendre, ils se disperseraient, et l'on aurait beaucoup de peine pour les réunir, car ils restent très-longtemps à se remettre de leur frayeur. On s'approche difficilement d'eux, même pour leur donner à manger: ils sont d'une méfiance extraordinaire; pourtant, quand on les appelle, ils viennent assez bien, mais jusqu'à une certaine distance. Ce n'est qu'au bout de trois ou quatre mois qu'ils viennent manger sur la main, mais avec une certaine crainte, et encore il faut, pour cela, qu'ils soient en plein

air; dans une volière, on ne peut guère les approcher: pourtant on reconnaît qu'ils ne sont pas sauvages, ce n'est que la peur qui les rend méfiants; ils s'effrayent entre eux-mêmes. Je les ai souvent surpris se sauvant parce que l'un d'eux avait fait un mouvement vif. Ils ne se laissent jamais prendre à la main.

« Malgré leur poltronnerie, ils se hasardent beaucoup plus facilement que les faisans à prendre une nourriture qu'ils n'ont jamais vue.

« Les hoccos sont très-sociables, ils vivent en parfaite intelligence avec les poulets et les faisans; si parfois ils poursuivent quelque bête, ce n'est que pour jouer, et s'ils trouvent de l'opposition, ils se sauvent, fussent-ils deux fois gros que leur adversaire. Je ne les ai jamais vus se battre entre eux, même quand je réunissais les couvées. Ils montrent aussi beaucoup d'attachement pour la poule qui les a élevés, et pour une nouvelle, si on la leur change. Ainsi mes six hoccos viennent de quatre couvées différentes; étant jeunes, ils avaient chacun leur mère, et j'ai fini par les donner tous à la même, qui les a adoptés sans jamais leur faire aucun mal. Les petits se sont attachés à elle aussitôt, parce qu'ils sont bons naturellement, et puis mes couveuses se ressemblent beaucoup par le plumage. Chaque fois que je réunissais les couvées, les gros avaient toujours peur des petits, et cela durait plusieurs jours; ils se sauvaient vers la mère qui n'était pas la leur; mais au bout de quelque temps ils vivaient très-bien ensemble.

« Ils ont beaucoup plus d'attachement que les autres bêtes. Le hocco que j'ai eu le 31 juillet a vécu avec sa mère jusqu'à la fin de décembre: quand je l'ai réuni aux cinq autres, il a montré tout de suite de l'amour pour sa nouvelle mère, et il se sauvait chaque fois que les petits s'approchaient de lui pour faire sa connaissance; mais quelques jours après, tout est rentré dans l'ordre. Malgré cela, mon hocco pensait toujours à sa première mère; il l'appelait de temps à autre, surtout le soir, et il volait par-dessus le jardin pour tâcher de la rencontrer, puis revenait coucher avec les autres. Il semblait donc qu'il l'avait oubliée; mais, un beau jour, il a fini par trouver les poulaillers, qui sont assez éloignés, et sa mère, qui pourtant était bien cachée.

« Il est resté toute la journée avec elle, j'ai été obligé de le faire rentrer le soir. De deux ou trois jours, il n'a plus quitté le jardin pour aller la voir; mais après cela, il a été chaque jour passer une couple d'heures dans la basse-cour, à côté de sa mère, et il s'en retournait tout seul au

jardin, en volant par-dessus les murs, quand la porte n'était pas ouverte, et allait caresser la poule et les petits qu'il avait abandonnés quelques instants.

« Au bout de huit jours, les jeunes hoccos commencent à branler la tête : c'est un mouvement qu'il leur arrive souvent de faire, mais jamais à propos de rien ; c'est chez eux un signe de contentement et d'étonnement.

« Ainsi, quand ils voient devant leur volière plusieurs personnes, ou bien une bête qu'ils connaissent et qu'ils aperçoivent de temps à autre (bien entendu celles qui ne sont pas susceptibles de leur faire du mal) ; puis, quand ils se rencontrent avec les adultes, chacun alors remue la tête, de même que lorsqu'ils voient sur leur passage quelque chose d'étrange, ou quand la nourriture ne leur convient pas trop.

« Les hoccos ont une très-grande force dans le bec, et ils en abusent à propos de rien ; ils brisent très-souvent de petites branches d'arbustes, ils s'acharnent sur tout ce qu'ils rencontrent et sur ce qui ne fait pas de résistance ; les petits, comme les adultes, renversent toujours leur mangeoire et leur abreuvoir, quand il n'y a plus rien dedans.

« Les jeunes hoccos ne craignent pas le froid, ils redoutent un peu les gros vents, beaucoup l'humidité, et encore plus la neige. Ils courent toute la journée dans le jardin et ne rentrent dans la volière que pour manger ; lorsqu'il fait de grands coups de vent, ils cherchent de temps à autre des abris. Par des journées froides et sèches, ils courent tout le jour et ils ne se pressent pas le soir de s'abriter ; au contraire, si je tarde à les faire rentrer, je les trouve toujours perchés sur un arbre, prêts à y passer la nuit ; tandis que les jours de pluie ou humides, je n'ai pas besoin de beaucoup m'occuper d'eux, ils sont souvent dans leur volière, et le soir je les y trouve couchés de bien bonne heure. Mes hoccos ne perdent pas un seul instant leur mère de vue, tant les jours de grand vent que les jours de froid ; mais quand il pleut, ils la laissent courir seule et ils demeurent dans la volière : ce qui prouve qu'ils redoutent l'humidité. Chez les adultes, c'est la même chose : les jours et les nuits humides et de grand vent, ils se tiennent sous un hangar dans la volière, et, quand il fait froid, ils passent la nuit sur des arbres.

« La nourriture des jeunes hoccos est la même que celle des faisandeaux. Elle consiste, les premiers jours, en œufs durs hachés avec de l'herbe et mélangés avec de la mie de pain ; les

œufs de fourmis ne sont que des friandises que l'on peut se dispenser de leur donner (mes hoccos sont toujours venus à une époque où l'on ne trouvait plus d'œufs de fourmis). Ils ont aussi un mélange de graines, qui est la graine de chanvre, le riz, le petit blé et la navette ; ils commencent à en manger les premiers jours. La meilleure de toutes les graines, pour n'importe quel animal, c'est la navette, ou l'alpiste des canaris. J'en donne à tous mes élèves sans exception.

« Ces animaux mangent peu et très-délicatement ; ils ne sont pas voraces comme les poulets et les faisandeaux. Au bout de quatre ou cinq jours, ils mangent toute espèce de petites bêtes, telles que sauterelles, mouches, fourmis, cancrelats, vers de farine, etc. ; mais étant très-jeunes, ils mangent de préférence ceux qui sont les plus fermes. Ainsi, ils sont très-friands de sauterelles, de grosses mouches, de fourmis ailées et de vers jaunes de farine, tandis que les cancrelats, les petites mouches et les vers blancs de farine sont mangés plus difficilement : un ou deux leur suffisent. Quinze à vingt jours après, ils mangent toute espèce de bêtes, sauf les petits lombrics, dont ils ne veulent pas manger avant un mois, et encore il faut qu'ils les prennent eux-mêmes au bord du ruisseau : dans une mangeoire ils les dédaignent ; mais, avancés en âge, ils en sont très-gourmands, cependant ils seraient plutôt fatigués de ceux-là que de toute autre bête qui aurait plus de consistance.

« Au bout de quinze jours, outre la pâtée d'œufs, je leur donne du riz à demi cuit, bien détaché et mélangé avec du petit son et de la salade, pour toujours la continuer quand je supprimerai les œufs : ils le mangent volontiers. Je leur donne aussi du pain trempé dans le lait ; ils en sont très-friands, surtout quand le pain n'est pas trop imbibé. J'ai l'habitude de donner à mes petits poulets, ainsi qu'à mes faisandeaux, le restant des crabes, langoustes et écrevisses que l'on enlève de table, d'abord parce qu'ils les mangent très-volontiers, ensuite parce que c'est pour eux une nourriture excellente qui les fortifie beaucoup. Au bout d'un mois, j'ai essayé d'en donner à mes jeunes hoccos, et je me suis aperçu qu'ils les mangeaient plus volontiers que les poulets, aussi je leur en ai donné souvent ; mais, pour ne pas être forcé de manger tous les jours des crabes pour faire plaisir à mes hoccos, j'ai essayé de les leur donner crus : ils les ont mangés encore plus volontiers. J'avais le soin de détacher les pattes et de briser le corps : ils avalaient les pattes, mangeaient la chair, et finis-

saient par la carapace, qu'ils brisaient avec leur bec, quand le morceau était un peu gros. Mes six hoccos m'en ont mangé jusqu'à douze par jour.

« Je leur donne aussi de petits escargots. J'ai reconnu cette nourriture excellente pour tous les animaux, surtout pour les canards et les faisans; ceux-ci les avalent en entier, tandis que les hoccos les brisent pour manger la chair : on dirait qu'ils éprouvent du plaisir à les broyer entre leur bec, surtout les hoccos adultes.

« Je leur donne aussi des baies d'arbustes qu'ils aiment bien, voire même des olives, qu'ils avalent quand elles sont petites. Au résumé, ces animaux ne sont pas difficiles sur la nourriture; ils s'accroissent de tout ce que vous leur donnez. »

Dans une notice publiée un an plus tard, Aquarone, tout en confirmant ses premières observations, ajoute quelques faits nouveaux, relatifs à la livrée et aux habitudes des jeunes.

« Le plumage de ces animaux, dit-il, ne varie presque pas; ils naissent avec un duvet bariolé noir et marron. Chez les mâles, les premières plumes poussent d'un noir mat, et après la mue elles deviennent d'un beau noir, pour ne plus changer. Quant aux femelles, les plumes poussent noires avec un bariolage plus ou moins large de blanc ou de marron; la première mue leur donne un plus beau noir, mais le bariolage existe toujours. Ce n'est qu'après plusieurs années qu'elles perdent un peu de leur bariolage, mais jamais en entier; celles-ci ont le bec à l'état naturel au bout de deux ou trois mois, tandis qu'il faut deux ans chez le mâle. En outre, leur huppe est beaucoup plus fournie que chez les mâles et les plumes commencent à paraître au centre de la tête, tandis qu'elles se montrent d'abord sur les côtés chez ceux-ci.

« J'éleve ces animaux comme les poulets, c'est-à-dire qu'ils courent les champs avec leur mère tout l'été et tout l'hiver; mais quand vient le printemps, je suis obligé de les tenir enfermés, sans quoi ils m'enlèveraient dans très-peu de temps toutes les jeunes pousses des arbres. Ce sont des animaux qui ne pourront jamais vivre à l'état de liberté sans occasionner de grands dommages aux arbres : ils négligent le sol; on les voit sans cesse perchés et s'amusant avec leur bec à casser les brindilles des arbres, et pour peu qu'un arbre soit fragile, on voit bientôt la terre jonchée d'une grande quantité de petites branches de l'épaisseur de 2 centimètres. Sans cet inconvénient, on pourrait très-bien les lais-

ser libres, car ils ne s'écartent jamais de leur habitation; ils viennent quand on les appelle, et le soir ils se perchent sur les arbres les plus élevés. »

Usages et produits. — Les Indiens se servent des fortes plumes des ailes et de la queue pour fabriquer des éventails. Ils ramassent les plumes qu'ils trouvent dans la forêt, et, jusqu'au moment de les employer, ils les gardent dans le pétiole creux d'une feuille de palmier. Dans plusieurs endroits, les petites plumes servent à confectionner diverses parures.

LES PAUXIS — PAUXI.

Die Helmhokkos, the crested Curassows.

Caractères. — Les pauxis, que beaucoup d'auteurs n'ont pas détachés des hoccos, diffèrent pourtant de ceux-ci par un bec beaucoup plus court, plus élevé, très-comprimé, surmonté à sa base d'une énorme callosité osseuse piriforme, obliquement dirigée en arrière; par l'absence de huppe ou de cimier au-dessus de la tête; par des narines percées obliquement près du front, dans une membrane qui recouvre de vastes fosses nasales, et par des joues emplumées. Leurs autres caractères diffèrent peu de ceux des hoccos. Ce genre a pour type l'espèce suivante.

LE PAUXI PIERRE — PAUXI GALEATA.

Der Helmhoko, the crested Curassow,

Caractères. — Cet oiseau, que l'on connaît aussi sous la dénomination de *hocco à casque*, et vulgairement sous les noms de *pierre de Cayenne*, *oiseau-pierre*, ou simplement *pierre*, est généralement d'un noir lustré et bleuâtre, avec des taches à l'abdomen et à l'extrémité de la queue. Le tubercule qui surmonte le bec, et dont la surface est parsemée de rainures, est d'un bleu noir, l'œil est brun-rouge et les pattes sont d'un rouge clair. La femelle se distingue du mâle par un tubercule moins grand. La longueur totale de cet oiseau est de 70 à 75 cent. environ.

Distribution géographique. — Le pauxi pierre ou à casque habite toutes les grandes forêts de l'est du Pérou; il est surtout commun dans la province de Maynas, et devient plus rare dans les montagnes du centre du Pérou et dans l'ouest du Brésil.

Mœurs, habitudes et régime. — Par leurs mœurs, les pauxis ont les plus grands rapports avec les hoccos : ils sont comme eux sans défiance et d'une placidité telle qu'ils passent pour

avoir un caractère stupide. Ils paraissent ne point apercevoir le danger qui les menace ou du moins ne font rien pour l'éviter, car, au rapport de Fernandez, ils se laissent tirer plusieurs coups de fusil sans se sauver. Quoique vivant loin des lieux habités, ils sont d'une humeur facile et sociable et s'habituent aisément au joug de la domesticité; cependant, ils n'aiment pas qu'on les touche ou qu'on les prenne. Leur démarche est fière et pesante. Assez souvent, et surtout lorsque quelque chose les affecte, chacun de leurs pas est accompagné d'un mouvement brusque et en quelque sorte convulsif de leurs ailes et de leur queue. Ils prennent difficilement leur essor et volent lourdement. Comme les hoccas, les pauxis aiment à se percher sur les arbres, surtout pour y passer la nuit; mais il paraîtrait qu'au lieu de nicher sur les arbres, ils nichent à terre, à la manière des faisans.

Schomburgk parle d'une habitude fort singulière qu'aurait une espèce voisine du pauxi à casque, le hoccan (*crax tomentosa*). Les Indiens lui avaient raconté que cet oiseau commence régulièrement à crier quand la constellation de l'Étoile du Sud est au zénith: Schomburgk a été témoin lui-même de ce curieux phénomène. Il s'était longtemps refusé à y croire; il avait remarqué que la Croix du Sud passait au zénith vers quatre heures du matin, heure à laquelle cet oiseau commencerait même, sans cette cause, à faire entendre sa voix. « Mais le 4 avril, les premières étoiles de la Croix avaient atteint le méridien à 11 heures 25 minutes, et au même moment, les cris des pauxis se mirent à retentir au milieu de la nuit. Un quart d'heure après, le silence était rétabli. Jamais nous n'avions entendu à pareille heure les cris de ces oiseaux; les assertions des Indiens se trouvaient tellement confirmées par les faits, que tous nos doutes disparurent. »

La nourriture des pauxis consiste en fruits, en graines et en insectes: les jeunes sont surtout insectivores.

LES ORÉOPHASES — *OREOPHISIS*.

Die Bergkokkos, the Mountain-Curassows.

Caractères. — Les oréophases, vulgairement *hoccas de montagne*, établissent le passage des cracidés aux pénélopides. Ils ont des formes élancées quoique massives, le corps cylindrique, le cou court, la tête petite, ornée sur le front d'une corne mince, saillante, obtuse à son extrémité

libre, dirigée d'arrière en avant; le bec allongé et couvert dans presque toute son étendue de plumes veloutées formant une sorte de brosse, à mandibule supérieure légèrement recourbée sur l'inférieure et élargie vers la pointe; des ailes courtes, très-arrondies, surabondantes, à plumes très-larges, recourbées et couvertes par les scapulaires et les brachiales; une queue longue, arrondie latéralement, à rémiges larges; des tarses courts, emplumés; des doigts longs, le médian et l'externe unis à la base par une petite membrane; des ongles légèrement recourbés. Le plumage, au croupion, est très-épais; les plumes de la gorge sont veloutées; celles du devant du cou sont pileuses; toutes les autres ont des barbes larges, et sont dures et lisses. Les deux sexes portent le même plumage. Ce genre ne repose jusqu'ici que sur une espèce.

L'ORÉOPHASE DE DERBY — *OREOPHISIS DERBYANUS*.

Der Bergkokko, the Mountain-Curassow.

Le premier oréophase fut tué, vers 1848, par un Espagnol, et finit, après divers accidents, par arriver entre les mains de lord Derby. C'est par suite de cet envoi que l'espèce a été connue des ornithologistes. Jusqu'en 1859 on en tua six autres, parmi lesquels les deux qui figurent au Musée de Hambourg. Cette même année, Salvin put se procurer deux mâles et une femelle. A ma connaissance, on n'en a pas eu d'autres, malgré le haut prix offert pour un de ces oiseaux. Leur rareté s'explique par le peu d'étendue de leur aire de dispersion.

Caractères. — Cet oiseau, encore peu connu, a le dos, les ailes et le ventre noirs, à reflets verdâtres; la gorge et la poitrine d'un gris blanc, chaque plume ayant la tige rayée de brun noir; les plumes de la queue marquées d'une bande blanchâtre, de 4 centim. de large; l'œil blanc, le bec jaune-paille clair; la corne rouge-vif. Cet oiseau a environ 82 cent. de long; la longueur de l'aile est de 38 cent., celle de la queue de 40.

Distribution géographique. — L'oréophase de Derby ne se trouve que sur le volcan de Fuego, dans le Guatémala.

Mœurs, habitudes et régime. — Salvin a interrogé tous les Indiens des montagnes au sujet de cet oiseau: ceux qui n'avaient pas visité les parages où il est confiné ne le connaissaient pas; tandis que ceux qui avaient gravi le volcan de Fuego, pouvaient lui en parler. Salvin entreprit une excursion pour en tuer; mais ses tentatives

furent vaines; cependant, il étudia la localité qu'habite cette rare espèce. C'est une zone située à 2,300 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, couverte de grands arbres, et parmi ceux-ci surtout celui qui fournit les fruits dont l'oréophasse se nourrit principalement. Le chasseur qui accompagnait Salvin, lui dit que c'est principalement le matin que l'on voit ces oiseaux occupés à chercher les fruits sur les branches les plus élevées; tandis que, le jour, on les aperçoit parfois sur les basses branches, ou même à terre. Ils auraient donc les habitudes des autres cracidés. C'est là, du reste, tout ce que l'on connaît au sujet de cet oiseau.

2° Les Pénélopes — *Penelopæ*.

Die Schakuhühner.

Caractères. — Les pénélopes diffèrent des cracidés par des formes plus sveltes, une touffe de plumes tombantes sur l'occiput, et par une queue bien plus allongée. En outre, ils ont généralement le tour des yeux, le pourtour du bec et la gorge plus dénudés, et le bec moins élevé à la base; leur queue longue, fortement arrondie; leurs pattes brèves.

LES PÉNÉLOPES — *PENELOPES*.

Die Guanühner, the Guan-Fowls.

Caractères. — Les pénélopes, sur lesquels repose presque entièrement le groupe ou sous-famille des pénélopes, ont un bec médiocre, peu élevé, presque droit, recouvert à la base d'une large cire; le tour de l'œil nu; la gorge parsemée seulement de quelques pinceaux de plumes pileuses; l'occiput orné d'une huppe tombant sur la nuque; des ailes surabondantes, la cinquième et la sixième rémige étant les plus longues; une queue allongée, large et très-arrondie; des tarses médiocres. Leur plumage a des reflets métalliques, et sur certaines parties du corps les plumes ont une large bordure claire.

Leur squelette ressemble à celui des hoccoes. La trachée-artère, chez la plupart, et surtout chez les mâles, présente une conformation particulière. Arrivée à la base du cou, elle se porte sur le côté gauche du jabot, descend sur les parois du thorax, passe sur la partie antérieure de la clavicule gauche, entre les deux branches de la fourchette, descend sur le brechet, se recourbe, repasse entre les branches de la fourchette, se réfléchit par-dessus la clavicule gau-

che, et pénètre enfin dans la cavité thoracique. Elle est appliquée par du tissu cellulaire contre les muscles pectoraux; à l'extrémité supérieure de sa courbure se trouve un muscle puissant, qui embrasse plusieurs anneaux, se dirige vers le brechet, et, au niveau de son extrémité supérieure, se divise en deux faisceaux, lesquels adhèrent par du tissu cellulaire au brechet et se confondent avec les muscles pectoraux.

Ce genre est assez riche en espèces, mais plusieurs se ressemblent tellement, que leurs caractères distinctifs ne sont pas encore suffisamment établis. D'un autre côté, leur genre de vie n'est pas bien connu.

LE PÉNÉLOPE A SOURCILS — *PENELOPE SUPERCILIARIS*

Die Schakupemba.

Caractères. — Cette espèce, que l'on connaît sous les noms vulgaires de *peoa*, de *jacupema*, est caractérisée par sa forte taille, sa queue moyenne, ses rémiges antérieures très-amincies à leur pointe, son plumage mou, sa huppe de longueur moyenne, son front, ses joues et sa gorge nus. Elle a le sommet de la tête, la nuque, le cou et la poitrine d'un noir ardoisé, rayé de gris, chaque plume étant bordée d'un liséré blanchâtre; les plumes du dos, les couvertures supérieures des ailes et la queue d'un vert bronzé, bordées de grisâtre et de jaune roux; le ventre et le croupion rayés en travers ou bordés de jaune roux et de brun; les rémiges bordées d'un étroit liséré jaunâtre; une bande sourcilière blanchâtre; l'œil brun, entouré d'un cercle nu noir; la partie nue de la gorge rouge de chair foncé; le bec brun; les pattes d'un brun couleur de chair. Cet oiseau a 66 cent. de long; la longueur de l'aile est de 28 cent., celle de la queue de 29.

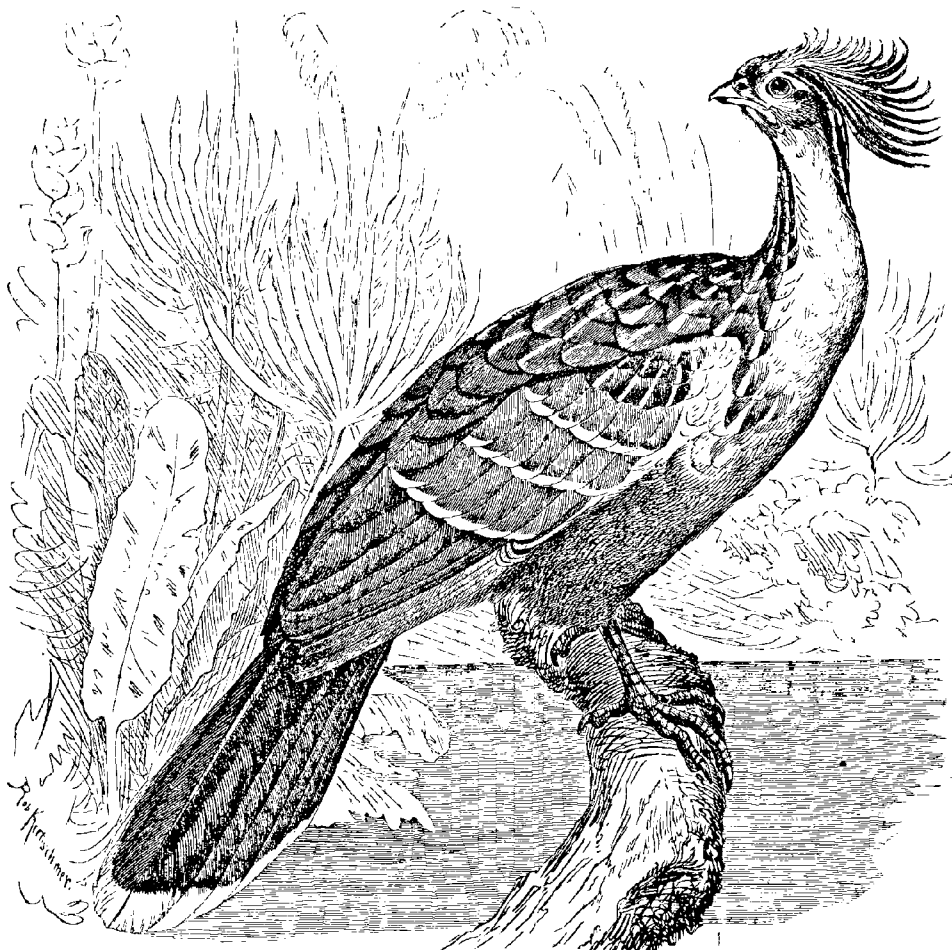
La femelle a la ligne sus-oculaire moins nette, les lisérés des plumes plus confondus.

Les jeunes ont une teinte d'un gris-brunâtre mat, la ligne sus-oculaire d'un jaune roussâtre; la poitrine, le croupion et les cuisses rayés plus finement que chez les adultes.

LE PÉNÉLOPE A HUPPE BLANCHE — *PENELOPE (PIPLE) LEUCOPHOS*.

Die Schakutinga.

Caractères. — Cet oiseau, que ses pattes basses, ses trois premières rémiges amincies à leur pointe en forme de faucille, sa huppe for-



Corbell, Créteil, in p.

Paris, Daillière et Fils, édit.

Fig. 131. L'Hoazin huppé (p. 492).

mée de plumes étroites, pointues, de 8 cent. de long, et susceptible de se relever; ses joues couvertes de plumes soyeuses, sa gorge parsemée de petites touffes de soies; cet oiseau, que ces caractères ont fait séparer génériquement des autres espèces sous le nom de *pipile*, a le dos d'un noir ardoisé, la face externe de l'aile blanche avec des taches ardoisées à l'extrémité des plumes; le bas du dos, le croupion, le bas de la poitrine, le ventre, la région anale d'un brun rouge; les plumes de la poitrine et du bas du cou de même couleur, mais bordées de blanc; la huppe d'un blanc pur, à tiges noires; les rémiges et les rectrices noires, à reflets bleu métallique; l'œil rouge-cerise foncé; les parties nues de la face d'un bleu de ciel; la gorge d'un rouge clair; le bec noir de corne à la pointe et bleu-outremer à la base; les pattes rouges.

BREHM.

La femelle est plus petite que le mâle; sa huppe est plus courte, sa couleur plus terne, le liséré blanc des plumes est plus prononcé.

Les jeunes ont une huppe très-courte, et sont d'un brun noir, avec le croupion et le ventre presque brun-roux. Cet oiseau a 80 cent. de long, et 1^m,07 d'envergure; la longueur de l'aile est de 30 cent., celle de la queue de 29.

LE PÉNÉLOPE ARACUAN — *PENELOPE (ORTALIDA)*
ARACUAN

Der Aracuang.

Caractères. — L'aracuan que l'on a également détaché des pénélopes sous un nom générique d'*Ortalida*, est plus petit et a la queue plus longue que les espèces que nous venons de décrire; il a le tarse plus long que le doigt médian; les rémiges primaires antérieures arron-

IV — 373

dies au lieu d'être pointues; les ailes surobtusées; les joues nues; le devant du cou et la gorge emplumés, mais laissant de chaque côté une ligne nue qui part de la commissure du bec. Son plumage est mou et les plumes en sont arrondies. Le mâle adulte a le dos d'un brun olivâtre, difficile à décrire; le front un peu rougeâtre; la poitrine et le cou tachetés de blanc, les bords des plumes étant de cette couleur; les trois rectrices externes d'un roux marron à la pointe; l'œil brun foncé, entouré d'un cercle nu d'un noir bleuâtre; la partie nue de la gorge d'un rouge couleur de chair; le bec gris de plomb clair; les pattes rouge de chair clair. L'aracuan a 56 cent. de long, et 64 cent. d'envergure, la longueur de l'aile est de 49 cent., celle de la queue de 25. La femelle diffère très-peu du mâle. Les jeunes ont une livrée plus terne.

Distribution géographique des pénélopes.

— Les pénélopes habitent les grandes forêts de l'Amérique centrale et de l'Amérique méridionale, depuis le sud du Texas jusqu'au Chili et au Paraguay. Les diverses espèces vivent d'ordinaire les unes à côté des autres, parfois même mélangées les unes aux autres; celles-ci sur la côte, celles-là dans les montagnes; quelques-unes même s'y élèvent jusqu'à une altitude de 2,200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Toutes les espèces que nous avons décrites, habitent le Brésil. Le pénélope à sourcils vit dans toutes les forêts de la côte orientale; le pénélope à huppe blanche s'enfonce beaucoup plus dans l'intérieur des forêts vierges; jamais, d'après le prince de Wied, on ne le trouve près de la côte; l'aracuan se rencontre dans le centre du Brésil, aux environs de Bahia, par exemple, et surtout dans les forêts de Catinga.

Mœurs, habitudes et régime des pénélopes.

— Les grandes espèces vivent solitaires, les petites par bandes considérables, souvent de plusieurs centaines d'individus. A la tête de ces bandes se trouve d'ordinaire un mâle, auquel tous obéissent. Sur le bord de la rivière Magdalena, A. de Humboldt vit une bande, d'au moins soixante à quatre-vingts individus, tous perchés sur un arbre mort. Mais, le plus généralement, les pénélopes se cachent dans la cime des arbres les plus touffus, ils sont très-attentifs à tout ce qui se fait autour d'eux, et ne se laissent pas facilement approcher. Le prince de Wied et Burmeister s'accordent à dire qu'en général, ils ne se perchent pas bien haut, et qu'ils se tiennent de préférence dans les buissons les plus touffus. D'autres observateurs en ont vu sur la cime des

arbres. Ils se meuvent dans les branches avec assez d'agilité, tandis qu'ils ne courent et ne volent qu'assez mal.

A. de Humboldt raconte qu'une bande de parraquas, espèce voisine de l'aracuan, arriva près de son campement pour s'abreuver. Après avoir élanché leur soif, ces oiseaux cherchèrent à grimper le long de la rive escarpée; mais cela leur était tellement difficile, que les voyageurs purent les chasser devant eux, comme ils l'auraient fait d'un troupeau de moutons. Schomburgk, par contre, dit que les pénélopes, quand ils sont sur un arbre et qu'ils se voient poursuivis, courent avec une rapidité surprenante de branche en branche, se cachent dans le feuillage ou volent d'un arbre à l'autre.

Aucun voyageur ne parle des rapports qui existent entre les membres d'une même troupe. Chez des individus captifs, j'ai observé qu'ils vivaient dans la plus parfaite harmonie et que jamais ils ne se battent comme le font les autres gallinacés.

Une voix singulière correspond au développement tout particulier de leur trachée-artère. Les pénélopes annoncent par leurs cris l'arrivée du jour avant tous les autres oiseaux; ils se font encore entendre dans le courant de la journée. Leur cri n'est pas désagréable, mais il est difficile à noter; on peut cependant dire que les différents noms vulgaires qui ont été donnés à ces oiseaux, tels que *schakou*, ou *jacou*, *gouan*, *parrakoua*, *apeti*, *abourri*, en sont des onomatopées assez satisfaisantes.

Owen raconte que certaines espèces assourdisent les voyageurs par leurs cris. Un individu de la bande commence à lancer quelques sifflements, les autres lui répondent, le bruit va croissant, finit par atteindre un diapason insupportable pour l'oreille humaine, puis il va diminuant, et cesse peu à peu, mais pour quelques instants seulement. Le cri du pénélope à sourcils est bref et rauque; l'oiseau le répète fréquemment. Les individus de cette espèce que possède le jardin zoologique de Bologne crient souvent sans interruption pendant cinq minutes, d'une façon fort désagréable. Ils ont deux cris seulement, qui peuvent se rendre par *gouan* et par *schakou*; ces deux cris sont rauques et sourds, et on ne les entend pas de loin. Le parrakoua fait retentir la forêt de son cri, que Humboldt rend par : *katakras*, *katakras*. Les autres espèces poussent des cris semblables, et tout aussi désagréables.

Les pénélopes se nourrissent surtout de fruits

et de baies. Dans l'estomac de ceux qu'il a tués, le prince de Wied a toujours trouvé aussi des débris d'insectes.

Plusieurs auteurs ont parlé du mode de reproduction des pénélopes ; mais nous en ignorons encore bien des détails. Les pénélopes construisent leurs nids parmi les branches des arbres, exceptionnellement à terre ; ils ressemblent sous ce rapport aux pigeons. Le nid est formé de brindilles, assez négligemment coordonnées ; quelques-uns font entrer dans sa construction des branches encore garnies de feuilles. Chaque couvée est de deux à trois, quelquefois de quatre à six œufs, très-grands, et blancs. La femelle couve-t-elle seule ? le mâle l'aide-t-il ? On l'ignore ; les auteurs, Bajon notamment, disent que les jeunes sont guidés par la femelle. A peine sortis de l'œuf, ils grimpent dans les branches et sont nourris pendant quelques jours par la mère ; puis ils descendent peu à peu à terre, et suivent leur mère comme les poussins la poule. Plus tard, celle-ci les conduit, le matin, dans les clairières, où ils trouvent des herbes fraîches à manger ; mais dès que le soleil devient plus ardent, ils rentrent dans la forêt et s'y cachent. Chez quelques espèces, les petits ne quittent leur nid qu'au bout de douze jours. Une fois capables de voler, les jeunes abandonnent leur mère, qui peut-être alors élève une seconde couvée.

Chasse. — La chair de plusieurs espèces de pénélopes passe pour être excellente ; ainsi s'explique la chasse effrénée que l'homme leur fait. Dans certaines localités, des espèces ont entièrement disparu ; d'autres ont considérablement diminué de nombre.

Des poursuites répétées rendent ces oiseaux extrêmement défiant. Schomburgk raconte que les pénélopes qui vivent à la Guyane sont d'une prudence incroyable, et qu'on ne peut les surprendre que quand ils sont en train de manger. Si un chasseur indien réussit à s'approcher d'une troupe de ces oiseaux, il fait au milieu d'eux de terribles ravages. Avec sa sarbacane, il peut en tuer trois, quatre, avant que les autres s'en aperçoivent et prennent la fuite. Frappé par la flèche silencieuse, l'oiseau tombe en bas de l'arbre, sans que les autres interrompent leurs occupations ; c'est tout au plus si, le cou tendu, ils regardent la chute de leur compagnon et cherchent quelle en peut être la cause. Le même auteur dit que les vieux pénélopes ne sont mangeables que lorsqu'ils ont été frappés par une flèche imprégnée de curare ; ce poison

rend leur chair tendre et délicate, de dure qu'elle était. Il n'en est pas ainsi pour toutes les espèces ; c'est du moins ce qui ressort des récits des autres voyageurs, qui s'accordent à dire que les pénélopes sont un des gibiers les plus délicats de l'Amérique méridionale.

Captivité. — Pris au nid, les pénélopes s'apprivoisent parfaitement, s'habituent à leur nouvelle condition. Comme les poules, on peut les laisser entrer et sortir ; ils reviennent toujours à leur domicile. Aussi, est-il rare de n'en pas trouver dans les établissements des Indiens. Ce sont des oiseaux domestiques fort recherchés, car ils ne coûtent aucune peine. Mais il est difficile de les amener à passer la nuit dans une écurie, ou dans quelque lieu fermé ; ils préfèrent se percher sur les toits ou sur un arbre. Ils s'habituent parfaitement à vivre avec les autres oiseaux domestiques. S'occupe-t-on d'eux, on peut, comme le dit Sonnini, et comme je m'en suis convaincu moi-même, on peut, dis-je, en faire des oiseaux tout à fait privés. Ils aiment à être caressés ; ils se laissent porter d'une main, pendant qu'on promène l'autre sur leur dos ; ils demandent même ces caresses, et témoignent toute la joie qu'ils ont à les recevoir. Malgré ces bonnes qualités, on ne peut guère espérer de les acclimater, car ils ne se reproduisent pas en captivité. C'est là le principal obstacle à leur acclimatation. En outre, ainsi que les hoccois, les pénélopes ne supportent pas les rigueurs de notre climat d'Europe.

LES HOAZINS — *OPISTHOCOMUS*.

Die Schopfvögel, the Hoatzins.

Trompés par une certaine ressemblance qu'ils offrent avec les toucans, quelques auteurs ont voulu placer les hoazins à côté de ceux-ci : « Mais, comme le dit O. des Murs, il faut une imagination surhumaine, ou une haine réelle des faits simples, faciles à comprendre, » pour pouvoir adopter pareille idée. Il est vrai que l'hoazin est assez isolé au milieu de ses véritables voisins, les pénélopes ; mais, par ses formes extérieures, il ressemble au moins autant à ceux-ci qu'aux toucans, et, par son organisation interne, il s'en rapproche d'une façon incontestable.

Caractères. — Le genre hoazin peut être ainsi caractérisé : formes sveltes ; cou mince et de longueur moyenne ; tête petite ; ailes assez longues, couvrant, lorsqu'elles sont fermées, plus de la moitié de la queue, obtuses, la cin-

quième rémige étant la plus longue; plumes brachiales ne recouvrant pas les rémiges; la queue formée de dix pennes longues, assez larges, arrondie à son extrémité, les rectrices latérales étant un peu plus courtes que les médianes; bec rappelant par sa forme autant celui des hocos que celui des pénélopes, légèrement bombé à la pointe, à angle inférieur saillant, à base recouverte d'une cire, à tranchants sans échancrures; tarsi courts; doigts longs, surtout le médian et le pouce, non réunis à la base par une membrane; ongles longs, forts, assez recourbés, pointus; plumes du sommet de la tête et de l'occiput longues, étroites, pointues, formant une huppe; plumes du cou longues, minces et pointues; celles du tronc grandes et arrondies, celles du ventre molles, presque duveteuses; celles du dos fortes et résistantes.

Une seule espèce appartient à ce genre.

L'HOAZIN HUPPÉ — *OPISTHOCOMUS CRISTATUS*.

Das Schopffuhn, the Hoatzin.

On admet que c'est Hernandez qui, le premier, aurait fait connaître cet oiseau sous le nom d'*hoatzin*; mais ce qu'il en dit est tellement obscur qu'on ne sait au juste quel est l'oiseau qu'il a en vue. Sonnini l'a décrit sous le nom de *sasa*, et jusqu'aux travaux récents de Schomburgk, de des Murs et de Bates, sa description seule méritait quelque confiance.

Caractères. — L'hoazin huppé adulte (*fig. 134*) a la nuque, le dos, les ailes, la moitié postérieure des rémiges secondaires et les rectrices bruns, avec des reflets vert de bronze sur les rémiges secondaires postérieures; les plumes du cou et du haut du dos rayées de jaune blanc sur la tige; les scapulaires bordées d'un liséré jaune-blanc; les petites couvertures blanchâtres sur les barbes externes; la gorge, le devant du cou et la poitrine blanchâtres; le ventre, les jambes, le croupion, les rémiges primaires et la moitié antérieure des rémiges secondaires d'un roux marron clair; les plumes de la huppe d'un blanc jaune, les postérieures étant bordées de noir; l'œil brun-clair, les parties nues de la face d'un rouge couleur chair; le bec brun, plus clair vers sa pointe; les pattes d'un brun couleur de chair. Cet oiseau a 66 cent. de long; la longueur de l'aile est de 36 cent., celle de la queue de 30.

Distribution géographique. — L'hoazin huppé est propre à l'Amérique méridionale. Il

est très-commun le long du cours supérieur de l'Amazone, où il est généralement connu sous le nom vulgaire de *tsiganhe*.

Mœurs, habitudes et régime. — Sonnini n'a jamais rencontré les hoazins dans les grandes forêts ou dans les lieux élevés, et ne les a observés que dans les savanes inondées. Il les y a vus perchés pendant le jour sur des branches, au bord de l'eau, et occupés le matin et le soir à chercher leur nourriture. D'après le même auteur, ce sont des oiseaux faciles à surprendre; ils ne sont nullement craintifs; probablement parce qu'on ne les chasse pas, tant leur chair est mauvaise, et parce qu'ils habitent des localités où l'homme ne s'aventure pas souvent. Jamais on ne les voit à terre; et ils se meuvent continuellement dans les branches. Cette assertion de Sonnini est en contradiction avec ce que dit Schomburgk.

« Mon attention, écrit ce dernier, fut attirée par un cri rauque, une sorte de grincement, qui retentissait des bords boisés du fleuve. Je m'approchai prudemment et j'aperçus une bande très-nombreuse de grands oiseaux. C'étaient des hoazins huppés, des *oiseaux-puants*, comme les appellent les colons. Ce nom vulgaire exprime une des particularités les plus curieuses de ces oiseaux; sans les voir, on peut en effet reconnaître leur présence. Ils exhalent une odeur tellement désagréable que les Indiens eux-mêmes refusent de les manger. Cette odeur ressemble assez à celle du fumier de cheval frais; elle est tellement pénétrante que la peau de ces oiseaux la conserve pendant plusieurs années.

« Cette bande était formée de plusieurs centaines d'individus; les uns se chauffaient au soleil, les autres couraient dans les buissons, ou volaient. Ce semblait être l'époque des amours. D'un coup de feu, j'en abattis plusieurs. Chez les vieux, les longues plumes de la queue étaient usées à leur extrémité, ce qui indique que les hoazins courent beaucoup à terre, pour y chercher leur nourriture, leur queue, dans ces circonstances, frottant sur le sol. »

Cependant les observations de Bates feraient croire que les hoazins ne descendent à terre qu'exceptionnellement, et confirmeraient, par conséquent, ce que Sonnini dit à ce sujet. D'après ces observations, l'hoazin huppé vit sur les arbustes et les buissons, au bord des lacs et des rivières, et se nourrit de divers fruits sauvages, principalement d'une espèce de goyave acide. Les indigènes croient qu'il mange surtout le fruit d'un arum arborescent, qui forme de pe-

lits fourrés sur les bancs de vase, et que c'est ce qui donne à sa chair l'odeur désagréable qu'elle a. Schomburgk met cette explication en doute, et prétend que l'odeur de la chair de l'hoazin ne ressemble nullement à celle des feuilles d'arum. Cette raison n'est cependant pas suffisante pour rejeter complètement cette explication des indigènes. Bates ajoute que cette odeur est la meilleure défense de l'hoazin, car ni l'homme ni les carnassiers ne chassent un oiseau aussi puant, aussi immangeable. L'on entend surtout sa voix rauque et affreuse lorsqu'il fuit, effrayé

par le passage d'un canot ou l'approche d'un homme. Toute la bande se met à crier, en volant lourdement d'un arbre à l'autre.

Bates regarde l'hoazin comme un oiseau polygame, mais il n'en donne pas les preuves. Il établirait son nid dans un buisson peu élevé, au-dessus du niveau de l'eau, et ce nid serait très-grossièrement construit. Les œufs, au nombre de trois ou quatre, sont tachetés de rougeâtre sur un fond blanc-grisâtre. Par leur forme, ils ressemblent à ceux des pénélopes; par leur dessin, à ceux des râles.

LES CRYPTURIDÉS — *CRYPTURIDÆ*.

Die Steisshühner.

Caractères. — Les crypturidés ressemblent encore aux gallinacés, mais il sont faciles à reconnaître à première vue : ils établissent la transition des gallinacés aux rallidés.

Leur tronc est épais par suite du développement des muscles pectoraux; leur cou est long et mince; leur tête petite et aplatie. Ils ont le bec long, mince, recourbé, recouvert d'une substance cornée qui se continue insensiblement avec la peau; des ailes courtes, arrondies, atteignant au plus le bas du dos, obtuses, à rémiges primaires fortement étagées, étroites et pointues; une queue nulle, les rectrices pouvant manquer, ou formée de dix à douze rectrices étroites, courtes, entièrement cachées par les sus-caudales; des tarses longs; la plante des pieds rugueuse; le pouce toujours inséré très-haut, et souvent réduit à la portion unguéale; les plumes de la tête et du cou petites, celles du tronc grandes et serrées. Chez quelques espèces, deux tiges naissent d'un même bulbe; chez d'autres, les tiges, surtout celles des plumes du dos et du croupion, sont larges, lisses et bombées; vers l'extrémité de la plume elles s'aminçissent brusquement; enfin elles sont creusées d'un sillon profond à leur face inférieure.

Les deux sexes portent le même plumage.

Distribution géographique. — Les crypturidés sont répandus dans une grande partie de l'Amérique du Sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils habitent les localités les plus diverses : quelques-uns ne fréquentent que des lieux découverts, d'autres ne vivent que dans les forêts les plus épaisses; les uns habitent la plaine, les autres les montagnes; il en est qu'on ne trouve qu'à une altitude

d'au moins 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Ils sont en quelque sorte liés au sol, car ils volent rarement. Ils courent dans les huissons et les hautes herbes, comme le font les cailles. En courant, ils ont toujours les tarses un peu fléchis, le cou plus ou moins tendu, et cette posture permet déjà de les reconnaître facilement. Quand ils sont effrayés, ils se tapissent à terre, ou se cachent dans les hautes herbes. Ceux qui vivent dans les forêts sont les seuls qui passent la nuit sur quelque maîtresse branche peu élevée.

Leurs facultés physiques et intellectuelles, sont peu développées. Ils courent rapidement, mais volent lourdement; lorsqu'un danger les menace, ils sont frappés d'une sorte de stupeur. Leur cri se compose de plusieurs sifflements plus ou moins forts ou faibles, se suivant souvent régulièrement comme une gamme, et différant tellement des cris des autres oiseaux, que l'attention des étrangers, comme des indigènes, en est vivement attirée. Quelques-uns font entendre leur voix à la tombée de la nuit, au moment où ils arrivent à leur place de repos, et le matin, avant de la quitter. D'autres crient pendant le jour.

Les crypturidés se nourrissent de graines, de fruits, de feuilles et d'insectes; ils emploient tout leur temps à la recherche de ces aliments. Certaines graines qu'ils mangent donnent à leur chair un goût très-amer, goût qu'elle n'a pas quand ils prennent une autre nourriture. Plusieurs s'attaquent surtout aux fruits des caféiers et des palmiers.

On ne connaît pas encore d'une manière com-

plète leur mode de reproduction : on sait cependant que la plupart vivent par paires; que tous nichent à terre; qu'ils creusent dans le sol une légère dépression, où ils pondent un certain nombre d'œufs unicolores, mais de couleur vive et brillante. La mère guide ses petits pendant quelque temps; mais ceux-ci ne tardent pas à se rendre indépendants.

Chasse. — Comme gibier, les crypturidés remplacent dans l'Amérique du Sud nos perdrix; on les y connaît sous les noms de *perdrix* ou de *cailles*. Hommes et enfants les chassent, et tous les carnassiers, comme tous les oiseaux de proie, rivalisent encore avec l'homme sous ce rapport. Certains insectes même, les fourmis qui voyagent en grandes bandes, détruisent beaucoup de petits. Ces malheureux oiseaux ont peu de moyens d'échapper à tant de dangers : leur vol est trop lourd, leur intelligence trop obtuse. Aussi deviennent-ils souvent la proie du chasseur le plus maladroit. On les tue avec les armes à feu, on les prend dans des pièges, on les chasse à cheval, au lasso, on les force avec des chiens. Tschudi raconte que les Indiens dressent parfaitement leurs chiens à cette chasse. Lorsqu'un crypturidé a été découvert, il s'envole mais se pose bientôt à terre; le chien le fait lever une seconde fois, et la troisième fois, il s'élanche sur lui et le tue. Les bons chiens d'Europe ne peuvent chasser ce gibier; ils arrêtent bien, mais les hautes herbes empêchent le chasseur de les voir. Les chiens indiens, par contre, qui sont dressés à tuer ces oiseaux, les saisissent presque toujours avec une adresse remarquable.

Captivité. — D'après Schomburgk, on voit souvent chez les Indiens des crypturidés captifs. On en a vu quelquefois aussi en Europe. Tout ce que l'on peut en dire, c'est que ce sont des animaux fort ennuyeux à tenir en volière.

LES TINAMOUS — *CRYPTURUS*.

Der Injambus, the Tinamous.

Caractères. — Les tinamous, que l'on nomme aussi *injambus*, sont caractérisés par un corps épais; un cou court comme celui du pigeon; une tête assez grande, un bec plus long que la tête, mince, aplati en avant, légèrement recourbé, à arête fortement aplatie en arrière; des ailes courtes, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; une queue nulle; des pattes de longueur moyenne; un doigt postérieur réduit à sa portion unguéale; un plumage abondant, de couleur foncée.

LE TINAMOU TATAUPA — *CRYPTURUS TATAUPA*.

Die Tataupa, the elegant Tinamou.

Caractères. — Le tataupa, l'un des plus beaux d'entre les crypturidés, a la tête, le cou et la poitrine gris; le dos, les ailes et les couvertures de la queue d'un brun rouge; les plumes du croupion noires ou d'un brun foncé, bordées de blanc et de jaune, l'œil d'un jaune rougeâtre; le bec rouge de corail, les pattes couleur de chair. Cet oiseau a 26 cent. de long, et 41 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 13 cent.

La femelle ne diffère pas du mâle. Les jeunes ont la tête, le cou et la face inférieure du corps d'un gris brunâtre sale; le ventre d'un jaunâtre foncé, nettement semé de taches transversales obscures.

Distribution géographique. — Le tataupa est propre à l'est du Brésil. Il est surtout commun dans le serlong de Bahia.

Mœurs, habitudes et régime. — On le trouve dans tous les buissons, et si on ne parvient pas toujours à le voir, on l'entend du moins fréquemment. D'après le prince de Wied, il est moins commun dans les grandes forêts que dans les lieux découverts, où poussent de hautes herbes. Il court très-rapidement sur le sol. Vers le soir principalement, il fait entendre son cri qui est fort singulier. D'après Burmeister, il commencerait par deux notes traînantes, que suivent six ou huit notes semblables, mais brèves et se suivant précipitamment. Par ses habitudes, il ne diffère pas des autres crypturidés. Il niche sur le sol, et pond plusieurs œufs, couleur chocolat au lait, de la grosseur d'un bon œuf de pigeon.

Sa peau est mince et transparente; sa chair est très-bonne, presque incolore, translucide, comme gélatineuse; cuite, elle ressemble à de la fibrine coagulée; elle ne renferme presque pas de graisse. Quand on a assez de patience, dit le prince de Wied, il n'est pas difficile de tirer cet oiseau; mais, au milieu des hautes herbes, il faut l'approcher de très-près pour pouvoir le tirer.

Captivité. — J'ai observé en captivité, non le tinamou tataupa, mais une espèce voisine. Cet oiseau ressemble à certains pigeons humicoles, autant qu'aux râles; il court presque continuellement à terre, l'articulation tibio-tarsienne fléchie, la queue relevée. Il ramasse sa nourriture à terre comme le font les pigeons. Il ne gratte pas le sol, et jamais je ne l'ai vu monter à son perchoir.

LES RHYNCHOTES — *RHYNCHOTUS*.*Die Grossteisshühner.*

Caractères. — Les rhynchotes sont caractérisés par leur forte taille; leur corps vigoureux; leur cou assez long; leur petite tête; leur bec aussi long que la tête, légèrement recourbé, arrondi à son extrémité; leurs ailes courtes et bombées; leurs rémiges primaires pointues, dont la première est très-courte et la quatrième la plus longue; leurs tarses assez élevés et forts; leurs doigts antérieurs longs, leur doigt postérieur bien développé; les joues et les lignes nasoculaires couvertes de petites plumes.

LE RHYNCHOTE ROUSSÂTRE — *RHYNCHOTUS RUFESCENS**Der Inambu.*

Caractères. — Cette espèce (*fig. 132*) a la gorge blanchâtre; le sommet de la tête rayé de noir; le dos, les ailes et les couvertures supérieures de la queue rayés de noir, chaque plume ayant à son extrémité un liséré étroit, jaune, précédé de deux larges bandes noires, dont la supérieure est limitée de chaque côté par une raie latérale jaune-roux clair; les rémiges primaires d'un roux marron, les secondaires gris-de-plomb, noircies de noir et de gris; l'œil brun-roussâtre, le bec brun, la base de la mandibule inférieure d'un jaune-brun pâle; les pattes couleur de chair. Cet oiseau a 44 cent. de long; la longueur de l'aile est de 22 cent.

Distribution géographique. — Le rhynchote roussâtre est commun dans les campos du centre du Brésil, surtout dans le San-Paulo, le Minas du sud et le Goyaz. On le rencontre fréquemment aussi sur le territoire de la république Argentine.

Mœurs, habitudes et régime. — Il ne vit pas en bandes, mais toujours solitaire, bien qu'on rencontre parfois beaucoup de ces oiseaux dans certaines localités. Il est bien connu partout, surtout des chasseurs, dont il est un des gibiers de prédilection, aussi est-il devenu extrêmement craintif et défiant. Lorsqu'un homme s'approche, il se sauve en courant dans les hautes herbes, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il se sert de ses ailes. Darwin raconte que dans la plaine du Val Donado, il a rencontré des centaines de ces oiseaux, qui, effrayés par l'arrivée d'une caravane, s'étant, contre leur habitude, réunis en bandes, perdirent complé-

ment toute présence d'esprit, lorsque les cavaliers les eurent enfermés dans un cercle de plus en plus étroit. Lorsqu'il est vivement poursuivi, le rhynchote s'arrête et se tapit à terre. Les indigènes connaissent parfaitement cette particularité. Les jeunes garçons chassent cet oiseau et en prennent beaucoup au lasso. C'est un des meilleurs plats que le voyageur puisse manger au Brésil ou dans la république Argentine.

D'après Burmeister, ce n'est que la nuit que le rhynchote roussâtre cherche sa nourriture. Il niche à terre, dans quelque buisson touffu. Ses œufs, au nombre de sept à neuf par couvée, sont d'un gris foncé, nuancés de violet; leur surface est brillante et comme polie.

LES NOTHURES — *NOTHURA*.*Die Zwergsteisshühner.*

Caractères. — Les nothures sont de charmants oiseaux, assez semblables aux cailles, et vivant dans l'herbe et dans les lieux découverts. Leur plumage, composé de plumes longues et étroites, est mou et serré; leur bec est relativement court, fortement recourbé à la pointe; sous l'aile, la première rémige est atrophiée, la seconde est très-longue, la quatrième est la plus longue; les couvertures de la queue sont très-molles; chez quelques espèces, elles sont, en outre, très-longues. Les pattes sont moyennement fortes; le doigt postérieur est assez développé.

LE NOTHURE PAVONIN — *NOTHURA NANA*.*Das Pfauenhühnchen, the Peacock-Fowls.*

Caractères. — Chez le mâle du nothure pavonin ou nothure nain, les sus-caudales, très-nombreuses, serrées, duveteuses, s'allongent considérablement, de manière à traîner comme la queue du paon. Cet oiseau a le dos jaune-grisâtre, la poitrine jaune-blanchâtre, la gorge et le milieu du ventre d'un blanc pur; les plumes du dos rayées transversalement de noir, et bordées latéralement de gris blanc; le haut de la tête et la nuque tachetés; le bas de la poitrine, le ventre et les flancs rayés en travers. Cet oiseau a 17 cent. de long, et 26 cent. d'envergure. La femelle est d'environ 3 cent. plus petite.

Mœurs, habitudes et régime. — D'Azara nous a fait connaître le genre de vie du nothure pavonin, qu'il nomme *ynambu carapé*. Cet oiseau habite les lieux herbeux du Paraguay, où il est moins rare qu'on ne l'admet généralement;

mais il vit toujours caché. Il ne s'envole que quand le chasseur est sur lui, et encore ne va-t-il jamais loin, et se cache-t-il avec une adresse remarquable. Le retrouve-t-on, il s'envole une seconde fois ; mais alors, il se laissera marcher dessus plutôt que de partir. D'Azara affirme qu'on peut, dans ce cas, le prendre avec la main. C'est un oiseau solitaire, silencieux, qui ne se montre et ne se fait entendre qu'au temps des amours. Dans cette saison, il pousse un cri assez perçant, que l'on peut exprimer par *pi*.

Captivité. — Un ami de d'Azara prit un nothure pavonin vivant, et lui donna du maïs broyé. L'oiseau, quoique tenu dans la main, se mit à manger, comme s'il avait été tout à fait privé. D'Azara fut moins heureux : les nothures pavonins qu'il se procura chassaient bien les araignées qui étaient dans la maison, mais ils ne voulurent toucher ni au pain, ni au maïs, et périrent au bout de quelques jours.

LES TRACHYPELMES — *TRACHYPELMUS*.

Caractères. — Les trachypelmes sont des crypturidés pourvus de véritables rectrices. Ils ont le corps épais ; le cou court et mince ; la tête petite ; le bec fort, presque de la longueur de la tête, légèrement recourbé, profondément fendu, à arête aplatie ; les ailes fortes, courtes, arrondies, bombées, obtuses, la cinquième rémige étant la plus longue ; la queue assez courte, un peu arrondie, cachée entièrement par les sus-caudales ; les pattes faibles, moyennement hautes, à doigts assez courts, le doigt postérieur étant petit et inséré fort haut.

LE TRACHYPELME DU BRÉSIL — *TRACHYPELMUS* *BRASILIENSIS*.

Die Macuca.

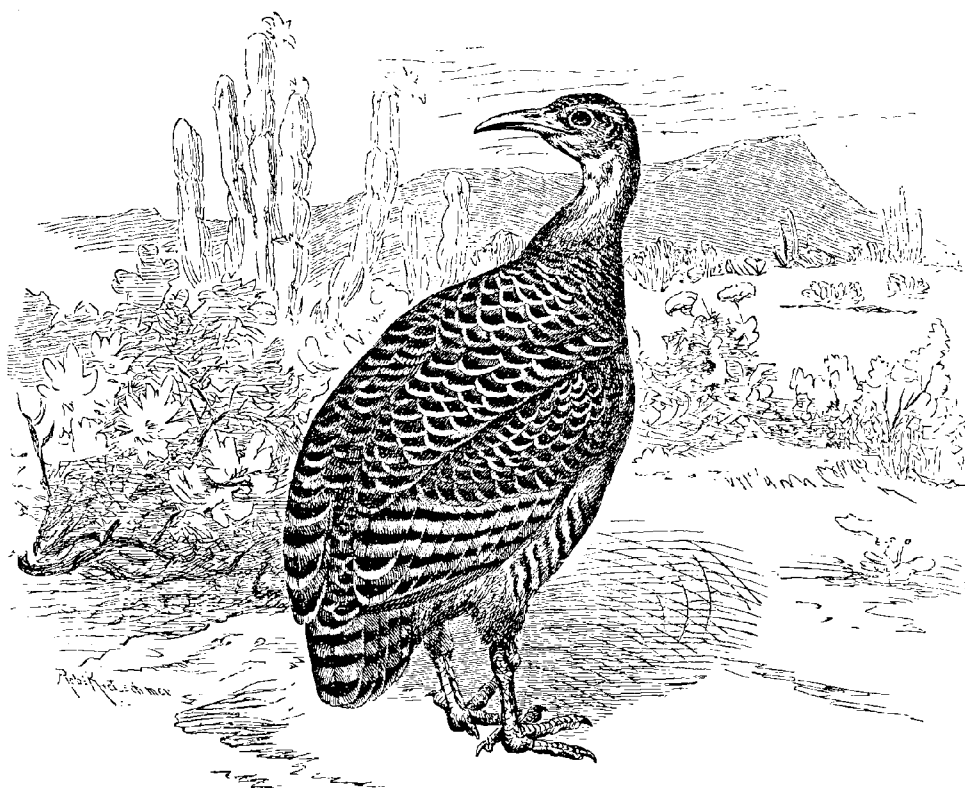
Caractères. — Le trachypelme du Brésil, le *macuca*, comme l'appellent les Brésiliens, a le

dos brun-roux, rayé transversalement de noir ; le ventre et la poitrine gris-jaune, à raies plus étroites, plus foncées vers les cuisses ; la gorge blanchâtre ; le cou marqué d'une bande jauneroix, se dirigeant de chaque côté en arrière, et semé, sur les côtés, de points blancs et noirs ; l'œil gris-brun ; le bec brun-foncé en dessous, gris-clair sur les côtés, les pattes gris-de-plomb. Cet oiseau a 51 cent. de longueur et 85 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 25 cent., celle de la queue de 11 cent.

Mœurs, habitudes et régime. — « Le macuca, dit le prince de Wied, habite toutes les grandes forêts vierges que j'ai parcourues, et semble être répandu dans toute la partie chaude de l'Amérique du Sud. Le jour, il se tient à terre, où il court très-rapidement ; vers le soir, il s'élève bruyamment et se repose sur quelque basse branche pour y passer la nuit. Il se nourrit de fruits et d'insectes. Dans l'estomac de ceux que j'ai tués, j'ai trouvé d'ordinaire des baies rouges et des fruits durs, toujours du sable et du gravier, et des restes de coléoptères et d'autres insectes. D'ordinaire, le macuca trahit sa présence par son cri ; on l'entend le plus souvent le matin et le soir, quelquefois pendant la journée. Ce cri consiste en un sifflement assez bas, sourd, sur une seule note ; il retentit assez au loin, mais l'oiseau ne le répète pas souvent.

« Le macuca se creuse dans le sol une légère dépression ; vers le mois de septembre, on y trouve de neuf à dix œufs, quelquefois plus, grands, beaux, d'un vert bleu ; la mère les couve avec ardeur. Elle ne les quitte pas, et souvent mes chiens ont pu en prendre de vivants. »

Chasse. — D'après Burmeister, le macuca serait un des gibiers favoris des Brésiliens. Ils s'avancent prudemment pour le surprendre, comme le font nos chasseurs pour le tétras urogalle ; ils imitent le sifflement de l'oiseau, qui répond au cri et se trahit. Dans les nuits sombres, on en prend aussi dans des pièges.



Corbeil, Crée Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils,   dit.

Fig. 132. Le Rhyngote roussâtre.

LES BRÉVIPENNES — BREVIPENNES.

Die Kurzst  ger.

La faculté de voler nous paraît si bien être le caractère essentiel des oiseaux, que ceux auxquels ce don est refusé, nous semblent des êtres extraordinaires. L'ignorant voit en eux des animaux fantastiques, et son imagination travaille à expliquer ce phénomène. Un vieux cheick du Kordofahn m'a raconté la légende d'après laquelle l'autruche aurait perdu la faculté de voler, pour avoir, dans un accès d'orgueil insensé, voulu atteindre le soleil : ses rayons lui brûlèrent les ailes, elle retomba misérablement à terre, et, aujourd'hui encore, elle est incapable de voler, et elle porte à la poitrine les traces de sa chute. Plus ancienne, mais moins poétique, est l'opinion de ceux qui voient dans l'autruche un métis de deux animaux différents : le chameau et un oiseau fabuleux du désert. Cette

BREHM.

croyance se manifeste dans des récits datant de la plus haute antiquité, on en retrouve la trace dans le nom scientifique de cet oiseau. Elle s'est même manifestée d'une autre façon, car on a voulu voir dans les brévipennes les plus parfaits de tous les oiseaux, et les placer par conséquent à la tête de toute la classe.

Mais la science moderne en juge autrement. Elle ne voit plus dans les brévipennes qu'une division des coureurs, et ce n'est que sur la valeur et les limites à assigner à ce groupe que se manifestent encore des divergences. La plupart des auteurs réunissent dans un ordre spécial tous les oiseaux incapables de voler; d'autres, indépendamment de quelques espèces éteintes, y comprennent des oiseaux dont le vol est si parfait qu'on ne peut guère admettre le rappro-

IV — 374

chement. Pour moi, me rangeant du côté de la majorité, je réduis cet ordre à l'autruche et aux espèces les plus voisines.

Caractères. — Les brévipennes sont les plus grands de tous les oiseaux. Ils ont la tête de grosseur moyenne; le cou toujours très-long; le tronc volumineux; le bec généralement assez court, large et obtus, grêle et allongé dans une petite famille seulement; les narines situées à la pointe ou près de la pointe du bec; les ailes atrophiées; les jambes, par contre, extrêmement développées; les cuisses très-fortes, charnues, musculeuses; les pieds longs, forts, à deux, trois, ou quatre doigts; les plumes ébarbées et comme pileuses. Ils n'ont ni rectrices ni rémiges.

Le squelette offre ceci de particulier, que le brechet et la fourchette manquent complètement. Les apophyses costales, les os de l'aile sont excessivement courts relativement à la taille de l'oiseau; le bassin est long, étroit, fermé même chez une espèce; la langue est courte, à bords lobés; l'estomac est grand, l'intestin long. Il n'y a pas de larynx inférieur, mais quelques espèces possèdent à la partie inférieure de la trachée un sac membraneux, que l'oiseau peut à volonté remplir d'air ou vider, et qui sert bien évidemment à la production des sons.

Parmi les sens, la vue semble surtout être parfaitement développée; l'ouïe et l'odorat sont médiocres; le toucher est faible, le goût très-obtus.

Distribution géographique. — Les brévipennes ne se trouvent ni en Europe ni en Asie; l'Afrique en possède une espèce, l'Amérique trois, l'Océanie neuf.

Mœurs, habitudes et régime. — Les uns vivent dans les lieux arides, sablonneux, couverts de rares buissons et d'herbes, en un mot dans le désert et dans les steppes; les autres habitent les forêts; ceux-ci sont solitaires; ceux-là forment souvent des bandes nombreuses.

Les brévipennes ne paraissent pas bien doués sous le rapport de l'intelligence. Tous sont très-craintifs et fuient le voisinage de l'homme; mais ils ne savent pas juger du danger. Tous se montrent entêtés, méchants, peu ou point susceptibles de perfectionnement. Tant que la jalousie n'est pas en jeu, ils vivent en bonne harmonie; ils souffrent la société d'autres animaux, mais ne témoignent d'attachement ni à leurs semblables,

ni à d'autres êtres. En captivité, ils s'habituent jusqu'à un certain point à leur gardien; cependant c'est à peine s'ils savent le distinguer d'avec d'autres personnes.

Tous les brévipennes courent à merveille, quelques-uns même nagent très-bien. Ils se nourrissent de substances végétales et de petits animaux; et ces derniers forment la seule nourriture des jeunes. On ne peut pas dire qu'ils soient voraces; toutefois, quelques-uns ont un penchant irrésistible à avaler tous les objets qui peuvent passer dans leur œsophage, à remplir leur estomac de substances complètement indigestes, à porter ainsi un véritable lest. Ils ramassent leurs aliments à la surface du sol, ou les déterrent.

Le mode de reproduction des brévipennes est très-singulier. Quelques espèces semblent vivre en monogamie, les autres, au contraire, sont polygames. Il est cependant douteux que les trois ou cinq femelles qui suivent un mâle et qui pondent en commun dans le même nid, soient aussi fidèles au chef de la petite troupe qu'on le dit généralement. Peut-être s'accouplent-elles avec d'autres mâles, et passent-elles de l'un à l'autre. Mais un fait reste constant: chez toutes les espèces dont on connaît le mode de reproduction, c'est le mâle qui se charge des devoirs qui, chez les autres oiseaux, incombent à la femelle; il couve les œufs, il garde, il guide, il conduit, il défend les jeunes, dont la mère s'inquiète fort peu. Vis-à-vis d'un rival, il se montre excessivement jaloux; vis-à-vis de ses petits, il est aussi doux, aussi tendre que peut l'être une mère. L'aptérix seul semble faire exception; mais son mode de reproduction est encore trop peu connu pour que nous puissions en parler.

Chasse. — Tous les brévipennes sont chassés par l'homme qui veut se procurer la chair des uns, les plumes des autres. Depuis les temps les plus reculés, on poursuit l'autruche par tous les moyens. Sa taille augmente encore le plaisir de la chasse. Il en est de même des autres brévipennes: on les chasse pour les chasser.

Captivité. — Toutes les espèces de brévipennes s'approprient facilement; toutes, si elles sont bien soignées, supportent longuement la captivité, et toutes se reproduisent, si elles sont placées dans de bonnes conditions.

LES STRUTHIONIDÉS — *STRUTHIONES*.*Die Strausse, the Ostrichs.*

Caractères. — La famille des struthionidés a des caractères assez tranchés. Tous les oiseaux que nous y comprenons ont le bec droit, la tête lisse, c'est-à-dire dépourvue d'ornement, le cou généralement long et relativement grêle; leurs ailes portent, au lieu de rémiges, des plumes décomposées, molles, et l'ongle du doigt externe, lorsque ce doigt ne fait pas défaut, est très-court.

Le genre suivant peut être considéré comme type de la famille.

LES AUTRUCHES — *STRUTHIO*.*Die Strausse, the Ostrichs.*

Caractères. — Les autruches proprement dites se distinguent par un corps volumineux; un cou presque entièrement nu; un bec de longueur moyenne, droit, obtus, arrondi à la pointe, aplati vers l'extrémité, couvert d'une lame cornée, à mandibules flexibles, et fendu jusqu'au-dessous de l'œil; des narines oblongues, se prolongeant jusqu'au milieu du bec; des yeux grands et brillants, garnis de cils à la paupière supérieure; des oreilles nues, larges; des jambes longues, très-robustes, dépourvues de plumes; des tarses couverts de grandes écailles et se terminant par deux doigts, dont l'un (l'externe) n'a pas d'ongle, dont l'autre est pourvu d'un ongle long, large et mousse; des ailes armées d'un double ergot, assez grandes, mais impropres au vol, les rémiges étant remplacées par des plumes longues, molles, pendantes; une queue formée de plumes analogues à celles des ailes; les plumes du corps lâches et crépues; un espace calleux, nu, au milieu de la poitrine.

Ce genre ne repose que sur une espèce.

L'AUTRUCHE CHAMEAU — *STRUTHIO CAMELUS*.*Der Strauss, the Ostrich.*

S'il est permis de comparer deux animaux de deux classes différentes, on peut dire que l'autruche est le chameau transformé en oiseau. Ces deux êtres ont en effet tant de caractères communs, que les anciens avaient déjà fait ce rapprochement. Tous deux se montrent les véritables enfants du désert : leur structure, leurs

facultés sont admirablement appropriées aux nécessités de leur habitat.

Caractères. — Chez l'autruche chameau, (*fig. 133*) la couleur du plumage varie suivant les sexes. Le mâle a toutes les plumes du tronc d'un noir de charbon, celles des ailes et de la queue d'un blanc éclatant, le cou rouge, les cuisses couleur de chair, l'œil brun, le bec jaune de corne. La femelle a les plumes du tronc d'un gris brun, tirant sur le noir vers la queue et les ailes; les ailes et la queue d'un blanc sale. Le plumage des jeunes ressemble à celui de la femelle. L'autruche mâle a 2^m,60 de haut; sa longueur, de la pointe du bec au bout de la queue, est d'au moins 2 mètres; elle pèse environ 75 kilogrammes.

Distribution géographique. — L'autruche habite toutes les steppes de l'Afrique, et les déserts qui renferment au moins quelques oasis. Dans les temps anciens, elle était certainement plus commune qu'aujourd'hui; elle habitait des localités, des pays d'où elle a actuellement complètement disparu; mais, alors comme aujourd'hui, elle était un oiseau du désert. On la rencontre dans tout le Sahara, depuis le versant méridional de l'Atlas jusqu'aux bords du Nil; dans le désert de Libye, dans toutes les steppes de l'Afrique centrale, dans les plaines qui sont dans le sud de cette partie du monde.

Mœurs, habitudes et régime. — L'autruche est un oiseau sociable et vivant en troupes quelquefois considérables. Au commencement du siècle, Lichtenstein vit encore de nombreuses bandes dans les environs du Cap, surtout au niveau du Kromberg, et d'autres voyageurs parlent de réunions de plusieurs centaines d'individus. « La monotonie de notre voyage, dit Lichtenstein, fut agréablement interrompue par l'arrivée d'une troupe nombreuse d'autruches que nous découvrîmes en avant de nous, à droite et à gauche de la route, et que nous pûmes approcher de très-près sans en être aperçus. Le nombre de ces oiseaux pouvait bien être de trois cents. » Il ajoute que la sécheresse contraind souvent les autruches d'abandonner la plaine et de se diriger vers les hauteurs. Lorsqu'elles y sont déjà réunies en nombre, elles continuent leur route en commun, et la bande va s'accroissant par l'adjonction de nouvelles arrivantes.

Dans le nord de l'Afrique, de pareilles agglomérations n'ont point lieu; du moins aucun chasseur d'autruche, ne m'en a parlé. Là, comme dans le sud, l'autruche, au moment des amours, vit en petites familles composées d'un mâle et de deux à quatre femelles. Chaque famille semble avoir un certain domaine dont elle s'écarte peu. La présence de l'eau est la première condition que réclame l'autruche pour s'établir dans une localité. Là où il y en a en abondance, et où l'homme ne s'est pas établi, on rencontre partout, sinon l'oiseau, au moins ses traces. Lichtenstein a remarqué que les autruches se dirigent toujours par le même chemin vers leurs sources accoutumées, et forment ainsi de véritables sentiers, qui souvent font croire au voyageur, dans ces contrées désertes, qu'il rencontre des traces humaines. Là où les différences entre les saisons n'exercent pas sur la végétation une trop grande influence, où l'autruche n'est pas forcée d'émigrer, elle garde toute l'année le domaine qu'elle a choisi, et en franchit rarement les limites.

Avec ses longues et fortes pattes, l'autruche ne dépasse pas en vitesse les oiseaux de haut vol, mais la rapidité de sa course est véritablement surprenant. Dans mon voyage à Bahiuda, je traversai à cheval une plaine sablonneuse où des pistes d'autruches se croisaient dans tous les sens. On pouvait facilement y reconnaître l'allure de l'animal dont elles provenaient, le pas ou le trot. Dans le premier cas, les marques des pas étaient distantes de 1^m,30 à 1^m,60, dans le second, de 2^m,30 à 3 mètres. Anderson assure qu'une autruche pourchassée peut franchir un mille anglais en une demi-minute à peu près; ses pieds semblent à peine toucher le sol, et chaque pas a souvent de douze à quatorze pieds. Il y a là de l'exagération, mais il est positif que l'autruche non-seulement rivalise de vitesse avec le cheval de course, mais encore le bat, et ces paroles de la Bible: « Elle se lève et se moque de tous deux, du cheval et du cavalier, » sont parfaitement vraies. « J'ai cherché, dit Gosse, à apprécier numériquement la vitesse de sa course, en la comparant à celle du cheval arabe monté, et M. Prisse d'Avennes m'en a fourni les moyens. Il dit que dans une course qui eut lieu à Alger, en 1864, et où fut adjugé un prix, un des chevaux parcourut l'espace de 28 kilomètres en 59 minutes 16 secondes. Or on peut admettre sans exagération qu'une autruche n'eût pas mis tout à fait le même temps pour arriver au but; nous comptons pour elle 59 minutes 10 secondes. »

« Elle aurait donc parcouru, en une heure, 28 kilomètres 394 mètres, et comme suivant certains auteurs, ce n'est qu'au bout de 8 à 10 heures d'une course pareille qu'elle succombe par la fatigue, elle franchirait dans ce court espace de temps, de 227 à 281 kilomètres. »

« Lorsque l'autruche est en pleine course, dit encore Gosse, son cou est obliquement tendu en avant, et ses ailes s'agitent en même temps que les sacs aériens se gonflent, de manière qu'étant suspendue pour ainsi dire entre l'air et la terre, l'équilibre est parfaitement maintenu, et qu'il ne se manifeste point de balancement d'un côté à l'autre, quoique sa marche soit une espèce d'amble. L'impulsion de l'une ou de l'autre des ailes facilite aussi les conversions brusques et fréquentes qu'opère l'autruche à droite ou à gauche, pour échapper à ceux qui la poursuivent. » Il est vrai, comme le dit Gosse et comme beaucoup d'auteurs l'avaient écrit avant lui, que dans sa course précipitée l'autruche ouvre ses ailes, mais peut-être n'est-ce pas absolument pour se maintenir en équilibre, l'excitation dans laquelle elle se trouve alors en est sans doute aussi la cause, car nous voyons les mêmes allures se produire dans d'autres circonstances où l'oiseau est excité.

La vue est, de tous ses sens, le plus parfait. Son œil est réellement beau; son pouvoir visuel est surprenant. Tous les observateurs s'accordent à dire que la vue de l'autruche s'étend à la distance de près de deux lieues, et qu'elle aperçoit l'ennemi longtemps avant que celui-ci puisse se douter de sa présence. L'ouïe est également très-fine, et l'autruche distingue très-facilement les appels qu'on peut lui faire à distance. L'odorat, le toucher et le goût sont fort obtus, autant du moins qu'on peut en juger d'après les habitudes de l'oiseau.

Quant à son intelligence, les opinions sont très-partagées. Quelques auteurs sont d'accord avec la Bible, qui dit que « Dieu lui a enlevé la sagesse et ne lui a départi aucune intelligence; » tandis que d'autres vantent sa prudence et sa défiance. Pour moi, qui ai vécu plusieurs années au milieu des autruches, je donnerai raison à la Bible. A mon avis, l'autruche est un des oiseaux les plus stupides qui existent. Elle est très-défiante; ce point ne fait aucun doute. A chaque apparition inaccoutumée, elle fuit à toutes jambes, mais elle ne sait pas juger le danger, et un animal inoffensif peut la jeter dans le plus grand trouble. Elle vit au milieu des zèbres, si prudents et si rusés, et tire bénéfice de leur

prudence ; mais ce n'est pas elle qui se réunit aux zèbres, ce sont plutôt les zèbres qui se joignent à elle, pour profiter du signal de fuite que leur donne un oiseau aussi craintif et que sa haute taille prédispose déjà au rôle de sentinelle. La conduite des autruches captives indique aussi combien peu elles sont intelligentes. Elles s'habituent, il est vrai, à leur maître et plus encore à une certaine localité ; mais elles n'apprennent rien et suivent aveuglément toutes les idées qui ont pu éclore dans leur faible cerveau. Des corrections les effrayent sur le moment, mais ne servent pas pour l'avenir ; au bout de quelques minutes, elles recommencent ce qui les a fait châtier ; elles craignent le fouet, tant qu'elles le sentent. Les autres animaux leur sont indifférents ; mais, pendant la saison des amours, ou lorsqu'elles sont excitées, elles cherchent à apaiser sur eux leur excitation et les maltraitent souvent de la pire façon. Une autruche mâle, que nous possédions, blessa un jour très-dangereusement à coups d'ongles une femme, à laquelle elle était cependant habituée. Elle frappait avec une telle force, une telle sûreté, qu'elle enlevait à chaque coup un lambeau de la poitrine de la malheureuse. Elle ne nous craignait pas plus qu'elle ne craignait les animaux, et, quand elle se trouvait excitée, nous ne pouvions nous hasarder dans son enclos sans une cravache en hippopotame dans la main. Jamais nous ne remarquâmes qu'elle fit une différence entre nous et les étrangers ; je ne veux pas dire, cependant, qu'à la longue elle n'eût pu s'habituer à une personne.

L'autruche se nourrit principalement de substances végétales, mais non exclusivement. En liberté, elle fait comme le dindon, et mange de préférence les jeunes herbes, les grains, les insectes, les mollusques terrestres, et peut-être des serpents, des lézards, des grenouilles. Lichtenstein dit qu'une des raisons qui attachent l'autruche aux quagas, c'est qu'elle recueille dans les excréments de ces derniers de gros coléoptères de la famille des bousiers. Elle prend ses aliments à la surface du sol, sans les déterrer jamais. En captivité, elle avale tout ce qu'elle trouve. Elle semble poussée par un instinct irrésistible à becqueter tout ce qui n'est pas rivé ou cloué, à l'enlever, et à l'avalier. Un fragment de brique, un morceau d'étoffe de couleur, une pierre qu'on lui jette, excitent aussitôt son attention ; elle les avale, comme elle le ferait d'un morceau de pain. D'après ce que j'ai vu, j'admets parfaitement que des au-

truches se soient tuées en avalant un morceau de chaux vive. Quand, à Chartoum, nous avions perdu quelque chose qui n'était pas trop volumineux pour être dégluti par une autruche, et assez dur pour résister à son estomac, nous allions le chercher dans les excréments de l'oiseau, et souvent avec succès. Mon trousseau de clefs, qui était assez fort, a fait plus d'une fois ce chemin.

Berchon, en disséquant une autruche, a trouvé dans son estomac divers objets, pesant en somme 4,228 grammes : du sable, de l'étope, du linge pesant 3,500 grammes, trois morceaux de fer, neuf pièces de billon anglaises, une charnière en cuivre, deux clefs de fer, dix-sept clous de cuivre, vingt clous de fer, des balles en plomb, des boutons, des sonnettes, du gravier, etc.

J. Verreaux a possédé une autruche qui avala en même temps un gros morceau de savon et un bougeoir de cuivre. Le bougeoir fut rejeté quelque temps après ; mais déjà il était complètement tordu et aplati. « On se rappelle aussi, dit Gosse, la mésaventure d'un habitant de Saint-Quentin, qui, dans une exhibition d'autruches, s'était approché imprudemment de l'une d'elles, en étalant sur sa poitrine une belle chaîne en or. En un clin d'œil, il vit disparaître et chaîne et montre dans l'œsophage de l'animal glouton. »

A l'occasion, l'autruche mange aussi de petits vertébrés. Mes captives, à Chartoum, dévorèrent quelques poulets, qui s'en étaient approchés imprudemment. Methuen observa le même fait : « Une cane élevait une bande de jeunes canetons de la plus belle venue ; elle les promenait dans la basse-cour, se rengorgeant dans son orgueil maternel. Malheureusement elle y rencontra l'autruche, qui avala l'un après l'autre tous les canetons, dont elle ne faisait qu'une bouchée. »

On ne peut cependant pas dire que l'autruche soit vorace. La quantité d'aliments qu'elle ingurgite n'est pas hors de proportion avec sa taille. Sa présence dans des contrées tellement pauvres qu'on a peine à comprendre comment elle y trouve sa nourriture, ferait déjà préjuger sa sobriété. Elle paraît glotonne sans l'être réellement. Elle boit chaque jour beaucoup d'eau, et il est probable que, comme le chameau, elle peut souffrir longtemps de la soif ; mais généralement, elle arrive chaque jour à une source, à une flaque d'eau, et là, poussée par la soif, elle se départ de sa prudence innée. « Quand des

autruches sont en train de boire à une source, dit Anderson, elles semblent ne rien voir, ne rien entendre. Nous pûmes ainsi tuer, en peu de temps, huit de ces superbes oiseaux; ils arrivaient à la source vers midi; je ne pouvais les approcher sans en être vu, et cependant elles me laissaient avancer à portée de fusil, et s'en allaient à petits pas. » Les Arabes m'ont raconté la même chose, et les observations que j'ai faites me font croire à la véracité de ce fait. Je ne déciderai pas la question de savoir si c'est parce qu'elle absorbe autant d'eau que l'autruche urine autrement que les autres oiseaux.

Le mode de reproduction de l'autruche nous est maintenant bien connu, grâce aux observations que l'on a pu faire sur les individus captifs. Tous les anciens auteurs, sur ce point, ont mêlé la réalité à la fable. Sparmann, néanmoins, en a fait une histoire exacte, mais des rapports erronés des indigènes s'y trouvent mêlés.

« Le 22 décembre, dit-il, nous fîmes partir une autruche de son nid, placé dans le milieu de la plaine. Ce nid n'était rien de plus que la surface même de la terre, où elle avait déposé ses œufs sans autre apprêt. Ce ne sont donc point les rayons du soleil qui font éclore ses œufs, mais elle-même qui les couve, du moins dans cette partie de l'Afrique. On peut aussi en conclure que le mâle et la femelle partagent alternativement l'incubation. Les Hottentots m'ont aussi assuré ce fait, jusqu'à présent incertain parmi les naturalistes.

« Je ne prétends pas déterminer avec une grande exactitude le nombre des œufs qu'elles pondent ordinairement. Nous n'en trouvâmes que onze sous celle-ci. Ils étaient tout frais, et probablement l'autruche n'en serait pas restée là. Une autre fois, un de mes Hottentots en fit partir une autre de son nid; ils y trouvèrent quatorze œufs qu'ils m'apportèrent; ils en avaient laissé encore quelques-uns qui leur avaient paru moins frais. Ainsi la plus grande ponte est peut-être de seize, dix-huit ou vingt œufs. »

Lichtenstein est plus explicite. Il dit que, dans la saison des amours, on ne trouve jamais plus de quatre ou cinq autruches ensemble, un mâle et trois ou quatre femelles. « Toutes les femelles, ajoute-t-il, pondent dans le même nid; celui-ci n'est qu'une dépression circulaire, à peine creusée dans le sol, et juste assez grande pour que l'autruche puisse la couvrir. Tout autour, ces oiseaux forment avec leurs pattes une sorte de remblai, contre lequel ils appuient les œufs. Chaque œuf est posé sur sa pointe. Dès que dix à

douze œufs sont pondus, ces oiseaux se mettent à couvrir, en se relayant : les femelles couvent le jour, le mâle couve la nuit. Celui-ci défend les œufs contre les chacals et les chats sauvages. Souvent, on trouve près de ces nids des cadavres de petits carnassiers. C'est une preuve que les autruches osent les combattre et sortent victorieuses de la lutte. Un coup de leurs pattes suffit pour assommer un de ces animaux.

« Les femelles continuent à pondre, même après que le nid est complètement rempli. Ces derniers œufs sont placés sans ordre, autour du nid; ils semblent destinés à être mangés par les carnassiers, qui les préfèrent à des œufs plus avancés. De plus, c'est une réserve de nourriture pour les jeunes autruches, qui, lorsqu'elles éclosent, ont la taille du coq, et dont l'estomac délicat ne peut encore supporter la nourriture des adultes. Aussi, les parents leur cassent-ils les œufs, et les nourrissent-ils de la sorte pendant les premiers temps de leur existence.

« Les autruches cherchent à cacher l'endroit où est leur nid. Elles n'y courent jamais directement, mais elles y arrivent en décrivant de longs circuits. Les femelles ne se relayent pas immédiatement; elles s'éloignent du nid, afin qu'on ne puisse remarquer où elles le posent. Souvent, elles abandonnent le nid pendant le jour, et laissent les œufs exposés au soleil. Quand elles remarquent que l'homme ou un carnassier a découvert leur nid, elles le détruisent, cassent les œufs, et vont en construire un autre ailleurs. Aussi, lorsque les colons ont découvert un nid d'autruche, ils se contentent de prendre un ou deux de sœufs stériles qui sont à l'entour, effacent soigneusement les traces de leurs pas, et arrivent ainsi, à faire de ce nid, un véritable magasin à provision, où ils vont, tous les deux ou trois jours, chercher autant d'œufs qu'ils en ont besoin. C'est en hiver, c'est-à-dire en juillet, août, septembre, que l'on trouve le plus de nids d'autruche; c'est à cette époque que les plumes de ces oiseaux sont le moins bonnes, elles sont usées contre la terre. Mais, en toute saison, j'ai vu des nids et des œufs féconds. » Cette relation, basée sur des observations personnelles et surtout sur des récits des indigènes, a été reproduite dans toutes les histoires de voyage et même dans les livres scientifiques; or, elle renferme de nombreuses erreurs. Cherchons donc à séparer l'ivraie du bon grain.

Il est vrai que plusieurs femelles pondent dans le même nid, mais ce ne sont pas elles, c'est le mâle qui couve; celles-ci ne le font que

très-exceptionnellement. La saison des amours varie suivant les pays, toutefois elle coïncide toujours avec l'arrivée du printemps. Les œufs sont couvés pendant la nuit; le jour, ils sont abandonnés pendant plusieurs heures, après avoir été recouverts de sable. Les Bédouins me l'ont raconté, et Tristram l'a observé lui-même. « Une fois, mais une seule fois, dit cet excellent observateur, j'eus le bonheur de trouver un nid d'autruche. Avec nos longues-vues, nous vîmes deux autruches demeurer longtemps à la même place; nous nous y dirigeâmes, et nous trouvâmes à cet endroit le sable remué. Deux Arabes se mirent à creuser le sol avec leurs mains, et bientôt ils recueillirent 4 œufs tout nouvellement enfouis à environ un pied de profondeur. »

Les œufs d'autruche varient beaucoup sous le rapport du volume, mais nul oiseau n'en pond d'aussi gros. Ils sont ovoïdes, à peu près également arrondis aux deux bouts; leur coquille est brillante, dure et épaisse, et ils sont d'un blanc jaunâtre, marbré de jaunâtre clair. D'après Hardy, ils pèsent en moyenne 1,442 grammes, ce qui égale le poids de 24 œufs de poule. Le jaune en est très-savoureux, bien qu'il ne vaille pas celui des œufs de poule. Les œufs qui sont autour du nid, n'ont pas la destination que leur attribue Lichtenstein; l'on a constaté que ce sont ceux que les femelles pondent pendant que le mâle couve. Après une incubation de six à sept semaines, les jeunes éclosent, et aussitôt qu'ils sont secs, ils quittent le nid. J'ai possédé à la fois dix de ces petites autruches. Au dire des habitants du Soudan qui me les apportèrent, elles avaient un jour au plus; il serait d'ailleurs impossible, m'assuraient-ils, d'en prendre de plus âgées. Ce sont de petites créatures très-intéressantes, qui ressemblent plus à un hérisson qu'à un oiseau. Elles ont le corps couvert d'appendices cornés, comme les piquants des hérissons. Leurs allures sont celles des poussins ou des jeunes outardes. Elles courent avec agilité et cherchent elles-mêmes leur nourriture. A quinze jours, elles se montrèrent tellement indépendantes qu'elles paraissaient ne plus avoir besoin de leurs parents. Nous savons cependant que ceux-ci, ou du moins le père, leur donnent des soins très-assidus. Déjà, pendant l'incubation, l'autruche veille sur ses œufs avec la plus grande sollicitude; elle marche hardiment contre de faibles ennemis, et a recours à mille ruses pour chercher à se débarrasser d'un adversaire trop fort. Anderson, en parlant d'une famille d'autruches dont ils firent la rencontre, dit que « les vieux de

la troupe, dès qu'ils les aperçurent, commencèrent à fuir, les femelles en tête, puis les jeunes et à quelque distance en arrière, le mâle. Il y avait quelque chose de touchant dans la sollicitude des parents pour leurs petits. Quand ils virent que nous les approchions, le mâle changea tout à coup de direction; nous ne nous laissâmes pas détourner; il activa sa course, laissa pendre ses ailes qui touchaient presque le sol, tourna autour de nous en cercles qui allaient se rétrécissant toujours, et finit par arriver à portée de pistolet. Alors il se jeta à terre, imita les allures d'un oiseau grièvement blessé, et fit semblant d'avoir besoin de toutes ses forces pour se relever. J'avais tiré sur lui; je le crus blessé, et je m'avançai; mais sa manœuvre n'était qu'une ruse, à mesure que je m'approchais, il se relevait lentement, à la fin il prit la fuite et alla rejoindre les femelles, qui, avec les jeunes, avaient déjà gagné une belle avance. »

A deux mois, les jeunes autruches perdent les piquants qui, jusque-là, avaient tenu la place des plumes et revêtent la livrée grise de la femelle; ce plumage est commun aux jeunes de l'un et de l'autre sexe, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de deux ans. A trois ans, le mâle a enfin les plumes noires; de ce moment, il est complètement adulte, et apte à se reproduire.

Chasse. — L'autruche est depuis des siècles l'objet de chasses très-actives, ayant pour mobile les profits que l'oiseau procure.

Nous ignorons comment les Romains s'y prenaient pour capturer les quantités fabuleuses d'autruches qu'ils faisaient paraître dans les arènes, et dont le cerveau figurait sur la table des riches, comme un des mets les plus exquis. Nous savons cependant que les chasseurs d'autruches attiraient par ruse ces oiseaux dans des filets, ou qu'ils les y poussaient, en les chassant à cheval. Il n'est pas douteux que les autruches étaient autrefois bien plus communes qu'aujourd'hui au voisinage de la côte d'Afrique; mais les poursuites continuelles qu'elles ont eu à subir en ont peu à peu diminué le nombre. « Il est fort heureux pour elles, dit Burchell, qu'elles soient si difficiles à approcher, sans cela rien ne les protégerait contre leur ennemi le plus terrible, l'homme. Jadis, les paysans du Cap étaient infatigables pour chasser l'autruche; ils en tuaient toute l'année, sans considération de l'époque de la reproduction, aussi maintenant (1822) ne les trouve-t-on plus qu'en très-petit nombre dans les parties habitées de la colonie. »

Il en est ainsi dans toute l'Afrique. Partout,

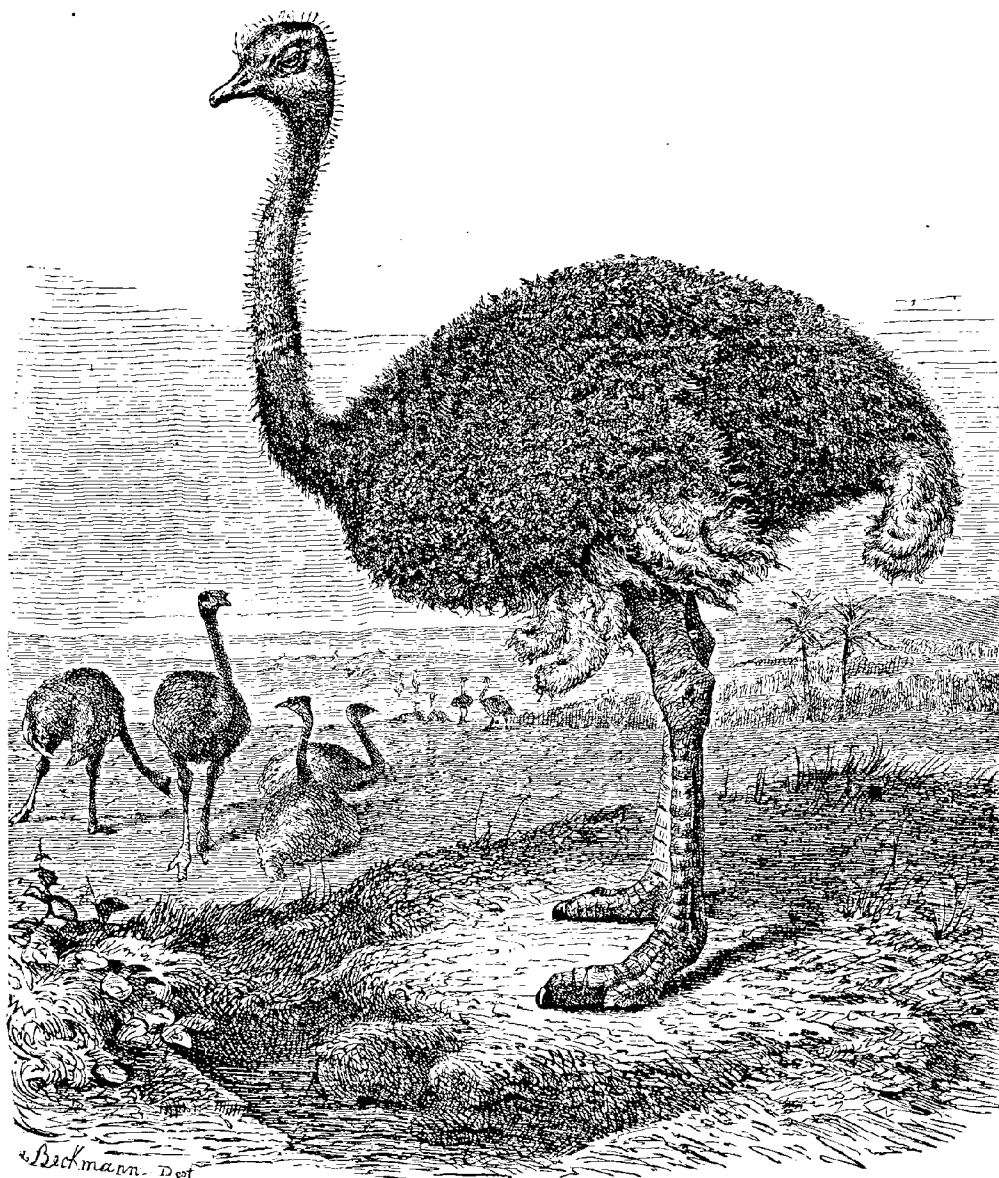
on y chasse l'autruche sans pitié et selon les modes les plus divers. Pour le Bédouin, la chasse de l'autruche est un des plus nobles divertissements; les difficultés qui l'accompagnent sont précisément ce qui en fait le charme. Les Arabes du nord-est de l'Afrique savent parfaitement distinguer les autruches selon leur âge et selon le sexe. Ils nomment le mâle adulte, « *edlihm* », c'est-à-dire le noir foncé; la femelle ou le jeune, « *ribehda* », c'est-à-dire le gris. Comme le but principal de la chasse qu'ils font à l'oiseau est de s'emparer de ses plumes, ils ne poursuivent que l'*edlihm*; mais, par cela même, ils nuisent beaucoup à la reproduction de l'espèce. D'après les récits de Tristram, je vois que, dans le nord du Sahara, on chasse l'autruche tout comme dans le Bahiuda ou dans les steppes du Kordofahn. Montés sur des chevaux rapides, les chasseurs se rendent dans le désert, cherchant un troupeau d'autruches. Quand ils l'ont découvert, ils se dirigent vers lui, jusqu'à ce qu'un *edlihm* donne le signal de la fuite. Deux ou trois chasseurs choisissent un mâle et galopent derrière lui. Pendant que l'un d'eux s'attache à ses pas et le suit dans tous les détours qu'il fait pour se dérober, un autre cherche à lui couper le chemin, puis reprend le rôle du premier, qui, à son tour, coupe alors au plus court. Ils se relayent ainsi jusqu'à ce que l'autruche soit épuisée. D'ordinaire, au bout d'une heure ils sont bien près de l'atteindre. Un dernier effort qu'ils font faire à leurs coursiers, et ils sont sur elle; alors ils lui portent un coup violent sur la tête ou sur le cou, qui la fait tomber à terre. Aussitôt, un des chasseurs descend de cheval, et, répétant la formule : « Au nom de Dieu le Tout-Miséricordieux, Dieu est grand », il coupe à l'autruche les carotides, puis, pour empêcher le sang de souiller les plumes, il introduit dans la blessure l'ongle du gros orteil. L'autruche morte, le chasseur la dépouille, retourne la peau, et s'en sert comme d'un sac, pour conserver les plumes. Il enlève ensuite autant de chair qu'il lui en faut pour ses besoins, et suspend le reste à un arbre, pour le faire sécher : c'est une provision qu'il laisse pour le premier voyageur qui passera.

Pendant ce temps, les chameaux d'escorte sont arrivés; chasseurs et chevaux se reposent de leurs fatigues, se rafraîchissent, puis retournent chez eux chargés de leur butin. Une fois arrivé, on sépare les plumes selon la qualité. Celles qui ont le plus de prix, les blanches, dont une autruche adulte ne fournit pas plus de qua-

torze, sont attachées ensemble et gardées soigneusement dans la tente pour être vendues à l'occasion. Le marchand, pour se les procurer, doit s'adresser lui-même au chasseur, et encore ne les obtient-il qu'après des instances vraiment ridicules. Mais le soin avec lequel l'Arabe cache le produit de sa chasse paraît bien fondé à qui connaît les mœurs du pays; tous les souverains, tous les employés du gouvernement en Afrique, aujourd'hui comme au temps des Égyptiens, exigent de leurs sujets ou de leurs administrés un impôt régulier en plumes d'autruches, et ne se font nul scrupule de les faire enlever de force par leurs subordonnés. Dans celui qui vient lui demander des plumes d'autruche, l'Arabe voit donc tout d'abord un employé du fisc, et il ne consent à les lui donner que quand il s'est convaincu, par un interrogatoire approfondi, de sa loyauté et de son honorabilité.

Anderson rapporte que dans certaines parties du sud de l'Afrique, on chasse l'autruche à pied. Il dit avoir assisté à une pareille chasse sur les bords du lac Ngami : les Boschismans entourèrent un troupeau d'autruches, puis, ils les effrayèrent en faisant un grand bruit, et les rabattirent vers un cours d'eau. Ces mêmes Boschismans, et d'ailleurs tous les indigènes, chassent aussi l'autruche à l'affût, près de son nid ou près de l'endroit où elle va s'abreuver. D'après Moffat, ils se déguiseraient en autruches, afin de mieux les tromper et de les approcher de plus près. Pour cela, ils remplissent de paille une sorte de double coussin, qu'ils façonnent en forme de selle, et qu'ils revêtent de plumes. Sur un bâton, entouré de paille, ils disposent le cou et la tête d'une autruche; puis, les jambes peintes en blanc, cette espèce de selle sur le dos, le cou d'autruche dans la main droite, son arc dans la main gauche, le chasseur s'avance vers le troupeau qu'il a découvert, retourne la tête de tous côtés, comme le fait l'oiseau, secoue sa selle emplumée, et parvient de la sorte à tromper les autruches : c'est au point que quelques-unes, parfois, arrivent pour l'attaquer, croyant avoir affaire à un rival.

Captivité et domestication. — Malgré leur timidité naturelle, les autruches, prises jeunes, s'approprient si complètement qu'elles ne le cèdent pas, sous ce rapport, aux races domestiques les mieux privées. Dans l'intérieur de l'Afrique tous les gens riches, les personnages de haut rang, et souvent même les simples habitants des villages des steppes, ont chez eux des autru-



Corheil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 133. L'Autruche chameau.

ches comme animaux d'agrément. Dans le village de Haschaba, dans le Kordofahn, j'ai trouvé deux autruches à demi sauvages, qu'on laissait courir dans le village et la steppe des alentours : nous les achetâmes, mais, plus tard, nous les tuâmes pour leurs dépouilles. A Chartoum, au-dessus des murs qui enclosent chaque grande maison, se dressaient toujours des têtes d'autruches. Dans beaucoup d'autres localités nous vîmes encore beaucoup de ces oiseaux qui y étaient également les favoris de leurs maîtres ; cependant il suffisait d'en faire l'éloge, d'en vanter la beauté

ВРЕМ.

pour en devenir possesseur. Au reste, les relations des voyageurs sont remplies de faits de ce genre. Dès 17.. Claude Jannequin nous apprenait déjà que « ce non volatile oiseau, comme il désigne l'autruche, est extrêmement domestique et si privé, qu'étant élevé jeune hors des forêts et nourri parmi quelque famille, il sera auprès de ceux parmi lesquels il sera élevé, ni plus ni moins qu'un petit chien barbet. » Les fermiers des environs du Cap en élèvent et les laissent pâturer en liberté dans le voisinage, sans qu'elles essayent jamais de fuir dans le désert. Dans le

IV — 375

Sahara l'autruche est également élevée en liberté et sur une assez grande échelle. Ainsi, chez les Abiades, on voit des troupeaux de vingt à trente autruches qui suivent parfaitement le bétail aux pâturages, surtout les chevaux, et qui rentrent chaque soir avec eux. Ces autruches sont très-libres et vaguent tous les jours avec les troupeaux; cependant, ici encore, il est rare de voir un de ces oiseaux s'échapper et regagner le désert.

Jusqu'à ces derniers temps, on croyait que l'autruche élevée par l'homme était impropre à se reproduire : dans tous les cas, on ne pouvait citer aucun exemple de ce genre. Aujourd'hui, de nombreuses expériences, répétées en plusieurs endroits, ont surabondamment prouvé que l'autruche se reproduit même en captivité.

C'est à la pépinière de Hamma, près d'Alger, qu'a été obtenue la première reproduction d'autruches captives. Nous laisserons Hardy rendre compte lui-même de ses observations à ce sujet, et du résultat de ses expériences.

« Depuis une dizaine d'années, dit-il (1), des autruches étaient entretenues à la pépinière centrale, dans un enclos assez étroit. Le troupeau s'était formé des dons de diverses personnes appartenant à l'armée et à l'ordre civil. Il s'y trouvait beaucoup plus de mâles que de femelles. Les mâles se battaient continuellement, et les femelles ne pouvaient point, soit qu'elles fussent encore trop jeunes, soit que l'endroit ne leur fût pas favorable.

« Le troupeau fut diminué par des dons faits au Muséum d'histoire naturelle de Paris, au Jardin zoologique de Marseille et à celui d'Anvers. Deux femelles et deux mâles furent conservés.

« Ces deux couples furent enfermés ensemble, en 1852, dans un enclos circulaire, placé au milieu de l'une des principales allées de l'établissement. Cet enclos avait 16 mètres de diamètre. A sa circonférence, un hangar avait été construit, mais les autruches n'y venaient que pour prendre leur nourriture, et demeuraient toujours dehors, quelque mauvais que fût le temps.

« Quoique ce changement eût amené une grande amélioration dans l'ordre de ce ménage collectif, la tranquillité n'y était pas encore. Les couples paraissaient s'être choisis, mais les deux mâles se battaient toujours, et à la longue, il y en eut un qui finit par dominer et imposer sa loi

(1) Hardy, *Bulletin de la Soc. d'acclimat.* Paris, 1858, t. V, p. 306.

à l'autre, ne lui laissant pas un moment de répit, soit qu'il prit sa nourriture, soit qu'il voulût se livrer à ses amours. Cependant les femelles commencèrent à pondre, et les pontes furent assez régulières depuis.

« La ponte a toujours commencé vers le milieu de janvier, pour se terminer vers la deuxième quinzaine de mars. Quelquefois une deuxième ponte s'est produite en septembre et octobre, mais ce fait ne s'est pas présenté constamment.

« Le moment de la ponte est précédé par le rut du mâle. Plusieurs caractères particuliers à cet état se développent : le peau de son cou et de ses cuisses prend une couleur rouge-vif. Il chante alors, ou plutôt il fait sortir du fond de sa poitrine et du gosier des sons rauques, concentrés, étranges. Pour les produire, il ramasse son cou sur lui-même, ferme le bec, et, par des mouvements spasmodiques qu'il produit à volonté par tout son corps, pousse en avant l'air contenu dans sa poitrine, donne à son gosier une dilatation extraordinaire et fait entendre trois sortes de détonations gutturales, dont la deuxième est de quelques tons plus élevée que la première, et la troisième, d'un ton beaucoup plus grave, se prolonge en s'éteignant. Il fait ainsi des salves composées de trois fois trois détonations, et qu'il répète à plusieurs reprises. Ce chant sauvage, qui a de l'analogie avec le rugissement du lion, se fait entendre le jour et la nuit, mais principalement le matin.

« Le rut se manifeste encore par des gestes chez l'autruche mâle; il exécute une sorte de danse. Il s'accroupit devant sa femelle, sur les jarrets, puis balance, pendant huit ou dix minutes, d'une manière cadencée, la tête et le cou, se frappe alternativement avec le derrière de sa tête le corps de chaque côté, en avant des ailes. Ses ailes s'agitent en mesure par des mouvements fébriles, tout son corps frémit; il fait entendre une sorte de roucoulement sourd et saccadé : tout son être paraît en proie à un délire hystérique. Ces symptômes précèdent plutôt qu'ils ne suivent l'accouplement. Il coeche sa femelle plusieurs fois par jour, mais principalement le matin. Pendant l'acte il fait entendre un grondement sourd et concentré qui indique la violence de sa passion.

« Au moment de la ponte, les autruches creusent un nid en terre. Le mâle et la femelle concourent à ce travail; ils prennent des becquetées de terre qu'ils rejettent en dehors de l'enceinte qu'ils veulent creuser; pendant cette action, les ailes sont pendantes et agitées d'un léger fré-

misement. Ils réussissent à attaquer ainsi la terre la plus dure. Le sol du parc où ont été faites ces observations avait été rechargé de pierres, de décombres, de gravier : c'était une sorte de ciment. L'excavation circulaire n'en était pas moins creusée à coups de bec, et des pierres d'un volume assez considérable en étaient extraites et mises à l'écart. Ce trou pouvait avoir 1^m,20 de diamètre. Un même couple creusait plusieurs de ces nids dans une même campagne, sans jamais en adopter un seul pour la ponte.

« Malgré ces préliminaires, les œufs n'étaient jamais déposés dans les nids ainsi creusés. La femelle les pondait au hasard sur les différents points du parc. Évidemment la situation était défavorable, quoiqu'il y eût progrès sur les résultats de la première installation, où les femelles n'avaient pu même pondre. Le nid était presque étanche et retenait l'eau des pluies ; le parc était beaucoup trop étroit, trop découvert ; il n'y régnait pas un mystère suffisant ; l'endroit était trop fréquenté du public, qui excitait continuellement ces animaux ; la guerre continuelle entre les deux mâles était évidemment autant de causes contraires. Je pris le parti de leur donner une installation mieux appropriée au résultat que je voulais obtenir.

« Au mois de décembre 1856, je mis un couple dans un parc plus retiré et plus spacieux. Ce nouvel enclos a une superficie d'un demi-hectare environ ; la moitié est couverte d'arbres et d'arbustes entremêlés et d'un grand développement ; l'autre moitié est nue et abritée à l'ouest par un haut bâtiment, le long duquel les animaux sont garantis du vent et de la pluie violente pendant l'hiver.

« Au mois de janvier, les autruches creusèrent leur nid au milieu du massif boisé, et précisément à l'endroit le plus touffu. La terre, en cet endroit, est une argile ocreuse. Vers le 15, la femelle commença sa ponte ; deux œufs furent d'abord abandonnés au hasard dans le parc, puis elle les déposa régulièrement dans le nid qu'elles avaient creusé : elle en pondit ainsi douze. Dans les premiers jours de mars, elles commencèrent à couver. Une semaine après, il vint des pluies très-abondantes qui se prolongèrent ; l'eau pénétra le nid, les œufs se trouvèrent dans une espèce de mortier, et les pauvres animaux abandonnèrent leur couvée.

« J'avais déjà l'expérience que les autruches faisaient quelquefois deux pontes dans une année ; je pensai que celles-ci pourraient bien ne

pas tarder à en faire une nouvelle. Il convenait de prendre des précautions pour prévenir le retour de l'accident qui venait de se produire. Je fis apporter une grande quantité de sable, et j'en fis former un large monticule, à l'endroit où le nid avait été creusé ; et comme les regards pénétraient de divers points jusqu'au nid, je le fis entourer de paillasons à une grande distance, de façon que l'on ne pût l'apercevoir.

« A ma grande satisfaction, je vis vers la mi-mai, les autruches creuser un nouveau nid, au sommet du monticule que je leur avais fait préparer ; puis, peu de temps après, la seconde ponte commença. Dans les derniers jours de juin, les autruches commencèrent à garder le nid quelques heures par jour, puis, à partir du 2 juillet, elles couvèrent régulièrement. Le 2 septembre, on aperçut un petit qui se promenait autour de l'autruche qui était sur le nid. Puis, quatre jours après, elles cessèrent de couver, s'occupant exclusivement du nouveau-né. Je cassai ensuite les œufs, et je vis que trois fœtus étaient morts dans un état d'incubation très-avancé, que deux œufs étaient clairs, sans putréfaction, et que deux étaient pourris, et répandaient une odeur insupportable.

« Le petit *autruchon* s'éleva parfaitement, et aujourd'hui il est aussi grand que ses parents : c'est un mâle.

« Le 18 janvier dernier (1858), la femelle du même couple recommença sa ponte. Ses deux premiers œufs furent déposés au hasard dans le parc, ensuite elle alla régulièrement pondre dans le nid qui avait servi l'année précédente, et qui n'avait pas été dérangé ; elle y déposa douze œufs. Cette ponte fut de quatorze œufs : les deux premiers abandonnés par la mère, et douze mis en réserve dans le nid par elle. Cette ponte se termina dans les premiers jours du mois de mars. Dès lors la femelle se mit sur ses œufs quelques heures au milieu du jour ; le soleil donnait sur le nid presque toute la journée ; puis, ses séances se prolongèrent, et elle demeura sur les œufs de 9 heures du matin à 3 heures du soir ; le reste du temps et pendant la nuit les œufs restaient découverts. Enfin, le 12 mars, elle garda le nid tout à fait ; alors le mâle partagea avec elle le travail de l'incubation, et se mit sur le nid, principalement la nuit. Peu à peu il prolongea ses séances, et vers la fin de l'incubation il demeura sur les œufs beaucoup plus longtemps que la femelle.

« Dès les premiers jours de la couvaison, un œuf fut sorti du nid et ne fut pas couvé. Cet œuf

demeura intact jusqu'à la fin et ne fut pas cassé par les autruches.

« Chaque fois que le mâle et la femelle se substituent sur le nid, celui qui reprend la séance examine les œufs les uns après les autres avant de se remettre dessus ; il les retourne et en change toujours quelques-uns de place.

« En temps de pluie, l'autruche demeurée libre vient se ranger à côté de celle qui couve, pour lui aider à abriter le nid.

« Enfin, le 11 mai, on aperçut quelques petites autruches sortir leur tête de dessous les ailes du couveur, et, le 13 au matin, on put voir le mâle et la femelle quitter le nid, en conduisant une bande de neuf petits *autruchons*.

« Les plus jeunes s'avançaient avec des pas incertains ; les plus âgés couraient et becquetaient les herbes les plus tendres. Le père et la mère veillaient sur eux avec une vigilante sollicitude ; le père surtout paraissait leur accorder le plus de tendresse ; c'est lui qui les abritait de ses ailes pendant la nuit.

« De toutes les sortes de nourriture qui furent apportées à ces *autruchons*, les salades furent celle qu'ils préférèrent. Ils prenaient du pain, mais en très-petite quantité.

« Ainsi, cette fois, sur douze œufs, neuf petits sont éclos ; sur les trois restants un avait été sorti du nid à dessein par les autruches, il était clair et n'a pas été couvé ; un autre était gâté, et dans le troisième il y avait un petit mort.

« L'autre couple, demeuré dans l'ancien enclos, a été transféré le 5 avril dernier dans un parc plus spacieux, établi au milieu d'un massif de jeunes caroubiers ; des arbres ont été ménagés au milieu pour l'ombrager. Dans le nid ainsi préparé, je déposai douze œufs de la femelle de ce couple, choisis parmi les plus nouveaux de ceux qui avaient été recueillis au fur et à mesure de sa ponte et que j'avais conservés avec soin. Tout était disposé de la sorte, lorsque ces deux grands oiseaux furent introduits dans leur nouvelle demeure. Ils furent plusieurs jours à s'habituer. Ils ne s'approchaient pas du nid, et le regardaient avec une sorte de méfiance. Je les y habituai, en faisant déposer leur nourriture tout auprès. Pendant ce temps, la femelle pondit deux œufs à travers le parc, je les fis ajouter aux douze du nid. Peu à peu elles se mirent à contempler les œufs et à s'en approcher. Elles les examinaient avec la plus grande attention, elles les touchaient alternativement du bec, comme si elles eussent voulu les compter. Enfin, au bout de trois jours de la médita-

tion où elles paraissaient plongées, le mâle se mit sur les œufs et commença à les couvrir. Depuis, ce travail s'est continué avec la plus grande assiduité ; le mâle et la femelle se succèdent alternativement.

« Elles ont trié trois œufs qui ont été rejetés en dehors du nid. Le 10 juin, avant-veille de mon départ pour Marseille, trois petits étaient éclos de cette couvée ; les parents ne se tenaient déjà plus sur les œufs avec la même assiduité.

« J'ai eu occasion de remarquer que, lorsque l'on enlève les œufs au fur et à mesure de la ponte, la femelle en produit un plus grand nombre que quand ils sont laissés au nid.

« Ainsi, la femelle du couple qui vient d'amener à bien une si belle couvée, a pondu dans un nid, l'année dernière, à la première ponte, 12 œufs ; à la seconde, 9 autres. Cette année, la ponte a été de 14 œufs, dont deux abandonnés.

« Dans l'ancien enclos, cette même femelle, dont les œufs étaient enlevés chaque fois, donnait une ponte continue de 25 à 28, et quelquefois 30 œufs. Une année elle fit deux pontes ; la première donna 29 œufs ; la seconde, à l'automne, 21 œufs ; en tout, 50 œufs. »

En 1860, Hardy obtenait d'autres pontes et neuf éclosions nouvelles.

Après des résultats aussi satisfaisants, on a essayé dans les jardins zoologiques du midi de l'Europe de faire reproduire les autruches, et on y a parfaitement réussi. M. Desmeure, directeur du jardin zoologique du prince Demidoff à Sandomato, près de Florence, mit en janvier 1855, une autruche femelle avec un mâle. A la fin de mars, il remarqua qu'elles s'étaient accouplées, et quelques jours après, le mâle commença à construire le nid. Le mois d'avril se passa sans rien amener. Mais le 6 mai, on trouva un œuf dépourvu de coquille, et, à partir du 12, la femelle se mit à pondre régulièrement. Le 18 juin, le nid renfermait treize œufs. Le mâle allait les visiter chaque jour, les retournait, les balayait avec ses ailes, mais sans les couvrir. Ce ne fut que le 21 juin, qu'il commença à couvrir deux heures par jour, et cela pendant trois jours. Comme on avait remarqué qu'il ne se levait de dessus son nid que pour aller dormir dans sa baraque, on en ferma la porte, et, à partir de ce moment, il couva pendant toute la nuit. Le matin, vers 8 heures, il abandonnait un instant ses œufs pour aller manger ; vers midi, il faisait un second repas. L'incubation dura ainsi cinquante et un jours, sans interruption, et avec une telle régularité que si on apportait son man-

ger à l'autruche, dix minutes avant l'heure habituelle, on la trouvait encore sur ses œufs.

Le 16 août, l'autruche quitta son nid pendant une heure, et le lendemain matin, on vit deux jeunes, qui couraient dans le parc et avalaient du sable. On s'empressa de leur préparer un mélange d'œufs durs hachés, de pain et de salade, en un mot de la pâtée à faisans. Elles s'en montrèrent très-friandes, se rassasièrent, puis revinrent vers leur père, qui n'avait pas abandonné son poste et qui releva ses ailes pour les cacher. Elles restèrent sous cet abri, jusqu'à 3 heures après-midi. A ce moment, le père se leva, suivant son habitude, et alla chercher sa nourriture, en compagnie de ses petits. On le vit prendre ses aliments avec son bec, les diviser et les mettre ainsi devant les autruchons. Ceux-ci, après s'être rassasiés, allèrent de nouveau se réfugier sous les ailes paternelles. Il en fut ainsi pendant les premiers jours. La femelle ne s'inquiéta nullement de sa progéniture. C'est tout au plus si, pendant que le mâle prenait ses repas, elle venait faire le tour des œufs et les retourner prudemment, après quoi, elle s'éloignait. Plus tard, elle fit quelques caresses à ses petits; mais, d'un autre côté, elle ne se faisait aucun scrupule de leur enlever leur nourriture, ce que ne fit jamais le mâle. A la fin, on l'enferma dans un autre enclos.

Suquet, directeur gérant de la Société zoologique de Marseille, après quatre années d'essais divers, a réussi de son côté à faire se reproduire des autruches. Ses expériences ont été faites dans un espace de 500 à 600 mètres carrés, clos par une palissade grossièrement établie et sur un terrain sablonneux de Montrédon, où se rencontrent des échantillons de la flore africaine. Les autruches y furent amenées le 2 mars 1861.

« Pendant que je faisais mes recherches et prenais mes dispositions, dit Suquet (1), la ponte, devant l'époque ordinaire, commençait au jardin, et j'obtenais huit œufs.

« J'avais à craindre que le trouble d'un transport toujours difficile, que le changement de lieu et d'habitudes, n'apportassent un temps d'arrêt et même la suppression de la ponte. Quelques heures après leur installation, j'obtenais un œuf déposé au hasard sur le bord du parc. Je ne fus pas rassuré par ce résultat prévu, puisque c'était jour de ponte; en effet, elle fut arrêtée.

(1) Suquet, *Bulletin de la Soc. d'acclimat.* Paris, 1861, t. VIII, p. 384.

« Pendant les premiers jours, j'observai de l'inquiétude chez nos autruches; elles parcouraient à grands pas leur enclos, en faisant pour ainsi dire la reconnaissance. Enfin, le dixième jour, après plusieurs essais, je les vis avec plaisir creuser toujours sur le même point pour préparer le nid. Ce fut d'abord une simple excavation dans le sable de 1^m,50 environ de diamètre, de 30 cent. de profondeur, en forme de cône tronqué, et dont les bords furent relevés par l'apport du sable que les autruches amoncelaient par un mouvement de rotation du cou, en formant ainsi un fossé circulaire qui donna bientôt au nid la forme d'un monticule: le mâle et la femelle travaillaient alternativement.

« Quelques heures après, un œuf était pondu; à partir de ce jour, régulièrement à intervalles égaux de deux jours, sauf un repos, la ponte s'effectuait dans les conditions normales, et le 20 avril nous comptions quinze œufs dans le nid.

« Quelques heures avant la ponte, la femelle venait s'accroupir sur le nid, donnait quelque nouvelle façon à l'établissement, et quelques minutes avant la ponte faisait entendre un roucoulement plaintif que je n'avais jamais observé au jardin, dans les mêmes conditions; tandis que le mâle, placé auprès d'elle, tantôt couché, tantôt courant, exécutait ces mouvements d'ailes et de corps qui précèdent et suivent l'accouplement. Dès que le nid contient quelques œufs, la femelle vint toujours s'y accroupir pour pondre, mais la ponte s'effectuait sur le bord extérieur; en effet, au dernier moment, par un mouvement de conversion, elle rejetait l'œuf au dehors, et après un moment de repos, au moyen du bec et du cou ployé en croissant, elle ramenait l'œuf dans le nid et le plaçait au centre.

« D'après les habitudes que nos autruches avaient prises au jardin, où jamais elles n'entrent dans leur cabane, même en temps de pluie, de froid et de neige, je n'avais pas cru devoir établir un abri. La partie boisée de leur parc, quelques touffes d'arbres verts dans la partie découverte, me semblaient un abri suffisant. La mangeoire et l'abreuvoir avaient été placés à une extrémité du parc, de manière que le service pût se faire presque à l'insu des animaux; pour plus de précaution, et quoique je n'eusse pas à craindre de visites indiscretes, j'avais cru devoir entourer les palissades d'un clayonnage de jeunes branches d'arbres verts. Connaissant le naturel défiant de mes élèves, l'établissement du parc avait été calculé de manière que le centre était complètement masqué

du dehors par l'interposition de différents groupes d'arbustes, pensant qu'elles choisiraient le point le plus isolé et le moins en vue pour établir le nid. Mais je fus surpris de voir que, dédaignant mes précautions, elles fussent venues s'établir sur un point très-découvert, et à proximité de la clôture : j'eus bientôt l'explication de leur choix, car, dans mes visites journalières, je remarquai que ce point était celui qui, par son orientation, recevait le plus directement et le plus longtemps les rayons solaires.

« Dans les derniers jours de la ponte, la femelle gardait le nid plusieurs heures avant et après cette opération, et même quelquefois la journée entière ; tandis que le mâle, inquiet et sans cesse en mouvement, parcourait le parc à grands pas, surtout quand un visiteur approchait, suivant tous ses mouvements ; pendant la nuit, le mâle et la femelle couchaient près du nid.

« A partir du 20 avril, jour où la ponte a cessé, les rôles furent intervertis ; le mâle vint prendre sur les œufs la place de la femelle, qui ne gardait plus le nid que pendant les rares absences du mâle ; durant tout le temps de l'incubation, les mêmes habitudes se sont conservées. Pendant cette période, rien à observer que le soin pris par les autruches de tourner et retourner journellement les œufs, de les changer de place, faisant passer ceux du centre à la circonférence, et réciproquement, avant de se poser sur le nid ; une fois accroupies, le soin qu'elles prenaient de ramener autour d'elles le sable, en creusant de plus en plus le fossé circulaire. Dans cette position, on ne voyait plus que la partie supérieure du corps de l'oiseau, tandis que le cou tendu et allongé sur le sable prenait l'aspect d'un serpent qui suivait tous les mouvements de l'observateur ; sur un point très-rapproché du nid, la femelle prenait les mêmes positions. J'avais eu un moment le désir de profiter de l'absence du mâle pour ajouter au nid les huit œufs obtenus au jardin ; mais craignant de compromettre la réussite d'un essai dont je voyais la marche si favorablement commencée, j'y renonçai et laissai les choses en l'état.

« Pendant toute la durée de l'incubation, la nourriture donnée a été la même : son, orge et avoine, et débris de légumes ; seulement la consommation journalière, qui avait déjà été réduite de plus de moitié par leur mise à demeure dans ce parc où elles trouvaient des graines sauvages et des insectes, s'est trouvée encore diminuée, et enfin dans les derniers jours

presque entièrement annulée : aussi, dans ce moment, les animaux sont d'une grande maigreur, les plumes sont ternes, mais la physiologie est toujours vive et inquiète.

« Dès ce moment tout marchait à souhait, je n'avais plus qu'à attendre le moment de l'éclosion. D'après les observations faites à Alger par M. Hardy, l'incubation devait durer de cinquante-six à soixante jours, suivant les circonstances atmosphériques ; or, comme j'avais été favorisé par des chaleurs intenses et par un ciel constamment serein, en prenant le 20 avril pour date du commencement de l'incubation, je devais attendre l'éclosion vers le 15 juin.

« Je fus surpris quand, le 3 juin, on vint m'annoncer au jardin que l'on croyait avoir vu une jeune autruche dans le nid. Après avoir longtemps observé, et mettant à profit un moment d'absence du mâle, nous pûmes nous assurer de l'existence d'un jeune dans le nid, les autres œufs étaient encore intacts. La nuit mit fin à nos observations, et je retournai le lendemain, très-anxieux du résultat ; car je craignais que dans le cas où l'éclosion serait retardée, le nid ne fût abandonné par les parents pour conduire le jeune. Mais dans le courant de la journée, nous pouvions compter onze éclosions sur treize œufs, car la veille deux œufs avaient été retirés du nid par les autruches. Nous supposions qu'ils devaient servir à la nourriture des jeunes pendant les premiers jours. Ainsi donc, en calculant du jour où le mâle a pris le nid, l'incubation aurait duré quarante-cinq jours. Dès le lendemain, abandonnant les deux œufs restés dans le nid, la famille entière se met à parcourir le parc, le père et la mère conduisant alternativement ; le mâle cependant semblait avoir plus de sollicitude. Pour donner une idée de la physiologie des jeunes, je ne puis mieux les comparer qu'à de gros hérissons montés sur deux grosses pattes. Quoique vigoureux et alertes, les culbutes sont fréquentes sur les monticules de sable ; un d'eux reste toujours en arrière, ses chutes sont plus nombreuses, et je crains que son état de faiblesse ne lui permette pas de vivre dans les conditions où il est placé. A plusieurs reprises je cherche à le prendre à travers la clôture pour lui donner des soins particuliers ; mes tentatives irritent le mâle, qui s'élance sur la barrière ; je renonce à mon projet, craignant que dans ses brusques mouvements il n'écrase quelques petits. Le lendemain ma couvée était réduite à dix.

« Le jour même de l'éclosion, quoique sachant

qu'une nourriture immédiate n'était pas nécessaire, je m'étais empressé de placer près de la clôture un hachis de salades, d'œufs durs et de mie de pain : pendant quelques jours cette pâtée, quoique souvent renouvelée, fut complètement dédaignée; les jeunes, à la suite du père, picotaient dans le sable, et, à ma grande surprise, se jetaient avec avidité sur les crottins frais des parents. Enfin, dès qu'ils eurent pris goût à la verdure, il fallut à plusieurs reprises renouveler la distribution; les œufs durs cependant n'ont jamais été mangés avec beaucoup d'avidité. Après quelques jours, leur préférence était pour les feuilles entières de salade; d'ailleurs, à l'exemple des parents, ils recherchent continuellement dans le sable. Je n'ai jamais remarqué que le mâle ou la femelle aient pour leurs petits les soins et les appels de la poule pour découvrir et montrer la nourriture; au contraire, dès qu'elle était donnée, ils en prenaient la majeure partie, sans se soucier de leur jeune famille : sauf l'abri des ailes donné la nuit et quelquefois dans la journée, les soins du père et de la mère sont nuls.

« Pendant quelques jours l'éducation marche bien, la physionomie des jeunes change à vue d'œil : le cou s'allonge, le corps s'élève, les ailes commencent à se détacher; la tête se recouvre d'un léger duvet fauve, tandis que le cou se zèbre en long de bandes fauves et claires avec des points de même nuance; le corps est couvert de rudiments de plumes ayant l'aspect de crins frisés. Je n'avais qu'à laisser agir la nature, à fournir une nourriture plus abondante de jour en jour; j'étais heureux de voir les jeunes, prenant de la force, courir de côté et d'autre, sortir même du parc, à la recherche des insectes et des jeunes pousses d'herbes. Je comptais les laisser jouir pendant quelques semaines encore de cette demi-liberté, quand un accident imprévu changea ma détermination.

« Pour suivre les petits qui s'éloignaient du parc de plus en plus, le mâle força un jour la clôture, et au lieu de ramener la famille, se perdit dans les bois. Craignant qu'il n'attirât à lui les jeunes, je me décidai immédiatement à ramener au jardin la mère et la couvée.

« Pendant toute la journée, tout en faisant chercher le mâle, je surveillais le parc, espérant qu'il retournerait au nid où tout était disposé pour le renfermer; il ne reparut plus, et après de longues recherches nous le trouvâmes mort au pied d'un rocher de 50 mètres de haut d'où il s'était précipité pendant la nuit.

« Nous pûmes alors entrer sans inconvénient dans le parc et vérifier les œufs abandonnés. A la première inspection, je reconnus que tous étaient fécondés; les deux restés dans le nid avaient le germe développé à moitié, mais à ma grande surprise les deux rejetés hors du nid l'avant-veille de l'éclosion, et abandonnés pendant douze jours sur le sable sans avoir été couverts ni réchauffés, contenaient deux jeunes parfaitement et entièrement formés, donnant signe de vie pendant plusieurs minutes. Je suis fondé à croire que l'éclosion aurait eu lieu naturellement, si rien n'était venu l'entraver. Nous aurions là une preuve à l'appui de l'incubation solaire, tant controversée; car il est à remarquer que pendant les quatorze jours où les œufs ont été abandonnés, les chaleurs ont été intenses, les nuits sans rosée, c'est-à-dire que les conditions atmosphériques se sont trouvées parfaitement semblables à celles observées dans les régions sahariennes du nord de l'Afrique.

« Placés au jardin, dans un parc grillagé, garni du même sable de Montrédon, nos autruches prospèrent et prennent un grand développement. Après un mois d'élève, leur taille a atteint celle d'une outarde femelle. Leur nourriture se compose toujours de feuilles de salade et de choux grossièrement hachés et de mie de pain. La consommation est énorme, il faut à chaque instant renouveler la distribution.»

Le 8 août, deux mois après leur éclosion, ces jeunes autruches avaient acquis la taille d'un gros dindon, le duvet frisé faisait place aux canons des plumes, et même les grandes plumes des ailes et de la queue étaient très-apparentes.

Une communication ultérieure de Suquet nous apprend que, l'année suivante, de nouvelles éclosions furent obtenues à Marseille. Il est donc surabondamment démontré que l'autruche se reproduit en captivité, non-seulement sous le ciel de l'Algérie, mais encore dans les contrées méridionales de l'Europe.

Usages et produits. — Dans plusieurs contrées de l'Afrique, les indigènes se nourrissent de la chair, de la graisse, des œufs de l'autruche; ils recueillent ses plumes dans un but de spéculation ou les emploient à divers usages.

La chair qui provient de jeunes individus est tendre et savoureuse, celle des vieilles autruches est plus dure, mais elle a un goût particulier, assez agréable, que l'on a comparé à celui de la viande de chameau. Les Arabes la mangent fraîche ou séchée au soleil et dans certaines contrées, à Sebdom, par exemple, elle se vend jus-

qu'à 5 francs le kilogramme. La graisse est pour eux un objet de luxe, et ce produit, dont le prix, dans certains endroits du Sahara, varie de 1 fr. 50 à 2 francs le kilogramme, s'élève dans d'autres régions à 6, 7 et 8 francs. Dans le Sebdo elle se vendrait même jusqu'à 20 francs, d'après les documents recueillis sur les lieux. Les Arabes se servent de la graisse d'autruche fraîche ou salée en guise de beurre dans leur cuisine. Ils l'emploient aussi comme remède dans toutes les blessures, contre certaines morsures venimeuses, et en frictions dans les maladies rhumatisques; ils l'administrent à l'intérieur, lorsqu'elle est fondue et salée, dans quelques maladies du foie. La moelle des os est réservée pour les accès de goutte et pour les maladies nerveuses; et, dans leur opinion, la cervelle aurait une propriété des plus malfaisantes. Ils prétendent que cette cervelle, mangée par l'homme, le rend fou furieux et lui donne des accès d'hydrophobie incurables; aussi ont-ils soin de l'enterrer lorsqu'ils tuent une autruche, à moins qu'ils ne veuillent s'en servir pour se venger d'un ennemi mortel.

Les œufs d'autruche ne sont pas moins recherchés par les indigènes que la chair et la graisse; ils sont loin, cependant, de valoir ceux de la poule, quoi qu'en disent certains voyageurs, qui les trouvent excellents. D'après Burchell, les Hottentots ont une façon très-simple de les cuire, ils pratiquent à un bout de l'œuf un petit trou rond, et au moyen d'une baguette, ils brouillent bien l'intérieur, après quoi ils mettent l'œuf sur le feu, et le remuent de temps en temps, jusqu'à ce qu'il soit convenablement cuit. Lichtenstein dit n'avoir pas souvent trouvé d'œufs d'autruches comestibles; la plupart renfermaient des embryons trop développés. « Nos Hottentots, ajoute-t-il, ne les dédaignaient pas pour cela, et les faisaient cuire dans leur coquille, avec de la graisse de mouton. J'ai goûté ce mets qui paraît devoir être horrible d'après nos idées culinaires, et je l'ai trouvé fort savoureux. »

Les œufs d'autruche ont encore un autre emploi: tous les indigènes du sud et du centre de l'Afrique ou s'en servent en guise de vases, ou les convertissent en ornements. Après les avoir vidés et entourés d'un léger filet, on les suspend dans les tentes. Dans le Kordofan, on en décore l'extrémité conique, arrondie des nattes en paille; dans les églises des Coptes, ils ornent les cordons auxquels sont suspendues les lampes. Mais ce que les indigènes recherchent

surtout dans l'autruche, ce sont les plumes, qu'ils vendent ou avec la peau, ce qui constitue alors une dépouille entière, ou par lots séparés, ces lots étant formés par les plumes des ailes et de la queue.

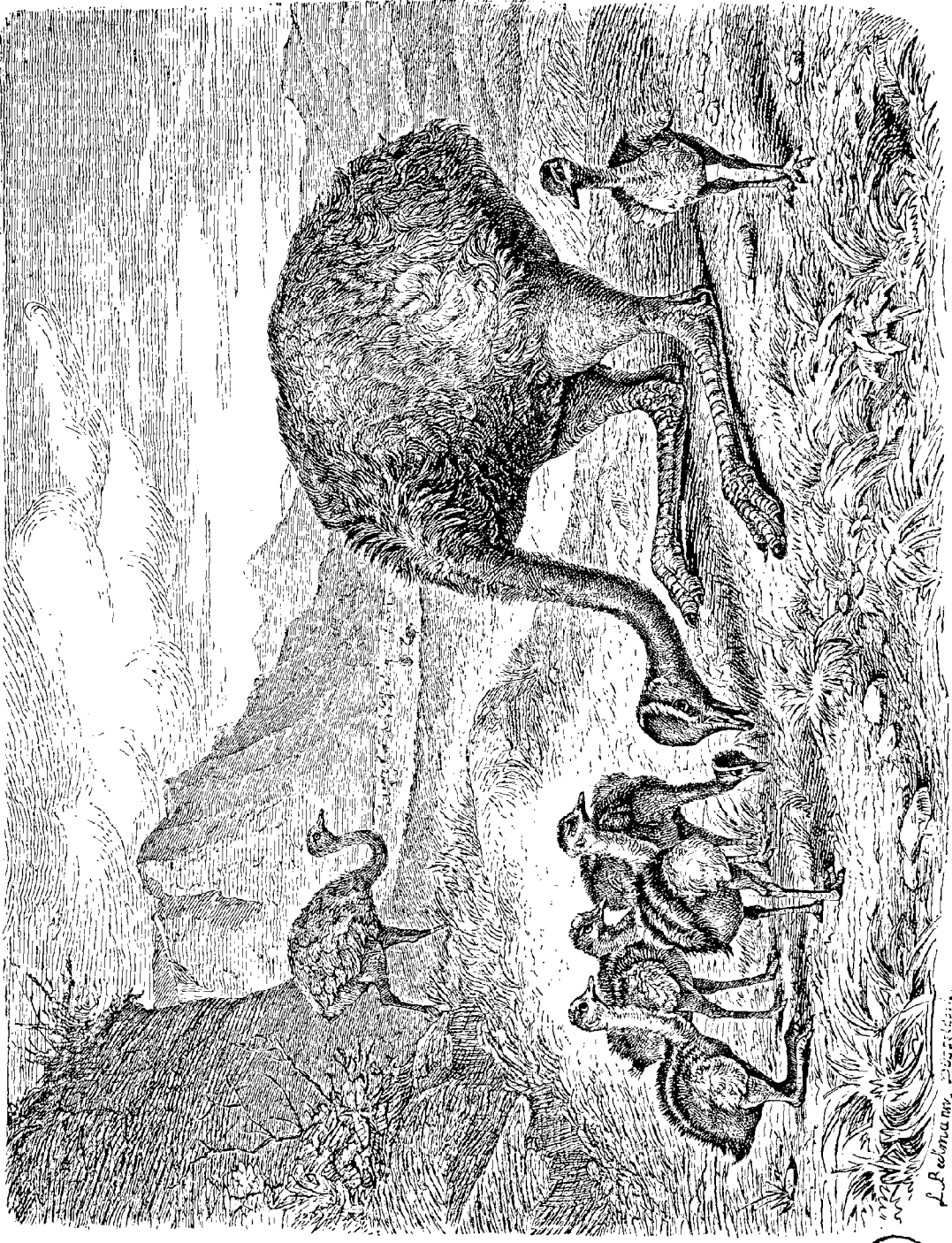
« Le prix d'une dépouille, dit Gosse, est de 60 francs à Sebdo. A Géryville, il est difficile de se procurer une dépouille entière à moins de 80 à 100 francs. A Tebessa, une peau d'autruche mâle va jusqu'à 200 francs, celle de la femelle ne vaut guère que 40 à 50 francs au plus. A Boghar, les indigènes vendent aux juifs, pour 60 à 90 francs, la dépouille entière du mâle et pour 15 à 20 francs celle de la femelle. A Laghouat, une belle peau de mâle vaut actuellement de 125 à 150 francs. Deux dépouilles de femelles valent tout au plus une dépouille de mâle. Enfin, à Tlemcen, on fait la remarque que la dépouille d'une autruche qui vaut 10 francs au Sahara, coûte de 40 à 60 francs sur la limite du Tell, et que les juifs la revendent de 100 à 150 francs. Lorsque les Arabes ne vendent pas leurs plumes, ils s'en servent pour fabriquer des chapeaux, dont ils se parent dans les grandes solennités. Ces chapeaux ont les dimensions et la forme des bonnets à poil des sapeurs. Les plumes noires du dos restent en grande partie dans le pays. Réunies en paquets, elles servent aux Ouled Sidi Chikh, Cheraga et Gharaba, à distinguer leurs tentes de celles de leurs serviteurs religieux. Un arabe qui n'appartient pas à cette grande famille ne peut se permettre cette distinction. »

Burchell raconte que dans quelques tribus du sud de l'Afrique, on trouve des parasols faits en plumes d'autruche; que très-souvent on revêt avec les petites plumes noires, de minces baguettes, dont les indigènes se servent parfois très-utilement quand ils chassent des animaux dangereux: ils les emploient pour attirer sur elles l'attention de l'animal et la détourner du chasseur.

Les plumes d'autruche étant toujours et partout très-recherchées, un industriel des environs de Colesberg, au Cap, a eu l'heureuse idée pour exploiter ce genre de produits, d'élever des autruches en grand. Cette personne a son troupeau dans un vaste enclos, couvert d'herbes, et ne donne à ses autruches du grain que pour les attirer et les mieux prendre. D'après ses estimations, une autruche mâle lui fournirait chaque année des plumes pour une valeur de 2,250 francs: c'est sans doute une exagération, mais on doit certes retirer un assez bon profit d'une pareille exploitation.

Венн, Ойсенг.

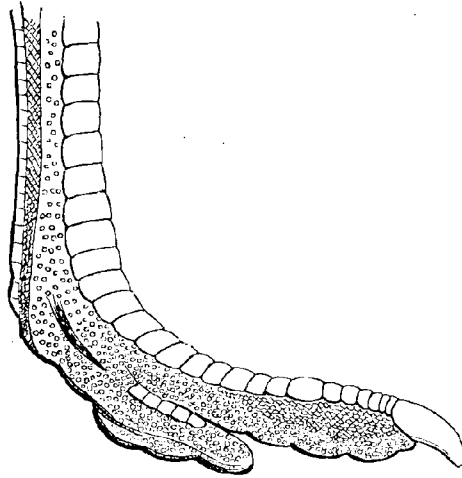
T. II, Pl. XXIX, p. 498.



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Créteé fils, imp.

LE NANDOU D'AMÉRIQUE.



Cervat, Créte Fil, i p

Fig. 134. Pied d'Autruche.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Enfin les autruches ne sont pas seulement utiles à l'homme par la chair, la peau, la graisse, les plumes qu'elles lui fournissent; elles peuvent lui rendre encore des services d'un autre genre et devenir au besoin des bêtes de somme. Ainsi le général Daumas rapporte qu'un Arabe attaché à son service, lui a assuré qu'il n'est pas rare de voir, à quelque distance du douar, mettre un enfant fatigué sur le dos d'une autruche, qui se dirige avec son fardeau droit sur la tente. Du reste, l'emploi des autruches comme montures n'est pas nouveau. Sans parler des autruches montées, que les empereurs romains faisaient figurer dans les courses du cirque pour l'amusement du peuple, ni des exhibitions de ce genre, à l'aide desquelles, de nos jours, des directeurs d'hippodromes ont attiré la foule, nous dirons que, d'après Vopiscus, un certain tyran d'Égypte, nommé Firmin, les employait à son usage : monté sur d'énormes autruches, il était emporté par elles et semblait voler. La collection de Pinkerton représente une autruche portant un nègre adulte, ce qui démontrerait que les Sénégalais la font aussi servir de monture. Enfin Moore raconte que, le 12 novembre 1731, il passa par Joar, où il se trouvait une autruche chargée d'un homme qui l'emmenait à Fatalenda, d'où Connor, chef du comptoir, l'envoyait au gouverneur de Jamesfort, sur la Gambie.

LES NANDOUS — *RHEA*.

Die Nandus, the Rheas.

Caractères. — Les nandous sont les représentants, en Amérique, de l'autruche. Ils ont avec

BREM.

celle-ci de très-grands rapports d'organisation; toutefois ils en diffèrent notablement. Ainsi, ils ont un bec aussi long que la tête, aplati, large à la base, arrondi à la pointe, couvert d'une partie cornée légèrement bombée; des jambes nues à partir de l'articulation tibio tarsienne, qui est calleuse; trois doigts de longueur moyenne, reliés à la base par une palmature étroite; des ongles droits, forts, comprimés latéralement, obtusément arrondis en avant, anguleux en dessus; des ailes plus courtes encore que chez l'autruche, complètement dépourvues de rémiges proprement dites et terminées par un appendice corné; une queue également sans rectrices; les lorums, la région oculaire, un cercle qui entoure l'orifice externe du conduit auditif, nus, couverts d'une peau rugueuse; le haut de la tête, la gorge, le cou, le tronc, et les cuisses emplumés; les plumes du cou et de la tête petites, étroites et pointues; celles du tronc grandes, larges, arrondies, molles; les paupières garnies de cils roides; l'ouverture du conduit auditif externe munie de soies. Le mâle et la femelle diffèrent par leur taille; les différences de plumage sont peu prononcées.

Jusqu'aux voyages de Darwin et de d'Orbigny, on ne connaissait qu'une espèce de nandou; actuellement, nous en distinguons trois.

LE NANDOU D'AMÉRIQUE — *RHEA AMERICANA*.

Der Nandu, the Rhea.

Caractères. — Le nandou d'Amérique (Pl. XXIX) a le haut de la tête et du cou, la nu-

IV — 376

que, la partie antérieure de la poitrine, la ligne naso-oculaire, noirs ; le milieu du cou jaune ; la gorge, les joues et le haut des côtés du cou gris-de-plomb clair ; le dos, les côtés de la poitrine et les ailes d'un cendré brunâtre ; la face inférieure du corps blanc sale ; l'œil gris de perle ; les parties nues de la face couleur de chair ; le bec gris-brun ; les pattes grises.

La femelle a la nuque et la partie antérieure de la poitrine plus claires.

Le nandou mâle a environ 1^m,65 de long et près de 2^m,64 d'envergure. Une femelle adulte, qui fut mesurée par le prince de Wied, avait 1^m,35 de long et 2^m,50 d'envergure.

LE NANDOU DE DARWIN — *RHEA DARWINII*.

Der Zwergnandu, the Darwin's Rhea.

Caractères. — Le nandou de Darwin ou nandou nain est le plus petit du genre : son plumage est gris-brunâtre clair, à rayures plus claires, toutes les plumes ayant près de leur extrémité un liséré blanchâtre.

LE NANDOU A LONG BEC — *RHEA MACRORHYNCHA*

Der langschmäblige Nandu, the great-billed Rhea.

Caractères. — Le nandou à long bec est brun foncé ; il a le bas du cou noir, le haut blanchâtre.

Distribution géographique des nandous. — Les nandous sont propres à l'Amérique du sud. Ils habitent les pampas, entre l'océan Atlantique et les Cordillères, depuis les forêts vierges de la Bolivie, du Gran Chacos, du Paraguay et du Brésil, jusqu'à la Patagonie ; en un mot, les États du Rio de la Plata.

Mœurs, habitudes et régime des nandous. — Tous les voyageurs, qui ont visité les steppes de l'Amérique méridionale, ont parlé du nandou ; mais Boecking, le premier, en a tracé l'histoire d'après des observations personnelles, faites pendant de longues années ; c'est cette histoire que nous prendrons pour guide.

Véritable oiseau des steppes, le nandou ne se trouve ni dans les montagnes, ni dans les forêts vierges ; mais dans les pays de collines, il est aussi abondant que dans la plaine ; il aime à visiter les forêts clair-semées d'algarrobos, de même que les bosquets de myrtes et de palmiers, isolés, comme autant d'îles, au milieu des hautes herbes. Dans les pampas et dans les steppes, il est peu d'endroits où il fasse complètement défaut on le voit partout où il trouve

de l'herbe à manger, et même sur les bords des lacs salés, où le sol est blanchi par le dépôt du sel.

Un mâle vit avec cinq ou sept femelles, rarement plus ou moins. Une famille, ainsi formée, habite un domaine qu'elle défend contre ses semblables. Après la saison des amours, plusieurs familles se réunissent et l'on peut ainsi rencontrer des bandes où l'on compte soixante individus ou plus. Autant chaque famille est unie, autant sont peu solides les liens qui retiennent ces bandes. A la première occasion, elles se dispersent ; les familles qui les composaient allant se joindre à d'autres. Mais, généralement, les nandous ne s'éloignent pas à plus d'une quinzaine de kilomètres de l'endroit où ils sont nés, comme Boecking a très-bien pu le constater d'après un nandou blessé, mais guéri, et dont l'aile droite était pendante. « Cet oiseau, *le blessé*, comme l'appelaient les Péons, restait souvent des jours entiers sans que je le vissé de mon observatoire ; mais alors, il se montrait dans le domaine d'un de mes voisins, à deux *leguas* de chez moi, et il revenait toujours en société plus ou moins nombreuse. » En automne, le nandou cherche les rives des cours d'eau, les bas-fonds couverts de buissons où il trouve à manger des fruits de myrtes et d'autres baies ; là où n'existent point de buissons, il se rend dans les forêts de chardons qui, introduits par les premiers colons espagnols, couvrent maintenant, dans les pampas, des espaces de plusieurs milliers de kilomètres carrés, et qui chaque année vont envahissant de nouvelles surfaces, au grand mécontentement des voyageurs, comme des éleveurs de bétail. En hiver, le nandou se tient de préférence dans les lieux où ont pâturé les troupeaux, car l'herbe y est plus courte, et par cela même plus délicate qu'ailleurs.

Le nandou le cède peu, pour la rapidité de la course, à son congénère d'Afrique. Il court parfaitement ; il fatigue et dérouté le meilleur cheval, car, non-seulement il court avec une vitesse extrême, mais il fait encore les crochets les plus brusques avec une agilité surprenante. Pendant le temps des amours, il se montre très-excité, et n'a de repos ni le jour ni la nuit. Pendant la sécheresse, il se repose, comme tous les autres animaux, trois ou quatre heures au milieu du jour ; mais, bien qu'oiseau diurne, il répare, la nuit, le temps qu'il a ainsi perdu. D'après Boecking, son pas ordinaire est de 55 à 66 centimètres.

Quand il trotte, les ailes relevées et non-chalamment, en apparence, son pas est de 1^m,45; quand il est poursuivi, il atteint jusqu'à 1^m,60 et ses mouvements sont si rapides qu'on ne peut plus distinguer chacun de ses pas. Souvent il se détourne brusquement, en faisant un angle de 25 à 30 degrés. A ce moment, il relève fortement une aile, il abaisse l'autre et reprend sa course précipitée. Il franchit facilement des crevasses de plus de trois mètres de largeur; en sautant, il agite un peu ses ailes. Il évite les lieux escarpés, car il a de la peine à les gravir. Darwin dit avoir vu deux fois des nandous franchir à la nage la rivière de Santa Maria, et il ajoute qu'un M. King a souvent observé le même fait.

Boecking, par contre, assure n'avoir jamais vu de nandou s'aventurer dans l'eau; en vain, essayait-il d'en chasser un dans une rivière profonde, mais peu large; « l'oiseau, surmontant sa timidité naturelle, s'élança au travers de notre ligne, plutôt que de se sauver à la nage, ou seulement d'entrer dans l'eau jusqu'au cou. Il a peur de l'eau; jamais je n'ai vu de nandou dans une des îles innombrables de l'Uruguay ou du Parana, quelque rapprochées qu'elles fussent de la rive, quelque basses que fussent les eaux. Il ne se baigne pas dans l'eau, mais bien dans le sable, absolument comme les poules. »

Le nom de nandou, donné à cet oiseau par les Indiens, est une onomatopée du cri que pousse le mâle dans la saison des amours. Ce cri appelle les femelles, et provoque au combat les autres mâles. Après les amours, le mâle et la femelle font entendre un sifflement, qui va d'abord en augmentant de force, puis qui diminue: c'est le signal du rappel de la famille. Les jeunes pépient comme les dindons. Boecking n'a jamais entendu de cri de douleur ou d'effroi; mais, lorsqu'il est en colère, le nandou souffle d'une manière singulière et difficile à décrire.

Le goût excepté, tous les sens du nandou paraissent bien développés, et son intelligence n'est nullement bornée. D'après Boecking, cet oiseau est un excellent observateur, et il sait comment se conduire suivant les circonstances. Autour des habitations où on le laisse en paix, il devient assez confiant pour circuler au milieu des chevaux et des bœufs, et ne s'écarter que du chemin de l'homme ou d'un chien. Il pait au milieu des troupeaux, sans crainte; il est en quelque sorte à demi domestique. Il évite les cavaliers; mais il ne fuit pas devant le blanc

qui n'est pas accompagné de chiens; c'est tout au plus s'il se détourne d'une centaine de pas, en regardant avec curiosité plutôt qu'avec crainte. Il fuit au contraire avec anxiété le gaucho qui le chasse, et emploie toutes les ruses dont il est capable pour lui échapper. Jamais on ne le voit auprès du rancho d'un indigène, et il ne se mêle à ses troupeaux que loin de sa demeure. On l'aperçoit plus souvent au milieu des bandes de cerfs des steppes, et l'on voit alors, tantôt un nandou, tantôt un cerf lever la tête, et, à l'approche d'un danger, tous fuir dans la même direction. L'arrivée d'une tribu d'Indiens cause au nandou une frayeur incroyable. Il s'enfuit avec rapidité à plusieurs lieues de distance, et fait partager son effroi à d'autres bandes, les entraîne dans sa fuite, et souvent aussi entraîne avec elles des troupeaux de bœufs ou de chevaux. Dans les contrées désertes, là où il voit rarement l'homme, il a peur du cavalier, tandis que le piéton ne l'effraye pas; il semble ne pas faire grand cas de celui-ci.

Pendant les pluies, le nandou mange surtout du trèfle et des insectes; plus tard, comme nous l'avons dit, il recherche les lieux où ont pâturé les bestiaux; l'herbe qui y croît est celle qu'il préfère. Il montre pour les plantes alimentaires venues d'Europe une prédilection qui fait honneur à son goût, et si une troupe de nandous parvient à découvrir les champs d'alfalfa ou le jardin potager d'un colon, il faut que celui-ci exerce la plus grande surveillance s'il veut conserver une feuille verte. Par contre, le nandou rend quelques services, en mangeant, tant qu'elles sont encore sur tige, des graines épineuses. Ces graines, très-nombreuses en certaines localités, sont un fléau pour les éleveurs de bétail. Elles s'accrochent à la queue et à la crinière des chevaux, à la toison des moutons, s'y feutrent, rendent la laine et le crin tout à fait impropres aux usages qu'on en fait; souvent même elles causent la mort de l'animal; l'irritation qu'elles exercent sur sa peau l'affolent et il se blesse; or une blessure, qui ne tarde pas à fourmiller de vermine, amène régulièrement la mort de l'animal.

« Quiconque, dit Boecking, a ouvert un estomac de nandou, au mois de décembre, sait quelle prodigieuse quantité de ces graines il renferme; aussi, cet oiseau mérite-t-il d'être protégé par les propriétaires reconnaissants. A tout âge, en toute saison, le nandou mange des insectes, et, d'après les assertions des gauchos, il mange aussi des serpents, de petits reptiles. Comme

les gallinacés, il avale du sable pour faciliter sa digestion.

Au commencement du printemps, c'est-à-dire en octobre, le nandou mâle qui a deux ans révolus, est capable de se reproduire. Il réunit de trois à sept femelles, rarement plus; puis, il chasse à coups de bec et d'ailes les autres mâles de son domaine. Il exécute devant les femelles des danses tout à fait singulières; il va à droite et à gauche, les ailes écartées, pendantes; il se met à courir très-rapidement; décrit avec une agilité incroyable trois ou quatre crochets; ralentit sa course, s'avance majestueusement, se baisse et recommence le même manège. En même temps, il fait entendre un cri, une sorte de sourd mugissement, et donne tous les signes de la plus grande excitation. En liberté, il dépense son courage et son ardeur en attaquant ses rivaux; en captivité, il attaque aussi bien son gardien que toute personne qui se présente, et cherche à les frapper avec le bec, avec les pieds.

Dans les pampas, d'après Boecking, la ponte commence au milieu de décembre. Quelque temps auparavant, on trouve déjà des œufs isolés, provenant de femelles précoces, qui ont pondu avant que le mâle eût disposé le nid. Ce nid consiste en une dépression peu profonde; il est situé dans un lieu sec, à l'abri des inondations, caché le plus possible, et protégé, sur les côtés, par des chardons ou de hautes herbes. Le nandou profite souvent des trous que creusent les taureaux sauvages, quand, appuyant l'épaule à terre, ils se meuvent en cercle à l'aide de leurs pattes de derrière, pour se débarrasser des larves qui sont sous leur peau. Si le nandou ne trouve pas un trou de ce genre, il s'en creuse un lui-même, le tapisse de quelques chaumes, de quelques herbes. La femelle y pond de sept à vingt-trois œufs. D'Azara avance que l'on trouve souvent de soixante-dix à quatre-vingts œufs dans un même nid; Darwin assure que leur nombre ne dépasse jamais quarante à cinquante; Boecking, par contre, dit, qu'à la vérité, les gauchos croient que l'on trouve parfois cinquante œufs, mais que lui n'en a jamais vu plus de vingt-trois: la moyenne était de treize à dix-sept. Les œufs varient de grosseur; les uns ont le volume d'un œuf d'oie, les autres ont jusqu'à 14 cent. dans leur plus grand diamètre. Tout autour du nid, dans un rayon d'une cinquantaine de pas, on trouve des œufs abandonnés, plus récents que ceux déposés dans le nid. L'œuf de nandou est d'un blanc jaunâtre terne; il est

semé de petits points d'un jaune vert, qui entourent les pores. Mais, quand l'œuf est exposé au soleil, il se décolore rapidement, et au bout de huit jours, il est d'un blanc de neige. Quand tous les œufs sont pondus, le mâle se charge seul de les couvrir. Les femelles le quittent, mais elles restent ensemble et n'abandonnent pas leur district. Le mâle couve la nuit et le matin, jusqu'à ce que la rosée soit évaporée; il se lève de temps à autre, suivant la température, pour aller chercher sa nourriture. Les œufs peuvent être abandonnés assez longtemps, sans inconvénient. Boecking vit un nandou quitter son nid pendant quatre heures, et l'éclosion n'en fut pas retardée. Au commencement, le mâle quitte ses œufs au moindre bruit qui lui est suspect; mais plus tard, il couve avec ardeur, et ne se lève que quand un cavalier est tout près de lui, ce qui, souvent, épouvante les chevaux. Dans son effroi, il arrive qu'en fuyant il écrase quelques œufs, ou en jette hors du nid, tandis que quand on le laisse tranquille, il se lève avec prudence. Plein d'amour pour sa progéniture, il marche sur le cavalier, les ailes écartées, les plumes hérissées; puis il s'enfuit lentement, en décrivant des zigzags, et cherche ainsi à détourner sur lui l'attention. Il n'aime pas à être souvent visité; si on ne le trouble pas, il quitte rarement son nid, et laisse même enlever quelques œufs. Il se défend courageusement et victorieusement contre les mouffettes, les rats à poche, les serpents. Boecking n'a jamais vu près de son nid le cadavre d'un carnassier, mais souvent des débris d'œufs abandonnés.

C'est une croyance généralement répandue dans l'Amérique du Sud, que les œufs abandonnés servent à la première nourriture des jeunes nandous. Dobritz Hofer raconte qu'ils sont nourris par leur père, et qu'ils mangent les œufs qu'il leur casse. Le prince de Wied dit que le mâle ne casse ces œufs que pour attirer les mouches, dont se nourrissent les jeunes. Boecking met en doute la réalité de ces assertions; personne n'a été témoin de pareils faits, et les jeunes nandous, d'après ce qu'il a vu, sont capables, dès leur naissance, de prendre des insectes, qui ne manquent pas dans la saison.

Dans l'Amérique méridionale, les jeunes nandous éclosent au commencement de février, un peu plus tôt dans le nord que dans le sud. Ils croissent très-rapidement; au bout de quinze jours, ils ont déjà 50 cent. de haut. A trois ou quatre jours, un homme est impuissant à les at-

teindre à la course; avant, ce serait possible, car alors, quand ils sont chassés, ils se rasent à terre au lieu de fuir. Pendant cinq semaines, ils suivent leur père, et peu à peu, les femelles viennent se joindre à eux. En automne, c'est-à-dire en avril ou mai, le jeune nandou a déjà revêtu son premier plumage, gris-jaune sale. Les jeunes mâles croissent plus rapidement; mais, dans chaque bande, on trouve quelques individus qui sont comme atrophiés, c'est-à-dire très-petits.

Boecking croit que l'on peut estimer à quatorze ou quinze ans la durée de la vie du nandou. D'après lui, beaucoup de ces oiseaux meurent de vieillesse. Il en a souvent trouvé d'expirants, en hiver, qui ne portaient aucune trace de blessure ou d'empoisonnement.

Parmi les animaux, le nandou n'a pas beaucoup d'ennemis. De temps à autre, un adulte devient bien la proie du couguar; un jeune, celle du renard ou de l'aigle; mais ces cas sont rares. Il est rare aussi qu'un nid soit détruit. Ce qui est très-singulier, c'est l'aversion que le vanneau armé témoigne au nandou, bien que celui-ci soit pour lui bien inoffensif. Un nandou s'approche-t-il de l'endroit où se tient un couple de ces vanneaux, ceux-ci fondent sur lui, en poussant des cris, comme les corneilles qui poursuivent un faucon. Ce manège divertit quelque temps l'oiseau géant; par des sauts de côté, des coups d'aile, il évite les coups qui lui sont portés; mais bientôt, la persistance de ses tourmenteurs lui devient insupportable et il quitte sa place, non toutefois sans être poursuivi à une certaine distance. Des ennemis pour lui plus insupportables que nuisibles sont encore une espèce de moustique et un entozoaire que l'on trouve, en toute saison, entre la peau et les muscles, enroulé sur lui-même. Enfin, les deux plus redoutables ennemis du nandou sont le feu et l'homme. A l'époque où se reproduit cet oiseau, les bergers ont l'habitude d'incendier les chaumes qui couvrent les steppes. L'incendie se propage, attisé par le vent; il effraye tous les animaux, il détruit un grand nombre d'êtres nuisibles, mais il détruit aussi les couvées des oiseaux qui nichent à terre.

Chasse. — On chasse le nandou de diverses manières. Les Indiens et les gauchos le poursuivent à cheval, le prennent avec le lasso, mais dans ces circonstances ils cherchent moins à capturer l'oiseau qu'à essayer la rapidité et la vigueur de leurs chevaux, et à montrer toute leur habileté à lancer le lasso. Pour faire cette

chasse, plusieurs cavaliers se réunissent. Après avoir découvert le gibier, ils cherchent à l'approcher, en se tenant sous le vent. Ils s'avancent d'abord au pas; puis, quand les nandous deviennent inquiets, ils prennent la course. Ils cherchent à en séparer un du reste de la bande et le poursuivent seul. Malgré toutes ses ruses, les gauchos sont bientôt sur ses derrières. Le cavalier qui galope à sa gauche lance son lasso, et le nandou roule à terre, comme un gigantesque amas de plumes, et se tue dans sa chute. Le premier chasseur l'a-t-il manqué, le second prend sa place; l'oiseau ne parvient-il pas à gagner un marais, dans la vase duquel enfoncent les chevaux, ou un lieu buissonneux, où le lasso ne peut être employé, il est perdu. On chasse encore le nandou avec une race de chiens métis, provenant du croisement du chien de berger ou du chien de boucher avec le lévrier; mais on se garde bien de le faire chasser par de jeunes chiens que n'accompagneraient pas de vieux chiens expérimentés; car les jeunes, au moment de l'attaque, sont exposés à être renversés ou blessés, ou bien à s'effrayer.

Pour chasser le nandou avec des armes à feu, il faut être bon tireur. Cet oiseau a la vie dure, et il va souvent très-loin avec une balle dans le corps. Dans cette chasse, et lorsqu'il s'agit d'aborder une bande de nandous, le chasseur se tient sous le vent, avance en rampant sur les pieds et sur les mains, et agite un morceau d'étoffe dans le but d'attirer l'attention de ces oiseaux, qui sont fort curieux et ne peuvent résister à la tentation de voir quelque chose de nouveau. Les nandous, dont l'attention est éveillée par cette manœuvre, gardent d'abord quelque défiance; mais la curiosité l'emporte, et bientôt le chasseur voit la bande arriver, le mâle en tête, marchant tous le cou tendu, craignant, dirait-on, de faire du bruit. Ils vont en même temps de côté et d'autre, s'arrêtent, reculent; mais si le chasseur n'a pas perdu toute patience ils finissent par venir à quelques pas de lui. Lorsqu'on a pu approcher d'un troupeau de ces oiseaux, que l'un d'eux est tombé, les autres l'entourent aussi longtemps qu'il s'agite, et en exécutant les bonds les plus singuliers: on dirait que leurs ailes et leurs pattes sont atteintes de convulsions. Le chasseur a tout le temps de tirer un second coup. La détonation ne les effraye pas; lorsqu'on les manque, au lieu de s'enfuir, ils s'avancent pour voir la cause du bruit qui les a frappés. Un nandou blessé suit aussi longtemps qu'il peut la bande à laquelle il

appartenait, puis se détourne et va périr solitaire.

Captivité. — Dans l'Amérique méridionale, on voit partout des nandous qui ont été pris jeunes, et qu'on laisse courir librement; ils sont devenus à moitié domestiques. Ils s'habituent à l'endroit où ils ont été élevés, et y reviennent tous les soirs. Un péon apporta à Boecking quatre de ces oiseaux, qu'il venait de prendre; ils pouvaient être âgés de deux jours. On les enferma d'abord dans une chambre; mais ils couraient de côté et d'autre sans repos, se frappaient la tête contre les murs, si bien que leur possesseur fut tenté de leur rendre la liberté. Cependant, le lendemain matin, leur sauvagerie avait disparu; ils se mirent à picoter la viande hachée qu'on leur donnait, et finirent par s'apprivoiser si parfaitement, qu'ils suivaient partout leur maître quand il était à pied. Ils mangeaient tout, mais la viande de préférence à tout autre aliment, et il fallut mettre un grillage pour préserver le garde-manger de leurs atteintes. Ils vivaient dans la plus parfaite harmonie avec les autres habitants de la basse-cour; souvent, ils se couchaient au soleil, à côté des chiens, et ils laissaient un perroquet apprivoisé fouiller dans leurs plumas. Celui-ci les ayant mordus, dès ce moment, ils l'évitèrent. Ils aimaient à être caressés, même à être pris dans les bras. Ils étaient tentés, comme l'autruche, d'avalier toutes les choses brillantes; mais ils ne cachaient jamais rien: ils laissaient tomber tout ce qui n'excitait plus leur convoitise. Dans l'Amérique méridionale, les nandous captifs pondent régulièrement, sans construire de nids; du reste, on enlève leurs œufs, à mesure qu'ils sont pondus, pour les besoins domestiques.

Les nandous supportent bien les rigueurs de nos climats et ne sont pas plus difficiles à nourrir que les autruches; aussi les trouve-t-on dans tous les jardins zoologiques. Boecking pense même qu'ils s'acclimateraient facilement dans nos parcs. Il n'y a rien là d'impossible, car l'espèce s'y est déjà reproduite: nous n'en voulons d'autre preuve que le fait cité par Bodinus. Les observations qu'il a faites à ce sujet sont assez intéressantes pour que nous croyions devoir les lui emprunter.

Bodinus a remarqué, chez la paire de nandous que possède le Jardin zoologique de Cologne, que le mâle, pour faire le nid, se couchait toujours à une même place, et formait ainsi peu à peu, sans creuser le sol, une dépression, dans laquelle il amassait des herbes sèches, en les poussant devant lui. Au moment de se coucher,

il les arrangeait tant bien que mal au fond de cette dépression. La femelle ne prenait aucune part à ce travail; elle n'arrivait au nid que pour pondre. Ce fut aussi le mâle seul qui se chargea de l'incubation. Il se posa quelques minutes sur les œufs, se releva inquiet, les retourna de côté et d'autre, les fit sortir de la cavité où ils étaient réunis, les y remit; puis il finit par ne plus quitter le nid et n'y laissa pas entrer la femelle, qui continuait de pondre. Celle-ci dut poser ses œufs près du nid, dans lequel le mâle les poussait. Voici ce que cet auteur écrit au sujet de la seconde couvée de ces oiseaux :

« La ponte commença à la fin de mai. La femelle pondit onze œufs, chaque fois à deux jours d'intervalle, tout près de la dépression qu'avait creusée le mâle et qu'il avait grossièrement tapissée de quelques chaumes. J'enlevai tous ces œufs, sauf un. Lorsque la femelle en eut pondu huit, je les mis tous dans le nid; quand le neuvième fut pondu, le mâle, qui jusque-là avait plusieurs fois tourné et retourné les œufs, commença à couver. La femelle pondit encore deux autres œufs près du nid; le mâle les mit avec les autres. Je pus alors m'approcher de lui, sans qu'il se levât; bien plus, je pus, sans trop le déranger, prendre des œufs sous lui. La pluie, qui tombait sans cesse, me fit craindre pour la santé de cet oiseau; mais le buisson contre lequel le nid avait été creusé le protégea suffisamment, et au bout de six semaines, un jeune nandou sortit de l'œuf. Les premiers jours, il resta entre les pattes de son père, ne sortant que la tête de dessous l'aile. Une fois je le pris et l'éloignai un peu du vieux nandou, mais il revint immédiatement vers lui; celui-ci souleva son aile et en un instant, le petit disparut. Il resta deux jours entiers sans manger. Je ne m'en inquiétai guère; je pensais qu'il sortirait de lui-même et chercherait de la nourriture quand le besoin s'en ferait sentir. Il en fut ainsi; le troisième jour, il abandonna l'aile paternelle et se mit en quête de nourriture; il mangea des pousses d'herbes, des grains de sable, des miettes de pain. Il n'aimait pas à s'éloigner du nid; le père continuait à couver ardemment les œufs que je lui avais laissés, dans l'espérance qu'ils éclosaient. Quatre à cinq jours plus tard, tout espoir étant perdu, j'enlevai les œufs et forçai à se lever le vieux nandou, qui, depuis la naissance du jeune, n'avait pas quitté le nid. Il se promena dans son enclos, et se mit à paître en compagnie de son petit. Celui-ci ramassait à terre tout ce qui était

mangeable; il picotait les tiges d'herbe, chassait les mouches. Il ne toucha ni aux œufs de fourmis ni à la viande que je lui donnai. Plusieurs fois le jour, et tous les soirs régulièrement, le jeune et le vieux se rendaient au nid pour se reposer; ce ne fut que plus tard que le mâle alla se coucher dans d'autres endroits de l'enclos; mais toujours le jeune allait se mettre sous son aile, et, au moindre bruit, on voyait sortir sa petite tête curieuse.

Ce jeune nandou avait un duvet gris, varié de raies longitudinales foncées. Sa taille était à peu près celle d'une forte perdrix; il va sans dire qu'il avait les pattes plus élevées et un cou assez long.

Usages et produits. — Comme l'autruche, le nandou fournit à l'alimentation de l'homme sa chair et ses œufs, et à l'industrie ses plumes.

Les indigènes estiment fort les œufs de nandou et recueillent tous ceux qu'ils peuvent trouver. Un seul de ces œufs équivaut à quinze œufs de poule. Ils cassent un des bouts, enlèvent le blanc, qui a un goût assez grossier, versent dans l'intérieur un peu de graisse, du sel, du poivre, et cuisent le jaune dans sa coquille, en le remuant sans cesse. Pour durcir un de ces œufs dans l'eau, comme le font les Européens, il faut au moins quarante minutes. Les œufs de nandou se prêtent d'ailleurs à toutes les préparations culinaires; mais ils ne se conservent pas longtemps; ils se pourrissent rapidement, et éclatent alors avec bruit, ou bien ils sont dévorés par de petits vers, qui pénètrent à travers les pores de la coquille.

La chair du nandou est grossière comme la viande de cheval, dont elle a la couleur; les Indiens l'aiment beaucoup, tandis que les Européens ne mangent que les jeunes, dont la chair est plus délicate. La graisse est très-abondante, huileuse, fluide, et se prête facilement à tous les usages culinaires, cependant elle rancit rapidement et elle n'est plus alors bonne à rien, pas même à graisser les cuirs. La peau du nandou est assez résistante, mais on ne l'utilise pas dans un pays aussi riche en cuirs. Avec la peau du cou, les gauchos confectionnent de petits sacs destinés à divers usages. Les tiges des plumes étant très-flexibles, les jeunes garçons les dépouillent de leurs barbes et en font des collets pour prendre les crypturidés; elles entrent aussi dans diverses pièces de harnachement; enfin, on les tisse pour en confectionner des tapis. Les plus longues plumes servent de parure; des autres, on fait des balais.

LES ÉMOUS — *DROMÆUS*.

Die Emus, the Emeus.

En 1789, une relation du voyage de Philipp à Botany-Bay, apprenait au monde scientifique que la Nouvelle-Hollande était, elle aussi, habitée par une autruche. L'oiseau porte, dans cet ouvrage, le nom de *casoar de la Nouvelle-Hollande*; une figure, dessinée d'après nature par le lieutenant Watles, accompagne la description, qui probablement est faite par le célèbre ornithologiste Latham. Plus tard, Péron, dans l'atlas de son voyage aux Terres Australes, en donnait une meilleure figure; enfin Bennett, qui put observer cet oiseau en captivité, en fit une description exacte, et substitua au nom de *casoar de la Nouvelle-Hollande* celui d'*ému*, par lequel les anciens navigateurs portugais désignaient un oiseau géant de Malacca, et que les colons australiens, et avec eux les naturalistes, prirent pour cet oiseau.

Caractères. — Les émous, que l'on regarde avec juste titre comme constituant un genre à part, établissent une transition entre l'autruche et les nandous d'un côté, les casoars de l'autre. Ils ont le port de l'autruche, mais ils sont plus ramassés, leur cou est plus court, et leurs jambes sont moins hautes. Ils ont le bec droit, très-comprimé latéralement, sillonné le long de l'arête dorsale, arrondi à l'extrémité; les narines grandes, recouvertes d'un opercule membraneux, ouvertes vers le milieu du bec; les jambes emplumées jusqu'à l'articulation tibio-tarsienne; des tarses épais et couverts d'écailles; trois doigts en avant, les deux latéraux d'égale longueur, et tous armés d'ongles forts; des ailes atrophiées, c'est-à-dire très-petites, à peine distinctes quand elles sont appliquées contre le corps, et dépourvues de rémiges proprement dites; la queue nulle; tout le corps emplumé, à l'exception des côtés de la tête et de la gorge qui sont nus. Leurs plumes offrent cette singularité qu'elles sont doubles, c'est-à-dire que de chaque hulbe naissent deux tiges excessivement flexibles et pourvues de barbes lâches. Ces plumes sont très-longues et étroites. Les deux sexes portent la même livrée, et diffèrent peu par la taille.

Jusqu'en 1859, on croyait qu'il n'existait qu'une espèce d'ému; mais, à cette époque, Bartlett en décrivit une seconde, d'après des individus du Jardin zoologique de Londres, et des observations ultérieures ont montré que les dif-

férences signalées par cet auteur étaient bien réellement constantes.

L'ÉMOU DE LA NOUVELLE-HOLLANDE — *DROMÆUS NOVÆ HOLLANDIÆ*.

Der Emu, the Emeu.

Caractères. — L'é mou de la Nouvelle-Hollande (fig. 135) est plus petit que l'autruche, mais plus grand que le nandou. Il a environ 2 mètres de haut; des chasseurs australiens prétendent avoir tué des mâles qui mesuraient jusqu'à 2^m,30. Son plumage est d'un brun mat, plus foncé à la tête, au milieu du cou et du dos, plus clair au ventre; l'œil est brun-vif, le bec couleur de corne foncée; les pattes sont d'un brunâtre clair; les parties nues de la face sont bleuâtres.

L'ÉMOU TACHETÉ — *DROMÆUS IRRORATUS*.

Der gefleckte Emu, the spotted Emeu.

Caractères. — L'é mou tacheté, l'espèce découverte par Bartlett, diffère du précédent par son port plus élancé, ses tarsi plus faibles, ses doigts plus longs, ses plumes tachetées de bandes transversales étroites, alternativement gris-clair et brun-foncé. La forme des plumes diffère aussi dans les deux genres.

Distribution géographique. — D'après ce que l'on sait actuellement, les deux espèces d'é mous habitent chacune une partie de l'Australie : l'é mou de la Nouvelle-Hollande l'est, l'é mou tacheté l'ouest. On ne peut cependant rien affirmer de précis à ce sujet; car on ne sait encore quelles sont les limites exactes de l'aire de dispersion de l'espèce la plus anciennement connue, et l'homme l'a déjà détruite dans bien des endroits où elle était autrefois commune. Des relations des anciens voyageurs, il résulte qu'on la trouvait abondamment à Botany-Bay, à Port-Jackson, sur la côte sud de l'Australie et dans les îles avoisinantes. Tout voyageur la voyait; aujourd'hui, elle est devenue tellement rare dans l'île de Van-Diemen, que celui qui veut la rencontrer doit la chercher pendant des mois, et visiter les endroits de l'île les plus reculés. Sur le continent, on l'a de même refoulée peu à peu de la côte vers l'intérieur des terres, et on ne la trouve plus en grand nombre que dans les plaines du Sud. Chaque année, il est vrai, de nombreux é mous sont amenés vivants sur nos marchés, et donnés à des prix qui ne sont pas trop élevés; mais le moment approche où cet oiseau sera aussi rare que le sont maintenant

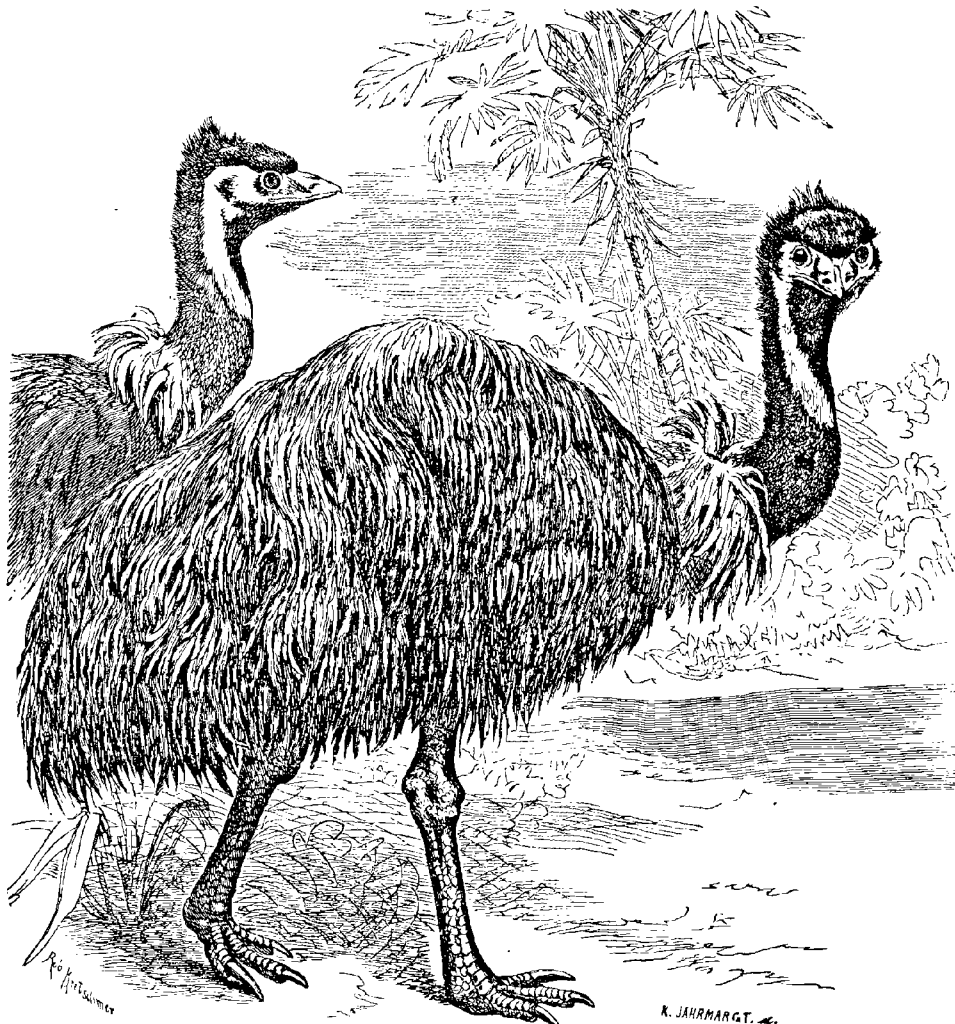
les grands kangaroos. C'est à juste titre que Gould élève déjà la voix pour réclamer de l'autorité protection pour un oiseau aussi caractéristique de la faune australienne. Dans certaines parties de ce continent, les é mous seraient encore très-nombreux, à ce que dit le *vieux habitant des bois*, que nous avons eu déjà de fréquentes occasions de citer; mais ce sont les parties éloignées de la sphère d'action du blanc, où ne s'aventurent au plus que quelques bergers.

Mœurs, habitudes et régime. — Là où l'é mou est rarement troublé par le blanc, son plus redoutable ennemi, il est peu craintif, et s'approche souvent des tentes des pionniers et des émigrants. On dit qu'il vit en troupes de trois à cinq individus, qu'il ne forme jamais de grandes bandes, et qu'il a les habitudes de l'autruche; mais l'autruche et l'é mou, en captivité, diffèrent si grandement, qu'il serait étrange qu'il n'en fût pas de même en liberté. La vérité est que l'on sait peu de chose touchant les mœurs des é mous à l'état de nature. Les seuls faits que l'on connaisse à cet égard, nous sont fournis par Ramel: ils ont assez d'intérêt pour que nous les lui empruntons.

« Partout où il y a de l'herbe et de l'eau, dit ce voyageur (1), on entend, au lever et au coucher du soleil, le cri guttural de l'é mou qui rappelle le bruit du tambour. Dans les parties vierges du continent, il aime à paître sur les vastes plaines ou sur les collines basaltiques; mais dans les lieux fréquentés par les troupeaux de bœufs ou de moutons, les individus en petit nombre qui ont survécu à cette aurore de la civilisation, cherchent les abris des taillis ou des forêts, prennent leur nourriture dans les ravins et les vallées étroites, donnant toujours la préférence à la végétation luxuriante des terrains où ont campé les moutons.

« Comme le chameau, l'é mou peut avaler une grande quantité de liquide, et, par une température moyenne, vivre plusieurs jours sans renouveler sa provision. Même par les fortes chaleurs de l'été, j'en ai rencontré dans les lieux éloignés de l'eau à des distances de 15 et 20 milles. Quand il veut boire, il s'arrête sur la rive pendant quelque temps, et regarde avec le plus grand soin s'il n'y a pas d'ennemis; tout à coup il se précipite vers l'eau, en prend une bonne provision, remonte avec promptitude, et s'il ne voit aucun danger, il se retire tranquillement.

(1) Ramel, *Bulletin de la Soc. d'acclimat.* Paris, 1861, t. IX, p. 397.



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Cailli re & F. le, édit.

Fig. 135. L'Émou de la Nouvelle-Hollande.

« Je vais signaler quelques faits caractéristiques des mœurs de cet oiseau. En 1845, j'eus un merveilleux exemple de son courage maternel. Dans les plaines du bas Galburn, j'aperçus un vieil oiseau entouré d'une demi-douzaine de petits qui avaient à peine atteint la moitié de leur croissance; j'eus le désir de m'emparer de l'un d'eux. Je les avais approchés à peine d'un mille sans qu'ils m'eussent aperçu; mais dès qu'ils me virent, ils prirent la fuite en très-bon ordre, le vieux formant l'arrière-garde.

« J'avais avec moi un grand lévrier pour la chasse au kangaroo; il devança un peu mon cheval pour s'élancer sur un des jeunes. A ce moment, la mère se retourne vers le chien comme il saisissait un petit et lui fait lâcher

BUEHM.

prise. Le chien revient à la charge et s'empare encore du petit; le vieil émou saute sur son dos, le jette à terre et le frappe de ses pattes. Sur ces entrefaites j'arrive, et je mets en fuite les émous. Quand une troisième fois le chien eut pris un des petits, le vieil émou se ruait de nouveau vers lui; ma présence l'arrêta. Bel et puissant animal, reconnu comme un rude jouteur, mon lévrier avait été complètement battu par le vieil émou.

« Voici un exemple du singulier effet produit sur l'émou par une subite alarme. En 1847, je parcourais à cheval les plaines de Morton dans le Wimmera, accompagné de trois jeunes chiens de kangaroos, qui m'avaient déjà fait tuer beaucoup de dingos, mais qui n'avaient jamais

IV — 377

chassé l'émou. Tout à coup ils me quittent, s'élançant dans un petit fourré d'acacias, et commencent à aboyer, signe certain qu'ils avaient devant eux un ennemi qu'ils n'osaient pas attaquer. Je pique mon cheval et me trouve en présence d'un gros é mou, évidemment très-effrayé. Son corps et son long cou formaient une ligne presque verticale, et ses plumes étaient hérissées à angle droit. A cet aspect si extraordinaire, mon cheval, effrayé, recula. L'émou s'enfuit dans la plaine, mais tellement désorienté par l'aboiement des chiens, qu'il ne put trouver sa route. Pendant un temps considérable il tourna en rond au milieu de la meute, aussi épouvantée que lui, sans qu'il me fût possible de faire avancer mon jeune cheval à une distance moindre de 50 yards. A la fin, un de mes chiens sauta au cou de l'émou et le terrassa.

« Une autre fois, je traversais les mêmes plaines avec un nègre qui devait me montrer le lac Marlbei ; j'avais déjà eu l'occasion de me convaincre que l'émou, comme le lièvre, voit très-imparfaitement les objets qu'il a devant lui, et que souvent il prend un cavalier monté pour un autre é mou.

« Comme nous avançons doucement, nous en aperçûmes trois à une si grande distance, que c'était à peine si nous pouvions les distinguer. Tout à coup l'un d'eux se dirige vers nous à toute vitesse. Je m'imagine tout de suite qu'il s'est trompé, et nous prend pour d'autres émous. Pour ne pas le désabuser, nous tournons nos chevaux la tête en avant et demeurons immobiles ; dès que sa marche rapide l'a assez rapproché de nous, le nègre me dit : « C'est une vieille femelle. » Quand elle fut à quinze pas de nous, elle s'arrêta court, tourna sa tête de côté, vit son erreur, et s'enfuit, poursuivie par les chiens.

« Pendant le premier mille, elle sembla les gagner de vitesse, mais avant le deuxième, les chiens s'en étaient rendus maîtres.

« Quand j'arrivai, je trouvai celui de mes chiens qui était le plus rapide, blessé à la tête et par tout le corps, et laissant voir à nu sa trachée-artère. Il avait dû recevoir cette blessure au moment où il avait sauté au cou de l'émou pour l'abattre. Le nègre, nous ayant rejoints, fut dans le ravissement de la perspective du riche festin qu'il avait devant lui. Il dépeça les deux cuisses de l'oiseau, ainsi que l'estomac, qui renfermait de l'oseille et deux morceaux de minerais de fer de la grosseur et de la forme des œufs de poule. »

Nous ne savons pas grand'chose du mode de reproduction de l'émou en liberté. Gould dit que la femelle pond, dans une dépression creusée dans le sol sablonneux, six ou sept œufs d'un beau vert foncé, à grains saillants ; que le couple ne se sépare pas, et que le mâle prend une large part à l'incubation. Bennett dit que le nid est creusé sur une colline buissonneuse, et qu'il renferme toujours un nombre d'œufs impair, soit, neuf, onze ou treize.

Chasse. — Le capitaine Cunie dit que l'émou est un excellent coureur, et que sa chasse donne autant d'agrément, sinon plus, que la chasse à courre du lièvre, telle qu'elle se pratique en Angleterre. Cunningham, qui décrit cette chasse avec détail, dit qu'on s'y sert de chiens de kangourous, mais que tous ne prennent pas la piste de l'émou, car ils craignent les coups de pied de l'oiseau. Les colons croient que d'un seul de ces coups l'émou peut fracturer la cuisse à un homme ou tuer un carnassier. Aussi, les chiens bien dressés l'attaquent-ils de front, lui sautent au cou et le maîtrisent de cette façon.

Les indigènes ont une singulière manière de chasser l'émou. C'est au moment où il vient boire qu'ils l'attaquent, et cette attaque varie suivant les différents cantons de l'Australie. « Dans Victoria, dit Ramel, les noirs se placent en embuscade, au coucher du soleil, au moment où tous les oiseaux australiens vont se désaltérer ; quand ils ont vu un é mou courir à l'eau, ils s'élançant de leur cachette, font un cercle, et bientôt l'émou tombe sous leurs flèches. A Queen'sland, ils ont une autre tactique : ils montent sur un arbre qui domine le lieu où l'oiseau vient boire, et quand il fait sa provision d'eau, ils laissent tomber sur lui une flèche très-lourde. »

Captivité. — L'émou se fait facilement à la perte de la liberté et s'apprivoise aussi bien et aussi aisément que les autruches et les nandous. On a vu à Melbourne un individu privé faire sa promenade quotidienne au marché de l'est. Son principal amusement était de mettre sa tête sous une fontaine pour y prendre un bain de pluie.

L'émou est certainement, de tous les struthionidés, celui qui s'acclimaterait le plus facilement en Europe. Dans la plupart des jardins zoologiques, on se donne pour cet oiseau plus de peines qu'il ne faut.

En hiver, il n'a besoin que d'un abri contre le vent, et nullement d'une écurie bien chaude, comme on la lui donne généralement. Un é mou mâle, que possédait Gurney, passa tout l'hiver en plein air dans le parc, et ne parut pas souffrir

du froid; même par la neige, il couchait sur la terre et se laissait enfouir. C'était un plaisir, le matin, de voir son cou et sa tête apparaissant seuls au-dessus de l'épaisse couche qui recouvrait son corps. Je crois que la plupart des émous captifs périssent pour être enfermés en hiver dans un espace trop restreint, où ils ne peuvent se donner autant de mouvement qu'ils en ont besoin. Il vaudrait sans doute bien mieux les abandonner à eux-mêmes, et leur fournir un simple abri où ils pussent se réfugier quand le temps est trop mauvais. Leur régime, d'ailleurs, est très-simple : il est plutôt végétal qu'animal, et des graines, des substances vertes, leur suffisent parfaitement. En Australie, ils se nourrissent, dans certains moments, presque exclusivement de fruits.

De tous les struthionidés, l'é mou est le moins gracieux. Ses mouvements, ses allures, sont plus monotones que ceux de ses congénères; sa voix est loin d'être agréable, et ne peut être comparée qu'au bruit que l'on produit en parlant à la bonde d'un tonneau vide. Le cri varie suivant le sexe; mais il faut une oreille aussi fine que celle de Bodinus pour saisir cette différence; pour moi, je ne l'ai pas remarquée.

L'é mou est doux, placide, et n'est pas facilement excitable. Les autres struthionidés déploient, au moins dans certaines circonstances, du courage, de la témérité; l'homme n'est même pas à l'abri de leurs attaques; ils sont par moments fiers et méchants; il est bien rare d'observer cela chez l'é mou. Jamais il ne s'élance, ne fait de brusques crochets, n'exécute les mouvements singuliers que nous remarquons chez les autruches ou les nandous. Il parcourt pas à pas son enclos, fait entendre sa voix, tourne lentement la tête à droite et à gauche, et semble s'inquiéter fort peu de ce qui se passe autour de lui. Chez aucun autre oiseau, l'expression d'un œil beau et limpide n'est aussi trompeuse que chez lui. En regardant l'é mou en face, on lui trouve l'air intelligent; en l'observant quelques instants, on remarque qu'il est simplement stupide.

En captivité, l'é mou se reproduit bien mieux que les autres autruches. La paire que Bennett observa, vers 1830, au Jardin zoologique de Londres, s'y reproduisit; depuis, il en a été de même à peu près partout. En Allemagne, ce fut au Jardin zoologique de Vienne que les émous s'accouplèrent pour la première fois: nous résumerons ici ce que Hartmann dit à ce sujet.

Comme on manquait d'une maison d'hiver,

on établit, à la fin de l'automne, les émous dans une grande écurie, et en avril on les ramena à leur place d'été. Le 24 novembre 1864, la femelle commença à pondre, et continua, mais irrégulièrement, jusqu'au 1^{er} juin 1865. En hiver, elle pondit neuf œufs; à partir du mois d'avril, elle pondit plus régulièrement, les 6, 12, 15, 19, 22, 26 et 29 avril; 2, 5, 9, 12, 15, 18, 21, 24, 27, 29 mai et 1^{er} juin. Les premiers œufs étaient plus légers que ceux qui furent pondus plus tard. Ils pesaient, les premiers de 30 1/2 à 31 5/8 gros, les autres de 33 à 37 5/6 gros (poids viennois). Le 25 mai, les onze derniers œufs furent placés sous le mâle, qui depuis quelque temps s'était établi dans un coin de l'écurie; trois jours plus tard, on en mit huit dans un appareil à incubation. Florent Prévost, d'après ses observations, fixe la durée de l'incubation à soixante-deux jours; à Vienne, on trouva que le premier des œufs, mis dans l'appareil à incubation, éclosait le cinquante-septième jour, alors que le mâle couvait encore. Le soixante-troisième jour, on examina ses œufs; on vit que trois seulement avaient été fécondés; dans deux, l'embryon était mort après avoir atteint le tiers de son développement. Le troisième renfermait un jeune sur le point d'éclore; on le mit dans l'appareil à incubation, le lendemain, il sortait de sa coquille, et on le donna au père. Les deux jeunes couraient gaîment le deuxième jour après l'éclosion, mais aucun d'eux n'atteignit son développement complet.

Le jeune é mou, dont Bennett a le premier fait connaître la livrée, a sur le dos deux larges raies foncées, longitudinales; deux autres, séparées par une ligne étroite, blanche, les accompagnent. Ces lignes se confondent au cou, et se continuent sur la tête, où elles se convertissent en taches irrégulières; deux autres bandes interrompues ornent la partie antérieure du cou et de la poitrine, et se terminent par une large bande qui se continue sur les cuisses. La teinte du fond du plumage est le gris blanc.

Usages et produits. — Les Australiens mangent l'é mou avec autant de plaisir que les Africains l'autruche et les Américains le nandou. La chair d'é mou est comparée à de la viande de bœuf; elle est bonne, quoique un peu douceâtre; celle des jeunes passe pour très-délicate.

Leichhardt et ses compagnons firent de l'é mou un des gibiers qu'ils chassaient avec le plus d'ardeur. Dans le pays compris entre le golfe de Carpentaria et Port-Essington, ils trouvèrent ces oiseaux si nombreux, qu'ils pouvaient sou-

vent, dans un espace d'environ quatre milles de rayon, en rencontrer des centaines, réunis par petites bandes de trois, cinq, dix individus. Dans ce désert, la capture d'un émou était un sujet de joie. Leichardt dit que les indigènes cassent les ailes de l'émou, avant de les tuer, car ils croient qu'elles lui servent à se sauver. On n'emploie d'ailleurs qu'une faible partie de l'émou pour la cuisine, et ce sont généralement les cuisses. Elles sont assez grandes pour que Cunningham assure que la chose la plus pénible

qu'il ait entreprise, ç'a été de porter deux de ces cuisses pendant un mille. D'après les récits du *vieil habitant des bois*, l'émou est souvent très-gras; on le fait cuire alors pour se procurer sa graisse, laquelle, aux yeux des chasseurs, est un remède excellent contre toutes les maladies, mais surtout contre la goutte. Les indigènes ont, à ce sujet, des idées singulières que Leichardt rapporte : ainsi il n'est permis ni aux enfants ni aux jeunes gens de manger de la viande d'émou.

LES CASUARIDÉS — CASUARII.

Die Kasuare, the Cassowaries.

Les casoars doivent, à mon avis, former une famille de l'ordre des brévipennes. Le type qu'ils représentent est déjà indiqué chez l'émou, mais les différences qui existent entre eux et l'autruche me paraissent suffisantes pour légitimer cette distinction.

Caractères. — Ce qui distingue les casuaridés des struthionidés, c'est que leur bec est notablement fléchi à la pointe; que leur tête est surmontée d'un appendice osseux; que leurs ailes portent des baguettes arrondies, pointues, ébarbées. Leur cou est court et épais; l'ongle du doigt interne est beaucoup plus long que le doigt lui-même et atteint presque l'extrémité du doigt médian.

Cette famille ne repose que sur le genre suivant.

LES CASOARS — CASUARIUS.

Die Kasuare, the Cassowaries.

Caractères. — Les casoars ont le bec droit, comprimé latéralement, à crête dorsale convexe, à mandibules pourvues d'une dent près de la pointe, qui est recourbée; les narines, petites, ovales, allongées, s'ouvrent vers l'extrémité du bec, dans un sillon qui occupe presque toute la longueur de cet organe; la tête ornée d'un cimier osseux formé par une saillie du frontal, recouvert d'une masse cornée et variant de forme suivant les espèces; le cou nu dans sa moitié supérieure, présentant d'ordinaire, en avant, un ou deux appendices; les ailes courtes, dépourvues de rémiges proprement dites, et portant cinq tiges arrondies, dégarnies de barbes, et ressemblant à de longs aiguillons cornés; les tarses courts et épais; les doigts au nombre

de trois; l'ongle du doigt interne du double plus long que les autres; les rectrices proprement dites nulles. Le corps tout entier paraît recouvert de poils, car les barbes des plumes, courtes et roides, sont très-éloignées les unes des autres et ne portent pas de barbules.

Les deux sexes ne diffèrent pas l'un de l'autre, les jeunes n'ont pas la même couleur que les adultes, et le cimier n'est qu'indiqué.

L'ischion et le pubis ne sont pas soudés comme chez l'autruche. D'après Cuvier, la langue est courte, large, aplatie, lobée sur ses bords; il n'existe pas de ventricule succenturié proprement dit; l'intestin est relativement court; les cæcums sont très-courts.

Il n'y a pas longtemps encore, l'on ne connaissait qu'une espèce du seul genre qui constitue cette famille; aujourd'hui on en distingue cinq, il est vrai de dire qu'on ne connaît encore que quelques représentants de quelques-unes d'entre elles.

LE CASOAR A CASQUE — CASUARIUS GALEATUS.

Der Helmkasuar, the Cassowary.

Caractères. — Le casoar à casque (Pl. XXX) est noir; il a la face bleu-vert, l'occiput vert, le cou violet en avant, laque-rouge en arrière; l'œil brun-rouge, le bec noir, les pattes d'un gris jaune.

Les jeunes sont brunâtres.

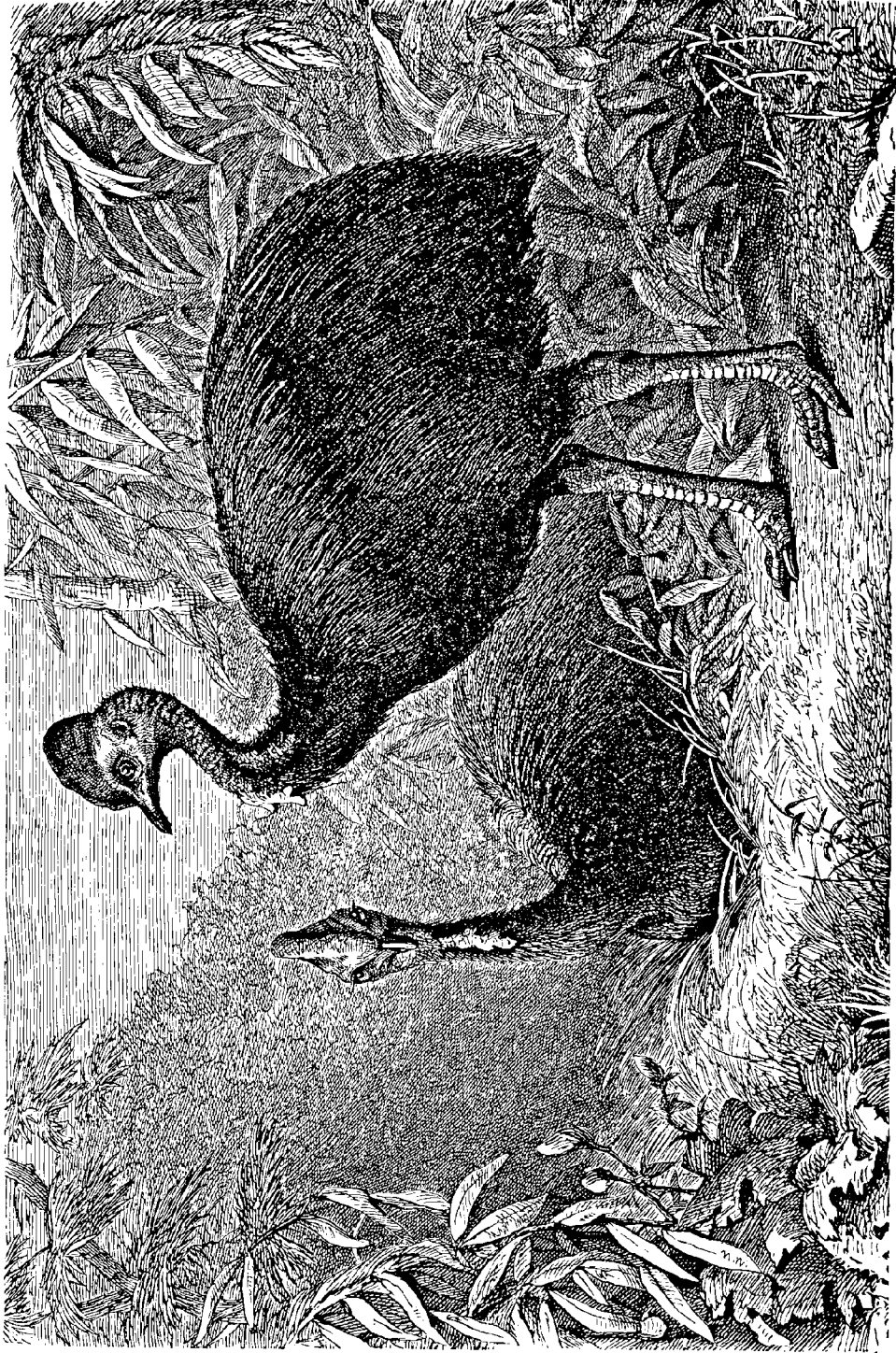
Les autres espèces sont :

LE CASOAR DE BENNETT (*casuarius Bennetti*), vulgairement *mooruk*;

LE CASOAR UNICARONCULÉ (*casuarius uniappendiculatus*);

ВРЕМЯ, Оiseau.

T. II, Pl. XXX, p. 504.



Paris, Galignani et Fils, edit.

LE CASOAR A CASOITE.

Carbell, Crette fils, imp.

LE CASOAR BI-CARONCULÉ (*casuarius bicarunculatus*);

LE CASOAR DE KAUP (*casuarius Kaupii*), découvert par Rosenberg dans la Nouvelle-Guinée;

Enfin le CASOAR AUSTRAL (*casuarius australis*), décrit par Gould comme habitant la côte septentrionale de l'Australie.

Distribution géographique. — En 1597, raconte Clusius, des Hollandais, de retour des Indes orientales, amenèrent à Amsterdam un oiseau singulier qu'on n'avait pas encore vu en Europe. Il avait été trouvé à Banda, une des Moluques, et les indigènes le nommaient *ému* ou *émeu*. Le prince de la ville de Lydajo, à Java, l'avait donné au capitaine de vaisseau Seclinger. On le montra à Amsterdam pendant plusieurs mois pour de l'argent; après, le comte de Salms en devint possesseur, et le garda longtemps à la Haye; il fut donné ensuite à l'électeur palatin, Ernest, de Cologne, et par celui-ci à l'empereur Rodolphe II. C'était un casoar. Depuis, beaucoup d'autres individus ont été amenés en Europe; ils s'y sont même reproduits, et y sont devenus l'objet de nombreuses observations; mais nous manquons encore de détails sur le genre de vie de ces oiseaux en liberté; nous ignorons même exactement leur aire de dispersion. Le voyageur hollandais Forsten a vu le casoar à casque dans les forêts de Céram et semble croire qu'il ne se trouve que dans cette île. Le casoar de Bennett a été découvert dans la Nouvelle-Bretagne. La patrie des casoars uni et bi-caroncules est encore inconnue. Le baron Rosenberg a trouvé dans la Nouvelle-Guinée le casoar de Kaup.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les voyageurs qui parlent du casoar à l'état de liberté, s'accordent à dire qu'il habite les forêts les plus épaisses et s'y tient tellement caché, qu'il est rare de l'apercevoir. Au moindre indice de danger, il fuit et disparaît aux regards de l'homme. Dans les îles presque désertes, il ne doit pas être rare, mais on ne le rencontre jamais qu'isolé. Les faits tendent à prouver combien il est difficile de pouvoir l'observer: ainsi, dans la Nouvelle-Guinée, Müller n'a jamais trouvé l'occasion de voir un casoar, et cependant il a souvent rencontré la piste de l'oiseau et l'a souvent entendu dans les buissons; à Céram, Wallace ne put en capturer un seul, bien qu'il se fût convaincu de la présence de cet oiseau dans tous les lieux qu'il visita. Ceux que l'on voit en Europe, ont été pris tout jeunes et élevés par les indigènes, ce qui explique pourquoi ils sont si généralement privés, doux, confiants, tandis

qu'en liberté, ils paraissent posséder les qualités opposées. Bennett dit que les deux premiers *mooruks* qu'il put se procurer, avaient été apportés par des indigènes de la Nouvelle-Bretagne, à bord de l'*Obéron* et vendus au capitaine Dawlin. Les indigènes assurèrent qu'il était impossible de prendre de vieux casoars, tant ils sont craintifs et déliants; ils fuient au moindre bruit, et, grâce à leur rapidité, ils atteignent bien vite des fourrés qui, pour l'homme, sont complètement impénétrables. Ce n'est que dans les premiers jours qui suivent l'éclosion qu'on parvient à s'emparer de jeunes. Ceux que posséda Bennett étaient très-appivoisés; ils couraient partout dans la cour et dans la maison, arrivaient sans crainte vers toute personne qui avait l'habitude de leur donner à manger. Avec le temps, ils devinrent si hardis, qu'ils troublaient les domestiques dans leurs travaux; ils entraient par toutes les portes ouvertes, suivaient les gens pas à pas, fouillaient tous les coins de la cuisine, sautaient sur les tables et sur les chaises, dérangerait le cuisinier dans ses travaux. Si l'on essayait de les prendre, ils se sauvaient rapidement, se cachaient sous les meubles, se défendaient à coups de bec et de pattes. Les laissait-on tranquilles, ils retournaient spontanément à leur place accoutumée. Si la servante voulait les chasser, ils la frappaient, lui déchiraient les vêtements. Ils couraient dans l'écurie, au milieu des chevaux, mangeaient avec eux au râtelier. Ils entraient souvent dans le cabinet de travail de Bennett en poussant la porte, s'y promenaient tranquillement, examinaient tout, puis s'en allaient. Chaque chose nouvelle les captivait; tout bruit les attirait.

Dans leur démarche, les casoars diffèrent beaucoup des autruches. Ils ne courent pas; ils trottent le corps horizontal, les longues plumes du croupion relevées, ce qui les fait paraître plus hauts du derrière que de l'avant. Les pas ne se succèdent pas très-rapidement; mais quand le casoar veut fuir, il déploie une vitesse surprenante. Il se détourne très-adroitement; il bondit jusqu'à 1^m,30 et 1^m,60 de haut. Sa voix peut se rendre par : *houh, houh, houh*, prononcé faiblement et du fond de la gorge: c'est là son signe de contentement; car, lorsqu'il est irrité, il souffle comme le chat et le hibou.

La vue est le plus parfait de ses sens; après, vient l'ouïe; enfin l'odorat paraît assez développé. Quant au goût, il est difficile de se prononcer, et pour le toucher, on peut dire

simplement qu'il existe. Son intelligence ne le fait pas différer à son avantage des autres brévipennes. Il est plus prudent, mais aussi il est plus méchant que les struthionidés. Toute chose inaccoutumée, si elle ne l'effraye pas, l'excite, le met même en fureur. Il se précipite alors sur son adversaire, que ce soit un homme ou un animal; il saute sur lui, et cherche à l'atteindre avec son bec ou avec ses pattes. C'est surtout pendant la saison des amours qu'il se comporte de la sorte. Les gardiens du Jardin zoologique de Londres ont appris par expérience que l'on ne saurait être trop prudent avec les casoars. Après l'accouplement, la femelle fond quelquefois avec fureur sur le mâle et le tue. Quelques-uns de ces oiseaux sont excités par tout ce qui les frappe; ils se précipitent sur les gens vêtus d'habits de couleurs voyantes; ils deviennent dangereux pour les enfants, et vont même jusqu'à enlever l'écorce des arbres. Les gardiens de tous les jardins zoologiques où se trouvent des casoars, les craignent plus que les grands félins; on peut, chez ceux-ci, reconnaître leurs dispositions à l'expression de leurs traits; avec le casoar, il faut être toujours sur ses gardes, car l'on est exposé chaque instant à en recevoir un mauvais coup.

Les casoars ne dédaignent pas les aliments tirés du règne animal; mais, en somme, ils sont herbivores. On croit que dans leurs forêts natales, ils se nourrissent surtout de substances végétales molles, de fruits succulents, et qu'ils ne touchent pas aux graines, qui résisteraient à l'action de leurs organes digestifs. On a vu de ces oiseaux captifs avaler des pommes entières, mais les rendre telles quelles dans leurs excréments. Dans les jardins zoologiques, on leur donne un mélange de pain, de grains, de pommes coupées en morceaux, et ce régime leur convient parfaitement. On les a vus quelquefois avaler les poulets et les canetons qui les avaient approchés de trop près.

Nous manquons de renseignements suffisants sur le mode de reproduction du casoar en liberté; on peut admettre cependant qu'il ne dif-

fère pas essentiellement de celui de l'autruche. La femelle pond de quatre à six œufs dans une dépression du sol, creusée au milieu d'un buisson; le mâle les couve la nuit, et les laisse au milieu du jour exposés aux rayons du soleil. Valentyn dit avoir vu un casoar couvrir trois œufs. Ceux-ci sont petits, à coquille rugueuse, d'un vert clair et parsemés de points gris-foncé.

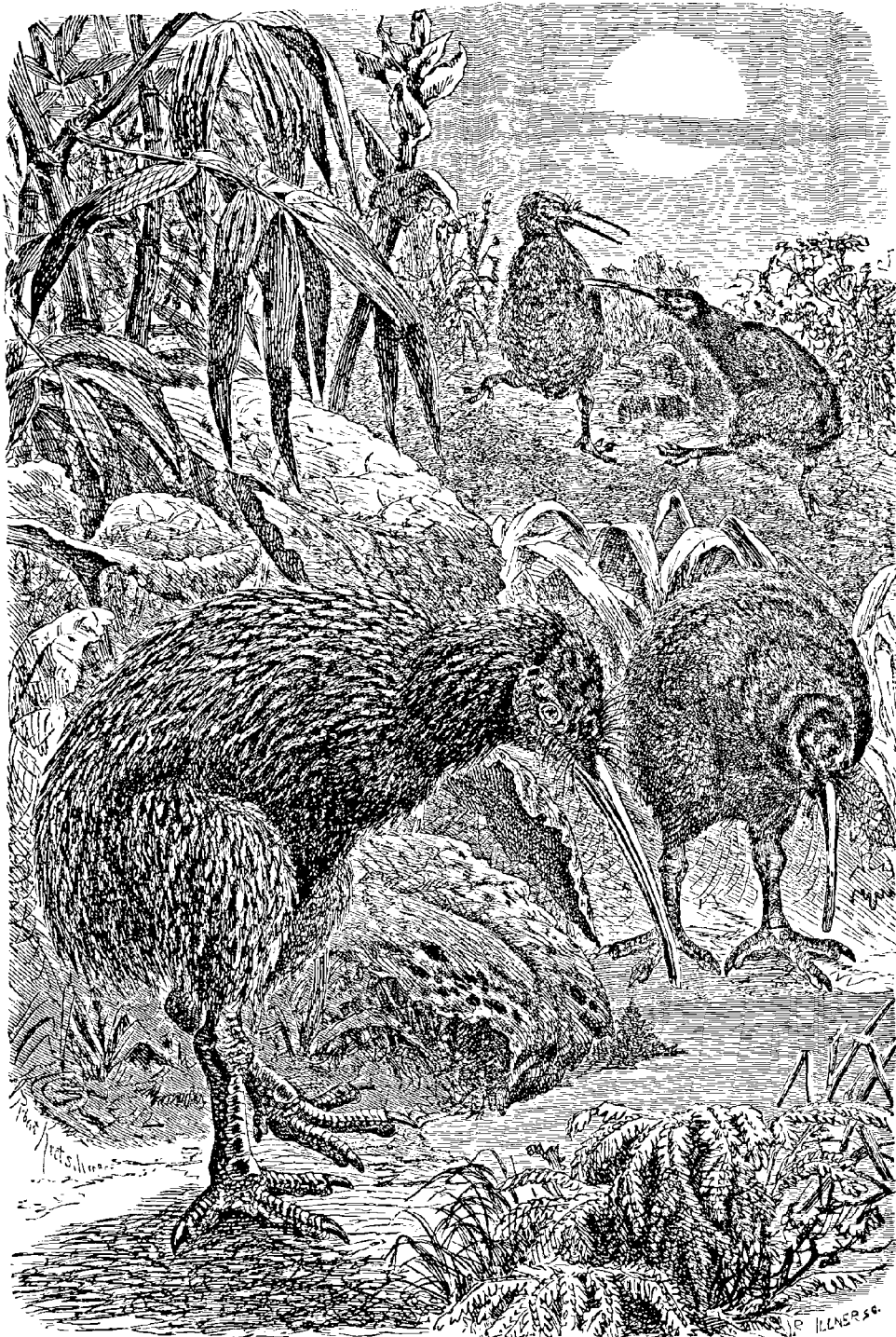
Captivité. — Les casoars à casques pondent souvent en captivité, mais ce n'est qu'à Londres qu'on a réussi à élever des petits. Le plus grand obstacle réside dans la méchanceté même de l'oiseau: il est très-rare de trouver un couple vivant en paix. Deux casoars de Bennett, que possédait le Jardin zoologique de Londres, furent peu à peu habitués l'un à l'autre par un excellent gardien, et en 1862, ils se reproduisirent. Le mâle seule chargea de l'incubation. Il le fit, pendant sept semaines, avec une ardeur très-grande; un jeune naquit, mais le même jour il fut tué par un rat. Dans l'été de 1866, je vis à Londres un jeune casoar à casque, nouvellement éclos, qui avait aussi été couvé par le mâle. L'incubation avait duré du 26 avril au 23 juin. Le jeune casoar est une ravissante créature, autant par sa beauté que par ses allures. Il est couvert d'un duvet brun-jaune clair, rayé longitudinalement de brun foncé. Le cimier n'est qu'indiqué; l'appendice du cou existe déjà. Le jour de sa naissance, le jeune casoar a une démarche encore incertaine et chancelante. Mais le lendemain ses mouvements sont plus assurés, et il fait entendre sa voix: *gluk, gluk, gluk*, qui rappelle celle des poulets. Il a d'ailleurs beaucoup de leurs allures. Le père le conduit, le guide avec beaucoup de sollicitude; il ne pose sa patte à terre que prudemment, après s'être assuré qu'il ne blessera pas son petit. Celui-ci court sans cesse autour de lui, ou pour mieux dire, sous lui, sans avoir besoin d'être appelé. Le gardien lui a donné la pâtée des jeunes faisans, et il en prend souvent, guidé par son père. La première nuit, il la passa sous l'aile paternelle. Je ne sais si ce casoar est arrivé à l'âge adulte.

LES APTÉRYGIDÉS — *APTERYGES*.

Die Schnepfenstrausse.

Caractères. — Les aptérygidés sont des nains parmi les brévipennes. A première vue, ils paraissent étrangers à cette division; cependant,

en examinant de près leurs caractères extérieurs, et surtout en ayant égard à leur organisation interne, on est conduit à les ranger parmi



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbell, Créte fils, imp.

L'APTÉRYA AUSTRAL.

les brévipennes. Comme eux, ils ont des ailes réduites à un court moignon dépourvu de rémiges, une queue nulle, un plumage décomposé. Mais ce qui les distingue essentiellement de tous les autres brévipennes, c'est leur bec long et mince, à l'extrémité duquel s'ouvrent les narines; ce qui les distingue aussi, ce sont leurs tarses courts, et leurs doigts au nombre de quatre.

Sauf le crâne, qui est conformé sur le même type que celui des échassiers, le reste du squelette des aptérygidés ressemble à celui de l'autruche. Ils n'ont pas de clavicule; les vertèbres cervicales sont très-nombreuses, les dorsales sont soudées; l'humérus a au plus 4 cent. de long, l'avant-bras 3 cent.; la main, dans son entier, ne mesure que 16 millimètres, sur lesquels la moitié appartient à la seule phalange, qui représente la portion digitale.

Cette famille ne repose que sur un genre.

LES APTÉRYX — *APTERYX*.

Die Schnepfenstrausse, the Apteryx.

En 1812, Barclay, commandant de la *Providence*, apporta en Angle terre un oiseau fort singulier, originaire de l'île moyenne de la Nouvelle-Zélande. Le naturaliste Shaw, qui le vit, ne sut où le placer; il finit cependant par lui donner un nom, et l'appela « oiseau privé d'ailes de la Nouvelle-Hollande. » Plus tard, la peau passa dans la collection de lord Derby, et elle resta longtemps exemplaire unique. En 1833 seulement, cet oiseau fut décrit par Yarrell, qui le rangea parmi les brévipennes, bien qu'il en différât sous plusieurs rapports. Plus tard encore, on apporta en Europe des peaux d'une espèce très-voisine, et aujourd'hui, nous savons que ces oiseaux sont encore communs dans les forêts des montagnes, mais qu'ils disparaissent à mesure que l'homme étend le cercle de ses demeures. C'est sur eux qu'est fondé l'unique genre, type de la famille des aptérygidés.

Caractères. — Avec un corps trapu les aptéryx ont le cou court et épais, la tête médiocre. Leur bec, à première vue, ressemble à celui de l'ibis par sa forme allongée, grêle; mais il en diffère, aussi bien que de celui de tous les oiseaux connus, par la position des narines, s'ouvrant sur les côtés de la mandibule supérieure, à l'extrémité antérieure de deux rainures qui, de la base du bec, se prolongent jusqu'à la pointe. Leurs tarses sont courts, robustes, for-

tement scutellés; leurs doigts, au nombre de quatre, entièrement libres et armés d'ongles acérés et robustes; leurs ailes, réduites à un court moignon, ne portent que quelques tiges solides, mais rudimentaires; leur queue est complètement absente. Leurs plumes sont simples, en forme de fer de lance, pendantes, lâches, soyeuses, à barbes déchiquetées et augmentant de longueur le long du tronc, à partir du cou.

L'on n'est pas bien fixé sur le nombre d'espèces que comprend ce genre: les uns en reconnaissent deux, les autres trois, d'autres en distinguent jusqu'à quatre. Cependant, on est assez généralement d'accord pour admettre les trois suivantes.

L'APTÉRYX AUSTRAL — *APTERYX AUSTRALIS*

Der Kiwi, the Kiwi-Kiwi.

Caractères. — L'aptéryx austral (Pl. XXXI), le *kivikivi* des indigènes a la taille d'une poule et tout son plumage est brun-ferrugineux.

C'est la première espèce qui ait été apportée en Europe, et on doute qu'elle existe encore aujourd'hui.

L'APTÉRYX DE MANTELL — *APTERYX MANTELLI*.

Caractères. — Cette espèce, que les Australiens nomment aussi *kivi*, diffère de la précédente, d'après Bartlett, par des tarses plus longs, des doigts et des ongles plus courts, un plumage plus foncé et plus rouge, et par les poils longs et soyeux qui couvrent sa tête.

L'APTÉRYX D'OWEN — *APTERYX OWENII*.

Caractères. — L'aptéryx d'Owen aurait une taille plus forte que celle des précédents et des ongles plus robustes.

Distribution géographique des aptéryx. — Le premier aptéryx austral dont Barclay rapporta la peau en Europe avait dû être tué dans les forêts de la baie de Dusky, sur la côte sud-ouest de l'île méridionale de la Nouvelle-Zélande.

Depuis, le British Muséum a reçu une seconde dépouille, provenant de la même localité. Ce sont les seuls exemplaires que je connaisse; presque tous ceux que l'on voit actuellement dans les collections, proviennent de l'île septentrionale, et appartiennent à l'aptéryx de Mantell.

L'aptéryx que Gould a dédié à l'illustre anatomiste anglais Owen, provient, comme l'aptéryx austral, de l'île méridionale, et l'on soupçonne l'existence dans cette même île d'une quatrième

espèce, connue des indigènes sous le nom de *roaroa*. De Hochstetter, auquel j'emprunte ces renseignements, assure que l'aptéryx de Mantell se trouve encore aujourd'hui dans les parties boisées et inhabitées de l'île septentrionale, mais qu'il a complètement disparu de la zone habitée, et qu'il est plus difficile à apercevoir qu'on ne le croirait. Dieffenbach avait déjà dit, que dans les dix-huit mois qu'il passa à la Nouvelle-Zélande, et malgré la promesse faite par lui d'une belle récompense, il ne put se procurer qu'une peau d'aptéryx; elle lui fut donnée par un colon européen du havre de Mongonin, au nord de la baie des Iles.

« Il m'est arrivé la même chose : j'ai exploré bien des localités de l'île septentrionale où cet oiseau existe encore, à ce qu'assuraient les indigènes, mais sans pouvoir m'en procurer un seul individu.

« On m'indiqua, comme renfermant un grand nombre d'aptéryx de Mantell, Little-Barrier-Island, petite île boisée, complètement déserte, du golfe de Hauracki, près d'Auckland, et des montagnes boisées et peu fréquentées qui se trouvent sur la côte sud-est de l'île septentrionale, entre le cap Palliser et le cap Oriental. Cette île n'est formée que par une montagne haute de 2,383 pieds; elle n'est abordable que quand la mer est tout à fait calme, et la présence d'un oiseau dépourvu d'ailes indique qu'elle a dû être autrefois en communication avec le continent (1). »

L'aptéryx d'Owen est encore commun sur des contre-forts des montagnes, vers le détroit de Cook. « Les indigènes, continue Hochstetter, que j'ai rencontrés à Collingwood près de la baie d'Or, se mirent en chasse, attirés par une récompense de cinq livres sterling que je leur promettais, et trois jours après, ils m'apportèrent deux aptéryx vivants, un mâle et une femelle, qu'ils avaient pris près de la source du Rock-River et du Slate-River, à une altitude de 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Lorsqu'en 1864, Skeet explora les montagnes de la province de Nelson, entre le Takaka et le Buller, il trouva, sur les versants herbeux des montagnes, à l'est de l'Owen-River, les aptéryx si nombreux, qu'avec l'aide de deux chiens, il en put prendre chaque nuit de quinze à vingt. Lui et ses gens ne vécurent que de chair de ces oiseaux. »

(1) Cette opinion peut être discutée. Serait-il donc impossible que l'aptéryx ait gagné cette île à la nage? Il me semble devoir en être capable. (Note de l'auteur.)

Au sujet du *roaroa*, notre auteur, rapportant une relation de John Rochfort, dit qu'il a à peu près la taille du dindon; que ses pattes sont armées d'ongles très-forts, avec lesquels il sait très-bien se défendre contre les chiens, et sort souvent victorieux de la lutte contre ces animaux. Haast écrit à Hochstetter que dans les montagnes de Buller, à une altitude de 3,000 à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il a souvent vu en hiver, sur la neige, les pistes d'un grand aptéryx, que la nuit il a fréquemment entendu son cri, mais que n'ayant pas de chiens, il ne put s'en procurer.

Mœurs, habitudes et régime des aptéryx. — « Ce que l'on connaît du genre de vie de l'aptéryx de Mantell (*Kivi* des indigènes), continue Hochstetter, doit sans doute s'appliquer aussi aux autres aptéryx : ce sont des oiseaux nocturnes qui, le jour, restent cachés dans des trous creusés en terre, de préférence sous les racines des grands arbres, d'où ils ne sortent, la nuit, que pour chercher leur nourriture. Celle-ci se compose d'insectes, de larves, de vers, de graines de diverses plantes. Ils vivent par paires; ils courent et ils sautent avec une rapidité surprenante.

« Après l'homme, les chiens et les chats sont les ennemis les plus redoutables des aptéryx. Les indigènes les attirent en imitant leur cri; ils les ébouissent par la lueur de leurs torches, et les prennent avec la main ou les assomment à coups de bâton. On les chasse aussi avec des chiens. C'est à ces poursuites incessantes qu'il faut attribuer la disparition du kiwi des endroits habités. »

Quant à leur mode de reproduction, Hochstetter se borne à dire que la femelle pond un œuf, et que s'il faut en croire les indigènes, le mâle et la femelle le couvent alternativement. Nous ne savons s'il avait connaissance de la relation de Sclater. Celui-ci reçut, en 1863, par l'intermédiaire de Grey, le récit suivant d'un colon du nom de Manning, habitant Hokianga. « Il y a quelques années, un vieux Néo-Zélandais, qui avait été un grand chasseur à l'époque où les aptéryx étaient encore abondants, me raconta une histoire singulière sur la façon dont ces oiseaux couvaient. Je ne puis me porter garant de la réalité du fait; mais je crois devoir le citer. Cet indigène m'a dit que le kiwi ne se posait pas sur son œuf, comme le font les autres oiseaux, mais sous lui. Il enterre cet œuf assez profondément dans le sol, creuse ensuite un couloir au-dessous de lui, de manière à découvrir environ le tiers de l'œuf, qui touche son



Corbeil, Créte Filz, imp.

Fig. 136. — La Canepetière champêtre (p. 541).

Paris, Baillière et Fils, édit.

corps, quand l'oiseau est couché dans le couloir. L'état d'un œuf que j'ai eu, semble confirmer cette assertion. Les deux tiers de sa longueur, en effet, ceux du côté du petit bout, sont complètement blancs, tandis que l'autre tiers, le gros bout par conséquent, est sali et décoloré par le contact, sans doute, du corps de l'oiseau. La différence de coloration des deux parties était indiquée par une ligne circulaire. Je me repens maintenant d'avoir lavé cet œuf; j'avais oublié le récit de l'indigène. »

Voici ce qu'écrivit à Layard M. Webster, qui habite également Hokianga. « Il y a environ quatorze ans, un indigène trouva un œuf d'aptéryx sous les racines d'un petit arbre, d'un kauri, et, après avoir pris l'œuf, il retira l'oiseau lui-même du fond du trou. Les Néo-Zélandais, qui paraissent connaître le kiwi, assurent qu'il ne pond jamais qu'un seul œuf, dans une cavité qu'il a creusée lui-même dans un sol sec,

BREHM.

sous les racines d'un arbre. L'œuf est recouvert de feuilles et de mousse; la fermentation de ces substances produit une chaleur suffisante pour faire développer l'œuf; la durée de cette incubation est de six semaines. Quand le jeune est éclos, sa mère vient l'aider à sortir du trou. »

« Heureusement, dit Sclater, nous sommes à même de confirmer ces faits par les observations que nous avons pu faire sur un aptéryx femelle du Jardin zoologique de Londres. Sans s'être accouplée, cette femelle a cependant pondu dix fois, du 9 juin 1859, jusqu'en 1863. Elle pondait un œuf au prin temps, un autre environ trois mois après. Plus d'une fois, elle a essayé de couvrir; du moins, après la ponte, on l'a vue couchée sur son œuf et l'on a eu de la peine à l'en chasser. Il est donc probable que l'aptéryx ne pond qu'un œuf à la fois, mais qu'il a deux couvées par an; qu'il dépose son œuf dans une cavité, comme le dit Webster, et que la femelle

IV — 378

le couve. » L'œuf de l'aptéryx est très-grand relativement à la taille de l'oiseau ; son poids est de 14 onces et demie, le quart du poids de la mère.

Captivité. — Les expériences faites au Jardin zoologique de Londres ont surabondamment prouvé qu'il n'était pas difficile de tenir des aptéryx en captivité. La femelle dont nous venons de parler, fut donnée en 1852 par le gouverneur Eyre à la société zoologique de Londres, et amenée en Angleterre par le capitaine Erskine. Elle vit encore au moment où j'écris (1866). Sa cage est une écurie sombre, dans un coin de laquelle on a amassé quelques fascines. Le jour, l'oiseau s'y cache ; car c'est un véritable

animal nocturne, qui n'aime pas à se montrer tant que le soleil est sur l'horizon. Le gardien le sort-il de sa cachette, il y retourne au plus vite, et se dissimule sous la paille. Après le coucher du soleil, il devient très-actif ; il court rapidement de côté et d'autre, fouille tous les coins de sa prison, enfonce son long bec dans le sol, comme le font les bécasses. On le nourrit de viande de mouton finement hachée et de vers de terre. Il mange, chaque jour, une demi-livre de viande environ.

Récemment, la société zoologique a reçu deux autres aptéryx, et il faut espérer que, bientôt, nous connaissons exactement le mode de reproduction de ces singuliers oiseaux.

LES ÉCHASSIERS — GRALLATOIRES.

Die Stelzvögel.

Si l'on considère attentivement ce riche groupe d'oiseaux, que presque tous les naturalistes comprennent de la même façon et désignent du même nom d'échassiers, l'idée nous vient que les oiseaux que nous réunissons ainsi dans un même ordre, ne sont nullement voisins les uns des autres. Il y en a parmi eux de grands et de petits, de trapus et de sveltes, à bec long et à bec court, à pattes hautes et à pattes courtes, à ailes obtuses et à ailes aiguës, à plumage serré et à plumage lâche, bigarré ou uniforme ; et à ces différences d'organisation correspondent aussi des différences de mœurs, d'habitudes, de régime ; différences bien plus prononcées que dans les autres ordres. Aussi, quelques naturalistes ont-ils séparé certains de ces oiseaux, pour les réunir à d'autres ordres ; mais l'anatomie comparée nous apprend que sous ces différences apparentes, il existe une grande uniformité de type. Pour moi, je ne doute pas que l'on n'arrive à diviser les échassiers en plusieurs ordres, comme on l'a fait de nos jours pour l'ancien ordre des palmipèdes ; cependant je persiste à me ranger à l'opinion générale, aucun des systèmes proposés ne me paraissant irréprochable. Je me bornerai donc à faire ressortir les grandes divisions, groupes ou sous-groupes, que l'on peut établir dans l'ordre des échassiers.

Caractères. — De ce qui précède, il résulte qu'il est difficile d'indiquer des caractères communs à tous les échassiers. Un cou long et grêle des pattes longues et minces, nues jusqu'au-

dessus de l'articulation tibio-tarsienne, l'existence de trois ou quatre doigts, tels sont les caractères propres au plus grand nombre. Nous pouvons [encore ajouter que les ailes ne sont pas rudimentaires, et que les plumes sont conformées suivant le type ordinaire. Le bec varie tellement de forme, que nous ne pouvons songer à le décrire d'une façon générale ; il en est de même des ailes et de la queue.

La colonne vertébrale est formée de treize à dix-huit vertèbres cervicales, de sept à dix dorsales, de treize à seize sacrées, de sept à neuf caudales. Le squelette des membres est bien développé ; le sternum est souvent profondément échancré à son bord postérieur. La langue varie beaucoup : elle est généralement courte et obtuse ; l'œsophage est vaste, sans jabot proprement dit, mais pourvu d'une dilatation parfois considérable ; le ventricule succenturié est petit ; l'estomac membraneux et dilatable ; l'intestin généralement long.

Distribution géographique. — Peu d'animaux sont aussi aptes que les échassiers à s'accommoder de toutes les localités, de tous les climats ; aussi sont-ils de véritables oiseaux cosmopolites ; et ce ne sont pas seulement des familles, ce sont même certaines espèces dont on constate la dispersion sur toute la surface de la terre, dans toutes les zones.

Mœurs, habitudes et régime. — Les échassiers se trouvent partout : près des cours d'eau, dans les bas-fonds, aussi bien qu'au haut des

montagnes, à la limite des neiges éternelles, au pied des glaciers ; dans les marais comme dans les déserts brûlés par le soleil et sur les rochers les plus déserts. Aussi loin que la mer est libre vers les régions polaires, aussi loin s'étend l'aire de dispersion de ces oiseaux. Ce sont eux qui, avec les oiseaux aquatiques, animent la mer, peuplent ses rivages ; ce sont eux aussi qui habitent les marais et les rives des fleuves. Plus on s'approche de l'équateur, plus sont nombreux aussi les échassiers, et plus ils contribuent à donner à la forme du pays un aspect caractéristique.

Déjà, on les rencontre en grand nombre dans les bas pays du midi de l'Europe. « Rien de plus attrayant, de plus beau, dit Baldamus, que les marais de la Hongrie, avec leurs peuplades d'oiseaux, remarquables autant par le nombre des individus, que par la diversité des espèces. Qu'on prenne connaissance de ces oiseaux d'eau et de marais dans un musée ; puis, qu'on se les figure tous réunis, étalant leurs teintes diverses, le blanc de neige, le jaune paille, le gris, le noir, le jaune d'or, le pourpre ; les uns huppés, les autres empanachés ; les uns à pattes hautes, les autres à pattes courtes, et tous courant, grimant, nageant, plongeant, volant, vivant en un mot, se détachant sur l'azur du ciel, sur le vert des prairies, et l'on m'accordera bien que cette population ailée des marais doit offrir un spectacle surprenant. »

Mais la Hongrie et les provinces danubiennes ne sont pas encore l'Eldorado des échassiers. Plus que pour les autres oiseaux, leur nombre s'accroît à mesure qu'on s'approche des tropiques, quoique cependant on les trouve aussi en grand nombre dans le Nord. Ce sont eux que l'on rencontre partout dans les tundras, que l'on aperçoit, dans les fjelds, où ils sont à peine moins abondants que les lagopèdes ; mais ce n'est que dans la zone tropicale qu'ils se montrent avec toutes leurs variations. Là, le nombre des individus augmente en même temps que celui des espèces. A les y voir aussi multipliés, on se demande comment la nature peut suffire à tous leurs besoins. Le naturaliste pourrait seul estimer la quantité de substances nutritives que l'eau offre à son monde animal, se détruisant sans cesse lui-même. Mais le naturaliste ne saurait répondre à cette question : « Comment est-il possible de rassasier tant de milliards d'oiseaux ? » car il connaît l'étendue des besoins de chacun.

Poussé par un fort vent du nord, mon bateau

fendit trois jours durant les flots gris du Nil ; chaque jour, je parcourus au moins 150 kilomètres, et pendant trois jours, sur les deux rives du fleuve, sur toutes les îles, l'œil ne rencontrait qu'une file non interrompue d'échassiers, se reposant, courant, pêchant, se baignant ; il y avait là par centaines de mille des individus d'une même espèce, et une cinquantaine d'espèces différentes. Chaque marais, chaque étang où s'amasent l'eau de pluie ou celle des inondations, est entouré, est couvert d'un nombre équivalent de ces oiseaux. L'habitant du Nord qui n'a pas eu occasion de voir de pareils rassemblements, se prend à douter de leur existence ; mais celui qui en a été témoin, est contraint d'avouer que les mots lui manquent pour les décrire. Il peut les évaluer à un minimum ; il sera toujours au-dessous de la réalité.

Il en est de même dans le sud de l'Asie, dans les grandes îles avoisinantes, dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique méridionale. Le voyageur, qui remonte un des grands fleuves des Indes, de Malacca, de Siam, est d'abord frappé d'étonnement à la vue des fleurs blanches, superbes, qui brillent sur les arbres ; mais il est bien plus surpris quand, en s'approchant, il constate qu'il est en présence de fleurs vivantes ; qu'il a sous ses yeux des échassiers, perchés par milliers sur les arbres. Le long des lacs viennent se presser des quantités innombrables de ces oiseaux, et souvent ils forment des rangs serrés, sur plusieurs milles d'étendue. Spix et Martius parlent de l'impression que leur fit un petit étang très-poissonneux. Les spatules roses étaient rangées en longue file le long du bord, les cigognes géantes se promenaient dans l'eau, des poules d'eau étaient au milieu des canards, et des vols nombreux de vauneaux circulaient à la lisière du bois. « C'étaient des cris, un babil, un gazouillement sans fin ; plus nous considérions ce spectacle, où les oiseaux seuls jouaient un rôle avec toute leur liberté, toute leur indépendance d'allures, moins nous avions le courage de les troubler par une attaque ennemie. Nous vîmes là plus de dix mille oiseaux, occupés, chacun à sa façon, à obéir à son instinct de conservation. Le spectacle de la création semblait s'étaler devant nous, et il nous aurait frappés d'une façon plus agréable encore, si le résultat de nos réflexions n'avait été que la guerre, toujours la guerre, est le sort et le but final et mystérieux de l'existence animale. »

Cela est vrai ; les échassiers font la guerre à d'autres animaux, pendant qu'ils sont de leur

côté victimes d'une guerre incessante. Tous sont prédateurs. Il en est, certes, qui peuvent s'attaquer à des substances végétales; mais aucun ne s'abstient d'aliments provenant du règne animal. Plusieurs rivalisent en férocité avec les rapaces. Ils ne chassent pas seulement les animaux inférieurs, mais encore les vertébrés, ceux du moins qu'ils peuvent déglutir. Le héron, que l'on regarde généralement comme un oiseau pêcheur, tue et avale tout petit rongeur, tout petit oiseau dont il peut s'emparer. L'échassier qui se nourrit ordinairement d'insectes, de vers et de mollusques, mêle à ce régime, lorsqu'il en trouve l'occasion, un poisson ou un reptile; généralement, c'est dans le monde aquatique qu'ils rencontrent leur proie; exceptionnellement, la terre a à fournir leur nourriture.

Sous le rapport des facultés, les échassiers le cèdent peu aux autres oiseaux. Il n'est guère possible de les comparer aux perroquets et aux chanteurs; ils n'ont pas les facultés également développées des premiers; ils n'ont ni la voix, ni les allures vives, gaies et joyeuses des seconds; mais ils sont supérieurs à bien des oiseaux que nous avons appris à connaître. Leur marche varie depuis la démarche lente et majestueuse jusqu'à la course la plus rapide. Leur vol ne varie pas moins: ceux qui courent vite, volent aussi rapidement; ceux qui marchent lentement, ne franchissent l'espace qu'en battant lentement des ailes. Quelques échassiers s'élèvent dans les airs avec autant de rapidité que le rapace fondant sur sa proie; d'autres ne s'avancent que lourdement, presque péniblement; d'autres, en volant, décrivent des cercles, font des crochets, comme n'en font guère que les rapaces. En général, les échassiers sont remarquables par la diversité de leur vol; quelques-uns jonglent littéralement. Dans les arbres, ils se trouvent généralement étrangers; il en est cependant que l'on peut, à juste titre, considérer comme oiseaux arboricoles; ils passent la nuit sur les arbres, et à l'époque de la reproduction ils y établissent leur nid.

La plupart des oiseaux échassiers règnent sur l'eau. Sauf ceux d'entre eux qui se distinguent par leurs habitudes exclusivement terrestres, tous nagent, et plusieurs très-bien; il en est même qui sont devenus de véritables oiseaux aquatiques, nageant et plongeant à merveille.

Sous un rapport, la nature semble avoir été ingrate à l'égard des échassiers, nous voulons parler de la voix. On en trouve bien chez lesquels la faculté d'exprimer des sons est assez

développée; mais ils sont en petit nombre, et encore leur voix n'est agréable que quand on la compare à celle des autres échassiers. C'est à peine si la plupart d'entre eux lancent une note; d'autres font entendre un rauque sifflement, d'autres encore ont une voix grinçante, d'autres une voix rauque; quelques-uns poussent des cris plaintifs, il en est qui cherchent, en faisant claquer leur bec, à remplacer la voix qui leur manque.

La plupart sont bien partagés sous le rapport des sens et de l'intelligence. Il n'en est aucun dont la vue soit peu perçante, l'ouïe obtuse, le toucher peu sensible; il n'en est pas, dont le goût et l'odorat soient en réalité aussi rudimentaires qu'on le croit. En examinant attentivement des échassiers captifs, on voit qu'ils savent parfaitement distinguer les aliments savoureux de ceux qui le sont moins. Chez plusieurs, le bec devient un organe de tact très-délicat; il ne paraît pas le céder à nos doigts en exquise sensibilité. Tous les échassiers font preuve de prudence, de jugement; quelques-uns nous étonnent par leur intelligence. Cependant, fort peu d'entre eux nous paraissent des êtres attrayants. Les espèces les plus petites se montrent inoffensives; c'est au plus si elles ont de la tendance à provoquer et à agacer; mais les grandes espèces sont despotiques; plusieurs sont méchantes, rusées, conscientes de leur force, et s'en prennent aux autres animaux, et même à l'homme. Leur instinct de sociabilité n'en est cependant pas altéré; toutefois, il n'y a d'union réelle qu'entre espèces qui n'ont rien à craindre les unes des autres. Entre les milliers d'échassiers qui se trouvent rassemblés dans un même endroit, il n'y a pas de véritable amitié; les plus grands ne s'inquiètent nullement des petits, et ceux-ci les évitent, pleins d'une terreur respectueuse, jusqu'à ce qu'un danger commun vienne leur faire oublier toutes leurs dissensions intestines. A l'approche de ce danger les moins prudents savent profiter de l'intelligence des autres.

Il est difficile de décrire d'une façon générale le mode de reproduction des échassiers; la forme et la position du nid; le nombre, la grandeur, la coloration des œufs; le mode de développement et d'éducation des petits, tout varie considérablement. Les uns sont élevés dans le nid; les autres l'abandonnent aussitôt nés. Tantôt le nid flotte sur l'eau; tantôt il consiste en une simple dépression creusée dans le sable; tantôt il est construit dans les herbes, dans les

roseaux, ou bien sur un arbre ou sur un plateau de rochers. Certaines espèces n'ont qu'un œuf par couvée; la plupart en pondent de trois à cinq, quelques-unes de six à dix. Ceux dont le nid flotte sur l'eau ou est établi à terre, emmènent leurs petits peu de temps après leur éclosion, tandis que ceux qui nichent sur les arbres sont de véritables sédentaires. Les premiers apprennent rapidement à chercher eux-mêmes leurs aliments; les seconds sont longtemps nourris par leurs parents.

Tous les échassiers qui nichent dans la zone tempérée émigrent; ceux mêmes qui, dans certaines localités, ne font qu'errer, entreprennent dans d'autres contrées de longs voyages. Les uns parcourent de vastes espaces, d'autres s'arrêtent et se fixent dans le midi de l'Europe. Ceux qui vivent sur les bords de la mer, voyagent en suivant les côtes, arrivent de la sorte dans des pays qui semblent en dehors de leur aire de dispersion, s'y établissent même. Ainsi, il en est que l'on trouve sur presque toute la surface de la terre. Ceux qui habitent l'équateur sont aussi sollicités par le besoin de voyager; ils errent, mais avec une régularité parfaite: c'est une véritable émigration.

Les échassiers ont à se garder d'un grand nombre d'ennemis: les plus grands d'entre eux, assez forts pour se défendre, assez prudents pour éviter les attaques, n'ont pas à les redouter; mais les petites espèces ont à craindre tous les carnassiers et tous les rapaces, et même cer-

tains échassiers qui détruisent leur progéniture.

Chasse. — Presque partout, l'homme augmente encore le nombre de ces ennemis; il ne prend que quelques espèces sous sa protection. Il en est qui, par leurs déprédations, rendent leur chasse légitime; d'autres sont chassés à cause de l'excellence de leur chair.

Captivité. — Quelques échassiers ne peuvent se faire à la perte de leur liberté; la plupart, cependant, supportent facilement la captivité. Certaines espèces deviennent même rapidement de véritables oiseaux de basse-cour, et gagnent la faveur des personnes qui les possèdent.

I. LES ALECTORIDES — ALECTORIDES.

Die Hübnerstelzen.

Caractères. — Le premier des grands groupes ou sous-ordre, que comporte l'ordre des échassiers, est celui des alectorides, lesquels établissent une sorte de transition entre les gallinacés et les grallés. Ils sont caractérisés par un corps épais; un cou assez court; les pattes moyennement hautes; les doigts au nombre de trois; un bec de la longueur de la tête.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils vivent autant sur la terre que dans l'eau; se nourrissent de substances animales et végétales; nichent à terre et sont précoces ou nidifuges, c'est-à-dire qu'en naissant ils abandonnent le nid.

LES OTIDIDÉS — OTIDES.

Die Trappen.

Les otididés sont rangés par quelques auteurs parmi les gallinacés, par d'autres parmi les brévipennes; mais, d'après Nitzsch, l'étude de leurs organes internes ne justifie aucune de ces opinions, et ils doivent occuper une place indépendante, mais voisine des oiseaux de marais.

Caractères. — Les otididés sont des oiseaux de grande ou de moyenne taille, au corps lourd, au cou moyen et épais, à la tête assez grande. Ils ont le bec fort, conique, sauf à sa base où il est aplati, un peu renflé près de la pointe de la mandibule supérieure; des tarses épais, de hauteur moyenne; des doigts au nombre de trois; des ailes bien développées, grandes, légèrement concaves, à rémiges larges et fortes, dont la troisième est la plus longue; la queue formée

de vingt pennes larges; le plumage lisse et serré, souvent vivement coloré; les plumes du cou et de la tête allongées chez la plupart. Le mâle diffère de la femelle par sa taille plus forte, ses couleurs plus vives. Les jeunes, dans leur premier plumage, ressemblent à la femelle.

D'après Nitzsch, la colonne vertébrale comprend quatorze vertèbres cervicales, huit dorsales et six caudales. Ces dernières forment par leur ensemble une sorte de triangle. Elles sont munies de longues apophyses épineuses, qui vont en diminuant de longueur de la seconde à la dernière; celle-ci en est dépourvue. Les deux premières côtes sont fausses, non osseuses; les six autres sont assez larges, et la portion osseuse s'articule avec le sternum. Ce-

lui-ci diffère complètement de celui des brévipennes ou des gallinacés, et ressemble au contraire à celui du pluvier; le brechet est très-volumineux; le sternum offre de chaque côté, à sa partie postérieure, deux échancrures obstruées par une membrane. Le bassin est aussi conformé comme celui du pluvier. Les os du membre supérieur sont plus développés que chez les gallinacés. L'avant-bras est plus long que l'humérus; le squelette de la main l'est moins. Au membre postérieur, c'est la jambe qui a le plus d'étendue et la cuisse qui est la plus courte. Le péroné se soude au tibia vers la moitié de sa hauteur. Les apophyses temporales sont très-grandes, les os palatins très-larges. Le squelette de la tête ressemble à celui du pluvier. La fourchette n'est pas très-forte; elle est faiblement recourbée d'avant en arrière, et n'a pas d'apophyse. L'os coracoïde et la clavicule sont courts, l'omoplate est large. Presque tous les os sont pneumatiques. La langue ressemble à celle de la poule; elle remplit toute la cavité buccale, dont elle a la forme; elle est molle, légèrement bifide en avant, divisée en arrière en forme de fer de flèche, dentelée à son bord postérieur. Le ventricule succenturié est grand; l'estomac membraneux; sacciforme, très-dilatable; la rate petite; le foie moyen, la vésicule biliaire volumineuse; l'intestin large, ayant plus de six fois la longueur du corps; les œcums sont très-longs. L'appareil respiratoire présente aussi diverses particularités; au-dessous de la peau du cou, en avant de la trachée, se trouve un vaste sac membraneux, qui s'ouvre sous la langue; il n'existe que chez le mâle adulte; pendant la saison des amours, ce sac est rempli d'air, mais après cette époque, il revient sur lui-même, et cela de telle façon que d'excellents anatomistes, n'ayant pu le retrouver, en ont nié l'existence.

Distribution géographique. — L'Amérique exceptée, on trouve des otididés dans toutes les parties du monde, mais surtout en Afrique et en Asie: ce sont, en effet, des oiseaux des steppes.

Mœurs, habitudes et régime. — Chez nous, les otididés habitent les plaines unies et découvertes. Ils n'y sont pas, il s'en faut, aussi nombreux que dans les steppes. Ils évitent les forêts, mais non les lieux couverts de buissons clairsemés, que recherchent surtout les petites espèces.

D'ordinaire, les otididés vivent en petites troupes formées par la réunion de plusieurs familles; mais, après la saison des amours, ils se réunissent en bandes de plusieurs centaines

d'individus; bandes qui restent unies pendant des semaines. Les espèces, qui habitent les contrées du sud, sont sédentaires; celles qui vivent dans les pays tempérés émigrent régulièrement, ou bien errent irrégulièrement dans un espace fort étendu.

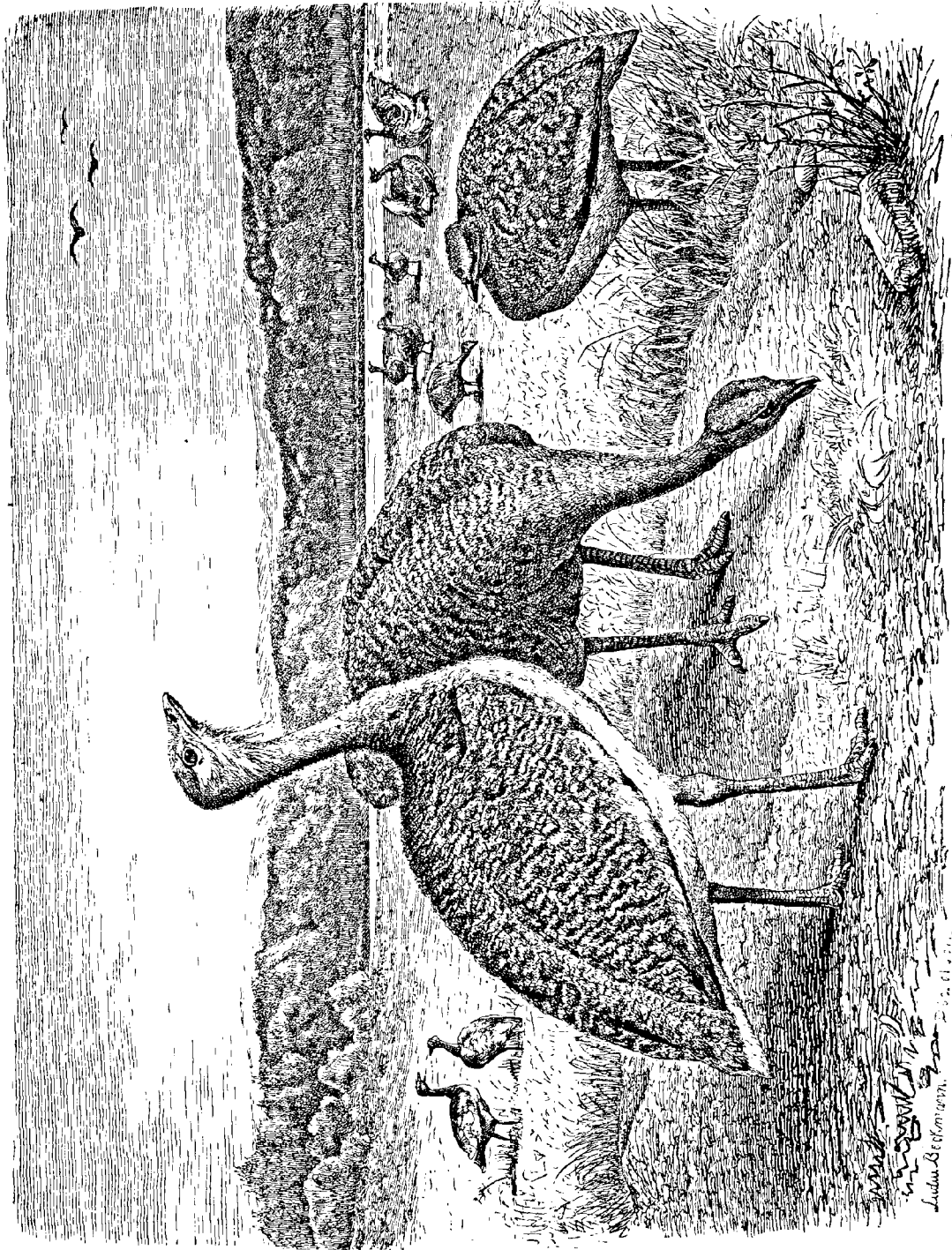
Quelque lourds que paraissent les otididés, ils se meuvent avec une grande légèreté. Ils marchent ordinairement à pas mesurés, mais rapidement. Leur vol paraît plus maladroit qu'il ne l'est réellement; car, après avoir couru quelque temps, les otididés prennent leur essor, gagnent une certaine hauteur et volent, sinon très-vite, du moins longtemps; ils traversent aussi la mer.

Leur voix est très-différente selon les espèces. Quelques-uns sont presque muets; c'est au plus s'ils produisent des sons, ou mieux des bruits; d'autres, au contraire, ont une voix forte et retentissante, qu'ils font souvent entendre.

L'odorat excepté, leurs autres sens sont bien développés, et quiconque a eu occasion d'observer des otididés, ne leur refusera pas l'intelligence. Tous sont prudents; ils examinent soigneusement ce qui leur paraît suspect; ils se laissent rarement surprendre; ils profitent de l'expérience, ne se fient même pas aux êtres les plus inoffensifs. En outre, ils sont très-irritables et violents, et on ne peut leur dénier une certaine fierté. S'ils fuient l'ennemi qu'ils ont à redouter, ils lui tiennent tête au besoin, et ils font même face à l'homme. Ils vivent en assez bonne harmonie avec leurs semblables, mais ils les combattent avec acharnement quand l'amour ou la jalousie est en jeu. Ils ne craignent pas d'attaquer d'autres oiseaux aussi gros et aussi forts qu'eux. Les vieux mâles deviennent même tout à fait méchants.

Le genre de vie des otididés rappelle celui des gallinacés, et aussi celui des pluviers. Ne les trouble-t-on pas, ils passent toute la journée à terre; le matin, ils se battent entre eux, ils crient, mangent; vers midi, ils se couchent, se reposent, se baignent dans le sable; le soir, ils vont faire leur second repas, puis gagnent une retraite assurée, pour y passer la nuit. Dans bien des endroits, ils se montrent régulièrement à des heures déterminées sur certains points; chaque jour, ils s'en vont vers d'autres localités, ou bien ils parcourent un certain espace avec la même régularité.

Les otididés se nourrissent surtout de matières végétales; les jeunes ne mangent que des insectes, et périssent quand ils n'en trouvent pas.



Corbail, Crete fils, imp.

L'OUTARDE BARBUE OU GRANDE OUTARDE.

Paris, J.-R. Baillière et Fils, edit.

Ce n'est que quand ils sont à demi adultes, lorsque toutes leurs plumes sont poussées, qu'ils commencent à prendre des substances végétales. Les otididés mangent des graines, des feuilles, des bourgeons, des fruits; ils aiment à picoter les feuilles elles-mêmes: ils ne touchent pas à des feuilles de chou isolées qu'on leur donne, tandis qu'ils sont très-friands d'une tête de chou entière. En captivité, ils s'habituent vite à manger du pain.

Les otididés se reproduisent à la fin du printemps. Les grandes bandes qui s'étaient formées en hiver, se sont alors dissoutes; chaque mâle s'est choisi une femelle. On a dit que les vieux mâles avaient deux ou plusieurs femelles; certains naturalistes ont même rangé les otididés parmi les oiseaux polygames; mais les observations les plus exactes tendent à prouver le contraire. Cependant, l'union des deux époux ne paraît pas être fort intime. Les mâles, à l'époque des amours, se montrent excités au dernier point. Ils marchent majestueusement, le cou gonflé, les ailes bombées, la queue étalée; ils combattent vaillamment contre tout rival, et font entendre presque continuellement leur voix. Après l'accouplement, la femelle creuse une légère dépression au milieu des emblavures, des hautes herbes, et y fait ses pontes. Le nombre d'œufs d'une couvée est, chez les grandes espèces, de deux; chez les petites, de trois à six. La femelle couve seule, elle est seule aussi à conduire ses petits. Plus tard, le mâle rejoint sa famille et lui sert de fidèle gardien. Les jeunes otididés naissent couverts de duvet et ont dans les premiers jours une démarche lourde et maladroite. Ils croissent lentement; ce n'est qu'à cinq ans que les grandes espèces sont complètement adultes.

Chasse. — Partout, on chasse ces oiseaux avec passion, leur grande prudence augmente les difficultés de leur poursuite et excite l'intelligence du chasseur. On emploie contre eux les moyens les plus divers, mais le succès ne couronne pas toujours les peines qu'on se donne. Il est cependant assez facile de les capturer avec des pièges.

Captivité. — Les otididés s'habituent mal à la captivité. Pris vieux, ils refusent la nourriture qu'on leur donne, et se laissent mourir de faim; pris jeunes, il leur faut beaucoup de soins, pour qu'ils puissent venir à bien. Je dois cependant dire que l'élève des otididés n'est pas aussi difficile qu'on l'a prétendu. En n'oubliant pas que, jeunes, ils sont insectivores, plus tard herbivores;

en changeant leur nourriture suivant leur âge, l'on réussira. En Hongrie et en Russie on en élève beaucoup; il nous en arrive d'Afrique, d'Asie et d'Australie; ce qui prouve qu'ils peuvent supporter la captivité.

LES OUTARDES — OTIS.

Die Truppen, The Bustards.

Caractères. — Les outardes ont un bec un peu plus court que la tête, robuste, élevé et large à la racine, déprimé au niveau des fosses nasales, ensuite renflé et convexe jusqu'à la pointe, qui est échancrée; des narines sans sillon de prolongement, percées dans une large fosse membraneuse qui occupe la base du bec; des ailes presque subaiguës, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues; des tarses couverts d'un réseau de petites écailles hexagones; la base de la mandibule inférieure, chez les mâles adultes, garnie de chaque côté d'une touffe de plumes étroites et plus ou moins allongées.

Ce dernier attribut forme le caractère essentiel du genre *otis* de la plupart des méthodes ornithologiques récentes. Ce genre ainsi modifié a pour type l'espèce suivante, qui appartient à notre faune.

L'OUTARDE BARBUE — OTIS TARDA.

Der Grosstrappe, the great Bustard.

Caractères. — L'outarde barbue, la grande outarde, oie-outarde, autruche d'Europe (Pl. XXXII), comme on l'a encore appelée, est un magnifique oiseau. Le mâle a la tête, le haut de la poitrine, une partie de la face supérieure de l'aile d'un gris cendré clair; les plumes du dos d'un jaune roux, rayées de noir en travers; celles de la nuque rousses, celles du ventre d'un blanc sale ou d'un blanc jaunâtre; les rectrices externes presque entièrement blanches, les autres d'un rouge roux, marquées à leur pointe d'une tache blanche, précédée d'une bande noire; les rémiges d'un gris-brun foncé, avec les barbes externes et l'extrémité d'un brun-noir, et les tiges d'un blanc jaunâtre; les plumes de l'avant-bras blanches à leur racine, noires dans le reste de leur étendue, les dernières étant presque entièrement blanches; la barbe formée d'une trentaine de plumes ébarbées, longues, étroites, d'un blanc gris; l'œil brun-foncé; le bec noirâtre; les pattes grises. Il mesure 1^m,08 à 1^m,46 de

long et 2^m,47 à 2^m,64 d'envergure ; la longueur de l'aile est de 75 cent. ; celle de la queue, de 30. Son poids est de 15 kilog. et plus.

La femelle a une taille plus faible, un plumage moins vif, et n'a pas de barbe. Elle a au plus 80 cent. de long et 2 mètres d'envergure.

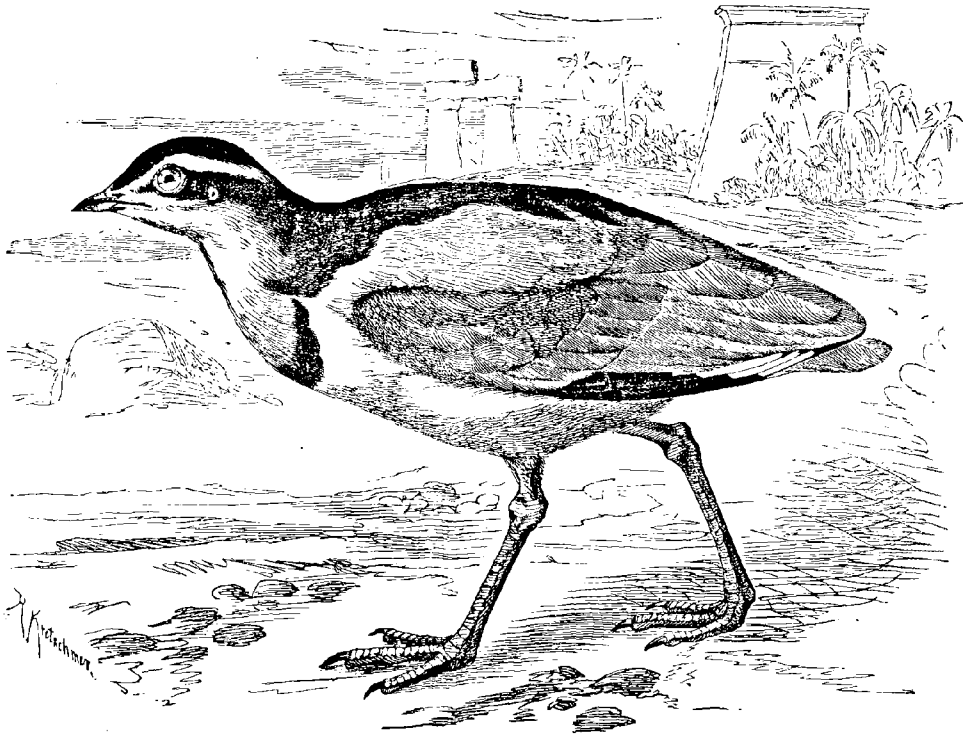
Distribution géographique. — On trouve l'outarde barbue ou grande outarde dans toute l'Europe, à partir du sud de la Suède et du centre de la Russie, ainsi que dans une grande partie de l'Asie ; en Afrique, elle ne se montre que dans le nord-ouest, en très-petit nombre, en quelque sorte isolément et seulement en hiver. Elle a à peu près complètement disparu de l'Angleterre. Elle est assez rare en Allemagne, très-rare en France et en Espagne. C'est en Hongrie, dans les steppes de la Russie et dans l'Asie centrale qu'elle est le plus nombreuse. Dans ses migrations, ou plutôt dans ses voyages, elle arrive non-seulement dans le Sud, mais encore dans des pays où on ne la voit point en d'autres saisons : par exemple, en Hollande et en Suisse ; mais elle ne se montre jamais que dans les vastes plaines. En Allemagne, on la trouve en Saxe, dans le duché d'Anhalt, dans le Brandebourg, la Silésie, les plaines de la Thuringe et certaines parties de la Bavière. On l'y voit souvent par bandes d'une centaine d'individus. Toutefois, on ne peut comparer ces bandes aux vols considérables que l'on rencontre en Hongrie et dans les steppes de la Russie.

Mœurs, habitudes et régime. — L'outarde barbue recherche les endroits où l'on cultive des céréales. Dans les hautes steppes proprement dites de l'Asie centrale, Radde la vit moins commune que dans les steppes d'Udinski et de Bargusin et dans la vallée de Selenga, bien que le sol y fût montueux ; mais on y cultivait des céréales. En Grèce, elle se montre dans toutes les plaines. C'est également dans les grandes plaines fertiles des deux Castilles, de la Manche, de l'Estramadure, de la Basse-Andalousie, qu'on la trouve en Espagne. On ne rencontre que quelques individus isolés dans les îles de la Méditerranée.

L'outarde barbue n'est pas un oiseau sédentaire. Chez nous, elle ne change pas régulièrement de demeure ; mais elle habite un domaine très-étendu, elle s'y meut sans cesse et dans un espace de plusieurs lieues. Il en est autrement en Russie et dans l'Asie centrale, où elle arrive au printemps. D'après Radde, elle vient dans la Daourie au commencement de

mars, et elle reste jusqu'au mois d'août dans le canton où elle s'est reproduite. Ses migrations sont donc de peu d'étendue. Antinori dit qu'en 1858, à Burgas, près de Varna, on tua un grand nombre d'outardes à coups de bâton ; d'autres naturaliste ont aussi vu des bandes de ces oiseaux dans les pays méditerranéens. D'un autre côté, on apprend que dans certaines localités où elles se reproduisent, les outardes ne quittent pas en hiver leur domaine d'été, et que, par les temps de neige, elles ont souvent à souffrir. La misère contribue sans doute à les faire s'attrouper, car ce n'est qu'en hiver qu'on en rencontre des bandes nombreuses.

L'outarde barbue évite les grandes forêts, où chaque buisson lui est un obstacle. Elle évite également les lieux habités ; car elle connaît le danger qu'elle aurait à courir si elle se mettait sous le regard et les atteintes de l'homme. Kulz raconte qu'à Eupatoria, par un temps de froid persistant, il vit de grands vols d'outardes barbues passer sur la ville et si bas qu'on pouvait les tirer de dessus sa porte. Il est loin d'être ainsi chez nous. L'outarde ne s'y établit que dans les grandes plaines, là où elle peut apercevoir de loin l'arrivée d'un homme ; elle recherche les lieux complètement découverts, et ne se laisse pas facilement tromper. Naumann raconte que, pour observer cet oiseau, il dut construire dans les champs des cabanes en terre et s'y rendre avant le lever du jour. Et encore faut-il, pour que l'on puisse s'en servir que l'outarde se soit familiarisée avec ces huttes depuis des mois, ou tout au moins des semaines ; qu'elle ait reconnu qu'elles ne renferment rien qui doive lui nuire. Chaque changement dans le lieu où elle pâture ordinairement, chaque trou qui y est creusé, attire son attention et éveille ses soupçons. D'après Naumann, à la suite de longues pluies, l'outarde barbue, pour éviter l'humidité qui règne dans les moissons, et qui lui est nuisible, est obligée de se montrer sur les routes ou sur les champs en jachère ; mais dès qu'elle aperçoit au loin quelque chose de suspect elle se hâte de disparaître au milieu des emblavures. En hiver, elle recherche les champs où elle peut trouver à manger, ceux, par exemple, qui sont semés de blé d'hiver ; dans cette saison, elle est encore plus prudente qu'en été ; elle doit suppléer par une attention plus soutenue à l'abri naturel qu'elle ne trouve plus au milieu des moissons. Elle passe la nuit dans les champs les plus éloignés des habitations, dans les friches et les jachères ; mais



Corbeil, Crété Fils, imp.

Fig. 137. Le Pluvian d'Égypte (p. 550).

Paris, Baillière et Fils, édit.

elle ne s'y rend qu'au crépuscule; en outre, elle semble établir des sentinelles qui se relèvent et qui veillent au salut de toute la communauté. « A peine le jour commence-t-il à paraître, dit Naumann, que les outardes s'éveillent; elles se lèvent, s'étendent, battent des ailes, marchent lentement de côté et d'autre, puis elles s'envolent simultanément, les plus vieilles et les plus lourdes formant l'arrière-garde, et elles gagnent leur lieu de pâture, qui est toujours éloigné de celui où elles passent la nuit.

La démarche de l'outarde barbue est lente et mesurée, ce qui lui donne un certain air de majesté; cependant, quand le besoin la presse, elle court avec une si grande rapidité, qu'un chien a de la peine à l'atteindre. Avant de s'envoler, elle fait deux ou trois bonds, comme pour prendre son élan; elle s'élève dans l'air, ni très-vite, ni sans trop de peine; elle se meut au moyen de coups d'aile qui se succèdent lentement, et quand elle a enfin atteint une certaine hauteur, elle glisse dans l'air si rapidement, que le chasseur qui veut la tirer doit être bien sûr de lui et de son arme, pour pouvoir l'atteindre. Naumann dit qu'une corneille doit faire bien des

ВРЕМЯ.

efforts pour suivre au vol une outarde barbue. Quant à moi, je n'ai jamais vu cet oiseau avancer dans l'air aussi rapidement. Lorsqu'elle vole, elle étend le cou en avant, les pattes en arrière, mais son tronc lourd s'incline un peu en arrière; c'est à ces signes qu'on peut la reconnaître de très-loin. Ce n'est que dans les steppes de la Russie qu'elle vole à portée de fusil du sol; en Allemagne, elle sait jusqu'où va l'arme du chasseur. Si une bande d'outardes s'élève en même temps, chacune se tient à une certaine distance des autres, comme si elle redoutait les coups d'aile des voisines.

La voix de l'outarde barbue est difficile à traduire. Elle consiste en un ronflement singulier, qui ne s'étend qu'à une faible distance. Je n'ai entendu que ce son, ou plutôt ce bruit, de la part d'outardes captives. S'il fallait le noter, je le ferais par : *psae aerr*; quant à son intonation, il m'est impossible de la décrire. Pendant la saison des amours, Naumann a entendu un son bas et sourd, qu'il compare au *houh houh houh* du pigeon domestique.

La vue est de tous les organes des sens de l'outarde le plus développé. C'est ce que l'on constate parfaitement aussi bien chez les indi-

IV. — 379

vidus libres que chez ceux que l'on tient en captivité. Rien n'échappe à ses regards, et bientôt elle apprend à estimer à leur juste valeur les impressions visuelles. « De très-loin, dit Naumann, l'outarde barbue aperçoit le danger ; voit-elle une personne isolée, elle la tient pour suspecte ; et quand celle-ci, encore très-éloignée de son gibier, croit qu'elle n'en a pas été vue, et qu'elle pourra le surprendre, elle se trompe. Elle se trompe également, si elle espère gagner quelque monticule, quelque fossé, situé entre elle et les outardes, et, grâce à cet abri, approcher à portée de fusil. Au moment même où elle se flatte d'avoir échappé à ses regards, l'oiseau prend la fuite. Généralement, quand elles soupçonnent un danger, les outardes tendent le cou ; en les voyant dans cette attitude, les unes immobiles, les autres allant çà et là, l'homme expérimenté reconnaît qu'elles ont cessé de paître et qu'elles vont prendre la fuite. Toute personne qui les considère avec attention, que ce soit une femme, un paysan ou un berger, leur semble également suspecte ; mais qu'une femme chargée d'un fardeau passe sans s'inquiéter de leur présence ; qu'un pâtre, qu'un paysan paraissent uniquement occupés de leurs bestiaux, elles se montrent plus confiantes, et encore ne se laissent-elles guère approcher à portée de fusil. Souvent, on dirait qu'à trois cents pas elles peuvent lire sur la figure des gens s'ils sont bien ou mal intentionnés ; qu'elles savent parfaitement distinguer un fusil d'un bâton ou d'un instrument de labour.

Naumann croit que leur ouïe et leur odorat sont bien moins parfaits. Caché dans un fossé recouvert de terre, il s'est trouvé plusieurs fois au milieu des outardes, et les a vues se promener autour de sa cachette ; il aurait même pu en prendre avec la main, et cependant elles ne faisaient nulle attention à la fumée de sa pipe, qui sortait par une ouverture pratiquée dans la paroi de la hutte. Je crois, d'après ce que j'ai pu observer chez des outardes captives, qu'il y a là une erreur. Toujours est-il que l'outarde barbue entend très-bien.

• Lorsqu'elle est adulte, l'outarde se nourrit presque exclusivement de plantes vertes et de grains ; dans le jeune âge, elle ne mange que des insectes. Elle s'attaque à toutes les plantes qui poussent dans nos champs, à l'exception peut-être des pommes de terre, ; elle semble préférer les choux et la salade ; mais, en cas de nécessité, elle mange aussi les pousses d'herbes. En hiver, elle se nourrit surtout de colza et de

céréales d'hiver ; en été, elle prend des insectes mais sans leur faire réellement la chasse. L'hiver, elle déterre parfois ses aliments avec les pattes. Elle avale de petits grains de quartz pour faciliter sa digestion ; pour apaiser sa soif, la rosée du matin, qu'elle boit goutte à goutte, lui suffit.

Déjà, au mois de février, d'après Naumann, on remarque un changement dans les allures des outardes. « Elles cessent de venir visiter régulièrement leurs pâturages habituels, dit-il, de vivre réunies. Elles sont plus vives, inquiètes jusqu'à un certain point ; on dirait qu'elles sont comme contraintes d'errer tout le jour d'un endroit à l'autre. Les mâles commencent à poursuivre les femelles ; celles-ci se dispersent. La société se relâche, sans se dissoudre encore. Dans ce moment, on voit les outardes, oublieuses de leur prudence ordinaire, voler à une faible hauteur au-dessus des arbres, des villages et même des endroits les plus animés. Le port fier et majestueux, bouffi comme un dindon, la queue étalée en éventail, le mâle s'avance à côté de la femelle, s'envole à une courte distance, puis revient bientôt la rejoindre. »

Wolf a observé au Jardin zoologique de Londres des outardes mâles en amour, et a pu les dessiner tout à son aise. Ses beaux dessins montrent que l'oiseau prend alors les postures les plus singulières et les plus variées. Son sac guttural se gonfle ; son cou, à ce moment, paraît avoir doublé de volume. Au commencement, l'outarde barbue marche les ailes légèrement pendantes, la queue obliquement relevée ; mais bientôt l'amour la transporte complètement. Elle gonfle tout à fait son cou, renverse la tête en arrière, étale et laisse pendre les ailes, mais, en même temps, elle en relève et en retourne toutes les plumes en avant et en haut, de telle sorte que les dernières scapulaires recouvrent le derrière de la tête, pendant que les plumes de la barbe la recouvrent en avant ; elle rabat sa queue de façon à n'en faire voir que les couvertures inférieures ; elle incline vers le sol l'avant du corps. En même temps, elle devient au plus haut degré courageuse et querelleuse. Un mâle, à ce moment, est pour un autre mâle un objet de haine. Se rencontrent-ils, ils cherchent à s'intimider, et comme ils sont animés des mêmes sentiments, ils en viennent aux prises. Les deux vaillants champions fondent l'un sur l'autre ; ils bondissent, se portent des coups de bec et de pattes, se poursuivent au vol, planent, se précipitent l'un sur l'autre le bec tendu. Mais bien-

tôt arrive une période de repos ; les vainqueurs se sont conquis des femelles. Les mâles plus faibles cherchent encore à imiter, sur une moindre échelle, les combats sérieux de leurs anciens. A partir de ce moment, on rencontre le mâle et la femelle ensemble : où l'un se dirige, l'autre suit.

Naumann dit avoir eu occasion d'observer la vie conjugale des outardes barbues ; que ses observations, ajoutées à celles de son père, embrassent plusieurs années, et que très-rarement il a vu plus d'une femelle avec un mâle. « Si l'outarde vivait en polygamie, ajoutait-il, cela certes ne nous aurait pas échappé. Nous devons donc croire que, comme la caille, elle s'accouple, mais qu'elle contracte parfois deux unions, lorsque, sa première compagne étant en train de couver, elle cherche une seconde femelle encore célibataire. Je doute donc que l'outarde vive en polygamie. » Je partage entièrement ce doute, bien que n'ayant pas eu l'occasion d'observer longuement la grande outarde ; mais je m'appuie sur ce que j'ai pu observer en Afrique, chez d'autres espèces.

L'outarde barbue choisit très-soigneusement l'emplacement où elle construit son nid, la vieille plus encore que la jeune. Si les céréales sont assez hautes pour qu'une couveuse puisse être complètement cachée, la femelle creuse dans le sol une légère dépression, la tapisse de quelques chaumes desséchés, et y pond deux, quelquefois trois œufs, ovales, courts, à coquille épaisse, d'un grain grossier, ternes, semés de taches et d'un moiré foncé sur un fond vert-olivâtre clair ou vert gris mat.

La femelle ne s'approche de son nid qu'avec une grande prudence, en rampant et en évitant de se montrer. Elle avance le cou relevé ; mais dès qu'elle aperçoit quelqu'un, elle se couche à terre. Un ennemi s'avance-t-il, elle rampe dans les blés, sans être vue. Le danger la surprend-il, elle s'envole, mais bientôt elle s'abat dans les moissons et se sauve en courant. Si un homme touche à ses œufs, elle les abandonne ; de même, elle ne revient plus à son nid si on a beaucoup marché aux alentours. « Quand il vente fort, dit Naumann, quand les blés agités produisent un murmure qui l'empêche d'entendre le bruit des pas, elle peut alors être surprise, et ne se lever que lorsque l'arrivant est seulement à quelques mètres. On peut être sûr, dans ce cas, qu'elle ne reviendra plus au nid. Elle n'y retourne que si l'incubation est avancée, si les œufs sont sur le point d'éclore. »

Après une incubation d'environ trente jours, les jeunes éclosent ; ils sont couverts d'un duvet laineux, brunâtre, tacheté de noir. La mère les sèche, les réchauffe, puis les emmène avec elle ; elle leur témoigne la plus vive tendresse, s'expose au danger pour les sauver, a recours à la ruse, cherche à attirer sur elle l'attention de l'ennemi, et, quand elle est parvenue à le tromper, elle revient vers ses petits, qui se sont tapis à terre ; ceux-ci trouvent une protection excellente dans leur plumage dont la teinte se confond avec celle du sol.

Les jeunes outardes barbues passent leur premier âge dans les emblavures ; ce n'est que plus tard, et quand leur mère n'aperçoit aucun homme à l'horizon, qu'elle les conduit dans les jachères, mais toujours à proximité d'une retraite assurée. Les jeunes outardes se nourrissent de petits coléoptères, de sauterelles, de larves, que leur mère prend et leur donne. Ce n'est qu'assez tard qu'ils apprennent à chercher eux-mêmes leurs aliments, et, à ce moment, ils commencent à manger des substances végétales. A un mois, ils peuvent voler ; quinze jours après, ils volent assez bien et accompagnent leurs parents dans leurs excursions.

Chasse. — L'outarde barbue est un gibier noble, non-seulement par sa taille et sa beauté, mais encore par les difficultés qu'il y a de l'aborder. Les chasses qu'on lui fait sont de plusieurs sortes ; mais elle sait échapper à toutes. Sa défiance fait qu'elle ne se laisse pas tromper facilement ; elle reconnaît le chasseur, même quand il est déguisé en femme ; elle fuit le piéton comme le cavalier. Autrefois on la chassait avec le char à carabines, véritable machine infernale, formée de neuf canons de fusil reliés ensemble, envoyant neuf balles à la fois, et qu'on ne pouvait transporter, à cause de sa lourdeur, qu'à l'aide d'un char. Plus tard, on employa le *char à outardes*, consistant tout simplement en un char de paysan, garni extérieurement de paille, qui dissimule le chasseur. Un valet de labour, couvert de ses vêtements ordinaires, conduit ce char vers le lieu où les outardes ont été signalées ; on fait halte à une distance convenable, et le chasseur se hâte de tirer sur les plus beaux mâles. Malgré toutes ces ruses, on ne parvient pas toujours à aborder un oiseau si craintif.

Dans les steppes de la Russie, au dire de tous les voyageurs, on fait poursuivre les outardes par des lévriers ; en Asie, on les chasse au faucon. Dans la saison des frimas, d'après Nordman, il arrive quelquefois que le temps change

subitement, et que des troupes d'outardes sont surprises par une gelée blanche: dans ces cas, leur vol étant paralysé pendant les premières heures de la matinée, les habitants, montés sur d'excellents chevaux, les poursuivent à la course et en tuent bon nombre avec des bâtons et des tricots : c'est ce que rapporte aussi Pallas. D'un autre côté, Kulz dit que, « quand il fait froid, les outardes arrivent parfois en grand nombre vers les habitations isolées des Tatares, et qu'alors on les prend facilement. » Les pièges, les lacets, donnent rarement de bons résultats. L'homme ne serait donc pas le plus grand destructeur d'un oiseau aussi défiant que l'outarde barbue. Bien plus redoutables sont les carnassiers et les rapaces qui peuvent s'emparer d'une outarde adulte, ou enlever les jeunes sous les yeux de leurs parents.

Captivité. — Pour élever des outardes barbues, il faut les prendre jeunes ; les vieilles ne supportent pas la perte de leur liberté. J'ai déjà dit que l'élève des outardes était moins difficile qu'on ne l'admet généralement. Les Hongrois surtout sont passés maîtres en cet art. Certains d'entre eux, grands amateurs en ce genre, ne perdent presque aucune jeune outarde. Les éleveurs expérimentés ne se donnent même pas la peine de prendre des jeunes; ils achètent aux bergers des œufs trouvés dans les champs et les font couver par des poules ou des dindes. Ils nourrissent les poussins nouvellement éclos avec des sauterelles, des vers de terre, de la chair de poulet finement hachée; plus tard, ils leur donnent des chairs plus consistantes, et enfin des herbes vertes et du grain. L'humidité, à laquelle les jeunes outardes sont très-sensibles, constitue la principale difficulté de l'élevage; il faut donc, pour les conserver, les tenir dans un lieu chaud et sec. Aujourd'hui, les outardes figurent dans tous les jardins zoologiques, sauf peut-être dans ceux de la Belgique et de la Hollande. A Vienne et à Pesth, on peut s'en procurer de vivantes autant qu'on le désire, et leur prix est tombé à 75 francs pièce. Lorsque l'outarde barbue est habituée au régime de la captivité, elle peut vivre plusieurs années sans demander aucun soin particulier, et on la conserve d'autant mieux qu'on lui donne un espace plus considérable, qu'on la laisse plus livrée à elle-même. D'après mes expériences, elle ne peut vivre dans une écurie; elle doit rester toute l'année en plein air. Une paire que j'ai sous les yeux habite son enclos depuis trois ans déjà, et n'a donné aucune

peine. Le mâle est un oiseau fier et superbe: il n'a pas encore atteint tout son développement, et sa barbe n'a pas sa longueur définitive. Il connaît parfaitement son gardien, arrive à son appel, se montre hardi à l'égard des gens; à leur approche, il relève la queue, écarte un peu ses ailes, pousse son cri: *psae aeer*, et cherche à leur porter des coups de bec bien dirigés. Il vit en bonne harmonie avec un tétras urogalle qui habite le même enclos; cependant, lorsque dans la saison du rut celui-ci veut essayer sur lui ses forces, il lui résiste vigoureusement et lui livre bataille. Il a cherché plusieurs fois à se lier avec un casoar, son voisin; mais il ne le fait qu'avec prudence, car il connaît la force et la méchanceté de ce grand oiseau.

On connaît peu d'exemples de reproduction, en captivité, de l'outarde barbue. La Société d'acclimatation de Paris qui, pour provoquer les tentatives en ce sens, avait institué un prix, reçut communication, en 1861, du résultat des expériences que Althammer avait faites dans ce but à Roveredo et à Arco, dans le Tyrol. Ce résultat, quoique peu fait pour encourager les amateurs, démontre cependant que l'outarde barbue, tout en étant rebelle à la domestication, peut néanmoins se reproduire en captivité. Voici d'ailleurs ce que Althammer dit à ce sujet :

« J'ai déjà eu, à plusieurs reprises, l'honneur d'entretenir la Société d'acclimatation des tentatives que j'ai faites pour la domestication de la grande outarde; je crois devoir aujourd'hui lui rendre compte sommairement des résultats que j'ai obtenus, dans la pensée que les observations que j'ai recueillies pourraient être utiles à ceux qui voudraient recommencer l'expérience. De toutes les tentatives dont la connaissance est venue jusqu'à moi et de mes propres observations, je crois pouvoir conclure qu'il serait inutile de tenter l'acclimatation de cet oiseau, en le prenant à l'état adulte, surtout à cause de sa stupide sauvagerie. Dans cette conviction, basée sur des faits, j'ai cherché à me procurer des œufs, voulant les faire éclore sous mes yeux et élever moi-même les petits. Un de mes amis se chargea de m'en envoyer de Hongrie. De 1855 à 1858, je ne pus obtenir une seule éclosion, quoique j'eusse trouvé dans plusieurs des œufs mis en incubation des traces certaines d'embryon. Supposant que ce résultat tout négatif dépendait des poules auxquelles j'avais confié les œufs, j'eus recours à la couveuse artificielle, et je fus assez heureux, en 1858, pour obtenir quatre petits. Les soins que réclament les nouveau-nés n'ont

rien d'extraordinaire, mais il est extrêmement difficile d'arriver à leur procurer de la nourriture : ils ne veulent ni fourmis, ni fruits, ni œufs durs. J'eus alors la pensée de leur offrir de très-jeunes larves de *tenebrio molitor* (ver de farine) qu'ils avalent vivantes, mais il faut les leur donner très-petites. Je laisse à penser ce que ce fut que de nourrir ces quatre oiseaux, tout jeunes qu'ils étaient, avec de si petites larves. Fatigué de la difficulté d'en trouver un nombre suffisant, j'ai tenté de donner à mes outardes des œufs de fourmis ; j'eus bientôt lieu de m'en repentir, car elles furent prises de diarrhée, maladie qui en fit périr deux. Je fus donc obligé de revenir au premier régime, que je suivis jusqu'à ce que mes oiseaux eussent atteint la grosseur d'une poule. C'est depuis ce moment seulement qu'ils ont commencé à becqueter les pousses tendres du *phalaris canariensis* (l'alpiste) que j'avais semée à leur intention dans la petite orangerie où ils se trouvaient. Toujours sauvages et stupides, ils se tapissaient aussitôt que j'entrais dans leur enclos. Quoiqu'ils eussent été habitués dès les premiers jours à recevoir tout de mes propres mains, il me fallait attendre une heure, deux heures même pour les rassurer et les faire venir manger à quelques pas de moi, et au moindre mouvement que je faisais, ils s'enfuyaient précipitamment pour aller se blottir çà et là.

« Il ne suffisait donc pas de les avoir élevés et fait vivre, il fallait obtenir un autre résultat au moins aussi important, il fallait vaincre leur sauvagerie. Dans cette intention, je me décidai à faire vie commune avec mes outardes, et je m'installai dans l'orangerie, chaque jour, depuis l'aube jusqu'à la tombée de la nuit. Ce ne fut qu'à l'aide de la plus grande patience que je parvins, après quelques semaines, à voir mes oiseaux venir manger dans ma main, encore fallait-il qu'ils fussent pressés par la faim. Ce sont là les seuls résultats que j'aie obtenus au point de vue de leur apprivoisement, malgré mes soins et ma persévérance.

« Passant tous les jours dans l'orangerie, je n'ai jamais pu surprendre aucun accouplement. C'est seulement en août 1860 que je vis un premier œuf qui fut bientôt suivi de deux autres. Dès le troisième œuf, la femelle se mit à couvrir dans un nid formé de quelques brins de paille, comme celui de la caille ; mais elle était restée tellement sauvage, que si je voulais l'approcher, même à distance, elle se levait brusquement du nid. Je me suis donc trouvé dans la nécessité de renoncer définitivement à mes visites, et de

me contenter de continuer mes observations par des trous que j'avais pratiqués du dehors.

« L'incubation dura vingt-cinq jours, après lesquels la femelle se leva, conduisant un petit et laissant dans le nid les deux autres œufs, dans lesquels je trouvai les fœtus morts.

« Ce petit fut élevé avec le même régime que les autres, la femelle prenant tous les soins, et le mâle ne s'en occupant nullement et d'aucune façon.

« Ces renseignements sont très-incomplets, sans doute, mais ils sont du moins exacts, et ce sont les seuls que je puisse donner sur les difficultés que présente la domestication de la grande outarde. Ces sortes d'expériences sont pénibles, et je ne crois pas qu'elles puissent donner des résultats satisfaisants, avant que, par des générations successives assez nombreuses et obtenues en domesticité, on soit parvenu à soumettre, à adoucir, ou plutôt à changer complètement le caractère toujours stupide, farouche et sauvage de cette belle espèce, dont la conquête serait cependant assez précieuse pour mériter que d'autres plus habiles fassent de nouvelles tentatives. »

LES CANEPETIÈRES — *TETRIX*.

Die Zwergtrappen, the little Bustard.

Caractères. — Ce genre, proposé depuis longtemps, n'a été accepté que dans ces dernières années, et encore tous les ornithologistes ne l'admettent-ils pas, par la raison qu'il repose sur des caractères insuffisants. Les canepetières, il est vrai, ne diffèrent pas beaucoup des grandes outardes, si l'on ne considère que les pattes et les ailes, mais elles s'en distinguent sous d'autres rapports : elles n'ont point de touffe de plumes à la base de la mandibule inférieure ; leur bec est plus long, plus grêle, à mandibule supérieure moins arquée ; leurs narines sont plus allongées ; enfin, ce qui pourrait constituer un caractère essentiel, les plumes du bas du cou forment chez elles une sorte de fraise ou collerette, que l'oiseau élargit à volonté.

Ce genre est fondé sur l'espèce européenne suivante.

LA CANEPETIÈRE CHAMPÈTRE — *TETRIX* *CAMPESTRIS*.

Der Zwergtrappe, the little Bustard.

Caractères. — Le mâle de cette espèce (*fig. 136*) a le cou noir ; un collier blanc, en sau-

toir, descendant des oreilles vers la gorge; un demi-collier plus large, de même couleur, sur le haut de la poitrine, suivi d'une bande noire; la face d'un gris foncé; le haut de la tête jaune-clair, tacheté de brun; le manteau jaune-rougeâtre clair, transversalement tacheté et ondulé de noir; le bord des ailes, les couvertures supérieures et inférieures de la queue, le ventre blancs; les rémiges d'un brun foncé; les plumes de la queue blanches, traversées vers leur extrémité par deux bandes foncées; l'œil jaune-clair ou jaune-brun; le bec couleur de corne, avec la pointe noire; les pattes d'un jaune-paille. Cet oiseau a de 50 à 53 cent. de long, et 1 mètre d'envergure; la longueur de l'aile est de 28 cent., celle de la queue de 14.

La femelle est plus petite; elle a les côtés de la tête jaunâtres, la gorge d'un blanc rougeâtre, la partie antérieure du cou et la poitrine d'un jaunâtre clair, rayés de noir; les plumes du manteau plus tachetées que chez le mâle; les couvertures supérieures des ailes blanches, tachetées de noir; les plumes du ventre blanches.

Distribution géographique. — La canepetière a une aire de dispersion assez étendue: on la trouve en Hongrie, en France, dans le sud de la Russie, en Turquie, en Grèce, en Italie et en Espagne; et elle se montre accidentellement en Hollande, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre. L'espèce paraît être commune en Sardaigne; en Espagne, on la connaît comme un oiseau présent partout, mais partout rare. Dans les steppes de la Russie, on la voit souvent en très-grand nombre, surtout au moment des migrations.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans les premiers jours du printemps, dit Kulz, les canepiétiers font leur apparition et semblent s'être entendues pour arriver toutes en une nuit. En effet, là où la veille il n'en existait pas une seule, on les voit partout un beau matin. Au commencement, elles vivent en bandes de douze individus, ou plus; mais au bout de quelques semaines, elles se sont divisées par couples.

Il semble en être de même en Espagne: les canepiétiers quittent cette contrée tous les automnes, pour y revenir au printemps. Dans leurs migrations, elles traversent les pays de l'Atlas, et peut-être même y passent l'hiver. Elles sont rares en Égypte, je n'en ai vu qu'une seule près d'Alexandrie. De la Hongrie, la canepetière émigre en hiver en Syrie; de la Russie, elle passe en Perse.

La canepetière champêtre n'est pas autant

oiseau de plaine que l'outarde barbue, elle s'établit aussi dans les montagnes. En Espagne, on la trouve surtout dans les vignobles, en plaine ou sur le flanc des montagnes: on l'observe aussi dans le Campo. En Hongrie, elle habite les pusta; en Russie et en Crimée, les steppes.

Dans ses mœurs, elle a plus d'une ressemblance avec l'outarde barbue; sa démarche est aussi majestueuse, mais plus élégante; ses mouvements sont plus vifs, plus agiles; sa course surtout est plus rapide; son vol est léger, rapide, soutenu, et ressemble beaucoup à celui de la grande outarde. Comme celle-ci, elle est prudente, craintive, mais à un moindre degré, car elle ne fuit pas d'aussi loin. « Une des habitudes naturelles qui distinguent la canepetière de la grande outarde, dit Nordmann, c'est que, poursuivie, elle ne prend pas tout de suite son vol, mais cherche à se cacher en se tapissant contre terre; lorsqu'elle voit l'ennemi tout près, elle quitte soudain sa position, s'élève immédiatement dans l'air et continue, avec des battements d'aile rapides et en ligne droite, un vol toujours rapproché de terre. Tout cela se fait bruyamment; de là le nom de *strépet* que les Russes lui ont donné. Cette espèce partage les dispositions sociables de l'outarde barbue; au printemps et en automne on en voit constamment des bandes parcourant les steppes. Au reste, ces oiseaux font souvent usage de leurs jambes, et ceux dont les ailes ont été frappées d'une charge de plomb, se sauvent avec une vitesse telle, qu'un homme ne peut guère espérer de les atteindre; poussés à bout, ils tiennent tête à leur ennemi et se défendent en désespérés avec le bec. » Ce n'est que pendant la saison des amours qu'on entend le cri du mâle: *tecks, tecks*. Ce cri est assez retentissant.

La canepetière champêtre adulte a un régime à la fois animal et végétal; cependant elle se nourrit principalement de vers, d'insectes, surtout de sauterelles, de larves, etc.

L'estomac de celles que j'ai ouvertes était rempli d'insectes et de petits mollusques. Les autres observateurs rapportent le même fait. Les jeunes ne mangent sans doute que des insectes.

« A l'entrée de la saison des amours, au mois d'avril, dit Nordmann, ces oiseaux se rassemblent dans quelque endroit de la steppe pour se disputer la possession des femelles. La bizarrerie des différents gestes et mouvements de ces mâles amoureux offre un spectacle divertissant. Le cou s'entle; parmi les plumes dont cette

partie est revêtue, les plus longues forment, en se retroussant, un collier proéminent; les plumes de la queue, écartées en éventail, se dressent, tandis que la queue traîne par terre. Parés de la sorte, et la tête tantôt levée, tantôt baissée, ils avancent en sautant les uns contre les autres, et cherchent à se blesser mutuellement à coups de bec. Après avoir chassé les individus jeunes et faibles, les vainqueurs glorieux se promènent d'un port majestueux, en dessinant des cercles devant les femelles : cette scène est immédiatement suivie de l'accouplement. Durant ces combats, l'attention des combattants et de ceux qui en sont l'objet est tellement absorbée, qu'ils ne songent guère au danger; ils laissent approcher le chasseur assis dans une voiture, et ne se dispersent même qu'après qu'il a été tiré plusieurs coups de fusil. Il est constant que sur ces champs de bataille un mâle s'allie à plusieurs femelles; et, à défaut d'autres preuves, une seule circonstance le démontrerait : c'est que les plus faibles d'entre les mâles ayant été obligés de quitter la place, il y reste toujours plus de femelles que de mâles; mais il faut dire aussi que plus tard, quand la femelle couve, on trouve toujours près d'elle un mâle : il paraît donc que les femelles surnuméraires, après s'être éloignées du champ de bataille, sont recherchées par les autres mâles qui restent avec elles pendant le temps de l'incubation. »

A la fin d'avril ou au commencement de mai, la femelle pond, dans un trou qu'elle a trouvé ou qu'elle a creusé, quatre ou cinq œufs, du volume d'un œuf de poule, longs, à peu près également arrondis aux deux bouts, à coquille brillante, moyennement épaisse, parsemée de taches d'un brun rouge, plus ou moins nettes et confluentes, sur un fond brun ou vert-olivâtre. D'après Kulz, le mâle ne s'éloigne jamais beaucoup de sa femelle lorsqu'elle couve, et fait souvent de petites excursions en volant. On ne connaît pas la durée de l'incubation, et je n'ai trouvé dans les auteurs rien qui se rapportât aux premiers temps de la vie des jeunes en liberté. .

Chasse. — La canepetière a une chair exquise; aussi la chasse-t-on partout avec ardeur. En Espagne, on la mange souvent sous le nom de faisán, et effectivement elle vaut presque le faisán. Je ne sais si on chasse cet oiseau régulièrement dans le midi de la France, comme on le fait dans le sud de la Russie, où on se sert à cet effet de char à écharde. « Quand l'oiseau voit arriver le char, il le regarde avec crainte; à mesure qu'il avance, il s'envole, et alors tout es-

poir de l'atteindre est perdu; d'autres fois, il se rase à terre, ou reste fièrement à sa place, provoquant le chasseur par son cri : *tecks, tecks*. Dans ce cas, il est perdu. »

Captivité. — Il doit être assez difficile d'élever des canepetières, car il est rare d'en voir en captivité. La seule qu'il me souvienne d'avoir vue était au Jardin zoologique de Cologne. On la nourrissait d'insectes, et elle se trouvait très-bien de ce régime :

Z. Gerbe (1), d'après des notes qui lui ont été fournies par J. Ray, pharmacien à Troyes, a donné sur les habitudes de l'espèce captive les détails intéressants que voici :

« La canepetière est un oiseau taciturne, timide, craintif. Les individus que J. Ray a élevés étaient vivement affectés du moindre objet qu'ils ne voyaient pas habituellement. Un rapace au plus haut des airs les rendait immobiles, inquiets, attentifs. La cause de leur frayeur était-elle moins éloignée; un oiseau s'abattait-il dans leur voisinage, ils se hérissaient en quelque sorte, faisaient la roue, prenaient une posture grotesque. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un sentiment contraire produisait un effet à peu près semblable. Ainsi, ils exprimaient leur contentement ou leur gaieté, comme le dit J. Ray dans les notes d'où nous extrayons ces détails, en faisant une roue à la manière du coq-dinde. Dans cet acte, leur jabot touchait presque à terre, leurs ailes étaient à demi ouvertes, leur tête renversée en arrière, les plumes de la queue, dont les médianes se rabattaient sur la tête, formaient éventail; les scapulaires frémissaient, tout le corps était agité d'un mouvement de trépidation, et les jambes étaient fléchies sur les tarses, qui restaient perpendiculaires. J. Ray a encore observé que les canepetières ne voyaient plus très-clair quand la nuit commençait à se faire, et que, cependant, celles qu'il nourrissait dans une cour n'étaient en grand mouvement et ne cherchaient à s'envoler que le soir et le matin. Il les a vues souvent avaler de petits fragments de calcaire et de coquilles d'œufs, et se rouler dans la poussière à la manière des perdrix, mais sans gratter le sol avec leurs pattes.

« Les jeunes nouvellement éclos poussent continuellement, comme les poussins des gallinacés et de la plupart des charadriens, de petits cris d'appel. Ils sont excessivement gloutons,

(1) Degland et Z. Gerbe, *Ornithologie européenne*, etc Paris, 1867, t. II, p. 102.

se jettent avec avidité sur les sauterelles, les criquets, et généralement sur tous les insectes qu'ils avalent entiers, quelle qu'en soit la taille. Ils mangent aussi, sans les dépecer, des vers de terre, des limaces, de petits escargots, et même de petites grenouilles et des souris. Un jour ou deux suffisent pour les rendre familiers.

« J. Ray a constaté que la nourriture animale est indispensable aux canepetières tant jeunes que vieilles, et qu'on ne peut les conserver qu'à la condition de leur en fournir. Il pense, avec raison, que ce régime sera un des grands obstacles à leur domestication, en supposant, toutefois, que leur naturel pût s'y prêter. Celles qu'il a cherché à élever étaient nourries avec un mélange de chair crue, de mie de pain, de feuilles de salade ou de choux, le tout haché menu. Elles prenaient assez de goût à cette espèce de pâtée, mais il fallait d'abord leur en faire avaler de force quelques boulettes. C'est ainsi, du reste, qu'il traitait toujours ses nouvelles captives, sans quoi elles se seraient laissées mourir de faim. Elles restaient indifférentes devant toute autre nourriture qui leur était inconnue, et ne se jetaient spontanément que sur les orthoptères sauteurs, ce qui semble indiquer, qu'en l'état de nature, ces insectes forment la base de leur alimentation. »

LES HOUBARAS — *HOUBARA*.

Die Hubaras, the ruffled Bustards.

Caractères. — Sous le nom arabe d'*houbara*, on a réuni dans un même genre deux otididés, très-voisins l'un de l'autre et caractérisés par un bec relativement long, médiocrement épais, très-déprimé dans les deux tiers de sa longueur à partir de la base; des narines presque médianes, s'ouvrant dans des fosses nasales très-larges, qui se prolongent en un sillon au delà du milieu du bec; des ailes allongées, amples, surobtuses; des tarses médiocrement élevés; et par des faisceaux de plumes décomposées qui occupent le sommet de la tête, les côtés et le bas du cou.

LA HOUBARA DE MACQUEEN — *HOUBARA MACQUEENII*.

Der Kragentrappe, the ruffled Bustard.

Caractères. — La houbara de Macqueen, l'*outarde à collerette*, comme on l'a quelquefois nommée, a le front et les côtés de la tête gris-roux, poudrés de brun, la huppe noire en

avant, blanche en arrière; l'occiput blanchâtre, rayé de brun et de gris; le dos ocre clair ou jaune d'argile, finement rayé en travers de noir; la gorge blanche; le devant du cou brunâtre; la poitrine grise; le ventre blanc jaunâtre; la collerette formée de plumes longues et flottantes, disposées des deux côtés du cou, les supérieures entièrement noires, les inférieures noires à leur racine et à leur extrémité, blanches au milieu; les rémiges blanches à la base, noires à la pointe; les rectrices rougeâtres, traversées par deux bandes foncées; l'œil jaune; le bec couleur d'ardoise; les pattes d'un jaune verdâtre. D'après Jerdon, la houbara mâle de Macqueen a de 25 à 30 pouces de longueur, de 4 à 5 pieds d'envergure; la longueur de l'aile est de 14 à 15 pouces, celle de la queue de 9 à 10 pouces (mesure anglaise). Après l'accouplement, elle perdrait sa collerette.

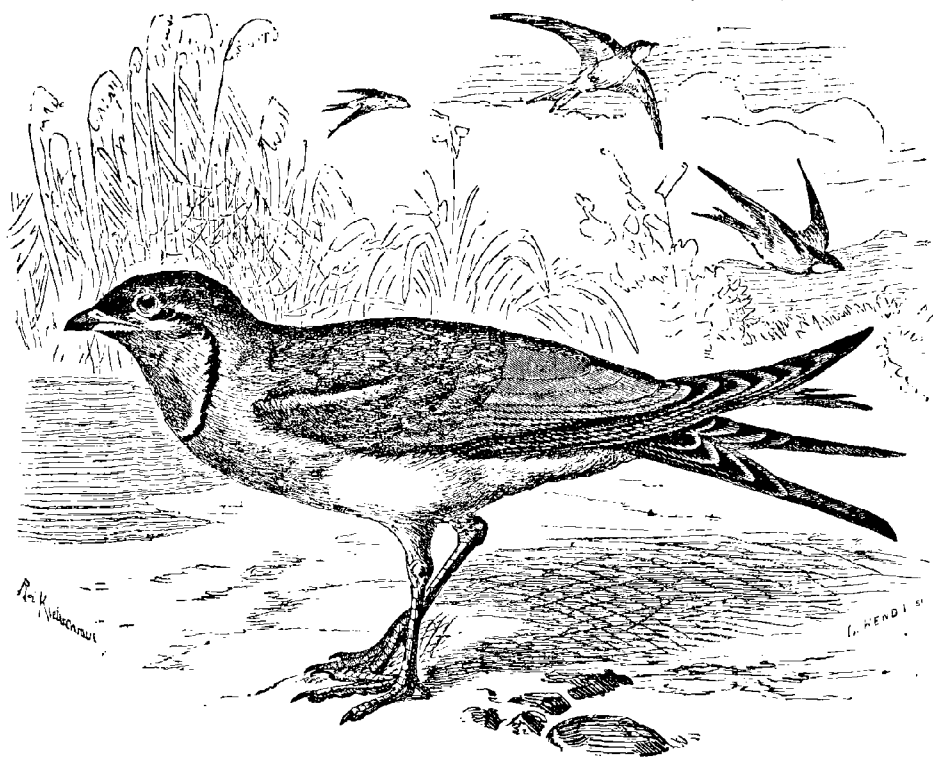
LA HOUBARA ONDULÉE — *HOUBARA UNDULATA*.

Der Hubara, the Houbara.

Caractères. — Cette espèce se distingue de la précédente par une taille plus forte; par sa huppe entièrement blanche; par sa collerette, qui ne remonte pas jusqu'à la région parotique, comme chez la houbara de Macqueen; par les plumes du jabot qui sont blanches au lieu d'être cendrées; par ses ailes plus brunes, plus foncées. Quant au reste, elle ressemble beaucoup à la précédente; aussi les deux espèces ont-elles été souvent confondues.

Distribution géographique. — La houbara de Macqueen habite les plaines du Punjab, du Haut-Sind, d'où elle s'aventure dans d'autres parties des Indes; ainsi, on la rencontre dans les plaines sèches et rocheuses de l'Afghanistan, et jusqu'en Perse et en Mésopotamie. Quelques individus égarés se sont même avancés jusqu'en Allemagne et en Angleterre; mais ce sont là des apparitions excessivement rares.

La houbara ondulée remplace la houbara de Macqueen dans les pays au sud de la Méditerranée, depuis les Canaries jusqu'en Arabie; elle n'est pas rare au Maroc, en Algérie et en Tunisie; d'après Ehrenberg, elle est commune sur la côte libyenne. Au dire de Bolle, elle n'existe pas dans toutes les îles Canaries; on ne la trouve guère qu'à Fuertaventuro; quelques-unes seulement viennent se montrer sur la côte sud de Langarote. Elle fait des apparitions assez fréquentes en Espagne, dans le midi de la France, en Italie, en Grèce, et c'est à cette es-



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillié et Fils, édité.

Fig. 138. La Glaréole pratricole (p. 552).

pèce, sans doute, qu'appartiennent la plupart des otididés que l'on tue dans ces pays. »

Mœurs, habitudes et régime. — Les houbaras ondulée et de Macqueen habitent les plaines chaudes, arides, sablonneuses ou rocheuses, couvertes de quelques rares buissons; le désert, en un mot. Bolle dit avoir surtout rencontré la première dans les champs de céréales, mais l'avoir vue aussi dans le désert et dans les montagnes. Berthelot croit qu'elle ne se tient que dans des localités où la température ne descend pas au-dessous de 28° Réaumur, et Jerdon, en parlant de l'espèce indienne, dit qu'elle habite les plaines sablonneuses et herbeuses, les lieux sablonneux où poussent çà et là quelques herbes, ou ceux qui entourent des champs de céréales; en un mot, les lieux secs et découverts.

Tous les observateurs s'accordent à dire que la houbara de Macqueen a à peu près les mêmes mœurs que l'outarde barbue, et que, malgré sa faible taille, sa collerette la rend plus élégante encore que celle-ci. Viera dit que son corps massif l'empêche de voler rapidement, mais qu'elle court très-vite, en battant des ailes;

ВРЕМ.

qu'au moment des amours, elle se promène avec fierté, comme un paon, en gonflant la peau du cou. Ehrenberg écrit à Naumann que toutes celles qu'il a surprises se sont sauvées en courant avec une rapidité prodigieuse; mais, qu'après avoir gagné une certaine avance, elles se cachaient derrière des buissons, y restaient quelque temps avant de s'envoler, et qu'au moment où elles prenaient leur essor, elles volaient horizontalement à peu de distance du sol, un peu lourdement, mais assez vite. Les houbaras ne sont pas moins déflantes et prudentes que les outardes et les canepetières. Celles que vit Ehrenberg ne se laissèrent pas approcher à portée du fusil; celles qu'observa Bolle, savaient disparaître aux regards en se rasant à terre ou en se cachant derrière une pierre. On réussit assez à les approcher quand on s'avance sur un âne ou sur un chameau, en faisant de longs détours. Ehrenberg dit avoir vu ordinairement quatre ou cinq de ces oiseaux, et quelquefois même un plus grand nombre, réunis ensemble. Rarement il les a rencontrés par paires. Bolle a observé le contraire. Ehrenberg fait observer que toutes les houbaras qu'il a obser-

IV — 380

vées, étaient généralement silencieuses; de temps à autre, en volant, elles faisaient entendre le cri : *raa, raa, raa*, qui, sans doute, leur a valu leur nom arabe, *raad*.

Comme toutes les petites espèces d'otididés, les houbaras se nourrissent surtout d'insectes, principalement de fourmis. Un de ces oiseaux, tué en Belgique, avait son jabot rempli de moulusques, de chenilles et de pousses d'herbes.

Les houbaras nichent dans une dépression qu'elles creusent au milieu des hautes herbes. Les œufs, au nombre de trois à cinq, ont à peu près le volume des œufs de dindons; ils sont ovales, allongés, et sont parsemés de taches, les unes nettes, les autres confluentes, sur un fond mat, olivâtre et jaunâtre. Viera dit que la houbara ondulée niche dans les moissons, que la durée de l'incubation est de cinq semaines, et qu'à peine éclos, les jeunes courent comme les poussins de la poule. C'est tout ce qu'on sait au sujet de leur mode de reproduction.

Chasse. — Les Arabes et les Indiens chassent ces oiseaux avec passion, et c'est surtout avec des faucons qu'ils leur font la chasse. Dans le Punjab et dans le Sind, la houbara ondulée est le gibier favori des fauconniers; mais souvent elle échappe au faucon, en lançant sur lui ses excréments, qui sont extraordinairement fétides. Sa chair passe pour être excellente.

Captivité. — « Malgré sa timidité naturelle, dit Bolle, la houbara prise jeune se laisse facilement apprivoiser. J'en ai vu une femelle dans la basse-cour du docteur Thomas Menas. Elle courait au milieu des volailles, et était nourrie de grains et de farine grillée. Elle n'avait pas entièrement dépouillé sa timidité, se tenait assez à l'écart, et aimait à se cacher dans les coins. »

J'ai vu dans le cabinet du docteur Punk à Bruxelles, deux houbaras empaillées, qui avaient été envoyées d'Alger au Jardin zoologique de Bruxelles, où elles avaient vécu plusieurs mois.

LES SYPHÉOTIDES — *SYPHEOTIDES*.

Die Schmucktrappen, the Florikans.

Caractères. — Sous le nom de *sypheotides*, on range dans un même genre, deux otididés de faible taille, à bec moyen, assez large; à jambes assez longues, en partie nues; à plumes de la région auriculaire longues, larges à la pointe, surtout chez le mâle. Chez une espèce, les plumes de la poitrine sont aussi très-développées. La femelle est plus grande que le mâle.

LE SYPHÉOTIDE DU BENGAL — *SYPHEOTIDES BENGALENSIS*.

Der Florikin, the Florikan.

Caractères. — Le sypheotide du Bengale, le *floriquin* (1) des indigènes, un des gibiers à plume les plus estimés aux Indes, a, pendant la saison des amours, la tête, la nuque, la poitrine, le ventre, les cuisses d'un noir brillant; le dos, les épaules, les plumes du bras, le tronc et les couvertures inférieures de la queue d'un brun terreux, varié de lignes noires, en zigzag, chaque plume étant marquée en son milieu d'une tache noire; les couvertures des épaules et les rémiges d'un blanc pur; les tiges et l'extrémité des dernières rémiges, ainsi que les barbes externes des trois premières, noires; les rectrices tachetées de noir et de jaune-de-cuir, avec la pointe blanche; l'œil brun, la mandibule supérieure noirâtre, l'inférieure jaune; les pattes d'un jaune vert et bleues vers leur articulation. Ce oiseau a de 24 à 27 pouces de long, de 44 à 45 pouces d'envergure; la largeur de l'aile est de 24 pouces, celle de la queue de 7 (mesure anglaise).

Après la saison des amours, le mâle perd son plumage et en prend un qui ressemble à celui de la femelle. Celle-ci a la tête et le dos d'un rougeâtre clair, tachetés, rayés et moirés de brun et de noir; les couvertures supérieures blanchâtres; la nuque rayée de lignes noires, très-étroites; les rémiges rayées de brun foncé et de rougeâtre. Elle a de 28 à 29 pouces de long, et 50 pouces d'envergure (mesure anglaise).

Distribution géographique. — Ce bel oiseau se trouve, d'après Jerdon, dans tout le Bengale, au nord du Gange, dans certaines parties du Punjab, du Dacka, du Silhet et de l'Assam, jusqu'au pied de l'Himalaya.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit dans les endroits couverts d'herbes moyennement hautes, de buissons espacés, et s'aventure parfois dans les terrains cultivés; mais il semble être fort capricieux pour ce qui est de son habitat: ainsi, on ne le rencontre pas dans certains endroits qui paraissent être tout à fait semblables à ceux où il se tient généralement. Il aime surtout les lieux qui ont été récemment incendiés.

Le matin, on le voit courir dans les champs; plus tard, il gagne des lieux plus retirés, plus

(1) On ne connaît pas au juste l'étymologie du mot *floriquin*. Jerdon croit que c'est une corruption d'un des noms par lesquels on désigne en Europe la canepetière.

couverts, et y demeure pendant la grande chaleur. Du mois de février au mois d'avril, on le rencontre solitaire ou par paires, car le mâle et la femelle ne sont jamais fort loin l'un de l'autre. Dans certaines localités, on en voit quelquefois trois ou quatre ensemble.

Hodgson croit que le syphéotide du Bengale n'est ni monogame, ni polygame, et que les deux sexes vivent à une assez petite distance les uns des autres. La saison des amours commence en juin. Le mâle, pendant cette période, s'élève verticalement dans les airs, en battant fortement des ailes; il s'arrête quelques secondes, monte plus haut, étale ses plumes, puis redescend à terre pour recommencer bientôt le même manège. En même temps, il fait entendre un bourdonnement singulier. Lorsqu'une femelle se présente, il abaisse les ailes, étale et relève la queue, se comporte absolument comme un dindon en amour. A cette époque, la femelle se tient de préférence dans les herbes touffues, et ne s'en laisse pas déloger facilement. A l'approche d'un ennemi, elle se couche à terre, ou se sauve en courant entre les herbes. Elle établit son nid dans un endroit bien caché, et pond de deux à quatre œufs, parsemés de taches plus ou moins foncées, sur un fond olivâtre sale. Les jeunes restent

presque un an entier en compagnie de leur mère.

Le syphéotide du Bengale vole lentement, à l'aide de coups d'aile égaux; il va rarement loin d'un seul trait. Quand il se trouve sur le sol nu, il est craintif et prudent; il fuit quand le danger est encore loin, et se cache au plus vite dans les herbes, où il est fort difficile à retrouver. On entend rarement sa voix; cependant, quand il est surpris, il pousse un cri perçant : *tschick tschick*, qu'il répète tout en volant. Il se nourrit principalement de sauterelles, de coléoptères, de papillons, etc.; à l'occasion, il avale aussi des lézards, des serpents, des scolopendres. Hodgson avance qu'il mange des graines; qu'il se nourrit principalement d'aliments végétaux. Jerdon dit expressément que ses observations lui ont démontré qu'au contraire l'espèce a un régime essentiellement animal; il ne nie pas, cependant, que de temps à autre il ne mange des fleurs ou des bourgeons.

Chasse. — La chair du syphéotide du Bengale est très-estimée; elle passe aux Indes pour une des plus délicates. Aussi y poursuit-on cet oiseau avec passion. Dans les chaudes journées, on le chasse monté sur un éléphant. On en tue beaucoup dans les chasses au tigre. Dans certaines localités, on le chasse au faucon.

LES TACHYDROMIDÉS — TACHYDROMI.

Die Rennvögel, the Coursers.

Caractères. — On réunit d'ordinaire aux ou-tardes un petit groupe d'oiseaux qui diffèrent des autres échassiers par le port et par les mœurs, et qui se montrent bien comme de véritables habitants du désert. Ce sont les tachydromidés ou *oiseaux-coueurs*. Leur parenté avec les otididés, surtout avec les petites espèces, est incontestable. Ils ont le corps élancé, les pattes hautes, les ailes grandes et pointues, la queue courte, le bec de longueur moyenne, assez faible, égalant environ la longueur de la tête, légèrement recourbé, recouvert à sa base d'une cire, corné à sa pointe, profondément fendu; les tarses relativement très-hauts et très-minces; les doigts, au nombre de trois, courts, presque entièrement séparés, et armés d'ongles petits; un plumage très-abondant, différant peu selon le sexe, beaucoup selon l'âge, et dont la couleur dominante est le jaune de sable ou une couleur isabelle, plus ou moins rougeâtre.

Relativement au squelette, les tachydromi-

dés sont voisins des pluviers. « Le sternum, le squelette des membres, le bassin, le crâne, dit Nitzsch, sont conformés comme chez ces derniers. Les fosses allongées, entièrement fermées, qui se trouvent chez le pluvier à la partie supérieure du frontal, et qui logent les glandes nasales, existent aussi chez les tachydromidés, mais elles sont beaucoup plus petites. »

Distribution géographique. — Les quelques espèces de tachydromidés actuellement connues, habitent l'Afrique et le sud de l'Asie.

Mœurs, habitudes et régime. — Les tachydromidés sont des oiseaux du désert. Une espèce, que l'on ne saurait distraire de cette famille, fréquente, il est vrai, le bord des étangs, mais on ne la trouve que dans les lieux secs et sablonneux, et si elle arrive jusqu'au bord de l'eau, elle ne va pas plus loin. Elle diffère en cela de ses congénères, qui vivent dans les lieux les plus arides du désert, et s'avancent tout au plus jusque dans les steppes.

Les tachydromidés sont remarquables par la légèreté de leurs mouvements. Ce sont de véritables coureurs, et ils surpassent à la course tous les autres oiseaux. Si on voulait les comparer à des mammifères, il faudrait les appeler des *gerboises oiseaux*. Leur vol est excellent ; il est aussi soutenu et léger que facile et rapide. Avec ce grand développement des facultés physiques coïncide un développement égal de l'intelligence. Les personnes qui ont eu de fréquentes occasions d'observer ces oiseaux, ne pourront mettre en doute la perfection ni de leurs sens, ni de leur jugement.

Les tachydromidés se nourrissent surtout d'insectes, exceptionnellement de petites graines. On les voit courir rapidement, s'arrêter brusquement, ramasser quelque chose à terre et continuer leur course. Dans leur estomac, on trouve des débris d'insectes, surtout de coléoptères.

Sauf au temps des amours, les tachydromidés vivent en petites sociétés. Souvent on les voit réunis à d'autres oiseaux qui ont le même genre de vie qu'eux. Au courvite isabelle se joint souvent l'alouette du désert ; au pluvier d'Égypte, le pluvier. Mais il n'y a pas de véritable amitié entre ces oiseaux ; réunis dans un même lieu, ils y vivent chacun pour soi.

Sont-ils tous des oiseaux sédentaires ou migrants ? C'est ce que je ne saurais dire. Quelques-uns errent d'un endroit à l'autre. Mais leur faculté de locomotion est si grande qu'ils peuvent parcourir, dans une simple promenade, des espaces considérables, se montrer dans des endroits où ils ne se trouvent pas d'ordinaire.

LES COURVITES — *CURSORIUS*.

Die Wüstenrennvogel, the Desert-Courser.

Caractères. — Le genre courvite est caractérisé par un corps élancé ; des ailes grandes, dont la deuxième rémige est la plus longue, une queue proportionnellement courte, large, arrondie, formée de treize à quatorze rectrices ; un bec assez long, recourbé ; des tarses très-élevés, grêles ; des doigts au nombre de trois ; un plumage mou, doux, épais, dont la teinte s'harmonise parfaitement avec la couleur du sable.

LE COURVITE ISABELLE — *CURSORIUS ISABELLINUS*.

Der Wüstenläufer, the Desert-Courser.

Caractères. — Le type de ce genre, le courvite isabelle ou *coureur du désert*, comme on l'a quelquefois nommé, a tout son plumage couleur isabelle, tirant au dos sur le rougeâtre, au ventre sur le jaunâtre ; l'occiput gris-bleu, limité par deux lignes, l'une blanche, l'autre noire, partant de l'œil et se dirigeant vers la nuque, où elles forment une tache triangulaire ; les rémiges primaires d'un brun noir et jaune-rougeâtre clair à leur extrémité ; les secondaires, couleur isabelle foncé, marquées d'une tache noire vers leur extrémité, qui est blanche, et d'un noir mat sur les barbes internes ; les rectrices couleur isabelle-rougeâtre, avec les deux médianes rayées transversalement de noir vers leur extrémité ; l'œil brun ; le bec noirâtre ; les pattes jaune-paille. Cet oiseau a de 23 à 25 cent. de long, et 52 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 17 cent., celle de la queue de 8.

Le mâle et la femelle ne diffèrent pas l'un de l'autre. Les jeunes ont un plumage isabelle clair, tacheté et moiré d'une teinte plus foncée ; les rémiges primaires bordées de jaune à leur pointe ; la nuque traversée par une raie blanche, entourée de quelques plumes noires sur les côtés.

Distribution géographique. — Le courvite isabelle habite toute l'Afrique, depuis la mer Rouge jusqu'aux Canaries et s'égaré parfois en Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet oiseau est un vrai habitant du désert. Pendant que les autres animaux de ces régions recherchent les lieux où ne règne pas une trop grande aridité, où une certaine végétation atténue un peu la pauvreté naturelle de ces contrées, le courvite isabelle se tient dans les lieux les plus arides, les plus desséchés, au milieu des sables et des pierres, là où le sol fournit à peine de quoi nourrir çà et là quelque maigre touffe d'herbes. Je ne puis pas dire que cet oiseau soit commun dans les parties que j'ai parcourues ; on le rencontre, il est vrai, dans diverses localités, mais jamais régulièrement. Il est en plus grand nombre dans le nord-ouest de l'Afrique. Aux Canaries, d'après Bolle, il est commun dans la moitié orientale de ces îles, et on est sûr de l'y trouver dans certaines localités. Il y recherche les lieux

pierreux, dont la couleur s'harmonise le mieux avec celle de son plumage; mais on l'aperçoit aussi là où le sol est recouvert de torrents de lave refroidie.

Tristram pense que le courvite isabelle quitte tous les ans le nord du Sahara; je ne crois pas, pour ma part, qu'il entreprenne des migrations proprement dites. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après la saison des amours, il voyage et arrive en des lieux où on ne l'observe pas d'ordinaire. Ainsi, dans le courant de l'hiver de 1830, je vis à Alexandrie, au milieu des ruines de l'ancienne ville, une bande d'une quinzaine de ces oiseaux; plus tard, on n'en trouvait plus un seul. Avant l'époque des amours, les mâles sont encore plus portés à errer, et s'aventurent alors assez loin; c'est ainsi qu'ils poussent leurs excursions jusqu'en Europe. Il n'est pas très-rare d'en voir en Provence, et il est probable qu'il en arrive tous les ans en Espagne. On en voit moins souvent dans l'est; cependant, Ehrenberg compte le courvite isabelle parmi les oiseaux de l'Arabie-Heureuse, et Tristram en a tué dans la vallée du Jourdain. Plusieurs fois, l'espèce a été observée dans l'Europe centrale; ainsi, en novembre 1807, on en signala dans l'électorat de Hesse-Darmstadt; plus tard, Bruchen en vit dans le Haut-Rhin, dans des lieux sablonneux; et récemment, on en a rencontré dans le Mecklembourg.

Du mois de février au mois de juillet, les courvites isabelles vivent par paires. Le voyageur habitué à observer les distingue bientôt, malgré leur livrée qui se confond avec la couleur du sable du désert. Cet oiseau a quelque chose de trop spécial dans ses allures pour qu'on puisse le méconnaître. On voit le mâle et la femelle courir avec une rapidité incroyable, toujours hors de portée de fusil, à quinze pas environ l'un de l'autre. Tant que l'oiseau court, son corps, ses pattes se meuvent avec une telle rapidité qu'on ne peut les distinguer. On dirait un oiseau sans pattes, mû par une force qu'on ne peut s'expliquer. Tout à coup il s'arrête, il regarde autour de lui, il ramasse quelque chose à terre, et reprend sa course. Là où il n'est pas beaucoup chassé, il se laisse approcher, mais jamais à une distance où le plomb pourrait l'atteindre. On peut ainsi le suivre pendant des heures, sans qu'il s'envole. Cette particularité lui a valu aux Canaries le nom de *trompeur d'enfants*. Le jeune garçon qui voit courir cet oiseau croit l'atteindre facilement; mais celui-ci, par la rapidité de ses

mouvements, a bientôt déjoué toutes ses poursuites.

Le courvite isabelle est aussi un bon voilier. Craint-il l'ennemi qu'il voit s'approcher, il s'envole, comme le fait le vanneau, mais plus vite encore; il gagne une certaine hauteur, puis les ailes étendues, il descend obliquement vers l'endroit qu'il a choisi pour s'abattre et reprend sa course.

L'expérience tient en éveil la prudence du courvite; des poursuites répétées le rendent timide. « Il fuit le chasseur, dit Bolle, dès que celui-ci fait mine de s'avancer. Pour l'approcher, il faut tourner tout autour de lui, en décrivant de grands cercles, que l'on rétrécit de plus en plus, et en n'ayant pas l'air de faire attention à lui. Mais il faut encore une grande adresse pour pouvoir le tuer lorsqu'il court. » Il se laisse approcher par le cavalier de plus près que par le piéton; mais il est fort difficile de le tirer lorsqu'on est à cheval. Les courvites que je vis à Alexandrie étaient devenus tellement déliants par suite de la chasse que nous leur fîmes, que nous ne pûmes plus les approcher, ni à pied ni à âne; nous dûmes nous tenir cachés dans des fosses, derrière des amas de pierres, et les faire rabattre sur nous. Ceci prouve en faveur du développement de leur intelligence.

Jamais je n'ai entendu la voix de cet oiseau, et aucun auteur n'en fait mention.

Il construit son nid dans des plaines sèches, dans une petite touffe d'herbes, au milieu des pierres. Ce nid consiste en une simple dépression creusée dans le sol. Ses œufs, au nombre de trois ou quatre, ont, d'après Baedeker, le volume de ceux du pigeon, et la forme de ceux de la *glareola pratincolu*. Ils sont courts, ventrus, obtus au gros bout, arrondis au petit; leur coquille est mince, mate, couleur de sable, parcourue, sur un fond ocre jaune, de lignes d'un gris cendré et d'un gris brunâtre, plus nombreuses et plus distinctes vers le milieu de l'œuf. Nous ignorons si cet oiseau a une ou deux couvées par an. Les petites bandes que l'on rencontre en automne sont sans doute formées par les parents et leurs petits, et parfois par la réunion de plusieurs familles. A la fin de l'automne, tous ont le même plumage; la mue se fait donc de bonne heure, et il est probable que, dès la seconde année, les jeunes sont capables de se reproduire.

Chasse. — Aux Canaries, on prend beaucoup de ces oiseaux par un procédé très-simple. Sous une grande écuelle inclinée, on dispose, dit

Bolle, des grappes de maïs; les courvites ne mangent pas de grains, mais ils becquètent le maïs pour chercher les vers qui s'y trouvent, et dès qu'ils touchent à une grappe, l'écuelle tombant les fait prisonniers. Bolle ne dit pas si on les tient en cage.

LES PLUVIANS — HYAS.

Die Krokodilwächter.

Caractères. — Les pluvians forment en quelque sorte transition entre le courvite isabelle et les pluviers; mais ils ont bien les caractères essentiels de la famille où nous les rangeons. Ils ont le corps ramassé, le cou court, la tête moyenne, mais plus petite que le pluvier; le bec plus court que la tête, assez fort, comprimé latéralement, à bords tranchants et rentrants, déprimé à la base, à pointe élevée, à mandibule supérieure bombée, à mandibule inférieure droite; des tarses assez élevés, mais moins que chez les autres tachydromidés, nus dans une assez grande étendue au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; des doigts au nombre de trois; des ailes longues, recouvrant la queue, suraiguës, la première rémige étant la plus longue; une queue moyenne, arrondie; l'occiput surmonté d'une petite huppe; les plumes du dos allongées et recouvrant le premier tiers de la queue; celles du bras cachant presque toute la main, quand l'aile est fléchée.

LE PLUVIAN D'ÉGYPTE — HYAS ÆGYPTIACUS.

Der Krokodilwächter, the Egyptian Hyas.

Caractères. — Cet oiseau (*fig. 137*), que les Arabes, dans leur langage imagé, nomment *avertisseur du crocodile*, a sur le haut de la tête, une large ligne naso-oculaire, qui se réunit sur la nuque à celle du côté opposé, une large bande pectorale, les longues plumes du dos, d'un noir profond; une ligne sus-oculaire, se réunissant vers l'occiput à celle du côté opposé, et commençant au-dessus des narines, la gorge et le ventre blancs; la poitrine et les flancs d'un brun-roux pâle; le croupion isabelle; les couvertures supérieures des ailes et les scapulaires d'un bleu ardoisé clair ou gris cendré; les rémiges, sauf la première, noires en leur milieu et à la pointe, blanches à la racine et en avant de la pointe, ce qui produit deux larges bandes qui traversent l'aile; l'œil brun-clair; le bec noir; les pattes d'un gris de plomb clair. Cet oiseau a 23 cent.

de long; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 8. La femelle est un peu plus petite.

Distribution géographique. — Le pluvian d'Égypte se montre sur les deux rives du Nil, à partir du Caire. Aussi loin que j'ai remonté ce fleuve, aussi loin j'ai rencontré cet oiseau, mais toujours et exclusivement au bord de l'eau; le Nil est donc bien sa patrie dans le nord-est de l'Afrique. On a aussi signalé la présence de cet oiseau le long d'autres cours d'eau de l'Afrique occidentale. On dit l'avoir vu en Europe, mais cela demande confirmation.

Mœurs, habitudes et régime. — Le pluvian d'Égypte ne paraît pas être un oiseau migrateur; il serait plutôt sédentaire. Il choisit pour sa demeure des bancs de sable, et il y reste tant que les hautes eaux ne le forcent pas à déloger.

Tout voyageur qui a parcouru l'Égypte, connaît cet oiseau vif, léger, agile, élégant. On le voit avec sa famille, courant sur le sable, volant à la surface de l'eau, étalant aux regards ses belles ailes rayées de blanc et de noir. Sa course rapide n'est pas saccadée comme celle du courvite isabelle, et rappelle plutôt celle du pluvier. Son vol est vif, facile, mais peu soutenu; c'est au plus si le pluvian vole d'un banc de sable à l'autre, et en rasant la surface de l'eau. C'est pendant son vol qu'il fait entendre son cri un peu siffant: *tship, tship, hoït*. Il crie encore quand il est posé ou qu'il court, il est aussi bavard que le courvite isabelle est silencieux.

« Quand le crocodile est couché sur le sable, la gueule ouverte, un oiseau, le *trochilus*, arrive, entre dans sa gueule et la nettoie. Cela est agréable au crocodile, aussi ménage-t-il cet oiseau, et ouvre-t-il sa gueule plus grandement encore pour qu'il ne s'y blesse pas. Cet oiseau est petit, de la taille d'une grive; il se tient près de l'eau; il avertit le crocodile de l'approche de l'ichneumon; il vole à lui, l'éveille en criant, en lui becquetant le museau. » Voilà ce que Plinius emprunte son récit à Hérodote, dit du pluvian d'Égypte; on serait tenté de ne voir là qu'une fable, et cependant ce récit est basé sur un fait. Ce que les anciens avaient vu, on peut le constater encore, et c'est à juste titre que l'on a donné à cet oiseau le nom d'*avertisseur*; il avertit bien réellement le crocodile, et tous les autres animaux. Rien ne le trouve indifférent. Un bateau qui sillonne le fleuve, un homme, un mammifère, un grand oiseau qui s'approchent, tout l'éffraye, et il le témoigne par ses cris. Il est rusé; il a de l'intelligence et du jugement; sa

mémoire est surprenante. S'il ne paraît pas craindre le danger, c'est qu'il le connaît et l'apprécie à sa juste valeur. Il vit en amitié avec le crocodile : ce n'est pas que celui-ci soit animé à son égard des meilleurs sentiments, mais grâce à sa prudence et à son agilité, il sait se mettre à l'abri des attaques du saurien. Habitant des lieux où le crocodile vient dormir et se chauffer au soleil, il le connaît, il sait comment il doit se comporter vis-à-vis de lui. Il court sur sa carapace comme il le ferait sur le gazon ; il mange les vers et les sangsues qui y sont demeurés attachés. Il lui nettoie la gueule, il enlève les débris d'aliments qui sont restés entre ses dents, les animaux qui sont fixés à ses gencives et à ses mâchoires. Je l'ai vu et bien des fois. Le pluvian m'a même donné une autre preuve de son audace réfléchie ; il m'a montré comment il faut en agir avec plus grand que soi, sans avoir à craindre leurs accès de colère. Dans ses allures, il a autant de hardiesse que le moineau, qui pénètre dans la cage de l'aigle et laisse le rapace fixer sur lui ses yeux ardents sans paraître s'en inquiéter. Les services qu'il rend sont un effet de sa vigilance, la juste appréciation qu'il sait faire des circonstances. Le cri qu'il pousse en voyant quelque chose de suspect, éveille le crocodile et lui permet de se réfugier à temps au sein des flots.

Il se peut que de temps à autre le pluvian d'Égypte mange quelque graine ; mais il se nourrit surtout d'aliments tirés du règne animal. Il mange des insectes de toute espèce, des mouches, des araignées d'eau, des vers, de petits coquillages, des poissons, et même des morceaux de chair de grands vertébrés.

La prudence du pluvian se montre surtout dans le choix qu'il sait faire de l'endroit où il

niche. Quoique l'oiseau soit bien commun, je n'ai qu'une seule fois pu trouver son nid ; et cependant je l'ai longtemps cherché et en toute saison, mais surtout quand, en disséquant les individus que j'avais tués, je reconnaissais que l'époque de la ponte était arrivée. Un hasard me fit découvrir comment ce rusé compagnon sait cacher ses œufs à ses ennemis. En observant avec une longue-vue une paire de pluvians, je vis l'un d'eux couché sur le sable, tandis que l'autre courait par-ci, par-là. Dans l'idée que celui qui était couché, couvait peut-être, je me dirigeai vers cet endroit. A ma grande surprise, je vis l'oiseau, quand j'en étais environ à une centaine de pas, se lever prudemment, fouir rapidement le sable, puis rejoindre son compagnon et s'en aller d'un air indifférent. Arrivé à l'endroit, je ne vis rien d'abord ; mais en regardant attentivement, je finis par découvrir une légère inégalité du sol ; je fouillai, et je trouvai deux œufs, complètement cachés dans le sable. Ces œufs sont des plus beaux que je connaisse parmi les œufs d'échassiers. Ils ont la forme et le grenu de ceux du courvite isabelle, la grosseur de ceux du glaréole pratincole. Ils sont d'un jaune de sable rougeâtre, marqués de dessins d'un gris rougeâtre de teintes différentes, sur lesquels sont des taches, des points, des raies d'un brun-châtain vif. Nous manquons de renseignements sur l'incubation. Le plumage des jeunes ne doit pas différer beaucoup de celui des parents ; mais je n'ai pas constaté le fait.

Captivité. — Je suis persuadé que l'on pourrait facilement habituer ces oiseaux à la vie de volière ; ils y seraient fort intéressants. L'expérience, à ma connaissance du moins, n'en a pas encore été faite.

LES TRACHÉLIIDÉS — *TRACHELIÆ.*

Die Schwalbenwater.

Caractères. — Les trachéliidés réunissent les caractères de divers ordres. Leur bec tient à peu près le milieu entre celui de la poule et celui de l'engoulevent. Leurs longues ailes, dont la première rémige dépasse toutes les autres, ressemblent à celles des hirondelles. Leur queue est assez longue, tronquée à angle droit ou fourchue, et formée de quatorze pennes ; leurs tarses sont élancés, nus jusqu'au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne, leurs doigts au nombre

de quatre, de longueur moyenne, sont terminés par des ongles étroits, pointus, presque droits. Leur plumage, mou et abondant, varie peu suivant le sexe et les saisons, mais beaucoup suivant l'âge.

La conformation des organes internes, celle surtout du sternum, montre d'une façon bien évidente que les trachéliidés sont voisins des pluviers. D'après Wagner, la colonne vertébrale est composée de treize vertèbres cervicales, sept

dorsales et sept caudales; le sternum, moyennement large, est élargi en arrière et présente de chaque côté deux apophyses de longueur à peu près égale, et séparant deux échancrures. L'os lacrymal est très-développé; les os ptérygoïdiens inférieurs sont longs et étroits, les palatins larges.

Mœurs, habitudes et régime. — Les trachéliidés, par leurs allures à terre, rappellent les pluviers aussi bien que les tachydromidés. Quand ils volent, ils rappellent davantage certains gallinacés. Linné les place à côté des hirondelles; d'autres auteurs les rangent parmi les coureurs. Le vulgaire les considère comme voisins des poules, ce qu'indique bien leur nom français et espagnol : *perdrix de mer*.

Cette famille ne repose que sur le genre suivant.

LES GLARÉOLES — *GLAREOLA*.

Die Brachschariben.

Caractères. — Les glaréoles, indépendamment des attributs qui distinguent la famille, sont encore caractérisées par un bec plus court que la tête, convexe, à bords des mandibules dessinant une courbe bien prononcée, plus large que haut à la base, plus haut que large vers la pointe; des ailes beaucoup plus longues que la queue; des tarses finement réticulés sur le côté de l'articulation tibio-tarsienne, scutellés sur le reste de leur étendue.

Ce genre ne renferme qu'un petit nombre d'espèces, dont deux comptent parmi les oiseaux d'Europe.

LA GLARÉOLE PRATINCOLE — *GLAREOLA PRATINCOLA*.

Die Brachschwalbe.

Caractères. — La glaréole pratincole ou des prés (*fig. 138*), appelée aussi glaréole à collier et connue vulgairement sous les noms de *poule des sables*, *hirondelle de marais*, *perdrix de mer*, est un charmant oiseau. Elle a le dos gris-brun, le croupion, le bas de la poitrine et le ventre blancs; la gorge d'un jaune roussâtre, entourée d'un cercle brun; la tête gris-brun; les extrémités des rectrices et des rémiges noires; l'œil brun foncé, le bec rouge de corail à sa naissance, noir dans le reste de son étendue; les pattes brun-noir. Cet oiseau a 28 cent. de long et 62 cent. d'envergure; l'aile pliée mesure 19 cent. et la queue, de la base

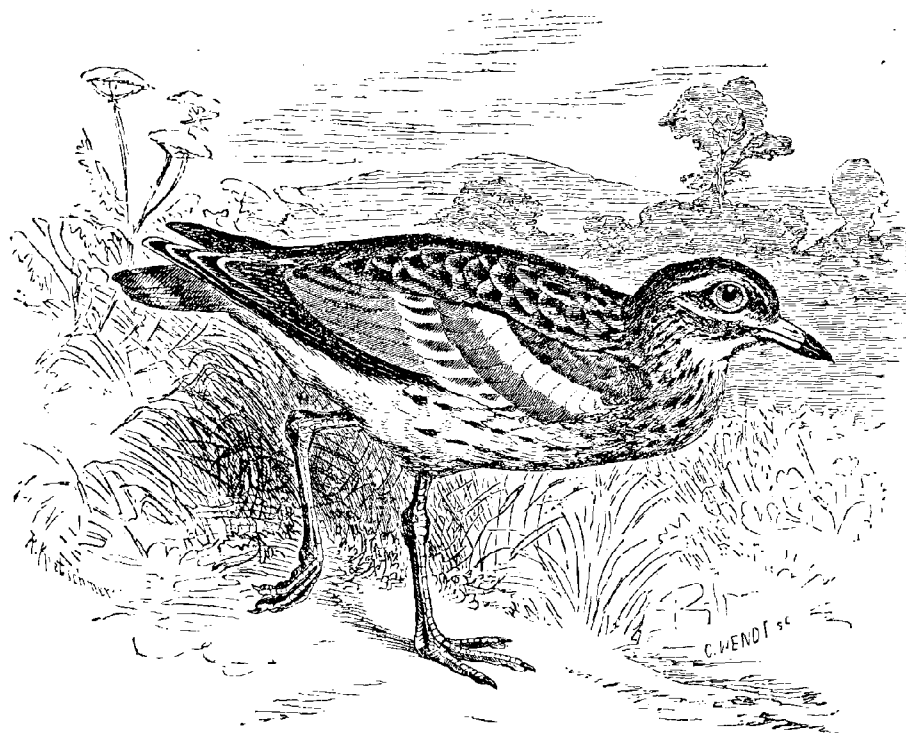
au sommet des plus longues plumes, 7 cent. Le mâle et la femelle sont presque de même taille.

Distribution géographique. — Les plages qui bordent la Méditerranée et la mer Noire, les plaines qui longent le Danube et le Volga, les steppes de la Russie et de la Sibérie sont les points de l'Europe qu'habite cet oiseau.

Mœurs, habitudes et régime. — Les glaréoles pratincoles sont des oiseaux voyageurs. Elles apparaissent en grand nombre dans les pays méditerranéens au commencement d'avril, y demeurent plusieurs jours, plusieurs semaines même, puis s'en vont vers les lieux où elles nichent. Beaucoup s'arrêtent déjà sur les bords du lac de Neusiedl, en Hongrie; on en trouve plus encore dans la Hongrie méridionale, et elles se montrent en nombre considérable sur les bords des lacs du sud de la Russie, du centre de la Sibérie, du nord-ouest de l'Afrique et de l'Asie Mineure. Elles se plaisent au voisinage de l'eau, sans être exclusivement attachées à cet élément; elles ne font aucune différence entre les eaux douces et les eaux salées; cependant, en été, elles évitent les côtes de la mer et les rives sablonneuses. A peine arrivées dans les localités où elles vont nicher, les glaréoles se séparent par couples; chaque couple s'empare d'un domaine, sans pour cela être obligé de le conquérir violemment sur les autres couples. Dans un champ de maïs, près du Marais-Blanc, Baldamus trouva quinze nids de glaréoles pratincoles sur un espace de vingt perches carrées à peine; en même temps, il confirme ce qu'avait dit Locbenstein: chaque paire de glaréoles vit pour elle, et on en trouve rarement plus de deux dans le voisinage immédiat l'une de l'autre.

Il est difficile de confondre la glaréole pratincole avec aucun autre oiseau, surtout avec un échassier. Elle court très-bien et vole encore mieux. Sa course est saccadée comme celle du pluvier, mais avec cette différence que tout en courant, elle hoche continuellement de la queue. Son vol ressemble plus à celui de la mouette qu'à celui d'un échassier; il est remarquable par sa rapidité, ses beaux détours, ses crochets brusques, sa variété. Sa voix peut se rendre par : *kliet*; souvent ce cri est suivi d'un son ronflant : *ker*. Naumann rend ces cris par : *karjiach* et *wedre*. La vue est le sens le plus développé chez cet oiseau.

Les allures de la glaréole pratincole sont bien faites pour intéresser et captiver l'observateur. On voit ces oiseaux élégants par paires dans la saison des amours, par bandes de plusieurs



Corbell, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, edit.

Fig. 139. L'Œdicnème criard.

centaines en tout autre temps, courant ou volant, faisant la chasse aux insectes, aux larves, aux libellules, aux sauterelles. En courant, elles chassent à la façon des tachydromidés; seulement l'on voit de temps à autre l'une d'elles faire un bond assez élevé, pour happer un insecte; plus souvent, on les aperçoit volant, et cela avec une adresse, une rapidité que les hirondelles seules égalent. Elles planent sans cesse, montant et descendant au-dessus des joncs et des roseaux des marais, des champs, surtout des champs de trèfle; elles se précipitent tout à coup, ouvrent leur bec largement fendu, et avec un claquement retentissant, elles happent un insecte, soit volant, soit posé sur un brin d'herbe. Dans certaines saisons, elles se nourrissent exclusivement de sauterelles. Il faut ranger les glaréoles parmi nos meilleurs auxiliaires comme destructeurs des terribles ennemis de nos moissons et de nos forêts. Dans le sud de l'Afrique, Jules Verreaux vit la glaréole y poursuivre les bandes de sauterelles. L'oiseau happe sa proie avec rapidité, et la digestion en est si prompte que dix minutes après il en rend les débris dans ses excréments. La glaréole avale les insectes tout entiers, comme le

BREHM.

fait l'engoulement. Von der Mühle trouva dans l'œsophage d'une glaréole pratincole qu'il tua, des coléoptères rares tellement bien conservés, qu'il put les mettre dans sa collection. Les glaréoles ressemblent encore aux engoulements en ce qu'elles chassent tard le soir; on pourrait même dire que ce sont des oiseaux crépusculaires, plutôt que des oiseaux diurnes. Au milieu du jour, elles dorment près de leur nid; dans la saison des voyages, on les voit perchées, en longues files, sur les bords de la mer ou d'une rivière.

Pour nicher, les glaréoles pratincoles recherchent les rives légèrement inclinées des marais, les pâturages des steppes dégarnis d'arbres, les champs cultivés en partie seulement. Leur nid consiste en une petite excavation tapissée de chaumes et de racines. Chaque couvée est de quatre œufs, assez semblables à ceux de la sternule naine: ils sont d'un brun de terre ou d'un gris-verdâtre terne, marqués de taches grises, bien visibles, et de lignes nombreuses, ondulées, entrecoupées en tous sens, dont la couleur varie du brun jaune au noir de charbon. Comme les autres échassiers, la glaréole pratincole témoigne à sa progéniture un vif attache-

IV — 381

ment et met tous les moyens en œuvre pour les sauver des poursuites d'un ennemi. D'un coup de fusil, Tobias tua une glaréole; à peine le coup parti, sa compagne accourut, vint se poser à côté du cadavre et y tomba victime de sa fidélité conjugale; elle avait donné à Tobias tout le loisir de recharger son arme. Loebenstein, en approchant d'un nid qui renfermait des œufs, vit un des parents courir les ailes pendantes, la queue étalée, se baisser plusieurs fois, s'arrêter, courir de nouveau en cherchant bien évidemment à détourner l'attention du chasseur. Au voisinage de son nid, rapporte Gonzenbach, la glaréole pratincole prend des postures très-singulières; elle élève les ailes en l'air comme des voiles, elle les étale horizontalement, touche la terre de leur extrémité; elle se couche sur le sol, les ailes étendues, et demeure quelque temps dans cette posture. Des poursuites répétées la rendent bientôt très-évasive; mais, près de son nid, elle perd toute prudence, et le chasseur qui s'y rend avec un chien, ne revient pas la gibecière vide, car, comme le vanneau, les mouettes, la sterne hirondelle, elle s'élance furieuse contre le chien.

Les jeunes abandonnent le nid aussitôt nés; dès les premiers jours de leur vie, ils savent parfaitement se cacher en se rasant à terre; ils

croissent rapidement et ne tardent pas à avoir toutes les facultés des adultes.

Chasse. — En Hongrie et en Russie, on prend sans ménagement tous les œufs de glaréole que l'on trouve; en Grèce, on chasse les vieux, surtout en automne, car leur chair est très-grasse et très-succulente.

Captivité. — On prend rarement des glaréoles pratincoles pour les tenir en cage. Von der Mühle assure que ces oiseaux se trouvent très-bien d'un régime de pain au lait ramolli; qu'ils vivent en bons rapports avec les autres petits échassiers et s'appriivoient rapidement. Savi garda plusieurs mois une glaréole pratincole qui mangeait des insectes, et de préférence à toute autre nourriture des taupes-grillons; elle ne les prenait jamais dans l'eau, mais à terre ou dans la main de son maître, les tuait en les frappant contre le sol, puis les avalait. Quand elle avait faim et qu'on s'approchait d'elle, elle poussait des cris forts et perçants. Il est probable que nous serons bientôt mieux instruits sur le genre de vie des glaréoles en captivité; l'administration intelligente du Jardin zoologique de Pesth regarde comme un de ses devoirs principaux de pourvoir les autres institutions semblables d'oiseaux de Hongrie, et l'on sera ainsi plus à même, sur divers points, d'observer les glaréoles.

- LES OEDICNÉMIDÉS — OEDICNEMI.

Die Dickfüsse, the Thick-Knees.

Caractères. — C'est avec juste raison que l'on a séparé des charadriidés le petit groupe d'oiseaux qui forme aujourd'hui la famille des œdicnémidés. Ces oiseaux ne sont ni des outardes ni des pluviers, et ne ressemblent, en réalité, à aucun autre échassier coureur. Ils ont une forte tête, supportée par un cou mince et de moyenne longueur; des yeux très-grands; un bec fendu jusqu'au delà de l'angle antérieur de l'œil; une queue conique; des sous-caudales atteignant ou dépassant l'extrémité des rectrices latérales; le pouce nul; des tarses réticulés; un plumage serré, varié de taches oblongues, qui occupent généralement le centre des plumes.

Les organes internes ont assez de rapports avec ceux des pluviers; cependant, ils ne présentent pas certaines particularités qu'on observe chez ceux-ci. D'après Nitzsch, les œdicnémidés n'ont pas les trois articulations des ailes, les deux trous ou les deux parties membraneuses

de l'occiput; le sternum ne présente en arrière qu'une échancrure; la glande buccale est courte; le noyau de la langue est osseux au lieu d'être cartilagineux, et l'estomac est fort et musculéux.

Mœurs, habitudes et régime. — Par leurs habitudes nocturnes, les œdicnémidés diffèrent aussi de tous les autres échassiers.

LES OEDICNÈMES — OEDICNE MUS.

Die Dickfüsse, the Thick-Knees.

Caractères. — Les œdicnèmes, sur lesquels repose absolument la famille, ont, avec les caractères que nous venons de reconnaître à celle-ci, un bec de la longueur de la tête ou un peu plus court, épais, triangulaire, légèrement déprimé à la base, comprimé dans sa moitié antérieure; des narines linéaires, étendues jusqu'au milieu du bec; des ailes moyennes, aiguës, n'at-

teignant pas l'extrémité de la queue, qui est composée de douze rectrices; des tarses longs, minces, couverts de toutes parts d'un réseau de petites écailles; des doigts courts, épais, bordés en dehors et réunis à la base par une palmarure étroite.

Distribution géographique. — Les œdicnèmes appartiennent presque tous à l'ancien continent et à l'Australie.

Une seule espèce existe en Europe.

L'ŒDICNÈME CRIARD — ŒDICNEMUS CREPITANS

Der Triel, the great Plover.

Caractères. — Par son plumage, varié de longues mèches d'un brun noir, sur fond roux, l'œdicnème criard (fig. 139) rappelle la livrée d'une alouette. Il a sur le front une tache en avant de l'œil et deux lignes, l'une sus-oculaire, l'autre sous-oculaire, blanches; les plumes du ventre et une raie qui traverse le haut de l'aile d'un blanc jaunâtre; les rémiges noires; les rectrices noires à la pointe, et blanches sur les côtés; l'œil jaune-doré; le bec jaune à la base, noir à la pointe; les paupières jaunes; les tarses d'un jaune paille. Les jeunes ont une teinte tirant plus sur le roux. Cet oiseau a de 44 à 47 cent. de long et de 80 à 82 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 23 cent., celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — L'œdicnème criard est originaire des contrées du midi de l'Europe, du nord de l'Afrique et de l'ouest de l'Asie. On le trouve en grand nombre dans toutes les régions méditerranéennes, en Syrie, en Perse, en Arabie, aux Indes; il n'est pas rare dans nos contrées, et il est certaines localités où il se montre régulièrement tous les ans.

Mœurs, habitudes et régime. — L'œdicnème criard habite partout les déserts et les steppes. A la fin de l'automne, il quitte les endroits les plus septentrionaux, et s'avance jusque dans le midi de l'Europe, ou sous une latitude semblable; au printemps, il retourne dans les contrées qu'il avait abandonnées à l'automne. Mais, sur les rivages de la Méditerranée, il n'émigre déjà plus, et demeure toute l'année dans un même district. Celui-ci peut revêtir divers types, mais il doit toujours être désert. Dans les campos de l'Espagne, — plaines affreuses, qui paraissent encore plus arides et inhospitalières que le désert lui-même; — dans les endroits incultes des îles de la Méditerranée; — dans le désert propre-

ment dit, ou sur ses confins, là où commencent les steppes, partout enfin l'œdicnème criard se montre comme un oiseau caractéristique. S'il vient se fixer dans nos pays, c'est toujours dans des localités qui auront quelque chose du désert. Chez nous, il recherche les lieux sablonneux, ceux surtout qui sont à proximité d'une forêt de pins, où il trouve au besoin une retraite assurée. Dans le sud de l'Europe, autant que je puis le déduire de mes observations, il évite au contraire les forêts. En Égypte, il arrive jusque dans l'intérieur des villes, et va même nicher sur le toit des habitations. Les Arabes m'ont assuré que le *karanan* (c'est ainsi qu'ils le nomment) se tenait le jour sur les toits des mosquées, des fabriques, des autres bâtiments où l'homme ne va à peu près jamais, et y construisait même son nid: ce que j'ai vu ne me permet pas de douter de la réalité de ce fait.

Un des premiers soirs que je passai dans une maison à moitié en ruines d'un faubourg du Caire, je vis, à ma grande surprise, de grands oiseaux voler au bas de la terrasse qui forme le toit de la maison, se diriger vers les buissons du jardin et y disparaître. Je crus que c'étaient des hiboux; mais leur vol était tout autre, et leur cri, que j'entendis bientôt retentir, me convainquit de mon erreur. Plus la nuit se faisait, plus ils étaient actifs dans le jardin éclairé par la pleine lune. Comme autant de spectres, ils sautaient hors des bosquets d'orangers, et ils disparaissaient aussi rapidement qu'ils s'étaient montrés. Je fis feu sur l'une de ces apparitions et je courus dans le jardin, où je trouvai un oiseau dont la dépouille m'était bien connue. C'était un œdicnème, l'oiseau de transition entre l'ouarde et le pluvier, l'*ouarde nocturne*, comme on pourrait l'appeler. Plus tard, j'eus occasion d'observer ce singulier animal; je le trouvai partout avec les mêmes habitudes. Quel que soit le lieu qu'habite l'œdicnème, quelque variées qu'en soient les conditions, il en est une qui semble lui être nécessaire: il faut qu'il puisse voir au loin, et qu'il ait un endroit où il puisse au besoin trouver un refuge. Une autre espèce, que j'ai observée dans le centre de l'Afrique, habite les forêts vierges, mais seulement les lieux où les taillis et les buissons sont assez épais pour qu'elle puisse s'y cacher et disparaître instantanément aux regards d'un ennemi.

On peut dire que tout est remarquable chez l'œdicnème criard: son port, son grand œil d'un jaune doré, sa démarche, son vol, toutes ses allures enfin. C'est un ami de la solitude, qui

s'inquiète peu de ses semblables. Il ne se lie à aucune créature; mais il les étudie toutes et sait conformer sa conduite aux résultats de son expérience. Il ne sait ce que c'est que la confiance; tout animal lui semble suspect, sinon dangereux. Il observe tout, en toutes circonstances, et se laisse rarement tromper. Il sait qu'il est aussi en sûreté sur les toits en terrasse des maisons d'Égypte, que dans nos plaines sablonneuses; au voisinage d'un bois de pins, que dans les campos d'Espagne ou qu'au sein du désert. La confiance qu'il montre en Égypte, n'existe qu'en apparence; il se tient là sur ses gardes tout aussi bien que chez nous. Cependant, il est rare qu'on l'aperçoive; il a vu l'homme qui se dirige vers lui bien avant que celui-ci ait pu soupçonner sa présence. Se trouve-t-il dans une plaine, loin de tout fourré où il puisse se chercher un abri, il se rase et, grâce à la teinte couleur de terre de son plumage, il disparaît complètement aux regards. Un fourré est-il dans son voisinage, il y court rapidement, mais ne s'y arrête pas; il le franchit en toute hâte, et gagne les champs du côté opposé à celui par lequel arrive l'observateur. Dans le campo ou dans le désert, il commence par se raser; mais si on continue à l'approcher, il se lève, court toujours hors de la portée du fusil, se retourne de temps à autre, s'arrête, recommence à courir, et gagne bientôt une avance suffisante, sans qu'il ait été obligé de recourir à ses ailes. Un cavalier ne peut pas mieux le surprendre qu'un piéton; il sait que ce n'est que du cheval sans cavalier qu'il n'a rien à craindre.

Sa marche, tant qu'il n'est pas pressé, a quelque chose de roide, de trotinant; quand il est poursuivi, il court avec une rapidité étonnante. Son vol est léger, assez facile, mais rarement soutenu; l'œdicnème criard sait bien que le faucon a encore de meilleures ailes que lui.

L'œdicnème n'aime pas à se mettre en mouvement pendant le jour, et, dans l'intérieur de l'Afrique, là où l'homme le trouble peu, il se comporte comme le hibou, comme un oiseau auquel la lumière fait mal et trouble l'intelligence. Il court se cacher le plus vite possible dans le premier fourré. Mais quand la nuit est tombée, que les ténèbres grandissent, son allure devient tout autre. Il est vif, il court et vole sans cesse, il fait retentir sa voix, il s'élève en se jouant dans les airs, et déploie un talent de bon voilier qu'on ne lui accorderait pas à première vue. Semblable à un fantôme, il sautille rapidement sur le sol, comme je l'ai dit plus haut. Un

rayon de lune semble lui donner une forme qu'il perd en se glissant dans l'ombre. Son premier besoin est d'aller se désaltérer, quelque distante que soit l'eau. Des œdicnèmes franchissent toutes les nuits des espaces de plusieurs kilomètres pour aller apaiser leur soif et pour regagner ensuite leur gîte. Au clair de lune, on voit ces oiseaux continuellement en mouvement, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever. Il en est sans doute de même dans les nuits sombres. Leur voix est retentissante; on peut la rendre par *kraeiith*. Elle résonne au milieu du silence de la nuit, surtout à l'époque des migrations, quand l'oiseau fend les airs à une grande hauteur.

L'œdicnème criard est un prédateur; tout aliment végétal lui est indifférent. Il se nourrit exclusivement de vers, d'insectes de toute espèce, de colimaçons, de mollusques nus, de grenouilles, de lézards, de souris; les œufs, les jeunes oiseaux ne sont probablement pas à l'abri de ses attaques. Comme le chat, au rapport de Naumann, il guette les campagnols, les attrape à la course, leur porte un vigoureux coup de bec, les saisit, les frappe contre terre, de façon à leur briser les os, puis les avale. Il tue aussi les insectes avant de les déglutir; il mange du gravier et du sable pour faciliter sa digestion. Il ne touche jamais aux crapauds.

Au printemps, les œdicnèmes se livrent souvent des combats, soit en l'honneur des femelles, soit pour la possession d'un domaine. Les deux combattants se frappent violemment du bec, se poursuivent au vol et à la course; quand l'un des deux est mis en fuite, l'autre, au dire de Naumann, revient vers sa femelle, court autour d'elle, la tête inclinée à terre, les ailes pendantes, la queue relevée et étalée, en criant doucement: *dick, dick, dick*. A la fin d'avril, l'espèce a fait son nid, lequel consiste en une simple dépression pratiquée dans le sable. La ponte est de deux ou trois œufs du volume et de la forme des œufs de poule. Ils sont d'un jaune d'argile pâle, marqués de taches d'un gris ardoisé, sur lesquelles se détachent d'autres taches, variant du jaune foncé au brun noir. Chaque couple n'a qu'une nichée par an; la femelle couve pendant seize jours, et pendant tout ce temps, le mâle veille fidèlement sur elle.

Dès que les nouveaux nés sont secs, ils suivent leurs parents et ne reviennent plus au nid. Au commencement, le père et la mère mettent devant eux les proies qu'ils ont faites à leur intention; plus tard, ils les capturent eux-

mêmes. Ils apprennent bien vite à connaître le cri d'avertissement de leurs parents, et lorsqu'un danger menace, ils se blottissent. Chaque inégalité du sol leur est une cachette. Les parents cherchent à détourner sur eux l'ennemi qui s'approche; mais, par leurs allures inquiètes, ils trahissent eux-mêmes l'endroit où est cachée leur progéniture.

Chasse. — Un vieil œdicnème est trop difficile à tromper pour qu'on puisse l'approcher à portée de fusil; aussi, chez nous, la chasse de cet oiseau demande-t-elle un art tout particulier. En Afrique, il est plus facile de s'emparer de cet oiseau. Aux Indes et dans le Sahara, on le chasse au faucon. On ne connaît cependant aucun moyen sûr et aisé de le prendre; aussi est-il rare de trouver l'œdicnème criard soit dans un jardin zoologique, soit chez un marchand, soit chez un amateur.

Captivité. — Naumann a pu observer longtemps un œdicnème captif, et voici ce qu'il en dit : « Mon père avait un œdicnème vivant qui courait dans la chambre et lui causait beaucoup de plaisir par ses mœurs douces et confiantes. Son premier maître l'avait eu très-jeune; il s'en était peu occupé, l'avait mal nourri et mal soigné. Quand mon père le reçut, il était dans un état misérable, et bien qu'agé de plus d'un an, il avait encore son premier plumage. La mue ne se fit que six mois plus tard, en février. Au mois de juillet suivant, alors qu'il avait deux ans révolus, il mua pour la seconde fois, et à partir de ce moment la mue se fit régulièrement chaque année.

« On lui donnait du pain mollet trempé dans du lait, auquel on ajoutait de temps à autre de la viande de bœuf cuite et hachée. Parfois, il recevait aussi un ver, un insecte, une jeune souris, une grenouille, une sauterelle. Rarement, mon père rentrait les mains vides; l'oiseau le savait bien et se précipitait à la porte dès qu'il entra. Dans tous les cas, il arrivait à l'appel : *dick, dick*, et prenait dans la main ce qu'on lui tendait. Les animaux que mon père lui donnait étaient ordinairement en vie, enveloppés dans une feuille de papier, et attachés par un brin d'herbe. L'oiseau prenait le paquet, le posait à terre et regardait attentivement si quelque chose s'y agitait. Cet examen lui dénon-

çait-il une proie, il secouait le papier jusqu'à ce que l'animal en sortit; il le poursuivait alors, le happait, le tuait à coups de bec et l'avalait. Il reconnaissait immédiatement si on lui donnait une feuille vide et il la laissait sans l'ouvrir.

« Il s'était tellement habitué à mon père qu'il venait toujours s'accroupir à ses pieds; quand il entra dans la chambre, il courait à sa rencontre; souvent il le saluait de son cri : *dick, dick*, le bec incliné à terre, les ailes étalées, la queue relevée et faisant la roue. Quand mon père était au lit, l'oiseau était à côté de lui, le regardait et ne paraissait content que quand il lui parlait.

« Il avait beaucoup de bonnes qualités, mais il causait quelque ennui en salissant continuellement la chambre; aussi était-il détesté des servantes. Lui, de son côté, ne les aimait guère, et les redoutait, surtout quand elles entraient dans la chambre un balai à la main. Il ne faisait entendre son cri que le matin et le soir au crépuscule, mais pas longtemps. Il allait vers sa mangeoire la nuit, à la lumière ou au clair de la lune, et semblait manger alors avec autant de plaisir qu'en plein jour. Il aimait à se chauffer au soleil; il était très-contrarié quand on l'en chassait, et exprimait alors son mécontentement par un ronflement fort désagréable.

« Il n'oubliait pas facilement les mauvais traitements, et se comportait de diverses manières avec les différents habitants de la maison. Un de mes frères l'agaça un jour en lui tendant un oiseau mort; il en fut tellement irrité, que, les plumes hérissées, les ailes écartées, faisant la roue avec sa queue, le bec ouvert, ronflant et criant, il s'élança sur lui et le poursuivit dans toute la chambre. Il se souvint toujours de ce fait: mon frère lui resta suspect; on pouvait l'exciter contre lui, ce qui n'arrivait pas pour les autres personnes. Il ne mangeait que dans la main de mon père, ne se laissait caresser que par lui. Sa démarche grotesque, ses courbettes brusques, ses pattes roides, surtout quand quelque chose d'inaccoutumé venait frapper ses regards, sont encore présentes à l'esprit des personnes qui souvent prirent plaisir à ses allures. Cependant, nul, dans la maison, ne l'aimait autant que mon père; sa figure, surtout sa grosse tête et ses gros yeux, déplaçaient à chacun. »

LES CHARADRIIDÉS — *CHARADRII.**Die Regenpfeifer, the Plovers.*

Caractères. — Les charadriidés sont des oiseaux de faible taille. Ils ont le cou court, la tête grosse; les tarses de moyenne longueur, grêles, l'articulation tibio-tarsienne épaisse, les doigts au nombre de trois, le postérieur manquant ou étant rudimentaire; les ailes assez grandes, étroites, aiguës ou sub-aiguës; la queue assez courte, légèrement arrondie, formée de douze rectrices; le bec court, ayant rarement plus de la moitié de la longueur de la tête, mou à la base, dur à la pointe, qui est renflée en massue, plus étroit que haut; le plumage mou, dur, lisse, à couleurs variables suivant l'âge et les saisons.

La colonne vertébrale comprend douze, au plus treize vertèbres cervicales, neuf dorsales, non soudées les unes aux autres, de sept à neuf caudales. Des neuf paires de côtes vraies, sept sont osseuses. Le sternum est assez grand, beaucoup plus long que large; le brechet est bien développé et muni en arrière de deux échancrures membraneuses; la fourchette est mince, peu ouverte; le bassin est plat; la partie des membres antérieurs qui correspond à la main est longue et étroite, plus étendue que l'humérus; le squelette des membres postérieurs est long et étroit; le front est très-élevé; les orbites sont largement ouvertes; l'occiput offre au voisinage du trou occipital deux points membraneux; le maxillaire inférieur est pneumatique. La langue est étroite, à bords tranchants, non divisée antérieurement, dentelée en arrière; son noyau est cartilagineux. Il n'y a pas de jabot; les muscles de l'estomac sont peu développés; le foie est assez grand; la rate est petite; les reins sont longs et grands; l'ovaire est simple.

Distribution géographique. — Les charadriidés habitent toutes les parties de la terre. Certaines espèces sont répandues sur une vaste surface; mais chacune, du moins à l'époque des amours, semble préférer certaines localités.

Mœurs, habitudes et régime. — Les charadriidés recherchent de préférence les côtes de la mer, les rives sablonneuses des fleuves, des lacs, des grands étangs, les marais, surtout les tourbières, les montagnes arrosées par les eaux provenant de la fonte des neiges.

Dans leurs migrations, les uns suivent les cours d'eau, se dirigeant le long des côtes ou le long de la vallée d'un fleuve; les autres exécutent leurs voyages sans que les cours d'eau influent sur leur direction. Tous les charadriidés vivent par couples pendant la saison des amours, mais dans le voisinage les uns des autres. Lors de leurs migrations, ils forment de grandes troupes, dans lesquelles chaque espèce fait bande à part, les individus d'une même espèce ne se réunissant pas à ceux d'une autre; si l'on trouve divers charadriidés ensemble, ce n'est qu'une agglomération produite par leur présence dans un même lieu.

On peut dire que les charadriidés sont les plus actifs de tous les échassiers. Ils semblent ne pas connaître les heures; du matin au soir et du soir au matin, ils sont sans cesse en mouvement; peut-être ne dorment-ils que quelques minutes. Ils marchent bien, volent facilement et légèrement, sans se fatiguer. Ils ne se décident à nager que contraints par la nécessité, mais ils le font très-habilement.

Presque tous ont un sifflement aigu, et quelques-uns d'entre eux, pendant la saison des amours, font entendre des trilles que l'on peut appeler un véritable chant.

Leur nid est une simple dépression creusée dans le sol, et rarement tapissée de quelques chaumes. Les œufs, au nombre de trois ou quatre, sont piriformes et tachetés. Dans le nid ils sont toujours disposés en cercle, les petits bouts au centre et se touchant. Les deux parents les couvent et tous deux s'occupent de l'éducation des petits. Ceux-ci, à peine secs, quittent le nid; mais, dans les premiers jours, ils passent la nuit sous les ailes de leur mère.

Les charadriidés se nourrissent d'insectes, de mollusques, de vers, de petits animaux aquatiques. Leur chair est généralement estimée; aussi sont-ils chassés partout et avec ardeur.

LES PLUVIERS — *CHARADRIUS.**Die Goldregenpfeifer, the golden Plovers.*

Caractères. — Ce premier genre est caractérisé par un bec un peu plus court que la tête; des ailes suraiguës, pourvues même d'un simple

tubercule mousse ; des tarses assez élevés, minces, couverts sur toutes les faces d'un réseau de plaques hexagones ; le plumage des parties supérieures varié de nombreuses taches.

LE PLUVIER DORÉ — CHARADRIUS AURATUS.

Der Goldregenpfeifer, the golden Plover.

Caractères. — Le pluvier doré (*fig. 140*), type de ce genre, a le dos noir, semé de petites taches très-serrées, vert ou jaune d'or, le ventre et la poitrine noirs au printemps ; le cou et la poitrine tachetés de gris jaunâtre en automne, avec le ventre blanc ; les rectrices noires, variées de bandes blanches à l'extrémité ; le cou noir, entouré d'un cercle blanc, qui commence au front et disparaît sur le côté de la poitrine ; l'œil brun foncé ; le bec noir ; les pattes d'un gris noir. Cet oiseau a 28 cent. de long et 60 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 19 cent., celle de la queue de 9.

Distribution géographique. — Cette espèce habite l'Europe, l'Asie et le nord de l'Afrique. Elle est en partie sédentaire en Angleterre et en Allemagne et passe régulièrement tous les ans en Belgique, en Hollande et en France.

Mœurs, habitudes et régime. — Le pluvier doré est un oiseau caractéristique des tundras, tout comme le courvite isabelle et les gangas le sont du désert. Quand on parcourt ces marais qui recouvrent tout le nord de la terre, on entend de tous côtés retentir le cri mélancolique et plaintif de cet oiseau ; on le voit par paires, par petites troupes, par familles, par bandes nombreuses, suivant la saison ; on le rencontre partout ; car une paire habite tout près d'une autre paire, et le chasseur, du matin au soir, peut en avoir constamment devant lui. Aussi loin que la tundra s'étend vers le sud, aussi loin on trouve le pluvier doré ; c'est un véritable oiseau de marais. Il habite même des lieux inaccessibles à l'homme. A partir du 57° de latitude nord, il devient moins commun, et en Allemagne on ne trouve plus que des individus isolés. Mais deux fois par an, à l'époque des migrations, les pluviers passent par nos contrées. En septembre ils se dirigent vers le sud, en mars vers le nord. Si l'hiver est doux, quelques-uns le passent dans l'Europe centrale ; mais la grande masse va plus loin. De la Laponie et de la Finlande, les pluviers gagnent les pays méditerranéens ; du nord de l'Asie, ils vont dans la Chine et le nord de l'Inde ; de l'extrême nord de l'Amérique, dans le sud des États-Unis. Les voyages se font par

bandes et surtout la nuit. Ces oiseaux s'élèvent à une très-grande hauteur, et le plus souvent simulent dans leur vol un triangle, comme les grues. Le jour, ils se reposent et mangent. Il est assez singulier qu'ils s'abattent alors dans les champs et exceptionnellement dans les marais.

Par ses mœurs, le pluvier doré diffère peu des autres oiseaux de la même famille. Il est gai, vif, agile ; il court très-bien ; il marche élégamment, ou bien il court avec rapidité, s'arrêtant de temps à autre ; il vole parfaitement, il franchit de grands espaces comme le pigeon. Au voisinage de son nid, il décrit des courbes, il exécute les exercices de haut vol les plus gracieux. Sa voix est agréable, malgré son ton plaintif ; on peut la rendre par : *tui* ; mais, au temps des amours, il fait entendre un trille, une sorte de chant qui peut se noter : *taludl, taludl, taludl, taludl*. Ses sens et son intelligence sont bien développés. Il a encore pour lui sa sociabilité, sa douceur, son amour, son dévouement pour sa femelle et ses petits, la facilité avec laquelle il s'approprie.

Il se nourrit principalement de vers et de larves ; les moustiques, à tous les degrés de développement, forment presque exclusivement son régime d'été. Dans ses voyages, il mange de petits insectes, des mollusques, des vers de terre ; il avale des grains de quartz pour faciliter sa digestion. L'eau est pour lui un élément absolument nécessaire tant pour boire que pour se baigner. Il ne laisse pas passer un jour sans laver et nettoyer son plumage.

Quelques couples de pluviers dorés nichent en Allemagne, dans les bruyères du pays de Munster, par exemple ; d'après Naumann, dans les bruyères du Luncbourg et du Jutland occidental. Mais c'est dans la tundra qu'il faut observer le mode de reproduction de l'espèce. On voit partout les jeux d'amour des mâles, et l'on trouve sans peine des nids avec des œufs ou des jeunes. Le mâle se balance dans l'air, il plane en chantant ; il se laisse tomber près de la femelle, tourne autour d'elle en agitant la tête, en ouvrant les ailes, et la femelle répond autant qu'elle peut à ces témoignages d'amour. Une légère dépression dans le sol, que creuse la femelle et qu'elle couvre de quelques chaumes desséchés, constitue le nid. Les œufs sont relativement gros ; la coquille est lisse, mate, d'un grenu très-fin ; et la couleur fondamentale est le jaune olivâtre pâle ou sale, relevé par des dessins d'un brun noir-foncé et d'un brun rouge.

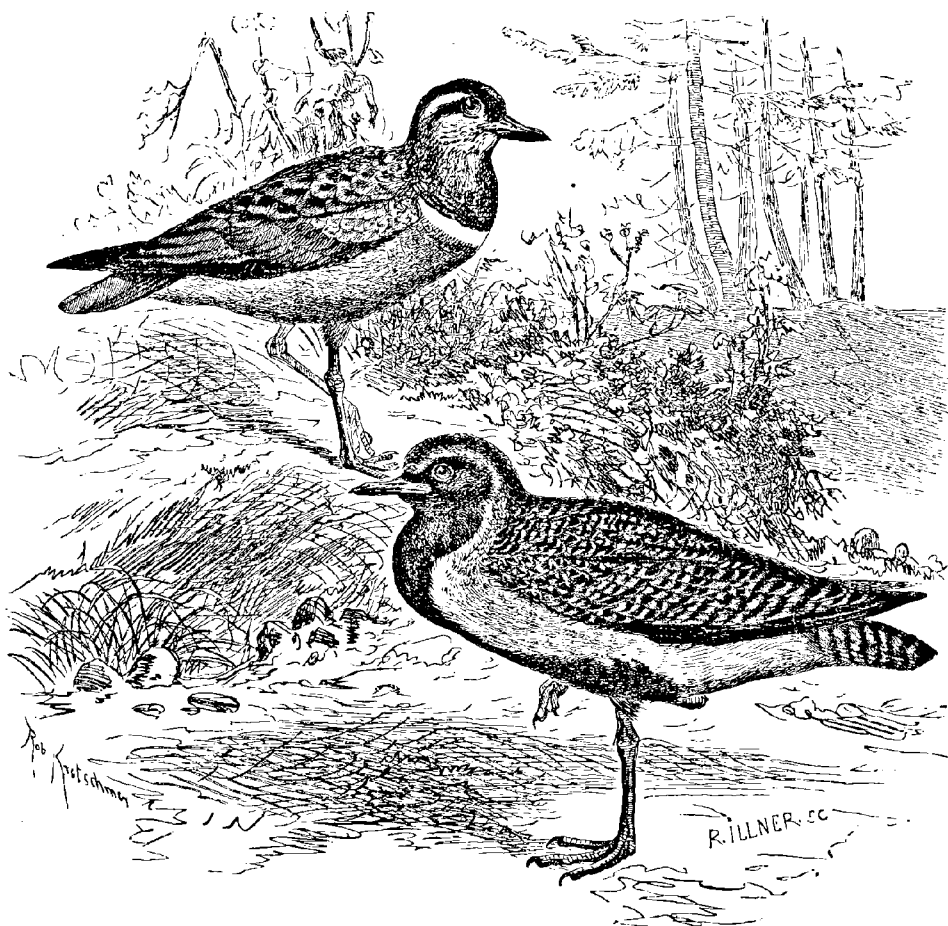


Fig. 140. Le Guignard commun.

Fig. 141. Le Pluvier doré.

disposés en couronne, avec plus ou moins de régularité. Suivant que la localité est plus ou moins septentrionale, les œufs sont pondus plus ou moins tard. Les jeunes quittent leur nid dès le premier jour de leur existence : ils acquièrent en naissant, dirait-on, l'art de se cacher. Les parents témoignent à leurs petits le plus grand amour, le plus grand dévouement. Quand on leur enlève leurs œufs, ils nichent une seconde fois ; mais ordinairement ils n'ont qu'une couvée par an.

Dans le Nord, les faucons attaquent les pluviers adultes ; les renards bleus, les gloutons, les martes, les buses, les corbeaux, les mouettes détruisent les jeunes et les œufs. Pendant leurs migrations, ils deviennent aussi la proie des carnassiers et des rapaces.

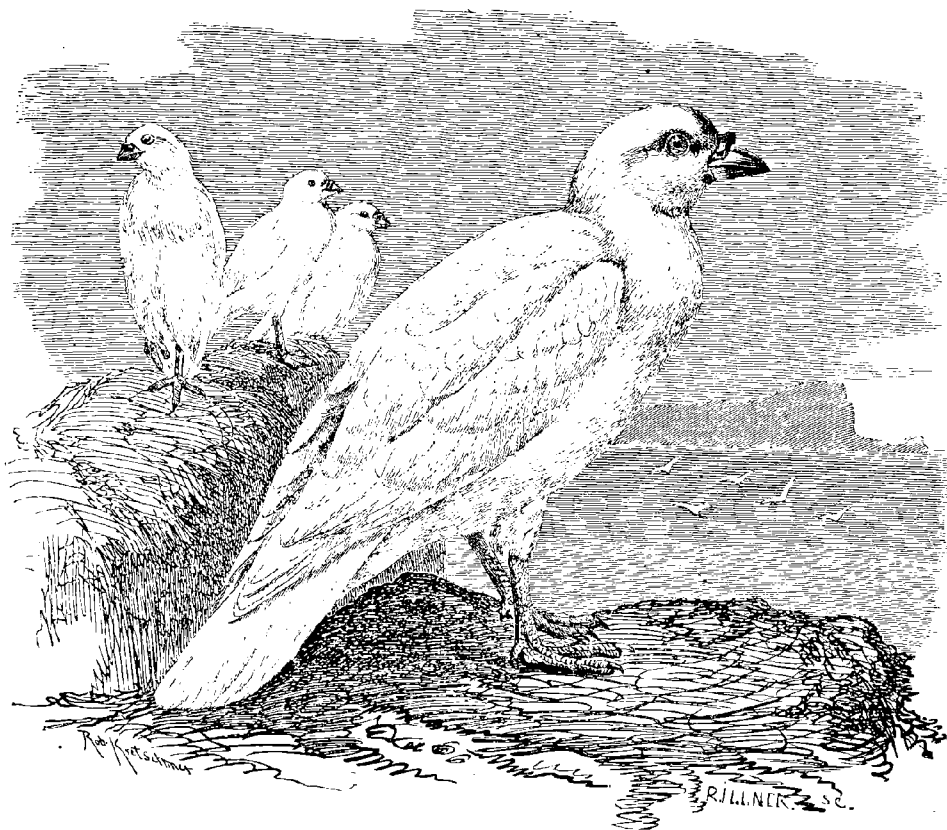
Chasse. — L'homme lui fait une chasse active pour sa chair, qui est excellente, quoiqu'en automne elle ait parfois un goût huileux ; aussi

l'oiseau est-il toujours en méfiance et sait bien distinguer le chasseur de l'homme inoffensif, du paysan par exemple. On l'attire dans des pièges en imitant son cri d'appel.

LES GUIGNARDS — *EUDROMIAS*.

Die Alpenregenpfeifer, the alpine Plover.

Caractères. — Les guignards ou *eudromies*, vulgairement *pluviers des Alpes*, ont pour caractères un bec mince, droit, élevé, plus court que la tête, médiocrement renflé à l'extrémité, déprimé en son milieu sur sa face supérieure ; des tarses finement réticulés sur la face postérieure et sur les articulations, couverts en avant et sur les côtés d'une double rangée de plaques hexagones, pentagones ou tétragones, selon le point qu'elles occupent ; les rémiges secondaires très-allongées.



Corheil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 142. Le Chionis blanc (p. 564).

**LE GUIGNARD COMMUN — EUDROMIAS
MORINELLUS.**

Der Mornell, the Dotterel.

Caractères. — Cet oiseau (*fig. 141*), que l'on connaît aussi sous le nom de *guignard de Sibérie*, a un plumage qui concorde parfaitement avec la couleur du sol d'une clairière de montagnes. Il a le dos noirâtre, lavé d'olivâtre, avec les plumes encadrées de roussâtre; la tête grise, la gorge limitée par une bande blanche, la poitrine d'un cendré rayé transversalement de roussâtre, suivi d'une étroite bande noire et d'un large ceinturon blanc; au-dessus de l'œil, une large bande claire, se confondant vers la nuque avec celle du côté opposé; l'œil brun foncé; le bec noir; les tarses d'un jaune verdâtre. En automne, le dos est d'un gris-cendré foncé; le haut de la tête est mélangé de noirâtre et de jaune roux; la raie sus-oculaire est d'un jaunerox clair; le haut de la poitrine gris; le ventre blanc. La femelle a des teintes moins vives que

ВРЕМ.

le mâle. Cet oiseau a de 24 à 25 cent. de long et 50 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 16 cent., celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — Le guignard commun est propre aux contrées nord de l'Europe. Il habite aussi l'Asie et l'Afrique, et se montre de passage sur plusieurs points de l'Allemagne, de la France, de la Grèce, de la Turquie, de l'Espagne, de l'Angleterre.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est dans une chasse au renne, sur les crêtes élevées du Dovrefjeld, immédiatement au-dessous de la limite des neiges éternelles, que je rencontrai le guignard; plus tard je le vis partout dans des endroits analogues. Vers le cap Nord, on le rencontre, il est vrai, sur des montagnes moins élevées, mais toujours dans la zone alpine, et non dans la tundra. Ceci concorde avec les observations faites en d'autres endroits. Ainsi, en Allemagne, cet oiseau vient habiter les cimes les plus élevées des Riesengebirge; en Écosse, les Highlands; dans le sud de la Sibérie, d'après Radde, la zone alpine des

IV — 382

montagnes, au-dessus des tundras, à une altitude de 2,400 à 2,600 mètres au-dessus du niveau de la mer ; on en trouve même encore à une altitude de 3,300 mètres. Dans ses migrations, l'oiseau visite régulièrement l'Allemagne, la France, la Hongrie, le nord de l'Italie ; mais il ne dépasse pas, vers le sud, les pays méditerranéens et les pays de l'Asie centrale correspondant à la même latitude ; il passe ainsi l'hiver en Espagne, en Grèce, en Turquie ou en Perse et en Tartarie. Il est probable qu'il hiverne aussi dans les montagnes ; c'est sans doute ce qui fait qu'on l'observe si rarement. Dès le mois d'août, il quitte sa patrie, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'il revient avant le mois d'avril. A peine arrivé, il se reproduit. Il émigre en sociétés plus ou moins nombreuses, et voyage aussi bien la nuit que le jour.

Je regarde le guignard comme un des charadriidés les plus intéressants, à moins cependant que ceux que j'ai eu occasion d'observer, et qui étaient en train de couver, ne m'aient tout particulièrement captivé. On a dit que cet oiseau était sot et stupide, je ne puis partager cette opinion. Là où il niche, il n'a aucune crainte de l'homme, et c'est sans doute parce que celui-ci va rarement le troubler dans les hautes régions qu'il habite. Le chasse-t-on, il devient bien vite défiant et montre qu'il n'a pas moins d'intelligence que ses congénères.

Son port est élégant, sa marche légère et vive, facile et rapide ; son vol très-léger, vif et rapide comme la flèche, et au besoin rendu irrégulier par des crochets brusques et gracieux. Sa voix est douce, flûtée : on peut la rendre par *durr* ou *duru*. Toutes ses allures sont charmantes et paisibles. On peut dire que c'est l'oiseau le plus agréable à voir sur ces hautes montagnes. Lorsqu'on a appris à le connaître, on le recherche et on remarque bientôt combien il concourt à animer ces contrées désertes. Il mène une vie silencieuse sur les champs de neige, au milieu des eaux qui s'écoulent de tous côtés ; il vit en paix avec tous les autres oiseaux ; il se fie même à l'homme qui gravit ces hauteurs, et court devant lui comme le ferait une poule. Il semblerait qu'on pourrait le prendre avec les mains, ou l'assommer d'un coup de bâton. Mais c'est surtout celui qui a eu occasion de voir un couple de guignards entouré de ses trois ou quatre poussins, qui peut se faire une juste idée de l'élégance de ces charmants oiseaux.

Sur ces hautes régions, les guignards nichent en mai et juin. Leur nid est une dépression peu

profonde, creusée dans le sol, tapissée de quelques racines sèches et de lichens. La couvée est de quatre, quelquefois seulement de trois œufs, piriformes, à coquille mince, mate, d'un jaune-brunâtre clair, ou verdâtre et parsemée de taches foncées, irrégulières. La mère couve avec une telle ardeur, qu'elle se laisse presque fouler aux pieds plutôt que d'abandonner ses œufs ; elle sait d'ailleurs la protection que lui assure son plumage couleur du sol.

Lorsque les jeunes sont éclos, la famille offre un spectacle charmant. Une seule fois, j'ai pu prendre sur moi de tuer des guignards près de leurs petits, tant je me sentais vaincu par le doux spectacle que j'avais sous les yeux. La mère qui est accompagnée de ses poussins s'expose au danger, tandis que le père témoigne son angoisse par ses cris, son vol saccadé et inquiet. La mère court, boite, volette, fait la culbute devant son ennemi. Les Lapons qui m'accompagnaient s'y laissèrent tromper ; ils la poursuivirent et ne virent pas les jeunes qui s'étaient rasés à terre. Ils étaient là, tous trois, devant moi, le cou couché à terre, chacun à moitié caché derrière une pierre, les yeux ouverts, immobiles, n'ayant garde de faire le moindre mouvement qui aurait pu les trahir. J'étais tout près d'eux, ils ne bougèrent pas. La mère, continuant son manège, éloignait de plus en plus mes Lapons ; mais tout à coup, elle s'envola et, avec la vitesse de la flèche, revint là où ses petits étaient cachés. A ma vue, elle poussa un cri ; les jeunes ne lui répondant pas, elle recommença le jeu auquel les Lapons s'étaient laissés tromper. Je m'emparai des jeunes, qui se laissèrent prendre sans résistance, et les montrai à la mère. Aussitôt, renonçant à sa ruse, celle-ci vint vers moi, et m'approcha de si près que j'aurais pu la saisir avec la main : ses plumes étaient hérissées, ses ailes tremblaient, elle cherchait par tous les moyens à exciter ma compassion. Les jeunes glissèrent entre mes doigts, la mère poussa un cri indescriptible, et ils étaient de nouveau auprès d'elle. Pleine de joie de les avoir retrouvés, la mère s'arrêta devant moi, cacha ses petits sous ses ailes, comme une poule ses poussins, et demeura immobile à la même place. Je savais que j'aurais fait grand plaisir à mon père et à d'autres ornithologistes en rapportant un jeune guignard couvert de duvet ; mais je n'osai pas me conduire en chasseur. Malheureusement, tel n'est pas le sentiment de certains collectionneurs d'œufs ; c'est surtout à eux que nous devons nous en prendre si ces

charmants oiseaux ont à peu près disparu des montagnes de l'Allemagne du Nord.

Pendant ses migrations, le guignard commun est exposé aux mêmes dangers que le pluvier doré, et il y succombe plus souvent à cause de sa grande confiance. Sa chair est, dit-on, supérieure à celle de la bécasse pour la délicatesse.

LES GRAVELOTS — *ÆGIALITES*.

Die Uferpfeifer.

Caractères. — Les gravelots, ainsi nommés à cause de leur séjour sur les plages graveleuses et sablonneuses des fleuves et de la mer, ont généralement une taille assez faible; leur bec est mince, plus court que la tête; leurs ailes sont suraiguës, aussi longues ou plus longues que la queue, qui est généralement de moyenne longueur et arrondi; leurs tarses sont médiocres et grêles; leur plumage est coloré par grandes masses, et la plupart sont remarquables par un bandeau frontal et un collier plus ou moins complet au bas du cou.

LE GRAVELOT NAIN — *ÆGIALITES MINOR*.

Der Flussregenpfeifer.

Caractères. — L'espèce la plus connue de ce genre est celle que l'on a tour à tour nommée *pluvier des Philippines*, *petit pluvier à collier*, *pluvier de rivage*, *alouette de mer*, sa taille n'étant guère plus forte que celle d'une alouette. Elle a 18 cent. de long et 36 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 12 cent., celle de la queue de 9. Les joues, le sommet de la tête et le dos sont gris de terre; le ventre et la poitrine blancs; sur le front se trouve une bande noire étroite, surmontée d'une autre plus large blanche, limitée elle-même, en arrière, par une ligne noire; la ligne naso-oculaire est noire; la gorge est d'un noir foncé, ainsi qu'une bande qui se dirige en arrière; l'œil est brun-foncé, entouré d'un cercle assez large jaune-doré; le bec est noir; les pattes sont rougeâtres. Chez la femelle, les couleurs sont plus pâles. Les jeunes n'ont pas le front noir.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion du gravelot nain n'est pas encore bien établie. On a observé l'espèce dans toute l'Europe, dans une grande partie de l'Afrique et dans presque toute l'Asie. Il est probable qu'il n'arrive dans les contrées méridionales qu'à l'époque de ses migrations.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet oiseau quitte nos pays en août ou en septembre, pour y revenir en mars ou en avril; cependant, il niche encore dans l'extrême sud de l'Europe. Dans le Nord, il ne se tient que sur les rives des cours d'eau, dans l'intérieur des terres, à une certaine distance de la mer. En hiver, il recherche des lieux analogues, mais il arrive souvent alors sur le bord de la mer. Il voyage par grandes bandes, qui demeurent unies pendant tout le temps que l'espèce reste à l'étranger.

Par ses allures, le gravelot nain diffère des espèces que nous venons de passer en revue. Cependant, il est bien un véritable charadrien par ses habitudes à demi nocturnes; il est vif, surtout au crépuscule, par le clair de lune, comme aussi en plein jour. Ses mouvements sont faciles et légers: Il court avec une rapidité surprenante et vole très-bien; il est rare cependant qu'il vole dans le milieu du jour, tandis que, le soir et le matin, il montre combien il aime à s'agiter.

Son cri d'appel peut se rendre par *dia* ou *deae*; son cri d'avertissement par *diu*, poussé d'une manière très-brève; son cri d'amour est un véritable chant, se terminant par un trille: *duh du dull dull lullul lul!*

Ses mœurs sont faites pour charmer chacun. Il vit en paix avec ses semblables; c'est au plus s'il se bat un peu au commencement de la saison des amours. Il témoigne à sa compagne, à ses petits, le plus grand attachement. Lorsqu'il revient auprès d'eux après une absence, si courte qu'elle soit, il les salue par son chant, ses allures, ses mouvements. Là où il n'est pas poursuivi, il se montre fort confiant, mais les poursuites le rendent bientôt craintif et défiant. Pris même vieux, il s'habitue facilement à son nouveau sort et s'apprivoise très-bien.

Il se nourrit d'insectes, de larves, de coquillages, de petits mollusques; il retourne les pierres pour trouver sa proie; il la chasse même dans l'eau; l'eau lui est d'une absolue nécessité; il boit beaucoup et souvent, et se baigne une ou deux fois par jour.

Dans un endroit sablonneux de la rive non exposé aux inondations, à une centaine de pas souvent du bord de l'eau, la femelle creuse une simple dépression, où elle pond, vers le milieu de mai, quatre œufs, dont la teinte se confond avec celle du sable. Leur coquille est mince, terne, d'un jaune-roux pâle, semée de taches d'un gris cendré, sur lesquelles s'en détachent d'autres d'un brun noir. Le jour, les pa-

rents couvent peu, la chaleur du soleil étant suffisante; mais quand il pleut, et toujours la nuit, ils se tiennent sur leurs œufs: on dit que le mâle et la femelle se relayent.

Au bout de quinze à seize jours, les jeunes éclosent. Dès qu'ils sont secs, ils quittent le nid avec leurs parents, qui leur témoignent la plus grande tendresse. Au commencement, ceux-ci

leur mettent les aliments dans le bec; mais au bout de quelques jours, les jeunes les prennent eux-mêmes. Dès le premier jour, ils savent se cacher. A trois semaines, d'après Naumann, ils peuvent se passer de leurs parents; ils restent cependant avec eux jusqu'à ce qu'ils soient complètement adultes, et les accompagnent pendant leurs migrations.

LES CHIONIDÉS — CHIONIDÆ.

Die Scheidenschnäbel, the Sheath-Bills.

Nous rangerons avec la plupart des ornithologistes, à la suite des charadriidés des oiseaux dont la place est restée longtemps incertaine, mais qui paraissent, d'après leur organisation, devoir conserver la place qui leur a été assignée par de Blainville.

Caractères. — La famille des chionidés est essentiellement caractérisée par la lame cornée, découpée en avant, sillonnée sur les côtés, qui enveloppe la moitié de la mandibule supérieure, et par une face nue, mamelonnée et verruqueuse surtout autour des yeux.

Un seul genre la compose.

LES CHIONIS. — CHIONIS.

Caractères. — Les chionis, que l'on a aussi nommés *vaginales*, *coléoramphes*, ont un corps gros et massif; un bec de la longueur de la tête, robuste, conique, convexe, légèrement comprimé; des narines ouvertes au milieu du bec et entièrement recouvertes par le fourreau corné qui enveloppe la base de la mandibule supérieure; des ailes médiocres, aiguës, la deuxième rémige étant la plus longue, et armées d'un éperon obtus, à l'articulation radio-carpienne; une queue moyenne, presque carrée; des tarses trapus, épais, à peine aussi longs que le doigt médian, entièrement réticulés; des doigts antérieurs allongés, épais, bordés d'un rudiment de membrane; un pouce bien développé; des ongles épais, courbés, obtus.

Le genre chionis n'a reposé pendant longtemps que sur l'espèce découverte par Forster; dans ces dernières années, on en a décrit une deuxième sous le nom de *chionis nain*. La plus anciennement connue est la suivante.

LE CHIONIS BLANC — CHIONIS ALBA.

Der weisse Scheidenschnabel, the white Sheath-Bill.

Caractères. — Le chionis blanc, *pigeon antarctique* et *poule antarctique* des navigateurs,

a tout le plumage d'une blancheur éblouissante; la partie dénudée de la face et le tour des yeux couleur de chair, tournant au jaunâtre; le bec verdâtre, avec la pointe noire et une tache d'un rouge brun vers le milieu; l'iris gris-bleu, entouré d'un cercle rouge-brun près de la pupille. L'oiseau a de 36 à 38 centimètres de longueur et 60 centimètres environ d'envergure; la longueur de l'aile au repos est de 24 à 25 cent.

Distribution géographique. — Le chionis blanc est propre aux terres australes. Beaucoup de navigateurs, depuis Forster, l'ont rencontré aux îles Malouines.

Mœurs, habitudes et régime. — L'on ne connaît presque rien du genre de vie de cet oiseau, et l'on ignore complètement tout ce qui se rattache à sa reproduction. Tout ce que nous apprennent les navigateurs, c'est que le chionis n'a pas des habitudes très-sociables: il vivrait plutôt isolé que par troupes. On le voit sur les rochers à fleur d'eau qui bordent les plages, mais on le rencontre aussi à une grande distance des terres, soit que le vent quelquefois le jette au large, soit que l'espèce soit voyageuse. Le capitaine Marchand en a rencontré à 70 lieues de distance des terres Magellaniques. L'un de ceux que l'on prit du bord du navire qu'il commandait, *le Solide*, avait les pattes salies d'une terre rougeâtre. « Il paraît, ajoute Roblet, chirurgien du bord, que ces oiseaux aiment à être posés. Après s'être plu à voltiger quelque temps autour du navire, ils se posaient sur les vergues; et si la crainte ou la fatigue les pressait trop, on les voyait se poser sur l'eau; mais on n'en a vu aucun se jouer à sa surface. Leur vol s'exécute par un ballement précipité de leurs ailes. » D'après Lesson, ce vol est lourd et peu analogue à celui des oiseaux de haute mer. « Ses mœurs sont farouches, dit ce dernier, et bien que nous en vissions de petites troupes, nous ne pûmes en tuer que deux. »

D'après Forster, la chair du chionis serait détestable. Ceux qu'ils tuèrent exhalaient une odeur si insupportable, qu'ils ne purent les manger, « quoiqu'alors, ajoute-t-il, les plus mauvais aliments ne nous causassent pas aisément du dégoût. » Cependant la plupart des navigateurs, parmi lesquels Anderson, Quoy et

Gaimard, Lesson, assurent qu'elle est bonne. De leur côté, Roblet et le capitaine Chanal assurent que cet oiseau n'a aucun goût de poisson ni de marécage, et que c'est un bon manger. « Sa chair, disent-ils, ressemble à celle du pigeon et en a le goût, et quelques-uns des officiers qui en goûtèrent, la comparaient à celle du pluvier. »

LES VANNELLIDÉS — VANELLI.

Die Kiebitze, the Peewits.

Caractères. — Les vannellidés ou vanneaux, que l'on rangeait jadis dans la famille des charadriidés, forment aujourd'hui un groupe à part. Les oiseaux qui en font partie sont caractérisés par leur grande taille, leur bec assez fort, leurs tarses élevés, leurs doigts au nombre de quatre. Quelques-uns ont une huppe; d'autres ont des ergots au pli de l'aile; il en est qui ont un appendice singulier à l'angle du maxillaire. Les sexes diffèrent très-peu l'un de l'autre; les jeunes acquièrent de bonne heure leur plumage définitif.

Les organes internes ressemblent, par leurs caractères essentiels, à ceux des charadriidés.

Distribution géographique. — Il y a des vannellidés sur toute la surface de la terre, sous toutes les zones, dans tous les climats; mais l'habitat des diverses espèces est très-varié.

Mœurs, habitudes et régime. — La plupart aiment l'eau, s'en éloignent rarement, et s'établissent au plus dans les marais. Quelques-uns cependant habitent les steppes, et y tiennent presque la place des courvites.

Les mœurs des vannellidés ont plus d'un point de ressemblance avec celles des charadriidés. Ces oiseaux se distinguent surtout par leur pétulance et leur prudence, en même temps que par leur curiosité. Dans certaines circonstances, ils servent d'avertisseurs aux autres animaux et contrarient bien des fois le chasseur. Le naturaliste lui-même, qui souvent prend plaisir à suivre leurs gaies allures, en est parfois rendu colère et furieux, parce qu'ils nuisent à ses observations. Tous les vanneaux aiment la société, mais tout en vivant par paires. Même en hiver, on peut reconnaître facilement les deux conjoints d'un même couple, et les jeunes mâles semblent choisir, dès leur enfance, la compagne de leur vie. Aussi les

rencontre-t-on rarement seuls, et on les voit fréquemment en société d'autres oiseaux d'eau et de marais.

Leur régime varie suivant les localités; on peut cependant dire, en général, qu'ils se nourrissent d'insectes, de vers, de mollusques, et qu'ils ne dédaignent pas complètement les substances végétales.

Leur nid est très-simple: il consiste en une dépression creusée dans le sol, nue ou à peine tapissée de quelques chaumes. Chaque couvée est de quatre œufs.

Chasse. — Dans diverses localités, on chasse ces oiseaux plus par plaisir que pour leur chair, car elle est dure et d'un goût si désagréable que les meilleurs assaisonnements ne peuvent la corriger. Ils ont d'autres ennemis que l'homme, mais leur vigilance et leur courage les mettent au moins à l'abri des petits carnassiers.

Captivité. — Les vannellidés s'habituent facilement à la captivité; ils se contentent vite d'un régime très-simple, mais ils ne supportent pas longtemps la perte de leur liberté.

LES VANNEAUX — VANELLUS.

Die Kiebitze, the Peewits.

Caractères. — Le genre vanneau est caractérisé par un bec plus court que la tête, brusquement renflé; des ailes amples, à pennes larges, subaiguës, pourvues d'un tubercule au poignet; des tarses longs, minces, réticulés; quatre doigts: trois en avant, un en arrière, articulé assez haut et ne portant à terre que par l'extrémité de l'ongle; une tête ornée d'une touffe de plumes; un plumage coloré par grandes masses.

LE VANNEAU HUPPÉ — *VANELLUS CRISTATUS*.*Der Kiebitz, the Lapwing.*

Caractères. — Le vanneau huppé ou vanneau commun (*fig. 143*), a le haut de la tête, la partie antérieure du cou, le haut de la poitrine, la moitié de la queue d'un noir foncé brillant; le manteau vert-foncé, à reflets bleus ou pourpres; les côtés du cou, la partie inférieure de la poitrine, le ventre, la moitié postérieure de la queue blancs; quelques plumes des couvertures supérieures et inférieures de la queue d'un jaune-roux foncé; une huppe bifide et formée de plumes longues et étroites. La femelle a la huppe plus courte, le devant du cou tacheté de noir et de blanc. Les jeunes lui ressemblent, mais leurs couleurs sont plus ternes, et les plumes du dos sont chez eux largement bordées de jaune roux. L'œil est brun, le bec noir; les pattes sont d'un rouge-foncé sale. Cet oiseau a 36 cent. de long et 74 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 23 cent., celle de la queue de 4.

Distribution géographique. — Le vanneau huppé est répandu partout, du 61° de latitude boréale jusqu'au nord de l'Inde et de l'Afrique, et dans tout l'ancien continent. Il est aussi commun dans certaines parties de la Chine que dans la Grande-Bretagne, et tous les hivers il va les passer sous des latitudes plus méridionales, depuis le nord de l'Inde jusqu'au Maroc. Il nicherait en Grèce d'après Von der Mühle; mais c'est fort douteux, toujours est-il que Linder-mayer prétend le contraire.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans beaucoup de contrées de l'Europe, les vanneaux arrivent en grand nombre à la fin d'octobre; ils s'établissent le long des cours d'eau, dans les marais, sur les côtes, et repartent au commencement de mars, en se dirigeant vers le Nord. Il en est de même aux Indes et dans le sud de la Chine. D'après Jerdon, ces oiseaux ne se trouvent que dans le Punjab, et ils n'y nichent pas. Radde les vit le long du cours moyen de l'Amour; il les trouva surtout très-nombreux près du Taraï-Noor. Pendant l'été, ils ne demeurent pas aux bords de ce lac salé, et se retirent pour nicher dans les endroits secs des hautes steppes. En Europe, la Hollande est le pays où il y a le plus de vanneaux; ils sont aussi caractéristiques du paysage hollandais que les canaux, les vaches blanches et noires, les moulins à vent, les maisons de paysans entourées d'arbres élevés. En Allemagne, cet oiseau

n'est pas rare; sauf dans les hautes montagnes, on peut le voir à peu près partout.

Celui qui a pu observer les mœurs et les allures du vanneau apprend vite à l'aimer, et pourtant il excite parfois la colère de l'homme. Le chasseur hait en lui l'oiseau vigilant qui avertit souvent de la présence d'un ennemi tout le gibier d'eau; mais pour celui qui n'est point passionné pour la chasse, le vanneau est toujours un être agréable à voir, qu'il vole ou qu'il coure. C'est un des premiers messagers du retour du printemps; il arrive chez nous en même temps que l'étourneau et l'alouette; nous le voyons souvent que l'hiver règne encore, et lorsqu'il a fort à souffrir de la faim. Pour lui, plus que pour les autres oiseaux, on a remarqué que la grande bande immigrante était précédée de quelques avant-coureurs, chargés, dirait-on, d'annoncer leur arrivée et de préparer les logements. Souvent, leurs espérances sont cruellement déçues; c'est ce qui arrive quand le temps vient à changer. Une neige qui tombe assez tard au printemps recouvre leurs aliments. Ils semblent espérer un meilleur avenir; ils ne peuvent se décider à la retraite; ils vont d'une source à l'autre, errent dans le pays, mais, tout en espérant, ils pâtissent, ils maigrissent et finissent par périr. En général, cependant, les immigrants arrivent au bon moment et supportent sans accidents les derniers retours de l'hiver. A l'époque des migrations, on entend souvent jusque dans la nuit leur voix caractéristique; et pendant le jour, on en voit, surtout dans les plaines et les vallées, au bord des rivières, des bandes nombreuses qui continuent leur voyage.

Une fois arrivés dans leur patrie, les vanneaux se dispersent, chaque paire demeurant fidèlement unie. Alors commence la vie d'été avec ses joies et ses plaisirs, mais aussi avec ses soucis et ses peines. Le vanneau n'aime pas le voisinage de l'homme, aussi évite-t-il de son mieux les lieux habités; il s'en éloigne peut-être moins par crainte de l'homme que des chiens et des chats. Ce qu'il faudra à ces oiseaux, c'est le voisinage de l'eau ou, du moins, un sol humide. Il arrive toutefois, mais rarement, que des vanneaux vont nicher sur des plateaux élevés des montagnes. Quand cela a lieu, on peut être presque sûr que les endroits qu'ils habitent d'ordinaire ont été inondés dans le courant de l'été.

Dans ces localités, on est sûr de voir ou d'entendre le vanneau huppé à toute heure du jour. Il est, en effet, continuellement en mouvement; il vole bien plus qu'il ne court; il témoigne par

le jeu de ses ailes les sentiments qui l'animent, l'amour, la colère, et bien d'autres sentiments que nous ne pouvons apprécier. En outre, il est très-vigilant, et tout être vivant, les bœufs et les moutons exceptés, lui semble un ennemi. Le moment où l'oiseau paraît le plus excité est celui où il a des œufs et où ses petits sont encore incapables de se sauver en volant. Tout homme qui approche est salué d'un cri perçant : *kiwit*. L'oiseau vole autour de lui, avec une hardiesse surprenante; il passe tellement près de l'importun que celui-ci sent le courant d'air produit par le jeu de ses ailes.

Le vanneau huppé vole bien, et son vol est très-varié. Au-dessus de l'eau ou près du sol, il s'avance en battant lentement des ailes; mais quand il a gagné les hautes régions de l'atmosphère, il s'y joue; chacun de ses mouvements a son expression. Quand un danger menace, soit lui, soit ses petits, il exécute les tours les plus audacieux; il se précipite vers le sol, pour se relever presque aussitôt; il se jette à droite, à gauche, culbute, descend à terre, y trotte quelque temps, se relève et recommence le même manège. Aucun oiseau de nos pays ne vole de cette façon, aucun ne peut, comme lui, faire exécuter à ses ailes autant de mouvements. Son vol est accompagné d'un bruissement singulier, qui permet de le reconnaître dans la nuit la plus obscure. Sa démarche vive et gracieuse ressemble à celle du pluvier; sa course est parfois excessivement rapide. En marchant comme en volant le vanneau relève et abaisse sa huppe.

Il fait souvent entendre sa voix, et bien que cette voix soit peu riche en sons, il sait accoupler ceux-ci de diverses manières. Son cri d'appel est *kiwit*; il le prononce tantôt bref, tantôt long, et exprime ainsi diverses sensations. Son cri d'angoisse est *chraëit*, son cri d'amour est composé d'une série continue de sons, que l'on peut rendre par : *chœh couerkhoït kiwit kiwit kiwit kiouïht*. Il ne pousse ce cri qu'en volant et en l'accompagnant des mouvements d'ailes les plus singuliers. « On ne peut, dit Naumann, séparer ce cri de ces mouvements; ils forment un tout qui est l'expression du plus grand bonheur de l'oiseau. »

Plus on observe le vanneau huppé, plus on acquiert la conviction qu'il possède plusieurs excellentes qualités. Sa vigilance, qui irrite contre lui le chasseur, est un signe de haute prudence. Il sait parfaitement quel homme il doit redouter, quel est celui dont il n'a rien à craindre. Dans certaines circonstances, il se montre l'ami du

laboureur ou du berger: il fuit le chasseur, et on croirait qu'il connaît le fusil. Jamais il n'oublie ce que l'expérience lui a appris, et l'endroit où un de ses semblables a été frappé lui demeure suspect pour plusieurs années. Il témoigne à tous les carnassiers la plus grande haine, mais, en même temps, il fait preuve de courage, de témérité. Il se précipite furieux sur le chien qui suit sa piste, et arrive quelquefois si près de lui, que le quadrupède cherche à le happer. Il attaque de même le renard, mais pas toujours avec le même succès; celui-ci est plus agile que le chien, il saisit souvent son agresseur trop hardi, et l'égorge sous les yeux de ses compagnons, qui se dispersent alors à tous les vents, et font retentir l'air de leurs plaintes. Avec non moins de hardiesse, le vanneau attaque les rapaces, les mouettes, les hérons, les cigognes, qu'il sait ne pas l'égaliser au vol. Il les poursuit sans cesse, jusqu'à ce qu'il les ait chassés de son domaine; mais il évite prudemment ceux des oiseaux de proie qui volent mieux que lui. Des vanneaux attaquant une buse, un milan, un corbeau ou un aigle, offrent un spectacle des plus divertissants. On voit qu'ils sont sûrs de la victoire, et l'on est témoin de la colère de l'oiseau de proie. Dans ces circonstances, les vanneaux se prêtent mutuellement secours, et leur courage augmente avec leur nombre. L'oiseau de proie en est tellement harcelé, que, de guerre lasse, il finit par abandonner la partie. Ainsi, le vanneau rend bien des services en servant aux oiseaux de rivage de gardien et de sentinelle. Ceux-ci apprennent bien vite à être attentifs à ses avertissements, et de cette façon, ils échappent à plus d'un danger. Aussi les Grecs lui ont-ils donné le nom significatif de *bonne mère*.

Le vanneau huppé se nourrit surtout de vers de terre; il mange en outre des larves, de petits mollusques aquatiques ou terrestres. Dans la bonne saison, il trouve donc abondamment de quoi se repaître. Quand il vit au voisinage de l'eau, il s'abreuve plusieurs fois par jour. Il a besoin de se baigner, et lorsqu'il le fait, il montre par ses jeux, ses agaceries, combien les bains lui conviennent.

Pour trouver un nid de vanneau, il faut observer le mâle lorsqu'il lance dans les airs son chant d'amour. Le nid est ordinairement à l'endroit au-dessus duquel il vole. C'est généralement parmi les herbages, dans un sol humide, rarement au voisinage immédiat de l'eau, et jamais dans le marais qu'on le trouve. Ce nid consiste en une légère dépression, élégamment tapissée

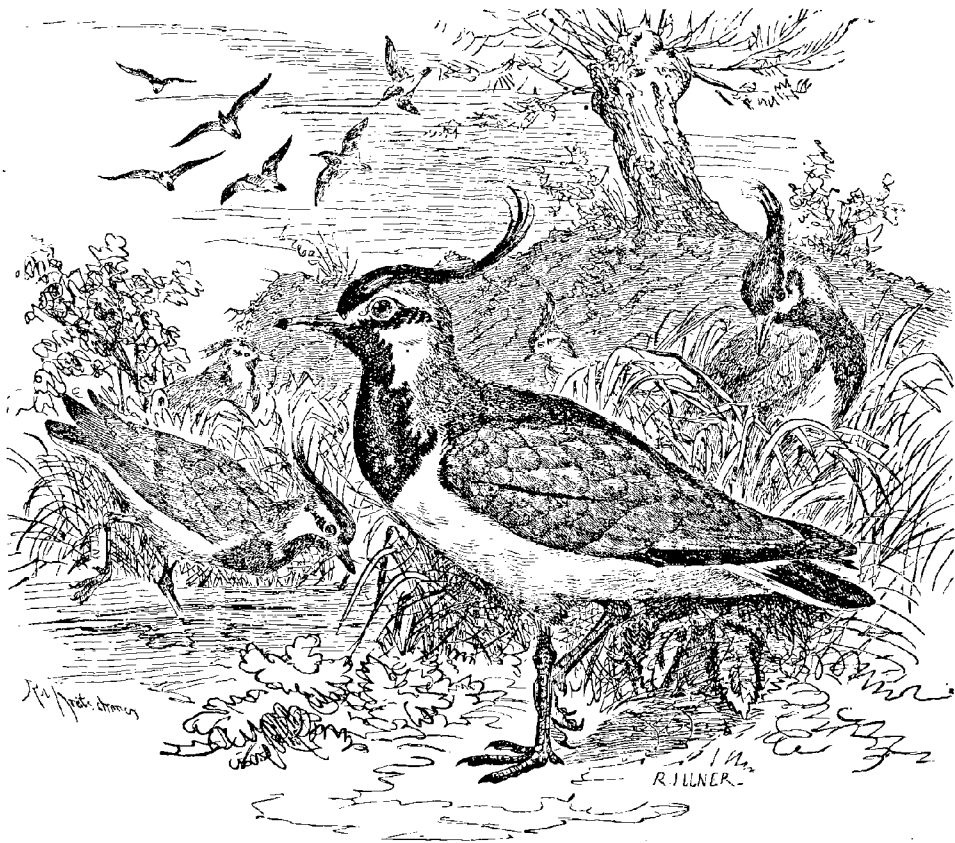


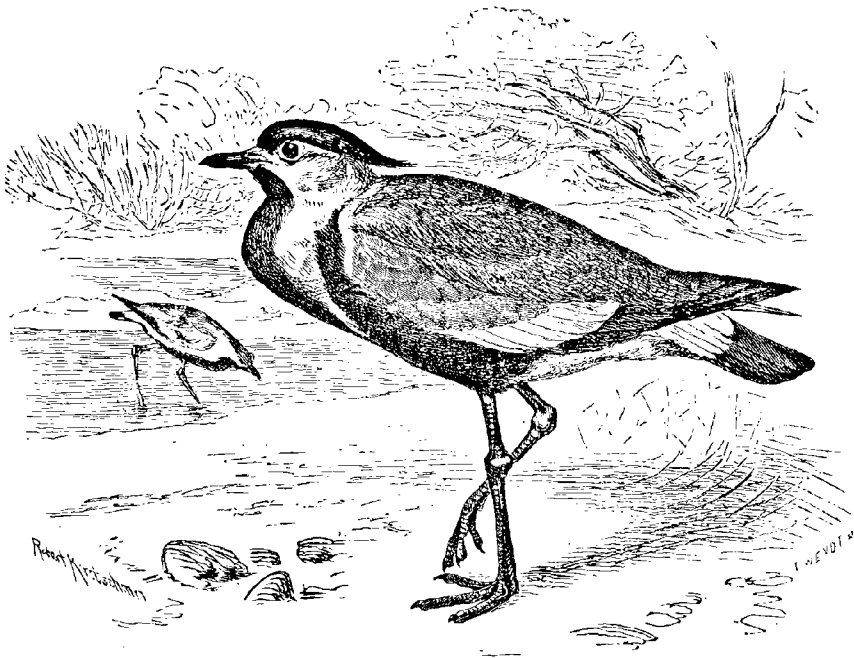
Fig. 143. Le Vanneau huppé.

de quelques chaumes desséchés et de racines. Dès la fin de mars, on peut y trouver des œufs; mais le commencement d'avril est la véritable époque de la ponte. Les œufs, au nombre de quatre, ont une taille relativement grande; ils sont ovoïdes, renflés au gros bout, à pointe arrondie à l'extrémité opposée; leur coquille est lisse, finement grenue, d'un vert-olivâtre mat ou brunâtre, parsemée de points, de taches, de raies foncées, d'un noir intense. Ils sont disposés en rond, se touchant au centre par le petit bout, et cette position leur est conservée jusqu'à la fin de l'incubation. La femelle couve seule pendant seize jours; puis elle conduit ses petits dans un endroit où ils puissent facilement se cacher.

Les deux parents témoignent un vif amour à leur progéniture. Ils se montrent à ce moment plus hardis que jamais, et ils ont recours à mille ruses pour tromper leurs ennemis. Un mouton s'approche-t-il du nid tout en pâture, la femelle s'élance sur lui, les plumes hérissées, les ailes écartées; elle crie, elle se démène et effraie gé-

néralement le stupide ruminant. Le père et la mère fondent sur l'homme avec un courage réellement héroïque. Le premier cherche encore à le tromper, en chantant son cri d'amour, en se jouant dans les airs. Vis-à-vis des carnassiers, la femelle emploie la ruse; elle cherche à les attirer après elle, et généralement elle y réussit. Mais les ennemis dont le vanneau a le plus à craindre, ce sont les carnassiers nocturnes, surtout le renard, qui n'est pas facile à tromper. Par contre, ces oiseaux, comme nous l'avons dit plus haut, réussissent ordinairement à mettre en fuite les milans, les corneilles et les autres pillards de nids.

Une fois les petits capables de voler, bien des dangers sont évités; il ne s'agit plus que d'échapper au milan et au faucon. En présence de ces rapaces, le vanneau, si prudent, si hardi, se conduit misérablement; il pousse des cris d'angoisse, il cherche à se précipiter dans l'eau, à se sauver en plongeant; mais si l'eau est profonde, il est perdu.



Corbell, Créte fils, imp

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 144. L'Hoploptère épineux.

Chasse. — En Allemagne, on chasse peu le vanneau huppé, sa chair étant considérée comme peu délicate. Il n'en est pas de même dans le midi de l'Europe, où on fait à ces oiseaux une chasse aussi active qu'aux bécasses, et où l'on trouve ce dicton :

Qui n'a pas mangé de vanneau,
N'a pas mangé de bon morceau.

Captivité. — Les vanneaux captifs, ceux surtout qui ont été pris jeunes, sont fort divertissants. Ils s'approprient rapidement, apprennent à connaître leur maître, mangent dans sa main, le suivent, se lient même d'amitié avec les chiens et les chats, et prennent la domination sur les autres oiseaux de rivage, leurs compagnons de captivité. On leur donne au commencement des vers de terre; plus tard, ils s'habituent peu à peu à manger du pain, et on peut les conserver plusieurs années, si on leur donne un abri chaud pour la mauvaise saison.

LES HOPLOPTÈRES — *HOPLOPTERUS*.

Die Sporenkiebitze, the Spur-Pewee.

Caractères. — Les hoploptères sont essentiellement caractérisés par la présence d'un ergot acéré au pli de l'aile. Cet ergot, dit une lé-

BREHM.

gende arabe, lui a été donné pour le punir de sa somnolence, et il est la cause que cet oiseau est éveillé le jour comme la nuit. Outre cet ergot, les hoploptères ont encore pour caractères généraux des tarsi élevés et minces; des doigts au nombre de trois; des ailes aiguës, la seconde rémige étant la plus longue, et une touffe de plumes tombantes à l'occiput.

L'HOPLOPTÈRE ÉPINEUX — *HOPLOPTERUS SPINOSUS*.

Der Sporenkiebitz, the Spur-Pewee.

Caractères. — L'hoploptère épineux (fig. 144), que l'on nomme aussi *vanneau à éperon*, a le manteau gris-brun; la tête et la face inférieure du corps noires; les côtés de la tête, du cou, du ventre, la partie postérieure du cou et le croupion blancs; les rémiges primaires et les rectrices noires dans leur moitié terminale; l'extrémité des grandes couvertures des ailes et des deux rectrices externes blanches. Ce plumage ne varie, ni suivant le sexe, ni suivant l'âge. L'espèce est plus petite que le vanneau; elle a 4 cent. de moins de longueur totale.

Distribution géographique. — L'hoploptère épineux est un oiseau propre à la faune africaine. On le trouve en Sénégambie, en Abyssinie, en

IV — 383

Barbarie, en Égypte, et il visite dans ses excursions la Grèce, la Turquie, l'Europe et les parages de la mer Noire.

Mœurs, habitudes et régime. — De tous les échassiers de l'Égypte, l'hoploptère épineux est le plus commun. On le trouve partout où la présence d'une eau douce lui permet de vivre ; car il ne s'éloigne jamais de l'eau. Mais il est sobre, et un champ inondé de temps à autre lui offre toutes les conditions nécessaires à son existence. Il semble éviter la côte ; du moins, je ne me rappelle pas l'y avoir jamais vu. Il se trouve, par contre, sur les rives des lacs à eau saumâtre. Il est plus rare dans la Nubie aride, et on ne le rencontre qu'isolé dans le Soudan oriental et l'Habesch. Mais on le voit régulièrement au bord de tous les fleuves, de tous les lacs de la moitié septentrionale de l'Afrique centrale. Au printemps et en automne, il part de l'Égypte, et arrive en Palestine et en Grèce, dont il fréquente les côtes, d'après Linder Mayer. Niche-t-il en Grèce, comme l'ont admis quelques auteurs ? Linder Mayer dit expressément que, malgré toutes ses recherches, il n'a pu obtenir à ce sujet aucun renseignement certain. Mais qu'il y niche ou non, l'espèce ne doit pas moins compter parmi les oiseaux d'Europe.

Adams croit que l'hoploptère épineux est le véritable *trochilus*, l'oiseau ami du crocodile. C'est là une erreur. Les Arabes distinguent parfaitement les deux oiseaux : l'avertisseur du crocodile, que nous avons décrit, est l'hoploptère épineux, le *siksak*, comme ils le nomment d'après son cri.

L'hoploptère épineux a beaucoup de rapports, par ses mœurs, avec le vanneau commun ; mais il paraît être moins sociable, et il vit davantage par couples. Ces couples, cependant, habitent les uns à côté des autres et se réunissent parfois pour quelque temps. Il est peu d'oiseaux qui, par leur présence, ennuiant autant le naturaliste que l'hoploptère épineux. Au commencement, on admire ses allures vives et joyeuses, sa course rapide, son vol élégant, sa voix, sinon harmonieuse, du moins assez agréable, son courage, son ardeur querelleuse. Mais bientôt on apprend à le haïr. Il rend toute chasse impossible ; il sert de sentinelle et d'avertisseur à tous les oiseaux, qu'ils soient aquatiques ou non. Rien ne lui échappe. Le chasseur marche depuis plus d'un quart d'heure dans l'eau et la vase, il se glisse en rampant sur le ventre pour surprendre un flamant ou un pélican et, à sa grande colère, il voit qu'il a été découvert par un couple d'hoploptères

et qu'il est menacé de perdre la proie qu'il croyait tenir. Ces oiseaux volent autour de lui en poussant leurs cris perçants : *siksak, siksak*, s'élançant sur lui, appellent l'attention de toute la population ailée des alentours, lui font prendre la fuite. Le chasseur se relève et, dans sa colère, il lui arrive souvent de faire feu sur un de ces importuns. Il en est ainsi de jour, il en est ainsi de nuit. La légende arabe qui dit que le *siksak* ne dort jamais et cherche toujours, mais en vain, le repos, cette légende repose évidemment sur des habitudes de cet oiseau.

Ce qui arrive pour le chasseur, arrive pour les animaux qui sont à la recherche d'une proie à faire parmi les oiseaux aquatiques. Un milan qui plane, une corneille, un corbeau qui s'approche, un carnassier qui cherche à s'avancer, sont aussitôt signalés par eux ; ils l'attaquent, le menacent et le mettent souvent en fuite. Dans ces cas, l'hoploptère épineux fait souvent usage de son arme contre les oiseaux, il s'élançe sur eux, et cherche à les atteindre d'un coup d'aile. Allen fait remarquer parfaitement qu'il doit souvent se servir de son éperon, car on le trouve fréquemment brisé.

L'hoploptère épineux a à peu près le même régime que le vanneau d'Europe. On rencontre dans son estomac des insectes de diverses espèces, des vers, des coquillages, du sable. Sa chair a un goût très-désagréable ; elle n'est mangée ni par les Arabes, ni par les Européens.

Dans le nord de l'Égypte, cet oiseau commence à se reproduire vers le milieu de mars ; mais c'est au milieu d'avril, et même en mai, que l'on trouve le plus de nids. En Égypte, chaque couple choisit un champ humide. Le long du cours supérieur du Nil, cet oiseau niche sur les bancs de sable. On trouve de trois à six œufs dans un seul nid, comme je l'ai vu ; je crois, cependant, que les couvées ordinaires sont de trois ou quatre œufs : il est donc probable, lorsqu'il en a six, que deux femelles ont pondu dans le même nid. Les œufs de l'hoploptère épineux sont plus petits que ceux du vanneau ; à part cela, ils ont la même apparence. Leur couleur est un mélange, difficile à décrire, de vert, de gris, de jaune, et ils sont semés de taches foncées, sur lesquelles s'en détachent d'autres d'un brun noir, répandues sur tout l'œuf, sauf à sa pointe, et confluentes au gros bout. Quand un homme s'approche du nid, la femelle le quitte, et les deux parents se comportent comme les vanneaux communs. Dans quelques nids, j'ai trouvé les œufs couverts en partie de terre humide : la

femelle voulait-elle les cacher, ou les protéger contre les rayons trop brûlants du soleil? Je ne saurais le dire.

Les jeunes sont couverts d'abord d'un duvet gris, bigarré; mais, au bout de quelques jours, ils revêtent un plumage qui ressemble à celui de leurs parents. Ils quittent le nid peu de temps après l'éclosion; ils ont les allures de tous les jeunes oiseaux de marais, ils courent avec une vitesse surprenante, et savent très-bien se cacher en cas de danger.

Captivité. — Pendant mon séjour en Afrique, j'ai souvent pris des hoploptères épineux, et les ai conservés quelque temps. Ils se contentent d'une nourriture très-simple, et s'habituent vite à la captivité. Il ne serait pas bien difficile d'en amener de vivants en Europe.

LES SARCIOPHORES — *SARCIOPHORUS*

Die Lappenkiebitze, the crested Lapwings.

Caractères. — Les sarciophores ou *portelambeaux* ont pour caractères essentiels une caroncule membraneuse à la base du bec et, en avant de l'œil, une saillie cornée, en place d'ergot, à la naissance du carpe; un bec de longueur moyenne, vigoureux; des tarses assez élevés; un doigt postérieur très-petit, à peine indiqué.

LE SARCIOPHORE A COIFFE — *SARCIOPHORUS PILEATUS.*

Der Lappenkiebitz, the crested Lapwing.

Caractères. — Le sarciophore à coiffe, que l'on a aussi nommé *vanneau à caroncule*, a le

dos gris-rouge, la nuque et le ventre blancs; la tête, le cou, les extrémités des rémiges et des rectrices noirs; l'œil jaune doré; le bec rouge-de-sang à la base, noir à la pointe; les pattes rouges. Il a 29 cent. de long et 66 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 18 cent., celle de la queue de 10.

Distribution géographique. — Le sarciophore à coiffe est une espèce propre à l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — Différant en cela des espèces que nous venons d'étudier, le sarciophore à coiffe n'habite que les lieux secs et arides, comme le courvite isabelle. Il n'est pas rare dans les endroits découverts des steppes; on l'y voit soit par paires, soit par petites familles, comme le vanneau. On ne peut pas dire qu'il soit commun, car il n'est pas de ces oiseaux que l'on aperçoit tous les jours. Cependant, on ne voyagera pas longtemps dans les steppes sans le rencontrer. Je le vis pour la première fois dans le Bahiuda, plus tard dans le Kordofahn, une fois enfin dans le Samchara, dans l'intérieur d'une serieba abandonnée, c'est-à-dire d'un parc à bestiaux entouré d'épines; il était en train d'y chercher des insectes dans le fumier.

Le sarciophore à coiffe peut être regardé comme intermédiaire au vanneau commun et à l'hoploptère épineux; il a quelque chose des habitudes de l'un et de l'autre. Sa course est vive et rapide; son vol beau et léger, tout à fait semblable à celui du vanneau; son cri est le même que celui de l'hoploptère épineux. Il n'a rien de la confiance de celui-ci; tout au contraire, il est craintif et prudent, même là où il n'est pas exposé à beaucoup de poursuites.

LES STREPSILIDÉS — *STREPSILATES*

Die Steinwalzer, the Turnstones.

Caractères. — Les strepsilidés forment, à notre avis, un groupe bien distinct, établissant la transition entre les alectorides et les limicoles. Ils ont le corps massif, le cou court, la tête relativement grande, le front haut, le bec légèrement relevé en haut ou droit, médiocrement fendu, avec un petit bourrelet membraneux à la base de la mandibule supérieure; les grandes sous-caudales presque aussi longues que les rectrices latérales; quatre doigts ou trois seulement; des tarses assez courts, scutellés en avant, réticulés en arrière.

D'après Nitzsch, les organes internes sont con-

formés comme ceux des charadriidés, dans ce qu'ils ont d'essentiel. Il y a cependant à considérer chez les strepsilidés l'étroitesse du front, la brièveté des tarses, la grande vigueur des muscles abaisseurs de la mâchoire inférieure.

Cette division repose sur le genre suivant.

LES TOURNE-PIERRES — *STREPSILAS*

Die Steinwalzer, the Turnstones.

Caractères. — Les tourne-pierres ont le bec à peu près aussi long que la tête conique, à arête

aplatie, à pointe dure, comprimée et mousse; les ailes étroites, suraiguës, la première rémige étant la plus longue; les plumes du haut du bras très-longues; la queue, formée de douze rectrices, de longueur moyenne, légèrement arrondie; les tarses médiocrement allongés, assez épais; les doigts antérieurs réunis à la base par une membrane très-petite; un plumage abondant et serré, orné de couleurs vives.

LE TOURNE-PIERRE INTERPRÈTE — STREPSILAS INTERPRES.

Der Steinwähler, der Dolmetscher, the Turnstone.

Caractères. — Cet oiseau (*fig. 145*) est un des plus communs qui habitent les bords de la mer. L'adulte, dans son plumage d'été, a le front, les joues, une large bande qui traverse la nuque, le bas du dos, la gorge, les sous-alaires, une bande transversale sur l'aile d'un blanc pur; une ligne partant du front et descendant à côté de l'œil, le devant et les côtés du cou et de la poitrine noirs; le manteau tacheté de noir et de rouge; le dessus de la tête rayé longitudinalement de blanc et de noir; les couvertures des ailes d'un brun châtain, tachetées de noir; le croupion traversé par une large bande brune; les rémiges noirâtres; les rectrices blanches à la racine et à l'extrémité, traversées près de leur pointe par une large bande noire; l'œil brun, le bec noir; les pattes d'un jaune orange. Cet oiseau a 25 cent. de long et 50 cent., d'envergure; la longueur de l'aile est de 17 cent. celle de la queue de 9. En automne et en hiver, le plumage est de couleur terne, les plumes étant largement bordées de grisâtre. Chez les jeunes, le dos est brun-noirâtre, jaune-roux et jaune-ocre; la partie antérieure du corps est d'un gris noir.

Distribution géographique. — Le tourne-pierre interprète est cosmopolite : on le trouve en Irlande, en Scandinavie, en Grèce, en Italie, en Espagne, en Hollande, dans l'Amérique centrale, au Brésil, en Égypte, au cap de Bonne-Espérance, en Chine, aux Indes, et partout sur les bords de la mer. Ce n'est en général que pendant ses migrations qu'on le voit dans l'intérieur des terres, mais toujours le long des cours d'eau.

Mœurs, habitudes et régime. — On doit admettre que le tourne-pierre interprète émigre en longeant la mer. Dans le nord comme dans le sud de l'Europe, on peut remarquer que ses migrations sont aussi régulières que celles des autres oiseaux. En Scandinavie, en Irlande, au

Groënland, les premiers tourne-pierres arrivent à la fin d'avril, au milieu de mai, et quittent ces contrées à la fin d'août. A la même époque, apparaissent les premiers sur les côtes septentrionales et méridionales de la Méditerranée. En été, ces oiseaux vivent par paires; ce n'est que lors des migrations qu'ils se réunissent en petites bandes. En hiver, ils se joignent aux petits échassiers de rivage, mais ils forment des bandes séparées, parfois très-nombreuses. Ces bandes ne quittent la côte que quand il se trouve au voisinage un lac d'eau salée, comme dans le nord de l'Égypte.

Le tourne-pierre interprète ne peut échapper à un observateur attentif. La beauté de son plumage, sa vivacité, sa gaieté attirent sur lui l'attention de tous. Il est rare de le voir tranquille; c'est au plus si, vers le milieu de la journée, il reste quelques minutes immobile à la même place. Tout le reste du jour, il est en mouvement, et la nuit encore, on entend souvent sa voix. Quand il cherche sa nourriture, il va trotinant lentement; puis il franchit d'une course un espace considérable, s'arrête un instant sur quelque lieu élevé, et reprend sa course. Il vole parfaitement; il fend les airs comme une flèche, il se détourne adroitement, et se meut aussi bien en rasant le sol qu'en planant dans les régions élevées de l'atmosphère. Sa voix est un sifflement perçant; elle ne se compose que d'un cri : *kie*, et il le lance tantôt bref, tantôt long.

De tous les oiseaux qui vivent au bord de la mer, le tourne-pierre interprète est un des plus prudents, et même des plus craintifs. Il laisse d'autres oiseaux de rivage, plus grands que lui, veiller à la sûreté générale, mais quand il est avec de petites espèces, il se charge du rôle de gardien, et sait bientôt leur inspirer le respect et même l'obéissance. Des poursuites le rendent extrêmement craintif. Il n'est pas facile de l'observer longtemps; il voit dans tout homme un ennemi dangereux.

Le tourne-pierre interprète mange tant qu'il est éveillé. Il se nourrit d'animaux marins de toute espèce, de préférence de vers, de mollusques, qu'il tire hors du sable ou qu'il découvre en retournant les pierres. Il ne dédaigne pas les insectes; mais son domaine de classe est la plage qui émerge à marée basse, et où il n'y a guère d'insectes.

Il niche sur les bancs de sable ou sur les lieux sablonneux, près des jetées. D'après Schilling, il préférerait les îlots couverts de bruyères et de quelques genévriers rabougris; Holland l'a vu éta-

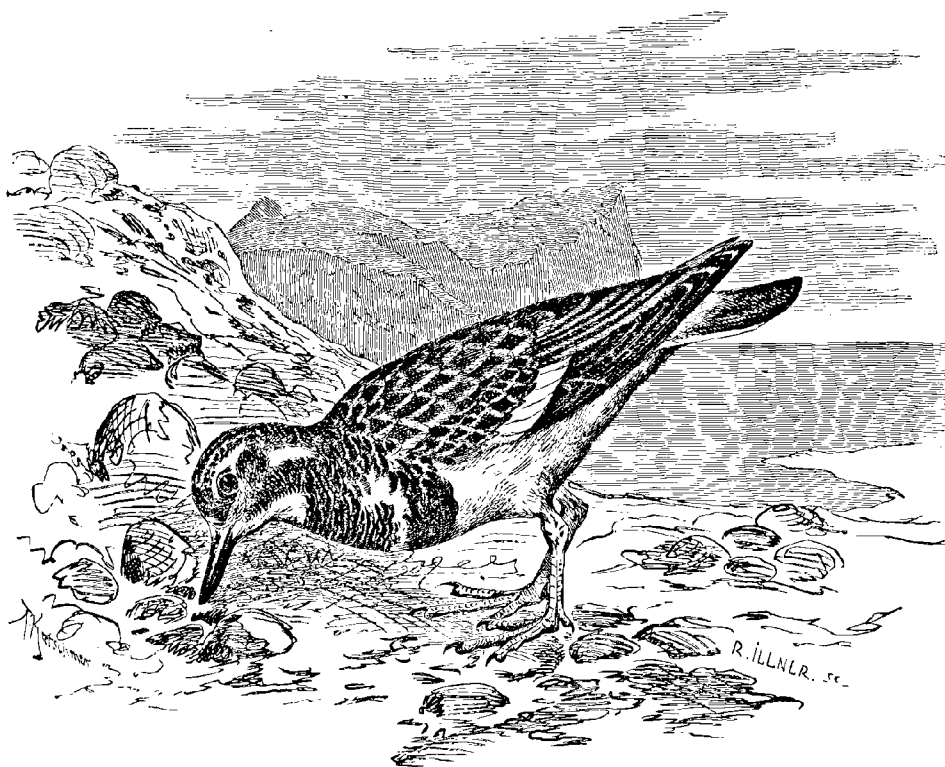


Fig. 145. Le Tourne-pierre interprète.

blir son nid parmi les hautes herbes et les joncs. Lors de la saison des amours, il s'avance quelquefois dans l'intérieur des terres, comme cela arrive en Irlande. Son nid est une dépression creusée dans le sol et tapissée de quelques chaumes. Ses œufs, au nombre de trois ou quatre, ressemblent un peu à ceux du vanneau; mais ils sont plus petits, à coquille lisse d'un gris brun, d'un jaune olivâtre ou vert de mer, semés de points et de

taches d'un brun foncé, gris-olive ou noirâtres plus nombreux au gros bout qu'à la pointe. Les deux parents témoignent à leur progéniture le plus grand attachement. Les jeunes ont les mêmes allures que les jeunes pluviers.

Je ne sais rien de la vie des tourne-pierres interprètes en captivité; je ne doute pas cependant qu'ils ne soient faciles à apprivoiser, et qu'on ne puisse les conserver assez longtemps.

LES HÉMATOPODIDÉS — *HÆMATOPI.*

Der Austernfischer, the Oyster-Catchers.

Quiconque a visité les côtes de la mer du Nord ou de la Baltique, a certainement remarqué un oiseau de rivage, commun partout, et à allures tellement caractéristiques, qu'il est difficile de ne pas le distinguer. Les habitants des côtes le connaissent aussi bien que nous connaissons le moineau ou le corbeau: c'est l'huitrier, *pie de mer*, *pie de rivage*, *pie-bécasse*, *bécasse de mer*, comme on l'a appelé. Cet oiseau paraît isolé parmi les échassiers, et les natura-

listes ont pleinement raison d'en faire le type d'une famille.

Caractères. — Cette famille est essentiellement caractérisée par la forme du bec et l'absence du pouce. Le bec est plus long que la tête, droit, très-aplati latéralement, terminé en coin et à pointe très-dure. Les hématopodidés ont aussi un corps ramassé, un cou court, une tête grande.

L'organisation interne de ces oiseaux pré-

sente, d'après Nitzsch, diverses particularités, notamment le grand développement des muscles masticateurs, d'où diverses dispositions du squelette céphalique. La colonne vertébrale comprend treize vertèbres cervicales, neuf dorsales et huit caudales. La fourchette est peu recourbée; les quatre échancrures du sternum sont très-développées; les neuf paires de côtes sont remarquables par leur minceur, les os palatins par leur largeur; la cloison orbitaire est percée de plusieurs trous. Des glandes nasales très-développées forment un large coussinet, recouvrant la portion du frontal comprise entre les orbites; la langue est courte, munie en arrière de dentelures cornées; le ventricule succenturié est muni de parois épaisses, très-musculeuses; l'estomac proprement dit n'est que faiblement musculeux, l'intestin est très-long.

Cette famille ne comprend qu'un genre.

LES HUITRIERS — *HÆMATOPUS*.

Die Austernfischer, the Oyster-Catchers.

Caractères. — Les huitriers ont pour caractères génériques un bec médiocrement fendu, robuste, aussi haut que large à la base, ensuite rétréci, plus comprimé et plus haut que large; des ailes de longueur moyenne, suraiguës, la première rémige étant la plus longue; une queue assez courte, tronquée à angle droit, composée de douze rectrices; des tarses robustes, médiocrement allongés; trois doigts seulement en avant, épais, courts, bordés de larges callosités raboteuses; l'externe et le médian réunis à la base par une palmature.

Ce genre a pour type l'espèce suivante.

L'HUITRIER PIE — *HÆMATOPUS OSTRALEGUS*.

Der Austernfischer, the Oyster-Catcher.

Caractères. — L'huitrier-pie (*fig. 146, p. 577*), la *pie de mer, pie de rivage, pie-bécasse, bécasse de mer*, comme on le nomme vulgairement, a le dos, le devant du cou, la gorge d'un noir légèrement brillant; le bas du dos, le croupion, la région sous-oculaire, la poitrine et le ventre blancs; les rémiges primaires et les rectrices noires, blanches à leur racine; l'iris rouge de sang vif, orange au bord, entouré d'un cercle nu rouge-vermillon; le bec rouge-vermillon, plus clair à la pointe que dans le reste de son étendue; les tarses rouge-de-chair foncé. Le mâle a 44 cent. de long et 87 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 6 cent., celle de la queue de 11. La femelle est

un peu plus petite, chez elle, le noir descend moins bas du côté de la poitrine. En hiver, l'huitrier-pie a à la gorge une tache blanche demi-circulaire.

Distribution géographique. — On trouve l'huitrier pie sur toutes les côtes d'Europe, du cap Nord au cap de Tarifa, là surtout où la côte est rocheuse. On le rencontre aussi dans les îles de la mer du Nord et de l'océan Glacial, jusqu'au Groënland. En hiver, il arrive dans le midi de l'Europe, mais il n'y est pas commun.

Mœurs, habitudes et régime. — Les migrations de cet oiseau ont quelque chose de tout particulier: ainsi, il émigre régulièrement des côtes de la Baltique, tandis qu'en Islande il se contente d'aller de la côte septentrionale à la côte méridionale. L'explication de ce fait est facile à donner; l'huitrier-pie demeure toute l'année là où arrivent les eaux chaudes du Gulf-Stream, tandis qu'il est obligé d'émigrer des lieux que les glaces envahissent. Dans ses voyages, il suit toujours les rivages, il franchit même en volant des bras de mer, mais il n'aime pas à traverser le continent. Il est excessivement rare de le voir dans l'intérieur des terres. Les huitriers qui quittent les rivages de la Baltique et de la mer du Nord vont hiverner sur les côtes de France et d'Espagne; ceux qui habitent les mers de la Chine émigrent jusque dans le sud de l'Inde.

Cet oiseau est aussi agile qu'il paraît lourd et maladroit. Il court par saccades, comme le tourne-pierre interprète; d'ordinaire, il marche ou trotte; mais, au besoin, il court avec rapidité; grâce à ses larges pattes, il peut se soutenir sur les sols les plus mous, les plus vaseux; il nage bien et le fait sans y être contraint; son vol est rapide et vigoureux, généralement rectiligne, mais fortement ondulé, plus planant que celui des autres oiseaux de rivage. A tout instant, il fait entendre le sifflement: *huip*, précédé d'ordinaire d'un cri prolongé: *kwihrrr*; parfois, il crie *kwik kwik kewik kewik*. Au moment des amours, il fait entendre des trilles harmonieux, variés, soutenus, en un mot un véritable chant, qu'on n'attendrait guère d'un oiseau de son genre.

Ses allures expliquent l'attention qu'on lui accorde partout. Sur toute la côte, il n'y a pas d'oiseau comme lui vif, agile, courageux, agaçant, querelleur. Est-il rassasié, s'est-il reposé un instant, il se met à agacer et à pourchasser ses semblables; rester longtemps tranquille, immobile à la même place, n'est pas dans sa

nature. Ces agaceries finissent souvent par des combats violents. L'huitrier-pie cherche à se venger immédiatement du moindre mal qui lui a été fait. Huit à dix de ces oiseaux, raconte Garba, étaient endormis l'un à côté de l'autre, posés, qui sur une, qui sur deux pattes, lorsqu'ils se mirent subitement à fuir, réveillés par les cris d'une autre bande, qui passait en volant au-dessus d'eux. A ce moment, l'un d'eux marcha par malheur sur la patte de l'autre. Aussitôt, un duel de s'engager. Le cou et le bec tendus, ils fondirent l'un sur l'autre, se frappant des ailes, se donnant des coups de bec. Le combat ne dura pas longtemps; l'un d'eux battit en retraite, et son adversaire se contenta de le suivre d'un œil plein à la fois de colère et de dédain. De telles disputes sont cependant rares entre huitriers; ils ont assez de luttes à soutenir avec les autres oiseaux.

Plus vigilants que les autres oiseaux de rivage, ils trouvent toujours à s'occuper. Chaque petit oiseau qui passe près d'eux, ils l'observent; un grand, ils le saluent de leurs cris; pas un canard, pas une oie qui échappe à leurs regards. Mais voici que s'approchent de nos huitriers d'autres oiseaux qu'ils savent être des ennemis. Dès qu'un de ceux-ci apparaît, que ce soit un corbeau, une corneille ou une grande mouette, un huitrier donne le signal de l'attaque; tous se lèvent, fondent sur l'ennemi, crient pour dénoncer sa venue aux autres oiseaux, et le poursuivent avec fureur. En cela, ils ressemblent tout à fait aux vanneaux, mais leurs armes sont meilleures, la victoire leur est plus fidèle.

Les autres oiseaux de rivage savent parfaitement ce que signifient leurs cris; ils distinguent très-bien le cri d'appel du cri d'avertissement. Partout où se trouvent des huitriers-pies, ce sont eux qui jouent le rôle principal, qui règlent et commandent en quelque sorte les allures des autres oiseaux. Partout, ils savent éviter l'homme. Ils connaissent le berger et le pêcheur, ils savent qu'ils n'ont rien à en craindre et s'en laissent approcher; mais ils regardent d'un œil défiant tout autre individu, et surtout ils ne laissent jamais arriver le chasseur à portée de fusil.

D'où vient le nom d'huitrier qui lui a été donné? C'est ce qu'il est difficile de dire; car cet oiseau ne pêche pas les huitres. S'il mange de petits mollusques, ou l'habitant de quelque grand coquillage que les flots ont jeté mort sur la plage, il n'est pas en état d'ouvrir une huître. Sa nourriture principale consiste en vers. Il ne dédaigne pas à l'occasion un petit crustacé, un petit poisson ou quelque autre animal marin; il peut

bien chasser aussi les insectes qu'il trouve au voisinage des troupeaux paissants près de la côte; mais ce sont là des exceptions. Il retourne les coquilles et les pierres plus souvent encore que ne le fait le tourne-pierre à collier.

Ceux des huitriers-pies qui sont en quelque sorte sédentaires, commencent à faire leur nid au milieu d'avril: ceux qui émigrent, s'en occupent un peu plus tard. A ce moment, les bandes se séparent, et les paires s'isolent. On entend sans cesse alors les chants des mâles; on peut assister aux combats qu'ils se livrent en l'honneur d'une femelle. Par contre, les huitriers vivent dans la plus parfaite harmonie avec tous les oiseaux inoffensifs qui habitent la même localité, ou pour mieux dire, ils leur servent de gardiens et de protecteurs. Pour nicher, ils semblent rechercher les prairies à herbe courte, au voisinage de la mer; là où de telles conditions n'existent pas, ils établissent leur nid au milieu des fucus rejetés sur la plage par les vagues. A ces mêmes endroits nichent beaucoup d'oiseaux de rivages, des hirondelles de mer et d'autres espèces. Leur nid consiste en une légère dépression que l'oiseau creuse lui-même. Chaque couvée est de trois, quelquefois de deux œufs, très-grands, ovales ou pointus, à coquille solide, mate, d'un jaune-roux légèrement brunâtre, semés de taches, de points, de lignes viole-tclair, brun foncé et noirâtre. La femelle les couve avec ardeur, excepté dans le milieu du jour, où elle les abandonne; le mâle ne la relaye pas, mais il la remplace quand elle périt. Les jeunes éclosent au bout d'environ trois semaines et sont conduits par leur mère. En cas de danger, ils se cachent d'ordinaire; mais ils savent aussi se mouvoir dans l'eau. Ils nagent et plongent parfaitement, ils peuvent même courir sous l'eau pendant quelque temps. Les deux parents, quand ils conduisent des petits, sont plus prudents et plus hardis qu'à toute autre époque.

Chasse.— La chasse de l'huitrier pie est difficile, car l'oiseau, comme nous l'avons dit, sait parfaitement distinguer les gens qui sont dangereux de ceux qui ne le sont pas. C'est pendant son sommeil de midi qu'on peut l'approcher le mieux; mais ses sens sont si fins, qu'il faut s'avancer avec la plus grande prudence; le bruit des pas suffit pour le réveiller. Cette chasse est encore rendue difficile par cela que ces oiseaux ont une grande résistance vitale et peuvent supporter de graves blessures. Il n'y a d'ailleurs que les naturalistes ou les chasseurs

amateurs qui puissent poursuivre l'huilrier-pie, car sa chair a un goût tellement désagréable qu'on ne peut la manger. Par contre, leurs œufs passent pour un mets délicieux.

Captivité. — Des amateurs prennent de temps à autre avec des collets des huîtres, pour les garder en volière. Il n'est pas difficile de les habituer à la captivité. On leur donne au commencement des crabes, des poissons, des mollusques, et peu à peu on les habitue à se nourrir de pain. Pris jeunes, on peut parfaitement les élever en les nourrissant de cette façon. Les vieux huîtres perdent bientôt leur crainte de l'homme, dès qu'ils se sont convaincus que celui-ci ne leur veut pas de mal. Ils vivent en bons rapports avec les autres oiseaux, et reprennent, à leur égard le rôle de gardiens et de sentinelles. « Deux huîtres, dit Gadamer, que j'ai élevés dès leur plus tendre jeunesse, étaient devenus tellement privés, qu'ils me reconnaissaient à ma voix et me saluaient de leurs cris de bienvenue, dès qu'ils m'entendaient. Je les laissais courir librement au milieu de mes poules, et jamais celles-ci n'étaient aussi en sûreté contre les attaques de l'épervier, que lorsqu'elles avaient avec elles ces fidèles gardiens, dont les cris les avertissaient à temps de l'approche du rapace. »

II. LES LIMICOLES — LIMICOLÆ.

Die Schnepfenvögel.

Caractères. — Le second groupe ou sous-ordre des échassiers est celui des limicoles. Tous les oiseaux compris sous cette dénomination ont entre eux beaucoup de ressemblance et présentent les caractères suivants : ils ont le tronc cylindrique ; le cou de longueur moyenne ;

la tête fortement bombée, de grosseur moyenne ; le bec long, mince, à tranchants mousses et faibles, lisse, souvent mou et flexible, généralement recouvert d'une peau, très-riche en nerfs ; les tarsi grêles, généralement élevés, quatre doigts : trois en avant réunis à la base par de courtes palmatures, ou lobés sur les côtés, et un pouce court, inséré plus haut que les autres ; des ailes de longueur moyenne, pointues, à bord postérieur plus ou moins échancré en forme de faucille ; une queue courte, formée de douze à vingt-six rectrices. Le plumage varie beaucoup sous le rapport de l'abondance et de la coloration. Il offre peu de différences suivant le sexe, et beaucoup, chez plusieurs espèces, suivant l'âge et les saisons.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les limicoles ont à peu près le même genre de vie : ils habitent les lieux humides et marécageux, les bords des cours d'eau, les côtes. En été, ils vivent par paires, souvent dans le voisinage les uns des autres ; en automne et en hiver, ils se réunissent en grandes bandes, formées souvent par plusieurs espèces. Ils paraissent très-liés les uns aux autres. Ils se nourrissent d'insectes, de larves, de vers, de mollusques, de petit crustacés, quelques-uns aussi de graines. Chez presque toutes les espèces, le mâle et la femelle construisent leur nid en commun et couvent alternativement. Le nid varie de forme, mais il est presque toujours sur le sol. Les œufs sont au nombre de deux à quatre, piriformes et couleur de terre. Les jeunes quittent le nid de bonne heure, et restent avec leurs parents jusqu'à ce qu'ils soient à même de chercher leur nourriture eux-mêmes. Tous les limicoles qui habitent nos contrées sont des oiseaux de passage ; ceux qui vivent sous des latitudes plus méridionales se bornent à errer.

LES SCOLOPACIDÉS — SCOLOPACES.

Die Schnepfen, the Snipes.

Caractères. — La première famille de ce groupe, celle des scolopacidés, peut être considérée comme renfermant les échassiers les plus parfaits que nous connaissions. Ces oiseaux ont le corps épais, court ; le cou de longueur moyenne, la tête fortement comprimée latéralement, le front très-haut ; le sommet de la tête étroit et aplati ; les yeux grands, dirigés en haut et en arrière ; le bec long, droit, faible, étroit,

aminci en avant, très-mou, flexible, à pointe de la mandibule supérieure recouvrant l'inférieure ; des tarsi courts, faibles, mous, nus dans une très-faible étendue au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne ; le doigt médian très-long ; des ailes courtes, mais larges ; une queue courte, large, pointue, arrondie sur les côtés, composée de rectrices dont le nombre varie de douze à vingt-six ; un plumage mou et épais, mais lisse

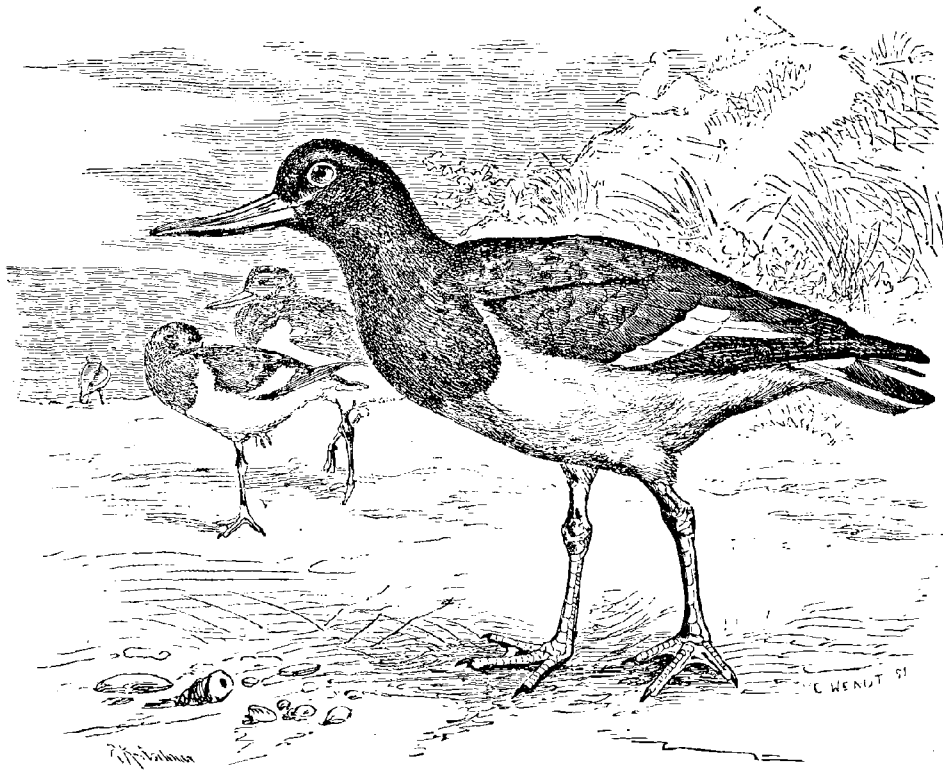


Fig. 146. L'Huitrier-pie (p. 574).

et couché; dont les teintes, quelque variés qu'en soient les dessins, s'harmonisent toujours avec celles du sol.

La structure interne des scolopacidés présente les mêmes dispositions générales que chez les autres échassiers; la tête, cependant, offre certaines particularités de conformation, que Nitzsch décrit ainsi: « La boîte crânienne, est fortement déjetée en bas et en avant; les os temporaux ne sont pas en contact avec les grands lacrymaux; le bord de l'orbite forme un cercle fermé; toutes les parties postérieures et inférieures de la tête sont comme comprimées et atrophiées. Le trou occipital est donc complètement dirigé en bas, et se trouve ramené en avant et au-dessous des yeux; la surface des hémisphères cérébraux se dirige en bas et en arrière, la base du cerveau en haut. Le conduit auditif, qui, chez les autres oiseaux, est derrière l'œil, se trouve ici au-dessous de l'œil, près de l'angle antérieur de cet organe. L'os tympanique est refoulé dans l'angle antérieur de l'œil; il est complètement recouvert en dehors par l'os lacrymal; de même, les autres os de la mâchoire supérieure, l'os carré, l'os palatin et

BREHM.

l'os zygomatique se trouvent en avant de l'œil et de l'os lacrymal.

« A l'extrémité des deux mandibules est un organe de tact, formé de substance osseuse spongieuse, et très-développé. Ce sont des cellules osseuses, hexagonales, allongées, qui enveloppent les extrémités des branches nerveuses de la cinquième paire. Ces branches sont plus développées chez les scolopacidés que chez les quelques autres oiseaux pourvus d'un appareil de tact analogue. Le sternum est très-prolongé en arrière; le bassin est plus étroit dans sa partie postérieure, qu'il ne l'est chez les autres échassiers. L'humérus n'est guère plus long que l'omoplate. La langue est longue, étroite, pointue, plus courte que le bec, et son noyau n'est osseux que dans sa partie postérieure; la tige de l'os hyoïde est mobile. Le ventricule succenturié est long, très-riche en glandes; l'estomac étroit et allongé. »

Distribution géographique. — Les scolopacidés habitent les zones septentrionale et tempérée; mais, dans leurs migrations, ils arrivent jusque dans la zone torride. Quelques espèces vivent dans les forêts humides, la plupart dans les marais

IV — 381

Mœurs, habitudes et régime. — Le plus ordinairement, les scolopacidés se tiennent cachés pendant le jour. Bien qu'ils sachent se mouvoir en pleine lumière, leurs habitudes sont cependant nocturnes, ou au moins crépusculaires. On les trouve parfois en grand nombre dans une localité ; mais on ne peut guère les regarder comme des oiseaux sociables, car chacun vit pour soi, sans trop s'inquiéter de ses semblables. Ce qui les retient, c'est la localité, et non leurs instincts de sociabilité.

Ils apparaissent au printemps, quand la neige est fondue, souvent même pendant la fonte des neiges. A ce moment, ils arrivent isolés. Ils s'accouplent après de longs combats, nichent, et, en automne, abandonnent leur patrie isolément, comme à leur arrivée.

Les scolopacidés se nourrissent de vers, d'insectes, de larves, de petits animaux aquatiques de toute espèce ; ils les chassent, de jour, dans les lieux tranquilles et obscurs ; mais d'ordinaire ils ne vont à la recherche de leurs aliments qu'au crépuscule, et peut-être pendant toute la nuit. Leur vue ne doit pas leur rendre alors un bien grand service, et c'est surtout grâce à leur toucher, si parfait, qu'ils trouvent leur nourriture. Ils enfoncent leur bec profondément dans la terre humide, ou dans les excréments des mammifères, font des trous les uns à côté des autres, et arrivent ainsi à découvrir et à prendre leur proie.

Sous le rapport de l'agilité, les scolopacidés ne le cèdent à aucun oiseau de marais. Leur voix est rauque, monotone. Leurs allures sont peu attrayantes, excepté pour le chasseur, qui voit en eux un gibier des plus délicats. Dans la saison des amours, le mâle témoigne sa passion par certains cris, certains mouvements, certains exercices de vol, et surtout par son ardeur batailleuse. Leur nid est construit dans un buisson, ou sur une place sèche, dans l'intérieur du marais. Ce nid n'est qu'une dépression arrondie, produite dans l'herbe ; mais l'intérieur en est soigneusement aménagé. La ponte est de quatre œufs de grandeur moyenne, piriformes, tachetés de brun sur un fond jaune-sale ou verdâtre. Les jeunes éclosent couverts d'un duvet roux, tacheté, sur le dos, de brun et de noir ; dès le premier jour, ils abandonnent le nid.

Quand on pense que ces oiseaux sont activement chassés partout en Europe ; qu'en outre, tous les carnassiers, tous les rapaces leur font la guerre ; qu'ils ont souvent à souffrir des intempéries des saisons, on a de la peine à com-

prendre comment ils ne sont pas encore complètement détruits. Il est vrai que leurs habitudes nocturnes les dérobent à bien des ennemis ; d'un autre côté, comme ils nichent dans la profondeur des forêts ou dans les marais du Nord, ils peuvent se reproduire en paix, et les pertes qu'ils subissent peuvent dès lors se réparer.

Captivité. — Les scolopacidés ne supportent malheureusement pas la captivité. Il est difficile de les habituer à un nouveau régime, et il est impossible de leur fournir leur nourriture naturelle. On peut les conserver quelque temps en les bourrant avec des insectes, du pain trempé dans du petit-lait, mais on arrive bien rarement à les entretenir longtemps avec ce régime, à les habituer à se nourrir d'eux-mêmes. On réussit mieux quand on s'empare d'individus très-jeunes ; mais ceux-ci ont besoin de beaucoup de soins, et les peines qu'on est obligé de se donner ne sont guère récompensées.

LES BÉCASSES — *SCOLOPAX*.

Die Schnepfen, the Snipes.

Caractères. — Le premier genre de cette famille, celui des bécasses proprement dites, est caractérisé par un bec relativement fort, à pointe arrondie ; des jambes basses, fortes, épaisses, emplumées jusqu'à la naissance des tarses ; un doigt postérieur muni d'un ongle court ; des ailes subobtusées, hombées ; une queue formée de douze rectrices.

LA BÉCASSE COMMUNE — *SCOLOPAX RUSTICOLA*.

Die Schnepfe, die Waldschnepfe, the Woodcock.

Caractères. — La bécasse commune (*fig. 147*) a le front gris ; le haut et le derrière de la tête et la nuque marqués de huit raies transversales, quatre brunes et quatre d'un jaune roux ; le dos roux, tacheté de gris roux, de jaune roux, de gris brun et de noir ; la gorge blanchâtre ; la poitrine et le ventre moirés de gris jaunâtre et de brun ; les rectrices et les rémiges tachetées de noir sur un fond noirâtre pour les premières, brun pour les secondes ; l'œil brun ; le bec et les pattes gris-de-corne. Cet oiseau a 33 cent. de long, et 60 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 22 cent., celle de la queue de 9.

Tous les chasseurs distinguent deux bécasses, que la plupart des naturalistes regardent comme de simples variétés, et quelques-uns comme des espèces différentes.

Distribution géographique. — A l'exception de quelques îles septentrionales, la bécasse commune se trouve dans toute l'Europe, ainsi que dans tout le nord et le centre de l'Asie. Dans ses voyages, elle passe d'Europe dans le nord-ouest de l'Afrique; du nord de l'Asie, aux Indes, et y descend jusqu'aux environs de Calcutta et de Madras.

Mœurs, habitudes et régime. — On admet généralement que sa patrie, c'est-à-dire l'endroit où elle niche, se trouve entre le 45° et le 67° de latitude boréale, mais nous savons par Von der Mühle que quelques bécasses nichent dans les montagnes de la Grèce et Mounlancier nous apprend qu'il en est de même dans l'Himalaya, au-dessous de la limite des neiges éternelles. En Allemagne, nous voyons un bien petit nombre de bécasses nicher dans les montagnes et dans le nord de cette contrée. Dans les pays du Nord, on trouve ces oiseaux dans toutes les forêts. Si l'hiver est doux, ils restent parfois toute l'année dans la même contrée; on a observé ce fait en Angleterre et en Suède. Mais généralement, les bécasses émigrent en automne, et ne s'arrêtent que dans les montagnes du midi de l'Europe. En Grèce, d'après Von der Mühle, on en aperçoit déjà quelques-unes au milieu de septembre; elles gagnent les hautes montagnes, mais, plus tard, le froid les fait redescendre dans la plaine. « Dès que les cailles ont commencé leurs voyages, leur périlleuse traversée maritime, dit cet auteur, les bécasses apparaissent dans la Morée; elles se montrent d'abord aux mêmes endroits où peu auparavant l'on faisait aux cailles une chasse fructueuse, c'est-à-dire dans les haies et les buissons, le long des digues, des canaux, ou sur les collines rocheuses, où elles se cachent entre les buissons de sauge et de myrtes. Leur nombre est considérable. Si le froid survient, elles quittent les prairies buissonneuses, et on ne les trouve plus que dans les vallées étroites des montagnes, sur les rives couvertes de buissons des cours d'eau. » Leur tardive apparition dans les basses régions dépend entièrement, d'après Lindermayer, des influences atmosphériques. Quand règne le vent du sud-ouest, on n'en trouve ni dans la plaine, ni dans la zone inférieure des montagnes; « mais, à peine le vent du nord descend-il des montagnes de l'Albanie dans nos plaines exposées au soleil, qu'il amène avec lui une quantité fabuleuse de bécasses. Même dans l'Attique, dont le sol semble leur être tout à fait défavorable, on peut tuer, dès ce moment, des cen-

taines de ces charmants oiseaux. » Trois Anglais qui chassaient entre Patras et Pyrgos, dans le Péloponnèse, tuèrent mille bécasses en trois jours. En hiver, on en voit beaucoup moins, et à partir de février commence leur mouvement de retraite. Il en est à peu près de même dans les autres pays du sud de l'Europe et du sud-ouest de l'Afrique, en Bulgarie, en Moldavie, en Valachie, en Asie Mineure, dans le sud de la Grèce, en Espagne, au Maroc et en Algérie.

Suivant le temps qui règne dans le nord, les bécasses arrivent plus ou moins tôt. Un vieux dicton de chasseur indique cela assez exactement :

Reminiscere : — Va chercher les bécasses;

Oculi : — Elles arrivent;

Lætare : — C'est le bon moment;

Judica : — Sont-elles encore là;

Les rameaux. — Trallarum.

Quasimodo. — Halte, chasseur, halte! elles nichent.

D'une année à l'autre, on peut admettre, en moyenne, qu'à partir du milieu de mars, le passage des bécasses a lieu. Mais on ne peut donner sous ce rapport aucune indication précise. Chaque année, ces oiseaux fournissent au chasseur qui les observe de nouvelles énigmes à résoudre. « Pendant dix-sept ans, dit Schauer, j'ai presque chaque jour porté mon attention sur le passage des bécasses, en Pologne et en Galicie; pendant cinq années, tous les jours, sans exception, du 1^{er} au 30 avril, j'ai noté le jour et l'heure du passage, la température, l'état de l'atmosphère, le commencement et la fin de l'émigration, le nombre des bécasses que l'on entendit, que l'on vit, que l'on tua, etc.; j'ai tout observé parfaitement, et quand maintenant quelqu'un me dit : « Vous allez, par ce temps, au passage des bécasses : il n'y en aura pas, » — je réponds : « C'est ce dont je vais m'assurer. » Les vieux chasseurs croient que ce passage dépend de l'état atmosphérique; il n'en est rien. Mes observations me l'ont démontré, mais elles m'ont prouvé aussi que la bécasse prévoit à l'avance le temps qu'il va faire. Leur passage et leurs allures varient beaucoup : avant-hier, elles étaient toutes très-bas, volant lentement; hier, elles volaient bas, mais vite; aujourd'hui, elles sont très-haut; demain, elles arriveront si tard qu'on ne pourra les tirer; après-demain, elles apparaîtront dès le coucher du soleil. »

On peut ajouter encore que leur route est très variable. Une année, on en voit beaucoup dans une localité qui semble leur convenir

parfaitement ; les années suivantes, il n'en viendra pas une seule. Quand, après un hiver rigoureux, un temps pluvieux arrive de bonne heure, et que la température reste douce, le passage du printemps se fera régulièrement. En outre, il faut remarquer que les bécasses, comme tous les oiseaux, n'aiment pas à voler dans le sens du vent ; elles préfèrent un vent contraire et peu fort. Des nuits très-obscurées, avec beaucoup de vent les retardent ; quand elles prévoient du mauvais temps, de la neige, elles demeurent dans une localité. On les rencontre plutôt dans les grandes forêts que dans les petits bois, probablement parce qu'elles y trouvent un abri plus assuré. Dans les pays déboisés, elles s'abattent souvent dans les arbustes des jardins et dans les haies.

La bécasse commune semble n'avoir de préférence pour aucune espèce d'arbres ; on la trouve aussi bien dans les forêts de conifères que dans celles d'autres essences. Ce qu'il lui faut, c'est un sol humide, où elle puisse facilement enfoncer son bec. Les forêts étendues des pays septentrionaux, formées presque exclusivement de pins, lui conviennent parfaitement, tandis qu'elle fuit les forêts de pins clair-semées, qui recouvrent un sol sablonneux.

Le genre de vie journalier de la bécasse n'est pas facile à observer ; car cet oiseau est au plus haut degré craintif et défiant. De jour, jamais la bécasse commune ne se montre à découvert ; si elle y est forcée, elle se tapit contre le sol, dont la teinte se confond avec celle de son plumage. Quand tout est tranquille dans la forêt, il arrive qu'elle court sur le sol pendant le jour, mais elle a soin de toujours se tenir dans des endroits qui la dérobent à la vue, et à l'abri de la lumière. Ce n'est qu'au crépuscule qu'elle s'éveille en quelque sorte et commence à courir de côté et d'autre. Quand elle est tranquille, elle a le cou rentré, le corps horizontal, le bec incliné à terre. Sa démarche est lente, trottinante, peu soutenue ; aussi, ne franchit-elle jamais de grandes distances qu'en se servant de ses ailes. Elle vole très-bien ; elle passe au travers des branches les plus serrées, sans se heurter nulle part ; elle sait, à propos, ralentir ou accélérer son vol, se détourner à droite ou à gauche, monter ou descendre ; mais, pendant le jour, elle ne s'élève jamais dans les hautes régions de l'atmosphère, et évite, autant qu'elle le peut, de se montrer dans les lieux découverts. Quand on l'effraye, elle se lève en produisant un bruit sourd, caractéristique, auquel le chasseur la re-

connait. Lorsqu'elle a été poursuivie pendant le jour, le soir, au moment de se mettre en route, elle s'élève dans les airs presque verticalement et s'enfuit aussi rapidement que possible. Elle hérissé son plumage de manière à paraître plus grande qu'elle ne l'est réellement ; elle s'avance lentement ; elle bat des ailes à longs intervalles ; elle ressemble plus à un hibou qu'à un échassier. Lorsque deux bécasses mâles se rencontrent dans l'air, elles se livrent bataille, se poursuivant, cherchant à se frapper avec leurs becs. Quelquefois elles se saisissent mutuellement et s'empêchent de voler. Il est arrivé que trois bécasses formant ainsi une véritable pelote sont tombées à terre. Ces luttes, ces combats doivent être attribués à l'influence des amours, mais il est singulier qu'ils commencent pendant les migrations, à une époque où la bécasse ne songe pas à nicher. Dans les premiers temps, ces combats durent peu ; plus tard, lorsque ces oiseaux arrivent dans leur patrie, ils sont plus soutenus ; généralement, ils prennent fin à la tombée de la nuit.

En voyant une bécasse vivante, on est tenté de la prendre pour un des oiseaux les plus stupides ; ce serait là une erreur : ses sens sont très-développés ; elle est prudente, rusée ; elle sait parfaitement de quelle ressource lui est son plumage couleur du sol ou couleur d'écorce, et quand elle se rase, elle sait toujours choisir un endroit où elle soit en sûreté. Une bécasse couchée, immobile parmi des feuilles sèches, des morceaux de bois, à côté d'un fragment d'écorce ou d'une racine, échappe à l'œil le plus exercé. Elle demeure dans cette posture tant qu'elle croit devoir le faire ; quand elle est poursuivie, elle laisse le chasseur l'approcher à quelques pas, avant de se lever. Elle s'envole alors, mais pour gagner le côté opposé du buisson près duquel elle était. Elle fait toujours en sorte qu'il y ait des arbres et des haillons entre elle et le chasseur. Avant de s'abattre, elle décrit souvent une ligne longuement ondulée ; quand elle a atteint le fourré, elle continue à s'y enfoncer assez loin, fait souvent un crochet, et trompe ainsi le chasseur. Elle sait que celui-ci la cherchera là où il croit l'avoir vue s'abattre.

Comme les autres oiseaux de la même famille, la bécasse commune s'inquiète peu des autres animaux, et même de ses semblables, autant, du moins, que l'amour n'est pas en jeu. Elle va son chemin sans se préoccuper des oiseaux qui sont dans le voisinage. Cependant elle se

mélie de tout; l'animal le plus doux, le plus inoffensif, lui est suspect.

Les divers cris de la bécasse commune ne sont nullement harmonieux, ils sont rauques, étouffés et expriment : *aktsch-durk*, ou *achtch*. Au temps des amours elle pousse un sifflement bref : *psiep*, qu'accompagne souvent le son bas, sourd, *jiourrk*, paraissant provenir du fond de la poitrine; quand elle a peur, elle crie : *schachtsch*. Il est probable que le mâle seul siffle et fait entendre ces divers sons et que la femelle n'a qu'un faible pépiement.

Au crépuscule, la bécasse va chercher sa nourriture sur les chemins qui coupent la forêt, dans les prés, les endroits marécageux. Un observateur, soigneusement caché, et dont ces oiseaux ne peuvent soupçonner la présence, la voit alors enfoncer son bec dans les tas de feuilles sèches, les retourner pour découvrir les larves, les insectes, les vers qui y sont logés, ou bien, s'en servir pour percer des trous dans le sol humide et peu consistant; elle visite les bouses de vache peuplées de tout un monde de larves d'insectes. D'ordinaire, elle ne reste pas longtemps à la même place, et s'envole ailleurs. Elle se nourrit d'insectes de toute espèce, de leurs larves, de petits mollusques nus, et surtout de vers de terre.

Pour nicher, la bécasse commune recherche, dans une forêt déserte et tranquille, des lieux où des clairières alternent avec des taillis touffus. Après l'accouplement, la femelle cherche un endroit convenable derrière un buisson, une vieille souche, entre des racines, dans l'herbe ou la mousse; elle profite d'une dépression déjà existante, ou en creuse une elle-même, la tapisse grossièrement de mousses, d'herbes et de feuilles sèches, et y pond trois, au plus quatre œufs, assez grands, courts, fortement renflés, à coquille lisse, terne, d'une jaune-roux pâle, semée de taches rougeâtres sur lesquelles se détachent d'autres taches d'un rougeâtre foncé ou d'un brun jaune, plus ou moins épaisses, plus ou moins confluentes. Ces œufs, d'ailleurs, varient beaucoup de forme et de volume. La femelle les couve avec ardeur pendant dix-sept ou dix-huit jours; si un homme s'approche du nid, elle le laisse arriver à quelques pas avant de se lever; et même, elle se laisse presque toucher. Elle ne s'envole pas loin, revient presque aussitôt à son nid, et se remet à couver, lors même qu'on lui a enlevé un œuf. Le mâle semble s'inquiéter peu de la femelle, mais il va la rejoindre lorsque les petits ont quitté le nid. Tous deux alors

se montrent très-soigneux de leur progéniture; quand un ennemi s'approche, ils volent de côté et d'autre, cherchent à l'attirer sur eux, poussent des cris plaintifs : *dack, dack*, décrivent un cercle étroit en volant, se jettent à terre. Pendant ce temps, les petits se cachent dans la mousse et dans l'herbe, et cela si bien, que, sans l'aide d'un chien, il est à peu près impossible de les découvrir. Beaucoup de chasseurs dignes de foi ont vu, dans un cas de grand danger, les bécasses enlever leurs petits, les saisir avec leurs pattes ou les serrer contre leur poitrine avec leur bec et leur cou, prendre leur volée et les sauver ainsi. A trois semaines, les jeunes bécasses commencent à voleter; elles deviennent indépendantes avant de pouvoir bien voler.

On admet généralement que la bécasse commune ne niche qu'une fois par an, deux fois quand on lui a enlevé sa première couvée; mais Hoffmann a publié récemment des observations d'après lesquelles, quand la saison est favorable, la plupart des bécasses, sinon toutes, nichent deux fois.

Malheureusement les bécasses ont plus d'ennemis que tous les autres oiseaux des forêts. Le faucon et le milan les capturent sûrement quand elles se montrent le jour, et qu'elles ne trouvent pas de fourré impénétrable pour se cacher; le milan et l'épervier découvrent leurs retraites, les prennent à terre; les pies et les geais détruisent les œufs et dévorent aussi les jeunes. Ceux-ci ont surtout pour ennemi des plus dangereux, le renard, dont l'odorat subtil ne laisse échapper aucune bécasse rasée contre le sol; qui sait estimer la valeur de cet excellent gibier; qui connaît toutes les ruses à employer pour s'en emparer. Dans les forêts où il y a beaucoup de renards, on trouve peu de bécasses. Les martes, les belettes, les chats sauvages et domestiques en détruisent aussi.

Chasse. — Le véritable chasseur ne chasse les bécasses qu'au moment du passage; mais, dans le Midi, on les tue toute l'année, bien que leur chair soit, à certaines époques, dure et sèche. Les trois Anglais, qui en abattirent mille en trois jours, montrent avec combien peu de ménagements on les poursuit dans le Midi de l'Europe. Ces oiseaux diminuent de nombre d'année en année; mais cette diminution sera plus sensible dans quelque temps, car les gens du midi apprennent à mieux se servir de leurs armes. Dans nos contrées, la chasse de la bécasse se fait d'une façon convenable. L'affût du passage est, pour le chasseur, un des plaisirs les plus grands; la

chasse au traquer a aussi ses agréments. Dans certaines localités on prend les bécasses avec des gluaux, des pièges, des collets, mais le vrai chasseur dédaigne ces moyens.

Captivité. — Malgré son naturel défiant, la bécasse commune se laisse apprivoiser; prise jeune, elle devient très-confiante et témoigne à son maître son amitié par ses postures, ses allures singulières, qui rappellent celles qu'elle prend habituellement, au moment des amours; elle crie quand il l'appelle, le salue de ses cris. Les vers de terre sont la première nourriture que l'on doit donner aux bécasses captives; ensuite, on les habitue peu à peu à manger du pain et des œufs de fourmis. Elles ne tardent pas à chercher elles-mêmes des proies dans le gazon dont on garnit leur volière.

LES BÉCASSINES — *GALLINAGO*.

Die Sumpfschnepfen, the common Snipes.

Caractères. — Les bécassines ou bécasses de marais, ont le bec relativement long; les tarse de longueur moyenne, nus jusqu'au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; les doigts longs, minces, entièrement séparés; les ailes fortement échancrées; la queue courte, formée de quatorze à vingt-six rectrices.

LA BÉCASSINE ORDINAIRE — *GALLINAGO SCOLOPACINUS*.

Die Bekassine, the common Snipe.

Caractères. — C'est l'espèce la plus connue du genre: son plumage répond aussi bien au sol des marais que celui de la bécasse au sol des forêts. Elle a le dessus du corps brun noir, marqué d'une large bande jaune-roux, qui descend du milieu de la tête, et de quatre bandes longues, également d'un jaune roux, qui se trouvent sur le dos et les épaules; le ventre blanc; la partie antérieure du cou grise; le haut de la poitrine et les côtés de cette région tachetés de brun; la queue formée de quatorze pennes. La longueur de cet oiseau est de 30 cent., son envergure de 47 cent.; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 6.

Des observations récentes ont démontré que la bécassine qui habite le nord de l'Amérique appartient à une espèce différente de celle qui vit en Europe. Il est même très-probable qu'il existe en Europe diverses espèces voisines les unes des autres, mais se distinguant par la forme de la tête et le nombre des rectrices.

Distribution géographique. — La véritable patrie de la bécassine ordinaire est le nord de l'Europe et de l'Asie; mais elle niche probablement partout où il y a de grands marais, dans le midi de l'Europe et même, peut-être, dans le nord de l'Afrique. Elle est très-commune dans l'Allemagne du Nord, en Hollande, en Danemark, en Scandinavie, en Livonie, en Finlande, en Sibérie. Dans ses migrations, elle paraît dans tous les marais, toutes les tourbières qui se trouvent entre la zone où elle passe l'hiver et celle où elle passe l'été. La première est peut-être la plus étendue. On rencontre des bécassines depuis le sud de la Chine jusqu'au Sénégal, entre les 43° et 13° de latitude boréale.

Mœurs, habitudes et régime. — Au commencement d'octobre, les bécassines ordinaires font apparition en Égypte et aux Indes en nombre considérable. Elles s'établissent dans tous les marais, dans les rizières inondées, sur les bords sablonneux même des fleuves, y courent à découvert comme les autres oiseaux de rivage, voyagent vers le sud en suivant le cours des fleuves, et arrivent aux sources du Nil, aussi bien qu'à l'embouchure du Gange.

Quoique l'on rencontre souvent beaucoup de bécassines dans une même localité, l'espèce n'est cependant pas sociable. Les individus vivent l'un près de l'autre, mais sans pour cela s'inquiéter des voisins; hors la saison des amours, chacun ne vit que pour soi. Les bécassines voyagent de nuit et isolément. Elles traversent nos contrées, dès que la température se radoucit; on les voit donc au printemps, du milieu de février au milieu d'avril; en automne, elles se montrent depuis le mois d'août jusqu'en septembre ou en octobre. Dans les hivers peu rigoureux, il en est qui séjournent dans nos pays; et même dans les hivers où il tombe beaucoup de neige, on en rencontre quelques-unes près des sources chaudes.

Les bécassines traversent sans s'arrêter les endroits secs. On ne les rencontre que dans les bas-fonds humides, dans les marais, les prairies marécageuses; il est très-rare de les voir sur les bords arides d'un fleuve, comme je l'ai observé en Nubie. Ce qu'il leur faut, c'est un sol couvert d'herbes, de joncs, d'autres plantes marécageuses, où elles puissent facilement enfoncer leur bec. Elles mènent là une vie tellement silencieuse que, hors l'époque des amours, on ne les remarque pas.

C'est surtout au crépuscule que la bécassine ordinaire se montre active; cependant elle a

des habitudes plus diurnes que la bécasse. Elle ne dort probablement que vers le milieu de la journée; tout le reste du temps, quand elle n'est pas troublée, est employé par elle à chercher de la nourriture. Sa démarche est aisée, sans être très-rapide, et elle l'est plus que celle de la bécasse. Elle vole rapidement. Après s'être levée, elle décrit plusieurs zigzags, puis elle s'élance. La bécassine s'élève haut dans l'air, s'éloigne rapidement en battant précipitamment des ailes, décrit un grand arc de cercle, revient à peu près à l'endroit d'où elle est partie, ferme les ailes, et se laisse tomber obliquement dans le marais. Plus d'une fois, j'ai vu qu'elle savait parfaitement nager, et qu'elle le faisait sans y être contrainte. En cas de danger, et surtout quand un rapace la poursuit, elle cherche à se sauver en plongeant.

Son cri ordinaire, qu'elle fait entendre et qu'elle répète plusieurs fois au moment où elle s'envole, est rauque; on peut le rendre par : *kachtsch*. Au temps des voyages, on l'entend parfois crier d'une voix rauque : *grek gueckgach*, que suit assez souvent un autre cri, plus élevé, exprimant *tzip*.

La bécassine ordinaire diffère par plus d'un point de la bécasse. Elle est aussi craintive, aussi défiante, mais, et cela est en rapport avec sa plus grande agilité, elle est plus gaie, plus joyeuse; elle aime à voler de côté et d'autre, sans nécessité apparente; ce n'est que quand elle est très-grasse qu'elle se montre un peu paresseuse. Elle est très-attachée à sa compagne, et témoigne à sa progéniture la plus vive tendresse. A part cela, elle ne s'inquiète d'aucun animal qui ne lui est pas dangereux, et jamais elle ne se réunit à ses semblables pour former une véritable société.

La bécassine ordinaire se nourrit d'insectes, de vers, de mollusques nus ou à coquille fragile. C'est à la tombée du crépuscule qu'elle va chercher sa nourriture; c'est à ce moment qu'elle se promène d'un endroit à l'autre, qu'elle se montre dans des localités où on ne la voit jamais le jour. Elle prend ses aliments comme le fait la bécasse. A-t-elle beaucoup à manger, elle engraisse considérablement.

Dans les marais, les bécassines nichent l'une à côté de l'autre. Bien avant la ponte, elles témoignent l'amour qui les transporte. « Le mâle s'élance, dit Naumann; il s'élève dans les airs, obliquement d'abord, puis en décrivant une spirale allongée, et si haut que l'œil a peine à le suivre. A cette hauteur, il décrit des cercles;

puis, les ailes étendues, immobiles, il se laisse tomber verticalement; il descend, il remonte en décrivant une ligne ondulée et avec tant de force que les extrémités de ses grandes rémiges en vibrent et produisent un son singulier, tremblé, qui ressemble beaucoup au bêlement d'une chèvre. Revenu dans les hautes régions, il recommence à tourner en cercle, pour décrire de nouveau une seconde ligne ondulée, en produisant le même bruit. Ce manège se continue sans interruption pendant un quart d'heure ou une demi-heure; quant au bruit qui l'accompagne, il dure environ deux secondes, et se répète à des intervalles de six à huit secondes; plus tard, quand les forces commencent à diminuer, à des intervalles de vingt à vingt-cinq secondes. On pourrait rendre ce bruit par les syllabes: *doudoudoudoudoudou*, prononcées aussi vite que possible. Le mâle se livre à ces exercices le matin et le soir, et même pendant le jour, quand le ciel est parfaitement pur, l'air tranquille; on peut alors, si l'on est doué d'une bonne vue, voir les vibrations de l'extrémité des ailes, et reconnaître que c'est là la seule cause de ces bruits. »

Le bruit que produit la bécassine mâle dans le vol, a récemment soulevé bien des discussions parmi les naturalistes, et ces discussions ne sont pas encore terminées. Beaucoup d'observateurs donnent raison à Naumann; d'autres imputent le bruit aux rectrices externes, mises en vibration par la chute de l'oiseau. Je ne saurais résoudre le problème: j'ai bien vu des milliers de bécassines, mais presque toujours dans leurs quartiers d'hiver; rarement je les ai observées au moment des amours. Je dois dire cependant que Meves, de Stockholm, a imité ce bruit en ma présence, et d'une façon parfaite, en agitant rapidement un bâton à l'extrémité duquel il avait fixé une rectrice de bécassine. Ce qui est certain, c'est que ce bruit est produit par la vibration des plumes, et n'est nullement un son laryngé.

Sous l'influence des amours, la bécassine mâle change complètement d'allures; elle va se poser à découvert sur la cime des arbres, elle s'élève et s'abaisse d'un vol tremblant et saccadé; ses semblables ne lui sont plus indifférents. Quoique chaque mâle vive toujours pour lui, cependant la jalousie fait que souvent deux mâles se rencontrent au sein de l'atmosphère, leur domaine commun, et se livrent un violent combat. A ces exercices de haut vol, succède un second acte. « Le mâle, continue Naumann, a manifesté

longtemps ces singulières allures, lorsque tout à coup, de la surface du sol, souvent du haut d'une pierre ou de quelque motte de terre, retentit le doux cri d'appel de sa femelle. A peine l'a-t-il entendu, qu'il met fin à ses jeux, et se laisse tomber presque verticalement comme une pierre à côté de sa compagne. Le troisième et dernier acte, les herbes et les broussailles empêchent l'observateur d'en être témoin. » Le cri d'appel amoureux de la femelle est un son haut, sifflant, qu'on peut rendre par *tikkup* ou *diép*.

Le nid se trouve à l'endroit d'où le mâle s'élève et où il revient toujours. L'eau ou le marais l'entourent de toutes parts, et il est établi sur une petite hauteur, au milieu de plantes marécageuses. Ce nid consiste en une simple dépression, produite dans les herbes et grossièrement tapissée de quelques chaumes desséchés. Les plantes, en continuant à croître, finissent par le recouvrir complètement. La ponte a lieu en avril; elle est de quatre œufs, finement grenus, lisses, mats, d'un jaune sale ou d'un jaune olivâtre ou verdâtre, semés de taches grises, sur lesquelles se détachent d'autres taches verdâtres, rougeâtres ou d'un brun noirâtre. La femelle les couve seulement pendant quinze ou dix-sept jours; mais les deux parents se chargent de conduire leurs petits; aussi, dès leur naissance, le mâle cesse-t-il ses jeux. Les jeunes naissent vêtus d'un duvet tacheté; au bout de huit à dix jours, ils sont couverts de plumes, et après quelques semaines, ils commencent à voler. Les parents les conduisent d'abord dans les hautes herbes, où ils savent parfaitement se cacher; plus tard, ils se rendent avec eux sur les bords découverts des cours d'eau.

Grâce à son habitat, à son vol léger et rapide, la bécassine est exposée à moins de dangers que la bécasse. Beaucoup, cependant, trouvent la mort sous la serre du faucon et du milan, sous la dent du reuard et du glouton. Les busards détruisent beaucoup de jeunes. Des crues d'eau subites en noient souvent des centaines à la fois.

Chasse. — En Europe, on chasse beaucoup la bécassine, car sa chair est encore plus délicate que celle de la bécasse; mais sa chasse offre des difficultés provenant, les unes de la nature du milieu qu'habite l'espèce, les autres de ses vives allures. Il faut être bon tireur pour tuer une bécassine au vol. En Hongrie, en Égypte, aux Indes, on poursuit la bécassine avec passion; nulle part, il est vrai, cette chasse n'est aussi fructueuse que dans ces contrées. Lors de mon séjour aux bords du lac Mensaleh, au retour de chacune de mes excursions, je m'arrêtais régu-

lièrement dans les rizières pour tuer des bécassines, et je rentrais rarement sans rapporter une douzaine de ces oiseaux. L'on pourrait, en Égypte, arriver aux mêmes résultats que ce chasseur anglais aux Indes, dont parle Jerdon, et qui tua en un jour cent paires de bécassines.

Captivité. — Il est possible de conserver les bécassines en captivité; mais on n'y réussit pas sans peine et à la condition de n'épargner aucun soin. Ces oiseaux s'habituent rapidement à l'homme, et deviennent confiants; seulement ils sont paresseux et comme endormis le jour, et très-actifs la nuit. Ces habitudes renversées n'en font pas des oiseaux fort divertissants.

LES PHILOLIMNES — *PHILOLIMNOS*.

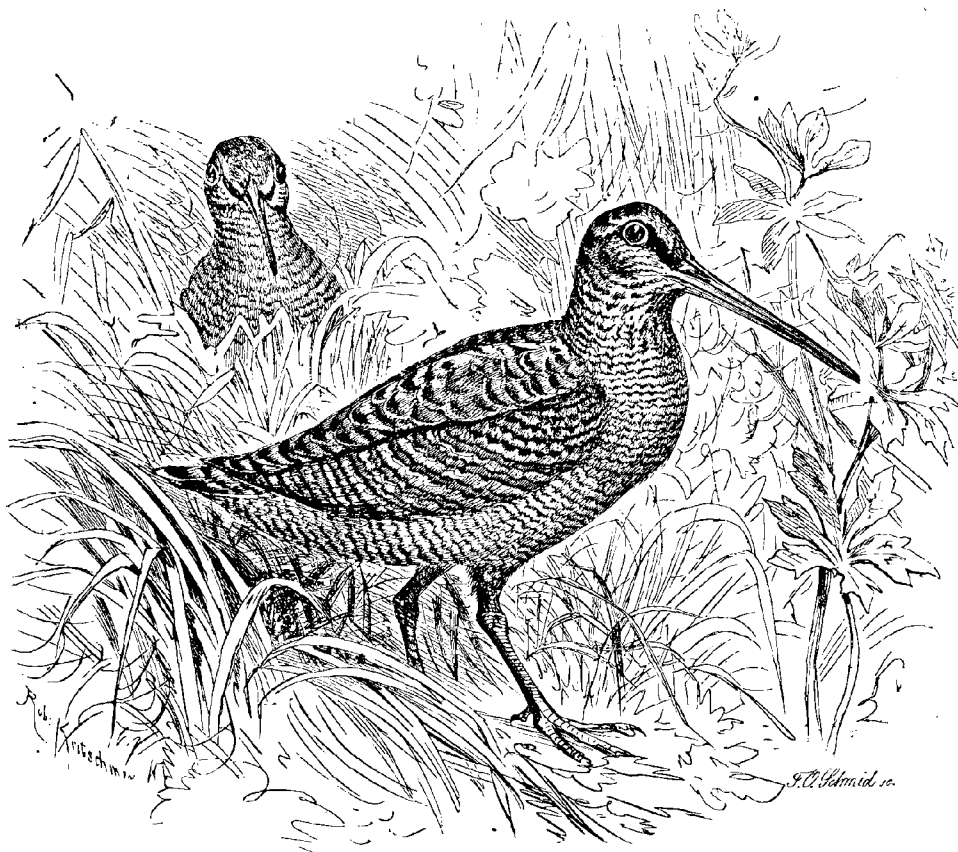
Die Moorschnepfen.

Caractères. — Sous le nom de *philolimnes* ou *bécassines des tourbières*, mon père a détaché généralement des autres scolopacidés la plus petite espèce qui habite nos contrées. Cette espèce a bien les caractères généraux des autres, mais elle en diffère par son bec court, haut, à arête étroite, large à sa pointe; par sa queue étagée, formée de douze rectrices, dont les deux médianes sont pointues; par son estomac fortement musculéux, et par son plumage à éclat métallique.

LA PHILOLIMNE GALLINULE — *PHILOLIMNOS GALLINULA*.

Die Halbschnepfe.

Caractères. — Cette espèce, qui a reçu les divers noms vulgaires de *bécassine muette*, *demi-bécassine*, *petite bécassine*, *bécassine-souris*, *bécassine sourde*, est à peu près de la taille du cochevis, soit 25 cent. de long et 41 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 41 cent, celle de la queue de 5 environ. Elle a la ligne naso-oculaire, une ligne au-dessous des joues et la tête brunes; deux raies, l'une en dessus, l'autre en dessous des yeux d'un jaune roux; les plumes du manteau d'un bleu noir, à reflets verts et pourpres, marquées de quatre raies jauneroix; celles de la gorge et des flancs grises, moirées et tachetées de brunâtre; les autres blanches; les rémiges d'un noir mat, les rectrices de même couleur, mais bordées d'un liséré jaune-roux. Les couleurs varient peu suivant les sexes. Au printemps, cet oiseau est d'une teinte plus roussâtre qu'en automne. Les jeunes sont plus ternes que les adultes.



Corbeil, Créte Filie, imp.

Paris, Baillière et Fils, édité.

Fig. 147. La Bécasse commune (p. 578).

Distribution géographique. — La Russie et la Sibérie occidentale paraissent être la vraie patrie de cette espèce : Radde en vit peu dans la Sibérie orientale. Elle se reproduit aussi dans certaines localités de la Scandinavie, de la Livonie, de la Lithuanie, où elle est commune. Dans ses migrations, elle se répand sur une grande partie de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Elle paraît s'étendre moins loin vers le Sud que la bécassine ordinaire.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est aux endroits où pendant les passages du printemps et de l'automne viennent s'abattre les bécasses, que l'on trouve aussi les philolimnes gallinules, mais elles y sont toujours plus rares, moins nombreuses que leurs congénères. Quelques-unes nichent dans nos contrées ; d'après Jerdon, elles apparaissent dans les Indes en même temps que la bécassine ordinaire, les quittent en même temps, et se répandent dans toute la péninsule indienne. Il en est de même dans le nord de l'Afrique.

BREHM.

Beaucoup hivernent en Grèce et en Espagne, dans les champs marécageux que l'on va rendre à la culture.

«En hiver, dit von der Mühle, ces champs sont souvent recouverts de un à deux pieds d'eau, à la suite de pluies prolongées. Ils deviennent le séjour de prédilection des bécassines ordinaires et des philolimnes gallinules; sans être les plus communes, celles-ci y sont cependant encore fort nombreuses. C'est là que j'en vis pour la première fois des milliers, par les jours pluvieux et brumeux, courant de côté et d'autre, cherchant leur nourriture.» Lindermayer dit qu'on peut les tuer quand elles sont posées; mais, qu'après un coup de feu, il s'élève de véritables nuées de bécassines ordinaires et de philolimnes, qui désorientent complètement le chasseur. Au commencement de mars, ces oiseaux reviennent dans leur patrie, en voyageant la nuit.

La philolimne gallinule diffère considérablement de la bécassine. Elle en a bien le port, elle

IV. — 385

marche comme elle, mais elle vole moins bien. Son vol est incertain, quoique encore assez rapide et varié. Elle n'aime pas à s'élever haut dans les airs, et se contente de voletter au-dessus du marais, à la façon d'une chauve-souris. Au départ, elle ne crie pas, comme le fait la bécassine ordinaire. Elle laisse son ennemi l'approcher à quelques pas avant de se décider à s'enfuir. Elle ne peut résister à un vent violent, qui la jette çà et là, comme une balle de plumes.

C'est surtout le soir qu'elle se fait entendre. Elle a un cri perçant qu'on peut rendre par *kiz*, et un cri sourd que l'on exprime par : *ahtch*. Son cri d'amour est *tettettettelet*. Elle le lance parfois durant quatre à six secondes sans interruption. Elle est fort peu sociable, et ne se lie pas à d'autres oiseaux.

Il est difficile de préciser quels sont les animaux dont se nourrit cette espèce; elle les prend la nuit, et ils sont presque entièrement digérés quand on tue l'animal. Cependant, on sait que, plus que les autres scolopacidés, elle mange des graines, ce qu'indique déjà son estomac très-musculeux. Elle ramasse ses aliments comme le font ses congénères.

Dans le superbe ouvrage de Bædecker (1) : je lis que l'on a découvert récemment en Allemagne des nids et des œufs de philolimnes; E. de Homeyer en trouva en Poméranie, Stæter en Westphalie. Le nid consiste en une excavation pratiquée au haut d'une petite éminence, et tapissée de quelques brins d'herbes. Les œufs, au nombre de quatre, sont plus petits, plus lisses que ceux de la bécassine ordinaire, auxquels ils ressemblent d'ailleurs beaucoup. Ils sont vert-olive terne, marqués de taches d'un gris violet, et de points jaunâtres, d'un brun rougeâtre et d'un brun noir.

La philolimne gallinule a à craindre les mêmes ennemis que la bécassine ordinaire et a moins de chances qu'elle de leur échapper.

Chasse. — La chasse de cette espèce n'est pas difficile; elle laisse le chasseur arriver tout auprès d'elle et son vol n'est pas rapide. A la fin de l'automne, quand elle est très-grasse, elle est parfois si paresseuse qu'on peut la prendre avec la main, devant le chien d'arrêt. Sa chair passe pour être plus délicate encore que celle de la bécassine ordinaire.

LES TRINGIDÉS — TRINGÆ.

Die Strandläufer, the Strand-Courers.

Caractères. — Les tringidés ou *coureurs de rivage*, sont de petits échassiers, au corps ramassé, un peu comprimé latéralement, au cou moyen; ils ont la tête petite, les ailes moyennes, pointues, dont la première rémige est la plus longue, et dont les scapulaires forment une fausse aile; une queue courte, arrondie, en pointe ou échancrée, formée de douze pennes; un bec au moins aussi long que la tête, droit ou légèrement recourbé à la pointe, souvent élargi en forme de cuiller, faible, mou, flexible, des tarses élevés, minces, nus au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; trois doigts antérieurs longs, minces, complètement séparés les uns des autres; un pouce, lorsqu'il existe, très-court, faible, ne touchant pas le sol; un plumage abondant et serré, dont les couleurs varient avec l'âge, les saisons et le sexe : le gris brun et le roux en sont les teintes dominantes.

Les organes internes ressemblent à ceux des charadriidés. Le crâne et l'œil sont cependant beaucoup plus petits. La colonne vertébrale

est formée de douze ou treize vertèbres cervicales, neuf dorsales et huit caudales. Des neuf paires de côtes, sept sont osseuses; souvent il existe un os costal surnuméraire, indépendant de la côte. Le sternum a, de chaque côté, deux échancrures membraneuses. Le bec est pourvu d'un appareil tactile.

Distribution géographique. — Les tringidés sont répandus dans toutes les parties du monde, mais plus sous les zones froides et tempérées que sous la zone torride.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils animent les bords de la mer et des lacs; ils sont moins abondants le long des rivières, car ils aiment un sol vaseux. Ils se montrent assez tard au printemps, et quittent leur patrie, dès le mois d'août, en bandes nombreuses, qui voyagent pendant le crépuscule et même la nuit.

On peut compter les tringidés parmi les plus vifs, les plus agiles de tous les oiseaux de rivage.

(1) Bædecker, *les Œufs des oiseaux d'Europe*.

Ils courent très-bien, même sur la vase, et dans ces circonstances, ils n'appliquent sur le sol que les phalanges terminales et marchent comme sur des ressorts ; leur vol est rapide, léger, facile, très-varié ; ils peuvent nager. Leur voix est sifflante et rétentissante.

Leurs sens et leur intelligence sont bien développés. Leurs mœurs ne sont pas sans intérêt. Tous vivent en société, et même, jusqu'à un certain point, pendant la saison des amours. Ils vivent en parfaite harmonie entre eux et avec les autres oiseaux, sans en excepter l'espèce qui est célèbre par ses combats ; car on ne tarde pas à remarquer que ces combats ne sont qu'un jeu. Cependant, il faut ajouter que cette ardeur querelleuse se trouve jointe à la polygamie dans laquelle vit cette espèce, différente en cela des autres tringidés.

Ces oiseaux se nourrissent de petits animaux aquatiques, d'insectes, de larves, de vers, de petits mollusques et quelquefois de graines.

Ils nichent dans les endroits secs des marais. Leur nid n'est qu'une dépression tapissée de quelques chaumes ; les œufs sont au nombre de quatre, grands, ovoïdes, verdâtres, tachetés de brun foncé ; la femelle les couve seule. Les jeunes naissent couverts de duvet, et courent parfaitement dès le premier jour. Ils croissent rapidement, et deviennent bientôt indépendants, quoiqu'ils demeurent avec leurs parents jusqu'à l'époque des migrations.

Captivité. — On peut apprivoiser tous les tringidés et les garder longtemps en cage, en leur donnant un régime très-simple ; il suffit de les garantir du froid. Ils contractent amitié avec leur maître, le charment par leur confiance, leur gaieté, leur douceur. Aussi, est-il surprenant d'en voir aussi peu en captivité.

LES BÉCASSEaux — *LIMICOLA*.

Die Sumpfläufer, the Marsh-Courser.

Caractères. — Les bécasseaux forment une transition entre les scolopacidés et les tringidés ; ce sont de petits oiseaux que l'on a placés tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de ces familles. Ils ont le corps allongé ; le cou court ; la tête petite ; le bec plus long que la tête, mou et flexible à la pointe, qui est large et un peu recourbée ; les tarses relativement courts, un peu épais, nus au-dessus de leur naissance ; les doigts au nombre de quatre ; les ailes assez pointues, dont les deux premières rémiges sont

égales entre elles et plus longues que les autres ; la queue longue, pointue.

LE BÉCASSEAU PYGMÉE — *LIMICOLA PYGMÆA*.

Der Sumpfläufer, der Schnepfenstrandläufer, the Marsh-Courser.

Caractères. — Le bécasseau pygmée, aussi nommé bécasseau ou pélidne platyrhynque, a le haut de la tête d'un brun noir, marqué de deux raies longitudinales d'un roux nuancé de blanchâtre ; les plumes du manteau noires, bordées de jaune roux ; la face supérieure des ailes d'un gris cendré ; le bas du cou, le jabot, les côtés de la poitrine d'un roux jaunâtre, tachetés de gris brun, les plumes étant blanchâtres à la pointe ; le ventre et la poitrine blancs ; une raie sus-oculaire blanche, une autre située en avant de l'œil, brune ; l'œil brun ; le bec gris-rougeâtre à la base, noirâtre à la pointe, les tarses d'un gris-verdâtre foncé. En automne, il a le dos d'un gris-cendré obscur, avec les tiges des plumes foncées, et marquées de sillons plus clairs. Cet oiseau a 17 cent. de long et 36 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 12 cent., celle de la queue de 4.

Distribution géographique. — Le bécasseau pygmée paraît être moins commun en Europe qu'en Asie et en Amérique. Il habite le Nord, et dans ses migrations il arrive jusque sous les latitudes correspondant au Bengale. En Europe, on le regarde comme un des oiseaux les plus rares ; il se pourrait cependant qu'il y fût plus commun qu'on ne le pense : ainsi, d'après von der Mühle, on en voit beaucoup en Grèce dans certaines années, tandis que dans d'autres on n'en aperçoit pas un seul.

Mœurs, habitudes et régime. — Il habite les lieux vaseux, au bord des eaux dormantes. Il y mène une vie tranquille, trotinant à petits pas, et s'arrêtant souvent ; il vole avec rapidité, en rasant généralement la surface de l'eau, et revient le plus souvent à l'endroit d'où il est parti. Naumann le dit paresseux ; von der Mühle assure, au contraire, qu'il est très-vif et très-agile. Nous connaissons peu d'ailleurs son genre de vie. Il n'a pas, comme les autres tringidés, des instincts de sociabilité, et semble éviter de se mêler à d'autres oiseaux. Où qu'il se trouve, il s'inquiète généralement peu des autres créatures ; il laisse l'homme l'approcher de très-près avant de se décider à prendre son vol ; ou bien, comme la bécasse, il se tapit à terre jusqu'à ce qu'en avançant davantage on le contraigne à se sauver. Il s'envole alors, franchit une courte

distance, et recommence le même manège. Son cri est une sorte de trille : *tirr*. Il se nourrit de petits insectes, de larves, de vers et d'autres petits animaux aquatiques; on ne sait quelles sont, parmi ceux-ci, les espèces qu'il préfère.

Reitel, dans son voyage en Laponie, en 1858, trouva le bécasseau pygmée en reproduction. Son nid ne semble pas différer de celui des autres tringidés. Ses œufs sont allongés, piriformes, semés de points serrés les uns contre les autres, d'un gris brun plus ou moins foncé, sur un fond jaune-olivâtre sale.

Chasse. — La chasse de cet oiseau ne présente aucune difficulté; on le prend aussi très-aisément au collet.

Captivité. — En captivité, il se soumet rapidement à son sort. Il est paisible et s'habitue sans peine à son nouveau régime.

LES SANDERLINGS — *CALIDRIS*.

Die Sanderlinge, the Sanderlings.

Caractères. — Les sanderlings sont de vrais tringidés par l'ensemble de leurs caractères; mais ils se distinguent essentiellement de toutes les autres espèces de la famille par l'absence de pouce. Ils n'ont donc que trois doigts antérieurs, libres, le médian, y compris l'ongle, étant un peu plus court que le tarse.

Cette petite coupe générique ne repose que sur l'espèce suivante.

LE SANDERLING DES SABLES — *CALIDRIS ARENARIA*.

Der Sanderling, the Sanderling.

Caractères. — Le sanderling des sables (*fig. 148*) est un oiseau de la taille d'une alouette, long de 19 cent., et dont la longueur de l'aile est de 14 cent. Au printemps, il a le dos noir ou brun-roux, tacheté de blanc et de jaune; le dessus des ailes d'un brun noir, marqué de taches en zigzag, rousses, et d'une bande blanche; la poitrine d'un gris roussâtre, chaque plume ayant la tige foncée et ses bords blancs; le ventre blanc; les cinq premières rectrices grisâtres, avec la base blanche; l'œil brun foncé; le bec noirâtre; les tarses gris foncé. En hiver, le dos est d'un gris-cendré clair, les plumes étant noirâtres le long de la tige et blanches à la pointe; la face inférieure du corps est entièrement blanche. Les jeunes ont les plumes du manteau très-foncées, bordées d'un liséré blanchâtre; le dessus de l'aile gris-cendré; le front, une ligne sus-oculaire, la face et le ventre d'un blanc pur.

Distribution géographique. — Ce charmant oiseau habite les pays du Nord; de là il émigre vers le sud, en hiver; il s'arrête en Grèce, en Italie, en Espagne, en Chine, à New-Jersey; rarement il descend dans des latitudes plus méridionales.

Mœurs, habitudes et régime. — Le sanderling des sables habite les bords de la mer, et ne se montre que par accident dans l'intérieur des terres. Dans ses voyages, il semble suivre toujours les côtes. Comme les autres tringidés, il vit en hiver en bandes plus ou moins nombreuses; en été, par paires. Les allures et les habitudes du sanderling des sables sont celles des autres oiseaux de la même famille. Il marche avec grâce et élégance; il vole bien, avec rapidité, à la façon à peu près de la guigette. Il est peu bruyant, toujours occupé, confiant et inoffensif. Souvent il se mêle aux autres oiseaux de rivage; le peu de crainte qu'il a de l'homme, fait qu'on peut l'observer facilement. Le bruit même d'un coup de feu ne le met pas en fuite. Naumann rencontra un jour, sur les bords du lac salé de Mansfeld, cinq sanderlings qu'il put examiner longtemps, à la distance de cinq à six pas; à la fin, il lui fut impossible de résister à l'envie de se les procurer. « Ayant fouillé ma gibecière, dit-il, j'y trouvai quelques collets en crin, que je disposai tant bien que mal sur le sable. Je me mis alors à rabattre doucement ces oiseaux; mais, comme mes collets étaient mal tendus, je dus recommencer plusieurs fois l'opération; je finis cependant par en capturer trois. Les deux qui restaient étant devenus plus défiants, je finis par perdre patience, et je les tuai d'un coup de fusil. J'eus ainsi toute la bande en ma possession. »

On peut parfois tirer plusieurs coups de fusil sur le même sanderling; quand on le manque, il ne s'envole qu'à quelques pas. On peut même tuer un individu d'une bande sans que les autres cherchent à s'enfuir. Il n'en est pas toujours ainsi, à vrai dire.

La voix de cet oiseau est un cri simple, sifflant, bref, doux, qu'on peut rendre par : *pitt*. Suivant les circonstances, ce cri est lancé avec diverses intonations et présente ainsi différentes significations.

De même que les autres tringidés, le sanderling des sables se nourrit de tous les petits animaux que les vagues rejettent sur le rivage. On voit les bandes de ces oiseaux tout au bord de l'eau, attendant une vague, la suivant quand elle se retire, reculant quand une autre arrive

et courant ainsi pendant des heures entières. On les aperçoit aussi loin de l'eau, activement occupés à picoter le sol, et tellement affairés qu'on peut les approcher de quelques pas sans en être aperçu. Naumann dit que le sanderling des sables aime à avoir une table bien servie, et que, dans sa joie, il oublie même de veiller à sa sécurité. Lorsqu'il est en train de chercher ses aliments, cet oiseau, si paisible d'ordinaire, se bat quelquefois avec ses semblables.

Le sanderling des sables ne se reproduit probablement que sous le cercle polaire. On trouve son nid au bord de la mer ou près des eaux dormantes. Ses œufs, au nombre de quatre, sont grands, couleur vert-de-mer plus ou moins foncé, et sont marqués de taches superposées, les inférieures d'un gris rougeâtre, les moyennes brunes et les supérieures noirâtres. Nous ne connaissons rien de plus sur son mode de reproduction.

Chasse. — Sur les côtes, on chasse le sanderling comme les autres oiseaux de rivage, et souvent d'un seul coup de feu on tue un grand nombre de ces oiseaux inoffensifs. On les prend tout aussi facilement en vie, ainsi que nous l'apprend Naumann.

Captivité. — Au dire de cet auteur, le sanderling des sables est facile à apprivoiser ; au bout de quelques jours, il devient tellement confiant et hardi, que son existence en est souvent mise en danger ; il périt d'ordinaire écrasé sous les pieds de quelqu'un ou par une porte.

LES PÉLIDNES — *PELIDNA*.

Die Schlammiäuffer, the Fen-Courser.

Caractères. — Les pélidnes sont des oiseaux petits, assez sveltes ; ils ont le bec de la longueur de la tête ou un peu plus long, droit ou recourbé, à peine dilaté à la pointe ; les jambes élevées, nues bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne ; quatre doigts, trois en avant, un en arrière ; les ailes moyennement longues, pointues ; la queue arrondie, ou présentant une double échancrure ; un plumage soumis à une double mue annuelle.

LA PÉLIDNE COCORLI — *PELIDNA SUBARCUATA*.

Der Zwergbrachvogel.

Caractères. — La pélidne cocorli a à peu près la taille d'un cochevis ; elle a 19 cent. de long et 28 cent. d'envergure, la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de

7 cent. Au printemps, cet oiseau a toute la face inférieure du corps d'un roux-marron clair ou foncé, pur ou tirant plus ou moins sur le brun ; le haut de la tête moiré de gris roux ; l'occiput roux ou roux-marron, rayé longitudinalement de noir ; toute la face supérieure du corps, sauf le croupion, qui est tacheté de blanc, d'un noir foncé, semé de taches d'un roux clair, gris-cendré ou jaune-roux ; les plumes de la queue d'un gris-cendré plus foncé vers le milieu, avec les tiges blanches ; l'œil brun ; le bec noir, les tarses d'un brun noir.

En automne, il a la tête et la nuque noirâtres, marquées de raies, les unes blanches, les autres foncées ; le dos et les ailes d'un noirâtre foncé, avec la tige des plumes noire ; le ventre blanchâtre ou tacheté de gris, chaque plume ayant la tige foncée ; la ligne naso-oculaire brunâtre ; au-dessus de l'œil, une autre ligne blanchâtre.

Les jeunes ont les plumes du sommet de la tête brunes, bordées de gris-roux ; celles de la face postérieure du cou moirées, d'un gris foncé ou d'un gris clair ; celles du dos et des épaules noirâtres, bordées de jaune roux ; celles du croupion et du ventre blanches, et celles de la gorge gris-roux.

Les sexes diffèrent très-peu entre eux sous le rapport du plumage.

Distribution géographique. — La pélidne cocorli habite tout le nord de la terre. En hiver, il émigre loin vers le sud, et en cette saison, il est commun dans le nord de l'Afrique, sur les côtes de la mer Rouge, de la mer des Indes, de l'Atlantique ; il arrive jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Je l'ai trouvé, revêtu de son plumage de noces dans l'intérieur de l'Afrique, sur les rives du Nil Bleu et du Nil Blanc ; d'autres observateurs l'ont signalé dans l'Afrique occidentale. Il est très-commun sur les côtes de France et de Hollande.

Mœurs, habitudes et régime. — Les pélidnes cocorlis arrivent dans nos contrées vers le milieu d'avril ; ils les quittent isolément dès la fin de juillet, mais ce n'est qu'en août que leur départ se fait d'une manière régulière ; le passage dure jusqu'en octobre. Ces oiseaux sont rarement seuls ; ils sont généralement réunis en bandes avec d'autres espèces. Ils se mettent en route au crépuscule, et continuent leur voyage jusqu'au matin, si le temps leur est favorable.

La pélidne cocorli est un oiseau maritime, et se tient de préférence sur les côtes plates et sablonneuses. Il est certaines localités qu'elle af-

fectionne particulièrement, qu'elle ne quitte qu'à regret, et où elle revient le plus tôt qu'elle peut. Elle est en mouvement toute la journée, sauf vers midi, heure de son sommeil. On la voit courant ou trottinant sur la plage, prenant à chaque instant quelque petit animal, s'arrêtant un moment pour reprendre bientôt sa course. Quand on l'effraye, elle s'envole rapidement, s'éloigne à quelque distance, puis, décrivant une courbe allongée, elle revient à l'endroit d'où elle est partie. Si elle est en société d'autres tringidés, elle les imite, court, vole avec eux et comme eux; elle exécute même les exercices de haut vol dont le chef de la bande donne le signal; c'est généralement une barge ou quelque grand totanidé qui a l'honneur de conduire la bande ailée, et semble se complaire au milieu de ces oiseaux plus petits. Je crois pouvoir conclure de mes observations, que ces sociétés restent formées pendant plusieurs semaines, et qu'elles ne se dissolvent qu'au moment des migrations. Dans ces cas, il est souvent très-difficile d'observer notre oiseau; le naturaliste est vu de loin par une barge qui devient inquiète, s'agite, fait partager ses craintes à ses compagnons et s'enfuit avec eux. Si la société n'est formée que de tringidés, assez souvent c'est une pélidne qui en prend la direction. Celle-ci se montre alors plus prudente, plus craintive que d'habitude. Pour bien l'observer, il faut passer son chemin, sans avoir l'air de l'apercevoir; on peut alors l'approcher d'assez près.

Tous les membres de la troupe semblent être animés d'un même esprit; ils courent ensemble, s'arrêtent ensemble, tout en cherchant leur nourriture; ils s'envolent ensemble quand le chef fait entendre son sifflement d'alarme; ils se précipitent en rangs serrés au-dessus de l'eau, s'éloignent à une centaine de pas et reviennent.

Il est assez probable que la pélidne cocorli niche dans le sud; j'ai déjà dit l'avoir vue en Égypte revêtue de son plumage de noces. Cependant, on n'a jusqu'à présent trouvé son nid que dans le Nord. Ce nid est une simple dépression peu profonde. La ponte est de quatre œufs obtus, piriformes, verdâtres, moirés de gris cendré, et tachetés de brun foncé.

LES ACTODROMES — *ACTODROMA*.

Die Zwergstrandläufer.

Caractères. — Les actodromes, que l'on a détachés du genre pélidne, sont caractérisés

par leur petite taille, leur bec court, droit ou à peine recourbé vers la pointe; leurs tarses de longueur moyenne, grêles, nus jusque bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; leurs doigts presque entièrement libres.

L'ACTODROME NAIN — *ACTODROMA MINUTA*.

Das Landläuferchen.

Caractères. — L'actodrome nain est le plus petit des tringidés; il a 15 cent. de long, et 32 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 10 cent., celle de la queue de 4. Au printemps, il a les plumes du sommet de la tête noires, bordées de roux; celles de la partie postérieure du cou grises, moirées de foncé; celles du manteau d'un noir foncé, largement bordées de roux vif; celles de la gorge blanches; celles des côtés du cou et du haut de la poitrine d'un roux clair, finement tachetées de brun. Une raie blanchâtre au-dessous de l'œil; une raie brune entre l'œil et le bec; l'œil brun; le bec noir, les tarses d'un noir verdâtre. En automne, toutes les plumes du dos sont d'un gris cendré foncé, leurs tiges étant d'un brun noir; la gorge, les côtés de la tête, la poitrine sont gris-roux; le ventre est blanc.

Distribution géographique. — L'actodrome nain est un oiseau du Nord, mais, dans ses voyages, il se montre presque sur toutes les côtes; un grand nombre hivernent en Égypte.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans leurs migrations, ces oiseaux suivent les côtes, le cours des fleuves. Ils forment souvent des bandes très-nombreuses, mais où ne figurent jamais d'autres espèces. Ils voyagent la nuit, et emploient le jour à chercher leur nourriture. Ils préfèrent un sol vaseux à un sol sablonneux.

L'actodrome nain est un oiseau très-gracieux, léger, vif, actif; il court bien, il vole rapidement, mais rarement bien loin. D'ordinaire, il tourne dans un cercle restreint, revenant toujours à l'endroit d'où il est parti. Il vit en paix avec ses semblables et avec les autres oiseaux; il est peu craintif, et se montre même confiant envers l'homme. Sa voix est douce et agréable; on peut la noter: *durr* ou *durrrui* ou *dirrit*.

Il niche probablement dans le nord de l'Europe, peut-être en Finnmark; on n'a cependant trouvé encore son nid qu'au Groënland et à l'extrême nord du continent américain. Ce nid est une simple dépression creusée en terre. Il contient quatre œufs, lisses, à grain fin, brillants,

d'un gris-jaunâtre sale, semés de taches d'un gris cendré, sur lesquelles reposent d'autres taches et des points d'un brun foncé; ces dessins sont plus marqués vers le gros que vers le petit bout.

LES COMBATTANTS — *PHILOMACHUS*

Die Kampfäufer, the Ruffs.

Caractères. — L'espèce type de ce genre, la plus remarquable sans contredit de la famille, se rapproche par son port bien plus des phalaropodidés, que des tringidés; aussi quelques naturalistes l'ont-ils réunie aux premiers; mais elle appartient bien réellement aux seconds. Elle a pour caractères génériques un bec aussi long ou un peu plus long que la tête, droit, mou, un peu incliné vers la pointe, qui n'est point élargie; des tarsi hauts, grêles, déplumés bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; des doigts au nombre de quatre, l'externe et le médian réunis par une palmature, le postérieur court et inséré assez haut; des ailes de longueur moyenne, sur-aiguës, la première rémige étant la plus longue; une queue courte, plate, arrondie; le plumage mou, serré, généralement lisse. Le mâle est d'un tiers plus grand que la femelle; son cou est orné, au printemps, d'une collerette de longues plumes; son plumage de noces a des couleurs qui varient à l'infini; et sa face est couverte de verrucosités qui disparaissent en automne avec la collerette. Ce genre n'a qu'un représentant.

LE COMBATTANT ORDINAIRE — *PHILOMACHUS PUGNAX.*

Der Kampfäufer, the Ruff.

Caractères. — Donner du combattant (*fig. 149*) une description bien exacte, et qui s'applique à tous les individus, est chose impossible. Tout ce qu'on peut dire de plus général, c'est que la partie supérieure de l'aile est d'un brun foncé; la queue d'un gris noir; que les six rectrices médianes sont tachetées de noir, et que le ventre est blanc. Quant au reste du plumage, ses couleurs et ses dessins varient à l'infini, comme nous venons de le dire; cela est vrai surtout de la collerette que forment des plumes dures, solides, d'environ 8 cent. de long et qui occupe la majeure partie du cou. Sur un fond noir-bleu, noir-vert, brun-roux foncé, brun-roux, roux-blanc, ou d'autre teinte encore, cette collerette est marquée de taches, de raies, de points,

de dessins variés, plus ou moins foncés, et avec une telle diversité, que c'est à peine si sur des centaines d'individus l'on en trouve deux qui se ressemblent. L'expérience a montré que le même dessin et les mêmes couleurs se reproduisent chaque année chez le même sujet. La poitrine est tantôt de même couleur que la collerette, tantôt de couleur différente. Il en est de même du dos. L'œil est brun, le bec verdâtre ou jaune-verdâtre; les tarsi sont généralement d'un jaune rougeâtre. Cet oiseau a de 30 à 35 cent. de long, et de 64 à 66 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 19 à 21 cent., celle de la queue d'environ 8 cent.

La femelle a un plumage invariable. Elle a le dos d'un gris tirant plus ou moins sur le rougeâtre, marqué de taches foncées; la face et le front d'un gris clair; les plumes du haut de la tête grises, tachées longitudinalement de brun noir; celles du derrière du cou grises; celles du dos et des épaules d'un brun noir au milieu, rousses sur leurs bords; celles de la gorge grises, celles du ventre d'un blanc plus ou moins pur. La femelle a au plus 28 cent. de long et 60 cent. d'envergure.

Distribution géographique. — Le nord de l'Ancien Monde est la patrie des combattants; quelques-uns de ces oiseaux se sont cependant égarés jusque dans l'Amérique septentrionale. Dans leurs migrations, ils traversent l'Europe, l'Asie et toute l'Afrique; on en a tué dans le sud de l'Afrique, ainsi qu'au Sénégal et sur les bords du Nil.

Mœurs, habitudes et régime. — Le combattant se trouve généralement, comme le vanneau, dans les marais d'une certaine étendue; il est cependant moins répandu que celui-ci. Il n'apparaît dans le sud de l'Allemagne qu'au moment de ses migrations, et revient tous les étés habiter certaines localités du nord de cet état. On l'aperçoit souvent sur la côte, mais on ne peut pas dire qu'il soit un véritable oiseau de mer. « Au moment du reflux, dit Naumann, toute la population ailée de la côte s'agite de plaisir; les oiseaux se lèvent, ils volent au-dessus des flots; ils attendent avec impatience que la vague leur fasse place en se retirant, leur permette d'errer sur le sol vaseux; à ce moment, les combattants partagent aussi l'allégresse générale, et viennent se mêler à l'agitation de toute la bande; mais ils ne vont jamais s'abattre immédiatement au bord de l'eau. Souvent, j'ai observé ce spectacle sur les plages de la mer du Nord, et dès le premier jour, j'ai été frappé de l'allure des

combattants. Après être restés quelques moments au milieu des autres habitants ailés de ce rivage, ils s'en retournaient à leur demeure habituelle. » Il en est de même dans les pays où les combattants passent l'hiver. Plus que tout autre oiseau de rivage, ils s'éloignent des bords de la mer ou des cours d'eau. Ils remontent les fleuves, depuis leur embouchure jusqu'assez loin dans l'intérieur des terres, mais ils en quittent même les rivages, et on les voit souvent dans les champs et jusque dans les steppes.

Dans nos pays, les combattants arrivent en bandes, au commencement de mai, rarement à la fin d'avril, et s'en vont dès les mois de juillet et d'août. Ils voyagent la nuit, en troupes et groupés en forme de coin. Les deux sexes semblent faire bande à part dans leur voyage, les mâles allant d'un côté, les femelles d'un autre, en compagnie de leurs petits. Dans leurs quartiers d'hiver mêmes, les sexes paraissent être séparés. Les bandes nombreuses de ces oiseaux, que je vis sur les bords du lac Mensalch et dans les parties basses du Soudan, n'étaient formées que de femelles; je vis très-peu de mâles, et encore étaient-ils toujours très-isolés. C'est ce qui m'avait fait penser que ceux-ci ne vont pas jusqu'en Afrique pour passer l'hiver. C'était là une erreur, puisque Heuglin a vu en Nubie un vol de combattants mâles. Ce qui est positif, c'est que les sexes vivent séparément. Les femelles quittent nos contrées les premières et y reviennent les dernières; mais il est certain que les mêmes individus reviennent chaque année aux mêmes endroits; que les mêmes mâles, par conséquent, se rencontrent avec les mêmes femelles.

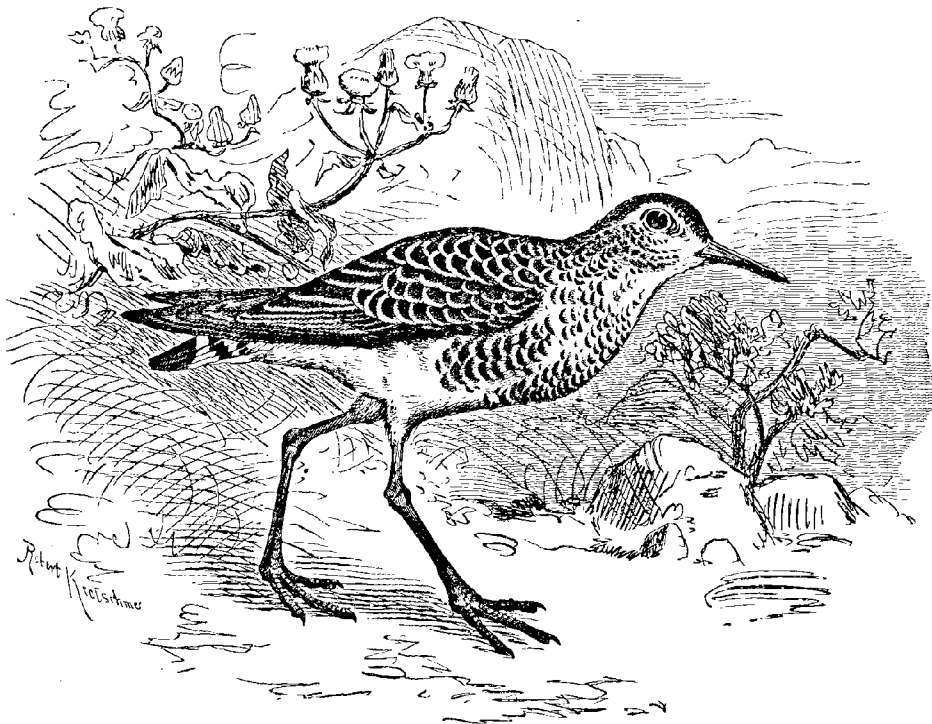
Les allures des combattants varient beaucoup suivant les saisons. Avant et après l'époque des amours, les mâles et les femelles diffèrent peu les uns des autres, mais considérablement pendant cette période. L'amour exerce sur le combattant une influence plus grande que sur les autres oiseaux. Tant qu'ils ne sont pas soumis à son empire, ils ont les allures des autres échassiers de rivage; mais, dans la saison des amours, on ne peut plus les comparer à aucun autre oiseau. Leur démarche est gracieuse; ils marchent plus qu'ils ne trottinent; ils sont fiers et comme conscients de leur dignité; ils volent rapidement, planent souvent, se détournent brusquement et facilement. Jusque vers l'époque des pariades, les combattants sont pacifiques, sociables; ils restent unis, se mêlent pour quelque temps seulement à d'autres oiseaux, vaquent

gaiement à leurs occupations dans l'intérieur d'un certain district, et paraissent à des heures fixes en certains endroits. Comme tous les tringidés, ils sont vifs et actifs avant le lever du jour, après le coucher du soleil, et même toute la nuit par le clair de lune; ils ne dorment et ne se reposent que dans le milieu du jour. Le matin et le soir, ils sont fort occupés à chercher les divers animaux aquatiques, les insectes, les vers terrestres, les graines dont ils se nourrissent. Aux Indes, ces oiseaux ne mangent presque que du riz; il doit en être de même en Égypte; du moins, les y ai-je trouvés surtout dans les rizières. Tant qu'ils cherchent leurs aliments, ils sont silencieux; c'est tout au plus si, quand ils s'envolent, ils font entendre un cri faible, un peu rauque: *kak, kak*. A mesure que la nuit tombe, ils s'éveillent, s'excitent et se meuvent longtemps, sans autre but, semble-t-il, que de se distraire.

Ce genre de vie change dès qu'arrive l'époque des amours. Le combattant montre alors combien il mérite son nom. Les mâles sont continuellement en lutte, sans cause appréciable; il est même probable que la possession d'une femelle n'en est pas le mobile; car ils se battent pour une mouche, un ver, un insecte, pour tout et pour rien, qu'il y ait ou non des femelles dans leur voisinage, qu'ils soient libres ou captifs, qu'ils aient passé en cage quelques heures ou plusieurs années, et quelle que soit l'heure de la journée.

En liberté, les combattants se réunissent à des places déterminées, et dans les localités où l'espèce est abondante, ces places sont éloignées l'une de l'autre de cinq à six cents pas: les oiseaux y reviennent tous les ans. Rien, d'ailleurs, ne distingue ces endroits du terrain avoisinant. Une petite élévation, toujours humide, couverte d'un gazon court, d'un mètre et demi à deux mètres de diamètre, tel est le champ de bataille où chaque jour arrive plusieurs fois un certain nombre de mâles. Chacun y a sa place, et c'est à cette place, toujours à peu près la même, qu'il attend ses adversaires. Il n'y vient pas avant que sa collerette soit complètement poussée; mais lorsqu'il a revêtu tout son plumage de noces, il s'y montre avec une régularité vraiment surprenante. J'ai eu occasion d'observer souvent ces oiseaux; j'ai pu me convaincre de l'exactitude de la description donnée par Naumann, et je crois ne pouvoir mieux faire que de la reproduire.

« Le premier mâle qui arrive regarde de tous côtés et attend qu'un autre se montre. En vient-il un qui n'est pas disposé à se battre, il en at-



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 148. Le Sanderling des sables (p. 588).

tend un troisième, un quatrième, et bientôt la lutte s'engage. Deux adversaires se sont rencontrés; ils fondent l'un sur l'autre, luttent jusqu'à ce qu'ils soient épuisés, puis chacun retourne à sa place, se repose, refait ses forces, pour recommencer une nouvelle lutte. Cela continue ainsi jusqu'à ce que la lassitude l'emporte. Alors ils abandonnent la place, mais généralement pour y revenir bientôt. Ces combats ne sont jamais que des duels; jamais, plus de deux ne se battent ensemble. Cependant, si le terrain est assez spacieux, il arrive souvent que deux, trois paires de combattants en viennent aux prises en même temps, mais chacune pour soi; leurs coups se succèdent, se croisent avec une telle rapidité, que l'observateur, de loin, est tenté de croire que ces oiseaux sont affolés.

« Deux mâles qui se provoquent commencent à trembler, à hocher la tête; ils hérissent les plumes de la poitrine et du dos, relèvent celles de la nuque, étalent leur collerette, fondent l'un sur l'autre, se portent des coups de bec; les verrucosités de la tête leur servent de casque, leur collerette de bouclier. Les attaques se suivent, se précipitent avec une rapidité étonnante; l'ardeur de ces oiseaux est telle qu'ils

BREM.

tremblent de tous leurs membres. Ils se reposent par moments. Enfin le combat finit comme il avait commencé, par un tremblement général de l'oiseau et par des hochements de tête. Le combattant semble lancer un coup de bec à son adversaire, et celui-ci lui répond de la même façon. Tous deux secouent leur plumage, et retournent à leur ancienne place; s'ils sont trop las, ils se séparent pour quelque temps.

« Ils n'ont d'autre arme que leur bec mou, en massue à son extrémité, à tranchants émoussés; ils ne peuvent se blesser, faire couler leur sang; il est même rare qu'ils perdent quelques plumes; le pis qui puisse arriver à l'un d'eux, c'est d'être pris par la langue et tué ainsi par son adversaire. Il n'est pas invraisemblable que, dans leurs attaques, leur bec ne se recourbe quelquefois, et il est probable que c'est là l'origine des tubérosités, des saillies que portent sur leur bec les vieux mâles, qui sont les batailleurs les plus acharnés. »

Parfois, une femelle arrive sur le champ de bataille, prend les mêmes postures que les mâles, court au milieu d'eux, mais ne participe pas à la lutte et s'en va bientôt. Il peut arriver alors qu'un mâle l'accompagne et demeure quelque

IV — 386

temps avec elle. Bientôt, cependant, il revient à la place du combat, sans plus s'inquiéter d'elle. Jamais deux mâles ne se poursuivent en volant. Ils ne se battent que sur le lieu à ce destiné ; hors de là, ils vivent en paix. On remarque bien vite que ce n'est pas la jalousie qui les fait ainsi se battre. Quelle en est donc la vraie raison ? C'est ce qui est encore pour nous une énigme.

Quand l'époque de la ponte approche, on voit un mâle en compagnie de deux femelles, ou une femelle avec deux mâles, assez loin de la place de combat, près du lieu où sera le nid. Ce nid est rarement éloigné de l'eau. Il consiste en une dépression creusée dans le sol, tapissée de quelques chaumes et de quelques brins d'herbe secs, et il est généralement établi dans le marais, sur une petite éminence. Les œufs, au nombre de quatre, rarement de trois, sont assez volumineux ; leur fond est brun-olivâtre, ou verdâtre, et ils sont semés de taches d'un brun rougeâtre ou noirâtre, plus prononcées vers le gros bout. La femelle les couve seule pendant dix-sept ou dix-neuf jours. Elle témoigne un vif amour à sa progéniture ; elle se comporte à son égard comme le font les tringidés. Le mâle ne s'en inquiète nullement ; tant qu'il y a encore des femelles non accouplées, il se bat avec ses semblables, et cela dure jusqu'à la fin de juin. A partir de ce moment, jusqu'à l'époque des migrations, il erre à son gré dans le pays.

Les combattants ont les mêmes ennemis que les autres petits échassiers. Les rapaces surtout en détruisent un grand nombre. Les inondations anéantissent les couvées. Souvent l'homme voit dans les œufs de combattants des œufs de vanneau, les enlève et les mange. La chair de cet oiseau est délicate, mais en automne seu-

lement. Pendant la saison des amours, le combattant est beaucoup trop excité pour pouvoir engraisser.

Captivité. — De tous les tringidés, aucun n'est aussi facile à prendre et à garder en captivité que le combattant. En disposant des collets à la place de combat, on est sûr de capturer des mâles ; on en prend aussi beaucoup dans des pièges. Ils s'appivoient très-bien. « Ceux que l'on prend, dit Naumann, sont emportés dans un filet ou dans un linge, et mis dans la chambre, à l'arrivée. Dès la première heure, ils sont comme domiciliés, et si plusieurs mâles se trouvent ensemble, ils commencent à se battre, avant même qu'on leur ait donné à manger. Aucun oiseau n'est d'ailleurs aussi facile à nourrir. On leur donne une écuelle peu profonde, contenant de l'eau où l'on a mis quelques insectes ; dans le courant des deux premières heures, ils les prennent et les mangent ; on leur donne alors une seconde écuelle, avec du pain trempé dans du lait, de la viande finement hachée, des vers de terre vivants, et on continue ainsi jusqu'à ce qu'ils aient appris à manger le pain. Chaque mâle doit avoir sa mangeoire, sans quoi les combats n'auraient pas de fin.

Dans une grande volière, les combattants sont des oiseaux charmants et fort divertissants, du moins pendant la période des amours. Leurs combats ne finissent jamais ; un morceau de pain qu'on leur jette suffit pour mettre toute la bande en émoi. Après l'accouplement, survient une période de calme ; ils vivent alors doux, tranquilles et paisibles ; de temps en temps, cependant, l'un ou l'autre se permet de prendre une posture menaçante pour ses compagnons. Bien soignés, ces oiseaux supportent la captivité pendant plusieurs années.

LES PHALAROPIDÉS — *PHALAROPI.*

Die Wassertreter, the Phalaropes.

Aux tringidés fait suite une famille peu nombreuse, dont les membres diffèrent de tous les autres limicoles par la facilité remarquable avec laquelle ils nagent. Ces oiseaux captivent l'observateur par l'élégance de leur port, l'harmonie de leurs couleurs, mais surtout par leurs mœurs. Ils habitent l'extrême nord, de l'Ancien comme du Nouveau Monde ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils descendent sous des latitudes plus tempérées. Quand ils voyagent, ce

n'est pas vers les pays du midi qu'ils se dirigent, mais vers la haute mer. De tout leur ordre, ce sont les oiseaux marins les plus accomplis ; sous bien des rapports, ils rivalisent avec les sternes.

Caractères. — Les phalaropidés ont à peine la taille de la philolinne gallinule. Ils ont le port des tringidés ; le bec droit, de longueur moyenne, très-faible, aplati, un peu recourbé vers sa pointe, aplati antérieurement chez quel-

ques espèces, chez d'autres aussi large que haut ; des jambes relativement courtes, faibles, déplumées bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne ; des doigts au nombre de quatre ; des ailes longues et suraigües, la première rémige étant la plus longue ; les plumes du bras formant une fausse aile ; une queue formée de douze penes, courte, arrondie, à couvertures très-longues ; un duvet aussi abondant et aussi serré que celui des oiseaux aquatiques ; les trois doigts antérieurs (et c'est là le caractère essentiel des phalaropidés) réunis en arrière par une demi-palmature, bordés, en outre, de lobules cutanés, s'étendant d'une articulation phalangienne à l'autre, et dont le bord convexe est finement dentelé.

Quelques naturalistes, eu égard à cette conformation des pattes, ont voulu ranger les phalaropidés à côté des foulques ; mais le port de ces oiseaux, la conformation de leurs organes intérieurs indiquent bien qu'ils sont voisins des tringidés. D'après Nitzsch, ils présentent tous les caractères des scolopacidés, et surtout ceux des tringidés. La colonne vertébrale est formée de treize vertèbres cervicales, neuf ou dix dorsales et neuf caudales ; le sternum présente d'ordinaire quatre échancrures membraneuses : deux externes, très-grandes, deux internes, plus petites ; la fourchette est fortement recourbée d'avant en arrière et munie inférieurement d'une petite apophyse impaire ; les insertions musculaires sont les mêmes que chez les autres scolopacidés. La langue est pointue, étroite, du tiers ou du quart plus courte que le bec ; l'estomac allongé, à musculature faible.

Mœurs, habitudes et régime. — Par leurs mœurs et leurs habitudes, les phalaropidés diffèrent de tous les autres oiseaux. Ils sont très-gracieux, aussi agiles sur terre que dans l'eau. Ils courent comme les tringidés, ils nagent avec une facilité et une grâce sans égales sur la surface tranquille des petits étangs, comme au milieu des vagues ; sur les plages, comme au large. La mer est leur patrie ; ils ne vont à terre que pour élever leurs petits. Aussi la plupart de leurs habitudes sont encore pour nous une énigme. On peut les observer près de leur nid, mais la période maritime de leur existence nous est inconnue, elle coïncide d'ailleurs avec une saison où le navigateur n'ose s'aventurer dans les parages qu'ils habitent.

LES LOBIPÈDES — LOBIPES.

Die Odínshemen, the Odínshens.

Caractères. — Les lobipèdes ont le bec plus long que la tête, droit, pointu, comprimé, très-grêle, presque égal de la base à la pointe, à sillons peu prononcés et à mandibules infléchies l'une vers l'autre à l'extrémité ; le doigt médian, y compris l'ongle, plus court que le tarse ; une queue relativement courte.

LE LOBIPÈDE HYPERBORÉ — LOBIPES HYPERBOREUS.

Die Odínshenne, the Odínshen.

« A deux bons milles norvégiens de la ferme de Melbo, aux Loffoddes, se trouve l'église paroissiale de Bo, et tout auprès le presbytère. C'est là qu'habite un homme aimable, connu comme un pasteur excellent, plus connu encore comme peintre de talent. Allez le voir, et si vous ne voulez vous y rendre pour lui-même, il vous faut cependant y aller pour y voir des phalaropidés. A trois cents pas à l'est du presbytère, sont cinq petits étangs d'eau douce, entourés d'herbes ; vous y verrez les oiseaux sur lesquels vous m'avez demandé des renseignements. »

C'est ainsi que me parla le forestier Barth, un homme connaissant parfaitement les oiseaux, et auprès duquel je m'étais renseigné, avant de me rendre dans les pays où le soleil ne se couche pas de quatre mois de l'année. Je me mis en voyage ; et je ne laissai pas échapper une occasion de faire connaissance avec la population ailée de ces contrées ; mais, j'avais beau explorer tous les étangs d'eau douce entourés d'herbes et de roseaux, je ne vis pas de phalaropidés. J'arrivai enfin à Bo, et je trouvai auprès du pasteur l'accueil le plus cordial. J'admirai les tableaux qu'il peint dans sa solitude, et j'appris de lui des détails sur les mœurs des populations de ces pays. Il ne fut pas médiocrement surpris quand je m'informai auprès de lui des petits étangs voisins de sa demeure. Nous nous y dirigeâmes : sur le premier, nageait une paire de phalaropidés ; une se trouvait sur le second, une autre sur le troisième. Plus tard, je vis un bien plus grand nombre de ces oiseaux ; car, dans les parties plus septentrionales de la Laponie, ils ne sont pas rares ; mais jamais, je n'eus autant de plaisir que cette fois-là.

Le phalaropidé que je trouvai ainsi est la poule d'Odin, comme l'appellent les Islandais ;

la seule espèce de la famille qui niche en Laponie.

Caractères. — Cet oiseau a le dos gris-noir; le bas du dos et les épaules rayés de noir et de roux jaunâtre; les côtés du cou d'un roux marron; la gorge et le ventre blancs; les flancs gris. La femelle a des couleurs plus vives; le dos gris-noir, à reflets veloutés; le cou d'un roux vif; les flancs gris-noir. L'œil est brun, le bec noir; les tarses sont d'un gris-de-plomb, les palmatures internes jaunâtres, les externes grises. Le mâle a de 18 à 19 cent. de long et de 34 à 35 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 11 cent., celle de la queue de 5 cent. et demi. La femelle est un peu plus forte.

LES PHALAROPES — *PHALAROPUS*.

Die Wassertreter, the Phalaropes.

Caractères. — Les phalaropes se distinguent génériquement des lobipèdes par un bec de la longueur de la tête, droit, épais, trigone à la base, rétréci vers le milieu, déprimé dans toute son étendue, élargi et renflé vers son extrémité, à sillons profonds et régissant sur deux tiers de son étendue; une queue plus cunéiforme qu'arrondie et dont les rectrices latérales sont plus courtes que les grandes sous-caudales.

LE PHALAROPE ROUX — *PHALAROPUS RUFUS*.

Der Wassertreter, the Phalarope.

Le phalarope roux est plus grand que le lobipède hyperboré, il mesure 22 cent. de long et 38 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 8. Il a le haut de la tête, le dos, les épaules noirs, toutes les plumes étant bordées de jaune roux; la partie postérieure du cou et le croupion roux marron; le bas du dos, les couvertures de la partie supérieure de l'aile et les côtés de la queue d'un gris cendré; la face inférieure du corps d'un beau roux-marron. La femelle a le sommet de la tête et la nuque d'un noir velouté, le dos roux-foncé, le ventre rouge-vif. L'œil est brun, le bec jaune-verdâtre, avec la pointe brune; les tarses sont gris-brun. En automne, le haut de la tête et la nuque sont d'un gris cendré, avec une raie noirâtre de chaque côté de l'occiput; les plumes du dos et les épaules sont gris-bleu, à tiges foncées; les plumes du ventre blanches, bordées de gris sur les côtés.

Distribution géographique des lobipèdes

et des phalaropes. — Le lobipède hyperboré habite en été les côtes du Finnmark, de l'Islande, du sud du Groënland, et probablement la côte septentrionale des tundras d'Asie; de là, il va parfois dans des régions plus méridionales, et arrive en Amérique, en Allemagne, en Hollande, en France, en Espagne même, en compagnie d'autres oiseaux de rivage. Extrêmement rare dans ces pays, il l'est bien moins dans le sud de la Suède ou en Danemark.

Le phalarope roux se montre tous les étés au Spitzberg et dans la partie nord du Groënland; mais, en Irlande, d'après Faber, il ne se trouve que sur une étendue très-restreinte, et il se montre dans le sud plus rarement encore que le lobipède. On admet généralement que sa patrie est le nord de la Sibérie, ce qui expliquerait l'apparition de quelques phalaropes roux en Chine et aux Indes. Holbøll nous apprend que c'est un des oiseaux les plus communs sur les côtes du détroit de Davis. De là, sans doute, partent les bandes nombreuses que l'on a observées quelquefois dans le sud des États-Unis.

Mœurs, habitudes et régime des lobipèdes et des phalaropes. — Au dire des naturalistes qui ont eu occasion d'observer ces deux genres d'oiseaux, le lobipède hyperboré et le phalarope roux se ressemblent extrêmement sous le rapport de leurs mœurs et de leurs habitudes. Tous deux sont de véritables oiseaux marins; tous deux ne demeurent que pendant la saison des amours au voisinage de la côte ou près des petits lacs d'eau douce; tout le reste du temps, ils sont sur la mer. Le lobipède arrive en Irlande entre le 20 et le 25 mai, à la fin de mai au Groënland et à la même époque, sans doute, en Finnmark. Le phalarope n'apparaît dans le nord du Groënland qu'au commencement de juin. Avant cette époque, on rencontre ces oiseaux, soit au milieu de la mer, réunis en bandes considérables, soit dans les fjords, au voisinage de la côte, par troupes moins nombreuses. Une fois arrivées, les bandes se divisent par paires, chacune cherchant un étang pour nicher. Au printemps 1835, Holbøll, dans son voyage au Groënland, fut pris par les glaces pendant dix-huit jours, il vit alors des phalaropes nager au milieu des glaçons. C'est sur la mer qu'ils passent l'hiver, et la mer leur fournit une nourriture tellement abondante qu'ils sont gorgés de graisse, au point qu'on peut à peine les dépouiller. On les voit occupés sans cesse à prendre quelque chose dans les vagues, à l'avaler; mais on n'a pas encore pu déterminer quels sont les petits animaux dont ils se nourris-

sent. Audubon dit qu'ils aiment à s'abattre sur les algues flottantes, et qu'ils y sont très-occupés sans doute à chercher leur nourriture. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont tout à fait les allures des vrais pélagiens, et qu'ils nagent aussi bien qu'aucun autre oiseau. Quant à leurs habitudes journalières, nous manquons de détails, au moins pour la période maritime de leur existence. Nous connaissons mieux leur genre de vie à terre.

J'accorde parfaitement que l'ordre des échassiers renferme nombre d'oiseaux très-intéressants, très-gracieux, très-aimables, mais aucun ne l'est au même degré que les phalaropides. Ces oiseaux sont on ne peut plus attrayants; ils ont des mouvements légers et gracieux; ils sont admirablement doués; ils sont à l'aise sur la terre ferme comme dans les marais, dans l'eau comme dans l'air. Leur démarche ressemble à celle des tringidés; ils vivent paisiblement au bord de l'eau; le cou un peu rentré, ils trottent, courent, se meuvent avec agilité au milieu des roseaux, parmi lesquels ils savent parfaitement se cacher; ils volent avec une rapidité étonnante. En même temps, ils nagent avec une facilité, une élégance, une célérité remarquables. Lorsqu'ils nagent, ils semblent à peine effleurer l'eau; ils ont alors le plumage serré au corps et ils rament vigoureusement. Ils ne peuvent pas plonger. Quand ils sont blessés, au lieu de disparaître sous l'eau, ils se dirigent à toute vitesse vers les roseaux, où ils se cachent à merveille. De l'eau, ils s'élèvent dans l'air, et de même, ils se laissent retomber de fort haut à la surface de l'eau. Ils vaquent, en nageant, à toutes leurs occupations, cherchent leur nourriture, mangent, se pourchassent, s'accouplent même. Peu leur importe que l'eau soit tranquille ou agitée, chaude ou froide; Faber en vit nager dans des sources chaudes, où l'on avait de la peine à tenir la main.

Leurs sens sont fins; leur intelligence est développée. Pleins de confiance, ils laissent l'homme les approcher jusqu'à une dizaine de pas; s'il ne cherche pas à leur nuire ou à les effrayer, ils se laissent observer par lui; mais si on fait mine de les chasser, ils deviennent prudents. Lorsqu'on tire sur eux, ils deviennent on ne peut plus défiant. Ils ne semblent pas s'inquiéter des autres créatures, du moins dans la saison des amours: c'est pour eux-mêmes qu'ils vivent. Cependant l'amour exerce aussi sur eux son empire et détermine des combats entre les mâles, en l'honneur des femelles. Ces combats

commencent dans l'eau et se continuent dans l'air. Un mâle qui arrive dans le domaine que s'est choisi un couple, excite la jalousie du légitime possesseur. Les deux oiseaux nagent l'un contre l'autre, puis s'élèvent dans l'air, se battent jusqu'à ce que l'intrus soit mis en fuite. Le mâle et la femelle se témoignent beaucoup d'amour. Ils restent toujours l'un près de l'autre, et se quittent rarement. Holbøll croit qu'on ne voit pas souvent la femelle près du nid, car, sur onze lobipèdes qu'il tua au voisinage de cinq nids, il n'y avait qu'une femelle. Mes observations m'autorisent à penser le contraire; sur dix de ces oiseaux que j'ai tués, il y avait six femelles et quatre mâles, et toujours j'ai vu le mâle et la femelle du même couple réunis. Il se peut que, sur les grands étangs, plusieurs paires nichent l'une près de l'autre; mais pour les petits étangs, chaque couple en occupe un et n'y souffre aucun partage.

Ces étangs sont toujours près de la mer; mes observations concordent parfaitement en cela avec celles de Faber et d'Holbøll. Ces deux auteurs ont remarqué que le lobipède hyperboré nichait aussi dans l'intérieur des terres, tandis que le phalarope roux recherche les îles en dehors des fjords, où se trouvent de petits étangs, et les fjords; je ne veux pas porter de jugement, mais je dois dire que tous les lobipèdes que j'ai vus, vivaient dans de petits étangs, au voisinage de la côte, et non pas dans la montagne. Holbøll dit, et je crois la chose probable, que tous les soirs ces oiseaux quittent leurs étangs, pour gagner les fjords, y nager, y prendre quelques animaux aquatiques. Je les ai vus, moi aussi, revenir de la mer vers l'intérieur des terres.

Le nid est établi sur un îlot, dans l'étang, et tout à fait au bord; il consiste en une simple dépression arrondie, dans l'herbe. J'en trouvai un qui renfermait trois œufs; mais la couvée n'était peut-être pas encore complète, car Faber et Holbøll disent que le lobipède pond toujours quatre œufs, ni plus ni moins. Ces œufs, relativement à la taille de l'oiseau, sont petits; leur fond est jaunâtre ou verdâtre, et ils sont marqués de taches plus ou moins grandes, d'un brun noir. On connaît peu les autres faits qui se rattachent au mode de reproduction de ces oiseaux. D'après Faber, le mâle et la femelle couveraient alternativement; cependant le mâle seul présente deux taches d'incubation, et Holbøll s'appuie là-dessus pour croire que seul aussi il doit couvrir.

Au mois de juillet, j'ai trouvé dans le nord de

la Laponie des jeunes couverts de duvet, ils couraient rapidement dans l'herbe, guidés par leurs parents; ils savaient se cacher à merveille. Les parents étaient très-inquiets; ils voletaient autour de moi, cherchaient à détourner sur eux mon attention. Les jeunes ont les allures des jeunes tringidés, avec cette différence qu'ils nagent parfaitement. Je dis cela avec intention, car Faber et Holbøll prétendent le contraire. Leur duvet est de couleur foncée, et sa teinte se confond facilement avec celle de l'herbe des marais.

Dans l'estomac de ceux que j'ai tués, j'ai

trouvé diverses larves d'insectes. J'ai vu que ces oiseaux prenaient leur nourriture aussi bien dans l'eau que dans les herbes. D'après Malmgreen, au Spitzberg, pendant l'été, le phalaropex se nourrit presque exclusivement d'une petite algue, qui est là très-commune.

Au commencement d'août, les petits ayant pris leur essor, les parents les emmènent dans les fjords, les bandes se forment, et la vie d'hiver commence. Dans les premiers jours de septembre, ils ont revêtu leur plumage d'hiver; à la fin du mois, ils quittent la côte pour gagner la haute mer.

LES TOTANIDÉS — *TOTANI*.

Die Wasserläufer, the Sandpipers.

Les totanidés forment un groupe d'oiseaux nettement défini, qu'on a autrefois confondu avec les tringidés, mais dont on peut bien faire une famille à part.

Caractères. — Ces oiseaux sont sveltes et gracieux; ils ont le cou de longueur moyenne, la tête petite, les ailes longues et étroites, suraiguës, la première rémige étant la plus longue; la queue courte, arrondie, étagée ou conique, formée de douze rectrices; le bec de la longueur de la tête, ou un peu plus long, mou dans sa moitié basilaire, corné dans sa moitié terminale; les tarses de structure variable, hauts et minces ou courts et vigoureux; les doigts au nombre de quatre, quelquefois de trois seulement; le plumage serré contre le corps, de couleurs ternes, soumis à une double mue annuelle. Les deux sexes diffèrent peu par la taille, très-peu ou point du tout par la couleur.

D'après Nitzsch, les totanidés présentent les caractères généraux des scolopacidés; ils n'ont pas cependant d'appareil de tact annexé au bec. La colonne vertébrale est formée de douze vertèbres cervicales, neuf dorsales et huit à neuf caudales. Le sternum diffère de celui des tringidés par le moindre développement des échancrures internes; le bassin est étroit. La langue n'atteint pas la pointe du bec; l'estomac est peu musculéux; la rate petite et arrondie; les cœcums sont très-courts.

Mœurs, habitudes et régime. — Comme les espèces dont nous venons de faire l'histoire, les totanidés habitent surtout les contrées du nord; mais tous émigrent et vont ainsi jusque dans les pays les plus éloignés; quelques-uns même y sé-

journer et y nichent. Ils se tiennent le long des eaux courantes ou dormantes des marais, plus rarement le long de la côte; quelques-uns habitent surtout les forêts. En hiver, ils se réunissent à d'autres oiseaux, mais ils forment rarement des bandes aussi nombreuses que celles des tringidés.

Leurs mœurs sont agréables; leur démarche est élégante, légère; leur vol, extraordinairement facile et léger. Presque tous marchent dans l'eau, y nagent même; ils n'y pêchent cependant que debout, en plongeant la tête et le cou. Leur voix, composée de notes agréables, hautes, comme flûtées, varie très-peu suivant les espèces.

Ce n'est que quand la neige est fondue que les totanidés reviennent dans les localités où ils vont se reproduire. Ils nichent généralement aux bords des grands marais d'eau douce, et se mettent à construire leur nid peu de temps après leur arrivée. Tantôt leur nid est une petite dépression du sol, qu'ils arrondissent, lissent, tapissent; tantôt c'est un ancien nid de grive qu'ils utilisent, ou une bifurcation d'un tronc d'arbre, sur laquelle ils déposent une couche de mousse et d'aiguilles de pin. Les œufs, au nombre de quatre, sont relativement grands, piriformes, d'un vert olive, tachetés de gris-brun. La femelle couve seule; mais le mâle témoigne son amour pour sa progéniture en volant tout autour et en poussant des cris d'inquiétude. Dès le premier jour, les jeunes peuvent courir; en cas de danger, ils savent se cacher à terre ou dans les herbes; ils apprennent bientôt à voler, et une fois qu'ils savent bien voler, ils deviennent indépen-

dants. Jeunes et vieux errent alors sans s'inquiéter les uns des autres, entreprennent des excursions toujours plus étendues, et enfin commencent leurs migrations.

Les totanidés sont tous excessivement prudents et défiants; aussi les grandes espèces servent-elles de guide dans les sociétés d'oiseaux de rivage.

Il n'est facile ni de chasser ni de capturer les totanidés.

Captivité. — Tous les totanidés s'habituent vite à vivre en cage, se contentent d'une nourriture très-simple, et, avec quelques soins, supportent la captivité pendant plusieurs années.

LES GUIGNETTES — *ACTITIS*.

Die Strandpfeifer, the Sandpipers.

Caractères. — Les guignettes peuvent être considérées comme établissant une transition entre les tringidés et les totanidés. Ce sont de petits oiseaux, bas de taille, mais élégants; ils ont le bec droit, flexible, dur seulement à sa pointe; les ailes de longueur moyenne, assez pointues, fortement échancrées à leur bord postérieur; les fausses ailes bien développées; la queue formée de douze pennes, assez longue, étagée; les plumes du corps molles et étroites. La femelle est plus petite que le mâle; le plumage ne varie pas suivant les sexes, mais suivant l'âge et les saisons.

LA GUIGNETTE VULGAIRE — *ACTITIS HYPOLEUCOS*.

Der Strandpfeifer, the Sandpiper.

Caractères. — La guignette vulgaire ou à ventre blanc, a le dos brun-olivâtre, à reflets pourpres ou verdâtres, et marqué de taches noires, les unes transversales, les autres longitudinales; les côtés du cou brunâtres, à taches foncées longitudinales; la face inférieure du corps blanche; les rémiges primaires d'un brun noir, finement bordées de gris blanc à la pointe, avec le bord des barbes internes taché de blanc, à partir de la troisième; les rémiges de l'avant-bras blanches à la pointe et dans leur moitié basilaire, d'un brun-noir mat dans le reste de leur étendue; les rectrices moyennes d'un gris brun, à tige noire, à taches d'un jaune roux; les autres blanches, finement rayées de noir en travers; l'œil brun, le bec gris-noir, plus clair à la base; les tarses gris-de-plomb. Cet oiseau a de 21 à 22 cent. de long et de 35 à 36 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 41 cent., celle de la queue de 7.

Distribution géographique. — J'ai rencontré la guignette vulgaire le long de tous les fleuves, de toutes les rivières, de tous les lacs, de toutes les mers, aux environs du cap Nord comme sur la côte d'Abyssinie, près de nos ruisseaux de l'Europe centrale, comme sur les rives du Nil; d'autres observateurs l'ont rencontrée en Asie, des Indes jusqu'au Kamtchatka; en Afrique, du détroit de Gibraltar au cap de Bonne-Espérance; il est probable qu'elle vit aussi en Amérique, en compagnie d'une de ses congénères.

Mœurs, habitudes et régime. — Cet oiseau niche dans toute l'étendue de cette immense aire de dispersion; car les individus qui vivent dans le Nord émigrent, au plus, jusque dans le midi de l'Europe ou le nord de l'Afrique, et, dans les pays tropicaux, on rencontre des guignettes toute l'année. Dans le nord de l'Allemagne, la guignette arrive au milieu d'avril, quelquefois seulement en mai; elle niche dans le mois de juillet, elle se met après à errer, et enfin commence à émigrer au milieu de septembre. La guignette affectionne les endroits où elle peut se cacher. On la trouve régulièrement, il est vrai, sur les bancs de sable, mais là où la rive est couverte de roseaux et de buissons. On ne peut la méconnaître; ses allures diffèrent notablement de celles de ses congénères. Le corps dans une position horizontale, elle court rapidement, en trottinant, et en hochant continuellement la queue. Son vol est léger, facile, rapide; mais rarement la guignette s'élève haut dans les airs; elle se dirige en ligne droite, et en rasant la surface de l'eau. Ce n'est que quand elle abandonne complètement une localité, qu'elle s'élève à une grande hauteur. Au vol, elle parait superbe, les taches de ses rémiges dessinant sur ses ailes de larges bandes blanches. Au besoin, la guignette vulgaire se jette dans l'eau, nage, plonge, rame rapidement avec ses ailes et reparait à un autre endroit.

Pour bien observer ce charmant oiseau vaquant à ses occupations journalières, il faut chercher sur les points qu'elle fréquente et qui sont parfaitement reconnaissables aux excréments blancs qu'elle y laisse, un endroit masqué par des buissons ou par une saillie de la rive, et s'y cacher. Comme le dit Naumann, la guignette vit retirée dans ces lieux, et il est difficile de l'y voir, bien qu'elle ne se rase pas, ni ne se dissimule dans les herbes. Les endroits les plus élevés où on la trouve, sont même disposés de telle sorte qu'on ne peut l'apercevoir de loin. « Près de l'étang de mon jardin, se trouvait un vieux tronc

de poirier, faisant saillie hors d'une haie, entouré de buissons, ombragé par d'autres arbres : on y avait cloué un siège en planches, pour une personne, à quatre pieds environ au-dessus de l'eau ; cet endroit servait de lieu de repos à toutes les guignettes, qui, à l'époque du passage, venaient à l'étang ; et cependant, à quarante pas de là, sur la rive opposée, était un sentier très-fréquenté, d'où souvent les passants effrayaient ces oiseaux. » La guignette vulgaire a pour de pareilles localités une prédilection toute particulière. Elle n'est pas seulement prudente et méfiante, elle est encore très-craintive. Elle s'établit près des habitations, il est vrai, mais elle se tient toujours sur ses gardes. En outre, elle est assez intelligente pour faire une distinction entre les gens dangereux et ceux qui ne le sont pas, pour éviter à temps les animaux qu'elle a à craindre. Rarement un oiseau de proie réussit à la surprendre ; l'épervier lui-même n'y arrive que difficilement ; dès que la guignette aperçoit son ennemi, elle se réfugie au plus profond du fourré, ou bien cherche son salut en plongeant. Elle s'inquiète peu des autres oiseaux de rivage.

Le mâle et la femelle, aussitôt l'époque de la reproduction passée, ne se témoignent pas une bien grande affection. Si ces oiseaux se trouvent réunis, il faut l'attribuer plutôt à la localité, qui leur convient particulièrement, qu'à leurs instincts de sociabilité. Le cri de la guignette est un sifflement clair, haut, perçant : il ressemble à celui du martin-pêcheur ; on peut le rendre par *hiddo* ou *jih* ou *ihdihdihdi*. A l'époque des amours, cet oiseau fait entendre une sorte de trille, qui commence doucement, va en augmentant d'intensité, puis en diminuant. Elle le répète un grand nombre de fois, et n'est nullement désagréable à l'oreille.

La guignette vulgaire se reproduit peu après son arrivée. Les couples arrivent chez nous déjà formés ; chaque couple choisit un emplacement convenable, et n'en souffre pas d'autre dans son voisinage immédiat. Le mâle paraît très-excité ; il vole en décrivant des zigzags ; il chante, il tourne autour de sa femelle. Celle-ci cherche un endroit de la rive à l'abri des hautes eaux ; et là, dans un buisson, de préférence dans un fourré de saules, elle construit un nid avec des brindilles, des joncs, des feuilles sèches. Ce nid est si bien caché qu'on a de la peine à le trouver malgré l'inquiétude que témoignent les parents, inquiétude qui en trahit l'emplacement. Les œufs, au nombre de quatre, sont tantôt courts, tantôt allongés, piriformes, fine-

ment grenus, lisses, marqués, sur un fond jauneroix clair, de taches dont la teinte varie selon qu'elles sont plus ou moins profondes ; les inférieures étant grises, les moyennes brun-roux, les supérieures brun-noir. Les parents ne veulent pas être troublés ; ils remarquent si on leur enlève un œuf, et abandonnent leur nichée. Le mâle et la femelle couvent alternativement. Les jeunes éclosent au bout de deux semaines d'incubation ; la mère les réchauffe quelque temps, puis les conduit dans les fourrés de saules. Là, ils savent se cacher à merveille, et on ne peut les trouver sans l'aide d'un bon chien, quoique leurs parents volent autour d'eux, en poussant des cris plaintifs. Au bout de huit jours, les plumes des ailes et de la queue apparaissent ; à quatre semaines, les jeunes prennent leur volée et deviennent indépendants.

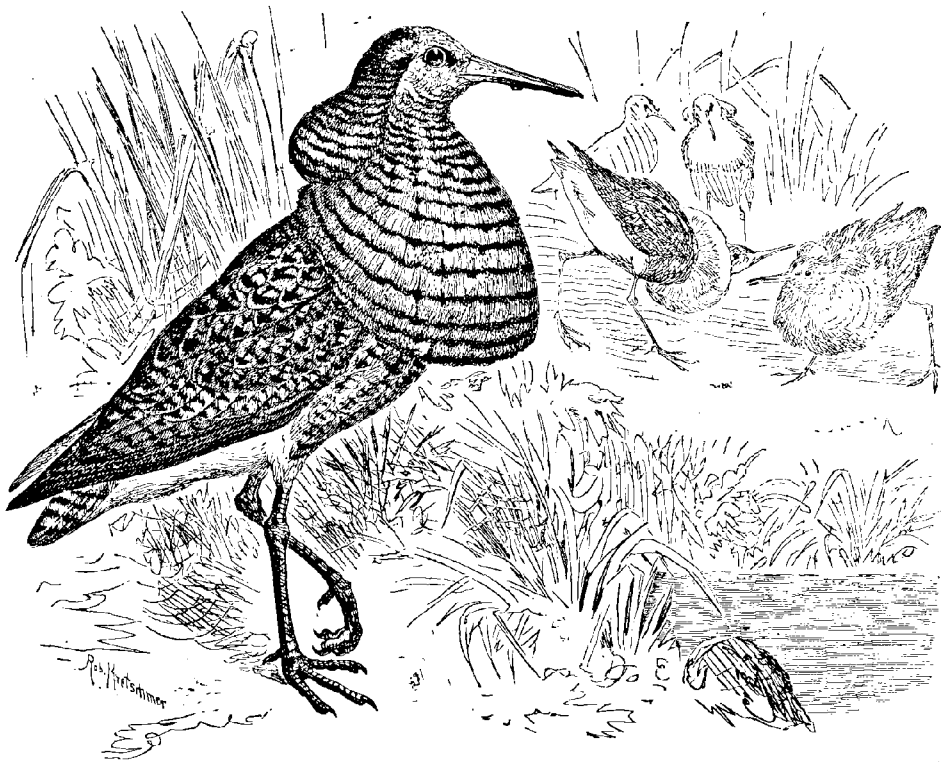
La guignette vulgaire se nourrit de larves, de vers, d'insectes, surtout de diptères et de névroptères. Elle prend sa proie à terre ou sur les feuilles, ou la happe au vol. Pour capturer les mouches, les limaces, les araignées d'eau, la guignette s'avance prudemment et silencieusement, le cou rentré ; puis, tout à coup, elle lance le bec en avant et manque rarement sa proie. Elle se tient à l'affût, promène ses yeux de tous les côtés, et chasse tantôt cet insecte, tantôt cet autre. Les carnassiers, les corbeaux, les corneilles, les pies détruisent ses couvées ; quant aux adultes, ils n'ont pas beaucoup d'ennemis.

Captivité. — Cet oiseau s'habitue facilement à la captivité ; il se fait rapidement à son nouveau régime, pourvu que dans les commencements on lui donne des vers de terre, des vers de farine, des mouches. Il est surtout amusant quand il fait la chasse aux mouches. Il s'appriivoise parfaitement ; il se tient au voisinage de sa mangeoire, salit peu la chambre ou sa cage, et donne beaucoup d'agrément à son maître. Il prospère surtout quand on le met en plein air, l'été.

LES CHEVALIERS — *GLOTTIS*.

Die Regenschneepfen, the Rain-Snipes.

Caractères. — Ce genre est caractérisé par un bec plus long que la tête, grêle, retroussé, à mandibule supérieure comprimée à la pointe, fléchie sur l'inférieure, qui est un peu plus courte ; des jambes déplumées au moins sur la moitié de leur longueur ; des tarses longs et grêles ; une palmarure réunissant le doigt médian et l'externe.



Corbeil, Créte Fils, imp

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 149. Le Combattant ordinaire (p. 591).

LE CHEVALIER A PIEDS VERTS — *GLOTTIS*
CILIROSTRIS.

Der Glutt, der Grünschenkel, the Ruff.

Caractères. — Le chevalier à pieds verts est un des plus grands totanidés. Il a les plumes du dos noires, bordées de blanc; le bas du dos, le croupion et le ventre d'un blanc pur; la poitrine blanche, rayée longitudinalement de noir; la queue grise au milieu, tachetée sur les bords de blanc et de noir. En automne, la partie postérieure et les côtés du cou sont rayés de noirâtre et de blanc; les plumes du manteau sont d'un gris cendré foncé, à tige noire, et semées de taches noires; celles des côtés du bas du cou ont leur tige noire, et sont marquées de raies noires longitudinales. L'œil est brun, le bec vert-noir; les pattes gris-vert. Cet oiseau a de 32 à 36 cent. de long, et de 59 à 61 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 49 cent., celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — On ne sait encore si le chevalier à pieds verts existe en Amérique; mais on est sûr de le trouver dans

BREHM.

toutes les autres parties du monde, l'Australie exceptée. Sa patrie est le nord de l'ancien continent; de là, il émigre chaque année dans le sud de la Chine, aux Indes, en Égypte, en Nubie, au Soudan, en Abyssinie, au Maroc, en Sénégambie; on en a tué à Mozambique. En Sibérie, il est commun pendant l'été; cependant Radde ne l'a vu qu'isolé dans la Sibérie orientale. Il traverse l'Europe lors de ses migrations, au printemps et en automne: on ne l'y a pas encore vu nicher.

Mœurs, habitudes et régime. — Le chevalier à pieds verts arrive du Nord dans la seconde quinzaine de juillet; en août et en septembre, il erre de côté et d'autre; à la fin de septembre ou au commencement d'octobre, il se remet en route: en Égypte, il trouve déjà des quartiers d'hiver convenables; beaucoup séjournent dans les îles de l'Archipel; d'autres arrivent jusque dans les pays tropicaux. En avril et en mai, il revient. Ses voyages ont lieu la nuit.

Comme ses congénères, le chevalier à pieds verts préfère les lacs d'eau douce aux plages maritimes. On le trouve, il est vrai, sur ces dernières, mais il n'y reste jamais longtemps. Dans ses

IV — 387

quartiers d'hiver, il s'établit aux bords des lacs, des fleuves, des rivières. On le trouve d'ordinaire seul de son espèce, mais presque toujours en compagnie de divers autres tringidés, de barges, de canards même. Il est en quelque sorte le chef de la bande, et ces oiseaux le suivent aveuglément. Aux grandes étendues d'eau, il préfère les petits étangs. Il évite les forêts, les buissons, et il paraît agir ainsi par prudence. Il faut que de l'endroit où il se pose il puisse découvrir un vaste horizon. Il ne se fie à personne, pas même à l'Arabe hospitalier.

On peut dire que le chevalier à pieds verts réunit en lui toutes les qualités des autres oiseaux de sa famille. Il en a toute la gaieté, toute l'agilité, toute la vivacité; il a une tenue fière, pourrait-on dire; il marche vite, légèrement, le corps horizontal; il aime à entrer dans l'eau; il nage, en franchissant souvent des espaces assez considérables; il plonge, en ramant avec ses ailes; il vole généralement en ligne droite, en battant fortement des ailes, et décrit des courbes hardies et élégantes; il se laisse tomber brusquement jusques auprès du sol, puis il ralentit son impulsion par des coups d'ailes.

Sa voix est un sifflement clair, haut, perçant; on peut la rendre par *tjia*; son cri d'appel est faible: *dick dick*; son cri d'angoisse est rauque: *kruh kruh*; son chant d'amour, qu'il ne fait entendre qu'en volant, ressemble au son de la flûte: *dahudl dahudl dahudl*; il le répète plusieurs fois de suite.

De tous ses congénères, il est assurément le plus prudent, le plus méfiant, le plus propre, par conséquent, pour jouer le rôle de guide. A toute heure du jour, on le voit en mouvement; il ne dort, en effet, que vers midi; et peut-être vers minuit; mais son sommeil est si léger que le moindre bruit suffit pour l'éveiller. Un homme s'approche-t-il, il l'observe attentivement, et avec méfiance. Il fuit le cavalier comme le fantassin, le batelier dans son canot, comme le conducteur sur sa voiture. Toute apparition inaccoutumée lui fait prendre la fuite, et il se montre d'autant plus craintif, qu'il a moins affaire à l'homme. Il n'est nullement sociable; il ne s'inquiète guère de ses semblables, bien qu'on voie parfois plusieurs de ces oiseaux réunis. Ce n'est pas lui qui se joint à ses compagnons, ce sont eux qui le suivent. Son cri d'appel s'adresse à tous les oiseaux de rivage; et ce cri est pour eux le signal que tout danger est passé.

On ne sait quelles sont les proies dont le chevalier à pieds verts se nourrit de préférence. Il

mange des animaux aquatiques de toute espèce, probablement des insectes, des larves, des libellules, etc.; des têtards de grenouilles, de petites grenouilles, de petits poissons. Naumann l'a vu prendre avec une satisfaction visible, des girins qui se tenaient à la surface de l'eau, et les poursuivre même dans l'eau.

Nous manquons de détails au sujet de son mode de reproduction. Nous savons que l'espèce niche dans le nord-est; quelques individus déjà à Rugen, plus à Gothland, un assez grand nombre encore en Laponie, dans les tourbières qui sont au pied des Alpes Scandinaves. Le nid de cet oiseau est grossièrement fait de chaume; il est établi sur une petite éminence herbeuse, au pied d'un bouleau ou d'un saule. La ponte a lieu à la fin de mai; elle est de quatre œufs assez grands, semés, sur un fond jaune-olivâtre clair, de taches plus ou moins visibles d'un gris brunâtre et de beaucoup de points d'un brun rouge, de grandeur variable. Ces œufs sont très-rares dans les collections.

Chasse. — Le chevalier à pieds verts est excessivement craintif, avons-nous dit, aussi sa chasse présente-t-elle bien des difficultés. A la vue d'un homme qui lui semble suspect, il prend la fuite déjà de fort loin; il s'envole à une grande hauteur et ne s'abat qu'à une grande distance. On le tue plus facilement dans ses quartiers d'hiver, là où il est souvent en contact avec des hommes qui ne lui font aucun mal. Dès qu'il se voit chassé, il prend son vol et entraîne avec lui tous les autres oiseaux de rivage. On le capture quelquefois dans des pièges; mais, dit Naumann, il se montre très-prudent, bien qu'il réponde à l'appel de l'oiseleur. Il regarde avec inquiétude la hutte d'où part le cri d'appel, les engins disposés autour; il demeure longtemps immobile, considérant tout avant de s'avancer; rarement, il s'abat sous le filet; d'ordinaire, il se pose à quelque distance et y arrive en marchant. Il faut cesser d'appeler dès qu'il s'est abattu, car sa prudence est en éveil, et un bruit inaccoutumé, se produisant dans la hutte, le chasse pour toujours; a-t-il vu le filet s'abattre, et a-t-il pu s'échapper, il ne reviendra jamais. Plusieurs chevaliers se montrent ils en même temps, l'oiseleur doit se contenter d'en prendre quelques-uns, car ils n'arrivent jamais tous ensemble sous le piège. Prendre un oiseau aussi rusé, fait plus de plaisir que de capturer un grand nombre de stupides tringidés. Jadis, il y avait à Halle des gens qui aimaient cette chasse avec une telle passion, qu'ils faisaient volontiers trois lieues pour aller s'y li-

vrer sur les bords du lac salé, et qui ne se croyaient pas suffisamment payés de leurs peines, si parmi les oiseaux qu'ils avaient pris, ne se trouvait au moins un *hennick*, comme ils appelaient les chevaliers à pieds verts. Ces oiseleurs étaient très-habiles pour imiter le cri d'appel de cet oiseau; ils le faisaient d'ordinaire avec la bouche, quelques uns seulement avec un sifflet en os. Pour eux, le chevalier est un échassier d'une très-grande importance, car les autres oiseaux arrivent à son cri d'appel. Aussi, l'oiseleur doit-il tout d'abord en prendre un, et, grâce à lui, il capturera des centaines d'autres espèces aquatiques.

Captivité. — Le chevalier à pieds verts s'habitue facilement au régime de la volière; il peut vivre plusieurs années en captivité, et s'appriboise parfaitement.

LES BARGES — LIMOSA.

Die Uferschnepfen, the Godwits.

Gray réunit les barges ou *bécasses de rivage* et les courlis dans une même famille; pour moi, je ne vois dans les premières que de grands totanidés.

Caractères. — Les barges sont caractérisées par leur grande taille, leur corps épais, leur cou de longueur moyenne, leur tête petite, leur bec très-long, droit ou légèrement recourbé, fort et haut à la base, mince en avant, terminé par une surface élargie en cuiller, mou et flexible dans presque toute son étendue; des tarses hauts et grêles, terminés par quatre doigts; des ailes assez longues, étroites, suraiguës, la première rémige étant la plus longue et les plumes du bras formant une fausse aile; une queue courte, arrondie, formée de douze rectrices; un plumage serré, épais, lisse, à couleurs variables suivant les saisons.

A mon avis, les barges se rapprochent des totanidés par la tenue et les habitudes, je ne puis cependant nier qu'elles ne ressemblent aussi aux courlis, et même aux bécasses. Ce genre n'est pas riche en espèces, et celles-ci sont assez difficiles à distinguer les unes des autres.

LA BARGE ROUSSE — LIMOSA RUF A.

Der Sumpfwasser, die Pfuhlschnepfe, the Black-tailed Godwit.

Caractères. — La barge rousse a le haut de la tête et la nuque d'un roux marron clair, rayé longitudinalement de brun; le dos et les épaules noirs, tachetés et rayés de roux; les couvertures

des ailes bordées de gris et de blanc; le croupion blanc, tacheté de brun; la ligne sus-oculaire, la gorge, les côtés du ventre et le cou, la poitrine d'un roux-marron foncé, les côtés de la poitrine et les couvertures inférieures de la queue semés de taches noires, disposées longitudinalement; les rémiges noires, marbrées de blanc; les rectrices rayées transversalement de gris et de blanc; l'œil brun; le bec rougeâtre, avec la pointe noirâtre; les tarses noirs. La femelle a des couleurs moins vives. En automne, le gris est la teinte dominante; le dos est gris-cendré, semé de taches d'un brun noirâtre, disposées longitudinalement; le dos, le croupion, les couvertures inférieures de la queue sont blanches; les couvertures des ailes noires, bordées de blanc; la face inférieure du corps blanche. Cet oiseau a 43 cent. de long et 72 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 22 cent., celle de la queue de 15.

Distribution géographique. — La vraie patrie de la barge rousse est le nord de l'Europe et de l'Asie, d'où elle se répand partout. Dans ses migrations, elle parcourt presque tout le sud de l'Asie, tout le midi de l'Europe, le nord de l'Afrique, jusqu'à la Nubie méridionale et la Gambie; elle se montre très-commune surtout sur les côtes de Hollande. On a remarqué que ces oiseaux ne sont jamais nombreux sur les côtes de la Baltique, tandis qu'ils arrivent en grande quantité sur la côte occidentale du Sleswig et du Jutland.

Mœurs, habitudes et régime. — « Des myriades de barges, dit Naumann, arrivent comme une nuée d'au delà de la mer et s'abattent sur les prairies; la côte en est couverte sur une grande étendue; la bande s'avance tranquillement, chaque oiseau cherchant sa nourriture; elle forme une surface que l'œil ne peut embrasser d'un seul regard. Ce spectacle est presque indescriptible; une bande pareille, vue de loin, au moment où elle s'envole, ressemble à une fumée qui s'élève. » La plupart des barges semblent suivre la côte; on n'en voit jamais un grand nombre dans l'intérieur de l'Allemagne. Elles sont au contraire communes dans le midi de l'Europe, et surtout sur les côtes de la Basse-Egypte; les pays méditerranéens servent de quartiers d'hiver à celles qui arrivent du nord-ouest de l'Europe.

La barge rousse demeure fort peu de temps dans sa patrie: on dirait qu'elle ne gagne le Nord que pour se reproduire, car, cette fonction accomplie, elle se met en voyage. A

peine les bandes qui, au printemps, apparaissent sur la côte, sont-elles parties, que reviennent déjà quelques vieux individus. Naumann croit que ce sont ceux dont la couvée a péri. Le passage proprement dit commence à la fin d'août et dure tout le mois de septembre; le retour se fait du mois d'avril jusqu'en mai: la durée du séjour dans le Nord est donc de deux mois.

On peut dire que les barges rousses sont des oiseaux maritimes, bien qu'elles ne nichent pas près de la mer, et que, dans leurs quartiers d'hiver, elles s'avancent loin dans l'intérieur des terres en remontant le cours des fleuves. La plupart cependant demeurent près de la côte, et cherchent leur nourriture au bord de la mer ou dans les marais et les champs marécageux du voisinage. Dans leurs migrations, elles n'aiment pas à s'éloigner de la mer. Elles se tiennent sur les plages et les bancs de sable mis à sec par la marée basse, et reviennent à terre avec la marée haute. Au moment du reflux, elles envoient des éclaireurs, et dès que ceux-ci leur annoncent la bonne nouvelle, elles s'envolent bruyamment, courent vers l'eau et suivent la vague qui se retire. « Toutes alors semblent être sous l'empire de la joie, dit Naumann; on voit, quand la plage découvre, qu'elles retrouvent leur véritable élément. Ces changements de séjour, se répétant régulièrement de six en six heures, ce passage d'un endroit sec en un lieu humide, donnent lieu à d'intéressantes observations. Les barges qui habitent l'intérieur des terres, ont aussi l'habitude d'abandonner l'eau pour la terre ferme et d'y revenir. Elles passent à terre le milieu du jour, les heures où elles dorment; vers le soir, elles regagnent l'eau, on les y voit en activité le soir et le matin, peut-être même y passent-elles toute la nuit. »

Les barges ont toutes les allures des totanidés; elles marchent comme eux pas à pas, et non en trotinant, comme les tringidés. Elles entrent souvent dans l'eau jusqu'au ventre; elles nagent et plongent même en cas de nécessité. Schilling a vu une barge rousse qu'il avait tirée, plonger dans la mer et ne plus reparaitre. J'ai vu souvent le même fait au lac Mensaleh. Les barges volent aussi bien, aussi légèrement que les petits totanidés. C'est à peine si leur vol est un peu moins rapide. On voit souvent des barges et des chevaliers voler de concert, sans se dépasser. Avant de se poser, elles volètent quelque temps, et avant de rabattre les ailes, elles les élèvent verticalement, la pointe en haut. Quand plusieurs barges volent d'un endroit à l'autre,

elles se tiennent rarement en rangs; elles forment plutôt une masse désordonnée. Dans leurs migrations, par contre, elles se groupent en forme de coin. Leur voix diffère de celle des autres totanidés: elle est plus grave et moins harmonieuse. Leur cri d'appel est: *kjiaou*, ou *keï keï*, ou encore *iaeckiaeckiaeck*; le cri d'amour est plus fûté; il peut se noter: *tabie tabie*.

Les allures des barges montrent que ces oiseaux ont des sens très-déliés, une intelligence bien développée. Souvent on en voit qui ne paraissent nullement craintives; mais la plupart évitent le chasseur et savent le reconnaître d'avec les personnes inoffensives. Une bande de barges est toujours craintive et défiante, n'importe où elle se trouve. Quand ils sont isolés, ces oiseaux montrent tout autant de défiance, surtout s'ils ont été chassés et s'ils ont pris la conduite des autres oiseaux de rivage. Naumann dit que ce rôle est principalement réservé aux jeunes barges; je crois avoir remarqué que toutes, jeunes et vieilles, se l'attribuent. Sur les bords du lac Mensaleh, j'ai rarement vu une barge n'être pas accompagnée de tringidés et de charadriidés, attentifs à tous ses mouvements, obéissant à son moindre signal. D'autres totanidés ne se joignent pas à ces bandes; ils semblent vouloir prouver qu'ils sont aussi capables que les barges de conduire d'autres oiseaux.

Les barges se nourrissent de vers, de larves, d'insectes, de petits mollusques, de petits crustacés, de petits poissons. Leur bec est-il assez sensible pour qu'elles puissent capturer leur proie sans l'aide de la vue? On l'a dit, mais je ne puis décider la question. L'anatomie apprend que, chez elles, l'appareil tactile osseux n'est pas développé.

Nous ne savons pas grand'chose du genre de vie des barges en été. Baedeker même est muet à ce sujet. Wallengren dit bien que la barge rousse niche dans la partie orientale de l'extrême nord de la péninsule Scandinave, et que Malm l'a observée en deçà de la crête des Alpes, dans l'Enarelappmark; mais nous ne connaissons ni son mode de nidification ni ses œufs. Une espèce voisine de celle-ci niche en Hollande, sur des points un peu élevés des marais ou des prairies tourbeuses et marécageuses. Son nid consiste en une simple dépression, tapissée de racines et de chaumes. Elle pond à la fin d'avril, et la ponte est de quatre œufs, ventrus, d'un gris jaunâtre ou brunâtre sale ou vert-olivâtre foncé ou brun-roux sale, semés de points, de raies, de taches d'un gris cendré, d'un brun ocreux et d'un brun

foncé. Les deux parents les couvent alternativement et conduisent ensemble leurs petits.

Captivité. — En captivité, les barges se comportent comme les autres totanidés. Elles s'habituent facilement à leur nouveau régime, apprennent à connaître leur maître, et peuvent vivre quelques mois, surtout si on leur laisse une certaine liberté.

LES ÉCHASSES — *HYPISIBATES*

Die Stelzenläufer, the Stilt-Plovers.

Dans le midi de l'Europe, et surtout dans le nord de l'Afrique et dans le sud de l'Asie, habite le plus singulier de tous les totanidés, l'oiseau qui a relativement les plus longues pattes, aussi lui a-t-on donné le nom significatif d'échasse. Je le regarde comme un chevalier; d'autres auteurs voient en lui une espèce voisine de l'avocette, qu'il relierait aux scolopacidés, et Gray l'a réuni dans une même famille avec ces oiseaux. J'avoue que l'échasse diffère des autres totanidés, qu'il a un type spécial, mais il s'en rapproche beaucoup par son port, son organisation interne et par ses mœurs.

Caractères. — Les échasses ont le corps relativement petit, svelte; le cou mince, allongé, la tête moyenne; le bec long, grêle, aminci vers la pointe, droit, à crête dorsale arrondie, à pointe recourbée, mais seulement à la base; les tarses très-longs, faibles, déplumés bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; les doigts au nombre de trois, l'externe et le médian réunis par une courte palmature; des ongles petits, étroits, pointus; les ailes très-longues, étroites, suraiguës, la première rémige dépassant de beaucoup les autres; les fausses ailes courtes; la queue formée de douze rectrices, moyennement longue, courte relativement aux ailes; le plumage serré, celui de la face inférieure du corps presque décomposé; des teintes qui varient suivant l'âge et les saisons.

L'ÉCHASSE AUX PIEDS ROUGES — *HYPISIBATES HIMANTOPUS.*

Der Stelzenläufer, the Stilt-Plover.

Caractères. — L'échasse aux pieds rouges, ou échasse proprement dite, dans son plumage de printemps, a, à l'occiput, une ligne étroite à la partie postérieure du cou et le manteau noirs, à reflets verdâtres sur ce dernier; la queue d'un gris cendré; le reste du plumage blanc, avec un léger reflet rose sur la moitié antérieure du corps. La

femelle a des teintes moins vives; elle est d'un blanc moins éclatant, d'un noir plus terne; la partie foncée de l'occiput est plus étendue, mais plus terne. En hiver, l'occiput et la nuque ont perdu leur couleur noire, et sont tout au plus gris. Les jeunes ont la face supérieure du corps d'un blanc grisâtre, la partie postérieure du cou moirée de gris et de blanc; les épaules d'un gris plus ou moins net. L'œil est d'un rouge carmin superbe, le bec noir; les tarses sont d'un rouge-carmin pâle ou rouge-rose. La longueur de cet oiseau est de 40 centimètres, son envergure de 74 centimètres; la longueur de l'aile est de 23 centimètres, celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — L'échasse aux pieds rouges habite le sud et le sud-est de l'Europe, le centre de l'Asie et le nord de l'Afrique; elle appartient donc à la zone chaude et tempérée. On la compte cependant, et avec raison, parmi les oiseaux de l'Europe centrale; car, on l'y a observée plusieurs fois, et elle s'y est même reproduite. On commence à la trouver en grand nombre en Hongrie; on dirait qu'elle ne fait que traverser l'Espagne et la Grèce lors de ses migrations. Elle n'est également que de passage dans le sud de l'Italie. On la voit toute l'année, en nombre considérable, dans le sud de la Russie et en Égypte, d'où elle se répand dans les pays du cours supérieur du Nil; de même qu'elle va aux Indes, des grands lacs salés de l'Asie centrale.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans la Hongrie moyenne et la basse Hongrie, d'après Baldamus, on trouve l'échasse auprès de tout étang salé d'une certaine étendue. En Égypte, c'est un des oiseaux les plus communs, et il y est plus habitué à l'homme que partout ailleurs. Les quelques couples qui se sont reproduits en Allemagne s'étaient établis près de marais écartés et étendus; ils y menaient une vie si retirée qu'on ne les découvrit que par hasard. En Égypte, par contre, cet oiseau vit près et même dans l'intérieur des villages. Aussi, dans tous les endroits destinés à faire baigner les bœufs, on peut être sûr de voir une troupe d'échasses, et on a l'occasion d'observer de très-près ces oiseaux, d'ordinaire fort prudents; car ils se laissent approcher de très-près. Je fus surpris de voir dans l'intérieur de l'Afrique les échasses extrêmement méfiantes, tandis que je n'avais rien remarqué de semblable chez toutes celles que j'avais rencontrées en Égypte, peuplant les lacs par bandes de à deux trois cents individus. Ces oiseaux passent l'hiver à l'endroit qu'ils ont choisi; ils n'errant pas dans le pays; d'ailleurs, ils trouvent là en abondance

tout ce qui leur est nécessaire, et la preuve c'est qu'ils y engraisent considérablement. Au commencement d'avril, beaucoup quittent les lacs, mais beaucoup y restent et s'y reproduisent. D'après les observations que j'ai recueillies en Allemagne, c'est en mai et en août qu'ont lieu les passages des échasses. Il pourrait se faire cependant qu'en Hongrie ces oiseaux arrivassent plus tôt, et y restassent plus longtemps. Toujours est-il qu'en Égypte, ils partent plus tôt, et reviennent plus tard.

L'échasse aux pieds rouges aime les eaux salées, sans avoir cependant son existence liée à leur présence. On ne peut pas dire qu'elle soit un oiseau maritime. On la voit parfois sur les côtes, au milieu des totanidés et des avocettes; mais d'ordinaire on la rencontre dans les petits étangs, et pendant la saison des amours dans les grands lacs d'eau douce ou saumâtre. Elle paraît être plus sociable que tous les autres totanidés. Vivant par paires pendant la saison des amours, elle est, tout le reste de l'année, par bandes de six à douze individus, et en hiver, par troupes extrêmement nombreuses. Ce n'est que dans le Soudan que j'ai rencontré des échasses isolées, et encore étaient-elles en compagnie d'autres oiseaux de la même famille.

Les petites bandes d'échasses semblent s'inquiéter fort peu des autres oiseaux; les grandes troupes se mêlent souvent à d'autres échassiers, surtout aux avocettes; il se pourrait cependant que ces réunions fussent déterminées plutôt par des conditions locales que par un instinct de sociabilité.

L'échasse aux pieds rouges a les mœurs et les allures des autres oiseaux de sa famille. Elle habite les mêmes lieux que les autres totanidés, mais, grâce à ses longues jambes, elle peut s'avancer plus loin dans l'eau pour chercher sa nourriture. On la surprend rarement au bord de l'eau; on la voit plutôt à une certaine profondeur, marchant ou nageant. Elle a les allures d'un vrai totanidé; sa démarche n'est nullement maladroite et vacillante; son vol est léger, beau, rapide, gracieux. En s'envolant, elle bat rapidement des ailes, et lorsqu'elle atteint une certaine hauteur, elle vole plus lentement, plus posément; avant de s'abattre, elle décrit en planant une ou plusieurs lignes ondulées. En volant, elle étend directement en arrière ses longues pattes, ce qui lui donne un aspect singulier, qui la fait aisément reconnaître. Sa voix rappelle celle des autres totanidés. Baldarnus la note parfaitement : *houït, houet, houït, houett, houïtt, houett, witt, wïtt, weït, weït*. C'est

surtout pendant la saison des amours que l'échasse fait entendre son cri, et elle ne le pousse qu'en volant ou immédiatement avant de prendre son essor.

L'échasse est un des oiseaux de marais les plus prudents. La confiance qu'il montre à l'égard des Égyptiens est parfaitement fondée; jamais un Arabe ne pensera à poursuivre ni même à troubler cet oiseau; au contraire, il a du plaisir à le voir et il l'aime. Aussi, l'échasse voit-elle dans tout homme un ami, et ne s'éloigne de lui qu'autant que cela lui semble absolument nécessaire. Mais un seul coup de fusil la rend craintive et défiante pour longtemps. J'ai été souvent obligé de me donner beaucoup de peine pour tuer le mâle et la femelle du même couple, lorsque je n'avais pas réussi à les abattre d'un seul coup de feu. La mort d'un des conjoints remplit l'autre de tristesse, mais il est très-rare que celui-ci revienne auprès du cadavre, et tourne plusieurs fois autour de lui, comme le font les autres oiseaux. Les quelques échasses que je vis dans le Soudan étaient très-craintives. Ce fait ne peut s'expliquer qu'en supposant que ces oiseaux savent par expérience que le blanc est pour eux un être dangereux.

Les échasses se nourrissent principalement sinon exclusivement d'insectes. On les voit occupées tout le jour à leur faire la chasse, à les prendre à la surface de l'eau, dans la vase ou à les happer au vol. Autant qu'il m'a semblé, elles mangent surtout des mouches, des coléoptères et des larves.

Je n'ai pas vu moi-même le nid de cet oiseau, mais on m'en a donné des œufs. En Égypte, l'échasse niche en avril et en mai, parmi les joncs. Son nid est grossièrement construit, paraît-il; Wilson dit, en parlant d'une espèce américaine, que son nid n'est qu'une couche d'herbes sèches, à peine suffisante pour mettre les œufs à l'abri de l'humidité. L'oiseau ne le parfait que pendant la durée de l'incubation; il l'agrandit et l'élève en y ajoutant des feuilles sèches, des racines, des chaumes, de telle façon que ce nid finit par acquies un poids de deux à trois livres. Notre échasse d'Europe présente-t-elle la même particularité? je l'ignore. Au rapport de Paenler, on trouva un nid d'échasse dans l'étang de Badetz, dans le duché d'Anhalt; il était dans une touffe de roseaux et contenait trois œufs; la couvée devait être incomplète, car le nombre ordinaire est de quatre. Ces œufs ressemblent à ceux du vanneau; ils en ont le volume, mais la coquille est beaucoup plus fine. Ils sont d'un jaune-ocre foncé, vert

olivâtre ou jaune-olivâtre; ils sont marqués de quelques taches d'un gris cendré, et d'un grand nombre de petites taches, arrondies ou allongées, brun-roux ou brun-noir, nombreuses surtout vers le gros bout. Nous ne savons rien sur la vie des jeunes échasses.

Chasse. — En Hongrie, on chasse beaucoup les *cigognes-bécasses*, comme on y appelle les

échasses; cependant leur chair n'est pas délicate, et n'est même comestible qu'en hiver. En Égypte, le naturaliste seul pense à les poursuivre.

Captivité. — Je n'ai jamais vu de ces oiseaux en volière et je n'ai jamais entendu dire qu'on en ait tenu en captivité.

LES RÉCURVIROSTRIDÉS — *RECURVIROSTRÆ*.

Die Säbler, the Avocetes.

Les oiseaux qui forment cette famille ont été rangés tantôt dans telle tribu, tantôt dans telle autre; mais, en réalité, ils se distinguent de toutes et constituent un type à part. Les quelques espèces connues se ressemblent beaucoup par leur port, leur taille, leur couleur.

Caractères. — Les récurvirostridés ont une taille moyenne, et sont essentiellement caractérisés par leur bec, qui est long, étroit, faible, aplati, plus large que haut, aminci à la pointe, très-retroussé, l'extrémité des deux mandibules étant tournée en haut, dur, lisse, à bords tranchants.

Par leur organisation interne, ils diffèrent peu des autres limicoles. La colonne vertébrale est formée de quatorze vertèbres cervicales, neuf dorsales, huit à neuf coccygiennes. Le sternum présente des échancrures membraneuses externes et internes, ces dernières étant les plus grandes. La boîte crânienne est petite, le trou occipital grand, arrondi; le bec est dépourvu d'appareil tactile osseux; la langue est courte et obtuse, l'estomac faiblement musculéux.

Cette famille repose uniquement sur le genre suivant.

LES RÉCURVIROSTRES — *RECURVIROSTRA*.

Die Säbelschnäbler, the Avocetes.

Caractères. — Les attributs que nous venons de reconnaître à la famille sont aussi ceux du genre; mais, pour compléter cette caractéristique, nous dirons que les récurvirostres ont un bec près de deux fois aussi long que la tête, flexible comme de la baleine et sillonné jusque vers le milieu; des ailes longues, dépassant un peu l'extrémité de la queue, qui est courte, ar-

rondie, formée de douze pennes; des jambes nues sur les deux tiers environ de leur étendue; des tarsi longs, minces, complètement réticulés; les doigts antérieurs réunis à la base par une palmature qui se prolonge jusqu'à leur extrémité; le pouce, lorsqu'il existe, très-petit, très-surmonté et ne touchant pas le sol; les plumes des parties inférieures serrées, et velues comme celles des vrais oiseaux aquatiques.

Distribution géographique. — L'on ne connaît actuellement que quelques espèces de récurvirostres, qui sont répandues sur une grande partie de la terre; l'aire de dispersion de l'espèce européenne surtout est très-étendue.

Il nous suffira de décrire cette espèce.

LA RÉCURVIROSTRE AVOCETTE — *RECURVIROSTRA AVOCETTA*

Der Säbelschnäbler, the Avocet.

Caractères. — La récurvirostre avocette (*fig. 150*) ou simplement l'*avocette*, le *bec en sabre*, comme on la nomme vulgairement, a des couleurs peu variées, mais élégamment distribuées. Elle a le haut de la tête, la nuque, la partie supérieure et postérieure du cou, les épaules et la plus grande partie de l'aile noirs; deux taches blanches sur les ailes; le reste du corps blanc; l'œil brun-rougeâtre, le bec noir, les tarsi d'un cendré bleuâtre. La femelle a des couleurs moins vives. Chez les jeunes, le noir tire sur le brunâtre, et les ailes sont rayées de gris roux.

Distribution géographique. — L'avocette se trouve dans presque tout l'ancien continent. Elle habite les côtes de la mer du Nord et de la Baltique, les lacs salés de la Hongrie et de l'Asie centrale; elle émigre de là dans le sud de l'Europe, dans le nord de l'Afrique, dans le sud de la Chine et aux Indes; on l'aurait même vue au

cap de Bonne-Espérance. Elle se montre en très-grand nombre partout où on la trouve. Elle apparaît dans nos pays en avril, et s'en va en septembre.

Mœurs, habitudes et régime. — L'avocette est un véritable oiseau maritime; elle quitte rarement les côtes, et encore n'est-ce que pour se rendre aux bords d'un lac d'eau salée ou saumâtre. Dans l'intérieur des terres, elle est excessivement rare. Elle fréquente surtout les plages vaseuses; aussi, est-elle très-connue dans certaines localités, tandis qu'à quelques kilomètres de là, on ne la voit jamais. Son habitat varie, d'après Naumann, avec la marée. A mer basse, quand la plage est mise à sec, on la voit souvent à une assez grande distance de la côte, où elle se tient ordinairement à la marée haute. C'est un de ces oiseaux qui frappent les yeux de tout le monde, car ils ornent à merveille la plage. Lorsqu'elle marche tranquillement ou qu'elle est posée, la récurvirostre avocette se tient le corps horizontal, le cou recourbé en S. Sa démarche est légère et facile; il est rare cependant qu'elle parcoure d'une traite un grand espace. Elle ne vole pas aussi rapidement que les chevaliers, mais assez vite cependant, et d'une façon si particulière qu'on peut la reconnaître de très-loin à ses ailes hautes, recourbées, battant à longs intervalles; à son cou rentré, à ses longues pattes étendues. Comme on peut le conclure *a priori* de ses palmatures bien développées, l'avocette s'avance assez loin dans l'eau; elle nage bien, facilement et souvent. Sa voix est sifflante, plaintive, sans être désagréable; son cri d'appel est *quoui* ou *dull*, son cri d'amour est un *klou* plaintif, répété plusieurs fois et rapidement.

D'ordinaire, on aperçoit l'avocette dans l'eau, marchant, se promenant lentement, baissant et relevant sans cesse la tête pour chercher sa nourriture; souvent elle plonge à la façon des canards. Elle fait de son bec un emploi singulier; « elle s'en sert comme d'un sabre, dit Naumann, elle le porte rapidement à droite et à gauche, et elle prend les animaux qui nagent dans l'eau et qui demeurent adhérents aux sillons de la face interne. L'avocette fouille aussi de son bec les flaques d'eau que la vague, en se retirant, a laissées sur la plage vaseuse, et qui fourmillent de petits animaux. Souvent, elle demeure une heure entière auprès d'une seule de ces flaques. D'ordinaire, elle commence par enfoncer tout droit son bec dans l'eau ou dans la vase, le fait claquer à la manière des canards,

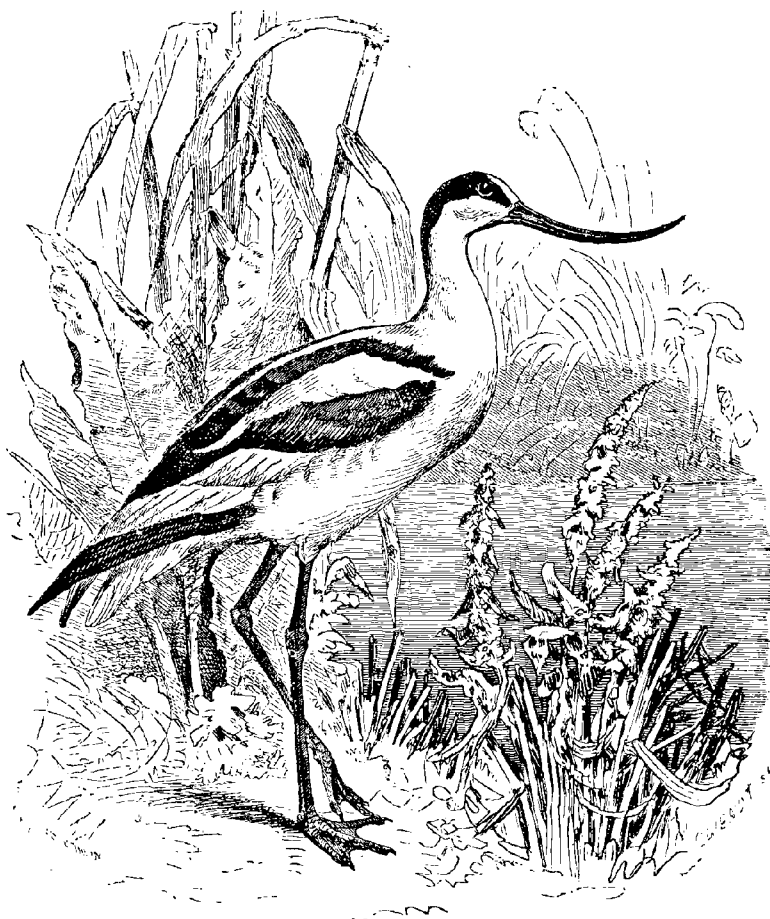
puis le porte à droite et à gauche, comme on fait manœuvrer un sabre. J'en ai vu quelques-unes dans un marais, promener ainsi leur bec dans l'herbe courte et humide. » J'ai observé la même allure chez les avocettes que j'ai vues sur les bords du lac de Mensaleh et du lac Mœris, mais je crois que, quand le sol est bien vaseux, elles le fouillent surtout, à la façon des canards.

L'avocette vit constamment en société; aussi est-elle toujours craintive et fuit-elle l'homme partout. Qu'on s'approche de l'endroit où des centaines de ces oiseaux sont activement occupés à chercher leur nourriture, et l'on remarquera, au premier cri d'avertissement, qu'ils deviennent tous inquiets, qu'ils s'avancent dans l'eau en marchant ou en nageant, ou qu'ils s'envolent, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils sont hors de portée. Ils laissent approcher de plus près une voiture, un cavalier.

Les avocettes ne montrent aux autres oiseaux aucune amitié. Jamais une d'elles ne sert de guide aux bandes de petits oiseaux de rivage, et si elle se trouve près d'une de ces bandes, elle se tient complètement à l'écart. Ce n'est qu'avec les échasses qu'elles contractent une certaine union. Naumann attribue ce fait, et avec raison, moins à un instinct d'insociabilité, qu'à la façon singulière dont l'avocette prend sa nourriture.

Peu après leur arrivée dans leur patrie, les avocettes se séparent par paires, et vont nicher sur les endroits couverts d'un court gazon, où se rendent aussi les huitriers, les tringidés, les totanidés, les sternes, les mouettes. Plus rarement, elles vont dans les champs de céréales; mais toujours, elles restent près de la côte. Leur nid est une dépression creusée dans le sol, tapissée de quelques chaumes desséchés et de racines. La couvée est de trois, rarement de quatre, parfois seulement de deux œufs gros comme ceux du vanneau; ces œufs sont piriformes ou arrondis, à coquille mince, terne, d'un roux clair ou d'un jaune olivâtre, semés de points plus ou moins nombreux noirâtres et violets. Les deux sexes les couvent alternativement pendant dix-sept ou dix-huit jours; ils témoignent à leur progéniture beaucoup de sollicitude; ils entourent, en poussant des cris d'inquiétude, l'homme qui s'est approché. Dès que leurs petits sont secs, ils les conduisent à un endroit où ils puissent se cacher; plus tard, ils les mènent dans de grandes flaques d'eau, et enfin, quand ils commencent à voler, ils les conduisent à la mer.

Captivité. — Si on les traite bien, on peut



Corheil, Créte Filis imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 150. La Récurvirostre avocette.

conservé les avocettes en captivité. Je n'en ai vu qu'une fois, il est vrai, au Jardin zoologique de Cologne; voici ce que m'écrivit à leur sujet mon ami, le Dr. Bodinus. « J'ai toujours eu une vive prédilection pour les habitants ailés des plages maritimes, et ce me fut toujours un vif plaisir d'observer sur les côtes de la Baltique, ma patrie, les allures et les habitudes des canards, des huîtres, surtout des avocettes; de tout temps, je désirai tenir en captivité ces dernières. Tant que je fus chez moi, je ne pus parvenir à m'en procurer. Cet oiseau n'est pas rare à certains endroits des côtes de Rugen; mais à la suite de la chasse sans ménagements qu'on lui a faite, il s'est retiré dans les lieux les plus inaccessibles. Il était impossible de trouver des couples en train de couvrir; fort difficile de prendre de vieux oiseaux, sans compter les difficultés que j'aurais eues à les nourrir. Enfin, je pus me procurer en Hollande de jeunes avocettes. Ma joie

BREHM.

était grande, mais elle était tempérée par l'inquiétude de ne pouvoir les élever.

« Une expérience de plusieurs années m'avait appris que la soif éteint toute timidité, au moins pour quelques moments, chez les animaux les plus sauvages; aussi, ma première idée fut d'apaiser la soif de ces oiseaux, fatigués du voyage. Ils se rendirent vers le bassin dont j'avais eu soin de pourvoir la volière que je leur avais assignée, ils burent à longs traits, et commencèrent bientôt à se baigner et à lisser leur plumage. Dès ce moment j'étais sûr de mon fait, j'étais persuadé qu'ils allaient manger, et j'en fus convaincu quand je les vis enfoncer leur bec dans l'eau, et l'agiter en tous sens. Que pouvais-je jeter dans cette eau qui leur convint mieux que le mets commun à tous ces oiseaux de rivage en captivité, des œufs de fourmi frais? Les fourmis, qui s'y trouvaient mêlées, s'agitèrent dans l'eau et attirèrent l'attention des avocettes; elles

IV — 388

les goûtèrent, et se mirent à en manger. Mes oiseaux buvaient, se baignaient, mangeaient ; on ne pouvait rien leur demander de plus, mes vœux étaient accomplis. Cependant les nourrir d'œufs de fourmis ne me semblait pas ce qu'il y avait de mieux, même en ne tenant pas compte du haut prix auquel cela revenait. Je cherchai alors à habituer mes oiseaux à une autre nourriture animale ; je leur donnai de la viande crue finement hachée, des petits poissons coupés en morceaux ; ils les mangèrent. Je pouvais donc avoir foi en l'avenir.

« Malheureusement, une nuit, trois de mes avocettes furent tuées par des rats ; plus tard, encore une autre, et ainsi, de mes six individus, il ne m'en resta plus que deux. Mais ceux-ci, je les ai depuis trois ans.

« Vers l'automne, mes oiseaux avaient à peu près dépouillé leur premier plumage ; cependant ils n'avaient pas encore le noir velouté des vieux et n'avaient pas atteint leur taille définitive. Je soupçonnai leur régime exclusivement animal de ne pas leur convenir parfaitement, d'autant plus que je remarquais une certaine faiblesse dans leurs jambes. C'est là un signe irrécusable, qui indique que de jeunes oiseaux privés de mouvement ont une nourriture trop lourde. Je remarquai en outre de l'enflure aux doigts et aux articulations : il fallait donc changer leur régime. Je leur supprimai peu à peu la viande et les poissons et les remplaçai par du pain blanc ramolli. Je ne m'étais pas trompé. Les avocettes s'habituaient aisément à cette nouvelle nourriture, et la paralysie ainsi que le gonflement des pieds disparurent. Elles se trouvaient à merveille, elles étaient gaies, vives et charmaient, par leurs

allures autant que par la beauté de leur plumage, tous les visiteurs du jardin.

« Jamais mes avocettes captives n'ont fait entendre les sons flûtés qu'elles poussent en liberté. Par contre, j'ai pu observer comment elles prennent leur nourriture. On admet généralement qu'elles y procèdent d'une façon toute singulière, en agitant leur bec latéralement. On dit que ces mouvements de latéralité se font le bec ouvert, que les animaux marins se prennent entre les mandibules et que l'oiseau les avale ensuite. D'après mes observations, qui excluent toute idée de doute, l'avocette exécute ces mouvements le bec fermé, et cela sur terre comme dans l'eau. Je croirais volontiers qu'elle le fait pour effrayer les petits animaux dont elle se nourrit, tout comme les mouettes et les flamans frappent le sol de leurs pattes. La vase est agitée, les animaux qui y sont cachés sont mis à découvert, et l'oiseau peut alors les saisir et les avaler. C'est là ce que fait l'avocette en portant son bec à droite et à gauche. Jamais je n'ai vu une de mes captives prendre sa nourriture comme on le supposait ; j'ai observé au contraire qu'elles la saisissent avec la pointe du bec, tout comme un pluvier ou un autre oiseau analogue. La seule forme du bec indique déjà que l'oiseau ne peut s'en servir pour diviser ses aliments ; d'un autre côté, ce ne lui est point une arme ; aussi les avocettes ne se battent-elles pas. Elles sont on ne peut plus paisibles et inoffensives. Jamais elles n'attaquent les autres oiseaux : elles ne peuvent également se défendre contre eux ; aussi doivent-elles vivre avec ceux qui sont comme elles d'un naturel paisible. Ce sont des oiseaux que l'on peut conseiller de tenir en captivité. »

LES NUMÉNIIDÉS — *NUMENII*.

Die Brachvögel, the Curlews.

Caractères. — Les oiseaux qui composent cette famille sont les plus grands des limicoles et semblent faire la transition aux ibis et par conséquent aux hérons : leurs formes sont élégantes, leur port élancé, leur cou long et mince, leur tête petite. Ils ont un bec démesurément long, à mandibule supérieure sillonnée dans les trois quarts environ de son étendue, dure, obtuse, lisse à l'extrémité ; des tarses presque entièrement réticulés sur toutes les faces ; quatre doigts, les antérieurs unis, à la base, par deux palma-

tures presque aussi étendues l'une que l'autre.

Les organes internes présentent peu de particularités à noter. La colonne vertébrale comprend douze vertèbres cervicales, neuf dorsales, huit ou neuf caudales ; le sternum présente les quatre échancrures cutanées ; le bassin est long et mince ; les humérus sont relativement longs ; le bec n'a pas d'appareil tactile. La langue est très-courte, relativement à la longueur du bec ; son noyau n'est osseux que dans sa partie postérieure ; l'estomac est arrondi et très-muscleux.

LES COURLIS — *NUMENIUS*.*Die Brachvögel, the Curlews.*

Caractères. — Les courlis, sur lesquels repose la famille des numéniidés, ont pour caractères génériques un bec beaucoup plus long que la tête, arqué, haut à la base, mince vers l'extrémité, mou dans toute son étendue, sauf à l'extrémité qui est cornée, à mandibule supérieure un peu plus longue que l'inférieure et la recouvrant; des jambes assez allongées, nues bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; des doigts relativement courts, le pouce ne portant que sur l'extrémité; des ailes grandes, suraiguës, la première rémige étant la plus longue; une queue moyennement longue, arrondie, composée de douze rectrices; un plumage dur, serré, ne différant ni suivant l'âge, ni suivant le sexe.

LE COURLIS CENDRÉ — *NUMENIUS ARQUATUS*.*Der Brachvogel, der Bracher, the Curlew.*

Caractères. — Le courlis cendré (*fig. 151*) a de 72 à 77 cent. de long et de 1^m,24 à 1^m,30 d'envergure; la longueur du bec est de 19 à 22 cent., celle de l'aile de 33 à 36, celle de la queue de 12 à 14. Il a le dos brun, rayé de jaune-roux clair; le bas du dos blanc, marqué de taches brunes, disposées longitudinalement; le dessous du corps d'un roux jaunâtre, à taches longitudinales brunes; les rémiges noires, à tiges blanches et tachetées de blanc; les trois premières bordées de blanc en dedans, les autres variées de taches claires, disposées en zigzags; les rectrices blanches, rayées de brun noir; l'œil brun-foncé; le bec noir, avec la base de la mandibule inférieure d'un gris olivâtre; les tarses d'un gris de plomb. Les jeunes diffèrent particulièrement des vieux par leur bec plus court, leurs tarses plus massifs, les taches plus claires sur la partie inférieure du corps.

Distribution géographique. — Il n'y a pas de pays en Europe où l'on n'ait observé le courlis cendré. Il se reproduit dans le Nord, et il traverse le Sud à l'époque de ses migrations. On le trouve de même dans une grande partie de l'Asie. Dans ses voyages, il arrive jusqu'aux Indes et dans le centre de l'Afrique, et y demeure du mois de septembre au mois de mars. Il n'est pas rare dans le nord-ouest de l'Amérique. Il se montre dans nos contrées en avril, mais le passage dure jusqu'en mai; il revient à la fin de juillet, erre sans but apparent, et reprend, en septembre, sa route vers le Sud. Quand l'hiver

n'est pas trop rigoureux, il séjourne dans les régions septentrionales, rarement en Allemagne, plus souvent en Angleterre et aux Féroës, dont les rivages sont réchauffés par le Gulf-Stream. En Grèce, d'après von der Mühle, en Espagne, d'après mes propres observations, on voit toute l'année des courlis isolés. Ce sont peut-être des jeunes encore incapables de se reproduire.

Mœurs, habitudes et régime. — De tous les limicoles, le courlis cendré est le moins difficile pour ce qui est de l'habitat. Toute contrée lui est bonne, les côtes de la mer comme les bords des cours d'eau et des lacs dans l'intérieur des terres; la plaine comme les pays de collines. Les tundras sont cependant sa vraie patrie; car c'est là, c'est dans les tourbières énormes des régions septentrionales qu'il a pris naissance. Aucune localité ne le fixe. Il quitte les bords de l'eau pour s'envoler dans les plaines les plus arides, de là il va dans les champs et les prairies, pour revenir à l'eau. On le rencontre partout, mais on ne le voit régulièrement nulle part. Dans ses voyages, qu'il accomplit de jour comme de nuit, il suit bien la route ordinaire des oiseaux migrateurs, mais avec plus d'irrégularité. Il s'écarte des rivières à plusieurs kilomètres; il franchit des montagnes assez élevées. Dans ses quartiers d'hiver, il a les mêmes allures que dans nos contrées. On le voit toujours auprès des lacs et de la mer; mais on l'aperçoit aussi dans les steppes, chassant les sauterelles en compagnie des ibis; ou bien, comme en Nubie, cherchant sa nourriture sur les rochers des bords du Nil.

J'ai vu le courlis cendré dans l'extrême Nord, là où il niche; j'en ai tiré sur les bords du Nil Blanc et du Nil Bleu; je l'ai observé en Égypte, en Grèce, en Espagne, en Allemagne; je l'ai vu dans les circonstances les plus diverses, et toujours je l'ai trouvé le même. Toujours et partout, il est prudent, méfiant, conscient de ses avantages, et cependant craintif. Plus sociable que d'autres échassiers, il se réunit volontiers à ses semblables pour former de petites troupes; sa vigilance bien connue attire autour de lui une quantité d'autres oiseaux de rivage moins prudents. Il répond au cri d'appel d'un de ses semblables, et ne s'inquiète pas des autres cris; les autres animaux le laissent indifférent, ou ne font que lui inspirer de la crainte et de la méfiance. Il évite l'homme partout, même là où il niche, bien qu'il s'y montre moins craintif qu'ailleurs. Dans le Sud, il devient insupportable.

table au chasseur, plus encore que le vanneau. Il prend la fuite non-seulement quand le danger approche, mais dès qu'il aperçoit au loin quelque chose de suspect. Il sait, de plus, parfaitement distinguer les gens inoffensifs des personnes dangereuses; il laisse approcher un paysan, un berger; mais il fuit de loin tout homme qui lui paraît hostile. Mes domestiques nègres ont réussi plus souvent que moi à tuer des courlis, et cependant je mettais tout en jeu, je me donnais les plus grandes peines pour surprendre ces rusés oiseaux.

A part cette prudence excessive, odieuse au chasseur, mais qui témoigne de l'intelligence de l'oiseau, le courlis cendré est un être fort intéressant. Son port, sa démarche, son vol, sa voix, tout le distingue, à son avantage, des autres scolopaces. Il marche à grands pas, mais avec légèreté et élégance, « avec dignité », dit Naumann. Quand il se hâte, il ne double pas le nombre, mais l'étendue de ses pas. Il se meut aussi bien sur terre que dans l'eau, où il entre jusqu'au ventre; il nage sans y être forcé, pour son plaisir. Naumann a observé cela parfaitement, et je suis tout à fait d'accord avec lui. Le vol du courlis n'est pas très-rapide, mais il est régulier, facile, remarquable par de très-beaux détours, et l'oiseau paraît l'exécuter sans fatigue. Avant de se poser, le courlis cendré plane quelque temps; quand il se laisse tomber d'une grande hauteur, il ferme les ailes, descend bruyamment jusque près du sol, ralentit sa chute en étendant les ailes, et ne prend pied qu'après s'être encore balancé quelque temps. Sa voix se compose de notes pleines, arrondies, sonores, qu'on peut aussi bien comparer aux sons de l'orgue qu'à ceux de la flûte, et rendre par les syllabes : *taü, taü* et *tläüid, tläüid*. Comme le dit Naumann, cette voix a pour beaucoup de personnes quelque chose de particulier : pour le naturaliste, elle a un charme tout spécial; la voix d'aucun autre oiseau de marais ne l'égale. Lorsque les courlis cendrés semblent converser entre eux, ils crient : *twi twi*; leur cri d'angoisse est rauque, et s'exprime par *kraeh* ou *kruh*. Pendant la saison des amours, les courlis font entendre une courte chanson, qui ne se compose, il est vrai, que du cri d'appel, mais dont les notes se fondent les unes dans les autres d'une façon singulière, indescriptible.

Le courlis cendré niche déjà dans quelques localités du nord de l'Allemagne, toutefois il ne se reproduit régulièrement que dans les pays tout à fait septentrionaux, et principalement

dans les tundras, comme je l'ai dit plus haut. Ces oiseaux apparaissent en Laponie vers la même époque que dans nos contrées, et, peu après leur arrivée, ils se reproduisent. Le mâle fait entendre son cri d'amour à toute heure, mais surtout vers le milieu de la nuit, quand tout est plongé dans le silence. La femelle cherche dans la tourbière quelque éminence convenable pour y construire son nid. Ce nid est moins un creux pratiqué en terre, qu'une dépre s'on produite dans la mousse ou dans le gazon, par le poids de l'oiseau. Dans quelques nids, j'ai trouvé une couche peu épaisse de feuilles, que le courlis y avait apportées. Les œufs, au nombre de quatre, sont plus grands que ceux du canard, ils sont arrondis ou piriformes, peu lisses, ternes, marqués sur un fond vert olivâtre sale, tirant plus ou moins sur le jaunâtre ou le brunâtre, de taches profondes d'un gris foncé, de taches superficielles et de lignes d'un noir verdâtre. Le mâle et la femelle semblent couvrir alternativement, ils témoignent à leurs petits la plus vive sollicitude, et s'exposent au danger pour les sauver. Ils les conduisent de bonne heure dans les endroits couverts de hautes herbes.

Le courlis cendré adulte se nourrit d'insectes de toute espèce, de vers, de mollusques, de crustacés, de petits poissons, de reptiles, de substances végétales, surtout de baies. Les jeunes ne mangent que des insectes; dans le Nord, des mouches et des larves.

Chasse. — Partout, on chasse le courlis cendré avec une certaine passion; sa prudence semble exciter l'homme. Cette chasse est difficile, et son succès dépend beaucoup du hasard. On réussit mieux en employant des pièges. Pour l'oiseleur, le courlis est ce que le tétras urogalle est pour le chasseur, le suprême de ses désirs. La prudence extrême de cet oiseau à la vue perçante exige de la part de l'oiseleur une patience et une attention soutenues. Il doit être immobile dans sa hutte; il doit savoir bien appeler, et le faire ni trop tôt, ni trop longtemps. Si la bande, au lieu de s'abattre dans le filet, vient se poser à côté, la patience de l'oiseleur est mise à une rude épreuve; il est obligé d'attendre que ces oiseaux s'aventurent jusqu'au lieu voulu, et souvent ses espérances sont déçues; après s'être longtemps promenés aux alentours du piège, leur défiance s'accroît, et ils s'en éloignent au lieu de s'en rapprocher. Mais il y a aussi des jours de joie, où d'un seul coup de filet on prend cinq ou six de ces précieux oiseaux.

La chair du courlis cendré est justement es-

timée, toutefois elle est moins délicate que celle de la bécasse; elle n'a toute sa saveur qu'à la fin de l'été, et non pas en automne ou au printemps. Les courlis que l'on tue en Afrique, l'hiver, sont tout au plus bons pour faire du bouillon.

Captivité. — En captivité, ces oiseaux s'habituent facilement au changement de régime; mais ils montrent toujours une préférence marquée pour la viande. Moyennant peu de soins, ils prospèrent parfaitement, surtout si on les met dans une volière spacieuse ou dans un enclos un peu étendu. Ils s'habituent rapidement à leur maître et aux animaux dans la société desquels ils vivent.

III. LES HÉRODIONS — HÉRODIONES.

Die Reihervogel.

Caractères. — Les échassiers qui forment cette troisième grande division ou sous-ordre sont en général des oiseaux de grande taille. Ils ont un corps plus ou moins épais; un cou long

et mince; une tête petite; un bec allongé, fort, épais, haut, exceptionnellement élargi en forme de cuiller, recouvert en grande partie d'un revêtement corné; des jambes hautes, longues, déplumées bien au-dessus de l'articulation tibiotarsienne; des doigts au nombre de quatre, tous posant sur le sol dans la marche; les antérieurs généralement réunis par une courte palmature, et munis d'ongles vigoureux; des ailes assez arrondies; les fausses ailes bien développées; une queue courte, à plumes étroites; un plumage généralement mou et comme décomposé; la ligne naso-oculaire, et souvent la face et le cou, nus.

Mœurs, habitudes et régime. — Les hérodions vivent dans les marais, les eaux plus profondes; rarement dans les lieux secs. Ils se nourrissent de vertébrés, de mollusques, de crustacés, d'insectes. Ils nichent dans des lieux élevés, souvent sur des arbres; ils pondent des œufs blancs ou d'un vert bleuâtre, uniformes ou semés de taches claires. Leurs petits sont nourris dans le nid.

LES IBIDÉS — IBIDES.

*Die Ibis, the Ibis.*¹

Caractères. — Les ibidés établissent le passage entre les scolopacidés et les ardéidés. Ce sont des oiseaux assez petits, mais vigoureusement conformés; ils ont le cou long, la tête petite; le bec long, recourbé en forme de faucille, diminuant d'épaisseur de la base à la pointe, presque cylindrique, à mandibule supérieure profondément sillonnée longitudinalement presque jusqu'à l'extrémité; des jambes médiocrement élevées; des doigts assez longs, les trois antérieurs réunis par une petite palmature, et armés d'ongles étroits, aplatis, à pointe acérée, creusés inférieurement, celui du médian étant dentelé; des ailes grandes, larges, arrondies; les fausses ailes remarquables par leur brièveté et par leurs plumes ébarbées: une queue courte, large, arrondie ou légèrement échancrée, formée de douze rectrices; le plumage serré et roide.

Les petites espèces ressemblent aux courlis, mais elles en diffèrent par leurs couleurs et leur plumage unicolore. Quelques espèces ont la face et le cou nus, couverts d'appendices singuliers, les plumes de la nuque très-longues. Les sexes diffèrent peu l'un de l'autre, et les jeunes se distinguent des adultes. Souvent, le plumage d'été n'est pas le même que celui d'hiver.

D'après Nitzsch, les organes internes des ibidés ressemblent beaucoup à ceux des courlis. Le squelette de la tête est cependant plus solide; le frontal est plus haut et plus large; la cloison interorbitaire complètement ossifiée. La colonne vertébrale comprend quinze ou seize vertèbres cervicales (deux ou trois de plus que chez les courlis), huit ou neuf dorsales et sept caudales. Le sternum est moins volumineux; les deux échancrures membraneuses internes ont à peu près les mêmes dimensions que les externes. Plusieurs os du squelette sont pneumatiques, contrairement à ce qui s'observe chez les scolopacidés: tels sont l'humérus, l'omoplate, les os du bassin, le sternum, la plupart des vertèbres. La langue est petite, triangulaire, comme atrophiée; l'estomac est musculéux; les cœcums sont remarquables par leur brièveté.

Distribution géographique. — Les ibidés habitent surtout les régions chaudes; quelques espèces seulement se trouvent dans la zone tempérée. On les rencontre dans toutes les parties du monde; certaines espèces se trouvent dans des pays très-éloignés les uns des autres; d'autres ont une aire de dispersion plus limitée. Celles qui habitent dans le Nord émigrent; les autres errent, mais avec une certaine régularité.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les ibidés vivent dans les marais, les uns près de la côte, les autres sur les plateaux marécageux des montagnes, quelques-uns dans les forêts et dans les steppes, mais toujours dans des lieux où il y a des arbres.

Toutes les espèces dont on connaît les habitudes, sont diurnes. Au lever du soleil, ou un peu avant, elles quittent les arbres où elles ont passé la nuit, se rendent vers les endroits où elles trouvent à manger, y restent toute la matinée, vont se reposer vers le milieu du jour à terre ou le plus souvent sur les arbres, reviennent dans l'après-midi sur les lieux où ils pâturent, et partent en commun, le soir, pour gagner leur place de repos. Elles ne voyagent que le jour, jamais la nuit, même par le clair de lune.

Les ibidés, ont, dans leurs mœurs et leurs habitudes, plus d'un point de ressemblance avec les scolopacidés; mais cette ressemblance est plus apparente que réelle. Ils rappellent les courlis quand ils sont sur le sol, et qu'ils cherchent leur nourriture; pour tout le reste, ils en diffèrent. Ils marchent bien, à pas mesurés, sans courir; ils entrent dans l'eau jusqu'au ventre, et nagent soit volontairement et par plaisir, soit contraints; ils volent plus lentement que les courlis, en donnant de nombreux coups d'aile, puis en glissant dans l'air; dans leur vol, ils ne se groupent pas en coin, mais forment tout au plus une ligne droite, et s'avancent de front; avant de se poser, ils planent comme le font les cigognes, et, quand ils ne sont pas à la recherche de leurs aliments, ils se posent sur les arbres.

Leur voix est complètement dépourvue d'harmonie; elle est sourde, rauque ou grinçante, plaintive; chez quelques-uns, elle est fort singulière. Leurs sens sont aussi développés que ceux des courlis. Leur intelligence leur vaut le premier rang dans leur ordre. Leurs allures, leurs mœurs captivent chacun, et expliquent l'estime dont jouissaient autrefois ces animaux, le cas qu'on en fait encore aujourd'hui.

Tous les ibidés sont sociables; ils se réunissent non-seulement à leurs semblables, mais encore à d'autres oiseaux, sans toutefois contracter avec eux une amitié bien intime, ni surtout bien durable. Entre eux, ils forment des sociétés qui ne se séparent presque jamais. La plupart nichent et voyagent en commun, restent réunis même dans leurs quartiers d'hiver. Les quelques espèces qui font exception vivent au moins par paires.

Le rémige des ibidés varie beaucoup, suivant

les localités que ces oiseaux habitent. On peut dire, d'une manière générale, qu'ils mangent tous les animaux qu'ils peuvent prendre et avaler. Ceux qui se tiennent à l'embouchure des fleuves ou sur les côtes, mangent des poissons, des crustacés, des mollusques. Ceux qui habitent les marais, se nourrissent de poissons, de reptiles, de petits animaux aquatiques. En liberté, ils dédaignent sans doute tout aliment végétal; en captivité, ils s'en nourrissent exclusivement; le pain blanc est surtout pour eux une véritable friandise.

La saison des amours coïncide avec le printemps de la région qu'ils habitent. Leur nid est établi sur des branches d'arbres ou d'arbustes, dont le pied plonge dans l'eau ou dans le marais. Ils s'emparent volontiers de nids construits par d'autres oiseaux, et se contentent de les approprier un peu; au besoin, ils en bâtissent eux-mêmes avec des branches, des brindilles, des chaumes et des racines. Chaque couvée est de trois à six œufs, unicolores. On ignore si les deux parents couvent; mais on sait que tous deux se chargent des petits. Ceux-ci restent dans le nid jusqu'à ce qu'ils soient capables de prendre leur volée; les parents les gardent avec eux longtemps encore après qu'ils l'ont abandonné. Il leur faut au moins deux ans pour être adultes; plusieurs espèces ne paraissent aptes à se reproduire que dans le cours de leur troisième année.

Les ibidés ont peu d'ennemis à redouter; il n'y a que les grands rapaces qui puissent de temps à autre faire une victime de l'un d'eux; quant aux carnassiers, ils ne peuvent généralement pas les atteindre dans les lieux où ils se tiennent.

Chasse. — Nulle part, l'Européen ne fait à ces oiseaux une chasse régulière, bien que leur chair soit délicate et savoureuse.

Captivité. — Dans beaucoup de localités où les ibidés abondent, on élève des jeunes. Ils s'habituent rapidement à l'homme, et ils charment leur maître par leur intelligence et leur amabilité.

LES FALCINELLES — *FALCINELLUS*.

Die Sichel, the glossy Ibis.

Caractères. — Un corps élancé, un cou de longueur moyenne, un bec long, arqué, relativement mince; des pattes moyennes; des ailes assez larges, arrondies, dont la seconde et la

troisième rémige sont les plus longues; une queue courte, un plumage serré, laissant à nu la ligne naso-oculaire, tels sont les caractères du premier genre que nous allons étudier.

Ce genre est représenté en Europe par l'espèce suivante.

LE FALCINELLE ÉCLATANT — FALCINELLUS IGNEUS.

Der Sichler, the glossy Ibis.

Caractères. — Le falcinelle éclatant, que Buffon nommait *courlis d'Italie*, a le cou, la poitrine, le ventre, les cuisses, la partie supérieure des ailes d'un brun châtain; le sommet de la tête brun-foncé, à reflets bronzés; le dos, les rémiges et les rectrices d'un brun noir, à reflets violets ou verdâtres; l'œil brun, entouré d'un cercle nu gris-vert; le bec d'un vert-foncé sale; les tarses d'un gris verdâtre. En hiver, la tête et le cou sont noirs, les plumes de la partie inférieure du cou sont noires, bordées de blancs, le dos est couleur cuivre et vert mélangés; le ventre et la poitrine sont d'un gris brun. Cet oiseau a de 52 à 63 cent. de long, et de 96 cent. à 1^m,05 d'envergure; la longueur de l'aile est de 36 à 39 cent., celle de la queue de 10.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion du falcinelle éclatant comprend le midi de l'Europe et une grande partie de l'Asie et du nord de l'Afrique. En Europe, cet oiseau habite les principautés Danubiennes, la Russie, le sud de la Pologne; on le rencontre isolé dans le sud de l'Italie, le midi de la France et en Espagne. En Asie, il se trouve dans tous les pays avoisinant la mer Noire et la mer Caspienne, en Perse, en Syrie, en Anatolie. En Afrique, il existe sur la côte septentrionale. Dans ses migrations, il arrive dans le centre et l'ouest de l'Afrique, en suivant, soit le cours du Nil, soit les côtes de la mer. Il paraît manquer aux Indes: c'est plutôt un oiseau de la région occidentale de l'Ancien Continent. De la Hongrie et de la Pologne, quelques-uns arrivent en Silésie, dans le duché d'Anhalt, dans le Brunswick; il en est même qui se sont égarés jusqu'en Islande.

Mœurs, habitudes et régime. — En Égypte, le falcinelle éclatant est un oiseau sédentaire; en Hongrie, c'est un oiseau de passage, qui arrive à la fin d'avril ou au commencement de mai, pour repartir en août ou en septembre, au plus tard à ce moment; on le trouve partout, sur les bords du bas Danube, de la Drave, de la Save; il y habite principalement les étangs et les marais qui sont souvent submergés par ces cours

d'eau. Il recherche les lacs des côtes, les marais vaseux: c'est là qu'il niche, c'est là qu'il se tient de préférence. Les bandes qui habitent une contrée semblent changer souvent de demeure, et errer d'un marais à l'autre. Il en est du moins ainsi en hiver; en été, les soins à donner à leurs petits retiennent ces oiseaux dans un même endroit.

Le falcinelle éclatant frappe l'attention de tout observateur, bien que, de loin, il ressemble au courlis. Il marche tranquillement, le cou rentré, recourbé en S, le corps relevé par devant, le bec incliné vers la terre; il fait de longs pas qui se succèdent à intervalles égaux. Pour chercher sa nourriture, il entre dans l'eau assez profondément. Il nage sans y être contraint et passe ainsi d'un flot à un autre. Quand il vole, il étend le cou et les pattes, il bat rapidement des ailes, plane quelque temps, puis se donne un nouvel élan. Il est très-rare de rencontrer un falcinelle seul; presque toujours on en voit un certain nombre volant de concert, à une grande hauteur, formant une ligne droite, serrée, de telle sorte que les ailes de deux oiseaux voisins paraissent se toucher. Ils s'avancent ainsi de la façon la plus gracieuse. « C'est un charmant spectacle, dit Naumann, que celui d'une longue bande de falcinelles fendant les airs. Ils semblent glisser, comme poussés par la brise; leur ligne n'est pas absolument droite; elle s'incline, s'infléchit de la façon la plus élégante, la plus variée, montant, descendant, changeant à chaque instant: tantôt c'est le centre, tantôt l'aile droite ou l'aile gauche qui avance, se laisse distancer, s'élève ou s'abaisse; les ondulations de cette ligne varient donc à l'infini, mais toujours celle-ci demeure continue, chaque oiseau restant à côté de son voisin. Quand la bande va se poser, aussitôt la ligne se fragmente, les oiseaux se séparent, planent, décrivent des cercles, des spirales, puis ils s'abaissent bruyamment, successivement, l'un après l'autre. Pour reformer leur ligne, ils s'élèvent, décrivent des cercles qui montent de plus en plus, grandissent, puis tout à coup de leur amas désordonné se forme une ligne transversale, qui s'accroît à chaque extrémité par l'adjonction de nouveaux arrivants; à mesure que la ligne s'avance, on voit d'autres falcinelles qui viennent s'y joindre, et la prolonger à chaque extrémité. » Naumann prétend que les falcinelles ne volent ainsi que quand ils émigrent; mais j'ai vu positivement que cette allure est la leur toutes les fois qu'ils volent en troupe.

Leur voix est rauque, et faible; ce n'est même presque pas un son, c'est un bruit que l'on peut rendre par *rah*. On ne l'entend qu'à une très-courte distance. Les jeunes poussent quelquefois, mais rarement, un sifflement particulier. Le falcinelle éclatant ne paraît pas produire d'autre son.

Les mœurs du falcinelle éclatant sont celles que nous avons décrites en parlant de la famille des ibidés en général. Le falcinelle est un des oiseaux de cette famille les plus prudents, les plus intelligents. Sérieux en apparence, il est cependant gai, joyeux, enclin souvent à provoquer non-seulement ses semblables, mais encore d'autres oiseaux. Il n'est ni moins craintif ni moins prudent que les autres oiseaux de marais, et il est aussi difficile à surprendre que le courlis. Là où il s'est établi depuis quelque temps, il apprend bien vite à distinguer les gens inoffensifs de ceux qui sont dangereux pour lui; il sait qu'il a aussi peu à craindre le paysan hongrois que le pêcheur égyptien, tandis qu'il fuit de loin le chasseur sur les bords du Nil comme sur ceux du Danube. Sur les bords du lac Mensaleh, les falcinelles que j'ai eu occasion d'observer, quittaient le matin la place où ils avaient passé la nuit, se rendaient, en tenant le haut des airs, vers des endroits où ils se trouvaient à l'abri des attaques de tout ennemi, et d'où ils pouvaient découvrir un vaste horizon; ils restaient là toute la journée, puis, au crépuscule, ils revenaient pour dormir sur des arbres, dans des îles formées au milieu du lac ou des marais avoisinants. Lorsqu'ils avaient adopté une place de repos, ils y demeuraient fidèles; on n'avait qu'à y aller à l'affût, et on pouvait être certain de faire une bonne chasse. Les coups de fusil mêmes ne les en éloignaient pas. Malgré toute leur prudence, je n'ai jamais vu que les petits oiseaux de rivage les aient choisis comme guides de leurs bandes.

Suivant la saison et la nature des lieux, le falcinelle éclatant se nourrit de différentes espèces d'animaux. En été, il mange des larves, des vers, des insectes, surtout des sauterelles, des libellules, des coléoptères; en automne, ce sont des mollusques, des vers, de petits poissons, de petits reptiles et d'autres animaux aquatiques qui composent ses repas. Pour chercher sa nourriture, il entre dans l'eau ou va dans les pâturages; mais moins souvent que ses congénères, il s'aventure dans les champs et dans les steppes.

Naumann a le premier établi d'une manière certaine que le falcinelle éclatant se reproduit

en Europe; cependant il ne parle pas de son mode de reproduction, d'après ses propres observations. Lœbenstein, il y a une cinquantaine d'années, nous fit connaître sa nidification. Autrefois, les nids de falcinelles devaient être communs dans l'île des Hérons, près de Belgrade, et dans les marais des environs d'Oppara; mais lorsque Lœbenstein parcourut les pays danubiens, les falcinelles avaient abandonné ces localités et s'étaient établis non loin du village de Kupinowa, dans un marais, couvert d'une épaisse forêt de roseaux, et où étaient disséminés quelques bosquets de saules, d'environ trois mètres de hauteur: c'est sur ces arbres que nichent les falcinelles, en nombre assez considérable. Ils s'emparent volontiers des nids de hérons abandonnés et les tapissent avec des tiges de roseaux. Les œufs, au nombre de trois ou quatre, ont à peu près la grosseur des œufs de poule. Ils sont allongés, à coquille épaisse, d'un beau vert-bleu, tirant parfois sur le vert clair. D'ordinaire, ces nids sont établis à mi-hauteur du saule; on en trouve souvent aussi qui sont plus bas, au voisinage immédiat d'un nid de héron. Pendant la saison des amours, on voit ces oiseaux perchés sur les plus hautes branches. On reconnaît de loin les endroits où ils nichent, non-seulement à la présence de ces oiseaux, mais encore à l'aspect misérable des arbres dépouillés de leurs feuilles, par suite de l'action des excréments que les oiseaux répandent.

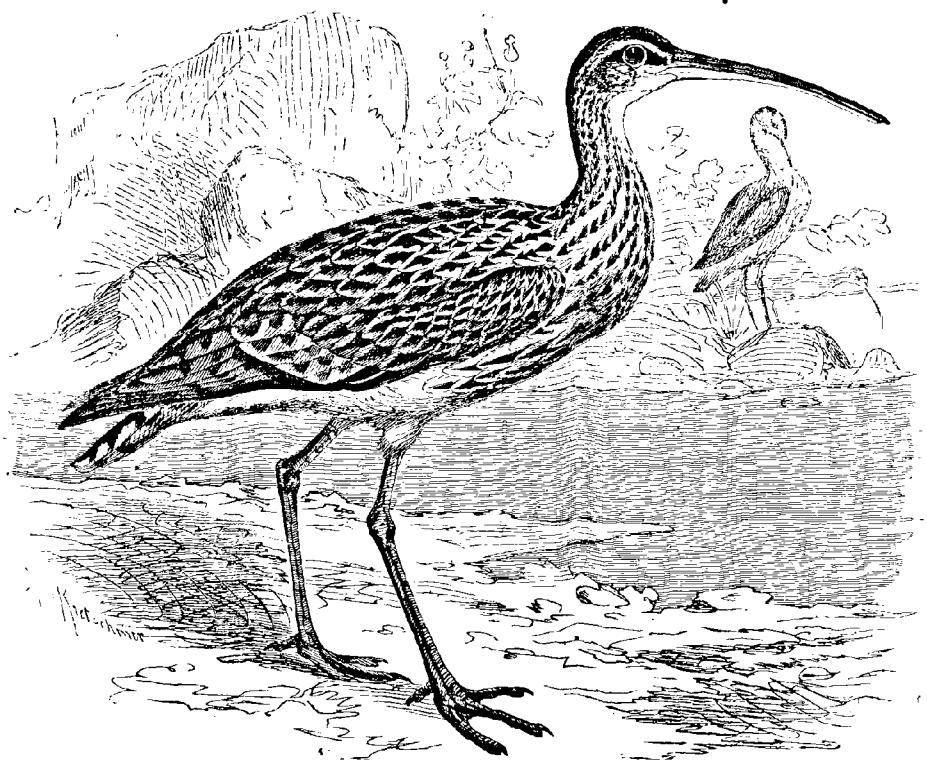
Chasse. — Dans la Basse-Hongrie on chasse les falcinelles jeunes et vieux, car leur chair est très-estimée.

Captivité. — On peut aujourd'hui se procurer, tous les printemps, des falcinelles vivants, à des prix très-modérés, par l'entremise du Jardin zoologique de Pesth. On prend les jeunes un peu avant qu'ils s'envolent; on les nourrit de viande et de pain blanc; et ils apprennent bien vite à manger tout seuls. Ils s'approprient très-rapidement, et on pourrait sans doute les laisser courir en liberté. Ils vivent en bons rapports avec les oiseaux plus petits qu'eux; ils évitent les plus grands.

LES EUDOCIMES — *EUDOCIMUS*.

Die Scharlachibis, the Scarlet-Ibis.

Caractères. — Les espèces propres à ce genre, sauf quelques petites différences dans la forme des ailes et de la queue, diffèrent les caractères des falcinelles; mais elles s'en distinguent essentiellement en ce qu'elles ont la région ophthalmique,



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 151. Le Courlis cendré (p. 611).

une partie des joues, le menton et le front entièrement nus, à l'âge adulte.

L'EUDOCIME ÉCARLATE — EUDOCIMUS RUBER.
Der Scharlachibis, the Scarlet-Ibis.

Caractères. — L'eudocime écarlate, l'ibis rouge des auteurs, est, à l'âge adulte, d'un beau rouge écarlate, les barbes externes et les extrémités des barbes internes des rémiges étant seules d'un beau brun-noir. L'œil est jaune, le bec brunâtre à la pointe, couleur chair à la base; les parties nues du front, de la gorge et de la région naso-oculaire sont d'un rouge couleur de chair; les tarsi sont jaunâtres. Cet oiseau a 65 cent. de long; la longueur de l'aile est de 28 cent., celle de la queue de 8. Les jeunes ont le dos brun-clair, le ventre blanchâtre; les parties nues de la face et les tarsi couleur de chair; le bec jaunâtre. Après la première mue leur plumage devient plus clair, plus grisâtre; après la seconde, les plumes rouge-rose pâle se montrent; à chaque mue, elles prennent une teinte plus foncée, jusqu'à ce qu'elles revêtent enfin la superbe couleur écarlate des adultes.

BREHM.

Distribution géographique. — L'eudocime écarlate habite l'Amérique centrale et le nord de l'Amérique du Sud, jusqu'au fleuve des Amazones. De là, elle arrive quelquefois, mais rarement, dans le sud des États-Unis. Audubon assure n'avoir jamais vu que trois de ces oiseaux en liberté. Aux Antilles, on la trouve partout, d'ordinaire en bandes nombreuses; elle est commune dans la Guyane.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans cette dernière contrée, la côte, au rapport de Schomburgk, est formée d'un terrain d'alluvion partout couvert d'une végétation luxuriante; on se croirait dans le domaine de quelque enchanteur. La beauté du pays est encore rehaussée par la présence de troupes d'ibis rouges, de hérons, de spatules au plumage rose, de flamants au port majestueux. Tous ces oiseaux se détachent admirablement sur le riche tapis de la flore tropicale. À l'entrée de la nuit, ils s'envolent en poussant des cris affreux, gagnent les bois et les forêts, et y attendent le retour du jour. Le matin, ces bandes s'élèvent et se mettent en quête de nourriture; les eudocimes écarlates se disposent alors en lignes

IV — 389

transversales, et présentent un spectacle magnifique. Les bords de la mer, le voisinage de l'embouchure des fleuves sont leur domaine. C'est là qu'elles errent, c'est là qu'elles nichent dans les roseaux. Elles gardent le même nid pendant plusieurs années. Au moment des amours, elles sont continuellement en lutte avec les petits hérons, car souvent elles les chassent de leurs nids pour s'en emparer. Sagra dit que l'eudocime écarlate pond aux mois de décembre et de janvier trois ou quatre œufs verdâtres; Schomburgk assure que les parents apportent à leurs petits leur nourriture comme le font les pélicans; qu'ils entassent les aliments dans leur bec; puis, qu'arrivés au nid, ils écartent les mandibules et invitent leurs petits à prendre eux-mêmes leur nourriture. Ce même auteur affirme encore que les jeunes, quand ils ont pris leur essor, se réunissent en bandes, qui ne se mêlent jamais avec celles que forment les vieux individus.

Captivité. — L'eudocime écarlate est facile à apprivoiser, aussi la voit-on souvent en cage. et figure-t-elle parmi les oiseaux que les Indiens aiment à avoir autour de leurs huttes. Cependant, il est rare d'en rencontrer dans les jardins zoologiques d'Europe. Elle vit en bonne harmonie avec les autres oiseaux, et supporte la captivité pendant plusieurs années. « Il est singulier, m'écrivit Bodinus, que cet oiseau ne revête jamais un plumage d'un aussi bel écarlate qu'en Amérique. Le changement de régime, l'absence du soleil brûlant des tropiques expliquent ce fait. Mais voici qui mérite d'être signalé. Je reçus une eudocime écarlate, dans son plumage de transition; quelques plumes qui avaient poussé en Amérique étaient d'un rouge foncé; celles qui se développèrent en Europe furent d'un rouge clair. Cet oiseau était donc d'un rouge clair et d'un rouge foncé. Généralement, les eudocimes écarlates qu'on amène en Europe sont des jeunes; deux ans après, elles revêtent leur plumage définitif, mais jamais ce plumage n'a des couleurs aussi vives que chez les individus dont on rapporte les peaux d'Amérique. Au Jardin zoologique de Londres, une eudocime écarlate femelle s'est accouplée avec un ibis blanc mâle, et a pondu un œuf.

LES IBIS — *IBIS*.

Die Ibise.

Caractères. — Les ibis se distinguent des autres espèces de la famille des ibidés par plusieurs caractères essentiels : leur bec est épais dans toute son étendue, mais principalement à la

base, qui est presque aussi élevée que la tête; ils ont les tarsi, la tête dans son entier, le haut du cou en grande partie nus, et quelques-unes des rémiges secondaires et des scapulaires plus ou moins décomposées et formant panache.

A ce genre appartient l'une des espèces les plus célèbres dans l'antique Égypte.

L'IBIS SACRÉ — *IBIS RELIGIOSA*.

Der heilige Ibis, the sacred Ibis.

Historique. — Le peuple des Pharaons considérait le Nil comme le dispensateur et le conservateur de toute vie, et l'avait élevé au rang de dieu. L'ibis apparaissant en Égypte quand les flots du fleuve commencent à monter, annonçait par sa présence que le Dieu allait de nouveau répandre sur le pays sa corne d'abondance; on ne pouvait donc lui refuser une haute estime, et on l'a également regardé comme une divinité. On veilla à ce que son cadavre échappât à la putréfaction. On l'embaumait comme les cadavres humains. Si, d'un côté, on élevait une montague au-dessus du sarcophage renfermant une momie royale, de l'autre, on dressait pour ces oiseaux une pyramide, celle du Sakahra. Là, se trouvent des momies d'ibis, disposées par couches dans des tombes funéraires; et quand nous pensons combien il est difficile de rencontrer un cadavre d'oiseau, nous avons peine à comprendre comment on a pu réunir, même en plusieurs siècles, autant de corps d'ibis.

Il n'est nullement étonnant que les anciens auteurs aient longuement parlé de cet oiseau; l'ibis était renommé, non-seulement chez les Égyptiens, mais encore chez les autres peuples qui étaient en relation avec ce pays des merveilles.

Mon frère a résumé dans les lignes suivantes les récits des anciens. Hérodote dit que l'ibis guette à l'entrée des vallées le dragon, le serpent volant et les autres bêtes malfaisantes; qu'il les tue, ce qui lui a mérité l'estime des habitants du pays. Ceux qui combattent les serpents (les falcinelles) sont noirs, ceux qui vivent plus dans la société de l'homme, car il y a deux sortes d'ibis, ont le corps blanc, avec la tête, le cou, l'extrémité des ailes et de la queue noirs.

D'autres auteurs complètent ces récits. D'après quelques-uns, Mercure, l'inventeur des arts et des lois, a pris la forme de l'ibis. Ovide, restant fidèle à l'ancienne légende, cache Mercure sous le plumage d'un ibis, dans la guerre des dieux contre les géants. Cicéron invoque de son côté

les récits d'Hérodote. Pline, dans son histoire naturelle, dit que les Égyptiens emploient l'ibis contre les serpents. D'après l'historien Josèphe, Moïse, lorsqu'il entra en campagne contre les Éthiopiens, emmena des ibis dans des cages de papyrus, pour leur faire détruire les serpents. Pline et Julien attribuent à l'ibis l'invention des lavements, et le premier dit : « Ce ne sont pas encore là toutes les choses dans lesquelles l'homme n'est que l'élève des animaux. » D'après Plutarque, l'ibis n'emploie pour déterger ses entrailles que l'eau salée. Pieracus raconte aussi des choses surprenantes de l'ibis. D'après lui, le basilic provient d'un œuf d'ibis, formé du poison de tous les serpents que l'ibis a mangés. Les serpents et les crocodiles, touchés avec une plume d'ibis, demeurent immobiles ou périssent aussitôt. Zoroastre, Démocrite et Philon ont répandu ces fables, et ont ajouté que cet oiseau divin avait une vie extraordinairement longue, qu'il était même immortel; ils invoquent à ce sujet les témoignages des prêtres d'Hennopolis; ces prêtres auraient montré à Apion un ibis tellement vieux qu'il ne pouvait plus mourir.

L'ibis se nourrit de serpents et d'animaux rampants. « Il a faim, dit Belon, de la chair des serpents; il a en général une animosité profonde contre tous les animaux rampants; il leur fait une guerre acharnée, et, même quand il est rassasié, il cherche à les tuer. » Diodore de Sicile raconte que l'ibis se promène jour et nuit sur les rives des fleuves, guettant les reptiles, cherchant leurs œufs, mangeant en outre des insectes et des sauterelles; qu'il arrive sans crainte jusqu'au milieu des chemins.

D'après d'autres auteurs, l'ibis niche sur les palmiers à feuilles piquantes; en sorte que son nid est à l'abri des atteintes de ses ennemis, les chats. Il pond quatre œufs et se règle, à ce sujet, sur les phases de la lune : *ad lunæ rationem ova fingit*. Élien avance aussi qu'il est soumis à des influences lunaires; il dit qu'il est consacré à la lune, et qu'il met à couver ses œufs autant de jours que la lune en met à parcourir son orbite.

Aristote, le prince des naturalistes de l'antiquité, raille beaucoup les fables qui ont été mises sur le compte de l'ibis, sa virginité notamment. Au sujet de sa nature divine, Cicéron fait remarquer que les Égyptiens n'ont mis au rang des dieux que les animaux utiles. Juvénal s'élève contre le culte de l'ibis; il l'impute aux Égyptiens comme un crime.

On est encore à se demander si la vénération

que les Égyptiens avaient pour l'ibis provient réellement de ce que l'oiseau fait la chasse aux serpents, ou de ce que son apparition annonçait la crue des eaux du Nil. Il se pourrait que sa grâce, sa douceur, sa prudence aient aussi contribué à valoir tant d'honneurs à l'oiseau dont nous allons faire l'histoire.

Caractères. — L'ibis sacré (*fig.* 152) adulte a un plumage blanc, teinté de jaunâtre sous les ailes; les extrémités des rémiges et les scapulaires d'un noir bleuâtre; l'œil rouge-carmin, le bec noir; les tarses d'un brun noir; la peau du cou d'un noir velouté.

Les jeunes ont la tête et le cou couverts de plumes d'un brun foncé et noirâtre, bordées de blanc; la gorge et la moitié inférieure du cou blanches, ainsi que le reste du corps; les rémiges noires sur le bord externe et à l'extrémité. Après la première mue, paraissent les scapulaires ébarbées; mais ce n'est que dans le cours de la troisième année que tombent les plumes du cou et de la tête.

L'ibis sacré adulte a de 77 à 80 cent. de long, et 1^m,40 d'envergure; la longueur de l'aile est de 36 à 37 cent., celle de la queue de 17.

Distribution géographique. — Chose singulière, l'ibis sacré ne se trouve plus en Égypte, du moins d'une façon régulière; on n'y voit que de temps à autre de rares individus égarés. Ce n'est que dans le sud de la Nubie qu'il se montre, annonçant la crue du Nil. Jamais je ne l'ai rencontré au-dessous de la ville de Muchereiff, sous le 18° de latitude nord, mais déjà quelques couples nichent à Charthoum, et il est commun plus au sud. Dans le Soudan, il arrive au commencement de la saison des pluies, vers le milieu ou la fin de juillet; il y niche et disparaît avec ses petits au bout de trois ou quatre mois; mais il ne paraît pas émigrer bien loin.

Mœurs, habitudes et régime. — Dès son arrivée, l'ibis sacré choisit un lieu convenable pour nicher. De là, il entreprend des excursions plus ou moins étendues, pour chercher sa nourriture. On le voit courir dans les steppes par paires ou par petites bandes, chassant les sauterelles. On le rencontre souvent sur les bords des rivières ou des étangs qui reçoivent l'eau des pluies, généralement en compagnie du pique-bœuf, au milieu des bestiaux, sans montrer la moindre crainte des bergers ni des indigènes.

Son port est plein de dignité; sa démarche est mesurée; jamais il ne court; son vol est beau et léger, analogue à celui de la cigogne brune.

La voix des ibis adultes n'est pas très-forte et s'exprime par *krah* ou *gah*. Il n'est oiseau de marais qui égale l'ibis sacré en intelligence.

Dans un voyage au sein des forêts vierges des bords du Nil Bleu, je rencontrai, le 16 et le 17 septembre, une telle quantité d'ibis sacrés, qu'en deux jours je pus en prendre plus de vingt. Leurs vols se succédaient : ils allaient de la forêt dans la steppe pour faire la chasse aux sauterelles. Après avoir tué un ibis, il ne m'était pas difficile d'en prendre d'autres. Sur les conseils de mon domestique nègre, je maintenais ma victime relevée à l'aide d'un bâton, et elle me servait d'appeau. Tout vol qui passait dans la localité s'arrêtait pour considérer ce compagnon qui semblait vivant, et était reçu à coup de fusil. Bientôt nous apprîmes que, pour pratiquer fructueusement cette chasse, il fallait rapidement enlever tous les ibis tués, sauf l'appeau, pour ne pas effrayer les nouveaux arrivants.

Ce ne fut que plus tard que je connus la cause de ce rassemblement d'ibis : une partie de la forêt était inondée, et ces prudents oiseaux l'avaient choisie pour y établir leurs nids. Y arriver était chose impossible. J'offris deux francs pour un œuf : aucun Arabe ne put gagner cette somme. Le sol de la forêt était trop vaseux pour y arriver à pied et, d'un autre côté, l'eau était trop peu profonde pour qu'on pût se servir d'un canot. Quelque temps auparavant, j'avais visité un pareil emplacement, mais d'un accès bien plus facile. C'était une île du Nil Blanc, couverte de hauts mimosas, inondée par les hautes eaux, et assez pour que l'on pût, du bateau, monter sur les arbres. Je vis là que l'ibis sacré nichait sur une espèce de mimosa que les Arabes appellent *harahsi*, c'est-à-dire « qui se protège », et dont les branches épaisses, entrelacées et épineuses forment un fourré impénétrable. Les nids étaient aplatis, et formés de branches de *harahsi* ; l'intérieur en était tapissé de brindilles et de quelques tiges d'herbes ; mais le tout était très-lâchement construit. Les œufs, au nombre de trois ou quatre par couvée, blancs, d'un grain assez grossier, ont à peu près le volume d'un œuf de poule ou de canard.

Plus loin, à partir de cet établissement, nous ne vîmes presque aucun ibis ; ces oiseaux semblaient donc s'être rassemblés là de fort loin.

L'ibis sacré, dans mon opinion, peut bien manger de petits serpents, mais je ne crois pas qu'ils'en prenne aux individus de forte taille ou aux serpents venimeux. Pendant la saison des pluies, il se nourrit principalement, sinon exclusivement,

d'insectes. Dans l'estomac de ceux que j'ai tués, j'ai trouvé des sauterelles et des coléoptères ; j'ai vu des ibis captifs manger des reptiles, mais leur préférer manifestement des insectes. Hartmann assure que l'ibis mange aussi de petits mollusques d'eau douce. Autant son bec semble lourd, autant l'oiseau sait s'en servir adroitement. Avec la pointe, il ramasse à terre les insectes les plus petits, il les cueille sur les tiges d'herbes. « Rien n'est plus comique, dit Hartmann, qu'un ibis poursuivant des sauterelles. Il lance son bec sur ces insectes ; ceux-ci l'aperçoivent-ils à temps et se mettent-ils à s'enfuir, l'ibis saute derrière eux, et ne se laisse pas rebuter par la résistance que lui offrent les hautes herbes. Il finit par attraper une sauterelle, la broie dans son bec et l'avale. »

Captivité. — Les jeunes ibis que j'ai élevés, furent d'abord nourris avec de la viande crue, qu'ils aimaient beaucoup. Ils témoignaient leur faim par un cri singulier, qu'on peut rendre par : *tzick tzick tzick*, aussi bien que par *tirrr tirrr tirrr*. A ce moment leur tête et leur cou, tremblaient et ils battaient des ailes. Au bout de quelques jours, ils mangeaient dans la main, et après une semaine, toute nourriture leur convenait. Leur donnait-on du pain, ils le portaient toujours dans l'eau avant de le manger.

Ils foillaient tous les trous, toutes les fentes, prenaient les animaux qui s'y étaient cachés avec la pointe du bec, les lançaient en l'air et les rattrapaient. Ils chassaient volontiers les insectes, et étaient très-friands de sauterelles.

A partir du premier jour de leur captivité, ces ibis se montrèrent silencieux, sérieux, intelligents. Peu à peu, et sans que nous nous occupassions beaucoup d'eux, ils devinrent privés, confiants ; ils arrivaient à notre appel, nous suivaient dans toutes les pièces de l'appartement. Quand on leur tendait la main, ils accouraient pour voir ce qu'on leur donnait ; en même temps, ils tremblaient. Leur démarche était lente et mesurée ; cependant, avant qu'ils pussent bien voler, ils sautaient, souvent assez haut et avec adresse, lorsqu'ils voulaient se hâter. Ils restaient debout des heures entières. Chaque soir, nous les enfermions dans une caisse, et ils finirent par y entrer d'eux-mêmes, à la tombée de la nuit. Le matin, ils en sortaient en poussant des cris de joie et parcouraient toute la cour. Au mois d'octobre, ils purent voler. D'abord ils se posèrent sur un mur, puis sur le toit, et finirent par s'éloigner à deux ou trois cents pas, mais ils revinrent bientôt, et à partir de ce moment, ils ne quittèrent la

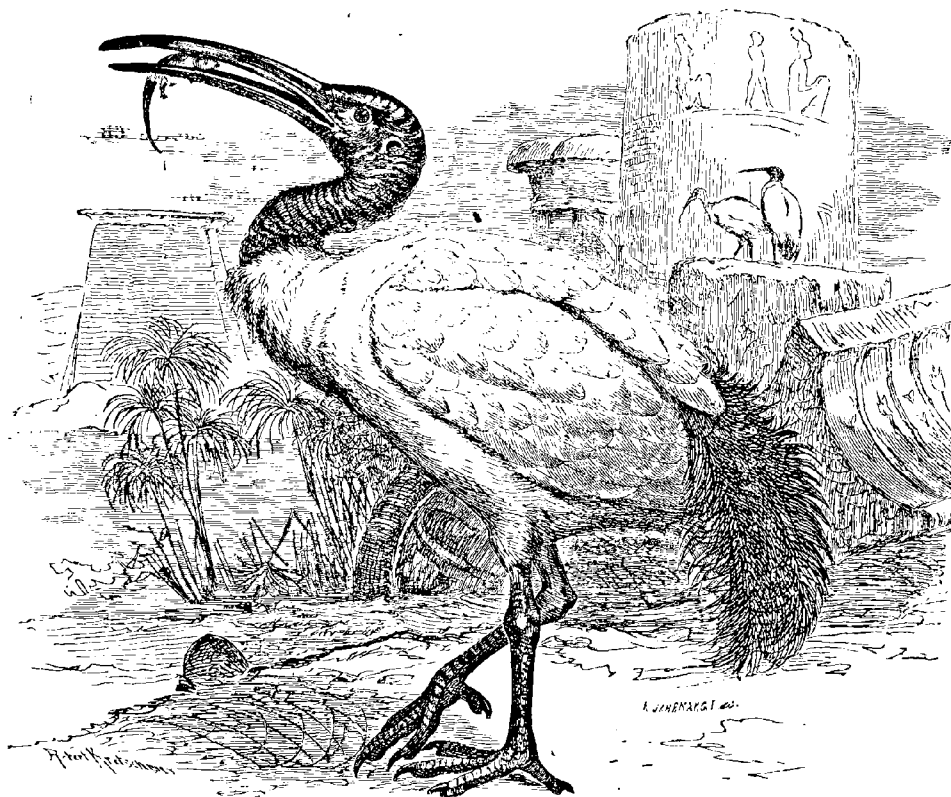


Fig. 152. L'Ibis sacré.

cour que pour aller dans un jardin voisin. Vers midi, ils se réfugiaient dans les endroits obscurs des appartements; souvent, ils se groupaient en cercle, comme pour tenir conseil. Parfois, deux se mettaient en face l'un de l'autre, hérissaient les plumes de la tête, qu'ils agitaient, battaient des ailes, criaient *kek kek kek*, et semblaient se saluer mutuellement. Avant le diner, ils allaient régulièrement rendre visite à la cuisine et mendiaient un peu de pitance, jusqu'à ce que le cuisinier les eût satisfaits. Celui qui avait attrapé le morceau était poursuivi par ses compagnons jusqu'à ce qu'il eût mis sa proie en sûreté, c'est-à-dire qu'il l'eût avalée. Dès qu'ils voyaient porter les assiettes dans la salle à manger, ils y accouraient. Pendant le repas, ils se tenaient près de nous, et attendaient. Si nous les regardions, ils sautaient tantôt sur une caisse, tantôt sur la seule chaise qui fût en notre possession, et prenaient des morceaux de pain dans notre main ou dans notre assiette. Ils aimaient tout particulièrement à se coucher sur quelque chose de mou. Mettait-on dans la cour un sommier en cuir, comme ceux que l'on emploie au

Soudan, on était sûr de les y voir bientôt couchés sur le ventre, les pattes étendues en arrière. Ils paraissaient se trouver là très à leur aise, et ne se levaient pas quand un de nous s'approchait. J'en vis une fois trois couchés ensemble sur un coussin.

Ils vivaient en bonne amitié avec les autres oiseaux de la basse-cour; jamais, du moins, ils ne les attaquaient, jamais non plus ils ne se disputaient entre eux; rarement ils s'éloignaient les uns des autres, et la nuit, ils dormaient serrés l'un contre l'autre. Un jour, nous apportâmes dans la cour un vieil ibis, dont un coup de feu avait cassé l'aile; ils coururent à lui, l'admirent dans leur société, et l'initièrent tellement à leur existence, qu'il fut bientôt aussi apprivoisé qu'eux.

La grande chaleur leur était désagréable, et ils se tenaient alors à l'ombre, le bec ouvert, respirant largement. Ils aimaient le voisinage de l'eau, et cependant ils se baignaient moins souvent qu'on ne serait porté à le croire. Quand ils le faisaient, ils mouillaient tellement leurs plumes qu'ils ne pouvaient plus voler.

D'autres ibis que j'ai observés plus tard, notamment au Jardin zoologique de Cologne, vivaient aussi en paix avec les animaux qui partageaient le même enclos; mais ils exerçaient une certaine domination sur les plus faibles, et semblaient prendre plaisir à les tourmenter. Ils avaient surtout fort à faire avec les flamants. Après s'être approchés silencieusement, la tête rentrée, ils leur lançaient des coups de bec dans les pattes, moins pour les pincer que pour les agacer. Le flamant, sentant un chatouillement désagréable, s'éloignait, regardait craintivement l'ibis, cherchait une autre place, et le même jeu recommençait bientôt. Les flamants étaient surtout malheureux en hiver, quand, renfermés avec les ibis dans un espace resserré, ils ne pou-

vaient leur échapper. Les courlis, les barges, les huitriers cèdent la place à l'ibis, sans en attendre les coups de bec.

Jusqu'à présent, on n'a pas encore réussi à faire reproduire des ibis sacrés en captivité. Je ne doute cependant pas que l'on ne puisse y parvenir. Il est très-probable que, dans l'antique Égypte, les ibis se reproduisaient dans un état de demi-captivité.

Usages et produits. — Au Soudan, on ne chasse pas l'ibis sacré, bien que sa chair soit savoureuse; cependant les indigènes mangent ceux que le hasard met dans leurs mains. Les guerriers nègres ornent leurs coiffures des plumes ébarbées de cet oiseau.

LES PLATALÉIDES — PLATALEÆ.

Die Löffelreihet, the Spoonbills.

Caractères. — Les plataléidés ou *becs en spatule*, sont voisins des ibidés et forment une petite famille peu riche en espèces, mais nettement délimitée. Leur attribut le plus caractéristique est dans la forme du bec. Cet organe, aussi haut que large à la base, est beaucoup plus large que haut dans le reste de son étendue et surtout à l'extrémité où les deux mandibules se dilatent en forme de spatule. Ils ont en outre le corps épais; le cou fort, et de longueur moyenne; la tête petite. L'étude des organes internes montre la parenté qui existe entre les ibidés et les plataléidés. La structure des os, d'après Wagner, est la même que chez les falcinelles. Le crâne est bombé et arrondi; le maxillaire supérieur parfaitement renflé. La colonne vertébrale comprend seize vertèbres cervicales, sept dorsales, sept caudales. Le sternum est assez large, le brechet moyen, et pourvu en arrière de deux échancrures membraneuses, profondes; les os de la fourchette ne s'articulent pas avec le brechet; l'humérus est pneumatique. La langue est courte et large, l'estomac musculeux. La trachée présente une anse descendante très-prononcée.

Distribution géographique. — Les plataléidés sont propres à l'Ancien et au Nouveau Continent, et chaque partie du monde a ses espèces propres.

LES SPATULES — PLATALEA.

Die Löffelreihet, the Spoonbills.

Caractères. — Ce genre, sur lequel est fondé la famille des plataléidés, est caractérisé par un bec droit, plat en dessus et en dessous, flexible, élargi à l'extrémité, à mandibule supérieure cannelée et sillonnée transversalement à la base, terminée en crochet à la pointe; des tarses longs, forts, les trois doigts antérieurs réunis à la base par une palmature relativement grande; des ongles petits et obtus; des ailes longues, larges, aiguës, la deuxième rémige étant la plus longue; la queue courte, légèrement arrondie, formée de douze rectrices, un plumage épais et roide, identique dans les deux sexes, un peu variable selon l'âge, et généralement de teinte uniforme; la partie postérieure du cou parfois ornée d'une huppe; la gorge et généralement une partie du sommet de la tête, dénudés.

Les spatules se ressemblent tellement sous le rapport du genre de vie, qu'il nous suffira de faire l'histoire de l'une d'entre elles.

LA SPATULE BLANCHE — PLATALEA LEUCORODIA.

Der Löffler, die Spatelgans, the Spoonbill.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 153*), sauf une tache d'un jaune pâle à la gorge et sur les lorums, est entièrement blanche. En outre, elle a l'iris

rouge-carmin, le bec noir, avec la pointe jaune, les tarsi noirs, le cercle circumoculaire d'un vert jaunâtre. La femelle est un peu plus petite que le mâle; les jeunes n'ont ni huppe, ni cercle jaune à la partie inférieure du cou. La spatule blanche a de 82 à 85 cent. de long, et 1^m,43 d'envergure; la longueur de l'aile est de 47 cent., celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — La spatule blanche se trouve en Hollande, dans les Provinces danubiennes, dans le sud de la Russie, dans tout le centre de l'Asie, jusqu'aux Indes, et probablement dans l'Amérique du Nord.

Il est assez singulier que la spatule, qui, chaque année, arrive en Grèce à l'époque du passage, n'y niche jamais. Elle ne se reproduit pas non plus en Italie, dans le midi de la France, ni en Espagne. Radde l'a rencontrée dans les parties de la Sibérie qu'il a parcourues, et il assure qu'elle existe dans toute la Sibérie septentrionale, la région montagneuse exceptée. Swinhoe l'observa, en hiver, dans le sud de la Chine; et Jerdon dit qu'elle se montre tous les ans aux Indes. J'en vis beaucoup aux bords des lacs d'Égypte, et plus au sud, jusque vers Deu, dans la Nubie. Quelques-unes se sont avancées très-avant dans le Nord: de là, l'opinion des naturalistes que cet oiseau appartient aux contrées septentrionales: toujours est-il que son apparition régulière en Hollande a de quoi nous surprendre.

Mœurs, habitudes et régime. — Aux Indes, aussi bien que dans tout le Sud de l'Asie et en Égypte, les spatules sont probablement des oiseaux sédentaires; dans les pays plus septentrionaux, elles arrivent avec les cigognes, en mars et en avril, et elles quittent le pays en août et en septembre. Elles voyagent de jour comme les ibis, en une longue ligne transversale; mais elles ne semblent pas beaucoup se hâter, car elles s'arrêtent partout où elles trouvent à manger. En Grèce, elles apparaissent vers l'équinoxe, en même temps que les hérons. Après s'y être arrêtées quelques jours, dans les marais, elles continuent leur voyage. En automne, elles suivent une route différente de celle du printemps. Dans les lieux où elles se reproduisent, comme dans ceux où elles séjournent l'hiver, les spatules préfèrent les bords des lacs et des marais aux côtes de la mer; elles ne sont donc pas des oiseaux maritimes comme on l'a dit souvent; à la vérité, on les rencontre là où la mer est peu profonde, où la plage est vaseuse, et leur congénère d'Amérique, au superbe plumage, se montre surtout à l'embouchure des fleuves; mais il y a là des

conditions toutes particulières, et qui font que la plage ressemble en réalité à un vaste marais. La spatule blanche évite les rives et les falaises couvertes de hautes plantes; elle recherche les bords vaseux des cours d'eau. Tant qu'elle cherche sa nourriture, elle marche à pas comptés, le devant du corps incliné vers le sol, portant son bec alternativement à droite et à gauche, comme le fait l'avocette, fouillant l'eau et la vase. Rarement, on la voit debout, le cou tendu; d'ordinaire, elle le tient fléchi, de telle façon que la tête semble reposer sur les épaules; ce n'est que lorsqu'elle veut voir au loin qu'elle tend le cou. Sa démarche est grave et mesurée, plus élégante cependant que celle de la cigogne; son vol est beau et facile; souvent l'oiseau plane et décrit des cercles. La spatule, lorsqu'elle vole, diffère du héron en ce qu'elle étend son cou; de la cigogne en ce qu'elle bat des ailes plus souvent et plus précipitamment. On entend rarement son cri, en liberté, et jamais si elle est en captivité. Ce cri est si simple, qu'il est difficile de le noter; on ne peut du reste l'entendre qu'à une très-courte distance.

Parmi ses sens, la vue est le plus parfait; l'ouïe est bonne; le toucher doit être assez développé, car le bec est chez elle un organe de tact assez parfait.

Par ses mœurs et ses habitudes, la spatule blanche se rapproche beaucoup de l'ibis; elle diffère notablement, par contre, des cigognes et des hérons. C'est un oiseau prudent et intelligent, qui sait se plier aux circonstances et avoir des choses une juste appréciation. Confiante là où elle sait n'avoir rien à craindre, elle est excessivement craintive partout où l'on fait la chasse aux oiseaux de marais.

Les spatules sont sociables, et vivent entre elles en parfaite harmonie. C'est avec une véritable satisfaction que j'ai vu deux de ces oiseaux se rendre des services réciproques, se lissier mutuellement les plumes du cou. On ne peut assister à un spectacle plus intéressant. Elles restent plusieurs minutes serrées l'une contre l'autre, dans le seul but, semble-t-il, de se caresser. Jamais des querelles ne s'élèvent dans une bande de spatules. La jalousie cependant peut se mettre parmi elles, et un individu affamé poursuivre un de ses compagnons qui, plus heureux, a capturé une proie; mais jamais elles n'en arrivent à se menacer. Je crois pouvoir conclure de mes observations qu'une spatule ne peut vivre sans la société de ses semblables; je ne me rappelle pas en avoir jamais vu

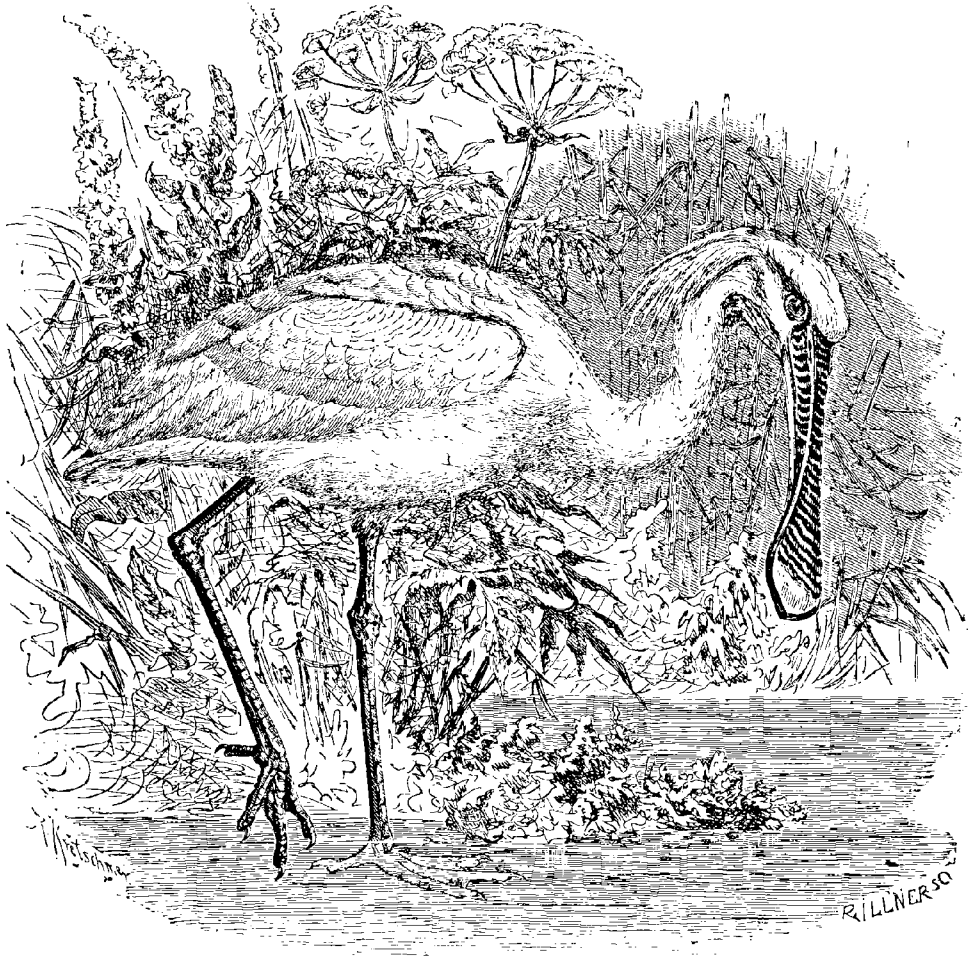


Fig. 153. La Spatule blanche.

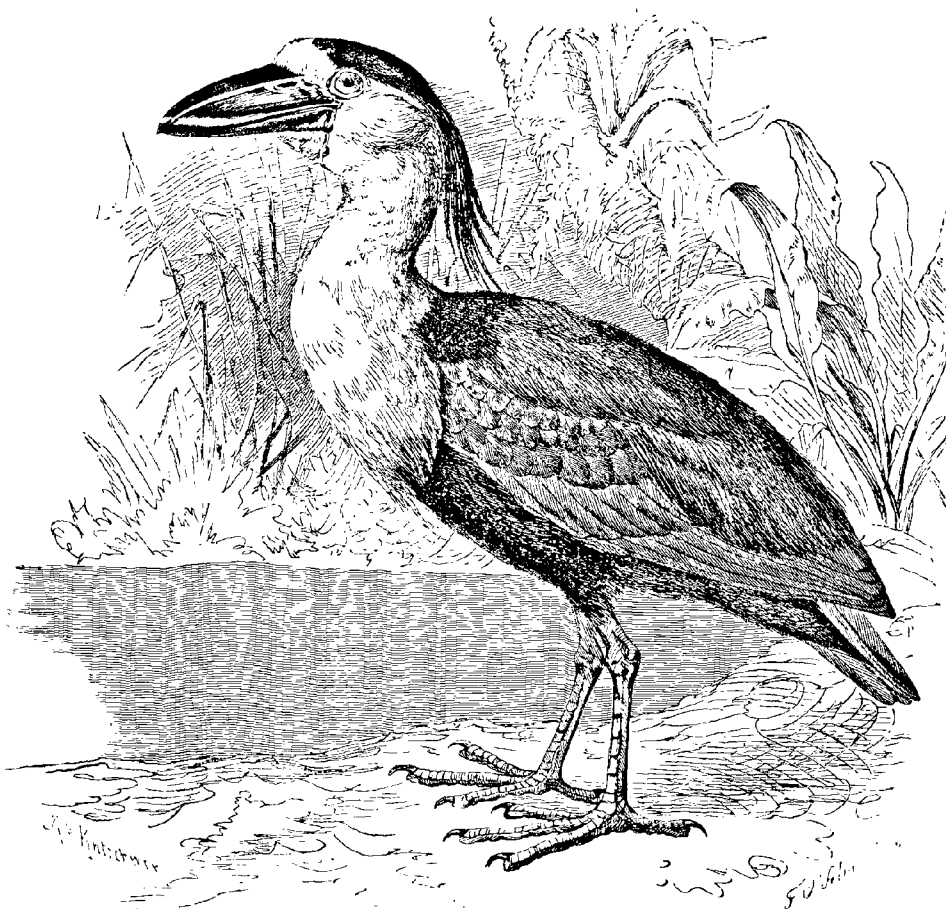
une isolée. Au milieu des autres oiseaux qui partagent son habitat, la spatule blanche vit inoffensive et paisible; elle conserve de bons rapports avec tous, et semble être heureuse quand on la laisse en paix. Jamais, même, elle ne se laisse aller à tourmenter ou à agacer ses compagnons.

Comme la plupart des hérodions, la spatule blanche est un oiseau diurne, qui, au coucher du soleil, se livre au repos. Cependant, dans les nuits éclairées par la lune, il lui arrive parfois d'aller chercher pâture. J'en vis qui étaient ainsi occupées à onze heures du soir, sur les bords du lac Mensaleh; mais c'est là une exception. D'ordinaire, avant le coucher du soleil, la spatule gagne l'endroit où elle passe la nuit, et y demeure jusqu'au matin. Vers midi, elle aime

aussi à se percher sur les arbres, et à s'y reposer. Tout le temps qu'elle est à terre, ou qu'elle court dans l'eau, elle est occupée à chercher de la nourriture.

Il est à peu près certain que la spatule se nourrit surtout de petits poissons; en captivité, du moins, elle les préfère à tout autre aliment. Elle peut en avaler qui ont de 14 à 16 cent. de long. Elle les prend très-adroitement avec son bec, les retourne, puis les avale, la tête la première. Elle mange en outre d'autres petits animaux aquatiques, des crustacés, des mollusques à coquilles, des reptiles, des insectes.

Les spatules restent en sociétés, même dans la saison des amours. Dans les localités où elles sont nombreuses, elles forment des colonies, et construisent sur un même arbre autant de



Corbier, Créteil Fils, 30 p.

Paris, Baillière et Fils, 44t.

Fig. 154. Le Savacou huppé (p. 627).

nids qu'il peut en contenir. Dans certains endroits, elles nichent dans les roseaux; mais cela n'arrive sans doute que dans les localités où il n'y a pas d'arbres. Le nid de la spatule est large, grossièrement construit avec quelques branches sèches et des tiges de roseaux; il est tapissé intérieurement de feuilles sèches et de joncs. Chaque couvée est de deux ou trois œufs, rarement de quatre. Ces œufs, relativement grands, à coquille épaisse, à grain grossier, sont blancs, semés de taches nombreuses d'un gris rougeâtre pâle et jaune pâle. Il est probable que le mâle et la femelle les couvent alternativement; tous deux, du moins, concourent à élever leurs petits. Ceux-ci, dès qu'ils ont pris leur essor, sont conduits dans les marais. Ils restent avec leurs parents non-seulement pendant le voyage, mais encore pendant

le séjour dans les quartiers d'hiver; ils reviennent avec eux, et ne se réunissent ensemble en troupes que lorsqu'ils ont trois ans, et qu'ils sont capables de se reproduire.

Chasse. — Autrefois, on chassait la spatule au faucon, aujourd'hui on la chasse encore dans certaines localités, pour se procurer sa chair savoureuse; cependant, elle est en général peu inquiétée.

Captivité. — Les jeunes spatules, prises au nid, s'habituent facilement à la captivité; elles se font à un régime varié, animal ou végétal; elles apprennent à connaître leur maître, le saluent en claquant du bec quand elles l'aperçoivent. On peut les dresser à sortir de leur enclos et à y rentrer. Grâce à leurs mœurs douces et paisibles, on peut les laisser au milieu des oiseaux de basse-cour.

LES CANCROMIDÈS — *CANCROMATA*.*Die Kahnschnäbler, the Boat-Bills.*

On connaissait depuis longtemps une espèce singulière d'hérodion de l'Amérique méridionale, remarquable surtout par la forme de son bec. Dans ces dernières années, on a découvert en Afrique un autre oiseau qui en paraît beaucoup plus voisin que d'aucune autre espèce. Néanmoins, il est encore douteux si l'on doit réunir ces deux oiseaux en une même famille, comme nous le faisons.

Caractères. — Les caractères des cancromidés sont les suivants : corps vigoureux ; cou de longueur moyenne, épais ; bec fort, grand, large, haut, bombé ; tarsi hauts ; doigts longs ; ailes longues, larges, arrondies ; queue de longueur moyenne, droite, composée de douze rectrices ; plumes grandes et molles ; occiput surmonté d'une courte huppe.

LES BALÉNICEPS — *BALÉNICEPS*.*Die Schuhschnäbel, the whale-headed Storks.*

Caractères. — Les baléniceps, ainsi nommés à cause de la forme de leur bec, qui rappelle la baleine, ont une tête volumineuse, un bec fort, en forme de sabot, à arête dorsale légèrement incurvée, fortement crochu, à mandibule inférieure large, se prolongeant jusqu'à l'articulation temporo-maxillaire par une membrane dure, coriace ; des tarsi très-élevés ; des doigts longs, armés d'ongles vigoureux ; des ailes larges, longues, obtuses, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues ; une queue moyenne, coupée carrément à l'extrémité ; l'occiput surmonté d'une petite huppe.

Ce genre est représenté jusqu'ici par une espèce unique.

LE BALÉNICEPS ROI — *BALÉNICEPS REX*.*Der Schuhschnabel, the whale-headed Stork.*

Caractères. — Le baléniceps-roi (Pl. XXXIII) est plus remarquable par la forme singulière de son bec, qui a valu à l'oiseau le nom vulgaire de *bec-en-sabot*, que par son plumage. Il a simplement, en effet, toutes les parties supérieures du corps d'un brun bleuâtre plus ou moins foncé, selon les régions, avec les plumes du manteau et les couvertures supérieures des ailes bordées

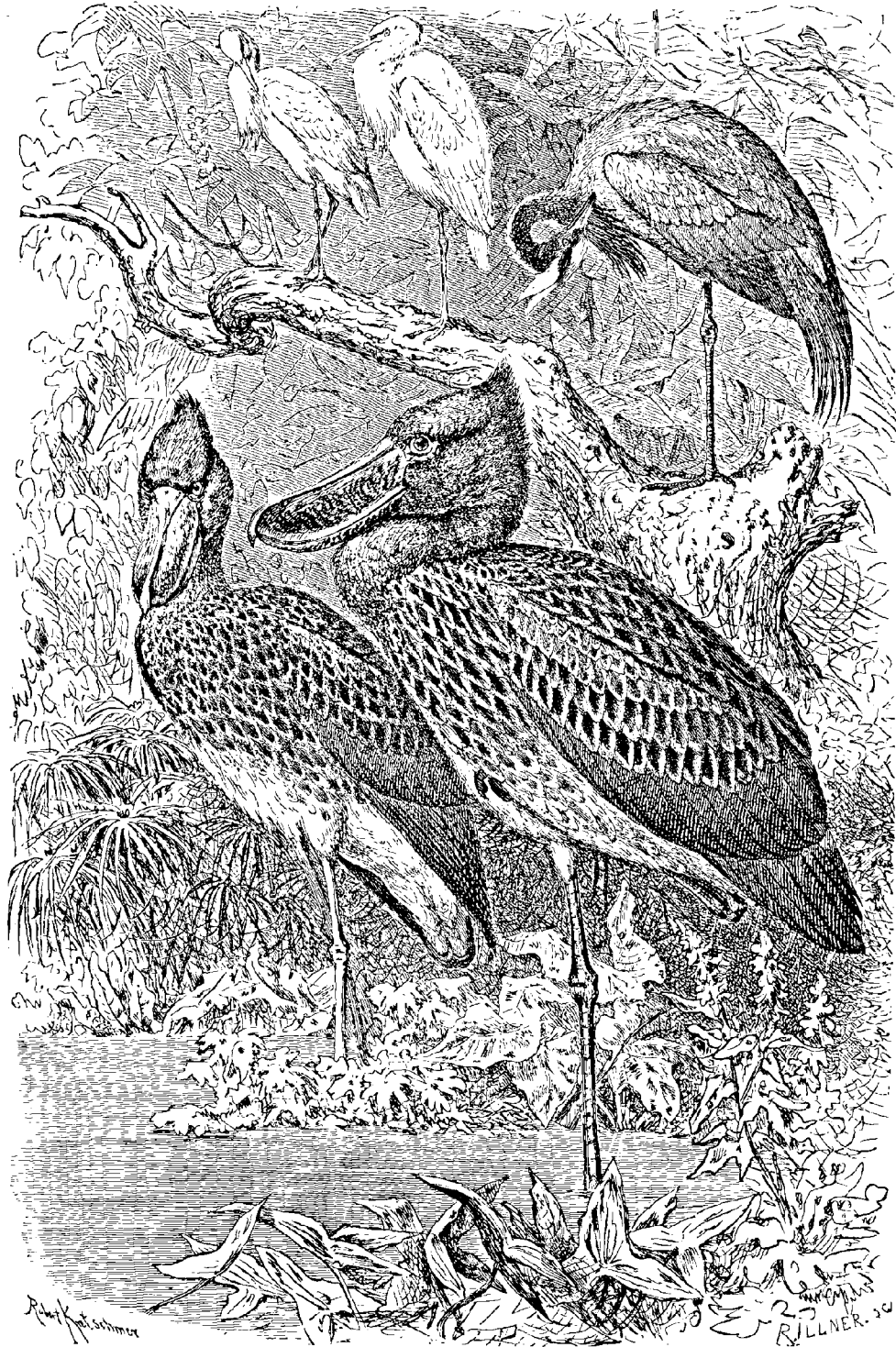
de blanchâtre sur les deux côtés ; la touffe de plumes de l'occiput de la couleur du dos ; tout le dessous du corps d'un gris cendré ; les rémiges et les rectrices noirâtres à la face supérieure. L'œil est jaune-clair, le bec couleur de corne et les pattes sont noires.

Distribution géographique. — Ce géant des échassiers vit en grand nombre dans les marais des bords du Nil Blanc et de quelques-uns de ses affluents, surtout dans les pays des nègres Kitch et des nègres Nuër, entre le 5° et le 8° de latitude nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Heuglin et Petherick nous ont fait connaître récemment le genre de vie des baléniceps en liberté. D'ordinaire, on les aperçoit en petites troupes, parfois en bandes de plus de cent individus. Quand on les effraye, ils volent en rasant la surface de l'eau et s'abattent bientôt. Les tire-t-on, ils s'élèvent haut dans les airs, décrivent des cercles, planent longtemps et vont se poser à la cime des arbres. Aussi longtemps qu'ils voient dans le voisinage des personnes suspectes, ils ne retournent plus à l'eau. Ils ne dorment pas sur des arbres, mais sur le sol.

Dans sa démarche et son vol, le baléniceps roi ressemble beaucoup au marabout. Il ne fait entendre d'autre bruit qu'un claquement du bec analogue à celui de la cigogne. Il se nourrit surtout de poissons, qu'il prend très-habilement avec son bec, en entrant dans l'eau jusqu'à la poitrine. Petherick assure que ses gens ont vu cet oiseau prendre des serpents d'eau (?) avec son bec et les tuer ; il ajoute qu'il ne dédaigne pas les intestins des animaux morts, et que pour se les procurer, il déchire le ventre des cadavres, comme le fait le marabout.

La saison des amours a lieu dans les mois de juillet et d'août et coïncide avec la saison des pluies. Le baléniceps choisit pour établir son nid une petite éminence dans les joncs ou dans l'herbe, tout au bord de l'eau, surtout si cette éminence forme une île ; l'oiseau creuse dans la terre une légère dépression, et y dépose ses œufs, sans la tapisser préalablement de plumes ou de matières végétales. Au dire de Heuglin, les œufs sont relativement petits, ovoïdes, blancs, à légers reflets bleuâtres ; plus tard, par l'effet de



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE BALÉNICEPS ROI.

Corbeil, Crété fils, imp. 3

l'incubation, ils prennent une teinte brunâtre et se salissent. Leur coquille épaisse, finement grenue, d'un vert foncé lorsqu'on la regarde par transparence, est recouverte d'un enduit calcaire lisse, sur lequel se trouvent souvent des impressions extérieures. Cet enduit est, par-ci par-là, soulevé en bulles, et manque vers la pointe. Le même auteur assure que les jeunes, pris au nid, sont faciles à élever avec des poissons et à apprivoiser. Petherick, par contre, dit que tous les jeunes qui ont été pris par ses gens, sont morts; qu'ayant fait couver les œufs de cette espèce par des poules, les jeunes qui en provinrent n'avaient absolument rien des allures des poussins; qu'on dut, par conséquent, charger des négresses de les élever, et employer plusieurs négrellons à chercher les poissons vivants dont on les nourrissait. Je ne puis exprimer tous les doutes que m'inspire cette histoire. Si les jeunes que Petherick a pris au nid sont morts, c'est que des soins convenables leur ont fait défaut, et Heuglin, je crois, a raison dans ce qu'il avance. Mais ce qui est certain, c'est que Petherick, le premier, amena en 1860 un baléniceps roi vivant à Londres. On ne put le conserver, mais il vécut assez longtemps cependant pour que Wolf ait pu en publier un dessin fait d'après nature.

LES SAVACOUS — *CANCROMA*.

Die Savakus.

Caractères. — Les savacous ont le corps vigoureux; le cou court et fort; la tête massive, aplatie supérieurement; la mandibule supérieure hombée, faiblement courbée en forme de cuiller renversée, à crête dorsale obtuse, à pointe crochue, à mandibule inférieure large, aplatie, divisée jusqu'à sa partie antérieure, l'espace entre les deux branches étant occupé par une membrane nue; les ailes fortes, assez longues, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; la queue assez courte, presque tronquée à angle droit; des tarses assez élevés, grêles; les jambes couvertes de plumes presque jusqu'à l'articulation tibio-tarsienne; un plumage mou, décomposé; l'occiput et la nuque garnis d'une longue touffe de plumes.

LE SAVACOU HUPPÉ — *CANCROMA COCHLEARIA*.

Der Savaku, the Boat-Bill.

Caractères. — Le savacou huppé (*fig. 154*), le *bec-en-cuiller*, comme on le nomme vulgairement, a les plumes du dos et des épaules ébarbées; la région naso-oculaire et la gorge nues; le front, la gorge, les joues, le devant du cou blancs; le bas du cou et la poitrine d'un blanc jaunâtre; les plumes du dos d'un gris clair; la partie postérieure et supérieure du cou et le ventre d'un roux-châtain foncé; les flancs noirs; les rémiges et les rectrices d'un gris blanchâtre; l'œil brun, bordé d'un cercle gris; le bec brun; les bords de la mandibule inférieure jaunes; les tarses jaunâtres. Le savacou a 60 cent. de long, et 1^m,04 d'envergure; la longueur de l'aile est de 31 cent., celle de la queue de 12.

La femelle est un peu plus petite; les jeunes sont d'un brun roux, avec le dos foncé et la poitrine plus claire.

Distribution géographique. — Cette espèce, la seule du genre que l'on connaisse, habite les savanes noyées du Brésil et de la Guyane.

Mœurs, habitudes et régime. — Les récits des voyageurs, quelque incomplets qu'ils soient, nous apprennent cependant que le savacou, que nous regardons comme voisin du baléniceps, en diffère beaucoup par son genre de vie. Le savacou habite les huissons et les roseaux qui couvrent les rives de tous les fleuves du Brésil. Dans la saison des amours, on le rencontre toujours solitaire, ou par paires. On le voit perché assez haut sur les arbres qui surplombent l'eau. Il est plus commun dans l'intérieur des forêts vierges que sur les côtes de la mer. Quand une barque s'approche, il saute rapidement de branche en branche, et disparaît aux regards. Il se nourrit d'animaux aquatiques, mais non de poissons. Le prince de Wied ne trouva que des vers dans l'estomac de ceux qu'il tua, et il croit que cet oiseau ne peut prendre des poissons avec son bec énorme en forme de nacelle. Jamais cet auteur n'a entendu la voix du savacou. Schomburgk dit qu'il fait claquer ses mandibules, comme la cigogne, du moins lorsqu'on le prend. On ne sait presque rien de son mode de reproduction. Son œuf est arrondi ou allongé, blanc terne et sans taches.

LES SCOPIDÉS — *SCOPI.**Die Schattenvögel, the Numidian Cranes.*

Caractères. — La famille des scopidés est principalement caractérisée par un corps ramassé, presque cylindrique, un cou gros et court, une tête volumineuse; un bec épais à la base, très-comprimé sur les côtés, à mandibule inférieure, plus courte, plus étroite que la supérieure et tronquée à son extrémité; des doigts antérieurs unis à la base par une membrane fortement échancrée. La famille des scopidés ne peut être placée qu'à côté des savacous; cependant on ne peut la considérer comme établissant une transition entre ces oiseaux et les cigognes ou les hérons.

Cette famille ne comprend qu'un genre, qui lui-même ne renferme qu'une espèce.

LES OMBRETTES — *SCOPUS.**Die Schattenvögel, the Numidian Cranes.*

Caractères. — Indépendamment des attributs assignés à la famille, les ombrettes sont caractérisées par un bec plus long que la tête, convexe, à crête vive, légèrement renflé en dessous, avec un sillon de chaque côté, s'étendant jusqu'à la pointe, qui est légèrement fléchie; des ailes larges, arrondies, la troisième penne étant la plus longue; une queue médiocre, rectiligne formée de douze rectrices; des tarses de moyenne hauteur; un pouce court, portant à terre sur toute sa longueur; l'ongle du doigt médian denticulé; un plumage serré; l'occiput surmonté d'une longue huppe.

L'OMBRETTTE DU SÉNÉGAL — *SCOPUS UMBRETTA.*

Caractères. — C'est la seule espèce du genre, avons-nous dit, que l'on connaisse (*fig. 155*). Elle est d'un brun terre d'ombre presque homogène, avec le ventre un peu plus clair que le dos, les rémiges plus foncées et plus brillantes. Les rectrices ont à leur extrémité une large bande brun-pourpre, et plusieurs bandes étroites, irrégulières dans leur moitié basilaire. L'œil est brun-foncé, le bec noir, et les tarses sont d'un brun noirâtre. Cet oiseau a 56 cent. de long et 1^m,10 d'envergure; la longueur de l'aile est de 32 cent., celle de la queue de 17.

La femelle ne diffère pas du mâle.

Distribution géographique. — L'ombrette habite tous les pays de l'intérieur et du sud de l'Afrique, y compris Madagascar et le sud de l'Arabie; mais elle semble n'être commune nulle part. Je l'ai vue souvent dans les contrées que j'ai parcourues, toujours seule ou par paires.

Mœurs, habitudes et régime. — L'ombrette est d'une apparence singulière. Sur pied, elle n'a rien du port élégant du héron; son cou est fléchi, sa huppe est inclinée sur le dos, et sa tête semble reposer sur ses épaules. Hartmann dit qu'à la voir on la prendrait pour un corbeau, n'étaient sa huppe et ses longues pattes d'échassier. Pour moi, je la comparerais plus volontiers à certains ibidés. Lorsque rien ne la dérange, elle joue avec sa huppe, l'élevant et l'abaissant alternativement. Souvent elle demeure plusieurs minutes complètement immobile. Sa démarche est légère, gracieuse, mesurée; jamais elle ne court. Son vol ressemble à celui de la cigogne. L'ombrette vole en ligne droite, plane souvent, s'élève fréquemment à une très-grande hauteur. Jamais je n'ai entendu son cri.

On ne rencontre cet oiseau qu'auprès des petits cours d'eau qui traversent la forêt, et sur les rives du fleuve couvertes d'arbres. L'ombrettes'y promène, tranquille et silencieuse, tantôt entrant dans l'eau comme les oiseaux de marais, tantôt prenant sa nourriture sur le bord de l'eau comme les petites espèces de hérons. D'après mes observations, elle se nourrit surtout de poissons; d'autres naturalistes nous apprennent qu'elle mange aussi des mollusques, des reptiles, des grenouilles, de petits serpents, des crustacés, des vers et des larves. Le mâle et la femelle d'un même couple ne demeurent pas ensemble; ils semblent vaquer isolément à leurs occupations, et ne se rejoindre que pour peu de temps. L'ombrette est surtout active au crépuscule. Peut-être faut-il la compter parmi les oiseaux à demi nocturnes. Sans être très-craintive, elle est assez prudente; elle diffère des autres hérodions en ce que, lorsqu'elle se voit poursuivie, au lieu de fuir au loin, elle ne va qu'à une centaine de pas, s'arrête et attend que l'on continue à la chasser pour reprendre sa fuite.

J'ai vu souvent son nid énorme, à ouverture parfaitement circulaire, mais sans le reconnai-

tre. Delegorgue et J. Verreaux l'ont parfaitement décrit. Ceux que j'ai observés se trouvaient surtout à la bifurcation des branches inférieures des mimosas, à une assez faible hauteur; d'après J. Verreaux, l'ombrette nicherait aussi sur les arbres et les arbustes élevés. Ces nids sont construits très-artistement avec des branches et de l'argile.

Extérieurement, ils ont de 1^m,65 à 2 mètres de diamètre et environ autant de hauteur; ils sont bombés en forme de dôme. L'intérieur est divisé en trois chambres, complètement séparées l'une de l'autre : antichambre, chambre à demeurer, chambre à coucher. Ces chambres sont aussi bien construites que l'est l'intérieur du nid; l'entrée en est juste suffisante pour donner passage à l'oiseau. La dernière est située plus haut que les deux antérieures, et de façon à ce que l'eau, qui y entrerait, puisse s'en écouler. Mais le tout est si solidement établi, que les pluies même les plus fortes ne peuvent l'endommager. D'ailleurs, le cas échéant, les ombrettes ont bientôt fait de réparer les dégâts. La chambre à coucher est la plus vaste; elle est aussi la plus reculée, et c'est là que le mâle et la femelle couvent alternativement. Les deux œufs qui composent toute la couvée, y reposent sur une couche molle de roseaux et de feuilles.

La pièce moyenne sert à recevoir le produit des chasses. Dans toute saison, l'on y trouve des os d'animaux desséchés ou putréfiés. La chambre antérieure, la plus petite des trois, est une sorte de guérite où se tient l'oiseau, veillant à tout ce

qui se passe, avertissant sa compagne par un cri rauque et l'invitant ainsi à prendre la fuite. J. Verreaux a remarqué que l'ombrette en sentinelle est toujours couchée sur le ventre, la tête tendue, de façon à apercevoir à temps le danger.

Les jeunes ombrettes ne quittent le nid que fort tard. Jusqu'à ce moment, les parents sont fort occupés à leur apporter leur nourriture, surtout peu après le lever du soleil et peu avant son coucher. Les jeunes éclosent presque nus; ils n'ont qu'un rare duvet gris-brun. J. Verreaux croit se rappeler, sans en être très-sûr, que les œufs sont d'un blanc verdâtre, semés de quelques taches peu nombreuses. C'est du moins ce que nous en dit Hartlaub. Plus récemment, Monteiro et Middleton ont décrit le nid de l'ombrette. Le premier de ces auteurs dit que les indigènes d'Angola lui ont assuré que l'ombrette ne bâtissait pas son nid elle-même, et qu'elle s'emparait de celui d'un autre oiseau; mais Middleton la vit occupée à cette construction. Une fois, cet auteur trouva sur le même arbre trois nids se touchant, à environ deux mètres au-dessus du sol. Ils étaient assez solides pour porter le poids d'un homme; mais les chambres en étaient fort petites; à peine l'oiseau pouvait-il y trouver place.

Mille légendes ont cours chez les peuplades de l'Afrique au sujet de l'ombrette: ainsi, les habitants d'Angola croient que l'homme qui se baigne dans la même eau qu'une ombrette est frappé d'une éruption cutanée.

LES CICONIIDÉS — *CICONIÆ*.

Die Störche.

Caractères. — Les ciconiidés ont le bec long, droit, conique ou cunéiforme, parfois un peu recourbé en haut, quelquefois bâillant au milieu, comprimé vers la pointe; plus long et plus massif que celui des hérons; des tarsi longs, forts, nus bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; les doigts courts; les antérieurs reliés par une palmature qui embrasse la première phalange du médian et de l'externe et qui est moins étendue entre le médian et l'interne; des ongles épais, échancrés, sauf le médian; des ailes grandes, longues et larges, à troisième ou quatrième rémige la plus longue; une queue courte, arrondie, formée de douze pennes; les plumes du cou et de la tête, chez plusieurs, longues et étroites; chez quelques-

uns, courtes et arrondies; chez d'autres, rares, laineuses, ressemblant même à des poils; chez quelques autres encore, terminées par une corne en forme de lance; les autres plumes grandes, serrées, lisses; le pourtour de l'œil et la gorge, quelquefois les joues et la partie antérieure de la tête nus. Les couleurs du plumage, distribuées par grandes masses, sont souvent belles et brillantes. Les deux sexes diffèrent l'un de l'autre par leur taille; le plumage des jeunes est plus terne que celui des adultes.

Les grandes espèces ont un squelette massif. La boîte crânienne est fortement bombée; la cloison inter orbitaire complètement osseuse. L'on compte quinze vertèbres cervicales, sept dorsales et sept caudales; les premières sont

moins allongées et autrement infléchies que chez les autres hérodions; les dorsales ne sont pas réunies entre elles; la dernière seule est soudée aux vertèbres lombaires. Le sternum est quadrilatère, et présente une échancrure postérieure; le brechet est très-élevé vers la région cervicale; la plupart des os sont pneumatiques. La langue est très-courte, nullement proportionnée à la longueur du bec et a la forme d'un triangle isocèle allongé; ses bords sont lisses; elle est unie, et point cornée. L'œsophage va en s'élargissant, et se continue insensiblement avec le ventricule succenturié, qui se distingue à peine, extérieurement, du gésier. La trachée-artère est dépourvue de larynx inférieur, elle est en outre remarquable par la longueur et la rigidité de ses divisions.

Distribution géographique. — Les ciconiidés habitent toutes les parties du monde; on les trouve sous chaque zone, mais surtout dans la zone tropicale.

Mœurs, habitudes et régime. — Les ciconiidés ont un habitat fort varié; on peut cependant dire d'une façon générale qu'ils préfèrent les plaines humides aux lieux secs et élevés; ils manquent dans les steppes et dans le désert comme dans les montagnes. La plupart recherchent les forêts, car tous aiment à passer la nuit sur des lieux élevés, surtout sur des arbres; quelques-uns seulement deviennent les hôtes de l'homme, et nichent sur les toits des maisons. Les espèces qui vivent dans le nord éruignent; quelques-unes parcourent même des espaces considérables; celles qui habitent le sud errent avec une certaine régularité, se montrent à des époques à peu près fixes dans les lieux où elles nichent, et les quittent quand leurs petits sont capables de voler.

Tous les ciconiidés se ressemblent plus ou moins par leur genre de vie. Ils se tiennent debout, le cou droit ou légèrement recourbé en S; ils marchent avec une certaine dignité; entrent fort avant dans l'eau, ce que leur permet la longueur de leurs jambes; ils ne nagent cependant que quand ils y sont contraints; ils volent bien, facilement, souvent à une grande hauteur. Leur vol ressemble plus à celui des ibis et des spatules qu'à celui des hérons; ils planent fréquemment; souvent ils décrivent des spirales superbes; en volant, ils étendent le cou et les pattes, ce qui permet de les reconnaître de fort loin. On ne peut pas dire qu'ils aient de la voix; les seuls sons qu'ils fassent entendre, sont au plus des sifflements. Ils remplacent le cri par un claque-

ment du bec, variant suivant le degré d'excitation de l'oiseau. Ils ont pour ainsi dire une tenue digne et grave, et font preuve de beaucoup de prudence quand les circonstances l'exigent. Plusieurs espèces se sont placées volontairement sous la protection de l'homme, sont devenues à demi domestiques; mais elles ne sont pas esclaves; elles ont su conserver toute leur indépendance. Les ciconiidés vivent en paix entre eux et avec les autres grands oiseaux de marais ou aquatiques. Cependant, ils ne contractent pas avec ceux-ci des liens d'amitié et ils ne sont pas d'humeur à en rien souffrir. Quant aux petits animaux, ils sont pour eux des prédateurs; ils ne se contentent pas de manger des reptiles, des poissons, des insectes et des vers; ils font aussi la chasse à tous les animaux plus faibles qu'eux, et les tuent sans pitié. Quelques-uns même se précipitent sur les charognes avec autant d'avidité que les hyènes ou les vautours. Malgré leur voracité, ils ne sont cependant pas très-nuisibles; au contraire, ils rendent à l'homme de très-grands services. Tous ont des habitudes diurnes.

Les diverses espèces de ciconiidés ne diffèrent pas beaucoup, sous le rapport du mode de reproduction. Toutes construisent de grands nids, en branches sèches, et en tapissent l'excavation avec des substances plus molles. Ces nids ou plutôt ces aires sont établis sur des arbres élevés ou sur des édifices. Chaque couvée est peu nombreuse. Les œufs sont grands, unicolores. La femelle couve seule; mais le mâle paraît lui être très-dévoué. Tant que la femelle est sur les œufs, il lui apporte à manger, et plus tard il s'occupe aussi de l'éducation des petits.

Captivité. — On peut apprivoiser les ciconiidés, les habituer tellement à nos demeures qu'ils en partent, y reviennent, y demeurent même l'hiver, on y retournent au printemps, si l'instinct des voyages les entraîne au loin. Ces oiseaux nous charment par leurs allures sérieuses, leur attachement à leur maître; ils se rendent très-utiles en détruisant toute sorte de vermine; mais leur entretien est assez coûteux, car, sans être choisie, leur nourriture n'en doit pas moins être très-abondante. On n'a pas encore pu les faire reproduire en captivité.

LES TANTALES — TANTALUS.

Die Nimmersatts.

Caractères. — Plusieurs naturalistes rangent les tantalets parmi les ibidés; pour moi, je

les crois plus voisins des ciconiidés, parmi lesquels je les place. Ils ont le corps robuste; le cou de longueur moyenne et assez fort; la tête assez grande; le bec long, assez semblable à celui de la cigogne, épais à la racine, un peu recourbé à la pointe, arrondi, à bords tranchants et fortement rentrants; des tarses longs et épais; les doigts longs, réunis par une large palmature; les ailes longues, larges, aiguës, la deuxième rémige étant la plus longue; la queue courte; les plumes abondantes, mais petites. Les sexes diffèrent l'un de l'autre par la taille; le plumage des jeunes se distingue de celui des adultes.

LE TANTALE IBIS — *TANTALUS IBIS*.

Der Nimmersatt.

Caractères. — Le tantale ibis, ou le tantale de l'Afrique du Nord (fig. 156), est un des plus beaux oiseaux de cette famille. Il est blanc, avec des reflets roses au dos et les couvertures supérieures et inférieures des ailes tachetées de rouge foncé et de rose. Les rémiges et les rectrices sont d'un vert-noir brillant; l'œil est blanc-jaunâtre; le bec jaune de cire; les pattes sont d'un rouge pâle; les parties nues de la face sont d'un rouge vermillon. Les jeunes ont le cou et le manteau d'un gris cendré, le reste du corps gris-jaunâtre. Le tantale ibis a de 94 cent. à 1^m,10 de long, et de 1^m,70 à 1^m,84 d'envergure; la longueur de l'aile est de 50 cent., celle de la queue de 17.

Distribution géographique. — Le tantale ibis est un oiseau du nord de l'Afrique. Quelques auteurs l'indiquent comme s'étant accidentellement égaré dans le midi de l'Europe et le comptent parmi les oiseaux de notre continent. A partir du 48° de latitude sud, on le rencontre le long de tous les cours d'eau de l'intérieur de l'Afrique, et même jusque près des côtes. En Égypte, on en rencontre quelques-uns de temps à autre, mais c'est fort rare. Je ne me rappelle pas avoir vu cet oiseau au Nord de Dongola. Il est commun aux environs de Chartoum, et aussi sur certains points des bords du Nil Blanc et du Nil Bleu. Il y apparaît vers la même époque que les cigognes et les ibis. Il passe pendant la saison des pluies dans le Soudan, et en disparaît ensuite.

Mœurs, habitudes et régime. — Autant qu'il m'en souvient, je n'ai jamais trouvé le tantale ibis que dans l'eau, ou près de l'eau, et jamais à une aussi grande distance dans les terres que celle où l'on voit les cigognes et les grues. Il semble rechercher autant les rives découvertes

et nues des fleuves, que les étangs herbeux, où séjourne l'eau des pluies. Il se met en chasse le soir et le matin; tous les petits animaux lui sont bons, même les mammifères et les petits oiseaux. Les poissons, les reptiles aquatiques, les vers forment pourtant le fond de ses repas. Vers le milieu du jour, on le voit, d'ordinaire, en grandes bandes, debout sur les bancs de sable, ou dans les eaux peu profondes, ou encore perché sur un arbre. Il marche et il vole comme la cigogne; il en a exactement les allures. Si, au vol, le tantale ibis paraît plus beau, cela est dû à la superbe coloration de ses ailes, qui se manifeste alors dans toute son étendue. Il se tient autant que possible à l'écart des autres oiseaux de marais; quoiqu'au milieu d'eux, il forme bande à part avec ses semblables, et surtout lorsqu'il se repose, il a sa place à lui.

Je n'ai pu malheureusement observer son mode de reproduction, et les autres naturalistes ne semblent pas avoir été plus heureux. Les amours doivent avoir lieu au mois de septembre, car c'est en août qu'on rencontre l'oiseau dans toute sa splendeur. Jerdon dit, en parlant d'une espèce indienne dont les mœurs paraissent assez ressembler à celles du tantale ibis, qu'elle niche en sociétés sur des arbres élevés; qu'elle construit un très-grand nid, et pond trois ou quatre œufs blancs, tachetés de jaunâtre clair. Un seul bananier porte parfois jusqu'à cinquante de ces nids.

Captivité. — Dans ces dernières années, on a amené plusieurs fois de jeunes tantales vivants en Europe; j'en ai vu dans les jardins zoologiques de Cologne, d'Anvers, d'Amsterdam et de Londres. Ils ne sont pas difficiles à entretenir, et on leur donne la même nourriture qu'aux cigognes.

Ils ont les allures de ces dernières. « Les jeunes tantales, m'écrit Bodinus, se comportent comme les jeunes cigognes, qui s'agenouillent devant leurs parents, battent des ailes et demandent à manger. Ils le font, et cela pendant près d'un an; quand s'approchent d'eux de leurs semblables adultes ou même d'autres oiseaux voisins, ils poussent en même temps des cris rauques. Ils diffèrent des cigognes par leurs mœurs plus douces, leur humeur extraordinairement paisible. Ces oiseaux offrent cela de très-singulier, qu'ils enfoncent dans l'eau leur bec tout ouvert, attendant en quelque sorte qu'une proie vienne s'y engouffrer. Cette habitude n'est pas en rapport avec le nom d'*insatiable* qu'on leur a donné; et en effet, l'oiseau ne le mérite

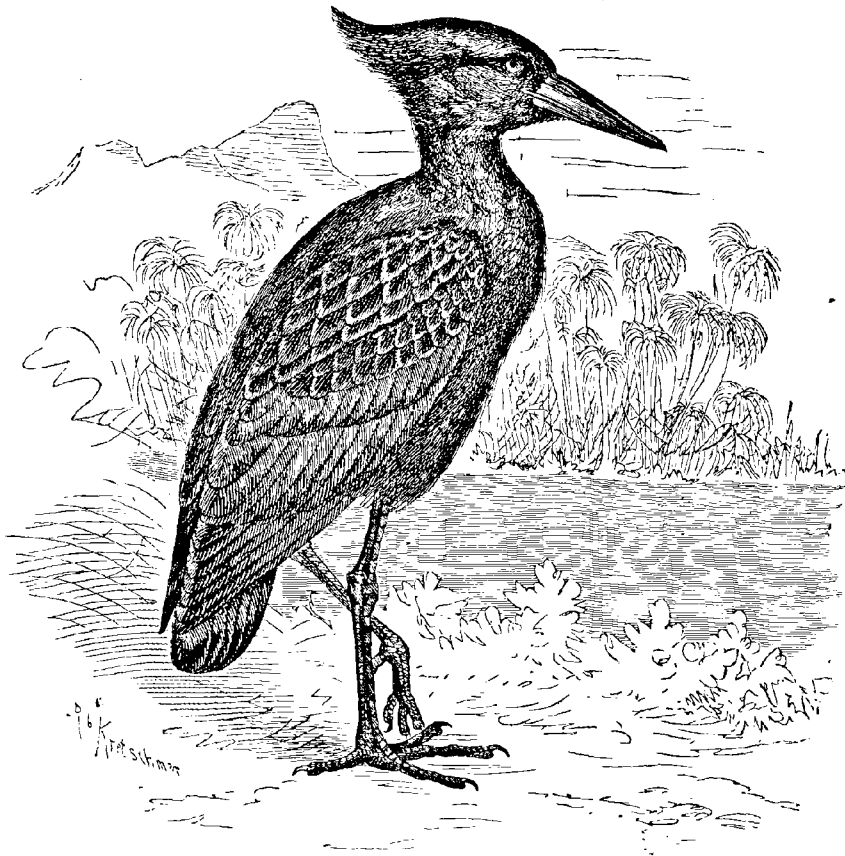


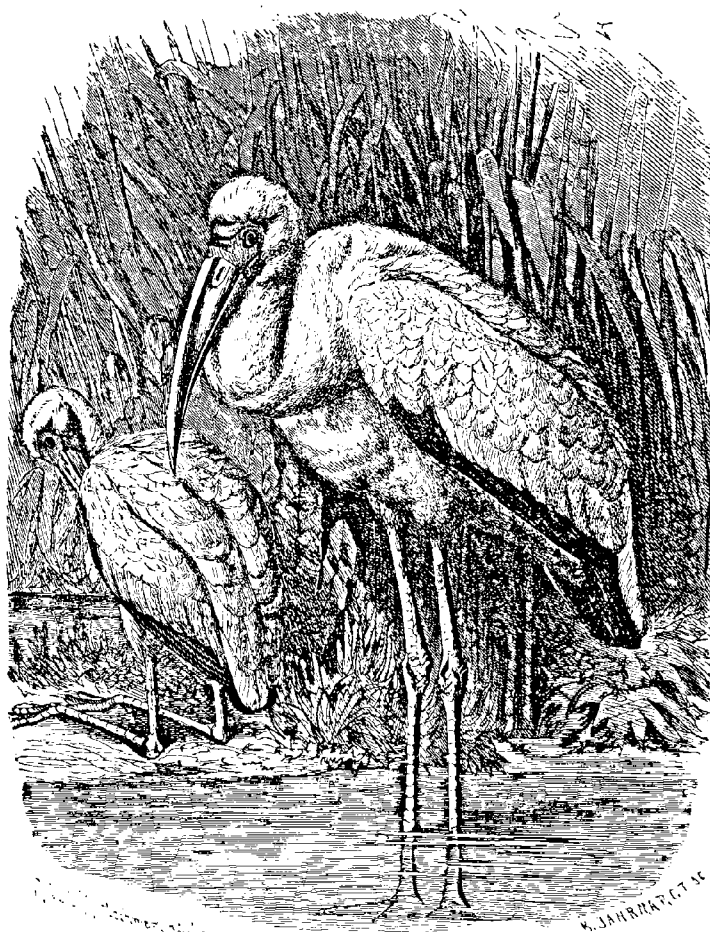
Fig. 155. L'Ombrette du Sénégal (p. 628).

nullement. Il n'est pas plus vorace que les autres ciconiidés ; au contraire, je suis porté à croire qu'il l'est moins. Tout dans ses allures respire la douceur et la tranquillité. Il marche dans son enclos avec gravité ; il considère pensivement les passants : il semble condescendre à s'entretenir avec les autres oiseaux ; lorsqu'il est adulte, qu'il a revêtu toute la splendeur de son plumage, c'est un des plus beaux oiseaux que l'on puisse entretenir dans un jardin zoologique. Mais le climat de l'Europe centrale ne lui convient pas ; il ne peut supporter la gelée. Par des froids peu intenses, ses doigts gèlent, ou bien il est atteint d'une inflammation intestinale à laquelle il succombe généralement. Si on le met dans un vaste enclos, non couvert, où il puisse faire usage de ses ailes, il passe presque tout le jour perché sur un arbre, et ne descend à terre que pour chercher sa nourriture.

LES CIGOGNES — *CICONIA*.

Die Störche, the Storks.

Caractères. — Le genre cigogne présente les caractères suivants : corps robuste, poitrine large ; cou fort, de longueur moyenne ; tête moyennement volumineuse ; bec long, conique, droit, à bords tranchants, fortement incurvés, recouvert d'un revêtement corné, aplati ; jambes longues, déplumées bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne ; doigts courts, à face plantaire large ; l'externe et le médian réunis par une palmature dans toute l'étendue de leur première phalange ; ailes très-longues, moyennement larges, obtuses, les troisième, quatrième et cinquième rémiges étant les plus longues et égales entre elles ; queue courte, arrondie, formée de douze rectrices ; plumage abondant, de couleurs brillantes, mais peu variées.



Corbail, Créte Fils, imp.

Fig. 156. Le Tantalé ibis (p. 631).

Paris, Baillière et Fils, édit.

LA CIGOGNE BLANCHE — CICONIA ALBA.*Der Hausstorck, the white Stork.*

Caractères. — La cigogne blanche, que l'on pourrait nommer *cigogne domestique*, est l'espèce la plus connue du genre. Elle a tout le corps d'un blanc sale, sauf les rémiges et les plus longues couvertures des ailes, qui sont noires; le bec d'un rouge laque; les tarse d'un rouge de sang, l'œil brun, entouré d'un cercle nu gris-noir. Elle a 1^m,15 de long, et 2^m,36 d'envergure; la longueur de l'aile est de 69 cent., celle de la queue de 29. La femelle est plus petite que le mâle.

Distribution géographique. — Sauf les contrées tout à fait septentrionales, la cigogne ne manque dans aucune partie de l'Europe, bien qu'elle n'y niche pas partout. Ainsi, elle est rare

BREHM.

aujourd'hui en Angleterre, où elle était autrefois très-commune; de même, elle a plus ou moins disparu de la Grèce, devant les persécutions dont elle a été l'objet de la part des habitants de la Morée. « Partout, dit Lindermayer, où la domination turque s'est prolongée, où la révolution grecque n'a pas tout nivelé, les cigognes demeurent en possession de leurs palais; c'est ce qui arrive, par exemple, dans l'île d'Eubée. Mais là où, dès les premiers jours de la révolution, s'est établi l'hellénisme, là aussi les cigognes ont disparu; il n'en existe plus à Nauplie, à Patras, à Syra, à Athènes. » Dans plusieurs parties de l'Espagne, la cigogne est rare; elle semble aussi en avoir été chassée par les dernières guerres. Elle est commune en Pologne, en Prusse, dans tout le nord de l'Allemagne, en Westphalie; elle est rare dans le centre et le sud de l'Allemagne, et ne s'y rencontre que

IV — 391

dans certaines localités; elle est à peu près inconnue dans les montagnes. Elle ne paraît pas s'étendre loin vers l'Orient; si on la trouve encore en Russie, surtout dans le sud, elle n'existe plus en Sibérie.

Mœurs, habitudes et régime. — On admettait autrefois que beaucoup de cigognes hivernaient dans les pays méditerranéens; c'est là une erreur. Ces oiseaux poussent leurs excursions jusque dans l'intérieur de l'Afrique centrale.

Ce n'est que quelques jours après leur départ d'Europe qu'elles apparaissent dans le centre de l'Afrique: ainsi, j'en vis le 1^{er} septembre dans le sud de la Nubie, le 30 mars près de Charthoum.

D'après mes observations, elles s'avancent au delà du 15° de latitude nord. Dans leurs migrations, les cigognes ne s'arrêtent pas dans les pays qu'elles traversent; elles continuent leur route sans prendre de repos.

En Allemagne, le retour normal des cigognes a lieu au mois de mars; mais, comme pour tous les oiseaux migrateurs, il y a des avant-coureurs et des retardataires; on voit arriver les premiers dès le milieu de février, les seconds dans la dernière quinzaine d'avril: les uns et les autres sont en infime minorité.

Du passage des cigognes, on peut conclure, en général, que le froid nous dit au revoir jusqu'à l'année prochaine. Mais l'arrivée des cigognes n'est pas toujours un indice certain que la mauvaise saison ait dit son dernier mot.

En 1825, l'hiver ayant été fort doux jusqu'à la fin du mois de février, on vit arriver des nuées de cigognes, qui vinrent s'établir dans les environs de la ville de Tours; ce retour fut regardé comme un heureux présage par tous les habitants de la campagne; mais les grands froids commencèrent avec le mois de mars, et ne se terminèrent que bien longtemps après Pâques.

En 1785, le *Mercur galant* conclut également à la cessation des grands froids en constatant l'arrivée des cigognes, et cependant la neige et le givre ne cessèrent de couvrir la campagne pendant plus d'un mois encore.

Ces faits heureusement sont rares, et ces charmants oiseaux, qui, mieux encore peut-être que les hirondelles, méritent le titre de « messagers du printemps, » ne mentent pas d'ordinaire à leur vieille réputation.

La cigogne blanche recherche les plaines étendues, basses, non accidentées, riches en cours d'eau, et surtout en marais. Les plaines de l'Allemagne du Nord et de la Hollande lui con-

viennent parfaitement, car elle y trouve un excellent terrain de chasse. Elle évite les plaines sèches et élevées; mais elle n'est pas aussi commune dans tous les marais qu'on pourrait le croire. Les cigognes semblent rechercher de préférence les lieux où l'homme domine. Beaucoup, il est vrai, se reproduisent loin des habitations, dans les forêts, et y nichent sur les arbres; mais la plupart s'établissent sur les toits des maisons et des monuments élevés.

On peut assister à l'arrivée de ces oiseaux; on voit le couple qui avait habité une maison les années précédentes, descendre tout à coup d'une hauteur prodigieuse, en décrivant des spirales, se poser sur le haut du toit, et se montrer immédiatement aussi familier avec les lieux que s'il ne les avait jamais abandonnés.

Dans tous les districts marécageux où la cigogne rend de grands services en détruisant les serpents et les autres reptiles, les habitants lui préparent une aire pour établir son nid; c'est une vieille roue de voiture, portée à plat par le trou du moyeu à l'extrémité d'un long mât. Les Hollandais déposent des caisses sur le toit des maisons; et eux, si propres, si jaloux de la netteté extérieure de leurs édifices, ne refusent jamais à la cigogne la libre disposition de la partie du toit qu'elle a choisie pour établir son nid, malgré les inconvénients qui en peuvent résulter.

Elles se sentent si protégées, si parfaitement chez elles en Hollande, qu'on les voit se promener au milieu des troupeaux, et ne s'effaroucher ni des mouvements des animaux ni de l'approche des gardiens.

Dès que la cigogne est arrivée, elle se met à vaquer à ses occupations ordinaires. Elle quitte son aire, s'en va dans les champs, les prés, les marais, pour y faire la chasse; elle revient vers midi, fait une seconde excursion dans la soirée, retourne à son nid avant le coucher du soleil, claqué du bec et s'endort. C'est là sa vie de tous les jours, jusqu'à l'époque des amours, jusqu'au moment où les soins à donner à sa progéniture viendront changer ses allures.

La cigogne est un des oiseaux de marais les plus parfaits; il est juste de dire qu'il n'en est pas que nous connaissions aussi bien. Elle a dans tout son être quelque chose de digne. Sa démarche est lente et mesurée; elle tient le corps assez relevé; son vol, qui est précédé de quelques bonds, est assez lent, mais beau, facile, et surtout remarquable par les superbes lignes spirales qu'il représente. Quand elle est debout,

la cigogne rentre un peu le cou; la pointe de son bec est légèrement inclinée vers la terre; mais jamais elle ne prend une posture aussi singulière et aussi désagréable à l'œil que celle de la plupart des hérons, et même quand elle est au repos, elle montre encore une certaine dignité. Rarement, elle court : c'est une allure, d'ailleurs, qu'elle ne pourrait soutenir longtemps sans lassitude, tandis qu'elle peut marcher plusieurs heures de suite. Le vol ne la fatigue pas; elle bat peu des ailes et, très-rarement, elle en donne des coups précipités; mais elle sait à merveille tirer parti du vent, des courants aériens. Tout en planant, elle peut ainsi à volonté s'élever ou s'abaisser; elle sait si bien se servir de sa queue, qu'elle exécute à l'aide de cet organe tous les changements de direction possibles.

Son intelligence est aussi parfaitement développée. « Elle sait, dit Naumann, se faire aux gens et se plier aux circonstances; elle surpasse en cela presque tous les autres oiseaux; elle sait immédiatement apprécier dans quelles dispositions sont à son égard les habitants de tel ou tel endroit. Elle remarque bientôt si on la tolère, si sa présence est agréable. Quelques jours auparavant, elle était prudente, craintive, elle fuyait l'homme, elle se défait de tout; maintenant, elle voit une roue installée sur un toit, sur un arbre, qui l'invite à y construire son nid; elle perd toute crainte; elle en prend possession, et bientôt elle est assez confiante pour se laisser observer de très-près. Elle apprend à connaître son hôte, à distinguer les personnes qui lui veulent du bien de celles qui pourraient lui être dangereuses. Elle sait si on l'aime, si on la voit avec plaisir, ou si on la regarde avec indifférence; elle observe tout, et jamais son expérience n'est en défaut. »

« Souvent, dit mon père, j'ai mis en joue, avec mon fusil, une cigogne dans son nid; elle restait parfaitement tranquille, on aurait dit qu'elle savait qu'il ne lui arriverait rien. Mais si la même cigogne a été chassée, elle devient très-craintive. Je n'en avais pas encore dans ma collection, je voulus tuer la femelle d'un couple qui avait niché sur un chêne. Lorsque je m'approchai, elle quitta le nid, c'était pourtant la nuit, au clair de lune, et elle ne revint que longtemps plus tard. Mais mon fusil rata; les étincelles néanmoins, produites par le choc de la pierre, firent sur la cigogne une telle impression, que je l'attendis en vain jusqu'à onze heures du soir, bien que j'eusse pris soin de me cacher parfaitement. Deux années plus tard, cette femelle se rappre-

lait encore cette chasse; elle ne me laissait pas, par le clair de lune, approcher à soixante pas de son nid. »

Loin de son nid, la cigogne est aussi défiante que ses congénères. Elle sait que les bergers, les paysans, ne sont pas trop dangereux; et cependant elle ne se laisse pas approcher; quant au chasseur, ce n'est pas sans beaucoup de peines qu'il peut arriver à portée de fusil. Elle est encore plus prudente, plus défiante pendant ses migrations et quand elle est réunie à plusieurs de ses semblables. Chaque individu cherche alors à surpasser les autres en prudence. En Afrique, la cigogne semble se souvenir que le blanc est pour elle un être dangereux; elle le fuit toujours de beaucoup plus loin que le nègre.

Généralement, on regarde la cigogne comme un oiseau doux et inoffensif; en réalité, il n'en est rien. « La façon dont elle se nourrit, dit Naumann, lui fait du meurtre une habitude, et elle l'exerce souvent sur ses semblables. On a des exemples de cigognes arrivant à un nid, se précipitant sur les petits, malgré la défense des parents, les égorgeant, et faisant cela à plusieurs nids de la même contrée. » On sait qu'elles tuent leurs semblables malades avant le départ; qu'elles tuent aussi les cigognes captives qui se refusent à les suivre. Irrite-t-on une cigogne apprivoisée, celle-ci marche souvent sur son adversaire. Une cigogne blessée se défend vigoureusement, donne des coups de bec, qu'elle dirige surtout vers les yeux de l'homme ou des chiens qui l'attaquent, et peut ainsi être très-dangereuse.

« Les cigognes semblent ne pas avoir toutes le même naturel. Les unes sont sociables et souffrent que d'autres nichent dans leur voisinage; d'autres, au contraire, s'entêtent à régner seules sur un certain domaine. Divers motifs, parmi lesquels surtout la crainte des dangers, déterminent les cigognes à se réunir pour voyager; mais ce n'est qu'entre elles qu'elles sont sociables; jamais une cigogne isolée ne se joindra à d'autres oiseaux. » Lorsque la jalousie entre en jeu, elles se livrent des combats mortels. Vis-à-vis des animaux plus faibles qu'elles, elles sont toujours dangereuses.

La voix de la cigogne n'est qu'un sifflement rauque, impossible à décrire. Les individus captifs la font plus souvent entendre que les individus en liberté; c'est de la sorte qu'ils cherchent à exprimer un sentiment de vif plaisir. D'ordinaire, l'oiseau manifeste ses sentiments en

faisant claquer le bec, et il le fait avec un art surprenant. Ses claquements sont tantôt longs, tantôt courts, tantôt rapides, tantôt lents, forts ou faibles; il claque de plaisir comme de chagrin; pour indiquer qu'il a faim et pour annoncer qu'il est rassasié; c'est par des claquements qu'il témoigne à sa femelle son amour, à ses petits son attachement. Ceux-ci apprennent ce singulier langage avant qu'ils puissent prendre leur essor; et ils s'en servent pour exprimer leurs sentiments; auparavant, ils font entendre des sons peu sonores, une sorte de sifflement.

La cigogne se nourrit d'animaux de diverses espèces. Elle est un oiseau prédateur dans toute l'acception du mot, et si elle nous est utile, c'est pour cette seule raison qu'elle chasse surtout des animaux nuisibles. Elle semble préférer les reptiles et les insectes, peut-être parce qu'elle les capture plus facilement que d'autres animaux. Dans ses excursions, elle chasse surtout les grenouilles, les petits rongeurs et les insectes; mais elle est aussi friande de poissons que de grenouilles, elle les pêche dans l'eau trouble, et en avale qui ont la longueur de la main. Elle tue les lézards, les orvets, les couleuvres. « Avant de saisir une grande couleuvre, dit Lenz, elle la frappe à coups de bec, de façon à l'étourdir; elle l'avale ensuite, la tête ou la queue la première, avant même qu'elle soit morte; aussi le serpent s'entortille-t-il souvent autour de son bec, ce qui la force à le rejeter par un violent mouvement de tête, ou de le retirer avec sa patte pour l'avaler de nouveau. Quand elle a très-faim, elle avale souvent de petits serpents, sans les avoir préalablement frappés; ceux-ci s'agitent longtemps encore dans son oesophage, et s'échappent souvent quand elle baisse la tête pour prendre une nouvelle proie; aussi, quand plusieurs serpents se trouvent devant elle, la chasse qu'elle leur fait est fort divertissante. Elle aime beaucoup les vipères, seulement, avant de les avaler, elle les assomme en les frappant vigoureusement, et à coups redoublés sur la tête. Si le serpent venimeux la mord, elle souffre quelques jours, mais elle se remet bientôt. »

Elle tue sans pitié les jeunes oiseaux qu'elle rencontre; elle enlève les levrauts malgré la vigoureuse défense de leur mère; elle guette les mulots à l'entrée de leurs trous; elle perce les taupes de son bec. Les petites proies, elle les prend avec la pointe des mandibules, les lance en l'air et les ratrape adroitement. Dans les prairies elle fait la chasse aux insectes; elle les prend posés, courant et même au vol. Elle ne

mange pas les crapauds, qui paraissent la dégoûter; elle les hait, elle les tue, mais jamais elle ne touche un crapaud mort.

« Une paire de cigognes, dit Naumann, arrivait souvent vers un étang, et y pêchait de petits crustacés, qui, avec des crapauds, peuplaient presque seuls cet étang. Quand nous nous y rendions au coucher du soleil, à l'affût des bécasses, les cigognes étaient parties, mais elles avaient laissé des traces de leur passage; des crapauds, en nombre considérable, étaient sur le bord de l'eau, les uns couchés sur le dos et déjà morts, les autres le ventre ouvert, les intestins déchirés, se débattant dans les dernières convulsions de l'agonie. » Cette revue des animaux que tue la cigogne nous montre que le peuple a bien compris l'utilité de cet oiseau; les quelques dégâts qu'il peut causer sont bien compensés par les services qu'il rend. Des agriculteurs attentifs ont remarqué que dans les années où les cigognes ont été rares, les mulots avaient considérablement augmenté de nombre, ainsi que les vipères et les autres animaux nuisibles.

L'attachement singulier de la cigogne pour l'homme se manifeste surtout à l'époque de la reproduction. Ayant le choix de bâtir leur aire soit sur un arbre élevé, soit sur un toit où est fixée horizontalement une roue, elles préfèrent cette dernière condition, par conséquent les habitations, aux arbres les mieux situés. « Il est étonnant, dit Naumann, que des cigognes, élevées à l'étranger, malgré toute leur défiance naturelle, reconnaissent aussitôt qu'on les voit d'un bon œil, comprennent la signification des bâtisses que l'on a faites pour elles, cèdent aux vœux de l'homme. Il y a quelques années, une paire de cigognes apparut aux environs de ma demeure, et s'y établit sur de hauts peupliers, entre deux villages voisins; le propriétaire de la chasse ne comprit pas ce signe; il poursuivit ces cigognes, oiseaux rares dans la contrée, leur tira dessus, mais les manqua; aussi, s'en allèrent-elles à un quart de lieue plus loin. Là (c'était dans un autre village), régnait à leur égard un autre sentiment; on établit une roue sur le haut d'un toit de chaume, et aussitôt les cigognes de répondre à cette invitation. Au bout de quelques jours, elles y avaient construit et achevé leur aire, et tous les ans elles y reviennent régulièrement. Quelle est la cause de cet attachement de la cigogne pour l'homme? Il serait difficile de le dire, mais ce qui très-certainement doit y contribuer beaucoup, c'est la sécurité dont elles jouissent dans le voisinage de l'homme, pour elles et pour

leurs petits. Elles ont une telle confiance en l'homme, que des cigognes disposées à nicher sur des arbres les abandonnent dès que sur quelque toit on établit des planches, un grand panier, où elles puissent construire leur nid. On peut les attirer même, par de pareilles installations, dans des endroits où elles ne se montrent pas, à condition toutefois que la localité leur convienne. »

« Ce qui est plus singulier encore, c'est que la cigogne blanche est la seule qui témoigne à l'homme un pareil attachement; elle est en cela toute différente de sa congénère, la cigogne des forêts ou cigogne noire, qui lui ressemble beaucoup par ses caractères physiques, par son genre de vie, mais qui niche toujours loin de l'homme, dans les lieux les plus solitaires de la forêt.

« En Afrique, nous observons des faits analogues. Une espèce voisine de la cigogne noire, mais un peu plus petite (*Sphenorhynchus Abdimii*) y vit en parfaite amitié avec l'homme, tandis qu'une seconde espèce (*Ciconia leucocephala*) y fuit le nègre, comme chez nous la cigogne des forêts fuit le blanc. Les indigènes de l'intérieur de l'Afrique ne font rien pour attirer le *simbil*, comme ils appellent leur cigogne; l'oiseau, considéré par les habitants comme un être sacré, construit son nid sur les arbres des villages. Ils traiteraient certainement de même la cigogne à tête blanche, mais celle-ci les fuit obstinément. Nous nous heurtons là à des contrastes, que nous ne sommes pas en état d'expliquer.

Un nid une fois construit, les cigognes viennent y nicher chaque année; on en connaît qui sont habités depuis plus d'un siècle. En général, le mâle arrive quelques jours avant sa femelle. Comme nous l'avons dit plus haut, il apparaît subitement; mais, dès l'abord, il se comporte de telle sorte qu'on ne peut méconnaître le propriétaire légitime du nid. On ne sait combien de temps le même couple hante le même nid; mais on admet, et avec raison, que la vie de la cigogne est fort longue, et que le nid change rarement de propriétaire. Il arrive parfois qu'une des cigognes revient seule et reste longtemps avant de se donner une nouvelle compagne. Dans ce cas, de violents combats se livrent autour du nid; ce sont probablement de jeunes couples qui attaquent de concert l'ancien propriétaire, cherchent à le mettre en fuite et même à le tuer. En pareille occurrence, l'homme est parfois forcé d'intervenir pour rétablir la paix. De toutes les observations qui ont été faites sur divers points, on peut tirer cette conclusion que

les cigognes contractent leur union pour toute la durée de leur vie, et que les deux conjoints sont très-fidèles l'un à l'autre. Cette fidélité n'est cependant pas à l'abri de tous soupçons. On connaît des cas où la cigogne femelle a cédé à des mâles étrangers; on a vu parfois un mâle célibataire fondre sur un autre, plus fortuné, montant la garde près de son aire, le tuer à coups de bec, et la femelle se donner immédiatement à lui. Mais ce sont là des exceptions, et on pourrait citer bien des faits qui parlent en faveur de la fidélité conjugale des cigognes. Une cigogne resta trois ans entiers dans un même endroit; elle cherchait sa nourriture le long des ruisseaux, et, par les plus grands froids, elle se mettait à l'abri dans les étables. Chaque année, sa compagne revenait, et toutes deux vauquaient à la reproduction. Celle qui restait était la femelle. A partir du quatrième automne, le mâle resta avec elle tous les hivers, et cela pendant trois ans. Mais, à la fin, de méchantes gens tuèrent ces deux cigognes, et on découvrit que la femelle, à la suite d'une ancienne blessure, était devenue incapable de voyager. J'observai la même chose en Afrique: j'y vis deux cigognes qui étaient restées dans leur quartier d'hiver; je les tuai, et je trouvai que leur séjour était dû à une cause semblable.

Si rien ne les dérange, les cigognes commencent dès leur arrivée à réparer leur nid; elles y apportent de nouvelles branches, et établissent une nouvelle excavation au-dessus de l'ancienne. Aussi, d'année en année, gagnant en hauteur et en poids, il peut arriver que leur support devienne trop faible. Ce nid est loin d'être artistiquement construit. Des branches de la grosseur du pouce, des épines, des mottes de terre et de gazon en forment le fond; des branches plus fines, des tiges et des feuilles de roseaux forment une seconde couche, au-dessus de laquelle en existe une troisième, celle qui sert de berceau aux jeunes, et cette dernière couche est composée d'herbes sèches, de fumier, de paille, de chiffons, de papier, de plumes. Le mâle et la femelle apportent ces matériaux dans leur bec; mais la femelle seule les coordonne. Les cigognes se livrent à ce travail avec une telle ardeur, qu'un nid est construit à nouveau en huit jours, et qu'un nid ancien est réparé en deux ou trois jours. Au moment où la construction commence, la défiance des propriétaires s'éveille, et pendant que l'une des cigognes est en quête de matériaux, l'autre monte la garde autour du nid. En même temps, elles claquent du bec sur tous les tons,

sur tous les rythmes. Au milieu ou à la fin d'avril, la femelle pond son premier œuf, et, si elle est âgée, elle pond les trois ou quatre autres en quelques jours. Ces œufs sont ovoïdes, à coquille lisse et fine ; ils sont blancs, tirant quelquefois sur le jaunâtre ou le verdâtre. La femelle couve seule avec beaucoup d'ardeur pendant vingt-huit ou trente et un jours ; le mâle la nourrit, veille sur elle, la protège, et quitte rarement le nid. Lorsque les jeunes sont éclos, la sollicitude des parents redouble, et jamais ils n'abandonnent ensemble le nid.

Au commencement, les jeunes sont nourris principalement d'insectes, de vers, de sangsues, de larves, de coléoptères, de sauterelles ; plus tard, ils reçoivent une nourriture plus substantielle. Les parents les empâtent et les abreuvant en leur apportant de l'eau dans leur jabot ; plus tard, ils se contentent de régurgiter devant eux leurs aliments.

Le spectacle de la vie de famille des cigognes est intéressant, sinon agréable. Au commencement, leur voisinage est supportable, mais plus tard, elles causent bien des désagréments. Le toit qu'elles habitent est affreusement sali, des substances alimentaires qu'elles laissent tomber se putréfient et exhalent une grande puanteur. Souvent, des orvets, des couleuvres, d'autres animaux vivants qui s'échappent de leur bec roulent en bas du toit dans la cour, et inspirent du dégoût et de la terreur. Cependant le plaisir que cause une pareille famille est plus grand que les désagréments qu'elle amène. Dans les premiers jours, les jeunes cigognes se tiennent assises sur leurs tarses ; plus tard, elles se lèvent ; mais les parents apportent de nouveaux branchages pour garnir le nid, et les empêcher de tomber. Elles apprennent bientôt à connaître la contrée ; elles donnent immédiatement des preuves de la puissance de leur vue, car elles aperçoivent de loin leur mère qui revient, chargée de nourriture, la saluent dans les premiers temps par leurs mouvements, plus tard par leurs claquements de bec : leur croissance demande deux mois pleins. Vers la fin de cette période, elles commencent à faire l'essai de leurs ailes ; elles se dressent sur le bord du nid, battent des ailes, et se risquent finalement à voler du nid jusque sur le toit. Les parents semblent prendre plaisir à les considérer ; ils les instruisent, répètent devant elles tous les mouvements du vol, les attirent hors du nid. Après des exercices préliminaires, le moment vient enfin où les jeunes cigognes osent se fier à leurs ailes. Chaque jour,

elles entreprennent avec leurs parents une excursion aux alentours, et reviennent chaque soir à leur nid. Bientôt l'attachement qu'elles ont pour leur berceau va se perdant ; l'époque, d'ailleurs, approche, à laquelle toutes, jeunes et vieilles, vont quitter le pays et entreprendre leurs migrations.

Cette époque arrivée, toutes les familles de cigognes d'une même contrée se réunissent en un lieu déterminé, d'ordinaire dans une prairie marécageuse, le nombre des nouvelles arrivées va croissant de jour en jour. Vers la Saint-Jacques, à la fin de juillet, des épreuves ont lieu, et à la suite de ces épreuves, il est quelquefois arrivé que des individus incapables d'entreprendre le voyage ont été tués par les autres. Bientôt toute la bande se met en route. Après avoir longuement claqué du bec les cigognes s'élèvent dans les airs, tournent encore quelque temps en cercle au-dessus des lieux qu'elles abandonnent, puis elles se dirigent à tire-d'aile vers le sud-ouest, en ramassant d'autres émigrantes sur leur passage. Naumann parle de vols de cigognes de deux à cinq mille individus ; les bandes que j'ai vues dans l'intérieur de l'Afrique étaient parfois si nombreuses qu'elles couvraient entièrement de grandes surfaces, des steppes ou des bords des rivières, et que, lorsqu'elles s'envolaient, elles remplissaient tout le champ visuel.

Les cigognes n'ont pas beaucoup d'ennemis à redouter : les fouines égorgent quelquefois de jeunes cigognes, mais il n'est pas de carnassier qui soit dangereux pour les adultes, les grands félins et les crocodiles peut-être exceptés. Cependant, les cigognes ne se multiplient pas ; beaucoup d'entre elles doivent donc périr. L'homme ne les chasse nulle part ; partout où elles sont très-connues, il les prend sous sa protection, et dans les pays qu'elles ne font que traverser, elles sont si défiées, qu'on ne peut les chasser.

Captivité. — La cigogne blanche s'habitue rapidement à la captivité, surtout si elle est prise jeune. S'occupe-t-on beaucoup d'elle, on apprend à la connaître à fond. « C'est une erreur, dit Schinz, de croire que l'on ne peut pas étudier les instincts chez des animaux captifs ; dans cet état, au contraire, leurs facultés se développent, se montrent sous un tout nouveau jour. Enlevés à leurs habitudes originelles, ils sont obligés de se soumettre à de nouvelles conditions d'existence ; leurs conceptions se multiplient, la facilité avec laquelle ils modifient leur

être suivant les circonstances, est le signe auquel on reconnaît leur plus ou leur moins d'intelligence. La cigogne a une excellente mémoire, elle apprend vite à connaître les gestes et même les paroles. Comme le chien, elle connaît les habitants d'une maison, témoigne de l'attachement à ceux-ci, de l'aversion à ceux-là. » Schinz a possédé des cigognes pendant plusieurs années, il ne lui fallut pas beaucoup de peine pour les apprivoiser ; en quelques jours, elles furent habituées à la maison et à ses habitants. Dès que le maître entrait dans le jardin, l'une d'elles arrivait rapidement, rejetait la tête en arrière, claquait du bec, écartait les ailes, étalait la queue, donnait en un mot des signes de joie non équivoques. Elle connaissait son nom : l'appelait-on, elle arrivait aussitôt. A l'époque des hannetons, dont elle était très-friande, elle suivait son maître d'un arbre à l'autre, lui demandant en quelque sorte de les secouer, pour qu'elle pût capturer ces insectes. Quelqu'un prenait-il une pelle, elle courait aussitôt se placer à côté de lui, toute prête à saisir le premier ver de terre, le premier insecte qui serait mis à découvert. On pêcha plusieurs fois des petits poissons pour les lui donner ; dès qu'elle voyait que quelqu'un avait une ligne à la main, elle le suivait partout dans les champs, elle accompagnait le laboureur, prenait les mulots et les courtilières dans les sillons creusés par la charrue. Avant qu'elle pût bien voler, elle passait la nuit dans un bûcher ; plus tard, elle prit comme demeure le toit de la grange ; chaque soir elle y revenait. Elle s'élevait haut dans les airs, descendait en décrivant des lignes ondulées, se posait sur le toit, claquait du bec, puis s'endormait, debout, posée sur une patte. Les rafales de vent les plus violentes ne la renversaient pas ; elle avait soin de toujours se placer de manière à faire face au vent. Elle s'en allait souvent à plus d'une lieue de la maison, et y revenait régulièrement. Parfois, des cigognes étrangères cherchaient à l'entraîner ; elle résistait toujours à leurs provocations. Vers l'approche de l'hiver, on lui coupa les ailes, mais pas assez cependant pour qu'elle ne pût s'envoler au haut du toit. Elle resta là jusqu'à ce que la neige fût trop haute pour qu'elle pût atteindre le toit lui-même ; on lui ménagea un abri couvert, mais elle n'aimait pas à y entrer. Souvent, elle passait la nuit sur les bords de la Limmat, les pattes dans l'eau. Elle y fut plusieurs fois prise par les glaces, et le matin, on était obligé de la dégager. Elle connaissait très-bien le chien et les chats de la maison et vivait

en paix avec eux ; mais des étrangers se hasardaient-ils dans la cour, elle les poursuivait avec fureur. Elle attaquait souvent aussi des personnes qui lui étaient inconnues. Elle fut excitée un jour par quelques enfants et se précipita sur eux ; un des enfants lui porta un coup de couteau au cou, elle tomba mortellement blessée en apparence ; cependant elle se releva et se réfugia sur son toit, y demeura quelques jours sans manger et finit par guérir. L'automne suivant, elle disparut ; on la crut perdue. Mais, à l'étonnement de tout le monde, au printemps, plusieurs cigognes arrivèrent près de la maison, l'une d'elles se laissa prendre, se logea sur le toit de la grange, répondit au nom de l'ancienne cigogne, dont elle avait toutes les habitudes ; on ne pouvait douter que ce ne fût la même qui était revenue.

Nous connaissons plusieurs autres faits analogues ; tous concordent en faveur de l'intelligence, de l'attachement des cigognes.

Il est vrai que cet oiseau se rend aussi coupable de quelques méfaits, qu'il dévore des poussins, qu'il effraye des enfants ; mais, en général, on peut le déclarer un des oiseaux les plus agréables à avoir dans une basse-cour. Une fois que la cigogne est habituée à sortir et à revenir, son entretien ne coûte presque rien, car elle cherche elle-même la majeure partie des aliments dont elle se nourrit.

Usages et préjugés. — L'utilité des cigognes dans un pays est un fait incontesté ; partout le respect des habitants pour l'oiseau précurseur du printemps est devenu traditionnel ; partout on reconnaît les services qu'il rend.

L'arrivée des cigognes est, dans certaines contrées, l'occasion de réjouissances domestiques ; personne n'ignore en effet que, suivant un dicton populaire, l'oiseau que les anciens avaient consacré à la déesse Junon, est un gage certain de bonheur pour le toit où sont établis les lares ; aussi, pour célébrer leur retour, ne craint-on pas de tuer le veau gras ou d'abattre le plus magnifique mouton de la bergerie, et les entrailles de la bête sont abandonnées, soit dans le jardin, soit dans la cour de la ferme, où les cigognes ne tardent pas à venir s'en repaître.

Les Égyptiens, le peuple le plus polythéiste de la terre, avaient placé la cigogne au nombre des divinités bienfaisantes ; les Romains en firent l'emblème de la piété filiale.

Pline raconte à ce sujet que plusieurs fois il fut à même de voir de jeunes cigognes apportant de la nourriture et prodiguant les soins les plus

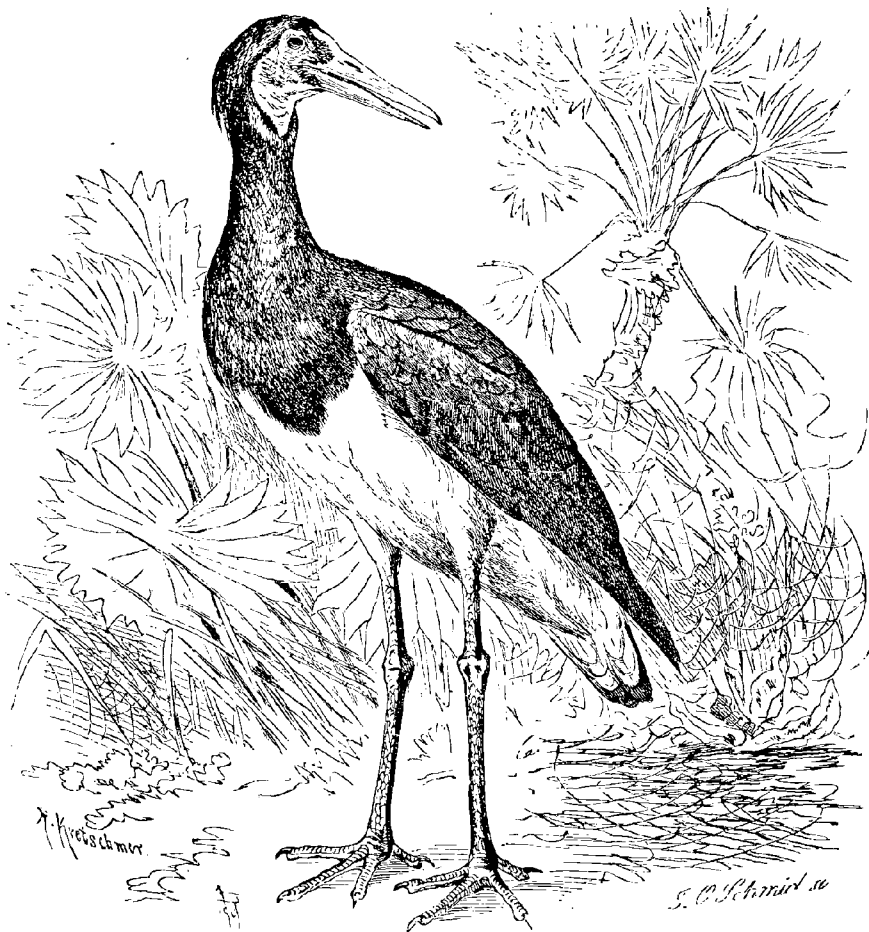


Fig. 157. Le Sphénorhynque d'Abdimi.

touchants à ceux que l'âge avait rendus trop faibles pour pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

Pour les habitants de la campagne, la cigogne est utile au premier chef, car elle fait une guerre acharnée à tous les reptiles et s'attaque aux cadavres en putréfaction.

Le meurtre d'un de ces oiseaux était, chez les anciens, puni de la plus terrible manière; chez les Indiens peaux-rouges, celui qui est convaincu de la mort d'une cigogne perd son titre de guerrier et n'a plus, pendant un laps de temps plus ou moins long, le droit d'aller à la chasse et de marcher dans le sentier de la guerre.

Dans notre pays, celui qui s'attaque à cet aimable échassier risque fort de recevoir de ses voisins une savante correction de bois vert, bien méritée, ma foi! puisque l'oiseau mort ne peut être d'aucune utilité, pas même empaillé, tandis que vivant il rend de ces services que nous

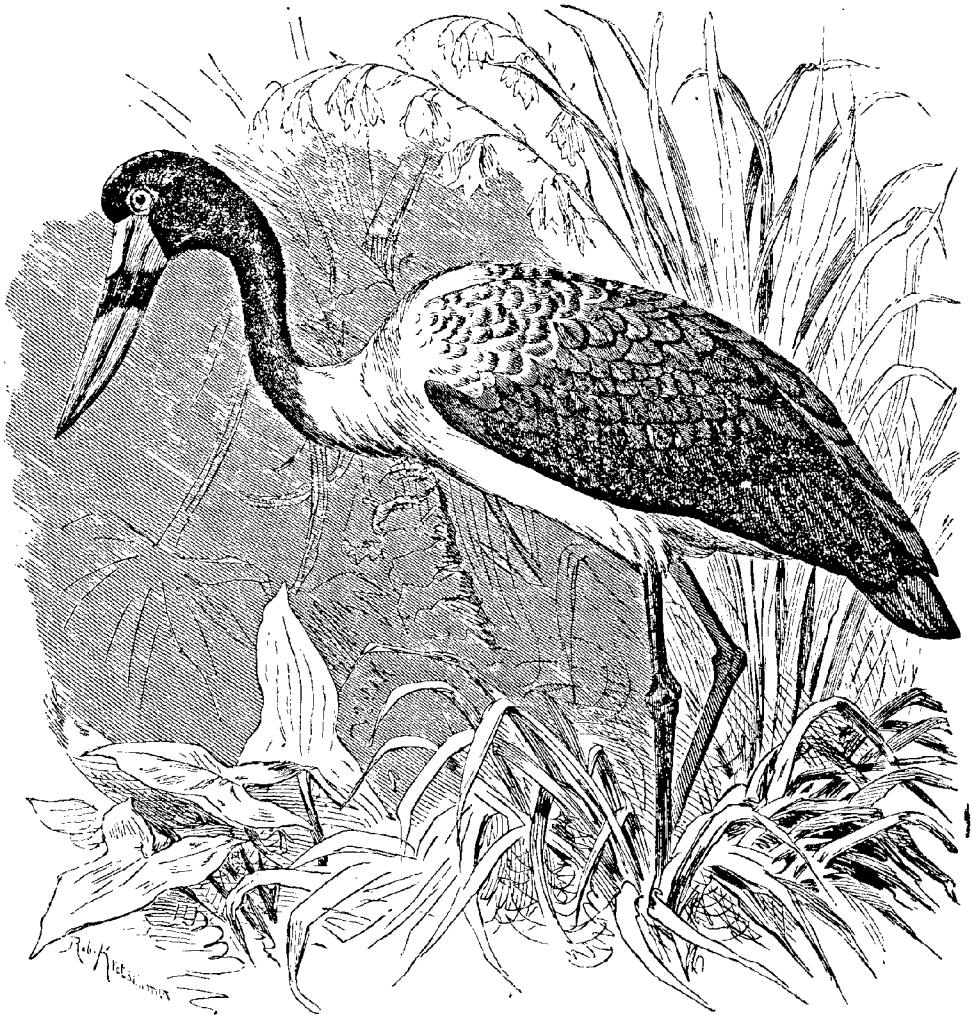
autres citadins ne sommes sans doute pas à même d'apprécier à leur juste valeur, mais que les paysans savent reconnaître, en le protégeant et en sauvegardant sa vie et ses intérêts.

LES SPHÉNORHYNQUES — *SPHENORHYNCHUS.*

Die Simbils.

Caractères. — Les sphénorhynques ont tous les attributs des cigognes, mais ils s'en distinguent essentiellement par leur force qui est en grande partie l'attribut de plusieurs.

L'espèce sur laquelle ce genre repose est, dans l'intérieur de l'Afrique, ce qu'est la cigogne blanche en Europe : elle y vit en quelque sorte dans une domesticité volontaire.



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 158. Le Jabiru du Sénégal (p. 642).

LE SPHÉNORHYNQUE D'ABDIMI — *SPHENORHYNCHUS ABDIMI*.

Der Simbil.

Caractères. — Le sphénorhynque d'Abdimi (fig. 137), le *Simbil* des indigènes, a le cou et la tête d'un noir vert, à reflets pourpres; le manteau, y compris les rémiges et les rectrices, noir, à reflets verts; le dessous du corps blanc; l'œil brun, entouré d'un cercle nu, bleu; les parties nues de la face et de la gorge rouges; le bec verdâtre, avec la pointe rouge; les tarse bruns et d'un rouge pâle aux articulations. Cet oiseau a 77 cent. de long et 1^m,65 d'envergure; la longueur de l'aile est de 47 cent., celle de la queue de 19.

BREM.

Distribution géographique. — Le sphénorhynque d'Abdimi habite le centre de l'Afrique, à partir de Dongola.

Mœurs, habitudes et régime. — A l'époque des amours, cet oiseau ne se trouve que dans les villages; toutefois il niche rarement sur les maisons mêmes. On le voit plus souvent sur les arbres qui les avoisinent, de préférence sur les mimosas. Il vit en société, parfois on rencontre sur le même arbre jusqu'à trente nids. Les œufs, très-variables de forme et de grandeur, sont plus petits que ceux de la cigogne domestique, et paraissent d'un blanc clair avant d'être vidés. Pour le voyageur peu au courant des mœurs des indigènes, il est difficile de se procurer de ces œufs; toucher à un oiseau

IV — 392

sacré est un crime qui met en émoi toute la population d'un village. Il y a cependant un moyen bien simple de calmer les esprits, et en même temps de les tromper. Il suffit de dire que ces œufs sont indispensables pour la confection de médicaments précieux. Les œufs seuls d'un oiseau sacré, c'est facile à comprendre, doivent avoir une action efficace. Ce subterfuge réussit parfaitement, et grâce à lui, le naturaliste peut compter sur le concours et sur l'aide de la population.

Le sphénorhynque d'Abdimi a les mêmes habitudes que la cigogne; je me dispenserai donc d'en parler. C'est un oiseau migrateur, qui couve un peu avant la saison des pluies, élève ses petits, puis s'en va.

LES JABIRUS — MYCTERIA.

Die Riesenstörche, the Jabirus.

Dans mon voyage sur les bords du Nil Bleu, j'arrivai, une après-midi, à un banc de sable peuplé d'oiseaux de marais de diverses espèces; je me mis en chasse, mais j'eus peu de succès, et toute la bande effrayée se sauva vers la forêt voisine. Là, les oiseaux tournèrent longtemps en cercle; les uns se perchèrent, les autres disparurent dans la forêt. En les suivant, j'arrivai à un étang formé par l'eau des pluies; j'y aperçus deux échassiers, que je voyais pour la première fois; ils différaient en tout des autres par leurs ailes d'un blanc éclatant, rayées de noir au milieu. Le lendemain je les retrouvai, et reconnus enfin le jabiru, le représentant africain d'un des genres les plus remarquables.

Caractères. — Les jabirus, ou *cigognes géantes*, sont sinon les plus forts, du moins les plus grands de tous les hérodions. Ils ont le corps allongé; le cou long et mince; la tête assez grande; le bec très-long, à mandibule supérieure droite ou à peine recourbée; à mandibule inférieure fortement recourbée en haut; recouvert quelquefois d'une cire, en forme de selle, muni inférieurement d'appendices cutanés; des tarses très-élevés; des doigts courts; des ailes longues et un peu arrondies, la troisième rémige étant la plus longue; la queue de longueur moyenne et tronquée à angle droit. Les deux sexes ne diffèrent que par la taille; le plumage des jeunes est moins beau que celui des adultes.

Les trois espèces que renferme ce genre, l'une d'Afrique, l'autre d'Amérique, la troisième d'Australie, diffèrent par leur cou, qui est nu ou emplumé; par la forme du bec, par la présence ou

l'absence de cire; aussi deviendront-elles peut-être le type de trois genres distincts. Mais elles se ressemblent tellement, surtout celle d'Afrique et celle d'Australie, sous le rapport des mœurs et des habitudes, qu'il nous suffira de faire l'histoire de l'une d'elles.

LE JABIRU DU SÉNÉGAL — MYCTERIA SENEGALENSIS.

Der Sattelstorch, the Australian Jabiru.

Caractères. — Le jabiru du Sénégal (*fig. 158*), vulgairement *cigogne sellée*, est un bel et fort oiseau. Il a la tête, le cou, le haut de l'aile, les épaules et la queue d'un noir brillant, à éclat métallique; le reste du corps, y compris les rémiges, d'un blanc éclatant; l'œil jaune-doré; le bec rouge à la base, noir en son milieu, rouge de sang à la pointe; les parties nues de la face rougeâtres; le cercle qui entoure l'œil jaune; les tarses gris-brun; les articulations des tarses et des doigts rouge-carmin sale; la cire qui surmonte le bec en forme de selle, et qu'entoure une ligne étroite de plumes noires, d'un jaune doré, ainsi que les appendices cutanés de la partie inférieure du bec. Cet oiseau a 1^m,54 de long. et 2^m,53 d'envergure; la longueur de l'aile est de 69 cent., celle de la queue de 28.

Les jeunes ont toutes les parties foncées du plumage gris-brunâtre, les parties blanches d'un gris-jaune sale; ils sont dépourvus de caroncules, et ils ont l'œil brun, le bec rouge foncé, presque noirâtre.

Distribution géographique. — Cette espèce, comme son nom l'indique, est propre à l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — Il faut avoir observé un jabiru vivant en liberté, l'avoir vu courir, voler, décrire des cercles au-dessus de la forêt, pour comprendre sa beauté et l'impression qu'il produit sur le naturaliste. Il marche le corps droit et avec fierté, et ses longues jambes font paraître sa taille plus haute qu'elle n'est réellement. Il est splendide quand il vole, ses rémiges blanches se détachant admirablement alors sur le noir de ses couvertures alaires. Malheureusement, il est si défiant, si craintif, et en même temps si rare dans les pays que j'ai explorés, que je ne peux m'étendre longuement sur ses mœurs en liberté.

Il vit par paires sur les bords du Nil Blanc et du Nil Bleu, sa limite nord étant le 14° de latitude septentrionale. Il se trouve dans l'ouest et dans le sud-est de l'Afrique. Il habite les bords

des fleuves, les bancs de sable, les lacs, les étangs, les marais. Pendant la saison des pluies, il quitte parfois le voisinage des fleuves; parfois aussi on le trouve sur les bords de la mer. Assez souvent, il se mêle aux autres oiseaux de marais, mais le mâle et la femelle du même couple ne se quittent jamais.

Les allures du jabiru du Sénégal témoignent combien l'oiseau a conscience de sa dignité. Le marabout est aussi grand que lui, et ne le lui cède pas en intelligence, mais on ne peut cependant le lui comparer. Tous les mouvements, toutes les postures du jabiru du Sénégal, gracieux et élégants, concordent parfaitement avec la beauté de son plumage.

Son régime doit différer peu de celui de la cigogne d'Europe. Dans l'estomac de ceux que j'ai tués, j'ai trouvé des poissons, des reptiles et des insectes; d'autres observateurs disent qu'il concourt à la destruction des sauterelles; les chasseurs de Ruppell en tuèrent un à côté d'une charogne; mais mangeait-il cette charogne, ou les insectes qui s'y trouvaient? Le fait est encore douteux.

Je n'ai pu observer le mode de reproduction du jabiru du Sénégal, et n'ai rien appris de positif à ce sujet. On ne sait s'il ressemble en cela à son congénère d'Amérique, dont l'histoire a été écrite par Schomburgk. Je suis peu porté à croire à cette concordance; car ces deux oiseaux diffèrent beaucoup; l'espèce américaine vit, par exemple, en bandes nombreuses. Nous pouvons admettre cependant que le jabiru du Sénégal niche sur les arbres, y construit un nid semblable à celui de la cigogne blanche, et ne pond qu'un petit nombre d'œufs. Gurney dit que la plus grande fidélité règne entre le mâle et la femelle, et qu'ils se charment mutuellement par une sorte de danse. L'un d'eux est-il tué, l'autre reste longtemps solitaire et s'accouple très-difficilement à nouveau.

Captivité. — L'on a eu dans ces dernières années l'occasion d'observer des jabirus captifs, de comparer l'espèce africaine à l'espèce australienne. Les deux espèces se trouvent au Jardin zoologique de Londres, la première à celui de Cologne. Personne n'a pu trouver de différences entre les allures de l'une ou de l'autre; aussi je ne crains pas de rapporter aux deux ce que dit Bennett de celui d'Australie.

Cet auteur vante cet oiseau comme un des plus agréables à la vue. Son port, sa démarche sont gracieux et élégants; il est doux, il s'habitue rapidement à la captivité, semble prendre plaisir

à être observé et admiré. Ses grands yeux brillants respirent l'intelligence. Le jabiru que reçut Bennett était déjà apprivoisé, avant d'arriver à Sidney; aussi s'habitua-t-il rapidement à son nouvel enclos. Le soir de son arrivée, quand on alluma de la lumière dans l'antichambre, il entra dans la maison, monta les escaliers, comme pour chercher un endroit pour passer la nuit, s'en alla au bout d'un instant, et vint s'établir dans une remise, où il continua à demeurer. Le jour, il se tenait dans la cour, surtout au soleil, vers lequel il se tournait toujours. Les poules qui étaient dans la cour semblaient attirer son attention; il leur courait dessus, les effrayait, mais il ne semblait pas vouloir leur faire du mal. Un vigoureux coq de Bantam vint se placer devant lui et voulut l'éloigner; il le regarda avec indifférence, mais le coq l'ayant attaqué, il se borna à le jeter par terre. Au bout de quelques jours, le jabiru et les poules s'étaient habitués les uns à l'autre. Le jabiru s'inquiétait peu d'ailleurs des autres habitants de la basse-cour; les chevaux, les animaux, qui vivaient à côté de lui le laissaient complètement indifférent. Une seule fois, il témoigna de la colère, en hérissant son plumage, en écartant ses ailes, en faisant claquer le bec; c'étaient deux casoars de Bennett qui l'importunaient par leur agitation et leur curiosité; mais un seul coup de bec leur fit respecter son repos.

Le jabiru marche silencieusement, à pas mesurés, le cou légèrement recourbé, le bec incliné vers le sol, la mandibule inférieure reposant presque sur le cou. Parfois il se dresse sur une patte; souvent, il se repose, assis sur ses tarses; quelquefois il se couche sur le ventre. Il ne saute ni ne danse jamais, comme le font les grues; parfois, cependant, il court rapidement autour de la cour, les ailes étendues comme pour se donner du mouvement. Il se sert de son bec avec une adresse surprenante; il ramasse les objets les plus petits, les tourne, les retourne, les jette en l'air, les rattrape; c'est aussi à l'aide de son bec qu'il s'empare des petits parasites qui adhèrent à ses plumes. Comme la cigogne, il claque du bec de diverses manières, pour exprimer les sentiments qui l'animent.

Le jabiru de Bennett semblait peu sensible aux variations de température; il s'exposait à la pluie tout comme au soleil. Par les vents chauds, il ouvrait le bec, comme pour mieux respirer; en le mit à l'ombre, mais il retourna immédiatement au soleil.

Le jabiru ne mange pas beaucoup, en propor-

tion de sa taille; il a cependant besoin, par jour, d'une livre et demie de viande, ou d'un poids équivalent de reptiles et de poissons. Il prend ses aliments, avons-nous dit, avec la pointe de son bec, les lance en l'air et les rattrape; s'ils sont durs, cartilagineux, il les broie préalablement. Il n'aime pas la viande gâtée, et n'accepte que celle qui est fraîche et bonne. A-t-il avalé un morceau trop volumineux, il dresse son cou jusqu'à ce que ce morceau ait franchi l'œsophage, puis il recommence à manger. Il coupe d'ordinaire les poissons en deux; ceux qui sont longs, comme les anguilles, par exemple, il les avale tout entiers. Il ne mange généralement que le matin et le soir; ses repas sont très-réglés. Quand l'heure de les prendre est venue, il s'approche de sa mangeoire et y reste jusqu'à ce qu'on lui ait donné sa pitance. Entre temps il chasse quelques insectes, happe des mouches au vol, ramasse des coléoptères, des larves. Il boit plusieurs fois par jour.

Avec le temps, le jabiru de Bennett s'appriivoisa tellement qu'il se laissait toucher et caresser par sa maîtresse; il arrivait à son appel, la saluait par ses claquements de bec, la cherchait dans la cuisine. Malheureusement, il mourut au bout de quatre mois de captivité.

Voici ce que m'écrivit le docteur Bodinus au sujet des jabirus du Jardin zoologique de Cologne. « Le jabiru est un des oiseaux les plus remarquables que nous possédions. Sa haute taille, la conformation particulière et la vive coloration de son bec, les couleurs nettement tranchées de son plumage, tout attire sur lui l'attention des visiteurs. Autant que j'en puis conclure des trois individus que nous possédons, cet oiseau a la vie très-longue. Deux d'entre eux, qui ont probablement deux ans, n'ont pas encore atteint la taille de la troisième, qui est âgée de six ans au moins; leur bec n'a pas encore ses trois couleurs bien délimitées; leur plumage, quoique assez semblable à celui de la troisième, est encore mélangé de gris sale. Malgré leur jeunesse, ces deux jabirus semblent déjà unis entre eux par les liens de l'amour. Ils se becquètent, se saluent par de joyeux claquements de bec quand ils se revoient après une courte séparation; ils montrent qu'ils n'ont pas l'un pour l'autre des sentiments exclusivement fraternels. Vis-à-vis de l'homme, ils montrent autant de confiance et de prudence que la cigogne; ils reconnaissent leurs amis. Ils mangent avec autant de plaisir de la viande que du poisson, et ne semblent pas être très-sensi-

bles aux variations de température. Il est vrai que je ne les ai pas soumis à cet égard à de trop rudes épreuves. Ils passent l'été au bord d'un bassin, et c'est avec un vif plaisir qu'on les voit s'y promener majestueusement. Chacun de leurs mouvements est fait pour captiver. Ils aiment à aller à l'eau; ils ne s'inquiètent guère que d'eux-mêmes, et vivent en parfaite harmonie avec tous les autres habitants de leur enclos.

LES MARABOUTS — *LEPTOPTILOS*.

Die Kropfotörche, the Argalas.

Caractères. — Les plus hideux des ciconiidés sont les marabouts, ou *cigognes à jabot*, comme on les a aussi appelés, car leur œsophage s'élargit inférieurement et forme un sac qui remplit l'office de jabot. Les marabouts ont le corps robuste, massif; le cou épais, nu ou couvert de quelques plumes duveteuses; la tête dénudée; le bec énorme, très-épais, quadrangulaire à la base, pointu et conique à son extrémité, à surface externe rugueuse et inégale; les pattes hautes; les ailes fortes et obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; la queue moyenne; les sous-caudales très-développées, et décomposées dès leur racine.

Distribution géographique. — Les marabouts sont propres au sud de l'Asie et de l'Afrique centrale.

Mœurs, habitudes et régime. — Les marabouts vivent avec l'homme dans des rapports intimes, non parce qu'ils nichent dans son voisinage, mais par suite des services qu'ils lui rendent, en dévorant des ordures de toute espèce. Aux Indes, d'après Dussumier, ce sont des oiseaux sacrés, tout comme l'ibis l'était en Égypte; ils sont placés sous la protection officielle de l'autorité, aussi deviennent-ils souvent incommodes et même dangereux pour les habitants. Ils peuplent toutes les grandes villes des Indes; ils se promènent dans les rues de Calcutta, pénètrent dans les maisons, vont aux abattoirs; à certaines heures, ils se dirigent vers des endroits où ils sont sûrs de trouver à manger, vers les casernes, par exemple, pour y recevoir les débris des repas. Ils sont les hôtes réguliers des voiries; ils y disputent les charognes aux vautours. Comme eux, on les voit perchés sur le cadavre que le pauvre Hindou a abandonné aux eaux sacrées du Gange. La protection dont ils jouissent les a rendus si hardis, qu'ils ne supportent rien de la part des passants, qu'ils se mettent aussitôt sur la défensive, et ne souffrent aucune in-

jure sans en tirer vengeance. Dans certains villages des Indes, on les élève, on les a en troupeaux, comme chez nous les oies, pour se procurer leurs plumes précieuses. Dans beaucoup de villes, ils ne séjournent qu'une partie de l'année, et vont de là dans les environs où ils nichent. Tichkell trouva une localité pareille sur une montagne rocheuse des environs de Mulmem; d'après lui, les nids des marabouts, grands et vastes, sont établis indifféremment sur des arbres et sur des rochers, et renferment chacun deux œufs volumineux et blancs.

LE MARABOUT A SAC — LEPTOPTILOS
CRUMENIFER.

Der Marabu, the Adjutant.

Caractères. — Ce marabout (*fig. 159*), qui est indigène d'Afrique, a la tête d'un rougeâtre couleur de chair, couverte de quelques plumes rares, courtes, ressemblant à des poils; la peau comme teigneuse; le cou nu; le manteau vert foncé, à reflets métalliques; la nuque et le dessous du corps blancs; les rémiges et les rectrices noires et ternes; les grandes couvertures supérieures des ailes bordées de blanc sur leurs barbes externes; l'œil brun; le bec d'un jaune sale; les tarses noirs, mais paraissant ordinairement blancs, tant ils sont couverts d'excréments. Il a 4^m,65 de long, sur lesquels 50 cent. appartiennent au bec, et plus de 33 cent. à la queue; environ 3^m,30 d'envergure; la longueur de l'aile pliée est de 77 cent.

Distribution géographique. — Dans les contrées que j'ai parcourues, on rencontre le marabout à sac vers le 15° de latitude nord; à partir de là, il n'est pas rare le long des deux Nils.

Mœurs, habitudes et régime. — On est sûr de trouver cet oiseau au voisinage de toutes les localités où se tiennent des marchés, et de celles où l'on abat régulièrement du bétail à certains jours de la semaine. Dans le nord de son aire de dispersion, il arrive en mai, s'en va en septembre ou octobre pour aller nicher dans les forêts situées plus au sud. En décembre, la reproduction s'est accomplie; du moins, vers le milieu de ce mois, je vis auprès d'un grand marais un nombre considérable de ces oiseaux. Je n'ai jamais trouvé de nid; les indigènes eux-mêmes n'ont rien pu m'apprendre à ce sujet; ils m'ont seulement affirmé que l'*abou-seïn* nichait sur des arbres. C'est à Charthoum que j'ai le plus souvent observé le marabout.

Outre sa taille, cet oiseau frappe tout le monde

par son port singulier. Dans les jardins zoologiques, on lui donne régulièrement un sobriquet: on l'appelle le *conseiller privé*; et en effet, comme le dit Vierthaler, il ressemble à un fonctionnaire, courbé sous le poids de nombreuses années de services, qui, en perruque rouge-carotte, en habit bleu-noir, en pantalon blanc collant, regarde timide et inquiet son supérieur rébarbatif, attendant humblement ses ordres; il ressemble ajouterai-je encore, à un homme peu civilisé, qui revêt pour la première fois un habit de cérémonie, et ne sait par le porter avec la dignité voulue. En Afrique, nous n'appelions cet oiseau que le *frac*, tant il rappelle un homme revêtu de ce vêtement.

Les allures du marabout sont parfaitement en harmonie avec ce port ridicule. Tout en lui respire l'indolence, la tranquillité. Chaque pas, chaque regard, semble mesuré, compassé. On le poursuit, il regarde gravement autour de lui, mesure la distance qui le sépare de son ennemi, et règle là-dessus ses pas. Le chasseur s'avance-t-il lentement, il fait de même; se hâte-t-il, il se hâte aussi; il s'arrête en même temps que lui. Dans une plaine, où il peut toujours garder sa distance, il se laisse rarement approcher à portée de fusil; il ne s'envole pas, mais il marche, restant toujours à trois ou quatre cents pas du chasseur. Il est d'une prudence excessive; après quelques coups de fusil tirés sur lui ou sur quelques-uns de ses semblables, il connaît la portée de l'arme du chasseur; il sait, en outre, parfaitement distinguer celui-ci d'avec les autres personnes. A mon arrivée à Charthoum, les marabouts vivaient dans les meilleurs rapports avec les bouchers, dans un abattoir situé aux portes de la ville; ils entraient dans l'abattoir, ramassaient les débris, tourmentaient les gens jusqu'à ce qu'on leur eût donné quelque chose. Aucun boucher ne songeait à les poursuivre. C'est tout au plus si on leur lançait une pierre, quand ils devenaient par trop impudents.

Jusqu'à notre arrivée, ces oiseaux n'avaient jamais été chassés; les Européens qui habitaient Charthoum, les laissaient en paix; ils ignoraient que de lui provenaient des plumes précieuses. Dans notre première excursion de chasse, un marabout fut une de nos victimes, et dès ce jour, les allures de ses compagnons se métamorphosèrent. Ils venaient toujours à l'abattoir, mais ils avaient soin de poser des sentinelles, et ils s'envolaient dès qu'un blanc se montrait au loin. Il nous fut difficile d'en tuer autant qu'il nous en fallait pour nos collections; quant à re-

cueillir des plumes de marabouts, il n'y fallait pas penser. Après leur repas, les marabouts quittaient l'abattoir, s'envolaient vers les bords du Nil, y pêchaient, puis s'élevaient dans les airs, y tournoyaient en cercle par la plus grande chaleur du jour, et allaient peut-être gagner des retraites assurées, d'où ils revenaient vers le soir.

Leur vol est superbe, majestueux; il ressemble plus à celui du vautour qu'à celui de la cigogne. Ils étendent le cou, mais en l'inclinant un peu vers la terre, entraîné qu'il est peut-être par le poids du bec. Comme certains aigles et certains vautours, ils battent rarement des ailes et en lèvent les pointes en volant.

Il n'y a pas d'oiseau aussi vorace que le marabout à sac. Nous avons retiré de l'œsophage de ceux que nous avons tués, des oreilles de bœuf entières, des pieds de bœuf avec leurs sabots, des os de dimensions telles qu'un autre oiseau n'eût pu les déglutir; nous en avons vu qui avalaient de la terre imprégnée de sang; nous en avons observé souvent, qui, l'aile cassée d'un coup de feu, prenaient encore, tout en courant, un énorme morceau de viande. Je vis une fois dix à douze marabouts, occupés à pêcher dans le Nil Blanc. Ils faisaient preuve de beaucoup d'habileté; rangés en cercle, ils chassaient les poissons de l'un vers l'autre. L'un d'eux attrapa un gros poisson et l'avalait; le poisson se débattait encore dans son jabot et le détendait d'une façon considérable. Aussitôt, tous les marabouts de se précipiter sur lui, et de le frapper; c'est au point qu'il dut prendre la fuite pour conserver sa proie.

Les marabouts sont toujours en lutte avec les chiens et les vautours. Arrivés auprès d'une charogne en même temps que les vautours, ils savent tenir leur rang, et ne se laissent point chasser; ils distribuent des coups de bec à droite et à gauche, et conquièrent toujours leur part du festin. Un marabout me donna un jour une preuve de sa voracité. Mon domestique nègre avait, d'un coup de feu, cassé les deux ailes et une patte à un marabout, il l'apporta encore vivant à la maison. On venait de dépouiller de grands vautours, et leur chair était encore à terre. Tomboldo, mon domestique, lance le marabout à l'un des écorcheurs; l'oiseau tombe à terre, et, malgré ses blessures, il se met aussitôt à avaler des masses de chair. Je le tuai.

Chasse. — La chasse du marabout est difficile, grâce à la grande défiance de cet oiseau. On ne peut même espérer de le surprendre dans les endroits où il passe la nuit. Quelques-uns, que nous avons effrayés, volèrent toute la nuit

au-dessus des arbres, sans se poser; ceux que nous avions troublés près des abattoirs, ne se laissaient plus approcher. On réussit mieux à prendre ces oiseaux en vie, et encore sont-ce les indigènes qui excitent le moins leur défiance. On attache un os de mouton à une ficelle longue, mince, mais solide, et on le jette au milieu des débris de viande. Le marabout l'avale, se prend comme à un hameçon, et on s'en empare avant qu'il ait eu le temps de régurgiter son os.

Captivité. — C'est de cette façon, que j'ai pu me procurer plusieurs marabouts vivants; et je les ai gardés avec plaisir, malgré leur voracité, car ils s'apprivoient très-vite. Quand nous dépouillions des animaux, ils arrivaient auprès de nous, guettaient les morceaux que nous leur jetions, les happaient adroitement en l'air, et s'en montraient reconnaissants. Le premier que j'ai possédé venait au-devant de moi, hochait la tête, claquait du bec comme le fait une cigogne, et dansait autour de moi, en exécutant les bonds les plus grotesques. Son attachement cependant diminua lorsqu'il eut un compagnon de captivité; et quand je le revis, après une absence de deux mois, il ne me reconnut pas.

Le marabout existe dans beaucoup de jardins zoologiques. On peut le mettre avec d'autres oiseaux, sans crainte aucune; dès le premier jour, il conquiert la suprématie dans le voisinage de la mangeoire; tous, grands et petits, se retirent prudemment devant lui, et le laissent apaiser sa faim. Une fois rassasié, il est très-doux, et n'attaque jamais un autre animal. On peut même mettre cet oiseau avec des espèces dangereuses. Un marabout apprivoisé, qui courait librement dans notre cour à Charthoum, avait su gagner, en peu de temps l'estime de tous les autres animaux; notre jeune lionne, *Bachieda*, tout en jouant, le harcela; cela lui déplut; il se retourna, marcha sur *Bachieda*, lui porta de tels coups de bec que celle-ci se hâta de battre en retraite; mais toujours poursuivie par l'oiseau intrépide, elle dut, pour se sauver, grimper le long d'un mur.

LES ANASTOMES — ANASTOMUS.

Die Klaffschnäbel.

Caractères. — On range encore parmi les ciconiidés les anastomes, ou *bees-ouverts*. Ces oiseaux ont le plumage assez serré et lisse; la tête petite; les ailes grandes, larges et pointues, la première et la seconde rémige dépassant les

autres; la queue courte, formée de douze pen- nes; le bec épais, très-comprimé latéralement, à bords rentrants, à mandibules arquées chacune dans un sens opposé, de manière que leurs bords s'adaptent à la base et à la pointe, en laissant un vide au milieu; des tarsi conformés comme ceux des cigognes.

Ce genre est représenté par deux espèces qui habitent, l'une l'Afrique, l'autre le sud de l'Asie.

L'ANASTOME À LAMES — *ANASTOMUS*
LAMELLIGERUS.

Der afrikanische Klaffschnabel.

Caractères. — L'anastome à lames ou *bec-ouvert* d'Afrique (fig. 160) est un peu plus petit que la cigogne; il a environ 90 cent. de longueur totale. Les tiges de toutes les plumes du cou, du ventre et des cuisses sont transformées, à leur extrémité, en plaques longues, étroites, cornées ou cartilagineuses, comme chez le coq de Sonnerat. Ces tiges et ces plaques ont des reflets verdâtres et pourpres, et donnent au plumage, qui est noir, une beauté toute particulière. L'œil est rougeâtre; la ligne naso-oculaire, qui est nue, et la gorge sont d'un gris jaunâtre; les tarsi sont noirs. Les jeunes n'ont pas de plaques terminales aux plumes; leur plumage est plus terne et d'un gris brunâtre.

Distribution géographique. — Les observations les plus récentes établissent que l'anastome à lames habite le centre et le sud de l'Afrique, et le Mozambique, au sud du 45° de latitude nord.

Mœurs, habitudes et régime. — J'ai observé cet oiseau, en grandes bandes, sur les bords du Nil Bleu, serrés les uns contre les autres le long de la rive, quelques-uns même dans l'eau; ils étaient occupés à pêcher. Ils se tenaient ensemble et ne semblaient guère s'inquiéter des autres oiseaux. Jules Verreaux compare leurs mœurs à celles des hérons; je dois dire qu'à mon avis, on ne peut, sous ce rapport, rappo-

cher l'anastome à lames que de la cigogne, dont il a le port, la démarche et le vol. Dans l'estomac de ceux que j'ai tués, j'ai trouvé des coquillages de diverses espèces, des poissons et des grenouilles.

Je ne puis malheureusement en dire davantage; quoique j'aie vu ces oiseaux en grand nombre, je n'ai pu les observer assez souvent; mais Jerdon nous donne une description très-détaillée des mœurs de l'espèce, qui est commune dans toutes les Indes, surtout au Bengale. Il nous apprend que cet oiseau se nourrit presque exclusivement de mollusques, qu'il enlève de leurs coquilles. On croyait autrefois que la courbure de son bec provenait du travail continu qu'il était obligé de faire pour retirer les mollusques de leurs coquilles; Jerdon croit pouvoir révoquer en doute cette croyance. On lui apporta plusieurs anastomes vivants; il leur donna de grands mollusques globuleux, et il vit l'oiseau maintenir la coquille avec une patte, la tourner, la retourner jusqu'à ce qu'elle fût dans une position convenable, puis, d'un coup de bec, en ouvrir si rapidement la charnière, qu'on ne pouvait voir comment ils'y prenait. Il introduisait alors la pointe du bec dans la coquille et en sortait l'animal. Jerdon fut plusieurs fois témoin de ce fait. Ne trouve-t-il pas de coquillages, l'anastome mange des poissons, des grenouilles.

L'anastome d'Asie niche en juin et juillet, dans le centre des Indes, sur des arbres élevés, toujours en sociétés plus ou moins nombreuses, parfois avec d'autres oiseaux, tels que des hérons, des ibis. Chaque couvée est de quatre œufs d'un blanc sale. Les deux parents, en cas de danger, défendent leurs petits avec ardeur.

Chasse. — Aux Indes, on chasse l'anastome au faucon; souvent aussi on le prend dans des pièges amorcés avec des coquilles. En Afrique, les indigènes ne chassent jamais l'anastome à lames, ce qui fait que ces oiseaux y sont très-peu craintifs. Une bande de ces oiseaux laissa mon domestique nègre l'approcher de si près, qu'il en tua huit d'un seul coup de fusil.

LES ARDÉIDÉS — *ARDEÆ.*

Die Reiher, the Herons.

Caractères. — Les ardéidés sont inférieurs à tous les hérodions dont nous venons de faire l'histoire, sous le rapport des facultés physiques et intellectuelles. Ce sont de grands oiseaux singulièrement conformés. Ils ont le corps

mince, très-comprimé latéralement; le cou long et mince, la tête petite, étroite, aplatie, le bec plus long que la tête, assez fort, droit, très-comprimé, à arête étroite, à bords buccaux peu rentrants et tranchants, dentelé à la pointe,

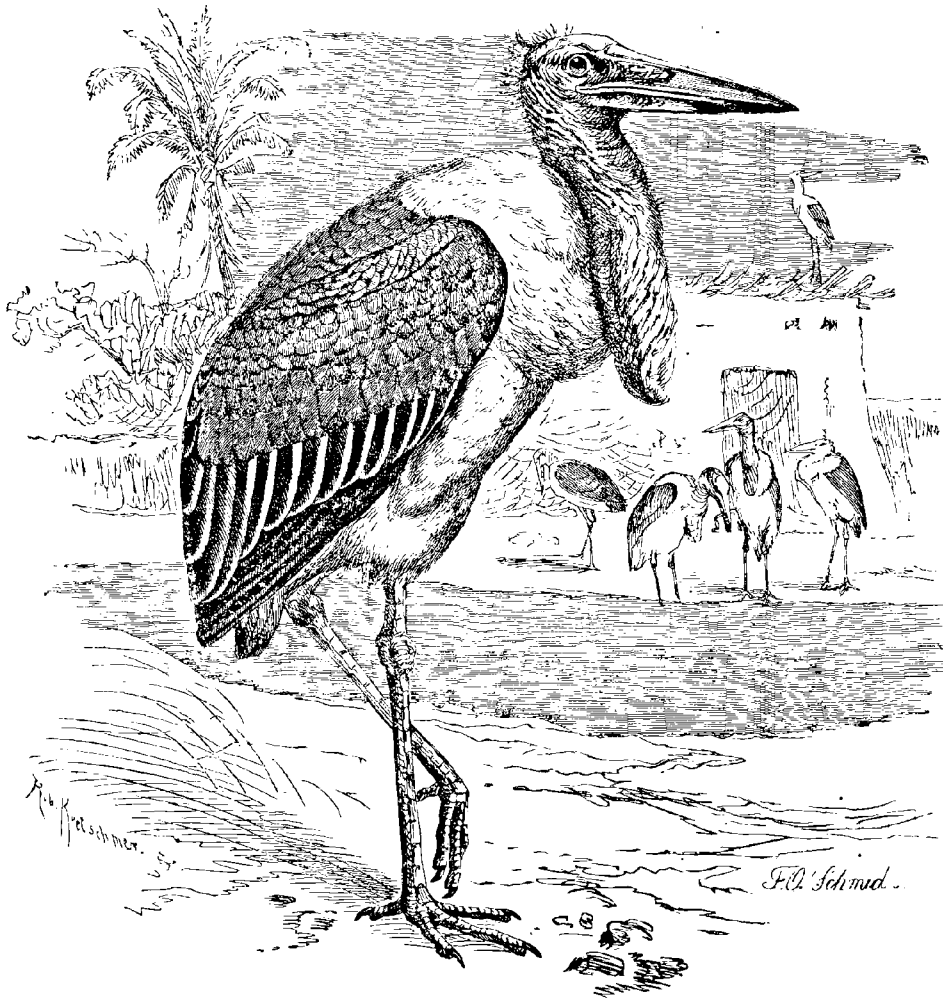
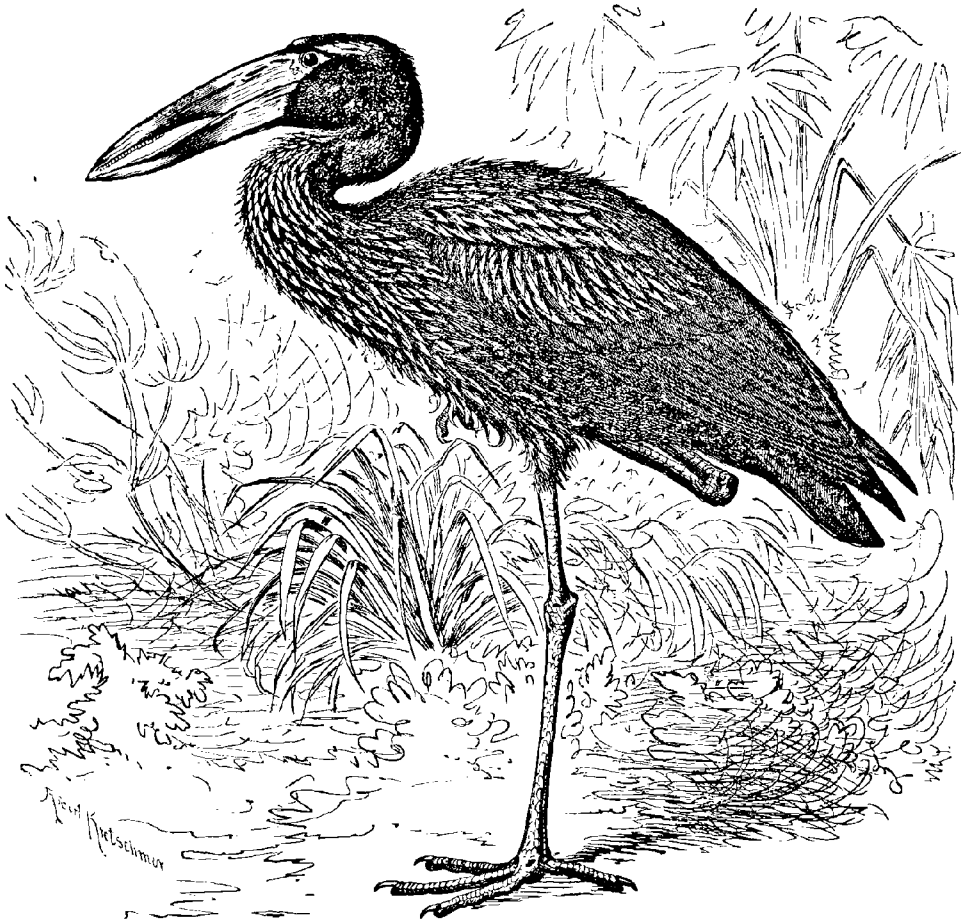


Fig. 159. Le Marabout à sac (p. 645).

recouvert d'une masse dure, cornée dans toute son étendue, sauf à la région nasale; des tarsi de moyenne hauteur; des doigts longs; l'ongle du doigt médian finement dentelé sur son bord interne; les ailes longues et larges, obtuses, les deuxième, troisième et quatrième rémiges étant à peu près égales entre elles; la queue courte, arrondie, formée de dix à douze pennes; le plumage mou, lâche, très-abondant, à teintes variées, agréables sans être très-vives; les plumes du haut de la tête, du dos et du haut de la poitrine souvent très-longues, parfois ébarbées. De chaque côté du corps, au pli de l'aile, sur les côtés du thorax, et sur les flancs au voisinage du sacrum, se trouvent deux espaces couverts d'un duvet soyeux ou floconneux, jaune-clair ou blanc-jaunâtre. Les deux sexes

diffèrent légèrement par la taille. Le plumage des jeunes est un peu moins beau que celui des adultes.

Le squelette est remarquable par la sveltesse des os du cou, des côtes et des membres postérieurs; le crâne par sa forme allongée rappelle celui du martin-pêcheur; la boîte crânienne est basse, peu bombée; la crête occipitale saillante, le trou occipital grand; la cloison interorbitaire perforée; l'ethmoïde petit; l'os lacrymal très-grand; l'os carré présente quatre facettes pour son articulation avec le maxillaire inférieur. La colonne vertébrale comprend de seize à dix-neuf vertèbres cervicales, étroites, allongées; de huit à neuf dorsales, soudées ensemble, et dont la dernière est soudée aux vertèbres lombaires; de sept à neuf coccygiennes, petites et



Corbell, Crété Fils, imp.

Fig. 160. L'Anastome à lames (p. 647).

Paris, Baillière et Fils, édit.

faibles. Sur les huit à neuf paires de côtes, les trois premières sont des fausses côtes; cinq ou six sont osseuses. Le sternum est faible, quadrangulaire, très long; le brechet est haut, recourbé en arc. Les deux clavicules se joignent par leur extrémité interne et inférieure; la fourchette, étroite, peu écartée, offre une longue apophyse impaire au point de réunion des deux branches, et dirigée en haut; les omoplates sont étroites, pointues, un peu recourbées; l'humérus est plus long que l'omoplate. L'avant-bras est plus long que l'humérus, et la main plus courte que le même os. Le bassin est étroit; dans les membres postérieurs, la jambe forme le segment le plus long; les articulations métatarsiennes du doigt postérieur et du doigt antérieur et interne se touchent. La langue est très-longue, étroite, pointue, à bords tranchants, molle; le noyau de la langue est cartilagineux, presque aussi long que la langue

BREM.

elle-même. L'œsophage, dépourvu de jabot, forme avec le ventricule succenturié et l'estomac une seule longue poche allongée, sans divisions bien apparentes à l'intérieur; à côté de l'estomac, à parois minces, est un estomac accessoire. L'intestin a de dix à douze fois la longueur du tronc; il y a un seul cœcum petit.

Distribution géographique. — De tout l'ordre des échassiers, les ardéidés composent la famille la plus riche en espèces. Ils habitent toutes les parties de la terre, l'extrême nord excepté. Dans la zone tempérée, ils sont nombreux; mais dans les régions tropicales, ils constituent la majeure partie de la population ailée des marais et des cours d'eau.

Mœurs, habitudes et régime. — On trouve les ardéidés depuis la côte jusqu'au haut des montagnes, mais toujours auprès de l'eau. Quelques espèces semblent préférer la mer; d'autres les fleuves, d'autres encore les marais;

IV. — 393

les unes recherchent les lieux découverts, les autres les forêts et les fourrés.

Les mœurs, les habitudes des ardéidés ne sont pas faites pour trop plaire. Ces oiseaux peuvent nous intéresser, nous ne les aimerons jamais. Les rassemblements nombreux qu'ils forment offrent un spectacle curieux, donnent lieu à bien des observations; mais ils n'ont rien de très-attachant. Les ardéidés peuvent prendre les postures les plus singulières; aucun ne peut cependant passer pour gracieux; ils sont assez agiles, mais leurs mouvements, comparés à ceux des autres hérodions, nous paraissent lourds et maladroits. Dans leurs allures se reflètent leurs mœurs. Leur démarche est lente, inquiète; leur vol n'est pas maladroit, mais uniforme et mou, et n'est pas à comparer à celui de la cigogne ou de l'ibis. Ils peuvent grimper avec agilité le long des roseaux et dans les arbres; mais ils le font avec une maladresse manifeste; ils nagent, mais d'une telle façon qu'on ne peut s'empêcher de rire. Leur voix est un grincement désagréable, ou un hurlement retentissant; le cri des jeunes est un glapisement insupportable.

De leurs sens, la vue est le plus parfait; leur œil, beau, de couleur claire, a quelque chose de rusé, comme celui du serpent, et les mœurs des ardéidés ne démentent pas l'expression de cet organe. De tous les oiseaux de marais, ce sont les plus haineux, les plus méchants. Ils vivent souvent en grandes troupes, sans être pour cela des oiseaux sociables; chacun semble envier le bonheur de ses voisins, et ne laisse perdre aucune occasion de le manifester. Ils craignent les animaux plus forts qu'eux, et les évitent en prenant la fuite ou en se cachant; tandis qu'ils se montrent meurtriers, sanguinaires, querelleurs vis-à-vis de plus faibles qu'eux. Ils se nourrissent surtout de poissons. Les petites espèces sont principalement insectivores; mais pour tous, grands et petits, toute proie dont ils peuvent se rendre maîtres est bonne. Ils mangent aussi de petits mammifères, de jeunes oiseaux, des reptiles de toute espèce (à l'exception peut-être des crapauds), des mollusques, des vers, des crustacés. Leurs longs doigts, leur corps léger, leur permettent de marcher sur la vase la plus fluide, de fouiller ainsi tous les cours d'eau. Ils s'emprennent leur proie. Le cou rentré, la tête reposant sur les épaules, la mandibule inférieure sur la partie antérieure du cou, ils pénètrent dans l'eau, s'avancent lentement et silencieusement, prêtent une oreille attentive et défilante à tous les bruits qui se produisent;

ils inspectent l'eau; puis, tout à coup, prompts comme l'éclair, leur cou se détend, s'allonge, et leur bec va frapper une proie. Parfois un ardéidé demeure plusieurs minutes immobile à la même place, plongé, dirait-on, dans la quiétude la plus complète; il ne semble pas s'inquiéter de ce qui l'entoure; on le croirait endormi du plus profond sommeil; mais que quelque proie vienne à se montrer, un poisson, un reptile aquatique, un petit mammifère, un oiseau, aussitôt son bec part et va transpercer sa victime. Cette attaque ressemble à celle des serpents venimeux; elle s'opère avec la même sûreté, la même promptitude, la même ruse.

C'est de cette façon aussi que les ardéidés se défendent contre leurs ennemis. Ils cherchent en fuyant à se dérober à leur poursuite; mais se voient-ils serrés de près, ils se retournent et dirigent leurs coups furieux contre les yeux du poursuivant: ils sont donc très-dangereux.

Tous les ardéidés nichent en société, non-seulement avec leurs semblables, mais encore avec d'autres oiseaux. Leurs nids sont grands et grossièrement construits; la plupart les établissent dans les roseaux. Chaque couvée est de trois à six œufs, unicolores, d'un blanc ou d'un bleu verdâtre. La femelle couve seule; pendant ce temps, le mâle la nourrit. Les jeunes restent au nid jusqu'à ce qu'ils puissent voler. Après qu'ils ont pris leur essor, les parents les nourrissent encore pendant quelque temps, puis les abandonnent.

Dans nos pays, on trouve encore çà et là une colonie d'ardéidés, une héronnière; mais dans le sud, on en rencontre un plus grand nombre, et là se trouvent réunies les espèces les plus variées. C'est un spectacle curieux, disent tous les auteurs qui en ont été témoins, et je ne crois pouvoir mieux faire que de reproduire ici, sans m'astreindre à suivre son texte, la description que donne Baldamus d'une héronnière de Hongrie.

C'est au commencement de juin; les roseaux ont de six à sept pieds de haut, et recouvrent l'eau sombre du marais. Partout où le regard se porte, il ne rencontre qu'une plaine immense, sans trouver un seul point où s'arrêter. Mais sur ce fond infini vert et bleu se détachent des formes superbement variées de blanc, de jaune, de gris et de noir: les aigrettes, les hérons pourpres, les hérons cendrés, les bihoreaux, les spatules, les ibis, les cormorans, les sternes, les mouettes, les oies, les pélicans. Sur les saules et les peupliers qui s'élèvent çà et là,

nichent les ardéidés. Une de leurs colonies avait quelque mille pas de diamètre, et les nids étaient répartis sur cent à cent cinquante saules ; mais plusieurs de ces arbres portaient chacun de dix à vingt nids. Celui qui a vu une colonie bien nombreuse de freux, peut se faire une idée d'une héronnière en Hongrie. Sur les branches les plus fortes des saules les plus grands se trouvaient les nids des hérons cendrés ; puis, à côté, souvent bord à bord, ceux des bihoreaux ; des branches plus faibles et plus élevées supportaient ceux de la garzette et du cormoran nain, tandis que plus bas étaient les petits nids transparents du blongios. Les bihoreaux étaient les plus nombreux, puis venaient les garzettes, les hérons cendrés, et enfin les blongios. Les petits cormorans exceptés, tous étaient si peu craintifs que, même après plusieurs semaines de chasse, ils n'avaient pas quitté l'endroit. A chaque coup de feu, ils s'envolaient, mais pour se percher bientôt après ; souvent même, ils n'abandonnaient pas la place. Restait-on quelques temps en bateau au-dessous des arbres, tous ces oiseaux commençaient bientôt leurs manéges, manéges si variés qu'on ne pouvait se lasser de les contempler.

« D'abord, ce sont les bihoreaux qui descendent du haut de l'arbre à leurs nids ; ils ont à arranger ceci ou cela, à changer la position des œufs ; ils se retournent de tous les côtés ; ils ouvrent largement leur vaste gorge rouge contre le voisin qui s'approche de trop près, et font entendre de rauques grincements. Puis viennent les garzettes, au vol silencieux : l'une apporte dans son bec une brindille sèche, l'autre saute de branche en branche pour gagner son nid ; en même temps se montrent les beaux crabiers, au plumage roux, au vol léger comme celui des hiboux ; enfin les hérons cendrés, les plus prudents d'entre eux, apparaissent les derniers. C'est un bruit, un tapage ; ce sont des grincements, des grognements continuels ; ce sont des formes blanches, jaunes, grises, noires, qui tourbillonnent ; l'œil en est ébloui ; l'oreille en est assourdie. Enfin le calme arrive, le bruit diminue. La plupart des oiseaux sont au repos ; les uns courent, les autres montent la garde près de leur nid ; quelques-uns vont et viennent, apportant de matériaux. Mais, tout à coup, un bihoreau qui s'ennuie a l'idée de trouver que telle brindille du nid de son voisin serait mieux dans le sien, et le bruit recommence. Un nouveau *piano* succède ; car de silence véritable, il n'y en a pas. Mais d'où provient ce *for-*

tissimo qui s'élève ? C'est un milan, dont l'aire est à cinquante pas de là, et qui enlève tranquillement, dans chacune de ses serres, un jeune héron cendré. La mère quitte son nid, menaçant, grognant, mais elle laisse le ravisseur s'éloigner, quand d'un seul coup de son bec formidable elle pourrait le mettre à mort. Quelques bihoreaux poursuivent en criant leur ennemi ; mais de nouveaux cris plus forts les rappellent. Ici une pie, là une corneille ont profité de leur absence pour enlever quelques œufs. Les voisins de l'individu pillé poussent des clameurs formidables, tandis que d'autres pillards, mettant à profit le tumulte, se précipitent sur les nids abandonnés un instant et s'enfuient avec leur proie. Les cris de vengeance et de douleur retentissent encore, quand on entend un bruissement : tout se tait aussitôt. C'est le roi des airs, un aigle majestueux qui plane au-dessus de ce fourré impénétrable. Un coup de feu retentit sur la rive ; toute la colonie, y compris les bihoreaux, se lève ; les hérons se mêlent aux milliers d'oiseaux qui viennent de quitter la surface de l'eau ; épouvantés, ils tournoient en tous sens, puis se posent de nouveau.

« Dans tout le monde ailé, il n'y a rien de plus mouvementé, de plus agréable à voir, de plus beau qu'une pareille héronnière. »

Chasse. — Chez nous, on chasse partout les ardéidés, car ils causent plus de mal que tous les autres oiseaux qui viennent habiter nos cours d'eau. Là où existe une héronnière, on fait chaque année une grande battue, ou pour mieux dire un grand massacre, dans lequel on tue le plus d'individus que l'on peut. Ce n'est que là, d'ailleurs, qu'il est réellement possible de chasser ces oiseaux, qui sont d'ordinaire trop prudents, trop défiants pour se laisser approcher ou surprendre.

Captivité. — De temps à autre il vient à l'idée d'un amateur d'élever de jeunes ardéidés. Il a alors occasion d'observer les postures singulières que prennent ces oiseaux. On peut les habituer à sortir de leur volière, à y rentrer, à chercher eux-mêmes leur nourriture ; mais les agréments qu'ils procurent sont bien minces. Les seules espèces qui pourraient en donner sont les petits ardéidés au plumage brillant, et ceux-ci nous sont étrangers. On ne les voit que dans les jardins zoologiques, où on a plusieurs fois réussi à les faire reproduire.

LES HÉRONS — *ARDEA*.*Die Reiher, Herons.*

Caractères. — Les hérons proprement dits sont caractérisés par un corps assez élancé, un cou long, grêle, emplumé sur toutes ses faces et dans toute son étendue, un bec plus long que la tête et vigoureux, un plumage, sauf quelques exceptions, partiellement varié de longues taches foncées, et dans lequel le cendré ou le gris, distribué par grandes masses, domine généralement.

Les adultes ont ordinairement les plumes de l'occiput effilées et formant une huppe penante, celles du jabot tombant en fanons, et les scapulaires allongées, étroites et comme décomposées.

LE HÉRON CENDRÉ — *ARDEA CINEREA*.*Der Fischreiher, the common Heron.*

Caractères. — Le héron cendré ou héron pêcheur (Pl. XXXIV), adulte, a le front et le sommet de la tête blancs, le cou blanchâtre, le dos d'un gris cendré, rayé de blanc, ce qui est dû aux longues plumes de cette région; les flancs, une ligne allant de l'œil à l'occiput, trois longues plumes qui forment la huppe, une triple rangée de taches à la partie antérieure du cou, et les rémiges primaires noirs; les rémiges secondaires et les rectrices grises; l'œil jaune-doré; les parties nues de la face d'un jaune vert; le bec jaunepaille; les tarses d'un noir brunâtre. Cet oiseau a 1^m,15 de long, et 2^m,06 d'envergure; la longueur de l'aile est de 52 cent., celle de la queue de 19. Les jeunes ont une teinte plus grise, et n'ont pas de huppe.

Distribution géographique. — On a observé le héron cendré sur toute la surface de la terre, excepté dans l'Amérique du Nord; mais il ne serait pas impossible qu'on l'y trouvât aussi, vers le nord. Le 64° de latitude est la limite de son aire de dispersion; au-dessous de cette latitude on le rencontre dans presque toutes les contrées de l'ancien continent, soit qu'il y niche, soit qu'il y passe seulement. Je l'ai encore rencontré bien avant dans l'intérieur de l'Afrique; d'autres voyageurs l'ont vu dans l'ouest et le sud de cette partie du monde. Aux Indes, il est commun, et de là il passe dans les îles de l'Océanie.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans le Nord, le héron cendré est un oiseau migrateur; dans le

Sud, c'est au plus s'il est erratique. Il quitte l'Allemagne en septembre ou en octobre, la traverse, en voyageant lentement le long des fleuves. Au mois d'octobre, il apparaît dans tous les pays du midi de l'Europe, et de là passe en Afrique. Il revient en mars et en avril. C'est par bandes qu'il voyage, et ces bandes se composent quelquefois d'une cinquantaine d'individus. Il ne voyage que de jour, volant lentement, mais à une grande hauteur et en décrivant une ligne spirale inclinée. Par les forts vents, il ne peut voyager; quand la lune éclaire, il continue parfois sa route la nuit.

Le héron cendré habite le bord de l'eau, les côtes de la mer comme les rives des ruisseaux des montagnes; ce qu'il lui faut, c'est que l'eau soit peu profonde. On le voit auprès des plus petits étangs, des flaques qui, dans les marais, sont entourées de touffes d'herbes. Dans ses quartiers d'hiver, il se fixe au bord de la mer, sur les rives des lacs ou des rivières; en été, il préfère les cours d'eau, au voisinage desquels se trouvent des forêts ou tout au moins des arbres élevés, sur lesquels il aime à se reposer, car, de là, il peut découvrir un vaste horizon.

Le héron cendré a les mœurs, les habitudes que nous avons décrites à propos de la famille des ardéidés. C'est une des espèces les moins belles, les plus désagréables. Il est le plus craintif, le plus défiant de tous les ardéidés, par cette raison qu'il est le plus chassé. Un coup de tonnerre le remplit de terreur; tout homme qu'il aperçoit de loin lui paraît suspect. Il est très-difficile de surprendre un vieux héron cendré; il connaît le danger, l'apprécie à sa valeur, et fuit toujours à temps.

La voix de cet oiseau est un cri rauque, exprimant *kraeik*; son cri d'avertissement est bref et peut être rendu par *ka*; il ne paraît pas faire entendre d'autres sons. Il se nourrit de poissons qui ont jusqu'à 20 ou 25 cent. de long, de grenouilles, de serpents, surtout de couleuvres, de jeunes oiseaux aquatiques, de petits rongeurs, d'insectes aquatiques, de mollusques et de vers de terre.

Naumann décrit parfaitement, comme témoin oculaire, la manière dont les hérons cendrés font la chasse. « A peine arrivés à l'étang, dit-il, ne soupçonnant pas la présence d'un observateur, les hérons entraînent aussitôt dans l'eau et se mettaient à pêcher. Le cou fléchi, le bec incliné vers le sol, le regard attaché sur l'eau, ils marchaient à pas lents, mesurés, silencieux, et s'a-



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Crété fils, imp.

LE BIHOREAU D'EUROPE.

LE BLONGIOS NAIN.

LE HÉRON CENDRÉ.

L'AIGRETTE BLANCHE.



Fig. 161. Le Héron goliath (p. 654).

vançaient jusqu'à ce que l'eau leur arrivât au haut des tarse. Ils faisaient ainsi tout le tour de l'étang ; mais, à chaque moment, leur cou s'allongeaient comme un ressort qui se détend ; tantôt le bec seul, tantôt la tête entière disparaissaient sous l'eau ; et chaque fois un poisson était pris ; ils l'avalèrent aussitôt, ou le retournaient, le disposaient de façon à pouvoir l'engloutir la tête la première. Le poisson était-il à une plus grande profondeur, le héron enfonçait le cou sous l'eau, et, pour maintenir son équilibre, il ouvrait les ailes, leur partie antérieure arrivant au contact de l'eau. J'ai vu quelquefois l'oiseau s'arrêter tout à coup, demeurer un instant immobile, puis enlever un poisson ; il venait sans doute de surprendre plusieurs poissons, de les effrayer, et, pendant qu'ils fuyaient qui d'un côté, qui d'un autre, il ne savait sur lequel diriger ses coups. Il frappe avec assurance et

manque rarement sa proie ; il ne pourrait pas, d'ailleurs, faire une seconde attaque sur un poisson qu'il viendrait de manquer. Il chasse de la même manière les grenouilles, les têtards, les insectes aquatiques. Les grandes grenouilles lui donnent souvent beaucoup de peine ; il les prend avec son bec, les rejette, les reprend, les frappe jusqu'à ce qu'elles soient à demi mortes, et les avale alors, la tête la première. »

Même en Allemagne, les hérons cendrés nichent en compagnie ; ils forment des colonies, des héronnières, dans lesquelles on compte de quinze à cent nids, et plus encore, quoique bien souvent ces héronnières soient à plusieurs kilomètres de toute eau. Malgré les chasses destructives qu'on y fait, les hérons reviennent tous les ans les habiter. Au voisinage des côtes, le cormoran se mêle toujours aux hérons ; il trouve commode, sans doute, de s'emparer de

leurs nids. Les héronnières ne peuvent plaire qu'à un chasseur déterminé, qui ne met rien au-dessus du noble plaisir de la chasse; pour tout autre, elles sont on ne peut plus désagréables. Le sol, les arbres sont couverts d'une couche blanche formée par les excréments des oiseaux; tout le feuillage en est détruit; des poissons en putréfaction empoisonnent l'atmosphère. C'est en avril que les vieux hérons arrivent; ils réparent les nids, pondent et couvent presque aussitôt. Le nid est large de 60 cent. à 1 mètre; il est plat, grossièrement construit avec des branches sèches, des brindilles, des roseaux, des feuilles, de la paille; l'excavation est tapissée de poils, de soies, de laine, de plumes. Les œufs, au nombre de trois ou quatre, sont verdâtres; leur coquille est épaisse et lisse. Les jeunes éclosent après trois semaines d'incubation, et sont à ce moment hideux à voir. On dirait qu'ils sont continuellement en proie à une faim dévorante; ils mangent des quantités incroyables d'aliments, mais ils en rejettent beaucoup. Leur séjour au nid est de plus de quatre semaines, et ils ne l'abandonnent que lorsqu'ils peuvent bien voler. Ordinairement, ils se tiennent debout dans le nid; mais au cri d'avertissement des parents ils se couchent. Ceux-ci les instruisent encore quelques jours, puis les abandonnent à eux-mêmes; jeunes et vieux se séparent alors et la héronnière est désertée.

Les faucons, les grandes espèces de hiboux, certains aquilidés attaquent les hérons adultes; les petits falconiens, les corbeaux, les corneilles pillent les nids. « La crainte que les hérons, malgré les armes terribles dont ils sont munis, manifestent à la vue des oiseaux de proie et même des corneilles, est vraiment singulière, dit Baldamus. Leurs ennemis semblent le savoir; ils pillent les colonies de hérons avec une impudence remarquable, enlèvent les œufs et les jeunes au milieu des parents, qui se bornent à pousser des cris affreux, à faire des menaces, et souvent à donner un faible coup d'aile. J'ai vu cependant un jeune héron lancer un coup de bec à une pie qui était en train de piller, dans son voisinage, un nid de bibeau. Ces jeunes hérons essayent parfois de se défendre contre l'homme même; ils soufflent et lancent des coups de bec; mais cela n'arrive que quand ils sont poussés tout au bord de leur nid, et qu'il ne leur reste plus aucune autre chance de salut. »

Chasse. — Il est regrettable que la chasse du héron au faucon, chasse qui était autrefois pra-

tiquée dans toute l'Europe, soit tombée en désuétude. Il y a quelques années, des tentatives pour la remettre en honneur ont été faites en Hollande; l'on avait dressé dans ce but et avec succès plusieurs faucons; mais ces tentatives semblent ne pas avoir eu de suite, du moins n'en a-t-on plus entendu parler. J'ignore également si on pratique toujours cette chasse en Angleterre. Ce que je sais, c'est qu'elle est encore en honneur en Asie, surtout aux Indes, et chez certaines tribus d'Arabes, dans le nord de l'Afrique. Quand le héron voit le faucon fondre sur lui, il régurgite ses aliments pour s'alléger, puis s'élève dans l'air au plus vite, mais bientôt le faucon l'a dépassé, et cherche à l'attaquer de haut en bas. L'assaillant est cependant obligé de se tenir sur ses gardes, car le héron relève son bec et se tient sur la défensive. Lorsque le faucon est parvenu à lier sa victime, tous deux tombent à terre en tourbillonnant. Si l'attaque s'est faite contre un vieux héron expérimenté, la chasse dure plus longtemps, quoique ce dernier finisse toujours par succomber; épuisé par la fatigue, il ne peut plus voler. Les ondulations, les crochets que décrivent les deux oiseaux, leurs ascensions et leurs descentes, leurs attaques et leurs défenses forment dans leur ensemble un spectacle ravissant. Le chasseur a-t-il pris le héron, il se contente généralement de lui enlever ses plus belles plumes, ou bien il l'emporte, et s'en sert pour dresser de jeunes faucons. Assez souvent on rend la liberté au héron, après avoir rivé à l'un de ses tarses un anneau métallique portant le nom du chasseur et la date de la capture. Des hérons marqués de la sorte et redevenus libres ont pu être pris plusieurs fois, et l'on a ainsi reconnu que cet oiseau vivait cinquante ans et plus.

Captivité. — Le héron cendré est facile à élever si on le nourrit de poissons, de grenouilles et de petits rongeurs; mais on ne peut le mettre avec des oiseaux domestiques, car il dévore les poussins et les canctons. Je puis, d'après mes observations personnelles, confirmer ce qu'avance Naumann: que le héron cendré capture des moineaux.

LE HÉRON GOLIATH — *ARDEA GOLIATH.*

Der Riesenreiter, the Giant-Heron.

Caractères. — Congénère du héron cendré, le héron Goliath ou héron géant (*fig. 161*) a 1^m,40 de long et 1^m,95 d'envergure; la longueur de l'aile est de 58 cent., celle de la queue est de 22. Il

a la tête, le haut du cou, le milieu de la poitrine et le ventre d'un gris cannelle; le dos et la partie antérieure de la poitrine d'un roux cendré; la gorge blanche; l'œil jaune, entouré d'un cercle violet; la ligne naso-oculaire verie; la mandibule supérieure noire, l'inférieure jaune, avec la pointe verte et la base violette; les tarses noirs.

Mœurs, habitudes et régime. — Le héron Goliath a les mêmes habitudes que le héron cendré; il est cependant encore plus méchant. Il vit solitaire au bord des eaux douces du centre de l'Afrique; il est très-défiant, très-prudent; il vole lourdement; sa voix est rauque et désagréable; il se nourrit de poissons, de reptiles, d'oiseaux et de mammifères. On ne sait rien de son mode de reproduction.

Captivité. — On a récemment amené en Europe des hérons Goliaths pris jeunes. Au moment où j'écris, un mâle de toute beauté existe au Jardin zoologique d'Amsterdam. En captivité, ces oiseaux sont dangereux; un rien suffit pour les mettre en fureur; ils ne craignent personne alors, et tuent les autres oiseaux.

LES AIGRETTES — *HERODIAS*.

Die Schmuckweiher, the Egrets.

Caractères. — Les aigrettes ou *hérons-superbes*, ont des caractères qui participent beaucoup de ceux des hérons; mais leurs formes sont plus sveltes; elles ont un bec relativement plus mince et moins élevé à la base; des jambes dénudées sur une grande étendue et en partie sentellées. Elles se distinguent encore par un plumage entièrement blanc à tous les âges et à toutes les saisons, et par les aigrettes que forment, à l'époque des amours, les plumes du dos et les scapulaires.

L'AIGRETTE BLANCHE — *HERODIAS ALBA*.

Der Edelreiher, the white Egret.

Caractères. — L'aigrette blanche, le héron argenté, héron blanc, héron noble (fig. 162 et Pl. XXXIV), comme on l'a quelquefois nommée, est d'un blanc pur éclatant; elle a l'œil jaune; le bec d'un jaune foncé; la partie nue des joues d'un jaune verdâtre; les tarses d'un gris foncé. Elle a 1^m,10 de long et 1^m,08 d'envergure; la longueur de l'aile est de 58 cent., celle de la queue de 20. Les jeunes n'ont pas d'aigrette. La couleur du bec varie suivant les saisons, et non suivant l'âge.

Distribution géographique. — L'aigrette blanche habite le sud de la Sibérie et le sud-est de l'Europe; de là, elle pousse ses excursions dans le sud de l'Asie et dans le nord de l'Afrique.

En Amérique, aux Indes, dans le centre, le sud et l'ouest de l'Afrique, elle est remplacée par d'autres espèces voisines. Jadis, l'on admettait qu'elle s'égarait accidentellement en Allemagne; mais Homeyer nous a appris qu'elle venait même y nicher. Elle est assez commune dans les provinces danubiennes et sur les bords de la mer Noire, sur les côtes de la mer Caspienne et dans le nord de l'Afrique; elle est rare en Grèce, en Italie, dans le midi de la France, en Espagne et plus rare encore dans l'est de l'Asie.

Mœurs, habitudes et régime. — Comme le héron cendré, l'aigrette blanche habite les pièces et les cours d'eau de toute espèce; elle préfère surtout les marais étendus, et, dans ceux-ci, les lieux les plus tranquilles, où elle est le moins exposée à se trouver en contact avec l'homme. Par ses allures, l'aigrette blanche se distingue à son avantage de la plupart des ardéidés. Comme le dit Naumann, c'est un bel oiseau au plumage simple mais élégant, surpassant, par sa taille, les autres hérons blancs. Elle diffère du héron cendré aussi bien au repos que dans la marche et dans le vol. Elle prend les postures les plus singulières; elle cache sous ses plumes la tête, le cou, une de ses pattes, et on ne croirait plus voir alors qu'une masse reposant sur un mince support. Mais, quelque extraordinaire que soit cette posture, elle est plus gracieuse que celle du héron cendré. Sa démarche est, sinon plus légère, au moins plus digne que celle de ce dernier; son vol est plus beau, déjà par cela seul que l'oiseau est plus élancé, qu'il exécute ses mouvements avec plus de vigueur et plus de rapidité.

Elle paraît moins bien partagée sous le rapport des organes des sens et de l'intelligence; à mon avis du moins, elle n'a ni la ruse ni la méchanceté des autres ardéidés. En captivité elle a de l'affection pour son gardien; elle est, en un mot, le plus noble des ardéidés.

Après ce que j'ai dit de l'espèce précédente, je ne parlerai ni de son régime, qui est à peu près le même, ni de la manière dont elle capture sa proie; je crois devoir faire remarquer, cependant, qu'elle ne semble pas animée d'une rage meurtrière, comme les autres ardéidés. Ainsi, je n'ai jamais vu d'aigrettes captives chasser les moineaux.

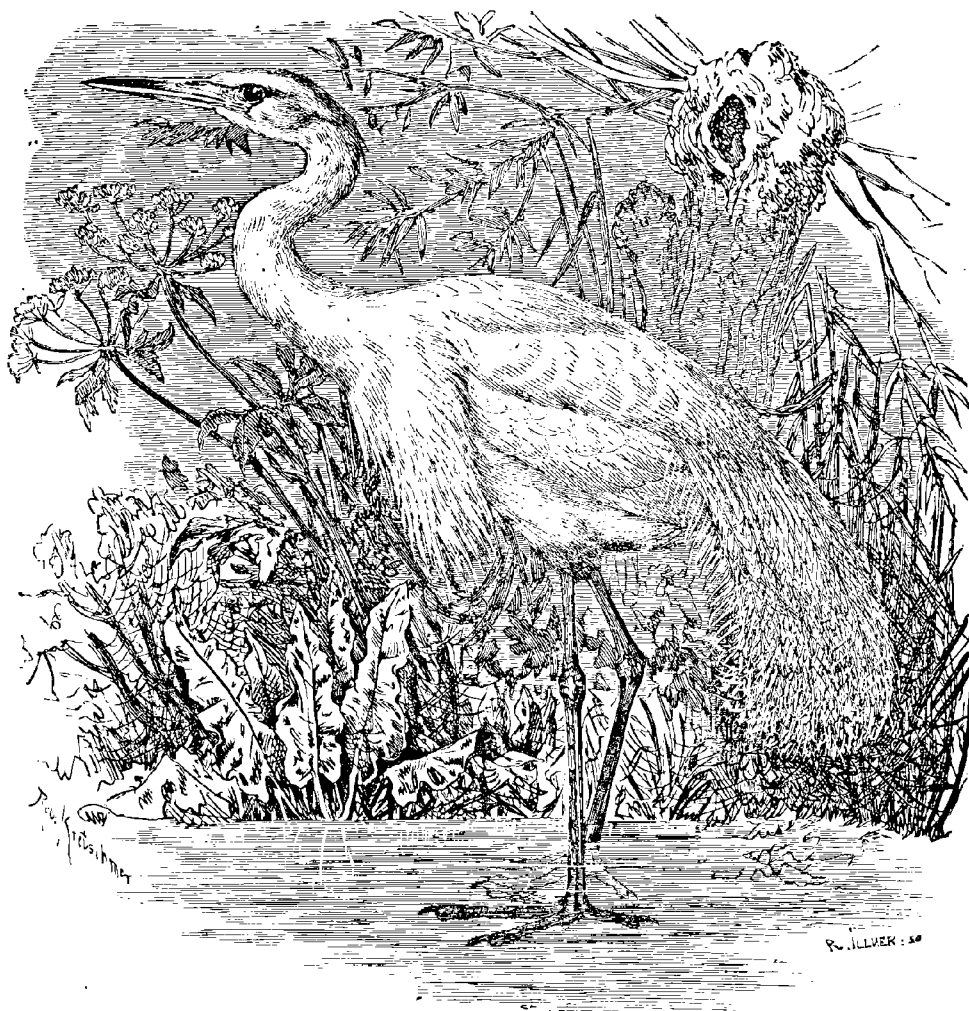
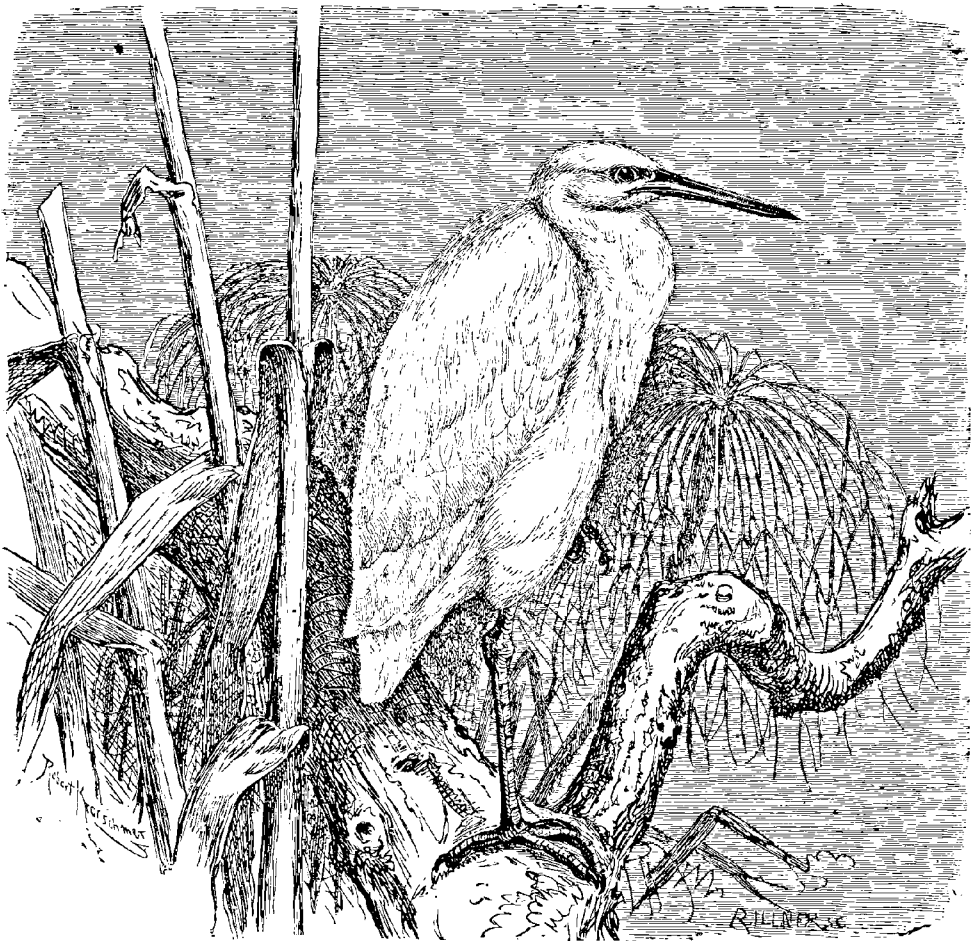


Fig. 162. L'Aigrette blanche (p. 655).

Dans ces derniers temps, Lœbenstein, Baldamus et Homeyer nous ont fait connaître son mode de reproduction. En Hongrie, l'aigrette blanche niche dans les énormes fourrés de roseaux qui recouvrent les marais, sans fuir les arbres, comme semble le dire Baldamus. Des habitants de Semlin, parfaitement dignes de foi, ont assuré à Naumann que cet oiseau nichait tous les ans dans une île du Danube, et qu'il établissait son nid sur la cime des arbres les plus élevés. Baldamus, qui explora les provinces danubiennes dans la saison de la ponte, ne vit pas d'aigrettes dans les héronnières établies sur des arbres; il découvrit un nid dans les forêts de roseaux du Marais-Blanc, et il émit l'opinion que l'espèce ne nichait jamais sur les arbres : il a fallu les observations précises de Homeyer pour

trancher la question. Pour moi, j'ai vu si souvent sur des arbres, non pas l'aigrette blanche, mais l'espèce qui la remplace en Afrique, que j'étais convaincu, *à priori*, que celle-là devait aussi, dans certaines circonstances, y construire son nid. Ces assertions contradictoires sont faciles à expliquer. Prudente et craintive comme elle l'est, l'aigrette blanche choisit toujours, pour s'y fixer, les endroits où elle sera le plus en sûreté; elle agit suivant la disposition des lieux, c'est-à-dire qu'elle niche sur les arbres, dans les endroits où elle se trouve le plus à l'abri de tout danger; dans le cas contraire, elle se fixe dans les forêts de roseaux.

La relation que donne Baldamus de son voyage de découverte dans le Marais-Blanc est des plus intéressantes. Notre auteur avait vainement



Corbeil, Créte' fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 1 3. L'Aigrette garzette.

cherché des nids d'aigrette, blanche c'était vainement qu'il s'était adressé aux chasseurs et aux pêcheurs ; il dut recourir aux menaces, et il apprit ainsi, par quelques pêcheurs, qu'un certain nombre de ces oiseaux nichaient dans la forêt de roseaux. « Je grimpai sur une cabane située au milieu du marais ; je tirai un coup de fusil dans la direction qui m'avait été indiquée, et je vis se lever douze ou treize aigrettes qui revinrent bientôt s'abattre à l'endroit d'où elles s'étaient élevées. Je connaissais la direction ; je fis mes préparatifs pour arriver à l'endroit. Deux canots reçurent chacun trois hommes ; on embarqua des vivres pour huit jours, et le lendemain matin, à quatre heures, nous partîmes, après que les deux guides valaques eurent fait leurs adieux à la vie. Nous étions convaincus d'avance que l'entreprise serait hérissée de difficultés ; mais, ni nous ni nos braves chasseurs n'avions idée

BREHM.

du danger que nous courions de ne plus pouvoir sortir de ce fourré inextricable de roseaux, hauts de huit à dix pieds, entre-croisés en tous sens, s'élevant au-dessus d'une eau profonde de deux à cinq pieds, au fond hérissé de souches et de troncs d'arbres, couvert d'une couche de vase dont nous ne pouvions mesurer la hauteur. Ce jour, je l'avoue, a été le plus pénible de mon existence ; ce n'est qu'au prix des efforts les plus soutenus et les plus énergiques que nous avons pu atteindre notre but et revenir sains et saufs.

« Le 23 juin, après avoir rencontré quelques nids de hérons pourprés, nous trouvâmes cinq nids d'aigrette blanche, renfermant, les uns trois, les autres quatre œufs. Ces nids reposaient sur des souches et sur des tiges de roseaux recourbées et réunies sur un assez grand périmètre ; ils étaient formés d'un assez grand amas de pareilles tiges, étaient tapissés à l'intérieur

IV — 394

de feuilles de roseaux et étaient assez solides pour porter le poids d'un homme. Le nombre des œufs varie de trois à quatre; on n'en trouve jamais cinq. Ces œufs sont reconnaissables à leur grain, car ni leur grandeur ni leur forme ne fournissent de caractère infailible. Cependant, ils sont beaucoup plus grands que ceux du héron pourpré, et notablement plus grands que ceux du héron cendré; mais le grain en est tout différent au toucher. Ces œufs sont plus lisses que ceux des deux autres espèces; les saillies sont moins prononcées, moins aiguës, les pores plus distants et plus grands. Ils sont de couleur bleuâtre et leur forme est un ovoïde allongé.

« L'aigrette blanche semble arriver dans ces contrées vers le milieu d'avril, une semaine plus tard environ que le héron pourpré; toujours est-il qu'elle commence à nicher une semaine plus tard. »

Baldamus ne trouva plus personne qui osât pénétrer une seconde fois dans la retraite des aigrettes, et il dut abandonner ses observations. Heureusement que Homeyer fut mieux servi par les circonstances. Ce naturaliste a non-seulement le don de voir tout ce qui peut être vu, mais encore il a un bonheur tout particulier. Mahomet ne pouvant aller à la montagne, la montagne vint à lui. Les aigrettes, qui jusqu'à présent n'avaient jamais niché en Allemagne, de souvenir d'homme, apparurent en 1863, en société de hérons cendrés, aux environs de Glogau qu'habitait alors Homeyer.

J'aurais voulu voir mon ami, lorsque l'inspecteur des forêts, Baelzold, lui apprit que quatre aigrettes blanches avaient fait leur apparition dans la héronnière, et que la réalité de ce fait, en apparence fabuleux, lui fut certifiée par un forestier. « Il commençait à faire nuit, écrit Homeyer dans son journal, néanmoins, je me rendis aussitôt à la héronnière, en compagnie de ces deux messieurs. Un coup de feu met la colonie en émoi. Les hérons se lèvent bruyamment en tournoyant autour de leurs nids. Tous sont gris, mais un est blanc, c'est bien l'aigrette. Elle vole quelque temps de côté et d'autre, puis commence à décrire de longues lignes ondulées, en rasant la cime des arbres et se pose enfin sur un pin. J'en ai vu assez pour aujourd'hui, et je m'éloigne pour ne pas troubler un hôte aussi rare. » A partir de ce jour, Homeyer vint visiter la héronnière tous les deux jours, et le 21 mai, il vit qu'il n'y avait plus que deux aigrettes, mais elles couvaient. Ayant trouvé le nid, il demeura sous l'arbre jusqu'à la

nuit pour observer la femelle. Le 4 juin il passa encore trois heures sous l'arbre sans découvrir les deux oiseaux; peut-être étaient-ils en train de pêcher; peut-être aussi la femelle ne se dérangea-t-elle pas de dessus ses œufs. Quelques jours plus tard, Bolle vint visiter son ami Homeyer, et l'accompagna à la héronnière. « La femelle, qui était sur ses œufs, se lève toute droite et se rassied. Mon ami de Berlin trouve sous le nid une grande plume d'aigrette, la met à son chapeau, se couche sur le tapis de mousse, la face tournée vers le nid, et se met à raconter des gaudrioles. » Homeyer dit encore: « Le nid est sur un assez gros pin, au bord de la héronnière; sa structure est grossière, et il est presque transparent. Évidemment les aigrettes l'ont construit elles-mêmes dans le courant de l'année. Le nid le plus voisin de héron cendré en est distant de huit pieds et il est plus élevé. Le nid de l'aigrette blanche repose sur une forte bifurcation du pin, tout près de la cime; quelques branches le dépassent de cinq à sept pieds sur les côtés; tout est libre au-dessus. Sur ce même arbre, mais à quinze pieds plus bas, est un nid de cresserelle. L'aigrette ne se montre que quand on a frappé plusieurs fois sur le tronc de l'arbre. Elle lève droit en l'air son long cou; son bec est horizontal; son corps reste immobile et elle tourne la tête à droite et à gauche. Je frappe l'arbre encore en fois; l'oiseau s'envole, il disparaît pendant trois minutes, puis il revient, vole deux fois autour de son nid et va se poser sur un pin voisin. Pour ne pas troubler l'incubation, je regagne la maison forestière. Des allures que manifeste actuellement cet oiseau, je conclus avec certitude qu'il a des œufs dont l'incubation est très-avancée. » Notre auteur continua ses observations. Le 15 juin, la femelle ne se levait qu'un instant quand on frappait contre l'arbre; le 28 juin, les jeunes étaient éclos depuis quelques jours déjà; ils criaient fortement: *Keck, keck, keck*, comme les jeunes hérons cendrés, mais avec une voix moins rauque. Homeyer put suivre leur croissance jusqu'au 10 juillet. Ce jour-là, l'un des jeunes était debout au bord du nid, un autre était debout dans le nid, le plus petit était encore assis; deux jours plus tard, le plus âgé quittait le nid, s'envolait sur un arbre voisin et y passait presque toute l'après-midi; le second restait debout sur une branche à côté du nid, le troisième dans le nid, où tous trois se trouvaient réunis le soir. Mais le régiment de Homeyer ayant reçu ordre de se porter sur la fron-

tière de Pologne, notre auteur devient inquiet sur le sort de ses protégés. Il se hâte de courir chez tous les chasseurs de Glogau; il place ces oiseaux sous la protection de toute la ville; il appelle l'attention publique sur leur rareté; il fait espérer leur retour à tous, jeunes et vieux, au cas où on ne les troublerait pas; ses paroles sont partout bien reçues. Il quitte Glogau, le 28 juillet, bercé du plus doux espoir; le même jour les trois jeunes aigrettes quittent le nid et sont tuées.

Naumann croit que l'aigrette blanche est plus facile à tirer que le héron cendré; je suis d'un avis tout opposé; j'ai toujours vu cet oiseau très-méfiant. Il a d'ailleurs de bonnes raisons pour l'être. Dans sa patrie, on le chasse avec ardeur pour se procurer ses belles plumes, dont on fait des parures de grande valeur. Aux yeux des Hongrois et des Valaques, c'est chose méritoire que d'avoir pu surprendre un oiseau aussi prudent. Dans ces derniers temps, des aigrettes provenant de la Hongrie ont été mises dans le commerce, et on en voit aujourd'hui dans tous les jardins zoologiques.

L'AIGRETTE GARZETTE — *HERODIAS GARZETTA*.

Der Seidenweiher, the Silk-Heron.

Caractères. — La garzette, vulgairement *héron soyeux*, *petit héron blanc* ou *argenté* (fig. 163), ressemble beaucoup à l'aigrette blanche. Mais elle n'a que 66 cent. de long et 4^m,15 d'envergure; la longueur de l'aile est de 33 cent., celle de la queue de 11 cent. Elle est blanche, avec l'œil jaune-vif, le bec noir, les tarses noirs et d'un jaune verdâtre aux articulations.

Distribution géographique. — La garzette a la même aire de dispersion que l'espèce précédente, mais elle est partout plus commune. Elle n'est pas rare dans les provinces Danubiennes et dans le bassin du Volga et du Nil. C'est une des espèces les plus nombreuses dans les héronnières.

Mœurs, habitudes et régime. — La grâce, l'élégance de ses allures, la distinguent de beaucoup de ses congénères. Elle se nourrit surtout de petits poissons. Elle se reproduit en mai et en juin; les œufs, au nombre de quatre ou cinq par couvée, sont d'un verdâtre clair.

Captivité. — La garzette se voit assez souvent dans les collections d'animaux vivants. Au Jardin zoologique de Cologne, une paire a commencé à nicher, et si l'on n'est pas encore ar-

rivé à faire reproduire l'espèce en captivité, on peut néanmoins espérer d'y réussir bientôt.

LES GARDE-BOEUF — *BUBULCUS*.

Die Kuhreihher, the Cow-Herons.

Caractères. — Un corps ramassé, un cou court, un bec court et vigoureux, des tarses peu élevés, des plumes d'ornement ébarbées, filamenteuses; tels sont les caractères du genre garde-bœuf, auquel appartient l'espèce suivante.

LE GARDE-BOEUF IBIS — *BUBULCUS IBIS*.

Der Kuhreihher, the Cow-Heron.

Caractères. — Le garde-bœuf ibis, ou *héron des bœufs*, est d'un blanc éclatant. Dans son plumage de noces, il a le haut de la tête, la partie antérieure de la poitrine et le dos ornés de longues plumes d'un roux de rouille; l'œil jaunecclair; la ligne naso-oculaire et les paupières d'un jaune verdâtre; le bec orange; les tarses d'un jaune roussâtre. Les jeunes ont les tarses brunnâtres. Il a 52 cent. de long et 66 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 23 cent., celle de la queue de 9. La femelle est un peu plus petite.

Distribution géographique. — Le garde-bœuf ibis habite tout le nord-est de l'Afrique et le sud de l'Asie; de l'Égypte, il s'égare souvent dans le sud de l'Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — La plupart des voyageurs qui parcourent l'Égypte prennent sans doute cet oiseau pour l'ibis; ils croient, par idée préconçue, qu'il est commun sur la terre des Pharaons. En Égypte, en effet, le garde-bœuf ibis est un des oiseaux les moins rares et il ne peut échapper aux regards de personne. Différent en cela des autres ardéidés que nous venons de passer en revue, il vaque à ses occupations auprès des lieux habités. Il se tient une partie de l'année dans les champs inondés, irrigués, comme disent les Arabes, et ce n'est que de temps à autre que, des canaux ou des lacs, il se rend sur les bords du Nil. Il aime la société des grands animaux; en Égypte, on le rencontre auprès des troupeaux de buffles; dans le Soudan, avec ou sur les éléphants. Là, il se conduit en parasite; les divers insectes qui tourmentent les mammifères, forment un de ses principaux aliments, aussi, pour les chasser, est-il obligé de se poser sur leur dos. Le buffle, l'éléphant, apprennent bien vite à le

connaître comme un bienfaiteur, et lui permettent toutes les familiarités. Dans le Soudan, il m'a été dit, de divers côtés, qu'on trouve souvent jusqu'à vingt de ces oiseaux sur le dos d'un éléphant; et, d'après ce que j'ai observé moi-même, cela me semble vraisemblable. Un buffle en a souvent huit à dix sur le dos, et il faut avouer qu'ils lui font une parure superbe, avec leur plumage d'un blanc éclatant.

Le garde-bœuf vit en parfaite intimité avec les indigènes; il sait que partout on le voit avec plaisir, que personne ne songe à lui nuire; aussi, se promène-t-il sans crainte au milieu des paysans qui labourent la terre; on dirait, à le voir, un animal domestique. Les chiens mêmes lui permettent de fouiller leur pelage.

Cet oiseau chasse encore d'autres insectes; à l'occasion, il capture un reptile ou un poisson de petite taille; mais les invertébrés forment sa principale nourriture.

La saison des amours coïncide, en Égypte, avec la crue du Nil; dans le Soudan, elle a lieu un peu plus tôt. Le garde-bœuf ibis niche sur les arbres: souvent, un mimosa ou un sycamore porte les nids de tous les garde-bœufs de la contrée. Une pareille colonie est-elle ou non à proximité d'un endroit habité? peu importe à ces oiseaux; ils savent qu'on leur accorde l'hospitalité, qu'à titre d'animaux sacrés ils sont sous la protection de tous. Chaque couvée est de trois à cinq œufs, allongés, de couleur bleu-vertâtre.

Captivité. — En captivité, le garde-bœuf ibis est un oiseau fort attrayant. Dès le premier jour, il s'habitue à la perte de sa liberté; il se comporte tout comme s'il avait été élevé dans un appartement; il attrape des mouches et des insectes, prend la nourriture qu'on lui jette, et en quelques jours il est assez apprivoisé pour manger dans la main de son maître. De toutes les espèces d'ardéidés que je connais, il est le plus gracieux, le plus aimable; et cependant, il est rare dans nos collections européennes; je n'en ai vu qu'un exemplaire au Jardin zoologique de Dresde.

LES BIHOREAUX — *NYCTICORAX*.

Die Nachtreiher, the Night-Herons.

Caractères. — Les bihoreaux se distinguent des autres ardéidés autant par leurs habitudes que par leurs caractères physiques. Ils ont un corps ramassé; un bec court, épais surtout à la base, notablement courbé vers le bout, la man-

dibule inférieure suivant l'inflexion de la mandibule supérieure; des ailes très-larges, subobtus; des tarses de hauteur moyenne, couverts en avant de deux rangées de plaques hexagones, finement réticulés en arrière et aux articulations; l'occiput orné de trois longues plumes filiformes; le cou dégarni de plumes en dessus, sur le tiers de son étendue; des yeux grands; un plumage abondant.

Le mâle et la femelle portent la même livrée; les jeunes s'en distinguent beaucoup.

LE BIHOREAU D'EUROPE — *NYCTICORAX EUROPEUS*.

Der Nachtreiher, the Night-Heron.

Caractères. — A l'âge adulte, le bihoreau d'Europe (Pl. XXXIV) a le haut de la tête, la nuque, le haut du dos, les épaules d'un noir verdâtre; le reste de la face supérieure du corps et les côtés du cou d'un gris cendré; le bas-ventre d'un jaune-roux clair; les longues plumes de l'occiput blanches, rarement noires dans une partie de leur longueur; l'œil d'un rouge pourpre superbe; le bec noir et jaune à sa racine; les parties nues de la tête vertes; les tarses d'un jaune vert. Les jeunes ont le dessus du corps brun, semé de taches longitudinales d'un jaune roux et d'un blanc jaunâtre; le cou tacheté de brun sur un fond jaune, le ventre tacheté de brun sur un fond blanchâtre; ils n'ont pas de huppe et ont l'œil brun. Cet oiseau a de 58 à 60 cent. de long, et 4^m,21 d'envergure; la longueur de l'aile est de 35 cent., celle de la queue de 12.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion du bihoreau d'Europe est très-étendue. Tous les étés, un grand nombre habitent la Hollande; en Allemagne, il ne se montre qu'isolément et irrégulièrement; il arrive par masses dans les provinces danubiennes et sur les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne; il est oiseau de passage en Italie, en Espagne, dans le midi de la France. Tous les hivers, il vient en Égypte, et, en remontant le Nil, il va jusque dans les forêts vierges du centre de l'Afrique. Il arrive dans le nord à la fin d'avril ou au commencement de mai, il le quitte en septembre ou en octobre.

Mœurs, habitudes et régime. — Quand en hiver on arrive auprès des lacs de l'Égypte, on trouve çà et là de grands arbres qui hébergent une nombreuse société d'ardéidés: ce sont des bihoreaux. Ils recherchent surtout les sycomores plantés à l'entrée ou au milieu des villages. Ils passent là tout le jour, le cou rentré entre le

épaules, les yeux fermés, immobiles, et ce n'est que quand le soir arrive qu'ils commencent, l'un après l'autre, à s'éveiller. Celui-ci ouvre les yeux à moitié, tourne un peu la tête, cligne du côté du soleil, comme pour voir quel chemin l'astre a encore à faire avant de disparaître; celui-là nettoie son plumage; cet autre se tient alternativement sur la patte droite et la patte gauche; le quatrième étend les ailes; en un mot, la colonie se ranime. Mais le crépuscule arrive: les oiseaux endormis se réveillent; ils sautent agilement d'une branche à l'autre; gagnent peu à peu la cime de l'arbre, et tout à coup, au milieu de cris, ou plutôt de coassements, toute la bande s'envole et se dirige vers un marais voisin. Une bande se joint à une autre, et l'on voit ainsi réunis des milliers d'oiseaux, sans que l'on puisse reconnaître d'où ils viennent. Un tel spectacle se montre non-seulement en Égypte, mais encore dans le centre de l'Afrique; car ces ardéidés nocturnes, dont la patrie est la région sud-est de l'Europe, vont, dans leurs migrations, jusque dans les forêts des rives du Nil Blanc et du Nil Bleu.

Pour que le bihoreau d'Europe s'établisse dans une contrée, il faut que celle-ci soit riche en arbres; c'est sur les arbres qu'il va se reposer, c'est sur les arbres qu'il établit son nid. Des marais éloignés de toute forêt ne l'hébergent jamais, ou seulement d'une façon tout à fait irrégulière et passagère; par contre, il se montre souvent en quantité incroyable dans des terrains bas, abondamment arrosés et où se trouvera un seul groupe d'arbres, convenablement disposé. Il n'est pas nécessaire que la place de repos soit au voisinage d'un marais; peu importe à l'oiseau d'avoir toutes les nuits une grande distance à franchir pour arriver à son domaine de chasse et pour en revenir. Il n'y a d'exception que pour la saison des amours, et cela est facile à comprendre.

Hors l'époque des amours, le bihoreau consacre sa journée au repos et au sommeil; ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'il se met en route et en chasse: ses allures diffèrent donc notablement de celles des autres ardéidés. Les petits pas qu'il fait rendent sa démarche remarquable. Son vol s'exécute par des coups d'aile relativement rapides, souvent même précipités, mais complètement silencieux, et que suit un court glissement dans l'air. D'ordinaire, on voit la bande nocturne à une grande hauteur, formant un amas confus et désordonné; souvent, elle est assez nombreuse pour couvrir un quart

de l'horizon. A mesure qu'elle approche des marais, elle s'abaisse de plus en plus, et avant de se poser, elle plane un instant. D'ordinaire, le bihoreau d'Europe semble ne pas aimer les mouvements trop brusques, et cependant il est très-agile et adroit; il grimpe parfaitement et se meut au milieu des branches avec autant de facilité que le blongios.

Sa voix est rauque, mais retentissante; elle rappelle le croassement du corbeau; il est difficile de la noter; c'est aussi bien *koa* que *koaori* ou *koëi*.

Le genre de vie du bihoreau diffère de celui de ses congénères, comme celui du hibou diffère de celui du faucon. On ne peut pas dire qu'il soit craintif, bien qu'il fasse preuve d'une certaine prudence. A la vérité, on ne le rencontre d'ordinaire que le jour, et l'on a affaire alors à un oiseau endormi. Généralement, il laisse l'homme arriver jusqu'au pied de l'arbre où il est perché, et il ne se décide pas toujours à s'envoler, dans les endroits surtout où il a pu apprendre à connaître les bonnes dispositions ou l'indifférence de l'homme à son égard. Cependant, quand la nuit est tombée, ce même oiseau se montre vif, actif, prudent; il évite l'homme avec crainte, et, s'il a été chassé, il devient extrêmement défiant. Il pêche comme les autres ardéidés, mais sans bruit aucun. Il est bien plus sociable qu'eux, bien plus notamment que le garde-bœuf ibis. Naumann dit, il est vrai, que ce n'est pas là le fait d'un instinct de sociabilité très-développé; que si on en rencontre un grand nombre dans un même endroit, c'est dû au hasard ou à des conditions locales particulièrement favorables; je crois pouvoir prétendre le contraire. On rencontre bien, dans le nord-est de l'Afrique, des bihoreaux isolés; mais généralement, on voit des bandes nombreuses, composées d'une centaine d'individus au delà; plus nombreuses, dans tous les cas, que celles que forment les autres ardéidés; et quand, la nuit, on observe ces oiseaux, on reconnaît facilement à leurs cris, à leurs croassements, que de nouveaux arrivants viennent constamment renforcer la bande. Ce qui est vrai, c'est que le bihoreau s'inquiète peu ou ne s'inquiète pas du tout des autres oiseaux.

La saison des amours a lieu du mois de mai au mois de juillet. A cette époque, notre oiseau figure dans les héronnières avec d'autres espèces, ou forme des colonies qui lui sont propres. Il se reproduit assez communément en Hollande; chaque année, du moins, on peut s'y procurer des

jeunes vivants. En Allemagne, il niche rarement, mais en plus grand nombre cependant qu'on ne l'admet généralement. Par exemple, en 1863, Wicke trouva une colonie de ces oiseaux aux environs de Goettingue. Dans les héronnières de la Hongrie, le bihoreau est toujours l'espèce la plus nombreuse : ainsi, sur un seul saule, Baldamus trouva onze nids de bihoreaux sur seize.

Le nid de cet oiseau est toujours situé sur une bifurcation, à mi-hauteur de l'arbre; souvent il est appuyé contre un nid de héron cendré. Ce nid est assez grossièrement construit. Il est formé extérieurement de branches sèches, comme un nid de corneille et l'intérieur est maigrement tapissé de feuilles de roseaux et d'herbes. Dans le sud de la Hongrie, on ne trouve pas d'œufs avant le commencement de mai; à la fin du mois, chaque nid en contient quatre ou cinq. Ceux-ci, d'après Baldamus, ressemblent plus à ceux d'un grèbe qu'à ceux d'un héron. Quelques-uns sont ovoïdes, mais la plupart sont allongés, leur plus grande largeur correspondant à très-peu près au milieu de leur longueur. Ils sont d'un vert uniforme, qui varie d'une nichée à l'autre.

La femelle couve probablement seule, du moins le jour. Le mâle, au dire de Baldamus, reste à son voisinage, quand il n'est pas troublé; s'il est chassé, il va à certaines places qui servent de lieu de réunion à tous les mâles de la contrée. Ils ne sont d'ailleurs jamais en repos que pour de courts instants. « Quand aucun oiseau de proie ne vient les déranger, dit cet auteur, ils trouvent entre eux assez d'occasions de se harceler, de se poursuivre en criant, de se mettre sur la défensive. Ils prennent les postures les plus singulières, les plus comiques, et crient continuellement. Une femelle qui cherche à enlever une branche à un nid voisin et qui éprouve de la résistance, se met à crier; le mâle qui est auprès d'elle profite du moment pour donner à son voisin un coup de bec dans les pattes. Celui-ci étale ses ailes, ouvre son bec et cherche à se défendre. Son agresseur, placé au-dessous de lui, le poursuit de branche en branche jusqu'au haut de l'arbre ou jusqu'à ce qu'il ait abandonné la place. La disproportion entre les efforts de ces oiseaux et les maigres résultats qu'ils obtiennent est vraiment comique et ridicule. Ils ont le bec grand ouvert; ils poussent sur tous les tons possibles leurs cris rauques : *koaou kraou kraou, kraeæ*; leurs yeux injectés de sang, brillent de rage et de fureur; leurs ailes se lèvent menaçantes; ils lancent la tête en avant et la retirent;

ils se démènent de tous leurs membres; ils redressent et rabattent leur huppe: on dirait qu'ils vont se battre à mort, et c'est à peine s'ils se touchent, encore n'est-ce que du bout des ailes, jamais avec le bec. Ils se menacent et crient comme les dieux et les héros d'Homère, mais c'est là tout. »

Pendant la saison des amours, le bihoreau d'Europe (fait à noter) pêche de jour. Il est vrai qu'il a à rassasier ses petits, à calmer leur faim vorace, et que cela le force à changer ses habitudes. » De tous les côtés, dit Landbeck, les bihoreaux, arrivent à leurs nids le jabot rempli de poissons, de grenouilles, de larves d'insectes. Un cri très-bas : *quouak* ou *guemaeck*, annonce de loin leur arrivée, une sorte de miaulement; *quouaecht, quouaeth* ou *quoueaohaah, quouévéah* lui répond. Les parents se sont éloignés; la musique des jeunes recommence. De tous les nids partent sans interruption des cris : *tzik tzik tzotz tzaektzaek tzaek, tzætzætzæ, gættgættgættgætt*. Les jeunes grimpent le long des branches, arrivent au haut de l'arbre, d'où ils peuvent découvrir un horizon plus étendu, ils voient de loin arriver leurs parents, mais ils se trompent souvent. »

Au pied de l'arbre, d'après le même auteur, c'est un spectacle hideux. L'herbe est couverte d'excréments; on dirait de loin un tapis de neige.

Le sol est jonché de coquilles d'œufs cassés, de poissons pourris, d'oiseaux morts; une puanteur insupportable se répand au loin. De jeunes hérons, tombés de leur nid, courent au milieu de ces débris, ramassant les poissons que les autres rejettent. A une certaine distance, l'on entend déjà un bruit singulier, produit par la chute des déjections des jeunes oiseaux. Personne ne peut passer sous ces arbres sans être teint en bleu ou en vert. Ce bruit est si étrange qu'on ne peut le décrire; il faut l'avoir entendu pour s'en faire une idée. De loin, quand viennent encore s'y mêler les cris discordants des vieux oiseaux, on dirait une rixe entre paysans hongrois pris de vin. Tout proche de la héronnière, le bruit est affreux, la puanteur insupportable; la vue de douzaines de jeunes hérons, morts, couverts de mouches, de vers, est dégoûtante pour tout individu qui n'est pas un véritable naturaliste.

Peu de jours après avoir pris leur volée, les jeunes bihoreaux quittent leurs parents, sans abandonner la société dont ils font partie. Ils demeurent dans le pays jusqu'au moment des

migrations. Ce moment venu, tous partent en commun.

Chasse. — Autrefois on trouvait, paraît-il, un plaisir tout particulier dans la chasse du bihoreau : l'oiseau était un gibier seigneurial. Aujourd'hui, on ne le tue plus que pour prendre les trois plumes blanches de sa huppe ; on en confectionne des parures qui, en Hongrie du moins, ont passé de mode maintenant.

Captivité. — On voit des bihoreaux captifs dans la plupart des jardins zoologiques ; on les y conserve plusieurs années, en les nourrissant de poissons. Ce ne sont pas des oiseaux fort intéressants, car ils restent endormis toute la journée.

LES BLONGIOS — *ARDETTA*.

Die Zwergreihher, the Dwarf-Herons.

Caractères. — Une faible taille, un bec allongé, des jambes médiocrement longues, emplumées jusqu'à l'articulation tibio-tarsienne ; des ailes relativement longues, et dont la deuxième rémige est la plus grande ; une queue courte, à pennes très-peu résistantes ; un plumage peu abondant, dont la couleur varie suivant l'âge et le sexe, tels sont les caractères de ce genre, que représente en Europe l'espèce suivante.

LE BLONGIOS NAIN — *ARDETTA MINUTA*.

Die Zwergrohrdommel, der Quartanreihher, the Quartan-Heron.

Caractères. — Ce gracieux oiseau (Pl. XXXIV) a de 38 à 44 cent. de long et de 58 à 63 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 16 cent., celle de la queue de 6. Il a le haut de la tête, la nuque et les épaules d'un noir verdâtre brillant ; le dessus des ailes et la face inférieure du corps d'un jaune roux ; les côtés de la poitrine tachetés de noir ; les rémiges et les rectrices noires ; l'iris et la ligne naso-oculaire jaunes ; le bec jaune-pâle, avec la crête dorsale brune ; les tarses verdâtres.

La femelle a les parties foncées d'un brun noir, les parties claires d'un jaune pâle. Les jeunes ont le haut de la tête et la nuque d'un roux, de rouille varié de taches longitudinales foncées ; la face inférieure du corps tachetée longitudinalement de roux et de brun ; le ventre et les couvertures inférieures de la queue blancs.

Distribution géographique. — Le blongios nain se trouve dans toute l'Europe, en partant de la Hollande et en se dirigeant vers le sud.

Là où il ne niche pas, il est au moins de passage. On le rencontre communément en Hollande, en Hongrie, en Turquie et en Grèce, et il n'est pas rare en Allemagne, dans le midi de la France et en Espagne. Il arrive dans le nord à la fin d'avril, et en disparaît au mois de septembre. Lors de son passage, il s'arrête quelque temps en Grèce, et va passer l'hiver dans le nord de l'Afrique, en se dirigeant toujours de plus en plus vers l'équateur.

Mœurs, habitudes et régime. — Le blongios nain se plaît dans les marais, les eaux couvertes de roseaux, de hautes plantes marécageuses ; aussi trouve-t-il bien plus de lieux à sa convenance en Hollande, en Hongrie et en Grèce que dans notre pays. Il est surtout commun en Grèce. « Il n'y a pas un marais, pas une mare d'eau stagnante, pas un canal de dérivation à bords couverts de buissons, pas de source même où croissent des roseaux, où l'on ne rencontre cet oiseau. » Il en est de même en Hongrie et en Hollande. En Allemagne, le blongios nain est plus nombreux qu'on ne l'admet généralement ; mais les milieux qu'il fréquente, son genre de vie le dérobent aux regards, et ce n'est qu'au moment des amours que le cri perçant du mâle trahit l'endroit où il se trouve. Assez souvent, le blongios nain habite les petits étangs couverts de roseaux et de buissons qui se trouvent au voisinage immédiat des villages, sans qu'on se doute de sa présence.

Les habitudes du blongios nain sont complètement nocturnes. Il reste toute la journée caché dans les roseaux ou parmi les branches d'un arbre, immobile, et se dérobant presque entièrement à la vue. Il sait à merveille choisir des endroits dont la teinte générale s'harmonise parfaitement avec celle de son plumage. En même temps, il prend des postures très-singulières, qui le font souvent méconnaître. Quand il est au repos, il a le cou incliné vers la terre, et paraît de très-faible taille. En marchant, il tient la tête en avant et avance d'un pas rapide, en hochant continuellement la queue. Dans ces circonstances il ressemble un peu à un râle. Son vol est assez rapide, et très-vif. Il volette, au moment où il s'élève, et au moment où il va se poser, il plane quelques instants, puis se laisse tomber. Son adresse à grimper est merveilleuse, et il rivalise, sous ce rapport, avec tous les autres oiseaux. Lorsqu'un danger le menace, il s'élève rapidement le long des tiges de roseaux, avec une adresse réellement surprenante. Gloger a fait à ce sujet des expériences in-

téressantes sur des blongios captifs. Il prit d'abord une canne très-mince, très-polie, de l'épaisseur d'une tige de roseau. De petits falconiens ne pouvaient s'y tenir qu'avec peine, même quand la canne était placée horizontalement. Le blongios nain, par contre, s'y maintenait parfaitement, soit que la canne fût horizontale, soit qu'elle fût inclinée.

« Je pris alors, dit-il, la canne par un bout, l'oiseau s'y était perché, et je l'inclinai peu à peu jusqu'à ce qu'elle fût verticale; cela ne dérangerait nullement le blongios; je pouvais balancer la canne, il y demeurerait toujours solidement fixé. Il restait debout, le corps vertical, les pattes plus ou moins écartées, bien qu'il dût fléchir ses doigts en déployant énormément de force. »

Dans les forêts de roseaux, le blongios nain se sent parfaitement en sécurité et il ne s'en laisse pas chasser facilement. Il a le sommeil très-léger et aperçoit son ennemi avant que celui-ci le découvre; quand le danger approche, il se sauve en courant ou en passant avec agilité d'un roseau à l'autre. Jamais, au dire de Naumann, on ne peut le faire partir en jetant des pierres dans les roseaux, en les ballant à coups de gaule. Ce n'est que vers le soir qu'il en sort volontairement, et dans les endroits où il se croit en sûreté, il vole en rasant la surface de l'eau, pour gagner quelque nouveau fourré de roseaux, ou même pour s'attacher sur un endroit découvert. Vouloir le surprendre pendant le jour, c'est se donner une peine inutile. Grâce à ses sens très-développés, c'est lui qui aperçoit l'ennemi le premier, et il est trop craintif pour ne pas se cacher aussitôt. D'ailleurs, il est assez rusé pour choisir à temps la meilleure retraite.

« Bien qu'il soit plus vif et plus sociable en apparence que les autres ardéidés, continue Naumann, on se tromperait si on voulait se fier à ses bonnes qualités; il est, au fond, aussi méchant et courageux que ses congénères. Si on le presse de trop près, sans qu'il puisse se sauver, il lance brusquement le cou en avant, porte de vigoureux coups de bec dirigés vers les yeux, contre les mains, et il peut ainsi devenir dangereux. Étendre subitement son cou, et le ramener avec la même promptitude est l'affaire d'un instant. Ce mouvement brusque et subit paraît d'autant plus singulier que l'oiseau se tient replié sur lui-même, comme une balle de plumes, et qu'il semble parfaitement tranquille. » Au besoin, il se défend vigoureusement, et jusqu'à son dernier soupir. Il ne s'in-

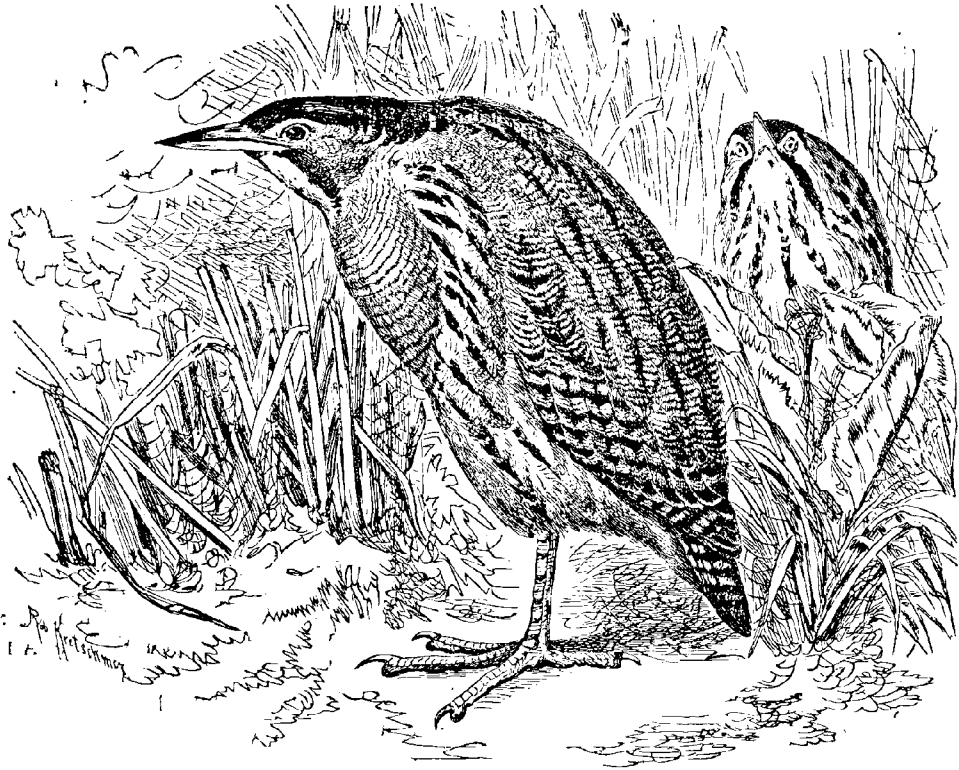
quiète pas des autres oiseaux et souffre difficilement qu'un de ses semblables s'établisse dans le même étang. Les animaux de plus petite taille et sans défense doivent trouver en lui un ennemi dangereux.

Le cri d'amour du blongios mâle est un son bas, voilé, qu'on peut rendre par *poumm* ou *poumb*. Il le répète deux ou trois fois de suite, puis, après un silence de quelques instants, il recommence à le faire entendre. Jamais il ne crie quand un homme est dans son voisinage. La douleur arrache au mâle aussi bien qu'à la femelle un cri perçant : *gaeth, gaeth*.

Le blongios se nourrit principalement de petits poissons et de reptiles; en outre, il mange des vers et des insectes. Il est probable qu'il égorge les jeunes oiseaux encore impuissants à se défendre. Il ne chasse que la nuit, principalement pendant le crépuscule du soir et du matin, à la façon des autres ardéidés.

Son nid est grand, grossièrement construit, et cependant solide; il est fait de roseaux secs, de feuilles, de joncs; l'intérieur est tapissé d'herbes et de joncs. Il est ordinairement établi sur une vieille souche de roseau, au-dessus de l'eau; plus rarement on le trouve sur le sol, et exceptionnellement à la surface de l'eau. Au commencement de juin ou au milieu de ce mois, dans les mauvaises années, les pontes sont achevées. Elles sont de trois ou de quatre, quelquefois de cinq ou six œufs, petits, à coquille mince, lisse, sans éclat, et d'un blanc tirant sur le vert bleuâtre. La durée de l'incubation est de seize à dix-sept jours. Les petits, en naissant, sont couverts d'un duvet roux de rouille. Les deux parents les nourrissent, ils apportent la nourriture dans leur jabot et la rejettent au bord du nid. Si on ne les trouble pas, ils demeurent au nid jusqu'au moment de prendre leur essor; les effraye-t-on, ils s'enfuient en grimant le long des tiges de roseaux. Les parents aiment leurs petits avec beaucoup de tendresse; et il n'est pas facile de les chasser d'auprès d'eux. « Approche-t-on du nid, dit Naumann, la femelle accourt, contre son habitude; elle grimpe le long des tiges de roseaux, crie d'un ton plaintif *gaeth, gaeth*, en hochant la queue; en un mot elle se montre pleine d'angoisse et de désespoir. Le mâle se tient plus à l'écart, et n'observe l'ennemi que de loin. »

Chasse. — Pour chasser le blongios nain, il faut bien connaître ses mœurs. S'il se voit poursuivi, il déploie une ruse qui fait honneur à son intelligence. Naumann en cite un exemple : il



Corbeil, Gréty Fils, imp.

Fig. 164. Le Butor étoilé (p. 666).

Paris, Baillières et Fils, édit.

raconte comment un blongios qui habitait un petit étang, rabattu par des chiens et des traqueurs vers une nombreuse société de chasseurs, parmi lesquels il se trouvait, put tromper ces derniers : après une poursuite de plus deux heures, ils furent forcés de s'en retourner les mains vides.

Captivité. — Les blongios se font aisément à la perte de leur liberté, et ne font aucune difficulté de manger les poissons qu'on leur donne. Ils causent à leur maître beaucoup de plaisir, et prospèrent très-bien quand on leur donne un assez grand espace. Il faut avoir soin de ménager dans leur cage des endroits où ils puissent se cacher. Nous en avons conservé pendant longtemps et mon frère a parfaitement décrit leurs allures : « En tient-on plusieurs dans une cage, ils deviennent très-amusants par la facilité avec laquelle ils prennent, comme au commandement, les postures les plus diverses et les conservent un certain temps. Un spectacle très-plaisant s'observe quand on entre dans leur cage ; ils se lèvent aussitôt et restent debout comme des piquets. S'approche-t-on d'eux, ils ne bougent pas ; mais leur regard demeure attaché sur chaque

BREM.

mouvement que l'on fait et leur cou se tourne en spirale autour de son axe. Ces oiseaux ont un air si paisible, si inoffensif, qu'on est tenté de les prendre pour les êtres les plus innocents qui existent. » J'ai déjà dit plus haut combien cette apparence est trompeuse. Les blongios captifs s'apprivoisent peu à peu, mais jamais ils ne deviennent confiants ; ils conservent toujours leur naturel rusé et méchant.

LES BUTORS — *BOTAURUS*.

Die Rohrdomeln, the Bitterns.

Caractères. — Les butors sont caractérisés par un corps ramassé, un cou long mais gros, couvert d'un duvet fin en arrière seulement, garni en avant et sur les côtés de plumes longues, larges, touffues ; un bec étroit, élevé ; des jambes emplumées presque jusqu'à la naissance du tarse ; des doigts et des ongles longs et forts ; des ailes larges ; une queue formée de dix rectrices seulement ; un plumage serré, rayé transversalement. Les deux sexes portent le même plumage et ne diffèrent que par la taille.

IV — 395

LE BUTOR ÉTOILÉ — *NOTAURUS STELLARIS*.

Die Kohrdommel, the Bittern.

« Le butor (*fig. 164*), dit Gesner, en reproduisant ce qu'Albert le Grand a dit de cette espèce, le butor est un oiseau qui ressemble au héron par sa taille et sa forme, et qui vit de poissons; c'est pourquoi il a été pourvu de longues pattes. Il mange aussi des grenouilles et d'autres animaux. Mais son plumage diffère de celui du héron; il est entièrement couleur de terre, et lorsqu'il est dans l'eau, il demeure silencieux et immobile, comme s'il était mort. Lorsqu'il sent qu'il est pris dans des collets, il reste dans la même position jusqu'à ce que l'oiseleur arrive; mais, quand celui-ci veut le prendre, il le frappe avec son bec, comme le héron, et le blesse, car son bec est très-dur et pointu. Ce héron est appelé en grec et en latin, *constellé*, car il est semé de belles taches comme d'autant d'étoiles. En allemand, il porte beaucoup de noms, suivant les pays; on l'appelle *vorind* (bœuf), *merrind* (bœuf marin), *moshkus* (vache de mousses), tous noms qui rappellent le mot *bœuf*, car sa voix ressemble à celle de cet animal. Quand il veut la faire entendre, il allonge son long cou dans l'eau ou le relève; il fait cela quand le soleil est couché; il mugit alors souvent toute la nuit, et ne cesse qu'un peu avant le lever du soleil. Tout le reste du jour, on ne l'entend pas. »

L'oiseau auquel s'appliquent ces paroles de Gesner, est celui dont nous allons faire l'histoire.

Caractères. — Le butor étoilé a le sommet de la tête noir; la partie postérieure du cou mélangée de gris noir et de jaune; le reste du plumage d'un roux-jaunâtre clair, parsemé de taches longitudinales et transversales, noires et brunes, formant par leur ensemble, à la partie antérieure du cou, trois raies longitudinales; l'œil jaune-doré; les lorums verdâtres; la mandibule supérieure couleur de corne brunâtre, l'inférieure verdâtre; les tarses d'un vert clair, et jaunâtres au niveau des articulations. Cet oiseau a 77 cent. de long et 1^m,32 d'envergure; la longueur de l'aile est de 41 cent., celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — Le butor étoilé a à peu près la même aire de dispersion que le blongios. Il est commun en Hollande, dans le bassin supérieur du Danube et du Volga, et n'est pas rare en Allemagne; son aire de dispersion s'étend, vers l'est, dans toute la Sibérie

centrale; vers l'ouest, dans le centre et le midi de l'Europe. Dans ses migrations, il arrive dans le nord de l'Afrique, mais ne semble pas s'avancer loin dans l'intérieur; je ne l'ai observé que près des lacs de la Basse-Égypte.

Mœurs, habitudes et régime. — Le butor étoilé, quelque pays qu'il habite, fréquente exclusivement les lacs, les étangs, les marais en partie couverts de roseaux élevés; son existence est liée à ces plantes.

Il se montre dans le nord de l'Allemagne à la fin de mars ou au commencement d'avril, il en part en septembre ou en octobre. Quand la saison est peu rigoureuse, il reste plus longtemps; il passe même quelquefois toute l'année dans les pays du Nord, si toutefois il y trouve des eaux libres, où il puisse continuer ses chasses. Il est probable que peu d'individus quittent en hiver le sud de la Hongrie, et que la plupart de ceux qui habitent le nord de l'Europe s'arrêtent dans le midi de cette partie du monde: le plus petit nombre doit passer en Afrique. A l'époque des migrations, il arrive parfois qu'un butor s'abat, pour se reposer, loin de l'eau, dans une forêt de la montagne; mais, hors ces cas exceptionnels, il ne quitte jamais les bas-fonds de la plaine, les fourrés de roseaux, à moins qu'il n'y soit forcé; quelquefois aussi il cherche un refuge sur les arbres: c'est ce qui lui arrive, par exemple, lorsqu'à son retour, au printemps, il trouve l'étang natal dépouillé de roseaux.

Le butor étoilé surpasse tous les ardédés par son habileté à prendre les postures les plus singulières. Est-il tranquille, il penche un peu son corps en avant, et retire son long cou, de façon que sa tête semble reposer sur la nuque; en marchant, il lève le cou; lorsqu'il est en fureur, il gonfle son plumage, hérissé les plumes de sa nuque, ouvre le bec et se tient prêt à attaquer. Lorsqu'il se cache pour éviter un danger, il s'assied sur ses tarses, et redresse son tronc, son cou, sa tête et son bec de manière à ce que le tout forme une seule ligne, dirigée obliquement en haut; dans cette posture, il ressemble moins à un oiseau qu'à un vieux pieu pointu, ou à une touffe de roseaux morts. Sa démarche est lente, paresseuse; il ne met qu'après réflexion un pied devant l'autre. Son vol est silencieux, mais lent et maladroit en apparence; il bat nonchalamment ses grandes et larges ailes; c'est qu'au moment où l'oiseau s'élève dans l'air, que les coups d'aile se précipitent un peu. Pour gagner une certaine hauteur, le butor décrit quelques spirales, en voletant, non en planant; lors-

qu'il s'abat, il descend de la même façon jusqu'au niveau des roseaux, puis, tout à coup, il ferme les ailes et se laisse tomber verticalement. Ce n'est que la nuit qu'il s'élève jusque dans les régions supérieures de l'atmosphère; le jour il ne fait que raser le sommet des roseaux. C'est également la nuit, pendant qu'il vole, qu'il pousse son cri d'appel, sorte de croassement rauque comme celui du corbeau, et que l'on peut rendre par *krat* ou *kraouh*; le beuglement, dont parle Gesner, il ne le fait entendre que dans la saison des amours.

Il est peu de personnes qui puissent trouver du plaisir à observer le butor, car il est essentiellement désagréable. Paresse, lenteur, crainte, et en même temps prudence, ruse, méchanceté, telles sont ses qualités. Il ne vit que pour lui, et semble haïr tous les autres êtres; les animaux de petite taille sont pour lui des proies et il les tue; ceux qui sont trop grands, il les attaque avec fureur quand ils l'approchent de trop près. Il bat en retraite devant un adversaire plus fort que lui aussi longtemps que cela est possible; mais s'il se trouve acculé, poussé à bout, il fond sur lui avec une témérité incroyable, et lui lance des coups de bec avec autant de force que d'adresse. Ses coups sont dirigés de préférence contre les yeux. L'homme lui-même est obligé de se tenir sur ses gardes s'il ne veut recevoir de graves blessures. La captivité ne modifie pas ses instincts; les jeunes butors que l'on élève présentent tous les défauts de leurs semblables en liberté. Leurs allures, leurs postures si comiques, sont incapables d'apaiser les haines qu'ils ne tardent pas à faire naître.

Le butor étoilé se nourrit surtout de poissons, principalement de tanches, de carpes, de grenouilles, et d'autres reptiles aquatiques, de serpents, de lézards, de jeunes oiseaux, de petits mammifères de la taille même d'un rat d'eau. Dans certaines saisons, il ne mange guère que des sangsues, surtout des sangsues caballines, qu'il avale sans les tuer; il ne chasse que la nuit, mais il le fait du coucher du soleil à son lever. Il a besoin de beaucoup d'aliments pour se rassasier. Il cause cependant peu de dégâts, ses pattes étant trop courtes pour qu'il puisse s'avancer dans une eau un peu profonde.

Dans les étangs que l'homme visite rarement, soit à cause de leur étendue, soit à cause de leur situation, on est sûr de rencontrer chaque année des butors. Il n'y en a généralement qu'une paire par étang. Ce n'est que dans les forêts de roseaux très-étendues que l'on peut en rencon-

trer plusieurs. On ne tarde pas à s'apercevoir de la présence de ces oiseaux, car ils se trahissent eux-mêmes par leurs cris singuliers, leurs beuglements qui ressemblent à ceux du bœuf, et qui s'entendent à des distances considérables. Ce beuglement se compose d'une introduction et d'une note principale; on peut, avec Naumann, le rendre par : *uproumb*. Lorsqu'on est près, on perçoit en outre un autre bruit, analogue à celui qu'on produirait en frappant l'eau avec un bâton. Avant que l'oiseau soit bien en train de se faire entendre, il crie : *ou ù*, *u proumb*, puis *u proumb*, *u proumb*, *u proumb*; quelquefois, mais rarement le *proumb* est suivi de *bouh*. C'est au commencement de la saison des amours que le butor mâle beugle le plus; il commence au crépuscule; il est surtout en voix vers minuit, il continue jusqu'à l'aurore, et se fait de nouveau entendre entre sept et neuf heures du matin. Naumann s'est donné beaucoup de peine, mais en vain, pour observer le butor mâle pendant ses beuglements, pour en découvrir la cause. Il était réservé au comte Wodzicki de nous éclairer à ce sujet. Ces beuglements sont le chant d'amour, et non le chant de noces du butor; c'est longtemps avant la ponte que l'oiseau les fait surtout entendre; dans le principe il les pousse non-seulement la nuit, mais aussi le jour. Il se tait immédiatement dès qu'il soupçonne que quelqu'un l'observe. Wodzicki est resté des heures entières dans l'eau, immobile comme une statue, entendant les butors marcher autour de lui, mais sans qu'il lui fût possible de les apercevoir. Une tourmente de neige tardive lui permit enfin d'arriver à son but.

« Je connaissais l'endroit parfaitement, dit-il; je m'y glissai par un fort vent, et je vis la femelle dans l'eau, à dix pas environ du mâle, le jabot gonflé, le cou rentré entre les épaules, livrée, semblait-il, à un doux *far niente*, tout comme quelque mélomane italien plongé dans un demi-sommeil, et absorbé dans l'audition de la plus suave des mélodies. Certes, cette femelle ainsi ravie avait raison d'admirer le talent de l'artiste; c'était une basse aussi excellente que Lablache. Il était là, debout sur ses deux pattes, le corps horizontal, le bec dans l'eau. Au moment où les beuglements se faisaient entendre, l'eau rejaillissait de tous côtés. Après que l'oiseau eut lancé quelques notes, j'entendis enfin le *u* signalé par Naumann; le butor releva la tête, la lança en arrière, puis enfonça rapidement le bec dans l'eau et les beuglements commencèrent avec une telle violence que j'en fus effrayé. Un fait

m'était prouvé ; ces notes, hautes au début, l'oiseau ne les fait entendre que quand il a son cou plein d'eau, et qu'il lance cette eau avec beaucoup de force. La musique continua ; mais le butor ne rejeta plus le cou en arrière, et je n'entendis plus ces notes élevées. Il semble donc que ce cri soit l'expression de sa plus grande ardeur, et qu'il ne le répète plus, une fois ses désirs satisfaits. Après quelques accords, il lève la tête et regarde prudemment de tous côtés ; autant qu'il m'en semble, il ne peut pas se fier à la bonne impression qu'il a produite sur sa femelle. Au moment des amours, le butor étoilé ne se tient pas au plus épais du fourré de roseaux ; il recherche au contraire les endroits découverts, et de peu d'étendue ; il faut que la femelle puisse le voir et l'admirer. Le bruit, comparable à celui qu'on fait en frappant l'eau avec un bâton, est produit par le mâle qui, au moment où il lance ses notes hautes, frappe l'eau deux ou trois fois de son bec avant de l'y enfoncer. D'autres bruits, bruits aquatiques, s'il m'est permis de les appeler ainsi, sont produits par la chute des gouttelettes d'eau qui sont restées adhérentes au bec. Le dernier son, un *bouh* étouffé, s'entend quand l'oiseau, en retirant le bec, rejette au dehors l'eau qu'il remplissait. Le butor emploie ainsi une grande quantité d'eau ; Wodzicki troubla un mâle qui était en train de beugler ; il s'envola et lança au loin un épais filet d'eau.

Le nid est situé non loin de l'endroit où l'on entend le plus souvent les beuglements ; il est toujours au milieu des roseaux, dans un lieu bien caché et d'un accès difficile. Sa structure varie beaucoup suivant les localités. Généralement, il est au-dessus de la surface de l'eau, sur de vieilles tiges de roseaux ployées ; parfois, il est

sur une petite éminence de terre, sur un flot de joncs ; quelquefois même il flotte à la surface de l'eau. Tantôt, c'est un amas grossier, mais volumineux, de divers matériaux ; d'autres fois, il est plus petit, mais mieux construit, composé extérieurement de roseaux, de feuilles sèches, de joncs, et tapissé intérieurement d'herbes sèches et d'épis de roseaux. A la fin de mai, la ponte est achevée : elle est de trois à cinq œufs, ovoïdes, à coquille épaisse, terne, d'un brun-verdâtre pâle. La femelle seule couve ; pendant ce temps, le mâle la nourrit, et de temps à autre la charme et la distrait par ses beuglements. Si un homme s'approche, la femelle le laisse arriver à quelques pas avant de se lever ; elle laisse un chien avancer encore plus près. Les jeunes éclosent après une incubation de vingt et un à vingt-trois jours ; leur mère les réchauffe pendant quelques jours, et concourt avec le mâle à les nourrir. Si on ne les dérange pas, ils restent dans le nid jusqu'au moment de prendre leur essor ; si on les trouble, ils le quittent plus tôt et grimpent dans les roseaux. Lorsqu'ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leurs besoins, ils se séparent et errent dans la contrée, jusqu'au moment des migrations.

Chasse. — En Allemagne, on ne fait pas au butor étoilé une chasse régulière. Dans les endroits où ses apparitions n'ont pas lieu tous les ans, il est parfois chassé avec ardeur, ses beuglements attirant sur lui l'attention générale ; mais, sans un bon chien, on ne peut guère approcher cet oiseau à portée de fusil. Grâce à son adresse, il sait échapper au chasseur qui s'aventure dans les fourrés de roseaux qu'il habite. En Grèce et dans le midi de l'Europe, on le chasse souvent pour se procurer sa chair, qu'on mange avec plaisir, malgré son goût huileux.

LES EURYPYRIDÉS — *EURYPYGÆ*.

Die Sonnenreiter, the Sun-Herons.

Avant de passer aux paludicoles, il nous faut faire l'histoire d'un oiseau que l'on range généralement parmi les hérons, bien que d'après les opinions actuellement régnantes en ornithologie, on puisse tout aussi bien le regarder comme un râle. Pour nous, nous voyons en lui un oiseau de transition, reliant entre eux les ardéidés et les rallidés, participant par ses caractères des uns et des autres, mais constituant une famille parfaitement distincte.

Caractères. — Les eurypyridés peuvent être considérés comme des hérons par la forme de la tête, du cou et des ailes et par la nature du plumage ; et comme des râles, par la forme du bec et des pieds, mais leur queue est plus longue que chez les uns et les autres.

Cette famille ne repose que sur le genre suivant.

LES CAURALES — EURYPYGA.

Die Sonnenreiher, the Sun-Herons.

Caractères. — Les caurales ont le corps étroit, petit; le cou assez long, mince; la tête étroite, mince; le bec long, droit, fort, dur, pointu, comprimé latéralement, légèrement convexe en dessus; les tarses élevés et grêles; le doigt postérieur assez bien développé; les ailes très-larges, grandes, sub-aiguës, la troisième rémige étant la plus longue; la queue très-longue, à pennes grandes et larges; le plumage lâche, abondant, à couleurs très-variées.

LA CAURALE SOLEIL — EURYPYGA HELIAS.

Der Sonnenreiher, the Sun-Heron.

Caractères. — La caurale soleil (*fig. 165*), qu'on a aussi appelée *caurale phalénoïde, héron soleil, le petit héron des roses* des créoles de Cayenne, a la tête et la nuque noires; une ligne sourcilière, une autre ligne allant de la commissure buccale à la partie postérieure du cou, le menton et la gorge blancs; les plumes du dos, les scapulaires, celles du bras rayées transversalement de roux-de-rouille sur un fond noir; les plumes du croupion et les couvertures supérieures de la queue noires et blanches; celles du cou rayées de brun et de noir; celles du dessous du corps d'un blanc jaunâtre ou d'un blanc brunâtre; les rémiges d'un gris clair, marbrées de blanc et de noir, et rayées de brun; les plumes de la queue comme les rémiges, mais marquées en outre d'une large bande terminale noire, et bordées de brun vers la base. L'œil rouge, le bec jaune-de-cire; les tarses d'un jaune paille. Cet oiseau a environ 44 cent. de long.

Décrire ce plumage plus exactement nous entraînerait dans trop de détails minutieux, tant il est varié.

Distribution géographique. — La caurale soleil se trouve dans le nord de l'Amérique du Sud, depuis la Guyane jusqu'au Pérou, et depuis la république de l'Équateur jusque dans la province de Goyas, dans le Brésil central. On la rencontre sur la côte et sur les bords des fleuves, surtout sur ceux de l'Orénoque, de l'Amazone et des rivières de la Guyane.

Mœurs, habitudes et régime. — « Son beau plumage, gris, jaune, vert, noir, blanc et brun, dit Schomburgk, fait de la caurale soleil un des plus beaux oiseaux de ces contrées si riches en types éclatants; il est splendide surtout lorsqu'il

étale ses ailes et sa queue comme un dindon, et les fait miroiter aux rayons du soleil. On le voit dans les clairières des forêts, surtout sur les bords des cours d'eau, solitaire, rarement par paires. Il se nourrit de mouches et d'autres insectes, qu'il poursuit avec une agilité surprenante. Toujours en mouvement, portant la tête en tous sens, il va cherchant sa proie sur le sol et sur les feuilles des plantes les moins élevées. Son œil perçant découvre-t-il un insecte, aussitôt il ralentit son pas; il s'avance lentement, puis il lance habilement son cou en avant, saisit sa proie et l'avale.

Au dire de Battaes, la caurale soleil est abondante sur les bords du fleuve des Amazones, mais on ne l'aperçoit pas souvent, tant il est difficile de la distinguer au milieu des mille teintes du feuillage; on ne reconnaît sa présence qu'à son cri d'appel, consistant en un sifflement doux et prolongé. Weddell dit aussi qu'on ne la voit pas fréquemment, non parce qu'elle est rare, mais parce qu'elle est très-craintive. Cependant, en imitant son cri, on peut l'attirer de fort loin. D'après Goudot, on la voit surtout au crépuscule, et ce n'est qu'à ce moment qu'elle s'éveille. Cette assertion est en contradiction avec celle des autres observateurs; je penche néanmoins à l'admettre, car la caurale soleil a toute l'apparence d'un oiseau nocturne.

Castelnau décrit cet élégant oiseau comme sauvage et méchant: ses mœurs seraient donc semblables à celles des ardéidés. Quand on l'approche, il écarte les ailes, se tient sur la défensive, saute même sur son adversaire, comme un chat sur une souris. En marchant tranquillement, les caurales tiennent le corps horizontal, le cou rentré entre les épaules, les ailes un peu écartées; quand elles se hâtent, elles serrent leurs plumes le plus possible. Leur démarche est traînante, très-prudente; leur vol mou, voletant; il ressemble assez à celui d'un papillon, ou à celui d'un engoulevent volant en plein jour. Les ailes et la queue semblent trop grandes, en proportion du poids du corps. Aucun voyageur, à ma connaissance, ne décrit complètement le vol de cet oiseau; d'après ce que j'ai pu observer, je me crois autorisé à conclure qu'il est incapable de s'élever haut dans les airs, et qu'un vent un peu violent doit le jeter à terre.

Goudot, le premier, a fait connaître le mode de reproduction de la caurale. Elle niche sur des arbres, à la hauteur de un mètre et demi à deux mètres au-dessus du sol. La ponte est de deux

œufs, semés, sur un fond jaunâtre-carmin pâle de taches plus ou moins grandes de carmin et de rouge-brique et de quelques points d'un brun violacé. Les jeunes abandonnent le nid au mois d'août. Schomburgk n'a pu observer la reproduction de la caurale soleil; Battes se borne à dire que les Indiens lui ont assuré que cet oiseau nichait sur les arbres, et construisait très-artistement un nid avec de l'argile.

A la grande joie de tous les naturalistes, les caurales du Jardin zoologique de Londres permirent de compléter ces données. Une paire de ces oiseaux avait été achetée en 1862 et s'était habituée rapidement à sa nouvelle existence. En mai 1863, ils parurent disposés à nicher : ils ramassaient des racines, des brindilles, de l'herbe, et d'autres matériaux. On les voyait en outre se rendre souvent à leur abreuvoir, pour y chercher des matériaux, semblait-il, ou pour y ramollir ceux qu'ils avaient trouvés. Cela donna l'idée à Bartlett de leur procurer de l'argile et de la vase. Ils s'emparèrent aussitôt de ces substances, choisirent un vieux tronc d'arbre, sur lequel, à une hauteur de dix pieds, était fixé un vieux nid artificiel en paille, et se mirent à y apporter de l'argile mêlée à de la paille, à de l'herbe, à des racines; ils en haussèrent les parois, en enduisirent soigneusement l'intérieur. Un matin, le gardien apporta des morceaux de coquille d'œuf qu'il avait trouvés sous l'arbre, et qu'il disait provenir des caurales. Bartlett vit, à sa grande surprise, qu'ils ressemblaient beaucoup à un œuf de poule d'eau ou de bécasse, et comme une talève porphyron se trouvait dans le même enclos, il mit en doute l'assertion du gardien. Il fit cependant enlever la talève et laisser les caurales seules. Au commencement de juin, le gardien lui fit voir un œuf qui était dans le nid. Bartlett constata, en effet, sa ressemblance avec les fragments précédemment recueillis. Les deux parents semblaient très-soucieux pour cet œuf et le couvèrent alternativement pendant vingt-sept jours. Le 9 juin, le petit sortit de la coquille; le lendemain, il fut dessiné. Il resta dans le nid, où les deux parents le nourrissaient, chacun à son tour, d'insectes et de petits poissons vivants, absolument comme les ibis nourrissent leurs petits. Le lendemain de sa naissance, il pouvait assez voler pour descendre à terre, et il y resta, sans plus retourner à son nid. Sa croissance fut très-rapide; à deux mois, on ne pouvait plus guère le distinguer des adultes.

Au mois d'août, les parents commencèrent à réparer leur nid, à y disposer une nouvelle cou-

che d'argile; à la fin d'août, la femelle pondit un deuxième œuf. Cette fois, le mâle se chargea surtout de l'incubation, la femelle ayant encore à élever son premier petit. Le second jeune naquit le 28 septembre. Les parents semblaient occupés principalement du premier-né; le gardien dut se charger du second; celui-ci s'habitua vite à son nourricier et grandit rapidement.

Ces faits prouvent que la caurale soleil est bien un oiseau qui en naissant ne cherche pas lui-même sa nourriture, et que, d'un autre côté, il diffère notablement des hérons. Son œuf, par ses taches, ressemble à celui des râles ou des bécasses; le jeune a, avec un dessin semblable à celui des jeunes bécasses, le duvet plus long. La caurale soleil, sous le rapport de son mode de développement, tient ainsi le milieu entre les hérons, les bécasses et les râles. Le dessin publié par Bartlett montre que les jeunes ont le dos rayé et tacheté longitudinalement et transversalement de roux brun et de blanc jaunâtre; le ventre marqué seulement de quelques taches circulaires blanches ou brunes.

Captivité. — Ce que nous venons de dire des caurales du Jardin zoologique de Londres, montre avec quelle facilité ces oiseaux supportent la perte de la liberté; ils deviennent même très-familiers. On trouve des caurales privées dans tous les villages indiens, dans tous les établissements de colons européens, et elles suivent leur maître comme un chien. Sur les bords de l'Amazone, la caurale a reçu le nom de *pavaone*, c'est-à-dire paon. Plaza en vit une à Saraycou, qui était depuis vingt-deux ans en captivité; Schomburgk et Battes rapportent tous deux qu'on recherche beaucoup cet oiseau à cause de la facilité avec laquelle on l'apprivoise et de la durée de sa vie. Les caurales soleils captives courent librement, se mêlent aux volailles, vivent sans crainte au milieu des chiens, savent parfaitement distinguer les animaux de la maison d'avec les autres, fuient craintivement les personnes étrangères. On les voit avec plaisir chasser les insectes dans la maison et aux alentours. Battes assure qu'elles se prêtent à servir de jouets aux enfants; qu'elles répondent et accourent quand on les appelle, qu'elles mangent dans la main.

Les caurales soleils que j'ai vues à Londres et à Amsterdam m'ont vivement intéressé. Elles font une impression singulière sur le spectateur. Sous plusieurs rapports, elles rappellent encore les hérons; mais, en général, elles se rapprochent plus de certains râles, sans cependant ressembler ni aux uns ni aux autres.

IV. LES PALUDICOLES — PALUDICOLÆ.

Die Sumpflöhner.

Caractères. — Le dernier sous-ordre des échassiers, celui des paludicoles, renferme des types tellement disparates, qu'il est douteux qu'il faille n'en constituer qu'une seule grande division. Cependant, en les considérant tous, d'une manière générale, l'on reconnaît qu'il en est beaucoup qui sont voisins les uns des autres, qui forment des transitions entre tous ces types, et qui justifient les limites que nous assignons à ce groupe. Donner des caractères communs à tous les paludicoles est chose difficile; nous devons nous contenter de dire que ces oiseaux ont le corps robuste, le cou

de longueur moyenne, la tête relativement petite, le bec arrondi, les tarses élevés, les doigts au nombre de quatre, les ailes de longueur moyenne; la queue courte; un plumage abondant, variant peu suivant le sexe, et considérablement avec l'âge. Nous entrerons dans plus de détails en faisant l'histoire de chaque famille en particulier.

Mœurs, habitudes et régime. — La plupart des paludicoles vivent sur le sol, d'ordinaire dans des lieux humides ou marécageux; quelques-uns se tiennent sur les arbres. Quant à leur régime, il est plus analogue à celui des gallinacés que des autres échassiers; leur nourriture est aussi bien végétale qu'animale. Pour ce qui est de la reproduction, ils pondent, sauf quelques exceptions peu nombreuses, des œufs tachetés, et les jeunes abandonnent le nid en naissant.

LES GRUIDÉS — GRUES.

Die Kraniche, the Cranes.

Caractères. — Les gruidés sont, de tous les paludicoles, les mieux conformés sous le rapport physique, les plus prudents, les mieux doués. Ils ont le corps relativement allongé, presque cylindrique, épais; le cou long et mince; la tête petite et gracieuse; le bec de grosseur moyenne, droit, un peu comprimé sur les côtés, à arête dorsale mousse, pointu, de même longueur ou un peu plus long que la tête, mou dans sa moitié basilaire, dur à la pointe; les jambes très-longues, nues bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; les doigts au nombre de quatre; le postérieur petit, inséré très-haut, et ne touchant pas le sol; l'externe et le médian réunis dans toute l'étendue de la première phalange par une membrane; les ongles courts, obtus, légèrement recourbés; les ailes grandes, longues, aiguës; les dernières plumes du bras recouvrant toutes les rémiges, se recourbant parfois en faucille, et prenant des formes très-singulières; la queue formée de douze rectrices, assez courte, arrondie; le plumage abondant, roide, sans être serré; la tête et le cou en partie nus ou garnis de plumes formant des parures diverses selon les genres. Les deux sexes diffèrent par leur taille, très-peu par leur plumage; après la première mue, les jeunes revêtent la même livrée que leurs parents; mais ce n'est que plus tard que les plumes formant parure acquièrent tout leur développement.

D'après Wagner, le squelette des gruidés ressemble peu à celui des cigognes et des hérons. Le crâne est bombé, arrondi, saillant antérieurement; au-dessous du trou occipital se trouve une paire de fontanelles; la cloison interorbitaire est perforée; l'apophyse ptérygoïde inférieure ne présente pas trois articulations. La colonne vertébrale est formée de dix-sept vertèbres cervicales, neuf dorsales et sept caudales. Le sternum, l'os le plus remarquable du squelette, est long et étroit; on n'y trouve ni la pièce ni les apophyses supérieures; le brechet est fort, épais, à bords légèrement excavés, formant une sorte de capsule dans laquelle est reçue la trachée-artère. Les deux branches de la fourchette se soudent à l'extrémité supérieure du brechet, les omoplates sont étroites et relativement courtes. L'humérus est pneumatique et presque aussi long que les os de l'avant-bras; le fémur n'a pas de cellules aériennes. La langue est assez semblable à celle des gallinacés; elle a une longueur et une largeur convenables. L'œsophage est assez vaste et dépourvu de jabot; le ventricule succenturié est petit, relativement surtout à l'estomac qui est grand, fort, très-muscleux; l'intestin a environ neuf fois la longueur du tronc. La trachée-artère présente une disposition et une conformation différentes suivant les sexes. Elle est formée de plus de trois cents anneaux osseux; elle descend en ligne droite jusqu'au bas

du cou, et offre là une membrane épaisse, résistante, reliant les deux branches de la fourchette. Au niveau de l'union de la fourchette avec le sternum, la trachée s'enfonce dans le brechet : chez la femelle, lorsqu'elle est arrivée au milieu du sternum, elle se recourbe, se dirige en haut, se recourbe une seconde fois en bas jusqu'au niveau de sa première courbure, remonte encore en arrière de sa première portion descendante et pénètre enfin dans la cage thoracique, entre les deux clavicules; cette courbure représente environ la moitié de la longueur totale de la trachée-artère. Chez le mâle, la trachée descend appliquée contre la face postérieure du brechet, puis, arrivée à son extrémité, elle se recourbe à angle aigu et remonte en se logeant dans une dépression de la face postérieure, du sternum. Cette conformation est évidemment en rapport avec la voix forte de ces oiseaux.

Distribution géographique. — Les gruidés sont cosmopolites; cependant, la zone tempérée doit être regardée comme leur véritable patrie. Chaque partie du monde a des espèces qui lui sont propres; l'Asie en possède le plus. Les gruidés qui vivent dans le nord s'avancent, dans leurs voyages, jusque sous les tropiques, mais ils n'y nichent pas; et l'aire de dispersion des espèces méridionales ne s'étend qu'à la zone équatoriale.

Mœurs, habitudes et régime. — Les gruidés habitent les terrains marécageux, les vastes marais, et semblent préférer ceux qui sont au voisinage des terrains cultivés, car ils y trouvent une nourriture plus facile. Toutes les espèces de gruidés connues se ressemblent beaucoup sous le rapport du genre de vie. Elles marchent à pas mesurés, mais avec élégance; elles se plaisent à sauter, à bondir, à danser en quelque sorte; elles conservent toujours une certaine dignité; elles avancent dans l'eau à une assez grande profondeur; elles peuvent nager, mais elles le font contre leur gré; leur vol est léger, facile, lent, souvent elles planent et décrivent des cercles étendus; dans ce cas, elles étendent le cou et les pattes, et se tiennent alors dans les hautes régions de l'atmosphère. Leur voix est forte et perçante. Elles sont intelligentes, prudentes, ordinairement gaies, taquines, mais aussi querelleuses et même meurtrières. Leur naturel est très-sociable, et les individus d'une même espèce ne se bornent pas à se réunir entre eux, ils se joignent aussi à d'autres espèces voisines. Quant aux autres animaux, les gruidés ne s'en inquiètent que pour

assurer sur eux leur domination. Ils sont en activité depuis le matin, de bonne heure, jusqu'au soir assez tard; cependant, ils ne consacrent que quelques heures de la matinée à la recherche de leurs aliments, tout le reste de leur temps, est donné à la société. Ils voyagent sans interruption, de nuit comme de jour, et semblent à peine prendre le temps nécessaire pour manger et se reposer; aussi leur voyage s'effectue-t-il en un laps de temps remarquablement court.

Tous les gruidés sont herbivores. A l'occasion, ils prennent un insecte, un ver, un petit reptile ou un poisson; ils pillent un nid d'oiseau; mais ils semblent ne faire de la nourriture animale qu'une exception. Ils mangent surtout des graines de diverse nature, surtout des céréales, des bourgeons, de jeunes feuilles, des tubercules. Dans les localités où ils sont très-nombreux, ils ne sont pas sans faire des dégâts dans les plantations; c'est du moins ce dont on accuse, aux Indes, les grues cendrées, les grues leucogéranes, les anthropoïdes demoiselles qui viennent y passer l'hiver. Chez nous, ces dégâts ne peuvent être appréciés. D'année en année, ces beaux oiseaux deviennent plus rares, et les individus qui sont de passage se montrent à une époque où ils ne peuvent guère faire de mal dans nos champs. Les gruidés nichent dans les marais des plaines; quelques-uns, comme nous l'apprend Radde, dans les marais des montagnes, à une très-grande altitude. Tous ne pondent que deux œufs, allongés, tachetés de brun sur un fond verdâtre. Les deux parents les couvent alternativement et nourrissent les jeunes; ceux-ci passent probablement dans le nid les premiers jours de leur existence, et ne le quittent que plus tard. Leur croissance est assez rapide; il faut cependant plusieurs mois avant qu'ils puissent bien voler.

Les gruidés n'ont pas d'ennemis; leur prudence proverbiale les garantit de bien des dangers; les vieux individus surtout, en devenant chaque année plus défiants, sont plus garantis que les jeunes. Dans les endroits où ils hivernent, quelques-uns sont happés par des crocodiles, comme j'ai pu le constater, mais je ne leur connais pas d'autres ennemis. On ne peut regarder comme étant leurs ennemis naturels les faucons dont on se sert aux Indes pour les chasser, et les aigles ne les poursuivent que rarement.

Chasse. — L'homme les chasse pour se procurer leur chair, qui est délicate, et pour mettre ses plantations à l'abri de leurs ravages; mais



Corbeil, Créte Fils imp.

Fig. 165. La Caurale soleil (p. 669).

Paris, Baillière et Fils, édit.

il n'est pas bien dangereux, pour de tels oiseaux : leur grande prudence leur permet de déjouer la plupart de ses poursuites.

Captivité. — Si les gruidés adultes sont difficiles à capturer, les jeunes le sont moins, et dans beaucoup d'endroits on les prend pour les élever. Tous les gruidés, sans exception, s'habituent rapidement à la captivité, deviennent les amis de l'homme, charment par l'élégance de leurs mouvements, la grâce de leurs allures, leur prudence étonnante. Il n'est pas difficile de les habituer à rentrer et à sortir, de les faire reproduire en captivité. Au Japon et en Chine, une des espèces qui habitent ces contrées est regardée comme sacrée, ou du moins, l'estime-t-on beaucoup à cause de ses agréables qualités.

LES GRUES — GRUS.

Die Kraniche, the Cranes.

Caractères. — Les grues proprement dites ont pour caractères essentiels la tête en partie

BREHM.

nue et les trois ou quatre dernières rémiges secondaires allongées, larges, arquées, à barbes décomposées et formant panache sur la queue, qu'elles recouvrent complètement.

LA GRUE CENDRÉE — GRUS CINEREA.

Der Kranich, the Crane.

Caractères. — Cette espèce a tout le plumage d'un beau gris cendré, avec le front, le dessus des yeux, les lorums d'un noir profond, à reflets d'un bleu verdâtre, les côtés du cou blanchâtres ; les rectrices noires ; l'œil rouge-brun, le bec rougeâtre à la base, noir vert à la pointe ; les tarsi noirâtres. Elle a 1^m,48 de long et 2^m,55 d'envergure ; la longueur de l'aile est de 69 cent., celle de la queue de 22.

Distribution géographique. — La grue cendrée a pour patrie le nord de l'ancien continent, depuis la partie orientale de la Sibérie centrale jusqu'à la Scandinavie ; de là, elle émigre, d'un côté, dans le centre et l'ouest de l'Afrique, de

IV — 396

l'autre, aux Indes et à Siam, en traversant la Chine.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après mes observations, les grues arrivent par bandes dans le Soudan, au mois d'octobre, et y fréquentent les grands bancs de sable qui émergent au milieu des fleuves. C'est aussi sur ces îles qu'elles demeurent pendant tout l'hiver : elles ne les quittent que quand celles-ci se transforment en presqu'îles. Aux Indes, elles apparaissent à la même époque, et se fixent dans des localités analogues. On les voit traversant nos contrées au commencement d'octobre et à la fin de mars ; elles volent dans les hautes régions de l'atmosphère en bandes nombreuses, toujours disposées en coin ; de temps à autre seulement, elles décrivent des cercles désordonnés, et s'abattent sur le sol pour y manger ; mais elles ne s'arrêtent jamais longtemps. Elles poursuivent leur route le plus rapidement qu'elles peuvent. Ces bandes suivent invariablement, toutes les années, une direction déterminée ; c'est la route ordinaire de tous les oiseaux migrateurs, et il faut des circonstances extraordinaires pour les en faire dévier. Ainsi, mon père vit une bande de grues attirée par l'incendie du village d'Ernstroda, en Thuringe, tourner longtemps au-dessus des flammes. Les cris perçants de ces oiseaux dominaient encore les cris des travailleurs, les gémissements des incendiés, les mugissements des bestiaux, le crépitement des flammes, le bruit des bâtiments qui s'écroulaient. Les grues voyagent à toute heure du jour ; on les voit traversant l'air du lever au coucher du soleil ; on les entend à tous les instants de la nuit. Lorsqu'elles se dirigent vers le nord, elles s'assemblent à certains endroits, sur les îlots, au bord des côtes notamment, et elles partent de là en commun pour traverser la mer. Avant d'entreprendre leur voyage vers le sud, elles se réunissent comme les cigognes dans des localités déterminées, d'où elles partent toutes un jour, prenant leur vol en poussant de grands cris. Lorsqu'on voyage le long d'un des fleuves du Soudan oriental, à l'époque de leur arrivée, on les voit, on entend leurs cris perçants jour et nuit. Parvenues aux lieux où elles doivent passer l'hiver, elles s'abattent, rasant le sol, cherchent une île qui leur convienne et dont une autre bande n'ait pas encore pris possession.

Tout le temps qu'elles séjournent dans les pays étrangers, elles vivent en bandes nombreuses, et admettent parfois dans leur compagnie des espèces voisines ; par exemple,

en Afrique, des anthropoïdes demoiselles ; aux Indes, des grues Antigones ; des grues leucogérans et des grues neigeuses à Siam et dans le sud de la Chine. Tous les matins, elles s'en vont dans les champs pour y chercher leur nourriture, retournent après à leurs îles, y passent le jour et la nuit, s'y livrent à divers jeux, nettoient et lissent leur plumage, soins que rend nécessaire la muc qui se fait continuellement. C'est par bandes qu'elles s'en vont, c'est par bandes encore qu'elles reviennent dans leur patrie ; mais là, elles se séparent en petites troupes, qui elles-mêmes se divisent en couples, et chaque couple cherche un lieu convenable pour se reproduire, lieu bien différent de celui que ces oiseaux habitent dans leurs quartiers d'hiver. Aux Indes et dans le Soudan, la grue cendrée est un oiseau de rivage ; dans le nord de l'Europe et de l'Asie, c'est un oiseau de marais. Elle gagne les grands marécages des plaines, surtout les tundras, et dans les marais où elle s'établit, elle recherche les endroits couverts de joncs et de graminées, d'où elle peut découvrir un vaste horizon, où, par conséquent, elle se sent le plus en sûreté. Ce sont là ses pâturages, c'est de là qu'elle part pour aller dans les champs où elle prélève ses impôts. Elle n'aime pas les marais où croissent beaucoup de buissons, des roseaux élevés, à moins toutefois qu'ils ne soient assez étendus pour qu'elle n'ait pas à y redouter la visite de l'homme.

La grue cendrée est un des oiseaux les plus gracieux, et en même temps les plus prudents et les mieux doués ; ses facultés intellectuelles rappellent celles de l'homme. Tous les mouvements de la grue sont élégants, toutes ses allures sont intéressantes au plus haut degré. Ce grand oiseau, bien conformé, agile, aux sens bien développés, parfaitement intelligent, a conscience de ses qualités, et il le montre dans tous ses actes. Il s'en va à pas légers, mais mesurés, tranquillement, dignement ; ce n'est que lorsqu'il y est forcé qu'il se hâte et qu'il court ; c'est sans efforts qu'il s'élève du sol, après avoir fait un ou deux bonds ; en quelques coups de ses puissantes ailes, il gagne une hauteur suffisante, puis, le cou et les pattes étendus, il continue son vol, tranquillement, mais rapidement, vers le but qu'il s'est proposé d'atteindre. Cependant, ce même oiseau, à certains moments, se livre à divers exercices récréatifs : il saute de joie, il prend les postures les plus singulières, il ouvre les ailes, il danse, ou bien il s'envole et décrit des cercles superbes.

Linné voyait dans les grues des hérons; d'autres auteurs les ont réunies aux cigognes; mais elles diffèrent de celles-ci comme de ceux-là, par toutes leurs allures, par tout leur genre de vie. Le héron a bien des postures qui nous semblent bouffonnes; sous plus d'un aspect, c'est une véritable caricature; la cigogne a bien des côtés ridicules; chez la grue, au contraire, chaque mouvement est gracieux, surtout quand l'oiseau est en gaieté. La grue ramasse de petits morceaux de bois, de petites pierres; elle les jette en l'air, cherche à les saisir de nouveau, se courbe rapidement et plusieurs fois de suite, bat des ailes, danse, saute, court de côté et d'autre, cherche enfin par toutes ses allures à exprimer sa joie et sa bonne humeur; mais toujours elle demeure gracieuse et belle.

Sa prudence est réellement étonnante. Elle apprend plus rapidement que tous les autres échassiers à juger des choses, et dirige en conséquence sa manière de vivre. Elle n'est pas craintive, mais prudente au plus haut degré, aussi est-il fort difficile de la surprendre. Seule, elle veille sans cesse à sa sûreté; réunie à ses semblables, elle pose toujours des sentinelles, qui ont à veiller au salut commun; a-t-elle été dérangée d'un endroit, elle y envoie des éclaireurs avant d'y retourner. C'est avec un véritable plaisir que j'ai vu la prudence des grues se manifester en Afrique, lorsqu'elles eurent connu nos procédés hostiles. Elles envoyaient un éclaireur, puis plusieurs; ceux-ci examinaient tout, cherchaient s'il n'y avait plus rien de suspect, revenaient vers la communauté qui n'avait pas toujours pleine confiance; alors d'autres éclaireurs étaient envoyés, comme pour contrôler leurs rapports; puis enfin la bande arrivait. Ce n'est pas seulement en liberté que l'on apprend à connaître toutes les qualités de la grue; il faut en avoir fait une compagne, pour savoir l'estimer à sa juste valeur. Autant elle évite l'homme tant qu'elle est libre, autant elle s'attache à lui une fois qu'elle est réduite en captivité. Il n'y a pas d'oiseau, à l'exception des perroquets les plus parfaits, qui contracte aussi intimement que la grue amitié avec l'homme; qui comprenne aussi bien tous ses gestes; qui sache lui être plus utile. Elle ne voit pas dans son maître celui qui la nourrit, mais un ami, et elle cherche à le témoigner. Elle s'habitue à la maison plus facilement qu'aucun autre oiseau; elle connaît chaque pièce des appartements; elle estime le temps, juge à quel degré d'intimité se trouvent, dans la maison, des personnes ou des animaux étrangers;

elle a pour l'ordre une véritable passion; elle ne supporte dans la cour aucune dispute; elle garde le bétail, tout comme le ferait le chien le mieux dressé; elle punit ceux qui lui veulent du mal, en poussant des cris perçants, en les frappant à coups de bec; elle témoigne au contraire sa reconnaissance et ses bons sentiments par des inclinations de corps, des danses; elle se plaît avec les personnes qui lui font du bien, recherche leur société; mais elle ne souffre aucune injure, et en garde le souvenir pendant des mois, des années; en un mot, c'est un homme sous un plumage d'oiseau.

La grue cendrée vit en bons rapports avec ses congénères, et même avec les autres échassiers; ce n'est cependant qu'avec les espèces les plus voisines qu'elle contracte réellement amitié. Quant à celles qui lui sont inférieures, elle cherche à leur faire sentir sa supériorité. Elle semble avoir besoin de société, mais cette société, elle la choisit. Elle voue à sa compagne une fidélité inébranlable; elle a pour ses petits la plus grande tendresse; elle témoigne à ses congénères une certaine estime. Cependant, il arrive que des grues se mettent en colère, se combattent avec fureur, non-seulement à l'époque des amours, mais encore pendant les voyages, à l'occasion de leurs autres réunions. On a vu plusieurs grues fondre sur une de leurs compagnes, la maltraiter à coups de bec et la mettre dans l'impossibilité de continuer sa route. On en aurait même vu qui auraient été en quelque sorte exécutées judiciairement. Dans les jardins zoologiques, on a pu constater bien des fois que des grues témoignaient pour d'autres grues une haine implacable et s'entre-tuaient. Ce sont là des exceptions; car, en général, les grues n'ont pas les mœurs cruelles des hérons et des cigognes. Elles sont taquines, courageuses; mais elles ne sont pas fausses et méchantes.

En été, la grue se nourrit surtout de matières végétales, sans cependant rejeter complètement les petits animaux. Elle mange de jeunes céréales, de l'herbe, des pois, des fruits; elle chasse aussi les vers, les insectes, surtout les coléoptères, les sauterelles, les grillons, les libellules; elle prend de temps à autre quelques grenouilles ou quelques petits reptiles aquatiques. En hiver, d'après mes observations, elle se nourrit exclusivement de graines. Peu avant le lever du soleil, les grues qui passent l'hiver dans le Soudan vont s'abattre dans les champs de durrah des steppes; elles emplissent leur estomac et leur œsophage de graines, reviennent aux bords du

fleuve, boivent et digèrent pendant le reste de la journée. D'après les estimations les plus modérées, les grues qui hivernent sur les bords du Nil Bleu et du Nil Blanc détruisent environ 150 mille mesures de céréales. Mais cette quantité ne pèse pas dans la balance, et personne ne songe à mesurer à ces oiseaux leur nourriture. Il en est autrement aux Indes, où le grain a une valeur plus considérable. Là, on regarde les grues, et avec raison, comme des oiseaux très-nuisibles; on les poursuit et on les chasse de toutes les façons.

A peine arrivé dans sa patrie, chaque couple de grues prend possession de l'étang où il veut nicher, et ne souffre aucun autre couple dans un certain espace. Il laisse passer sans s'en inquiéter ceux qui se dirigent vers les contrées plus septentrionales, et se borne à les saluer de cris perçants. Lorsque les marais verdissent que les buissons se couvrent de feuilles, les grues commencent à construire leurs nids. Elles apportent des branches sèches sur quelque petit flot de gazon, sur un buisson peu élevé, ou sur quelque autre endroit analogue; sur ces branches, elles disposent, sans trop d'art, une plus ou moins grande quantité de chaumes, de feuilles sèches, d'herbes, de joncs, et excavent légèrement le milieu de cette construction. La femelle y pond deux œufs grands, allongés, à coquille épaisse, à grain grossier, presque ternes, de couleur gris-vert, brunâtre, ou vert clair, et marqués de taches grises et rougeâtres, sur lesquelles se montrent d'autres taches d'un brun rouge et d'un brun foncé. Les deux parents les couvent alternativement. Tous deux défendent leur progéniture contre les ennemis qui la menacent, lorsque celui qui ne couve pas, et qui monte la garde aux environs du nid, ne peut suffire seul à cette défense. Chez les grues captives, qui couvent, on peut voir avec quelle fureur celle qui est en sentinelle fond sur tout animal qui s'approche du nid, sur l'homme lui-même, quelque habituée qu'elle soit à sa présence. En liberté, par contre, même lorsqu'elles couvent, elles fuient l'homme, qui est pour elles le plus dangereux ennemi.

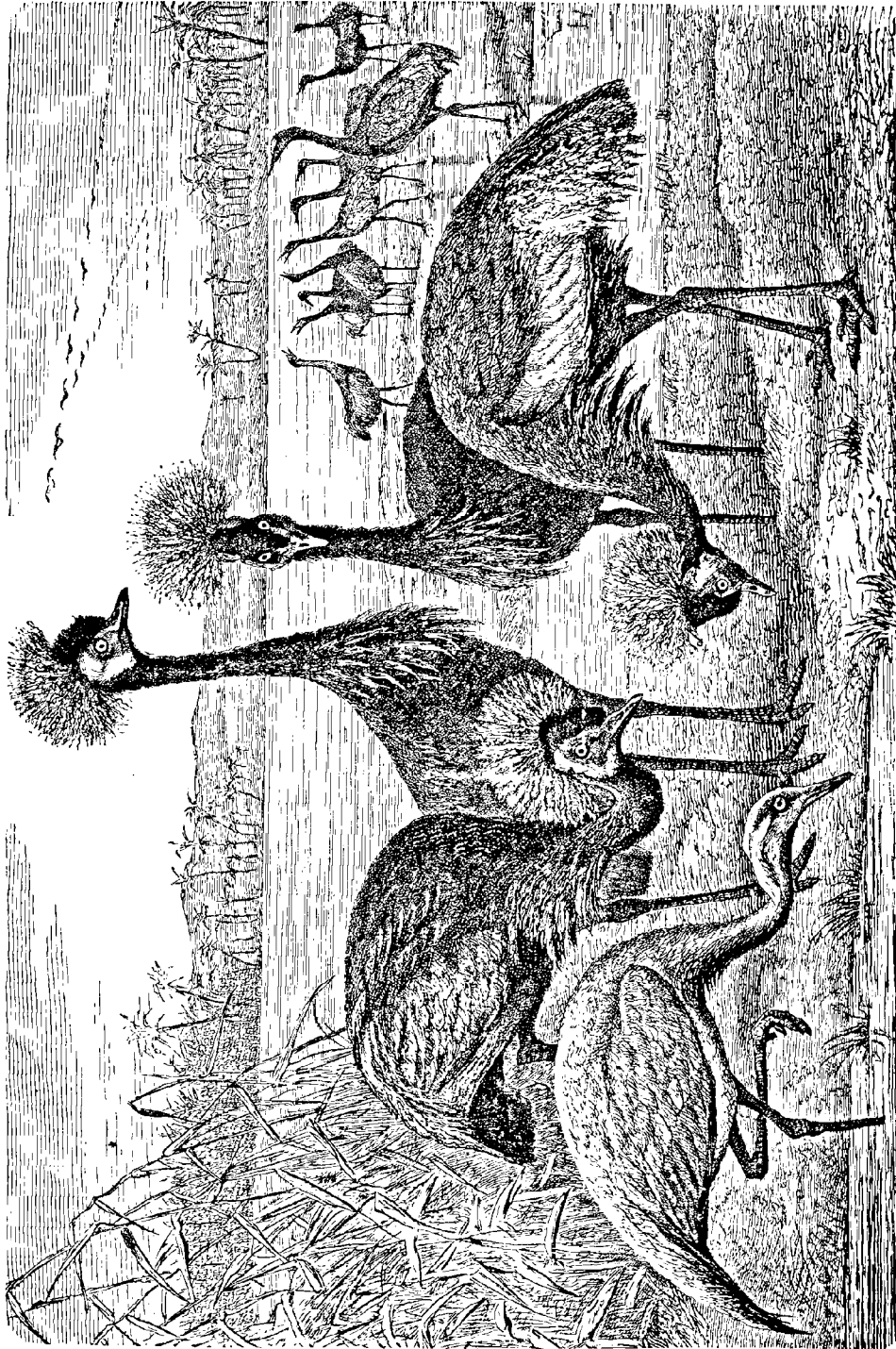
Les grues cendrées ne trahissent jamais l'emplacement de leur nid; elles possèdent au contraire au plus haut point l'art de le cacher, de le dérober aux regards. « Ce grand oiseau, facile à apercevoir, laisse à peine soupçonner à l'observateur que son nid se trouve quelque part dans le marais, dit Naumann. L'emplacement de ce nid, il sait parfaitement le tenir

caché; il n'y arrive qu'à pied, et de loin, se tenant courbé, masqué par des buissons, des plantes élevées. La grue, en train de couvrir, se glisse de même inaperçue hors de son nid, quand un danger la menace, et elle ne se montre à découvert que loin de là; souvent même, elle ne se dérange pas, si l'ennemi ne s'avance pas trop près. L'emplacement du nid est par conséquent difficile à trouver, et ce qui augmente encore cette difficulté, c'est la peine qu'on éprouve à s'avancer dans l'intérieur du marais; il faut donc, pour trouver un nid, être favorisé par le hasard. »

La grue emploie encore un autre moyen pour se rendre invisible et je ne fais aucune difficulté d'admettre ce qu'on dit à ce sujet. On a observé, en effet, que son plumage d'été diffère de son plumage de printemps, par une couleur d'un roux de rouille; mais l'on n'avait jamais observé la mue d'été, et on a été longtemps sans avoir la clef de cette énigme. Une intéressante observation de E. de Homeyer devait nous la fournir. « Un jour, dit cet auteur, j'étais caché près d'une tourbière où s'était établi un couple de grues; j'observais les gracieuses allures de ces prudents oiseaux, et je pus voir la femelle, dépouillant toute timidité, s'adonner aux soins de sa toilette. Elle prit dans son bec de la terre tourbeuse, et s'en oignit le dos, les couvertures des ailes, de telle sorte que ces parties perdirent leur belle teinte gris cendré, pour devenir d'un gris brun couleur de terre d'ombre. Par amour de la science, je tuai cet oiseau; je trouvai tout le plumage de la partie supérieure du corps pénétré de cette matière colorante, à un tel point que je ne pus l'en débarrasser par des lavages; l'action de la salive avait peut-être contribué à la fixer... Ainsi, continue-t-il, me fut expliqué ce que je cherchais à savoir depuis plusieurs années, le mode de production de cette couleur singulière de la grue pendant la saison de la ponte. Ce n'est qu'à cette époque qu'existe cette teinte: les plumes qui poussent plus tard ont et conservent leur couleur primitive; c'est pourquoi nous ne voyons jamais cette couleur rousse chez les grues qui viennent des contrées septentrionales, à l'époque de leur passage en Allemagne. » Ces grues viennent en effet de muer. Cette observation de Homeyer a été complètement confirmée par l'analyse chimique, faite par Mewes. Néanmoins, Gloger a éprouvé le besoin de mettre en doute ce qu'avait vu Homeyer, et de déclarer impossible cette coloration provenant du fait de l'oiseau lui-même. Ici, l'œuvre du cabinet d'étude; là, l'observa-

BREHY, OISEAUX.

Pl. XXXV.



Paris, J.-B. Baillière et Fils, éd.

L'ANTHROPOÏDE DEMOISELLE.

LA BALEARIQUE PAVONINE.

Corbail, Créte & Co, imp.

tion dans une hutte, au milieu du marais ; ici, un savant, un lettré, qui arrange la nature à sa façon ; là, un observateur, dégagé d'idées préconçues, qui amasse des faits. Lequel a raison ? je n'ai pas besoin de le dire. Toute l'argumentation de Gloger s'évanouit dès que l'on admet que cette coloration de la grue par elle-même n'est pas le but, mais le moyen d'atteindre un but, et celui-ci ne peut être douteux : la grue cherche à rendre invisible son plumage, se détachant trop vivement sur la teinte du marais, et elle y arrive en lui donnant la couleur du sol.

Je ne sais quelle est la durée de l'incubation ; mais nous connaissons jusqu'à un certain point le genre de vie des jeunes grues, nouvellement écloses. On a observé que des grues captives, du même âge, se becquetaient comme le font les pigeons, et l'on en a conclu que, dans les premiers jours de leur existence, les jeunes sont nourris par leurs parents. Mais, de très-jeunes grues que je reçus mangèrent immédiatement dans ma main ; elles n'avaient rien de la maladresse des cigognes ou des hérons de même âge ; elles se montraient si adroites, si indépendantes, qu'on ne pouvait méconnaître leur caractère d'oiseaux nidifuges.

Malgré leurs lourdes pattes, les jeunes grues courent très-vite et savent à merveille se cacher dans les hautes herbes ou dans les joncs ; il est à peu près impossible de les y retrouver, sans l'aide d'un bon chien. Les parents ne trahissent pas leur présence ; ils ne s'en occupent que lorsqu'ils ne se voient pas observés ; redoutent-ils un danger, ils les conduisent souvent fort loin, jusque dans les champs, pour les faire cacher dans les moissons. Mais ils ne les perdent jamais de vue ; ils viennent les visiter même lorsqu'elles ont été prises et transportées dans un endroit voisin de leur demeure.

Chasse. — L'excessive prudence de la grue rend sa chasse très-pénible. On ne peut tirer les vieilles grues qu'à l'affût, dans des cachettes préparées longtemps à l'avance, pour qu'elles ne leur paraissent pas suspectes ; autrement on ne peut les prendre que par hasard, ou dans des circonstances exceptionnelles, lorsque, poussées par la faim, par exemple, elles oublient leur défiance habituelle. Mais c'est dans leurs quartiers d'hiver surtout, là où tous les autres oiseaux sont le plus faciles à surprendre, que j'ai pu admirer leur prudence. Nous ne pouvions alors espérer de chasse heureuse qu'à la condition de nous rendre de nuit aux bancs de sable où elles étaient posées, de nous y coucher, en laissant

le canot descendre le fleuve à la dérive, pour leur faire croire que nous n'avions abordé qu'accidentellement. Sans ces précautions, nous ne pouvions en tuer une que de temps à autre, avec un fusil à longue portée, et à la condition de pouvoir avancer assez, tout en restant cachés dans la forêt. En tuait-on une, il devenait impossible d'approcher des autres.

Nous avons mangé souvent leur chair avec plaisir ; elle est surtout excellente pour faire du potage. Autrefois elle était très-estimée. La grue figurait dans tous les festins d'apparat des grands seigneurs terriers, comme un gibier de haute valeur.

Captivité. — En captivité, la grue s'habitue à tous les régimes ; mais on peut la conserver pendant des années en ne lui donnant que des graines. Elle préfère les pois et les fèves aux céréales ; le pain est pour elle une friandise ; elle mange avec plaisir des pommes de terre cuites, des raves coupées, des choux, des fruits ; elle ne dédaigne pas un morceau de viande fraîche, et ne perd aucune occasion de prendre une souris ou un insecte.

Ces gracieux oiseaux, dans leur premier âge, sont assez désagréables par leur cri monotone : *piép*, qu'ils répètent continuellement, jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur taille définitive. Mais, celui qui voit dans la grue, non un bel oiseau de basse-cour, mais un ami, un homme revêtu de plumes, si j'ose ainsi dire, celui-là ne fera pas attention à ce petit désagrément.

LES ANTHROPOIDES — ANTHROPOIDES.

Die Jungfernkraniche, the Demoiselle-Cranes.

Caractères. — Les anthropoïdes ou *grues-demoiselles* se distinguent des grues proprement dites par leur bec court et arrondi ; leur tête complètement emplumée et ornée de chaque côté, en arrière de la région parotique, d'un faisceau de plumes allongées ; leur jabot également orné d'une touffe de longues plumes ; leurs couvertures alaires très-allongées, dépassant de beaucoup la queue, et pointues.

L'ANTHROPOIDE DEMOISELLE — ANTHROPOIDES VIRGO.

Der Jungfernkranich, the Demoiselle-Crane.

Caractères. — Cet oiseau (Pl. XXXV), que les anciens ont connu sous le nom de *demoiselle de Numidie*, est d'un gris de plomb clair, avec les

joues, le devant du cou, les longues plumes qui forment jabot, d'un beau noir lustré; les rémiges d'un noir profond, les rectrices brunes et les faisceaux de plumes parotiques d'un blanc éclatant. Il a l'œil d'un rouge carmin vif; le bec d'un vert sale à la racine, couleur de corne un peu en arrière, d'un rouge pâle à l'extrémité; les tarses noirs. Cet oiseau a de 88 à 91 cent. de long, et 1^m,76 d'envergure; la longueur de l'aile est de 47 cent., celle de la queue de 27.

Les jeunes n'ont ni la huppe ni les longues plumes du jabot.

Distribution géographique. — Le sud-est de l'Europe et le centre de l'Asie sont la patrie de cet élégant oiseau, à mes yeux un des plus beaux et des plus gracieux de toute la famille. Il habite les bouches du Volga, les côtes de la mer Caspienne où il n'est pas rare, la Tartarie, la Mongolie, et s'avance de là dans le sud des Indes et dans le centre de l'Afrique. On a vu quelques individus s'égarer dans le sud-ouest de l'Europe, et jusqu'en Allemagne. L'espèce doit être commune dans l'Asie centrale; car les troupes d'anthropoïdes que l'on observe dans leurs quartiers d'hiver, sont plus nombreuses que celles que forment les autres gruidés.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans sa patrie, l'anthropoïde demoiselle habite des localités analogues à celles que recherchent ses congénères. D'après Radde, on la trouve encore à une altitude de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Elle arrive dans ses quartiers d'hiver en même temps que les autres gruidés, et en repart de même. Au milieu d'octobre, en descendant le Nil Bleu, je vis tous les bancs de sable qui émergeaient de la surface de l'eau couverts de grues; je fis feu, et abattis deux anthropoïdes demoiselles; elles venaient d'arriver. Jerdon indique la même époque pour leur venue aux Indes. Cela a de quoi nous étonner, car Radde nous apprend qu'au Taraï-Nor, elles se réunissent dès le mois d'août, arrivant de tous les points cardinaux; qu'au 16 août, elles se mettent en route, et qu'au 30, elles ont complètement disparu de la contrée; elles mettent ainsi un très-long espace de temps à effectuer leur voyage. Il en est de même du retour. Elles quittent les Indes et l'Afrique dès le mois de mars; mais, d'après Radde, ce n'est qu'à partir du 24 avril qu'on les voit en grand nombre au Taraï-Nor. A leur arrivée dans le Soudan oriental, elles sont en pleine mue; les petites plumes ont repoussé; les rectrices et les rémiges ne se renouvellent que plus

tard. Au milieu de décembre, la mue est achevée.

Les mœurs, les habitudes, les qualités de l'anthropoïde demoiselle sont celles de la grue cendrée; mais elle est plus gracieuse, plus élégante encore. On ne remarque aucune différence sensible entre les allures de ces deux oiseaux, et leurs cris se ressemblent à un tel point qu'on ne peut les distinguer que grâce à une longue expérience. Au vol, l'anthropoïde demoiselle se reconnaît d'assez loin à sa taille plus faible, à son plumage plus clair, presque blanc.

Elle ne le cède pas en intelligence à sa congénère; mes observations me portent à croire qu'elle est même bien mieux douée. Elle est excessivement prudente; elle choisit toujours pour lieu de repos des endroits d'où elle peut découvrir un vaste horizon; une fois qu'elle a été poursuivie, elle met des sentinelles, envoie des éclaireurs avant de s'abattre quelque part. Nous n'avons guère tué d'anthropoïdes que la nuit, dans leurs retraites habituelles; et bien qu'elles n'aient pas à les quitter, elles les abandonnaient dès qu'elles y avaient été chassées. Radde mentionne le même fait. « Je disposai quelques collets dans un champ, dit-il, et les amorçai avec du froment; je parvins ainsi à prendre une demoiselle; mais les autres en devinrent tellement craintives et méfiantes, que, dans la suite, elles évitèrent constamment ce champ, et que je ne pus plus les approcher. »

Dans leur patrie, c'est à la fin d'avril, qu'elles commencent à exécuter les espèces de danses qui marquent le commencement des amours; mais elles restent encore réunies en troupes. Leur ponte n'a pas lieu avant la fin de mai. Elles ne diffèrent des grues cendrées, que parce qu'elles recherchent surtout les lieux secs pour nicher. Leurs œufs, au nombre de deux, sont un peu plus petits que ceux de la grue cendrée, mais ils en ont la forme et la couleur. Les deux parents couvent alternativement, la femelle plus longtemps que le mâle; celui-ci monte fidèlement la garde auprès du nid, et attaque avec courage tous les ennemis qui osent s'en approcher. A la fin de juillet, on voit les parents exercer leurs jeunes à voler, et bientôt ils émigrent de concert.

Chasse. — Pallas raconte que les Kirghises chassent avec ardeur les anthropoïdes demoiselles, et que, dans les localités où ces oiseaux sont rares, ils n'en donnent qu'un en échange de cinq moutons ou d'une jument: les plumes noires de leur gorge leur servent d'ornements; ils

dépouillent le cou de deux demoiselles, font sécher la peau sur des bâtons, puis la fixent sur leur coiffure, comme deux cornes. Aux Indes, on chasse ces oiseaux au faucon, plus pour s'amuser que pour se procurer leur chair, qui est fort estimée d'ailleurs. Une pareille chasse dure longtemps; une demoiselle de Numidie ainsi poursuivie, franchit plusieurs kilomètres avant que le faucon puisse s'en emparer. Celui-ci cherche à la saisir par le dos; s'il la prend au cou, il peut, bien qu'elle ne se défende pas avec son bec, en recevoir de graves blessures faites à coups d'ongles. Il arrive parfois que les com-

pagnes de l'oiseau ainsi attaqué viennent à son secours et forcent le faucon à battre en retraite.

Captivité. — Elles s'habituent rapidement à la captivité, et quand on s'occupe d'elles, elles deviennent aussi privées que les grues cendrées; elles se reproduisent facilement, à condition d'avoir une certaine liberté.

Depuis l'établissement du Jardin d'acclimatation de Moscou, les oiseleurs peuvent se procurer chaque année beaucoup d'anthropoïdes demoiselles, qu'on prend jeunes, dans les pays à l'embouchure du Volga. Leur prix ne dépasse guère celui de la grue cendrée.

LES BALÉARICIDÉS — *BALEARICÆ*.

Die Kronenkränche, the crowned Cranes.

La plupart des ornithologistes regardent ces beaux échassiers d'Afrique comme appartenant à la famille des gruidés; pour moi, j'en fais une famille à part, car elles diffèrent des grues par leur structure, leur plumage, aussi bien que par leurs allures et leurs mœurs.

Caractères. — Les baléaricidés, ou *grues couronnées*, sont essentiellement caractérisés par leur front proéminent, arrondi, couvert d'une épaisse touffe de plumes veloutées; par le faisceau de plumes filiformes contournées en spirale qui orne l'occiput; par les joues et la gorge nues, pourvues d'oreillons et de fanons; enfin par leurs tarses réticulés.

LES BALÉARIQUES. — *BALEARICA*.

Die Kronenkränche, the crowned Cranes.

Caractères. — Le genre baléarique, sur lequel repose la famille, a les caractères suivants: corps robuste; cou de longueur moyenne; tête grande; bec de la longueur de la tête, fort, conique, à arête dorsale légèrement arrondie; tarses longs, armés d'ongles assez forts; ailes très-larges, arrondies, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; queue courte, tronquée à angle droit; plumage abondant; les plumes du cou et de la partie antérieure de la poitrine allongées; couvertures des ailes ébarbées. Les sexes ne diffèrent que par la taille. Les jeunes ont un plumage plus terne que les adultes.

LA BALÉARIQUE PAVONINE — *BALEARICA PAVONINA*.

Der Pfauenkränich.

Caractères. — La baléarique pavonine, vulgairement: *grue des Baléares, grue-paon* (Pl. XXXV) est noire; elle a la couronne de plumes filiformes mêlée de jaune d'or et de noir; les couvertures des ailes entièrement blanches; les rémiges secondaires d'un brun roux, les primaires et les rectrices noires; l'œil blanc; la peau nue des tempes blanche, celle des joues d'un rouge vif; le bec noir, avec la pointe blanchâtre; les tarses noirâtres. Chez l'oiseau vivant, le plumage est recouvert d'une sorte de duvet bleuâtre, ce qui le fait paraître grisâtre. Cet oiseau a 1^m,04 de long et 1^m,98 d'envergure; la longueur de l'aile est de 54 cent., celle de la queue de 23.

Distribution géographique. — Les anciens avaient donné à cette espèce le nom de *grue des Baléares*, et les auteurs récents ont cru pouvoir conclure qu'elle était originaire de ces îles; quelques-uns lui assignent pour patrie la Sicile, et surtout l'île de Lampédouse. Je mets en doute cette assertion, bien que je sache parfaitement que Tristram a vu une fois deux de ces oiseaux dans le nord du Sahara. La baléarique pavonine est un oiseau de l'Afrique centrale, on le trouve au sud du 17° de latitude nord. Dans le sud de l'Afrique, elle est remplacée par une espèce voisine. Elle est commune dans l'ouest de l'Afrique; dans l'est, on la rencontre au sud du 15° de latitude.

Mœurs, habitudes et régime. — La baléari-

que pavonine vit par couples ou en troupes sur les rives des fleuves couvertes de buissons, dans les forêts clair-semées, et tous les jours elle arrive sur les bancs de sable des fleuves pour s'y abreuver. Pendant la saison des pluies, elle vit par paires; tout le reste de l'année, elle forme des bandes dans lesquelles on compte souvent plus de cent individus. Ces bandes se mêlent parfois à celles de grues cendrées et d'anthropoïdes demoiselles, qui hivernent dans le Soudan; mais elles ne se lient jamais avec elles intimement; leurs congénères, de leur côté, les supportent, sans les voir d'un bon œil.

La baléarique pavonine ne rappelle que de loin l'oiseau dont elle porte le nom. Elle marche le corps relevé, le dos peu recourbé, a couronne droite. D'ordinaire, elle s'avance lentement; mais, si elle est poursuivie, elle court avec une telle rapidité qu'un homme a de la peine à l'atteindre. Avant de s'envoler, elle court quelque temps, les ailes ouvertes, puis prend son essor. Elle vole lentement, en battant des ailes avec mesure; elle étend fortement le cou, et rejette sa couronne en arrière. Mais c'est au vol surtout qu'elle se montre dans toute sa splendeur; ses deux couleurs principales, blanc et noir, apparaissent alors dans tout leur éclat. Une fois qu'on l'a vue, on ne peut plus la confondre avec un autre oiseau.

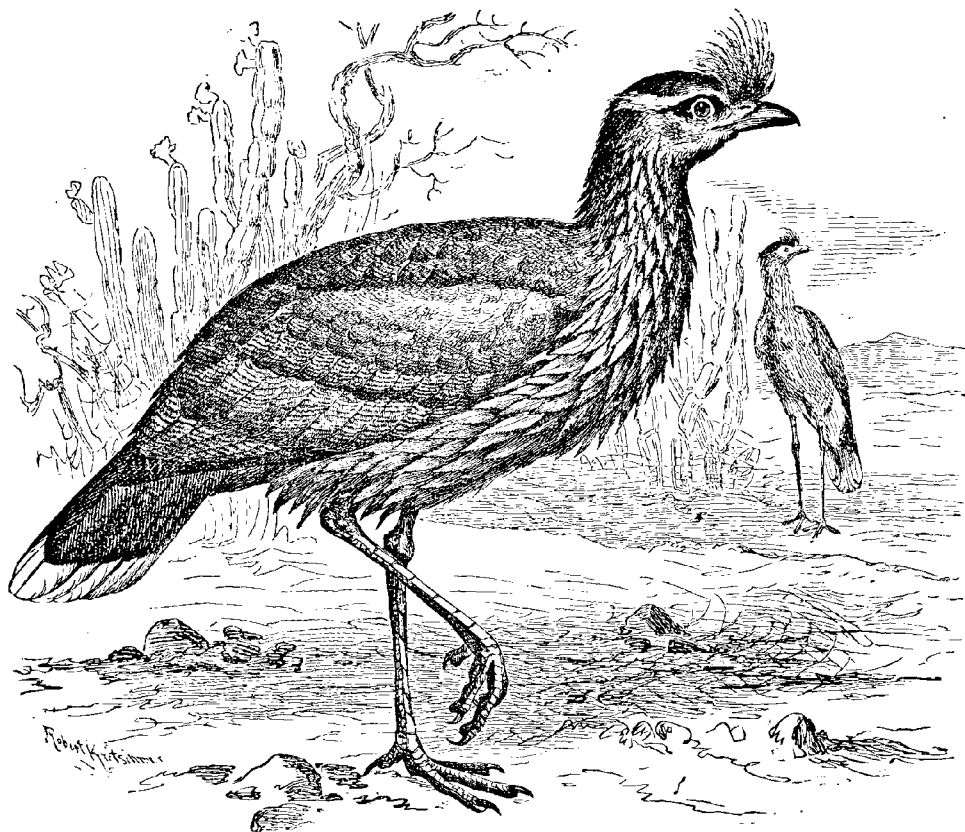
Elle est fort belle aussi à la course, surtout quand elle se trouve sur un tapis de gazon, ou au milieu de buissons feuillus.

Cet oiseau, quand il est excité d'une façon quelconque, exécute une sorte de danse très-singulière. Des baléariques debout sur un banc de sable, se mettent à danser à la moindre apparition inaccoutumée, ou dès que se montre une nouvelle arrivée. L'oiseau saute en l'air, souvent à plus d'un mètre du sol, ouvre un peu les ailes, retombe sur ses pattes, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre. Je ne sais si le mâle et la femelle dansent tous deux; je crois pouvoir dire cependant que ces allures sont propres au mâle. Le cri de cette espèce est perçant et on l'entend de fort loin; il est assez bien rendu par le nom arabe de l'oiseau : *rhanouk*. La baléarique pavonine se nourrit presque exclusivement de graines. Au temps de la maturité des moissons, elle ne vit que de durrah ou pois café; elle mange aussi d'autres graines, surtout celles des graminées; elle se nourrit en outre de bourgeons, de pousses d'herbe, de fruits, d'insectes, exceptionnellement peut-être de coquillages et de petits poissons.

Le genre de vie journalier de la baléarique est très-réglé : au lever du soleil, elle quitte son lieu de repos, s'en va dans la steppe, y reste environ deux heures à chercher sa nourriture, arrive alors sur les bancs de sable qui sont dans le fleuve, y boit, nettoie son plumage, s'amuse à danser. Parfois, elle fait dans l'après-midi une courte excursion. En général, son premier repas lui suffit pour toute la journée. Vers le soir, les bandes se séparent en petites troupes, et celles-ci se rendent à leurs lieux de repos. J'ai pu voir, sur les bords du Nil Bleu, que les baléariques pavonines passaient la nuit sur les arbres. Guidé par quelques-unes que je vis passer, j'entraî dans la forêt, et au bout de quelques minutes j'entendis les cris de la bande. Ces cris étaient très-faibles; et j'en conclus que je devais être très-loin du lieu de réunion. J'eus à marcher encore pendant un bon quart d'heure avant d'y arriver. A ma grande surprise, je vis trente à quarante de ces oiseaux, perchés sur les arbres d'un petit bouquet de bois tout entouré par la steppe; aucun n'était à terre. Ce spectacle, que je vis plusieurs autres fois, me fait croire que la baléarique pavonine niche sur les arbres. Mais je n'ai pu faire aucune observation sur son mode de reproduction.

Chasse. — La chasse de la baléarique pavonine est assez difficile; car, même dans les forêts vierges, là où les autres oiseaux ont presque contracté amitié avec l'homme, elles ne se départent pas de leur prudence habituelle. Elles fuient le cavalier, le batelier qui descend le fleuve; elles voient un danger dans toute apparition inaccoutumée. Afin de pouvoir les approcher, nous dûmes construire des huttes en terre, et encore nous ne pûmes nous en servir que quelques jours; dès qu'un ou deux individus d'une bande étaient tués, celle-ci quittait l'île pour n'y plus revenir. La chasse est plus fructueuse à l'affût, au voisinage de leurs lieux de repos; mais l'affût, en Afrique, a des inconvénients dont on ne se fait pas une idée, si on ne les a pas éprouvés soi-même. Je ne parle pas des lions et des léopards, qui errent à ce moment dans la forêt; mais la forêt elle-même présente au chasseur des obstacles insurmontables au milieu des ténèbres. Chaque buisson est hérissé de milliers d'épines; elles arrêtent le voyageur, lui mettent ses vêtements en pièces, lui déchirent le corps. Une chasse de nuit est impossible, même pour le plus zélé des naturalistes.

Captivité. — Depuis longtemps, les indigènes



Corbeil, Créte fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édité.

Fig. 166. Le Cariama huppé (p. 682).

de l'ouest de l'Afrique réduisent cet oiseau en captivité, et on en amène souvent en Europe. Mon frère vit à Lisbonne des baléariques pavoines courir les rues, dans un état de demi-liberté; les passants leur jetaient du pain, et elles s'étaient tellement habituées à en recevoir, qu'elles le demandaient avec insistance. En captivité, elles vivent en bonne harmonie avec les poules et les échassiers; elles char-

ment leur maître par leurs danses. Dans les jardins zoologiques, elles attirent vivement l'attention des visiteurs, car elles se mettent généralement à danser dès qu'elles entendent de la musique.

Toutes les baléariques qui arrivent en Europe, ont été prises jeunes. Il ne serait peut-être pas difficile de s'emparer des vieux individus lorsqu'ils se livrent au repos.

LES ARVICOLIDÉS — ARVICOLÆ.

Die Feldstörche.

Caractères. — Sous le nom d'arvicolidés, Burmeister désigne quelques grands échassiers au bec court ou de longueur moyenne, médiocrement robuste, membraneux à la base, renflé et corné à la pointe; aux tarses élevés; aux doigts petits, le postérieur ne touchant pas le sol; aux ailes courtes ou moyennes; à la queue

ВРЕМ.

de longueur variable; au plumage épais, laissant à découvert la ligne naso-oculaire ou le tour de l'œil.

Mœurs, habitudes et régime. — Ces oiseaux ne vivent pas dans les marais, mais bien dans les champs secs, se nourrissent de graines et d'insectes, nichent sur la terre ou à une faible

IV — 397

distance au-dessus du sol, et pondent des œufs tachetés et colorés.

Burmeister range dans cette famille les grues de l'ancien monde; pour nous elle ne comprend que deux genres d'oiseaux du nouveau continent, ne renfermant qu'un petit nombre d'espèces.

LES CARIAMAS — *DICHOLOPUS*.

Die Schlangenstörche, the Cariamas.

Caractères. — Les cariamas ou vulgairement : *cigognes des serpents*, sont des oiseaux singuliers, dont le port et la physionomie rappellent beaucoup le serpenteaire. Ils ont le corps allongé; le cou long; la tête assez grosse; des ailes médiocres, surabondantes, les quatrième, cinquième et sixième rémiges étant les plus longues; les plumes du bras longues, recouvrant au repos toute la face supérieure de l'aile; le bec un peu plus court que la tête, fendu jusque sous les yeux, médiocrement comprimé latéralement, droit à la base, recourbé et crochu vers la pointe, assez semblable à un bec de rapace; les jambes très-hautes, nues bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; les doigts courts; les ongles épais, fortement recourbés, pointus, rappelant les serres d'un oiseau de proie; les plumes de la tête longues, étroites, pointues, molles; celles du front relevées en huppe en arrière de la racine du bec; celles du ventre et du croupion molles et duveteuses; celles qui entourent les fosses nasales et le bord buccal, soyeuses; les lorums nus.

Les organes internes ressemblent à ceux des grues, et un peu à ceux des râles. La colonne vertébrale comprend quatorze vertèbres cervicales, sept dorsales, treize sacrées, et sept caudales; le sternum porte un brechet très-élevé; son bord postérieur est échancré. La langue a environ la moitié de la longueur de la mâchoire inférieure; elle est aplatie, lisse, à bords entiers; sa pointe offre une surface cornée, lisse et mince. L'œsophage a des parois épaisses; le ventricule succenturié est petit; l'estomac membraneux et très-dilatable.

LE CARIAMA HUPPÉ — *DICHOLOPUS CRISTATUS*.

Die Seriema, the crested Cariama.

Caractères. — Le cariamas huppé ou *seriema saria* (fig. 166) comme on l'a aussi appelé, est gris, chaque plume étant marquée de lignes ondulées en zigzag, très-fines, alternativement claires et

foncées; à la partie antérieure de la poitrine, ces lignes n'existent que sur les barbes et point sur la tige; les plumes du bas-ventre n'ont aucun dessin. Il a les longues plumes du cou et de la tête d'un brun noir; les rémiges brunes, avec les barbes internes rayées de blanc en travers; et les primaires blanches à la pointe; les deux rectrices médianes d'un gris-brun uniforme; les autres d'un brun noir au milieu, blanches à la pointe et à la racine. L'œil jaunâtre clair, la ligne naso-oculaire couleur de chair grisâtre; le cercle nu qui entoure l'œil bleuâtre, le bec rouge-de-corail; les tarses d'un brun rouge en avant, rouge-brique sur les côtés. La femelle a les plumes de la nuque plus courtes que le mâle; et son plumage est gris-jaune. Les jeunes ressemblent à la femelle. Cet oiseau a de 85 à 88 cent. de long; la longueur de l'aile est de 38 cent., celle de la queue de 33.

Distribution géographique. — Cet oiseau est propre à l'Amérique méridionale. Il est répandu dans une grande partie de l'Amérique du Sud; dans les États de la Plata, il est remplacé par une espèce voisine.

Mœurs, habitudes et régime. — Le prince de Wied et Burmeister nous ont fait connaître le genre de vie du cariamas huppé, et leurs récits ont été récemment complétés par Homeyer, qui a eu l'occasion d'observer un de ces oiseaux captifs, et l'a décrit avec son talent habituel. Nous connaissons bien maintenant ce singulier animal, qui paraissait énigmatique à tant d'auteurs.

D'après le prince de Wied, le cariamas habite les grandes plaines et les collines du Brésil, dont le sol est couvert d'herbes alternant avec quelques buissons.

Il vit par paires ou, après la saison des amours, par familles de trois ou quatre membres; mais il n'est possible de l'apercevoir que dans les endroits où il ne trouve pas de hautes herbes pour se cacher. « La couleur de son plumage contribue beaucoup, dit Burmeister, à le rendre invisible. Au moindre bruit qu'il entend, il se rase, ne relevant la tête que de temps à autre, et court rapidement au milieu des herbes, sans se montrer. J'entendais tous les jours cet oiseau dans les campos, surtout au crépuscule du matin; jamais je n'étais parvenu à l'apercevoir. Souvent son cri retentissait tout près de moi, et quand j'avais, je ne voyais pas remuer un brin d'herbe, à plus forte raison pas d'oiseau. » Son congénère de la République Argentine, le *techunja* des indigènes, se fait aussi plus enten-

dre que voir; cependant Burmeister put l'observer deux fois.

Le prince de Wied assure que le cariamas court comme le dindon; Burmeister ajoute qu'un cheval ne peut l'atteindre qu'au galop. Homeyer dit qu'en courant il se penche fortement en avant, et qu'alors son corps et sa queue sont sur un plan horizontal. En même temps, il serre les ailes contre le corps, sans les entr'ouvrir. Le jour, il est rare de voir le cariamas tranquille; il marche sans cesse ou court, et ne s'abandonne pas à ses rêveries, comme la grue a coutume de le faire.

Les Brésiliens ont raconté au prince de Wied qu'on le voyait parfois perché sur le sommet d'un buisson ou d'un arbre peu élevé, mais qu'au moindre danger il regagnait la terre, et cherchait à se sauver en courant, non en volant. Homeyer observa que le cariamas du Jardin zoologique de Hambourg passait la nuit sur un arbre, jamais à terre; qu'il était très-maladroït au milieu des branches, et qu'il lui fallait ordinairement un temps assez long avant qu'il eût atteint sa place habituelle. Il fléchissait alors les pattes et le cou, et passait toute la nuit pelotonné sur lui-même. Burmeister dit aussi que le cariamas, la nuit, se perche sur des arbres peu élevés.

En liberté, comme en captivité, on entend souvent la voix forte et retentissante de cet oiseau. D'après le prince de Wied, elle ressemble aux jappements d'un jeune chien; d'après Burmeister, elle est rauque et criarde comme le cri d'un rapace. Pour crier, l'oiseau se tient d'ordinaire sur quelque lieu élevé: lorsqu'il est à terre, son cri est moins fort et moins soutenu. « Voit-on le cariamas s'élancer sur quelque tronc d'arbre, c'est un signal pour toutes les personnes nerveuses de s'éloigner; un concert des plus agaçants va commencer. L'oiseau se dresse, regarde le ciel, puis d'une voix forte et retentissante, il crie: *ha, hahahahi, hi-hihi, hâl, hâl, hi, et*; puis suit un petit intervalle de quatre à cinq secondes, auquel succède un cri bref: *hak*. A chaque syllabe que lance l'oiseau, il avance et retire la tête, ce qui produit une sorte de balancement très-singulier de tout l'avant-train. A la fin, il renverse complètement la tête en arrière, et il recommence la seconde partie de son cri. Au début de cette seconde reprise, il lance les sons avec plus de force que dans la première partie, puis il va peu à peu en diminuant; on peut noter cette seconde reprise: *hahâl, hahâl, hâl, il, ilk, ilk ilk, ack*. Par-

fois, l'oiseau crie ainsi une demi-heure entière. »

Le cariamas se nourrit surtout d'insectes; il détruit en outre nombre de serpents, de lézards, et d'autres animaux semblables. Aussi est-ce un oiseau estimé de tous les Brésiliens, et la loi défend-elle de le tuer. Le prince de Wied trouva son estomac rempli de sauterelles. Burmeister dit qu'il mange aussi des baies succulentes. En captivité, il se nourrit de viande, de pain, d'insectes; il montre aussi de véritables instincts de rapace. « Qu'un moineau, un jeune rat, une souris, dit Homeyer, s'approchent de sa mangeoire, il fond sur eux à la course, les prend avec une adresse remarquable, et, après les avoir bien trempés dans l'eau, les avale tout entiers. Il mouille surtout les animaux de taille un peu forte, comme les rats, les moineaux; quant aux plus petits, les souris par exemple, il les avale souvent tels quels. » Un cariamas captif, qu'observa Burmeister, ne mangeait que de petits morceaux de viande, et ne touchait pas aux plus gros, aux intestins de volailles par exemple; par contre, il ramassait tous les os, les objets fabriqués en os même, les frappait contre une pierre jusqu'à ce qu'ils se brisassent, probablement pour prendre les insectes, les vers, les larves qu'ils renfermaient, ou pour en manger la moelle.

Au moment des amours, les cariamas mâles se livrent de violents combats en l'honneur des femelles. Le prince de Wied fut témoin oculaire de l'un d'eux. C'était au mois de février: « les deux oiseaux se poursuivaient au milieu du brouillard du matin, et passèrent si près de nous, que nous pûmes les voir courant avec une très-grande rapidité, le bec largement ouvert. » Homeyer parle aussi de l'ardeur batailleuse de cet oiseau, et décrit les postures de combat qu'il prend. « Le cariamas est-il en amour, dit-il, il exécute les bonds les plus fantastiques, il hérise les plumes de son cou, se gonfle comme un rapace, étale sa queue tout en sautant, ouvre tantôt une aile, tantôt l'autre, sans doute pour se maintenir en équilibre. C'est ainsi, en sautant et en courant, qu'il attaque son adversaire. Son bec est sa véritable arme; d'un coup il arrache les plumes de son ennemi; de ses pattes il ne donne que des poussées, des coups de pied, et ne les emploie pas comme des serres. Les combats que les cariamas se livrent entre eux ou livrent à d'autres oiseaux ne sont jamais de longue durée et ne se terminent jamais fatalement. »

Le cariamas niche sur un arbre peu élevé. Le

prince de Wied trouva un nid à portée de la main. Il était fait de branches sèches disposées sans ordre en travers de la branche qui le soutenait, et surmontées d'une couche d'argile ou de bouse de vache. Il renfermait deux œufs blancs, de la grandeur d'un œuf de paon, semés de quelques points épars d'un roux de rouille. Les jeunes sont couverts d'un duvet serré, jaune-roux, moiré de brun noirâtre; ils demeurent quelque temps dans le nid, puis les parents les en chassent.

Chasse. — « Bien que le cariamas ait une chair aussi blanche et aussi succulente que celle de la poule, dit le prince de Wied, on ne le chasse cependant pas souvent. Il est très-déflant, et ne se laisse par conséquent pas approcher facilement. Mes chasseurs eux-mêmes, qui cherchaient ses nids, ne purent surprendre des adultes. Dès qu'il remarque quelque chose d'inaccoutumé, il se tait; mais, l'instant d'après, on entend de nouveau sa voix partir de fort loin. Il se cache avec beaucoup d'adresse au milieu des herbes et des buissons. La meilleure façon de le chasser est de le poursuivre à cheval, au trot, sans le perdre de vue; on lui coupe la retraite vers les buissons, et, en activant de plus en plus la poursuite, on l'épuise. A ce moment, le chasseur se dirige vers l'oiseau qui ne fait plus à ce moment que de légers circuits, lui lance le lazzo autour du cou, ou le tire sur l'arbre, où il a fini par se poser, après avoir volé un instant. D'ordinaire, le cariamas se tapit à terre, et on peut le prendre vivant avec la main. Pendant longtemps, j'avais vainement parcouru les campos avec mes chasseurs, sans pouvoir approcher cet oiseau, lorsqu'un planteur des environs vint me rejoindre, monté sur son étalon rapide. Il me promit aussitôt de me faire assister à une chasse de cariamas; il se dirigea vers l'oiseau dont on entendait la voix, et le fit lever. Nous vîmes avec plaisir le cavalier le poursuivre d'un trot rapide par les collines et les vallons. Il coupa des buissons et finit par nous l'apporter vivant. »

Captivité. — Comme les cariamas sont faciles à élever, on en prend souvent pour les garder dans les basses-cours. Au bout de deux jours, d'après Burmeister, ils sont déjà assez privés pour venir prendre leur nourriture quand on les appelle. « Le matin, de bonne heure, je vis deux de ces oiseaux qui se tenaient pelotonnés auprès du feu, se chauffant sans s'inquiéter du grand nombre d'hommes et d'enfants qui étaient autour d'eux. Les chassait-on, ils poussaient un

petit cri de mécontentement, et allaient reprendre la même position de l'autre côté du feu. » Lorsqu'ils ont atteint l'âge adulte, les cariamas jouent dans la basse-cour le rôle de dominateurs; ils vivent cependant en assez bonne harmonie avec les autres oiseaux; ils passent toujours la nuit, perchés sur quelque objet élevé, de préférence sur les toits de chaume. On leur laisse toute leur liberté; ils errent assez loin, mais reviennent toujours à la maison de leur maître; ils deviennent, en un mot, de véritables animaux domestiques.

LES AGAMIS — *PSOPHIA*.

Die Trompetervogel, the Trumpeters.

Caractères. — Les agamis ou oiseaux-trompettes, comme on les nomme vulgairement, forment en quelque sorte une transition entre les cariamas, les grues et les poules d'eau. Ils ont le corps épais, le cou de longueur moyenne, la tête médiocre; le bec court, bombé, à arête dorsale convexe, à pointe crochue, un peu comprimé latéralement; les tarses longs; les doigts courts, l'externe relié au médian par une courte palmature; les ongles crochus, très-acérés; les ailes courtes, bombées, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; la queue courte, à plumes faibles; les plumes larges, celles du cou et de la tête veloutées, et celles du dessous du corps duveteuses.

L'AGAMI BRUYANT — *PSOPHIA CREPITANS*.

Der Agami, the golden-breasted Trumpeter.

Caractères. — L'agami bruyant ou agami-trompette (*fig. 167*) a la tête, le cou, le haut du dos, les ailes, le bas de la poitrine, le ventre et le croupion noirs; le pli des ailes d'un noir pourpre, à reflets bleus ou verts; les plumes de l'aisselle d'un brun olivâtre chez les jeunes, d'un gris de plomb ou gris-argenté chez les adultes; le bas du cou et le haut de la poitrine bleu d'acier, à reflets bronzés; l'œil brun-roux, entouré d'un cercle nu couleur de chair; le bec d'un blanc verdâtre, les tarses couleur de chair jaunâtre. Cet oiseau a 55 cent. de long; la longueur de l'aile est de 30 cent., celle de la queue de 3.

Distribution géographique. — L'agami habite l'Amérique du Sud, au nord du fleuve des Amazones; au sud de ce fleuve, il est remplacé par une espèce voisine.

Mœurs, habitudes et régime. — Les deux

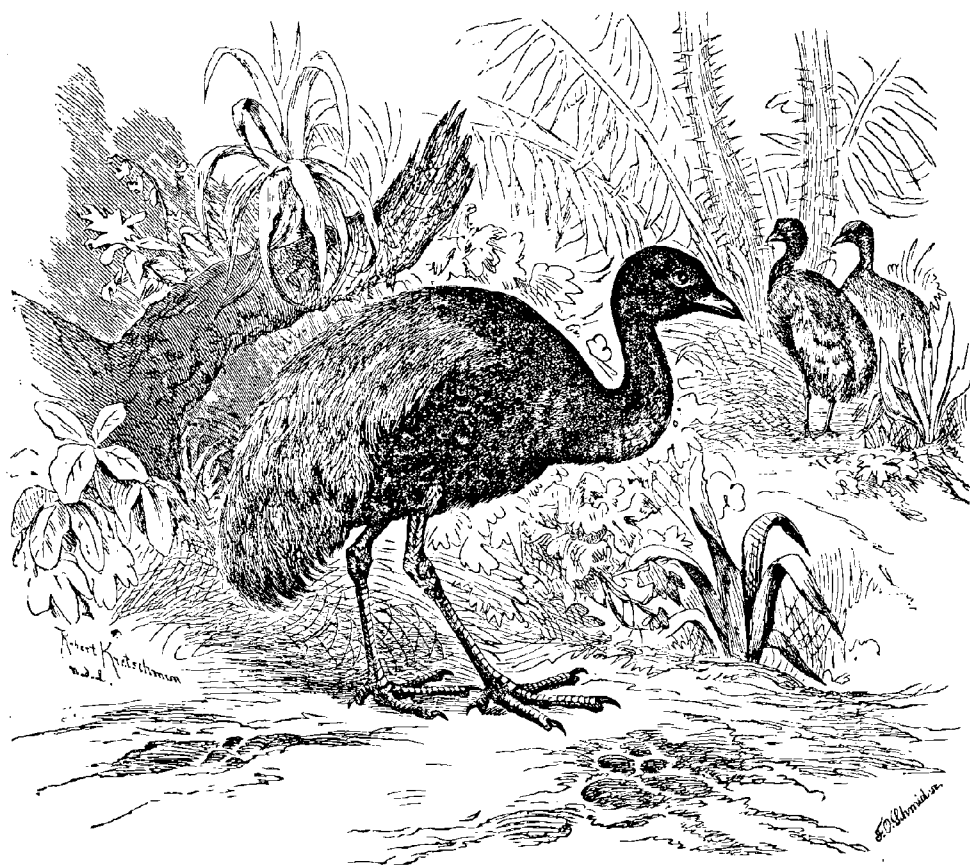


Fig. 167. L'Agami bruyant.

espèces ne vivent que dans les forêts; elles y forment des bandes nombreuses dans lesquelles on compte, d'après Schomburgk, jusqu'à mille ou deux mille individus. Tant qu'ils ne sont pas troublés, ces oiseaux s'avancent lentement, avec dignité, se livrent à des jeux, font des bonds comiques; mais ils peuvent aussi courir avec rapidité. « Ils n'ont pas un vol bien étendu, dit Schomburgk; quand ils ont à traverser un fleuve assez large, beaucoup ne peuvent aborder la rive opposée, tombent à l'eau, et se sauvent alors à la nage. » Ce fait explique comment l'aire de dispersion de ces deux espèces est si nettement limitée; le fleuve des Amazones est pour elles un obstacle insurmontable. A la vue du chasseur, une bande d'agamis s'envole anxieusement, mais ne va jamais loin d'une seule traite. Bientôt, ces oiseaux s'abattent à terre ou sur les branches basses d'un arbre, où il est facile de les tirer. C'est surtout quand on les effraye qu'ils font entendre leur voix. C'est d'abord un cri perçant, sauvage, que suit un

bruit sourd, roulant, que l'oiseau produit le bec fermé, et qui se prolonge pendant une minute, s'affaiblissant insensiblement comme s'il s'éloignait. Après un silence de quelques minutes, les cris recommencent. Les Indiens croient que le second bruit se produit dans le ventre; mais lorsqu'on observe les mouvements de la cage thoracique de l'oiseau, ou que l'on dissèque ses organes vocaux, l'on reconnaît bien vite que cette assertion est erronée. « La trachée-artère, dit Pœppig, qui, dans sa moitié supérieure, a le diamètre d'une plume de cygne, se rétrécit à son entrée dans la cage thoracique; elle est en continuation avec deux sacs latéraux membraneux, hémisphériques; celui de droite, plus volumineux, semble divisé en trois ou quatre chambres. Les mouvements de la cage thoracique font passer l'air dans ces sacs, au travers d'une étroite ouverture, et c'est son passage à l'entrée et peut-être aussi à la sortie, qui produit ce bruit singulier. »

L'agami se nourrit de fruits de diverses espè-

ces, de grains et d'insectes. Les jeunes préfèrent à tout autre aliment des vers et des insectes; les vieux s'habituent facilement à vivre de grains et de pain.

Le mode de reproduction de l'agami tend à le faire rapprocher des poules d'eau. Il niche à terre, creuse dans le sol une légère dépression, au pied d'un arbre, et y pond ordinairement une dizaine d'œufs, d'un vert clair. Les jeunes qui viennent d'éclore abandonnent le nid dès qu'ils sont secs, et suivent leurs parents. Pendant plusieurs semaines, ils restent couverts d'un duvet très-serré, long et mou.

Captivité. — L'agami est facile à apprivoiser. « On le trouve, dit Schomburgk, dans tous les établissements indiens et complètement libre; il sert de gardien aux autres oiseaux. Il connaît les personnes qui le soignent; il obéit à la voix de son maître, le suit comme un chien, le précède dans sa marche, saute autour de lui, en exécutant les bonds les plus comiques, manifeste une grande joie quand il le revoit après

une longue absence. Il est jaloux des autres animaux qui partagent avec lui l'affection du maître. Il se montre sensible aux caresses, et souffre qu'on lui gratte le cou et la tête; il semble même le réclamer. Convenable à l'égard des habitués de la maison, il témoigne de l'aversion pour les étrangers, de la haine même pour certaines personnes. Il étend sa domination non-seulement sur les autres oiseaux, mais encore sur les chiens et les chats; il marche hardiment sur eux, probablement pour les éloigner du troupeau sur lequel il règne et veille. Un agami du Jardin d'acclimatation de Paris conduit toute une bande de poules, comme s'il en était le maître; il les appelle et glousse. On a observé plusieurs fois des faits analogues. Quelques-uns même gardent, comme des grues, des moutons au pâturage. On voit souvent des agamis courir librement dans les rues des villes à la Guyane; ils reviennent à leur domicile, même après s'en être fort éloignés. D'après Schomburgk, ils se reproduisent quelquefois en captivité.

LES PALAMÉDÉIDÉS — *PALAMEDEÆ*.

Die Wehrvögel, the screamers.

Plusieurs naturalistes sont d'avis de ranger les palamédéidés à côté des pénélopes; mais d'autres, et parmi ceux-ci les observateurs les plus consciencieux, aux idées les moins préconçues, les considèrent comme voisins des râles et des poules d'eau, sans nier pour cela qu'ils ne présentent bien des particularités qui leur sont propres. Quoi qu'il en soit, on est fondé à en faire une famille distincte.

Caractères. — Les palamédéidés sont des oiseaux de forte taille, au corps lourd, au cou long, à la tête petite. Ils ont un bec court, assez semblable à celui des poules, crochu à l'extrémité, couvert à la base d'une sorte de cire; des tarses épais, peu déplumés au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne, et finement réticulés; les doigts antérieurs externe et médian réunis par une palmature; le postérieur long, articulé au niveau des doigts antérieurs, et armé d'un ongle robuste et droit comme celui des alouettes; les ongles des autres doigts de moyenne longueur, peu recourbés, pointus; des ailes longues, amples, sur-obtuses, armées au poignet de deux éperons robustes, la queue formée de douze pennes, légèrement arrondie; un plumage abondant, excepté au cou où les plumes sont petites; quel-

quefois une saillie cornée sur la tête. Les deux sexes ne diffèrent pas par le plumage.

Le squelette est lourd et massif. La langue est longue, étroite et pointue; le jabot, vaste; l'estomac, fort et musculéux; l'intestin, long, à parois épaisses. L'appareil aérien est très-développé; comme chez quelques oiseaux aquatiques, il existe sous la peau un réseau serré de cellules et de lacunes aériennes, que l'oiseau peut gonfler et vider à volonté.

Distribution géographique. — Les oiseaux qui composent cette famille sont exclusivement propres à l'Amérique méridionale.

Mœurs, habitudes et régime. — Marcgrave, Piso, Sonnini, d'Azara, le prince de Wied et Burmeister nous ont fait connaître le genre de vie des palamédéidés. On les trouve dans tous les grands marais de l'Amérique du Sud; ils vivent d'ordinaire en petites troupes, et par paires à l'époque des amours; ils sont paisibles et ne font que rarement usage de leurs armes. Les mâles s'en servent dans les combats qu'ils se livrent au moment de l'accouplement; mâles et femelles s'en servent aussi pour se défendre contre des ennemis plus faibles. Qu'ils livrent combat aux grands serpents qui vivent dans

les marais où ils habitent ; qu'ils attaquent même des animaux plus grands, comme le dit Pöppig, cela me semble invraisemblable, bien qu'on ne puisse dénier à ces oiseaux une certaine ardeur batailleuse.

Leurs mouvements sont gracieux. Ils marchent avec rapidité et légèreté. Leur vol rappelle celui des grands rapaces, surtout des vautours. Lorsqu'on les effraye, ils perchent. Ils ne paraissent pas avoir la faculté de nager. Leur voix est retentissante et s'entend au loin dans la forêt.

Ils se nourrissent surtout de substances végétales ; cependant, pas plus que les autres oiseaux, ils ne doivent dédaigner les insectes, les reptiles, les petits poissons. En captivité, ils mangent des morceaux de pain.

Ils nichent dans l'intérieur des marais. Leur nid est très-grand et ils ne pondent que deux œufs d'une teinte uniforme. Ils emmènent leurs petits dès qu'ils sont éclos.

Captivité. — Pris jeunes, les palamédéidés s'habituent rapidement à la captivité ; ils se font obéir par les autres oiseaux de basse-cour, on peut même les employer comme gardiens. On en voit souvent dans les fermes de l'Amérique du Sud, mais on ne les apporte que rarement vivants en Europe. A ma connaissance, le Jardin zoologique de Londres est le seul qui ait possédé longtemps un palamédéidé.

Aux yeux des Indiens, la corne, l'ergot de l'aile gauche et après lui celui de l'aile droite, passent pour posséder des vertus médicinales singulières ; aussi, ces parties sont-elles l'objet d'un véritable commerce dans plusieurs parties de l'intérieur. Cette famille se compose des deux genres suivants.

LES KAMICHIS — PALAMEDEA.

Die Wehrvögel, the Screamer.

Caractères. — Les kamichis ont pour caractères distinctifs les plumes de la tête et du cou courtes et veloutées ; la ligne naso-oculaire couverte de plumes, et surtout le front surmonté d'une corne mince, longue de 14 à 17 cent. environ, et adhérente seulement à la peau.

LE KAMICHI CORNU — PALAMEDEA CORNUTA.

Der Aniumha, the horned Screamer.

Caractères. — Cet oiseau (*fig. 168*), auquel les Brésiliens donnent le nom d'*aniuma*, a le plumage mou et velouté du haut de la tête blanchâtre, chaque plume étant noirâtre vers la pointe les ;

plumes des joues, de la gorge, du cou, du dos, de la poitrine, des ailes, de la queue, d'un brun noir ; celles de l'aisselle et les grandes couvertures des ailes à reflets métalliques verdâtres ; les petites couvertures d'un jaune couleur d'argile à la base ; les plumes du bas du cou et du haut de la poitrine d'un gris argenté clair, largement bordées de noir ; celles du ventre et du croupion d'un blanc pur ; l'œil orange ; le bec brun-noir, avec la pointe blanchâtre ; la corne d'un gris blanchâtre ; les tarses d'un gris ardoisé. Cet oiseau a 82 cent. de long et 2^m,14 d'envergure ; la longueur de l'aile est de 58 cent., celle de la queue de 30.

Distribution géographique. — On rencontre le kamichi cornu dans les forêts du centre du Brésil, de la Guyane et de la Colombie.

Mœurs, habitudes et régime. — « *L'aniuma*, dit le prince de Wied, est un grand et bel oiseau, l'un des plus superbes ornements des forêts vierges du Brésil. Je ne l'ai vu que lorsqu'en me dirigeant vers le nord, je suis arrivé au fleuve Belmonte, sous le 16° de latitude australe. Là, il est commun. Il ne vit que dans l'intérieur des sertongs, loin des habitations humaines. Je ne l'ai pas rencontré, comme Sonini, dans des endroits découverts ; ce n'est que dans les grandes forêts vierges, sur le bord des cours d'eau, que je l'ai observé. Là, nous avons souvent entendu sa voix forte, singulière, qui ressemble un peu à celle de nos ramiers, mais qui est bien plus retentissante et est accompagnée de quelques notes gutturales particulières. Parfois, nous avons vu les aniumas descendre des bancs de sable et entrer hardiment dans l'eau. Nous approchions-nous, ils s'envolaient, et par la largeur de leurs ailes, par leurs mouvements, par leurs couleurs, ils rappelaient les urubus. Ils se posaient toujours sur la cime élevée de quelque arbre touffu ; nous entendions leurs cris sans que nous pussions les apercevoir. Au temps des amours, on rencontre les aniumas par paires ; le reste de l'année, ils sont par petites troupes de quatre, cinq ou six individus. Ils cherchent leur nourriture sur les bancs de sable des fleuves, ou dans ceux des marais, si communs dans ces régions dépourvues d'arbres. Ils paraissent se nourrir surtout de substances végétales ; du moins, dans l'estomac de cinq ou six individus que j'examinai, je ne trouvai que des feuilles d'une graminée et d'une plante de marais à larges feuilles.

« On trouve leurs nids sur le sol, dans les marais, non loin des cours d'eau. Ils sont formés



Fig. 168. Le Kamichi cornu.

de quelques ramilles, et contiennent, au dire des Botocoudes, deux grands œufs blancs. Les petits peuvent courir à peine éclos.

« On n'estime point la chair de l'anima ; les Portugais ne la mangent pas ; les Botocoudes n'en sont que plus friands. On se sert des grandes et belles rémiges pour écrire ; avec leurs rectrices, les sauvages confectionnent des bouquins pour leurs pipes. Dans le vulgaire, on croit que cet oiseau plonge sa corne dans l'eau, quand il veut boire.

« Marcgrave considère à tort l'anima comme un oiseau de proie ; du reste, la description qu'il en donne est bonne ; et il note très-bien son cri par : *vihou*. Il dit aussi que les couples, une fois formés, sont indissolubles ; les chasseurs brésiliens ne m'ont rien appris à cet égard. »

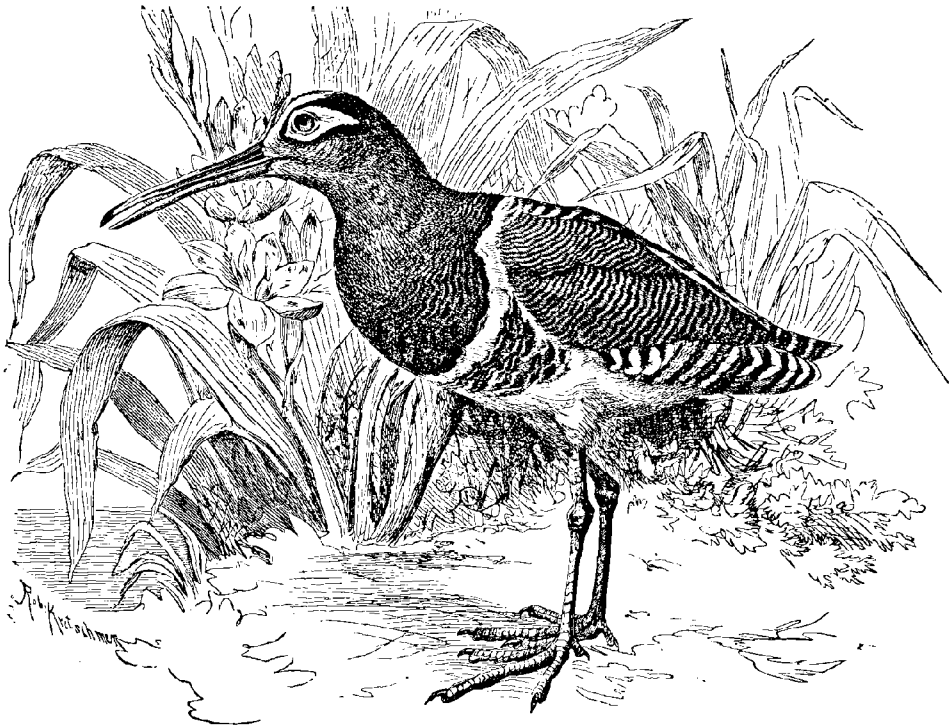
Captivité. — En captivité, le kamichi se montre très-docile ; on peut le tenir avec des poules, il ne cherchera pas à les tourmenter.

Le kamichi, qui était au Jardin zoologique de Londres, se montrait très-doux à l'égard de l'homme ; mais il se mettait sur la défensive dès qu'il apercevait un chien, et savait faire si bon usage de ses ergots, que d'un seul coup il mettait en fuite celui qui l'approchait.

LES CHAUNAS — *CHAUNA*.

Die Tschajas, the crested Scramers.

Caractères. — Le chauna, que beaucoup d'auteurs réunissent aux kamichi, se distingue de ceux-ci par l'absence de corne frontale ; ils en diffèrent en outre par un bec un peu plus court, la ligne naso-oculaire nue, le plumage du cou et de la tête mou, mais non velouté, la présence d'une huppe à la nuque.



Corbell, Créte Fils, imp.

Fig. 691. La Rhynchée du Cap (p. 691).

Paris, Baillière et Fils, édit.

LE CHAUNA CHAVARIA — CHAUNA CHAVARIA.

Der Tschajas, the crested Screamer.

Caractères. — Le chavaria a le haut de la tête et la huppe gris ; les joues, la gorge, le haut du cou blancs ; le manteau d'un brun foncé ; la nuque et la partie antérieure de la poitrine d'un gris de cendre foncé ; le bord des ailes, le ventre et le croupion blanchâtres ; l'œil jaune, la ligne naso-oculaire et la tache nue circum-oculaire, d'un rouge de chair ; le bec noir ; les tarses d'un rouge clair. Cet oiseau a 38 cent. de long ; la longueur de l'aile est de 53 cent., celle de la queue de 22.

Distribution géographique. — Le chauna chavaria habite le sud-est du Brésil et les États de la Plata.

Mœurs, habitudes et régime. — Il vit dans les grandes lagunes de l'intérieur des terres, comme sur les bords des cours d'eau, et il est tantôt solitaire, tantôt par paires, tantôt par bandes nombreuses. Au bord des cours d'eau, on ne le rencontre que dans les endroits où la rive est peu élevée, l'eau peu profonde, le courant peu rapide ; il va souvent à l'eau, mais il ne sait

BREM.

pas nager. A terre, où il se tient d'ordinaire, il marche majestueusement, le corps horizontal, les jambes un peu écartées. Au vol, son corps paraît massif et arrondi. Son vol est léger et facile ; il s'élève à une telle hauteur dans les airs, en décrivant des cercles, qu'on ne peut plus l'apercevoir. Son cri est fort et perçant ; celui du mâle peut se rendre par : *tschaja*, celui de la femelle par : *tschojali*. L'un et l'autre le font entendre souvent, la nuit comme le jour, et se répondent mutuellement.

Le régime de cet oiseau semble être mixte. Burmeister dit, dans un endroit, qu'il ne mange que des plantes aquatiques et leurs fruits ; dans un autre, qu'il se nourrit de petits poissons et de vers, et en captivité, des débris de la nourriture de l'homme. Les anciens auteurs lui donnent pour aliments des substances végétales, des herbes surtout.

D'après d'Azara, le chavaria vit en monogamie, et le mâle et la femelle ont l'un pour l'autre une grande fidélité. Il niche dans les marais, d'après Burmeister, et parmi les roseaux, tout comme fait la poule d'eau. Il pond deux œufs, ayant la forme d'un ovoïde allongé, plus petits qu'un œuf d'oie, blancs et rugueux. Le

IV — 398

jeunes ont un duvet soyeux, et courent à peine éclos.

Captivité. — Pris jeune, le chavaria s'appri-voise très-bien, s'habitue assez à l'homme pour qu'on puisse le laisser en liberté; il connaît son maître et sa famille, se laisse caresser par les personnes qu'il connaît. Il devient, comme le dit

Burmeister, l'ornement de la basse-cour, mais il n'est d'aucune utilité à son maître. Cela ne s'accorde pas avec les récits de quelques voyageurs : ainsi, à Carthagène, le chavaria ferait les fonctions de pâtre; car il défend avec le plus grand courage les animaux confiés à sa garde.

LES RALLIDÉS — *RALLI*.

Die Rallen, the Rai's.

Caractères. — Les rallidés, dont le type est notre râle d'Europe, sont caractérisés par un corps fortement comprimé latéralement; un cou de longueur moyenne; une tête petite; un bec de forme variable, comprimé sur les côtés, rarement plus long que la tête; des tarsi élevés; des doigts au nombre de quatre, allongés, le postérieur portant sur le sol; des ailes courtes et arrondies, n'atteignant pas, au repos, l'extrémité de la queue; une queue médiocre, arrondie, ou conique, formée de douze rectrices; un plumage épais, serré, et un duvet abondant et court.

Leurs organes internes ressemblent beaucoup ceux des gallinules ou poules d'eau. Ils présentent, d'après Wagner, les particularités suivantes. Ils ont le crâne bombé et arrondi; un trou occipital grand; la cloison interorbitaire perforée; l'os lacrymal de dimensions moyennes; la tête, en un mot, conformée comme celle des grues. La colonne vertébrale comprend treize vertèbres cervicales, allongées; dix dorsales, non soudées ensemble, huit caudales, très-petites, la dernière surtout étant très-courte. Le sternum est assez long, étroit, à brechet bien développé; en arrière, il présente de chaque côté une longue apophyse, étroite, limitant une échancrure membraneuse profonde, s'ouvrant à angle aigu. Presque tous les os renferment de la moelle. La langue est assez longue et pointue; l'œsophage est large, plissé; le ventricule succenturié est allongé; le gésier est épais et musculueux.

Distribution géographique. — Les rallidés sont répandus sur toute la surface du globe.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les rallidés habitent des localités humides et marécageuses; quelques-uns même vivent dans les étangs et les lacs couverts de joncs et de roseaux; d'autres se trouvent dans les champs, quelques-uns même dans les forêts. Ils mènent une vie cachée, se montrent le moins possible, et ne se

décident à s'envoler que lorsqu'ils sont pressés de très-près; mais ils savent à merveille se dérober au milieu des plantes. Tous marchent et courent très-bien; quelques-uns nagent avec facilité. D'un autre côté, ils sont de tous les échassiers les moins bien doués sous le rapport du vol. Leur voix est singulière; ils la font entendre surtout le matin et le soir, et souvent fort longtemps, sans interruption. Leurs sens sont bien développés; leurs facultés intellectuelles atteignent un assez haut degré de perfection, comme on peut facilement le constater chez les individus captifs. Bien peu sont sociables. Cependant, après la saison des amours, quelques-uns de ces oiseaux se réunissent en petites bandes, demeurent assez longtemps à un même endroit, et le quittent tous ensemble. Quant aux autres animaux, les rallidés s'en inquiètent fort peu.

Leur régime est autant animal que végétal. Ils mangent des graines, mais aussi (et c'est probablement dans certaines saisons leur nourriture exclusive) des insectes, des larves, des mollusques, des vers, des œufs et même de jeunes oiseaux. Les grandes espèces sont de véritables prédateurs, qui font la chasse aux petits vertébrés. Ils nichent au bord, souvent même à la surface de l'eau, parmi les herbes et les joncs. Leur nid est assez bien construit et imperméable à l'eau. La ponte a lieu au printemps: elle est, selon les espèces, de trois à dix et même douze œufs, semés de points et de taches foncés sur un fond pâle. Les deux parents couvent alternativement. Les jeunes naissent couverts de duvet et abandonnent le nid aussitôt éclos; aussi est-il fort difficile de les observer. On sait cependant qu'ils deviennent indépendants de bonne heure, et que les parents ont souvent deux couvées dans le courant de l'été.

Chasse. — On ne fait pas aux rallidés une chasse réglée; cependant, comme leur chair est

très-savoureuse, on les tire quand l'occasion se présente. Pour les chasser, il faut absolument un excellent chien d'arrêt.

Captivité. — Les rallidés sont fort amusants en captivité. On peut les compter parmi les oiseaux de volière les plus gracieux ; mais il faut leur réserver un enclos spacieux, et leur donner beaucoup de soins pour qu'ils prospèrent.

LES RHYNCHÉES — *RHYNCHÆA*.

Die Schnepfenralten, the Snipe-Rails.

Caractères. — Ce genre, pauvre en espèces, que l'on a jusqu'ici placé dans la famille des scolopacides, me paraît devoir être rangé parmi les rallidés. Les rynchées, ou *râles-bécasses*, ont le bec plus long que la tête, droit en arrière, incliné en avant, comprimé latéralement, à mandibules à peu près égales ; les tarses de longueur moyenne ; les doigts relativement courts, complètement séparés, le postérieur inséré un peu plus haut que les autres et petit ; des ailes larges, obtuses, la troisième rémige étant la plus longue ; une queue arrondie, formée de douze rectrices ; le plumage très-richement paré. Le mâle est plus petit et a des couleurs plus ternes que la femelle ; aussi, a-t-on souvent décrit un sexe pour l'autre.

LA RHYNCHÉE DU CAP — *RHYNCHÆA CAPENSIS*.

Die Goldralten, die Goldschnepfe, the Goldrails, the virginian Rails.

Caractères. — Pendant mon séjour en Afrique, j'ai pu observer moi-même cet oiseau (*fig. 169*). Le mâle a le dos noirâtre ; une ligne passant par le milieu de la tête, une autre au-dessus de l'œil et une troisième sur les scapulaires, jaunâtres ; la face supérieure des ailes moirée de noirâtre sur un fond brun ; la partie antérieure du cou et la partie supérieure de la poitrine moirées de gris-noir foncé et de blanc ; le reste des parties inférieures blanc ; les rémiges et les rectrices marquées de taches d'un jaune doré, en forme d'œil, et de taches transversales noires. La femelle a le dos brun-bistre foncé, irrégulièrement rayé en travers de vert noir ; la tête brune à reflets verdâtres ; la ligne sus-oculaire d'un blanc jaunâtre, la ligne qui traverse le milieu de la tête jaunâtre ; le cou brun-cannelle ; la partie antérieure de la poitrine brun-noir ; la face inférieure du corps et une ligne allant du cou à l'aisselle blanches ; les rémiges et les rectrices moirées de vert et de noir, et marquées de taches d'un jaune doré ;

les couvertures des ailes verdâtres, finement rayées de noir. L'œil est brun, le bec rouge-vermillon à la pointe, d'un vert foncé à la racine ; les tarses sont d'un vert clair. Le mâle a 23 cent. de long, la femelle 28 cent. ; le premier a 45 cent. d'envergure, celle-ci 50. La longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 5.

Quelques auteurs veulent faire de toutes les rynchées de l'ancien monde une seule espèce, offrant plusieurs variétés climatiques ; je ne puis partager leur opinion.

Distribution géographique. — La rynchée du Cap habite une grande partie de l'Afrique. Je l'ai rencontrée surtout dans la Basse-Égypte, notamment au bord du lac Mensaleh ; j'en trouvai des individus solitaires dans le Soudan. D'autres auteurs l'ont signalée au Sénégal, au Mozambique et à Madagascar. D'après mes observations, elle n'émigre pas ; c'est tout au plus si elle est erratique. On la trouve, en effet, à la même époque, dans la Basse-Égypte et dans le Soudan.

Mœurs, habitudes et régime. — Je ne connais aucune bonne description du genre de vie de la rynchée du Cap, et je n'ai moi-même pu réunir que quelques observations, quoique cet oiseau ait toujours fort attiré mon attention. La rynchée du Cap habite les marais, les champs humides ; elle se trouve aussi dans les buissons, dans les roseaux. Au printemps, elle vit par paires ; plus tard, par petites troupes de quatre à six individus. Ses allures rappellent un peu celles des bécasses, et se rapprochent beaucoup plus de celles des râles. Elle se cache le plus qu'elle peut au milieu des plantes ; se montre rarement dans un endroit découvert, et, si elle a à franchir un espace nu, elle le fait très-rapidement, pour gagner au plus tôt les fourrés. Elle court très-vite, que le sol soit dur ou vaseux ; mais elle vole mal. Toutes les rynchées que j'ai pu observer ne se levaient que sous mes pieds, comme les bécasses ; voletaient plus qu'elles ne volaient ; avançaient d'un vol vacillant, incertain, et s'abattaient au bout de quelques instants. On ne peut les comparer, sous le rapport du vol, aux bécasses : le râle d'eau lui-même me semble bien mieux favorisé de ce côté. J'ai entendu, au printemps, le cri d'appel de la rynchée du Cap : ce cri est perçant, dissyllabique ; on peut le rendre par *naeki, naeki*.

Je ne sais rien de certain sur son mode de reproduction. Dans l'oviducte de deux femelles que j'ai tuées, l'une le 8, l'autre le 12 mai, j'ai trouvé deux œufs, ressemblant en tout à ceux de la philolimne gallinule.

LES RALES — *RALLUS*.*Die Rallen, the Rails.*

Caractères. — Les râles proprement dits ont le bec plus long que la tête, droit ou légèrement recourbé, comprimé sur les côtés; les tarses assez longs; les ailes courtes, bombées, à rémiges molles, obtuses, les troisième et quatrième étant les plus longues; la queue très-courte, cachée sous les sus et les sous-caudales, étroite, et formée de douze rectrices faibles, arquées, arrondies à leur extrémité; un plumage très-abondant, serré, impénétrable à l'eau. Le mâle est plus grand que la femelle; le plumage des jeunes diffère de celui des vieux.

LE RALE D'EAU — *RALLUS AQUATICUS*.*Die Wasserralle, the Water-Rails.*

Caractères. — Le râle d'eau mâle, adulte, est un de nos plus beaux oiseaux de marais. Il a le dessus du corps d'un roux olivâtre, tacheté de noir au centre des plumes; les côtés de la tête et le dessous du corps d'un cendré bleuâtre, les flancs rayés de blanc et de noir; le ventre et le croupion d'un roux-de-rouille tournant au jaune; les rémiges d'un noir-brun mat; les rectrices noires, bordées de brun olivâtre; l'œil d'un rouge clair sale; le bec rouge-vermillon, avec l'arête brune; les tarses d'un vert brunâtre. Cet oiseau a 30 cent. de long et 41 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 12 cent., celle de la queue de 6.

La femelle est plus petite que le mâle; mais elle a le même plumage que lui. Les jeunes ont le dessous du corps d'un roux jaunâtre, semé de taches noirâtres et brunâtres.

Distribution géographique. — Le nord et le centre de l'Europe, ainsi que le centre de l'Asie, jusqu'à l'Amour, sont la patrie du râle d'eau. Dans ses migrations, il arrive dans le midi de l'Europe et dans le nord de l'Afrique; mais, déjà en Égypte, il est fort rare. Il est possible cependant qu'il s'y trouve plus souvent qu'on ne le croit; car, même en Allemagne, là où il se rencontre presque partout, c'est un oiseau à peu près inconnu. On ne peut rien dire de positif au sujet de ses migrations; on le rencontre souvent encore, en hiver, dans nos contrées; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en mars et en novembre, on l'aperçoit dans des endroits qu'il évite d'ordinaire. Il se montre très-régulièrement,

en Espagne, vers le milieu d'octobre, et souvent en très-grand nombre; en Grèce, d'après von der Mühle, il est très-commun à partir du mois de septembre, et non-seulement dans les marais, mais encore dans les endroits secs, où il est alors en compagnie des cailles. Lindermayer prétend qu'il est sédentaire dans cette contrée, et explique ainsi son apparition prématurée.

Mœurs, habitudes et régime. — Il est assez singulier qu'un oiseau qui vole aussi mal que le râle, se trouve régulièrement dans des îles isolées des mers du Nord, par exemple aux Féroés, en Islande, où il vit sédentaire. Là, pendant la mauvaise saison, il se retire au voisinage des sources chaudes, et y mène une vie très-misérable. Ses migrations se font généralement à pied, en suivant le cours des fleuves.

Le râle d'eau habite, comme le dit Naumann, « les marais où l'homme n'aime pas à s'aventurer; les lieux déserts et humides, où l'eau des marécages se cache sous un épais tapis de plantes entremêlées de buissons; les pièces d'eau couvertes de joncs et de roseaux, au voisinage ou même au milieu des forêts; les fourrés d'aulnes et de saules, entremêlés de joncs et de hautes herbes, coupés par des canaux, des étangs ou des marécages. » Il fuit les pièces d'eau découvertes. Dans ses migrations, il choisit toujours des endroits où il peut se cacher; il s'abat dans les forêts, se tapit dans les haies, etc.

Le râle d'eau est un oiseau plus nocturne que diurne; c'est au crépuscule qu'il est le plus actif. Il consacre une partie de la journée au repos, souvent même au sommeil. Dans ses allures, il ressemble beaucoup aux petites poules d'eau; il a, comme elles, le corps horizontal, le cou rentré, la queue relevée. Aperçoit-il quelque chose d'inaccoutumé, il lève un peu le cou, porte la pointe des ailes au-dessus du croupion et hoche plusieurs fois la queue. Lorsqu'il rôde, il laisse pendre le cou et la tête, sa taille en semble diminuée, ses pas sont plus grands et se suivent plus rapidement. Quand il court, il disparaît en un clin d'œil aux yeux de l'observateur. « Il marche léger et gracieux, dit Naumann; il court avec rapidité; il franchit tous les obstacles sous lesquels il ne peut se glisser; il passe sur la vase la plus ténue, sur les feuilles flottantes, comme sur les branches tombées à terre; il se fait un passage au milieu des fourrés de plantes aquatiques les plus entrelacés, les plus serrés. Son corps mince le favorise beaucoup en cela; il passe entre deux tiges d'herbes

sans les toucher, et jamais on ne peut reconnaître à l'agitation des herbes la direction de sa fuite. Le surprend-on par hasard, on croit plutôt voir un rat qu'un oiseau, et il a disparu aussi vite qu'on l'a aperçu. Arrive-t-on sans bruit à l'endroit où il se tient, y demeure-t-on longtemps immobile, on peut se donner le plaisir d'observer de près ses allures silencieuses. Je sais des cas où cet oiseau inoffensif a vaqué à toutes ses occupations, à quelques pas de l'observateur immobile, soit qu'il ne le vit pas, soit qu'il le prit pour quelque objet inanimé. Le râle d'eau prend alors les postures les plus gracieuses, exécute les mouvements les plus élégants. Lui fait-on soupçonner quelque péril, il s'allonge, hoche vivement la queue, se dispose à disparaître au milieu des herbes. Il nage facilement et avec grâce; il s'aventure dans les endroits les plus profonds des marais, là où il ne peut plus atteindre le fond; mais il évite toujours de franchir des surfaces étendues et entièrement découvertes. Le surprend-on à ce moment, il s'enfuit, moitié volant, moitié courant à la surface de l'eau, et gagne le fourré le plus voisin; est-il serré de près, il cherche à se sauver en plongeant. »

Son vol est maladroit et pénible. Il ne s'élève jamais bien haut et ne va pas bien loin d'une traite. Pour voler, il écarte largement les ailes et en donne des coups brefs, comme vibrants. A le voir alors on dirait une chauve-souris. En été, il ne vole que quand le péril est imminent, et il arrive souvent alors qu'il va se poser sur un arbre ou au milieu des champs. Son cri d'appel ordinaire, que l'on entend surtout le soir et le matin, est un sifflement assez fort. Il a quelque ressemblance, comme le dit mon père, avec le bruit que l'on fait en fouettant l'air avec une baguette, et on peut le rendre par *wouitt*. Lorsqu'il vole, surtout au moment des migrations, il fait entendre un cri très-perçant, mais nullement désagréable; on l'exprime par *kriok* ou *krip*.

Le râle d'eau n'est pas une des espèces les mieux douées de la famille sous le rapport de l'intelligence. Il n'est cependant pas tout à fait déshérité sous ce rapport. Naumann dit qu'il déploie souvent beaucoup de ruse pour échapper aux regards de ses ennemis, surtout de l'homme; mais que cette habitude lui devenant une seconde nature, il ne fait nulle attention à l'homme qui demeure immobile près de lui; d'autres auteurs disent que, dès que quelque apparition inaccoutumée le surprend,

il perd toutes ses facultés et devient comme stupide. « Un de mes amis, dit mon père, chassait dans un petit fourré de joncs, lorsqu'il aperçut un râle d'eau qui cherchait à se sauver en courant. Il tira, mais le manqua. L'oiseau s'envola et alla s'abattre dans un champ, à une courte distance. Le chasseur courut après lui, et le prit sans peine avec la main. Je l'empaillai plus tard; il n'avait pas la moindre blessure. Trois autres râles, qui figurent aussi dans ma collection, ont été pris également avec la main. Cet oiseau, qui vit toujours caché, semble oublier qu'il a des ailes, lorsqu'il est surpris par l'homme dans un lieu découvert. Il pourrait le plus souvent échapper à l'homme qui le poursuit, mais il se perd, incertain du moment où il doit fuir. »

Le râle d'eau s'inquiète peu de ses semblables: c'est un des oiseaux les moins sociables qui existent; même lors de ses migrations, il ne se joint pas à ses pareils.

En liberté, le râle d'eau se nourrit surtout d'insectes et de larves; plus tard, quand les graines sont mûres, surtout celles des joncs et des graminées, il en mange à l'occasion; il mange aussi de petits escargots, et il est probable qu'il ne dédaigne pas un œuf d'oiseau, quand il en trouve.

Son nid est très-caché dans les herbes ou dans les roseaux; aussi ne le découvre-t-on pas souvent, bien que les parents en trahissent l'emplacement par leurs cris. D'ordinaire, dit Naumann, il est établi au bord d'un fossé, sous un saule, dans une touffe de joncs, rarement dans des herbes peu élevées. Il est lâchement construit avec des feuilles, des joncs, des roseaux, des tiges d'herbes; sa cavité est assez profonde. Les œufs, au nombre de six à dix, et quelquefois plus, ont une coquille solide, lisse, à grain fin; ils sont, sur un fond jaune-roux pâle ou verdâtre, semés de taches violettes et d'un gris cendré, sur lesquelles se montrent d'autres taches rougeâtres ou brun-cannelle. Les jeunes sont couverts d'un duvet noir; ils quittent le nid à peine éclos, ils courent comme des souris au milieu des herbes et nagent très-bien. La mère les rappelle par ses cris, et les garde avec elle jusqu'à ce qu'ils soient capables de se suffire.

Captivité. — Les râles d'eau sont très-intéressants à tenir en captivité. Ils s'habituent rapidement à la perte de leur liberté. Au commencement, ils cherchent toujours à se cacher partout où ils peuvent; mais bientôt ils deviennent confiants et assez privés pour manger dans la main de leur maître, se laisser même caresser

par lui, ce que ne permettent pas beaucoup d'autres oiseaux. Un médecin de Saalfeld avait apprivoisé un râle, à un tel point, qu'il le suivait dans la maison comme un chien, qu'il était attentif à tous ses mouvements, et partageait son lit en hiver, c'est-à-dire se glissait sous la couverture, pour s'y réchauffer. La gaieté, les postures gracieuses et variées, la douceur de cet oiseau, tout est fait pour lui conquérir l'estime des amateurs, et cela d'autant plus, qu'il n'est pas difficile à nourrir : il se contente de pain, auquel on ajoute de temps à autre des œufs de fourmis et des vers de farine.

LES COURLANS — *ARAMUS*.

Die Hühnerla'e.

Caractères. — Les courlans sont des oiseaux au corps élancé; au bec plus long que la tête, vigoureux, fortement comprimé latéralement, légèrement convexe à l'arête dorsale; à tarsi assez hautes et minces; à doigts de moyenne longueur, complètement séparés, armés d'ongles longs, acérés, légèrement recourbés; à ailes atteignant le milieu de la queue, obtuses, les troisième et quatrième rémiges étant les plus longues; à queue moyennement longue, et à plumage unicolore.

LE COURLAN GÉANT — *ARAMUS GIGAS*.

Die Serrakura, the Serrakura.

Caractères. — Le courlan géant, la *serrakura* des Brésiliens, a été souvent amené vivant en Europe. Il a la tête, la partie antérieure du cou et les cuisses d'un gris ardoisé; l'occiput et le haut du cou d'un brun roux; le dos et les couvertures des ailes d'un vert olivâtre; le bas-ventre et le croupion noirs; les rémiges d'un roux-de-rouille vif; il en est de même du bas de la poitrine et des flancs; les rectrices sont noirâtres. L'œil est rouge-carmin; le bec jaune-vert, avec la pointe grise; les tarsi sont d'un rouge de chair. Sa taille est à peu près celle d'une poule : il a 50 cent. de long; la longueur de l'aile est de 28 cent., celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — Cet oiseau est propre aux contrées chaudes de l'Amérique.

Mœurs, habitudes et régime. — Il fréquente, comme ses congénères, les étangs du centre du Brésil, les bords des ruisseaux couverts de joncs, et les eaux dormantes qui se trouvent sur la lisière et au sein des forêts. Il se nourrit de petits animaux et de graines de diverses espèces. On

ne peut pas dire qu'il soit craintif, mais il mène une vie tellement cachée, qu'il est rare de l'apercevoir. Il se fait souvent entendre, surtout le soir et le matin. Sa voix est si perçante, si singulière, qu'elle frappe tout le monde. Le chasseur qui pénètre dans les forêts vierges est étonné en entendant des sons complètement étrangers. Le cri de cet oiseau se compose de deux notes gutturales : la première basse, brève, la seconde haute et sonore; on peut le rendre à peu près par : *kroukae*. Le courlan géant niche dans les roseaux; ses œufs sont d'un jaune-roux pâle, semés de larges taches brunes.

Chasse. — Le prince de Wied rapporte que les courlans se prennent souvent dans des trappes, lorsqu'ils rôdent la nuit par la forêt. Il doit cependant y avoir un autre moyen de les capturer, car, dans ces dernières années, ils ne sont pas devenus très-rare dans les collections d'oiseaux vivants.

Captivité. — Les courlans captifs, que j'ai eu occasion d'observer, étaient de charmantes créatures. Ils vivaient en parfaite harmonie avec les autres oiseaux de même taille ou plus grands qu'eux, surtout avec les poules d'eau, et les porphyryons, les petits hérons, les ibis. Ils se tenaient cependant à l'écart, vivant par paires, quand ils étaient à plusieurs. Leurs allures rappellent et celles des râles d'eau, et celles des porphyryons. Ils marchent avec élégance et rapidité; en précipitant leurs grands pas, ils peuvent courir avec une vitesse incroyable; ils nagent à la façon des stagnicoles; ils volent bien mieux que les autres rallidés. Vers le soir, ils s'élèvent en voletant jusque sur un arbre, ou quelque objet semblable; ils s'y tiennent solidement; font entendre leur voix de vingt à cent fois de suite, et répondent quand on les appelle.

Ils deviennent rapidement familiers avec leur gardien; ils n'ont aucune crainte des personnes qu'ils connaissent et mangent tout près d'elles. Ils ne sont pas difficiles sous le rapport de la nourriture : du pain leur suffit. Ils mangent aussi volontiers de la viande. Je les ai vus, avec plaisir, guetter des moineaux, les étourdir d'un seul coup de bec, les frapper à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils fussent morts; puis, leur ouvrir le ventre, les vider, les dépecer ensuite et les avaler.

Cela m'a confirmé un récit de d'Azara, se rapportant à une espèce voisine. Il raconte que dans la maison d'un médecin du Paraguay, on avait laissé un jeune courlan courir librement dans la cour. Il ne mangea au commencement

que du pain, de la viande, des vers surtout, qu'il semblait préférer à toute autre nourriture; lorsqu'il fut adulte, il commença à se battre avec les poules, et lorsque celles-ci répondaient à ses attaques, il se ramassait, baissait la tête, se précipitait entre les jambes de son adversaire, le renversait et, avant qu'il eût eu le temps de se relever, lui portait de vigoureux coups de bec au ventre. Il savait parfaitement quand une poule allait pondre; il la suivait, et la guettait. A peine l'œuf était-il pondu, qu'il le prenait dans son bec, l'emportait, le trouait et le buvait avec une volupté visible. C'est au point qu'on ne pouvait sauver un seul œuf. Si la poule ne pondait pas assez vite à son gré, il devenait impatient, la chassait hors du nid, la poursuivait avec fureur. Il agissait de même dans les maisons voisines. Il parcourait tous les alentours, et grimpait sur les toits. On dut le tuer pour mettre fin aux plaintes générales qu'il soulevait. « Il est évident, ajoute d'Azara, qu'en liberté, il détruit tous les nids qu'il trouve. » Il ne souffrait pas qu'on le touchât; en se promenant dans les diverses pièces de la maison, s'il trouvait un dé, des ciseaux ou quelque autre objet brillant, il l'emportait, le cachait dans l'herbe ou même dans la terre. Il attrapait les souris très-adroitement et les avalait tout entières.

LES CREX — CREX.

Die Wiesenknarrer, the Landrails.

Caractères. — Les crex, démembrés du genre râle, se distinguent de ceux-ci par un bec plus court que la tête, presque conique, très-élevé à la base, très-comprimé dans toute son étendue, à arête convexe; des ailes très-concaves, subaiguës, la deuxième rémige étant la plus longue; des jambes nues sur une faible étendue; des tarses scutellés en avant, réticulés en arrière; des doigts médiocrement allongés; un pouce bien développé, portant à terre sur une assez grande étendue.

LE CREX DES PRÉS — CREX PRATENSIS.

D. r. Wiesenknarrer, der Wachtelkönig, the Corncrake.

Par les belles soirées du mois de mai, on entend dans les champs et les prairies un bruit singulier, ronflant; on dirait qu'on gratte les dents d'un peigne avec un petit bâton. Ce bruit se répète jusqu'au lever de la nuit; il recommence avant le lever du soleil; on l'entend partir tantôt d'ici, tantôt de là, mais toujours de

l'intérieur d'un certain district. L'oiseau cause de ces bruits est bien connu de tous les habitants des campagnes; c'est notre crex des prés, le râle des genêts, râle terrestre, ou roi des cailles, comme on l'appelle vulgairement.

Caractères. — Le crex des prés a le dos brun-noir, tacheté de brun olivâtre, chaque plume ayant un large liséré de cette couleur; la gorge et la partie antérieure du cou d'un gris cendré, les côtés du cou d'un gris brun, marqués de taches transversales roux brun; les ailes brunâtres, marquées de petites taches d'un blanc jaunâtre; l'œil brun clair; le bec d'un brun rougeâtre; les tarses d'un gris-de-plomb. Cet oiseau a 30 cent. de long et 50 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 15 cent., celle de la queue de 5. La femelle a une teinte moins vive.

Distribution géographique. — Le crex des prés habite tout le nord de l'Europe et une grande partie de l'Asie centrale; il se montre dans le midi de l'Europe lors de ses migrations, et ne s'y reproduit qu'exceptionnellement. En Espagne, du moins, je ne l'ai jamais vu en été; il n'est nullement commun en Grèce, d'après von der Mühle et Linder Mayer, et il ne s'y montre même qu'isolément, à l'époque du passage. A ma grande surprise, je vis une fois cet oiseau dans les forêts vierges du centre de l'Afrique, entre les 13° et 41° de latitude boréale.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans l'opinion du vulgaire, le crex des prés gouverne et guide les cailles, de là le nom de roi des cailles qu'on lui a donné; les chasseurs grecs assurent positivement qu'un crex est à la tête de chaque bande de cailles. Je ne sais ce qui a pu donner lieu à un tel préjugé; car rien dans sa manière de vivre ne le rapproche des cailles, pas même l'époque de ses migrations. Il arrive dans nos pays en mai, et les quitte à la fin d'août, lorsque la mue est terminée; on rencontre cependant encore quelques individus jusqu'au milieu d'octobre. Il voyage de nuit, et il est probable, à défaut d'observations bien positives, qu'il accomplit la plus grande partie de sa route en marchant.

Son habitat varie suivant les circonstances. Il recherche les lieux fertiles, les plaines surtout, sans pour cela éviter les collines. On le trouve le plus souvent dans les prairies, au voisinage de champs de céréales. En certaines années, il est commun dans une contrée; dans d'autres, c'est tout au plus si on y en rencontre une paire; la localité paraît ne plus lui convenir. Le crex des prés n'aime ni les lieux très-humides, ni

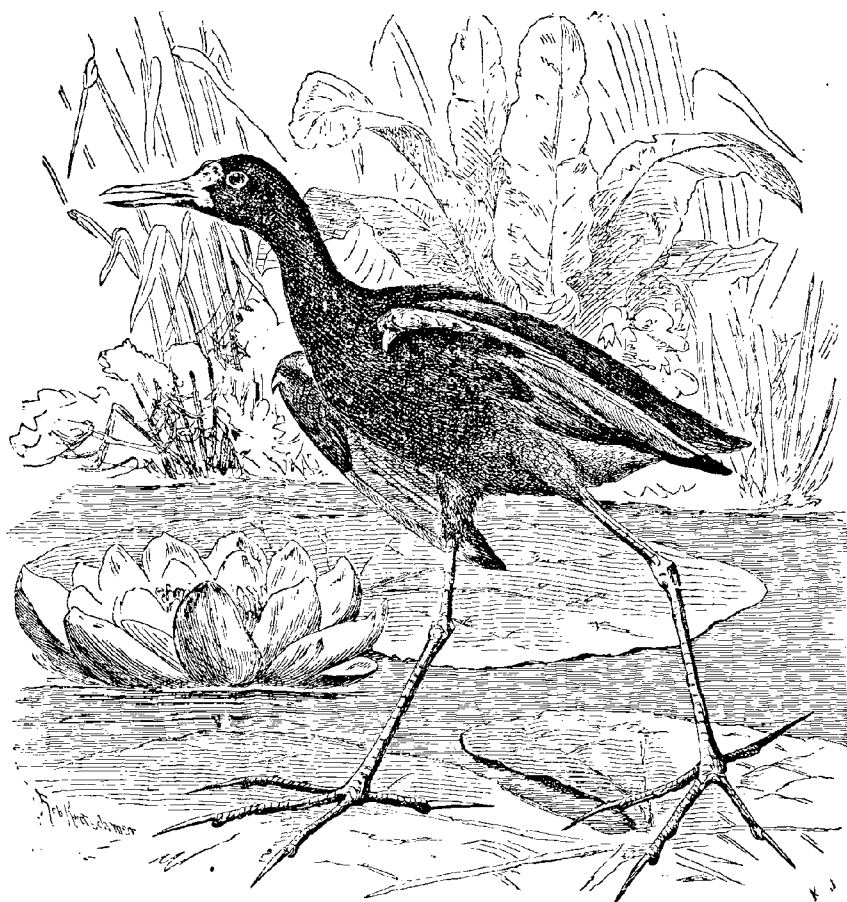
les lieux très-secs, et il lui faut souvent chercher longtemps avant de trouver un endroit parfaitement à sa convenance. Lorsque les prairies qu'il habite ont été fauchées, il se rend dans les champs de céréales, et y demeure jusqu'à l'époque de la moisson.

Ses mœurs sont celles des autres rallidés, mais elles présentent certaines particularités. Ses habitudes sont plutôt nocturnes que diurnes : il se tait complètement dans les chaudes heures du jour, et sauf vers minuit, il se fait entendre tant que le soleil est sous l'horizon. Mais il se cache aussi bien le jour que la nuit. « Pour bien demeurer à l'abri des regards, dit mon père, il se fait des couloirs au milieu des hautes herbes ; il y court rapidement, sans que le moindre brin d'herbe en soit ébranlé. Ceci explique comment on entend son cri partir tantôt d'un endroit, tantôt d'un autre, sans que l'on ait rien pu remarquer de sa course. Il profite des sillons étroits, creusés dans les prairies, lorsqu'ils sont recouverts par les herbes ; il s'y trouve en pleine sécurité à l'abri des rapaces et des carnassiers. Il court avec une rapidité surprenante, la tête baissée, le cou rentré, le corps horizontal, hochant la tête à chaque pas. Grâce à sa taille mince et élancée, il peut courir facilement au milieu des herbes ou des moissons les plus touffues. Il vole assez rapidement en ligne droite, en rasant le sol, mais jamais bien loin. Il est difficile d'ailleurs de le faire partir. Il sait qu'il est plus en sûreté au milieu des herbes que dans l'air, et il faut l'approche d'un chien de chasse pour le faire lever. Devant l'homme, il fuit en courant. Il est passé maître dans l'art de se cacher dans les herbes, dans les buissons, sous les javelles ; on ne l'aperçoit guère qu'au moment où il prend la fuite. » Il se laisse arrêter par un chien, et il arrive souvent que celui-ci le happe au moment où il s'envole. Quand il se lève, il volette plutôt qu'il ne vole : on dirait un jeune oiseau essayant ses ailes pour la première fois. Du reste, il prend terre le plus vite possible. Sa grande agilité, ses sens très-développés, lui permettent d'échapper à la plupart des dangers qui le menacent.

Autant le crex des prés est joli et élégant, autant aussi il est méchant à l'égard de ses semblables et des animaux plus faibles que lui. C'est un prédateur ; c'est un des pillards de nid les plus dangereux. Naumann a vu bien des captifs montrer une grande cruauté et un violent besoin de domination, tuer des passereaux, leur manger la cervelle, égorger même des souris. Wodzicki a

eu occasion d'observer leur cruauté sur une plus vaste échelle. Dans une grande volière, vivaient en parfaite harmonie beaucoup de petits oiseaux, lorsque l'on y introduisit un crex des prés. A partir de ce jour, on trouva chaque matin des oiseaux morts, à demi dévorés, et parmi eux, il y en avait de la taille d'une grive. On mit des pièges et des trappes ; on ferma toutes les ouvertures ; mais ce fut en vain ; personne ne pouvait s'imaginer que le crex des prés fût le coupable. Un hasard vint démontrer que l'ennemi était dans la volière même ; on oublia un jour de donner à boire aux oiseaux. « En revenant à la maison, dit Wodzicki, nous trouvâmes nos pauvres prisonniers tristes, le plumage hérissé ; nous remplîmes aussitôt l'abreuvoir et nous amusâmes à les voir étancher leur soif, les plus grands d'abord, les petits ensuite. Le crex des prés fut le premier. Lorsqu'il eut bu, il se mit à courir, la queue relevée, les ailes pendantes ; puis son pas se ralentit, il baissa le corps, se glissa vers l'abreuvoir et porta un coup de bec à un rouge-gorge, le renversa, le saisit avec ses longs doigts et le dévora sous nos yeux. Nous le laissâmes encore quelques jours dans la volière, pour constater combien il ferait de victimes en un jour ; chaque matin, nous trouvions le sol jonché de plumes. » Cette observation a fait penser à Wodzicki qu'il fallait imputer au crex des prés la destruction des œufs d'oiseaux humicoles, dont on trouve les débris si souvent dans les marais et les prairies humides.

A peine arrivé dans sa patrie, le crex des prés songe à se reproduire ; on entend alors continuellement ses cris : *errp, errp, errp* ou *knerrp, knerrp*. Il cause avec sa femelle d'une voix tendre : *kjiu, kjio, kjiae*, et celle-ci lui répond. Un autre mâle franchit-il les limites de son domaine, il l'attaque en poussant des cris sauvages et le met en fuite. Le couple ne commence à construire son nid que quand les herbes ont acquis une certaine hauteur ; aussi, dans certaines années, ce n'est guère avant la fin de juin qu'il niche. Il choisit à cet effet un lieu sec, dans les limites de son domaine ; il creuse une petite cavité dans la terre et la tapisse grossièrement de chaumes secs, d'herbes, de feuilles, de mousse, de racines. Le nombre des œufs d'une couvée varie généralement de sept à neuf, il est quelquefois de douze. Ces œufs sont grands, ovoïdes, à coquille épaisse, finement grenue, lisses, brillants, marqués sur un fond jaunâtre ou blanc-verdâtre de petites taches rouge-ocre, rouge pâle, brun-roux, bleues ou gris cendré.



Corbeil, Créte Fils, imp

Paris, Baillié et Fils, édité.

Fig. 170. Le Jacana proprement dit (p. 699).

La femelle couve trois semaines, et avec une telle ardeur qu'on peut souvent la prendre avec la main sur ses œufs. Elle ne fuit même pas devant le moissonneur, et devient ainsi la victime de sa tendresse.

Les jeunes naissent couverts d'un duvet laineux, noir, et courent presque aussitôt : leur mère les garde auprès d'elle ; ils répondent à son appel par leurs piailllements, et se rassemblent sous ses ailes ; les surprend-on, ils courent sur le sol comme des souris ; en un clin d'œil, ils sont cachés, et il est fort difficile de les trouver. Plus grands, ils cherchent leur salut dans la fuite, et courent aussi bien qu'ils se cachaient auparavant.

Chasse. — En Allemagne, on tire le crex des prés quand on le trouve par hasard ; en Grèce et en Espagne, on lui fait une chasse réglée. On en apporte régulièrement au marché, car sa chair

BREUX.

est fort estimée. Mais les moissonneurs abattent sous leur faux bien plus de ces oiseaux que les chasseurs n'en tuent.

Captivité. — Ce que nous avons dit plus haut des instincts cruels du crex des prés ne doit pas le faire repousser comme oiseau de volière, car il est des plus amusants qu'il soit possible de trouver ; il suffit d'éloigner de lui les petites espèces. « Au commencement, dit mon père, il court de côté et d'autre ; il est très-sauvage, mais il s'apprivoise rapidement, et prend alors les postures les plus singulières. Tantôt, il se tient debout comme un homme, les jambes écartées, le cou tendu, tantôt, il rabat ses plumes, ce qui le fait paraître plus élancé qu'il n'est ; d'autres fois, il se baisse, et fait le gros dos. J'en ai un dans le même enclos qu'une poule d'eau : il tient celle-ci en respect. Quand elle s'approche de lui, il hérissé son plumage, lui lance des coups de

IV. — 399

bec, de façon à l'effrayer et à lui faire prendre la fuite. »

Mon père dit en outre, en parlant d'un autre creux des prés qu'il a eu en sa possession : « Cet oiseau me fait beaucoup de plaisir. Il est très-privé. D'ordinaire, il court dans la chambre, hochant la tête, tenant sa queue horizontale. Souvent, il se tapit dans un coin, et en sort brusquement lorsqu'il s'y voit découvert. Vers le soir, il s'agite, il vole vers la fenêtre, il semble à l'aise à une faible lumière. Il aime beaucoup la chaleur. En hiver, il se tient d'ordinaire derrière le poêle, et lorsque le soleil arrive dans la chambre, il s'y étale, en hérissant ses plumes. Il a une peur extrême des chiens et des chats. Si un chat l'approche, il s'envole verticalement; mais comme, surtout dans la chambre, il ne peut diriger son vol, il lui est impossible de se poser au haut du poêle, et il va retomber dans un coin. Il aime beaucoup l'eau, pour boire et se baigner, mais il faut qu'elle soit fraîche; celle qui a séjourné quelques heures dans la chambre n'est plus de son goût. Il boit en remplissant son bec d'eau, et en l'avalant comme un corps solide. Pour se baigner, il met toute la partie inférieure du corps dans l'eau, et arrose le dos avec son bec. Le bain pris, il s'étend au soleil et se secoue.

Il est tellement privé, que toutes les fois qu'il s'est hasardé dans la cour et dans les environs, il est rentré. Pendant le repos, il vient fréquemment se poser sur l'épaule de la servante, et réclame sa part des plats. Il court souvent autour de la table. Il mange tout ce qu'on lui donne, et qu'il peut avaler, par exemple, des grains, du chènevis, du colza, des graines de graminées, des pois, du riz, des miettes de pain trempées dans de l'eau ou dans du lait, des farineux. Il aime beaucoup la viande hachée, cuite ou rôtie, les œufs durs, la graisse, les vers, les larves, les insectes, les mouches. Il préfère la nourriture déposée à terre à celle qu'on lui donne dans l'eau; c'est donc dans les endroits secs qu'il cherche de préférence ses aliments. Un morceau est-il trop gros pour qu'il puisse l'avalier, il le déchire à coups de bec. Il mange tout le jour, à petits intervalles. Il a mué dans la seconde moitié de mai, et très-rapidement : en trois semaines, son plumage était renouvelé; pendant ce temps, il avait l'air d'être déplumé. Sa santé générale n'en paraissait pas souffrir. »

On a entendu d'autres râles captifs donner de la voix au mois de mars; celui de mon père se bornait à pousser une sorte de grognement, quand on le prenait.

LES PARRIDÉS — *PARRÆ*.

Die Blätterhühnchen, the Jacanas.

Sur les eaux dormantes ou dont le cours est lent, dont la surface est couverte des larges feuilles flottantes de diverses plantes aquatiques, vivent des oiseaux fort élégants, qui diffèrent de tous les autres par la longueur extraordinaire de leurs ongles. Ce sont ceux qui composent la famille des parridés.

Caractères. — Les parridés sont caractérisés par leurs formes sveltes; leur bec long et mince; leurs tarsi élevés, leurs doigts longs et grêles, dont la longueur est presque doublée par celle des ongles; leurs ailes assez longues, étroites et pointues; leur queue courte ou exceptionnellement allongée, à plumes étroites; leur plumage peu abondant, mais serré et vivement coloré. Chez la plupart, la partie antérieure du front porte une callosité nue, et un ergot pointu se trouve à l'articulation du carpe. Les deux sexes ne diffèrent pas l'un de l'autre; les jeunes ont un plumage distinct de celui des adultes.

Distribution géographique. — Les parridés

habitent la zone tropicale de l'ancien comme du nouveau continent; chaque partie du monde a des espèces qui lui appartiennent en propre.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les parridés ont le même genre de vie. Les feuilles flottantes sont leur terrain de chasse; ils ne les quittent qu'exceptionnellement, au moment de nicher, par exemple.

Ils n'ont aucune peur de l'homme et se montrent à découvert; ils laissent les canots les approcher de très-près; quand ils prennent leur essor, ils ne font que voler à la surface de l'eau et ne tardent pas à s'abattre. Ils ne méritent nullement leur nom scientifique; car ils ne sont rien moins que des présages de malheur comme on l'a dit; au contraire, ce sont des oiseaux gracieux et inoffensifs, qui ornent et parent la superbe végétation aquatique des tropiques; ils charment quiconque les voit, quand bien même leur genre de vie ne répond pas absolument à la bonne impression qu'ils produi-

sent. Leur magie, c'est leur marche sur des feuilles flottantes, qui ne pourraient supporter le poids d'aucun autre oiseau de même taille; c'est ainsi qu'ils ont pu frapper l'esprit des voyageurs, et c'est là la cause des récits superstitieux qui ont cours sur leur compte. Enlevés à leurs feuilles, ils paraissent maladroits au possible. Ils peuvent encore courir légèrement sur une vase peu solide, mais ils sont incapables de se mouvoir au milieu des hautes herbes; ils sont aussi inhabiles à nager qu'à voler. Il en est qu'on n'a jamais vus nager; d'autres ont la faculté de plonger. Quant au vol, les râles leur sont bien supérieurs. Leur voix est très-singulière; celle de quelques espèces ressemble à un ricanement.

Nous manquons d'observations précises quant au développement de leurs facultés intellectuelles; nous savons cependant qu'ils paraissent avoir une juste appréciation des diverses circonstances; que partout où l'homme les respecte, ils se montrent confiants; tandis que, là où on les poursuit, ils deviennent très-craintifs, et, par leurs cris d'avertissement, préviennent de l'approche du danger et leurs semblables et les autres oiseaux.

Ils ne vivent pas en paix entre eux. Chaque couple a son domaine, où il n'en souffre aucun autre, et d'où il chasse tout intrus qui ose s'y aventurer.

Les parridés se nourrissent presque exclusivement des graines des plantes sur lesquelles ils vivent; ils mangent, en outre, divers petits animaux. Ils nichent sur la terre ferme, et pondent trois ou quatre œufs.

LES JACANAS — *PARRA*.

Die Sporenflügel.

Caractères. — Les jacanas ont le corps svelte; le bec mince, étroit; la callosité frontale nue, saillante; des caroncules nues à l'angle de la bouche; les tarses élevés et minces; les doigts longs; les ongles presque aussi longs que les doigts; les ailes étroites, subaiguës, la troisième étant la plus longue, armées au poignet d'un ergot solide, dirigé en dedans; la queue courte, arrondie, formée de dix rectrices molles, faiblement pointues.

LE JACANA PROPREMENT DIT — *PARRA JACANA*.

Die Jassana, the common Jacana.

Caractères. — Le jacana proprement dit ou *jassana* (fig. 170), le type de ce genre, est un des

oiseaux de marais les plus communs de l'Amérique du Sud. Il a la tête, le cou, la poitrine et le ventre noirs; le dos, les ailes et les flancs bruns; les rémiges d'un vert jaunâtre, avec la pointe noire; les rectrices d'un brun-rougeâtre foncé; l'œil jaune pâle; le bec rouge, avec la pointe jaunâtre; la callosité frontale et les caroncules buccales rouge-de-sang; les tarses d'un gris de plomb; l'ergot jaune. Les jeunes ont toute la face du corps d'un blanc taché de jaune; le haut de la tête et la nuque noirs; le dos brun-olivâtre. Cet oiseau a de 25 à 28 cent. de long; la longueur de l'aile est de 14 cent., celle de la queue de 6, celle des tarses, ainsi que celle du doigt médian, de 53 millim., celle de l'ongle de ce doigt de 20 millim., celle du doigt postérieur de 24 millim., celle de son ongle de 40.

Distribution géographique. — Depuis la Guyane, jusqu'au Paraguay, il n'est eau dormante, en partie couverte de grandes feuilles flottantes, où l'on ne trouve le jacana.

Mœurs, habitudes et régime. — Aimé partout à cause de sa beauté, jouissant de la paix la plus complète, le jacana vulgaire s'établit au voisinage des habitations, dans les canaux de dérivation des plantations. D'après le prince de Wied, on le voit dans tous les marais, dans les prairies humides et marécageuses, auprès de la côte comme dans l'intérieur des terres, et jusqu'au milieu des forêts vierges. Il marche facilement sur les larges feuilles des plantes aquatiques qui nagent à la surface de l'eau. A l'approche d'un canot, il s'envole, mais pour s'abattre bientôt. C'est un charmant spectacle de le voir courir avec la plus grande rapidité sur les larges feuilles des nénuphars. Au moment de se poser, il lève dans les airs ses ailes élégantes, et étale aux rayons du soleil ses brillantes rémiges d'un vert jaune. Il surpasse en beauté les superbes fleurs au-dessus desquelles il se meut. Au moment de s'abattre ou de se lever, il fait entendre son cri, une sorte de ricanement. C'est un avertissement pour ses compagnons; il crie aussi lorsqu'il est surpris et qu'il cherche à fuir.

« Dès que l'un ou l'autre de ces oiseaux, dit Schomburgk, remarque quelque objet suspect, il étend le cou, fait entendre sa voix perçante; toute la bande lui répond, et ils s'enfuient l'un après l'autre. »

Le jacana se nourrit d'insectes aquatiques, de larves et de graines de plantes marécageuses; il paraît être occupé toute la journée à chercher sa nourriture. Son nid est grossièrement construit,

au bord d'un marais ou d'un fossé. Souvent ses œufs reposent sur la terre nue. Ces œufs, au nombre de quatre ou six, sont marqués de points jaune-brun, sur un fond bleuâtre ou gris-de-plomb verdâtre. Les jeunes suivent leur mère, dès qu'ils sont éclos.

Captivité. — D'après le prince de Wied, il ne serait pas difficile d'habituer des jacanas à vivre en captivité, surtout si on leur donne quelque liberté, si on les tient dans une cour par exemple. Il est probable qu'on amènera en Europe quelques-uns de ces gracieux oiseaux vivants : on ne semble pas en avoir encore fait l'essai.

LES HYDROFAISANS — *HYDROPHASIANUS.*

Caractères. — Les hydrofaisans ou les *faisans d'eau*, qui habitent le sud de l'Asie, diffèrent du jacana et de ses congénères, par l'absence de callosité frontale et de caroncules buccales, et par la longueur extraordinaire de leurs quatre rectrices médianes. Ils en diffèrent aussi par la forme de l'aile, les deux premières rémiges étant les plus longues; par leur bec plus mince, leurs tarses plus forts et leurs doigts relativement plus courts.

L'HYDROFAISAN DE CHINE — *HYDROPHASIANUS SINENSIS.*

Der Wasserfasan, the Chinese Jacana.

Caractères. — L'hydrofaisan de Chine a le haut de la tête, la face, le menton, le cou et le haut de la poitrine blancs; la partie postérieure du cou d'un blanc jaunâtre, séparée de la partie antérieure par une ligne noire; le dos brun-olivâtre foncé, à reflets pourpres; les couvertures supérieures des ailes blanches; une tache blanche à la tête; la poitrine d'un brun-noir foncé; les

couvertures inférieures des ailes brunes; la première rémige entièrement noire, la seconde presque entièrement de cette couleur, la troisième et les suivantes blanches, avec la pointe et les barbes externes noires; l'œil brun foncé, le bec bleu à la racine, verdâtre à la pointe; les tarses d'un vert bleuâtre pâle. Le mâle a 50 cent. de long, et 66 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 22 cent., celle de la queue de 27. La femelle est plus grande que le mâle; Jerdon en a mesuré une qui avait 55 cent. de long et 82 cent. d'envergure.

En hiver, cet oiseau a le dos brun-pâle, couleur de corne; les petites couvertures ondulées transversalement; le haut de la tête et le bas du dos bruns; une ligne sus-oculaire blanche; la partie antérieure de la tête tachetée de blanc.

Distribution géographique. — Ce bel oiseau habite les Indes et Ceylan.

Mœurs, habitudes et régime. — L'hydrofaisan ne paraît pas craintif: le chasse-t-on d'une feuille flottante de lotus, il ne cherche pas à se cacher. Son cri, pendant la saison des amours, peut se noter : *djioub djioub djioub*. D'autres auteurs disent que ce cri ressemble au miaulement du chat, ou au gloussement d'une poule effrayée; on pourrait le rendre, d'après eux, par : *heï ho*.

L'hydrofaisan se nourrit surtout de plantes, de petits mollusques et d'insectes aquatiques. Son nid est flottant, et fait de débris de grandes plantes. En juillet ou en août, on y trouve de quatre à sept œufs, d'un brun de bronze et verts.

En hiver, les hydrofaisans vivent en société. En blesse-t-on un, il est difficile de le retrouver; il plonge et ne laisse sortir de l'eau que son bec pour respirer.

La chair de cet oiseau passe pour être délicate.

Captivité. — Blyth assure avoir parfaitement réussi à le garder en captivité.

LES GALLINULIDÉS — *GALLINULÆ.*

Die Wasserhühner, the Water-Hens.

Caractères. — Les gallinulidés forment une famille riche en espèces, qui est répandue dans les zones chaudes et tempérées. Les oiseaux qui la composent, ont le corps épais, le cou de longueur moyenne, la tête grosse; le bec court, généralement fort, haut, épais, à arête dorsale convexe, souvent une callosité frontale nue; des

tarses forts, moyennement élevés; les doigts très-longs, libres ou munis latéralement de lobes membraneux; les ailes très-courtes, subaiguës ou obtuses; la queue très-courte; le plumage mou, abondant, épais, de couleur plus ou moins uniforme. Les organes internes ressemblent à ceux des rallidés.

Mœurs, habitudes et régime. — Les gallinulidés sont des oiseaux de marais accomplis, quelques-uns même de véritables oiseaux aquatiques. Ils habitent les lacs couverts de roseaux, les grands marais, les étangs, les rives des cours d'eau couvertes de joncs et de plantes aquatiques; mais toujours des eaux douces. Ils vivent au milieu des joncs, surtout au-dessus de l'eau que recouvre un tapis de végétation. Ils courent moins bien que les râles, mais ils les surpassent par leur habileté à nager et à plonger; comme eux, ils n'ont qu'un vol lourd, vacillant, fatigant. Ce ne sont pas des oiseaux sociables; une fois qu'ils ont choisi un domaine, ils le gardent et en chassent leurs semblables, et même les autres oiseaux. Ils font preuve dans ces circonstances d'un courage au-dessus de leur faible taille. Ils attaquent et tuent les petits oiseaux, et détruisent beaucoup de couvées. Par contre, ils se montrent très-aimants à l'égard de leurs conjoints, et les parents témoignent un vif attachement à leur progéniture.

Leur nid est assez grossièrement fait de joncs et de roseaux; il est établi au milieu de ces plantes, ou tout auprès; parfois il flotte à la surface de l'eau. Les jeunes éclosent couverts d'un duvet très-mou, de couleur foncée. Après la saison des amours, jeunes et vieux quittent leur patrie en compagnie, et se dirigent dans des contrées plus favorables, pour y muer. Quelques espèces septentrionales s'en vont jusque dans l'intérieur de l'Afrique; celles qui habitent les tropiques, ne sont qu'erratiques.

Les gallinulidés se nourrissent surtout d'aliments végétaux.

Chasse. — On fait la chasse à tous les gallinulidés. Leur chair est bonne, quoique inférieure à celle des autres oiseaux aquatiques. De plus, là où ils sont très-nombreux, ils causent de notables dégâts, ce qui justifie leur destruction. Ils ont beaucoup à souffrir aussi des attaques des rapaces, surtout des falconidés; ils leur échappent souvent en plongeant ou en se cachant dans les roseaux.

Captivité. — On peut très-facilement habituer les gallinulidés au régime de la volière et les conserver fort longtemps. La plupart deviennent extraordinairement privés; il en est même qu'on peut laisser librement sortir et rentrer, et qui suivent leur maître dans ses promenades. Quelquefois ils deviennent gênants par leur ardeur querelleuse; quelques-uns même se rendent nuisibles en tuant les jeunes volailles.

LES PORPHYRIONS — *PORPHYRIO*.

Die Sultanshühner, the Sultan-Hens.

Le type de ce genre, le plus beau des gallinulidés d'Europe, jouissait déjà, chez les Grecs et les Romains, d'une certaine estime; on l'élevait dans des temples et il était mis sous la protection des dieux. Aujourd'hui, l'on agit autrement à son égard; cependant, on le chasse moins que les autres gallinulidés; on lui tient compte de sa beauté.

Caractères. — Les porphyriens ou *poules sultanes*, comme on les a aussi nommés, sont des oiseaux de taille moyenne, à bec fort, dur, épais, très-élevé, presque aussi long que la tête; dilaté sur le front en une grande callosité qui s'étend au delà des yeux; leurs tarses sont longs, forts; leurs doigts, grands, complètement séparés; leurs ailes, assez longues, obtuses, la quatrième rémige étant la plus longue; leur queue est relativement longue, arrondie; leur plumage, lisse, à couleurs vives et superbes.

LE PORPHYRION BLEU — *PORPHYRIO HYACINTHINUS*.

Das Purpurhuhn, the Haycathine Gallinule.

Caractères. — Le porphyrion bleu (*fig. 171*) a la face et la partie antérieure du cou bleu-turquoise; l'occiput, la nuque, le bas-ventre et les cuisses bleu-indigo foncé; le bas de la poitrine, le dos, les couvertures des ailes et les rémiges d'un bleu-indigo plus vif; le croupion blanc; l'œil d'un rouge pâle, entouré d'un cercle étroit, jaune; le bec blanc, avec la callosité frontale rouge; les tarses couleur-de-chair rougeâtre. Cet oiseau a 50 cent. de long et 88 cent. d'envergure. Les jeunes ont le dos gris-bleu, le ventre tacheté de blanc.

Distribution géographique. — Le porphyrion bleu habite les localités humides et marécageuses de l'Italie et de l'Espagne, et probablement du nord-ouest de l'Afrique.

LE PORPHYRION A DOS VERT — *PORPHYRIO CHLORONOTOS*.

Die Dikme, the Dikme.

Caractères. — Dans le nord-est de l'Afrique, le porphyrion bleu est remplacé par une espèce voisine, le *dikmé*, comme l'appellent les Arabes. Cette espèce a la partie postérieure du coude la partie antérieure des ailes bleu-indigo la partie

antérieure du cou bleu turquoise; la poitrine bleu-indigo, cette teinte passant peu à peu au noir ardoisé du ventre; le manteau vert foncé; l'œil brun-jaunâtre; le bec rouge-de-sang; les tarsi d'un rouge brique. Cet oiseau a 47 cent. de long et 82 cent. d'envergure.

Distribution géographique des porphyriens.

— Le porphyrien bleu se trouve en nombre plus ou moins grand, suivant les années, en Sardaigne, en Sicile, le long des lacs de la côte orientale de l'Espagne, surtout du lac d'Albuféra, dans le royaume de Valence. Il est assez commun en Algérie. Le porphyrien à dos vert habite tous les lacs de la côte égyptienne et s'étend, vers l'est, jusqu'en Syrie et dans les pays de l'Euphrate.

Mœurs, habitudes et régime des porphyriens. — Tous les porphyriens habitent les marais, au voisinage de champs de céréales, les rizières qui sont continuellement submergées et deviennent de vrais marécages.

D'après mes observations, le porphyrien à dos vert est un oiseau migrateur, qui arrive à la fin d'avril, et part en septembre; mais, autant que j'ai pu le constater, il ne suit pas le Nil dans ses voyages; du moins ne l'ai-je jamais vu dans le bassin supérieur de ce fleuve. Le porphyrien bleu émigre aussi; quelques-uns cependant passent l'hiver dans la localité où ils se sont reproduits. Salvadori a cherché à déterminer l'époque de ses migrations; mais tout ce qu'il a pu établir, c'est que ces oiseaux sont plus communs, en Sicile et en Sardaigne, au mois d'avril que dans toute autre période de l'année; il en conclut qu'ils émigrent en hiver et reviennent au printemps.

Tous les porphyriens ont les mêmes mœurs, et ressemblent beaucoup, sous ce rapport, à notre poule d'eau; mais ils ont un port plus fier, une allure plus majestueuse. Leur démarche est mesurée, élégante; ils posent lentement, prudemment un pied devant l'autre; rapprochent les doigts au moment où ils lèvent la jambe, les écartant quand ils la posent, de façon à couvrir une grande surface; à chaque pas correspond un hochement de queue. Comme la poule d'eau, les porphyriens peuvent se mouvoir, moitié volant, moitié courant, sur une surface flottante de feuilles aquatiques. Ils nagent bien, et le font sans y être contraints; ils flottent légèrement à la surface des eaux, et progressent en inclinant gracieusement la tête. Au vol, ils diffèrent des autres gallinulidés par leur beauté, mais non pas par la facilité de leurs mouvements. Ils n'aiment pas à s'élever dans les airs; ils volètent d'ailleurs maladroitement, et

s'abattent bientôt dans un fourré de joncs, de roseaux, de hautes herbes, où ils peuvent se cacher. Leurs longues pattes rouges, qu'ils laissent pendre en volant, leur sont un superbe ornement, mais les font reconnaître de loin. Leur voix ressemble au gloussement de la poule et au cri de la poule d'eau, seulement il est plus fort et plus grave que celui-ci.

Les observateurs ont porté des jugements très-différents sur l'intelligence de ces oiseaux. On ne peut pas nier que le porphyrien bleu ne soit craintif, mais il est prudent, et des poursuites le rendent très-méfiant. Temminck, reproduisant un récit de Cantraine, raconte que le porphyrien bleu, quand il se voit menacé, enfonce sa tête dans l'eau et se croit en sûreté; tous les autres observateurs se taisent sur ce point, et les Arabes, auxquels pareil fait n'aurait point échappé, ne m'en ont jamais parlé. D'après mes propres observations, je puis dire que le porphyrien à dos vert a les mêmes mœurs que la poule d'eau; que comme celle-ci il vit par paires; qu'il évite la société de ses semblables, et habite un certain domaine dans lequel il ne souffre aucun autre couple. Le porphyrien bleu doit, sans doute, faire de même.

Les porphyriens ont le même régime que les autres gallinulidés. Ils se nourrissent exclusivement, dans certaines saisons, de substances végétales, de jeunes pousses de céréales, d'herbes, de feuilles, de graines, surtout de riz. Pendant la saison des amours, ils rôdent sans cesse dans les marais, cherchant des nids pour les piller. Ils détruisent les couvées des petits comme des grands oiseaux. Dans tout marais où habitent des porphyriens, on trouve des quantités considérables de coquilles d'œufs cassés, et l'on observe souvent, chez les individus captifs, des manifestations de leurs instincts meurtriers. Comme le feraient des oiseaux rapaces, ils guettent les moineaux qui s'approchent de leur mangeoire; comme les chats, ils se tiennent à l'affût à l'entrée des trous de souris. D'un seul coup de bec, ils tuent leur victime; ils la prennent alors avec une patte, la déchirent et en portent les morceaux à leur bec avec l'autre patte. Tristram en a vu tuer des canetons; pour moi, je les ai souvent observés faisant la chasse aux moineaux.

Avant la parade, les porphyriens se tiennent surtout dans les rizières; mais, lorsqu'ils nichent, ils s'établissent au milieu des joncs et des roseaux. Leur nid, toujours bien caché, et le plus ordinairement établi au ras de la surface de

l'eau, est fait de tiges d'herbes, de riz, de joncs, de feuilles de roseaux ; sa structure est assez grossière, et il ressemble un peu à celui de la poule d'eau. La ponte a lieu en mai : elle est de trois à cinq œufs un peu plus gros que ceux de la gelinotte des bouleaux ; de forme ovoïde, à coquille lisse, peu brillante, marquée, sur un fond jaune ocracé, sombre ou gris-roux, de taches violacées, sur lesquelles se détachent d'autres taches isolées d'un brun rougeâtre. Tristram les décrit comme les plus beaux œufs qui soient connus. Les jeunes éclosent couverts d'un duvet bleu-noir ; ils ont le bec, la callosité frontale et les tarses bleuâtres, et ils apprennent bien vite à nager et à plonger. Les deux parents les guident, veillent sur eux avec sollicitude, les préviennent de l'approche du danger. Dans les localités où peu de dangers les menacent, ils sont très-confiants.

Captivité. — Jerdon raconte qu'aux Indes on enlève souvent les œufs de l'espèce qui habite ces contrées, qu'on les fait couver par des poules domestiques, lesquelles élèvent les jeunes. Je ne sais si on fait de même en Italie ; mais, en Égypte, on prend souvent de jeunes porphyrons à dos vert pour les élever. Ils s'appriivoient facilement, s'habituent aux gens de la maison, vivent en paix avec les poules, autant du moins que celles-ci n'ont pas de poussins. On les voit se promener dans les cours, dans les jardins, dans les rues ; entrer dans les maisons, et venir mendier quelques bouchées lorsqu'on est à table ; ils sont, en un mot, un véritable ornement des fermes de ce pays.

Les porphyrons se trouvent en très-grand nombre sur les marchés européens ; chaque amateur peut donc s'en procurer. Leur prix est si peu élevé ; leur entretien, en été, si facile ; leurs allures sont si charmantes, que je ne puis assez les recommander. Si on leur donne en hiver un endroit chaud ou tout au moins abrité, on peut les conserver plusieurs années ; ils se reproduisent quand on les laisse courir dans un enclos spacieux, ou mieux dans un jardin. Ils ont déjà niché plusieurs fois dans les jardins zoologiques.

LES POULES D'EAU — *STAGNICOLA*

Die Moorhühner, the Moor-Hens.

Caractères. — Un bec conique, comprimé latéralement, à tranchants acérés, finement dentelés, et surmonté d'une callosité frontale ; de

grandes pattes ; des doigts longs, à face plantaire large, munis de lobes membraneux ; des ailes larges, subaiguës, la troisième rémige étant la plus longue ; une queue courte, formée de douze pennes, un plumage serré et abondant, tels sont les caractères des poules d'eau ou *gallinules*, genre représenté dans nos pays par l'espèce suivante.

LA POULE D'EAU ORDINAIRE — *STAGNICOLA*. *CHLOROPUS.*

Das Teichhuhn, the common Water-Hen.

Caractères. — Malgré son plumage très-simple, la poule d'eau est un bel oiseau. Le manteau et le bas du dos sont brun-olivâtre foncé, le reste du corps est gris-ardoise foncé ; les flancs sont tachetés de blanc, et le croupion est entièrement blanc. L'iris a trois cercles concentriques : l'interne jaune, le moyen gris-noir, l'externe rouge ; le bec est rouge à la base, jaune à la pointe ; les tarses sont d'un vert jaunâtre. Cet oiseau a 33 cent. de long. et 63 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 22 cent., celle de la queue de 10.

Distribution géographique. — La poule d'eau ordinaire habite presque toute l'Europe, et probablement aussi la partie occidentale de l'Asie centrale. On la rencontre rarement en Afrique. En Europe, elle est commune partout, les contrées les plus septentrionales exceptées. En Allemagne, c'est un oiseau migrateur, qui arrive à la fin de mars, et repart en octobre. Dans le Midi, elle est sédentaire ou erratique. Quelques individus passent l'hiver dans nos contrées.

Mœurs, habitudes et régime. — Les poules d'eau voyagent la nuit, probablement par paires, et accomplissent une partie de leur route à pied, du moins en a-t-on trouvé qui, par leurs allures, justifiaient cette supposition. Au printemps, elles reviennent à leurs étangs, ordinairement par couples. Le mâle et la femelle arrivent la même nuit, rarement l'un après l'autre. Cependant Naumann, qui en observa longtemps une paire, remarqua que tantôt c'était la femelle, tantôt le mâle qui arrivait le premier. Une fois, la femelle apparut seule ; elle chercha, mais en vain, à attirer auprès d'elle quelque mâle qui passait, et elle disparut après deux semaines de séjour. Une autre fois, le mâle vint seul ; il ne cessait jour et nuit de faire retentir ses cris d'appel, auxquels il mêlait des sons tellement plaintifs, qu'on ne pouvait l'entendre sans être ému. Enfin,

au bout de cinq jours, la femelle arriva. Lorsqu'un couple a pris possession d'un étang, il ne s'inquiète nullement des cris de ses semblables qui traversent les airs. Un des conjoints est-il seul, il répond à ceux-ci, il les invite par ses cris à venir auprès de lui. La poule d'eau qui passe s'arrête, décrit un cercle dans l'air, se demandant, semble-t-il, ce qu'elle a à faire, puis, généralement, elle continue sa route.

La poule d'eau recherche de préférence les petits étangs dont les bords couverts de joncs et de gazon sont ombragés par des roseaux et des buissons, et dont la surface de l'eau disparaît, au moins en partie, sous un tapis de plantes aquatiques. Chaque paire aime à posséder en toute propriété un étang; elle n'y veut pas de voisin. Ce n'est que dans les pièces d'eau fort étendues qu'elle s'établissent plusieurs couples, chacun ayant son propre domaine, qu'il défend. Plusieurs étangs sont-ils rapprochés, les mâles font des incursions dans les domaines les uns des autres, mais ils en sont chaque fois chassés par les propriétaires légitimes, qui réunissent leurs efforts pour éloigner l'intrus.

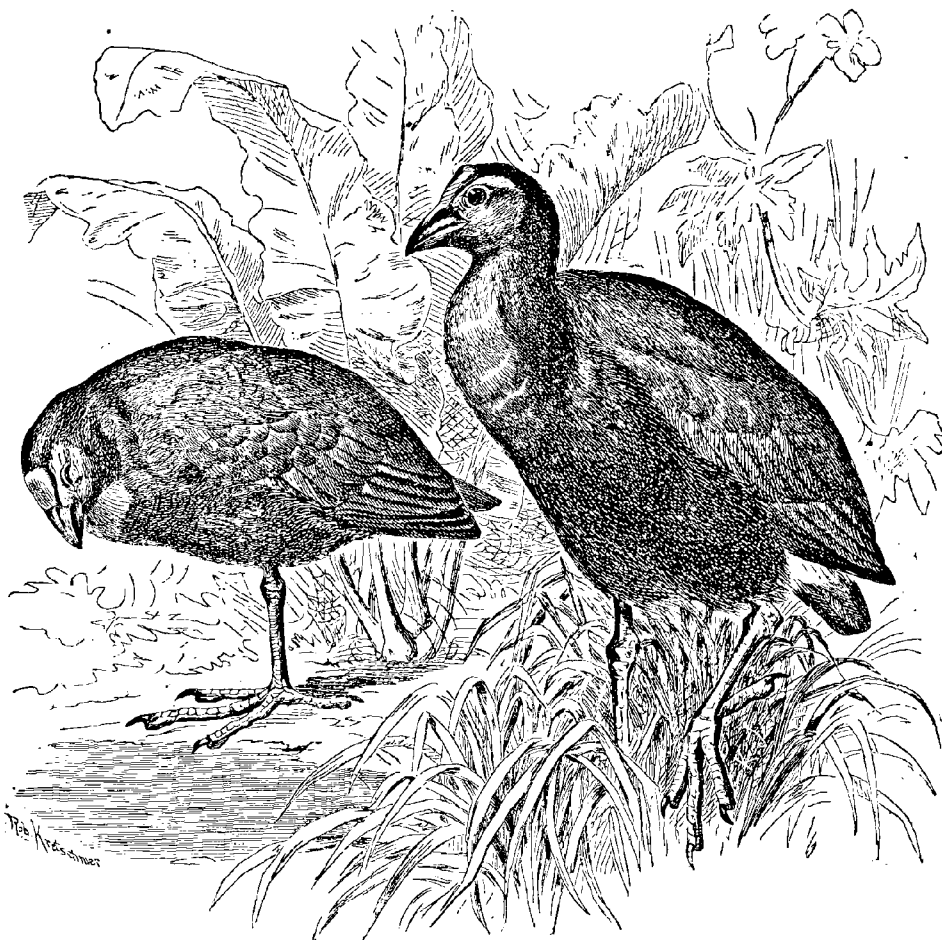
On connaît bien les mœurs et le genre de vie de la poule d'eau ordinaire; car elle s'établit souvent tout au voisinage de l'homme, et se laisse facilement observer, là du moins où on ne la poursuit pas. Mon père et Naumann en ont donné d'excellentes descriptions. La poule d'eau, selon Naumann, est un charmant oiseau, bien fait pour captiver l'affection de quiconque lui accorde quelque attention. Grâce à un certain degré de confiance, elle ne se dérobe pas à la vue, et son port hardi, ses allures joyeuses lui ont valu l'amitié de bien des personnes. Ses mouvements variés, toujours élégants, semblent indiquer tantôt de la douceur et de la tranquillité, tantôt de la joie et de la gaieté, bien rarement de la colère ou de la mauvaise humeur. Dans son port, elle accuse des formes et prend des allures qui sont très-agréables à voir. Les extrémités de ses ailes se croisent au-dessus du croupion; la queue, relevée verticalement, est presque continuellement agitée par un petit hochement; le cou est légèrement recourbé en S et le tronc presque horizontal. Quelque objet inaccoutumé a-t-il frappé ses yeux, elle allonge le cou, son corps se projette en avant, sa queue, plus étalée, s'agite plus rapidement. Tout en elle exprime l'élégance unie à la hardiesse.

« Quand elle nage, on la voit remuer ses pattes avec une telle vitesse, que, malgré l'absence totale de palmatures, elle glisse rapidement à la

surface de l'eau. Tout en nageant, elle regarde de tous les côtés et elle baisse la tête à chaque coup de pattes. De temps à autre elle s'arrête, se pose sur quelque branche, sur une tige de roseau, de préférence sur un morceau de bois flottant; elle nettoie son plumage, l'oint de matière grasse, se remet à nager, ou s'en va dans les roseaux et dans les herbes, pour les fouiller. L'étréoussse de son corps, la longueur de ses doigts lui sont alors d'un grand secours. Elle peut, grâce à ses formes sveltes, se glisser au milieu des fourrés les plus serrés; grâce à l'étendue de ses doigts, elle peut courir très-facilement sur des surfaces recouvertes à peine d'une mince couche d'herbes ou de joncs; ses doigts couvrent une telle surface, qu'elle se soutient là où d'autres oiseaux enfonceraient: ils lui servent aussi à grimper aisément le long des roseaux. D'une seule patte, elle peut embrasser plusieurs tiges, et monter et descendre ainsi sans danger. Sur le sol ferme, elle marche facilement, rapidement, à grands pas. Lorsqu'elle est chassée, elle court aussi vite que le chien qui la poursuit. Souvent on la voit s'avancer assez loin sur la surface de l'eau recouverte de quelques feuilles, puis s'envoler. Elle plonge admirablement, et lorsqu'un danger la menace, elle disparaît subitement sous l'eau. A l'aide de ses ailes, elle nage rapidement entre deux eaux, sort de temps à autre le bec pour respirer, et continue ainsi sa fuite. Elle vole péniblement, lentement, en ligne droite, en rasant d'ordinaire la surface de l'eau, avec le cou et les pattes étendues. Ce n'est que quand elle a atteint une certaine hauteur que son vol devient plus facile.

« La poule d'eau, dit mon père, a un talent tout particulier pour se cacher. Là même où les roseaux sont rares, elle sait si bien se tapir, qu'il est impossible de la retrouver. Elle se tient le corps sous l'eau, ne sortant que la tête, qu'elle cache entre les roseaux. Un chien d'arrêt s'approche-t-il, elle plonge et se met ainsi en sûreté. J'ai vu des exemples surprenants de la facilité avec laquelle elle se rend invisible. Nous chassions un jour une poule d'eau, qui disparut subitement. Je savais où elle s'était cachée, mais ce ne fut qu'après de longues recherches que je l'aperçus, tapie contre la rive, de telle façon qu'on n'entrevoit que le rouge de son bec. Elle était à un endroit où l'on n'aurait pas cru qu'un petit passereau pût se cacher.

« Une autre fois, je tirai une poule d'eau dans un petit étang où ne poussaient que quelques touffes d'herbes, et qui n'avait pas douze pas de



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillièrè et Fils, édit.

Fig. 171. Le Porphyryon bleu (p. 701).

diamètre : elle disparut. Nous fimes à plusieurs reprises fouiller l'étang par un bon chien de chasse, mais ce fut en vain. Un des chasseurs se déshabilla, entra dans l'eau, explora le fond et la surface, et ne put trouver trace de l'oiseau.

« Une autre poule d'eau que je tirai plongea immédiatement et ne reparut plus. Un de mes amis chercha une perche, en frappa l'eau partout où l'oiseau pouvait être; il reparut, et on le tua. Une autre encore, qui disparut de la même façon, fut après de longues recherches trouvée au fond de l'eau, cramponnée à des herbes; nous pûmes la prendre avec la main. »

La voix de la poule d'eau ordinaire est forte et perçante. Son cri d'appel peut se rendre par : *terr terr*; son cri d'avertissement, par : *kerr, tett tett*. Quand elle s'adresse aux petits, elle crie faiblement : *gourr gourr*. On l'entend encore

ВЕРМ.

pousser une sorte de grincement, ou un cri fort : *kurg*, qui semble être l'expression de la terreur. Pendant ses voyages, elle fait entendre un cri haut et retentissant : *keck keck*.

La poule d'eau ordinaire est éveillée de bon matin, et ne se livre que tard au repos. Dans les étangs éloignés des habitations, elle se cache tout le jour dans les roseaux; ce n'est que le soir et le matin qu'elle se montre dans les endroits découverts. A l'approche d'un homme, elle fuit rapidement et gagne une cachette. Mais là où elle s'est habituée à l'homme, qu'elle sait qu'elle en est protégée, elle devient très-hardie.

Deux poules d'eau qui habitaient un étang, tout près du jardin de Naumann, étaient aussi privées que des animaux domestiques; elles savaient distinguer les personnes qu'elles connaissaient de celles qui leur étaient inconnues; mais

IV — 400

elles n'aimaient pas qu'on eût longtemps l'œil sur elles. Elles oubliaient même les vexations dont elles étaient l'objet : ainsi, après avoir tenu dans la main l'une ou l'autre, on lui rendait la liberté, et, au bout de quelques jours, la prisonnière d'un moment avait oublié cette mésaventure. Les autres animaux leur étaient antipathiques; elles fuyaient les chiens et ne vivaient pas en bons rapports avec les poules. Leur domination cherchait à s'étendre sur quelques oiseaux aquatiques vivant à côté d'elles. Elles chassaient les canards, attaquaient les oies; cependant, si ces dernières arrivaient en nombre, les poules d'eau étaient bien forcées de rester tranquilles, de subir un repos fort désagréable. »

Au printemps, lorsque les couples cherchent des endroits pour nicher, les mâles se livrent de violents combats. Dès que quelque poule d'eau étrangère se montre, le mâle s'élançe sur elle, moitié nageant, moitié courant au-dessus de l'eau, les ailes écartées, la tête baissée; il la saisit, la frappe du bec et des pattes, lui donne des coups d'aile. S'il ne peut la décider à la retraite, il appelle sa femelle à son aide. De pareils combats ont encore lieu lorsque le nid est déjà commencé.

Le nid de la poule d'eau repose d'ordinaire sur des feuilles de jonc fléchies, ou entre plusieurs souches de jones, au-dessus de la surface de l'eau. Il est rarement établi à sec, sur quelque éminence du sol. L'oiseau le pose volontiers sur des morceaux de bois, par exemple, sur les planches des cabanes à canards qui flottent. Le mâle et la femelle travaillent de concert à sa construction; parfois, ils le font avec beaucoup de soins; mais le plus souvent, il est grossièrement bâti. Il est fait de feuilles de jonc fraîches ou sèches, rangées par couches les unes au-dessus des autres, entrelacées dans le haut, et en forme de coupole. La cavité en est profonde. Lorsque le nid est terminé, la femelle commence à pondre, et au bout d'une quinzaine de jours environ, la couvée, composée de sept à onze œufs, est complète. Ces œufs sont relativement grands, à coquille épaisse, finement grenue, lisse, terne, parsemée sur un fond jaune-roux pâle de points d'un gris violet et d'un gris cendré, auxquels sont mêlés d'autres petits points, de petites taches et des traits d'un brun cannelle et d'un brun roux. Les deux parents les couvent pendant vingt ou vingt et un jours; le mâle ne relâche sa femelle que le temps suffisant pour qu'elle cherche sa nourriture. Une fois l'incubation commencée, rien ne peut faire aban-

donner leurs œufs aux parents. Naumann fit combler l'étang qui était auprès de son jardin, alors que les poules d'eau couvaient depuis deux semaines. Le cercle d'eau se rétrécit de plus en plus, et à la fin, un ouvrier maladroit jeta de la terre sur le nid même. Cependant, la femelle continua à couvrir, et Naumann fit suspendre les travaux jusqu'à ce que les petits fussent éclos et eussent émigré vers un autre étang. Mon père reçut un nid qui renfermait onze œufs très-avancés en développement: on entendait déjà piailler les petits. Mon père fit remettre le nid à la place où on l'avait pris; et, bien que trois heures se fussent écoulées, la femelle se remit à couvrir et fit éclore ses œufs.

Les jeunes, après l'éclosion, restent environ vingt-quatre heures dans le nid; puis la femelle les conduit à l'eau, et le mâle les salue de ses cris de joie. « Une famille de poules d'eau, dit mon père, est fort intéressante à observer. Les jeunes nagent à côté de leurs parents, ou derrière eux, et sont attentifs à tous leurs mouvements; ceux-ci ont-ils pris quelque ver ou quelque insecte, ils accourent rapidement pour le recevoir. Au bout de peu de jours, ils sont capables de chercher eux-mêmes leur nourriture, et les parents se contentent de les conduire, de les avertir, de les protéger. Au premier signal, ils disparaissent en un clin d'œil. Après quelques semaines, ils se suffisent à eux-mêmes. Les parents se préparent alors à faire une seconde couvée. »

Celle-ci a-t-elle également réussi, le spectacle devient encore plus attrayant. « Au moment où les jeunes de la seconde ponte arrivent sur l'eau, dit Naumann, ceux de la première, à demi adultes maintenant, accourent, les reçoivent avec amitié, leur prêtent secours, les guident. Grands et petits, jeunes et vieux, ces oiseaux ne font tous qu'un cœur et qu'une âme, si j'ose m'exprimer ainsi. Les aînées font avec leurs parents l'éducation de leurs jeunes sœurs; elles leur témoignent amour et sollicitude, leur cherchent des aliments, les leur apportent dans leur bec, les déposent devant elles, tout comme les parents l'ont fait autrefois pour elles-mêmes. Le spectacle est des plus charmants quand toute la famille vaque sans crainte à ses occupations sur la surface d'un petit étang. Chacune des aînées est tout affairée à donner à manger à l'une de ses jeunes sœurs; celles-ci suivent tantôt l'un de leurs parents, tantôt une de leurs sœurs; leurs piaillements indiquent qu'elles ont faim, et elles acceptent à manger de celle

qui leur apporte des aliments la première. D'ordinaire, le nombre des jeunes de la seconde couvée étant inférieur à celui de la première, et les parents ne se lassant pas de leur venir en aide, il en résulte souvent qu'une poule d'eau de la seconde couvée a deux guides qui veillent sur elle et pourvoient à ses besoins. Elle nage entre les deux, en recevant à tour de rôle des caresses et des aliments. En cas de danger, ce sont encore celles de la première couvée qui avertissent les autres et les font cacher. »

Chasse. — En Allemagne, on ne chasse pas la poule d'eau, d'abord parce que le chasseur a trop de plaisir à voir cet oiseau élégant, ensuite parce que sa chair a un goût de vase trop prononcé pour qu'on la recherche. Il en est autrement dans le midi de l'Europe, où l'on tue tout animal, pourvu qu'il paraisse comestible.

Captivité. — Quoique la poule d'eau ordinaire ait un régime plus animal que végétal, qu'elle se nourrisse surtout de coléoptères, de libellules, d'éphémères, de punaises d'eau et d'autres insectes, de mollusques aquatiques ; cependant, elle peut facilement être tenue en captivité et s'habitue sans peine à un nouveau régime. Elle supporte bien la perte de sa liberté, contracte amitié avec son maître, devient presque aussi privée qu'un porphyron. Nous en avons eu plusieurs qui couraient dans la cour avec les poules, entraient dans les appartements, arrivaient quand on les appelait, se comportaient en un mot, comme des animaux domestiques. Mais, même en captivité, elles profitaient de tout pour se cacher, et le faisaient avec un art remarquable. Une d'elles avait établi sa demeure contre le mur d'un fossé, et elle s'y réfugiait dès qu'elle apercevait quelque ennemi. Elle resta tout l'hiver dans notre cour, d'où elle partait pour aller visiter les étangs du voisinage. Elle finit par trouver une compagne et se fixa avec elle dans l'étang qu'elle trouva le plus à son gré pour se reproduire.

LES FOULQUES — *FULICA*.

Die Blässhühner, the Coots.

Caractères. — Quelques auteurs, et parmi eux Naumann, ont rangé les foulques parmi les palmipèdes ; pour nous, nous les regardons comme les plus proches voisines des poules d'eau. La structure des pattes exceptée, les foulques ne diffèrent des poules d'eau que par des caractères insignifiants, et nous ne pouvons les en séparer. Les foulques ont le corps épais,

un peu comprimé latéralement ; le cou de longueur moyenne ; la tête assez grande ; le bec conique, comprimé, à tranchants acérés, légèrement dentelés ; la callosité frontale grande ; les tarsi hauts et forts ; les doigts longs, munis de larges lobes membraneux ; les ailes de longueur moyenne, subaiguës, la deuxième et la troisième rémige étant les plus longues ; la queue formée de quatorze à seize rectrices, très-courte, cachée sous les couvertures, et le plumage épais et très-serré.

LA FOULQUE NOIRE — *FULICA ATRA*.

Die Wasserhuhn, the common Coot.

Caractères. — La foulque noire, que l'on a aussi nommée *foulque morelle* ou *macroule*, a la tête et le cou d'un noir profond ; tout le dessus du corps d'un noir ardoisé ; tout le dessous d'un noir bleuâtre ; l'iris rouge - cramoisi clair ; la plaque frontale d'un blanc tirant sur le rose ; le bec blanc-rosé en dessus, plus rouge en dessous et bleuâtre à la pointe ; les pieds d'un cendré lavé de verdâtre, avec le bas de la jambe ceint de rouge verdâtre. Les jeunes ont le ventre mêlé de noir et de gris clair, les plumes étant largement bordées de blanc ; le manteau a des reflets olivâtres. Cet oiseau a 50 cent. de long et 82 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 25 cent., celle de la queue de 8.

Distribution géographique. — On ne peut jusqu'ici déterminer avec précision quelle est l'étendue de l'aire de dispersion de la foulque noire. Elle se trouve dans toute l'Europe ; mais, dans le midi, elle est remplacée par une espèce voisine. On l'a aussi observée dans l'Asie centrale et dans l'intérieur de l'Afrique ; il est cependant possible qu'on l'ait confondue avec l'une ou l'autre de ses congénères.

Mœurs, habitudes et régime. — On trouve la foulque noire dans toutes les pièces d'eau qui lui offrent des conditions convenables. Elle évite les fleuves, les torrents ou cours rapides, les côtes de la mer, s'établit de préférence dans des bassins à eaux dormantes et profondes, et dont les bords sont couverts de joncs et de roseaux élevés. Elle est commune au bord des lacs et des grands étangs. Dans ses quartiers d'hiver, elle recherche les lacs au voisinage des côtes, les grands marais du sud de l'Europe, du nord et du centre de l'Afrique, que l'eau en soit douce ou saumâtre.

Elle arrive dans nos pays au printemps, après la fonte des neiges ; plus ou moins tôt, suivant

les années; elle demeure tout l'été au même endroit, erre en automne, puis se réunit à ses semblables, pour émigrer avec elles en octobre et en novembre. Elle s'arrête pour hiverner là où elle trouve des eaux qui ne gèlent pas.

Comme le montre déjà la structure de ses pattes, la foulque noire vit plus dans l'eau que sur la terre, où elle descend rarement, et seulement vers midi, pour se reposer et pour lisser son plumage. Elle court encore assez bien sur un sol lisse et uni, mais elle nage mieux qu'elle ne court, et cette allure doit être regardée comme étant son allure naturelle. Du reste, l'on peut dire qu'elle passe la majeure partie de sa vie à nager. Ses pattes sont des rames excellentes; ce qui peut leur manquer en largeur, elles le possèdent, et au delà, en longueur. Elle plonge parfaitement, et ne le cède pas, sous ce rapport, à beaucoup de palmipèdes. Elle descend à de grandes profondeurs et, ses ailes aidant, elle franchit sous l'eau d'assez longs espaces. C'est en plongeant qu'elle prend la plupart de ses aliments; c'est aussi en plongeant qu'elle fuit devant le danger. Son vol, quoique plus parfait que celui de la poule d'eau, est cependant lourd et pénible; aussi se décide-t-elle difficilement à prendre son essor. Lorsqu'elle y est contrainte, elle prend un fort élan, et court, en voletant, à la surface de l'eau, qu'elle frappe de ses pattes avec une telle force, qu'on entend à une grande distance le bruit qu'elle produit de cette façon. Sa voix est perçante et semble exprimer : *kæw* ou *huw*; lorsqu'elle est excitée, elle répète ce cri deux ou trois fois; on dirait alors l'aboïement d'un jeune chien. Elle fait entendre en outre un cri dur, bref : *fritz*, ou bien une sorte de sourd grognement.

Par ses mœurs, la foulque noire diffère notablement de la poule d'eau. Elle n'est pas plus craintive qu'elle, mais plus prudente; elle ne devient confiante qu'autant qu'elle voit qu'il n'y a pour elle aucun danger. Elle apprend vite à connaître les personnes, aussi se fixe-t-elle parfois au voisinage immédiat des lieux habités, notamment des moulins; elle fuit cependant l'homme plus que ne le fait la poule d'eau.

Elle diffère encore de celle-ci par ses instincts sociables plus développés. Pendant la saison des amours, chaque couple a aussi son domaine, où il ne souffre aucun autre couple; mais, cette période passée, les foulques se réunissent en bandes, souvent très-nombreuses. Dans leurs quartiers d'hiver, elles couvrent littéralement des surfaces énormes de grands étangs, des sur-

faces qui ont parfois jusqu'à plus d'un kilomètre carré. Mais ces bandes n'aiment pas la société d'autres oiseaux aquatiques, principalement des canards; et elles les chassent toujours loin d'elles.

La foulque noire se nourrit d'insectes aquatiques, de larves, de vers, de petits mollusques, de substances végétales. Pille-t-elle aussi les nids des petits oiseaux? C'est ce qui n'est pas encore bien démontré; mais cela n'est pas improbable. Elle cherche ses aliments en nageant et en plongeant, suivant qu'elle les trouve à la surface ou au fond de l'eau. Dans les pays du sud, elle quitterait parfois l'eau pour se rendre dans les champs de céréales, et s'y repaître; cette assertion me paraît probable, après ce que j'ai pu observer chez des foulques captives. On peut les conserver longtemps en ne leur donnant que des grains; elles finissent même par en faire leur aliment principal et les préférer à la viande.

Si la foulque s'est établie dans un petit étang, elle travaille dès son arrivée à son nid. S'est-elle fixée sur une pièce d'eau plus étendue, habitée par plusieurs couples, elle a de nombreux combats à livrer avant d'avoir conquis son domaine. Là où vivent plusieurs de ces oiseaux, leurs disputes, leurs poursuites, leurs cris, leurs clapotements n'ont pas de fin, comme le dit Naumann. L'une d'elles dépasse-t-elle ses limites, la propriétaire fond sur elle pour la chasser. Ces combats sont des spectacles très-intéressants à observer; on voit alors se manifester toute la colère de l'oiseau. Le corps ramassé, frappant l'eau de leur bec, les adversaires nagent l'un contre l'autre, se redressent par un mouvement subit, se portent des coups de bec, d'ailes, de pattes, jusqu'à ce que l'un d'eux balte en retraite.

Le nid est établi tout au bord de l'eau, dans des joncs, sur des roseaux renversés; souvent même il flotte librement à la surface. Le fond en est fait de chaumes et de tiges de roseau; la couche supérieure est formée de substances analogues, mais plus fines, de joncs, d'herbes sèches, de feuilles, souvent soigneusement entrelacées. La ponte a lieu en mai; elle est de sept à quinze œufs, grands, à coquille épaisse, finement grenue, terne, marquée très-délicatement sur un fond jaune-ocre pâle, ou brun-jaune clair, de points et de taches d'un cendré clair, d'un brun foncé et d'un brun noir. Au bout de vingt à vingt et un jours, les petits éclosent. Ils sont couverts d'un duvet noir, sauf à la tête, qui est

d'un rouge feu; les parents les nourrissent, les guident, les avertissent de l'approche du danger, les défendent avec courage. Dans les premiers jours, ils se tiennent beaucoup dans les roseaux et sur la terre, là où ils sont en parfaite sécurité; ils reviennent passer la nuit dans leur nid. Plus tard, ils s'éloignent davantage, et avant de pouvoir bien voler, ils se rendent indépendants.

Chasse. — Bien que la foulque noire ait une chair plus mauvaise encore que celle des autres gallinulidés, on la chasse cependant avec ardeur, la chasse en étant fort amusante. « A la fin de septembre, dit Naumann, quand des milliers de ces oiseaux se trouvent réunis dans de grands étangs libres de roseaux et de plantes aquatiques, les chasseurs se répartissent dans une douzaine ou une vingtaine de barques, et ramment lentement vers la bande de foulques. Au commencement, une foulque se lève de temps à autre, volette un peu au-dessus de la surface de l'eau et s'abat; mais bientôt la bande est serrée de près et l'agitation devient générale. Toutes les foulques finissent par s'envoler, et produisent, en frappant l'eau de leurs ailes et de leurs pattes, un bruit analogue à celui d'une chute d'eau dans le lointain. Ne pouvant se résoudre à se diriger vers la terre, elles passent au-dessus des canots, et celles que le plomb des chasseurs a éparpillées, vont s'abattre sur l'eau, à trois ou

quatre cents pas. On ramasse les victimes, et on recommence la battue jusqu'à ce que les foulques s'élèvent haut dans les airs et disparaissent. Pour les chasseurs qui se plaisent au milieu du bruit et qui aiment à compter un grand nombre de victimes, cette chasse est un plaisir souverain. »

Sur les bords du lac de Mansfeld, les pêcheurs remplissent un canot de pierres, s'arment de gourdins, et se dirigent lentement vers les foulques. Au moment où celles-ci s'agitent, ils les poursuivent, leur jettent des pierres chaque fois qu'elles reparaissent à la surface de l'eau après avoir plongé, et finissent par les épuiser tellement, qu'ils peuvent les approcher de très-près et les assommer à coups de bâton.

En Italie, on les prend par milliers dans des filets disposés à la surface de l'eau; aussi trouve-t-on à les acheter, sur les marchés, pour quelques centimes.

Captivité. — La foulque noire ne peut être tenue en captivité que si l'on a une pièce d'eau assez étendue à lui donner: elle est alors très-intéressante à observer. Presque toujours active, elle charme le spectateur par sa vivacité, son ardeur querelleuse, son courage. Elle peut même se reproduire en captivité, et l'on a ainsi l'occasion d'observer tout à l'aise les allures charmantes des jeunes.

LES PODOIDÉS — *PODODÆ.*

Die Saumfässe.

Dans l'Amérique du Sud et au Sénégal habitent de singuliers petits oiseaux, dont la place n'est pas encore bien définie, mais qui, par la conformation de leurs organes internes, et surtout de leur squelette, se rapprochent beaucoup des gallinulidés.

Caractères. — Les podoidés ont des caractères qui participent de ceux des foulques et de ceux des grèbes. Leur cou est mince et long; ils sont dépourvus de plaque frontale; leur pouce est bordé et s'insère presque au niveau des autres doigts, qui sont garnis sur leur bords latéraux de festons membraneux, ou seulement d'une membrane assez étendue et échancrée au milieu. Leur queue est souple et arrondie.

LES HÉLIORNES — *HELIORNIS.*

Die Taucherhähnchen.

Caractères. — Les héliornes, qu'on a quelque fois appelés *grébifoulques*, sont des oiseaux sveltes et de petite taille. Ils ont le bec aussi long que la tête, mince, convexe, à crête dorsale arrondie dans sa partie postérieure; des ailes médiocres, aiguës, les deuxième et troisième rémiges étant les plus longues; une queue souple, formée de dix-huit rectrices; des tarses courts, emplumés jusqu'à l'articulation tibio-tarsienne; des doigts plus longs que les tarses, munis de larges lobes membraneux formant une courte palmature entre les doigts antérieurs; le doigt postérieur libre.

L'HÉLIORNE DE SURINAM — *HELIORNIS SURINAMENSIS.*

Die Picapare, das Taucherhühnchen.

Caractères. — L'héliorne de Surinam, le *picapare*, comme l'appellent les Brésiliens, a la tête et le haut du cou noirs; le dos, les ailes et la queue bruns; une ligne sus-oculaire, la gorge et le devant du cou blancs; la poitrine et le ventre d'un blanc jaunâtre; l'œil brun; le bec jaune-de-corne pâle, rouge, chez les vieux oiseaux, avec l'arête tirant sur le brun et la pointe tachetée de noir; les pattes d'un jaune rougeâtre; les faces interne et postérieure des tarses noires; les doigts rayés de noir au niveau des articulations. Cet oiseau a 33 cent. de long et 44 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 15 cent., celle de la queue de 9.

Distribution géographique. — « L'héliorne de Surinam, dit le prince de Wied, habite le Brésil et le Paraguay; d'après d'Azara, il remonte jusque sous le 25° de latitude australe; il se trouve donc dans une grande partie de l'Amérique du Sud. On le rencontre assez fréquemment le long de tous les fleuves du Brésil oriental.

Mœurs, habitudes et régime. — « Cet oiseau se tient au milieu des buissons épais et des fourrés de plantes aquatiques qui en ombragent

les bords. On est sûr de le trouver dans tous les endroits tranquilles et solitaires. Souvent il se perche sur des branches qui flottent sur l'eau, et y fait des courbettes. Il se nourrit d'insectes aquatiques et de graines; parfois, pour les prendre, il plonge dans l'eau la partie antérieure de son corps. Sa voix se compose de quelques sons gutturaux, assez forts, et qui, entendus de loin, ressemblent jusqu'à un certain point aux aboiements d'un jeune chien.

« L'espèce a deux petits par couvée. Ils naissent pendant la saison chaude; ils éclosent nus, se cachent sous les ailes de leurs parents, et s'y tiennent solidement à l'aide de leur bec. Au mois de décembre, je tuai un jour un héliorne mâle qui avait ainsi sous son aile un petit nu, nouvellement éclos. Lorsque les jeunes sont plus forts, on les voit tous deux sur le dos de leur mère, plongeant avec elle. Si un danger le menace de trop près, et s'il n'est pas avec ses petits, l'héliorne s'envole, mais pour s'abattre bientôt dans un des buissons voisins les plus épais. Est-il serré de plus près, il se cache dans les fourrés qui garnissent les rives du fleuve et gagne la terre pour se sauver. Il ne plonge qu'en cas d'absolue nécessité, lorsqu'on l'a tiré, notamment. Il peut rester longtemps sous l'eau, mais il ne plonge pas aussi bien que les grèbes. J'ai trouvé cet oiseau, le long des cours d'eau, jusque dans l'intérieur des forêts vierges. »

LES NAGEURS — NATATOIRES.

Die Schwimmer, the Swimmers.

Les naturalistes ne diffèrent guère d'opinion quant aux limites à assigner à cette dernière série. Un oiseau nageur a des caractères extérieurs tellement tranchés qu'il est à peu près impossible de les méconnaître. Et même, les oiseaux qui forment transition entre les nageurs et les autres séries, se montrent, quand on les examine d'un peu près, comme appartenant évidemment à d'autres ordres, et il ne peut y avoir de doutes sur la place à leur assigner. Quelques-uns de leurs caractères se retrouvent bien chez certains nageurs, mais le type général est tout autre ; il est trop différent pour qu'on puisse commettre une erreur.

Autrefois, l'on rangeait tous les nageurs dans un seul ordre, sans jamais cependant nier les différences qui existaient entre eux sous le rapport tant des formes extérieures, que du genre de vie. Aujourd'hui, l'on prend beaucoup plus en considération ces dissemblances et on les invoque pour établir des subdivisions. Quoique les différences qui existent entre les nageurs ne soient pas plus grandes, en apparence, que celles qu'on trouve entre oiseaux de même ordre, entre les échassiers notamment, elles sont cependant assez marquées pour que nous puissions adopter pleinement les vues modernes.

Caractères. — Si l'on veut assigner un caractère commun à tous les nageurs, on n'en trouvera qu'un, tiré de la conformation de leurs pattes : tous sont palmipèdes ; mais leurs pattes sont palmées de diverses façons. Généralement, les trois doigts antérieurs sont réunis par une palmature ; le doigt postérieur peut aussi être relié aux autres, ou porter des lobes membraneux. Ces lobes peuvent exister seuls ; la palmature peut être entière, ou incomplète, c'est-à-dire n'être qu'à peine échancrée antérieurement, ou l'être profondément. La conformation des autres parties des membres postérieurs ne varie pas moins : la cuisse est insérée vers le milieu ou vers l'extrémité du tronc ; les jambes et les tarsi sont courts ou longs, arrondis ou comprimés sur les côtés. Quant au bec, aux ailes, à la queue, ils varient à l'infini.

Il en est de même du plumage et des organes internes.

Et cependant, malgré ces différences, il existe entre ces oiseaux des analogies manifestes.

Distribution géographique. — Les nageurs sont cosmopolites, dans toute l'acception du mot ; ils sont répandus à la surface du globe, dans tous les points couverts d'eau. Sur les falaises désertes des mers glaciales, vivent certaines espèces, réunies par centaines de mille ; on en rencontre sur toutes les îles des mers les plus reculées, sur les lacs des hautes montagnes, comme au milieu des mers. Le nombre des espèces, mais non celui des individus d'une même espèce, va en augmentant à mesure qu'on se rapproche de l'équateur. Ils forment des troupes innombrables, sous les tropiques, aussi bien qu'au voisinage du pôle.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les oiseaux nageurs méritent le nom qu'on leur a donné. Il en est quelques-uns qui volent ou qui courent mieux qu'ils ne nagent ; il n'en est pas qui ne puissent nager. Pour beaucoup, toute autre allure est pénible ; et ils se rendent à terre seulement pour se reposer et se multiplier comme les phoques, qui sont, parmi les mammifères, ce que les nageurs sont parmi les oiseaux.

Nous n'entrerons pas ici dans plus de détail sur leur genre de vie : qu'il nous suffise de dire que presque tous les nageurs sont des prédateurs ; c'est-à-dire qu'ils se nourrissent d'autres animaux ; que très-peu se contentent d'un régime végétal ; que tous, sans exception, sont sociables ; que la plupart sont très-féconds, que beaucoup, cependant, ne pondent qu'un œuf qu'ils couvent eux-mêmes, et témoignent beaucoup d'amour à leur progéniture ; ils adoptent même d'autres jeunes oiseaux. Quelques-uns sont nuisibles, mais la plupart nous rendent de grands services.

Comme parmi les coureurs, nous trouvons parmi eux des oiseaux domestiques d'une grande importance, et il est probable, qu'avec le temps nous nous en attacherons encore d'autres.

LES LAMELLIROSTRES — LAMELLIROSTRES.

Die Zahnschnäbler.

Les principes que nous avons suivis pour assigner aux divers animaux dont nous avons parlé la place qui leur convient, nous font donner ici le premier rang aux lamellirostres. C'est chez eux que les divers caractères des nageurs sont le plus également développés; ce sont eux qui ont les allures les plus variées, la voix la plus agréable, les sens le plus également parfaits, les facultés intellectuelles les plus élevées.

Le canard sauvage est le type des lamellirostres. On retrouve ses caractères chez tous les autres oiseaux du même ordre, l'un ou l'autre, cependant, plus ou moins modifié; mais si l'on sait distinguer les caractères de premier ordre des caractères de second ordre, l'on retrouvera le type primitif du canard même dans le flamant.

Caractères. — Le caractère essentiel de ces oiseaux est tiré de la conformation du bec, conformation qui leur permet de prendre leurs aliments d'une façon toute particulière. Ce bec, rarement plus long que la tête, est ordinairement droit, large, légèrement bombé à sa face dorsale, terminé antérieurement par une large lame cornée; sur les côtés, il est garni de lamelles cornées foliacées, celles de la mandibule supérieure s'engrenant avec celles de la mandibule inférieure; sauf sur ses bords, qui sont durs, il est entièrement recouvert d'une membrane molle, dans laquelle se ramifient des branches de la cinquième paire de nerfs crâniens; ce qui fait du bec un organe de tact des plus sensibles. La langue, grande, musculeuse, très-sensible, n'est cornée qu'à son extrémité antérieure, qui est frangée et dentelée. Ces oiseaux ont aussi un appareil d'une sensibilité exquise, qui leur permet de parfaitement distinguer les parcelles alimentaires les plus ténues, de la masse de substances non comestibles au milieu desquelles elles se trouvent.

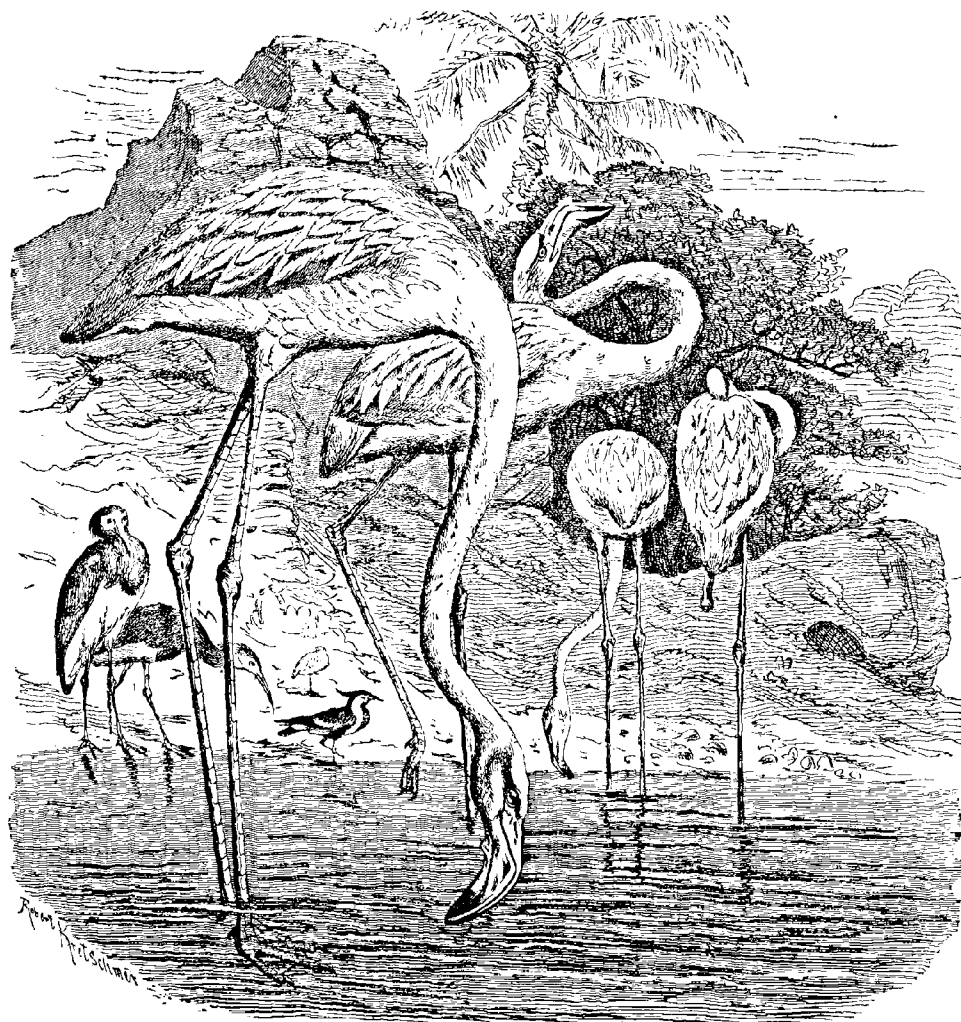
Quant aux autres caractères, ils sont tous accessoires et subordonnés, et peuvent varier considérablement. Le corps est vigoureux, un peu allongé; le cou est très-long ou moyennement long, grêle; la tête est relativement volumi-

neuse, plus haute que large; les pattes sont de longueur moyenne ou courtes, exceptionnellement très-allongées; les doigts sont au nombre de quatre; une palmature relie les trois doigts postérieurs; les ailes sont de longueur moyenne et assez pointues; la queue, formée quelquefois de douze rectrices, le plus souvent d'un plus grand nombre, est de longueur moyenne, tronquée à angle droit ou arrondie, quelquefois conique et pointue; le plumage est riche, serré, lisse; le duvet est très-abondant; les couleurs du plumage sont belles, gracieuses, sinon très-vives; elles varient souvent, mais non toujours, avec le sexe et l'âge.

Les organes internes présentent une conformation analogue dans les diverses familles; nous y reviendrons, en faisant l'histoire de chacune d'elles.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion des lamellirostres est plus bornée que celle des autres nageurs. Ils sont cosmopolites; on les trouve dans toutes les parties de la terre, quelques îles australes exceptées; mais ils sont de beaucoup plus nombreux sous les zones torride et tempérée que dans les contrées polaires. Ceux qui habitent ces contrées émigrent tous les hivers, et vont, les uns dans les pays tempérés, les autres jusque sous l'équateur; ceux qui habitent des régions plus chaudes sont au moins erratiques.

Mœurs, habitudes et régime. — Au moment des amours, beaucoup de lamellirostres, qui d'ordinaire vivent sur la mer, gagnent des eaux douces; leurs jeunes y trouvent, sans doute, une nourriture plus appropriée. D'autres se retirent, jusqu'au moment de l'éclosion des petits, dans des forêts et des déserts, y vivent en société d'animaux avec lesquels ils ne semblent avoir aucun point de ressemblance. Les facultés des lamellirostres varient beaucoup suivant les familles, mais cependant elles se rapportent à un même type. Ceux dont les pattes sont insérées tout à fait à la partie postérieure du tronc n'ont qu'une marche lente et vacillante; mais il n'en est pas qui soient condamnés à ramper comme certains plongeurs. Beaucoup



Corbeil, Gréte Fils, imp.

Fig. 112. Le Phénicoptère rose.

Paris, Baillière et Fils, édit.

d'entre eux, par contre, marchent très-bien, très-longtemps et sans fatigue; quelques-uns encore sont percheurs et paraissent se plaire au milieu des branches. Tous nagent avec agilité, sans fatigue, et prennent même une allure vive, sans y être contraints. La plupart plongent plus ou moins profondément; sous ce rapport, quelques-uns ne le cèdent pas aux oiseaux les meilleurs nageurs. Tous ceux qui plongent le font toutefois en se laissant tomber du haut des airs, mais par un mouvement de bascule; étant posés à la surface de l'eau, ils volent moins bien que d'autres nageurs, mais jamais leurs organes du vol ne sont atrophiés comme chez certains d'entre eux. Il y a des canards qui ne font que voleter, sans pouvoir voler; en cela, ils diffèrent des autres oiseaux du même ordre.

BREHM.

Presque tous les lamellirostres, qu'ils soient sur le sol ou à la surface de l'eau, ne peuvent prendre leur essor sans un grand effort; pour se poser, ils se laissent tomber pesamment; aussi, en est-il qui ne peuvent s'abattre à terre, et qui sont contraints de descendre sur l'eau, qui cède sous leur poids. Lorsqu'ils ont atteint une certaine hauteur, ils volent rapidement et franchissent d'une traite un grand espace. Jamais ils ne planent ni ne se reposent tout en volant; ils sont obligés de battre constamment des ailes.

Parmi leurs sens, l'ouïe, la vue, et surtout le toucher (ce que ferait préjuger l'organisation de leur bec), sont très-développés. L'odorat paraît assez parfait, et le goût moins rudimentaire que chez les autres oiseaux.

Quant à leurs facultés intellectuelles, les la-

IV — 401

mellirostres se trouvent peut-être au-dessous des échassiers les mieux doués; mais, sous ce rapport, ils sont certainement supérieurs à tous les autres nageurs. Dire que l'oie est *bête*, c'est avouer qu'on ne l'a jamais observée; tout chasseur qui a tenté de surprendre des oies sauvages sera d'un autre avis. Les flammants, les cygnes, les oies, les canards sont des oiseaux excessivement prudents; dans certaines circonstances, ils déploient une ruse, un jugement qui nous frappent d'étonnement; ils apprécient à leur juste valeur les diverses situations, s'accoutument à des changements dans leur manière de vivre, peuvent devenir des animaux domestiques.

Tout, dans leurs allures, respire un certain degré de douceur, de patience, de sociabilité; la plupart d'entre eux cependant, et surtout les grandes espèces, n'aiment que la société de leurs semblables; ils ne souffrent pas volontiers dans leur voisinage la présence de lamellirostres plus faibles qu'eux, et cela moins par crainte d'en être gênés que pour faire acte de supériorité. La plupart ont pour leur conjoint et pour leur progéniture un très-vif attachement; quelques mâles cependant s'inquiètent peu ou même ne s'inquiètent nullement de leurs petits. La femelle semble être plus affectueuse que le mâle; elle adopte souvent des petits devenus orphelins, qu'ils appartiennent à son espèce ou non. Ces mêmes oiseaux déploient un courage admirable quand un danger menace leurs petits, et on ne peut pas dire qu'ils soient craintifs. Ils sont assez indifférents à l'égard des autres animaux, les carnassiers exceptés. Si on les trouve dans la société d'autres oiseaux, c'est que la localité les attire et convient aux uns et aux autres. Ils ne se réunissent véritablement qu'à leurs semblables. On peut voir des bandes formées d'espèces les plus diverses sur le même point; mais, à la première circonstance, ils se groupent par espèces, et chaque troupe s'en va de son côté, sans aucun souci des relations momentanées qu'elle avait pu contracter avec d'autres.

La voix des lamellirostres est plus variée et plus harmonieuse que celle de beaucoup d'autres nageurs. Quelques-uns ne font entendre, il est vrai, que des cris discordants; néanmoins, cette assertion peut s'appliquer à la généralité de l'ordre. Ce n'est pas sans motifs qu'on a donné à un cygne l'épithète de *musicien*, à un autre celle de *trompette*; on peut vanter aussi les sons argentins de l'oie chanteuse et de divers canards. Toujours est-il qu'on ne peut

comparer la voix des autres nageurs à celle de la plupart des lamellirostres.

Ces oiseaux se nourrissent de substances animales et végétales. Il en est peu qui soient prédateurs dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire qui refusent toute nourriture végétale; le nombre de ceux qui sont exclusivement herbivores est bien restreint encore. Les harles ne mangent des substances végétales que par aventure; les oies, dans le jeune âge, mangent toute sorte de petits animaux, mais plus tard elles les dédaignent; elles paissent, elles arrachent et coupent les herbes avec leur bec, dépouillent certaines parties de leurs enveloppes, les mettent en morceaux, les déterrent; les canards plongeurs ramassent au fond de l'eau leurs aliments, qui consistent surtout en animaux aquatiques; tous les autres lamellirostres prennent leur nourriture en barbotant, et en cela leur bec leur rend de très-grands services. Ils l'enfoncent dans la vase ou au milieu des végétaux qui nagent à la surface de l'eau, l'ouvrent et le ferment alternativement; ils tamisent de cette façon les parcelles solides en suspension dans les liquides, et grâce à leur langue extrêmement sensible, ils séparent celles qui sont comestibles de celles qui ne le sont pas. Chez aucun autre oiseau, on n'observe de mode semblable de préhension des aliments.

Tous les lamellirostres sont monogames; mais leur fidélité conjugale n'est cependant pas des plus robustes. Chez la plupart, les devoirs de l'incubation et de l'éducation des jeunes incombent à la femelle seule, et l'accouplement achevé, le mâle oublie facilement sa compagne. Chez d'autres, les deux sexes prennent part, sinon à l'incubation, du moins à l'élève des jeunes, et pendant que la femelle couve, le mâle veille auprès d'elle. La place qu'occupe le nid varie beaucoup; il est établi tantôt sur un point desséché d'un marais, tantôt dans le creux d'un tronc d'arbre, dans une cavité creusée en terre ou dans un trou de rocher. Diverses substances le composent. En général, il est grossièrement construit; cependant l'intérieur en est toujours tapissé avec le duvet de la femelle.

Sauf une famille, dont la multiplication est très-restreinte, tous les lamellirostres ont des couvées fort nombreuses. Leurs œufs sont arrondis ou allongés, à coquille lisse, de couleur uniforme. Les jeunes éclosent couverts d'un duvet épais; ils quittent le nid dès qu'ils sont secs et croissent très-rapidement. C'est généralement dans la première année de leur existence

qu'ils revêtent le plumage de leurs parents; quelques-uns ne le prennent que dans leur seconde, ou au plus tard dans leur troisième année. Chez beaucoup, la livrée d'hiver diffère de celle d'été. Leur mue se fait par conséquent très-rapidement. Il en est qui sont incapables de voler au moment où ils muent.

Chasse. — Le nombre des ennemis des lamellirostres, même des plus grands d'entre eux, est infini; ces derniers, cependant, grâce à leur force, peuvent échapper à bien des carnivores. L'homme les poursuit tous avec ardeur, avec trop d'ardeur même, pour se procurer la

chair succulente des uns, les plumes des autres; il ravit leurs œufs, enlève le duvet qui remplit les nids et contribue puissamment à diminuer le nombre de ces oiseaux, qui sont complètement inoffensifs.

Captivité. — Bien que les lamellirostres comptent parmi les oiseaux qui se prêtent le mieux à la domestication, cependant fort peu d'entre eux y ont été soumis. Ce n'est que depuis ces derniers temps qu'on cherche à augmenter le nombre des animaux utiles, et que l'on accorde aux lamellirostres l'intérêt qu'ils méritent si bien et à tant de titres.

LES PHÉNICOPTÉRIDÉS — *PHOENICOPTERI*.

Die Stelzschwäne, the Flamingos.

Il est difficile de comprendre comment, aujourd'hui encore, quelques naturalistes rangent les phénicoptéridés parmi les échassiers. A la vérité, ils diffèrent, sous bien des rapports, de leurs plus proches voisins, les cygnes; mais à considérer la somme de leurs caractères et leur genre de vie, on ne peut garder aucun doute sur la place à leur assigner.

Caractères. — Les phénicoptéridés peuvent être caractérisés en quelques mots. Ce sont des lamellirostres à bec très-épais, comme brisé vers le milieu et dentelé sur ses bords, avec des tarsi d'échassiers, c'est-à-dire très-allongés et très-grêles. Par tout le reste de leur organisation, ils ne diffèrent pas des autres oiseaux du même ordre.

Cette famille repose sur le genre suivant.

LES PHÉNICOPTÈRES — *PHOENICOPTERUS*.

Die Flamingos, the Flamingos.

Caractères. — Les phénicoptères ont le corps élancé, le cou très-long, la tête grande, les ailes de longueur moyenne, la seconde rémige étant la plus longue; la queue courte et formée de douze pennes; le bec un peu plus long que la tête, plus haut que large, mais épais, recourbé dans sa moitié antérieure, où il forme un angle obtus; la mandibule supérieure beaucoup plus petite, plus étroite que l'inférieure, très-aplatie (1), recouverte à sa racine par une mem-

brane assez molle, dure dans le voisinage de la pointe; à la mandibule inférieure, l'espace qui sépare les deux branches est rempli par une cire molle. Les pattes sont extraordinairement longues et minces, comprimées latéralement, déplumées bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; les trois doigts antérieurs sont courts et reliés par une palmature complète, mais légèrement échancrée; le pouce est inséré très-haut, court et faible; il est atrophié chez une espèce. Le plumage est serré comme celui des lamellirostres, et appliqué contre le corps; il est remarquable par sa mollesse et par la beauté de ses couleurs.

Wagner a étudié la conformation des organes internes des phénicoptères. Le crâne est arrondi, dépourvu de sillons et de crêtes saillantes; le trou occipital, de forme presque triangulaire, est disposé verticalement et regarde directement en arrière; la cloison interorbitaire est osseuse; les deux apophyses temporales postérieures sont peu développées; les ptérygoïdiens inférieurs sont dépourvus de leur troisième articulation; l'ethmoïde est petit et n'arrive pas au contact de l'os lacrymal, qui est volumineux; l'os palatin est assez large, les maxillaires sont cellulaires. Les vertèbres cervicales, au nombre de dix-huit, sont très-minces et longues; les huit vertèbres dorsales sont en partie soudées; les douze ou treize sacrées sont complètement soudées; les sept caudales sont petites. Le sternum est court, bombé, assez large; son bord postérieur est

(1) Dans son ensemble, le bec peut être comparé à une de ces tabatières faites en un coquillage; la mandibule in-

férieure représente la tabatière, la supérieure n'en est que le couvercle.

échancré ; le brechet est moyennement haut. Il y a huit paires de côtes ; les premières et la dernière sont fausses. La fourchette est fortement échancrée ; elle ressemble à celle des oies et diffère de celle de tous les oiseaux de marais. Le tibia est beaucoup plus long que chez aucun autre oiseau connu.

La langue est grande ; elle remplit tout le bec et a la même forme que la mandibule supérieure. Sa partie antérieure va en s'amincissant d'arrière en avant ; sa moitié postérieure est épaisse et adipeuse ; le noyau lingual est cartilagineux ; il présente en avant un élargissement en forme de spatule, et ses cornes sont fortes, ses muscles vigoureux. Le pharynx, étroit supérieurement, s'élargit dans son tiers inférieur, pour former un véritable jabot, auquel fait suite un œsophage rétréci ; le ventricule succenturié est petit, allongé, à parois épaisses ; l'estomac proprement dit est grand, aplati, fortement musculeux comme celui du canard ; l'intestin est long et étroit ; l'œsophage a un calibre un peu plus considérable. Wagner termine en disant que non-seulement la forme du bec et des palmatures, mais encore la structure de la langue, de l'estomac, de l'intestin, des organes vocaux, du cœur, de plusieurs parties du squelette, notamment du sternum et de la fourchette, ressemblent beaucoup à ce qu'on observe chez les canards.

On connaît aujourd'hui une demi-douzaine environ d'espèces de phénicoptères. Leur genre de vie n'est pas encore complètement connu ; cependant, toutes les observations tendent à montrer que les différences, sous ce rapport, sont très-minimes. Il nous suffira par conséquent de faire l'histoire de celle de ces espèces qui nous touche de plus près.

LE PHÉNICOPTÈRE ROSE — PHOENICOPTERUS ROSEUS.

Der Flaming, the Flamingo.

Caractères. — Le phénicoptère rose ou *flam-mant* (fig. 172), comme on le nomme vulgairement, a un plumage blanc, nuancé de rose ; le dessus des ailes rouge-carmin ; les rémiges noires ; l'œil jaune, entouré d'un cercle rouge carmin ; le bec rose à la racine, noir à la pointe ; les pattes rouge-carmin. Il a de 1^m,32 à 1^m,38 de long et 1^m,76 d'envergure. La femelle est plus petite ; elle a au plus 1^m,16 de long et 1^m,63 d'envergure. Les jeunes sont blancs, sans teinte rose ; ils ont le cou gris, le dessus des ailes moucheté. Ce

n'est qu'à trois ans qu'ils revêtent le plumage des adultes.

Distribution géographique. — Le phénicoptère rose est originaire des pays qui entourent la Méditerranée et la mer Noire. De là, son aire de dispersion s'étend, d'un côté, aux côtes septentrionales de la mer Rouge, de l'autre, aux îles du Cap-Vert. On le trouve assez régulièrement près des grands lacs du centre de l'Asie et sur les côtes méridionales de cette partie du monde ; il paraît manquer en Chine. Il est assez singulier que sa présence soit limitée à certaines localités. Au dire des observateurs anciens et modernes, il se montre chaque année, en grandes troupes, près des grands lacs de la Sardaigne et de la Sicile, du lac d'Albufera et des autres lacs de l'Espagne ; il est commun dans tous les lacs des côtes de l'Égypte, de Tripoli, de Tunis, d'Algérie, du Maroc ; il n'est pas rare aux environs de Smyrne, sur les bords du Volga ; ce n'est que très-rarement qu'il se rencontre en Grèce. De la Méditerranée, il a déjà plus d'une fois fait son apparition dans l'Europe centrale ; en mars 1795, on tua un flamant sur les bords du lac de Neuchâtel ; en 1728, un autre aux environs d'Alzey ; en juin 1811, vingt-sept phénicoptères apparurent près de Kebl, on en tua dix ; le 25 juin de la même année, on aperçut une bande de ces oiseaux passer en volant au-dessus de Bamberg ; du 14 au 16 juillet, deux phénicoptères furent vus sur les bords du Rhin, près de Bamberg. Mais tous ces oiseaux égarés étaient des jeunes, qui avaient dû être jetés hors de leur route par quelque accident. Le midi de l'Europe forme toujours la limite nord de l'aire de dispersion de cet oiseau ; le nord de l'Afrique et le centre de l'Asie sont sa véritable patrie. Dans l'hémisphère occidental, les phénicoptères ne se rencontrent pas non plus sous des latitudes plus élevées que celles de nos climats.

Mœurs, habitudes et régime. — Les phénicoptères préfèrent à toute autre localité les lacs voisins de la mer, salés ou saumâtres. Ils ne font que de courtes apparitions aux lacs d'eau douce, et n'y demeurent jamais longtemps. Par contre, on les voit souvent dans la mer, là où l'eau n'a pas une grande profondeur.

Tous sont des oiseaux erratiques ; mais quelques-uns arrivent dans une localité et en disparaissent avec une telle régularité, qu'on peut presque dire qu'ils sont vraiment migrateurs. Cetti dit que les phénicoptères arrivent en Sardaigne à une époque fixe, et en repartent de

même. Salvadori est plus explicite, et il rapporte ce fait curieux : que les phénicoptères apparaissent aux lacs de Scaffa, d'Oristano et de Molentargius près de Cagliari, au milieu d'août ; ils quittent la contrée en mars ou au commencement d'avril. Cet auteur s'est donné mille peines pour observer leur mode de reproduction, toutes ses recherches ont été infructueuses. Il semble donc que ces oiseaux ne nichent pas en Italie, au moins d'une façon régulière. Ils s'en vont en Afrique et c'est d'Afrique qu'ils arrivent. Probablement ceux qui passent l'hiver en Italie nichent aux bords des lacs de la côte méridionale de la Méditerranée. Dans tous les cas, je puis affirmer qu'un certain nombre d'individus y sont sédentaires, et ne s'en écartent pas de toute l'année.

Quiconque voit réunis des milliers de flamants, comprend et partage l'enthousiasme de ceux qui ont rendu compte d'un pareil spectacle. « Quand le matin, dit Cetti, on regarde de Cagliari dans la direction des lacs, on croit les voir entourés d'une digue de briques rouges, ou bien l'on croit apercevoir une grande quantité de feuilles rouges, flottant à la surface de l'eau. Ce sont les phénicoptères, qui se tiennent là en rangs, et dont les ailes roses produisent cette illusion. L'aurore ne se pare pas de plus vives couleurs ; les roses de Pestum n'étaient pas plus brillantes que ne l'est cet oiseau avec ses teintes d'un rose ardent, ses teintes d'une rose rouge nouvellement épanouie. Les Grecs ont tiré le nom du phénicoptère de la couleur de ses ailes ; les Romains ont accepté ce nom, et les Français n'ont fait que suivre le même ordre d'idée en lui imposant le nom de *flambant* ou de *flamant*. »

Je n'oublierai jamais, pour ma part, l'impression que je ressentis en voyant des phénicoptères pour la première fois. C'était auprès du lac de Mensaleh ; j'apercevais des milliers et des milliers d'oiseaux ; mais mes regards restèrent fixés sur une longue ligne de feu, d'un éclat superbe, indescriptible. Les rayons du soleil se jouaient sur le plumage blanc et rose des phénicoptères. Effrayée par quelque apparition fortuite, toute la bande s'envola, et, après un instant de tumulte, ces roses vivantes se groupèrent en une longue masse triangulaire et flamboyante, qui glissait sur l'azur du ciel. C'était un spectacle enchanteur ! Peu à peu, les oiseaux s'abattirent, et se mirent de nouveau en une ligne ; on aurait cru avoir devant soi un corps de troupes nombreuses. A l'aide d'une

longue-vue on reconnaît que les phénicoptères ne se tiennent pas tout à fait en ligne, qu'ils sont assez espacés les uns des autres ; mais vus de loin, on dirait une armée rangée en ordre de bataille. Cette idée n'est pas seulement la mienne ; elle s'impose à quiconque a vu des phénicoptères. Les Singalais les appellent *soldats anglais* ; dans l'Amérique du Sud, on les nomme *soldats* ; Humboldt raconte même que les habitants d'Angosture, peu après la fondation de la ville, furent mis en grand émoi, un jour où apparurent du côté du sud des hérons et des phénicoptères. Ils se croyaient menacés par une invasion d'Indiens, et bien que quelques personnes, familiarisées avec ce spectacle, eussent cherché à dissiper leur erreur, la tranquillité ne revint que lorsque ces oiseaux se furent envolés du côté de l'embouchure de l'Orénoque.

Il est rare de voir des phénicoptères isolés. Dans tous les cas, le fait ne se produit jamais avant la saison des amours. D'un autre côté, ce sont toujours des jeunes, inexpérimentés, qui ont quitté ou perdu la bande dont ils faisaient partie, que l'on voit errer seuls. En général, les phénicoptères sont toujours en troupes nombreuses, formées de centaines ou de milliers d'individus.

Ces bandes évitent soigneusement les endroits qui pourraient leur être dangereux. Ils pêchent dans les eaux découvertes, d'où s'étend devant eux un vaste horizon ; ils se gardent bien surtout de trop approcher des fourrés de roseaux. Ils fuient de très-loin le canot qui se dirige vers eux ; toute apparition inaccoutumée, d'ailleurs, les effraie ; aussi n'est-il pas facile d'observer leurs habitudes en liberté. On les voit tous les jours, mais sans pouvoir se rendre compte de leurs allures ; ce n'est qu'avec une bonne longue-vue qu'on peut les observer. D'ordinaire, ils se tiennent dans l'eau, jusqu'au-dessus des tarsi ; plus rarement, ils s'aventurent sur les dunes ou sur les bancs de sable, surtout s'ils sont couverts de végétaux. Dans l'eau, comme à terre, ils prennent les postures les plus singulières. Ils raccourcissent leur long cou, le nouent, comme dit mon frère, et l'appliquent contre leur poitrine ; leur tête est renversée sur le dos et cachée sous les plumes de l'épaule. Une des pattes porte seule le poids du corps ; l'autre est étendue obliquement en arrière, ou fléchie contre le ventre. C'est ainsi que dort le phénicoptère rose, et cette posture lui est propre. D'autres fois, et c'est un signe alors qu'il est éveillé, il recourbe son cou en S, comme

le font les hérons, sa tête paraissant portée par la nuque. Mais aussitôt que quelque chose vient lui inspirer de l'effroi, il relève sa tête aussi haut que possible.

Le phénicoptère rose, quand il est occupé à prendre sa nourriture, n'a pas une tenue moins singulière. Il barbote, lui aussi, mais d'une manière différente des autres lamellirostres. Il marche dans l'eau, et courbe son long cou, de telle façon que sa tête soit dans le même plan que ses pieds; en d'autres termes, que son bec, et surtout la mandibule supérieure, soit enfoncé dans la vase. Il explore de la sorte tout le fond de l'eau; il marche à petits pas, avançant, reculant; il ouvre et ferme son bec alternativement, en agitant sa langue. Il tâte ainsi toutes les substances qui sont entrées dans son bec, et sépare, tamise, à proprement parler, celles qui sont alimentaires de celles qui ne le sont pas. Avec ses pattes, il remue le fond de l'eau, et fait sortir de leurs retraites les petits animaux dont il se nourrit.

La démarche du phénicoptère ressemble, mais seulement jusqu'à un certain point, à celle des grands échassiers: la cigogne, la grue, le héron marchent autrement que lui, mais cette différence n'est pas facile à expliquer; on peut dire seulement que la démarche du phénicoptère est plus lente, plus irrégulière, plus vacillante que celle des grands échassiers, ce qui tient sans doute à la longueur de ses pattes. L'on a pu observer chez des individus captifs qu'ils marchent très-facilement, ce qui est en contradiction avec les assertions de certains auteurs, lesquels croient qu'en marchant le phénicoptère a besoin de se soutenir avec son bec. Ils avaient vu, en effet, que parfois, sur la terre ferme, cet oiseau courbait la tête jusqu'au contact du sol. Il se sert de son bec comme d'un point d'appui, cela est vrai, mais seulement quand, couché à terre, les pattes fléchies, il veut se relever brusquement. Une fois debout, il court rapidement, sans plus se servir de son bec.

Le phénicoptère rose a encore une autre allure, et celle-ci, pour l'observateur attentif, a un caractère qui vient confirmer la place qu'il doit occuper dans la série des oiseaux. Avant de prendre son essor, il se meut souvent à la surface de l'eau, moitié courant, moitié volant; il ne le fait pas avec autant d'agilité que le pétrel, mais aussi bien qu'une poule d'eau ou qu'un canard.

Quand l'eau est profonde, il nage, et sans

grands efforts apparents. Il nage moins vite que les autres nageurs à pattes courtes, mais plus longtemps.

Lorsqu'il s'est élevé au-dessus de la surface de l'eau, il vole avec facilité. Les coups d'ailes, qui se suivent assez rapidement, produisent un bruissement analogue à celui du vol de l'oie ou du canard. Quelques auteurs comparent à un roulement de tonnerre dans le lointain le bruit que fait une bande de phénicoptères, en s'envolant. La personne la moins expérimentée reconnaîtra toujours un phénicoptère à son vol. Il étend non-seulement ses pattes, mais encore son cou, et il paraît ainsi énormément long et mince; ses ailes étroites se trouvant insérées vers le milieu de sa longueur, il a l'apparence d'une croix. Quand les phénicoptères volent en compagnie, ils forment une file ou un coin, dont les branches changent continuellement, chacun d'eux à son tour relayant celui qui est en tête. Au moment de s'abattre, ils descendent en décrivant des spirales, planent un peu au-dessus de la surface de l'eau, pour ralentir leur vitesse, puis se posent.

Chez ces singuliers oiseaux, le goût doit être aussi bien développé que la vue; mais leur langue si nerveuse est en même temps un organe de tact; son action est encore aidée par celle de la membrane molle qui revêt le bec; aussi, peut-on dire que ces oiseaux doivent avoir le toucher très-développé. L'odorat intervient peut-être encore pour compléter ces sens; mais, de ce côté, nous ne pouvons émettre que des hypothèses. Il est également difficile de juger de la finesse de l'ouïe; tout ce que l'on peut dire, c'est que ce sens n'est pas rudimentaire. Le phénicoptère se présente donc à nous comme un être à sens très-développés, et ses facultés intellectuelles ne leur sont pas inférieures. Chez un oiseau de son espèce, une grande tête est l'indice d'un grand cerveau, et l'observation ne vient pas démentir ceux qui, *à priori*, lui assignent des facultés intellectuelles élevées.

Le phénicoptère rose est toujours prudent, et parfois très-craintif. Il sait parfaitement distinguer ce qui est dangereux de ce qui ne l'est pas. Jamais une bande de ces oiseaux ne laisse un canot approcher à portée de fusil; les plus vieux sont jour et nuit en sentinelle, et il n'est pas facile de les surprendre. Les jeunes seuls, séparés de la bande, ne sont pas craintifs; ils n'ont pas encore d'expérience. Mais le phénicoptère s'habitue rapidement à ce ux dans lesquels il voyait des ennemis; en captivité, il finit par s'at-

tacher à son maître, surtout si celui-ci s'occupe beaucoup de lui. J'ai pu observer chez des individus captifs, qu'ils distinguaient parfaitement leur gardien d'avec les autres personnes, et qu'ils savaient fort bien n'avoir rien à en redouter. On peut plus aisément que d'autres oiseaux nouvellement pris, les toucher, les faire rentrer dans leur écurie, les faire passer d'un endroit à un autre; ils s'habituent mieux que les autres nageurs à la société d'animaux étrangers, ce qu'il faut attribuer en grande partie à leur caractère excessivement paisible. Ils sont, en effet, bien plus doux, bien plus tranquilles que les autres lamellirostres.

Il n'y a que sous le rapport de la voix que le phénicoptère est mal doué; il ne fait entendre qu'un cri simple, rauque, dur : *krak*; un ricinement dépourvu de toute harmonie, qu'il lance avec effort, et qui alterne de temps à autre avec un cri plus élevé, analogue à celui de l'oie.

Le phénicoptère rose a le même régime que beaucoup d'autres lamellirostres. Il vit de petits animaux aquatiques, surtout de mollusques univalves, de vers, de crustacés. Il prend aussi de petits poissons et ne dédaigne pas toute nourriture végétale. En captivité, on peut le conserver longtemps en lui donnant du riz cuit, du blé gonflé dans l'eau, de l'orge, du pain, des lentilles d'eau; mais pour qu'il se maintienne en bonne santé, il faut y ajouter de la viande. Avec ce régime on peut le garder plusieurs années. Faisons remarquer que son plumage perd ses tendres hachures roses quand on ne nourrit l'oiseau que de végétaux, et les recouvre quand on lui donne un régime analogue à celui qu'il a en liberté.

Nous ne connaissons pas encore en détail le mode de reproduction du phénicoptère rose et de ses congénères. Labat, le premier, lui assigna un procédé d'incubation tout particulier; Dampier confirma ce récit, et tous les autres auteurs le reproduisirent, sans en mettre la véracité en doute. « Les *flammants*, dit Dampier, construisent leurs nids dans des marais; ils rassemblent la vase avec leurs pattes, et en construisent de petites éminences, qui paraissent autant d'îlots élevés d'environ un pied et demi au-dessus de la surface de l'eau. Ces îlots sont coniques, et portent à leur sommet une excavation, qui constitue le véritable nid. »

Labat dit que la partie qui plonge dans l'eau est massive, tandis que celle qui émerge est creuse, comme l'est un pot. « Pour pondre ou pour couver, ajoute-t-il, ces oiseaux se tiennent

debout, les jambes dans l'eau, appuyés contre leur nid et le recouvrent de leur queue. » Pallas avance aussi que les phénicoptères s'appuient contre leurs nids, et recouvrent ainsi leurs œufs, mais il ne dit pas s'il parle d'après ce qu'il a vu, ou s'il ne fait que reproduire la description des auteurs qui l'ont précédé.

Naumann a mis ces récits fortement en doute, et, d'après mes propres observations, je partage entièrement son opinion, bien que je n'aie jamais eu le bonheur de voir un phénicoptère couvant. Il est cependant probable que les phénicoptères nichent sur les bords du lac de Mensaleb, car, au mois de mai, j'ai trouvé un œuf très-gros dans l'oviducte d'une femelle que j'y avais tuée. On ne peut nier l'existence de leurs nids, émergeant de l'eau comme autant de monticules coniques. Tous les observateurs, d'Orbigny notamment, en ont fait mention; mais ce qui n'est pas exact, c'est le mode d'incubation. Voici ce qui se passe. Le phénicoptère construit son nid dans des endroits où l'eau est peu profonde. D'après le dire des Arabes, il le ferait sur des îles basses, couvertes de quelques plantes peu élevées. Construit dans l'eau, le nid est un amas conique de vase, ramassée avec les pattes, couvert de plantes aquatiques, et élevé de façon à ce que les œufs soient de 30 à 50 cent. au-dessus du niveau de l'eau. Établi à terre, ce n'est qu'une simple dépression creusée dans le sol, et tapissée, disent les Arabes, de quelques joncs et de quelques roseaux. Il y a généralement deux œufs dans un seul nid, quelquefois, pourtant, on y en trouve trois. Ces œufs sont inégalement allongés; leur coquille est molle, lisse, crétacée et d'un blanc de chaux. L'oiseau les couve en s'asseyant sur son nid, les pattes fléchies, comme Crespon l'a avancé; il peut arriver cependant qu'il étende parfois une patte en arrière et la laisse pendre le long du monticule. La durée de l'incubation est de trente à trente-deux jours. La femelle pousse des cris perçants pour inviter son mâle à la relayer.

J. de Müller avance qu'il y a quelques années les phénicoptères nichaient souvent dans la Camargue, et qu'on emportait des voitures pleines de leurs œufs; il ajoute que cela ne lui semble nullement invraisemblable, car les phénicoptères doivent nicher les uns à côté des autres, en une longue ligne, et il ne doit pas être difficile, dans ces circonstances, de recueillir bon nombre d'œufs. D'autres naturalistes ont été moins heureux dans leurs recherches. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est excessivement rare de

voir des phénicoptères nicher en Europe. Salvadori s'est vainement donné mille peines pour observer le mode de reproduction de ces oiseaux ; il a pu prendre plusieurs fois des jeunes, en pleine eau ; jamais il n'a trouvé ni nid, ni œufs, bien qu'il en eût demandé instamment à tous les pêcheurs. Aussi paraît-il douteux que l'espèce niche en Sardaigne. Si cela était, « les recherches des pêcheurs, dit-il, auraient dû être facilitées par la forme extraordinaire du nid ; et dans un petit lac, comme celui de Scaffa, ces nids n'auraient pas pu échapper, pendant tant d'années, aux regards d'un aussi grand nombre de pêcheurs. »

A peine éclos, les jeunes sont conduits à l'eau par leurs parents ; dès les premiers jours, ils se mettent à nager ; ils courent bientôt très-bien, mais ce n'est qu'au bout de quelques mois qu'ils peuvent voler.

Chasse. — La chasse du phénicoptère exige beaucoup de prudence. Dans le jour, une bande de ces oiseaux craintifs ne se laisse pas approcher à portée de fusil ; pendant qu'ils sont occupés à chercher leur nourriture, plusieurs des plus vieux se tiennent en sentinelle, et avertissent leurs compagnons de l'imminence d'un danger. Dans la nuit, il est plus aisé de les surprendre. Salvadori assure qu'on peut alors assez facilement les tirer à plomb, et les Arabes m'apprirent une manière encore plus simple de les prendre. On étend entre deux barques un filet de pêche ordinaire et l'on se dirige vers une bande de phénicoptères ; effrayés, ces oiseaux s'envolent, se prennent dans les filets, et les chasseurs s'en emparent. On peut de la sorte

capturer une cinquantaine d'individus d'une même bande.

Les pêcheurs du lac de Mensaleh m'ont raconté une chasse bien plus singulière. Après avoir reconnu bien exactement le lieu de repos d'une bande de phénicoptères, on s'en approche la nuit, très-prudemment, monté sur un radeau de bois flottant, et on cherche à découvrir la sentinelle. Celle-ci se tient le cou levé, tandis que tous les autres dorment, la tête sous l'aile. Un pêcheur s'avance vers elle en nageant et en rampant, tantôt sur l'eau, tantôt sous l'eau, masqué par une butte d'herbes qu'il pousse devant lui ; arrivé à la sentinelle, il la saisit rapidement, lui plonge la tête dans l'eau, et la tue en lui tordant le cou. Ses compagnons en prennent d'autres, les tuent de la même façon et les attachent à une longue corde. Je n'aurais pas ajouté foi à une pareille histoire, si j'avais pu m'expliquer autrement le résultat visible de ces chasses. C'est par douzaines, qu'on voit les phénicoptères figurer sur les marchés des villes du nord de l'Égypte, où leur chair est fort recherchée. Les auteurs anciens rapportent que les Romains en étaient très-friands, surtout de la langue et de la cervelle. J'ai goûté à ces plats ; j'ai trouvé la chair du phénicoptère délicate et sa langue réellement délicieuse. Je n'ai rien remarqué du goût huileux que, d'après quelques-uns, posséderait la chair colorée en rose ; tout au contraire, même aux bords du lac Mensaleh, si riches en gibier délicat, un phénicoptère rôti est un des mets les plus exquis qu'on puisse y manger.

LES CYGNIDÉS — *CIGNI*.

Die Schwäne, the Swans.

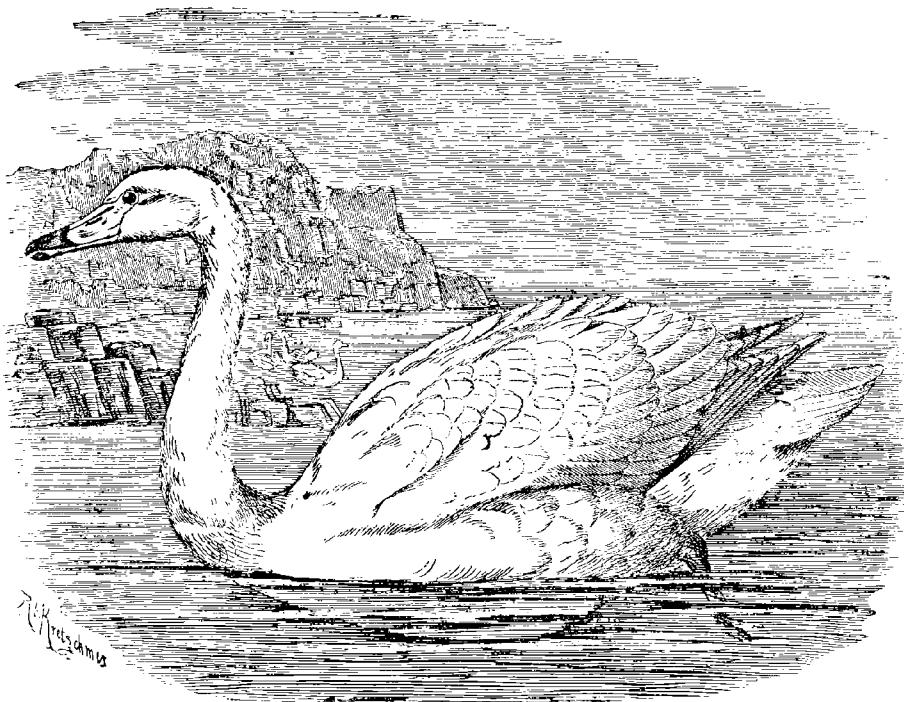
En ne tenant même aucun compte du lustre que la légende et la poésie ont jeté sur les cygnidés, depuis les temps les plus reculés, nous ne pouvons refuser à ces beaux et majestueux oiseaux une place élevée dans l'ordre des lamellirostres : Leur taille, leur port élégant, la grâce de leurs mouvements, l'élégance de leur plumage, tout en fait des créatures des plus attrayantes.

Caractères. — Les cygnidés forment un groupe nettement défini ; ils diffèrent autant des oies que des canards, et se distinguent par un corps volumineux, un cou excessivement

long et hors de proportion avec la hauteur des jambes, qui sont en arrière de l'équilibre du corps ; par un bec aussi large vers l'extrémité qu'à la base ; des lorums nus ; des ailes amples, plus courtes que la queue, à rémiges cubitales ou brachiales aussi longues que les grandes primaires.

Leur trachée-artère est sans renflement à la partie inférieure : elle forme cependant chez quelques espèces des replis qui se logent dans l'épaisseur du sternum.

Ils sont plus nageurs que marcheurs et se rapprochent à cet égard des anatidés.



Corbeil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillié et Fils, édit.

Fig. 173. Le Cygne chanteur.

LES CYGNES — *CYGNUS*.*Die Schwäne, the Swans.*

Caractères. — Les cygnes ont la tête de grosseur moyenne; le bec droit, à peu près aussi long que la tête, arrondi antérieurement, nu ou bosselé à la racine, légèrement convexe à la pointe et se terminant par une lamelle cornée arrondie; les jambes courtes et massives; le doigt médian plus long que le tarse; le doigt postérieur petit, faible, inséré très-haut, et ne portant pas sur le sol dans la marche; la palmature très-grande; les ailes aiguës, les rémiges primaires n'étant pas beaucoup plus longues que les rémiges de l'avant-bras ou du bras; la queue courte et arrondie, formée de dix-huit à vingt-quatre rectrices. Le plumage est très-abondant et mou, velouté à la tête et au cou, très-serré et comme feutré au ventre, composé de grandes plumes au dos, et partout accompagné d'un duvet très-épais.

D'après Nitzsch, le squelette offre les plus grands rapports avec celui des oies et des canards; les différences ne sont donc pas très-caractéristiques. Le crâne est dépourvu des deux trous occipitaux qu'on observe chez les

ВРЕМ.

autres oiseaux aquatiques. Il y a de vingt-trois à vingt-quatre vertèbres cervicales, dix dorsales et neuf caudales; le sternum est long; le brechet est très-large chez quelques espèces, et reçoit la trachée dans son intérieur; l'humérus est pneumatique. La langue est grande et charnue; le pharynx est large; l'estomac fortement musculéux.

Distribution géographique. — Les pays tropicaux exceptés, les cygnes se rencontrent dans toutes les régions de la terre, mais c'est sous les zones froide et tempérée de l'hémisphère boréal qu'ils sont le plus nombreux. En Asie et en Europe habitent trois espèces, qui passent en Afrique lors de leurs migrations. Deux de ces espèces habitent l'Amérique; cette partie du monde en compte aussi qui lui sont propres; l'Australie en possède une qui est caractéristique de sa faune. Chaque espèce a une aire de dispersion fort étendue, et, dans leurs migrations, les cygnes parcourent des espaces considérables. Tous émigrent, mais non tous les individus d'une même espèce; ceux qui nichent dans les contrées tempérées y passent souvent l'hiver, ou ne poussent pas bien loin leurs courses.

Mœurs, habitudes et régime. — Les cygnes se trouvent toujours dans des endroits riches en

IV — 402

eaux; cependant, ils ne se fixent que dans les grands lacs et les marais profonds. Ils construisent leur nid au bord des eaux douces. Après la saison des amours, ils vont souvent à la mer, où ils trouvent une nourriture abondante. Ils ne sont actifs que de jour, et ne voyagent même pas la nuit.

Par leurs allures, les cygnes diffèrent de presque tous les autres nageurs. L'eau est véritablement leur domaine; ils ne vont pas à terre volontiers, et ils ne se décident à voler que quand la nécessité les y contraint. Leurs pattes, insérées très en arrière de leur corps, ne leur permettent pas de marcher facilement; leur démarche semble lourde et vacillante. Ils ne volent qu'avec de grands efforts, surtout au moment où ils s'enlèvent de dessus l'eau, mais ils le font rapidement lorsqu'ils sont arrivés à une certaine hauteur; lorsqu'ils sont à terre, ils prennent difficilement leur essor, aussi n'aiment-ils pas à s'y abattre. Avant de s'envoler, ils étendent le cou horizontalement, battent des ailes, frappent de leurs larges pattes palmées la surface de l'eau, et ainsi, moitié volant, moitié courant, ils franchissent de quarante à quatre-vingts pas, en produisant un bruit assez fort. Ce n'est qu'après ce trajet qu'ils ont un élan suffisant pour pouvoir s'envoler. Ils étendent alors leur cou dans toute sa longueur, étalent largement leurs ailes, en frappent l'air à coups redoublés, et produisent un bruissement assez désagréable, entendu de près, mais qui, de loin, ne manque pas d'une certaine harmonie, et rappelle un peu le son lointain d'une clochette. Pour s'abattre, ils descendent les ailes étendues et immobiles; ils arrivent obliquement à la surface de l'eau, la touchent, glissent assez loin sur elle, et étendent leurs pattes pour ralentir leur vitesse.

Les diverses espèces de cygnes diffèrent beaucoup l'une de l'autre quant à la voix. Quelques-unes la font rarement entendre; leur cri est comme un son de trompette, qui ressemble un peu à celui de la grue; plus souvent, c'est un fort sifflement, ou un murmure étouffé; d'autres espèces ont une voix forte, vigoureuse, susceptible de quelques variations, et assez agréable, entendue de loin. Les mâles crient plus souvent que les femelles, leur voix est plus forte, plus pleine. Les jeunes piaillent comme les jeunes oies.

Sous le rapport de l'intelligence, les cygnes ne le cèdent pas aux autres lamellirostres. Ils sont prudents, judicieux; ils règlent leur con-

duite suivant les circonstances, suivant les dispositions que l'homme leur montre; mais il est rare qu'ils dépouillent entièrement leur timidité et leur sauvagerie naturelles. Dans leurs mœurs, tout respire un sentiment de contentement d'eux-mêmes, de conscience de leur dignité, d'amour de la domination, qui se traduit vis-à-vis de leurs semblables du même sexe en querelles; vis-à-vis des animaux plus faibles, en despotisme. Ce n'est qu'entre cygnes de même espèce que se forment des sociétés nombreuses, et ils ne souffrent au milieu d'eux aucun étranger; un cygne isolé préfère même rester solitaire, que de se mêler à d'autres oiseaux. Ils sont méchants pour les espèces plus faibles qu'eux; la domination qu'ils conquièrent facilement sur elles, ne semble pas les satisfaire; souvent, ils poursuivent d'autres oiseaux nageurs, les attaquent avec fureur, les tuent, sans autre motif apparent que celui de faire preuve de leur force.

Les mâles se livrent entre eux de violents combats pour la possession d'une femelle. Ils donnent souvent des témoignages de jalousie, d'envie, de fourberie. Par contre, le mâle et la femelle d'un même couple ont l'un pour l'autre une grande fidélité, et, une fois unis, ils le sont pour la vie. Les parents ne témoignent pas moins de tendresse à leur progéniture; si le mâle ne prend pas part directement à l'incubation, il reste toujours auprès de sa femelle, veillant sur elle, se couchant à ses côtés, la distrayant par sa présence. La femelle construit le nid; le mâle se borne à lui apporter dans son bec les matériaux, qu'il est parfois allé chercher au loin. Le nid est très-grand, construit sans art, formé de toutes sortes de plantes aquatiques et d'une dernière couche de joncs secs.

La femelle cherche de petits îlots bien abrités pour l'y établir; à défaut, elle entasse des plantes, en forme un îlot flottant et assez grand pour porter le couple. Chaque couvée est de six ou huit œufs, à coquille épaisse, d'un blanc sale ou d'un vert pâle sale; l'incubation est de cinq à six semaines; les jeunes éclosent couverts d'un duvet épais; ils restent environ un jour dans le nid, à se réchauffer et à se sécher, et sont ensuite conduits dans l'eau, où ils apprennent à chercher leur nourriture: la femelle les porte souvent sur son dos; la nuit, elle les garde sous ses ailes; en cas de danger, elle les défend avec vaillance, leur prodigue ses soins jusqu'à ce qu'ils aient leur plumage complet, et qu'ils soient en état de se suffire à eux-mêmes. Ils quittent alors

leurs parents, et pour toujours. Si, l'année suivante, ils reviennent à leur lieu natal, les parents les traitent comme des étrangers et les chassent hors de leur domaine.

Les cygnes se nourrissent de végétaux aquatiques, de racines, de feuilles, de graines, d'insectes, de larves, de vers, de mollusques, de petits reptiles, de poissons. Ils ne sont pas herbivores au même degré que les oies, ni carnivores comme les canards; pour le régime, ils tiennent le milieu entre ces deux familles. Ils prennent leurs aliments en barbotant; ils enfoncent leur long cou dans l'eau, y cueillent des plantes, ou remuent la vase pour y prendre de petits animaux. Ils ne peuvent vivre dans des eaux profondes, si des myriades de petits animaux ne peuplent les couches supérieures de ces eaux. En captivité, ils s'habituent au régime le plus varié; mais ils préfèrent toujours les substances végétales.

Les pygargues et les grands aigles fondent parfois sur des cygnes adultes, plus souvent sur des jeunes; à part cela, ces nobles créatures ont peu à redouter les carnivores. Attaqués, ils se défendent courageusement, avec conscience de leur force.

Chasse. — L'homme les poursuit pour se procurer leur chair et leurs plumes, leur duvet surtout, très-estimé dans certains endroits. Mais il faut être expérimenté pour chasser des oiseaux aussi prudents et aussi craintifs. Dans le Nord, on cherche à les approcher en canot, par les grands vents qui poussent dans leur direction. Les cygnes volant presque toujours contre le vent, le chasseur peut espérer que ces oiseaux viendront de son côté et passeront à portée.

En Algérie, d'après Buvry, les Arabes les chassent de la façon que j'ai décrite en parlant des phénicoptères; ou bien, ils plantent dans le sol, aux bords des baies de la mer, des poteaux auxquels sont attachés des fils en poil de chameau; l'extrémité libre de ces fils est munie d'un hameçon, amorcé avec du pain, de la viande, un poisson. « L'oiseau avale l'appât; l'hameçon lui reste dans le cou, et le retient jusqu'à l'arrivée du chasseur. »

Captivité. — Pris jeunes et bien soignés, les cygnes peuvent être élevés facilement; ils deviennent aussi privés que ceux qui sont nés en captivité. Quelques-uns ont pour leur maître beaucoup d'attachement; mais leurs témoignages d'amitié sont généralement si impétueux, qu'on est obligé de se tenir constamment sur ses gardes. La plupart cependant ne dépouillent

jamais complètement leur méchanceté innée, et peuvent être souvent dangereux pour des personnes faibles ou pour des enfants. Mais leur beauté, leur grâce, leur élégance les font aimer quand même, et ils font toujours le plus bel ornement de nos pièces d'eau.

LE CYGNE MUET — *CYGNUS OLOR*.

Der stumme Schwan, der Höckerschwan, the mute Swan.

Caractères. — Le cygne muet est celui que nous voyons chez nous à l'état domestique, et qui vit encore en liberté dans le nord de l'Europe et dans la Sibérie orientale. Son corps allongé, son cou long et élancé, son bec aussi long que la tête, rouge, surmonté d'une caroncule noire, le caractérisent assez pour qu'on ne puisse le confondre avec aucune autre espèce. Son plumage est blanc; les jeunes sont gris et blanc.

La ligne naso-oculaire est noire comme la caroncule; les pattes sont brunâtres ou noires. L'œil est brun, le bec rouge. Le cygne muet a 1^m,92 de long et 2^m,75 d'envergure; la longueur de l'aile est de 74 cent.; celle de la queue, de 27 à 30. La femelle est un peu plus petite.

Les cygnes qui naissent avec un plumage blanc, et dont on a voulu faire une espèce à part, sous le nom de *cygnus immutabilis*, ne sont qu'une variété du cygne muet. Dans une même couvée, il peut se trouver des jeunes blancs et d'autres gris.

LE CYGNE CHANTEUR — *CYGNUS MUSICUS*.

Der Singschwan, the whistling Swan.

Caractères. — Le cygne chanteur (*fig. 173*) diffère de l'espèce précédente par ses formes plus ramassées, son cou plus court et plus gros, son bec jaune à la base, noir à la pointe, élevé à la racine, mais dépourvu de caroncule. Il a 1^m,65 de long et de 2^m,47 à 3^m,64 d'envergure; la longueur de l'aile est de 66 cent.; celle de la queue, de 22.

LE CYGNE NAIN — *CYGNUS BECWIKII*.

Der Zwergschwan, the Bewick-Swan.

Caractères. — La troisième espèce européenne, le cygne nain ou cygne de Bewick, se distingue du cygne chanteur par sa taille plus faible, son cou allongé, son bec très-élevé à la racine, jaune sur une moins grande étendue; sa queue formée de dix-huit rectrices.

Nous nous bornerons ici à faire l'histoire du cygne chanteur. D'ailleurs, c'est à cette espèce que se rapportent les diverses légendes qui ont cours sur les cygnes.

Distribution géographique. — Le cygne chanteur est un oiseau des zones froide et tempérée de l'hémisphère boréal. Il n'est pas rare dans le nord de l'Europe; on le trouve dans tout le nord et le centre de l'Asie, jusqu'au détroit de Behring, et en Amérique. Jadis l'on croyait qu'il nichait seulement dans les pays septentrionaux; mais von der Mühle et Linder Mayer nous ont appris qu'il était sédentaire en Grèce, qu'il s'y reproduisait par conséquent. Dans ses migrations, il arrive régulièrement, tous les hivers, dans le nord de l'Afrique, en Égypte, comme au Maroc, en Algérie, et dans la régence de Tunis. En Espagne, il est rare, ou dans tous les cas moins commun que ses congénères. Il se montre plus fréquemment dans l'est. On voit un nombre considérable de ces oiseaux sur tous les lacs du centre de la Russie; en hiver, il est très-commun aux bouches des fleuves du sud de la Russie et sur les lacs salés du sud-est de l'Europe et de la Sibérie centrale. En Islande, émigrent seulement quelques-uns des cygnes qui y habitent; le courant du Gulf-Stream et les nombreuses sources chaudes de cette île maintiennent libre de glace une quantité d'eau suffisante pour que ces oiseaux puissent y subsister. En Russie, par contre, tous les cygnes ont disparu avant que les glaces aient recouvert les eaux qu'ils habitent. De ce pays, ils se dirigent, les uns vers la mer Baltique et la mer du Nord, les autres vers la mer Noire; le plus grand nombre s'en vont encore plus loin, dans la direction du sud-ouest. Dès le mois d'octobre, les cygnes chanteurs arrivent en grand nombre sur les côtes de Poméranie; dans le centre de l'Allemagne, l'époque de leur passage est, à l'aller, en novembre et décembre; au retour, en février et mars. Beaucoup suivent les côtes de la mer.

Mœurs, habitudes et régime. — Les allures du cygne chanteur ressemblent beaucoup à celles du cygne muet; elles sont cependant un peu moins gracieuses. Il recourbe rarement son cou d'une façon aussi élégante, il le tient d'ordinaire droit et élevé; malgré cela, il a encore en nageant un port fort agréable. D'un autre côté, il se distingue de son congénère, et cette fois à son avantage, par sa voix forte et assez harmonieuse; il faut cependant ne l'entendre que de loin, pour pouvoir, comme les Islandais, le comparer aux sons de la trompe et

du violon. Naumann note très-exactement son cri ordinaire par : *kilklii*, et son cri plus doux, par *ang*. De près, ces deux sons sont peu agréables; ils paraissent rauques et trop forts pour l'oreille; il peut se faire cependant qu'ils revêtent un timbre assez harmonieux, lorsqu'on les entend de loin et qu'ils sont poussés à la fois par une bande nombreuse. »

« La voix de ce cygne, dit Pallas, a un timbre harmonieux, comme celui d'une clochette d'argent; il chante en volant et on l'entend de fort loin. Ce que l'on a raconté du chant du cygne expirant n'est nullement une fable; ses dernières respirations produisent son chant. »

« Il mérite de garder l'épithète de *musicus*, dit Faber. Lorsque de petites bandes de ces cygnes traversent les airs, à une grande hauteur, ils font entendre leur voix harmonieuse et mélancolique, semblable à des sons de trompe dans le lointain. »

« Dans les longues nuits d'hiver, écrit Olafsen, alors qu'ils volent en troupes, leur voix est très-agréable à entendre; on dirait les notes d'un violon. »

« Il est positif, dit Arman, que la voix du cygne chanteur a un timbre plus argentin que celle d'aucun autre animal; que lorsqu'il est blessé, ses respirations s'accompagnent de notes chantantes; que son chant est célébré de mille façons dans les chansons populaires russes. »

« Son chant, dit Oesel, se compose de deux notes très-perçantes. Quand toute une bande les pousse simultanément, on les entend parfois jusqu'à une distance de deux à trois milles anglais. »

« Je suis parvenu enfin, dit Homeyer, à entendre la voix du cygne chanteur. Huit à dix de ces oiseaux se trouvaient sur le Grabow, à environ une centaine de pas du bord, et poussaient des sons perçants et harmonieux. On ne pouvait y reconnaître de mélodie; ce n'étaient que quelques notes agréables, traînantes; mais, comme les unes étaient plus élevées, les autres plus basses, les intervalles des tons se faisaient sentir et le tout constituait un ensemble assez harmonieux. Malgré la grande distance, ces notes arrivaient distinctes à mon oreille. »

Schilling est plus explicite : « Le cygne chanteur charme l'amateur, non-seulement par sa beauté, sa grâce, sa prudence, mais encore par sa voix forte, riche en notes pures et variées; il la fait entendre à toute occasion: c'est un cri d'appel, d'avertissement. Quand il est réuni à ses semblables, il semble causer avec

eux ou rivaliser à qui chantera le mieux.

« Lorsque, par les grands froids, la mer est couverte de glace dans les endroits non occupés par les courants; que les cygnes ne peuvent plus se rendre là où l'eau peu profonde leur garde une nourriture abondante et facilement accessible, alors on voit ces oiseaux se rassembler par centaines sur les points où des courants maintiennent la mer libre, et leurs cris mélancoliques racontent leur triste sort; souvent alors, dans les longues soirées d'hiver, et pendant des nuits entières, j'ai entendu leurs cris plaintifs retentir à plusieurs lieues. On croit entendre, tantôt des sons de cloche, tantôt des sons d'instruments à vent; ces notes sont même plus harmonieuses; provenant d'êtres animés, elles frappent nos sens bien plus que des sons produits par un métal inerte. C'est bien là la réalisation de la fameuse légende du chant du cygne; c'est, en effet, souvent le chant de mort de ces superbes oiseaux. Dans les eaux profondes, où ils ont dû chercher un refuge, ils ne trouvent plus de nourriture suffisante; affamés, épuisés, ils n'ont plus la force d'émigrer vers des contrées plus propices, et souvent on les trouve sur la glace, morts ou à moitié morts de faim et de froid. Jusqu'à leur trépas, ils poussent leurs cris mélancoliques. »

En voilà assez pour nous édifier, je crois, sur la célèbre légende du chant du cygne. Elle repose sur des faits positifs; mais elle a été transformée par l'imagination des poètes. Le cygne expirant ne chante pas; mais son dernier râle a encore le timbre harmonieux qui caractérise sa voix.

De tous ses congénères, le cygne chanteur est peut-être le plus despote et le plus querelleur. J'ai toujours vu ceux qu'on mettait avec des cygnes muets, attaquer ces derniers, et les mettre en fuite, après de longs combats. Le cygne chanteur se distingue encore par sa grande prudence, et il en fait preuve, en liberté comme en captivité. Il sait échapper avec beaucoup d'art aux embûches tendues par le chasseur, et sa chasse est des plus difficiles. Voici un exemple que rapporte Schilling. « Un cygne chanteur eut l'aile cassée d'un coup de feu; il se sauva en courant jusque dans un grand étang et se mêla à une bande de cygnes apprivoisés. On le poursuivit; mais, chaque fois, il venait se mettre au milieu des cygnes apprivoisés, et il put ainsi échapper. »

Le cygne chanteur niche dans les grands marais de la Finlande, du nord de la Russie,

du centre de la Sibérie, de l'Amérique du Nord et de l'Islande. En Islande, d'après Faber, on l'aperçoit vers la fin de février dans les petits étangs d'eau douce, et il y reste jusqu'à la fin d'avril; à ce moment, la plupart gagnent les plateaux des montagnes, pour nicher dans les étangs qui s'y trouvent; quelques-uns restent dans les vallées. D'après Radde, des nombreux cygnes chanteurs qui arrivent au printemps au Tarainnor, il en est peu qui y demeurent tout l'été; la plupart gagnent les forêts du centre de la Sibérie, et recherchent les étangs les plus solitaires. De temps à autre, un couple de ces oiseaux niche en Allemagne, mais ce n'est qu'une exception; aussi sommes-nous surpris, et à bon droit, d'apprendre qu'un oiseau appartenant si évidemment à la faune septentrionale niche en Grèce dans les lacs de Kopaï et de Likari, et dans les lacs de l'Acarnanie.

Si chaque couple ne peut posséder un petit étang, il s'empare d'un domaine bien limité, dans lequel il ne souffre aucun intrus.

Le nid est tantôt flottant, tantôt établi sur un flot. Il est grand et formé de joncs, de roseaux, et d'autres plantes aquatiques; l'excavation en est soigneusement tapissée de duvet. A la fin d'avril ou au commencement de mai, plus tôt sans doute dans les contrées moins septentrionales, la femelle pond de cinq à sept œufs, d'un blanc jaunâtre, tirant un peu sur le verdâtre ou le jaune brunâtre. Dans les premiers jours de juillet, les jeunes sont éclos. « Souvent, dit Faber, on voit le mâle couché dans le nid, à côté de sa femelle, sans toutefois couvrir lui-même. » Au milieu d'octobre, les jeunes nagent en compagnie de leurs parents.

Chasse. — Tous les peuples du Nord chassent le cygne, pour s'en procurer les plumes, et surtout la chair. La mue est pour ces oiseaux un moment fatal. Alors qu'ils ont perdu la plupart de leurs plumes, on lance de petits canots sur les étangs qu'ils habitent; on les poursuit en ramant et on les assomme à coups de bâton. Jeunes et vieux sont fort gras à ce moment, et les premiers surtout fournissent un rôti excellent.

Captivité. — Pris jeune, le cygne chanteur s'apprivoise parfaitement, et s'attache aux personnes qui s'occupent beaucoup de lui. J'ai possédé un mâle qui apprit bientôt à me distinguer des autres personnes; il me répondait quand je l'appelais; il accourait auprès de moi quand je le lui commandais. Dès qu'il entendait ma voix, il se redressait, levait le cou en l'air, battait des ailes, et poussait plusieurs cris

successifs. Après m'avoir ainsi répondu, il venait à ma rencontre, en prenant les postures les plus singulières. Il recourbait son long cou jusqu'à ce que son bec touchât presque le sol, il ouvrait un peu les ailes et s'avancait lentement, et en titubant. Était-il obligé, pour arriver à moi, de franchir l'étang, il plongeait le cou dans l'eau et nageait ainsi pendant quelques secondes. Une fois près de moi, il se relevait, battait des ailes, criait pendant plusieurs minutes; mais il ne faisait jamais entendre que les syllabes *killkii*. Je ne pouvais douter que ce manège pût signifier autre chose que l'attachement qu'il me portait; je n'osais cependant jamais franchir la grille qui nous séparait; si je le faisais, il me recevait à coups d'ailes si violents, qu'on aurait dit une correction bien plutôt que des caresses. Si je me tenais dans l'intérieur de l'enclos, à distance suffisante de l'oiseau, il me suivait partout, comme un chien. Bientôt ce cygne s'attachait encore à d'autres personnes, mais il eut toujours pour moi une préférence marquée. En Russie, c'est surtout le cygne chanteur que l'on voit sur les étangs, à l'état domestique; on estime fort son chant. Quant au cygne muet, il y est peu recherché.

LE CYGNE A COU NOIR — *CYGNUS NIGRICOLLIS*.

Der Schwarzhalsige schwan, the black-throated Swan.

L'Amérique du Sud possède deux espèces de cygnes qui diffèrent des espèces septentrionales, la première par son port et sa petite taille, la seconde par son plumage. Cette dernière est le cygne à cou noir.

Caractères. — Ce cygne (Pl. XXXVI) est, sans contredit, un des plus beaux oiseaux aquatiques. Ses ailes courtes, atteignent à peine la naissance de la queue, et celle-ci est formée de dix-huit rectrices seulement. Il est blanc, avec la tête et le milieu du cou noirs; une bande blanche passe au-dessus de l'œil, qui est brun; le bec est gris-de-plomb; la callosité et la ligne naso-oculaire sont d'un rouge de sang, les pattes d'un rouge pâle. Cet oiseau a à peu près la taille du cygne nain; il a 1^m,18 de long; la longueur de l'aile est de 38 cent; celle de la queue, de 16 à 19.

Distribution géographique. — Le cygne à cou noir habite l'extrémité sud de l'Amérique, depuis le sud du Pérou jusqu'aux îles Falkland, et de là, en remontant sur la côte orientale, jusqu'aux environs de Santos, au Brésil.

Mœurs, habitudes et régime. — L'habitat du

cygne à cou noir varie suivant les saisons. En automne et au printemps, on voit cette espèce voler en petites bandes au-dessus de Buenos-Ayres, se dirigeant vers le nord pour y passer l'hiver, ou en revenant pour aller nicher dans les pays du sud. Elle se reproduit dans les lagunes, les lacs, les étangs de l'intérieur des terres, et il est telle localité où on la rencontre parfois en nombre considérable. Après l'époque des amours, les cygnes à cou noir se réunissent en bandes, formées parfois de plusieurs centaines d'individus.

Les mœurs, les habitudes, les allures du cygne à cou noir diffèrent peu de celles de ses congénères. Il est moins élégant que le cygne muet; il porte son cou plus droit, et ressemble un peu à l'oie sous ce rapport. Son vol est beau et léger.

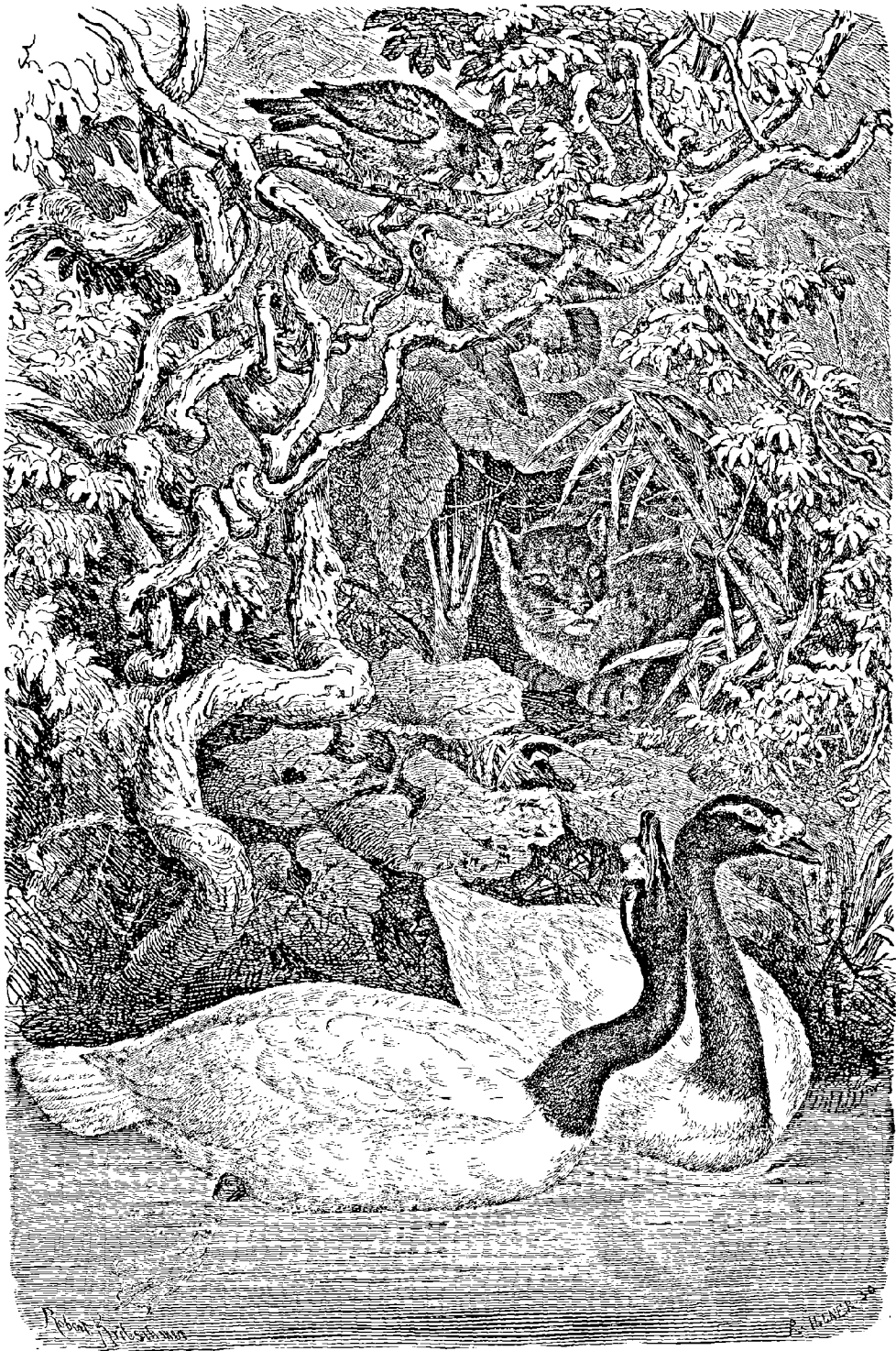
Captivité. — Hornby apporta en Europe le premier cygne à cou noir vivant, et il en fit cadeau à lord Derby, qui peu à peu finit par rassembler huit de ces oiseaux, dont six étaient encore en vie lorsque sa superbe collection fut dispersée à sa mort. Deux de ces cygnes devinrent la propriété de la reine d'Angleterre; les quatre autres furent donnés au Jardin zoologique de Londres, où ils ont vécu plusieurs années avant de se reproduire: ils avaient fini d'ailleurs par être réduits à un couple, par suite de la mort de l'un d'eux. En 1856, le couple restant se mit à construire un nid, mais sans pondre; l'année suivante, il eut quatre petits. Depuis cette époque, ces beaux oiseaux se sont multipliés régulièrement, mais ils sont encore très-rare dans les jardins zoologiques. Je n'en ai vu qu'à Londres, à Cologne et à Amsterdam.

Je ne connais point les œufs. Quant aux petits, Wolf en a publié un dessin excellent: ils naissent revêtus d'un duvet blanc; d'après Scater ils croissent très-rapidement. A la fin de la première année, ils ressemblent complètement à leurs parents.

LE CYGNE DE LA NOUVELLE-HOLLANDE — *CYGNUS (CHENOPSIS) ATRATUS*.

Der schwarze Schwan, the black Swan.

En 1698, un nommé Witsen écrivait à son ami Lister qu'un navire, envoyé par la compagnie des Indes orientales pour explorer la Nouvelle-Hollande, était de retour, et que son équipage avait trouvé dans ce pays des vaches marines, des perroquets et des cygnes noirs. En



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Crété fils, imp.

LE CYGNE A COU NOIR.

1746, deux de ces derniers oiseaux étaient amenés vivants à Batavia ; leur existence, douteuse jusque-là, était enfin démontrée. Cook vit un grand nombre de ces cygnes tout le long de la côte qu'il explora, et depuis, presque tous les auteurs en ont fait mention.

Le cygne de la Nouvelle-Hollande ou cygne noir (*fig. 174*) est donc aujourd'hui aussi bien connu que le cygne muet, grâce aux efforts persévérants des institutions d'acclimatation. Sa beauté, son élégance ne le cèdent en rien à celles de son congénère, et il mérite, à tous égards, l'attention que lui prodiguent les éleveurs et les amateurs.

Caractères. — Il a le cou relativement plus long que le cygne muet, la tête petite et bien conformée, le bec de même longueur que la tête et dépourvu de caroncule. Son plumage est d'un noir brunâtre presque uniforme, avec les bordures des plumes tirant davantage sur le gris noir ; le ventre est plus clair que le dos. Cette couleur noire contraste très-élégamment avec le blanc éclatant des rémiges primaires et de la plus grande partie des rémiges secondaires. L'œil est rouge-écarlate, la ligne naso-oculaire rouge-œillet, le bec rouge-carmin vif ; une bande en arrière de la pointe de la mandibule supérieure et l'extrémité des deux mandibules sont blanches ; les pattes sont noires. Ce cygne est un peu plus petit que le cygne muet.

Distribution géographique. — Bien que chassé de partout, le cygne noir est encore commun sur tous les lacs et les cours d'eau du sud de l'Australie et de l'Océanie.

Mœurs, habitudes et régime. — Il se montre en quantité innombrable dans les parties peu explorées de l'intérieur. D'après Bennett, on trouve parfois réunis des milliers de ces oiseaux, et ils sont si peu craintifs qu'on peut en tuer sans peine autant que l'on veut. En hiver, les cygnes noirs arrivent en Australie, et s'y tiennent dans les lacs et dans les grands étangs, réunis par petites bandes, probablement formées chacune par une famille ; au printemps, c'est-à-dire pendant nos mois d'automne, ils se dirigent vers les endroits où ils nichent.

D'après Gould, la saison des amours du cygne noir aurait lieu d'octobre à janvier ; cet auteur trouva des œufs nouvellement pondus au milieu de janvier, et des jeunes couverts de duvet dès le mois de décembre. Le nid consiste en un grand amas de plantes marécageuses et aquatiques de toute espèce ; il est tantôt flottant, tantôt établi sur quelque flot. Les œufs, au

nombre de cinq à sept, sont d'un blanc sale ou d'un vert pâle, couverts de taches confluentes d'un vert fauve. Ils ont 12 cent. de long, et 8 cent. de large et ne sont dès lors guère plus petits que ceux du cygne muet. La femelle couve avec ardeur pendant que le mâle veille fidèlement sur elle. Les jeunes éclosent couverts d'un duvet roux ou grisâtre. Dès le premier jour de leur existence, ils nagent et ils plongent, et peuvent ainsi échapper à bien des dangers.

Le cygne noir a beaucoup des habitudes du cygne muet ; toutefois, il crie beaucoup plus fréquemment. Dans la saison des amours, notamment, il fait souvent entendre son cri singulier, assez semblable à un son de trompette étouffé, mais difficile à exprimer. Une note basse, peu distincte, est suivie d'une seconde plus haute, sifflante, mais également peu distincte. L'oiseau ne semble les lancer qu'avec effort. En criant, il étend son long cou sur l'eau. Le cygne noir semble être aussi querelleur avec ses semblables, aussi despote et méchant avec les animaux plus faibles, que ses congénères européens, surtout que le cygne chanteur, avec lequel cependant il vit en assez bonne harmonie, hors la saison des amours.

Nous pouvons nous expliquer, en voyant les cygnes noirs captifs, combien était fondée l'admiration des voyageurs qui, les premiers, rencontrèrent de ces oiseaux en Australie. A la nage, ce cygne est fort élégant ; mais il ne montre toute sa beauté que lorsque, prenant son essor, il étale ses rémiges, dont la blancheur éclatante tranche superbement avec le noir du reste de son plumage. Lorsque plusieurs de ces oiseaux volent de concert, ils forment une ligne oblique. En volant, ils étendent loin devant eux leurs longs cous, et le bruissement de leurs ailes se mêle aux cris qu'ils poussent, et qui, de loin, paraissent sonores et harmonieux. Par le clair de lune, ils volent souvent d'un lac à un autre, en s'appelant sans cesse.

Chasse. — En Australie, on fait à ces superbes oiseaux une chasse sans pitié. On enlève leurs œufs ; on les poursuit pendant la mue, époque à laquelle ils sont incapables de voler, on les tue pour le plaisir de les tuer. Gould raconte que les canots d'un balcinier remontèrent un fleuve et revinrent remplis jusqu'au bord de cadavres de cygnes noirs. L'arrivée des Européens a été la perte de ces oiseaux ; partout où ils se sont établis, ceux-ci ont dû disparaître.

Aujourd'hui déjà, les cygnes noirs sont complètement détruits dans des endroits où on les trouvait autrefois par milliers, et nous ne pouvons espérer, malheureusement, de voir la fin de cette destruction.

Captivité. — Le cygne noir se prête aussi bien que tout autre de ses congénères à faire l'ornement de nos pièces d'eau. La rigueur de l'hiver l'incommode peu, et sous le rapport de la nourriture, il est on ne peut plus facile à contenter. Depuis plusieurs années, il se repro-

duit tous les ans en Angleterre; récemment, on a réussi à l'élever en Allemagne. C'est surtout à mon ami Bodinus, de Cologne, que revient l'honneur de ce succès; c'est à lui surtout que nous devons l'acclimatation dans notre pays de ce bel oiseau. Une seule paire lui produisit plus de cinquante jeunes, qui ont servi à peupler les bassins de plusieurs autres jardins zoologiques. Aussi, le prix d'une paire de cygnes noirs est devenu assez bas pour que chaque amateur puisse s'en procurer.

LES ANSERIDÉS — ANSERES.

Die Gänse, the Geese.

Caractères. — Les anséridés forment une famille nombreuse, répandue sur toute la surface de la terre. Ils diffèrent des cygnidés par leur corps ramassé, leur cou court, leur tête grosse, leur bec court et élevé, leurs pattes insérées plus vers le milieu du tronc. Le bec, revêtu d'une membrane molle, est à peu près aussi long, ou un peu moins long que la tête; il est convexe supérieurement, aplati inférieurement, très-élevé à la base, plus haut que large, diminuant de hauteur d'arrière en avant, fortement aplati sur les côtés, à mandibules terminées par une lamelle cornée, large, bombée et tranchante, et armées latéralement de dents solides. Les pattes, de grandeur moyenne, sont couvertes de plumes presque jusqu'au niveau des tarses; les trois doigts antérieurs, réunis par une palmature entière, sont armés d'ongles courts, forts, légèrement recourbés. Les ailes sont grandes, longues, larges, aiguës, à rémiges secondaires moins développées que chez les cygnes, et armées au poignet d'une tubérosité dure, qui, chez quelques espèces, se transforme en un vigoureux éperon; la queue, formée de quatorze à vingt pennes, est courte, arrondie ou égale. Le plumage est très-mou, très-abondant, et le duvet très-développé; quant à la coloration, on ne peut en donner un caractère général. Certains anséridés ont une teinte très-uniforme, d'autres une livrée superbe et bigarrée. Les différences entre les deux sexes sont généralement peu prononcées; et même quand elles le sont, le plumage de la femelle rivalise de beauté avec celui du mâle. Les jeunes revêtent dans le courant de leur première année, une livrée semblable à celle de leurs parents.

Quant aux organes internes, nous retrouvons

chez les anséridés la plupart des caractères des lamellirostres. La conformation du crâne se rapproche beaucoup de celle du canard sauvage; la colonne vertébrale comprend de quatorze à dix-sept vertèbres cervicales, neuf dorsales, sept caudales; les os du tronc sont remarquables par leur brièveté, et l'humérus, par sa longueur. La trachée ne présente ni les contours ni les dilatations qu'on observe chez d'autres lamellirostres; la langue est dure, le jabot vaste, l'estomac très-musculeux.

Distribution géographique. — Chaque partie de la terre a des espèces qui lui appartiennent en propre. Plusieurs anséridés sont à peu près également communs en Asie et en Europe; quelques-uns habitent toute la zone septentrionale de la terre; vers le sud, les différences de distribution géographique sont plus tranchées.

Mœurs, habitudes et régime. — Les anséridés vivent moins dans l'eau que les autres lamellirostres; ils passent à terre une grande partie de leur vie; quelques-uns sont de véritables oiseaux arboricoles, car c'est sur des arbres qu'ils se reposent, qu'ils dorment, qu'ils construisent leur nid. Ils sont plus communs dans la plaine que dans les montagnes; pourtant, ce n'est pas à dire qu'ils évitent toujours les hauteurs. Certaines espèces même habitent des altitudes fort élevées, dans les Andes et dans l'Himalaya.

Les anséridés sont plus agiles que tous les autres lamellirostres. Ils marchent aussi bien que tout autre palmipède, et mieux que les autres lamellirostres; ils nagent moins bien et moins vite que les cygnes et que beaucoup de canards; mais ils le font cependant avec assez de vitesse; ils plongent; ils volent légèrement



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 174. Le Cygne de la Nouvelle-Hollande.

et franchissent d'une traite des espaces considérables; ils savent aussi se mouvoir au milieu des branches d'arbres. Lorsqu'ils volent, ils adoptent la disposition en coin, et cela avec une certaine régularité, comme le dit Naumann.

« Ce n'est pas le hasard qui décide si l'une ou l'autre branche de ce triangle ouvert doit être plus longue ou plus courte, formée d'un plus ou moins grand nombre d'individus. Quand, pour se reposer, la bande abandonne cette disposition et la reprend un instant après, on remarque que l'ancienne forme se reproduit exactement, et si un oiseau ne retrouve pas immédiatement sa place, il sort des rangs, pour rentrer là où il doit être. La raison de cette formation est facile à comprendre : ce n'est qu'ainsi que chaque oiseau peut voir de tous les côtés, sans être gêné par ses voisins; en même temps, ils fendent l'air plus facilement. Souvent les bandes traversent ainsi l'espace sans s'arrêter; parfois, elles s'ar-

BREHM.

rêtent brusquement, volant plus lentement, les individus qui les composent se croisant tous en poussant des cris; mais bientôt le chef se remet en marche et les autres le suivent, en reprenant aussitôt leur ancien ordre. » En volant, les anséridés produisent un bruissement soufflant; quand une bande se lève ou s'abaisse, on entend un grand tapage.

Les anséridés marchent le corps en avant et relevé, le cou droit ou légèrement recourbé; ils mettent rapidement une patte devant l'autre, sans vaciller; au besoin, ils courent bien; quelques espèces même assez rapidement pour qu'un homme ait de la peine à les atteindre à la course. En nageant, ils enfoncent profondément dans l'eau la partie antérieure du corps, et relèvent la queue. Pour barboter, ils se renversent en avant et plongent de toute la partie antérieure du corps, jusqu'à la poitrine. Pour plonger, ils se précipitent d'un élan sous l'eau.

IV — 403

La voix des anséridés a encore quelque ressemblance avec celle des cygnes. Quelques espèces grondent, d'autres caquètent, gloussent, d'autres enfin font entendre des notes fortes et sonores. La plupart sifflent quand ils sont en colère. Le cri du mâle est généralement plus haut que celui de la femelle.

Pourquoi a-t-on voulu faire de l'oie le type de la bêtise? C'est difficile à dire, car tout semble démontrer le contraire. Toutes les espèces d'anséridés, sans exception, sont prudentes, intelligentes, vigilantes. Elles se défient de l'homme; elles reconnaissent le chasseur d'avec le paysan ou le berger; elles savent quels sont les gens qui leur sont dangereux; elles placent des sentinelles, elles prennent toutes les mesures nécessaires pour veiller à leur sécurité. Une fois captives, elles se soumettent à leur sort et ne tardent pas à s'appivoiser. Elles montrent qu'elles savent apprécier les circonstances, et font preuve d'un jugement qui prouve en faveur de leur intelligence. Leurs mœurs sont fort intéressantes. On ne peut nier chez quelques-unes une humeur despotique et querelleuse; mais la plupart sont très-sociables, du moins vis-à-vis de leurs semblables, et les diverses familles sont très-fidèlement attachées les unes aux autres. A la vérité, la saison des amours ne passe pas sans combats entre mâles; mais une fois que chacun a conquis sa femelle, la paix revient, et les divers couples nichent les uns à côté des autres, sans se troubler mutuellement. Les unions sont durables pendant toute la vie de l'oiseau. Le mâle témoigne à sa femelle une fidélité inébranlable: s'il ne prend pas part directement à l'incubation, il conduit du moins les jeunes et sert de guide à toute la famille, jusqu'au printemps suivant.

La saison des amours, le lieu où elle se passe, peuvent varier beaucoup. Un grand nombre d'espèces se réunissent au printemps dans des endroits sûrs, peu visités par l'homme, dans des marais étendus, à végétation luxuriante, dans des tourbières; et là, sur de petits îlots, ils construisent sans beaucoup d'art de grands nids, faits de substances végétales et tapissés intérieurement de duvet. D'autres nichent sur des arbres, dans des trous du tronc ou sur les branches; elles s'emparent souvent d'un nid abandonné de quelque rapace, pour le disposer à leur façon. Les œufs, au nombre de six à douze, sont ovoïdes, à coquille épaisse, plus ou moins ternes, unicolores. Après un mois d'incubation environ, les jeunes naissent couverts d'un duvet mou, grisâtre; s'ils sont éclos sur un arbre, ils

sautent en bas, et commencent, sous la conduite de leurs parents, à chercher leur nourriture. Dès le premier jour de leur existence, les jeunes anséridés peuvent courir vite et nager; leur croissance est très-rapide; à deux mois, ils ressemblent assez à leurs parents et deviennent indépendants; ils restent cependant encore longtemps avec eux, et forment une famille très-unie.

Tous les anséridés sont herbivores. Grâce à leur bec dur, à tranchant acéré, ils paissent les herbes, les céréales, qu'ils coupent au ras du sol; ils décortiquent de jeunes arbres; ils cueillent des feuilles, des fruits, des baies, des épis, qu'ils dépouillent très-habilement, pour arriver au grain; ils barbotent dans les eaux peu profondes pour prendre aussi des aliments végétaux. Quelques espèces mangent encore des insectes, des mollusques, de petits vertébrés; mais ce semble être par gourmandise plutôt que par besoin réel; du moins, on peut conserver ces oiseaux pendant des années en ne les nourrissant que de végétaux.

Là où les anséridés sont très-nombreux, ils peuvent causer des dégâts; mais, d'un autre côté, ils sont utiles et par leur chair et par leurs plumes. On fait une chasse active aux espèces sauvages, surtout pendant la mue, qui les rend pour plusieurs semaines incapables de voler. Ces mêmes espèces ont à redouter aussi les grands aigles, plusieurs carnassiers, et dans les pays tropicaux, les grands reptiles, surtout les crocodiles. Les jeunes sont exposés à plus de dangers, mais les parents les défendent avec courage et vaillance.

Captivité. — La plupart des anséridés s'appivoisent et se multiplient, même lorsqu'ils ont été pris adultes; nous pouvons donc nous étonner à bon droit que l'on n'en ait réduit jusqu'ici qu'un aussi petit nombre à l'état domestique, et que, parmi eux, il n'y ait que deux espèces qui soient fort répandues. Les anséridés sont des oiseaux sur lesquels doit se porter toute l'attention de ceux qui cherchent à acclimater des animaux. Tous peuvent compenser largement les peines que leur acclimatation donnerait.

LES PLECTROPTÈRES — *PLECTROPTERUS.*

Die Sporengänse, the spur-winged Geese.

Caractères. — Les plectroptères diffèrent assez des autres anséridés pour former non une sous-famille, comme quelques auteurs l'ont

proposé, mais un genre. Ils sont caractérisés par une forte taille, un corps allongé, un long cou, un bec grand, fort, pourvu d'une caroncule à la base de la mandibule supérieure; une face nue; des jambes hautes, déplumées bien au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; des doigts longs, largement palmés; des ailes longues, à pennes brachiales très-développées, et armées au poignet d'un solide ergot; une queue assez longue, conique, pointue; des plumes grandes et serrées contre le corps.

LE PLECTROPTÈRE DE GAMBIE — PLECTROPTERUS GAMBENSIS.

Die Sporengans, the spur-winged Goose.

Caractères. — Le plectroptère de Gambie, l'oie de gambie, l'oie à double éperon (fig. 175), comme on le nomme aussi, a les joues, le menton, la gorge, le milieu de la poitrine, le ventre, les petites susalaires bordant le pli de l'aile, blancs; la partie postérieure du cou et le manteau vert-noir; l'œil brun-roux; le bec d'un rouge bleuâtre, ainsi que la caroncule; les tarses d'un rouge clair sale. Cet oiseau a plus de 1 mètre de long et de 1^m,80 d'envergure; la longueur de la queue est de 19 cent. La femelle est plus petite que le mâle, mais elle porte le même plumage. Les jeunes ont le dos brun, les ailes noires, le cou gris-brun, la gorge blanche, le reste du corps gris clair.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion du plectroptère de Gambie comprend le centre et le sud de l'Afrique. Dans le Soudan, je le vis régulièrement par petites bandes, à partir du 14° de latitude nord, sur les rives des deux Nils; il est rare plus au nord. En 1827, d'après Yarrell un individu de cette espèce fut tué en Angleterre; aussi l'espèce a-t-elle été comprise par quelques auteurs parmi les oiseaux accidentellement européens.

Mœurs, habitudes et régime. — Le plectroptère de Gambie habite les bords des fleuves, les grands étangs où s'amasse l'eau des pluies. D'après mes observations, il erre dans un district assez limité. En mars et en juillet, il se tient caché le plus possible dans les marais, car il est alors en pleine mue et ne peut voler. Plus tard, les bandes se séparent par couples, et ces couples, au commencement de la saison des pluies, se rendent aux endroits où ils doivent se reproduire. Leur nid est une vaste construction en joncs et en roseaux, et flotte souvent à la surface de l'eau. La ponte est de trois à six œufs. En

septembre et en octobre, on trouve des jeunes, couverts de duvet, et, plus tard, on rencontre le père et la mère suivis de leur progéniture à demi adulte. Après la première mue, les jeunes revêtent le plumage de leurs parents, et grandissent encore un peu, mais sans que la caroncule qui surmonte la base du bec se montre. Le plectroptère de Gambie court mieux que tous les autres anséridés. Il tient son corps relevé en avant et, vu de loin, il a un peu l'apparence d'un échassier. Avant de s'envoler, il court, s'élançe, bat vivement et fortement des ailes, s'élève bientôt à une grande hauteur, s'y dirige rapidement en volant tout droit devant lui; il se plait parfois à planer, ce que ne font pas les autres lamellirostres. Il ne nage pas autrement que les oies ordinaires. Je ne puis pas dire s'il a un cri particulier, c'est tout au plus si je l'ai entendu pousser des sifflements rauques. Tous ceux que j'ai vus en liberté étaient très-prudents et craintifs; ils distinguaient parfaitement les blancs des nègres, et laissaient ces derniers les approcher de plus près. Ils paraissaient ne pas s'occuper des autres oiseaux qui vivaient auprès d'eux.

Captivité. — Le naturel des plectroptères de Gambie paraît tout autre en captivité: ils se montrent despotiques. Comme les cygnes, ils aiment à mettre sous leur domination les autres oiseaux aquatiques; ils se précipitent avec rage sur leurs adversaires, les mordent, les tuent même. Ils aiment beaucoup les poissons, les substances animales, et, une fois habitués à ce régime, ils s'en montrent aussi friands que les canards.

Chaque année, on amène en Europe des plectroptères de Gambie vivants, provenant de la côte occidentale d'Afrique. On en voit donc dans tous les jardins zoologiques. A Regent's Park, il y en a depuis plus de trente ans; ils ne se sont cependant pas encore acclimatés ni multipliés en Europe. Ils ont besoin d'être garantis du froid; car ils se gèlent les pattes, quand, l'hiver, on les laisse en plein air.

LES CYGNOPSIS — CYGNOPSIS.

Die Schwanengänse, the Swan-Geese.

Caractères. — Les cygnopsis, que la plupart des auteurs détachent aujourd'hui des oies proprement dites, ont des caractères qui les font intermédiaires aux cygnes et aux oies, d'où le nom composé *cygnopsis* qui leur a été donné. Leurs formes générales rappellent plus celles des cygnes que des oies; ils ont le cou long et mince

des premiers ; les tarses relativement courts, les doigts longs et les palmatures très-larges. Leurs autres caractères sont ceux des oies, avec un plumage à couleurs plus variées.

LE CYGNOPSIS DU CANADA — *CYGNOPSIS CANADENSIS*.

Die kanadische Gans, the Canadian-Goose.

Caractères. — Le cygnopsis du Canada, l'*oie du Canada* de la plupart des ornithologistes, est le type de ce genre. Il a la tête et la partie postérieure du cou noires ; les joues et la gorge blanches ou d'un gris blanc ; la face supérieure du corps d'un gris brunâtre, les bords des plumes étant plus clairs ; la poitrine et le haut du cou d'un gris cendré ; le ventre d'un blanc pur ; les rémiges primaires d'un brun noir ; les rémiges secondaires et les rectrices noires ; l'œil gris-brun ; le bec noir ; les pattes gris-noir. Le mâle a de 96 à 99 cent. de long et de 1^m,73 à 1^m,80 d'envergure ; la longueur de l'aile est de 50 cent., celle de la queue, de 20. La femelle est un peu plus petite.

Distribution géographique. — Le cygnopsis du Canada se trouve dans toute l'Amérique du Nord, mais il ne niche plus dans les parties méridionales des États-Unis : c'est généralement dans la tundra, entre le 50° et le 67° de latitude boréale, qu'on le trouve aujourd'hui.

Mœurs, habitudes et régime. — Depuis l'apparition des blancs, le cygnopsis du Canada s'est retiré vers le Nord, et d'année en année il diminue en nombre. Tous les ans, il est vrai, quelques couples viennent nicher dans les grands marais difficilement accessibles des États du centre de l'Amérique méridionale, et, dans leurs migrations, ils en parcourent tous les États. Ils arrivent du Nord en bandes de vingt à trente individus. A la fin d'octobre, quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard, ils émigrent vers des endroits qui leur promettent une nourriture plus abondante ; en prévision de l'hiver qui approche, ils se dirigent vers le sud ou vers le nord, et, en avril ou au commencement de mai, ils reviennent aux endroits où ils nichent.

Les mœurs, les habitudes du cygnopsis du Canada sont presque celles de l'oie sauvage d'Europe. Il se meut sur terre ou dans l'eau, et vole tout comme celle-ci ; il a à peu près la même voix, et son intelligence semble être également développée. Tous les observateurs s'accordent à célébrer la finesse de ses sens, sa prudence, sa ruse, son intelligence, et ils parlent de cette es-

pèce avec autant d'estime que nos chasseurs de l'oie sauvage. Toujours sur ses gardes, le cygnopsis est cependant moins défiant dans l'intérieur des terres que près de la côte, sur les petits étangs que sur les grands lacs.

Quand il paît, il place toujours des sentinelles, et celles-ci avertissent le reste de la bande de l'approche de l'ennemi. Un troupeau de bétail, une troupe de buffles ne les met pas en émoi ; l'arrivée d'un ours ou d'un cougar est immédiatement signalée, et aussitôt la bande se sauve rapidement vers l'eau. L'ennemi cherche-t-il à les y poursuivre, les mâles crient de toutes leurs forces ; à la fin, la bande se décide à prendre le vol et elle le fait en masse ; mais, si elle a un long trajet à parcourir, elle se forme en triangle, selon l'habitude de ces oiseaux.

Le cygnopsis du Canada a une ouïe si fine qu'il peut distinguer les divers bruits avec une sûreté réellement surprenante. Il reconnaît si une branche est cassée par un homme ou par un animal ; il reste tranquille quand une douzaine de grandes tortues ou un alligator tombent bruyamment dans l'eau ; mais il devient inquiet quand il entend le clapotement d'un aviron ; alors on le voit lever la tête et regarder fixement dans la direction suspecte.

Les cygnopsis déploient une certaine ruse pour quitter un endroit sans être ni vus ni entendus. Parfois ils se réfugient dans quelque forêt voisine ; mais d'ordinaire ils gagnent à la nage ou à la course des herbes hautes et serrées, s'y rasent et y fuient silencieuses, ou bien s'y tapissent contre le sol.

Ils ont une certaine préférence marquée pour leur place ordinaire de repos, et ils y reviennent régulièrement ; les trouble-t-on, ils s'éloignent peu, là du moins où on ne les chasse pas fréquemment ; dans d'autres localités, ils franchissent un grand espace avant de s'abattre de nouveau. Il va de soi que, là aussi, ils posent toujours des sentinelles. Blessés, incapables de voler, ils font comme s'ils n'avaient pas été touchés ; ils courent aussi rapidement qu'ils le peuvent vers un endroit où ils sont assurés de trouver une retraite, et s'y cachent si habilement qu'ils échappent souvent au chasseur.

Audubon vit au Labrador un cygnopsis dont toutes les pennes étaient tombées par suite de la mue, l'oiseau nageait ; il le poursuivit dans un canot ; à l'approche d'Audubon, il plongea, reparut bien plus loin, plongea de nouveau et disparut aux regards. Après de longues recherches, on finit par remarquer qu'il se tenait tout contre

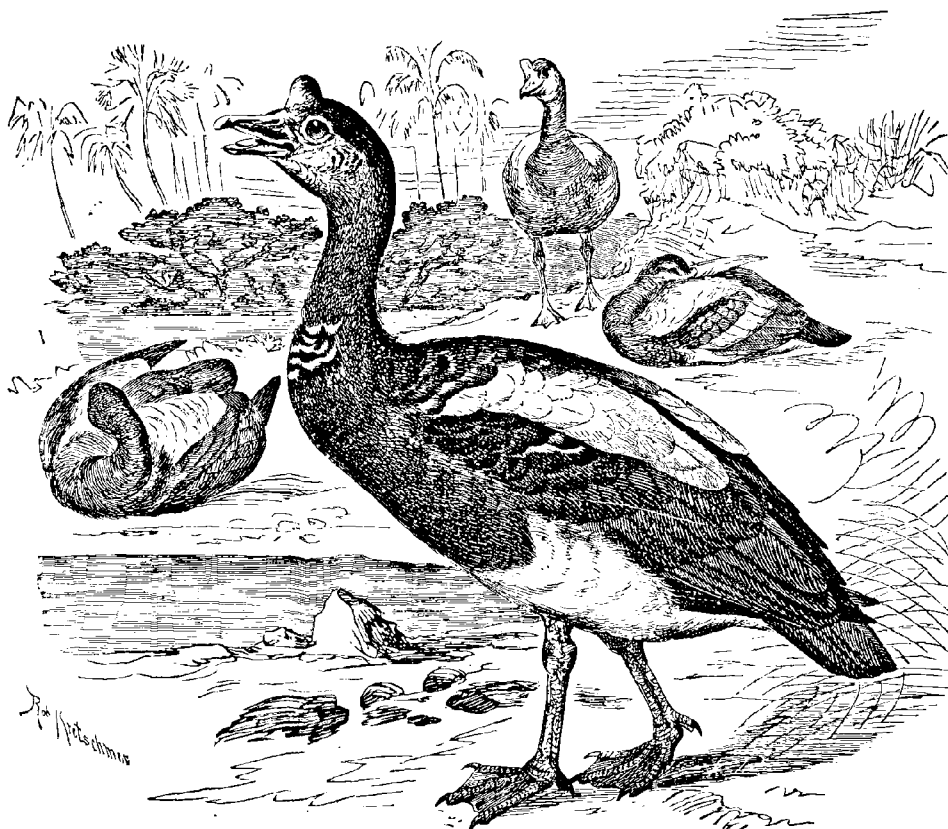


Fig. 175. Le Plectroptère de Gambie (p. 731).

l'arrière du canot, la tête seule sortant de l'eau, et que, dans cette position, il nageait aussi vite que le canot. Un des chasseurs voulut le prendre avec la main ; mais il plongea avec la rapidité de l'éclair, reparaissant tantôt à droite, tantôt à gauche de l'embarcation, mais toujours de telle façon que les chasseurs ne pouvaient s'en emparer. Émerveillé de tant de sagacité, l'illustre naturaliste demanda et obtint sa grâce.

Lorsqu'ils volent, les cygnopsis se tiennent tout à fait hors de la portée du fusil. Mais, la nuit, ils se rapprochent du sol et le rasent en quelque sorte, comme le font beaucoup d'autres oiseaux. Des apparitions inaccoutumées, un brouillard épais égarent et étourdissent ces oiseaux d'une façon qui leur est souvent fatale. Ils viennent, la nuit, se heurter contre les fanaux des phares ; par le brouillard, ils se brisent parfois la tête contre les maisons.

Dans le sud des États-Unis, là où il niche encore, le cygnopsis du Canada commence, dès le mois de mars, à construire son nid. A ce moment, les mâles sont très-excités et querelleurs ;

autant ils sont sociables dans toute autre circonstance, autant ils ne peuvent alors souffrir qu'un autre couple vienne s'établir dans leur voisinage. Les mâles se battent sans cesse avec acharnement ; mais l'issue de ces luttes est généralement peu sanglante, et les deux rivaux rejoignent chacun sa femelle en poussant des cris de joie.

Le cygnopsis du Canada choisit pour nicher un lieu assez éloigné de l'eau ; il s'établit dans de hautes herbes, sous un buisson ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'il niche sur un arbre. Le prince de Wied vit un nid de cette espèce sur un peuplier, au haut duquel se trouvait l'aire d'un pygargue à tête blanche. Un autre nid, découvert par le même observateur, était placé derrière un gros tronc d'arbre, et consistait en une légère dépression creusée dans le sable et tapissée de duvet. Généralement le cygnopsis du Canada met beaucoup de soin à la construction de son nid, et parfois il amasse une grande quantité d'herbes, de paille et d'autres substances végétales.

Le nombre des œufs varie de trois à neuf ; le plus souvent il est de six. En captivité, ces oiseaux en pondent dix ou onze. Après une incubation de vingt-huit jours, les jeunes éclosent, couverts de duvet. Ils demeurent un ou deux jours dans le nid, puis ils suivent leurs parents dans l'eau ; mais, le soir, ils reviennent généralement à terre pour s'y reposer, s'y chauffer au soleil. Ils passent la nuit sous les ailes de leur mère, qui leur témoigne la plus vive tendresse ; le père vient l'aider dans les soins qu'elle leur donne. En cas de danger, les parents défendent leur progéniture avec un courage incroyable. Audubon observa une paire de cygnopsis qui nichait depuis plusieurs années dans le même étang. A la suite des nombreuses visites que lui fit ce naturaliste, ce couple finit par devenir assez hardi pour le laisser approcher jusqu'à quelques pas. Mais alors le mâle se leva subitement, s'élança sur l'arrivant, comme pour l'effrayer, et lui donna un coup d'aile si vigoureux sur le bras, qu'Audubon le crut cassé. Après cette attaque, il revint à sa femelle, et par ses hochements de tête l'assura de son intention bien arrêtée de se défendre. Notre auteur, pour arriver à mieux connaître ces oiseaux, résolut de les prendre. Il apporta donc des grains, et les jeta tout autour du nid. Au bout de quelques jours, les deux cygnopsis venaient les manger sous ses yeux. A la fin, ils s'habituaient tellement à leur visiteur, que celui-ci put approcher tout près du nid. Ils ne souffrirent cependant pas qu'il touchât aux œufs, et, une fois qu'il voulut l'essayer, le mâle lui mordit fortement les doigts. Au moment où les jeunes étaient près d'éclore, Audubon amorca un piège avec des grains ; le mâle y fut pris ; le lendemain, comme la femelle se disposait à conduire ses petits à l'eau, elle fut prise avec eux, et Audubon eut ainsi toute la famille en son pouvoir. Il mit ces oiseaux dans un grand jardin, après leur avoir coupé les ailes ; mais les parents avaient été tellement impressionnés de leur capture, qu'Audubon eut des craintes sur le sort des jeunes. Il réussit cependant à les élever, en leur donnant des larves de sauterelles et de l'orge ramollie. Aux premiers froids, au mois de décembre, Audubon remarqua que le mâle ouvrait souvent les ailes, en poussant des cris assez forts. Tous les autres membres de la famille lui répondaient, d'abord la femelle, puis les jeunes ; toute la bande courait dans le jardin, en se dirigeant vers le sud, et cherchait à s'envoler. Notre auteur garda ces oiseaux

pendant trois ans, et les petits, mais non les vieux, se reproduisirent en captivité.

Chasse. — Les blancs et les Indiens chassent les cygnopsis avec une égale ardeur. On se sert d'oies apprivoisées ou empaillées pour attirer ces oiseaux quand ils passent dans les airs. On en prend par douzaines dans de grands filets, ou bien on les tire au fusil. On en tue parfois des centaines en une seule journée. Quand la température le permet, on fait saisir par le froid les individus que l'on a tués, et l'on peut de la sorte les conserver aisément pendant plusieurs semaines. Dans les hivers moins rigoureux, on les sale ou on les fume.

Captivité. — Aujourd'hui, l'on trouve des cygnopsis du Canada dans toutes les grandes fermes du nord de l'Amérique. On a reconnu que cette espèce était encore plus utile que l'oie ordinaire, et on l'a rendue tout à fait domestique. Ces cygnopsis privés s'accouplent avec les autres oies, surtout avec les oies domestiques, et les hybrides qui résultent de ces unions ont cet avantage d'être plus faciles à engraisser que les espèces-souches ; on les vend donc plus cher que celles-ci. En Europe, on voit depuis longtemps des cygnopsis du Canada ; ils s'y reproduisent partout et facilement ; mais on n'a pas mis à les acclimater tout le zèle désirable.

Usages et produits. — Pour les habitants de l'Amérique du Nord, le cygnopsis du Canada est un oiseau fort important : il entre pour une bonne part dans l'alimentation et ses plumes sont utilisées. Les grandes plumes sont meilleures pour écrire que celles de l'oie sauvage, et son duvet vaut presque celui du cygne.

LES OIES — ANSER.

Die Wildgänse, the wild Geese.

Caractères. — Les oies proprement dites n'ont pas de caractères parfaitement définis ; cependant elles se distinguent de tous les autres anséridés par un bec à peu près aussi long que la tête, pourvu de lamelles espacées, saillantes en forme de dents sur tout le bord de la mandibule supérieure, jusqu'à l'onglet, qui est presque aussi large que l'extrémité du bec et médiocrement convexe ; par des tarses épais, des doigts médiocrement allongés, et surtout par un plumage sans éclat, peu varié, dans lequel les teintes grises dominent.

Ce genre a pour type l'espèce suivante.

L'OIE CENDRÉE — ANSER CINEREUS.

Die Wildgans, die Graugans, the grey-lag Goose.

Caractères. — L'oie cendrée, *oie sauvage*, *oie première*, *oie grise* (fig. 176), comme on l'a nommée aussi, est l'espèce souche de notre oie domestique. Elle a un plumage d'un gris assez uniforme, le dos gris-brunâtre, le ventre gris-jaunâtre, les plumes des parties supérieures bordées de blanchâtre, celles des parties inférieures de gris foncé; la teinte générale du plumage passe, sur les ailes, au gris cendré, au blanc sur le croupion; les rémiges et les rectrices sont noirâtres, à tiges blanches; ces dernières ont en outre leur extrémité blanche. L'œil est brun clair, le bec jaune-de-cire; les pattes sont d'un rouge pâle. Cet oiseau a 1 mètre de long, ou plus encore, et 1^m, 82 d'envergure, la longueur de l'aile est de 50 cent., celle de la queue, de 23.

Distribution géographique. — L'oie cendrée appartient plus à la zone tempérée qu'à la zone boréale. Dans mon voyage en Laponie, je l'ai encore trouvée sous le 70° de latitude nord, mais c'est là sans doute l'extrême limite septentrionale qu'elle atteint. Son aire de dispersion s'étend, à partir de la Norwège, sur toute l'Europe et l'Asie, jusqu'à l'extrême est de cette partie du monde; au sud, le 45° forme la limite méridionale de l'aire où niche cet oiseau. Dans ses migrations, l'oie grise vient visiter tous les pays du midi de l'Europe, le nord de la Chine et celui des Indes. Elle se montre quelquefois dans le centre des Indes et dans le nord-ouest de l'Afrique. Dans ces contrées chaudes, elle est plus rare cependant que les espèces voisines, lesquelles, en été, habitent des régions bien plus septentrionales. En Allemagne, elle apparaît à la fin de février ou au commencement de mars, par conséquent avant la période de la fonte des neiges.

Mœurs, habitudes et régime. — L'oie cendrée, à son retour dans nos contrées, arrive par familles ou par petites bandes; elle annonce son retour par ses cris joyeux, et se fixe dans les localités où elle va se reproduire. Dès la fin de juillet, quand la mue est terminée, elle part, mais sans aller trop loin les premiers jours; ses déplacements se font alors lentement. Il est rare que les oies, en route, se réunissent par grandes bandes; le plus souvent elles sont par familles, composées des parents et de leurs jeunes.

Autrefois, les oies sauvages nichaient au

bord de toutes les grandes pièces d'eau dormante de l'Allemagne; aujourd'hui, l'on n'en rencontre plus que quelques couples dans les grands marais du nord et de l'est de l'Allemagne: c'est en Poméranie qu'on en trouve le plus. Elles recherchent surtout les marais dont une grande surface est couverte d'eau, dont le sol est tourbeux, et qui renferment des îles difficilement accessibles, couvertes d'herbes, de roseaux et de buissons. C'est sur ces îles que s'abattent les oies pour se reposer, quand elles arrivent: c'est là que plus tard on trouve leurs nids; c'est de là qu'elles partent pour aller paître dans les champs et les prairies.

Les oies domestiques n'ont presque rien perdu des allures des oies cendrées, dont elles descendent; mais celles-ci, comme tous les animaux sauvages, ont un port plus fier, des mouvements plus rapides, et causent à l'observateur une tout autre impression. Elles marchent vite, avec élégance, et avec bien plus de légèreté que l'oie domestique; elles courent très-rapidement; elles nagent bien, et, en cas de danger imminent, elles plongent à une assez grande profondeur; cependant elles paraissent moins agiles qu'à terre. Une fois qu'elles se sont élevées à une certaine hauteur, elles volent bien, avec moins de facilité, il est vrai, que d'autres espèces voisines, mais toujours avec assez de vitesse et d'une façon assez soutenue. Au moment où elles s'envolent, leurs coups d'ailes vigoureux et précipités produisent un certain bruissement; quand elles s'abattent, on entend un bruit analogue, auquel se joint le clapotement de l'eau, si les oies descendent à sa surface. Quand elles ne veulent franchir qu'une courte distance, elles ne s'élèvent guère haut; la femelle précède alors le mâle, tandis que, dans les migrations, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui se trouve en tête de la bande disposée en triangle.

Le cri de l'oie cendrée, d'après Naumann, ressemble tellement à celui de l'oie domestique, qu'il faut une très-grande expérience pour pouvoir l'en distinguer. On pourrait dire qu'il est plus perçant, car on l'entend à une plus grande distance; il est vrai que l'oie sauvage crie surtout quand elle vole, quand elle est dans l'air, c'est-à-dire dans un milieu où les sons ne rencontrent aucun obstacle à leur propagation. J'avoue pour ma part n'avoir jamais pu distinguer du cri de l'oie domestique celui des oies sauvages captives que j'ai pu observer. Le cri d'appel est : *gahkalkakgak*, répété plusieurs fois de suite; il passe au cri : *guikkick*, quand les deux sexes se

répondent. Le cri de conversation est : *tattattattattat*; celui de joie; *taehng*; celui de crainte : *kaehkahkak, kahkak, kakakakahkak*, très-prolongé; quand les oies cendrées sont en colère, elles soufflent et sifflent tout comme les oies domestiques.

Les mœurs de l'oie cendrée sont celles que nous avons reconnues aux anséridés, en parlant de ces oiseaux en général et des cygnopsis. L'espèce est toujours prudente et défiante, chez nous comme dans les pays du nord ou dans ceux du midi de l'Europe. Mais quand elle est près de son nid, elle fuit moins l'homme que dans toute autre circonstance, et l'amour qu'elle a pour sa progéniture la fait s'exposer à des dangers réels. Généralement, elle sait distinguer le chasseur du paysan ou du berger, l'homme de la femme. Des poursuites la rendent très-défiante, et jamais elle n'oublie une mauvaise rencontre.

On ne peut pas dire que l'oie cendrée soit sociable; dans tous les cas, elle l'est moins que ses congénères. « Je ne connais aucun exemple, dit Naumann, d'oie cendrée qui se soit jointe à d'autres oies; elle semble même avoir une aversion particulière pour les oies des champs ou des moissons. Lorsque celles-ci apparaissent en septembre dans une contrée où nichent des oies cendrées, ces dernières leur font place immédiatement et disparaissent. Seules, les oies domestiques semblent les attirer; elles s'approchent d'elles lorsqu'elles paissent, se mêlent même quelquefois à leurs troupeaux. Il est arrivé plusieurs fois que quelques-unes d'elles se sont laissées conduire avec ces oies domestiques jusqu'auprès du village et ne se sont envolées qu'au moment d'y entrer; le même fait s'est reproduit plusieurs jours, mais sans que jamais l'on ait pu faire entrer les oies sauvages avec les oies domestiques. Il est arrivé aussi qu'un mâle sauvage se soit accouplé avec une femelle d'oie domestique. »

Si l'oie cendrée ne contracte pas amitié avec ses congénères, par contre, l'union qui retient les membres d'une même famille est très-intime; aussi est-il excessivement rare de rencontrer une oie cendrée seule. Jusqu'à l'entrée du printemps, les individus d'une même famille ne se séparent pas; à l'époque du retour, ils sont souvent encore réunis et les parents ne chassent leurs petits, âgés maintenant d'un an, qu'au moment où ils vont nicher de nouveau.

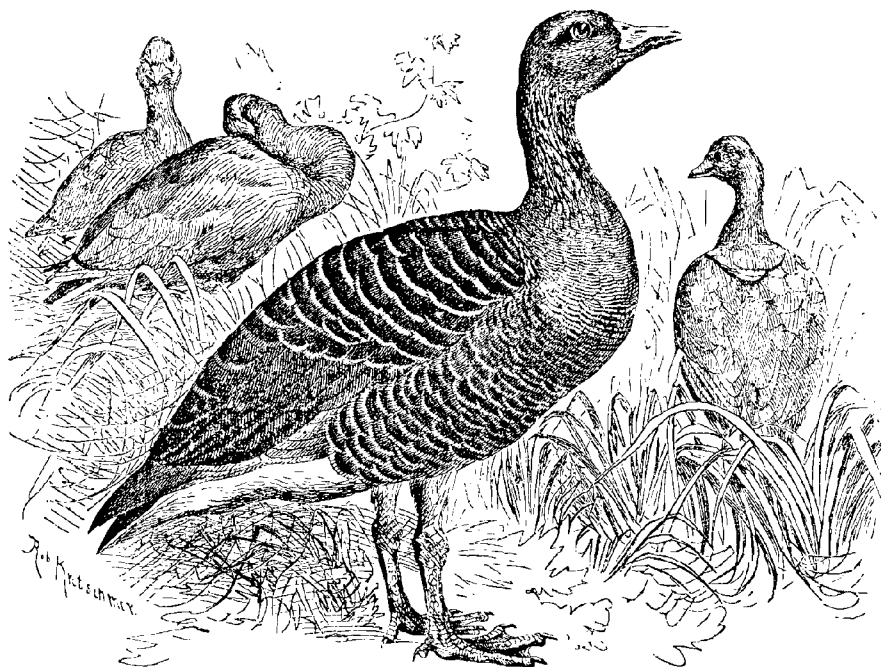
Dès leur arrivée au printemps, les couples déjà formés se choisissent des localités convenables pour y construire leur nid; les jeunes mâles

de deux ans cherchent une compagne; tandis que les oies encore incapables de se reproduire se réunissent sur d'autres points des marais.

L'oie cendrée choisit avec beaucoup d'intelligence l'endroit où elle va établir son nid. Celui qui va à la recherche de ce nid doit se persuader qu'il ne le rencontrera que dans les parties du marais les plus écartées, les plus cachées, les plus inaccessibles. Chaque paire niche l'une près de l'autre, mais chacune a son domaine propre, dans lequel elle ne souffre aucun intrus. Le mâle fait ardemment la cour à sa femelle; il tourne autour d'elle, dans une attitude fière, en hochant la tête, et la suit partout. On dirait un jaloux qui surveille toutes les démarches de sa compagne; il combat courageusement tout mâle encore célibataire qui se montre devant lui; il veille soigneusement à la sécurité de sa femelle. Souvent, les combats entre mâles rivaux deviennent très-violents; les deux adversaires se prennent au cou avec leurs becs, se frappent des ailes avec une telle violence qu'on entend de fort loin le bruit de chaque coup. « Les femelles assistent d'ordinaire à la lutte, et, le cou étendu et incliné, babillent activement sans qu'on puisse reconnaître si leurs cris répétés : *tahtahtat, tahtat, tatalat*, doivent exciter ou diminuer l'ardeur des combattants. »

Après l'accouplement, la femelle s'occupe activement à ramasser les matériaux destinés à la construction de son nid, et le mâle l'accompagne pas à pas. Celui-ci ne prend pas une part directe au travail, mais il le surveille et veille constamment à la sûreté de sa compagne. Ses regards explorent continuellement tous les alentours. L'oie commence par rassembler les matériaux qui sont les plus à sa portée; elle les choisit avec plus de soin ensuite, et souvent va en chercher fort loin. La base du nid est formée de branchages, de chaumes, de feuilles de roseaux, de joncs, etc., le tout grossièrement entrelacé; c'est au point que le nid est, dans les premiers jours, beaucoup plus élevé qu'il ne le sera plus tard, lorsque l'oiseau l'aura foulé.

L'excavation en est tapissée de substances plus délicates, plus fines; enfin, plus tard, du duvet recouvrira les œufs. Dans les nids des vieilles femelles, on trouve de sept à dix et jusqu'à quatorze œufs; les jeunes n'en pondent guère que cinq ou six. Ces œufs ressemblent tellement à ceux de l'oie domestique qu'on ne peut guère les en distinguer. Ils ont de 90 à 96 millim. de long et de 60 à 68 millim. de large; leur coquille est lisse, terne, à grain assez grossier,



Corheil, Créteil Filis, imp.

Fig. 178. L'Oie cendrée.

Paris, Baillière et Fils, édit.

d'un blanc jaunâtre sale, tirant parfois sur le vert. Si l'oie est vieille, le premier œuf est pondu au commencement de mars, et l'incubation commence au milieu, au plus tard à la fin de ce mois. A ce moment, elle arrache tout son duvet, en revêt le bord interne de son nid, et en recouvre les œufs, chaque fois qu'elle les quitte. Au bout de vingt-huit jours, les jeunes éclosent; ils restent environ un jour dans le nid, puis la femelle les conduit à l'eau et leur apprend à chercher leurs aliments.

Des lentilles d'eau, des graminées aquatiques sont leur première nourriture; plus tard, ils s'en vont paître dans les champs et les prairies. Le soir, jeunes et vieux reviennent au nid; mais, après deux semaines, celui-ci devient trop petit pour les jeunes, et ils choisissent un endroit pour dormir au voisinage de leur mère.

La vigilance du mâle augmente dès que les jeunes sont éclos. La mère marche ou nage la première; les jeunes la suivent, serrés les uns contre les autres; le père couvre en quelque sorte la retraite, la tête haute, regardant de tous côtés, inquiet sur la sûreté des siens, observant avec défiance le moindre objet suspect. En cas de danger, c'est lui, le premier, qui donne le signal de la fuite.

« C'est un véritable plaisir pour l'ami de la
BREHM.

nature, dit Naumann, que d'assister, bien caché par une belle soirée du mois de mai, aux ébats d'une famille d'oies sauvages. Au coucher du soleil, elles apparaissent, l'une ici, l'autre là, mais toutes en même temps; elles sortent des fourrés des roseaux; elles nagent, elles gagnent la rive; le père de famille redouble de vigilance; il veille à la sécurité des siens. Quand la bande est arrivée au pâturage, c'est à peine s'il ose prendre le temps de manger; s'il soupçonne quelque danger, il avertit sa famille par quelques faibles cris; si le danger est réel, il pousse un cri plaintif et prend la fuite. Dans ces cas, la mère se montre plus courageuse, plus soucieuse du salut de ses petits que du sien propre; par ses cris d'angoisse répétés, elle les invite à fuir et à se cacher, et si l'eau n'est pas trop éloignée, à la gagner, s'y précipiter, y plonger. Ce n'est que quand ils sont à peu près en sûreté qu'elle se décide à se sauver à son tour. Mais jamais elle ne s'envole bien loin, et dès que le danger a disparu, elle est de nouveau là pour rassembler les siens. C'est aussi à ce moment que le père rejoint sa famille. La mère est avec ses petits dans des herbes déjà assez hautes; le père est absent, par quelque hasard; qu'on se glisse alors vers elle sans en être aperçu, puis qu'on se montre tout à coup, elle se lève

en poussant de grands cris; elle vole tout autour de l'endroit où elle a été ainsi surprise, et les petits de se cacher aussitôt dans les sillons, dans les inégalités du terrain, de rester silencieux et tranquilles. L'on peut souvent alors les prendre l'un après l'autre, sans que ceux qui restent cherchent à fuir, tandis qu'ils courent droit vers l'eau lorsque ceux dont on s'est emparé se mettent à crier. Tant que les jeunes ne peuvent voler, ils plongent avec beaucoup d'adresse, et cherchent à se sauver de cette façon. A la vérité, ils ne peuvent rester longtemps sous l'eau, mais ils n'en plongent que plus souvent.

« Pendant les quatre semaines qui suivent l'éclosion, les parents sont continuellement en éveil; ils voient partout un danger, auquel ils cherchent à soustraire leur progéniture, mais parfois ils se trompent dans le choix des moyens de salut. Leurs allures sont pleines d'énigmes et de contradictions; si les parents ne trouvent pas leurs jeunes en sûreté sur le petit étang isolé où ils sont nés, ils les conduisent, généralement au crépuscule, le soir ou le matin, vers une pièce d'eau plus étendue. Il est assez singulier qu'on puisse alors chasser devant soi, comme des oies domestiques, ces oiseaux généralement si pusillanimes. La crainte des parents, qui n'osent s'éloigner de leurs petits, atteint dans ces circonstances un degré indescriptible. Si on arrive au milieu d'eux, si on en prend un, la femelle s'élanche contre le ravisseur, le poursuit assez loin, puis elle revient pour rassembler ses autres petits épars et les entrainer dans l'endroit où elle avait l'intention de les conduire. Si la bande est ainsi arrêtée non loin de son point de départ, elle revient parfois sur ses pas; mais de pareilles poursuites, même répétées plusieurs fois, ne parviennent pas à détourner la femelle de son dessein, quand bien même plusieurs de ses petits auraient péri de cette façon. On a bien souvent pris tous les jeunes d'une famille en train d'émigrer de la sorte; on les a reportés à leur étang natal, et le soir suivant, quelquefois à la même heure, on les retrouvait sur le même chemin, et cela autant de fois que l'on renouvelait l'expérience.

« D'autres oies ont des intentions toutes différentes: elles conduisent leurs petits d'un grand étang vers un étang plus petit, et recherchent ainsi la solitude. Mais les unes comme les autres ont la même fixité, la même ténacité dans ce qu'elles ont une fois conçu. Il en est d'autres, enfin, dont les actes sont inexplicables. Elles entreprennent à pied, avec leurs petits, des tra-

jets considérables, dans le seul but de changer de demeure. Plus d'une fois, les oies cendrées qui nichaient près de l'étang de Badez, dans le duché d'Anhalt, ont eu l'idée insensée d'émigrer vers un autre étang, situé à deux milles et demi de là, alors que leurs petits avaient à peine deux semaines; et cependant, elles avaient à faire tout ce trajet à découvert; à traverser plusieurs routes, un grand nombre de chemins, la vallée de la Nuthe, où sont plusieurs villages et plusieurs moulins; à passer à un quart de mille au plus de la ville de Zerbst. Il est probable qu'à peine la dixième partie d'entre elles, deux ou trois familles au plus, atteignait le but. La cause de ces émigrations est difficile à préciser; peut-être sont-elles déterminées par le manque d'eau.

« Si les parents meurent avant que les jeunes aient toutes leurs plumes, un grand nombre de ceux-ci périssent; les orphelins vont, il est vrai, rejoindre d'autres familles, mais peu de femelles les acceptent; aussi celles qui le font réunissent-elles souvent un très-grand nombre de petits. J'en vis un jour une qui avait ainsi autour d'elle soixante et quelques jeunes, qu'elle conduisait et guidait comme si tous eussent été siens. Ne trouvent-ils aucune famille qui les admette dans son sein, ils demeurent ensemble; mais, privés des soins paternels et maternels, ils périssent rapidement pour la plupart. Si, au moment de la perte de leurs parents, leurs plumes ont déjà poussé, ils ont un sort moins malheureux. »

A mesure que les jeunes grandissent, le père s'en inquiète moins. A l'époque de la mue, qui chez lui précède toujours d'une à deux semaines celle de la femelle, il quitte sa famille et, aussi longtemps qu'il ne peut voler, se tient caché dans les roseaux. Lorsque la femelle mue à son tour, les jeunes sont capables de voler et peuvent se passer de guide.

Chasse. — L'oie cendrée a pour ennemis les grandes espèces d'aigles et de faucons, les renards et les loups; mais celui qu'elle redoute le plus, c'est l'homme, qui lui fait une chasse active et cherche à la détruire par divers moyens. On tue les oies à l'affût, ou bien, le soir, on les fait lever et on les tire au vol. Récemment, on a imaginé un nouveau système de chasse abominable: à la façon des Lapons, on les poursuit en canot au moment où la mue, en les privant de leurs rémiges, les met dans l'impuissance de voler; on les force à plonger jusqu'à ce qu'épuisées elles deviennent une proie facile; on les assomme alors à coups de bâton.

Mais le chasseur vraiment digne de ce nom ne se livre point à de tels actes. Il ménage au contraire ces oiseaux; c'est au plus si, au printemps, il tire l'un ou l'autre de ceux qui ne sont point encore accouplés; et c'est en automne, avant le grand passage, qu'il leur fait une chasse réglée.

Captivité. — Prises jeunes, les oies cendrées s'appriivoisent rapidement; les vieilles mêmes s'habituent à leur nouvelle condition et ne tardent pas à reconnaître dans l'homme un maître et un bienfaiteur. Là où nichent des oies sauvages, on fait bien de leur enlever leurs œufs et de les faire couver par des oies domestiques. On traite les jeunes tout comme les oisons, et généralement on les élève sans trop de peine. Mais ils ne démentent pas leur origine; à peine se sentent-ils adultes, que l'instinct de la liberté s'éveille en eux; ils commencent à voler, et si on ne les retient de force, ils émigrent vers le sud, en compagnie des autres oies sauvages. Parfois il est de ces oies qui reviennent visiter la ferme où elles ont été élevées; mais ce sont là des exceptions.

Boje raconte un fait de cette nature. On avait élevé quatre jeunes oies sauvages; on les avait tenues d'abord dans un petit enclos, au milieu d'un pré; peu à peu, on leur avait accordé plus de liberté, et finalement on les avait laissées nager à leur guise sur le lac de Plœn, qui confinait à la propriété où on les avait recueillies. Elles revenaient toujours à la maison après une courte absence; elles savaient où était leur mangeoire, elles connaissaient leur maître, et couraient après lui dans la cour: elles étaient devenues assez privées pour manger de la salade dans un panier qu'un chien tenait dans sa gueule. Vers l'époque des émigrations, on leur coupa les ailes, mais on les laissa courir librement. Une d'elles ayant disparu, on enferma les autres, jusqu'à ce que le temps des voyages fût passé. Dans le courant de l'hiver, une seconde disparut; les deux autres atteignirent le printemps; elles passèrent tout l'été à courir dans la cour, à nager sur le lac; mais, le soir, elles ne revenaient plus à l'écurie. A l'approche de l'époque du départ, on résolut de ne pas leur couper les ailes et de leur laisser toute leur liberté. A mesure que ce moment approchait, elles devenaient inquiètes; elles quittaient la cour plus souvent et pour plus longtemps; elles s'éloignaient davantage sur le lac; enfin, elles disparurent. Au printemps suivant, lorsque les oies sauvages revinrent, on parla de ces deux

oiseaux, mais pendant longtemps rien ne parut. Cependant, vers les premiers jours d'avril, leur ancien maître vit une oie sauvage nager sur le lac, tout près de lui. Il courut chercher de l'avoine, en jeta à l'eau, sur la rive, et vit avec plaisir l'oie s'approcher, manger, et bientôt le suivre, arriver dans la cour, s'y montrer tout acclimatée, et venir comme autrefois manger dans la main. Quant à l'autre, on n'en put rien savoir. En automne, l'oie partit, mais elle revint le printemps suivant, et se montra encore plus hardie. Elle suivit son ancien maître dans la cour, et courut à sa mangeoire. Chaque automne, elle partait; chaque printemps, elle revenait, privée et confiante dès le premier jour, mangeant dans la main, ne craignant personne. Il en fut ainsi treize années de suite, et pendant ces treize années, jamais elle n'apparut avant le premier avril, ni plus tard que le quatre; par conséquent toujours plusieurs semaines après les autres oies sauvages. Si elle était très-confiante dans la cour, une fois dehors, elle se montrait aussi craintive que ses semblables à l'état sauvage. Dans les premières semaines après son retour, elle arrivait généralement le matin et le soir pour chercher à manger, restait dans la cour une demi-heure, une heure, puis s'envolait vers le lac. On pensa qu'elle y avait son nid. A partir du moment où les jeunes éclosent, elle demeurerait plus longtemps dans la cour et finirait par y rester tout à fait. A 10 heures du soir, elle s'envolait vers le lac, toujours dans la même direction. Un peu avant de partir, elle poussait quelques cris; ceux-ci se rapprochaient de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elle se décidât à s'envoler; puis, elle se taisait. Une fois, à son retour en avril, elle était accompagnée d'une autre oie. Toutes deux décrivirent des cercles dans l'air; la première s'abattit sur le gazon, mais sa compagne ne la suivit qu'avec des signes évidents de terreur et ne tarda pas à s'envoler en poussant de grands cris. On ne put savoir où cette oie passait la nuit en été. Chaque soir, elle s'envolait dans la direction du lac, mais, à 3 heures du matin, elle était déjà dans la cour. Elle criait chaque fois qu'elle s'envolait, jamais quand elle arrivait. En automne, à l'approche du moment du départ, elle devenait inquiète; elle volait souvent en criant; elle demeurait moins longtemps dans la cour et finissait par disparaître jusqu'au printemps suivant.

L'amour porte souvent une oie sauvage à suivre une oie domestique jusque dans une ferme, mais rarement la première peut se résoudre

à y demeurer. De ces unions naissent des petits qui, par leurs allures et leur plumage, se montrent de véritables hybrides d'animaux sauvages et domestiques, et qui, comme on pouvait s'y attendre, sont capables de se reproduire.

Usages et produits. — La chair de l'oie sauvage adulte est dure; celle des jeunes, au contraire, est très-succulente. Son duvet est fort estimé, ses plumes également, et elles valent mieux que celles de l'oie domestique. L'utilité dont peuvent nous être les oies cendrées après leur mort, n'est nullement contestable; mais, pendant leur vie, ces oiseaux causent quelques dégâts en mangeant les blés ensemencés, les épis, en paissant les jeunes pousses, les plantes potagères; cependant l'appréciation qu'on a faite de ces dégâts a été, je crois, considérablement exagérée.

LES CHENS — CHEN.

Die Schneegänse, the grey-lag Geese.

Caractères. — L'espèce sur laquelle ce genre est établi, se distingue des oies proprement dites, dont on l'a détachée, par son bec mince à l'extrémité, plus élevé au niveau des narines qu'à la base, qui est large, très-membraneux et couvert de rides obliques à l'origine de la mandibule supérieure, terminé par un ongle très-large et peu recourbé; elle s'en distingue encore par des tarsi plus élevés, bien plus longs que le doigt médian, et surtout par le plumage.

Les deux sexes, à l'état adulte, portent la même livrée; les jeunes en diffèrent beaucoup.

Ce genre ne repose que sur l'espèce suivante.

LE CHEN HYPERBORÉ — CHEN HYPERBOREUS.

Die Schneegans, the grey-lag Goose.

Caractères. — Le chen hyperboré, l'oie des neiges, comme on le nomme aussi, diffère par son plumage de tous les autres anséridés. A l'état adulte, il est entièrement d'un blanc de neige, sauf les dix premières rémiges qui sont noires, avec leur tige blanche à la base. Son œil est brun foncé; son bec d'un rouge clair, sale, noirâtre sur les bords; ses tarsi sont d'un rouge-carmin pâle. L'oiseau a de 71 à 74 cent. de long et de 1^m,43 à 1^m,46 d'envergure; la longueur de l'aile est de 44 cent., celle de la queue, de 16.

Le plumage des jeunes est tout différent; ils

ont la tête et la nuque parcourues de lignes d'un blanc grisâtre; la face inférieure du cou, le haut du dos, les épaules, la poitrine et les flancs d'un gris noirâtre, les parties inférieures plus pâles; la partie postérieure du dos et les couvertures supérieures de la queue d'un gris cendré; les rémiges d'un gris noir, avec les secondaires bordées de blanc grisâtre; les rectrices d'un gris foncé, bordées de gris clair.

On ne sait encore à quel âge les jeunes chens hyperborés revêtent la livrée des adultes. Audubon croit même qu'ils nichent avant de l'avoir prise. On a remarqué, chez des individus captifs, que le plumage blanchissait dans l'espace d'un mois.

Distribution géographique. — Cette espèce habite le nord de l'Amérique; elle se montre aussi dans le nord-est de l'Asie et s'égaré parfois jusqu'en Europe. Sa présence dans l'hémisphère oriental n'en reste pas moins un fait rare; car l'aire dans laquelle elle niche est limitée aux côtes de la baie d'Hudson, aux îles Aléoutiennes, et ses migrations se font plutôt vers le sud-ouest. Tous les hivers, on en voit un certain nombre dans le nord de la Chine et au Japon; mais la plupart émigrent en traversant l'Amérique du Nord et viennent prendre leurs quartiers d'hiver dans le sud des États-Unis et dans l'Amérique centrale. Elle est commune en hiver, c'est-à-dire du mois d'octobre au mois d'avril, au Texas, au Mexique, à Cuba, dans les autres îles des Indes occidentales; à cette époque, on en voit des bandes de plusieurs milliers dans le sud de la Californie, au Texas, dans la Louisiane, le Mississippi, l'Alabama, la Géorgie et la Floride. Les chens ne passent pas tout l'hiver dans la même localité, mais, se guidant d'après la température, ils se dirigent tantôt plus vers le sud, tantôt vers le nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans ses voyages à travers les États-Unis, le chen hyperboré se tient toujours à une hauteur considérable, et c'est ainsi qu'on ne peut se faire une idée du nombre de ces oiseaux que lorsqu'ils se sont fixés dans leurs quartiers d'hiver. Il vole parfaitement et marche bien, mais son port n'est pas aussi élégant que celui du cygnopsis. Autant celui-ci est bruyant, autant le chen est silencieux, à ce que rapporte Audubon. Quand il arrive dans ses quartiers d'hiver, il montre une confiance en l'homme qui lui devient bientôt fatale; Audubon dit en avoir tué chaque jour six ou sept sur un petit étang, au moment du passage; mais les survivants devinrent fort défiantes et prévinrent

ceux qui les suivaient de se tenir en garde contre le chasseur.

Richardson nous a appris que le chen hyperboré niche dans la partie la plus septentrionale de l'Amérique, dans les marais de la Tundra, et qu'il pond des œufs d'un blanc jaunâtre, un peu plus grands que ceux de l'eider. Au mois d'août, les jeunes sont capables de voler, et commencent à errer de côté et d'autre dès le milieu de septembre.

Pendant l'été, le chen hyperboré se nourrit surtout de joncs et d'insectes; plus tard, il mange des baies.

Chasse. — Earensen dit que cette espèce, vu son grand nombre, est un des gibiers les plus communs, et que les Indiens surtout déciment les bandes qui passent. Souvent, un bon chasseur en tue une centaine dans sa saison. Pour cette chasse, il a deux fusils avec lui. Il attend le gibier caché dans les hautes herbes, le tire au passage, et sa femme charge ses armes. Pour les blancs de l'Amérique du Nord, le chen hyperboré est également un oiseau fort important; la chair des jeunes est très-délicate, et celle des vieux sert au moins à faire un excellent potage.

Captivité. — Audubon a eu en captivité des chens hyperborés qui s'approprièrent rapidement et s'habitèrent à un régime composé de plantes fort diverses. Blackstone raconte qu'à l'époque du passage, une oie sauvage vint s'accoupler avec un chen hyperboré captif, qu'elle passa l'hiver avec lui, qu'elle le quitta au printemps pour se joindre à une bande qui passait et se dirigea vers le nord; mais que l'automne suivant, elle revint passer l'hiver avec son ancien compagnon. Cela se répéta deux ans de suite. En Europe, on n'a pas encore vu de chen hyperboré captif, à ma connaissance du moins.

LES BERNACHES — *BERNICLA*.

Die Meergänse, the Bernicle Geese.

Caractères. — Les bernaches sont des anséridés de petite taille; leur corps est ramassé, mais encore élégant. Elles ont le cou court, la tête assez grosse; le bec faible, court, petit, large et élevé à la racine, aminci vers la pointe, à dentelures faibles; des tarsi épais, mais assez courts; des ailes longues, recouvrant toute la queue, qui est courte et arrondie; le plumage serré, d'un gris cendré foncé, sur lequel se détachent vivement du noir foncé, du rouge cannelé, du blanc.

LA BERNACHE A COLLIER — *BERNICLA TORQUATA*

Die Ringelgans, the Ring-Goose.

Caractères. — La bernache à collier (*fig. 177*) a la partie antérieure de la tête, le cou, les rémiges et les rectrices noirs; les plumes du dos, de la poitrine, du haut du ventre d'un gris foncé, avec un liséré un peu plus clair sur les bords; les flancs, le croupion et les couvertures supérieures de la queue blancs. De chaque côté du cou est une tache blanche demi-circulaire, disposée transversalement. Les jeunes ont un plumage plus foncé, et n'ont pas de tache au cou. Cet oiseau a 66 cent. de long et 1^m,32 d'envergure; la longueur de l'aile est de 38 cent., celle de la queue, de 11.

Distribution géographique. — La bernache à collier a pour patrie l'extrême nord de l'ancien et du nouveau continent. Celle qui habite l'Amérique, et qu'on a voulu regarder comme constituant une espèce à part, ne diffère pas de celle qui vit dans l'hémisphère oriental. Elle se trouve le long des côtes et sur les îles, entre les 60° et 80° de latitude boréale. Un petit nombre seulement niche en Irlande; un très-grand nombre, au Spitzberg. Plus vers l'est, l'espèce est très-commune en été, sur toutes les côtes de la mer Glaciale, dans la baie d'Hudson et dans les mers avoisinantes.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous les hivers, les bernaches quittent les terres inhospitalières où elles se sont reproduites et arrivent sur nos côtes d'Europe. A la fin d'octobre, au commencement de novembre, c'est par milliers, par millions, qu'elles peuplent toutes les plages de la Baltique et de la mer du Nord. Aussi loin que peut porter le regard, on voit tous les bancs de sable que la mer vient d'abandonner couverts de ces oiseaux; leurs cris dominent le grondement des vots; de loin, quand elles s'élèvent, on dirait un nuage qui s'étend: estimer leur nombre est chose impossible.

On observe aussi quelques bernaches isolées dans l'intérieur des terres, au bord des lacs ou des fleuves; mais ce sont des individus égarés. Du reste, le nom vulgaire d'*oie marine*, qu'on donne quelquefois à cette espèce, est parfaitement justifié; car, en temps ordinaire, jamais elle ne s'écarte de la côte.

La bernache à collier est bien faite pour attirer notre attention. Elle se distingue des autres anséridés par la grâce, l'élégance de ses allures, par sa sociabilité, ses mœurs paisibles, et elle

ne leur cède en rien sous le rapport de la finesse des sens. Elle marche bien, que le sol soit ferme ou vaseux; elle nage facilement; elle plonge parfaitement, mieux, dans tous les cas, que les oies; elle vole aussi plus aisément qu'elles; mais il est rare que ces oiseaux, quand ils volent de compagnie, adoptent la disposition en coin; ils forment plus souvent une masse désordonnée. Lorsqu'une bande s'envole, on entend comme un roulement de tonnerre dans le lointain; lorsqu'elle franchit les hautes régions de l'atmosphère, elle produit un bruissement plus fort que celui des autres anséridés, mais plus sourd que celui des canards. Le cri de la bernache à collier est fort simple: son cri d'appel est difficile à noter bien exactement; on pourrait cependant le rendre par *knaeng*. Quand elle cause, elle fait entendre un son rauque et dur: *kroch*; quand elle est en colère, elle souffle et siffle.

Comme les oies, les bernaches sont sociables entre elles, et vivent réunies, mais à l'écart des autres oiseaux aquatiques. L'une d'elles s'est-elle par hasard écartée de la bande, elle vole avec inquiétude de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé ses compagnes; se trouve-t-elle au milieu de congénères, elle se montre douce et paisible, par la raison, sans doute, qu'elle a conscience de sa faiblesse. Vis-à-vis de l'homme, elle se montre comme un enfant du pôle, qui n'a pas eu souvent occasion de connaître l'ennemi-né de tous les animaux. Moins craintive que tous les autres anséridés, elle ne devient défiante qu'après des poursuites répétées. On a dit qu'on pouvait tuer tous les individus d'une famille, l'un après l'autre, à coups de pierres ou de bâton; ce qui est certain, c'est qu'on prend les bernaches dans des pièges beaucoup plus facilement que toutes les autres espèces d'oies.

Les bernaches diffèrent des autres anséridés sous le rapport du régime; elles mangent de l'herbe et des plantes aquatiques, mais aussi beaucoup d'insectes et de mollusques. Dans le nord, elles paissent sans doute tous les végétaux qui y croissent; dans nos pays, elles préfèrent l'herbe fraîche.

Les anciens navigateurs avaient déjà dit que les bernaches nichaient en très-grand nombre au Spitzberg, et récemment Malmgreen a confirmé cette assertion. Ces oiseaux, très-communs au Spitzberg, nichent surtout sur les côtes septentrionale et occidentale de l'île, sur la terre ferme comme sur les récifs, de préférence sur

ceux qu'habitent les eiders. Leur nid, grossièrement fait de feuilles et de plantes aquatiques, est souvent très-voisin d'un nid d'eider, et souvent aussi ce dernier oiseau le dérobe. Chaque couvée est de six à neuf œufs petits, à coquille mince, ternes, d'un blanc verdâtre sale. Middendorf a trouvé au milieu de juin des jeunes qui venaient d'éclore.

Chasse. — Sur toutes les côtes d'Europe on tue les bernaches par milliers, en automne et au printemps; en Hollande, on en prend encore un plus grand nombre à l'aide d'oies dressées, qui servent d'appelants. Leur chair est réputée savoureuse; elle a cependant souvent un goût rance, qui ne convient pas à chacun. Ce goût est dû à ce que ces oiseaux se nourrissent de coquillages; aussi, en Hollande, nourrit-on quelque temps ceux qu'on a pris, de grains, et les engraisse-t-on avant de les tuer.

Captivité. — En captivité, cet oiseau se montre d'abord fort sauvage, mais peu à peu il s'habitue à sa nouvelle condition, s'attache même très-intimement à son maître, arrive à son appel, lui demande à manger, le suit pas à pas comme un chien. C'est un des plus beaux ornements d'une basse-cour ou d'un bassin, et la bernache mérite d'autant plus de fixer l'attention des amateurs, qu'on peut maintenant s'en procurer très-facilement, et à un prix plus que modique, chez tous les oiseleurs ou dans les jardins zoologiques. Captive, la bernache à collier s'habitue à manger des graines, mais il faut lui donner aussi des plantes vertes.

LES CHÉNALOPEX — CHENALOPEX.

Die Fuchsgänse, the Egyptian Geese.

Caractères. — Les chénalopex, vulgairement *oies-renards*, diffèrent de tous les anséridés que nous venons de passer en revue par leur port élanqué, leur cou mince, leur grande tête, leur bec court, leurs tarses élevés, leurs ailes amples, leur plumage superbe. Leur bec est demi-cylindrique, élevé à la base, plat et faiblement bombé en avant, terminé par un ongllet large et arrondi; leurs tarses, nus jusqu'au-dessus des articulations, sont grêles; les doigts sont courts; l'aile porte à son pli un court éperon; les rémiges du bras sont très-développées; la queue est courte et formée de quatorze pennes; enfin ils ont, comme les canards, une sorte de miroir à l'aile.

LE CHÉNALOPEX D'ÉGYPTE — *CHENALOPEX*
*ÆGYPTIACUS.**Die Nilgans, the Egyptian Goose.*

Caractères. — Le chéna-lopex d'Égypte, l'*oie du Nil* (fig. 178), comme on l'appelle aussi, a un plumage fort bigarré. Il a les côtés de la tête et la partie antérieure du cou d'un blanc jaunâtre; une tache autour de l'œil, la partie postérieure et une large zone à la partie moyenne du cou d'un brun roux; le dos gris et noir; le dessous du corps jaune-fauve, transversalement ondulé de blanc et de noir; le milieu de la poitrine orné d'une grande tache arrondie d'un brun-cannelle; les petites et les moyennes couvertures supérieures de l'aile d'un blanc pur, avec une grande bande terminale noire sur les dernières; les rémiges primaires noires, les secondaires d'un vert métallique à reflets pourpres, les tertiaires d'un roux éclatant sur les barbes externes; les rectrices noires; l'œil jaune-orange; le bec d'un bleu rougeâtre, avec la mandibule supérieure plus claire que l'inférieure, et les bords, l'arête et l'onglet noirs; les tarses rougeâtres ou jaune clair. Cet oiseau a 74 cent. de long, et 1^m,48 d'envergure; la longueur de l'aile est de 44 cent., celle de la queue, de 29.

La femelle ressemble au mâle; elle est cependant un peu plus petite; son plumage est moins beau et la tache pectorale est moins marquée.

Distribution géographique. — Le chéna-lopex d'Égypte habite toute l'Afrique, depuis l'Égypte jusqu'au cap de Bonne-Espérance, depuis la côte orientale jusque fort avant dans l'intérieur des terres; il paraît manquer sur la côte occidentale. Il s'est établi en Palestine et en Syrie, et a fait de nombreuses apparitions en Grèce, dans le sud de l'Espagne et de l'Italie. On a tué des chéna-lopex dans l'ouest et dans le nord de la France, en Belgique, en Allemagne; étaient-ce des individus égarés ou échappés de captivité? Sans vouloir trancher la question, j'incline vers cette dernière opinion.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans mes voyages en Afrique, j'ai pu souvent observer ce bel oiseau, qui est figuré de mille façons sur les anciens monuments égyptiens. Le chéna-lopex est rare dans la Basse-Égypte; mais, à partir de la Haute-Égypte, en se dirigeant vers le sud, on le voit partout, sauf là où le Nil est encaissé entre deux parois rocheuses, sans présenter d'îles un peu étendues. Dans le sud de la Nubie, l'espèce se montre par grandes bandes, et dans le

Soudan, on la voit régulièrement aux bords des deux Nils, et auprès des lacs formés par les eaux des pluies. Pendant la saison des amours, on le rencontre par paires, et plus tard avec ses petits; plus tard encore, plusieurs familles se réunissent, et à l'époque de la mue, quand l'oiseau ne peut voler, il forme des bandes extrêmement nombreuses, couvrant les rives des cours d'eau sur un espace de plusieurs kilomètres. Dans un voyage que je fis le long du Nil Blanc, je trouvai pendant trois jours les rives du fleuve peuplées d'un nombre infini d'oiseaux, parmi lesquels le chéna-lopex d'Égypte était une des espèces les plus abondantes. Loin de l'eau, on ne l'aperçoit guère que traversant les hautes régions de l'atmosphère. Son existence semble être liée à la présence de l'eau douce; mais il est assez sobre pour se contenter d'un torrent d'eau de pluie, qui ne présente plus que çà et là quelques flaques. Il préfère à toute autre région les bords boisés des fleuves. Il niche dans les forêts et sur les arbres. Dans le nord du bassin du Nil, il se tient surtout sur les îles et les bancs de sable du fleuve. C'est de là qu'il s'envole dans les champs pour y paître; c'est là qu'il revient pour se reposer ou converser avec ses compagnons. Chaque couple a son domaine qu'il garde soigneusement; mais les mâles se réunissent fréquemment pour babiller ou même pour se battre.

Le chéna-lopex d'Égypte est un oiseau aussi beau que bien doué. Il rivalise à la course avec le plectroptère de Gambie; il nage la poitrine profondément enfoncée dans l'eau, sans effort, comme le croit Naumann; lorsqu'il est poursuivi, il plonge rapidement, demeure longtemps sous l'eau, y nage assez loin, s'aidant de ses pattes et de ses ailes; il vole bruyamment, mais facilement. Lorsqu'un grand nombre de ces oiseaux sont réunis, ils s'élèvent en désordre; mais quand ils ont un grand espace à franchir, ils adoptent la formation en triangle. Le cri du chéna-lopex d'Égypte ne rappelle que de loin celui de l'oie domestique. Il est moins fort et rauque; on dirait les sons d'une mauvaise trompette. Quand quelque chose l'inquiète ou l'irrite, il pousse des cris très-singuliers; on entend d'abord des sons rauques: *kaehk, kaehk*, auxquels succèdent des cris durs: *taeng, taeng*; le tout finit par se confondre en une phrase qu'on peut noter: *taeng, taeng terrr taeng taeng taeng taeng*. Il crie surtout au moment de s'envoler, plus rarement en volant.

Par ses mœurs, le chéna-lopex d'Égypte mon-

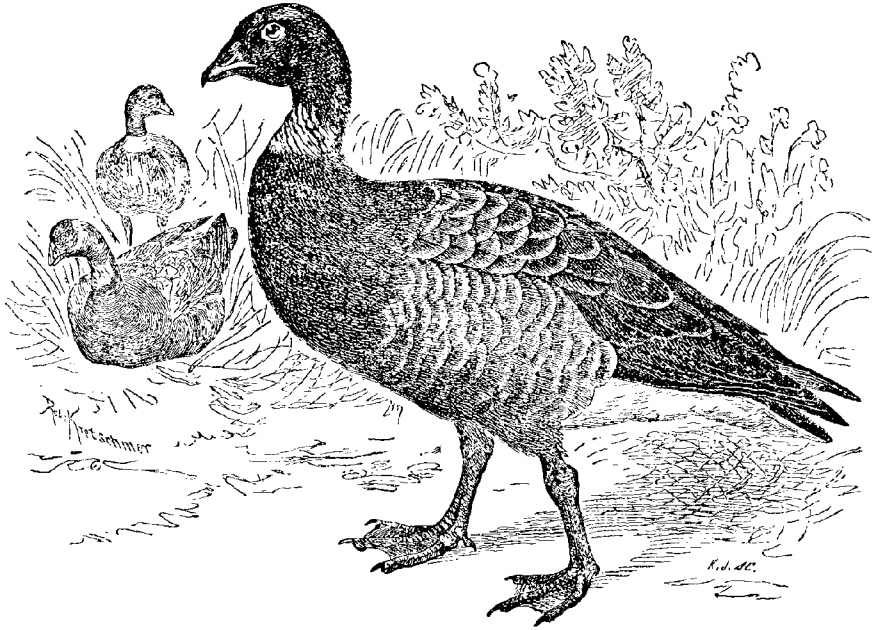


Fig. 177. La Bernache à collier (p. 741).

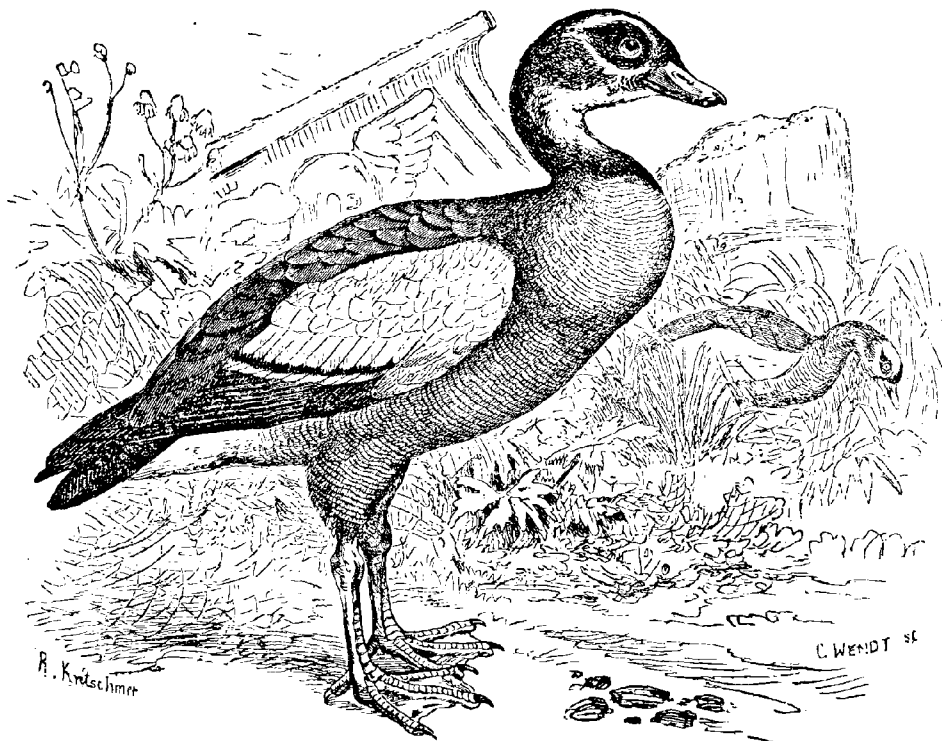
tre bien qu'il appartient à la famille des oies. Il est toujours prudent, toujours sur ses gardes et montre une grande défiance. Quand il a été chassé, il devient aussi craintif qu'aucun autre anséridé; il sait apprécier les distances, distinguer le blanc de l'indigène, qu'il redoute moins. On ne peut donc lui refuser une intelligence fort développée.

Mais ses mœurs ne sont pas trop à son avantage. C'est un des oiseaux les plus despotes, les plus méchants qui existent; il ne vit même pas en paix avec ses semblables. Au moment des amours, les mâles se livrent des combats acharnés, mortels, du moins en captivité: ils se poursuivent en criant, se mordent, se donnent des coups d'aile. Quelques-uns tyrannisent tous les autres habitants de l'étang où ils sont; soumettent à leur domination, non-seulement les canards, mais encore de grandes espèces d'oies; deviennent de plus en plus hardis et téméraires, et dans certaines circonstances, ne redoutent pas d'attaquer l'homme lui-même. Si l'on place à côté d'un pareil mâle, accouplé ou non, un de ses semblables, il fond sur lui comme un oiseau de proie et cherche à s'en débarrasser. Il ne peut le tuer à coups d'aile et de bec, mais il l'épuise jusqu'au moment où il pourra lui sauter sur le dos, le prendre à la nuque, lui enfoncer la tête sous l'eau, et le noyer de la sorte. Ces

allures méchantes et batailleuses sont le plus puissant obstacle apporté à la multiplication de ce bel oiseau.

Le chénaelopex d'Égypte a un régime mixte. Comme l'oie sauvage, il paît dans les champs; comme les canards, il barbote dans la vase; il prend même des animaux aquatiques en plongeant. Pendant le jeune âge, il est très-friand de sauterelles; lorsqu'il est adulte, il mange bien des substances animales, mais il semble dédaigner les poissons.

Dans les contrées dépourvues d'arbres, le chénaelopex d'Égypte niche à terre; mais là où les rives du fleuve sont boisées, là où se trouve seulement un arbre au voisinage de l'eau, il établit son nid sur les arbres. Dans le nord-est de l'Afrique, il préfère à tout autre un mimosa épineux, dont j'ai déjà souvent parlé, le harahsi. Son nid est fait en grande partie avec des branches de l'arbre lui-même; intérieurement, il est tapissé d'herbes et de brindilles. Le nombre des œufs varie de quatre à six, d'après mes observations; mes chasseurs nègres m'ont dit cependant en avoir trouvé de dix à douze dans un seul nid. Ces œufs sont arrondis, à coquille épaisse et lisse, d'un blanc jaunâtre ou grisâtre. Dans le nord-est de l'Afrique, le chénaelopex ne niche que sur les arbres, et toujours isolément, jamais en colonie. La saison des amours coin-



Corbeil, Gréte Fils, imp.

Paris, Baillières et Fils, édit.

Fig. 178. Le Chénalopex d'Égypte.

cide avec le retour du printemps. Elle tombe au commencement de mars, en Égypte; à l'entrée de la saison des pluies, c'est-à-dire au commencement de septembre, dans le Soudan. D'après des observations faites sur des individus captifs, la durée de l'incubation est de vingt-sept à vingt-huit jours; la femelle couve seule. Le mâle se tient près d'elle en sentinelle, et par ses cris l'avertit de l'approche du danger. Une fois par jour, dans l'après-midi, la femelle quitte ses œufs, après les avoir soigneusement recouverts de duvet. Les jeunes sont conduits à l'eau de bonne heure. Ils échappent facilement aux poursuites, même sur une île découverte, où ils ne trouvent ni herbes ni buissons pour se cacher. Lorsqu'un danger menace, ils courent à l'eau le plus vite possible, et plongent à merveille. Leur éducation se fait comme celle des jeunes oies cendrées, et lorsqu'ils ont atteint leur taille définitive, ils se réunissent en sociétés avec leurs semblables.

Les grandes espèces d'aigles et les crocodiles sont les seuls ennemis naturels des chénalopex. Je n'ai cependant jamais vu d'aigle

BREM.

fondre sur une oie, et quant aux crocodiles, je suis obligé de m'en rapporter aux observations d'autrui.

Chasse. — En Égypte, Turcs et Européens chassent le chénalopex; dans le Soudan, personne ne songe à le poursuivre. Sa chair a le même goût que celle des autres oies sauvages; celle des jeunes est très-savoureuse; celle des vieux est dure, il est vrai, mais on peut en faire d'excellent potage.

LES OIES-NAINES — *NETTAPUS*.

Die Zwerggänse, the Dwarf Geese.

Caractères. — Dans le sud de l'Asie, en Afrique et en Australie, vivent des anséridés que nous pouvons désigner sous le nom d'*oies-naines*; leur faible taille est, en effet, leur principal caractère. Elles ont en outre le bec petit, élevé à la base, allant en s'amincissant vers la pointe, armé de dents très-courtes et larges; les ailes fortement arrondies; la queue courte, arrondie, formée de douze rectrices.

IV — 405

L'OIE NAINE DE COROMANDEL — *NETTAPUS*
COROMANDELIANUS.

Die Girja, the Girja.

Caractères. — L'oie-naine de Coromandel, la *giva* comme l'appellent les Hindostanis, a le haut de la tête noir, le manteau à reflets brillants, vert et pourpre; les plumes de la face, de la partie postérieure de la tête, du cou, du dessous du corps d'un blanc pur, finement marquées de lignes brunes, en zigzag; au bas du cou, un large collier noir; le ventre et les couvertures inférieures de la queue tachetés de blanc et de noir; les couvertures supérieures semées de points clairs sur un fond gris-brun; les rectrices d'un brun noir; les rémiges primaires tachetées de blanc dans leur moitié terminale; celles de l'avant-bras disposées de même, mais à taches blanches plus petites; celles du bras noires; l'œil rouge; le bec noir; les tarsi jaunes ou verdâtres, tachetés de noir pendant la saison des amours. L'espèce n'a que de 36 à 39 cent. de long; la longueur de l'aile est de 48 cent.; celle de la queue de 9. La femelle a un plumage plus brunâtre, le dos moins brillant, les rémiges non tachetées de blanc; les côtés du tronc et les couvertures supérieures d'un brun clair, les plumes de la nuque tachetées de lignes foncées; le ventre d'un blanc sale, les flancs d'un gris clair.

Distribution géographique. — D'après Jerdon, on trouve ce charmant oiseau dans les Indes, à Ceylan et dans la péninsule malaise; il est très-commun dans certaines localités; il est beaucoup plus rare dans les provinces du nord-ouest.

Mœurs, habitudes et régime. — L'oie naine de Coromandel habite les étangs couverts d'herbes; elle vit en petites troupes ou en bandes très-nombreuses; elle vole avec une grande rapidité, en faisant entendre un cri tremblotant assez singulier. Blyth dit qu'elle marche mal, et tombe après avoir fait quelques pas; il est donc probable qu'elle vient rarement à terre. Tant qu'elle n'a pas été poursuivie, elle est hardie et insouciante. Elle niche dans les troncs d'arbres creux, souvent à une certaine distance de l'eau, dans les édifices en ruine, les temples, les vieux murs. Ses œufs, au nombre de huit à dix, quelquefois plus, sont petits et blancs. Les jeunes naissent vêtus d'un duvet gris; à peine nés, leurs parents les jettent hors du nid et les

conduisent à l'eau. Un observateur assure que les femelles couvent seules tandis que les mâles se réunissent en petites bandes. Jerdon doute qu'il en soit toujours ainsi; il a souvent vu un couple voler vers l'arbre qui portait le nid.

La chair de l'oie naine de Coromandel est assez bonne, cependant elle n'est pas fort estimée.

LES CÉRÉOPSIS — *CEREOPSIS*.

Die Hühnergänse, the Cape Barron Geese.

La famille des anséridés a aussi un représentant australien, chez lequel apparaît le type singulier de la forme de cette partie du monde; c'est l'oie de la Nouvelle-Hollande, oie poule, oie à capuchon, dont quelques auteurs ont voulu faire un échassier.

Caractères. — Les caractères du genre auquel elle appartient sont les suivants: corps très-épais; cou court et gros; tête petite; bec très-court, fort, obtus, très-élevé à la racine, recouvert d'une cire dans les deux tiers de son étendue à partir de la base, recourbé et obtus à son extrémité, ressemblant par conséquent au bec de certains gallinacés; tarsi longs; doigts courts; palmatures profondément échancrées; ongles grands et forts; ailes très-larges; rémiges et scapulaires bien développées; queue courte et arrondie; plumage abondant.

LE CÉRÉOPSIS DE LA NOUVELLE-HOLLANDE —
CEREOPSIS NOVÆ-HOLLANDIÆ.

Die Hühnergans, die Kappengans, the Cape Barron Goose.

Caractères. — Cet oiseau (Pl. XXXVII) est d'un beau gris cendré à reflets brunâtres. Il a le haut de la tête gris cendré clair; sur le dos, chaque plume présente vers la pointe des taches arrondies, noires; la moitié terminale des rémiges secondaires, les rectrices et les couvertures inférieures de la queue sont d'un noir brunâtre. L'œil est rouge-écarlate; le bec noir, la cire qui le recouvre d'un jaune verdâtre; les pattes sont noirâtres. La femelle a une taille un peu plus faible que le mâle.

Mœurs, habitudes et régime. — Le céréopsis de la Nouvelle-Hollande, le seul représentant de son genre, est un de ces animaux de l'Australie qui ont excité l'attention de tous les voyageurs et qui sont connus depuis longtemps. Il paraît avoir été très-commun autrefois dans les îles du détroit de Bass. Labillardière raconte que

BREHM, OISEAUX.



Paris, F.-B. Baillière et Fils, édit.

LE CÉREOPSIS DE LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Corbell, Crete fils, imp.

Les premiers qu'il vit se laissèrent prendre avec la main, mais qu'ils devinrent bientôt assez craintifs pour fuir à l'approche de l'homme. Flinder rapporte que les hommes de son équipage en tuèrent beaucoup à coups de bâton, et en prirent quelques-uns vivants. Bailly confirme ces récits; il assure qu'on pouvait facilement prendre toutes les oies à capuchon qu'il a vues. Tous ces auteurs s'accordent à dire que la chair de cet oiseau est un mets délicieux, et la mettent bien au-dessus de celle de l'oie d'Europe. Les voyageurs modernes ont constaté que ces oiseaux n'étaient plus communs comme jadis, et qu'ils avaient complètement disparu de plusieurs îles. Gould en tua une seule paire à l'île Isabelle, mais il pense que l'espèce peut être nombreuse dans les parties non explorées de la côte sud de l'Australie. Le vieil habitant des bois n'a rencontré que deux fois le céréopsis en Australie : une première fois, il vit une petite bande de ces oiseaux; une seconde fois, deux seulement qui s'étaient mêlés à des oies domestiques. Tous les autres voyageurs dont je connais les relations, ne parlent pas d'après leurs observations personnelles.

Le céréopsis de la Nouvelle-Hollande vit plus sur terre que sur l'eau. Il marche bien, mais il nage assez mal, et jamais volontiers. Son vol est lourd. Sa voix est difficile à noter; on dirait un beuglement sourd plutôt que le cri d'une oie. Nous manquons de détails sur la vie de ces oiseaux en liberté; heureusement qu'on a pu bien les observer en captivité.

Captivité. — Le céréopsis diffère de tous les autres anséridés par la peur qu'il a de l'eau : il y va rarement, à moins d'y être contraint. Il passe d'ordinaire le jour et la nuit à terre, paissant le matin et le soir, se reposant le reste du temps. Il ne contracte pas amitié avec les autres oiseaux, et se montre plus querelleur encore que le chénaïlopx d'Égypte. Une paire, mise au milieu d'autres oiseaux aquatiques, exerce bientôt sur tous sa domination, et c'est surtout au moment des amours qu'il peut devenir dangereux pour eux. Il s'habitue rapidement à la captivité, et au bout de quelques jours, il reconnaît son maître et lui témoigne même beaucoup d'attachement. Autrefois, on élevait des céréopsis dans toutes les grandes fermes de la Nouvelle-Hollande, mais on y a renoncé aujourd'hui, à cause de leur insociabilité.

A plusieurs reprises déjà, l'espèce s'est reproduite en Europe, et il est probable qu'on pourra l'y acclimater complètement. Jusqu'à présent, les principaux obstacles à sa multiplication

viennent de ce que la saison des amours coïncide avec l'automne (le printemps de l'Australie), et les rigueurs de l'hiver détruisent souvent les espérances conçues par l'éleveur. On a remarqué cependant que des céréopsis dont les premiers œufs avaient été gelés, pondaient de nouveau en février, et cette fois pouvaient élever leurs petits.

L'amour se manifeste chez ces oiseaux avec beaucoup d'énergie. Ils font entendre plus souvent leurs cris; le mâle tourne autour de sa femelle en hochant la tête, en regardant de tous les côtés, et en chassant sans pitié de son enclos tous les autres animaux, grands ou petits. Après l'accouplement, la femelle commence à faire son nid; elle y travaille avec ardeur, et choisit toujours les meilleurs des matériaux qui sont à sa portée. Sans être très-artistement construit, ce nid l'est mieux que celui des autres anséridés; l'intérieur en est uni et tapissé de plumes. Les œufs sont petits, arrondis, à coquille lisse et d'un blanc jaunâtre. D'après les expériences faites à Paris, la durée de l'incubation est de trente jours; elle est plus longue quand le froid est vif : ainsi, en Belgique, dans le parc de mon ami Cornély, un céréopsis de la Nouvelle-Hollande dut couver trente-huit jours avant que les petits vinssent au monde. Ceux-ci, dès le premier jour de leur existence, sortent du nid et courent après leur mère, cherchant dans l'herbe et y picorant. Ils ne touchent pas aux œufs durs, aux vers hachés, en un mot, aux substances animales, au pain blanc; ils semblent se contenter exclusivement de substances végétales. Une fois les jeunes éclos, l'ardeur batailleuse du mâle se montre dans toute son énergie et l'on comprend alors pourquoi les paysans de l'Australie ont dû renoncer à conserver dans leurs basses-cours un tel oiseau. Il n'est pas un animal domestique capable d'inspirer de la terreur à un céréopsis mâle; il ne redoute même pas l'homme. « Mon mâle, dit Cornély, était méchant; mais maintenant il est comme enragé. Il poursuit avec fureur tout être vivant. Une grande grue s'étant présentée devant lui, il se précipita sur elle, et bien qu'un domestique n'eût qu'une centaine de pas à faire pour les séparer, il arriva trop tard. La grue gisait morte sur le lieu du combat. Une nuit, cet oiseau pénétra dans une écurie où était une autre grue; le lendemain, on trouva le corps de celle-ci tout déchiré. Les vaches le fuient; il attaque les chevaux, et il faut l'en éloigner à grands coups de fouet. » Bien que les céréopsis réussissent parfaitement,

qu'ils ornent très-bien une pelouse, je ne conseillerais pas de les élever, à moins que l'on

n'ait à leur donner un grand espace, où ils seraient séparés de tout autre animal.

LES ANATIDÉS — ANATES.

Die Schwimmten, the Duche.

Caractères. — Les anatidés, qui forment la famille la plus nombreuse et la plus variée de tout l'ordre des lamellirostres, se distinguent des anséridés par leurs jambes moins hautes, et des cygnidés par leur cou plus court. Ils ont le tronc court, large ou comprimé de haut en bas; le cou court ou de longueur moyenne; la tête grosse. Leur bec est aussi long ou un peu plus court que la tête, d'égale largeur dans toute son étendue, ou un peu plus large en avant qu'en arrière, plus ou moins élevé à la racine, quelquefois surmonté d'une sorte de tubérosité; la crête dorsale en est bombée; les bords de la mandibule supérieure dépassent et surplombent la mandibule inférieure de façon à l'emboîter; la dentelure en est très-prononcée. Leurs jambes s'insèrent très en arrière; elles sont courtes, emplumées jusqu'à la naissance des tarses; ceux-ci sont faibles, comprimés latéralement; le doigt médian est plus long que le tarse; la palmature est pleine et très-développée; le pouce existe toujours, et il est souvent muni de lobes membraneux latéraux; les ongles sont faibles. Les ailes sont de longueur moyenne, étroites et aiguës, la seconde penne étant la plus longue; la fausse aile est généralement très-développée; elle est formée parfois de plumes qui ont un développement très-singulier. La queue comprend de quatorze à vingt rectrices; elle est courte, large, arrondie ou pointue. Le plumage est lisse et serré, et ses couleurs varient suivant le sexe, l'âge et la saison; celui du mâle est plus ou moins brillant; celui de la femelle est terne et plus simple; le duvet est très-abondant.

D'après Nitzsch et Wagner, les anatidés doivent être considérés comme les types des lamellirostres. Le crâne est bombé; le trou occipital est grand et à direction verticale; l'os lacrymal présente une apophyse libre descendante; l'apophyse zygomatique du temporal ne s'articule que rarement avec elle; les palatins sont étroits, les ptérygoidiens larges. La colonne vertébrale comprend quinze ou seize vertèbres cervicales, neuf dorsales, sept à huit caudales. Le sternum est grand, long, presque également large dans

toute son étendue, avec des échancrures postérieures simples, profondes; le brechet est de hauteur moyenne; l'omoplate est longue, mince; la fourchette très-recourbée; l'humérus, pneumatique, plus long que l'omoplate et les os de l'avant-bras; la main est longue et étroite; le bassin grand et large, légèrement bombé en arrière; le fémur est plus long que le tarse. Les organes aériens présentent de notables différences. La langue est grande, elle remplit toute la cavité buccale, est à peu près également large dans toute sa longueur, recouverte sur ses faces supérieures et inférieures d'une membrane molle; sur les côtés, elle porte une double rangée de cils courts et quelques dentelures dures; le noyau lingual est formé par une lamelle osseuse simple, aplatie, allongée, amincie en avant et en arrière; le corps de l'os hyoïde porte une apophyse immobile, cartilagineuse à son extrémité. L'œsophage est assez large; le ventricule succenturié vaste et muni d'un grand nombre de cryptes muqueux simples; l'estomac est très-fortement musculéux, plus que chez presque tous les autres oiseaux; l'intestin est de longueur moyenne; la rate est petite, le foie grand, souvent échancré à son bord postérieur; le pancréas est lobulé; les reins sont grands et allongés; l'ovaire est simple; le mâle possède un véritable pénis. La trachée, dont la conformation varie beaucoup, ne se contourne pas dans l'épaisseur du sternum, comme chez les cygnes; mais elle présente à son extrémité inférieure, avant sa bifurcation, de petites vésicules osseuses, plus ou moins grandes, de forme très-variable. Cette particularité ne se rencontre que chez le mâle.

Distribution géographique. — Les anatidés sont répandus sur toute la surface du globe. Dans les zones chaude et tempérée, les espèces sont beaucoup plus nombreuses que dans la zone froide, où vivent des quantités innombrables d'individus d'une même espèce.

Mœurs, habitudes et régime. — Les anatidés habitent la mer et les eaux douces, jusqu'à une grande hauteur dans les montagnes. Lors-

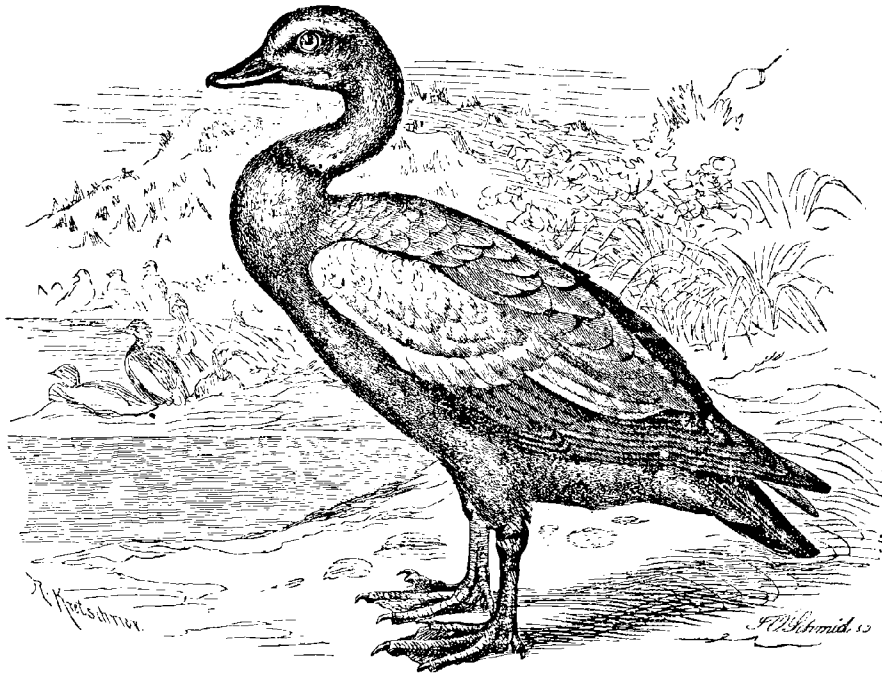


Fig. 179. Le Casarca roux.

que l'hiver les y contraint, ils émigrent vers des lieux plus cléments. Au moment de leurs voyages, ils se réunissent en bandes très-considérables, se mêlent à d'autres oiseaux aquatiques, et couvrent parfois des surfaces d'eau de plus d'un kilomètre carré d'étendue. Plusieurs espèces franchissent dans leurs migrations des espaces aussi considérables que les hirondelles ou d'autres oiseaux de haut vol ; d'autres se déplacent le moins possible. Ils se mettent généralement en route au coucher du soleil, volent pendant quelques heures, et vers minuit ou plus tôt encore, ils s'abattent sur l'eau, s'y reposent et, le matin venu, continuent leur voyage. Dans l'air, ils se séparent par espèces ; ceux-là mêmes qui vivent d'ordinaire dans la société de leurs congénères agissent de la sorte. Ils adoptent, pour voler, la formation en ligne ou en coin.

On ne peut pas dire que les anatidés soient des oiseaux diurnes, mais ce ne sont pas non plus des oiseaux nocturnes. Toute heure leur est propice ; cependant c'est au crépuscule qu'ils semblent avoir le plus d'activité, le plus de disposition, du moins, à rôder de côté et d'autre. Par les nuits sombres et au milieu du jour, ils dorment la tête et le bec cachés sous les plumes de l'épaule, perchés sur une patte, ou

couchés sur le ventre, ou flottants à la surface de l'eau.

Leurs allures varient beaucoup. Quelques-uns marchent aussi bien que les oies ; d'autres ne font que tituber lourdement ; mais tous sont passés maîtres à la nage. Ils ne plongent qu'exceptionnellement et ne le font pas avec beaucoup d'adresse. Ils volent bien, à coups d'aile précipités, en produisant un bruissement ou un sifflement plus ou moins fort ; ils prennent aussi bien leur essor posés sur l'eau que sur la terre ; ils rasant l'eau ou le sol, ou bien ils montent jusqu'à une grande hauteur.

Quelques-uns ont une voix sonore et harmonieuse ; d'autres font entendre des sifflements, des gloussements, des grognements. Le cri du mâle est toujours différent de celui de la femelle. Quelques-uns, dans la colère, sifflent, non pas comme les oies, mais sur un ton plus sourd et plus rauque. Les jeunes piaillent faiblement.

Leurs sens paraissent bien et également développés ; leur intelligence est assez élevée. Tous les anatidés sont craintifs et prudents, rusés, judicieux, intelligents en un mot : leur prudence augmente quand ils sont réunis en grand nombre. En captivité, ils se soumettent aux circonstances, observent la manière d'être de leur

gardien à leur égard, et profitent des leçons de l'expérience ; aussi sont ils faciles à apprivoiser et à rendre domestiques.

Sous le rapport de leur nourriture, les anatidés diffèrent des anséridés et des cygnidés en ce que leur régime est aussi bien animal que végétal. Il en est qui paissent comme les oies ; mais il en est d'autres qui préfèrent une nourriture animale. Ils mangent de jeunes pousses d'herbes, des racines, des tubercules, des graines, des plantes aquatiques, des herbes, des céréales, des insectes, des vers, des mollusques, des reptiles, des poissons, de la viande, de la charogne même ; ils avalent des coquillages ou du gravier pour faciliter la digestion. L'habitat, le genre de vie ont naturellement une grande influence sur leur régime.

Tous les anatidés ont une assez grande fécondité. Ils sont monogames ; mais leur ardeur les entraîne souvent à enfreindre les lois conjugales, à contracter même des unions hybrides, bien plus que ne le font les autres palmipèdes. Ils diffèrent des cygnes et des oies par leur sociabilité, qui persiste pendant la saison des amours. Chaque couple cherche, il est vrai, à avoir son domaine, et les mâles pour en conserver la possession, se livrent des combats. Malgré cela, les femelles construisent leurs nids très-près les uns des autres. Quelques espèces forment de véritables colonies, tout comme les mouettes, les pingouins. Elles préfèrent, pour établir leur nid, un endroit caché, mais souvent elles nichent à terre. Dans les lieux habités, les femelles montrent plus de soin à choisir cet emplacement que dans les contrées désertes. Plusieurs espèces nichent dans des trous creusés en terre, dans des crevasses de rochers ; d'autres, dans des troncs d'arbre creux ; d'autres enfin, sur des arbres, et souvent dans le nid abandonné d'un oiseau terrestre. Il en est qui construisent sur le sol un nid avec diverses substances végétales, et le tapissent soigneusement à l'intérieur avec du duvet.

Chaque couvée comprend un grand nombre d'œufs, rarement moins de six et parfois jusqu'à seize. La durée de l'incubation est de vingt-un à vingt-quatre jours. Lorsque plusieurs femelles nichent les unes à côté des autres, elles cherchent à se dérober mutuellement les œufs, leur passion de couvrir étant très-développée. Les mâles ne prennent aucune part à l'incubation ; les femelles, du reste, les repoussent avec une certaine crainte ; aussi, quand celles-ci couvent, ils se réunissent en bandes séparées, ou contrac-

tent des unions avec d'autres femelles. Les jeunes, après l'éclosion et dès qu'ils sont secs, sont conduits aussitôt à l'eau par la mère, qui les dirige avec la plus vive sollicitude. Dès les premiers jours de leur existence, ils sont très vifs, très-agiles ; ils courent parfaitement ; ils nagent et plongent avec habileté ; ils prennent des insectes, mangent beaucoup, et croissent très-rapidement ; à peine ont-ils revêtu leur premier plumage, qu'ils recommencent à muer. Après cette mue, la jeune famille rejoint le père, ou du moins un mâle. On ne sait encore si une union entre anatidés dure toute la vie ou seulement une saison. Dans les premiers jours, la femelle garde soigneusement ses petits de l'approche du mâle, qui peut leur devenir dangereux par trop d'ardeur.

Les anatidés ont des ennemis redoutables dans tous les grands rapaces ; de l'aigle au milan ou à l'épervier, tous les oiseaux de proie de haut vol poursuivent cette proie succulente. Les œufs et les jeunes sont détruits par les renards, les martres, les belettes, les rats, les corbeaux, les corneilles, les mouettes ; ils périssent souvent à la suite de crues subites des eaux.

D'un autre côté, l'homme se montre partout l'ennemi des anatidés ; à peine prend-il quelques espèces sous sa protection. Dans les pays cultivés, le nombre de ces oiseaux va en diminuant chaque année, moins par la chasse qu'on leur fait, que par suite du dessèchement des lieux qu'ils habitent. Mais les espèces mêmes qui nichent dans les contrées de l'extrême Nord, là où l'homme ne les poursuit pas, diminuent aussi continuellement de nombre.

LES CASARCAS — CASARCA.

Die Fuchsenten, the ruddy Shieldrakes.

Les Indiens racontent que deux amants ont été changés en canards, et condamnés à passer la nuit sur les rives opposées d'un fleuve, criant : « Tschakwa, dois-je venir ? — Non, Tschackwi-Tschakwi, ne dois-je pas revenir ? — Non, Tschakwa. » C'est l'oiseau dont nous avons à nous occuper qui, par sa beauté, par sa voix harmonieuse, a donné naissance à cette légende, et à d'autres encore ; car chez les Mongols il passe aussi pour un être sacré.

Caractères. — Les casarcas sont de tous les anatidés ceux dont les jambes sont le plus à l'équilibre du corps. Leurs caractères génériques sont peu tranchés ; leur port élancé rappelle

celui des oies ; leur bec, plus court que la tête, est concave au milieu, aplati et un peu retroussé en haut à l'extrémité, comme celui des tadornes ; mais, à aucune époque, la base de la mandibule supérieure n'est surmontée d'un tubercule charnu ; leurs ailes sont de longueur moyenne. Ce qui les distingue par-dessus tout, c'est leur système de coloration ; leur cou est orné d'un étroit collier et le plumage est à peu près identique dans les deux sexes.

LE CASARCA ROUX — CASARCA RUTILA.

Die Fuchsente, the ruddy Sheldrake.

Caractères. — Cet oiseau (fig. 179), que l'on connaît aux Indes sous le nom de *canard des Bramines*, en Russie sous celui de *Cassart*, ailleurs sous ceux de *canard roux*, *canard cannelle*, *canard citron*, a la tête, la moitié supérieure du cou d'un gris de souris, suivi d'un collier très-étroit d'un noir vert, apparent seulement dans le plumage de noces ; le reste du cou, le dessus et le dessous du corps d'un roux rougeâtre ; les couvertures supérieures et inférieures des ailes, le croupion, les couvertures supérieures de la queue, les rémiges primaires et les rectrices d'un noir brillant ; les rémiges secondaires d'un vert métallique. La femelle est plus petite que le mâle ; elle a des couleurs moins vives, la face blanche, et n'a généralement pas de collier noir. L'œil est brun-clair, le bec noir ; les pattes sont gris-de-plomb. Cet oiseau a de 66 à 69 cent. de long, et 1^m,20 d'envergure ; la longueur de l'aile est de 44 cent., celle de la queue, de 19.

Distribution géographique. — L'Asie centrale doit être regardée comme le foyer de l'aire de dispersion du casarca roux. De là, il s'étend vers l'est jusqu'au bassin supérieur de l'Amour ; vers l'ouest, jusqu'au Maroc. Dans ses migrations, il se montre assez régulièrement en Grèce et dans le sud de l'Italie, mais sans y séjourner, et ne se fixe que dans des pays plus méridionaux. Il est bien connu dans toutes les Indes, où il se répand chaque hiver. Il n'est pas rare sur les lacs de l'Égypte, et dans la Tunisie, en Algérie, au Maroc ; il serait aussi commun, certaines années, aux Indes. Il ne s'avance pas plus loin dans l'intérieur de l'Afrique. De temps à autre, quelque individu s'égare vers le nord ou le nord-ouest et apparaît dans le centre de l'Allemagne ; ce fait est très-rare.

Mœurs, habitudes et régime. — Le casarca roux ne quitte sa patrie que fort tard en automne et y revient de bonne heure au prin-

temps. Von der Mühle vit ces oiseaux déjà accouplés dans les lagunes, au mois de mars ; Radde dit en avoir vu au Tarai-Noor, dès le 13 mars ; le 24 mars, ils y étaient déjà très-nombreux.

Beaucoup d'anatidés ont le plumage plus beau, plus varié que celui du casarca ; il n'en est pas qui lui soient supérieurs pour la grâce et l'élégance. A mon avis, c'est de tous les anatidés le plus intéressant. Il marche légèrement et facilement ; loin de tituber comme les canards, sa démarche est aussi assurée que celle des oies ; il nage bien, il plonge aisément, mais seulement lorsqu'il y est forcé ; il vole rapidement et longtemps ; sa voix est assez harmonieuse, mais difficile à noter ; son cri d'appel est la syllabe : *ang* ou *oung*, prononcée sur des tons très-variés, mais toujours sonores, et suivie ordinairement d'autres notes. La voix du mâle est plus élevée que celle de la femelle.

Tous les observateurs font l'éloge des facultés intellectuelles de cet oiseau. Jamais, il ne se départ de sa prudence habituelle. Au voisinage de son nid, il est aussi bien sur ses gardes que dans ses quartiers d'hiver ; il ne se fie pas plus à l'indigène qu'à l'étranger. On dirait qu'il ne se plaît pas dans la société des autres oiseaux. Tous ceux que j'ai pu observer dans leurs quartiers d'hiver vivaient par paires ou par petites familles, et semblaient n'avoir nul souci des autres oiseaux aquatiques. Jerdon dit qu'aux Indes on les rencontre d'ordinaire par paires ; plus tard, par bandes assez nombreuses, et vers la fin de l'été en troupes composées de milliers d'individus. Ces troupes se reconnaissent de très-loin au plumage de ces oiseaux et surtout à leurs cris, qui ressemblent aux sons de la trompette.

Le casarca roux préfère bien évidemment une nourriture végétale à une nourriture animale. Jerdon dit qu'on le trouve parfois auprès des charognes, en compagnie des vautours et des milans ; mais il ajoute qu'il n'a jamais été témoin oculaire de ce fait, et qu'il a souvent vu, au contraire, cet oiseau paître dans les champs de céréales. Cela s'accorde parfaitement avec les observations que nous avons faites sur des individus captifs. Le canard siffleur, seul, paît comme le casarca. Celui-ci dépérit quand on lui supprime les aliments herbacés et qu'on le nourrit exclusivement de grains et de poissons. Ce n'est pas qu'il dédaigne ces derniers ; mais il ne se précipite pas sur eux avec autant d'avidité que les autres anatidés.

Jusque vers l'époque des amours, le casarca

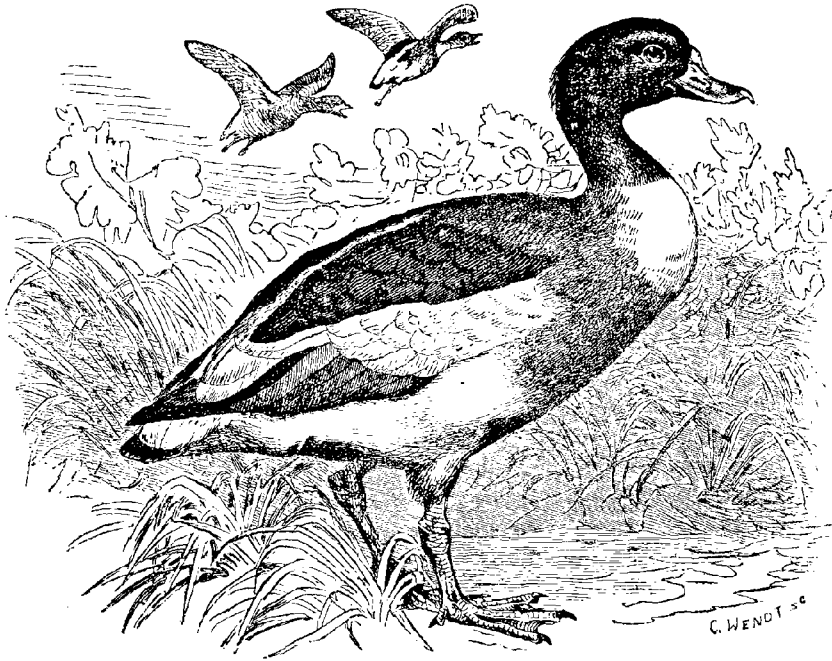
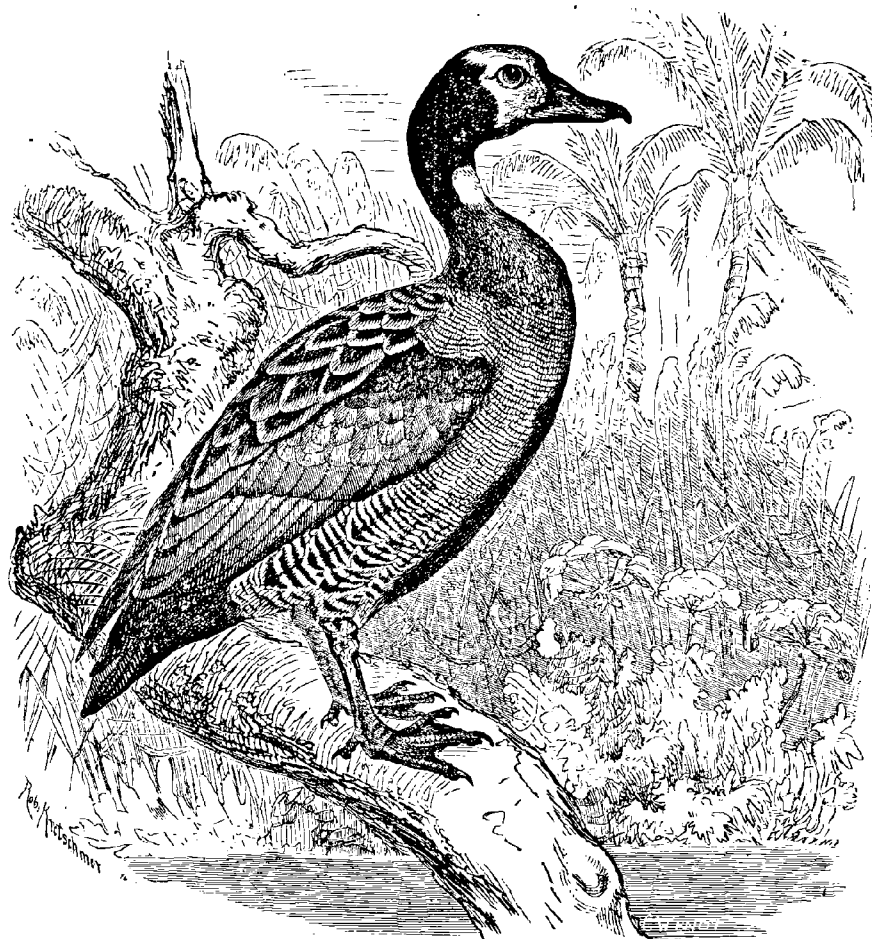


Fig. 180. Le Tadorné vulgaire.

vit en paix avec ses semblables, ou les autres oiseaux, qui habitent dans son voisinage. Mais l'amour excite le mâle au plus haut point, éveille son ardeur querelleuse et batailleuse. Il s'avance à grands pas sur tout autre mâle qui l'approche, souvent même sur des femelles d'autres espèces; il baisse la tête jusqu'à terre, ouvre un peu les ailes, cherche à saisir l'intrus au cou et à le chasser. Puis, il revient vers sa femelle en poussant des cris, et tourne autour d'elle en hochant la tête. Les casarcas s'accouplent dans les premiers jours du printemps; en liberté, la parade a lieu dans les quartiers d'hiver. Les lois conjugales semblent être observées plus fidèlement par cette espèce que par les autres anatidés; en captivité, du moins, le mâle et la femelle d'une même paire restent continuellement l'un près de l'autre, et ne cessent de se donner des témoignages d'une affection mutuelle.

En mai, quelquefois déjà à la fin d'avril, chaque paire cherche un endroit convenable pour y construire son nid. Le casarca roux ne niche que dans des cavités; aussi arrive-t-il souvent qu'il est longtemps avant d'avoir rencontré un lieu à sa convenance. Parfois, il est obligé de s'établir à côté d'oiseaux qui lui sont fort étrangers. Salvín a trouvé dans le nord-ouest de l'Afrique, un nid de casarca construit dans une crevasse

d'une paroi de rochers, où des milans, des vautours et des corbeaux avaient aussi établi leur demeure. En Sibérie, le casarca roux s'empare volontiers d'un terrier abandonné de bobak ou marmotte des steppes; d'autres fois, il niche dans des troncs d'arbres creux. Dans certaines circonstances, il doit, pour trouver un trou convenable, s'éloigner beaucoup de son domicile réel, se fixer même dans le désert, dans des lieux complètement dépourvus de végétation. Aimant et jaloux, le mâle accompagne toujours sa femelle; il demeure même auprès d'elle pendant qu'elle couve. Le nid est fait de feuilles et d'herbes sèches; une couche de duvet en occupe le centre. Chaque couvée est de quatre ou six œufs arrondis, à coquille mince, lisse, d'un blanc pur ou d'un blanc jaunâtre. Les nouveaux nés, dès qu'ils sont secs, abandonnent le nid, et tombent soit dans l'eau, soit à terre, selon les circonstances. Dans ce dernier cas, ils sont souvent à courir pendant plusieurs kilomètres avant d'arriver à l'eau. C'est à l'eau qu'ils passent leur enfance, conduits et protégés par leur mère, peut-être par les deux parents. Au commencement, ils ont un duvet qui diffère beaucoup de celui de la plupart des autres canetons, mais assez semblable à celui des petits de la grande macreuse. Tout le dessus du corps est gris-brunâtre, sauf une tache blanche au



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 181. Le Dendrocygne vœuf (p. 757).

front; le dessous du corps est blanc sale. Ce n'est que peu à peu qu'ils revêtent un premier plumage, qui ressemble à celui de leur mère.

Captivité. — Lorsque Naumann écrivit son *Histoire naturelle des oiseaux d'Allemagne*, on avait peu vu de casarca en captivité, et on avait pu croire que l'espèce se ferait difficilement à la perte de sa liberté. Aujourd'hui nous en jugeons autrement. Depuis la fondation du Jardin zoologique de Moscou, on envoie chaque année dans divers pays un nombre considérable de ces oiseaux vivants, et actuellement ils sont assez communs dans les jardins zoologiques. Ils apprennent rapidement à reconnaître la personne qui les soigne, et s'attachent assez à elle. Toujours est-il qu'ils ne montrent jamais une sauvagerie naturelle et une turbulence indomptable, comme le dit Naumann. Ils se reproduisent régulièrement dans les jardins zoologiques de Londres, d'Anvers, de Cologne, et les petits

BREHM,

qui y sont élevés sont aussi apprivoisés que les autres canetons d'espèces sauvages. On leur coupe encore les ailes; mais il est probable qu'on arrivera peu à peu à en faire des oiseaux domestiques, et qu'on pourra leur accorder plus de liberté. Je ne peux assez recommander ces anatidés aux amateurs que leur prix encore élevé n'effrayerait pas.

LES TADORNES — VULPANSER.

Die Höhlenenten, the Shieldrakes.

Caractères. — Des différences dans la conformation du bec et dans la coloration du plumage, ont fait séparer les tadornes des casarcas; ces différences cependant sont assez peu importantes. Le bec, chez les tadornes mâles, est surmonté d'une caroncule qui se tuméfie avant l'époque des amours, et disparaît presque complètement après cette époque; la mandibule supérieure est

IV — 406

élargie dans sa partie antérieure; le plumage a des couleurs variées; enfin les ailes et les tarses sont plus courts que chez les casarca.

LE TADORNE VULGAIRE — *VULPANSER TADORNA*.

Die Brandent, the Shieldrake.

Caractères. — Le tadorne vulgaire (fig. 180) est bien le plus beau de tous les anatidés indigènes. Il a la tête et le cou d'un vert foncé brillant; deux taches noires sur les épaules; une grande tache pectorale, le milieu du dos, les couvertures des ailes, les flancs, les plumes de la queue d'un blanc éclatant; le milieu de la poitrine et le ventre d'un gris noir; un large collier et quelques-unes des rémiges secondaires d'un beau rouge-cannelle; les couvertures inférieures de la queue jaunâtres; les rémiges noirâtres; les plumes qui forment le miroir vertes, à éclat métallique; l'œil brun foncé; le bec rouge-carmin; les pattes couleur-de-chair. Cet oiseau a 66 cent. de long, et 1^m,17 d'envergure; la longueur de l'aile est de 39 cent., celle de la queue de 12.

La femelle a un plumage assez semblable à celui du mâle, mais ses couleurs sont moins vives. Les jeunes ont le derrière du cou gris, le dos gris-brun, le ventre gris-jaunâtre, et ils n'ont pas de tache pectorale.

Distribution géographique. — Le tadorne est un des anatidés les plus communs sur les côtes de la Baltique et de la mer du Nord. Son aire de dispersion s'étend, vers le nord, jusqu'au milieu de la Suède; vers le sud, jusqu'au nord de l'Afrique, où il est commun aux bords de tous les lacs, et surtout en hiver, saison pendant laquelle on l'y voit souvent en bandes innombrables. On l'a aussi observé sur les côtes de la Chine et du Japon, sur les bords de tous les grands lacs de la Sibérie et de l'Asie centrale.

Mœurs, habitudes et régime. — Le tadorne préfère l'eau salée à l'eau douce; on ne le rencontre donc guère qu'aux bords de la mer, ou des grands lacs salés ou saumâtres. Dans les grandes collections, riches en espèces de canards les plus belles, les plus variées, le tadorne tient encore un des premiers rangs. « L'œil ne peut se rassasier de le contempler, dit Bodinus, soit qu'il nage sur les flots azurés de la mer, soit qu'il se mêle, sur une pièce d'eau, aux divers autres oiseaux qui la peuplent. » En hiver, ces oiseaux parent superbement les lacs du nord de l'Afrique; ils recouvrent souvent de grandes étendues, et frappent les regards de très-loin par les cou-

leurs nettement tranchées de leur plumage. Dans les îles des côtes du Schleswig, du Jutland et du Danemark, où ils sont à demi domestiques, ils contribuent essentiellement à animer le paysage; et c'est avec raison que s'enthousiasme l'étranger, quand il les aperçoit, comme dit Naumann, « pittoresquement groupés deux à deux sur une surface verte, et dépouillée d'arbres, dans une petite vallée verdoyante, entre deux dunes arides et nues. »

Les allures, le genre de vie du tadorne rappellent ceux du casarca. Il marche un peu plus lourdement que celui-ci; mais, par contre, il nage bien mieux. Sa voix ne ressemble pas à celle du casarca roux; le cri d'appel de la femelle est un coassement de canard; celui du mâle est bas et peut s'exprimer par *kow*; le cri d'accouplement est un sifflement chanté, assez difficile à traduire, et que Naumann a essayé de rendre par : *tiouioiaouiei*.

Le tadorne vulgaire montre surtout son intelligence par l'attachement qu'il a pour l'homme. Il est craintif et prudent; mais il apprend bien vite à reconnaître si l'homme a pour lui de bonnes ou de mauvaises dispositions. Lorsqu'il est assuré de sa protection, il paraît confiant au plus haut degré; il ne l'évite que pour lui laisser le chemin libre; il prend possession des nids qu'on a disposés pour lui. Mais là où il se sait poursuivi, il évite toujours à temps le chasseur. Il est sociable avec ses semblables, et même, jusqu'à un certain point, pendant la saison des amours. Quant aux autres oiseaux, il s'en inquiète fort peu.

Le tadorne se nourrit surtout de substances végétales, principalement des parties tendres des végétaux aquatiques, de graines de jonc et de graminées, de céréales; mais, comme on peut le voir chez les individus captifs, il a essentiellement besoin de substances animales pour ne pas dépérir. En liberté, il prend de petits poissons, des mollusques, des insectes; en captivité, il se précipite avidement sur les poissons, les crabes, la viande crue, qu'on lui jette. Il prend sa nourriture plus en courant qu'en nageant. Il fréquente les plages à la marée basse; il court au bord de l'eau comme un oiseau de rivage, et mange les aliments que la mer a abandonnés. Le matin, il se rend à terre, y chasse les vers et les insectes, fouille les marais, vole jusque dans les champs pour y trouver de quoi se nourrir.

Comme le casarca, il ne niche que dans des cavités. « En voyageant le long des côtes, dit Bodinus, on n'est pas peu surpris d'apercevoir à

plus d'un demi-mille de la mer, ce bel oiseau en compagnie de sa femelle; de voir même plusieurs couples, réunis sur une colline découverte ou dans une clairière de la forêt, disparaître subitement. On s'approche, et l'on trouve que ce brillant oiseau est descendu dans le sein de la terre, non, comme on pourrait le croire, pour visiter un terrier de renard, de blaireau ou de lapin, et en faire son domicile, s'il le trouve abandonné; mais bien, au contraire, pour construire sa demeure à côté de ces quadrupèdes. Des observateurs consciencieux, dignes de foi, ont à plusieurs reprises constaté que le renard et le tadorne vulgaire habitaient le même terrier, et que jamais celui-ci n'était attaqué par le carnassier. D'après mes propres observations, le fait paraît un peu moins certain; j'ai trouvé près d'un terrier de renard des ailes et des plumes de tadorne, ce qui ne prouverait cependant pas que le renard ait été le meurtrier. C'était dans une forêt habitée par de nombreux milans, et un de ceux-ci aurait bien pu régurgiter à cette place les débris du palmipède. Mais pourquoi le renard, qui ne respecte presque aucun animal plus faible que lui, fait-il une exception en faveur du tadorne? La raison en est, je crois, dans le grand courage que déploie cet oiseau, et grâce auquel il impose à son ennemi. Ce courage n'est pas seulement l'apanage des adultes, mais encore des jeunes. J'ai vu des tadornes, éclos depuis quelques jours à peine, montrer le bec à des oiseaux plus grands qu'eux, à de petits chiens, à des lapins. Au lieu de s'envoler, ils s'arrêtaient vaillamment, étendaient le cou, regardaient avec des yeux pleins de colère leurs ennemis, et ne reculaient que pour parer le coup qui leur était porté. Chez les tadornes adultes, qui vivent par paires, c'est le mâle surtout qui se charge du rôle de combattant; il se met en position, pousse un sifflement particulier, et attaque courageusement quiconque fait mine de vouloir le troubler. A-t-il mis son ennemi en fuite, il revient vers sa femelle, laquelle souvent partage ses périls, et le secourt vaillamment, bien qu'elle soit moins prompte à l'attaque. En s'abordant, ils s'inclinent à plusieurs reprises l'un devant l'autre, poussent de grands cris, et semblent se féliciter mutuellement de leur succès.

Le forestier Grœmblein a observé le mode de reproduction des tadornes, et fait part à Naumann de ce qu'il a constaté à ce sujet. Au commencement de mai, il était occupé dans la forêt, à une certaine distance de la côte, lorsqu'il aper-

çut une paire de tadornes qui tourna plusieurs fois autour de lui et de ses ouvriers, et qui finit par s'abattre sur un petit monticule, au milieu des sables. Le mâle resta en sentinelle; la femelle se dirigea vers une excavation de ce monticule, y descendit et y resta à peu près un quart d'heure. Lorsqu'elle reparut, le mâle la rejoignit. Après avoir caqueté un certain temps, ils s'envolèrent, mais pour s'abattre successivement à différents endroits, dans le but évident de tromper l'observateur. Celui-ci courut au monticule, y trouva un terrier de renard qu'il connaissait bien, et vit à l'entrée les pistes fraîches et du renard et du tadorne ainsi que leurs excréments. Après plusieurs jours d'observation attentive, on reconnut que la femelle tadorne n'était entrée dans ce terrier que pour tromper les personnes des environs, et qu'elle s'était fixée dans un autre terrier plus vaste, où l'hiver précédent on avait pris un blaireau. Ce terrier était encore habité par un blaireau et un renard femelle. On constata que le blaireau sortait de son terrier et y rentrait régulièrement, sans s'inquiéter de ses cohabitants; les pistes de tous deux étaient fraîches, et s'entre-croisaient manifestement: on put les suivre jusqu'à une profondeur de sept pieds. Dans d'autres couloirs du même terrier, par lesquels le renard avait coutume de passer, le sol était foulé par les tadornes, et entre leurs larges pistes, se voyaient, comme moulées dans la cire, les pistes plus délicates du renard. Notre observateur, s'étant mis à l'affût derrière un amas de sable, ne tarda pas à voir arriver les tadornes, qui cherchèrent encore à tromper les ouvriers en s'abattant à leur ancienne place; puis, ils s'envolèrent vers leur vraie demeure en rasant le sol, s'abattirent sur le terrier, regardèrent un instant de côté et d'autre, et, croyant ne pas être observés, ils commencèrent à parcourir les divers couloirs de ce terrier. Bientôt ils disparurent dans celui qui servait au renard, et y demeurèrent une demi-heure. L'un d'eux sortit alors, gravit rapidement le monticule à la base duquel s'ouvrait le couloir, regarda de tous les côtés, et s'envola vers les prés.

A Sylt, et dans les autres îles de la côte du Schleswig, on construit pour les tadornes des demeures artificielles. A cet effet, on pratique dans de petites dunes, couvertes d'un gazon ras, des couloirs qui se croisent au centre, et où ces oiseaux viennent nicher. A chaque emplacement destiné à recevoir un nid, on adapte un couvercle en gazon, fermant exactement, mais pouvant être retiré à volonté, ce qui permet de

visiter le nid. L'emplacement lui-même est recouvert de mousse et de fumier, afin que les tadornes trouvent à leur portée tous les matériaux nécessaires. Ces oiseaux prennent régulièrement possession de ces demeures, quelque voisines qu'elles soient des habitations. Ils s'habituent tellement à l'homme qu'ils en supportent la vue même pendant qu'ils couvent. Si on ne dérange pas la femelle, elle pond de sept à douze œufs, volumineux, blancs, lisses, à coquille solide, et se met activement à couver. Si, comme cela arrive à Sylt, on lui enlève successivement ses œufs, elle peut en pondre vingt ou trente. Peu à peu elle les entoure de duvet, et les en recouvre soigneusement quand elle les quitte. Elle est si attachée à sa couvée, qu'elle ne l'abandonne qu'au moment où on va la saisir. Les tadornes qui nichent dans les terriers artificiels de Sylt sont tellement privés, qu'ils ne se dérangent pas quand on enlève avec précaution le couvercle du nid, et ils ne s'éloignent que de quelques pas quand on les touche. Avant de visiter le terrier, on a soin d'en fermer l'ouverture, afin que les oiseaux ne s'y bousculent pas et ne s'effrayent pas. Ceux qui habitent un couloir court, fermé en arrière, se laissent facilement prendre sur leurs œufs; ils se défendent à coups de bec, soufflent comme un chat en colère, poussent des cris assez perçants, plutôt de rage que de crainte. On est obligé quelquefois de chasser ces oiseaux de dessus leurs œufs à coups de bâton, car ils mordent les doigts et font des blessures assez douloureuses.

L'incubation dure vingt-six jours. La femelle conduit alors ses petits vers la mer; mais, d'ordinaire, elle s'arrête quelque temps sur les pièces d'eau douce qu'elle rencontre en son chemin. Naumann assure que là où le tadorne niche dans des trous, à une grande hauteur du sol, la femelle prend ses petits avec son bec et les porte à terre l'un après l'autre; Bodinus le conteste, en s'appuyant sur ses observations personnelles. « Des tadornes, dit-il, nichaient dans une excavation d'une falaise escarpée et inaccessible; je me suis emparé des petits en faisant entourer d'un fossé assez profond la place où ils devaient tomber, en abandonnant leur nid; les parois en étaient trop verticales pour qu'ils pussent les gravir; si les parents transportaient leurs petits hors des cavités où ils sont nés, jamais je n'aurais pu m'en emparer de cette façon. »

On peut assez facilement prendre la jeune

famille quand elle se dirige vers la mer, tandis que c'est chose à peu près impossible, une fois qu'elle a atteint des eaux profondes; car, dès le premier jour de leur existence, les jeunes plongent parfaitement. La mère cherche à défendre sa progéniture du mieux qu'elle peut; elle attaque intrépidement son ennemi, ou ruse et cherche à détourner sur elle son attention.

Captivité. — Pris jeunes, les tadornes sont assez faciles à élever, à condition toutefois qu'on leur fournira assez d'eau. Lorsqu'on les tient dans un grand étang, ils cherchent leur nourriture et il n'est presque pas nécessaire de les nourrir. Bientôt, il est vrai, les insectes qu'ils prennent ne leur suffisent plus, et il faut leur donner des lentilles d'eau, de la salade hachée, du pain, des œufs de fourmis, de la viande coupée menu, des poissons. Il faut les sevrer de gruaux, qui les rend aveugles, d'après Bodinus. Ils prospèrent surtout quand on leur donne une nourriture animale en assez grande quantité, ils s'approprient très-bien et, même en captivité, ils revêtent leur plus beau plumage; mais il est rare qu'ils se reproduisent. A ma connaissance, Bodinus seul a eu le plaisir d'élever de jeunes tadornes. Dans les autres jardins zoologiques, ils s'accouplent, nichent, mais ne pondent pas, malgré les soins qu'on leur prodigue. Il ne faut cependant pas désespérer d'arriver à ce résultat.

Usages et produits. — Pour les habitants de Sylt et des autres îles de la mer du Nord, le tadorne vulgaire est d'une importance assez considérable. Les œufs que l'on enlève successivement des nids, sont estimés, bien que leur goût ne plaise pas à tout le monde; et le duvet que l'on recueille dans les nids, après l'éclosion, vaut presque l'édredon; toujours est-il qu'il est plus propre. La chair des tadornes adultes a une odeur désagréable, un goût rance ou huileux; aussi, les habitants de ces contrées ne chassent pas ces oiseaux; ils les protègent, au contraire, de leur mieux.

LES DENDROCYGNES — *DENDROCYGNA.*

Die Baumenten, the Tree-Ducks.

Caractères. — Les dendrocygnes, vulgairement: *canards des arbres*, ont des formes élancées, un cou de longueur moyenne, une tête gracieuse, un bec mince, à arête lisse, arrondie et presque droite jusqu'à la pointe; des ailes courtes, arrondies, subobtus, les secondé, troi-

sième et quatrième rémiges étant les plus longues; une queue courte, roide et arrondie; des jambes à demi nues au-dessus de l'articulation tibio-tarsienne; des tarses robustes; des doigts allongés, unis par une membrane échancrée; un plumage bigarré.

**LE DENDROCYGNE VEUF — DENDROCYGNA
VIDUATA.**

Die Wittwenente, die Nonnente, the Nun-Duck.

Caractères. — Le dendrocygne veuf, aussi nommé *canard de Maragnon* (fig. 181), a la face et la gorge blanches, le front et les joues rayés de brun rougeâtre; l'occiput, les côtés et la face postérieure du cou noirs; le bas du cou et le haut de la poitrine d'un beau brun-rouge; les côtés de la poitrine et le dos d'un fauve olivâtre, à taches et à moirures transversales foncées; les longues scapulaires d'un brun olivâtre, bordées d'un liséré fauve blanchâtre; le bas du dos, le milieu de la queue, le ventre noirs; les flancs gris, rayés de noir transversalement; les couvertures supérieures des ailes d'un brun-rouge vif, les rémiges secondaires d'un brun olivâtre, bordées de verdâtre; les rémiges et les rectrices d'un noir brunâtre; l'œil brun-rouge; le bec noir, avec une bande gris-cendré en avant de l'onglet; les pattes couleur-de-plomb. La femelle ne diffère guère du mâle. Cet oiseau a 50 cent. de long, et 88 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 24 cent., celle de la queue de 7.

Distribution géographique. — Tous les voyageurs qui ont exploré l'Amérique méridionale y ont trouvé des quantités incroyables de dendrocygnes, surtout dans les marais des steppes; ceux qui ont parcouru l'Afrique, les y ont rencontrés en aussi grand nombre dans l'ouest que dans le sud de cette partie du monde. Plusieurs fois j'en ai vu des bandes très-considérables sur les bords du cours supérieur du Nil Bleu; ils y couvraient la rive, et en s'envolant, ils formaient un véritable nuage.

Mœurs, habitudes et régime. — Heuglin prétend que le mâle et la femelle vivent toujours séparés; je puis assurer, au contraire, que j'ai souvent abattu le couple d'un seul coup de fusil. D'ailleurs, le genre de vie de ces oiseaux est encore fort mal connu, et l'on ne sait notamment rien de positif au sujet de leur mode de reproduction.

Le dendrocygne veuf diffère de ses congénères par sa marche facile comme celle de l'oie, par son vol un peu lourd, par la préférence

marquée qu'il montre pour les bords sablonneux des rivières. Le prince de Wied dit qu'il est commun dans les sertongs de la province de Batavia; qu'il y habite les prairies marécageuses, inondées, les marais, ainsi que les lacs et les cours d'eau; mais qu'on le rencontre aussi dans plusieurs localités des côtes. Schomburgk, par contre, assure ne l'avoir jamais vu près des côtes et ne l'avoir trouvé, mais alors en grand nombre, que dans les marais des savanes. En Afrique, ce n'est qu'exceptionnellement que je l'ai aperçu dans de pareils endroits.

Schomburgk donne une description fort intéressante des allures de cet oiseau. « Les petits *canards visisi*, dit-il, semblaient devoir être bannis de notre voisinage. A peine en avions-nous découvert, que mes compagnons sautaient dans l'eau jusqu'au cou, et de là lançaient adroitement leurs flèches sur ces oiseaux. Ceux-ci s'envolaient, et une fois qu'ils étaient arrivés assez haut pour voir arriver les flèches, ils se séparaient dans toutes les directions, comme chez nous les pigeons quand un oiseau de proie fond sur eux. Mais, dans leur précipitation, ils s'entre-choquaient parfois avec une telle violence qu'ils se brisaient les ailes et tombaient à terre étourdis. La confusion était plus grande encore quand deux bandes différentes se rencontraient. J'ai vu plusieurs fois cinq ou six canards tomber à terre, sans avoir été blessés par la flèche. Arrivaient-ils à ce moment à ma portée, j'en abattais d'ordinaire dix à douze d'un seul coup de fusil. »

Schomburgk ne put rien apprendre du mode de reproduction de cet oiseau.

Captivité. — Par contre, il nous rapporte qu'on peut le dresser facilement, et que les Indiens en ont fait un oiseau domestique. Il n'en est que plus étonnant de ne pas voir plus souvent en Europe cette espèce vivante. La beauté de son plumage, la grâce de ses mouvements en faisaient un des exemplaires les plus intéressants de nos collections d'oiseaux, bien que, comme ses congénères, il s'habitue difficilement au climat d'Europe. Dans nos contrées, on ne peut pas garder ces oiseaux en plein air pendant l'hiver; ils se gèlent les pattes et périssent.

LES CANARDS — ANAS.

Die Spiegelenten, the Mallards.

Caractères. — Ce genre, auquel appartient le canard domestique, a les caractères suivants : corps vigoureux, cou court, bec large, peu

hombé, à peine aminci en avant, à ongles fortement recourbé; pattes de hauteur moyenne, insérées vers le milieu de la longueur du corps; doigts longs; ailes assez longues; queue arrondie, à couvertures supérieures moyennes, frisées et redressées chez le mâle; plumage variant suivant le sexe.

LE CANARD SAUVAGE — ANAS BOSCHAS.

Die Stockente, die Wildente, the wild Duck.

Caractères. — Le canard sauvage (*fig. 182*), l'espèce souche de notre canard domestique, a la tête et le haut du cou verts; la partie antérieure de la poitrine brune; le haut du dos d'un brun cendré, finement rayé d'un gris blanchâtre; les épaules moirées de gris blanc, de brun et de noirâtre; la face supérieure des ailes grise; le miroir d'un bleu superbe, bordé de chaque côté d'une bande blanche; le bas du dos et le croupion vert-noir; le dessous du corps gris-blanc, très-finement moiré de noirâtre; une bande blanche, étroite, séparant le vert du cou du brun châtain de la poitrine; les couvertures supérieures des ailes d'un vert noir; les inférieures d'un noir velouté; les rémiges gris foncé; l'œil brun clair; le bec jaune-vert; les tarses d'un rouge pâle. La femelle a la tête et le cou gris fauve, semés de taches plus foncées, le haut de la tête brun-noir; le dos brun, semé de taches d'un brun noir, grises, brunes et d'un brun roux; la partie inférieure du cou et la gorge brun-châtain clair, marqués de taches circulaires noires; le dessous du corps brun-châtain clair, à taches brunes. Le jeune mâle, sous son premier plumage, ressemble à la femelle. Ce canard a 66 cent. de long, et 1^m,10 d'envergure; la longueur de l'aile est de 30 cent., celle de la queue de 10.

Distribution géographique. — C'est à bon droit qu'on pourrait appeler cet oiseau *canard commun*, car, non-seulement il habite tout le nord de la terre, mais encore on le trouve partout, ou du moins dans toutes les localités convenables, depuis le milieu du cercle polaire boréal jusqu'aux tropiques; il ne se montre cependant qu'en hiver dans les contrées méridionales. Dans le nord, dans les pays que les rigueurs de l'hiver rendent inhabitables, il émigre régulièrement; plus vers le sud, il ne fait qu'errer, et déjà dans le centre de l'Allemagne, il demeure souvent toute l'année dans la même localité.

Mœurs, habitudes et régime. — Aux mois d'octobre et de novembre, les canards sauvages

se réunissent en grandes bandes, et partent de concert, se dirigeant vers le sud. La plupart vont en Italie, en Grèce, en Espagne; quelques-uns seulement arrivent jusque dans le nord de l'Afrique, ou dans les parties du sud de l'Asie correspondant à la même latitude. A cette époque, on les voit par milliers, par centaines de mille, réunis sur les lacs de Grèce, d'Italie ou d'Espagne, couvrant la surface de l'eau sur une étendue de plus d'un kilomètre carré, et produisant, au moment où ils s'envolent, un bruit sourd, fort analogue au bruissement de la flamme d'un incendie. Ce n'est jamais pour longtemps que ce canard s'établit dans les anses de la mer ou sur des eaux salées; car il est avant tout un oiseau d'eau douce, et il préfère les lacs, les étangs, les marais riches en joncs et en roseaux. Il recherche surtout les pièces d'eau qui sont libres en partie, et en partie couvertes de fourrés de roseaux et de plantes aquatiques; c'est là qu'il niche et qu'il passe l'hiver; c'est là qu'il trouve une nourriture convenable, et c'est de là qu'il s'envole pour aller visiter de plus petits étangs, des flaques d'eau, des fossés, et même des champs. Il se montre assez rarement dans les endroits découverts; il gagne toujours au plus vite les fourrés les plus épais, et là, nageant, marchant, barbotant, il fouille la vase et y ramène tout ce qu'il y trouve de comestible.

Le canard sauvage est un des oiseaux les plus voraces que nous connaissions; il mange les jeunes feuilles et les pousses tendres des herbes, des plantes aquatiques, des bourgeons, des grains, des tubercules; il fait la chasse à tous les animaux aquatiques, depuis les vers jusqu'aux poissons et aux reptiles; il semble toujours en proie à une faim insatiable. Le temps qu'il ne consacre pas au repos, il l'emploie à manger, et il mange tant qu'il trouve quelque chose.

Ses habitudes, ses allures ressemblent beaucoup à celles de son descendant domestique; celui-ci cependant, il faut le dire, paraît plus paresseux, moins vigoureux, plus dégénéré. Il marche, il nage, il plonge, il vole comme le canard domestique, mais en exécutant tous ces mouvements avec plus de force et de vigueur. Il a la même voix, il fait entendre les mêmes sons: le *couac* retentissant de la femelle, le *couac* sourd du mâle; le *weck, weck*, qui lui sert de babil, le *wack, wack* d'appel, le *raetoch* ou *raeb raeb*, qui exprime la crainte et l'angoisse.

Ses sens sont subtils, fins, ses facultés intellectuelles très-développées. Le canard sauvage apprécie les circonstances et se conduit d'après

elles ; il montre toujours beaucoup de prudence, et lorsqu'il a été poursuivi, il devient extrêmement défiant et craintif. Comme la plupart de ses congénères, il est très-sociable ; il vit en bonne harmonie avec les autres oiseaux de marais, et se mêle à eux, pourvu qu'il en soit bien accueilli. Il n'évite pas toujours le voisinage de l'homme ; il s'établit même quelquefois sur les pièces d'eau des parcs et des promenades ; il s'y montre alors très-confiant, surtout si les personnes qui l'approchent ont l'habitude de lui jeter des friandises, et de quoi satisfaire sa voracité. Il montre pour ces localités un tel attachement, qu'il y revient régulièrement chaque année, qu'il y niche, qu'il y élève ses petits. Il devient presque domestique, et il faut des apparitions inaccoutumées pour lui faire prendre le vol. Le matin et le soir, il fait de petites excursions dans les pièces d'eau voisines ; mais tous les soirs, au coucher du soleil, il revient à sa demeure. Malgré cela, il conserve toujours son indépendance ; il ne passe pas à l'état de complète domesticité, et il lègue à ses petits l'amour de la liberté. Pour l'appriivoiser, il faut le prendre jeune, et l'élever en compagnie de canards domestiques. Il se mêle à ceux-ci, s'accouple avec eux, et les petits issus de pareilles unions sont aussi privés que les canards domestiques eux-mêmes.

Peu après son arrivée, le canard sauvage s'accouple, mais ce n'est pas sans avoir eu des combats à livrer à ses rivaux, sans avoir fait à sa femelle une cour assidue. Les bandes se dispersent dès qu'elles sont de retour dans leur patrie ; et après les parades, le mâle et la femelle se témoignent un grand amour, bien que leur passion ardente leur fasse parfois enfreindre les lois conjugales. L'accouplement accompli, ce qui se passe presque toujours sur l'eau, après mille prouesses natioires et avec accompagnement de grands cris, le canard sauvage choisit un lieu convenable pour y fonder son nid. Il recherche un endroit tranquille, sec, sous un buisson, sous une touffe de plantes, et le plus près possible de l'eau ; assez souvent il niche sur les arbres et prend alors possession d'un nid abandonné de rapace ou de corneille. Il semble mettre plus de soin dans le choix de cet emplacement, quand le nid est construit à terre que quand il est sur un arbre. Ce nid est formé de branches mortes, de feuilles sèches, lâchement entrelacées ; l'intérieur en est plus tard tapissé de duvet. Les œufs, au nombre de huit à seize par couvée, allongés, à coquille solide,

luisante, d'un blanc verdâtre ou jaunâtre, sont difficiles à distinguer de ceux du canard domestique. La durée de l'incubation est de vingt-quatre à vingt-huit jours. La femelle couve seule, et elle le fait avec le plus grand dévouement. Avant de quitter ses œufs, elle les recouvre soigneusement de duvet, qu'elle s'arrache à elle-même ; elle les quitte, en rampant dans l'herbe, et n'y revient que quand elle est parfaitement convaincue qu'aucun danger ne les menace.

Après leur naissance, les jeunes restent encore un jour dans le nid à se réchauffer, puis ils vont à l'eau. Si le nid est élevé au-dessus du sol, ils sautent à bas, sans souffrir de leur chute ; jamais leur mère ne les descend dans son bec, comme on l'a prétendu. Ils passent leur première jeunesse cachés dans les herbes, les joncs, les plantes aquatiques, et ce n'est qu'au moment où ils essayent leurs ailes qu'ils se montrent sur l'eau, dans des endroits découverts. La mère emploie toute sa prudence, toute sa sollicitude pour les faire échapper aux regards de l'homme et de leurs autres ennemis ; elle cherche à détourner l'attention sur elle-même. Si l'ennemi ne lui semble pas trop redoutable, elle l'attaque avec courage et réussit souvent à le mettre en fuite. Les jeunes, en revanche, lui témoignent beaucoup d'attachement ; ils obéissent au moindre signal, se cachent dès qu'elle le leur ordonne, et restent immobiles au milieu des herbes, jusqu'à son retour. Leur croissance est très-rapide ; à six semaines, ils peuvent voler.

Le père ne partage en aucune façon ni les soins de l'incubation ni ceux de l'éducation. Dès que la femelle se met à couvrir, il l'abandonne, il en cherche une autre, et quand il n'en trouve plus, il va rejoindre ses semblables et errer avec eux. Pendant ce temps, la mue survient ; il perd son plumage de noces, et revêt sa tenue livrée d'été, qu'il ne porte guère que quatre mois, et qui passe au plumage de noces, soit qu'il y ait mue, soit qu'il y ait simplement changement de couleur des plumes. C'est à ce moment aussi que les jeunes muent pour la première fois ; et alors, mâles et femelles, jeunes et vieux se réunissent pour passer l'automne en société et émigrer ensemble à l'entrée de l'hiver.

Plus d'un canard sauvage adulte devient la proie du renard ou de la loutre ; plus d'un jeune, celle du putois et de la belette. Les rats d'eau, les milans détruisent les œufs, mais les pires ennemis de ces oiseaux, ce sont les fau-

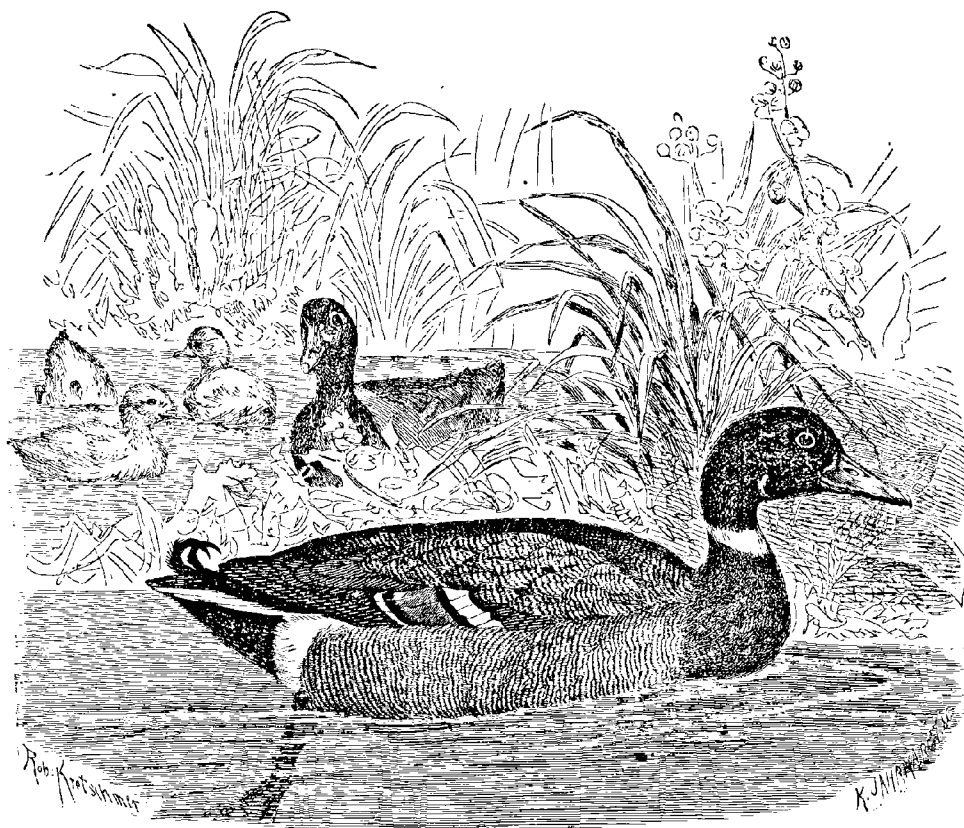


Fig. 182. Le Canard sauvage.

cons qui, pendant certaines périodes, ne se nourrissent presque exclusivement que de canards. A la vue d'un de ces rapaces, ceux-ci plongent, l'attirent quelquefois sous l'eau, cherchent à le fatiguer au point qu'il abandonne sa chasse. Les éperviers, les grands aigles, surtout les pygargues, ne poursuivent pas les canards sauvages avec moins d'ardeur et généralement avec succès, malgré tous les moyens de défense auxquels ces derniers ont recours.

Seyffertitz eut occasion d'observer, en quelques heures, les diverses manœuvres qu'employa une bande de canards pour échapper à ses ennemis. Ces canards, à la vue d'un pygargue qui s'avançait lentement vers eux, s'élevèrent aussitôt dans l'air et se mirent à voler au-dessus de l'eau de côté et d'autre, sachant bien que le pygargue n'était pas capable de les attraper au vol. Celui-ci, en effet, abandonna sa chasse. Alors ils se rabattirent sur l'eau, et se remirent à chercher leur nourriture. Un faucon apparut; ils ne s'envolèrent plus, mais ils plongèrent continuellement jusqu'à ce que l'oiseau de proie,

dont toutes les tentatives avaient été vaines, eût disparu. Plus tard, arriva un milan; les canards se groupèrent aussitôt, se serrant les uns contre les autres, battant des ailes, de façon à lancer continuellement de l'eau dans l'air, ils se trouvaient entourés d'un nuage de pluie; le milan voulut le percer, mais il en fut tellement étourdi qu'il dut aussi abandonner ses poursuites.

Chasse. — Le canard sauvage a une chair excellente, aussi le chasse-t-on partout, et avec ardeur. Décrire tous les modes de chasse nous entrainerait trop loin; c'est chose d'ailleurs qui trouve mieux sa place dans un ouvrage d'art cynégétique que dans un traité d'histoire naturelle; je dirai seulement que dans le sud, on poursuit les canards sans relâche, et qu'on en prend souvent des quantités incroyables. En hiver, les marchés de toutes les villes d'Italie, de Grèce, d'Espagne, d'Égypte sont littéralement encombrés de canards sauvages; on les vend quelques sous. En Grèce, on a un moyen tout particulier de prendre ces oiseaux. Dans les lacs, entre les parties couvertes de joncs et de ro-



Corbeil, Créte Filz, imp.

Fig. 183. L'Aix de la Caroline (p. 763).

Paris, Baillière et Fils, édit.

seaux, existent des espaces où l'eau est trop profonde pour que la végétation puisse s'y développer : à l'entrée de l'hiver, on ferme ces endroits avec des filets construits pour cet usage. C'est le soir qu'on se met en chasse. Deux barques, munies chacune d'une cloche et d'une lanterne, se dirigent, venant de deux côtés opposés, vers l'endroit ainsi préparé. Effrayés par la lumière et les tintements de la cloche, les canards nagent rapidement en avant des barques et viennent se prendre dans les filets.

Von der Mühle et Lindermayer parlent aussi d'une chasse faite avec des filets que l'on lance. On s'avance lentement dans une barque dont les avirons sont enveloppés de linge ; à l'avant de la barque est attachée une longue perche portant à son extrémité une lanterne allumée ; curieux, les canards s'approchent de la lumière, et en jetant le filet au moment opportun, on peut en prendre souvent jusqu'à vingt d'un seul coup.

Les canards sauvages ne font aucun mal. Ils
ВРЕМ.

mangent des poissons ; mais ils ne peuvent en prendre que de très-petits et dans des eaux peu profondes. En somme, ils nous sont plus utiles que nuisibles.

Domesticité et élève du canard. — Le canard sauvage, avons-nous dit, est la souche de nos races domestiques. Réduit en domesticité à une époque des plus reculées et qu'on ne saurait préciser, le canard occupe aujourd'hui une grande place dans nos basses-cours. Ses œufs sont un manger sain et agréable ; sa chair est savoureuse, et les gourmets recherchent les pâtés de foie de canard d'Amiens et de Toulouse, rivaux des célèbres pâtés de foie d'oie de Strasbourg. Ses plumes, quoique moins estimées que celles de l'oie, sont un objet de commerce considérable ; on recherche surtout son duvet, qu'on substitue souvent à l'édredon. Peu difficile sur le choix des aliments, puisque tous lui conviennent, n'exigeant aucun soin de propreté et fort peu de surveillance, l'élevage du canard domestique est donc à la fois facile et avantageux,

IV — 407

aussi n'est-il pas de nation qui ne s'y livre. Les Chinois surtout sont passés maîtres dans cette industrie. C'est par milliers qu'ils les élèvent, et pour les faire éclore, ils ont recours à l'incubation artificielle. Les établissements qu'ils ont à cet effet rappellent ceux des Egyptiens pour l'incubation artificielle des œufs de poule. Le célèbre voyageur Fortune en a décrit un, voici ce qu'il en dit :

« Une des notabilités de Chusan est un habitant fort âgé qui, chaque année, à l'époque du printemps, fait éclore des milliers d'œufs de canard par la chaleur artificielle. Son établissement est situé dans une vallée au nord de Tinghae, et attire constamment un grand nombre de visiteurs.

« Le bâtiment d'éclosion attenant à la maison n'est, à proprement parler, qu'une espèce de hangar couvert de chaume, avec des murs de terre. A l'une des extrémités et par terre, le long d'un des murs, sont rangés un assez grand nombre de paniers de paille, enduits, extérieurement, d'une forte couche de terre pour les garantir de l'action du feu, et ayant un couvercle mobile de la même matière. Au fond de chaque panier est placée une forte tuile, ou, pour mieux dire, c'est la tuile elle-même qui forme le fond. C'est sur elle que le feu agit, chaque panier étant placé sur un petit fourneau. Le couvercle, qui ferme hermétiquement, est maintenu sur le panier pendant tout le temps que dure l'opération. Au centre du bâtiment sont disposées des tablettes destinées à recevoir les œufs à un certain moment donné.

« Lorsque les œufs sont apportés à l'établissement, ils sont immédiatement placés dans les paniers, et l'on allume les fourneaux. On a soin d'entretenir, autant que possible, une chaleur toujours à peu près égale, et que je crois pouvoir évaluer, d'après quelques observations que je fis à l'aide d'un thermomètre dont je m'étais muni, de 93 à 102 degrés Fahrenheit (35 à 38 degrés centigrades). Toutefois, comme les Chinois n'apprécient et ne règlent la chaleur que d'après leurs propres impressions, il est facile de supposer que celle-ci est sujette à certaines variations.

« Lorsque les œufs ont été soumis, pendant quatre ou cinq jours, à cette température, on les retire pour les vérifier. Cette vérification se fait d'une manière assez singulière. Une des portes du bâtiment est percée de quelques trous de la dimension d'un œuf de canard. Les ouvriers présentent les œufs un à un à ces ouvertures,

et, les considérant à travers le jour, ils jugent s'ils sont bons ou non.

« Ceux qui sont clairs sont mis de côté. Les autres sont replacés dans les paniers et soumis de nouveau à l'action du feu. Au bout de neuf à dix jours, soit, conséquemment, quatorze ou quinze jours, à partir du commencement de l'opération, on les retire et on les place sur les tablettes. Là, ils sont seulement recouverts d'une pièce d'étoffe de coton, sous laquelle ils restent encore quinze jours, au bout duquel temps les jeunes canards crèvent leurs coquilles. Ces tablettes sont fort larges; elles peuvent recevoir plusieurs milliers d'œufs, et l'on juge que, lorsque l'éclosion a lieu, ce doit être une chose assez curieuse à voir. »

M. de la Gironnière, de son côté, a fait connaître un autre procédé d'éclosion artificielle des œufs de canard employé par les Indiens des Philippines, qui probablement se sont inspirés de ce qui se pratique à l'île Chusan depuis un temps très-reculé. Seulement, tandis que les Chinois sont obligés, sous leur climat, d'avoir recours à la chaleur artificielle, les Tagales de Luçon, dans les régions tropicales, n'ont, en quelque sorte, qu'à laisser agir la nature.

« Dans quelques villages, dit M. de la Gironnière⁽¹⁾, les habitants s'occupent presque exclusivement de l'éducation du canard pour faire le commerce des œufs. Ils ont un moyen de leur invention pour pratiquer l'œuvre de l'incubation. Cette industrie singulière, que j'ai étudiée avec soin, me semble mériter une petite description.

« Les habitants du bourg de Payteros, situé à l'entrée du lac, sur un des bras du Pasig, se livrent particulièrement à l'éducation du canard. Chaque propriétaire a un troupeau de 800 à 1,000 canes, qui lui produisent chaque jour 800 à 1,000 œufs, un par cane. Cette grande fécondité est due à la nourriture qu'on leur donne.

« Un seul Indien est chargé de pourvoir à la subsistance de tout le troupeau. Il pêche tous les jours, dans le lac, une grande quantité de petits coquillages; il les concasse et les jette dans la rivière, dans un lieu circonscrit par des bambous flottants qui servent de limite à son troupeau et empêchent ses canards de se mêler à ceux des voisins.

« Les canes vont au fond de l'eau chercher leur nourriture; et, le soir, au premier son de

(1) De La Gironnière, *Annales de l'agriculture des colonies et des régions tropicales*, p. 205.

l'Angelus, on les voit sortir elles-mêmes de l'eau et se retirer dans une petite cabane pour y pondre leurs œufs et y passer la nuit.

« Après trois ans, la stérilité succède à cette grande fécondité, et il faut alors renouveler complètement le troupeau. Ce n'est pas l'opération la moins curieuse de cette industrie, qui rappelle les fours des Égyptiens pour l'éclosion des œufs. Cependant la méthode des Indiens est toute différente ; elle est de leur invention, comme on va pouvoir en juger.

« Quelques Indiens ont pour unique profession de faire éclore des œufs ; c'est un métier qu'ils apprennent, comme ils apprendraient celui de menuisier ou de charpentier ; on pourrait les nommer des *couveurs*.

« Près de la maison de celui qui a réclamé les soins d'un couveur, dans un lieu choisi, bien abrité du vent et exposé toute la journée au soleil, le couveur fait construire une petite cabane de paille, de la forme d'une ruche ; il n'y laisse qu'une petite ouverture, celle absolument nécessaire pour s'introduire dans la ruche.

« On lui confie mille œufs, maximum qu'il puisse faire éclore en une seule couvée, de mauvais chiffons et de la balle de riz séchée au four. Il sépare ses œufs de dix en dix, les renferme par dix dans un chiffon avec une certaine quantité de balle. Après cette première opération, il place une forte couche de balle au fond d'une caisse de bois de 5 à 6 pieds de longueur sur 3 de largeur, ensuite une couche d'œufs ; et il continue en alternant, jusqu'à ce qu'il y ait logé les cent petits paquets. Il termine par une épaisse couche de balle et une couverture.

« Cette caisse doit lui servir de lit et la cabane de prison, pendant tout le temps nécessaire à l'incubation.

« On introduit tous les jours par l'ouverture, que l'on referme ensuite avec soin, les aliments qui lui sont nécessaires.

« Chaque trois ou quatre jours, il change ses œufs de place ; il met en dessus ceux qui étaient en dessous.

« Le dix-huitième ou le dix-neuvième jour, lorsqu'il croit que l'incubation est à sa dernière période, il pratique une petite ouverture à sa cabane pour y laisser pénétrer un rayon de lumière ; il y présente quelques œufs, les examine, et juge, au plus ou moins de transparence, et à des signes que ceux qui exercent cette industrie connaissent seuls, si l'incubation est complète.

« Lorsqu'il en est ainsi, son travail est presque

terminé, il n'a plus de précautions à prendre. Il sort de la cabane, il retire ses œufs de la caisse, et il les casse un par un. Les petits canards, aussi forts que s'ils étaient éclos sous leur mère, courent immédiatement à la rivière.

« Le lendemain, l'Indien sépare soigneusement les mâles des femelles. Ces dernières seulement sont conservées ; les mâles sont rejetés.

« Les huit premiers jours, on nourrit les jeunes canes de petits papillons de nuit, qui voltigent le soir en si grande quantité, en suivant le cours de la rivière, qu'il est facile de s'en procurer autant qu'il est nécessaire. On leur donne ensuite des coquillages, et, aussitôt qu'elles commencent à pondre, elles ne s'arrêtent plus pendant trois ans.

« On comprendra facilement que dans un climat brûlant comme celui des Philippines, dans une cabane soigneusement fermée, exposée à un soleil ardent, avec la présence continuelle d'un homme, il se produise et se conserve une chaleur tout à fait convenable pour l'incubation des œufs. Aussi le plus remarquable dans cette méthode n'est pas le résultat de l'incubation, mais c'est que les Indiens aient su apprécier et trouver les moyens que la nature mettait à leur portée.

LES AIX — AIX.

Die Schmuckenten, the Mandarin-Ducks.

Caractères. — Le prix de la beauté doit, à mon avis, être décerné au *canard de la Caroline*. Le genre *aix*, dont il est le type, présente les caractères suivants : corps allongé ; cou mince, de longueur moyenne ; tête forte ; bec assez court, mince, un peu moins long que la tête, à ongles fortement recourbé, surplombant un peu la mandibule inférieure ; jambes courtes, épaisses, insérées assez en arrière ; ailes de longueur moyenne, étroites, aiguës, les deux premières rémiges étant les plus longues ; queue longue, forte, large, très-arrondie, formée de seize plumes ; plumage brillant, vivement coloré, les plumes de l'occiput formant une huppe tombante ; lorums nus.

L'AIX DE LA CAROLINE — AIX SPONSA.

Die Bräulente, the American Summer-Duck.

Caractères. — L'*aix* ou canard de la Caroline (*fig. 183*) mâle, est un des plus beaux oiseaux qui existent. Il a le haut de la tête et les joues, entre

l'œil et le bec, d'un vert foncé brillant; les côtés de la tête et une grande tache sur les côtés du cou d'un vert pourpre, à reflets bleuâtres; les plumes de la huppe d'un vert doré, marquées de deux bandes blanches, étroites, se prolongeant en avant, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de l'œil; les côtés du haut du cou et du haut de la poitrine d'un brun-châtain vif, parsemés de petites taches blanches; les scapulaires, les rémiges primaires et les rectrices à reflets bleu-pourpre, passent au vert et noir de velours; les plumes interscapulaires, celles du bas du dos et les couvertures supérieures de la queue d'un vert noir; quelques-unes des couvertures latérales de la queue, étroites, allongées, d'un orangé rougeâtre; les sous-caudales brunes; la gorge, le menton, une bande qui entoure le haut du cou, le milieu de la poitrine et du ventre blancs; les flancs d'un gris jaunâtre, finement moirés de noir; quelques plumes, plus longues que les autres, noires et bordées d'un large liséré blanc; l'œil rouge vif; les paupières rouge-orange; le bec jaunâtre au milieu, d'un rouge-brunâtre foncé à la base, noir à la pointe; les pattes d'un jaune rougeâtre. Cet oiseau a 48 cent. de ong et 76 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 24 cent., celle de la queue de 11.

La femelle, un peu plus petite que le mâle, n'a pas de huppe; elle a le dos d'un brun verdâtre foncé, à reflets pourpres, varié de grandes taches, la tête verdâtre; le cou gris brunâtre; la gorge blanche; la poitrine blanche, tachetée de brun; le ventre entièrement blanc; l'œil entouré d'un large cercle blanc, qui se prolonge, en arrière, en une ligne de même couleur, jusque dans la région auriculaire.

Distribution géographique. — L'aix de la Caroline habite tous les États-Unis, depuis la Nouvelle-Écosse, au nord. Dans ses migrations, il arrive régulièrement dans l'Amérique centrale et dans les Indes occidentales. On le trouve en hiver dans les États du centre des États-Unis. Il n'émigre que des contrées d'où la rigueur de la saison le chasse, et il demeure toute l'année dans les endroits où les eaux restent libres. On a tué, à plusieurs reprises, des individus de cette espèce en Europe, en Angleterre, en France, en Amérique; il est probable qu'ils n'arrivaient point directement d'Amérique, mais bien de quelque jardin zoologique, d'où ils s'étaient échappés.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mœurs et les allures gracieuses de l'aix de la Caroline concordent parfaitement avec la beauté de son

plumage. Il réunit en lui toutes les qualités qui peuvent nous faire priser un palmipède. Bien que ses pattes soient insérées très en arrière, il marche rapidement, dans tous les cas aussi bien que notre canard sauvage; en même temps, il remue la queue d'une façon toute particulière; il nage avec grâce et sans efforts apparents. Il vole aussi bien que les autres anatidés, mais son vol se distingue de celui de la plupart de ses congénères par ses nombreuses variations. D'après Audubon, l'aix de la Caroline vole au milieu des branches aussi légèrement que le pigeon voyageur. Vers le soir, on le voit glisser comme une flèche dans la cime des arbres. En cas de danger, il plonge. Le mâle le fait même lorsqu'il se joue sous les yeux de sa femelle, ou lorsque, dans un transport de jalousie, il pourchasse un rival. Sa voix est un *pi pui* très-harmonieux, doux, traînant; le cri d'avertissement du mâle est un *houic houic* assez sonore. Sous le rapport de la finesse des organes des sens, l'aix ne le cède à aucun anatidé. Il craint moins l'homme que notre canard sauvage; il se laisse difficilement chasser ou éloigner de l'endroit où il niche d'habitude; il y revient lors même qu'on a construit des habitations dans son voisinage immédiat; mais lorsqu'il est poursuivi, il devient bientôt prudent et craintif; il emploie toutes les ruses en usage chez ses congénères pour assurer son salut.

En liberté, l'aix de la Caroline se nourrit de graines, de jeunes pousses de plantes aquatiques, de céréales, de vers, de mollusques, d'insectes qu'il happe dans l'air ou qu'il trouve au milieu des feuilles qui jonchent le sol; il mange aussi de petits reptiles et d'autres vertébrés semblables; en un mot, son régime est aussi varié que celui du canard sauvage. En captivité, il se contente de grains ou de poissons; mais il s'habitue bientôt à manger de tous les aliments que l'homme consomme lui-même.

C'est avant et pendant la saison des amours que l'aix de la Caroline déploie toute sa beauté, toute sa grâce. Vers le mois de mars, les familles se séparent et chaque couple cherche un endroit convenable pour nicher. Il parcourt les forêts, s'abat sur les arbres élevés dont le tronc lui paraît creux; il marche sur les branches et visite chaque trou qu'il rencontre. Le plus souvent, notre oiseau s'empare d'un nid du grand pic impérial; parfois, il doit se contenter d'un nid abandonné d'écureuil, quelquefois même d'une simple crevasse de rocher. La femelle pénètre dans ces trous avec une agilité incroyable,

lors même que l'ouverture en semble trop petite pour lui livrer passage, et elle sait à merveille en disposer l'intérieur pour en faire un nid. Tandis qu'elle fouille chaque trou, le mâle se tient au dehors, en sentinelle, l'appelle avec des cris de tendresse, l'avertit des dangers qui peuvent la menacer et lui donne ainsi le temps de fuir. Une demeure convenable, une fois trouvée, sert pour plusieurs années. C'est probablement la femelle qui y revient ainsi tous les printemps, et qui défend son domicile contre tout intrus. Cependant, il est rare de voir des aix de la Caroline se battre aux environs de leur nid; c'est généralement sur l'eau que se livrent des combats. C'est là que le mâle étale toutes ses grâces sous les yeux de sa femelle; c'est là qu'il se rengorge, et qu'en agitant gracieusement la tête de côté et d'autre il cherche à captiver sa compagne. Lorsque l'accouplement a eu lieu, on voit les deux époux nager de concert, se caresser mutuellement du bec. De temps à autre, le mâle s'élève au-dessus de l'eau, bat des ailes, remue le cou et la tête en poussant des cris de tendresse. Un autre mâle se montre-t-il, c'est le signal d'une bataille. Pendant cette période de la lune de miel, le couple vient visiter son nid plusieurs fois par jour; la femelle y travaille, met tout en ordre, et au commencement d'avril, de mai dans les États du nord, elle commence à couvrir. Pendant ce temps, le mâle assiste la femelle. Lorsque celle-ci est dans le nid, il vole aux alentours, la huppe tantôt abaissée, tantôt relevée et caquette avec elle de la façon la plus tendre. La ponte est de sept à douze œufs, petits, allongés, à coquille dure et lisse, d'un blanc pur ou d'un blanc jaunâtre. La durée de l'incubation est de vingt-cinq à vingt-six jours.

Aussitôt que le dernier œuf a été pondu, la femelle tapisse le fond de son nid de duvet, et chaque fois qu'elle abandonne sa couvée, elle a soin de l'en recouvrir. Elle est seule chargée de tous les soins à donner à sa progéniture. Le mâle ne se comporte pas autrement que le canard sauvage mâle; il abandonne sa femelle lorsque l'incubation commence, se joint à ses semblables, erre avec eux et se rend vers quelque pièce d'eau pour y passer le temps de la mue. Celle-ci, commencée en juillet, est terminée au milieu de septembre; le plumage du mâle ne diffère à ce moment de celui de la femelle que par le brillant de ses couleurs.

Un ouvrier ayant raconté à Wilson que l'aix de la Caroline transportait ses petits à terre dans son bec, ce naturaliste ne fit aucune difficulté à

admettre ce récit. Audubon n'a élevé à ce sujet aucune objection, mais il ajoute expressément que lorsque le nid est situé au-dessus de l'eau ou d'un épais tapis de gazon, les jeunes sautent en bas d'eux-mêmes. Je crois que c'est toujours ainsi qu'ils quittent le trou où ils sont éclos. Ils passent leur première jeunesse comme les jeunes canards sauvages de nos contrées, seulement ils ont à redouter en plus les grands reptiles, notamment les alligators et les grandes tortues. A la fin d'octobre, ils muent et rejoignent alors leur père, qui vient de revêtir son plumage de noces.

Wilson et d'autres auteurs disent que l'on ne rencontre jamais les aix de la Caroline en grandes bandes, et qu'ils forment au plus de petites familles; Audubon assure le contraire, s'appuyant sur ses propres observations, et dit en avoir vu des vols de plusieurs centaines d'individus.

Chasse. — La chair de l'aix de la Caroline passe pour être délicieuse, du mois de septembre jusqu'à l'entrée de l'hiver. Aussi chasse-t-on partout cet oiseau, et à l'époque des chasses, en voit-on des milliers apportés sur les marchés.

Captivité. — L'aix de la Caroline se fait plus rapidement à la captivité que les autres anatidés. Il se soumet aux conditions nouvelles que lui fait la perte de sa liberté, même lorsqu'il est pris adulte. Il apprend à reconnaître son ami dans son maître; il arrive quand on l'appelle, et on peut rapidement l'habituer à sortir et à rentrer. En outre, il se reproduit facilement, si on le met dans de bonnes conditions. Il ne paraît pas qu'on ait encore pensé, en Amérique, à domestiquer cette espèce, par la raison probablement qu'elle est partout très-commune à l'état sauvage. Il n'y a aucun doute qu'on ne puisse peu à peu en faire un oiseau de basse-cour, comme tendent à le prouver toutes les observations qui ont pu être faites dans les jardins zoologiques. Cependant, je conseillerais moins la domestication de cet oiseau que son acclimatation. Pour peupler un parc, il doit être préféré à tous les autres anatidés exotiques, non-seulement à cause de sa beauté, mais encore et surtout à cause de la facilité avec laquelle il se reproduit. Un autre motif de préférence, c'est que l'instinct de migration est chez lui moins développé que chez les autres. Il ne serait pas difficile, je crois, de l'acclimater sur nos pièces d'eau. Déjà les amateurs peuvent s'en procurer à des prix très-bas, et ces oiseaux réclament si peu de soins qu'ils prospèrent, même chez les éleveurs les

moins compétents. Je ne saurais donc trop le recommander.

L'AIX MANDARIN — AIX GALERICULATA.

Die Mandarinente, the Mandarin-Duck.

L'aix de la Caroline est représenté dans l'ancien monde par l'aix ou canard mandarin. Le mâle possède, outre la huppe, une collerette latérale, simulant une crinière, et porte sur le dos deux sortes d'éventails formés par les rémiges du bras, élargies et disposées verticalement; aussi, a-t-on voulu en faire un genre à part, le genre *Cosmonessa*. Mais, les différences qui existent entre cette espèce et la précédente ne sont sensibles que quand l'une et l'autre ont revêtu leur plumage de noces : pour le reste, ces deux oiseaux se ressemblent tellement que je ne puis admettre un pareil démembrement.

Caractères.—L'aix mandarin mâle a la huppe verte et bleu pourpre en avant, brune et verte en arrière et sur les côtés; de l'œil à l'occiput, une large bande jaune-brun en avant, blanc jaunâtre en arrière, se prolongeant sur la huppe en une ligne étroite; les plumes longues et pointues de la crinière rouge-cerise; la partie antérieure du cou et les côtés du haut de la poitrine d'un rouge brun; les plumes du dos d'un brun clair; les plumes redressées et étalées en éventail d'un bleu d'acier sur les barbes externes, d'un jaune brunâtre sur les barbes internes et bordées de blanc et de noir; les côtés de la poitrine marqués de quatre raies transversales, deux noires et deux blanches; les flancs moirés d'une teinte foncée sur un fond jaunâtre; la face inférieure du corps blanche; les rémiges d'un gris brunâtre, bordées de blanc en dehors; l'œil rouge-jaunâtre; le bec rouge, blanchâtre à la pointe; les tarses d'un jaune rouge.

La femelle ressemble à un tel point à celle de l'aix de la Caroline, qu'il faut être connaisseur pour la distinguer à première vue. Elle est d'une teinte plus pâle, d'un jaunâtre fauve plus intense; le cercle circumoculaire, ainsi que la ligne qui va de l'œil à l'occiput sont moins prononcés. Je n'ai pas pu remarquer d'autres différences.

A la fin de mai, au plus tard au commencement de juin, le mâle revêt son plumage d'été, et il devient alors difficile de le distinguer d'avec la femelle. Il me semble que ce plumage d'été passe au plumage de noces moins par une véritable mue que par un changement de coloration des plumes déjà existantes, avec apparition des plumes d'ornement.

Distribution géographique.—L'aix mandarin habite le nord de la Chine, le bassin de l'Amour et le Japon; de là, il émigre tous les hivers dans le sud de la Chine.

Mœurs, habitudes et régime.—Aux yeux des Chinois, cet oiseau passe pour le symbole de la fidélité conjugale; aussi, figure-t-il dans les cortèges nuptiaux, enfermé dans une cage tout ornementée, et il est offert aux jeunes époux comme un présent du plus haut prix. Il est donc en grande estime chez les habitants du Céleste Empire. C'est sans doute pour cette raison qu'il est si difficile de se le procurer. Un ami de Bennett, en réponse à une demande qui lui en était faite, écrivait qu'il serait plus facile d'envoyer à Sidney deux paires de mandarins, que deux paires d'aix mandarins, et la Société zoologique de Londres dut payer les deux premières paires qu'elle reçut le prix fabuleux de soixante-dix livres sterling. Mais c'est grâce à cet achat que nous voyons actuellement ce superbe oiseau dans toutes les ménageries, où il se multiplie chaque année. On n'a pas encore pu obtenir sa reproduction en Allemagne, mais, en Hollande, on en élève chaque année de cinquante à cent individus; leur prix est tombé à environ quatre-vingt-dix francs la paire, et va en diminuant tous les ans.

Schrenk nous a fait connaître les habitudes de l'aix mandarin en liberté. « Cet oiseau, dit-il, que l'on savait n'exister qu'en Chine et au Japon, nous l'avons trouvé en nombre dans le bassin de l'Amour, assez loin vers le nord. Il arrive jusqu'à l'embouchure de l'Amour; toutefois, il est inconnu des Giljakes du village de Kaighe, ce qui prouve simplement que son apparition dans la localité est rare : peut-être n'y a-t-il que quelques paires qui s'avancent aussi loin vers le pôle. Mais, en remontant le fleuve, on voit cet oiseau devenir bientôt plus commun, et on le rencontre très-fréquemment au confluent de l'Ussuri, sur les bords de cette rivière et sur ceux du cours supérieur de l'Amour. Dans le bassin inférieur de l'Amour, il n'arrive qu'à la fin d'avril ou au commencement de mai, et il y demeure jusqu'à la fin d'août. A cette époque, ou même auparavant, il vit par bandes plus ou moins nombreuses. Il est alors fort défiant, et ne se laisse presque jamais approcher à portée de fusil. Lorsque ces bandes s'envolent, la tête est en rangs très-serrés, tandis que la queue est plus lâche et disposée en plusieurs files isolées. Lorsqu'une de ces bandes passe dans l'air à une faible hauteur, elle fait entendre un bruit ana-

logue à celui du vent. Plusieurs fois, j'ai vu des aix mandarins perchés sur des arbres; c'est là une particularité qui leur est commune avec l'aix de la Caroline. »

Captivité. — Les mœurs de cet oiseau en captivité nous sont mieux connues : elles diffèrent peu de celles de l'espèce que nous avons décrite précédemment. L'aix mandarin cependant paraît moins gracieux que celui de la Caroline, bien qu'il ait le port majestueux. En le voyant près d'un aix de la Caroline, on dirait quelque garçon épicier enrichi, à côté d'un homme réellement distingué. Il a presque la démarche, les allures, la voix de l'aix de la Caroline, mais le tout est plus lourd, plus grossier. Le mâle, surtout à l'époque des amours, paraît plus singulier que gracieux. L'aix de la Caroline est paré, l'aix mandarin est surchargé d'ornements; on ne peut nier cependant que celui-ci ne soit beau à voir, qu'il ne plaise à beaucoup de personnes, surtout lorsque, hochant la tête, redressant la huppe, étalant la crinière, il fait la cour à sa femelle. Il entre en amour un peu plus tard que l'aix de la Caroline; mais à ce moment, il se comporte absolument comme lui, et on peut facilement se convaincre qu'en liberté, il ne doit nicher que dans les creux des troncs d'arbres. Ses œufs ne peuvent être distingués de ceux de l'aix de la Caroline: il en est de même des jeunes avant de la mue.

LES SOUCHETS — *SPATULA*.

Die Löffelenten, the Shoveller-Ducks.

Caractères. — L'évasement que prend la mandibule supérieure à son extrémité, le grand développement des lamelles qui en garnissent les bords, la disposition finement pectinée de ces lamelles, constituent les caractères essentiels de ce genre, qui ne peut se confondre avec aucun autre de la famille. Les souchets ont en effet un bec plus long que la tête, très-étroit à la base, très-large et taillé en cuiller dans la moitié antérieure, déprimé vers le milieu, garni sur ses bords de lamelles très-fines et très-longues, et pourvu d'onglets petits. Leurs ailes sont longues et aiguës; leur queue légèrement cunéiforme, et leurs tarses minces, à peine aussi longs que le doigt interne.

LE SOUCHET COMMUN — *SPATULA CLYPEATA*.

Die Löffelente, the Shoveller-Duck.

Caractères. — Le souchet commun (*fig. 184*) mâle a la tête et le haut du cou d'un vert foncé; la

nuque, le dos, les petites scapulaires bordés de gris clair; le bas du cou, la gorge, les sus-alaires les plus internes, blanches, les autres d'un bleu clair; le miroir vert, à éclat métallique, limité en avant par une large bande blanche; le bas du dos et le croupion d'un vert noir; la poitrine et le ventre d'un brun châtain, les couvertures inférieures des ailes noires; les rémiges brunâtres; les rectrices médianes brunes, à rachis blanchâtre; les latérales blanches sur une plus ou moins grande surface; l'œil jaune doré; le bec noir; les tarses d'un jaune orange. Cet oiseau a 52 cent. de long et 82 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 29 cent., celle de la queue de 7.

La femelle est d'un gris fauve, varié de taches foncées; elle a la partie supérieure de l'aile grise; le miroir étroit et d'un gris vert; le bec noirâtre, avec les bords d'un rouge pâle. Le plumage d'été du mâle ressemble beaucoup à la livrée de la femelle.

Distribution géographique. — Le souchet commun est un oiseau de la zone tempérée; on ne rencontre dans l'extrême Nord que des individus égarés. Il habite toute l'Europe, depuis le sud de la Norvège. En Amérique, on le trouve dans tous les États-Unis, à partir du Canada. De là, il émigre tous les hivers et arrive au Mexique, dans le nord et dans le sud de l'Afrique, dans le sud de la Chine et aux Indes. Très-commun dans la Prusse orientale, en Pologne, en Danemark, en Hollande, il se montre isolément dans l'Allemagne centrale; mais, en hiver, on le voit en grand nombre dans tout le midi de l'Europe.

Mœurs, habitudes et régime. — Le souchet apparaît dans nos pays à la fin de mars ou au commencement d'avril, et commence à gagner le sud vers la fin d'août. Il préfère les eaux douces aux eaux salées; on le rencontre néanmoins là où la mer est peu profonde, et il s'y montre plus oiseau de rivage que lamellirostre, car il court, comme les premiers, sur le sol vaseux que la mer vient de laisser à découvert. Dans le nord de l'Égypte, il se tient toujours aux bords des lacs, barbotant dans la vase, tandis que ses congénères peuplent, les uns, les parties marécageuses des lacs, les autres, les parties découvertes et éloignées de la rive.

Le souchet commun se reconnaît déjà de loin à son plumage; mais il ne diffère pas essentiellement des autres anatidés sous le rapport des mœurs et des habitudes. Il marche comme eux

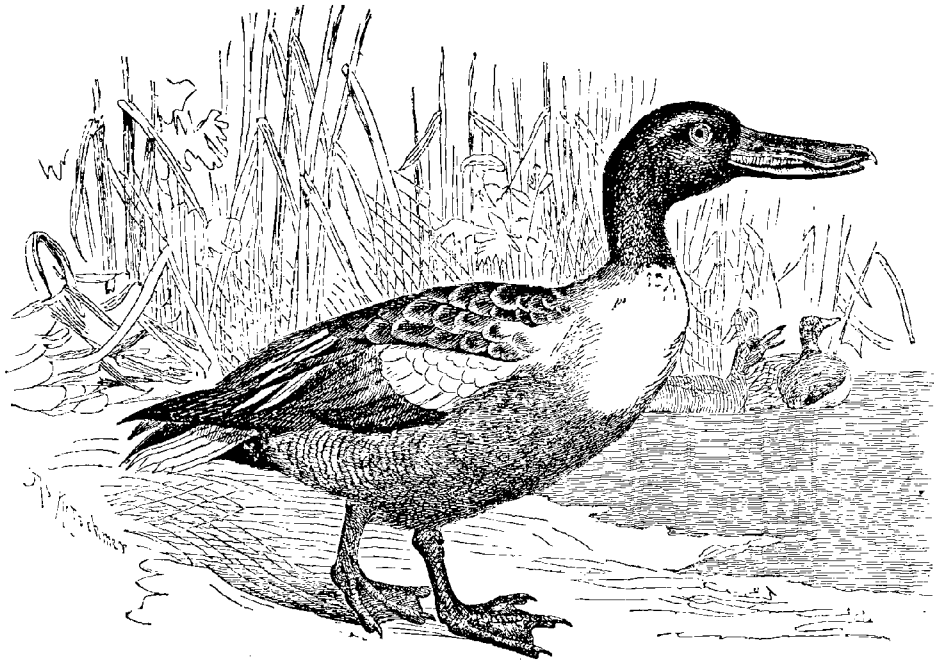


Fig. 184. Le Souchet commun.

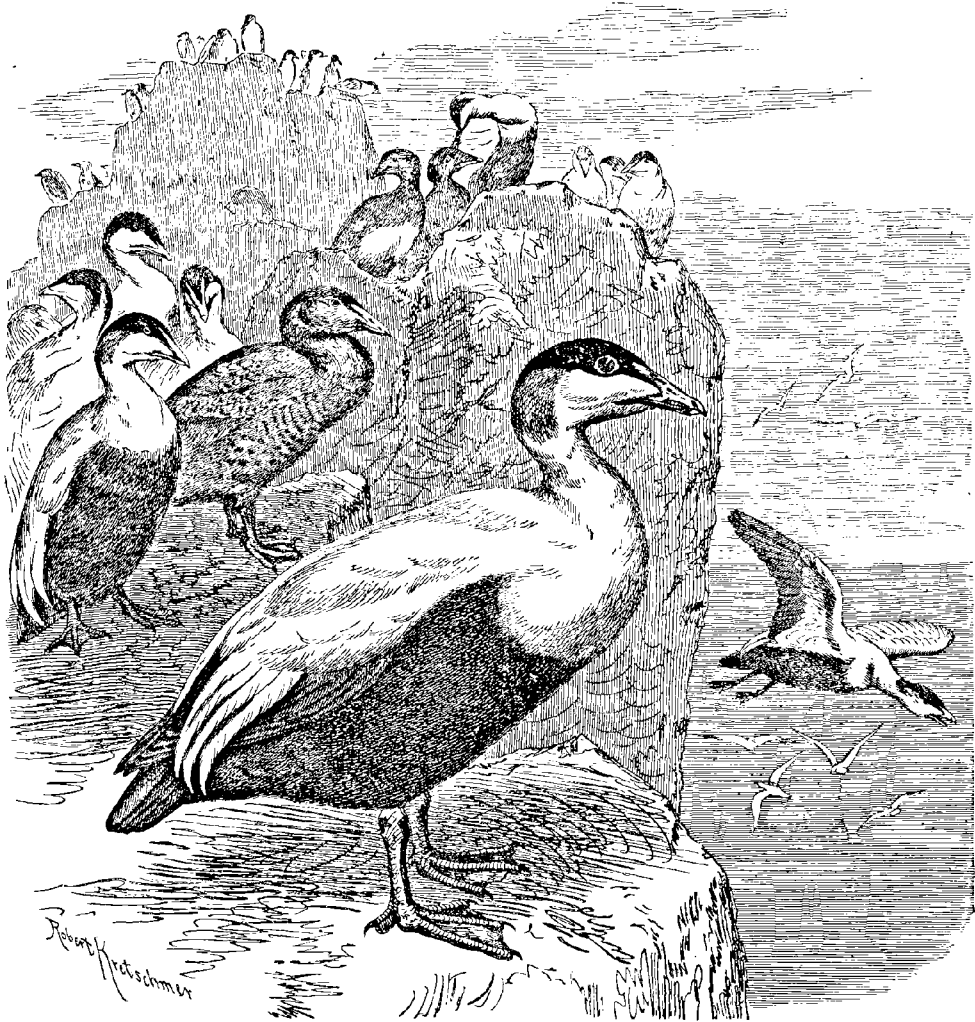
assez rapidement; il nage facilement et vite; il barbote souvent; toutefois il ne plonge qu'en cas de nécessité; il vole rapidement, moins cependant que d'autres espèces plus petites. Son vol est peu bruyant. Sa voix est coassante; on peut rendre le cri du mâle par *woa*, celui de la femelle, qui est plus bas, par *wak*.

Le souchet est un des canards les plus confiants, les moins timides; il se laisse facilement surprendre et il se montre parfois presque stupide; mais quand il a été chassé, il devient craintif et prudent. Naumann a reconnu qu'au printemps, alors qu'il a revêtu son plumage de noces, le mâle se montre plus timide qu'à la fin de l'été; il sait sans doute que les vives couleurs de ce plumage le trahiront bien plus facilement que la teinte sombre de sa robe d'été. Les souchets se réunissent rarement en grandes bandes. Même dans leurs quartiers d'hiver, je ne les ai vus que par petites familles; souvent, cependant, plusieurs de ces familles étaient rassemblées en un même lieu.

Nous ne savons pas au juste quelle est la nourriture habituelle ou préférée du souchet; ce qu'il y a de certain c'est qu'il mange des vers, des insectes, des larves, du frai de poisson, des œufs de grenouille, des mollusques d'eau douce, et qu'il ne dédaigne pas les parties ten-

dres des plantes; mais on a remarqué que ces oiseaux sont plus difficiles à conserver en captivité que les autres canards; qu'ils dépérissent, quelque abondante que soit la nourriture qu'on leur donne, et l'on ignore encore quel est, en captivité, l'aliment nécessaire à leur conservation. D'après mes propres expériences, les mâles résistent mieux que les femelles, dont plus de la moitié périt peu de temps après leur capture. Il est probable qu'en liberté ils mangent de petits animaux tellement délicats que nous ne pouvons plus les reconnaître dans l'estomac de l'oiseau après sa mort. Toujours est-il qu'on voit les souchets plus souvent que les autres barboter dans la vase et au milieu des plantes aquatiques. Ils semblent manger du grain avec répugnance, et préférer un régime animal à un régime végétal. Plus que les autres anatidés, ils cherchent leur nourriture pendant la nuit. Le jour, ils se reposent sur les endroits sablonneux de la rive, perchés sur une patte ou couchés sur le ventre; ils dorment au milieu de la journée; quand la nuit vient, ils s'éveillent, et si elle est favorable ils restent actifs presque sans interruption jusqu'au lendemain matin.

Le souchet commun niche rarement dans le sud et dans le centre de l'Allemagne. Il est plus nombreux dans le nord, sans l'être autant qu'en



Corbel, Créte Filz, imp.

Paris, Baillié et Fils, édit.

Fig. 185. L'Eider vulgaire.

Hollande. Il recherche pour s'établir les grands marais ; il s'y rend dès son arrivée dans le pays et commence aussitôt à faire son nid. « Dans les endroits découverts du marais, dit Naumann, là où l'eau est profonde, on voit les mâles, transportés d'amour, se battre entre eux avec ardeur ; car, d'ordinaire, une femelle a plusieurs poursuivants. S'envole-t-elle, aussitôt les mâles de la poursuivre dans les airs, jusqu'à ce qu'enfin elle se soit donnée à l'un d'eux, et se soit réfugiée avec lui dans un lieu écarté. Mais elle ne cède que lorsque, épuisée, elle a dû se laisser tomber sur l'eau. » Ces poursuites ne prennent fin que quand tous les souchets se sont accouplés. Cependant toute femelle qui abandonne momentanément son nid, voit immédiatement à sa suite

BREHM.

tous les mâles dont les femelles sont occupées à couvrir. « Le souchet, continue Naumann, ignore ce que c'est que la fidélité conjugale. Plusieurs fois j'ai vu un souchet mâle poursuivre une cane sauvage, tout comme s'il se fût agi d'une de ses congénères. » J'ai souvent observé pareil fait chez des individus captifs.

Le nid du souchet est établi, sur un bouquet de joncs ou d'herbes, au milieu d'un marais, dans les roseaux qui couvrent les bords d'un fossé, sous un buisson, plus ou moins près de l'eau, parfois même dans les céréales ; il est fait de feuilles sèches, d'herbes, de joncs, de roseaux, et il est assez profond. La femelle le tapisse de duvet. Les œufs, au nombre de sept à quatorze, sont ovoïdes, finement grenus, lisses,

IV — 408

ment, en donnant des coups d'ailes précipités. Par contre, ils sont dans l'eau d'une agilité extrême. Le corps enfoncé dans les flots, n'en laissant sortir que le milieu du dos, la queue traînante à la surface, ils nagent rapidement, en frappant énergiquement de leurs larges palmatures. Pour plonger, il leur suffit de donner un vigoureux coup de patte en haut, en remuant la queue. Ils ne peuvent pas, comme les plongeurs, poursuivre dans l'eau la proie qu'ils ont aperçue; mais ils plongent plus ou moins verticalement jusqu'au fond, et reparaissent au bout de plus d'une minute, à peu près à l'endroit même où ils ont disparu. Ils prennent leurs aliments au fond de l'eau, et vont les chercher souvent très-profondément. Ceux qui vivent dans la mer, par exemple, descendent jusqu'à cinquante ou soixante brasses, comme on peut le constater d'après leur nourriture.

Peu d'entre eux sont herbivores; la plupart se nourrissent de mollusques, de vers, de crustacés, de poissons et d'insectes. Pendant leur séjour dans les eaux douces, les aliments qu'ils vont chercher en plongeant sont avalés sur place, c'est-à-dire au fond de l'eau. Quand ils sont occupés à manger, ils ne reparaissent à la surface que pour respirer.

Leur voix diffère de celle des anatidés : ils grondent, mais ne coassent pas. Quant à leurs facultés intellectuelles, elles semblent être développées au même degré que celles des canards.

Le mode de reproduction des fuligulidés diffère, sous plusieurs rapports, de celui des familles voisines. Ils nichent en sociétés, bien plus que tous les autres lamelliostres, et forment parfois de véritables colonies. Assez souvent, deux femelles, appartenant même à des espèces différentes, pondent dans le même nid, y couvent en commun, se partagent l'éducation des petits, sans qu'aucune d'elles fasse de différence entre ceux qui lui appartiennent et ceux qui lui sont étrangers. Beaucoup couvent avec une véritable passion et se débent mutuellement les œufs; ou bien ils attirent et appellent des jeunes pour les élever. Leurs œufs sont généralement plus arrondis, à coquille plus épaisse que ceux des anatidés.

Plusieurs fuligulidés nous fournissent un duvet précieux, et quelques-uns ont une chair succulente; mais celle du plus grand nombre a un goût huileux ou rance des plus désagréables, au moins pour un palais quelque peu civilisé; aussi les poursuit-on beaucoup plus pour leurs plumes que pour leur chair.

Les fuligulidés ont moins d'ennemis à redouter que les anatidés. A la vérité, les rapaces peuvent en capturer au vol; de grands poissons, des reptiles aquatiques peuvent ravir leurs œufs; mais, en général, ils échappent à bien des poursuites, grâce à leur séjour sous l'eau.

Captivité. — Peu de fuligulidés se font aisément à la perte de leur liberté. Ils s'habituent rapidement, il est vrai, à une nourriture assez simple, mais jamais à un régime exclusivement végétal. Quelques-uns d'entre eux nichent en captivité; il est probable qu'on ne verra point s'en reproduire ceux qui vivent presque constamment dans la mer.

LES EIDERS — *SOMATERIA*.

Die Eidervögel, the Eider-Ducks.

Le premier rang, parmi les fuligulidés, appartient aux eiders. Ils sont non-seulement les plus grands et les plus beaux oiseaux de la famille, mais encore les plus utiles; ils animent et ornent pour ainsi dire les mers qu'ils fréquentent, et ils sont une véritable bénédiction pour les habitants de l'extrême nord.

Caractères. — Outre leur grande taille, les eiders sont caractérisés par un bec très-allongé, à arête dorsale entamant les plumes du front, renflé chez quelques espèces, de couleur souvent vive, et dont la lamelle cornée, très-grande, occupe tout le bord antérieur de la mandibule supérieure; ils ont des tarsi courts; des doigts longs, avec des palmatures très-larges; les ailes de longueur moyenne, aiguës, la seconde rémige primaire étant la plus longue; les rémiges du bras recourbées en faucille; la queue arrondie, formée de quatorze à seize rectrices pointues; le plumage très-épais, variant de couleur selon les sexes.

Distribution géographique. — Tous les eiders sont propres aux régions les plus septentrionales des deux continents.

L'EIDER VULGAIRE — *SOMATERIA MOLLISSIMA*.

Die Eiderente, der Eidervogel, the Eider-Duck.

Caractères. — L'eider vulgaire (*fig. 183*) mâle a le haut de la tête, le cou et le dos, y compris les couvertures supérieures des ailes, blancs; la partie antérieure de la poitrine tirant sur le rouge; le front, les tempes, le bas du dos et le ventre noirs; les joues vert-de-mer; les rémiges et les rectrices d'un noir brunâtre; les plumes

qui forment le miroir d'un noir velouté foncé; l'œil brun-rougeâtre; le bec jaune-verdâtre; les tarses d'un vert olivâtre. Cet oiseau a 66 cent. de long, et 1^m,40 d'envergure; la longueur de l'aile est de 30 cent., celle de la queue de 10.

La femelle est plus petite et son plumage est roussâtre, avec des taches brunes longitudinales à la tête et au cou, et des taches noires demi-circulaires sur les autres parties du corps. Le miroir est brun, entouré de blanc; la face supérieure du corps est d'un brun foncé, légèrement ondulée de noir.

Après la saison des amours, le mâle revêt un plumage moins beau. Il a alors la tête et le cou gris-noir, moiré d'une teinte plus foncée; les épaules d'un noirâtre variant d'intensité par places; la gorge d'un blanc jaunâtre, avec les tiges des plumes noirâtres ou brun-roux. Il est très-probable que ces teintes résultent non d'une mue, mais d'une altération des couleurs du plumage de noces.

L'EIDER SUPERBE — *SOMATERIA SPECTABILIS*.

Die Prachteiderente, the King-Duck.

Caractères. — L'eider superbe a le bec renflé sur les côtés et entouré d'une bande noire; une autre bande de même couleur de chaque côté du cou, naissant de la base de la mandibule inférieure; le haut de la tête gris, les joues d'un vert de mer; le cou blanc, la partie antérieure de la poitrine d'un rosé couleur de chair; le milieu du dos, les couvertures des ailes au niveau du corps, et le bas du dos blancs; tout le reste du corps noir; l'œil brun, le bec rouge; les tarses rougeâtres. La femelle a une teinte brun-rouge clair.

L'EIDER DE STELLER — *SOMATERIA (HENICONETTA) STELLERI*.

Die Prachtente, the Steller-Duck.

Caractères. — L'eider de Steller est plus petit que les précédents, mais son plumage est plus élégant. Il a la tête, la nuque et les côtés du cou blancs; une tache au front et une bande transversale à l'occiput, vertes; un cercle qui entoure l'œil, les faces antérieure et postérieure du cou, le dos, la queue, l'extrémité des rémiges noirs; les couvertures supérieures des ailes et les épaules blanches, rayées longitudinalement de bleu foncé; la face inférieure du corps d'un brun jaune; le milieu du ventre brun-noir; l'œil brun, le bec gris; les tarses d'un gris vert. La femelle est d'un brun roux.

L'eider vulgaire est, de toutes les espèces de ce genre, la plus importante, et en décrivant son genre de vie, nous aurons décrit en même temps celui de ses congénères.

Distribution géographique. — L'eider vulgaire a une aire de dispersion plus étendue que celle des autres espèces du même genre. Elle habite tout le nord de la terre, depuis les îles du Jutland, jusqu'au Spitzberg, et depuis les côtes occidentales d'Europe, jusqu'au Groënland et à l'Irlande. Quelques individus isolés s'égareront quelquefois dans nos contrées.

L'endroit le plus méridional où niche l'eider vulgaire est l'île de Sylt et les petites îles danoises situées sous la même latitude. A partir de là, il devient de plus en plus commun, à mesure qu'on monte plus au nord. Vers le milieu de la Norvège, on rencontre les eiders par milliers. Ils sont là soignés par les habitants des côtes, protégés par des lois particulières, mais qui, malheureusement, ne sont pas respectées partout. En Irlande et au Groënland, on les trouve également en grand nombre. Dans l'est de la Sibérie, l'eider est remplacé par des espèces voisines, ou du moins il y est moins commun que ces espèces.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans la partie la plus méridionale de son aire de dispersion, dans la mer du Nord que le Gulfstream empêche de geler entièrement, et même dans la Baltique où il trouve toujours en hiver des refuges non recouverts de glace, l'eider n'émigre pas; cependant, quand le froid est très-rigoureux, il est obligé de se déplacer, et il le fait en gagnant la mer du Nord ou l'Atlantique. Au Groënland, il émigre régulièrement en septembre et en octobre; à cette époque, les eiders se rassemblent dans certaines localités, où ils trouvent une nourriture très-abondante, et ils couvrent littéralement la mer sur des surfaces de plusieurs kilomètres carrés. A partir du mois d'avril, ils se dirigent vers le nord, toujours réunis en telles bandes que le chasseur peut plusieurs fois décharger et recharger son arme avant que le passage soit terminé.

L'eider est un oiseau marin, dans toute l'acception du mot. Sur terre, il ne se meut que péniblement, lourdement, et en vacillant; il trébuche et tombe à chaque instant. Son vol est pénible; les coups d'ailes précipités et continuels qu'il est obligé de donner le fatiguent beaucoup. En général il ne vole qu'à une faible hauteur, et en ligne droite au-dessus de la surface de l'eau. Ce n'est que sur l'eau qu'il se montre agile. Il nage le corps moins enfoncé

que les autres fuligulidés, et plus rapidement qu'eux ; il plonge à une plus grande profondeur. Holböll et Faber assurent tous deux que l'eider cherche parfois sa nourriture à une profondeur de vingt-cinq brasses, et qu'il peut demeurer jusqu'à six minutes sous l'eau ; il n'est dépassé que par un de ses congénères, l'eider superbe, qui plonge jusqu'à soixante-cinq brasses et peut demeurer neuf minutes submergé. J'ai souvent vu plonger ces oiseaux, mais jamais je n'ai remarqué qu'ils plongeassent aussi longtemps. J'ai trouvé qu'ils reparaissent à la surface de l'eau au bout d'une minute et demie, deux minutes au plus.

Le cri du mâle, sans être très-fort, est une sorte de grognement qui peut s'exprimer par *ahoux*, *ahoux*, *ahoux* : celui de la femelle est : *korr*, *korr*, *korverr*, répété plusieurs fois.

Sous le rapport des sens, l'eider ne paraît pas le céder aux autres fuligulidés et quant à l'intelligence, il leur est supérieur. Sur mer, il est très-prudent ; il ne laisse que très-rarement les bateaux de pêcheurs l'approcher à portée de fusil. Mais il remarque bientôt si l'on est bien disposé à son égard, et il finit par se comporter parfois comme un oiseau domestique, surtout au moment de la ponte.

Les eiders nichent assez tard, jamais avant la fin de mai, le plus souvent en juin et juillet. Quand le moment des pontes est venu, les couples gagnent la terre en trébuchant et cherchent un endroit convenable pour y construire leur nid. Ce qu'il leur faut avant tout, c'est la sécurité ; aussi préfèrent-ils les îles couvertes en partie de petits buissons. Là où l'homme cherche à tirer profit des eiders, il ménage à ces oiseaux des abris ; il dispose sur la côte de vieilles caisses, des pierres recouvertes de planches et de fascines, et d'autres cachettes semblables. Autant l'eider est craintif dans toute autre saison, autant il se montre confiant maintenant. Assuré de la protection de l'homme, il ne se laisse déranger par rien. Il arrive tout près des fermes, il entre même dans les cabanes de pêcheur pour y chercher un lieu de ponte, et l'on a souvent vu de ces oiseaux venir construire leur nid dans une écurie, dans un appartement, dans un four à pain, et devenir gênants pour les habitants de la maison. Les premiers jours, le mâle accompagne sa femelle dans ses excursions ; il arrive avec elle à terre le matin ; à midi, il s'envole vers le fjord, gagne en nageant la haute mer, et revient le soir ; il recommence le même manège, et, quand la femelle pond, il monte la garde auprès du nid ; mais dès que la ponte est

achevée, il abandonne son nid et sa femelle, et va à la mer retrouver ses compagnons. Sur certains rochers de la Norvège, on voit ces oiseaux réunis en grand nombre, formant comme une couronne continue autour de l'île.

Le nid est construit très-simplement. Il est fait avec les substances que l'oiseau trouve dans son voisinage, et qu'il entrelace grossièrement ; ce sont des branchages, des algues marines, de l'herbe, de la paille ; mais il n'en est que plus abondamment tapissé à l'intérieur d'un duvet précieux ; impôt que l'homme prélève sur ces oiseaux pour leur faire payer sa protection. Chaque couvée est de quatre à dix œufs, le plus généralement de six ou huit. Ces œufs sont ovoïdes, à coquille lisse, d'un vert sale ou d'un gris verdâtre.

Peu de jours après la ponte, la femelle couve déjà avec persévérance ; là où elle est habituée à l'homme, elle n'abandonne pas ses œufs quand on l'approche ; elle se contente de baisser la tête contre le sol, d'ouvrir un peu les ailes, pour se rendre invisible. La couleur de son plumage s'harmonise généralement si bien avec celle du sol, qu'un œil inexpérimenté l'aperçoit difficilement. J'y ai souvent été trompé, et j'étais fort étonné de me sentir tout à coup pincer violemment au pied par une femelle d'eider que je n'avais pas vue. Dans les îles même qui sont éloignées de toute habitation, les eiders se laissent approcher de très-près avant de s'envoler. Quant à ceux qui nichent près des maisons, on peut les prendre, regarder leurs œufs, et les remettre sur leur nid, sans qu'ils songent à s'envoler. Je me suis souvent amusé à m'asseoir à côté d'un de ces oiseaux, à le caresser, à glisser ma main sous son ventre, entre lui et ses œufs, et très-souvent l'eider ne songeait pas à s'enfuir. Quelques-uns mordaient mes doigts, comme en jouant ; d'autres ne donnaient pas le moindre signe de mécontentement. J'en enlevais du nid et les portais un peu plus loin ; ils y revenaient comme si rien ne leur était arrivé ; ils mettaient le duvet en ordre et, en ma présence, reprenaient leur fonction de couveuses. Les plus craintifs se sauvaient et toujours souillaient leurs œufs de leurs excréments ; mais jamais ils ne volaient loin, et ils ne tardaient pas à revenir prendre place sur leurs œufs. Si rien ne la dérange, la femelle quitte son nid le matin, mais avant de s'éloigner, elle a soin de recouvrir les œufs de duvet. Elle s'en va vers la mer aussi rapidement que ses moyens le lui permettent ; elle plonge avec activité pendant environ une demi-heure ;

elle remplit outre mesure son jabot de coquillages et revient à son nid.

Les mâles sont toujours plus craintifs, même au commencement de la ponte, quand ils accompagnent les femelles à terre et qu'ils montent la garde auprès du nid. S'approche-t-on d'eux, ils s'agitent beaucoup, lèvent et baissent la tête, appellent leur femelle, se sauvent, moitié volant, moitié culbutant, jusqu'à la mer.

Après vingt-cinq ou vingt-six jours d'incubation, l'éclosion a lieu. Les jeunes sont de charmants petits oiseaux, couverts d'un duvet abondant et assez bigarré. Dès le premier jour de leur existence, ils nagent et ils plongent, ils courent assez bien, mieux que leur mère. Dès qu'ils sont secs, celle-ci les conduit à la mer, qu'elle ne quitte que quand ses petits sont fatigués ou quand les vagues, trop fortes, ne leur permettent pas de demeurer sur son dos. Si le nid est assez éloigné de la plage, le voyage de la jeune famille est long et pénible. L'homme vient alors souvent à son aide; il prend les jeunes dans un panier et les porte à la mer, suivi de la femelle, qui avance en titubant et le laisse agir.

La mer est en effet l'endroit où les jeunes eiders sont le plus en sûreté, le plus à l'abri des faucons, des corbeaux, des mouettes prédatrices, leurs pires ennemis. Souvent, plusieurs femelles se réunissent avec leurs petits, et c'est alors pour l'observateur un spectacle des plus variés, des plus intéressants. La femelle se voit-elle poursuivie par un canot, elle nage de toutes ses forces pour se mettre hors de portée; puis, elle laisse le canot arriver jusqu'à quelques pas d'elle, et ne se décide à s'envoler qu'à la dernière extrémité. Ses petits en sont-ils séparés, ils se dirigent vers la terre, grimpent et sautent sur la plage, courent de côté et d'autre, et, en un instant, tous sont cachés entre les pierres et les inégalités du sol. Le danger est-il passé, on les voit se lever, courir vers l'eau en ligne droite, puis s'approcher en nageant, soit de leur mère, soit d'une autre femelle. Lorsque la mère est tuée avant que les jeunes puissent se passer d'elle, ceux-ci se joignent à une autre famille, dont la mère les prend sous sa protection et les traite comme ses propres petits. L'amour maternel est d'ailleurs très-développé chez les eiders; les femelles se volent mutuellement les œufs; plus tard, quand elles se réunissent, elles font en commun l'éducation des jeunes. Ces derniers croissent très-rapidement; après une semaine, ils peuvent presque se passer des soins maternels; ils restent néanmoins avec leurs parents

jusqu'au printemps, et dans leur seconde année, ils se réunissent aux vieux mâles.

Dans leur première jeunesse, les eiders mangent surtout de petits crustacés et des mollusques; plus tard, ils se nourrissent à peu près exclusivement de coquillages, sans dédaigner pour cela les petits poissons ou les autres animaux marins.

Les corbeaux et les mouettes prédatrices détruisent les œufs et les jeunes; les faucons, les renards bleus attaquent aussi les adultes; l'homme les détruit avec les armes à feu, ou les prend dans des filets. En automne, au Groënland, on en abat souvent une vingtaine d'un seul coup de fusil, quand on peut approcher assez près d'une bande.

Captivité. — Les eiders ne se prêtent pas plus à la captivité que les autres fuligulidés; quelque bien traités qu'ils soient, ils dépérissent rapidement, même quand on leur donne des coquillages en quantité suffisante. Tous ceux qu'on a cherché à élever dans les jardins zoologiques, sont morts en été, généralement au moment de la mue. On ne peut donc espérer de les voir se reproduire en volière.

Usages et produits. — Les eiders forment la plus grande richesse des pays de l'extrême nord, et cependant, on ne les soigne, on ne les protège pas d'une façon suffisante. Certains propriétaires intelligents d'*eiderholm* (on nomme ainsi les endroits où nichent les eiders), leur enlèvent quelques œufs au moment de la ponte, et les forcent par ce moyen à en pondre un plus grand nombre. Ils attendent ensuite que la saison des amours soit passée, et ils recueillent alors le duvet. C'est ainsi qu'on agit à Sylt et dans le sud de la Norvège; mais il en est autrement en Laponie, en Irlande, au Spitzberg et au Groënland. Là, on ne ménage ni les oiseaux, ni leurs œufs. Malgré le goût détestable de la chair des eiders adultes, on les chasse pendant toute l'année; on en tue des milliers. Le profit qu'on retirerait en ménageant ces oiseaux est incontestable, et cependant on leur ravit leurs œufs et leur duvet partout où on les trouve. Au Spitzberg, les résultats de cette conduite inintelligente n'ont pas tardé à se faire sentir. Ainsi, tandis qu'autrefois on emportait l'édredon par quintaux, aujourd'hui c'est par livres seulement. Malmgren assure qu'actuellement on ne voit souvent aucun jeune eider dans tout un automne, et les chasseurs ne cessent de se plaindre de cet état de choses, qu'ils ne peuvent imputer qu'à eux. Au Groënland la diminution est moins sensible. Chaque année,

d'après Holböll, on en exporte plusieurs mille livres d'édredon. « La plus grande quantité de duvet brut qu'on ait exportée en un an, du sud du Groënland, est de 3,007 livres; le nord du Groënland n'en produit environ que la moitié. On compte en moyenne douze nids pour faire une livre d'édredon; on a donc enlevé ainsi en un an, à 104,520 oiseaux, leur duvet, et à la plupart leurs œufs. » Une livre d'édredon nettoyé coûte aujourd'hui en Norwège environ 22 fr. 50 de notre monnaie; un *eiderholm*, bien fréquenté, est donc d'un revenu considérable, et qui irait certes en augmentant si l'on voulait se résoudre à n'enlever le duvet qu'après l'éclosion des jeunes. La mer nourrit ces oiseaux si utiles; le propriétaire n'a donc d'autre peine que de récolter le précieux duvet.

LES MACREUSES — *OIDEMIA*.

Die Trauerenten, the Scoter-Ducks.

Caractères. — Les macreuses sont des fuligulidés de taille assez forte. Elles ont le bec renflé ou gibbeux vers la base, large, de couleur claire; des tarses courts; des doigts très-longs; des ailes moyennement longues, suraiguës; une queue courte, conique, formée de quatorze penes terminées en pointe; un plumage sombre, mou et velouté.

LA MACREUSE BRUNE — *OIDEMIA FUSCA*.

Die Sammtente, die Turpane, the Scoter-Duck.

Caractères. — La macreuse brune, l'espèce la plus commune des trois qui appartiennent à la faune européenne, est d'un noir de charbon, avec une tache au-dessous de l'œil et le miroir blancs; en outre, elle a le bec rouge-orange vif, noir sur les bords et à la racine; les tarses d'un rouge de chair pâle, rayés de noir au niveau des articulations; l'œil gris de perle.

La femelle est d'un brun foncé, avec une tache blanche, arrondie, au niveau de l'oreille; le miroir blanc, la ligne naso-oculaire jaunâtre, le milieu de la poitrine blanchâtre; l'œil brun, le bec noir, les pattes d'un jaune vert. Cet oiseau a 66 cent. de long et 4^m,10 d'envergure; la longueur de l'aile est de 33 cent., celle de la queue, de 10.

Distribution géographique. — Les macreuses sont propres aux régions septentrionales, et ne nichent qu'exceptionnellement hors du cercle polaire. La macreuse brune habite tous les

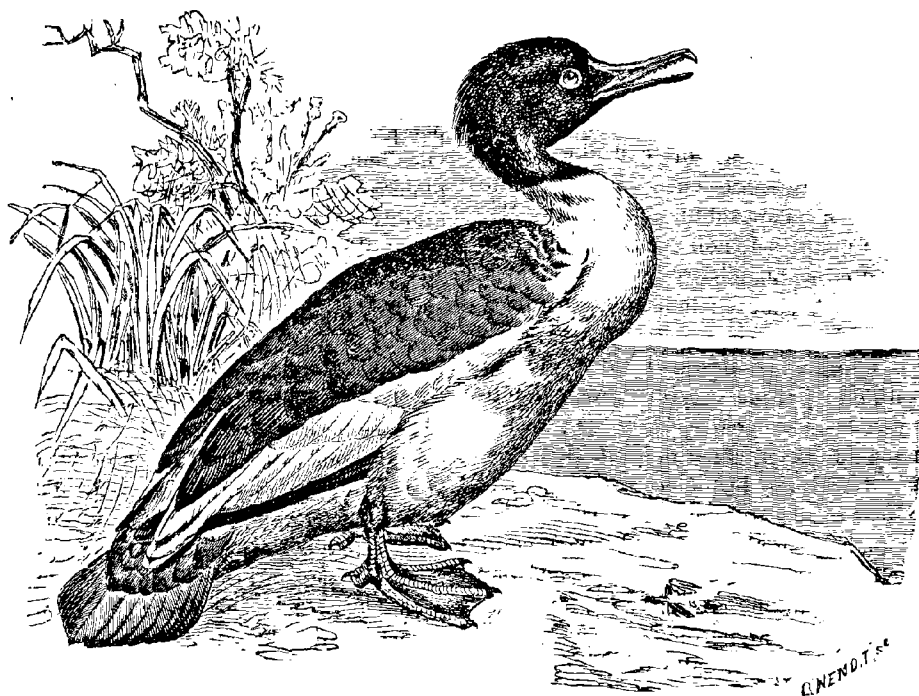
pays de cette zone, depuis le nord de la péninsule scandinave, à l'ouest, jusqu'en Amérique. Elle paraît n'exister ni en Irlande, ni au Groënland, tandis qu'elle est commune en Russie et en Sibérie. Dans ses migrations, elle se montre sur les côtes d'Angleterre, d'Allemagne, de France, et quelquefois, mais rarement, elle s'avance jusqu'en Grèce et en Espagne.

Mœurs, habitudes et régime. — La macreuse brune ne s'écarte qu'accidentellement dans l'intérieur des terres. Elle n'arrive dans nos mers qu'à une époque assez avancée de l'année, vers la fin de novembre ou le commencement de décembre; y demeure tant que les eaux n'y sont pas entièrement couvertes par les glaces; se dirige vers le nord bien plus tôt que les autres lamellirostres. On voit ces oiseaux réunis en bandes considérables et pendant tout l'hiver, dans les fjords, dans les baies abritées, partout où le Gulfstream maintient la mer libre. Ce qu'il leur faut, c'est une surface d'eau étendue et libre; ils évitent autant que possible, pour nicher, le voisinage des joncs et des roseaux.

La macreuse brune marche et vole lourdement, mais elle plonge admirablement. Son cri est bas, rauque : *krah, krah*; elle le pousse souvent plusieurs fois de suite. Naumann assure qu'elle est moins craintive que ses congénères; je puis certifier, d'après mes propres observations, qu'en Norwège du moins, c'est le plus timide de tous les fuligulidés. Ce fut au Dovrefjeld que je vis les premières macreuses; elles étaient par paires, car c'était à l'époque des amours. Je cherchai, mais en vain, à en tuer. Il est vrai que l'habitude qu'elles ont de toujours se tenir au milieu de l'eau, contribue puissamment à rendre leur chasse fort difficile. Plus tard, en Laponie, j'en rencontrai de nombreuses familles; mais toujours, ces oiseaux se montraient fort prudents. Tous ceux que j'ai pu observer vivaient pour eux-mêmes, sans s'inquiéter des autres oiseaux.

La macreuse brune, comme ses congénères, se nourrit surtout de mollusques. Dans les étangs où elle niche, elle doit prendre aussi des insectes, des vers et peut-être de petits poissons. Mais ce qu'elle préfère, ce sont les mollusques; aussi, la voit-on abandonner le nid, pendant l'incubation, pour aller en pêcher dans la mer. Des observations ont prouvé qu'elle mangeait aussi des substances végétales.

La macreuse brune niche déjà assez régulièrement dans les étangs des montagnes du sud de la Norwège; mais, plus au nord, on la ren-



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 486. Le Harle bièvre.

contre sur tous les étangs voisins de la mer. Elle niche en juin. Son nid est ordinairement établi dans un buisson, dans de hautes herbes, ou des joncs. Il est grossièrement fait de branches, de chaumes, de feuilles; l'intérieur est tapissé de duvet. Les œufs, au nombre de huit à dix, sont ovoïdes, allongés, lisses, brillants, jaunâtres, ou d'un blanc grisâtre. Les jeunes restent dans l'étang où ils sont nés jusqu'à ce qu'ils puissent voler; et ils y reviennent souvent dans les premiers temps. Plus tard, ils demeurent sur la mer jusqu'au moment où l'hiver les force à émigrer, ce qui a lieu vers la fin d'octobre.

Chasse. — La chair des macreuses ne flatte nullement un palais européen; mais les Lapons, les Samoïèdes, les Tongouses la regardent comme un mets délicieux. Aussi, dans les pays de l'extrême nord et en Sibérie, fait-on tous les ans à ces oiseaux une chasse acharnée, surtout à l'époque de la mue. Ces peuples poursuivent les macreuses dans les baies où elles se réfugient pour muer. Montés dans des canots, ils les poussent peu à peu vers un endroit peu profond de la baie, et là, ils les assomment à coups de bâton, en font un véritable carnage. Ils prennent souvent ainsi, en un jour, plusieurs centaines de ces oiseaux. Autant sont blessés qui périssent plus tard, mais sont perdus pour les chasseurs.

BREHM.

Les macreuses ont la vie excessivement dure; blessées mortellement, elles peuvent encore échapper à leurs ennemis.

Captivité. — Il est rare de voir des macreuses brunes, ou d'autres espèces du même genre, dans les jardins zoologiques, bien que tous les ans les oiseleurs en prennent sur les côtes un nombre considérable. Elles supportent difficilement la captivité, même si on ne les laisse pas manger de mollusques.

C'est la chaleur de l'été qui surtout paraît leur être nuisible. Elles supportent bien l'hiver, elles mangent, sont gaies; mais elles dépérissent à mesure que la température devient plus douce, et elles meurent d'ordinaire au milieu de l'été, à l'époque de la mue.

LES FULIGULES — *AYTHYA*.

Die Moorenten, the Pochards.

Caractères. — Les fuligules ont le bec médiocrement long, dépourvu de gibbosité à la base; les jambes courtes; les palmatures larges; les ailes de longueur moyenne, aiguës; le plumage lisse et serré.

LA FULIGULE MILOUIN — *AYTHYA FERINA*.*Die Tafelente, the Pochard.*

Caractères. — La fuligule milouin mâle a la tête et la partie antérieure du cou d'un beau brun-roux, la partie antérieure de la poitrine noire, le dos et les flancs d'un gris cendré pâle, très-finement ondulés de noir; le croupion noir; le dessous du corps blanchâtre; les couvertures des ailes d'un gris cendré; le miroir gris clair; les rémiges et les rectrices grises; l'œil jaune; le bec gris-bleu, avec la base et les bords noirs; les tarsi d'un gris verdâtre. La femelle a la tête et le cou d'un brun rougeâtre, le dos, la poitrine et les côtes d'un gris jaunâtre, marqués de taches circulaires d'un noir brunâtre, mais peu visibles; le ventre blanchâtre, les ailes gris cendré. En été, le mâle a un plumage analogue à celui de la femelle, seulement les couleurs en sont plus vives et les plumes du dos sont d'un gris pur. Cet oiseau a 52 cent. de long, et 82 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 26 cent., celle de la queue, de 7.

Distribution géographique. — On rencontre la fuligule milouin du cercle polaire au tropique, du lac Baïkal aux montagnes Rocheuses; elle paraît manquer dans l'extrême nord, et dans la partie la plus méridionale de son aire de dispersion, elle n'apparaît qu'à l'époque des migrations. C'est un oiseau du nord de la zone tempérée, et le midi de l'Europe lui convient déjà pour hiverner. Elle n'est pas rare en Allemagne et niche fréquemment dans les plaines du nord, riches en eau. Elle apparaît en mars et s'en va en octobre et novembre; mais quand l'hiver est doux, elle le passe souvent dans nos pays. On la rencontre en hiver dans tout le sud de la Russie, dans les provinces danubiennes, le sud de l'Italie, la Grèce et tout le nord de l'Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — La fuligule milouin voyage la nuit par grandes bandes, généralement désordonnées, quelquefois formées en rang oblique, criant et coassant; au printemps, elle se montre par petites troupes ou par couples. En été, elle habite les lacs d'eau douce, les grands étangs où l'eau est profonde et découverte; de là, elle va visiter les petits étangs du voisinage.

La fuligule milouin est une des espèces de fuligulidés les plus agiles. Elle marche mieux que la plupart de ses congénères, bien qu'elle le fasse lourdement encore; elle ne s'aventure pas volontiers à terre; c'est tout au plus si elle la gagne

pour se reposer sur un banc de sable, ou pour fouiller quelque amas de plantes jetées sur le rivage: tout le reste de son temps, elle le passe à l'eau. En nageant, elle enfonce le corps un peu plus profondément que ses congénères, mais elle fend les flots tout aussi rapidement, et plonge avec autant de vivacité. Elle ne vole qu'à grands coups d'ailes, et bruyamment; cependant cette allure la fatigue moins qu'on ne pourrait le croire. Sa voix est un cri ronflant, qu'on peut rendre à peu près par *charr* ou *cherr*. Pendant la saison des amours, elle fait entendre des sons singuliers, que Naumann compare au bruit d'une claque. La fuligule milouin est moins craintive que les canards; parfois même, elle se montre fort confiante; mais des poursuites répétées la rendent prudente; elle sait d'ailleurs fort bien régler ses actions d'après les circonstances.

En été, elle ne se nourrit presque exclusivement que de substances végétales; de racines tuberculeuses, de jeunes plants, de jeunes pousses, d'herbes, des fleurs et des fruits de diverses plantes aquatiques; elle prend en outre des insectes, de petits poissons, des coquillages. Pendant ses migrations, elle a un régime plus animal, et à ce moment, sa chair, fort savoureuse en tout autre temps, prend un fort goût huileux désagréable.

La fuligule milouin niche assez tard, rarement avant le milieu de mai. Elle s'établit toujours à cet effet dans un lac ou un étang dont les bords portent une abondante végétation, et c'est au milieu de roseaux, des joncs, des herbes qu'elle établit son nid. Il lui est indifférent que les eaux sur lesquelles elle se fixe soient douces ou salées. Parfois, elle niche tout au voisinage de lieux habités, dans de très-petits étangs; mais alors, quelques jours après que ses petits sont éclos, elle les conduit à une pièce d'eau plus étendue.

Après leur arrivée au printemps, les fuligules milouins demeurent longtemps avec les autres canards, sans songer à se reproduire. A la fin d'avril, elles deviennent vives et inquiètes; les mâles font entendre leur cri d'amour, les couples se séparent, les amours commencent. D'après Naumann, la femelle choisit librement son mâle, et les rivaux ne se livrent pas de combats. Le nid est formé de roseaux, de joncs, d'herbes sèches assez solidement entrelacés; l'excavation en est profonde, et soigneusement tapissée de duvet. Les œufs, en général au nombre de huit ou dix, sont grands, arrondis, ternes, finement grenus, gris ou d'un vert olivâtre. Tant que la femelle pond, le mâle reste fidèlement à ses côtés, veille sur elle,

l'avertit de l'approche d'un danger. Mais dès qu'elle a commencé à couvrir, il la quitte et se joint à d'autres mâles, sans plus s'inquiéter d'elle.

La femelle expose sa vie pour sa progéniture, et après quelques jours d'incubation, elle n'abandonne jamais ses œufs. Les jeunes éclosent le vingt-deuxième ou le vingt-troisième jour. Aussitôt éclos, la mère les conduit à l'eau, et ils se mettent immédiatement à plonger. Pendant les premiers jours, ils ne quittent pas les fourrés de plantes aquatiques où ils trouvent un abri assuré. Leur mère dispose pour eux, au milieu de ces fourrés, des lieux de repos, en courbant plusieurs tiges de roseaux, qu'elle revêt même de feuilles de plantes aquatiques; ils s'y rendent souvent pour s'y reposer, s'y nettoyer, s'y chauffer au soleil. En cas de danger, ils cherchent leur salut en plongeant. Si les poursuites se multiplient dans un endroit, leur mère les conduit dans une autre localité plus tranquille, en suivant le plus possible le cours de l'eau. Au besoin, elle franchit avec eux, sur terre, des espaces assez considérables. Les jeunes croissent rapidement, mais ils ne commencent à voler que quand ils ont atteint leur taille définitive. A partir de ce moment, les mâles viennent rejoindre leurs femelles, et tous forment alors de nombreuses sociétés.

Les rapaces, les corneilles, les pies sont les ennemis des milouins, ou du moins de leurs œufs et de leurs petits.

Chasse. — L'homme chasse ces oiseaux pour se procurer leur chair, qui est fort délicate. On tue souvent plusieurs jeunes d'un seul coup de fusil, car ils ont l'habitude, quand ils sont poursuivis, de se grouper en masse. De temps à autre, on en prend un grand nombre dans les canardières.

Captivité. — Les fuligules milouins s'habituent rapidement à la captivité. Elles s'accoutument d'un régime fort simple, pourvu qu'on leur donne de temps à autre des poissons. Elles se sont reproduites au Jardin zoologique de Cologne.

LES ÉRISMATURES — ERISMATURA.

Die Ruderente.

Caractères. — Les érisatures diffèrent de tous les autres fuligulidés par leur port, surtout par la forme de leur queue, et paraissent établir une transition entre les fuligulidés et les cormorans. Ils ont le corps allongé; le cou court et gros; la tête assez forte; le bec aplati antérieurement, fortement relevé en arrière sur les côtés,

avec l'onglet petit; les tarses courts; les doigts longs; les ailes très-courtes et fortement bombées; la queue longue, conique, formée de dix-huit rectrices très-étroites, très-pointues, dures et roides; le plumage dur et serré.

L'ÉRISMATURE LEUCOCÉPHALE — ERISMATURA LEUCOCEPHALA.

Die Ruderente.

Caractères. — L'érisature leucocéphale ou à tête blanche, *canard cuivré*, *canard-faisan*, a la tête blanche; une grande tache au haut de la tête, un collier et la gorge noirs; le bas du cou d'un brun-châtain, finement moiré de noir; le manteau jaune-gris, marqué de noir; le dessous du corps jaune-roux, blanchâtre au milieu et tacheté de noir; les rémiges primaires grises; les rectrices noires; l'œil jaune-roux; le bec bleuâtre; les tarses rougeâtres. Cet oiseau a 52 cent. de long, et 69 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 15 cent., celle de la queue, de 12.

La femelle est plus petite que le mâle; son plumage est plus bigarré, mais moins beau cependant; elle a le haut de la tête brun, les joues marquées d'une tache de même couleur, encadrée de blanc jaunâtre; tout le reste du plumage est brun-roux, rayé de noir et de gris.

Distribution géographique. — L'érisature leucocéphale habite le sud-est et le sud de l'Europe, la partie sud de l'Asie centrale et le nord-ouest de l'Afrique. Il y est moins commun que les autres anatidés, ou du moins on l'y rencontre moins souvent. Il doit être assez abondant sur les grands et les petits lacs du centre de l'Asie. Il se montre régulièrement en Grèce, mais il y est toujours rare; on ne l'a pas encore observé en Espagne; Buvry et Tristram l'ont vu en Algérie; ce dernier auteur y a même trouvé ses œufs.

Mœurs, habitudes et régime. — « Les canards à tête blanche, que l'on voit toujours deux à deux, dit Buvry, sont une apparition des plus charmantes. Leur beau bec bleu de ciel tranche vivement sur leur tête blanche, sur leur plumage brun; leur port est on ne peut plus gracieux. Ils lèvent la queue presque verticalement et glissent rapidement comme une barque à la surface de l'eau. Quand on les chasse, il est rare qu'ils s'envolent; mais ils nagent si rapidement, qu'il est fort difficile de les atteindre. L'érisature leucocéphale nage le corps profondément enfoncé dans l'eau; on n'aperçoit que la tête, le cou et la queue; il

rame vigoureusement avec ses larges pattes palmées, et rivalise avec les cormorans pour la rapidité et l'adresse à plonger. Au vol, il ressemble plus à un plongeon qu'à un canard ; ses ailes produisent un bruissement continu. Son cri est une sorte de coassement grondant, et ressemble assez à celui des autres fuligulidés.

On ne sait au juste quelle est sa nourriture ; on peut cependant admettre, vu la facilité avec laquelle il nage et plonge, qu'il fait surtout la chasse aux poissons.

Dans l'Asie centrale, l'érismaire leucocéphale niche plus tard que les autres canards : il ne pond pas avant le mois de juillet. Il cache

son nid du mieux qu'il peut ; il l'établit dans un fourré de roseaux ou de hautes herbes, dans lequel il est comme enseveli, et il le recouvre de tiges de roseaux. Tristram a trouvé deux nids dans un lac d'Algérie, renfermant l'un trois, l'autre neuf œufs. « Ces œufs, très-grands relativement à la taille de l'oiseau, sont régulièrement elliptiques ; leur coquille est rugueuse, de couleur blanc sale. »

Nous ne connaissons ni la vie des jeunes érismaires ni les ennemis qui les menacent, ni les dégâts qu'ils nous peuvent causer ou les avantages dont ils peuvent être pour nous.

LES MERGIDÉS — *MERGI*.

Die Säger, the Goosander.

Caractères. — Les mergidés sont parfaitement distincts de tous les lamellirostres que nous venons de passer en revue.

La famille qu'ils composent tire son principal caractère de la forme et de la disposition des lamelles du bec, qui sont coniques, distantes, saillantes, extérieurement visibles sur toute l'étendue des bords des mandibules, à pointe très-recourbée.

Cette famille repose sur le genre suivant.

LES HARLES — *MERGUS*.

Caractères. — Les harles ont le corps très-allongé ; le cou mince et de longueur moyenne ; la tête forte et ordinairement ornée d'une huppe ; le bec long, droit ou un peu relevé, mince, étroit, presque cylindrique, à bords armés de lamelles dentiformes et terminé par un vigoureux ongle ; des jambes insérées fort en arrière du corps ; des tarsi courts ; des doigts grands, l'externe étant aussi long que le médian, largement palmés ; une queue courte, large, arrondie, formée de seize à dix-huit rectrices ; des ailes aiguës, les deux premières rémiges étant les plus longues ; un plumage mou, serré, dont les couleurs varient selon l'âge et le sexe.

D'après Wagner, leur organisation interne rappelle celle des canards ; le crâne cependant offre quelques différences. L'occiput ne présente pas de lacunes ; l'os lacrymal a une apophyse petite et pointue ; l'apophyse zygomatique postérieure est peu développée ; presque tous les os de la face sont comme allongés. La colonne verté-

brale comprend quinze vertèbres cervicales, neuf dorsales, huit caudales. Le sternum ressemble à celui des canards ; son bord postérieur est entier ; il ne présente pas d'échancrure, mais des îlots membraneux. Presque tous les os renferment un canal médullaire.

La langue est mince et moins charnue que celle des canards ; elle est garnie sur ses bords de petites verrucosités pointues. Le ventricule succenturié est large, très-glanduleux ; l'estomac membraneux. La trachée présente deux renflements ovoïdes, et le larynx inférieur forme une grande excavation osseuse, de laquelle naissent les deux branches, à une assez grande distance l'une de l'autre ; à gauche, se trouve une grande dilatation triangulaire, dont les côtés sont osseux, et qui encadre une fenêtre membraneuse. Chez la femelle, le larynx inférieur est fort développé aussi. Dans quelques espèces, cette disposition est un peu modifiée.

Mœurs, habitudes et régime. — On peut regarder les harles comme formant passage des fuligulidés aux colymbidés ; ils sont cependant plus près des premiers que des canards. Ils marchent mal, en vacillant et la partie antérieure du corps un peu relevée ; ils nagent aussi bien sur l'eau qu'entre deux eaux ; ils plongent avec une grande facilité et peuvent rester longtemps submergés. Leur vol est léger, rapide comme celui du canard. Quand plusieurs de ces oiseaux volent de compagnie, ils adoptent un certain ordre ; ils s'élèvent de dessus l'eau bruyamment et en s'aidant de leurs pattes ; ils s'y abattent obliquement, plongent aussitôt

ou se maintiennent à la surface, en étendant leurs larges pattes palmées.

Leur cri est un grondement assez singulier, lancé sur des intonations diverses, et quelquefois même harmonieuses.

Les harles ne sont pas moins intelligents que les canards ; mais leurs mœurs sont moins paisibles. Ils sont prudents, timides, défiants, dévoués jusqu'à un certain point à leurs semblables, sociables par conséquent, mais en même temps, ils sont jaloux et envieux et par suite querelleurs, même en dehors de la saison des amours. La plupart ne s'inquiètent pas des autres oiseaux ; chaque espèce vit plus ou moins pour elle seule, et si elle habite les mêmes eaux que d'autres oiseaux aquatiques, elle se tient à l'écart de ceux-ci. Une espèce fait exception, et vit en bonne harmonie avec les fuligulidés, s'accouple même avec eux, et ces unions sont fécondes.

Tous les harles habitent l'hémisphère boréal, mais ils sont à peu près également répandus à l'est et à l'ouest ; beaucoup d'espèces se montrent à la fois dans l'ancien et le nouveau continent. Des froids vigoureux leur font abandonner les contrées septentrionales, les contraignent à émigrer jusqu'au nord de l'Allemagne, rarement plus au sud, et jusque sous les latitudes correspondantes en Asie et en Amérique. Suivant la localité qu'ils habitent, ils sont migrateurs ou erratiques ; toutefois, ils ne se portent jamais au delà de certaines limites. Ils ne quittent une pièce d'eau que quand elle gèle, et ils s'arrêtent à la première eau libre qu'ils rencontrent. Ils y demeurent le plus longtemps qu'ils le peuvent, et si la température se radoucit, ils remontent vers le nord. Ces oiseaux n'émigrent guère qu'en compagnie de leurs semblables ; rarement, ils se mêlent à leurs congénères, plus rarement encore à des canards.

Tous les harles sont prédateurs. Ils ne refusent pas absolument les substances végétales, mais ils ne s'attaquent à elles que dans un besoin extrême. Ils se nourrissent de poissons et d'autres animaux aquatiques, de petits reptiles, de crustacés et d'insectes. Ils prennent les poissons en les poursuivant rapidement dans l'eau, comme le font les plongeurs ; là où le fond de l'eau leur semble renfermer des aliments, ils barbotent parfois. Ils sont très-voraces, et peuvent par conséquent causer aux pêcheurs des pertes assez notables.

Ils se reproduisent à la façon des canards. Ils sont monogames et nichent sur le sol, dans ou

sous des buissons, des touffes d'herbes, dans des troncs d'arbres creux, sur des branches ; ils s'emparent même parfois des nids d'autres oiseaux. Leur nid est grossièrement fait de roseaux secs, de feuilles, de mousse, de joncs ; l'intérieur est tapissé de duvet. Chaque couvée est de sept à quatorze œufs, d'un blanc verdâtre uniforme. La femelle couve seule, et l'incubation est de vingt-deux à vingt-quatre jours. Pendant ce temps, le mâle se tient dans son voisinage. Dans les premiers jours qui suivent l'éclosion, il vient encore se montrer quelquefois ; mais bientôt il abandonne sa femelle, se joint à d'autres mâles pour passer ensemble l'époque de la mue.

Les petites espèces de harles ont pour ennemis les faucons et les éperviers ; quant aux jeunes, ils ont à redouter tous les carnivores. L'homme ne fait pas à ces oiseaux de chasse réglée ; leur chair étant mauvaise et huileuse ; mais souvent, il ravit leurs œufs, ou fait servir leurs plumes et leur duvet à différents usages.

Captivité. — On ne voit de harles captifs que chez quelques amateurs ; leur entretien est fort coûteux et, d'un autre côté, ces oiseaux ne sont d'aucune utilité. Leur beauté, leur vivacité captivent cependant, et ils conviennent très-bien pour de grandes pièces d'eau ; mais on doit s'abstenir d'élever à côté d'eux des poissons ; car ces grands destructeurs les feraient disparaître en très-peu de temps.

LE HARLE PIETTE — *MERGUS (MERGELLUS) ALBELLUS.*

Der Zwergsäger, the Smew.

Le harle piette, que son bec large et court et peut-être aussi ses mœurs ont fait regarder comme le type d'un genre particulier, ressemble beaucoup à certains fuligulidés, aussi le mettrons-nous à la tête du groupe.

Caractères. — Le mâle, sous son plumage de noces est d'un blanc pur, il a une tache entre l'œil et le bec et une raie à la nuque d'un noir vert ; le dos et la plus grande partie de l'aile, deux bandes scapulaires étroites, une bande longitudinale sur l'aile, noirs ; les flancs d'un gris bleuâtre, moirés transversalement de noir ; les rémiges d'un brun noir, les rectrices grises ; l'œil brun-roux ; le bec et les tarses sont d'un gris bleuâtre. Cet oiseau a 52 cent. de long, et 82 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 23 cent., celle de la queue, de 8.

La femelle est plus petite ; elle a la tête et la

partie postérieure du cou brunes; la ligne nasoculaire noire; la gorge et le dessous du corps blancs; les plumes du manteau grises; le haut de la poitrine et les flancs rayés transversalement de noir et de blanchâtre. Le mâle, après la mue, a un plumage analogue à celui de la femelle.

Distribution géographique. — Le nord de l'Asie est la véritable patrie du harle piette; de là, son aire de dispersion s'étend, à l'ouest, jusque dans le nord de l'Europe, à l'est, jusqu'en Amérique. L'hiver lui fait abandonner ces contrées pour des zones plus méridionales. Il apparaît alors par grandes masses en Chine, surtout dans les provinces septentrionales du Céleste Empire, dans le nord de l'Inde; presque tous les hivers, il se montre, et même assez fréquemment, dans le centre et le sud de l'Europe; on ne rencontre que des individus isolés dans le sud des Etats-Unis; Audubon, du moins, assure que c'est un oiseau rare sur le continent américain.

Mœurs, habitudes et régime. — Quand l'hiver est rigoureux, le harle piette arrive dans nos pays dès le mois de novembre; mais, généralement, on ne l'y voit pas avant le milieu de décembre; il nous quitte en février et en mars pour regagner le nord; il paraîtrait cependant qu'il demeurerait jusqu'en mai sur certains lacs de la Suisse. On le rencontre dans des eaux douces; et très-exceptionnellement dans des anses de mer tranquilles, de préférence dans celles où viennent se déverser des fleuves; mais il n'y reste jamais longtemps. Contrairement aux fuligulidés, il préfère l'eau courante à l'eau dormante. Il voyage donc toujours en suivant le cours des fleuves, et il ne les quitte momentanément que pour aller visiter les lacs et les étangs.

En marchant, le harle piette tient le corps horizontal, le cou rentré; il vacille, mais moins que ses congénères. En nageant, il enfonce son corps dans l'eau environ jusqu'à la moitié de sa hauteur, et il nage avec la plus grande agilité entre deux eaux, c'est-à-dire complètement submergé. Dans ce cas, et lorsqu'il plonge, son corps et son cou sont sur la même ligne. Son vol ressemble à celui des petites espèces d'anatidés, et il est aussi rapide. En volant, il produit un bruit à peine perceptible et il suit une ligne droite. Lorsque l'oiseau n'a qu'une faible distance à franchir, il rase presque le sol ou la surface de l'eau. Sauf quand il se repose à terre, le harle piette se montre vif et actif, et cela même par les plus grands froids.

Il se distingue facilement des fuligulidés, dont

il a le port et le plumage, par la façon dont il plonge. Ceux-ci reparaissent à peu près à l'endroit même où ils se sont enfoncés sous l'eau; le harle piette, au contraire, une fois sous l'eau, s'y dirige en tous sens, soit horizontalement, soit obliquement et ne revient à la surface que bien loin de l'endroit où il a plongé. Il fonde sur sa proie sous l'eau, comme le ferait un brochet, et il peut rester plusieurs minutes sans respirer.

Cet oiseau a un attachement tout particulier pour le garrot. Il est très-rare, dans nos pays, de ne pas le voir dans la société de cet oiseau; plus d'une fois déjà on a signalé l'union intime qui existait entre eux; l'on a même tué des lamelliostres, qui semblaient des hybrides de ces deux espèces. Cette amitié résiste même à la captivité, et il est arrivé plusieurs fois, dans nos jardins zoologiques, que des harles piettes sont venus volontairement s'établir dans des bassins habités par des garrots.

Le harle piette se nourrit surtout de petits poissons, et en outre de crustacés et d'insectes; en captivité, il mange aussi certaines substances végétales et paraît beaucoup aimer le pain. Il n'est pas moins adroit pêcheur que ses congénères plus grands.

« C'est un spectacle fort divertissant, dit Naumann, que d'observer une bande de ces harles en train de pêcher. Ils nagent serrés en masse; l'instant d'après ils ont disparu, et l'on voit les bouillonnements de l'eau qu'ils agitent. L'un après l'autre, ils reparaissent, mais séparés et souvent à trente ou cinquante pas de l'endroit où ils avaient plongé. Ils se rassemblent, plongent de nouveau, et continuent longtemps ce manège. Une ouverture de quelques pieds carrés à peine de surface, dans la glace, leur suffit pour plonger et pour chercher leur nourriture sous la couche glacée qui recouvre la rivière; et ils retrouvent toujours cette ouverture pour respirer et sortir, ce qui prouve qu'ils voient parfaitement, même sous l'eau. Si le cours d'eau qu'ils habitent n'est pas assez poissonneux, ils en fouillent le fond pour prendre des grenouilles, des insectes, etc. Des harles piettes rassemblés sur un petit étang rempli de jeunes poissons, y font l'effet de poissons volants, ils s'élancent hors de l'eau, s'y enfoncent de nouveau et produisent un tourbillonnement continu. Les harles ont pour singulière habitude de plonger tous ensemble. Ils agissent ainsi pour surprendre les poissons, et les poursuivre à la fois dans toutes les directions; il en résulte que celui qui a échappé

à l'un devient la proie de l'autre. Mais je n'ai jamais remarqué qu'en plongeant ces oiseaux prissent un certain ordre; qu'ils se disposassent en demi-cercle, restassent ainsi tout le temps qu'ils plongent, de manière à rabattre les poissons et à s'en emparer plus sûrement.

On connaît peu le mode de reproduction des harles piettes. On sait qu'ils nichent en grand nombre dans le nord de la Russie, aux bords des fleuves ou sur de petits flots; qu'ils construisent dans des troncs d'arbres creux un nid fait de fucus et d'herbes sèches; qu'ils le tapissent de leur propre duvet, et pondent de huit à douze œufs d'un blanc sale ou d'un brun verdâtre. Mais on ne connaît ni la durée de l'incubation, ni le mode de développement des jeunes.

Le harle piette n'a aucune importance comme gibier, sa chair n'est pas mangeable. Captif, il orne superbement une pièce d'eau.

LE HARLE BIÈVRE — *MERGUS MERGANSER*.

Der Gänseäger, die Säegans, the Merganser.

Caractères. — Le harle bièvre (*fig. 186*) diffère surtout de l'espèce précédente par son bec, qui est long, et comprimé latéralement. Le mâle, dans son plumage de noces, a la tête et le haut du cou vert-noir; le haut du dos, les épaules, le bord des ailes, les scapulaires antérieures noirs; tout le dessous du corps et les couvertures supérieures des ailes d'un beau rose jaunâtre; le miroir blanc; les rémiges noirâtres; les couvertures du bas du dos grises, finement ondulées de noir; les rémiges noires; les rectrices grises; l'œil jaune-rouge, le bec rouge-corail, les pattes d'un rouge pâle.

La femelle a le haut de la tête et la nuque bruns; le dos gris-bleu; le dessous du corps et le miroir blancs; la partie antérieure de la poitrine et les flancs gris, variés de traits plus clairs et plus foncés. Le mâle, après la mue d'été, revêt un plumage analogue, mais plus brillant. Cet oiseau a de 82 à 88 cent. de long, et de 1^m,10 à 1^m,16 d'envergure; la longueur de l'aile est de 33 cent., celle de la queue, de 8.

Distribution géographique. — Le harle bièvre habite le nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, et paraît être à peu près également commun dans chacune de ces trois parties du monde. Sa patrie est la zone comprise entre les 52° et 68° de latitude. Il émigre plus régulièrement que ses congénères, et se montre, d'un côté, dans tout le midi de l'Europe, dans le sud de la Chine et le nord de l'Inde; d'un autre côté, dans

presque toute l'étendue des États-Unis. Quelques paires nichent dans le nord de l'Allemagne; mais la plupart de ceux qu'on aperçoit dans nos contrées, y arrivent à la fin de novembre, pour nous quitter dès le mois de février.

Mœurs, habitudes et régime. — C'est à juste titre que le harle bièvre passe pour un des palmipèdes les plus beaux et les plus attrayants. Son superbe plumage aux couleurs nettement tranchées attire sur lui l'attention, et son agilité extraordinaire l'excite encore davantage. Sauf quelques heures du milieu de la journée, passées sur le sable au bord de l'eau et consacrées au repos, le harle bièvre est toujours sur l'eau. A terre, il marche en vacillant assez lourdement, il vole avec une certaine rapidité, mais au prix de grands efforts; ce n'est que sur l'eau qu'il se meut avec facilité. Lorsqu'il nage paisiblement, il frappe l'eau lentement de ses larges pattes palmées et avance rapidement; poursuit-il quelqu'un de ses semblables pour lui enlever la proie qu'il vient de capturer, il frappe la surface de l'eau avec une telle violence que le bruit s'en entend au loin, et qu'il surpasse en vitesse tous les autres oiseaux nageurs. Il plonge très-aisément, presque sans bruit; il nage entre deux eaux avec une telle rapidité qu'on croirait voir un poisson. Il reste parfois deux minutes sous l'eau; mais son immersion dure ordinairement un peu plus d'une minute, et dans cet intervalle, il a, en tours et en détours, parcouru une distance d'au moins cent pas.

Sa voix est un grondement singulier: on ne peut mieux le comparer, à mon avis, qu'aux sons du mirliton. Les notes en sont: *karr* et *korr*; mais elles sont fondues les unes dans les autres d'une telle façon, elles ont un timbre si particulier, qu'on ne peut en donner une idée qu'en les comparant à ceux de l'instrument dont je viens de parler.

Il suffit d'observer quelques moments le harle bièvre, pour avoir des preuves de son intelligence: grâce à l'extrême finesse de ses sens, rien ne lui échappe. Son intelligence, sa prudence, sa défiance, son jugement, son aptitude à se plier aux diverses circonstances, se manifestent bientôt à celui qui l'étudie. Différant en cela de ses congénères, il ne vit en société qu'avec ses semblables. En liberté comme en captivité, on voit les harles toujours ensemble; mais l'on constate bientôt que la plus parfaite harmonie ne règne pas au milieu d'eux, et que leur caractère envieux et jaloux se manifeste à toute occasion. Cependant les harles se prêtent

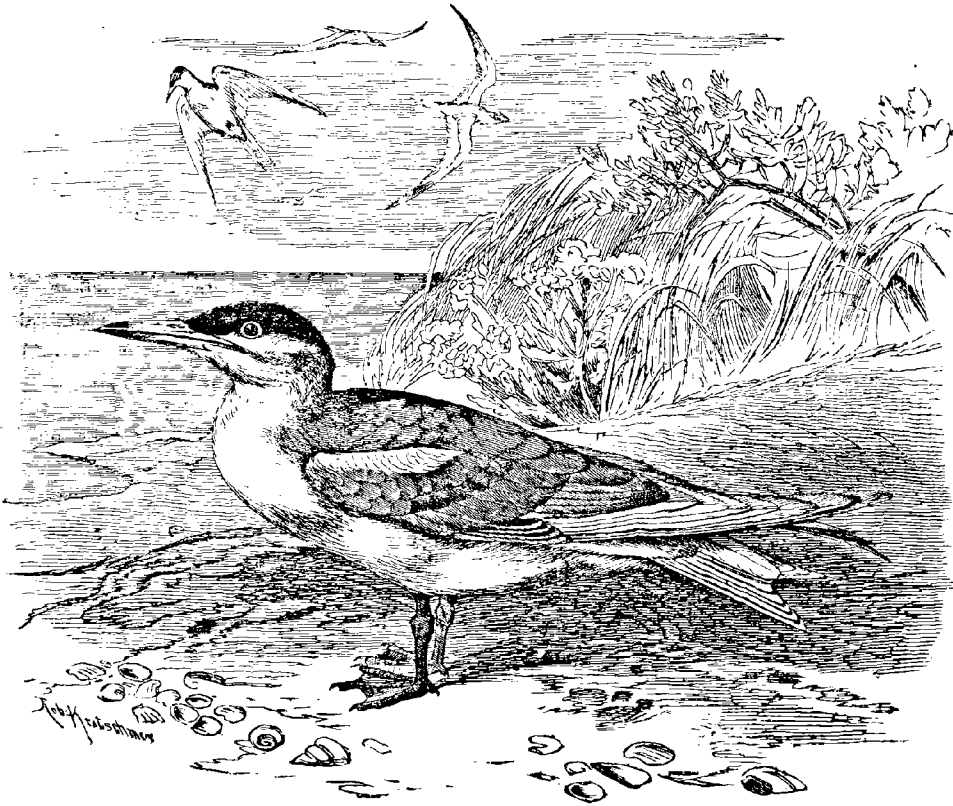
un mutuel appui dans leurs chasses; ils plongent en même temps, se rabattent les poissons les uns aux autres; mais chacun, au fond, ne travaille que pour soi, et rien n'est plus éloigné de sa pensée que l'intention de rendre service à l'un de ses compagnons.

Tant qu'il peut s'en procurer, le harle bièvre ne mange que des poissons, ceux surtout de 10 à 15 cent. de long; il est capable cependant d'en prendre de plus gros. Exceptionnellement, il mange aussi des vers et des insectes, lesquels constituent son principal aliment pendant sa jeunesse.

Quelques harles bièvres nichent çà et là en Allemagne, principalement dans les lacs de la Poméranie, du Mecklembourg et du Holstein. Dans les îles danoises, on en trouve régulièrement, et plus au nord, on est sûr d'en rencontrer sur toutes les eaux qui leur conviennent. Les couples sont déjà formés pendant leur séjour dans les quartiers d'hiver. Ils arrivent accouplés au lieu où ils doivent s'établir; mais, dans le nord, ce n'est qu'au commencement de juin qu'ils songent à se reproduire. Le harle bièvre établit son nid dans une dépression du sol, entre des pierres, sous un buisson, sur un saule, dans un ancien nid abandonné de corbeau ou de rapace, souvent dans le creux d'un tronc d'arbre. Au Tana-Elf, je vis sur tous les arbres de grandes caisses, à ouverture triangulaire, destinées à loger des harles bièvres et des harles huppés, et disposées de façon à ce qu'on pût prendre les œufs. Ces caisses sont très en usage chez les Lapons et les Finnois, et les harles vont régulièrement s'y installer. Le nid de cet oiseau est assez grossièrement fait de branches, de brindilles, de chaumes, de feuilles, de lichens; il est chaudement tapissé de duvet. La ponte est de huit à quatorze œufs par couvée; mais le nombre peut en être doublé si on les enlève successivement. Ces œufs sont ovoïdes ou un peu allongés, à coquille solide, finement grenue, peu brillants, d'un brun verdâtre pâle ou d'un vert olivâtre sale. La femelle couve seule; c'est à elle seule aussi qu'incombent les soins de l'éducation des jeunes. Lorsque ceux-ci naissent

sur un lieu élevé, la mère est obligée, dit-on, de les porter à terre l'un après l'autre; mais aucun naturaliste n'a été témoin de ce fait, et on peut hardiment le mettre en doute. Je crois plutôt que les jeunes harles sautent tout simplement en bas de leur nid, comme le font les jeunes oies et les jeunes canards, et que leur duvet épais et abondant amortit leur chute. Si je puis rapporter à l'espèce qui nous occupe des observations faites sur de jeunes harles huppés, je dirai que les jeunes se comportent tout comme les jeunes canards; mais que bientôt ils font preuve de la vivacité qui leur est propre, et qu'à huit jours, ils se montrent déjà dignes de leur race. Dans les premiers temps, ils vivent d'insectes, qu'ils ramassent à la surface de l'eau; à trois jours, ils commencent à plonger; à huit jours, ils sont capables de prendre des poissons. Ils croissent très-rapidement et deviennent bientôt indépendants. Dans le principe, après chaque excursion, ils viennent se rassembler auprès de leur mère; plus tard, ils ne s'en inquiètent plus, ils se groupent ensemble, se serrant les uns contre les autres, se réchauffant mutuellement. Lorsqu'ils ont atteint la moitié de leur taille définitive, ils ne font plus grande attention à leur mère. A cinq semaines, ils ont fini de grandir, mais ils ne peuvent encore voler. On a remarqué chez des harles en liberté, que le père, bien que venant se joindre à sa famille, ne s'occupe nullement de l'éducation des petits. Le dévouement de la mère rend ses soins superflus. La femelle du harle bièvre est tellement ardente à couvrir que, quand on lui enlève ses œufs, elle va couvrir le premier nid de canard qu'elle trouve; elle en chasse la mère légitime et élève une progéniture qui lui est étrangère.

Forts et adroits comme ils le sont, les harles bièvres ont peu à redouter les ennemis qui menacent les petits palmipèdes: le plus souvent même ils échappent à l'homme, grâce à leur prudence. On ne leur fait d'ailleurs pas de chasse en règle; leur chair ne nous semble pas mangeable; quant aux plumes, elles ne sont pas beaucoup utilisées.



Corheil, Crête Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 187. Le Sylvochélidon de la mer Caspienne (p. 789).

LES LONGIPENNES — LONGIPENNES.

Die Seeflieger, the Sea-Swallows.

Les lamellirostres nous représentent les oiseaux nageurs les plus parfaits; les longipennes se montrent à nous comme les dominateurs ailés des mers. C'est à eux que s'applique l'épithète de Lesson : « oiseaux marins cosmopolites ». Comparés sous ce rapport aux longipennes, tous les autres nageurs nous semblent comme attachés par des liens d'esclavage, les uns aux côtes, les autres aux flots de la mer.

Des ailes très-développées aux dépens des pattes, caractérisent essentiellement les longipennes. Quelques-uns, parmi eux, marchent assez bien et nagent souvent; mais le vol est leur allure principale. Tout leur genre de vie est sous la dépendance de leur vol, et, sous ce rapport, ils surpassent tous les autres oiseaux : c'est à peine s'il en est qu'on puisse leur comparer.

Caractères. — Les longipennes présentent un type assez uniforme. Ils ont le corps assez volu-

DREHM.

mineux; le cou court; la tête médiocre; le bec de longueur moyenne, comprimé latéralement, tranchant, crochu ou pointu, à mandibule supérieure plus ou moins recourbée, tandis que l'inférieure, plus épaisse à la pointe, forme généralement un angle saillant; les pattes faibles, les trois doigts antérieurs, seuls, réunis par une palmature souvent incomplète; les ailes longues, pointues, plus ou moins étroites, très-grandes relativement aux dimensions du tronc; la queue de longueur moyenne, de forme variable, formée généralement de douze rectrices; le plumage serré et abondant, sans duvet extraordinairement développé, de couleur assez uniforme, et variable suivant l'âge ou les saisons.

Tous ces caractères, et plus encore ceux tirés des organes internes, différencient suffisamment les longipennes des lamellirostres pour qu'on ne puisse songer à les réunir.

IV — 410

Distribution géographique. — L'Océan est le domaine, la patrie des longipennes. Quelques familles n'en habitent, il est vrai, que les côtes; quelques espèces préfèrent même les eaux douces; mais ce sont des exceptions qui ne peuvent infirmer la règle. Planant au-dessus des vagues, fuyant le voisinage de la terre, la plupart parcourent les mers, et font en quelque sorte le tour de la terre sans se reposer. Un seul lien vient les rattacher à l'élément solide: c'est leur enfance. C'est à terre que sont déposés les œufs; c'est à terre que les petits qui en naissent restent, jusqu'à ce que leurs ailes soient capables de les soutenir; c'est à terre encore qu'ils reviennent, appelés par les soins de leur reproduction. Tout le reste de leur existence, ils le passent sur la mer, volant, ne se reposant qu'exceptionnellement, soit sur la surface des flots, soit sur le rivage. Ils volent plus que tous les autres oiseaux, plus que les rapaces, plus que les hirondelles et les martinets, plus même que les oiseaux-mouches; ils volent tant qu'il fait jour, et souvent encore pendant la nuit. C'est cette mobilité infatigable qui explique l'aire de dispersion des diverses espèces. Plusieurs semblent être cosmopolites; elles volent tout autour de la terre, visitent toutes les zones. D'autres ont, au contraire, une aire de dispersion plus limitée entre certaines latitudes. Mais toujours leur domaine comprend toute une mer, et non pas seulement une de ses côtes.

Mœurs, habitudes et régime. — Tout longipenne est capable de défier la mer et ses fureurs; mais aucun cependant n'aime les tempêtes et les ouragans, comme le prétend la légende. Enfant de la mer, il préfère voir ses flots lui sourire paisiblement, que bouleversés par la tempête et soulevés comme des montagnes. Par le beau temps, la mouette se tient loin de la côte, l'albatros loin du navire; mais la tempête rejette l'une vers la terre, et chasse l'autre vers le navire; le pétrel, l'oiseau des tempêtes, n'a pire ennemi que la tempête même. On croyait autrefois que les oiseaux de l'Océan, qui appartiennent presque tous à la tribu des pétrels, en arrivant auprès d'un navire, annonçaient le mauvais temps; leur apparition coïncide, en effet, avec l'ouragan, mais ne l'annonce pas; ils ne s'approchent en masse des bâtiments que quand règne la tempête et qu'ils ont déjà lutté longtemps contre elle. Au milieu des flots soulevés, ils ne peuvent plus trouver la nourriture qu'ils ramassent aisément par un temps calme, et ils s'attroupent autour des navires, car l'expérience

leur a appris qu'il en tombe des aliments à leur convenance. C'est la faim qui les amène. Quand un navire est en lutte contre un vent violent, contre une mer agitée, il se voit bientôt entouré d'une foule de ces oiseaux, tandis que dans la même région on n'en aperçoit pas un seul, par une traversée paisible. Qu'on jette une amorce à cette époque, elle pourra flotter longtemps à l'arrière du gouvernail, tandis que, par la tempête, elle n'a pas atteint la surface de l'eau, qu'elle est déjà avalée. Lorsque la mer est calme, tous les longipennes trouvent facilement une nourriture meilleure que les aliments qui peuvent leur venir des vaisseaux; mais, la tempête fermant le champ où ils rencontrent leur pâture, leur estomac crie famine, et ils trouvent alors à leur gré les ordures les plus infectes, et se précipitent avec avidité sur des choses qu'ils méprisent absolument en toute autre circonstance.

Tous les longipennes plongent, mais tous ne peuvent pas mouvoir facilement sous l'eau leur corps couvert d'un plumage abondant. Ils volent à une certaine hauteur au-dessus des eaux; ils se jouent, quand le temps est beau; quand il est mauvais, ils luttent contre le vent, regardent attentivement au-dessous d'eux, se précipitent sur la proie qu'ils ont aperçue, et la saisissent avec leur bec. Les uns tombent sur leur proie comme une flèche; d'autres la ramassent au-dessus de l'eau, tout en volant; d'autres nagent, avant de s'en emparer. Tous sont prédateurs, qu'ils se nourrissent de proie vivante ou de charogne. Ils prennent tout ce que la mer peut leur donner; ils mangent le cadavre d'une baleine comme celui des plus petits crustacés; ils dévorent des poissons, des vers, des mollusques. Ceux qui vivent au bord des eaux douces ont le régime des hirondelles et des canards. Il en est qui exploitent la lâcheté des autres animaux et se montrent parasites, pillards, mendiants. En un mot, ils ont mille façons de prendre leurs aliments, et aucun ne laisse perdre une bonne occasion.

Beaucoup de longipennes vivent en société et se réunissent en bandes littéralement innombrables, surtout au moment des amours, d'autres ont des habitudes plus solitaires. D'ordinaire, ils volent isolément ou en troupes, sans demeurer longtemps dans le même lieu; ils pêchent, ils chassent, ils mangent, ils se reposent, ils dorment, puis se remettent à pêcher et à chasser. Tous ceux qui habitent les côtes se montrent prudents, intelligents, méfiants à l'é

gard de l'homme, méchants avec les autres oiseaux. Ceux qui vivent au milieu de l'Océan nous paraissent sots, stupides, impudents ; ils ont appris à résister au vent et à la tempête, mais non à vivre avec nous ; peut être sont-ils moins stupides qu'on ne le croit, quoique la façon dont ils se conduisent avec leurs semblables tende à confirmer l'opinion défavorable qu'on a d'eux.

Les longipennes diffèrent peu sous le rapport de leur mode de reproduction. Ils nichent à terre, surtout dans les marais, les tourbières, ou sur des saillies rocheuses de falaises, dans des trous, des cavernes, exceptionnellement sur des arbres ; ils le font toujours en société. Ils pondent un œuf, ou deux, ou quatre. Ils témoignent un grand attachement à leur progéniture, et la défendent courageusement contre ses ennemis. Les jeunes ne sont conduits à la mer que quand ils peuvent voler. Ils commencent alors à pêcher et à chasser pour leur compte, isolés, ou réunis à leurs semblables et formant des bandes innombrables.

Usages. — Les longipennes nous sont d'une

utilité fort restreinte ; mais, d'un autre côté, ils ne nous causent que des dommages insignifiants. Si de temps à autre ils nous enlèvent un poisson, un poussin, ils détruisent aussi des animaux malfaisants. En général, ils sont beaucoup plus utiles que nuisibles.

Captivité. — Deux familles se prêtent à la captivité, les autres y sont rebelles. En somme, ces oiseaux nous sont complètement indifférents au point de vue de la domestication et de leur utilité comme animaux domestiques.

Les longipennes se divisent naturellement en deux groupes : celui des *lariens* et celui des *procellariens* ou *oiseaux de tempête*.

1° LES LARIENS — LARI.

Die Mösenvögel.

Caractères. — Les lariens sont des longipennes à narines longitudinales et découvertes. Ils habitent les côtes et la terre, tandis que les procellariens vivent dans l'Océan.

Les lariens se subdivisent en plusieurs familles.

LES STERNIDÉS — STERNÆ.

Die Seeschwalben, the Sea-Swallows.

Caractères. — Les *sternidés* ou *hirondelles de mer* ont une taille faible ou moyenne ; le corps élancé ; le bec aussi long que la tête, dur, droit, quelquefois à crête dorsale légèrement convexe, à mandibule inférieure également convexe ; des tarsi très-courts, des doigts au nombre de quatre, les antérieurs réunis par une palmature profondément échancrée ; des ongles assez acérés ; des ailes très-longues, étroites, suraiguës, la première rémige étant la plus longue ; la queue de longueur moyenne, plus ou moins profondément fourchue, formée de douze rectrices ; un plumage lisse et serré, où dominent le gris-plomb clair, le noir et le blanc ; plumage qui varie peu ou point suivant le sexe, et considérablement suivant l'âge et les saisons.

D'après Wagner, les *sternidés* ont le crâne bombé, le trou occipital arrondi, le frontal étroit, la cloison interorbitaire perforée, l'os lacrymal allongé en haut et sur les côtés. La colonne vertébrale comprend treize vertèbres cervicales, courtes, huit dorsales, douze sacrées, soudées ensemble, et sept caudales ; des huit

paires de côtes, la première et la dernière sont fausses. Le sternum est plus étroit en haut qu'en bas ; le brechet est fort ; il y a en arrière deux apophyses courtes. Les branches de la fourchette sont fortes et recourbées ; la clavicle est assez courte ; l'omoplate est étroite, l'humérus très-long. La langue est longue, étroite et assez profondément fourchue ; l'œsophage est très-large ; l'estomac, petit et arrondi, mais à parois épaisses et musculeuses ; le gros intestin a un diamètre à peine supérieur à celui de l'intestin grêle.

Distribution géographique. — De tous les lariens, les *sternidés* ont l'aire de dispersion la plus étendue. Ils habitent toutes les zones de la terre ; ils sont plus nombreux dans les pays tempérés que dans les pays froids, où ils ne restent que peu de temps.

Mœurs, habitudes et régime. — Les *sternidés* vivent aux bords de la mer et des eaux douces. Dans leurs migrations, ils suivent les côtes ou le cours des fleuves. Quelques-uns recherchent les côtes plates et nues, d'autres

les eaux couvertes d'une abondante végétation ; il en est, dans les pays du Sud, qui se fixent de préférence dans les forêts du voisinage des côtes,

Tous les sternidés sont des oiseaux vifs, agiles, en mouvement du lever du soleil à son coucher. Ils vont généralement chercher un gîte à terre pour dormir ; ils emploient le jour à voler. Rarement ils se reposent et, quand ils le font, ce n'est pas pour longtemps. Lorsqu'ils sont posés, leur aspect n'a rien d'agréable. Leur corps prend une position horizontale, ou penche un peu en avant ; la pointe de leurs longues ailes se trouve alors plus élevée que la tête, qui est comme rentrée entre les épaules. Ils paraissent un peu plus élégants lorsqu'ils sont perchés sur quelque objet élevé, par exemple, sur une pierre ou un pieu. Ils marchent mal, en trotinant, et jamais longtemps. Grâce à leur légèreté, ils peuvent flotter sur l'eau comme un bouchon de liège, mais ils sont incapables de nager vite ; c'est tout au plus s'ils peuvent se pousser quelque peu et maladroitement. Par contre ils déploient au vol une agilité prodigieuse. Ce n'est pas sans raison qu'on les a nommés *hirondelles de mer* ; leur vol est aussi adroit, aussi rapide que celui de l'hirondelle. Si rien ne les presse, ils battent des ailes lentement, à longs intervalles et décrivent ainsi une ligne ondulée ; veulent-ils se hâter, ils donnent des coups précipités et glissent dans l'air avec une rapidité considérable. Quand le temps est beau, ils exécutent les cercles, les contours les plus gracieux ; quand le vent est violent, au contraire, ils doivent lutter continuellement contre lui, lui faire face, autrement ils seraient pour ainsi dire balayés et impuissants à se diriger. D'ordinaire, ils rasant la mer ; souvent aussi ils s'élèvent, puis, fermant tout à coup les ailes, ils se laissent tomber obliquement à la surface de l'eau, y plongent presque entièrement, et se relèvent presque aussitôt en secouant leurs ailes pour faire tomber les gouttes d'eau qui y sont restées adhérentes. C'est ainsi qu'ils parcourent dans le courant d'une journée des espaces considérables : ils n'aiment cependant pas à s'éloigner beaucoup du lieu de leur résidence, et ils reviennent toujours à leur point de départ.

Leur voix est criarde et désagréable ; on peut la rendre par : *kriaeh* ; elle varie peu suivant les différentes espèces. De leurs sens, l'ouïe et la vue sont évidemment les plus développés.

Quant à leurs facultés intellectuelles, on peut dire qu'ils sont défiant et prudents ; ils ne peuvent vivre loin de leurs semblables, et cepen-

dant ils se montrent fort jaloux les uns des autres. Si l'un d'eux plonge, ou seulement si quelque chose vient à tomber dans l'eau, ils accourent curieux et empressés. Trouver et prendre leur nourriture, tel est le but de leurs courses aériennes. Souvent on les voit en compagnie d'autres animaux, mais ils ne sont pas poussés vers eux par un intérêt de sociabilité, et rien ne les lie ; néanmoins il y a entente pour attaquer de concert tout ennemi commun, et pour l'écarter.

Le mâle et la femelle d'un même couple ont l'un pour l'autre beaucoup d'attachement : ils témoignent une grande affection à leur progéniture, et s'exposent pour elle à des dangers, qu'ils fuient en toute autre circonstance. S'ils forment, pour nicher, des sociétés nombreuses, c'est probablement parce qu'ils ont conscience de pouvoir mieux résister à leurs ennemis en réunissant leurs forces, qu'en agissant isolément.

Les sternidés se nourrissent de poissons et d'insectes ; les grandes espèces mangent en outre de petits mammifères et des oiseaux ; les petites, des vers et de petits animaux aquatiques. Ils prennent leur proie en plongeant ou en fondant sur elle.

Quelques semaines avant la ponte, les sternidés se rassemblent dans les endroits où ils nichent. En général, ils reviennent tous les ans dans le même lieu. Ceux qui habitent la mer, choisissent un banc de sable, une île découverte, un banc de madrépores, une forêt de mangliers ; ceux qui vivent dans l'intérieur des terres, recherchent des conditions analogues, ou se fixent dans des lacs ou des marais. D'ordinaire, chaque espèce forme des colonies séparées ; quelquefois, mais exceptionnellement, un couple niche seul ou en compagnie d'autres oiseaux aquatiques. Ceux qui habitent les marais construisent un nid : quant aux autres, on ne saurait donner le nom de nid à la faible dépression qu'ils creusent pour y déposer leurs œufs.

Les premiers établissent leurs nids à une certaine distance les uns des autres ; les seconds les rapprochent au point que, en couvant, les oiseaux couvrent littéralement le rivage, et qu'ils sont obligés de se tourner tous dans le même sens pour ne point se gêner. On ne peut même passer entre les nids sans écraser des œufs. Ceux qui nichent sur les arbres déposent leurs œufs à nu entre des inégalités de l'écorce, ou à la bifurcation d'une branche. La plupart pondent trois œufs, quelques-uns quatre, d'autres deux ; ceux qui nichent sur les ar-

bres n'en pondent généralement qu'un seul.

Le mâle et la femelle couvent alternativement; mais, en général, pendant les chaudes heures de la journée, ils laissent les œufs exposés aux rayons du soleil. Les jeunes éclosent après une incubation de deux à trois semaines. Ils ont en naissant un duvet bigarré. D'ordinaire, ils quittent leur nid dès le premier jour de leur existence, et courent sur le rivage avec plus d'agilité presque que leurs parents. Ceux-ci veillent sur eux et les nourrissent. Leur croissance est rapide; mais ils n'ont toute leur taille que lorsqu'ils peuvent parfaitement voler. C'est alors qu'ils quittent le lieu de leur naissance, et qu'ils errent de côté et d'autre, en société de leurs parents.

Les jeunes sternidés ont pour ennemis tous les carnassiers qui peuvent arriver jusqu'à leurs nids, les corbeaux et les grandes espèces de mouettes. Les rapaces de haut vol capturent aussi les adultes; les stercoraires les tourmentent de mille façons pour les forcer à régurgiter leur proie.

L'homme aussi est l'ennemi des sternidés, dont il aime à se procurer les œufs délicats. A part cela, on chasse peu ces oiseaux; car on ne peut utiliser ni leur chair ni leurs plumes, et ils ne supportent pas la captivité. Quelques personnes leur reprochent les poissons qu'ils pêchent et ne leur tiennent pas compte du nombre considérable d'insectes nuisibles qu'ils détruisent. D'ailleurs, ceux qui vivent aux bords de la mer, ne nous font pas le moindre mal, et tous nous charment par leur grâce, leur élégance, leur vivacité; aussi le véritable ami de la nature est-il bien autorisé à réclamer protection pour ces gracieux oiseaux.

LES SYLOCHÉLIDONS — SYLOCHELIDON.

Die Raubseeschwalben, the Terns.

Caractères. — Sous le nom des ylochélidons ou *hirondelles de mer rapaces*, mon père a réuni dans un même genre les plus grandes espèces de sternidés. Ces espèces présentent les caractères suivants: corps assez vigoureux, ramassé; bec très-grand, fort, plus long que la tête; pattes petites; palmatures peu échanrées; ailes longues, en forme de sabre; queue faiblement fourchue; plumage serré au corps.

LE SYLOCHÉLIDON DE LA MER CASPIENNE — SYLOCHELIDON CASPIA.

Die Raubseeschwalbe, die Wimmerwöwe, the Tern.

Caractères. — Le sylochélidon de la mer Caspienne, *sternie tschegrava*, vulgairement *mouette gémissante* (fig. 187), est le type de ce genre. Il a le haut de la tête noir, les côtés du cou, le dessous du corps et le haut du dos d'un blanc éclatant; le manteau gris-bleu clair; l'extrémité des ailes plus foncée, la queue plus claire que les autres parties du manteau; l'œil brun; le bec rouge-coral; les pattes noires. En hiver, il a la tête mêlée de blanc et de noir. Les jeunes ont le dos marqué en travers de taches brunâtres. Cet oiseau a 55 cent. de long et 1^m,38 d'envergure; la longueur de l'aile est de 44 cent., celle de la queue, de 16.

Distribution géographique. — Ce sylochélidon est originaire du centre de l'Asie et du sud de l'Europe; il niche, exceptionnellement, sur l'île de Sylt et en quelques localités des côtes de France, de Hollande et de Poméranie. En hiver, il apparaît sur la côte méridionale de la Méditerranée, près des lacs de la Bassée-Egypte, sur les côtes de la mer Rouge et de la mer des Indes, et, en suivant le cours des fleuves, il arrive jusque dans le centre de l'Afrique et des Indes. Je l'ai souvent vu dans le Soudan. D'après Jerdon, il se montre tous les hivers dans l'intérieur des Indes. On l'a aussi trouvé sur la côte occidentale d'Afrique; il ne semble cependant pas avoir jamais franchi l'Atlantique. Il est excessivement rare dans l'intérieur de l'Allemagne, les rivières sans doute n'y sont ni assez grandes, ni assez poissonneuses. Il arrive dans l'île de Sylt vers la seconde moitié d'avril, et abandonne l'endroit où il a niché dans le mois d'août.

Mœurs, habitudes et régime. — Naumann dit que cet oiseau ne se rencontre qu'aux bords de la mer, qu'il ne s'éloigne des côtes que de quelques kilomètres au plus. Cette assertion ne s'applique pas évidemment à l'hiver, comme on le voit par ce que je viens de dire; j'ajouterai encore que cet oiseau demeure assez longtemps non-seulement près des lacs Stiers, mais encore près des lacs et des fleuves du centre de l'Afrique.

Partout où existe le sylochélidon, il ne peut guère échapper aux regards. D'ordinaire, on le voit volant à une quinzaine de mètres au-dessus de la surface de l'eau, la tête avec son bec rouge brillant, dirigée en bas, battant lentement des

ailes, et de temps à autre se laissant tomber obliquement sur l'eau. Une personne inexpérimentée seule pourra le confondre avec un goëland. Si ses mouvements sont plus lents, plus paresseux que ceux de ses congénères, ils ont cependant d'une manière complète le caractère de ceux des sternidés. Pour se reposer, le sylochélidon s'abat sur un endroit sablonneux de la rive, et là, il forme avec ses semblables, une longue ligne serrée, tous les individus qui la composent ayant la tête tournée du côté de l'eau. A voir cette société immobile, on la distingue, au premier coup d'œil, d'une bande de mouettes, où toujours quelques individus sont en mouvement. De temps à autre, un sylochélidon s'abat sur l'eau, y nage quelques minutes, mais il reste d'ordinaire à la même place, sans ramer avec les pattes, et il ne tarde pas à s'élever de nouveau dans l'air.

Sa voix est plus forte, plus rauque, plus criarde que celle de ses congénères; elle en diffère peu cependant, et ne comprend qu'un seul cri désagréable : *kriach* ou *kraeik*.

Le sylochélidon fuit l'homme; il est craintif et défiant. Il semble être moins sociable que les autres sternidés. Il se réunit à ses semblables au moment de la ponte, mais plus tard chacun ne vit plus que pour soi, ne se joint aux autres que pour se reposer avec eux. La jalousie, l'envie semblent être les mobiles principaux de ses actions. Il se fait remarquer, en outre, par son courage et son ardeur querelleuse: tout cela n'est pas l'indice d'un naturel bien sociable.

Le sylochélidon est un véritable oiseau de proie. Les poissons forment sa nourriture principale, et il en prend et en avale qui ont une assez forte taille. Dans certains cas, il attaque aussi de grands oiseaux aquatiques, surtout quand ils nagent, et il les mange avec un plaisir visible. Aux Indes, d'après Jerdon, il chasse activement les crustacés; cependant, là aussi, c'est surtout de poissons qu'il se nourrit. Schilling, le premier, accusa le sylochélidon de piller les nids des oiseaux qui se reproduisent sur le rivage; il remarqua en effet que les goëlands et les sternes s'envolaient en poussant de grands cris, dès que ce pillard se montrait; qu'ils fondaient sur lui avec fureur et cherchaient à le chasser; tandis que lui continuait tranquillement son chemin sans paraître affecté de tout ce tapage. D'autres auteurs ont confirmé le fait.

Naumann a visité la colonie célèbre des sylochélidons de l'île de Sylt; elle existe encore à l'extrémité nord de cette île. Les œufs, dit-il, gisent sur le sable nu, dans une légère dépression

creusée par l'oiseau, non loin du bord de l'eau. Les nids ne sont pas éloignés de deux pieds l'un de l'autre. Ils renferment généralement deux œufs, quelquefois trois, mais jamais plus. Ces œufs ont la grandeur et la forme de ceux du canard domestique. Leur coquille est lisse, mais terne; ils sont d'un jaunâtre sale ou d'un blanc brunâtre, et parsemés de points et de taches d'un gris cendré et d'un gris noir: leur couleur et leur dessin sont d'ailleurs très-sujets à varier. Ce n'est que dans la seconde moitié de mai que les sylochélidons commencent à pondre. A Sylt, on leur enlève plusieurs fois leurs œufs, et ce n'est que huit ou quinze jours avant la Saint-Jean qu'on les laisse en paix. Lorsqu'on s'approche d'un nid, on se voit assiéger par les deux parents, qui poussent de grands cris. Le mâle se montre plus hardi que la femelle. En pondant ou en couvant, l'oiseau a toujours la tête tournée du côté de l'eau. Le sylochélidon interrompt souvent l'incubation; mais, en somme, il couve plus longtemps que ses congénères. Lorsqu'il a été effrayé, il ne revient qu'assez tard à son nid. Les jeunes naissent avec le dos tacheté de noir grisâtre, le ventre blanc, et courent bientôt hors de leur nid. Les parents les nourrissent de petits poissons; souvent aussi le mâle apporte des poissons à sa femelle qui couve.

Le bec est pour les sylochélidons une arme redoutable; aussi est-il peu vraisemblable que les faucons s'amuse à poursuivre ces oiseaux qui, d'ailleurs, savent bien se défendre; ils mordent cruellement ceux qui osent les attaquer; ils se font craindre même du chasseur qui les a blessés. L'homme les laisse en repos; il se contente de ravir leurs œufs, qui sont un mets fort délicat. Ces œufs constituent pour les propriétaires du terrain où est établie une colonie de sylochélidons une source de revenus fort importante.

Captivité. — Le sylochélidon n'est pas un oiseau que l'on doive tenir en captivité; si on lui coupe les ailes, ou si on l'empêche de voler de toute autre manière, il devient triste et déprimé; il ne mange d'ailleurs des poissons morts qu'avec répugnance.

LES STERNES — *STERNA*.

Die Stromschwaben, the Stream-Swallows.

Caractères. — Un bec mince, assez court, un peu recourbé; des tarses et des doigts très-courts; une queue profondément fourchue, un peu plus courte ou légèrement plus longue que

les ailes; des plumes occipitales médiocrement allongées et arrondies du bout; tels sont les caractères que l'on assigne au genre sterne.

LA STERNE HIRONDELLE — STERNA HIRUNDO.

Die Flussschwalbe, the Stream-Swallow.

Caractères. — La sterne hirondelle est le type de ce genre. Adulte, elle a un plumage analogue à celui du sylochélidon de la mer Caspienne, sauf le ventre qui est grisâtre, et les tarses qui sont rouges. Les jeunes ont le dos tacheté transversalement de brunâtre, les tarses jaunâtres. Cet oiseau a de 44 à 47 cent. de long, sur lesquels 18 cent. appartiennent à la queue, dont l'échancrure mesure près de 11 cent. L'envergure est de 88 cent. sur lesquels 32 cent. environ représentent la longueur de l'aile.

Distribution géographique. — On ne sait pas au juste si toutes les sternes hirondelles appartiennent à une seule espèce, ou forment plusieurs espèces voisines. Dans le cas où elles n'en formeraient qu'une, l'espèce aurait comme aire de dispersion toute la zone tempérée de l'hémisphère boréal aussi bien dans l'ancien que dans le nouveau continent.

Mœurs, habitudes et régime. — Plus que ses congénères, cet oiseau habite les fleuves, les lacs d'eau douce; il n'est pas rare dans notre pays, et sur les bords de l'Elbe, par exemple, il se montre en très-grand nombre. Ses migrations se font régulièrement et on ne le voit chez nous qu'en été. Il arrive à la fin d'avril ou au commencement de mai, pour repartir en juillet ou dès les premiers jours d'août. Dans le midi de l'Europe, il trouve déjà des quartiers d'hiver convenables. Pendant la saison froide, il est très-commun dans tout le nord de l'Afrique. Dans ses migrations, la sterne hirondelle vole à une grande hauteur, en suivant de préférence le cours des fleuves. Quand la faim la presse, elle s'abat sur l'eau, pour y chasser et s'y reposer. Dans ses quartiers d'hiver, elle s'établit aux bords de la mer ou des lacs d'eau douce, sans cependant montrer pour ceux-ci une préférence bien marquée.

La sterne hirondelle diffère de la plupart de ses congénères par son vol roide et rapide; sous ce rapport, cependant, quelques-unes lui sont supérieures. Son cri ordinaire est: *kriaeh*; son cri d'angoisse: *kek* ou *kek*. Lorsque le danger est imminent, elle répète ce dernier cri plusieurs fois de suite; lorsqu'il est éloigné, elle crie: *kreïik*; dans la colère, elle pousse son *kek* si fréquem-

ment, et avec une telle rapidité, qu'on ne peut plus distinguer chaque syllabe.

Sous le rapport de l'intelligence, elle n'est inférieure à aucune des espèces voisines. Elle se nourrit de petits poissons, de grenouilles, de têtards, de vers, d'insectes. Elle prend les animaux aquatiques en plongeant; ceux qui courent sur le sol ou qui adhèrent aux herbes, en volant.

La sterne hirondelle niche sur les basses îles, sur les bancs de sable de la côte ou des cours d'eau; elle recherche les endroits dont le sol est couvert de gravier, et non de sable. Elle y creuse une légère dépression, ou s'empare de celle qu'elle y trouve, sans se donner la peine de la tapisser de substances végétales. Elle pond dans le courant de mai. Sa ponte est de deux ou trois œufs, grands, ovoïdes, à coquille lisse, finement grenus, ternes, à fond roux-jaunâtre sale ou jaune-olivâtre pâle, sur lequel se détachent des taches rondes ou allongées, des points gris-violet, rougeâtres, ou d'un noir foncé. La femelle les couve la nuit; le mâle la relaye quelquefois pendant le jour; au milieu de la journée, les œufs restent exposés à la chaleur des rayons du soleil.

Les jeunes éclosent après seize ou dix-sept jours d'incubation; ils ne tardent pas à quitter le nid et, au moindre danger, ils se cachent au milieu du gravier, dans les inégalités du sol; si les parents sont tués, ils trahissent leur présence par leurs piailllements plaintifs. Ils croissent rapidement; au bout de quinze jours, ils volettent; à trois semaines, ils peuvent suivre leurs parents au vol, mais ce n'est que plus tard qu'ils deviennent aussi habiles voiliers qu'eux.

Il est rare que les sternes hirondelles constituent dans l'intérieur des terres de grandes colonies; mais sur les côtes, elles se réunissent par centaines pour nicher en sociétés. Bolle visita une de ces colonies, dans la grande île de Canarie.

« Plus nous avançons, dit-il, plus nombreuses étaient les paires qui s'envolaient, et nous dûmes prendre des précautions pour ne pas écraser les œufs, tant ils étaient serrés près les uns des autres. A peine eûmes-nous commencé à ramasser ces œufs, pour en emplir nos chapcaux et nos paniers, qu'une bande de plusieurs milliers de sternes s'éleva: nous nous trouvions sous un véritable nuage d'un blanc de neige. Le bruit était assourdissant; le tumulte augmenta encore, quand, à l'autre extrémité de la plage, apparurent d'autres personnes, qui se mirent aussi à ramasser

des œufs. Quelques-uns de ces oiseaux arrivaient en volant tout près de nous; c'étaient ceux sans doute dont nous étions en train d'explorer le nid. Quand nous nous éloignons, nous pouvions voir parfaitement le mâle et la femelle revenir à leurs œufs. Celle-ci reprenait sa place dans le nid, tandis que celle-là demeurait dans son voisinage. Nous ne quittâmes la localité que quand nos paniers furent remplis jusque par-dessus bord; et il ne nous fallut pas une heure pour en arriver là. Les personnes que nous y rencontrâmes, nous dirent que les habitants du voisinage trouvaient dans cette colonie une nourriture abondante pour plusieurs semaines; qu'ils faisaient même des provisions d'œufs, et que cependant le nombre de ces oiseaux, de mémoire d'homme, ne paraissait pas avoir diminué. »

Il arrive souvent qu'une crue subite vient noyer des milliers de nids de sternes hirondelles. Si cet accident arrive de bonne heure, les oiseaux ont une seconde couvée; si cette destruction a eu lieu plus tard, ils restent pour une année sans progéniture. L'eau est toujours l'ennemi le plus redoutable pour ces oiseaux. Ils n'ont pas trop à souffrir de la part de l'homme, et une fois adultes, grâce à leur rapidité, ils échappent facilement aux poursuites des rapaces. Naumann a vu plusieurs fois des sternes hirondelles chassées par des gerfauts.

« La plupart des palmipèdes, dit-il, cherchent à échapper aux rapaces en plongeant; ce n'est pas ce que fait la sterne hirondelle; elle évite admirablement les attaques du faucon, et à chaque attaque, elle s'élève davantage dans l'air. Quelquefois, elle se laisse tomber verticalement ou exécute brusquement quelques crochets hardis; en même temps, elle se rapproche de plus en plus des nuages, jusqu'à ce que, épuisé, l'oiseau de proie soit contraint d'abandonner la partie. Mais s'il ne peut réussir à s'emparer des adultes, le gerfaut prend les jeunes sans beaucoup de peine. Ce rapace, d'ailleurs, paraît être l'ennemi-né des sternes hirondelles, et capture souvent les jeunes qui viennent de prendre leur essor. »

Les corbeaux, les grands goélands prédateurs détruisent aussi nombre de jeunes, bien que les parents les défendent avec un courage héroïque.

Chasse. — L'homme intelligent ne chasse pas ces oiseaux; c'est au plus si quelque chasseur d'occasion s'amuse à les tirer.

Captivité. — On voit des sternes hirondelles

captives dans quelques jardins zoologiques et chez quelques amateurs; mais l'oiseau privé de sa liberté ne vit pas longtemps, car on ne peut réunir toutes les conditions qu'il réclame pour prospérer.

LES STERNULES — *STERNULA*.

Die Zwergseeschwalben, the lesser Terns.

Caractères. — Le genre sternule a pour caractères essentiels un bec assez fort et un peu court, des palmatures profondément échancrées, une queue légèrement fourchue.

LA STERNULE NAINE — *STERNULA MINUTA*.

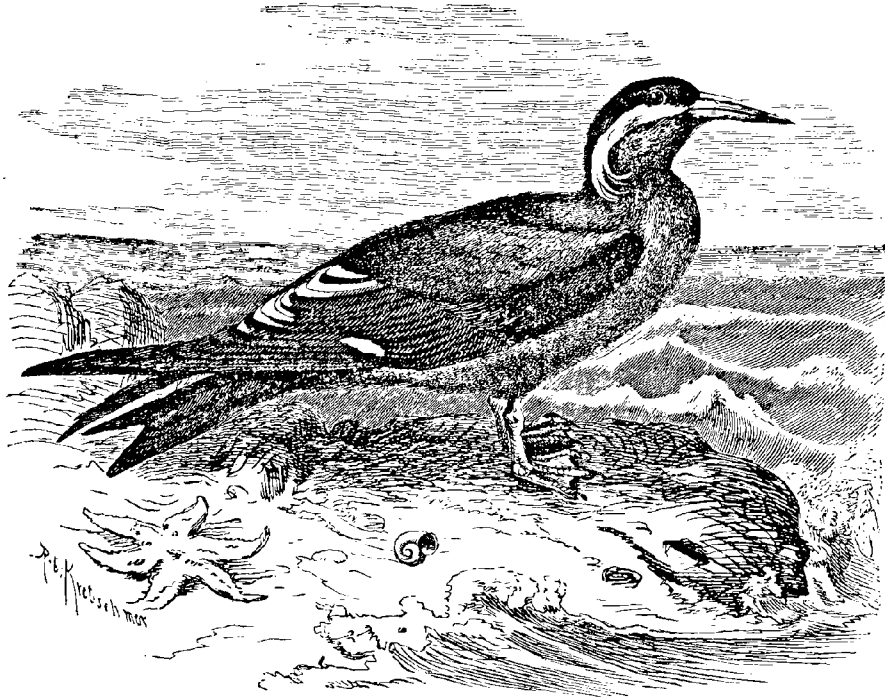
Die Zwergseeschwalbe, the lesser Tern.

Caractères. — La sternule naine, vulgairement : *petite hirondelle de mer*, le type de ce genre, est la plus petite espèce de la famille. Elle a le front et le dessous du corps blancs, le haut de la tête et la nuque noirs, le manteau et les ailes d'un gris cendré, l'œil brun, le bec jaune de cire, à pointe noire; les pattes jaunecore. Cet oiseau a 25 cent. de long, et de 52 à 55 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 19 cent., celle de la queue, de 8. Les jeunes ont un plumage tacheté, comme chez les espèces des genres voisins.

Distribution géographique. — L'aire de dispersion de la sternule naine s'étend dans quatre parties du monde : l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique; elle atteint, au nord, le 50°, au sud, le 24° de latitude boréale. Au Brésil, elle est remplacée par une espèce très-voisine, mais un peu plus grande.

Mœurs, habitudes et régime. — Elle habite les eaux douces, surtout les grands fleuves, mais sans éviter complètement les côtes de la mer. Ce qu'il lui faut, ce sont des bancs de gravier au milieu de l'eau; elle ne se fixe jamais dans les localités où ces conditions manquent. Elle arrive chez nous en mai, rarement avant le milieu de ce mois; elle se reproduit, et dès le mois de juillet, au plus tard en août, elle émigre. Elle voyage lentement, et en faisant de nombreuses stations en route; aussi, dans le sud de l'Allemagne, la voit-on beaucoup plus tard que dans le nord; elle n'émigre pas loin et ne dépasse pas généralement les rivières et les lacs côtiers du nord de l'Afrique. Elle voyage de même en partant du nord de l'Asie ou de l'Amérique.

« La sternule naine, dit Naumann, ne le cède



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils édit.

Fig. 188. La Nénie des Incas.

en beauté à aucune de ses congénères, et comme tout, chez elle, est reproduit sur une échelle moindre, elle a encore plus d'attraits pour l'amateur. » Son genre de vie ne diffère guère de celui des autres membres de sa famille; elle marche et nage comme eux, vole de même, peut-être encore plus facilement et plus rapidement; elle exécute les mêmes détours, les mêmes crochets hardis; elle paraît toujours pressée. C'est, bien certainement, un des oiseaux les plus agiles et les plus vifs de sa famille. « Deux de ces oiseaux se rencontrent-ils, continue Naumann, leurs cris perçants semblent exprimer la joie qu'ils ont de se revoir. Bientôt arrivent un troisième, un quatrième individu; les cris deviennent plus forts, plus variés, plus précipités; ils commencent à se jouer, à s'agacer, en exécutant au vol les manœuvres les plus gracieuses. Ces scènes de gaieté et de bonheur se reproduisent plusieurs fois par jour. Aussi, ces oiseaux se font-ils bientôt remarquer et aimer même des personnes généralement insensibles aux beautés de la nature. Ces jeux dégèrent rarement en véritables querelles, et ces querelles, d'ailleurs, lorsqu'elles ont lieu, se bornent à un instant de tumulte bien vite dissipé. Mais, dans toutes ses actions, l'oiseau ne perd pas l'homme

BREM.

de vue; il ne se dépouille un peu de sa défiance ordinaire que là où il voit beaucoup de monde et n'en est pas chassé. »

Elle paraît être moins sociable que ses congénères. Pendant ses migrations, on la rencontre parfois en bandes nombreuses; mais, là où elle niche, elle ne forme que de petites réunions de dix paires au plus. Sa voix est moins désagréable que celle des autres sternidés; elle est aussi plus variée: elle crie d'ordinaire *kriaek* ou *kraeik*. Quand elle est excitée, c'est ce dernier cri qui domine. Lorsqu'un danger la menace, elle crie plusieurs fois de suite: *kek* et *kek*; quand elle joue, *keckerrek*, *kickerek*; mais *kriaek* reste toujours son cri dominant.

La sternule naine se nourrit surtout de petits poissons; elle prend en outre des insectes, des larves, de petits crustacés. Quand une bande est en train de pêcher, une grande animation règne au milieu d'elle. L'individu qui a été assez heureux pour prendre une proie, est poursuivi par ses compagnons, qui cherchent à lui ravir sa capture.

La sternule naine niche dans les endroits couverts de gravier, soit sur les côtes de la mer, près des embouchures d'un fleuve, soit sur des bancs ou des îlots, dans le cours d'un fleuve ou d'une

IV — 411

rivière, là, bien entendu, où l'homme se montre rarement. Elle ne se réunit pas en société avec d'autres oiseaux, mais elle supporte parfaitement que des pluviers viennent s'établir dans son voisinage. Les nids de ces oiseaux sont de simples dépressions creusées dans le sol; ils sont généralement assez éloignés les uns des autres; aussi une bande un peu nombreuse a-t-elle besoin d'une place considérable. La dépression, qui sert de nid est nue. Les œufs, au nombre de deux ou trois, ont une coquille mince; ils sont ternes et marqués, sur un fond jaune-roux sale, de taches, de points, de bigarrures d'un gris cendré clair, d'un violet pâle et brun foncé. Les deux parents les couvent alternativement pendant quatorze ou quinze jours; quand le temps est beau, ils ne les couvent, pendant le jour, que par intervalles d'un quart d'heure au plus. Tous deux témoignent à leurs petits un vif amour; tous deux concourent à les élever, au cas où ils ont réussi à échapper aux dangers qui les menacent, et qui sont les mêmes que ceux dont nous avons parlé à propos de la sterne hirondelle.

LES HYDROCHÉLIDONS — *HYDROCHELIDON.*

Die Wasserschwaben, the Water-Swallows.

Caractères. — Un genre bien défini est celui des hydrochélidons ou guifettes, vulgairement *hirondelles d'eau*. Les hydrochélidons sont des sternidés robustes, mais élégants; ils ont le bec faible; les tarses assez élevés; les doigts longs; les palmatures profondément échanquées, les ailes très-longues; la queue relativement courte, légèrement échanquée; le plumage mou et serré, variable suivant l'âge et la saison; à l'époque des amours, un beau noir velouté en est la couleur prédominante.

L'HYDROCHÉLIDON NOIRE — *HYDROCHELIDON NIGRA.*

Die schwarze Wasserschwabe, the black Water-Swallow.

Caractères. — L'hydrochélidon noire ou *épouvantail*, a la tête, la nuque, la poitrine et le milieu du ventre noir-velouté; le manteau gris-bleu, le croupion blanc; les rémiges d'un gris foncé, bordées d'un liséré clair; les rectrices d'un gris clair; l'œil brun, le bec rouge à la base, noir dans le reste de son étendue; les pattes rouge-brun. En hiver, elle a la partie postérieure de la tête et la nuque noires, le front et le dessous du corps blancs. Les jeunes ont les plumes

du manteau et des couvertures des ailes bordées de jaune-roux. Cet oiseau a 25 cent. de long et 77 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 26 cent., celle de la queue, de 10.

L'HYDROCHÉLIDON LEUCOPTÈRE — *HYDROCHELIDON LEUCOPTERA.*

Die weissflügelige Wasserschwabe, the white-winged Water-Swallow.

Caractères. — L'hydrochélidon leucoptère a les plumes du corps d'un noir foncé; la face supérieure des ailes d'un gris bleu; les épaulées et l'extrémité des rémiges de l'avant-bras blanchâtres; le croupion et les rectrices blancs; le bec rouge-cerise, à pointe noire; les pattes rouge-laque.

L'HYDROCHÉLIDON HYBRIDE — *HYDROCHELIDON LEUCOPAREIA.*

Die weissbärtige Wasserschwabe, the white-bearded Water-Swallow.

Caractères. — Chez l'hydrochélidon hybride ou moustac, le noir du haut de la tête et de la nuque est séparé du gris-bleu foncé du cou par une large ligne naso-oculaire blanchâtre; la poitrine est d'un gris foncé; le manteau gris clair; le ventre gris-blanc.

Distribution géographique des hydrochélidons. — L'hydrochélidon noire habite toutes les localités de la zone tempérée qui sont appropriées à ses besoins, et dans ses migrations elle se dirige assez loin vers le sud pour qu'on ait pu la trouver dans quatre parties du monde. L'hydrochélidon leucoptère habite l'Europe méridionale, le nord de l'Afrique et une grande partie de l'Asie, jusqu'au Kamtchatka. L'hydrochélidon hybride ou moustac est surtout propre aux contrées orientales du midi de l'Europe.

Mœurs, habitudes et régime des hydrochélidons. — Les hydrochélidons arrivent dans nos contrées à la même époque que les autres sternidés et s'en vont avec eux. Mais ce ne sont ni les côtes de la mer, ni les bords des fleuves qu'elles recherchent; elles s'établissent dans les grands étangs, les marais, auprès des eaux dormantes. L'hydrochélidon noire voyage par bandes très-variables, dans lesquelles on peut compter d'une vingtaine à un millier d'individus. Elle émigre en suivant le cours des fleuves, et en s'arrêtant quelque temps là où les rives sont marécageuses.

Les hydrochélidons diffèrent des autres sternidés non-seulement par leurs habitudes, mais encore par leur régime, leur mode de reproduc-

tion. Elles marchent et nagent aussi mal qu'eux ; leur vol est moins impétueux, moins vacillant, mais plus doux, plus paisible, extrêmement léger et varié. La nuit, elles dorment ; le jour, elles sont continuellement en mouvement, elles passent la majeure partie de leur vie à voler, c'est-à-dire à chasser. Dans certaines saisons, elles se nourrissent presque exclusivement d'insectes ; c'est à eux qu'elles font principalement la chasse, ne prenant que par occasion un petit poisson ou quelque autre animal aquatique. Les hydrochélidons ne s'emparent pas de leur proie en fondant dessus ; elles chassent plus à la façon des hirondelles qu'à celle des sternidés ; elles rasent la surface de l'eau, exécutent des crochets, plus par plaisir, semble-t-il, que par nécessité ; elles planent longtemps, et quand elles aperçoivent une proie, elles ne se laissent pas tomber sur elle brusquement et presque verticalement à la manière des oiseaux plongeurs ; elles descendent plus obliquement, et la saisissent avec leur bec, sans plonger entièrement. Ces mouvements s'exécutent cependant avec une grande rapidité ; aussi, voir une hydrochélidon pêcher, c'est assister à un spectacle toujours changeant.

Lorsque le vent est violent, l'hydrochélidon est contrariée dans son vol. Plus encore que chez ses congénères, ses ailes sont trop longues, relativement au poids de son corps et à la puissance de ses muscles. Mais quand le temps est beau, elle règne dans l'air en souveraine ; elle s'élève jusque dans les nuages, en décrivant les cercles, les crochets les plus gracieux ; puis, de cette hauteur, elle redescend sur quelque petite pièce d'eau pour l'explorer et y continuer sa chasse. Contrairement aux autres sternidés, elle se montre sans crainte et confiante à l'égard des autres êtres vivants. Dans nos contrées, elle fuit encore l'homme, mais dans le midi de l'Europe et en Égypte, où personne ne lui est hostile, elle pêche et vaque à ses occupations tout à côté de l'homme ; elle arrive en volant si près de lui, qu'on croirait pouvoir la prendre avec la main.

Cependant ses allures changent, une fois qu'elle a été chassée, et des poursuites répétées peuvent la rendre extrêmement défiante et prudente.

Elle ne s'inquiète guère des autres oiseaux, bien qu'elle soit fort sociable et qu'il soit très-rare de voir un individu isolé. Les membres d'une même bande sont très-attachés les uns aux autres ; ils demeurent toujours ensemble ; ils vaquent en commun à leurs occupations ; sauf quelques agaceries peu sérieuses, ils vivent entre eux dans la meilleure harmonie. Le malheur qui

frappe l'un des membres d'une pareille société est profondément ressenti par les autres. Un coup de feu a-t-il fait tomber à terre une hydrochélidon : ses compagnes se réunissent autour d'elle, non par jalousie, comme on l'a prétendu, mais par compassion, pour essayer de la secourir ; peu courageuses de leur naturel, elles n'osent s'attaquer qu'à des adversaires qu'elles savent bien inférieurs à elles sous le rapport du vol ; et elles fuient timidement tous ceux qui pourraient leur être dangereux.

Les hydrochélidons nichent dans l'intérieur des marais. Elles construisent leurs nids les uns près des autres, sur de petits monticules de vase qui émergent au-dessus de l'eau, dans des touffes d'herbes ou de joncs, sur des flots flottants de joncs, de roseaux, sur des feuilles de nénuphar ; mais, alors même qu'ils flottent, ces nids sont souvent détruits par une subite crue des eaux. Exceptionnellement, on en trouve au milieu des feuilles de roseaux élevés, ou même sur des buissons. Le nid des hydrochélidons varie suivant l'endroit où il est établi ; mais, en somme, il ressemble à celui des autres sternidés. Le fond en est formé d'une couche souvent considérable de matières végétales, au centre de laquelle est creusée une légère dépression. Des feuilles sèches, des joncs, des roseaux, des racines, sont les matériaux de cette construction, toujours grossièrement établie.

Au commencement de juin, on y trouve généralement trois œufs, rarement deux ou quatre. Ces œufs sont courts, fortement ventrus, à coquille mince, finement grenue, terne, d'un brun foncé, parsemée de taches et de points d'un brun rouge et d'un brun noir. Les jeunes éclosent après quatorze ou seize jours d'incubation ; ils quittent le nid quinze jours après, quand ils savent un peu voler. Les parents montrent pour eux beaucoup de sollicitude, les défendent en cas de danger avec un courage extraordinaire. Lorsque les jeunes peuvent voler, ils suivent encore longtemps leurs parents dans toutes leurs excursions, leur demandant sans cesse à manger ; et souvent encore, ils les tourmentent ainsi pendant qu'ils émigrent.

Chasse. — En Italie, on prend beaucoup de ces oiseaux et d'une façon cruelle. On dispose une aire convenable dans un étang, où l'on sait que s'abattent les hydrochélidons de passage ; on les attire en agitant un lambeau d'étoffe blanche ; la plupart de celles que l'on prend sont vendues vivantes à des enfants qui s'amuse à les faire voler avec un fil à la patte ; les autres sont tuées

plumées, détaillées et apportées en cet état au marché.

LES GYGIS — GYGIS.

Die Feenschwalben, the Fairy-Swallows.

Plusieurs espèces de sternidés exotiques diffèrent assez de celles que nous venons de passer en revue par leur genre de vie et par quelques-uns de leurs caractères, pour qu'on ait cru devoir en former un genre particulier. Les gygis ont des formes sveltes; un bec long, un peu faible et retroussé en haut; des ailes longues; la queue profondément fourchue; des tarses courts; des doigts antérieurs unis par de petites palmatures; un plumage mou et soyeux.

LA GYGIS BLANCHE — GYGIS CANDIDA.

Die Feenschwalbe, the Fairy-Swallow.

Caractères. — La gygis blanche, que l'on connaît vulgairement sous le nom de *fee*, *hirondelle-fee*, *hirondelle de mer joyeuse*, appartient à ce petit groupe. Son plumage est entièrement d'un blanc de neige; elle a l'œil noir, le bec bleu-foncé à la base, noir à la pointe; les pattes d'un jaune safran.

Distribution géographique. — Ce superbe oiseau appartient à l'océan Pacifique; on le trouve notamment sur toute la côte sud-est de l'Australie, depuis la baie de Moreton jusqu'au cap York.

Mœurs, habitudes et régime. — La gygis blanche attire l'attention de la plupart des voyageurs, mais tous ne pensent pas, comme Darwin, qu'il suffit d'un faible effort d'imagination pour se figurer un esprit caché dans ce corps si léger et si élégant. La beauté du plumage de la *fee*, la grâce de son vol, peuvent justifier cet enthousiasme; du reste, le genre de vie de cet oiseau mérite de nous arrêter un instant.

La gygis blanche se plaît dans les forêts profondes et sombres; elle se pose sur les arbres; elle court agilement au milieu des branchages, et son plumage se détache alors superbement sur le vert foncé de la forêt. Cumming, Peale et Pickering ont décrit le nid de cet oiseau. Le premier, dans une descente qu'il fit à l'île inhabitée d'Elisabeth, où ne se trouve même pas d'eau douce, rencontra une colonie de gygis. Mais les œufs n'étaient pas sur le sol, ou à une faible hauteur, comme ceux des autres sternidés; ils se trouvaient placés sur des branches horizontales, dans de légères excavations à peine

suffisantes pour que le vent ne pût les jeter à bas. Chaque couple ne pond qu'un œuf, cet œuf est assez grand, relativement à la taille de l'oiseau; il est arrondi, et marqué sur un fond blanc-brunâtre de taches et de points bruns. Les deux parents témoignent beaucoup de sollicitude à leur progéniture, et volent, en poussant de grands cris, autour de l'homme qui s'approche de leur nid. Les jeunes restent à la place même où ils sont nés jusqu'à ce qu'ils puissent prendre leur essor; beaucoup périssent, d'après Cumming, en tombant à terre.

Peale a remarqué que les parents les nourrissaient surtout de petits poissons; il croit cependant qu'ils prennent aussi sur les arbres des araignées et des insectes, avec lesquels ils élèvent leur progéniture.

D'après Pickering, le cri des gygis adultes est un faible gémissement, presque imperceptible.

LES NÉNIES — NOENIA.

Caractères. — Les nénies sont des sternidés exotiques à plumage sombre. Elles sont caractérisées par un bec fort et allongé; par des ailes très-longues et dépassant la queue d'un pouce environ; une queue fourchue; des tarses notablement plus courts que le doigt médian, et surtout par deux faisceaux de plumes longues contournées, formant une sorte de moustache qui, de la base du bec, s'étend sur les côtés du cou.

LA NÉNIE DES INCAS — NOENIA INCA.

Die Inkaschwalbe, the Inka-Swallow.

Caractères. — La nénie des Incas a les plumes du corps d'un brun ardoisé uni, plus clair sur le croupion et mélangé de quelques taches fauves ou grisâtres sur la poitrine et sur le ventre; le sommet de la tête plus foncé que le dos; les moustaches d'un blanc très-pur; les rémiges d'un brun noir, terminées, ainsi que leurs grandes couvertures, par un bord blanc; le rebord de l'aile garni de plumes grises, tachetées de brun; les rectrices ardoisées en dessus, à tiges brunes, cendrées en dessous et à tiges blanches sur cette face. Cet oiseau a 36 cent. environ de longueur totale; sa queue en a 13.

Distribution géographique. — La nénie des Incas habite les côtes du Pérou. « Nous observâmes, dit Lesson, un grand nombre de ces oiseaux dans une chasse que nous fîmes sur une île stérile de San-Lorenzo, en février 1823. Nous en tuâmes plusieurs en ce lieu, où ils semblent avoir fixé leur principale résidence à l'entrée de

l'immense baie de Callao, à peu de distance de Lima ou de la Ciudad de los Reyes. »

L'on ne sait rien de son genre de vie ni de son mode de nidification, qui sont probablement les mêmes que chez la plupart des sternidés.

LES NODDIS — *ANOUS*.

Die dummen Seeschwalben, the Noddies.

Caractères. — Les noddis se caractérisent par un corps assez massif; un bec plus long que la tête, presque droit, comprimé sur les côtés et très-effilé, à mandibule inférieure taillée angulairement; les pieds courts mais robustes; des doigts reliés par des palmatures, non découpées; des ailes pointues; une queue longue, nullement fourchue, disposée en forme de coin.

LE NODDI NIAIS — *ANOUS STOLIDUS*.

Die dumme Seeschwalbe, the Noddy.

Caractères. — Le noddii niais, à l'exception de la partie supérieure de la tête, qui est grise, a tout le plumage d'un brun foncé, avec une tache noire au-dessus et derrière l'œil; les ailes et les rectrices d'un brun tirant sur le noir; l'œil brun, le bec noir et le pied d'un brun rougeâtre très-foncé. Cet oiseau mesure 43 cent. de long, 86 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 30 cent., et celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — Cette espèce est l'une des plus répandues de la famille, car on la rencontre tout aussi bien dans la mer Atlantique que dans le Pacifique, mais ici plus souvent. Audubon en découvrit des nids au golfe du Mexique, et Gilbert en trouva d'autres sur les côtes australiennes.

Mœurs, habitudes et régime. — « L'agréable impression que nous avait laissée l'oiseau du Tropique, nous dit Tschudi, fut fâcheusement dissipée par l'apparition du noddii ou *hirondelle de mer niaise*. Toute l'attitude de cet oiseau, son vol indécis et paresseux, sa longue queue, ses ailes passablement larges le désignaient de loin comme le type d'une espèce particulière. Il ne possède pas les mouvements gracieux et légers d'autres sternidés; ce n'est ni la sûreté, ni la vivacité du vol du thalassidrome tempête; toute sa manière d'être porte une empreinte étrangère à la haute mer; et cependant, il arrive fréquemment qu'on le rencontre à une grande distance de la terre ferme. Nous ne pouvons ici, comme nous l'avons fait pour le fou, rompre une lance pour la réhabilitation de son nom, car le noddii est impudent au suprême degré. Il lui arrive

souvent de voler jusque dans les mains des matelots, ou de les frôler de si près qu'il est très-facile de l'abattre sur le pont, d'un coup de casquette. Quand c'est dans la journée que l'on aperçoit cet oiseau au voisinage d'un navire, il est certain qu'il se mettra sur une vergue pour y passer la nuit et y dormir. »

Cette description se retrouve assez conforme aux relations des autres voyageurs et des naturalistes; tous se plaisent à considérer cette espèce comme l'une des plus étourdies. Audubon seul met une certaine indulgence dans l'appréciation de son genre de locomotion. « Le vol de cet oiseau, dit-il, rappelle tout à fait l'ombre de la nuit effleurant les prairies et les fleuves. Lorsqu'il se place sur l'eau, il étend à la surface ses ailes largement déployées et, de ses pieds, se met à frapper les flots. Il nage avec adresse et grâce, tout en faisant son butin. Son cri rauque rappelle vaguement celui d'une jeune corneille. »

Les nids que vit Audubon étaient construits de petites branches et d'herbe sèche, régulièrement placés sur des buissons ou des arbres peu élevés, mais jamais à terre. « Comme je visitai l'île au mois de mai, nous dit-il, je fus surpris de voir que quelques-uns de ces oiseaux agrandissaient et embellissaient leurs anciens nids, tandis que d'autres s'occupaient à en construire de nouveaux. Certaines de ces petites constructions avaient près de deux pieds de haut, mais toutes ne possédaient qu'une petite excavation peu profonde, destinée à recevoir les œufs. Les oiseaux n'interrompirent pas leur travail à notre approche, quoique nous fussions neuf ou dix à rôder autour des buissons. Quand nous nous fûmes avancés de quelques mètres dans les taillis, nous en vîmes voler des milliers autour de nous et quelques-uns si près que l'on eût pu facilement les prendre à la main.

« Ici, l'on apercevait un noddii, un petit rameau dans le bec, ou occupé à son ouvrage; là, plusieurs oiseaux, insoucians du danger, étaient assis sur leurs œufs, tandis que d'autres venaient apporter la nourriture aux jeunes. La plupart s'envolèrent à notre approche, pour aller se poser de nouveau, dès que nous eûmes passé. » D'autre part, Gilbert prétend que le noddii construit en novembre et en décembre, avec du varech, un nid irrégulier, de 16 cent. de diamètre et de 11 cent. de hauteur. Ce nid est creusé d'une manière très-unie et il est peu à peu tapissé à tel point par les excréments, qu'il semble en être formé. Les nids sont placés par terre ou sur le sommet de quelque épais buisson, quelquefois

au milieu de ceux d'une espèce voisine qui vit avec les noddis en très-bonne intelligence. Le mâle de l'une des espèces se tient parfois tout près du nid étranger, sans entraîner aucun désordre. « Va-t-on se promener autour des nids, on est surpris de la persévérance avec laquelle les oiseaux les protègent ; ils ne s'éloignent guère de leurs œufs ou de leurs petits, et se laissent piétiner et prendre. Les nids se trouvent si près les uns des autres que l'on ne peut éviter de marcher à chaque pas sur des œufs ou sur des oiseaux. Les œufs ont une forme sphérique, et diffèrent d'aspect et de couleur ; la plupart sont marqués, sur un fond couleur café au lait, de taches châ-

tain et brun foncé, formant couronne sur la grosse extrémité. Les petits éclosent à la mi-janvier ; ils sont couverts d'un duvet gris-de-plomb sur le dos, blanc sous le ventre ; la nuque est marquée d'une petite bande blanche et la gorge est grise. Gilbert prétend qu'en Australie, ils sont exposés aux attaques d'un lézard qui se trouve très-fréquemment à l'endroit choisi pour les nids, et qui s'en repaît très-volontiers. Le même naturaliste croit que sur vingt oiseaux éclos, c'est à peine s'il en réussit un.

On a vu et tué plus d'une fois le noddi même sur les côtes d'Europe, aussi a-t-il pris place dans la nomenclature des oiseaux de notre continent.

LES RHYNCHOPIDÉS — *RHYNCHOPES*.

Die Scherenschnäbel, the Scissor-Bills.

Caractères. — Les rynchopidés sont à peu près aux sternidés ce que les strigidés sont aux falconidés : ils ont des habitudes nocturnes et leur caractère essentiel réside dans la forme du bec, dont les mandibules, très-inégales entre elles, sont aplaties et vont en s'amincissant comme une lame.

Cette famille ne repose que sur un genre.

LES BEC-EN-CISEAUX — *RHYNCOPS*.

Die Scherenschnäbel, the Scissor-Bills.

Caractères. — Les bec-en-ciseaux ont la poitrine allongée ; le cou long ; la tête petite ; les ailes très-longues ; la queue de longueur moyenne et fourchue ; le bec singulièrement conformé, à mandibule inférieure beaucoup plus longue que la supérieure, l'une et l'autre très-comprimées latéralement, à bords tranchants, presque disposées comme des lames de ciseaux ; des jambes et des tarses de médiocre longueur, grêles ; les doigts de devant reliés par des palmatures profondément découpées ; un plumage assez long et épais.

LE BEC-EN-CISEAUX ORIENTAL — *RHYNCOPS ORIENTALIS*.

Caractères. — Cette espèce, que j'ai observée dans les régions moyennes et dans les régions hautes du Nil, a le front, la face, la queue et les flancs, ainsi que les extrémités des grandes couvertures des ailes, blancs ; le sommet de la tête, la partie postérieure du cou, la gorge et le man-

teau d'un brun noir ; l'œil d'un brun foncé ; le bec et les pieds rouge-corail. Il mesure 46 cent. de long, 1 mètre 15 cent. d'envergure ; la longueur des ailes est de 35 cent., celle de la queue de 7 cent. et demi.

Mœurs, habitudes et régime. — Le bec-en-ciseaux oriental vole de jour ainsi que de nuit, mais alors seulement qu'on le fait lever. Pendant le jour, il se tient immobile sur les bancs de sable, d'habitude à plat sur le ventre et, plus rarement, debout sur ses petits pieds frêles. Quand il est posé, on ne l'entend pas pousser le plus léger cri, et il est très-rare de le voir faire un mouvement. Le coucher du soleil lui rend sa vivacité, il se lève et se détire, déploie les ailes et se met à piétiner çà et là et à appeler ; à la tombée de la nuit, il va à la recherche de sa nourriture. Il se dirige avec de lents battements d'ailes et sans pousser de cri vers l'eau ; de temps en temps il y plonge pendant plusieurs minutes son bec inférieur et l'explore. En même temps il attrape les insectes qui nagent à la surface et qui constituent, dans les régions du Nil tout au moins, sa principale nourriture. Je ne sais s'il se livre à la chasse de certains mollusques et s'il se sert, à cet effet, de son bec, comme le fait une autre espèce du genre. Lesson nous raconte que le bec-en-ciseaux d'Amérique vient se poser tranquillement près des bivalves que la marée haute a apportés, et attend patiemment qu'ils s'ouvrent un peu. Au moment où le mollusque bâille, l'oiseau enfonce le bec inférieur dans l'intérieur des valves qui se referment sur lui. Le bec-en-ciseaux l'enlève alors et va chercher une

pierre sur laquelle il frappe le coquillage jusqu'à ce qu'il s'en brise un morceau. Tschudi raconte le même fait; je ne sais, toutefois, si c'est d'après ses observations personnelles ou sous le couvert de Lesson; dans le doute, nous nous voyons réduits à accepter ces assertions un peu invraisemblables.

Le vol du bec-en-ciseaux oriental est léger, beau et singulier en même temps; car les ailes doivent être fortement relevées pour que leurs extrémités ne troublent pas la surface de l'eau. La longueur particulière du cou de ces oiseaux rend possible une pareille manière de voler, et leur permet de tenir leur corps à quelques pouces au-dessus de la surface des eaux, dans lesquelles ils doivent néanmoins plonger une bonne partie de leur bec. Le bec-en-ciseaux chasse sur des étendues de plusieurs lieues du cours du fleuve, surtout alors qu'il habite en nombreuse compagnie la même île et que, comme conséquence, son territoire de chasse se trouve partagé par les autres. Dans l'Afrique centrale, il déserte rarement le fleuve pour aller chasser dans le voisinage, sur les étangs formés par les pluies, tandis que dans le sud-est et dans l'ouest du continent, il se plaît à chercher, comme son congénère d'Amérique, des parties plus tranquilles de la mer. On entend souvent les bandes volantes pousser leur plainte particulière; petit cri qu'il est difficile de rendre par des mots et qui n'est commun à aucun des oiseaux que je connais.

Je découvris au mois de mai, dans les environs de Dongola, un nid de bec-en-ciseaux oriental. Beaucoup de ces oiseaux qui étaient couchés à plat sur leur grande île de sable, m'y avaient appelé par leurs cris. Comme je mis le pied dans leur domaine, ils m'entourèrent en manifestant un tel effroi que je ne pus conserver le moindre

doute sur la cause de leur frayeur. A ma grande satisfaction, je trouvai, après de courtes recherches, des nids fraîchement commencés ou déjà terminés; ils consistaient en de simples cavités creusées dans le sable, mais qui recevaient un cachet tout particulier de petits canaux rayonnant dans tous les sens, et tracés avec tant de délicatesse, qu'on les eût dits faits avec le dos d'un couteau. Certainement le bec inférieur de notre oiseau avait seul pu les produire. Les œufs que nous trouvâmes et que plus tard nous dûmes reconnaître sans hésitation pour des œufs de bec-en-ciseaux, ressemblaient singulièrement à ceux de certaines sternes; ils étaient de pure forme ovoïde, et sur un fond gris-verdâtre, tournant au jaunâtre, se détachaient en gris ou en brun foncé de petites taches et des raies plus ou moins foncées et irrégulières. Chaque nid en renfermait de trois à cinq. J'ignore absolument si ce sont le mâle et la femelle qui couvent tous les deux, ou si ce soin incombe à la femelle seulement; de même que je n'ai pu recueillir aucune observation sur l'éducation des petits. On est autorisé à admettre, cependant, que les jeunes des bec-en-ciseaux d'Afrique se conduisent absolument comme leurs congénères des Indes, sur le compte desquels Jerdon nous donne les détails suivants: « Il était vraiment intéressant de voir cet essaim de petits êtres, au nombre d'une centaine environ, passer en tourbillons devant nous, avec une certaine vitesse, et alors que nous fûmes arrivés au bout du banc de sable, se disposer à se sauver à la nage, tandis que d'autres cherchaient à se cacher. Ils ne savaient pas nager ou du moins s'enfonçaient très-profondément dans l'eau. » On a observé chez l'espèce d'Amérique que le développement se produit assez lentement.

LES LARIDES — LARI.

Die Möven, the Gulls.

J'ai déjà appelé *corbeaux-de-mer* les membres de la famille la plus riche en espèces de notre ordre, c'est-à-dire les laridés; car leurs habitudes et leurs mœurs sont analogues à celles de ces oiseaux. Les laridés constituent une famille parfaitement déterminée, bien que leurs formes et leurs couleurs présentent beaucoup d'analogie avec celles des sternidés, et témoignent d'une parenté plus intime encore avec les *mouettes pil-lardes* (stercoraires ou lestridés).

Caractères. — Les laridés sont des oiseaux robustes, offrant des tailles très-variées; les plus petites espèces dépassent à peine en envergure les choucas; les plus fortes atteignent presque les proportions de l'aigle. Ils ont la poitrine forte; le cou court; la tête assez grande; le bec de longueur moyenne, fortement comprimé sur les côtés, à arête de la mandibule supérieure droite jusqu'au milieu, ensuite insensiblement recourbée vers le bas; à mandibule inférieure taillée en angle

vers l'extrémité, très-tranchante en haut et en bas ; l'ouverture du bec fendue jusqu'aux yeux ; les tarses de hauteur moyenne, médiocrement épais ; à de rares exceptions près, quatre doigts, les trois antérieurs palmés, le pouce libre ; les ailes aiguës, grandes, longues, larges, mais taillées en pointe effilée ; la queue composée de douze pennes de longueur moyenne, large, le plus souvent égale, rarement échancrée ou un peu conique. Le plumage est très-épais. Les pennes sont garnies de barbules souples et serrées, aussi leur couleur est-elle tendre et agréable à voir, et l'aspect général très-harmonieux. Sur le manteau et les ailes, la couleur prédominante est un gris bleuâtre qu'on nomme *bleu-de-mouette*, et qui passe par les teintes les plus variées depuis le blanc jusqu'au noir d'ardoise. Les flancs et chez certaines espèces la tête et le cou sont d'un blanc éclatant ou teintés de rose, sur un fond blanc. Chez d'autres espèces la tête et la partie supérieure du cou sont ornées d'une sorte de capuchon de couleur foncée ; enfin, les pointes des ailes sont souvent tachetées. Eu égard aux espèces, le plumage des vieux oiseaux ne diffère que peu ou point, tandis que chez les jeunes il se distingue de celui des vieux, surtout par des taches d'un jaune tirant sur le brun gris, ou d'un gris foncé, sur un fond blanc grisâtre.

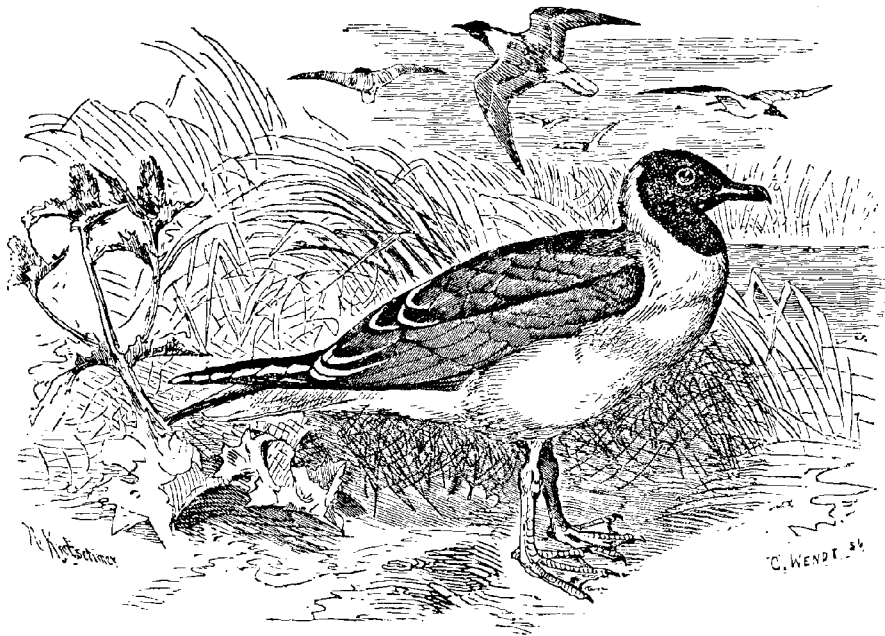
Distribution géographique. — Les laridés sont répandus sur toutes les parties de notre globe, néanmoins ils appartiennent plus particulièrement aux régions septentrionales. Ils habitent toutes les mers, cependant le nombre des plus grandes espèces est singulièrement restreint, si l'on fait abstraction de celles des côtes du Nord.

Mœurs, habitudes et régime. — Peu d'espèces s'avancent en mer loin de la terre ferme, et quand cela leur arrive, on les voit toujours y revenir bientôt ; aussi sont-ils, à proprement parler, des *oiseaux côtiers*. Les laridés sont pour le marin l'indice le plus certain du voisinage de la terre, et lorsqu'ils entourent le navire, c'est qu'on n'est plus éloigné de la côte. Bien qu'on les aperçoive en pleine mer, on les voit bien plus souvent voler vers l'intérieur des terres, suivre le cours des grands fleuves et se diriger d'un cours d'eau à un autre. Certaines espèces s'établissent pour un temps plus ou moins long dans tel ou tel canton. Au moment de la reproduction ils préfèrent les eaux intérieures comme lieux de résidence. Plusieurs espèces de cette famille appartiennent au groupe des oiseaux voyageurs ; elles paraissent dans leur patrie septentrionale, au

printemps, y couvent, s'y arrêtent quelque temps et se remettent en voyage vers la fin de l'automne ; d'autres espèces voyagent ou ne font que passer ; en un mot il n'est guère possible d'appeler sédentaire une de leurs espèces.

Il me semble presque superflu de dire que ces changements d'un endroit à un autre s'expliquent par leur genre de nourriture. Tous les laridés, sans exception, font du poisson leur nourriture favorite ; cependant beaucoup d'entre eux appartiennent au groupe des plus grands chasseurs d'insectes, et ce sont précisément ces espèces qui sont condamnées à ces déplacements réguliers, tandis que celles qui habitent les régions où la mer ne se congèle pas, trouvent même en hiver de riches régals. Indépendamment de cette double ressource alimentaire, nos oiseaux savent tirer profit de tous les petits animaux que contient la mer, en un mot, de toutes les matières animales. Ainsi que les vautours, ils mangent les corps morts, que la mort soit récente ou que la décomposition soit déjà avancée ; ils font la chasse aux êtres vivants, à l'exemple des oiseaux de proie, et se réunissent sur la plage comme des pigeons ou des poulets ; en un mot, ils font le métier de différents oiseaux, avec la même variété que les corbeaux ; cependant ils sont plus avides et plus voraces que ces derniers, car ils semblent tourmentés d'une faim insatiable. On peut parvenir à les contenter s'il ne s'agit que du choix de la nourriture, mais ils sont d'une avidité singulière quant à la quantité d'aliments.

L'observateur se complait à étudier les mœurs et coutumes des laridés, quoiqu'il trouve chez ces oiseaux la même somme de bonnes qualités et de défauts. Nous nous plaisons à qualifier de noble leur attitude sur la terre ferme, car elle est empreinte d'une certaine dignité ; leur démarche est belle et relativement rapide, leur vitesse à la nage dépasse celle de la plupart des oiseaux nageurs. C'est avec la légèreté des bulles d'écume qu'ils se reposent à la surface des flots, sur lesquels leurs brillantes couleurs tranchent si vivement, qu'ils sont réellement des bijoux pour la mer. Ces oiseaux prennent leur vol avec de lents battements d'ailes ; souvent le vol se change en un mouvement flottant, modéré, léger et gracieux, qui rappelle celui des oiseaux de proie aux larges ailes, et se continue avec une telle souplesse qu'on ne peut se fatiguer de les contempler. Leur descente rapide ne s'effectue pas aussi bien que celle des autres espèces, néanmoins ils se lancent dans les flots avec une



Corbell, Gréte fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, éd.

Fig. 189. La Chroicocephale rieuse (p. 808).

telle vigueur qu'ils plongent leur corps léger à un pied et demi et même à deux pieds au-dessous de la surface de l'eau. Leur son de voix est désagréable ; ce sont des cris tantôt plus faibles et tantôt plus perçants, criards et rauques, qu'on peut entendre jusqu'à satiété quand on est assez courageux pour le faire.

Pour ce qui regarde leurs sens, la vue et l'ouïe sont particulièrement développées, leur toucher paraît aussi très-sensible et ils témoignent d'un certain goût en choisissant les meilleurs morceaux, lorsqu'ils ont à choisir : quant à leur odorat, on ne peut guère en juger.

Tous les laridés sont des oiseaux prudents et intelligents, qui apprécient les bonnes ou les mauvaises intentions et règlent d'après elles leur conduite. Ils sont courageux à l'égard d'autres créatures, pleins de confiance en eux et altiers, et malgré toute l'affection qu'ils portent à leurs compagnes et à leur couvée, ils aiment à vivre en société avec d'autres espèces de leur famille ; mais ils sont jaloux, méfiants, désagréables pour les autres oiseaux, et satisfont sans scrupule leur appétit en dévorant leurs congénères. Les grandes espèces nous semblent paresseuses et sérieuses, tandis que les petites sont plus vives et plus enjouées, bien que l'on ne puisse parler de leur gaieté, comme de celle des chanteurs et autres oiseaux terrestres.

Les laridés prêtent fort peu d'attention aux

autres oiseaux de mer ; est-ce parce qu'ils les redoutent, ou parce qu'ils n'en peuvent tirer aucun profit ? Ils vivent et couvent au milieu d'autres palmipèdes tels que les pingouins et les plongeurs, mais ce n'est que l'emplacement et non la société qui semble les arrêter, et lorsqu'ils le peuvent, ils ne se font aucun scrupule de voler et de piller leurs compagnons de ponte. Ils se méfient de l'homme en tous lieux et dans toutes les circonstances, et cependant ils se montrent constamment dans son voisinage ; ils recherchent les havres et tous les lieux habités sur les côtes ; ils entourent les bateaux qui sont en mer ou se rapprochent de terre ; on dirait que l'expérience leur a appris qu'il y a toujours quelque profit à tirer pour eux du voisinage de l'homme. Une plus longue observation leur apprend non-seulement à connaître le pays, mais même à distinguer certaines personnes ; aussi se montrent-ils là où ils peuvent faire un abondant butin sans être dérangés ; ils y deviennent confiants ou plutôt hardis, mais ils n'oublient pas si facilement une attaque dont ils ont été l'objet. Un laridé qui a été tourmenté cherche à faire partager son ressentiment aux autres, et la plus grande entente règne entre eux dès qu'il s'agit de parer à un danger commun, de combattre un ennemi ; les oiseaux de proie, les stercoraires et les corneilles sont attaqués en même temps par tous les la-

BREM.

IV — 412

ridés qui se trouvent dans les environs et fréquemment même mis en fuite.

En dehors de l'époque de la ponte on voit parfois de vieux individus isolés; mais pendant cette période, les laridés se réunissent en sociétés qui souvent deviennent des bandes immenses. L'on rencontre déjà sur les côtes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, des falaises qui sont habitées par plusieurs centaines de couples, et plus au nord on voit des colonies dont il est impossible d'évaluer le nombre. Là aussi, les grandes espèces de la famille sont moins unies que les petites. Ces dernières couvrent, dans la véritable acception du mot, des régions entières de roches ou de falaises, tirent parti de la plus petite place qui se présente et construisent leurs nids si près les uns des autres que les couveuses se touchent; les nids diffèrent selon les pays, sous le rapport des matériaux qui entrent dans leur construction; ils sont uniformément construits, sans grande cohésion et sans art, de lichens desséchés, trouvés dans la mer et sur le rivage; là où ces matières font défaut, leur structure est de la plus grande simplicité. La couvée est de deux à quatre œufs de forme ovoïde, à coquille épaisse, granuleuse, tachetée sur un fond vert ou vert tirant sur le brun, de gris cendré ou de brun noir. Le mâle et la femelle couvent à tour de rôle pendant trois à quatre semaines, et plus longtemps quand le temps est mauvais que lorsqu'il fait beau. Le père et la mère témoignent un attachement tout particulier à leur progéniture et oublient toute prudence quand elle est en danger. Les petits viennent au monde recouverts d'un duvet épais et tacheté, et quittent leur nid dès qu'ils en sont capables. Peu de jours après leur naissance, ils se promènent déjà aux alentours du nid, se cachent, au besoin, entre les petites élévations de terre, ou cherchent à prendre la fuite dans l'eau. Ceux des petits qui ont été couvés sur des corniches de parois escarpées de rochers, doivent y attendre le développement de leurs ailes; car les laridés ne se décident pas à sauter de si haut dans le vide, comme nous le voyons faire si fréquemment à d'autres palmipèdes. Les petits reçoivent d'abord de leurs parents des aliments à moitié digérés; plus tard, des proies fraîches, ou de matières animales ramassées sur les plages. Après leur premier essai de vol, ils restent encore quelque temps dans la société du père et de la mère, puis ils désertent les nids et se dispersent avec les autres dans toutes les directions.

Chasse. — Dans certaines contrées, on organise tous les ans de grandes chasses aux laridés, plutôt pour le plaisir de les tuer que dans un but d'utilité: dans les hautes régions du Nord, au contraire, on ne les poursuit pas. Leur chasse ne présente aucune difficulté; il suffit de lancer en l'air un mouchoir blanc pour attirer à soi les laridés. Les premiers que l'on abat, sont une amorce pour beaucoup d'autres, car tous ceux qui voient un objet blanc tomber d'une certaine hauteur dans la mer se persuadent qu'il y a une bonne capture à faire et s'approchent avec avidité de la place, pour s'en assurer. Indépendamment de la chasse au tir, on capture les laridés de différentes manières; on les prend avec des collets placés sur des bancs de sable, ou encore avec des filets ou des hameçons amorcés avec du poisson.

Captivité. — Les laridés sont faciles à élever, mais leur éducation est très-coûteuse pour l'amateur, car il faut leur donner du poisson ou de la viande pour satisfaire leurs besoins. Ceux que l'on capture se font bientôt à leur destinée, s'habituent à leur enclos et à celui qui les nourrit, le distinguent parfaitement des autres personnes, le saluent avec des cris de joie quand il paraît, répondent à son appel, et peuvent être apprivoisées presque au même degré que le corbeau, ou la corneille; ils se reproduisent même en captivité, si l'on met à leur disposition un vaste emplacement; ils procurent ainsi de grandes distractions à leur possesseur.

Usages et produits. — Dans les hautes régions septentrionales, on ne compte pas seulement les laridés au nombre des plus beaux oiseaux, mais encore des plus utiles; aussi, on les ménage et on les protège contre les autres enfants des mers qui apparaissent tous les ans sur les *montagnes d'oiseaux*. Certains propriétaires norvégiens regardent les œufs de laridés comme une partie essentielle du revenu de leur terre, et les habitants s'en font une nourriture très-goûtée. Ces œufs, dont le prix est relativement élevé, sont enfouis dans le sable sur des étendues de plusieurs lieues. Les plumes des mouettes remplacent pour les pauvres habitants des pays du Nord l'édrédon et le duvet dont se servent les riches pour leur literie. Les Mongols du nord trouvent seuls un certain goût à la chair des laridés. Les Hollandais et les Groënlandais mangent aussi les jeunes, dont la chair, quand elle est habilement préparée, fait un plat très-passable. Cependant l'on estime beaucoup plus les laridés pour leurs œufs et leurs plumes que pour leur chair.

BRUNN, OISEAUX.

Tome II, pl. XXXVIII, p. 803.



Paris, J. B. Baillière et Fils, édit.

LE GOËLAND MARIN.

LE GOËLAND ARGENTÉ.

Corbell, Crete 86, inf.

LES GOELANDS — *LARUS*.

Die Fischermöven, the common Gulls.

Caractères. — Les goëlands, ou *mouettes pécheuses*, sont les plus grands des laridés, et constituent un groupe qui, sans avoir des caractères bien tranchés, se distingue cependant des autres groupes de la famille. Les goëlands ont des formes relativement massives, un pouce bien développé, et sont dépourvus de capuchon à tous les âges et sous toutes les livrées. Le gris cendré ou le bleuâtre pâle est la couleur dominante du manteau chez les uns; chez les autres, les mêmes parties sont d'un gris d'ardoise foncé.

Les espèces les mieux connues sont :

LE GOELAND MARIN — *LARUS MARINUS*.

Die Mantelmöve, the Mantle-Mew.

Caractères. — Cette espèce (Pl. XXXVIII), l'une des plus remarquables, a la tête, le cou, la gorge, toute la partie des flancs et la queue d'un blanc éblouissant, le dos et les ailes noirs, avec la pointe des rémiges blanche. Dans le premier âge, elle a la tête, le cou et les flancs rayés et tachetés, sur un fond blanc, de jaune et de brun; le dos et les tectrices supérieures bordés légèrement de gris tirant sur le brun; les ailes et les rectrices noires, les dernières marquées de blanc. L'œil est gris d'argent; l'iris rouge-de-cinabre; le bec jaune, avec la mandibule inférieure rouge à son extrémité, et le pied d'un jaune tirant sur le gris clair. Cet oiseau mesure 75 cent. de long, 1^m,75 d'envergure; la longueur de l'aile est de 52 cent., celle de la queue de 19.

LE GOELAND BRUN — *LARUS FUSCUS*.

Die Heringsmöve, the Herring-Mew.

Caractères. — Cette espèce, vulgairement connue sous le nom de *goëland, mouette des harengs*, ressemble beaucoup pour les teintes du plumage à la précédente, mais sa taille est plus petite.

LE GOELAND ARGENTÉ — *LARUS ARGENTATUS*.

Caractères. — Le goëland argenté (Pl. XXXVIII) est presque aussi grand que le goëland marin, dont il se distingue par son manteau gris cendré (*bleu de mouette*) et ses ailes blanches.

LE GOELAND BOURGUEMESTRE — *LARUS GLAUCUS*.

Caractères. — Un peu plus petit que le précédent, avec le manteau d'un cendré bleuâtre plus clair, et les rémiges entièrement blanches ou d'un gris pâle passant au blanc.

LE GOELAND LEUCOPTÈRE — *LARUS LEUCOPTERUS*

Caractères. — Il est beaucoup plus petit que le bourguemestre; les teintes du manteau sont encore plus claires et il a comme lui les rémiges entièrement blanches.

Distribution géographique des goëlands. — Les régions septentrionales comprises entre le 70° et le 60° degré sont la patrie de ces espèces et de leurs congénères, car elles vivent sur toutes les mers du Nord et vont se reproduire dans les îles qui se trouvent situées entre les degrés de latitude que nous venons d'indiquer.

Mœurs, habitudes et régime des goëlands. — Pendant l'hiver, le goëland marin recherche régulièrement les côtes de la mer du Nord et des mers orientales; il s'avance jusqu'au sud de l'Europe et quelquefois même descend plus bas; il est bien rare de rencontrer de vieux individus de cette espèce au-dessous du 50° degré. Il s'égaré parfois dans l'intérieur des terres; mais c'est accidentel, car il appartient à la famille des laridés de mer, dans toute l'acception du mot.

Parmi ses pareils, il est, relativement à sa taille, une des espèces les moins turbulentes et les plus calmes, ce qui n'est chez lui ni indolence ni paresse, car il est au contraire plein d'agilité et d'activité. Il marche bien, barbote profondément dans les eaux basses, nage beaucoup et avec plaisir, même quand la mer est agitée, dort quelquefois en flottant sur l'eau; il n'est nullement lourd, mais bien plutôt léger et actif. Il voltige les ailes bien déployées; ses mouvements sont lents; il plane en tourbillonnant, en s'élevant tantôt contre le vent ou en se laissant descendre. Il résiste aux coups d'une furieuse tempête, et quand il aperçoit une proie, il fond d'une hauteur assez grande et s'enfonce dans les flots jusqu'à une certaine profondeur. Quant à leur valeur et à leur courage, ces oiseaux sont supérieurs à la plupart de leurs semblables, de même qu'ils sont plus pillards, plus avides et plus voraces. En dehors du temps de l'incubation, le goëland marin évite l'homme avec autant de soin qu'il mettrait de courage à l'assaillir à cette époque. Sa voix rauque et enrouée exprime : *ach*,

ach, ach; quand il est animé, son cri est *kjan*, et ce cri peut être traduit par des intonations différentes.

Des poissons plus ou moins grands font la nourriture principale des goëlands, les détritiques de mammifères ou de poissons sont leur mets favori; indépendamment de cela, nos oiseaux font la chasse aux lemmings, aux campagnols, aux oiseaux jeunes et malades qu'ils peuvent attraper, ils enlèvent les œufs des oiseaux de mer plus faibles ou recherchent sur le rivage toute espèce de vers ou de petites bêtes. Quand les goëlands trouvent les carapaces des crustacés ou les coquilles de certains mollusques trop résistantes, ils s'envolent avec leur proie et la laissent tomber d'une grande hauteur sur un rocher pour la briser. En captivité, le goëland marin s'habitue facilement au pain et finit par le considérer comme un mets très-délicat.

J'ai rencontré fréquemment des goëlands marins pendant le cours de mon voyage en Norvège et en Laponie, mais je n'ai vu de nid que dans la région septentrionale du pays, à Porsangerfjord. A la vérité, je vis quelques goëlands argentés, leurs compagnons de nid, sur les Loffoden, au sommet de la montagne, mais je ne pus découvrir de goëland marin, malgré les plus obstinées recherches. Une île à Porsangerfjord était habitée par plusieurs centaines d'individus de ces deux espèces. Les nids se trouvaient sur les terres marécageuses, pas trop rapprochés, mais cependant rarement éloignés les uns des autres de plus de cinquante pas; les nids de l'une des espèces étant au milieu des nids de l'autre, comme si toute la colonie eût été de la même espèce. Quelques-uns de ces nids étaient faits avec beaucoup de soin et garnis de petites nattes, tandis que d'autres étaient construits avec plus de négligence. Les couvées étaient de trois œufs, grands, à la coquille épaisse, granuleux, mats, marqués, sur un fond gris-verdâtre, de petites taches et de petits points bruns ou d'un cendré olivâtre et brun foncé. Ces œufs étaient gardés avec une inquiète sollicitude par les deux parents. Des clameurs inouïes s'élevèrent au moment où j'entrai dans l'île. Ceux des oiseaux qui étaient à ce moment occupés à couver ne bougèrent pas, et me laissèrent approcher à quelques pas, comme s'ils avaient espéré que ceux qui étaient chargés de la garde auraient le pouvoir de me faire reculer. D'autres d'entre eux s'étaient levés avec des cris perçants et m'environnèrent de très-près, fondant sans cesse sur moi, puis s'élevant de nouveau pour se livrer à une nouvelle attaque.

A plusieurs reprises, ils tourbillonnèrent de si près autour de ma tête qu'ils me touchèrent du bout de leurs ailes, sans avoir l'audace cependant de m'attaquer de leur bec acéré. Je trouvai dans plusieurs nids des petits, qui, à mon approche, cherchèrent à se cacher au milieu des nattes et des brins d'herbe et qui y parvinrent parfaitement.

Plus tard, je pus observer le travail d'incubation chez des oiseaux captifs que je nourrissais. Le couple avait choisi pour nicher une jolie place du parc, abritée par un buisson; il avait approprié un petit nid tout trouvé et y avait déposé trois œufs, qui furent couvés de préférence par la femelle. Le mâle, pendant l'incubation, veillait continuellement sur la couveuse et m'annonçait à elle aussitôt que je m'approchais. Le couple ne s'occupait guère des autres personnes, car il remarqua bientôt que je venais seul troubler sa tranquillité. S'il m'arrivait de m'approcher du nid plus que de coutume, les deux parents se précipitaient en criant sur moi, m'attaquaient énergiquement et me mordaient parfois très-cruellement aux jambes. Les petits naquirent après vingt-six jours d'incubation, et dès qu'ils furent nés, les parents les firent sortir du nid; mais dans les premiers temps, ils les y reconduisirent tous les soirs. Pendant le jour, ils se promenaient autour des buissons, en obéissant à chaque avertissement de leurs parents. Ceux-ci connaissaient si bien ma voix qu'il me suffisait de les appeler pour éveiller leur inquiétude. A mon appel, ils arrivaient tous deux sur moi avec de perçants *djau, kjau-achachack* et cherchaient à détourner mon attention des petits qu'ils serraient entre eux. Leur sollicitude pour leurs nourrissons diminuait au fur et à mesure qu'ils grandissaient; cependant ils nemanquaient pas d'accourir même alors que leurs petits furent devenus assez grands, chaque fois que quelqu'un les approchait de trop près. Tous les autres oiseaux du parc furent tenus à une distance respectueuse aussi longtemps que se prolongea l'incubation.

Audubon a fait au sujet des goëlands une observation qui se rapporte particulièrement au goëland argenté: lorsque les vieilles femelles sont dérangées au moment de l'incubation et qu'on leur enlève leurs œufs, elles choisissent la cime d'un arbre pour y construire leur nid et s'établissent à une hauteur considérable du sol.

Les goëlands n'ont pas trop à redouter les attaques de leurs ennemis; c'est à peine si le pygargue ou les stercoraires pillards s'attaquent aux grandes espèces de ce groupe. Du reste, il

arrive souvent qu'ils sont très-mal reçus et obligés d'abandonner leur besogne inachevée.

L'homme leur enlève leurs œufs, mais ne les persécute nullement.

LES PAGOPHILES — *PAGOPHILA*.

Die Eisfeld, the Ice-Mews.

Caractères. — Les pagophiles, vulgairement : *mouettes des plaines glaciales*, se distinguent par la forme élancée de leur corps, la longueur de leurs ailes et de leur queue, leurs jambes basses et leurs palmatures étroites; elles se distinguent encore, dans leur vieillesse, par l'éclatante blancheur de leur plumage.

LA PAGOPHILE BLANCHE — *PAGOPHILA EBURNEA*.

Die Elfenbeinmöve, the Ivory-Mew.

Caractères. — La pagophile blanche, *mouette d'ivoire* ou *sénateur*, est d'un blanc pur, avec les ailes nuancées de rose. Elle a l'œil jaune, l'iris cramoisi; le bec, depuis sa naissance jusqu'à la moitié de sa longueur, bleuâtre, puis jauneroûgeâtre; les fosses nasales circonscrites par un anneau jaune-verdâtre; le pied noir. Dans le jeune âge, la tête et le cou sont grisâtres, les plumes du manteau, les ailes et les pointes des rectrices tachetées de noir.

Cet oiseau mesure 55 cent. de long, 1^m,16 d'envergure; la longueur des ailes est de 37 cent., celle de la queue, de 15.

Distribution géographique. — Les hautes régions septentrionales du globe sont les lieux de résidence de ce laridé; quand il lui arrive, dans de rares occasions, de descendre vers de plus basses régions, c'est qu'il est certainement égaré. On le rencontre invariablement au Spitzberg, dans l'Océan Glacial d'Asie, dans le nord du Groënland, mais on ne le trouve déjà plus en Islande. D'après Holböll, l'espèce se voit fréquemment au Groënland, et émigre en troupes à l'époque des grands vents d'automne et d'hiver, et même après. Comme tous les oiseaux des hautes régions du Nord, cette espèce est stupide et très-facile à prendre, car elle ignore le danger que présentent pour elle les hommes. « Il est reconnu, dit Holböll, qu'en attachant un morceau de lard à une ficelle et en le jetant dans l'eau, on arrive à les attirer tout près de soi et à les prendre à la main; ainsi un Groënlandais qui m'apportait une jeune pagophile, me raconta qu'il l'avait attirée en lui présentant la langue et en la remuant, après quoi, il l'avait

abattue avec son aviron. » Malmgren nous a communiqué des détails sur leurs mœurs. « Cet oiseau, remarquablement beau, dit à peu près en ces termes cet observateur, appartient aux hautes régions septentrionales et ne quitte que par exception son territoire de chasse des mers du Nord. Il est très-commun au Spitzberg, et cependant il est rare de le rencontrer ailleurs que dans le voisinage des glaces. Comme déjà l'avait remarqué Martens, le vieux voyageur des mers, jamais il ne plane à la surface de l'eau, ainsi que le font les autres laridés, mais se tient au bord de la glace. Il attrape adroitement au vol sa proie, qu'il tire de l'eau à l'aide de son bec. Cet oiseau ainsi que le pétrel glacial se trouvent en grand nombre là où on a tué un morse ou un phoque, et les pagophiles blanches sont alors si peu farouches que l'on peut les attirer aussi près qu'on le désire, en leur jetant des morceaux de lard. Les pétrels glacials nagent tout autour de ceux qui dépècent, tandis que les pagophiles se tiennent à côté d'eux sur la glace ou voltigent à l'entour. Elles dévorent avec avidité les cadavres des animaux tués par les chasseurs de morses, et montrent de la préférence pour les restes des ours blancs, mais leur principale nourriture consiste, comme l'a dit Martens, dans les détritiques des morses et des phoques. Elles demeurent très-longtemps près des ouvertures de la glace, à travers lesquelles ces animaux cherchent à sortir pour se reposer, et les attendent tranquillement, au nombre de trois à cinq, silencieuses et immobiles, la tête tournée vers le trou par lequel doivent venir les morses. Elles semblent réellement être assises à une table ronde et tenir un conseil; aussi cette manière d'agir explique le nom bizarre de *Membres du conseil* (sénateurs) que leur a donné Martens (1675). Tout autour de l'ouverture de la glace sont les places de repos des morses, tachées de brun par leurs excréments, que les mouettes s'empressent de dévorer en grande partie.

On ne connaissait rien de la reproduction des pagophiles blanches jusqu'à l'époque du voyage de Malmgren, qui, le 7 juillet, rencontra sur la côte septentrionale de la baie de Murchison une quantité de pagophiles établies sur une paroi de rocher calcaire très-élevé et escarpé. « Les goëlands bourguemestres et tridactyles vivaient au milieu d'elles et occupaient le sommet de la paroi, tandis que les pagophiles se tenaient plus bas, dans les fissures et les excavations, à une hauteur de 50 à 150 pieds au-dessus de la mer. Il était aisé de voir que les femelles couvaient;

leurs nids étaient vraiment inaccessibles, et ce ne fut que le 30 juin que les circonstances me permirent de tenter une reconnaissance et d'arriver jusqu'à eux à l'aide d'un long câble et des secours indispensables. J'atteignis deux des nids qui se trouvaient les moins élevés et je retirai de chacun d'eux un œuf. Ces nids étaient très-simples et sans aucune cohésion; ils consistaient en une cavité peu profonde, large de 22 à 24 cent., creusée dans le sol mobile de la corniche; la cavité était négligemment tapissée de plantes sèches, d'herbes, de mousses et de quelques plumes. Les œufs se trouvaient très-avancés en incubation: les deux femelles furent tuées sur leurs nids, et les mâles qui, au début, se montraient très-rassurés disparurent quand on approcha de leurs nids.»

LES RISSÉS — *RISSA*.

Die Stummelmöven, the kittiwake Gulls.

Caractères. — Les rissés ou mouettes tridactyles, sont caractérisées par un pouce excessivement rudimentaire; par un bec grêle; enfin, par des jambes relativement courtes, des doigts très-longs et munis de larges palmatures.

LA RISSE TRIDACTYLE — *RISSA TRIDACTYLA*.

Die dreizehige Möve, the kittiwake Gull.

Caractères. — Chez les sujets même où les plumes de la tête, du cou, du croupion, de la queue et des flancs sont d'une blancheur éclatante, le manteau est d'un cendré bleuâtre, les rémiges, d'un blanc grisâtre, avec les pointes noires; l'œil est brun; l'iris d'un rouge-de-coral; le bec jaune-citron; l'angle de la bouche d'un rouge de sang; les pieds sont noirs, et les tarsi jaunâtres.

Après la mue d'automne, le derrière du cou se colore en gris bleu, et la tache ronde qui se trouve derrière les oreilles devient noire. Dans leur jeune âge, le manteau est gris foncé, et toutes les plumes sont bordées de noir. Cet oiseau a 45 à 48 cent. de long, 1 mètre 5 cent. à 1 mètre 6 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 54 cent., et celle de la queue de 14.

Distribution géographique. — La risse tridactyle est un oiseau du Nord; mais elle quitte l'océan Glacial en hiver et fait de fréquentes apparitions sur nos côtes; elle descend même dans des régions tout à fait méridionales.

Mœurs, habitudes et régime. — La risse tridactyle se montre dans l'intérieur des terres

plus souvent que les autres mouettes, car elle remonte très-haut le cours des rivières et des fleuves et s'avance parfois loin des côtes, en grande compagnie. En Islande et au Groënland, on la considère comme le premier indice du printemps; elle arrive déjà du 8 au 20 mars, alors que le froid est encore rigoureux. Dès son arrivée, elle s'installe sur les montagnes d'oiseaux, absolument comme si chaque couple voulait s'assurer une place nécessaire pour nicher. Si les corniches sont encore couvertes d'une couche épaisse de neige, elle témoigne une grande inquiétude et fait entendre sans discontinuer son cri assourdissant. Elle demeure jusqu'en novembre dans cette patrie, ne va le plus souvent que jusqu'en pleine mer et ne se résout à de plus longs voyages que lorsqu'elle y est poussée par la faim.

Les habitudes et les mœurs des rissés tridactyles se distinguent de celles de leurs pareilles de même taille par la sociabilité et le besoin de crier. Cet oiseau marche assez mal et pour cette raison rarement, mais il nage souvent et bien, même par les plus grandes vagues; il vole avec légèreté et facilité, en décrivant de rapides et gracieuses courbes; il fait mouvoir lentement ses ailes, voltige et flotte, et fond adroitement du haut des airs sur la surface de l'eau pour attraper un poisson qui surnage ou tout autre animal. Sa sociabilité est remarquablement grande, même pour la famille à laquelle il appartient. Il est rare de rencontrer des rissés tridactyles isolées, tandis qu'on en voit souvent de nombreux essaims, dont tous les membres semblent vivre dans la plus grande intimité. « S'élève-t-il par hasard une dispute entre deux de ces oiseaux, dit avec raison Naumann, elle n'a pour suite qu'une irritation momentanée qui se dissipe bientôt. » En réalité, il est impossible de ne pas admirer la douceur de ces êtres, et on est ravi de voir l'harmonie dans laquelle vivent des milliers d'individus piaillant et criant, il est vrai, mais sans se disputer; et toute la peine que chacun d'eux se donne pour conserver, au milieu de cette multitude, la place que les circonstances lui ont assignée. La risse tridactyle ne s'occupe guère des autres oiseaux; d'autres laridés vivent sur la même montagne, sans qu'il y ait de confusion; car, de même que la bande reste étroitement resserrée sur la mer, de même aussi les individus qui couvent occupent une partie déterminée de la montagne. En dehors de l'époque des amours, l'espèce est des plus silencieuses de sa famille; mais, durant cette période, elle ne

cesse de pousser divers cris. Tantôt elle fait entendre : *ta, ka, kai*, ou *taia*, tantôt encore *dack, dack*, ou bien elle imite les cris d'un enfant qui pleure, ou enfin le bruit d'une petite trompette. Chaque individu cherche à traduire son agitation par ses cris, et comme il y en a quelques millions qui veulent exprimer leurs sentiments, ces paroles de Faber deviennent très-explicables : « Même alors qu'elles portent dans le bec de la terre pour construire leurs nids, dit ce naturaliste, elles ne peuvent se taire et poussent sans interruption des cris perçants. » Après la période de reproduction, comme elles n'ont plus de raison de bavarder, on comprend facilement qu'elles se taisent.

Tout homme qui croit avoir une idée de la richesse infinie de la mer, se pose cette question : Comment est-il possible qu'une faible région de mer puisse suffire à nourrir tous ces millions d'êtres ? L'on sait que la risse tridactyle est presque exclusivement piscivore. Holböll nous fait remarquer qu'à l'époque des amours, la mer glaciale du Nord regorge de certains poissons qui, poursuivis par les chiens de mer dans les bas-fonds, deviennent une facile capture pour les risses, et que plus tard celles-ci sont obligées de voler à quelques lieues de distance pour pouvoir se procurer de la nourriture. Néanmoins, il n'y a pas encore de réponse satisfaisante à la question, et l'on en est réduit aux hypothèses, bien qu'elles soient détruites les unes après les autres par l'observation des faits. On remarque combien infinie est la richesse de la mer, et quelle est sa générosité envers les risses, quand on les voit poursuivies et égarées pénétrer dans l'intérieur des terres; car souvent on en trouve de mortes sur les côtes, et si l'on examine alors leur estomac on le trouve absolument vide. La pauvreté de la terre atteint ces êtres habitués à l'abondance, et ils meurent de faim.

Graba découvrit, que les nids de risses, qu'il rencontra dans les îles Faroë, étaient dirigés vers l'ouest et le nord-ouest du côté de la mer, et il en conclut que l'espèce choisit, pour y établir son nid, les parois de rochers qui sont perpendiculaires à la direction des vents, et qui permettent aux oiseaux qui prennent leur essor de profiter d'un vent favorable à leur vol. Boje pense que ce choix est surtout déterminé par l'abondance de nourriture qui se trouve à des époques déterminées aux environs de certaines côtes, et, suivant l'opinion de Faber, ce sont les instincts de patrie et de sociabilité qui donnent la raison de ce fait. Quoi qu'il en soit, il n'en est

pas moins certain que les rochers que ces oiseaux ont adoptés sont occupés tous les ans à peu près par le même nombre d'individus, et qu'ils ne choisissent évidemment que les parois qui leur présentent l'espace suffisant pour y établir leurs nids. Toutes ces montagnes d'oiseaux se composent de corniches, ou d'entablements superposés et riches en cavités et en fissures; dans les cavités et sur les corniches, on voit un nid à côté d'un autre; depuis le pied de la montagne jusqu'à son sommet, chaque petite place est utilisée, chaque saillie sert à des milliers de couples, de demeure pour leurs petits. Bientôt après leur arrivée, on voit les couples se tenir à côté de leurs nids, se caresser, se becqueter comme les pigeons, se lisser réciproquement le plumage et roucouler, ou bien, si vous le préférez, pousser les cris les plus doux qu'un larien, bien entendu, puisse faire entendre, en admettant que ces cris ne soient pas étouffés, comme d'habitude, par le tapage général. Pendant que les uns se caressent, les autres vont à la recherche des matières propres à la construction des nids, et c'est ainsi que la montagne est constamment recouverte d'une nuée d'oiseaux qui tourbillonnent et se confondent. Le nid est composé en grande partie de fucus; mais pendant le cours de l'année, les excréments des oiseaux le comblent jusqu'aux bords et il a besoin d'être nettoyé un peu avant que commence l'incubation. La ponte est de trois à cinq œufs, marqués de petits points et de taches brunes, noirâtres et d'un cendré violet, sur un fond d'un jaune roussâtre sale, d'un olivâtre plus ou moins foncé, ou d'un roux de rouille. On a constaté que chaque couple ne se dévoue qu'à sa propre couvée, mais il n'est pas possible de concevoir comment il peut se faire que chaque individu soit capable de retrouver son nid ou son compagnon. Les jeunes restent dans le nid jusqu'à la mi-août. A cette époque, ils sont assez robustes pour sortir en pleine mer et pour contribuer, selon la mesure de leurs forces, à ces interminables clameurs dont il a été question.

« Celui qui n'a jamais vu une *montagne d'oiseaux* occupée par les mouettes tridactyles, dit Holböll, ne peut pas plus se faire une idée de la beauté particulière de ces oiseaux que de leur nombre. On pourrait comparer peut-être une pareille localité à un gigantesque colombier habité par des millions de pigeons de même couleur. Le mont Janjuatuch a une longueur d'une demi-lieue, et dans toute cette étendue, il sert de demeure à différentes espèces de mouettes, et

cela jusqu'à une telle hauteur, que les oiseaux les plus élevés semblent être à peine de petits points blancs. » Déjà Faber nous avait appris que dans les montagnes de Grimso, « les nids se trouvent en telle quantité, que les troupes d'oiseaux obscurcissent le soleil quand elles prennent leur vol; dissimulent leur nombre quand elles sont posées, vous assourdissent quand elles poussent leurs cris, et colorent en blanc, au moment de l'incubation, les rochers d'un vert de cochléaria. »

Les autres naturalistes qui ont fait des observations dans les hautes régions du Nord, sont absolument d'accord sur ce point; tous doutent qu'il soit possible de pouvoir dépeindre le spectacle que présente une telle colonie. Comme je me disposais à mon voyage en Laponie, j'avais lu leurs descriptions et n'avais douté en rien de leur véracité, mais le 22 juillet je vis moi-même, pour la première fois, une montagne d'oiseaux; je n'oublierai jamais le jour où je traversai le promontoire de Svarholtt, non loin du cap Nord. J'assistai à ce spectacle après que mon affectionné ami, le capitaine du *Postdam*, m'eut chargé un de ses fusils, pour effaroucher les mouettes. J'aperçus une muraille colossale qui me sembla être une gigantesque ardoise couverte de milliers de petits points blancs; aussitôt après le coup de fusil, ces petits points se détachèrent en partie de leur fond sombre, s'avancèrent, prirent l'apparence d'oiseaux, de mouettes brillantes, et s'étendirent sur la mer, mais en masses si épaisses et si denses qu'il me sembla qu'une avalanche de neige s'était détachée tout à coup et tourbillonnait en immenses flocons qui tombaient du ciel; ce fut, pendant quelques minutes, une véritable neige d'oiseaux, et la mer en fut couverte sur une étendue que l'œil ne pouvait mesurer. Malgré cela, la muraille semblait tout aussi garnie qu'avant; je vis bien alors que tous les observateurs dont j'avais lu les relations n'avaient rien exagéré, et je constatai qu'il avait été impossible de dire toute la vérité, attendu que nous ne possédons pas de mots qui puissent donner une idée de masses pareilles.

Ainsi que toutes les petites espèces de cette famille, les risses tridactyles ont beaucoup à souffrir des agressions du faucon, de l'aigle pygargue, des stercoraires qui les arrachent de leurs nids ou les attrapent dans les airs. L'habitant du Nord les met à contribution tant qu'il peut, car l'on considère avec raison leurs œufs comme très-déliés. L'exploitation des monta-

gnes d'oiseaux présente des difficultés indicibles; aussi, malgré le courage des audacieux chasseurs d'oiseaux qui se livrent à cette exploitation, le résultat est si insignifiant, que le nombre des risses n'en paraît pas diminué.

LES CHROICOCÉPHALES — *CHROICOCEPHALUS*.

Die Kappenmöven.

Caractères. — Les chroicocéphales ou *mouettes à capuchon*, à l'état adulte et pendant la saison des amours seulement, ont la tête et la partie supérieure du cou couvertes d'une teinte noire formant capuchon; elles ont quatre doigts bien développés; leur queue est égale, ou très-exceptionnellement, échancrée.

LA CHROICOCÉPHALE RIEUSE — *CHROICOCEPHALUS RIDIBUNDUS*.

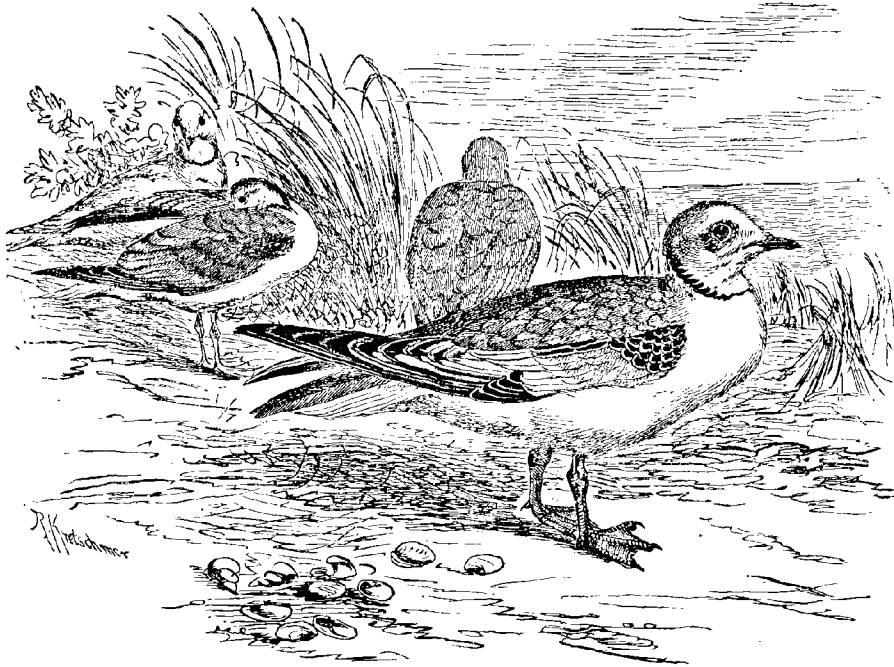
Der Lachmöve, the laughing Mew.

Caractères. — L'espèce la mieux connue de ce groupe, la *mouette rieuse* des auteurs, vulgairement : *mouette des lacs* ou *corneille de mer*, *mouette à tête noire*, ou *gieritz* (fig. 189) est aussi la plus répandue. Elle a le sommet de la tête et le haut du cou d'un brun foncé tirant sur le rousâtre, le reste du cou blanc; le manteau d'un cendré très-clair; la poitrine, l'abdomen et les faces latérales d'un blanc teinté de rose; les quatre rémiges primaires blanches, terminées et bordées de noir en dedans; l'œil brun foncé; l'iris rouge; le bec et les pieds rouge-laque. En hiver, elle n'a pas de capuchon; la partie postérieure du cou est grise, la tache derrière les oreilles d'un gris foncé, le bec et le pied sont moins foncés qu'au printemps. Pendant le jeune âge, les flancs sont bleuâtres. Cet oiseau mesure 43 cent. de long, 99 cent. d'envergure; la longueur des ailes est de 33 cent., celle de la queue de 14.

Dans ce groupe, nous citerons encore les espèces suivantes.

LA CHROICOCÉPHALE ICHTHYAËTE — *CHROICOCEPHALUS ICHTHYAËTUS*.

Caractères. — Cette espèce, qu'on appelle aussi *mouette pêcheuse*, est la plus grande du groupe: elle a presque la taille du goëland marin; son capuchon s'étend jusqu'à la moitié supérieure du cou et plus bas en avant qu'en arrière; son bec, d'un jaune vif, passant au rouge à la pointe, porte vers l'angle de la mandibule infé-



Corbell, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 190. La Rhodostétie de Ross (p. 811.)

rieure une ou deux bandes verticales noires; ses pieds sont d'un brun rouge.

LA CHROICOCÉPHALE PYGMÉE—CHROICOCEPHALUS MINUTUS.

Caractères. — C'est la plus petite et la plus élégante des mouettes. Elle a à peine 28 cent. de long. Les teintes de son plumage diffèrent peu de celles de ses congénères: son bec est rouge-de-laque foncé; ses pieds, rouge-cramoisi, et son œil brun-noir.

Distribution géographique. — Toutes les chroïcocéphales ou mouettes à capuchon habitent des régions tempérées et s'avancent très-rarement dans les contrées du Nord. La rieuse ne se montre qu'accidentellement en deçà du 60° degré de latitude, et niche dans les pays compris entre ce degré et le 30°: on la rencontre sur tous les lacs connus d'Europe, d'Asie et d'Amérique. Jadis on la voyait fréquemment sur les lacs et les étangs d'Allemagne; actuellement l'extension que les défrichements ont prise l'a exilée de plusieurs contrées, qu'elle ne fait plus que traverser lors de ses passages.

Mœurs, habitudes et régime. — La chroïcocéphale rieuse gagne tous les ans les pays méridionaux de l'Europe: elle quitte nos latitudes aux mois d'octobre et de novembre, pour aller

BREHM.

passer l'hiver dans les régions tempérées. Quand les glaces disparaissent, elle retourne, et dans les années favorables on la revoit déjà en mars; mais, en général, elle attend jusqu'aux premiers jours d'avril. Les vieux qui se sont déjà reproduits reviennent accouplés, et se mettent presque aussitôt à construire leur nid; tandis que les jeunes semblent seulement se former en couples, après leur retour, et que ceux qui sont encore incapables de se reproduire errent dans la campagne. La mouette rieuse ne recherche et n'habite la mer que pendant l'hiver; il est rare de la voir s'établir sur les falaises ou sur une île pour faire ses pontes. Les eaux douces entourées de champs sont ses lieux de résidence favoris; elle y trouve tout ce dont elle a besoin pour vivre.

On compte la rieuse parmi les beaux oiseaux de mer, surtout au moment où elle porte sa robe des amours. Ses mouvements sont singulièrement gracieux, souples et légers; elle marche vite et longtemps; elle suit des heures entières les laboureurs, ou s'occupe à poursuivre des insectes sur les prairies ou sur les champs; elle nage très-gracieusement, sinon très-rapidement; elle s'élève avec la même facilité, qu'elle soit à terre ou sur l'eau, et vole avec souplesse et agilité, en d'autres termes, avec la plus grande ai-

IV — 413

sance, et sans aucun effort, en décrivant dans les airs les courbes les plus capricieuses.

Ses mœurs sont intéressantes. C'est avec raison qu'on la considère comme un oiseau prudent et même un peu méfiant, quoiqu'elle vive volontiers dans le voisinage immédiat de l'homme, dont elle cherche à deviner les intentions à son égard, pour régler sa manière d'agir. Dans les petites villes de Suisse, et dans toutes les localités du sud de l'Europe qui ne sont pas éloignées de la mer, on la considère comme un oiseau à peu près domestique. Elle rôde tout autour des personnes sans aucun souci, car elle sait que nul ne lui fera du mal; mais elle devient méfiante lorsqu'elle a été l'objet de quelque attaque, et n'oublie pas de sitôt une tracasserie. Elle vit dans les meilleurs rapports avec ses pareilles, quoique la jalousie et la voracité soient les traits dominants de sa nature. Il y a entre les rieuses un tel accord que le proverbe qui dit : « qu'une corneille n'arrache pas les yeux à une autre, » peut aussi s'appliquer à elles. Elles n'aiment guère à avoir des rapports avec les autres oiseaux; elles évitent autant qu'elles peuvent leur société et attaquent de concert ceux qui s'approchent, espérant ainsi les faire fuir. Quand la rieuse habite une même île avec d'autres espèces de lariens, elle se précipite presque avec fureur sur ses congénères qui s'approchent de son domaine, et qui l'accueillent à peu près de la même façon. La rieuse met au même rang de ses ennemis les oiseaux de proie, les corbeaux, les corneilles, les hérons, les cigognes, les canards et autres inoffensifs habitants des eaux, surtout quand ils ont l'audace de s'approcher de son nid.

La voix de la chroïcocéphale rieuse est si désagréable, qu'on s'explique le nom de *corneille de mer* qu'on lui donne. Un son criard : *kriäh*, est leur appel; leur conversation se fait en *ekk*, ou *scherr*; l'expression de la colère est un cri perçant : *kerreckeked*, ou un son rauque : *girr*; suivi d'un *kriäh*.

Les chroïcocéphales font des insectes et des petits poissons leur principale nourriture, mais elles ne dédaignent cependant pas les petits rongeurs. Elles s'emparent des insectes sur la terre et sur l'eau, les saisissent aussi sur les feuilles et les attrapent au vol; elles sont occupées des heures entières à leur faire la chasse dans les champs et les prairies; elles suivent le laboureur absolument comme le font les corneilles. Elles s'emparent des petits poissons, soit en plongeant brusquement, soit en rasant la surface de l'eau; elles usent du premier procédé sur la mer, et de

l'autre sur les lacs et les fleuves. Cet oiseau nourrit ses petits presque exclusivement d'insectes. Malgré sa faiblesse, il s'attaque à des animaux de certaine taille, quand ils viennent s'offrir en butin, et réduit adroitement de forts morceaux de viande en petits fragments proportionnés à son œsophage. Quoiqu'il fasse fi des matières végétales, il s'habitue bientôt au pain et finit par le manger avec un plaisir manifeste. Il chasse pendant toute la journée, se repose un instant et se remet à voltiger. Il quitte les lacs pour aller chercher, sur les champs et les pâturages, de quoi satisfaire son appétit, puis il retourne vers l'eau pour y boire et s'y baigner; sa digestion faite, il recommence sa chasse. Au départ et au retour il suit ordinairement la même route, cependant il va explorer tantôt une région, tantôt une autre.

La saison de la ponte commence à la fin d'avril. La colonie d'oiseaux, d'abord turbulente, a fini par s'apaiser après des querelles nombreuses pour le choix des places. On ne voit jamais les chroïcocéphales rieuses nicher isolées, rarement en petite société, car d'habitude elles se trouvent en bandes composées de centaines et de milliers d'individus qui s'entassent, autant que possible, sur un petit espace. Les nids sont placés sur de petites touffes de roseaux ou de joncs au milieu d'eaux tranquilles ou de marais; ils sont formés de petits brins de joncs ou d'amas de petits roseaux, quelquefois dans les marais, au milieu de l'herbe, mais toujours dans des endroits difficilement accessibles. Les oiseaux commencent par entasser de petites touffes d'herbes ou de roseaux, ils y ajoutent des joncs, des roseaux, des fétus de paille, et achèvent enfin la cavité. Au commencement de mai, chaque nid contient des œufs au nombre de trois à cinq. Ces œufs sont suffisamment gros, marqués, sur un fond d'un vert tendre comme de l'huile, de petites taches et de points gris-cendré tirant sur le rouge ou d'un brun foncé; du reste, ils varient quelquefois de forme et de couleur. Le mâle et la femelle couvent à tour de rôle, mais seulement pendant la nuit, car au milieu du jour ils considèrent la chaleur du soleil comme suffisante pour cette opération.

Les petits éclosent après une incubation de dix-huit jours, et au bout de trois à quatre semaines ils sont assez forts pour prendre leur essor. Quand le nid est entouré d'eau, ils ne le quittent pas les premiers jours, tandis que, dans les petites îles, ils aiment à sortir pour aller rôder sur la terre ferme; lorsqu'ils sont âgés de

huit jours, ils commencent même à s'aventurer dans l'eau ; dans la seconde semaine ils voltigent déjà tout autour, et à la troisième ils sont à peu près indépendants.

Les vieux sont continuellement occupés à prévenir les dangers qui menacent leurs petits. Tout oiseau de proie qui se montre dans le lointain, toute corneille, tout héron cause une agitation dans la colonie ; il s'élève aussitôt d'épouvantables clameurs ; les couveurs eux-mêmes abandonnent leurs œufs ; on voit s'élancer d'épaisses phalanges qui fondent sur l'ennemi et usent de tous les moyens pour l'éloigner. Ces oiseaux attaquent bravement le chien ou le renard et entourent de très-près tout homme qui s'approche ; en même temps, ils crient de toutes leurs forces, au point qu'il faut réellement être doué d'un certain courage pour supporter leurs clameurs. Ils poursuivent avec acharnement le fuyard, et ce n'est que peu à peu que se rétablissent une tranquillité et un silence relatifs.

Chasse. — Dans l'Allemagne du Nord on a l'usage de se mettre en campagne contre ces oiseaux, à certaines époques déterminées, et de leur faire une chasse dans laquelle plusieurs centaines d'entre eux succombent, mais qui, d'un autre côté, vaut à l'un ou à l'autre des chasseurs quelques grains de plomb. Cette inutile effusion de sang, connue sous le nom de *tir des mouettes*, et qui est une fête populaire, rappelle la sauvagerie des habitants de l'Europe méridionale et ne trouve aucune excuse. Les chroïcocéphales rieuses, loin d'être nuisibles, comme on l'a cru jusqu'à ce jour, sont au contraire des oiseaux utiles, qui, pendant toute leur vie, rendent des services à nos champs. Le peu de poisons qu'elles prennent ne peut entrer en compensation avec l'innombrable quantité d'insectes qu'elles détruisent. On devrait donc les épargner, ne serait-ce qu'en qualité d'ornements de nos rivières et de nos lacs, si tristes sans elles.

Captivité. — Les chroïcocéphales rieuses sont charmantes en captivité, surtout quand on les élève après les avoir prises jeunes dans leur nid. On les nourrit surtout de viande ou de poisson ; mais on peut les habituer à manger du pain, de sorte que leur entretien n'est réellement pas très-coûteux. Si l'on commence par s'occuper d'elles, elles deviennent bientôt d'une douceur remarquable, suivent avec la fidélité du chien celui qui les nourrit, le saluent joyeusement à son approche, et l'accompagnent en volant à travers les cours et les jardins, et même jusque dans la campagne. Ces petits prisonniers ne

quittent pas, avant la fin de l'automne, la demeure qu'on leur a assignée, ils s'éloignent bien de temps en temps et se promènent dans les environs à des distances de plusieurs lieues, mais ils reviennent toujours exactement, surtout quand on les a habitués à prendre leur repas à une certaine heure. S'il leur arrive de rencontrer des oiseaux de la même espèce, ils cherchent à les emmener avec eux et savent si bien endormir leur méfiance, que les individus indépendants semblent abandonner toute timidité vis-à-vis de l'homme et s'arrêtent au moins pendant quelque temps dans la demeure de leur congénère, puis regagnent tranquillement la leur ; en un mot, grâce à son nourrisson, on peut recevoir de si nombreuses visites, qu'il devient nécessaire de prendre des mesures spéciales pour pouvoir leur offrir une hospitalité convenable.

LES RHODOSTÉTIES — RHODOSTETIA.

Die Rosenmöven, the Rose-Gulls.

Caractères. — Les rhodostéties ont un bec plus court que la tête, mince, à peu près de même hauteur de la base au niveau de l'angle de la mandibule inférieure, qui est peu prononcé et obtus ; des ailes allongées, pointues, suraiguës ; une queue médiocre et cunéiforme, les rectrices médianes dépassant de beaucoup les autres ; des tarses courts et robustes ; les doigts antérieurs médiocres et reliés par une palmature pleine.

LA RHODOSTÉTIE DE ROSS — RHODOSTETIA - ROSSII.

Die Rosenmöve, the Rose-Gull.

Caractères. — Cet oiseau (*fig. 190*), que l'on nomme aussi *rhodostétie* ou *mouette rose* est un des plus admirables laridés que nous connaissons. Il a le manteau d'un gris-perle argenté, le cou, la poitrine et le ventre d'un rose pâle ; un étroit collier noir oblique vers le milieu du cou ; la rémige la plus externe noire, toutes les autres d'un gris bleuâtre ; les rectrices blanches ; la paupière et les bords des mandibules d'un jaune rougeâtre ; le bec noir ; les pieds d'un rouge vermeil. Il a 38 cent. de long ; la longueur des ailes est de 29 cent. ; celle de la queue, de 15.

Distribution géographique. — La rhodosté-

tie de Ross habite les hautes régions de l'Amérique du Nord ; elle n'en est pas moins venue trois fois en Europe, et certainement aussi à Helgoland ; elle mérite donc bien d'être au moins mentionnée.

Nous manquons encore de renseignements sur ses habitudes, ou du moins on ignore quels sont les traits qui la distinguent des autres laridés. Son mode de nidification nous est également inconnu.

LES LESTRIDÉS — *LESTRES*.)

Die Raubmöven, the Gulls of prey.

Caractères. — Les lestridés, vulgairement : *mouettes pillardes*, ont de grands rapports avec les laridés, dont ils diffèrent toutefois par la conformation du bec et du pied, par la couleur particulière de leur plumage et par des mœurs tout à fait différentes. Ils ont la poitrine forte, le cou court, la tête petite ; le bec recouvert dans sa moitié postérieure d'une sorte de cire, proportionnellement court, mais robuste, gros et comprimé seulement sur les côtés, à mandibule supérieure terminée par un crochet qui paraît surajouté ; à mandibule inférieure plus ou moins anguleuse à la rencontre de ses branches ; des narines percées à l'extrémité de la cire, plus près de la pointe que de la base ; une queue cunéiforme.

Le crâne est large et épais ; les temporaux sont aussi d'une force remarquable ; la colonne vertébrale se compose de treize vertèbres cervicales, de huit vertèbres dorsales, de douze sacrées et de sept coccygiennes. Le sternum, au milieu et en arrière, est relativement étroit et ne présente qu'une apophyse et une sinuosité. La langue est effilée en forme de lancette à la partie antérieure ; le pharynx, assez large et réticulé, contenant des organes sécrétoires, et le gésier compacte et membraneux.

Distribution géographique. — Les lestridés habitent surtout les froides zones septentrionales du globe.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils vivent habituellement en pleine mer et recherchent le voisinage des îles et des rivages à l'époque de la reproduction. On les voit parfois apparaître dans l'intérieur des terres. Ils sont les plus actifs des membres de leur race ; ils marchent le corps droit, vite et bien ; certaines espèces même marchent presque aussi adroitement que les échassiers ; ils nagent bien, mais volent encore plus qu'ils ne nagent. Soit qu'ils se déplacent, soit qu'ils restent au repos, ils ont les mêmes allures que les autres oiseaux de mer. Ils sont

hardis, quelquefois folâtres, se livrent aux mouvements les plus bizarres, se déplacent pour ainsi dire en sautillant. La voix des grandes espèces est un désagréable croassement ; celle des petites n'est qu'un faible piaillage. La subtilité de leurs sens dépasse celle des laridés, au même degré qu'ils les dépassent en courage et en audace. Les lestridés tiennent le milieu entre les oiseaux de proie et les goëlands ; car, à l'exemple des premiers, ils attaquent tous les animaux dont ils peuvent se rendre maîtres, et, comme les espèces parasites parmi les rapaces, ils persécutent les autres oiseaux, jusqu'à ce que ceux-ci leur abandonnent la proie qu'ils viennent de faire. On a cru longtemps que les lestridés ne trouvaient à se nourrir qu'en qualité de parasites, qu'ils étaient impropres à chasser eux-mêmes, mais les observations récentes ont détruit cette opinion. Cependant, ces oiseaux n'appartiennent pas à la catégorie des meilleurs plongeurs, et ne peuvent capturer que les poissons qui nagent tout à fait à la surface de l'eau.

Dans l'occasion, ils chassent avec autant de plaisir que les autres plongeurs et capturent non-seulement le poisson, mais encore les oiseaux et leurs œufs, les petits mammifères, certains invertébrés marins ; ils vont même jusqu'à attaquer les jeunes agneaux et à leur arracher les yeux et la cervelle : en un mot, tout leur est bon ; ils s'en prennent aux êtres vivants aussi bien qu'aux cadavres. D'habitude, ils laissent les autres plongeurs travailler pour eux. Ils surveillent la chasse des mouettes, des sternes, des fous et d'autres oiseaux de mer, s'élançant sur eux quand ils ont réussi à faire une capture, attaquent et tourmentent les chasseurs heureux jusqu'à ce que ces derniers rejettent, par peur, la nourriture presque déjà avalée, que les lestridés attrapent avec une adresse remarquable, avant qu'elle ait touché la surface de l'eau. Cette habitude effrontée de mendier les rend singulièrement odieux à tous les autres

oiseaux prédateurs, et ceux qui vivent en mer redoutent généralement cette manière de dérober le butin. Jamais un oiseau de mer ne niche dans leur voisinage, jamais il ne s'arrête sur les lacs où ils se reposent, et tous les suivent de l'œil avec inquiétude quand ils font leur ronde. Les plus courageux les attaquent partout où ils se montrent; les plus timides les fuient avec crainte, et ceux qui le peuvent, cherchent à se sauver en plongeant. Il n'y a que les petites espèces de cette famille qui soient moins redoutées, bien qu'elles ne soient guère inférieures à leurs congénères sous le rapport du courage et de l'audace.

Pendant la saison des amours, les lestridés se réunissent aussi en petites bandes, à certaines places déterminées, pour y couvrir en société. Ils choisissent, pour établir leurs nids, de grandes îles sur lesquelles ils s'installent, les uns sur les côtes, les autres dans des endroits plus élevés. Là ils se creusent ou se façonnent une petite cavité dans le sable, de préférence au milieu des plantes. La ponte est de trois, quelquefois de cinq œufs, que le mâle et la femelle couvent tour à tour, avec beaucoup de soin et en défendant courageusement leur nichée contre tout ennemi qui s'approche. Les jeunes sont nourris d'abord de petits morceaux de chair à moitié digérée, plus tard d'aliments plus substantiels. Ils ne bougent pas de leur nid de plusieurs jours; ensuite ils le désertent et se promènent aux environs avec autant d'agilité que de jeunes oiseaux de rivage. Quand un danger les menace, ils se cachent entre les pierres et les sinuosités. Lorsqu'ils sont devenus propres au vol, ils voltigent encore pendant quelque temps sur la terre ferme; leurs parents font leur éducation dans leur domaine, puis ils finissent par s'envoler ensemble jusqu'en pleine mer. Les lestridés sont capables de se reproduire dans leur deuxième été.

Chasse. — Les habitants des pays du Nord recueillent les œufs des lestridés pour les manger, mais ne retirent pas d'autre profit de ces oiseaux, qu'ils considèrent, avec raison, comme nuisibles; aussi les poursuivent-ils par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. Leur chasse ne présente aucune difficulté, car les lestridés se laissent prendre à tous les pièges et à toutes les amorces, et ne témoignent pas plus de crainte vis-à-vis de l'homme que vis-à-vis des autres animaux.

LES LABBES — *LESTRIS*.

Die Raubmöven, the Gulls of prey.

Caractères. — Les labbes ont un bec un peu moins long que la tête, presque cylindrique, robuste; des narines latérales, linéaires, obliques; des ailes longues, pointues, suraiguës, la première rémige étant la plus longue; une queue de longueur moyenne, inégale, les deux rectrices médianes étant toujours plus longues que les latérales et souvent dans des proportions très-grandes; des tarses médiocres, assez grêles; un plumage riche, épais, dans lequel le brun domine.

LE LABBE CATARACTE — *LESTRIS CATARRACTES*.

Die Skua, the Skua-Gull.

Caractères. — Cette espèce (*fig. 191*), que les habitants du Nord connaissent sous le nom de *skua*, est la plus remarquable de la famille, et dépasse le cormoran en dimensions; elle a 60 cent. de long, 1 mètre 44 cent. d'envergure; la longueur de ses ailes est de 44 cent. et demi, et celle de sa queue de 17. Son plumage est dur, d'un brun foncé au-dessus, avec des traits longitudinaux et des bordures roux-de-rouille et blanchâtres au cou et au manteau; d'un brun cendré, nuancé de roussâtre, à la gorge, au devant du cou, sur la poitrine et à l'abdomen, ces deux dernières régions étant nuancées de roux-de-rouille. L'œil est d'un brun rougeâtre; le bec gris-de-plomb à la base, noir à la pointe; les pieds noirâtres. Les jeunes se distinguent par la couleur de leur plumage.

Distribution géographique. — On considère la zone située entre les 60° et 80° degrés de latitude nord, comme la patrie du labbe cataracte, cependant on l'a quelquefois rencontré dans les mers des zones plus tempérées du sud. En Europe, il habite les îles Féroë, les îles Shetland, les Hébrides et l'Islande, qu'il quitte l'hiver, pour descendre jusque sur les côtes de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Hollande et de la France. La plus grande partie demeure cependant, même en hiver, dans le Nord, et cherche sa nourriture aux endroits où la mer n'est pas prise.

Mœurs, habitudes et régime. — Le labbe cataracte se distingue des goëlands par la bizarrerie, la rapidité et l'adresse de ses mouvements. Il court vite, nage avec grâce et énergie, la poitrine profondément enfoncée; il sort de

l'eau et s'enlève de terre avec facilité, et vole à la façon des lariens, mais sans la même régularité ; bref, il nous rappelle, beaucoup plus, par ses allures vives et inattendues, la manière de voler des oiseaux de proie. Tantôt il plane sans mouvement d'ailes ; tantôt il chasse en fendant obliquement les airs de haut en bas, avec une rapidité merveilleuse.

Son cri est un sourd, *ach, ach*, ou un rauque *ja* ; quand il attaque un ennemi, il pousse un sourd, *hoh* : comme courage, voracité, jalousie et sauvagerie, il ne dépasse pas moins ses congénères que tous les autres oiseaux de mer.

C'est l'oiseau pélagien le plus terrible : il ne vit en bonne intelligence avec aucun autre ; il est un objet de haine générale et n'est attaqué que par les plus courageux. L'impression que produit sa voracité sur les autres oiseaux ressort admirablement de ce fait que, même les oiseaux de mer les plus grands, qui paraissent lui être de beaucoup supérieurs en force, l'évitent avec terreur.

Sa voracité est en rapport avec son besoin incessant d'action ; il est toujours en chasse, soit qu'il vole, soit qu'il nage. N'aperçoit-il pas d'oiseau dans les environs, il va lui-même en chasse, fond sur les poissons, court sur le rivage et recueille tout ce que les flots ont rejeté, ou attrape, sur le bord, des vers et des insectes. Aussitôt qu'il aperçoit de loin d'autres oiseaux de mer piscivores, il accourt vers eux, les observe, attend qu'ils aient fait une proie, fond sur eux, les attaque comme un oiseau de proie attaque son gibier ; et cela avec autant de force et d'adresse que de courage et d'audace, et continue ses poursuites jusqu'à ce que les oiseaux lui abandonnent le butin qu'ils viennent de faire. Il lui arrive même fréquemment de s'emparer aussi de l'oiseau qu'il tourmente. Graba raconte qu'un labbe brisa d'un coup de bec le crâne d'un macareux. D'après d'autres observateurs on l'a vu quelquefois étrangler des mouettes et des plongeurs lummes, et les déchirer en morceaux. Il s'attaque aux oiseaux morts ou malades qui flottent sur la mer ; et s'il épargne les valides, c'est que ceux-ci se sauvent en plongeant dès qu'il approche. Il pille hardiment les nids des oiseaux qui couvent, et emporte non-seulement les œufs, mais les jeunes et les vieux qu'il y trouve.

« Un cri d'effroi général, dit Naumann, sort de mille gosiers aussitôt que cet audacieux voleur s'approche du domaine des couveurs ; cependant, malgré ces démonstrations, il n'y a pas un seul

individu qui se hasarde à s'opposer sérieusement à ses projets pervers. Il s'empare du premier jeune qui s'offre à lui et s'éloigne, tandis que la malheureuse mère crie inutilement et le suit au vol un instant. Dès qu'il n'est plus poursuivi, il descend sur l'eau, tue sa capture, l'avale, puis se dirige vers ses petits à qui il la donne après l'avoir régurgitée. » Pour toutes ces raisons, le labbe cataracte est comme un fléau pour les oiseaux de mer. On l'a toujours vu se servir de son bec comme moyen d'attaque ; cependant il doit certainement se servir aussi de ses ongles acérés. Après un copieux dîner, il devient indolent, cherche une place tranquille, et s'y couche les ailes déployées, jusqu'à ce que l'appétit, bientôt revenu, le pousse à s'envoler de nouveau.

C'est au milieu de mai que les couples se dirigent pour se reproduire, soit sur les plateaux des montagnes, soit vers les versants recouverts d'herbe et de mousse. Ils s'y confectionnent un nid de forme circulaire, en herbe ou en mousse. La ponte a lieu en juin ; elle est de deux œufs, d'un vert jaunâtre sale, tacheté de brun. Une place à couvrir, que visita Graba, était peuplée de près de cinquante couples. Nul autre oiseau ne vient jamais nicher dans le voisinage immédiat du labbe cataracte, car tous redoutent ce dangereux voisin. Le mâle et la femelle couvent à tour de rôle pendant quatre semaines environ ; au commencement de juillet, on trouve dans la plupart des nids les jeunes recouverts de leur duvet d'un gris brunâtre. A l'approche d'une personne, ils quittent leur nid avec toute la rapidité dont ils sont capables, sautillent, courent, s'élancent à terre, et se cachent. Les vieux, à l'arrivée de l'ennemi, s'élèvent dans les airs en poussant des cris terribles et fondent sur lui avec une ardeur incomparable. Ils redoutent aussi peu l'homme que le chien, et administrent même souvent au premier de terribles coups sur la tête. Les habitants des Féroë, prétend Graba, portent sur leur chapeau un couteau sur lequel les vieux viennent s'embrocher dans leur élan. A mesure que l'on approche du nid, les vieux entourent de plus près leur importun visiteur, et finissent par se lancer sur lui obliquement, à tel point que l'on se baisse instinctivement pour éviter un coup sur la tête. Les jeunes sont nourris, au début, de mollusques, de vers, d'œufs et d'autres aliments de même nature, réduits en pâte dans le jabot, puis ils reçoivent de petits morceaux de viande et de poisson, même de jeunes oiseaux ; ils mangent aussi, lorsqu'ils sont devenus as-

sez indépendants, les différentes baies qui poussent dans les environs de leur nid. A la fin d'août, ils ont atteint toute leur taille, ils voltigent encore quelque temps, et finissent par gagner vers la mi-septembre la haute mer.

Captivité. — Il est rare de voir des labbes captifs dans nos collections d'animaux. Ayant obtenu par l'entremise d'amis danois une paire de jeunes, j'eus l'occasion de les observer pendant quelque temps. Ces oiseaux ne se distinguaient guère des mouettes que par leur voracité. Ils se montrèrent d'une grande sociabilité vis-à-vis des autres oiseaux, ne témoignèrent aucune jalousie, à mon grand étonnement, et ne me parurent occupés que d'eux-mêmes. Ils reconnaissent celui qui les nourrissait, au bout de peu de jours déjà, et ne manquaient pas de le saluer, à son approche. Les cris qu'ils poussaient étaient singulièrement faibles, et consistaient, à proprement parler, en un léger sifflement.

LES STERCORAIRES — *STERCORARIUS.*

Die Schmarotzerraubmöven.

Caractères. — Les stercoraires, que beaucoup d'auteurs ne séparent pas génériquement des labbes, ne diffèrent de ceux-ci que par leurs formes moins massives, et par une queue plus longue; les deux rectrices médianes sont planes, larges à la base, se terminent insensiblement en pointe fine, et dépassent les latérales de 8 à 11 centimètres.

LE STERCORAIRE PARASITE — *STERCORARIUS PARASITICUS.*

Die Schmarotzerraubmöve, the Skua.

Caractères. — Le stercoraire parasite a le manteau d'un brun tirant sur le roux, une tache sur le front et les côtés du cou d'un blanc jaunâtre; les flancs d'un brun roux, les sous-caudales d'un brun foncé; le ventre blanc-grisâtre, le jabot gris. L'âge et le sexe n'ont aucune influence sensible sur ces diverses couleurs. L'œil est brun, le bec noir, l'iris d'un noir bleuâtre. Cet oiseau mesure de 50 à 52 cent. de long, de 1^m,05 à 1^m,15 d'envergure; la longueur de l'aile est de 32 cent.; celle de la queue, de 19.

Distribution géographique. — Toutes les observations nous permettent de considérer le stercoraire parasite comme l'espèce la plus commune; car s'il habite les régions septentrio-

nales des deux mondes, depuis le Spitzberg et le Groënland, jusqu'au centre de la Norvège, on le rencontre aussi fréquemment en Islande, dans les îles Féroë, dans les îles du nord de l'Écosse, ainsi qu'au Labrador et à Terre-Neuve. Il est en aussi grand nombre dans les mers de Behring que dans celles d'Okhotsk. Enfin, il descend régulièrement en hiver sur les côtes méridionales de la mer du Nord, et s'égare aussi sur le continent.

Mœurs, habitudes et régime. — En dehors de l'époque des amours, le stercoraire parasite ne vit que sur mer, et nullement dans le voisinage des îles et des falaises, mais à une grande distance de la terre ferme.

L'observateur, même inexpérimenté, distinguera à l'instant les stercoraires parasites de tous les autres oiseaux qu'il connaît, surtout en les voyant voler. Leur marche est très-rapide, mais n'a rien de particulier, et à part leur couleur sombre, ils ressemblent beaucoup aux goélands et aux mouettes. Leur vol ne diffère pas seulement de celui de ces dernières, mais encore, à certains égards, de celui des oiseaux de la même famille. Naumann dit avec raison que leur manière de voler est une des plus admirables et des plus variées du monde des oiseaux. Tantôt il vole assez longtemps, comme un faucon, tantôt avec de lents mouvements d'ailes; il plane sur de vastes étendues, aussi, en le voyant de loin, on peut facilement le prendre pour un milan; soudain il tressaille et bat des ailes avec une singulière vivacité, descend en décrivant une courbe, se relève de nouveau, décrit une ligne sinueuse qui se compose de grandes et de petites courbes, fond avec une rapidité furieuse, remonte de nouveau lentement, paraît un moment comme fatigué et immobile, puis un instant après « semble possédé du mauvais esprit », se tourne et se meut, se démène et voltige, se livre en un mot aux mouvements les plus variés. Son cri ressemble à celui du paon; on l'exprime à peu près par : *mau*; il est sonore et retentissant; à l'époque des amours il prend des intonations singulières, que l'on pourrait presque comparer à un chant, car, quoiqu'il ne se compose que de l'unique syllabe *je, je*, c'est une série de notes différentes. Les mœurs de cet oiseau sont, sous bien des rapports, absolument semblables à celles du labbe cataracte. Relativement à sa taille, le stercoraire parasite est tout aussi hardi, importun, courageux ou jaloux, avide et pillard que ce dernier. Il ne semble en

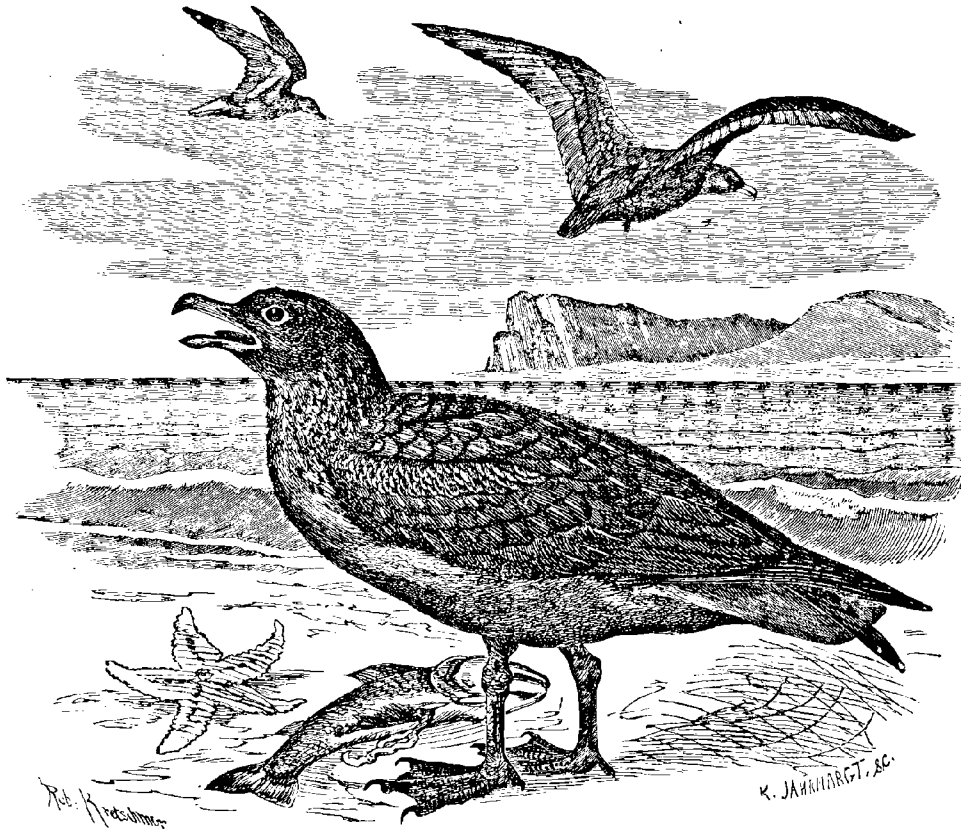


Fig. 191. Le Labbe cataracte (p. 813).

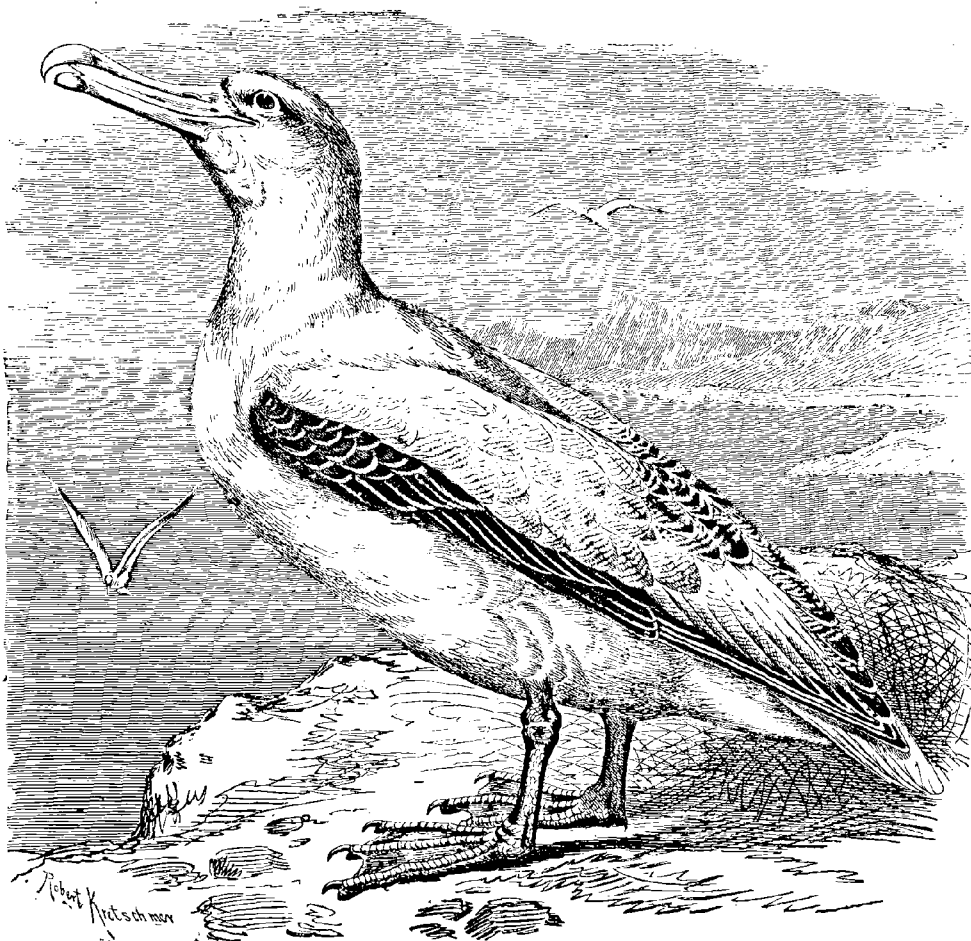
différer qu'en ce qu'il est sociable vis-à-vis des autres individus de son espèce, quoiqu'il ne le soit que dans une certaine mesure. En dehors de l'époque des amours on le voit souvent en petites bandes, tandis que pendant la période dont nous parlons, contrairement à ce qu'on observe chez ses congénères, chaque couple habite un domaine spécial. Il est tout aussi redouté des petits oiseaux de mer que le labbe cataracte l'est des grands; il arrive cependant que l'on voit des pluviers, des bécasseaux, des huitriers ou des pétrels, nicher avec lui, en bonne entente, sur la même partie de mer.

Aux Loffodes, j'ai pu observer des stercoraires parasites, tous les jours, pendant des semaines entières, et j'ai remarqué qu'au fort de l'été ils sont tout aussi diligents pendant la nuit que pendant le jour. Souvent je les ai vus se livrer à la chasse des insectes pendant des heures entières; et cependant je n'ai trouvé que de petits poissons dans l'estomac de ceux que j'ai tués. Je ne les ai jamais vus piller des nids; toutefois, ils poursuivaient constamment les thalassidromes tempêtes, et les

forçaient à abandonner le butin qu'ils venaient de faire. Ils persécutent les sternes et les lumes encore plus que les mouettes. Néanmoins, le stercoraire parasite ne se nourrit pas spécialement de larcins, comme on pourrait être tenté de le croire, car tout aussi fréquemment qu'on le voit poursuivre d'autres oiseaux on peut le voir occupé sur les rivages de la mer, tantôt à chercher des vers et des graines, tantôt à s'emparer des animaux marins que le flot a jetés sur les grèves.

Au milieu de mai, on voit apparaître le stercoraire parasite sur la terre ferme, pour y couver. Comme emplacement pour son nid, il choisit de préférence les marais situés un peu bas. En Laponie, d'après mes observations, il évite les hauteurs fréquentées par des oiseaux de toute sorte, et se montre tout aussi rarement sur les sommets des montagnes que recherchent pour se reproduire des espèces très-voisines.

On peut compter, sur un de ces grands marais, de cinquante à cent couples, mais chaque couple a un domaine spécial et délimité, qu'il défend contre ses voisins. Le nid se trouve sur



Gorben, Crété Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 192. L'Albatros hurleur (p. 819).

une petite élévation des marais ; il consiste en une simple cavité, bien polie. Les œufs, qu'on trouve rarement avant la mi-juillet, rappellent de loin ceux de certains scolopacides ; ils sont très-granuleux, peu brillants, marqués sur un fond olivâtre foncé ou vert brunâtre, de petites taches et de points d'un gris sombre et d'olivâtre, ou de brun foncé tirant sur le rouge, ainsi que d'anneaux et de traits. Naumann prétend que le stercoraire parasite ne pond jamais plus de deux œufs ; j'en ai trouvé trois dans un nid. Le mâle et la femelle couvent à tour de rôle, et témoignent une grande sollicitude ; quand quelqu'un s'approche du nid, ils s'avancent à la rencontre de cet importun, l'entourent, se lancent à terre, cherchent à attirer son attention sur eux, donnent une représentation de leur habileté à voler, sautillent et voltigent avec des sifflements bizarres, puis s'envolent quand on

Влѣтъ.

les approche et recommencent ce jeu ; en un mot, ils font tout leur possible pour éloigner l'ennemi de la nichée. Ils ne sont pas aussi intrépides que les grandes espèces de la famille ; je n'ai, du moins, jamais remarqué que l'un des couples que j'observais se soit montré plus courageux que les oiseaux de tempête qui ont une si grande analogie avec eux. La jeunesse des petits se passe comme celle des autres lestridés.

Chasse. — L'habitant du Nord n'est pas précisément l'ami des stercoraires ; il ne les recherche cependant pas, peut-être bien parce qu'il craint de déranger les autres oiseaux qui lui sont utiles, en leur faisant la chasse à l'endroit où ils couvent. On mange leurs œufs aussi volontiers que ceux des goélands et des mouettes, et certainement ils ne leur cèdent rien comme goût. Les Lapons, seuls, chassent cet oiseau pour l'utiliser comme gibier ; ils se servent pour cela

IV — 414

d'hameçons amorcés avec un petit morceau de poisson ou de chair d'oiseau. Le naturaliste les tue facilement dans le voisinage de leur nid ou en pays étranger, comme par exemple chez nous, dans l'Allemagne centrale ; tandis qu'en mer on ne les prend qu'en leur présentant un appât. Pour mon compte, je les ai toujours vus, en Norwège, d'une grande prudence. Naumann nous raconte qu'un de ses amis ayant blessé un stercoraire parasite fut, à sa grande surprise, attaqué par ces oiseaux, ou pour le moins entouré très-étroitement avec une folle audace. Je n'ai jamais rien remarqué de semblable.

Quant à ce qui regarde leur captivité, je ne connais aucun détail à ce sujet.

2° LES PROCELLARIENS OU OISEAUX DE TEMPÊTE.

Les procellariens ou oiseaux de tempête, qui se distinguent des autres oiseaux de mer et des oiseaux en général par leur bec formé en apparence de plusieurs pièces distinctes et par des narines tubulaires, comportent deux divisions ou familles : celle des diomédéidés, et celle des procellaridés.

LES DIOMÉDÉIDÉS — *DIOMEDEÆ*.

Die Albatrosse, the Albatroses.

Caractères. — Les diomédéidés sont essentiellement caractérisés par des narines très-séparées l'une de l'autre, s'ouvrant à l'extrémité de deux tubes très-courts, et situées de chaque côté de la mandibule supérieure, dans une longue et profonde suture. Leur pouce est nul.

LES ALBATROS — *DIOMEDEA*.

Die Albatrosse, the Albatroses.

Caractères. — Les albatros se caractérisent par leur taille gigantesque ; ils ont le corps robuste, le cou court et gros, la tête grande ; le bec acéré, puissant, long, fort, comprimé latéralement, armé à la partie antérieure d'un robuste crochet recourbé, à bords tranchants ; des tubes nasaux, courts, couchés de chaque côté du bec, près de la base, dans le sillon latéral de la mandibule supérieure ; des ailes très-longues, étroites, suraiguës ; une queue courte, presque droite ou légèrement arrondie, composée de douze rétrices ; des tarses courts et épais ; trois doigts reliés par de fortes palmatures. Leur plumage, remarquablement dur, épais et riche, n'est pas vivement coloré ; il varie selon l'âge et peut-être suivant les saisons.

L'ALBATROS HURLEUR — *DIOMEDEA EXULANS*.

Der Kapschafalbatros, the wandering Albatros.

Caractères. — L'albatros hurleur (*fig. 192*), vulgairement : *mouton du Cap*, est tout blanc, à l'exception de ses ailes, qui sont noires. Dans le jeune âge, il porte des taches et des bordures d'un brun plus ou moins foncé, sur un fond blanc ; l'œil est brun foncé, la paupière nue et d'un vert clair ; le bec légèrement nuancé d'un

blanc tirant sur le rouge et jaune à l'extrémité ; les tarses sont d'un blanc tirant sur le jaune rougeâtre. Cet oiseau mesure, d'après Bennett, 3 pieds 10 pouces anglais de long ; 11 pieds 8 pouces d'envergure ; cependant l'envergure varie d'une manière très-sensible. Bennett assure avoir mesuré des albatros qui ne mesuraient que 10 pieds et l'un d'entre eux 14 pieds. Quoi qu'il en soit, il est établi que cet oiseau possède en général les ailes les plus longues.

L'ALBATROS CHLORORHYNQUE — *DIOMEDEA CHLORORHYNCHOS*.

Der grünschnabelige Albatros, the green-beaked Albatros.

Caractères. — Parmi les congénères de l'albatros hurleur, dont la taille est un peu plus petite que celle du précédent, nous devons mentionner l'albatros chlororhynque ou à bec vert, dont le plumage, à l'âge adulte, est blanc, avec les flancs d'un noir brunâtre, les ailes d'un brun d'ardoise, les rétrices tachetées de blanc et de noir, le bec jaune-orange à sa partie supérieure.

L'ALBATROS FULIGINEUX — *DIOMEDEA (PHOEBETRIA) FULIGINOSA*.

Der russfarbene Albatros, the sooty Albatros.

Caractères. — Cette espèce, dont on a fait le type du sous-genre *phoebetria*, a cause de sa queue cunéiforme, est d'un gris de suie foncé, avec la tête et les ailes brunes.

Distribution géographique des albatros. — L'océan de l'hémisphère du sud est la patrie des albatros. L'albatros hurleur et l'albatros chlororhynque ont, à la vérité, été observés en Europe, mais ce sont là des faits très-accidentels. Quand

ces oiseaux, dans l'océan Atlantique du moins, dépassent, au nord, le tropique du Capricorne, c'est qu'ils sont égarés.

Mœurs, habitudes et régime des albatros. — Les albatros semblent ordinairement rechercher la partie septentrionale de l'océan Pacifique, et surtout les mers d'Okhotsk et de Behring, pour s'y arrêter quelque temps à la recherche de leur nourriture, et reprendre leur vol vers le sud : dans les régions plus élevées de l'hémisphère du sud, on les rencontre assez souvent. D'après des renseignements absolument identiques, le marin et le pêcheur les voient paraître habituellement même entre le 50° et le 60° degré de latitude sud. On n'a pu encore déterminer si leurs émigrations sont régulières ou accidentelles. On sait que tous recherchent les mers situées entre le 23° degré de latitude nord et le 66° degré de latitude sud, et que, de plus, ils arrivent dans les mers d'Okhotsk et du Kamtschatka maigres et à moitié morts de faim. Au bout de quelques semaines qu'ils passent dans ces contrées, où ils trouvent une nourriture abondante, ils deviennent très-gras et retournent alors vers le sud. On ne peut toutefois dire si ces voyages sont réglés et annuels, ou si ce n'est qu'un déplacement irrégulier, comme aiment à en faire les oiseaux qui sillonnent nos mers du Nord. Il est admis qu'en volant ils font littéralement tout le tour de la terre, mais que cependant ils sont plus nombreux ou plus rares dans certaines zones, où on les trouve dans toutes les saisons et où ils se reproduisent. Bien plus, les espèces délimitent, pour ainsi dire, l'étendue qu'elles explorent : on les rencontre, par exemple, dans les mers tranquilles plus régulièrement et plus fréquemment que dans l'Atlantique; on croit avoir remarqué aussi qu'ils n'abandonnent pas une certaine portion de la mer; mais les observations sur ces changements de localités, que nous pouvons appeler des passages, des émigrations ou des déplacements, sont si incomplètes et si peu précises, qu'on ne peut rien en conclure. Roquefeuil rencontra l'albatros hurleur jusque sur les côtes nord-ouest de l'Amérique; Gaimard, dans la Terre-de-Feu, au dessous du 55° degré de latitude, dans les îles Malouines et tout le long des côtes orientales d'Amérique, jusqu'aux tropiques; Boje, dans sa traversée du cap de Bonne-Espérance à Java, vit l'albatros hurleur en compagnie de l'albatros fuligineux et de l'albatros à l'œil brun, depuis le 39° degré de latitude sud. Tschudi l'observa pour la première fois au-dessous du 29° degré de latitude

sud, et tous les jours entre ce degré et le 33°, mais plus souvent entre le 40° et le 45°. A partir du 50° degré, il devient rare; il disparaît complètement au 55° degré, et on ne le verrait plus jusqu'au 60°. Dans la mer du sud et notamment au-dessous du 51° degré de latitude sud, il se montra de nouveau au bateau qui portait cet observateur, et à partir de là, il devint tous les jours moins rare et apparut de nouveau en grand nombre entre les 46° et 40° degrés, enfin au-dessous du 32° degré de latitude sud, il fut remarqué pour la dernière fois dans ce voyage. De ce que Tschudi ne rencontra les autres espèces qu'entre les latitudes dont nous venons de parler, il se crut autorisé à admettre que leur lieu de séjour véritable est entre le 30° et le 40° degré de latitude sud.

Swinhoë, à qui nous sommes redevables d'une collection d'oiseaux observés en Chine, déclare que, seuls, l'albatros à courte queue et l'albatros à pied noir se rencontrent régulièrement dans les mers du sud de la Chine et peuvent être observés jusqu'à la latitude du nord du Japon; il paraît donc ignorer leurs régulières apparitions dans les mers d'Okhotsk et de Kamtschatka.

Tous les naturalistes voyageurs s'accordent à admirer le vol de ce *vautour des mers*. « C'est un beau spectacle, dit Bennett, de voir cet oiseau magnifique, plein d'énergie et de grâce, doué d'une force exceptionnelle, voguer dans les airs. C'est à peine si l'on remarque un mouvement des ailes après le premier essor et l'élan qui porte ce puissant oiseau dans les airs; on suit son ascension et sa descente, dont les différents mouvements semblent opérés par une même puissance, à laquelle il ne paraît appliquer en rien sa force musculaire. Il frôle presque en planant le gouvernail des bateaux, et cela avec une hardiesse incroyable. Quand il voit un objet flotter, il fond sur lui les ailes largement déployées, s'en empare, nage quelque temps, puis se relève, se met à tourner et reprend son exploration... Dans ses mouvements, dit-il à un autre endroit, l'on ne remarque aucun effort, mais de la force et de l'énergie réunies à une grâce toujours égale. Il sillonne les airs très-gracieusement, se penche d'un côté à l'autre, rase les vagues mouvantes de si près qu'il semble y mouiller ses ailes; puis il se remet à planer avec la même liberté et la même facilité d'allures. Son vol est si rapide, qu'on ne l'aperçoit plus que dans un grand lointain quelques instants après qu'il a passé devant le navire, montant et descendant avec les vagues, et parcourant

un immense espace en quelques minutes. »

Il est vraiment intéressant à observer par un temps orageux; il vole alors tantôt dans la direction du vent, tantôt contre lui, et paraît heureux au milieu des vagues soulevées par l'ouragan. Lorsqu'il vole par la tempête, ses mouvements d'ailes ne présentent rien de particulier; ce n'est qu'au moment de l'essor qu'ils sont un peu ralentis. Quelques-uns prétendent qu'il n'est jamais à bout de force, et que c'est surtout lorsqu'il vole contre le vent qu'il avance rapidement et sans effort. Gould nous dit que sa puissance de vol est plus considérable que celle d'aucun des oiseaux qu'il a observés. « Quoiqu'il lui arrive quelquefois de se reposer, par un temps serein, sur les eaux, on le voit bien plus souvent voler. Par le calme, il flotte à la surface des mers avec assurance, et par la plus forte tempête, il s'élançe avec la rapidité de la flèche. » Jouan a observé qu'il battait des ailes presque toutes les cinq minutes, lorsqu'il n'y avait pas de vent; par un vent qui favorise ses mouvements, il en bat une fois toutes les sept minutes seulement. D'après les observations du même naturaliste, les tempêtes violentes finissent par le dompter ou du moins par le chasser devant elles. Par le calme, il éprouve quelque difficulté à prendre son essor, car il s'élève, comme beaucoup d'autres oiseaux, contre la direction du vent. Avant de prendre son vol, d'après Köler, il parcourt une grande étendue de vagues à la nage. Au moment où il s'abat, son allure est toute différente, prétend Hutton; son extérieur perd toute grâce et toute proportion. Il relève les ailes, porte sa tête en arrière, rentre le dos, étend devant lui ses énormes pieds, écarte les doigts et tombe sur l'eau avec bruit. Ici encore il est dans son élément : il nage sur les vagues comme un morceau de liège, et avance avec assez de facilité; mais il plonge maladroitement, et ne peut enfoncer dans l'eau son corps abondamment garni de plumes, qu'en se lançant de très-haut. Bennett assure qu'il a vu des albatros plonger huit secondes. Sur la terre ferme, l'albatros perd presque toute sa facilité d'allure. Il se dandine pesamment, comme une oie; dans les environs de son nid, et peut à peine se mouvoir sur le pont d'un navire. On a souvent comparé sa voix au cri de l'âne, et Tschudi prétend que ce n'est qu'une exagération fantaisiste, et que cet oiseau fait entendre des cris perçants, criards et souverainement désagréables. Bennett pense que l'on peut comparer son cri à celui du cygne. On a même entendu dans ses

cris rauques et sourds un léger sifflement, et Köler rapporte que cet oiseau, quand il est en colère ou qu'il a peur, claque du bec comme la cigogne.

La vue est le plus développé de ses sens: d'après toutes les observations, l'albatros est capable de reconnaître parfaitement un objet à la plus grande distance, et ce qui le prouve, c'est qu'il arrive avec toute la vitesse dont il est capable, lorsqu'il aperçoit de petits oiseaux de tempête en pêche sur un point de la mer. Il est difficile d'apprécier son intelligence, dont nous ne pouvons avoir une notion exacte; elle serait pourtant assez développée, s'il faut en croire Tschudi, qui rapporte que l'albatros accompagne plus longtemps les navires qui voguent du sud au nord, que ceux qui vont en sens contraire. Tschudi en conclut que l'instinct, comme il l'appelle, l'empêche de suivre longtemps un bâtiment qui se dirige rapidement vers un climat qui ne lui est pas favorable. La confiance avec laquelle il s'approche de l'homme et la folle audace qu'il montre quelquefois, ne sont pas des preuves suffisantes d'une faible intelligence; il manque d'occasions de faire connaissance avec l'homme, et peut-être changerait-il sa manière d'agir s'il avait plus d'occasions de faire des observations. Le fait seul de suivre un bâtiment témoigne d'une certaine intelligence, l'expérience lui a appris qu'il peut toujours en retirer quelque profit. Comme chez tous les oiseaux de proie, sa voracité fait taire sa prudence; un même albatros, que la tempête prive de nourriture pendant un certain temps, se laisse prendre six ou huit fois consécutivement; et après avoir été capturé et relâché de nouveau, il saisit encore de son bec ensanglanté l'appât qu'on lui présente. « Dans une des îles de la Réunion, raconte Tschudi, je pris à l'hameçon un albatros remarquablement grand, et je lui attachai autour du cou une mince feuille de plomb sur laquelle se trouvaient écrits le nom du navire, le jour et la longitude ainsi que la latitude géographiques. J'appris à Valparaiso qu'il avait aussi été capturé par un bâtiment français, quatorze jours après. » Ce fait ne témoigne pas en faveur de la mémoire chez cet oiseau. Les albatros ne semblent vivre en bons rapports entre eux qu'à l'époque de la ponte. En mer on les voit souvent voler à une grande distance les uns des autres; chacun d'eux semble poursuivre son vol avec indépendance et ne s'occuper de ce que font les autres qu'en tant que cela lui fait espérer quelque proie. Ils traitent les petits

oiseaux de tempête, par exemple, comme fait le vautour royal à l'égard de ce que l'on appelle ses sujets, ou comme agissent les forts à l'égard des faibles : ils emploient la force. Lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils ont découvert quelque chose, ils les mettent en fuite, s'emparent de ce qu'ils ont capturé ou trouvé, et continuent leur vol, sans se préoccuper autrement de ceux qu'ils considèrent comme des serviteurs.

En tant que nous le permettent nos connaissances actuelles, nous devons classer l'albatros parmi les oiseaux diurnes. Sa puissance d'action est plus grande que celle des autres oiseaux ; c'est à peine s'il semble avoir besoin de repos ; quelques moments d'arrêt lui suffisent pour de nouvelles évolutions. La vaste mer étant son domaine, où qu'il se trouve, il continue son vol, sans souci des distances, dont les autres oiseaux doivent tenir compte dans leurs excursions. Il passe sa journée à chercher de la nourriture, à manger, à se reposer et à voler de nouveau. Sa facilité extraordinaire de vol, lui permet de lutter facilement de vitesse avec les bâtiments les plus rapides. « Quoiqu'un bateau, dit Gould, puisse faire souvent plus de deux milles anglais à l'heure, un vent favorable, et qu'il en fasse autant tous les jours, l'albatros n'éprouve pas la moindre peine à le suivre, tout en se livrant à des évolutions de plusieurs lieues, et toujours il revient dans le sillage du bateau pour attraper ce que l'on jette par-dessus bord. » Tschudi fit enduire de goudron, la tête, le cou et la poitrine d'un albatros dont l'on s'était emparé à bord de son bateau, puis lui rendit la liberté. « L'oiseau s'éloigna aussitôt, mais reparut après trois quarts d'heure, au milieu d'oiseaux de son espèce et de pétrels qui suivaient constamment le navire. Je lui accordai toute mon attention, et à ma prière, l'officier de quart voulut bien l'observer aussi. Nos observations communes nous autorisèrent à constater, que l'oiseau que nous avions marqué suivit, six jours pleins, le bâtiment, et ne disparut de notre horizon que quatre fois pendant ce temps et jamais pour plus d'une heure. Le septième jour, au matin, il partit au large et dès lors nous ne le revîmes plus. On peut admettre avec certitude qu'il suivit le bâtiment pendant la nuit ; car nous l'observâmes, après le coucher du soleil, aussi longtemps qu'il nous fut possible de le distinguer, et l'officier le vit volant sans fatigue, à la première ronde du matin. Pendant ces six jours le navire fila quatre nœuds et demi en moyenne. »

C'est une voracité insatiable qui pousse l'albatros à parcourir des espaces aussi étendus, et à passer une grande partie de son existence dans les airs. On peut dire de lui, avec Schinz, qu'il ne paraît vivre que pour manger. Sa digestion est remarquablement rapide, ce qui l'oblige à chercher constamment sa proie. Quand une longue tempête survient, qui le condamne au jeûne, il perd bien vite l'embonpoint que lui avait fait prendre une série de copieux repas. Cela explique cette voracité avec laquelle il tombe sur tout ce qui est mangeable, et qui lui fait mépriser tout danger. Un préjugé général, répandu encore de nos jours, est de croire que les ouragans sont utiles aux oiseaux de mer, parce qu'ils leur fournissent, comme on le pense, des mollusques et des poissons. Une mer houleuse les empêche, au contraire, de trouver leur nourriture habituelle, et c'est précisément pour ce motif qu'ils s'approchent alors des bâtiments, plus que de coutume, dans l'espoir de satisfaire leurs estomacs affamés. Par le temps calme, les albatros ne mangent bien certainement que des céphalopodes, d'autres zoophytes, ou des mollusques qu'ils attrapent à la surface de l'eau. Ils ne sont pas capables, d'après Hutton, de prendre des poissons vivants ; on ne les voit pas non plus fondre brusquement sur l'eau, à la manière des plongeurs, mais s'arrêter quand ils voient quelque chose que leur amènent les flots, s'en emparer avec leur bec et disparaître à la nage. « Aussi, dit Hutton, à ce sujet, ne peut-on les prendre que lorsque le navire va doucement, c'est-à-dire qu'il file de quatre à cinq nœuds à l'heure ; et encore faut-il jeter une ligne assez longue pour permettre aux oiseaux de voir convenablement l'amorce. » Indépendamment des différents mollusques, ils mangent des substances de toute espèce, même des détritiques de grands animaux, et sous ce rapport ils sont comme les vautours des mers. Marion de Procé rencontra, un jour, une bande considérable d'albatros qui se battaient autour du cadavre en putréfaction d'une baleine, et ne s'occupaient guère du bâtiment qui arrivait sur eux, tant ils mettaient d'acharnement à détacher des morceaux du cétacé flottant. On para une chaloupe et l'on s'approcha, sans qu'ils prissent la fuite ; leur voracité était si grande qu'ils semblaient ne s'apercevoir de rien ; c'est au point qu'on aurait pu les prendre avec la main si l'on n'avait pas craint leurs morsures. Gould trouve très-vraisemblable l'histoire d'albatros attaquant des hommes ivres et, comme les corbeaux, leur ar-

rachant les yeux. Quant à moi, je ne doute pas un seul instant qu'ils n'en soient capables, et je ne vois nullement pourquoi ils feraient une différence entre le cadavre d'un homme et la carcasse d'une baleine ; ils mangent bien, sans répulsion, les restes des oiseaux de leur espèce.

Nous ne savons encore rien de précis sur la ponte et surtout sur le développement des jeunes, bien que plusieurs naturalistes, ou pour le moins des observateurs, aient visité des emplacements de nids. Nous devons à Cornick et à Gould les détails suivants, tirés de leurs observations personnelles. L'albatros se reproduit, dans les îles Auckland et Campbell, aux mois de novembre et de décembre. Les versants recouverts d'herbes des collines qui dominent les forêts épaisses, sont les emplacements qu'il choisit pour nicher. Son nid est composé de roseaux, d'herbes sèches et de feuilles qu'il a brisées, pour en former un ensemble. Ce nid a, à sa partie inférieure, une circonférence de six pieds ; son diamètre supérieur est de 74 cent. et sa hauteur de 49 cent. En général, la ponte est d'un seul œuf. Après avoir examiné au moins une centaine de nids, Cornick n'en trouva qu'un qui en contient deux. Ces œufs ont 13 cent. de long, 10 cent. d'épaisseur, et pèsent en moyenne 850 grammes. L'albatros, qui était dans son nid, se trahit de loin, au visiteur, par sa tête blanche qui dépassait les herbes. Pendant qu'il couve, l'oiseau paraît dormir ou cache sa tête sous ses ailes. A l'approche d'un ennemi, il défend son œuf et ne l'abandonne que lorsqu'il y est contraint ; et dans ce cas, il s'éloigne à une petite distance, en chancelant comme un pingouin dérangé dans son incubation. Son plus grand ennemi est l'audacieux stercoraire ; car aussitôt qu'il se lève de son nid, ce brigand fond dessus et dévore son œuf. L'albatros connaît parfaitement ce pillard, et fait claquer vigoureusement le bec aussitôt qu'il l'aperçoit. La relation de Carle me paraît moins sérieuse, cependant je ne puis me permettre de la passer sous silence. L'observateur que je viens de nommer et qui resta neuf mois dans la malheureuse île de Tristan d'Acunha, nous raconte qu'après avoir atteint avec difficulté le sommet de la montagne, il arriva à une espèce de plaine où régnait, par le calme du vent, un silence de mort. « La vue s'étendait au loin et le spectacle était imposant. Ici le puissant albatros ne trouvait personne qui osât venir le troubler, aucun ennemi qui le persécutât. Ses petits, déjà assez grands à la fin de

mai, étaient complètement à découvert dans une espèce de nid consistant en une excavation pratiquée dans le sol. A notre approche, ils firent entendre de rapides claquements de bec et poussèrent des cris bruyants ; ceci, et le fait de lancer ce qu'ils ont dans l'estomac, semblent constituer leur seul moyen d'attaque et de défense. Cinq mois après, je gravis de nouveau le rocher, et je trouvai les jeunes albatros, sauf quelques-uns qui s'étaient éloignés, encore dans leur nid. » Carle prétend, comme l'indique la suite de cette observation, que les albatros ne peuvent voler avant d'avoir atteint un an, et cette dernière affirmation, que vient de confirmer tout récemment Hutton, mérite un certain crédit. « Les albatros, dit cet observateur, se sont emparés de presque toute l'île du Prince-Edouard, et y apparaissent en octobre pour y couver. Le nid est toujours établi sur un plateau élevé et consiste, comme nous l'a dit exactement Cornick, en herbe et en terre, que l'oiseau prend tout autour ; sa hauteur est de 49 cent. L'œuf éclôt au mois de janvier ; c'est entre février et juin (ceci je ne le sais pas exactement) que les vieux prennent leur vol vers la mer ; ils abandonnent leurs jeunes, et chaque paire ne revient à son ancien nid qu'au mois d'octobre suivant. Après avoir affectueusement salué les jeunes qui restent la première année dans le nid, ils les en font sortir et l'approprient pour la prochaine ponte. Les jeunes abandonnés sont toujours dans d'excellentes conditions de santé et très-vivaces. On les voit souvent se soulever pour essayer leurs ailes. Quand les vieux sont de retour et qu'ils ont repris possession de leur nid, les jeunes restent à côté et mordillent souvent la tête des vieux, jusqu'à ce qu'ils leur aient arraché les plumes qui se trouvent entre le bec et les yeux et qu'ils aient mis la peau à nu. Il est difficile de s'expliquer par quel moyen les jeunes se nourrissent pendant l'absence des parents. Harris m'a assuré qu'il se passe des mois entiers, sans qu'on voie de vieux albatros dans le voisinage de leur nid. Quelque bizarre que cela puisse paraître, l'in vraisemblance plaide en faveur de la vérité, car personne ne pourrait inventer une pareille histoire ; et l'exactitude en est prouvée par la fréquente apparition des albatros en mer, d'avril jusqu'en octobre, ce qui ne se produit que très-rarement tout le reste de l'année. Harris passa, au mois d'avril, trois semaines dans l'île Tristan d'Acunha et dans l'île des Rossignols, et pendant tout ce temps, il ne vit pas un seul albatros. Il ajoute qu'après que ces

oiseaux furent revenus en octobre, il ne les vit jamais nourrir leurs petits, ce qui prouve que ceux-ci doivent avoir un autre moyen de se procurer de la nourriture. Mon opinion est qu'ils volent, la nuit, à la mer et qu'ils y cherchent leur pâture; cependant Harris le nie. Anderson rapporte qu'ayant demandé à son vieux capitaine de quoi se nourrissaient les jeunes, le capitaine lui répondit : « De leur propre graisse. D'abord, ils sont très-gras; en second lieu, ils ne volent pas encore; par conséquent, ils ne peuvent pas aller à l'eau; enfin, les pingouins, comme les jeunes albatros, vivent des mois entiers sur des écueils sans prendre une bouchée de nourriture; ils sont très-gras quand ils gravissent les îles rocheuses, et reviennent à la mer comme des squelettes. »

Je suis très-éloigné de défendre de pareilles histoires ou de les considérer même comme dignes de crédit, mais j'ai voulu les donner ici, avec les sources où je les ai puisées, parce qu'elles prouvent que nous ne sommes pas encore fixés sur la manière de vivre des jeunes albatros. C'est absolument ce qu'a dû penser aussi la personne qui publia la célèbre revue *l'Ilis*, à laquelle nous empruntons ces communications.

Chasse. — Il est très-facile de prendre des albatros, car il suffit pour cela de leur lancer un hameçon bien amorcé. L'hameçon et la corde dont on se sert doivent surtout être très-solides, car l'oiseau capturé oppose une résistance assez

considérable. Quand un albatros a mordu à l'hameçon et qu'on l'attire à soi, ses compagnons l'entourent en poussent des cris perçants et désagréables. Le prisonnier amené sur le pont, est absolument sans défense et ne fait aucune résistance; cependant il lui arrive de donner de grands coups de bec tout autour de lui, et d'attaquer des chiens, quand il s'en trouve à bord. Gould observe que l'hameçon ne cause pas de douleur à l'oiseau; car le crochet ne s'enfoncé que dans la partie cornée et recourbée du bec, qui est insensible; aussi arrive-t-il rarement de voir le sang couler par la blessure. Ceci contribue à expliquer pourquoi un albatros remis en liberté se fait si facilement prendre une seconde fois. Il est très-difficile de tuer l'albatros, car il a une grande résistance vitale. Pour le tuer, les matelots lui enfoncent, prétend Tschudi, une longue aiguille à voile, dans le cerveau mais ce mode d'extermination est une longue torture, et Tschudi a vu lui-même un albatros s'envoler avec une aiguille de 16 cent. dans la tête. Ce n'est que plus tard qu'un Basque nous a appris qu'il est très-facile de tuer un albatros en lui donnant un léger coup de bâton au milieu de la nuque. Les habitants des bords de la mer mangent sa chair coriace et huileuse, quand il y a grande disette d'aliments frais. Avant de le faire cuire et pour lui enlever son odeur désagréable, on le met pendant 24 heures et plus longtemps dans l'eau de mer, et on l'expose ensuite pendant un temps aussi long, à l'action du vent.

LES PROCELLARIDÉS — PROCELLARIÆ.

Die Sturmvogel, the Petrels.

Caractères. — Les procellaridés, vulgairement *oiseaux des tempêtes*, ont des formes qui rappellent jusqu'à un certain point celles des laridés, mais ils s'en distinguent sous bien des rapports. Ils ont le bec plus court que la tête, fendu jusqu'aux yeux, profondément suturé sur les côtés, terminé par un crochet fortement recourbé, à bords tranchants; des narines s'ouvrant à l'extrémité d'un tube unique, ou de deux tubes adossés et situés en avant du front; des ailes étroites, suraiguës, la première rémige étant toujours la plus longue; la queue formée de douze à quatorze plumes et parfaitement arrondie; des tarses de moyenne longueur, comprimés sur les côtés; un ongle mousse à la place du pouce. Ils ont un duvet très-abondant et doux,

plus épais sur le dos que sous le ventre, où il prend l'apparence de poils touffus. Les espèces ne se distinguent pas d'une manière tranchée par leurs couleurs. Les saisons ne paraissent pas avoir une influence particulière sur le plumage, et les jeunes eux-mêmes ne diffèrent pas considérablement des vieux.

Distribution géographique. — Tous les procellaridés sont des oiseaux propres à l'Océan, mais ils y vivent habituellement dans des limites bien circonscrites. Ils sont plus rares dans la zone torride que dans les deux autres zones; et ils arrivent dans l'hémisphère sud, en nombre inouï et en rapport avec l'étendue des nappes d'eau.

Mœurs, habitudes et régime. — Les procella-

ridés recherchent les côtes des continents pour y nicher. En dehors de l'époque de la reproduction, leur vie s'écoule sur la haute mer. Ils sont à peine propres à la marche, mais ils nagent avec facilité et sans aucun effort apparent ; toutefois, ils le font assez rarement. C'est à voler qu'ils passent la plus grande partie de leur existence. Quand on se trouve sur un navire, on les voit se mouvoir toute la journée avec une uniformité continue, planer à une certaine hauteur au-dessus des vagues, monter à leur cime, suivre leurs sinuosités, et parfois descendre instantanément pour s'emparer d'une proie qu'ils viennent de voir. Plus mauvais plongeurs que tous les autres oiseaux de mer, ils sont cependant capables d'enfoncer sous l'eau à une certaine profondeur.

Leurs sens les plus développés sont la vue et l'ouïe ; il est difficile de dire si l'odorat est plus ou moins développé ; nous ne pouvons également juger de leur degré d'intelligence. Les procellariidés se montrent, encore plus que les albatros, audacieux et insoucians du danger ; ils ne se méfient pas de l'hameçon quand la faim les tourmente ; et alors qu'ils voient leurs compagnons pris à l'aide de cet engin, ils n'en deviennent pas plus prudents et leurs habitudes n'en sont point modifiées. Ils vivent entre eux en très-bonne intelligence, quoiqu'ils ne soient pas très-pacifiques, car leur voracité est étroitement liée à la jalousie et aux instincts de rapine ; les plus faibles obéissent à la loi des plus forts, ceux-ci, de leur côté, font usage du droit de la force. Toutes les matières animales qui flottent à la surface de la mer sont des proies pour les procellariidés ; ils se nourrissent de cadavres d'animaux plus grands, de poissons morts ou vivants, de mollusques et de vers ; ils sont incroyablement voraces, avides, et presque insatiables, car la rapidité de la digestion est chez eux en rapport avec leur puissance infatigable de mouvement.

Tous les procellariidés se reproduisent au bord de la mer, et de préférence sur des écueils isolés et difficilement accessibles. Ils ne font pas un vrai nid et pondent, toujours sur la terre nue, des œufs, grands, volumineux, à coquille rugueuse et blanche. Aussitôt après la ponte, ils se mettent à couver. Le jeune éclôt, revêtu d'un duvet grisâtre, et se développe très-lentement ; ses parents ont une affection toute particulière pour lui ; ils exposent leur vie sans hésitation, en face d'un ennemi, et cherchent à le mettre en fuite en lui lançant un jet de liquide. Quand les petits ont pris leur essor, la colonie de ponte se

disperse sur la vaste mer en troupes plus ou moins nombreuses qui se livrent à des évolutions illimitées.

LES OSSIFRAGES — *OSSIFRAGUS*.

Die Riesensturmvogel, the Giant-Petrels.

Caractères. — Les ossifrages ou *briseurs-d'os*, n'ont pas de caractères bien tranchés et ne se distinguent des autres procellariidés que par leur forte taille, leur bec puissant, solide, très-renflé à la racine et très-tranchant sur les bords. Par l'ensemble de leurs formes, ils font le passage des albatros aux pétrels.

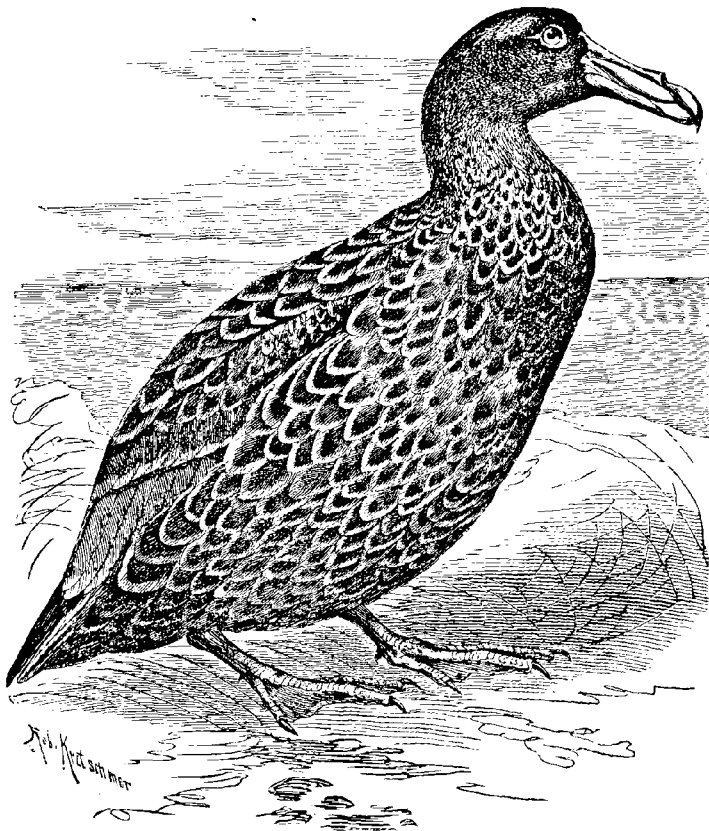
L'OSSIFRAGE GÉANT — *OSSIFRAGUS GIGANTEUS*.

Der Riesensturmvogel, the Giant-Petrel.

Caractères. — Cet oiseau (*fig. 193*), dans son plumage parfait, est d'un brun chocolat ; il a l'œil d'un brun noir foncé, le bec entièrement d'un rouge pâle, passant au vineux à son extrémité. Les jeunes ont un plumage plus clair, et l'œil d'un blanc d'argent. Cet oiseau mesure environ 90 cent. de longueur, et de 1^m,50 à 1^m,65 d'envergure.

Distribution géographique. — Les espaces habités par cette espèce s'étendent au delà de la zone tempérée et de la zone glaciale de l'hémisphère du sud. Tschudi l'a observée dans l'océan Atlantique, entre les 30° et 33° degrés, et dans la mer du Sud, entre le 41° et le 54° degré.

Mœurs, habitudes et régime. — Gould pense que cet oiseau est capable de faire tout le tour du globe. Un individu de cette espèce, remarquable par son plumage gris clair, suivit le bateau du naturaliste, dans sa traversée du cap de Bonne-Espérance à la terre de Van-Diémen, pendant près de trois semaines, et parcourut, pendant ce temps, pour le moins quatre mille lieues ; car, en décrivant de vastes courbes de 40 mètres de diamètre, il n'était visible pour le bateau que toutes les demi-heures. Le vol de ce géant de la famille n'est pas aussi facile que celui de l'albatros ; il semble plus forcé et plus pénible ; cependant Tschudi prétend qu'en le voyant voler, on peut le confondre facilement avec de plus petites espèces d'albatros. « Quoique très-avide, dit le naturaliste que nous venons de citer, il est très-prudent et très-méfiant, et ne mord que rarement à l'hameçon. Lorsqu'il est pris et qu'on le tire à bord, il se défend avec courage et distribue tout autour de lui de furieux coups de bec. Les autres petits procellariens l'é-



Goussier, Grégoire Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 193. L'Ossifrage géant.

vivent avec crainte; car bien souvent, peut-être, en a-t-il happé quelques-uns. » Gould a trouvé dans l'estomac d'un de ces oiseaux des poissons plus ou moins digérés; Lesson ajoute qu'il a vu des restes d'oiseaux dans les entrailles de ce géant. Hutton prétend qu'il est vorace outre mesure, et avide de tout ce qui est mangeable; entre autres, il fond sur les phoques que l'on a abattus, pour en enlever des morceaux. Gould dans sa traversée à la terre de Van-Diémen, vit des milliers de ces oiseaux réunis sur l'eau, occupés à manger la graisse des cétacés tués, qui surnageait. Cook le rencontra très-fréquemment dans l'île de Noël, au mois de décembre: il était si privé, que les matelots pouvaient le tuer à coups de bâton. L'espèce abandonnerait quelquefois sa patrie du midi pour aller visiter l'hémisphère du nord, et s'égarerait en Europe; on prétend avoir trouvé sur le Rhin le cadavre d'un de ces oiseaux.

Hutton nous donne quelques détails sur la reproduction de ce géant des procellariidés. Il niche dans l'île du Prince-Édouard, et ne pond

BREHM.

qu'un seul œuf; l'incubation est de longue durée, et le petit naît couvert d'un long duvet d'un beau blanc. Il se développe lentement et revêt plus tard sa livrée tachetée de blanc, sur un fond brun foncé. Quand quelqu'un s'approche du nid, le vieux se place un peu de côté, et le jeune lance alors contre son agresseur une huile d'une odeur fétide, qui se répand à six ou huit pieds de là.

LES PÉTRELS — PROCELLARIA.

Die Eissturmvogel, the fulmar Petrels.

Caractères. — Les oiseaux qui composent ce genre ont la mandibule supérieure garnie, sur son bord interne, de lamelles courtes et obliques; la mandibule inférieure creusée en gouttière, tronquée subitement et formant un angle à son extrémité; des narines séparées intérieurement par un e cloison mince, et s'ouvrant par un seul orifice à l'extrémité d'un tube nasal qui égale en longueur à peu près la moitié du bec; une queue courte, composée de quatorze pennes, et arrondie à son extrémité.

IV — 413

LE PÉTREL GLACIAL — *PROCELLARIA GLACIALIS*.

Der Eissturmvogel, the fulmar Petrel.

Caractères. — Le pétrel glacial (*fig. 194*), le *fulmar* de la plupart des auteurs, est blanc, avec le ventre d'un gris légèrement argenté, le manteau bleu-cendré, et les ailes noirâtres. Il a l'œil brun, le bec légèrement taché de jaune au sommet, avec la mandibule inférieure d'un vert grisâtre à la base, et les pieds jaunes, nuancés de bleuâtre. Chez les jeunes, le plumage du ventre est bleuâtre. Il mesure de 47 à 52 cent. de long, 1^m,10 à 1^m,16 d'envergure ; la longueur des ailes est de 33 à 36 cent., celle de la queue de 13.

Distribution géographique. — Le pétrel glacial ou *fulmar* habite la mer glaciale du Nord, et ne la quitte que lorsque la tempête l'en chasse. Il est représenté dans les mers du sud par une espèce très-voisine, que l'on a longtemps confondue avec lui. On peut considérer les îles de Saint-Kilda et Grimso près de l'Islande, comme les emplacements qu'il se choisit au sud, pour se reproduire.

Mœurs, habitudes et régime. — Le *fulmar* est pélagien, comme tous les *procellariidés*, et ne s'approche de la terre ferme, en dehors de l'époque de la ponte, que lorsqu'il est égaré par le brouillard ou complètement exténué par un long ouragan. De l'avis de Holböll, c'est sur les côtes et dans les baies du nord du Groënland qu'il erre plus souvent que partout ailleurs. Du reste, il ne mérite pas complètement son nom car il redoute les grandes masses de glace, et les marins dont les navires ont été emprisonnés dans les glaces, considèrent la présence de cet oiseau comme un signe certain du voisinage d'eaux libres. En hiver, plus souvent que pendant les mois d'été, on le rencontre dans les régions du sud, ce qui ne permet cependant pas de conclure qu'il est un oiseau de passage.

Le vol du *fulmar* a une certaine analogie avec celui de plusieurs laridés et particulièrement avec celui de la *pagophile* blanche. Le marin le voit glisser légèrement sur la cime des flots, les ailes déployées et presque immobiles, autant que possible à la même hauteur au-dessus de l'eau, lutter énergiquement contre la tempête et ne se reposer que rarement. Il est d'une grande adresse à la nage, il se baigne par exemple, dans les courants les plus rapides, au milieu des écueils, ou vogue tout doucement sur les nappes d'eau qui lui assurent une nourriture.

Sa marche à terre est très-embarrassée. Quand il est contraint de se mouvoir avec ses pieds, il glisse sur ses tarses plutôt qu'il ne marche. Sa voix sonne comme s'il caquait : *gägägäger* ; dans la colère, elle imite un craquement, tel que *karn*. Ses mœurs ne diffèrent pas de celles des autres *procellariidés*. Il ne craint point les hommes, et s'approche sans hésitation des navires, et avec beaucoup d'importunité des pêcheurs de baleine, surtout quand il a déjà attrapé un morceau de lard au moment où l'on découpait un cétacé. « Lorsqu'on dépèce une baleine, dit Holböll, cet oiseau est si audacieux que l'on pourrait en tuer des milliers, avec des avirons et des gaffes. Il témoigne le même mépris du danger quand il est sur son nid, dont il n'est presque pas possible de l'éloigner. Il est très-sociable à l'égard de ses pareils ; aussi, quand les observateurs le rencontrent isolé, le considèrent-ils comme égaré. Il ne s'occupe guère des autres oiseaux, quoiqu'il vole au milieu d'eux et qu'il se reproduise sur les mêmes montagnes. »

Les pêcheurs de baleine prétendent que le lard est sa nourriture favorite ; des naturalistes scrupuleux, comme Faber, ont découvert qu'il se nourrissait de toute espèce d'animaux marins et d'autres substances encore, quelquefois des *cochléarias* qui poussent sur les écueils. Faber ne connaît pas d'autre oiseau qui, comme lui, touche aux méduses. Il mange tantôt en planant, tantôt après s'être laissé tomber sur les flots ; quand on dépèce une baleine, il nage tout autour des opérateurs et saisit par-ci par-là quelque morceau. On ne peut pas le considérer comme oiseau plongeur, aussi lui arrive-t-il rarement de s'emparer d'animaux aux mouvements rapides. Comme voracité, il n'est dépassé par aucune autre espèce de la famille.

On a rencontré le *fulmar* nichant dans toutes les îles des hautes régions du nord de l'Europe, notamment à Saint-Kilda, l'une des Hébrides, et en Islande ; en dehors de l'Europe, à la Jamaïque et au Spitzberg. Faber prétend qu'aux *Manoë* occidentales, près de l'Islande, il est la plus abondante de toutes les espèces qui viennent y nicher. On peut approximativement évaluer le nombre de ces oiseaux d'après le détail suivant : les habitants s'emparent de vingt mille jeunes pour le moins, il en résulte donc qu'il doit y avoir au moins quarante mille couples qui viennent couvrir. Leur nombre augmente encore tous les ans, car il n'est pas possible d'atteindre un grand nombre de jeunes, bien que les preneurs d'oiseaux se laissent descendre le long des parois

des rochers, à l'aide de cordes solides. « Au milieu de mars, dit Faber, le pétrel glacial s'approche des lieux choisis pour la ponte. Dans les premiers jours de mai et quelquefois déjà à la mi-avril, il pond un gros œuf, rond et tout blanc, soit sur la corniche nue du rocher, soit dans une petite excavation de terre, sur le faite des petits écueils. De même que l'instinct de la reproduction adoucit le caractère de la plupart des oiseaux qui viennent nicher dans les rochers, au point qu'on peut venir les prendre dans leur nid, quand on y met une certaine adresse; de même aussi, cet oiseau est si peu farouche que je dus d'abord lui lancer longtemps des mottes de terre pour l'éloigner de son œuf, sans pouvoir y parvenir. Le petit n'écloît pas avant les premiers jours de juillet; à la fin de ce mois il est à moitié développé et recouvert d'un long duvet d'un bleu grisâtre. A cette époque déjà, il lance, tout aussi bien que les vieux, son jet liquide, à plus d'un mètre, contre celui qui veut le prendre; on dirait qu'il expulse ce liquide de la partie inférieure du pharynx, en imitant les mouvements qu'il ferait pour vomir.

Il n'est pas bien difficile de se procurer un pareil gibier. Vers la fin d'août, les petits sont aptes au vol et extraordinairement gras; mais ils exhalent aussi une odeur bien désagréable. C'est alors que les habitants des Manoë occidentales se répandent sur les écueils, les tuent par milliers et les salent pour l'hiver. Vers la mi-septembre, les vieux et les jeunes quittent leurs nids et se dirigent vers la pleine mer, où ils passent l'hiver, ce qui fait qu'on n'en voit pas en Islande à cette époque. »

En outre, le faucon chasseur, le pygargue et les labbes font la chasse aux vieux, et surtout aux jeunes, qui ne peuvent leur opposer aucune résistance.

LE PÉTREL DU CAP — *PROCELLARIA CAPENSIS*.

Caractères. — Le pétrel du Cap, vulgairement : *damier*, *pigeon du Cap*, dont on a fait un genre à part sous le nom de *daption*, mérite notre attention, car il se montre accidentellement en Europe. « Leur éblouissant plumage, dit Tschudi, est taché de noir sur le manteau et, par un bizarre caprice de la nature, peut être comparé aux cases alternatives d'un damier. » Il a le dos en grande partie d'un noir de suie, tacheté de blanc et de noir; le ventre blanc; les ailes, les rectrices d'un noir de suie à l'extrémité. Cet oiseau mesure 38 cent. de long et 87 cent. d'envergure.

Mœurs, habitudes et régime. — Le pétrel du Cap, prétend Tschudi, est entre tous les oiseaux de mer le compagnon le plus fidèle des navigateurs, car il abandonne rarement un navire depuis son entrée dans l'océan Atlantique, jusqu'à la hauteur des côtes occidentales situées entre les tropiques. Au point de vue géographique, il s'est répandu sur le globe d'une manière très-intéressante. Dans l'océan Atlantique cet oiseau vit en dehors du tropique du Capricorne, et il arrive très-rarement qu'il s'y égare à l'intérieur, ou même qu'il aille jusqu'à l'hémisphère nord. Il n'en est pas de même dans la mer du Sud : là, on le rencontre, au moins dans la partie qui baigne les côtes occidentales de l'Amérique, jusqu'au nord de l'équateur. J'ai remarqué que, dans cette zone torride, les pétrels du Cap ne s'arrêtent pas aussi longtemps dans le voisinage des navires que dans les climats froids des latitudes plus élevées. S'ils entourent ici les bateaux nuit et jour, là ils disparaissent pendant la nuit et ne se montrent qu'une heure durant, avant ou après le coucher du soleil, et dans les heures avancées de l'après-midi. Je ne voudrais pas affirmer que ce soit là une règle générale; toutefois c'est ce que j'ai toujours constaté dans mes voyages. Je n'ai jamais rencontré le pétrel du Cap, soit dans une rade, une baie ou un port de la mer du Sud, tandis que tant d'autres oiseaux de la baie cherchaient les abris qui protègent les vaisseaux contre les vents; mais, à quelques lieues de la terre, il paraît déjà au-devant du navire auquel il semble servir de courrier. Le 11 octobre, à Valparaiso, nous levâmes l'ancre pour accomplir notre voyage au cap Horn. Sur la rade, une brise légère se faisait sentir, tandis qu'en pleine mer soufflait un vent du sud assez violent; à peine fûmes-nous dans ce vent, après avoir fait six lieues de mer que nous aperçûmes déjà des bandes de pétrels du Cap autour de notre navire, et leur nombre augmenta si prodigieusement les jours suivants qu'ils purent se compter par centaines d'individus. Ce ne fut qu'aux environs de l'île Juan-Fernandez que d'autres espèces de procellaridés vinrent se réunir à eux.

Le pétrel du Cap nage facilement, mais rarement; il vole nuit et jour et ne se pose que par hasard, par exemple pour attraper plus facilement une proie. « On ne peut, dit Gould, se figurer rien de plus gracieux que les mouvements que font ces oiseaux en volant, alors qu'ils ploient le cou et les reins, qu'ils retirent complètement leurs longues jambes sous les tectrices de

la queue, qu'ils étendent en éventail. » Pour Tschudi, ce sont des oiseaux très-voraces et particulièrement querelleurs. Leur nourriture consiste en mollusques, en crustacés et en petits poissons. Quand ce pétrel suit un vaisseau par des temps de tempête, il se nourrit surtout de tous les restes de cuisine qu'on jette par-dessus bord et qui flottent dans le sillage du vaisseau : il mange même les excréments humains. « Il se lance souvent avec un cri désagréable sur cette proie dégoûtante. » On n'est certes pas dans l'erreur en supposant que c'est le besoin seul qui lui fait rechercher une pareille nourriture. Tschudi trouva toujours dans le ventre des pétrels du Cap qu'on prenait par une mer tranquille, différents mollusques et coquillages, ou bien des détritiques de poissons ; tandis que l'estomac de tous les oiseaux dont on s'emparait par des temps orageux contenait des pois, des lentilles, des os, de l'étope, du lard, des feuilles de chou, du biscuit, des morceaux de bois, etc., enfin tout ce qui peut tomber d'un navire. Par un temps calme, ces oiseaux sont passablement farouches et méfiants, mais pendant la tempête, quand ils sont tourmentés par la faim, ils s'enhardissent et se laissent prendre alors avec beaucoup de facilité. On emploie à cet effet une épingle qu'on attache à un fil solide, et dont on recourbe la pointe, à laquelle on accroche un morceau de lard ou de pain, comme amorce. A peine tombé à la mer, l'appât est entouré d'oiseaux qui cherchent avidement à le happer ; si alors on tire à soi la ficelle, l'hameçon reste accroché dans la mandibule supérieure de l'oiseau qui devient le butin de celui qui l'a pris. Par une tempête violente, la légère amorce ne parvient naturellement pas sur l'eau, mais flotte dans les airs, suspendue à la ficelle, c'est alors que les pétrels du Cap cherchent surtout à l'attraper et qu'ils viennent se prendre, soit par le bec, soit en embarrassant leurs ailes dans le fil. Une fois amenés à bord, ils se défendent courageusement et lancent avec une précision admirable leur dégoûtant jet visqueux et huileux à la figure de leur ennemi. Les matelots les écorchent et s'en servent pour confectionner des girouettes ; c'est le seul usage que l'on puisse faire de ces oiseaux.

Nous manquons de détails sur leur mode de reproduction. Gould prétend que l'espèce niche à Tristan-d'Acunha et dans d'autres îles ; Tschudi affirme que ces oiseaux vont couver sur les côtes méridionales du Pérou, sur les écueils arides qui se trouvent à une petite distance du

rivage. Nous manquons absolument de détails exacts à ce sujet.

LES PRIONS — PRION.

Die Entenstürmer, the stormy Ducks.

Caractères. — Les prions sont de tous les procellariens dont il vient d'être question les mieux caractérisés : ils ont en effet comme attribut essentiel de petites lamelles dentiformes à la base de la mandibule supérieure, absolument comme en ont les canards. Ils ont en outre l'aile de longueur moyenne, aiguë, la première rémige étant un peu plus courte que la seconde ; la queue composée de douze pennes, large, inégale, les deux pennes du milieu étant notablement plus longues que les autres.

Distribution géographique. — Les prions sont propres à l'hémisphère sud.

LE PRION TACHETÉ — PRION VITTATUS .

Der Entensturmvoegel, the stormy Duck.

Caractères. — Le prion tacheté a les parties supérieures d'un bleu tirant un peu sur le gris, avec les scapulaires et le croupion un peu plus foncés que le dos ; le ventre blanc satiné, les ailes et l'extrémité des pennes de la queue bordées de noir ; l'œil brun, le bec d'un gris de plomb foncé, les tarses d'un bleu-gris très-vif. Cet oiseau mesure 28 cent. de long, 60 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 17 cent., celle de la queue de 9.

Distribution géographique. — Pendant que l'on double le cap Horn, on ne rencontre le prion tacheté qu'à la côte du Brésil, depuis l'équateur jusqu'au tropique, et particulièrement aux endroits où il y a des écueils et de petites îles voisines des côtes, probablement parce qu'il trouve là des conditions favorables pour les pontes. Il est plus nombreux dans l'océan Pacifique que dans l'Atlantique.

Mœurs, habitudes et régime. — D'après Tschudi, cet oiseau se pose rarement sur les flots et paraît surtout doué d'une puissance de vol beaucoup plus grande que celle des autres espèces de sa famille. Gould nous dit en parlant d'une autre espèce dont les habitudes doivent être identiques à celles auxquelles le naturaliste fait allusion, qu'elle vole en silence au-dessus de la surface des eaux, quand le temps est calme ; qu'elle décrit de petits cercles, à la manière des papillons, au-dessus de tout corps gras qui flotte à la surface ; qu'elle fond dessus et avale sa proie

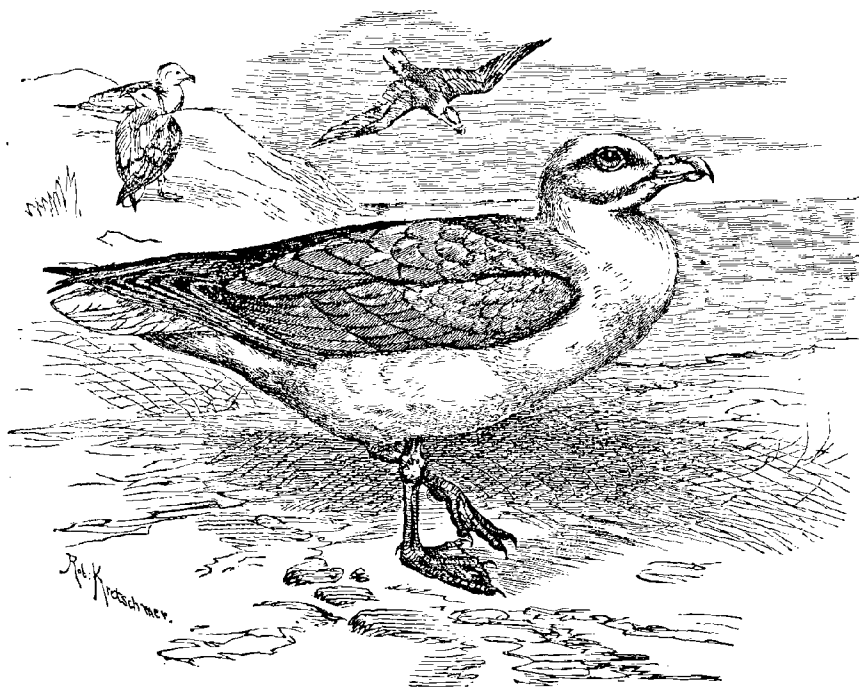


Fig. 194. Le Pétrel glacé (p. 826).

sans jamais se poser. Il lui arrive quelquefois de se reposer en nageant et de rester ainsi jusqu'à ce que la faim l'oblige d'aller de nouveau à la recherche de sa nourriture.

Il faut une grande puissance d'ailes, pour lutter contre le vent, voler en zigzag avec la rapidité de la flèche, s'élever au-dessus des flots, se poser à leur cime, en redescendre, et s'emparer

des mollusques qu'entraînent les vagues et qui apparaissent surtout dans cet état tumultueux de la mer. D'après les observations de Gould, les prions vivent exclusivement de mollusques ; cependant on ne comprend pas bien comment ils se servent de leur bec singulier : on les capture sans difficulté, car ils viennent souvent embarrasser leurs ailes dans les cordages.

LES THALASSIDROMIDÉS ou OcéANIDÉS — OCEANIDES.

Die Sturmschwalben, the stormy Swallows.

Généralement, les marins parlent en termes peu sympathiques des thalassidromes, les plus gracieux cependant du groupe des *oiseaux-tempêtes*. Ils voient quelque chose de surnaturel dans cette manière de suivre le bateau sans se fatiguer, dans ces éternelles allées et venues, dans ce vol qui se joue de la plus terrible tempête, de même que dans leurs habitudes semi-nocturnes. Quoi qu'il en soit, les thalassidromidés ou océanidés constituent un groupe ou famille bien distinct, qui se subdivise lui-même en plusieurs petits groupes.

Caractères. — Les océanidés se caractérisent par leur petite taille, leur corps élancé et leur

tête relativement grande. Ils ont le bec petit et faible, les ailes semblables à celles des hirondelles, très-longues et aiguës, les deuxième et troisième rémiges étant les plus longues ; la queue composée de douze pennes, de longueur moyenne, tantôt égale, tantôt fourchue ; le bec petit, faible, droit, recourbé en crochet à la pointe, à mandibule inférieure un peu courbée en bas, à mandibule supérieure à bords très-déclives, rapprochés et formant une gouttière étroite ; les tarses grêles ; trois doigts antérieurs longs, faibles et reliés par des membranes entières ; un pouce court, ayant l'apparence d'une verrue. Enfin, ces oiseaux se distinguent encore par leur plu-

mage épais comme de la fourrure, dans lequel le brun foncé et le blanc dominant.

La structure interne diffère peu de celle des familles voisines; cependant la tête est plus arrondie et plus voûtée, l'occipital très-développé, le front relativement large. La colonne vertébrale comprend treize vertèbres cervicales, huit vertèbres dorsales, douze ou treize sacrées et huit caudales. Le sternum est très-large à sa partie inférieure et se termine en couronnement légèrement convexe, sans apophyse et sans sinuosité. La langue est allongée et effilée, coupée droit à sa partie postérieure et garnie d'une rangée de papilles; le pharynx, de grandeur moyenne, descend dans le jabot qui est très-distinct et dont les dimensions dépassent celles de l'œsophage, qui est petit, rond et court.

Distribution géographique. — En dehors des hautes régions du Nord et de l'extrême Sud, on a rencontré les thalassidromidés sur toutes les mers. Là où une espèce commence à devenir plus rare, elle est remplacée par une autre, et quelquefois on voit deux espèces et même plus les unes à côté des autres. Jusqu'à présent, on en a observé quatre ou cinq sur les côtes d'Europe, à peu près le double sur les côtes d'Amérique, et le Pacifique semble en être particulièrement favorisé.

Mœurs, habitudes et régime. — Les habitudes des thalassidromidés aujourd'hui connus, sont à peu près semblables chez tous: faire l'histoire des deux espèces observées jusqu'à présent en Europe, ce sera donc faire celle de toutes.

LES THALASSIDROMES — *THALASSIDROMA.*

Die Sturmschwalben, the stormy Swallows.

Caractères. — Les thalassidromes, indépendamment des attributs de la famille, ont pour caractères génériques essentiels une queue égale, plus courte que les ailes au repos, et le doigt médian, y compris l'ongle, à peine aussi long ou plus court que le tarse.

LE THALASSIDROME TEMPÊTE — *THALASSIDROMA PELAGICA.*

Die Sturmschwalbe, the stormy Swallow.

Caractères. — Cet oiseau (Pl XXXIX), auquel le vulgaire a imposé les noms d'*oi-eau des orages*, d'*hirondelle de tempête*, de *petite mouette de l'Océan*, etc., a le sommet de la tête d'un noir brillant,

la région du front brunâtre, le manteau brun noir; les petites couvertures supérieures de l'aile blanches à la pointe et à leur naissance; l'œil brun, le bec noir, les pieds d'un brun rougeâtre. Cet oiseau mesure 15 cent. de long, 34 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 12 cent., celle de la queue de 5 cent. et demi.

LES OCÉANODROMES — *OCEANODROMA.*

Die Sturmsegler.

Caractères. — Ce petit groupe, détaché des thalassidromes, est caractérisé par une queue moyenne, profondément fourchue, atteignant l'extrémité des ailes au repos, et par des tarses sensiblement plus longs que le doigt médian.

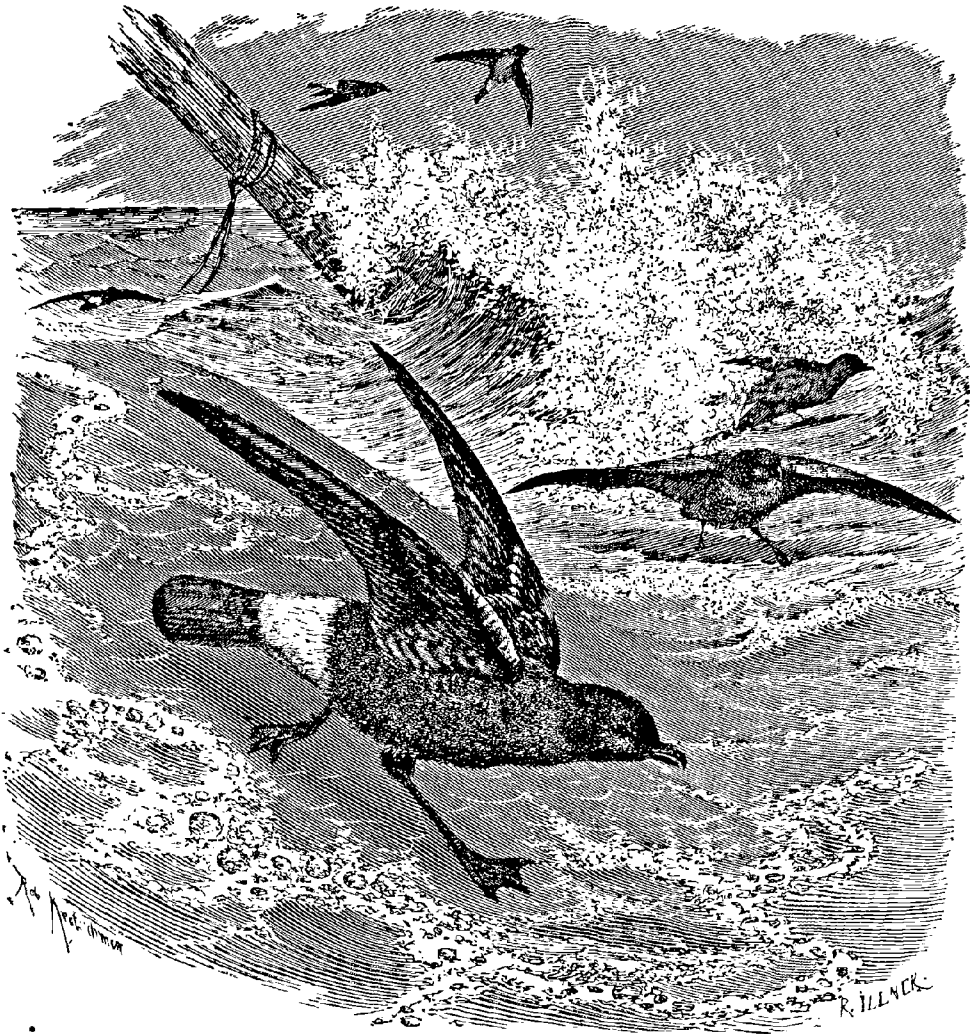
L'OCÉANODROME DE LEACH — *OCEANODROMA LEACHII.*

Der Sturmsegler, the fork-tailed Petrel.

Caractères. — L'océanodrome de Leach est un peu plus grand que le thalassidrome tempête; il mesure à peu près 22 cent. de long, 52 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 19 cent., celle de la queue de 9. Il est brun de suie, plus foncé à la tête, et blanc à la naissance des plumes; l'extrémité des tectrices alaires est d'un brun fauve, sans présenter toutefois une grande uniformité.

Distribution géographique des thalassidromes et des océanodromes. — Le thalassidrometempête et l'océanodrome de Leach, que nous réunissons dans la même histoire, habitent l'océan Atlantique, depuis le sud du Groënland, jusque vers l'équateur, et le plus fréquemment la zone tempérée. On les rencontre rarement dans la mer du Nord, encore moins et isolés seulement dans les mers du Levant, tandis qu'ils sont nombreux dans l'océan Glacial, où cependant ils ne font que passer à certaines époques.

Mœurs, habitudes et régime des thalassidromes et des océanodromes. — Habituellement les thalassidromes et les océanodromes vivent sur la haute mer, sans s'approcher de la terre; toutefois, après de longues tempêtes, on les rencontre près des côtes; ils y viennent du reste à l'époque de la ponte. Dans certaines circonstances on a quelquefois vu des bandes tout entières s'égarer sur le continent et jusque dans l'intérieur des terres. C'est ainsi que ces oiseaux se sont avancés jusqu'au centre de l'Allemagne et ont été même observés en Suisse.



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Crété fils, imp.

LE THALASSIDROME TEMPÊTE.

Les thalassidromes semblent actifs le jour et la nuit. On les voit à toutes les heures de la journée, et on les entend pendant toute la nuit. Au milieu de l'Océan, on en rencontre d'isolés, mais d'habitude ils vont en bandes plus ou moins nombreuses, et cela par le temps calme tout aussi bien que par la tempête. On les voit planer des journées entières au-dessus des flots, tantôt s'élevant dans les airs, comme les hirondelles, tantôt au milieu des vagues, dont ils suivent exactement les ondulations, sans jamais toucher l'eau. Ils paraissent se confondre avec les vagues et être maintenus par une force magique. Leurs mouvements d'ailes sont rares, vigoureux. On les voit fréquemment voler des minutes entières en suivant toutes les sinuosités des vagues, sans que l'on puisse distinguer le moindre mouvement des organes du vol; puis battre des ailes avec rapidité et énergie, à la manière des voiliers, s'élever en un clin d'œil au-dessus de la surface de l'eau, tourner dans toutes les directions, fondre obliquement sur les vagues et en suivre comme auparavant toutes les sinuosités. Quand ils découvrent une proie, ils fondent dessus, l'enlèvent et vont planer plus loin. Ils nagent si rarement que des observateurs scrupuleux ont même prétendu qu'ils ne le faisaient point. Il paraît, en effet, qu'ils se bornent à se reposer sur l'eau et qu'ils avancent en se laissant emporter comme des corps flottants, plutôt qu'en nageant. Leur puissance de vol est remarquablement grande. Ils volent littéralement des journées entières sans se reposer, ou se reposent en prenant une autre allure, par exemple en battant des ailes après avoir plané, ou réciproquement. Il n'y a que les tempêtes de longue durée qui puissent les épuiser, et cela non point parce que la lutte contre le vent les fatigue, mais parce que, l'ouragan rendant plus difficile la recherche de la nourriture, la faim finit par les affaiblir. L'action directe du vent facilitant leur vol, ils vont directement contre lui et sont portés et soutenus aussi longtemps qu'ils dirigent leurs ailes en forme de voile. On les entend rarement pousser un cri pendant qu'ils volent, et c'est pendant le jour qu'ils sont surtout silencieux, ce temps étant probablement celui du repos : leur activité est surtout grande vers le soir, après le coucher du soleil. Alors, quand le vent le permet, on entend leur appel qui semble exprimer *nib, nib, nib, nāh, nāh*. Leurs mœurs paraissent être tout à fait inoffensives. Ils vivent dans la meilleure intelligence avec leurs pareils, et ne

s'occupent pas des autres oiseaux. En dehors de leur élément, ils sont désorientés, si l'on peut ainsi dire, et ne savent nullement s'aider; aussi passent-ils, mais certainement à tort, pour les plus stupides des oiseaux.

Leur nourriture consiste en mollusques de différentes espèces, en petits crustacés, peut-être aussi en poissons. Ils recueillent encore les matières grasses, comme l'huile et autres substances semblables qui flottent sur la mer. C'est tout ce qu'on peut dire de leur régime, car on n'a jamais trouvé dans l'estomac de ceux qu'on a tués qu'une matière liquide, et jamais de trace d'animaux.

Le thalassidrome tempête est très-intéressant à étudier au moment de la ponte. Les premières relations détaillées que nous ayons eues à ce sujet, et que nous devons à Graba, étant les plus complètes, nous devons les reproduire aussi littéralement que possible.

« Comme j'avais manifesté à notre hôte, John Dalsgaard, le désir de me procurer un *Dumquiti* (c'est le nom que porte le thalassidrome tempête) par tous les moyens possibles, il demanda à ses gens s'ils connaissaient un nid. Un jeune garçon qui en avait découvert un nous conduisit à un grand mur de pierre d'une écurie qui se trouvait à une certaine distance de la maison; c'est là que devaient se trouver les thalassidromes tempêtes, au milieu des pierres. Cependant, le garçon ne savait pas au juste quelle place ils occupaient; mais au bout de peu de temps, il les découvrit et par un moyen singulier; il mit sa bouche dans plusieurs fissures de la muraille et cria : *klürr*, à quoi répondit aussitôt un petit : *kekereki*, qui se répéta à chaque *klürr* que poussa l'enfant. Alors on travailla une demi-heure avec des bûches et des leviers à retirer les pierres. Enfin, nous aperçûmes un nid construit de brins d'herbe; mais le thalassidrome avait disparu, il s'était caché un peu plus haut au milieu des pierres déplacées; cependant nous finîmes par le découvrir et on l'amena hors de sa cachette. Aussitôt qu'on l'eut retiré, il lança à trois reprises, par des mouvements latéraux de tête et de cou, un jet de liquide jaunâtre. Le premier jet fut le plus fort, les autres furent plus clairs. Il fit encore plusieurs tentatives, mais inutilement, et cependant il expulsa toujours une petite quantité de liquide huileux de son gosier.

« Beaucoup d'habitants des Féroë ne connaissaient le *Dumquiti* que de nom, et en fait de détails sur son compte, ils savaient seulement

qu'on l'entendait crier sous la terre, et qu'en dehors des pontes il ne s'arrêtait jamais sur la terre ferme. Tant que je fus aux Féroë, je n'ai jamais rencontré cet oiseau sur les côtes, tandis qu'il est très-commun en pleine mer et particulièrement dans les environs des îles du nord.

« Plusieurs semaines avant que les thalassidromes commencent à couvrir, ils se retirent dans les grottes et les crevasses, tout près de la mer. Ils y creusent dans la terre un trou, qui a quelquefois un pied ou deux de profondeur; ils en garnissent le fond de quelques brins d'herbe et y pondent, à la fin de juin, un seul œuf rond et blanc. Il est vrai qu'un habitant des Féroë m'a dit qu'il avait trouvé dans un nid, déjà à la Saint-Jean, un jeune capable de voler, et qu'à la Saint-Michel il en avait trouvé un autre dans le même nid; seulement, d'après toutes les notions que l'on possède à ce sujet, cela ne peut être vrai. Quelque temps avant de pondre son œuf, l'oiseau s'arrache quelques plumes de la poitrine et du ventre pour en garnir son nid. Je trouvai de ces nids huit jours déjà avant l'époque de la ponte. Mes propres observations ne me permettent pas de rien affirmer sur l'incubation et sur les jeunes; néanmoins je suppose que les parents se remplacent pour couver, car on ne voit jamais plus d'un vieil oiseau sur le nid; d'un autre côté, j'ai rencontré à toutes les heures de la journée des mâles et des femelles. »

A l'exception des labbes, il n'y a pas d'oiseau qui attaque le thalassidrome tempête; il n'y en a pas qui puisse le poursuivre en pleine mer. Quand les thalassidromes s'égarent sur la terre ferme, ils deviennent la proie des corbeaux, car ils attendent l'ennemi, sans se défendre réellement. L'homme ne leur fait pas la chasse, l'odeur

d'huile qui le saisit est tellement forte, qu'elle effraye même les habitants du Nord. Cependant on se servait encore, à l'époque de Graba, des thalassidromes en guise de lampe; on leur passait simplement, à cet effet, une mèche à travers le corps et on l'allumait.

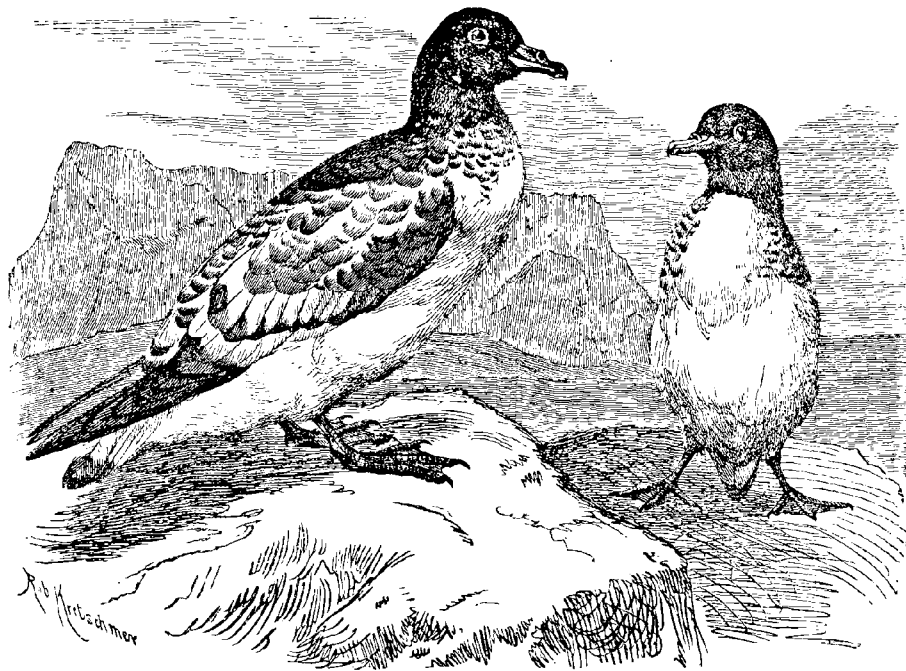
Captivité. — « Cet oiseau est le plus inoffensif que l'on puisse rencontrer, et jamais il n'a essayé de se défendre contre ses agresseurs ou de les mordre, une fois qu'il a lancé son jet huileux. Il s'apprivoise si bien que je pouvais prendre à la main un individu que je possédais, le porter avec moi, le caresser et l'éloigner à volonté. Sa tenue témoignait du plus grand abatement. Il restait immobile sur la plante des pieds, sans que les plumes du ventre touchassent la terre; il laissait pendre la tête, et retombait toujours dans la même position sitôt qu'on le laissait tranquille. Il n'essaya jamais de se servir de ses ailes dans ma chambre, et ne faisait que lourdement quelques pas en avant; sitôt qu'on le chassait, ses talons se pliaient. Quand cet oiseau se tenait debout, ce qui paraissait lui être pénible, sa position, la manière de tenir son corps rappelaient le *skua*; le corps était horizontal, les jambes juste dans le milieu du corps, le cou droit, ce qui donnait une grande convexité à la poitrine. Il n'essaya nullement de manger; comme la plupart des oiseaux pélagiens, il se sentit perdu aussitôt qu'on l'eut privé de la vue de la mer. Je le portai par les champs, sur la main, lui laissant toute liberté, il n'en usa pas; il s'accroupit même quand je fus au bord de la mer; mais, aussitôt que je l'eus lancé dans les airs, il partit contre le vent avec une rapidité extraordinaire, et chercha, à l'aide du vent, à regagner la pleine mer. »

LES PUFFINIDÉS — PUFFINI.

Die Sturmtaucher, the stormy Divers.

Caractères. — Les puffinidés, ou *plongeurs de tempêtes*, dont il nous reste à parler, sont caractérisés par un corps élancé; des ailes proportionnellement courtes; une queue composée de douze pennes, arrondie et plus ou moins longue. Ils ont un bec court ou de longueur moyenne; des fosses nasales séparées; des jambes très à l'arrière du corps; des pieds larges; un plumage lisse, serré contre le corps et lustré.

Quant à la structure interne, Wagner, d'après l'étude qu'il a faite de l'espèce européenne de cette famille, nous apprend que la charpente osseuse présente beaucoup d'analogie avec celle des albatros et des thalassidromes tempêtes, en même temps qu'elle nous rappelle, à certains égards, celle des goélands. Le crâne est légèrement voûté, le trou occipital large et rond, l'os frontal étroit, l'os jugal grand, l'humérus long et grêle, sans troisième articulation, l'os palatin



Corbeil, Créteil Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édité.

Fig. 195. Le Pétrel du Cap.

gros et cellulaire, la cloison interorbitaire fortement percée, les deux branches de la mandibule inférieure larges en arrière et tronquées. La colonne vertébrale se compose de treize vertèbres cervicales, de huit vertèbres dorsales, de douze à treize vertèbres sacrées et de huit vertèbres caudales. Les deux côtes antérieure et postérieure de la huitième paire sont fausses; le sternum est large, mais court, profondément découpé en arrière; l'aileron assez fort, les branches de la fourchette étroites, la clavicule courte, l'omoplate étroite. Tous les os du bras sont remarquables par leur développement; ils sont allongés et déliés, et les divisions des membres antérieurs à peu près de même longueur. Les intestins, comme chez tous les oiseaux de tempête, diffèrent remarquablement de ceux des goélands et des sternes. La dernière vertèbre coccygienne est courte, triangulaire, recouverte d'un petit nombre de papilles; le pharynx est large, fortement musculéux vers le jabot, qui est large et grand, mais à parois minces, et à peu près huit fois plus grand que le gésier; l'intestin grêle, sans annexe; le foie, grand, le lobe droit étant beaucoup plus volumineux que le gauche; la rate, petite et ronde.

Mœurs, habitudes et régime. — Les puffinidés relient en quelque sorte les grandes familles des laridés, des pélicanidés et des colymbidés,

BREHM.

dont ils se rapprochent par les formes extérieures et les instincts. Ils ne désertent la mer que pour se reproduire, et cependant s'approchent de la terre ferme plus souvent que les espèces des genres voisins: ainsi, il arrive assez fréquemment qu'ils entrent dans les ports. Ils se tiennent d'habitude en bandes de huit à vingt individus, qui chassent de concert et fréquentent les mêmes parages. A l'époque de la ponte, ils se réunissent en grandes compagnies, qui recouvrent complètement de petites îles. C'est ainsi que l'on trouve dans la mer du Sud des oiseaux de cette espèce qui, vers l'époque de la reproduction, se réunissent en nombre incalculable, et vont s'installer, pour y pondre, dans certaines îles. « Peu de minutes avant le coucher du soleil, dit Davies, on voit arriver, avec une rapidité dont on ne peut se faire une idée, des bandes qui vont s'abattre sur l'île Verte. Quand elles paraissent, elles obscurcissent le ciel, à tel point que la nuit arrive dix minutes plus tôt. Elles volent tout autour de l'île pendant une heure, puis finissent par s'y abattre. Le sol est crevassé, mais ses crevasses ne peuvent suffire qu'au quart des arrivants, et alors les cris que cela occasionne sont tels qu'il n'est pas possible d'en donner une idée. » Davies dit plus loin que les premiers puffins apparaissent aux environs du 20

IV — 416

novembre, au moment du coucher du soleil, et que le 24 du mois la masse tout entière est réunie. Le 25, le mâle s'en va, et ne revient que le soir, et cela jusqu'à la fin de l'incubation. Chaque cavité contient proportionnellement à ses dimensions de un à trois et même à quatre oiseaux et tout autant d'œufs. Les trois quarts des arrivés sont réduits à poudre sous les buissons et couvrent le sol en rangs si serrés, qu'il faut se surveiller, en marchant au milieu d'eux, pour n'en point écraser. Les habitants de l'île de Flinders passent plusieurs jours, à cette époque, sur l'île Verte, pour ramasser les œufs, et reviennent en avril pour faire des provisions de jeunes. Ces œufs et ces jeunes oiseaux constituent, en grande partie, la nourriture de ces peuplades qui, en outre, font des plumes leurs principaux articles de commerce. Davies croit que les poursuites dont les jeunes oiseaux ont à souffrir n'en ont pas encore amené de diminution; du reste, leur nombre dépasse toute possibilité d'appréciation.

La nourriture des puffinidés consiste principalement en poissons et en céphalopodes. Aussi ne trouve-t-on pas dans leur estomac cette matière huileuse que l'on voit chez les thalassidromes. Comment prennent-ils leur proie? Est-ce en plongeant? est-ce en nageant? c'est ce que des observations ultérieures nous apprendront.

LES PUFFINS — *PUFFINUS*.

Die Tauchersturmvogel, the Puffins.

Caractères. — Les puffins, sur lesquels repose cette famille, se distinguent des autres oiseaux pélagiens par un bec de longueur moyenne, grêle, droit, déprimé et large à la base, très-comprimé et recourbé en crochet à la pointe, la mandibule inférieure suivant la courbure de la mandibule supérieure; des narines ovales, distinctes, séparées par une cloison épaisse; une queue médiocre, le plus souvent arrondie, rarement cunéiforme.

LE PUFFIN DES ANGLAIS — *PUFFINUS ANGLORUM*.

Der Wasserscherer, the Coulterneb.

Caractères. — Cet oiseau, sous son plumage d'adulte, a les parties supérieures d'un brun de suie, le dessous du cou et du corps d'un blanc pur, avec les côtés de la région anale et les barbes externes des sous-caudales latérales d'un brun noirâtre; le bas du cou, sur les côtés, varié

de taches noirâtres en croissant; les ailes et la queue comme le manteau; l'œil brun; le bec gris-de-plomb; les pieds d'un jaune verdâtre. Cet oiseau mesure 38 cent. de long, 82 à 86 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 27 cent., celle de la queue de 7 cent. Le plumage des jeunes oiseaux est d'un gris-brun sale, aux parties supérieures, blanchâtre aux parties inférieures.

Distribution géographique. — Jusqu'à présent, nous ne pouvons encore dire quelle est l'étendue de mer que fréquente ce puffin, car il est très-difficile de distinguer les différentes espèces du genre, toutes ayant les plus grandes ressemblances, tant dans leurs couleurs que dans leurs habitudes. On rencontre notre oiseau dans les Hébrides, dans les îles Féroë et en Islande, où il vient se reproduire; cependant il descend fréquemment dans les régions plus méridionales, sur les côtes de France ou d'Espagne et dans la Méditerranée, par exemple, où on le rencontre partout. Il ne se montre pas souvent sur les côtes allemandes, tandis qu'on le voit tous les ans et assez régulièrement près de Helgoland.

Mœurs, habitudes et régime. — Le puffin des Anglais se distingue, au premier coup d'œil, de toutes les autres espèces pélagiennes par la bizarrerie de son vol. Je ne connais aucun oiseau de mer qui vole avec une pareille impétuosité. On le voit souvent nager tranquillement, puis plonger dans les flots; souvent aussi, en volant sans planer, il se lance sur les vagues et les traverse. Il se précipite avec une incroyable rapidité de battements d'ailes, que je comparerais volontiers à des coups de marteau secs et répétés. Il tourne et se meut non-seulement de tous les côtés, mais aussi de haut en bas, de telle façon que tantôt on aperçoit son dos de couleur sombre, tantôt son ventre blanc. Il s'élance contre les vagues, gravit leurs cimes et glisse dans leurs sinuosités; puis, s'élevant tout à coup à 3 ou 4 mètres de hauteur, il fond en droite ligne sur les flots, disparaît au milieu d'eux, nage comme les pingouins, fait mouvoir ailes et jambes en même temps, parcourt une certaine distance, puis s'élance de nouveau dans les airs, souvent pour respirer seulement, et disparaît encore. Si les autres pélagiens ont un vol plus gracieux, aucun d'eux ne se meut avec autant de variété et de rapidité que le puffin des Anglais. Cette diversité de mouvements frappe d'autant plus qu'on rencontre le plus souvent cette espèce en grand nombre, et que les individus qui forment une bande agissent à la fois, sans cepen-

dant exécuter les mêmes mouvements. Ainsi, tandis que les uns disparaissent dans les vagues, les autres s'élancent d'un peu plus loin, passent au-dessus de ceux qui plongent, et disparaissent à leur tour, alors que les premiers se montrent de nouveau. Ces changements continuels captivent l'observateur ; pour moi ces jeux des puffins m'ont réellement enthousiasmé. Je ferai encore remarquer que, malgré toutes ces évolutions, les puffins parcourent des étendues immenses, car ils ne s'arrêtent jamais et poursuivent toujours leur vol, bien qu'ils décrivent parfois de grandes courbes qui les ramènent à leur point de départ. Je n'ai jamais entendu leur voix ; d'après Faber, elle rappelle celle des laridés et tient à la fois du cri des mouettes tridactyles et de celui des labbes.

Les puffins ne viennent pas, en nombre aussi considérable que les thalassidromes à Saint-Kilda et dans les autres Hébrides, ainsi qu'aux îles Féroë ; cependant leurs bandes y sont encore assez nombreuses. Ils arrivent au mois de mai, et, d'après les affirmations des habitants, seulement la nuit, qui paraît être du reste le moment où se développe l'activité de ces oiseaux. Le puffin des Anglais, comme beaucoup d'autres oiseaux de mer, se creuse, à l'aide de son bec et de ses ongles, de profonds sillons dans une couche de gazon qui doit recouvrir son nid. Ces petits canaux sont quelquefois longs de 65 cent., et ressemblent plus à des terriers de lapins qu'à des nids d'oiseaux. Dans le fond de ces cavités, la construction est un peu élargie, mais ne constitue toutefois pas un véritable nid ; l'œuf est pondu sur quelques brins d'herbe seulement. Quand les nids de l'année précédente n'ont point été dérangés, les puffins les utilisent, plutôt que d'en creuser de nouveaux, quoique ce travail se fasse très-rapidement. L'œuf est grand, rond et presque tout blanc. La femelle et le mâle couent à tour de rôle pendant plusieurs semaines,

avec la plus grande ardeur. La durée de l'incubation n'est pas connue. Les couveurs se démènent avec colère quand on les dérange et poussent, quand ils sont irrités, un cri qui ressemble aux plaintes et aux aboiements d'un jeune chien ; en même temps, ils développent leur queue en éventail, la relèvent et attaquent du bec assez énergiquement leur agresseur. L'un des parents ne bouge pas du nid, même quand le petit est éclos. Celui-ci naît couvert d'un long et épais duvet d'un gris tirant sur le brun. Le petit, quoique abondamment nourri par les deux parents, se développe lentement et n'est capable que plusieurs mois après d'abandonner son nid et de voler vers la mer. Jusqu'à cette époque, il est tellement gras qu'il porte près de 3 cent. de graisse sur la poitrine ; aussi est-il un morceau très-friand pour les insulaires. Les habitants des Féroë racontèrent à Graba que les vieux quittent leur nid sur la brune ou pendant la nuit, et ne viennent apporter de nourriture à leurs petits qu'une fois, le matin. Les puffins n'ont guère d'autre ennemi que l'homme, qui recherche leurs nids ; cependant, dans les mers du Sud, ils sont inquiétés par des poissons voraces, et, pendant l'incubation, par les faucons et les stercoraires parasites.

Chasse. — La chasse des puffins présente beaucoup de difficulté ; car leur infatigable activité empêche toute poursuite sérieuse. On ne peut pourtant pas dire qu'ils soient farouches ; car, lorsqu'on se trouve au milieu d'une de leurs bandes, on peut en abattre plusieurs les uns après les autres. Si la présence des bateaux ne les préoccupe pas, c'est qu'ils défilent toute poursuite par leur rapidité habituelle. On en prend quelques-uns, par hasard, dans des filets, quelques autres à l'aide d'hameçons amorcés avec du poisson ; quant à essayer de les tirer à vol, il ne faut pas y songer.

LES STÉGANOPODES — *STEGANOPODES*.*Die Ruderfüßler.*

Mon père fut le premier, autant que je sache, qui réunit dans un ordre particulier les oiseaux dont nous allons nous occuper. Les stéganopodes n'ont en réalité qu'une vague analogie avec les autres palmipèdes ; ce n'est pas seulement la palmature de leurs pieds, mais encore toute la structure de leur corps qui leur donnent un cachet particulier et les distinguent des autres palmipèdes. Les uns nous rappellent les oiseaux terrestres, les autres peuvent être comparés à certains plongeurs, quoiqu'il n'existe de parenté réelle ni entre les uns ni entre les autres.

Caractères. — Les stéganopodes ont le corps allongé; le cou de longueur moyenne; la tête petite; l'aile longue et arrondie, ou très-longue et en pointe; la queue diversement conformée, mais ayant toujours un caractère particulier, qui n'a rien de commun avec celle des palmipèdes; le bec long ou court, large ou arrondi, en crochet ou en pointe, les deux branches de la mandibule inférieure étant reliées par une membrane nue et dilatable; des tarsi courts; des doigts longs, tous réunis par une large palmature, particularité qui distingue ces pieds de ceux des autres oiseaux; le corps couvert d'un duvet compacté, rude chez les uns, soyeux chez les autres; un plumage peu différent dans les deux sexes, mais variant suivant l'âge.

Mœurs, habitudes et régime. — On peut dire que les stéganopodes sont des habitants des mers, bien qu'une seule famille de cet ordre soit réellement pélagienne et ne s'éloigne jamais volontiers des océans. Les autres stéganopodes aiment à s'avancer dans les terres, et ce n'est que par exception qu'on les rencontre soit sur les côtes, soit sur la mer; mais quand il leur arrive de s'y trouver, ils ne sont nullement dépayés et peuvent s'y fixer des mois entiers. Les uns s'arrêtent sur les écueils et sur les falaises, pour s'y reposer ou y dormir; d'autres, sur le rivage, et la plus grande partie d'entre eux sur les arbres, quand ils le peuvent. Certaines espèces sont même de vrais oiseaux des bois. Au nord de leurs circonscriptions, l'hiver les oblige à des émigrations régulières; dans le sud, leur passage se fait le long des cours d'eau, et plus particulièrement le long des côtes.

On peut dire avec raison que les membres de cet ordre réunissent tous les modes d'action des palmipèdes. On trouve parmi eux des oiseaux qui fondent de haut sur une proie, d'autres qui plongent à proprement parler, et quelques-uns peuvent rivaliser en cela avec les meilleurs plongeurs. Tous volent remarquablement bien. Ils marchent péniblement, mais cependant avec plus de facilité que les autres palmipèdes, et se meuvent aisément dans les branchages des arbres. Leurs sens sont très-développés; cependant leur intelligence est assez faible, quoiqu'on en trouve qui soient assez dociles et parfaitement capables d'être apprivoisés. Dans leurs rapports entre eux et avec les autres oiseaux, ils montrent peu de dispositions pacifiques: ils sont jaloux, voraces, avides; à un naturel méchant et perfide, ils joignent une grande poltronnerie quand ils se trouvent en présence d'autres êtres plus forts. Les instincts de sociabilité, les rapports de parfaite entente que nous avons connus chez les oiseaux de mer, ne se retrouvent pas chez les stéganopodes. Ils s'entraident mutuellement pour prendre du poisson, mais ne se portent pas secours quand il s'agit d'éloigner un ennemi. Ils s'inquiètent très-peu des autres oiseaux; cependant quelques-uns d'entre eux se préoccupent beaucoup des parasites qui les poursuivent pour leur faire rendre gorge. Plusieurs espèces nichent au milieu des ardidés et d'oiseaux étrangers à leur ordre, qu'ils chassent audacieusement de leurs nids ou auxquels ils dérobent les matières qui servent à leur construction, mais ils n'entrent jamais en bons rapports avec les légitimes possesseurs des nids qu'ils pillent.

Le nid est placé soit sur les arbres, soit dans des crevasses de rochers, sur les corniches ou les sommets de falaises et plus rarement dans de petites îles, au milieu des marais, et sur de petites éminences. Quand ils le peuvent, nos oiseaux font travailler les autres pour eux, ou du moins leur font apporter de la terre et construire des nids, qu'ils arrangent ensuite à leur guise; à défaut, ils cherchent eux-mêmes les matières nécessaires et les disposent avec beaucoup d'adresse. Ils ne pondent qu'un ou deux œufs, quelques-uns cependant en ont jusqu'à

quatre. Ces œufs sont relativement petits, très-allongés et recouverts ordinairement d'une enveloppe calcaire qui dissimule la couleur vive et uniforme de la coquille proprement dite. Rarement, ces œufs sont polis et marqués de taches foncées sur un fond clair. Les deux parents couvent avec tant d'ardeur qu'ils se laissent difficilement chasser de leur nid; tous deux apportent en abondance de la nourriture à leur progéniture. Quelques espèces semblent faire deux couvées dans la même saison.

Peu d'autres palmipèdes se nourrissent aussi exclusivement de poisson que les stéganopodes. Quelques-unes de leurs espèces mangent par hasard d'autres vertébrés, et même peut-être des mollusques ou des vers, mais toujours accessoirement et plutôt par hasard que par habitude. Ils pêchent, tantôt en se laissant tomber d'une certaine hauteur, tantôt en nageant, en enfonceant leur long cou dans l'eau, ou enfin en plongeant pour chercher leur proie sous l'eau. Tous les stéganopodes contribuent singulièrement à la destruction des poissons, aussi les considère-t-on comme des oiseaux de la plus nuisible espèce, sans tenir compte des avantages dont quelques-

uns sont pour nous. Le Pérou leur doit la plus grande partie de ses revenus. Ils donnent de l'occupation depuis des années déjà à toute une flotte nombreuse; car « ces oiseaux si propres, » dont Scheffel a célébré avec juste raison l'heureuse puissance de digestion, produisent le précieux guano, et cependant nous ne voyons que leur voracité.

Usages et produits. — Les stéganopodes portent préjudice à nos poissons dans les cours d'eau de nos continents, mais en même temps ils déposent des trésors sur les rochers déserts; pour le reste, ils ne nous procurent que de minces profits. Nous tenons en captivité quelques-unes des espèces, comme objets de curiosité, nous enlevons les œufs et les jeunes des autres pour nous en nourrir; mais est-ce bien la peine d'attacher de l'importance à de pareils avantages? D'un autre côté, les Chinois dressent à la chasse des poissons une espèce de cet ordre; les Arabes se nourrissent de la chair détestable des autres, et enfin les insulaires du Sud utilisent les longues plumes de la queue de l'un d'eux: malgré cela, nous le répétons, ce n'est pas la peine de parler des avantages que l'homme retire des stéganopodes.

LES PISCATRICIDÉS — PISCATRICES.

Die Fischerstösser.

Caractères. — Nous réunissons sous le nom de piscatricidés deux groupes d'oiseaux, qui évidemment appartiennent à la même famille, quoique la forme du bec paraisse les éloigner. Tous deux se caractérisent par la forme élancée de leur corps; leur cou court; leur tête grosse; leur bec cunéiforme, long, droit ou légèrement recourbé; leurs palmatures étroites; leurs ailes longues et suraiguës, la première rémige étant la plus longue; leur queue large, effilée en coin, composée de douze à quatorze pennes; leur plumage abondant, dont les couleurs changent avec les âges.

La charpente osseuse qui, d'après les recherches de Wagner, présente les signes caractéristiques des stéganopodes, témoigne cependant d'une certaine parenté avec les oiseaux pélagiens; les os du bec sont allongés; une faible membrane forme la cloison des yeux, et la colonne vertébrale se compose de dix-sept vertèbres cervicales larges et courtes, de huit vertèbres dorsales et d'autant de vertèbres caudales; le

sternum est long, légèrement échancré en arrière et bombé. Beaucoup de leurs os ont des cavités aériennes.

Mœurs, habitudes et régime. — On peut considérer les phaëtons comme les plus parfaits des stéganopodes; ils sont en même temps oiseaux de l'Océan, quoiqu'ils ne s'éloignent guère volontiers des côtes, ou qu'ils y retournent, pour le moins, très-régulièrement le soir. Ils déploient au vol toute leur puissance d'action, car ils sont tout aussi peu adroits à la nage que propres à la marche. Quant à leur nourriture, qui consiste principalement en poissons et en céphalopodes, ils s'en emparent en plongeant de haut, ce dont ils s'acquittent admirablement.

Sociables comme la plupart des pélagiens, ils se réunissent, à la saison des amours, en plus ou moins grandes troupes et vont s'installer, pour se reproduire, dans des îles isolées et le moins fréquentées possible. Ils règnent en maîtres absolus sur quelques-uns de ces domaines; ils n'emploient pas la violence pour chasser les autres oi-

seaux de mer, mais les contraignent à s'éloigner par leur innombrable multitude. Quelques espèces construisent, sur la terre nue, un simple nid de varech; d'autres recherchent les cavités et les crevasses des rochers. La ponte n'est ordinairement que d'un œuf, que les deux parents couvent alternativement. Ils nourrissent et élèvent en commun leurs petits.

Usages et produits. — Ces oiseaux ne sont pas sans intérêt pour l'homme. Comme ils ne cherchent leur nourriture qu'en pleine mer, ils ne peuvent être nuisibles en rien; tandis qu'ils sont utiles par leurs œufs, par leurs plumes qui peuvent servir à différents emplois, et surtout par l'engrais qu'ils déposent sur les îles à guano. On ne peut les habituer à la captivité, bien qu'on puisse les conserver vivants pendant un certain temps.

LES PHAËTONS — PHAËTON.

Die Tropikvögel, the tropic Birds.

Linné donna le nom de phaëton (*fil du soleil*), à un oiseau que les navigateurs nomment *oiseau du tropique*, parce qu'il apprend au marin que le navire qui le porte a atteint la zone torride, zone qu'il abandonne bien rarement pour les régions tempérées du globe. S'il s'y égare, s'il est vrai, par exemple, qu'on l'ait rencontré non loin d'Helgoland, le fait est absolument accidentel, et l'oiseau qui a donné le nom au genre mérite également bien celui sous lequel les navigateurs le connaissent.

Caractères. — Les phaëtons se distinguent par des formes assez massives et une petite taille; par un bec plus long que la tête, comprimé latéralement, à arête légèrement convexe, pointu, dentelé au bord des maxillaires, et armé d'un crochet imperceptible; des jambes faibles; les doigts antérieurs et postérieurs reliés par une membrane étroite; les ailes longues; une queue composée de douze ou de quatorze pennes, les deux médianes étant très-allongées et très-étroites, tandis que les autres sont courtes et larges, leurs barbes étant bien développées; enfin un plumage abondant et de couleur claire.

Ce genre comprend deux espèces parfaitement distinctes.

LE PHAËTON ÉTHÉRÉ — PHAËTON ÆTHEREUS.

Der Tropikvögel, the tropic Bird.

Caractères. — Le phaëton éthéré ou à queue blanche, *l'oiseau du tropique* des navigateurs (*fig.*

196), a la tête, le cou et la partie inférieure du corps blancs, légèrement nuancés de rose, et ondulés de noir; les côtés du corps et le manteau marqués sur un fond blanc de lignes transversales infléchies; les ailes noires et bordées de blanc; l'œil brun; le bec rouge-coraïl; les pieds d'un jaune foncé. La longueur de cet oiseau est, d'après les mesures de Bennett, de 80 cent. sur lesquels 47 cent. appartiennent aux longues pennes de la queue, les autres n'en ayant que 16; l'envergure est de 1^m,12.

LE PHAËTON A QUEUE ROUGE — PHAËTON PHOENICURUS.

Der rothschwänzige Tropikvögel, the red-tailed tropic Bird.

Caractères. — Le plumage du phaëton à queue rouge est aussi d'un blanc soyeux nuancé de rose; une bande noire, transversale, part de l'œil et finit en pointe derrière lui; il a les plumes des épaules et des flancs d'un noir foncé; les tiges des rémiges de l'avant-bras noires jusque vers la pointe; les deux pennes centrales de la queue blanches à la naissance, puis, à partir de là, d'un beau rouge foncé, avec la tige noire; l'œil brun-noir, le bec rouge-écarlate, bordé à sa naissance d'un bleu pâle; l'astragale d'un bleu tendre; les doigts et la membrane interdigitale noirs. Cet oiseau mesure 2^m,11 de long, 2^m,33 d'envergure; la longueur des plus longues pennes de la queue est de 31 cent., celle des autres de 14.

Distribution géographique des phaëtons. — Toutes les mers situées entre les tropiques donnent asile aux phaëtons. L'espèce à queue blanche paraît être plus commune sur la mer Atlantique, tandis qu'on rencontre l'espèce à queue rouge plus souvent sur l'océan Pacifique. Ce qui n'empêche pas les deux espèces de se montrer sur l'une et l'autre de ces mers.

Mœurs, habitudes et régime des phaëtons.

— On rencontre habituellement les phaëtons dans le voisinage des côtes, cependant le contraire peut aussi avoir lieu; ainsi Lesson les vit par des nuits tranquilles, qu'éclairait la lune, voler tout aussi activement que le jour, et Bennett en rencontra en mer, au mois d'avril, à mille lieues au moins de la terre ferme. Les marins admettent en général que leurs courses s'étendent à une distance de trois cents lieues en mer.

Je n'ai jamais vu qu'une fois des phaëtons, dans la partie méridionale de la mer Rouge, mais je ne pus pas les observer longtemps. Tous les voyageurs qui ont le plus souvent l'occasion de

les voir s'accordent à admirer leur beauté et leur grâce. « La première impression que vous fait l'oiseau des tropiques, dit Tschudi, n'est pas précisément celle d'un oiseau de mer ; on croit bien plutôt reconnaître en lui un habitant des côtes, égaré dans l'immensité du vaste Océan. » « Aucun oiseau, écrit Pöppig, ne vole avec autant de grâce que celui-ci ; on dirait qu'il nage et se repose dans les airs ; car, sans mouvement apparent des ailes et sans bouger le corps, il s'élève à des hauteurs prodigieuses ou s'étend sur les couches d'air, comme sur une surface solide. Ce n'est que lorsqu'il est occupé à pêcher ou à suivre un navire, qu'on le voit passer de ce repos à des mouvements rapides et faciles ; il descend en décrivant de vastes courbes et ne cesse de voler autour du navire. Souvent il plane si haut qu'un œil non exercé ne peut le distinguer : c'est surtout dans ces occasions qu'il justifie le joli nom qu'il porte. Il est très-rare de le voir nager. » Bennett exprime son enthousiasme en ces termes : « Les oiseaux du tropique appartiennent incontestablement aux plus jolis oiseaux de mer et soulèvent l'admiration générale, quand le soleil se joue dans leurs admirables couleurs. Leurs habitudes sont aussi douces et aimables que leur vol est gracieux, et c'est un véritable plaisir que d'admirer leurs évolutions. Les navires semblent souvent attirer leur attention ; ils s'en approchent, les entourent, descendent du haut des airs en spirales de plus en plus étroites, se balancent alors, un certain temps, à une petite hauteur, et vont même, mais rarement, se poser sur les vergues. Quand ils ne sont pas inquiétés, ils accompagnent souvent les navigateurs des jours entiers, jusqu'à ce que le bâtiment ait dépassé leur circonscription ou qu'une autre cause les force à s'en éloigner. Toute leur puissance de mouvement se déploie dans la pêche aux poissons. Comme les grands sternidés, ils se balancent sur la même place, guettent avec attention ce qui se passe au-dessous d'eux et fondent tout à coup, les ailes déployées, et presque perpendiculairement, sur l'eau, avec tant de force qu'ils disparaissent et s'enfoncent à une profondeur de quelques pieds, ce qui nécessite un grand travail des ailes et des jambes pour se relever. Nuttall affirme qu'on les voit très-souvent chasser avec beaucoup d'adresse les poissons volants. Bennett a trouvé aussi dans leur estomac des détritres de céphalopodes.

La saison de la ponte varie selon la position des îles où elle s'opère. D'après Bennett, elle commence dans le voisinage de l'Australie,

en août et en septembre ; d'après Wedderburn et Hurdis, en mars et en avril, aux îles Bermudes, et aux îles Bahama à peu près à la même époque. Ces oiseaux préfèrent certaines îles aux autres, et particulièrement celles que l'homme ne fréquente pas. On a remarqué que là où ils ne sont pas dérangés, ils déposent tout simplement leur œuf par terre, sous d'épais fourrés ; tandis qu'ils choisissent les excavations et les crevasses des rochers dans les îles fréquentées. Chaque couple ne pond qu'un seul œuf, dont le fond est d'un brun-chocolat assez clair, que relèvent des taches et de petits points plus ou moins grands et d'un brun plus ou moins foncé. Le mâle et la femelle couvent tous deux et avec tant de zèle qu'ils ne s'envolent pas à l'arrivée d'un homme, et qu'ils se contentent de chercher à se défendre avec leur bec : ils finissent même quelquefois par devenir agressifs. Les individus qui couvent par terre quittent leur œuf à midi, tandis que ceux qui ont choisi des excavations pour nicher, couvent à cette même heure de midi. Les petits, d'après Bennett, ressemblent plus à une houppe à poudre qu'à un oiseau : ils sont ronds comme une balle et recouverts d'un abondant duvet, d'une grande souplesse et d'une blancheur de neige. Plus tard, ils revêtent leur livrée de premier âge. Ils sont alors tachetés, et ce n'est qu'à la suite de plusieurs mues que leur plumage devient d'une blancheur absolue. C'est à la troisième année qu'apparaissent ces belles couleurs roses, en même temps que poussent les longues penne de la queue.

Les habitants des îles de la Réunion et d'autres îles de l'Océan Pacifique du Sud se parent de ces penne, qu'ils estiment beaucoup. Comme il leur est très-difficile de se les procurer, ils ont découvert un moyen très-ingénieux pour en venir à leurs fins : ils attendent la saison de la ponte, s'emparent alors des phaëtons dans leur nid, leur arrachent les plumes, puis leur rendent la liberté. C'est absolument le même procédé qu'emploient les Européens de l'île Maurice.

Captivité. — Robinson garda en vie un phaëton, une semaine environ, en le nourrissant d'entrailles de différents poissons, qu'il mangeait avec avidité. Quand il voulait marcher, il étendait les ailes et se dandinait avec beaucoup de difficulté pour avancer. Parfois il poussait un cri tremblant comme celui du pingouin ; d'autres fois il imitait le cri du goëland. Il mordait et blessait très-douloureusement de son bec tranchant.

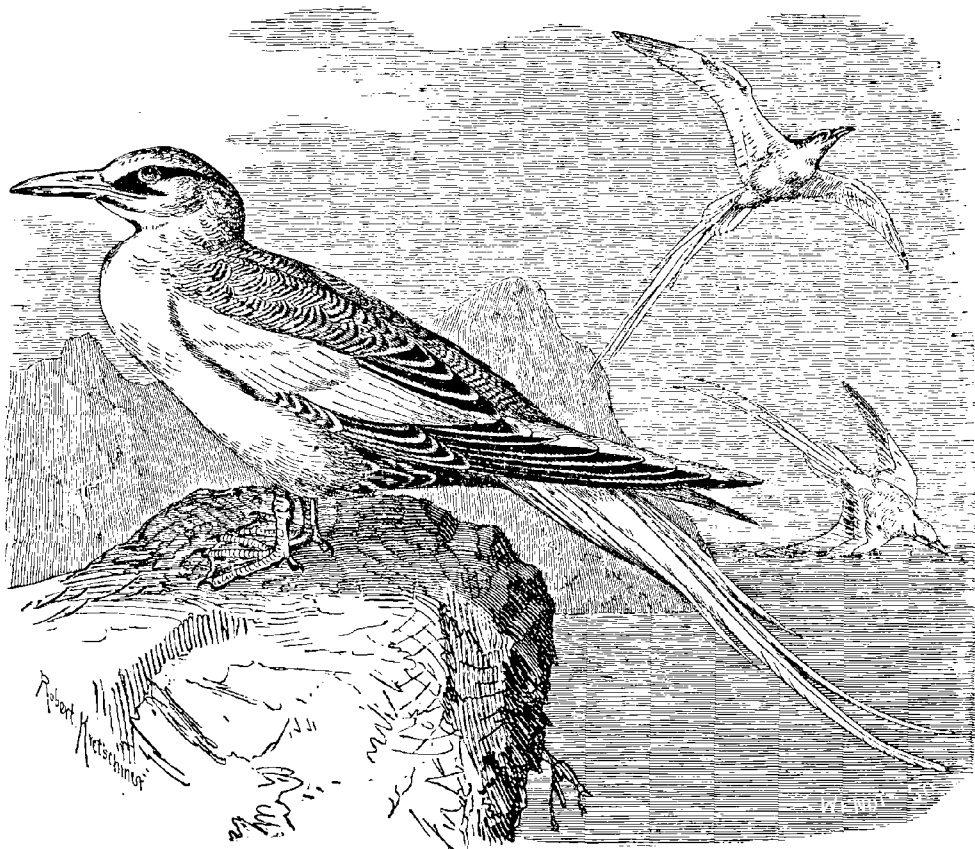


Fig. 196. Le Phaëton éthéré (p. 838).

LES FOUS — *SULA*.

Die Tölpel, the Gannets.

Caractères. — Les fous sont plus forts et en même temps plus élancés que les phaëtons. Ils ont le bec plus long que la tête, fendu jusqu'au delà des yeux, robuste, épais à la base, droit, conique, finement dentelé en scie sur les bords ; la mandibule supérieure fléchie à la pointe, les branches de la mandibule inférieure divisées jusque près de l'extrémité ; des tarses courts et épais ; des ailes allongées, suraiguës, la première rémige étant la plus longue ; la queue composée de douze pennes, effilée en forme de coin ; la face et la gorge nues.

LE FOU BLANC — *SULA ALBA*

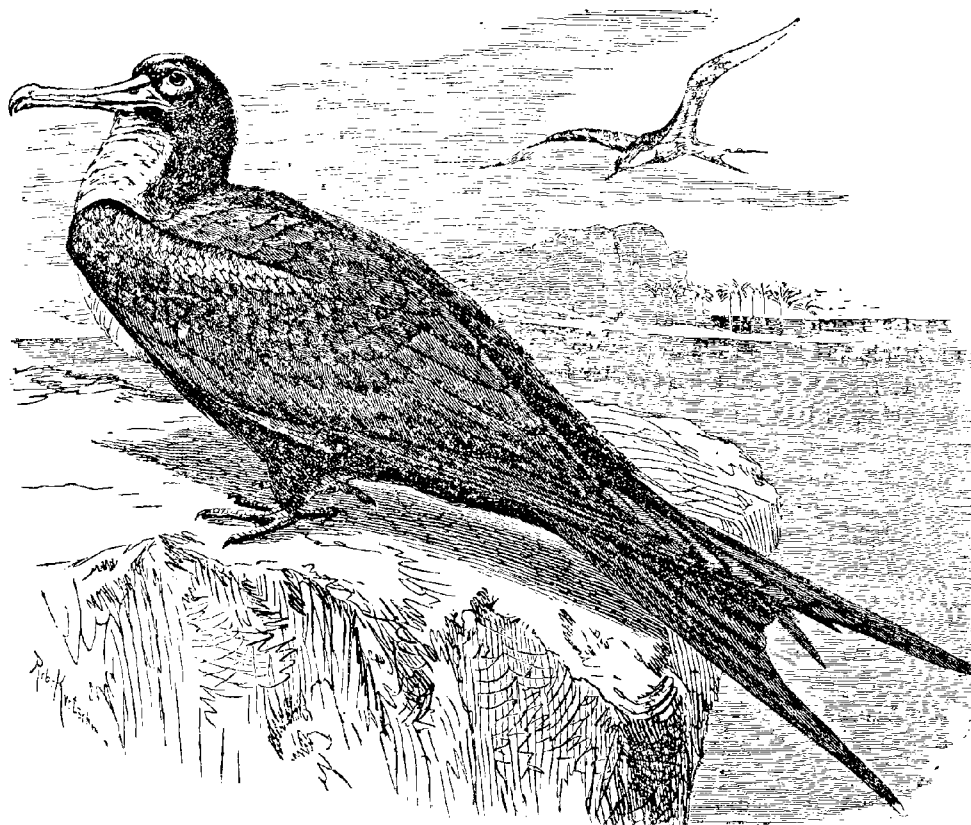
Der Seerabe, the Solan-Goose.

Caractères. — Le fou blanc, nommé aussi ou de Bassan, est tout blanc, à l'exception des

premières rémiges, qui sont d'un noir tirant sur le brun ; le sommet de la tête et la partie postérieure du cou sont nuancés de jaune. Dans le jeune âge, le dos est brun-noir, tacheté de blanc en dessus, marqué et pointillé de taches foncées, sur un fond clair en dessous. L'œil est jaune, le bec bleuâtre, le pied vert, la peau nue de la gorge, noire. Cet oiseau mesure de 99 cent. à 1^m, 05 de long, de 1^m, 98 à 2^m, 04 d'envergure ; la longueur de l'aile est de 57 cent., celle de la queue de 27 cent.

La femelle se distingue, du mâle par sa taille un peu plus petite.

Distribution géographique. — Toutes les mers de l'hémisphère du Nord, depuis le 70° de latitude, sont habitées, vers le sud, presque usque dans le voisinage du tropique, par notre oiseau ; plus bas, il est remplacé par des oiseaux de la même famille. Le fou blanc est très-commun en Islande et aux îles Féroë, aux Orcades et aux Hébrides, plus rare sur les côtes de Norwége. Il se montre isolément dans l'Allemagne du Nord, en Hollande et en France ; on le



Corbeil, Créte Filz, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 197. La Frégate aigle.

trouve en grand nombre sur les côtes de l'Amérique et aussi dans la partie septentrionale du Pacifique.

Mœurs, habitudes et régime. — Le fou blanc semble témoigner une certaine prédilection pour quelques îles ou pour des points déterminés de la côte. Quand il le peut, il passe la nuit sur la terre ferme, d'habitude sur des rochers élevés et escarpés qui surgissent au milieu de la mer et d'où sa vue peut s'étendre au loin. Il semble avoir des préférences, car il tient tout particulièrement à certaines îles plutôt qu'à d'autres qui paraissent être dans les mêmes conditions. Il déploie tous ses talents au vol; il nage rarement, et peut-être ne le fait-il que pour se reposer un peu. En dehors de la saison de la ponte, il ne fréquente la terre ferme que pour y dormir. La station droite semble le fatiguer, ou du moins il parait très-gauche dans cette position. Sa manière de marcher peut à peine s'appeler un dandinement, et son mode de nager n'en diffère pas beaucoup non plus, malgré ses puissantes palmatures, car il se laisse pou-

BREHM.

ser par le vent plutôt que de ramer; au besoin, cependant, il se sert de ce dernier mode de locomotion. Sa manière de voler, moins caractéristique que celle des pétrels et autres oiseaux grands voiliers, est cependant très-remarquable. Après quelques coups d'ailes vivement répétés, le fou glisse pendant un certain temps dans les airs avec la rapidité d'une flèche; il ne plane pas à la même place, mais prend les attitudes les plus variées: tantôt il file avec rapidité, tout à coup il tournoie, puis voltige et de nouveau tourne en cercle, se meut et repart sans donner de coups d'ailes, plane presque sur la surface de l'eau, puis s'élève à des hauteurs prodigieuses. Comme un vrai plongeur qu'il est, il ne prend sa proie qu'au vol; à cet effet, il se précipite d'une certaine hauteur sur l'eau et y pénètre avec une telle force qu'il se brise quelquefois la tête sur des récifs cachés. Son cri consiste en intonations brèves, saccadées et criardes, qu'on peut rendre approximativement par les syllabes: *rab, rab, rab*. Les jeunes crient de la manière la plus désagréable. Quant à ses facultés

IV — 417

intellectuelles, nous pouvons lui appliquer ce que nous avons dit, un peu plus haut, de tous les oiseaux de mer en général. Les fous n'ont pas l'occasion d'apprendre à connaître l'homme, et se conduisent souvent, à son égard, de façon à mériter le nom qu'on leur a donné; car ils sont comme affolés quand ils ne se trouvent plus sur la mer, et autorisent ainsi bien des appréciations qui ne sont pas toujours fondées. Les poursuites successives des hommes ne semblent pas les rendre beaucoup plus prudents. Ils se montrent méchants envers d'autres oiseaux et les mordent; quand ils sont en grandes troupes, les querelles et les coups de bec se succèdent sans interruption. Leur bec puissant est une arme si terrible qu'ils n'ont à redouter aucun oiseau de mer; cependant ils sont inquiétés par les frégates et les stercoraires parasites qui les obligent à rendre la nourriture qu'ils ont prise.

Quand on a vu des fous dans le voisinage de leur nid, on comprend qu'ils parviennent à élever de véritables montagnes de guano. Dans les îles qu'ils ont choisies, ils se réunissent par centaines de milliers et par millions, à tel point qu'ils recouvrent littéralement toute la montagne. « Leurs volées obscurcissent les rayons du soleil, et leurs clameurs étourdissent celui qui s'approche de leurs nids. » Les fous apparaissent sur ces îles vers la fin d'avril et les désertent vers le mois d'octobre. Les nids sont si rapprochés en certains endroits, qu'il est presque impossible de passer entre eux. Les premiers nids qu'ils construisent sont très-grands, les autres petits, car les couples les derniers arrivés doivent se contenter de constructions très-simples, au milieu des nids des premiers occupants.

Ces nids qui ne trahissent en rien un caractère particulier de construction, sont faits d'herbes entremêlées pêle-mêle et de varech. Chaque femelle ne pond qu'un seul œuf, relativement petit, à surface crétacée, blanc lorsqu'il vient d'être pondu, mais passant au jaune sale après une longue incubation. Cette teinte leur est imprimée par les matières qui entrent dans la com-

position du nid. Dans les premiers jours de juin, on trouve des jeunes venant d'éclore; à la fin de juillet, ils ont atteint la moitié de leur croissance, quoiqu'ils soient toujours recouverts de leur duvet court et blanc-jaunâtre. « En 1821, dit Faber, je me trouvai à cette époque aux Manœ occidentales et je gravis la petite île rocheuse sur laquelle cette espèce nichait. Jeunes et vieux commencèrent, à mon arrivée, une discordante musique, qui consistait en un seul cri, un *arr* rauque et dur; cependant ils ne se déplacèrent pas et je pus prendre à la main autant de vieux et de jeunes que je voulus. Les nids étaient serrés les uns contre les autres, mais les restes rejetés de poissons et d'autres aliments de ce genre, avaient rendu le sol si glissant, que je faillis tomber sur les pentes de l'écueil. Chose remarquable, le tiers des nids à peu près contenait des œufs altérés que les vieux couvaient néanmoins; bien plus, trompés par leur instinct de nourrir les jeunes, qu'ils attendaient à cette époque, ils avaient vomi de la nourriture tout aussi bien devant les œufs pourris que devant ceux qui ne l'étaient pas et qui contenaient des poussins. Ce fut pour moi un spectacle très-intéressant que de voir des bandes de fous se livrer sans interruption à la pêche. Quand ils avaient rempli leur estomac de nourriture, ils volaient vers leurs petits. C'est à la fin d'août, à Grimso, seulement à la Saint-Michel, que les petits sont couverts de plumes et qu'ils sont alors presque plus grands ou du moins plus gras que leurs parents. Les habitants en prennent tant qu'ils peuvent pour en faire des salaisons. »

Chasse. — A Saint-Kilda, on organise tous les ans, contre les jeunes, une chasse en règle qui dégénère en véritable boucherie, car on tue tout ce qu'on peut atteindre. On recueille dans des bateaux ceux que l'on a tués, et on les porte au marché d'Edimbourg ou d'autres villes, où ils trouvent toujours beaucoup d'acheteurs.

Captivité. — Je n'ai jamais vu de fous captifs qu'au Jardin zoologique d'Amsterdam, où leur air malheureux m'a laissé une triste impression.

LES TACHYPÉTIDÉS — TACHYPETES.

Die Fregattvogel, the Frigate-Birds.

Caractères. — Les tachypétidés sont certainement les plus nobles des stéganopodes. Ils ont pour caractères généraux la mandibule in-

férieure recourbée, à l'extrémité, dans le sens de la mandibule supérieure; des tarses à moitié recouverts par les plumes des jambes; des mem-

branes interdigitales échancrées au centre et ne s'étendant pas jusqu'à l'extrémité des doigts ; une queue profondément fourchue.

Cette famille ne repose que sur le genre suivant.

LES FRÉGATES — *TACHYPETES*.

Caractères. — Indépendamment des attributs de la famille, les frégates ont encore l'appareil du vol très-développé ; le corps allongé ; le cou fort ; la tête de grosseur moyenne ; le bec une fois et demie plus long que la tête, un peu élargi à la base, plat au sommet, à bords entiers, et fendu jusqu'au-dessous des yeux ; des ailes très-longues, étroites, suraiguës ; une queue très-longue et composée de douze pennes ; les pieds courts, mais robustes, garnis d'ongles pointus et fortement recourbés, celui du doigt médian, dentelé en forme de peigne sur le bord interne ; un plumage très-lisse et lustré sur la tête, le cou et le dos ; la gorge et le tour des yeux nus.

Quand on étudie les organes internes, on est frappé de la légèreté du squelette et de l'étendue de la puissance respiratoire ; ce qui attire surtout l'attention, c'est le sac laryngien, qui peut se remplir d'air ou se vider à la volonté de l'oiseau.

LA FRÉGATE AIGLE — *TACHYPETES AQUILUS*.

Der Fregattvogel, the Frigate-Bird.

Jamais oiseau n'a mérité comme celui-ci le nom d'*aigle de mer* (fig. 197).

Caractères. — Le plumage du mâle, à l'âge adulte, est d'un noir tirant sur le brun, à la tête, à la gorge, sur les reins et sur la poitrine ; d'un vert à reflets métalliques et purpurins, nuancé de gris sur les ailes et de brunâtre sur les pennes de l'humérus et sur les rectrices. L'œil est brun foncé ou brun-gris ; les orbites sont d'un bleu pourpre ; le bec est bleu clair à la base, blanc au milieu et couleur de corne foncée à l'extrémité ; le gosier est d'un rouge-orange ; le pied, légèrement rouge-carmin à la partie supérieure et orange en dessous. Cet oiseau mesure 1^m,12 de long, 2^m,35 d'envergure ; la longueur de l'aile est de 68 cent., celle de la queue de 49 cent. Le poids de l'oiseau est environ de 3 livres.

La femelle se distingue surtout par ses couleurs moins vives et moins brillantes, et par son plumage plus ou moins blanc sur la poitrine.

Distribution géographique. — La frégate a à peu près la même aire de dispersion que le

phaéon éthéré et s'étend de la même manière sur les mers situées en dedans des tropiques ; mais ne s'éloigne pas autant que lui de la côte.

Mœurs, habitudes et régime. — Ce n'est qu'exceptionnellement que l'on rencontre la frégate à cent quarante lieues et même à deux cents lieues au large ; habituellement elle ne s'éloigne pas de la côte à plus de trente ou de quarante lieues, et y retourne à chaque changement de temps. Au lever de l'aurore, elle quitte la place où elle a dormi et gagne la mer, tantôt en décrivant des courbes dans les airs, tantôt en se dirigeant contre le vent. Elle pêche jusqu'à ce qu'elle soit rassasiée et revient sur la terre ferme l'estomac et le pharynx remplis. Son retour a lieu avant midi quand le temps menace ; sinon, seulement dans les heures de l'après-midi. Gosse désirent connaître l'heure à laquelle cet oiseau arrivait à une place qu'il avait choisie pour y dormir, s'y rendit la première fois au moment du coucher du soleil, mais ce ne fut pas assez tôt, car déjà les frégates, les fous et les pélicans s'étaient perchés et dormaient.

Toute la compagnie se leva à l'arrivée du naturaliste ; les frégates s'envolèrent immédiatement vers la mer, en décrivant dans les airs leurs courbes gracieuses et ne reparurent que lorsque régna la plus complète obscurité. Peu de jours après, Gosse se rendit à cette place entre trois et quatre heures ; mais déjà, à ce moment, les frégates étaient réunies en grand nombre et avaient par conséquent déjà satisfait leur appétit.

Audubon et d'autres naturalistes s'accordent à regarder la frégate comme l'oiseau de mer qui vole avec la plus grande vitesse. Quelque rapides que soient les sternes et les mouettes, la frégate n'éprouve aucune difficulté à les dépasser. « L'autour, le faucon voyageur et le gerfaut, que je considère comme les plus rapides des falconidés, se voient forcés de poursuivre leur victime une lieue quelquefois avant de s'en emparer, tandis que la frégate se lance du haut des airs, avec la rapidité de l'éclair, sur l'oiseau qu'elle a vu, lui coupe toute retraite et l'oblige à rendre la proie qu'il vient de faire et d'avalier. » Elle surveille tout particulièrement les marsouins et les dauphins, affirme ce même auteur, les suit quand ils sont à la poursuite des poissons volants, et cherche à s'emparer d'un de ces poissons au moment où ils sortent de l'eau ; elle les poursuit aussi sous l'eau, en fondant dessus. La frégate laisse parfois retom-

ber une ou deux fois un poisson dont elle s'est emparée et qu'elle n'a pas saisi convenablement pour pouvoir l'avalier, mais elle se précipite à sa suite, le rattrape avant qu'il ait touché l'eau, et cherche à le mieux prendre. Souvent les frégates tournent en cercle des heures entières dans les airs, avec la légèreté et l'aisance de l'autour ou de l'aigle; souvent elles se plaisent à décrire les courbes et les évolutions les plus étonnantes. Ce n'est qu'en prenant leur essor qu'elles donnent lentement quelques coups d'ailes. «Leurs ailes longues et étroites, dit le prince de Wied, supportent longtemps le vol le plus rapide; la tempête, il est vrai, les chasse, et cependant je les ai vues lutter contre elle et se maintenir longtemps dans les airs.» Ces oiseaux ne savent pas se tirer d'affaire sur la terre ferme et ne paraissent guère plus habiles à la nage, du moins ne les a-t-on jamais vus nager. Ils ne peuvent prendre leur essor du pont d'un navire; et sur un terrain plat et sablonneux, il leur est impossible de fuir devant un ennemi; aussi ne se reposent-ils que sur les arbres qui leur donnent assez de champ pour leur permettre de s'envoler. Il est rare de les entendre pousser un cri, Audubon est le seul naturaliste qui les ait entendus croasser. La finesse de leurs sens doit être considérable, d'après les affirmations unanimes de tous les observateurs, et c'est surtout la vue qui est merveilleuse. Une frégate qui vogue dans les airs, doit, dit-on, reconnaître le plus petit poisson qui nage à la surface des eaux, ou du moins dominer complètement une vaste étendue. Leur puissance de vue ressemblerait donc à celle de beaucoup d'oiseaux de proie. L'intelligence des frégates ne paraît pas des plus remarquables, cependant elle leur suffit pour distinguer leurs amis de leurs ennemis et se développe par l'expérience. D'ordinaire, cet oiseau ne se montre pas farouche, quoiqu'il se tienne à une certaine distance des hommes, dont il se méfie. Cependant il observe soigneusement les barques des pêcheurs, les suit, et au moment où ils retirent leurs filets, les entoure de si près qu'on peut l'abattre d'un coup d'aviron. Il ne se préoccupe des autres animaux qu'en tant qu'ils peuvent lui être de quelque utilité. Audubon affirme qu'il attaque le fou et le pélican et les persécute jusqu'à ce qu'ils rejettent les proies qu'ils ont faites, tandis que d'autres naturalistes s'élèvent contre cette vieille croyance. Le prince de Wied dit aussi qu'il a vu les frégates souvent seules ou à deux, éloignées de quelques lieues de la mer, planer au-dessus des lacs ou des

marais et disputer dans les airs une proie aux rapaces. Quand il est poussé par la faim, cet oiseau perd tout sentiment de crainte et se précipite, par exemple, dans les villages, sur des poissons ou des morceaux de viande qu'il voit à la surface de l'eau, ou se réunit en bandes à d'autres oiseaux de son espèce, pour détacher tout ce qu'il peut d'une charogne qui est poussée vers les bords. Les couleurs bariolées paraissent produire une impression particulière sur lui. Chamisso nous raconte que les frégates se lançaient, comme sur une proie, sur les banderolles bariolées de son vaisseau; et Bennett assure avoir vu la même chose. Les frégates attaquées se défendent du reste avec courage, et vont même, comme Tschudi nous l'a appris, jusqu'à attaquer de forts chiens. D'après Bennett, il leur arrive souvent de se disputer longtemps avec les fous, de les saisir avec leurs griffes et de tomber avec eux du haut des airs jusque dans l'eau.

Les poissons volants semblent constituer la nourriture principale de notre oiseau, cependant il ne dédaigne pas un petit vertébré quelconque. Audubon le soupçonne de voler les petits pélicans dans leur nid; d'autres prétendent qu'il s'empare des petits passereaux. Quant aux poissons, comme nous l'a raconté Gosse, il ne les prend pas seulement avec le bec, mais les saisit très-souvent avec ses griffes et les porte ensuite à son bec.

Dans les régions septentrionales des circonscriptions qu'elles visitent, les frégates viennent travailler à leurs nids, à peu près vers le milieu de mai. Elles se rendent dans le voisinage d'îles où elles se reproduisent déjà depuis des années, et occupent toutes les places convenables, au nombre quelquefois de cinq cents paires ou même plus. On en voit quelques-unes décrire des cercles, des heures entières, à de grandes hauteurs au-dessus des îles, tandis que les autres s'occupent à construire leurs nids. Les vieux nids sont remis à neuf. De petites bâches détachées des arbres, ou enlevées des nids abandonnés, ou même ramassées sur l'eau, sont les matériaux qu'elles emploient et qu'elles coordonnent avec un certain art. D'ordinaire, les nids sont construits du côté de l'arbre qui regarde la mer, et de préférence sur les arbres dont la cime surplombe l'eau; quelques-uns sont placés à l'enfourchement des grands troncs, d'autres encore au sommet; et assez souvent plusieurs nids sur le même arbre. La couvée consiste, d'après Audubon, en deux ou trois

œufs à coquille épaisse, d'une longueur de 6 cent. 5 mill. et d'une épaisseur de 5 cent. et demi; ils sont d'un blanc tirant sur le vert et souvent teintés par les matières qui sont dans le nid. La queue et les ailes des vieux qui couvent sortent hors du nid d'un pied et quelquefois plus. Il est probable que les deux parents participent à l'incubation; quant au mâle, il est certain qu'il couve; et Bennett croit qu'il se dévoue à la couvée plus que la femelle. Les jeunes naissent revêtus d'un duvet blanc-jaunâtre, et paraissent d'abord n'avoir pas de pieds. Ils demeurent très-longtemps dans le nid, car le développement de leur appareil de vol se fait lentement.

D'après Bryant, les frégates nichent parfois sur les rochers nus et en compagnie des fous. Sur un rocher de l'île Bahama, il y avait à peu près deux cents paires, dont les nids étaient si près les uns des autres, que tous ces nids se

trouvaient dans une circonférence de 10 à 14 mètres. Au milieu des frégates il n'y avait pas de fous, mais tout autour il s'en trouvait des milliers. Bryant put prendre avec la main des jeunes et des vieux, presque sans les effroucher. Après un coup de fusil ils s'élevèrent, il est vrai, dans les airs, en poussant des cris étourdissants, mais revinrent néanmoins aussitôt à leurs nids. D'après les affirmations de ce naturaliste, chaque couvée est d'un seul œuf.

Captivité. — Nous ne savons rien de précis sur la captivité de ces oiseaux. On a pu en garder quelques-uns vivants, mais combien de temps ont-ils supporté la perte de la liberté? c'est ce que nous ne savons pas. Un oiseau qu'élevait Chamberlain, se montrait très-vorace et méchant; c'est à peine s'il souffrait celui qui le nourrissait. Il attaquait les enfants et les animaux qui l'approchaient.

LES HALIÉIDÉS — HALIET.

Die Scharben, the Cormorants.

Caractères. — La famille la plus riche en espèces, parmi les stéganopodes, est représentée par les haliéidés ou cormorans, oiseaux facilement reconnaissables aux caractères suivants : corps très-allongé; épais et cylindrique; cou long ou très-long, svelte ou mince; tête petite; bec de longueur moyenne, effilé, droit ou fortement recourbé en crochet; tarses courts; doigts grands, comprimés sur les côtés; ailes médiocrement allongées, subaiguës, la troisième rémige étant ordinairement la plus longue; queue composée de douze ou de quatorze pennes, de longueur moyenne, arrondie. Les haliéidés ont encore pour caractères distinctifs, des rémiges et des rectrices très-dures, à barbes larges et étroitement réunies, à tiges fortes mais flexibles; toutes les autres plumes courtes et adhérentes; celles du ventre lustrées et soyeuses, celles du dos très-dures, courtes et disposées en écailles les unes au-dessus des autres.

La charpente osseuse, d'après les recherches de Wagner, présente les caractères communs aux stéganopodes, surtout relativement à la largeur du crâne et à la position du trou occipital. La cloison interorbitaire est tout à fait percée à jour; un os pyramidal, triangulaire, qui s'articule avec la partie écailleuse de l'occipital, est dirigé horizontalement en arrière, d'une manière caractéristique.

La colonne vertébrale se compose de dix-sept ou dix-huit vertèbres cervicales, de huit vertèbres dorsales et de sept ou huit vertèbres caudales. Le sternum est long et large; contrairement à ce qui existe chez les stéganopodes que nous avons étudiés jusqu'ici, le squelette des haliéidés offre très-peu d'os qui aient des cavités aériennes. La langue est petite; la naissance du pharynx, élargie sous forme de sac laryngien; le jabot, assez développé; le gésier, mince et arrondi.

Distribution géographique. — On rencontre des haliéidés dans toutes les parties du globe, et ils vivent tout aussi facilement sur la mer que sur les eaux douces. Certaines espèces habitent les hautes régions du Nord, mais le plus grand nombre se trouve dans les zones tempérée et torride du globe.

Mœurs, habitudes et régime. — L'habitat des haliéidés est varié; car, tandis que les uns s'éloignent rarement de la mer et s'arrêtent sur des écueils, les autres habitent les marais riches en roseaux ou en arbres et les marécages, près des petites rivières et autres cours d'eau semblables, et s'égarer accidentellement sur les bords de la mer. Ils suivent le cours des grands fleuves, à plusieurs lieues dans l'intérieur des terres, aiment particulièrement à rôder dans les environs et nichent en société. Les espèces du Nord

émigrent régulièrement, les autres sont simplement de passage. Parmi les stéganopodes, les haliéidés se distinguent particulièrement par leurs allures sur l'eau. Ce sont les plongeurs les plus parfaits de cet ordre, et ils ne sont nullement maladroits à un autre point de vue. Sur la terre ferme, ils se meuvent lourdement et en se dandinant, tandis qu'ils le font avec une certaine adresse dans les branches des arbres; ils volent plus rapidement qu'on ne pourrait le croire, quoique le vol paraisse très-fatigant pour eux. Ils restent dans l'eau le plus longtemps possible et nagent avec une facilité et une énergie qui excitent l'étonnement de l'observateur. Quant à leurs autres qualités, il n'y a rien de remarquable à dire. Ils ont les sens développés; ils sont prudents, intelligents et rusés, mais en même temps querelleurs, turbulents, méchants et dissimulés au suprême degré; ils vivent en paix entre eux, il est vrai, mais ce n'est que parce qu'ils savent que toute attaque est aussitôt repoussée avec énergie: ils maltraitent tous les autres oiseaux, ou du moins cherchent à les tourmenter, à les persécuter, et abusent de leur force dans ces circonstances.

Leur activité continue correspond à leur voracité qui, paraît-il, est unique en son genre. Tous les haliéidés mangent aussi longtemps qu'ils le peuvent, et, l'estomac plein, se lancent encore avec avidité sur la proie qui s'offre à leurs regards. Ils ne se reposent, à ce qu'il semble, que pour pouvoir pêcher et manger de nouveau, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils font la toilette de leur plumage ou bien qu'ils dorment. L'élasticité de leur pharynx leur permet d'avaler de très-grands poissons, qui disparaissent avec une rapidité prodigieuse, ce qui les oblige à remplir de nouveau leur estomac. Dans les pays habités par l'homme, on ne peut les tolérer, car ils font les plus grands dégâts dans les pêcheries; tandis qu'en mer leur voracité les rend utiles, du moins sur certains points, car les impôts qu'ils prélèvent en poissons ils les rendent en guano.

Toutes les espèces de la famille nichent en compagnie et forment dans certaines circonstances des colonies qui comptent plusieurs milliers de couples. Les nids se trouvent tantôt sur des îles rocheuses, et alors dans les cavités, les crevasses, les excavations et sur les corniches; tantôt sur les arbres, et parfois au nombre de trente à quarante sur le même arbre. Quand ils sont réduits à construire eux-mêmes, ils réunissent quelques grosses branches et les recouvrent

négligemment de varech ou d'autres herbes. Les nids ne sont presque jamais secs; ils sont souvent si humides que les œufs se trouvent dans une véritable fange. La ponte est ordinairement de deux ou de quatre œufs, relativement très-petits et allongés, à coquille épaisse, d'un blanc verdâtre, sans tache, que dissimule une couche crétaée jetée sur tout l'œuf. Les deux parents couvent à tour de rôle avec une grande assiduité, ou plutôt un véritable entêtement, car ils ne se laissent pas déloger facilement. L'un et l'autre apportent abondamment de la nourriture à leurs petits. Ces derniers viennent au monde à peu près nus; ce n'est que quelque temps après qu'ils se revêtent d'un duvet court et foncé, et ce n'est que lorsqu'ils ont pris la moitié de leur taille qu'ils se recouvrent de plumes. Ils restent longtemps dans leur nid, puis suivent à l'eau les vieux, qui leur apprennent à pêcher et qui les abandonnent ensuite à eux-mêmes.

Captivité. — Les haliéidés, en captivité, présentent le plus grand intérêt; il faut toutefois les tenir sur une pièce d'eau séparée, ou du moins ne les mêler qu'à des oiseaux de force égale. Ils sont plaisants par la diversité de leurs attitudes, dont chacune a quelque chose de particulier, et par la rapidité, la vivacité et l'adresse avec lesquelles ils font la chasse à tout ce qui est vivant et mangeable. On peut aussi avec beaucoup de soins arriver à les faire reproduire; mais ces soins demandent un amateur qui ne recule pas devant les dépenses onéreuses que nécessite leur entretien.

LES ANHINGAS — *PLOTUS*.

Die Schlangenhalsvögel, the Darters.

Je classe les anhingas à côté des cormorans. Ces deux genres dont se compose la famille se distinguent parfaitement par la forme du bec et du cou. Leurs autres caractères, et particulièrement leurs organes internes, ont une telle similitude que je suis obligé de considérer la division que les naturalistes anglais se sont plu à établir, comme dénuée de tout fondement. Les anhingas sont des cormorans par leur forme et par leurs couleurs, de même qu'ils le sont par leurs mœurs et leurs habitudes.

Caractères. — Les anhingas ont pour caractères un corps très-allongé; un cou d'une longueur extraordinaire; une tête petite, plate; un bec long, droit, mince, fusiforme, et très-pointu, à bords tranchants, dentelés vers l'extré-

mité; des jambes très à l'arrière du corps; des tarsi courts, gros, forts; des doigts larges; des ailes courtes subaiguës, la troisième rémige étant la plus longue; une queue longue, composée de douze plumes résistantes, élargies à la pointe, très-flexibles.

La structure interne présente, d'après les recherches d'Audubon, tous les caractères de celle des cormorans, avec la seule différence que le crâne est beaucoup plus petit et plus allongé et que les vertèbres cervicales, par leur forme allongée, rappellent celles des hérons.

Distribution géographique. — Dans ces derniers temps, on a distingué plusieurs espèces d'aningas, appartenant chacune soit à l'Amérique, soit à l'Afrique, au sud de l'Asie ou à la Nouvelle-Hollande.

Mœurs, habitudes et régime. — Tous ont non-seulement une forme et des couleurs analogues, mais encore des habitudes semblables; aussi serait-il difficile d'établir parmi eux des divisions basées sur des différences de mœurs.

L'ANHINGA VULGAIRE — *PLOTUS ANHINGA*.

Die Anhinga, the Darter.

Caractères. — Cette espèce, la plus anciennement connue, a la tête, le cou et toutes les parties inférieures d'un noir velouté, brillant d'un éclat verdâtre, tacheté de brun gris à l'occiput et sur le front, et marqué de petites taches claires sur le dos et de plus grandes sur la partie supérieure des ailes; les épaules et les sus-alaires rayées longitudinalement de blanc; les rémiges et les rectrices noirâtres; ces dernières d'un brun gris tirant sur le blanc vers la pointe; l'œil rouge-orange foncé; le bec brun-gris à la mandibule supérieure, et brun-rouge tirant sur le jaune à la mandibule inférieure, la gorge d'un rouge de chair tirant sur le jaune et parfois d'un jaune sale; les tarsi d'un brun-jaune sale à la face interne, d'un brun-gris sale à la face externe. Cet oiseau mesure 95 cent. de long, 1^m,22 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 35 cent.; celle de la queue, de 27.

Chez la femelle, la tête, le derrière du cou et les reins sont brun-gris, le dessous du corps est d'un rouge tirant sur le jaune clair, avec le ventre d'un noir brunâtre.

L'ANHINGA DE LE VAILLANT — *PLOTUS LEVAILLANTII*.

Der Schlangehalsvogel, the Snake-Bird.

Caractères. — L'anhinga de Le Vaillant (fig. 198), est d'un noir uniforme à la partie inférieure, avec le cou couleur rouille; il a une raie brun-noirâtre, qui des yeux descend sur les côtés du cou; une autre raie blanche l'accompagne en-dessous; le plumage du dos est brun de rouille; les rémiges sont noires; les rectrices sont de même couleur, avec la pointe plus claire. L'œil est d'un jaune rouge ou métallique; les places nues de la tête sont d'un vert jaune; le bec est couleur de corne, les pieds sont d'un gris verdâtre. Cet oiseau mesure 90 cent. de long, 1^m,13 d'envergure; la longueur de l'aile est de 35 cent., celle de la queue de 26.

Chez la femelle, toutes les couleurs sont moins vives, quoique son plumage ne diffère pas notablement de celui du mâle.

Distribution géographique des aningas.

— L'anhinga vulgaire habite l'Amérique du Sud, depuis la Floride, la Louisiane, l'Alabama, la Géorgie et la Caroline, jusqu'au Paraguay ou jusqu'au Chili; il se montre parfois le long du cours septentrional du Mississipi et parvient jusque dans les environs des Natchez. L'anhinga de Le Vaillant appartient à l'Afrique et s'y rencontre sur les cours d'eau situés au sud du 15° degré de latitude, jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Mœurs, habitudes et régime des aningas.

— Les deux espèces que nous venons de décrire, et leurs congénères d'Asie et d'Australie vivent, sinon exclusivement, du moins de préférence, sur les eaux douces et non sur la mer. Tschudi prétend, il est vrai, qu'on rencontre quelquefois l'anhinga vulgaire sur la haute mer, où il pêche en bandes de vingt à trente individus de son espèce; mais il nous fait douter de l'exactitude de son assertion par la description qu'il donne de la manière de pêcher de l'oiseau. Audubon affirme formellement n'avoir jamais vu d'anhinga sur la mer; et si cette affirmation ne détruit pas l'assertion de Tschudi: « que l'anhinga est très-commun sur toutes les baies tranquilles des côtes occidentales de l'Amérique du Sud », du moins prouve-t-elle suffisamment que notre oiseau préfère l'eau douce. Tous les naturalistes sont, du reste, d'accord sur ce point.

J'ai rencontré bien souvent l'anhinga de Le Vaillant dans mon voyage au Nil Blanc et au Nil Bleu,

et j'ai passé bien des heures et des journées à étudier sa manière de chasser ; cependant je n'ai pu l'observer avec autant de détails qu'Audubon l'a fait pour l'anhinga vulgaire. Je dois donc, dans ce qui va suivre, m'abriter sous l'autorité des communications de ce naturaliste, en tant qu'elles concordent avec mes propres observations.

Les aningas habitent les fleuves, les lacs et les marais, dans les environs desquels se trouvent des arbres, surtout quand, au milieu de ces cours d'eau, il y a des îles boisées. Ils quittent les arbres le matin et commencent leur chasse, puis y reviennent pour y dormir ou s'y reposer ; c'est sur des arbres que se trouve d'habitude leur nid. Cependant il leur arrive quelquefois de se reposer, comme les cormorans, sur des rochers, mais c'est seulement quand ils ne peuvent trouver d'arbre. Les merveilleux marais du sud des États-Unis, d'une si prodigieuse richesse en animaux, ou les fleuves et les lacs formés par les pluies, de l'Afrique centrale, de l'Asie méridionale et de la Nouvelle-Hollande, suffisant à tous les besoins de la vie, sont fréquentés par un grand nombre d'aningas. On ne peut pas dire que ces oiseaux soient aussi sociables que les cormorans, car on n'en voit presque jamais plus de dix à vingt réunis ; cependant, ils se tiennent ensemble volontiers à cinq, et même jusqu'à huit sur une même partie de lac, d'étang ou de rivière, et souvent plusieurs de ces petites familles se réunissent le soir sur les arbres qui leur offrent l'abri préféré pour dormir. Pendant la saison de la ponte, ils se réunissent sur les places favorables en nombre encore plus grand.

Il n'est presque pas possible de trouver un nom mieux choisi que celui d'*oiseau à cou de serpent*, que les Hottentots ont donné aux aningas. Leur cou rappelle réellement le serpent, et non-seulement il en présente l'aspect, mais encore il se meut d'une manière analogue. Quand l'oiseau nage entre deux eaux, il se transforme lui-même en serpent, et quand il se prépare à se défendre ou à attaquer un ennemi, il lance son cou en avant avec une rapidité tellement foudroyante, qu'on ne peut s'empêcher de penser à l'attaque de la vipère.

Tous les aningas déploient leur puissance d'action sur l'eau ; ce sont des nageurs consommés, et des plongeurs plus parfaits encore. Un cormoran n'est qu'un maladroit auprès d'eux. Ils l'emportent sur tous, du moins dans leur ordre, quoiqu'il me paraisse difficile qu'ils soient dépassés par aucun autre nageur ou plongeur.

Lorsqu'ils peuvent pêcher sans être distraits et qu'ils se sentent en sûreté, ils nagent en enfonçant à moitié leur corps au-dessous de la surface ; mais sitôt qu'ils aperçoivent un homme ou un animal dangereux, ils s'immergent si profondément qu'il n'y a plus que leur cou mince qui se montre à la surface. Par ce moyen, l'anhinga se soustrait aux regards avec une rapidité prodigieuse ; on peut parfaitement passer devant lui sans le voir, lors même qu'il se trouve sur un cours d'eau tout à fait découvert. Quand il se trouve au milieu des joncs ou des buissons, il n'a pas grand effort à faire pour échapper à l'œil le plus perçant. Quand il se voit poursuivi, il enfonce aussitôt son corps dans l'eau et plonge, ce qu'il fait avec un merveilleux talent. Il ne s'aide pas de ses ailes en plongeant, bien qu'il les tienne à quelque distance du corps, mais rame avec les jambes et se dirige avec la queue. Il se meut avec une telle rapidité, une telle aisance et une telle sûreté, qu'il dépasse même le poisson le plus rapide. Il parcourt des étendues de plus de 60 mètres en moins d'une minute ; il paraît même que sous l'eau il avance plus qu'à la surface. Sur la terre ferme, l'anhinga semble se mouvoir avec une grande difficulté ; il se dandine et chancelle, mais marche relativement encore assez vite. Au milieu des branches d'arbres, il déploie une adresse incontestable, car il ne se contente pas de se tenir sur les branches, mais sait aussi se déplacer, bien qu'alors il soit obligé d'employer ses ailes déployées pour conserver son équilibre, et de se servir de son bec comme de point d'appui.

Le vol des aningas ressemble à un tel point à celui des cormorans qu'il arrive de confondre les deux genres d'oiseaux. Ce vol paraît se faire avec effort, et néanmoins il est très-rapide et se soutient longtemps. L'anhinga de Levaillant rase la surface des eaux de très-près, en se tenant autant que possible à la même hauteur. Quand il veut gagner un arbre, il s'élève en courbes rapides jusqu'à la hauteur de cet arbre, voltige un moment autour, et s'y pose. Veut-il passer d'un cours d'eau à un autre, il s'élève par de fréquents coups d'ailes jusqu'à une hauteur assez considérable, plane en rond, utilise la direction du vent pour gagner la hauteur désirée et continue alors son vol. Pendant la saison des amours, il s'élève, d'après Audubon, à des hauteurs si considérables qu'il échappe quelquefois à l'œil, et décrit en se jouant des courbes, pendant des heures entières. Aux heures de midi, il



Corbeil, Crété Fils, imp.

Paris, Boullière et Fils, édit.

Fig. 198. L'Anhinga de Le Vaillant.

se repose, à la manière des cormorans, sur des branches sèches ou sur les îles rocheuses du fleuve, déploie les ailes et s'évente avec elles de temps en temps, comme pour se rafraîchir. Tout anhinga qui voit un de ses congénères dans cette position, ne manque jamais de se réunir à lui: c'est pourquoi une place choisie pour lieu de repos, au milieu du fleuve, est couverte, d'habitude, à certaines heures, par plusieurs anhingas qui la signalent de loin. Ces oiseaux tiennent à ces places avec autant d'entêtement qu'à celles qu'ils choisissent pour dormir et auxquelles ils reviennent toujours, même lorsqu'on les en a chassés plusieurs fois.

Pour leurs autres qualités, les anhingas ne présentent de similitude qu'avec les cormorans.

ВРЕМЯ,

Les instincts des membres des deux genres sont plus ou moins identiques. Les anhingas ne se montrent sociables qu'envers des individus de leur espèce, car lorsqu'ils se trouvent avec des pélicans, des cormorans, des frégates, ou qu'ils se mêlent à des hérons à l'époque de la ponte, ils s'en tiennent un peu à l'écart, toujours réunis entre eux, et ne suivent en rien la manière d'agir de ces compagnies. Les individus d'une même bande semblent vivre en paix entre eux, quoique leur excessive jalousie amène quelquefois des batailles, ou pour le moins des querelles. Ils se tiennent très en garde de l'homme ou d'autres êtres dangereux; en dehors des lieux qu'ils fréquentent, ils sont très-prudents, et quand ils se voient poursuivis, ils deviennent

IV — 418

singulièrement défiants; ce qui dénote chez eux beaucoup de jugement.

Les anhingas pêchent à la manière des cormorans, c'est-à-dire en plongeant; ils poursuivent le poisson par de rapides mouvements de rames, et lorsqu'ils sont à portée, s'en emparent en portant vivement le cou en avant. En pleine mer, d'après Tschudi, ils se précipitent avec la plus grande vitesse sur les poissons, mais ne se posent que très-rarement sur les flots, et s'élèvent aussitôt avec leur proie, qu'ils dévorent en volant. Je ne veux point contrôler l'exactitude de cette assertion. Il est vrai que les anhingas reviennent régulièrement à la surface avec la proie qu'ils ont faite et qu'ils l'avalent aussitôt. Ils ont besoin de beaucoup de nourriture, car leur voracité est singulièrement grande. Ils peuvent toutefois, comme les autres oiseaux de proie et les oiseaux pêcheurs, supporter de longs jeûnes. D'habitude, cependant, ils ne sont pas réduits à l'abstinence et peuvent satisfaire complètement leur avidité. Un ami d'Audubon, Bachman, constata, qu'un anhinga qu'il tenait en captivité avait digéré en une heure et demie un énorme poisson de 24 cent. de long et de 5 cent. et demi de diamètre, qu'il avait eu de la peine à avaler; et ce vorace stéganopode engloutit encore dans la même matinée trois autres poissons de la même taille à peu près. Quand on lui présentait de petits poissons de 8 cent. de long, il en prenait quarante et plus à la fois. Les anhingas ne paraissent point établir de différence entre les espèces variées de poissons, et il est très-probable que, comme les cormorans, ils ne dédaignent pas non plus les petits vertébrés, les jeunes oiseaux; il est probable même qu'ils mangent certains animaux invertébrés.

Tous les anhingas, lorsqu'ils le peuvent, nichent sur des arbres, sinon sur des îles rocheuses, et aussi près que possible de l'eau. « Le nid de l'anhinga, dit Audubon, est placé de différentes manières, parfois dans des buissons très-peu élevés, à peine à huit ou dix pieds au-dessus de la surface de l'eau, parfois aussi sur la cime d'un grand arbre, dans le voisinage ou au milieu d'un cours d'eau. Dans la Louisiane et dans le Mississipi, la plupart des nids se trouvent sur de hauts cyprès entourés d'eau de toutes parts, ou qui s'élèvent au voisinage immédiat de l'eau. Il arrive souvent de ne rencontrer qu'un nid sur un arbre, mais parfois ce nid est au milieu d'une colonie de plusieurs centaines ou de plusieurs milliers de hérons.

Le nid mesure à peu près 66 cent. de diamètre; il est peu profond, ressemble à celui des cormorans et se compose d'une première couche de branches sèches et de rameaux avec leurs feuilles, sur laquelle reposent une seconde couche de mousse, des racines molles et autres matières analogues. La saison de la ponte ne semble pas coïncider avec une époque déterminée de l'année; Bachman trouva encore des œufs en juin, et Audubon, déjà à la fin de février. Une couvée est de trois ou quatre œufs, semblables à ceux des cormorans. Ils ont la forme d'un ovoïde allongé et paraissent blanchâtres, parce qu'une couche crétacée recouvre le fond de la coquille, qui est d'un bleu clair. Les jeunes sont couverts, dans les quinze premiers jours de leur existence, d'un duvet brunâtre, et ressemblent beaucoup à de jeunes cormorans. Leurs parents dégorgent devant eux les aliments dont ils les nourrissent et sont salués à leur arrivée par de petits sifflements. A l'approche d'un ennemi, ils s'enfoncent dans le nid et ne sautent à l'eau que dans les cas de grande urgence. Trois semaines après la naissance, les plumes des ailes et de la queue se montrent; ce n'est qu'après qu'elles sont presque arrivées à tout leur développement que les plumes de la poitrine et en général celles de la partie inférieure du corps percent à travers le duvet. Ils ne vont à l'eau qu'alors qu'ils savent déjà voler parfaitement.

Chasse. — Dans les régions écartées, peu fréquentées par l'homme, les anhingas se montrent si peu farouches, que leur chasse ne présente aucune difficulté. On cherche à découvrir l'arbre sur lequel ils dorment, on se place dessous pendant l'après-midi et on attend l'arrivée des oiseaux. Au coup de fusil, tous ceux qui n'ont pas été atteints tombent, comme foudroyés, dans l'eau, plongent et ne reparaisent que çà et là, le cou au-dessus de la surface, puis se choisissent d'habitude des places suffisamment dissimulées par les roseaux et les buissons. Au Brésil, le prince de Wied se livra, de son bateau, à la chasse de l'anhinga. Le chasseur se couchait dans sa barque et la laissait suivre tranquillement le cours du fleuve, jusqu'à ce qu'il arrivât à portée convenable d'un oiseau posé sur l'eau, puis faisait feu avec toute la rapidité possible. Le tir des anhingas à la nage offre beaucoup d'incertitude; il coûte considérablement de poudre et de plomb et n'est suivi que très-rarement de succès, car tandis que le corps est assez bien à l'abri du coup de feu, on n'a pour point de

mire que le cou mince de l'oiseau. Dans l'Afrique centrale, cette chasse peut présenter encore des désagréments à un autre point de vue, comme je l'ai appris à mes dépens; mais j'ai déjà raconté cette histoire (tome II, p. 773).

Captivité. — En captivité, les aningas, entourés de quelques soins, se comportent tout aussi bien que les cormorans. Comme eux, ils s'appriivoisent vite et témoignent, lorsqu'on les a pris jeunes, un certain attachement pour l'homme. Audubon vit deux de ces oiseaux qui suivaient leur maître, et à qui l'on put permettre plus tard d'aller à leur gré sur les cours d'eau voisins, car ils revenaient régulièrement à la même heure. Des deux jeunes que Bachman avait pris dans leur nid, le plus fort dut remplir l'office de père nourricier vis-à-vis de son frère plus jeune, et il paraissait s'acquitter de ce soin avec beaucoup de plaisir; toujours est-il qu'il permettait au petit de lui enfoncer son bec dans le gosier et d'en retirer les poissons qu'il avait avalés. Tous deux étaient si apprivoisés et si attachés à leur maître, qu'ils en devenaient importuns. Dans les commencements, Bachman portait souvent son prisonnier sur un étang et le jetait à l'eau, mais il remarqua, à sa grande surprise, que l'aninga regagnait aussi vite que possible le bord, absolument comme s'il eût craint son élément. Ce ne fut que plus tard qu'il perdit cette aversion. Déjà, dans son très-jeune âge, l'aninga se montrait plein de courage et d'audace avec d'autres animaux; les coqs et les dindons, dans la cour, l'évitèrent bientôt avec crainte, et même les chiens ne se hasardaient pas à l'approcher, car il ne manquait jamais, quand il en trouvait l'occasion, de donner un bon coup de bec. Devenu plus grand, l'oiseau allait tous les jours à l'étang voisin pour y pêcher, puis revenait de nouveau, s'envolait sur les branches élevées et s'y asseyait soit pour se chauffer au soleil, soit pour dormir. Le froid semblait lui être excessivement désagréable, et pour s'y soustraire, il allait à la cuisine et se plaçait près du feu; il se battait avec les chiens et même avec le cuisinier pour avoir la meilleure place à la cheminée. Quand il y avait du soleil, il déployait ses ailes, enflait ses plumes et paraissait tout réjoui par la chaleur. Il arriva par hasard qu'on ne lui donna pas sa nourriture, pendant deux jours; il s'en montra très-irrité, courut dans la cour en poursuivant les domestiques de ses cris, et donna de petits coups de bec à ceux qui passaient à sa portée, comme s'il eut voulu leur rappeler leur négligence.

LES CORMORANS — PHALACROCORAX.

Die Scharlen, the Cormorants.

Caractères. — Les cormorans se distinguent principalement des aningas par leur structure plus massive et les formes variées de leur bec; ce dernier est de longueur moyenne, comprimé, arrondi en dessus, sillonné sur les côtés de la mandibule supérieure, et fortement recourbé en crochet à l'extrémité, les deux mandibules ayant la même inflexion; ils ont des tarsi forts; des ailes courtes, subaiguës, la troisième rémige étant la plus longue; une queue courte, composée de douze à quatorze rectrices; un plumage semblable à celui des aningas, mais moins abondant sur le dos.

LE CORMORAN ORDINAIRE — PHALACROCORAX CARBO.

Der Kormoran, the common Cormorant.

Le cormoran ordinaire, vulgairement : *cormoran de glace ou d'arbre, corbeau de mer* (fig. 199), mesure de 95 cent. jusqu'à 1 mètre de long; de 1^m,65 jusqu'à 1^m,70 d'envergure; la longueur de l'aile est de 38 à 40 cent., celle de la queue de 17 à 19. Il a le dessus de la tête, du cou, la poitrine, le ventre et la partie inférieure du dos d'un beau vert noirâtre, à reflets métalliques; le haut du dos, le dessus des ailes, brunâtres, à reflets bronzés, chaque plume portant une bordure plus foncée, ce qui donne au plumage une apparence écaillée; les rémiges et les rectrices noires, une tache blanche prenant naissance derrière l'œil et contournant la gorge, une autre tache ronde sur les flancs; l'œil vert de mer; le bec jaune à la base, noir dans le reste de son étendue; la peau de la face et de la gorge jaune; les pieds noirs. Pendant la saison des amours, le cormoran, surtout le mâle, porte sur la tête des plumes blanches très-déli-cates, très-étroites et beaucoup plus longues que les plumes ordinaires; ces plumes tombent très-vite. L'oiseau, dans le jeune âge, est d'un gris-cendré foncé en dessus, écaillé absolument comme le vieil oiseau, jaunâtre ou gris-clair en dessous.

Distribution géographique. — A partir du centre de la Norwège, on rencontre le cormoran proprement dit dans toute l'Europe, et pendant l'hiver, on en voit un nombre étonnant en Afrique; de plus, il est très-commun dans l'Asie centrale de même que dans l'Amérique du Nord, passant

d'ici jusqu'aux Indes occidentales, de là jusque dans l'Asie méridionale.

Mœurs, habitudes et régime. — Les cormorans habitent toujours les grands cours d'eau et les fleuves qui sont entourés de forêts, et où l'homme ne peut venir les tourmenter. Cependant ces oiseaux importuns et hardis vont s'établir jusque dans le voisinage immédiat des endroits habités et ne s'en laissent chasser qu'avec la plus grande difficulté. On a vu, par exemple, des cormorans pénétrer au milieu d'une ville et aller s'installer sur le clocher de l'église. C'est en très-grand nombre qu'ils envahissent certains points déterminés des côtes, surtout les falaises dont l'accès est difficile. Tout le long des côtes scandinaves, en Islande, dans les Féroë, aux Hébrides et aux Orcades, les cormorans proprement dits et d'autres espèces du genre sont très-abondants, par la raison que l'homme ne peut les approcher. Pendant l'hiver, ils se réunissent en bandes tout aussi considérables dans les mers du sud. En Grèce, déjà, on les voit régulièrement tous les ans sur les grands lacs et sur la mer; en Égypte, ils recouvrent parfois les lacs des côtes sur une étendue que l'œil ne peut mesurer. Ils en partent tous les matins en bandes prodigieuses, se dirigent vers la pleine mer, y pêchent, puis en reviennent lorsqu'ils sont rassasiés. Ils pénètrent en tout aussi grand nombre dans le sud de la Chine ou dans les Indes. On peut affirmer qu'en général tout climat leur convient, et qu'ils savent toujours se tirer d'affaire partout où il y a de l'eau et du poisson.

Les cormorans ont des habitudes et des mœurs intéressantes; ils sont très-sociables et se réunissent en bandes plus ou moins nombreuses; il est rare d'en rencontrer d'isolés. Le matin, ils pêchent avec beaucoup d'ardeur; pendant l'après-midi, ils se reposent et digèrent. Sur les continents, ils choisissent pour passer la nuit les grands arbres qui se trouvent sur les îles des fleuves ou des lacs; c'est sur ces mêmes arbres que plus tard ils établiront leurs nids. En mer, ils préfèrent les îles rocheuses qui leur permettent de voir de tous côtés et dont l'accès leur est facile. On reconnaît aisément ces îles, de loin, à la couche blanche d'excréments dont les oiseaux les ont couvertes. Elles finiraient par devenir chez nous aussi des dépôts de guano, si nous avions le soleil des tropiques qui, sous le ciel du Pérou, dessèche les déjections des oiseaux ou plutôt les purifie, comme l'a dit plaisamment Scheffel. Une telle place de prédilection ne manque pas d'attirer l'attention

des marins ou des voyageurs; mais le vulgaire ne peut s'en faire une idée qu'alors qu'elle se trouve absolument couverte de cormorans. Rangés en files, comme des troupes de soldats, les cormorans sont assis sur les pointes des rochers, dans un ordre pittoresque, tous tournés dans la même direction. Bien peu restent immobiles; celui-ci remue la tête, celui-là le cou, cet autre les ailes ou la queue. Ils agitent et étendent leurs ailes, quelquefois pendant un quart d'heure, afin de les sécher complètement. Sur ces lieux de repos, chaque cormoran garde en général la place qu'il a prise, par la simple raison qu'il lui est très-difficile de se déplacer en marchant. Certains observateurs ont prétendu qu'ils ne peuvent marcher qu'en s'appuyant sur leur queue. Quoique cela ne soit pas prouvé, il n'en est pas moins vrai que leur marche n'est qu'un triste balancement, dont on ne peut pas s'expliquer la rapidité relative. Le cormoran est du reste encore plus adroit au milieu des branches que sur le sol; mais il ne déploie réellement, comme l'anhinga, son habileté et son adresse qu'en nageant ou en plongeant. Quand sur mer on s'approche en bateau d'une île de rochers, sur laquelle sont perchés des centaines de cormorans, on les voit tout d'abord allonger le cou et remuer la tête, puis piétiner maladroitement à droite et à gauche et enfin partir tous ensemble. Quelques individus de la bande s'élèvent dans les airs, volent, puis glissent en planant droit devant eux; quelques autres commencent par s'élever en tournoyant à des hauteurs plus considérables: la plupart d'entre eux sautent dans la mer à peu près à la manière des grenouilles, plongent et reparassent à la surface le plus loin possible de l'endroit où ils ont plongé; ils surveillent le bateau, et, s'il avance trop à leur gré, plongent de nouveau et fuient jusqu'à ce qu'ils se trouvent suffisamment en sûreté. Les anhingas plongent et nagent incontestablement plus vite, plus adroitement et mieux que les cormorans, cependant je doute fort qu'il y ait beaucoup d'autres oiseaux qui leur soient supérieurs sous ce rapport. Sous l'eau, ils nagent avec une telle rapidité que c'est à peine si la meilleure barque, conduite par les rameurs les plus exercés, peut les atteindre; outre cela, ils plongent longtemps et à des profondeurs considérables, reparassent un instant à la surface, respirent rapidement et disparaissent de nouveau. Quand ils poursuivent leur proie, ils s'allongent et donnent de larges coups de rame avec une telle énergie que leur corps

est lancé à travers l'eau, comme une flèche ; en un mot, ils dominent leur élément de la manière la plus parfaite.

La vue est leur sens le plus développé ; c'est du moins ce que nous concluons de la vivacité de leurs regards ; l'ouïe est de même très-fine, et l'on peut dire que le toucher existe aussi ; quant au goût, leur voracité témoigne qu'il ne doit pas être bien développé. On remarque toutefois qu'ils ont des préférences pour tel ou tel poisson ; mais il est difficile d'admettre que ce soit pour des raisons ayant un rapport direct avec le sens du goût. Quant à leurs instincts, nous pouvons leur appliquer ce que nous avons dit plus haut. On doit classer toutes les espèces de ce groupe, parmi les oiseaux prudents, rusés et méfiants ; car on remarque qu'ils veillent à leur sûreté, tant en liberté qu'en captivité ; cependant on apprend en même temps qu'ils savent se prêter aux situations et en profiter avec une véritable intelligence. Ils se montrent toujours agressifs et méchants envers les autres oiseaux qu'ils rencontrent, surtout quand la jalousie et la voracité sont en jeu ; en même temps ils les obligent à travailler pour eux. Ainsi, nous avons remarqué que des cormorans captifs employaient des pélicans à leur casser une mince couche de glace, qui les empêchait de nager et de plonger dans leur pièce d'eau. Ils avaient vu que les pélicans enfonçaient la glace qu'ils ne voulaient pas briser, ils s'empressèrent d'utiliser ce renseignement ; ils se mirent à nager derrière leurs forts compagnons de captivité, les pincèrent et les persécutèrent jusqu'à ce que ceux-ci leur eussent frayé une route en nageant devant eux. Ce qui prouve l'intelligence des cormorans, c'est qu'ils peuvent être dressés à la chasse, comme on le voit en Chine. Fortun a appris d'un propriétaire de pêcheries, que les cormorans qu'on destine à la pêche sont élevés en captivité, qu'ils s'y reproduisent même, mais que leurs œufs sont couvés par des poules domestiques. Quand le moment est venu, on mène les jeunes à l'eau, et on commence leur éducation. Un cormoran bien dressé saute à l'eau sur l'ordre de son maître, plonge et rapporte les poissons qu'il a pris. « Par les fortes eaux, raconte Doolittle, les ponts de Futschau sont encombrés de spectateurs qui assistent à cette pêche. »

Le pêcheur se tient sur un radeau de bambous, large à peu près de 90 cent., long de 5 à 7 mètres, et mis en mouvement à l'aide d'une rame. Quand les cormorans doivent pêcher, le pêcheur les pousse ou les jette à l'eau, et quand

ils ne plongent pas, il bat l'eau de sa rame ou même frappe les oiseaux jusqu'à ce qu'ils aient plongé. Aussitôt que le cormoran a un poisson, il repart à la surface avec son poisson dans le bec, dans l'intention de l'avalier ; mais un fil ou un anneau de métal qui lui entoure le cou l'en empêche et il regagne bon gré mal gré le radeau. Le pêcheur se hâte d'arriver pour ne pas laisser échapper la proie, car il s'élève parfois, surtout quand l'oiseau a affaire à de grands poissons, un véritable combat entre lui et sa victime. Quand le pêcheur se trouve assez près, il lance sur son cormoran une espèce de filet, en forme de poche, assujéti à une perche, l'attire ainsi sur le radeau, lui prend son poisson et, après avoir desserré l'anneau qui l'empêche d'avalier, lui donne quelque nourriture comme récompense. Il laisse quelque repos à son oiseau et le renvoie de nouveau au travail. Il arrive parfois que le cormoran cherche à s'enfuir avec sa proie. Le pêcheur s'empresse alors de le poursuivre ; il réussit quelquefois à l'atteindre, mais d'autres fois aussi ses tentatives sont vaines. Quand un cormoran a pris un poisson trop grand pour qu'il puisse à lui seul s'en rendre maître, on en voit quelques autres accourir, ce qui amène parfois un combat, les cormorans cherchant réciproquement à se disputer la proie. Dans ces circonstances, l'intérêt des spectateurs est à son comble, et l'on voit des paris s'engager en faveur de l'un ou de l'autre des oiseaux.

On ne peut tolérer les cormorans dans les cours d'eau des continents, car ils détruisent considérablement de poissons dans nos rivières et nos lacs. Leur voracité est incroyable ; un seul cormoran absorbe plus de nourriture qu'un homme, et mange, quand il a de quoi, tout autant qu'un pélican. Il est probable qu'en mer il ne se nourrit que de poissons qu'il va chercher en plongeant ; sur le continent, il mange aussi des vertébrés d'ordre inférieur. Dans le Jardin zoologique de Vienne, on remarqua que les cormorans s'exerçaient à la chasse des hirondelles ; que pendant les grandes journées d'été, ils enfonçaient le corps dans l'eau, la tête rejetée en arrière, le bec ouvert, et guettaient les hirondelles qui voltigeaient çà et là ; au moment favorable, ils détendaient rapidement le cou, saisissaient l'imprudente hirondelle, la tuaient d'un vigoureux coup de bec et l'avalèrent en un clin d'œil. Il est probable que d'autres petits oiseaux sont aussi devenus les victimes de ces oiseaux voraces.

Les cormorans choisissent de préférence les arbres pour y établir leur nid; à défaut, ils se contentent des excavations et des crevasses de rochers, ainsi que d'autres emplacements analogues. Sur les continents et dans les endroits où les forêts avancent jusque sur les bords de la mer, les cormorans envahissent les colonies de corneilles et de hérons, délogent facilement les premières, ne parviennent à chasser les seconds qu'après un combat acharné, puis rassemblent des branches, des joncs, des roseaux et autres matériaux de même nature, approprient un peu les nids qu'ils ont trouvés, et commencent la ponte. Si pendant quelques années ils ne sont pas dérangés, ils prennent si bien possession du lieu, qu'on ne peut plus s'en débarrasser qu'avec de grandes difficultés. « Au printemps de l'année 1812, dit Naumann, quatre paires de cormorans se montrèrent dans une propriété de la ville de Lutjenbourg, voisine de la mer, et s'établirent sur des arbres très-élevés qui, depuis de longues années, servaient d'asile aux corneilles et aux hérons pendant la reproduction. Ils expulsèrent quelques familles de hérons pour se servir de leurs nids, firent deux couvées, la première en mai, l'autre en juillet, et réunis en une bande d'une trentaine d'individus, abandonnèrent la contrée à l'automne de la même année. Ils revinrent au printemps de l'année suivante, et de toutes les années qui suivirent, en nombre toujours plus considérable, qu'on put bientôt évaluer à quatorze mille environ. Boje compta sur un seul arbre près de cinquante nids. Les cormorans qui allaient et venaient remplissaient les airs, et leurs cris sauvages vous brisaient les oreilles. Les arbres étaient couverts de leurs immondices et l'air était empesté par les poissons pourris, tombés de leurs nids. Ce ne fut qu'après plusieurs années d'actives et incessantes poursuites qu'on parvint à se débarrasser de ces hôtes effrontés. C'est ordinairement en avril que les cormorans se reproduisent. Ils travaillent à leur nid avec beaucoup d'ardeur. La ponte a lieu dans les premiers jours de mai; elle est de trois ou quatre œufs, petits, allongés, à coquille épaisse, d'un vert bleuâtre, que recouvre un enduit crétaqué. Le mâle et la femelle couvent alternativement pendant quatre semaines, avec

beaucoup d'ardeur, et nourrissent en commun leurs petits. Ceux-ci grandissent relativement très-vite, en raison de l'abondante nourriture qu'ils reçoivent. Leurs parents leur témoignent beaucoup d'affection, et cependant ne les défendent pas dans le danger, du moins, contre l'homme. Quand les vieux arrivent au nid, ils ont habituellement l'estomac et le gosier gorgés outre mesure, et rejettent souvent sur les bords du nid un grand nombre de petits poissons; beaucoup de ces derniers tombent à terre et se perdent. Les petits prennent leur volée vers la mi-juin et doivent se suffire; car, d'ordinaire, les vieux préparent aussitôt une nouvelle couvée.

Chasse. — La chasse des cormorans constitue généralement un des plus grands plaisirs des chasseurs passionnés, bien que l'on ne puisse retirer aucun profit de ceux que l'on tue. La ruse et la prudence des cormorans exigent toute l'adresse du chasseur. C'est en se mettant à l'affût sous les arbres où ils viennent se reposer, qu'on abat le plus facilement ces oiseaux, mais leur chasse perd alors tout attrait; le plus inexpérimenté peut la faire dégénérer en affreux massacre.

Pour des palais européens, la chair des cormorans est détestable. Les Lapons et les Arabes ne sont pas de cet avis et l'estiment, en raison de la graisse, comme un morceau très-délicat.

Captivité. — Les cormorans captifs sont très-agréables, quand on dispose d'une pièce d'eau suffisamment grande et qu'on peut leur procurer une nourriture assez copieuse. Au repos ou dans l'action, ils intéressent l'observateur. Ils supportent la captivité pendant de longues années quand ils sont bien nourris, car ils n'ont point d'autres besoins à satisfaire que leur appétit. Il est très-rare qu'ils se reproduisent. En Europe, à ma connaissance, il n'y a que les cormorans que Schilling retenait captifs à Greiswalde, qui couvèrent, et qui firent, plusieurs années consécutives, une ou deux nichées chaque été. On admettra facilement que l'entretien d'une paire de cormorans est très-onéreux, quand j'aurai dit qu'un cormoran mange sans difficulté de 24 à 36 harengs par jour, ou une quantité équivalente d'autres poissons.

LES PÉLÉCANIDÉS — *PELECANI*.*Die Pelikane, the Pelicans.*

Caractères. — Les membres les plus grands et les plus intéressants de l'ordre des stéganopodes, sont les pélicanidés qui ont pour caractère essentiel une énorme poche gutturale très-dilatable, formée par la peau nue qui relie les deux branches de la mandibule inférieure. Leur corps est légèrement cylindrique, leur cou long mais bien proportionné, et leur tête relativement petite.

Cette famille repose exclusivement sur le genre suivant.

LES PÉLICANS — *PELECANUS*.*Die Pelikane, the Pelicans.*

Caractères. — Indépendamment de l'attribut qui caractérise la famille, les pélicans se distinguent encore par un bec puissant, fendu, au plus, jusqu'à l'angle postérieur des yeux, beaucoup plus long que la tête, droit, large, très-déprimé, à mandibule supérieure très-aplatie, crochue et comprimée à l'extrémité; à mandibule inférieure formée de deux branches flexibles, déprimées, réunies à la pointe et donnant attache à la membrane qui forme sac; la face nue; des ailes grandes, larges, aiguës; une queue courte, large, arrondie, composée de vingt à vingt-quatre pennes; des tarses courts, forts; des palmatures très-larges; des ongles longs, celui du doigt médian lisse sur son bord interne; un plumage épais, mais dur et raide, certaines plumes étant rétrécies et taillées en pointe; l'occiput et la nuque couverts de plumes allongées et élargies à leur extrémité. Les deux sexes portent le même plumage; les jeunes diffèrent des adultes d'une manière très-sensible.

D'après les recherches de Wagner, la structure interne des pélicans est la suivante. Le crâne est large et voûté, les insertions des muscles y sont moyennement développées, la cloison interorbitaire est ossifiée, le trou occipital est carré, les apophyses mastoïdes sont peu développées, le frontal est large, les os des ailes courts, sans troisième articulation; l'os palatin, confondu avec le sphénoïde, est remarquable par ses nombreuses cavités aériennes; le maxil-

laire supérieur et l'incisif offrent un tissu spongieux et aréolaire très-fin. La colonne vertébrale se compose de seize vertèbres cervicales, épaisses et transparentes, de six vertèbres dorsales et de sept vertèbres caudales. Le sternum est court, large, presque carré, légèrement échancré en arrière, peu saillant en avant; la fourchette est réunie au sternum par un tissu osseux; l'omoplate est étroite, les os des bras sont larges, tout le système osseux pourvu de conduits aérières. La langue, courte, arrondie et recourbée, n'est qu'une sorte de moignon recouvert par la muqueuse buccale; l'os hyoïde a un corps petit, mais des cornes fortes et longues; l'œsophage est très-vaste, le jabot est très épais et très-développé, cinq ou six fois plus grand que le gésier, qui lui-même n'a que des muscles assez faibles; le canal intestinal est long; les poches aérières, même dans la peau, sont particulièrement développées. « Les poches latérales sont déjà très-grandes et se partagent en trois cavités formées par deux cloisons. De la partie antérieure, l'air passe sous l'aisselle jusque dans la peau et va remplir les espaces situés sur la poitrine et sur le ventre; depuis la fourchette jusqu'au pubis, il y a plusieurs autres cavités plus petites. Le tissu cellulaire graisseux, ordinairement très-abondant, manque ici. La poche, qui est située au-dessus du grand pectoral et sur les côtes du cou, a un développement remarquable. Le tissu cellulaire y forme des cloisons nombreuses, qui vont jusque sous les plumes des ailes. Dans les parties supérieure et inférieure du corps, ces poches à air manquent, il y en a une petite à la partie postérieure du cou, sous les plumes de la nuque, mais c'est la seule de cette région. »

Distribution géographique. — Les pélicans habitent la zone torride et les parties voisines des zones tempérées, ils visitent toutes les contrées et se répandent sur des étendues immenses.

Mœurs, habitudes et régime. — Les mœurs des différentes espèces ne sont pas identiques à tous les points de vue; cependant, elles ont tant d'analogie que nous pouvons en donner une description complète, en nous occupant exclusivement des deux espèces européennes.

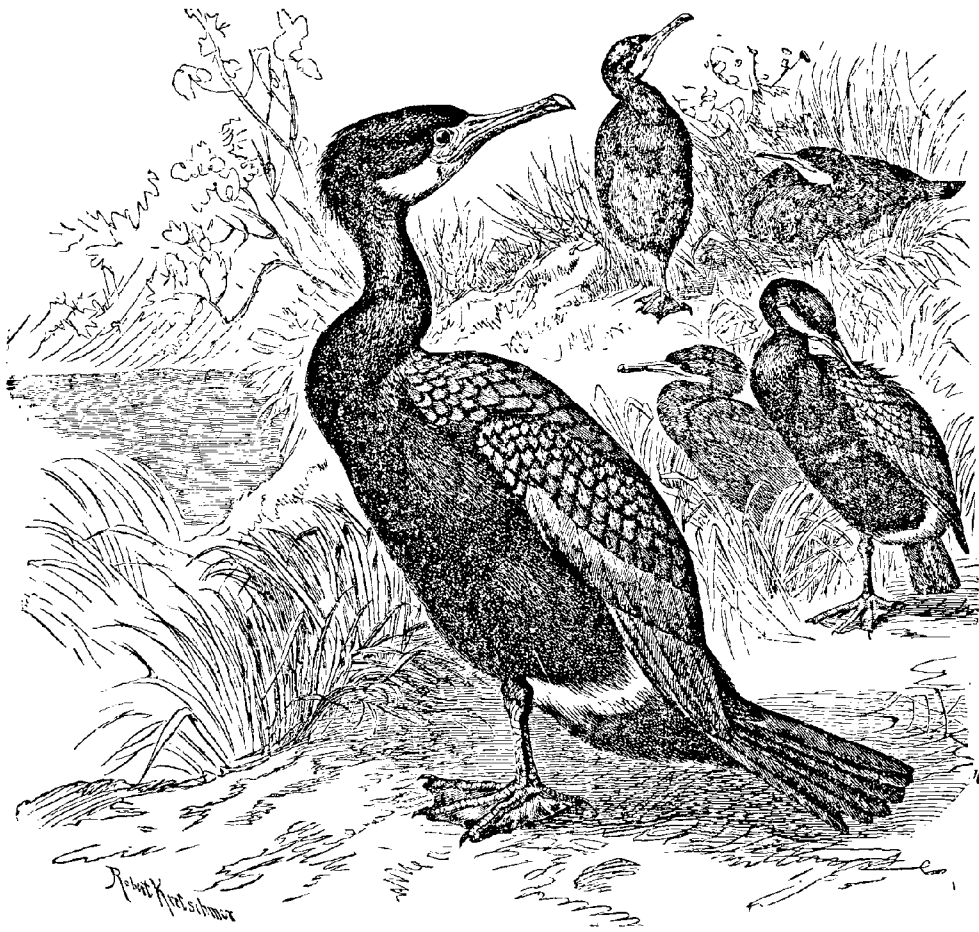


Fig. 199. Le Cormoran ordinaire (p. 551).

LE PÉLICAN ONOCROTALÉ — PELECANUS ONOCROTALUS.

Der gemeine Pelikan, the common Pelican.

Caractères. — Le pélican onocrotalé, ou pélican blanc (*fig. 200*), adulte, a tout le plumage blanc, nuancé de rose clair, avec les longues plumes occipitales et la région du jabot d'un jaune d'or, et les rémiges noires. Les jeunes ont un plumage brun, mélangé de gris foncé et de gris cendré à la partie inférieure. L'œil est rouge-vif, la place nue tout autour jaune; le bec, grisâtre, pointillé de rouge et de jaune; la gorge, veinée de bleu tirant sur le jaune; le pied, couleur de chair. Cet oiseau mesure 1^m,50 à 1^m,70 de long, 2^m,45 à 2^m,70 d'envergure; la longueur de l'aile est à peu près de 54 cent., celle de la queue de 18.

Les mâles et les femelles se distinguent par

la taille, qui, du reste, offre de grandes variations.

LE PÉLICAN FRISÉ — PELECANUS CRISPUS.

Der Schopfpelikan, the crested Pelican.

Caractères. — Le pélican frisé est blanc, légèrement nuancé de roux grisâtre; la queue est noire; les plumes de la tête et de la nuque sont frisées et allongées en coiffe. L'œil est blanc d'argent; le bec, jaune-grisâtre en haut; la poche stomacale, rouge-sang, veinée de bleu; le pied noir. Le jeune oiseau paraît uniformément gris. Le pélican frisé mesure 1^m,80 de long, 3^m,20 d'envergure; la longueur de l'aile est de 82 cent., celle de la queue de 22.

Distribution géographique des pélicans. — Le pélican blanc habite le sud de la Hongrie, la plus grande partie du sud de l'Afrique et de l'Asie; le pélican frisé appartient aux contrées



Corheil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 200. Le Pélican onocrotale.

orientales ; il se rencontre d'abord sur la mer Noire et plus avant, dans l'Orient, sur les grands cours d'eau de l'Asie centrale et du sud de l'Asie ; quelques-uns se montrent dans le sud de la Chine, d'autres encore dans le nord de l'Afrique, mais ne sont toutefois que de rares exceptions.

Mœurs, habitudes et régime des pélicans.

— Quiconque n'a pas visité l'Égypte et en général le nord de l'Afrique et qui n'a point vu les troupes considérables d'oiseaux pêcheurs qui trouvent sur ses lacs un asile et de la nourriture, taxera peut-être d'exagéré le rapport du naturaliste. Sur les lacs des côtes de l'Égypte, sur le Nil pendant les inondations, ou plus avant dans le sud, tout aussi bien sur le Nil Blanc, sur le Nil Bleu et sur les lacs voisins, que sur

BREM.

la mer Rouge, on rencontre parfois les pélicans réunis en masses si grandes, que l'œil ne peut en calculer le nombre. Ils recouvrent littéralement le quart ou la moitié d'un carré de deux lieues ; ils ressemblent, quand ils nagent, à de gigantesques roses de mer, ou bien à une immense muraille blanche ; quand ils vont sur le rivage ou sur les îles pour se sécher au soleil, nettoyer leur plumage et se reposer, ils y couvrent tous les arbres d'une manière si compacte, que l'on dirait de loin des arbres dont le feuillage a été remplacé par de grandes fleurs blanches. Il est rare de rencontrer des bandes de dix à douze individus ; les pélicans vont d'habitude par compagnies de cent et de mille. Au printemps, les bandes se divisent en quelque sorte. Beaucoup de ces oiseaux qui s'étaient réunis pour

IV — 419

l'hiver, émigrent vers le sud de l'Europe pour s'y reproduire; ceux qui habitent l'Égypte et le nord de l'Afrique, agissent de même, quand ils ne trouvent point d'emplacements convenables pour pêcher en compagnie. Néanmoins, on voit encore des bandes très-considérables composées de jeunes oiseaux. C'est vers la fin d'avril et au commencement de mai que le pélican paraît dans le sud de l'Europe; il s'y reproduit, puis émigre de nouveau en octobre. Il lui arrive quelquefois, dans ses déplacements, de s'égarer au delà des limites de son domaine habituel, et c'est ainsi qu'on en a rencontré au milieu de l'Allemagne. On vit apparaître une fois, au lac de Constance, une bande de cent trente de ces oiseaux; et l'on en a rencontré dans bien des campagnes de notre patrie, soit isolés, soit réunis en petit nombre. Ils arrivent en Hongrie par bandes de quatre à six cents individus, se disséminent sur les différents cours d'eau, couvent et se rassemblent en automne en bandes plus nombreuses encore.

Les pélicans s'établissent indifféremment sur les eaux douces et sur les eaux salées, mais ils tiennent compte du plus ou moins de profondeur. Il n'y a qu'une seule espèce de la famille, celle qui vit dans l'Amérique centrale, qui prend sa nourriture en plongeant de haut; les autres espèces sont incapables de plonger et ne peuvent prendre leur proie qu'à une petite profondeur ou à la surface de l'eau. La couche d'air qui, chez ces oiseaux, existe sous la peau, les met dans l'impuissance d'enfoncer profondément dans l'eau; aussi flottent-ils le plus souvent comme des corps inertes et ne se tiennent-ils que dans les profondeurs qui leur permettent de prendre leur proie en immergeant seulement leur cou et leur bec. C'est pour ce motif qu'ils se réunissent dans les marécages. Ils se disposent en ordre sur une vaste étendue et pêchent en se rapprochant de plus en plus les uns des autres. Sur les lacs et dans les marais salés, ils forment un grand demi-cercle et rament vers le rivage, ou bien encore décrivent un cercle qu'ils rétrécissent de plus en plus. Sur les rivières peu larges et sur les canaux, ils se partagent en deux troupes, forment une conférence fermée de chaque côté, puis nagent les uns vers les autres et pêchent à fond l'espace qu'ils embrassent. Leur bec en trouble leur rend les services les plus signalés, car il leur permet de saisir facilement et de retenir la proie dont ils viennent de s'emparer. La nourriture habituelle des pélicans ne consiste qu'en poissons;

parfois cependant ils attaquent d'autres vertébrés. Les jeunes palmipèdes qui se risquent dans leur voisinage, sont toujours bien exposés; les pélicans avalent, en outre, des canards qui ont la moitié de leur taille. Leur pharynx est si large qu'on peut y engager aisément le poing fermé. Il m'est arrivé plus d'une fois de retirer avec la main de grands poissons que mes pélicans captifs avaient dans l'estomac. L'inépuisable richesse en poissons des cours d'eau du Sud, leur permet de satisfaire leur prodigieuse voracité.

Les pélicans marchent sans trop d'embaras, le corps assez droit, lentement et en se balançant, parfois ils font à pied des promenades relativement longues; ils se montrent aussi très-adroits sur les arbres; ils recherchent ceux qui se trouvent dans les environs de leur lieu de pêche pour s'y reposer, se chauffer au soleil et faire leur toilette; ils nagent facilement, vite et longtemps; enfin ils volent parfaitement. Après un court élan, soutenu par de forts battements d'ailes que l'on entend de loin, ils s'élèvent au-dessus de l'eau, plient le cou en forme d'S, agitent rapidement les ailes une dizaine de fois et planent, en glissant, l'espace de quelques mètres, puis s'élèvent dans les airs en tournoyant ou en volant droit devant eux. C'est non-seulement par les émigrants, mais aussi par ceux qui se sont installés dans une localité, que l'on peut juger de la facilité de leur vol. Certaines îles leur conviennent à tel point qu'ils ne les quittent plus, bien que leur véritable lieu de pêche soit éloigné de plusieurs lieues. Mais une pareille distance est pour eux peu de chose; ils la parcourent dans un espace de temps réellement insignifiant. L'intelligence ne leur fait nullement défaut. Quant aux sens, les pélicans sont bien inférieurs aux autres stéganopodes qu'ils semblent dépasser en intelligence. Là où l'homme leur inspire peu de confiance, ils se montrent très-prudents, tandis qu'en certains endroits ils sont si confiants qu'ils se comportent en oiseaux apprivoisés. Ils nagent, par exemple, dans les ports du sud de la mer Rouge, sans se soucier de la présence des bateaux, et acceptent de la nourriture des bateliers, comme nos cygnes en acceptent des promeneurs. Ils gardent le souvenir des attaques dont ils ont été l'objet et distinguent des autres les personnes qui les ont tourmentés.

Les pélicans sont d'un naturel paisible; ils vivent en bonne intelligence avec tous les animaux, s'ils ne sont pas provoqués. Seule, leur voracité presque insatiable les pousse quelquefois à se

conduire avec trop d'audace et même à engager un combat avec d'autres piscivores; cependant il faut qu'ils soient poussés à bout pour vaincre leur poltronnerie habituelle. Les individus d'une même espèce vivent entre eux dans la paix la plus parfaite et ont une vie commune, tandis que des espèces différentes ne se réunissent jamais.

La vie de chaque jour des pélicans est réglée. Les heures de la matinée sont consacrées à la chasse, et ce moment est celui de leur plus grande activité. Ils partent en bandes plus ou moins nombreuses, les premiers en ligne oblique, les autres dans leur ordre cunéiforme ordinaire; les uns se dirigent vers les baies peu profondes, tandis que les autres en sortent déjà rassasiés. Je n'ai vu qu'en Grèce des pélicans pêcher isolément, mais le plus ordinairement c'était par troupes très-nombreuses, qui étaient réunies à cet effet. Vers dix heures du matin, ils sont tous rassasiés et gagnent alors les bancs de sable qu'ils ont adoptés, ou un groupe d'arbres, pour s'y reposer, digérer et en même temps nettoyer leur plumage et le graisser. Cette dernière occupation demande beaucoup de temps, car le peu de souplesse du cou rend l'opération difficile et nécessite des positions très-singulières, surtout quand il s'agit de nettoyer les plumes du cou. Quand la toilette est terminée, les oiseaux, allourdis par tout ce qu'ils ont absorbé, prennent les poses les plus variées, suivant qu'ils sont sur les arbres ou sur le sable. Sur les arbres, ils se placent d'habitude perpendiculairement sur les branches, le cou profondément rentré entre les épaules; tandis qu'à terre on les voit souvent couchés à plat sur le ventre. Jusque vers midi de nouveaux individus viennent incessamment se joindre aux premiers et la troupe augmente de minute en minute. Dans l'après-midi, entre trois et quatre heures, les rangs s'éclaircissent, et les pélicans partent de nouveau en troupes pour faire de nouvelles prises. La dernière chasse dure jusqu'au coucher du soleil, et alors toute la compagnie vole vers la place où elle doit passer la nuit. Là où les arbres font défaut, les pélicans choisissent pour dormir un banc de sable uni, ou une île solitaire.

Je n'ai pu réunir des observations personnelles sur la reproduction des pélicans. Je suis porté à croire que dans l'intérieur de l'Afrique, ils nichent surtout sur les arbres, tandis que dans le sud de l'Europe, ils choisissent, comme Von der Mühle nous l'apprend, les marais et les lacs pour y établir leurs nids.

«Ce n'est que dans les endroits dont l'accès est des plus difficiles, nous dit la personne qui nous donne ces renseignements, et où existent des îles flottantes, que s'élèvent les nids. Ils sont très-rapprochés les uns des autres, contruits en joncs et en roseaux entrelacés. Tous les environs sont couverts d'excréments liquides, dont les émanations, ainsi que celles d'une quantité de poissons pourris tombés des nids, répandent, à cette chaude époque de l'année, une odeur insupportable et pestilentielle. Chose bizarre, les pélicans ne nichent pas tous à la même époque, car on voit sur les nids des femelles couvant, à côté de jeunes déjà aptes au vol. Mon ami Freyberg, qui visita à plusieurs reprises ces nids, m'a assuré avoir vu dans le même nid (si un amas de roseaux sans ordre mérite ce nom) un jeune déjà très-développé et un autre encore recouvert de duvet; ce qui démontrerait que deux femelles pondent quelquefois l'une à côté de l'autre, dans le même nid.» La couvée se compose de trois à cinq œufs. Nous trouvons dans le remarquable *Traité des œufs*, de Bâdecker, dont les observations se rapportent à des oiseaux en captivité, que les pélicans ne pondent que deux œufs. Ces œufs sont relativement petits (puisqu'ils ne dépassent pas le volume de ceux du cygne), d'une forme plus ou moins allongée, également pointus aux deux bouts, et d'un blanc bleuâtre, recouverts par une épaisse couche crétaée, qui finit par se décomposer au contact des matières qui forment les nids. Une couche d'un brun sale, imprimée par une longue incubation, adhère si fortement aux œufs que c'est à peine si on parvient à les en débarrasser. Les jeunes ont un air stupide, des formes désagréables, et font entendre continuellement des cris rauques. Leurs parents leur témoignent beaucoup d'attention, et oublient pour eux leur propre sécurité; aussi peut-on alors les tuer aisément.

Chasse. — On fait la chasse au pélican, surtout dans le sud de l'Europe, où on le considère comme le plus grand destructeur de poissons. En se mettant à l'affût dans les endroits où ils viennent dormir ou se reposer, il n'est nullement difficile d'en abattre autant que l'on veut. Ils ont si peu de vitalité qu'une charge de petit plomb suffit pour les tuer. Lorsqu'ils nagent, ils ne laissent guère le chasseur les approcher à portée de fusil. Des poursuites répétées rendent les pélicans singulièrement farouches, et cependant ils ne peuvent se décider à quitter les places qu'ils ont choisies comme lieu de repos. Les Arabes

les chassent pour les manger, quoique la loi de Mahomet le défende.

Quand un pêcheur arabe s'empare d'un pélican, il lui crève les yeux avec une aiguille, passe un fil au travers et attache les deux bouts du fil sur le sommet de la tête. Une inflammation survient et fait endurer à l'oiseau de cruelles souffrances jusqu'à sa mort. Le plus grand nombre des pélicans capturés est porté au marché. Pendant mon séjour en Égypte, un pélican valait 25 sous de notre monnaie, ce qui est là bas une forte somme. De nos jours, les Jardins zoologiques de Vienne et de Moscou fournissent de pélicans les propriétaires de ménageries; cependant ces derniers les font quelquefois venir par Marseille et Anvers. Il en arrive parfois de grandes quantités, ce qui n'en fait pas baisser le prix, attendu que l'oiseau appartient à la classe des animaux curieux.

Captivité. — Les pélicans supportent facilement la captivité et deviennent très-privés. On peut leur apprendre bien vite à sortir de leur enclos et à y rentrer, seulement il faut avoir soin de leur raccourcir à plusieurs reprises ou de leur arracher les rémiges, puis de leur donner de la nourriture à un endroit déterminé, et de les en

éloigner, pour les habituer à y revenir. Dans les environs des villages de pêcheurs, sur les lacs côtiers de l'Égypte, on rencontre des pélicans apprivoisés, qui sortent le matin pour aller à la pêche et qui reviennent le soir. Quelques-uns d'entre eux fréquentent les marchés à poissons, se mettent à côté des acheteurs et mendient jusqu'à ce qu'on leur ait jeté quelque chose; d'autres encore déroberent avec une grande adresse quelques-unes des marchandises étalées. Dans les premiers temps de leur captivité, ils attaquent leur maître, ou du moins le menacent de leur bec, en poussant des cris. Plus tard, ils se prêtent à tout ce qu'il exige d'eux et souffrent même qu'il leur ouvre le bec, qu'il fasse ployer la mandibule inférieure, qu'il tire leur sac guttural et le retourne.

Légende. — A l'époque de la construction de la kaaba, à la Mecque, comme il fallait aller chercher l'eau très-loin, on manqua bientôt de porteurs; les maçons se plainquirent d'être réduits à l'inaction; alors Allah, qui ne voulait pas que la construction sacrée fût retardée, envoya des milliers de pélicans qui remplirent leur gosier d'eau et l'apportèrent aux maçons.

LES PLONGEURS — URINATEURS.

Die Taucher.

L'on peut hésiter pour assigner à tel ou tel genre la première place parmi les oiseaux, mais l'on sait quelles sont les espèces qu'il faut mettre au dernier rang. Des oiseaux dont l'appareil de vol est réduit à celui qu'offrent les Brévipennes et qui, en outre, n'appartiennent pour ainsi dire plus à la terre ferme, mais sont de vrais animaux aquatiques, malgré leurs plumes, doivent, à notre point de vue, être relégués à la fin de la classe.

Dans le groupe que nous élevons au rang d'ordre, très-peu d'espèces sont aussi incapables de voler que les impennes ; mais, sous tous les autres rapports, il y a entre ceux-ci et les plongeurs les mieux organisés pour le vol de telles affinités qu'il n'est pas possible de contester leur parenté et qu'on ne peut établir de division entre les plongeurs capables de voler et ceux qui ne le sont pas. Tous sont des oiseaux pêcheurs, les pingouins comme les macareux, les grèbes, les plongeurs.

Caractères. — Les caractères des plongeurs sont généraux : tous, sans exception, se distinguent par un corps de forme cylindrique, allongé, mais robuste ; des jambes placées très à l'arrière du corps ; un cou de longueur moyenne, une tête modérément grande, des ailes petites, c'est-à-dire courtes, étroites, pointues, dégénérant chez certaines espèces en véritables nageoires ; un plumage épais, abondant, mais dur et lustré. Le bec affecte des formes variées : tantôt il est en forme de poinçon, tantôt en lame de couteau, c'est-à-dire très-comprimé ; généralement il est court, à peine plus long que la tête, dur et tranchant. Les tarses sont aplatis latéralement ; les doigts, au nombre de trois ou quatre, selon que le pouce existe ou fait défaut ; les trois antérieurs sont reliés entre eux par une membrane. La queue, quand elle existe, est toujours courte, légèrement arrondie, et ordinairement composée de plus de douze rectrices. Quant au plumage, ses couleurs sont par grandes masses et uniformes. Le noir et le blanc dominent et tranchent l'un sur l'autre, à côté de quelques nuances plus riches.

Distribution géographique. — Les plongeurs habitent de préférence la mer ; fort peu

d'entre eux se rencontrent sur les cours d'eau des continents. Toutefois, ils ne sont pas cosmopolites ; quelques-unes de leurs familles seulement sont répandues dans toutes les régions du globe ; la plus grande partie se trouve dans le voisinage du pôle ; la moitié la mieux organisée dans le nord, l'autre dans le sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Les plongeurs qui vivent sur les eaux des continents sont considérés comme migrateurs ; ceux qui habitent la mer peuvent, tout au plus, être regardés comme des oiseaux de passage. Ils se trouvent dépaysés sur la terre ferme, aussi ne la visitent-ils que quand l'instinct de la reproduction les pousse et les force à chercher une place convenable pour nicher.

Leur mode habituel de locomotion est la natation. Ils passent la plus grande partie de leur vie à nager et à plonger : c'est ainsi qu'ils se procurent leur nourriture, c'est ainsi que la plupart, du moins, se déplacent ; c'est en nageant qu'ils se reposent, qu'ils font leur toilette et qu'ils se livrent au sommeil. Cependant beaucoup d'entre eux volent très-bien ; mais leurs ailes semblent trop faibles pour porter le poids du corps et les coups d'ailes sont pénibles et fatigants. On en voit qui marchent, d'autres qui grimpent jusqu'à un certain point. Mais, chez tous ces oiseaux, les pieds ne servent principalement qu'à la natation, et chez beaucoup d'entre eux les ailes elles-mêmes sont plus propres à plonger qu'à fendre les airs. Les autres facultés des plongeurs sont développées en rapport de cette existence étroite. Si leurs sens sont assez subtils, leur intelligence paraît bien faible ; dans tous les cas, ils ne trouvent jamais l'occasion d'en faire un usage étendu. Tant qu'ils sont sur la terre ferme, les plongeurs se comportent de telle façon qu'ils justifient la qualification de stupides que nous leur donnons ; d'ailleurs leur intelligence est en rapport avec leur vie maritime. L'expérience leur apprend aussi à agir selon les différentes situations où ils se trouvent. La plupart d'entre eux sont sociables et d'un naturel pacifique.

Les poissons et les crustacés constituent la nourriture des plongeurs. On a aussi trouvé dans l'estomac de quelques-uns d'entre eux des ma-

tières végétales, mais seulement pendant leur séjour sur la terre ferme; il y en a même qui avalent, chose bizarre, leurs propres plumes; toutefois, il faut considérer ces faits comme des exceptions. Aucun plongeur n'est parasite et n'a de goût pour les charognes; tous vivent de leur propre chasse.

Quelques plongeurs nichent isolément, le plus grand nombre en troupes. Il en est qui pondent pour le moins deux œufs, d'autres n'en ont qu'un. Quand la saison des amours approche, les plongeurs gagnent les places choisies chaque année pour la reproduction, c'est-à-dire des pans de rochers sur des brisants, ou des îles rocheuses. On voit alors une multitude confuse et indescriptible nager, ramer et voler en nombreux essais. C'est par centaines de mille qu'ils se réunissent sous l'influence d'un même désir. Cette innombrable multitude voltige et bour-

donne autour des rochers, sans trêve ni repos, se presse sur les saillies et sur les corniches et couvre entièrement l'île. Chaque petite place est utilisée, chaque fissure habitée, chaque crevasse occupée, la tourbe et les pierres friables fouillées et creusées. Une agitation indescriptible s'élève, et cependant une paix continuelle règne dans la circonscription dont la population dépasse celle de nos plus grandes villes. Ici, l'homme passe froidement à côté de ses frères qui ont faim; tandis que là, les oiseaux malheureux trouvent des centaines de compagnons qui n'attendent que l'occasion de se montrer généreux à leur égard. Le jeune oiseau qui perd ses parents n'est point abandonné. La société pourvoit aux besoins de chacun. Les rochers incultes de la mer nous donnent des leçons de sociabilité. Les parents s'oublient eux-mêmes pour ne penser qu'à leurs petits.

LES PODICIPIDÉS — *PODICIPITES*

Die Steizfüsse.

Nous devons parler tout d'abord des podicipidés ou *plongeurs à palette*, car ils appartiennent aux eaux douces, et sont par conséquent au nombre des oiseaux des continents. La famille qu'ils représentent a été classée par quelques naturalistes à côté de celle des foulques, à cause des rapports de forme que présentent les pieds dans les deux groupes; mais les podicipidés sont incontestablement des plongeurs.

Caractères. — Les podicipidés ont le corps remarquablement large et aplati; le cou long et assez mince; la tête petite, allongée; les lorums nus; les tarses très-comprimés latéralement, scutellés; les scutelles du bord postérieur bifides, denticulées; quatre doigts, les antérieurs garnis sur les côtés de larges expansions membraneuses, lobées; le doigt externe aussi long ou plus long que le médian; les plus grandes scapulaires au moins égales aux grandes rémiges, souvent plus longues; des ongles très-larges et très-aplatis; une queue nulle; des jambes très à l'arrière du corps.

Cette famille repose sur le genre suivant.

LES GRÈBES — *PODICEPS*.

Die Haubensteizfüsse.

Caractères. — Les grèbes ont le bec aussi long ou plus court que la tête, généralement

droit, pointu, comprimé sur les côtés, à bords un peu rentrants; des tarses médiocrement élevés, très-larges d'avant en arrière; un pouce grêle, pinné sur ses deux bords; les autres doigts reliés par une palmature, depuis la naissance jusqu'à la première articulation, ensuite libres, mais garnis néanmoins des deux côtés d'une membrane large, arrondie en avant, terminés par des ongles larges et aplatis; des ailes petites, courtes, étroites, aiguës, les trois premières rémiges étant les plus longues; la queue remplacée par une petite touffe de plumes décomposées. Le duvet est partout très-épais et ressemble, à la partie inférieure, à une véritable fourrure; il est uni, et légèrement satiné, tandis que sur la tête, le cou, la partie inférieure du dos et le croupion, il présente l'aspect d'une chevelure. Dans le plumage des amours, la tête des vieux oiseaux porte une brillante parure en forme de collerette, autour des joues et de la gorge, ou une double huppe de plumes parées des plus vives couleurs.

D'après les recherches de Wagner, les insertions musculaires sont fort développées sur le crâne; le trou occipital est dirigé plutôt en arrière qu'en bas; la cloison interorbitaire est complètement percée, la partie frontale du crâne est étroite, l'os jugal petit, l'aile inférieure de l'os palatin, mince, presque en forme de baguette, l'os

carré a des apophyses grèles. La colonne vertébrale se compose de dix-neuf vertèbres cervicales, de neuf à dix vertèbres dorsales, de sept à huit vertèbres caudales. Le sternum est court et large, sa convexité faible; le brèchet, peu proéminent, arrondi en arrière; la fourchette est mince et allongée; la clavicule et l'humérus sont longs, ce dernier et le fémur n'ont pas de cellules aériennes. La langue est longue et en forme de poinçon, légèrement dentelée à la partie postérieure; les orifices buccaux sont modérément larges; le jabot est allongé, le gésier rond, l'intestin grêle court.

Distribution géographique. — Les grèbes appartiennent aux zones tempérées des deux hémisphères; ils ne s'élèvent guère vers le nord et ne descendent pas très-bas vers le sud.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils habitent les eaux dormantes, par exception celles dont le cours n'est pas rapide et de préférence celles dont les bords sont entourés de roseaux et de joncs; il est rare de les voir en mer. L'eau est donc exclusivement leur domaine. « Aucune autre espèce d'oiseaux, dit Naumann, n'a des habitudes aussi aquatiques que les grèbes, et l'on n'en connaît pas jusqu'ici qui, au moins à certains moments, ne s'arrête plus ou moins longtemps sur la terre ferme. Ces oiseaux ne vont à terre qu'à la dernière extrémité, par exemple, quand ils sont frappés à l'aile, et même alors ils restent tout près de l'eau pour pouvoir s'y rejeter au plus vite. Ils ont constamment besoin d'eau, même pour prendre leur essor, car ils ne peuvent le faire à terre, s'ils sont posés sur une surface unie. Ils passent la moitié de leur vie à nager, l'autre moitié à plonger, et tandis que d'autres palmipèdes gagnent le rivage ou l'intérieur des terres pour se délasser, se chauffer au soleil, ces oiseaux restent sur la surface de l'eau. Quand ils se livrent à un repos absolu, leur corps flotte comme un morceau de liège, les jambes sont relevées et supportées par les ailes, leur bec est enfoncé dans les plumes du dos et des épaules. C'est ainsi que, d'habitude et par un temps calme, ils se reposent et dorment; quand l'eau est agitée et qu'ils craignent d'être poussés vers le rivage par le vent, ils laissent pendre leurs jambes dans l'eau, et par des mouvements particuliers restent à peu près à la même place. »

Leurs formes générales favorisent au plus haut degré l'action de nager et de plonger. Avec un corps cylindrique, un bec pointu, une tête et un cou étroits, des pieds relativement très-grands et

placés tout à fait en arrière, les grèbes fendent les eaux avec une incroyable rapidité; dans ce mouvement, l'action des ailes se combine avantageusement avec celle des jambes. Un grèbe qui nage avance avec une telle vitesse, qu'un homme sur le rivage ne peut le suivre en marchant. Quand ils plongent, ils tendent leur cou en avant et font force de rames de leurs pieds. Une légère secousse les fait disparaître de la surface de l'eau; un mouvement brusque de bas en haut les y ramène. Ils nagent dans toutes les positions et enfoncent à leur gré le corps dans l'eau. Quand rien ne les inquiète, ils sont complètement à découvert; quand quelque chose d'inaccoutumé les préoccupe, ils enfoncent la moitié du corps, et quand ils sont effrayés, ils plongent. Pour graisser leur plumage, ils prennent les positions les plus étonnantes. Autant il leur est facile de se mouvoir dans l'eau, autant il leur est difficile de prendre une position sur la terre ferme ou de marcher. « Ils prennent alors, dit Naumann, l'attitude la plus grotesque, et leur physionomie est des plus bizarres. Le corps est presque vertical, un peu penché en avant, le cou est fortement ployé en S, les tarses affectent une position qui s'approche de la verticale, et sont très en dehors. C'est ainsi qu'ils se tiennent et qu'ils marchent. » Du reste, comme les plongeurs, ils se traînent plutôt qu'ils ne marchent. Ainsi, je n'ai jamais vu les oiseaux captifs que je laissais en liberté sur un petit étang se tenir debout ou marcher, mais se traîner. On constate également chez les oiseaux que l'on tient dans sa chambre, combien la marche leur est pénible. Ils se balancent souvent, il est vrai, d'un côté ou d'un autre, mais ils tombent bientôt sur la poitrine et sur le ventre, et se hâtent, quand ils le peuvent, d'atteindre une pièce d'eau où ils se reposent alors commodément.

Eu égard à la brièveté et à l'étroitesse des ailes relativement à la circonférence du corps et à son poids toujours considérable, on est étonné que les grèbes puissent voler, et cependant ils volent. D'après les observations de Naumann, ils ne peuvent prendre leur essor lorsqu'ils sont sur la terre ferme, mais ils s'élèvent sur la surface de l'eau par des élans successifs. Ils portent en avant leur long cou, étendent en avant leurs longues pattes, puis font mouvoir rapidement leurs ailes. Ils avancent de la sorte en ligne droite, atteignent bientôt une certaine hauteur, et vont alors avec une rapidité qui étonne. C'est à l'aide de leurs pieds qu'ils se gouvernent et changent de direction à leur gré.

Leurs courtes ailes ne leur permettent cependant pas de planer ; aussi, pour se poser, se dirigent-ils obliquement vers la surface de l'eau et y tombent-ils avec un bruit très-perceptible. Pendant l'été, ils ne se décident qu'avec la plus grande difficulté à voler. Du reste, en plongeant, ils sont bien plus en sûreté qu'en volant. Lorsqu'un danger se présente, ils l'évitent en disparaissant sous l'eau ; ils ne se décident à prendre leur vol que si on les poursuit quelque temps.

Les grèbes ne sont certainement pas inférieurs à beaucoup d'autres palmipèdes sous le rapport des sens ; quant à leur intelligence, elle paraît être en rapport avec ces mêmes sens. Ils se montrent méfiants, farouches et rusés ; ils savent à la fin distinguer les hommes et les animaux inoffensifs de ceux qui leur sont hostiles ; cependant ils semblent ne vivre que pour eux. Le plus ordinairement on les voit par couples ; quelquefois ils forment de petites familles. Ils déploient beaucoup d'énergie pour se soustraire au danger, et, quand on les capture, ils se font à la perte de leur liberté et ne sont point troublés par la présence de l'homme. De petits poissons, des insectes, des grenouilles et des têtards de batraciens constituent la nourriture de ces oiseaux. Ils vont chercher leur proie dans les profondeurs de l'eau, et l'avalent avant de reparaitre à la surface. C'est volontairement qu'ils avalent leurs propres plumes, comme Naumann l'a fait remarquer le premier. « Ce sont surtout les plumes de la poitrine qu'ils choisissent, dit Naumann, et non-seulement celles dont le ventre se dépouille à l'époque de l'incubation, mais encore celles qui tombent naturellement. On ne remarque chez aucun vieil oiseau l'absence complète de plumes, et l'estomac en est souvent rempli à tel point, qu'elles y forment une pelote, dans laquelle il n'est presque pas possible de retrouver les aliments qui ont été absorbés. Le plumage qui couvre leur poitrine l'indique à chaque saison ; il se compose de plumes naissantes, d'autres qui se développent, d'autres qui sont déjà avancées, enfin de plumes de tout âge, au milieu de celles qui sont complètement formées. Ce n'est que lorsqu'ils sont revêtus de leur plumage complet, qu'ils commencent à s'arracher les plumes de la poitrine et à les avaler ; ce goût n'est point encore développé chez les jeunes qui portent leur duvet. »

Leurs habitudes à l'époque des amours offrent bien des particularités. Le mâle et la femelle s'unissent pour la vie ; ils ont l'un pour l'autre une

grande affection. Ils errent de concert et reviennent tous les ans sur l'étang où ils se sont reproduits une fois. Ils y construisent un nid flottant, qui diffère de celui des autres oiseaux en ce qu'il n'est point formé par l'assemblage de substances sèches, mais de matériaux humides ; aussi les œufs reposent-ils dans l'humidité, et pour mieux dire dans l'eau. Ils vont chercher en plongeant sur le fond des marais, des étangs, les matières nécessaires à la confection du nid ; ils les solidifient à l'aide de quelques tiges de roseaux, mais tout cela sans ordre ; en sorte que la construction ressemble plus à un tas de substances végétales qu'à un nid. « La couvée est de trois à six œufs, proportionnellement grands, allongés, forts, à coquille médiocrement épaisse, d'un blanc verdâtre, passant au jaunâtre, puis au roux châtain, ou au brun olivâtre : après quelques jours d'incubation, ils sont quelquefois marqués de taches marbrées. Le mâle et la femelle couvent à tour de rôle, la femelle un peu plus longtemps que le mâle. Celui-ci, pendant que sa compagne occupe le nid, nage dans son voisinage. Quand ils quittent tous deux le nid, ils vont d'abord chercher au fond un amas de plantes aquatiques à moitié pourries et en recouvrent leurs œufs. Après une incubation de trois semaines à peu près, les petits éclosent, et sont conduits immédiatement à l'eau. Ils nagent aussitôt nés, et apprennent à plonger en peu de jours.

Au début, lorsqu'un danger menace, les vieux les prennent sous leurs ailes et disparaissent avec eux sous l'eau ; il leur arrive même de les cacher au milieu des plumes de la poitrine et de les emporter dans leur vol. Un observateur digne de foi m'a raconté qu'il avait tué un de ces oiseaux dans les plumes duquel il trouva, à sa grande surprise, deux poussins enfouis. Les petits reviennent rarement dans leur nid pour se reposer ; lorsqu'ils veulent le faire ou qu'ils veulent dormir, le dos du père ou de la mère leur est une place plus commode. Un pareil siège serait pour eux d'un accès difficile si les parents n'usaient d'un stratagème : ils plongent puis reviennent à la surface, au point même où se trouvent leurs petits, qu'ils reçoivent sur leur dos et soulèvent. Pour se débarrasser de leur fardeau, lorsqu'il devient fatigant ou devant le péril, il leur suffit de plonger. Tant que les grèbes se trouvent sur terre, ils savent échapper à la plupart des dangers, tandis que lorsqu'ils volent ils deviennent souvent les victimes des oiseaux de proie. Les corbeaux et les busards, peut-être



Corbeil, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 201. Le Grèbe huppé.

aussi les poules d'eau et les râles, sont très-avides de leurs œufs.

Chasse. — Jadis, personne ne songeait à poursuivre ces oiseaux aussi inoffensifs qu'agréables à voir sur les eaux dormantes; tandis que de nos jours, la mode ayant transformé leur plumage en parure d'hiver, on leur fait une chasse destructive, surtout sur les lacs d'Algérie, d'où l'on expédie, selon Buvry, quarante mille dépouilles, dans certaines années. A l'époque où l'on ne connaissait que les fusils à pierre, abattre ces oiseaux était un véritable tour de force, car aussitôt que la poudre s'enflammait sur le bassinet, ils plongeaient avec une telle rapidité que les plombs arrivaient trop tard et ne pouvaient les atteindre dans les profondeurs de

BREHM.

l'eau. Aujourd'hui ils ne peuvent guère échapper à nos armes perfectionnées. Quant à les prendre vivants, on ne le peut, à moins de vider les petites pièces d'eau sur lesquelles ils se trouvent et de les mettre ainsi à sec.

Captivité. — Les grèbes captifs sont faciles à entretenir sur les petits étangs préparés à cet effet ou dans des volières munies de grandes pièces d'eau, à la condition, bien entendu, de leur procurer une quantité suffisante de poissons et d'insectes. Les grandes espèces se contentent de poissons, les petites exigent des poissons et des insectes. Ces oiseaux sont très-intéressants; leurs plongements continuels, les différentes positions qu'ils prennent et leur caractère paisible réjouissent tout le monde.

IV — 420

LE GRÈBE HUPPÉ — *PODICEPS CRISTATUS*.

Der Haubensteissfuss, the crested Grebe.

Caractères. — Le grèbe huppé (*fig. 201*), le plus beau du genre, a la taille d'un souchet; il mesure de 68 à 72 cent. de long, de 78 cent. à un mètre d'envergure; la longueur de l'aile est de 49 cent. Dans son plumage de noces, il porte sur la tête une touffe de plumes divisée et simulant deux cornes, et une collerette composée de plumes longues, brillantes et décomposées, qui entoure les deux côtés de la tête et la gorge. Il a la partie supérieure du corps d'un beau brun noirâtre; un miroir sur les ailes; les joues et la gorge blanches; la collerette rose, bordée de brun noirâtre; la partie inférieure du corps d'un blanc satiné, tachetée sur les côtés de roux et de gris noirâtre; l'œil rouge-carmin; les lorums rouges; le bec rouge-clair; les pieds, en dehors, de couleur corne foncée, et à la partie interne couleur corne blanche, tirant sur le jaune. Dans son plumage d'hiver, quand la huppe et la collerette ne sont pas encore développées, le gris foncé se fond dans le brun noir à la partie supérieure du corps; la rose de la collerette et le brun-de-rouille des côtés sont plus mats. La femelle se distingue du mâle par la taille, et non par la couleur. Les jeunes ne sont pas aussi beaux que les vieux dans leur plumage d'hiver; ils sont encore rayés à la tête et au cou; quand ils viennent de naître, ils ont un duvet rayé de gris et de noir.

Distribution géographique. — A partir du 60° degré de latitude nord, on rencontre, vers le sud, le grèbe huppé sur tous les lacs et tous les cours d'eau d'Europe, quelquefois en Allemagne, et fréquemment sur les lacs du Sud. Il apparaît dans le Nord, au printemps, après la fonte des neiges, et s'arrête jusqu'aux derniers jours de novembre dans les régions où les lacs ne gèlent pas; il se dirige vers la mer et y passe l'hiver; il suit volontiers aussi les côtes jusque dans le sud de l'Europe et dans le nord de l'Afrique. Il est sédentaire en Grèce et en Espagne. Le nombre de ceux qui y vivent est considérablement augmenté chaque hiver par ceux qui arrivent du Nord. Il apparaît régulièrement aussi dans le nord-ouest de l'Afrique. On le rencontre isolément et rarement en Égypte. Il est tout aussi commun qu'en Europe dans l'Asie centrale et septentrionale, ainsi que dans l'Amérique du Nord. De la Sibérie, il s'étend jusque dans le sud de la Chine et dans le Japon, et de l'Amérique du Nord, jusqu'au sud des États-Unis.

Mœurs, habitudes et régime. — Au printemps, on rencontre les grèbes deux à deux, mais ils forment volontiers, en automne, des bandes qui comptent jusqu'à cinquante individus et plus, et qui émigrent vers le sud. Il n'est pas encore démontré qu'ils ne voyagent que la nuit; mais il est admis par la plupart des naturalistes qu'ils accomplissent leur voyage en nageant sur les grands lacs et même sur les fleuves, en suivant régulièrement les côtes maritimes.

Pendant l'été, le grèbe huppé s'installe sur de grands étangs ou sur les lacs qui sont bordés çà et là de roseaux et de joncs. Il lui faut une surface d'une certaine étendue, de façon à ce qu'au milieu il soit, la nuit, hors de portée des armes à feu. Si le lac où il s'est établi est voisin d'une habitation, s'il est longé par un chemin, il paraît ne pas s'en préoccuper. Il se tient dans l'eau plus encore que les autres espèces, car la station et la marche lui sont encore plus pénibles qu'à ses congénères de plus petite taille. Il nage et plonge tout aussi bien qu'aucune autre espèce, et compense en énergie ce qui lui manque en agilité. D'après les observations de Naumann, il parcourt sous l'eau plus de 70 mètres en une demi-minute. Il vole relativement assez vite, en droite ligne, et produit un grand bruit en volant. De tous les grèbes, c'est le plus prudent et le plus farouche. « Il n'a de confiance en aucun homme, dit Naumann, et observe de bien loin et longtemps, même les pères, les femmes et les enfants, avant de prendre confiance et d'approcher; il s'enfuit à la vue des barques de pêcheurs, alors même qu'elles sont montées par des gens qui ne s'occupent point de lui. Quelle que soit la personne qui le surprend près des bords il se hâte, de gagner un espace libre, en nageant entre deux eaux, et de s'éloigner à quelques centaines de pas: à cette distance, il se sait en sûreté et nage tranquillement. Partout où il peut être en péril, la prudence lui conseille de s'arrêter sur des clairières qui lui permettent de regarder autour de lui et de prévenir de loin tout danger, et quand les soins de la ponte l'enchaînent sur les rives, près des bouquets de roseaux et de joncs, il ne s'approche qu'alors qu'il ne voit aucun homme arrêté sur les bords. Quand il est surpris, il se glisse à travers les joncs, jusqu'à ce qu'il lui soit possible de regagner en plongeant un espace découvert, où souvent il ne montre que la tête, replonge et avance jusqu'à ce qu'il soit arrivé à une distance qui paraît présenter de la sécurité. » Le grèbe huppé ne se réunit pas à d'autres oiseaux, ou du

moins ne le fait que pour un temps très-court; pendant la saison de la ponte, il n'a même rien de commun avec ses semblables. Si plusieurs couples nichent sur les mêmes pièces d'eau, chaque couple règne sur son domaine et en chasse les autres.

Leurs cris sonores et éclatants sont très-variés. Le mâle et la femelle s'appellent par un *kökököh* souvent répété; un bruyant *kraor* ou *kruor*, ressemble au chant d'autres oiseaux. Ils le font surtout entendre fréquemment pendant la saison de la ponte. Ce cri retentit comme si la surface de l'eau lui donnait une nouvelle force et le transmettait au loin. Naumann assure qu'on peut l'entendre, quand on est sous le vent, à une lieue de distance. Les grèbes huppés ne crient pas ou du moins très-rarement, dans le voisinage de leur nid; la prudence et la crainte de déceler leur couvée semblent les guider dans cette circonstance. S'ils crient si énergiquement avant et après l'accouplement, ce n'est que lorsqu'ils savent qu'il n'y a personne dans les environs. Le mâle et la femelle sont très-attachés l'un à l'autre. « Quand il arrive, dit Naumann, que l'un d'eux s'éloigne, l'autre l'appelle sans relâche, jusqu'à ce qu'il l'ait de nouveau à ses côtés. Ils nagent toujours l'un à côté de l'autre, folâtrant, et unissent souvent leur voix éclatante. Chaque couple prend possession de son nid, et là où l'étendue des cours d'eau permet à beaucoup d'oiseaux de nicher, il s'élève au commencement de la saison des amours de nombreuses querelles, où le vaincu ne peut échapper à la poursuite de son vainqueur qu'en s'envolant. » Quand le jonc a fini par atteindre une certaine hauteur, le couple se prépare à couvrir. Le nid est placé près des roseaux et des joncs, presque contre les rives et aussi éloigné que possible de la terre ferme, souvent tout au milieu de l'eau; il est consolidé par quelques tiges, et il mesure à peu près 33 cent. de long et 17 cent. de haut. Sa cavité est singulièrement aplatie et ne semble creusée que par le poids du corps de l'oiseau. « Tout l'ensemble paraît si bien être un monceau flottant de plantes aquatiques, pourries, entassées, ou amoncelées par le vent, qu'une personne peu expérimentée ne le prendrait jamais pour le nid d'un oiseau. Il n'est pas moins étonnant, non-seulement que cet amas mouillé puisse supporter un oiseau pesant, mais encore qu'il ne chavire pas dans ses allées et ses venues. » Quoique le grèbe grimpe dans son nid avec une certaine prudence, il lui arrive de glisser et de jeter parfois l'un ou l'autre

de ses œufs dans l'eau. La ponte est de trois à cinq œufs, le plus généralement de quatre. De sept couvées que vit Holtz, il y en avait quatre qui contenaient quatre œufs, l'une cinq, l'autre trois et la dernière deux.

La couleur des œufs est d'abord d'un blanc pur, mais elle dégénère bientôt en jaune de terre glaise. Le mâle et la femelle couvent à tour de rôle et avec une singulière ardeur, ce qui du reste est nécessaire, car les œufs sont d'habitude à moitié plongés dans l'eau. Si l'on découvre un nid que l'oiseau vient de quitter, on s'aperçoit que non-seulement les œufs, mais le nid tout entier ont une certaine chaleur. Le mâle et la femelle témoignent une affection extraordinaire à leur couvée, notamment la femelle, qui se démène avec terreur quand on s'approche de sa couvée, pousse des cris plaintifs et expose sa vie sans hésitation. Dans ces circonstances, elle quitte ses œufs, les recouvre rapidement, avant son départ, de matières qui ont servi à construire le nid, ne s'éloigne pas beaucoup et revient aussitôt que cela lui est possible. Si on lui prend un œuf après l'autre avant qu'elle couve, on peut l'amener à pondre vingt œufs et plus. Les jeunes sont élevés par les deux parents; néanmoins, le père prend les fonctions de gardien. Au commencement, les poussins sont nourris de larves d'insectes, que le père et la mère leur présentent avec le bec; plus tard, ils laissent tomber leur becquée dans l'eau, ce qui force les petits à l'atteindre en plongeant. Les vieux mangent les poissons trop gros pour être avalés par les petits. Les jeunes sont, d'après les descriptions de Jäckel, de gracieuses créatures, au moins dans leur tendre enfance. « L'ami de la nature se fera d'agréables distractions en étudiant la vie de famille de ces oiseaux; il verra comment un ou plusieurs jeunes, fatigués par l'exercice de la natation, auquel ils ne sont pas encore habitués, ou par le choc des flots, quelquefois assez fort sur une grande surface d'eau, montent sur le dos de la mère ou du père, et comment ceux-ci se débarrassent plus tard de leur fardeau en plongeant, ou bien encore comment les jeunes, quand ils sont à quelque distance de leurs parents, piaillent et pleurent, en proie à la terreur, ou enfin comment ils sont nourris par leurs parents, qui leur présentent la nourriture et qui leur apprennent aussi à plonger. » Au commencement, les parents mettaient toujours la nourriture sur l'eau devant les poussins qu'avait observés Jäckel; au huitième jour de leur existence commença

leur éducation. « Le vieux nagea encore deux ou trois fois devant les petits, qui voulaient s'emparer immédiatement de la nourriture, et plongea avec le poisson pour les engager à le suivre. Cependant, comme ils étaient encore trop maladroits, il leur tendit la nourriture de loin. Il appela les jeunes avec des bruyants *quony*, *quony*; ils vinrent alors en ramant sur la surface, et franchirent une assez grande distance; le meilleur nageur obtint le poisson pour récompense. » Les parents défendent leurs petits avec beaucoup de courage contre les oiseaux de proie. Naumann vit une femelle sauter de l'eau, à une certaine hauteur dans les airs, en voyant passer des corneilles et des oiseaux de proie; elle attaqua ces oiseaux à grands coups de bec dans le but de les éloigner et de leur faire abandonner leurs desseins. « Dans une situation pareille, elle crie d'une manière lamentable, tandis que le mâle, à une petite distance, semble partager l'effroi de sa compagne et joint ses cris aux siens, mais sans avoir le courage de venir réellement à son secours. »

Le grèbe huppé se nourrit presque exclusivement de poissons, bien qu'il ne dédaigne nullement les grands insectes. Il peut ainsi causer certains dégâts dans les étangs où il niche; aussi est-il sacrifié sans pitié sur toutes les pièces d'eau empoisonnées. La chair de cet oiseau n'est pas mangeable, mais sa dépouille convertie en fourrure est très-estimée et est en réalité un objet d'habillement si précieux, qu'on peut excuser jusqu'à un certain point les poursuites auxquelles il est exposé. Celui qui ne fait pas des grèbes un objet de commerce, fera bien de ne pas les détruire, car il se procurera beaucoup de plaisir avec ces êtres remuants et bizarres, qui ornent admirablement les lacs et les étangs.

Captivité. — Un grèbe huppé peut vivre des mois entiers en captivité, pourvu qu'on puisse lui procurer de petits poissons. Il n'est pas possible de l'élever dans une chambre, car il lui faut absolument un bassin assez vaste pour ses évolutions. Il s'acclimata très-vite sur un petit étang, dans un jardin; il témoigne tant de confiance à son maître, au bout de peu de jours, et finit par s'approcher à tel point qu'il obéit à l'appel et qu'il mange la nourriture qu'on lui jette sans se préoccuper des personnes qui l'entourent. Il est difficile de le garder pendant l'hiver, car il ne peut supporter les grands froids et périt inévitablement par une température trop rigoureuse. C'est ce qui fait qu'on le voit si rarement dans les jardins zoologiques.

LE GRÈBE CASTAGNEUX — *PODICEPS MINOR*.

Der Zwergsteissfuss, the Dwarf-Grebe.

Caractères. — Le castagneux, vulgairement *plongeur nain*, *plongeur des fleuves*, *plongeur des marais*, est un être charmant, de 24 à 27 cent. de long, de 46 à 49 cent. d'envergure, et dont l'aile est longue de 11 cent. Sous son plumage de noces, il a les parties supérieures d'un noir brillant, avec des reflets brunâtres, les parties inférieures d'un blanc gris, avec des nuances plus foncées; la gorge et les lorums noirâtres; les côtés de la tête, du cou et la gorge brun-châtain; l'œil d'un brun rougeâtre, les lorums vert-jaunâtre, le bec d'un vert tirant sur le jaune à la base, noir à l'extrémité; les pieds noirâtres à la face externe, couleur de corne claire à la face interne. Dans le plumage d'automne, la partie supérieure est d'un gris brun, la partie inférieure d'un blanc satiné, la tête et le cou sont d'un gris clair.

Distribution géographique. — L'aire de distribution du castagneux est à peu près la même que celle du grèbe huppé; cependant il se montre en moins grand nombre que celui-ci, en Afrique.

Mœurs, habitudes et régime. — Le grèbe castagneux est un oiseau migrateur. Il se montre en mars dans l'Allemagne du Nord, s'y arrête aussi longtemps que les eaux ne sont pas prises, puis gagne le sud, où il passe l'hiver. Les endroits où il s'arrête de préférence sont les étangs tranquilles, sur lesquels poussent çà et là des roseaux et des joncs, ainsi que certaines places des vastes marais. Il préfère aux eaux claires, les eaux fangeuses et troubles, où il trouve en bien plus grande quantité les insectes et les larves qui forment sa principale nourriture.

Ses mœurs et sa manière d'agir sont celles de tous les podicipidés; ses mouvements semblent cependant plus faciles que ceux des grandes espèces; ainsi il court relativement assez bien. Il nage et plonge parfaitement; son vol est lourd, aussi ne vole-t-il pas volontiers, et quand il le fait, dit Naumann, c'est avec des oscillations très-rapides, courtes, presque sifflantes, comme une sauterelle. Il ne veut avoir aucun rapport avec les hommes, du moins chez nous, sur la terre ferme; dans sa station d'hiver il est moins farouche; il se promène dans le voisinage des villages et se laisse approcher par le chasseur. Quand il est en danger, il cherche à se sauver en plongeant. Lorsqu'il est inquiet, il se dirige

vers une place recouverte de nombreuses plantes, s'enfonce dans l'eau, et ne laisse sortir que son bec ; ainsi entièrement dissimulé, il attend, aussi longtemps qu'il le juge nécessaire, que le danger soit passé. Son cri est un court et sifflant *bib* ou *bibi*, qui parfois, notamment pendant la saison des amours, se succède si souvent qu'il retentit en trilles.

Son nid est placé au milieu des roseaux, des joncs, des herbes et des plantes aquatiques, et n'est pas très-caché ; souvent même il est complètement à découvert, mais il est toujours aussi éloigné que possible des rives. Ce nid consiste en monceaux de substances végétales entassées sans ordre, comme celui du grèbe huppé, mais il est relativement plus grand et légèrement excavé au sommet. La ponte est achevée à la fin d'avril ou dans les premiers jours de mai ; elle est de trois à six œufs, petits, allongés, dont la couleur est celle des matières qui composent le nid. Le mâle et la femelle couvent à tour de rôle pendant vingt à vingt-un jours ; ils se montrent très-occupés de leur nichée et conduisent, instruisent et défendent leurs petits absolument comme le fait le grèbe huppé.

Captivité. — Le castagneux est l'oiseau le plus charmant que l'on puisse tenir en volière, malheureusement il est difficile à capturer. « D'abord, le prisonnier, comme le dit Naumann, se couche à plat sur la poitrine et sur le ventre,

lève le cou et se démène comme s'il ne pouvait se tenir debout ni marcher ; mais aussitôt que tout est tranquille dans la chambre, il marche et court, examine le bassin qui y est placé, tourne autour, se décide à y entrer et s'y couche. Parfois il court rapidement dans la chambre, souvent avec la vitesse d'une alouette. Quand on veut s'en emparer, il se laisse tomber sur la poitrine et attend, ou se jette dans un coin. Jamais il n'essaye de voler, ses ailes restent étroitement collées contre son corps. Si on lui met des insectes aquatiques ou de petits vers de terre dans une écuelle, il en fait plusieurs fois le tour jusqu'à ce qu'il les ait tous pêchés. Il paraît très-heureux quand on le porte dans un grand tonneau d'eau. Alors il se met aussitôt à se nettoyer et à se graisser, puis à poursuivre et à prendre, en plongeant, les proies vivantes qu'on lui a jetées dans son bassin. Il fait tout cela sans s'effrayer de la présence de l'homme. Au Jardin zoologique de Londres, vivent deux grèbes castagneux, dans les constructions destinées à recevoir les pingouins. On les nourrit de petits poissons, de vers de farine, d'œufs de fourmis et de pain blanc ; ils s'accommodent parfaitement de cette nourriture et procurent de grandes distractions aux spectateurs, car on peut observer non-seulement leurs évolutions à la surface de l'eau, mais aussi celles auxquelles ils se livrent sous l'eau.

LES COLYMBIDÉS — COLYMBI.

Die Seetaucher, the Divers.

Caractères. — En mer, les podicipidés sont remplacés par les colymbidés. Ces oiseaux, dont on ne connaît qu'un petit nombre d'espèces, se distinguent des podicipidés par leur taille plus forte, leur cou plus court, leur tête plus grande et leur bec plus épais ; ils ont comme eux les tarses très-comprimés latéralement, mais réticulés, les doigts antérieurs réunis par une palmature non festonnée, mais pleine ; le pouce garni d'une membrane sur son bord inférieur, et les ongles médiocrement larges.

LES PLONGEONS — COLYMBUS.

Die Seetaucher, the Divers.

Caractères. — Les plongeurs, sur lesquels repose la famille des colymbidés, outre les attributs

propres à cette famille, sont encore caractérisés par un bec aussi long ou plus long que la tête, droit, robuste, pointu, à bords très-renants ; des ailes médiocres, aiguës ; une queue très-courte, arrondie, composée de seize à vingt plumes roides ; des tarses courts, robustes, un peu plus longs que le doigt interne, très-déjetés en dehors. Le plumage est particulièrement épais et court, et ses couleurs varient avec l'âge et la saison.

D'après les recherches de Wagner, la structure interne des plongeurs rappelle, sous bien des rapports, celle des grèbes. Les attaches des muscles sont très-développées sur le crâne ; l'os jugal présente vers le bas, une apophyse étroite et en forme d'épine ; sur le front se trouvent deux cavités profondes pour la réception des

glandes nasales. La colonne vertébrale se compose de treize vertèbres cervicales, douze dorsales et sept caudales. Le sternum est grand, large et long, mais il a un brechet peu développé. La fourchette est très-courte; les clavicules postérieures sont très-larges, minces et droites. Les membres antérieurs ressemblent à ceux des grèbes. L'os du bras forme la partie la plus longue, et l'aile la plus courte du membre antérieur. Le bassin est très-allongé et le sacrum démesurément long; l'ischion, par contre, est large et fort; le fémur est court et recourbé; le tibia présente, en bas et en avant, une longue apophyse triangulaire, qui semble devoir remplacer la rotule absente. La langue est longue, en forme de poinçon, recouverte de deux rangs de papilles à la base; les conduits buccaux sont larges; le jabot est très-mince; le gésier est rond, tendineux; l'intestin grêle, assez large; le gros intestin, court et limité par une valvule; le foie est gros; la rate est longue; le pancréas est formé de plusieurs lobes réunis entre eux.

Les trois espèces suivantes se rencontrent en Europe.

LE PLONGEON GLACIAL — *COLYMBUS GLACIALIS*.

Der Eistaucher, the northern Diver.

Caractères. — Le plongeon glacial, l'*Imbrim des mers du Nord* de Buffon, mesure à peu près 1 mètre de long et 1^m,65 d'envergure; la longueur de l'aile est de 44 cent., celle de la queue de 6. Sous son plumage de noces, il a les parties supérieures et les côtés du corps d'un noir foncé, parsemés de petites taches blanches en forme de fenêtres, la tête et le cou d'un noir grisâtre; sur le milieu du cou un collier interrompu noir et blanc, une ligne transversale de même couleur sur la partie antérieure du cou, les côtés de la poitrine rayés longitudinalement de noir et de blanc, le reste de la même région d'un blanc satiné; l'œil brun clair; le bec noir; les pieds gris à la partie externe, d'un rouge de chair à la partie interne.

Le plumage d'hiver est noir en dessus et sur les côtés du corps, sans petites fenêtres blanches; blanc en dessous, rayé longitudinalement de noir sur les côtés du jabot. Le plumage des jeunes est semblable au plumage d'hiver des adultes, moins les taches sur les côtés du jabot.

LE PLONGEON ARCTIQUE — *COLYMBUS ARCTICUS*

Der Polartaucher.

Caractères. — Le plongeon arctique ou *plongeon lumme, grand plongeon* de quelques auteurs, est plus petit que le plongeon glacial, mais il porte à peu près le même plumage. Dans la livrée des amours, il a le sommet de la tête et la partie postérieure du cou d'un gris cendré foncé, le dos et les ailes d'un noir foncé, un espace à la partie supérieure du dos et un autre à la partie postérieure des ailes parsemés de petites taches transversales blanches; une autre place sur la partie antérieure des ailes tachetée de petits points bleuâtres; les côtés du cou rayés longitudinalement de noir, la partie antérieure du cou marquée d'une bande transversale blanche et noire, les flancs marqués en long de taches noirâtres; le reste des parties inférieures, blanc.

Le plumage d'hiver est gris foncé à la tête et au cou, noirâtre sur le dos, avec des bordures plus claires aux ailes; les parties inférieures sont blanches, les côtés du jabot rayés de noir et de blanc. L'œil est brun clair, le bec noir, les pieds gris à la partie externe, et d'un rouge de chair à la partie interne. Cet oiseau mesure 76 à 82 cent. de long, 1^m,35 à 1^m,40 d'envergure; la longueur de l'aile est de 38 à 40 cent., celle de la queue de 6 cent. à 6 cent. et demi.

LE PLONGEON SEPTENTRIONAL — *COLYMBUS SEPTENTRIONALIS*.

Der rothkehlige Seetaucher, the red-throated Diver.

Caractères. — Cette espèce, qui a aussi reçu les noms de *plongeon à gorge rousse, plongeon catmarin, plongeon à gorge rouge de Sibérie*, ne mesure que 65 à 70 cent. de long, 1^m,08 à 1^m,16 d'envergure; la longueur de l'aile est de 28 à 34 cent., et celle de la queue de 7 à 9. Il a le dessus de la tête et les côtés du cou d'un gris cendré; la partie postérieure du cou noire, rayée de blanc; la partie antérieure du cou d'un roux-marron vif; le dos noir-brun, le dessous du corps blanc; les côtés du jabot et de la poitrine rayés longitudinalement de noir. Dans la livrée d'hiver, les plumes sont blanchâtres à l'extrémité, et la région de la gorge est blanche. Les couleurs du plumage des jeunes ne sont pas aussi tranchées. L'œil est rouge-brun clair, le bec noir, les doigts sont bruns en dehors, verdâtres en dehors et sur le devant, avec des taches trans-

versales brunes vis-à-vis de chaque articulation ; la membrane interdigitale est cendrée au centre, jaunâtre sur les bords.

Distribution géographique des plongeurs. —

Le plongeur glacial habite, en été, les hautes régions du nord de l'ancien continent, jusqu'au 76° degré de latitude environ et tout au plus jusqu'au 59° degré de latitude sud ; il fréquente particulièrement les côtes du Groënland, du Spitzberg, de la Russie d'Europe, et de la Russie d'Asie, plus rarement l'Islande, les Féroë, les Orcades, les Hébrides ; il descend en hiver, mais rarement, jusque dans nos contrées, et visite quelquefois les fleuves de l'Allemagne. Le plongeur arctique paraît appartenir plutôt à l'Orient ; il est partout très-rare en Europe, excepté dans la Russie d'Europe, tandis qu'on le rencontre fréquemment en Sibérie. On le voit souvent aussi dans la haute partie de l'Amérique du Nord. Dans son voyage d'hiver il visite le sud et l'ouest de la Russie, le Danemark, l'Allemagne, la France, l'Angleterre et la Hollande. Le plongeur septentrional se rencontre dans les mêmes régions que fréquentent les deux espèces précédentes, et il est répandu à peu près sur le même champ d'émigration. Il vit dans une zone située entre les 78° et 60° degrés, tout autour du globe, et visite tous les hivers les mers du Sud, de même que les fleuves et les eaux douces qui, à l'époque de son arrivée, ne sont pas pris par la glace.

Mœurs, habitudes et régime des plongeurs. — Les diverses espèces de plongeurs ont des mœurs si semblables, qu'il nous suffira de parler de celles du plongeur septentrional ou à gorge rousse. Cet oiseau est, comme ses congénères, un véritable oiseau de mer, il ne fréquente les eaux douces qu'à l'époque des amours, et l'hiver, au moment de ses migrations. En dehors de ces époques, il habite la mer et s'y livre avec ardeur à la pêche. Il justifie bien le nom qu'il porte, car il est un plongeur consommé et peut certainement rester sous l'eau aussi longtemps que le plongeur glacial, par exemple, huit minutes environ. Comme les grèbes, les plongeurs vivent et agissent presque exclusivement sur l'eau. Ils parcourent à la nage d'immenses espaces avec une grande rapidité, ils flottent le corps hors de l'eau, ou l'enfoncent si profondément qu'il ne reste de visible qu'une petite ligne du dos ; ils se meuvent soit lentement, soit avec une étonnante rapidité ; ils plongent sans effort apparent, et sans bruit ; sous l'eau, ils ont le cou allongé, les plumes serrées

au corps, les ailes collées sur les flancs, et ils filent comme des flèches, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre ; parfois à peine au-dessous de la surface, parfois aussi à des profondeurs de plusieurs mètres, en rasant seulement avec les pieds. Ces oiseaux luttent de vitesse avec les poissons les plus rapides, et les forcent ; ils nagent et plongent aussitôt nés. Ils plongent dans toutes les occasions où ils se croient plus en sûreté dans l'eau que dans les régions les plus élevées des airs. Ils sont dépaysés sur la terre ferme ; parfois cependant ils vont s'y égarer, mais cela moins fréquemment que la plupart des autres oiseaux aquatiques, les grèbes exceptés. Et encore n'y entrent-ils pas de plein pied, mais en glissant de l'eau sur la terre, car ils sont littéralement incapables de monter et même de se tenir debout. J'ai observé des plongeurs en captivité, pendant des semaines entières, et très-souvent sur la terre ferme, mais jamais je ne les ai vus se tenir debout ; jamais non plus je ne les ai vus marcher sur leurs doigts ou sur leurs tarse, mais toujours ramper avec l'aide du bec et du cou, en même temps qu'avec le secours des ailes et des pieds. Ils volent plus facilement qu'on ne le suppose, eu égard à la brièveté des ailes, par rapport au poids du corps. Les plongeurs sont réduits toutefois à prendre un vigoureux élan pour pouvoir s'élever ; mais, quand ils ont atteint une certaine hauteur, ils avancent très-vite, en donnant de rapides et continus coups de leurs petites ailes. Leurs mouvements sont remarquablement beaux quand ils se lancent dans la mer du sommet des falaises. Ils ne font alors mouvoir les ailes qu'autant que cela est nécessaire pour prendre une direction oblique ; ils fondent avec un certain bruissement, se tournent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et parfois descendent comme la flèche dans les profondeurs des eaux. Tous les plongeurs se distinguent des autres oiseaux de mer par leurs cris éclatants. La plupart des naturalistes trouvent les sons qu'ils font entendre désagréables et choquants ; pour ma part, cependant, leurs cris sonores m'ont charmé, quoiqu'ils ressemblent, il faut l'avouer, à un bruit de crécelle suivi de hurlements. La voix perçante du plongeur glacial retentit au loin, d'après Faber, dans les montagnes environnantes, et ressemble aux gémissements d'un homme en danger de mort. Le même naturaliste trouve la voix du plongeur septentrional dure, criarde, plaintive, et essaye de la traduire par les syllabes *auh*, *auh*, et *ak*, *ak*.

L'intelligence des plongeurs ne nous est pas

encore parfaitement connue, car nous ne trouvons pas assez d'occasions de les approcher de près. Il suffit de les observer pour remarquer qu'ils ont les sens très-développés, surtout ceux de la vue et de l'ouïe, et l'on s'aperçoit bientôt aussi qu'ils ne manquent ni de jugement ni de réflexion. Leur prudence native ne les abandonne jamais, même à l'époque des nichées, où ils perdent toute sauvagerie. Ils sont toujours attentifs à ce qui se passe autour d'eux et sont constamment en défiance. Il est douteux qu'ils sachent distinguer, comme on le prétend, les personnes qui peuvent leur nuire de celles dont ils n'ont rien à redouter. Ils préfèrent toujours la solitude et évitent, autant que possible le voisinage de l'homme. Cependant on cite des exceptions : Graba vit, tout près du bord de l'eau, un plongeon qui avait attiré la curiosité de quatre ou cinq petits garçons et qui, pendant un certain temps, ne s'enfuyait pas devant les pierres qu'ils lui lançaient. « Chaque fois qu'une pierre arrivait près de lui, il enfonçait la tête dans l'eau, pour voir ce que c'était et plongeait après elle. On lui lança une trentaine de pierres, dont plusieurs l'atteignirent, avant qu'il s'éloignât. » Néanmoins ces faits ne se présentent que rarement. D'habitude, les plongeurs évitent autant que possible tout être qui leur est étranger, et n'aiment même pas leurs pareils. On les rencontre très-fréquemment isolés. Toutefois, pendant la saison des amours, le mâle et la femelle sont constamment ensemble, mais il est rare de voir deux couples sur le même étang, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on en rencontre un sur une pièce d'eau déjà habitée par d'autres oiseaux. Pendant leur passage et en captivité, ils se tiennent toujours éloignés des autres palmipèdes, et quand il arrive à ceux-ci de s'approcher, ils sont reçus à coups de bec ; cependant on ne peut pas dire qu'ils soient réellement méchants. Quand ils sont poussés à bout, ils se défendent avec rage, et donnent des coups de bec ; leurs attaques ont quelque chose de traître, car elles se produisent très-rapidement ; on ne peut pourtant guère comparer leur manière d'agir à celle des hérons ; ils font voir dans leur défense plus d'entêtement que de réflexion.

Je doute fort qu'un plongeon mange autre chose que du poisson ; du moins c'est sa nourriture exclusive tant qu'il se trouve en mer. Son habileté extraordinaire à nager et à plonger lui permet de pourvoir facilement à ses besoins, et sous ce rapport, il faut plutôt le considérer comme un oiseau sobre que le compter au nom-

bre des voraces. Il prend sa proie en la poursuivant rapidement dans l'eau, et va même la chercher au fond. Il préfère évidemment les poissons à corps étroit aux poissons larges ; néanmoins il s'empare de ces derniers, à l'occasion. « Bien souvent, dit Graba, qui pouvait de sa fenêtre observer les plongeurs dans le port, bien souvent je les ai vus avaler de grands flets, dont ils venaient parfaitement à bout. Pour le mettre en pièces, ils laissaient tomber le poisson sur l'eau, en arrachaient un grand morceau, le secouaient énergiquement, et recommençaient jusqu'à ce qu'ils l'eussent avalé. » Comme de raison, ils avalent entiers les petits poissons, mais ceux de la taille d'un hareng nécessitent déjà des efforts. On peut conclure des habitudes des oiseaux en captivité, qu'ils ne mangent que des proies vivantes ; car ceux qui venaient d'être pris ne voulaient point manger ou du moins ne prenaient aucun poisson, ni au fond de l'eau ni sur les bords, et ne s'habituèrent qu'à la longue à manger des poissons morts, après qu'on les leur eut lancés les uns après les autres dans l'eau, de façon à leur donner ainsi une apparence de vie. Au contraire, d'autres plongeurs récemment pris mangèrent dès qu'on les eut mis dans un grand bassin, rempli de poissons vivants ; ils se mirent à plonger et à chasser instinctivement.

Tous les plongeurs choisissent pour nicher de petits étangs d'eau douce, tranquilles et peu éloignés des côtes, quelquefois aussi, ceux qui se trouvent à une hauteur considérable au-dessus de la mer. Aux Loffodes, j'ai observé bien des couples de plongeurs à gorge rousse sur de petits lacs, du sommet des montagnes, tandis qu'il n'y en avait pas sur les lacs qui, d'après les affirmations des Norwégiens, étaient pauvres en poissons. Je n'ai jamais vu d'autres oiseaux sur ces mêmes lacs. Quelques naturalistes ont déjà reconnu que notre plongeur habitait parfois le même étang, soit avec une espèce voisine, soit avec la sterne polaire. Pendant la saison des amours, on entend plus fréquemment leurs cris perçants, surtout lorsque le couple se précipite du haut d'une falaise dans la mer pour pêcher, comme cela arrive régulièrement tous les soirs. Les nids se trouvent sur les petites îles des étangs, ou bien, s'il n'y en a pas, sur les rives, mais toujours très-près de l'eau. Ces nids sont construits de roseaux et de plantes de marais, entassés sans aucun ordre, et ne sont point cachés, de façon que l'on peut voir de loin l'oiseau sur ses œufs. La ponte est de deux œufs, allongés, gros, forts, à coquille solide, rugueuse,

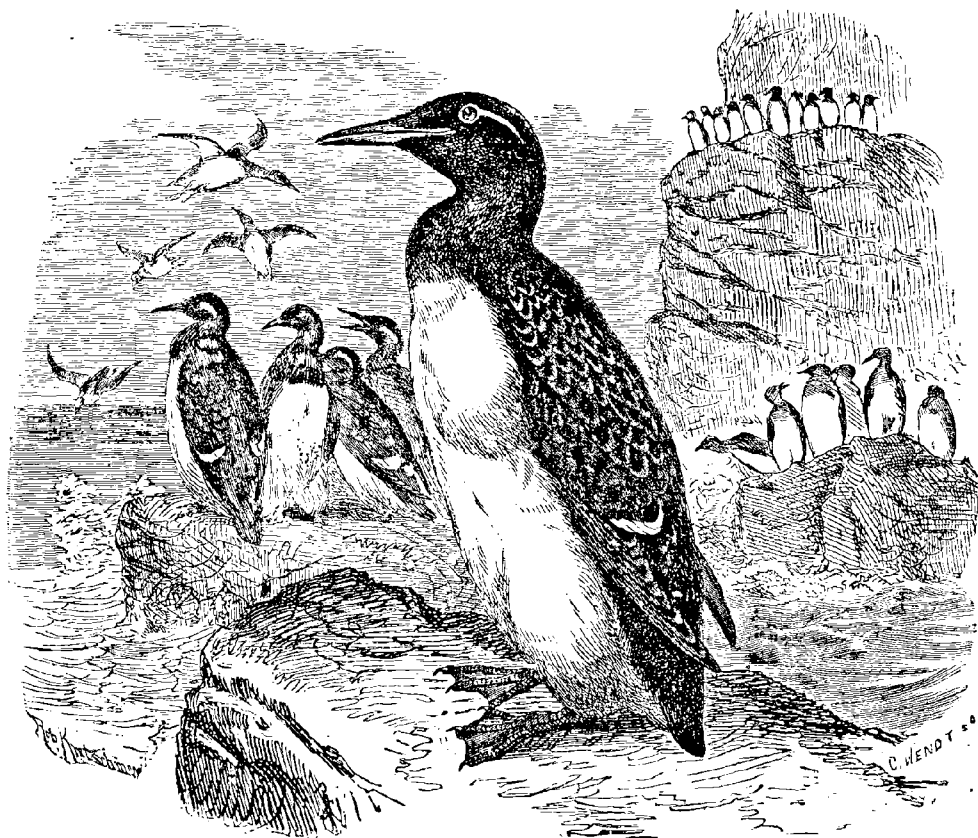


Fig. 202. Le Lumme troile.

quoique un peu brillante; ces œufs, sur un fond vert-olivâtre foncé, sont marqués de taches profondes d'un cendré foncé et de taches superficielles d'un brun tirant sur le roux, auxquelles sont mêlés de nombreux petits points de même couleur. Le mâle et la femelle couvent à tour de rôle avec une égale ardeur, et font en commun l'éducation des petits. C'est à la fin de mai que l'on trouve les œufs, et à la fin de juin que l'on voit d'habitude les jeunes. Nous ignorons encore si, pendant l'incubation, quand l'étang est riche en poissons, le père et la mère n'abandonnent point la couvée, tandis qu'ils le font l'un après l'autre, quand ils sont obligés d'aller jusqu'à la mer pour y chercher de la nourriture. Il est probable que dans ces cas ils apportent aussi à manger à leurs petits. Ces derniers se montrent très-adroits dès les premiers jours et pourvoient eux-mêmes à leur nourriture, ce qui

n'empêche pas leurs parents de les élever et de pourvoir à leurs besoins. Ce n'est que lorsqu'ils sont aptes à voler qu'ils quittent le lieu de leur naissance et qu'ils gagnent la mer pour y vivre absolument comme leurs parents.

Chasse. — Les plongeurs ne sont d'aucune utilité particulière. Leur chair paraît immangeable à bien des personnes, et leurs plumes ne sont pas estimées. Dans le Nord, personne ne les poursuit à proprement parler, et chez nous on ne leur fait aucune chasse régulière et spéciale. Il est d'ailleurs difficile de les chasser, tant leur sauvagerie et leur prudence sont grandes. Un chasseur consommé ne voit pas toujours ses efforts couronnés de succès. Ils s'emmailent quelquefois dans les filets à poisson, et on les prend vivants si on s'aperçoit à temps de leur capture.

LES URIIDÉS — *URIÆ*.*Die Lommen, the Guillemots.*

Les oiseaux de mer dont il nous reste à parler se divisent en deux grands groupes. Les uns sont ailés, les autres ont les ailes transformées en nageoires. C'est au premier groupe qu'appartiennent les uriidés.

Caractères. — Les espèces qui composent cette famille diffèrent peu, par l'ensemble de leur organisation, des colymbidés. Ils ont un corps robuste, le cou court et relativement épais, la tête grosse; les ailes bien proportionnées comme longueur, aiguës; la queue courte, composée de douze pennes; le bec de longueur moyenne, arrondi en dessus, légèrement anguleux en dessous, comprimé sur les côtés et sillonné; des tarses très-comprimés; des pieds tridactyles.

D'après les recherches de Wagner, la charpente osseuse rappelle, sous bien des rapports, celle des plongeurs. Les attaches musculaires sont très-développées sur le crâne; sur le front se trouvent les cavités destinées à recevoir les glandes nasales. Les vertèbres cervicales sont au nombre de quatorze et les vertèbres dorsales au nombre de dix. Le sternum, long et assez étroit, a un brechet médiocre; son bord postérieur porte de chaque côté deux échancrures, dont l'interne se transforme quelquefois en trou. L'humérus est un peu aplati; et la partie qui correspond à la main est plus longue que chez les plongeurs.

Distribution géographique. — Tous les uriidés appartiennent à l'Océan Glacial du nord, aux petites baies et aux détroits qui l'avoisinent; ils se répandent plus rarement vers le sud, et seulement aux environs du cercle polaire, quoique dans leurs émigrations régulières d'hiver ils le dépassent.

Mœurs, habitudes et régime. — Les uriidés sont de véritables oiseaux de mer, ils ne séjournent sur la terre ferme que pendant la saison de la ponte, et vivent continuellement dans l'eau. Ils nagent et plongent admirablement, volent relativement assez bien, marchent assez vite, et plutôt en appuyant sur le tarse qu'en glissant sur les pieds.

Leurs sens sont subtils; leur intelligence n'a pas un grand développement; c'est du moins ce que l'on admet généralement. Les poissons et

les crustacés constituent la nourriture exclusive de tous les plongeurs ailés, et aussi des uriidés; ils vont les chercher à des profondeurs considérables. Tous vivent et pêchent volontiers en société, et se réunissent à l'époque de la ponte en bandes plus ou moins grandes; quelques espèces, en bandes qui comptent cent mille couples. Les plongeurs ailés, et particulièrement les uriidés, sont des oiseaux réellement bénis pour les peuples du Nord. Une de ces espèces constitue avec les phoques la principale nourriture des habitants de plusieurs colonies du sud du Groënland; colonies qui seront en proie au besoin de la faim quand un jour ces oiseaux cesseront de venir aussi nombreux que d'habitude. Pendant des semaines et des mois entiers, ils sont la nourriture principale et parfois exclusive de ces peuplades sauvages auxquelles, comme le dit Holböll, « on ne peut encore apprendre à ne pas vivre au jour le jour. »

LES GUILLEMOTS — *CEPPHUS*.*Die Teisten, the Guillemots.*

Caractères. — Les guillemots se distinguent par une petite taille; un bec bien proportionné comme longueur, allongé, droit, recourbé vers la base, à l'extrémité de la mandibule supérieure, et presque insensiblement anguleux vers le bas; des pieds placés très à l'arrière du corps; des ailes petites, étroites, pointues, à rémiges très-résistantes; une queue courte, arrondie, composée de douze à quatorze pennes, un plumage court, très-épais, variant sensiblement avec l'âge et les saisons de l'année.

LE GUILLEMOT GRYLLE — *CEPPHUS GRYLLE*.*Die Grillumme, the black Guillemot.*

Caractères. — Le guillemot grylle, vulgairement : *colombe de mer*, à l'exception d'un petit miroir blanc sur l'aile, est noir velouté avec des reflets verdâtres; l'œil est brun, le bec noir; les pieds sont rouge-corail. Le plumage d'hiver est tacheté de blanc et de noir aux parties inférieures. Le plumage des jeunes est noirâtre à la partie supérieure du corps; l'aile est blanche et rayée transversalement de noir; la partie in-

férieure du corps est blanche, le reste tacheté de gris noirâtre. Cet oiseau mesure 36 cent. de long, 60 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 28 cent., celle de la queue de 6.

Distribution géographique. — D'après nos connaissances actuelles, le grylle se répand dans les hautes régions septentrionales du globe, et va couvrir entre le 80° et le 58° degré de latitude.

Mœurs, habitudes et régime. — Dans l'intérieur de cette zone, on rencontre fréquemment l'espèce sur toutes les côtes connues, mais rarement par bandes nombreuses; on la voit plus souvent par petits groupes, par couples, ou isolément. Ce n'est que dans les régions où la mer gèle qu'on la trouve par bandes extraordinaires, rassemblée sur les glaçons. Aussitôt qu'elle change de séjour, elle se sépare de nouveau. A l'entrée de l'hiver, le guillemot grylle émigre plus ou moins régulièrement vers des contrées plus méridionales. C'est ainsi qu'il se montre tous les ans sur nos côtes septentrionales. Il s'égaré rarement dans l'intérieur des terres. Ce n'est que très-accidentellement, par exemple lorsque de fortes neiges surviennent au milieu du printemps, que cet oiseau, en quelque sorte désorienté, finit par perdre les côtes de vue et s'avance dans l'intérieur des terres.

L'aspect du guillemot grylle est toujours très-agréable, qu'on le voie assis sur les blocs de rochers, immobile, nageant, plongeant ou volant. Quand il est au repos, il appuie sur les tarses et cherche à maintenir le corps droit. Dans cette position, ses mouvements de tête et de cou sont très-gracieux. Il est très habile à la nage, et bien qu'il n'enfoncé pas profondément le corps, il semble plus léger sur l'eau que tous ses congénères. En ramant, il sort fréquemment de l'eau ses jolis pieds rouges. Quand il veut plonger, il donne un vigoureux coup des deux pieds, et fait la culbute sans aucun bruit, puis il étend aussitôt les ailes et s'en sert pour ramer ainsi que des pieds; toutefois, il ne reste pas sous l'eau plus de deux minutes. Sur une mer tranquille, on peut le suivre de l'œil bien loin; souvent on est trompé par la transparence de l'eau lorsqu'on apprécie la profondeur à laquelle il descend. Son vol est relativement léger, bien que les ailes soient mues par des coups rapides et en apparence pénibles. Il lui faut un court élan pour sortir de l'eau, mais quand il a atteint une certaine hauteur, il vole beaucoup plus vite qu'on ne l'aurait supposé. Il atteint en volant une grande hauteur, et s'élance jusqu'au haut des rochers. En descendant sur l'eau, il étend les

ailes, sans précisément les mouvoir. Sa voix diffère de celle de tous les oiseaux du même genre, car ce n'est pas un bruit de crécelle comme la leur, mais bien plutôt un sifflement qui peut se traduire à peu près par *jip*. Dans sa manière d'agir, le guillemot grylle, comme les autres espèces du genre, se montre doux, bon, de facile caractère, bien que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il ne soit pas très-sociable. Aux environs des nids, on le voit presque toujours isolé des autres, par couples. Les grylles semblent ne point s'occuper des autres oiseaux de falaises et ne s'effrayent pas non plus de l'approche de l'homme. Quand le gerfaut plane au-dessus des montagnes d'oiseaux et terrifie tous les êtres vivants, quand tous les uriidés et tous les alcidés se hâtent de gagner la mer au plus vite, le grylle s'élève aussi pour aller chercher son salut dans l'eau; mais quand l'homme visite la place où se trouvent les nids, il peut s'approcher à quinze et souvent à dix pas du couple, sans le faire partir. Dans l'eau, le guillemot grylle est plus prudent que sur la terre ferme. Loin de la mer, il semble ne plus être le même oiseau et oublie, comme tous les autres plongeurs, que la nature lui a donné des ailes.

C'est dans les premiers jours de mars qu'apparaissent les guillemots grylles sur les montagnes d'oiseaux. Sur les petites montagnes, on ne voit guère que trois ou quatre couples, tandis qu'ils sont plus nombreux sur les grandes. Cependant il est rare de trouver plus de vingt ou trente couples dans ces lieux, qui donnent asile à des milliers de l'homme. Chaque couple choisit une crevasse ou une fissure de rocher convenable et pond plus ou moins profondément deux œufs, bien proportionnés comme grandeur, de forme ovoïde, grossièrement granuleux, mats, marqués, sur un fond blanc sale ou vert-bleuâtre, de taches d'un gris cendré, de points et de petites taches arrondies ou de forme allongée soit brunes ou d'un brun tirant sur le noir. La ponte a rarement lieu avant la mi-avril, et souvent seulement en mai. Quand on enlève la première couvée, ce qui arrive fréquemment sur les montagnes d'oiseaux, les couples pondent une seconde fois, mais cette fois-ci, un seul œuf. Le mâle et la femelle couvent à tour de rôle, et se tiennent sur leur nid avec une telle obstination, qu'on peut les prendre avec la main. Après une incubation de vingt-quatre jours, les petits éclosent, vêtus d'un épais duvet grisâtre, et reçoivent d'abord, comme nourriture, des vers, de petits poissons et de petites coquilles; plus

tard, des poissons d'une taille plus forte et des crustacés, ce qui constitue le régime des adultes.

Encore couverts du duvet du premier âge, les grylles nagent déjà, mais ne savent pas encore plonger; et ils ne l'apprennent que lorsqu'ils ont toutes leurs plumes.

Les Groënländais et les Irlandais s'emparent des guillemots quand ils peuvent le faire; les Norwégiens se contentent de leur enlever leurs œufs. Indépendamment de l'homme, le gerfaut et les labbes en font leur proie. Faber vit un pygargue fondre sur une bande de ces oiseaux, les obliger à plonger jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués, et arriver par ce moyen à en prendre. Les grands poissons voraces sont aussi très-dangereux pour eux.

Chasse. — La chasse des guillemots ne présente pas de difficulté, car le peu de sauvagerie de ces oiseaux permet de les approcher de très-près; il est très-facile aussi, surtout en été, de les prendre à des pièges.

Captivité. — On ne peut guère conserver en captivité des guillemots grylles, ou du moins ne peut-on pas les garder longtemps. On a beau leur donner un grand bassin, ils semblent indiquer assez clairement, par leur triste attitude, qu'il ne peut remplacer la mer.

Usages et produits. — La chair des guillemots a une odeur d'huile, mais elle peut être apprêtée de manière à devenir mangeable. En Laponie, on fait souvent figurer sur les tables les jeunes et on finit par les manger avec plaisir. Leurs plumes sont employées pour la literie; quant aux œufs, on les estime beaucoup, et c'est réellement un mets délicat, lorsqu'on s'est fait à leur goût.

LES LUMMES — *URIA*.

Die Lummen, the Guillemots.

Caractères. — Les lummes sont plus grands que les guillemots, mais de structure à peu près semblable. Ils ont le bec de longueur moyenne, droit, pointu, légèrement convexe en dessus, anguleux en dessous, plus haut que large à la base, un peu comprimé sur les côtés, à bords rentrants et tranchants; les pieds comme ceux des guillemots, mais avec des doigts relativement un peu longs; l'aile très-étroite et très-pointue; la queue courte, composée de douze pennes; le duvet, épais et rude comme de la fourrure, est blanc sur les parties inférieures, plus ou moins brun-noirâtre aux parties supérieures.

On voit dans nos contrées trois espèces de ce genre, tellement semblables par leur organisation, leurs couleurs et leurs habitudes, qu'il nous suffira de faire plus particulièrement l'histoire de l'une d'elles.

LE LUMME TROÏLE — *URIA TROÏLE*.

Die Troillumme, the common Guillemot.

Caractères. — Dans son plumage des amours, le lumme (*fig. 202*) a la partie antérieure du cou et la partie supérieure du corps d'un brun velouté; les pointes des plumes humérales, blanches et légèrement bordées; les parties inférieures blanches, avec les flancs rayés longitudinalement de brun. Dans le plumage d'hiver, la partie antérieure du cou et une partie des plumes situées derrière les joues sont blanches. L'œil est brun, le bec noir; les pieds sont gris-de-plomb, plus foncé à la partie externe. Cet oiseau mesure 48 cent. de long, de 73 à 76 cent. d'envergure; la longueur de l'aile est de 22 cent., celle de la queue de 7.

LE LUMME BRIDÉ — *URIA RINGVIA*.

Die Ringellumme, the Ringlet-Guillemot.

Caractères. — Cet oiseau, dont quelques naturalistes ne font qu'une variété locale de l'espèce précédente, a les parties supérieures et les flancs comme celle-ci, mais il s'en distingue, à l'époque des amours, par un cercle circumculaire blanc, et par un trait de même couleur, descendant de l'angle postérieur de l'œil, sur les côtés du cou.

LE LUMME DE BRUNNICH — *URIA BRUNNICHII*

Die Polarlumme, the polar Guillemot.

Caractères. — Le lumme de Brunnich ou *arra*, comme on le nomme aussi, se distingue des précédents par les teintes noires des parties supérieures, par les taches longitudinales noires des flancs, par son bec plus court et plus fort, et par une raie blanche qui part de l'angle de la mâchoire supérieure et va jusqu'aux narines.

Distribution géographique des lummes. — Tous les lummes vivent dans les mers septentrionales du globe; cependant on les rencontre aussi, mais isolément, dans les zones tempérées, où ils descendent régulièrement pendant l'hiver. Les lummes troïle et de Brunnich vivent en Islande, tandis qu'on n'y a pas encore rencontré de lumme bridé. Ces trois espèces semblent donc habiter à peu près les mêmes degrés de latitude, mais des degrés différents de longi-

tude, le lumme bridé paraît appartenir plus particulièrement à l'ouest.

Mœurs, habitudes et régime des lummes. — Les lummes ne s'approchent de la terre ferme qu'à l'époque de la ponte et vivent sur la haute mer tout le reste de l'année. Ils nagent avec beaucoup d'adresse et enfoncent alors le corps dans l'eau, à peu près jusqu'à la ligne qui sépare la teinte du dos de celle du ventre; ils plongent parfaitement et rament sous l'eau des pieds et des ailes, avec beaucoup de rapidité et de facilité; ils peuvent rester sous l'eau quelques minutes. Ils traversent les airs rapidement, en faisant siffler leurs ailes; mais ils ne vont pas loin d'une seule traite. Lorsqu'ils veulent gagner leur nid, ils volent à une hauteur considérable au-dessus de la surface des eaux, le reste du temps ils rasent les flots. De loin, le sifflement de leurs ailes les fait prendre pour de grands insectes. Au voisinage de leurs nids, surtout quand la montagne a une forme conique, on ne peut s'empêcher de les comparer à un essaim d'abeilles volant autour d'une immense ruche. Ce n'est qu'en se jetant à l'eau qu'ils descendent presque sans coups d'aile: ainsi, par exemple, quand ils se dirigent en droite ligne de leur montagne vers la mer. Tous suivent autant que possible la même ligne, de sorte qu'il semble y avoir autour de la montagne une véritable toiture, formée par les oiseaux qui montent et qui descendent.

En dehors de la saison de la ponte, on ne les voit jamais voler de cette manière, mais plus souvent nager et plonger, ou tout au plus s'élever un instant et puis s'enfoncer de nouveau dans les flots. Leurs pieds ne sont pas propres pour la marche sur la terre ferme, aussi les y voit-on très-rarement. D'habitude, ils se meuvent en glissant, car ils avancent très-difficilement sur la plante des pieds; parfois ils courent en dansant, pour ainsi dire, sur les doigts, et en s'aidant de leurs ailes pour se tenir en équilibre; de sorte que leur progression terrestre est, à proprement parler, plutôt un vol imparfait qu'une marche. Leur voix est un bruit de crécelle, un criaillement continu qui a des intonations diverses et semble retentir parfois comme *oerrr* ou *eerr*. Les jeunes sifflent.

Quiconque a visité une montagne d'oiseaux occupée par des lummes, ne s'étonne plus qu'on taxe ces oiseaux de stupides. Dans le fait, ils se comportent comme des êtres extraordinairement insouciantes et confiants, surtout quand ils se trouvent sur la terre ferme. Même en nageant, ils se laissent souvent approcher de très-près par

une barque; près de leurs nids, ils ne font même plus attention à l'homme. Quand ils couvent, on peut les approcher jusqu'à six pas et même jusqu'à quatre, sans éveiller leur attention; on peut s'asseoir devant eux, les regarder de près, dessiner ou écrire, sans qu'ils s'envolent. Mais cette insouciance est loin d'être une preuve de stupidité. La personne qui va les visiter souvent ne leur inspire aucune crainte, tandis qu'un gerfaut met en émoi toute la montagne d'oiseaux, aussitôt qu'il paraît, de même qu'un pygargue qui s'approche met en fuite des milliers de ces oiseaux. Ils connaissent donc bien leurs ennemis et s'ils ne comptent pas l'homme parmi ceux-ci, c'est parce qu'ils ne le considèrent pas comme tel. Toutefois, on ne peut savoir si au milieu de tous ces millions d'oiseaux qu'on a sous les yeux, il n'en est pas quelques-uns que l'expérience a rendus sages; on sait du reste que là où ils viennent isolément et où on les poursuit, ils deviennent sauvages et finissent par considérer l'homme comme un ennemi. Ils vivent entre eux dans la plus parfaite intelligence et se réunissent à des espèces qui ne présentent point de danger pour eux. Jamais ils n'attaquent les autres oiseaux, mais se montrent très-sociables. Les lummes choisissent pour établir leurs nids, des rochers escarpés ou des pans de rochers isolés qui s'élèvent sur le rivage, qui promettent une pêche abondante, et qui présentent des espèces de corniches, des crevasses et des fentes nombreuses. Probablement que la mer, dans le voisinage de ces emplacements, est particulièrement riche en poissons et en crustacés, qui constituent leur nourriture; ou bien encore ce choix est peut-être motivé par la région dans laquelle est placée une falaise ou une partie principale de la montagne. Quoi qu'il en soit, l'emplacement est toujours bien choisi. A la fin de mars ou au commencement d'avril, on les voit apparaître en bandes plus ou moins nombreuses sur les montagnes, et alors commencent aussitôt une vie et un mouvement particuliers. La montagne devient, comme nous l'avons dit, une énorme ruche d'abeilles. Un nuage d'oiseaux l'environne constamment, on en voit des milliers et des centaines de mille, qui semblent rangés en bataille, leur poitrine blanche tournée vers la mer, sur toutes les saillies, sur les pics, sur les corniches, sur les pointes et partout en général où ils peuvent se poser; tandis que d'autres centaines de mille volent de haut en bas ou réciproquement, et que d'autres multitudes pêchent ou plongent dans la mer. La plus grande monta-

gne, les parois de rocher les plus étendues, sont couvertes d'oiseaux ; chacun d'eux se suffit à lui-même et jamais on ne voit de querelle s'élever autour des nids. Tous semblent rivaliser de complaisance, si l'on peut ainsi dire, et chacun cherche à venir en aide à son voisin. Les couples sont très-étroitement unis. Avant la ponte, posés l'un à côté de l'autre, ils se caressent, se frottent mutuellement le cou ; si l'un descend à la mer, l'autre le suit ; ils pêchent en commun, puis reviennent vers leur nid. Plus tard, ils partagent tous les soins de l'incubation. La femelle ne pond qu'un seul œuf, très-grand il est vrai, en forme de toupie, à coquille résistante, grossièrement granuleux et marqué de taches foncées sur un fond clair, mais si diversement tacheté, que sur cent œufs, c'est à peine si on en trouve deux qui soient pareils. Le fond passe du blanc au jaune, au gris, par toutes les nuances ; les petites taches et les petits points qui se trouvent en plus ou moins grande abondance sur la coquille, se réunissent en couronne sur la grosse ou sur la petite extrémité ; d'autres fois ces taches sont distribuées également sur toute la surface de l'œuf. Les lummes ne construisent pas à proprement parler de nid, ils pondent leurs œufs sur la pierre nue, sans même se donner la peine d'enlever les cailloux nombreux qui descendent du haut des pentes escarpées. Aussitôt la ponte terminée, commence l'incubation ; et ces soins ne sont pas seulement partagés par le mâle et la femelle du couple, mais, d'après des renseignements dignes de foi, sur toutes les montagnes d'oiseaux, on voit des suppléants complaisants, prendre la place des légitimes propriétaires du nid et couvrir avec ardeur pendant un certain temps. On croyait, dans le temps, que cette opération s'accomplissait dans la position assise, mais quiconque visite une montagne d'oiseaux s'aperçoit bien vite que les lummes prennent à cet effet la même position que les autres oiseaux.

Le jeune éclôt après une incubation qui va de trente jours jusqu'à trente-cinq quelquefois. Ce petit être ressemble bien plus à une boule de laine noir-grisâtre qu'à un oiseau, mais grâce aux soins dont l'entourent ses parents et tous les autres lummes inoccupés, il se développe rapidement, perd son duvet et au bout d'un mois est déjà couvert de plumes. Bientôt les petits abandonnent le coin de rocher où ils sont nés, pour aller à la mer. « Cet échange, dit Naumann, n'est pas sans danger, comme le prouvent clairement les mouvements inquiets et les cris de la femelle.

Le petit se lance d'un bond, du bord du rocher dans l'eau, suivi par les vieux, plonge aussitôt qu'il est à l'eau, toujours suivi par ses parents, et quand il remonte se serre avec effroi contre eux en poussant des sifflements aigus, comme pour leur demander de venir à son secours et lui permettre de monter sur leur dos. Mais il doit faire connaissance avec son nouvel élément, et après quelques plongées toujours exécutées en compagnie des vieux, il devient plus confiant. Les parents lui apprennent en même temps à pourvoir lui-même à sa nourriture. Ils continuent à le protéger et l'accompagnent en pleine mer, où souvent on rencontre, à plusieurs lieues de la côte, de vieux oiseaux accompagnés de leurs petits à peine à moitié développés, affrontant les vents et les flots. Le saut des rochers n'est pas toujours heureux : les petits, en sautant, tombent quelquefois sur les pierres et se tuent. »

Chasse. — Les montagnes d'oiseaux sont régulièrement moissonnées par les hommes, et produisent, d'après le nombre plus ou moins grand d'oiseaux qui y couvent, une récolte d'œufs et de jeunes plus ou moins abondante. Dans le Nord, on expédie assez loin les œufs ; quant aux jeunes, on les sale et on les conserve pour l'hiver. Dans les îles Féroë, il s'est formé une classe d'hommes, les oiseleurs, pour l'exploitation des montagnes d'oiseaux ; ces hommes bravent tous les dangers et voient la mort sous toutes ses faces, pendant qu'ils se livrent à leur industrie ; aussi c'est à peine s'il en meurt un dans son lit. Ils gravissent les rochers depuis le bas, ou se laissent descendre au moyen de longues cordes. Ils se suspendent à des hauteurs de 17 mètres, pour atteindre la retraite où se font les couvées ; ils posent les pieds sur des corniches, où les oiseaux ont à peine assez de place, et accomplissent des tours de force qui semblent impossibles. En hiver, dans le Groënland, on abat des lummes par centaines de mille, à l'aide des armes à feu ; cependant il y a une manière toute particulière de les prendre : les lummes, avant la fonte des glaces, arrivent d'ordinaire aux places qu'ils ont choisies pour nicher et y passent la nuit ; après leur arrivée, les Groënländais entourent aussi silencieusement que possible la montagne, puis effrayent les oiseaux qui s'y trouvent, en criant et en tirant des coups de fusil ; les lummes, oubliant qu'au-dessous d'eux la mer est encore couverte de glace, se lancent la tête en avant et vont se briser sur la glace. Indépendamment des hommes, tous les grands oiseaux

de proie, les corbeaux et les labbes leur font une chasse continuelle, en même temps que les poissons voraces les poursuivent sous les eaux. Et cependant, malgré toutes les poursuites auxquelles ils sont en butte, malgré la destruction des œufs et des jeunes, leur nombre ne diminue pas, ou du moins ne diminue pas d'une manière sensible. Les montagnes d'oiseaux sont encore recouvertes aujourd'hui d'autant de centaines de milliers d'oiseaux qu'on se rappelle en avoir jamais vu.

Captivité. — J'ai eu longtemps en captivité des lummes et j'ai su m'en faire de véritables amis. Ils ne faisaient aucune difficulté pour prendre la nourriture que je leur tendais, et semblaient ne point faire de différence entre les petits poissons et les crustacés. Ils s'exerçaient, plusieurs heures par jour à nager, mais ne plongeaient pas, peut-être parce qu'ils n'avaient pas encore appris à le faire. Quand ils étaient fatigués, ils allaient sur la terre ferme et se seraient si étroitement les uns contre les autres, qu'ils ne faisaient qu'un seul tas. Jamais ils ne glissaient sur les tarse, mais marchaient plutôt sur les orteils, en s'aidant de leurs ailes, qu'ils faisaient mouvoir très-gracieusement, et en dansant avec une vitesse et une adresse surprenantes. Plusieurs d'entre eux furent tués par des animaux carnassiers, le chagrin d'avoir perdu leurs compagnons fit probablement mourir les autres.

LES MERGULES — *MERGULUS*.

Die Krabbentaucher, the Smews.

Caractères. — Les mergules se distinguent des autres espèces de la famille, par un bec court et épais, convexe en dessus, renflé, à bords très-retrants, à mandibule inférieure très-anguleuse à la rencontre de ses branches, sillonné, chez les vieux, en avant des ouvertures arrondies des fosses nasales.

Les mergules ont beaucoup de ressemblance avec les autres uriidés et paraissent faire transition entre les lummes et les pingouins.

LE MERGULE NAIN — *MERGULUS ALLE*.

Der Krabbentaucher, the Smew.

Caractères. — Tous les naturalistes qui ont étudié les habitudes du plus petit des uriidés, du mergule nain, s'accordent pour le compter au nombre des plus gracieux enfants de la mer. Sous son plumage d'été, il est noir foncé aux parties

supérieures ; d'un noir mat au devant du cou, blancs aux parties inférieures, avec les côtés rayés de brun ; les pieds sont bleuâtres. Dans le plumage d'hiver, la gorge tire sur le blanc et le cou sur le gris foncé. Cet oiseau mesure de 24 à 27 cent. de long, de 44 à 50 cent. d'envergure ; la longueur de l'aile est de 15 à 16 cent., celle de la queue de 3 à 4.

Distribution géographique. — Les voyageurs qui ont été au Groënland appellent le mergule nain l'*oiseau de glace*, parce que sa présence en bandes nombreuses indique ordinairement le voisinage de grandes masses de glace. « Deux fois, dit Holböll, j'ai été enfermé dans les glaces, et deux fois j'ai vu des quantités innombrables de ces oiseaux se diriger vers le nord. » D'autres navigateurs ont observé le mergule nain jusque dans les régions les plus septentrionales. Parry l'a rencontré encore sous le 82°, 45' de latitude nord ; entre le 81° degré et le 82° il en a vu des bandes considérables. Il est très-commun au Spitzberg, à Jan Mayen, à Nowaja-Semlja, et très-nombreux au Groënland ; on le voit irrégulièrement et exceptionnellement plus avant dans le sud. Il s'égaré annuellement en Islande, sur les côtes de l'Allemagne, de la Grande-Bretagne, de la Hollande et de la France ; à Helgoland, on en voit arriver quelques-uns en hiver.

Mœurs, habitudes et régime. — Il est probable que le mergule nain entreprend de grands voyages autres que ceux qu'on connaît jusqu'à présent ; il n'y aurait par conséquent pas lieu de le considérer comme un véritable oiseau sédentaire. Il ne gagne la terre ferme que pour y couver ou lorsqu'il y est contraint par les longues tempêtes de l'hiver ; car dans les circonstances normales, il nage au milieu des plus fortes vagues, par lesquelles il se laisse porter sans opposer de résistance. Il dort sur les flots, la tête sous les plumes ; enfin, il semble se trouver pour ainsi dire chez lui sur toute l'étendue de la vaste mer.

Le mergule nain est de tous les uriidés et de tous les plongeurs ailés, en général, le plus remuant, le plus vif et le plus adroit. Il marche sur ses doigts, assez vite et assez adroitement, quoiqu'il s'avance par petits pas ; il glisse rapidement au milieu des pierres ou se faufile comme une souris dans son trou ; il nage et plonge avec une adresse extraordinaire, mieux même que les lummes et les pingouins, reste deux minutes et plus sous l'eau et supporte longtemps tous les assauts de la tempête avant d'être fatigué.

Son vol présente quelque analogie avec celui des guillemots et des lummes et encore plus avec celui des insectes, car il fait mouvoir ses petites ailes avec une grande rapidité. Il prend facilement son essor, soit sur l'eau, soit sur la terre ferme, et retombe tout aussi adroitement à la surface de la mer ou dans les flots; bref, il prouve qu'il est maître de son vol. Sa voix le distingue de tous les autres plongeurs ailés et paraît varier, car les observateurs l'ont rendue de différentes manières, les uns par la syllabe *gief*, qui résonne comme un sifflement sonore; les autres par les cris *trr, trr, tet, tet, tet*. On entend, bien avant de les voir, les bandes qu'on rencontre en mer par un temps brumeux; du reste, le mergule nain se distingue par sa vivacité et son agilité. En outre, son naturel est tout à fait celui des autres uriidés; il est aussi pacifique et sociable qu'eux, et tout aussi insouciant.

La nourriture des mergules nains consiste principalement en petits insectes qui vivent à la surface de l'eau; on trouve rarement des restes de poissons dans l'estomac des individus que l'on tue. Quand ils chassent, on les voit disséminés sur une grande étendue de la mer, nager avec précipitation, plonger, poursuivre leur proie par de rapides mouvements de tête, et toujours prendre quelque chose. Dans les îles des hautes régions du Nord, à l'époque de la ponte, les mergules se réunissent en bandes innombrables. Sur les côtes du Spitzberg, par exemple, on les voit, dit Malmgren, partout en grand nombre, et on entend nuit et jour, à une lieue de distance de la côte, des cris continuels qui partent des flancs de la montagne qu'ils ont choisie. Dans les environs de l'Islande, ils ne nichent, dit Faber, que sur une localité, à l'extrémité nord de la petite île de Grimso. Chaque couple cherche au milieu des débris de rocher, une petite place convenable pour y installer son nid. La ponte est d'un seul œuf blanc, à reflets bleuâtres, et à peu près du volume d'un œuf de pigeon. « Le 17 juin, raconte Faber, vers minuit, je déplaçai, avec quelques habitants de l'île, les pierres qui cachaient les nids,

et je pris des mergules nains sur leurs œufs; plus tard, en les disséquant, je constatai qu'ils étaient tous des mâles. Ils me donnèrent une preuve touchante de l'affection que, même les mâles de cette espèce ont pour leurs œufs. Trois jours avant cette entreprise, j'avais déjà visité cette place à nids, et j'avais blessé un oiseau à l'aile, mais il s'était rapidement dissimulé au milieu des pierres, avant que je pusse m'en emparer. C'était un des dix mâles que je trouvai trois jours plus tard sur les œufs, il était couché tout meurtri, et l'aile fracassée; ses douleurs n'avaient pu étouffer son affection pour sa couvée. Sur ces places à nids, on voit les oiseaux qui ne couvent pas, posés sur les débris de rocher qui cachent ceux qui couvent. Quand on les fait lever, ils se dirigent ensemble vers la mer, mais reviennent bientôt et entourent les nids de si près, qu'on peut les abattre facilement. Pendant le jour, les oiseaux qui ne couvent pas se livrent à la pêche, et le soir viennent se poser en criant et en caquetant sur les pierres qui avoisinent leurs nids. On ne sait pas jusqu'à présent quelle est la durée de l'incubation; mais on n'ignore pas que les deux parents aiment d'un égal amour leur petit et qu'ils le nourrissent jusqu'à ce que, complètement recouvert de plumes, il abandonne le nid et puisse gagner la mer. Il est probable que les mergules qui se sont reproduits sur divers points se réunissent après l'éducation des jeunes et forment ces bandes innombrables qu'on a rencontrées parfois.

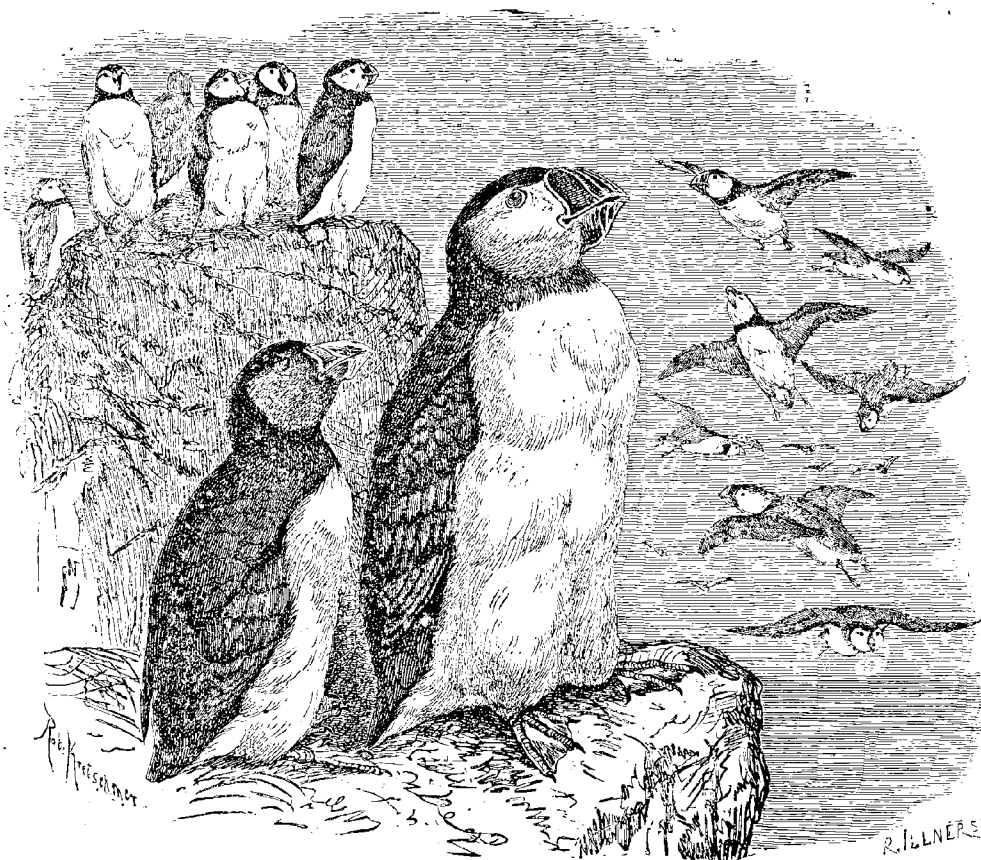
Chasse. — Ce ne sont pas seulement les oiseaux de proie et les mouettes du nord ou les grands poissons voraces qui poursuivent les mergules, l'homme leur fait aussi la chasse, pour s'en nourrir. Le fait suivant peut donner une idée de la quantité de mergules qu'on abat : trois chasseurs qui appartenaient à l'équipage de l'*Alexandre*, tuèrent en cinq ou six heures 1,663 pièces; et l'un d'eux abattit d'un seul coup de fusil 32 de ces oiseaux. Rôtis, les mergules sont, avec la chair de renne, les morceaux les plus délicats que l'on connaisse au Spitzberg.

LES PHALÉRIDÉS — PHALERES

Die Schmucktaucher, the Stariks.

Caractères. — Dans les régions septentrionales du grand Océan, certains oiseaux plongeurs

viennent se réunir aux uriidés et aux alcidés. Ils trahissent une étroite parenté avec ces der-



Corbail, Créte Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

Fig. 203. Le Macareux moine (p. 883).

niers, et leur organisation en diffère peu ; cependant ils s'en distinguent par les touffes de plumes allongées qu'ils ont sur la tête ; par leur bec très-court, et par leur plumage abondant, paré de couleurs assez vives.

Cette famille ne repose que sur un genre.

LES STARIQUES — PHALERIS.

Die Strausstaucher, the crested Smew.

Caractères. — Les stariques ont un bec plus court que la tête, très-comprimé, échancré à l'extrémité de la mandibule supérieure, qui est légèrement convexe ainsi que la mandibule inférieure ; des jambes très à l'arrière du corps ; des tarsi courts, très-comprimés latéralement ; des ailes de longueur moyenne, et une queue très-courte.

Distribution géographique. — Les espèces jusqu'ici connues qui appartiennent à ce genre, vivent dans les régions septentrionales du Grand

BRÈVE.

Océan, entre le nord-est de l'Asie et le nord-ouest de l'Amérique.

Mœurs, habitudes et régime. — En tant que je sache, les mœurs et les habitudes des stariques ressemblent à tel point à celles des lummes et des pingouins, qu'il me suffira de faire aussi succinctement que possible l'histoire d'une de ces espèces.

LE STARIQUE HUPPÉ — PHALERIS CRISTATELLA.

Der Starik, the Starik.

Le starique huppé, ou simplement *starique*, comme l'appellent les Russes, porte sur le front une huppe composée de six à huit plumes à tige très-élastique, à barbes très-rapprochées, recourbées en forme de faucille d'arrière en avant. D'autres plumes longues et décomposées, d'un blanc éblouissant, se trouvent à la naissance du bec et sur les joues, et embellissent tout particulièrement le front et les côtés de la tête.

IV — 422

Le plumage des oiseaux adultes, chez lesquels la parure est spécialement développée, est d'un brun noirâtre à la partie supérieure, d'un cendré bleuâtre à la partie inférieure, dégénérant en jaune grisâtre sur le ventre; les rémiges et les rectrices sont noires. L'œil est brun foncé, le bec rouge-coral, les pieds sont bleuâtres. Les jeunes n'ont point de parure, les plumes du front sont noires, et chacune d'elles est tiquetée de blanc, les épaules sont grises, le reste des parties supérieures noir, la gorge d'un jaune tirant sur le blanc; les parties inférieures sont d'un blanc pur. Comme taille, cet oiseau peut à peu près être comparé à une grande caille.

Distribution géographique. — Steller découvrit le starique huppé dans la mer de Behring; après lui, d'autres navigateurs l'ont rencontré depuis le détroit de Behring jusque dans les mers du Japon et sur les côtes de l'Amérique.

Mœurs, habitudes et régime. — Comme les autres plongeurs, le starique huppé est très-sociable; il habite, à ce qu'il paraît, la terre ferme, plus souvent que les guillemots, et y vient du moins tous les soirs pour y dormir. Pendant le jour, il nage et plonge en grande compagnie. On assure qu'à terre sa confiance est telle qu'il en paraît stupide. Lorsque les habitants du Kamtschatka étendent sur le rivage leurs fourrures, les stariques huppés vont, dit-on, y chercher un refuge contre le mauvais temps; ils s'embarrasseraient en grand nombre dans les plis et dans les manches, et deviendraient ainsi une proie facile. Que faut-il croire de cela? C'est ce que j'abandonne au bon sens de mes lecteurs; je ferai remarquer seulement qu'un de nos observateurs les plus dignes de foi, qui a vu ces oiseaux sur les lieux où ils nichent, n'a rien raconté de pareil. On s'empare des stariques huppés par des moyens un peu différents de ceux qu'on emploie pour prendre des lummes ou des pingouins.

Kittlitz décrit une place à nids, qu'il visita dans les environs du port de Pierre-et-Paul, appelé Ile de Rochers. « J'étais plongé dans la contemplation du spectacle que m'offrait ma place aérienne; l'ensemble paraissait être un

immense palais enchanté, divisé en plusieurs corps de bâtiments par des rues étroites; la toiture, sur laquelle nous trouvions, permettait d'en embrasser la plus grande partie. Ce qui ajoutait à cette impression, c'était la combinaison des masses escarpées, composées de blocs de pierre tantôt arrondis, tantôt tronqués, dont la symétrie constituait de véritables constructions, dont la charpente intérieure se composait de voûtes énormes, reposant sur des piliers gigantesques. C'est l'effet que nous produisirent ces profondes excavations d'une construction régulière, que le flot avait créées, et qui offraient à nos yeux des couloirs pittoresques. A nos pieds brillaient, profondes comme la mer, les rues étroites de cette ville merveilleuse, tranquille et calme, sous le brillant miroir des mers, aussi loin que l'œil pouvait atteindre; mais quelle agitation devait se produire si le vent le plus léger s'élevait! Ce qui contribuait à donner à ce spectacle un cachet magique, c'étaient les innombrables habitants du palais, ces oiseaux, dans les positions les plus bizarres et les plus variées, et qui, dans la persuasion de leur droit de propriété, ne semblaient pas prêter la moindre attention à leurs visiteurs inattendus. La légèreté avec laquelle ils arrivaient et s'éloignaient, augmentait encore le malaise de celui qui, ne se fiant pas à ses jambes, devait regagner le chemin qu'il apercevait dans les profondeurs qu'il dominait. »

Le sol de ces îles de rochers était complètement bouleversé par différentes espèces d'oiseaux, au nombre desquelles se trouvaient quelques stariques huppés. Kittlitz en a vu beaucoup sur la mer, nager et plonger; la plupart du temps ils étaient par deux ou par trois; il les rencontra aussi sur les montagnes, mais, à son grand désappointement, la plupart des nids avaient déjà été enlevés. Il n'y en avait que deux qui contenaient encore des œufs, et ce fut à l'aide d'un croc qu'on attira d'un de ces nids un oiseau qui couvait. Chaque couple pond tout simplement sur le sol des interstices du rocher deux œufs assez grands, allongés, d'un blanc tirant sur le roux, marbrés et pointillés complètement de brun roux.

LES ALCIDÉS — *ALCÆ*.*Die Alken, the Auks.*

Caractères. — Les alcidés sont des plongeurs ailés dont le bec est très-élevé, très-comprimé latéralement et creusé de nombreux sillons sur les côtés des deux mandibules; leurs ailes sont très-petites, étroites et pointues, et leur queue, qui se compose de douze à seize pennes, est remarquablement courte.

Distribution géographique. — Toutes les espèces de la famille habitent le nord de notre globe et ne viennent dans nos contrées qu'à l'état d'oiseaux de passage.

LES MACAREUX — *MORMON*.*Die Larventaucher, the Auks.*

Caractères. — Les macareux sont des oiseaux de taille moyenne, à cou court, à tête grosse. Ils ont un bec conformé d'une façon toute particulière. Vu de côté, cet organe paraît triangulaire; il débordé à sa racine le front et le menton; un bourrelet de peau qui s'avance jusqu'à l'angle de la bouche en recouvre la base; il est rayé en avant, médiocrement pointu, mais très-tranchant; en un mot, il diffère du bec de tous les autres oiseaux. Ils ont trois doigts aux pieds, des palmes assez grandes, des ongles très-longs et recourbés en dehors. Leurs ailes sont petites, étroites, arrondies; leur queue est très-courte, composée de seize rectrices; les plumes ordinaires sont très-fourmies en avant du corps, fermes et couchées à plat; en arrière, elles sont plus longues et plus fines. Le pourtour des yeux est remarquable en ce qu'il présente un tubercule inférieur cartilagineux, allongé et vertical, et un tubercule supérieur, triangulaire et également vertical.

LE MACAREUX MOINE — *MORMON FRATERCULA*.*Der Lund, the Sea-Parrot.*

Caractères. — Le macareux moine (*fig. 203*) a le sommet de la tête, le cou et le dos noirs, les joues et la gorge d'un gris cendré; le ventre blanc, gris ou noir sur les côtés; l'œil brun foncé, bordé d'un cercle rouge-coral; les tubercules d'un gris cendré, le bec rouge-coral pâle à la pointe, plus clair dans ses rayures, gris-bleu à la racine, jaune-orange à l'angle de la bouche; les pieds

rouge-cinabre. Les jeunes se distinguent par leur bec moins élevé et la coloration moins brillante de leurs plumes. La longueur totale du macareux moine est de 12 pouces, son envergure de 23 pouces à 23 pouces et demi; la longueur de l'aile est de 6 pouces et quart, et celle de la queue de 2 pouces et demi (mesures anglaises).

Distribution géographique. — Le macareux moine habite la mer du Nord, la partie septentrionale de l'Atlantique, et la mer Polaire jusqu'au 80° degré de latitude nord. On le rencontre sur les côtes de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique; dans le nord de l'océan Pacifique, il est représenté par une espèce très-voisine. Quelques couples pondent encore dans l'île d'Helgoland; plus au Nord, ils deviennent plus nombreux, et dans la mer de glace, ils se trouvent en quantité si considérable qu'on peut estimer à plusieurs centaines de mille, et même à des millions, le nombre de ceux qui couvrent les places à nids pendant l'été. Ils ne doivent pas être très-répandus dans le sud du Groënland; mais, plus au nord, ils sont déjà plus abondants. Dans la partie européenne de la mer de glace, ils dépassent en nombre tous les autres oiseaux.

Mœurs, habitudes et régime. — On ne saurait admettre que les macareux moines émigrent, bien qu'on les rencontre souvent pendant l'hiver dans des contrées plus méridionales; à proprement parler, ils ne font qu'aller des places à nids à la haute mer, et *vice versa*. Il peut arriver que de proche en proche ils s'égarer jusque dans des contrées situées plus au sud, et même jusque dans la Méditerranée; mais ce sont là des faits exceptionnels. Leur vie se divise en deux parts: la vie de l'été, sur les montagnes; et celle de l'hiver, sur la mer. La plus intéressante pour nous est celle de l'été, nous ne connaissons d'ailleurs que fort peu celle de l'hiver.

Dans mon voyage en Laponie, je ne rencontrai, ou plutôt je ne distinguai le macareux moine des autres oiseaux, qu'au voisinage des îles Loffoden. Ce qui me frappa tout d'abord dans cet oiseau, ce fut la façon vraiment surprenante dont il vole sur les vagues, qu'il rase sans paraître jamais en quitter la surface. Il emploie à cet effet ses ailes aussi bien que ses pieds, et se transporte rapidement d'une lame à une autre

lame, comme un poisson moitié nageant et moitié volant ; il frappe l'eau des ailes et des pattes tout à la fois, décrit une courbe après l'autre, se pliant au caprice des flots et avançant sans cesse avec une rapidité et une force tout à fait merveilleuses. De son bec il fouille la lame tout en volant, et en cela il m'a rappelé singulièrement le bec-en-ciseaux. Quand il se lève de la surface des eaux pour s'envoler, il le fait avec une rapidité si extraordinaire et en ligne si directe que l'on tire toujours trop en arrière, au commencement. Pour la nage, il n'est dépassé certainement par aucun autre membre de la famille ou de l'ordre auquel il appartient. Il repose légèrement sur les vagues, ou s'enfonce à volonté au-dessous de leur surface ; il plonge sans effort et sans bruit et reste sous l'eau deux ou trois minutes ; au dire des naturalistes, il descendrait à une profondeur de 30 brasses. Sur terre, il marche à petits pas et en vacillant, mais cependant très-rapidement ; il peut s'enlever dans les airs, et se laisser tomber sur le sol tout d'un trait et sans hésitation.

Quand il est tranquille, il repose habituellement sur la pointe des pieds et sur la queue, ou bien encore, il est couché à plat sur le ventre. Comme ses congénères, il remue sans cesse la tête et le cou, même au repos, comme s'il cherchait quelque chose autour de lui. Ce mouvement de tête fait une impression très-bizarre sur le spectateur. Sa voix ne se distingue de celle des espèces voisines que par sa profondeur. Elle se rapproche beaucoup de celle de l'alque torda ; elle sonne bas, paraît exprimer *orr, orr*, et ressemble par moments au ronflement d'un homme endormi, à ce que dit Faber ; quand il est irrité, sa voix rappelle le grognement d'un petit chien.

J'ai vécu des jours entiers dans la société des macareux, ce qui m'a permis de bien les étudier sur leurs montagnes à nids ; j'ajouterai que cette étude m'a procuré une vive satisfaction. Je regarde le macareux moine comme le plus actif et le plus intelligent de tous les oiseaux de sa famille. Quand on le voit assis, tranquille devant son trou, on est tenté de croire, avec Faber, qu'il est sot et ennuyeux ; et quand on apprend qu'à la vue de l'homme, au lieu de se précipiter à la mer, il se glisse dans son nid, au fond duquel il s'accule en grommelant et en se défendant, et qu'il se laisse prendre sans même songer à la fuite, on est tenté de croire qu'il y a chez lui plus que de la sottise.

Ce qui confirme dans cette opinion, c'est la façon dont il se conduit en captivité, lorsqu'il a été enlevé de la place à nids et transporté à

quelques centaines de pas de la mer, comme je l'ai fait. Là, bien qu'abandonné à une complète liberté, il est si ahuri, qu'il semble avoir complètement oublié l'usage de ses ailes ; on peut le jeter en l'air sans qu'il essaye de s'envoler ; il se laisse retomber lourdement à terre ; il tient tête à ceux qui s'approchent, voire même aux chiens, mais jamais il ne songe à fuir.

Mais on prend de lui une autre opinion quand on le poursuit sur la mer, son véritable élément ; alors on peut apprécier son intelligence. Cependant le macareux moine n'est pas précisément très-prudent ni très-farouche, et cela par la raison toute simple qu'il ne vient à l'idée de personne de l'inquiéter aux endroits qu'il habite ; ceci fait qu'il ne craint nullement l'approche des bateaux ; mais il devient très-soupçonneux et très-craintif aussitôt qu'il se voit poursuivi : j'ai pu m'en convaincre moi-même. Je ne veux pas dire par là que ce soit un oiseau bien intelligent, je consentirai même à ce qu'on l'appelle sot. Contrairement à ses congénères, il n'est ni très-sociable, ni très-tolérant. Peut-être y a-t-il plus de disputes entre les macareux qu'entre les lummes ; quant à moi, je n'ai rien vu de semblable ; il m'a même paru que la plus parfaite intelligence régnait entre eux. Au besoin, le lumme sait se servir avec succès de son bec aigu ; et il a plus que tout autre oiseau de ce genre occasion de le faire, par la raison qu'il doit se défendre souvent dans son trou contre les agresseurs. Tous ceux que j'ai arrachés de leur nid se servaient de leur bec avec beaucoup de force et d'adresse ; et l'un d'eux, que j'avais laissé libre un peu loin de la mer, accueillit si bien un gros chien de basse-cour qui s'approchait de lui un peu trop imprudemment, qu'il lui fit passer à tout jamais l'envie de recommencer l'attaque.

La nourriture du macareux moine se compose de crustacés et de petits poissons ; c'est avec ces derniers qu'il élève ses jeunes. Je ne saurais dire à quoi lui sert son bec pour prendre sa proie, et je ne m'en occuperai pas autrement, comme l'ont fait d'autres naturalistes ; je me bornerai à dire qu'il sait en faire usage avec beaucoup d'adresse. A terre, il doit manger aussi des plantes vertes ; je n'ai d'ailleurs fait aucune observation personnelle à ce sujet.

Comme le macareux moine se reproduit partout en compagnie des lummes et des alques, et qu'il est probable qu'il ne forme jamais de colonies à part, tout ce qui a été dit sur les mœurs de ces derniers, lui est applicable. Au milieu d'avril ou au commencement de mai, selon que

la neige fond plus tôt ou plus tard, il se rapproche des montagnes, et cherche au plus vite la place de son ancien nid, ou bien s'en creuse un nouveau. En cela il se distingue des lummes et des alques, car jamais il ne dépose son œuf sur la terre nue.

Les macareux ne creusent pas toujours des trous : chaque fente de rocher ou crevasse un peu sombre leur est bonne pour nicher, et ce n'est qu'à leur défaut qu'ils se mettent à creuser ; c'est du moins ce qu'il m'a semblé. Beaucoup de macareux couvaient sur les Nyken, au milieu de grosses pierres, dans les crevasses, les fentes et les anfractuosités des parois en ruines des rochers ; mais il n'y en avait probablement pas assez pour le nombre immense des oiseaux, car la tourbe molle qui constitue le sol était partout creusée et minée. Les deux sexes semblaient travailler à la construction du nid, car j'ai vu autant de femelles que de mâles autour des trous. Ils se servaient de leur bec et de leurs pattes ; cependant je ne saurais dire comment ils s'y prenaient, par la raison qu'ils cessaient tout travail aussitôt que l'on approchait. Pendant qu'ils creusent, ils sont recouverts d'une telle poussière, ou plutôt ils sont si couverts de boue, que l'on peut à peine reconnaître les couleurs de leurs plumes ; mais ils se nettoient avec le plus grand soin avant de se mettre à couver. Chaque couple ne pond qu'un seul œuf, un peu plus gros que celui d'une oie domestique. La coquille a le grain grossier et inégal, sa couleur est toute blanche, mais la tourbe la colore bien vite en jaune et plus tard en brun. Les deux parents couvent. J'ignore quelle est la durée de l'incubation : on dit qu'elle est d'environ cinq semaines. Le jeune éclôt avec un duvet long, épais, d'un noir foncé et d'un gris clair ; il piaille beaucoup pendant les premiers jours ; plus tard il crie plus fort, mais il n'apprend le *orr* paternel que lorsqu'il a pris son essor. Il grandit assez lentement, aussi reste-t-il longtemps au nid. Il ne le quitte que lorsqu'il a toutes ses ailes, et se jette alors avec les vieux à la mer. Le père et la mère lui témoignent la plus vive affection : ils lui apportent le poisson de très-loin, s'exposent pour lui au danger, et le défendent avec beaucoup de courage. L'un et l'autre couvent avec beaucoup de persévérance, et le mâle lui-même prend sa part de l'élevage ; quand il perd sa femelle, il pourvoit seul à la nourriture du petit. Enlève-t-on l'œuf au couple, il en pond un second ; si l'on prend ce second, il en pond souvent un troisième, ordinairement dans le même trou. Si l'on s'empare des deux

vieux à la fois, d'autres couples couvent l'œuf et élèvent le jeune.

Les habitants de la contrée enlèvent d'ordinaire le premier œuf, mais ils laissent le second et vont chercher plus tard le jeune avant qu'il s'envole. Ils le mangent ou le salent pour l'hiver.

Chasse. — La chasse en mer n'est jamais profitable, parce que ces oiseaux s'enfoncent tellement dans l'eau, quand ils se voient poursuivis, qu'on n'a plus que la tête et le cou pour but, ce qui fait qu'on est obligé de les tirer avec du plomb très-fin et qu'on les manque très-souvent. Je n'ai jamais vu que les macareux sur lesquels nous tirions quittassent l'eau pour les régions atmosphériques ; tous cherchaient au contraire à s'enfuir en plongeant. Ils plongeaient encore très-profondément, alors même qu'ils étaient blessés et qu'ils traînaient les deux ailes.

Captivité. — On ne prend pas les macareux pour les garder en captivité, par la raison qu'on ne peut les conserver, ou plutôt parce qu'on ne peut leur donner la nourriture qui leur convient.

LES ALQUES — ALCA.

Die Alken, the Auks.

Caractères. — Les alques ou *pingouins macroptères*, peuvent, jusqu'à un certain point, être regardés comme des intermédiaires entre les lummes et les macareux. Ils ressemblent aux premiers par leur couleur et leur manière de vivre, aux derniers par la conformation de leur bec. Celui-ci est de longueur moyenne, très-étroit, élevé, arqué à sa partie supérieure, recourbé à angle droit à sa partie inférieure, rayé sur les côtés, très-tranchant sur ses bords, qui sont recourbés. La queue est courte et composée de douze pennes étroites ; l'aile est étroite, allongée, et un peu en forme de sabre.

Distribution géographique. — Toutes les contrées et parties de la mer où se rencontre le macareux moine sont fréquentées par les alques.

L'ALQUE TORDA — ALCA TORDA.

Der Tordalk, the Razor-Bill.

Caractères. — L'alque torda, le *petit pingouin*, le *pingouin pie*, ou simplement *pingouin* de quelques auteurs, est un oiseau de 16 à 17 pouces de long, de 26 à 27 pouces de large, de 8 d'envergure, la queue en mesure 3 et demi (mesures anglaises). Au temps des amours, il est noir aux

parties supérieures du corps et à la gorge; un liséré blanc va du bec jusqu'aux yeux, un autre se voit sur les rémiges de second ordre; la poitrine et le ventre sont également de cette dernière couleur. En hiver, le blanc couvre aussi la gorge et les côtés de la tête; le jeune a des teintes moins nettes. L'œil est brun foncé; le bec, à l'exception d'une ligne noire transversale, est noir; les pieds sont également noirs.

Mœurs, habitudes et régime. — L'alque torda ressemble tellement au lumme pour tout ce qui concerne le genre de vie, les mœurs et les habitudes, que presque tout ce qui a été dit de cet oiseau peut se rapporter à celui-ci. Comme lui, il est surtout pélagien. A tout prendre, il reste à peu près toujours dans les mêmes lieux; mais il va facilement d'une partie de la mer à une autre. C'est ainsi qu'en hiver il visite fréquemment tous les fiords de Norwège, où on ne le rencontre plus en été; il se montre aussi assez régulièrement sur nos côtes, sur les côtes hollandaises et françaises, et retourne, aux approches du printemps, vers le Nord, pour se reproduire. En mai, il se rencontre avec les lummes et les macareux sur les côtes et y est aussi nombreux qu'eux. Boje en a vu une bande qui passait au-dessus de son navire, sur un espace d'environ 1,000 pieds, serrés les uns contre les autres et si nombreux qu'il put décharger dix fois son fusil sur eux. J'ai vu souvent moi-même de semblables passages. Sur les Nyken vivaient des centaines de mille d'alques tordas. On les voyait par couples et en société, répandus sur tous les rochers; ils paraissaient en repos, mais en réalité ils étaient toujours en mouvement, du moins balançaient-ils continuellement la tête. Ils me laissaient approcher, sans crainte et sans surprise, jusqu'à quatre ou cinq pas et me regardaient tranquillement quand je m'arrêtais à cette distance; mais ils se jetaient à l'eau du haut des rochers lorsque je voulais les prendre; ils nageaient alors de côté et d'autre pendant quelques instants, puis plongeaient et remontaient de nouveau sur le rocher. Les uns volaient de la même manière que les macareux, en rasant la surface de l'eau et en passant au travers des vagues; d'autres s'élevaient avec légèreté hors de l'eau et montaient dans les airs avec une étonnante rapidité. Ils battaient des ailes en volant, comme des faucons, mais avec beaucoup plus de rapidité, surtout quand ils volaient de bas en haut. Je fis une observation qui m'a semblé assez remarquable. Pour vérifier la profondeur à laquelle un alque peut plonger, et pour voir combien de temps il peut rester sous

l'eau, j'attachai à l'un d'eux que j'avais pris au nid, une longue et mince ficelle au pied, et je le jetai à la mer du haut du navire.

L'oiseau disparut aussitôt et développa jusqu'au bout le peloton de ficelle qui avait 60 aunes de long; après deux minutes et quart environ, il reparut à la surface, respira, et replongea de nouveau.

Je le retirai alors à moi et je remarquai que son corps était tout gonflé; un examen plus approfondi me montra qu'il était rempli d'air, au point que la peau n'était plus adhérente qu'au cou, aux ailes, aux pattes et à la queue; partout ailleurs elle était soulevée par le gaz. Sa voix ressemble à celle du macareux, mais est cependant encore un peu plus basse et plus rauque: c'est à peu près *oer*, ou *arr*, et par moments *arr*, *err*, *querr*, *querr*.

A terre, l'alque torda choisit de préférence les fentes et les crevasses de rochers; j'ai trouvé aussi quelques nids sous les pierres, par conséquent toujours dans des excavations. Chaque couple ne fait qu'un œuf, assez grand, allongé et offrant des colorations et des figures très-variées; car, pour cette espèce aussi, il est rare que l'on trouve deux œufs qui se ressemblent. Je ne sais combien de temps dure l'incubation, parce qu'on ne peut pas facilement observer les couples isolés; il est probable cependant qu'elle est de plus de quatre semaines. Le jeune, à la sortie de l'œuf, est couvert d'un duvet brun-noir, blanc à la face. A peine à moitié développé, il se jette du haut des rochers dans la mer, encouragé par les cris des parents qui l'y appellent; il les suit à la nage, apprend d'eux à plonger et à chercher sa nourriture, et les accompagne encore quelque temps, alors même qu'il sait déjà manger seul. Si l'on prend l'œuf au couple, il en pond un second et même un troisième. Mais le jeune qui sort de ce dernier est d'ordinaire très-faible.

Les jeunes se font souvent du mal quand ils se précipitent du haut des rochers dans l'eau; à certains endroits, on trouve d'ordinaire de nombreux cadavres au pied des rochers. Ceux qui sont blessés pour avoir sauté de trop bonne heure ou pour toute autre raison, meurent d'ordinaire, parce que s'ils savent bien nager, ils ne sont pas encore capables de plonger, et que les parents sont trop maladroits pour les nourrir sur l'eau. Outre cela, les alques sont exposés aux mêmes dangers et ont les mêmes ennemis que les espèces voisines.

LES PINGOUINS — *PINGUINUS*.*Der Stummelalk.*

Au commencement de notre siècle, vivait encore dans la mer Glaciale un oiseau fort remarquable, qui semble avoir complètement disparu de nos jours, et cela, parce qu'on lui a fait une chasse très-acharnée. S'il se rencontre réellement dans quelque endroit inconnu, comme l'a dit Newton, il est probable qu'il disparaîtra de nouveau, à peine retrouvé. Jadis, il a servi de nourriture aux Islandais et aux Groënlandais; aujourd'hui c'est à peine si on peut se procurer sa dépouille au poids de l'or.

Caractères. — L'espèce type de ce genre forme le passage des plongeurs ailés aux plongeurs aptères; elle a pour caractères génériques, outre sa taille extraordinaire, des ailes tellement rudimentaires qu'elles méritent à peine ce nom, car elles sont tout à fait impropres au vol; un bec allongé et recourbé insensiblement de la racine à la pointe, à mandibules sillonnées sur les côtés, l'inférieure légèrement excoriée, bec très-élevé, mais particulièrement étroit, à bords à peu près droits depuis l'angle de la bouche jusqu'aux narines, puis se relevant un peu pour redescendre de nouveau. Les pieds ne diffèrent pas, quant à leur structure, de ceux des alques; la disposition des plumes est la même; la queue est aussi composée de douze rectrices.

LE PINGOUIN BRACHYPTÈRE — *PINGUINUS IMPENNIS*.*Der Riesenalk, the great Auk.*

Caractères. — Le pingouin brachyptère ou *grand pingouin des mers du Nord* (fig. 204), comme l'appelle Buffon, a la grosseur d'une oie ordinaire; sa longueur est de 13 pouces; quant à l'envergure, il ne faut pas en parler, vu la petitesse des ailes; on peut cependant l'évaluer à 6 ou 7 pouces et demi; la longueur de la queue est de 3 pouces $\frac{3}{4}$ (mesures anglaises). Le plumage est d'un noir brillant sur la partie supérieure du corps; d'un brun noir à la gorge; une tache blanche et ovale se voit autour et au devant des yeux; le ventre et le bout des ailes sont blancs. En hiver, cette dernière couleur envahit aussi la gorge; et chez le jeune oiseau, elle occupe même une partie des côtés de la tête. Le bec et les pieds sont noirs.

Wolley et Newton ont fait l'histoire de cette espèce. Ils ont réuni tout ce que les livres an-

ciens renferment sur eux, et tout ce qu'ils ont pu apprendre des habitants de l'Islande; aussi je m'appuierai surtout sur leur travail, en y ajoutant les faits que j'ai pu recueillir moi-même.

Distribution géographique. — Jusque dans ces derniers temps, on admettait que le pingouin brachyptère habitait ou avait habité la partie la plus septentrionale de la terre. D'après les recherches de Wolley, ce serait tout le contraire. Rien ne nous autorise à penser que le grand pingouin ait jamais visité le Spitzberg et tout aussi peu l'extrême nord de l'Amérique. Holböll rapporte que le dernier pingouin brachyptère a été pris en 1815 sur les côtes du Groënland. Toutes les autres relations disent qu'il habite plus vers le nord de la mer de glace, et que probablement, jadis, il se trouvait surtout dans le nord de l'Atlantique. Il semble prouvé qu'il descendait autrefois, pour pondre, jusque dans les îles Féroë et Hébrides. Brüllock en a tué un en 1812, après une chasse très-longue, dans le voisinage des Hébrides, et le naturaliste Flemming en a vu prendre un autre, en 1822, à Saint-Kilda. En 1790, on en a tué un exemplaire dans le port de Kiel. C'était le premier que l'on y eût vu; en 1830, d'après Naumann, le cadavre d'un grand pingouin vint échouer sur les côtes de Normandie. Plus bas vers le sud, l'oiseau ne semble avoir jamais été vu. C'est en Islande et dans l'île de Terre-Neuve qu'il a été rencontré le plus souvent, mais pas précisément dans cette dernière; c'est plutôt sur les petits récifs qui en sont voisins et qui, toujours battus par une mer houleuse, lui offriraient un refuge et un abri assurés pour son nid. Plusieurs de ces récifs portent encore le nom de *Récifs du grand pingouin*, preuve qu'ils étaient habituellement fréquentés par cet oiseau. « Si l'on prend en main, dit Newton, la belle carte de l'Islande, dressée en 1844 par les soins de la Société scientifique islandaise, on trouvera le nom de Récif du pingouin appliqué à trois places différentes. L'île orientale est éloignée d'environ 30 pieds de la côte, et bien connue des pêcheurs de baleines et des marins danois; l'île méridionale appartient au groupe des Manoë occidentales; l'île occidentale est située à la hauteur du cap Naykjanes. Il n'est pas démontré que le grand pingouin se soit reproduit sur chacune de ces îles, mais certainement sur deux d'entre elles. »

Mœurs, habitudes et régime. — Déjà, dans le siècle passé, le grand pingouin était rare, à ce qu'il paraît. Dans une ancienne relation manuscrite du milieu du dernier siècle, Newton et

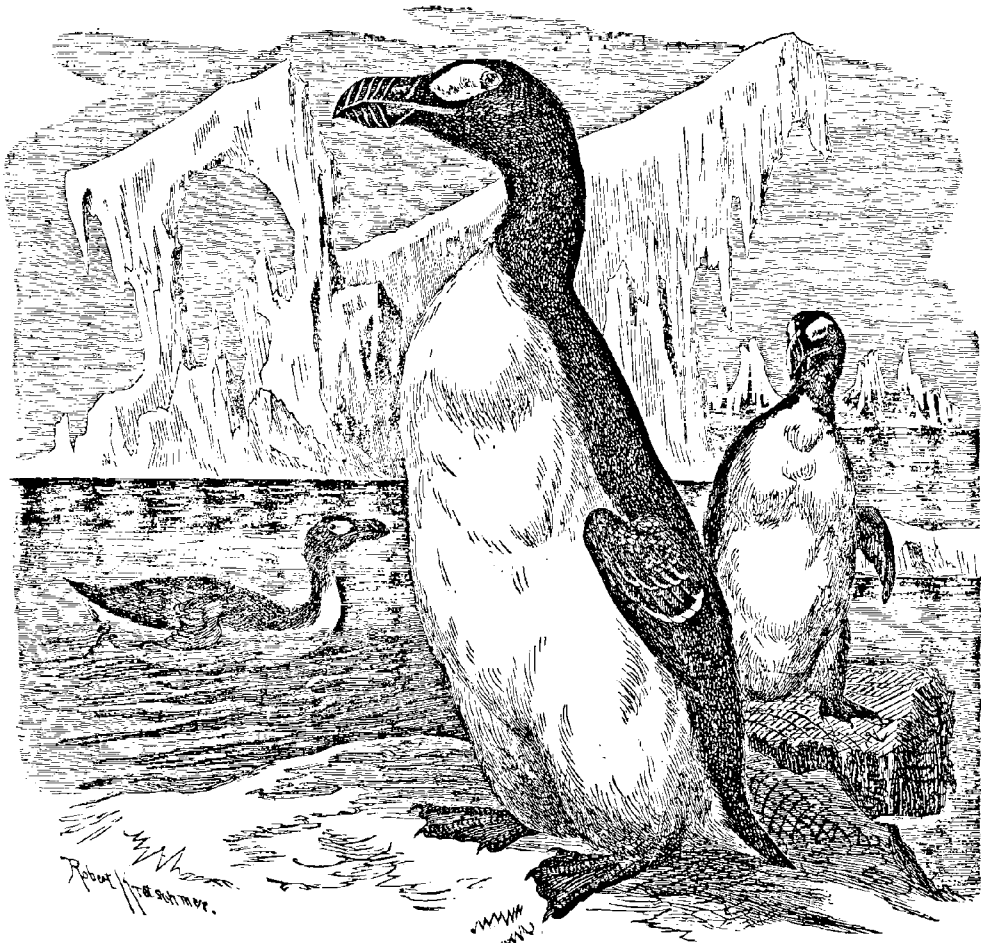
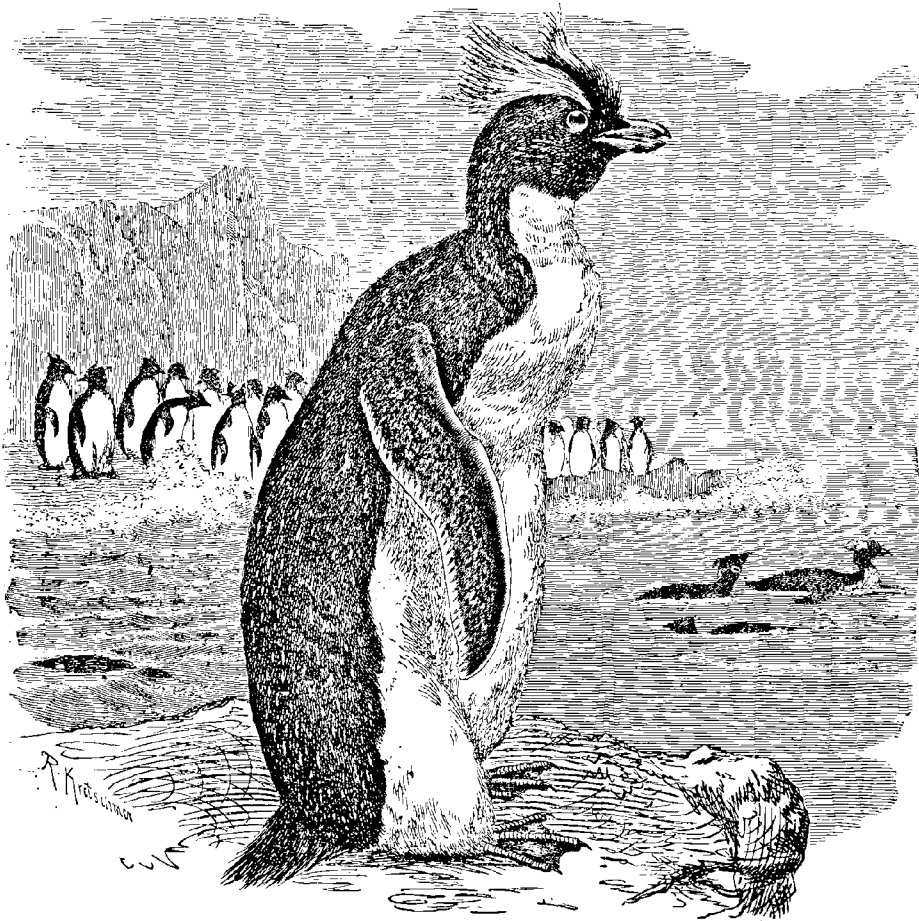


Fig. 204. Le Pingouin brachyptère

Wolley ont donné une description du cap Naykjanes. Il y est question du grand nombre d'oiseaux qu'on y rencontre, mais on y lit que le pingouin brachyptère n'y est pas aussi commun qu'on se l'imagine, et que l'espace qu'il habite n'occupe guère plus de la seizième partie du récif, parce qu'il ne peut monter plus haut, vu la petitesse de ses ailes. Une partie de cette relation donne une description détaillée du grand pingouin et de ses mœurs. La description de l'œuf est aussi exacte que si Fachmann l'eût faite lui-même, et de plus, il y a une image représentant l'île et la capture d'un oiseau par deux chasseurs. On a raconté à Olafsen, qui alla en Islande en l'année 1458, que dans les temps passés les habitants remplissaient leurs barques avec les œufs de cette île, d'où il ressort qu'on y faisait, à cette époque, des chasses régulières. Ces chasses semblent avoir été continuées jusqu'au commencement de notre siècle ; mais à l'épo-

que de Faber, en 1822, on les avait laissées de côté et ce n'était plus que fortuitement qu'on en entreprenait. C'est ainsi qu'un navire, parti en 1813 des îles Féroë, pour chercher des vins en Islande, passa devant le récif, et, comme il était couvert d'oiseaux, on y descendit pour leur faire la chasse et on tua plusieurs grands pingouins, dont quelques-uns furent rapportés à Reykiavik. Mais si nos renseignements sont exacts, le carnage dut être grand, puisqu'on trouva 24 grands pingouins dans la cargaison qu'on ramena, sans compter, du reste, ceux qui avaient été salés.

Des autres renseignements recueillis par Wolley, en Islande, il résulte qu'autrefois le grand pingouin se voyait si régulièrement pendant l'été, qu'on ne faisait que fort peu d'attention à lui. Les habitants de Kyrkjuvogr et de Sudrnes ne le remarquaient que lorsqu'il se montrait sur le haut de la montagne de Kafna, pour descendre de



Verbe. I. Créte Filz, imp

Fig. 205. Le Gorfou doré (p. 892).

Paris, Baillière et Fils, édit.

là vers le golfe de Neykjanes. Tous les observateurs s'accordent à dire que les grands pingouins nageaient la tête haute, mais le cou rentré et qu'ils étaient très-remuants, plongeant sans cesse et ne voyant jamais à la surface de l'eau. Sur les rochers, ils se tenaient debout et plus roides que les alques et les lummes. Ils marchaient ou couraient comme un homme, en faisant de petits pas, et se précipitaient à l'approche du danger du haut des rochers dans les flots. On en a vu sauter d'une hauteur de plus de deux brasses. Un bruit les effrayait plus qu'une apparition. De temps en temps ils poussaient un cri faible. Personne n'a remarqué qu'ils défendissent leurs œufs, mais quand on les attaquait, ils mordaient énergiquement.

D'après les relations de Bullok, publiées par Montaigu, ils étaient très-agiles dans l'eau. Quand ce voyageur visita l'île d'Orkney, en 1812, les habitants lui parlèrent d'un mâle que l'on voyait

BREHM.

depuis plusieurs années à Papa Vestra. La femelle, appelée par les insulaires la *reine des alques*, venait d'être tuée lors de l'arrivée de Bullok. Le naturaliste fit la chasse au mâle dans une barque pendant plusieurs heures, mais sans pouvoir l'atteindre. Il se rapprocha plusieurs fois de lui, mais il était si remuant qu'il ne put l'atteindre en le tirant. La rapidité avec laquelle il cheminait sous l'eau était presque incroyable. Latham ajoute que le grand pingouin se montrait peu farouche à l'égard des pêcheurs, mais qu'il fuyait Bullok parce qu'il était étranger. Les pêcheurs tuèrent plus tard l'oiseau à coups de rame.

En 1814, un paysan, au dire de Faber, tua six de ces oiseaux sur un petit écueil. De cette époque, à 1830, il en fut tué probablement beaucoup d'autres, mais jamais en nombre aussi considérable à la fois. En 1830, un certain Goudmundson entreprit une expédition de chasse à Eldey et à Mehlsack, et trouva douze ou treize grands pin-

IV — 423

gouins sur l'un des récifs, et huit sur l'autre : la plupart furent conservés pour des collections. L'année suivante une nouvelle expédition fut faite sous la direction du même personnage et l'on en tua vingt-quatre, dont quelques-uns furent même rapportés vivants et conservés longtemps en captivité. Ceux-ci furent également gardés pour des collections, dépouillés et empaillés par une femme, comme le rapportent Newton et Wolley. En 1833 on en tua treize, en 1834 neuf, en 1840 ou 41 trois, en 1844 deux. Ce furent peut-être les derniers de leur race. « On me pardonnera, dit Newton, si je décris avec quelques détails les particularités de cette dernière capture. Cela donnera une idée de la façon dont on faisait autrefois ces sortes de chasses.

« L'expédition se composait de quatorze hommes. Deux sont morts; nous avons causé avec tous les autres. Ils partirent de Kyrkjuvogr dans une barque, le soir du 2 mai, et arrivèrent le matin suivant devant Eldey. D'après leur dire, cette île est un rocher abrupt, taillé à pic à peu près de tous côtés; la hauteur des parties roides est évaluée différemment; mais de l'autre côté se trouve une pente qui monte depuis la mer jusqu'à une certaine hauteur, et qui est alors arrêtée par une muraille escarpée, laquelle la sépare des parties situées plus haut. C'est au bord de cette pente que débarquent les grands pingouins, et un peu plus haut qu'ils séjournent. Les chasseurs aperçurent deux pingouins et laissèrent de côté les autres oiseaux. Ils commencèrent aussitôt la chasse de ceux-là. Les pingouins ne montrèrent pas la moindre velléité de résister à l'attaque, mais se sauvèrent aussitôt vers les parties élevées du récif, sans pousser de cri, allongeant la tête et agitant les ailes. Malgré la brièveté de leurs pas, ils marchaient à peu près aussi vite qu'un homme pouvait le faire sur ce terrain. L'on en chassa un, dans un coin, en étendant les bras, et on s'en empara. Sigurdr et Ketil poursuivirent le second et le prirent juste au bas du rocher. Ketil retourna alors à l'endroit d'où les oiseaux étaient partis, et trouva un œuf gisant sur un bloc de lave, et le reconnut pour être celui d'un grand pingouin. Il le ramassa, mais le rejeta voyant qu'il était cassé. On ne sait pas s'il y avait encore un second œuf. Tout cela se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Ces hommes n'avaient du reste pas de temps à perdre, car le vent se levait et la mer devenait fort agitée. Les deux oiseaux furent étranglés et vendus environ 60 thalers de notre argent. Leurs

corps se trouvent au Musée de Copenhague. »

D'après de nombreuses communications d'anciens marins et de récentes recherches, il peut être établi que le pingouin brachyptère était de même assez commun à Terre-Neuve et sur les flots voisins. Stenstrup a le mérite d'avoir recueilli des renseignements anciens et d'une certaine importance sur le nombre considérable des pingouins, comme on appelait l'oiseau sur les côtes occidentales de l'Atlantique. Des relations qui nous sont venues de cette contrée, au dix-septième siècle, il résulterait que le grand pingouin y était très-réandu. Nous apprenons en même temps comment ces oiseaux y ont été détruits. On les chassait dans des enceintes faites de pierres posées les unes à côté des autres, ou bien encore vers le bateau. C'est ainsi qu'un certain Hakluyt raconte dans une lettre datée du 13 novembre 1573, qu'ils aperçurent sur l'île dite des Pingouins, une grande quantité de ces oiseaux, et qu'ils les chassèrent, à l'aide d'une planche, jusque dans le bateau, où ils en entassèrent autant qu'il put en contenir. Le même auteur dit : « Nous arrivâmes plus tard à une île appelée *des Pingouins*, à cause d'un oiseau qui s'y trouve en quantité innombrable, et qui ne peut voler, vu que ses ailes ne sont pas capables de soutenir son corps. Cet oiseau n'est guère plus petit qu'une oie et est extraordinairement gras. Les Français s'entendent à merveille à les attraper et à les saler; si nous avions eu assez de temps, nous aurions emporté une cargaison de ces oiseaux. » D'autres récits confirment ces faits, et surtout le suivant. En 1841 Pierre Stuvitz, naturaliste norvégien, fut envoyé par son gouvernement pour étudier les détails de la pêche à la morue. Il entendit souvent les pêcheurs parler de l'existence antérieure d'une quantité considérable d'oiseaux qu'ils nommaient des pingouins, et il parla souvent de ces faits dans ses relations. Les savants de son pays furent intrigués de ces détails, parce qu'ils croyaient que le pingouin ne se trouvait que dans l'hémisphère austral, et ils donnèrent un démenti à Stuvitz. Celui-ci eut alors des doutes et résolut de visiter l'île de Funk, groupe de petits écueils situés devant la baie de Bonavista. Il y trouva les restes des enceintes de pierres où l'on chassait autrefois ces oiseaux, et des monceaux d'os de pingouins. Il en envoya quelques-uns à Christiania, où on les reconnut pour des os de pingouins brachyptères, et ainsi fut éclairci le mystère. En 1863 un Américain obtint du gouvernement la per-

mission d'enlever la terre du rocher et de l'envoyer à Boston comme engrais. On y trouva alors non-seulement des os en très-grand nombre, mais même, dans certains endroits, des corps momifiés qui s'étaient conservés dans la terre et la glace. L'évêque de Terre-Neuve reçut heureusement deux de ces momies, et les envoya en Angleterre, à Owen, qui eut ainsi l'occasion de faire la description bien connue des os de grand pingouin.

La nourriture des grands pingouins se compose de poissons de diverses tailles. Fabricius rapporte qu'il a trouvé, en outre, des débris de végétaux dans l'estomac d'un jeune. Le seul œuf que pondit un couple au mois de juin, était en forme de toupie, comme celui de l'alque torda, mais était remarquable par son volume. C'est, relativement, le plus gros œuf tacheté de tous les œufs des oiseaux européens. Sa longueur est de 12 à 14 cent.; son diamètre, dans la partie la plus renflée, est de 7 cent. à 8 cent. et demi. La coquille est épaisse, mate, à pores profonds; le fond est gris-blanc tirant sur le jaune ou le vert; les dessins sont variés et bizarres comme ceux des lummes et de l'alque torda, et forment des taches brunes ou noires, rondes ou ovales, des lignes contournées ou toute autre espèce de figures analogues. Le mâle et la femelle couvent alternativement; combien de temps? on l'ignore: peut-être l'incubation est-elle de six à sept semaines. Le jeune sort de l'œuf avec un plumage gris foncé; il est presque aussitôt conduit à l'eau.

Captivité. — Nous avons aussi quelques détails sur la vie de cet oiseau en captivité. En 1821 ou 1822, Flemming, dans son inspection annuelle des phares du Nord, rencontra un certain Stevenson. « Quand nous fûmes sur le point de quitter, le 18 août, l'île de Glas, dit-il, il nous fut apporté à bord un grand pingouin vi-

vant, qui avait été capturé quelque temps auparavant à Saint-Kilda, par Maclellan, le fermier de Glas. Il était amaigri, et paraissait malade; pourtant il se remit au bout de quelques jours, grâce à une abondante alimentation de poissons et à une certaine liberté qu'on lui laissa d'aller à l'eau, tout en le maintenant prisonnier au moyen d'une ficelle attachée à la patte. Malgré cet obstacle, il plongeait et nageait sous l'eau avec une si grande agilité, qu'il déjouait toutes les poursuites qu'on lui faisait en barque. Quand on lui donnait à manger dans sa cage, il renversait la tête en arrière et témoignait d'une grande terreur en s'agitant et en poussant de petits cris plaintifs et étouffés. Un autre exemplaire fut pris à Saint-Kilda en 1829, au dire de Mac-Gillivray, et un troisième en 1834, à l'entrée du port de Waterford. Ce dernier, d'après celui qui le prit, était presque mort de faim. Il fut vu à quelque distance du rivage et fut capturé au moyen d'un appât sur lequel il se jeta avidement. Le pêcheur le garda quelques jours chez lui et le nourrit avec des pommes de terre trempées dans du lait, que le pauvre affamé dévorait malgré ce qu'avait d'anormal pour lui ce genre d'alimentation. Après l'avoir conservé une dizaine de jours, le pêcheur le vendit à Davis, qui l'envoya lui-même à Grugh d'Horetown. Il vécut environ quatre mois, et fut nourri d'abord de pommes de terre trempées dans du lait, et plus tard de poissons qu'on lui enfonçait dans le gosier. Ce pingouin se tenait très-droit et se frottait souvent la tête avec les pieds; il sautait quand on lui donnait un morceau qu'il aimait plus particulièrement. D'après Grugh, il préférerait les poissons d'eau douce, et surtout les truites, aux poissons de mer. Il avalait toute espèce de nourriture sans rien laisser. Il resta toujours assez sauvage. C'est tout ce que l'on sait sur cet oiseau.

LES APTÉNODYTIDÉS — *APTENODYTÆ*.

Die Flossentaucher, the Penguins.

Caractères. — Les apténodytidés semblent établir la transition entre les oiseaux et les poissons. Ils n'ont dans leur aspect que des ressemblances éloignées avec les plongeurs ailés, et forment une famille tout à fait à part. Leur corps presque conique, vu que le dos est fort peu élargi dans son milieu, s'amincit beaucoup

de bas en haut. Ils ont le cou de longueur moyenne, mais très-large; la tête petite; le bec à peu près de la longueur de la tête, droit, fort, dur, aplati, sillonné latéralement, tranchant sur ses bords, un peu émoussé à la pointe; des tarses assez élevés, quatre doigts dirigés en avant, dont trois réunis par une membrane; l'aile tellement

rudimentaire qu'elle ressemble plutôt à une nageoire qu'à une aile, les plumes étant presque converties en écailles. Les plumes de tout le corps rappellent du reste plutôt des squames de poissons que de véritables plumes, car elles sont imbriquées et aplaties; aussi a-t-on donné aux apténodytidés le nom d'*oiseaux poissons*.

La structure interne répond à l'organisation externe. Leurs os diffèrent de ceux des autres oiseaux; ils sont durs, lourds, épais et sans aucun canal aëriifère; quelques-uns possèdent même une moelle huileuse.

Distribution géographique. — Les apténodytidés ne se trouvent que sur l'hémisphère sud, entre le 30° et le 75° degré.

Mœurs, habitudes et régime. — Ils habitent la mer et ne sont sur les côtes qu'au moment de la ponte. Les différentes espèces ont des mœurs très-différentes, pourtant il est possible de faire une description générale de la famille, surtout si l'on ne tient compte que des espèces principales.

LES MANCHOTS — *APTENODYTES*.

Die Fännentaucher, the Penguins.

Caractères. — Les manchots se font remarquer par leur grandeur extraordinaire; ils ont le bec plus long que la tête, mince, droit, recourbé à la pointe, la mandibule supérieure rayée dans toute sa longueur, l'inférieure élargie à la racine, et recouverte d'une peau glabre et lisse; les jambes très-courtes, épaisses, articulées près du croupion; les trois doigts antérieurs longs et réunis par une membrane très-étroite; les plumes appliquées contre la peau, partout très-courtes, et ornées de fort belles couleurs en certains endroits.

LE MANCHOT DE PATAGONIE — *APTENODYTES PATAGONICA*.

Der Königstaucher, the King-Penguin.

Caractères. — Le manchot de Patagonie (Pl. XL) a la tête et la gorge noires; la nuque et le dos d'un gris ardoisé brillant; le ventre blanc; la poitrine plus ou moins jaune; derrière les yeux une raie jaune, étroite, qui descend sur les côtés du cou et se réunit sous la gorge à celle du côté opposé; les ailes noirâtres; le bec noir à la base, jaune à l'extrémité et en dessous; les pieds écailleux et d'un brun noir. La longueur de l'oiseau est environ de 3 pouces, le poids de 30 livres et plus (mesures anglaises).

LES SPHÉNISQUES — *SPHENISCUS*.

Der Fettttaucher, the Fat-Penguin.

Caractères. — Les sphénisques sont des oiseaux à bec plus court que la tête, comprimé, dur, rayé irrégulièrement en travers, recourbé en dedans sur ses bords, et couvert de plumes à la partie inférieure de sa base.

LE SPHÉNISQUE DU CAP — *SPHENISCUS DEMERSUS*.

Der Brillenfettaucher, the Cape-Penguin.

Caractères. — Cette espèce est le représentant le plus connu de ce genre. C'est un oiseau d'environ 20 pouces de long. Il a les épaules, la gorge, les joues, et sur la poitrine une raie en forme de fer à cheval, d'un gris noir; le ventre blanc, couvert de taches brunâtres et arrondies; le bec noir, rayé de blanc; les pieds bruns.

LES GORFOUS — *EUDYPTES*.

Die Sprungtaucher, the crested Penguins.

Caractères. — Les gorfous, ou *plongeurs sauteurs*, ont le bec aplati à la base, rayé obliquement, recourbé en crochet dans sa partie supérieure, et émoussé à la pointe; des plumes très-allongées autour des yeux et formant de véritables houppes.

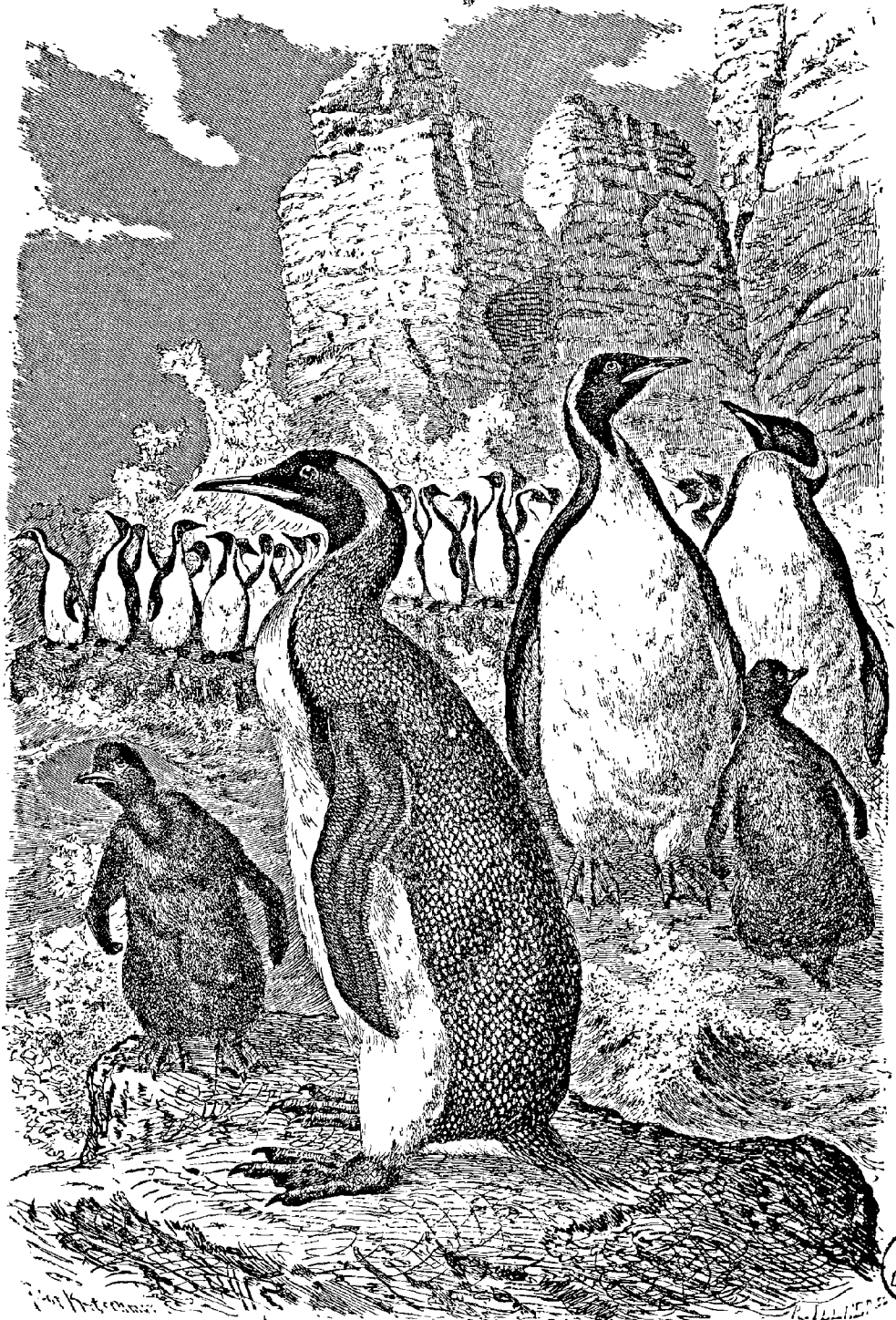
Comme représentant de ce genre nous décrivons l'espèce suivante.

LE GORFOU DORÉ — *EUDYPTES CHRYSOCOMA*.

Der Goldtaucher, the crested Penguin.

Caractères. — Le gorfou doré (fig. 205), ou, comme beaucoup de naturalistes l'ont nommé, le *gorfou sauteur*, est un oiseau vraiment beau, de la grosseur d'un canard et d'une longueur d'environ 20 pouces. Il a la tête, le cou, le dos, les ailes et les côtés noirs; les plumes formant houppe d'un jaune pâle; le ventre et le dessus des ailes blancs; le bec d'un rouge brun; les pieds blanchâtres.

Distribution géographique des manchots, des sphénisques et des gorfous. — Le manchot de Patagonie habite la mer de la Terre de Feu, les îles Falkland et la Nouvelle-Géorgie; on le trouve très-fréquemment sur les côtes de la Patagonie, aux époques de la ponte. Le sphénisque du Cap se rencontre depuis le Cap jusqu'au pôle arctique, aux îles Malouines, Falkland et Macquarie. Il habite surtout la mer située entre



Paris, J.-B. Baillière et Fils, edit.

Cerbeil, Crété fils, imp.

LE MANCHOT DE LA PATAGONIE.

la pointe de l'Afrique et le sud de l'Amérique, et celle comprise entre le Cap et Valparaiso ; on le voit même jusqu'à la Plata. Le gorfou doré ou sauteur a été trouvé dans les parties les plus diverses de l'océan Indien, sur les côtes de la Terre de Feu et de l'île de Tristan d'A-cunha. Il n'est pas invraisemblable que toutes les espèces de cette famille entreprennent d'assez grands voyages ; on en a rencontré quelques-unes loin de toute terre, au milieu des mers ; d'autres apparaissent régulièrement aux mêmes endroits, à certaines époques de l'année.

Mœurs, habitudes et régime des manchots, des sphénisques et des gorfous. — Les espèces de ces trois derniers genres sont comparables aux dauphins ; non-seulement elles mènent une vie identique, mais leur ressemblent tellement par leurs mouvements, qu'on pourrait les confondre avec certaines espèces de cette famille. Leur structure est en harmonie avec leur genre de vie tout aquatique ; ces oiseaux nagent avec une célérité incomparable. La lourdeur et l'épaisseur de leurs plumes font qu'ils enfoncent beaucoup dans l'eau, comme le fait remarquer Gould ; aussi n'ont-ils que la tête et le cou dehors, très-rarement le dos. Ils plongent à une très-grande profondeur, s'aidant de leurs courtes ailes et de leurs pieds avec tant de force, qu'ils peuvent apparaître et disparaître de la surface au milieu des plus fortes tempêtes. Quelques espèces, surtout le gorfou sauteur, se lancent hors de l'eau par un effort énergique, restent un instant suspendus dans l'air, puis disparaissent de nouveau dans les vagues. On ne sait à quelle profondeur ils peuvent descendre, mais il est probable qu'ils ne le cèdent en rien aux meilleurs plongeurs à palettes ou à ailes. Même sur terre, ils se meuvent avec une agilité remarquable. La disposition de leurs pattes les oblige à une station droite ; aussi ne peuvent-ils faire que des pas très-courts, en posant un pied devant l'autre et en se tournant alternativement d'un côté à l'autre. Mais si on vient à les effrayer, ils se couchent, d'après Abott, sur la poitrine, et glissent en s'aidant tout à la fois de leurs ailes et de leurs pattes, et cela avec tant de rapidité qu'un homme a de la peine à les rattraper en courant. Ils descendent les pentes des rochers moitié glissant, moitié roulant, et s'ils arrivent jusqu'à l'eau ils sont sauvés. Lorsqu'on est sur un navire, on les aperçoit en bandes plus ou moins nombreuses, nageant dans des directions déterminées et plus vite que le meilleur voilier. Tout le chemin se fait de la même façon, chacun plonge à son tour

et va reparaitre plus loin dans la direction de la route, pendant que le reste de la bande poursuit son voyage. Ils plongent surtout pour chercher leur nourriture, qui consiste en poissons de toute espèce, en mollusques et autres animaux marins qui habitent sur les récifs de corail et sur les plantes du fond de la mer, où ils vont les prendre. Certaines espèces semblent ne se nourrir que de poissons. Il est à peine besoin de dire qu'ils font tout en nageant, c'est même en nageant qu'ils dorment ; mais je dois ajouter qu'ils perdent moins de temps que les autres oiseaux à lisser leurs plumes, par la raison que leur peau est très-grasse et suinte continuellement une huile épaisse qui sert à oindre les plumes. Ils emploient une grande partie de l'année à la reproduction, et le curieux est que pendant le temps de la ponte même ceux qui ne couvent pas vivent sur la terre. Ils se rassemblent à une certaine époque bien précise de l'année, aux places habituelles de la ponte. Dans l'île de Falkland, c'est à la fin de septembre, d'après Abott ; dans d'autres îles, un peu plus tôt ou plus tard ; et alors commence pour eux une vie très-animée. Bennett, qui visita les îles Macquarie, dans l'océan Pacifique, nous donne une description très-vivante de ces animaux.

« Le nombre des manchots qui se réunissent sur une même place est très-grand, dit-il, et il est impossible de les compter, parce que jour et nuit 30 ou 40,000 de ces oiseaux vont et viennent de la mer à la terre. Ceux qui sont sur terre, sont organisés comme un régiment de soldats, et rangés non-seulement en lignes, mais encore d'après leur âge. Les jeunes sont à une place ; les adultes, les couveuses et les femelles libres à l'autre. Le triage est fait si rigoureusement que chaque catégorie repousse impitoyablement tous les oiseaux des autres catégories. »

Le lieutenant Liardet, qui a habité plusieurs années l'île de Falkland, confirme toutes les données de Bennett, et parle, lui aussi, de l'impression curieuse que produit sur le spectateur le mouvement de tous les oiseaux réunis sur un aussi court espace, en nombre aussi considérable.

Quand la soirée est belle, au moment où la nuit va descendre sur l'île, ils élèvent la voix, et poussent des cris ininterrompus ; ils font une musique très-bruyante de près et qui, de loin, ressemble au bruit d'une foule violemment agitée. Pendant le temps de la couvaison, ils tracent dans les herbes des sentiers qu'ils débarrassent de toutes les pierres et détritiques, et qu'ils aplanissent si bien qu'on les croirait faits par la main des

hommes. Ces sentiers, au dire d'Abott, vont de la plage dans différentes directions, et à plusieurs milles dans l'intérieur de l'île.

Certaines espèces se creusent des trous pour y déposer leurs œufs. Elles choisissent à cet effet un endroit plan, et y tracent un espace qui prend la forme d'un carré. Chaque carré sert à la pose d'un nid et est creusé. Le nid consiste en un trou en forme de fourneau, de 2 à 3 pieds de profondeur. L'entrée en est large, mais très-basse, l'excavation est reliée aux souterrains voisins, de sorte que l'on peut pénétrer dans la profondeur, par les côtés. Des chemins particuliers circulent autour de la place de couvain, et ces chemins sont aussi aplanis et aussi unis que ceux de nos villes. Chaque couple qui possède un trou constitue une famille, et en général tous les oiseaux qui habitent la même place appartiennent à la même république. Le mâle est assis à côté de la femelle qui couve. Il la remplace quand elle quitte le nid, de sorte que l'œuf n'est jamais abandonné. Mais cette conduite semble dictée aussi par ce fait que les apténodytidés se volent réciproquement leurs œufs. Quelques espèces poussent même ce penchant au vol si loin, qu'elles s'enlèvent les œufs de vive force. Il peut arriver que l'on trouve des jeunes de tout âge dans un même nid. L'œuf ressemble à celui des oies domestiques ; il est tacheté de vert sur un fond brun. Tous les apténodytidés couvent avec beaucoup d'ardeur et ils n'abandonnent jamais leur nid. A l'approche de l'homme, ils agitent la tête avec des mouvements très-drôles, et cherchent à se défendre de leur mieux, à grands coups de bec. Les femelles prennent l'œuf, au dire de Bennett, entre la cuisse et le côté du ventre et le serrent si fort qu'elles parviennent quelquefois à le transporter ainsi à de grandes distances. Pendant le temps de l'incubation, les mâles vont du nid à la mer, pour y chercher la nourriture de la femelle et plus tard celle de la petite famille ; ils s'acquittent de cette besogne avec tant d'ardeur qu'ils suffisent parfaitement aux besoins de la mère et des petits. Quelques espèces couvent dans des trous humides, sur le sol, et tout près les unes des autres. Abott, par exemple, a trouvé une place qui, sur 500 toises au plus de long et 50 de large, était tellement couverte d'œufs qu'il était impossible de marcher entre eux sans en écraser.

« J'ai remarqué avec étonnement, dit-il, que les oiseaux retrouvaient leur nid quand on les en avait chassés ; ils retournent directement à

leur œuf et le replacent très-soigneusement entre leurs pattes, juste sous la tache de couvain. » Sur quelques places à nids, les manchots pondent au milieu des plongeurs et leur volent les matériaux qu'ils ont ramassés pour faire leur nid. Sur d'autres îles, on trouve mêlés à eux des procellariidés, avec lesquels ils font bon ménage. Il n'est pas encore bien établi si toutes les espèces se creusent des trous pour leurs nids, ou si c'est une particularité n'appartenant qu'à quelques-unes.

Les jeunes sortent de l'œuf avec un plumage gris foncé, et reçoivent tant de nourriture qu'ils ont bien vite atteint toute leur croissance. Fitzroi décrit ainsi la manière dont ils sont nourris : les parents se posent sur une petite éminence, poussent un petit cri qui tient le milieu entre un grognement et un couac, lèvent la tête en l'air, comme s'ils voulaient tenir un discours à toute la république ailée ; les jeunes se posent autour d'eux ; et lorsque le vieux a caqueté pendant environ une minute, il baisse la tête, ouvre le bec aussi grand qu'il peut, le présente au petit qui y plonge le sien et y reste à becqueter pendant une ou deux minutes. Le caquetage recommence, le jeune est nourri à nouveau, et ainsi de suite pendant une dizaine de minutes. Quand les petits ont acquis un certain développement, c'est-à-dire quand ils ont la moitié de leur grosseur, toute la famille se dirige vers la mer, et la place à nids est abandonnée, à l'exception de quelques retardataires qui y restent encore pour se reposer. Toujours est-il qu'Abott a observé de ces trainards sur l'île de Falkland.

Lesson et Garnot nous ont appris ce qui se passe quand des hommes apparaissent au milieu de la colonie. Le vaisseau *l'Uranie*, qui portait ces naturalistes, échoua sur les îles Malouines, et l'équipage fut envoyé à la recherche de subsistance. On descendit aussi sur l'île des pingouins où se trouvaient encore 200,000 de ces oiseaux occupés à couvrir, et cela dans l'espoir qu'on trouverait des phoques. A l'approche des marins, bien qu'il fit nuit, les oiseaux se mirent à crier d'une façon épouvantable ; au jour, on aperçut des milliers d'oiseaux sur le bord du rivage, hurlant tous ensemble à pleine gorge. Le plus fort braillement de l'oie n'approche pas de la voix de chaque manchot pris isolément. On se figure donc ce que devait être le bruit, alors que tant de milliers contribuaient à le faire. Les oiseaux s'enfuirent à l'approche des marins aussi vite qu'ils purent et disparurent, les uns dans les hautes herbes, les autres dans leurs trous. On remarqua

bientôt qu'ils ne s'enfuyaient que par leurs chemins ; on se plaça alors dans ces chemins et on put facilement les prendre. La chasse se fit à coups de bâton, et fut recommencée autant de fois qu'elle fut jugée nécessaire pour compléter l'approvisionnement. Huit ou dix hommes furent envoyés ; ils s'approchèrent sans bruit, occupèrent les sentiers et assommèrent les oiseaux avec de courts bâtons. Mais il fallait leur fendre le crâne, si on ne voulait les voir se relever et s'enfuir de nouveau. Quand ils se voyaient surpris, ils poussaient des cris lamentables et se défendaient avec un grand courage à coups de bec. Ils marchaient si lourdement et si bruyamment qu'on eût cru entendre trotter de petits chevaux. Peu à peu, on apprit à faire cette chasse très-habilement, et en cinq ou six heures on tuait habituellement 60 ou 80 pièces. Pourtant cela ne suffisait guère pour plus de deux jours à la nourriture de l'équipage. Chaque oiseau pesait 10 ou 11 livres, mais les intestins entraînaient pour beaucoup dans ce poids et, de plus, il fallait enlever toute la graisse, de sorte qu'il ne restait plus que 3 ou 4 livres de viande. N'eût été d'ailleurs la nécessité, on n'eût pas fait la

guerre à ces innocents volatiles, car leur chair a très-mauvais goût.

Captivité. — Les jeunes manchots s'appriivoient facilement ; ils deviennent très-confiants et suivent leur maître comme un chien. Les vieux, par contre, restent toujours sauvages et agressifs ; ils crient sans cesse, et se précipitent même sur les plus gros animaux domestiques, en agitant leurs ailes et en cherchant à les pincer avec leur bec. Un capitaine de navire me racontait qu'il a gardé une fois à son bord deux manchots pendant six semaines, en les nourrissant de lard et de viande salée. Les captifs s'étaient si bien accoutumés à cette alimentation anormale, que le capitaine avait l'espoir de les amener vivants en Europe. Mais un beau jour les deux captifs rencontrèrent, en se promenant sur le pont du navire, une écoutille entr'ouverte, et avant que l'on pût arriver pour les en empêcher, ils se précipitèrent à l'eau, leur véritable élément, et disparurent en plongeant. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a réussi à conserver vivant un manchot, au Jardin zoologique de Londres, malheureusement il n'a pas supporté longtemps sa captivité.



Fig. 6. La Huppe vulgaire (p. 21).

TABLE DES MATIÈRES

LES INVESTIGATEURS.....	1	LES ARACHNOTHÉRIDÉS.....	11
LES GRIMPEURS.....	2	<i>Les Hémignathes</i>	12
LES CERTHIOLIDÉS.....	5	<i>L'hémignathe brillant</i>	12
<i>Les Guît-guîts</i>	5	<i>Les Arachnocestres</i>	12
<i>Le guît-guît sai</i>	6	<i>L'arachnocestre à long bec</i>	12
<i>Les Sucriers</i>	6	LES MELLIPHAGIDÉS.....	14
<i>Le sucrier flavéole</i>	6	<i>Les Myzomèles</i>	14
LES NECTARINIDÉS.....	7	<i>Le myzomèle érythrocéphale</i>	14
<i>Les Hédydipnes</i>	7	<i>Les Ptilotis</i>	15
<i>L'hédydipne métallisé</i>	8	<i>Le ptilotis à gorge jaune</i>	15
<i>Les Aéthopyges</i>	10	<i>Les Mélichères</i>	15
<i>L'aéthopyge cadet</i>	10	<i>Le mélichère mellivore</i>	15
<i>Les Cyrtostomes</i>	10	<i>Les Prosthémadères</i>	16
<i>Le cyrtostome d'Australie</i>	11	<i>Le prosthémadère à crête</i>	16
BREHM.		IV — 424	

<i>Les Tropicorhynques</i>	18	LES PICUMNIDÉS.....	76
Le tropicorhynque moine.....	18	<i>Les Picumnus</i>	77
LES HUPPIDÉS.....	18	Le picumne nain.....	77
<i>Les Huppés</i>	19	LES TORQUILLIDÉS.....	78
La huppe vulgaire.....	19	<i>Les Torcols</i>	78
<i>Les Moqueurs</i>	23	Le torcol verticille.....	78
Le moqueur à bec rouge.....	24	LES COLIBRIS OU BOURDONNEURS.....	81
LES ANABATIDÉS.....	25	LES EUSTÉPHANIDÉS.....	84
<i>Les Phacellodomes</i>	26	<i>Les Patagons</i>	84
Le phacellodome à front roux.....	26	Le patagon géant.....	84
LES FURNARIIDÉS.....	27	<i>Les Docimastes</i>	84
<i>Les Fourniers</i>	28	Le docimaste porte-épée.....	85
Le fourmier roux.....	28	LES POLYTMIDÉS.....	86
<i>Les Géosittes</i>	29	<i>Les Ramphodons</i>	86
Le géositte fouisseur.....	29	Le ramphodon tacheté.....	86
<i>Les Sittines</i>	30	<i>Les Eutoxères</i>	86
La sittine à queue rousse.....	30	L'eutoxère aigle.....	86
LES SITTIDÉS.....	31	LES PHAËTORNITHIDÉS.....	86
<i>Les Torchepots</i>	33	<i>Les Phaëtons</i>	86
Le torchepot bleu.....	33	Le phaëton à sourcils.....	87
Le torchepot syriaque.....	36	LES ORÉOTROCHILIDÉS.....	87
<i>Les Sittelles</i>	37	<i>Les Oréotrochiles</i>	87
La sittelle à capuchon.....	38	L'oréotrochile du Chimborazo.....	87
LES TICHODROMIDÉS.....	38	<i>Les Campyloptères</i>	88
<i>Les Tichodromes</i>	38	Le campyloptère de Delatre.....	88
Le tichodrome de murailles.....	39	<i>Les Platystyloptères</i>	88
LES CENITHIDÉS.....	44	Le platystyloptère roux.....	89
<i>Les Grimpereaux</i>	45	LES HYPOPHANIDÉS.....	89
Le grimpereau familier.....	45	<i>Les Topazes</i>	90
<i>Les Falcirostres</i>	46	Le topaze vulgaire.....	90
Le falcirostre trochilirostre.....	47	<i>Les Aithures</i>	90
<i>Les Talapiots</i>	47	L'aithure à capuchon.....	90
Le talapiot pic.....	47	LES LAMPORNITHIDÉS.....	90
LES PICIDÉS.....	47	<i>Les Lampornis</i>	90
I. Les Dryocopés.....	51	Le lampornis mango.....	90
<i>Les Dryocopes</i>	51	<i>Les Chrysolampes</i>	91
Le dryocope noir.....	51	Le chrysolampe nymphe.....	91
<i>Les Campéphiles</i>	54	LES FLORISUGIDÉS.....	91
Le campéphile impérial.....	54	<i>Les Héliothrix ou Jacobines</i>	91
Le campéphile princier.....	54	L'héliothrix à oreillons.....	91
II. Les Mélanerpés.....	58	<i>Les Florisuges</i>	91
<i>Les Mélanerpes</i>	59	Le florisuge noir.....	92
Le mélanerpe à tête rouge.....	59	LES TROCHILIDÉS.....	92
Le mélanerpe fourmilier.....	60	<i>Les Colibris</i>	92
III. Les Picés.....	61	Le colibri proprement dit.....	93
<i>Les Pics</i>	61	<i>Les Calliphlox</i>	93
Le pic épeiche.....	61	Le calliphlox améthyste.....	93
Le pic épeichette.....	63	<i>Les Calothorax ou Lucifers</i>	94
<i>Les Apternes</i>	65	Le calothorax de Mulsant.....	94
L'apterne tridactyle.....	65	LES LOPHORNITHIDÉS.....	94
<i>Les Gécines</i>	66	<i>Les Céphalépis</i>	94
Le gécine vert.....	66	Le céphalépis de Delalande.....	94
IV. Les Colaptés.....	69	<i>Les Lophornis</i>	95
<i>Les Colaptés</i>	69	Le lophornis splendide.....	95
Le colapte doré.....	69	<i>Les Bellatrix</i>	95
Le colapte du Mexique.....	71	Le bellatrix royal.....	95
<i>Les Géocolaptés</i>	75	<i>Les Héliactines</i>	95
Le géocolapte champêtre.....	75	L'héliactine cornu.....	95

LES LESBIIDÉS.....	96	<i>Les Tanyptères</i>	154
<i>Les Stéganures</i>	96	Le tanyptère sylvie.....	154
Le stéganure d'Underwood.....	96	<i>Les Synés</i>	154
<i>Les Sparganures</i>	97	Le symé à bec jaune.....	154
Le sparganure sapho.....	97	LES GALBULIDÉS.....	155
LES MICRORAMPHIDÉS.....	98	<i>Les Jacamars</i>	155
<i>Les Ramphomicros</i>	98	Le jacamar vert.....	155
Le ramphomicron à bec en épine.....	98	LES BUCCONIDÉS.....	156
<i>Les Oxygogons</i>	98	<i>Les Nystales</i>	156
L'oxygogon de Linden.....	98	Le nystale chacuru.....	156
LES LÉVIROSTRES.....	118	<i>Les Troppistes</i>	157
LES MÉROPIDÉS.....	119	Le trappiste brun.....	158
<i>Les Guépiers</i>	120	<i>Les Chélidoptères</i>	158
La guépier vulgaire.....	121	Le chélidoptère ténébreux.....	158
<i>Les Méliittothères</i>	123	LES TROGONIDÉS.....	159
Le méliittothère de Nubie.....	123	<i>Les Harpactes</i>	159
<i>Les Coccolarynx</i>	125	L'harpacte à bande.....	159
Le coccolarynx bridé.....	125	<i>Les Hapalodermes</i>	160
<i>Les Méliittophages</i>	126	L'hapaloderme narina.....	160
Le méliittophage hirondelle.....	126	<i>Les Couroucous</i>	161
<i>Les Cosmérops</i>	126	Le couroucou surucura.....	161
Le cosmérops orné.....	126	Le couroucou vert.....	162
<i>Les Nyctiornis</i>	127	<i>Les Prionotèles</i>	163
Le nyctiornis d'Atherton.....	127	Le prionotèle temnure.....	163
LES CORACIDÉS.....	127	<i>Les Calures</i>	163
<i>Les Rolliers</i>	130	Le caluro pavonin.....	163
Le rollier vulgaire.....	130	Le caluro superbe.....	164
<i>Les Eurystomes</i>	132	Le caluro resplendissant.....	164
L'eurystome paisible.....	132	LES INDICATORIDÉS.....	166
L'eurystome d'Orient.....	132	<i>Les Indicateurs</i>	167
LES PRIONITIDÉS.....	132	L'indicateur à bec blanc.....	167
<i>Les Motmots</i>	133	LES CUCULIDÉS.....	170
Le motmot vulgaire.....	133	<i>Les Coucous</i>	171
LES EURYLAIMIDÉS.....	135	Le coucou gris.....	171
<i>Les Corydons</i>	135	<i>Les Oxylophes</i>	175
Le corydon de Sumatra.....	135	L'oxylophe geai.....	176
<i>Les Eurylaimes</i>	135	<i>Les Eudynamis</i>	178
L'eurylaima de Java.....	136	L'eudynamis oriental.....	178
<i>Les Psarisomes</i>	136	<i>Les Chalcites</i>	180
Le psarisome de la Dalhousie.....	136	Le chalcite doré.....	180
LES TODIDÉS.....	136	<i>Les Scythrops</i>	182
<i>Les Todiers</i>	137	Le scythrops géant.....	182
Le todier vert.....	137	LES PHINICOPHÉRIDÉS.....	183
LES ALCÉDINIDÉS.....	139	<i>Les Zanclostomes</i>	183
<i>Les Martins-Pêcheurs</i>	140	Le zanclostome triste.....	183
Le martin-pêcheur vulgaire.....	140	LES COCCYZINÉS.....	184
<i>Les Ceyx</i>	144	<i>Les Coulicous</i>	184
Le ceyx tridactyle.....	144	Le coulicou américain.....	184
<i>Les Céryles</i>	145	<i>Les Saurothères</i>	186
Le céryle pie.....	146	Le saurothère vieillard.....	186
LES HALCYONIDÉS.....	148	<i>Les Pyrrhococcyx</i>	187
<i>Les Halcyons</i>	148	Le pyrrhococcyx de Cayenne.....	187
L'halcyon à ventre roux.....	148	LES CROTOPHAGIDÉS.....	188
<i>Les Todiramphes</i>	149	<i>Les Anis</i>	188
Le todiramphe à tête verte.....	149	L'ani des palétuviers.....	188
<i>Les Cyanalcyons</i>	150	L'ani des savanes.....	189
Le cyanalcyon de Mac-Leag.....	150	L'ani à bec rugueux.....	189
<i>Les Paralcyons ou Martins-Pêcheurs</i>	150	LES CENTROPIDÉS.....	193
Le paralcyon géant.....	150	<i>Les Coucals</i>	194
		Le coucal d'Égypte.....	194

<i>Les Centrococcyx</i>	195	La tourterelle commune.....	260
Le centrococcyx vert.....	195	<i>Les Streptopélies</i>	262
<i>Les Ptophiles</i>	196	La Streptopélie rieuse.....	262
Le polophile faisane.....	196	<i>Les Chalcopélies</i>	264
LES CAPTIONIDÉS.....	196	La chalcopélie africaine.....	264
<i>Les Trachyphones</i>	197	LES ZÉNAIDIDÉS.....	265
Le trachyphone perlé.....	197	<i>Les Mélopélies</i>	265
<i>Les Xantholèmes</i>	198	La mélopélie mélode.....	265
Le xantholème indien.....	198	<i>Les Colombi-moineaux</i>	266
<i>Les Tétragonops</i>	199	Le colombi-moineau passerine.....	266
Le tétragonops toucan.....	199	<i>Les Géopélies</i>	267
LES RAMPHASTIDÉS.....	199	La géopélie striée.....	267
<i>Les Ptéroglosses</i>	202	<i>Les Stictopélies</i>	268
Le ptéroglosse aracari.....	202	La stictopélie à queue conique.....	268
<i>Les Toucans</i>	203	LES GÉOTRYGONIDÉS.....	269
Le toucan toco.....	203	<i>Les Colombi-perdrix</i>	269
Le toucan à bec rouge.....	203	La colombi-perdrix cyanocéphale.....	270
Le toucan de Temminck.....	203	LES PHAPIDÉS.....	271
LES BUCÉROTIDÉS.....	207	<i>Les Ocyphaps</i>	271
<i>Les Rhynehacères</i>	209	L'ocyphaps huppé.....	271
Le rhynehacère à bec rouge.....	209	<i>Les Phaps</i>	272
<i>Les Dichocères</i>	210	Le phaps lumachelle.....	272
Le dichocère bicolore.....	210	<i>Les Géophaps</i>	274
<i>Les Rhyticères</i>	212	Le géophaps écrit.....	274
Le rhyticère à bec plissé.....	212	<i>Les Leucosarcies</i>	275
<i>Les Bucorax</i>	214	La leucosarcie pie.....	275
Le bucorax abyssinien.....	215	<i>Les Nicobars</i>	275
LES COUREURS.....	219	Le nicobar à camail.....	275
Les gyrateurs.....	220	LES GOURIDÉS.....	277
LES TRÉRONIDÉS.....	223	<i>Les Gouras</i>	277
<i>Les Phalacrotrérons</i>	224	Le goura couronné.....	277
Le phalacrotréron d'Abyssinie.....	224	Le goura de Victoria.....	277
LES COLOMBINÉS.....	226	LES DIDUNCULIDÉS.....	279
<i>Les Palombes</i>	226	<i>Les Diduncules</i>	279
<i>Les Colombes ou Pigeons</i>	229	Le diduncule strigirostre.....	279
La colombe colombin.....	229	LES PULVÉRATEURS.....	282
La colombe biset.....	235	LES PTÉROCLIDÉS.....	286
Races de pigeons domestiques.....	238	<i>Les Ganga</i>	288
Pigeon mondain.....	239	Le ganga des sables.....	288
Pigeon romain.....	239	Le ganga chata.....	288
Pigeon bagadais.....	239	Le ganga brûlé.....	289
Pigeon turc.....	239	Le ganga de Lichtenstein.....	290
Pigeon polonais.....	241	<i>Les Syrrhaptés</i>	294
Pigeon boulangier.....	241	Le syrrhapté paradoxal.....	295
Pigeon cavalier.....	242	LES TÉTRAONIDÉS.....	303
Pigeon nonain ou capucin.....	242	<i>Les Tétrés</i>	305
Pigeon coquille.....	242	Le tétras urogalle.....	305
Pigeon à cravate.....	243	<i>Les Lyrures</i>	315
Pigeon volant.....	243	Le lyrure des bouleaux.....	315
Pigeon culbutant.....	244	Le lyrure intermédiaire.....	323
Pigeon batteur ou tournant.....	245	<i>Les Gélinoites</i>	324
Pigeon trembleur.....	246	La gélinotte des bois.....	324
Pigeon queue-de-paon.....	246	<i>Les Cupidons</i>	327
Pigeon hirondelle.....	246	Le cupidon des prairies.....	327
Pigeon tambour.....	247	<i>Les Lagopèdes</i>	331
Pigeon pattu.....	247	Le lagopède blanc.....	331
LES MACROPEYDÉS.....	254	Le lagopède d'Écosse.....	337
<i>Les Ectopistes</i>	254	Le lagopède des Alpes.....	338
L'ectopiste migrateur.....	254	LES PERDICIDÉS.....	343
LES TURTURIDÉS.....	260		
<i>Les Tourterelles</i>	260		

<i>Les Tétragalles</i>	314	Variété cochinchine rousse.....	413
Le tétragalle caspien.....	345	Variété cochinchine perdrix.....	413
Le tétragalle de l'Himalaya.....	315	Variété cochinchine blanche.....	413
<i>Les Perdrix</i>	348	Variété cochinchine noire.....	413
La perdrix grecque.....	348	Variété cochinchine coucou.....	414
La perdrix rouge.....	350	Race de Brahma-Pootra.....	416
La perdrix des roches.....	353	Race malaise.....	416
<i>Les Starnes</i>	354	2° Races d'agrément.....	418
La starne ou perdrix grise.....	355	Race dite de Padoue ou de Pologne.....	418
<i>Les Francolins</i>	360	Race hollandaise huppée.....	419
Le francolin vulgaire.....	360	Race de Hambourg.....	419
<i>Les Pternistes</i>	362	Variété pailletée argentée.....	419
Le pterniste à cou roux.....	362	Variété pailletée dorée.....	419
LES ODONTOPHORIDÉS.....	363	Variété noire.....	419
<i>Les Odontophores</i>	364	Variété campine.....	419
L'odontophore type.....	364	Race dite de combat anglais.....	420
<i>Les Colins</i>	365	Race de Jérusalem.....	421
Le colin de la Virginie.....	365	Race française ombré-coucou.....	421
<i>Les Lophortyx</i>	370	Variété ombré-coucou de Rennes.....	421
Le lophortyx de Californie.....	370	Race dite courtes-pattes.....	422
Le lophortyx de Gambel.....	371	Race de Bantam.....	422
LES CORONNICIDÉS.....	377	Race nègre.....	423
<i>Les Cailles</i>	378	Race naine concou, dite d'Anvers.....	423
La caille commune.....	378	Race naine pattue, dite anglaise.....	423
<i>Les Cailles naines</i>	382	LES PHASIANIDÉS.....	427
La caille naine de Chine.....	382	<i>Les Euplocomes</i>	428
LES TURNICIDÉS.....	383	1° Les Diardigalles.....	429
<i>Les Turnix</i>	383	L'euplocome prélat.....	429
Le turnix batailleur.....	384	2° Les euplocomes proprement dits.....	430
Le turnix d'Afrique.....	386	L'euplocome à huppe blanche.....	430
<i>Les Pédionomes</i>	386	<i>Les Nycthénières</i>	432
Le pédionome à collier.....	387	Le nycthénière argenté.....	432
LES LOPHOPHORIDÉS.....	387	<i>Les Faisans</i>	434
<i>Les Lophophores</i>	387	Le faisan commun.....	434
Le lophophore resplendissant.....	388	Le faisan à collier.....	434
<i>Les Tragopans</i>	392	Le faisan versicolor.....	435
Le tragopan satyre.....	392	Le faisan de Soemmering.....	435
Le tragopan mélanocéphale.....	392	Le faisan vénéré.....	435
LES GALLIDÉS.....	394	<i>Les Thaumalés</i>	439
<i>Les Coqs</i>	395	Le thaumalé peint ou faisan doré.....	439
Le coq bankiva.....	395	Le thaumalé d'Amherst.....	439
Le coq de Stanley.....	395	<i>Les Crossoptiles</i>	443
Le coq de Java.....	395	Le crossoptile oreillard.....	443
Le coq de Sonnerat.....	396	<i>Les Argus</i>	443
Le coq domestique.....	398	L'argus géant.....	444
Races domestiques.....	401	<i>Les Polyplectrons</i>	446
1° Races de produit.....	401	Le polyplectron chinquis.....	446
Race de Crève-cœur.....	401	LES PAVONIDÉS.....	447
Variété de Merlereaux.....	402	<i>Les Paons</i>	447
Variété de Caux.....	403	Le paon vulgaire.....	447
Race de Houdan.....	403	Le paon noir.....	447
Race de la Flèche.....	405	Le paon spicifère.....	447
Race de Bréda.....	406	LES NUMIDÉS.....	452
Race de Gueldre.....	407	<i>Les Acrylliums</i>	452
Race de Dorking.....	408	L'acryllium vautour.....	452
Race espagnole.....	409	<i>Les Guttères</i>	453
Variété de Minorque.....	410	La guttère de Pucheran.....	453
Variété d'Ancône.....	410	<i>Les Pintades</i>	453
Variété espagnol blanc.....	411	La pintade commune.....	453
Variété andalouse.....	411	La pintade à casque.....	454
Race de Bruges.....	411	La pintade ptilorhynque.....	454
Race de Cochinchine.....	412	LES MÉLÉAGRIDÉS.....	457
		<i>Les Dindons</i>	458

Le dindon vulgaire.....	458	<i>Les Outardes</i>	535
Le dindon ocellé.....	459	L'outarde barbue.....	535
LES MÉGAPODIÉS.....	467	<i>Les Canepetières</i>	541
1° Les Tallégallés.....	468	La canepetière champêtre.....	541
<i>Les Cathetures</i>	468	<i>Les Houbaras</i>	541
Le cathéture de Latham.....	468	La houbara de Macqueen.....	544
<i>Les Mégacéphales</i>	470	La houbara ondulée.....	544
Le mégacéphale maléo.....	470	<i>Les Syphéotides</i>	546
<i>Les Léipoas</i>	471	Le syphéotide du Bengale.....	546
Le léipoa ocellé.....	471	LES TACHYDROMIÉS.....	547
2° Les Mégapodiés.....	474	<i>Les Courvites</i>	548
<i>Les Mégapodes</i>	474	Le courvite isabelle.....	548
Le mégapode tumulus.....	474	<i>Les Pluvians</i>	550
LES CRACIÉS.....	476	Le pluvian d'Égypte.....	550
1° Les Cracinéés.....	476	LES TRACHÉLIÉS.....	551
<i>Les Hoccos</i>	477	<i>Les Glaréoles</i>	552
Le hocco alector.....	477	La glaréole pratincole.....	552
Le hocco caronculé.....	477	LES ŒDICNÉMÉS.....	554
Le hocco roux.....	477	<i>Les Œdicnèmes</i>	554
<i>Les Pauxis</i>	486	L'œdicnème criard.....	555
Le pauxi pierre.....	486	LES CHARADRIÉS.....	558
<i>Les Oréophases</i>	487	<i>Les Pluviers</i>	558
L'oréophase de Derby.....	487	Le pluvier doré.....	559
2° Les Pénélopés.....	488	<i>Les Guignards</i>	560
<i>Les Pénélopes</i>	488	Le guignard commun.....	561
Le pénélpe à sourcils.....	488	<i>Les Gravelots</i>	563
Le pénélpe à huppe blanche.....	488	Le gravelot nain.....	563
Le pénélpe aracuan.....	489	LES CHIONIÉS.....	564
<i>Les Hoazins</i>	491	<i>Les Chionis</i>	564
L'hoazin huppé.....	492	Le chionis blanc.....	564
LES CRYPTURIDÉS.....	493	LES VANNELLIÉS.....	565
<i>Les Tinamous</i>	494	<i>Les Vanneaux</i>	565
Le tinamou tataupa.....	494	Le vanneau huppé.....	566
<i>Les Rhynchotes</i>	495	<i>Les Hoploptères</i>	569
Le rhynchote roussâtre.....	495	L'hoploptère épineux.....	569
<i>Les Nothures</i>	495	<i>Les Sarciphores</i>	571
Le nothure pavonin.....	495	Le sarciphore à coiffe.....	571
<i>Les Trachypelmes</i>	496	LES STREPSILIÉS.....	571
Le trachypelme du Brésil.....	496	<i>Les Tourne-pierres</i>	571
LES BRÉVIPPENNES.....	497	Le tourne-pierre interprète.....	572
LES STRUTHIONIÉS.....	499	LES HÉMATOPOIDÉS.....	573
<i>Les Autruches</i>	499	<i>Les Huitriers</i>	574
L'autruche chameau.....	499	L'huitrier-pie.....	574
<i>Les Nandous</i>	513	II. Les limicoles.....	576
Le nandou d'Amérique.....	513	LES SCOLOPACIÉS.....	576
Le nandou de Darwin.....	514	<i>Les Bécasses</i>	578
Le nandou à long bec.....	514	La bécasse commune.....	578
<i>Les Émous</i>	519	<i>Les Bécassines</i>	582
L'é mou de la Nouvelle-Hollande.....	520	La bécassine ordinaire.....	582
L'é mou tacheté.....	520	<i>Les Philolimnes</i>	584
LES CASUARIDÉS.....	524	La philolimne gallinule.....	584
<i>Les Casoars</i>	524	LES TRINGIDÉS.....	587
Le casoar à casque.....	524	<i>Les Bécasseaux</i>	587
LES APTÉRYGIDÉS.....	526	Le bécasseau pygmée.....	587
<i>Les Aptéryx</i>	527	<i>Les Sanderlings</i>	588
L'aptéryx austral.....	527	Le sanderling des sables.....	588
L'aptéryx d'Owen.....	527	<i>Les Pétidnes</i>	589
LES ÉCHASSIERS.....	530	La pétidne cocorli.....	589
I. Les Alectorides.....	533		
LES ORIDÉS.....	533		

<i>Les Actodromes</i>	590	Le héron cendré.....	652
L'actodrome nain.....	590	Le héron goliath.....	654
<i>Les Combattants</i>	591	<i>Les Aigrettes</i>	655
Le combattant ordinaire.....	591	L'aigrette blanche.....	655
LES PHALAROPIDÉS.....	564	L'aigrette garzette.....	659
<i>Les Lobipèdes</i>	595	<i>Les Garde-bœufs</i>	659
Le lobipède hyperboré.....	595	Le garde-bœuf ibis.....	659
<i>Les Phalaropes</i>	596	<i>Les Bihoreaux</i>	660
Le phalarope roux.....	595	Le bihoreau d'Europe.....	660
LES TOTANIDÉS.....	598	<i>Les Blongios</i>	663
<i>Les Guiguettes</i>	599	Le blongios nain.....	663
La guigette vulgaire.....	599	<i>Les Butors</i>	665
<i>Les Chevaliers</i>	600	Le butor étoilé.....	666
Le chevalier à pieds verts.....	601	LES EURYPYGIDÉS.....	668
<i>Les Barges</i>	603	<i>Les Caurales</i>	669
La barge rousse.....	603	La caurale soleil.....	669
<i>Les Échasses</i>	605	IV. Les Paludicoles.....	671
L'échasse aux pieds rouges.....	605	LES GRUIDÉS.....	671
LES RÉCURVIROSTIDÉS.....	607	<i>Les Grues</i>	673
<i>Les Récurvirostres</i>	607	La grue cendrée.....	673
La récurvirostre avocette.....	607	<i>Les Anthropoides</i>	677
LES NUMÉNIIDÉS.....	610	L'anthropoïde demoiselle.....	677
<i>Les Courlis</i>	611	LES BALÉARICIDÉS.....	679
Le courlis cendré.....	611	<i>Les Baléariques</i>	679
III. Les Hérodions.....	613	La baléarique pavonine.....	679
LES IBIDÉS.....	613	LES ARVICOLIDÉS.....	681
<i>Les Falcinelles</i>	614	<i>Les Cariamas</i>	682
Le falcinelle éclatant.....	615	Le cariamia huppé.....	682
<i>Les Eudocimes</i>	616	<i>Les Agamis</i>	684
L'eudocime écarlate.....	617	L'agami bruyant.....	684
<i>Les Ibis</i>	618	LES PALAMÉDÉIDÉS.....	686
L'ibis sacré.....	618	<i>Les Kamichis</i>	687
LES PLATALÉIDÉS.....	622	Le kamichi cornu.....	687
<i>Les Spatules</i>	622	<i>Les Chaunas</i>	688
La spatule blanche.....	622	Le chauna chavaria.....	689
LES CANCROMIDÉS.....	626	LES RALLIDÉS.....	690
<i>Les Baléniceps</i>	626	<i>Les Rhynchées</i>	691
La baléniceps roi.....	626	La rhynchée du Cap.....	691
<i>Les Savacous</i>	627	<i>Les Râles</i>	692
Le savacou huppé.....	627	Le râle d'eau.....	692
LES SCOPIDÉS.....	628	<i>Les Courlans</i>	694
<i>Les Ombrettes</i>	628	Le courlan géant.....	694
L'ombrette du Sénégal.....	628	<i>Les Crex</i>	695
LES CICONIIDÉS.....	629	Le crex des prés.....	695
<i>Les Tantalés</i>	630	LES PARRIDÉS.....	698
Le tantale ibis.....	631	<i>Les Jacanas</i>	699
<i>Les Cigognes</i>	632	Le jacana proprement dit.....	699
La cigogne blanche.....	633	<i>Les Hydrofaisans</i>	700
<i>Les Sphénorhynques</i>	640	L'hydrofaisan de Chine.....	700
Le sphénorhynque d'Abdimi.....	641	LES GALLINULIDÉS.....	700
<i>Les Jabirus</i>	642	<i>Les Porphyriens</i>	701
Le jabiru du Sénégal.....	642	Le porphyrion bleu.....	701
<i>Les Marabouts</i>	644	Le porphyrion à dos vert.....	701
Le marabout à sac.....	645	<i>Les Poules d'eau</i>	703
<i>Les Anastomes</i>	646	La poule d'eau ordinaire.....	703
L'anastome à lames.....	647	<i>Les Foulques</i>	707
LES ARDÉIDÉS.....	647	La foulque noire.....	707
<i>Les Hérons</i>	652	LES PODIDÉS.....	709

<i>Les Héliornes</i>	709	<i>Les Harles</i>	780
L'héliorne de Surinam.....	710	Le harle pietto.....	781
LES NAGEURS	711	Le harle bièvre.....	783
<i>Les Lamellirostres</i>	712	LES LONGIPENNES	785
LES PHÉNICOPTÉRIDÉS	715	1° Les Lariens.....	787
<i>Les Phénicoptères</i>	715	LES STERNIDÉS	787
Le phénicoptère rose.....	716	<i>Les Sylochélidons</i>	789
LES CYGNIDÉS	720	Le sylochélidon de la mer Caspienne.....	789
<i>Les Cygnes</i>	721	<i>Les Sternes</i>	790
Le cygne muet.....	723	La sterne hirondelle.....	791
Le cygne chanteur.....	723	<i>Les Sternules</i>	792
Le cygne nain.....	723	La sternule naine.....	792
Le cygne à cou noir.....	726	<i>Les Hydrochélidons</i>	794
Le cygne de la Nouvelle-Hollande.....	726	L'hydrochélidon noire.....	794
LES ANSERINIDÉS	728	L'hydrochélidon leucoptère.....	794
<i>Les Plectroptères</i>	730	L'hydrochélidon hybride.....	794
Le plectroptère de Gambie.....	731	<i>Les Gygis</i>	796
<i>Les Cygnopsis</i>	731	La gygia blanche.....	796
Le cygnopsis du Canada.....	732	<i>Les Nénies</i>	796
<i>Les Oies</i>	734	La nénie des Incas.....	796
L'oie cendrée.....	735	<i>Les Noddis</i>	797
<i>Les Chens</i>	740	Le noddii niais.....	797
Le chen hyperboré.....	740	LES RHYNCHOPIDÉS	798
<i>Les Bernaches</i>	741	<i>Les Bec-en-ciseaux</i>	798
La bernache à collier.....	741	Le bec-en-ciseaux oriental.....	798
<i>Les Chénalopez</i>	742	LES LARIDÉS	799
Le chénalopez d'Égypte.....	743	<i>Les Goëlands</i>	803
<i>Les Oies-Naines</i>	745	Le goëland marin.....	803
L'oie naine de Coromandel.....	746	Le goëland brun.....	803
<i>Les Céréopsis</i>	746	Le goëland argenté.....	803
Le céréopsis de la Nouvelle-Hollande.....	746	Le goëland bourguemestre.....	803
LES ANATIDÉS	748	Le goëland leucoptère.....	803
<i>Les Casarcas</i>	750	<i>Les Pagophiles</i>	805
Le casarca roux.....	751	La pagophile blanche.....	805
LES TADORNES	753	<i>Les Risses</i>	806
Le tadorne vulgaire.....	754	La risse tridactyle.....	806
<i>Les Dendrocygnes</i>	756	<i>Les Chroïcocéphales</i>	808
Le dendrocygne veuf.....	757	La chroïcocéphale rieuse.....	808
<i>Les Canards</i>	757	La chroïcocéphale ichthyaëte.....	808
Le canard sauvage.....	758	La chroïcocéphale pygmée.....	809
<i>Les Aix</i>	763	<i>Les Rhodostéties</i>	811
L'aix de la Caroline.....	763	La rhodostétie de Ross.....	811
L'aix mandarin.....	766	LES LESTRIDÉS	812
<i>Les Souchets</i>	767	<i>Les Labbes</i>	813
Le souchet commun.....	767	Le labbe cataracte.....	813
<i>Les Cairinas</i>	770	<i>Les Stercoraires</i>	815
Le cairina musqué.....	770	Le stercoraire parasite.....	815
LES FULIGULIDÉS	771	2° Les Procellariens.....	818
<i>Les Eiders</i>	772	LES DIOMÉDÉIDÉS	818
L'eider vulgaire.....	772	<i>Les Albatros</i>	818
L'eider superbe.....	773	L'albatros hurleur.....	818
L'eider de Steller.....	773	L'albatros chlororhynque.....	818
<i>Les Macreuses</i>	776	L'albatros fuligineux.....	818
La macreuse brune.....	776	LES PROCELLARIDÉS	823
<i>Les Fuligules</i>	777	<i>Les Ossifrages</i>	824
La fuligule milouin.....	778	L'ossifrage géant.....	824
<i>Les Érismaures</i>	779	<i>Les Pétrels</i>	825
L'érismaure leucocéphale.....	779	Le pétrel glacial.....	826
LES MERCIDÉS	780	Le pétrel du Cap.....	827
		<i>Les Prions</i>	828
		Le prion tacheté.....	828

LES THALASSIDROMIDÉS.....	829	Le grèbe castagneux	868
<i>Les Thalassidromes</i>	830	LES COLYMBIDÉS.....	869
Le thalassidrome tempête	830	<i>Les Plongeurs</i>	869
<i>Les Océanodromes</i>	830	Le plongeur glacial.....	870
L'océanodrome de Leach.....	830	Le plongeur arctique.....	870
LES PUFFINIDÉS... ..	832	Le plongeur septentrional.....	870
<i>Les Puffins</i>	834	LES URIDÉS.....	874
Le puffin des Anglais.....	834	<i>Les Guillemots</i>	874
LES STÉGANOPODES.....	836	Le guillemot grylle.....	874
LES PISCATRICIDÉS.....	837	<i>Les Lummes</i>	876
<i>Les Phaëtons</i>	838	Le lumme troile.....	876
Le phaëton éthéré.....	838	Le lumme bridé.....	876
Le phaëton à queue rouge.....	838	Le lumme de Brunnich.....	876
<i>Les Fous</i>	840	<i>Les Mergules</i>	879
Le fou blanc.....	840	Le mergule nain.....	879
LES TACHYPÉTIDÉS.....	842	LES PHALÉRIDÉS.....	880
<i>Les Frégates</i>	843	<i>Les Stariques</i>	881
La frégate aigle.....	843	Le starique huppé.....	881
LES HALIÉIDÉS.....	845	LES ALCIDÉS.....	883
<i>Les Anhingas</i>	846	<i>Les Macareux</i>	883
L'anhinga vulgaire.....	847	Le macareux moine.....	883
L'anhinga de Le Vaillant.....	847	<i>Les Alques</i>	885
<i>Les Cormorans</i>	851	L'alque torda.....	885
Le cormoran ordinaire.....	851	<i>Les Pingouins</i>	887
LES PÉLICANIDÉS.....	855	Le pingouin brachyptère.....	887
<i>Les Pélicans</i>	855	LES APTÉNOXYTIDÉS.....	891
Le pélican onocrotale.....	856	<i>Les Manchots</i>	892
Le pélican frisé.....	856	Le manchot de Patagonie.....	892
LES PLONGEURS.....	861	<i>Les Sphénisques</i>	892
LES PODICIPIDÉS.....	862	Le sphénisque du Cap.....	892
<i>Les Grèbes</i>	862	<i>Les Gorfous</i>	892
Le grèbe huppé.....	866	Le gorfou doré.....	892



Fig. 102. Tête de coq de Houdan (p. 404).

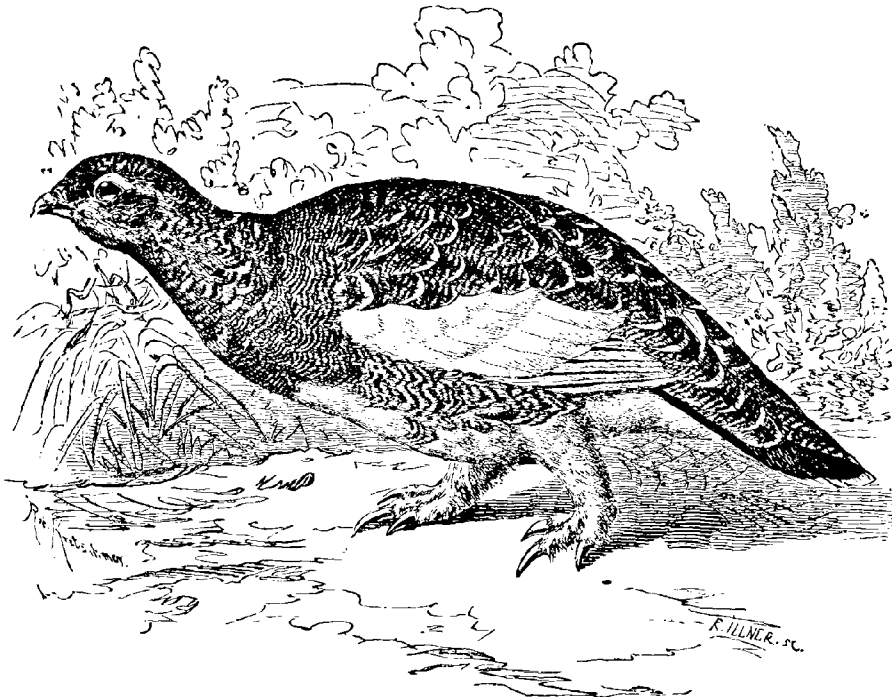


Fig. 86. Lagopède des Alpes en plumage d'été (p. 337).

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

Pl.	XXI. L'oxygogon de Linden. Le Chrysolampe nymphé. Le Campyloptère de Delattre. 88	Pl.	XXXII. L'Outarde barbus ou grande Outarde.. 535
	XXII. Le Céryle pie (Martin-pêcheur)..... 146		XXXIII. Le Baléniceps roi..... 626
	XXIII. Le Calure resplendissant (Couroucou).. 164		XXXIV. Le Bihoreau d'Europe. Le Héron cendré. Le Blongios nain. L'Aigrette blanche..... 652
	XXIV. La Tourterelle commune..... 260		XXXV. L'Anthropoïde demoiselle. La Baléarique pavonine..... 677
	XXV. Le Goura couronné..... 277		XXXVI. Le Cygne à cou noir... 726
	XXVI. Le Syrnhapte paradoxal ou des steppes. 296		XXXVII. Le Céréopsis de la Nouvelle-Hollande. 746
	XXVII. Le Tétraz urogalle ou coq de bruyère.. 305		XXXVIII. Le Goëland marin. Le Goëland argenté. 802
	XXVIII. L'Argus géant..... 444		XXXIX. Le Thalassidrome tempête..... 830
	XXIX. Le Nandou d'Amérique..... 513		XL. Le Manchot de la Palagonie..... 892
	XXX. Le Casoar à casque..... 524		
	XXXI. L'Aptéryx austral..... 527		



Fig. 112 bis. Tête de coq de Dorking (p. 409).